
F. IV. 2





Don Paez étendit son bras et son épée au-dessus de la tête de l'enfant. (Page [illegible])




# LES
# CAVALIERS DE LA NUIT




—

**PREMIÈRE SÉRIE**

—

## LES MARCHES D'UN TRONE

### PROLOGUE.

—

### LA TOUR DE PENN-OLL.

I

— Quelle nuit sombre, quel orage!... Maître, ne chercherons-nous point un abri, castel ou chaumière, où nous puissions attendre le jour le verre et les dés en main?

— Que me font la nuit et l'orage!...

— Maître, votre manteau ruisselle et les bords de votre feutre sont aussi détrempés que la route où nous chevauchons. Le vent en a brisé la plume; votre cheval se cabre à la lueur de la foudre, et le rugissement de la mer fait frissonner le mien sous moi.

— La bise séchera mon manteau; je remplacerai ma plume brisée; et, quant à nos chevaux, si le tonnerre et les rugissements de la mer les épouvantent, s'ils refusent d'avancer, nous mettrons pied à terre, et nous continuerons notre chemin à pied.

— Maître, maître, au nom de Dieu!...

— Dieu veille sur ceux qui le servent. Mais souviens-toi qu'un éperon de fer est vissé à ta botte... L'heure avance, on nous attend.

Ce dialogue avait lieu sur une route de Bretagne, courant en rampes brusques et raboteuses entre une forêt et une falaise déserte, au pied de laquelle la mer déferlait pendant une nuit orageuse du mois d'août 1572.

La pluie tombait en tourbillonnant au souffle du vent, et les éclairs déchiraient la voûte noire du ciel. La forêt, située à droite de la route, inclinait sous l'effort de la tempête les hautes cimes de ses noirs sapins, qui jetaient, comme un lointain et lugubre écho, leurs gémissements et leurs craquements confus aux voix courroucées de l'Océan.

Les deux cavaliers cheminant ainsi par ce sentier désert, et dont les montures hennissaient à chaque éclat du tonnerre, venaient de bien loin sans doute, car la pluie, qui ruisselait depuis deux ou trois

heures, n'avait pu parvenir à laver la boue de leurs manteaux. Celui des deux cavaliers qui parlait la voix haute, avec l'accent impérieux du maître, était un jeune homme solide et campé sur sa selle comme un preux du moyen âge.

Quand un éclair déchirait la nue, on pouvait distinguer la belle et martiale figure d'un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avec un teint brun, une barbe noire pointue, de fines moustaches retroussées, une lèvre insouciante et railleuse, de longs cheveux bouclés, malgré la mode du temps, qui les voulait rasés.

La longue épée du jeune cavalier rebondissait sur les flancs de son cheval; son manteau court, sans broderies, était fièrement attaché sur son épaule; son feutre, tout détrempé qu'il fût, était cavalièrement incliné sur son oreille gauche.

C'était un beau gentilhomme chevauchant le poing sur la hanche et la tête haute, malgré l'orage, la foudre et le vent.

Son compagnon était un gros homme de près de quarante ans, déjà grisonnant, ventru, pleurard, qui, à en juger par ses plaintes récentes, eût préféré de beaucoup le plafond enfumé et les pots d'étain d'une taverne à ce voyage nocturne à la suite du gentilhomme auquel il servait d'écuyer.

— Allons! maître fainéant, reprit le cavalier après un moment de silence, essuie ton front et donne une accolade à cette gourde à large panse qui roule et rebondit sur ton dos; elle te conseillera la patience...

— Nous venons de si loin!... murmura l'écuyer lassé.

— Corbleu! si nous venons de loin, c'est une bonne raison pour ne pas nous décourager au terme du voyage. La tour de Penn-Oll est proche, nous a-t-on dit; c'est là que nous allons.

— Si elle était si proche que vous le dites, maître, nous la verrions à la lueur de ces éclairs.

Le gentilhomme haussa les épaules et ne répondit pas; puis il poussa vigoureusement son cheval, qui prit le trot.

Au bout de cent pas, la route fit un coude et se trouva suspendue sur le bord de la falaise qui surplombait sur une mer en courroux.

Le vieil Océan était beau de colère et de majesté! Les rocs de la grève, les cavernes sous-marines retentissaient sous son clapotement; ses lames, couronnées d'une écume blanche, hérissées d'une gerbe d'étincelles phosphorescentes, galopaient vers la terre, mugissantes et échevelées, comme des troupeaux de buffles sauvages qui furaient quelque fleuve débordé dans l'Amérique du Nord.

Là, le cavalier arrêta court sa monture, et sa silhouette noire apparut entre le ciel et la mer, ayant une pointe de rocher pour appui. Et sous le poids sans doute d'une pensée tenace, oubliant son écuyer qui, lui aussi, s'était arrêté pour avaler une gorgée de vin, il sembla se parler à lui-même et murmura :

— Non, jamais les vagues molles des mers d'Italie n'eurent pareils rugissements, jamais le golfe napolitain ne déploya si majestueuse fureur... O vieil Océan! c'est bien toi que j'ai entendu dans mon enfance, quand tu m'éveillais dans cette demeure vermoulue dont tu rongeais patiemment la base. C'est bien toi que j'ai vu, tantôt d'un gris terne, tantôt noir comme le ciel qui nous couvre tous deux, toujours avec ta crinière écumante que tu jettes, ainsi qu'un défi, à ce même ciel qui t'impose sa couleur! C'est bien cette grève désolée sur laquelle j'ai couru tête nue; c'est bien cette lande aride dont les ronces ensanglantaient mes pieds... J'avais oublié le nom de mon pays, comme le mien, comme celui de mon père; je sais maintenant le premier... dans deux heures, je saurai les autres!

Et il éperonna de nouveau son cheval et repartit, pressant du genou les flancs essoufflés du noble animal, et lui communiquant cette impatience fébrile du voyageur pressé d'arriver.

Le chemin qu'il suivait se bifurquait un peu plus loin, ou du moins il était rejoint par un autre qui venait de l'intérieur des terres et sortait d'une coulée de châtaigniers et de sapins.

Au moment où notre gentilhomme arrivait à ce point de jonction, un autre cavalier l'atteignit aussi par la route intérieure.

Celui-là était tout seul; mais, comme le premier, et autant qu'on en pouvait juger au travers des ténèbres, c'était pareillement un gentilhomme, jeune, hardi, portant bien le feutre et son manteau et possédant, lui aussi, une bonne rapière à poignée d'acier tordu et des pistolets dans ses fontes.

Celui-ci, parvenu le premier à l'embranchement des deux sentiers, s'arrêta et parut hésiter, puis apercevant les deux cavaliers qui venaient sur lui, il leur cria :

— Holà, messeigneurs! vilains ou gentilshommes, qui que vous soyez, parlez-vous une langue chrétienne, italien, français ou espagnol?

Et il s'exprimait en français avec une nuance d'accentuation alsacienne.

— Oui, répondit le premier cavalier dans la même langue, mais avec l'intonation italienne. Que désirez-vous?

— Je désire savoir lequel bout de ce chemin, du nord ou du sud, conduit à la tour de Penn-Oll?

— J'y vais, messire, et si vous me voulez suivre...

— Volontiers, mon gentilhomme, car je me suis égaré deux fois déjà, je viens de loin et l'heure me presse.

— Vous venez de loin? dit le premier cavalier en tressaillant

— Oui, messire.

— Puis-je vous demander de quel pays?

— Sans doute. Je viens de Lorraine : de la cour du duc de Guise.

— Ah! fit le premier cavalier intrigué, et vous allez à la tour de Penn-Oll?

— On m'y attend à minuit précis.

Le premier cavalier tressaillit de nouveau.

— C'est comme moi, dit-il. Et je viens pareillement de loin.

— D'où venez-vous?

— De Naples.

— Et vous allez à Penn-Oll?

— Oui, messire.

— Sang-Dieu! mon gentilhomme, puisqu'il en est ainsi, peut-être m'expliquerez-vous un mystère... J'ignore mon pays, je porte un nom de hasard. Je suis écuyer de monseigneur le duc de Mayenne. J'avais quatre ou cinq ans quand je quittai la demeure paternelle, je ne sais pourquoi, je ne puis m'expliquer comment : un nuage s'étend sur mon souvenir. Il y a quinze jours un inconnu a placardé, à la porte de mon logis, une lettre avec son poignard. Cette lettre contenait...

— Peut-être ces mots, interrompit le premier cavalier : « Si vous « voulez savoir votre nom, le nom de votre pays, et les grandes « choses que vous réserve la destinée, prenez sur-le-champ la route « de Bretagne, et trouvez-vous, le 17 du mois d'août, le douzième « coup de minuit sonnant, à la porte de la tour de Penn-Oll. »

Le cavalier poussa un cri.

— Vous savez donc, dit-il, vous connaissez celui qui m'a écrit?

— Pas plus que vous. J'ai reçu une lettre semblable à la vôtre, et comme la vôtre je l'ai trouvée clouée à la porte de mon logis avec la dague que voilà.

— C'est étrange! murmura le cavalier. Ainsi, comme moi, vous ignorez votre pays?

— Non, fit vivement le gentilhomme, je viens de le reconnaître. Mon pays, c'est la Bretagne. Cette mer que voilà, je m'en souviens maintenant, cette grève que nous foulons, je l'ai parcourue les pieds nus, les cheveux au vent...

Le cavalier qui venait de Lorraine, ainsi que l'avait fait naguère le Napolitain, arrêta court son cheval, lui tourna la tête vers l'Océan, examina les vagues moutonnantes, puis la falaise à pic, puis la grève déserte, puis la forêt sombre où le vent sanglotait, — il laissa une minute glisser la bride de sa main, porta cette main à son front, sembla lire dans son souvenir, interroger les échos lointains et les tableaux brumeux du passé, et enfin, il s'écria :

— Moi aussi! moi aussi, je te reconnais, mer qui grondais dans ma tête, quand j'essayais de me rappeler les jours éteints; je vous reconnais bien aussi, falaise escarpée, grève rocailleuse, forêt chevelue, vent impétueux qui en courbes les cimes!

— Vous aussi! fit le Napolitain... Oh! c'est plus qu'étrange!

— Écoutez, continua l'écuyer du duc de Mayenne, je commence à me rappeler la demeure paternelle : c'était un vieux château, un château qui tombait en ruines... l'Océan l'entourait...

— Vous souvient-il de votre père? interrompit le Napolitain, dont la voix tremblait.

— Oui, oui, fit vivement le Lorrain; c'était un homme de haute taille, déjà blanc de cheveux et de barbe, mais dont l'œil brillait comme un reflet d'épée au soleil... Il était vêtu de noir... il avait une plume noire à son chaperon...

Le cavalier napolitain poussa un nouveau cri;

— Cet homme était votre père? s'écria-t-il.

— Oui; du moins je le nommais ainsi.

— Et, continua le Napolitain dont la voix tremblait de plus en plus, ne vous souvient-il pas maintenant que vous aviez des frères?

— Des frères?

Le Lorrain passa de nouveau la main sur son front...

— Oui, balbutia-t-il, il me semble... Nous étions quatre, j'étais le plus petit... car les autres me portaient...

— Oh! fit soudain l'Italien dont l'émotion couvrit la voix; le voile du passé se déchire... Je me souviens... Tu es mon frère!...

Et, poussant un même cri, les deux cavaliers se jetèrent à bas de leurs chevaux, et aux éclats de la foudre, aux lueurs des éclairs, s'étreignirent et se donnèrent un baiser.

— Frère! dit alors le Napolitain, l'heure marche! A cheval!... on nous attend!...

Ils se remirent en selle et continuèrent leur route côte à côte, la main dans la main, ainsi qu'il convient à deux rejetons du même arbre que la tempête a longtemps séparés, et dont un nouveau caprice de la tempête réunit enfin les rameaux. Tout à coup, une bouffée de vent leur apporta sur son aile le bruit d'un lointain galop de cheval qui retentissait parmi les voix de l'orage.

— Frère! dit le Lorrain, entends-tu?

— Oui, fit l'Italien, tournant la tête et tendant l'oreille. C'est un cavalier qui accourt bride abattue.

— Frère, nous étions quatre. Peut-être est-ce l'un de nos frères?

— Qui sait? fit le Lorrain hochant la tête.

— Qui donc veux-tu qui chevauche à pareille heure, par temps

pareil et dans pareil chemin, si ce n'est celui que l'heure presse, que la destinée pousse, que le prestige ardent de l'inconnu attire?

— C'est juste, dit le Lorrain.

Et tous deux, mus par la même pensée, s'arrêtèrent, écoutant, anxieux, le galop qui se rapprochait.

Bientôt une silhouette noire se dessina sur le sillon blanc du chemin, puis cette silhouette cria :

— Holà! cavaliers?

— Qui êtes-vous? répondit l'Italien frémissant.

— Un gentilhomme espagnol qui a nom don Paëz.

Le Lorrain tressaillit.

— Ce n'est pas notre frère, murmura-t-il.

— Que demandez-vous?

— Mon chemin.

— Où allez-vous?

— A la tour de Penn-Oll.

— Nous y allons... venez avec nous...

L'Italien tremblait en parlant :

— Mon gentilhomme, reprit-il au moment où le cavalier arrivait sur eux, vous nommez-vous bien don Paëz?

— Oui certes, car c'est moi qui me suis donné ce nom.

— Et... vous n'en avez pas d'autre?

— Je le saurai dans une heure!...

Un double cri échappa aux poitrines oppressées des deux gentilshommes :

— C'est lui! murmurèrent-ils.

— Qui lui? fit le nouvel arrivant.

— Notre frère, dit le Lorrain, en lui tendant les bras par-dessus le col de son cheval. Frère, te souvient-il du manoir paternel?... Te souviens-tu d'une vieille salle aux plafonds enfumés, d'une tour croulante, d'une mer furieuse qui en mordait les assises? te souviens-tu d'une grève isolée où nous étions quatre enfants, à nous défier à la course?

— Oui, dit l'Espagnol.

— Reconnais-tu cette mer, cette grève?... Vois-tu dans l'éloignement cette masse gigantesque qui se dresse plus noire que la nuit d'alentour? Frère, frère, te souvient-il?

Comme les deux autres, le troisième cavalier tourna la tête de sa monture vers la mer, puis vers la forêt, puis vers la masse gigantesque aperçue par le Lorrain...

Comme eux il interrogea le passé, la main sur son front, et il cria comme eux :

— Oui, je me souviens! Frères, salut!...

— Hâtons-nous donc! ajouta-t-il, car minuit sonnera bientôt et on nous attend!

Et alors ils labourèrent de l'éperon les flancs haletants de leurs chevaux, et ils galopèrent vers la tour de Penn-Oll qui commençait à apparaître au travers des brumes, et qu'un éclair leur montra tout à coup solitaire sur sa base de rochers, séparée du continent par un étroit bras de mer.

Vingt minutes après ils étaient en face d'elle, n'ayant plus pour l'atteindre que le bras de mer à franchir.

— Maître, grommela alors l'écuyer du gentilhomme italien, je ne vois pas de barque nulle part.

— Nos chevaux nagent.

— Maître, la mer est si mauvaise...

— Écuyer maudit, répondit le gentilhomme, si tu crains la mort, demeure sur la grève... tu n'as point de secret à apprendre... et je n'ai nul besoin de toi!...

Et il lança bravement son cheval à la mer.

L'animal se cabra, recula frissonnant, mais l'éperon déchira son flanc, et furieux, ensanglanté, il se jeta à la rencontre des vagues, hennissant de douleur.

Le Lorrain et l'Espagnol suivirent leur frère.

L'écuyer hésita longtemps, mais la pluie tombait toujours... et sa gourde était vide!...

Il ôta son chapeau, fit un signe de croix, invoqua la madone napolitaine, et suivit les trois gentilshommes.

L'Océan essaya bien de rugir et de rejeter à la côte ces hommes assez téméraires pour le braver ainsi; mais ces hommes étaient de forte et fière trempe, — et ils fendirent les lames, et après quelques minutes d'une lutte terrible, l'ongle de fer de leurs étalons grinça sur le roc glissant et poli qui supportait la tour de Penn-Oll. Cette tour était tout ce qui restait d'une antique demeure féodale.

La vague avait passé sur les décombres du reste.

— Frères! dit alors le cavalier lorrain en soulevant le marteau de bronze de la porte, nous étions quatre autrefois, et nous ne sommes que trois maintenant!

— Voici le quatrième! répondit une voix venant de la haute mer.

Ils regardèrent, et aperçurent, se balançant à la crête des vagues, à cent brasses de la tour, une barque, à l'avant de laquelle se tenait tout debout un gentilhomme vêtu de noir, avec une plume rouge au chapeau.

— D'où venez-vous? Frère, d'où viens-tu?

— D'Écosse! répondit-il.

En ce moment le beffroi de la tour retentit, et sonna le premier des douze coups de minuit.

— Entrons, dit le cavalier lorrain, laissant retomber, sur le chêne ferré de la porte, la main de bronze qui servait de marteau.

## II

Le coup de marteau retentit à l'intérieur de la tour avec un bruit lugubre qui alla se répercuter en de sonores et lointains échos, tandis que minuit sonnait.

A la dernière vibration du beffroi, la porte tourna sur ses gonds et mit à découvert les ténébreuses profondeurs d'un vestibule au fond duquel blanchissaient les dalles d'un escalier à balustre de fer.

Presque aussitôt, en haut de cet escalier, une lumière brilla, éclairant une tête de vieillard, blanchie et ridée, mais dont les yeux enfermaient un rayon de jeunesse et de mâle énergie.

— Qui êtes-vous? demanda la voix chevrotante de ce vieillard.

— Des gens qui cherchent un nom, répondit l'un des cavaliers.

— D'où venez-vous?

— De loin.

— Enfin! murmura le vieillard dont l'œil flamboyait.

Puis il reprit :

— Lorraine, êtes-vous là?

— Oui, dit le cavalier lorrain.

— Naples, êtes-vous là?

— Oui, dit le Napolitain.

— Et vous, Espagne?

— Moi aussi, dit le Castillan don Paëz.

— Et vous, Écosse?

Il y eut un moment de silence, puis un choc eut lieu au dehors, la barque qui se balançait peu auparavant sur les lames houleuses accosta le roc de Penn-Oll, et le quatrième gentilhomme sauta lestement à terre, entra dans le vestibule et répondit :

— Me voilà!...

— C'est bien, dit le vieillard; suivez-moi.

Et il remonta les deux marches qu'il avait descendues, sa torche à la main.

L'escalier était large, les quatre gentilshommes le gravirent de front et côte à côte.

Au bout de cinquante marches, ils eurent atteint le premier repos et se trouvèrent face à face avec leur guide. Alors ils reculèrent tous d'un pas, portèrent la main à leur feutre ruisselant et saluèrent ce vieillard.

Il était vêtu de noir, il était de haute taille, — son feutre, qu'il tenait à la main, avait une plume noire.

— Mon père! exclamèrent-ils tous ensemble, et ils lui tendirent les bras avec la spontanéité passionnée de la jeunesse.

Mais le vieillard fit un pas de retraite, poussa une porte devant lui et répéta froidement : — Suivez-moi!

Ils traversèrent, guidés par la torche du vieillard, une première salle dévastée, sans meubles, avec des boiseries vermoulues et des tapisseries de haute lisse tombant en lambeaux.

Puis le vieillard ouvrit une seconde porte qui livra passage à un jet de lumière, et les quatre gentilshommes furent introduits dans une autre salle tout aussi vaste, enfumée au plafond, mais tendue de rouge écarlate et moins délabrée que la première; un feu colossal flambait sous le manteau écussonné de l'âtre, jetant de fantastiques lueurs aux tentures et au vieil ameublement gothique.

Au milieu de cette salle, sur un lit de parade, était un enfant de quatre ou cinq ans, dormant, tout vêtu, de ce profond et calme sommeil de la jeunesse. Il était habillé de velours noir et portait au col une chaîne d'or massif.

Ses cheveux d'un blond doré ruisselaient en boucles capricieuses sur la courtine rouge du lit, et ses mains blanches et mignonnes, croisées sur sa poitrine, se détachaient admirablement sur le velours noir de son pourpoint.

Au chevet du lit, il y avait une femme vêtue de noir, d'une merveilleuse beauté, blonde comme l'enfant, et si jeune qu'on eût dit sa sœur aînée.

Son front pâle portait l'empreinte de la tristesse, la douleur avait creusé un pli léger aux coins de ses lèvres, et la queue de sa longue robe de crêpe, ramenée sur sa tête, annonçait qu'elle était en deuil.

Qui donc pleurait-elle?

Un anneau d'alliance passé à sa main droite et brisé selon la mode du temps, disait assez qu'elle était veuve.

A l'angle droit de la cheminée se trouvait un large et haut fauteuil de cuir de Cordoue à clous d'or.

Autour de ce fauteuil se groupaient quatre siéges pareils mais moins élevés.

Le vieillard gagna lentement le premier, s'y assit et dit :

— Seigneurs cavaliers, découvrez-vous. L'enfant qui dort ici est votre maître.

Et comme leurs regards se portaient avec curiosité sur l'enfant qui sommeillait paisiblement, le vieillard continua

— Seigneurs cavaliers, vous êtes venus malgré la distance, malgré la tempête, sur la foi d'un billet tracé par une main inconnue, merci! vous êtes hardis, vous êtes loyaux, vous êtes Bretons! Vous ne vous êtes point trompés, messires, en m'appelant votre père. Cette tour, cette salle vous a vus naître, cette mer vous a bercés. Vous avez oublié votre nom, vous ne l'avez jamais su, peut-être; ce nom, je vous le dirai tout à l'heure. Vous êtes frères, messires, vous vous ressemblez assez les uns les autres pour que nul n'en puisse douter en vous voyant réunis, et pourtant, malgré cette communauté de berceau, quatre pays divers, séparés par de longues distances, ont vu grandir votre jeunesse. Vous n'avez point été enlevés d'ici, comme on le pourrait croire; c'est moi, moi, votre père, qui vous ai confiés à quatre messagers différents, lesquels, prenant quatre routes opposées, vous ont conduits en des climats lointains, et là, feignant de vous abandonner à la merci du hasard, n'ont cessé, invisibles et muets, de veiller sur vous.

Les quatre gentilshommes se regardèrent avec étonnement.

— Don Paëz, continua le vieillard, s'adressant à l'Espagnol, quelle route avez vous faite sur le chemin de la fortune et des honneurs?

Don Paëz s'avança au milieu de la salle, rejeta son manteau, et apparut aux yeux paternels couvert d'un riche pourpoint brodé d'or, et portant à la ceinture une épée à poignée ciselée.

— Mon père, dit-il avec la gravité solennelle des Castillans, je suis le favori du roi d'Espagne et je commande un régiment de ses gardes.

— Êtes-vous riche?

— J'ai un crédit illimité sur les caisses du roi.

— C'est bien; cela nous servira peut-être. Seyez-vous à ma droite, don Paëz, vous êtes l'aîné de mes fils et vous vous nommiez Jean.

— Gaëtano, poursuivit le vieillard, s'adressant au Napolitain, avez-vous fait fortune?

Comme l'Espagnol, le Napolitain s'avança, rejeta son manteau troueux et se montra vêtu de velours noir fané, portant fraise jaunie, épée grossièrement taillée, mais d'une garde sûre et d'une pointe vaillante, et stylet de lazzarone sur le flanc.

— Mon père, dit-il, le roi de Naples m'a souvent confié un régiment et donné beaucoup d'or. J'ai toujours battu l'ennemi et traité comme l'ennemi l'or du roi. Le vin de Falerne, mes créanciers, — et, par les cornes de Satanas, ils sont nombreux! — les dés, le jeu de paume et les femmes ont ordinairement pris soin de vider mon escarcelle. Voyez plutôt.

Et le Napolitain secoua la bourse qui pendait à sa ceinture et dans laquelle deux pistoles s'entrechoquèrent avec un maigre bruit.

— Que vous soyez riche ou pauvre, avare ou prodigue, peu m'importe! L'essentiel est que vous soyez bien à la cour et qu'un jour vous deveniez puissant. Seyez-vous à ma gauche, dit le vieillard. Vous êtes le second de mes fils, et vous vous nommiez Raoul.

— Et vous? continua-t-il, s'adressant au Lorrain.

— Moi, fit celui-ci, je ne suis ni pauvre ni riche, ni grand seigneur ni vilain. Quand ma bourse est pleine, mon tavernier me verse du vin de Guienne et décoiffe des flacons poudreux; quand elle est vide, — et, par le pied fourchu du diable! elle l'est souvent, — il remplace le vin de Guienne par du Bourgogne, et ses flacons poudreux restent en cave. Quant au duc de Mayenne, que je sers en qualité d'écuyer, il m'aime comme son chien, son cheval et sa maîtresse. Il me sacrifiera même ces trois êtres et tous ses amis, mais il m'abandonnera aux rapières de quatre estafiers s'il sent son dîner servi et s'il a le nez chatouillé par le fumet d'une bisque de perdreaux ou d'un salmis de bécasses. En temps de famine, c'est un homme à se dévorer lui-même tout cru.

— Et le duc de Guise, son frère, comment vous traite-t-il?

— Mal; il m'accuse d'avoir été son heureux rival.

— C'est bien, messire Gontran, car c'est ainsi, je crois, qu'on vous nomme en Lorraine. Si votre crédit est mesquin, vous avez fière mine et grand air, et, en vous voyant, l'on se dit : Bon sang ne peut pas mentir! Allez vous asseoir sur ce dernier escabeau. Vous êtes le plus jeune et vous aviez nom Alain.

Des quatre cavaliers, trois étaient assis déjà; le quatrième, celui qui demeurait debout au seuil de la salle, enveloppé dans son manteau, pâle, hautain, était un beau jeune homme de vingt-trois ans, plus grand que les autres, blond comme ils étaient bruns, ayant dans son visage, dans sa tournure, quelques-uns des traits caractéristiques du peuple anglais.

Le plaid écossais lui tenait lieu de manteau, et la plume rouge de son feutre avait été enlevée à un coq de bruyères des monts Cheviot.

Il s'avança de lui-même et sans attendre que son père l'invitât.

— Moi, dit-il, je ne suis ni favori de roi, ni écuyer de duc. Ma bourse est légère, mon épée est lourde, et je suis un simple soldat dans les gardes de la reine d'Écosse; mais je me sens fort, messire mon père, et vous pouvez compter sur moi pour les choses grandes ou aventureuses que vous nous avez réservées. Il est inutile que vous m'appreniez mon prénom, j'ai eu meilleure mémoire que mes frères et je ne l'ai point oublié: je me nommais et je me nomme Hector.

Et le quatrième cavalier alla prendre place auprès des autres, après s'être incliné, comme eux, devant la jeune femme vêtue de noir et portant le deuil des veuves.

Le vieillard fit un geste d'assentiment, demeura silencieux pendant quelques instants, puis continua :

— Il fallait, messires mes fils, un motif bien puissant pour obliger un père à se priver de ses quatre rejetons et les faire élever ainsi en terre étrangère, isolés les uns des autres.

« Ce motif, vous allez le comprendre :

« J'ai soixante-cinq ans, je suis Breton et l'un des derniers gentilshommes de ce pays qui se souviennent que jadis la Bretagne était une fière duché, libre de droit, ayant souverain légitime, lequel souverain était duc, comme celui de France était roi.

« Le duc de Bretagne et le roi de France marchèrent de pair aux grandes assemblées de l'Europe; ils avaient tous les deux couronne en tête et dague au flanc, éperons d'or et vaillante épée.

« Le duc ne plaçait point ses mains dans les mains du roi, en signe de vasselage, — le duc était son égal, et il l'appelait « mon *cousin.* » Malheureusement la loi salique n'existait pas en Bretagne; les femmes régnaient. Un jour vint où la couronne ducale des Dreux brilla au front d'une femme, et cette femme, deux fois l'épouse d'un roi de France, lui vendit le trône de Bretagne, lui livra son manteau d'hermine, ses clefs vierges, sa liberté, et le roi, prenant tout cela, raya le nom de la Bretagne du livre des nations!

« Notre belle duché ne fut plus qu'une obscure province à laquelle on envoya un gouverneur insolent qui s'établit dans le palais ducal, et substitua au loyal et paternel gouvernement de nos souverains, le despotisme et l'exaction.

« Des gentilshommes bretons, quelques-uns s'indignèrent et s'enfermèrent derrière leurs murailles, protestant par leur silence contre cette violation du droit des peuples; — d'autres fléchirent le genou et courbèrent la tête. Ils s'en allèrent, vêtus de bure et couverts d'armes non ciselées, saluer les maîtres nouveaux dans leur Louvre; les maîtres nouveaux les accueillirent froidement, et leurs courtisans, qui portaient pourpoints de velours et manteaux brodés, se moquèrent de leurs grossiers habits et de leurs lourdes chaussures.

« Alors, comme la vanité humaine parle souvent plus haut que le véritable orgueil, les lâches retournèrent chez eux, vendirent leurs prés et leurs moulins, puis s'en revinrent à la cour de France, vêtus comme les courtisans, ayant riches justaucorps et collerettes de fine dentelle.

« Et puis, d'autres les imitèrent, et, moins d'un siècle après, la Bretagne tout entière était vaincue, garrottée, à jamais dépouillée de son manteau ducal. L'étoile des Dreux s'était effacée devant l'astre des Valois.

« Pourtant, la duchesse Anne était morte sans postérité; le trône de France était passé aux mains du roi François, et il eût été juste que la duché de Bretagne retournât aux rejetons de ses anciens maîtres, si ces rejetons existaient.

« Le duc François avait un bâtard, un beau gentilhomme qui se nommait Robert de Penn-Oll... »

A ce nom, les quatre cavaliers tressaillirent et jetèrent à leur père un regard éloquent de curiosité.

— Attendez, fit le vieillard d'un geste.

Et il reprit :

« Robert de Penn-Oll était un vaillant compagnon, il portait haut la tête et savait quel noble sang coulait dans ses veines. « *Race oblige,* » il se crut obligé, et quand la reine de France, Anne, duchesse de Bretagne et sa sœur, mourut, il revendiqua hautement la couronne de son père...

« Il appela à lui la noblesse de Bretagne...

« La noblesse de Bretagne était découragée ou corrompue. Le roi de France avait peu à peu, et sous divers prétextes, rasé ses murailles, comblé ses fossés, démantelé ses places fortes; il avait arrosé du plus pur et du plus noble sang breton la terre meurtrière d'Italie, et la noblesse de Bretagne demeura sourde à la voix héroïque de Penn-Oll.

« Il avait réclamé son bien, la couronne qui était la sienne, et on l'accusa de haute trahison. Il paya de sa tête l'audace d'avoir osé parler de son droit. Mais il laissait un fils: ce fils, c'était mon père... »

Le châtelain de Penn-Oll s'arrêta, se prit à écouter le murmure d'étonnement et d'orgueil qui souleva les poitrines de ses quatre fils à cette révélation de leur origine, de même qu'un vieux cheval de bataille qui se traîne dans un sillon dresse soudain la tête au bruit lointain du clairon, et, l'oreille tendue, hennissant, l'œil en feu, écoute avec une âcre volupté les notes de la fanfare guerrière.

— Écoutez, reprit-il : Mon père se nommait Guy de Penn-Oll. Comme son père, il était vaillant, comme lui il était de haute taille et portait noblement la tête en arrière. Comme lui il fit un appel à la noblesse de Bretagne, comme lui il invoqua la justice du roi de France.

« Le roi rejeta avec dédain ses prétentions, et la noblesse lui fit défaut.

« Le roi d'alors se nommait Henri II, et il avait pour femme Catherine de Médicis. Le roi eût pardonné peut-être, la reine fut implacable. Mon père avait pris les armes avec son fils aîné, âgé de vingt ans. Moi, j'en avais huit à peine, et mon corps eût fléchi sous le poids d'une armure.

« Mon père mourut sur le billot et par la hache, comme c'était son droit de gentilhomme. Mon frère, protégé par un gentilhomme breton au service du roi de France, parvint à fuir; il gagna les côtes d'Angleterre et jamais on ne le revit.

« Moi, je demeurai triste et seul dans le manoir de Penn-Oll, notre unique héritage.

« Alors parut un édit du roi qui ordonnait de raser le château, et l'édit fut exécuté.

« Seulement, comme je n'étais point coupable du crime de rébellion et qu'il me fallait vivre et avoir un abri, on me laissa un coin de terre, et cette tour qui demeura debout sur l'îlot de rochers où se dressait naguère la forteresse de Penn-Oll.

« J'étais du sang de mon père, mais je compris, en devenant homme, que l'heure n'était point venue de recommencer l'œuvre de mes ancêtres et de tenter comme eux la fortune.

« Je vécus solitaire dans cette vieille tour que l'aile du temps délabrait d'heure en heure, que la mer rongeait à la base, comme si la mer elle-même eût voulu détruire ce qui restait de la race des antiques ducs bretons. Une châtelaine du pays de Léon, pauvre comme moi, accepta ma main et mourut en donnant le jour au dernier de vous. Je vous élevai dans l'ombre et le silence comme une louve allaite ses louveteaux, et je me dis :

« La race des Dreux ne mourra point encore, et peut-être un jour viendra où la Bretagne, se drapant de nouveau dans l'hermine ducale, jettera le gant aux Valois et redeviendra un grand peuple.

« Mais une pensée me préoccupait incessamment :

« Qui sait, me disais-je, lorsqu'ils auront vingt ans, s'ils n'oublieront pas leur origine, s'ils ne mentiront point à leur sang, et, séduits par les promesses et les flatteries de la fortune, s'ils n'iront point offrir leur épée à ces mêmes rois de France qui les ont dépouillés?...

« Et, comme mes cheveux se hérissaient à cette idée fatale, je pris une résolution désespérée :

« J'envoyai l'un de vous en Espagne, l'autre en Italie, le troisième en Lorraine, le quatrième en Angleterre; quatre nations où le nom de France est détesté, où la haine de l'oriflamme devait vous être inculquée chaque jour.

« Ils grandiront, pensai-je, ils haïront la France, ils deviendront vaillants, et si d'ici là, mon frère n'a pas reparu, je les appellerai à moi et nous recommencerons l'œuvre de nos pères... »

Le vieillard s'arrêta une fois encore, et spontanément, ivres d'un enthousiasme subit, les quatre cavaliers se levèrent et portèrent la main à la garde de leur épée.

— C'est bien, fit le vieillard dont l'œil rayonna, l'heure viendra.

Mais ce premier mouvement de fierté éteint, le regard des cavaliers se porta vers le lit.

— Qu'est-ce que cet enfant? demanda Alain.

— Votre maître.

— Et cette femme?

— Sa mère. Attendez, et écoutez-moi :

« Il y avait dix-huit ans que vous étiez partis, j'étais demeuré seul, quittant rarement cette salle, et montant souvent sur la plate-forme de la tour, la nuit, qu'elle fût étoilée ou orageuse.

« Alors, mon regard se portait alternativement vers le nord qui me cachait l'Écosse, vers l'est où est la Lorraine, vers le sud-est qui me dérobait l'Italie, et vers le sud-ouest où se trouve l'Espagne, — songeant à chacun de vous.

« Une nuit, la mer était bien grosse, il pleuvait comme à cette heure, la foudre déchirait les flancs tourmentés des nuages, et la grève retentissait des sanglots furieux des lames clapotant et se tordant sous les rochers.

« Et cependant, je demeurai sur la plate-forme, les yeux tournés vers le nord, quand un cri de détresse m'arriva. Mon œil plongea dans l'obscurité, et au milieu des ténèbres j'aperçus une frêle barque, suspendue à la crête d'une vague et prête à venir se briser contre les rocs qui servent de base à la tour.

« Dans cette barque, continua le châtelain de Penn-Oll, j'aperçus une forme blanche et une forme noire. La forme blanche était une femme tenant dans ses bras un enfant, et semblant invoquer le ciel pour lui. La forme noire était un homme de haute taille qui, l'aviron en main, essayait de lutter contre la lame en fureur.

« Mais malgré sa force, malgré son sang-froid, il ne pouvait parvenir à manœuvrer l'embarcation, qui, poussée par le vent, arrivait sur les récifs de la tour avec une effrayante vitesse.

« Je me précipitai vers l'escalier intérieur qui conduisait à la plate-forme, et je descendis de toute la vitesse de mes jambes engourdies... J'arrivai trop tard... la barque venait de heurter le roc et s'était brisée.

« Un double cri de suprême angoisse m'annonça ce malheur, et je ne vis plus sur les flots qu'un débris d'aviron et l'homme qui luttait énergiquement contre la mort, nageant d'une main, tenant la femme de l'autre

« La femme, à demi évanouie, serrait son enfant sur son sein.

« Je m'élançai à la mer, je parvins à saisir la femme et je voulus dégager l'homme; mais l'homme était épuisé déjà, et tandis que je retournais au rivage, entraînant la mère et l'enfant, l'infortuné disparut en leur criant : — Adieu!...

« Je déposai les deux infortunés sur le roc, je retournai à la mer, j'essayai de retrouver le naufragé, je sondai la profondeur de l'abîme, mon œil plongea sous les lames... Je ne vis plus rien!...

« Tout à coup la foudre retentit, un éclair jaillit du ciel et me montra à cent brasses le malheureux qui, parvenu à remonter à la surface, se débattait dans les convulsions dernières de l'agonie.

« Il m'aperçut, fit un suprême effort, sortit la tête tout entière hors de l'eau et me cria : — Je suis le petit-fils de Guy de Penn-Oll, cette femme est la mienne, cet enfant est le mien!

« Et comme je n'avais plus qu'une brassée à faire pour atteindre cette tête, une lame passa dessus, et elle disparut pour toujours.

« Cet homme était mon neveu, le fils de mon frère, né dans l'exil; il avait voulu voir la terre de ses pères et mettre sa femme et son fils à l'abri des murs de Penn-Oll.

« Cette femme et cet enfant, messires mes fils, les voilà!...

« Si la Bretagne doit jamais reconquérir son indépendance et son rang parmi les peuples, la couronne ducale sera placée sur le front de cet enfant : il est le chef de la race. »

Le châtelain s'arrêta et croisa les bras sur sa poitrine; alors, d'un commun élan et mus par la même pensée, les quatre cavaliers se levèrent, tirèrent leurs épées et s'approchèrent du lit où l'enfant dormait toujours.

Et comme deux heures sonnaient au beffroi de la tour, don Paëz, qui était l'aîné de tous, étendit son bras et son épée au-dessus de la tête de l'enfant, et dit :

— Sire duc, notre neveu et maître, nous te reconnaissons duc souverain de Bretagne, de plein et légitime droit; — et, notre épée aidant, nous te ferons duc de fait!... Sire duc, notre neveu et maître, j'espère dévouer ma vie à la restauration de notre race, en ta personne, sur le trône de la vieille Armorique.

Et, ayant parlé, don Paëz se couvrit, comme c'était l'usage alors, après avoir tenu discours à un souverain, et il fit un pas en arrière avant de rendre son épée au fourreau.

Après lui vint Gaëtano, qui répéta mot pour mot le même serment, puis se couvrit.

Les deux autres cavaliers jurèrent comme leurs frères; comme eux, ils remirent rapière au fourreau et feutre en tête.

Alors, le vieux châtelain de Penn-Oll, reprit :

— J'avais raison de croire à notre antique adage : « Bon sang ne peut mentir; » vous êtes de l'héroïque race de Dreux, messires mes fils, et si je meurs avant que notre tâche soit remplie, je descendrai calme et confiant au cercueil.

« Maintenant, écoutez-moi, car si je n'ai plus la force qui donne la victoire, j'ai l'expérience qui conseille les batailles. L'heure n'est point venue où il vous faudra, une fois encore, appeler la Bretagne aux armes, et lui montrer son manteau d'hermine comme drapeau national. Les peuples reviennent tôt ou tard aux races qui firent leur splendeur et leur force; tôt ou tard ils tournent les yeux vers le passé et comprennent que le passé renferme les gages certains de grandeur et de prospérité de l'avenir. Cette heure ne tardera pas à sonner pour l'Armorique, mais il la faut attendre. Et pour être fort au jour de la lutte, il faut être calme et prudent la veille.

« La race des Valois s'éteint. Le roi François II est mort sans lignée, le roi Charles IX mourra de même; son frère d'Anjou et son frère d'Alençon s'éteindront pareillement, si j'en crois la voix secrète de l'avenir.

« Alors deux nouvelles races se trouveront en présence et se disputeront le trône : — Les Guises et les Bourbons, Lorraine et Navarre... Ce jour-là sera celui de notre réveil et du réveil de la race bretonne.

« Que chacun de vous retourne au pays qui lui a servi de seconde patrie; que chacun de vous s'attache à la fortune du maître qu'il s'est fait, et qu'il grandisse en dignités.

« Plus vous serez haut situés dans l'échelle des hommes, plus votre tâche sera facile.

« Le peuple, auquel vous pourrez montrer à la fois l'épée qui asservit et l'or qui enchaîne, celui-là sera le vôtre, car il comprendra que vous possédez les deux prestiges les plus puissants pour dompter les hommes : la force et la richesse.

« Mais d'ici là, il vous faut être patients, avisés, circonspects. Nous avons pour adversaires trois races de rois ou de princes, Valois, Bourbons et Lorrains, toutes trois intéressées à notre perte, toutes trois prêtes à nous détruire.

« Il y a, de par le monde chrétien, une femme dangereuse, terrible, pour qui la mort n'est qu'un jeu, qui emploie indifféremment le poison et le poignard, le gant parfumé des Italiens et la dague des estafiers, — cette femme a tué mon père... et elle se nomme Catherine de Médicis!

« Il y a quelques mois à peine que cet enfant est ici avec sa mère. Ni l'un ni l'autre n'ont traversé la mer et touché le continent : nul ne les a vus... et cependant, depuis huit jours, des cavaliers inconnus longent la grève au galop et jettent de rapides regards aux vieux murs de la tour.

« Peut-être que déjà la vie de cet enfant est menacée; peut-être les bourreaux viendront le réclamer demain. Emportez-le!

« Que l'un de vous se charge de sa jeunesse; qu'il l'élève dans la haine de l'oriflamme et des rois de France, dans l'ignorance de son nom et de son rang. Quand il aura quinze ans, âge où les souverains sont hommes, il sera temps de lui révéler l'un et l'autre. »

— Sire mon père, dit don Paëz, donnez-moi l'enfant, je m'en charge.

— Non pas, fit Gaëtano, je le veux pour moi.

— Non pas, dit Gontran le Lorrain, c'est moi qui l'aurai.

— Et moi, murmura l'Ecossais avec son fier sourire, ne suis-je donc rien ici?

Et comme une querelle allait peut-être s'engager, la veuve jusque-là muette, se leva :

— Je suis sa mère, dit-elle, et j'ai le droit de ne pas me séparer de mon enfant.

— Il le faut, répondit le vieillard.

— Mais c'est mon fils!

— C'est le duc de Bretagne; voilà tout!

— Mon Dieu! supplia la pauvre mère.

— Madame, fit froidement le vieux Penn-Oll, choisissez : si votre fils demeure ici, le poignard ou le poison vous le raviront avant qu'il soit peu... S'il part avec l'un de ses oncles, Dieu permettra sans doute que la couronne de Bretagne étincelle un jour à son front.

— Eh bien! fit la veuve, je suis Ecossaise, mon père est un laird des montagnes, laissez-moi retourner dans mon pays avec celui de vos fils qui a vécu en Ecosse, et nous l'élèverons ensemble.

Le vieillard tressaillit et fronça le sourcil, puis il parut hésiter; mais don Paëz s'écria :

— Non pas, je suis l'aîné, et après le duc notre maître et le châtelain notre père, j'ai le droit de parler haut et franc.

— Parlez, dit le vieux Penn-Oll.

— Nous venons, reprit don Paëz, de faire hommage lige et de promettre fidélité et appui à l'enfant qui sera notre duc; puisque l'un de nous le doit élever, il faut que celui-là soit désigné par le sort, car nous sommes tous égaux.

— C'est juste, fit Gaëtano.

— Ainsi soit-il fait, ajouta Gontran.

L'Ecossais et la mère gardèrent seuls un morne silence.

— Venez, continua don Paëz, en tirant sa bourse et jetant sur une table quatre pièces d'or : l'une est à l'effigie du duc de Lorraine, l'autre à celle du roi de Naples, la troisième est une quadruple espagnole, la quatrième un souverain anglais.

Et prenant les quatre pièces, il les jeta dans son feutre et les remua comme des dés au fond d'un cornet.

— Messire mon père, continua-t-il, se tournant vers le vieux Penn-Oll, mettez la main dans ce chapeau et prenez une pièce d'or. Si c'est un quadruple, l'enfant m'appartiendra; si c'est un souverain, il sera à mon frère d'Ecosse; un Carolus napolitain, à mon frère de Naples; une pièce lorraine, à celui de nous qui vient de ce pays.

Le vieillard plongea sa main ridée dans le feutre et en ramena une pièce d'or sur laquelle les quatre cavaliers se précipitèrent anxieux.

Gontran le Lorrain poussa un cri de joie.

— L'enfant m'appartient! s'écria-t-il.

L'Ecossaise pâlit.

— Je n'ai plus de fils, murmura-t-elle.

— La Bretagne aura un duc, répondit le vieux Penn-Oll.

— Et vous serez duchesse-mère, ajouta l'Ecossais avec un sourire triste et résigné.

Etrange prestige du nom! Ces quatre hommes ignoraient, deux heures auparavant, l'existence de cet enfant, et ils venaient de se le disputer comme on se dispute une maîtresse.

Le vieux Penn-Oll alla vers une fenêtre qu'il ouvrit... L'orage avait fui, la foudre éteignait ses dernières lueurs à l'horizon lointain, un vent puissant, soufflant de terre, balayait les nuages dont les flancs vides ne recélaient plus la tempête; et déjà au levant, entre la terre toujours brumeuse et le ciel tourmenté, se dessinait une bande blanchâtre annonçant la prochaine apparition de l'aube.

— Messires mes fils, dit alors le vieillard, voici le jour, la mer s'apaise, il faut partir; le salut de l'enfant le veut.

Les quatre gentilshommes reprirent leurs manteaux et se levèrent.

Alors la veuve s'approcha du lit, éveilla l'enfant qui jeta un regard étonné sur tous ces hommes inconnus pour lui, et, le prenant dans ses bras, le serra longtemps sur son cœur, étouffant ces sanglots maternels, dont aucune voix, aucune plume ne rendront jamais les notes déchirantes. Puis, par un brusque geste, et comme si elle eût voulu rompre avec la douleur, elle le tendit à Gontran qui le reçut dans ses bras en s'inclinant, et dit :

— Je vous le rendrai vaillant, et il sera duc un jour.

— Que Dieu protége le fils, murmura-t-elle, puisqu'il brise le cœur de la mère.

Et elle retomba sur son siége, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

Gontran ôta son manteau et en couvrit l'enfant qui, étonné, regardait sa mère.

Alors don Paëz s'avança, tira son épée de nouveau et, l'étendant sur la tête du futur souverain breton :

— Sire duc, mon maître, dit-il, le plus grand capitaine du monde chrétien, l'infant don Juan d'Autriche, m'a donné l'accolade de chevalier avec cette épée; à mon tour, je vous fais chevalier, et je vous réserve ce glaive pour le jour où votre main le pourra porter.

Et il donna trois coups de plat d'épée sur le jeune héritier des ducs bretons; et l'enfant, comprenant vaguement la solennité de cet acte, courba le front avec gravité et mit un genou en terre; puis se releva l'œil brillant et fier, jetant à sa mère un mâle regard.

Sa mère pleurait toujours. Il alla vers elle, lui prit les mains, la baisa au front, lui disant :

— Ne pleure pas...

Ensuite, et semblant comprendre que la destinée inflexible l'appelait ailleurs, il retourna auprès de Gontran et se plaça à sa droite.

Gaëtano vint à son tour vers lui, fléchit un genou et lui baisa silencieusement la main. Après quoi il alla à son père et lui baisa la main pareillement :

— Adieu, sire mon père, dit-il.

Et il se dirigea vers la porte.

Don Paëz l'imita et sortit après lui.

Puis Gontran prit de nouveau l'enfant dans ses bras, et les suivit.

Alors, Hector l'Ecossais vint à la veuve qui pleurait toujours, lui prit les mains et lui dit :

— Madame, puisque vous êtes du pays d'Ecosse et que je retourne sur cette noble terre, ne voulez-vous point venir avec moi et revoir le castel de vos aïeux?

La veuve se leva, tourna un regard éperdu vers la porte par où son fils venait de disparaître, puis elle regarda tour à tour le vieillard grave, muet, attachant son œil triste et profond sur cette même porte par laquelle une fois encore s'en allaient ses quatre rejetons, ensuite sur ce jeune homme si fier et si beau, ce mélancolique et pâle jeune homme qui venait de murmurer le nom de patrie à son cœur désolé de mère comme pour y verser un baume et en adoucir la plaie saignante, — et elle parut hésiter...

Elle les regarda tour à tour, l'un avec sa lèvre d'adolescent où la douleur, peut-être, avait déjà mis un pli; l'autre avec son front chauve et ridé, sa barbe blanche, son œil résigné et calme; puis, après avoir hésité longtemps entre le jeune homme qui lui parlait de sa patrie et qui, d'un seul mot, avait fait revivre dans son souvenir les tourelles du manoir paternel et les heures bénies du passé; — et le vieillard qui allait se retrouver solitaire et morne dans sa demeure vermoulue, que l'Océan berçait de son éternel et monotone refrain; — elle se précipita enfin vers le vieillard, porta ses deux mains à ses lèvres, et lui dit :

— Mon père, je veux vivre avec vous, je veux soutenir vos vieux ans, comme un réseau de lierre étaye le vieux mur, qu'il embrasse étroitement.

Hector inclina la tête.

— Dieu vous bénira, dit-il.

Et ayant baisé comme ses frères la main paternelle, il sortit le dernier et ferma la porte.

Alors, le vieillard, courbé par le temps, et la jeune femme, si cruellement éprouvée comme mère et comme épouse, demeurèrent seuls, et le premier murmura ces mots :

— Dieu protégera et fera grand et fort le fils de la mère qui aura été forte comme la femme des Ecritures.

Pendant ce temps, les quatre cavaliers étaient arrivés au bas du grand escalier de la tour.

Les trois premiers se tenaient par la main, le quatrième, Gontran, portait l'enfant dans ses bras.

Hector l'Ecossais franchit le dernier le seuil extérieur de la tour, et en ferma la porte comme il avait fermé la première.

Sur l'étroite plate-forme de rochers que la mer rongeait depuis le commencement du monde, et qui supportait la tour, l'écuyer du Napolitain attendait, tenant les trois chevaux en main :

— Maître, dit-il d'une voix lamentable, ne me sera-t-il pas bientôt permis d'entrer, et de me réchauffer le corps avec un bon feu et le cœur avec une bouteille païenne?

— Il t'est permis de monter à cheval et de me suivre, répondit Gaëtano. En selle, mon maître!

L'écuyer poussa un douloureux soupir.

— Quelle hospitalité! murmura-t-il.

Et comme l'œil du gentilhomme était sévère, et qu'il redoutait pour son dos une douzaine de coups de plat d'épée, l'écuyer se résigna et mit le pied à l'étrier.

— Maître, ajouta-t-il timidement, où allons-nous maintenant

— A Naples.

— *O Santa madona di Napoli!* murmura le pauvre diable, *si benedetta!*

La barque et les marins de l'Ecossais attendaient, l'aviron en main.

— Adieu, frères! dit-il. Dieu vous garde et l'enfant avec vous!

— Adieu, frère! répondirent-ils. Dieu efface la tristesse répandue sur ton front.

— Frères, murmura-t-il d'une voix douloureuse, l'amour est incurable quand il monte trop haut. Le mien est sur les marches d'un trône... Adieu!

Et il sauta dans la barque qui s'éloigna, l'emportant lui et son secret.

Les trois gentilshommes se remirent en selle et lancèrent leurs chevaux à la mer.

Quand ils eurent atteint la grève, ils suivirent le sentier par où ils étaient venus, puis ils s'arrêtèrent à l'embranchement des deux routes : celle du nord et celle du sud.

— Adieu, frères, dit Gontran, nous nous reverrons!...

— Adieu, répondit Paëz; moi aussi, j'ai un amour au cœur, mais cet amour est le frère de l'ambition, et il me mènera si loin, que je replacerai notre duc sur son trône!...

— Adieu, dit à son tour Gaëtano; j'ai aimé, moi aussi, mais mon amour est brisé, et je suis devenu philosophe.

— Et moi, fit Gontran, je n'ai jamais aimé, et je n'ai ni douleur, ni ambition, je suis insouciant et brave, je ne désire pas l'épée de commandement dans une bataille, mais je me bats comme un fils de roi, et j'ai la tête légère et le bras lourd. Maintenant, le hasard vient de fixer un but sérieux à ma vie; je marcherai droit et ferme vers ce but; j'élèverai cet enfant, désormais mon seul amour et ma seule espérance, j'en ferai un homme vaillant et fort... Adieu! nous nous reverrons!

Et il quitta ses deux frères, qui continuèrent leur route vers le sud, et se séparèrent un peu plus loin. C'est lui que nous allons suivre.

Messire Gontran était un hardi compagnon, un insouciant gentilhomme, comme il l'avait dit lui-même. Et, cependant, sa mère elle-même n'eût pas été plus attentive, plus minutieuse de soins que ce rude soldat ne le fut pour ce frêle enfant.

Son voyage dura six jours.

Le soir du sixième, il entra dans Paris, par où il était contraint de passer, et il alla descendre à l'hôtellerie du *Grand-Charlemagne*, située en dessous du bac de Nesle, sur la rive gauche de la Seine, en face du Louvre.

Tandis que son cheval était aux mains des varlets et palefreniers, il entra dans la cuisine de l'hôtellerie qui en était le principal lieu de réunion.

Il y avait affluence de buveurs dans la salle, toutes les tables étaient occupées et chargées de flacons et de pots d'étain. Mais ces buveurs avaient un air farouche et sombre qui ne ressemblait en rien aux faces épanouies et rubicondes de ces Genevoisins libertins et de ces ribauds, francs compagnons, qui garnissaient, à cette époque, tout cabaret respectable et bien achalandé.

A son entrée, l'un d'eux, qui paraissait avoir sur les autres une autorité mystérieuse, se leva et vint droit à Gontran :

— Êtes-vous catholique, seigneur gentilhomme? lui demanda-t-il à voix basse en attachant sur lui un regard inquisiteur et perçant.

## III

Le 23 août de l'année 1572, jour de l'arrivée de Gontran à Paris, vers sept heures du soir environ, le roi Henri de Navarre était seul dans son appartement, au Louvre, occupé à écrire d'une bonne et grosse écriture assez illisible, et sur le plus beau parchemin qu'il se pût trouver chez les tanneurs du temps, une épître galante à madame Charlotte de Sauve, commençant par ces mots :

« Chère ma mie,

« Mon frère Charlot m'ayant retenu une partie de la journée dans
« la librairie où il resserre et conserve avec un soin précieux des
« livres rares et curieux sur la vénerie et fauconnerie et autres genres
« de chasse, et puis ayant voulu que je lui visse en aide et secours
« dans son laboratoire pour forger une serrure et sa clef en forme de
« tresfle, je suis arrivé à la vesprée sans me pouvoir occuper de vous
« autrement qu'en songeant à vos beaux yeux et belles mains blan-
« ches et mignonnes.

« Madame Catherine, la reine mère, m'ayant témoigné ensuite le
« désir de me voir assister à une représentation de magie et divina-
« tion des cartes, qui sera faite chez elle, ce soir, à neuf heures de
« relevée, par son parfumeur et gantier, maître René Ruggieri, et
« madame Margot, ma femme, étant pareillement priée, je ne pourrai
« vous aller rendre visite que demain, en votre retrait des prés Saint-
« Germain. »

Le roi de Navarre en était là de son épître quand on frappa doucement à sa porte.

Henri leva la tête, jeta sa plume et alla ouvrir.

C'était madame Marguerite de Valois, reine de Navarre depuis le 18 août de la même année, c'est-à-dire depuis cinq jours.

Le roi recula de surprise à la vue de sa femme et, par un geste rapide, cacha sous un livre ouvert la lettre commencée.

Mais la reine était pâle et troublée, et elle n'y prit garde.

Elle vint droit au roi et lui dit :

— Sire, m'accorderez-vous une confiance entière?

Le Béarnais attacha son œil clair et perçant sur elle, examina les lignes contractées de son visage et lui dit :

— Je vous écoute, madame.

— Me croirez-vous?

— Mais... sans doute...

Et le Béarnais fronça le sourcil.

— C'est que, continua la reine, si vous alliez ne pas me croire...

— Je vous croirai, madame.

— Eh bien! sire, il faut fuir.

Le roi fit un soubresaut.

— Et pourquoi? demanda-t-il.

— Parce qu'on en veut à vos jours.

Le roi haussa imperceptiblement les épaules et sourit :

— Ma mie, dit-il, je n'ai pas d'ennemi, que je sache. Et votre mère, madame Catherine, qui seule pourrait m'en vouloir, est si gracieuse avec moi...

Un amer sourire glissa sur les lèvres de Marguerite :

— Vous ne connaissez pas ma mère, murmura-t-elle.

— Oh! si fait bien, dit le roi ; mais comme je connais ses petites manies, je prends mes précautions. Pour aujourd'hui, je suis parfaitement tranquille.

— Que voulez-vous dire, sire?

— Oh! presque rien... Vous connaissez Nisus, le chien de votre frère Charlot?...

— Oui, dit la reine qui, de la croisée, jetait un regard inquiet sur la rue.

— Eh bien! j'ai caressé Nisus tant et si souvent qu'il m'a pris en grande amitié.

— Ah! fit la reine, distraite.

— Et, m'aimant ainsi, il ne me quitte pas.

— Tiens! murmura Marguerite, toujours penchée à la croisée.

— Il me suit en tous lieux, mais surtout à table...

Marguerite attacha un regard anxieux sur le roi, dont la physionomie pleine de finesse avait revêtu ce manteau de bonhomie qui ne la quitta plus dans la suite, et à laquelle tout le monde se trompa.

— Or, à table, il se place toujours près de moi, le menton sur mon genou.

— Eh bien?

— Comme j'ai toujours aimé les chiens, et celui-là plus que les autres, j'ai coutume de partager mon repas avec lui...

Marguerite regardait toujours par la fenêtre sans cesser d'écouter le roi.

— Or, comme je connais les bizarreries de cette excellente madame Catherine, notre mère, j'ai pour habitude et, — dans l'intention évidente de flatter son goût pour les chiens, — de donner la première bouchée de chaque mets à Nisus.

— Ah! fit Marguerite commençant à comprendre.

— Si Nisus trouve le morceau de son goût, continua le roi avec un sourire naïf, je prends le second pour moi et je mange en toute sécurité. Mais, si par hasard, et cela n'est point arrivé encore, il faisait la grimace, je repousserais le plat pour faire une petite malice à madame Catherine. Vous voyez bien, ma mie, que j'ai raison d'être parfaitement en repos.

Mais Marguerite, au lieu de répondre, saisit vivement le bras de son mari, et l'entraîna vers la croisée.

— Regardez, dit-elle

La nuit jetait, comme un manteau, ses premières brumes sur les épaules frileuses de cette ville, géante déjà, qu'on nomme Paris. Le soleil avait disparu derrière les coteaux de Meudon, dans un sanglant linceul de nuages qui semblait attester l'approbation du ciel dans le drame épouvantable dont le prologue commençait.

Les deux berges de la Seine étaient encombrées de populaire; au milieu des flots de cette foule mouvante brillaient çà et là le canon d'un mousquet ou le fer d'une pertuisane; et parmi les hommes qui se croisaient en tous sens, plusieurs portaient un linge au bras et une croix blanche sur le dos.

Ces hommes passaient les uns auprès des autres sans avoir l'air de se connaître, puis ils échangeaient des signes mystérieux et se mêlaient aux groupes divers, formés et dispersés à tout moment avec une incroyable rapidité.

Le roi, apercevant cette foule inusitée, fronça le sourcil et se tourna vers Marguerite :

— Y a-t-il quelque fête de saint à célébrer demain? demanda-t-il tranquillement.

— C'est demain la Saint-Barthélemy, répondit Marguerite.

— Ah! dit le roi. Peu m'importe!

— Sire, dit vivement Marguerite, voyez-vous cette foule?

— Sans doute.

— Ces mousquets, ces pertuisanes?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien! c'est une fête sanglante qui s'apprête...

Le roi fronça le sourcil davantage.

— C'est le massacre général des huguenots.

Le roi fit un pas en arrière et mit la main à la garde de son épée;



[illegible] (Page 3.)

— mais une pensée subite lui vint, et refoulant son épée à moitié sortie du fourreau :

— Vous êtes folle!... dit-il.

— Folle?

— Sans doute. Le roi Charles IX, mon frère, qui est catholique, ne vous a point mariée, vous sa sœur, à moi le roi de Navarre, qui suis huguenot, pour...

— Mon frère, dit Marguerite d'une voix sourde, est l'instrument aveugle de ma mère.

Le roi remit la main sur la poignée ciselée de son épée.

— L'amiral sera massacré, ses partisans massacrés; vous ne serez point épargné, vous... car...

— Car? fit le roi.

— Car, reprit Marguerite d'une voix lente et basse, c'est le duc Henri de Guise qui sera le grand ordonnateur de la fête.

— Cordieu! s'écria le roi mettant rapière au vent et perdant une minute son sang-froid terrible, nous nous défendrons, ventre saint-gris! A moi Navarre et les huguenots de la France, à moi l'amiral!

Et il fit un pas.

— Silence! s'écria Marguerite le retenant, écoutez!

Le roi s'arrêta et prêta l'oreille.

Un bruit vague et lointain, mêlé de sourds murmures, de cliquetis d'épées et de mousquets, se faisait entendre dans les corridors.

— Ce sont les bourreaux qui s'arment, souffla Marguerite. Fuyez, sire, fuyez!

— Fuir! dit le roi dont l'œil étincela, un roi fuir?

— Il le faut! dit-elle.

Mais comme il hésitait, un cri retentit dans les corridors, un cri terrible, strident, poussé par cent voix différentes avec un désespérant ensemble : — Au Béarnais! mort au Béarnais!

Le roi recula jusqu'à la fenêtre et se pencha en dehors.

Au dehors, la foule, frémissante d'impatience, venait d'entendre le cri de mort et répétait :

— Mort au Béarnais! jetez-nous le Béarnais!

La tête du roi disparut de l'embrasure de la croisée, et Marguerite, le saisissant par la main, lui dit : — Venez! venez!

En ce moment, neuf heures sonnèrent aux paroisses Saint-Germain-l'Auxerrois, Sainte-Geneviève et Saint-Thomas-du-Louvre, et le tocsin, s'ébranlant soudain, donna le signal du massacre.

Au même instant, un coup d'arquebuse se fit entendre, renversant un huguenot qui passait sur la berge.

— Venez! venez! fit Marguerite frissonnante.

Et, poussant devant elle une de ces portes secrètes masquées dans un pan de mur ou de boiserie et communes au Louvre d'alors, elle l'entraîna dans une galerie obscure, refermant la porte après elle.

Le roi se laissa conduire, toujours la main sur son épée, et le cœur bouillonnant de colère.

Marguerite le guida ainsi au travers des ténèbres, jusqu'à une seconde porte qui était fermée, mais dont elle avait la clef...

Et elle s'apprêtait à ouvrir, quand des cris retentirent derrière cette porte.

— Mon Dieu! fit-elle désespérée, l'issue est gardée, par où fuir?... Venez!...

Et elle lui fit rebrousser chemin à moitié, ouvrit une autre porte, et pénétra dans une vaste salle mal éclairée par une lampe à abat-jour de cristal dépoli... C'était sa chambre à coucher.

—Là!... là! dit-elle en lui indiquant l'alcôve dont les rideaux étaient soigneusement fermés. Couchez-vous dans mon lit. On ne viendra point vous y chercher.

Le roi ne fit qu'un bond vers l'alcôve, se blottit jusqu'au menton, l'épée nue, sous la courtine de soie. Mais il y était à peine, et Marguerite n'avait point encore eu le temps de fermer entièrement les rideaux, que la porte principale de l'appartement, laquelle donnait sur l'un des grands couloirs, vola en éclats, et qu'une troupe de forcenés, le fer au poing, envahit la salle, vociférant :

— Mort au Béarnais!...

Marguerite jeta un cri, s'élança vers le roi qui s'était levé soudain, et qui, un oreiller d'une main en guise de bouclier, son épée de



Arrière assassins! arrière

l'autre, s'apprêtait à vendre chèrement sa vie; elle poussa une nouvelle porte secrete qui était au fond de l'alcôve, entraina le roi par cette porte et la tira après elle.

Cette porte communiquait avec un étroit escalier tournant montant aux petits appartements et conduisant en même temps au laboratoire de Charles IX.

Ce fut là que Marguerite fit entrer le roi.

Le laboratoire ne renfermait qu'une seule personne, un jeune Italien de vingt ans, ciseleur florentin, du nom d'Andréa Pisoni, et favori de Charles IX.

— Cachez le roi! lui cria Marguerite; cachez-le!

Le ciseleur se leva tout effaré, cherchant du regard un coin ignoré où le roi se pût blottir; mais le roi n'en eut pas le loisir, car les assassins de Catherine, après avoir enfoncé les portes à mesure que Marguerite les fermait, apparurent de nouveau, et l'un d'eux, ajustant le roi, fit feu.

Plus prompt que l'éclair, Andréa Pisoni se jeta au-devant de lui, reçut la balle en pleine poitrine et tomba mort.

Soudain une voix tonnante se fit entendre; le roi Charles IX parut sur le seuil, ivre de fureur, l'épée à la main, criant :

— Mort aux huguenots!

Mais à peine eut-il vu le cadavre du jeune ciseleur qu'il aimait, gisant, pantelant encore, dans une mare de sang, qu'un éclair de ces fureurs terribles auxquelles il était sujet jaillit de ses yeux enflammés :

— Arrière, assassinal arrière! s'écria-t-il.

Et tandis qu'il se penchait frémissant vers le cadavre, tandis que les assassins reculaient épouvantés, la reine de Navarre prit de nouveau la main du Béarnais, le fit passer sur le corps des estafiers et lui fit redescendre avec elle cet escalier tournant et ténébreux, qui, heureusement, aboutissait à une poterne ouvrant sur la Seine, en-dessous du parapet.

Marguerite avait la clef de cette poterne.

— Adieu, dit-elle au roi; fuyez!

— Adieu, dit le roi, en lui baisant la main; merci!

— Courez à la porte Saint-Jacques... Demandez le chef des gardes.

— Quel est-il?

— Montaigu.

— Très-bien.

— Demandez-lui un cheval et ne vous arrêtez qu'au point du jour pour le laisser souffler.

— Merci... adieu...

Le roi n'hésita pas une minute; il se jeta bravement à l'eau, et comme la nuit était obscure, il atteignit l'autre rive sans qu'un coup d'arquebuse fût tiré sur lui.

Mais au moment où il se dressait sur la berge et reprenait sa course, un homme le heurta, et cet homme vocifera :

— C'est un huguenot! mort au huguenot!

Et aussitôt d'autres hommes accoururent et environnèrent le roi, qui, l'épée à la main, s'apprêta à leur tenir tête.

En ce moment, une rumeur terrible s'élevait dans la direction de la rue de Bethisy; le Suisse Besme venait de jeter à M. le duc Henri de Guise le cadavre de l'amiral de Coligny.

Revenons à Gontran le Lorrain, que nous avons laissé à l'hôtellerie du Grand-Charlemagne.

— Etes-vous catholique? lui avait demandé un des buveurs.

Ce buveur était un gros homme ventru et bouffi, ayant sous d'épais sourcils des petits yeux gris de mer empreints de fanatisme et de férocité.

Il portait la moustache en croc, comme les catholiques, au lieu de l'avoir pendante comme ceux de la religion réformée.

— Etes-vous catholique?

Il fit cette question à Gontran d'un air si impérieux que Gontran mit la main à son epée et répondit :

— Que vous importe!

Le gros homme fit un pas de retraite; mais après avoir jeté un regard furtif à ses compagnons, il revint à la charge et dit :

— Messire, je me nomme Antoine Pernillet.

— Ah! fit Gontran.

— Je suis marguillier de la paroisse Sainte-Geneviève.

— Je vous en félicite, c'est un bel emploi.

— Et c'est moi qui suis l'hôtelier du Grand-Charlemagne.

— Ah! fit le gentilhomme, fronçant le sourcil; en ce cas, vous feriez fort bien de me donner un lit et un souper : j'ai faim et je suis las.

— C'est précisément pour cela, messire, que je vous demande si vous êtes catholique?

— Est-il nécessaire de l'être pour manger et dormir?

— Je ne loge pas de huguenots.

— Eh bien! maître Antoine Pernillet, tavernier du diable, répondit Gontran, qui commençait à s'impatienter, fais-moi servir sans scrupule, je suis catholique et du beau pays de Lorraine.

La figure de l'hôtelier, sombre jusque-là, s'épanouit.

— Vous êtes Lorrain? fit-il.

— Oui, maraud.

— Vous connaissez alors le duc de Guise?

— Par Dieu! oui; je suis l'écuyer de son frère, monseigneur le duc de Mayenne.

L'hôte poussa un cri de joie, se découvrit avec respect, et les buveurs en firent autant.

— Alors, continua l'hôtelier en clignant de l'œil, vous savez ce qui se prépare?

— Non.

— Ah! par exemple!...

— Je ne sais rien...

L'hôte le regarda étonné.

— D'où venez-vous donc? fit-il.

— Mais, dit Gontran, je viens de Bretagne, où mon maître m'avait envoyé.

— Ah!

— Et j'y suis allé chercher cet enfant, qui est... un péché véniel du duc de Mayenne.

L'hôtelier regarda l'enfant avec intérêt.

— Pauvre cher ange! dit-il.

— Or, vous comprenez, continua confidentiellement Gontran, que cet enfant est placé sous ma garde et que je réponds de sa vie.

— Par la très-sainte Vierge, qu'osent nier ces chiens de huguenots!... s'écria maître Pernillet avec enthousiasme, nous veillerons sur lui, et mal ne lui arrivera, bien que la nuit qui vient doive être orageuse...

— Que se passera-t-il donc?

— Oh! presque rien...

— Mais encore?

— Nous tuerons l'amiral, le roi de Navarre et tous les huguenots.

Gontran tressaillit et regarda son hôte en face pour savoir s'il parlait sérieusement ou se voulait *gausser* de lui.

— Êtes-vous fou, maître tavernier? dit-il.

— Fou? non, messire.

— Le roi de Navarre n'est-il pas huguenot?

— Oui certes, le mécréant!

— Et n'a-t-il pas épousé le 18 du présent mois...

— Marguerite de Valois, sœur du roi Charles IX?

— Alors, dit Gontran, il est impossible de penser que le roi de France laisse égorger son beau-frère.

L'hôtelier haussa les épaules :

— On peut bien vous dire cela, à vous qui êtes Lorrain, fit-il en clignant de l'œil et prenant un ton mystérieux...

— Dites! fit Gontran.

— Eh bien! voyez-vous, messire, il y a deux rois en France...

— Ah!...

— Le roi pour rire et le roi pour de bon.

— Très-bien.

— Le roi de nom et le roi de fait.

— Vraiment! Et quel le roi de nom?

— Sa Majesté Charles IX.

— Et le roi de fait?

— Monseigneur le duc Henri de Guise.

— Très-bien! fit Gontran avec calme.

Puis il ajouta avec une bonhomie toute confidentielle :

— Je m'en doutais.

— Vous voyez bien, murmura l'hôtelier dont le visage s'élargit outre mesure, vous voyez bien que vous en savez plus que vous n'en avez l'air...

— Vous croyez? répondit l'écuyer qui devint subitement madré.

— Hum! fit l'hôtelier.

— Chut! murmura Gontran.

Et il mit un doigt sur sa bouche.

— Çà, continua-t-il, faites-moi donner à souper, maître, je meurs de faim... et puis une chambre et un lit, car cet enfant tombe de sommeil...

L'hôtelier jeta un regard de tendresse mêlé d'admiration au jeune descendant des Dreux, qui, lassé d'une journée de soleil, de poussière et de cheval, s'était assis sur un banc et jetait un coup d'œil étonné autour de lui; puis il souffla tout bas à l'oreille du gentilhomme : — Il a une ressemblance frappante...

Et il s'arrêta.

— Avec qui? fit Gontran inquiet.

— Avec M. de Mayenne, murmura l'hôtelier.

Le front assombri de Gontran se rasséréna, et il répondit :

— Je crois que vous avez raison.

— Holà! cria l'hôtelier à ses garçons de cuisine et à ses marmitons, un souper pour ce gentilhomme, et du meilleur vin qui soit en cave. Çà, marauds que vous êtes, pressez-vous!...

Les valets se hâtèrent d'obéir.

— Je désire être servi dans ma chambre, dit l'écuyer.

Et ses ordres furent ponctuellement exécutés.

Tandis qu'il se rendait avec l'enfant à l'appartement qui lui avait été préparé, l'hôte, après avoir pris congé de lui avec force génuflexions et inclinaisons de tête, revint à la cuisine où les buveurs continuaient à chuchoter entre eux :

— Holà! dit-il, enfants de notre mère l'Église romaine et bons compagnons de la messe, apprêtez-vous à bien faire votre devoir aujourd'hui, car nous avons ici un homme qui aura l'œil sur nous.

Pendant que maître Antoine Pernillet, propriétaire de l'hôtellerie du Grand-Charlemagne et marguillier de la paroisse Sainte-Geneviève, lui faisait ainsi une réputation et le haussait considérablement dans l'opinion de ses chalands, notre gentilhomme s'attablait avec son pupille.

L'enfant était triste et grave, comme il convient à ceux que la destinée fait orphelins de bonne heure; il ne pleurait pas cependant, peut-être parce qu'il comprenait déjà que les larmes sont indignes d'un homme, mais il avait cette pâleur mate que la douleur met aux fronts les plus juvéniles, et à la lèvre cette amertume résignée qui est comme une prescience des malheurs à venir.

Gontran était bon compagnon, il buvait et mangeait fort bien d'ordinaire, — mais ce jour-là, bien qu'il eût soif et faim, il toucha à peine aux mets qu'on lui servit, et laissa son hanap demi-plein.

Les révélations mystérieuses et les demi-mots de l'hôte avaient jeté le trouble dans son esprit.

— Ainsi donc, murmurait-il sourdement, je vais assister à un massacre! Dans quelques heures, Paris sera converti en une immense boucherie, et le sang, coulant par torrents, ira grossir les eaux bourbeuses de ce fleuve qui roule sous ma fenêtre!... Et ce sont les hommes que je sers...

Gontran s'arrêta et essuya la sueur froide que ces pensées de carnage faisaient couler sur son front.

— Guise contre Navarre, continua-t-il, huguenots contre catholiques. La boucherie sera belle...

Il s'arrêta encore; son regard tomba sur l'enfant qui tournait son œil triste vers la fenêtre ouverte, d'où l'on apercevait les tourelles pointues et les pignons du vieux Louvre; — et haussant les épaules :

— Au fait, murmura-t-il, mon père nous l'a dit. Nous avons trois races de rois ou de princes pour ennemis. Dieu est sage, laissons-le faire... Deux de ces races vont être aux prises, peut-être l'une succombera... Dieu est sage, et les huguenots sont marqués d'avance, sans doute, pour le supplice et le poignard.

Et maître Gontran, se réconfortant avec cette réflexion, se remit bravement à table et fit tardivement honneur au souper de son hôte.

Mais, tandis qu'il mangeait, l'enfant, brisé de fatigue, s'endormit sur son siége.

Gontran se leva et le porta sur le lit, où il le coucha tout habillé.

Pendant ce temps, la nuit venait avec cette rapidité qui lui est propre vers la fin de l'été; un murmure sourd montait des rues avoisinantes, et de cette berge sans parapet qui, deux siècles plus tard, devait se nommer le quai Malaquais et le quai Voltaire. Gontran se mit à la croisée qui donnait sur la rivière et s'y accouda.

Il vit une foule immense, confuse, se dérouler en tous sens; il aperçut, parmi les groupes sombres, les croix blanches des conjurés; il vit briller aux lueurs mourantes du crépuscule et au reflet vague encore des lanternes qui s'allumaient une à une, le canon des mousquets et le fer des hallebardes; il entendit de sourds murmures, et des imprécations étouffées, des demi-mots qui étaient des mots d'ordre; il surprit un échange perpétuel de signes de ralliement... Et alors, comme c'était avant tout un brave et loyal gentilhomme, il fut tenté de prendre son épée et d'aller se ranger parmi les victimes contre ceux qui les devaient égorger.

## IV

Une réflexion subite arrêta Gontran : il n'était plus le soldat insoucieux buvant mal quand il était pauvre, bien quand son escarcelle était ronde; se battant toujours de même, tantôt pour une maîtresse, tantôt pour son seigneur le duc de Mayenne, le plus souvent sans savoir pourquoi.

Gontran avait reçu la garde d'un dépôt plus précieux que tous les trésors du monde, — il avait à veiller sur l'orgueil futur, sur le res-

taurateur à venir des splendeurs tombées de sa race, — sur l'espoir peut-être de l'indépendance de tout un peuple.

Aller se battre! Était-ce possible?...

Et tandis qu'il ferraillerait en chevalier errant pour des amis inconnus, ces amis prendraient d'assaut l'hôtellerie du zélé catholique Pernillet, et, de même que les catholiques ne feraient de quartier à personne, eux égorgeraient femmes et enfants, et ne respecteraient pas davantage l'héritier de Robert de Dreux!

Ou bien lui-même, lui Gontran, recevrait une bonne estocade dans la poitrine, ou une balle de mousquet dans la tête, — et l'enfant dont il s'était chargé se trouverait isolé, perdu en cette vaste mer qu'on nomme Paris, loin des grèves bretonnes, loin de ses oncles, tranquilles sur son sort et se fiant à leur frère, loin de sa mère dont il ignorerait le nom et que nul ne pourrait lui rendre...

Gontran en était là de ses réflexions, quand le murmure qui montait toujours de la rue et de la berge s'éteignit subitement.

Il se pencha de nouveau à la croisée, regarda et vit la foule qui s'écoulait peu à peu, silencieuse et sombre, par les rues voisines, laissant désert le bord de la rivière.

Que signifiait cette manœuvre?

Était-ce un contre-ordre?

Était-ce une habile disposition stratégique, une ruse de guerre d'un grand capitaine?

Gontran se souvint de plusieurs campagnes dans les Flandres, qu'il avait faites avec le duc de Guise, et il crut reconnaître dans cette disposition subite de la foule la main de celui qui avait été son général.

Une lutte intérieure de quelques secondes se livra chez lui entre le devoir qui l'enchaînait auprès de cet enfant et son cœur loyal qui essayait de parler aussi haut que le devoir; mais, à la fin, le devoir l'emportant sur la générosité, il alla fermer la porte au verrou et revint au chevet du lit.

L'enfant dormait profondément.

Gontran prit son manteau et l'en couvrit.

Puis il tira son épée, mit ses pistolets sur la table et se plaça auprès de l'enfant endormi, veillant sur lui et prêt à le défendre avec l'audace et l'énergie d'un lion.

L'hôte frappa à la porte.

— Que voulez-vous? demanda Gontran.

— Un mot, messire.

— Parlez!

— Monseigneur de Mayenne ne vous a-t-il pas donné des instructions particulières?

— Oui, répondit Gontran à tout hasard.

— Daignerez-vous me les communiquer?

Gontran hésita.

— C'est que, continua l'hôte, qui ne prit point garde à cette hésitation, nous manquons d'ordres...

— Ah! dit Gontran d'un ton hautain.

— La troupe que je commande est partagée en deux opinions...

— Lesquelles?

— Les uns veulent attaquer le Louvre, par les fenêtres duquel on nous doit jeter le Béarnais, les autres se porter rue de Bethisy, sur la maison de l'amiral.

Gontran fronça le sourcil, selon son habitude, et se dit à part lui :

— L'amiral n'a rien fait à ma race, ni à moi; le Béarnais est mon ennemi naturel : tâchons de sauver l'amiral.

Puis il dit à Pernillet :

— Allez d'abord au Louvre.

— Ah! vous croyez que le duc le veut?

— Qu'est le Béarnais?

— Roi.

— Qu'est l'amiral?

— Duc.

— Le roi a le pas sur le duc aux fêtes comme au supplice; commencez par le roi.

— C'est juste, dit l'hôtelier. Adieu, messire...

Et il s'en alla, puis revint sur ses pas :

— Ne nous donnez-vous pas un petit coup de main, messire?

— Non, dit Gontran, et cependant j'ai la main qui me démange singulièrement, et je suis capable de devenir fou aux premiers coups de mousquet...

L'hôte fit un signe d'admiration.

— Mais, vous comprenez, continua Gontran, que j'ai à veiller sur enfant...

— Bah! il dort.

— Il peut se réveiller...

— Les enfants ont le sommeil dur...

— Et s'enfuir effrayé...

— C'est juste.

— Et courir à travers Paris, et s'y perdre...

— Et puis, il ressemble si fort à M. de Mayenne que le premier huguenot qui, le fer au poing, le rencontrerait, l'embrocherait comme un poulet.

L'hôte frémit :

— Il ne faut pas le quitter, messire, dit-il avec émotion.

— Je ne bougerais pas de là pour un royaume, fût-ce celui de France!...

— Et même, acheva l'hôte, toute réflexion faite, je vais vous laisser dix de mes hommes pour garder ce cher enfant.

— Bon, pensa le brave gentilhomme, voici dix bourreaux qui ne feront rien cette nuit.

Puis tout haut :

— J'allais vous les demander, dit-il avec flegme.

— Ils sont à votre service! s'écria Pernillet : vivent messeigneurs de Lorraine!...

Et l'hôte redescendit et ordonna à dix de ses hommes, lesquels s'étaient armés durant le souper du gentilhomme, de demeurer dans la cuisine de l'hôtellerie pour veiller à la garde du précieux enfant.

En ce moment la première arquebusade retentit, et le fougueux Pernillet s'élança à la tête de ses soldats, armés pour le massacre, dans la direction du Louvre, qu'il gagna au moyen d'une grosse et lourde barque amarrée devant sa porte.

La nuit était devenue obscure pendant ce temps-là, et à peine si Gontran, qui avait repris son poste d'observation à la fenêtre, distinguait entre lui et le Louvre, illuminé comme pour une fête, le sillon blanchâtre de l'eau qui coulait au milieu. Tout à coup, il vit presque simultanément un point noir trancher sur ce sillon blanc et le couper lentement en deux, et quatre ou cinq des hommes qui étaient demeurés sur le seuil de l'hôtellerie pour garder l'enfant, se diriger vers la berge, sans doute parce que, comme lui, ils avaient aperçu le point noir.

Ce point noir, c'était le roi de Navarre qui, en sortant de l'eau et se retrouvant sur ses pieds, heurta un homme armé.

Le roi avait l'épée nue :

— Place! cria-t-il.

— Qui êtes-vous?

— Que vous importe!

Et le roi, poussant une terrible estocade en avant, renversa l'homme qui roula sur le sol, la poitrine crevée et jetant un cri sourd.

Le roi fit un pas, mais un autre homme, puis un autre, et encore un autre lui barrèrent le chemin, et tous crièrent :

— C'est un huguenot! mort aux huguenots!

Le roi fit un pas en arrière, puis fondit sur le plus rapproché de ses adversaires et l'étendit raide mort.

— Place! cria-t-il une seconde fois.

Mais les cinq hommes qui restaient dans l'hôtellerie accoururent au secours des autres qui leur criaient :

— Des mousquets, apportez des mousquets!

Et, par la Vierge! comme on disait alors, c'en était fait du roi, si un nouveau personnage ne fût accouru l'épée haute et criant :

— Arrière! arrière!

Ce personnage était Gontran qui, oubliant tout à la vue de cet homme qu'on allait égorger sous ses yeux, avait sauté par la fenêtre et tombait comme la foudre au milieu des massacreurs!

## V

Les massacreurs se retournèrent stupéfaits, et reconnurent le gentilhomme qui s'était annoncé dans l'hôtellerie comme écuyer de monseigneur le duc de Mayenne, et dont maître Antoine Pernillet leur avait fait un si grand éloge, en leur conseillant de tailler proprement leur besogne, car il aurait les yeux sur eux.

A sa vue ils reculèrent tout tremblants.

L'un d'eux cependant, plus hardi que les autres, s'écria :

— C'est un huguenot, mort aux huguenots!

— Taisez-vous! lui dit Gontran d'un ton impérieux.

Le massacreur intimidé se tut.

— Vous dites que c'est un huguenot?

— Oui, messire.

— Vous en êtes bien sûr?

— Dame! fit le massacreur, puisqu'il vient du Louvre.

— Est-ce à dire qu'il n'y ait que des huguenots au Louvre? Le roi, la reine, les princes sont des huguenots, donc?

— Je ne dis pas cela... mais... mais... Au fait, murmura le bourgeois, la preuve que c'en est un, c'est qu'au lieu d'attendre que le passeur soit de retour, il s'est jeté à la nage.

— Cela prouve une seule chose : c'est qu'il était pressé...

— De fuir, fit le massacreur, qui était tenace et qui avait toujours la pointe de son épée au visage du roi.

— Non, dit Gontran, pas de fuir, mais de porter un ordre, mes maîtres, ajouta-t-il durement; vos épaules ont mérité cinquante coups de houssine chacune, car vous avez failli tuer un des meilleurs serviteurs de monseigneur le duc de Mayenne.

A ce nom, les massacreurs frémirent et poussèrent un cri de terreur :

— Grâce! murmurèrent-ils.

— Messire, continua froidement Gontran, s'adressant au roi, qui,

calme et le fer au poing, semblait attendre l'issue de la négociation de son protecteur inconnu : messire, veuillez me communiquer l'ordre que vous m'apportez, afin que ces braves gens soient bien convaincus qu'ils méritent une bastonnade.

Le roi, qui avait saisi un imperceptible signe de Gontran, se pencha à son oreille, et feignit d'y murmurer quelques mots.

— C'est bien, dit Gontran avec déférence Suivez-moi!

Et il rentra dans l'hôtellerie, suivi du roi qui passa la tête haute au milieu des massacreurs tout tremblants.

Gontran gagna l'appartement où il avait laissé l'enfant endormi, et où il le retrouva dormant toujours.

Gontran ferma la porte, puis revint à lui :

— Messire, lui dit-il, vous êtes désormais ici en sûreté, et demain je vous escorterai où il vous plaira.

— Merci, dit le roi.

Et il s'assit, et de la croisée regarda, la sueur au front, et l'angoisse au cœur, la flamme rouge qui s'élevait au-dessus des toits dans la direction de la rue Béthisy, et annonçait l'incendie de la maison de l'amiral.

Gontran, discret autant qu'il était brave, était revenu se placer au chevet du lit sur lequel le roi n'avait point jeté les yeux encore.

Il faisait nuit dans la chambre autant qu'au dehors; Gontran voyait à peine l'homme qu'il venait de sauver, mais il devinait qu'il était jeune, beau, de grande naissance, et il s'applaudissait de l'avoir arraché à la mort.

Le roi, lui, songeait vaguement au danger qu'il venait de courir; mais ce qui l'occupait, ce qui étreignait son cœur et sa tête au point de l'isoler entièrement de son sauveur et des objets environnants, c'était ce massacre qui commençait et qu'il était impuissant à arrêter, comme il l'avait été à le prévenir. — C'étaient ses frères, ses sujets égorgés sans défense, son vieil ami l'amiral dont on brûlait la maison et dont on traînait par les rues le cadavre mutilé. . C'était peut-être...

Le roi frissonna à cette pensée subite et, se retournant brusquement, vint à Gontran qui était toujours immobile et calme à son poste :

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez sauvé, merci!... mais il faut que vous fassiez plus...

— Parlez, messire.

— J'ai une maîtresse...

— Ah! dit Gontran...

— Une maîtresse qu'on assassinera peut-être dans une heure...

Gontran tressaillit.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Monsieur, continua le roi, je suis un gentilhomme béarnais attaché au roi de Navarre et son ami. Le peuple de Paris me connaît, car il m'a vu souvent passer avec mon maître. Si j'essayais de faire cinquante pas dans la rue, je serais bien certainement arrêté au dixième.

Gontran regarda le roi et frémit.

— Or, continua le roi d'une voix que la douleur et l'angoisse rendaient sympathique et entraînante, je ne tiens pas à la vie, moi, mais j'aime ma maîtresse d'un ardent amour, et je veux la sauver à tout prix.

Gontran chancela.

— Vous êtes gentilhomme, monsieur; si je ne l'avais vu à votre costume, je le devinerais bien certainement à votre généreuse intervention, à laquelle je dois mon salut. Je suis huguenot et vous êtes catholique, mais nous sommes gentilshommes tous deux, et je m'adresse à vous loyalement, et je vous dis : Sauvez celle que j'aime!

— Je le veux bien, dit Gontran; mais comment?

— Vous êtes, je le vois, un des chefs du parti lorrain, vous êtes influent auprès des serviteurs de Guise, et vous pouvez aller jusqu'à elle, la couvrir de votre manteau et la ramener ici.

— Monsieur, dit Gontran dont la voix tremblait, vous voyez cet enfant?...

— Oui, dit le roi, s'approchant du lit.

— Cet enfant m'est confié...

— Eh bien?

— Je réponds de sa vie sur ma tête; m'en répondrez-vous sur la vôtre, si je m'expose pour sauver votre maîtresse?

— Sur l'honneur et foi de gentilhomme, dit le roi d'une voix sonore et grave, je m'engage à veiller sur cet enfant pendant votre absence et à me faire tuer avant qu'un cheveu tombe de sa tête.

Et le roi, écartant Gontran, se mit à sa place l'épée nue, dans cette fière et chevaleresque attitude qui lui était naturelle, et que nul roi peut-être ne retrouva après lui.

— C'est bien, dit Gontran; où est votre maîtresse?

— Connaissez-vous Paris?

— Presque pas.

— Avez-vous entendu parler des Prés-Saint-Germain?

— Oui, j'y suis allé.

— Eh bien! aux Prés-Saint-Germain, vous verrez une petite maison en briques rouges, adossée au rempart; vous heurterez à la porte et vous demanderez la maîtresse du logis, si déjà la maison n'est entourée de catholiques...

— Bien, dit Gontran prenant son manteau.

— Vous lui direz : « Madame, suivez-moi, Béarn vous attend. »

— Est-ce tout?

— Tout.

Gontran ceignit son épée, enfonça son chapeau sur ses yeux, puis, au moment de passer la porte, se retourna et dit au roi :

— Vous me répondez de l'enfant, n'est-ce pas?

— Sur mon honneur!...

Gontran frappa le sol du pommeau de son épée. A ce bruit, deux des hommes qui étaient commis à la garde de l'enfant et buvaient aux cuisines, accoururent :

— Vous voyez ce gentilhomme? leur dit-il d'une voix brève et impérieuse, il me remplace ici. Tandis que je vais chercher des ordres, obéissez-lui comme à moi.

Les massacreurs s'inclinèrent et demeurèrent en dehors.

Gontran partit, emmenant deux autres des soldats de maître Pernillet.

Il avait eu soin de mettre un linge blanc à son bras, et ses deux compagnons portaient la croix des conjurés

Partout ils trouvèrent le passage libre; la foule s'écartait devant eux avec respect ou terreur.

Ils arrivèrent ainsi aux Prés-Saint-Germain, et aperçurent la maison en briques rouges dépeinte par le roi.

Les prés étaient déserts, silencieux, la maison fermée et sans lumière aux croisées.

Gontran heurta violemment la porte, qui résista.

Il heurta une seconde fois encore.

Même silence!

Alors il n'hésita plus, et bien que la porte fût en chêne ferré, il appuya contre elle ses robustes épaules et, d'un effort suprême, l'enfonça.

Il pénétra dans un vestibule obscur, gravit un petit escalier également plongé dans les ténèbres, traversa deux pièces désertes; puis, arrivé à une troisième, il trouva agenouillée dans un coin une femme blanche et froide que la terreur rendait muette, et qui versait des larmes silencieuses.

Cette femme était Charlotte de Sauve.

Elle avait appris une heure auparavant ce qui se passait, elle avait voulu courir à Paris, pénétrer jusqu'au Louvre, arriver au roi : elle avait été repoussée et refoulée par un flot de populaire qui criait : *Mort au Béarnais!* et elle s'était réfugiée dans sa maison que ses serviteurs venaient d'abandonner.

Là, dominée par la terreur, elle avait verrouillé toutes les portes et s'était réfugiée au coin le plus obscur pour y prier ardemment et demander à Dieu le salut de celui qu'elle aimait.

A la vue de Gontran et des deux hommes qui le suivaient, elle poussa un cri et ferma les yeux, croyant déjà voir sur son sein la pointe meurtrière d'une épée.

Mais Gontran alla vers elle et lui dit à l'oreille :

« — Ne craignez rien... je viens vous sauver.

Et, comme elle le regardait d'un œil plein d'étonnement et d'épouvante, il poursuivit, toujours assez bas pour que les massacreurs ne le pussent entendre :

— Béarn vous attend!

— Il vit donc! s'écria-t-elle délirante.

— Silence! ne prononcez pas son nom...

— Mais, où est-il?

— Suivez-nous, moi et ces hommes...

Charlotte se leva avec peine... elle était si brisée!

Gontran lui jeta son manteau sur les épaules et lui offrit son bras.

— Venez! dit-il.

Elle le suivit, à moitié folle, prononçant des mots entrecoupés, incohérents, que Gontran s'efforçait d'étouffer... Ils rentrèrent dans Paris; ils arrivèrent à peu près sans encombre jusqu'à l'endroit où s'élève maintenant la rue Jacob. Mais là, un flot de populaire barrait le chemin. On assiégeait une maison de calviniste, et le calviniste se défendait avec l'énergie du désespoir; les balles ricochaient des fenêtres sur le pavé, les amis et les serviteurs du malheureux assiégé précipitaient sur les assiégeants tout ce qu'ils avaient sous la main, bahuts, vaisselle, pierres, candélabres. Et ces objets déjà lourds, acquérant une pesanteur terrible par la distance qu'ils parcouraient dans leur chute, frappaient de mort ou étourdissaient ceux qu'ils atteignaient.

— Place! cria Gontran.

Mais la foule ne s'écarta point; la foule avait le délire, elle voyait rouge, elle avait les pieds dans le sang, elle voulait du sang encore.

— Place! répéta-t-il, place à l'écuyer du duc de Mayenne!

La foule entendit ce mot magique et s'écarta; mais au moment où Gontran, portant Charlotte dans ses bras, se trouvait à demi dégagé, une pierre lancée d'une croisée de la maison vint le frapper au front.

Charlotte le vit chanceler avec un nuage de sang sur le visage, puis pirouetter une seconde et tomber.

Un moment elle fut tentée de se pencher sur lui, d'essuyer le sang de sa plaie, de lui donner ces soins ardents dont seules les femmes

ont le secret; — mais la foule hurlait et piétinait... la foule l'en sépara par une brusque ondulation... Elle le crut mort.

Alors, comme *il* l'attendait, comme elle voulait le voir à tout prix, arriver à tout prix jusqu'à lui, elle se cramponna au bras des deux hommes qui escortaient Gontran et qui l'entraînèrent, croyant servir M. de Mayenne.

— C'était un fier soldat, dit l'un d'eux en parlant de Gontran, et messeigneurs les princes et madame la Vierge perdent gros à sa mort!

Telle fut l'oraison funèbre de Gontran.

## VI

Pendant ce temps, le roi veillait sur l'enfant qui dormait toujours, et de temps à autre il se penchait à la croisée et regardait avec anxiété, tantôt flamboyer la rue de Bethisy, tantôt étinceler les fenêtres du Louvre.

Il entendait retentir les cris de mort des massacreurs, et, à chaque minute, son nom mêlé à de terribles imprécations.

Puis son œil s'abaissait au bas de la croisée, et, sur la grève toujours déserte, cherchait dans l'ombre une apparition, comme s'il eût voulu hâter de ses vœux l'arrivée de sa bien-aimée Charlotte.

Enfin apparurent trois ombres...

Le roi frémit. Ils étaient partis trois, ils revenaient trois seulement, où donc était Charlotte?

Tout à coup il aperçut une robe blanche et il poussa un cri.

Cette robe, c'était la sienne sans doute.

Mais le roi avait aux moments suprêmes un terrible sang-froid; il comprit qu'il devait son salut au quiproquo établi entre le gentilhomme et les hommes qu'il commandait, et moderant soudain sa joie, il reprit un visage impassible et calme.

C'était en effet Charlotte qui arrivait, conduite par les deux massacreurs, et qui bientôt alla se jeter dans les bras de son royal amant. Les deux massacreurs étaient respectueusement demeurés sur le seuil.

Par un sentiment de prudence, le roi ferma la porte sur eux, puis, le premier élan de tendresse apaisé, il regarda autour de lui, chercha son sauveur des yeux, ne le vit point, et dit à Charlotte :

— Où donc est ce gentilhomme?

— Mort, dit Charlotte.

— Mort?

— Tué sous les fenêtres d'une maison assiégée.

Le roi chancela, passa une main fiévreuse sur son front, puis regarda l'enfant, dont le sommeil paisible n'avait point été interrompu :

— Pauvre enfant! murmura-t-il, j'ai juré de veiller sur toi. Je tiendrai mon serment, je serai ton père!

Et comme les cris de mort retentissaient toujours, et que, cependant, l'aube commençait à paraître, le roi songea que peut-être, dans une heure, la fuite ne serait plus possible, et, appelant les deux massacreurs, il leur dit :

— Accompagnez-moi jusqu'à la porte Saint-Jacques, où je dois remettre cet enfant aux mains du capitaine Hector de Montaigu, ainsi que madame, qui est sa mère.

Les deux massacreurs s'inclinèrent, croyant toujours servir la cause de M. de Mayenne, et le roi, prenant l'enfant dans ses bras, l'enveloppa de son manteau.

Au lever du soleil, la maison du calviniste était rasée. Un homme se dressa parmi les morts, passa la main sur son front alourdi, se souvint, et murmura : — Mon Dieu! l'enfant?

Et, tout chancelant encore, cet homme se mit à courir, arriva à l'hôtellerie, pénétra jusqu'à la chambre où il avait laissé l'enfant endormi et poussa un cri terrible...

L'enfant avait disparu!

# PREMIÈRE PARTIE.

—

## LE GANT DE LA REINE.

### I

Quinze jours après la rencontre des Cavaliers de la Nuit à la tour de Penn-Oll, jour pour jour, heure pour heure, à minuit sonnant, les fenêtres du château royal de Glascow, en Écosse, s'illuminèrent comme par enchantement, et la ville, paisiblement endormie déjà, se réveilla aux notes harmonieuses d'un brillant orchestre.

La reine d'Écosse, — cette belle et malheureuse Marie Stuart, âme faible et grand cœur, dont la cruauté d'Élisabeth d'Angleterre fit une martyre, — la reine d'Écosse, disons-nous, donnait un bal de nuit à sa cour pour solenniser le mariage de l'Italien Sébastiani (1) avec Marguerite Carwod, une de ses filles d'honneur.

La reine, partie la veille d'Edimbourg, était arrivée le soir, la nuit tombante, à Glascow.

Elle avait dîné en tête à tête avec la comtesse de Douglas, sa dame de compagnie, et était demeurée enfermée avec ses ministres depuis huit heures jusqu'à onze, pour élaborer les bases d'un traité avec l'Angleterre touchant la délimitation exacte des frontières sur certains points des deux royaumes.

A onze heures, Sa Majesté avait renvoyé les ministres pour procéder à sa toilette.

A minuit, les portes des salles de bal avaient été ouvertes à deux battants, et le flot des courtisans s'y était engouffré aux préludes d'une valse.

Puis, la valse s'était éteinte, et alors, en attendant la reine et son époux, cent groupes divers s'étaient formés, remarquables par la pittoresque originalité et la différence variée des costumes.

Ici, un courtisan vêtu de soie abordait un lord militaire armé de toutes pièces; — là, un laird des montagnes portant au flanc la longue claymore, et sur l'épaule le plaid rayé blanc et bleu; — plus loin, une dame d'honneur, adoptant le costume galant de la cour de France, causait avec une châtelaine du Nord, ayant conservé la jupe écossaise et la coiffure nationale.

Les groupes étaient bruyants, animés, joyeux ici, là soucieux, car depuis plusieurs années déjà, de sombres nuages planaient sur le pays d'Écosse, amoncelés dans le lointain par la politique astucieuse de la reine d'Angleterre, qui trouvait toujours un sonore écho chez les lords et les bannerets, dont l'ambition ombrageuse s'accommodait mal des libéralités de Marie Stuart et de la confiance aveugle qu'elle était toujours prête à accorder à des étrangers, de préférence à ses propres sujets.

Le sombre drame du meurtre du chanteur Rizzio, assassiné par Douglas, Murray et le roi lui-même, aux pieds de la reine et dans son oratoire, n'était point encore oublié, et l'on sentait instinctivement que ce calme momentané, cette fête de l'heure présente ne serait point un lien de sécurité assez fort pour prévenir de nouvelles tempêtes.

Parmi les différents groupes d'où le rire et la discussion s'échappaient avec une sorte de volubilité fébrile, il en était un qui attirait les regards plus que tous les autres : il se composait de trois seigneurs éminents par leur opulente fortune, leurs titres et dignités, la popularité dont ils jouissaient et une réputation d'audace bien connue.

L'un, et celui sur lequel les yeux de tous se portaient de préférence, était le comte lord de Bothwell, l'un des plus grands seigneurs terriens d'Écosse, jeune, beau, quoique d'un aspect farouche et cauteleux, audacieux jusqu'au crime, et professant un souverain mépris de la légalité, qu'il appelait d'ordinaire la ***pierre d'achoppement des niais.***

L'autre était son beau-frère, le comte de Huntley.

Le troisième, lord Maitland, seigneur des Marches du sud, vendu depuis longtemps à Élisabeth.

Ces trois seigneurs s'entretenaient tout bas et avec feu, et ils avaient eu soin de se placer à distance des autres groupes, de manière à n'être point entendus. Seul, un jeune homme, un page, bien plutôt, car sa lèvre était vierge encore de tout duvet, ne se mêlait à aucun attroupement, ne parlait à personne et se tenait à l'écart, à demi appuyé à une des portes d'entrée, et jetant un mélancolique regard sur cette foule bariolée et étincelante d'armes, d'étoffes éclatantes et de pierreries.

Il pouvait avoir dix-huit ans et portait le costume des gardes de la reine.

Tout à coup l'œil rêveur de ce jeune homme s'illumina et, quittant le poste d'observation où il était, il courut à la rencontre d'un gentilhomme enveloppé d'un long manteau brun, et qui venait d'entrer dans la salle de bal par une porte opposée.

Ce gentilhomme n'était point en costume de cour; ses bottes poudreuses, son feutre terni, les faveurs de son justaucorps fanées annonçaient qu'il venait de faire une longue route.

Il tendit la main au jeune homme et lui dit :

— Béni soit Dieu qui me fait te rencontrer, Henry!...

— Comment! te voilà, Hector?

— J'arrive, mon ami.

— Je le vois bien à ton costume.

Le gentilhomme eut un triste sourire :

— Mon costume est peu galant, n'est-ce pas?

— En effet...

— Et tu trouves que je suis bien hardi de venir au bal de la reine?

— Ainsi costumé, oui, mon ami.

— Pauvre Henry, fit le gentilhomme avec un amer sourire, j'ai fait tant de chemin depuis huit jours! j'ai crevé dix chevaux, fait naufrage sur les côtes d'Angleterre et j'ai failli, à deux lieues de Perth être assassiné par des montagnards qui me traitaient de papiste.

— Mais qui te pressait donc ainsi? Et, d'abord, d'où viens-tu.

(1) Ce Sébastiani appartenait à une famille illustre de Corse, dont une branche émigra à la fin de la Renaissance et vint s'établir en Provence, où elle existe encore de nos jours.

Un soir, tu es parti sans faire d'adieu à personne, pas même à moi que tu aimes...

— D'où je viens? de la Bretagne. Pourquoi y suis-je allé? mon ami, c'est un secret qui n'est pas le mien.

— Garde-le, en ce cas.

— Qui me pressait? Oh! tu le devines, n'est-ce pas? Huit jours loin d'elle, huit jours sans la voir? huit jours de transes mortelles, d'angoisses sans trêve, de souffrances sans nom!

— Tu l'aimes donc bien?

Le gentilhomme posa la main sur son cœur :

— Assez pour en mourir, dit-il sourdement.

— Et tu en mourras, mon ami, murmura tristement le jeune garde : l'amour d'un soldat pour une reine est chose qui tue!

— Je le sais.

Le gentilhomme prononça ces mots avec un accent de simplicité terrible et de vérité telle, que le jeune homme en tressaillit profondément et se tut.

Puis il reprit avec feu :

— Je sais bien que mon amour est chose insensée, et qu'entre elle et moi aucune puissance humaine ne comblera jamais l'abîme... je l'aime sans espoir, mais tel qu'il est, cet amour m'est cher... Nul ne le sait hormis toi, nul peut-être ne le saura. Elle ne l'apprendra jamais... mais je sens que j'ai une mission auprès d'elle, mission obscure, muette, que les événements peuvent rendre éclatante... Autour d'elle se pressent des ennemis dangereux : les uns veulent la déshonorer, les autres la dépouiller; tous veulent lui arracher un pouvoir qui leur fait ombrage... je suis là.

Et comme le jeune garde se taisait toujours, le gentilhomme reprit après une seconde de silence et de pénibles réflexions :

— Je sais bien que je ne suis qu'un soldat obscur, inconnu, sans autre fortune que l'espérance, sans autre puissance que mon épée... Mais elle est lourde, va! et malheur à qui touchera à ma reine, malheur à qui voudra briser mon idole!

— Tu te trompes, ami, dit le jeune garde, quand tu dis ne posséder ni puissance, ni fortune. Mon or est à toi, mon épée aussi.

— Merci!

— Tu as quelques années de plus que moi, tu m'as presque servi de père dans cette maison où mon père te recueillit et d'où la mort l'arracha trop tôt. Un père est le maître chez son enfant, il dispose de lui, de sa bourse, de sa vie, de son intelligence, de son dévouement : prends, ami; tu es mon père, tout est à toi.

— Tu es noble et bon comme ton père, enfant, Dieu te vienne en aide! mais ce n'est point de l'or qu'il me faut pour veiller sur elle, ce ne sont pas des dignités et de riches habits. Plus je serai obscur, plus ma tâche sera facile. Il y a un homme ici, un homme qui porte un noble nom et qui est aussi riche, aussi puissant, aussi redouté que je suis pauvre, faible et peu craint de tous. Cet homme cache un cœur vil, une âme criminelle, sous son pourpoint de gentilhomme; cet homme ne recule ni devant le poignard, ni devant le poison, ni devant cette arme terrible qu'on nomme la calomnie... Cet homme... regarde-le bien, Henry...

— Où est-il?

— Vois-tu, là-bas, ce groupe composé de trois seigneurs?

— Oui, Maïtland, Huntley... Bothwell...

— C'est lui.

Henry tressaillit.

— Il a un visage de tigre.

— Il est plus lâche que lui. Cet homme, Henry, poursuit depuis longtemps la reine d'un amour odieux..., fatal... Cet homme ne reculera devant rien; pour posséder sa souveraine une heure, il bouleversera l'Écosse, il armera contre elle depuis le premier laird jusqu'au dernier vassal... il n'hésitera point à la traîner sur une claie d'infamie...

— Horreur!

— Regarde-le bien, Henry. Si mon poignard ne lui clôt la bouche, si ma main n'arrache sa langue à temps, la reine d'Écosse est perdue.

— Tu exagères, Hector...

— Non, de par Dieu! mon ami... Je sais bien ce que je dis. Dieu me garde de calomnier! Aussi tu comprendras, n'est-ce pas? tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai enduré d'angoisses depuis huit jours... huit siècles!.. pendant lesquels le monstre aurait pu triompher!.. . Je suis arrivé à Edimbourg. J'étais bien las, bien brisé. Mon cheval allait s'abattre. On m'a dit que la reine était partie pour Glascow avec sa cour. J'ai demandé si lord Bothwell était avec elle, et comme on m'a répondu que oui, j'ai demandé un autre cheval et je suis reparti.

— Noble cœur! murmura Henry.

— Je suis arrivé ici, il y a dix minutes. Le château était illuminé, les abords gardés par les soldats, la cour encombrée de chevaux, de valets, de litières. On m'a dit que la reine donnait un bal. Un moment j'ai hésité, un moment j'ai songé à entrer dans une hôtellerie pour y prendre un peu de repos, un pot d'ale, un morceau de venaison et secouer la poudre de mes habits; mais mon cœur et mon âme étaient bien autrement affamés que mon corps... je voulais la voir.

— Eh bien! dit Henry, tu vas être satisfait, car voici le héraut qui ouvre les portes à deux battants.

En effet, le grand chambellan parut, sa baguette blanche à la main, sur le seuil de la porte opposée, laquelle communiquait directement avec les petits appartements, et cria à voix haute et solennelle :

— La reine!...

La reine avait alors vingt-cinq ans environ; elle était de taille moyenne, svelte, un peu grassouillette. Ses cheveux, d'une admirable nuance châtain clair, étaient longs, abondants et relevés sur le front, suivant la mode française qu'elle avait adoptée à la cour de feu François II, son premier époux.

Elle avait à la lèvre un fier et bon sourire, plein de naïveté et de fermeté à la fois, mélange bizarre de l'ingénuité de la femme et de la dignité de la reine.

La reine entra d'un pas lent, grave, malgré son sourire, majestueuse, sans raideur.

Elle s'appuyait au bras du comte de Lenox, père du roi, vieillard vénérable dont l'œil pétillait de jeunesse, dont les cheveux blancs et la barbe grisonnante ombrageaient un visage encore sans rides, dont la taille robuste et souple défiait le poids des années.

— Henry, murmura le gentilhomme, s'appuyant sur le jeune garde, et tout pâle et défaillant; Henry, soutiens-moi...

— Du courage, ami... répondit Henry, tout bas.

— Mon Dieu! fit le gentilhomme d'une voix émue, je la voyais cependant tous les jours... je m'étais habitué à ne plus pâlir... à ne plus chanceler... et parce qu'il y a huit jours... Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'elle est belle!...

Et le gentilhomme chancelait encore.

Mais soudain son visage s'empourpra, son œil eut un éclair de colère, et il se redressa hautain et fort. Lord Bothwell venait de s'approcher de la reine, devant laquelle il s'était incliné profondément.

Et la reine lui avait souri.

— Henry, murmura Hector, — car c'était bien, et nos lecteurs l'ont déjà deviné, ce beau et fier jeune homme aux moustaches blondes que nous avons vu recevoir les instructions paternelles à la tour de Penn-Oll, — Henry, l'as-tu vu?

— Oui, dit Henry frémissant.

— Elle lui a souri... Mon Dieu! mon Dieu! si elle allait l'aimer?

— Oh! fit Henry avec indignation.

— Ce n'est pas que je sois jaloux, va! reprit Hector; l'amour sans espoir ne peut l'être... . Mais si elle l'aimait, c'est-à-dire si elle le croyait?..... Oh! malheur! Henry, car l'amour de cet homme est une bave qui souille tout ce qu'elle éclabousse..... *Elle* serait perdue!...

En ce moment, le grand chambellan ouvrit de nouveau les deux battants de la porte et annonça :

— Le roi!...

Le roi était un pâle et beau jeune homme de vingt et un ans à peine, blond, mince, presque frêle et portant sur son visage les traces d'une débilité prématurée et d'une maladie mortelle. Depuis le meurtre de Rizzio, le roi était mal avec la reine qui ne lui pardonnait pas un tel scandale; il vivait loin d'elle, retiré, solitaire, et il s'était choisi lui-même une résidence hors du château et des murs de Glascow, au milieu des champs.

C'était une petite maison composée d'un seul étage, entourée d'un parc, adossée à une verte colline et portant le nom de *Kirk of field*, c'est-à-dire l'église champêtre.

Le roi avait appris l'arrivée nocturne de la reine à Glascow, et désirant tenter une réconciliation, il lui avait envoyé son père, sir Darnley, comte de Lenox, pour essayer ce rapprochement.

La reine avait répondu qu'elle verrait avec joie le roi venir à son bal.

Et le roi, tout malade qu'il fût, était venu en grande hâte.

La reine, entendant ce cri : « Le roi! » la reine, disons-nous, se retourna, quitta le bras du comte de Lenox, congédia d'un sourire lord Bothwell et s'avança vers sir Henry Darnley, son royal époux.

— Votre Majesté, lui dit-elle en lui donnant sa main à baiser, arrive tout à propos pour ouvrir le bal avec moi.

Le roi s'inclina et offrit sa main.

La reine prit cette main, la pressa doucement et dit tout bas au roi :

— Merci de votre empressement, monsieur.

— Vous ne m'en voulez plus? demanda timidement le roi.

— Non... Henry... fit-elle, appuyant avec une grâce charmante sur ce mot.

— Vous êtes bonne... Marie... murmura-t-il.

Et il pressa à son tour la belle main de la reine.

On n'attendait plus que les nouveaux époux.

L'huissier les annonça bientôt.

L'époux était un grand jeune homme, brun presque bistré, portant haut la tête et s'exprimant avec cette volubilité gracieuse de gestes et de paroles qui trahissait son origine méridionale.

L'épouse était blonde, élancée, l'œil bleu, les mains blanches, rêveuse et nonchalante.

On eût dit une fleur du Nord s'appuyant à un vigoureux arbuste du Midi.

L'orchestre s'éveilla alors et la reine dit au roi :

— Ouvrons le quadrille; venez!...

Derrière leurs majestés, lord Bothwell était avec lord Maïtland.

Bothwell montra alors, avec son mauvais sourire, la tête pâle du roi, et dit à lord Maïtland :

— *Voilà un homme qui danse et qui mourra cette nuit!...*

Ces mots avaient été dits bien bas, mais un homme les entendit, et cet homme recula et porta instinctivement la main à la garde de son poignard.

C'était Henry, le jeune garde du corps de la reine. Henry recula jusqu'à Hector qu'il avait laissé à deux pas, accoudé à un guéridon, dévorant du regard le moindre geste, le moindre sourire de la reine, et devinant qu'un rapprochement s'opérait entre les royaux époux ; ce qui écartait Bothwell, au moins pour quelque temps.

— Hector, dit Henry d'une voix brève, écoute!...

— Que veux-tu ?

— Viens!...

Il l'entraîna loin du centre des danseurs, dans une embrasure de croisée.

— Eh bien? fit Hector.

— Tu vois le roi?

— Oui.

— Il est bien pâle, n'est-ce pas?

— Oui, dit Hector.

— Il a l'air souffrant?

— Je le crois.

— Eh bien! *il mourra cette nuit.*

Hector fit un mouvement.

— Que veux-tu dire? murmura-t-il.

— Je ne sais pas si c'est un complot ou l'effet de la maladie; je ne sais pas si le roi mourra assassiné ou succombera à quelque brusque péripétie du mal, mais il mourra cette nuit.

— Tu es fou!...

— Non; demande plutôt à lord Bothwell.

— C'est lui qui l'a dit?

— Oui, à lord Maïtland.

Hector tressaillit.

— Quand cela? demanda-t-il.

— Tout à l'heure; j'étais derrière eux.

— Et... fit Hector, dont la voix tremblait et qui porta la main à son poignard comme Henry l'avait fait lui-même naguère, et tu es bien sûr, tu as bien entendu?

— Ils parlaient en excellent écossais.

Hector redevint pâle et les muscles de son visage se contractèrent.

— Ami, dit-il, la reine a souri à Bothwell, n'est-ce pas?

— Oui, dit Henry.

— Puis elle l'a quitté pour aborder le roi?

— Oui.

— Eh bien, retiens ceci : Bothwell a pris ce sourire pour un encouragement...

— L'infâme!

— Bothwell est convaincu que la reine l'aime ou est bien près de l'aimer...

— Oh! fit Henry que la colère suffoquait.

— Bothwell est riche, et il y a ici plus d'un montagnard avide, plus d'un courtisan ruiné qui ne demandent pas mieux que de recoudre leur bourse trouée avec la pointe de leur dague...

— Crois-tu? dit Henri frémissant.

— Enfant! murmura Hector avec une tendre pitié pour l'ingénuité du jeune homme.

— Lord Bothwell paiera l'un ou l'autre, s'il ne l'a fait déjà... Lord Bothwell fera assassiner le roi cette nuit...

Henry ne répondit pas, mais il mit de nouveau une main sur sa dague, l'autre sur son épée et fit un pas dans la direction du roi, comme s'il eût voulu se ranger à ses côtés et lui faire, de sa poitrine, une cuirasse contre le fer des assassins.

— Attends donc! continua Hector, le retenant par le bras; écoute : sais-tu ce que rêve cet homme en ce moment?

— Que rêve-t-il? fit Henry, dont la lèvre enfantine devint menaçante.

— Il rêve, poursuivit Hector, le trône d'Écosse!

— O infamie!...

— Et il espère l'avoir. La reine l'aime... il le croit du moins... et alors, comme pour les lâches et les traîtres, il n'est rien de sacré, — le roi mort, cet homme sera assez infâme, assez vil pour demander sa main à la veuve de l'homme qu'il aura fait assassiner.

— Si j'étais sûr de cela, fit Henry, je lui plongerais sur l'heure, dans la poitrine, la lame entière de mon épée.

L'œil d'Hector s'attachait toujours opiniâtrément sur lord Bothwell. Tout à coup il tressaillit.

— Avec qui était-il? demanda-t-il à Henry.

— Avec lord Maïtland.

— Et c'est à lui qu'il a dit?...

— Oui...

— Où donc est lord Maïtland, maintenant?

Ils le cherchèrent des yeux et ne le virent point; ils firent le tour du bal, plongèrent dans tous les groupes, errèrent de salons en salons... lord Maïtland avait disparu!...

— Cherche-le, dit Hector, fouille le château, et si tu le rencontres parlant, une bourse à la main, à quelque pauvre diable, tue-le!... Moi, je reste ici et je veille sur Bothwell.

Henry disparut.

Hector demeura à sa place, épiant les moindres gestes, les moindres mouvements de Bothwell, qui causait avec lord Murray de Tullibardine, se suspendant pour ainsi dire à ses lèvres, et cherchant à saisir le sens des paroles qu'ils échangeaient à mi-voix.

Quelquefois la reine, qui valsait avec Douglas, passait près de lui emportée sur le bras puissant du vaillant Écossais; sa robe l'effleurait, son haleine arrivait jusqu'à lui...

Et alors Hector abandonnait un instant de son tenace regard lord Bothwell, pour reporter un œil d'envie sur cette femme qu'il aimait et qu'un autre emportait dans ses robustes bras, aux stridentes mélodies de l'orchestre.

La reine adorait la valse.

La valse finit enfin... Hector respira.

La reine prit le bras de Douglas et fit avec lui le tour de la salle.

Tout à coup elle essuya son front et murmura :

— Dieu! que j'ai chaud!...

Douglas s'élança vers un guéridon et revint avec un plateau de sorbets et de confitures d'Orient, de ces confitures noirâtres dont Henri III avait toujours soin d'emplir son drageoir.

La reine se déganta de la main droite et prit son gant de la main gauche, pour saisir le hanap d'or ciselé que Douglas lui présentait.

Mais, soit distraction, soit qu'elle le fît à dessein, son gant lui échappa et tomba à terre.

Un homme était derrière la reine; il se baissa, prit ce gant et le cacha lestement dans son pourpoint.

C'était Bothwell.

Un homme était derrière Bothwell et le vit dissimuler le gant.

C'était Hector.

Bothwell alors fit un pas vers la porte et s'apprêta à sortir.

Hector devint pâle de colère et, comme Bothwell, fit également un pas vers la porte et se disposa à le suivre. Mais la reine se retourna par hasard, aperçut Hector, remarqua sa pâleur, puis son habit poudreux, ses faveurs flétries, et, intriguée par cet étrange costume, vint à lui :

— Comment vous nommez-vous, monsieur? demanda-t-elle avec cette familiarité si digne et si bonne des souverains.

Hector s'arrêta muet, troublé, tremblant... Il oublia Bothwell, il oublia le monde...

La reine lui parlait!...

## II

Hector demeurait toujours immobile et muet.

— Comment vous nommez-vous? reprit la reine.

— Hector, madame, répondit-il enfin.

— N'êtes-vous pas dans mes gardes?

— Oui, madame.

— Et n'êtes-vous pas celui dont j'ai signé un congé il a quinze jours?

— Oui, madame, balbutia Hector tout tremblant.

— Vous n'êtes donc pas parti?

— Je demande humblement pardon à votre majesté, j'arrive.

— Ah!... dit la reine... et d'où venez-vous?

— De Bretagne.

— En si peu de jours?

— J'avais hâte de revenir auprès de Votre Majesté.

La reine sourit.

— Vous êtes un brave gentilhomme, dit-elle. Aussi, puisque vous arrivez de si loin, ai-je le droit de vous soumettre à une dernière épreuve...

Hector s'enhardit et osa regarder la reine.

— Vous allez, continua-t-elle, m'accorder une valse.

A cette proposition Hector chancela, pâlit plus fort encore, et faillit se trouver mal.

— Venez, dit la reine, venez, monsieur.

Elle lui offrit sa belle main qu'il osa serrer à peine, et elle l'entraîna vers l'orchestre, ivre, étourdi, ne sachant plus s'il rêvait ou veillait, s'il existait réellement, si réellement il allait valser avec la reine, ou bien s'il était le jouet de quelque hallucination, d'autant plus séduisante que le réveil en serait affreux.

La reine fit un signe aux musiciens, et se mit en place avec son valseur.

En ce moment les yeux égarés d'Hector se dirigèrent machinale-



Un homme se baissa, prit ce gant et le cacha lestement dans son pourpoint. (Page 15.)

ment vers la porte, et tout aussitôt il eut un brusque mouvement nerveux, une de ces réticences inexplicables comme en fait seul éprouver un spectacle subit et inattendu.

Il venait d'apercevoir lord Bothwel qui quittait la salle du bal et s'esquivait.

Cette sortie de lord Bothwell, c'était le réveil du songe d'Hector, la réalité brisant le masque de la féerie, le ciel s'entr'ouvrant sous lui et le laissant choir sur la terre abandonnée un instant.

Lord Bothwell qui sortait, c'était le poignard levé sur le roi, le déshonneur suspendu peut-être sur la tête de la reine, comme une nouvelle épée de Damoclès!...

Et Hector seul pouvait courir après lui, le poignarder dans un corridor et sauver peut-être l'existence entière de cette infortunée Marie Stuart, qui fit tant de fautes par légèreté, tant d'inconséquences par bonhomie, qu'elle sembla tenter éternellement l'échafaud.

Seul avec Henry, Hector savait le secret de cet homme; seul il avait deviné son but ténébreux et le drame qu'il préparait.

Et Henry était sorti pour courir après lord Maitland, — Henry ne revenait pas, et cependant Hector aurait pu, s'il eût été là, lui indiquer lord Bothwell d'un geste; et comprenant ce geste, Henry se fût attaché aux pas de l'assassin, il l'eût suivi lentement, dans l'ombre, comme le lynx suit sa victime, et à l'heure où cet homme aurait ouvert la bouche pour prononcer l'arrêt du roi, il l'eût frappé sûrement, sans pâlir et sans trembler.

Quant à lui, Hector, il valsait avec la reine, c'est-à-dire qu'il recevait un honneur que plus d'un lord puissant eût demandé à genoux sans l'obtenir, — un honneur qu'il ne retrouverait peut-être jamais comme sujet, un bonheur unique et sans lendemain pour un amant.

Et pourtant, puisque Henry n'était pas là, puisque Bothwell sortait, puisque la vie du roi était menacée, pouvait-il continuer à s'enivrer au bras de la femme aimée de ce mystérieux parfum qui est le fluide de l'amour?

Ne devait-il pas s'arracher des bras de cette femme, et fuir pour suivre l'assassin?

Hélas! cette femme était une reine, — cette femme, il l'aimait, — cette femme, il l'enlaçait de son bras, il sentait sa tête penchée sur son épaule; il aspirait son haleine avec la volupté que mettrait un captif des plombs de Venise à respirer enfin l'air libre et embaumé des champs; — cette femme l'étreignant de ses mains fébriles, l'entraînait malgré lui...

Et puis, s'arrêter, c'était faire un scandale, un scandale qui profiterait peut-être aux conjurés au lieu de leur nuire, en les avertissant des soupçons qu'on pouvait avoir et en les poussant ainsi à se hâter.

Hector songea à tout cela, toutes ces réflexions passèrent rapidement dans son esprit. Il capitula avec lui-même, se résignant à attendre la fin de cette valse infernale qui eût pu être pour lui une heure de bonheur céleste; et cette valse lui parut durer un siècle, l'orchestre lui sembla s'éterniser à plaisir, et quand enfin, au moment où il éteignant sa dernière note, son dernier et sonore soupir, il porta plutôt qu'il ne conduisit la reine sur un sopha voisin, une ombre reparut dans le sillon de lumière que la porte des salles de bal projetait dans les antichambres, et lord Bothwell rentra.

Hector pirouetta sur lui-même comme un homme ivre : il lui passa dans la gorge et dans le cœur un tel éclair de haine et de fureur à l'endroit de cet homme qu'il faillit aller à lui et le poignarder sur place. Ce fut alors que Marie Stuart, indisposée sans doute par l'atmosphère brûlante du bal, sortit au bras de Douglas et se retira une demi-heure chez elle, congédiant son cavalier.

Pendant ce temps, Hector, redevenu maître de lui, continuait à s'attacher aux pas de Bothwell, épiant ses démarches et ses paroles.

Mais le noble lord avait une gaieté folle et une bonhomie qui eussent dérouté un chercheur de conspirations moins tenace et moins convaincu.

Peu après lord Maitland reparut, — puis la reine, qui rentra et dansa une *écossaise* avec le roi.




On a assassiné le roi!... Et savez-vous qui on accuse? (Page 19.)

Puis enfin, comme trois heures sonnaient à l'horloge du château, le roi se couvrit, demanda son manteau, fit appeler ses gens et prit congé de la reine.

— Vous retournez à *Kirk of Field?* demanda la reine.

— Oui, répondit le roi; j'aime cette retraite.

— Eh bien! mon prince, je vais vous reconduire.

— Avec votre cour?

— Oh! non, presque seuls, comme des amants du petit peuple.

— Messieurs, continua la reine, s'adressant à ses gentilshommes, dansez avec ces dames une heure encore; dans une heure je reviendrai et nous souperons.

Puis, avisant Hector, elle lui fit un signe.

Hector accourut.

— Monsieur, lui dit elle, vous avez été mon valseur; vous allez être ma sauvegarde. Sa majesté se retire à *Kirk of Field*, je l'accompagne, suivez-nous.

Hector s'inclina et prit son feutre et son manteau.

— Cherchez un gentilhomme des gardes qui vienne avec vous, ajouta-t-elle.

Hector tourna la tête pour obéir, aperçut Henry qui, après une course infructueuse à travers le château, rentrait dans le bal, où lord Maitland l'avait précédé, et lui fit signe de le suivre.

Le roi et la reine sortirent accompagnés par Hector, Henry, le comte de Lenox et Douglas.

Le valet de chambre du roi les précédait.

Bothwell et Maitland se rejoignirent.

— Pourvu, dit Bothwell, que la reine ne s'attarde pas chez le roi?

— Non, dit Maitland; mais, à tout hasard, on ne mettra le feu à la mèche que lorsqu'elle sera partie.

— Et le gant?

— Il est placé.

— Croyez-vous qu'on ait remarqué la première absence de la reine?

— Oh! très-certainement. Cette absence nous sert à souhait.

Leurs majestés montèrent en litière avec Douglas et le comte de Lenox, père du roi.

Hector et son compagnon enfourchèrent les premiers chevaux sellés qu'ils trouvèrent, et se placèrent aux deux portières.

Le trajet du château à *Kirk of Field* était court, vingt minutes au plus en allant à pied.

Le convoi royal en franchit la distance en un quart d'heure; leurs majestés mirent pied à terre à la grille du parc et laissèrent leur litière.

La reine donnait le bras au roi.

Le roi était expansif, radieux, plein d'espérance malgré ses souffrances continues.

La reine s'abandonnait à une causerie charmante, folle, enfantine, qui ravissait le vieux Lenox, dont le cœur paternel avait souffert de la rupture momentanée des deux époux.

Les deux gardes du corps cheminaient derrière, à distance respectueuse, au pas de leurs chevaux et penchés sur leur selle pour se pouvoir entretenir à voix basse.

— Tu n'as donc pas pu joindre Maitland?

— Non.

— Où le misérable est-il allé?

— Je ne sais.

— Et comment prévenir...

— Il faut rester ici...

— Non, non, dit Hector, il vaut mieux suivre la reine à son retour à Glasgow et ne pas perdre de vue Bothwell et Maitland, ou plutôt...

— Ou plutôt? dit Henry.

— Tu resteras, toi; tu te cacheras dans le parc, derrière un arbre ou un mur, n'importe où...

— Bien...

Hector mit la main dans ses fontes, en tira deux pistolets dont il vérifia scrupuleusement les amorces, et les tendit à Henry :

— J'en ai aussi, dit Henry.

— Prends toujours. Passe-les tous quatre à ta ceinture, sous ton manteau.

— Après?

— Tu te tiendras à distance de la maison; tu auras l'œil fixé sur les portes et les fenêtres, et le premier homme qui se glissera dans l'ombre et y voudra pénétrer, tu feras feu.

— S'ils sont plusieurs, que ferai-je?

— Tu as la vie de quatre hommes dans tes mains, tu vises juste et ces pistolets sont longs.

— Mais si les assassins sont dans la maison?

— Oh! dit Hector, nous allons bien voir. Je n'en sortirai qu'après avoir fait la plus minutieuse des perquisitions.

Ils étaient arrivés à la porte de l'ermitage du roi.

C'était une pauvre demeure, meublée sans faste; une retraite de gantier ou de forgeron retiré bien plus qu'une habitation royale.

Le roi en ouvrit lui-même la porte et livra passage à la reine, qui entra la première.

Les royaux époux allèrent droit à la chambre à coucher du roi, s'assirent un moment avec le vieux Lenox et Douglas, tandis que les deux gardes demeuraient respectueusement à la porte.

Puis la reine se retira avec son beau-père et le lord.

— Madame, dit alors Hector, voulez-vous me faire une grâce?

— Parlez, dit gracieusement la reine.

— Quand le capitaine des gardes de Votre Majesté prépare ses logis dans un château royal, il a pour habitude de faire une sévère perquisition des celliers aux combles. Me permettrez-vous d'en faire autant ici?

— Je vous le permets, monsieur, dit la reine en riant, mais je crois que c'est parfaitement inutile.

— Il y a toujours un poignard levé sur les rois, murmura Hector d'une voix profonde.

La reine tressaillit :

— Vous avez raison, dit-elle. Visitez cette maison.

Douglas et Lenox applaudirent à cette mesure; et les deux gardes, une torche d'une main, l'épée de l'autre, parcoururent la maison, fouillèrent armoires et bahuts et jusque sous le lit du roi.

La maison était entièrement vide, et la reine en sortit avec son escorte, laissant le roi et son domestique couchés dans la même pièce.

A la grille du parc la reine monta en litière, et Hector remit le pied à l'étrier, laissant à Henry la garde de l'ermitage de *Kirk of Field*.

La reine rentra dans le bal. Son entrée fut accueillie par des vivat et des applaudissements.

Elle dansa une heure encore; puis, à quatre heures et demie, comme la prime aube commençait à glisser indécise sur les sommets neigeux des montagnes, les portes de la salle du souper furent ouvertes et on se mit à table.

## III

La reine plaça lord Douglas à sa droite et lord Bothwell à sa gauche; elle fut d'une gaieté folle, et accepta les galanteries de Bothwell avec une complaisance qui fit plus d'une fois pâlir Hector, placé assez près d'eux pour tout voir.

— Le roi est bien obéissant à ses médecins, dit lord Douglas, et il renonce de bon gré à un souper exquis...

— Mylord, dit la reine avec enjouement, le roi ne veut pas mourir.

— Il mourra cependant, dit Bothwell.

La reine tressaillit.

— Que voulez-vous dire, mylord?

— Mais, fit Bothwell en riant, je veux dire qu'un jour viendra où il se couchera, suivant la loi commune, dans le cercueil de ses ancêtres.

— Puisse ce jour être loin, mylord!

— Oh! dit Bothwell se mordant les lèvres, espérons-le; d'ailleurs, l'amour de Votre Majesté est un firman de longue vie.

— Vous êtes un flatteur, mylord.

— Votre Majesté me fera, j'espère, la grâce de croire à ma sincérité...

— Eh bien! dit la reine, puissiez-vous dire vrai! Le roi deviendra centenaire à ce compte, et mes sujets avec lui.

Une contraction fébrile tourmenta le visage de Bothwell, qu'épiait toujours Hector avec une ténacité implacable.

Tout à coup un fracas terrible ébranla les murs de la salle et fit tressaillir le château tout entier sur ses antiques assises, en même temps qu'une lueur immense, apparaissant à l'horizon par toutes les croisées entr'ouvertes, pâlissait l'éclat des lustres et éclairait de son rougeâtre reflet les montagnes, le golfe et la ville entière de Glascow.

On eût dit le bouquet colossal d'un feu d'artifice sorti des mains d'arquebusiers géants!

La reine poussa un cri de frayeur, les lords pâlirent et se regardèrent avec stupeur; plusieurs femmes s'évanouirent...

Et quant à Hector, qu'un sombre pressentiment agitait, il fut obligé de se cramponner à la table pour ne point tomber à la renverse.

Le premier moment de stupeur évanoui, on se précipita aux croisées; on interrogea l'horizon.

Mais la flamme mystérieuse s'était éteinte, les collines, le golfe, la ville étaient rentrés dans l'ombre, et l'on n'apercevait plus dans le lointain d'autre lumière que la lueur tremblottante de l'aube caressant la croupe frileuse des hautes montagnes.

Ce fut, pendant dix minutes, un singulier tumulte, une affreuse mêlée, un incohérent échange de questions précipitées, de suppositions absurdes, de commentaires de toute espèce...

Et comme la terreur glaçait encore la plupart des convives, quelques-uns à peine songèrent à s'élancer au dehors et à s'enquérir de la cause de cet étrange fracas et de cette infernale lueur.

La reine retrouva bientôt son sang-froid, et s'adressant à quelques gentilshommes :

— A cheval! messieurs, à cheval! dit-elle. Courez dans toutes les directions s'il le faut, mais apportez-moi sur-le-champ des renseignements sûrs, positifs!...

On se précipitait de tous côtés, déjà on s'engouffrait en flots tumultueux sous toutes les portes, quand un jeune homme pâle, défait, haletant, entra et cria :

— La maison du roi vient de sauter!

La reine jeta un cri, ce cri trouva un profond et douloureux écho partout, et Hector chercha des yeux lord Bothwell pour le poignarder.

Lord Bothwell avait disparu!...

A cette foudroyante nouvelle succéda une minute de morne et terrible silence, rempli d'angoisse et d'oppression, puis la reine s'écria :

— Le roi? le roi est-il sauvé?

— Je ne sais... dit le jeune homme... J'ai vu la flamme... les décombres... je ne sais rien... je suis accouru... voilà!

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la reine en délire.

— Mon fils! hurla le vieux Lenox en s'élançant de la salle.

Cet exemple rendit à la reine abattue un peu d'énergie.

Elle se leva, suivit le vieux Lenox, demanda un cheval et se précipita au galop vers *Kirk of Field* avec une trentaine de gentilshommes parmi lesquels était Hector.

On eut atteint en dix minutes l'emplacement où s'élevait naguère la retraite du roi.

Alors, à la clarté naissante du jour, un affreux spectacle s'offrit aux yeux. La maison avait disparu; à sa place et sur un rayon de cent mètres, la terre était jonchée de décombres fumants, de poutres noircies, de pierres calcinées, de meubles brisés et épars.

A l'endroit même où la maison était bâtie, apparaissait une crevasse béante, un boyau crevé qui allait s'enterrant à plusieurs mètres de profondeur et se dirigeait vers Glascow.

Au fond de la crevasse se trouvaient les débris de trois énormes barils qui avaient dû être remplis de poudre. La maison avait sauté au moyen d'une mine qui communiquait avec Glascow.

Un cri de vengeance et de réprobation s'éleva comme un ouragan parmi les spectateurs de ce lugubre drame; — on se demandait quel pouvait être l'assassin; — plusieurs noms d'exilés coururent dans la foule accompagnés de sourdes imprécations, et ces imprécations se changèrent en cris de mort quand on eut retrouvé dans un champ voisin le corps du roi intact, mais privé de vie.

A la vue de ce cadavre, la reine s'évanouit, et Hector, qui seul connaissait le secret du drame, la reçut et la soutint dans ses bras.

Le vieux Lenox, sombre, muet, cherchait parmi les décombres une trace, un vestige qui pût guider une enquête sur les coupables.

Ce vieillard n'avait pas le temps de pleurer son fils, — il voulait avant tout le venger.

Douglas l'aidait dans ses recherches.

Ils descendirent tous deux dans le boyau, puis arrivés à l'endroit où la crevasse cessait pour redevenir souterrain, ils demandèrent des torches et s'y engagèrent, suivis par la foule et l'épée à la main. Tout à coup, Douglas poussa un cri, étendit le doigt et s'arrêta.

Le vieux Lenox, suivant du regard la direction de ce doigt, aperçut, gisant sur le sol, un objet blanc et se précipita dessus.

Cet objet était un gant!

Une rumeur terrible s'éleva.

— A qui donc était ce gant?

Ce gant ne portait point de marque, mais il était bien petit, bien frais, pour avoir pu recouvrir une main de soldat et même de gentilhomme. C'était un gant de femme!...

La foule rebroussa chemin pour demander à la clarté du jour la possibilité d'une enquête, que la lueur des torches lui refusait; elle revint sur ses pas jusqu'à l'endroit où la reine était tombée évanouie.

La reine avait repris ses sens.

Elle demanda ce gant, avide qu'elle était de vengeance. Comme les autres, elle le prit, l'examina... et jeta un cri...

Ce gant, c'était le sien!

C'était celui que, pendant le bal, elle avait ôté pour prendre un gobelet sur le plateau présenté par Douglas

Elle ne le dit point cependant, mais Douglas le reconnut.

Douglas déganta silencieusement son autre main, puis il mit les deux gants à côté l'un de l'autre, et dit froidement :

— C'est le gant de la reine, et peut-être va-t-elle nous expliquer...

— Des explications? fit la reine foudroyée, je ne sais pas... je ne comprends rien... j'ai perdu mon gant dans le bal... voilà tout.

Et comme la reine, suffoquée, anéantie, se taisait, et qu'un morne silence s'établissait parmi les courtisans et les seigneurs accourus, Douglas reprit :

— Madame, on vous aura volé votre gant... ou bien...

Douglas s'arrêta, et ce silence d'une seconde pesa d'un poids terrible sur toutes les poitrines...

— Ou bien, reprit Douglas, dont la parole était brève et glacée autant que son regard était flamboyant, vous l'aurez donné vous-même à celui qui a pénétré dans ce souterrain.

— Horreur! dit la reine.

Mais un troisième personnage intervint alors dans le colloque; celui-là était terrible d'attitude, et il redressait comme un Dieu courroucé sa grande taille voûtée par l'âge.

Il s'avança jusqu'à la reine, et lui dit :

— Moi, comte de Lenox, je t'accuse, toi, Marie Stuart, reine d'Écosse, d'avoir assassiné le roi, ton mari, qui était mon fils!...

Mais, à cette voix foudroyante, une autre voix, non moins superbe, non moins retentissante, non moins convaincue, s'écria :

— C'est faux! la reine est innocente.

Et comme un cavalier arrivait à la grille du parc, le gentilhomme qui venait d'élever la voix l'aperçut et s'écria :

— Attendez, vous tous qui accusez! la lumière va se faire!

Et il s'élança, tête nue, sans armes, mais l'œil enflammé, à la rencontre de lord Bothwell qui accourait.

Cet homme, c'était Hector.

## IV

Lord Bothwell avait été un de ceux qui, montant à cheval au moment où la reine l'ordonnait et demandait des renseignements, s'étaient précipités hors du château et dans des directions différentes.

Lord Bothwell, mieux que personne, savait où la catastrophe avait eu lieu; il avait jugé prudent de prendre une route opposée et de n'arriver sur le théâtre du drame qu'après le premier acte.

Il était à cent mètres encore du groupe formé autour de la reine, lorsque Hector l'atteignit et sauta brusquement à la bride de son cheval, qu'il arrêta court.

Le premier mouvement de lord Bothwell fut de porter la main à ses fontes, et de brûler la cervelle à l'homme assez insolent pour saisir la bride de son cheval.

Mais Hector cloua sa main ouverte sur le pommeau de sa selle, et lui dit :

— Savez-vous ce qui se passe, monsieur?

— Non, dit Bothwell, baissant involontairement les yeux sous le regard ardent du gentilhomme.

— On a assassiné le roi.

— Ah! fit Bothwell feignant une surprise douloureuse et profonde.

— On l'a fait sauter au moyen d'une mine.

— Dieu!

— Et savez-vous qui l'on accuse?

Une pâleur livide monta au front de Bothwell.

— Qui donc? demanda-t-il.

— La reine!

— C'est impossible..

— Rien n'est plus vrai. Et savez-vous?...

— Quoi?... Parlez!...

— On l'accuse, parce que dans le souterrain, à l'entrée de la mine, on a trouvé un gant...

Bothwell frissonna sur sa selle.

— Ce gant était le sien...

— Impossible!...

— Et ce gant, elle l'avait ôté au bal.

Bothwell attacha son œil perçant sur Hector et se demanda si cet homme ne tenait point son secret.

— Elle l'avait ôté, poursuivit Hector, au moment où lord Douglas lui présentait un sorbet...

Bothwell frissonna plus fort...

— Puis elle l'avait laissé choir...

Bothwell prévit le coup qu'allait lui porter Hector; volontairement ou non, sa main se porta de nouveau sur les fontes de sa selle pour y chercher un pistolet et casser la tête à celui qui en savait trop. Mais Hector, qui lui tenait une main déjà, saisit celle qui restait libre et la serra si fort que le lord en jeta un cri.

— Or, continua-t-il, sans prendre garde à ce cri, ce gant est tombé... un homme s'est baissé et l'a ramassé... et puis, il l'a caché dans son pourpoint...

— Et, demanda impudemment Bothwell, quel est cet homme?

— Vous le savez bien, mylord...

— Moi?...

— Oui, vous!...

— Et comment voulez-vous que je le sache?

— D'une façon bien simple; cet homme, c'était...

— C'était?... fit lord Bothwell, avec un calme inouï...

— Mylord, dit froidement Hector, vous êtes un grand misérable... car cet homme, c'était vous!...

— Vous mentez!...

— C'est vous qui mentez!... c'est vous qui êtes l'assassin du roi... C'est vous qui vous êtes emparé du gant de la reine pour le jeter dans le souterrain, et faire planer sur elle les soupçons qui auraient pu s'arrêter sur vous...

— Monsieur, interrompit Bothwell, devenu tout à coup, par un de ces brusques revirements de l'intelligence, complétement maître de lui; monsieur, permettez-moi de me défendre sur un point...

— Lequel?

— Je n'ai jamais eu l'intention de faire accuser la reine.

— Vous êtes un lâche!... Pourquoi jeter ce gant dans le souterrain?..

Lord Bothwell eut l'audace de regarder Hector fixement :

— Monsieur, lui dit-il, si je vous avoue que je suis l'assassin du roi, et qu'ensuite je vous confie un secret... me croirez-vous?

— Vous avouez donc?

— Oui.

— Vous êtes un monstre; mais parlez, je vous croirai.

— Monsieur, reprit Bothwell avec calme, je n'ai pas jeté le gant de la reine dans le souterrain, je l'y ai laissé tomber en m'enfuyant quand j'ai eu mis le feu à la mèche qui devait brûler une heure.

— Ah!... fit Hector soulagé.

— Ce gant que la reine a laissé choir m'était destiné...

Un ouragan de colère passa dans la gorge d'Hector.

— Vous mentez! s'écria-t-il... vous êtes un infâme!...

— C'était un signal, dit froidement Bothwell.

— Un signal! .. mais pourquoi, dans quel but?

— La reine me disait par là que l'heure était venue.

— Quelle heure?

— Mais... de faire sauter le roi...

— Infamie et calomnie!...

— Monsieur, vous êtes jeune; vous ne comprenez rien à la politique...

Ces mots, prononcés froidement, sans aigreur, avec le calme navrant de la conviction, entrèrent au cœur d'Hector comme une lame d'acier. Un instant, il pirouetta sur lui-même et chancela foudroyé; — un instant son amour se trouva mis à une torture sans pareille par cette révélation inattendue.

Alors il se souvint que la reine avait souri à Bothwell plusieurs fois, qu'ensuite elle s'était montrée bien affectueuse pour le roi, si l'on songeait au meurtre récent de Rizzio...

Durant quelques secondes, il crut aux infâmes paroles de Bothwell, et il crut voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pieds pour l'engloutir, le ciel descendre sur sa tête pour l'écraser... Un siècle de douleurs sans nom, de brûlantes angoisses, de mépris terribles, d'illusions brisées, passa devant ses yeux durant ces quelques secondes. Enfin il s'écria : — Mais on l'accuse, monsieur, on l'accuse!...

— C'est une fatalité, dit froidement Bothwell.

— Mais elle n'est pas coupable, elle ne doit pas l'être!...

— Qu'y puis-je faire?

— Tout avouer et prendre tout sur vous.

— Vous voulez donc m'envoyer à l'échafaud?

— La reine ira.

— Non, car je la sauverai.

— Vous la sauverez?

— Oui.

— Vous détournerez jusqu'au moindre soupçon?

— Je vous le jure.

— Nul ne la croira... nul ne la pourra croire coupable?...

— Non, dit tranquillement Bothwell.

— Tous ces hommes qui l'accusent, tous ces sujets hardis dont la voix est grosse de menaces et d'insultes, se tairont?

— Ils se jetteront à genoux et demanderont grâce et pardon!

— Et quand disculperez-vous la reine?

— Sur-le-champ; — venez avec moi, et me laissez parler.

Et lord Bothwell poussa son cheval et arriva jusqu'à la reine, qui tressaillit à sa vue et jeta les yeux sur lui ainsi que sur un défenseur.

Hector l'avait suivi.

— Mylords et messieurs, dit Bothwell, je me nomme Georges de Bothwell, je suis, par les femmes, de sang royal, et ma parole n'a jamais été mise en doute.

On le regarda avec étonnement.

— Un crime vient d'être commis, continua-t-il; notre roi bien-aimé vient de périr, victime d'un lâche assassinat.

Un murmure d'approbation couvrit ces paroles. Bothwell continua : — Une fatalité inouïe vous fait accuser votre reine.

Un second murmure, respectueux encore mais menaçant, se fit entendre.

— Eh bien! moi, comte de Bothwell, j'affirme sur la foi du serment que la reine est innocente!...

Un poids énorme sembla être enlevé de chaque poitrine, la reine

poussa un cri de joie et regarda son défenseur avec une expression de gratitude indicible.

Seuls, deux hommes, les deux accusateurs de la reine, Douglas et Lenox, ne partagerent point ce sentiment général, et Lenox, s'adressant à Bothwell, lui dit :

— Il y a cependant un coupable... il y a cependant un assassin... D'où vient donc ce gant? le gant de la reine... car il est bien à vous, n'est-ce pas, madame?

— Oui, dit la reine, que l'angoisse reprenait.

— Ce gant, dit Bothwell, je vais vous en expliquer l'origine. La reine l'a ôté dans le bal en prenant un hanap de vos mains, lord Douglas...

— Je m'en souviens.

— Ce gant est tombé sur le sol... un homme l'a ramassé.

Hector respira et attacha sur Bothwell un œil étonné et souriant.

— Cet homme, poursuivit Bothwell, avait à se plaindre du roi, cet homme est l'assassin du roi.

Hector regarda Bothwell avec enthousiasme et se dit :

« Il a plus de courage que je ne croyais ; il expie son crime par un grand devouement. »

— Cet homme, continua l'implacable Bothwell, a voulu perdre la reine et se sauver en la perdant; après avoir mis le feu à la mèche, il a jeté le gant de la reine dans le souterrain.

Un cri d'indignation retentit.

— Et... fit Douglas en attachant sur Bothwell son regard d'aigle, quel est cet homme?

Bothwell promena son regard dans le cercle, puis dit lentement, avec calme, sans aucune altération dans la voix :

— Sur mon âme et conscience, jurant devant Dieu et les hommes que je dis l'exacte vérité, et prêt à soutenir mon dire en lit de justice ou en champ clos, épée au poing et dague aux dents, — cet homme, le voilà!...

Et il étendit la main vers Hector, qui recula foudroyé, et ne put trouver un mot, un geste, un signe pour dire à cet homme :

— Tu mens!...

La reine jeta un cri, — un cri d'étonnement, presque un cri de joie.

Cette joie acheva de glacer le cœur d'Hector; — mais en même temps et sous le coup d'une accusation aussi terrible, un grand jour se fit dans son esprit; il comprit au sang-froid atroce de Bothwell que Bothwell seul était coupable, que la reine était innocente...

Que lui importait le reste maintenant?... Que lui faisait cette accusation, cette infamie qu'on lui jetait au front pour ternir sa loyauté?... Elle était innocente!.. Il pouvait l'aimer encore!...

Vingt glaives se levèrent sur sa poitrine, il eût été frappé de cent coups différents, si Douglas n'eût étendu entre la foule et lui son robuste bras, disant :

— Je demande que l'on m'écoute!...

Et, comme on obéissait toujours à Douglas, la foule s'écarta :

— Mylord, dit Douglas à Bothwell, l'assassin que voilà vous a sans doute avoué son crime?

— Là, tout à l'heure!... dit Bothwell.

— Et vous a-t-il dit à quelle heure, en quel temps il avait incendié la mèche?

— Une demi-heure avant le départ du roi.

— Vous en êtes certain?

— Très-certain.

— Eh bien! dit Douglas, cela est entièrement faux, car ce jeune homme, que je n'ai pas perdu de vue une minute, est demeuré constamment dans la salle de bal, tandis que la reine, tandis que vous-même, lord Bothwell, vous êtes sortis tour à tour.

A ces mots acérés, froids, prononcés par l'impassible Douglas, Bothwell tressaillit et pâlit; la foule le regarda avec stupeur, et Hector, ranimé par ce secours inespéré, releva la tête. Il regarda la reine...

La reine, pâle, tremblante, le regardait aussi; enfin elle murmura :

— Je suis sortie du bal, mais pour rentrer chez moi. J'y ai laissé ce jeune homme, je l'y ai retrouvé; je crois, en effet, qu'il n'est pas sorti.

La reine perdait Hector en voulant le sauver. Hector faillit mourir de joie en la voyant élever la voix pour le défendre. Il poussa le dévouement chevaleresque jusqu'à la folie, car il dit, sachant bien que Bothwell était un monstre qui déshonorerait la reine sans scrupule :

— Votre Majesté se trompe, je suis sorti dix minutes; c'est moi, c'est bien moi qui ai tué le roi!...

Douglas recula stupéfait; mais son œil perçant se riva au front d'Hector, et il devina tout.

— Marie Stuart, reine d'Ecosse! s'écria-t-il, et toi, lord Bothwell, je vous accuse tous deux d'avoir assassiné, de complicité, sir Henry Darnley, comte de Lenox et roi d'Ecosse!... Je me porte garant de l'innocence de ce jeune homme, et je vais convoquer un lit de justice de la noblesse écossaise pour juger les coupables! Ce jeune homme sera provisoirement détenu. Qu'on l'arrête!...

La reine pouvait se sauver en se jetant au bras de Douglas, en repoussant Bothwell avec mépris. La reine ne le fit point. Elle ne vit dans le premier qu'un accusateur, dans l'autre qu'un soutien. Elle prit le bras de Bothwell, se leva et dit à Douglas, avec une dignité et une fierté suprême :

— Je suis prête à paraître devant mes juges, mylord, et je vais les attendre sous la protection de l'homme que vous appelez mon complice, et qui est innocent comme moi!...

Hector jeta un cri terrible à ces paroles; il se précipita sur la reine pour lui parler, pour la retenir; — et, la voyant s'appuyer sur Bothwell, il sentit qu'elle était perdue...

Mais la reine le repoussa et Hector revint, anéanti, rendre son épée à sir Murray de Tullibardine, capitaine des gardes, qui l'arrêta.

En ce moment Henry s'approcha :

— Ami, lui dit tout bas Hector, tu vas monter à chaval à l'instant.

— Oui, dit le jeune homme.

— Tu iras à Madrid à franc étrier, tu demanderas un gentilhomme du roi d'Espagne, nommé don Paëz, et tu lui diras :

« — Votre frère d'Ecosse est en péril, il vous attend, hâtez-vous! »

— Bien, dit l'enfant.

— Ensuite, tu t'embarqueras pour Naples, tu demanderas un autre gentilhomme, nommé Gaëtano, et tu lui diras pareillement :

« — Votre frère d'Écosse est en péril... accourez, il vous attend. »

Et puis tu reviendras par la Lorraine, et à Nancy tu t'informeras du logis du seigneur Gontran, l'écuyer du duc de Mayenne, et, quand tu l'auras trouvé, tu lui répéteras pareillement :

« — Seigneur, votre frère d'Ecosse est en péril... accourez!... »

Oh! presse-toi, ajouta Hector, ne ménage ni l'or ni la sueur... il faut que la reine soit sauvée!...

## V

La reine, au bras de Bothwell, s'était retirée au château de Glascow, et elle y était rentrée presque seule.

Cette nuée de courtisans, cette foule obséquieuse et attentive, — fière tout à l'heure de sa souveraine, orgueilleuse de sa beauté, ivre de ses sourires, — s'était dissipée lentement et avec terreur.

Les uns la croyaient innocente, les autres l'accusaient; tous la voyaient, avec une tristesse profonde, aller se réfugier sous l'épée de Bothwell, et comprenaient vaguement qu'elle se condamnait elle-même par cet acte.

La reine eut le cœur serré en pénétrant dans ces salles tièdes encore du bal et du festin, à travers les croisées desquelles elle avait vu soudain flamboyer les monts et éclater le volcan creusé sous la demeure du roi.

Ces salles, emplies naguère, étaient maintenant désertes; à peine, çà et là, voyait-on accoudé à une cheminée, dans une sombre et pensive attitude, quelque jeune page, fier encore d'un sourire que la reine d'Ecosse avait laissé tomber sur lui, et courroucé de l'accusation lancée contre elle comme un défi.

Puis encore c'étaient quelques femmes de service, quelques dames d'honneur, éparses par les salles, errantes à travers les corridors, s'interrogeant à voix basse et d'un air consterné; quelques vieux serviteurs du vieux roi défunt qui avaient vu naître Marie Stuart, l'avaient suivie en France, en étaient revenus avec elle, et qui, à cette heure fatale, se demandaient si l'Ecosse était tombée si bas qu'elle accusât sa reine du plus grand des forfaits.

Quant aux courtisans, aux grands seigneurs, bannerets et lords de la plaine, ou lairds des montagnes et chefs des clans, ils avaient disparu du château et s'étaient réunis à l'hôtel du comte de Douglas.

Lord Douglas et lord Darnley, père de la victime, étaient devenus, spontanément et sans appel, les chefs tacites d'une insurrection menaçante, dont l'attitude, toute passive encore, avait un caractère plus effrayant, plus redoutable, que celui qu'elle aurait eu les armes à la main.

Au milieu de tous ces seigneurs, dont la voix était unanime à formuler une terrible accusation contre la reine et Bothwell, Hector se trouvait tête nue et sans armes. Mais il avait bien moins l'attitude d'un prisonnier et d'un coupable, que celle d'un champion fort de son innocence, fort de son amour, et qui, à lui tout seul, sauverait celle que tous accusaient.

Du reste, parmi ceux qui l'entouraient, nul ne croyait à son aveu, nul n'était disposé à reconnaître en lui le vrai coupable... Douglas avait répondu de son innocence.

— Mon gentilhomme, lui dit le noble lord, l'entraînant dans une embrasure de croisée, quel jeu jouez-vous?

— Aucun, répondit Hector.

— Vous persistez à vous reconnaître...

— Le seul auteur de la mort du roi.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux de Douglas

— Vous l'aimez donc? fit-il.

Ce que les épées levées sur lui naguère et l'accusation foudroyante de Bothwell n'avaient pu produire, ces simples mots en eurent le pouvoir; Hector pâlit, chancela et faillit se trouver mal.

Douglas le soutint.

— Avouez, lui dit-il tout bas, avouez...

— J'avoue que je suis le meurtrier du roi, répondit Hector se redressant et recouvrant tout son sang-froid.

— Vous êtes un fou!... murmura le lord. Mais je vous sauverai malgré vous.

— Sauvez la reine, mylord, elle est innocente.

Douglas haussa les épaules.

— Mylord, reprit la garde du corps avec un accent si convaincu, si sympathique, que Douglas en fut touché, je vous jure que la reine est innocente.

Douglas le regarda.

— Et vous, coupable, n'est-ce pas?

Hector ne répondit point.

— Voyons, continua le noble lord, soyez franc, ouvrez-vous à moi; sur l'honneur et la pureté de mon écusson, si vous avez un secret à me révéler, je garderai ce secret, et nul ne le saura jamais que Dieu, vous et moi.

— Sur votre honneur, mylord?...

— Sur mon honneur.

— Même si ce secret entraîne ma perte?

Douglas tressaillit.

— Vous êtes un noble et fier jeune homme, murmura-t-il. Soit, je vous le jure.

— Eh bien! écoutez, mylord, un homme seul est coupable du meurtre du roi, Bothwell!

— Je le sais; mais la reine est son complice.

— Je vous jure que non, mylord.

Et Hector raconta brièvement, mais avec une lucidité parfaite, les faits dont il avait été le témoin, et les paroles surprises par Henry.

— Eh bien, dit Douglas, Bothwell seul sera accusé et condamné.

— Bothwell sera absous, milord.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'entre le seigneur puissant et l'humble et obscur soldat, les juges n'hésiteront point.

— Mais vous êtes innocent?

— Sans doute, mylord.

— Et vous vous défendrez?

— Non, mylord.

Douglas recula.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Parce que la reine vient d'absoudre Bothwell en se retirant avec lui, comme elle vient de se condamner s'il est reconnu coupable. Pour que la reine soit pure de tout soupçon, il faut que Bothwell soit absous... Pour qu'il soit absous...

— Il faut que vous soyez coupable, n'est-ce pas?

— Oui, mylord.

— Eh bien! fit Douglas avec indignation, périsse Bothwell, périsse l'honneur de la reine, mais vous serez proclamé innocent et je vous défendrai!

— Vous ne le ferez pas, mylord.

— Je le ferai, vous dis-je.

— J'ai votre parole. La parole d'un Douglas est sacrée.

Le lord baissa la tête avec désespoir.

— Pauvre insensé! murmura-t-il.

— N'avez-vous jamais aimé, mylord? demanda Hector en baissant les yeux.

— Qui n'a pas aimé? répondit Douglas avec mélancolie.

— Eh bien! alors, vous devez me comprendre... vous devez sentir que je suis placé trop bas et que mon amour monte trop haut pour qu'il me soit permis d'espérer autre chose que la joie immense du dévouement.

— Quel homme! murmura Douglas.

— Mourir pour sa reine, reprit Hector avec enthousiasme, ce n'est pas un supplice, c'est un triomphe! Que me fait le bourreau, et la torture et le bûcher, si elle est innocente! si ma mort, à laquelle le peuple applaudira, rend à sa souveraine les respects, l'idolâtrie de ce peuple!

— Votre reine, fit Douglas avec mépris, votre reine que vous dites, que je veux bien croire innocente, a perdu l'amour et la vénération de ses sujets à l'heure même où elle a pris le bras de Bothwell. Les juges l'absoudront, l'opinion ne l'absoudra point.

— Bothwell! murmura Hector frissonnant, Bothwell!...—Mylord, reprit-il d'un air sombre, vous êtes le seigneur le plus puissant du royaume d'Écosse, le plus brave, le plus loyal. A votre voix, sous votre main, les portes d'une prison peuvent s'ouvrir...

— Oui, fit Douglas, et je vous sauverai!

Hector hocha tristement la tête.

— Ce n'est point ce que je vous demande, murmura-t-il, je veux une heure de liberté, une seule... pour poignarder Bothwell, et puis... j'irai au supplice la tête haute et le cœur vaillant.

— Vous l'aurez, fit Douglas étouffant un soupir dans sa rude poitrine de soldat.

— Merci!...

Ce dialogue avait eu lieu dans une vaste salle emplie de seigneurs.

Tous avaient suivi du regard, ne pouvant l'entendre, la conversation du lord et du soldat; tous étaient convaincus de l'innocence d'Hector, et chacun d'eux cherchait à deviner, dans son attitude et dans ses gestes, le mobile de son étrange conduite.

Tout à coup les portes s'ouvrirent et un héraut d'armes entra.

Il s'inclina trois fois, puis se couvrit et cria :

— De par la reine, oyez et faites silence!...

Un murmure confus, mêlé d'étonnement et d'indignation, courut parmi la noblesse écossaise. On se demandait jusqu'à quel point cette femme qu'accusait la rumeur publique avait encore le droit de parler en reine.

Cependant la curiosité l'emporta sur tout autre sentiment, et le silence s'établit dans la foule.

Le héraut déplia alors un parchemin scellé du grand sceau et lut :

« Nous, Marie Stuart, reine d'Écosse, à nos féaux et sujets, nobles, bourgeois et vilains.

« Le soupçon est un stigmate qui ne doit point souiller le front des rois. Notre peuple nous accuse, il faut, et telle est notre royale volonté, que la lumière soit faite à l'instant. Nous avons donc résolu qu'aujourd'hui même, un lit de justice serait tenu par la noblesse de notre royaume et les grands feudataires de notre couronne, à la seule fin de rechercher les coupables du meurtre du roi, notre époux, et de les punir selon la rigueur et la juste sévérité des lois du royaume.

« Nous y comparaîtrons en accusée et, Dieu aidant, nous en sortirons innocentée et reine.

« Le lit de justice sera composé de douze lords du royaume, désignés par la noblesse elle-même; il s'ouvrira dans la salle du trône de notre château royal de Glascow. — Signé : la reine (1). »

Un sourd murmure accueillit cette proclamation, et un sentiment d'oppression générale pesa sur cette foule, devenue juge et partie à la fois.

Car la cause de la reine, c'était celle de la noblesse, et la honte d'une condamnation devait nécessairement rejaillir sur elle.

Un seul homme redressa la tête et eut un fier sourire : c'était Hector!...

Un autre homme, Douglas, surprit ce sourire et frissonna. Il crut déjà voir le bourreau dépouillant ce beau jeune homme de sa collerette et de son pourpoint, et levant sur lui cette hache qui était au moyen âge le fatal et dernier privilége de la noblesse.

## VI

A midi sonnant, les portes du château de Glascow s'ouvrirent, et le peuple, la noblesse, les corps de métiers, la population tout entière de la ville fut conviée à cet imposant et triste spectacle d'une reine accusée et jugée par ses sujets.

La salle où se tenaient les douze lords composant le lit de justice était entièrement tendue de noir.

Les juges étaient présidés par le comte d'Argyle.

Debout, devant leur estrade, se tenait un vieillard en habit de deuil, grave, sombre, résolu.

C'était lord Darnley, comte de Lenox.

Puis à côté de Darnley, il y avait un jeune homme triste, grave comme le vieillard, mais calme et semblant attendre avec impatience. C'était Hector.

Entre l'estrade des juges et les bancs réservés à la noblesse et au populaire, se trouvait un large espace vide.

Au milieu de cet espace on avait placé un fauteuil : ce fauteuil était pour la reine, — c'est-à-dire pour l'accusée.

La reine parut bientôt.

Elle était encore, comme le matin, au bras de lord Bothwell.

Pâle, mais résolue, elle marchait d'un pas ferme et jeta un regard de calme dédain à ses juges et à ses accusateurs. Elle marcha droit au fauteuil qui lui était réservé, et, avant de s'asseoir, elle dit aux juges qui demeuraient sur leurs siéges :

— Puisque vous ne m'avez point condamnée encore, puisque je suis encore votre reine, j'ai le droit de parler comme telle et de vous commander le respect. J'attends votre salut, mylords.

Les juges se levèrent sans mot dire, s'inclinèrent froidement, puis se rassirent.

Alors la majesté royale s'effaça, la reine disparut devant l'accusée, et le comte d'Argyle, s'adressant à elle directement, lui dit :

— Comment vous nommez-vous et qui êtes-vous?

— Je me nomme Marie Stuart, et je suis reine d'Écosse.

— Marie, reprit le président, vous êtes accusée du meurtre de votre époux, sir Henry Darnley, de complicité avec lord Bothwell, qui se trouve debout à votre droite.

— Qui m'accuse?

— Moi! dit le vieillard qui n'avait plus qu'un fils.

— Nous! murmurèrent cent voix.

Tous les yeux se tournèrent vers Douglas, comme pour lui demander son approbation.

Mais Douglas se tut, Douglas parut douter; Douglas sembla revenir sur ses premières paroles par ce silence que nul ne comprenait.

Il avait accusé la reine, et tous l'avaient accusée avec lui; il avait proclamé l'innocence d'Hector, et tous avaient cru à cette innocence.

Maintenant il se taisait et n'accusait plus... beaucoup se turent comme lui, beaucoup sentirent leur conviction ébranlée par ce silence. Seul, le comte de Lenox répéta :

(1) Mémoires du laird de Tullibardine.

— Moi, lord Darnley, père du roi, je t'accuse, toi, Marie Stuart, reine d'Écosse, de la mort du roi ton époux.

Mais avant que la reine eût répondu, Hector s'avança au milieu de la salle et dit :

— Moi seul suis le vrai coupable. J'aimais la reine...

Hector s'arrêta ému; un murmure d'étonnement se fit entendre; la reine eut un geste de surprise.

Hector continua :

— J'aimais la reine : une jalousie furieuse, une folie sans nom, m'ont porté à commettre ce crime.

Le murmure alla croissant : les uns ajoutaient foi à ces paroles, les autres doutaient encore...

Mais tous étaient soulagés.

Qu'était Hector?... Un soldat inconnu dont la vie n'importait à personne.

Qu'étaient les deux autres accusés? — Une reine et un seigneur puissant.

Condamner Bothwell, c'était déshonorer la noblesse écossaise; — condamner la reine, c'était déshonorer le royaume et la nation tout entière.

Il fallait choisir entre ce double déshonneur et la vie d'un simple gentilhomme.

Le choix ne pouvait être douteux.

Parmi les juges, plusieurs étaient persuadés de l'innocence d'Hector, et cependant aucun n'osa élever la voix pour l'absoudre.

Après une heure de délibération, le tribunal suprême rendit un arrêt qui reconnaissait lord Bothwell et la reine innocents de la mort du roi; — déclarait Hector seul coupable, et le condamnait à avoir la tête tranchée.

Hector entendit sa condamnation sans tressaillir, sans manifester la moindre émotion.

Douglas s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Je vous sauverai!...

— Non, répondit Hector; laissez-moi seulement poignarder Bothwell.

VII

Hector se plaça de lui-même entre les soldats chargés de conduire le condamné en prison, et il les suivit d'un pas ferme, la tête rejetée en arrière, un sourire calme et fier sur les lèvres.

Il passa devant la reine et s'inclina profondément; la reine y prit garde à peine, la reine ne le daigna point regarder, le frappant d'un double mépris : l'un à l'adresse de l'assassin, — l'autre à celle du soldat assez hardi pour avoir levé les yeux sur elle. L'accusation, le jugement, la condamnation avaient trouvé le jeune homme impassible, presque indifférent; il avait écouté la sentence sans qu'un muscle de son visage tressaillît; il avait refusé la vie que lui offrait Douglas sans qu'une fibre de son cœur vibrât... Mais ce dédain de la reine l'accabla; il pâlit, chancela et fut contraint de s'appuyer au bras d'un des soldats pour ne point tomber. On eût dit qu'un premier coup de hache avait entamé son cou.

— L'insensé! murmura Douglas, qui vit tout... Et il a le courage de ne point s'écrier : Je suis innocent!... je voulais sauver cette femme..... eh bien! puisque cette femme m'accable, que la vérité se fasse!...

Hector sortit lentement et sans jeter un coup d'œil en arrière.

Plus d'un regard de pitié le suivit, plus d'une femme soupira, et crut voir déjà ce fier gentilhomme si simple, si grand, s'agenouiller sur l'échafaud et tendre au bourreau sa belle et noble tête.

Le comte d'Argyle se tourna vers Douglas, et lui dit tout bas :

— A quelle prison voulez-vous qu'on le conduise?

— Dans le château même, répondit Douglas; dans la tour de l'Est.

Le comte donna un ordre qui fut à l'instant exécuté.

Un moment de silence suivit le départ du condamné.

Puis tous les regards se portèrent vers la reine.

La reine, forte de son innocence, — irritée d'avoir été accusée, — promenait un œil sévère et rempli de dédain autour d'elle.

Au moment où les portes se refermaient sur Hector et les soldats qui l'entraînaient, elle regarda le comte d'Argyle en face et lui dit :

— Suis-je reconnue innocente, monsieur?

— Oui, madame, répondit le comte avec un accent glacé.

— Aucun soupçon ne pèse plus sur moi ni sur le comte de Bothwell?...

— Non, madame.

— Ainsi, je suis encore reine d'Écosse?

— Sans doute, madame.

— Et mes sujets ne se trouvent point dégagés de leurs serments de vasselage et de fidélité?

— Je ne le pense pas.

— Alors, dit la reine avec une colère qu'elle s'efforçait en vain de contenir, mylords et messieurs, vous tous qui êtes ici, oyez les ordres émanés de notre volonté royale, et apprêtez-vous à les exécuter et à les répandre par tout le royaume. Nous, la reine, ordonnons : considérant que le comte de Bothwell a été injustement accusé de complicité dans le meurtre du roi notre époux; considérant encore qu'il est de notre devoir de réparer les torts et préjudice faits à nos loyaux et fidèles sujets, nous faisons le lord comte de Bothwell, duc d'Orkney, lui donnant en toute propriété les terres, biens et honneurs attachés à ce titre, et le nommons notre ministre-régent.

La reine avait prononcé ces derniers mots d'une voix vibrante, et elle s'arrêta un moment, continuant à écraser le tribunal tout entier du poids de son regard. Un murmure d'indignation accueillit ces marques de faveur accordées à Bothwell.

Mais la reine, s'enhardissant à ce bruit d'opposition, qui se faisait autour d'elle, continua :

— En outre, nous chargeons lord Bothwell, duc d'Orkney, et notre premier ministre, d'enjoindre à lord Darnley, comte de Lenox, à lord Archibald, duc de Douglas, à sir Murray, laird de la Tullibardine, et autres seigneurs qui ont eu l'audace d'élever contre nous, la reine, une accusation mensongère, d'avoir à quitter notre cour dans les vingt-quatre heures, et se retirer chacun dans leurs terres, s'ils ne veulent encourir notre colère royale... Lord Bothwell, donnez-moi votre bras.

Et la reine, faisant un pas en arrière, se retira, dédaigneuse et superbe, l'œil en courroux, le mépris sur les lèvres.

Alors, une explosion de murmures éclata parmi la noblesse, et lord Douglas s'écria :

— Marie Stuart, reine d'Écosse, nous, les représentants de la noblesse écossaise, nous te déclarons la guerre et te retirons nos serments de vasselage et de fidélité.

La reine se retourna.

— Vous êtes ici chez moi, lui dit-elle, et je vous ordonne de vous taire.

Puis elle ajouta :

— Lord Henry Darnley, le roi notre époux, ayant été lâchement assassiné, notre bon plaisir est que son assassin ait la tête tranchée.

Douglas fit alors un pas vers la reine et lui dit tout bas :

— Prenez garde, madame, de trop reculer l'exécution.

— Que vous importe! dit-elle avec dédain.

— La lumière pourrait se faire, répondit froidement Douglas, qui se retira à pas lents.

La reine ne comprit point et sortit.

— Maintenant, dit Douglas, je vais sauver ce jeune homme à tout prix et malgré lui.

VIII

Le cachot où l'on conduisit Hector était un sombre réduit, privé d'air et de lumière. Une paille humide en jonchait le sol; des murs noirs, sans écho, semblaient y peser de tout leur poids et de toute leur tristesse sur l'âme des prisonniers.

Mourir en plein jour, en plein soleil, devant une marée de peuple qui se racontera, le soir, les minutes de votre heure dernière, après avoir applaudi à l'héroïque courage avec lequel vous avez tendu la tête à la hache du bourreau, — tout cela n'était rien pour un homme de la trempe d'Hector. Mais le cachot, c'est-à-dire l'agonie morale qui précède l'agonie physique, cette mort de l'âme qui devance la mort du corps, voilà ce qui épouvante et glace les plus braves.

Hector subit cette torture pendant le reste de la journée. Quand il se retrouva seul, isolé du monde vivant par des portes de fer et des murs qui ne laissaient arriver au dehors ni les cris, ni les sanglots des captifs, il songea à la reine...

A la reine, qui n'avait point deviné son dévouement; à la reine, qui l'avait accablé de son dédain, qui battrait des mains, sans doute, quand sa tête roulerait du haut de l'échafaud et irait ensanglanter le pavé. Et ce qui l'occupait surtout, ce qui arrêtait la circulation du sang dans ses veines, ce n'était point le mépris, l'ingratitude de celle qu'il aimait, — c'étaient les dangers dont il la voyait environnée, les orages qu'il devinait devoir fondre sur elle, du jour où elle livrerait à Bothwell sa confiance, son cœur, les secrets de son âme.

Alors, il se souvint que Douglas lui avait promis une heure de liberté, — et il espéra.

Les heures s'écoulèrent pour lui avec une lenteur mortelle; l'œil attaché sur l'étroite meurtrière au travers de laquelle filtrait un rayon blafard, il attendit, dans une suprême et muette anxiété, que ce rayon, pâlissant peu à peu, finît par s'éteindre et annonçât, en mourant, l'arrivée prochaine de Douglas.

Alors encore, comme un monde de pensées se heurtent d'ordinaire dans le cerveau d'un prisonnier, — il se souvint de son voyage à la tour de Penn-Oll, du serment qu'il avait fait, de sa mission dans l'avenir, et il se demanda jusqu'à quel point il avait le droit de sacrifier à son amour, — passion égoïste, puisque son cœur seul était en jeu, — les intérêts de cet enfant qu'il avait juré de replacer sur le trône de ses pères. Ne devait-il point accepter ce salut que lui offrait Douglas? Irait-il volontairement à la mort, quand il pouvait retourner à la vie?...

Hector ne s'était point encore répondu, quand un léger bruit se fit derrière lui et attira son attention. Le rayon de lumière du soupirail

s'était évanoui, la nuit était venue et les faibles bruits extérieurs parvenus jusqu'à lui durant la journée s'éteignaient graduellement.

Il plongea un regard ardent dans l'obscurité et ne vit rien...

Le bruit augmenta et il crut distinguer le grincement assourdi d'une clef dans une serrure invisible.

Il courut à la porte de son cachot... La porte était close, et le bruit paraissait venir d'une direction opposée.

Bientôt à ce bruit de clefs un autre bruit succéda, plus net, plus distinct, celui d'une porte tournant sur ses gonds; en même temps une bouffée d'air moins vicié vint lui rafraîchir le visage...

Un pan de mur s'était entr'ouvert par magie, et de ce pan de mur jaillit une clarté rougeâtre, qui se projeta au milieu des ténèbres du cachot.

Un homme parut, son épée d'une main, une lanterne sourde de l'autre.

L'homme qui entrait, c'était Archibald Douglas lui-même.

Hector étouffa un cri.

— Silence! lui dit Douglas; venez, et pas un mot...

Hector s'inclina et suivit le lord.

Douglas le prit par la main, l'entraîna par cette porte mystérieuse et lui montra un escalier tournant dans l'épaisseur du mur, et conduisant sans doute au premier étage du château.

Le lord gravit la première marche, Hector le suivit.

Ils montèrent ainsi pendant dix minutes, puis Douglas poussa une porte et introduisit le jeune homme dans un corridor si vaste que la clarté de sa lanterne n'en put dissiper entièrement les ténèbres.

— Vous reconnaissez-vous? lui demanda-t-il à voix basse.

— Oui, répondit Hector, c'est la galerie des gardes.

— Et au bout de cette galerie?

— Le corridor du roi.

— Eh bien! reprit Douglas, vous connaissez alors la chambre rouge, c'est celle qu'occupe Bothwell.

— Bien, dit Hector.

— Maintenant, fit Douglas en hésitant, réfléchissez une minute, une seule. Vous avez joué et perdu votre vie pour sauver la reine, la reine ne vous aime pas...

— Je le sais, murmura Hector d'une voix sombre.

— Elle ignorera votre sacrifice...

— Je le sais encore.

— Et si elle est innocente...

— Elle l'est, mylord...

— Soit. En ce cas, elle vous méprisera et regardera votre mort comme une expiation nécessaire et juste.

— Je le sais encore, mylord. Mais qu'importe!

— Vous êtes jeune, beau, vaillant; vous entrez dans la vie à peine. La vie est bonne quand on a l'avenir devant soi; l'avenir, horizon inconnu et sans bornes!...

— La vie est un supplice quand on aime... et puis...

— Et puis? fit Douglas.

— Si je ne tue cet homme, la reine est perdue!...

— Eh bien! prenez cette dague et cette clef. La première est de fine trempe; elle traverse d'un seul coup quatre souverains d'or... La seconde est graissée et ne vous trahira pas; elle ouvre la chambre rouge... Bothwell l'occupe; il y est à cette heure, car il est minuit. Entrez, tuez-le...

— C'est tout ce que je veux, dit Hector, en prenant l'une et l'autre.

— Et quand ce sera fait, revenez ici.

— Pourquoi, mylord?

— Parce que je vous y attends.

— Avez-vous donc encore quelque chose à me dire?

— Je veux vous sauver, fou que vous êtes!

— Moi, je ne le veux pas, mylord!

— Mais, triple insensé!... vous n'avez donc ni sœur, ni mère, ni famille!...

— J'ai un père, murmura Hector.

— Ce père n'a donc pas mis en vous l'orgueil et l'espoir de sa race?...

Hector soupira : il se souvint de l'enfant, de son serment, de sa mission et il hésita.

— Voyons, insista Douglas, répondez!...

Et, comme il se taisait, le lord continua :

— Je suis proscrit, moi aussi; j'ai accusé la reine, la reine m'a banni. Mes gentilshommes m'attendent, mes chevaux sont prêts, dans une heure nous serons en selle, et je vous conduirai à l'ombre des murs de Douglas où nul, duc, empereur ou roi, n'osera vous venir chercher...

Hector se taisait toujours.

— Vous avez voulu sauver la reine, n'est-ce pas?

— Oui, mylord.

— Eh bien! elle est sauvée, puisqu'aux yeux du monde vous seul êtes coupable. Cela ne vous suffit-il point? faut-il que votre sang coule?...

Hector hésitait encore à la voix entraînante de Douglas qui lui montrait la vie, le soleil, l'air pur, l'avenir, le prisme étincelant, les bonnes heures de la jeunesse; — il hésitait en se souvenant de son père, du fils de Penn-Oll, de cette jeune femme, mère et veuve éplorée, qui redemandait aux flots son époux, à l'espace son enfant...

Et il craignit de céder.

— Mylord, dit-il tout à coup, n'est-ce pas que parmi les seigneurs écossais, il en est qui accusent encore la reine?

— Sans doute, répondit Douglas.

— Même après mes aveux et ma condamnation?

— Comme ils l'accusaient avant.

— Alors il faut que ma tête tombe.

— Folie!...

— Non, mylord; car si vous me sauvez, si je fuis...

Hector s'arrêta et passa la main sur son front.

— Si vous fuyez, qu'arrivera-t-il donc?

— Il arrivera qu'on répandra le bruit que j'étais un misérable payé par la reine pour faire des aveux, et que la reine m'a fait évader.

Le lord fronça le sourcil et ne répondit pas.

— Vous voyez bien qu'il faut que je meure, mylord; mon sang effacera le dernier nuage, le dernier soupçon qui planerait encore sur elle.

Douglas mit la main sur ses yeux, et une larme jaillit au travers de ses doigts.

— Adieu, mylord... Merci! murmura Hector faisant un pas vers le corridor du roi.

Tout à coup une brusque pensée l'assaillit; il revint vers le duc, lui prit la main et lui dit avec émotion :

— N'est-ce pas, mylord, que lorsque la réprobation universelle pèsera sur ma mémoire et que l'histoire aura inscrit sur ses pages immortelles mon nom à côté du nom des régicides, vous protesterez tout bas dans le fond de votre âme contre l'erreur des hommes et l'erreur de l'histoire?

— Je vous le promets, noble cœur, murmura Douglas d'une voix brisée. Vous êtes le plus héroïque soldat, l'âme la plus grande que j'aie rencontrée jamais.

— Merci!... Je ne suis qu'un soldat, vous êtes un grand seigneur; mais vous savez si ma main est loyale; ne la serrerez-vous point.

Douglas étouffa un sanglot et pressa Hector sur son cœur.

— A moi Bothwell, maintenant! s'écria le jeune homme ivre d'enthousiasme.

Et il s'élança vers le corridor du roi, laissant Douglas immobile et consterné.

## IX

Hector connaissait parfaitement les dispositions intérieures du château.

La reine venait souvent à Glascow avec sa maison militaire, et le jeune garde avait fait faction l'épée à la main dans toutes les salles et dans tous les corridors.

Il gagna sans nulle hésitation ce qu'on nommait le Corridor du roi et arriva à la porte de la chambre rouge.

Un filet de lumière glissait au travers des interstices et un bruit de voix étouffées s'en échappait.

Hector retint son haleine et écouta.

Un dialogue animé, brusque, semé d'interruptions, lequel avait lieu entre un homme et une femme, lui arriva par lambeaux.

La voix de femme, Hector la reconnut et chancela : c'était celle de la reine.

La voix de l'homme, il la reconnut aussi, et sa main se roidit comme si elle eût voulu incruster chacun de ses doigts dans le manche de son arme.

Bothwell parlait en maître, et d'un ton impérieux...

La reine suppliait.

Hector sentit un ouragan de colère crisper sa gorge, et son cœur, bondissant dans sa poitrine, essaya d'en briser les parois.

— Mylord, disait la reine avec l'accent de la prière, je ne puis, je ne dois pas vous écouter...

— Madame, répondait Bothwell, maudit soit le destin qui m'a jeté sur votre route, car cette destinée nous sauvera ou nous perdra tous les deux.

— Je ne vous comprends pas, mylord.

— Vous allez me comprendre, madame; je vous aime...

— Oh! taisez-vous! de grâce...

— Je vous aime, continua Bothwell avec chaleur, depuis longtemps... depuis le jour où vous êtes revenue de France... depuis le jour où, dans une réception solennelle des grands feudataires de votre couronne, vous avez laissé tomber sur moi un sourire banal, comme tant d'autres en ont vu s'échapper de vos lèvres.

— Monsieur, dit la reine avec dignité, vous êtes mon sujet?...

— Oh! je le sais, madame; mais le roi, celui qui vient de mourir.

— Paix aux morts!...

— N'était-il pas votre sujet, avant de devenir votre époux?

— Monsieur...! au nom du ciel!...

— Il ne vous aimait pas, cependant, reprit Bothwell avec amertume; moi, je vous aime...

— Taisez-vous!...



Don Paez le prit dans ses bras robustes, le souleva et appela : — Frère ! frère ! (Page 27.)

— Je vous aime d'un ardent et terrible amour, et je ne connais pas, je ne trouverai pas d'obstacle...

— Mais, moi, monsieur, je ne vous aime pas...

Et en prononçant ces mots, la reine trembla si fort qu'Hector en tressaillit

— Vous m'avez défendue quand on m'accusait, reprit-elle, je suis allée à vous... je vous ai pris le bras, je me suis mise sous votre protection... abuserez-vous de ma confiance?

— Non, madame; mais je vous l'ai dit, je vous aime en insensé, je suis capable de tous les crimes...

La reine recula et attacha sur lord Bothwell un regard éperdu :

— Mon Dieu!... s'écria-t-elle, mon Dieu!...

Et elle l'envisagea avec terreur.

— Qu'avez-vous, madame, et que vous ai-je donc dit? fit-il avec étonnement.

— Rien, dit-elle; mais ce mot... de crime...

— Eh bien? fit Bothwell.

— Le roi... murmura-t-elle.

Bothwell eut un ricanement de colère.

— Ah! madame, fit-il, je ne croyais pas que vous me pussiez faire pareille injure!...

Et l'accent de Bothwell était si indigné que la reine en éprouva une vive douleur et lui tendit spontanément la main.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je suis folle!...

— C'est vous qui devez me pardonner, madame, répondit Bothwell avec une humilité hypocrite, je vous ai cruellement et indignement offensée...

— Vous? répondit la reine troublée

— Oui, moi, continua Bothwell dont la voix était caressante et fascinatrice maintenant, autant qu'elle était brusque et emportée naguère, je vous ai parlé de mon amour, je vous ai offensée... pardonnez-moi...

Et Bothwell se mit à genoux et prit les mains de la reine dans les siennes...

Tandis qu'il les approchait de ses lèvres, une larme tomba de ses yeux, et cette larme brûla les mains de Marie, qui les retira vivement et poussa un cri.

Mais ce cri était si alarmé, si vibrant d'effroi, que Bothwell tressaillit d'espérance et comprit que le premier pas était fait, et que la reine venait de trembler pour son propre cœur.

— J'ai été un téméraire et un insensé, madame : un téméraire, car j'ai osé vous parler d'amour; un insensé, car j'ai cru que l'amour d'un grand seigneur comme moi pourrait être écouté d'une reine comme vous. Je me suis figuré, fou que j'étais! que, rois ou ducs, les nobles étaient égaux, et que l'un des gentilshommes les plus riches et les plus nobles d'un royaume pouvait, puisque tel était l'usage, en épouser la reine... Je me suis trompé, pardonnez-moi, madame.

Et Bothwell, à genoux, avait une voix fascinatrice et voilée, cachant des sanglots et une douleur intraduisible sous son apparente douceur.

Cette scène avait lieu dans la chambre rouge, et le château était endormi du faîte à la base.

Bothwell était tête nue, pâle, les cheveux rejetés en arrière, la lèvre douloureusement crispée, les mains jointes et tendues vers la reine.

La reine était debout, adossée au mur, dans un état de perplexité impossible à décrire. Son œil était hagard, ses lèvres frémissaient... elle regardait Bothwell avec un mélange d'effroi et de tendresse.

Car Bothwell ainsi placé, ainsi agenouillé, Bothwell, dont la passion courbait le front, était beau en ce moment, et toute reine qu'elle pût être, Marie était touchée. Elle hésitait, elle commençait à faiblir.

— Madame, reprit Bothwell, vous m'avez fait duc, n'est-ce pas?

— Sans doute, dit la reine.

— Vous m'avez nommé premier ministre?

— En effet, dit-elle encore.

— Eh bien! reprenez ce brevet de duc, reprenez ces lettres de premier ministre, je n'en veux pas!...

— Vous... n'en... voulez pas?...



Vous connaissez la loi écossaise qui punit de mort le bourreau maladroit. (Page 36.)

— Non, car je vais partir à l'instant même, je vais me retirer dans mes terres, loin de la cour, loin de vous... Je vais m'imposer un exil volontaire... je vais essayer de mourir vite... et je réussirai, madame, car je ne vous verrai plus...

Bothwell mit la main sur ses yeux, et la reine vit couler deux grosses larmes au travers de cette main crispée.

— Monsieur, monsieur... fit-elle chancelante, si je vous fais du mal... pardonnez-moi...

— Vous!... me faire du mal, murmura-t-il avec un sourd ricanement!... Oh! vous ne le croyez pas, vous ne pouvez le croire, madame?...

Et Bothwell écarta ses mains et essaya de sourire.

Ce sourire navra le cœur de la reine.

— Monsieur, reprit-elle, vous dites que vous m'aimez, n'est-ce pas?...

— Si je vous aime!...

— Mais vous ne me l'aviez jamais dit...

— Le pouvais-je, il y a vingt-quatre heures?...

— C'est juste, vous êtes loyal.

— Je souffrais, madame, silencieusement et dans l'ombre, vivant de votre sourire et de votre regard, me trouvant sur votre passage pour effleurer votre robe, heureux quand par hasard vous daigniez me remarquer... J'étais sur vos pas sans cesse, toujours prêt à tirer l'épée pour vous défendre, car autour de vous se presse une noblesse turbulente, insoumise, qui supporte difficilement le joug d'une femme...

La reine eut un geste d'inquiétude.

— L'avez-vous vue, naguère, continua Bothwell, l'avez-vous vue vous accuser du plus grand des crimes, quand ce crime était l'œuvre d'un misérable obscur?

— Oh! oui, fit la reine pâlissante.

— Eh bien! parmi elle nul ne s'est levé pour vous défendre et venger l'honneur outragé de sa souveraine! il ne s'est pas trouvé un seul noble d'Écosse...

— Vous vous trompez, mylord, murmura la reine émue, il s'est trouvé un grand seigneur, un cœur loyal et fidèle, qui a mis son épée et sa voix à mon service... C'était vous!...

Et la reine lui tendit la main.

Bothwell prit cette main qui tremblait, la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers...

— Mon Dieu! murmura-t-il avec transport, dites-moi qu'un jour viendra où vous ne refuserez pas mon amour. Madame, dites-le-moi... par pitié...

La reine hésitait encore; mais elle allait succomber, quand, soudain, elle jeta un cri d'effroi...

La porte venait de s'ouvrir lentement, et un homme, l'œil étincelant, apparut sur le seuil!

Il était pâle et froid comme une statue,—son regard seul vivait et semblait écraser Bothwell.

Bothwell, à sa vue, recula involontairement et porta la main à son épée.

— Quel est cet homme? s'écria la reine troublée.

Elle ne reconnaissait pas Hector.

— Cet homme, fit Hector en allant vers elle, cet homme, madame, vient vous sauver.

— Le meurtrier du roi! fit Bothwell.

Hector se tourna vers lui avec un dédain suprême:

— Vous savez bien que non, lui dit-il.

— L'assassin! l'assassin chez moi? exclama la reine effrayée.

— Madame, dit Hector avec calme, je supplie humblement Votre Majesté de daigner m'écouter.

— Ne l'écoutez pas! fit Bothwell frémissant; c'est un lâche et un assassin!

Hector ne répondit pas... mais il leva son poignard sur la poitrine de Bothwell et lui dit:

— Si tu ajoutes un mot, je te tue!

La reine poussa un cri et se précipita pour sauver Bothwell.

Hector recula d'un pas, mais n'abandonna point son poignard.

— Madame, reprit-il, je vous ai demandé deux minutes, me les accorderez-vous?

La reine fit un geste de mépris.

Hector leva de nouveau son poignard sur la gorge de Bothwell acculé au mur... la reine jeta un nouveau cri.

— Parlez, murmura-t-elle; que me voulez-vous?

— Vous voyez cet homme, madame?

— C'est lord Bothwell.

— Cet homme est le meurtrier du roi!...

— Tu mens, assassin! vocifera Bothwell.

— Vous savez bien que non, répondit Hector avec un calme terrible... Madame, continua-t-il, je voudrais être seul avec vous, seul quelques minutes...

La reine eut un mouvement d'effroi.

— Est-ce mon poignard qui vous épouvante? Ne craignez rien, dit-il en jetant le poignard.

Bothwell le ramassa, puis s'adressant à la reine :

— Cet homme est un misérable, mais écoutez-le; je me retire dans la pièce voisine. S'il osait vous insulter, appelez, je serai là pour vous venger.

Et Bothwell sortit.

## X

Hector attendit que la porte se fût refermée, puis, quand il fut seul avec la reine, il lui dit :

— Madame, on a trouvé votre gant dans la mine.

— Je le sais, dit la reine.

— Ce gant, vous l'avez perdu au bal.

— Je le sais encore.

— Un homme l'a ramassé.

La reine lui jeta un regard de mépris :

— C'était vous, n'est-ce pas?

— C'était lord Bothwell.

— Vous mentez!

— Plût à Dieu! murmura Hector; car alors, lord Bothwell ne serait point un lâche et un misérable; lord Bothwell ne menacerait pas l'honneur, le repos de la reine.

La reine sourit avec dédain :

— Est-ce la jalousie qui vous fait parler, monsieur? demanda-t-elle.

Hector porta la main à son cœur :

— Vous me faites mal... madame, murmura-t-il avec douceur.

— Ah! dit-elle froidement; je vous fais mal?

— C'est lord Bothwell qui a assassiné le roi, reprit Hector; doutez-en, peu m'importe! j'ai fait le sacrifice de ma vie, madame, j'ai refusé de fuir tout à l'heure, et ce n'est point ma grâce que je viens chercher ici!

— Qu'y venez-vous donc faire, monsieur?

— Je venais y tuer lord Bothwell.

— Le tuer!...

— Oui, madame, car lord Bothwell c'est votre honneur foulé aux pieds, c'est le mépris de l'Europe tombant sur vous, la haine de votre noblesse vous écrasant, vos sujets vous livrant à la reine d'Angleterre, votre implacable ennemie... lord Bothwell c'est la trahison, la fausseté, le crime, l'infamie... lord Bothwell...

La reine étendit la main :

— Assez, monsieur, assez!... murmura-t-elle, je ne vous crois pas!...

— Oh! croyez-moi, madame, croyez-moi, reprit-il avec des sanglots dans la voix, — au nom de cette tête que j'ai donnée pour vous sauver... au nom de cet amour...

Hector avait à peine prononcé ce mot qu'il se sentit frémir et trembler, et alla s'appuyer au mur, défaillant et pâle.

Ce mot d'amour fit tressaillir la reine; le courroux brilla dans son regard, et elle lui dit avec cette froide cruauté que les femmes seules possèdent :

— Cet amour vous égare, monsieur...

Ce mot, le ton avec lequel il fut dit, le geste qui l'accompagna, produisirent sur Hector l'effet de la foudre; un nuage passa sur ses yeux, son front se mouilla, il pirouetta sur lui-même et s'affaissa sur le sol.

En ce moment la porte s'ouvrit et Bothwell entra avec quatre gardes du corps.

La reine était pâle et oppressée.

A ses yeux, Hector était un assassin, — elle ne croyait pas un mot de ce qu'il lui avait dit.

Mais c'était un assassin dont l'amour avait armé le bras; c'était un téméraire qui avait osé l'aimer et que son amour avait rendu criminel.

C'était cet amour encore qui l'amenait ici, qui le faisait calomnier Bothwell...

C'était cet amour qu'elle venait de flageller impitoyablement, et qui le jetait ainsi dans cette douleur morne et désespérée, dans cette prostration morale et physique où elle le voyait.

Elle en eut presque pitié; et sans l'arrivée subite de Bothwell, peut-être lui eût-elle tendu la main pour le relever.

Mais Bothwell entra l'œil étincelant, le sourcil froncé. Bothwell le désigna aux soldats et leur dit :

— Emparez-vous de cet homme!...

Ils soulevèrent Hector toujours affaissé sur lui-même; ils le garrottèrent.

Hector n'opposa aucune résistance.

— Madame, dit alors Bothwell, ce misérable vous a offensée, mais pardonnez-lui, il est fou!...

— Je lui pardonne, dit la reine avec douceur.

Ces mots galvanisèrent Hector. Il se redressa soudain, jeta un regard plein de gratitude à la reine, un regard chargé de haine sur Bothwell, et voulut s'élancer sur lui.

Mais il était garrotté, et il n'avait plus son poignard.

— Où désirez-vous qu'on le conduise? demanda lord Bothwell.

— Au château de Dunbar, répondit la reine.

Puis, la pitié se faisant jour de nouveau dans son cœur, elle ajouta :

— Si je lui faisais grâce?

Hector frissonna; Bothwell pâlit.

— Y pensez-vous, madame? murmura Bothwell.

— Il est si jeune...

— C'est l'assassin du roi.

La reine tremblait et redevenait femme.

— Madame, lui dit Hector fièrement, je vous ai dit la vérité, vous n'avez point voulu me croire... Je voulais vous sauver, vous êtes sourde!... Il faut que je meure maintenant, car mon sang est nécessaire à votre honneur, et fermera la bouche à ceux qui vous ont calomniée. Madame, je ne vous demande ni pardon, ni pitié, mais regardez bien cet homme...

Et Hector désigna Bothwell du regard.

— Cet homme est un lâche et un assassin! poursuivit-il, cet homme dit vous aimer...

— Taisez-vous! dit impérieusement la reine.

Et la pitié s'en alla une fois encore, son cœur se ferma.

Elle lui tourna le dos et dit à Bothwell.

— Donnez-moi votre bras et appelez mes femmes.

— Montez à cheval! ordonna Bothwell aux gardes, et conduisez sur l'heure ce prisonnier au château de Dunbar. Cet homme est l'assassin du roi... vous en répondez sur votre tête.

La reine s'appuya au bras de Bothwell et fit un geste.

A ce geste les gardes entraînèrent Hector qui les suivit sans résistance, murmurant avec désespoir :

— Elle ne me croit pas!... elle ne me croit pas!...

---

— Mylord, dit la reine à Bothwell, vous m'avez fait ce soir d'étranges aveux...

— Sincères madame.

— Je veux le croire, mais il faut vous éloigner.

— Partir?

Et Bothwell eut un accent de douleur dans la voix.

— Il le faut.

— Vous voyez bien que j'avais raison tout à l'heure, quand je voulais m'exiler moi-même. C'est vous, maintenant, qui m'éloignez.

— Allez prendre le commandement des troupes qui sont aux frontières.

— Je m'y ferai tuer, madame.

— Vous ne le ferez pas...

— Pourquoi exigez-vous que je vive?

— Parce qu'on ne meurt pas d'amour.

— Quand on espère, peut-être...

— Eh bien!...

La reine hésita.

— Eh bien? demanda Bothwell.

— Espérez! murmura-t-elle, et partez!

La reine abandonna le bras du lord, et comme si elle eût regretté le mot fatal qui lui échappait, elle s'enfuit.

Bothwell demeura seul, ivre, fasciné, la tête en feu.

Il porta alternativement la main à son front et à son cœur; — à son cœur qui éclatait, à son front qui brûlait, — et il s'écria enfin, après un moment de silence :

— Le trône est à moi!...

## XI

Le château de Dunbar dressait ses tours crénelées et ses épaisses murailles sur une falaise escarpée qui dominait la mer.

Ses souterrains, immenses et mystérieuses catacombes, sombres cachots perdus sous le sol, s'étendaient jusqu'à la mer et se trouvaient situés au-dessous de son niveau, si bien que, lorsque la mer était grosse, le vent poussait le flot contre les parois de la falaise avec une force telle que ses éclaboussures jaillissaient jusqu'aux étroites

meurtrières qui ajouraient les cachots et retombaient sur les prisonniers en pluie glacée.

Ce fut là qu'on conduisit Hector, là qu'il fut enfermé quelques heures après avoir quitté la reine.

Son nouveau cachot était moins obscur et plus large que le premier, le grand jour y pénétrait assez franchement par en haut; mais il était plus humide encore, et le jour où il y entra, la mer était mauvaise et y pénétrait goutte à goutte.

Il y entendait distinctement les clapotements sourds et les mugissements, — et cette voix gigantesque qu'il reconnut tout d'abord parvint, pendant quelques heures, à lui faire oublier sa position misérable pour lui rappeler ses souvenirs d'enfance, sa jeunesse, puis la tour de Penn-Oll, revue il y avait quelques jours à peine, et son père... et ses frères...

Ses frères!...

Henry franchirait-il assez vite l'espace pour qu'ils arrivassent à temps, pour qu'il pût les voir avant son supplice et leur recommander la reine, que lui-même n'avait pu sauver?

Il était brisé de fatigue, la faim lui donnait le vertige; il s'endormit avant la nuit.

Le lendemain il s'éveilla aux premières clartés qui lui arrivaient du ciel par sa meurtrière.

Le sommeil avait assoupi sa faim et réconforté son corps.

Son esprit était plus libre, il pouvait réfléchir.

Il réfléchit, il songea avec délices aux quelques mots de pitié échappés à la reine; il se prit à songer que s'il la pouvait voir encore, peut-être finirait-il par la convaincre.

La voir!...

Ces deux mots absorbèrent la pensée du prisonnier et l'occupèrent tout entier.

La voir une dernière fois, une seule, et puis mourir! c'était tout ce qu'il demandait. Mais comment la voir?

Un homme lui apporta à manger.

Il voulut lui parler, cet homme lui imposa silence d'un geste, et se retira sans avoir prononcé un seul mot.

Alors il se souvint de Douglas qui lui avait offert la vie, de Douglas qui l'aimait et voulait le sauver... qui, sans doute, apprendrait bientôt que Bothwell n'était pas mort, que lui, Hector, était enfermé, et qui mettrait tout en œuvre pour le délivrer.

Une fois libre, il irait à Bothwell malgré son rang, ses gardes, malgré nulle obstacles; il ne s'abaisserait plus jusqu'à vouloir donner des explications et des conseils, il frapperait...

Un coup de poignard sauverait bien mieux la reine que ces avertissements stériles qu'elle n'avait point voulu écouter.

Et il espéra en Douglas, et il demeura toute la journée sous la meurtrière, écoutant rugir la mer, et prêtant l'oreille au moindre bruit étranger. Nul ne vint... la nuit tomba, le jour s'éteignit.

Il s'étendit sur la paille humide de son cachot et appela le sommeil.

Le sommeil fut lent à venir.

Le lendemain il s'éveilla plein d'espoir; son espoir se continua toute la journée; puis, la journée finie, il se dit avec résignation :

— Ce sera demain.

Le lendemain s'écoula sans qu'il eût vu d'autre être humain que le geôlier qui lui apportait à manger.

Et plusieurs journées s'écoulèrent ainsi, et pendant ces longues journées il n'entendit d'autre voix que le murmure menaçant de la mer clapotant au-dessus de sa tête.

Alors la lassitude commença à le prendre, la patience lui échappa, l'espoir s'évanouit... Et ce délire affreux qui s'empare des prisonniers quand ils ont enfin brisé la coupe vide de l'espérance, étreignit sa pensée et le jeta dans un monde fiévreux et fantastique, d'où il ne sortait qu'à demi pour prononcer les noms de Douglas, de Bothwell et de la reine.

Parfois il avait un moment de calme, et alors il regardait avec effroi les murs de sa prison qui semblaient l'étouffer; il trouvait sa situation effrayante, et il demandait la mort.

Un jour il dit à son geôlier :

— Vous savez que je suis condamné à mort?

— Oui, fit le geôlier d'un signe.

— Quand dressera-t-on mon échafaud?

Le geôlier fit un mouvement d'épaules qui signifiait :

— Je ne sais pas!

— Le bourreau! le bourreau! s'écria-t-il, qu'on me livre au bourreau! je veux mourir!

Le geôlier eut un sourire de pitié et s'en alla. Hector, demeuré seul, retomba dans son délire.

Enfin le quatorzième jour de sa captivité, tandis que l'œil hagard, le cou tendu, il écoutait avec l'indifférence stupide de l'idiotisme les sanglots de la mer, exposant son front à cette pluie d'écume que le flot lui jetait en se brisant aux murs de sa prison, il crut entendre un bruit, une voix plus aiguë, plus nette que celle de la mer, et à ce bruit, à cette voix, la raison lui revint et il écouta.

Il écouta longtemps, dix minutes peut-être... Rien!

La voix s'était éteinte!

Il écouta encore, haletant, immobile...

La mer seule lançait au ciel brumeux ses rugueuses imprécations.

Alors il se laissa tomber sur sa couche de paille, il étreignit son front dans ses mains et se prit à pleurer.

Les prisonniers redeviennent enfants.

Mais tout à coup le même bruit se fit, la même voix aigre retentit dans l'éloignement, et cette voix prononça un nom :

— Hector!

Et, à ce nom, le captif bondit sur ses pieds et courut à la meurtrière.

La meurtrière était à dix pieds du sol; le mur était poli par l'humidité; — mais Hector retrouva des forces, Hector enfonça ses ongles dans le mur; Hector se hissa avec des efforts inouïs jusqu'aux épais barreaux qui fermaient sa prison; il s'y cramponna de toute la force de ses ongles saignants et de ses doigts brisés, et, dressant enfin la tête à la hauteur de la meurtrière, il plongea sur la mer un œil enflammé.

A cent brasses du soupirail, une barque louvoyait et courait des bordées sous les murs du château.

Il était presque nuit, et un brouillard épais couronnait le rocher qui servait de base à la forteresse.

La barque courait donc à la faveur de la double obscurité du brouillard et de la nuit, et un œil moins exercé aux ténèbres que l'œil d'un prisonnier ne l'eût certainement pas aperçue.

Un jeune homme tenait le gouvernail; ce jeune homme inspectait d'un œil ardent la base de la falaise et les soupiraux des cachots.

— Hector! répéta-t-il.

— Henry! répondit la voix délirante du prisonnier.

A ce nom deux ombres se dressèrent du fond de la barque, et ces deux ombres crièrent :

— Frère! nous voilà!

Hector se sentit défaillir, mais il appela à son aide le nom de la reine, et à ce nom, ses doigts sanglants semblèrent vouloir s'incruster aux barreaux de la meurtrière.

Et, meurtri, saignant, il eut le courage d'attendre que la barque, courant toujours des bordées vers la plage, vînt à effleurer enfin le roc et le soupirail.

Henry laissa tomber l'aviron et saisit à deux mains les grilles de fer de la meurtrière, servant ainsi d'amarre vivante à la barque.

Les deux frères tendirent alors leurs bras au captif; mais le captif était épuisé, ses mains crispées se desserrèrent, et il retomba sans force sur la terre humide de son cachot.

Henry tenait toujours les grilles et maintenait la barque immobile.

— Frère, dit alors Gaëtano à l'Espagnol don Paëz, faut-il attendre encore? faut-il le sauver sur l'heure?

Don Paëz parut réfléchir :

— Le brouillard est épais, murmura-t-il, à l'œuvre!

Gaëtano se baissa, saisit au fond de la barque une lime énorme et entama l'un des barreaux.

Le fer grinça sur le fer; pendant quelques minutes, on entendit une sorte de sifflement aigu qui domina la voix sourde des flots, puis ce sifflement s'éteignit... Le barreau était scié.

— Frère! frère! répéta Gaëtano en se penchant à l'ouverture du cachot, courage! Nous sommes là, nous allons te rendre la liberté et la vie.

Un gémissement étouffé répondit seul à la voix de Gaëtano.

Alors don Paëz n'hésita plus, il s'élança, gagna l'entablement du soupirail, et, se glissant, non sans peine, à travers l'étroite ouverture ménagée par le barreau scié, il se laissa couler dans le cachot.

Hector était sur ses genoux, mourant, hors d'haleine, faisant de vains efforts pour se lever, pour se hisser une fois encore vers les grilles où se tendaient les mains libératrices, et ne le pouvant plus.

Don Paëz le prit dans ses bras robustes, l'y pressa longtemps, puis le souleva et appela : — Frère! frère!

Un sourire d'espoir passa sur les lèvres d'Hector, qui murmura :

— Je la reverrai donc!

— Frère! appela de nouveau don Paëz, s'adressant à Gaëtano qu'il avait laissé dans la barque, et qu'il s'attendait à voir paraître à l'orifice du soupirail pour lui venir en aide, frère!

Nul ne répondit d'abord, puis un faible cri se fit entendre et parut s'éloigner.

Ce cri disait :

— Silence! silence! silence!

Don Paëz s'élança, comme l'avait fait Hector naguère; il se cramponna aux barreaux que la lime n'avait point entamés... il regarda... plus rien!

La barque, Henry, Gaëtano, — c'est-à-dire le salut, la liberté, l'espérance — venaient de disparaître et de se perdre dans le brouillard. A peine, au travers des brumes, apercevait-on un point sombre qui s'éloignait, s'effaçant à mesure; ce point sombre, c'était la barque.

Don Paëz eut un mouvement de rage; il ne comprit pas d'abord, et il demeura à son poste d'observation, étreignant les grilles de ses doigts crispés, et paraissant chercher le mot de cette énigme.

La barque s'éloignait toujours. Don Paëz, épuisé comme l'était Hector, se laissa retomber au fond du cachot.

Tout à coup, traversant l'espace, une chanson lui arriva par lambeaux; c'était une barcarolle napolitaine dont voici la traduction :

Du soir jusqu'à l'aube nouvelle
Au faîte de la vieille tour,
Veille l'austère sentinelle
Dont l'œil dans la nuit étincelle,
Et qui défend, — barque ou nacelle, —
Qu'aucun esquif n'aborde avant le point du jour!

— C'est la voix de Gaëtano, s'écria don Paëz, remontant de nouveau à la meurtrière.

La barque avait disparu dans l'éloignement, et un silence profond suivit ce premier couplet.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura don Paëz, qu'est-il donc arrivé? Serions-nous trahis? Nous aurait-on découverts?

La même voix reprit aussitôt, quoique plus éloignée :

Mais la sentinelle, épuisée,
En est à sa troisième nuit, —
Prisonniers, dont l'âme est brisée,
Avant que tombe la rosée,
Avant que d'une aile lassée
La nuit cède la place au jour prochain qui luit.

Et comme don Paëz écoutait, haletant, la voix, qui s'affaiblissait de plus en plus dans l'espace, continua sans s'interrompre :

La sentinelle austère
Fermera la paupière,
Folle sécurité!
Prisonniers, ayez bon courage...
La dernière heure d'esclavage
Est l'aube de la liberté!

— Mordieu! murmura don Paëz, par saint Jacques de Compostelle! il paraît que les sentinelles ont aperçu la barque.

— Ah! fit Hector avec insouciance, brisé qu'il était par tant d'émotions.

Don Paëz vint à lui, le prit dans ses bras, considéra, à la faible clarté du jour qui tombait de la meurtrière, son visage hâve et amaigri, ses yeux étincelants de fièvre, et il lui dit avec une tristesse profonde :

— Tu l'aimes donc beaucoup? tu as donc bien souffert?

Hector tressaillit et regarda son frère :

— Je souffre horriblement, murmura-t-il.

— Frère, continua don Paëz, Henry nous a tout dit... Gaëtano et moi, nous sommes accourus tous deux, moi de Madrid, lui de Naples. Quant à Gontran, il n'a pu le trouver, mais il viendra s'il te sait en péril.

— Dieu le veuille! murmura Hector. Il est bien tard déjà!

— En effet, dit don Paëz, il est bien tard!

Hector frissonna.

— Que veux-tu dire? fit-il, sais-tu quelque chose? parle! parle, frère!

— Frère, dit don Paëz, as-tu bien du courage?

— Parle! s'écria Hector, tu me fais mourir.

— Mon Dieu! murmura don Paëz tout ému; je ne voudrais pas te tuer, pauvre enfant...

Don Paëz avait à son flanc une gourde de marasquin, Hector l'aperçut, s'en saisit avidement et en avala aussitôt plusieurs gorgées.

— Tiens, dit-il, l'œil enflammé, j'ai repris des forces; maintenant, parle, te dis-je!

— Eh bien! fit don Paëz tout bas, la reine aime Bothwell... et elle l'épousera...

Hector arracha l'épée qui pendait à la ceinture de don Paëz et l'appuya sur sa poitrine.

— Ne dis pas cela, s'écria-t-il, ne dis pas cela, ou je me tue!

— Fou! dit l'Espagnol en lui arrachant l'épée. Rien n'est perdu encore!

— Mon Dieu! s'écria Hector, donnez-moi une heure de liberté, mettez-moi un glaive au poing, permettez que je fouille la poitrine de cet homme pour en arracher son cœur, et puis laissez-moi subir le dernier des supplices, la roue ou la potence, que m'importe!

Et comme don Paëz se taisait, il reprit avec exaltation :

— Mais l'Écosse est donc un pays de félons et de traîtres, un royaume sans sujets, sans noblesse? Les grands feudataires de la couronne sont donc vendus à l'infâme, qu'ils n'élèvent la voix et ne tirent l'épée pour empêcher un tel attentat?

— La noblesse ignore tout encore. Le mariage de la reine d'Écosse avec lord Bothwell sera le résultat d'un complot.

— Et... ce complot?... demanda Hector, dont la voix tremblait de fureur.

— Je le connais, nous le connaissons tous trois.

— Mon Dieu! mon Dieu! tu me fais mourir, parle donc!

Don Paëz fit asseoir son frère sur la paille de son grabat, et, le priant d'un signe de ne point l'interrompre :

— Écoute, dit-il : nous sommes arrivés hier soir à Dunbar. Il était presque nuit quand nous avons aperçu dans le lointain les flèches des tourelles et le beffroi de la vieille forteresse. Il était trop tard pour que nous puissions prendre les mesures nécessaires à ta délivrance et savoir où tu étais enfermé, il ne l'était point assez pour oser entrer dans la ville. Une forêt était au bord de la route, nous nous sommes enfoncés dans la forêt : un filet de fumée tremblottait au-dessus des arbres, indiquant une hutte de bûcherons, — nous avons gagné cette hutte et demandé l'hospitalité pour la nuit :

« — Messeigneurs, nous a répondu le bûcheron, si vous avez soif et faim, voici un pot de vieille ale et un cuissot de venaison; buvez et mangez... Mais quant à coucher ici, c'est impossible!

« — Et pourquoi, maroufle!

« — Parce que je n'ai qu'un lit.

« — Eh bien! nous dormirons sur le sol, pliés dans nos manteaux et les pieds tournés vers le feu.

« — Impossible encore, messeigneurs, reprit le bûcheron : je suis un pauvre diable à qui le sort rend la vie dure : une occasion se présente pour moi de faire fortune, ne me l'enlevez pas. Dunbar est proche, vos chevaux ont le jarret solide, poussez jusqu'à Dunbar.

« — Tu attends donc quelqu'un ici?

« — Chut! ceci n'est pas mon secret.

« — C'est possible, dit Gaëtano qui fronça le sourcil soudain; mais, à coup sûr, ce sera le nôtre.

« Et, comme le bûcheron le regardait étonné, il tira son épée qui étincela d'un fauve reflet à la lueur du foyer.

« Le pauvre diable fit un pas en arrière, Gaëtano un pas en avant.

« — Grâce! exclama le bûcheron avec terreur.

« — Parle! dit Gaëtano avec autorité.

« — Ce n'est pas mon secret : grâce, monseigneur!

« Gaëtano appuya légèrement et piqua la gorge du bûcheron, qui poussa un cri de douleur.

« — Je parlerai, dit-il.

« — Parle donc, mécréant!

« — Eh bien! messeigneurs, il y a à Dunbar un riche seigneur, et à Glascow une grande dame..... Le riche seigneur et la grande dame s'aiment, mais il paraît qu'il y a des empêchements à leur amour, car...

« Le bûcheron hésita. Gaëtano fronça le sourcil, et il continua :

« — Ils se donnent rendez-vous ici... la nuit...

« — Hum! fit Gaëtano, quel est ce riche seigneur?

« — Je ne sais pas son nom.

« — Et sais-tu quelle est cette grande dame?

« — Pas davantage.

« — Sont-ils venus déjà?

« — Oui, monseigneur, deux fois.

« — Et ils viendront cette nuit?

« — Oui, monseigneur.

« — Eh bien! puisque tu ne sais pas leurs noms, nous les saurons, nous...

« Le bûcheron frissonna :

« — Car nous resterons ici et nous les verrons.

« Le bûcheron tomba à genoux :

« — Que vous ai-je donc fait, messeigneurs, supplia-t-il les mains jointes, que vous me vouliez ainsi ruiner?...

« — Nous ne voulons pas te ruiner.

« — Que vous vouliez causer ma mort?... C'est un puissant seigneur qui me fera pendre comme un chien.

« — Il ne saura rien, et nous ne voulons point ta mort.

« — Mais... si vous restez ici...

« — Nous nous cacherons. Sois tranquille.

« Le bûcheron jeta un coup d'œil rapide autour de lui. La hutte était très-petite; elle n'avait qu'un étage. Dans un coin, attaché à un méchant râtelier, un cheval sommeillait sur sa longe; dans le coin opposé se trouvait un monceau de litière.

« — Nous nous cacherons là, dit Gaëtano.

« — Vous n'y pourrez tenir tous trois.

« — L'un de nous s'y placera; les deux autres s'en iront.

« — Mon Dieu! mon Dieu! murmura le bûcheron tremblant, je suis un homme perdu.

« — Tais-toi donc, imbécile, tu feras ta fortune double, car nous te paierons largement.

« L'œil du paysan s'alluma de convoitise.

« — Dites-vous bien vrai? demanda-t-il.

« Je lui jetai ma bourse pleine d'or; il s'en saisit, et nous dit :

« — Qu'il soit donc fait comme vous le désirez.

« — A quelle heure viendront-ils?

« — A onze heures.

« — Et quelle heure est-il maintenant?

« Le paysan franchit le seuil de sa cabane, interrogea les étoiles qui scintillaient à travers le ciel brumeux, et répondit :

« — Il est dix heures environ.

« — Alors, ajouta Gaëtano, il n'y a pas de temps à perdre. Toi, don Paëz, vous, Henry, vous allez gagner un fourré; vous emmènerez mon cheval, et si je pousse un cri, si j'appelle et demande aide et secours, vous arriverez.

« — Frère, dis-je à Gaëtano, nous ferions beaucoup mieux de gagner le fourré tous trois et d'y attendre le jour. Que nous importent les amours d'un gentilhomme et de sa maîtresse?

« — J'ai un pressentiment, répondit-il d'une voix profonde.

« Nous lui obéîmes, emmenant les trois chevaux que nous attachâmes dans le bois; puis, nous revînmes, en rampant, nous blottir dans une broussaille, à dix pas de la hutte.

« Pendant ce temps, Gaëtano, avant de s'enfouir dans le monceau de litière, avait dit au bûcheron :

« — J'ai l'œil sur toi, au moindre geste équivoque, au moindre signe de trahison, malheur à toi!

a — Vous m'avez payé, dit le bûcheron; j'ai touché le prix du silence, je serai honnête.

« Quelques minutes après, le pas d'un cheval se fit entendre sous le couvert et vint s'éteindre au seuil de la hutte; le bûcheron ouvrit sa porte.

« Un homme entra enveloppé dans son manteau et le visage soigneusement caché sous les larges bords de son feutre, il jeta la bride au bûcheron qui plaça le cheval près du sien, et, sans prononcer un mot, il s'assit près du feu sur un escabeau, approcha ses jambes engourdies des tisons brûlants et parut attendre avec impatience.

a Presque au même instant, un autre piétinement de cheval retentit, un étalon s'arrêta sur le seuil, une amazone mit pied à terre et entra.

« Un grand voile tombait sur son visage et le dissimulait entièrement.

« Le cavalier se leva vivement, alla à sa rencontre, lui prit respectueusement la main et la baisa.

« Puis il montra la porte au bûcheron :

« — Va-t'en, lui dit-il.

« Le bûcheron sortit.

« — Merci, madame, merci d'être venue! murmura-t-il avec émotion.

« — Mylord, dit la dame d'une voix tremblante, c'est, je le crains, notre dernière entrevue.

« — Que dites-vous, madame?

« — Je dis, mylord, qu'il vous faut renoncer à me voir...

« Le cavalier tressaillit.

a — C'est-à-dire, murmura-t-il, que je dois appuyer un pistolet sur mon front...

a — Vous êtes fou! dit-elle avec émotion.

a — Ou un poignard sur mon cœur, continua-t-il, et mourir.

« — Vous ne le ferez pas! Je vous le defends!

« — Je le ferai, madame, car je vous aime.

« — Et moi, fit-elle frémissante, je ne puis...

« — Vous ne pouvez?

a — Non, mylord; car il m'est impossible de vous accorder ma main.

« — Qui s'y oppose donc, madame?

« — La noblesse entière de mon royaume.

« Gaëtano tressaillit; il venait de reconnaître la reine d'Ecosse.

« — Ah! fit le cavalier avec un ricanement de colère, la noblesse s'y oppose... comme elle s'opposa, sans doute, à votre union avec sir Henry Darnley?

« — Oui, mylord.

« — Vous l'épousâtes, cependant...

« La reine tressaillit et se troubla.

« — Je l'aimais, murmura-t-elle.

« Le cavalier attacha sur elle un regard perçant.

« La reine baissa la tête.

« Il lui prit la main, la main de la reine tremblait.

« — Madame, dit-il d'une voix humble et suppliante, ne refusez pas une dernière grâce à un homme qui va mourir.

« — Que voulez-vous? demanda la reine frissonnante.

«—Madame, reprit-il d'une voix qu'étranglait l'émotion, votre front si pur rougit, votre main tremble dans la mienne, votre cœur bat à mon oreille...

« — Eh bien? demanda la reine qui chancelait.

« — Ce front qui rougit, madame, cette main qui tremble, ce cœur qui bat, me révèlent un secret.

« — Que voulez-vous dire, mylord?

«— Je veux dire que vous m'aimez, madame. Tenez, je vais mourir... par pitié! laissez-moi emporter l'aveu de votre amour dans l'éternité... dites-moi que vous m'aimez?...

« — Je vous aime... murmura la reine d'une voix éteinte.

« — Ah! s'écria le cavalier se redressant et changeant soudain de ton, vous avouez que vous m'aimez et vous me refusez votre main? Vous me la refusez, à moi, lord Bothwell, duc d'Orcney, quand vous l'avez accordée jadis, malgré vos pairs, malgré votre noblesse, malgré les Guises, vos oncles, et les princes de France, vos beaux-frères, à sir Henry Darnley?

« — On ne brave point l'opinion deux fois, balbutia la reine.

« — Eh bien! madame, je triompherai de l'opinion, je la braverai, moi, et nul ne pourra ni vous accuser ni vous blâmer.

« — Je ne vous comprends plus, mylord.

« Le cavalier se pencha à l'oreille de la reine.

« — Je vous enlèverai, fit-il tout bas.

« La reine tressaillit.

« — Vous ne l'oseriez pas! s'écria-t-elle.

« — J'oserai tout.

« — Mais ce serait infâme!

« — Non, puisque vous m'aimez.

« Elle se prit à frissonner.

— Que dira l'Europe? murmura-t-elle.

a — L'Europe, répondit tranquillement le cavalier, l'Europe dira qu'une reine est femme, et qu'une femme compromise dans son honneur doit lui sacrifier de mesquins intérêts.

« La reine était rêveuse et ne répondit pas.

« Alors il prit à Gaëtano une furieuse tentation de casser la tête à ce misérable, il appuya le doigt sur la détente de son arme, il éleva le canon à la hauteur du front du cavalier. «

En ce moment, Hector, qui avait écouté patiemment le récit de son frère, l'interrompit brusquement :

— Et il fit feu, n'est-ce pas? s'écria-t-il.

— Non, répondit don Paëz.

— Oh! vocifera Hector, pourquoi donc?

— Parce que la reine était là, parce qu'il s'arrêta et trembla à la pensée de commettre un meurtre sous les yeux d'une reine.

— Fatalité! exclama Hector anéanti.

## XII

« Quand la reine eut entendu ces brutales paroles, poursuivit don Paëz, quand elle eut baissé la tête et gardé un silence plein d'irrésolution et de honte, le cavalier parut comprendre qu'il devait se contenter de cet aveu tacite. Il se leva donc et lui dit en s'inclinant :

« — Adieu, madame... au revoir, plutôt.

« La reine fit un mouvement, se leva à demi; et peut-être allait-elle encore résister...

« Il ne lui en laissa pas le temps, il s'inclina une fois de plus et sortit précipitamment, demandant son cheval au bûcheron.

« La reine demeura auprès du foyer, absorbée dans une méditation pénible, remplie d'incertitudes et de terreur. Gaëtano était toujours à son poste d'observation, et il eût bien voulu suivre le cavalier qui venait de sauter en selle, si, pour cela, il n'eût fallu sortir de sa retraite improvisée et faire jeter un cri à la reine.

« Henry et moi nous nous étions traînés presque au seuil de la hutte, et si nous n'avions point vu le visage du cavalier, si nous n'avions pu surprendre son entretien avec la femme arrivée après lui, du moins soupçonnions-nous une partie de la vérité. Au moment où il monta à cheval, nous étions à deux pas, dans une broussaille.

« Nous ne vîmes point son visage, mais, à sa tournure, Henry tressaillit et murmura :

« — Dieu! quel soupçon!...

« L'inconnu poussa son cheval et s'éloigna au trot.

« Nous le suivîmes en rampant; une coulée d'arbousiers nous protégea bientôt. Alors nous ne rampâmes plus, et nous mîmes à courir.

« Il avait toujours sur nous une avance de trente pas. Tout à coup nous rencontrâmes une couche de feuilles sèches qui crièrent sous nos pieds et nous trahirent. Soudain il fit volte-face :

« — Qui va là? cria-t-il.

« Nous nous étions arrêtés et demeurions immobiles. A tout hasard, il tira un pistolet de ses fontes et fit feu dans notre direction.

« La balle siffla au-dessus de nos têtes; mais à la lueur instantanée de la poudre s'allumant dans les ténèbres, nous aperçûmes enfin son visage et Henry jeta un cri : — Bothwell!

« Cette exclamation lui parvint sans doute, car il enfonça l'éperon au flanc de son cheval et le mit au galop.

« — Feu! feu! me cria Henry, l'ajustant lui-même.

« Quatre coups partirent; mais le cheval continua de faire retentir le sol sous ses ongles de fer et le cavalier répondit à notre décharge par un ricanement.

« Presque au même instant Gaëtano nous rejoignit :

— L'avez-vous tué? nous demanda-t-il.

« — Non, il était trop loin.

« — Le connaissez-vous?

« — Oui, c'est Bothwell, répondit Henry.

« — Eh bien! continua Gaëtano, cette femme qui était avec lui... c'était la reine!

« — Je m'en doutais, murmura Henry, elle l'aime.

« — Et il doit l'enlever.

« — Malédiction! et quand, où, comment?

« — Je ne sais pas, il ne l'a pas dit.

« — Et... fit Henry tremblant de fureur, elle y consent?

« — Oui.

« — Oh! cela ne sera point. Je vais courir après elle, je vais...

« — Trop tard, répondit Gaëtano, elle est partie!

« — Nous allons la poursuivre!

« — Et Hector? m'écriai-je, Hector qu'attend l'échafaud, l'abandonnerons-nous?

« — C'est juste, dit Henry en baissant la tête, tout pour Hector. »

Un ouragan de fureur passa dans la gorge d'Hector, qui, les cheveux hérissés, la sueur au front, écoutait ce dramatique récit.

— O triples fous que vous êtes! s'écria-t-il, fous stupides! Eh! que me faisait la vie, que m'importait l'échafaud? C'était après elle qu'il fallait courir; c'était après Bothwell. C'était...

La fureur d'Hector triompha de sa faiblesse :

— Frère, dit-il, frère, je veux sortir!

— Tu sortiras, je te le promets.

— Tout de suite, frère!

— Insensé! murmura don Paëz, la barque où Henry et Gaëtano attendent vient de s'éloigner pour ne point éveiller les soupçons des sentinelles... Il faut attendre son retour...

— Mais quand reviendra-t-elle, mon Dieu?

— A la nuit.

Hector retrouva toute son agilité première. Il bondit vers la meurtrière, plongea son regard dans le brouillard qui étreignait l'Océan et retomba découragé.

— La nuit est loin, dit-il.

— Patience, frère; elle viendra.

— Oui, murmura-t-il, et pendant ce temps, peut-être, le lâche accomplit son forfait...

Don Paëz frappa du pied avec impatience et ne répondit pas.

— Frère, continua Hector, ne pourrions-nous pas nous sauver par cette meurtrière?

— La mer est là.

— Ne pourrions-nous gagner une côte à la nage?

— Les sentinelles veillent.

— Frère, l'incertitude et l'angoisse me tuent!

— Frère, répondit don Paëz avec calme, la sagesse humaine est dans un seul mot : Attendre.

— Attendre! attendre! exclama Hector, mais pendant que nous attendons, pendant que j'attends, le misérable accomplit peut-être son crime.

Don Paëz parut réfléchir :

— Je ne crois pas, dit-il; il est peu probable, il est même impossible que Bothwell ait déjà exécuté son plan... Son plan... peut-être n'en a-t-il pas encore? La reine est rentrée à Glascow ce matin seulement. Elle sera fatiguée, elle ne sortira point aujourd'hui.

— Puisses-tu dire vrai! s'écria Hector.

Don Paëz retourna sous la meurtrière. Le jour baissait; le rayon lumineux qui tombait d'aplomb sur la paille du cachot s'affaiblissait graduellement.

— Patience! dit-il, la nuit vient.

La nuit vint en effet, quoique bien lentement au gré des vœux d'Hector.

Le rayon s'éteignit, l'obscurité descendit, opaque, dans la prison.

Alors les deux frères se prirent à écouter la grande voix de la mer qui rugissait sur leurs têtes; — ils écoutèrent, anxieux, espérant à chaque minute entendre un cri, un lambeau de chanson, une voix quelconque qui leur révélât la présence de la barque libératrice sous les créneaux de la forteresse...

Mais rien ne leur arriva, rien que les colères saccadées ou les plaintes monotones du flot déferlant sur le roc, rien que les flocons d'écume jaillissant par la meurtrière et glaçant leurs chevelures ruisselantes. Don Paëz commençait à s'impatienter, il trouvait que l'heure marchait trop vite, que la nuit abrégeait son cours avec une rapidité désespérante...

Quant à Hector, il semblait que la prostration qui le dominait entièrement naguère, s'était de nouveau emparée de lui.

Il était là, muet, immobile, son front dans ses mains, les yeux fermés, semblant achever quelque rêve confus et brumeux, évoquer quelque lointain souvenir à demi effacé déjà.

Don Paëz s'élança de nouveau vers la meurtrière.

La nuit était obscure, mais les brouillards s'étaient levés peu à peu, et la lueur phosphorescente qui tremblotait à la cime floconneuse des vagues, eût jeté assez d'éclat pour trahir, aux yeux perçants des sentinelles, la présence d'un homme ou d'une embarcation à la mer. Il était impossible que Henry et Gaëtano osassent se risquer avant une heure avancée de la nuit dans les parages des casemates.

Don Paëz quitta la meurtrière découragé, mais domptant son émotion et ne voulant point accabler de son désespoir son frère si fort abattu déjà.

Tout à coup l'Espagnol frissonna.

Un bruit de pas se faisait entendre au-dessus de sa tête et semblait provenir d'un escalier tournant creusé dans l'épaisseur du roc, lequel reliait le cachot à la plate-forme de la forteresse.

Venir, à cette heure de la nuit, visiter un prisonnier dans son cachot, était chose de sinistre augure.

Don Paëz prêta l'oreille et porta instinctivement la main à la garde de son épée.

Les pas approchaient et devenaient plus distincts... Quelques secondes après ils retentirent à la porte, dont les verrous crièrent bientôt sur leurs anneaux.

Don Paëz regarda rapidement autour de lui et chercha un lieu de refuge, une retraite quelconque où il pût dissimuler sa présence.

Malgré la rigueur avec laquelle le prisonnier était traité, on lui avait laissé son manteau, et la paille de son grabat était abondante.

Don Paëz n'eut que le temps de se blottir dans cette paille et d'étendre le manteau sur lui.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et plusieurs hommes entrèrent.

C'était d'abord un homme vêtu de noir, tenant à la main un parchemin déroulé.

Puis deux soldats aux gardes de Sa Majesté paraissant servir d'escorte à cet homme.

Après eux, un autre personnage, également vêtu de noir, avec un livre à la main et un surplis blanc.

Enfin, un troisième, vêtu de rouge des pieds à la tête, comme les autres l'étaient de noir, morne et froid comme le Destin, silencieux comme la Fatalité.

Le premier de ces trois hommes était le greffier près les lits de haute-justice, — le second, un prêtre, — le troisième... le bourreau

## XIII

Le greffier entra le premier, appela trois fois le prisonnier par son nom, et Hector s'étant levé, il lui lut l'arrêt qui le condamnait à la peine de mort, et ordonnait qu'il marcherait au supplice et monterait les degrés de l'échafaud la tête couverte d'un voile noir.

Hector écouta froidement le greffier, puis, quand il eut fini :

— Je connaissais ma sentence, dit-il, à quoi bon cette lecture?

— Parce que, répondit le greffier, il est d'usage de procéder ainsi le jour de l'exécution.

Hector frissonna; don Paëz étreignit dans sa main convulsive la poignée de son épée.

— Et ce jour?... demanda Hector.

— Est venu, répondit le greffier en baissant la tête.

Et il s'effaça devant le prêtre qui s'avança un crucifix à la main.

Hector ne craignait pas la mort, mais il voulait le salut de la reine. Il avait donné sa tête pour elle, et cette tête ne pouvait tomber inutilement.

Un accès de fureur le prit et il s'écria :

— Je ne veux pas mourir!

Le greffier haussa les épaules et ne répondit pas. Mais un des gardes, demeuré jusque-là dans l'ombre, dit d'une voix dure :

— Il n'y a point de grâce pour les régicides!

Hector recula stupéfait, don Paëz tressaillit sous son manteau... Cette voix qui parlait de sentence inexorable, c'était celle d'Henry.

Et pour qu'ils n'en pussent douter, Henry fit un pas en avant et se trouva dans le cercle de lumière décrit par la torche du greffier.

Son visage était calme, un imperceptible sourire démentait le ton dur de ses paroles.

Hector comprit qu'Henry était là pour le sauver, l'espoir revint à son cœur et il murmura avec résignation :

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

En ce moment le greffier ajouta :

— Lord Bothwell, duc d'Orcney et régent du royaume d'Ecosse, m'a chargé d'annoncer au condamné que s'il avait quelques révélations à faire avant de mourir, s'il avait des complices à nommer, il était prêt à l'entendre.

— Le lord est donc ici? exclama Hector avec un élan de joie auquel tous se méprirent, Henry et don Paëz exceptés.

— Oui, répondit Henry, et j'ai ordre de vous conduire en sa présence, si vous voulez faire des aveux.

Hector parut réfléchir :

— Conduisez-moi, dit-il.

— Mon fils, dit le prêtre avec douceur, ne m'écouterez-vous pas d'abord, et mourrez-vous impénitent?

Hector interrogea Henry du regard. Henry hésita, mais il aperçut le manteau, il devina la présence de don Paëz, et il répondit au condamné par un signe de tête affirmatif.

— Mon père, murmura Hector, je suis prêt à vous faire ma confession.

— Attendez, dit Henry; à partir du moment où un condamné sait l'heure de son supplice, il ne faut plus le laisser seul. Je dois demeurer ici. Je me tiendrai à l'écart.

Le greffier sortit, puis l'autre garde, puis le bourreau.

La porte se referma sur eux; le prêtre et Henry demeurèrent seuls avec le condamné.

Le prêtre se mit à genoux et commença une prière

Mais Henry l'interrompit :

— Assez, mon père, dit-il. C'est inutile.

Le prêtre se leva stupéfait.

Henry tira son épée et la lui porta tranquillement au visage.

Le prêtre recula et se trouva face à face avec don Paëz qui venait de rejeter le manteau et se dressait avec la calme lenteur d'un mort sortant à minuit de son sépulcre.

— Mon père, dit alors Henry, vous êtes de haute taille, vous avez une grande barbe brune, un large chapeau rabattu sur les yeux; si vous ramenez un pan de votre manteau sur l'épaule gauche, on n'apercevra presque plus votre visage.

— Eh bien? demanda le prêtre tremblant.

— Eh bien! ce cavalier que vous voyez là et dont naguère vous ne soupçonniez pas la présence, ce cavalier se nomme don Paëz. Il a comme vous la voix profonde et grave, comme vous, il est de haute taille, comme vous il a la barbe brune.

Le prêtre regarda don Paëz et ne parut point comprendre.

— Or, poursuivit Henry, ce n'est point un sacrilége que nous voulons commettre. Nous n'avons nullement l'intention de vous manquer de respect, mon père; mais nous voulons sauver un innocent.

— Je comprends, murmura le prêtre.

— Vous allez donc changer d'habit avec don Paëz; il rabattra sur ses yeux votre large chapeau; il mettra votre surplis et il sortira avec nous tandis que vous resterez ici.

— Un mot? demanda le prêtre.

— Parlez, mon père.

— Jurez-moi sur ce Christ que le condamné est innocent, et j'obéis.

— Nous le jurons, repondirent Henry et don Paëz.

Le prêtre fit un signe d'assentiment, changea de vêtements avec don Paëz, se coucha, à son tour, sur la paille et dans le manteau.

Alors Henry heurta à la porte du pommeau de son épée; un guichetier accourut, suivi du second garde de la reine, et Henry, reprenant son ton dur et rempli de dédain, dit :

— Marchons!

Don Paëz avait su prendre la tournure du prêtre et murmurait une prière, en fermant la marche.

Henry et le garde étaient placés, l'épée nue, aux côtés du condamné, le guichetier les précédait, une torche à la main.

Ils gravirent ainsi les cent marches humides et glissantes d'un étroit escalier, ils arrivèrent sur la plate-forme et passèrent au milieu d'une double haie de soldats des gardes, placés là pour intimider le condamné et lui enlever tout espoir de salut, toute chance d'évasion.

Hector était aimé parmi ses camarades des gardes. Tous le plaignaient, quelques-uns osaient murmurer tout bas qu'il était innocent; — le plus grand nombre prétendaient qu'il était atteint de folie, et qu'un accès de fièvre chaude avait seul pu le porter à l'exécution d'un pareil forfait.

Un morne silence accueillit son passage, — un silence plein d'émotion, de tristesse, de sympathie. Quelques mains furtives se glissèrent même pour serrer la sienne.

Il remercia d'un regard et passa le front haut.

On le conduisit ainsi jusqu'à l'appartement occupé par lord Bothwell

Cet appartement se composait de trois pièces, — toutes trois ouvrant sur la plate-forme.

La première était une vaste salle où deux gardes veillaient nuit et jour; — la seconde, la chambre à coucher du lord; — la troisième, une sorte de cabinet de travail où se tenait d'ordinaire un secrétaire toujours prêt à coucher sur le parchemin un ordre de son maître.

Ce fut dans la première pièce que s'arrêta le lugubre cortége.

— Attendez Sa Grâce, dit brusquement Henry au prisonnier.

Puis, passant près de lui sans affectation, il ajouta tout bas :

— Pas d'emportements, du calme, au contraire, nous te sauverons!

Hector s'assit sur un banc et attendit.

Le prêtre se plaça près de lui et feignit de l'entretenir.

Henry alla s'asseoir à distance, l'épée nue et l'œil sur le prisonnier.

Puis il se rapprocha de son compagnon, l'autre garde qui l'avait accompagné dans la prison, et il lui dit :

— N'étiez-vous pas de garde cette nuit?

— De dix heures du soir à quatre heures du matin, mon gentilhomme.

— Ce qui fait que vous n'avez point dormi?

— Je tombe de lassitude, et si je trouvais un camarade qui voulût faire ma faction...

— Tope! dit Henry, j'ai votre homme.

— Un garde?

— Sans doute, un garde enrôlé d'aujourd'hui.

— Que vous nommez?

— Gaëtano; un Napolitain recommandé par la reine à lord Bothwell, et arrivé avec moi ce matin.

— Cordieu! murmura le garde en bâillant, s'il me veut remplacer ce soir, il me rendra un fameux service. A l'heure qu'il est, je donnerais toutes les maîtresses du monde pour le lit d'un bûcheron.

— Vous nous offrirez bien, en échange, demain, un pot d'ale anglaise?

— Dix bouteilles de vin de Guienne, au contraire. Mon oncle, le laird de Kirk-Will, vient de mourir et j'hérite.

— Quel âge avait votre oncle?

— L'âge où un oncle bien élevé part pour l'autre monde.

Henry frappa sur la porte du pommeau de son épée.

— Holà! Gaëtano? cria-t-il.

Gaëtano, en costume de soldat aux gardes, quitta un moment ses nouveaux camarades au milieu desquels il pérorait, sur la plate-forme, avec sa verve toute méridionale, et accourut.

— Veux-tu monter la faction de monsieur?

— Hum! dit Gaëtano en faisant clapper sa langue, c'est selon...

— Dix bouteilles de vin de Guienne!

— *Pecaïre!* murmura l'Italien, tout de suite.

Le garde prit son mousquet, remit son épée au fourreau, salua, sortit et ferma la porte.

Alors Hector se trouva seul avec Henry, Gaëtano et don Paëz.

Henry alla vers la porte, colla son œil au trou de la serrure, puis revint à Hector et lui serra vigoureusement la main.

— Nous voici maîtres du terrain, murmura-t-il. A nous Bothwell!

## XIV

Hector regarda ses deux frères et Henry avec un étonnement profond.

— Que signifie tout cela? demanda-t-il.

— Tout cela est fort simple, dit Henry à voix basse. Tu sais comment don Paëz est devenu ton aumônier. Il n'est pas très-étonnant que l'on m'ait confié ta surveillance, à moi, qui suis garde du corps de la reine, puisque c'est ma compagnie qui fait le service intérieur du château.

— C'est là ce que je ne comprends pas bien.

— Attends donc. On avait aperçu notre barque du haut des remparts; l'éveil donné, il était plus que certain qu'une surveillance active serait exercée toute la nuit. Alors, nous laissant aller à la dérive, nous avons disparu derrière un môle, jeté l'ancre dans une crique déserte, abandonné la barque et gagné la forêt, où étaient demeurés nos chevaux. A la nuit tombante, nous avons fait notre entrée dans les murs du château, comme des voyageurs harassés qui viennent de loin. Alors encore, je suis allé seul trouver Bothwell et lui ai dit :

« — Je suis soldat aux gardes et je reviens de congé; j'ai appris quel forfait avait enlevé à l'Écosse le meilleur des rois et j'ai soif de vengeance. Et comme Bothwell ouvrait de grands yeux, j'ai ajouté : Mon père, que Dieu fasse paix à son âme! était attaché à la maison de Lenox, il était l'ami, presque le père du roi.

« — Eh bien? m'a demandé Bothwell.

« — Mylord, ai-je répondu, j'ai, pour le meurtrier du roi, une haine si violente, que je voudrais lui pouvoir planter ma dague dans la gorge.

« — Cela ne se peut, il mourra de la main du bourreau.

« — Hélas! mylord, je le sais; mais, au moins, vous ne me refuserez pas une grâce? — Ma compagnie fait le service du château; deux gardes escorteront le condamné au supplice; je demande à être l'un de ces deux gardes, et à son heure dernière, — puisse cette heure sonner bientôt! — je veux cracher à la face du régicide et le souffleter de ma main gantée!

« Bothwell me regarda : j'avais imprimé à ma physionomie une expression de colère et de haine dont il fut frappé.

« — Il en sera comme vous le désirez, me dit-il.

« — Oh! merci, mylord! merci, m'écriai-je avec l'accent de la joie.

« — L'heure que vous attendez avec impatience, ajouta-t-il, est plus proche que vous ne croyez.

« Je tressaillis, il n'y prit garde.

« — Cette nuit même, poursuivit-il, le traître mourra du dernier supplice dans une cour intérieure du château.

« J'avais eu le temps de dompter mon émotion, j'eus le courage de m'écrier :

« — Dieu soit loué!

« — Il est un vieil usage, continua Bothwell, un usage respecté dans le royaume d'Écosse, depuis les siècles les plus reculés : le condamné, aux approches de son supplice, demande un entretien, sans témoins, au gouverneur de sa prison ou au commandant de la citadelle dans laquelle il est enfermé, soit pour faire des révélations, soit pour implorer sa grâce. C'est son droit.

« — Je connais cet usage, murmurai-je avec un frisson d'espérance.

« — Or, poursuivit Bothwell, le condamné réclamera sans doute ce bénéfice et demandera à être introduit en ma présence. Descendez donc avec un de vos camarades et l'aumônier dans son cachot. Il se confessera, s'il le veut, et puis, vous me l'amènerez ici.

« — Vous serez obéi, mylord.

« — Mais, ajouta encore Bothwell, ce n'est pas tout. Le condamné, accablé de stupeur devant ses juges, n'a pu trouver un mot pour les fléchir. Plus calme dans son cachot, il a employé un détestable moyen de défense, un moyen impie, s'il en fut...

« — Quel est-il, mylord?

« — Ce malheureux aimait la reine, son amour l'a conduit à cet abominable forfait; la jalousie l'a poussé à en commettre un autre non moins grand : il m'a accusé de l'assassinat du roi.

« Je fis un geste d'indignation.

« — J'espère qu'il a renoncé à cette chance absurde de salut ; cependant, comme il était aimé parmi ses camarades des gardes, peut-être, en passant parmi eux, espérera-t-il les soulever en sa faveur...

« — Jamais, mylord!

« — N'importe! écoutez bien l'ordre que je vous donne ; s'il prononce un mot, s'il jette un cri, s'il essaie de formuler une accusation...

« Bothwell s'arrêta et me regarda :

« — Je vous comprends, mylord, répondis-je avec enthousiasme. Je le tuerai!



LORD BOTHWELL.

« — C'est cela, dit Bothwell ; allez !

« Je fis un pas pour sortir ; sur le seuil, je me retournai :

« — Pardon, mylord, lui dis-je ; j'oubliais de remplir une mission. A une lieue de Dunbar, j'ai rencontré un cavalier italien qui venait de Naples en droite ligne, et portait des lettres de recommandation du roi des Deux-Siciles pour la reine d'Écosse. Il croyait la reine à Dunbar et désirait obtenir son incorporation dans les gardes.

« — Très-bien, où est-il?

« — Dans vos antichambres, mylord ; il m'a prié de l'introduire auprès de vous.

« — Appelez-le.

« Gaëtano se présenta, et Bothwell signa sur-le-champ son admission aux gardes écossaises, sans éprouver la moindre défiance. Il lui proposa même de m'assister dans ma descente au cachot du condamné ; je refusai, sous le spécieux prétexte que Gaëtano était las d'une longue route, mais, en réalité, pour n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit de Bothwell. Maintenant, acheva Henry, tu sais comment nous sommes ici.

— Oui, répondit Hector, et je commence à comprendre que si vous ne me sauvez pas, au moins vous m'aurez fourni l'occasion de poignarder Bothwell. Donne-moi ta dague, Henry.

Henry secoua la tête :

— C'est inutile, dit-il.

Il le prit par la main et le conduisit à la croisée. De la croisée, on apercevait une cour ; dans cette cour brillaient des torches. A la lueur de ces torches, une dizaine d'hommes, commandés par l'homme rouge qu'Hector avait vu naguère entrer dans son cachot, étaient occupés à construire un échafaud.

— Vois-tu? dit Henry.

— Oui, c'est mon échafaud.

— Le condamné y doit monter à trois heures du matin.

— Eh bien?

— Eh bien! mon maître, fit Henry avec un ricanement sinistre, ce n'est point toi qui y monteras.

— Et qui donc? demanda Hector tressaillant.

— Le véritable meurtrier du roi, Bothwell!

— Tu es fou, Henry?

— Non, je suis hardi, voilà tout. C'est pour cela, frère, que tu ne poignarderas point Bothwell ; c'est pour cela qu'il faut, à tout prix, que tu te contiennes devant lui, et que tu lui demandes ta grâce en suppliant, au lieu de le menacer encore.

— Soit, dit Hector ; mais comment opérerez-vous cette substitution?

— Il est neuf heures, poursuivit Henry ; Bothwell va venir. Nous te laisserons seul avec lui. A dix heures, il te rendra à notre garde et se mettra au lit, dans la pièce voisine, ordonnant, sans doute, qu'on l'éveille à l'heure de ton supplice.

— Après?

— Bothwell, je le sais de source certaine, boit chaque soir, en se mettant au lit, un verre de vin d'Espagne... Dans celui qu'il prendra ce soir, son valet, gagné par mon or, a versé deux gouttes de la fiole que voici ; cette fiole, nous l'avons achetée à Paris, il y a cinq jours, sur le pont Saint-Michel, dans la boutique de maître René le Florentin, parfumeur et gantier de la reine Catherine de Médicis.

— Du poison?

— Non, mais du hatchis ; une pâte noirâtre délayée, un breuvage oriental qui engourdit les membres, trouble la raison et transporte l'esprit dans un monde imaginaire.

— Je commence à comprendre.

— Ah! tu comprends enfin, n'est-ce pas? Tu comprends que les régicides vont à l'échafaud la tête couverte d'un voile noir, et que ce voile ne tombe qu'avec la tête? Tu comprends que dans quatre heures, c'est-à-dire une heure avant le supplice, nous pénétrerons tous quatre dans la chambre du noble lord, que nous te coucherons dans son lit, tandis que nous le couvrirons du voile et des habits du condamné? Tu comprends encore, sans doute, qu'il n'est pas rare de voir l'homme qui va mourir avoir la tête en délire et les membres affaiblis, et qu'on mettra sur le compte de la terreur les mots incohérents, les phrases inachevées, la voix étranglée de cet homme que nous serons obligés de porter sur l'échafaud.

Hector étouffa un rugissement de joie :

— Tu es un homme de génie! murmura-t-il.

— Silence! fit soudain don Paëz, on vient!



Henry poussa son cheval vers le lord, et lui porta un terrible coup d'épée au visage. (Page 39.)

Et, en effet, la porte s'ouvrit, et le secrétaire de Bothwell parut sur le seuil :

— Sa Grâce, dit-il, est prête à recevoir le condamné.

— Quand il sera garrotté, toutefois, dit Henry.

Et il lia fortement les mains du prisonnier, le fouilla minutieusement pour s'assurer qu'il n'avait aucune arme sur lui.

Hector marcha, d'un pas ferme, vers le secrétaire de Bothwell et le suivit.

Celui-ci referma la porte, et le condamné se trouva en présence de lord Bothwell, duc d'Orcnay et régent d'Ecosse.

## XV

Le duc, vêtu de velours noir des pieds à la tête, portant au cou la chaîne d'or massif des grands dignitaires de la couronne, reçut le condamné debout, comme c'était la coutume : — debout et le chapeau en tête! Debout, parce qu'il convient d'être courtois pour ceux qui vont mourir; couvert, parce que l'on ne doit aucun respect à ceux qu'attend le dernier supplice.

— Laissez-nous, dit-il impérieusement à son secrétaire.

Celui-ci sortit, et le condamné demeura seul en face du vrai régicide.

— Monsieur, dit alors Bothwell avec calme, vous usez de votre droit en me demandant audience. Je vous écoute, que voulez-vous?

— Mylord, dit Hector à voix basse, vous savez que je ne suis point coupable; vous saves encore, poursuivit-il d'une voix sourde et brève, quel est le vrai meurtrier du roi?

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire?

— Pardon, mylord. Vous savez encore pourquoi j'ai dédaigné de me défendre, et ce qu'il y a d'héroïsme dans mon silence et mon dévouement. Mylord, j'en appelle à un reste de loyauté qui, peut-être, n'est point éteint chez vous.

Bothwell ricana et ne répondit pas.

— Mylord... supplia le condamné.

Bothwell fit un geste d'impatience :

— Que voulez-vous? demanda-t-il brusquement.

— Ma grâce, mylord, rien que ma grâce!

Bothwell haussa les épaules :

— Vous aimez la reine, n'est-ce pas? fit-il avec dédain, et vous vous êtes dit coupable pour qu'on ne l'accusât point?

— C'est vrai, murmura Hector.

— Eh bien! si je vous fais grâce, savez-vous ce que l'on dira? On dira que c'était une comédie! et, — continua Bothwell implacable, — que la reine, désormais lavée du soupçon, fait grâce au gentilhomme qui s'est dévoué pour elle.

— Mon Dieu! fit Hector, toujours calme dans son rôle.

— En sorte que si la reine a été renvoyée de l'accusation par le lit de justice, elle n'en sera pas moins accusée et condamnée tout bas par le plus chétif de ses sujets.

Hector poussa un soupir :

— Les paroles que vous venez de prononcer, mylord, murmura-t-il avec accablement, sont mon arrêt de mort.

— A moins que vous ne préfériez accuser la reine? ricana lord Bothwell.

Hector lui jeta un regard d'indignation.

— Je n'ai plus rien à ajouter, dit-il avec dédain; je me retire, mylord.

Bothwell fit un geste d'assentiment, ouvrit la porte et cria :

— Gardes, assurez-vous de la personne du condamné!

Henry s'avança :

— Votre Grâce peut reposer tranquille, dit-il en s'inclinant. Le condamné attendra-t-il ici l'heure de son supplice?

Bothwell parut réfléchir.

— Soit, fit-il; qu'il s'entretienne avec son confesseur.

Don Paëz, agenouillé et tournant, par précaution, le dos à Bothwell, semblait prier avec recueillement.

Bothwell rentra dans son appartement, appela son valet de chambre et se fit déshabiller.

— Tu m'éveilleras à deux heures et demie, dit-il assez haut pour que les gardes et le condamne l'entendissent; j'assisterai, de ma fenêtre, à l'exécution.

Henry se traina sans bruit jusqu'à la porte, colla son œil à la serrure, et vit le valet placer un gobelet d'or ciselé sur un guéridon. Ce gobelet contenait le marasquin favori.

Il n'attendit point que Bothwell l'eût vidé, et revenant vers ses compagnons, il leur dit :

— Le traitre va s'endormir et ne s'éveillera plus que dans l'éternité!

En ce moment, dix heures sonnaient.

XVI

Quatre heures d'anxiété terrible s'écoulèrent pour Henry, Hector et ses frères. Aucun bruit ne se faisait dans la chambre de Bothwell; on entendait seulement une respiration bruyante qui les fit tressaillir d'aise, apres une heure d'attente et de profond silence. A cette respiration, succeda bientôt un flot de brusques paroles, separées par de longs intervalles et annonçant un rêve pénible. Le nom de la reine s'y trouvait mêlé parlois; mais il fut impossible aux quatre cavaliers de suivre et de comprendre ces péripéties du cauchemar.

Au moment où deux heures sonnaient, Hector dit à Henry :

— As-tu le voile noir?

— Non, dit Henry; c'est l'affaire du bourreau : il va nous l'apporter.

— Mais il reconnaîtra Bothwell?

— Peu importe!

— Il est donc notre complice?

— Il le sera.

Presque aussitôt, la porte qui donnait sur la plate-forme s'ouvrit, et le bourreau entra.

Il était sombre et triste, comme il convient à ces hommes marqués au front du doigt de la fatalité et qui doivent, instruments passifs de la loi, étouffer dans leur poitrine toute pulsation humaine, dans leur cœur tout mouvement de pitie.

— Je viens vous chercher, dit-il à Hector avec une sorte do respect douloureux.

— Asseyez-vous une minute, lui dit Henry.

Le bourreau s'assit et le regarda etonne.

— Monsieur d'Edimbourg, poursuivit le jeune garde, regardez bien le condamné en face.

Le bourreau regarda Hector.

— Croyez-vous que ce jeune homme, au front si calme, à l'œil si fier, soit capable de commettre un forfait aussi détestable que celui dont on l'accuse et pour l'expiation duquel il va mourir.

— Il est condamné, dit le bourreau tristement; s'il est innocent, que son sang retombe sur la tête de ses juges!

— Son sang ne coulera point, monsieur d'Edimbourg, dit froidement Henry.

Le bourreau tressaillit.

— Lui aurait-on fait grâce? demanda-t-il vivement.

— Non, mais un autre mourra à sa place.

— Un autre! exclama le bourreau.

— Dites-nous donc, monsieur d'Edimbourg, quelle est votre arme ordinaire?

— La hache, murmura sourdement l'homme rouge.

— Et où est votre hache?

— Sur le billot, dans la cour.

— Vous ne l'avez point apportée?

— A quoi bon?

— Et vous avez eu tort, grand tort, je vous jure; car si vous n'avez pas votre hache ici, nous avons nos pistolets, nous.

— Et, poursuivit Henry en tirant vivement les siens de sa ceinture et les portant tout armés au visage du bourreau, qui recula stupéfait, nous venons de décider que, puisque dans une heure, vous feriez tomber la tête d'un innocent, autant valait dès à présent faire sauter la vôtre.

Le bourreau recula encore, pâle et défait.

— Or, monsieur d'Edimbourg, il y a un prêtre ici, mettez-vous à genoux et priez Dieu; — vous allez mourir.

Le bourreau se laissa tomber à genoux.

— Je ne suis coupable d'aucun crime, murmura-t-il suppliant; grâce! messeigneurs...

— Vous êtes innocent de tout crime, dites-vous?

— Par le Christ, je le jure, messeigneurs!...

— Ce jeune homme aussi est innocent, et vous demandez sa tête cependant?

— C'est la loi qui la demande.

— Eh bien! si, au lieu de sa tête innocente, nous vous donnions la tête du vrai coupable?

Le bourreau frissonna :

— Que voulez-vous dire? fit-il.

— Attendez et écoutez : le condamné va au supplice la tête couverte d'un voile noir, n'est-ce pas? Vous coupez cette tête avec le voile?

— Sans doute... balbutia le bourreau.

— Et vous ne la pouvez examiner que détachée du tronc?

— Eh bien! donnez votre voile, monsieur d'Edimbourg, nous allons remettre en vos mains un homme qui en sera couvert...

A cette proposition inattendue, le bourreau tressaillit et demanda vivement :

— Quel est cet homme?

— Vous le saurez quand sa tête sera coupée!

— Mais je ne le puis... je ne veux pas...

— Vous avez le droit de refuser, nous avons, nous, celui de vous tuer.

Et Henry ajusta le bourreau :

— Grâce! cria celui-ci fremissant.

— Le voile! le voile! demanda impérieusement Henry, je vous donne trois secondes pour vous decider.

— Mon Dieu! murmura le bourreau en tendant le voile funèbre, faites que le sang de l'inconnu que je vais verser soit un sang coupable, et qu'il ne rejaillisse point sur ma tête.

— Cet homme est coupable, murmura don Paëz!

Pour le bourreau, don Paëz était un prêtre... un prêtre ne ment point, le bourreau eut foi.

— Ote ton pourpoint, Hector, dit ensuite Henry. Don Paëz, poursuivit-il, prenez ce pourpoint et ce voile, et allez en couvrir l'homme que nous avons condamné. Nous, nous demeurons ici pour tenir en respect monsieur d'Edimbourg.

Le bourreau tremblait.

Don Paëz prit le pourpoint et le voile, ouvrit sans bruit la porte, la referma sur lui et se dirigea vers le lit de Bothwell à travers les ténèbres, mais guidé par la respiration bruyante du dormeur.

Celui-ci continuait son rêve et murmurait d'une voix entrecoupée et assourdie par l'etrange ivresse du hatchis :

— Je suis le roi... le roi d'Ecosse, parbleu! et j'ai des milliards dans mes caves.

— Mort-Dieu! grommela don Paëz, voici un futur roi d'Ecosse bien riche et qui bâtit des châteaux en Espagne, comme s'il était le roi de ce doux pays.

Et il secoua le dormeur.

— Que me veut-on? fit celui-ci.

— Sire! dit don Paëz.

— Ah! ah! je suis bien le roi, n'est-ce pas?

— Certainement, sire.

— Et quel motif vous amène près de moi?

— Je viens vous prendre pour vous conduire à l'église où l'on doit sacrer Votre Majesté.

— Très-bien, je me lève; habillez-moi.

Don Paëz procéda aussitôt à la toilette du docile monarque, qui se laissa faire, incapable qu'il était d'aider son valet de chambre improvisé, ayant ses yeux toujours fermés, du reste, et poursuivant son rêve doré.

Quand il fut habillé, don Paëz l'assit sur le lit et déplia le voile.

En ce moment, un rayon de lune se degagea des nuages plombés qui couvraient le ciel, passa au travers des vitraux de la salle et vint éclairer le visage du dormeur.

L'expression en était lourde, sans dignité, sans aucune empreinte de passion autre que la cupidité.

— Cordieu! murmura don Paëz, cette physionomie est plutôt celle d'un imbécile que d'un scélérat de génie. Comme l'ivresse change un homme! Voilà une tête qui ne ressemble plus du tout à celle que j'ai aperçue la nuit dernière, à la lueur instantanée d'un coup de pistolet. Et cependant, c'est la même!

XVII

Après cette réflexion, si peu flatteuse pour un homme qui se prétendait le roi d'Ecosse, don Paëz lui mit sans façon le voile noir.

— Qu'est-ce que cela? fit le futur monarque, et pourquoi me couvre-t-on la tête?

Don Paëz le regarda. Il avait toujours les yeux fermés.

— C'est votre coiffure, sire, dit-il.

— Quelle coiffure?

— Celle que vous devez porter à votre sacre.

— Singulière coiffure, murmura le nouveau roi d'Ecosse, passant ses mains tremblotantes sur sa tête et murmurant : on dirait un voile...

— C'est un voile, en effet.

— Et pourquoi ce voile?

— C'est l'usage, sire.

— Soit, begaya l'étrange roi...

Et, se renversant sur son oreiller, il se reprit à ronfler :

— Bonsoir, fit-il, je rêve. .

— Vous ne rêvez pas, sire... Vous êtes parfaitement éveillé.

— Quoi! vraiment, c'est l'heure de mon sacre?

— Votre Majesté l'a dit.

— Je suis donc bien réellement le roi... l'époux de la reine?

— Pouvez-vous en douter, sire?...

— Hum!... fit le faux roi, c'est flatteur... elle est belle la reine...

— Très-belle, sire.

Le faux roi fit un soubresaut :

— Ah! dit-il, vous trouvez? — Ah! tu trouves que la reine est belle, misérable!

— Mon Dieu! fit don Paëz d'une voix tremblante, aurais-je offensé Votre Majesté?

Le roi parut réfléchir, les yeux toujours fermés.

— Au fait, murmura-t-il, puisque tu la trouves belle, c'est qu'elle l'est.

— J'allais le dire pour ma défense à Votre Majesté.

— C'est profond cela, fit le roi avec gravité.

Don Paëz étouffa à grand'peine un éclat de rire :

— Que ce scélérat-là est bête dans l'ivresse! pensa-t-il.

— C'est que, vois-tu, reprit le roi après un silence entrecoupé de bâillements, trouver la reine belle est presque un crime... Et le dire au roi...

— N'en est pas un, sire.

— Ah! et pourquoi?

— Parce que c'est lui avouer qu'on est son sujet le plus respectueux et le plus dévoué, en osant lui dire la vérité.

— Tu as de l'esprit, dit le roi en essayant en vain d'ouvrir les yeux sous son voile.

— Je vole Votre Majesté.

— Et je désire faire ta fortune.

— Elle est faite, puisque Votre Majesté daigne y penser.

— Quelles sont tes fonctions?

— Je suis votre valet de chambre, sire.

— Eh bien! je te fais premier ministre.

Don Paëz haussa imperceptiblement les épaules :

— Quel singulier pays que l'Ecosse, où des niais de ce genre jouent des rôles importants! murmura-t-il. Allons, sire, reprit-il tout haut, on vous attend. Venez, voici mon bras.

— Tu me disais donc, reprit le loquace monarque, que la reine était belle?

— Encore! pensa don Paëz impatienté.

— C'est très-bien de le penser, mais il ne faut pas le dire trop haut... car enfin, vois-tu, il faut que la reine soit respectée...

— Sans doute. Venez donc, sire.

La faux roi prit le bras de don Paëz et essaya de faire un pas, tout en continuant de parler.

— ... Car si elle ne l'était pas, on pourrait murmurer dans notre bon pays d'Ecosse... et puis, notre noblesse est fière, et elle la déposerait en vertu d'un lit de justice... Or, comprends bien, cela me serait parfaitement égal qu'on déposât la reine, si l'on ne devait pas me déposer... je ne l'aime pas, moi, et ne tiens qu'aux milliards qui sont dans mes caves de Glascow et d'Edimbourg; — mais comme la déposition de la reine entraînerait la mienne... tu comprends.....

— Oui, oui, je comprends, sire... mais venez... on vous attend...

Le faux roi chancelait sur ses jambes...

— Je suis ému, murmura-t-il; l'heure est si solennelle...

Don Paëz le prit dans ses bras et le porta pour ainsi dire.

— Ce voile m'étouffe...

— Attendez, sire, je vais l'arranger.

Et don Paëz, au lieu de le dégager, noua solidement les coins du voile autour du cou du faux roi, afin qu'aucun mouvement ne le pût déranger et mettre à découvert le visage.

Puis il continua à l'emporter.

La brusque transition des ténèbres à la lumière fit éprouver une sensation douloureuse au faux monarque, qui, la tête couverte des plis épais du voile, s'écria :

— Sommes-nous donc déjà à l'église?

— Pas encore, répondit don Paëz.

Hector et ses compagnons interrogèrent don Paëz du regard.

— Il rêve qu'il est roi d'Ecosse, fit l'Espagnol, et je le conduis à la cathédrale où on le doit sacrer.

Ils échangèrent tous quatre un sourire. Quant au bourreau, il frissonna et se signa.

— Et où sommes-nous donc? demanda le faux roi.

— Dans la salle d'honneur du château.

— C'est étrange... murmura Henry, sa voix n'est plus la même dans l'ivresse...

— J'avais déjà fait la même remarque, ajouta Gaëtano. C'est bien lui, cependant...

— Pardieu!

— Allons donc à l'église! poursuivit le roi.

Henry tressaillit :

— Ce n'est pas du tout la même voix, murmura-t-il en fronçant le sourcil.

Et le soupçon grandissant dans son esprit, il s'avança et prit un coin du voile pour le soulever.

Mais soudain il vit briller une bague qu'il se souvint d'avoir vue au doigt de Bothwell dans la soirée même, et, haussant les épaules, il lâcha le voile sans daigner regarder dessous.

— Sire, dit don Paëz d'une voix railleuse, vous voici au milieu des officiers de votre maison.

— Ah! très-bien!...

— Rien ne vous retient plus, et votre bon peuple d'Ecosse se presse sous les nefs de l'église pour s'enivrer de la vue de son souverain.

— Allons donc, messieurs! Il ne faut pas que mon peuple attende!

Et comme il chancelait toujours, Gaëtano se joignit à don Paëz et le soutint.

Alors Henry dit à Hector :

— Entre dans cette pièce, déshabille-toi et mets-toi au lit, l'heure approche. Quand on viendra t'éveiller, tu auras le dos tourné et tu ordonneras qu'on te laisse seul. Alors tu revêtiras ses habits à lui, puisqu'il vient de revêtir les tiens, et tu t'approcheras de la fenêtre, le chapeau sur les yeux, un pan de ton manteau sur le visage.

Hector ne répondit pas, il entra dans la chambre de Bothwell, se coucha dans le lit encore tiède et attendit.

Dix minutes après le valet de chambre entra :

— Que me veut-on? fit-il, déguisant sa voix et la tête enfouie sous la courtine.

— Votre Grâce a ordonné qu'on l'éveillât pour l'exécution.

— Quelle heure est-il?

— Près de trois heures.

— C'est bien. Qu'on me laisse!

Le valet sortit, Hector revêtit les habits de Bothwell, et s'approcha de la croisée qu'il ouvrit.

Les premières lueurs de l'aube glissaient, indécises, sur la crête des montagnes voisines; et, au travers des ténèbres qui enveloppaient encore les plaines et les bas-fonds, Hector put apercevoir son échafaud dressé au milieu de la cour, et autour de son échafaud un cordon de gardes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant ce temps, le faux roi descendait en chancelant, — appuyé sur les bras de Gaëtano et de don Paëz, qui portait son costume de prêtre, — les marches du grand escalier qui, des appartements supérieurs, conduisait au lieu du supplice.

Henry et le bourreau fermaient la marche.

— Ah! murmura enfin celui-ci, dont une sueur glacée inondait le front, je commence à deviner quel est cet homme!

— Que vous importe?

Le bourreau hésita une minute :

— Non, jamais! dit-il enfin, jamais je ne me rendrai complice d'un pareil forfait!

Pour toute réponse, Henry lui appuya le canon de son pistolet sur la tempe.

A ce froid contact, le bourreau eut peur et dit sourdement :

— J'obéirai!

— Fais bien attention à ceci, mon maître, dit alors Henry; c'est que, foi de gentilhomme, si tu nous trahis, si tu dis un mot, si tu fais un geste, je te tue!

Le bourreau tremblait de tous ses membres :

— La hache me tombera des mains, murmura-t-il.

— Tu tomberas sur elle, maître. Marche!

— Ah çà, fit le faux roi, pourquoi diable ce voile?

— Je l'ai dit à Votre Majesté, c'est l'usage.

— Je ne savais pas. De quelle couleur est-il?

— Blanc, sire.

— Les rois vont donc se faire sacrer sous le voile, comme les vierges montant à l'autel nuptial?

— Oui, sire; comme elles, les rois doivent être purs de toute souillure.

— Je comprends. Y aura-t-il beaucoup de monde à mon sacre?

— Oui, sire.

— A-t-on convié ma noblesse?

— Sans doute.

— Et le clergé?

— Le clergé aussi.

— Et... qui me sacrera?

— Monsieur d'Edimbourg, sire.

Don Paëz prononça cette atroce parole avec tant de sang-froid, que Henry, Gaëtano et le bourreau en frissonnèrent.

C'était une comédie solennellement terrible que celle de conduire à l'échafaud un homme qui croyait être roi, qui croyait aller au sacre, et que l'on entretenait dans cette erreur fatale par un respect si tragiquement ironique.

— Ah! reprit le faux roi, c'est monsieur d'Edimbourg qui va me sacrer?

— Oui, répondit don Paëz.

Et don Paëz ne mentait point. Seulement, au lieu de parler de l'archevêque d'Edimbourg, ce que le patient comprenait, don Paëz parlait du bourreau. C'était le plus terrible jeu de mots qui se fût jamais fait jusque-là!

Le faux roi marchait avec une difficulté extrême.

Quand il fut arrivé dans la cour, l'air frais du matin lui fouettant le visage, il demanda :

— Où sommes-nous ?

— Sur la grande place de la cathédrale, sire...

— C'est drôle, murmura-t-il, je n'entends point le populaire crier : *Noël!*

— Le respect cloue sa langue.

— A-t-on fait *largesse?*

— Non, sire, on a dit au peuple que le roi était pauvre.

— On a bien fait. Le roi n'est pas pauvre, mais il est avare. Je ne veux pas ébrécher mes milliards...

Le faux roi traversa une double rangée de soldats aux gardes.

Quelques-uns entendirent ses incohérentes paroles et s'en étonnèrent...

A ceux-là, Henry répondit :

— Il a le délire, et il se figure qu'il est le roi d'Ecosse.

Les gardes haussèrent les épaules :

— Pauvre garçon! murmurèrent-ils.

Le funèbre cortége arriva ainsi au bas de l'échafaud.

— Voici dix marches à monter, sire, dit don Paëz.

— Pourquoi ces dix marches?

— Ce sont celles de votre trône.

— Bien, je les gravirai.

Et il les gravit, en effet, soulevé par les robustes bras du bourreau et de don Paëz, qui remplissait les fonctions d'aumônier.

Henry demeura au bas de l'échafaud avec Gaëtano, il leva alors les yeux dans la direction de la croisée de la chambre de Bothwell; les gardes suivirent ce regard et comme lui aperçurent un homme vêtu de noir, le feutre sur les yeux, enveloppé dans son manteau et considérant, impassible, les apprêts du supplice.

Tous frissonnèrent à cette vue, et plusieurs se souvinrent que la rumeur publique avait accusé cet homme du crime qu'un autre allait expier.

Il y eut même comme un murmure dans les rangs des gardes.

Ce murmure fit tressaillir Henry qui cria au bourreau :

— Dépêchez-vous donc, monsieur d'Edimbourg !...

Pendant ce temps le faux roi était parvenu sur la plate-forme étroite de l'échafaud, et il avait été entouré par les trois aides de l'exécuteur.

Mais celui-ci les avait renvoyés en leur disant : — Je n'ai pas besoin de vous, et il était demeuré seul sur l'estrade fatale, avec le patient et don Paëz.

— Sire, dit alors ce dernier, il faut vous mettre à genoux.

— A genoux ! Pourquoi?

— Pour prier Dieu devant votre peuple, sire.

— C'est juste; il faut qu'un roi donne l'exemple de l'humilité.

Et le faux roi s'agenouilla.

Don Paëz se tourna vers le bourreau.

— Vous savez, monsieur d'Edimbourg, lui dit-il tout bas, qu'il y la une vieille loi écossaise qui punit de mort le bourreau maladroit qui manque son patient.

Le bourreau étreignit la poignée de sa hache dans ses mains nerveuses.

— Je le sais, dit-il sourdement.

— Et si cela vous arrivait, poursuivit froidement don Paëz, la loi serait exécutée sur-le-champ. J'ai une dague sous ma robe et je vous l'enfoncerais jusqu'à la garde dans la poitrine.

— Mon Dieu ! murmura le bourreau, pardonnez-moi !...

— Sire, continua don Paëz, le jour de leur sacre, les rois baisent la poussière, et c'est pendant qu'ils sont prosternés que le prélat qui officie laisse tomber sur eux l'huile sainte.

— Eh bien! dit le faux roi, dites à monsieur d'Edimbourg de se tenir prêt.

Et de lui-même il se baissa, et appuya, sans le savoir, sa tête sur le billot.

Don Paëz fit un signe, le bourreau leva le bras, la hache étincela aux premiers rayons de l'aube, puis retomba sourdement et sépara la tête du tronc d'un seul coup, tranchant avec elle le voile noir des régicides.

— Voilà, murmura don Paëz, un homme qui est mort en rêvant, et qui s'en va dans l'autre monde enchanté de son sacre et riche à milliards. C'est le cas, ou jamais, de dire que *le bien vient en dormant.*

Le bourreau saisit aussitôt la tête sanglante, encore enveloppée du voile et, sans oser la regarder, il la jeta dans le cercueil placé derrière lui avec le corps qu'il plaça par-dessus.

Et puis, comme s'il eût craint encore d'apercevoir cette tête, il ôta son manteau rouge et l'étendit dessus.

La foule des gardes s'écoula en silence.

Seuls, Henry et Gaëtano demeurèrent au pied de l'échafaud, avec don Paëz qui venait d'en descendre.

Quant au bourreau, il demeurait appuyé sur sa hache, inerte, stupide, moulant la statue du Désespoir, réduit à l'idiotisme.

Alors le prêtre et les deux gentilshommes levèrent de nouveau les yeux vers la croisée.

Hector y était toujours appuyé, immobile et froid comme un dieu de marbre, et attachant un sombre regard sur cet édifice rouge, à travers les fentes duquel le sang tombait tiède et goutte à goutte sur le sable, avec un monotone et lugubre bruit.

Tout à coup, Henry se frappa le front.

— Nous sommes des niais ! dit-il, il faut partir !

— Nos chevaux sont sellés ! répondit Gaëtano.

— Oui, fit don Paëz; et quand nous serons partis, monsieur d'Edimbourg nous vendra.

Le bourreau l'entendit :

— Jamais! murmura-t-il. Ce serait vendre ma propre tête.

— Il y a un moyen bien simple de mettre les nôtres à l'abri, dit l'astucieux Gaëtano.

— Lequel ?

— Il faut emporter celle du supplicié: tous les corps se ressemblent; celui de lord Bothwell n'était pas fait autrement que celui d'Hector.

— Ceci est fort ingénieux, répliqua Henry, mais il serait convenable alors de lui ôter sa bague.

— Qu'à cela ne tienne! fit don Paëz.

Et il remonta sur l'échafaud, découvrit le cercueil et y prit la tête, qu'il enveloppa des lambeaux du voile et roula sous son manteau.

Puis il souleva le corps à demi, prit la main droite dans sa main et en retira la bague.

— Adieu, monsieur d'Edimbourg, dit-il ironiquement au bourreau; quand vous serez vieux, vous écrirez vos mémoires, et vous raconterez comment trois gentilshommes, n'ayant que la cape et l'épée, arrivés de la veille, étrangers au pays et n'y ayant aucune intelligence, eurent l'audace de substituer sur l'échafaud, à un condamné obscur, un homme qui se nommait lord Bothwell, duc d'Orcney, et était régent d'Ecosse.

Le bourreau se tut et demeura appuyé sur sa hache.

— N'ayez nul regret, monsieur d'Edimbourg, poursuivit don Paëz; le noble lord était le vrai meurtrier du roi. Quand nous serons moins pressés qu'aujourd'hui, nous vous raconterons cette histoire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les trois gentilshommes rentrèrent dans le château par une porte dérobée, gagnèrent les appartements de Bothwell, trouvèrent Hector toujours appuyé à l'entablement de la croisée, et l'entraînèrent.

Hector avait la même taille que Bothwell, il était revêtu de ses habits; il se couvrait le visage de son manteau. On le prit partout pour le duc, et il traversa le château sans encombre, suivi de ses deux frères et d'Henry; l'un, sous son vêtement ecclésiastique, les deux autres portant toujours le costume des gardes.

Ils montèrent à cheval et partirent au galop.

Don Paëz avait toujours sous son manteau la tête sanglante.

— Ah çà, dit-il, qu'allons-nous faire de ceci?

— Nous le jetterons en pleine mer, répondit Henry.

— Où allons-nous ? demanda Hector.

— Je ne sais, fit Gaëtano; mais hors d'Ecosse toujours.

Hector tressaillit.

— Loin d'elle ! fit-il sourdement.

— Frère, murmura don Paëz, viens en Espagne; nous te ferons, le roi mon maître et moi, assez puissant seigneur pour parler de ton amour la tête haute; — tu seras ambassadeur, et alors...

— Ce serait trop de bonheur !... fit Hector.

Et l'émotion l'empêcha d'achever sa pensée.

En ce moment, au coude du chemin, un cavalier apparut et poussa un cri.

— Frères ! frères! dit-il.

— Gontran ! s'écrièrent les trois cavaliers. C'était Gontran, en effet; — Gontran qui arrivait bride abattue, mourant.

Mais ce n'était plus ce jeune homme insouciant, à la lèvre rosée, à l'œil mutin, au franc sourire; — c'était un homme pâle, triste, aux yeux caves, à la lèvre amincie et pendante, au geste saccadé.

— Frères ! leur cria-t-il, le malheur est tombé sur Penn-Oll... l'enfant est perdu !

Les trois frères arrêtèrent brusquement leurs chevaux, et poussèrent un rugissement de colère.

— L'enfant est perdu !... exclamèrent-ils.

Gontran baissa la tête et ne répondit pas.

Don Paëz fut le premier qui sauta au bas de son cheval, courut à Gontran, lui secoua vivement le bras et lui dit avec fureur :

— Mais parle donc, malheureux ! parle!

— Il y a quinze jours que je ne dors ni ne vis, répondit Gontran, quinze jours que je cours par monts et par vaux et demandant partout mon enfant... Frères, ne m'accablez pas de votre courroux, car je souffre mille tortures, et vingt fois par jour je suis tenté de me passer ma rapière à travers le corps.

— Mais parle donc ! hurla don Paëz, parle ! où et comment l'as-tu perdu ?

— A Paris, dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

— Oh ! fit Gaëtano, ils l'ont massacré !

— Non, s'écria Gontran avec force, non !

— Qu'est-il donc devenu, alors ?

— On me l'a volé.

— Volé!

— Ecoutez, frères, écoutez-moi... quand vous m'aurez entendu, peut-être ne me condamnerez-vous pas!

— Par la mordieu! exclama don Paëz, aussi vrai que le soleil nous éclaire à cette heure, si tu ne retrouves pas l'enfant, quoique tu sois mon frère de sang et de cœur, je te tuerai!

— Frappe, lui dit froidement Gontran.

Et il lui présenta sa poitrine.

— Fou! murmura don Paëz.

Ils descendirent tous de cheval, ils s'allèrent asseoir à la lisière d'un bois et jetèrent la tête du faux roi dans un fossé.

## XVIII

Alors Gontran leur raconta d'une voix brève, saccadée, entrecoupée de sanglots, les détails de cette terrible nuit de la Saint-Barthélemy, nuit pendant laquelle, nos lecteurs s'en souviennent, l'enfant avait été enlevé par le roi de Navarre.

Ils l'écoutèrent avec recueillement, sombres, pensifs, la main sur leur épée, — et quand il eut fini, don Paëz s'écria :

— Nous sommes quatre, tous quatre jeunes et forts, vaillants et sagaces; nous avons pour nous l'audace qui tente, la foi qui guide, le droit qui triomphe; nous allons parcourir l'Europe en tous sens, fouiller ciel, terre et mers dans leurs moindres replis, et si nous ne retrouvons point l'enfant notre maître, c'est que Dieu refusera son appui à notre cause, — et Dieu assiste toujours ceux qui croient en lui et ne réclament que leur droit!

Henry s'était tenu à l'écart, il s'avança vers le milieu du groupe :

— Vous êtes quatre, avez-vous dit, don Paëz?

— Oui.

— Vous vous êtes trompé, messire, nous sommes cinq! dit Henry.

Et il tira son épée comme eux, puis ajouta :

— J'ignore quel est votre nom réel, j'ignore quel est cet enfant que vous appelez votre maître; mais nous sommes frères depuis dix jours, car nous combattons côte à côte; frères depuis notre naissance, car l'un de vous a passé sa jeunesse sous le toit de mon père; nous avons partagé le même lit, bu au même verre, rompu le même morceau de pain. Vous étiez quatre frères, soyons cinq, n'ayant qu'une vie, qu'une pensée, qu'un but... retrouver cet enfant!

— Henry, dit don Paëz d'une voix grave et solennelle, je suis l'aîné de tous, j'ai la parole le premier; c'est mon droit. Au nom de mes cadets, je te reconnais pour notre frère, j'accepte ton épée et ta vie, notre épée et notre vie sont à toi.

— Partons donc, fit Gaëtano; cette terre d'Ecosse me pèse sous les pieds comme si elle était renversée.

— Oui, répondit don Paëz, partons; mais avant, jurons-nous aide et secours mutuel. Hector était en péril et nous sommes accourus; dans huit jours, demain peut-être, l'un de nous sera aux prises avec une passion violente, amour ou ambition, et il aura à lutter.

— Eh bien! dit Gaëtano, nous ferons pour lui ce que nous avons fait pour Hector.

— Vous le jurez?...

— Tous! s'écrièrent-ils.

— Frères, murmura Hector, mon vœu le plus cher est que vous n'éprouviez jamais les tortures qui m'ont brisé.

— Il est une passion qui guérit l'amour, répondit don Paëz.

— Laquelle, frère?

— L'ambition.

— Est-elle moins amère?

Don Paëz tressaillit.

— Frère, murmura-t-il, tu viens de prononcer un mot terrible : l'amour vaut mieux, sans doute!

— Bah! dit Gaëtano, il n'y a qu'une passion réelle en ce monde.

— Quelle est-elle?

— Un vieux flacon vidé auprès d'une beauté qu'on n'aime pas. Quand on n'aime aucune femme, on les aime toutes.

— Gaëtano, murmura don Paëz, toi seul seras heureux!

— Parbleu! répondit l'Italien, une seule chose suffit pour cela : — la foi! J'ai la foi grande quand mon escarcelle est pleine; moindre quand elle est maigre; sans limites quand elle est vide. Je suis lazzarone, frères; grand seigneur aux heures d'opulence, poëte et philosophe quand viennent les mauvais jours. Seule, la médiocrité m'étouffe, car si je n'ai plus d'or pour être galant gentilhomme, j'en ai trop encore pour improviser des vers et méditer sur le néant des vanités humaines. — En route, messeigneurs; ce ciel brumeux, ces montagnes, ces paysans à mine farouche, ne valent pas le ciel de Naples la belle, son golfe bleu, ses lauriers-roses, et son Vésuve, dont le front flamboie éternellement.

Hector se tourna vers ces montagnes et ce ciel insultés par Gaëtano, et leur dit avec émotion :

— Vous avez abrité ma jeunesse, vous avez été hospitaliers pour moi, je vous remercie et vous regretterai toujours.

Puis Henry vint et murmura :

— Tu n'es point, ô terre d'Ecosse! un pays doré du soleil. La neige couvre tes montagnes, tes vallées sont sauvages et pauvres, mais tes fils sont loyaux et braves, généreux et hospitaliers. Sur ton sol est née ma famille, mon père y repose du dernier sommeil, et je te quitte en pleurant. Adieu, patrie, je te reverrai!

— Terre d'Ecosse! cria à son tour don Paëz, moi aussi je te veux faire mes adieux, et te laisser un souvenir.

Et sans ajouter un mot, il abattit du revers de son épée une branche de chêne, l'affila des deux bouts comme un épieu, et la planta en terre.

Puis il alla ramasser la tête, la débarrassa de son voile noir, et la ficha dessus comme un sanglant trophée.

Alors il se découvrit et murmura avec un ironique sourire :

— Roi imaginaire, je te salue!

Mais trois cris lui répondirent, trois cris indicibles de stupeur, de rage, d'étonnement...

— Quelle est cette tête? hurla Hector.

— Pardieu! répondit don Paëz, celle de Bothwell.

— C'est faux! s'écria Gaëtano.

— Faux! s'écria Henry hors de lui.

— Bothwell était blond... cette tête est brune, hâlée, reprit Hector en courant vers elle, et l'examinant avec une avide attention.

Henry s'approcha comme lui et jeta un nouveau cri :

— Le secrétaire! murmura-t-il.

Il y eut parmi ces cinq hommes une minute de terrible silence, pendant laquelle ils se regardèrent presque avec terreur.

Cet homme qu'ils avaient conduit au supplice, cet homme dont la tête sanglante était là, devant leurs yeux, ce n'était pas Bothwell!

Enfin, Henry s'écria :

— Je l'avais bien dit : ce n'était plus la même voix!

— Moi aussi, fit Gaëtano.

— Mais tu ne l'as donc pas vu, frère?

— Jamais. Je lui tournais le dos cette nuit quand il est entré.

— Malédiction! hurla Hector, la reine est perdue!

— Non! fit don Paëz avec force, car nous sommes cinq, cinq épées vaillantes qui pourraient conquérir un royaume, et nous la sauverons!

— Mais où donc est Bothwell?

— Bothwell? dit Henry, il n'était pas à Dunbar cette nuit.

— Et son secrétaire était dans son lit, ajouta don Paëz. A cheval, frères, à cheval!

## XIX

Il est nécessaire de revenir sur nos pas pour expliquer cette étrange méprise dont Hector et ses frères venaient d'être victimes, et de nous reporter au moment où Bothwell, après avoir remis le condamné aux mains d'Henry et de Gaëtano, rentra dans son appartement.

Quand la porte se fut refermée, on s'en souvient, le lord appela son valet de chambre et se fit ostensiblement déshabiller et mettre au lit.

Puis il ordonna qu'on l'éveillât à l'heure de l'exécution, et qu'en attendant on le laissât seul.

On avait bien placé sur son guéridon le verre de vin d'Espagne, mais le lord oublia d'y tremper ses lèvres. Il avait bien autre chose en tête, vraiment! car, à peine le valet fut-il parti, qu'il souffla sa lampe, sortit du lit sans bruit, se traîna à pas de loup jusqu'à la porte de la troisième pièce où travaillait son secrétaire et frappa doucement.

Le secrétaire ouvrit, et Bothwell entra.

Le secrétaire était un homme d'environ quarante-cinq ans, assez maigre, assez bien pris, et absolument de la même taille que Bothwell.

La tête seule différait; elle était brune de peau et de cheveux, tandis que Bothwell était blond et avait le teint rosé.

— Maître Wilkind, dit le lord en refermant la porte avec précaution, vous êtes ambitieux, n'est-ce pas?

— Certes, mylord, répondit Wilkind avec un sourire béat; il fallait l'être, et beaucoup, pour servir Votre Honneur comme je l'ai fait, en mettant moi-même le feu à cette mèche soufrée, qui a dû procurer au feu roi d'Ecosse un très-vilain quart d'heure.

— Et votre ambition n'est point satisfaite encore?

— Votre Honneur songe à moi, j'en suis sûr.

— Vous voulez faire votre fortune, n'est-ce pas?

— La plus grande possible. Par exemple, si Votre Honneur devient roi d'Ecosse, il me semble qu'il pourrait... m'octroyer... un portefeuille...

— Un portefeuille? Oh! oh! maître Wilkind.

— Oh! celui des finances... celui-là seulement.

— Raillez-vous, messire Wilkind?

— Mon Dieu! murmura ingénument Wilkind, lord Douglas, par exemple, s'il me refusait un portefeuille, me donnerait beaucoup d'or, j'en suis sûr, si je lui faisais quelques confidences...

Bothwell se mordit les lèvres.

— Silence! dit-il, tu seras ministre... Mais si c'était à recommencer, je ferais moi-même mes affaires... Ce secret n'est plus la mien.

— Il est le nôtre, monseigneur. D'ailleurs, vous avez fort bien fait de me confier le soin des poudres. On ne sait pas ce qui eût pu arriver... Une explosion trop prompte, un grain de fumée sur votre vi-

sage... Il n'y a que les pauvres diables comme moi qui réussissent dans ces sortes d'affaires...

— Assez, dit sèchement Bothwell. Passons aux choses importantes. C'est cette nuit que j'enlève la reine.

— Déjà?

— Sans doute. Mais il y a des précautions à prendre... Les gardes me détestent et ils la défendront à outrance...

— Il y aura donc un combat?

— Sans merci. C'est pour cela que j'ai demandé à la reine, pour la garde du château, les trois compagnies de ses gardes les plus turbulentes, ne lui en laissant qu'une à Glascow.

Wilkind s'inclina.

— Votre Grâce a un génie sans égal, murmura-t-il.

— La reine, poursuivit Bothwell, partira demain avant le jour, en litière, de Glascow pour Stirling. Une trentaine de gardes seulement l'escorteront. Au point du jour, le cortége atteindra la vallée de l'Aigle-Noir, où je me trouverai embusqué avec le régiment d'Ecosse-Cavalerie, que j'ai gagné à ma cause et qui m'est tout dévoué. La lutte sera terrible, mais elle sera courte; je ferai la reine prisonnière, je l'amènerai à Dunbar, je l'y tiendrai enfermée, et alors... comme l'Ecosse et l'Europe le sauront, Marie Stuart m'épousera pour mettre, aux yeux de l'Europe et de l'Ecosse, son honneur de reine à couvert.

— Admirable! s'écria Wilkind.

— Mais, ajouta Bothwell, les niaiseries, les riens sont d'ordinaire la pierre d'achoppement des grandes entreprises : ces trois compagnies de gardes écossaises que j'ai ici sont bien moins à mes ordres, tout régent d'Ecosse que je suis, que je ne suis, moi, leur prisonnier : elles me surveillent, elles m'observent... Si je pars ostensiblement pour me mettre à la tête d'Ecosse-Cavalerie, dix hommes me suivront et m'épieront de loin, donneront l'alarme et perdront tout!

— C'est juste, cela, mylord.

— C'est pour cela que j'ai pris mes précautions. Tu sais qu'il y a une loi écossaise qui enjoint à tout gouverneur, commandant de forteresse, d'assister, de sa personne, aux exécutions capitales?

— Sans doute, mylord.

— C'est précisément pour cela que j'ai donné ordre que le prétendu meurtrier du roi fût exécuté au point du jour; rien que pour cela, entre nous, car l'affaire n'était pas pressée...

— Mais, dit Wilkind, Votre Grâce ne pourra assister à l'exécution puisqu'elle part?

— Non, mais tu y assisteras, toi.

— Moi?

— Sans doute; tu vas te coucher dans mon lit, tu t'envelopperas dans les courtines et tu attendras qu'on t'éveille. Tu ordonneras alors, en déguisant ta voix le plus possible, qu'on te laisse, tu revêtiras mes habits, tu te couvriras de mon manteau de duc et pair d'Ecosse, et mon chapeau rabattu sur tes yeux, tu assisteras de la fenêtre à la mort de cet imbécile.

— J'obéirai à Votre Honneur.

— Moi, dit Bothwell, je vais m'esquiver par un escalier secret; — à deux lieues d'ici, je trouverai une escorte d'Ecosse-Cavalerie.

— Si votre Grâce est roi, je serai ministre?

— Foi de lord?

— Ministre des finances?

— Oh! oh! fit le duc, nous sommes donc bien avide?

Wilkind se troubla.

— Non, dit-il, mais j'ai l'esprit mathématique.

— Eh bien! nous verrons... murmura Bothwell en riant. Donne-moi tes habits et ton manteau.

Tandis que le lord endossait les chausses et le pourpoint de son secrétaire, maître Wilkind, déshabillé à son tour, se glissait dans le lit.

— Monseigneur! dit-il à voix basse.

— Que veux-tu?

— Votre Grâce a l'habitude de prendre un verre de vin d'Espagne en se couchant, n'est-ce pas?

— Oui... Eh bien?

— Eh bien! je réfléchis que puisque je joue, à cette heure, le rôle de votre Grâce, le verre de vin en question ne peut m'être nuisible.

— Il est plein sur mon guéridon... prends-le.

Wilkind, à l'aide du faible rayon de lumière qui passait au travers de la porte entrebâillée, aperçut le gobelet d'or, le saisit à deux mains et le vida d'un trait. Puis il s'endormit en murmurant :

— Je serai ministre des finances et je ferai ma fortune!

Mais, le hatchis aidant, le rêve de Wilkind prit bientôt des proportions moins mesquines : de ministre des finances qu'il était d'abord, il se fit bientôt roi d'Ecosse, puis il peupla les caves de ses châteaux royaux d'innombrables trésors, et il en arriva enfin à prendre des bains de pistoles et à ferrer ses chevaux avec des lingots.

Nos lecteurs savent le reste, et comment le pauvre diable acheva son rêve, grâce à la hache du bourreau d'Edimbourg.

Tandis que Wilkind s'endormait, Bothwell, revêtu de ses habits, sortait du château et trouvait un cheval tout sellé à une poterne. Il sauta dessus, le mit au galop et prit la route de Glascow.

A un quart de lieue du château, il quitta la route, se jeta dans un chemin de traverse et entra dans la forêt.

Là, il se dirigea vers la hutte de ce bûcheron qui l'avait deux fois déjà accueilli, lors de ses rencontres avec la reine.

Il y avait nombreuse compagnie dans la hutte : une douzaine de dragons d'Ecosse-Cavalerie se chauffaient à l'entour de l'âtre, tandis que leurs chevaux piaffaient, attachés aux arbres voisins.

Bothwell ne prit point le temps de mettre pied à terre.

— A cheval, messieurs! dit-il.

Les dragons se levèrent aussitôt, mirent le pied à l'étrier, et se rangèrent aux côtés du régent d'Ecosse.

Bothwell, escorté par eux, reprit sa route au galop, à travers les hautes futaies de la forêt.

Bientôt à la forêt succéda une petite plaine, puis une vallée étroite et sauvage encaissant un torrent, enfin une seconde forêt plus épaisse et plus sombre que celle de Dunbar.

Bothwell y pénétra sans hésiter, gagna un carrefour et s'y arrêta.

Alors il fit un signe à l'un de ses hommes, qui avait une trompe de chasse sur l'épaule, et le dragon sonna une fanfare. A cette fanfare répondit, dans le lointain, un hallali bruyant.

— Ecosse est là! dit Bothwell.

Et il poussa son cheval.

Au bout d'une demi-heure, en effet, le futur mari de la reine atteignait les avant-postes du camp improvisé par le régiment d'Ecosse-Cavalerie. Il était alors trois heures du matin, le jour naissait, et c'était à peu près le moment où le malheureux Wilkind recevait cet étrange sacre que vous savez des mains de monsieur d'Edimbourg.

## XX

S. M. la reine d'Ecosse était sur pied à deux heures du matin, et le château royal de Glascow, où se sont passées les premières scènes de notre récit, était en émoi dès cette heure matinale.

La reine partait pour Stirling, où elle allait voir son fils, le futur roi d'Ecosse et d'Angleterre.

Une litière était prête, une compagnie des gardes à cheval rangée, le pistolet au poing, des deux côtés de la litière.

La reine ne descendait point encore, cependant, et demeurait pensive et irrésolue, pâle et frémissante devant la glace où, à l'aide de ses camérières, elle venait de terminer sa toilette de voyage.

— Betsy, dit-elle enfin à la plus jeune de ses femmes, vous ne m'accompagnerez pas...

La jeune lady la regarda avec étonnement :

— Pourquoi cela, madame?

La reine hésita :

— Parce que je ne le veux pas! dit-elle brusquement en détournant la tête.

Puis, comme Betsy semblait, d'un œil effrayé, l'interroger sur cette sévère détermination, elle ajouta :

— Laissez-moi, je veux être seule.

La jeune femme sortit éperdue.

— Pauvre enfant! murmura Marie, pourquoi l'ai-je grondée? Je ne veux pas qu'elle me suive, mais c'est parce que je l'aime, parce qu'il y aura une lutte terrible, du sang versé...

La reine s'arrêta soudain.

— Du sang versé! s'écria-t-elle frissonnante, et c'est moi qui en serai la cause, c'est pour moi... c'est moi qui vais sacrifier mes meilleurs gentilshommes?...

Par un élan de remords, la reine rejeta vivement sur un siége le manteau de fourrure dont elle s'était déjà enveloppée.

— Non, jamais! murmura-t-elle, jamais!...

Mais, en ce moment, dans le cœur troublé de la reine une voix s'éleva, celle de son amour; — devant son œil éperdu, une ombre passa, celle de Bothwell...

Et elle étendit la main vers son manteau pour le ressaisir; puis elle hésita, le repoussa de nouveau, le saisit encore...

Une fois encore peut-être, la sueur de l'angoisse et du remords au front, elle allait le repousser, quand la porte s'ouvrit, et le capitaine des gardes entra :

— On attend Votre Majesté, dit-il avec respect.

— Je vous suis, murmura la reine chancelante.

Il lui offrit son bras, elle s'y appuya en tremblant. Pendant le trajet qu'elle eut à faire de son appartement à sa litière, son amour et sa raison se livrèrent une dernière, une suprême lutte... la raison fut vaincue, et avec elle l'humanité, cette vertu des rois. L'amour, ou plutôt l'infâme habileté de Bothwell triomphaient. La litière s'ébranla, les gardes se placèrent aux portières. Ils étaient une trentaine environ, tous armés jusqu'aux dents, la tête haute, la mine fière et vaillante, le poing sur la hanche comme il convient à ces soldats d'élite dont la noble mission est de garder les rois.

Le cortége traversa les rues silencieuses de Glascow, et sortit de la ville.

La solitude, unie au silence de la nuit, que troublait seul le pas égal et cadencé des chevaux piétinant sur la terre gelée, vinrent bouleverser de nouveau l'esprit timoré de Marie.

Ses hésitations, ses remords la reprirent plus tenaces et plus implacables; vingt fois elle fut sur le point d'ordonner le retour sous

prétexte futile d'une indisposition; vingt fois elle fut dominée par la passion. Au jour naissant, la litière royale et son escorte s'engagèrent dans la Vallée-Noire.

C'était une gorge étroite et sombre, empruntant sa qualification à deux forêts de sapins étendant leur manteau noir sur les flancs escarpés de deux hautes montagnes qui l'enserraient tout entière.

Un torrent roulait au milieu avec un lugubre et strident fracas. Ce torrent était bordé à droite et à gauche de grandes touffes d'arbousiers et de lianes grimpantes qui entrelaçaient leurs réseaux de l'une à l'autre rive.

Ces touffes gigantesques cachaient une moitié des dragons d'Écosse-Cavalerie.

— Où sommes-nous? demanda la reine, que ce site sauvage impressionnait.

— Dans la Vallée-Noire, répondit un garde.

La reine tressaillit.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, ayez pitié de moi.

Presque au même instant un coup de feu se fit entendre, le garde qui courait en éclaireur tomba, et une escouade de dragons se montra hors d'un fourré.

La reine acheva de perdre la tête...

Le capitaine des gardes accourut :

— Madame, dit il, nous sommes enveloppés.

— Par qui? fit-elle avec terreur.

— Par le régiment des dragons d'Écosse-Cavalerie.

— Que me veut-il?

— Je n'en sais rien.

— Qui le commande?

— Je l'ignore; et j'attends les ordres de Votre Majesté.

La reine poussa un cri sourd.

— J'ai la tête perdue, murmura-t-elle, rendez-vous, rendez-vous sans coup férir!

Le capitaine des gardes était un gentilhomme français, un vieux soldat trempé aux luttes héroïques, et qui avait suivi en Écosse la jeune veuve du roi de France. A cet ordre de la reine : *Rendez-vous!* il haussa les épaules et répondit :

— Vous savez, madame, que le gentilhomme qui se rend est déshonoré...

Et comme la reine ne répondait pas et, le front dans ses mains, était en proie aux angoisses du remords et de la terreur, il ajouta :

— Et vous savez aussi, madame, que vos gardes sont tous gentilshommes.

La reine frissonnait et se taisait.

— Gardes! ordonna le capitaine, formez le carré, flamberge au vent, pistolet au poing!

La manœuvre s'exécuta avec une promptitude admirable, la litière royale fut placée au centre du carré, et les soldats de la reine attendirent, calmes et forts, le choc de l'ennemi.

Alors, le capitaine dépêcha l'un d'eux, avec un mouchoir blanc au bout de son épée, en signe de trêve, et le garde courut ventre à terre jusqu'aux premières lignes des dragons, qui s'étaient lentement rangés en bataille, aux ordres d'un chef inconnu et masqué, et se déployaient dans le milieu et sur les flancs de la vallée.

— Que voulez-vous? demandèrent les dragons au parlementaire.

— Et vous-mêmes? fit le garde.

— Vous interdire le passage.

— Savez-vous qui nous escortons? reprit le garde avec colère.

— Oui, dit un officier; — la reine.

— Eh bien! reprit le garde, puisque vous le savez, retirez-vous!

— Non! dit résolûment l'officier.

Le garde pâlit.

— Comment se nomme ce régiment? fit-il avec dédain.

— Écosse-Cavalerie.

— C'est donc un régiment écossais?

— Oui.

— Alors il est au service de la reine?

— Nous ne le nions pas.

— Eh bien! quand la reine ordonne, ceux qui mangent son pain lui doivent obéir. Arrière!

Nul dragon ne bougea.

— Vous êtes donc rebelles?

— Peut-être...

Le garde n'ajouta pas un mot, il éperonna son cheval, reprit au galop la route qu'il avait suivie, rendit compte de son infructueuse mission et rentra dans le carré.

Alors, comme les dragons continuaient à demeurer immobiles à leur poste, et ne faisaient nullement mine de vouloir attaquer les premiers, — ce furent les gardes qui, malgré leur petit nombre, marchèrent à leur rencontre, laissant la litière en arrière avec cinq d'entre eux pour la garder.

Le choc fut terrible. Les deux troupes, dédaignant le pistolet, se heurtèrent l'épée à la main, comme deux murailles d'acier qui marcheraient l'une vers l'autre.

La vallée, nous l'avons dit, était étroite: les dragons, quoique bien supérieurs en nombre, ne pouvaient s'y déployer aisément, et le combat qui s'engagea alors fut semblable à une nouvelle bataille des Thermopyles. Le capitaine des gardes se fit tuer le premier; mais, avant d'expirer, il dit à celui de ses hommes qui le soutint dans ses bras :

— Cours vers la reine, fais-la rentrer au galop. Ce n'est plus une fuite, c'est une retraite.

Le garde partit. Au lieu de cinq, la reine avait désormais six défenseurs. Ils entourèrent étroitement la litière, et tandis que leurs camarades se faisaient tuer un à un sans pouvoir entamer cette ligne d'airain que les dragons avaient formée sur les deux rives du torrent, ils rétrogradèrent, lentement d'abord, puis plus vite, et prirent enfin le galop. Mais aussitôt un gros de dragons d'une vingtaine d'hommes se détacha du premier escadron, ayant à sa tête le personnage masqué qui avait constamment donné des ordres, et se mit à leur poursuite. Un moment ils luttèrent de vitesse, mais enfin les dragons arrivèrent à portée de pistolet et firent feu.

Les gardes, dont aucun ne tomba, ripostèrent.

Six hommes contre vingt!...

Et cependant, la lutte qui s'engagea en cet instant dura vingt minutes; sept hommes tombèrent parmi les dragons; un seul garde fut atteint en pleine poitrine et tomba en criant : — Vive la reine!...

Comme au premier engagement, le pistolet fut laissé pour l'épée. Cinq dragons tombèrent encore, deux gardes moururent comme eux, sans reculer d'un pas.

Restaient trois hommes contre huit.

Mais trois hommes lassés, blessés, déjà couverts de sang. La reine s'était évanouie dès le commencement du combat; elle reprit ses sens pendant une seconde et cria aux gardes :

— Rendez-vous... je le veux!...

Mais, au lieu d'obéir à la reine, les gardes écoutèrent l'ardent galop de chevaux qui arrivaient sur eux, et la voix tonnante de cinq cavaliers qui leur criaient : — Ne vous rendez pas!...

C'étaient cinq hommes vaillants et forts, dont les épées nues brillaient au soleil levant et dont les yeux flamboyaient comme des épées nues.

Le premier avait une robe de prêtre, — le second et le troisième portaient l'uniforme des gardes; les autres étaient vêtus comme de simples gentilshommes. Est-il besoin de les nommer?

— A la litière! gardez la litière!... cria don Paëz aux trois gardes chancelants, et laissez-nous la besogne.

La besogne dont il se chargea avec ses trois frères et Henry fut rude, car vingt autres dragons, passant sur le corps des débris de l'escorte royale, accouraient au secours du chef masqué.

Ce n'était plus contre huit que ces cinq hommes allaient combattre, c'était contre trente!...

Et pourtant ils ne reculèrent point,; ils fondirent bravement sur eux, ils entamèrent d'estoc et de taille ce mur d'acier qui s'épaississait de minute en minute.

— Allons! hurla le chef masqué, dépêchons cette canaille et qu'on tout cela finisse!...

— Bothwell! exclama Henry.

Il poussa son cheval vers le lord, et lui porta un terrible coup d'épée au visage.

— Traître! s'écria Bothwell en le reconnaissant.

Il évita le coup en baissant la tête, et riposta par un coup de taille qui atteignit le jeune garde à l'épaule.

Un flot de dragons les sépara un moment. Ils se cherchèrent des yeux, ils essayèrent de se rejoindre.

— A moi! à moi! s'écria Hector, qui à son tour reconnut Bothwell.

— Le condamné!... hurla Bothwell stupéfait.

Et tandis que don Paëz, Gaëtano et Gontran crevaient en dix secondes la poitrine de dix dragons, les deux ennemis se joignirent et s'attaquèrent avec une animosité telle, que les combattants qui les entouraient s'arrêtèrent comme dans ces luttes que chante Homère, où les deux armées suspendaient la bataille pour voir l'héroïque combat de leurs deux chefs.

Cinq fois l'épée de Bothwell atteignit la poitrine d'Hector, cinq fois Hector riposta et rougit la sienne du sang de Bothwell.

Enfin le lord se dressa sur ses étriers, prit son épée à deux mains et la laissa retomber de tout son poids sur la tête d'Hector.

Hector esquiva le coup, l'épée atteignit son cheval à l'épaule; et l'animal, se cabrant de douleur, renversa son cavalier sous lui.

Bothwell allait mettre pied à terre pour l'achever, quand un autre adversaire se présenta à lui. C'était Henry.

La lutte recommença, les épées étincelèrent, s'entre-choquèrent, se rougirent à plusieurs reprises, lorsqu'enfin un éclair illumina la pensée de Bothwell, il porta vivement la main gauche à ses fontes, en tira un pistolet et fit feu.

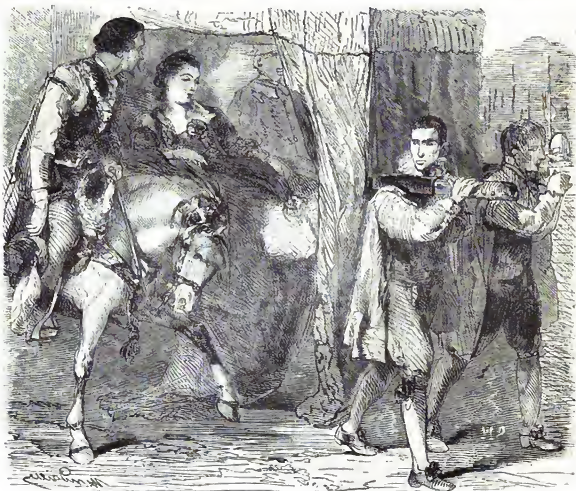
Henry poussa un cri et tomba dans les bras d'Hector qui, s'étant dégagé, revenait implacable sur Bothwell.

— Adieu, frère... murmura-t-il.

Soudain un cri, une voix de femme retentirent. C'était la reine qui s'était jetée pâle, éperdue, hors de la litière et demandait qu'on l'entendît.

Les bras levés retombèrent, les épées rentrèrent dans le fourreau.

La reine jeta un regard consterné sur le champ de bataille... tous



Don Paëz ne pouvait plonger son œil ardent dans la litière sans se heurter à l'œil profond et calme de don Fernand. (Page 42.)

les gardes étaient morts; il ne restait plus de ses défenseurs que don Paëz et ses frères, dont le troisième, Hector, était à pied.

— Monsieur, dit la reine à Bothwell toujours masqué, que voulez-vous?

— M'assurer de votre personne, madame.

— Si je me fie à votre loyauté, laisserez-vous libres ces gentilshommes qui sont venus à mon secours?

— Oui, dit Bothwell avec joie, et oubliant un moment Hector.

— Je me rends, dit la reine.

Hector jeta un cri terrible et se précipita vers la reine.

— Ne le faites pas! ne le faites pas, madame! s'écria-t-il.

La reine le regarda fixement et recula avec effroi :

— L'assassin du roi! s'écria-t-elle, arrière! misérable!...

Hector ne prononça pas un mot, n'exhala aucune plainte; — mais il prit son épée et l'appuya lourdement sur sa poitrine :

— Adieu, madame!... murmura-t-il.

Et il allait se tuer sous les yeux de cette femme, à laquelle il avait dévoué sa vie, son honneur, son repos, son passé et son avenir, — si un bras vigoureux ne lui eût arraché l'épée des mains.

C'était celui de Gontran, qui le saisit ensuite par les cheveux, le rejeta sur sa selle, et, enfonçant l'éperon aux flancs de son cheval, prit du champ et s'éloigna au galop, criant à don Paëz et à Gaëtano : — Frères! en avant! nous n'avons plus rien à faire ici.

Don Paëz et Gaëtano n'avaient point attendu ce cri pour le suivre; ils galopèrent bientôt côte à côte, laissant Bothwell, la reine et les dragons stupéfaits de cette brusque retraite.

— Frère, dit alors Hector, laisse-moi en finir; la vie m'est à charge!...

— Nous sommes les fils de Penn-Oll, répondit Gontran, et l'enfant n'est point retrouvé! ta vie ne t'appartient pas!...

XXI

Les quatre frères coururent le monde pendant dix-huit mois, allant du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est, s'arrêtant dans chaque ville importante et demandant à tous les échos le nom du lieu qui recélait leur enfant. Recherches vaines!...

— L'enfant n'est plus, murmura don Paëz lassé.

— Non! s'écria Gontran avec énergie; non, l'enfant n'est pas mort, j'en jurerais sur ma tête.

— Alors, répondit don Paëz, le hasard seul peut nous le rendre désormais. Confions-nous au hasard, et si dix années s'écoulent sans qu'il ait reparu, il sera inutile de le chercher plus longtemps.

— Soit, murmura Gontran; mais, Dieu aidant, je le retrouverai, moi!...

— Et si nous échouons encore, observa à son tour Gaëtano, que ferons-nous?

Ils se regardèrent tous quatre; puis Hector murmura de sa voix mélancolique et grave :

— Le grand-père de l'enfant était le frère aîné de notre père; notre père donc est l'héritier de l'enfant, c'est lui que nous ferons duc.

— Et, demanda don Paëz qui tressaillit soudain, si notre père meurt d'ici là?

— Eh bien! ce sera l'aîné d'entre nous, toi, don Paëz, qui sera duc de Bretagne.

Un frisson d'orgueil passa dans les veines du Castillan.

— Peut-être monterai-je plus haut, murmura-t-il.

Les trois frères tressaillirent.

— Tu es donc bien ambitieux? firent-ils.

— Moi! répondit don Paëz, je voudrais pouvoir prendre le monde dans ma main et l'y enfermer tout entier.

— Pauvre fou! murmura Gaëtano.

— Appelle-moi sage, plutôt. Il vaut mieux viser loin que près; si l'on n'atteint le but, au moins on s'en approche. L'amour, le vin, le jeu, sont des passions d'enfant et de jeune homme! Le souffle de la vingtième année les fait éclore, la première ride du front les emporte. — L'ambition, au contraire, c'est la passion froide et calculée de l'avenir, le mobile de l'âge mûr, la raison suprême, la sagesse réelle de la vie. Broyer sous son pied les vanités puériles et les as-



Le roi se tourna et dit froidement : — Messire don Paëz..... (Page 46.)

pirations de la jeunesse, se faire des hommes et de leurs passions un marche-pied, monter toujours, monter sans cesse, guidé par une volonté de fer, et arriver ainsi jusqu'au faîte ; alors les hommes et les passions vous paraissent si petits, qu'on en lève les épaules de pitié !... Frères, voilà la poésie vraie, le côté réellement prestigieux de la vie !

Les trois frères frissonnèrent d'inquiétude.

— Toi, Hector, dit don Paëz, tu as l'âme ulcérée, parce que tu aimais une reine et que cette reine ne t'aimait pas ? dans quinze ans, tu pleureras sur ton amour tout comme aujourd'hui.

— C'est vrai, interrompit Hector.

— Seulement, ce ne sera point la femme que tu regretteras...

— Et que sera-ce donc ?...

— Le trône d'Ecosse ! dit froidement don Paëz.

Hector, étonné, ne parut point comprendre.

— Ecoute, continua don Paëz, qu'était-ce que lord Bothwell ? — Un grand seigneur d'Ecosse, rien de plus ! Il n'aimait pas la reine, mais il l'a poursuivie, menacée, et il l'a épousée... il est devenu roi ! — Qu'étais-tu, toi ? — Un gentilhomme n'ayant que la cape et l'épée ; mais un gentilhomme issu des ducs de Bretagne, et qui, pour la naissance et le courage, égalait au moins Bothwell... Pourquoi, le sort aidant, n'eusses-tu point été roi ?

Hector baissa la tête.

— Je ne sais, murmura-t-il, si dans quinze ans je changerai de langage ; mais ce que je sais aujourd'hui, c'est que le jour où notre frère Gontran m'arracha à l'épée de Bothwell, fut un jour maudit.

— Frère, répondit don Paëz, expose ton front au vent de l'avenir : le temps cicatrise toutes les blessures, celles de l'amour avant les autres. Viens avec moi, je retourne auprès du roi mon maître ; ma vie sera la tienne, et si je suis heureux tu le seras.

— Soit, dit Hector, je te suivrai !

— Frères, dit à son tour Gontran, je ne suis moi, ni amoureux, ni ambitieux, mais ma vie a un but, un but unique ; — je veux retrouver l'enfant ! — Je vais continuer à marcher vers mon but.

Gontran salua ses frères, mit l'éperon aux flancs de son cheval et partit.

— Moi, fit enfin Gaëtano avec son railleur sourire, j'ai laissé à Naples une contessina que les gens du roi disent aussi belle que la madone ; elle a de l'esprit comme le majordome de Satan ; le contessino, son vénérable époux, vient de mourir en lui léguant tout son bien, qui se compose d'un palais au bord de la mer et d'un coteau aux flancs du Vésuve, où pousse le Lacryma-Christi. J'aimerais assez un palais, j'aime plus encore le jus divin du Vésuve ; je n'ai nul besoin d'aimer la contessina pour l'épouser. — Frères, adieu !

Et Gaëtano, piquant sa monture, partit à son tour.

Alors don Paëz et Hector se trouvèrent cheminer seuls, et le Castillan murmura ce court monologue :

— Cinq ans se sont écoulés depuis mon départ d'Espagne, et l'Infante est aujourd'hui dans l'âge où l'on aime. Allons ! don Paëz, mon ami, l'heure va sonner où il faudra redresser votre taille galante, avoir de frais rubans au justaucorps, le poing sur la hanche et l'œil fascinateur... Il y va d'une vice-royauté, et vous aurez à lutter contre une douzaine de grands seigneurs, contre un roi ; et, de plus, contre un tribunal secret dont les arrêts sont sans appel et qu'on nomme la sainte Hermandad ! N'importe, j'arriverai au but.

Cinq jours après don Paëz était à Madrid.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

### LES MARCHES D'UN TRONE.

#### I

— Juan !

— Votre Seigneurie ?...

— Tu selleras Achmed, mon cheval mauresque, le plus beau de mes écuries.

— Oui, monseigneur.

— Donne-moi mon pourpoint de velours noir et or, et mon feutre à plume blanche.

— Les voilà, monseigneur.

— Je veux, en outre, mes plus belles bagues, mes écharpes d'Orient, mes dentelles les plus fines, mes manchettes de point de Venise, et mon épée à lame damasquinée et à fourreau de diamants.

Le valet obéit.

— C'est bien, mon ami Juan; maintenant, parfume mes cheveux et ma barbe avec ces essences que distillent les Maures, et fais tresser ensuite avec des fils d'or et de soie la blanche crinière d'Achmed.

Or, le cavalier qui parlait ainsi et demandait si somptueuse toilette pour son cheval et pour lui, n'était autre que messire don Paëz, colonel général des gardes de Sa Majesté catholique le roi Philippe II.

Le valet auquel il donnait ses ordres, était un jeune Maure, au teint de bronze, aux cheveux lustrés, à l'œil bordé de longs cils et d'une expression mélancolique et malicieuse à la fois, aux dents éblouissantes de blancheur.

Juan était un Maure de Grenade, jadis nommé Zagal; l'inquisition l'avait baptisé et placé sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

Messire don Paëz se trouvait alors dans une magnifique salle du palais des rois d'Espagne, à Madrid. Cette salle faisait partie du logis occupé par le colonel des gardes, le roi aimant assez à avoir près de lui et sous la main les officiers de sa maison.

Le colonel s'était placé dans un grand fauteuil en face d'un miroir d'acier, et tandis que Juan lui parfumait les cheveux et la barbe, il s'abandonnait à une rêverie profonde. Il se laissa habiller pièce à pièce, sans interrompre sa rêverie; puis, sa toilette terminée, il ceignit son épée, suspendit à son flanc droit sa dague à fourreau d'or, emprisonna ses mains blanches et fines de gants parfumés, mit le poing sur la hanche et se mira longuement et avec complaisance.

Après cet examen minutieux et tandis que Juan allait s'occuper du cheval arabe, don Paëz murmura :

— Par Saint-Jacques de Compostelle, patron des Espagnes, s'il se trouve à la cour du roi Philippe II plus galant gentilhomme que moi, je consens à troquer mon nom de don Paëz contre celui du premier Maure venu!

Et frisant sa moustache d'un noir d'ébène, don Paëz s'approcha d'un balcon donnant sur les jardins; il s'accouda sur la balustrade et continua sa rêverie.

Il était à peu près quatre heures de relevée : les brises du soir commençaient à faire frissonner le feuillage des arbres, la grande chaleur tombait peu à peu, et dans ce ciel éblouissant de l'Espagne, à l'horizon occidental, couraient çà et là quelques bandes de nuages oranges, gazes flottantes et vaporeuses destinées à envelopper le soleil couchant, comme d'un coquet et poétique linceul.

La ville encore silencieuse terminait sa sieste, les jardins déserts ne retentissaient que des cris confus de quelques oiseaux bavards caquetant à droite et à gauche dans des touffes de grenadiers.

Don Paëz laissa errer son regard sur les massifs des jardins, puis il se tourna vers le sablier placé dans un coin de la salle, et qui coulait sans relâche avec la rapide lenteur de l'éternité.

— Quatre heures! dit-il, l'Infante doit être prête.

En ce moment Juan rentra et dit :

— Achmed est harnaché.

— Bien! répondit don Paëz; appelle le capitaine des gardes.

Juan obéit. Le capitaine parut.

C'était un vieux soldat, usé dans les camps, blanchi sous le harnais, et ignorant sur toute chose, hormis sur son métier.

— Monsieur, lui dit don Paëz, vous allez faire monter à cheval votre compagnie tout entière.

Le capitaine s'inclina.

— L'infante dona Juanita, fille de S. M., se rend ce soir au palais de l'Escurial pour y assister à une grande chasse qui aura lieu demain. Nous l'escorterons. Vous vous placerez à la portière de gauche de sa litière, et moi à celle de droite.

— Pardon, messire, dit le capitaine.

— Qu'est-ce, s'il vous plaît?

— Le roi vient d'envoyer une compagnie de gendarmes pour escorter l'Infante avec nous.

Don Paëz tressaillit.

— Corbleu! s'écria-t-il, en êtes-vous sûr?

— Très-sûr, messire.

Don Paëz fronça le sourcil.

— C'est là, ce me semble, un affront fait aux gardes?

— Je ne sais pas, murmura philosophiquement le capitaine; le roi le veut, cela me suffit.

— Et, fit don Paëz, dont la voix tremblait de colère, qui donc commande cette compagnie?

— Don Fernand de Valer.

Don Paëz pâlit.

— Ah! oui, dit-il avec dédain, ce païen baptisé, ce descendant des rois maures qui a abjuré l'année dernière, et qui est, dit-on, le plus riche seigneur de la cour?

— Vous l'avez dit, messire.

— En sorte, reprit don Paëz avec une sourde ironie, que don Fernand de Valer se placera à la portière de l'Infante...

— Oui, messire.

— Eh bien! fit le colonel des gardes avec un sourire hautain, il se placera à celle de gauche, alors; celle de droite m'appartient.

— En effet, dit le capitaine; les gardes ont le pas sur les gendarmes. Mais cependant...

— Eh bien? fit don Paëz.

— Cependant il me semble que si don Fernand se plaçait à la droite de l'Infante au lieu de se placer à sa gauche, il n'y aurait là aucun motif de querelle?

— C'est ce que nous verrons, murmura don Paëz. A cheval, monsieur!...

Le capitaine sortit, don Paëz demeura seul.

— Toujours ce Fernand de Valer, murmura-t-il avec colère, toujours lui!... Il est beau, il est riche : nul ne sait le nombre de ses trésors; il a, comme moi, la parole hardie, le geste hautain, comme moi il pourrait lui plaire... Et je ne le tuerais pas?...

Un bruit confus retentit alors dans les cours intérieures; don Paëz ouvrit une croisée qui faisait face au balcon où naguère il était appuyé, se pencha et vit la compagnie des gendarmes, arrivés de l'Escurial quelques minutes auparavant, se mettre en bataille sur deux rangs avec une admirable précision, aux ordres de son chef.

Ce chef était un beau jeune homme, aux cheveux bouclés naturellement, à l'œil profond et mélancolique, à la lèvre sérieuse, au sourire charmant et grave.

Moins grand que don Paëz, sa taille avait les molles ondulations du tigre, son geste était gracieux et souple, et il maniait un étalon grenadin avec la fantastique habileté des anciens chevaliers maures.

— Sang-Dieu! exclama don Paëz avec fureur, déjà les gendarmes, et pas encore les gardes!... Où sont les gardes!... Il mit la main à son épée et s'élança à travers escaliers et corridors jusqu'à la cour d'honneur.

Les gardes y arrivaient à leur tour, mais trop tard pour se pouvoir ranger avant que l'Infante parût.

— Mon cheval! exclama le colonel hors de lui.

On lui amena le bel Achmed; mais il était à peine en selle, qu'il vit don Fernand de Valer mettre pied à terre, s'avancer vers le perron en haut duquel l'Infante venait d'apparaître entre la camerera-mayor et la duchesse de Medina-Cœli, sa femme d'honneur, et lui offrir son poing, selon la mode du temps.

Don Paëz rugit et déchira de fureur la dentelle de sa manchette.

L'Infante remercia don Fernand d'un sourire, et se laissa conduire jusqu'à sa litière.

Don Paëz s'avança alors et voulut se placer à la portière de droite; mais don Fernand le prévint et lui dit avec une courtoisie exquise :

— Pardon, monsieur; mais puisque je viens d'être le cavalier de la princesse, vous ne me refuserez pas ce poste...

La voix de don Fernand de Valer était harmonieuse, caressante, pleine de persuasion...

Don Paëz sentit sa colère se heurter vainement à cette politesse railleuse, sans qu'une étincelle en pût jaillir.

Il se mordit les lèvres avec désespoir, s'inclina sans mot dire, et alla se placer à la portière de gauche.

Le cortége s'ébranla aussitôt, traversa lentement les rues de Madrid et se déroula peu après sur cette route poudreuse, longue de six lieues, qui sépare la capitale des Espagnes du palais de l'Escurial.

L'Infante était seule dans sa litière, les deux dames qui l'accompagnaient en occupaient une autre, suivant à quelque distance.

L'Infante était une gracieuse enfant de dix-huit ans, un peu pâle, mais rieuse et mutine, avec un grain de mélancolie. Elle s'était renversée sur les coussins de sa litière, et, les yeux demi-clos, elle rêvait, ne paraissant prendre nulle garde aux deux gentilshommes qui chevauchaient à ses portières, mais leur jetant alternativement, et plus souvent encore à don Paëz, de rapides et furtifs coups d'œil qu'ils n'avaient point le temps de surprendre.

Ils la regardaient cependant tous deux, mais chaque fois, leurs yeux se rencontraient, et, de ce regard, semblait jaillir une étincelle.

Don Paëz ne pouvait plonger son œil ardent dans la litière sans se heurter à l'œil profond et calme de don Fernand, dont la portière opposée encadrait la tête mélancolique...

Et quand, à son tour, don Fernand se prenait à considérer l'Infante qui sommeillait à demi, il sentait arrêté sur lui l'œil hautain de don Paëz qui le défiait.

Au bout de trois heures de marche, le cortége atteignit un bouquet d'oliviers et de grenadiers, et l'Infante témoigna le désir d'y faire une halte.

Elle descendit même de la litière, prit le bras de la camerera-mayor, et se perdit, sautillante et presque joyeuse, dans les massifs, tandis que, sur un ordre de leurs chefs, les gardes et les gendarmes mettaient pied à terre un moment.

L'Infante avait oublié dans la litière son éventail et son mouchoir.

Don Paëz s'en souvint et y courut. Don Fernand l'avait devancé et tenait déjà les deux objets.

Cette fois, don Paëz se plaça fièrement devant lui et lui dit :

— Voudriez-vous, monsieur, me céder cet éventail?

— Avec plaisir, monsieur; à la condition toutefois que je conserverai le mouchoir.

— Pardon, reprit don Paëz, je désirerais aussi cet objet.

— Impossible, monsieur, répondit don Fernand avec courtoisie.

Don Paëz s'inclina et reprit avec un sourire :

— Pourriez-vous, aux étoiles, deviner l'heure qu'il est?

— Sans doute; il est huit heures.

— Nous arriverons bien à dix au palais de l'Escurial?

— Je l'espère, monsieur.

— Et nous aurons sans doute, avant le coucher du roi, une heure de liberté?

— Très-certainement.

— A merveille!... Voici l'Infante qui revient; faites-moi donc un conte arabe, monsieur de Valer?

— Soit, messire don Paëz; je vais vous faire celui des *Deux Chevaliers maures* qui aimaient l'un et l'autre la sultane Namouna.

— Le conte est de circonstance, répondit don Paëz.

## II

L'Infante prit le poing de don Paëz pour remonter dans sa litière, comme elle avait pris celui de don Fernand en quittant Madrid.

Les deux rivaux se trouvaient dès lors sur la même ligne. Seulement don Paëz tressaillit profondément, car il lui sembla que la princesse s'appuyait sur lui avec plus d'abandon qu'elle n'en avait montré pour Fernand.

— Colonel, dit l'Infante tandis que le cortége se remettait en marche, il me semble que don Fernand allait vous faire un conte, tantôt?

— En effet, balbutia don Fernand.

— Eh bien! reprit l'Infante, pourquoi don Fernand ne continuerait-il pas?

— Le respect qu'on doit à Votre Altesse...

— Bah! dit la princesse en souriant, en voyage...

— Don Fernand, fit le colonel des gardes d'une voix railleuse, puisque Son Altesse le désire, faites-nous donc ce conte.

— M'y voici, répondit don Fernand. Mon conte est une véridique histoire...

— Comme tous les contes, murmura l'Infante.

— Naturellement. C'est l'histoire de la sultane Namouna, fille du roi de Grenade Aroun IV.

— Voyons.

— La sultane Namouna, reprit don Fernand, était, au dire de ses contemporains, un peu plus belle à elle seule que les trois cent soixante-treize houris du paradis de Mahomet; ses cheveux étaient noirs comme la plume luisante du corbeau; ses dents avaient la blancheur du marbre de l'Alhambra, et ses yeux étaient jaunes comme les paillettes d'or qui miroitent au soleil du désert. La sultane Namouna avait seize ans révolus, et cependant elle n'avait point encore d'époux. Cela tenait à ce que le roi Aroun, son père, l'aimait avec adoration et ne voulait point s'en séparer.

« Namouna lui demandait souvent :

« — Quand donc me marierai-je?

« Le roi répondait : — Quand tu trouveras un mari qui t'aime plus que moi.

« Et comme, jusque-là, la chose paraissait impossible, la belle sultane Namouna ne se mariait point.

« Il y avait cependant autour d'elle deux chevaliers maures qui eussent donné la moitié de leur turban, la garde de leur cimeterre et la crinière de leur cheval favori pour épouser la belle Namouna.

« L'un était un Abencerrage du nom de Yamoud; l'autre, un Abasside appelé Hassan.

« Tous deux, du reste, beaux, valeureux et jeunes.

« L'Abasside avait la taille majestueuse comme les cèdres d'Orient; l'Abencerrage était moins grand, mais ses membres, frêles en apparence, avaient la force flexible de l'acier. — L'Abasside était pauvre, l'Abencerrage était riche.

« L'Abencerrage aimait la sultane pour elle; l'Abasside l'aimait pour son or et le trône du roi Aroun, qu'il espérait avoir en épousant sa fille.

« Et tous les deux pensaient sagement : celui qui était pauvre était ambitieux; celui qui était riche n'avait soif que d'une chose, le bonheur.

« L'Abasside vendit les derniers champs de ses pères et vida sa dernière bourse pour avoir de riches habits, des ceintures de soie, des turbans de Cachemyre, des diamants de la plus belle eau, en un mot tout ce qui éblouit et fascine les femmes.

« L'Abencerrage, au contraire, dédaigna ces parures luxueuses qu'il pouvait avoir à profusion, — si bien que la sultane Namouna, qui savait leur commun amour, se disait : Hassan est pauvre, mais c'est le plus élégant cavalier du royaume de Grenade; — Yamoud est riche, mais il n'y paraît guère. — Lequel choisirai-je?

« Et comme elle hésitait, elle songea qu'il serait toujours temps de trancher cette question et que l'essentiel, le plus pressant, était d'obtenir le consentement du roi Aroun.

« Elle l'alla donc trouver, et lui dit :

« — Père, tu sais que j'ai bientôt dix-sept ans?

« — Oui, répondit Aroun; eh bien?

« — Eh bien! fit Namouna, je vieillis.

« — Bah! je ne trouve pas.

« — Je vieillis, père, et je reste fille, cependant.

« — Que t'importe! puisque je t'aime et que tu es sultane?

« — Je comprends, reprit la rusée Namouna, que cela t'importe peu à toi, et même à moi, — mais il n'en est pas de même de tout le monde...

« Aroun fronça son sourcil noir.

« — Et qui donc, demanda-t-il, oserait trouver mauvais que la sultane ma fille ne prenne point un époux?

« — Un grand personnage, mon père.

« — Je voudrais bien savoir son nom? ricana le roi.

« — Il se nomme Mahomet.

« — Quel Mahomet?

« — Le prophète.

« Le vieil Aroun fit un soubresaut, et, stupéfait, laissa échapper de ses lèvres le bout d'ambre de sa marguileh.

« — En vérité? s'écria-t-il.

« — Comme je te le dis, petit père, répondit imperturbablement Namouna. Hier, lorsque le muezzin appelait à la prière du soir et que je faisais mes ablutions, une des houris du prophète m'est apparue et m'a dit : « Sultane Namouna, ma mignonne, la volonté de Mahomet « est que tu te maries au plus vite. — Et pourquoi? ai-je demandé. « — Parce que, a répondu la houri, le roi ton père se fait vieux, et que, « s'il mourait demain, le trône de Grenade n'aurait pas de roi, ce « qui serait un grand malheur pour le peuple maure... »

« Aroun fut frappé de cette réflexion, il interrompit aussitôt sa fille et lui dit :

« — Cherche tout de suite un époux, je veux te marier.

« — J'en ai un, répondit Namouna.

« — Ah! vraiment? fit Aroun en souriant.

« — J'en ai même deux, continua Namouna.

« — Hum! fit le roi, il y en a un de trop, ce me semble; le prophète n'a point permis que les femmes eussent un harem.

« — Aussi choisirai-je...

« — Eh bien! choisis...

« — C'est que, dit Namouna, je suis bien embarrassée...

« Et elle conta à son père le sujet de son embarras.

« — Lequel aimes-tu? demanda Aroun.

« — Je ne sais pas; tous deux peut-être...

« — Alors il faut choisir celui qui t'aime réellement.

« — Comment le savoir?

« Aroun caressa sa barbe blanche, demanda à Allah une parcelle de ses lumières, et finit par mander devant lui les deux chevaliers maures.

« Quand ils furent en sa présence, il leur dit :

« — Vous aimez ma fille tous deux, n'est-ce pas?

« — Oui, répondirent-ils.

« — Eh bien! poursuivit Aroun, comme je veux que ma postérité seule me succède, voici à quelle condition vous l'épouserez : Quand ma fille aura un fils, je ferai trancher la tête à son époux... »

Don Fernand en était là de son conte, quand la litière s'arrêta aux guichets de l'Escurial.

— Eh bien! demanda vivement l'Infante, que répondirent les deux chevaliers maures?

— Madame, répondit don Fernand, nous voici arrivés; permettez que je renvoie à demain la fin de mon histoire.

— Vous me promettez de la continuer, n'est-ce pas?

— Sur ma parole, madame; du reste, ajouta mélancoliquement le gentilhomme, si le hasard voulait que je fusse absent du palais demain, mon ami don Paëz, à qui je compte finir mon récit cette nuit, vous le répéterait fidèlement.

L'Infante s'inclina en signe d'adhésion, et la litière entra sous les voûtes de ce sombre palais que s'était fait bâtir Philippe II.

## III

Le colonel des gardes et le commandant des gendarmes escortèrent l'Infante jusqu'à la chambre du roi, où le monarque jouait avec le duc d'Albe.

Ils s'arrêtèrent sur le seuil, se regardèrent d'une manière significative et se prirent mutuellement le bras.

— On étouffe ici, dit don Fernand.

— C'est assez mon avis, répondit don Paëz.

— En ce cas, montons sur les plates-formes, si bon vous semble; nous y respirerons et causerons à l'aise.

Les deux gentilshommes gagnèrent les remparts, renvoyèrent deux sentinelles dont le voisinage les gênait, et s'allèrent asseoir sur le parapet.

— Il faut bien, dit alors don Fernand, que je vous achève l'histoire de la sultane Namouna.

— Je vous écoute, répondit don Paëz.

Don Fernand s'accouda nonchalamment sur le parapet et reprit son récit.

—Les deux chevaliers se regardèrent, hésitèrent un moment, puis l'Abencerrage répondit :

« — Un an s'écoulera avant que tu aies un héritier, roi Aroun; la sultane m'aimera donc un an... J'accepte et je te promets ma tête, sans regrets.

« — Et toi? demanda Aroun à l'Abasside.

« — Moi, répondit l'Abasside, j'aimerais mieux vivre vieux.

« — Tu n'épouseras point ma fille, répondit Aroun.

« Puis, quand l'Abasside fut parti, il dit à l'Abencerrage : — Tu aimes réellement ma fille, tu l'épouseras et tu vivras. Je n'ai nul besoin de ta tête, et je te fais mon héritier et mon successeur. »

Don Fernand s'arrêta; don Paëz sourit et dit :

— Ne pensez-vous pas, mon gentilhomme, que votre conte ressemble singulièrement à notre histoire?

— Oui, car je l'ai inventé. Seulement il y a une légère différence.

— Laquelle?

— C'est que c'est vous le chevalier pauvre, qui probablement aimez la sultane, tandis que moi...

— Ah! bah! fit don Paëz, je croyais que vous l'aimiez...

— J'essaie, murmura philosophiquement don Fernand. Mais vous sentez qu'à la guerre les ruses sont de bon aloi. L'Infante aura saisi l'allusion, j'ai voulu qu'elle crût à mon amour.

— Et, demanda don Paëz, vous ne l'aimez donc pas?

— Ma foi, non!

— Et vous voudriez l'épouser?

— Pourquoi pas?

— Mais vous êtes riche...

Don Fernand hésita.

— Bah! dit-il enfin, puisque l'un de nous sera mort dans une heure, je puis bien vous confier ce secret.

— Parlez, mon gentilhomme.

— Vous savez que je suis Maure d'origine et le dernier descendant direct de la race royale des Abencerrages. Si les Maures se refaisaient un roi, c'est moi qu'ils choisiraient.

— Je le sais; et vous voulez le devenir, sans doute, en épousant une infante d'Espagne?

— Non, répondit don Fernand avec mélancolie, je ne suis pas ambitieux; mais si j'ai abjuré la foi de mes pères, si je me suis converti à la lumière du christianisme, je n'ai renoncé ni à l'orgueil de ma race, ni à la paix, ni au bonheur du peuple sur lequel a régné ma maison. Les Maures sont aujourd'hui la population industrieuse, intelligente de l'Espagne, ils tiennent dans leurs mains l'agriculture, les arts et les sciences. Ce ne sont plus des conquérants fanatiques voulant asservir les peuples à leurs lois et à leur religion. — Leur religion? beaucoup sont prêts à l'abjurer comme moi, et tous ne demandent qu'une chose : exercer librement leurs professions diverses, à l'ombre du sceptre des rois d'Espagne, dont ils seront volontiers les plus fidèles sujets... Eh bien, cependant, ma malheureuse nation est persécutée sans cesse : l'inquisition la poursuit, la noblesse l'écrase de corvées et d'impôts, le roi, toujours trompé, en alimente ses auto-da-fé. Or, j'aime mon peuple avant tout, et je ne veux devenir puissant et fort que pour le protéger. C'est pour cela, mon gentilhomme, que je voudrais me faire aimer de l'infante dona Juanita, l'épouser et cimenter l'union des deux races par cette alliance.

— Le roi vous refusera sa fille, mon gentilhomme.

— Pourquoi? demanda fièrement don Fernand, ne suis-je pas fils de roi?

Et avant que don Paëz eût répondu, il poursuivit :

— Vous, au contraire, vous aimez l'Infante pour elle...

— C'est ce qui vous trompe, interrompit brusquement don Paëz, je ne l'aime pas plus que vous.

Don Fernand recula.

— Est-ce que, fit-il, vous, simple colonel des gardes, vous voudriez...

— Je voudrais l'épouser, mon gentilhomme.

Don Fernand recula.

— Vous êtes fou, dit-il; pour être gendre du roi d'Espagne, il faut être fils de maison souveraine.

Un sourire d'orgueil arqua les lèvres de don Paëz.

— Qui vous dit que je ne le suis pas? fit-il.

Et comme son adversaire le regardait avec un étonnement profond, il ajouta :

— Mais nous n'avons pas le temps de nous faire des confidences. Nous sommes ambitieux tous deux, tous deux nous avons un but commun, un seul doit l'atteindre; il faut donc que l'un de nous cesse de vivre.

— Sur-le-champ, dit froidement don Fernand en tirant son épée.

Les deux gentilshommes s'attaquèrent avec une froide intrépidité, mesurant habilement leurs coups, maîtres d'eux-mêmes, l'œil terrible et le sourire aux lèvres. Des myriades d'étincelles jaillirent de leurs épées, le fer froissa le fer en grinçant; vingt fois il faillit effleurer leur poitrine, vingt fois il fut détourné.

Après vingt minutes de combat, aucune goutte de sang ne teignait encore leur pourpoint.

Ils s'arrêtèrent essoufflés et respirèrent quelques secondes.

Puis ils se remirent en garde et le combat recommença.

Il recommença sans autre issue que celle de lasser le bras et le poignet des deux champions. Quant à leur poitrine, elle paraissait invulnérable.

Tout à coup don Fernand fit un saut en arrière et jeta son épée.

— Mon gentilhomme, dit-il à don Paëz, puisque nous nous heurtons vainement sans nous pouvoir entamer, voulez-vous essayer d'un autre jeu?

— Je le veux bien, mon maître. Quel est-il?

— J'ai chez moi, dans le logis que le roi me donne en son palais, une fiole d'un poison qui foudroie plutôt qu'il ne tue.

— Après? dit froidement don Paëz.

— J'ai pareillement, poursuivit don Fernand, un cornet et des dés.

— Très-bien!... je comprends.

— Une seule partie, et la fiole pour le vaincu.

— J'accepte, fit don Paëz impassible.

— Alors, suivez-moi.

Ils remirent l'épée au fourreau, rappelèrent les sentinelles et se prirent la main, comme deux amis qui viennent de vider une querelle d'amour et font la paix.

Ils gagnèrent ainsi la chambre de don Fernand.

Là, celui-ci alluma un flambeau, ouvrit une armoire, y prit les dés et la fiole, posa le tout sur une table et avança un siége à don Paëz.

Don Paëz s'assit à la table, jeta les dés dans le cornet et dit à son adversaire :

— Voulez-vous que je commence?

— Je le veux bien, répondit celui-ci.

Don Paëz agita le cornet et lança les dés sur la table.

— Neuf! dit-il; j'ai des chances...

Don Fernand s'empara du cornet, sans pâlir, et le renversa à son tour.

— Onze! dit-il.

— Vous êtes heureux, fit don Paëz avec un froid sourire.

Il déboucha la fiole, en versa lentement le contenu, et ajouta :

—Il est vraiment bien fâcheux que ce verre de poison se trouve sur ma route, je crois que je serais allé bien loin : j'avais de l'ambition comme feu l'empereur Charles-Quint.

Et saluant don Fernand avec courtoisie :

— Je bois, dit-il, à l'infante dona Juanita!

Il leva son verre sans précipitation ni lenteur à la hauteur de ses lèvres, et s'apprêta à le vider d'un trait...

Mais don Fernand le lui arracha vivement, le jeta loin de lui, et dit :

— Je ne veux pas!...

Don Paëz haussa les épaules.

— Vous êtes un noble cœur, dit-il avec calme, mais vous oubliez que l'Infante ne peut nous épouser tous deux. Si vous m'offrez la vie, je ne vous céderai pas la femme.

— Eh bien! dit don Fernand, l'Infante choisira.

— Par exemple!...

— C'est tout simple, reprit l'Abencerrage; celui de nous deux qui aura quelque chance de l'épouser, c'est celui qu'elle aimera.

— Vous croyez donc qu'elle aimera l'un de nous?

— Je crois qu'elle l'aime déjà.

Don Paëz pâlit.

— Serait-ce vous? dit-il.

— Je ne sais pas, répondit don Fernand; mais ce que je sais c'est que nous sommes les deux cavaliers les plus élégants de la cour, et qu'à moins qu'elle n'ait le goût gâté...

— Pas de fausse modestie, dit simplement don Paëz.

— Eh bien! reprit don Fernand, il y a un moyen infaillible de savoir quel est celui de nous deux qu'elle aime.

— Lequel?

— Demain, au départ pour la chasse, un gentilhomme lui tiendra l'étrier : c'est un grand honneur, et celui à qui il est refusé quand il l'a demandé, se regarde comme disgracié. Nous nous présenterons tous les deux en même temps, tous deux nous étendrons la main vers l'étrier, si bien qu'au lieu de le saisir, nous serons obligés de nous mesurer de l'œil d'un air de défi, et puis d'en appeler, d'un regard, à l'Infante, qui décidera. L'Infante éprouvera un violent dépit, elle souffrira d'avoir à offenser un gentilhomme; mais, à coup sûr, elle n'offensera point celui qu'elle aime; celui-là sera le vainqueur.

— Soit, dit don Paëz, j'accepte l'épreuve.

## IV

Don Fernand parut réfléchir.

— Etes-vous mon ennemi? demanda-t-il enfin.

— Je l'étais; je ne puis plus l'être depuis que je vous dois la vie.

Don Fernand sourit.

— Prenez garde, dit-il; la fiole n'est point vide encore.

— C'est juste, fit don Paëz.

Et il la prit dans la main.

— Fou! dit don Fernand en la lui arrachant.

— Mon gentilhomme, répondit don Paëz, votre générosité m'est lourde.

— En quoi, s'il vous plaît?

— En ce qu'elle me rappelle que je suis vaincu.

— Vous êtes la victime du hasard, pas davantage.

— Et je ne vois qu'une manière d'en adoucir l'humiliation.

— Laquelle?

— C'est de vous demander votre amitié.

— J'allais vous l'offrir.

Don Paëz lui tendit la main.

— Maintenant, que le sort décide en ma faveur ou me soit contraire, dit-il, peu m'importe! je serai votre ami à toujours. Mon épée, ma bourse et ma vie vous appartiennent. Disposez-en.

— Ne vous aventurez pas, don Paëz.

— M'aventurer! non, de par Dieu!

— Si l'Infante m'aime, vous ne pourrez oublier que je suis la pierre d'achoppement où votre ambition s'est brisée.

Don Paëz haussa les épaules.

— L'ambition est un arc à plusieurs cordes, répondit-il; si je n'épouse pas l'Infante, je trouverai un autre marchepied.

— Vous êtes cependant attaché au roi.

— Oui, comme à un bienfaiteur.

— Vous ne le trahiriez point?

— Non, à moins que...

— A moins?... fit don Fernand.

— A moins, reprit don Paëz froidement, que le roi ne me heurtât injustement de front et ne me voulût briser sans motifs.

— Ah! fit don Fernand rêveur.

— Et encore, ajouta don Paëz, une trahison est une lâcheté infâme, et je suis trop fier pour m'abaisser jusque-là. Le roi m'a recueilli généreusement, je l'ai servi avec bravoure et loyauté, nous sommes quittes. Si le roi me voulait briser, je dirais au roi : Je ne suis point votre sujet, je ne suis pas né en Espagne, je ne vous appartiens qu'en vertu d'un pacte particulier, vous déchirez le pacte, je suis libre; vous voulez me punir, moi, je vous déclare la guerre; vous êtes un des monarques les plus puissants du monde; moi, je suis un simple gentilhomme, mais un gentilhomme de race souveraine, aussi noble que la vôtre, et noblesse vaut royauté, les nobles sont les pairs du roi.

Don Fernand écoutait gravement don Paëz. Quand il eut fini, il répondit : — Supposons que l'Infante vous aime au lieu de m'aimer...

— La supposition me plaît, dit don Paëz.

— Et que, vous aimant, elle m'insulte, comme cela arrivera inévitablement pour l'un de nous. Je serai forcé de me retirer, n'est-ce-pas?

— Sans doute.

— De fuir la cour?

— Comme je la fuirai si je suis outragé.

— Très-bien. Il est probable qu'alors je gagnerai les montagnes, où mes compatriotes se trouvent en grand nombre, les Alpuxares, par exemple...

— Soit. Eh bien?

— Eh bien! il peut arriver qu'un jour ou l'autre les persécutions redoublent contre ma race, et que, lassée enfin, elle se soulève... qu'elle cherche un chef, que ce chef soit le descendant de ses rois...

— Vous, n'est-ce pas?

— Précisément. Alors, comme l'affront de l'Infante m'aura contraint d'envoyer au roi la demission de mes charges et dignités, comme je serai franc avec lui de tout lien, de tout vasselage, de toute obéissance; que l'insurrection m'ait aisant roi à mon tour, me rendra son égal,— je me trouverai le rival, l'ennemi de celui qui sera demeuré votre maître.

— C'est juste.

— Et si votre maître vous donne le commandement d'un corps d'armée destiné à me réduire, que ferez-vous?

— Eh bien! on peut être amis et se combattre.

— D'accord, mais si ma tête est mise à prix, si je tombe entre vos mains?

— Diable! murmura don Paëz.

— Si malgré cette amitié que nous venons de nous jurer, votre devoir vous oblige à me faire trancher la tête?

— Je le ferai... si, auparavant, je n'ai pu réussir à vous faire évader.

— A merveille! s'écria don Fernand, nous pouvons être amis désormais.

— Et à toujours, ajouta don Paëz. Mais venez, la partie d'échecs du roi doit tirer à sa fin, et il ne faut pas qu'on remarque notre absence; messire le duc d'Albe et ce cuistre de chancelier Déza profiteraient de la mienne pour la commenter.

— Venez, dit don Fernand en lui prenant le bras.

## V

Le roi Philippe II était vieux déjà à l'époque où commence notre récit.

C'était un homme usé par les soucis de l'ambition et de la politique, chauve, amaigri, sujet à de fréquents accès de goutte.

Son œil seul avait conservé le feu de la jeunesse et semblait être devenu le foyer de cette intelligence aussi grande peut-être, quoique moins brillante, que celle de Charles-Quint.

Le roi, au moment où les deux gentilshommes entrèrent chez lui, jouait encore avec le duc d'Albe, son féroce et hardi lieutenant.

Le duc était conseillé par don Francesco Münoz, chanoine de Madrid et aumônier de Sa Majesté.

Le chancelier Déza, debout derrière le roi, se permettait quelquefois une observation bien respectueuse, que le roi écoutait d'un air distrait. Sa Majesté, en effet, était fort peu à la partie et s'occupait d'une conversation étouffée qui avait lieu derrière lui, au lieu de parer un échec et mat que le duc d'Albe, un des plus habiles joueurs de son temps, lui préparait en sourdine. Cette conversation avait lieu entre le marquis de Mondéjar, vice-roi de Grenade, et le grand inquisiteur don Antonio.

— Marquis, disait le grand inquisiteur, le roi faiblit sans cesse à l'endroit de cette race maudite.

— Le roi est sage.

— Sage!... Pouvez-vous dire que le roi est sage en cette occasion?

— Sans doute.

— Sage! quand il laisse cette race de mécréants et de païens vivre en paix auprès de nous?

— Pourquoi pas?

— Comment! pourquoi pas? Des hommes qui professent secrètement le culte de Mahomet, des hommes qui, il y a trois siècles à peine, étaient encore les maîtres de l'Espagne.

— Ils en sont devenus les sujets.

— En apparence, marquis.

— En réalité, monseigneur. Paisibles et résignés aujourd'hui, ils ne demandent plus qu'une chose : vivre en paix selon leurs coutumes et leurs mœurs, payer les impôts et travailler.

— Payer les impôts et travailler, d'accord; mais vivre selon leurs mœurs impies et leurs abominables coutumes...

— Monseigneur, murmura froidement le marquis, la politique ne duit point marcher de front avec la religion, elles souffrent toutes deux de ce voisinage. Les Maures sont des mécréants, dites-vous?... convertissez-les par la douceur, la persuasion, non par l'effroi des supplices.

— Il faut des exemples terribles.

— Il faut de l'indulgence, monseigneur. Quant à la question politique, la voici, je crois : Si les Maures quittent l'Espagne, l'Espagne reculera de cent ans.

Le grand inquisiteur fit un soubresaut.

— Que me dites-vous là? fit-il.

— Oh! presque rien; la vérité. Les Maures sont, et c'est un dur aveu à faire pour un Espagnol, — les Maures sont, ici, la population intelligente et instruite, laborieuse et infatigable. Les arts, les lettres, les sciences, l'industrie, l'agriculture, le commerce, ils tiennent tout en Espagne, et ils emporteront le secret de tout avec eux. Ce sont eux, monseigneur, qui impriment les livres saints de nos moines et de nos prêtres, eux qui cultivent nos terres et les rendent fécondes, eux encore qui produisent ces statues de marbre de nos jardins, ces tableaux qui ornent nos églises, ces armes ciselées dont nous nous servons, ces tissus moelleux qui deviennent nos vêtements de luxe. Chassez-les! et puis demandez au Castillan, au Léonais, à l'Arragonais de vous remplacer ces chefs-d'œuvre...

— Monsieur, dit brusquement l'inquisiteur, nos pères n'avaient ni statues, ni tableaux, ni armes ciselées, ni tissus précieux. Croyez-vous que sous leurs habits grossiers et avec leurs épées d'acier brut, ils fussent moins fervents et moins vaillants?

Le marquis haussa imperceptiblement les épaules et ne répondit pas.

C'est à ce moment de la conversation que don Fernand et don Paëz, se tenant par la main, entrèrent sans bruit, pour ne point troubler la partie du roi.

Don Fernand se mêla à un groupe de courtisans qui causaient dans le fond de la salle; don Paëz s'approcha de la table du roi et se plaça derrière le marquis de Mondéjar.

Le grand inquisiteur l'aperçut et lui fit signe d'approcher.

— Tenez, don Paëz, dit-il, le marquis et moi sommes en querelle. Savez-vous pourquoi?

— Il ne tiendra qu'à vous, monseigneur, que je le sache bientôt.

— Eh bien! je soutiens que les Maures sont la plaie et la perdition de l'Espagne.

— Et moi, ajouta le marquis, je réponds à Sa Grandeur que les Maures sont la fortune, les arts, le commerce, l'industrie, l'opulence de l'Espagne.

— Moi, fit don Paëz avec un sourire, sans vouloir approfondir la

question religieuse, au point de vue de laquelle parle monseigneur le grand inquisiteur, je me permettrai d'être de l'avis de M. le marquis de Mondejar.

Ces paroles étaient à peine tombées de la bouche de don Paëz que le roi, jusque-là entièrement absorbé en apparence par son jeu et qui, cependant, ne perdait pas un mot de l'entretien, se tourna et dit froidement :

— Messire don Paëz.

Don Paëz s'avança respectueusement vers le roi.

— Messire don Paëz, reprit Philippe II, êtes-vous Espagnol?

— Non, sire.

— Du moins, vous n'en êtes pas très-certain?

— Très-certain, au contraire, sire.

— Eh bien! en ce cas, je vous trouve bien osé de vous mêler des questions politiques de mon royaume.

Don Paëz devint pâle de colère et voulut balbutier quelques mots; mais le roi ne lui en laissa pas le temps, et se tournant de nouveau vers son partenaire :

— Mon cher duc, dit-il, la partie est perdue pour vous... Tenez, échec... et mat!

Don Paëz prit son feutre, se retira à pas lents jusqu'à la porte, salua sur le seuil et sortit, la rage et le dépit au cœur.

## VI

Don Paëz dormit mal ou plutôt ne dormit pas du tout. Les heures s'écoulèrent pour lui avec une lenteur désespérante; il les entendit toutes aux horloges d'airain de l'Escurial, depuis le moment où il se mit au lit jusqu'au premier rayon du jour. Son imagination créa et construisit, détruisit et renversa vingt fois le drame muet du départ pour la chasse, drame terrible qui devait presque décider de son avenir. Il se rappela à grand'peine, en interrogeant ses souvenirs, tout ce qui s'était passé entre lui et l'Infante depuis son retour, chaque heure où il l'avait rencontrée, la moindre circonstance, le plus mince détail; il compta un à un les rares sourires qu'elle avait laissé tomber sur lui, et puis ceux que son rival, maintenant son ami, avait recueillis pour son compte; il analysa les gestes, les demi-mots, le jeu de physionomie de cette enfant, bien éloignée à cette heure, sans doute, de songer que ses actions étaient ainsi passées au creuset.

Certes, si don Paëz eût été un de ces hommes qui, trop faibles pour oser regarder en face l'adversité, préfèrent s'endormir avec de décevantes illusions, il eût trouvé dans ses souvenirs ample matière à se rassurer; il se fût écrié peut-être :

— C'est moi qui tiendrai l'étrier, moi qui serai vainqueur!

Mais don Paëz avait le froid génie de l'ambition, don Paëz mettait toujours les choses au pire, don Paëz ne se forgeait jamais de chimères, et en ce moment suprême, lui l'audacieux et le brave, il eut peur et trembla.

Du moment où il eut tremblé, le fier jeune homme se posa cette question: — Qu'adviendra-t-il, si je suis vaincu?

Il vit clairement alors, et dans tous ses détails, la position que lui ferait cette lutte dernière, dans le cas où l'issue lui en serait fatale. D'abord il aurait à choisir : — ou tuer don Fernand en duel, ou quitter la cour en fugitif. — Tuer don Fernand... c'était impossible, puisque don Fernand était devenu son ami.

Fuir! c'est-à-dire laisser à la cour d'Espagne la réputation d'un lâche, et renoncer du même coup à ses projets d'ambition; autre alternative également impossible!

Don Paëz réfléchit longtemps, puis il s'écria :

— Oui, je suivrai la cour; oui, l'on me croira lâche; mais je deviendrai rebelle et fort, le roi d'Espagne sera forcé de compter avec moi, et alors...

Comme il achevait ces mots, le jour parut et pénétra à travers le trèfle des persiennes.

Il sauta hors du lit, rejeta en arrière ses grands cheveux, leva la tête, arma ses lèvres d'un dédaigneux sourire et ajouta :

— Le roi a été bien impertinent avec moi, hier soir... et je ne suis pas son sujet, cependant.

Cette phrase était tout un plan de révolte, et maintenant qu'il avait pris son parti, l'Infante pouvait lui demander ou lui refuser l'étrier, peu lui importait. Si la fortune se cabrait sous lui, il saurait étreindre et dompter la fortune!

A sept heures, le château s'éveilla, et bientôt les cours intérieures s'emplirent d'une foule bariolée de seigneurs aux manteaux sombres avec un galon d'or, de pages au justaucorps rouge, de varlets et de fauconniers aux casaques jaunes et vertes, de piqueurs, tenant en laisse et sous le fouet de grands lévriers orangés et des chiens couchants au poil fauve, de gardes du roi au panache blanc et de gendarmes à la plume bleue.

Puis, le son du cor se fit entendre...

Et alors, les persiennes s'entr'ouvrirent, les manolas et les infantes montrèrent, au travers, leurs minois éveillés et coquets; — les duègnes glissèrent un regard curieux et railleur aux beaux pages qui se *gaussaient* d'elles; — les maris regardèrent aussi les pages, et, loin de se moquer, froncèrent leurs épais sourcils.

Les pages retroussèrent avec fatuité leurs moustaches naissantes, et rirent pour les maris, comme ils avaient fait pour les duègnes.

Puis, peu à peu, les portes s'ouvrirent, les corridors se dégagèrent, les gentilshommes de la chambre et les gardes du roi s'échelonnèrent sur le passage de Sa Majesté.

Le roi s'habillait, le roi se faisait attendre...

C'était son droit.

Mais la jeune infante, plus leste, avait, dès le point du jour, éveillé la caméréra-mayor, qui rêvait de sa jeunesse évanouie, et ses jeunes femmes de chambre, qui songeaient aux moustaches en croc d'un beau garde ou d'un fringant gendarme. Elle avait gourmandé tout le monde, et demandé qu'on l'habillât au plus vite.

Sa toilette avait été terminée en moins d'une heure.

— Venez, duchesse, venez vite, avait-elle dit, je veux arriver avant le roi, et je veux surtout le plus beau gentilhomme de la cour pour m'offrir son genou et me tenir l'étrier.

— Voici, avait grommelé la caméréra-mayor, qui est à l'adresse de don Paëz.

## VII

Tandis que, la veille, don Paëz regagnait son logis de l'Escurial, les dents serrées par la colère, l'esprit agité des plus lugubres pressentiments, don Fernand, lui aussi, s'éclipsait de la chambre royale et rentrait chez lui.

Non qu'il eût hâte de se trouver seul, mais il eût préféré peut-être une ou deux heures encore de causerie insignifiante aux angoisses de l'isolement qui devaient s'emparer de lui aussitôt que rien ne le pourrait plus distraire de la pensée dominante de l'épreuve terrible du lendemain. Pourtant, don Fernand était un loyal adversaire; témoin de la disgrâce momentanée de don Paëz, il le voyait sortir pâle et hautain comme sont les grands cœurs blessés dans leur orgueil; sortir sous les yeux de l'Infante qui avait tout vu, tout entendu; — et il eût regardé comme une lâcheté de demeurer auprès d'elle et de faire un pas, un geste, de prononcer un mot qui pût être fatal à l'homme qui venait de lui offrir son amitié, et dont cependant il était encore le rival.

Don Fernand rentra chez lui, et, non moins homme de sang-froid que don Paëz, il procéda méthodiquement et avec le plus grand calme à sa toilette de nuit.

Tandis qu'il se déshabillait, on frappa doucement à une petite porte de service donnant sur un escalier dérobé, qui reliait secrètement les appartements des officiers du roi.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Dieu seul est grand, répondit une voix.

Don Fernand parut étonné, mais il ouvrit sans renouveler sa question.

Un homme parut, jeta un regard furtif autour de lui pour s'assurer que don Fernand était bien seul, souffla sur la lanterne sourde qu'il tenait à la main, et entra avec précaution.

Ce n'était cependant ni un alguazil cauteleux furetant à droite et à gauche pour découvrir un voleur, ni un alcade superbe, ni un inquisiteur terrible, ni un grand seigneur que l'ambition privait de sommeil, ni un mari jaloux, ni un courtisan en bonne fortune ou un page la cherchant; ce n'était, ma foi! qu'un pauvre diable de fauconnier portant chausses olive et casaque mi-partie vert et jaune, n'ayant d'autre arme qu'un gant de peau rembourré et tenant à la main son bonnet, comme un humble vassal, un maigre hère qu'il était.

Il est vrai que sous ce modeste costume, on devinait un homme énergique, intelligent, brave et insoucieux. Sa barbe noire, son œil brillant, ses cheveux crépus et lustrés, ses épaules herculéennes, la finesse d'attache de ses poignets, et la noble simplicité de ses gestes, annonçaient un personnage d'une condition supérieure à celle qu'il paraissait occuper.

Il salua don Fernand avec respect, mais sans humilité, et lui dit :

— Seigneur, pouvez-vous m'écouter une heure?

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? demanda le gentilhomme en l'examinant avec une attention mêlée de curiosité.

— Ce que j'ai à vous dire est long; quant à mon nom, il vous est inconnu, je me nomme Pedro, je suis attaché à la vénerie du roi.

— Voyons ce qui vous amène...

Don Fernand s'assit dans un fauteuil à large dossier, croisa les jambes et regarda son visiteur.

— Je me nomme Pedro, reprit celui-ci, parce que l'Inquisition m'a baptisé et m'a donné ce nom; je suis fauconnier du roi, parce qu'il faut avoir un état en ce monde, sous peine d'être réputé riche ou sorcier, ce qui, l'un ou l'autre indistinctement, conduit au bûcher. Mais avant d'être fauconnier, j'étais Maure, et je sculptais des coupes, des aiguières et des statues en plein or massif, — comme avant de me nommer Pedro, je me nommais Aben-Farax.

Don Fernand fit un geste d'étonnement.

— Et que venez-vous me demander? fit-il.

— Pour moi, rien; pour mes frères, beaucoup.

— Voyons, qu'exigez-vous?

— Je vous ai dit que je me nommais Aben-Farax, comme vous,

avant de prendre le nom de don Fernand et le titre de marquis de Valer, vous vous appeliez Aben-Humeya et vous vous faisiez gloire de descendre de nos derniers rois.

— C'est vrai, et je suis toujours fier de ma race.

— Merci pour cette parole, monseigneur; elle double la confiance que j'ai mise en vous, et je vais remplir ma mission. Les Maures sont malheureux en Espagne; sur cette terre autrefois leur conquête et leur bien, ils sont maintenant esclaves. On leur interdit la carrière des armes et l'épée; ils se sont résignés et sont devenus artisans et laboureurs; puis on leur a défendu l'exercice de leur culte, et ils ont encore courbé le front; mais aujourd'hui, don Fernand, il court d'étranges bruits à la cour d'Espagne...

— Ah! fit don Fernand attentif, et quels sont ces bruits?

— On dit qu'on défendra aux Maures de porter leurs vêtements, qu'on les baptisera tous de force, qu'eux seuls désormais paieront l'impôt, et qu'on leur interdira de résider — dans la ville de Grenade — aux environs de l'Alhambra.

— Après? dit don Fernand.

— Seigneur, reprit Pedro, les Maures sont à bout de patience, ils sont las de souffrir, de pleurer, de fléchir le genou et de subir le joug d'un peuple insolent et ingrat. On nous a défendu de porter des armes, mais nous en avons dans les caves de nos demeures; on a essayé de nous ruiner, mais nous possédons plus d'or, de rubis et d'émeraudes que dix rois d'Espagne réunissant leurs richesses.

— Je le sais. Que comptez-vous faire?

— Prendre les armes, don Fernand.

Le gentilhomme tressaillit :

— Folie! dit-il.

— Et puis, continua Aben-Farax, chercher parmi nous un homme qui descende en ligne directe de nos anciens rois, et lui dire : Il nous faut un chef, veux-tu l'être?

— Ah! et ce chef... l'avez-vous trouvé?... Quel est-il?

— L'un de nous deux, dit froidement le fauconnier.

Don Fernand se leva brusquement :

— Moi, peut-être... dit-il; — du moins ce serait mon droit... mais toi, quels sont tes titres?

— Je suis le dernier descendant de la race royale des Abassides, comme toi le dernier de celle des Abencerrages, répondit Pedro.

— Tu es presque mon égal, dit don Fernand en saluant.

— Je serai ton sujet ou ton ennemi, don Fernand, ton roi ou ton lieutenant.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que dans huit jours, si les bruits sinistres qui circulent à Madrid sur notre race se confirment, les Maures se lèveront en armes, secoueront le joug odieux qui les accable, et évoquant l'ombre de Boabdil, leur dernier et malheureux souverain, se referont enfin un roi.

— Et ce roi? demanda don Fernand.

— Ce sera toi si tu acceptes la couronne, moi si tu la refuses.

— Je ne refuse ni accepte, dit froidement don Fernand.

— Que signifient ces paroles?

Don Fernand examina le sablier qui coulait sans s'arrêter dans un coin de la chambre, et, étendant la main :

— Il est une heure du matin, dit-il. A huit heures, je te répondrai.

— Pourquoi ce délai?

— C'est mon secret.

— Est-il donc besoin de réfléchir pour accepter une couronne?

— Oui, quand cette couronne doit être achetée au prix d'un torrent de sang.

— Ce sera le sang des martyrs.

— Sans doute; mais peut-être, hélas! ne suffira-t-il point pour l'affermir sur ma tête; peut-être sera-t-il impuissant à faire le bonheur du peuple qui m'aura choisi pour son chef.

— Don Fernand, murmura Aben-Farax, tu parles bien; mais on voit à tes discours que tu vis, toi, de la vie espagnole, et que tu ne souffres point comme nos frères.

— Je souffre plus qu'aucun d'eux, Aben-Farax, murmura don Fernand; il n'est pas nécessaire de régner pour être roi, d'être aimé et respecté d'une nation pour aimer tendrement le peuple. Je suis roi moralement, frère; je me souviens que mes pères ont tenu un sceptre, et je verse une larme à chaque larme que laisse échapper le peuple de mes pères.

— Eh bien! alors, don Fernand, pourquoi hésiter? Nos dominateurs se font bourreaux, prenons les armes!

— J'ai peut-être un moyen de délivrer les Maures, frère, un moyen pacifique, une alliance qui leur rendrait leur antique splendeur sans les séparer de l'Espagne.

— Ce moyen, quel est-il?

— Je ne puis te le dire encore, car peut-être ne réussira-t-il point. Demain seulement, Aben-Farax, je saurai si je dois être roi.

— Soit; — à demain.

— Et si je refuse demain la couronne?

— Eh bien! tu me diras ton secret. S'il est efficace, les Maures s'inclineront et auront foi en ta sagesse, sinon...

— Sinon? fit don Fernand inquiet.

— Sinon, je serai roi. — Adieu...

Et Aben-Farax, saluant don Fernand, disparut avec la rapidité d'un fantôme.

Don Fernand se mit au lit; comme don Paëz il ne dormit pas, comme lui il examina froidement la situation, et, le matin venu, quand le tumulte des cours intérieures lui apprit que l'heure de l'épreuve fatale allait sonner, il dit :

— Allons voir si je serai gendre du roi, ou roi moi-même.

## VIII

L'Infante avait le plus charmant costume de chasse qui eût jamais été porté à la cour de France, cette reine des cours. On eût dit que madame Marguerite de Valois, reine de Navarre, et la plus habile des princesses en matière de modes et de travestissements de femme, avait présidé à son ajustement après avoir conseillé les fournisseurs. L'Infante avait une plume blanche à son chapeau, de grosses émeraudes boutonnaient son amazone bleu clair, un gant de peau jaune d'or enfermait sa main délicate, et elle portait sur l'épaule une trompe de chasse avec la grâce charmante d'un page mutin et babillard.

— Duchesse, disait-elle à la caméréra-mayor, tandis qu'elle passait au travers des escaliers et des corridors jonchés de courtisans, duchesse, je veux aujourd'hui voir la mort de l'ours de si près, qu'on puisse dire que pour le courage et la hardiesse, les infantes d'Espagne valent les gentilshommes d'ailleurs.

Au moment où la jeune princesse achevait, elle se trouva sur le seuil de la cour d'honneur, où piaffaient aux mains des varlets le cheval du roi et le cheval de l'Infante.

— Quel bonheur! dit l'Infante en battant des mains, j'arrive la première... avant le roi.

Et sans attendre qu'un seigneur lui offrît la main, elle courut à son cheval, magnifique étalon d'Afrique, qu'un Arabe eût payé un empire, s'il l'eût eu.

Au même instant, simultanément, deux gentilshommes à cheval déjà mirent pied à terre et s'avancèrent, des deux extrémités de la cour, vers la monture de la princesse.

Ils se placèrent l'un devant l'autre, auprès de l'étrier, fiers et hautains tous deux, semblant attendre que le choix de l'Infante fît de l'un une victime, de l'autre un triomphateur.

L'Infante rougit et pâlit à cette vue, elle comprit ce qui allait se passer, sans doute, et elle eût donné tout au monde pour éviter une situation pareille...

Mais il était trop tard; ni don Paëz ni don Fernand ne bougeaient, et il fallait choisir.

Elle rougit et pâlit encore; elle sembla hésiter et consulter une voix mystérieuse, une fibre secrète qui résonnèrent doucement au fond de son cœur, — et puis, elle dit enfin bien bas et d'une voix qui tremblait :

— Don Paëz... voulez-vous me tenir l'étrier?

La cour d'honneur était remplie d'une foule nombreuse, élégante; la fleur des Espagnes et du royaume de Grenade s'y était pour ainsi dire donné rendez-vous; — et il y eut un frémissement de crainte, d'étonnement, presque de stupéfaction quand on vit les deux rivaux en face l'un de l'autre, se mesurant du regard et attendant leur arrêt avec le calme des grands courages.

Cet arrêt, l'Infante venait de le prononcer en disant à don Paëz, les yeux baissés, et troublée comme une simple manola de Tolède ou de Madrid :

— Don Paëz, voulez-vous me tenir l'étrier?

Don Paëz était beau, généreux, vaillant; il passait à la cour pour un de ces hardis aventuriers qu'il fait bon avoir au nombre de ses amis, qu'on doit craindre d'avoir parmi ses ennemis. Et puis, il était le favori du roi... Il est vrai que le roi l'avait malmené, la veille, à son jeu; mais Sa Majesté, on le savait, avait l'humeur fantasque et maussade, et il n'était personne, duc ou prince, qui n'eût eu à se plaindre, au moins une fois en sa vie, d'une boutade de ce genre.

Don Paëz était donc aimé des uns, craint des autres, choyé de tous.

Don Fernand, lui aussi, était beau, jeune, riche, presque en faveur; on le redoutait moins que don Paëz; peut-être l'aimait-on davantage.

L'affront fait à ce dernier, affront involontaire, il est vrai, causa donc des impressions diverses aux spectateurs de ce drame improvisé.

Les uns se réjouirent, car don Paëz était vainqueur, et on savait que don Paëz était presque le rival, dans le cœur du roi, du duc d'Albe et autres seigneurs cordialement détestés.

Les autres, au contraire, prirent en pitié ce beau et fier jeune homme au regard profond, au sourire mélancolique, auquel l'Infante préférait le hautain don Paëz.

Mais les chuchotements qui eurent lieu aussitôt autour de lui trouvèrent don Fernand calme, froid, non moins fier, non moins hautain que don Paëz.

Seulement, ces deux hommes, qui semblaient se mesurer du regard et se promettre un combat à outrance, se firent un signe mystérieux qui signifiait presque, de la part de l'un : Je regrette ma victoire; — et de la part de l'autre : Je suis assez fort, assez stoïque pour être vaincu.



Quand don Paëz revint à lui, il aperçut, penché sur son visage, le visage empourpré de l'Infante. (Page 52.)

L'Infante s'était mise en selle, rougissante et toujours émue, don Paëz avait senti sa petite main frémir dans la sienne, et s'il avait été maître de son visage, il n'avait pu l'être de son cœur. Son cœur avait battu d'orgueil et il s'était dit : — Elle m'aime!

Don Fernand demeura une seconde encore immobile devant l'Infante et mesurant de l'œil don Paëz; puis il s'inclina respectueusement, salua fièrement son adversaire, devenu son vainqueur, et se retira au milieu des sourds murmures des courtisans étonnés ou peinés, et des regards de compassion et d'encouragement des femmes qui semblaient lui vouloir faire oublier l'ingratitude ou le dédain de la princesse.

Un fauconnier tenait en main le cheval de don Fernand; le gentilhomme se dirigea vers lui, mit le pied à l'étrier, et dit tout bas à l'homme qui l'avait entretenu la veille : — J'accepte.

Pedro, le fauconnier, tressaillit et répondit sur le même ton :

— Il faut partir aujourd'hui même, en ce cas.

— Ce soir, après la chasse.

— C'est trop tard.

— Eh bien! partons avant la chasse.

— Bien, — murmura le fauconnier; — à bientôt.

Et il s'éloigna.

Don Fernand était en selle, il fit faire une courbette à son cheval, tandis que le fauconnier s'éloignait.

Pendant ce temps on continuait à chuchoter derrière les persiennes, dans la cour d'honneur et au travers des corridors.

— Il y aura aujourd'hui même, disaient plusieurs gentilshommes, un combat sans merci entre don Paëz et don Fernand.

— Don Paëz a le bras lourd, murmuraient les uns.

— Don Fernand est le plus habile spadassin des Espagnes, répondaient les autres.

— Et puis, ajoutait un page, que don Fernand soit vainqueur ou vaincu, il est perdu.

— Pourquoi?

— Parce que s'il tue don Paëz, le roi ne lui pardonnera pas.

— Bah! en duel...

— Don Paëz est le favori du roi, le roi aime don Paëz.

— Mais, ricana un seigneur qui, la veille, assistait au jeu du roi, S. M. paraît l'aimer beaucoup moins qu'on ne croit. Hier, à son jeu...

— Oh! dit un officier des gardes, le roi traite de même les plus grands dignitaires de son royaume. Il a l'humeur chagrine.

— D'accord. Mais il ne peut punir un gentilhomme qui en aura tué un autre loyalement et en champ clos.

— Peut-être; car don Fernand n'est pas Espagnol.

— Il l'est devenu.

— En apparence, du moins; mais il est Maure au fond du cœur, et l'inquisition n'oublie pas qu'il est le descendant des rois de Grenade...

Un page qui était présent à la discussion haussa les épaules et dit avec un charmant sourire :

— Le grand inquisiteur hait trop cordialement don Paëz pour ne point protéger son meurtrier.

— Et pourquoi le hait-il?

— Mais simplement parce que le roi l'aime.

— Il est donc jaloux de don Paëz?

— Hum! murmura le page, en imprimant à son sourire une nuance d'ironie, — qui donc n'est pas jaloux de don Paëz, ici?

On eût trouvé, sans doute, le beau page bien hardi, bien impertinent si l'on eût eu le loisir de réfléchir à ses paroles, et d'interpréter son railleur sourire, mais tous les regards se portèrent soudain vers le grand escalier, sur lequel ruisselait un flot de soie, de velours, de satin et de dentelles.

Le roi arrivait. Il était vêtu de noir, selon sa coutume.

Il marchait lentement, le front courbé comme d'ordinaire, mais relevant parfois la tête pour jeter un coup d'œil furtif et rapide autour de lui.

Il porta la main à son feutre, répondant aux saluts de la foule qui s'inclinait bien bas devant lui, et il alla droit à sa fille.

Don Paëz était encore auprès de l'Infante; il salua respectueuse-



Don Paëz sauta en selle sur le cheval de l'Infante, plaça la jeune fille devant lui et piqua des deux. (Page 54.)

ment le roi, comme tous l'avaient salué. Mais il s'inclina moins bas peut-être, et son visage impassible et hautain témoigna de son ressentiment.

Le roi fronça le sourcil.

Sans doute une dure parole allait tomber de ses lèvres et mettre le comble à l'exaspération du favori, quand celui-ci le prévint et se retira à quelques pas.

Le roi prit la main de l'Infante, la baisa galamment et lui dit :

— Comment avez-vous dormi, ma belle étoile.

L'Infante prit un air boudeur et répondit :

— Fort mal, sire.

— Et d'où vient cette insomnie, madame?

— C'est Votre Majesté qui l'a causée.

— Moi? fit le roi, qui, déridé un instant, reprit son visage morne et sombre.

— Sans doute, sire, dit l'Infante. Vous avez grondé don Paëz.

— Oh! oh! murmura le roi, et cela vous empêche de dormir?

— Oui, parce que de tous les grands seigneurs qui vous environnent, aucun ne vous aime comme don Paëz.

— En êtes-vous certaine, mon étoile?

— Très-certaine, sire.

— Eh bien! fit le roi, qui redevint joyeux et presque souriant, comme l'insomnie fait du mal, comme vous avez les yeux battus et qu'il est necessaire qu'une infante d'Espagne soit belle toujours, je vais rendre mon amitié à don Paëz, tout exprès pour vous plaire.

Un charmant sourire glissa sur les lèvres mutines de l'Infante.

— Sire, dit-elle, puisque vous rendez votre amitié à don Paëz, vous devriez bien la retirer un peu à un très-vilain seigneur qui possède beaucoup trop votre confiance.

— Ah! ah! murmura le roi moitié souriant, moitié sévère, est-ce que nous nous mêlerions de politique, mon étoile?

— Dieu m'en garde, sire!

— Et... quel est ce très-vilain seigneur?

— Un homme bien laid, sire, le chancelier Déza.

— Bon!... fit S. M. qui redevint soucieuse, ils me disent tous la même chose. Le duc d'Albe et le marquis de Mondéjar, le grand inquisiteur et don Paëz.

— Et ils ont bien raison, sire.

Mais le roi fronça le sourcil et tourna le dos à l'Infante, qui se mordit les lèvres de dépit.

Le roi se trouva face à face avec don Paëz.

Le colonel des gardes était à pied encore, et tenait la bride de son cheval à la main.

— Ah! dit Philippe II, vous voilà, monsieur?

Don Paëz s'inclina sans mot dire.

Le roi le considéra quelques secondes et finit par reprendre son visage de bonne humeur. Il lui posa la main sur l'épaule, et lui dit :

— Sais-tu, don Paëz, que tu as bon nombre d'ennemis à ma cour?

Le ton familier de S. M. rendit au colonel des gardes son expression de physionomie ordinaire.

— Sire, répondit-il avec une assurance respectueuse qui sentait son favori, ces ennemis me sont une preuve que je possède quelque peu l'amitié de Votre Majesté.

— Ah! fit le roi.

— Et que, l'occasion et Dieu aidant, je serais tout prêt à dévouer utilement ma vie pour elle.

— Bien parlé, Paëz, dit le roi. Tes ennemis sont puissants et ils veillent sans cesse; mais tu as, en revanche, des amis qui se promettent de te défendre à outrance.

— Vraiment, sire? murmura don Paëz à son tour.

— Par exemple, le marquis de Mondéjar, mon vieux capitaine.

— Je le sais, sire.

— Et puis encore, Paëz, mon ami, une belle dame...

Le colonel des gardes tressaillit.

— Une belle dame, poursuivit Philippe II, que moi, le roi, j'aime à l'égal de mes sept couronnes.

— Votre Majesté me cachera-t-elle le nom de cette belle dame? fit don Paëz avec un fier sourire.

— Elle se nomme, acheva joyeusement le roi, dona Juanita, infante d'Espagne.

Don Paëz étouffa un cri... Puis, redevenant maître de lui, il joua un étonnement si naïf que le roi s'y laissa prendre.

— En vérité! murmura-t-il, Son Altesse s'intéresse à moi?

— Oh! fit le roi en riant, il ne faut pas t'en enorgueillir trop, maître Paëz, l'Infante ne t'aime que parce que mon chancelier, don José Déza, te déteste... et elle n'aime pas le chancelier...

— Je m'en doutais, soupira humblement don Paëz; mais pourquoi le chancelier est-il mon ennemi?

Le roi haussa les épaules et répondit avec cette bonhomie à la Louis XI, qui faisait le fond de son caractère dans l'intimité :

— Ceci est de la politique... et tu sais bien que je n'y ai jamais rien compris.

— Hum! pensa don Paëz, Sa Majesté est le plus grand politique de son royaume, quoi qu'elle en dise, mais j'y vois plus loin qu'elle en ce moment; l'Infante m'aime... parce qu'elle m'aime.

— Mon cheval? demanda le roi.

On amena un étalon noir comme la nuit, dont la crinière était semée d'étoiles d'argent et dont les brides étincelaient de rubis. Jamais plus noble et plus fier animal n'avait brouté les pâturages de l'Andalousie; c'était, pour nous servir de l'expression antique, un vrai cheval de roi.

— Tiens-moi l'étrier, maître Paëz, dit le roi, frappant sur l'épaule de son favori.

Don Paëz mit un genou en terre, suivant l'usage d'alors.

— Inutile, dit le roi, qui redressa sa taille voûtée et sauta lestement en selle; l'étrier seulement.

Philippe II rassembla son cheval et fit un signe.

— Sonnez le départ, dit-il.

Mais un gentilhomme s'approcha l'épée à la main, tête nue, et salua le roi. C'était don Fernand.

— Sire, dit-il, des intérêts personnels m'obligent à quitter la cour de Votre Majesté.

— Ah! dit le roi, fronçant le sourcil.

— Et je vous supplie d'accepter ma démission des titres et emplois que Votre Majesté a daigné me conférer.

Le grand inquisiteur attacha un œil perçant sur le roi.

Le roi avait un visage impassible.

Le grand inquisiteur se trouvait à deux pas avec le duc d'Albe et le chancelier Déza.

— Si le roi se fâche, dit-il, les Maures sont à nous.

— Et... s'il accepte?

— Ils seront perdus doublement, car nul ne les défendra plus ici.

— Vous vous trompez, monseigneur, dit le chancelier.

— Et qui donc oserait les défendre?

— Deux hommes : Mondéjar et don Paëz.

Le duc d'Albe fit un geste de colère : — Mondéjar, dit-il, est un vieux fou sans influence sur l'esprit du roi; mais don Paëz...

— Don Paëz, interrompit le chancelier, est plus puissant que nous tous.

— Peut-être, murmura le grand inquisiteur.

— Très-certainement, répondit le grand chancelier; mais à moi seul, je puis le perdre.

— Ah! dirent-ils, et comment?

Le chancelier eut un mauvais sourire.

— Faisons alliance tous trois, dit-il, et je le perdrai...

En ce moment le roi répondait flegmatiquement à don Fernand :

— Vous pouvez vous retirer, monsieur; j'accepte votre démission.

Don Fernand salua, remit son épée au fourreau et son feutre sur sa tête; puis, en passant près de don Paëz, il lui souffla à l'oreille :

— Adieu... je vais être roi!

## IX

Don Fernand sortit de la cour, à pied, comme un gentilhomme congédié.

Le cheval qu'il montait tout à l'heure appartenait au roi; le roi acceptait la démission de ses emplois : il était donc naturel qu'il lui rendît le cheval qu'il tenait de sa munificence.

Mais, de l'autre côté du pont-levis de l'Escurial, un Maure tenait en main deux étalons andaloux presque aussi beaux que celui du roi.

Ce Maure était le pauvre fauconnier Aben-Farax, qui avait eu le temps de changer de costume.

Don Fernand sauta en selle, le Maure l'imita, et tous deux s'éloignèrent au galop.

Quand ils eurent atteint la dernière rampe de ce chemin escarpé qui montait à la sombre demeure de Philippe II, don Fernand arrêta court son cheval, se retourna, embrassa d'un coup d'œil le palais aux murs sévères, à l'aspect morose, auquel les rayons du soleil essayaient vainement d'arracher un sourire; et, la main à la garde de son épée, d'une voix solennelle et grave, il s'écria :

— Je n'étais point ambitieux pour moi-même, messire Philippe II, roi des Espagnes; j'aimais le peuple de mes ancêtres et j'espérais l'arracher à la persécution aveugle de tes sujets. Le sort en a décidé autrement, et mes efforts sont impuissants à rendre le calme et le bonheur à une nation qui paye, depuis des siècles, les revers d'un jour de guerre par des larmes de sang et de cruelles humiliations. Ce peuple me réclame, roi des Espagnes, il évoque le souvenir de mes ancêtres et me demande mon nom comme un drapeau; mon nom, mon épée, mes trésors et ma vie, sont à lui. Ce n'est point don Fernand de Valer, capitaine de tes gendarmes, qui lève l'étendard de la révolte et te déclare la guerre; c'est Aben-Humeya, roi de Grenade, qui, de roi à roi, de pair à pair, te jette le gant! — Je t'ai rendu les insignes de ma servitude, j'ai repris mon indépendance; je ne suis plus ton sujet. Dès ce jour, don Fernand de Valer, le gentilhomme espagnol, n'existe plus; je redeviens Maure; et sauf ma religion, qui est la tienne, et que je regarde comme la vraie religion, je quitte tout, nom, mœurs, coutumes, pour reprendre les mœurs, les coutumes, le nom de mes ancêtres!... Philippe II, roi des Espagnes, des Pays-Bas et des Indes, moi, Aben-Humeya, roi de Grenade et le dernier des Abencerrages, je te déclare la guerre au nom de mon peuple, qui t'a trop longtemps obéi.

Et don Fernand repartit, suivi de son futur lieutenant Aben-Farax; et bientôt, des terrasses de l'Escurial, on n'aperçut plus à l'horizon que deux points noirs enveloppés d'un tourbillon de poussière et se dérobant dans la brume.

## X

Pendant ce temps, le roi Philippe II et sa cour descendaient, à leur tour, les rampes de l'aride coteau qui supporte l'Escurial, et la chasse royale gagnait au galop les gorges de la Sierra où, pendant la nuit, une ourse gigantesque et mère d'une redoutable nichée avait été détournée.

L'Infante paraissait avoir oublié déjà l'affront involontaire qu'elle avait fait à don Fernand, affront, du reste, qui servait en ce moment encore de texte aux conversations et aux demi-mots des courtisans. Elle babillait, railleuse et coquette, gourmandant la camerera-mayor, qui lui faisait respectueusement observer qu'elle devait être plus réservée dans son langage et son maintien, impatientant son cheval qui bondissait et se cabrait à demi sous sa cravache, et souriant parfois d'un air mutin à don Paëz, qui caracolait auprès d'elle avec l'élégance et l'habileté d'un écuyer consommé.

Autour du roi, au contraire, la conversation avait pris une couleur sombre et sérieuse comme le front du monarque. Deux hommes attaquaient les Maures avec la violence du fanatisme et de la haine, renversant, détruisant un à un les derniers scrupules de ce terrible maître qu'on nommait Philippe II.

Au moment où le brillant cortége entrait dans la gorge désignée pour le rendez vous de chasse, le roi, à demi vaincu, se tourna vers le marquis de Mondéjar qui chevauchait à dix pas, échangeant des réponses insignifiantes avec le grand inquisiteur, et l'appelant d'un signe :

— Marquis, dit-il, je me faisais un plaisir véritable de chasser avec vous aujourd'hui, car vous êtes un excellent veneur, plein d'ardeur et d'expérience...

Le marquis laissa échapper un geste d'étonnement, et regarda le roi.

— Mais, poursuivit Philippe II, il me vient en mémoire que vous êtes gouverneur de Grenade.

— En effet, sire, balbutia le marquis.

— Et savez-vous, marquis, qu'un gouvernement sans gouverneur est bien mal gouverné?

Le marquis tressaillit et fronça le sourcil.

— Aussi bien, j'ai réfléchi qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, nous advenir de fâcheuses affaires dans notre royaume de Grenade, et qu'il était tout à fait convenable qu'au lieu de perdre votre temps à courre le sanglier et l'ours en notre compagnie, vous piquiez des deux et retourniez à l'Alhambra.

— Sire, répondit le marquis d'une voix respectueuse mais ferme, comme il convient à un vieux soldat, ceci ressemble fort à une disgrâce...

— Une disgrâce! mon vieux capitaine, dit le roi avec bonhomie; par saint Jacques de Compostelle! je n'y songe pas. Retourne à Grenade, je t'y enverrai bientôt mes instructions.

Le marquis s'inclina sans mot dire, tourna bride et quitta le cortége; à quelques pas, il jeta un regard en arrière et l'arrêta sur le roi, autour duquel se pressaient le duc d'Albe, le chancelier et le grand inquisiteur.

— Mon Dieu! dit-il avec émotion, les Maures sont perdus! fasse le ciel que mon honneur sorte sauf de la lutte qui va s'engager!

Pendant ce temps le grand inquisiteur disait au chancelier :

— C'est un grand malheur que Mondéjar soit gouverneur de Grenade.

— Pourquoi cela, monseigneur?

— Parce que les Maures seront protégés par lui, quoi qu'il arrive.

— Tant mieux! répondit le chancelier, nous l'accuserons de tiédeur, on le rappellera et nous enverrons le duc d'Albe à Grenade.

Un éclair passa dans les yeux du grand inquisiteur.

— Vous avez raison, dit-il.

— Et puis, continua le chancelier, le marquis de Mondejar nous gênait ici; il était tout dévoué à don Paëz, et il nous faut perdre celui-ci dans l'esprit du roi.

— Ce sera fort difficile, chancelier.

— Vous croyez? murmura flegmatiquement don José Déza.

En ce moment le *lancer* fut sonné sous le couvert, les chiens découplés s'élancèrent, en hurlant, sur la brisée, et les plus ardents des veneurs, sans attendre le roi, emportés par cette indomptable passion que les sons du cor allument et excitent chez certains chasseurs d'élite, mirent leurs chevaux au galop et suivirent les chiens.

A leur tête, on voyait courir l'Infante, dont le cheval ardent laissait déjà derrière lui presque tous les autres. Mais un cavalier la suivait de près et galopa bientôt à ses côtés; c'était don Paëz.

— Tenez, dit le chancelier Déza en étendant sa cravache dans leur direction, regardez!

— Eh bien? demanda le grand inquisiteur.

— Mais, dit le chancelier avec un méchant sourire, je trouve maître don Paëz, simple gentilhomme et de naissance plus qu'obscure, assez hardi de suivre d'aussi près une infante d'Espagne, qui fait, du reste, assez peu de cas des grands seigneurs de la cour, en priant un aventurier de lui tenir l'étrier.

Le grand inquisiteur fit un mouvement d'inquiétude :

— Savez-vous, dit-il, qu'on joue sa tête à de pareilles accusations?

— Bah! répondit le chancelier, un courtisan n'expose sa tête que lorsqu'il est un imbécile ou un honnête homme... et je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Moi, répondit le grand inquisiteur avec un sourire glacé, je ne suis pas courtisan, chancelier, et, bien que je haïsse don Paëz au moins autant que vous le haïssez, je ne vous suivrai pas sur un terrain aussi glissant.

— Je ferai la besogne tout seul, soyez tranquille... Et puis, du reste, qui sait...

Le chancelier s'arrêta, craignant d'exprimer indiscrètement toute sa pensée.

— Achevez! insista le grand inquisiteur, en attachant sur lui un regard profond.

— Qui sait, murmura tout bas le chancelier, si ce serait vraiment une calomnie et si l'Infante...

— Oh! dit le grand inquisiteur avec colère, pour l'honneur des Espagnes, silence, monsieur, taisez-vous!

— Eh bien! messieurs, cria le roi, interrompant sa conversation avec le duc d'Albe, nous ne chassons pas, ce me semble; pourtant la bête est sur pied.

## XI

La vallée où la chasse venait de s'engager était une gorge tortueuse et profonde, encaissée parmi des rochers escarpés, recélant mainte caverne dans leurs flancs grisâtres, boisée de taillis rabougris et serrés, au travers desquels serpentaient plusieurs sentiers se croisant, se rejoignant et se séparant ensuite comme les dédales d'un labyrinthe. Les voix des chiens, les sons du cor y trouvaient un magnifique et retentissant écho. Bientôt voix et sons se dispersèrent, et on les entendit simultanément sur des points différents; chaque veneur s'abandonna soit à l'instinct sagace de son cheval, soit à ses propres inspirations, et s'enfonça sous le couvert à droite ou à gauche, selon qu'il croyait couper la chasse et gagner la tête des chiens en suivant telle ou telle direction.

L'Infante, emportée par son ardeur et confiante dans les jarrets d'acier de son étalon, suivit le fond de la vallée, franchissant les blocs de rochers et les troncs d'arbres, les précipices et les divers accidents de terrain qui la fermaient çà et là. Bientôt elle eut mis entre elle et le reste des veneurs un espace si considérable que leurs fanfares ne lui arrivèrent plus qu'indécises et perdues dans l'éloignement. Seul, l'un d'entre eux, don Paëz, ne perdait pas un pouce de terrain sur elle et galopait côte à côte.

A mesure que les sons du cor allaient s'affaiblissant, la voix des chiens devenait plus distincte, et nos chasseurs paraissaient s'en approcher. Leurs chevaux étaient déjà blancs d'écume, une bave sanglante frangeait leurs mors; mais ils étaient tous deux de vaillante race et n'avaient nul besoin de sentir l'éperon. Tout à coup la voix de la meute qui, jusque-là, avait paru se rapprocher, sembla s'éloigner et perdit de son ensemble.

L'Infante se retourna vers don Paëz, à qui elle n'avait point encore adressé la parole :

— Il y a un défaut, dit-elle, ou nous perdons la chasse.

— L'un et l'autre, madame, répondit don Paëz; tournons à gauche.

Ils quittèrent les bas-fonds de la première gorge et s'enfoncèrent dans une seconde plus étroite, plus sauvage, plus tourmentée encore, dans laquelle soit réalité, soit simple effet d'un écho lointain, la meute semblait hurler de plus belle. La gorge était étroite, disons-nous, si étroite même, qu'à un certain moment les deux veneurs, galopant toujours côte à côte, se trouvèrent serrés si près l'un de l'autre que leurs selles se touchèrent et que le vent chassait parfois sur le visage de don Paëz les boucles brunes de la chevelure de l'Infante. A ce contact, don Paëz tressaillit profondément, et il vit avec une joie sauvage la vallée tourner brusquement par coudes multiples, et devenir de plus en plus déserte.

Cependant, la voix des chiens approchait toujours; bientôt elle résonna stridente, bientôt encore les taillis du sommet de la vallée semblèrent frémir et s'agiter sous un souffle inconnu; puis un monstre en sortit la gueule sanglante et les flancs haletants... C'était l'ourse.

Puis, derrière l'ourse et la *tenant* (1), la meute, ardente et tellement serrée, qu'on l'eût recouverte avec un manteau.

L'ourse passa, sans les voir, à vingt pas des chasseurs, traversa le torrent desséché qui servait de chemin, et dans lequel don Paëz et l'Infante chevauchaient, — et grimpa le talus opposé, où elle disparut sous les broussailles.

La meute s'y engouffra après elle; mais la meute n'obéissait plus, du reste, qu'à ses propres instincts, car valets, chiens et piqueurs, elle avait tout laissé en arrière.

Le talus était trop rapide pour que les chevaux, malgré leur ardeur, y pussent tenir pied aux chiens; et l'Infante laissa échapper un petit cri de colère.

— Voilà, dit-elle, que nous allons encore perdre la chasse.

— Ne craignez rien, madame, répondit don Paëz, l'ourse sera morte avant une heure.

L'Infante hocha la tête d'un air de doute :

— Tenez, fit-elle avec dépit, entendez-vous déjà les chiens qui s'éloignent et courent vers le nord? La chasse est manquée.

— Pardon, répondit don Paëz avec calme, si j'en crois mes instincts de veneur, rien n'est perdu, et nous sommes près de la tanière de l'ourse.

— Vrai! fit-elle avec une joie enfantine.

— Silence! interrompit brusquement don Paëz, écoutez...

Un hurlement sauvage, une sorte de grognement confus résonnait à cinq ou six cents pas dans les broussailles, au pied d'un banc de rochers caverneux.

— Entendez-vous les oursons?... Réveillés par la voix des chiens, ils ont distingué, au milieu de leurs hurlements, deux ou trois cris de rage échappés à leur mère. Venez, madame...

Et don Paëz poussa son cheval, qui, malgré les ronces, gravit le talus à moitié et porta son cavalier à l'entrée de la caverne qui servait de retraite habituelle à l'ourse. L'Infante l'avait suivi.

Les oursons étaient au nombre de trois. Ils étaient tout jeunes encore, et, à la voix de leur mère, ils s'étaient traînés à l'entrée de la tanière.

Don Paëz mit froidement pied à terre, aux yeux de l'Infante étonnée, en prit un par les oreilles, le serra dans ses bras et l'étouffa.

Le second eut le même sort.

Puis don Paëz dénoua sa ceinture, attacha fortement les pattes de derrière du troisième, et le suspendit, la tête en bas, à un arbre voisin. L'ourson fit alors entendre des hurlements désespérés, et comme l'Infante ne comprenait point encore, don Paëz lui dit :

— La mère reconnaîtra les cris de son nourrisson, et elle va revenir.

En effet, dix minutes après, la voix des chiens se rapprocha de nouveau, mêlée à de sourds grognements; bientôt l'ourse arriva au galop et bondit vers l'étroite plate-forme sur laquelle don Paëz, à pied, et l'Infante, toujours à cheval, avaient fait halte.

L'ourse s'arrêta une minute, mesura ses adversaires du regard, flaira ses deux nourrissons morts avec un hurlement de douleur, puis se dressa sur deux pattes et marcha, terrible et l'œil sanglant, vers don Paëz qui l'attendait de pied ferme.

L'ourse avançait avec un calme qui donnait le vertige.

Don Paëz avait ses pistolets au poing. Il laissa faire dix pas au monstre, l'ajusta ensuite et fit feu.

L'ourse jeta un cri de douleur, recula d'un pas et ne tomba point; elle se remit en marche, au contraire, et arriva si près de son adversaire qu'elle lui brûla le visage de sa rugueuse haleine.

Alors don Paëz étendit le bras, et de son second pistolet lui cassa la tête; elle tomba roide morte.

Mais au moment où il se retournait triomphant vers l'Infante, celle-ci poussa un cri d'indicible effroi, et, étendant sa main tremblante vers les bruyères voisines, montra à don Paëz une masse noirâtre qui bondissait vers eux.

C'était le mâle de l'ourse qui accourait venger sa femelle et ses petits.

Et don Paëz n'avait plus d'arme chargée! il ne lui restait que sa dague...

## XII

L'ours n'hésita point; comme sa femelle, il ne flaira pas ses nourrissons morts, il ne prit pas garde à celui qui, suspendu à un arbre, remplissait l'air de ses hurlements; il bondit vers don Paëz, et fut si rapide dans son élan, que l'Espagnol désarmé n'eut point le temps de tirer son arme.

(1) Expression consacrée en termes de vénerie.

L'ours était tout debout et touchait don Paëz.

Il ouvrit les pattes, saisit le gentilhomme et le serra sur sa poitrine velue avec une violence telle, qu'il en fut suffoqué et ferma les yeux une seconde.

Un cri d'angoisse de l'Infante, qui demeurait immobile et pétrifiée à quelques pas, rendit à don Paëz son énergie et son sang-froid.

L'Infante était là!... Elle allait assister à cette lutte sans précédent, à ce duel à mort d'un homme et d'un monstre; — et l'Infante l'aimait déjà!...

— Don Paëz, mon ami, pensa-t-il, il s'agit de mourir ou d'être gendre du roi... Choisis!...

Et, quand il se fut dit cela, don Paëz se sentit si fort, lui le gentilhomme élégant qui parfumait sa barbe avec des essences mauresques, qu'il étreignit l'ours à son tour; celui-ci poussa un hurlement sourd.

Ce fut une lutte vraiment grandiose et terrible que celle qui s'engagea alors, sur une étroite plate-forme de rochers, avec un mur infranchissable d'une part, et un ravin profond de l'autre.

L'homme et le monstre se balancèrent quelques secondes, enlacés comme des rivaux des jeux olympiques; pendant quelques secondes ils ne présentèrent aux yeux de l'Infante, fascinée par la terreur, que la silhouette d'une masse informe, oscillant au-dessus de l'abîme et prête à y rouler sans cesse. Puis, tout à coup, un cri retentit, la masse sembla se fendre en deux. Au cri strident échappé à l'homme, un hurlement de détresse répondit, et l'ours, balancé un moment dans les robustes bras de don Paëz, fut jeté dans le ravin et y tomba inerte et sans vie.

Don Paëz était parvenu à tirer sa dague, et l'avait enfoncée jusqu'à la garde dans le flanc du monstre.

L'ours était tombé dans le ravin avec la dernière arme de don Paëz, qui n'avait point songé à la retirer de ce fourreau improvisé.

Le cavalier se tourna alors vers l'Infante, toujours blanche et froide comme une statue; il lui jeta un regard d'orgueil et de triomphe; il voulut courir à elle et la rassurer... Mais ses forces, épuisées par la lutte, le trahirent; il eut le vertige, tomba d'abord sur un genou, puis s'affaissa tout à fait et s'évanouit.

Les griffes du monstre avaient meurtri ses épaules, le sang perlait sous son pourpoint bleu de ciel et jaspait les dentelles sur sa collerette. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand don Paëz revint à lui, il aperçut, penché sur son visage, le visage empourpré de l'Infante qui mouillait ses tempes avec l'eau fraîche d'une source puisée dans son feutre, et lui faisait respirer un flacon d'essence qu'elle portait suspendu au cou par une chaîne d'or.

L'Infante avait seize ans: si elle était princesse, elle était femme aussi; de plus, elle aimait don Paëz sans avoir jamais osé se l'avouer peut-être.

Don Paëz venait de courir un grand péril; don Paëz était évanoui, don Paëz était plus beau que jamais avec son pâle visage et sa large poitrine tachée d'un sang rose et transparent... Don Paëz, enfin, malgré les soins empressés qu'elle lui prodiguait, tardait à reprendre ses sens...

Et puis l'Infante était seule en ce lieu, elle n'avait à ses côtés ni caméréra grondeuse, ni courtisan jaloux; elle pouvait donc s'abandonner à sa douleur... et elle pleura.

Elle pleura, la naïve enfant, sans prendre garde que ses larmes, tombant brûlantes sur le visage pâle de don Paëz, le ranimeraient bien mieux que l'eau et les essences qu'elle y répandait. Et, en effet, ce fut sans doute à leur contact que don Paëz ouvrit les yeux; il jeta, à la vue de ces larmes qui coulaient sur les joues veloutées de l'Infante, un de ces cris où se fondent la joie et l'orgueil, et qui rendent fous les cœurs faibles.

L'Infante se redressa comme une biche effarée à laquelle le souffle du vent apporte un lointain jappement; elle se retira rougissante, émue, cachant son visage dans ses mains.

Mais ces larmes, tombées sur lui comme des perles, avaient ranimé don Paëz, il courut vers l'Infante, se précipita à ses genoux, lui prit les mains, les couvrit de baisers, murmurant de cette voix enchanteresse à laquelle il savait imprimer toutes les nuances de la passion:

— Oh! pleurez, madame, pleurez encore...

L'Infante, confuse, retira ses mains, essuya ses larmes et lui dit avec une émotion presque solennelle:

— Don Paëz, relevez-vous et écoutez-moi.

Il obéit, et la regarda avec enthousiasme.

— Don Paëz, reprit-elle, vous êtes un simple gentilhomme, et je suis, moi, Infante d'Espagne. Il y a un mur d'airain entre nous, un mur que rien ne saurait briser. Mais la fatalité m'a arraché mon secret; vous m'avez vue pleurer, vous savez que je vous aime, don Paëz. Eh bien! don Paëz, il ne nous reste plus, après cet aveu, à vous qu'à mourir, à moi qu'à me séparer du monde à jamais. Vous allez vous tuer, don Paëz, vous tuer, quand j'aurai mis ma main dans votre main, et un baiser sur votre front. Demain, j'annoncerai à mon père que j'entre au couvent des Camaldules pour n'en jamais sortir.

Et comme don Paëz se taisait toujours, elle continua avec exaltation:

— Eh bien! ami, la mort vous épouvanterait-elle? — Et quand je t'ai dit que je t'aimais...

Mais don Paëz l'interrompit d'un geste, et mettant la main sur son cœur:

— Madame, dit-il, je ne suis point un simple gentilhomme, méritant la hache et le billot pour avoir osé lever les yeux sur une fille de roi...

Don Paëx s'arrêta, redressa sa taille superbe, porta la tête en arrière avec une noblesse sans égale, et poursuivit:

— Je ne suis point don Paëz le simple et obscur gentilhomme que vous croyez, — je me nomme Jean de Penn-Oll, et je suis le descendant d'une race princière, qui a porté couronne ducale au front au temps où les ducs étaient les pairs des rois.

L'Infante poussa un cri, — cri de joie et d'ivresse s'il en fut! — et puis, à son tour, elle s'affaissa sur le gazon jauni par le soleil des Espagnes et ferma les yeux.

Don Paëz la prit dans ses bras, et il allait l'emporter vers la source où naguère elle avait puisé de l'eau, quand trois hommes, portant le costume de l'époque, mais armés de mousquets et de pistolets, se dressèrent du milieu des bruyères et l'entourèrent.

— Qui êtes-vous? demanda don Paëz tressaillant et interdit.

— De pauvres bohémiens qui valent mieux, à cette heure, que les gardes du roi que tu commandes, beau don Paëz, répondit l'un d'eux en ricanant.

Et tous trois s'élancèrent sur le gentilhomme désarmé et tenant l'Infante dans ses bras; — ils l'enlacèrent avec une force herculéenne, la terrassèrent malgré ses efforts inouïs, désespérés, et le garrottèrent.

— Beau don Paëz, dit alors celui qui déjà avait pris la parole, tu viens de faire notre fortune. Merci! une infante d'Espagne! voilà, par saint Jacques, une belle rançon!...

Don Paëz frissonna; don Paëz, le brave et hardi, eut peur à ces mots sinistres.

— Misérables!... exclama-t-il, que comptez-vous donc faire de nous?...

— Rien de mauvais, beau gentilhomme; nous espérons avoir quelques milliers de doublons à l'effigie de feu S. M. l'empereur Charles-Quint et de son très-haut et puissant héritier Philippe II, roi des Espagnes et des Indes. Voilà tout.

— Je vous ferai pendre, scélérats! s'écria le favori de Philippe II.

— Si nous voulions te pendre nous-mêmes et à l'instant, répliqua le *gitano* en ricanant, la chose nous serait facile; il y a ici bon nombre d'arbres qui serviraient de potence, mon maître; mais, sois tranquille, nous ne sommes pas de ces obscurs bandits satisfaits de pouvoir assassiner un gentilhomme afin de lui voler sa bourse et sa défroque; nous entendons mieux nos affaires, ami Paëz, comme dit le roi; et nous savons ce que vaut la vie d'un colonel des gardes et celle d'une infante d'Espagne.

— Vraiment! fit don Paëz redevenu calme, vous ne paraissez vous en douter nullement, mes maîtres, car cette Infante d'Espagne dont vous voulez tirer parti, vous la laissez évanouie et couchée sur l'herbe, sans lui porter le moindre secours.

Don Paëz en parlant ainsi avait un sourire de mépris aux lèvres, et il essayait vainement de ronger ses liens ou de les couper avec ses dents.

— Beau don Paëz, répondit le gitano avec un dédain glacé, tu insultes notre race et tu as tort, car les Maures valent les Espagnols, et nous avons sous nos capes trouées plus d'or qu'il n'en résonne dans ta ceinture de cuir de Cordoue ouvragé. Et puis, ajouta négligemment le gitano, tu nous insultes, toi qui es brave, ni plus ni moins qu'un lâche, car tu sais bien que notre métier n'est pas de tuer les gens désarmés, — surtout... — et le Maure ricana de nouveau, quand ce sont des colonels des gardes, favoris d'un roi puissant, et pour la liberté desquels l'Espagne fera sans scrupule une large trouée aux caisses d'or enfouies dans les caves de l'Escurial. Sois tranquille, Paëz, nous allons transporter l'Infante en lieu sûr, et nous en aurons le plus grand soin. Nous la traiterons selon son rang, et puis, comme tu as une parole excellente, comme on y peut croire aveuglément, nous te demanderons ta parole, et tu iras chercher à l'Escurial ou à Madrid sa rançon et la tienne.

— Je n'irai pas, fit don Paëz avec colère.

— Bah! murmura le gitano avec insouciance, tu iras, mon maître; tu iras parce que l'Infante t'aime et que tu veux être gendre du roi...

Don Paëz tressaillit.

— Silence! s'écria-t-il.

— Sois tranquille, beau don Paëz, nous ne trahissons jamais un secret, surtout quand ce secret doit être profitable à notre cause et nuisible à nos ennemis. Ah! tu veux épouser une infante?... Tant mieux! mon maître, parce que si tu deviens puissant en Espagne, les Maures seront plus heureux... En route!...

L'un des trois hommes prit l'Infante dans ses bras, l'autre s'empara des chevaux, le troisième aida don Paëz à se lever et lui dit:

— Marche, mon gentilhomme; le chemin est court, du reste, et nous serons bientôt arrivés.

Et don Paëz, les mains liées derrière le dos, suivit les gitanos, et s'enfonça avec eux sous le couvert.

Don Paëz avait été moins soucieux et moins sombre un quart d'heure auparavant, quand il luttait corps à corps avec le monstre.

L'Infante prisonnière avec lui, l'Infante tombée au pouvoir des Bohémiens en sa compagnie... c'était sa perte, aux yeux du roi.

Mais don Paëz était homme de ressource; il n'avait point donné sa parole encore, et il pouvait méditer et exécuter un plan d'évasion si brillant qu'il reconquerrait à l'instant tout l'avantage de la position.

Il cheminait donc tête baissée et méditant, tandis que les gitanos portaient l'Infante à tour de rôle, quand le sentier tortueux qu'ils suivaient au travers des bruyères s'arrêta brusquement en face d'un mur de rochers qui semblaient défendre au voyageur de passer outre.

Celui qui paraissait être le chef de la troupe alla droit à l'un des rochers, et le heurta avec la crosse de son mousquet. Une partie de ce même roc s'entr'ouvrit, tourna sur des gonds invisibles, et laissa à découvert les premières marches d'un mystérieux escalier.

— Nous voici chez nous, dit-il; entrez, mon gentilhomme.

Le gitano qui portait l'Infante s'engagea le premier dans cet étrange chemin; puis, après lui, le second bohémien qui venait d'attacher les chevaux à un chêne, puis don Paëz, et enfin le chef qui fermait la marche.

Ils descendirent ainsi une trentaine de degrés, guidés par le jour tremblotant de l'orifice; puis, tout à coup, les degrés firent place à une couche de sable criant sous les pieds; au lieu de descendre encore, don Paëz sentit qu'il suivait une route latérale de plain-pied et il se trouvait maintenant dans l'obscurité; à un coude de cette route, il vit poindre, dans l'éloignement, la lueur rougeâtre d'une torche.

Un bruit sourd se fit alors au-dessus de sa tête, et il se retourna vivement.

— C'est la porte qui se referme, lui dit le gitano.

A mesure qu'il approchait de la torche, don Paëz distinguait plus aisément les objets d'alentour; et bientôt il aperçut au bout du souterrain plusieurs hommes environnant une table et occupés à jouer aux dés.

A l'arrivée des nouveaux venus ces hommes se levèrent avec empressement, et l'un d'eux cria :

— Holà! gitanos, quelle aubaine avez-vous?

— Une infante d'Espagne!...

Un murmure de joie courut parmi les bohémiens, qui abandonnèrent leurs dés et se groupèrent en tumulte auprès de l'Infante, qu'on déposa sur la table et dont on ne s'occupa point davantage.

— Il faut appeler Madame, dit le chef des gitanos.

— Madame a fait défendre sa porte.

— Cordieu! même pour une infante.

— Hum! firent quelques-uns.

Et, tandis qu'on hésitait, les regards de plusieurs tombèrent sur don Paëz.

— Et celui-là, quel est-il? demanda-t-on.

— Celui-là? fit le chef en riant, c'est le colonel des gardes, messire don Paëz.

— Oh! oh! le favori du roi?

— Précisément, mes maîtres.

— Eh bien, faut-il prévenir Madame?

— Sangdieu! fit don Paëz impatienté et rompant le morne silence qu'il avait gardé jusque-là, votre maîtresse est donc une bien grande dame qu'elle ne puisse interrompre ses occupations pour recevoir une infante d'Espagne!...

Don Paëz achevait à peine qu'un pan de mur s'ouvrit absolument de la même manière que le bloc de roche qui avait mis à découvert l'escalier souterrain, et le gentilhomme aperçut au travers une petite pièce de forme octogone, tendue de soie, décorée avec luxe et dans le goût oriental, vivement éclairée par d'énormes candélabres de bronze, dans lesquels brûlait la cire la plus pure qu'on eût jamais recueillie dans les gorges des Alpuxares ou sur les coteaux de Grenade.

Une femme parut sur le seuil de cet étrange boudoir, et, don Paëz l'ayant envisagée, la trouva si admirablement belle, qu'il poussa un cri d'admiration.

## XIII

Cette femme, qui se présentait si inopinément aux yeux de don Paëz, n'était point une de ces affreuses bohémiennes que la tradition nous représente lisant dans la main des jeunes filles et leur prédisant l'avenir; ce n'était pas non plus cette créature folâtre et sautillante, belle, mutine, rieuse, comme celles des tableaux de Giraud et de Desbarolles : c'était une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, au front sérieux, presque sévère, au profil correct et pur du type oriental, au grand œil noir qui fascinait plus qu'il ne séduisait peut-être.

Entre la beauté de cette femme et celle de l'Infante, il y avait un abîme de passions et de sombres douleurs.

L'Infante était la jeune fille naïve traduisant en larmes perlées les premières et mystérieuses émotions de son cœur. Cette femme était la statue vivante de la passion assombrie par la jalousie, dominée parfois par un but inconnu vers lequel elle devait marcher sans relâche.

Si cette femme n'avait point encore souffert ces tortures sans nom que l'amour enfonce au cœur des femmes, le doigt de la fatalité avait du moins écrit sur son front qu'elle les endurerait un jour.

Don Paëz, le blasé et le sceptique, don Paez l'ambitieux, qui se servait de l'amour comme d'un marchepied, don Paëz qui jouait avec la candide passion d'une fille de roi, baissa involontairement les yeux sous l'ardent regard de cette femme, et il se sentit saisi d'un trouble inconnu.

La bohémienne, car c'en était une à coup sûr, à en juger par sa robe de velours noir, sa résille enfermant à grand'peine une chevelure abondante et d'un noir de jais, son corsage écarlate et ses bas de même couleur, — la bohémienne, disons-nous, s'arrêta une minute sur le seuil, promena son œil perçant sur les dix ou douze hommes groupés autour de la table, l'arrêta une seconde sur la jeune princesse évanouie, puis le reporta sur don Paëz qui, malgré ses liens, conservait sa fière attitude, et l'y arrêta longtemps.

Don Paëz, troublé d'abord, se remit bientôt de son émotion inexpliquée, et soutint le regard de la bohémienne avec assurance.

Alors, celle-ci baissa ses yeux à son tour, rougit imperceptiblement, puis, s'adressant à celui qui s'était emparé de l'Infante :

— Hammed, dit-elle, te voilà bien joyeux, n'est-ce pas, d'avoir fait une prise aussi importante?

— Oui, *madame*, répondit le gitano avec respect.

— Et tu comptes avoir ta part de la rançon?

— Comme c'est mon droit, répondit Hammed.

— Tu te trompes, Hammed...

Le gitano recula, interrogea la bohémienne d'un regard, mais n'osa ouvrir la bouche.

— Tiens, fit un autre, plus hardi, pourquoi donc?

— Parce que nous préférons l'Infante à une rançon.

Il y eut un murmure d'étonnement parmi les bohémiens, et don Paëz lui-même haussa les épaules et grommela :

— Quelle charmante plaisanterie!...

La bohémienne leva de nouveau les yeux sur lui.

— Et savez-vous, reprit-elle, sans cesser de regarder le gentilhomme, mais s'adressant toujours aux gitanos, et savez-vous pourquoi nous garderons l'Infante sans demander de rançon?

— La garder, et pourquoi? murmurèrent les bandits.

— Parce que les Maures, hier encore, étaient des esclaves persécutés, à qui il était permis de voler leurs persécuteurs, — et qu'ils seront demain un peuple libre, ayant un roi, reprenant les mœurs et les coutumes de ses pères, et déclarant ouvertement la guerre à ses oppresseurs.

Don Paëz tressaillit et regarda la bohémienne avec attention.

— Or, poursuivit la bohémienne, la guerre déclarée par les Maures aux Espagnols, l'Infante nous devient un otage précieux que nous pourrons échanger ou faire valoir convenablement.

— C'est juste, murmura Hammed. Mais j'aurais préféré les doublons du roi Philippe.

La bohémienne lui jeta un regard de mépris.

— Vous voilà bien tous, dit-elle, Maures dégénérés, qui n'avez conservé de vos ancêtres que le nom. Vos frères ont courbé le front sous le joug, ils sont devenus artisans et cultivateurs; vous, plus fiers, plus indépendants, vous vous êtes réfugiés dans les montagnes, vous avez, sous le nom de bohémiens, fait à vos oppresseurs une guerre de brigandages et de rapines, et cette guerre vous a plu si fort, elle a si bien flatté vos instincts pervers que le jour où il faut arborer un drapeau et combattre, non plus comme des bandits, mais comme des chevaliers, vous hochez la tête, et regrettez votre profession de voleurs!

Un sourd murmure de désapprobation à l'endroit d'Hammed se fit entendre, et les gitanos s'inclinèrent devant la bohémienne avec ce respect que les peuplades orientales accordent à ceux qui parlent bien.

— Quant à ce gentilhomme, continua la bohémienne, désignant du doigt don Paëz, nous allons lui rendre la liberté sans rançon.

— Pourquoi? firent les gitanos surpris.

— Parce que, répondit-elle, il est le seul gentilhomme de la cour d'Espagne qui ait appuyé, hier soir, le marquis de Mondéjar, défendant les Maures au jeu du roi.

— Sangdieu! murmura don Paëz, ce n'est donc pas un vain bruit qui court, et les bohémiennes sont donc de race mauresque?

— Quelques-unes, messire don Paëz, répondit la gitana, en le regardant fièrement.

Puis, se tournant vers Hammed qui murmurait dans son coin :

— Coupe les liens du sire don Paëz, dit-elle, il est libre

Hammed obéit.

— Tout ceci est parfaitement inutile, fit le gentilhomme avec calme, je veux demeurer prisonnier.

— Tu veux demeurer prisonnier! s'écria la gitana avec un mouvement de joie.

— Oui répliqua don Paëz, je ne m'en retournerai certes pas à la

cour d'Espagne sans l'Infante; puisque j'ai été pris avec elle, elle sera libre avec moi, ou je partagerai sa captivité.

La bohémienne était devenue soucieuse et fronçait le sourcil.

— Viens avec moi, dit-elle, je veux te parler sans témoins.

Elle lui prit la main, et don Paëz frissonna au contact de cette main qui pressait la sienne; elle l'entraîna; il la suivit sans résistance.

Sur le seuil du boudoir, elle dit aux gitanos :

— Faites respirer des sels à l'Infante; voici bien longtemps que dure son évanouissement, et il n'est pas convenable qu'une fille d'Espagne soit aussi mal soignée par des Maures.

Puis elle poussa don Paëz dans sa mystérieuse retraite; le pan de mur s'abaissa, et ils se trouvèrent seuls.

— Don Paëz, dit-elle alors, tu es ambitieux, n'est-ce pas?

Don Paëz tressaillit.

— Qui vous a dit cela? fit-il.

— Tu veux être gendre de roi.

Don Paëz bondit et s'écria :

— Comment savez-vous mon secret?

— Qu'importe! si je le sais.

— Et... le sachant, reprit don Paëz qui retrouva son humeur altière et fougueuse, comment oses-tu, bohémienne, me le dire à moi-même?

— Ah! fi!... don Paëz, murmura la gitana avec un accent de dédain glacé; je suis une femme, il me semble...

— C'est vrai, et je vous demande pardon, madame.

— Je connais donc votre secret, don Paëz, mais je sais aussi que les plus grands projets rencontrent une imperceptible pierre d'achoppement qui les fait avorter.

Don Paëz parut inquiet.

— Aimes-tu l'Infante, don Paëz?

— Non, de par Dieu! l'amour est l'ennemi de l'ambition.

— Et laquelle de ces deux passions, l'ambition ou l'amour, conduit au bonheur, selon toi?

Don Paëz haussa les épaules.

— Pour être heureux, il suffit de croire qu'on l'est en effet, fit-il avec un dédaigneux sourire. Qu'importe le talisman!

Un éclair passa dans les yeux de la gitana; elle prit la main de don Paëz et le fit asseoir auprès d'elle sur des coussins lamés d'or.

— Pauvre insensé! dit-elle avec douceur, un regard, un mot d'amour d'une femme, valent peut-être mille fois mieux que cette puissance après laquelle tu cours...

Et la voix de la gitana était fascinatrice, et don Paëz en était ému malgré lui.

— Tu ne me réponds pas, don Paëz, reprit-elle.

Don Paëz sentit sa raison chanceler au bruit magique de cette voix; il fit un violent effort, rompit le charme qui l'enlaçait, et s'écria avec un éclat de rire sardonique :

— Est-ce que tu parlerais pour toi, sorcière maudite?

L'œil de la bohémienne s'alluma de colère; elle regarda don Paëz avec mépris, puis se leva froidement et lui dit :

— Messire don Paëz, vous êtes libre, et vous pouvez vous retirer.

— Je crois vous avoir dit, madame, répondit le colonel des gardes avec un ton plus respectueux, qu'il m'était impossible de retourner à l'Escurial sans l'Infante. Mon honneur en souffrirait grand dommage.

La bohémienne hésita.

— Eh bien! dit-elle tout à coup en tirant un anneau de son doigt, regardez bien cette bague; sur le chaton est écrit un mot arabe, qui signifie *serment*...

— Après? dit don Paëz.

— Si un jour, demain ou dans dix ans, un inconnu se présentait à vous, en quelque lieu que vous fussiez, et vous dit : « Je suis prisonnier, vous allez me rendre la liberté; ne me demandez ni quel est mon désir, mon crime ou mon but. Je me présente chez vous et je vous somme, en vous montrant cette bague, de me faire conduire, moi et les deux personnes qui m'accompagnent, en tel lieu que je vous désignerai? »

— Diable! fit don Paëz, ceci pourrait devenir gênant en temps de guerre.

— A ce prix, ajouta la bohémienne, quand tu m'auras engagé ton honneur de gentilhomme, l'Infante pourra te suivre et retourner avec toi à l'Escurial.

— Est-ce tout ce que vous me demandez?

— Je te demande en outre le silence le plus absolu sur ce qui vient de se passer ici, et, si l'Infante n'est point revenue à elle avant qu'elle sorte du souterrain, elle ignorera qu'un l'a conduite en ce lieu avec toi; si elle a repris ses sens, eh bien! tu lui recommanderas la discrétion... elle t'aime...

Et la gitana prononça ce mot avec un accent de douleur.

— Elle t'aime... reprit-elle, elle t'obéira...

— Comme ces mots te coûtent à prononcer, gitana! fit don Paëz avec douceur.

Mais elle lui montra le mur qui se rouvrait.

— Va-t'en, dit-elle, tu es libre; emmène l'Infante.

L'Infante était toujours évanouie.

Le grand air, quelques gouttes d'eau fraîche répandues sur son visage l'eussent ranimée bien mieux que la chaude atmosphère des souterrains.

— Allons, dit la gitana avec intérêt, prends l'Infante dans tes bras, don Paëz, et va-t'en.

Don Paëz obéit.

— Conduisez-les jusqu'à la porte du souterrain, continua-t-elle en s'adressant à l'un des bohémiens.

La voix de la gitana tremblait d'émotion, son regard ne brillait plus de courroux, elle avait les yeux baissés.

Don Paëz remarqua son trouble, et lui dit à voix basse en s'éloignant :

— Je te jure de remplir scrupuleusement les conditions que tu m'as faites en me rendant la liberté.

— J'y compte, murmura-t-elle sans lever les yeux.

— Singulière femme! pensa le cavalier en s'éloignant.

Quand il eut fait dix pas, précédé et éclairé par deux guides, il entendit quelques murmures derrière lui. C'étaient les bohémiens qui trouvaient étrange que celle qu'ils nommaient *Madame* renvoyât ainsi l'Infante après avoir annoncé qu'elle la garderait en otage.

— Je vous ordonne de vous taire, leur dit-elle d'un ton impérieux.

Et les murmures s'éteignant soudain, don Paëz put juger de l'ascendant qu'elle avait sur ces hommes; et, comme tout sceptique qu'il pût être, il vivait en un siècle où la magie ne manquait ni d'adorateurs ni de croyants, il se prit à penser que la gitana était bien réellement sorcière.

Les deux bohémiens conduisirent don Paëz jusqu'à l'issue du souterrain, où les chevaux étaient encore attachés à un arbre.

Puis ils le saluèrent sans mot dire, et le bloc entr'ouvert se referma lentement sur eux.

Don Paëz chercha des yeux une source, un filet d'eau où il pût tremper son mouchoir et en humecter le front pâle de la jeune fille. Partout autour de lui le sol était aride, brûlé du soleil, et il était loin de cette fontaine suintant au travers des rochers et auprès de laquelle les gitanos l'avaient surpris et terrassé.

Les forces du gentilhomme étaient épuisées par la lutte physique soutenue d'abord contre le monstre, ensuite contre les bohémiens, et par les angoisses morales qu'il venait d'éprouver. Il n'eut point le courage de transporter l'Infante au bord de la fontaine, mais il songea que l'air et la rapidité de la course allaient avoir un résultat plus efficace que les soins insuffisants qu'il essayerait de lui prodiguer.

Il sauta donc en selle sur le cheval de l'Infante, abandonnant le sien, plaça la jeune fille devant lui et piqua des deux.

Le cheval s'élança au galop sur la pente rapide de la forêt.

Don Paëz devait se hâter, du reste. Il était plus de midi quand il avait rejoint la meute, combattu les deux ours, et fait sa fâcheuse rencontre des Maures vagabonds. Il avait passé près de deux heures, soit en route avec eux, soit sous leur garde dans le souterrain. Au moment où il mit le pied à l'étrier pour regagner l'Escurial, le soleil, déclinant à l'horizon, amortissait ses derniers rayons dans les brumes épaisses du soir.

Don Paëz avait près de six lieues à faire pour atteindre la plaine que domine l'Escurial, et il ne pourrait rejoindre la chasse, quoi qu'il fît.

Toutes ces réflexions mirent l'aiguillon au cœur du fier jeune homme, et il lança sa fringante monture à travers ravins et précipices.

Cette course insensée ranima l'Infante; elle ouvrit les yeux, poussa un nouveau cri et se crut un moment le jouet d'un rêve étrange où le fantôme de don Paëz, mort pour elle, l'emportait aux enfers sur un cheval fantastique.

On devait être inquiet de la princesse; le roi envoyait sans doute déjà dans toutes les directions... Peut-être ses ennemis à lui, don Paëz, commentaient-ils déjà son absence.

Et alors, comme les morts ne sont plus soumis aux convenances qui régissent les vivants, elle oublia les lois inflexibles de l'étiquette, les leçons sévères de la camerera-mayor; et soit frayeur, soit élan d'amour, elle passa ses bras au cou de don Paëz et l'enlaça étroitement. Ce fut une course vagabonde et charmante, une féerie arabe, que ce trajet à travers monts et vaux, accompli sur un cheval qui paraissait avoir des ailes, par cet homme et cette femme, beaux tous deux, jeunes tous deux, semblant avoir devant eux l'avenir qui rendrait l'heure présente éternelle.

Malheureusement cette femme était princesse, cet homme était un simple cavalier, et le rêve se brisa aux portes de l'Escurial.

La nuit était venue, obscure; le palais était illuminé comme pour une fête, le cor résonnait, et dans toutes les directions, plaines ou collines environnantes, passaient au galop, phares éblouissants dans les ténèbres, des cavaliers portant des torches et cherchant la fille du roi.

— La voilà! s'écrièrent cent voix, au moment où le cheval ruisselant franchit le pont-levis.

— [illegible] don Paëz, ajouta une voix moqueuse qui fit tressaillir le colonel des gardes.

Cette voix, c'était celle du chancelier Deza, son ennemi mortel.

XIV

Don Paëz frissonna involontairement en entendant l'insinuation du chancelier; mais l'Infante sauta lestement à terre et saluant, d'un geste les courtisans accourus et courbés sur son passage, elle leur montra don Paëz et leur dit avec cette assurance que les femmes les plus timides possèdent aux heures critiques :

— Messieurs, voici mon sauveur !

Et, comme on se regardait étonné, elle poursuivit :

— Don Paëz a tué de sa main, l'un d'un coup de pistolet, l'autre d'un coup de poignard et après une lutte corps à corps au bord d'un précipice, deux ours qui n'auraient pas dédaigné de déchirer à belles dents une infante d'Espagne.

Ce mot fut dit avec un calme apparent qui déguisait mal un reste de frayeur; le ton de l'Infante avait un cachet de vérité dont nul ne douta; on cria : *Vive dona Juanita!* on la porta en triomphe chez le roi, qui venait d'être pris d'un accès de goutte.

En même temps on se pressait autour de don Paëz; on le flattait, on le complimentait, et, plus rassuré, don Paëz saluait le chancelier d'un sourire dédaigneux et moqueur.

Les gardes, qui adoraient leur colonel; les pages, qui l'aimaient pour sa munificence et son luxe élégant, qui contrastait avec l'avarice sordide du chancelier, son rival dans la faveur royale, chantaient bien haut ses louanges et son courage, à travers les salles et les corridors qu'il traversait sur les pas de l'Infante.

Le roi avait été averti du retour de la jeune princesse, il en connaissait déjà tous les détails bien avant qu'elle arrivât jusqu'à lui, suivie et presque portée par la foule.

Quand elle parut sur le seuil de la chambre royale, malgré son état souffrant, le roi se leva, alla vers elle et la pressa tendrement dans ses bras; tandis que le chancelier rejoignait le grand inquisiteur et le duc d'Albe, placés derrière le fauteuil de Philippe II.

L'Infante raconta alors à son père les péripéties du drame auquel elle avait assisté et dont le colonel Paëz était le héros; elle le fit même avec une volubilité, un enthousiasme tels, que le chancelier, inquiet déjà, en tressaillit de joie et dit tout bas au duc d'Albe :

— L'Infante nous sert à merveille.

Le roi écouta gravement le récit de sa fille, puis il se tourna vers don Paëz et lui dit :

— Messire Paëz, venez baiser notre main royale. Nous vous remercions en notre nom et au nom de nos sujets.

La joie et l'orgueil brillèrent sur le front du colonel des gardes; il s'avança la tête haute, jetant un superbe regard au chancelier, mit un genou en terre et baisa la main du roi.

— Messire don Paëz, continua le roi, vous êtes notre favori et nous vous aimons à l'égal de nos plus chers sujets, bien que de votre propre aveu vous soyez étranger à notre royaume d'Espagne; pour vous donner une preuve nouvelle de notre gratitude et de notre confiance, nous vous octroyons un gouvernement.

Don Paëz tressaillit et s'inclina frémissant; le chancelier devint livide et jeta au duc d'Albe un regard effaré.

— Le marquis de Mondéjar, poursuivit le roi, est parti ce matin pour Grenade, dont il est vice-roi; — vous l'allez le rejoindre, nous vous nommons gouverneur de l'Albaïzin, cette ville turbulente que les eaux du Duero ont peine à séparer des terrasses de l'Alhambra.

Don Paëz pâlit : cette faveur, qui l'avait d'abord fait tressaillir d'orgueil, n'était plus qu'une disgrâce. Gouverneur d'un faubourg de Grenade, sous les ordres immédiats d'un autre officier, lui, le colonel général des gardes, le favori du roi! C'était une dérision amère, si amère, qu'il crut à une plaisanterie et regarda le roi.

Mais le roi était froid et sérieux comme s'il eût été en conseil de ministres.

Le duc d'Albe et le chancelier échangèrent un sourire; le visage du grand inquisiteur redevint calme et souriant, de pâle et contracté qu'il était.

Il y eut un mouvement de stupéfaction parmi les courtisans; on ne comprenait rien à cette disgrâce.

— Sire, dit alors don Paëz un moment interdit, et retrouvant enfin l'usage de sa langue, l'Albaïzin est donc un gouvernement bien important, que vous l'octroyez au colonel général de vos gardes, de préférence à un simple capitaine de gendarmes ou de lansquenets?

— Très-peu en apparence, beaucoup en réalité, ami Paëz, répondit le roi avec calme.

— Vraiment, sire? fit don Paëz pâle de colère.

— Messire don Paëz, poursuivit le roi, il y aura peut-être un soulèvement d'ici à quelques jours, en notre beau royaume de Grenade, et alors vous aurez pour mission de bombarder, du haut des tours de l'Albaïzin, les colonnes et les jardins de l'Alhambra...

Don Paëz tressaillit et releva la tête :

— En ce cas, dit-il, j'accepte la mission que me confie Votre Majesté...

— En vérité? fit le roi, et sans cela vous l'eussiez refusée?

— Peut-être... sire.

Le roi se mordit les lèvres; mais au lieu d'éclater, ainsi que cela lui arrivait souvent, après un mot impertinent, il se contenta de sourire et répondit :

— Tu es donc fier, ami Paëz?

— On doit l'être, quand on a l'honneur de servir Votre Majesté.

Le roi frappa amicalement sur l'épaule de son favori, geste qui impressionna désagréablement ses rivaux; puis il fit un signe et demanda qu'on le laissât seul avec son colonel des gardes.

La chambre royale fut évacuée sur-le-champ; une fois seul avec Paëz, le roi dit au colonel des gardes :

— Ami Paëz! je te disais ce matin que tu avais de grands ennemis à ma cour.

— Qu'importe, si j'ai l'amitié de Votre Majesté!

— Tu l'as. Cependant il court d'étranges bruits sur vous, maître Paëz. On dit que vous êtes ambitieux...

Le favori pâlit et regarda le roi avec inquiétude.

— Et que, poursuivit Philippe II, non-seulement vous désirez arriver aux premiers emplois du royaume, mais encore...

Le roi s'arrêta et se prit à rire.

— Mais encore, sire? insista don Paëz.

— Oh! ceci est burlesque, ami Paëz, et il faut que le chancelier soit fort ton ennemi...

— Sire, s'écria don Paëz, qui, maître de lui, comprenait combien le terrain devenait glissant, je ne consens à savoir quelle accusation le chancelier porte contre moi, que si vous m'autorisez à lui planter, en champ clos, la lame de mon épée dans la gorge.

— Tout beau! mon maître, j'ai besoin de mon chancelier.

— Eh bien, sire, en ce cas, voyez si mes services passés, si mon dévouement et ma fidélité ne sont point assez forts pour me garantir de quelque accusation infâme; — et puis, si vous croyez messire don José Deza plus que vous ne croyez votre cœur et vos yeux, sire, envoyez-moi à l'échafaud ou au bûcher; mais ne me dites point de quoi le lâche m'accuse, car, malgré mon respect pour Votre Majesté...

— Eh bien! vois-tu, ami Paëz, interrompit le roi avec bonhomie, je ne veux pas t'attrister davantage, mais il est nécessaire que tu t'éloignes quelques mois de notre cour. Je sais que les Maures vont se révolter, et j'en suis satisfait, ce sera le moyen de les écraser une fois pour toutes, et de ne plus entendre les criailleries du grand inquisiteur, de mon chancelier et de tant d'autres. Dieu! fit le roi avec un soupir d'ennui, comme ces gens-là sont fatigants, et que je les ferais bien brûler si je n'en avais si grand besoin!

— Votre Majesté, dit charitablement don Paëz, ne pourrait-elle trouver un moyen convenable de les remplacer?

Un large sourire épanouit le visage sombre de Philippe II.

— Tu as de l'esprit comme le roitelet de Navarre.

— Merci, sire.

— Et puisque tu as tant d'esprit, tu devrais songer que je deviens vieux, que j'ai la goutte, qu'une journée de chasse est bien pénible pour moi et que j'ai besoin de me coucher. Frappe sur ce timbre, Paëz, mes gentilshommes me vont venir déshabiller...

— Vous passerai-je la chemise, sire?

— Tu vois bien que tu es ambitieux, Paëz, mon ami, car tu réclames une faveur de prince du sang. Non, va-t'en; il n'y aura pas, ce soir, de coucher du roi.

Don Paëz s'inclina.

— A propos, dit le roi, si tu n'étais pas trop las, tu ferais bien de te mettre en route dès ce soir.

— Pour Grenade?

— Sans doute. Le temps est précieux, mon maître.

Don Paëz attacha son œil perçant sur le roi. Le roi avait l'air d'un bonhomme qui n'entendait absolument rien à la politique, et n'avait d'autre préoccupation grave que la goutte dont il souffrait fort.

— Je ne suis jamais las, dit le favori, quand il s'agit du service de Votre Majesté.

— Bien parlé, messire. Ainsi c'est convenu, tu pars ce soir, sans bruit, presque seul, avec quelques gardes bien entendu; — un colonel du roi ne voyage point sans escorte.

— Sire, m'accorderez-vous une grâce?

— Parle, ami Paëz, j'accorde toujours à ceux que j'aime.

— Je voudrais composer moi-même la garnison de l'Albaïzin.

— Eh bien!... prends les régiments que tu voudras.

— Je demanderai donc le premier escadron des gardes, le régiment des gendarmes allemands que commandait don Fernand de Valer; et, de plus, une compagnie de lansquenets.

— Soit, je te les accorde. Ils partiront demain, tandis que tu les précéderas pour prendre possession de la place.

Don Paëz baisa les mains du roi et fit un pas pour sortir. Sur le seuil il s'arrêta.

— Pardon, sire, dit-il, j'ai une dernière prière à vous adresser.

— Voyons? fit le roi avec bonté.

— Messire don Diégo d'Altona, un des gentilshommes de la chambre, est mort en duel il y a huit jours, et il n'est point remplacé encore.

— Et tu voudrais me donner un protégé?

— Un ami, sire, un gentilhomme écossais de bonne maison qui désire vous servir.

— Eh bien! tu me l'enverras.

— Je vais lui mander un messager. Il arrivera demain à l'Escurial, avant le coucher du soleil. Je désirerais, sire, que nul, à la cour, ne sût que ce gentilhomme est présente par moi.

— Je te promets le secret, foi de roi!

Don Paëz sortit par les petits appartements et gagna l'escalier dérobé qui conduisait à son logis.

L'escalier était obscur; cependant il sembla au gentilhomme qu'une forme blanche glissait devant lui.

Il doubla le pas; un léger bruit lui confirma la présence d'un être vivant dans l'escalier; — et au moment où il allait demander qui donc était là, une petite main satinée se posa sur sa bouche et une voix qu'il reconnut murmura tout bas : — Silence!...

Cette voix, cette main, c'étaient celles de l'Infante.

— Vous ici, madame? fit-il avec un étonnement mêlé de joie.

— Chut! reprit-elle. Vous m'avez dit vrai, n'est-ce pas, quand vous m'avez dit que vous étiez de maison princière?

— Oui, sur l'honneur! ..

— Vous allez commander une place forte dans le royaume de Grenade; il court des bruits de guerre, soyez vaillant et songez à moi!...

La voix de l'Infante tremblait.

— Et... fit don Paëz ému, vous, madame?

— Moi, dit l'Infante, j'attendrai que vous soyez le plus grand capitaine des Espagnes, et puissiez reprendre votre nom. Adieu...

Don Paëz écoutait encore cette voix mélodieuse et tremblante, qui soulevait son cœur d'orgueil et d'enthousiasme, que déjà l'Infante était loin et que le frôlement de sa robe s'était éteint dans les corridors. Il gagna son logis, ivre d'espérance; puis, avant d'appeler le Maure qui lui servait de valet de chambre, pour lui ordonner de préparer son départ, il se jeta un moment dans un fauteuil, croisa les bras, et se dit avec un fier sourire :

— Ah! messire Philippe II, roi des Espagnes, vous êtes un grand politique, dit-on, et vous l'êtes en effet, puisque vous déguisez une disgrâce sous l'apparence de l'amitié la plus vive; — mais vous ne connaissez point don Paëz, sire roi, et don Paëz est plus profond politique que vous. O ambition!... ajouta-t-il, tu es la plus noble et la plus grande des passions, car ceux que tu prends en croupe montent si haut, qu'ils ne s'arrêtent que sur les dernières marches d'un trône!...

Une heure après, don Paëz galopait à cheval, suivi de son Maure, sur une route escarpée qui courait aux flancs de la Sierra.



PHILIPPE II.

## XV

Il était deux heures du matin environ et la lune, enfin levée, versait des flots de clarté tremblante sur la plaine et les montagnes, guidant les deux cavaliers. Ce n'était point, cependant, la route de Grenade que suivait don Paëz; c'était peut-être à cause de cela qu'il enfonçait l'éperon aux flancs de sa monture pour arriver plus vite et ne point perdre un temps précieux.

Pourtant, quelque diligence qu'il fît, don Paëz voyagea toute la nuit, quittant parfois le penchant des montagnes, pour entrer dans une vallée sauvage comme on en voit dans la chaîne des Sierras espagnoles; puis, abandonnant les vallées pour de petites plaines arides, caillouteuses que bornaient à l'horizon de nouvelles collines couvertes de bruyères et des forêts de chênes verts rabougris. A mesure que la nuit s'écoulait, le chemin que suivait le colonel des gardes devenait plus étroit et moins frayé; bientôt ce ne fut plus qu'un sentier tracé à peine par les pâtres et les muletiers; et enfin, quand vint le point du jour, notre cavalier se trouva au sommet d'un mamelon où disparaissait tout vestige du passage et de la présence des hommes.

Il se trouvait sur l'un des pics les plus élevés de la Sierra.

Sous ses pieds s'étendait une petite vallée creusée en entonnoir, couverte de bruyères verdoyantes, entourée de jeunes taillis, et ayant çà et là un coin de frais pâturage où venaient brouter les chèvres sauvages de la montagne.

Au milieu s'élevait une petite habitation, non point la venta espagnole, non point la posada où s'arrêtent les muletiers, ni la cabane du chasseur d'ours, mais une maison au toit élancé qui rappelait vaguement les climats du Nord, la hutte du montagnard écossais.

Une vigne sauvage grimpait le long des murs et entrelaçait ses pampres capricieux à l'entour des fenêtres; un grand sycomore rejetait une partie de son feuillage sur la toiture, pour l'abriter des rayons du soleil; un rideau de bruyères lui servait de ceinture, et sur la pelouse verte qui s'étendait devant la porte paissait une vache blanche et noire, venue à grands frais des bords de la Twel.

Malgré l'heure matinale, les croisées de la petite maison écossaise étaient ouvertes, et l'arrivée du colonel des gardes fut signalée par un levrier noir et feu qui gardait le logis en compagnie d'une vieille femme vêtue à l'Ecossaise et assise sur le seuil, sa quenouille à la main.

Le lévrier s'élança en grognant à la rencontre de don Paëz, mais il le reconnut sans doute à mi-chemin, car ses aboiements dégénér

rèrent en cris de joie, et il dressa ses longues pattes sur l'étrier du gentilhomme pour lui lécher les mains.

— Bonjour, Mary, dit le colonel des gardes en saluant la vieille Ecossaise. Hector est-il levé?

— Il est parti pour la chasse depuis plus d'une heure, monseigneur.

— Pourvu, fit don Paëz, qu'il ne soit pas trop loin encore.

Et il entra dans la maison, y prit une cornemuse accrochée au-dessus du manteau de la cheminée et sonna, à pleins poumons, une fanfare de chasse, bien connue en Ecosse, celle du roi Robert.

Peu après la même fanfare retentit dans les bruyères et bientôt, au sommet d'un coteau voisin, don Paëz vit se dessiner, sur le gris cendré du ciel matinal, la silhouette du chasseur qui répondait à son appel. En même temps un autre chien, noir comme le premier, mais de cette belle race épagneule qu'on nomme de nos jours les chiens du roi Charles Ier, apparut bondissant au-dessus des bruyères et devançant son maître pour venir fêter le nouveau venu.

## XVI

Le chasseur qui accourait presser don Paëz dans ses bras, c'était Hector.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis son départ d'Ecosse; mais le temps avait été impuissant à écarter de son front ce voile de sombre tristesse que nous lui avons déjà vu. Il était aussi mélancolique, aussi désespéré, le pauvre jeune homme, que le jour où son frère Gontran l'arracha tout sanglant au combat et l'emporta, sur son cheval, loin de Bothwell et de cette reine ingrate qu'il avait tant aimée.

En vain don Paëz avait-il cherché à cicatriser la plaie vivace de son âme : soins empressés, attentions exquises, tout avait été superflu.

Hector avait voulu vivre loin du monde, il avait paru regretter les montagnes et les sauvages vallées de sa chère Ecosse : don Paëz lui avait fait élever cette maison, dont le style rappelait l'Ecosse, au milieu de ce paysage agreste qui avait un air de famille avec les sites des monts Cheviot; Hector avait un jour souhaité de revoir Mary, la nourrice de son malheureux Henry, don Paëz avait fait venir la vieille femme.

Don Paëz, l'ambitieux et le cœur froid, laissait ses rêves de grandeur et son égoïsme sur le seuil de la maison d'Hector. Il l'aimait plus que Gaëtano, plus que Gontran, plus que tout au monde. Hector, c'était pour lui cette maîtresse qu'on dérobe à tous les regards, dont on cache l'existence à tous, pour laquelle on s'échappe furtivement et qu'on vient visiter en secret. C'était encore cet enfant gâté dont on épie les fantaisies et les caprices pour les satisfaire aussitôt, dont on envie un sourire, dont la joie devient une source de bonheur, dont la tristesse assombrit l'âme et plisse le front. Don Paëz avait laissé ignorer à la cour l'existence de son frère; il venait le voir à l'insu de tous, même du roi. Pour quelques heures, il oubliait près de lui ses rêves, son but, son orgueil. Il prenait dans ses mains la tête blonde d'Hector, comme un frère aîné celle d'une sœur chérie, il la couvrait de baisers et cherchait dans ses yeux un furtif rayon de bonheur.

Hélas! ce rayon ne brillait jamais!...

Hector accourut, se jeta dans les bras de son frère qui l'y tint longtemps serré; — puis il lui dit :

— Passeras-tu la journée avec moi, Paëz?



L'INFANTE.

— Non, dit brièvement Paëz, je ne descendrai pas même de cheval.

— Mon Dieu! fit Hector tremblant et regardant le soucieux visage de son frère; qu'as-tu donc, Paëz?

— Enfant, répondit le colonel des gardes, je cours un grand danger...

— Un danger! toi? et lequel?

— La disgrâce du roi.

— Mon Dieu! fit Hector, que vas-tu donc me dire?

— Frère, dit don Paëz, tu as horreur du monde; mais il faut, si tu m'aimes, rentrer dans le monde.

Hector jeta un muet et douloureux regard à sa chère solitude et répondit :

— Frère, compte sur moi. Faut-il prendre la cape et l'épée, courir à cheval et sans trêve à travers les populations et les contrées différentes de l'univers?

— Rien de tout cela; il faut vivre à la cour du roi Philippe II.

— Près de toi?

— Non, loin de moi. Je suis presque exilé.

— Que me dis-tu donc là, frère?

— Le roi me donne le gouvernement de l'Albaïzin, un faubourg de Grenade, à moi son colonel des gardes!... N'importe, il faut obéir; et pendant que je serai loin de lui, mes ennemis infatigables et qui ont juré ma perte, mes ennemis creuseront sans relâche un souterrain dont la voûte s'écroulera sous mes pas, à mon retour. Je n'ai personne à Madrid, personne à l'Escurial qui m'aime assez pour me défendre.

— Je te défendrai, moi, dit fièrement Hector.

— Aussi viens-je à toi pour te dire : Frère, nous nous devons l'un à l'autre, car nous porterons un jour le même nom, et il faut que ce nom soit grand et respecté entre tous; tu étais en péril en Ecosse, et je suis accouru; maintenant c'est moi que le danger menace. A moi, frère! à moi!...

— Je suis prêt, répondit Hector. Que dois-je faire?

— J'ai annoncé au roi l'arrivée d'un gentilhomme écossais dont il fera un gentilhomme de la chambre; j'ai sa parole royale que nul, à

la cour, ne saura que nous sommes parents; — tu y porteras le nom de ton père adoptif, ce laird écossais qui t'éleva. Ta charge te placera près du roi à toute heure; à toute heure tu pourras l'approcher et veiller sur mes ennemis, qui sapent sourdement mon crédit et ma faveur.

— Et je ferai bonne garde, frère, sois tranquille.

— Le plus acharné de tous est le grand chancelier, et il se nomme don José Déza.

— Bien; et les autres?

— Des autres, deux sont redoutables: le duc d'Albe et don Antonio, le grand inquisiteur.

— Voici des noms à jamais gravés dans ma mémoire.

— Au moindre bruit qui te parviendra, à la moindre crainte qui surgira dans ton esprit, au plus léger froncement de sourcils du roi quand mon nom sera prononcé devant lui, mets un messager à cheval et envoie-le à Grenade avec cet anneau.

Don Paëz tira une bague de son doigt et la remit à Hector.

— Si le danger est réel, tu m'enverras celui-ci.

Et il lui passa au doigt un second brillant.

— Et s'il est pressant, s'il n'y a ni temps à perdre ni moyen de soutenir la lutte de loin, tu mettras toi-même le pied à l'étrier, tu crèveras dix chevaux en route, et tu arriveras à Grenade. Alors je retournerai près du roi, j'irai me défendre moi-même; et si je suis vainqueur... Oh! s'écria don Paëz, dont l'œil étincela comme l'éclair, si je suis vainqueur! ils verront si les griffes du lion s'émoussent et se brisent, même sur l'airain et l'acier! A cheval, Hector! à cheval!...

La petite habitation d'Hector renfermait deux chevaux, tous deux nés dans la verte Écosse, ayant brouté dans leur jeunesse les genêts d'or et les bruyères grises des montagnes; animaux dociles, patients, infatigables comme tout ce qui naît dans les plaines; rapides comme une étincelle du tonnerre et galopant à la crête des précipices, sur le bord des torrents, avec la fantastique assurance de ces chevaux-fantômes des ballades de leur pays.

Mary sella l'un d'eux, le plus jeune et le plus fort; il était gris de fer; ses jambes étaient grêles comme les fuseaux de la vieille femme, on eût aisément compté chaque muscle et chaque veine sur son large garrot, et son œil à fleur de tête étincelait comme celui des andaloux et des arabes. Hector se mit en selle, prit sa claymore, son plaid et sa carabine à deux canons superposés; il suspendit à son flanc droit la dague et la gourde des chefs de clans, rejeta sur son épaule la cornemuse de chasse, agrafa à son chapeau une plume de geai noire et bleue, qui était celle du clan où il avait passé sa jeunesse, — et, ainsi équipé, il siffla ses deux chiens, l'épagneul et le lévrier.

— Tiens, frère, dit-il à don Paëz, emmène l'un des deux, celui que tu voudras, et puis, arrivé à Grenade, renvoie-le-moi.

— Pourquoi cela? demanda don Paëz.

— Parce qu'ainsi il connaîtra la route et te portera l'anneau que tu me connes, bien plus rapidement et surtout plus sûrement qu'un cavalier.

— Tu as raison, fit don Paëz, les chiens valent mieux que les hommes; leur fidélité est à l'abri de l'or... et de l'ambition. Je choisis le lévrier

Mary se mit à sangloter en voyant partir Hector.

— Ce sera comme mon fils Henry, murmura-t-elle, ils me l'ont tué... et pourtant il devait revenir.

— Je reviendrai, mère nourrice, murmura Hector avec émotion... je reviendrai...

Et comme un pressentiment funeste venait l'assaillir, il poussa son cheval en avant et s'engagea le premier dans le sentier abrupt qui conduisait vers les plaines.

Les deux frères coururent côte à côte pendant deux heures; puis, arrivés aux portes d'un misérable village bâti sur la hauteur, ils s'arrêtèrent un moment.

La route se bifurquait. D'un côté elle remontait vers le nord et gagnait l'Escurial; de l'autre, elle descendait au midi et courait en longs détours vers les fertiles vallées de ce paradis de l'Espagne qu'on nomme le royaume de Grenade.

Hector fit un signe au lévrier, et l'animal docile se plaça devant le cheval de don Paëz.

— Frère, — dit alors celui-ci en pressant une dernière fois Hector dans ses bras : — quand dans les corridors de l'Escurial ou de Madrid, tu rencontreras seule une belle et charmante fille, blanche comme du lait d'Écosse, avec de grands yeux noirs comme la plume de ton lentre, une femme comme en rêvent les poëtes arabes, — si nul ne t'entend, si nul ne te voit, approche-toi et dis-lui bien bas :

« — L'aimez-vous toujours? »

— Enfin, dit Hector tressaillant soudain, tu aimes, frère Paëz, ton cœur de marbre s'est ouvert!

Un sourire glacé passa sur les lèvres de don Paëz.

— Fou, dit-il, est-ce que je puis aimer, moi?

Et don Paëz prononçait ce blasphème sous un étincelant [illegible] soleil levant, au penchant d'une colline embaumée, dont [illegible] arbre fleuri était un orchestre où, musiciens du [illegible] oiseaux chantaient un hymne d'amour; devant [illegible] d'un sycomore et sous les rameaux duquel [illegible] -lage s'étaient assises, les bras arrondis sur leur alcaraza, pour deviser tout bas de deux beaux muletiers qui reviendraient le lendemain des plaines d'Andalousie avec des tissus maures, des étoffes de soie et quelques-uns de ces joyeux romanceros aux sons desquels les mules marchent gravement et cadencent leurs pas.

— Impie, murmura Hector, tu ne l'aimes pas, et cependant...

Hector hésita.

— Cependant? demanda don Paëz.

— Et cependant, tu veux savoir si elle t'aime toujours...

— Oui, fit don Paëz, mais sais-tu quel nom elle porte?

Il se pencha sur le cou de son cheval, et effleurant de ses lèvres l'oreille d'Hector :

— Elle se nomme dona Juanita, infante d'Espagne.

— Imprudent! fit Hector qui tressaillit.

— Bah! répondit don Paëz, l'audace est le talisman des ambitieux; oser, c'est pouvoir...

Et il fit de la main un geste d'adieu à son frère, siffla le lévrier et lança son cheval au galop sur la route de Grenade, dont les cailloux grincèrent et jetèrent des myriades d'étincelles.

## XVII

Don Paëz courut toute la journée sous ce soleil ardent de l'Espagne qui terrasse les plus énergiques natures et les accable de son poids.

La sueur ruisselait de son front, son cheval était mourant de fatigue; — mais l'orgueilleux don Paëz avait hâte d'arriver et de se convaincre, en présence de ce faubourg mesquin qu'on avait décoré pour lui du nom de gouvernement, de l'étendue de sa disgrâce pour la regarder en face et la dominer.

Don Paëz n'était pas un de ces cœurs pusillanimes qui fuient le malheur ou le danger; il allait au contraire au-devant d'eux, et les mesurait avec un calme superbe.

Vers le soir, cependant, après une halte de quelques minutes à une posada, dans laquelle lui et son Maure changèrent de chevaux et où ils prirent un frugal repas, — don Paëz modéra son allure et se mit à réfléchir.

Quand don Paëz réfléchissait, il laissait volontiers flotter la bride sur le cou de son cheval et parfois même lui permettait d'arracher un rameau vert aux arbres de la route ou de brouter une touffe d'herbes.

Il cheminait alors dans une plaine déserte malgré sa fertilité et sa luxuriante végétation, une plaine se déroulant en long boyau entre deux chaînes de montagnes boisées, au flanc desquelles paraissaient, épars çà et là, un troupeau de moutons blancs ou fauves dont les clochettes tintaient au loin, et un vieux pâtre, fièrement drapé dans ses haillons, debout sur une roche grise, chantant d'une voix grave et sonore un romancero des rois mauresques, les maîtres du passé, les proscrits du présent, et toujours les héros de ce peuple de poëtes qui a inventé les balcons, les guitares et les sérénades.

Le soleil avait émoussé ses rayons; la brise du soir s'était levée embaumée et tiède; les orangers et les grenadiers secouaient leurs panaches à son souffle, et des nuées d'oiseaux bavards, de merles siffleurs et de perdrix rouges, s'enlevaient, au passage du cavalier, des broussailles et des genêts voisins, fuyant à tire d'aile la présence de l'homme.

Alors don Paëz laissa quelques minutes ses projets d'ambition s'assoupir dans son esprit inquiet; — il s'abandonna à ce calme grandiose et poétique du paysage qu'il parcourait, et involontairement il songea à ce mot *impie* que lui avait jeté Hector, le matin, quand il niait et raillait l'amour. Il se laissa bercer ainsi par les doux soupirs du vent, le chant des oiseaux et ces mille bruits confus qui s'élèvent des champs au déclin du jour, admirant, comme à son insu, les riches teintes de l'horizon, et ces accidents infinis de forme et de couleur que le soleil couchant sème dans le ciel et sur les collines lointaines.

Et alors, peut-être, se prit-il à penser que les plus nobles, les plus orgueilleuses ambitions humaines n'excitaient qu'un sourire de mépris de cet artiste sublime, de ce poëte des poëtes, de ce roi des rois qu'on nomme Dieu, — tandis qu'un rayon d'amour pur et vrai, un de ces élans du cœur comme n'en ont plus ces hommes que l'ambition ronge et mord éternellement, trouveraient grâce devant son dédain.

Aimer une femme!...

Don Paëz pesa ces trois mots quelques minutes, et il y répondit enfin par ceux-ci :

— Aimer, qui?... Serait-ce l'Infante, cette [illegible] enfant [illegible] enlace son cou de ses bras d'albâtre avec la [illegible] de la passion?

— Bah! se répondit-il, on n'aime pas la femme dont on veut faire un marchepied à son ambition.

Serait-ce cette gitana, bohémienne couverte d'oripeaux, devant laquelle [illegible] s'inclinaient avec respect, dont la voix avait un charme magnétique, fascinateur, inexplicable; sous le regard de la-

quelle on baissait involontairement les yeux, et qui, malgré sa condition misérable et son luxe d'emprunt, l'avait fait tressaillir, lui, don Paëz, le cœur de marbre?

— Peut-être, se dit-il au milieu de sa rêverie.

Et il se souvint alors que toute bohémienne qu'elle pouvait être, elle était femme, et qu'il l'avait presque outragée... il se souvint encore qu'elle ne s'était point montrée courroucée de la dureté de ses paroles; que plus d'une fois, au contraire, l'oppression de son sein, le timbre tremblant de sa voix, l'avaient averti qu'elle souffrait en silence...

Don Paëz en était là de ses réflexions quand le site, changeant tout à coup à ses yeux, les interrompit un moment.

Il entrait dans une sauvage vallée, déserte en apparence comme la plaine qu'il abandonnait, mais, en réalité, remplie d'une population mystérieuse et presque invisible, dont il devina bientôt la présence à certains mouvements qui se firent dans les touffes voisines, à des coups de sifflet lointains qui se croisèrent dans l'espace.

Mais don Paëz était brave, — il se contenta de visiter les amorces de ses pistolets et de recommander la même précaution à son Maure.

A mesure que les brumes du soir tombaient sur la vallée de plus en plus étroite et sauvage, il semblait à don Paëz que des ombres se mouvaient imperceptiblement sur les rochers voisins et, enfin, au moment où la nuit arriva tout à fait et jeta son humide manteau sur les épaules calcinées des montagnes, plusieurs pâtres descendirent de toutes parts dans la vallée et se placèrent bientôt sur la route du cavalier, semblant lui défendre de passer outre.

— Oh! oh! dit don Paëz à voix basse, voici des pâtres qui ont des mines bien sombres et qui ne me paraissent pas savoir le moindre romancero. Essayons de dérider leur front nuageux. Et il retira ses pistolets de leurs fontes et passa la bride à son bras.

— Holà! cria-t-il, quand la tête de son cheval toucha presque la poitrine de ces pâtres étranges, holà! mes maîtres; place, au nom du roi!...

— De quel roi? demanda l'un d'eux.

— Du roi d'Espagne, corbleu!

— Lequel? demandèrent-ils encore.

Don Paëz éclata de rire.

— Je ne sache pas, dit-il, qu'il y en ait deux.

— Pardon, répliqua celui qui avait pris la parole le premier, il y a le roi de Castille, de Navarre et d'Aragon qui se nomme Philippe II...

— Et l'autre?

— L'autre est le roi de Grenade.

— Boabdil, peut-être, ricana don Paëz; et vous êtes sans doute les fantômes des Abencerrages qui furent décapités dans la fameuse cour des Lions, au palais de l'Alhambra, et dont les têtes sanglantes roulèrent dans le bassin de marbre?

— Nous sommes des êtres vivants, et non point des fantômes, sire cavalier, et le roi de Grenade auquel nous obéissons a été proclamé cette nuit même à dix lieues d'ici, dans les Alpuxares.

— Ah! ah! fit don Paëz, qui tressaillit; et comment se nomme-t-il, ce roi-là?

— Aben-Humeya; il est le dernier des Abencerrages.

— C'est-à-dire qu'hier encore il avait nom don Fernand de Valer?

— Précisément.

— Eh bien! dit don Paëz avec calme, moi, don Paëz, colonel général des gardes du roi Philippe II, je vous somme de me livrer passage.

— Don Paëz! murmurèrent les pâtres en se regardant, celui qui a défendu le Maure?... Il peut passer. Passez, seigneur don Paëz, et que le prophète, que vous niez, vous prenne en pitié et vous garde!

— Voici des gens courtois, fit don Paëz. Et il passa.

A une lieue plus loin, une nouvelle troupe l'arrêta. Il se nomma et passa encore.

— Morbleu! pensa le colonel des gardes, ces braves gens sont bien reconnaissants pour quelques mots qui me sont échappés avant-hier et qui leur sont arrivés je ne sais comment; ils semblent se croire obligés de me laisser aller prendre possession des canons que je pointerai sur eux à la première occasion favorable.

Il était tard, don Paëz mourait de faim, aucune habitation ne se trouvait sur la route.

— Pardieu! s'écria-t-il, j'aimerais mieux qu'ils m'arrêtassent. Au moins, j'aurais un lit et un souper.

Don Paëz achevait à peine cette réflexion faite à haute voix, qu'un homme se dressa lentement d'une touffe de grenadiers et lui dit :

— Si le seigneur don Paëz veut passer avec moi jusqu'au château de MADAME, il y trouvera une excellente hospitalité.

— Qu'est-ce que *Madame*? demanda don Paëz, tremblant au souvenir de la gitana à laquelle les bohémiens donnaient ce nom.

— C'est une princesse, répondit l'inconnu.

— Une princesse! pensa don Paëz, ce ne peut être ma gitana; à moins cependant que ce ne soit une princesse de la [illegible], une reine des fous habitant un château en ruines et ayant pour sujets des vagabonds et des voleurs!... Voyons toujours. Pour l'heure présente, je ne désire qu'une seule chose, un souper; et, après ce souper, je n'aurai d'autre souhait à faire qu'un bon lit et des rêves agréables, de ceux que je fais tout éveillé et qui ne se réalisent encore que dans le sommeil.

Après ce monologue, don Paëz talonna sa monture essoufflée et suivit son guide inconnu.

C'était un beau garçon, autant qu'en put juger le colonel des gardes à la faible lueur de ce dernier crépuscule qui se prolonge assez avant dans la nuit et qui n'est que la réverbération de la terre encore brûlante, à cette heure, dans les chaudes contrées.

Le guide marchait d'un pas alerte, le poing sur la hanche, une main sur un vieux cimeterre de forme mauresque. Il portait la braya large et le turban vert et blanc des anciens maîtres du pays, et son visage olivâtre seyait à ravir à ce costume oriental.

A une centaine de pas du lieu où il s'était montré à don Paëz, il abandonna le creux de la vallée, et prit sur la gauche un sentier qui grimpait en rampes inégales au flanc ardu de la montagne.

— Diable! murmura don Paëz, mon souper serait-il bien loin?

— N'ayez crainte, seigneur don Paëz, répondit le Maure; nous n'avons plus qu'une demi-lieue à faire.

— Comment savez-vous mon nom?

— Qui ne saurait point le nom de notre généreux défenseur?

— Imbécile! pensa le colonel des gardes, tu ne sais donc pas que je suis nommé gouverneur de l'Albaïzin et que j'ai mission de bombarder l'Alhambra, si besoin est...

Le sentier était étroit et perdu sous les bruyères; de plus, il côtoyait un torrent desséché, et il fallait tout l'instinct des chevaux qu'ils montaient, pour que les cavaliers ne roulassent point au fond de quelque précipice que les brumes de la nuit enveloppaient soigneusement.

L'œil de don Paëz plongeait dans les ténèbres et cherchait vainement un point lumineux qui lui montrât enfin ce château où l'on devait convenablement l'héberger.

Tout à coup le Maure fut arrêté par deux hommes qui lui barrèrent le chemin.

— Où vas-tu? lui demanda-t-on.

— Chez Madame, répondit-il.

— Quels sont ces cavaliers?

— Des Espagnols qui viennent de l'Escurial.

— Sont-ils prisonniers?

— Non. C'est le seigneur don Paëz et son domestique.

— Don Paëz!... firent les nouveaux venus, celui qui protége les Maures? il peut aller où bon lui semble, en ce cas.

— Par le ciel! exclama le colonel des gardes, ceci dégénère en mauvaise plaisanterie, et je ne croyais pas ma réputation aussi étendue.

Les deux Maures s'inclinèrent profondément sur son passage, et il continua sa route.

Le sentier montait toujours au flanc de la sierra, et don Paëz cherchait en vain. Rien ne lui présageait le voisinage d'une habitation, castel ou chaumière.

Enfin, aux rampes abruptes des chemins succéda un brin de plaine, puis une gorge étroite; — et les cavaliers se trouvèrent sur un point culminant, d'où ils purent apercevoir, autant que le leur permettaient les vagues sombres de la nuit, une petite vallée au fond de laquelle étincelait une construction féodale, illuminée de la base au faîte.

— Voici le château, dit le Maure conducteur.

— Ah! enfin, fit don Paëz avec un soupir de soulagement.

En ce moment, la lune se leva derrière les montagnes voisines, et ses premiers rayons, tombant sur la vallée, firent resplendir comme un miroir les eaux d'un petit lac, au bord duquel surgissait le château.

A la clarté tremblante de l'astre nocturne, le colonel des gardes examina cette demeure où il allait passer la nuit, et le paysage qui l'environnait.

Le castel et la vallée avaient un charmant et poétique aspect. Ce n'était plus le château fort morne et désolé sur son roc aride de la vieille Castille ou du pays de Léon, ni la gorge brûlée du soleil, sans eau et sans ombrage, comme on en trouve à chaque pas sous le ciel espagnol; — c'était au contraire une jolie construction arabe, blanche, coquette, aux vitraux coloriés, aux tourelles sveltes, aux nervures élégantes, au toit pointu à flèches multipliées, — une délicieuse maison de campagne baignant son pied mignon dans les flots bleus et tranquilles d'un lac, ayant une ceinture de bosquets et de prairies, de grands sycomores secouant leurs verts panaches sous les fenêtres; et, tout autour du lac, des bouquets d'orangers, de citronniers et de grenadiers poudrés de frimas par le printemps ou diaprés de rouge comme une coquette qui ne dit plus son âge.

Au nord du château, c'est-à-dire dans une direction opposée au lac, s'étendait un jardin que celui des Hespérides n'eût point dédaigné pour rival, et où l'on devait trouver aisément des fleurs, des fruits et des [illegible].

Don Paëz ne vit point tout cela distinctement, mais il devina, et il poussa sa monture avec une joyeuse impatience.

Le sentier qui descendait au château était désormais uni, sablé, facile comme une route battue par des pieds de fée et qui s'assouplit à ce léger contact. Une double haie de saules pleureurs, d'aulnes tremblant au moindre souffle, de pommiers en fleurs et de jaunes mûriers, l'escortait jusqu'à la grille d'entrée, qui remplaçait le pont-levis. Les chevaux se laissèrent séduire par ce chemin facile, et, malgré leur lassitude, ils prirent le trot.

— Seigneur don Paëz, dit alors le Maure en montrant au cavalier les lumières scintillant çà et là aux croisées des divers étages, vous le voyez, on nous attend.

— Bah!... répondit le colonel des gardes, vous, peut-être, mais moi?...

— Vous, seigneur don Paëz; Madame savait que vous deviez passer cette nuit.

— Par exemple! grommela don Paëz, il paraît que la police de votre princesse est mieux faite que celle de l'Inquisition?

— Il le faut bien, fit modestement le Maure; sans cela l'Inquisition aurait déjà brûlé ce château, sous le prétexte qu'on y adore Mahomet.

— Votre princesse est donc musulmane?

— Je ne sais trop, murmura le Maure, qui devint sombre tout à coup.

Les chevaux s'arrêtèrent hennissant à la grille.

La grille s'ouvrit, don Paëz entra.

Une douzaine de Maures, portant, non plus les haillons des pâtres, mais de splendides costumes nationaux, attendaient dans la petite cour ombragée sur laquelle ouvrait le blanc péristyle du château, et qu'arrosait une fontaine jaillissant des lèvres d'un triton.

Ils entourèrent don Paëz avec force marques de respect et lui dirent :

— Seigneur don Paëz, votre souper est servi depuis dix minutes. Voulez-vous nous suivre à la salle à manger?

Les uns s'emparèrent de son cheval pour le conduire à l'écurie, les autres, portant des torches, le précédèrent et lui firent gravir un grand escalier de marbre jaune à chaque repos duquel de vastes corbeilles de fleurs et des orangers tout entiers poussés dans des caisses jetaient d'enivrants et tièdes parfums.

Le cavalier était émerveillé et croyait faire un rêve.

Jamais, en lisant les romans de chevalerie des conteurs arabes ou espagnols de l'époque, il n'avait vu description de fée qui approchât de cette réalité.

Ses guides lui firent traverser plusieurs galeries, décorées avec ce luxe coquet quoique lourd des palais arabes, puis ils l'introduisirent dans une dernière salle entièrement meublée à l'Espagnole, où la table était dressée.

Une exquise courtoisie de la fée du logis avait dicté sans doute ce changement de décoration et d'ameublement. Elle n'avait point voulu assujettir aux coutumes orientales un homme qui n'en avait point l'usage.

Les tentures étaient des tapisseries de haute lisse; les siéges sculptés étaient garnis en cuir de Cordoue cloué d'or; quelques tableaux de prix de l'école italienne, alors dans toute sa splendeur, et de l'école espagnole, presque à son aurore, ornaient les murs; une horloge, des premières inventées, faisait entendre en un coin son uniforme et monotone respiration.

Le génie arabe ne s'était réservé qu'une chose dans cette salle toute castillane, — un jet d'eau placé au milieu, et des fleurs, des corbeilles de fruits semés çà et là à profusion.

Don Paëz s'attendait à trouver enfin son hôtesse dans ce dernier salon; — mais il n'aperçut que son Maure Juan, qu'on avait conduit par un escalier dérobé, et qui, debout derrière le fauteuil réservé à son maître, se tenait prêt à le servir à table.

Ce qui étonna plus encore don Paëz, c'est qu'un seul couvert était mis. La table était servie cependant avec une somptueuse prodigalité, et les mets qui fumaient et répandaient leurs parfums délicats à l'entour, étaient en assez grand nombre pour satisfaire l'appétit d'une douzaine de gardes du roi affamés par une journée de chasse.

Les vins exquis de Malvoisie, de Xérès et de Malaga, le Lacryma-Christi et autres crus merveilleux miroitaient et étincelaient à la clarté des bougies dans des flacons de cristal aux arabesques d'or.

Don Paëz se tourna vers ses conducteurs.

— Souperai-je donc seul? demanda-t-il.

— Madame a soupé, lui répondit-on.

— Ah!... Ne la verrai-je donc pas ce soir?

Les Maures haussèrent les épaules d'une certaine façon qui signifiait qu'ils n'en savaient absolument rien, et qu'il leur était impossible de le renseigner le moins du monde.

— Quand Votre Seigneurie aura besoin de quelque chose, ajouta l'orateur ordinaire, elle voudra bien frapper avec cette baguette sur ce timbre. Votre Seigneurie a besoin sans doute d'être seule et de méditer. Son souper est servi; nous lui laissons son domestique pour la servir.

Et les Maures s'inclinèrent avec respect et se retirèrent, laissant don Paëz seul avec Juan.

— Après tout, la princesse inconnue qui m'héberge a une étrange manière de recevoir ses hôtes! Mais le souper est délicieux, en apparence du moins. J'ai faim, soupons.

Sur un signe qu'il lit, Juan découpa un quartier de venaison, tandis que lui-même, don Paëz, se servait amplement d'une bisque de perdreaux aux truffes de Guienne.

Un homme qui a faim et soif n'a pas le temps de réfléchir. Le colonel des gardes fit largement honneur au souper succulent de la princesse mystérieuse; il vida gaillardement ses deux flacons, et, arrivé enfin à cet état de béatitude inexprimable qu'on éprouve après un excellent repas, il se renversa mollement sur le dossier de son fauteuil et se prit à rêver.

Les fenêtres étaient ouvertes; l'air embaumé des jardins entrait à flots et se mariait aux parfums de la salle; la lune, d'une pureté extrême, éclairait en plein le lac et les coteaux voisins, répandant sur ce vallon frais et charmant une teinte de mélancolie vaporeuse à laquelle une âme plus vulgaire que celle de don Paëz se fût abandonnée tout entière.

De la place qu'il occupait, notre cavalier apercevait une partie du paysage qui entourait le castel maure.

Il se laissa aller à le contempler; oubliant pendant une heure ses rêves d'ambition, pour se dire que si la princesse était aussi belle que le castel et ses alentours, bien heureux serait l'homme qui posséderait son amour. Et involontairement encore il songea à la gitana.

— Elle était bien belle!... murmura-t-il, et jamais femme ne m'a frappé comme cette reine en haillons. Son amour doit être une enivrante chose pour un homme capable de le comprendre et de le partager... tandis que moi...

Don Paëz allait blasphémer sans doute une fois de plus, quand les sons d'un brillant orchestre résonnèrent sous la croisée. C'était une sérénade, politesse toute castillane que lui faisait son hôtesse inconnue.

Les instruments étaient, pour la plupart, des instruments à cordes d'une harmonie parfaite, et ils palpitaient sous des mains habiles.

D'abord la musique fut brillante, animée, presque joyeuse comme une danse mauresque ou un boléro de muletiers et de majas; ensuite elle prit une tournure grave comme un chant d'église, un psaume débité par les voix sourdes d'une communauté de bénédictins, derrière les vitraux d'un cloître, entre minuit et deux heures du matin; — enfin, les notes sévères s'adoucirent par degrés, puis revêtirent un cachet de mélancolie si rêveuse et si triste que le cœur de marbre du cavalier remua dans sa poitrine et qu'il sentit une larme obscurcir la prunelle de son œil noir; — puis encore, il vint un moment où cette musique fut tellement poignante que don Paëz éprouva une violente douleur, et porta alternativement sa main fébrile de sa poitrine à son front.

Et l'image de la gitana reparut plus séduisante, plus belle mille fois dans son souvenir troublé.

Alors l'Infante aux bras d'albâtre, le sombre Philippe II son père, cette maison du roi si brillante qu'il commandait, ces courtisans jaloux acharnés à sa perte, ce frère qu'il aimait comme son enfant, cet enfant perdu qu'il fallait retrouver pour lui conquérir un trône, tout ce qui remplissait l'âme et la tête de don Paëz s'évanouit et s'efface... La gitana seule resta debout avec son enivrant et fier sourire aux lèvres, son regard magnétique, ses mains et ses pieds de reine, sa chevelure noire et crêpée, que l'imagination de don Paëz se plut à dérouler en flots capricieux pour voiler des épaules délicieuses.

Et la musique résonnait toujours, magique enchanteresse, à la voix de laquelle don Paëz semblait se métamorphoser peu à peu et perdre sa sauvage humeur. Un moment cependant il parut vouloir se réveiller de ce songe qu'il croyait faire, et contre lequel protestaient son égoïsme et son orgueil; — mais, soudain, une porte s'ouvrit à deux battants, un Maure parut et annonça :

— MADAME!

Et don Paëz, qui s'était levé à demi, retomba dans son fauteuil et poussa un cri étrange où se fondirent la joie et la terreur, l'angoisse et la folie, le désespoir de la défaite et les enivrements du rêve enfin réalisé.

Une femme éblouissante de pierreries, portant des vêtements de soie et d'or, sous lesquels sa peau transparente et veinée avait la blancheur et l'éclat d'un marbre antique; une femme aussi belle que la peut rêver un poëte du désert, plus belle que cet idéal des peintres, qui n'est que matière et couleur et à qui manque l'expression; — une femme auprès de laquelle auraient pâli toutes les infantes de toutes les Espagnes, les Allemandes les plus vaporeuses, les plus fraîches filles de France et la reine de Navarre elle-même, entra d'un pas lent et grave et s'approcha de don Paëz qui frémissait et tremblait sur son siége comme une feuille qui tournoie au souffle du vent.

— Bonjour, seigneur don Paëz, lui dit-elle, je vous attendais...

Jusque-là le cavalier avait cru faire un songe... jusque-là il n'avait pu se convaincre que cette créature sublime qui portait dans ses cheveux plus de diamants que le roi d'Espagne n'en avait dans ses coffres, fût cette gitana, vêtue d'oripeaux, qu'il avait entrevue l'avant-veille...

Mais c'était le même son de voix, et ce tressaillement inexprima-

ble qu'elle lui fit éprouver en l'effleurant de sa main, don Paëz ne douta plus et s'écria :

— La gitana!... la gitana ici?...

— Tu vois bien, don Paëz, fit-elle avec une douceur fascinatrice, que je ne suis point une gitana ordinaire, car ce palais, ces serviteurs, cet or, ces diamants sont à moi...

Don Paëz était muet et pâle et attachait sur elle un regard éperdu.

— Je suis une princesse maure, don Paëz, reprit-elle; une fille des anciens rois, qui haïssait l'Espagne, et qui, ne sachant plus comment nuire à ses oppresseurs, s'était faite chef de bandits pour dépouiller le plus d'Espagnols qui tomberaient en son pouvoir...

Don Paëz fit un geste de dégoût.

— Oh! reprit-elle, rien de ce que tu vois ici, don Paëz, n'est le fruit de nos rapines. Notre butin servait à acheter et à fabriquer des armes pour nous venger. Tout ce luxe qui t'environne, tout ce qui brille à tes yeux provient des trésors de mes ancêtres, et tu n'en vois qu'une faible partie. — Tiens, don Paëz, viens voir si en détroussant des hidalgos ruinés et des courtisans endettés, si même en pillant les gabelles du roi on pourrait ramasser en vingt ans la moitié de mes richesses.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers la porte des appartements par où elle était arrivée. Au contact de cette main, aux caresses mystérieuses de cette voix, don Paëz, le robuste et le fort, l'insensible et l'orgueilleux, frissonna et fut pris de vertige. Allait-il donc être vaincu?

## XVIII

Cette femme, dont la voix était douce et persuasive comme une voix d'enfant, devait avoir un charme d'attraction bien puissant, car don Paëz se laissa entraîner sans résistance à travers plusieurs salles non moins splendides que celles qu'il avait parcourues déjà, toutes jonchées de fleurs, d'arbustes rares, de statues de marbre ou de bronze d'un merveilleux travail, ayant çà et là des trophées d'armes admirables de trempe et de ciselure, des divans aux riches étoffes, des dressoirs sur lesquels s'étalaient pêle-mêle des coupes d'or aux fines sculptures, des aiguières travaillées à jour, — richesses sans prix qui sortaient alors du burin des orfèvres arabes, les plus habiles de l'univers.

Mais don Paëz était fasciné, et il vit à peine tout cela.

La princesse s'arrêta enfin à un petit boudoir dont elle ferma la porte sur elle, après que notre héros fut entré.

Ce boudoir était une merveille : le luxe oriental et le luxe européen s'y donnaient la main avec un goût exquis. Des trésors d'élégance y étaient accumulés. C'était un paradis de Mahomet en miniature, créé tout exprès pour une femme, et qu'une femme seule pouvait habiter.

Là, bien plus qu'ailleurs encore, il y avait des fleurs, des parfums et des fruits; le paysage qu'on apercevait des croisées était plus riche, plus fertile, plus coquettement capricieux que tout ce que don Paëz avait déjà vu pendant son repas.

Le lac murmurait en bas, la brise entrait et agitait vaguement le feuillage des citronniers; deux belles colombes d'une éblouissante blancheur, réveillées par l'arrivée de leur maîtresse qui tenait un flambeau à la main, allongèrent leur cou gracieux et se becquetèrent en roucoulant.

La princesse fit asseoir le colonel des gardes sur une ottomane placée auprès de la croisée, et se mit près de lui; elle prit dans ses blanches mains ses mains nerveuses et aristocratiques, fixa sur lui son grand œil noir, et, de cette voix de sirène qui avait le privilége de l'émouvoir et de le troubler au degré suprême, elle psalmodia plutôt qu'elle ne prononça les paroles suivantes :

— Tu n'as donc jamais aimé, don Paëz? Jamais deux yeux de femme n'ont-ils rencontré tes yeux? jamais deux lèvres roses n'ont-elles rencontré les tiennes? jamais cœur effaré et timide n'a donc battu précipitamment sur le tien? Vous êtes donc insensible et froid comme le marbre où nous sculptons nos statues, ô mon beau cavalier au large front et à la lèvre dédaigneuse, usé et sceptique déjà comme cette vieille horloge qui respire auprès de nous et qui ne ralentirait ni ne presserait une seule de ses pulsations, même si la destinée du monde dépendait d'une seconde? — Tu marches donc, impie! solitaire et le front haut, le sourire de l'orgueil aux lèvres et le vide du désespoir au cœur, sur le sable brûlant de la vie, sans jeter un regard d'envie à ces voyageurs moins pressés et plus sages qui s'arrêtent une heure au bord d'une fontaine, à l'ombre d'un sycomore et s'y reposent aussi longtemps que le sycomore a d'ombre et la fontaine d'eau jaillissante et fraîche? Où vas-tu donc, ô marcheur infatigable, sans te préoccuper des fleurs et des cœurs que tu foules sous ton pied d'airain, des parfums que tu dédaignes, des brises qui passent près de toi murmurantes et rafraîchies et auxquelles il te serait si facile d'exposer quelques minutes ton front brûlant?

« Tiens, don Paëz, écoute ce lac qui nous berce d'une chanson sans fin, ce vent qui bruit dans le feuillage; regarde ces coteaux verts, ces prairies en fleurs sur lesquelles la lune épand ses sourires; aspire les parfums qui nous montent sur l'aile des brises, de ces jardins aux dédales sans nombre, aux bosquets ombreux et discrets qui ne révèlent rien des mystères qu'on leur confie... Et puis, don Paëz, réfléchis et demande-toi si l'homme qui vivrait ici, sa main dans ma main, ayant pour talisman mon sourire, pour étoile mon regard, pour éternelle occupation mon amour... »

Et, en prononçant ces mots, l'enchanteresse était belle comme femme ne le fut jamais.

— Demande-toi, don Paëz, si cet homme aurait quelque chose à envier même à une héritière de maison royale...

Don Paëz tremblait et essayait de parler; l'émotion lui clouait la gorge.

— O don Paëz, continua-t-elle, il y a bien longtemps que je t'aime; et un être moins égoïste et moins froid que tu n'es l'eût deviné dès la première heure où il m'eût vue. Tu ne l'as point compris, toi, don Paëz; tu m'as outragée, au contraire; tu m'as traitée de bohémienne et de mendiante; et tu ne savais pas, insensé, que je suis la fille de dix générations de rois et que je suis plus riche, à moi seule, que tous les hidalgos d'Espagne. Oh! je te pardonne ton outrage, l'amour est aveugle, et je t'aime... je t'aime depuis un certain jour, — il y a bien longtemps de cela, — depuis un certain soir où, poursuivie dans les rues de Madrid par les alguazils de la Sainte-Hermandad qui me voulaient traîner au bûcher, je te vis accourir à mon aide, refouler les alguazils à coups de rapière, puis, me prendre dans tes bras, m'emporter à travers les ruelles sombres pour dépister mes persécuteurs, et me jeter enfin au porche d'une église en me laissant ta bourse, et me disant : Si l'on te poursuit de nouveau, réclame-toi de moi et demande à voir don Paëz, le page favori du roi. Il y a douze ans de cela, j'étais une enfant, tu étais un homme déjà, mais un homme aimant et croyant, un homme dont le cœur était vierge et plein de nobles aspirations... tu es un vieillard, maintenant!

Don Paëz bondit sur ses pieds, son regard s'alluma soudain, sa voix jaillit, sonore, de sa poitrine haletante; il prit la princesse dans ses bras, la porta vers le guéridon sur lequel elle avait déposé son flambeau, la considéra longtemps avec une attention scrupuleuse et s'écria d'une voix délirante : — C'était donc toi!

Et comme l'émotion allait le reprendre et l'étreindre de nouveau, il continua avec exaltation :

— C'était donc toi que j'ai cherchée, toi que j'ai aimée avec toute la fougue de mes dix-huit ans, toi que j'ai demandée à tous les échos de Madrid et de l'Espagne entière, toi la seule maîtresse de mon cœur et que je n'ai sacrifiée qu'à la plus dévorante de toutes les passions : l'ambition!

Et tandis qu'elle jetait un de ces cris d'enivrement et de délire qu'aucune plume, aucune voix, aucune note humaine ne rendront jamais, il la prit dans ses bras, l'appuya et la pressa sur son cœur palpitant avec tout l'enthousiasme de l'amour. Elle se dégagea enfin de son étreinte et, tenant toujours ses mains :

— Tu es ambitieux, dit-elle. Oh! oui, vous l'êtes, mon beau gentilhomme. Eh bien! je vous donnerai plus d'or et de rubis que n'en ont le roi des sept royaumes et tous les potentats de la terre ensemble. Tiens, regarde.

Elle souleva les tentures de soie qui couvraient les murs, fit jouer un panneau de boiserie, et mit à découvert un magnifique coffre incrusté. Don Paëz poussa un cri et recula.

Ce coffre était plein de diamants. La fortune de tous les juifs de l'Europe n'eût point suffi, peut-être, à en payer la moitié.

Le cavalier, ébloui, mit les mains sur ses yeux et chancela; mais soudain, reculant d'un pas encore, tandis qu'elle se retournait triomphante et cherchait son sourire, il redevint pâle, hautain et lui dit :

— Tu me donneras des richesses incommensurables, pauvre femme! Mais ce prestige étincelant qui fascine les hommes et les enchaîne, ce prestige qu'on nomme le pouvoir, me le donneras-tu?

— Oh! s'écria-t-elle éperdue, l'ambition! toujours l'ambition!

— L'ambition sans cesse! reprit-il d'une voix éclatante; l'ambition qui creuse le cœur et la tête, l'ambition qui tue, mais qui vous fait si grand qu'on regarde les hommes avec dédain, qu'ils deviennent des marchepieds, des machines intelligentes dont on se sert et qu'on méprise. Oh! voilà désormais ma seule maîtresse et ma seule passion!

Et don Paëz se redressa insensible et fort comme au moment où il avait quitté le palais de l'Escurial.

La princesse, un moment foudroyée par ces paroles, se redressa à son tour; elle s'élança vers lui, elle reprit sa main et la serrant avec force, l'œil flamboyant, le geste saccadé :

— Don Paëz, s'écria-t-elle, tu veux posséder le pouvoir, tu as soif d'une puissance sans bornes? Eh bien! je te donnerai un trône...

Le cavalier tressaillit.

— Un trône!... tu me donnerais un trône?

— Celui de Grenade, répondit-elle. Je suis la sœur de don Fernand de Valer, roi depuis vingt-quatre heures... et don Fernand n'a pas d'enfants... j'hérite de lui.

Mais don Paëz répondit par un éclat de rire :

— Il faudrait attendre trop longtemps, dit-il.

Et comme elle s'inclinait, ployée et broyée sous cette dure parole, comme elle se laissait tomber, blanche et froide, sur l'ottomane, il reprit avec douceur :

— Je t'ai aimée, pauvre enfant, j'ai failli t'aimer encore... Si tu me donnais à la fois or et puissance, je ne t'aimerais plus. L'amour d'une femme, enfant ! c'est le mur d'airain où se brisent les plus grands desseins, les plus hautes aspirations; c'est une nouvelle colonne d'Hercule qui dit au génie : Tu n'iras pas plus loin ! Et moi... je veux passer outre.

Et don Paëz s'enfuit à travers salles et corridors, criant :

— O ambition ! ô ma seule maîtresse... A moi ! à moi ! — Arrière l'amour !

Mais au moment où il traversait de nouveau ce salon où il avait soupé, une porte s'ouvrit en face de celle par où la gitana lui était apparue, et une voix grave annonça :

— Le roi !

Don Paëz recula d'un pas.

## XIX

Il y avait loin de ce gentilhomme que nous avons connu sous le nom de don Fernand, capitaine des gendarmes de Philippe II, au personnage qui entra dans la salle où don Paëz s'était arrêté.

C'était bien le même homme, cependant, mais cet homme était grandi de toute la hauteur de sa mission, et la majesté royale éclatait sur son front. Le gentilhomme au front mélancolique, aux lèvres sur lesquelles s'unissaient à la fois la fierté et la rêverie, le jeune homme au franc et loyal sourire, avait fait place à un homme portant haut la tête, au regard froid et digne, à la démarche lente et assurée.

A la vue de don Paëz il s'arrêta comme don Paëz s'était arrêté.

Don Paëz était fier, mais il s'inclinait devant le rang quand ce rang était supérieur au sien. Il oublia que deux jours auparavant don Fernand était son ami, il ne se souvint que d'une chose, c'est que don Fernand était roi. Il se découvrit donc et s'avança avec une noblesse respectueuse, saluant don Fernand et lui disant :

— Bonjour, sire.

Alors devant cette attitude où la fierté de don Paëz s'abaissait, la glace qui recouvrait le visage du roi de Grenade se brisa, et il tendit la main au colonel des gardes :

— Bonjour, mon ami, lui dit-il, soyez le bienvenu sous le toit de ma sœur.

— Il est donc vrai ! exclama don Paëz, c'est bien votre sœur !...

— La fille de mon père, mon ami.

— Mon Dieu ! murmura don Paëz, moi qui l'ai traitée de bohémienne...

— Je le sais, répondit don Fernand avec un sourire; mais je vous le pardonne, comme elle vous l'a pardonné sans doute... Vous savez qu'elle vous aime, don Paëz; elle me l'a avoué. Voudrez-vous cimenter notre jeune amitié par les liens sacrés de la famille?

Don Paëz tressaillit et se tut.

— Je sais tout, reprit don Fernand; votre rencontre fortuite et le généreux appui que vous lui prêtâtes, il y a douze ans; — elle m'a avoué son amour aujourd'hui même; jamais elle ne m'en avait parlé. — Je sais encore, don Paëz, que l'infante d'Espagne vous aime, et que vous espérez toucher au but; mais ce que je sais encore et ce que vous ignorez sans doute, c'est qu'autour de Philippe II vous avez une nuée de rivaux et d'ennemis qui ont juré votre perte, et que même, viennent d'obtenir sur vous un premier avantage. Ce gouvernement de l'Albaïzin qu'on vous donne, don Paëz, c'est une disgrâce.

— Croyez-vous, sire, que j'en doute?

— Ce que vous ne savez pas encore, don Paëz, c'est que le roi Philippe II a un orgueil trop grand pour jamais sacrifier sa fille à un simple gentilhomme...

— Je suis fils de souverain, sire.

— Qu'importe! si vos pères sont déchus et si leurs descendants sont en exil?

Don Paëz baissa la tête et frappa le sol de son pied avec un geste de colère.

— Ami, reprit le roi de Grenade, vous vouliez être gendre de roi, soyez frère de roi.

Une fois encore, peut-être, l'hésitation entra au cœur de don Paëz; mais, par un dernier effort sur lui-même, il releva la tête et répondit : — Non, cela ne se peut !

— Et pourquoi, mon ami?

— Parce que, répondit don Paëz, l'amour tue l'ambition, et que je préfère l'ambition à l'amour.

— Insensé !

— Demandez à l'aigle, fit le gentilhomme avec enthousiasme, pourquoi son vol est si hardi que nul n'ose le mesurer? Demandez au génie pourquoi il s'écarte des routes frayées et marche sombre et seul à côté de la foule, aux lèvres de laquelle étincelle le rire? Et l'aigle, ce roi des airs, le génie, ce roi de l'espace, vous répondront qu'un souffle inconnu, une haleine brûlante les poussent, et que ce souffle, cette haleine, sont l'haleine et le souffle de Dieu !

Don Fernand se couvrit le visage de ses deux mains :

— O ma sœur, murmura-t-il, pauvre enfant dont l'amour a dompté et ployé la nature indépendante et sauvage, pauvre cœur brisé, le bonheur n'est point fait pour toi !

Une larme perla au travers de ses doigts, un moment il courba le front sous une douleur terrible; puis il le releva soudain et murmura :

— Les rois aussi doivent fermer leur cœur aux joies saintes de l'amour et de la famille, eux aussi doivent marcher tristes et seuls et renoncer au bonheur; ils doivent ne songer qu'à leur peuple. — Je suis roi, don Paëz, j'ai pris la couronne et tiré l'épée pour affranchir du joug le peuple de mes pères, il faudra que l'on brise cette couronne sur mon front, cette épée dans ma main, si je les dépose avant que ce peuple soit libre ! Adieu, don Paëz; nulle malédiction ne franchira le seuil de cette maison où ton insensibilité sème le désespoir. Des cœurs amis te suivront, et si un jour, meurtri et brisé, las d'insulter au bonheur, tu lui demandes grâce enfin, reviens, don Paëz, reviens ici? Si Dieu a béni nos armes, si je suis roi de fait, comme aujourd'hui je le suis de droit, tu partageras ma puissance, nous régnerons ensemble, unis l'un à l'autre par le sourire et l'amour d'une femme dont nous tiendrons chacun une main.

— Taisez-vous ! sire, tais-toi, don Fernand ! s'écria le colonel des gardes, tu me ferais chanceler si je t'écoutais plus longtemps. Adieu...

— Adieu donc, ami; dans vingt-quatre heures, la guerre aura mis entre nous des larmes et des flots de sang; sers ce maître que je combats, puisque telle est ta destinée; mais avant serrons-nous la main, et si, au jour d'une bataille, nous avons le temps de nous embrasser avant de croiser le fer...

— Nous le ferons; adieu !...

Et don Paëz, que l'émotion gagnait, s'enfuit précipitamment.

Dans la cour, Juan attendait, tenant en main le cheval de son maître et le sien.

Don Paëz sauta en selle et enfonça l'éperon aux flancs du généreux animal, qui prit le galop en hennissant de douleur.

Au moment où le colonel des gardes atteignait le sommet de la colline d'où quelques heures auparavant il avait aperçu les lumières du castel arabe, les premières lueurs du jour, scintillant au milieu des ténèbres, pâlirent l'éclat des étoiles dans le ciel oriental, et, ricochant sur la crête encore baignée de rosée des montagnes, le crépuscule resplendit sur le petit lac et éclaira cette demeure où le bonheur avait essayé d'enlacer don Paëz.

Le cavalier fit faire volte-face à sa monture, tourna les yeux vers le castel, contempla ce vallon paisible et verdoyant où la guerre allait bientôt transporter son sanglant théâtre, et, posant la main sur son cœur qui battait maintenant avec la froide régularité d'une horloge, il murmura avec un fier sourire :

— J'ai foulé aux pieds le présent pour lui préférer l'avenir ; j'ai résisté au bonheur qui m'ouvrait les bras, parce que le bonheur ne suffit pas aux vastes aspirations de mon âme; j'ai eu le courage de résister à la seule femme que j'aie aimé, j'ai été sans pitié pour ses larmes; j'ai vu couler des pleurs de roi, et ces pleurs ne m'ont point touché... Oh ! je suis fort maintenant, et mes ennemis peuvent essayer d'entamer mon audace et ma volonté; cette audace et cette volonté sont un mur d'airain où se briseront leurs ongles et leurs dents de tigres ! O ambition ! merci, tu es le talisman des braves et des forts !

Trois jours après, don Paëz entrait dans les murs de l'Albaïzin; une heure plus tard, les troupes qu'il avait demandées au roi arrivaient, seulement elles étaient moindres de moitié; le régiment des gardes qu'il attendait ne devait point venir. La plupart des officiers qu'on lui envoyait étaient vendus au chancelier; un seul corps lui demeurait entièrement dévoué, celui des lansquenets allemands.

Don Paëz fronça le sourcil d'abord, et haussa les épaules ensuite.

— Bah ! dit-il, j'ai mon étoile.

Le lendemain, il trouva cloué au chevet de son lit le billet suivant :

« Don Paëz, tu as refusé mon amour, je te hais... Souviens-toi du serment que tu as fait à la bohémienne pour obtenir ta liberté et celle de l'Infante; et si l'on te présente mon anneau, ne sois point parjure ! »

Cinq jours après, le lévrier d'Hector, qu'il avait renvoyé à l'Escurial, arriva haletant et couvert de poussière. Il avait une bague dans la gueule, cette bague signifiait que la faveur de don Paëz était battue en brèche par ses rivaux.

— Vrai Dieu ! se dit-il, la fortune voudrait-elle donc lutter avec moi? Eh bien, soit ! je relève le gant... Fortune, à nous deux !

## XX

Trois mois s'étaient écoulés.

Don Paëz avait défié la fortune, — la fortune avait relevé le gant et accepté le défi. Depuis trois mois, tout semblait conspirer contre le colonel des gardes disgracié.

C'était un triste gouvernement que celui de l'Albaïzin, un gouvernement monotone et isolé du théâtre de la guerre, dans lequel don Paëz n'avait autre chose à faire qu'à veiller sur des canons rouillés regardant les canons inoffensifs de l'Alhambra.

La garnison de l'Albaïzin se composait d'environ deux mille hommes; sur ces deux mille hommes, cinq cents à peine étaient dévoués au gouverneur; le reste semblait obéir à quelque chef mysté-

rieux et inconnu qui, d'un signe imperceptible, approuvait ou désapprouvait les ordres de Paëz.

Et don Paëz cherchait vainement, parmi ses officiers, ce chef qui paraissait être le vrai gouverneur ; — il ne rencontrait autour de lui que des marques d'un respect équivoque et une obéissance ironique à laquelle il ne pouvait se tromper.

Parfois il se prenait à espérer que le théâtre de la guerre se rapprochant, il lui serait enfin permis d'y prendre part et de reconquérir, par un coup d'éclat, cette faveur qu'il avait perdue.

Mais la fortune paraissait lui refuser cette revanche.

Les Maures, cernés dans les Alpunares par des forces imposantes, se défendaient vaillamment, ayant leur roi à leur tête, et se montraient peu soucieux de marcher sur Grenade, leur ville sainte.

Pas plus que don Paëz, le marquis de Mondéjar, qui commandait à l'Alhambra, n'apercevait, dans le lointain, la fumée de l'artillerie, et il semblait frappé de la même disgrâce ; — car les ordres formels du roi étaient que les gouverneurs de Grenade et de l'Albaïzin n'abandonnassent, sous aucun prétexte, leurs murailles respectives pour faire une sortie et marcher à la rencontre des Maures.

Un jour, cependant, le bruit lointain d'une mousqueterie très-vive était venu retentir en échos affaiblis jusqu'aux remparts de l'Albaïzin ; puis un nuage de fumée avait obscurci l'horizon ; enfin, aux rayons du soleil levant, les armures avaient étincelé et miroité comme un fleuve d'acier...

L'espoir revint au cœur du morne don Paëz ; il monta anxieux, haletant, au sommet d'une tour ; il suivit les péripéties du combat qui paraissait devoir être fatal aux Espagnols ; et enfin, dominé par un sentiment d'égoïsme facile à comprendre, il poussa un cri de joie en voyant un corps d'armée mauresque passer sur le corps des carrés espagnols enfoncés, et marcher victorieux sur Grenade.

Un siége ! pensa-t-il, une défense héroïque, les canons de l'Albaïzin s'éveillant enfin de leur long sommeil ; les remparts de Grenade enveloppés d'un manteau de fumée, les balles sifflant, les glaives froissant les glaives, les cris de joie des vainqueurs insultant aux imprécations des mourants... Et, au milieu de ce tumulte, lui don Paëz, fier et calme, l'épée nue, donnant ses ordres d'une voix retentissante et creusant, sous les murs de Grenade, un tombeau à cette armée assez hardie pour le venir braver !

Don Paëz descendit de son poste d'observation, il revêtit ses habits de combat, il ordonna qu'on prît les armes, et que chaque tourelle, chaque bastion fussent occupés.

Ses ordres furent ponctuellement exécutés.

En même temps, à l'Alhambra, les mêmes dispositions de défense furent prises, et la lutte promit d'être gigantesque.

Debout sur le rempart, une lunette d'approche à la main, don Paëz suivait attentivement du regard la marche rapide de l'ennemi.

Ses forces étaient nombreuses : plus de dix mille hommes s'avançaient au galop et traînant de l'artillerie de campagne ; ils n'étaient plus qu'à un quart de lieue, et leurs phalanges se déroulaient comme une immense collerette de fer sur les collines verdoyantes que dominent l'Alhambra.

Don Paëz fit pointer les canons et s'apprêta à saluer les Maures d'une pluie de feu.

Mais soudain ils s'arrêtèrent et parurent se consulter.

Don Paëz frémit et attendit qu'ils se remissent en route...

Il attendit vainement : les Maures se rangèrent seulement en bataille dans la plaine et sur les hauteurs ; puis ils semblèrent offrir le combat aux deux garnisons de Grenade et de l'Albaïzin.

— Cordieu ! s'écria don Paëz, puisqu'ils n'osent venir, nous allons les inviter.

Et quittant le rempart, il fit sonner le boute-selle, mit ses cavaliers et ses fantassins en ordre de bataille, ordonna qu'on ouvrît les portes et demanda son meilleur cheval.

Jusque-là ses ordres avaient été suivis ponctuellement ; mais, au moment où il mettait le pied à l'étrier, don Fernando y Mirandès, capitaine des dragons de l'Albaïzin, sortit des rangs, s'approcha le chapeau à la main de don Paëz, qui l'accueillit avec un geste d'étonnement, le salua et lui dit avec courtoisie : — Pardon, monseigneur, je voudrais vous entretenir une minute à l'écart.

— Que me voulez-vous ? demanda le gouverneur en fronçant le sourcil.

— Vous rappeler simplement une loi martiale, monseigneur.

— Quelle est cette loi ?

— Celle qui interdit à un commandant de navire de quitter son bord et à un gouverneur de forteresse d'abandonner ses murs.

Don Paëz frémit de colère : — Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien ! monseigneur, vous allez, ce me semble, quitter les remparts de l'Albaïzin et faire une sortie.

— Sans doute.

— Et vous manquerez à votre devoir, monseigneur, votre devoir étant de ne point abandonner l'Albaïzin.

— Même quand l'ennemi me provoque ?

— Même quand l'ennemi vous provoque.

La lèvre de don Paëz se crispa.

— Monsieur, dit-il sèchement, vous êtes un simple capitaine de dragons, et vous êtes sous mes ordres, n'est-ce pas ?

— Sans doute, monseigneur.

— Eh bien ! monsieur, je n'ai point de conseils à recevoir de vous, et je ne relève ici de personne. Une armée mauresque est devant nos murs, cette armée nous provoque, il est de mon devoir, il y va de l'honneur de l'Espagne de marcher à sa rencontre et d'accepter le combat.

— Je comprends, dit flegmatiquement Fernando, qu'il est du devoir d'un gouverneur de faire sortir une partie de sa garnison...

— Ah ! vous comprenez cela ?

— Tandis que le gouverneur, poursuivit don Fernando impassible, doit, lui, demeurer avec le reste derrière ses murailles.

— Corbleu ! exclama don Paëz impatienté, ma manière de voir diffère de la vôtre, monsieur, et je vous trouve bien hardi de commenter mes ordres et ma volonté.

— Monseigneur, répondit le capitaine avec calme, vous désobéissez au roi.

— Je ne le crois pas, fit don Paëz en raillant.

— Et moi je vous l'affirme.

Don Paëz abrita ses yeux du revers de sa main, regarda les collines de l'Alhambra et aperçut les bataillons du marquis de Mondéjar qui descendaient au pas de course et s'apprêtaient à passer le Daro pour marcher à la rencontre des Maures.

— Tenez, dit-il avec un sourire de triomphe, voyez, monsieur ; la garnison de l'Alhambra tranche la question. A cheval ! monsieur, à cheval ! ou nous arriverons les derniers.

— Pardon, fit l'imperturbable don Fernando, demandez votre lunette, monseigneur, et regardez bien le chef qui marche en tête des troupes de l'Alhambra, vous verrez que ce n'est point M. de Mondéjar.

Don Fernando disait vrai. C'était le vice-gouverneur de Grenade qui les conduisait. Don Paëz rugit.

— Eh bien ! s'écria-t-il, si par un puéril respect d'une vieille loi martiale, M. de Mondéjar demeure sur ses remparts alors que le canon va tonner, moi, don Paëz, je n'y resterai point. A cheval, monsieur, et, j'en suis sûr, le roi sera content d'une pareille désobéissance !

— Vous vous trompez, monseigneur, car la volonté formelle du roi est que vous ne sortiez point de l'Albaïzin.

— Pourriez-vous m'en fournir une preuve ?

— Volontiers, monseigneur.

Don Fernando ouvrit son justaucorps et tira de son sein un parchemin scellé du sceau royal. Don Paëz le prit, le parcourut et pâlit.

Le parchemin contenait les quelques mots suivants : « Notre volonté royale est, que sous aucun prétexte, et l'ennemi fût-il sous les murs, le gouverneur de l'Albaïzin ne franchisse les portes de sa forteresse. S'il résistait à cet ordre, il serait déclaré coupable de haute trahison, déchu de son rang et de son emploi, et don Fernando y Mirandès serait chargé du gouvernement provisoire de l'Albaïzin.

La signature du roi était authentique.

Don Paëz poussa un cri de rage, et mesurant don Fernando du regard : — C'était donc vous, fit-il avec hauteur et dédain, qui étiez le véritable gouverneur ici ?

— Vous vous trompez, monseigneur, répondit humblement le capitaine, j'étais simplement chargé de vous rappeler la volonté du roi.

— Je m'y soumets, monsieur, fit don Paëz avec un calme superbe ; mais souvenez-vous bien de ceci : le chancelier don José Déza, dont vous me paraissez être l'âme damnée, a la première manche de notre partie, mais j'aurai la seconde, et qu'il prenne garde !

Le capitaine s'inclina avec indifférence.

— Prenez, dit-il, les troupes de la garnison qu'il vous plaira, monseigneur, j'emmène les autres au combat... Et c'est mon droit, ajouta-t-il, car je commande ici en second.

Il remit son chapeau et sauta en selle.

Don Paëz promena son œil d'aigle sur cette petite armée rangée en bataille ; il mesura les dragons d'un air de mépris, puis désignant du doigt les cinq cents lansquenets allemands :

— Restez ici, dit-il ; don Fernand vient de me faire observer que le devoir d'un gouverneur était de ne point abandonner le siége de son gouvernement... Et il a raison. Ouvrez les portes !

Les deux régiments espagnols sortirent de l'Albaïzin, ayant à leur tête don Fernando y Mirandès ; il ne demeura plus dans la forteresse que don Paëz, gouverneur illusoire, et les lansquenets qui, seuls, lui étaient dévoués et prêts à se faire hacher pour lui.

— O fortune ! s'écria alors le favori déchu, tu ne m'as point vaincu encore !

Il regagna son poste d'observation et voulut être spectateur de ce combat auquel la fatalité lui défendait de prendre part.

C'était le matin, nous l'avons dit, par une matinée splendide de l'Espagne avec un soleil étincelant qui miroitait sur les brumes bleuâtres flottant encore au flanc des collines, et jetées comme une mantille de gaze sur les épaules grises des rochers et les tours noircies des forteresses.

L'armée maure, immobile ainsi qu'un mur d'acier, attendait le choc de l'armée espagnole avec la confiance de son droit et de la supériorité de ses forces. Les bataillons de l'Alhambra et ceux de



Don Paëz pointa une pièce de sa main gantée, prit une lance enflammée et se tint prêt à mettre le feu. (Page 64.)

l'Albaïzin couraient, au contraire, à sa rencontre, avec l'impétuosité de troupes fraîches que les marches forcées n'ont point lassées avant le combat. Le choc fut terrible, les Maures reculèrent; leur centre parut s'enfoncer indéfiniment vers le nord, et, croyant sans doute à une défaite prématurée, les Espagnols poussèrent en avant et voulurent poursuivre, l'épée haute, ces prétendus fuyards.

Mais soudain les ailes de l'armée maure, massée sur les collines voisines, se déployèrent rapidement et, par une manœuvre habile, se rejoignirent sur les derrières de l'armée espagnole.

Alors le centre qui avait lâché pied jusque-là s'arrêta, fit tête à l'ennemi, et celui-ci, enveloppé de toutes parts, se trouva enclavé par une muraille d'acier et dans l'impérieuse nécessité de former un carré et de changer son rôle d'agression en une attitude de défense.

Don Paëz, du haut de sa tour, assistait à ce combat, et son égoïsme, son ressentiment parlant plus haut que le devoir, il se réjouit presque de voir le combat prendre cette tournure fatale aux troupes espagnoles. Le poing sur la hanche, un sourire d'orgueil aux lèvres, il contemplait cette mêlée terrible que la fumée du canon et les reflets du soleil semblaient couvrir d'un voile aux couleurs changeantes, d'un manteau de soie et de pourpre qui en obscurcissait les détails pour imprimer à l'ensemble un cachet de poésie grandiose.

Pendant une moitié de la journée, le canon et la mousqueterie grondèrent dans la plaine, et les rangs des Maures ne cessèrent de se rétrécir comme une chaîne de fer et d'airain autour des Espagnols, qui se défendaient et tombaient un à un avec l'héroïsme du désespoir. Et à mesure que l'armée maure avançait, don Paëz souriait et sentait la joie inonder son cœur et sa tête. Il la voyait déjà se déployer poudreuse et triomphante sous les canons de l'Albaïzin et de l'Alhambra, venir se heurter à ses murailles, et alors...

Alors lui, don Paëz, aurait le droit d'agir; il pourrait pointer le premier canon et s'envelopper d'une héroïque draperie de fumée et de gloire, auréole magique dont les rayons iraient éclairer les marches du trône de Philippe II, feraient tressaillir l'Infante de joie et d'orgueil, et pâlir ses ennemis d'impuissance et de colère!

Alors encore, le gouvernement illusoire de l'Albaïzin grandirait de toutes les hauteurs du péril; il deviendrait le boulevard de Grenade et de l'Espagne entière; et comme don Paëz n'avait jamais désespéré de son étoile, comme il se reprenait à croire en elle avec plus de ferveur encore, il faudrait bien que sous le feu de son artillerie, les fossés de ses murs devinssent le tombeau de cette armée déjà victorieuse.

Le fracas de la mousqueterie allait s'apaisant, à mesure que l'armée maure avançait; les Espagnols décimés, sanglants, éperdus, étaient parvenus à faire une trouée, et accouraient vers leurs murailles pour s'y abriter et les défendre.

Don Paëz quitta le rempart un instant pour donner ses ordres de combat; — puis, comme la mode d'alors était de revêtir ses plus riches habits un jour de bataille, il demanda son épée à poignée de diamants, son manteau brodé d'or, son feutre à plume blanche, et il remonta sur le rempart. L'armée maure avançait toujours.

Don Paëz pointa une pièce de sa main gantée, il prit une lance enflammée et se tint prêt à mettre le feu.

Mais soudain une manœuvre s'opéra dans les rangs des Maures qui, au lieu de poursuivre leur course vers les murailles de Grenade, firent volte-face, s'arrêtèrent une minute, puis se retirèrent lentement hors de la portée du canon.

La lance tomba des mains de don Paëz anéanti.

En même temps, il se sentit tiré par le pan de son manteau; il se retourna et aperçut le lévrier d'Hector.

Le lévrier avait dans sa gueule une bague qu'il laissa tomber sur la dalle. Cette bague signifiait : — Le péril a grandi.

L'œil de don Paëz s'enflamma; il frappa le sol du pied et s'écria : La veille du supplice est quelquefois l'aurore du triomphe, et je veux triompher!

## XXI

L'homme qui croit à son étoile, l'homme qui ose est fort contre tous.

La fortune semblait défier don Paëz, elle paraissait même le battre depuis quelque temps, mais elle ne l'avait point terrassé.



Un pas de plus, et avec cette torche j'incendie Grenade et l'Alhambra. (Page 67.)

A chaque coup qu'elle lui portait, il chancelait une seconde pour se redresser plus fier, plus inébranlable, plus audacieux que jamais.

Il contempla froidement la retraite des Maures, qui bientôt disparurent à l'horizon, cachés par un pli du terrain ; puis il reporta son regard sur les débris mutilés des bataillons espagnols, se traînant vers Grenade, la tête basse et couverts de sang ; — et une joie secrète envahit son cœur.

Le sous-gouverneur de l'Alhambra avait été tué ; quant à don Fernando y Mirandès, il avait survécu, mais on le rapportait mourant sur une sorte de civière formée avec quatre mousquets mis en croix.

— Voilà, pensa don Paëz, un homme qui ne me nuira pas de sitôt ; et, pour le moment du moins, je suis encore le vrai gouverneur de l'Albaïzin.

Un sourire amer passa sur ses lèvres :

— Ah ! fit-il avec dédain, ils m'ont confié un gouvernement dérisoire. Ah ! messire le roi, vous avez voulu humilier votre favori, et vous lui avez donné une bourgade à commander ! Eh bien ! croyez-moi, mon noble maître, ce gouvernement, je le grandirai de toute ma valeur personnelle ; ces murailles d'un quart de lieue de circonférence, je les ennoblirai d'une auréole de fumée et de sang qui gravera leur nom aux pages de l'histoire et de la renommée ; et, s'il le faut, si l'ennemi ne vient point en aide à leur gloire future, si je ne puis l'ensevelir dans le cercueil que je creuse à leur ombre, j'y mettrai le feu moi-même et, nouvel Érostrate, j'attacherai mon nom au nom de l'Albaïzin incendié, et ces deux noms, enlacés à toujours, diront aux âges à venir ce qu'eût été don Paëz !

La nuit approchait. Don Paëz quitta le rempart, descendit dans les rues et alla, comme c'était son devoir et son droit, recevoir aux portes qu'on venait d'ouvrir les débris sanglants et dispersés de sa garnison.

Don Fernando avait reçu un coup de lance à travers le corps, et il était évanoui ; à peine osait-on répondre de sa vie.

Ce qu'il ramenait de la garnison de l'Albaïzin sortie le matin, pouvait être évalué à deux cents hommes, la plupart hors de combat et incapables de reprendre vis-à-vis du gouverneur cette attitude d'hostilité et de révolte qui avait entravé jusque-là ses moindres volontés.

Les lansquenets allemands dévoués à don Paëz composaient seuls désormais la garnison valide de l'Albaïzin.

Don Paëz donna ses ordres pour la nuit, regagna la citadelle et se retira dans son appartement. Il avait besoin de solitude et de méditation pour parer les coups que la fortune aveugle s'obstinait à lui porter sans relâche. Mais il était seul à peine que son Maure Juan entra avec un air de mystère.

— Que me veux-tu ? lui demanda don Paëz surpris.

— Monseigneur, répondit Juan, un habitant de l'Albaïzin sollicite de vous un entretien secret.

— Sais-tu ce qu'il désire ?

— Je l'ignore ; c'est un barbier qui se nomme Padillo.

— Est-il Maure ou Espagnol ?

— Ni l'un ni l'autre ; il est juif.

— Fais-le venir, dit don Paëz agité d'un secret pressentiment.

Juan introduisit un petit vieillard jaune et voûté, aux cheveux blancs et rares, à la barbe grise et mal taillée. Son œil pétillant, son nez crochu, ses lèvres minces disaient assez à quelle race il appartenait. Il salua avec cette humilité servile et railleuse en même temps des fils d'Abraham, et se tint debout et les yeux baissés devant le gouverneur qui attachait sur lui son œil interrogateur.

— Que me voulez-vous ? demanda don Paëz.

— Monseigneur, répondit le juif, je suis le barbier le plus achalandé de l'Albaïzin depuis que la guerre civile déchire notre belle Espagne.

— Ah ! et comment cela ?

— C'est fort simple. Les Maures de l'Albaïzin jouissent, par un caprice de feu l'empereur Charles-Quint, de certaines franchises, de quelques prérogatives que n'ont jamais eues leurs frères de Grenade et des autres villes de l'Espagne. Ils se trouvent heureux ainsi et n'ont aucun intérêt direct au rétablissement d'un prince maure sur le trône de Grenade. Ils n'ont donc aucune haine pour les Espagnols, et font même avec eux un certain commerce de détail assez étendu..

Cependant, comme leurs frères ont levé l'étendard de la rébellion, par un sentiment d'orgueil national, par une sorte de pudeur patriotique, ils ont rompu ostensiblement avec les chrétiens et ils paraissent n'avoir plus avec eux aucun rapport ; mais chaque fois qu'ils peuvent en rencontrer sur un terrain neutre, ils continuent leurs relations et leurs échanges commerciaux.

— Eh bien ? fit don Paëz.

— Eh bien ! monseigneur, comme je ne suis ni chrétien ni maure, mais israélite, ils se donnent naturellement rendez-vous dans mon échoppe, où ma profession les attire forcément, du reste.

— Je comprends ; où voulez-vous en venir ?

— Le voici... dit le juif d'un ton mystérieux et à voix basse ; j'ai des révélations importantes à faire à Votre Excellence.

— Et, fit don Paëz, prêtant l'oreille, quelles sont ces révélations

— Je suis sur la trace d'un complot, monseigneur.

Don Paëz releva la tête, comme un cheval de bataille qui entend tout à coup un bruit lointain de clairons.

— Et ce complot a pour but ?

— La prise de l'Albaïzin et celle de Grenade.

Le gouverneur fronça le sourcil.

— Je croyais, dit-il, du moins c'était votre avis tout à l'heure, que les Maures de l'Albaïzin étaient parfaitement inoffensifs ?

— La majeure partie ; oui, monseigneur.

— Et l'autre ?

— L'autre se souvient qu'elle est de race mauresque, qu'elle a été libre avant de subir le joug de l'Espagne ; et elle est prête à sacrifier ses intérêts du moment à la splendeur future de ses frères.

— Comment le savez-vous ?

— Dans mon échoppe, poursuivit le juif, il se tient, depuis huit jours, bien des conversations étouffées, bien des propos allégoriques... J'ai l'air de ne rien entendre, je parais ne m'occuper que de mes rasoirs ébréchés et de mon savon parfumé, mais je ne perds ni un mot, ni un geste.

— Et vous avez, dites-vous, découvert un complot ayant pour but l'occupation de l'Albaïzin ?

— Votre Excellence l'a dit.

— Connaissez-vous les chefs de ce complot ? Pouvez-vous me donner des détails ?...

Le juif se gratta l'oreille : — Je suis un pauvre diable, murmura-t-il, et je gagne de mon mieux ma misérable vie...

— Je comprends, fit don Paëz avec dédain, tu viens me vendre ton secret ?

— Votre Excellence a bien de l'esprit ; elle a deviné juste.

— Fais ton prix, juif...

Et don Paëz prit une bourse qui se trouvait sur une table, à portée de sa main : — Veux-tu mille pistoles ? dit-il.

— Hum ! grommela le juif, les Maures sont riches, et je suis bien sûr qu'ils payeraient mon silence plus cher que vous ne voulez acheter ma langue.

— Je double, dit froidement don Paëz. Si tu n'es pas content, je te fais pendre sur l'heure.

— C'est pour rien, murmura le barbier, mais je suis un fidèle sujet de Sa Majesté Catholique et je vais tout vous dire.

Don Paëz vida la bourse sur la table.

— Voilà quinze cents pistoles, dit-il ; demain tu auras les cinq cents autres.

— Oh ! je puis faire crédit à Votre Excellence. Cependant...

— Quoi donc, maroufle ?

— Comme le grand courage de Votre Excellence peut, cette nuit, l'exposer à quelque péril, si elle voulait me donner un bon sur son trésorier...

— Soit, répondit don Paëz prenant une plume.

— On ne sait ni qui vit ni qui meurt, dit humblement le juif.

— Et maintenant, ajouta le gouverneur en lui tendant le papier qu'il venait de griffonner, parle, juif, et parle bien surtout ! ou je te fais hisser au beffroi de la citadelle comme un étendard de sinistre augure.

Le pauvre homme sourit humblement :

— Votre Excellence sera satisfaite, dit-il.

Don Paëz se renversa sur son siége et prêta l'oreille.

— Le roi de Grenade, commença le juif, a un lieutenant en qui il a toute confiance, et qui se nomme Aben-Farax. Ce lieutenant est un homme de bravoure et de résolution ; il est né dans l'Albaïzin, il y a encore une partie de sa famille, et c'est sur elle et les amis de cette famille qu'il a surtout compté pour la réussite de son plan. Le nombre des Maures de l'Albaïzin, gagnés à la cause d'Aben-Farax, s'élève à environ cent cinquante hommes. Ces cent cinquante hommes, doivent entraîner par leur exemple le reste de la population et la contenir au besoin. L'Albaïzin communique avec l'Alhambra par un passage souterrain qui passe sous le lit du Daro ; — un autre souterrain relie l'Albaïzin aux Alpuxares. Ce souterrain est étroit, tortueux, et il faudrait plus d'un jour pour y faire passer toute une armée ; mais cent cinquante hommes pourront aisément y pénétrer et ressortir en moins de deux heures au centre même de la ville. Les caves de la famille d'Aben Farax lui servent d'issue. Nul, si ce n'est quelques Maures, ne connaît cet important secret ; — pas un Espagnol ne soupçonne l'existence de ce passage.

— En vérité, interrompit don Paëz, je conseille au roi Philippe II de vanter encore la police de l'Inquisition.

— C'est par là, poursuivit le juif, que cette nuit même...

— Déjà ? fit don Paëz avec joie.

— Par là, reprit le juif, que dans quelques heures Aben-Farax et une petite troupe aguerrie pénétreront dans l'Albaïzin. Cette troupe, jointe aux Maures de la ville qui servent la cause de leurs frères, à l'aide des ténèbres et grâce au déplorable état de la garnison, encore harassée du combat d'aujourd'hui, se rendra aisément maîtresse des portes et des postes principaux, tandis que l'armée mauresque, qui a paru se retirer, mais qui est campée à deux lieues d'ici, accourra, et, s'emparant de l'Albaïzin dont les portes lui seront ouvertes, escaladera les hauteurs de l'Alhambra, qui lui sera livré par un détachement introduit dans la place à l'aide du souterrain du Daro.

Le juif s'arrêta et regarda don Paëz.

— A quelle heure, demanda celui-ci, Aben-Farax entrera-t-il dans l'Albaïzin ?

— A minuit.

— A quelle heure l'armée maure se trouvera-t-elle sous les murs de l'Albaïzin ?

— Une heure plus tard.

— C'est bien ; indique-moi la maison où se trouve l'issue secrète ?

— C'est celle que j'occupe, monseigneur.

Le juif fit un pas en arrière ; don Paëz l'arrêta d'un geste :

— Tu vas rester ici, dit-il, et si tu m'as menti, tu seras pendu.

Il frappa sur un timbre, deux lansquenets parurent :

— Conduisez cet homme à la tour du Sud, dit-il, et veillez sur lui, vous m'en répondez.

On emmena le barbier.

Alors un fier sourire glissa sur les lèvres de don Paëz, qui s'écria :

— Cette fois le combat aura lieu dans mes murs ; cette fois je serai bien le véritable défenseur de Grenade, et don Fernando ne sera point là pour discuter mes ordres.

Don Paëz frappa une seconde fois sur un timbre. Juan reparut.

— Appelle, lui dit-il, le capitaine des lansquenets.

Le capitaine arriva sur-le-champ. C'était un gros Allemand, grisonnant déjà, toujours à moitié ivre, capable de tout, même de piller une église et de se faire mahométan pourvu qu'on le payât ; mais tenant scrupuleusement sa parole, et brave comme un lion.

— Combien avons-nous d'hommes en état de combattre ? demanda don Paëz.

— Six cents environ.

— L'Albaïzin a-t-il des vivres et des munitions en assez grande abondance pour soutenir un siége de huit jours ?

— Oui, monseigneur.

— Même contre une armée de dix mille hommes ?

— Les murs sont bons, nos hommes sont braves ; pourvu que nous ayons à boire...

— Très-bien. Faites doubler les postes des portes. Nous serons assiégés cette nuit même.

— Oh ! oh ! grommela le lansquenet, peut-être faudrait-il en donner avis à l'Alhambra...

— Non, de par Dieu ! s'écria don Paëz, je veux la gloire et le péril pour moi seul !

— Payera-t-on mieux ? demanda le lansquenet.

— On payera double, répondit don Paëz.

— Mordieu ! avec mes cinq cents hommes, je tiendrais tête à toutes les Espagnes !

— Tout votre monde aux remparts, excepté cent hommes que vous commanderez.

— Où les conduirai-je ?

— Je vous montrerai le chemin. Allez donner vos ordres et attendez.

Don Paëz ceignit son épée et descendit dans les cours intérieures de la forteresse, où le capitaine de lansquenets exécutait ses instructions.

— Comment va don Fernand ? demanda-t-il.

— Mal, lui répondit un soldat, il a le délire.

— Qu'il l'ait quelques heures encore, pensa-t-il, et je suis sauvé !

Les cent hommes étaient prêts à partir, et la nuit, devenue obscure, devait protéger leur marche silencieuse à travers les rues désertes de l'Albaïzin.

— Qu'on m'amène le barbier que l'on a conduit en prison, ordonna don Paëz qui, sans doute, avait réfléchi que le juif lui pouvait être un précieux cicerone.

On alla chercher le barbier.

— Juif, lui dit le gouverneur à demi-voix, tu m'accompagnes et tu vas m'indiquer, rue par rue, les maisons de ceux qui sont disposés à prendre les armes pour les Maures.

Le juif hésita.

— Cela n'était point convenu entre nous, balbutia-t-il.

— Je te payerai. Marche.

L'objection était levée. Le juif marcha.

— Allons d'abord chez toi, dit don Paëz.

Le juif, après quelques centaines de pas, s'arrêta devant la porte

de la maison où il avait fait son échoppe, et qu'habitait la famille d'Aben-Farax.

Un soldat heurta cette porte avec la crosse de son mousquet.

La porte demeura close longtemps et ne s'ouvrit enfin qu'avec précaution sous la main d'un vieillard débile et courbé, qui demanda d'une voix tremblotante à qui on en voulait chez lui.

— A vous, répondit don Paëz.

Et, sur un signe du gouverneur, deux soldats appuyèrent le canon de leur mousquet sur la poitrine du vieillard qui recula tout tremblant.

— Vous êtes le père d'Aben-Farax ? demanda don Paëz.

— Oui, monseigneur.

— Alors, veuillez me conduire dans vos caves.

— Elles sont vides ! murmura le vieillard effrayé... nous n'avons plus d'or... on nous l'a pris...

— Si vous n'avez plus d'or, vous avez une issue mystérieuse...

— Monseigneur se trompe, assurément.

— Mon maître, dit froidement don Paëz, vous avez dans vos caves l'issue d'un souterrain ; ce souterrain aboutit aux Alpunares ; par cette issue, ce soir, à minuit, votre fils Aben-Farax pénétrera dans l'Albaïzin avec cent cinquante hommes...

Le vieillard ne chercha point à nier, mais bien à s'échapper des mains des soldats et à courir au fond de sa maison pour donner l'alarme.

— Si cet homme fait un pas, tuez-le ! ordonna don Paëz.

Le vieillard rugit, mais l'instinct de la conservation l'emporta chez lui sur tout autre sentiment, et il demeura paisible aux mains des soldats.

— Conduisez-nous, dit alors don Paëz ; sur ma foi de gentilhomme, il ne sera fait de mal à personne, et aucune vengeance ne sera exercée. Mais que tout le monde se rende ou j'ordonne un massacre général des Maures dans l'Albaïzin. Demain je rendrai la liberté à tout le monde, et l'Inquisition ne sera point instruite de cette tentative de révolte.

XXII

Le vieillard guida don Paëz et ses hommes à travers un dédale de corridors, et les conduisit par un étroit escalier jusqu'à une salle souterraine éclairée par de nombreuses torches, et au milieu de laquelle une douzaine de Maures, la plupart jeunes et vigoureux, apprêtaient des armes de toute nature et fabriquaient des munitions et des engins de guerre.

A la vue inattendue des soldats, ils se levèrent précipitamment et portèrent la main à leurs pistolets et à leurs poignards ; mais le vieillard leur cria soudain :

— Bas les armes ! nous sommes trahis !

Quelques-uns vociférèrent ; don Paëz leur dit :

— Si vous voulez faire massacrer tous les Maures de Grenade et de l'Albaïzin, vous n'avez qu'à tirer un seul coup de feu.

Les Maures se rendirent à merci.

— J'ai nom don Paëz, reprit le gouverneur, et comme je suis loyal, j'ai foi en la loyauté des autres. Voulez-vous être mes prisonniers sur parole ?

— Soit, répondirent-ils.

— En ce cas, demeurez ici, et qu'aucun de vous ne bouge.

Puis don Paëz se tourna vers le capitaine des lansquenets :

— Emmenez le barbier avec vous, dit-il, pénétrez dans toutes les maisons, désarmez sans bruit tous les conspirateurs ; si l'on résiste, faites tuer à coups d'épée, mais que pas un coup de feu ne soit tiré.

Le capitaine s'inclina.

— Ensuite, poursuivit don Paëz, vous enverrez un détachement à la forteresse et ferez apporter ici une vingtaine de barils de poudre.

Les Maures se regardèrent avec effroi :

— C'est pour faire sauter Grenade et l'Alhambra si besoin est, dit tranquillement don Paëz.

Ces ordres furent promptement exécutés.

Tandis que le capitaine de lansquenets, avec une partie de ses hommes, désarmait et cernait les maisons suspectes, guidé par le barbier, un officier apportait en toute hâte les barils de poudre demandés par don Paëz.

La salle où le vieillard l'avait conduit n'était autre que le point de jonction des deux souterrains, fermés tous deux par une porte de fer.

Don Paëz se fit ouvrir celle qui conduisait à l'Alhambra, et il ordonna qu'on y plaçât les deux tiers de la poudre, laissant le reste dans la salle. Il avait près de lui une vingtaine d'hommes, il en fit demander trente autres à la forteresse ; puis, quand minuit approcha, il ordonna qu'un baril fût défoncé, se fit donner ensuite une torche, et se plaça à côté, sans que les Maures frissonnants pussent deviner son projet.

Au moment où minuit sonnait, deux coups discrets furent frappés à la porte du souterrain qui venait des Alpunares.

— Ouvrez ! ordonna don Paëz.

La porte tourna sur ses gonds et un homme entra, l'épée à la main : c'était Aben-Farax ; puis deux autres, pareillement armés, ses frères ; et après eux une vingtaine de Maures, tous armés, tous prêts à combattre... mais tous s'arrêtèrent frappés de stupeur à la vue des soldats allemands qui emplissaient la salle, et de don Paëz, immobile et calme auprès du baril de poudre, la torche dans la main droite, la gauche sur la garde de son épée.

— Messire Aben-Farax, dit-il alors en les mesurant d'un tranquille regard, j'ai nom don Paëz ; j'étais le favori du roi d'Espagne, mais on a miné ma faveur et mes rêves d'ambition sont près d'avorter. Un coup d'éclat seul peut raffermir ma fortune ébranlée ; si l'occasion me manque, j'appellerai la mort à mon aide. Les regrets de l'ambition déçue sont le plus atroce des supplices. Or, vous empêcher de prendre Grenade, vous faire prisonniers vous et ceux qui viennent derrière vous, serait certes un assez beau coup et je vais le tenter. Je ne veux ni coups de feu, ni tumulte, ni sang versé. Si l'on se battait dans les rues de l'Albaïzin, on me traiterait de boucher et mes ennemis me contesteraient ma victoire. Rien de tout cela ; je veux simplement vous amener à déposer vos armes et à vous rendre à merci.

— Par Mahomet ! s'écria le bouillant Aben-Farax, je voudrais bien savoir comment ?

— De la plus simple façon, messire. Vous voyez ce baril, vous voyez cette porte ouverte, et par cette ouverture d'autres barils semblables à celui-ci ?

— Oui, murmura Aben-Farax.

— Eh bien ! il y en a trente ou quarante semblables, échelonnés jusque sous les murs de l'Alhambra.

Aben-Farax fit un mouvement et voulut marcher sur don Paëz.

— Un pas de plus, dit celui-ci, et avec cette torche j'incendie Grenade et l'Alhambra, les souvenirs d'orgueil de votre race, les merveilles de vos rois ; — tout ce qui atteste votre splendeur passée, tout ce qui est l'objet, le but de vos rêves d'avenir, saute avec nous et retombe en décombres noirâtres.

Et don Paëz approchait la torche du baril.

— Bas les armes ! cria Aben-Farax frémissant ; nos frères accourent et nous délivreront !

— Je vais les recevoir ! répondit don Paëz d'une voix railleuse.

Il confia les prisonniers aux lansquenets et courut à la forteresse, sur laquelle marchait l'armée maure, commandée par le roi Aben-Humeya lui-même.

Pas une lumière ne brillait aux créneaux de l'Albaïzin ; les remparts de la forteresse paraissaient déserts, et don Fernand ne douta point un instant que l'assaut ne fût de courte durée, grâce au sommeil des assiégés, qui lui permettait d'espérer un plein succès.

La nuit était sombre, et la silhouette noire des tours se dessinait à peine sur le bleu foncé du ciel.

Les Maures marchaient silencieux, croyant toujours au sommeil de la garnison ; mais soudain, et au moment où ils étaient à portée de mousquet, les créneaux, les remparts, les tours, s'illuminèrent à la fois, puis s'enveloppèrent d'un manteau de fumée et retentirent d'un horrible fracas. Le canon grondait !

— Nous sommes trahis ! s'écria don Fernand, nous avons un véritable siége à faire maintenant, car l'homme qui défend ces murs est aussi brave que moi. Feu ! et aux remparts.

Don Fernand poussa vigoureusement son cheval aux pieds duquel vint s'amortir un boulet ; — et presque aussitôt, à la lueur momentanée d'un coup de canon, il aperçut debout sur le rempart, calme, impassible, la tête haute et l'œil flamboyant, un homme qui donnait ses ordres d'une voix brève et assurée : c'était don Paëz.

— Fatalité ! murmura-t-il, cet homme et moi, nous devrions être frères !

XXIII

Les murailles de l'Albaïzin resplendissaient comme un phare dans la nuit sombre ; les boulets, la mousqueterie pleuvaient sur les assiégeants et leur causaient grand dommage, tandis qu'abrités derrière les créneaux, les assiégés n'éprouvaient que des pertes minimes.

Don Paëz, l'épée à la main, l'œil étincelant, la parole brève, le regard hautain, était partout, calculant la durée de l'attaque avec le sang-froid d'un général vieilli dans les camps.

Eveillé en sursaut par le fracas fait autour de l'Albaïzin, l'Alhambra s'était illuminé, à son tour, d'une auréole de feu, et ses boulets, sifflant au-dessus des murs et des tours de l'Albaïzin, allaient ricocher sur les bataillons maures et y creuser un sillon sanglant. Le combat dura jusqu'au jour.

Au moment où naissaient les premières clartés de l'aube, les Maures se regardèrent, calculèrent l'énormité de leurs pertes, s'aperçurent que pas un bastion de Grenade et de ses faubourgs n'était pris, et que le siége devait être converti en blocus pour obtenir un résultat.

Mais don Fernand de Valer dédaignait un pareil moyen, et il lui paraissait indigne de son sang et de sa race d'affamer une ville pour la prendre. Il préféra se retirer.

De même que don Paëz n'avait pas quitté le rempart un seul moment, de même, don Fernand, épée au poing et couronne en tête, avait constamment poussé son cheval au premier rang et combattu

comme un simple soldat. — Il avait fait son devoir de guerrier; son devoir de roi lui ordonnait maintenant de ménager le sang de ses sujets. Il ordonna donc la retraite et l'effectua sans précipitation, le visage tourné vers l'ennemi et marchant le dernier.

Don Paëz vit les Maures s'éloigner; il les suivit du regard, immobile et debout à son poste de combat, le pied sur un cadavre, appuyé sur son épée et dans l'attitude d'un héros fatigué qui se repose et contemple son triomphe. Puis, quand les Maures eurent disparu, il abaissa son œil sur le champ de bataille, sourit d'orgueil à la vue des monceaux de cadavres entassés dans les fossés et au pied des tours, et quitta enfin le rempart.

— Messire le roi, se dit-il alors, sera content de moi, je suppose, car, sans moi, le roi Aben-Humeya couchait ce soir à l'Alhambra et devenait un vrai roi de Grenade. Ah! messire mon maître, mes ennemis ont remporté une première victoire, et ils ont si bien ébranlé ma faveur, que vous m'avez donné une bourgade à gouverner? Eh bien, cette bourgade a grandi; en moins d'une nuit, elle est devenue une page de pierres à ajouter aux feuillets de l'histoire, et maintenant que, grâce à elle et à moi, Grenade vous appartient encore, peut-être ne me refuserez-vous pas le gouvernement de la ville que je vous ai gardée! Vous êtes un homme d'esprit, messire don José Déza, le chancelier; vous avez la langue envenimée des gens de justice et l'astuce des courtisans; vous êtes patient comme un larron, et vous avez mis trois mois à saper ma faveur dans le cœur et dans le cerveau du roi; — vous avez presque réussi, mon maître, et quelques jours de plus vous auraient suffi pour m'envoyer au bûcher. Malheureusement je viens de trouver le moyen de renverser tous vos projets d'un seul coup. Un simple cadeau que je vais faire à S. M. Philippe II déridera son front plissé et me rendra sa royale amitié. Il est vrai que ce cadeau, c'est la ville de Grenade que sans moi il n'aurait plus, et le bras droit du roi son rival, le lieutenant Aben-Farax.

— Çà, ajouta don Paëz, en appelant le capitaine des lansquenets qui se tenait à distance respectueuse, montez à cheval, mon maître!

— Où vais-je?

— A Madrid, conduire les prisonniers. Prenez une escorte de deux cents hommes.

Le capitaine alla faire sonner le boute-selle, et don Paëz rentra chez lui.

— Monseigneur, lui dit Juan, votre prisonnier Aben-Farax et ses deux frères désirent avoir une minute d'entretien avec Votre Excellence avant leur départ.

— C'est leur droit, répondit don Paëz; qu'on les introduise!

Aben-Farax entra peu après, salua don Paëz avec courtoisie, prit le siége que celui-ci lui indiquait et lui dit :

— Connaissez-vous, messire, la sœur de mon roi!

— La gitana — murmura involontairement don Paëz?

— Oui la gitana, fit Aben-Farax, souriant.

Don Paëz s'inclina.

— Et, poursuivit Aben-Farax, vous souvenez-vous d'une certaine rencontre entre elle et vous, dans un souterrain, un jour de chasse royale...

Don Paëz tressaillit.

— Et d'une promesse qu'elle exigea de vous? continua le Maure.

Don Paëz pâlit.

— Elle m'a chargé de vous présenter cet anneau.

Aben-Farax tira la bague de son sein et la présenta au gouverneur.

— C'est votre liberté que vous réclamez, n'est-ce pas? demanda don Paëz.

Aben-Farax s'inclina.

— Fatalité! murmura le colonel des gardes. Tout est perdu.

Puis il ajouta tout haut :

— Un gentilhomme tient toujours son serment, messire. Vous serez libre dans quelques heures. Puisse cette liberté ne point m'envoyer à l'échafaud!

Aben-Farax demeura impassible.

— Messire, poursuivit don Paëz, vous allez partir pour Madrid, vous et les vôtres, sous bonne escorte, mais je donnerai des ordres, j'achèterai, s'il le faut, le capitaine de lansquenets que j'ai chargé de conduire le convoi, et à deux lieues d'ici, dans le premier bois que vous traverserez, il vous laissera fuir, vous et vos deux frères.

— Soit! répondit Aben-Farax.

Mais en ce moment, la porte s'ouvrit et un homme pâle et chancelant, couvert de bandelettes ensanglantées, parut sur le seuil.

C'était don Fernando y Mirandès.

Don Paëz fit un pas en arrière et porta la main à son épée avec un geste de colère, à la vue de don Fernando.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il avec hauteur.

— Monseigneur, dit poliment don Fernando, vous allez envoyer un convoi de prisonniers à Madrid?

— Que vous importe! fit don Paëz. Je suis le gouverneur de l'Albaïzin et ne prends conseil que de moi-même et du roi.

— C'est que, précisément, c'est au nom du roi que je parle.

— Ah! Et que veut le roi?

Don Fernando déplia lentement un parchemin et le mit sous les yeux de don Paëz, qui pâlit de rage.

Ce parchemin contenait ces deux lignes :

« Si don Paëz envoie des prisonniers à Madrid, don Fernando y Mirandès sera chargé de les escorter avec une partie des troupes qu'il commande. »

« Signé : Le Roi. »

Don Paëz rugit comme un taureau irrité par une meute de chiens hurlants. Une seconde d'anxiété terrible s'écoula pour lui; car il se trouvait dans la dure nécessité de fouler son serment aux pieds ou de désobéir au roi.

Pendant une seconde il tourmenta son épée dans son fourreau et fut tenté d'en frapper don Fernando. S'il n'eût été blessé déjà et chancelant encore, don Fernando était un homme mort. Son état de faiblesse le sauva.

Don Paëz garda une minute de terrible silence, pendant lequel don Fernando parut inquiet et troublé; puis il lui dit avec dédain :

— Vous êtes souffrant, monsieur; il serait imprudent de vous mettre en route en pareil état...

— Le roi le veut, murmura don Fernando.

— Sans doute, fit don Paëz, le roi veut que vous escortiez les prisonniers que j'enverrai. Mais...

— Mais? demanda don Fernando avec hésitation.

— Je ne les enverrai point, répondit froidement don Paëz; ils demeureront ici.

Don Fernando parut étonné et jeta un furtif regard sur Aben-Farax et ses frères.

Don Paëz surprit ce regard, et un éclair jaillit de son œil.

— Don Fernando, dit-il d'une voix railleuse, vous êtes pâle et hâve comme un mort qui ressuscite, ou un homme de loi tel que messire le chancelier; vous souffrez, mon cher sire, et nous sommes exposés ici à tous les vents de l'Espagne, rentrez donc chez vous au plus vite : — l'Albaïzin et le roi feraient une perte trop cruelle si vous mouriez de vos blessures.

Don Fernando salua froidement et sortit.

Alors don Paëz se tourna vers Aben-Farax et lui dit :

— Je vous ai donné ma parole que vous seriez libre, vous le serez cette nuit même. Comptez-y.

La nuit suivante, vers deux heures, la porte de la tour où étaient enfermés Aben-Farax et ses frères s'ouvrit sans bruit, et un homme, dont le chapeau tombait jusque sur les yeux, entra dans le cachot où les trois Maures s'étaient endormis.

— Suivez-moi, dit mystérieusement cet homme.

Ils obéirent. L'inconnu les guida, à travers les ténèbres, jusqu'à un petit escalier tournant qui s'enfonçait dans les profondeurs de la forteresse, et il descendit le premier.

Ils le suivirent, confiants en la loyauté de don Paëz.

Après avoir descendu une centaine de marches, ils pénétrèrent dans un corridor assez étroit qu'ils traversèrent dans toute sa longueur; au bout de ce corridor était une porte que l'inconnu ouvrit, et quand elle eut tourné sur ses gonds, ils se trouvèrent en plein air.

Ils reconnurent alors qu'ils venaient de franchir une poterne, ils aperçurent un pont-levis jeté sur le fossé extérieur, et, au-delà du pont-levis, trois chevaux attachés à un arbre. Alors ils reportèrent leurs regards sur leur guide et, à la clarté phosphorescente qui se dégage de l'atmosphère des pays chauds et jette un rayon lumineux à travers les nuits les plus sombres, ils reconnurent don Paëz...

Don Paëz qui, conspirant contre lui-même, trompait le gouverneur au profit du gentilhomme et trahissait le roi pour être fidèle à son serment.

— Messire, dit-il à Aben-Farax, voilà des chevaux, partez au plus vite, et que les premiers rayons du jour vous trouvent à distance de l'Albaïzin. Hors de mon gouvernement je ne peux rien.

Aben-Farax s'inclina.

— Dans mon gouvernement même, reprit don Paëz avec un accent de dédain amer, je suis bien moins gouverneur que gouverné; et mes pouvoirs illimités en apparence se trouvent restreints et contre-balancés par une influence mystérieuse. Mes ennemis ont su placer des espions autour de moi, et je ne suis, pour l'heure, rien moins que le gouverneur de l'Albaïzin.

— Je le sais, murmura Aben-Farax.

— Ah! vous le savez? fit don Paëz tressaillant.

— Sans doute. Les Maures savent tout. Don Paëz, vous êtes le seul Espagnol, si j'en excepte Mondéjar, pour lequel nous n'ayons aucune haine au fond du cœur.

— Je vous ai pourtant fait assez de mal cette nuit même?

— Oui, mais nous avons un pressentiment.

— Lequel?

— C'est que vous combattrez un jour dans nos rangs. Ne riez pas, don Paëz, Dieu est grand.

— Et Mahomet est son prophète, n'est-ce pas? Je ne crois pas à Mahomet.

— Don Paëz, dit gravement Aben-Farax, on ne retrouve point le

cœur d'un roi, pas plus que le cœur d'une maîtresse. Votre faveur est sapée; le roi ne vous aime plus, car il sait tout...
— Quoi! tout?
— Il sait que vous aimez l'Infante.
— Il se trompe, mon maître, je veux seulement qu'elle m'aime.
— C'est ce que je voulais dire. Eh bien! don Paëz, si l'Infante vous aime, et j'en suis assuré du reste, vous ne l'épouserez jamais...
— Peut-être?
— Vous épouserez la sœur de mon roi, celle que vous appelez la Gitana.
— Jamais.
— Ne vaut-elle point une infante d'Espagne?
— Peut-être... mais je ne l'épouserai pas.
— Même si elle vous donnait un trône?
Don Paëz tressaillit et hésita.
— Non, dit-il enfin, même pour un trône.
— Et pourquoi cela, don Paëz?
— Pourquoi? parce que l'ambition et l'amour ne cheminent point côte à côte dans l'âpre route de la vie; parce que l'amour étouffe l'ambition... et j'ai peur d'aimer la gitana!
Aben-Farax poussa un cri:
— Tu l'aimes! don Paëz, fit-il avec joie; don Paëz, une heure viendra où tu seras las de ton maître, comme nous l'avons été de notre joug, et, à cette heure-là, don Paëz, nous t'attendrons! Adieu!...
Et Aben-Farax sauta en selle avec ses frères et s'éloigna au galop.
Don Paëz le suivit des yeux à travers les ténèbres; puis, lorsque le galop se fut éteint dans l'éloignement, il rentra dans l'Albaïzin, referma soigneusement la poterne et murmura:
— Cette femme est donc un démon, que mon cœur tressaille quand on me parle d'elle, et qu'un trouble inconnu s'empare de ma tête et de mon cœur à son souvenir? Cet homme est donc un prophète, qu'il m'annonce l'heure de ma chute avec un accent convaincu et un front impassible?
Et une sueur glacée inonda le front de don Paëz.
— Pourtant, reprit-il, j'ai foi en mon étoile; pourtant je dois être si grand un jour, si j'en crois la voix secrète du destin, qu'une couronne descendra du ciel ou montera de l'enfer sur mon front... Cet homme est un imposteur!... Ou bien, acheva-t-il soudain, ou bien me serais-je trompé, et cette couronne que j'attends de l'Espagne me viendrait-elle d'ailleurs? Attendons! ce mot est le talisman de la vie.
Le jour venait, don Paëz, enveloppé dans son manteau, regagna ses appartements.
Les escaliers étaient déserts à cette heure, les sentinelles sommeillaient çà et là sur leurs hallebardes; don Paëz traversa un obscur corridor, le front penché et absorbé dans une méditation profonde; aussi n'aperçut-il point un homme, immobile et dissimulé dans l'ombre, qui dardait sur lui un œil étincelant et le suivit du regard jusqu'à ce que la porte de sa chambre se fut refermée sur lui.
C'était encore don Fernando y Mirandès, pâle et frissonnant de fièvre sous son manteau brun:
— Don Paëz, murmura-t-il, tu viens de faire évader un prisonnier de guerre, te voilà coupable de haute trahison... et nous te tenons enfin!

## XXIV

Cinq jours après, vers le soir, un cavalier s'arrêta tout poudreux aux portes de l'Albaïzin; il portait le costume des gentilshommes de la maison du roi, et il montra aux porte-clefs et à l'officier des portes un parchemin scellé du sceau royal et fermé par un fil de soie bleue.
— Pour le gouverneur! dit-il.
On le conduisit auprès de don Paëz, et don Paëz, le reconnaissant, poussa un cri et pâlit...
C'était Hector. Hector, harassé, épuisé, aussi pâle que don Paëz, l'œil brillant de fièvre.
— Ciel! s'écria le gouverneur, qu'arrive-t-il donc?
Hector congédia, d'un geste, les lansquenets qui l'avaient conduit auprès de son frère, ferma soigneusement la porte et revint vers don Paëz:
— Frère, lui dit-il avec émotion, demain il serait trop tard, il faut fuir cette nuit même.
— Fuir! exclama don Paëz.
— Préfères-tu l'échafaud?
— L'échafaud! l'échafaud! pour moi! As-tu perdu la raison?
— Tiens! dit Hector d'une voix brisée, en rompant le scel du parchemin, lis.
Don Paëz frissonna une seconde, puis il lut d'une voix calme et forte:

« Nous, Philippe II, roi des Espagnes, des Indes, etc., etc., à notre féal don Fernando y Mirandès, salut!
« Notre volonté royale est qu'au reçu des présentes lettres, vous preniez le commandement suprême des forces de l'Albaïzin, fassiez jeter en prison le gouverneur don Paëz, que nous déclarons, sur notre foi de roi, coupable de haute trahison, assembliez un conseil de guerre, afin que le traître soit jugé, condamné et mis à mort dans le plus bref délai.
« Fait en notre palais de l'Escurial, etc. « PHILIPPE, roi. »

Don Paëz chancela.
— Oh! s'écria-t-il, je vais monter à cheval, courir à Madrid, me défendre, et malheur! malheur à ceux qui me veulent briser!
— Malheur à toi-même, frère, si tu ne fuis à l'instant! Le gentilhomme qui portait cet ordre avait douze heures d'avance sur moi; je l'ai rejoint la nuit dernière, au milieu d'une forêt; je l'ai supplié de me rendre ce parchemin, et il m'a refusé; alors j'ai mis l'épée à la main...
— Et alors? fit don Paëz anxieux.
— Alors, dit mélancoliquement Hector, Dieu sans doute a été pour moi et a guidé mon épée, car je l'ai tué! Mais on aura trouvé son cadavre, et tes ennemis ne se seront point bornés sans doute à envoyer un seul message... Dans une heure peut-être... Frère, acheva Hector qui tremblait, les instants qui s'écoulent en paroles inutiles valent des monceaux d'or et des royaumes; tu es encore gouverneur, on t'ouvrira les portes... Fuyons!
Don Paëz porta la main à son front:
— Fuir! murmura-t-il avec rage... O projets d'ambition, rêves de grandeur, vous n'étiez donc que des rêves?
Et comme Hector se taisait, don Paëz continua avec amertume:
— C'est donc une fatalité que ceux qui sont coulés dans le moule du génie, ceux qui semblent destinés à enfermer le monde dans leur main, soient brisés sous le pied du destin avant d'arriver à leur but! et ceux qui sont nés pour voir les trônes à leur niveau, les grands seigneurs en bas des trônes et au-dessous, comme dans une brume lointaine le reste des hommes, ceux-là doivent-ils donc se heurter à quelque obstacle inconnu et y briser leur front dans lequel Dieu a mis un de ces rayons lumineux, un de ces éclairs fulgurants devant lesquels s'inclinent les peuples et les rois?
— Espère, frère! murmura Hector.
Ce mot produisit un effet magique sur don Paëz; sa tête inclinée se redressa, son œil lança des flammes, et il prit une si fière attitude que l'enthousiasme gagna le cœur d'Hector.
— Je suis un impie! s'écria don Paëz, je viens de blasphémer et de renier mon étoile qui me dit qu'un trône sera pour moi tôt ou tard. Ah! messire le roi d'Espagne, vous voulez m'envoyer à l'échafaud, moi qui vous ai conservé Grenade? Eh bien! je vous la prendrai, soyez tranquille! Et ce sera à la tête d'une armée maure; je ne suis point votre sujet, et je ne vous dois ni fidélité, ni vasselage; je vous ai loyalement servi... en échange vous me livrez au bourreau: eh bien! notre pacte est rompu et mon épée m'appartient!
En ce moment on heurta à la porte, et le capitaine des lansquenets entra:
— Messire, dit-il à don Paëz, je viens vous prévenir que moi et mes hommes nous étions vendus au roi pour trois ans.
— Eh bien?
— Eh bien! les trois années expirent demain, et si le roi ne nous fait un autre marché, il pourra confier à qui il voudra la garde de l'Albaïzin.
— A quel prix voulez-vous faire ce nouveau marché?
— Oh! monseigneur, plus cher que le premier. Nous donnions notre vie pour rien. Si le roi ne veut pas de nous, nous irons ailleurs. Notre épée est à celui qui la paye le mieux.
— Et si je l'achetais, moi? demanda brusquement don Paëz.
— Vous, monseigneur?
— Et le double de ce que la pourrait payer le roi d'Espagne?
— Elle serait à vous, monseigneur, à vous que nous aimons bien mieux que ce roi avare et morose qui nous fait boire de mauvais vin quand nous sommes de garde à l'Escurial.
— Eh bien! tope! dit don Paëz, je vous prends à ma solde.
— Pour combien d'années?
— Autant qu'il en sera nécessaire pour rétablir un roi maure sur le trône de Grenade.
Le lansquenet recula stupéfait:
— Que voulez-vous? dit froidement don Paëz, le roi me traite maigrement et m'occasionne force misères; je prends le parti de rendre le mal pour le mal, et je le veux empêcher de dormir. Je ne suis pas Espagnol, moi, et on ne m'accusera point de trahison, je suppose?... Allez, mon maître, allez faire monter vos hommes à cheval. Je vous suis.
— Et où allons-nous?
— Rejoindre le roi Aben-Humeya qui est campé à dix lieues d'ici.
Le lansquenet sortit; presque aussitôt don Fernando entra, regarda attentivement Hector, et dit à don Paëz:
— Vous avez reçu des ordres du roi?
— Oui, messire, répondit don Paëz avec dédain, et ces ordres sont de mettre à mort les traîtres.
Don Fernando recula. Soudain don Paëz frappa sur un timbre, au son duquel accoururent les lansquenets de garde dans ses antichambres:

— Emparez-vous de cet homme! cria-t-il, c'est au nom du roi.

Don Fernando porta la main à son épée.

— S'il résiste, tuez-le! ajouta don Paëz impassible.

Don Fernando, pâle et tremblant comme tous les traîtres, se laissa garrotter. Alors, don Paëz lui dit :

— Vous me vouliez envoyer à l'échafaud, mon maître, et vous n'avez point réussi ; mais je vous donne ma parole de gentilhomme que j'aurai, moi, la main plus sûre et que vous serez pendu avant demain.

— Monseigneur, cria le capitaine des lansquenets par la porte entrebâillée, nous sommes prêts.

— Très-bien! répondit don Paëz; gardez avec soin cet homme, et dans le premier bois que nous traverserons, vous chercherez un arbre de belle venue qui lui puisse servir de potence.

Il se retourna alors vers Hector :

— Frère, demanda-t-il, me suis-tu?

— Frère, répondit le fier et triste Écossais, ta vie est ma vie, et je n'ai d'autre but que le tien. Je te suivrai comme ton ombre.

— A cheval donc! s'écria don Paëz. Et maintenant, messire Philippe II d'Espagne, à nous deux! on me nomme don Paëz!

## XXV

Retournons maintenant à ce petit castel maure où nous avons laissé la sœur d'Aben-Humeya brisée de douleur sous la dédaigneuse indifférence de don Paëz.

C'était un soir, — un soir d'été revêtu de toutes les splendeurs poétiques du ciel espagnol ; — le soleil déclinait à l'horizon comme un roi déchu qui gagne la terre d'exil enveloppé d'un lambeau de pourpre; et il semblait jeter, par-dessus la crête des montagnes occidentales, un dernier regard à ce frais et mélancolique paysage qu'il abandonnait à regret, — ainsi que Boabdil, fuyant vers les plages africaines, s'arrêta un moment au sommet de la sierra pour contempler une fois encore sa Grenade embaumée, son paradis à jamais perdu...

Ses obliques et mourants rayons secouaient sur les collines et le lac une poudre d'or étincelante : les vitraux du castel flamboyaient à leur reflet, et les panaches verts des sycomores s'inclinant à un léger souffle de la brise, paraissaient saluer l'agonie du roi des astres d'un hymne frémissant d'une mystérieuse harmonie.

Sur une terrasse du castel on avait roulé un lit de repos; sur ce lit était couchée nonchalamment cette femme merveilleuse, cette fée aux mains de reine, cette reine à l'imagination de fée que don Paez avait admirée, et dont l'amour l'avait fait frissonner, lui, le sceptique et le fort.

Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis le passage du favori de Philippe II, mais ce passage avait laissé sans doute dans le cœur de la princesse maure les germes d'un terrible orage qui n'avait pas dû tarder à éclater, si l'on en jugeait par ses traits contractés et par la pâleur de son front.

Elle était toujours belle, cependant, car la beauté de certaines femmes résiste aux plus navrantes douleurs; mais cette beauté avait pris un caractère de sombre fatalité, et don Paëz en eût tressailli.

A demi couchée sur son lit de repos, elle contemplait l'horizon charmant qui se déroulait autour d'elle avec un sourire amer plein d'une résolution suprême. On eût dit la reine de Carthage pleurant Enée et prête à monter au bûcher. Deux Maures agenouillés agitaient devant elle de grands éventails et la considéraient d'un air inquiet. Elle ne paraissait pas même s'apercevoir de leur présence et elle demeurait indifférente à ce qui se passait autour d'elle. Une pensée tenace, ardente, dominatrice, plissait son front et réunissait ses noirs sourcils; le sourire crispé de ses lèvres prenait peu à peu une expression cruelle, et les Maures qui ne cessaient de l'épier en étaient épouvantés.

Tout à coup elle se releva brusquement et appela :

— Saïd! Saïd!

Un Maure à la tête blanche, qui se tenait dans une pièce voisine, un livre à la main, accourut et l'interrogea du regard.

— Mon bon Saïd, lui dit-elle, toi qui es le plus savant médecin des Espagnes, sais-tu s'il existe un genre de mort qui n'altère point la beauté?

Cette parole fit tressaillir le Maure, qui répondit avec vivacité :

— Que vous importe, madame?

— Je veux le savoir.

— Eh bien! répondit le Maure avec hésitation et attachant sur elle un regard pénétrant, je n'en connais point.

— Tu mens, Saïd; tu mens, mon vieil ami...

— Je vous jure, madame...

— Ne jure pas, Saïd, Dieu punit les parjures.

— Mais pourquoi, balbutia le vieillard qui rougit sous ses cheveux blancs, pourquoi me faites-vous pareille question?

— Réponds-moi sans feinte.

— Oh! s'écria Saïd, ne cherchez point à me tromper, madame, ne le cherchez point...

— Parle, dit-elle avec autorité.

— Vous avez quelque funeste dessein.

— Mais... parle donc!

— Madame, supplia le vieillard, par grâce, par pitié, au nom de vos aïeux, au nom de votre peuple...

— Saïd, interrompit-elle froidement, as-tu jamais aimé?

Le vieillard frissonna à cette question et il regarda la princesse avec une sorte d'effroi douloureux.

— Tu as aimé, continua-t-elle; si je ne le savais déjà, je le devinerais à cette contraction subite de ton visage, à la crispation soudaine de tes lèvres, à cette pâleur d'ivoire qui vient de passer sur ton front cuivré. Tu as aimé, Saïd, et tu as souffert... Tu as souffert horriblement sans doute, car tes cheveux sont blancs, car ton dos est voûté avant l'âge, car vieillard déjà en apparence, le feu de ton regard et l'animation de ton geste trahissent un homme jeune encore... Saïd, l'amour t'a ployé et brisé comme il me ploie et me brisera...

— Grâce!... exclama le médecin maure.

— Tu vois bien, reprit-elle avec cette froide exaltation qui trahit les volontés inébranlables, tu vois bien que ce mal t'a courbé sous son souffle de feu, et qu'aujourd'hui encore où le volcan est éteint, où l'orage est passé, tu frissonnes au souvenir de tes tortures, dont un seul mot rallume la cendre mal éteinte.

— On en guérit, murmura Saïd.

— Peut-être, dit-elle avec un sourire qui glaça d'effroi le médecin; mais quand la guérison arrive, sais-tu de quel prix on l'a payée?... Les cheveux ont blanchi, le front s'est ridé, les derniers vestiges de la beauté se sont évanouis.

La gitana s'arrêta, et un rire étrange plissa ses lèvres.

— Eh bien! demanda Saïd frémissant, qu'est-ce que la beauté?

— Pour un homme, peu de chose peut-être; pour une femme, tout. Vois-la passer, cette infortunée qui a laissé aux ongles roses de l'amour sa beauté et sa jeunesse, — vois-la passer, un soir, dans quelque rue sombre ou bruyante de Salamanque ou de Tolède; — vois-la passer, hâve et tremblante, drapant sa taille roide et voûtée d'un haillon, ou cachant la maigreur de son bras sous des flots de dentelles et les pierreries d'un bracelet, duchesse ou mendiante, vois-la passer et regarde!... Cette femme, Saïd, ni les moines qui psalmodient au seuil du temple, ni les étudiants dansant et buvant avec les ribaudes, ni les enfants charbonnés dans la boue, ni l'infante rêvant dans sa litière, ne prendront garde à elle et ne s'arrêteront pour dire : Qui sait si elle n'a point bu goutte à goutte et jusqu'à la lie le calice des tortures humaines? — Et cependant cette femme, Saïd, a été belle à tenter un archange, — et si dix ans plus tôt elle eût rasé les murs de cette rue tortueuse et sombre, si elle eût traversé cette place bruyante où nul ne l'aperçoit aujourd'hui, où un sourire de raillerie et de pitié vient heurter çà et là son morne regard, les étudiants eussent interrompu leurs danses, les enfants de dix ans eussent attaché sur elle un œil brûlant d'admiration, la jalousie eût mordu le cœur de l'infante, et tous peut-être eussent humblement demandé à Dieu le pardon d'un moment d'oubli!

La gitana s'arrêta et regarda Saïd avec un œil calme et résolu.

— Cette femme, poursuivit-elle, ce serait moi dans dix ans; moi, dont la beauté éblouit, moi, dont les rois achèteraient l'amour au prix de leur couronne, moi, qui pourrais bien un jour faire hausser les épaules de dédain à un varlet ou à un fauconnier!... Tu vois bien qu'il faut que je meure, Saïd, que je meure, si je ne veux être un objet de risée ou de mépris, si je veux descendre au cercueil en reine et non en femme vulgaire!...

— Mourir! s'écria Saïd, mais vous n'y songez pas, madame! Mourir! vous si belle, si grande, vous la fille de nos rois...

— Oh! dit-elle avec un sourire, sois tranquille, je mourrai en fille de roi. C'est pour cela, Saïd, que je t'ai demandé un genre de mort qui n'altérât point la beauté, car je ne veux pas que les souffrances du trépas contractent mon visage et le rendent un objet d'horreur pour ceux qui m'ont vue belle. Et puis il me verra, lui, car tu m'embaumeras, tu me placeras dans un coffre de sandal, avec des fleurs et des rubis dans les cheveux, parée comme en un jour de fête...

Saïd frissonnait et attachait un regard éperdu sur sa jeune maîtresse.

— Ensuite, continua-t-elle, tu escorteras et tu feras porter mon cercueil jusqu'à l'Albaïzin, dont il est gouverneur, et tu lui diras :

— « Voici les restes de la femme qui vous aimait et que votre dédain a tuée... »

La gitana s'interrompit encore; mais cette fois ni ricanement ni sourire ne suivirent cette interruption; son front s'inclina, rêveur, sur sa poitrine, une larme perla au bout de ses longs cils, et elle murmura d'une voix brisée :

— Alors, Saïd, s'il paraît ému, si cette beauté qui m'aura survécu et qu'il a dédaignée pendant ma vie le touche après ma mort; si, étreint une minute par le remords et la douleur, il incline son front vers mon front et dépose un baiser sur mes lèvres livides; alors, Saïd, tu lui présenteras cette clef et tu lui diras :

« — Celle qui vous aimait ouvrit un jour devant vous un coffre rempli de rubis, trésor inépuisable, fortune fabuleuse qui eût suffi à payer tous les royaumes d'Espagne, et elle vous l'offrit en vous disant : « Prends, puisque tu es ambitieux. » — « Non, lui répondîtes-vous, l'amour étouffe l'ambition, et je ne veux pas vous aimer. » —

Eh bien! aujourd'hui, don Paëz, elle est morte, vous n'aurez pas à l'aimer; votre ambition n'aura point à souffrir de l'amour, et ces richesses la serviront. Prenez la clef de ce coffre, ce coffre est à vous... elle vous l'a laissé...»

Elle étouffa un sanglot et continua :

— Si, au contraire, mon trépas ne le touche point, si son œil d'acier s'arrête froidement sur mon front pâli, si son cœur de marbre ne tressaille point, si ce sourire glacé qui me tue n'abandonne pas un seul instant sa lèvre dédaigneuse... Oh! alors, Saïd, comme je suis fille de roi, comme il faut que mon trépas soit vengé...

Sa voix trembla dans sa gorge, elle parut hésiter...

— Alors?... demanda le médecin maure.

— Prends ce poignard, Saïd; le dernier Abencerrage l'avait à son flanc le jour de sa mort, et avec ce poignard...

Elle hésita encore et voulut jeter l'arme loin d'elle; — mais soudain une pensée terrible, un souvenir atroce illumina son cerveau.

— L'Infante! murmura-t-elle, il l'aimera peut-être... et je ne le veux pas! ..

Et alors la larme qui brillait au bord de son œil s'évanouit, séchée au vent dévorant de la jalousie; un éclair remplaça cette larme, — la gitana tendit le poignard à Saïd et elle ajouta :

— Alors... tu le tueras!...

— Mais vous voulez donc mourir? s'écria le Maure tremblant.

— Je le veux!...

— Ni les larmes de vos serviteurs, ni le souvenir de vos aïeux, ni le roi votre frère...

— Silence!... Tu sais, ô Saïd, si ma volonté est un mur d'airain; je veux mourir, je mourrai!...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura le Maure éperdu.

— Allons! reprit-elle, ton secret, Saïd, ton secret?

— Je n'en ai point...

— Tu mens!...

— J'ai besoin de consulter mes livres, de méditer... il me faut une partie de la nuit... Demain j'aurai trouvé

— Demain il sera trop tard, dit-elle froidement; je veux mourir aujourd'hui, ce soir, dans une heure... Tiens, vois ce soleil couchant, cette soirée splendide, ce lac bleu comme le ciel, immobile et calme comme lui; écoute cet hymne mystérieux qui monte de la terre au ciel par les mille voix de la brise qui pleure et de l'oiseau qui babille sous la feuillée, du ruisseau murmurant sous l'herbe et des forêts au fond desquelles résonnent des bruits inconnus... Dis, n'est-il pas doux de mourir à cette heure où tout va s'endormir ou s'éteindre : l'oiseau dans son nid, la brise au fond des bois, les rayons du soleil, cet emblème de la vie, derrière les collines qui ferment l'horizon? — Voyons, Saïd, parle vite! il me faut ton secret...

— Eh bien! s'écria le Maure avec l'accent du désespoir, j'ai composé un breuvage qui plonge en un sommeil profond.

— Bien... Après?

— Après, on ouvre les veines des poignets et des pieds, et le sang fuit goutte à goutte sans que la victime éprouve la moindre douleur.

— Tu me passeras au bras mes plus gros bracelets, afin de cacher ma blessure; il ne faut pas qu'il voie le sang, il en aurait peut-être horreur. Ton breuvage, Saïd, prépare-le sur l'heure.

— Mon Dieu! supplia le Maure, attendez une heure encore, madame, rien qu'une heure...

— Mais tu ne vois donc pas, malheureux, s'écria-t-elle avec colère, tu ne vois donc pas que ce trépas que j'implore est une délivrance, et que cette heure que tu me demandes est une heure de tortures de plus?... Appelle mes femmes, Saïd, je veux être belle et parée pour mourir, je veux prendre les vêtements que j'avais le jour où il vint et me vit ici; je veux une couronne des fleurs les plus rares, à mes mains des bagues sans prix ; je veux, sous mon pied nu, des sandales de velours et d'or, et, dans le cercueil où tu me placeras, je veux que mes cheveux noirs, dénoués, s'arrondissent en boucles capricieuses et fassent un oreiller de velours à mon visage blanc et pâle.

Saïd frissonnait et gardait le silence.

— Mais surtout, reprit-elle, souviens-toi que je veux être belle, belle à éblouir... Tu m'arroseras de parfums pour chasser les haleines fétides du trépas... tu brûleras de l'encens dans ma tombe...

La gitana s'arrêta et prêta l'oreille... Un bruit inaccoutumé se faisait entendre dans le château.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle vivement et vivement troublée; qu'arrive-t-il? que peut-il arriver?

Saïd se précipita, heureux de cette diversion inespérée; — mais soudain la porte s'ouvrit et un homme entra...

C'était Juan, le Maure de don Paëz.

— Où est le roi? demanda-t-il.

— Que lui voulez-vous?

— Je viens de la part de don Paëz.

— Que dites-vous? s'écria la gitana.

— Je dis que don Paëz a été disgracié et condamné à mort par le roi d'Espagne.

La gitana poussa un cri et chancela.

— Rassurez-vous, se hâta de dire Juan, il a fui... il est sorti de l'Albaïzin escorté par cinq cents lansquenets qu'il avait pris à sa solde et il s'est dirigé vers le camp du roi Aben-Humeya.

— Et après? demanda la princesse, devenue blanche et froide comme une statue.

— En route, il a appris que le roi se rendait ici pour vous voir, et il a pris le chemin du castel pour le joindre, au lieu d'aller rallier l'armée maure.

— Mon Dieu! s'écria la princesse hors d'elle-même, où est-il, et pourquoi arrivez-vous avant lui?

— J'arrive avant lui parce qu'il a été attaqué par un régiment espagnol à trois lieues d'ici, et qu'un combat à outrance s'est engagé.

— Et vous l'avez abandonné! exclama-t-elle éperdue.

— Il l'a voulu, répondit Juan. « Cours, m'a-t-il dit, cours vers le château; si le roi s'y trouve, dis-lui qu'il va être enveloppé, et réunissez le plus de troupes qu'il vous sera possible pour défendre le castel, tandis que je tiens tête au premier choc et cimente notre jeune amitié avec mon sang et celui de mes lansquenets!... »

— Oh! s'écria la gitana avec désespoir, il est mort peut-être...

En ce moment le bruit affaibli de la mousqueterie arriva jusqu'à elle; elle se dressa frémissante et courut à une tour au sommet de laquelle elle monta pour interroger l'horizon.

L'horizon paraissait désert; cependant, au couchant, un nuage de fumée étincelait aux derniers rayons du soleil et paraissait indiquer le lieu du combat.

Elle cloua son œil éperdu sur cette fumée, elle demeura haletante, anxieuse, le front dans ses mains et le corps agité d'un tremblement convulsif, semblant attendre que ce fatal nuage se déchirât et lui montrât son bien-aimé sain et sauf, la tête haute et l'épée à la main.

Mais le nuage ne se déchira point, le soleil disparut et la nuit jeta ses premières brunes sur les montagnes; — et à mesure que les ténèbres grandirent, l'éclair des mousquets brilla et les illumina de son fauve reflet; — et chacun de ces éclairs parut à la princesse chasser la balle qui trouerait la poitrine de don Paëz.

Mais enfin éclairs et bruit s'éteignirent graduellement; le nuage, un moment converti en volcan, reprit son aspect terne et blafard, et la princesse sentit une sueur mortelle inonder son front et le glacer...

Le combat avait cessé. — Don Paëz vivait-il?

Soudain, aux dernières et mourantes clartés du crépuscule, un cavalier parut à l'horizon et se dirigea vers le castel.

Il était seul, et à sa vue la princesse tressaillit...

Etait-ce lui?

Elle le suivit du regard dans sa course rapide; elle trouva, tant son anxiété était grande, que le cheval qui le portait était fourbu; les dix minutes qui s'écoulèrent avant qu'il vînt heurter les grilles du castel furent pour elle autant de siècles d'angoisses et d'agonie; et quand enfin le cheval se fut arrêté tout fumant, quand, au travers des ténèbres croissantes, il lui fut impossible de distinguer le visage de ce cavalier, folle, éperdue, elle s'écria :

— Don Paëz! don Paëz!... est-ce toi?

A ce nom, le cavalier leva la tête, et elle poussa un de ces cris d'ivresse que nulle voix, nulle plume, ne rediront jamais et dans lequel se fondirent en une joie immense les sombres et navrantes douleurs, les angoisses déchirantes qui avaient courbé le front et torturé le cœur de cette femme!...

La gitana se précipita à la rencontre de don Paëz; et tandis qu'elle bondissait avec la légèreté d'une biche effarouchée à travers les escaliers et les corridors, elle oubliait une à une toutes ses tortures, et les froids dédains de don Paëz, et la dureté de ce cœur d'acier qui ne s'était ému ni à ses larmes ni à son désespoir.

Foulant sans pitié sous ses pieds délicats les fleurs et les arbustes entassés dans les corridors, coudoyant les serviteurs qui s'échelonnaient, étonnés, sur son passage, elle arriva ainsi jusque dans la petite cour où don Paëz venait de mettre pied à terre et de jeter la bride aux mains des varlets.

En voyant accourir vers lui cette femme à qui la passion donnait une beauté sublime, ce démon vêtu de satin et couvert de pierreries dont le regard le brûlait et le fascinait, à la voix duquel il tremblait involontairement, don Paëz chancela et pâlit.

— Encore elle!... murmura-t-il tout bas.

Elle ne l'entendit point, et ne prit garde ni à son émotion ni à sa pâleur, mais elle l'enlaça de ses bras de neige et lui dit :

— Vous vivez, don Paëz! les balles espagnoles ont donc passé sur votre tête et sifflé à vos oreilles sans vous atteindre? Vous êtes sain et sauf, ingrat!...

Et elle le regardait avec enthousiasme, s'assurant qu'aucune goutte de sang autre que le sang ennemi ne maculait son pourpoint; — et elle avait peine à se contraindre et à se souvenir qu'elle était femme et princesse pour ne le point étreindre dans ses bras et sur son cœur.

## XXVI

Don Paëz était, lui aussi, trop troublé pour trouver un mot ou un geste qui peignît son étonnement d'une aussi étrange réception; —

et, comme il se taisait, la gitana l'entraîna après elle, lui prit les deux mains, les pressa doucement, et lui dit :

— Savez-vous que j'ai bien souffert depuis votre départ? savez-vous, ingrat, que mes larmes cristallisées donneraient plus de diamants qu'il n'y en a dans les coffres de mes ancêtres?... Oh! tu m'as torturée, don Paëz, comme jamais ne le fut une pauvre femme; ton indifférence, ton dédain, m'ont brisée. Mais tu es noble et bon, don Paëz, de revenir ici, d'accepter enfin ce que mon frère t'a offert, de vouloir faire de nous ta famille... C'est bien à toi, don Paëz, car si tu ne fusses point venu, si tu eusses tardé un jour encore, tu ne me gronderas point, n'est-ce pas?... tu ne m'en voudras point d'avoir douté de toi une heure, ô mon Paëz... Si tu eusses tardé, ami, tu n'aurais plus trouvé qu'un froid cadavre et tu m'aurais aimée peut-être une heure... Tu es venu, merci! merci, car la vie est bonne avec toi, car nous te donnerons une somme de bonheur si grande que tu ne regretteras ni ce monarque ingrat qui paye tes services avec la hache du bourreau, ni cette infante sans énergie et sans cœur qui te laisse accuser et condamner sans oser te faire un invulnérable bouclier de son amour!... Oh! cette femme ne t'aimait point, Paëz... si elle t'avait aimé, elle eût écrasé sous sa mule de satin les ennemis qui ont miné ta faveur, elle fût morte avant que l'arrêt fatal tombât des lèvres du roi!...

La gitana s'interrompit; elle continua à entraîner don Paëz à travers les merveilleux appartements du castel, et elle le conduisit ainsi jusqu'à cette terrasse où elle était naguère avec Saïd et où Juan l'avait rejointe. Alors, par respect sans doute pour l'amour et la folie de leur maîtresse, les serviteurs et tous les Maures la laissèrent avec don Paëz; et, après un moment de silence, elle reprit :

— Oh! si l'on venait t'enlever à moi, s'il se trouvait un homme assez hardi, soldat ou homme de justice, roi ou mendiant, pour me venir disputer mon Paëz... cet homme, fût-il mon père ou mon frère, je le déchirerais avec mes dents; j'incrusterais dans sa chair l'ivoire de mes ongles; je le mordrais à la gorge comme une hyène, avant qu'il eût touché un cheveu de ta tête...

Don Paëz croyait faire un songe, et il contemplait tout frémissant cette femme, belle entre toutes dans la splendeur poétique de la passion, l'œil étincelant, le geste hautain, le langage imagé; — et son regard s'attachait sur elle avec une sorte d'effroi, et il se demandait s'il n'avait point affaire à un fils de l'enfer devenu femme pour une heure, — le temps nécessaire pour le tenter.

— Vois-tu, reprit-elle, mon frère m'aime comme il aimerait le fils de son sang, l'héritier de son nom; pour moi, il renoncerait à l'espoir d'une postérité; pour moi, il abdiquerait la couronne... pour moi, pour me plaire, pour assurer mon bonheur, il te fera roi, s'il le faut! Nous sommes maintenant à jamais réunis, don Paëz, nous serons époux et rois un jour... Tes rêves d'ambition, mes rêves de bonheur seront réalisés...

Elle s'arrêta encore, épiant un sourire, un mot d'amour, une étreinte; mais don Paëz se redressa hautain et froid, il la repoussa d'un geste de colère et s'écria :

— Arrière, démon! arrière! tu me ferais croire à l'amour et je ne veux point y croire, je finirais par t'aimer, et l'amour tue le génie... Arrière! je ne veux pas t'aimer, je ne t'aimerai pas!...

Elle poussa un cri, chancela et s'appuya défaillante, la lèvre crispée, le regard morne, à l'angle du balcon; — et comme la folie arrivait sans doute et gagnait sa tête ébranlée, elle mesura d'un œil stupide la hauteur de la terrasse, la profondeur des flots du lac qui dormaient en bas, et elle prit son élan pour s'y précipiter.

La main de fer de don Paëz l'arrêta; il l'enleva dans ses bras et la porta, mourante, sur le lit de repos; — il accomplit tout cela froidement, sans que son cœur battît plus vite, sans qu'un muscle de son visage tressaillît, sans que sa tempe se mouillât... on eût dit une statue de marbre.

— Laissez-moi mourir! murmura-t-elle d'une voix brisée. Paëz, sois noble, sois généreux, sois bon... laisse-moi mourir!...

— Vous êtes folle! répondit-il en haussant les épaules.

Mais tout aussitôt la porte s'ouvrit et un homme entra.

Cet homme s'arrêta sur le seuil et mesura d'un coup d'œil rapide et froid la scène qu'il avait devant les yeux et dont il devina le prologue. A sa vue don Paëz recula, et la gitana, jetant un cri, se précipita vers lui et l'enlaça étroitement.

— Frère, murmura-t-elle... frère, viens à mon aide; j'ai l'enfer dans le cœur.

— Enfant, répondit le roi maure, car c'était Aben-Humeya lui-même, calme-toi et espère... l'espoir ne meurt qu'avec la vie, et je ne veux pas que tu meures...

Puis il se tourna vers don Paëz :

— Ami, lui dit-il, j'avais raison le jour où je te parlai de l'ingratitude de Philippe II et où je te prédis ta chute; tu fus sourd à ma voix, tu dois voir aujourd'hui si elle était sage : fugitif, tu t'es rappelé notre amitié et tu es venu me demander asile et vengeance, c'est noble à toi, don Paëz, et tu auras l'un et l'autre!... Mon lieutenant, Aben-Farax, a été tué ce matin même dans une escarmouche, tu prendras sa place, ami, tu seras mon lieutenant, mon frère d'armes, mon successeur...

— Jamais! s'écria don Paëz tressaillant.

— Insensé! murmura don Fernand, qui t'es persuadé que l'amour et le génie ne pouvaient brûler à la fois le même cœur et la même tête; fou qui n'as jamais songé que la femme était en ce monde le but unique de l'homme et le seul mobile de ce qu'il peut faire de noble et de grand.

— Le vide de mon cœur est mon talisman, répondit froidement don Paëz; le jour où j'aimerai je serai un homme perdu!

— Eh bien! fit le roi avec bonté, puisque tu crois à ton talisman, don Paëz, sois-lui fidèle jusqu'au jour où tu seras monté si haut que nul ne pourra te renverser de l'échelle de l'ambition; alors, jetant les yeux autour de toi, tu y retrouveras cette femme qui t'aime et dont tu brises si froidement le cœur avec ton dédain; tu la verras, muette et tremblante sous ton regard, vivant de ton sourire, prête à tout oublier, prête à t'aimer encore comme elle t'aime à cette heure. Tu ne me réponds pas, don Paëz?

Don Paëz, en effet, avait une morne et sombre attitude, et son front plissé attestait le labeur pénible de sa pensée se heurtant, bouillonnante, aux parois de son cerveau. Il attachait son regard glacé sur la gitana émue et tremblante : il paraissait soutenir une dernière lutte contre son amour au profit de son orgueil.

— Réponds-moi? demanda don Fernand de cette voix grave et entraînante qui fascinait; réponds-moi, don Paëz?

Don Paëz releva le front.

— Frère, dit-il, as-tu foi en ton étoile comme moi en la mienne?

— J'ai foi en mon droit.

— As-tu la certitude de reconstituer le royaume de Grenade et de vaincre ce sombre monarque qu'on nomme Philippe II?

— Peut-être, murmura don Fernand avec un sourire, pourvu que tu ne me maltraites point souvent comme il y a trois jours sous les murs de l'Albaïzin.

— En ce cas, s'écria don Paëz, frère, je suis à toi!... Je t'ai amené cinq cents hommes, je viens de soutenir une lutte acharnée à leur tête et de passer sur le corps d'un régiment qui fuit, à cette heure, sanglant et mutilé... Ces hommes sont campés à une lieue d'ici et ils m'attendent; je cours les chercher et je combats désormais avec toi, côte à côte et sans relâche, car je veux me venger!

— Et si nous sommes vainqueurs? demanda le roi maure.

— Eh bien? fit don Paëz.

— Ma sœur... murmura le roi.

Don Paëz hésita.

— Eh bien! reprit-il, je l'aimerai.

Il lui sembla sans doute que ce mot déchirait sa gorge, que cette promesse il ne la faisait qu'à regret, car il détourna la tête et poussa un soupir.

— Frère, dit don Fernand, patience et courage! tu seras roi!... Mais il ne faut point nous attarder ici, il ne faut pas que l'ennemi nous surprenne; j'ai à peine deux cents hommes autour de moi et le gros de mon armée n'arrivera que demain à la pointe du jour. L'ennemi ignore sans nul doute que j'ai quitté mes troupes, et son attention est concentrée sur elles; mais un espion bien renseigné, la trahison d'un soldat, pourraient découvrir ma retraite, et alors il ne nous resterait qu'à vendre chèrement notre vie... A cheval, ami, et rejoignons tes hommes.

— Mon frère les commande, répondit don Paëz, et ils seront ici dans vingt minutes.

Et tout aussitôt don Paëz prit sa trompe et sonna les premières notes de cette fanfare familière à Hector.

La voix était puissante, les notes de la fanfare traversèrent l'espace et durent aller se heurter au nuage de fumée duquel la gitana avait vu, une heure auparavant, sortir don Paëz; mais aucun son n'y répondit d'abord, et ensuite, au lieu de la ballade écossaise que le roi maure et don Paëz attendaient, un bruit de mousqueterie s'éleva au milieu du silence, et tout étonnés Aben-Humeya et don Paëz se regardèrent.

— Encore le régiment espagnol! murmura don Paëz.

Le canon gronda.

— Diable! fit don Paëz, ils n'avaient pas d'artillerie naguère...

— Voyez! voyez! s'écria à son tour le roi, en étendant la main dans une direction opposée.

Don Paëz suivit du regard la main du roi et recula d'un pas.

A l'horizon oriental des feux venaient de s'allumer au sommet des montagnes, et, à la lueur de ces feux, des armures nombreuses étincelaient et l'on pouvait voir flotter les étendards espagnols.

— A cheval! s'écria Aben-Humeya, nous sommes trahis et nous allons être enveloppés; le sud est libre encore et la retraite est possible.

— Trop tard! murmura don Paëz; regarde!...

A son tour il étendit la main vers le sud, dont les collines venaient de se couronner d'une crinière de feu; puis vers le nord, où des feux semblables s'allumaient. A cette vue, le roi maure poussa un cri de rage et s'écria :

— Dieu ne serait-il donc point pour nous?



— Pourquoi ce front pâli et cette lèvre crispée, ô ma reine? (Page 79.)

Ces collines, paisibles et silencieuses naguère, verte ceinture nouée au flanc d'une fraîche vallée, venaient de revêtir une teinte rougeâtre et lugubre qui semblait annoncer un drame prochain. Ces feux allumés, ces armes étincelantes, ces lointains hurlements du canon et de la mousqueterie disaient assez que les Espagnols connaissaient la retraite du roi maure et que tant de préparatifs n'avaient point été faits dans le but de prendre un simple castel sans autres fortifications que des jardins et sommeillant au bord d'un lac avec la confiance de la coquetterie et de la faiblesse. Ces deux hommes qui suivaient en ce moment d'un œil éperdu les rapides dispositions de ce siége, étaient braves entre tous; ils avaient coutume de contempler la mort face à face et le dédain aux lèvres, ils avaient confié leur vie l'un et l'autre, on s'en souvient, aux chances hasardeuses d'une partie de dés. Et cependant ils frémirent tous deux en cet instant, car la mort arrivait cette fois lentement et à peu près inévitable, inutile et presque sans gloire...

Un roi allait être massacré, un favori en disgrâce, un homme de génie allait être obscurément assassiné par deux ou trois régiments qui ne songeraient pas même à saluer avec respect ces deux héros dans leur chute.

Tous deux se regardèrent un instant avec une anxiété terrible.

— Que faire? murmurèrent-ils tous deux.

— Combien avons-nous d'hommes? demanda don Paëz.

— Deux cents; et de plus les serviteurs du castel.

— Eh bien! aux armes, et défendons-nous!...

— Impossible! nous n'avons pas même de remparts.

— Nous tiendrons bien une heure au moins, et cela suffit pour que notre trépas soit immortalisé... Frère, ajouta don Paëz avec enthousiasme, mourons s'il le faut, mais espérons jusqu'au dernier moment... J'ai foi en mon étoile.

— Et moi je vois la mienne pâlir et s'éteindre, murmura le roi maure.

— Frère, courage!

— Et mon peuple, que deviendra-t-il?

— Dieu veillera sur lui.

Don Fernand leva les yeux au ciel avec accablement; puis, les reportant vers la terre, il laissa tomber son regard sur sa sœur qui, muette et glacée, paraissait absorbée par un pénible rêve.

— Et ma sœur, murmura-t-il, que deviendra ma sœur?

Don Paëz tressaillit.

— Les Espagnols l'épargneront, dit-il.

— Oh! s'écria don Fernand, je la tuerais plutôt de ma main que de la voir tomber en leur pouvoir.

Et, joignant le geste à la parole, don Fernand mit la main à la garde de son épée.

Mais soudain une idée traversa son esprit; il refoula l'épée dans son fourreau et revint à don Paëz.

— Ecoute, dit-il, il y a ici un souterrain qui communique avec la sierra.

Don Paëz poussa un cri de joie.

— Nous sommes sauvés! dit-il.

— Ma sœur, du moins, et toi avec elle, répondit don Fernand. Ce souterrain se trouve ici même; tiens, regarde...

Et don Fernand fit jouer un panneau de boiserie qui mit à découvert les premières marches d'un escalier.

— Deux personnes, reprit-il, y peuvent cheminer de front; tu prendras ma sœur dans tes bras et tu l'emporteras...

— Et toi? demanda don Paëz.

— Moi, dit simplement don Fernand, je reste ici, je ne dois point fuir...

— Mais je fuis bien, moi! s'écria don Paëz.

— Tu le peux; moi je ne le peux plus...

— Que veux-tu dire?

— Je suis roi.

— Eh bien! moi, fit don Paëz en relevant la tête, je serai digne de l'être, et je ne fuirai pas!

— Tu fuiras! don Paëz, car il faut que ma sœur soit sauvée.

— Elle peut l'être sans moi; confie-la à un serviteur.

— Tu fuiras, reprit don Fernand, car mon peuple a besoin d'un roi.

Don Paëz frissonna.

— Ne me tente pas! s'écria-t-il, et laisse-moi mourir à tes côtés.

— Don Paëz, don Paëz, murmura don Fernand, l'heure s'écoule et nous dépensons les minutes en vaines paroles. Prends ton épée, don Paëz, et emmène ma sœur.

— Mais tu veux donc que je devienne lâche!...

— Je veux que tu sois roi, don Paëz. Les rois, mes pères, transmettaient la couronne aux femmes quand ils n'avaient pas de rejetons mâles; — moi, je meurs sans enfants, et je laisse mon sceptre à ma sœur... Or, tu sais bien, ami, qu'elle t'aime et te voudrait donner l'empire du monde au lieu de ce trône, encore chancelant, que j'ai sacré de mon sang et de celui de mes sujets. Tu la conduiras à l'armée maure, que j'ai quittée la nuit dernière et qui arrivera trop tard ici; elle se fera reconnaître, tu l'épouseras et tu seras roi; tu veux te venger, ami; la haine universelle vouée à Philippe II est entrée enfin dans ton cœur! Eh bien! tu pourras maintenant traiter de roi à roi, d'égal à égal; tu pourras soutenir dignement la lutte... et si tu tombes, un manteau de pourpre sera ton linceul!...

## XXVII

Don Paëz pressait son front dans ses mains.

— Non, Fernand, murmura-t-il, cela est impossible; je ne t'abandonnerai pas!...

— Mais songe, malheureux, que ma sœur et mon peuple te réclament...

— Je serais un lâche!

— Tiens!... s'écria don Fernand avec colère, et étendant la main vers le sud, regarde...

Et, en effet, aux pâles et tremblants reflets de feux allumés sur les montagnes pour servir de signaux, on apercevait de nombreux bataillons descendant au pas de course vers le castel.

— Appelle un serviteur... dit don Paëz.

— Insensé! exclama don Fernand, qui ne vivais que par l'ambition, qui eus vendu ton âme pour un trône, qui, maintenant, n'as qu'un seul mot à dire, quelques pas à faire pour être roi... insensé! tu restes en chemin!

— Tais-toi! tais-toi, don Fernand! s'écria don Paëz.

Et don Paëz avait raison de lui imposer silence, car une lutte terrible s'était engagée dans son cœur et dans sa tête, entre son égoïsme et ses instincts chevaleresques. Un trône ne valait-il point un ami?

Mais don Fernand reprit avec animation :

— Tu fuiras, don Paëz, car je n'ai pas d'héritiers de ma race, et ma sœur, qui t'aime, n'épousera jamais un autre que toi. Tu fuiras, don Paëz, car si tu me résistes encore, eh bien! j'en appellerai au hasard pour décider, et le hasard sera pour moi.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'une fois déjà, ami, ton sort fut dans mes mains, grâce à une partie de dés.

— Eh bien? fit don Paëz tressaillant.

— Eh bien! tu ne me refuseras point de me jouer une fois encore ta vie contre un sceptre de roi.

Don Paëz hésitait toujours.

— Allons, frère, s'écria don Fernand, regarde : l'ennemi s'approche, le temps s'écoule; décide-toi...

— Soit! répondit don Paëz en baissant la tête.

Don Fernand ouvrit la bourse qui pendait à son flanc droit et en tira une pièce d'or. Sur l'une des faces était le millésime; sur l'autre, l'effigie de Charles-Quint.

Il la jeta en l'air, et don Paëz la suivit de l'œil en frissonnant.

Quelle étrange émotion le domina en cet instant? Souhaita-t-il d'être vainqueur ou vaincu? C'est ce que nul n'eût pu dire.

— Roi! s'écria-t-il en tremblant.

La pièce pirouetta une seconde, puis retomba sur le millésime.

Don Fernand poussa un cri :

— Frère, dit-il, tu es vaincu, et tu vivras!

— Mon étoile ne pâlit donc pas? murmura Paëz.

— Fuis, reprit don Fernand; hâte-toi, l'heure marche!...

Don Paëz se pencha sur le lit de repos, y prit la gitana, dont les dents claquaient d'effroi, et, l'enlaçant de ses bras nerveux,

— Venez, dit-il.

Mais, à son tour, elle se leva et, courant à don Fernand, dans le sein duquel elle cacha sa tête en feu,

— Je ne veux pas fuir!... dit-elle, je veux mourir avec toi, mon Fernand!

— Fuis, ma sœur, répondit le fier jeune homme; il faut que don Paëz soit roi!...

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, fuis donc avec nous, Fernand!

— Cela ne se peut, dit-il avec calme; si demain don Paëz se trouve dans le même cas que moi aujourd'hui, il mourra à son poste... car demain il sera roi.

La gitana se tordait les mains avec désespoir.

L'ennemi approchait toujours, le bruit de la mousqueterie augmentait et devenait strident... il n'y avait plus une minute à perdre.

— Bientôt il sera trop tard, dit vivement le roi maure, prends cette torche, Paëz, et fuis!

Don Paëz rejeta la princesse à demi évanouie sur son épaule, s'arma de la torche et tendit la main à don Fernand :

— Adieu! dit-il, adieu, le plus noble et le plus brave des hommes... martyr du devoir et de l'honneur, adieu!...

— Adieu, frère, répondit don Fernand. Ce souterrain aboutit à la sierra; quand tu en auras atteint l'extrémité, quand tu te retrouveras au grand air, retourne-toi, don Paëz, fixe ton regard sur ce castel, que la fumée de la mousqueterie enveloppera, et attends que cette fumée s'évanouisse. Je veux que tu assistes à mon trépas et que tu saches comment meurent les rois! Adieu...

Et don Fernand, ému un instant, se redressa fier et superbe; il remit son chapeau sur sa tête, posa sa main sur le pommeau de son épée, et, tandis que don Paëz disparaissait par le souterrain, emportant dans ses bras la gitana désespérée, il cria d'une voix forte et retentissante :

— Aux armes! Maures, aux armes!...

La garnison du castel était faible en nombre, mais elle avait ce courage du dévouement qui double les forces humaines.

Tous ces soldats, qui adoraient leur souverain et avaient foi en lui comme en Dieu, vinrent se ranger à ses côtés, sûrs d'avance qu'au matin suivant pas un d'eux ne vivrait encore, mais fiers de mourir à la droite et sous les yeux du dernier descendant de leurs vieux rois.

Le castel était une coquette demeure, un nid de colombe, une charmante retraite de femme; ses fossés étaient des jardins embaumés, ses ponts-levis de simples grilles d'un merveilleux travail, ses remparts de simples terrasses où des hamacs encore suspendus se balançaient au souffle de la brise; quelques heures auparavant, il eût semblé impossible, même à un vieux soldat, d'y opposer la moindre résistance.

Eh bien! en quelques minutes, jardins embaumés, fraîches terrasses, boudoirs coquets, salles de bain eurent pris une tournure martiale, et l'odeur de la poudre en chassa les parfums d'Orient et les senteurs enivrantes des arbres et des fleurs. On roula des obusiers sur les balcons; chaque fenêtre fut convertie en meurtrière, chaque salon en porte de défense, et toutes ces dispositions furent prises sans bruit, sans fracas; — si bien que l'ennemi, qui s'avançait simultanément des quatre points cardinaux, espéra un moment surprendre le castel et ses hôtes, faire le roi prisonnier, presque sans coup férir.

Mais au moment où il arrivait à la portée du canon, les fenêtres, les terrasses, les jardins s'illuminèrent; le castel flamboya une seconde comme un volcan qui se rallume tout à coup après plusieurs siècles de sommeil et de silence, — puis un ouragan de fer et de feu s'en échappa avec un fracas lugubre et alla apprendre aux assiégeants que les rois chevaliers ne s'endorment que sur l'affût d'un canon.

Don Fernand monta au beffroi du castel. Une lunette d'une main, son épée de l'autre, il s'apprêta à voir les péripéties du combat, avant de mourir lui-même; — et quand l'action fut engagée, il vit tomber chaque soldat avec un sourire d'orgueil, car ce soldat mourait en héros. Et quand les défenseurs du castel ne furent plus qu'une poignée d'hommes, quand les jardins furent occupés par l'ennemi, les grilles enfoncées, quand le sang ruissela sur les fleurs de cette poétique retraite, lorsque chaque boudoir, naguère empli de parfums et jusque-là retraite inviolable de la beauté, eut été empli de morts et de mourants, don Fernand quitta son poste d'observation et descendit l'épée haute, pour aller à ce trépas héroïque, le plus noble sacre d'un roi.

— Ombre de Boabdil, s'écria-t-il alors, toi qui n'eus point la force de mourir sous les murs de Grenade et t'arrêtas un moment au sommet des montagnes pour contempler une dernière fois les murs sacrés de l'Alhambra, tu eus tort en cet instant de murmurer : « Ma race est déshonorée! » car moi, le dernier fils de cette race, je meurs la tête haute, le sourire aux lèvres, l'espoir au cœur et l'épée à la main! . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant ce temps, don Paëz fuyait, emportant la gitana.

Il mit près d'une heure à sortir du souterrain; et quand il en atteignit l'issue opposée, le combat était engagé sous les murs du castel.

Alors, fidèle aux dernières volontés de don Fernand, il déposa son fardeau sur le gazon et se retourna.

Certes, il n'avait jamais eu sous les yeux spectacle plus poignant et plus grandiose.

Les montagnes qui fermaient la vallée étincelaient sous le ciel assombri, tandis que la vallée était plongée tout entière dans les ténèbres, à l'exception d'un seul point qui concentra l'attention de don Paëz et celle de la gitana, qui, les coudes sur les genoux, soutenant son front pâle dans ses mains, dardait sur ce spectacle ses yeux égarés.

Ce point était enveloppé d'un nuage blanc qui se déchirait à chaque minute et laissait échapper des éclairs dont le reflet brûlait les yeux de don Paëz; — et, à la lueur de ces éclairs, malgré l'éloignement, on distinguait facilement alors une silhouette d'homme, se dessinant

en noir au sommet d'une tour, sur le bleu foncé du ciel ; — et alors encore les yeux de don Paez abandonnaient les détails du tableau pour s'attacher, fixes et désespérés, à cette silhouette.

Don Paëz et la gitana demeurèrent longtemps immobiles tous deux à la même place où ils s'étaient arrêtés ; tous deux ils ne cessèrent de contempler cette silhouette, dont la calme attitude était un poëme de bravoure et d'orgueil ; — et quand la silhouette eut disparu et se fut abîmée dans le nuage, ils continuèrent à écouter, anxieux, le bruit du canon et le sifflement des balles, comptant chaque éclair et chaque détonation...

Et puis il vint un moment où éclairs et détonations s'éteignirent, où le nuage, jusque-là opaque et condensé, se déroula lentement en capricieuses spirales et commença à monter dans l'azur du ciel !... Et tout aussitôt une flamme rougeâtre et sombre d'abord, puis bleue et blanche, s'éleva au milieu du nuage, et don Paëz et sa compagne jetèrent un cri. Don Fernand était mort — et le château brûlait.

Alors don Paëz se redressa ; il poussa un soupir, mit la main à la garde de son épée, et, rejetant la tête en arrière avec un geste plein de noblesse, s'écria d'une voix grave et solennelle :

— J'avais donc raison de croire en toi, ô mon étoile, — je suis roi !...

— Et tu m'aimes, n'est-ce pas ? murmura la gitana en courant vers lui et l'enlaçant de ses bras d'albâtre. Oh ! aime-moi, mon Paëz, car je n'ai plus que toi maintenant, et le sang de mon frère vient de sacrer notre union.

Mais don Paëz répondit soudain :

— Arrière, femme ! je n'ose pas t'aimer, car le jour où je t'aimerai, le malheur fondra sur moi et j'aurai perdu mon génie !...

## XXVIII

C'était la troisième fois que don Paëz repoussait impitoyablement cette femme, qui lui parlait d'amour avec sa voix enchanteresse et son regard fascinateur ; pour la troisième fois il lui disait : « Je ne t'aime pas ! je ne veux pas t'aimer ! »

Mais, cette fois, sa voix tremblait si fort en prononçant ces mots, que la gitana tressaillit de joie et répondit :

— Tu ne m'aimes pas, don Paëz, tu ne m'aimes point encore, mais l'heure est proche où tu m'aimeras.

— Ne dis pas cela, s'écria don Paëz, ou je renonce sur l'heure à ce trône que tu me vas donner !...

— Fou ! dit-elle en haussant les épaules, ce trône est à moi, je puis en disposer et je n'ai pas besoin que tu m'aimes pour t'y faire asseoir. Quand ton ambition sera satisfaite, quand tu n'auras plus ni trésors, ni pouvoir à désirer, il faudra bien que tu te laisses aller à ce courant du bonheur que tu remontes sans cesse ; il faudra bien que ton œil, lassé d'explorer les déserts arides et les horizons inconnus, s'arrête enfin sur l'oasis et s'y fixe. Et alors, don Paëz, je ne te dirai plus comme naguère, « Aime-moi ; » ce sera toi, ami, qui viendras emprisonner mes mains dans les tiennes, qui mettras les genoux en terre devant moi et me diras avec un baiser : « Aimons-nous !... »

Don Paëz eut un geste d'impatience.

— Jusque-là, poursuivit-elle, hais-moi si tu le veux, don Paëz ; traîne-moi à ta suite sans laisser tomber sur moi un seul regard ; sieds-toi sur le trône à mes côtés, sans me dire : Merci !... Que m'importe ! j'attends mon heure, et elle viendra. Quand nous aurons atteint l'armée maure, je me ferai proclamer, puis je t'offrirai ma main. Accepte-la, don Paëz, accepte-la sans hésitation ni remords, car la glace de ton cœur se fondra au soleil de mon amour, et je serai largement payée de tes dédains passés et de ta cruauté.

Et la voix de cette femme, vibrant ainsi solennelle et triste, sous un ciel étoilé, en face d'un incendie, au milieu de la solitude et du silence de la nuit, cette voix était empreinte d'une sauvage et poétique harmonie qui résonnait jusques au fond du cœur de don Paëz, et l'agitant d'un trouble inconnu.

Il demeura un moment immobile et le front courbé ; sous ces reproches si poignants et si doux, un moment il fut sur le point de tomber aux genoux de cette femme et de lui dire :

— Pardonne-moi, je t'aime, et la gloire n'est rien pour moi désormais auprès de ton amour.

Et elle attendait ce moment, sans nul doute, car elle demeura immobile, elle aussi, les bras ouverts, l'œil humide, attachant sur lui son regard velouté tout rempli d'enivrants espoirs. Mais une fois encore l'orgueil de don Paëz l'emporta sur son cœur, et il répondit froidement :

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir manqué de courtoisie avec vous, et prenez mon bras. Nous allons nous orienter et nous mettre sur les traces de mes lansquenets qui, sans doute, ont été refoulés assez loin d'ici. Vous êtes lasse, je vais vous porter. Vos pieds se meurtriraient aux ronces de la sierra.

Elle poussa un soupir de résignation.

— Merci, dit-elle ; je marcherai.

— Mais vous êtes brisée, fit-il avec bonté et touché de la tristesse digne et grave de cette femme qu'il torturait ainsi.

Elle faillit le remercier de l'émotion avec laquelle il prononça ces paroles ; mais elle était femme, c'est-à-dire capricieuse, et, à son tour, elle lui dit froidement et avec une raillerie aiguë et presque navrante :

— Vous oubliez, monsieur, que je suis une bohémienne, et que les bohémiennes courent nu-pieds à travers les ronces et les cailloux des sierras.

Cette phrase, prononcée avec calme, alla au cœur de don Paëz :

— Vous êtes cruelle, madame, murmura-t-il.

— Eh bien ! lui dit-elle en redevenant triste et pensive comme il convient à ceux qui perdent en un jour un père ou un frère en héritant d'une couronne, à des fronts qu'unissent ensemble la douleur et le souci, oublions tous deux ce que nous avons pu nous dire de cruel, et partons ! La nuit est avancée, nous sommes seuls, presque sans armes, nous pourrions, d'un moment à l'autre, tomber au pouvoir des bourreaux : marchons, monsieur !...

Elle lui prit le bras et s'y appuya avec force ; — elle sentit ce bras trembler sous sa main et l'ivresse emplit son cœur.

— Il m'aime déjà, pensa-t-elle.

En même temps, don Paëz tout frémissant murmurait tout bas :

— O ambition, mon astre conducteur, mon étoile polaire, à moi ! je vais l'aimer.

Ils s'engagèrent, silencieux et recueillis, à travers les bruyères humides déjà de la rosée du matin, imprégnées encore des enivrantes senteurs de la nuit, comme deux époux qui vont à l'autel, — graves et tristes comme ceux qui conduisent un deuil funéraire, s'appuyant l'un sur l'autre, et écoutant, à leur insu, l'hymne d'amour que chantaient leurs cœurs, unis déjà par un lien mystérieux et inconnu.

L'action de la nature est puissante sur l'âme des hommes : — la nuit était belle ; à peine un léger souffle de vent bruissait dans les arbres, le grillon et l'oiseau de nuit troublaient seuls de leur cri monotone l'austère silence de la sierra, tout embaumée du parfum des grenadiers et des lauriers-roses. Certes les deux amants ne pensaient plus en ce moment au théâtre de la guerre et au récent combat qui avait ensanglanté le sol qu'ils foulaient. — Tout entiers à leur rêverie, on eût dit un page maure et une sultane errant, l'amour au cœur et sur les lèvres, dans les jardins ombreux de l'Alhambra, pendant une nuit où le roi trop confiant aurait laissé traîner après leurs serrures les lourdes clefs de son harem.

Tout à coup la princesse jeta un cri et recula ; son pied venait de heurter un corps inerte et flasque, un cadavre ! Ils foulaient le théâtre même du combat engagé dans la soirée précédente entre les lansquenets et les Espagnols.

— Horreur ! murmura-t-elle.

Don Paëz la prit dans ses bras et la porta.

Les premières clartés du matin commençaient à iriser l'horizon oriental, et à leur lueur indécise, l'œil d'aigle de don Paëz inspecta le champ de bataille. Il était jonché de cadavres, et chaque bloc de roche blanchissant parmi les bruyères sombres était jaspé de taches sanglantes.

Parmi les morts, il y avait beaucoup de lansquenets, et don Paëz jugea que ses cinq cents hommes avaient été terriblement décimés ; mais les Espagnols étaient en plus grand nombre, et il comprit qu'ils avaient dû plier et battre en retraite dès la première heure.

Tandis que don Paëz traversait le théâtre de la lutte, un éclair brilla au sommet d'une roche et une balle vint siffler aux oreilles des fugitifs.

Don Paëz leva précipitamment la tête et aperçut une douzaine de soldats espagnols qui, campés sur un petit plateau pendant la nuit, avaient été éveillés par le bruit des pas de don Paëz sur la bruyère.

Don Paëz n'avait d'autre arme que son épée, il était donc dans l'impossibilité de se défendre contre d'aussi nombreux adversaires ; — s'il eût été seul, il eût, sans nul doute, marché sur eux l'épée haute, prêt à se faire tuer plutôt que de lâcher pied.

Mais il avait à côté de lui une femme, une femme de qui il allait tenir un trône, une femme qu'il était sur le point d'aimer, qu'il aimait déjà sans oser se l'avouer encore, et il la serra dans ses bras et se prit à courir.

La distance qui le séparait des soldats était assez grande, il l'eut doublée en quelques bonds ; mais, à leur tour, ceux-ci quittèrent leur attitude d'immobilité, ils se mirent à sa poursuite et firent feu sur lui plusieurs fois. L'étoile de don Paëz ou sa présence d'esprit à se courber et à dissimuler sa course au milieu des bruyères le sauvèrent. Les balles passèrent près de lui sans pouvoir l'atteindre, et pressant toujours la gitana dans ses robustes bras, il continua à bondir de bruyère en bruyère, de roche en roche, avec la légèreté d'un daim qui fuit le plomb du chasseur.

Mais les soldats couraient aussi et continuaient à faire feu, les balles pleuvaient autour de don Paëz, — et don Paëz, désespéré, cherchait, d'un œil éperdu, un abri, un secours, et n'apercevait rien.

Tout à coup il se trouva au bord d'un précipice, et dans l'impossibilité d'échapper, sans le franchir, à ses implacables ennemis. De l'autre côté de ce gouffre de rochers, il remarqua les traces d'un

campement récent, une sorte de retranchement construit à la hâte avec des branches d'arbres et des blocs de roche, et déserté sans doute aussi à la hâte, car on voyait épars sur le sol une douzaine de fusils.

Don Paëz s'arrêta une seconde à la lèvre du gouffre, il en mesura la largeur d'un coup d'œil assuré et rapide, et puis, toujours confiant en son étoile, il prit son élan pour le franchir.

Il fallut que ses jarrets eussent acquis la souplesse et l'élasticité de ceux du tigre, car il retomba sur le bord opposé et ne chancela point!

Il avait mis entre ses ennemis et lui un abîme de plusieurs centaines de toises de profondeur et de quinze pieds de largeur.

Courir à la redoute abandonnée, déposer la gitana dans le coin le plus abrité, puis s'armer d'un fusil encore chargé et revenir au bord du gouffre, fut pour don Paëz l'affaire de quelques secondes.

Les soldats arrivaient en courant, — don Paëz épaula, le canon du mousquet s'abaissa lentement, un éclair brilla, un soldat poussa un cri étouffé et tomba à la renverse.

Don Paëz prit un autre mousquet et fit feu une seconde fois, — un autre Espagnol mordit le sol ensanglanté.

Alors la gitana, cette créature si faible devant les émotions de l'amour, retrouva cette mâle énergie des femmes méridionales à l'heure suprême du danger; elle quitta le lieu où don Paëz l'avait placée, elle s'arma comme lui d'un mousquet et vint se placer à ses côtés.

Ce fut une lutte héroïque entre toutes, celle que soutinrent cet homme et cette femme à qui l'amour donnait force et courage, un poëme tout entier qui passa dans dix minutes, et à la fin duquel il n'y eut plus sur le bord opposé du gouffre qu'un monceau de cadavres, alors que don Paëz et sa compagne étaient debout encore.

Don Paëz se retourna alors vers elle avec un sourire de triomphe et d'orgueil; mais il poussa un cri et recula... La gitana était pâle et chancelante, et quelques gouttelettes de sang rosé perlaient sur sa robe blanche.

— Mon Dieu! s'écria don Paëz, au secours! à moi!...

— Ce n'est rien, murmura-t-elle d'une voix éteinte, une balle m'a frappée.

Elle s'évanouit dans les bras de don Paëz qui la soutint et poussa un cri de fureur intraduisible.

— Oh! s'écria-t-il, malheur à moi... je l'aimais!

Et abandonnant la redoute, il reprit avec elle sa course à travers les bruyères, et s'enfuit, cherchant partout une source, quelques gouttes d'eau, — et ne les trouvant pas.

Tout à coup, dans le silence des bois, dans le lointain, le son d'une trompe de chasse se fit entendre; don Paëz reconnut la fanfare du roi Robert et poussa une exclamation de joie.

— A moi, Hector! cria-t-il; à moi les lansquenets!

Et il emboucha sa trompe à son tour, répondit à la fanfare, puis continua à courir, ivre d'impatience, d'angoisse et de fureur.

La rapidité de la course ranima la gitana.

— Don Paëz... fit-elle tout bas.

Il s'arrêta palpitant de joie, la déposa sur l'herbe et, l'œil humide, frémissant, il dégrafa sa robe, déchira la chemise et chercha la blessure... Une balle avait effleuré les chairs et la plaie n'offrait aucune gravité.

Les anges durent noter, pour en faire un hymne de reconnaissance, le cri de joie qui échappa alors à don Paëz; et, à ce cri, la gitana répondit par un autre non moins ardent, non moins passionné :

— Ah! dit-elle, tu m'aimes donc enfin!...

Il se redressa comme un taureau fougueux que les chiens ont mordu pendant son sommeil; son front se plissa; il voulut blasphémer et la repousser encore, mais cette fois son cœur parla plus haut que son orgueil; il s'agenouilla près d'elle, prit ses petites mains dans les siennes, appuya ses lèvres brûlantes sur son front pâli, auquel il imprima un long baiser, et murmura :

— Pâlisse mon étoile! peu m'importe! je viens d'éprouver un moment d'ivresse que dix siècles de gloire et de puissance ne pourraient faire oublier.

En ce moment, la fanfare du roi Robert se fit entendre de nouveau; don Paëz bondit sur ses pieds et cria : — A moi, Hector! Hector, à moi!

## XXIX

Don Paëz rejeta sa trompe sur l'épaule, reprit la gitana dans ses bras et s'élança dans la direction qu'avait suivie la fanfare du roi Robert, en arrivant jusqu'à lui.

A l'horizon des bruyères et à l'extrémité du plateau qu'il foulait, le gentilhomme remarqua la lisière d'une grande forêt de chênes noirs, du milieu desquels semblait être partie la première note du cor de chasse; il y dirigea sa course, et bientôt, aux clartés naissantes du jour, il vit étinceler des armures au travers des arbres.

Bientôt encore un cavalier sortit du bois et s'élança au galop à sa rencontre. C'était Hector lui-même.

— Frère, lui cria-t-il, est-ce toi?

— C'est moi, répondit don Paëz, moi le roi!

— Toi, le roi?

— Depuis une heure, répondit-il au moment où il touchait presque au cheval d'Hector.

— Eh bien! murmura Hector frémissant, ta couronne devient ton arrêt de mort... Tiens, ajouta-t-il, étendant sa main vers le sud-est, écoute... n'entends-tu pas un bruit lointain de mousqueterie?...

— En effet... Quel est ce bruit?

— Ce bruit est celui d'une lutte suprême que l'armée maure, ton armée maintenant, don Paëz, — soutient contre trois armées espagnoles qui l'ont enveloppée.

— Tu mens! frère, tu dois mentir! s'écria don Paëz.

— Je dis vrai, frère, murmura Hector d'une voix sombre; tes ennemis étaient bien instruits, et ils savaient que tu joindrais don Fernand si tu parvenais à t'échapper de l'Albaïzin. Tu as fui, et soudain trente mille hommes qui se tenaient sur la défensive se sont avancés de toutes parts et ont enveloppé l'armée maure que tu avais déjà décimée il y a trois jours..... Nous nous sommes battus, moi et tes lansquenets, une partie de la nuit, et nous n'avons dû notre salut, après avoir laissé la moitié de nos gens sur la place, qu'à la hâte qu'avaient nos ennemis, ne te voyant point parmi nous, d'aller écraser l'armée maure à la tête de laquelle ils te croyaient. Il ne te reste plus qu'à fuir, frère, à fuir au plus vite. Viens! j'ai encore près de trois cents hommes avec moi, c'est une escorte imposante, fuyons vers le nord-est, gagnons la plage la plus prochaine... nous y trouverons bien un navire qui voudra prendre à son bord un roi d'une heure et sa fortune chancelante.

Don Paëz paraissait ne point entendre. Debout, la main sur la garde de son épée, l'œil étincelant, il écoutait les hurlements lointains du canon et considérait un tourbillon de fumée qui, dans la plaine, au sud-est, obscurcissait l'horizon du matin.

— Frère, répéta Hector, l'heure s'écoule, il faut fuir.

Alors don Paëz se redressa comme un chêne superbe que la tempête n'a courbé qu'à demi.

Il étendit sa main dans la direction de la vallée, où flamboyaient encore les débris du castel mauresque.

— J'étais là-bas, reprit-il, avec cette femme dont l'amour est ma perte, et le frère de cette femme dont la mort me fait roi. Les brasiers s'allumaient sur tous les pics de la sierra; les armures des bataillons espagnols, s'avançant du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, étincelaient à leur fauve lueur; le trépas montait vers nous comme une mer déchaînée qui, à l'heure du reflux, galope mugissante vers la grève et y surprend le pêcheur attardé. Alors cet homme qui vient de mourir se tourna vers moi et me dit : « Voici l'issue d'un souterrain, ce souterrain aboutit à la sierra. Prends ma sœur dans tes bras et fuis. » J'hésitai, et répondis : « Je ne fuirai que si tu me suis... »

— Eh bien? demanda Hector.

— Eh bien! frère, sais-tu ce que me dit Fernand

Hector regarda son frère avec anxiété.

— Il me dit, poursuivit don Paëz : « Les rois ne peuvent fuir! »

— Oh! fit Hector pâlissant.

— Je n'étais point roi encore, reprit don Paëz, et c'est pour cela que je lui obéis, c'est pour cela que je suis ici au lieu d'être enseveli sous les décombres fumants du castel.

— Et... maintenant? interrogea Hector qui tremblait.

— Maintenant, frère, je suis roi!

Et sans attendre la réponse d'Hector qui baissait la tête d'un air sombre, il s'avança vers la forêt, sur la lisière de laquelle les lansquenets s'étaient rangés en bataille :

— A moi! leur cria-t-il d'une voix retentissante.

— Où allons-nous? demandèrent-ils.

— Vaincre ou mourir! répondit-il avec le calme et le stoïcisme de Léonidas.

— Eh bien, mourons! dit à son tour Hector; la mort, parfois, est une délivrance!

La gitana, blanche et froide, les regardait tous deux alternativement.

— Paëz, dit-elle enfin en jetant ses bras autour du cou de son amant, puisque tu veux mourir, mourons ensemble; je combattrai à ta droite, comme naguère, et je n'aurai pas besoin d'être frappée pour mourir, le coup qui t'atteindra me tuera.

— Eh bien! dit-il, mourons, puisque nous nous aimons; mourons enlacés, la main dans la main; que nos visages pâlissent et se glacent ensemble; que nos cœurs, appuyés l'un sur l'autre, cessent de battre à la même heure; que nos âmes, brisant leur enveloppe de chair et de boue, se fondent en un souffle et montent vers Dieu.

Il la pressa sur son sein une minute, — une minute il entendit sourdre les sanglots d'ivresse qui soulevaient le sein de la gitana; — une minute il parut tout oublier...

Puis il se dégagea, courut au cheval qu'on lui amenait et sauta en selle.

Alors il ferma les yeux pour regarder quelques secondes au fond de son âme et soulever le voile déjà terne du passé; il envisagea d'un coup d'œil son existence aux trois quarts gaspillée et prête à finir, et laissant errer sur ses lèvres un pâle et amer sourire :

— Voilà donc, murmura-t-il, ce que deviennent ces hommes en qui Dieu avait mis assez de force et de génie pour que d'une seule étreinte ils pussent ébranler le monde; — un sourire de femme les tue!

Et tirant son épée, dont la lame étincela comme un éclair aux rayons du soleil levant, il poussa son cheval et s'alla placer à la tête de ses lansquenets mutilés, qui frissonnèrent d'enthousiasme à la superbe attitude de leur chef.

Mais, au moment où la troupe s'ébranlait, un homme parut au sommet d'un petit coteau voisin, dans la direction de la vallée abandonnée par don Paëz durant la nuit. Cet homme agitait son turban blanc, qu'il avait déroulé et qui flottait comme un étendard au souffle du vent matinal. Don Paëz l'aperçut et s'arrêta.

L'homme s'avança alors. Il marchait lentement, écrasé qu'il était par une sorte de coffre qu'il portait sur ses épaules.

C'était un Maure qui apportait à la princesse son coffre de rubis et de perles, et à don Paëz l'anneau royal de don Fernand. Elle baisa l'anneau avec respect, une larme au bord de ses paupières; et, comme l'amour est d'un égoïsme navrant, elle oublia encore ce frère bien-aimé qui venait de mourir, et passant l'anneau au doigt de don Paëz :

— Te voilà vraiment roi, dit-elle.

Il secoua la tête :

— Roi pour une heure encore!

Elle tressaillit; puis attachant sur lui son grand œil noir qui fascinait :

— O mon Paëz, dit-elle avec enthousiasme, tu es fataliste; tu es fataliste, tu crois ton étoile éclipsée, mais à mon tour j'interroge la voix secrète de l'avenir qui semble vibrer au fond de mon cœur, et cette voix me répond que l'heure du trépas ne sonnera point aujourd'hui pour toi, que de longs jours te sont encore réservés, et que l'instant viendra où tu seras roi puissant.

— Roi des Maures! fit-il avec amertume, roi d'une nation dont, à cette heure, on écrase les derniers débris? Roi de Grenade, leur ville sainte, dont, peut-être, en ce moment, on a détruit l'Alhambra?

— Roi de Grenade ou d'ailleurs, des Maures ou d'un autre peuple, qu'importe! moi aussi je lis dans l'avenir, don Paëz, et à moi l'avenir répond que tu seras roi! Non pas un roi errant et vagabond, reprit-elle, mais un roi portant couronne en tête et sceptre en main, ayant sujets et courtisans, manteau brodé d'or agrafé à l'épaule, et sur le passage duquel les fronts se courberont aussi bas que les épis d'un champ de blé s'inclinent sous le vol de feu de la tempête.

Et la princesse, en parlant ainsi, avait le regard ardent, le front inspiré d'une pythonisse antique, — et à sa voix entraînante don Paëz redressa la tête et s'écria :

— Puisses-tu dire vrai, et que l'amour soit un talisman, car je t'aime!

Il fit un signe, et l'escadron de lansquenets s'ébranlant, se précipita au galop, comme un ouragan de fer et d'acier, vers ces plaines lointaines où le canon grondait toujours, franchissant ravins et précipices comme une nuée d'aigles qui fondent sur leur proie.

Don Paëz, ayant Hector à sa gauche et la princesse à sa droite, galopait au premier rang et murmurait avec orgueil :

— Si je meurs, j'aurai vu, au moins pendant quelques heures, les hommes à mes pieds, et cela me suffit!

Laissons don Paëz tomber dans la plaine avec sa petite troupe et rétrogradons de quelques heures.

Don Fernand, éprouvé mais non abattu par ses pertes récentes devant les murs de l'Albaïzin, avait senti qu'il ne pouvait plus tenir la plaine, et reprenant la route des sierras, aux gorges profondes desquelles il voulait confier sa fortune pâlissante, il s'était replié avec son armée sur le petit castel maure où sa sœur l'attendait et où nous l'avons vue naguère voulant se donner la mort.

Quand il ne fut plus qu'à une journée de marche, don Fernand choisit une position fortifiée naturellement par des rochers escarpés, et fit camper son armée lassée sur un étroit plateau d'où il était facile de surveiller les menées de l'ennemi et d'éviter une surprise.

Puis, comme il aimait sa sœur d'une ardente affection et que plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'il ne l'avait vue, il confia le commandement de son armée à son second lieutenant Aben-Seïd, car Aben-Faras avait été tué la veille dans une escarmouche, et il continua son chemin avec une escorte de deux cents hommes.

Nous savons ce qui lui était advenu.

L'armée, après un jour de repos, s'était remise en route à la nuit tombante.

Elle était forte d'environ sept mille hommes, et les chemins qu'elle prit se trouvaient si étroits et si difficiles, qu'il était impossible à une armée supérieure en nombre de lui tenir tête et de l'envelopper aisément.

La nuit était belle, quoique un peu assombrie par l'absence de la lune; les bataillons marchaient en silence et le bruit de leurs pas sur le gazon ou les rochers était si léger, qu'à un quart de lieue de distance et grâce à l'obscurité, il était impossible de soupçonner leur passage.

Vers minuit, cependant, les troupes d'avant-garde crurent apercevoir çà et là des ombres rapides se dérobant derrière les rochers ou glissant au travers des clairières; mais elles étaient si peu nombreuses que la pensée ne vint à personne qu'elles pouvaient être autre chose que des bêtes fauves ou des chasseurs s'épiant mutuellement; et l'armée continua à avancer.

Plus tard, les Maures étonnés virent briller soudain, sur les montagnes voisines, des feux qui s'allumèrent un à un; et ils commencèrent à être inquiets.

Un peu plus loin, les feux se multiplièrent, et alors les chefs ordonnèrent une halte pour tenir conseil.

— Nous sommes enveloppés, dit Aben-Saïd; tenez, regardez derrière nous, les mêmes feux commencent à briller, la retraite nous est coupée; mais il est trop tard pour reculer, et d'ailleurs, nous sommes en nombre imposant; — une poignée d'hommes ne pourrait avoir raison de nous.

— Il faut plus d'une poignée d'hommes pour établir des signaux aussi nombreux, répondit un chef, et tout me porte à croire que des forces imposantes nous doivent attaquer; — mais qu'importe! Dieu est pour nous, notre cause est juste, marchons!

L'armée se remit en route et arriva vers une heure du matin dans une étroite plaine fermée en tous sens par de hautes montagnes boisées, n'ayant d'autres issues que des vallées étroites, creusées par les torrents et les crues d'eau subites des sierras.

La plaine, déserte en apparence, était cependant emplie d'un vague murmure qui trahit aux oreilles des Maures la présence de l'ennemi; et, en effet, à mesure que leurs bataillons avançaient, chaque touffe d'arbre s'agitait et laissait échapper un homme tout armé; sur chaque roche grise remuait soudain un être vivant, et c'était un soldat espagnol.

Puis, soudain, les montagnes qui fermaient la plaine, sombres jusque-là, se couvrirent à leur tour d'une chevelure de feu, et, répondant à cette clarté subite, d'autres clartés livides et instantanées jaillirent des flancs de chaque colline et de chaque mamelon, suivies d'un fracas horrible qui ébranla les sierras dans leurs assises de granit. C'était le bruit de la mousqueterie et du canon. Les Espagnols engageaient le combat en mitraillant les Maures.

Alors ceux-ci, qui ne traînaient après eux que des pièces de campagne, dédaignèrent de s'en servir et ils attaquèrent l'épée et le pistolet au poing.

Ainsi commença cette lutte, qui durait encore au point du jour.

D'abord les montagnes et les collines ne supportaient pas une armée plus nombreuse que l'armée maure; — mais, à mesure que les uns tombaient sous la mitraille et que leurs rangs s'éclaircissaient, les vallées dégorgeaient de nouveaux bataillons espagnols qui venaient grossir ceux qui avaient engagé l'affaire, tandis qu'aucun secours n'arrivait aux Maures.

Léonidas et ses trois cents Spartiates ne furent pas plus héroïques aux Thermopyles que ces hommes, écrasés par le nombre, qui défendaient à cette heure suprême, et sans espoir de victoire, leurs foyers, leurs mœurs, leur indépendance, leur Dieu.

Ils combattaient à outrance et tombaient frappés en pleine poitrine, serrant leur épée dans leurs doigts crispés pour la conserver même après leur mort, le sourire des martyrs sur les lèvres, l'orgueil des héros sur le front.

Quand le jour vint, les trois quarts mordaient la poussière et les Espagnols étaient encore plus de vingt mille!

Aussi parurent-ils rougir de leur victoire, et comme s'ils eussent été honteux de combattre au grand jour, avec un pareil nombre, des ennemis ainsi décimés, ils battirent en retraite, laissant quelques bataillons encore frais pour achever d'écraser les vaincus.

Parmi les Maures encore debout était leur chef Aben-Saïd; le noble jeune homme avait fait des prodiges; couvert de plaies, ruisselant de sang, il était infatigable, et son épée paraissait convertie en une lame de feu qui foudroyait tout ce qu'elle touchait.

Ce fut alors que don Paëz et ses lansquenets tombèrent comme la foudre, ou plutôt comme une nuée d'archanges vengeurs sur le théâtre du combat, pour en changer la face et les destinées.

Ranimés par ce secours inespéré et dont ils ne pouvaient s'expliquer le mobile, ils relevèrent la tête, et une force nouvelle, celle de l'espérance et de l'enthousiasme, passa soudain dans leurs veines et raffermit leurs bras alourdis et lassés.

La lutte recommença, plus acharnée et plus terrible que jamais; mais, cette fois, l'issue n'en pouvait être douteuse, et bientôt les Espagnols vaincus se débandèrent et prirent la fuite; le canon se tut, la fumée se dispersa et monta en spirale vers le ciel, sur l'aile d'un vent vigoureux. Alors les Maures étonnés aperçurent, au milieu d'eux, à cheval, tout poudreux et tout sanglant encore du combat, son épée rougie à la main, don Paëz fier et superbe, don Paëz grandi de toute la hauteur de la majesté royale et de tout l'enthousiasme du triomphe.

Don Paëz fit un signe avec son épée et réunit avec ce signe les principaux chefs qui survivaient encore.

A ses côtés, pâle et sanglante comme lui, comme lui l'œil étincelant de la fièvre de la victoire, se tenait la princesse, dont le cheval frappé à mort s'était naguère abattu sous elle.

— Maures, dit-elle alors, votre roi Aben-Humeya n'est plus; il est mort en roi comme devait mourir le dernier des Abencerrages.

Un cri de stupeur douloureuse répondit à ces paroles.

— Nous n'avons plus de roi ! malheur à nous! murmurèrent tous ces hommes qui n'avaient pas su pâlir en face du trépas.

— Le roi est mort, vive le roi! repondit alors la princesse. Je suis la sœur de don Fernand et les femmes régnaient à Grenade.

— Une reine ! firent-ils avec accablement, aura-t-elle le bras assez fort pour brandir l'étendard de notre indépendance?

— Voici mon époux, dit-elle en montrant don Paëz, je le fais roi!

Les Maures tressaillirent...

Ils hésitaient et se regardaient encore, quand Aben-Saïd qui, percé de cent coups différents, avoit sur le visage la pâleur du trépas, s'adressa à don Paëz et lui dit :

— Tu es brave, don Paëz; nul n'en a jamais douté et n'en doutera; mais tu n'es pas de notre nation et tu as combattu dans les rangs de nos ennemis...

— C'est vrai, repondit don Paëz; mais le roi Philippe II m'a insulté, et quand on a nom don Paëz, on ne pardonne pas une insulte! Je ne suis point de race maure, mais je ne suis pas non plus de race espagnole, et mes ancêtres portaient couronne au front. Votre roi est mort me léguant son sceptre; je prends ce sceptre et je vous dis : Vous êtes desormais mon peuple, et la dernière goutte de mon sang, la dernière pensée de mon cœur est à vous! Vous étiez tout à l'heure forts et redoutables; la mort a ravagé vos bataillons, dont il ne reste plus que des debris, — eh bien ! avec les trésors que m'a légués votre roi, nous achèterons une armée, nous triompherons ou nous succomberons ensemble; périr les armes à la main avec un roi à sa tête, n'est point le trépas pour un peuple comme vous, c'est un triomphe à l'heure présente, c'est l'immortalité dans l'avenir !

Et don Paëz etait si beau et si fier en ce moment, il avait la tête si haute, le geste si noble, le regard si etincelant, que l'enthousiasme galvanisa ces hommes sanglants et mutilés qui foulaient du pied les cadavres de leurs frères, et qu'ils s'écrièrent d'une voix unanime :

— Vive don Paëz!

Alors Aben-Saïd, dont les premières brumes de la mort obscurcissaient déjà les regards, s'avança en chancelant vers don Paëz, mit un genou en terre et lui dit :

— Prends mes deux mains dans la tienne, en signe de vasselage; je te fais homme lige, et au nom des debris de ce peuple, dont j'etais le dernier chef, je te reconnais et te salue pour mon roi!

Et Aben-Saïd se releva; il fit deux pas en arrière, et, d'une voix mourante, cria par trois fois, selon l'usage :

— Le roi est mort, vive le roi!

— Vive le roi! repondit la foule.

— A présent, murmura Aben-Saïd, puisque les Maures ont un chef, je puis mourir!

Et le noble jeune homme tomba pour ne plus se relever.

Don Paëz posa la main sur ce cœur dont la dernière pulsation venait de s'éteindre, et il dit :

— Dors en paix, jeune brave, les martyrs seront vengés!

Puis tirant son épée :

— Maures! cria-t-il, vous avez eu raison de m'acclamer pour roi, vous avez eu raison de croire en don Paëz, — la journée de revers que vous avez subie coûtera cher à vos vainqueurs!

Alors, se tournant vers Hector :

— Prends, lui dit-il, dans ce coffre autant de rubis, de perles et de richesses qu'il en faudra pour acheter une armée; cours à Naples et dis à notre frère Gaëtano d'enrôler des lansquenets allemands et des marins génois pour me venir en aide!

— J'irai, dit simplement Hector, et nous te sauverons!

XXX

— Pourquoi ce front pâli et cette lèvre crispée, ô ma reine! pourquoi ce sombre regard que du haut de ces murs vous promenez à l'horizon de l'Océan? Quelle douleur sans nom peut navrer votre âme, puisque j'ai pris vos mains dans la mienne et que je vous répète que je vous aime?

Ainsi parlait don Paëz, assis auprès de la princesse maure, devenue sa femme devant Dieu, — un soir d'automne, par un ciel nuageux et une mer orageuse, sur les remparts de cette forteresse fameuse qui a nom Gibraltar.

Ce n'était plus le don Paëz que nous avons connu, l'ambitieux sans cœur et sans pitié, foulant aux pieds l'amour et le niant parfois; mais don Paëz vaincu désormais, lié, garrotté par le sourire d'une femme; don Paëz qui perdait son royaume ville à ville et bourgade à bourgade, sans en prendre nul souci et presque en se jouant; don Paëz qui aimait enfin.

Il le lui avait dit à cette heure suprême où ils venaient d'échapper à la mort tous les deux; ils avaient combattu ensemble et côte à côte pour délivrer les debris de l'armée maure; à la tête de ces débris, ils avaient défendu le terrain pied à pied, se donnant la main comme il convient à des époux rois et guerriers, et ce n'était qu'après trois mois de lutte héroïque et de revers successifs qu'ils se trouvaient cernés enfin dans leur dernière place forte, sur un roc dont la mer rongeait la base méridionale, et qu'une armée de vingt mille hommes séparait, au nord, du reste de la terre.

Cinq cents hommes à peine demeuraient encore autour du roi don Paëz et soutenaient le siége, converti en blocus par les Espagnols.

Les vivres commençaient à manquer; si Hector et Gaëtano n'arrivaient au plus vite pour ravitailler la place et y jeter une garnison imposante, c'en était fait de don Paëz. Le roi Philippe II avait demandé sa tête, et il la voulait avoir à tout prix.

Mais don Paëz n'y songeait guere; don Paëz, tout entier à son amour, ne regrettait plus son trône qui s'écroulait lentement; et c'est pour cela qu'il disait à la princesse, avec un sourire :

— Pourquoi ce front pâli et ces lèvres crispées, puisque nous nous aimons?

Elle prit sa tête brunie dans ses mains diaphanes, y déposa un long baiser et repondit :

— Si mon front est pâle, ô Paëz, c'est qu'il est le reflet de mon âme navrée, c'est que le remords et la douleur me torturent. J'ai joué, dans ta vie, le rôle terrible de la fatalité, mon amour t'a perdu. Ce trône que je t'ai donné devient le marchepied de ton échafaud; cette tendresse dont je t'ai accablé, poursuivi, a jeté dans ton cœur d'airain une etincelle de faiblesse qui te conduit maintenant à ta perte. Je suis une femme ingrate et sans cœur, ô mon Paëz, car j'ai étouffé ton génie au souffle de mon amour, car je n'ai point compris que les hommes tels que toi doivent marcher vers leur but seuls et silencieux, sans prendre garde aux douleurs qu'ils foulent, aux âmes qu'ils brisent, ainsi que des prêtres saints qui s'isolent de la terre et de ses misères, pour aller à Dieu le front haut. Je ne t'ai point compris, ô Paëz, car je me suis cramponnée à toi, car j'ai enchaîné tes bras noueux de mes bras debiles, j'ai enlacé ma vie à la tienne, et je t'ai perdu! C'est pour cela que mon œil hagard interroge en vain l'horizon désert de l'Océan, cherchant la trace d'un pavillon sauveur et ne la trouvant point.

La princesse tremblait en parlant, et elle pressait de ses mains tremblantes la main de don Paëz.

La nuit venait, enveloppée de ténèbres épaisses; la mer, déchaînée, galopait vers le roc en lames hurlantes et raccourcies; parfois un éclair brillait, sans fracas, dans le ciel lointain, — et le silence absolu de la forteresse, troublé seulement à de longs intervalles par le pas lourd et le *qui vive!* des sentinelles avait quelque chose de poignant qui allait à l'âme et serrait le cœur.

Don Paëz se tut une minute, une minute il parut en proie à une sombre et indicible douleur; puis, tout à coup, son front se rasséréna et il répondit en attirant à lui la princesse :

— L'ambition, ô ma reine, est la passion dévorante qui étreint les hommes forts et les entraîne à travers l'espace, sans leur accorder jamais une heure pour sommeiller à l'ombre de cet arbre touffu qu'on nomme le bonheur! L'ambition, c'est l'enfer des chrétiens, ce supplice sans fin et sans commencement, ce ver insatiable qui ronge, ce vautour qui dévore, à la cime d'un roc, le foie de Prométhée sans cesse renaissant. Le but vers lequel elle marche s'éloigne toujours, ainsi qu'un mirage; la jeunesse croit l'atteindre, l'âge mûr espère y toucher, et la vieillesse, à son dernier relais, à sa dernière heure, pose un pied lassé dans sa tombe ouverte et murmure découragée : « C'est encore bien loin! »

Le bonheur, au contraire, ô ma reine! c'est l'ombre des haies du chemin, un jour de soleil, quand on est deux, la main dans la main; le bonheur, c'est ton sourire un soir de tempête; c'est ton amour, de l'aube naissante aux dernières clartés du couchant. Déridez votre front assombri, ô ma reine! ramenez un sourire sur vos lèvres, un rayon d'espoir dans votre âme; — assez longtemps j'ai mordu aux âpres fruits de l'ambition, je veux boire à longs traits à la coupe d'or du bonheur!

Elle l'interrompit brusquement.

— Insensé! s'écria-t-elle, tu ne vois donc pas que la mort monte, lente et inexorable, vers nous; tu ne vois donc pas que cette coupe où tu t'abreuves va se briser dans tes mains...

Un eclair déchira la nue, fit resplendir la mer jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon, et la princesse poussa un cri de suprême joie, un cri comme en dut jeter le vieil Abraham quand le glaive protecteur de l'ange se plaça entre son glaive meurtrier et la poitrine de son cher Isaac; — un cri qu'on n'entend en sa vie qu'une fois et qu'on ne redit point.

— La flotte! la flotte! murmura-t-elle.

En effet, à la lueur instantanée du feu céleste, elle venait d'apercevoir à l'horizon les voiles blanches de cinq navires courant des bordées vers la terre et luttant contre le vent.

— Oh! s'écria-t-elle, et cette fois avec une frénétique ivresse, déridons maintenant nos fronts assombris, épanouissons nos cœurs serrés; la coupe du bonheur, où nous puisons tous deux, ne se brisera point dans nos mains, car voici le salut!

XXXI

Il se passa alors chez don Paëz un de ces étranges revirements d'esprit fréquents aux hommes à imagination ardente. Il venait de

flétrir l'ambition, cette passion dévorante de toute sa vie; il l'avait hautement reniée, lui préférant l'amour; il avait paru vouloir rompre complétement avec son passé pour s'abandonner tout entier à une existence nouvelle... Eh bien! au cri de la princesse, à la vue subite de la flotte libératrice, tout un monde de pensées bouillonna dans sa tête et heurta violemment les parois de son cerveau.

Ce ne fut plus son amour sauvegardé qu'il aperçut dans cet avenir prochain que lui faisait l'arrivée de ses frères, son bonheur menacé qu'ils allaient protéger; — non, don Paëz ne vit plus qu'une chose, la restauration future de sa grandeur, le rétablissement du royaume de Grenade et le moyen assuré de contre-balancer une fois encore la puissance du roi Philippe II, désormais son mortel ennemi.

Ainsi sont les hommes; il faut un abîme profond, lentement creusé, pour les séparer violemment de leur passion dominante; un pont de roseaux jeté sur cet abîme, en moins d'une heure, les en rapproche aussitôt et les réunit plus étroitement que jamais. Il avait fallu tout l'amour de la gitana, toutes ses larmes, toute son abnégation, la mort héroïque de don Fernand, trois mois de revers consécutifs et la perte de ses dernières illusions pour détacher don Paëz de son ambition; — une lueur d'espoir, un flot rapide de tumultueuses pensées suffirent à renverser ce long ouvrage; il redevint ambitieux, hautain, fier de lui-même comme autrefois et il s'écria :

— J'ai cru mon étoile éclipsée, j'ai douté de moi, j'ai été insensé! Cette flotte, cette armée qui m'arrivent, c'est plus que le salut, plus que la délivrance, c'est mon royaume reconquis, c'est don Paëz plus grand et plus fort que jamais! Cette flotte, poursuivit-il avec exaltation, elle profitera sans doute, inévitablement, de la nuit sombre qui nous environne, elle abordera silencieuse, sans qu'un fanal brille à ses vergues, sans qu'un jet de lumière trahisse ses sabords. Elle nous prendra avec elle, et puis, quand nous serons en pleine mer, elle saluera le duc d'Albe et son armée d'une salve moqueuse, et paraîtra fuir vers les côtes d'Afrique. Le duc d'Albe maudira ciel et terre, et se contentera d'occuper Gibraltar. Moi, pendant ce temps, je débarquerai avec Gaëtano et les débris de ma garnison sur un point quelconque des côtes du royaume de Valence, où nul ne m'attendra... Alors, et sans m'arrêter, je marche rapidement sur Valence que je prends d'assaut; je laisse dans ses murs deux mille hommes et je poursuis ma course vers Grenade; — les Maures, abattus un moment, se lèvent de nouveau à ma voix, et grossissent mon armée; les places fortes qui se trouvent sur mon passage m'ouvrent leurs portes sans coup férir, ma marche devient un triomphe et dans un mois j'ai reconquis tout le royaume de Grenade...

Un coup de tonnerre interrompit don Paëz; — la foudre rugit de nouveau, le vent, apaisé jusque-là, s'éleva tout à coup, mugissant avec une violence inouïe, — et la mer vint se heurter aux rocs de la grève avec une fureur telle que la princesse s'écria, frissonnante :

— Mon Dieu! voici la tempête, et si la flotte amène à la côte, elle y brisera son dernier vaisseau!

— Eh bien! répondit don Paëz, ce sera pour la nuit prochaine.

— Oh! j'ai peur... exclama-t-elle en montrant la flotte qu'on voyait s'avancer toujours à la lueur des éclairs multipliés.

— Peur? fit-il avec un sourire et l'attirant sur son sein; peur, auprès de don Paëz?

Elle tressaillit à cette voix si mâle et si fière :

— Non, dit-elle, je ne crains rien, puisque tu m'aimes!...

La flotte avançait toujours, et don Paëz, à chaque éclair, la voyait courant des bordées et luttant contre le courant avec cette habileté particulière aux marins génois de l'époque.

— Cordieu! s'écria-t-il à son tour, si ces gens-là font cent brasses encore, ils sont perdus!

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber; le tonnerre et le vent se disputaient les airs et les emplissaient de fracas; la mer écumante raccourcissait toujours ses lames, et le péril devenait pressant.

La sueur commençait à perler au front du roi, et il eût voulu voir à cent lieues de distance ces navires attendus si longtemps avec toute la fièvre de l'impatience.

— Ces hommes-là sont donc insensés? exclama-t-il hors de lui, ou bien ne sont-ils point déjà plus les maîtres de leur manœuvre?

Il sembla que les cinq navires eussent entendu don Paëz, car, presque aussitôt, ils virèrent de bord et gouvernèrent de façon à s'éloigner de la terre et à reprendre le large.

Don Paëz respira.

— Les tempêtes, ici, murmura-t-il, durent rarement vingt-quatre heures; demain, la flotte pourra mouiller, et nous serons sauvés, ajouta-t-il en regardant la princesse avec amour.

— Il était temps! répondit-elle, car nous commençons à manquer de vivres, de poudre et de boulets, et si l'ennemi tentait un nouvel assaut, nous ne pourrions résister.

— Il ne le tentera pas, il espère nous affamer.

Don Paëz fixa de nouveau son regard sur la mer et attendit un éclair.

Quand la foudre jaillit, il aperçut la flotte déjà dispersée par la tempête, la toile soigneusement pliée et disparaissant à demi dans le brouillard.

— Enfin! murmura-t-il.

L'orage allait croissant, et les époux-rois étaient exposés l'un et l'autre à ses âpres caresses, sans y avoir pris nulle garde; la pluie fouettait leur front nu, le vent s'engouffrait dans leurs manteaux, mais ils étaient tout entiers, elle à son amour, lui à son rêve un moment effacé et reconstruit depuis une heure.

Tout à coup un cri d'alarme, jeté par une sentinelle et que toutes répétèrent, retentit à travers les remparts et réveilla en sursaut la garnison qui s'était endormie sur la foi d'un prochain orage et des ténèbres de la nuit.

— Aux armes! criaient les vedettes, aux armes! l'ennemi!

Don Paëz crut voir le roc de Gibraltar s'effondrer sous ses pieds à ce cri terrible : l'ennemi! L'ennemi! et il n'avait plus de boulets; l'ennemi! et cinq cents hommes à peine étaient autour de lui!..

L'ennemi au nombre de trente mille hommes, l'ennemi lassé du blocus, qui voulait en finir à tout prix et avoir don Paëz mort ou vivant, profitant, pour tenter l'escalade, d'une nuit de tempête :

Et la flotte était loin!

Alors, de même que naguère il l'avait repoussée de ses vœux, don Paëz sembla maintenant l'appeler de toute la force de son désespoir; il interrogea la haute mer avec anxiété, ayant toujours pour flambeau les foudres du ciel qui se croisaient en tous sens; — mais, cette fois, l'horizon était désert, la flotte avait disparu, obéissant à un caprice de la tempête...

— Oh! s'écria le roi, poussant un cri de rage, la fatalité me suit.

— C'est mon amour qui te tue, répondit sourdement la princesse; Paëz, tu avais raison, l'amour et le génie ne peuvent marcher côte à côte...

Un éclair de colère jaillit de ses yeux.

— C'est vrai, dit-il froidement.

— Eh bien! reprit-elle avec l'enthousiasme de l'abnégation, prends ta dague, Paëz, prends-la, et tue-moi.

Il frissonna et fit un pas en arrière.

— Frappe! continua-t-elle en lui présentant le sein; moi morte, peut-être triompheras-tu?

Elle saisit elle-même la dague qui pendait à son flanc et la lui présenta.

Don Paëz sentit le délire gagner sa tête et voiler son regard; il prit l'arme, son bras se leva et fut sur le point de retomber...

Mais soudain il poussa un éclat de rire strident et jeta l'arme loin de lui.

— Je suis fou! dit-il.

Et prenant la princesse dans ses bras, l'étreignant sur sa poitrine, il l'emporta en lui disant :

— Viens! allons mourir ensemble comme des rois et des amants... allons unir notre dernier souffle et notre dernière pensée; — l'amour est le plus glorieux des linceuls!...

Et alors la voix de don Paëz redevint vibrante et terrible, et parcourant le château, les remparts, les bastions, cette voix cria partout : — Aux armes! aux armes!

Puis calme maintenant, froid, impassible comme tous les grands cœurs aux heures suprêmes, il donna ses ordres de combat avec précision, se fit apporter ses vêtements les plus beaux, ses armes les plus fines et son manteau de roi, voulant descendre au cercueil avec la pompe des souverains.

La princesse, toujours près de lui, toujours à sa droite, était redevenue, en quelques secondes, cette femme énergique et forte qui suivait son époux en tous lieux; comme lui elle se couvrit du manteau royal et ceignit une épée, comme lui elle courut aux remparts recevoir l'ennemi.

L'heure des serments d'amour, des rêveries charmantes et des baisers sans fin, était passée, celle du combat arrivait, et la reine des Maures devait se souvenir de la belliqueuse gitana.

La nuit était bien sombre, mais la foudre du ciel l'éclairait de minute en minute et montrait aux assiégés les Espagnols montant à l'assaut.

Ils avaient dédaigné de traîner des canons après eux, et la promptitude et le sang-froid qu'ils mettaient à combler les fossés avec des fascines et à ajuster des échelles, témoignaient de l'inébranlable résolution du général en chef, qui n'était autre que le farouche duc d'Albe, d'en finir d'un seul coup et de sacrifier au besoin dix mille hommes.

Don Paëz les reçut avec de la mitraille et des feux de mousqueterie qui leur firent éprouver un grand dommage dès la première heure; — mais chaque soldat tué était remplacé, chaque échelle renversée était redressée à l'instant.

Les Espagnols se cramponnaient aux blocs de roche, grimpaient au talus des murailles, étreignaient une pierre en saillie et mouraient avant de tomber; parfois leur corps servait de bouclier et de rempart; — et toujours décimés, toujours infatigables, sanglants, hachés, ils montaient sans cesse, les morts devenant un marchepied pour les vivants.

Don Paëz, debout sur le rempart, ayant la princesse à ses côtés, pointait lui-même un canon avec le sang-froid d'un vieil artilleur; chaque coup qui partait de sa main labourait les rangs espagnols et y creusait une large trouée; mais la trouée se refermait soudain, et

l'ennemi montait toujours, montait sans cesse recruté, raffermi par de nombreux renforts, tandis que les derniers lansquenets de don Paëz tombaient sans être remplacés.

Une partie de la nuit s'écoula ainsi au milieu de cette lutte homérique et à qui les ténèbres de la nuit, les hurlements de la tempête et parfois les sinistres lueurs de la foudre imprimaient un cachet de poésie sombre et sauvage. Enfin l'ennemi atteignit le rempart et envahit la forteresse; alors on se battit pied à pied, les haleines se croisant et la dague au poing.

Puis, du rempart, le combat gagna les rues, la forteresse elle-même, et l'on se battit de carrefour en carrefour, de corridor en corridor, et de salle en salle.

Et à mesure que don Paëz reculait d'un pas, les Maures et les lansquenets tombaient un à un; et puis encore il vint un moment où, presque seul, il fut contraint de prendre sa femme dans ses bras et de l'emporter jusqu'à la salle basse d'une tour où il se barricada.

Cette tour était celle où la princesse avait placé le coffre de rubis et de perles entamé par Hector pour lever une armée. Le coffre servit, avec le lourd ameublement de la salle, à fortifier la porte.

Celle-ci fut bientôt criblée de balles qui continuèrent autour de don Paëz leur moisson sanglante; enfin la porte commença à être ébranlée à coups de hache, et don Paëz se trouva tout seul avec sa femme, foulant les cadavres pantelants de ses derniers défenseurs.

Alors cet homme si brave fut pris de vertige, il eut peur! Peur, vraiment! car il lui sembla voir déjà l'échafaud qu'on lui dressait sur la plate-forme de l'Escurial et le bûcher où l'on traînerait la princesse comme une gitana infâme... peur! car une pensée terrible éblouit soudain son cerveau et lui fit prendre dans ses bras la princesse avec la frénésie de l'amour et du désespoir:

— Ecoute, lui dit-il d'une voix entrecoupée... c'est la mort... il faut mourir... mieux vaut tout de suite... dans quelques minutes, il serait trop tard... la porte est ébranlée... elle cède... et les monstres ne respecteraient point en toi la fille de dix générations de rois... Veux-tu mourir? dis... le veux-tu?

— Tue-moi! dit-elle, en découvrant sa poitrine d'un geste plein de majesté.

— Meurs, répondit don Paëz avec délire; mais avant écoute, et meurs heureuse. Je ne regrette rien en mourant, car mon âme et la tienne vont à Dieu enlacées; je t'aime, ô ma reine! et ton dernier baiser sera le talisman qui m'ouvrira le ciel.

Il la pressa sur son sein, leurs haleines se mêlèrent; une seconde, ils vécurent de la même vie et leurs cœurs battirent l'un sur l'autre.

Puis don Paëz se dégagea brusquement de cette dernière étreinte, il leva sa dague et frappa.

La princesse tomba souriante et mourut sur-le-champ en murmurant : — Adieu... je t'aime!...

— Je te suis, répondit don Paëz, qui jeta sa dague et prit son épée pour s'en frapper...

Mais soudain un bruit sourd, étrange, se fit sous ses pieds. Le sol parut ébranlé, et tout à coup, comme il chancelait, une partie du parquet en boiserie vola en éclats, une hache apparut mettant à nu l'orifice d'un passage secret, un homme suivit cette hache...

C'était Hector!

— Il est temps! exclama-t-il : à moi! à moi, Gaëtano!

Gaëtano s'élança à son tour et arracha l'épée aux mains de don Paëz.

— Frère! frère! cria Hector hors de lui, un navire est au large; un canot est amarré au roc, et cet escalier, connu d'un marin génois et qu'il nous a montré, y aboutit. Viens, frère, viens!

Don Paëz lui montra le cadavre de la princesse.

— Elle est morte, dit-il, et je l'aimais!...

— Nous l'inhumerons en reine, frère, nous pleurerons avec toi... viens!...

Un éclair passa dans les yeux de don Paëz.

— Et la flotte, demanda-t-il, où est-elle? Peut-être pourrions-nous vaincre?

— La flotte a été dispersée par la tempête et quatre vaisseaux se sont brisés.

— Alors, répondit don Paëz, quand on perd en un jour une couronne et la femme qu'on aime, il ne reste plus qu'à mourir.

— Frère, la porte va céder, il sera trop tard dans deux minutes... fuyons!

— Tiens, fit don Paëz avec calme, prends ce coffre, il est à toi; et laisse-moi. Je suis roi, je veux mourir comme tel... Les rois ne fuient point.

— C'est vrai, s'écria alors Gaëtano, les rois ne fuient point; mais avant d'être roi tu te nommais Jean de Penn-Oll, et tu avais fait le serment de dévouer ta vie à la restauration de notre race. Ta vie ne t'appartient pas, l'enfant n'est pas retrouvé!

Et les deux frères, saisissant don Paëz dans leurs bras, l'emportèrent dans cet escalier souterrain, qui devenait pour eux la voie suprême du salut!

FIN.




Paris. — Typographie Walder, rue Bonaparte, 44.




Madame Marguerite restait insensible aux coquetteries de ses camérières. (Page 1.)



LES

# CAVALIERS DE LA NUIT

**DEUXIÈME SÉRIE**

## LE PAGE DU ROI

### I. — LE BABIL DES CAMÉRIÈRES DE MADAME MARGUERITE DE NAVARRE.

Madame Marguerite de Valois, reine de Navarre, s'était levée, ce jour-là, d'assez méchante humeur.

C'était pourtant un beau jour de printemps, encore à son matin, au milieu d'un ravissant paysage des Pyrénées occidentales.

Avril s'était enfui, emportant sous son aile le dernier frisson de l'hiver, et laissant à peine traîner çà et là, sur la crête chauve des hautes montagnes, un lambeau de son manteau de neige.

Mai arrivait la face épanouie, comme un galant cousin qui revient des terres lointaines avec des cadeaux pour tous; — il arrivait secouant, parure fanée, le givre qui tremblotait aux branches des arbres, pour y suspendre de charmantes petites fleurs roses, bleues ou blanches, à peine écloses à demi; — rendant au ruisseau, muet tout l'hiver, son caquet bruyant de l'automne, à la pelouse sa robe verte, au toit de chaume sa nichée d'hirondelles, aux femmes, ces hirondelles dont le cœur voyage si souvent, un mutin sourire et de fraîches couleurs. Son compagnon, le soleil, tréflait le feuillage des grands marronniers, s'épanouissait sur le lichen des tours grises, miroitait aux ardoises sombres des toits, et, glissant par les persiennes demi-closes du manoir vermoulu, allait, courtisan matinal, saluer madame Marguerite que ses camérières ajustaient avec des soins minutieux et infinis.

Madame Marguerite était parfaitement insensible aux coquetteries de ses camérières, qui devisaient à tort et à travers des courtisans et des gentilshommes, des pages et des dames de Nérac, et paraissait, elle, l'artiste par excellence, se soucier fort peu des rayons que le soleil éparpillait à droite et à gauche sur les vieux bahuts aux sculptures délicates, sur les bronzes de Benvenuto entassés sur les bahuts, et sur les groupes et les statuettes de marbre qui, dans l'oratoire de madame de Navarre, étincelaient de blancheur sur le fond sombre des tentures et de l'ameublement à clous d'or.

Madame Marguerite était bien dans le plus ravissant retrait qu'eût jamais eu une princesse de France, artiste et petite-fille des Médicis. Les étoffes d'Orient, les richesses sans prix des musées italiens, l'art

sévère de la Renaissance, l'école espagnole avec ses tableaux sombres, l'école florentine avec sa peinture aux couleurs éclatantes, tout y était représenté par de merveilleux échantillons.

Au milieu de la salle, une statue ébauchée, et près de la statue un maillet, un ciseau; dans un coin, une table supportant une magnifique édition d'Homère, dans le texte original, des plumes et du parchemin; un peu plus loin des fleurets et un masque jetés à terre; plus loin encore un chevalet avec un paysage commencé, disaient assez que la fée de ce logis était à la fois peintre, sculpteur, poète, savante dans les langues anciennes, habile à manier l'épée, comme son premier maître d'armes, le roi Henry de France.

Puis, si l'on avisait une grande glace de Venise, ajustée par morceaux, et que, dans l'un de ses compartiments, on aperçût une tête adorable brune et blanche, avec un large front où la pensée s'ébattait à l'aise, un grand œil noir où brillait le génie, des lèvres d'un rouge ardent, où la passion semblait vivre, on s'avouait que la fée de ce logis était la plus ravissante, la plus merveilleuse des créatures, et qu'il était bien impertinent celui qui osait creuser un pli dans ce front d'artiste, jeter un voile de mélancolie sur ces yeux qui fascinaient, poser un sourire amer sur ces lèvres d'où la poésie et l'amour devaient découler en flots d'harmonie.

Qu'avait donc madame Marguerite? Quel caprice, quel ennui pouvaient assombrir son visage? — N'était-elle point entourée des chefs-d'œuvre de l'art? pouvait-elle souhaiter retraite plus séduisante que celle où elle se trouvait, site plus pittoresque et plus frais que celui qui se déroulait sous sa fenêtre entr'ouverte? — N'était-elle point la belle des belles, la reine des reines, l'idole qu'un cavalier, fût-ce don Juan lui-même, eût choisie entre les idoles?

Les deux camérières se posaient sans doute les mêmes questions, car elles caquetaient à qui mieux mieux, les mutines et les curieuses, tout en élevant en un édifice hardi la chevelure luxuriante de leur maîtresse, chevelure magique qui, dénouée, eût pu l'envelopper tout entière de ses flots de jais.

Et certes, elles étaient bien jolies toutes deux : l'une, blonde et rose comme une fille du Nord; l'autre, brune et dorée comme l'Espagne, son pays; si jolies qu'il fallait avoir nom Marguerite de Valois et être la plus belle des reines, pour oser les prendre à son service.

Il y avait près d'une heure qu'elles devisaient comme des pages en bonne fortune sous le balcon de leurs manolas, effleurant de leurs railleries tous les sujets de conversation et riant parfois aux éclats, sans que leurs propos légers, leurs charmantes médisances et leurs rires mutins pussent arracher la reine à sa profonde rêverie. Mais ni Pepa la Catalane, ni Nancy la Parisienne ne se décourageaient un instant, et elles continuaient leur babil, se jetant parfois des œillades fort significatives.

— Dieu! dit tout à coup Nancy, lassée d'escarmoucher en pure perte et décidée à aller droit au but, le vilain séjour que Coarasse!

Marguerite ne répondit pas.

— Des montagnes, de la neige, des arbres grotesques et un vieux château, reprit Nancy avec dédain, — pas une salle de bal!

— Pas un balcon! soupira à son tour Pepa la Catalane.

Marguerite était à cent lieues du caquetage de ses soubrettes.

— J'aimais bien mieux Nérac, continua Nancy.

A ce nom de Nérac, la reine tressaillit :

— Que me parlez-vous de Nérac? demanda la reine.

— Oh! dit insoucieusement Nancy, je disais que Nérac valait mieux que le manoir de Coarasse, où le roi se plaît si fort qu'il y amène tout le monde avec lui.

— Le roi a raison, dit sèchement Marguerite.

— Mais, ajouta la soubrette avec une petite moue dédaigneuse, j'aimerais bien mieux le Louvre que le château de Nérac.

La reine tressaillit pour le Louvre comme elle avait tressailli pour Nérac, mais plus profondément encore, et elle fronça outre mesure ses sourcils de déesse.

— Le Louvre, reprit Nancy, avec sa cour étincelante, son beau roi si noble d'attitude et de visage, si fier quand il pose sur la garde d'or de son épée sa main qui n'a d'égale en beauté que celle de Votre Majesté.

Un soupir souleva le sein de Marguerite.

— Taisez-vous, mademoiselle, fit-elle avec impatience, vous me fatiguez; j'ai une migraine affreuse...

— Il fait si chaud! murmura philosophiquement Nancy.

Puis elle se tut et regarda malicieusement Pepa qui ne soufflait mot et riait sous sa résille noire.

Mais condamner deux femmes au silence quand elles ont vingt ans, de l'esprit comme messire l'abbé de Brantôme et de petites dents blanches et pointues qui se montrent sans cesse en un frais éclat de rire, est chose impossible... Après cinq minutes de silence, Nancy reprit à mi-voix :

— Nous n'avions ici qu'un gentilhomme et une dame qui fussent, à toute heure, de charmante humeur.

— Ah! fit Pepa d'un air curieux.

— C'étaient mademoiselle de Montmorency, poursuivit Nancy, et M. le vicomte de Turenne.

La reine fit un brusque mouvement, un léger incarnat colora ses joues, mais elle se remit presque aussitôt et parut tout à fait indifférente au bavardage de ses camérières.

Pepa et Nancy avaient tout vu et elles se jetèrent un furtif regard qui signifiait très-clairement : « Bien! M. de Turenne est pour quelque chose dans la tristesse de S. M. »

— M. de Turenne, continua Nancy, est parti depuis trois jours pour sa terre de Bouillon et y passera six semaines; mademoiselle de Montmorency n'est point partie, elle, mais elle a laissé sa gaieté je ne sais où et elle a maintenant des poses mélancoliques qui ne lui vont pas à ravir.

— A quoi cela peut-il tenir? demanda Pepa.

Nancy fit un geste d'épaules parfaitement ingénu.

— Je n'en sais rien, dit-elle, mais les méchantes langues de Nérac prétendent qu'elle est *toquée* à l'endroit d'un beau gentilhomme.

— Ah! fi! murmura la prude Pepa, c'est impossible!

— On parle, reprit Nancy, d'un beau gentilhomme qu'elle a vu à Nérac d'abord, et puis... ici...

— Bon! s'écria Pepa, le seigneur Gaëtano...

— Précisément. Ce beau gentilhomme italien qui est ambassadeur d'Espagne près la cour de Navarre.

— Ah! par exemple! dit soudain la reine, sur les lèvres rouges de laquelle le sourire revint comme par enchantement.

Nancy regarda attentivement madame Marguerite, puis Pepa, et le sourire qu'elle adressa à cette dernière fut un sourire de triomphe.

— Vraiment! la petite Fosseuse serait toquée de l'Italien?

— On le dit, répondit Nancy, mais on dit tant de choses en Navarre.

— J'en ferai part au roi! s'écria naïvement Marguerite, qui redevint tout à fait la railleuse et spirituelle élève de l'abbé de Brantôme.

— Dame! fit Nancy en riant à son tour, il paraît que le roi ne s'en souciera guère désormais.

— Et pourquoi cela, mamzelle?

— Madame a-t-elle vu l'ambassadeur?

— Nenni, dit Marguerite; il est arrivé tard hier et j'étais rentrée. Lorsqu'il passa à Nérac, j'étais déjà partie pour Coarasse.

— Alors, madame n'a point vu davantage cette senorita espagnole qu'il accompagne et qui vient prendre les eaux à Coarasse?

— Non, dit Marguerite. Pourquoi ces questions?

— C'est qu'on prétend qu'elle est fort belle, la senorita.

— En vérité!

— Du moins, c'est l'avis du roi... hasarda timidement la Catalane Pepa.

Un fou rire s'empara de Marguerite.

— Voici qui tombe à merveille, fit-elle; je commençais à m'ennuyer bien fort à Coarasse.

— Oh! je le crois sans peine, murmura l'espiègle Nancy; il n'y a que M. de Turenne qui ait assez d'esprit pour amuser Votre Majesté.

— Mademoiselle, dit la reine avec une petite moue pleine de sévérité, vous êtes une impertinente.

Mais la reine était revenue en belle humeur et elle poursuivit :

— Comment est cet ambassadeur?

— Le plus beau gentilhomme qu'il se puisse trouver après le roi Henry de France, le duc Henry de Guise et feu MM. de la Môle et Hector de Furmeyer.

A ces derniers noms, le front de Marguerite s'assombrit, mais ce ne fut qu'un nuage et elle reprit peu après :

— Est-il aussi bien que M. de Turenne?

Nancy hésita, puis, payant d'audace, elle répondit :

— Il est beaucoup mieux, je le jure à Votre Majesté.

— Et la Fosseuse l'aime?

— On le dit.

— Et cette senorita est-elle belle?

— Elle le serait partout, hors d'ici, murmura hypocritement la camérière.

— Vous êtes une flatteuse, mamzelle. Allons, hâtez-vous, je ne suis habillée qu'aux trois quarts, et voici l'heure où le roi revient de la chasse. Je veux que le roi me trouve belle.

— M. l'ambassadeur d'Espagne est avec lui, dit effrontément Nancy.

Elle était bien impertinente, vraiment! Mais la reine avait l'esprit bien fait, et elle feignit de ne point comprendre.

— Par exemple, reprit Nancy, il y a un nouvel amour sur le tapis...

— Ah! demanda la reine, n'est-ce point assez de deux? L'amour de Fosseuse pour l'ambassadeur et celui du roi pour la senorita?

— Il y a encore celui de la senorita pour le page du roi.

— Bavolet? fit la reine, impossible! Ils se sont vus à peine.

— L'amour est instantané.

— Mais c'est un enfant!

Pepa rougit comme une cerise de juin, mais Nancy continua avec sa verve intarissable :

— Un enfant qui a quinze ans passés, qui est beau comme un chérubin, hardi comme un page qu'il est, courageux et spirituel comme le roi son maître.

Pepa se retira dans un coin de l'oratoire et feignit de tirer des

profondeurs d'un bahut des essences et des pommades, afin de mieux cacher son trouble.

— Beau, je te l'accorde, dit la reine; courageux, j'en conviens; mais hardi et spirituel... hum!

— Il l'est, madame.

— Pas devant moi, au moins, car il a toujours les yeux baissés et le langage entortillé comme une nonne à confesse.

— Ah dame! fit Nancy, c'est que... c'est que...

— Eh bien! quoi?

— C'est qu'il vous aime, dit-elle.

Un grand bruit se fit à l'extrémité de l'oratoire et coupa court aux aveux de Nancy et aux étonnements de madame Marguerite: — c'était Pepa la Catalane qui avait laissé tomber deux flacons d'essence florentine, lesquels avaient heurté et entraîné dans leur chute une statuette de Michel-Ange que la reine avait payée à un prix fou. La statuette s'était brisé le bras droit.

La reine fronça le sourcil et regarda Pepa. Pepa était rouge, confuse, et son visage trahissait une telle souffrance que Marguerite en eut pitié.

— Vous êtes une maladroite, dit-elle sans aigreur; je vous pardonne.

Mais Pepa continua à être troublée et maladroite, si bien que la reine lui dit :

— Vous me coiffez aujourd'hui en dépit du bon sens.

Elle se leva vivement, détruisit avec sa main blanche l'édifice construit à grand'peine et avec lenteur par Pepa et Nancy, et ajouta en riant : — Je me coifferai toute seule, vous n'êtes bonnes à rien.

Marguerite roula ses cheveux en grosses nattes, les aplatit lestement en un tour de main, dégarnit son front à la Marie Stuart et apparut en dix secondes, aux yeux de ses camérières, bien plus séduisante que lorsqu'elle avait une montagne de cheveux sur la tête. Elle remplaçait l'art de convention par l'art de la nature.

Puis, quand ce fut fait, elle alla vers une immense jardinière où croissaient, à la tiède atmosphère de l'oratoire, les fleurs les plus odorantes et les plus rares; elle y prit deux marguerites sauvages et une touffe de vergiss-mein-nicht, les éparpilla dans ses cheveux et dit à ses camérières d'un air de triomphe :

— Vous pouvez serrer mes diamants.

Nancy se pencha vers Pepa et lui dit à l'oreille :

— La bonde... de S. M. avait nom Turenne, sa belle humeur se nomme Gaëtano.

Mais Pepa ne riait plus, Pepa était soucieuse et sombre.

— Bon! se dit Nancy, illuminée soudain, voici un cinquième amour que je découvre : Pepa aime le page!

— Nancy, dit la reine, cherche-moi mon amazone vert-amarante à galons orange et mes mules de velours nacarat; décidément, vous m'avez ajustée aujourd'hui comme une femme de prévôt des marchands ou une infante d'Autriche. Je suis affreuse!

Et, ce disant, Marguerite se mirait dans la glace de Venise et rajustait un à un les plis de son corsage et de sa collerette de guipure, qui dissimulait à grand'peine des merveilles de carnation qui eussent donné le vertige au sculpteur Michel-Ange.

Quelques minutes après, la toilette de madame Marguerite était achevée; elle se mira de nouveau et se fit une petite moue pleine d'impatience.

— Il me manque quelque chose, murmura-t-elle, un rien irrésistible... je ne veux pourtant pas de diamants, ni d'or...

Elle retourna à la jardinière, y prit un petit œillet rouge et se le posa à la jonction du corsage vert et or et de la guimpe blanche comme lait.

— C'est cela, dit-elle avec un sourire, voilà le coup de crayon de l'artiste.

Pendant ce temps, Nancy murmurait :

— Fosseuse aime le seigneur Gaëtano; le roi aime la senorita; la senorita aime le page; le page aime la reine; la reine s'ennuie, et elle va choisir, sans doute, du page ou de Gaëtano. Pepa a aussi son petit roman. J'étais une sotte, tantôt, quand je prétendais que le château de Coarasse était un affreux séjour; voici assez d'intrigues pour s'y amuser un long mois!...

Nancy réfléchit une minute, puis elle reprit :

— Il n'y aura que moi qui serai spectatrice et de sang-froid dans tout ceci; c'est vraiment bien dommage!

Et elle réfléchit encore :

— Bah! ajouta-t-elle, le roi m'a dit un soir qu'il aurait toujours deux heures de sa journée à consacrer à mes yeux bleus... si je me réservais dans la comédie un petit rôle de Discorde.

Un bruit de fanfares interrompit Nancy. Le cor résonna sous les fenêtres du château, le roi arrivait de la chasse.

La reine se dirigea vers la fenêtre, s'y accouda et murmura à son tour :

— Voici la Providence qui m'envoie une charmante occasion de me venger. Le roi a exilé M. de Turenne, et mamzelle Fosseuse m'a joué plus d'un vilain tour; je veux être adorable pour le seigneur italien, et je réserve le page pour la senorita; ce qui fait que ni le roi ni Fosseuse ne trouveront leur compte à mon jeu.

Une pensée soudaine traversa l'esprit de Marguerite :

— Diable! fit-elle, Nancy prétend que Bavolet m'aime... Et Nancy est une fine mouche...

Elle demeura pensive une minute, — puis elle laissa échapper de ses lèvres rouges un frais éclat de rire :

— Je l'ai tenu sur mes genoux, dit-elle, et je lui ai appris à lire, ensuite je lui ai enseigné le latin et le grec; après, je lui ai montré la peinture et la sculpture; enfin, j'ai été son premier maître en escrime; voilà, ce me semble, assez de leçons; mon écolier me paraît accompli, et il est temps que je résigne mes fonctions de professeur.

En ce moment la chasse débouchait sur la pelouse verte qui entourait le château, et la reine aperçut son royal époux chevauchant à la droite de la senorita.

## II. — OU IL EST PARLÉ DES CONTES QUE NARRAIT M. DE TURENNE ET DU CAQUET SPIRITUEL DE MADEMOISELLE DE MONTMORENCY.

Le château de Coarasse, dont mamzelle Nancy, l'espiègle et railleuse Parisienne, avait tant médit durant la toilette de madame Marguerite, et qui promettait maintenant d'être fertile en intrigues mystérieuses, était la demeure favorite du roi Henry de Navarre.

C'était à Coarasse qu'il avait passé la plus belle moitié de sa jeunesse, au milieu de rudes serviteurs qui le tutoyaient et ne lui donnaient jamais le nom de prince, d'après les ordres de son aïeul Jean d'Albret; vivant de l'âpre et sobre existence des chasseurs et faisant contre les ours des Pyrénées son apprentissage de monarque guerrier.

Coarasse n'était point une résidence royale; loin de là! Un bonhomme de châtelain gascon s'en fût accommodé tout au plus pendant la belle saison, car l'hiver, la neige, la glace, les rigueurs de la température en faisaient la plus taciturne des demeures.

Ses vieux murs étayés par un réseau de lierre, ses fossés sans eau, ses boiseries vermoulues, ses salles enfumées, arrachèrent à madame Marguerite, la première fois qu'elle y vint, — et elle y arriva par une nuit fort sombre, — un soupir dont l'amertume était intraduisible.

Elle ne put fermer l'œil et songea involontairement que la politique était une fort sotte chose, puisqu'elle lui avait donné Coarasse pour résidence et le roi de Navarre pour mari, au lieu et place des palais lorrains aux riches tentures et de son Henry de Guise qu'elle avait tant aimé.

Mais au matin, quand, les yeux encore battus, le front pâle, elle eut ouvert elle-même ses jalousies et jeté un coup d'œil au dehors, un cri d'admiration lui échappa.

Le panorama qui se déroulait sous ses yeux avait la poétique splendeur d'un rêve.

Le château, assis sur un étroit plateau, dominait un pêle-mêle adorable de frais vallons, de rocs moussus, de bois, de ruisseaux, de prairies, de charmants villages coquettement perchés, — tout cela éclairé, illuminé, étincelant des rayons d'un soleil d'avril et des rubis sans nombre d'une rosée matinale; tout cela encadré par les crêtes bleues et neigeuses des Pyrénées, horizon magique et grandiose entre tous!

La reine qui se voyait pauvre, la princesse de France dépaysée, la fille des Valois née sous les lambris d'or, disparurent.... l'artiste seule resta.

— Que c'est beau! murmura-t-elle.

Et alors elle fit appeler le roi et lui dit :

— Retournons-nous à Paris?

— Ma mie, dit le Béarnais, César, qui était un homme assez fort, prétendait qu'il préférait de beaucoup être le premier dans une bourgade que le second à Rome.

— Je le sais. Eh bien?

— Eh bien! je suis comme César; à Coarasse je suis chez moi, à Nérac aussi, à Pau tout autant... A Paris, je suis chez notre frère, et vous savez que nos frères de France ont de fort vilaines idées à l'endroit de la liberté de conscience en religion.

— Combien de temps comptez-vous passer à Coarasse?

— Mais le plus possible; six mois par an.

— Très-bien; je m'y résigne, cependant...

— Parlez, ma mie, dit le Béarnais en attachant sur sa femme cet œil bonhomme si perspicace.

— Vous me donnerez carte blanche, et je ferai restaurer le château de Coarasse.

— Hum! fit le Béarnais, nous sommes de pauvres diables de souverains, endettés et sans revenus, d'autant plus, ajouta le roi en riant, que mon frère de France me paie fort peu votre dot.

— Je serai sage, dit la reine.

— Eh bien! en ce cas, viennent la récolte du blé, la cueillette des olives et les vendanges, nous aurons bien quelque vingt mille livres à vous octroyer...

Et le roi regardait sa femme à la dérobée.

— C'est peu, dit-elle; mais je m'en contente à une condition, c'est que je les aurai tout de suite.

Le roi fit la grimace, mais il répondit sur-le-champ, heureux d'en être quitte à si bon marché :

— Je crois que mon intendant, qui me sert en même temps de ministre des finances, de grand veneur et de mestre de camp, ce pauvre Mornay, a sa caisse en piètre état; mais nous verrons à vous trouver les vingt mille livres dans le plus bref délai. Dans tous les cas, je vendrai à mon cousin d'Espagne ce lopin de terre qui mord sur ses frontières et qu'il me veut toujours acheter.

Le soir même la reine eut ses vingt mille livres; — le lendemain, elle mit quarante ouvriers à l'œuvre; huit jours après, Coarasse était habitable, décoré, rajeuni, et madame Marguerite y possédait cet oratoire où nous avons introduit nos lecteurs, et dans lequel elle avait entassé une partie de ses richesses artistiques qu'elle avait apportées de Paris ou fait venir d'Espagne et d'Italie à grands frais.

Cependant les vingt mille livres avaient été insuffisantes, et madame Marguerite jugea convenable de dévaliser une aile du château de Pau de ses tentures et de son ameublement.

Le roi fronça un peu le sourcil, mais il ferma les yeux en se disant :

— Je prendrai d'assaut, un jour ou l'autre, la ville de Cahors, que me retient mon frère de France, et je volerai les meubles et les tentures du gouverneur pour mon château de Pau, comme madame ma femme vole ce dernier au profit du château de Coarasse.

Pendant trois mois la reine fut ravie, ses instincts de peintre et de poëte se trouvèrent satisfaits, et puis l'ennui vint, mais elle n'osa se plaindre, et y acheva la saison sans trop d'humeur brune.

L'année suivante elle revint, s'ennuya davantage et se fit ordonner le climat de Nérac comme nécessaire à sa santé.

Le roi ne souffla mot et la laissa à Nérac sous la garde de ses dames d'honneur et de M. de Turenne, un fort galant cavalier, qui contait à merveille, et dont l'esprit faisait sourire madame Marguerite dans ses plus noires tristesses.

Le roi s'en alla à Coarasse tout seul, emmenant ses pages et quelques gentilshommes.

Mais d'aventure il arriva que l'hiver suivant, pendant les longues soirées du château de Nérac, le roi s'aperçut que si M. de Turenne avait beaucoup d'esprit, une fille d'honneur de la reine n'en possédait pas moins, et il souhaita fort écouter jaser mademoiselle Fosseuse de Montmorency sous les marronniers de Coarasse, au printemps, comme il l'entendait, en hiver, dans l'oratoire du château de Nérac, où madame Marguerite tenait sa cour. Malheureusement, la santé de madame Marguerite exigeait toujours qu'elle demeurât à Nérac, et en conscience, le roi ne pouvait emmener mademoiselle Fosseuse à Coarasse sans la reine, dont elle était la fille d'honneur.

Alors une idée, une idée spirituelle comme il en avait tant, poussa dans le cerveau du roi, qui se dit :

— Puisque je ne puis avoir, à Coarasse, le gentil caquet de mamzelle Fosseuse, j'aurai, au moins, les contes de M. de Turenne.

Et il nomma le vicomte gouverneur du château de Coarasse.

M. de Turenne quitta fort à regret les ombrages du parc de Nérac; mais le roi ordonnait, il obéit.

Quand M. de Turenne fut parti, la reine, qui aimait fort les contes, en demanda au nouveau gouverneur de Nérac, mais le nouveau gouverneur était un bélître qui n'en savait faire, et la reine recommença à s'ennuyer.

Alors son médecin, qui n'était autre que le vieux Miron, un homme qui savait par cœur sa Marguerite, lui ordonna l'air de Coarasse, comme il lui avait conseillé, deux ans auparavant, celui de Nérac; et la reine partit emmenant Fosseuse, ce qui fit que le roi retrouva chaque soir, au retour de la chasse, le caquet de la fille d'honneur, comme la reine les récits merveilleux du vicomte.

Pendant deux années, la reine continua à passer l'été à Coarasse, et elle s'y habitua bel et bien; ce qui fit que le roi finit par s'avouer que les contes de M. de Turenne nuisaient fort à ceux de mamzelle Fosseuse, et qu'il lui dit un beau matin avec sa bonhomie accoutumée en lui frappant sur l'épaule :

— Si tu allais faire un tour dans ta terre de Bouillon, vicomte?

Le vicomte tressaillit et regarda le roi; le roi continua simplement :

— Il y a longtemps que tu n'y es paru, et tes vassaux et métayers te doivent voler de la belle manière. Quand on possède des champs au soleil, vois-tu, il les faut visiter souvent; rien n'est tel que l'œil du maître. J'en fais tout autant, moi, et je veille à l'aire quand mes métayers engrangent, sans cela je serais à l'aumône...

Et le roi fit une demi-pirouette.

— Oh! dit le vicomte, le service de Votre Majesté m'est bien plus cher que de mesquins intérêts.

Le roi parut ne point entendre, et il ajouta d'un ton confidentiel :

— Au surplus, vois-tu, j'ai besoin que tu t'en ailles, et voici pourquoi : Je m'aperçois que tes contes et tes histoires achèvent de tourner la tête de madame Marguerite, qui était déjà pas mal toquée, et qui finira par devenir folle à lier, si tu ne vas faire un voyage quelque part. Je te conseille d'aller à Bouillon; je suis sûr qu'on te volel

Le roi avait fait une demi-pirouette; il en fit une tout entière et planta là le vicomte, qui prit la chose en galant homme, fit fermer ses valises et partit le même jour.

Le roi, avons-nous dit, chevauchait en tête du cortége, à côté de la senorita. Henry avait alors à peu près trente ans : il était de taille moyenne, brun, l'œil pétillent, le sourire affable avec une pointe de raillerie fine, l'air avenant et franc.

La senorita était un chef-d'œuvre, qu'on nous passe le mot. Son pied de Cendrillon chaussait l'étrier avec une aisance parfaite; sa main blanche et dégantée maniait habilement la bride et la cravache, et sa taille se balançait au pas du cheval avec des ondulations d'une souplesse exquise.

Aussi le Béarnais avait-il deviné tout d'abord que la senorita devait posséder tout autant d'esprit que Fosseuse, et s'occupait-il d'elle avec une galanterie tellement minutieuse, que mademoiselle de Montmorency en souffrait fort, quoi qu'eût pu dire Nancy, laquelle avait prétendu qu'elle aimait le beau Gaëtano.

Elle chevauchait, en effet, à côté du gentilhomme italien, mais ne prêtait à ses discours qu'une attention distraite.

Le seigneur Gaëtano était ce beau cavalier que vous avez entrevu à la tour de Penn-Oll, au château de Glascow et à Gibraltar.

Madame Marguerite le trouva fort beau et se dit : — Qui sait s'il ne possède pas l'art merveilleux de Turenne pour narrer des contes?

Après cette réflexion, madame Marguerite demeura pensive. Le roi mit pied à terre le premier et offrit son genou à la senorita. La senorita l'effleura de son pied mignon et bondit comme une biche sur la pelouse verte. Alors le roi se tourna vers le seigneur Gaëtano :

— Monsieur l'ambassadeur, dit-il, vous trouverez l'hospitalité du roi de Navarre un peu maigre à Coarasse, mais le vin est bon, nos environs sont giboyeux, nous boirons frais et chasserons beaucoup, jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à notre cousin d'Espagne de vous rappeler pour vous confier une mission plus importante. Quelle idée, ajouta le Béarnais avec un sourire naïf, quelle diable d'idée a donc eue mon cousin Philippe de me prendre ainsi au sérieux et de m'envoyer un ambassadeur?

— C'est que le roi de Navarre est plus grand que son royaume, répondit Gaëtano en s'inclinant.

Puis il se dit tout bas : — Voilà un bonhomme beaucoup plus fort qu'il ne veut le paraître, et décidément nous avons eu raison de commencer par lui.

— A propos, dit le roi, je ne vous ai point encore présenté à madame Marguerite, n'est-ce pas?

— J'en attends l'heure avec impatience, sire.

— Eh bien! offrez votre poing à mademoiselle de Montmorency, et si la senorita veut accepter le mien, nous l'irons visiter en son retrait, un retrait assez extraordinaire, je vous assure, un chaos bien singulier, qui me fait dire chaque jour que madame Marguerite a le cerveau écorné.

— Je sais la reine grande artiste, dit Gaëtano.

— On le dit, murmura philosophiquement le roi, mais moi, je n'y entends goutte, et j'estimerais bien plus qu'elle sût filer et coudre comme la reine Anne de Bretagne, notre grand'tante, ou confectionner des pâtisseries et confitures, comme feu la reine, ma mère, que passer, ainsi qu'elle fait, de longues heures à dégauchir un bloc de marbre.

Gaëtano observait le roi du coin de l'œil; le roi avait la physionomie la plus insignifiante du monde en ce moment-là.

— Cordieu! murmura Gaëtano, nous aurons du fil à retordre avec ce roi paysan.

— Bavolet! cria le Béarnais.

Le page s'approcha respectueusement.

— Monte chez madame Marguerite, mon enfant, et demande-lui si elle nous peut recevoir.

Bavolet s'inclina et partit en courant.

Bavolet était, ainsi que l'avait dit mamzelle Nancy, un page charmant, hardi, spirituel, beau garçon, portant son manteau sur l'épaule et son pourpoint nacarat avec une grâce parfaite. Souvent le roi, qui l'aimait fort, avait coutume de dire : — Ce gaillard-là est trop élégant pour un pauvre diable de monarque comme moi, et il serait bien plus en son lieu et place auprès de mon frère de France, qui a le Louvre et des châteaux par centaines, ou chez mon cousin de Guise, qui est un élégant et un mesqué... mais, malgré cela, je l'affectionne et le garde.

Bavolet était l'enfant de la cour. Madame Marguerite avait été, de son propre aveu, son maître d'école, de dessin, d'escrime et de beau langage; le roi lui avait enseigné la vénerie et l'agriculture; Nancy lui avait appris certains travaux d'aiguille et de broderies.

Bavolet était un garçon accompli, que tout le monde aimait, même M. de Turenne, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit et fût parfaitement capable de narrer des contes.

Bavolet monta quatre à quatre l'escalier qui conduisait aux appartements de la reine; en route, il croisa Nancy, qui lui dit avec un fin sourire :

— Madame la reine est habillée, monsieur Bavolet; vous pouvez l'aller voir. Vous trouverez Pepa la Catalane qui voudrait vous narrer des contes.

— Ah! dit Bavolet avec insouciance, je me moque bien de ses contes.

Et il prit Nancy par la taille et lui appliqua un gros baiser sur la joue.

— Hum! pensa Nancy en se débattant, ce garçon-là est moins timide que ne le veut bien dire Sa Majesté; je le crois aussi beau conteur que M. de Turenne.

Bavolet laissa glisser Nancy et continua son ascension; il était en belle humeur, il sifflotait un air de chasse et était bien en ce moment le plus hardi des pages.

Mais quand il fut arrivé à la porte de l'oratoire, sa hardiesse, sa bonne humeur disparurent, le cœur lui battit et il gratta d'une main mal assurée.

— Entrez, dit la reine.

Bavolet entra et demeura immobile sur le seuil, contemplant madame Marguerite avec le plus flatteur des embarras.

Ainsi vêtue, ainsi coiffée, Marguerite de Valois était belle à damner l'austère Mornay lui-même.

Elle sourit de l'admiration de Bavolet, et lui dit avec ce ton de bonté toute maternelle qu'elle employait toujours avec lui :

— Bonjour, mon enfant; donne-moi ton front et dis-moi si nous avons été un hardi chasseur aujourd'hui?

— Non, dit Bavolet en baisant la main de la reine; j'ai été maladroit!

— Et pourquoi cela?

— Je ne sais pas, murmura Bavolet tout rougissant.

— Et moi je le sais, dit la malicieuse reine : c'est que vous êtes amoureux, mon beau page.

Bavolet frissonna et souhaita un moment être à cent cinquante lieues du château de Coarasse, en un désert quelconque.

— Il parait, reprit la reine, que mamzelle Fosseuse vous trouble l'esprit!

Bavolet, alarmé, se trouva rassuré par ces dernières paroles.

— Votre Majesté me raille, dit-il, et me fait oublier mon message.

— Et que venez-vous m'annoncer, monsieur l'ambassadeur? demanda Marguerite en bouclant du bout de ses doigts rosés la chevelure châtain du page.

— Le roi désire présenter à Votre Majesté, dit Bavolet, une dame espagnole et l'ambassadeur du nouveau roi d'Espagne, S. M. Philippe III.

La reine avait fait une toilette minutieuse pour recevoir l'ambassadeur, elle avait daigné être sa propre camérière tout exprès pour lui; mais elle était la petite-fille de François Ier, et partant, d'humeur changeante, pour justifier sans doute le distique de ce monarque :

Souvent, femme varie, etc.

Elle avait réfléchi sans doute depuis et renoncé, pour le moment, à recevoir l'ambassadeur, car elle répondit à Bavolet :

— J'ai la migraine, mon enfant; prie le roi de renvoyer à plus tard cette présentation.

Bavolet alla rendre compte de sa mission et remonta chez sa belle institutrice.

La reine avait jeté sur un dressoir ses gants parfumés et, un morceau de craie à la main, elle dessinait avec un soin infini des projets de costumes sur le lampas grenat de la tapisserie.

— Bavolet, dit-elle en voyant reparaître le page, je veux donner un bal masqué ce soir.

— Ah! fit Bavolet étonné.

— Viens m'aider à dessiner des costumes, toi qui dessines si bien; nous allons fouiller le règne du roi Charles VI dans ses plus mystérieus arcanes d'élégance.

Elle lui tendit la craie et se dit à part :

— Un bal masqué est adorable pour nouer les fils de plusieurs intrigues... On est si hardi sous le masque!

— Dame! observa Bavolet, il est un peu tard; aurons-nous le temps de tout préparer pour ce soir?

Elle lui adressa un ravissant sourire.

— Tu sais bien, dit-elle, que je suis une fée... et tu seras mon petit génie familier.

Bavolet frissonna de plaisir et ses joues rosées gagnèrent en un instant le ton d'incarnat de son pourpoint.

### III. — NANCY ESCARMOUCHE, GAETANO OBSERVE, LA REINE S'AMUSE.

— J'ai tort, murmurait philosophiquement le bonhomme de roi de Navarre à part lui et en délaçant, à neuf heures du soir, ses guêtres de chasse, qu'il avait gardées toute la journée; j'ai grand tort d'en vouloir parfois à madame Marguerite et de me *gausser* d'elle à tout propos; — madame Marguerite est la plus spirituelle des reines et la plus accommodante des femmes... Je n'aurais jamais eu l'idée d'un bal masqué pour faire ma cour à cette petite señorita andalouse, la plus jolie Espagnole qui jamais ait franchi les Pyrénées et posé un pied imperceptible en Navarre... Heureusement, madame Marguerite a l'esprit romanesque et elle tient à ce que son mari s'amuse. Je serai bon prince... Je rappellerai Turenne qui narre si bien...

Le roi riait dans sa barbe en parlant ainsi; — et tout en parlant il revêtait un costume assez étrange pour l'époque, et qui consistait en une robe couleur café au lait, semée d'étoiles d'argent et formant capuchon.

— Bon! dit-il en se mirant, voici un accoutrement bizarre et qui est sans doute allégorique; ma femme m'expliquera cela, car pour moi, vrai Dieu! je n'y comprends absolument rien, je ne sais ni latin, ni grec.

Le roi mit son masque, puis il avisa sur un guéridon la coiffure qui, sans doute, lui était destinée et devait aller avec son déguisement.

Un éclat de rire lui échappa.

— Dieu me pardonne! s'écria-t-il, c'est la mitre du pape des fous!... Madame Marguerite, qui est bien plus folle que moi, veut donner le change à la cour.

— Voici votre crosse, dit une petite voix flûtée sur le seuil de la porte, qui fut entre-bâillée sans bruit.

Le roi se retourna et vit un jeune page fluet, mince, soigneusement masqué, lequel entra d'un pas délibéré, le poing sur la hanche et tenant à la main la crosse épiscopale qu'au moyen âge l'abbé de la Dérision ou le Pape des Fous brandissait avec de singulières contorsions et d'affreuses grimaces.

Le page en question était rigoureusement vêtu selon la mode du règne de Charles VI. Il portait le maillot collant d'un rouge clair, les poulaines à haut talon, le pourpoint à manches pendantes et le toquet à plume bleue inclinée en arrière.

Deux yeux pétillants de malice étincelaient sous le masque. La taille du page était moyenne, petite même, et le roi, qui d'abord avait cru reconnaître Bavolet, s'aperçut qu'il avait affaire à une femme.

— Oh! oh! dit-il, grand merci, mon beau page; mais puisque tu m'apportes ma crosse, tu me feras bien le plaisir de m'expliquer mon costume.

— Volontiers, sire; votre costume est celui d'un pape.

— Celui des fous, n'est-ce pas?

— Il vous sied à ravir, sire.

— Petit impertinent!...

— Et la reine, qui s'y connait, a songé tout de suite à vous travestir ainsi.

— La reine est trop bonne, murmura le roi avec une gratitude bouffonne qui fit sourire le page.

— La reine a prétendu, ajouta-t-il, que Votre Majesté, qui jouait le bon sens et la gravité habituellement, pouvait bien, sans vergogne, se montrer pour quelques heures sous son vrai jour.

Et le page débita cette raillerie avec un aplomb admirable.

— Mon cher page, répondit le roi, vous avez beaucoup d'esprit, et si j'étais un roi sérieux, je veux dire un roi possédant un royaume et des revenus, je vous ferais une pension convenable sur ma cassette. Malheureusement, je suis pauvre; — vous suffirait-il d'un bon baiser sur le duvet de pêche de vos joues?

— J'aimerais mieux la pension, repartit effrontément le page.

— Petit drôle! murmura le roi, mettons bas le masque et laissons-nous embrasser...

— Non pas, sire; où donc avez-vous vu qu'on ôtât le masque avant le bal?

Le roi lui prit la taille.

— Mon bel ami, dit-il, je te crois une petite femme charmante, et c'est pour cela que je te demande un gros baiser.

— Ah! fi! dit le page, un gros baiser!

— Eh bien! deux petits.

— A la bonne heure! mais vous ne les aurez pas.

— Et pourquoi, mon cher lutin?

— Parce qu'il me faudrait ôter mon masque.

— Eh bien! soufflons la chandelle.

— Quelle horreur!...

— Bah! c'est fait, dit le roi qui éteignit prestement le flambeau, arracha le masque et embrassa la page sur les deux joues.

Le page se dégagea en riant, prit la main du roi et l'entraîna.

— On n'attend plus que vous, dit-il.

Le roi suivit son gentil conducteur et le voulut regarder au moment où ils arrivèrent dans un corridor éclairé; — mais il perdit sa peine, le page avait rattaché son masque très-soigneusement et un ne vit plus de son visage que deux yeux brillants d'espièglerie et la fossette d'un petit menton parfaitement imberbe et d'une irréprochable blancheur.

— Ah çà! dit le roi, puisque tu m'as apporté ma crosse, il est certain que tu es du complot.

— Quel complot? demanda le page en jouant l'effroi.

— Oh! rassure-toi, dit le Béarnais, ce n'est point d'un complot politique qu'il est question. Est-ce que l'on conspire en Navarre? Un royaume de trente pieds carrés et un roi qui déjeune avec du fromage de chèvre et de la piquette ne font envie à personne. Je veux parler de ce bal dont madame Marguerite nous a fait si grand mys-

tère aujourd'hui qu'elle a refusé de recevoir l'ambassadeur d'Espagne et la senorita.

— C'était impossible autrement. Elle confectionnait les costumes.

— Toute seule?

— Oh! non; avec quelques filles d'honneur et messire Bavolet.

— Ce drôle-là, dit le roi, est de toutes les conspirations féminines...

— Oh! soyez tranquille, sire, s'écria le page avec un petit rire railleur, il n'en est encore qu'à la conspiration... il est si jeune!

Le roi sourit dans sa barbe et continua :

— Je me suis présenté dix fois à la porte de la reine; j'ai toujours trouvé sur le seuil un petit cerbère en jupons que j'exilerais bien certainement si j'étais assez roi pour oser exiler quelqu'un.

— Par exemple! demanda ingénument le page, et quel est-il?

— Mamzelle Nancy, dit le roi; tu la connais, je gage?

— Beaucoup, sire... elle m'aide à la toilette de madame Marguerite...

— Ah! tu as donc un emploi près d'elle?

— Je la coiffe, répondit imperturbablement le page.

Le roi darda un regard perçant sous le masque du page et examina la nuance des yeux.

— Ma femme, dit-il, a deux camérières : l'une qui se nomme Pepa et qui a les yeux noirs, l'autre qui est cette petite drôlesse de Nancy, dont je te parlais tantôt, et qui a les yeux bleus. Or, puisque tu coiffes la reine, tu es une de ses camérières...

— Ce n'est pas une raison, murmura le page éhonté. La reine confie souvent ce soin à ses filles d'honneur.

— Tu as bien de l'esprit, grommela le roi; et si tu étais Nancy, je crois que je t'enverrais rejoindre ce pauvre Turenne qui plante ses choux à cette heure dans sa terre de Bouillon.

— Vous n'aimez donc pas les gens d'esprit?

— Peu, dit le roi; ils sont romanesques, et la reine a la tête faible.

— Je croyais, fit le page, que Nancy vous amusait.

— Je ne m'en défends pas, ventre saint-gris!...

— Et que... même... un soir... il y a huit jours...

— Corbleu! dit le roi, quel ton de mystère tu prends...

— Vous lui aviez dit, poursuivit le page, que vous désireriez bien savoir si elle narrait des contes.

Et le page, quittant son air mystérieux, partit d'un grand éclat de rire.

— C'est vrai, dit le roi, et c'était vrai; mais...

— Bon!... le *mais* doit être joli.

— J'ai réfléchi depuis, et j'ai pensé que cette péronnelle me pourrait brouiller avec ma femme, en me narrant des contes bleus à moi et des contes jaunes à elle.

— C'est pour cela que vous en demandiez ce soir, à souper, à la senorita.

— Page, mon bon ami, tu me parais savoir bien des choses et je t'exilerai bel et bien.

— Ce ne sont pas des secrets d'État.

— D'accord; mais si tu étais mamzelle Nancy...

— Nenni!...

— Pourtant si tu es l'une des caméristes, tu dois te nommer Pepa ou Nancy?

— L'une ou l'autre, peut-être...

— Or, Pepa a les yeux noirs, et les tiens sont bleus.

— Décidément, ricana le page, le roi ne veut pas de mes contes, et le pape des fous m'exile; ceci est moins sérieux.

— Eh bien! narre tes contes au pape des fous, et le pape des fous apaisera le roi.

— Vous êtes un fat! dit Nancy, qui n'était autre que le page.

Et elle poussa le roi dans la salle de bal, au seuil de laquelle ils venaient d'arriver.

Madame Marguerite de Valois avait eu raison en disant à Bavolet : « Je suis une fée! »

Et il fallait l'être pour improviser en quelques heures la fête charmante qui venait de s'ouvrir.

Toute une aile du château avait été dégarnie de son lourd mobilier et disposée en salle de bal; — les costumes qui s'y mouvaient étaient splendides.

La reine avait figuré le règne de Charles VI avec une vérité historique fort remarquable.

Madame Marguerite s'était réservé le rôle d'Isabeau de Bavière, cette reine aussi belle que perverse.

Le piquant de ce bal, où avaient été invités tous les gentilshommes et les dames de la cour et du voisinage, c'est qu'aucun ne connaissait le déguisement de son voisin, tandis que la reine, Nancy et Pepa qui avaient distribué les costumes, pouvaient mettre un nom sur chaque visage.

Bavolet, à qui l'on avait dévolu le rôle du roi Charles VI, ne les connaissait point lui-même, à l'exception de la reine qu'il avait devinée, du reste.

Bavolet était placé au fond de la salle décorée à l'impromptu, suivant le goût du temps de Charles VI, sur un trône de velours bleu ciel à clous d'or.

Près de lui se tenaient madame Isabeau de Bavière, la gentille Odette et un page. Au milieu de la salle on dansait déjà aux sons d'un orchestre invisible.

La salle ouvrait de plain-pied sur les jardins de Coarasse, lesquels étaient fort beaux, ombreux, emplis de mystères et pourvus de nombreuses charmilles qui pouvaient abriter les conteurs, si toutefois il s'en trouvait encore après le départ de M. de Turenne.

Nancy le page conduisit le vrai roi au pied du trône du roi improvisé, et dit à celui-ci :

— Sire, laissez-moi vous présenter votre fou, qui a trouvé spirituel de se déguiser en pape. Je l'ai trouvé dans les jardins, où il s'occupait d'ordonner un évêque et deux archiprêtres.

Le pape des fous s'inclina gravement, tandis que la reine comprimait un violent éclat de rire, puis il se tourna vers Nancy et lui dit à l'oreille :

— Petit drôle, tu me paieras tout cela.

— A votre aise, répondit Nancy, mais alors vous ne saurez rien.

— Que veux-tu que je sache?

— Mais où est la senorita, ce me semble...

— Tiens, pensa le Béarnais, elle a raison, la maudite espiègle, comment la reconnaître sans elle?

Puis il reprit assez haut pour qu'elle seule l'entendit :

— Eh bien! dis-moi où elle est?

— Hem? fit Nancy, et puis vous me punirez...

— Non, je te le jure.

— Je ne crois pas aux serments.

— Par la messe!

— Vous n'y allez plus depuis que le roi Charles IX est mort.

— Petite, dit le Béarnais avec bonhomie, tu sais trop bien l'histoire et la politique, nous nous brouillerons.

— Soit, je me tais; mais il me faut une garantie...

— Eh bien! foi de roi...

— Vous l'êtes si peu!

— Foi de Bourbon!

— Je vous crois. Tenez, voyez-vous cette dame vêtue de noir des pieds à la tête, laquelle figure la duchesse d'Orléans, dont le duc de Bourgogne a occis le mari... C'est la senorita.

— Très-bien, dit le roi, je vais l'aborder.

Le roi fit un pas. Nancy courut après lui et l'arrêta :

— Que veux-tu encore, démon?

— Vous donner un conseil.

— A moi?

— Vous savez bien que j'ai de l'esprit.

— Et moi bien de la patience; parle, drôle!

— La senorita est arrivée avec le seigneur Gaëtano; le seigneur Gaëtano n'est point son mari, son amant pas davantage, son père encore moins. Or, une femme qui voyage ainsi avec un ambassadeur d'Espagne et qui, dès son arrivée, écoute complaisamment les sornettes d'un roi de Navarre... Il y a de la politique là-dessous... tâchez d'être plus sage que votre habit; sire, bien du plaisir!...

— Hum! murmura le roi, cette péronnelle pourrait bien dire la vérité, il faudra que je la ménage.

Le page mutin quitta le roi et se dirigea vers un cavalier qui se tenait à l'écart et paraissait réfléchir profondément. Ce cavalier était vêtu d'une armure étincelante en acier damasquiné; il portait couronne ducale en tête, éperons d'or au talon, et la visière baissée de son heaume lui tenait lieu de masque; il figurait le duc de Bourgogne.

— Beau duc, murmura le page en lui prenant le bras, accorderez-vous à un humble damoiseau une minute de votre rêverie.

Le duc examina le page, reconnut une femme et lui répondit :

— Pourquoi pas, petit page?

— Vous plairait-il me dire pourquoi vous demeurez ainsi à l'écart, beau duc de Bourgogne, tandis qu'autour de vous la danse et les galants propos occupent dames et gentilshommes?

— Je suis dans mon rôle, répondit le duc; quand on a nom Jean de Bourgogne et qu'on est le cousin du roi de France, il est permis de traîner après soi, au bal et à table, les soucis de la politique et de l'ambition.

— Très-bien, mon cher; mais tandis que le duc joue son rôle historique, à quoi songe, s'il vous plaît, le beau seigneur Gaëtano.

Le duc tressaillit :

— Page, dit-il, tu te trompes...

— Nenni, car c'est moi qui ai distribué les costumes.

— Les pages sont menteurs.

— Et les amoureux discrets en paroles, indiscrets en actions.

— Oh! oh! monsieur le sentencieux, expliquez-vous, de grâce.

— J'y compte; les pages sont bavards. Vous êtes discret, mon cher sire, car vous refusez de me dire le secret de vos rêveries; vous êtes indiscret aussi, car, à votre attitude, je le devine aisément et lis dans vos yeux à travers les grilles du heaume.

— Ah vraiment! et que lisez-vous?

— Ceci : Quand on est gentilhomme, et vous l'êtes, ambassadeur d'un grand monarque, vous l'êtes encore, beau et spirituel... vous croyez l'être...

— Ma, et moi[illegible]!...

— Peut-être... [illegible] dit, surtout au château de Coa-

rasse : L'ennui est un rude compagnon, et pour le dompter, un peu d'amour...

Le page s'arrêta et rit sous son masque.

— Après? demanda le duc de Bourgogne.

— Alors, on cherche autour de soi... une femme... une femme jeune, belle, spirituelle, haut située... car, mon beau sire, un ambassadeur ne peut pas descendre aux camérières ou aux femmes de gouverneurs; la dame de ses pensées doit être au moins duchesse, sinon reine.

Le duc tressaillit et regarda le page avec défiance.

IV. — FOSSEUSE BOUDE, PEPA PLEURE, GAETANO COMMENCE UN CONTE ET BAVOLET S'AVOUE QU'IL EST, A LA FOIS, LE PLUS HEUREUX ET LE PLUS INFORTUNÉ DES PAGES.

Gaëtano garda un moment le silence, puis il attacha son œil d'aigle sur le page qui riait sous son masque :

— Oh! oh! dit-il, nous paraissons savoir bien des choses...

— Je sais tout.

— Par exemple!

— Je suis un lutin déguisé en page.

— Eh bien! mon petit lutin, continue... ton babil est charmant...

— Or, à Coarasse il y a deux reines pour une...

— Quelle plaisanterie!

— L'une qui est reine de droit et qu'on nomme madame Marguerite; l'autre, qui est reine de fait, car elle narre des contes au roi et le roi l'écoute en riant... elle se nomme mamzelle Fosseuse...

— Vraiment? fit le duc avec bonhomie.

— Or, reprit le page, un diplomate est un homme profond, il fait de la politique partout, même en amour.

Le faux duc de Bourgogne recula d'un pas et eut un mouvement d'inquiétude.

— Vous sentez, mon cher sire, qu'un grand roi comme celui des Espagnes ne se plaît point à envoyer un ambassadeur à un roitelet comme celui de Navarre, sans un petit but bien ténébreux, une mission bien secrète, dont son ambassadeur, qui est beau, brave et coureur d'aventures, s'acquittera sans paraître y toucher et sans cesser de s'occuper de galanterie.

— Hum! pensa Gaëtano, voici un page perspicace, jouons serré.

— Ce qui fait, continua le page, que l'ambassadeur, tandis qu'on danse autour de lui, se réfugie en un coin et médite...

Et le page moqueur prit une attitude pensive qui imitait merveilleusement celle qu'avait naguère le faux duc de Bourgogne.

— En politique, poursuivit-il, il est bon de savoir un peu les secrets de tout le monde, des rois surtout. Où diable le roi de Navarre a-t-il déposé les siens? Est-ce la reine de la main droite, ou la reine de la main gauche qui en a la clef?

— Bon! pensa Gaëtano, cette femme parle trop pour n'avoir point envie de se vendre, achetons-la.

— Page, mon bel ami, dit-il d'une voix caressante, c'est bien ennuyeux, Coarasse, n'est-ce pas!

— Oh! oui.

— Et mieux vaudrait pour une belle dame comme ta sœur, si tu en as une, un joli retrait, à Madrid ou à l'Escurial, un tabouret à la cour, un mari gentilhomme et magnifique, un carrosse à quatre mules, une nuée de valets, des diamants par ruisseaux, des basquines de velours à soutaches d'or par centaines, un peigne d'ivoire à filigranes d'argent...

— Oh! oui, murmura le page avec un soupir de convoitise qui donna le change à Gaëtano.

— Mais peut-être n'as-tu pas de sœur?

— Si fait! dit le page, j'en ai une.

— Eh bien! nous verrons, murmura le diplomate. Que me disais-tu donc tantôt?

Le page prit un ton confidentiel :

— Je disais, fit-il tout bas, que le beau Gaëtano, en diplomate habile qu'il est, voudrait bien avoir la clef des secrets du roi, et qu'il ne sait encore si cette clef se trouve chez madame Marguerite ou chez mamzelle Fosseuse.

— Vraiment! tu disais cela?

— Oui, messire.

— Et toi, serais-tu plus savant que le seigneur Gaëtano?

— Hum! dit le page, peut-être... mais il faudrait que ma sœur...

— Fût dame d'honneur en Espagne...

— Monseigneur a infiniment d'esprit.

— Elle le sera, parle.

— Eh bien, mamzelle Fosseuse baisse en ce moment, et la reine hausse.

— Pas possible!

— Cela tient à la senorita, dont le roi est toqué.

— Par exemple!

— Quand le roi a des fantaisies, la reine sourit et ne s'en fâche point; la reine a bien de l'esprit. Alors le roi, qui en a tout autant, fait à la reine des confidences... politiques.

— Page, fit Gaëtano, merci; où te reverrai-je?

— Attendez donc... Savez-vous où est la reine?

— Non!

— Tenez, là-bas en costume d'Isabelle de Bavière.

— Très-bien.

— Je vous présenterai ma sœur demain : bonsoir, et bonne chance.

Le page rentra dans la foule et Gaëtano demeura seul.

— Bon, dit-il, j'ai un espion dans la place; et un espion de bon sens.

Il s'approcha sans affectation de la reine qui, assise près du faux Charles VI, suivait du regard le roi, qui papillonnait autour de la senorita dans son burlesque costume de pape des fous.

— Madame, dit Gaëtano en s'inclinant, je m'appelle Jean de Bourgogne, et désirerais fort un entretien de vous.

— De moi? fit la reine avec surprise.

— Ne conspirons-nous point ensemble contre le roi votre époux?

— C'est juste, répondit la reine souriante; venez, donnez-moi votre bras.

Et ils s'éloignèrent du roi Charles VI, qui eut un moment d'inquiétude et frappa du pied comme un vrai roi en colère.

Tandis que la reine et le duc de Bourgogne s'éloignaient, Odette s'approcha du monarque insensé.

— Beau roi, dit-elle, tu parais triste.

— Je le suis.

— D'où vient ta tristesse?

— Je vois que l'on conspire contre moi, murmura le jaloux enfant en montrant du doigt le duc de Bourgogne et la reine Isabeau qui s'éloignaient et descendaient dans les jardins.

— C'est vrai, dit Odette, mais il est des cœurs qui t'aiment et qui veillent près de toi.

— Ah! dit le faux roi, vraiment?

— Ta petite Odette, par exemple, ton Odette qui t'aime et qui voudrait passer sa vie entière à tes genoux.

Bavolet tressaillit et regarda Pepa au travers du masque d'Odette :

— Est-ce bien vrai? demanda-t-il.

— Oh! oui, murmura l'ardente Espagnole en pressant les mains de son roi.

— Tant pis! répondit Bavolet, car un roi de France doit donner le bon exemple à son peuple.

— Que veux-tu dire? murmura Pepa frémissante.

— J'aime la reine, dit-il avec un soupir.

Pepa rugit sous son masque comme une lionne blessée, elle quitta brusquement le bras de Bavolet, et s'enfuit vers les jardins où la reine et le duc de Bourgogne l'avaient précédée.

Bavolet, demeuré seul un instant, appuya son front dans ses mains et parut rêver péniblement. Il avait peur de Gaëtano. Pendant ce temps, Nancy le page abordait la senorita.

— Gaëtano! lui dit-elle tout bas.

La senorita tressaillit.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— Le roi vous aime.

La senorita fit un mouvement.

— Il vous aimera plus encore, continua le page malicieux, si vous savez vous y prendre.

— Que faut-il faire?

— Le brouiller avec ses amis.

— Quels sont-ils?

— Mamzelle Fosseuse...

— C'est à peu près fait, je crois.

— Et Bavolet.

— Bah!... un enfant.

— De très-bon conseil, senora.

— Comment le brouiller avec Bavolet?

— En vous approchant du page, en lui prenant la main et causant avec lui. Le roi est jaloux.

— Très-bien; j'y vais. Où est-il?

— C'est le roi Charles VI, qui rêve là-bas péniblement et seul.

La senorita remercia le petit page et joignit Bavolet.

— Gentil roi, lui dit-elle, voudrais-tu m'offrir ton bras et faire avec moi le tour du bal. Je suis la duchesse d'Orléans, ta cousine, et te veux parler politique.

Bavolet offrit son bras et quitta le trône qu'on lui avait élevé.

— Sais-tu l'espagnol, gentil roi?

— Un peu.

— Alors, parlons espagnol. En politique il faut être prudent.

— Tenez, sire, murmurait Nancy à l'oreille du pape des fous, les rois ont grand tort d'avoir des pages.

— Hein? fit le roi.

— Voyez plutôt.

Et Nancy désigna Bavolet et la senorita qui s'en allaient deviser politique sous les ombrages du parc.

— Oh! oh! pensa le roi, maître Bavolet est bien impertinent; je prierai madame Margot, qui est son institutrice, de lui donner le fouet dès demain.

En même temps, Nancy ajoutait :

— Je voudrais bien, mon cher sire, vous parler politique.



Le pape des fous s'inclina gravement, tandis que la reine comprimait un violent éclat de rire. (Page 6.)

— Politique! fit le roi, à moi? je n'y comprends absolument rien.
— Peuh! dit Nancy, vous avez tant d'esprit; venez toujours.
— Non, non, fit le roi, évidemment préoccupé de la sortie de son page, qu'entraînait la senorita; plus tard.
— Quand donc, alors?
Le roi réfléchit et rencontre le regard mutin de Nancy le page.
— Tu as de bien beaux yeux, murmura-t-il.
— Vous me l'avez dit cent fois.
— Et j'aimerais bien mieux causer de tout autre chose.
— Que de politique, n'est-ce pas? Eh bien! je vous ferai des apologues, vous les comprendrez.
— Soit, après le bal.
— C'est que, balbutia Nancy, il sera grand jour.
— Qu'importe!
— Et vous me reconnaîtriez, fit le page en éclatant de rire et s'esquivant. A demain soir, plutôt.

Dans un coin du salon, il y avait une belle dame qui paraissait absorbée en une rêverie profonde; elle refusait tristement les cavaliers qui venaient l'inviter, et elle demeurait assise et le front penché comme une veuve éplorée ou une coquette surannée qui regrette ses charmes. Nancy l'aborda et lui dit :
— Le roi est bien maussade aujourd'hui, n'est-ce pas?
La belle dame tressaillit et regarda Nancy le page.
— Oh! dit Nancy, je le sais bien, moi; et il y a des gens encore plus maussades que lui dans ce salon.
— En vérité! demande la belle dame d'une voix tremblante.
— Certainement, continua le page effronté, mamzelle de Montmorency, par exemple.
— Oh! taisez-vous! taisez-vous, de grâce, qui que vous soyez!
— Je suis un ami de mamzelle de Montmorency, et je lui voudrais donner des conseils.
— Ah! dit la belle dame avec défiance.
— Et si je savais où est mamzelle de Montmorency...
— Eh bien?
— Je sais ce que j'aurais à lui dire.
— Parlez donc!...
— Vous n'êtes pas mamzelle de Montmorency?
— Non, mais je suis son amie.
— En ce cas, je vais vous dire ce qu'il lui faudrait faire pour chasser sa tristesse; vous le lui redirez, n'est-ce pas? demanda la mutine Nancy.
— Oh! soyez tranquille, — parlez.
— Il lui faudrait faire enrager le roi...
— Est-ce possible?
— Très-possible et surtout facile.
— Comment cela, petit page?
— En contant des historiettes à maître Bavolet.
— Son page favori?
— Sans doute; le roi a horreur de la poésie et des romans, il aime Bavolet comme son fils, et il sera furieux si on exalte l'imagination de ce jeune drôle. Le roi a exilé M. de Turenne pour un motif bien puéril. M. de Turenne narrait comme messire l'abbé de Brantôme, et il composait des vers comme feu Clement Marot. Le roi a craint pour la raison déjà chancelante de madame Marguerite, qui les goûtait fort, et il l'a renvoyé dans ses terres. Or, continua le page, je suis bien assuré que le roi serait furieux s'il savait que mamzelle de Montmorency qui a, pour le moins, autant d'esprit que M. de Turenne, sait narrer des historiettes et les narre à Bavolet.
— Page, dit la belle dame, merci du bon conseil, je le vais donner à mamzelle de Montmorency.
— Et bien vous ferez, car lorsque le roi est furieux, il adore ceux qui le mettent en colère; témoin M. de Turenne qu'il a embrassé les larmes aux yeux en lui tenant, lui-même, l'étrier. A bon entendeur, salut!

La belle dame s'éloigna et se dirigea vers la porte-fenêtre qui ouvrait sur les jardins.

Sur le seuil elle rencontra la senorita qui marchait lentement et le front courbé, d'un air de désappointement visible; derrière elle,

Bavolet s'avançait calme et froid, presque triste, et son attitude disait éloquemment que la séduisante senorita avait perdu sa peine.

— Sire roi, dit à son tour la belle dame, les gentilshommes de votre cour sont peu courtois.

Bavolet leva la tête, fut touché de l'inflexion de voix mélancolique de la belle dame, et lui répondit poliment :

— Vous auraient-ils manqué d'égards, madame ?

— Ils me laissent seule, en un coin, et ne m'invitent point à danser.

— Eh bien! dit Bavolet, galant malgré sa tristesse, voulez-vous accepter ma main?

La belle dame prit par la main le faux roi et l'entraîna dans le tourbillon.

— Sire roi, dit-elle alors, avez-vous jamais aimé?

— Encore! murmura tout bas Bavolet impatienté, et de trois!

Puis il répondit tout haut : — Peut-être, madame...

— Aimeriez-vous encore?

Et la belle dame haussa légèrement sa voix, car le pape des fous passait derrière elle, et il entendit distinctement.

— C'est selon, murmura Bavolet.

— Sire roi, continua la belle dame, connaissez-vous mademoiselle de Montmorency?

— Oui, madame, beaucoup.

— Savez-vous qu'elle vous aime?

Le pape des fous était derrière la belle dame et il entendait tout.

— Ventre saint-gris ! murmura-t-il, Bavolet est bien heureux ce soir, tout le monde l'aime, jusqu'à Fosseuse.

— Mamzelle de Montmorency a tort de m'aimer, dit Bavolet.

— Et pourquoi? fit la belle dame d'un ton piqué.

— Parce que... le roi... parce que, balbutia-t-il, je ne l'aime pas, moi.

La belle dame lâcha brusquement le bras de Bavolet et laissa passer, à dessein, un flot de masques entre elle et lui.

— Ouais! fit le pape des fous, ce drôle joue les scrupules, mais il en veut à la senorita.

La reine entrait en ce moment au bras de Gaëtano; Bavolet l'aperçut, pâlit sous son masque, chancela et murmura :

— Je suis un homme bien heureux, vraiment! tout le monde m'aime ici : Pepa, l'Espagnole, Fosseuse... excepté... Oh ! je suis le plus infortuné des pages!

En même temps la reine, se dégageant du bras de Gaëtano, et Nancy le page, blotti en un coin de la salle derrière une draperie, murmuraient chacune en leur *a parte* :

— J'espère, disait Nancy en riant sous son masque, j'espère que j'ai passablement embrouillé les fils de l'intrigue; ce soir, la reine sera contente!

— Tout beau! disait à son tour la reine avec ce spirituel sourire que nous lui connaissons, vous venez ici faire de la politique, seigneur Gaëtano, sous le prétexte de me narrer des contes; je les écouterai tout juste assez pour vous arracher votre secret et vous n'aurez point ceux du roi... Les reines sont femmes quelquefois, reines toujours.

— Ah! ah! ricanait pareillement le pape des fous, c'est un homme d'esprit, ce seigneur Gaëtano, et si je n'étais un paysan doublé de montagnard, il aurait peut-être beau jeu. Mon frère Henriquet n'y verrait goutte, lui qui est un grand roi, de si belle attitude, comme dit Nancy.



Soit, répondit la reine en se penchant et en lui tendant sa main blanche. (Page 11.)

## V.

### LE PREMIER CONTE DE GAETANO.

Le bal avait commencé à neuf heures; à minuit il tirait à sa fin; à deux heures du matin tout paraissait dormir dans le manoir de Coarasse. Mais de l'apparence à la réalité il y a loin, et réellement, personne ne dormait, de ceux que l'arrivée de l'ambassadeur d'Espagne et de la senorita intéressait au plus haut point.

Il n'y avait guère que le roi de Navarre qui, en véritable chasseur, et malgré sa qualité d'amoureux, s'était endormi en soufflant son flambeau.

La reine, au contraire, changea de costume, fit allumer du feu, car, bien qu'on fût alors au mois de mai, le voisinage des neiges éternelles jetait un brin de fraîcheur dans la nuit, s'installa au coin de la cheminée, prit un volume de Ronsard qu'elle avait corné la veille, et sonna Nancy qui reprenait ses vêtements féminins dans une pièce voisine.

Nancy parut.

— Petite, lui dit la reine en lui tendant sa belle main, vous êtes une fine mouche et je suis contente de vous.

— Madame est bien bonne...

— Je me suis amusée ce soir comme si j'eusse encore été à la cour de feu le roi Charles IX, mon frère. Cet ambassadeur est charmant.

— Il est surtout rusé.

— A trompeur, trompeuse et demie, répondit la reine; sois tranquille, il y a un bon petit complot qui couve et dont je veux avoir le mot, je l'aurai...

— Si nous prévenions le roi?

— Ah fi! ce serait nous enlever tout le mérite du triomphe. Quand nous aurons déjoué le complot, nous le préviendrons et lui demanderons la grâce de Turenne.

— Hum! pensa Nancy, je crains bien que le seigneur Gaëtano n'agisse pour le compte de M. de Turenne.

— Petite, reprit la reine, tu vas aller chez l'ambassadeur et tu tâcheras de l'envoyer dans le parc. Je veux un conte de sa façon.

— Vous l'aurez, dit Nancy.

Et elle se dirigea vers l'appartement de Gaëtano.

---

Le seigneur Gaëtano n'était point au lit; bien au contraire, il avait pourpoint et manteau, rapière au côté, et il se disposait à quelque nocturne expédition.

— Don Paëz, murmurait-il, a dû arriver dans la nuit chez le bûcheron qui nous est vendu corps et âme, il serait peut-être bon de le voir tout de suite. Le château est silencieux, tous ces gens-là sont las ou content fleurette; il n'y a ici ni gardes, ni soldats, les portes sont ouvertes; il est aisé de sortir. Si l'on me rencontre, je prétexterai une indisposition et le besoin d'air.

Et Gaëtano ceignit son épée et s'enveloppa dans son manteau.

En ce moment on heurta légèrement à la porte.

Le gentilhomme tressaillit, rejeta vivement son manteau, prit un siége et dit enfin :

— Entrez!

La porte s'ouvrit et Nancy entra.

Gaëtano la salua profondément et parut surpris; elle lui rendit son salut d'un ton dégagé et avec un sourire confidentiel :

— Comment! dit-elle, vous n'êtes point au lit encore, à cette heure?

— J'ai la migraine et ne puis dormir.

— C'est bien fâcheux, je vous jure.

— Pourquoi, s'il vous plaît?

Et Gaëtano avança un siége à la jolie camérière.

— Parce que la reine a pareillement la migraine.

— Cette communauté de mal me plaît fort, murmura l'ambassadeur.

— Ah! vraiment? fit Nancy avec un fin sourire; seriez-vous amoureux?

— J'ai un volcan dans le cœur.

— Hélas! fit Nancy jouant le désespoir, votre migraine, compliquée de votre amour, m'accable...

— Par exemple! c'est un mal qui ne se communique point, cependant.

— L'amour?

— Non, la migraine.

— Sans doute, mais elle étourdit l'esprit, et c'est fâcheux, car j'avais compté sur vous pour distraire la reine et lui faire oublier la sienne.

— En vérité! que dois-je faire? demanda Gaëtano avec empressement.

— Rien; vous souffrez vous-même.

— N'importe! que faudrait-il faire si je ne souffrais pas?

— Vous avez vécu en Espagne, je crois, et avec les Maures?

— Fort longtemps; je parle l'arabe.

— Les Arabes, continua Nancy, sont des conteurs merveilleux, et vous devez avoir retenu quelqu'une de leurs légendes...

— Beaucoup.

— La reine, vous ai-je dit, aime fort les contes; j'avais pensé à vous pour lui en faire un... mais vous avez la migraine.

— Oh! presque plus, elle se dissipe...

— Vous ne mentez pas?

— Sur mon honneur!

— Eh bien! allez faire un tour dans le parc, cela vous fera un bien infini... Tenez, sous les fenêtres de la reine, il y a un banc de gazon charmant pour rêver une heure.

— Madame, dit Gaëtano, j'ai causé cette nuit avec votre frère, un page charmant, je vous jure.

— Votre Seigneurie est trop bonne...

— Il m'a demandé pour vous un tabouret à la cour d'Espagne.

— Et vous le lui avez promis, n'est-ce pas? demanda Nancy.

— Sans doute, à la condition toutefois...

— Chut! j'accepte toutes les conditions : il fait une belle nuit, un peu fraîche, pas de clair de lune, et tout dort; c'est l'heure ou jamais de narrer un conte; partez vite.

Nancy s'esquiva et rejoignit la reine, qui entr'ouvrit à demi sa fenêtre, encadrée à l'extérieur par une vigne grimpante.

Gaëtano prit le chemin du parc après s'être encapuchonné soigneusement, et, pour y arriver, il descendit sans bruit le grand escalier, enfila un corridor et se dirigea vers une petite porte bâtarde qui demeurait ouverte d'ordinaire.

L'escalier et le corridor étaient déserts, mais sur le seuil de la porte, il y avait un homme également enveloppé d'un manteau et qui hésitait à pénétrer dans le parc.

— Pardon, mon gentilhomme, murmura poliment Gaëtano, voulez-vous me laisser passer?

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda l'inconnu sans bouger et continuant à barrer le passage.

— A un gentilhomme qui a la migraine et veut prendre l'air.

— Son nom?

— Que vous importe!

— Monsieur, dit froidement l'inconnu, je me nomme Bavolet.

— Ah! oui, le page du roi?

— Précisément. A ce titre j'ai quelque droit de demander le nom de ceux qui vaguent par les corridors à trois heures du matin.

— Très-bien : mais comme je ne suis ni un voleur, ni un amoureux, mais simplement un homme malade, je ne vois pas la nécessité de vous décliner mes titres.

— Pardon, monsieur, je crois vous avoir dit que je me nommais Bavolet.

— C'est un joli nom, monsieur; après?

— Cela veut dire que je suis l'élève, en escrime, de la reine et du roi, et que je boutonne M. de Turenne, qui est très-fort cependant, neuf fois sur dix.

— Je vous en fais mon compliment, murmura Gaëtano qui commençait à perdre patience.

— Or, monsieur, reprit Bavolet, je vous ai parlé poliment, vous m'avez répondu avec... vivacité; vous voyez que je suis toujours poli; je vous demande votre nom; si vous ne me le dites sur l'heure, il me faudra vous prier de servir de gaîne à mon épée, dont le fourreau commence à s'user.

Gaëtano porta la main à sa garde, la patience faillit lui manquer; mais il se ravisa et songea que la reine l'attendait.

— Monsieur Bavolet, dit-il, vous êtes un charmant enfant, plein de courage et d'esprit; vous faites merveilleusement la police du château; — seulement, vous voudrez bien adoucir un peu les rigueurs de votre consigne pour l'ambassadeur du roi d'Espagne.

Bavolet recula vivement et feignit une profonde surprise.

— Ah! monseigneur, dit-il, vous me voyez tout honteux.

— Ce n'est rien, mon jeune ami; mille grâces et tout à votre service.

Gaëtano donna du revers de sa main une tape sur la joue du page, et passa outre.

Bavolet ne bougea pas et le laissa s'éloigner.

— Voilà, dit-il alors, un homme que je hais de toute mon âme et à qui je planterais volontiers mon poignard en pleine poitrine. Puisse l'occasion s'en présenter!

Et il suivit de l'œil Gaëtano qui prit une allée du parc et s'y engagea.

— Cordieu! pensa soudain Bavolet, qui sait s'il ne va pas sous les fenêtres de la reine!

Et frémissant à cette pensée, il porta la main à son épée.

Bavolet avait raison. Gaëtano quitta bientôt l'allée transversale, et sa silhouette se dessina sur le bleu foncé du ciel dans une éclaircie qui longeait les murs du château et passait sous les fenêtres de la reine.

— L'insolent! murmura Bavolet, pâle de colère.

Mais soudain une sueur glacée perla à ses tempes.

— Qui sait, fit-il en tressaillant, qui sait si ce n'est point elle...

Il s'arrêta et n'osa poursuivre, mais sa main fébrile tourmenta encore son épée dans sa gaîne de cuir, et il s'écria :

— Si j'en étais sûr, je le tuerais!

A cette dernière exclamation, le page fit un brusque retour sur lui-même :

— De quel droit le tuerais-je? se demanda-t-il, si la reine...

Et le sang du page se figea dans ses veines.

Mais Bavolet était un garçon d'esprit et il avait réponse à tout :

— Pardieu, se dit-il, du droit d'un rival; moi aussi, j'aime la reine!

C'était la première fois que Bavolet s'avouait son amour.

Cet aveu, du reste, ne calma son incertitude que l'espace de quelques secondes :

— Je l'aime, reprit-il, et je ne suis qu'un humble page, un enfant obscur et sans nom, dont la naissance est un mystère; je l'aime... et elle est la femme du roi, du roi mon bienfaiteur, du roi que je vénère comme un père, et à qui je dois tout...

Et Bavolet éprouva presque de la terreur :

— Eh bien! s'écria-t-il tout à coup, si mon amour est insensé, si jamais il ne doit monter de mon cœur à mes lèvres et se traduire par un aveu, si je dois le refouler au plus profond de mon âme, ce n'est point une raison pour que je laisse ce misérable...

Le page n'acheva point sa phrase, mais il serra plus violemment la poignée de son épée, et il se glissa derrière une charmille en murmurant :

— Allons! l'honneur du roi est sous ma sauvegarde, et par le prêche et la messe! il sera bien gardé!

---

Pendant que messire Bavolet monologuait ainsi, la reine et Nancy chuchotaient à leur fenêtre, étouffant parfois un éclat de rire.

Tout à coup une ombre parut se glisser le long du mur; la reine repoussa vivement Nancy et demeura seule.

L'ombre avançait lentement, à petits pas, comme un poëte qui cherche une rime.

La reine modula un léger cri d'effroi, qui eût fait honneur à une comédienne du théâtre de la Passion, en face le Louvre; à ce cri, l'ombre leva la tête, reconnut la reine et recula, feignant à son tour la surprise.

— Bavolet! est-ce toi? demanda la reine.

— Non, madame, répondit l'ombre, c'est un pauvre diable d'ambassadeur qui a la migraine.

— Ah! mon Dieu! fit la reine, le seigneur Gaëtano?

— Lui-même, madame.

— Et vous avez la migraine?

— J'en souffre horriblement.

— Absolument comme moi, dit Marguerite; je ne puis dormir, et je rêve aux étoiles pour oublier mon mal.

— Moi, dit Gaëtano, je compose un conte arabe.

— Par exemple! je le voudrais bien entendre...

— C'est que, murmura Gaëtano avec l'orgueilleuse modestie des poëtes qui se font prier un petit quart d'heure, alors qu'ils meurent d'envie de lire leurs vers, c'est que je n'ai point fini...

— Avez-vous imaginé le commencement?

— A peu près, madame.

— Eh bien! voyons, faites-m'en le récit, je vous écouterai de mes deux oreilles afin de tuer ma migraine.

— Mais, observa l'ambassadeur-poëte, nous sommes bien loin l'un de l'autre, ainsi.

— Diable! fit la reine, c'est vrai. Eh bien! vous crierez un peu fort.

— Je suis bien enroué, madame.

— Quelle mauvaise raison!

— C'est la faute du roi, qui m'a fait chasser dans la neige... Si je montais chez vous, ce serait plus facile...

— Y pensez-vous! à pareille heure? Et puis, tous les corridors sont fermés et il y a une sentinelle dans le milieu.

— Si j'escaladais le mur à l'aide de cette vigne?

— Pour entrer chez moi comme un voleur, n'est-ce pas? Voilà un bel exemple que vous donneriez, ma foi! vous, un ambassadeur d'Espagne.

— Eh bien! dit humblement Gaëtano, il y a là au-dessous de vous et au-dessus de moi une corniche assez large pour que j'y tienne assis. Je vais me hisser jusque-là; de cette façon nous partagerons la distance.

— Je le veux bien, dit la reine; montez.

Gaëtano escalada lestement les espaliers et posa un coude, puis un genou sur la corniche. Alors il s'arrêta et regarda la reine.

— Ne pourriez-vous pas me donner la main? demanda-t-il avec l'ingénuité d'un jeune clerc.

— Soit, répondit-elle en se penchant et lui tendant sa main blanche.

Il s'y appuya à peine et se trouva tout d'un coup sur la corniche; mais avant d'abandonner la main secourable, il la serra doucement dans ses doigts, la porta ensuite à ses lèvres et y mit un baiser qui parut un peu long à la reine, car elle lui dit en riant:

— Est-ce que cela est dans votre conte?

Gaëtano sourit et répliqua:

— Pourquoi pas? l'amour est indispensable dans un conte.

— Est-ce que cette impertinence serait une phrase détachée du vôtre?

— Votre Majesté m'accable, murmura respectueusement l'ambassadeur; mais je me tairai désormais... sur tout ce qui sera étranger à mon récit.

— Voyons, commencez, seigneur, fit la reine sur un ton tragi-comique. Je vous écoute.

— Mon conte est une histoire, dit Gaëtano; c'est celle d'un simple chevalier maure qui devint amoureux d'une sultane, et qui, pour combler la distance qui le séparait d'elle, imagina de devenir le favori d'un shah de Perse, qui le fit son ambassadeur.

— Ah! dit la reine avec une pointe d'ironie, et la sultane l'aima-t-elle à son tour, grâce à son titre d'ambassadeur?

— Je n'en sais rien encore, répondit Gaëtano, car lorsque Votre Majesté a daigné m'appeler, je n'avais encore composé que cela de mon conte et j'étais indécis sur le dénoûment.

On le voit, le conteur Gaëtano, qui imaginait des historiettes sous le roi Henri IV, avait le même procédé de travail que les feuilletonnistes de notre époque, — il allait un peu à l'aventure.

Et, fit la reine, avez-vous mis un terme à votre indécision maintenant, et ferez-vous la sultane aimante ou dédaigneuse.

— C'est selon; j'ai bien envie de consulter Votre Majesté.

— Ah! murmura Marguerite, ceci est embarrassant, et je m'aperçois qu'au lieu d'écouter vos contes, je vais être contrainte de vous aider à les faire...

— Puisque les muses sont sœurs, les poëtes doivent être...

— Frères, n'est-ce pas?

— Frères, soit! fit Gaëtano, puisque ce mot vous plaît... J'aimerais mieux, peut-être...

Gaëtano n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car la reine laissa échapper un léger cri et le repoussa vivement... Des pas criaient sur le sable du parc, et une ombre apparaissait au détour d'une allée.

— Fuyez! dit la reine, nous chercherons demain la suite de votre conte.

Elle ferma sa fenêtre et souffla sa bougie avec la rapidité de l'éclair, tandis que Gaëtano se laissait glisser à terre. Mais l'ombre s'était avancée sous la fenêtre, et l'ambassadeur, se trouvant face à face avec elle, reconnut Bavolet qui, l'épée nue, fixait sur lui un œil étincelant.

Gaëtano fit un pas en arrière et mit la main à son épée.

Bavolet fit un pas en avant et lui porta la pointe de la sienne au visage.

— Monsieur, lui dit-il, je suis le page du roi, et je vous trouve, au milieu de la nuit, en train d'escalader la fenêtre de la reine... Comprenez-vous?

— Pas le moins du monde, répondit Gaëtano avec sang-froid.

— Alors, je vais m'expliquer. L'honneur du roi m'est cher; vous attentez à cet honneur; j'arrive à temps, et j'ai le droit de vous tuer comme un chien.

— Par exemple! fit Gaëtano avec hauteur, oubliez-vous qui je suis?

— Un lâche, répondit Bavolet avec le sang-froid d'un jeune lion. Tenez, ajouta-t-il, en voici la preuve. — dégaînez maintenant!

Et, abaissant son épée, il fit un pas encore, leva sa main blanche et rosée et en frappa Gaëtano au visage.

## VI. — DUEL.

Gaëtano porta la main à son visage avec un geste de fureur terrible, et il demeura une minute ébloui, pétrifié de l'audace du page.

Souffleté par un enfant! et sous les fenêtres de la reine, qui peut-être avait tout vu!...

Gaëtano était pourtant un homme froid et railleur, calculant et pesant les moindres actes de sa vie; peut-être qu'à une simple insulte de Bavolet il lui eût tourné le dos en riant; — mais sa joue brûlait, il eut un accès de rage et mit l'épée au vent.

— Pas ici, monsieur, dit Bavolet avec calme; pas sous les fenêtres de la reine de Navarre!...

— Où vous voudrez, dit sourdement Gaëtano.

Bavolet se dirigea vers l'extrémité du parc et choisit un petit bouquet de coudriers à travers le feuillage desquels la lune tamisait assez de clarté pour que deux champions s'y pussent battre à l'aise, et qui, cependant, masquaient le château suffisamment pour qu'on ne pût des fenêtres soupçonner le combat.

Gaëtano l'avait suivi, et, la main sur son épée, attendait que son adversaire choisît sa place.

— Monsieur, dit Bavolet, je suis gentilhomme, je puis donc croiser le fer avec vous.

— Peu m'importe que vous soyez ou non gentilhomme, répondit Gaëtano. Vous m'avez outragé, fussiez-vous un vilain...

— Je voulais dire qu'étant gentilhomme et parfaitement bien élevé, monsieur, je n'aurais pas eu, à la rigueur, absolument besoin de vous frapper au visage pour vous voir croiser le fer avec moi; mais ma jeunesse eût pu vous paraître un obstacle; peut-être vous seriez-vous contenté d'une égratignure, peut-être eussiez-vous joué la magnanimité, — et c'est un combat à mort, un duel sans merci que je veux.

— Comme vous voudrez!... murmura Gaëtano avec un calme farouche.

— Vous me trouverez précoce à coup sûr, monsieur, car j'ai seize ans à peine; mais je vous hais si profondément que je voudrais que mon épée eût mille pointes au lieu d'une seule pour vous les planter toutes à la fois dans le cœur. En garde! monsieur.

Gaëtano engagea le fer.

— Pourquoi me haïssez-vous? demanda-t-il.

— Parce que vous aimez la reine.

— Qui vous l'a dit?

— Qu'importe... je le sais.

— Que peut vous faire mon amour... si cet amour existe!

— Ah! ah!... ricana Bavolet en portant une botte terrible à son

ennemi, vous demandez ce que cela peut me faire?... je l'aime, moi aussi!...

Gaëtano para le coup et ricana à son tour.

— Monsieur, continua Bavolet, après l'aveu que je viens de vous faire, vous seriez le plus stupide des fous si vous me ménagiez, si votre fer tremblait, si vous aviez pitié de moi; — car vous devez comprendre qu'il faut que je vous tue, maintenant que vous avez mon secret et que vous êtes le seul être au monde à qui j'aie découvert la plaie saignante de mon cœur.

Et Bavolet ferraillait avec fureur en parlant ainsi.

Les deux champions étaient tous deux de bonne école, ils ne s'escrimaient point en bonds exagérés, ils ne rompaient point sans cesse pour déplacer le lieu du combat; ils demeuraient, au contraire, calmes et immobiles, sans avancer ni reculer; et leur poignet seul se mouvait avec une agilité merveilleuse.

Bavolet ne s'était nullement vanté, il y avait une heure, quand il prétendait qu'il boutonnait M. de Turenne neuf fois sur dix. Bavolet tirait aussi bien que madame Marguerite; mais Gaëtano était un rude jouteur et chaque coup que lui portait le page était soigneusement paré.

L'ambassadeur avait commencé le combat avec fureur, Bavolet, au contraire, avec le calme de la haine calculée et sans trêve; les rôles changèrent bientôt, Gaëtano reprit son sang-froid, Bavolet le perdit. Après dix minutes d'une lutte acharnée, les deux champions, sains et saufs, mais hors d'haleine, s'accordèrent une trêve tacite et piquèrent leur épée en terre.

— Monsieur, dit Gaëtano, nous sommes d'égale force et nous pourrons continuer longtemps ainsi...

— La lune est belle, monsieur, et rien ne nous presse.

— Que gagnerez-vous à me tuer?

— Beaucoup. Je vous hais.

— Mais si je vous tue?

— Vous me rendrez service, monsieur.

— Vous êtes un enfant. On m'accusera d'assassinat.

— Nullement; car on me sait très-fort.

— Tenez, dit Gaëtano avec calme, serrons-nous la main; je vais vous donner ma parole que nul autre que moi ne possédera votre secret.

— Seriez-vous lâche, monsieur?

— Vous voyez bien que non, puisque j'écoute vos insultes.

— Eh bien, faudra-t-il vous insulter de nouveau?

Gaëtano frémit d'impatience et releva son épée.

— Allons donc, monsieur, fit Bavolet furieux. En garde! ou je vous sangle de mon épée au travers du visage.

— Petit fou! murmura Gaëtano.

Les épées s'engagèrent à mi-fer et le combat recommença plus acharné.

Mais Gaëtano attaquait mollement et se contentait de parer; très-souvent emporté par l'animosité, Bavolet commettait une faute impardonnable à un tireur de sa force, — Gaëtano n'en profitait jamais.

Complétement maître de lui, l'ambassadeur faisait les réflexions suivantes:

— Bavolet est le seul page favori du roi, et la reine a pour lui une affection toute maternelle; si je le tue, le roi et la reine ne me le pardonneront pas, il me faudra quitter Coarasse, — et alors... — Alors, se dit-il, adieu nos projets, l'édifice croule par la base.

— Cordieu! monsieur, lui cria Bavolet, vous n'attaquez plus, me feriez-vous l'insulte de m'épargner?

— Je suis las, dit Gaëtano.

— Reposez-vous, alors... Il n'est point jour encore, et nous avons le temps.

Bavolet fit un saut en arrière, son adversaire l'imita.

Le page était sombre; son front pâle, ses lèvres crispées, le feu ardent de son regard attestaient éloquemment sa haine.

— Nous avons tout le temps, reprit-il avec fureur; quand on se veut proprement tuer, il ne se faut point presser comme des clercs de la basoche qui dégaînent au bout d'un mur et ferraillent à la hâte dans la crainte du guet. Vous tuer est le plus ardent de mes vœux, mais je ne le voudrais point faire par un coup déloyal, et je veux qu'on vous trouve occis au soleil levant selon les lois les plus rigoureuses de la science.

Bavolet, on le voit, était redevenu calme; il raillait.

En ce moment l'horloge du château sonnait quatre heures.

— Cordieu! pensa Gaëtano, que la peste soit du page de la reine, il est tout à l'heure trop tard pour aller rejoindre Paëz. Allons, finissons-en!...

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit-il tout haut.

— Très-bien, répondit Bavolet, et tâchons de besogner comme il faut.

Ils se remirent en garde et le page poussa un vigoureux coup droit qui eût atteint Gaëtano en pleine poitrine s'il ne se fût jeté de côté.

Le fer, cependant, lui effleura l'épaule et lui arracha un cri.

— Ah! s'écria Bavolet, touché, enfin!

Gaëtano ne riposta point.

— Tenez, dit-il, je suis blessé, mon sang coule, ne m'exaspérez pas, bas le fer!...

— Lâche!... répondit le page.

Et il attaqua de nouveau, portant toujours son terrible coup droit.

La patience n'était point la vertu dominante de M. l'ambassadeur d'Espagne.

— Ce page maudit, murmura-t-il enfin, commence à me lasser, je ne veux pas le tuer, mais je veux m'en débarrasser; — assommons-le!...

Et Gaëtano se baissant soudain sous le fer de Bavolet qui glissa dans le vide, fit un bond jusqu'à lui, se redressa vivement et lui appliqua sur la tête un coup furieux du pommeau de son épée.

Bavolet lâcha aussitôt la sienne, étendit les bras et tomba à la renverse poussant un cri étouffé.

— Si je l'avais tué, pensa-t-il en frémissant.

Il se pencha sur lui, prit sa tête dans ses mains, et reconnut avec joie que le béret du page avait amorti le coup. A peine quelques gouttelettes de sang découlaient-elles du crâne meurtri sur les cheveux châtains de l'enfant. Bavolet n'était qu'étourdi et son état sans gravité.

Gaëtano n'était pas blessé plus sérieusement lui-même; il plaça son mouchoir entre son épaule déchirée et son pourpoint, remit l'épée au fourreau et s'en alla en se disant:

— La première soubrette qui passera par ici trouvera messire Bavolet et donnera l'alarme; mais j'ai son secret, et il n'osera rien dire. Tout ceci n'est qu'un enfantillage; allons chez le bûcheron. Paëz doit m'attendre.

## VII. — DE L'ALLIANCE QUE FIRENT BAVOLET ET FOSSEUSE.

On dormait bien mal, à Coarasse, le lendemain d'un bal masqué. La reine avait peu reposé, le seigneur Gaëtano et Bavolet pas du tout, et ils n'étaient point les seuls.

Il y avait, au premier étage du château, une fenêtre qui était demeurée éclairée toute la nuit, — et c'était un hasard étrange que ni Gaëtano ni le page ne l'eussent remarquée.

Cette fenêtre était celle de mamzelle de Montmorency.

Fosseuse avait les yeux rouges et secs; — elle n'avait point pleuré, mais elle avait horriblement souffert, et les larmes, peut-être, l'eussent soulagée.

Le roi ne l'aimait pas, le roi était infidèle... Fosseuse n'avait plus rien à faire à la cour de Navarre, Fosseuse ne se sentait point l'horrible courage de sourire à sa rivale à chaque heure du jour.

Aussi avait-elle passé la nuit à préparer un prochain départ. Aidée d'une femme de chambre, elle avait entassé pêle-mêle, dans ses valises, ses bijoux, ses robes de brocart, ses écharpes de soie, ses dentelles, tout ce que le roi avait aimé chez elle, tout ce qu'il n'aimait plus.

Puis, quand tout fut prêt, elle renvoya sa camériste épuisée de fatigue, et elle se jeta elle-même sur son lit.

Mais le sommeil ne venait point, la pauvre enfant avait la tête en feu, elle étouffait.

Les premières lueurs du matin ricochaient sur les Pyrénées. Fosseuse descendit dans le parc et s'y promena quelques instants, livrant aux caresses de la rosée et de la brise matinale sa tête en délire, avec une âpre volupté.

Poussée par le hasard, elle se dirigea vers le bouquet de coudriers sous lesquels s'étaient battus Bavolet et Gaëtano, — et, y pénétrant, elle trouva le page ensanglanté et évanoui.

Aux âges chevaleresques, les femmes étaient dignes des hommes, et elles les égalaient en courage. Mademoiselle de Montmorency ne s'évanouit point comme une petite maîtresse, elle ne poussa point des cris et n'appela point au secours; — elle se pencha sur Bavolet, mit la main sur son cœur et s'assura qu'il vivait; puis elle visita la blessure et la trouva légère.

L'épée nue qui gisait à terre, le gazon foulé en tous sens, révélèrent le duel à Fosseuse; — du moment que Fosseuse eut deviné le duel, elle pressentit un mystère. Avec qui Bavolet pouvait-il se battre? Quel motif l'y avait poussé? Fosseuse alla, sans bruit, puiser un peu d'eau à une fontaine voisine, et elle jeta cette eau au visage de Bavolet.

Le page revint à lui sur-le-champ, promena un regard étonné sur le parc, puis sur mademoiselle de Montmorency, rassembla ses souvenirs et se rappela Gaëtano.

— Où est-il? où est-il? demanda-t-il avec fureur

— Qui donc? fit Fosseuse.

— Gaëtano, dit Bavolet, celui qui m'a assommé.

A ce nom de Gaëtano, Fosseuse tressaillit.

— Bon! dit-elle, l'ambassadeur d'Espagne, le mentor de la senorita, mon ennemi par conséquent. Voici un auxiliaire.

— Bavolet, continua-t-elle, que t'a fait l'ambassadeur?

— Il m'a assommé.

— Vous vous êtes donc battus?

Bavolet, encore troublé, tressaillit à son tour. A cette question, nettement posée, il regarda Fosseuse avec défiance et répondit :

— Non, nous ne nous sommes point battus; j'ai fait un rêve...

— Un rêve, ici?

— Je me suis endormi là, cette nuit.

— Mais ce sang qui coule encore de ton front?

— Je me serai heurté quelque part... balbutia le page en essayant de se lever.

Fosseuse lui prit les mains et les pressa doucement.

— Mon petit Bavolet, dit-elle, tu sais que je suis discrète; voyons, avoue-moi ce qui s'est passé.

— Rien, vous dis-je; je me suis endormi, j'ai rêvé que le seigneur Gaëtano m'assommait, tandis que je me cognais tout simplement... tenez... à ce tronc d'arbre que voilà.

— Ah! dit Fosseuse, et cette épée qna voilà?

Bavolet rougit : — Je ne veux rien dire, murmura-t-il.

— Pas même à moi? demanda Fosseuse avec un sourire plein de franchise et de bonté, qui ne parvenait point à voiler sa tristesse.

— Non, car mon secret n'est pas à moi.

— Diable!... un secret d'Etat?

— Non, un secret d'amour.

— Page, mon bel ami, dit alors Fosseuse en souriant, ton secret d'amour, je le sais.

Bavolet fit un soubresaut et regarda Fosseuse avec effroi.

— Tu aimes la reine... dit Fosseuse.

— Oh! murmura Bavolet anéanti, il vous a tout dit... il a parlé... on vous avez entendu...

— On ne m'a rien dit, je n'ai rien entendu... j'ai deviné.

— C'est faux, je ne l'aime pas... balbutia le page.

— Pauvre enfant, murmura Fosseuse en serrant les deux mains du page, si tu ne l'aimais pas, ta voix tremblerait moins dans ta gorge à cette heure.

Bavolet retira ses mains et s'en cacha le visage.

— Ecoute, mon enfant, reprit mademoiselle de Montmorency, je t'ai dit cette nuit que je t'aimais, je mentais, je voulais m'amuser... j'avais un autre but... j'aime le roi, tu le sais bien, et le roi t'aime comme son enfant...

— C'est vrai, murmura Bavolet frémissant, et je suis le plus lâche et le plus ingrat des hommes.

— Pourquoi cela?

— Puisque j'aime...

— La reine?... le roi s'en soucie peu, va... qu'est-ce que cela lui fait?... Mais tu m'interromps toujours... Je disais que le roi t'aime; moi j'aime le roi... et par conséquent mon amour s'étend sur tous ceux qu'Henri affectionne.

— Eh bien?... demanda Bavolet qui ne comprenait pas très-aisément...

— Eh bien! mon pauvre enfant, je t'aime comme une sœur, et je veux être ta confidente... ton amie... Dis, veux-tu me confier tes secrets?...

— Je n'ai que celui-là; et c'est pour cela que je me suis battu avec cet homme.

— Il le savait donc?

— Non, mais...

Bavolet s'arrêta.

— Ceci, dit-il brusquement, n'est plus mon secret; ne me la demandez pas.

— Bon, murmura Fosseuse, c'est inutile, je le devine; le seigneur Gaëtano aime la reine.

Bavolet pâlit de colère.

— Ou bien encore, et c'est possible...

— Quoi? que voulez-vous dire? exclama le page frissonnant.

— ... La reine aime Gaëtano.

— Oh! s'écria Bavolet, sautant sur son épée, ne dites pas cela... s'il était vrai, je me tuerais!...

Fosseuse étendit la main vers l'épée, l'arracha à Bavolet et lui dit en riant :

— Eh bien! j'admets volontiers que le sieur Gaëtano est un coquin éhonté, un impudent et un fat. Es-tu content?... Bavolet ne répondit pas.

— Ecoute, reprit mademoiselle de Montmorency, je voudrais bien causer longuement avec toi, mais nous sommes fort mal à l'aise ici, et ton état demande des soins.

— Je ne souffre presque pas, dit le page en portant avec insouciance la main à son front.

— Au moins te faut-il laver le sang qui souille tes cheveux...

Bavolet se leva et fit un pas vers la fontaine qui jaillissait au milieu du parc.

— Etourdi! murmura Fosseuse; sous les fenêtres du château!... autant vaudrait courir par les corridors et crier à tue-tête : « Je me suis battu avec l'ambassadeur d'Espagne? »

Bavolet poussa un soupir.

— Vous avez raison, murmura-t-il, et moi, je crois que je deviens fou...

— Tu as à peu près raison; seulement, au lieu de le devenir, tu l'es tout à fait.

— Vous êtes bien bonne... Maintenant, trouvez-moi un moyen de me laver sans qu'on me voie...

— Rien de plus facile : dans ma chambre, qui est là, au premier étage, et où nous arriverons par le petit escalier. Je vais monter la première.

— Et si l'on me rencontre?

— Tire ton chapeau sur tes yeux et mets ton mouchoir sur ton visage. Il fait sombre encore, on ne verra rien.

Fosseuse s'enfuit à travers les massifs; Bavolet demeura quelques minutes encore sous les coudriers, — puis il prit, à son tour, le chemin du château et gagna le petit escalier.

Mais, quoiqu'il fit sombre encore, et que, par conséquent, il fût à peine quatre heures, par ce même escalier que Bavolet, une femme descendait le pâre.

C'était la Catalane Pepa, — affligée sans doute de cette insomnie inaccoutumée qui, cette nuit-là, avait gagné plusieurs des hôtes de Coarasse.

— Tiens, dit-elle en croisant le page, et d'une petite voix tremblante qui se ressentait de la froideur avec laquelle, la veille, le roi Charles VI avait accueilli les aveux d'Odette, d'où venez-vous si matin, monsieur Bavolet?

— De me promener, répondit le page d'un air visiblement contrarié...

— Bon Dieu! comme votre chapeau est tiré sur vos yeux!...

— Je suis enrhumé.

— Et pourquoi diable avez-vous votre mouchoir comme ça... sur la joue?

— J'ai mal aux dents.

Mais Pepa l'examina attentivement, et elle aperçut une goutte de sang tombée sur le mouchoir.

— Ah! mon Dieu! murmura-t-elle pâlissante, vous êtes blessé?

— Les dents me saignent, répondit sèchement Bavolet en passant outre et grimpant l'escalier tournant quatre à quatre.

L'escalier aboutissait à un corridor; sur ce corridor, à droite, donnait l'appartement de mademoiselle de Montmorency.

La prudente Fosseuse avait laissé la porte entr'ouverte, Bavolet la poussa avec précaution et la referma sans bruit, mais trop vite cependant pour qu'il eût le temps d'apercevoir Pepa qui montait derrière lui et, tout intriguée de ce chapeau rabattu, de ce mouchoir et de ce sang, voulait à tout prix savoir où il allait.

Pepa vit entrer Bavolet chez Fosseuse; mais comme sa curiosité n'était qu'à demi satisfaite, elle s'avança sur la pointe du pied jusqu'à la porte et colla son œil au trou de la serrure.

Malheureusement la clef était en dedans, et Pepa ne vit rien : alors Pepa voulut au moins entendre, et elle appliqua son oreille à la place même où elle venait de mettre infructueusement son œil.

Mais Pepa eut beau écouter elle n'entendit rien, comme elle n'avait rien vu. Pepa jouait de malheur, Pepa était poursuivie d'un guignon inconcevable; — et elle était, sans aucun doute, la première soubrette des temps passés et futurs qui se donnât inutilement la peine d'écouter aux portes.

Réduite enfin aux ressources de son imagination, Pepa se prit à réfléchir, — autant qu'il est possible toutefois, à une jeune fille de dix-huit ans qui est brune, Andalouse, un peu bohémienne peut-être, et qui aime éperdument un beau page qui ne l'aime pas.

Après avoir réfléchi, Pepa se dit :

— Ou c'est un rendez-vous d'amour, ou c'est un rendez-vous politique, comme dit le roi. Si Bavolet aimait Fosseuse?...

Un éclair de colère brilla dans les yeux de la jalouse Pepa, mais l'éclair s'éteignit, un sourire de satisfaction glissa même sur ses lèvres rouges et elle reprit :

— S'il l'aimait, il n'aimerait pas la reine!...

Ce qui tuait Pepa depuis vingt-quatre heures, c'était l'indiscrète révélation de Nancy touchant l'amour de Bavolet pour madame Marguerite; elle en mourait lentement, elle en pleurait la nuit, elle en avait des défaillances pendant la journée; car Pepa, mieux que toute autre, excepté Nancy toutefois, savait que la reine était une de ces femmes qu'on aimait éternellement, qui n'avaient et ne pouvaient avoir de rivales, une de ces sirènes contre lesquelles duchesse ou camérière, Andalouse ou blonde fille du Nord, essaieraient vainement de lutter. Et c'était pour cela qu'à tout prendre, Pepa préférait encore que Bavolet aimât Fosseuse...

Fosseuse était belle, il est vrai; Fosseuse avait fixé pendant deux années le cœur vagabond du roi de Navarre; Fosseuse avait plus d'esprit que Turenne, presque autant que madame Marguerite; — mais, après tout, elle n'était point invincible, — et Pepa la Catalane avec ses lèvres rouges, son œil humide, son pied taillé tout exprès pour le fandango rapide ou le lascif boléro, — Pepa, avec son esprit infernal et son humeur sauvage de fille des gitanos, était un terrible adversaire, une jouteuse qui pourrait, à l'occasion, se transformer en tigresse, et arracher avec ses griffes le naïf Bavolet aux doigts rosés de la blonde Fosseuse.

Pepa se complut quelques minutes à cette pensée que Bavolet ai-

mait peut-être mademoiselle de Montmorency, — cependant, elle en revint à son premier membre de phrase :

— Si c'était un rendez-vous politique?

Elle y réfléchit quelques secondes, puis elle haussa les épaules :

— Est-ce que Bavolet se mêle de politique? murmura-t-elle, c'est plutôt Fosseuse qui a besoin de consolation; et elle s'adresse à Bavolet qui est l'ami du roi.

Pepa colla encore son oreille à la serrure. Peine perdue.

— C'est égal, fit-elle en s'en allant découragée, je vais prévenir la reine; je veux savoir d'où vient ce sang.

Et Pepa s'esquiva.

---

Pendant tout ce temps, Bavolet était entré chez Fosseuse.

Fosseuse, en l'attendant, s'était pelotonnée sur une chaise longue, et si Pepa l'eût vue ainsi posée, elle l'eût certainement trouvée assez belle pour en éprouver un mouvement de jalousie terrible.

Mais Bavolet le hardi et le naïf, Bavolet qui aimait une reine à ses heures de mélancolie et lutinait des camérières et des filles d'honneur dans ses moments perdus, Bavolet ne prit garde à la pose nonchalante de Fosseuse, à ses cheveux d'un blond cendré qui ruisselaient sur la guipure de son peignoir en boucles capricieuses...

Fosseuse se leva, le prit par la main et lui dit :

— Passons dans mon boudoir, il faut être prudent.

— Bah! dit Bavolet.

— Chut! fit-elle en posant un doigt sur sa bouche; là où il y a des soubrettes et des demoiselles d'honneur, les murs ont des oreilles. Venez!...

Elle le poussa dans la seconde pièce de son logis, — un charmant petit réduit qui luttait de coquetterie artistique avec le retrait de la reine, — referma la porte, puis le conduisit vers une table de toilette qui supportait une aiguière d'or et des flacons d'eaux diverses.

— Je vais vous panser, lui dit-elle, avec son sourire demi-mutin, demi-mélancolique, triste toujours.

Fosseuse lava la plaie avec de l'eau tiède; elle appliqua ensuite sur son crâne meurtri une toile enduite de cire, et avec un art infini elle ramena les cheveux, qu'elle peigna et parfuma, sur la toile qui disparut.

— Maintenant, dit-elle, quand elle eut fait, viens t'asseoir et causons.

Elle le ramena vers une sorte de chaise longue à coussins, le plaça à un bout, se coucha à demi vers l'autre, reprit les mains du page dans les siennes, et lui dit :

— Tu hais le seigneur Gaëtano, n'est-ce pas?

— Oh! oui, murmura Bavolet d'une voix sourde.

— Tu le hais parce qu'il aime la reine?

— Je ne sais pourquoi je le hais, mais j'aurais eu un féroce plaisir, cette nuit, à lui passer ma rapière à travers le corps.

— Bien. Moi, je hais la senorita; et comme je suis femme, je sais pourquoi je la hais : Le roi l'aime!...

— Oh!... dit Bavolet avec un haussement d'épaules, en êtes-vous sûre?...

— Très-sûre; il le lui a dit, et je l'ai entendu. Eh bien! le roi aime la senorita, et Gaëtano aime la reine: or, moi, j'aime le roi, et toi tu aimes...

— Taisez-vous! murmura Bavolet, taisez-vous!... j'ai horreur de moi-même, et je suis le plus misérable des insensés!...

— Tu hais donc Gaëtano, reprit Fosseuse, comme moi je hais la senorita; or, la senorita et Gaëtano sont arrivés ensemble à Coarasse, plus d'un lien mystérieux les unit... ils font donc cause commune?

— Tiens, fit Bavolet, c'est vrai ce que vous dites là, et il n'y a que les femmes pour deviner...

Mademoiselle de Montmorency sourit de son pâle sourire.

— Cela remonte, dit-elle, à la création du monde. Quand Dieu eut créé Adam et Eve, il leur offrit un don à leur choix : — Je veux être fort, dit Adam; — Je veux être rusée, demanda Eve. Depuis, l'homme eut la force en partage, et la femme, la pénétration... C'est pour cela que j'ai deviné ce que tu ne devinais pas...

— Eh bien! ces liens mystérieux, cette cause commune... qu'en conclure?

— Ceci : le roi, qui joue le bonhomme et s'occupe de chasse et d'amour, est un grand politique, sois-en sûr. Le seigneur Gaëtano qui tombe amoureux de la reine à première vue, et la senorita qui fait la coquette avec le roi, s'occupent également de politique.

— Vous croyez?...

— J'en suis certaine. Hier, Gaëtano me faisait la cour, aujourd'hui il s'est tourné vers la reine; non qu'il veuille plus de son amour que du mien, mais il est amoureux des secrets du roi, voilà tout.

L'œil de Bavolet s'illumina.

— Faisons alliance, dit-il à Fosseuse.

— Enfant! voici une heure que je te le propose.

— Soyons unis et forts...

— Cela ne peut être autrement quand on se nomme Fosseuse et Bavolet.

— Ainsi pas un mot du duel...

— Pas un mot de notre rendez-vous ici.

— Mais il faudra nous revoir souvent, observer, nous consulter.

— Consultons-nous tout de suite, mon bel allié, et engageons la partie aujourd'hui même.

— Que faut-il faire?

— Le roi aime la senorita, mais la senorita ne l'aime pas, sans nul doute, car elle joue trop bien son rôle; pas plus que Gaëtano n'aime sérieusement la reine.

— Oh! en êtes-vous sûre?

— Chut!... si la senorita t'aimait, et que, supposant que j'aie les secrets du roi, Gaëtano délaissât un peu la reine et me fit un doigt de cour...

— Tiens, s'écria Bavolet, qui comprenait à merveille, le roi n'aimerait plus la senorita et la reine ne croirait plus aux serments de ce misérable Gaëtano.

— Tu es un garçon d'esprit, Bavolet, et nous ferons bien d'entrer en campagne, toi, contre la senorita, moi, contre Gaëtano.

— Certainement. Mais... balbutia Bavolet en rougissant, je suis un enfant... et il n'est pas sûr qu'une femme aussi belle que la senorita...

— La senorita n'est point belle, dit sèchement Fosseuse; tu es, au contraire, un page charmant, un cavalier magnifique...

Fosseuse disait tout cela avec un sourire adorable et attachait sur Bavolet deux yeux bleus les plus beaux de France et de Navarre.

Bavolet remarqua enfin la beauté de son alliée et lui dit en souriant : — C'est bien fâcheux que vous aimiez le roi!...

— C'est très-heureux, au contraire, mon petit sournois, car si je vous aimais, vous ne m'aimeriez pas... Vous aimez...

— Oh! silence, de grâce! supplia Bavolet qui tressaillit et prit les mains de Fosseuse.

— Je vous aime comme ma sœur, dit-il, car vous êtes noble et bonne... Et le pauvre enfant essuya une larme.

— Allons, mon beau page, murmura Fosseuse émue malgré elle, chassons les nuages de notre front, déridons-nous, soyons fort, — il faut l'être pour vaincre... La senorita vous aimera.

— Corbleu! s'écria Bavolet, je suis un fou!

— Je le sais.

— Un niais!

— Peut-être...

— Et j'avais complétement oublié... qu'hier... la senorita...

Bavolet s'arrêta pour rassembler ses souvenirs.

— Tu avais complétement oublié... qu'hier... la senorita... reprit Fosseuse, en appuyant sur chaque mot...

— Parbleu!... la senorita, hier, pendant le bal, m'a dit qu'elle m'aimait...

— Hum! murmura Fosseuse, quand on aime réellement, on ne le dit point.

— C'est juste, fit Bavolet; — mais par le prêche! elle m'aimera!

Et le page se redressa, cambra sa taille svelte, mit le poing sur la hanche, rejeta ses cheveux blonds en arrière et illumina son joli visage, un peu féminin, d'un si adorable sourire que Fosseuse en tressaillit d'aise et murmura à part : « Il est presque aussi beau que le roi. »

Mademoiselle de Montmorency n'eut point le temps de communiquer cette réflexion à Bavolet, car on gratta soudain à la première porte.

Fosseuse laissa Bavolet dans son boudoir et courut ouvrir...

La reine était sur le seuil!...

— Déjà levée, madame? demanda Fosseuse interdite.

— Je viens de faire un tour dans les jardins. Bonjour, mon enfant. Savez-vous ce que je viens faire ici?

— Si Votre Majesté daignait me l'apprendre...

— Trêve de Majesté... à Coarasse!... je viens vous demander mon page. On me l'a bien certainement volé, et j'invoque vainement tous les échos en criant : Bavolet! Bavolet! Les échos me répondent : Nous ne savons où il se tient!...

— Me voilà!... dit une voix.

Bavolet sortit du boudoir et apparut, aux yeux de la reine, son mouchoir sur sa joue.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-elle.

— J'ai mal aux dents, madame.

— Et tu te viens guérir ici?

— Je suis un peu médecin, murmura Fosseuse impassible, je lui ai donné d'un certain baume composé sur le pont Saint-Michel, à Paris, et qui est d'un excellent effet.

— En vérité? fit naïvement la reine.

— Il est de fait, hasarda Bavolet redevenu timide et gauche en présence de la femme qu'il aimait, il est de fait que je souffre moins.

— Ah! dit la reine, montrez-moi ce baume, Montmorency.

— Volontiers, madame, répondit Fosseuse, en se dirigeant vers le boudoir.

Mais la reine la suivit et y pénétra avec elle. Sur la toilette était l'aiguière encore remplie d'eau sanguinolente : la reine l'aperçut et jeta un cri.

— Qu'est-ce que cela? fit-elle avec effroi — du sang!...

— Bavolet a saigné aux dents.

La reine attacha son clair regard sur le page.

— C'est vrai, dit Bavolet qui, par un sublime effort, rejeta sur le parquet un fragment de salive ensanglantée.

Mais la reine n'était nullement convaincue, et elle continua à fixer sur Bavolet son œil pénétrant.

Bavolet était au supplice.

— Madame, dit tout à coup Fosseuse qui, son flacon de baume à la main, s'était approchée de la fenêtre du boudoir, laquelle donnait sur une cour intérieure; — venez donc voir le seigneur Gaëtano, il vient de faire une course assez longue, sans doute, car son cheval est ruisselant.

La reine se pencha vers la cour, aperçut Gaëtano, et, oubliant le sang de l'aiguière et le baume, se tourna vers Bavolet :

— Va donc le prier de monter, dit-elle; il m'a commencé un conte dont je veux ouïr la fin.

Bavolet pâlit sous son mouchoir, mais il obéit et sortit.

— Oh! oh! pensa la reine qui avait remarqué son trouble, je pourrais bien déjà tenir un des fils du mystère.

Tandis que la reine réfléchissait, Bavolet gagnait la cour et abordait l'ambassadeur.

— Monsieur, lui dit-il, prenez familièrement mon bras et montez avec moi chez mademoiselle de Montmorency, où la reine vous attend.

— La reine! fit Gaëtano tressaillant.

— Et tenez-vous averti de trois choses, ajouta Bavolet :— La première, c'est que la reine doit ignorer...

— Chut! c'est convenu d'avance.

— La seconde, c'est que je vous hais de toutes les forces de mon âme, et que j'espère recommencer notre partie de cette nuit.

— Quand vous voudrez; voyons la troisième?

— La troisième, c'est que je vous planterai ma dague en plein cœur si vous sortez, avec la reine et devant moi, des bornes du plus profond respect.

— Oh! oh! mon jeune maître, quelle plaisanterie?

— Je ne plaisante jamais, dit froidement Bavolet... venez, monsieur!...

## VIII. — OU IL EST PARLÉ DES PROJETS DE GAETANO, DE L'INFANTE D'ESPAGNE ET D'UNE CHAINE D'OR.

Mais d'où venait le seigneur Gaëtano avec son cheval ruisselant, lorsqu'à peine il était sept heures du matin?

Avant d'aller plus loin, nous le dirons à nos lecteurs, et nous suivrons l'ambassadeur espagnol depuis l'instant où il abandonna Bavolet évanoui sous les coudriers du parc.

Gaëtano sortit du parc par la porte la plus voisine des communs; il se dirigea vers les écuries et y sella un cheval.

Ce ne fut point un bel andalous ni un cheval de France que choisit l'ambassadeur pour sa course matinale, mais bien une monture de voyage, un étalon béarnais aux jambes grêles et sûres, capable de galoper nuit et jour au bord des précipices les plus escarpés.

Gaëtano sortit sans bruit du château, se nomma à l'officier de garde au pont-levis, prétextant un besoin de promenade, et pour lui donner le change, il prit la route de Nérac.

Cette route descendait d'abord perpendiculairement, puis servait de liséré à un bois de châtaigniers, et y pénétrant ensuite finissait par disparaître par une coulée touffue.

Gaëtano chemina au petit trot tant qu'il fut en vue du château, mais parvenu sous la coulée, il rebroussa chemin aussitôt, enfonça l'éperon aux flancs de sa monture et prit une direction opposée à celle qu'il avait suivie jusque-là, gagnant la montagne au lieu de descendre dans la plaine. La montée était rude, mais le cheval était vaillant, et l'éperon du cavalier de bonne trempe.

En moins d'une heure, Gaëtano se trouva transporté, après avoir franchi des ravins et des précipices sans nombre, au milieu d'une étroite et sauvage vallée de sapins, dans laquelle roulait un torrent que la fonte des neiges avait grossi durant la nuit.

Cette vallée était déserte, en apparence du moins, — mais le cavalier ne tarda point à voir briller au travers des arbres une petite lumière qui luttait d'éclat avec les clartés naissantes du matin, — et s'il eût conservé jusqu'alors la moindre incertitude touchant sa route, Gaëtano n'eût plus hésité, à la vue de cette lueur qui, sans doute, était un signal. Il passa le torrent sur un pont de roseaux, piqua droit au massif de sapins au milieu desquels tremblotait la lumière, et découvrit bientôt une petite hutte de bûcherons dont le toit laissait échapper un filet de fumée grise, en même temps que de la porte entr'ouverte sortait ce même rayon de clarté qui l'avait guidé. Mais contre son attente, Gaëtano ne trouva dans la hutte qu'un vieux pâtre qui sommeillait au coin du feu à demi éteint, et qui, selon toute apparence, y avait passé la nuit.

— Holà! cria le cavalier.

Le pâtre s'éveilla en sursaut :

— Est-ce vous, monseigneur? fit-il en portant une main respectueuse à son béret.

— Tu es donc seul?

— Oui, monseigneur; personne n'est encore arrivé.

— N'as-tu rien entendu sur le bord du torrent?

— Non, monseigneur.

— Allons, murmura Gaëtano, sans ce maudit page, j'aurais pu continuer mon conte à la reine, et il n'y aurait eu nul temps perdu. Don Paëz n'arrivera que la nuit prochaine, maintenant.

Et Gaëtano, qui avait mis pied à terre, fut sur le point de sauter en selle de nouveau et de repartir. Il hésita et rentra dans la chaumière, où il se jeta auprès de l'âtre sur un tronc d'arbre converti en escabeau.

— Attendons encore, murmura-t-il, il y a loin de Madrid ici; les neiges fondent, les torrents grossissent et les chemins sont mauvais. Attendons une heure; — si au soleil levant Paëz n'est point arrivé, il n'arrivera qu'à la nuit prochaine.

Le bûcheron s'était rendormi. Gaëtano s'adossa au mur, croisa les jambes et se prit à philosopher entre ses dents.

— Étrange destinée que la nôtre! murmura-t-il; depuis dix ans, la fortune nous a tour à tour élevés ou abaissés sans interruption. Don Paëz a été roi, Hector a pu l'être; tous deux sont tombés au métier misérable d'aventuriers. Gontran et moi, qui étions sans nulle ambition, nous contentant d'être les favoris de nos maîtres, nous sommes arrivés au faîte des grandeurs après avoir mené longtemps l'existence qu'ils ont aujourd'hui. Gontran est tout-puissant en Lorraine; il est devenu la clef de voûte de l'œuvre que nous poursuivons, le pivot suprême de notre association; moi, je suis son lieutenant; après lui, je commande aux autres.

Gaëtano se prit à rire.

— La fortune est bizarre, continua-t-il; c'est la plus inconstante et la plus capricieuse des maîtresses; elle m'a traité en enfant gâté depuis deux années, et je l'en remercie de tout mon cœur.

« La contessina que j'avais épousée est morte, me laissant tout son bien; le vice-roi de Naples a jugé convenable de me nommer gouverneur de Palerme, et pour couronner l'œuvre, le nouveau roi d'Espagne, messire Philippe III, m'a mandé près de lui pour me donner le gouvernement de la Catalogne; je lui ai demandé le poste d'ambassadeur en Navarre, et il me l'a accordé, à moi, le frère de don Paëz!...

« O pauvre don Paëz, reprit Gaëtano après quelques secondes de rêverie, comme cette fortune qui me sert à souhaits t'a rudement étreint, comme elle t'a secoué et meurtri dans ses griffes de fer, t'enfonçant au cœur, à la fois, les cuisants regrets de l'ambition déçue et les tortures de l'amour brisé... comme tu as dû souffrir, ô Paëz, toi le magnanime et le superbe, de voûter ta taille, de courber ton front et de vivre désormais obscur, ignoré dans le cercle de mon ombre, toi qui fus un moment si grand et si haut placé que les têtes se courbaient au loin, respectueuses et frémissantes sous ton regard d'aigle. Ils ne t'ont point reconnu, frère, quand tu es arrivé à ma suite. Ni le chancelier, ton ennemi mortel, ni le duc d'Albe, ton bourreau, ni tous ceux qui, il y a cinq ans, s'acharnèrent à ta perte, — ni l'infante, qui t'aimait et qui t'a oublié sans doute; ils n'ont pas reconnu dans l'humble écuyer de Gaëtano, don Paëz, le roi des Maures; don Paëz, dont le vieux Philippe II avait coutume de dire dans les derniers jours de sa vie :

« — Je donnerais mon royaume de Grenade tout entier pour qu'un tel homme fût encore à mon service!... »

Gaëtano fut interrompu par un bruit subit qui se fit à quelque distance de la hutte.

On entendit les pas d'un cheval sur les rochers.

L'ambassadeur sortit aussitôt et aperçut un cavalier qui venait de franchir le torrent et arrivait au grand trot.

Ce n'était point don Paëz, mais Hector, qui venait de la Lorraine, tandis que don Paëz devait arriver d'Espagne; Hector poudreux et harassé, parti de Paris il y avait cinq jours à peine.

Gaëtano poussa un cri de joie.

— Déjà? dit-il.

— Oui, répondit Hector en mettant pied à terre, l'ordre est donné; nous pouvons agir.

— Les Guises sont prêts?

— Oui, dans huit jours, le roi de France sera au fond d'un cloître.

— Et le roi de Navarre aussi, fit Gaëtano avec un fier sourire, sois-en sûr.

— Et alors? reprit Hector en regardant son frère.

— Alors, dit impétueusement Gaëtano, le duché de Bretagne sera pour nous.

— Comme la Navarre pour l'Espagne, n'est-ce pas?

— Il le faut bien, S. M. le roi Philippe III, mon honoré maître, ne nous prêtera main-forte qu'à ce prix... J'attends don Paëz avec impatience.

Hector parut surpris de l'absence prolongée de don Paëz, et voulut s'éclairer sur le motif de ce retard.

— Je partage ton anxiété, continua-t-il... Mais le roi d'Espagne ne savait donc rien?...

— Rien absolument, dit Gaëtano. Je lui ai, d'ici, fait passer un billet ainsi conçu :



— Tu hais le seigneur Gaëtano, n'est-ce pas ? (Page 14.)

« Si l'on donnait au roi d'Espagne une abdication bien en règle « du roi de Navarre en faveur de S. M. Catholique,— le roi d'Espagne « accepterait-il? Et s'il acceptait, se chargerait-il de tenir dans un « bon couvent, bien gardé, ledit roi de Navarre, lequel pourrait bien « avoir des regrets et vouloir reconquérir son royaume? »

— Don Paëz doit arriver ce matin ou au plus tard la nuit prochaine. Selon la réponse du roi nous agirons.

— Le roi répondra affirmativement. Si petite qu'elle soit, la couronne de Navarre est un joli fleuron à ajouter à celle des Espagnes.

— Aussi je ne doute nullement de l'acceptation. Le difficile est d'obtenir l'abdication.

— On dit le roi de Navarre un bonhomme?

— Rusé.

— Incapable de soupçonner un complot?...

— A peu près comme Philippe II, de sombre mémoire.

— Est-il brave?

— Je n'en sais rien encore, je le crains.

— Boit-il?

— Comme une outre, mais sans jamais trébucher.

— Diable! fit Hector, voici un roi qui ne doit point s'asseoir sur le trône de France... ou nous sommes perdus!...

— Heureusement le roi a un faible...

— Lequel?

— Les femmes, et je le crois loquace avec elles. Sa femme ne l'aime point et le trahirait peut-être; je la sonde à l'heure qu'il est. Sa maîtresse, qu'il n'aime plus, se vengerait peut-être aussi... et enfin la senorita, cette marquise aventurière que j'ai amenée de Madrid et qui a ruiné sept ou huit princes, est une fine mouche qui peut nous mener grand train à l'abdication.

— Très-bien, murmura Hector ; Gontran sera satisfait.

— Un seul obstacle réel se trouve sur mon chemin.

— Quel est-il?

— Un page qui s'est mis en tête d'aimer la reine et qui, se figurant que je l'aimais aussi, m'a voué une haine fort gênante.

— Un page?... allons donc!...

— Un page roué et courageux qui m'épiera et me suivra partout... un enfant que j'ai presque assommé il y a une heure, pour m'en débarrasser, et qui m'assassinera, pour se venger, la première fois qu'il me rencontrera seul dans une rue déserte ou dans un corridor un peu sombre.

— Tiens-toi sur tes gardes.

— J'y suis, et j'ai bonne envie, à la première chasse du roi, de m'en défaire honnêtement.

— Fi! un enfant...

— Un démon!

— Silence! dit soudain Hector : écoute...

Les deux frères sortirent de la hutte et aperçurent un nouveau cavalier. Celui-là descendait la vallée et venait du sud.

— C'est Paëz, dit Gaëtano; le voici!...

Quelques minutes après, don Paëz mettait pied à terre.

Ce n'était plus, ainsi que Gaëtano venait de se l'avouer, le beau et fier don Paëz, le brillant colonel des gardes, le hardi gouverneur de l'Albaïzin, le superbe roi de Grenade. C'était un gentilhomme aux cheveux grisonnants, au dos voûté, au front creusé de rides profondes, portant la barbe inculte et longue, les cheveux veufs de toute essence, et ayant dans la physionomie une singulière expression de tristesse farouche et sombre.

— Eh bien, frère?... demanda Gaëtano avec anxiété.

— Tiens, répondit don Paëz en lui tendant un parchemin roulé, sans sceau ni armoiries et qui ne renfermait que ces quelques mots sans signature : « Le roi accepte; le couvent est prêt. »

— Le roi est prudent, murmura Gaëtano... Et maintenant à l'œuvre!...

Hector hocha la tête.

— Pourquoi tant nous presser? demanda-t-il tristement, l'enfant est-il retrouvé?



D'où tenez-vous ce bijou? Qui vous l'a vendu? (Page 18.)

— Frère, dit gravement Gaëtano, dans un mois expirent les dix années que nous avons consacrées à sa recherche; dans un mois le duc de Guise sera roi de France, le Béarnais mis hors de cause, enfermé, et la Bretagne nous sera rendue... Eh bien, si l'enfant n'est point retrouvé, nous ferons un duc de Bretagne.

Et Gaëtano regardait don Paëz à la dérobée.

Don Paëz, toujours sombre, s'appuyait au pommeau de sa selle et paraissait rêver.

— A quoi songes-tu donc, frère? demanda Gaëtano.

— Je songe, répondit don Paëz, que la vie est une roue dont l'homme parcourt deux fois les rayons; il retrouve, à son âge mûr, le sentier battu par sa jeunesse, et il se prend parfois d'amour pour la fleur inclinée déjà au souffle de l'orage qu'il a brutalement foulée aux pieds la première fois qu'il a passé près d'elle, alors qu'elle était fraîche, belle et tout étincelante de la rosée du matin.

Hector soupira et se tut; mais Gaëtano regarda don Paëz avec étonnement :

— Que veux-tu dire avec tes maximes? lui demanda-t-il.

— C'est une triste histoire, répondit don Paëz; une histoire à fendre le cœur d'un homme moins bronzé que moi par les drames lugubres de la vie. Deux femmes m'ont aimé dans ma jeunesse; ces deux femmes eussent souhaité être reines du monde pour me céder leur trône; j'en ai fait tour à tour le marchepied de mon ambition, et je les ai traînées sans pitié à ma suite... Il était réservé à mon âge mûr, désillusionné et flétri, de les aimer toutes deux de ce même amour qu'elles ont eu pour moi. Frères, vous savez si j'ai aimé vivante et si j'ai pleuré, après son trépas, avec des larmes de sang, cette princesse maure à qui je devais mon trône?...

— Nous le savons, murmura tristement Hector.

— Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que la seconde...

— L'Infante? fit Hector tressaillant.

— Celle-là ne t'aime plus, Paëz, dit Gaëtano; celle-là t'aima quelques jours à peine, car elle ne t'a point reconnu.

— Tu te trompes, Gaëtano.

Gaëtano et Hector regardèrent curieusement don Paëz.

— Écoutez, reprit-il : il y a trois jours, au moment où, à huit heures du soir, je sortais de chez le roi avec le parchemin que j'apporte, une femme passa près de moi dans ce même escalier que je gravis il y a cinq ans pour regagner mon logis, en quittant Philippe II, mon maître, qui m'envoyait à l'Albaïzin. Ce soir-là, une jeune fille avait collé sa bouche à mon oreille, au milieu des ténèbres, en me disant : Soyez grand et fort, je vous aime!... — Eh bien! il y a trois jours, dans ce même escalier, presque à la même heure, comme je descendais, le front incliné sous le poids des tristes et sombres pensées qui m'obsèdent, une femme s'offrit tout à coup à mes yeux. Elle tenait un flambeau à la main et je la reconnus. C'était l'Infante!... non plus la jeune fille, l'enfant rieuse et mutine qui m'avait tant aimé, mais l'Infante devenue femme, pâle et triste, avec des yeux brillants de fièvre; l'Infante ressemblant à une madone de cire vierge.

« Elle me contempla quelques secondes avec une expression étrange, puis elle se pencha vers moi.

« — Paëz? me dit-elle tout bas.

« Je tressaillis et ne répondis point.

« — Je t'ai reconnu, continua-t-elle, malgré ta chétive apparence et ton front ridé...

« Elle prit ma main et l'appuya sur son cœur... son cœur battait à rompre sa poitrine.

« Elle me retint doucement et ajouta :

« — Que veux-tu? est-ce de l'or, du pouvoir, un titre, un gouvernement? parle; mon frère m'aime et m'obéit... je suis son plus intime conseiller... il n'a rien à me refuser... dis, que veux-tu?

« — Rien, répondis-je, je ne mendie point.

« — Mendier, fit elle avec un geste de douleur, ce mot est cruel, Paëz, et je ne le mérite point...

« — C'est que je vous fais pitié, murmurai-je.

« — Non, dit-elle bien bas en replaçant ma main sur son cœur, dont j'entendais presque les battements précipités, — c'est que je t'aime encore...

« Je sentis mes genoux fléchir et un nuage passer sur mes yeux troublés.

« — Madame, lui dis-je d'une voix étranglée, vous m'offrez des trésors, un titre, un gouvernement, tout ce que désirait mon ambitieuse jeunesse; au lieu de tout cela, accordez-moi une grâce unique.

« — Que voulez-vous? fit-elle frémissante.

« — De loin en loin, quand vous me rencontrerez et que nul ne pourra nous entendre, répétez-moi ces trois mots qui viennent de vous échapper...

« Je pris vivement sa main, j'y mis à la fois un baiser ardent et une larme, et, la laissant immobile et pétrifiée, je m'enfuis. »

Don Paëz ayant ainsi parlé, cacha sa tête dans ses mains et pleura.

Tout à coup les trois frères, un moment silencieux et recueillis, tressaillirent et levèrent la tête : un cavalier remontait la vallée au galop essoufflé d'un vigoureux étalon.

Ce cavalier, qu'aucun d'eux n'attendait, ce cavalier poudreux et qui venait de loin, c'était Gontran!... Hector, don Paëz, Gaëtano poussèrent un cri de surprise et coururent vers lui.

— Frères, leur cria-t-il en les apercevant, frères, l'enfant n'est point mort!...

— Que dis-tu? exclamèrent-ils.

— Je dis que l'enfant, notre seigneur et maître, est plein de vie...

— Tu l'as donc retrouvé?

— Non, mais je suis sur sa trace. Voyez plutôt...

Et Gontran tira de son sein une boite qu'il ouvrit aussitôt :

— Tenez, dit-il, voilà la chaine d'or qu'il avait au cou la nuit de la Saint-Barthélemy.

Les trois frères regardèrent la chaine d'or avec étonnement, puis Hector s'écria :

— Je la reconnais, je la reconnais, moi! c'est bien celle que l'enfant avait au cou le jour où nous le vîmes dormant sur un lit de repos à la tour de Penn-Oll. Je le pris dans mes bras, je m'en souviens, et je remarquai cette chaine parce qu'elle était d'un merveilleux travail et qu'à ses ciselures on devinait son origine écossaise. — Mais où l'as-tu trouvée?

— Comment supposer par ce simple bijou que l'enfant vit encore? demandèrent tour à tour don Paëz et Gaëtano.

— Ecoutez, reprit Gontran : si l'on doutait de la Providence, les merveilles de ce dieu inconnu qu'on nomme le Hasard y feraient certainement croire. Vous le savez, j'accompagne souvent le duc de Guise à Paris lorsqu'il y vient incognito, dans l'intérêt de la sainte Ligue et dans les siens, qui sont les nôtres, maintenant.

« Il y a huit jours, en donnant mes instructions à Hector, il était convenu que je ne viendrais point ici et vous laisserais tout le soin de l'abdication du roi de Navarre, me réservant celui de nos intérêts auprès du duc. Rien encore ne me faisait supposer que j'irais à Paris; — mais Hector était à peine parti depuis une heure lorsque le duc me manda près de lui.

« — A cheval, me dit-il, et ventre à terre jusqu'à Paris!

« — Que faut-il y faire?

« — Porter ce message à madame de Montpensier, ma sœur, me répondit-il.

« Dix minutes après j'étais en selle, trente heures après je franchissais les murs de Paris.

« Je descendis, selon ma coutume, dans une sorte de cabaret borgne situé à la place Bourdelle, et qui, sous le patronage de saint Pacôme, loge et héberge les pauvres gentilshommes dont la bourse est légère, et quelquefois ceux qui, ayant leur escarcelle pleine, ont de bonnes raisons, comme moi, pour demeurer inconnus.

« Le soir venu, je me présentai rue de Bussy, chez madame de Montpensier, et m'acquittai de mon message.

« — Il vous faudra attendre huit jours, me dit la duchesse, avant de retourner auprès du duc. Demeurez caché dans l'hôtellerie où vous êtes et attendez-y mes instructions.

« Je repris le chemin du cabaret dédié à saint Pacôme et m'y attablai devant un maigre repas, comme un cavalier affamé et peu difficile sur les mets qu'on lui sert.

« Mais tandis que je soupais et vidais ma cruche de piètre vin, une querelle s'engagea à une table voisine de la mienne et attira mon attention. Deux buveurs se disputaient à propos d'un coup de dés mal lancé; des deux buveurs, l'un était mon hôte lui-même, l'autre un moine génovéfain.

« — Je vous dis, criait l'hôte, que le coup est nul, et je le soutiens!

« — Tarare! répondait le moine, si vous n'aviez pas perdu toute la journée et ne me deviez déjà deux brocs de vin de Guienne et dix pistoles, vous auriez l'esprit mieux fait; vous n'êtes pas beau joueur.

« — Moi, pas beau joueur! vocifera l'hôte; si le coup que vous venez de jouer était nul, si vous voulez le considérer comme tel, je vous jouerais bien successivement tout mon avoir, mon hôtellerie et ce qu'elle renferme, les dix perches de terrain qui l'entourent et les cinquante arpents de vigne que je possède à Argenteuil.

« — Contre quoi? demanda le moine.

« — Contre votre froc, dit l'hôtelier furieux.

« — Tope! s'écria le genovefain, — le coup est nul.

« — Pardieu! reprit l'hôte, je vais commencer par une certaine chaine d'or, qui est d'un bon poids, et qui vaut bien, à elle seule, la moitié de ce que j'ai sous mon toit de briques.

« — Voyons la chaine? dit le moine, dont l'œil s'alluma de convoitise.

« — Oh! c'est un vrai bijou, fit l'hôtelier avec assurance, en se levant et allant vers un bahut duquel il tira la chaine. Tenez, je m'en rapporterais volontiers, pour sa valeur, à l'estimation de ce cavalier qui festoye près de nous sans souffler mot.

« En parlant ainsi, l'hôte me plaça la chaine sous les yeux. Je la regardai d'abord avec une certaine indifférence, puis l'examinant tout à coup avec attention, je la reconnus et me levai précipitamment.

« — D'où tenez-vous ce bijou? m'écriai-je. Qui vous l'a vendu? Où l'avez-vous volé?

« — Tout beau!... répondit-il en souriant; je suis connu de MM. les échevins et les prévôts, mon gentilhomme, pour un catholique qui ne vole personne et n'a jamais réclamé que son bien. Je n'ai point volé cette chaine...

« — Mais enfin, d'où la tenez-vous?

« — D'un petit gentilhomme jeune et gentil comme un page du roi.

« — Quel âge avait-il?

« — Environ seize ans.

« — Son nom?

« — Je l'ignore.

« — Son pays?

« — Je ne sais... Mais il parlait un langage qui ressemblait à l'espagnol...

« — Et vous dites que c'était un page?

« — Il en avait la tournure.

« — Mais comment vint-il ici?

« — Il arriva un soir, mit le cheval à l'écurie, demanda à souper et soupa gaillardement. Il but surtout de mon meilleur vin en aussi grande quantité qu'eût pu le faire un vieux reître ou un paillard de lansquenet... Le vin lui troubla la raison; et, quand son repas fut achevé, il tira de ses chausses un cornet et des dés et cria : — « Holà! qui donc ici veut faire la partie d'un honnête gentilhomme? »

« C'était un mercredi des Cendres; les révérends pères génovéfains, mes pratiques habituelles, se trouvaient à l'office; mon cabaret était à peu près désert, et personne ne répondit.

« Alors, j'eus pitié de ce gentil garçon qui paraissait s'ennuyer fort, et je m'assis à sa table. Il tira sa bourse, qui était ronde, par la messe! la posa près de lui et jeta bruyamment les dés sur le tapis.

« Quand on a trop bu, on joue mal, ce qui est une preuve infaillible que la Fortune est une petite maitresse qui n'aime pas l'odeur du vin. Le petit gentilhomme n'était pas en veine; il perdit... Il perdit une fois, dix fois, cent fois, si bien que la bourse se vida, et que la bourse vidée, il coupa, avec son poignard, les boutons de son pourpoint et les perdit comme ses pistoles, puis il se débarrassa de l'agrafe de diamants qui retenait la plume de son feutre, — et l'agrafe eut le même sort.

« Alors il se leva désespéré et me dit : — C'est fini, je n'ai plus rien!...

« — Et ceci? lui dis-je en désignant du bout de mon doigt la chaine qui pendait à son cou.

« — Ceci? fit-il en pâlissant, c'est un bijou de famille; c'est la seule richesse qu'une mère inconnue a attachée sur ma poitrine, le seul signe mystérieux avec lequel il me sera permis peut-être de retrouver ceux que je cherche...

« — Bah!... lui dis-je, la chance peut tourner... Tenez, tout ce que vous avez perdu contre cette chaine.

« Il hésita une minute, puis saisit les dés d'une main fébrile, les remua longtemps au fond du cornet et les rejeta sur la table.

« — Sept, murmura-t-il frémissant.

« Je les pris à mon tour et amenai le nombre onze. Je le vis aussitôt pâlir et trembler, puis il se leva sans mot dire, prit son chapeau et sortit, me laissant tout interdit. Je n'étais point revenu encore de ma stupéfaction, quand je l'entendis s'éloigner au trot de son cheval qu'il avait sellé lui-même.

« — Et, m'écriai-je, quand mon hôte eut fini de parler, continua Gontran, vous ne le suivîtes point.

« — Il était nuit et il pleuvait.

« — Vous ne le revîtes pas le lendemain?

« — Jamais!...

« — Combien y a-t-il de cela?

« — Six mois environ.

« — Et vous êtes sûr qu'il était Espagnol et page?

« — J'en jurerais presque. »

J'en savais assez; ce jeune homme, c'était l'enfant, et s'il était Espagnol, ce devait être un page de Philippe III. Frères, j'ai acheté cette chaine le double de sa valeur réelle; frères, j'ai oublié le service du duc mon maitre, je suis remonté à cheval, je suis accouru vers vous et je vous ai crié. L'enfant vit!...

— Dieu est enfin pour nous! s'écria Hector.

— Et maintenant, poursuivit Gontran, serrons-nous la main et que l'un de vous m'accompagne.

— Mais notre plan, frère, l'as-tu donc oublié? demanda Gaëtano.

— Non; mais vous êtes assez de deux, au besoin, pour l'exécuter; et d'ailleurs, bientôt nous serons de retour.

— Où vas-tu donc?

— A Madrid, pardieu! à Madrid; là sans doute est l'enfant, — l'enfant que je cherche nuit et jour depuis dix années!...

— Frère, dit alors Hector, je te suis, et je te guiderai.

Et Hector sauta en selle à son tour.

— Adieu donc, reprit Gontran, ou mieux, à bientôt; dans cinq jours nous serons ici... et peut-être... — Oh! mon cœur brise ma poitrine... peut-être ne reviendrons-nous pas seuls?

— Frères, Dieu vous conduise, répondit Gaëtano, et puissiez-vous ramener cet enfant à qui notre vie est dévouée.

Hector et Gontran firent de la main un dernier signe d'adieu et s'éloignèrent au galop.

Don Paëz et Gaëtano les suivirent longtemps des yeux à travers les clairières et les rochers; puis, quand un pli du terrain les eut dérobés à la vue, l'ambassadeur se tourna vers son frère :

— Tu vas demeurer ici, lui dit-il; tu ne sortiras pas le jour, tu te montreras le moins possible; chaque nuit, je viendrai me consulter avec toi. Un amer sourire éclaira le sombre visage du roi déchu.

— J'ai la tête bien faible maintenant, murmura-t-il, pour être d'excellent conseil; mais, Dieu merci! j'ai encore le bras lourd, et tu peux le guider sans crainte.

Gaëtano remonta à cheval et regagna Coarasse, où nous venons de le voir mettre pied à terre sous la fenêtre de Fosseuse, puis monter chez elle sur l'invitation de la reine, au bras de Bavolet, son mortel ennemi.

## IX. — LE CONTE DE GAETANO TERMINÉ PAR FOSSEUSE.

Tandis que Bavolet descendait dans la cour pour y chercher Gaëtano, la reine regardait sévèrement Fosseuse.

— Mademoiselle de Montmorency, dit-elle, m'expliquerez-vous ce que signifie la présence de Bavolet chez vous, à cette heure, et cette aiguière pleine de sang?

— Votre Majesté m'excusera, répondit Fosseuse, mais ceci n'est point mon secret.

— Ah!... dit la reine d'un ton piqué, c'est celui de Bavolet sans doute.

Fosseuse ne répondit pas.

— Mademoiselle, reprit la reine avec hauteur, je pourrais vous ordonner de parler, — si je me souvenais que je suis la reine, — je préfère l'oublier et songer seulement que je suis femme; à ce titre, je respecte votre silence... Mais si je vous en priais, ajouta-t-elle avec cette voix caressante et pleine d'harmonie qu'elle avait quelquefois, si je vous priais de m'avouer...

— Je ne le puis, madame, murmura Fosseuse troublée.

— Et si je devine?

— Il sera parfaitement inutile que je parle, en ce cas

— Me direz-vous au moins si j'ai touché juste?

— Je le veux bien, répondit Fosseuse après une légère hésitation.

— Eh bien, reprit madame Marguerite, voici ce qui a dû se passer : M. l'ambassadeur d'Espagne est un bélître et un fat, qui a conclu de mon abandon de la nuit dernière et de l'absence d'étiquette qui règne à Coarasse, que j'étais éprise de sa personne, et qu'il n'aurait qu'à venir soupirer sous mon balcon pour que je l'autorisasse à l'escalader.

— Ah! fi! dit Fosseuse, qui joua l'indignation parfaitement.

— J'étais à ma fenêtre, après le bal, continua la reine, quand, au détour d'une allée, j'ai vu déboucher le seigneur Gaëtano qui rêvait au clair de lune et m'a dit composer un conte. « Narrez-le-moi, » lui ai-je fait. Il est venu sous ma fenêtre, et puis il a grimpé sur une corniche et m'a commencé le récit de ses élucubrations poétiques.

— Était-ce amusant? demanda mademoiselle de Montmorency.

— Assez; mais je n'ai point tout entendu. Une ombre s'est dessinée à la lisière d'un massif, j'ai refermé ma fenêtre et souhaité le bonsoir à M. l'ambassadeur, que j'ai engagé vivement à s'aller coucher...

— Je ne vois là, murmura Fosseuse, rien qui ressemble à mon secret.

— Attendez donc. L'ombre, j'y ai songé, devait être celle de Bavolet, qui a coutume de rôder la nuit dans le parc, où il déniche des merles et des passereaux.

— Vraiment? fit Fosseuse, en écoutant avec attention.

— Bavolet aura pris l'ambassadeur d'Espagne pour un voleur et il aura voulu lui barrer le passage; l'ambassadeur, craignant d'être reconnu, lui aura sans doute asséné un coup de plat d'épée sur la tête... Aurais-je deviné?

— Votre Majesté a touché juste, dit hypocritement Fosseuse, et Bavolet, tout honteux, car il a fini par reconnaître M. l'ambassadeur, est monté chez moi le visage en sang et m'a demandé de l'eau, un peu d'essence de rose et le plus profond secret.

— Vous n'avez pas à craindre de reproche, dit la reine impassible, car j'ai tout deviné.

La porte s'ouvrit, et Gaëtano entra tenant Bavolet par la main.

— Monsieur l'ambassadeur, dit Marguerite, avez-vous terminé la composition de ce conte dont vous m'avez narré le commencement la nuit dernière?

— Pas encore, madame, répondit l'ambassadeur en s'inclinant.

— Votre migraine était donc bien terrible?

— Si terrible que je viens de courir comme un fou à travers champs, et que j'ai essoufflé le meilleur cheval du roi.

— Je narrais ce que je savais de votre conte à mademoiselle de Montmorency, poursuivit la reine, et mademoiselle de Montmorency y prenait un plaisir extrême; c'est pour nous l'achever que je vous ai envoyé chercher par Bavolet.

— Mademoiselle de Montmorency est trop bonne, murmura l'ambassadeur, de trouver quelque plaisir à ce faible récit.

— Et nous sommes désolées, vraiment, que vous ne l'ayez point terminé.

Gaëtano se mordit les lèvres.

— J'avais, dit-il, imploré le secours de Votre Majesté.

— J'ai si peu d'imagination; demandez plutôt à mademoiselle de Montmorency.

— A moi? fit Fosseuse, quelle plaisanterie!...

— Faisons mieux, dit l'ambassadeur, aidez-moi toutes deux, mesdames?...

— A merveille, murmura la reine en riant; nous aurons là une singulière façon d'ouïr les contes.

Bavolet, sombre et seul en un coin du boudoir de Fosseuse, était au supplice.

— Ainsi que je vous le disais la nuit dernière, pendant le bal..... reprit Gaëtano.

— Fi! dit la reine, auriez-vous la fatuité de mentir, monsieur l'ambassadeur? c'est sous ma fenêtre et assis sous une corniche... Il faisait un clair de lune superbe...

Gaëtano pâlit et se tut; la reine jeta un furtif regard à Bavolet; — Bavolet tourmentait le manche de sa dague.

— Nous nous sommes arrêtés, reprit Gaëtano, à cet endroit où le chevalier maure, amoureux de la sultane, revient à la cour du sultan avec le titre d'ambassadeur du shah de Perse.

— Précisément, dit la reine; et vous ne saviez encore s'il serait convenable que la sultane, touchée de tant d'amour, lui en témoignât sa satisfaction.

— C'est vrai, murmura Gaëtano, et je priais Votre Majesté de me venir en aide.

— Hum! dit la reine, consultez mademoiselle de Montmorency.

Fosseuse appuya son menton dans sa jolie main, parut réfléchir quelques minutes, et répondit :

— Si vous me vouliez laisser finir le conte... je crois que je le finirais très-bien.

— Voyons? dit la reine, vous avez tant d'esprit!...

— Je vole parfois Votre Majesté, répondit humblement Fosseuse. Écoutez : le chevalier maure était un fat, selon moi, de croire qu'une sultane, quand elle aime, a besoin d'élever son amant ou de le voir en haut lieu. L'amour d'une sultane est un marchepied qui dispense de tout autre titre.

— Je suis assez de cet avis, dit la reine; continue, Montmorency.

Gaëtano se mordait les lèvres, Bavolet triomphait.

— La sultane, poursuivit Fosseuse, se prit à songer que le chevalier maure eût montré bien plus d'esprit en demeurant dans l'ombre et se contentant de lever les yeux sur elle, de son coin obscur, bien mieux qu'en allant acquérir des richesses et des grandeurs pour s'en faire remarquer.

— Vous parlez comme un volume de l'abbé de Brantôme, petite, interrompit la reine... Après?

— Et la sultane se dit : Le chevalier maure a aimé en moi non point la femme, mais la sultane, car il n'osé espérer, en voulant monter jusqu'à moi...

— Diable! ricana Gaëtano désappointé, voilà un singulier dénoûment.

— Attendez donc, continua Fosseuse. Alors la sultane se souvint qu'elle avait près d'elle un beau page, bien timide, bien fait, brave comme Roland ou Bayard, modeste, et qui l'aimait, dans la religion de son cœur, bien plus que le chevalier maure, car il n'avait jamais osé la regarder, lui dire un mot, ou lui faire un aveu... car il n'espérait rien, et vivait d'un banal sourire, d'un gant perdu dans une allée de jardin, d'une fleur fanée tombée de sa ceinture...

La reine tressaillit et regarda Bavolet. Bavolet était horriblement pâle, Bavolet chancelait comme un homme frappé à mort.

— Alors, poursuivit l'impitoyable Fosseuse, en jetant un sourire ironique à Gaëtano, la sultane n'hésita plus, elle dédaigna le chevalier maure qui était un ambitieux et un fat, et elle prit, un soir, la main du pauvre page et lui dit : « Espère, toi qui n'as jamais espéré!... »

A ces derniers mots, la reine poussa un cri et se précipita vers Bavolet.

Bavolet, s'affaissant sur le parquet, venait de s'évanouir...

Fosseuse et Gaëtano, qui se sentait singulièrement mal à l'aise, se précipitèrent à leur tour vers le page.

La reine était aussi pâle que Bavolet, elle tremblait en soutenant dans ses belles mains la tête de l'enfant,—elle repoussa Gaëtano avec colère, en lui disant :

— Vous me l'avez assommé ce matin, et ses forces l'ont trahi. Tenez, voilà sa plaie qui se rouvre et qui saigne...

Et comme Gaëtano stupéfait se taisait, elle reprit avec dédain :

— Vous l'avez assommé parce qu'il vous barrait le passage et vous prenait pour un voleur; vous avez joué à l'amant heureux en refusant de vous nommer; vous avez essayé de compromettre une reine: vous êtes un fat, monsieur, — et vous ne savez pas que les reines ne se compromettent jamais!...

Et Marguerite se redressa, grandie de toute la beauté de la douleur, et majestueuse comme devait l'être une princesse de Valois, petite-fille du roi François Ier.

## X. — LES SUPPOSITIONS DE FOSSEUSE ET LA MÉDECINE DE NANCY.

L'indignation subite de la reine et l'évanouissement de Bavolet venaient de convertir en drame la comédie de Fosseuse.

Gaëtano, pâle de colère, avait fait un pas en arrière, et dans une attitude respectueuse et fière à la fois, il semblait protester énergiquement contre les paroles outrageantes de madame Marguerite.

Fosseuse, seule, conservait tout son sang-froid.

— Madame, dit enfin Gaëtano, s'adressant à la reine, vous venez de m'accuser, me sera-t-il permis de me disculper?

Le ton fier et soumis de l'ambassadeur toucha la reine et l'apaisa.

— Monsieur, répondit-elle, pardonnez mon emportement, mais j'ai pour mon page une affection toute maternelle, et le voyant en cet état...

— Je vous comprends, madame; mais je veux simplement me laver de l'épithète d'assommeur que vous m'avez octroyée tantôt.

La reine se tourna vers mademoiselle de Montmorency et l'interrogea du regard.

— Il paraît, répondit Fosseuse, que M. l'ambassadeur s'est battu très-loyalement avec Bavolet, pendant près d'une heure.

— En vérité? dit la reine étonnée.

— Si loyalement, dit Gaëtano, que je suis blessé moi-même, et que j'ai plus d'une fois épargné la vie de cet enfant.

Mais la reine n'écoutait déjà plus : penchée sur Bavolet, elle lui faisait respirer des sels et mouillait ses tempes avec du vinaigre que lui présentait Fosseuse.

— Mon Dieu! dit-elle enfin, le pauvre enfant est dans un état de faiblesse extrême...

La voix de Marguerite tremblait si fort que Fosseuse ne put s'empêcher de faire la réflexion mentale suivante :

— Mon conte aurait-il donc fait un miracle en faveur de Bavolet?

Puis elle ajouta tout haut :

— Si Votre Majesté faisait appeler un médecin?

La reine leva les yeux sur Gaëtano :

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle d'une voix grave et empreinte d'une inflexion de noble prière, les rois ont parfois des torts comme de simples sujets; je suis reine et reconnais loyalement les miens. Voulez-vous accepter mes regrets des paroles un peu vives qui viennent de m'échapper... Et ne me prouverez-vous pas que vous ne me gardez nulle rancune, en allant vous-même...

— Chercher le médecin du roi, n'est-ce pas? s'écria l'ambassadeur avec enthousiasme; j'y cours, madame.

Et Gaëtano se précipita vers la porte, tandis que Marguerite le remerciait avec un noble regard.

Fosseuse et la reine, Gaëtano sorti, demeuraient seules auprès de Bavolet.

Les femmes se comprennent admirablement à demi mot; la reine regarda Fosseuse; Fosseuse comprit et lui dit :

— Vous avez deviné la cause de l'évanouissement de Bavolet. Cette nuit, de l'aveu du page, tout s'est passé loyalement, l'ambassadeur a même ménagé sa vie plusieurs fois.

— Bavolet était donc furieux?

— Il voulait le tuer. Il l'avait reconnu.

— Je suis une étourdie, murmura la reine.

— Vous n'y êtes pour rien, madame; mais Bavolet était fou, et je crains qu'il n'ait voué une terrible haine à l'ambassadeur d'Espagne.

— Parce qu'il a trouvé celui-ci sous ma fenêtre?

— Non, mais parce que hier vous n'avez point quitté son bras.

La reine fronça le sourcil.

— Cet enfant est bien impertinent! murmura-t-elle avec hauteur.

— Oh! madame, dit tout bas Fosseuse, pouvez-vous l'accuser ainsi?...

Et comme Marguerite devenait rêveuse, Fosseuse continua :

— L'amour est un mal que nul ne raisonne, et qui fait bien souffrir, madame... Quelle est sa source? nul ne le sait. Il naît d'un sourire, il vit d'une fleur perdue, il meurt d'un mot cruel... Quel est son remède? Nul ne le sait encore, nul jamais ne l'a trouvé... Il est des femmes qui sont reines par le cœur et la beauté, bien plus encore que par le rang, des femmes qui essaieront en vain de traverser la foule et d'y glisser inconnues... La foule s'écartera respectueuse, la foule les suivra des yeux, la foule deviendra muette et les adorera... Ces femmes ne peuvent sourire impunément, leur regard ne peut tomber en vain sur un homme; celui qui aura vu leur sourire, celui qui aura frissonné sous le rayon de leurs yeux, celui-là suspendra son cœur à ses lèvres, celui-là baisera la trace de leurs pieds sur le sol, et son cœur, trouvant des ailes, abandonnera ses lèvres pour suivre cette trace... Ces femmes-là, madame, passent insoucieuses et le front haut au milieu des fronts qui s'inclinent, des poitrines qui battent d'admiration, des cœurs qui saignent d'enthousiasme;—elles passent le dédain aux lèvres, et sourient d'étonnement et de pitié quand un de ces êtres chétifs qu'elles ont fasciné et perdu trahit involontairement son secret et appuie la main sur son sein qui se brise avec un geste de souffrance... Elles sourient et haussent les épaules, car elles ne savent pas combien de remords assaillent l'infortuné qui les aime dans l'ombre, car elles ignorent tout ce qu'il lui a fallu de force et de courage, d'héroïsme et de vertu pour ensevelir son amour aux yeux de tous... L'amour qui se cache, madame, est le plus respectueux des hommages, la plus discrète des admirations; — si une femme comme vous oubliait qu'elle est reine, l'amour de cet enfant le lui rappellerait...

Fosseuse s'arrêta et regarda Marguerite.

Marguerite, soutenant d'une main la tête pâle de Bavolet, attachait sur lui un regard troublé et voilé de larmes.

Fosseuse continua :

— Je ne suis point assez pure, madame, pour avoir le droit d'élever la voix; je suis assez coupable envers vous...

La reine l'interrompit d'un geste et lui tendit la main.

Fosseuse baisa cette main et reprit :

— Je n'ai ni le droit ni le courage de prier; la prière serait une insulte, mais je veux au moins le défendre...

Un pâle sourire vint aux lèvres de la reine; ce sourire tomba sur le visage de Bavolet, et la reine murmura :

— Je lui ai déjà pardonné.

Fosseuse poussa un cri de joie.

— Madame, murmura-t-elle, pardonnez-moi mes torts, et accordez-moi votre royale amitié, je m'en rendrai digne, je vous jure, ajouta-t-elle avec un soupir... je veux oublier...

— Silence!... dit énergiquement la reine, il faut le sauver d'abord.

— Qui? demanda mademoiselle de Montmorency en tressaillant...

— Lui, dit Marguerite, le roi.

— Le roi? murmura Fosseuse troublée.

— Oui, le roi, répondit Marguerite de Navarre, le roi que je n'aime point comme époux, mais le roi que j'aime comme roi, comme allié, comme souverain; le roi dont je porte le nom, le roi qui m'a pardonné mes erreurs, le roi qui n'a aucun tort à mes yeux... Écoutez, continua Marguerite... hier je vous abhorrais, Fosseuse; aujourd'hui je vous aime comme une sœur et veux être votre amie. Le roi court un grand danger, je ne sais lequel encore, mais je veux le savoir, et nous le saurons...

— L'ambassadeur? la senorita? fit mademoiselle de Montmorency tremblante.

— L'un et l'autre. Vous connaissez la politique astucieuse de l'Espagne qui, depuis plusieurs siècles, convoite la Navarre? — Eh bien! je vous assure que la présence d'un ambassadeur espagnol ici et celle de cette aventurière qui le suit masquent quelque ténébreux complot...

— Madame, interrompit Fosseuse, je le crois comme vous, et vous me prévenez, car j'allais m'ouvrir à vous et vous demander votre appui.

— J'avais commencé l'œuvre, reprit Marguerite, une imprudence m'a arrêtée en chemin. Il est impossible que j'aille plus loin, j'ai trop formellement donné son congé à M. l'ambassadeur, tout à l'heure.

— Je continuerai votre œuvre, madame, soyez-en sûre... et nous sauverons le roi!...

Marguerite tendit de nouveau sa main à mademoiselle de Montmorency.

— C'est convenu, dit-elle; maintenant occupons-nous de mon étourdi de page...

— Pauvre enfant! murmura Fosseuse avec compassion et en jetant à la reine un triste et mélancolique regard.

— Mon Dieu! dit vivement Marguerite dont les joues s'empourprèrent subitement, savez-vous que je suis horriblement vieille, Montmorency, je vais avoir... c'est affreux!... je vais avoir trente ans!

— L'âge se compte aux rides, madame, et... vous n'en avez pas.

— Sur le front, peut-être... mais au cœur?

Fosseuse soupira, puis elle regarda Bavolet, qu'à l'aide de la reine elle avait placé sur son lit.

— Cet enfant, murmura-t-elle, est né sous une bien mauvaise étoile?...

La reine tressaillit.

— Pourquoi cela? dit-elle.

— Pourquoi? répondit Fosseuse, parce que Dieu a fait à tous les hommes un don qui ne sera point pour lui. Le condamné dont on dresse le gibet, le moribond que le râle étrangle, la mere qui se tord au chevet de son enfant qui agonise, le marin que la brise emporte et qui voit fuir, l'œil humide, la terre bleue où il est né, — l'ont en partage, ce don que n'a point Bavolet...

— Quel est-il? demanda la reine émue.

— L'espérance, murmura Fosseuse.

— Qu'en savez-vous? dit tout bas Marguerite qui posa sur le front blanc du page ses lèvres frémissantes, l'espérance et l'avenir sont à Dieu.

Puis, honteuse sans doute d'en avoir trop dit, elle ajouta brusquement : — Mais ce medecin ne vient donc pas? mon Dieu! mon Dieu!...

— Le voici! dit une voix.

La porte s'ouvrit, et Gaëtano entra suivi d'un médecin.

Le médecin examina Bavolet attentivement.

— Ce n'est rien, dit-il; il faut le transporter chez lui, et quand il recouvrera ses sens, le laisser seul. Son mal provient d'une violente émotion et d'une faiblesse.

On transporta Bavolet, la reine le suivit, laissant Gaëtano seul avec Fosseuse.

Quand la porte fut refermée, Fosseuse regarda l'ambassadeur avec un ironique sourire :

— Eh bien! lui dit-elle, comment trouvez-vous ma manière de terminer un conte, monsieur l'ambassadeur?

— Assez originale, grommela Gaëtano en se mordant les lèvres, mais peu vraisemblable...

— Par exemple!...

— Et je vous assure que le chevalier maure aimait assez sincèrement la sultane pour mériter un meilleur sort, en place de l'insulte qu'il a reçue... tout à l'heure.

— Tout à l'heure? Ah! mon Dieu!

— Certainement, dans notre conte. Je dis *notre*, parce que nous en avons composé chacun la moitié.

Un fin sourire vint aux lèvres de mademoiselle de Montmorency et mit à nu ses petites dents blanches.

— Est-ce que ce chevalier maure aurait existé? demanda-t-elle.

— Qui sait?

— Au fait, dit ingénument Fosseuse, il se nomme peut-être Aben-Gaëtano, et est amoureux de la sultane Marguerite.

— Précisément, murmura l'ambassadeur avec un soupir.

— En vérité!... Oh! l'étourdie que je fais!...

— Il est certain, ajouta Gaëtano, que vous m'avez fait bien du mal tout à l'heure, mademoiselle.

— Vous l'aimez donc bien?

— Oh! fit Gaëtano en portant la main à son cœur.

— Mon Dieu, reprit Fosseuse, je suis bien desolée... et je mérite votre colère...

— Ah! fi!...

— Votre haine?

— Moi, vous haïr?

— Que voulez-vous? je me trompais... je croyais...

— Que croyiez-vous, mademoiselle?

— Presque rien... je me figurais... Bah!... à quoi bon cette confidence?...

— Dites toujours.

— Eh bien! il me semblait difficile qu'un ambassadeur, un personnage grave comme vous pût éprouver une passion... sérieuse...

— Vous vous trompiez, mademoiselle, murmura Gaëtano avec un geste dramatique.

— Hélas! je le vois bien, et j'en suis confuse. Que diable aussi, comment supposer qu'un ambassadeur qui conte fleurette à une reine ne fait pas de la politique sous le pseudonyme de galanterie?

— Ah! dit vivement l'ambassadeur, vous supposez?...

— Mon Dieu! oui; mais vous le voyez, je me trompais... et c'est bien fâcheux?

— Pourquoi cela?

— Fâcheux pour moi, bien entendu... Oh! il est inutile que je m'explique...

— Si je vous en priais...

— Du tout; vous aimez la reine... vous me perdriez...

— Supposez que je ne l'aime pas.

— Que de suppositions!... s'écria Fosseuse en riant. Soit, supposons... que faut-il supposer?

— Que je n'aime pas la reine.

— Soit, vous ne l'aimez pas... Alors, je serais allée à vous, et je vous eusse dit : Vous n'aimez pas la reine pour elle, vous l'aimez pour les secrets du roi...

Gaëtano tressaillit et recula :

— Quelle singulière plaisanterie! murmura-t-il.

— Simple supposition, cher seigneur, supposition pure, croyez-moi. Alors j'ajouterais : Le roi et la reine font assez mauvais ménage et ne possèdent les secrets l'un de l'autre que lorsqu'ils les devinent... et c'est rare. Or, la reine n'a pas à se plaindre du roi, qui est fort complaisant pour elle, et elle saurait parfaitement sacrifier son amour à sa dignité de femme et de reine, s'il était question de secrets d'Etat. Les reines peuvent être femmes quelquefois... en amour... jamais en politique!...

— Ah vraiment! ricana Gaëtano stupéfait de l'aplomb railleur de Fosseuse.

— Par exemple, continua-t-elle, j'eusse certainement ajouté : Si les secrets du roi sont quelque part, ils pourraient bien être... chez...

— Bah! exclama Fosseuse, il est inutile de vous dire où. Qu'il vous suffise de savoir que si une femme devait trahir le roi, ce serait peut-être celle-là que le roi aurait ignominieusement trompée.

— Le roi a donc trompé une femme? demanda ingénument l'astucieux Gaëtano.

— Peut-être; une demoiselle de haut rang, portant un noble nom, qui a, par amour, oublié ce rang et ce nom, qui a tout sacrifié, tout foulé aux pieds... et qui n'a recueilli pour fruit de son abnégation qu'un lâche abandon, qu'un dédain insultant...

— Vraiment? fit Gaëtano, cette femme existe.

— Oh! murmura l'espiègle Fosseuse, vous savez que nous en sommes au chapitre des suppositions... voilà tout!

— Il y a trois choses bien fâcheuses, mademoiselle.

— Lesquelles, s'il vous plait?

— La première, c'est que j'aime la reine.

— Pourquoi? la reine est belle entre toutes.

— La seconde, c'est que je n'ai point un but politique...

— Il paraît que c'est très-amusant, la politique... Voyons la troisième.

— C'est que la femme dont vous parliez tout à l'heure n'existe pas.

— Mon Dieu! ces deux dernières choses pourraient dépendre de la première. Si vous n'aimiez pas la reine, vous auriez certainement un but politique en la courtisant, et la femme dont je vous parlais... existerait peut-être...

— Vraiment? En ce cas, il y aurait une quatrième chose non moins fâcheuse.

— Bon Dieu! quel homme funèbre vous êtes.

— Ce serait que vous ne fussiez point cette femme.

— Ah! par exemple. Eh bien! puisque nous avons supposé jusqu'ici, supposons encore...

— Alors je me permettrai de regretter un cinquième malheur.

— Quel mélancolique personnage vous faites avec vos regrets!

— Je regretterai qu'étant cette femme, vous ne m'aimiez pas un peu, ne fût-ce que pour vous venger.

Fosseuse éclata d'un fou rire.

— Eh bien! s'écria-t-elle, ajoutons celle-ci à la liste de nos suppositions, et renvoyons-en l'analyse à plus tard; voici bien longtemps que nous causons, et on s'imaginerait que nous conspirons. Où vous verrai-je?

— Vous *supposerez* ce soir que vous avez la migraine et qu'un tour de parc vous ferait du bien.

— Et vous?

— Moi je *supposerai* que je vais l'avoir. Adieu.

Et Fosseuse s'esquiva.

Gaëtano demeura seul dans le boudoir et dit après dix minutes de rêverie : — J'étais un fou, la reine se moquait de moi; et je ne voyais pas que mon allié le plus naturel devait être une maîtresse délaissée et jalouse.

Et Gaëtano s'en alla à son tour.

Une heure après, deux femmes étaient assises au chevet de Bavolet qui secouait après un long évanouissement un reste de délire.

C'étaient madame Marguerite et Nancy, l'espiègle camérière que nous avions un peu oubliée.

Le délire de Bavolet était furieux et empli de visions.

— Il faut que je le tue, murmura-t-il, il le faut... il a mon secret... il sait que je l'aime... et il le lui dira... Oh! si elle le savait... si elle le soupçonnait... il faudrait que je meure... la vie ne me serait plus possible... et je veux vivre, pourtant... je veux vivre pour la voir... la voir tous les jours, à toute heure... pleurer de joie quand elle me regarde... écouter le son de sa voix comme une divine harmonie... frissonner quand son haleine effleure mes cheveux... N'est-ce point assez tout cela? n'est-ce point le bonheur sur terre?... le bonheur aussi simple, aussi immense que le puisse souhaiter la plus ardente tête, le cœur le plus enthousiaste?...

Bavolet s'interrompit et parut rêver... Nancy et la reine se regardaient : la reine était émue; Nancy souriait.

— Comme il vous aime! murmura Nancy.

— Tais-toi! tais-toi! c'est un petit fou, un écervelé...

— Son amour doit être un ravissant poëme... hasarda la camérière...

— Mais taisez-vous donc, petite!... exclama la reine avec impatience

— Un poëme que Pepa voudrait bien lire, assurément.

— Pepa? dit la reine fronçant le sourcil; que signifie ici le nom de Pepa?

— Pepa l'aime, fit Nancy avec son mutin sourire; ces Espagnoles ne doutent de rien.

— Pepa est bien hardie, murmura la reine avec dédain, bien hardie, en vérité, d'aimer mon page.

— Pourquoi les Scribes ne feraient-ils point l'aumône à ceux que les Pharisiens repoussent? répondit Nancy qui avait lu la Bible.

Marguerite tressaillit.

— Les Pharisiens ont le cœur dur, dit-elle, mais ce cœur n'est point de roche, cependant...

— Chut! fit la camérière, écoutez...

Bavolet, un moment assoupi, venait de reprendre son monologue, et cette fois d'une voix mélancolique et pleine de suaves admirations.

— Qu'elle était belle! murmura-t-il, qu'elle était belle, hier, avec ses noirs cheveux roulés en torsades et rejetés en arrière... Comme elle promenait un fier regard sur la foule qui frissonnait d'enthousiasme... Comme ils la regardaient, comme ils l'admiraient tous... Le roi lui-même a dit qu'elle était belle... Si ma vie n'eût été trop chétive, si le salut de mon âme n'eût été un trop mince sacrifice, j'aurais en ce moment vendu au démon ma vie et mon âme pour avoir le droit d'appuyer mes lèvres sur le bas de sa robe...

Bavolet s'arrêta et joignit les deux mains comme un ange qui se prosterne devant la Vierge; on eût dit qu'il sentait que la reine était près de lui.

— Mon Dieu! murmura Marguerite, cet enfant me rendrait folle. Nancy, ma mignonne, rappelle-moi donc que je vais avoir trente ans!...

— Elle était belle aussi, reprit Bavolet... bien belle, un soir d'été qu'elle s'appuya sur mon bras et m'emmena dans la forêt pour cueillir des cerises rouges... L'herbe du sentier était verte, les buissons en fleurs; la brise chantait dans les arbres... Elle me fit asseoir près d'elle... Elle joua avec mes cheveux, et moi je la contemplais, et j'eusse échangé ma part de paradis éternel pour une heure de plus de ce repos qu'elle me faisait prendre auprès d'elle...

Bavolet s'interrompit encore, — mais cette fois il fit un brusque mouvement, poussa un cri et ouvrit les yeux.

Le délire était passé.

Marguerite n'eut que le temps de se dérober derrière un rideau, laissant Nancy au chevet.

Bavolet jeta autour de lui un regard étonné, puis aperçut Nancy.

— Tiens, dit-il, te voilà, petite; que fais-tu ici?

— J'attends que vous vous éveilliez, monsieur Bavolet.

— Et pourquoi faire attends-tu mon réveil?

— Pour vous faire prendre cette potion.

— Je suis donc malade?

Nancy fit un signe de tête affirmatif.

— Il est vrai, reprit Bavolet, que j'ai fait de vilains rêves; je crois que j'ai rêvé qu'on m'assommait... et puis que Fosseuse... puis encore... la reine...

Bavolet poussa un cri.

— Je me souviens, dit-il, ce n'est point un rêve...

Et alors il devint affreusement pâle, un tremblement convulsif agita ses lèvres, et il regarda Nancy avec épouvante.

— N'ai-je point parlé en dormant? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Certainement...

Bavolet frissonna.

— Et... qu'ai-je dit?...

— Vous avez parlé d'Elle.

Un râle étouffé s'échappa de la poitrine de Bavolet, qui regarda Nancy avec épouvante.

— Vous avez parlé d'Elle, reprit Nancy, mais vous ne l'avez point nommée.

— Ah! fit le page qui respira.

— Et tout ce que j'ai compris, c'est qu'elle est fort belle et a les cheveux noirs, poursuivit la camérière qui avait pitié de son trouble.

— Vraiment, fit Bavolet dont le regard perdit son étrange expression de frayeur, vraiment, je ne l'ai point nommée?

— Malheureusement... murmura l'hypocrite Nancy; j'aurais bien voulu savoir...

— Ah! ah!... ricana le page d'une voix fébrile, mais tu ne sauras pas!

— Mon petit Bavolet, continua Nancy de sa voix câline, pourquoi ne me prendriez-vous pas pour votre confidente?... je suis bien discrète...

Bavolet avait retrouvé son sang-froid et sa raillerie.

— Discrète comme une camérière, dit-il, peuh! autant vaudrait dire un page.

— Vous êtes un impertinent, monsieur Bavolet; mais peu m'importe... que vous me fassiez ou non vos confidences, je les devine, soyez-en sûr, fit Nancy d'un petit ton boudeur.

La terreur reprit Bavolet.

— Tu les devines... dis-tu... tu les devines?

— Pourquoi pas? elle est belle et elle a les cheveux noirs... Or, à Coarasse, il y a peu de femmes belles et entièrement brunes... voyons, comptons-les...

— Chut! dit Bavolet frémissant, on pourrait nous entendre...

— Du tout, nous sommes seuls... D'abord, nous avons la reine... Serait-ce la reine?

Bavolet frissonna.

— Non, dit-il énergiquement, non, ce n'est pas elle.

— Nous avons ensuite Pepa... Serait-ce Pepa?

— Pas davantage, répondit Bavolet rassuré. Du reste, petite, tu perds ta peine, tu ne le sauras point.

— Monsieur Bavolet, soyez gentil...

— Je veux être un page exceptionnel, un page discret.

— Je vous en prie...

— Tarare!...

— Vous m'embrasserez sur les deux joues...

— Non, j'ai la fièvre.

— Eh bien! tenez, vous voyez cette potion, le médecin vous l'ordonne parce qu'il est un bélître et se figure qu'on guérit le mal d'amour comme les maux d'estomac; il est donc parfaitement inutile que vous la preniez, et je vous assure qu'elle est fort mauvaise... Pouah!...

— Je ne la prendrai pas.

— Malheureusement, le médecin l'a ordonnée...

— Je me moque bien du médecin.

— Et la reine aussi...

— La reine?... dit Bavolet, qui perdit son assurance; la reine le veut?...

— Sans doute, car elle ignore votre vrai mal; mais moi je sais bien que cet affreux médicament ne guérit point l'amour... Eh bien! quoique ce soit horriblement mauvais, amer, douceâtre, huileux...

Bavolet fit un geste de dégoût.

— Eh bien! si vous voulez me faire vos confidences... me dire son nom... je boirai pour vous la médecine, et la reine sera satisfaite en trouvant le verre vide...

— Je ne veux pas! dit Bavolet, j'aime encore mieux la potion...

Il étendit la main vers le hanap et le prit; — mais en ce moment, la reine parut et fit un signe.

— C'est inutile, dit-elle; c'est un mauvais remède pour ton mal...

Bavolet redevint pâle, tremblant, et étouffa un cri d'effroi; puis il attacha sur la reine un œil hagard, fiévreux, et la reine craignit un instant le retour du délire.

D'un geste, elle congédia Nancy et s'assit au chevet du page. Nancy s'en alla en faisant la moue, puis, la porte fermée, elle revint sur la pointe du pied et se dit :

— Je veux tout savoir, moi aussi; c'est le système de Pepa. Les serrures n'ont point été inventées pour fermer les portes, mais pour fournir le moyen d'écouter.

Et elle colla son oreille à celle de la chambre de Bavolet.

La reine prit dans ses mains la main moite du page :

— Voyons, mon enfant, dit-elle, je suis un peu ta mère, tu me témoigneras sans doute plus de confiance qu'à Nancy : dis-moi qui... tu aimes...

La reine tremblait en parlant ainsi, tout autant que Bavolet, qui se rejeta épouvanté au fond de son alcôve, lorsque Marguerite lui eut adressé une question pareille.

— N'as-tu pas en moi... quelque confiance... en moi qui t'aime?...

La reine tressaillit à ce mot et se hâta d'ajouter : — Comme une mère...

Bavolet frissonnait de tous ses membres et regardait la reine avec terreur.

— Eh bien!... dit-il enfin... eh bien!...

Il hésita, la reine trembla à son tour et se sentit agitée d'un trouble inconnu, elle regretta peut-être sa tenace curiosité.

— Eh bien! reprit Bavolet, la femme... que j'aime... c'est...

La reine sentit ses genoux fléchir; si elle l'eût osé, elle aurait peut-être mis sa main sur la bouche de Bavolet, en lui disant : « Tais-toi!... »

Mais Bavolet fit un effort suprême et ajouta d'une voix étouffée :

— La femme que j'aime... éperdument... à en mourir...

— Mon Dieu! s'écria Marguerite, tu me fais peur!...

Et Marguerite, en parlant ainsi, tremblait comme ces chétives feuilles d'automne que le vent fait tournoyer sur son aile.

— Cette femme, acheva Bavolet qui retrouva un calme héroïque en cet instant suprême, c'est la senorita, cette dame espagnole qui...

Bavolet n'acheva point, car la reine devint horriblement pâle et se laissa retomber dans le fauteuil d'où elle s'était levée naguère.

— Bon! murmura Nancy qui n'avait pas perdu un mot de la scène et qui avait tout vu par le trou de la serrure, ce drôle de Bavolet nous doit un assez beau cierge à Fosseuse et à moi... Nous avons mené la chose grand train... La reine l'aime!...

---

Revenons au roi, que nous avons à peine entrevu, et que nous avons laissé lutiné tour à tour par Fosseuse et par la senorita.

Le roi, nous l'avons dit déjà, comme tous les chasseurs, avait le sommeil dur. Le bal fini, il rentra chez lui, se fit déshabiller et dormit d'une seule traite jusqu'au jour.

Un rayon de soleil l'éveilla. Il sauta lestement à bas de son lit et courut à la fenêtre. Le temps était superbe et le ciel n'avait pas de nuage.

— Oh! oh!... pensa-t-il, il fera beau ce matin tirer des perdrix rouges sur les coteaux et des coqs de bruyère dans les genêts.

Et il sonna pour se faire vêtir.

La première pensée du roi avait été pour sa passion favorite; la seconde fut pour ses nouvelles amours.

— Qui sait? dit-il, si la senorita a bien dormi? J'ai bonne envie de l'aller savoir moi-même.

Quand le roi avait une fantaisie, il ne connaissait pas d'obstacle qui s'y pût opposer; il ordonna donc quelques modifications galantes dans sa toilette de chasseur et, lestement équipé, il se dirigea vers l'étage supérieur, où logeait la belle Andalouse.

Les femmes de la senorita reçurent le roi dans l'antichambre.

— La marquise est encore au lit, dirent-elles, mais elle est éveillée et a demandé si Votre Majesté chasserait aujourd'hui.

— Oh! oh! pensa Henry de Navarre, voici qui tombe à merveille. On fait de beaux contes sous la futaie et la brise du couvert emporte les propos d'amour et ne les redit point.

Puis il ajouta tout haut :

— Je chasse tous les jours, moi qui n'ai rien à faire. Si la senorita me veut accompagner...

Les femmes de l'Andalouse transmirent la réponse du roi; — la belle marquise se fit habiller sur-le-champ.

— Je tâcherai, se dit le roi, de laisser en arrière l'ambassadeur et mon écervelé de page, à qui ses fonctions interdisent la discrétion, madame Marguerite serait capable de me redemander Turenne...

Dans l'escalier le roi rencontra Nancy.

— Bonjour, mignonne; comment la reine a-t-elle dormi?

— Très-bien, sire.

— La reine chasse-t-elle aujourd'hui?

— Non, elle peint.

— A merveille, grommela le roi.

— Je crains bien, reprit Nancy, que Votre Majesté chasse seule ce matin.

— Et pourquoi cela, mignonne?

— Parce que Bavolet peint avec la reine.

— Peuh! dit le roi enchanté.

— Et que le seigneur Gaëtano est très-occupé, continua Nancy.

— Ah!... et qu'a-t-il à faire?

— Il compose un conte.

— Tout seul?

— Nenni. Avec mademoiselle de Montmorency.

Le roi devint soucieux.

— Fosseuse, dit-il, se pourrait bien passer d'un aide, il me semble, et elle possède assez d'esprit pour composer des contes toute seule.

— Hum! pensa Nancy, il y a encore du feu sous la cendre, l'amour du roi pour Fosseuse n'est pas tout à fait éteint.

— Par conséquent, reprit-elle tout haut, si le seigneur Gaëtano et mademoiselle de Montmorency font des contes, si Bavolet peint avec la reine, Votre Majesté en sera réduite à chasser avec M. de Mornay, qui est d'humeur fort sombre...

— M. de Mornay est parti pour Nérac, dit le roi; il est parti avec M. de Gognelas qui est un mauvais veneur, et MM. de Mailly qui sont de mauvais cavaliers; — mais qu'est-ce que cela me fait? murmura Henry de Navarre, puisque la senorita est de la partie.

Puis il devint rêveur tout à coup en songeant à Fosseuse.

— Quelle singulière idée, dit-il, cette petite Fosseuse a eue de composer des contes avec l'ambassadeur?

— Dame! fit Nancy, il a beaucoup d'esprit, l'ambassadeur.

— Peuh! jactance italienne.

— Il est beau cavalier.

— Heu! heu!...

— Et, après Votre Majesté et M. de Turenne...

— Flatteuse!...

— Or, mademoiselle de Montmorency aime fort les gens d'esprit quand ils ont bonne tournure...

— Ah! vraiment?

— C'est pour cela qu'elle adorait Votre Majesté.

— Elle m'adorait!... tu crois?...

— On le dit, et elle eût aimé peut-être M. de Turenne, mais M. de Turenne est parti... Alors elle se rejette sur le seigneur Gaëtano.

— Mais... moi... dit le roi, puisque tu dis qu'elle m'adorait...

— Jadis, cher sire; tout passe, en ce monde.

— Aurais-je moins d'esprit que jadis?

— Tout autant.

— Vieillirais-je?

— Vous rajeunissez.

— Alors je n'y comprends plus rien.

— Demandez-en l'explication à cette belle senorita espagnole, de chez qui vous revenez à huit heures du matin...

Le roi se prit à rire.

— Il paraît, dit-il, que mamzelle Fosseuse est jalouse?...

— Moins que Votre Majesté, toutefois.

— Bah! serais-je jaloux?

— Comme un tigre, sire; en voulez-vous une preuve?

— Je l'attends avec impatience.

— Eh bien! vous n'aimez plus Fosseuse, puisque vous aimez la senorita. Cependant, quand vous avez appris que le seigneur Gaëtano...Vous comprenez, sire? Votre front est devenu soucieux et vos yeux ont brillé de colère, comme ceux d'Othello, ce personnage d'une tragédie qu'on donne à Londres devant la reine Elisabeth en ce moment, et qui est l'œuvre d'un poëte nommé Williams Shakespeare, dont madame Marguerite prise fort le talent Madame Marguerite, vous le savez, parle et écrit fort bien la langue anglaise.

— En vérité! je suis jaloux!...

— Comme un tigre, sire; et cependant... vous n'aimez plus Fosseuse...

— Peut-être...

— Puisque vous aimez la senorita?

— Qu'est-ce que cela fait? On peut aimer deux femmes...

— Et même trois, n'est-ce pas? Cette nuit, vous m'avez dit aussi que... vous m'aimiez...

— Tu crois?

Nancy fit la moue.

— Comme j'ai bien fait, murmura-t-elle, de ne vous pas commencer quelque historiette... je serais, à cette heure, une pauvre femme delaissée!...

Le roi prit Nancy par la taille et lui appliqua un baiser.

— Faudra-t-il le porter à Fosseuse? demanda-t-elle.

— Garde-le pour toi, petite...

— Bien obligé, murmura la camérière, je le rendrai à la senorita.

— Tu as de bien beaux yeux, ma petite.

— Je le sais, vous me l'avez dit.

— Ne pourrais-je te le redire encore?

— Ma foi! sire, si cela vous peut plaire...

— Ce soir, par exemple, après souper...

— C'est bien tard; le sommeil me prend dès huit heures...et quand le sommeil vient, les yeux se ferment... Cependant...

— Bon! dit le roi, c'est entendu. Adieu, petite.

— Adieu! sire; n'oubliez pas que la senorita aime à s'occuper de politique.

Le roi haussa les épaules, descendit le grand escalier et gagna la cour en se disant :

— Bavolet peint, Gaëtano conte, j'enverrai les Mailly relever un défaut, et M. de Gognelas prendre la tête des chiens.

Dix minutes après, le roi chevauchait à côté de la senorita, escorté par ses trois gentilshommes et une vingtaine de piqueurs et de valets de chiens; — le roi ne soupçonnait nullement les événements de la nuit et de la matinée, le duel de Bavolet, son évanouissement et ce qui se passait alors chez Fosseuse, demeurée seule avec l'ambassadeur.

L'escorte royale gagna la plaine et découpla dans un petit bois de châtaigniers que longeait un torrent; le roi donna ses ordres, et, grâce à une manœuvre habile, se fut bientôt isolé, lui et la senorita, du reste de la chasse.

La matinée était superbe, un peu fraîche; les arbres secouaient au vent leur vert panache; les chevaux foulaient, sous le couvert, un épais gazon qui assourdissait le bruit de leurs pas, assez pour ne point effaroucher les fauvettes gazouillant dans les broussailles voisines; la voix des chiens, déjà bien éloignée, n'arrivait plus qu'indécise et affaiblie, et c'était l'heure, ou jamais, de parler doucement d'amour, en chevauchant l'un près de l'autre, se donnant un baiser par-dessus la selle, se tenant toujours par la main.

Pourtant la senorita était pensive, émue en apparence; elle abandonnait la bride qui flottait sur la crinière tressée de l'étalon, elle penchait un peu en avant sa taille d'Andalouse, et paraissait oublier complétement le roi.

Le roi l'épiait du coin de l'œil et ralentissait toujours le pas de sa monture, désireux de perdre tout à fait la chasse.

Les deux chevaux se touchaient; parfois une boucle de la chevelure de l'Andalouse effleurant la joue du roi de Navarre, parfois le roi de Navarre, se baissant pour raccourcir son étrier, appuyait, comme par hasard, sa tête sur l'épaule de la belle marquise.

Enfin, rompant le silence :

— A quoi songez-vous donc, senora? demanda-t-il.

Elle leva sur lui un regard humide et voilé d'une larme furtive :

— Au passé, dit-elle avec émotion.

— Ce passé serait-il bien sombre?

— Y a-t-il rien de riant dans la vie?

Un fin sourire vint aux lèvres d'Henry de Navarre.

— Quand on a vingt ans comme vous, qu'on est belle, adorée..... quelle vague tristesse pourrait envahir l'âme?

— Les cendres d'un amour mal éteint, murmura-t-elle en tremblant...

— Hum! se dit le roi, je vais avoir à lutter avec un mort ou un fugitif. — Terrible lutte.

— Vous avez donc aimé? demanda-t-il tout haut avec une pointe d'ironie.

— Hélas! sire, et j'aime encore ..



Deux femmes étaient assises au chevet de Bavolet. (Page 21.)

— Diable! grommela le roi, c'est peu encourageant.—Et me direz-vous quel homme assez fortuné?...

— Silence! dit la senorita; silence, sire, par pitié!...

Le roi se tut, il savait par expérience que les femmes désirent fort parler quand on ne les questionne pas.

— Il y a bien longtemps, reprit la senorita après quelques secondes de rêverie, il y a bien longtemps déjà...

— Et vous avez vingt ans? demanda le malicieux Béarnais.

— Vingt-trois, sire... il y a bien longtemps que je l'aime...

— Ne serait-il point l'heure de l'oublier?

— L'oublier!... oh! sire... Oui, il y a longtemps, je le vis un soir, dans un bal... au milieu d'une fête splendide... une fête de rois s'il en fut...

— Diable! murmura le roi, je parie qu'elle va se moquer de celle que nous a donnée madame Marguerite.

— Un flot de courtisans au galant costume, de femmes étincelantes de parures, de pages aux propos moqueurs, nous environnaient : —l'orchestre avait de suaves harmonies, les parfums embaumaient les salles... moi, je ne voyais que lui!...

— Et lui?... fit le Béarnais avec ironie, ne voyait que vous, sans doute?...

— Il ne m'aperçut point, sire; il était heureux, il était prince...

— Ce prince était bien impertinent!

— Il se mariait, il épousait une princesse belle entre toutes... adorée... une femme devant laquelle tous les fronts s'inclinaient avec admiration et respect.

— Etait-elle aussi belle que vous?

— Pas de compliments, sire, je suis trop émue pour les écouter... Non, il ne me vit pas, il ne prit garde à moi... car j'étais une enfant, une enfant de quatorze ans à peine, à laquelle nul ne prenait garde...

— Je n'en crois pas un mot, senora.

— Pourtant il m'invita à danser..... Oh! tenez, ce souvenir, à dix ans de distance, m'étreint le cœur et la tête, et me rend folle... — Pendant dix minutes, je tournoyai emportée dans ses bras, haletante, éperdue, la tête renversée sur son épaule, ne voyant plus, n'entendant plus que lui, et il me sembla que la terre fuyait sous nos pieds, et que devant nous s'ouvrait un monde inconnu; — et puis l'orchestre éteignit sa dernière note, la valse s'arrêta, le monde réel me reprit et il me reconduisit à ma mère qui le remercia d'un sourire... Pendant le reste de la nuit, je l'attendis, le cœur frémissant; à chaque quadrille, j'espérais qu'il viendrait me reprendre... il ne vint pas!...

— Et puis?... demanda le roi.

— Je ne le revis jamais et je le vois toujours.

— Ces amours-là, pensa le Béarnais, sont indéracinables, sachons un peu son nom. Il n'y a qu'à ne le point demander.

— Et savez-vous, sire, quel était cet homme, ce prince, aux fêtes nuptiales duquel ma mère m'avait conduite?

Le Béarnais ne souffla mot.

— Sire... oh! tenez, pardonnez-moi cet instant de folie; sire... ayez pitié de moi...

Le Béarnais se taisait toujours.

— Sire... c'était... c'était vous!...

Et en parlant ainsi, la senorita eut un assez beau mouvement dramatique. Mais le roi bondit soudain sur sa selle, et son étonnement fut si violent qu'il scia la bouche de son cheval qui se cabra à demi.

— Moi! dit-il, moi? c'était moi?

A son tour l'Espagnole se tut et inclina son front sur sa poitrine haletante.

Le roi attacha sur elle son regard clair et pénétrant.

— Ma parole d'honneur!... pensa-t-il, je ne me souviens pas de cela.

Et il la contempla encore scrupuleusement.

— Foi de roi! reprit-il en *à parte*, je n'ai nulle souvenance d'avoir dansé avec une petite fille. Cette femme se moque de moi.

Et tandis que le roi rêvait et que la senorita songeait, les chevaux continuaient leur chemin et se rapprochaient de la chasse.

On entendait les aboiements de la meute résonner derrière un coteau voisin.

Tout à coup le roi fronça le sourcil.



Parfois une boucle de la chevelure de l'Andalouse effleurait la joue du roi de Navarre. (Page 23.)

— Cette femme se moque de moi, se dit-il; et elle joue admirablement son rôle. Pourquoi?

Cette question que s'adressa le roi motiva une nouvelle rêverie, et les chevaux continuèrent d'avancer.

Le Béarnais s'avança vers la senorita; la senorita pleurait.

Il la prit dans ses bras, l'appuya silencieusement sur son cœur et lui murmura à l'oreille : — Moi aussi, j'aime...

Elle poussa un soupir... ce soupir était si déchirant et imitait si bien la passion, que le roi, illuminé soudain, fit la réflexion suivante:

— Je crois que Nancy avait raison, cette petite marquise andalouse s'occupe de politique. A nous deux, donc, senorita! je ne suis pas impunément le gendre de madame Catherine, et de plus fins que vous se sont laissé prendre à ma bonhomie. Ventre saint-gris! si l'on en veut à ma couronne de Navarre, il la faudra gagner!...

Puis, cet *à parte* fini, le roi pressa de nouveau l'Espagnole sur son cœur et lui dit :

— Venez, tournons bride, car voici la chasse... et j'ai tant de choses à vous dire que mon cœur éclate... je deviens fou!...

## XI

— Tournons bride, avait dit le roi en voyant déboucher la bête de chasse que la meute *buvait* de très-près.

La senorita ne demandait pas mieux et ne se fit point prier; si bien que dix minutes plus tard il y avait une lieue de distance entre la chasse et les deux amants, qui avaient pris une direction tout opposée et étaient rentrés sous cette bienheureuse futaie où, au dire du Béarnais, on contait si bien fleurette au milieu du jour, alors que la fraicheur, bannie du reste de la terre, se réfugie sur l'aile des brises, loin du soleil et de l'air embrasé, sous les verts panaches des forêts.

Et en effet, tandis qu'ils avaient ainsi discouru, chevauchant au petit pas et permettant à leurs montures de tondre le gazon du chemin et de brouter les jeunes pousses des taillis, l'heure de midi était venue et avec elle cette atmosphère étouffante qui se concentre dans les vallées voisines des hautes montagnes, comme dans un entonnoir.

Alors, après un temps de galop sous le couvert, le roi chercha une belle touffe de hêtres bien ombreuse, bien fraiche, puis il dit à la senorita, dont le front pensif et enflammé était toujours incliné :

— Si nous nous reposions quelque peu, ma mie?

Et pour ne pas être refusé, le roi sauta lestement à terre, délia la gourmette de son cheval et le mit en liberté; ensuite il s'approcha de la senorita, la prit galamment par la taille et l'enleva de sa selle comme s'il se fût agi d'une plume.

La senorita s'assit toute rêveuse à côté du roi, redevenu pensif, et un silence assez long s'ensuivit, pendant lequel les deux amants causèrent avec eux-mêmes.

— J'ai été imprudente, pensait la senorita, mais mon audace a parfaitement réussi; il m'a crue sur parole... et il s'est souvenu..... Pauvre roi, va. — Gaëtano sera content ce soir.

— Vrai Dieu! murmurait à son tour le roi, cette petite mouche se prend à mon miel; elle donne dans le panneau à plein collier; et, à cette heure, je lui parais plus naïf que jamais. Continuons... c'est une partie d'échecs où j'ai l'air d'être mon propre fou. Patience, elle sera échec et mat! ..

Après ce court monologue, le Béarnais arrondit amoureusement son bras autour de la taille svelte de l'Andalouse.

— Quittez ce front nuageux, ma mie, lui dit-il; le bonheur a-t-il donc la mine assombrie et morose, et le sourire n'est-il point la fleur toujours fraiche qu'il caresse avec ses lèvres?

La journée fut charmante; elle coula bien vite entre ces deux amants qui ne s'aimaient pas et qui eurent l'un pour l'autre de suaves transports: si les brises qui secouaient dans le feuillage leurs ailes lassées, s'y reposaient un instant et repartaient ensuite pour la cime des monts, eussent été indiscrètes en passant au-dessus des tours de Coarasse, madame Marguerite en eût appris de belles; mais les brises étaient de bonne compagnie, elles se contentaient de mur-

murer, et un simple murmure est chose si vague que les plus fins s'y trompent.

Le soir vint : — un beau soir de printemps, tiède, parfumé, mélancolique, avec un panorama splendide de coteaux ombrés déjà, de nuages pourpre et opale, mobile trait d'union entre la terre et le ciel, à l'horizon, de cimes neigeuses étincelantes comme des gerbes d'or au reflet du soleil couchant.

Et alors ils quittèrent la touffe de hêtres et de grenadiers sauvages qui les avait abrités des rayons embrasés du midi; ils regagnèrent les champs, que léchait déjà cette brume grise et flottante, paresseuse estafette de la nuit prochaine, et tournant les yeux vers Coarasse, le roi dit à la senorita toujours rêveuse :

— Rentrons maintenant; car je puis dire : Ma journée n'est point perdue aujourd'hui.

— Vous avez fait un heureux? demanda l'Andalouse avec un sourire moqueur.

— J'en ai fait deux, madame.

— Vraiment!... comment donc?

— C'est bien simple; le premier c'est moi, votre plus fidèle serviteur; — le second c'est M. de Goguelas qui aura eu aujourd'hui les honneurs de la curée et de l'hallali. Il en sera vain et bouffi pendant un mois. Titus était plus modeste, car il se contentait d'un seul.

On le voit, le roi s'était prodigieusement vanté quand il avait prétendu ne savoir ni latin ni grec; le roi avait lu Tacite...

— Eh bien! murmura la senorita avec un sourire charmant, vous vous trompez, sire; vous avez fait trois heureux.

Il porta à ses lèvres la petite main de l'Andalouse, tandis qu'il lui présentait son genou en guise d'étrier :

— Vous êtes adorable, lui dit-il, et si vous étiez quelque peu bergère, je me trouverais satisfait d'être roi.

— Bah! les rois ne les épousent plus. Il vaut mieux que je sois marquise.

— Vous serez duchesse, ma toute belle. Le royaume de Navarre est petit, mais nous trouverons bien le moyen de vous y tailler un duché.

— Fi! dit l'Andalouse, je ne fais point de l'amour une sébile, je ne mendie point, sire.

— Mais quand, à deux genoux, on vous demande la grâce d'accepter une aumône?

— Je fais la charité à celui qui me l'offre, j'accepte.

Devisant ainsi, ils arrivèrent au château; la nuit les avait surpris en route, et quand ils franchirent le pont-levis, on sonna sur-le-champ pour avertir les hôtes de Coarasse que le souper du roi était servi.

## XII. — OU L'ON VOIT PLEURER NANCY ET SOURIRE FOSSEUSE.

Le roi avait trouvé le moyen d'expliquer à la reine de la façon du monde la plus naturelle comment il avait perdu la chasse avec la senorita; — mais il n'en eut nul besoin, la reine ne parut point au souper; elle était souffrante, lui dit-on.

Bavolet, que nous avons laissé, le matin, en proie au délire et dans un dangereux état de surexcitation, était complétement ressuscité le soir, et il vint prendre sa place accoutumée de page et d'enfant gâté au bas bout de la table, en compagnie du seigneur Gaëtano, avec lequel il paraissait être au mieux.

Le roi fut frappé de cette intimité.

— Oh! oh!... se dit-il, mon page et l'ambassadeur ont l'air d'être bien bons amis, se seraient-ils battus ce matin?

Cette réflexion judicieuse, si elle eût été faite à haute voix, eût certainement fait frémir le seigneur Gaëtano, qui avait moins de confiance en la bonhomie du roi que la crédule senorita. Maintenant comment Bavolet et Gaëtano paraissaient-ils si intimes et quel remède aussi prompt avait guéri le page? C'est ce que nous allons vous dire.

Nous avons laissé, pour suivre le roi, madame Marguerite au chevet de Bavolet qui, haletant et l'œil hagard, comprimait les battements de son cœur et avouait, avec un sourire crispé, qu'il aimait la senorita; nous avons laissé aussi à la porte mamzelle Nancy, d'où elle ne perdait, grâce au trou de la serrure, ni un mot, ni un geste de madame Marguerite et de son page.

La reine était petite-fille de François I^er^; elle appartenait, par sa mère, à cette belle race de marchands souverains, d'artistes magnifiques qui s'appelaient les Médicis; il y avait en elle la noblesse des Capétiens et la nature passionnée de ses ancêtres maternels. Artiste, elle comprenait toute la poésie idéale de l'amour de Bavolet; reine, elle était touchée du respect sans bornes, du mystère impénétrable dont il environnait cet amour, qu'il essayait d'ensevelir au plus profond de son cœur et qui débordait malgré lui et à son insu de ses lèvres, de ses yeux et de son âme, comme la sève déborde, au printemps, d'un jeune arbre qui n'a point eu le temps de se nouer encore. De plus, la reine était femme, et elle avait trente ans; — trente ans, l'âge où, pour une femme, commence à bruire un vague murmure qui lui dit qu'il faut se hâter de jouir de cette jeunesse qui déjà essaie son aile pour prendre bientôt son vol; — trente ans! cette heure où frissonne la première brise un peu fraîche qui annonce un prochain automne, où les fruits mûrissants s'inclinent sur leur branche avec mélancolie comme s'ils pressentaient déjà le fatal passage de la serpe et des corbeilles!... Elle avait trente ans, elle était toujours belle; le serait-elle longtemps encore? elle avait aimé et souffert, — mais souffrir en aimant, c'est le bonheur...

Et le bonheur dure si peu!... — Elle voulait souffrir encore!...

Et puis la fatalité s'en mêlait. La fatalité est d'ordinaire le pivot de l'amour comme l'obstacle en est le fruit défendu. On n'aime point ce qui se peut avoir tout naturellement; — l'amour dépourvu de drame est un clair de lune...

Depuis deux jours tout paraissait conspirer pour lui faire aimer cet enfant à qui elle avait servi de mère, cet enfant aux lèvres roses qui avait le courage et la volonté d'un homme, car il prenait la plaie de son cœur à deux mains et l'étreignait, afin qu'elle saignât en dedans et n'apparût point aux yeux...

Le caquet de Nancy, la mélancolique éloquence de Fosseuse, le duel de Gaëtano et sa présomption italienne, tout, jusqu'à la jalousie de Pepa, cette soubrette catalane qui osait lever les yeux jusqu'à Bavolet, après tout un gentilhomme, tout avait conspiré pour le pauvre page, tout avait battu en brèche les résolutions de sagesse prises par la pauvre reine au début de notre récit.

Plus la distance est grande de l'homme qui aime à la femme qui est aimée, plus cette femme se croit grandie en élevant celui qui l'aime jusqu'à elle. L'amour de Marguerite pour Bavolet, et cet amour venait enfin de naître, était presque une protection, une faveur que sa royale main laissait tomber sur un pauvre sujet, une aumône de reine à un page qui mendie... Bavolet avait été sublime d'héroïsme, — mais il avait bien fait du mal à Marguerite, car elle se laissa retomber sur son siége et devint pâle comme le page, plus blanche et plus froide que ces statues de marbre qui ornaient son oratoire.

La reine demeura une minute tremblante et presque foudroyée, ne sachant ce qu'elle devait le plus redouter de la torture qu'elle éprouvait ou des symptômes effrayants que prenait son amour en se développant soudain avec une telle violence.

Puis, tout à coup elle se leva, attacha sur le page, dont l'œil brillait de fièvre, son œil où la fièvre s'allumait.

— Tu mens, lui dit-elle; tu ne l'aimes pas!...

Bavolet frissonna.

— Pourquoi mentirais-je? dit-il.

— Je te répète que tu mens.

Et la voix de la reine, en prononçant ces mots, avait une intonation étrange. Le page sentit son courage défaillir sous ce regard ardent qui lui retournait l'âme, qu'on nous passe l'expression vulgaire; mais il eut au moins le courage du silence.

— Tu mens, continua la reine avec véhémence, ce n'est pas elle!

Et la reine, parlant ainsi, s'était penchée sur Bavolet effleurant son visage des boucles en désordre de sa chevelure; l'œil humide, le sein ému, belle à tenter un cénobite, belle comme le jour fatal où le bourreau lui montra la tête livide de ce la Môle qu'elle avait tant aimé!

Alors il se fit une grande clarté dans l'esprit du page, il comprit tout... la reine l'aimait!...

Quelle étrange émotion cloua sa gorge, quelle joie immense et pleine de délire monta de son cœur à sa tête pendant dix secondes? nul jamais ne le dira; — pendant dix secondes, il faillit pousser un de ces cris où l'âme se fond en une sauvage et délirante harmonie, ses bras se tendirent spontanément pour étreindre cette femme sublime, cette reine des femmes qui lui avouait son amour par cette voix mystérieuse du cœur dont le corps tout entier devient l'écho; — mais une pensée terrible lui vint, et sa bouche entr'ouverte se referma sans rendre aucun son, ses bras tendus retombèrent sans avoir effleuré la taille de Marguerite... Un nom avait retenti dans la conscience troublée du page : LE ROI!...

Et alors l'enfant devint un héros, il fut plus fort qu'un homme et il répondit d'une voix brève, sèche, presque dure :

— Ne la trouvez-vous pas bien belle?

Bavolet poussait l'héroïsme jusqu'à la barbarie, il devenait le bourreau de la reine.

Eh bien! la reine se trouva, en ce moment suprême, aussi forte, aussi héroïque, aussi grande que lui; elle s'agenouilla au chevet du page, silencieusement, lentement, elle prit sa main dans ses mains diaphanes et y laissa tomber une larme.

— Tiens, lui dit-elle, tiens, mon pauvre enfant, bois cette larme, elle contient mon amour tout entier. Je ne t'en parlerai jamais; et si nous souffrons tous les deux, la plus cruelle torture sera la mienne. Adieu...

Elle baisa cette main qui tremblait dans les siennes, son âme tout entière passa dans ce baiser, comme son amour, diamant sans prix, s'était dissous dans cette larme; — puis elle s'enfuit étouffant un sanglot.

Nancy était encore à la porte, Nancy pleurait et n'avait point songé à s'esquiver; elle prit à son tour la main de la reine, se mit à genoux et la baisa.

— Madame, lui dit-elle, j'ai tout entendu et j'ai bien souffert... je ne suis qu'une pauvre servante, mais je vous aime et voudrais don-

ner ma vie pour vous; dites, madame, me trouvez-vous indigne de pleurer avec vous? ne me parlerez-vous pas de lui?

La reine mit un baiser sur le front de Nancy; une minute elle chancela et ses larmes furent sur le point de jaillir; mais tout à coup elle se redressa majestueusement, un sourire navré revint à ses lèvres et elle répondit :

— Je ne pleurerai pas. Les reines doivent être fortes contre la douleur; les larmes sont indignes d'elles, car elles ne les peuvent verser dans l'ombre.

Et Marguerite rentra chez elle, la main appuyée sur son noble cœur, dont elle comprimait les pulsations et qui saignait si fort!

Bavolet, à l'heure du drame, avait été plus fort que la reine; il fut plus faible après la crise. Quand il fut seul, il fondit en larmes et cacha sa tête sous la courtine.

Nancy, demeurée dans le corridor, car elle n'avait osé suivre la reine, Nancy l'entendit sangloter et elle entra.

Au bruit de la porte qui s'ouvrit, le page se leva effaré; mais la camérière alla vers lui et le pressa doucement dans ses bras.

— Je sais tout, dit-elle, j'ai tout entendu; vous aimez la reine, malheureux enfant, et vous la tuez!...

Bavolet voulut mentir encore.

— Fou!... murmura Nancy, est-ce que votre amour ne se voyait pas? Était-il un mystère pour moi, pour la reine, pour mademoiselle de Montmorency?

— Nancy, dit résolûment le page, donne-moi mon épée, je veux me tuer.

— Ah! fit-elle froidement, vous voulez vous tuer!...

— Puis-je vivre?

— En vous tuant, vous tuerez la reine.

Bavolet tressaillit et regarda Nancy d'un œil hagard.

— Vous voulez vous tuer, reprit Nancy, parce que vous aimez la reine; eh bien! la reine vous aime plus que vous ne l'aimez...

— Tais-toi!... tais-toi!...

— Et elle ne se tuera point, elle : elle aura le courage de vivre et de cacher ses larmes; elle sera plus forte que vous!...

— Lorsqu'elle ne m'aimait pas, murmura Bavolet, je souffrais moins...

— Insensé que vous êtes! vous souffrez et elle vous aime. Le ciel s'ouvre devant vous, et vous n'osez y entrer?

— Nancy, dit gravement le jeune homme, je suis le PAGE DU ROI...

— Je le sais bien; qu'importe!

Nancy haussa les épaules.

— Et s'il était donné à l'homme de mourir dix fois, je le ferais avant de trahir mon roi dont je mange le pain, et qui m'a fait noble comme lui. Oh! ajouta Bavolet avec un enthousiasme fébrile, j'ignore mon vrai nom et mon pays, mais je sens aux pulsations de mon cœur que je suis gentilhomme, car je vais en expulser un amour criminel pour y graver à la place ces deux mots : *devoir et loyauté!*

Et Bavolet se mit sur son séant. Et comme la reine avait souri naguère à travers ses larmes, il sourit, lui aussi, d'un fier et triste sourire, et ajouta :

— Maintenant je veux vivre, maintenant je suis fort et je veux, pour tous, aimer la senorita. Nancy, donne-moi mon plus galant pourpoint, attache à mes chausses de belles faveurs bleues, un nœud de rubans à mon épée; je veux mon manteau brodé d'or et ma toque à plume blanche; je veux être beau et hardi comme les pages du temps jadis, je veux que la senorita m'aime... et que la reine m'oublie!...

— Il vous faut pour cela, dit Nancy dont le naturel enjoué reprenait le dessus malgré elle, faire votre paix avec l'ambassadeur.

— La paix? s'écria Bavolet qui frissonna soudain de colère, la paix?... Oh! je ne renonce point à mon amour pour laisser le champ libre à d'autres... l'ambassadeur! tôt ou tard, je le tuerai! — Mais sois tranquille, ajouta-t-il avec un froid sourire, pas aujourd'hui, j'ai soif de l'amour de la senorita, il faut bien que le page du roi ait quelque bonne fortune, il faut bien que je sois heureux, acheva-t-il avec un accent de navrante ironie; et, ventre saint-gris!... comme dit le roi mon maître, la senorita m'aimera ou j'y perdrai mon nom!...

Bavolet fit une toilette minutieuse. On eût dit le plus mauvais sujet de page qu'eût jamais eu le roi Henri III, se disposant à escalader le balcon d'une duchesse à tabouret, et prêt à enfoncer jusqu'à la garde la lame d'une jolie épée de cour, finement damasquinée, dans le pourpoint d'un mari trop curieux.

Quand il fut équipé, il se mira complaisamment, prit une pose cavalière, inclina sa toque, mit un poing sur la hanche, passa la main droite dans les dentelles en point de Venise qui sortaient de son pourpoint entr'ouvert, et descendit chez le seigneur Gaëtano, qui paraissait fort affairé à écrire une volumineuse correspondance.

— Monsieur, lui dit-il, vous savez que je vous hais.

— Vous m'avez fait l'honneur de me le dire et même de me le prouver, monsieur; que puis-je faire pour votre service?

— Oh! presque rien... me donner la main.

— De grand cœur, je n'ai pas de rancune.

Bavolet éclata de rire.

— Je ne l'entends point ainsi, dit-il.

— Bah! comment l'entendez-vous?

— Voici : La reine a vent de notre querelle...

— Vous vous trompez; elle la connaît dans tous ses détails.

— Soit... Il ne faut pas que la reine cherche à nous réconcilier... elle nous réconcilierait fort mal.

— Alors, que faut-il faire?

— Paraître bons amis.

— Je vous ai offert mon amitié, vous êtes discret, mon cher monsieur Bavolet, vous ne m'en demandez que le *fac simile*.

— Ainsi, c'est convenu, l'apparence...

— Parfaitement.

— Et à la première occasion...

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Monsieur, dit Bavolet avec une courtoisie excessive, malgré la fantaisie que j'ai de vous passer ma rapière à travers corps, je suis forcé d'avouer que vous êtes un galant homme.

— Je vous remercie, monsieur.

— Et je serais bien désolé si je me voyais contraint de vous assassiner.

— Ah! vraiment! et pourquoi?

— Si vous adressiez jamais un mot d'amour à la reine...

— N'ayez crainte, monsieur Bavolet, ce n'est point la reine que j'aime, c'est mademoiselle de Montmorency.

— C'est comme moi, dit Bavolet, j'aime la senorita et non la reine de Navarre.

— Il faut avouer que la reine est bien malheureuse, pensa Nancy, qui écoutait à la porte pour essuyer ses larmes, — ses amants sont d'une inconstance rare et d'une humeur bien capricieuse!

---

Henry de Navarre n'était point un amoureux de roman. Il soupa merveilleusement bien et fut enchanté de la bonne humeur de Bavolet, qui s'occupait de séduire la senorita et avait dépouillé ce masque de mélancolie qui faisait dire au roi depuis quelque temps :

— Les pages s'en vont!... ils ont la lèvre pendante et l'œil morne comme les poëtes de mon frère Charles IX.

Une seule chose irrita légèrement le Béarnais, ce fut le ton enjoué de Fosseuse, à qui Gaëtano débita les plus galants propos, et la complaisance qu'elle parut mettre à les écouter.

Heureusement le roi avait faim, et, pour justifier la moitié du proverbe, il n'entendit qu'à demi.

Le souper se prolongea jusqu'à dix heures. A dix heures le roi se leva et demanda sa canne. Bavolet s'empressa d'offrir sa main à la senorita qui le trouvait charmant, et Fosseuse prit celle de l'ambassadeur.

— Avez-vous la migraine? lui demanda-t-elle.

— Je *suppose* que je vais l'avoir, répondit Gaëtano.

— Moi, dit Fosseuse, je ne l'aurai que dans une heure; la mienne est apprivoisée.

Fosseuse quitta Gaëtano à la porte de son logis et s'enferma. Peu après on gratta à la porte de Fosseuse, et Nancy entra.

— Mademoiselle, dit-elle, voulez-vous que je vous fasse un conte?

— Je le veux bien, c'est peu dangereux... Que veux-tu me dire, petite?

— Le roi m'a parlé de vous ce matin.

Fosseuse tressaillit et rougit de plaisir.

— Je lui ai dit beaucoup de mal de vous...

— Par exemple!...

— J'ai affirmé que vous composiez des histoires avec le seigneur Gaëtano.

— Ah! et qu'a-t-il dit?

— Il a froncé le sourcil et a prétendu que l'ambassadeur de son cousin était un impertinent et vous une péronnelle.

— Il paraissait donc affligé?

— Il est jaloux! dit Nancy, avec un geste dramatique qui fit sourire Fosseuse.

— En vérité! il m'aime donc toujours?

— Heu! heu! ce n'est pas une raison...

— Après, que t'a-t-il dit?

— Dame!... fit Nancy, j'ai de bien jolis yeux, dit-on, et si je les perdais...

Fosseuse tendit la main à Nancy.

— Dis toujours, petite.

— Eh bien! il m'a dit que j'avais de jolis yeux...

— Présomptueuse!... et tu l'as cru, sans doute!

— Dame! il faut toujours croire... la foi sauve.

— Celle-là damne, ma petite. — Et puis?

— Et puis il m'a donné un rendez-vous...

— Oh! oh! dit la jalouse Fosseuse, ne serait-ce pas toi, plutôt!...

— Hum! fit Nancy, peut-être bien... c'est possible...

— Et vous aurez l'audace d'y aller, mademoiselle?

— C'est bien tentant, un roi...

— Impertinente!

— Et ce serait bien mal à moi de le faire attendre en pure perte.

Fosseuse fronça ses grands sourcils.

— Mais, réflexion faite, je n'irai pas; j'y enverrai quelqu'un à ma place.

— La senorita, peut-être!...

— Il faudra bien, si vous n'y voulez aller vous-même.

Mademoiselle de Montmorency poussa un cri de joie et embrassa Nancy.

— Tu es charmante, petite, dit-elle, et je te récompenserai.

— Venez chez moi, dans ma chambre.

Fosseuse suivit Nancy qui la conduisit au second étage du château, où les camérières avaient leur retrait. Le retrait de Nancy était charmant, coquet dans sa simplicité, arrangé avec art : il trahissait une Parisienne de l'école de la reine de Navarre.

— Tenez, dit Nancy en posant un abat-jour sur la lampe, mettez-vous dans ce coin sombre; il faudrait que le roi ne vous reconnût point d'abord, ce serait plus amusant.

Fosseuse se plaça en riant dans un grand fauteuil et tourna le dos à la porte.

— Bon! dit Nancy, maintenant je me sauve. Le roi va venir. Il frappa trois coups; vous contreferez votre voix et direz bien doucement : Entrez!...

Et Nancy s'en alla.

— Que je suis heureuse, se dit-elle, de n'être point toquée, moi aussi; je m'amuserais moins. Ces amoureux ne font que pleurnicher. Une seule chose me fait saigner le cœur : l'état de ma pauvre reine... et c'est ma faute!... Aussi comment supposer que ce drôle de Bavolet aurait des idées si chevaleresques!

Nancy partie, Fosseuse attendit, le cœur palpitant. Tout à coup des pas légers résonnèrent dans le corridor; Fosseuse reconnut le roi; elle eut peur et trembla. Puis une idée merveilleuse lui vint :

— Je veux, dit-elle, savoir s'il m'aime encore... et je veux le bien savoir. Soufflons la bougie!...

## XIII

La bougie soufflée, la chambre de Nancy se trouva dans la plus complète obscurité, et le roi, qu'un rayon de lumière avait guidé jusque-là, fut contraint de gagner la porte à tâtons.

— La petite drôlesse, ce me semble, me veut faire rompre le cou, murmura Henry de Navarre.

Il poussa la porte qui tourna sans bruit sur ses gonds et dit tout bas : — Nancy! es-tu là?

— Est-ce vous, sire? demanda une voix de femme que l'émotion déguisait assez bien.

— Parbleu! est-ce que tu n'as pas de lumière?

— Elle s'est éteinte.

— Rallume-la.

— Je n'ai pas de feu...

— Attends, dit le roi, j'ai un briquet; attends.

Fosseuse frémit; elle quitta son grand fauteuil et se dirigea vivement vers le roi, qu'elle saisit par le bras.

— C'est inutile, dit-elle.

— Pourquoi, inutile? il fait si noir ici... et tu sais que je suis venu pour voir tes yeux.

— Ah! murmura Fosseuse troublée, en effet...

— Comme ta voix tremble, petite, dit le roi, je te fais donc peur?

— Non, mais...

— Mais quoi?

— Je suis émue... troublée... et c'est pour cela que je vous supplie de ne pas rallumer la bougie.

— Diable! diable! pensa le roi, ceci prend une tournure un peu... brusque.

Puis il ajouta tout haut : — Fais-moi asseoir, au moins.

— Venez, sire. Tenez, mettez-vous là, près de moi.

Et Fosseuse fit asseoir le Béarnais à côté d'elle.

— Ventre saint-gris!... dit-il alors, pourquoi trembler? pourquoi cette émotion? je parie que si nous rallumions...

Le roi mit de nouveau la main sur son briquet de chasseur, Fosseuse l'arrêta encore...

— Par pitié! dit-elle, ne me faites point mourir de confusion.

— De confusion! pour si peu?...

Fosseuse prit la main du roi et la posa doucement sur son cœur. Son cœur battait bien fort. Le roi en tressaillit.

— Petite, dit-il, est-ce que... sérieusement... toi qui ris toujours?

— Moi?... murmura tristement Fosseuse qui oublia une minute qu'elle jouait le rôle de Nancy.

— Là, franchement, reprit le roi, — m'aimerais-tu?

Fosseuse ne répondit point, mais elle pressa doucement la main du roi.

— Ma parole d'honneur! grommela celui-ci, ceci devient fort embarrassant. Nancy, ma mignonne, je sais que tu es une petite espiègle, une assez piquante comédienne et il ne serait pas impossible que tu eusses logé dans ta cervelle écervelée le projet de te moquer de moi...

— Ah! sire... quelle idée!

— Or, vois-tu, il n'est pas permis de se moquer du roi comme d'un simple gentilhomme tel que Turenne, ou d'un page comme ce drôle de Bavolet, qui était ce soir d'une hardiesse à tenter le fouet.

Fosseuse soupira sans mot dire.

— Et si tu te moquais, continua le roi en riant, je serais obligé de t'envoyer à Bouillon rejoindre M. de Turenne, pour lequel, m'as-tu dit, Fosseuse avait quelque inclination.

Mademoiselle de Montmorency fit un brusque mouvement auquel le roi ne prit garde, et elle oublia encore son rôle.

— Ne croyez pas cela, sire.

— C'est toi qui me l'as dit.

— Je me suis trompée... Mademoiselle de Montmorency n'aime personne.

— Et le seigneur Gaëtano, qui lui narre des contes? fit le roi avec un accent de dépit qui fit tressaillir Fosseuse et la rappela à elle-même assez pour qu'elle ne se pût trahir.

— Heu! heu! répondit-elle, on ne sait pas trop.

— Et moi, ne m'aime-t-elle plus?

— Je ne crois pas.

— Bah! qui sait?

— Comment voulez-vous qu'elle vous aime? vous aimez la senorita.

— Non, je te le jure.

Un cri de joie faillit échapper à Fosseuse; elle se contint cependant et poursuivit : — Et moi, ne m'aimez-vous pas... un peu!...

— Toi! dit le roi tressaillant à son tour, je ne sais pas...

— Merci! vous êtes aimable...

— Je te demande pardon, ma petite, mais... je suis ému...

— Vraiment? fit Fosseuse qui triomphait. Est-ce mon voisinage qui vous trouble? ajouta-t-elle en quittant la main du roi.

— Tu as un mauvais caractère, Nancy.

— Vous êtes si galant, sire!... vous venez ici... au fait, pourquoi venez-vous?

Le roi se gratta l'oreille.

— Écoute, dit-il enfin, tu as de bien jolis yeux...

— Je le sais, fit sèchement Fosseuse.

— Un pied et une main... charmante!...

— Passons.

— Une fossette à la joue qui te va à ravir.

— Soit. Est-ce tout? où voulez-vous en venir?

— Ah! voici qui est difficile... Je voulais dire que tu es incontestablement très-gentille.

— Je vous remercie bien...

— Cependant je ne venais point ici pour te le dire.

— Ah! et pourquoi donc?

— Tiens, dit le roi, je vais te parler franchement, je suis... amoureux.

— De moi?...

— Eh! non, hélas!

Fosseuse eut toutes les peines du monde à ne point se trahir; cependant elle eut le courage de repousser le roi en jouant le dépit :

— Ce n'est point, dit-elle, ce que vous me disiez... d'abord.

— Que veux-tu? l'amour est un mystère. Je suis amoureux...

— Je voudrais bien savoir de qui.

— Ah! fit le roi, ceci est peut-être encore plus difficile à dire.

— Est-ce de la reine?...

— Fi! pourquoi chagrinerais-je ce pauvre Turenne?

— Est-ce de la senorita?

— Je l'ai été deux jours, je ne le suis plus.

— Inconstant!...

— Ce n'est point cela... elle a un vilain défaut, cette petite Espagnole.

— Bah!...

— Elle s'occupe de politique.

— Mon Dieu!... pensa la Fosseuse, la reine et moi nous sommes jouées! le roi a déjà deviné.

— Et je n'aime pas les femmes qui se mêlent des secrets d'État.

— Vous avez bien raison, sire; mais de qui donc êtes-vous amoureux, alors?

— Je n'ose le dire.

— Dites toujours, je suis résignée à tout entendre...

— Un moment... Crois-tu que Gaëtano, tu sais, l'ambassadeur?...

— Parfaitement. Eh bien?

— Eh bien? crois-tu.. enfin, me comprends-tu?

— Nenni, dit Fosseuse dont le cœur éclatait.

— Qui sait si... Fosseuse...

— Dame! on ne sait pas... Ces choses-là ne se disent point...

— Cordieu! murmura le roi dont la voix s'altéra subitement, si je le savais... si j'étais sûr...

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Comment... qu'est-ce que cela me fait!... mais tu ne sais donc pas?...

— Je sais que vous l'avez indignement délaissée!...

— Indignement!... oh! non...

— Trahie!...

— Un caprice, voilà tout.

— Et si elle s'est vengée, elle aura très-bien fait.

— Mais, ventre saint-gris! ce serait infâme!...

— Ce serait œuvre pie, sire; vous le méritez.
— Pour un pauvre petit caprice de deux jours?
— Qu'importe la durée? dit Fosseuse.
— C'est que, fit le roi avec émotion, je l'aime toujours, moi, je t'assure.
— Quelle plaisanterie! murmura mamzelle de Montmorency défaillante.
— Et je me passerais mon épée au travers du corps si...
Fosseuse, cette fois, ne put retenir un cri. Elle se jeta au cou du roi et l'étreignit tendrement sans ajouter un mot.
— Par exemple! dit celui-ci tout étonné, qu'est-ce que cela te fait que j'aime encore Fosseuse?
Fosseuse ne répondit point.
— Voilà, poursuivit le roi, qui est au moins original; tu me donnes un rendez-vous d'amour et j'y viens... au lieu de te baiser les mains et de te conter de galants propos, je t'avoue que j'aime toujours Fosseuse, que je suis horriblement jaloux... et tu ne me témoignes pas de dépit, tu te réjouis, au contraire?
Fosseuse se taisait toujours, elle pleurait de joie.
— Ventre saint-gris! s'écria soudain le roi, ceci serait trop fort... Nancy n'a jamais pleuré!...
Et le roi chercha de nouveau son briquet, en tira quelques étincelles et alluma la bougie.
Fosseuse avait regagné le fauteuil et y sanglotait la tête dans ses mains.
Le roi courut vers elle, aperçut les belles boucles cendrées de sa chevelure et jeta un cri à son tour.
— Fosseuse! s'écria-t-il, c'était toi?
Elle s'élança vers lui, et souriante à travers ses larmes, elle lui dit:
— C'est moi, moi qui ai bien souffert, moi qui vous pardonne, puisque vous m'aimez toujours.
Le roi se mit à genoux et couvrit de baisers les mains de mademoiselle de Montmorency. Puis tout à coup le nom de Gaëtano revint à ses lèvres.
— Vous ne l'aimez pas, au moins?
Fosseuse haussa les épaules.
— Alors cette petite Nancy m'a trompé.
— Du tout. C'est vrai.
— Quoi! qu'est-ce qui est vrai? fit brusquement le roi.
— L'histoire du conte.
— A vous deux, en tête à tête?
— En tête à tête et à nous deux!
— Mais, c'est affreux! je veux savoir...
— Dame! dit Fosseuse, ceci est mon secret.
— Vous n'en devez point avoir pour moi.
— Si fait. C'est un secret... politique.
— Qu'importe!
— Ne m'avez-vous point dit tantôt que vous exécriez les femmes qui s'occupaient de politique?
— Sans doute...
— Et je veux que vous m'aimiez.
— Mais vous conspirez donc? fit le roi impatienté.
— Précisément, mon beau sire. Gaëtano et moi, nous conspirons. Gaëtano conspire contre le roi de Navarre, et moi je conspire contre le roi d'Espagne. Au demeurant, nous sommes les meilleurs amis du monde et les plus fidèles alliés qui se puissent trouver.
— Corbleu! pensa le roi, je commence à croire que les femmes y voient plus clair que nous. Il y a un complot sous roche; je vais rappeler mon vieux Mornay, qui était allé couper ses foins à Nérac, service du roi... Dites donc, ma mie.
— Sire?
— Ne pourrais-je pas être un peu de ces deux conspirations?
— Si fait, sire, c'est très-facile.
— Que faut-il faire?
— Aimer beaucoup la senorita.
— J'y songeais.
Fosseuse fit sa moue.
— Je m'entends, dit-elle; en apparence seulement.
— Peuh! dit le roi. Qu'est-ce que cela fait?
Un éclair de jalousie s'alluma dans l'œil de Fosseuse.
— Je ne veux pas, dit-elle; entendez-vous, Henry?
— Oh! si vous commandons, madame, dit humblement le roi, j'obéirai; je n'aimerai la senorita que... superficiellement. A propos, est-ce que Bavolet conspire aussi?
— Peut-être... Pourquoi cette question?
— Il était bien empressé ce soir auprès de la senorita...
— Il cache son jeu, dit finement Fosseuse. Maintenant, sire, adieu, partez...
— Déjà? mais je n'ai point le mot de la conspiration?
— Ni moi. Je le cherche.
— Quand espérez-vous le trouver?
— Peut-être ce soir. J'y vais de ce pas.
— Ce soir? vous y allez?
— Mon Dieu! de quel air vous me dites cela?
— Vous allez chez...
— Chez qui, sire?
— Vous verrez... Gaëtano... l'ambassadeur?
— Pourquoi pas?
— Dame! fit le roi, la nuit... à cette heure... une dame d'honneur qui court les corridors. C'est peu convenable.
— Jaloux! dit-elle avec un frais éclat de rire; était-ce plus convenable... jadis... de voir un roi s'aventurer dans de petits escaliers... mystérieux.
— Pourtant, cela me paraît imprudent...
— Je vais le rejoindre dans le parc.
— Bien vrai? vous ne me mentez point?
— Tenez, dit-elle en riant et ouvrant la croisée, voici la lune qui se lève, la croisée donne sur le parc, mettez-vous là, vous nous verrez.
— Adieu...
Le roi lui mit un baiser au front et elle s'esquiva.
Peu après, de son poste d'observation, le roi aperçut Gaëtano se promenant au clair de lune sous les coudriers, et presque aussitôt Fosseuse qui vint le rejoindre et prit son bras.
— Bon! pensa le Béarnais, je ne les perdrai point de vue.
L'ambassadeur et mademoiselle de Montmorency se promenèrent de long en large un moment, et puis, insensiblement, ils se dirigèrent vers le massif de coudriers sous lesquels Gaëtano s'était battu le matin avec Bavolet.
— Diable! fit le roi, elle m'a dit: «Vous nous verrez;» mais c'est que je ne les vois plus du tout. — Diable! diable!...
Et le roi attendit, espérant les voir ressortir. Dix minutes s'écoulèrent, rien ne reparut.
Le roi commençait à éprouver des impatiences nerveuses, lorsqu'un bruit de pas et un frôlement de robe se firent entendre dans le corridor. Le roi respira.
— La voici, pensa-t-il; ils auront suivi la grande allée et seront remontés par le grand escalier.
Le parc était éclairé par la lune; mais la croisée de Nancy se trouvait masquée par une tourelle, si bien que la chambre où était le roi était entièrement dans l'ombre.
La porte s'ouvrit et se referma sans bruit.
— Est-ce toi? demanda le roi.
Ce n'était point Fosseuse, c'était Nancy qui, croyant le roi et Fosseuse partis, venait reprendre possession de son domicile.
— Oh! oh! pensa Nancy, le roi est encore ici, et Fosseuse n'y est plus... cela aura mal tourné, et j'en suis pour mon sacrifice... Depuis deux jours, je fais les affaires de tout le monde... excepté les miennes; je tourne au Bavolet... Bah!... on dit que charité bien ordonnée commence par soi-même. J'ai commencé par les autres... si je finissais...
Et Nancy répondit bien bas:
— Oui, c'est moi.

## XIV. — OU LA NATURE ESPIÈGLE DE NANCY REPREND LE DESSUS.

— Ah! c'est vous, dit le roi d'un ton piqué... où donc avez-vous laissé le seigneur Gaëtano?
— Mais... balbutia Nancy interdite, je ne sais pas...
— Comment, vous ne savez pas?... serait-ce sous les coudriers où vous aviez si grande hâte de vous réfugier tantôt, alors que vous saviez que d'ici je voyais tout?
— Moi, je me suis réfugiée sous les coudriers? demanda Nancy qui ne comprenait plus du tout... avec le seigneur Gaëtano?
— Parbleu! dit le roi, me prenez-vous pour un niais?
— Non pas, sire; mais je ne sais ce que vous voulez dire avec vos coudriers et votre Gaëtano.
— Corbleu!... dit le roi en frappant du pied, ceci est trop fort, et vous êtes la plus perfide des femmes!...
— Oh! sire, quel vilain mot...
— Un monstre d'hypocrisie!
— De grâce... sire...
— Et moi qui vous aimais!
— Vraiment, vous m'aimiez?
— Elle ose en douter! ô perfidie!...
— Dame!... écoutez donc, fit Nancy qui souriait dans l'ombre, on en douterait à moins.
— Que voulez-vous dire? expliquez-vous.
— Vous aimez la senorita.
— Je vous ai juré le contraire tout à l'heure.
— Alors c'est Fosseuse...
— Eh! oui, dit le roi, c'est Fosseuse que j'aime... je te l'ai dit assez clairement.
— Bien vrai? fit la méchante soubrette.
— Douterais-tu de moi?
— Je vous crois, sire. En ce cas, que vous importe ma conduite?
— Ma foi! s'écria le Béarnais, ceci est le comble de l'impudence. Elle sait que je l'aime, que je suis jaloux...
— Mais non, vous ne m'aimez pas, puisque... vous aimez Fosseuse, sire.

Le roi poussa un cri.

— Tu n'es donc point Fosseuse? demanda-t-il.

— Moi? pas le moins du monde.

— Alors, pourquoi... viens-tu?

— Je rentre chez moi.

— Nancy!... fit le Béarnais qui comprit enfin.

— Je croyais que vous m'aviez reconnue, murmura l'hypocrite camérière.

— Comment voulais-tu que je te reconnusse; je ne t'attendais pas.

— Par exemple! dit Nancy d'un ton piqué.

— Serait-ce toi que j'ai aperçue dans le parc avec l'ambassadeur?

— Nenni.

— Alors comment veux-tu?...

— Mais dame! fit Nancy, il me semble, ce matin...

— Quoi? ce matin... demanda naïvement Henry de Naverre.

— Eh bien! ce matin, ne m'avez-vous pas dit... Diable! vous avez pourtant de l'esprit, sire.

— C'est juste; mais je suis venu il y a une heure...

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, mais j'avais mon service auprès de la reine.

— Voilà qui s'embrouille de plus en plus, dit le roi.

— Au contraire, c'est fort clair

— Comment donc Fosseuse était-elle ici?

— Fosseuse!... ici, chez moi? s'écria la soubrette jouant la stupéfaction.

— Dame! murmura le roi, je l'y ai trouvée...

Et le roi raconta à Nancy la scèneprécédente. Nancy pouffait de rire.

— En sorte, dit-elle, que Votre Majeste attend Fosseuse?

— Sans doute.

— Fosseuse qui a disparu derrière les coudriers avec l'ambassadeur?...

— Eh oui, fit le roi, dont la jalousie renaissait peu à peu.

— Y a-t-il longtemps déja?

— Un siècle!...

— Hum! murmura Nancy, les coudriers sont touffus...

— Peuh! dit le roi.

— Le gazon est vert...

— Heu! heu!...

— La nuit est fort belle...

— Il fait froid.

— Pour les jaloux peut-être, mais pour ceux qui s'aiment...

Le roi frissonna.

— Tais-toi, petite, dit-il, tais-toi donc!...

— Et le seigneur Gaëtano sait de bien beaux contes.

Le roi, qui avait abandonné la fenêtre, y retourna et plongea anxieusement ses regards dans le parc. Le parc était desert.

Le roi poussa un soupir. Nancy en laissa echapper un autre.

— Tu soupires? demanda le roi.

— Oui, sire.

— Et pourquoi?

— Je soupire en songeant que je suis une pauvre camérière qui sert de jouet à tout le monde.

L'accent de Nancy était si triste que le roi en tressaillit.

— De jouet? fit-il, et à qui donc, par hasard?

— A beaucoup de gens. Au roi de Navarre, par exemple... au roi qui donne chez moi un rendez-vous à mademoiselle de Montmorency.

Le roi était bon, l'accent ému de Nancy le toucha.

— Pardonne-moi, dit-il.

— Il le faut bien, puisque vous aimez Fosseuse...

— Corbleu! s'écria le Béarnais, j'ai peut-être grand tort en cela.

— Ah! sire... quelle idée!

— Et ces coudriers... ce Gaëtano...

— Vous êtes méchant, sire.

— Et j'ai bonne envie... de me venger!

— Comment cela, sire?

— Dame! fit le roi, si je savais...

— Que voulez-vous savoir, sire?

— Si je savais que tu... m'aimasses un peu.

Nancy étouffa à demi un gros soupir.

— Je ne vous aime pas, sire, dit-elle... et j'en suis bien heureuse.

— Impertinente!...

— Car vous ne m'aimeriez pas...

— Peut-être...

— Vous aimez Fosseuse.

— Morbleu! je finirai par ne plus l'aimer...

— Vous aurez tort, car elle vous aime...

— Je crois plutôt qu'elle me trompe.

— On trompe en aimant, murmura la perfide camérière.

Le roi eut le vertige et il prit Nancy par la taille.

— Si je me vengeais, dit-il.

Nancy lui glissa doucement des mains.

— Sire, dit-elle, c'est parfaitement inutile, voici mademoiselle de Montmorency.

Le roi poussa un cri de joie.

— Tu crois? dit-il.

Nancy éclata de rire.

— Vous voyez, dit-elle, que je suis sage en refusant de vous venger.

Le roi, pris au piége, se tut.

— Mais moi, poursuivit Nancy, je me suis vengée! Voici une demi-heure que je me divertis aux dépens du roi de Navarre. Pourquoi diable me donnez-vous des rendez-vous pour me dire que vous aimez Fosseuse?

Et Nancy, laissant échapper un second éclat de rire, s'enfuit, tandis que le roi demeurait tout soucieux à la fenêtre.

— Allons! murmura la camérière, j'ai le cœur plus sage que la tête et mes caprices n'ont pas de suite. Décidément je suis la véritable reine du château, car je n'aime personne et fais le bonheur de tout le monde. Je vais chercher Fosseuse et l'envóyer au roi qui me parait être au supplice!. .

Nancy n'eut point le souci de chercher longtemps Fosseuse, elle la rencontra dans le grand escalier.

— Allez! lui dit-elle, le roi est sur les épines.

— Pourquoi cela?

— Il est jaloux. Courez vite... Cependant, comme il se fait tard, tâchez de le mettre hors de chez moi, je veux me coucher.

Fosseuse fit un signe de tête et rejoignit le roi en riant :

— Mon pauvre Henry, dit-elle, vous êtes donc toujours jaloux?

— Mais, fit le roi qui respira bruyamment, il y a de quoi, ce me semble?

— Taisez-vous, ce n'est point l'heure et nous n'avons pas le loisir de nous faire une querelle. Nous conspirons.

— Ah oui! reprit Henry, quel est le mot de l'énigme?

— Je ne le sais point encore.

— Vous avez cependant causé... bien longtemps.

— Peu importe! Voici ce qu'il vous faut faire.

— Pour conspirer?

— Sans doute! Il vous faut feindre d'aimer la senorita...

— Comme vous l'ambassadeur?

— Certainement.

— Et lui obeir en tout...

— Très-bien.

— Satisfaire tous ses caprices...

— Diable!

— Je m'entends, et paraitre me dédaigner plus que jamais...

— Le pourrai-je?

— Ingrat!... murmura Fosseuse, vous l'avez tenté déjà, ce me semble...

— Chut! dit le roi, je vous aime, oublions le passé.

— Soit; — et maintenant voici minuit qui sonne, rentrez, sire, il est tard.

— Cruelle!... murmura le roi.

— Tout beau!... dit Fosseuse, avant d'être absous, il se faut repentir...

Fosseuse s'esquiva et laissa le roi qui ne tarda point à rentrer chez lui.

— La senorita, pensa-t-il, est bien belle et Fosseuse veut que je l'aime... en apparence, beaucoup; — si je l'aimais un peu... en réalite?...

---

Mademoiselle de Montmorency regagna son appartement et fut fort étonnée d'apercevoir un filet de lumière qui passait au travers de sa porte demeurée entr'ouverte.

Elle entra et reconnut Nancy et Bavolet qui causaient paisiblement au coin du feu.

Bavolet était dans son charmant costume de la soirée, et il souriait à Nancy comme le plus gai des pages souriait à la plus sémillante des camérières.

Fosseuse les regarda tous deux et parut chercher la signification de leur presence chez elle à une pareille heure.

Nancy la comprit sans doute, car elle lui dit aussitôt :

— Vous me chassez de chez moi, il faut bien que je me réfugie quelque part.

— Bien, dit légèrement Fosseuse en regardant ensuite Bavolet.

Bavolet souriait, mais son œil etait fiévreux, et son front pâle disait éloquemment sa souffrance.

— Me trouvez-vous beau? demanda-t-il en s'efforçant d'être fat et de bonne humeur.

— Ravissant, répondit Fosseuse.

— Tant mieux! car d'autres sont de votre avis.

— Nancy, peut-être?

— Nancy, d'abord.

— Chut! monsieur Bavolet, dit Nancy qui essaya de rougir.

— Ensuite la senorita, reprit le page.

— Vraiment! fit Fosseuse.

— En vérité, murmura Bavolet qui essayait de masquer la tris-

tesse de son cœur avec le sourire de ses lèvres, elle serait, morbleu! bien difficile.

— Voyons, dit Fosseuse, ne plaisantons point, Bavolet. La senorita t'aime-t-elle?

— Elle ne me l'a point dit, mais...

— Tu as lieu de le croire, n'est-ce pas?

— Il n'est rien de tel pour être fort et clairvoyant en amour, reprit Bavolet, que de ne pas aimer ceux qui vous aiment.

— C'est assez philosophique, cela.

— Et la senorita, m'aimant, n'aimera point le roi... alors vous comprenez, ma petite Fosseuse?

— Je comprends, dit gravement mademoiselle de Montmorency, que tout cela est inutile.

— Inutile!...

— Sans doute, le roi m'aime toujours.

— Alors, murmura tristement Bavolet, rien ne m'oblige plus à jouer mon rôle. Ce que j'en faisais n'était que pour vous.

— Au contraire, il faut continuer.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que le roi sera plus que jamais empressé auprès de la senorita.

— Alors il vous délaisse?

— Il m'aime plus que jamais.

— Ceci devient une énigme.

— En voici le mot : la senorita conspire.

— Ah! bah!...

— Elle conspire avec l'ambassadeur contre le roi.

— Et quel est le but du complot?

— C'est ce qu'il faut savoir. La reine cherche, je cherche aussi, cherche à ton tour. Le roi est prévenu.

— Bon, dit le page, je vais avoir une passion de tigre pour l'Andalouse. Il faut bien que je tue le temps!...

— La reine, murmura Nancy à l'oreille de Fosseuse, nous sera maintenant d'un pauvre secours.

— Tu la remplaceras, dit Fosseuse. Maintenant, allez-vous-en; je meurs de sommeil.

— Il paraît que les amoureux dorment, murmura Nancy.

— Oui .. quand ils sont heureux! répondit Bavolet avec un soupir. Bonne nuit, petite.

## XV. — L'ENCRE SYMPATHIQUE DU SEIGNEUR GAETANO ET LA CHIMIE DE MADAME MARGUERITE.

Trois jours après, le château de Coarasse avait la même physionomie, et les passions diverses qu'il abritait avaient suivi paisiblement leur cours sans bruit ni scandale.

La migraine de la reine de Navarre continuait et la rendait inaccessible; le roi, en fort bonne intelligence avec Fosseuse, s'occupait plus que jamais de la senorita, dont le cœur n'était peut-être plus fort tranquille depuis que Bavolet s'était mis en tête d'être aimé; — Gaëtano était toujours galant et empressé auprès de mademoiselle de Montmorency, qui le lui rendait, du reste. De temps en temps il était sujet aux migraines et sortait à cheval au milieu de la nuit. Le gentilhomme qui veillait au pont-levis s'inclinait bien bas et le laissait passer.

Enfin Nancy et Pepa ne se montraient plus que rarement et demeuraient auprès de madame Marguerite.

Voilà donc où en étaient les choses au bout de trois jours.

C'était la veille d'une grande chasse à laquelle étaient conviés tous les gentilshommes du voisinage, une battue aux ours dont le roi promettait d'avance des merveilles. Aussi le souper avait-il été avancé pour que les chasseurs pussent se retirer de bonne heure et prendre un repos nécessaire aux fatigues du lendemain. Pourtant la senorita avait dit à l'ambassadeur en passant, au bras de Bavolet, derrière le fauteuil du roi : « A tantôt!... » Et Gaëtano, s'approchant d'elle, lui avait murmuré à l'oreille :

— Dans dix minutes je serai chez vous.

Bavolet n'avait rien entendu, mais Fosseuse avait deviné, et croisant Bavolet et l'Andalouse, elle dit bien bas au page : « Attention! »

Fosseuse cherchait encore le mot de l'énigme.

Bavolet reconduisit la senorita chez elle.

— Rentrez chez vous, mon enfant, lui dit-elle avec un charmant sourire, nous ne ferons point ce soir notre partie d'échecs accoutumée.

— Et pourquoi? demanda le page.

— Parce que nous chassons demain.

— Bah! nous chassons tous les jours, il me semble.

— Mais la journée sera rude, et il vous faut du repos.

— C'est bien ennuyeux, murmura Bavolet du ton d'un enfant gâté et boudeur, je voulais jouer aux échecs.

La senorita passa ses doigts dans la chevelure du beau page, en roula et déroula complaisamment les boucles et lui dit :

— Mon petit Bavolet, soyez raisonnable...

— Vous ne m'aimez pas... fit le page effronté, jouant la jalousie.

— Oh! si, dit-elle avec un regard charmant, va t'en...

Bavolet s'en alla sans mot dire et referma la porte du boudoir. Par hasard, les femmes de l'Andalouse étaient encore aux offices, et l'antichambre se trouvait déserte.

— Oh! oh! pensa le page, il y a quelque chose d'extraordinaire ce soir. La senorita était bien pressée de me renvoyer, et Fosseuse, qui est une fine mouche, m'a donné l'alerte. Si je faisais pour une heure le métier de Nancy?

Il y avait un cabinet de toilette à deux issues dans l'appartement de la senorita; l'une de ces issues donnait dans le boudoir, l'autre dans l'antichambre. Bavolet ouvrit bruyamment la porte de l'appartement, parut gagner le corridor et refermant cette porte sans sortir, revint sur la pointe du pied et se glissa dans le cabinet de toilette d'où, grâce à une porte vitrée, on pouvait voir ce qui se passait dans le boudoir.

Tout aussitôt on gratta à l'extérieur, et Gaëtano entra. Il avait à la main une petite fiole et du parchemin.

— Tenez, dit-il à la senorita, voici l'encre sympathique; elle est d'une qualité merveilleuse, et ne disparaît complétement qu'au bout de six heures. Jusque-là elle ressemble à de l'encre ordinaire d'un beau noir et paraît ineffaçable.

— Très-bien, dit la senorita. Maintenant, m'expliquerez-vous...

— Sans doute. Je vous ai achetée assez cher pour me fier entièrement à vous.

— Ce mot est peu courtois.

— En politique, la courtoisie est de pure invention; en conspiration, elle est inutile.

— Soit; expliquez-moi...

— Voici. Le roi va venir, n'est-ce pas?

— Sans doute; dans quelques minutes il sera ici.

— Vous lui ferez une scène de jalousie...

— J'y compte bien.

— Et quand il vous aura attesté son amour par tout ce qu'il y a de plus saint...

— Eh bien, alors...

— Alors, ma toute belle, vous lui direz simplement : « Fosseuse, que vous dites ne plus aimer, me fait ombrage. »

— Ah! très-bien.

« — Fosseuse m'est insupportable; vous la devriez bien exiler. »

— Le roi refusera, soyez-en sûr.

— Peut-être consentira-t-il, si vous êtes habile. Alors, vous le ferez asseoir là, dans ce fauteuil, vous lui tremperez cette plume dans cette encre, et vous la lui présenterez en disant : Il vaut mieux tenir qu'attendre; écrivez-moi sur-le-champ l'ordre d'exil.

— Et si le roi refuse?

— Alors, vous lui direz : « Fosseuse est duchesse, je veux l'être aussi. Faites-moi mon brevet sur-le-champ, je le veux tout entier de votre main. »

— Je commence à comprendre, murmura la senorita.

— Le brevet écrit et signé, vous l'enfermerez précieusement. Le reste me regarde.

— C'est précisément le reste que je voudrais savoir...

— Rien de plus simple. Pendant six heures, ce parchemin que voilà sera rempli par un brevet de duchesse, et signé Henri de Navarre. Dans six heures, l'encre sympathique disparaîtra, et le parchemin redeviendra entièrement vide. Alors, nous le remplirons à notre tour par une belle et bonne abdication.

— Oh! oh! fit Bavolet qui, de sa retraite, ne perdait ni un geste ni un mot, voici le mot de l'énigme : ABDICATION.

Et le page mit la main sur son poignard.

— Mais, dit la senorita, vous n'avez point songé à une difficulté des plus grandes.

— Laquelle?

— C'est que la signature du roi disparaîtra tout comme la teneur du brevet.

— J'y ai parfaitement songé, senorita. Attendez donc... l'encre sympathique disparaît, mais elle peut reparaître aussi. Sans cette qualité, elle serait parfaitement inutile.

— Comment reparaît-elle?

— De plusieurs manières. En l'approchant du feu, et elle ressort aussitôt, pour s'effacer peu après.

— Si vous employez ce moyen, tout reparaîtra.

— Sans doute; mais une goutte d'un acide que je possède, et qui est également de la composition de celui qui a inventé cette encre, une goutte de cet acide, versée sur un seul mot, fait aussitôt reparaître ce mot et le rend ensuite ineffaçable.

— Vraiment!

— J'en ai fait cent fois l'expérience... Vous sentez, senora, que je verserai la goutte d'acide sur le mot nécessaire.

— Le nom du roi?...

— Sans aucun doute.

— Bon! dit l'Andalouse; mais quand vous aurez l'abdication?

— Parbleu! le reste est peu difficile.

— Vous croyez?

— Deux de mes frères, Hector et Gontran, sont à Madrid; Paëz est ici; à leur retour tout sera prêt.

— Quand reviendront-ils?

— Dame!... fit Gaëtano calculant, dans trois jours au plus tard. Nous choisirons un jour où le roi chassera seul, dans les montagnes, un jour, par exemple, où il tirera, à pied, des gelinottes et des coqs de bruyère.

— Vous êtes un bandit habile et adroit.

— Ah! senora... le vilain mot!

— C'est l'équivalent du vôtre: «Je vous *paye* assez cher.»

— Très-bien!... Faisons la paix.

— Aurai-je mon tabouret?

— Sans aucun doute.

— Mon château près de Séville?

— Je vous le promets.

— Et me permettez-vous d'emmener mon petit Bavolet?

— Le page du roi?

— Oui, señor.

— Hum! murmura Gaëtano, je n'y vois qu'un inconvénient.

— Lequel?

— C'est qu'il pourrait bien être mort dans huit jours.

La senorita recula épouvantée.

— Vous sentez, ma chère amie, continua imperturbablement Gaëtano, que le fanatisme de ce drôle pour son roi est gênant.

— Comment l'entendez-vous?

— Si Bavolet accompagne le roi, le jour où nous l'enlèverons, il se fera tuer avant que le roi soit pris.

— Oh! il n'ira pas... je vous le promets.

— Ah çà, fit l'ambassadeur avec un railleur sourire, croyez-vous donc qu'il vous aime?

— Je le jurerais!

— Moi je suis certain du contraire. Il aime la reine.

— Impossible!

— Et c'est pour donner le change qu'il vous courtise.

La senorita poussa un cri.

— Si je le savais, dit-elle, je le tuerais de ma main!...

— Chut! ma mie, comme dit le roi, pas d'impertinences inutiles. Il faut être calme quand on conspire. Adieu...

Pendant ce dialogue Bavolet murmurait:

— Le seigneur Gaëtano est un habile homme, mais il a compté sans mon poignard; et quant à la senorita...

Un rire silencieux et un haussement d'épaules achevèrent la pensée du page.

Gaëtano avait fait un pas de retraite; il revint à la senorita.

— N'auriez-vous pas, dit-il, un lieu où me cacher?

— Pourquoi faire?

— C'est que j'ai réfléchi qu'il se pourrait bien faire que le roi ne voulût rien signer, ni lettre d'exil, ni brevet.



Bavolet se glisse, sur la pointe du pied, dans le cabinet de toilette. (Page 31.)

— Impossible. Le roi m'aime... il signera.

— N'importe! si je me blottissais quelque part...

— Pensez-vous que votre présence suffirait?...

— S'il refuse?... murmura Gaëtano d'un air sombre, eh bien!... comme il faut qu'à tout prix cet homme disparaisse, je le tuerai!

— Horreur! fit la senorita indignée, un assassinat! Jamais je ne prêterai les mains à pareil crime.

— Il le faudrait, cependant.

— Le roi signera, je vous le promets.

— Mais encore...

— Je ne sais où vous cacher. S'il ne signe pas, vous lui camperez demain, à la chasse, une balle dans les reins, mais chez moi... non, je ne le veux pas!...

— Soit, dit Gaëtano, mais faites qu'il signe.

— Il signera. Bonsoir.

— Ah çà, murmurait Bavolet en tourmentant le manche de son poignard, si je le tuais, moi, ce bandit!

Et Bavolet fit un pas vers l'issue de l'antichambre que gagnait Gaëtano, et son poignard sortit à demi du fourreau.

Une seconde de réflexion fit rentrer l'arme dans sa gaine, et Bavolet s'arrêta.

— Morbleu! non, dit-il, mieux vaut prévenir le roi. On arrêtera M. l'ambassadeur, on lui fera son procès et il sera pendu en place publique, à Nérac, à une belle potence toute neuve dont je graisserai la corde moi-même, si le roi me le veut bien permettre.

Et Bavolet attendit que Gaëtano fût sorti pour s'esquiver à son tour et courir chez le roi.

Mais au moment où Gaëtano sortait, les femmes de la senorita entraient. Alors Bavolet ne pouvait plus sortir sans donner l'alarme, sans occasionner une rumeur et tout perdre par trop de précipitation.

Il demeura dons à son poste, décidé à ne plus le quitter jusqu'à ce que le roi fût entré, eût signé et donné des armes à la senorita. Alors il paraîtrait, lui, Bavolet, et raconterait la scène au roi ébahi.

Le roi ne se fit pas attendre longtemps. Il entra l'œil brillant, le sourire aux lèvres, guilleret comme au temps où il courait, de nuit, les corridors du Louvre.

La senorita avait eu le temps de composer son maintien, de prendre un air triste et boudeur, et de s'asseoir sur une chaise longue roulée auprès d'un feu de printemps.

— Bonjour, ma mie, dit le roi en lui baisant galamment la main.

— Bonjour, sire, répondit-elle d'un ton sec.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? vous êtes pâle...

— Vous croyez, sire.

— Pâle comme un marbre. Souffrez-vous?
— Peut-être...
— En quel endroit?
— Au cœur, sire.
— Cordieu!... exclama joyeusement le roi, qui peut vous attrister ainsi, ma mie?
— Vous, sire.
— Moi?... par exemple!...
— Vous ne m'aimez pas, sire.
— Je vous aime de toute mon âme, chère belle.
— Je n'y crois point, sire.
— Qui vous en peut faire douter?
— Vous aimez toujours mademoiselle de Montmorency, sire.
— Quelle folie!
— Et vous paraissiez trop jaloux, ce soir, quand l'ambassadeur causait avec elle, pour que j'en puisse douter un instant.
— Ma mie, dit gravement le roi, quelle preuve vous faut-il pour vous convaincre que je n'aime plus mademoiselle de Montmorency?
— Aucune. J'ai la certitude du contraire.
— Mais encore...
La senorita jeta un tendre regard à son royal amant.
— Si je vous le demandais, fit-elle, vous me la refuseriez.
— Non, de par Dieu!...
— Eh bien! puisque vous avez exilé M. de Turenne...
— Oh! oh! fit le roi, vous voulez que j'exile Fosseuse?
— Pourquoi pas, si vous m'aimez?
— Mais elle ne mérite pas cette disgrâce!
— Elle me déplaît! dit impérieusement la senorita.
— Ma mie, dit humblement le roi, je le voudrais faire, puisque cela vous serait agréable, mais...
— *Mais* est un mot inconnu dans la langue de l'amour.
— C'est tout bonnement impossible, continua froidement le roi.
— Ah! vraiment? murmura la senorita avec dépit.
— Jugez-en : Mademoiselle de Montmorency est dame d'honneur de la reine; elle est au service de la reine et non au mien; adressez-vous à la reine.
— Avez-vous consulté la reine pour exiler M. de Turenne?
— Ceci est bien différent; M. de Turenne m'appartenait.
La senorita frappa du pied.
— C'est bien! dit-elle, vous ne m'aimez pas.
— Je vous aime, ma mie, mais je ne puis cependant...
— Eh bien! dit-elle, faites au moins pour moi ce que vous avez fait pour elle.
— Qu'ai-je fait? parlez vite
— Elle est duchesse...
— Vous le serez.
— A l'instant?
— Si vous le désirez.
— Vrai? fit l'Andalouse en poussant un petit cri de joie, vrai?... vous me feriez duchesse?
— Je vous l'ai promis, ce me semble.
— Et si je vous présentais ce parchemin? et puis cette plume...
— Diable! grommela le roi, vous êtes pressée, ma mie.
— Oh! c'est que je hais Fosseuse de toute mon âme.
— Vous avez tort, je ne l'aime plus.
— Et je veux que demain, toute la cour sache que vous m'avez fait...
— Duchesse? soit, vous allez l'être. Donnez-moi ce parchemin et cette plume.
La senorita prit la tête du roi dans ses mains :
— Vous êtes adorable, sire, dit-elle en le baisant sur le front.
Le roi prit la plume et parut réfléchir.
— Voulez-vous la duché de Coarasse? demanda-t-il.
— Est-elle aussi riche que celle dont vous avez gratifié Fosseuse?
— Oh! certainement.
— Eh bien! donnez-moi Coarasse. Mettez-vous là, sire.
La senorita installa le roi dans un fauteuil auprès d'un charmant pupitre, elle plaça devant lui le parchemin apporté par Gaëtano et la fiole d'encre sympathique, puis retourna au coin du feu. Le roi prit la plume et traça une ligne.
— Cette encre est bien épaisse, murmura-t-il; n'en avez-vous point d'autre, senora?
L'Andalouse tressaillit.
— Non, sire, dit-elle.
— J'ai bonne envie de la délayer avec un peu d'eau.
— N'en faites rien, sire; elle serait trop blanche.


MARGUERITE DE VALOIS.

— Comme vous voudrez, dit le roi avec indifférence.
Et il écrivit d'une grosse écriture fort lisible le brevet demandé par la senorita; et puis il signa : Henry de Bourbon, roi de Navarre.
Après quoi il tendit le parchemin à la senorita :
— Tenez, dit-il, enfermez cela; et maintenant douterez-vous encore...
— Oh! non, fit-elle avec son adorable sourire, et je vous aime... moi, aussi.
— Hum!... pensa le roi, voilà une duché dont vous ne palperez pas longtemps les revenus, ma mie.
La senorita plia le précieux brevet en quatre et la plaça dans le tiroir du pupitre.
Bavolet, cependant, n'avait point paru, Bavolet demeurait immobile

et muet à son poste d'observation. A quoi songeait-il? C'est ce que nous allons dire bientôt.

Bavolet, au fond de sa retraite, faisait les réflexions suivantes :

— Si je préviens le roi, je cours deux chances : la première, c'est que, me trouvant chez la senorita, il me prenne pour un amoureux jaloux qui fait un conte pour se venger; c'est la moins à craindre. La seconde, c'est que la senorita, qui a toujours sur elle une charmante dague de Tolède, ne poignarde le roi en se voyant découverte...

Et Bavolet se prit à réfléchir encore.

— Il serait bien plus simple, poursuivit-il, d'attendre que le roi fût parti. J'aurais bon marché, moi tout seul, de cette petite marquise andalouse qui veut être duchesse.

Et Bavolet attendit.

— Maintenant, dit la senorita, il se fait tard, sire, et vous chassez demain.

— Méchante! vous me congédiez déjà?

— Il le faut, je suis brisée...

— De douleur?

— Non, de bonheur et d'émotion. Je vous aime tant, Henry...

Le roi hésita; mais il songea à Fosseuse, et il répondit avec un dépit admirablement joué :

— Je pars, puisque vous l'ordonnez.

— C'est encore une preuve d'amour que je vous demande.

— Celle-ci est originale, grommela le roi en baisant la petite main de la nouvelle duchesse.

Puis il fronça tout à coup le sourcil.

— Mon Dieu! fit-elle effrayée, qu'avez-vous donc?

— Presque rien. A mon tour je suis jaloux.

— Jaloux! Et de qui, s'il vous plaît?

— Mais, dit le roi avec humeur, vous écoutez bien complaisamment mon page depuis quelques jours.

La senorita eut un rire forcé.

— C'est un enfant, dit-elle.

— Il a seize ans, ma mie, et il est beau, ventre saint-gris!...

— Vous trouvez?

— Demandez à la reine, murmura le Béarnais avec un fin sourire qui fit tressaillir le page.

— Moi, je le trouve laid, dit la senorita avec dédain.

— Bon, pensa Bavolet, voilà un mot qui est dur, senora, et il vous portera malheur.

— Laid! fit le roi, quel blasphème!...

— Insignifiant, au moins...

— Par exemple, ma mie, ajouta mentalement Bavolet, je vous aurais pardonné peut-être la première épithète, mais je me souviendrai de la dernière, et il vous en cuira!

— Ainsi, reprit le roi, vous n'aimez pas mon page?

— Oh! fit-elle avec un sourire de mépris.

— C'est que, si vous l'aimiez, j'en serais bien marri.

— Vous l'exileriez, dit-elle en riant; il est à vous, celui-là.

— L'exiler! non certes, ma mie. Bavolet est presque mon fils, je l'aime comme s'il l'était. Je renoncerais plutôt à ma couronne de Navarre qu'à mon page, ventre saint-gris! adieu, ma mie...

Et le roi, baisant de nouveau la main de l'Andalouse, s'en alla tranquillement se coucher, après avoir donné ses ordres pour qu'on fit soigneusement le bois dans la nuit avec ses meilleurs limiers.

— Avec tout cela, murmura-t-il en se mettant au lit, nous ne savons rien encore : cet ambassadeur est fin comme l'ambre, et j'ai là un rude jouteur. Heureusement je suis prévenu, et ces frontières sont bien gardées.

---

La chambre à coucher de la senorita ouvrait sur le boudoir.

Quand elle fut seule, l'Andalouse relut le brevet et examina attentivement la précieuse signature.

— Voilà le brevet de moine de Sa Majesté, murmura-t-elle en replaçant le parchemin dans le tiroir. Gaëtano sera content.

— Attends, murmura Bavolet, je vais le remplir, ce brevet-là.

Et Bavolet allait s'élancer dans le boudoir, quand la senorita le prévint et sonna ses femmes, ce qui le contraignit à demeurer coi.

Les femmes entrèrent.

— Venez me déshabiller, dit la senorita, je vais me coucher.

— Très-bien, pensa Bavolet qui imagina soudain tout un nouveau plan.

La senorita passa dans sa chambre à coucher avec ses femmes, et les portes furent refermées.

Bavolet n'hésita plus; il s'élança vers le pupitre, y prit la fameuse abdication et s'enfuit par le cabinet, ouvrant et refermant les portes de l'antichambre désertée avec des précautions telles, que ni la senorita ni ses femmes n'entendirent le moindre bruit.

— Ah! ah! ricana le page, quand il fut dans le corridor. Vous croyez que les rois ont des pages pour le seul plaisir de les habiller de velours et d'or, monsieur l'ambassadeur? Doucement; le page du roi, c'est l'épée qui veille sans cesse quand le monarque dort. Vous apprendrez cela à vos dépens, mon cher Gaëtano, un matin de soleil, sur la grand'place de Nérac, où l'on dresse la potence. Et vous, ma petite senorita, belle aventurière qui me trouvez laid et insignifiant, soyez tranquille! je vous promets que les verges dont on vous fouettera seront coupées dans votre belle duché de Coarasse.

Bavolet songea à monter chez le roi.

— Bah! dit-il, le roi dort déjà. Allons chez Fosseuse, elle en rira tout à son aise.

Fosseuse, étendue à demi sur un lit de repos, se faisait lire par Nancy la *Vie des Dames galantes*, de messire l'abbé de Brantôme.

— J'ai le mot, dit Bavolet.

— Quel mot?

— Celui de l'énigme, parbleu!

Fosseuse tressaillit.

— C'est le mot ABDICATION, un mot insignifiant, comme vous voyez.

Et Bavolet mit le parchemin sous les yeux de Fosseuse et lui raconta de point en point tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

— Par exemple! s'écria Fosseuse, voici qui est trop fort, et notre cousin d'Espagne a une grande envie de notre petit royaume de Navarre qui me paraît assez plaisante.

— Aussi, dit Bavolet, je suis d'avis de brûler ce cher parchemin quand le roi l'aura vu tout à son aise.

— Le brûler? non pas! s'écria Fosseuse, il faut le rendre à la senorita, au contraire.

— Le rendre!... y pensez-vous?

— Bavolet, mon ami, tu n'es pas versé en politique, et je te pardonne tes terreurs; mais sois tranquille, nous allons arranger les choses de manière que M. l'ambassadeur ne saura qu'en faire. Allons chez la reine.

Le page pâlit soudain et ne répondit pas.

— Je te comprends, murmura Fosseuse, j'irai seule.

— Allez, murmura Bavolet redevenu triste et morne, moi je n'en aurais point la force.

— Tiens, dit Fosseuse, prends ce volume et attends-moi.

Fosseuse fit signe à Nancy de la suivre, et toutes deux gagnèrent l'appartement de la reine.

Ce n'était plus cette belle Marguerite de Valois que nous avons connue au début de cette histoire, cette reine aux lèvres de carmin, au charmant sourire, au regard calme et fier; — c'était Marguerite pâle de souffrance, l'œil noyé de larmes, Marguerite redevenue sombre et désespérée, comme le jour où le bourreau fit voler dans la poussière la tête du comte de la Môle; comme le jour encore où Hector de Furneyer mourut dans ses bras, un soir de printemps à l'heure où tout parlait d'amour autour d'elle dont l'amour venait de tuer son amant!...

Elle était seule, la pauvre reine, seule et triste en cet oratoire où son dernier amour était né et où elle essayait de l'étouffer dans l'isolement et le silence.

— Madame, lui dit Fosseuse, essuyez vos pleurs pour une heure, il faut sauver le roi.

A ce nom la reine tressaillit et regarda Fosseuse.

— Tenez, dit celle-ci, connaissez-vous cette encre?

La reine prit le parchemin et l'examina avec attention.

— C'est de l'encre sympathique : quelle idée le roi a-t-il eue de s'en servir, et quelle autre idée lui a passé par le cerveau de faire cette aventurière duchesse de Coarasse?

— Ce n'est point tout à fait cela, madame. Le roi cherchait, comme nous, le mot de l'énigme. La senorita lui a demandé une duché, et il la lui a octroyée... toujours pour arriver à trouver le mot fameux. Le roi a pris une plume et du parchemin, et la senorita lui a présenté cette encre. Le roi l'a trouvée épaisse, mais comme il n'y en avait pas d'autre, il s'est servi de celle-là.

— Très-bien, dit la reine; dans quelques heures, le parchemin sera blanc et la duchesse n'aura plus de duché.

— Oui, dit Fosseuse; mais à la place du brevet, savez-vous ce que le seigneur Gaëtano aura soin d'écrire?

— Oh!... dit la reine en fronçant le sourcil, je commence à comprendre.

— Le mot de l'énigme était *abdication* en faveur du roi d'Espagne.

La reine prit vivement le parchemin.

— Mais la signature disparaîtra également? fit-elle.

— Sans doute, mais avec un acide...

La reine fit un brusque mouvement, et puis un sourire épanouit ses lèvres.

— M. l'ambassadeur, dit-elle, ne sait pas que j'ai appris la chimie chez maître René le Florentin, le parfumeur de ma mère, — lequel a composé lui-même cette encre.

— C'est pour cela que je suis venue à vous, madame.

— Et il ne sait pas non plus que s'il est un acide assez puissant pour la rendre ineffaçable, il est un autre acide qui, employé auparavant, la fait complétement disparaître.

— Vraiment! dit Fosseuse, qui avait imaginé déjà tout un plan de mystification à l'endroit de l'ambassadeur.

— Attendez, petite, fit la reine, vous allez voir. Nancy, ouvre ce bahut et apporte-moi les deux fioles rouges que tu trouveras sur la deuxième tablette à gauche.

Nancy obéit, la reine prit les deux fioles et les montrant à Fosseuse.

— Voici, dit-elle, de l'encre pareille à celle de M. l'ambassadeur, et voilà l'acide qui la détruit.

— En ce cas, dit Fosseuse rayonnante, si Votre Majesté m'en croit...

— Que ferons-nous, petite?

— Nous effacerons le nom du roi.

— J'y songeais.

— Et nous en écrirons un autre à la place.

La reine se prit à sourire.

— Ton idée me plaît, dit elle; mais il y a une chose à craindre, c'est que le seigneur Gaëtano ne soit pressé de rédiger l'acte d'abdication et ne s'aperçoive de la substitution.

— C'est juste, dit Fosseuse; mais il s'en apercevra tout autant si nous effaçons simplement la griffe du roi.

— Tu as raison.

La reine versa une seule goutte de l'acide sur le nom déjà pâli du roi de Navarre, et ce nom disparut tout à fait.

Puis elle trempa une plume dans l'encre sympathique et la remit à Fosseuse.

Fosseuse écrivit à l'endroit même où se trouvaient naguère ces mots : « Henry de Bourbon, roi de Navarre, » ce mot unique : « Bavolet Ier. »

La reine eut un triste sourire en lisant le nom du page, puis elle se roidit contre ses poignants souvenirs et ajouta :

— Maintenant il ne suffit point de détruire la possibilité d'un acte d'abdication, il faut prévenir un coup de main. Ce Gaëtano est capable de poignarder le roi ou de l'enlever.

— Il faut prévenir le roi.

— Non pas; je veux que nous ayons tout le mérite d'avoir déjoué le complot.

— Mais il serait bon d'arrêter M. l'ambassadeur et ses complices?

— C'est l'affaire de M. de Mornay, qui est chargé de la police du royaume.

— M. de Mornay est à Nérac.

— Nous allons mettre un gentilhomme à cheval et le mander à Coarasse.

— M. de Mornay sera ici demain soir.

— Mais si d'ici là...

— D'ici là, l'ambassadeur n'osera rien tenter. Le roi chasse demain en nombreuse compagnie et Bavolet ne le quittera point.

Pepa qui entrait entendit ces derniers mots.

— Allez, petite, dit la reine, il faut que Bavolet se charge de tout cela. Surtout qu'on n'éveille point le roi. Nous veillons pour lui.

Pepa ne vit point le parchemin, mais elle pensa qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, et une joie presque féroce illumina un moment son beau visage de gitana.

Elle parut avoir oublié quelque détail de service à l'extérieur et ressortit sur les pas de Fosseuse.

Fosseuse rentra chez elle, où Bavolet l'attendait.

— Tiens, lui dit-elle tout bas en lui glissant le parchemin dans son pourpoint entr'ouvert, de manière que Pepa, qui collait son œil à la serrure, ne vit et n'entendit rien, tu peux remettre le brevet de duchesse dans le trésor de la senorita, il n'est plus dangereux.

— Comment cela?

— Je te conterai tout plus tard, le temps presse.

Bavolet prit sa toque.

— Un mot encore, dit Fosseuse: tu vas te rendre chez M. de Goguelas, et tu l'éveilleras.

— Il a le sommeil bien dur et s'éveille difficilement.

— Tu le roueras de coups, s'il le faut.

— Bon! murmura Bavolet, je n'y manquerai pas, puisque l'occasion s'en présente; il y a longtemps que je veux me venger d'une impertinence qu'il m'a faite à la chasse. Un jour que j'avais tué un sanglier, ce maroufle prétendit que ma balle s'était perdue, tandis que la sienne s'était logée dans l'oreille de la bête. Et le roi, qui était de méchante humeur, prétendit qu'il avait raison.

— M. de Goguelas éveillé, poursuivit Fosseuse, tu le feras monter à cheval.

— Tant pis; il crève tous les chevaux qu'il monte.

— Et tu l'enverras à Nérac.

— Bon; après?

— Avec ordre, de par le roi, — de par le roi, entends-tu bien? — de ramener M. de Mornay.

— Très-bien, je comprends, dit Bavolet, qui ouvrit la porte.

Pepa s'était rejetée dans l'ombre, elle suivit le page jusqu'à la chambre de M. de Goguelas, qui ronflait comme un orgue un jour de grande fête.

Bavolet avait seize ans, c'est-à-dire que les plus violentes douleurs et les situations les plus critiques ne pouvaient effacer entièrement chez lui ses velléités d'espièglerie.

Il réveilla M. de Goguelas avec une grêle de croquignoles. M. de Goguelas ouvrit péniblement les yeux, crut rêver et les referma. Bavolet en vint aux coups de poing et meurtrit la tête carrée du vieux gentilhomme, qui finit par s'éveiller tout à fait et sauta sur son épée avec un geste de colère.

— Chut! lui dit Bavolet, voilà vos chausses, habillez-vous. Service du roi.

— Est-ce le roi qui vous commande de m'assommer?

— Jusqu'à ce que vous soyez éveillé, oui, mon gentilhomme.

— Et pourquoi faut-il que je m'éveille? demanda le pauvre homme en se frottant les yeux et bâillant.

— Pour vous vêtir d'abord, et monter à cheval ensuite

— Et où dois-je aller?

— A Nérac.

— A cette heure?

— Pourquoi pas?

— Mais il est nuit!

— Il fait un clair de lune superbe.

— Tout seul?

— Puisqu'il fait clair de lune, vous chevaucherez avec votre ombre, une très-belle ombre, ma foi!... ajouta Bavolet avec un sourire moqueur.

— Petit drôle, grommela le gentilhomme, si tu n'étais si jeune...

— Bah! je vous boutonne neuf fois sur dix. Vous auriez mauvaise grâce à faire de l'escrime avec moi. Allons! *presto*, habillez-vous.

— Je suis prêt.

— Vous allez courir à Nérac, ventre à terre.

— Je le veux bien, puisque le roi l'ordonne.

— Toujours au galop, car le trot vous fatigue, et votre ombre aurait mauvaise mine.

— Insolent!...

— Vous irez trouver M. de Mornay, et le ramènerez ici sur-le-champ.

— Ah çà, dit M. de Goguelas, il y a donc quelque chose d'important au château?

— Certainement; il s'agit de faire pendre un gentilhomme.

— Un gentilhomme!... qui cela?...

— C'est un secret.

— C'est un secret?

— Quel est son crime?

— Dame! fit Bavolet en riant, il s'est attribué un sanglier qu'il n'avait point tué. A cheval, messire.

M. de Goguelas se prit à rire de la plaisanterie du page, puis il agrafa son épée et s'enveloppa dans son manteau.

Pepa avait tout écouté. Pepa se rejeta de nouveau dans l'ombre quand Bavolet et M. de Goguelas sortirent.

Dix minutes après, le vieux gentilhomme courait sur la route de Nérac, et Bavolet gagnait sans bruit l'appartement de la senorita.

L'une des femmes de l'Andalouse couchait dans l'antichambre, et elle s'éveilla au bruit de la porte que le page ouvrit cependant avec précaution.

— Diable! murmura-t-il, voici qui est fâcheux.

Une veilleuse brûlait auprès du lit de la camérière, en sorte que celle-ci reconnut le page et le regarda avec étonnement.

— Payons d'audace, pensa le page.

Puis il mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! dit-il, pas de bruit.

— Que voulez-vous à cette heure?

— Petite, repondit Bavolet en tirant sa bourse, veux-tu être bien gentille?

La camérière aperçut les pièces d'or brillant d'un fauve reflet au travers des mailles de l'escarcelle, et elle regarda Bavolet d'un air interrogateur.

— Figure-toi, dit impudemment Bavolet, que j'ai laissé mon mouchoir chez ta maîtresse.

— Je vais vous l'aller quérir, monsieur Bavolet.

— Fi!... une jolie fille comme toi ne se doit point lever à minuit passé. J'irai moi-même.

— C'est que, murmura la camérière, madame dort.

— Je gage que non.

— Et, si elle dort, vous l'éveillerez...

— Je marcherai sur la pointe du pied.

— Attendez donc, dit la soubrette qui hésitait toujours.

— Petite, murmura le page, il y a là onze pistoles... tout autant et cela suffirait à acheter une belle basquine de velours soutachée d'or comme en portent les manolas et les senoras de Séville.

— Mais ma maîtresse me chassera!...

— Si elle s'éveillait, je ne dis pas... mais elle ne s'éveillera pas...

— Elle s'éveillera, j'en suis sûre.

— Petite, dit le page d'un ton confidentiel, tu es curieuse, et je vois qu'il faut tout te dire. Mais tu seras discrète, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dit la camérière que les pistoles tentaient fort, et qui cherchait un honnête prétexte pour transiger avec sa conscience.

— Eh bien! reprit Bavolet, figure-toi que la senorita aime beaucoup... les contes.

— En vérité! dit la soubrette, avec un malin sourire.

— Et ce soir, quand je l'ai quittée, je lui en ai commencé un que je n'ai point achevé...

— Et vous voulez?...

— C'est-à-dire qu'elle veut... Elle m'a dit : « Venez à minuit, entrez sur la pointe du pied et n'éveillez pas ma camérière. Je tiens à la fin de votre histoire. »

— Bien vrai, elle vous a dit cela?

— Je suis trop timide pour oser mentir. Je suis entré bien doucement. Mais que veux-tu? Tu as le sommeil si léger... Sais-tu, petite, que tu es bien jolie, et qu'une basquine de velours soutachée d'or...

L'œil de la camérière brilla de nouveau.

— Allez finir votre conte, dit-elle; mais vous ne direz point à la senora que je me suis éveillée.

— Ah! fi! murmura le page, ce serait lui dire que j'ai le pas lourd, et un conteur doit être léger.

Bavolet entra dans le boudoir, sans lumière, comme un romancier que son sujet absorbe et qui a des distractions; puis, à la clarté de la lune, il trouva le tiroir du pupitre et y replaça soigneusement ce précieux parchemin qui devait assurer, selon les calculs de Gaëtano, la couronne de Navarre au roi d'Espagne et un tabouret à la cour de Madrid à la senorita.

— Diable!... pensa-t-il alors, la soubrette trouvera mon conte bien court; si j'en commençais un autre à la senorita... elle ne pourrait s'en fâcher.

Et Bavolet se dirigea vers la porte de la nouvelle duchesse.

Mais soudain une ombre passa devant les yeux de Bavolet, un souvenir se dressa devant lui, son cœur meurtri saigna; il lui sembla voir la reine,—la reine, qu'il aimait; la reine, qui pleurait sans doute à cette heure...

Et Bavolet s'arrêta, frissonnant, et demeura au milieu du boudoir, étreint par de cruelles pensées et la main appuyée sur son cœur.

Il demeura là plus d'une heure, oubliant tout pour ne songer qu'à elle; et puis enfin, quand il revint au sentiment de la réalité, il se dit :

— Je pense que mon conte est de bonne longueur, allons-nous-en.

Bavolet donna à sa physionomie une expression de béatitude extrême et regagna l'antichambre.

La soubrette ne s'était point rendormie.

— Ma chère enfant, lui dit-il avec un fin sourire, le roi de Navarre a bien de l'esprit.

— Je le sais, répondit la camérière.

— Il narre admirablement, et a commencé déjà plusieurs histoires à la senorita.

— Je m'en doute, monsieur Bavolet.

— La senorita les trouve charmantes, mais elle préfère les miennes.

— La senorita a bon goût, dit la camérière.

— Vous êtes une petite flatteuse!... Or, le roi, comme tous les gens qui ont de l'esprit, est fort jaloux de celui des autres...

— Vous croyez? demanda la camérière en souriant.

— J'en suis sûr. Le roi est comme le roi de trèfle dans un certain jeu de cartes qu'on nomme le jeu de la reine.

— Ah!... et que fait le roi de trèfle à ce jeu?

— Il ne doit point savoir ce que le valet de cœur dit à la reine de trèfle, qui l'a pour son conseil.

— Très-bien. Le roi de trèfle ne saura rien.

— Mais, reprit Bavolet, la dame de trèfle est fort méchante pour ses sujets qui sont les menus atouts; et si les menus atouts jasent trop, même de ce qu'elle a pu dire avec le valet de cœur, elle punit les menus atouts.

— Je comprends; je serai muette.

— Tu feras très-bien, petite, car j'ai songé que j'avais encore chez moi dix autres pistoles qui pourraient bien suffire à acheter une belle mantille de dentelles en point de Venise, et que cette mantille irait à ravir sur la basquine soutachée d'or dont nous parlions tout à l'heure.

— Soyez tranquille, monsieur Bavolet, murmura la soubrette dont l'œil pétillait, je ne me suis point éveillée.

— Adieu, petite, dit le page en s'en allant.

— Monsieur Bavolet... fit la camérière d'un ton suppliant.

— Que veux-tu encore?

— Vous m'avez éveillée et je ne dormirai plus; ne sauriez-vous point encore un conte?

— Je viens de me ruiner, répondit le page en riant. Et il sortit.

Tandis que M. de Goguelas et Bavolet descendaient aux écuries pour y seller un cheval, Pepa s'était dirigée vers l'appartement occupé par le seigneur Gaëtano, ambassadeur d'Espagne.

— Ah! murmurait la jalouse Catalane, vous aimez Bavolet, madame la reine, et vous, Bavolet, vous l'aimez à votre tour;—et vous croyez que Pepa ne se vengera point? — Ah! je ne suis qu'une servante, mon beau gentilhomme, et vous haussez les épaules de l'ardent amour que j'ai pour vous! — Eh bien! je me nomme Pepa; ma mère était une gitana, mon père, un brigand de la Sierra; leur sang coule dans mes veines, et, par le patron des Espagnes, je me vengerai!

Le seigneur Gaëtano était au lit. Dans l'antichambre, veillait son unique serviteur, ce vieil écuyer que nous avons entrevu au seuil de cette histoire, maugréant contre la pluie et le vent et cherchant au fond de sa gourde pansue quelques consolations philosophiques.

— Votre maître dort-il? demanda Pepa.

— Je n'en sais rien, que voulez-vous?

— Lui parler sur-le-champ.

— Il est bien tard...

— Qu'importe! il le faut.

Le ton de Pepa était impérieux; son regard pétillait et fascina l'écuyer. L'écuyer pénétra dans la chambre de son maître et le prévint.

— Que peut me vouloir cette péronnelle? se demanda l'ambassadeur, en donnant l'ordre d'introduire Pepa.

Pepa entra, regarda l'écuyer et ensuite Gaëtano.

Gaëtano comprit et congédia d'un geste le vieux serviteur.

— Seigneur, dit résolûment la Catalane, vous conspirez contre le roi de Navarre, n'est-ce pas?

Gaëtano fit un brusque mouvement et attacha sur Pepa un regard défiant.

— Oh! dit-elle, fiez-vous à moi, je suis une amie.

Gaëtano se prit à rire.

— Mon enfant, dit-il, vous êtes folle.

— Vous conspirez! reprit énergiquement Pepa.

— En vérité, je voudrais bien en avoir la preuve?

— J'en suis certaine.

— Je suis assuré du contraire, ma chère enfant.

— Vous vous défiez de moi, monseigneur, et vous avez raison, car je suis attachée à la reine de Navarre.

— Vous êtes Pepa la Catalane, je crois?

— Je suis du service de la reine, mais je hais la reine.

— Pourquoi?

— Je la hais parce qu'elle aime Bavolet.

— Je ne le savais pas, murmura ingénument l'ambassadeur.

— Je la hais parce que Bavolet l'aime.

— Vous aimez donc le jeune page?

A cette brusque question, Pepa rougit comme un écolier pris en faute.

— Oui, murmura-t-elle, je l'aime... et je veux me venger!

Gaëtano tressaillit et examina attentivement la Catalane.

— Que puis-je faire pour te servir? demanda-t-il.

— Rien, profiter d'un conseil.

— D'un conseil! j'écoute; ce doit être plaisant!...

— Vous conspirez, reprit Pepa, mais la reine et mademoiselle de Montmorency vous surveillent.

Gaëtano fit un soubresaut.

— Bavolet est aux aguets, poursuivit Pepa.

Gaëtano devint inquiet.

— Et vous devez être découvert, car M. de Goguelas part en ce moment pour Nérac.

— Que va-t-il y faire? demanda vivement l'ambassadeur.

— Chercher M. de Mornay qui est premier ministre, et l'amener à toute bride.

Gaëtano bondit.

— Si vous avez encore le temps de mettre à exécution votre plan que j'ignore, du reste, faites-le sur-le-champ; demain soir il serait trop tard, car M. de Mornay sera ici.

La sueur perlait au front de Gaëtano; il se leva d'un bond et congédia Pepa en lui disant :

— Je te récompenserai.

— Ma récompense, dit-elle avec un sourire féroce, c'est le malheur de la reine et de Bavolet; leur humiliation et leur ruine. Je sais bien que je trahis ceux dont je mange le pain; mais je veux me venger. La haine est mon excuse.

Et Pepa s'en alla triomphante, murmurant avec une joie cruelle :

— Je voudrais qu'on pût effacer le royaume de Navarre du livre des nations!

Gaëtano se trouva vêtu en quelques secondes; il prit son manteau et son épée, et courut chez la senorita. La camérière se leva à la hâte et passa chez sa maîtresse. Gaëtano la suivit.

— Mon Dieu! lui demanda-t-il, qu'est-il arrivé?

— Ce que je prévoyais : le roi a signé.

— Il a signé, dites-vous; vous ne mentez pas?

Elle le regarda étonnée.

— Il a signé, vraiment?

— Tenez, dit la senorita, passez dans le boudoir, vous trouverez le brevet dans le pupitre.

Gaëtano y courut, trouva le parchemin et l'ouvrit précipitamment.

Le parchemin ne contenait plus que des traces illisibles de l'encre sympathique, et la signature était presque entièrement effacée.

— Oh! s'écria-t-il, tout n'est point perdu encore; et si Hector et Gontran ne sont point arrivés, eh bien! Paëz et moi, nous ferons la besogne tout seuls. Le roi sera bien escorté aujourd'hui, mais dussé je lui camper une balle et le prendre pour un ours ou un sanglier, ce

soir, mort ou vivant, il aura passé la frontière et se trouvera en pleine terre espagnole.

Et Gaëtano, se saisissant du parchemin, le cacha dans son pourpoint, laissa la senorita stupéfaite et courut aux écuries, où il sella un excellent cheval.

Une heure après, il était à la porte de cette hutte de bûcheron où il avait trouvé ses frères. Trois hommes étaient alentour de l'âtre.

Le premier était Paëz, le second Hector, qui arrivait à toute bride de Madrid, et précédait Gontran de quelques heures.

Le troisième, un vieillard cassé et blanchi, mais dont l'œil étincelait de jeunesse : ce dernier, c'était le vieux Penn-Oll qui venait de Bretagne.

Et puis, dans l'ombre, il y avait une femme vêtue de noir, pâle, triste et pourtant toujours belle, — la mère de l'enfant!

## XVI

Trois chevaux ruisselants et couverts de poussière, qu'on avait attachés à la porte, attestaient que le vieux Penn-Oll, son fils Hector et la mère de l'enfant étaient arrivés depuis quelques minutes à peine.

Gaëtano poussa un cri en reconnaissant son père, courut vers lui et fléchit le genou.

Le vieillard le releva et lui dit gravement:

— Votre frère Paëz m'a dit que vous étiez sur le point d'obtenir un succès complet; où en êtes-vous?

Gaëtano tira de son pourpoint le brevet signé par le roi.

— Voici l'abdication, mon père, dit-il.

— L'abdication ? ce parchemin est blanc...

Alors Gaëtano raconta brièvement à l'aide de quel procédé il était aisé de faire reparaître la signature du roi, et comment on pourrait remplir le parchemin.

— Tout est bien, murmura le vieillard; mais l'enfant?

— Mon enfant! répéta la pauvre mère avec l'accent d'une douleur longtemps comprimée.

— Nous le retrouverons, madame; Gontran l'a peut-être retrouvé à cette heure, répondit Hector.

Gaëtano regarda son frère.

— Pourquoi reviens-tu seul? demanda-t-il.

— Je reviens seul parce que la cour était à l'Escurial et non à Madrid, et que Gontran craignait que tu n'eusses besoin de nous. Je suis parti le premier. Gontran a couru à l'Escurial, où le roi est avec ses pages; — et soit qu'il retrouve ou non l'enfant, il arrivera ce soir.

— Ce soir? fit Gaëtano joyeux; nous pouvons agir aujourd'hui, en ce cas...

— Que veux-tu dire?

— Que dans vingt-quatre heures, peut-être, il sera trop tard. Les soupçons commencent à se répandre, on me regarde avec défiance. Il y a une heure, un gentilhomme est monté à cheval, et a pris, au galop, la route de Nérac, pour en ramener M. de Mornay, le premier ministre. M. de Mornay arrivera ce soir, et il faut que, ce soir, le roi soit en Espagne.

— Il y sera, dit froidement don Paëz, qui, abîmé jusque-là en ses sombres rêveries, releva soudain la tête.

— Oh! fit le vieux Penn-Oll, puisse l'enfant être retrouvé, car la couronne est toute prête.

— Dites-vous vrai, mon père?

— La Bretagne entière ne demande qu'à se lever, mes fils, comme un seul gentilhomme à la vue de son jeune souverain. Tandis que vous le cherchiez à travers le monde, moi je préparais son règne futur; j'ai parcouru notre vieille Armorique, à pied, un bâton d'une main, l'autre appuyée sur l'épaule de cette noble et sainte femme qui est la mère de votre duc; nous avons heurté à la porte de toutes les chaumières, et sonné au pont-levis de tous les castels; partout, comme le barde antique appuyé au bras de sa fille, j'ai chanté la grandeur des siècles passés de la Bretagne et la misère des temps présents. On m'écoutait d'abord avec indifférence, puis l'étonnement lui succédait, ensuite les cœurs commençaient à battre sourdement; et enfin, quand je disais qu'un fils des Dreux vivait encore et redemandait le trône de ses pères, l'enthousiasme s'allumait dans tous les yeux, toutes les poitrines s'enflaient et on me répondait dans les chaumières: — Montrez-le! et nos faux de moissonneurs, nos socs de charrue deviendront des instruments de guerre!... — Dans les châteaux on me disait: — Notre épée est rouillée; mais, montrez-nous le fils de nos ducs, et nous la fourbirons avec du sang français. Voilà, messires mes fils, tout est prêt en Bretagne; tout est prêt en France, car le signal va retentir qui placera la maison de Lorraine sur le trône en précipitant le dernier des Valois. Un obstacle presque insurmontable en défendait l'accès aux Guises: cet obstacle c'était le roi de Navarre, le plus proche héritier. Nous sommes arrivés et nous lui avons dit: « Rendez-nous notre duché de Bretagne et nous vous débarrasserons à toujours du Béarnais. » L'heure est venue, tenons notre promesse; les Guises tiendront la leur, car le jour où Henri de Lorraine sera proclamé roi, Jean de Penn-Oll sera couronné duc!...

L'enthousiasme rayonnait au front du vieillard et il regardait fièrement ses fils, semblant leur dire: Etes-vous contents?

Gaëtano se tourna vers Hector:

— Gontran espère-t-il toujours retrouver l'enfant?

— Plus que jamais; car, à Madrid, on lui a dépeint les pages du roi, et parmi eux il a cru reconnaître celui dont lui parla le cabaretier parisien.

— A l'œuvre donc, mes maîtres! la couronne de Bretagne dépend de la journée qui commence. Le roi chasse aujourd'hui et il aura nombreuse escorte. Il faudra dégaîner et frapper d'estoc et de taille.

— Nous avons un carrosse et une troupe de lansquenets à la frontière, dit Hector.

— Oui, mais la frontière est éloignée, et il y faut arriver.

— Ecoutez, dit Paëz, je me charge de tout, si Gaëtano peut obtenir que la bête détournée soit dirigée vers la Combe-Noire, gorge qui se trouve à trois lieues d'ici et avoisine la frontière. Il y a dans cette combe une sorte de caverne où nous pourrons établir un bivouac et cacher le roi une partie de la nuit, car si nous parvenons à le faire disparaître, sans aucun doute on le cherchera aux frontières.

— Et comment le faire disparaître?

— Monte-t-il un bon cheval?

— Excellent coureur.

— A-t-il l'ardeur bouillante des veneurs?

— Quand sonne l'hallali, il n'y tient plus.

— Soyez tranquilles, je ferai la curée et le roi y arrivera avant personne.

— Il n'y a que Bavolet qui me gêne, murmura Gaëtano.

— Je t'en charge. A nous le roi!

Le vieux Penn-Oll et la mère de l'enfant écoutaient attentivement.

— Mais, dit le vieillard, cette abdication, il la faudrait écrire...

— Paëz le fera. Je suis parti précipitamment et n'ai point apporté le flaçon d'acide qui doit faire ressortir la signature du roi.

Hector alla vers la porte. Une sorte de clarté blanchâtre commençait à poindre à l'horizon et annonçait que la nuit tirait à sa fin.

— Gaëtano, dit-il à son frère, il faut partir!...

— Je me fie donc à vous?

— Oui, à la condition que la bête débouchera dans la Combe-Noire.

— J'achèterai les piqueurs et les valets de chiens.

Gaëtano reprit son manteau et se dirigea vers le seuil; là, il se retourna, mû sans doute d'une pensée soudaine.

— Il faut tout prévoir, dit-il; si l'enfant n'était point retrouvé?

La pauvre mère poussa un cri d'effroi.

— Oh! par pitié! murmura-t-elle, taisez-vous!...

— Madame, il s'agit, avant votre fils, de la liberté de tout un peuple; ce n'est point votre fils que nous cherchons, c'est le souverain de ce peuple, dit gravement l'ambassadeur espagnol.

— Si l'enfant n'est pas de retour, si Gontran revient seul, répondit le vieux Penn-Oll, c'est qu'il sera mort.

La veuve pâlit et chancela.

— Et alors, continua le vieillard, nous lui nommerons parmi nous un successeur.

— Et ce successeur c'est vous, mon père, dit Hector.

— Je suis trop vieux. Il faut un homme jeune et fort pour relever le trône écroulé de nos pères.

— Alors ce sera moi!... s'écria le sombre don Paëz, qui se dressa tout à coup de toute sa hauteur, et dont l'œil flamboya.

Le vent de l'ambition venait encore de fouetter le cœur du roi déchu; il rêvait une autre couronne.

— Mais, s'écria la veuve écossaise avec un accent déchirant, si Gontran ne retrouve point mon fils, est-ce à dire que mon fils soit mort?

— S'il ne l'est point et qu'il reparaisse, madame, je lui rendrai cette couronne qui ne m'appartient qu'après lui.

La malheureuse mère se mit à genoux et pria avec ferveur.

— Adieu, mon père! frères, adieu! dit Gaëtano; à ce soir, et Dieu nous protége! car notre cause est sacrée...

Gaëtano sauta en selle et repartit au galop. Moins d'une heure après il rentrait à Coarasse.

Le jour naissait à peine et tout paraissait dormir dans le château. Seuls, les valets de limiers et les piqueurs, déjà levés, étaient assemblés dans les chenils et donnaient la soupe du matin aux vaillants animaux qui devaient, dans quelques heures, combattre l'hôte le plus redoutable des Pyrénées.

Gaëtano entra, tandis qu'on les couplait avec soin, avisa le chef des piqueurs, et lui dit négligemment:

— Qu'avez-vous détourné, cette nuit?

— Une ourse qui nourrit.

— Bravo! fit-il, jouant le ravissement du veneur passionné.

— Les brisées sont-elles sûres?

— Infaillibles, monseigneur. L'ourse est à une lieue d'ici. Le roi entrera en chasse à huit heures; à dix, la bête sera sur pied, et nous la pouvons courir deux heures en vue.

— Et après?

— Après, il est probable qu'elle gagnera la futaie.

— Dans quelle direction?

— Au sud-est.

— Y a-t-il là un bon passage?

— Excellent, monseigneur! la Combe-Maudite.

Gaëtano tressaillit.

— Quel vilain nom! dit-il.

— Oh! ce nom vient d'une vieille histoire de châtelain maudit par son père qu'il avait outragé, et qu'on trouva assassiné dans ce lieu.

— Très-bien! Et ce passage est le meilleur?

— Bien certainement. Excepté, pourtant, celui de la Combe-Noire.

— Ah! dit Gaëtano avec indifférence, n'y aurait-il pas moyen que la chasse passe par là?

— Si le roi le voulait, sans doute; mais c'est lui qui a ordonné le bois, et il a désigné la Combe-Maudite.

— Cela m'est parfaitement indifférent, murmura Gaëtano.

Et il s'en alla, sans apercevoir Bavolet, qui, d'une fenêtre de la salle basse, avait entendu ses questions et les réponses du vieux piqueur.

Bavolet courut chez Fosseuse et lui rapporta fidèlement que Gaëtano revenait d'une expédition nocturne, et qu'il s'était entretenu avec les valets de chiens.

— Très-bien, dit Fosseuse, on veillera.

— Faut-il prévenir le roi?

Mademoiselle de Montmorency parut réfléchir.

— Non, dit-elle; il vaut mieux qu'il ignore tout. Il sera plus aisé à conduire; il est brave jusqu'à la témérité et se jetterait tête baissée au plus fort du péril, au lieu d'être prudent et sage.

— Je crains une embuscade, dit Bavolet.

— Eh bien! tu vas donner à tous les gentilshommes l'ordre de se porter en avant et bien armés, et de se rallier à Combe-Maudite. Si l'embuscade est quelque part, elle est là.

— Ou plutôt à Combe-Noire.

— Ceci nous est parfaitement indifférent, la chasse ne passera point par là. Le roi, par conséquent, n'y passera point davantage.

— L'essentiel reprit Fosseuse, est que le roi ne soit jamais seul et qu'il se trouve bien entouré.

— Je ne le quitterai point, et au premier signe équivoque, au premier soupçon, je casse la tête à Gaëtano.

Bavolet était magnifique d'audace en prononçant ces mots.

Il quitta mademoiselle de Montmorency, qui procéda à sa toilette sur-le-champ, et il gagna l'étage supérieur du château où les gentilshommes ordinaires du roi avaient chacun leur logis.

— Messieurs, dit-il aux frères de Mailly, mauvais écuyers, avait dit Nancy, mais braves comme leur épée, votre vie est-elle au roi?

— Certainement, répondirent-ils avec simplicité.

— Le roi en aura besoin peut-être.

Les deux gentilshommes regardèrent Bavolet avec inquiétude.

— Secret d'État, répondit-il; — le roi courra aujourd'hui un grand danger, ayez vos pistolets soigneusement amorcés dans leurs fontes, et ne vous amusez point à faire feu sur l'ours, la balle de vos carabines vous sera peut-être nécessaire.

— Mais qu'y a-t-il donc? demandèrent les Mailly.

— Chut! dit Bavolet, secret d'État.

— Mais encore?

— Et le roi défend qu'on lui en parle.

— Soit, dirent-ils en s'inclinant.

— Le rendez-vous de chasse est à Combe-Maudite... La bête n'y sera qu'à cinq heures, mais il y faut être avant. Là est le péril.

Bavolet quitta les Mailly et entra successivement chez les vingt-cinq gentilshommes qui devaient assister à la chasse, donnant à chacun le même rendez-vous et les mêmes instructions.

— Ma parole d'honneur!... se dit-il, me voici converti en général d'armée; un page! c'est prodigieux...

Bavolet se sentait grandi de toute la responsabilité qui pesait sur lui; — à lui l'enfant de seize ans, le page étourdi, la mission de veiller sur le roi et de le protéger; — lui seul, des gentilshommes qui suivraient le roi, connaissait une partie du complot, et il devait tout diriger. Certes, maintenant, pour un royaume, pour l'amour de la reine de Navarre, pour la moitié du paradis, Bavolet n'eût pas voulu dire au roi : Sire, vous êtes en péril, un complot est tramé contre vous!...

Le roi prévenu, Bavolet retombait au second plan, et Bavolet voulait pouvoir dire : C'est moi seul qui ai tout fait!

Et puis, la haine du page pour Gaëtano s'était encore accrue du jour où il avait connu les desseins ténébreux de l'ambassadeur; Gaëtano n'était plus seulement pour lui l'insolent qui avait osé lever les yeux sur la reine, c'était encore le traître qui, au mépris de la paix et du droit des gens, venait conspirer contre un roi dont il habitait la maison et mangeait le pain.

Aussi Bavolet se promettait-il de se venger enfin; et, rentré chez lui, il chargea soigneusement ses pistolets et sa carabine, destinant mentalement une de ses balles à M. l'ambassadeur d'Espagne. Mais tandis que Bavolet était chez lui, Gaëtano redescendait aux chenils où il ne restait plus que le vieux piqueur.

— Mon ami, lui dit-il, êtes-vous riche?

— Je n'ai pas besoin de l'être. Je mange le pain du roi, répondit fièrement le piqueur.

— Refuserez-vous donc la chance de gagner honnêtement une centaine de pistoles?

— Honnêtement, non; que faut-il faire?

— Presque rien. Me faire gagner un pari.

Le piqueur ouvrit de grands yeux.

— J'ai parié hier, avec M. de Mailly, l'aîné, que l'ourse tiendrait tout le jour.

— C'est difficile; Combe-Maudite est trop près

— C'est pour cela qu'il la faudrait diriger sur Combe-Noire, qui est plus loin.

— Cela se pourrait; mais l'ordre du roi...

— N'y aurait-il point moyen de le faire... comme par hasard? demanda ingénument Gaëtano.

— Si le roi le savait...

— Il ne le saura point.

— C'est un fin veneur, le roi...

— Eh bien! je me charge de tout arranger, et vous ne serez point réprimandé.

— Vous me le promettez?

— Foi d'ambassadeur d'Espagne. Seulement, vous ferez tout vous-même, il ne faut point que M. de Mailly ait vent de rien, et vous tairez tout aux piqueurs.

— Votre Seigneurie peut se fier à moi.

— Tenez, ajouta Gaëtano en donnant sa bourse au piqueur, voici cinquante pistoles; vous aurez les cinquante autres ce soir si vous réussissez.

Bavolet avait eu grand tort de ne pas continuer à observer Gaëtano; car Gaëtano venait, en un clin d'œil, de déjouer tous ses projets, et le rendez-vous donné à Combe-Maudite pouvait devenir fatal au roi.

## XVII. — LA POLITIQUE DU ROI DE NAVARRE ET CELLE DE BAVOLET.

Huit heures sonnaient à la grande horloge du château de Coarasse. Le départ était fixé pour neuf heures, et tout le monde se trouvait sur pied. Le roi avait merveilleusement dormi, il était frais et dispos comme un monarque sans souci que le hasard a doté d'un premier ministre habile et taciturne, et qui se repose sur lui du soin de ses affaires.

Un passage secret, connu seulement des hôtes de Coarasse, et dont ni la senorita ni Gaëtano ne soupçonnaient l'existence, mettait en communication l'appartement du roi et celui de Fosseuse, situé à l'étage inférieur.

Le roi descendit donc chez mademoiselle de Montmorency, avant d'appeler ses gens pour se faire vêtir de son costume de chasse.

— Eh bien! dit-il à Fosseuse, savez-vous le mot?

— Quel mot, sire?

— Le mot de l'énigme, ventre saint-gris!...

— Ma foi! non, sire.

— Ni moi, dit le Béarnais. Jusqu'à présent, je n'y vois goutte dans cette conspiration.

— Peut-être n'y a-t-il pas de conspiration du tout.

— Allons donc! je sais qu'il y en a une.

Fosseuse avait un visage parfaitement indifférent.

— C'est possible, dit-elle; mais en ce cas, le seigneur Gaëtano est fort habile; car jusqu'à présent il se renferme avec moi dans les bornes d'une prudence extrême. J'ai beau paraître toute prête à me livrer, à vous trahir, il fait la sourde oreille.

— Savez-vous, ma mie, que la senorita m'a demandé une énormité, hier soir?

— Serait-ce ma tête?

— Non, mais votre exil.

Fosseuse se prit à rire.

— Ne suis-je point exilée, ici? dit-elle.

Le roi fit la moue.

— Vous n'êtes pas aimable! murmura-t-il.

— Dame! écoutez donc, vous ne m'aimez plus...

— Oh! l'affreux mensonge!...

— Pour la senorita et l'ambassadeur, du moins.

— Ah! très-bien, je comprends.

— Or, si vous ne m'aimez plus, croyez-vous que Coarasse ne soit pas un plus vilain séjour que Paris, où le roi Henri III me recevrait parfaitement; que Montmorency, où mon oncle me doit l'hospitalité?

— Je suis de votre avis.

— Voulez-vous que je vous donne le mot de la conspiration?

— Vous le savez donc?

— Je viens de le deviner.

— Oh! oh! voyons cela?

— La senorita est peut-être la sœur de Gaëtano... ou sa cousine... ou...

— Passons, dit le roi.

— Et l'ambassadeur ne sera point fâché d'avoir la preuve que je vous trahis, ensuite celle que vous aimez la senorita.

— Très-bien!...

— En sorte que moi exilée, — n'est-ce pas ce que vous demandait la petite marquise andalouse?...

— Sans doute.

— ..... Moi, exilée, reprit Fosseuse, la senorita régnerait sans partage et gouvernerait le royaume de Navarre.

— Un pauvre royaume à gouverner, vraiment!

— D'accord. Mais les petits ruisseaux font les grandes rivières. Un jour viendrait où la senorita vous dirait: Madame Margot est bien... ennuyeuse! si vous divorciez?

— Ah bah! fit le roi avec un éclat de rire, si je divorçais, ma mie, ce serait pour me mieux allier, soyez tranquille.

— Je ne dis pas non. Seulement ni l'ambassadeur ni sa... cousine ne savent vos projets d'ambition.

— En ai-je? fit ingénument le roi.

Fosseuse se prit à rire.

— Mon beau roi, lui dit-elle, vous avez une idée fixe...

— Impossible! j'ai l'humeur capricieuse.

— Une idée qui ne vous quitte point et qui sommeille sur votre oreiller pour peupler ensuite vos rêves.

— En vérité! vous m'étonnez, petite. Quelle est donc cette idée?...

— C'est que si le roi Henri III...

Le roi tressaillit.

— Qu'a donc affaire ici mon frère de France? demanda-t-il.

— Je veux dire que vous pensez ceci: Si le roi Henri III mourait... et le roi Henri III est parfaitement mortel...

— Oh! il est jeune encore, ma mie.

— Je le sais bien; mais il est malade.

— Vous croyez?

— Il est attaqué d'une maladie de poitrine.

— Peuh! un rhume chronique.

— Mon Dieu! les Valois meurent jeunes. Le roi François II est mort à vingt-deux ans, le roi Charles IX à vingt-sept, le duc d'Anjou à trente-quatre. Le roi en a déjà quarante...

— Il fait bonne chère, il vivra.

— Rien n'est moins sûr. Or, vous pensez que si le roi Henri III mourait, le royaume de France serait vôtre.

— Ma mie, dit le roi avec un fin sourire, si je pensais pareille chose, je me garderais de le dire... fût-ce à vous-même!...

Mais Fosseuse regarda le Béarnais avec enthousiasme et s'écria:

— Vous êtes un grand homme, Henri, car vous joignez la finesse à la bravoure et l'audace à la franchise. Vous serez un grand roi, car vous vous taillerez au besoin un royaume sur la carte d'Europe.

— Avec quelle épée donc? demanda ingénument le roi. J'ai à peine une armée de six mille hommes.

— Bon! quand le général est hardi, l'armée sort de terre.

— Ma mie, dit froidement le roi, il me semble que nous nous éloignons fort de cette conspiration dont nous parlions.

— J'y reviens, sire. Gaëtano est l'ambassadeur d'Espagne, n'est-ce pas?

— Ses lettres de créance sont parfaitement en règle.

— Le roi d'Espagne est très-bien avec les Guises.

— Mes cousins de Lorraine?

— Sans doute; ils sont catholiques, d'abord; ensuite, après vous, le royaume de France leur retourne.

— Ce n'est pas ce qu'ils disent, ma mie, car le cousin Henri prétend, lorsque sa péronnelle de sœur lui monte la tête, qu'il est de meilleure lignée que moi.

— Il ment, sire.

— Je le crois volontiers.

— Or, le duc de Guise est bon catholique et il a en grande haine les huguenots... Tout le monde est huguenot en Navarre: le duc de Guise ne voudrait donc pas de la Navarre si on la lui donnait.

— Il est grand seigneur, le cousin Henri! peste la Navarre a bien son mérite.

— C'est ce que pense, comme vous, S. M. Philippe III, le roi d'Espagne.

— Le roi d'Espagne est un homme de goût.

— Et il pense que si on lui donnait la Navarre, ce serait un vrai cadeau qui l'arrondirait assez bien.

— On ne lui donnera point.

— C'est ce qui vous trompe, sire. Le duc de Guise, qui n'en veut pas pour lui, l'a déjà donnée au roi d'Espagne.

— Par exemple! s'écria le roi, mon cousin est aimable de faire des cadeaux avec mon royaume; il a de l'esprit le cousin Henri.

— Bien entendu, continua Fosseuse, que c'est à une condition.

— Ah! il y a des conditions?

— Une seule: c'est que le roi d'Espagne vous fera disparaître.

— Tout beau! dit le roi, je sais cela depuis longtemps.

Fosseuse regarda le Béarnais; — le Béarnais souriait de son fin sourire moitié railleur, moitié naïf.

— Et je ne serais pas étonnée, sire, poursuivit Fosseuse qui tenait à éveiller la prudence du roi sans trahir l'imminence du péril, que le roi eût affronté certainement, — je ne serais pas étonnée que le seigneur Gaëtano ..

— Voulût m'assassiner? j'y ai songé aussi, interrompit froidement le roi.

Fosseuse recula. Le roi en savait autant qu'elle.

— Vois-tu, poursuivit-il, vois-tu, ma mie, il y a trois hommes en ce monde qui se moquent singulièrement de moi. Le premier se nomme Henri de France, et il se dit: Mon frère de Navarre est un rustre à qui je dois la dot de sa femme, et qui s'imagine que je la lui baillerai. Mon frère est un bélître et son armée est trop petite pour que je dorme une heure de moins. — Le roi Henri de France a grand tort, ma mie, car un de ces jours je lui prendrai ce qu'il ne veut pas bailler.

— Avec quelle armée, sire? demanda finement Fosseuse.

— Bah! répondit le roi en frappant sur la garde de son épée et redressant fièrement la tête, tu m'as dis toi-même que les armées sortaient de terre à qui les savait commander.

— Il n'y a que des rochers en Navarre.

— Impertinente!... — Le second des trois hommes qui se gaussent de moi a nom le duc Henri de Guise. — Le duc Henri de Guise se dit: Si ce paysan béarnais qui ose s'intituler mon cousin mourait d'un mal quelconque, je ne me mettrais plus martel en tête. Après le roi Henri III, qui est usé, je serais roi de France. Heureusement le Béarnais est un poltron et un lâche, et je lui ferai si grand'peur qu'il sera moine au premier jour. — Or, vois-tu, le duc de Guise est un niais, et si je n'avais d'autre obstacle sérieux qu'une douzaine de ses pareils pour entrer au Louvre, j'y serais chez moi demain.

— C'est possible, dit Fosseuse. Voyons le troisième?

— Le troisième est le roi d'Espagne. Celui-là se dit chaque matin, comme son père se l'est dit pendant vingt années: Je veux prendre aujourd'hui le royaume de Navarre pour m'arrondir un peu. — Et alors il mande un grand général, le duc d'Albe, par exemple; le grand général arrive et demande quarante mille hommes, six mois de temps et une somme fabuleuse pour conquérir cette taupinière où l'on sème la bravoure et où l'on récolte des champs entiers de canons de mousquets et de pointes d'épées. — Le roi d'Espagne réfléchit, et il renvoie son général. Voici vingt ans que cela dure; maintenant, mon cousin Philippe a trouvé une autre voie plus expéditive: il me veut faire assassiner. Ah! les hommes comme moi ne meurent assassinés que lorsqu'ils ont été grands et forts. Dieu ne les moissonne jamais avant le temps!...

Tout en parlant, le roi avait perdu peu à peu cette expression de bonhomie qui le caractérisait, son visage était devenu mâle et sévère, la fierté brillait dans son regard, son front rayonnait de majesté. C'était le roi Henri IV plus jeune de dix ans!...

Fosseuse se sentit pénétrée d'admiration et de respect; elle prit les mains du roi, les baisa et lui dit:

— Vous avez raison, sire, croyez à votre étoile, elle ne pâlira point.

— C'est Dieu lui-même qui l'a suspendue à la voûte de l'avenir, cette étoile dont tu me parles, Dieu ne soufflera dessus que lorsque les grandes choses que je rêve seront accomplies.

Un éclair étincela dans les yeux du Béarnais, puis cet éclair s'éteignit, la majesté s'en alla, et il ne resta plus du grand roi futur qu'un prince beau et mélancolique, un peu voûté, au sourire naïf, un prince qui ressemblait vaguement à son père, le bonhomme Antoine de Bourbon.

— Il n'est pas moins vrai, ma mie, reprit-il, que je voudrais fort avoir le mot de l'énigme et prendre en flagrant délit cet ambassadeur qui me veut assassiner; je le ferais pendre, et cela donnerait à réfléchir à mon cousin d'Espagne, qui me ruine en m'envoyant des ambasseurs à héberger convenablement. Je suis pauvre, et mon vin va grand train avec ce surcroît de convives.

— Nous trouverons le mot, sire. Seulement, prenez garde: ne vous écartez jamais de Coarasse. A la chasse, soyez prudent, aujourd'hui, par exemple...

Le roi haussa les épaules.

— Ne vous inquiétez point de cela, ma mie; j'ai au flanc une bonne épée, des pistolets dans mes fontes et au cœur un mot qui vaut mieux qu'une cuirasse.

— Quel est ce mot?

— *Mon droit*. Adieu, Fosseuse, je vais m'habiller.

— Bon! murmura mademoiselle de Montmorency quand le roi fut parti, j'en ai dit juste assez pour que Sa Majesté ne dorme point sur sa selle; et nous aurons tout le mérite, la reine et moi, d'avoir découvert le complot et détruit l'abdication.

— Et moi, donc? fit une voix sur le seuil du mystérieux escalier dont la porte était demeurée entr'ouverte.

C'était Bavolet qui entrait sans se faire annoncer.

— Toi, dit Fosseuse avec un sourire, tu es la cheville ouvrière, tu ne comptes pas!...

— Henri! sans moi, vous ne sauriez rien.



— Puisse l'enfant être retrouvé, car la couronne est toute prête ! (Page 37.)

— Nous aurions deviné.

— Tarare! Au reste, je ne revendique aucune part de gloire, moi; je veux sauver mon roi, rien de plus.

Et Bavolet fit une petite moue pleine de bouderie qui arracha un nouveau sourire à Fosseuse.

— Vous avez bien de l'amour-propre, mon beau page, dit-elle.

— J'en ai le droit, il me semble, car je viens de voir une femme à mes genoux.

— Fat!...

— Je n'exagère pas, elle était à mes genoux et pleurait.

— C'est au moins la senorita?

— Précisément.

— Tu ne l'aimes donc plus?

— Je l'adore plus que jamais, murmura Bavolet avec un sourire amer; cela m'occupe.

— Alors, pourquoi ces larmes?

— Dame, dit froidement Bavolet, elle ne veut pas que j'assiste à la chasse.

— Tiens! fit mademoiselle de Montmorency, il paraît qu'on se méfie de toi, Bavolet?

— On a grand tort, je vous jure. Elle prétend qu'une chasse à l'ours est dangereuse.

— Y va-t-elle?

— Sans nul doute. Aussi lui ai-je demandé pourquoi elle voulait que j'eusse moins de courage qu'une femme.

— Et que t'a-t-elle répondu?

— Qu'elle était simplement curieuse. Je le suis aussi, ai-je dit; et j'irai!... C'est ce qui fait qu'elle a pleuré.

— Bavolet, mon ami, dit gravement Fosseuse, sois prudent. Si tu gênes le seigneur Gaëtano, il pourra bien essayer...

— Le seigneur Gaëtano serait un fat. Il sera mort dix fois avant que j'aie une égratignure.

— Et Bavolet sourit fièrement.

Tout coup la porte s'ouvrit et la reine entra.

Le page recula et pâlit; — la reine ne put pâlir, car elle était blanche et froide comme un marbre, et la douleur avait tellement altéré sa beauté, que Fosseuse elle-même en tressaillit.

La reine marcha vers Bavolet, lui prit la main et lui dit :

— Je viens te recommander le roi.

Bavolet frissonnait de tous ses membres.

— Je me ferai tuer, dit-il, avant qu'un cheveu tombe de sa tête.

— Bien, dit la reine, j'attendais cette parole.

Bavolet se mit à genoux.

— Madame, dit-il d'une voix entrecoupée, vous m'avez longtemps nommé votre fils, me refuserez-vous un baiser et votre bénédiction? Je puis mourir aujourd'hui.

La reine, très-émue, se pencha sur le page agenouillé, le baisa au front et murmura :

— Tu ne mourras point, mon enfant, car tu es jeune, noble et beau, et Dieu veille sur ceux qui foulent aux pieds leur cœur pour demeurer fidèles au devoir... J'ai été ta mère, comme telle je te bénis. Adieu, mon enfant!...

Et la reine releva la tête, comprima un sanglot et sortit majestueuse, sans qu'un soupir eût soulevé sa poitrine, une larme roulé sur sa joue. Elle était de ces âmes fortes qui ne pleurent que dans l'ombre et qui montrent à la foule un visage impassible.

— Mon Dieu!... murmura Bavolet, quand il se retrouva seul avec Fosseuse, aurai-je maintenant le courage de ne point mourir?

— Oui... répondit mademoiselle de Montmorency, car ta mort serait la sienne... Les femmes meurent quand se brise leur dernier amour...

On entendit la voix du roi qui, penché à la croisée de sa chambre, appelait :

— Bavolet! Bavolet! ..

Bavolet sortit le front courbé et monta chez le roi.

— Mon enfant, lui dit ce dernier, je t'ai fait seller mon meilleur cheval.

— Merci, sire.



Les veneurs sonnaient toujours, sonnaient sans relâche la terrible et sauvage fanfare. (Page 44.)

— Celui-là et le mien sont les plus ardents coureurs de mes écuries. C'est te dire que tu ne me quitteras point un seul instant.

— N'ayez crainte, sire; ma place est à vos côtés.

— Et, tiens, poursuivit le Béarnais, tu ferais bien d'ôter ton pourpoint et d'agrafer ceci sur ta chemise.

Et le roi présentait à son page une cotte de mailles fine et légère, en acier pur et merveilleusement trempé.

— J'en ai une pareille, dit le Béarnais.

— Mais, sire, dit Bavolet, que voulez-vous que j'en fasse?

— Dame! fit le roi, les ours sont terribles...

Bavolet sourit et montra sa dague.

— Une balle égarée... continua le roi.

— Je suis si mince.

— Un coup d'épieu mal dirigé... Allons, obéis-moi!

Bavolet prit la chemisette d'acier.

— C'est parfaitement inutile, dit-il; mais enfin... sire, puisque vous le voulez...

— Le pauvre garçon ne sait rien, pensa le roi, tandis que Bavolet endossait la cotte de mailles.

— Il paraît, se disait en même temps Bavolet, que le roi se méfie.

Le roi avait un grand costume, un justaucorps vert amarante avec des chausses oranges et un nœud de ruban ponceau à la garde de son épée. La plume de son feutre était blanche, et une grosse émeraude l'agrafait. Bavolet était non moins galamment vêtu que son maître; il portait pourpoint de velours grenat, chausses bleu de ciel, collerette en point de Venise, plume rouge à sa toque.

Un jabot, brodé par la reine elle-même, et des manchettes de fines dentelles complétaient son costume.

— Sais-tu, dit le roi, que tu es à croquer, mon beau page?

Bavolet rougit.

— Et que la senorita t'adorera plus que jamais?

— Votre Majesté raille, balbutia Bavolet.

— Tu es un heureux fripon, mon page, continua le Béarnais en riant; les femmes rafolent de toi et me relèguent au second plan.

— Oh! fit Bavolet confus.

— Un exemple, tiens... j'aimais la senorita, moi...

Bavolet tressaillit.

— Et tu m'as coupé l'herbe sous le pied.

Bavolet eut le frisson.

— Que veux-tu? poursuivit le Béarnais, tu es plus jeune que moi, c'est justice...

Bavolet retrouva sa langue.

— Votre Majesté se trompe, dit-il; je suis moins beau qu'elle, et je ne puis, comme elle, donner des duchés à mes belles.

— Hein? fit le roi, de quel duché parles-tu?

— Dame! la senorita m'a peut-être fait un conte, répondit effrontément Bavolet. Mais voyez-vous, sire, l'amour est une singulière loterie: ceux qui mettent un fort enjeu comme votre duché, par exemple, gagnent rarement; ceux qui ne mettent rien, comme moi, qui n'ai ni sou ni maille, gagnent toujours. Les femmes vendent bien quelquefois leur amour, mais à la condition de se venger. Le marché les humilie, et leur seule monnaie de bon aloi est celle qu'elles donnent gratis.

— Ah çà, dit le roi, savez-vous que vous êtes un philosophe, mons Bavolet?

— Votre Majesté le croit?

— Tudieu! si je le crois... Qui donc t'a si bien éduqué? serait-ce madame Marguerite?

Bavolet devint pâle aussitôt et sa gaieté factice avait disparu. Le roi y prit garde, devina et ne put s'empêcher de murmurer:

— Voilà le seul être qui m'aime sans arrière-pensée, et qui soit incapable de prendre le bien de son maître... même quand le maître est désintéressé et que d'autres le volent sans qu'il s'en soucie.

Puis le roi ajouta tout haut:

— Voici l'heure de boire le coup de l'étrier et de monter à cheval. Va faire sonner le boute-selle.

Bavolet partit, tandis que le roi roulait dans son manteau une paire de pistolets soigneusement amorcés.

Nancy entra en ce moment.

La blonde camerière était charmante ce matin-là : elle avait aux joues un léger incarnat, son œil bleu pétillait de malice et ses lèvres roses souriaient.

— Sire, dit-elle, la reine vous prie de l'excuser, elle a la migraine et ne chassera point.

— Je l'excuse, dit gravement le roi... La reine n'est point de sa famille, car les Valois étaient des veneurs qui eussent couru un archevêque, le vendredi saint, s'ils n'eussent trouvé mieux. Peuh!... qu'est-ce qu'une migraine?

— En revanche, la reine m'a permis d'assister à la chasse.

— Et si, moi, je ne le permettais pas?

— Oh! dit l'effrontée soubrette, je prierais Fosseuse de vous rappeler que je vous ai prêté ma chambre un soir...

— Je te le permets, répondit le roi avec un sourire, à la condition que tu n'iras pas te faire dévorer et resteras en arrière.

— Nenni, sire, ja veux voir de près.

— En vérité!...

— Et monter un bon cheval.

— Diable!... je n'en ai pas beaucoup de bons chevaux; Goguelas me les rend tous fourbus ou poussifs. A propos, où est-il, Goguelas? Je lui veux défendre de prendre la têta des chiens, sans cela nous ferons une journée blanche. Avec lui, les chiens font défaut sur défaut!... »

— M. de Goguelas ne chassera pas.

— Pourquoi cela?

— Il est à Nérac.

— A Nérac! Il était ici hier.

— Il est parti cette nuit, sire.

— Sans mon ordre?

— Avec l'ordre de la reine.

— Qu'a donc la reine à faire, à Nérac?

— Elle veut parler à M. de Mornay qui s'y trouve.

— Et que lui veut-elle?

— Je ne sais, répondit la discrète Nancy.

— Ah! ah! pensa le roi, la reine en sait aussi long que Fosseuse. Décidément la reine me veut du bien, et il me faudra faire quelque chose pour elle. Si je rappelais Turenne?... Bah! ajouta mentalement le roi, Turenne n'est plus de mode, et ce serait plutôt Bavolet..... Ceci est trop difficile... Bavolet est un petit saint qui ne fait pas de contes profanes, et à qui j'ai trop répété que la reine avait l'esprit romanesque.

Et le roi, souriant dans sa barbe, descendit suivi de Fosseuse, et gagna la vaste salle à manger de Coarasse, où le coup de l'étrier et l'halte des chasseurs étaient servis.

Bavolet avait précédé le roi dans la salle à manger et y avait trouvé les Mailly et les autres gentilshommes qu'il avait prévenus la veille en termes précis. Il s'approcha de chacun d'eux et leur dit à mi-voix :

— Ventre à terre, par diverses routes, jusqu'au rendez-vous de chasse de Combe-Maudite. Le roi le veut!...

— Très-bien! répondit chacun.

— Si vous trouvez au rendez-vous des étrangers à mine suspecte, continua le page avec le sang-froid d'un vieux général, désarmez et garrottez. Si l'on résiste, tuez!...

Puis il alla à un jeune seigneur du pays basque qui se nommait M. de Bique, et qui était brave et beau comme un mignon du roi de France.

— N'est-ce pas, lui dit-il, que la senorita est belle?

— Oh!... fit le gentilhomme avec un accent pénétré et un regard brûlant, — elle est belle à damner un saint!

— Eh bien! mon gentilhomme, je vais vous donner une mission... délicate.

— Laquelle?

— Celle de courtiser aujourd'hui, et sans la quitter un seul instant, cette senorita si belle.

Le gentilhomme tressaillit.

— Y pensez-vous? dit-il.

— Cela vous effraierait-il?

— Mais le roi... qui... dit-on...

— Bah! vous vous trompez; ce n'est pas le roi qui... c'est moi...

— Vous aussi?

— Moi seul; et je vous y autorise.

Le gentilhomme fit la grimace.

— Surtout, ajouta Bavolet, ne l'aimez pas trop vite, et gardez de la perdre de vue. Partout où elle ira, suivez-la.

— Que signifie tout cela?

Bavolet se pencha à l'oreille du gentilhomme.

— Elle conspire, dit-il. A bon entendeur, salut!...

— Je veillerai, répondit M. de Bique.

— Arrangez-vous enfin pour qu'elle arrive au rendez-vous après tout le monde.

— Elle monte un vaillant cheval.

— Eh bien! si son cheval va trop vite, cassez-lui une jambe d'un coup de pistolet.

— Cela fera scandale.

— Pas du tout. Vous aurez tiré un lièvre, et n'aurez été que maladroit...

Bavolet quitta vivement M. de Bique, car la senorita entrait, donnant la main au roi.

— Voici la première fois, pensa le page, que le valet de cœur et le roi de trèfle s'entendront pour tromper la dame d'atout. A nous deux, ma senorita bien-aimée!...

Derrière le roi entra Gaëtano. Il alla droit au page et lui tendit cordialement la main.

— Mon cher monsieur Bavolet, — lui dit-il avec un ton protecteur — ne m'avez-vous pas demandé une revanche?

— J'y compte, monsieur.

— Vous plairait-il la prendre aujourd'hui, sous quelque vert ombrage, loin des chiens criards et des veneurs?

— Quand la curée sera faite, oui, monsieur.

Gaëtano fronça le sourcil.

— Je te devine, pensa le page, je te gêne fort auprès du roi, et tu me voudrais expédier dès ce matin pour avoir à toi la journée.

— Je vous croyais pressé de trouver une occasion favorable, fit dédaigneusement Gaëtano.

— J'ai la passion de la chasse et me battrais mal si j'entendais l'hallali tandis que nous ferraillerions.

— Remarquez, monsieur, que la curée pourra n'être faite qu'à la brune.

— Nous nous battrons au clair de lune, monsieur.

Gaëtano, visiblement contrarié, était pâle de colère.

— Monsieur, reprit-il, en toisant le page, je crois, Dieu me damne! que vous avez une mémoire excellente.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur.

— Et que vous vous souvenez du coup de pommeau que je vous ai appliqué.

— Je m'en souviens parfaitement. C'était un coup da rustre.

— Monsieur! fit Gaëtano avec hauteur.

— Ne vous fâchez pas, dit insolemment le page, nous règlerons tout cela au clair de lune... quand le roi sera couché.

Gaëtano recula à ces derniers mots.

— Qu'a à faire le roi, ici? demanda-t-il.

— Absolument rien, il est de trop, puisqu'il a rendu un édit contre le duel; — et c'est pour cela que je veux attendre qu'il soit couché.

La logique de Bavolet était serrée et fort claire; elle avait épouvanté Gaëtano qui, un moment, se crut découvert.

Aussi l'ambassadeur reprit-il avec un dédain glacial qui ne parvenait point à dissimuler sa fureur.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que je commence à croire...

— Qua votre coup de pommeau était fort brutal, n'est-ce pas? Vous avez raison, monsieur; nos paysans béarnais seraient plus courtois.

— Je voulais dire que je commençais à vous croire...

— Quoi, s'il vous plaît?

— Poltron et lâche, monsieur, répondit Gaëtano froidement.

Et il pirouetta sur le talon et tourna le dos à Bavolet.

— Oh! oh! pensa celui-ci, tu peux m'insulter, mais je ne me battrai pas ce matin. Je veille sur le roi : mon honneur passe après sa vie. Ce soir, par exemple, si tu ne m'obliges à le faire avant et avec un brutal pistolet, je te promets de te tuer galamment, à petits coups d'épée; comme M. de Saint-Luc tua son ami Castillac... en détail!...

Le roi avait quitté la senorita pour s'approcher des frères Mailly, dont l'un était son capitaine des chasses et lui devait faire le rapport.

La senorita en profita pour rejoindre Bavolet.

Elle était pâle et tremblante, car elle aimait le page et avait entendu son colloque avec Gaëtano.

— Mon enfant, lui dit-elle, j'ai peur...

— Peur de quoi, senora?

— Des ours. Ne venez pas.

— Vous vous moquez! — j'en ai tué cinq en ma vie.

— C'est pour cela que je crains votre témérité.

— Je ne quitterai pas le roi, et le roi est un bon compagnon en cas de danger.

La senorita frissonna : si Bavolet ne quittait point le roi, Bavolet était perdu!... Gaëtano le tuerait.

— Bavolet... je vous en supplie!...

— Je suis sourd.

— Je joins les mains...

— Je suis aveugle.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle, si vous... si tu m'aimes?

— Je ne vous laisserai point aller seule à une chasse aussi terrible, dit froidement Bavolet, et je vous aime... C'est pour cela que j'y vais.

— Eh bien! dit la senorita avec effort... je n'irai pas.

— Comme vous voudrez; mais il faut que je suive le roi. Moi seul puis relever les défauts, s'il y en a. Les autres sont des bélîtres qu'n'entendent rien à la vènerie.

— Bavolet! par pitié... supplia la nouvelle duchesse.

— Madame, interrompit Bavolet, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. le comte de Bique, un charmant gentilhomme qui aura l'honneur de vous servir de cavalier aujourd'hui, si je prends la tête des chiens.

Et il laissa la senorita interdite et pâle, pour s'approcher de Fosseuse qui arrivait avec Nancy.

— Allons! mesdames, cria le roi, à cheval! En selle, messieurs! sonnez le départ!...

### XVIII. — LA FANFARE DU ROI ROBERT.

En quelques minutes, tout le monde fut à cheval. Le roi se trouva entouré par un groupe de gentilshommes et de dames, et Gaëtano, soit qu'il craignît d'être soupçonné, soit qu'il voulût jouer une indifférence absolue, — Gaëtano se tint légèrement à l'écart.

Mademoiselle de Montmorency s'était placée à la droite du roi; Bavolet, qui montait un bel étalon limousin, se rangea à sa gauche.

Derrière venaient la senorita et M. de Bique. Les Mailly et quelques autres chevauchaient en tête.

Le cortége des veneurs sortit ainsi du château et gagna le premier rendez-vous de chasse. Là, les chiens furent découplés dans un bouquereau environné de rochers et de cavernes, et bientôt ils donnèrent de la voix, séparément d'abord, puis avec ensemble.

Bientôt la bête fut sur pied et en vue. Elle gagna la plaine au nord-est, et les veneurs s'élancèrent sur ses traces; puis, arrêtée par un torrent, elle rebroussa chemin, fit une tête à droite vers le sud et parut se diriger tout d'abord vers les gorges de la Combe-Noire. Gaëtano tressaillit : c'était trop tôt.

Mais soit hasard, soit habileté de la part des piqueurs, l'ourse dévia de nouveau, passa sur le front des chasseurs, dont les chevaux frémissants n'étaient point encore arrivés à ce degré de surexcitation où la terreur les grise et dégénère chez eux en courage furieux, et se dirigea vers le sud-est à travers les ravines et les précipices, gagnant Combe-Maudite, selon les prévisions de la plupart des veneurs un moment déroutés par cette fausse manœuvre.

Alors, chacun parut obéir à ses instincts particuliers et poussa son cheval; Fosseuse abandonna le roi et joignit MM. de Mailly, auxquels elle dit vivement :

— En avant! en avant! le danger est réel!

Les Mailly et une dizaine de gentilshommes se trouvèrent bientôt masqués par un taillis, et alors ils piquèrent des deux et gagnèrent les hauteurs pour atteindre la Combe-Maudite.

Quelques-uns prirent une direction opposée, les autres s'échelonnèrent sur la route du roi et le suivirent de près. Parmi ces derniers se trouvaient Gaëtano, la senorita et M. de Bique.

Bavolet se contenta de passer à la droite du roi abandonnée par Fosseuse. Aussitôt une femme vint et se plaça à la gauche : c'était Nancy.

Gaëtano s'était approché de la senorita et chevauchait à cent cinquante pas en arrière du roi.

— Très-bien, pensait-il, voici déjà que le roi n'a plus autour de lui que quelques hommes; les autres courent prendre possession des passages et comptent sans le piqueur. Ils comptent mal! Dans quelques minutes, le roi sera tout seul.

— Vous ferez bien, — se disait en même temps Bavolet qui, de temps en temps, observait Gaëtano à la dérobée, — vous ferez bien de ne pas vous approcher trop près du roi, monsieur l'ambassadeur; car, si vous en êtes jamais à portée de pistolet, je vous casse la tête.

Le roi modérait l'allure de son cheval, en murmurant :

— Tous ces étourneaux, Fosseuse en tête, s'imaginent que dans une heure ils pourront sonner l'hallali, et c'est pour cela qu'ils galopent et essoufflent leurs chevaux avant le temps. Nous en avons au moins pour la moitié de la journée avant de pouvoir acculer la bête. Ne nous pressons pas.

Et, alors, le roi se tourna vers Bavolet :

— Laissons-les faire, dit-il en riant, ils auront le temps de se reposer. Allons au pas, nous, et dans cinq heures nous tirerons l'ourse.

— Où cela? demanda le page.

— Écoute, dit le roi, l'ourse gagne Combe-Maudite, n'est-ce pas?

— Oui, sire.

— Eh bien! je t'assure qu'avant une heure elle rebroussera chemin.

— En vérité!...

— Et qu'elle ira se faire prendre à Combe-Noire, cinq lieues plus loin.

— Par exemple! dit Bavolet, incrédule.

— Le bois a été mal fait ou les chiens ont été découplés de travers, car la bête a pris une direction opposée à celle qu'elle prend ordinairement quand elle se doit faire prendre à Combe-Maudite.

— Ce serait curieux, pensa Bavolet, que les gens du seigneur Gaëtano et les hommes de MM. de Mailly échangeassent des coups de mousquet et des estocades, tandis que le roi et moi nous prendrions tranquillement l'ours à cinq lieues de distance. Précisément, voici M. l'ambassadeur qui tire à gauche et gagne, à son tour, le rendez-vous de l'hallali. Bon!... la senorita et M. de Bique le suivent. J'ai grande envie de tout avouer au roi et de le faire retourner à Coarasse. Le seigneur Gaëtano sera bien embarrassé de l'y venir chercher avec ses estafiers.

Le seigneur Gaëtano, ainsi que le disait Bavolet dans son monologue, gagnait effectivement du terrain et laissait le roi en arrière. Il s'était placé à la droite de la senorita et lui disait en anglais :

— Je suis joué par le piqueur, l'ours ira se faire prendre à Combe-Maudite, où ils sont déjà tous. S'il ne rebrousse et ne gagne Combe-Noire, où Paëz, Hector et mon père attendent sans doute, tout est perdu!...

— Mon Dieu! que me dites-vous là?

— Quittez-moi, reprit Gaëtano, piquez à droite, gagnez Combe-Noire et prévenez-les. Paëz est sage, il avisera.

— Mais, vous?

— Moi, je vais disparaître derrière quelque taillis, je ne veux pas perdre le roi de vue un seul instant.

Ils coururent côte à côte pendant quelques minutes encore, puis Gaëtano éperonna son cheval et bientôt il fut séparé de la senorita et du comte de Bique par un pli de terrain.

Alors celle-ci dit au gentilhomme :

— Prenons à droite, je crois que c'est la bonne route.

— Comme vous voudrez, dit le comte.

La senorita avait examiné le cheval de son cavalier; elle avait reconnu qu'il était moins ardent et moins rapide que le sien, et elle espérait le laisser en route avant peu.

Mais le comte, sans savoir l'anglais, avait cependant compris que l'ambassadeur la chargeait de quelque mystérieuse mission, et il n'oublia point les recommandations de Bavolet. Au moment où la senorita commençait à prendre une avance de cinquante pas, il poussa un cri :

— Un daim! un daim! fit-il, jouant l'enthousiasme du chasseur.

Et, ajustant le daim imaginaire dans un fourré voisin, il épaula sa carabine, fit feu et cassa la jambe droite de devant du cheval de l'Andalouse.

Le cheval s'abattit et la senorita se retourna effrayée. Le comte joua assez bien la stupeur; il parla de sa maladresse, et puis, comme s'il eût espéré retrouver le daim, il s'élança dans le fourré et laissa l'écuyère démontée et maugréant.

Pendant ce temps, et selon ses prévisions, le roi était presque entièrement abandonné. Les quelques veneurs qui l'entouraient encore s'étaient laissé emporter par leur ardeur et couraient sur les traces des chiens dont les voix, affaiblies par la distance, résonnaient dans les basses gorges des montagnes sud-est.

Seuls, Nancy et Bavolet demeuraient auprès du Béarnais.

Bavolet réfléchissait et se disait que si, malheureusement, il avertissait le roi, celui-ci voudrait courir au devant du péril et y donnerait tête baissée; de plus, il avait une foi profonde dans les lumières cynégétiques du Béarnais, et il pensait que si, comme il le prétendait, la bête faisait tête-queue et revenait sur Combe-Noire, tout danger disparaîtrait, et qu'en ce cas il devenait inutile de prévenir le roi et de l'engager à retourner à Coarasse.

Et puis il était là, lui, Bavolet, le vaillant et le fidèle, il était là confiant en son courage et fort de son amour pour son roi.

En voyant disparaître Gaëtano, Bavolet avait dit à Nancy : — Suis-le et rejoins-le, si tu peux!...

Ce qui fit que Nancy partit au galop.

— Ah çà, dit tout à coup le roi, nous voici donc seuls?

— Il paraît, sire.

— Et ces gens-là se figurent donc qu'ils vont prendre l'ourse tout de suite?

— Ils sont présomptueux, dit Bavolet.

— La présomption n'est qu'un défaut; mais crever les chevaux du roi est un vice, et la plupart montent mes chevaux. Ménageons au moins les nôtres.

— Sire, il me semble qu'on n'entend plus les chiens.

— C'est que tu n'as pas l'oreille fine, mon page. Tiens, écoute... au sud-est, là-haut, à notre gauche.

— Ah oui! j'entends, en effet.

— Et tu verras que, dans quelques minutes, ils se rapprocheront de nous et reviendront sur leurs pas. Tiens, tiens, écoute encore...

La voix de la meute prenait du corps et devenait plus distincte et plus sonore.

— La bête, continua le roi, va suivre le bas de ces précipices là-haut, dans la direction de mon doigt... elle rasera les rochers pendant une heure, puis elle viendra sur nous, débouchera de ce taillis noirâtre que tu vois, à un quart de heure, passera sur notre front avec toute la meute et, se dirigeant vers l'ouest, tirera sur Combe-Noire. Tu verras que nous donnerons l'hallali tout seuls.

Et le roi entra dans une longue et savante dissertation sur les mœurs et les habitudes des ours, la manière de les chasser et de les tirer, soit en temps de neige ou de découvert, citant à propos plusieurs auteurs versés dans la noble science, tels que l'érudit Jacques du Fouilloux, et le roi Charles IX lui-même, de vaillante mémoire cynégétique.

Le roi s'exprimait avec calme et ne paraissait pas se douter le moins du monde que sa vie pût être en danger un seul instant.

Bavolet l'écoutait attentivement, mais toujours l'oreille tendue vers la meute et l'œil errant en avant et en arrière, sondant taillis et ravins, comme si chacun d'eux eût recélé un ennemi invisible.

La meute s'approchait et semblait justifier l'opinion du roi, — et taillis et ravins étaient complétement déserts.

— A propos, dit brusquement le roi, est-ce aujourd'hui que le seigneur Gaëtano me doit assassiner?

Bavolet bondit sur sa selle et regarda le roi avec stupeur.

— Votre Majesté sait donc? fit-il.

— Parbleu!... je sais qu'il veut m'assassiner, et je suppose qu'il profitera d'aujourd'hui. Une balle égarée fait tant de mal parfois, ainsi que je le disais ce matin.

Bavolet hésita encore et fut sur le point de parler.

— Non! non!... pensa-t-il; si je dis tout, le roi ira à Combe-Maudite, que l'ourse en prenne ou non le chemin.

— Je ne sais pas, répondit-il, mais je veille sur Votre Majesté.

— Mon pauvre Bavolet, dit le Béarnais en souriant de son fin sourire, je suis montagnard et pauvre; mais vienne le jour où je serai roi de France, je te veux remplir ta toque de pistoles.

— Votre Majesté, répondit Bavolet du ton d'un enfant boudeur, era beaucoup mieux, ce jour-là, de me donner une armée à commander.

— Tout beau!... monsieur le capitaine, vous serez donc bien habile?...

— Qui vivra verra, répondit le page. Maintenant, si j'ai un conseil à donner à Votre Majesté...

— Oh! dit le roi, ce n'est point assez que tu veuilles commander une armée, tu veux encore donner des conseils. Tu joues donc au Nestor, étourdi?

Bavolet se mordit les lèvres.

— Je voulais dire qu'on ne sait point ce qui peut advenir, et que Votre Majesté, puisqu'elle sait que le seigneur Gaëtano la veut assassiner, ferait sagement de rentrer à Coarasse, et d'envoyer ensuite un gentilhomme,—moi par exemple,—arrêter monsieur l'ambassadeur.

— Arrêter un ambassadeur!... y penses-tu, mon page?... et un ambassadeur d'Espagne encore!...

— Dame! sire, écoutez donc, il le vaut mieux faire pendre que d'être assassiné par lui.

— Pour le pendre, il faut des preuves.

— Votre Majesté se trompe; pour le pendre, il n'est besoin que d'une bonne corde neuve et bien graissée.

— Et d'un bourreau, s'il te plaît!...

— Peuh! fit modestement Bavolet, je me chargerais bien de la besogne, à la rigueur.

Le roi se prit à rire.

— Tu le hais donc bien, ce seigneur Gaëtano?

— Oh! de toute mon âme!... Il en veut à votre vie, cela me suffit.

— Est-ce pour cela seulement?

— N'est-ce point assez? demanda le page qui se troubla soudain.

— Je croyais que tu en étais un peu jaloux?

— Par exemple! fit Bavolet dont le trouble croissait.

— Et que sa manière de narrer les contes... Il a beaucoup d'esprit, sais-tu? Mais il paraît que je me suis trompé... Passons!

Bavolet défaillait sur sa selle.

— Tiens, reprit le roi qui eut pitié de son page, voici l'ourse, écoute donc!

La meute, en effet, remplissait le taillis désigné naguère par le roi de ses hurlements furieux, et, animant ses cris, deux trompes résonnaient derrière elle.

Ces trompes sonnaient une fanfare inconnue au pays de Navarre, une fanfare qui fit tressaillir le roi.

— Qu'est cela? dit-il, et où diable mes piqueurs...

Il n'acheva pas, l'ourse apparut suivie et *bue* par la meute ardente; puis derrière la meute sortirent du fourré deux gentilshommes inconnus au roi et à Bavolet, deux gentilshommes de haute taille, montant des chevaux noirs et encapuchonnés eux-mêmes dans des manteaux de couleur sombre.

L'ourse passa à mille pas du roi, entraînant la meute à sa suite; et sur le flanc de la meute, les deux cavaliers inconnus passèrent au galop, sonnant à pleins poumons cette fanfare écossaise qui a nom *la fanfare du roi Robert*. Quant aux piqueurs ordinaires, ils étaient demeurés en arrière.

— Ventre saint-gris! s'écria le roi, ai-je donc la berlue?

— Non, sire, répondit Bavolet frissonnant, je ne connais pas plus les veneurs que la fanfare.

— Cordieu! mon page, nous les connaîtrons.

— Le complot! le complot! murmura le page dont les cheveux se hérissaient; il y a du Gaëtano là-dessous. Sire, arrêtez! arrêtez! au nom du ciel!...

Mais le roi avait poussé son cheval en disant:

— Je suis curieux de savoir quels sont les gens assez hardis pour chasser ma propre bête avec mes propres chiens, sans que je les y convie?

— Sire! sire! cria Bavolet en le rejoignant, sire, arrêtez! ne les suivez pas! ce sont les assassins!

Le roi se retourna.

— Ils sont deux, n'est-ce pas?

— Oui, sire. Eh bien?...

— Eh bien! nous sommes deux aussi. En avant! mon maître; et, ventre saint-gris! s'il faut dégaîner, si l'on en veut à ma vie... Allons, Bavolet! allons, mon page!

Et le roi poussa de nouveau son cheval sur les traces de la meute et des veneurs au manteau sombre.

— Décidément, se dit Bavolet, il faut en découdre!... Mais mon maître ne mourra qu'après moi. Ventre saint-gris! je suis le *page du roi*.

La chasse s'engouffra dans un ravin, puis déboucha dans une petite plaine pour disparaître quelques minutes plus tard sous une futaie de châtaigniers.

Le roi et Bavolet ne perdaient pas un pouce de terrain, mais ils ne gagnaient aucune avance, car les cavaliers qu'ils poursuivaient étaient admirablement bien montés.

L'ourse se dirigeait au galop vers la Combe-Noire, ainsi que l'avait prédit le roi. Bientôt elle eut atteint les premières vallées du défilé et se trouva encaissée entre deux montagnes à pic, semées de nombreux échos.

Alors la fanfare qui résonnait toujours, le galop des chevaux, les aboiements des chiens, les sourds grognements de la bête de chasse qui commençait à faiblir sur jambes, se fondirent en un fracas retentissant, en un pêle-mêle étourdissant de cris et de sons discordants qui revêtirent un cachet d'horreur grandiose, au milieu du paysage étrange et désolé que la chasse traversait. La vallée était étroite et dominée par des rochers à pic sur lesquels croissait, çà et là, un vieux sapin solitaire; dans le lointain, en haut, apparaissait la cime neigeuse des Pyrénées; un torrent roulait au bord du sentier que dévorait la meute ardente suivie des veneurs, et mêlait sa rauque harmonie, son murmure confus à cet effrayant orchestre, à ce fracas sans nom qui réveillait toutes les cavernes et faisait mugir toutes les profondeurs des bois et des roches comme un ouragan d'imprécations.

Les veneurs sonnaient toujours, sonnaient sans relâche la terrible et sauvage fanfare, leurs chevaux volaient au milieu d'une gerbe d'étincelles que leurs sabots arrachaient aux cailloux du ravin, — et le roi mettait vainement l'éperon aux flancs du sien, — il ne pouvait atteindre les veneurs inconnus.

Bavolet lui-même était distancé par le roi et s'efforçait en vain de le rejoindre, criant toujours:

— Sire! sire! arrêtez!...

Le roi n'entendait plus, le roi était hors de lui, et il labourait le ventre de sa monture avec furie.

Tout à coup la vallée fit un coude, le roi disparut aux yeux du son page dont les cheveux se hérissaient.

En cet endroit, la vallée était boisée et coupée brusquement en deux par un ravin plus étroit encore qui la scindait transversalement comme la traverse d'une croix.

Un autre torrent suivait ce ravin et se jetait dans le premier; le roi l'avait franchi, ayant de l'eau jusqu'au poitrail de son cheval. A son tour, Bavolet voulut pousser le sien et passer également à la nage; mais soudain un coup de feu retentit à dix pas de distance, le cheval du page s'abattit lourdement et un cavalier, débouchant par le ravin, se montra en deçà du torrent et cria à Bavolet:

— A nous deux, mon beau page! je n'aime point à me battre au clair de lune!...

Ce cavalier, c'était Gaëtano, qui avait fait un détour et venait, pour ôter à Bavolet tout moyen de franchir le torrent, de lui tuer son cheval d'un coup de pistolet. Le page se dégagea en un clin d'œil, laissa échapper un énergique juron, et saisissant ses pistolets tout armés, il ajusta Gaëtano.

— Je n'ai pas le temps de me battre aujourd'hui, dit-il, et votre cheval m'est nécessaire, puisque vous m'avez tué le mien.

Parlant ainsi, il ajusta l'ambassadeur et fit feu.

Gaëtano se courba sur son cheval qui se cabra à demi. La balle atteignit le noble animal au front et le tua raide.

L'ambassadeur roula par terre comme Bavolet; comme lui il se releva soudain et courut au page l'épée haute.

Le page fit feu de nouveau; l'ambassadeur sauta de côté et la balle siffla à ses oreilles. Alors, ivre de rage, Bavolet mit flamberge au vent et s'élança à la rencontre de Gaëtano.

— Ah! s'écria-t-il, traître infâme! si je ne puis sauver mon roi, au moins aurai-je ta vie!

— Voilà précisément ce que je ne veux pas, mon jeune coq, répondit Gaëtano en ricanant. Tu nous gênes, et il est impossible que je ne te tue point aujourd'hui, car je n'ai plus de raison pour te ménager.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec furie: Bavolet oubliant, dans sa fureur, son habileté en escrime et les savantes théories de la reine;—Gaëtano, maître de lui, froid, railleur, impitoyable, résolu à tuer le page pour assurer l'enlèvement du roi.



Gaëtano prit Bavolet dans ses robustes bras et le chargea sur épaules. (Page 48.)

Trois fois Bavolet se fendit à fond, trois fois le coup fut paré; — une fois l'épée de Gaëtano lui arriva en pleine poitrine...

C'en était fait du page sans la précieuse cotte de mailles que lui avait prudemment fait revêtir le roi.

L'épée ploya et ne pénétra point.

— Sang-Dieu! exclama Gaëtano qui devint furieux à son tour, ceci est une lâcheté! vous êtes cuirassé.

— Je n'y songeais plus, répondit Bavolet; mais en tous cas c'est encore moins déloyal que votre coup de pommeau.

Bavolet revenait à sa nature railleuse; sa haine pour Gaëtano qu'il allait assouvir enfin, lui faisait oublier momentanément le roi, pour lequel, d'ailleurs, il ne pouvait absolument plus rien.

Il fit un saut en arrière, piqua son épée en terre et dit froidement à Gaëtano :

— Attendez! je vais ôter ma cotte de mailles. Reculez-vous, s'il vous plaît.

— Pourquoi faire?

— Mais, dit le page avec dédain, pour que la fantaisie de m'assassiner ne vous prenne point pendant l'opération.

Le rouge de l'indignation monta au visage de Gaëtano.

— Je suis gentilhomme et non estafier!

— Vous êtes un traître et un lâche!

La main de l'ambassadeur se crispa sur le pommeau de son épée et la fureur jaillit de ses yeux.

— Patience! exclama le page avec un rire ironique; attendez donc, mon maître! dans trois secondes, je suis à vous!...

Et Bavolet ôta son pourpoint, délaça la cotte de mailles, la jeta à terre et la poussa du pied avec mépris :

— Ceci est contre les balles; mais voici ma poitrine, dit-il, et tâchez d'en trouver le chemin, seigneur assassin, car si je trouve le chemin de la vôtre auparavant, j'en ferai une assez belle gaine à mon épée. — En garde, monsieur!...

Les rôles changeaient. La fureur aveuglait maintenant Gaëtano. Bavolet reprenait son sang-froid, sa raillerie mordante et sa vaillante audace. Il redevenait l'élève savant et calme des derniers Valois, ces maîtres d'armes par excellence.

Aussi, dès les premières passes, le sang de Gaëtano coula; l'épée de ce dernier rencontra sans cesse l'épée du page.

Pendant dix minutes, aucune parole ne fut échangée entre les acteurs de ce combat sans merci, livré au bord d'un torrent, dans un ravin désert, en face de rochers muets et sombres; pendant dix minutes, tous les efforts de Gaëtano furent infructueux et la fine et blanche chemisette de Bavolet ne fut jaspée d'aucune goutte de sang.

Enfin, Gaëtano se souvint d'une feinte habile, une feinte d'estafier napolitain : il se courba vivement, passa sous l'épée du page, et étendit le bras pour l'atteindre en pleine poitrine.

Mais le page sauta de côté à temps, il fut simplement effleuré, et, levant le bras à son tour, assena sur la tête de son ennemi un vigoureux coup de pommeau.

Gaëtano chancela, mais il ne tomba point, et se redressa soudain.

— Nous sommes quittes, dit Bavolet en ricanant, c'est un coup de rustre pour un coup de manant. Partie et revanche. Voyons la belle!...

Alors Gaëtano poussa un cri de joie : le sang du page coulait.

— Oh! dit flegmatiquement Bavolet, c'est une égratignure et vous vous gandissez pour peu de chose. Tenez! voyez plutôt ce coup!

Et Bavolet atteignit Gaëtano à l'épaule et lui arracha un cri de douleur.

— C'est un joli coup, continua-t-il en ricanant, un coup que M. de Gignac, un page du roi Henri III, me montra l'an dernier, à Paris.

— Il vous l'a mal montré, riposta l'ambassadeur.

— Vous trouvez?

— Sans doute; car vous m'avez simplement éraflé.

— C'est que votre linge est grossier. C'est la faute de votre valet de chambre : la chemise s'fait bourrelet. Mais figurez-vous que M. de Gignac me porta le même si durement, que sans une chaîne que j'avais sur la poitrine, j'étais mort.

— Cette chaîne était malencontreuse, grommela Gaëtano; sans

elle, je ne perdrais point mon temps ici, car on m'attend ailleurs, mon jeune coq.

— Oh! fit Bavolet, qui devint grave et sérieux tout à coup, cette chaîne, je ne l'ai plus, soyez tranquille, et elle ne vous gênera point. C'était cependant une belle chaîne d'or fin, massif et ciselé; un bijou de famille, mon maître.

Gaëtano tressaillit et arriva tard à la parade.

— Voyez donc, fit Bavolet en riant, vous devenez maladroit, ceci fera le troisième coup d'epée que vous aurez reçu comme appoint; je veux arriver à dix-neuf, reste seize.

Puis il continua l'histoire de la chaîne :

— Figurez-vous que cette chaîne était le seul objet qui me pût faire jamais retrouver ma famille...

A ces mots, Gaëtano poussa un cri et se jeta en arrière.

— Qu'avez-vous donc, mon maître? demanda le page.

— Rien, rien, répondit Gaëtano frémissant, je suis ému... troublé... voulez-vous m'accorder deux minutes de trêve?

— Avez-vous déjà peur de mourir?

— Non, non... mais cette chaîne?... Eh bien?...

— Eh bien! fit Bavolet ému et troublé à son tour, cette chaîne, je ne l'ai plus... je l'ai jouée et perdue!...

— Jouée! perdue! s'écria Gaëtano pâlissant. Mon Dieu! mon Dieu!

Et il jeta son épée.

— Ah çà! exclama Bavolet, est-ce que vous perdez la tête?

— Non; mais repondez-moi; — une question... une seule?

— Parlez!...

— N'avez-vous point perdu cette chaîne contre votre bourse et les boutons de votre pourpoint qu'un cabaretier...

— Pardieu! c'est bien cela; comment le savez-vous?

— Et, continua Gaëtano en s'animant, vous n'avez pas de famille?

— Je la cherche depuis la Saint-Barthélemy, le seul jour de mon enfance dont j'aie gardé le souvenir, repondit le page dont le front se mouilla soudain de la sueur de l'angoisse.

Gaëtano poussa un nouveau cri, un cri strident, un cri de joie et d'amour, un cri de mère qui voit ressusciter son enfant déjà mis au cercueil; — il se précipita vers Bavolet, les bras ouverts, le sein palpitant; hors de lui, oubliant ciel et terre, il se mit aux genoux du page étonné, lui prit les mains et les baisa en murmurant d'une voix entrecoupée : — Mon enfant! mon maître! est-ce donc vous?

Bavolet était pâle et muet, Bavolet frissonnait, car cette pensée terrible venait de traverser son cerveau.

— Serais-je donc son fils, lui que je hais!...

Il fit un violent effort et s'écria à son tour :

— Mais qui donc êtes-vous?

— Ton oncle, répondit Gaëtano délirant.

— Je ne me souviens pas de vous, repondit durement le page; le seul être que j'aie jamais entrevu dans les brumes du souvenir, c'est ma mère!...

— Ta mère! exclama Gaëtano, ta mère? elle est ici!...

— Ma mère, ici!... ma mère?... Vous ne mentez pas?... s'écria Bavolet.

— Viens! allons la trouver; — j'avais donc un voile de plomb sur les yeux que je ne t'avais point reconnu? Pardon, mon enfant; mon maître, pardon!...

Et Gaëtano blessé, Gaëtano sanglant, se redressa sublime et beau de force, d'enthousiasme, d'amour pour celui qu'il appelait à la fois son maître et son enfant; — il prit Bavolet dans ses robustes bras, car Bavolet tremblait et chancelait, il le chargea sur ses épaules, courut au torrent et s'y précipita à la nage, tenant l'enfant d'une main, fendant de l'autre les flots bouillonnants du gouffre.

Bavolet délirait à son tour, Bavolet songeait à sa mère... Il avait oublié le roi!...

## XIX. — LA FIDÉLITÉ.

Le roi avait franchi le torrent, ne perdant pas de vue un seul instant les deux veneurs inconnus qui couraient à mille pas devant lui, sonnant toujours l'étrange fanfare et harcelant les chiens.

Le jour baissait. Le cheval du roi était rendu, ceux des veneurs paraissaient avoir des jarrets d'acier et des poumons d'airain.

L'ourse faiblissait à vue d'œil; les chiens, las eux-mêmes, la buvaient et hérissaient son poil fauve de leur brûlante haleine; tout faisait présager un hallali prochain; mais la fanfare, un moment assoupie, se réveillait plus stridente et plus sonore, et l'ourse, les chevaux et les chiens retrouvaient une vigueur nouvelle.

Cela dura près d'une heure, sans qu'il fût possible au roi de joindre la chasse; enfin son cheval s'abattit et ne put se relever. Il se dégagea, dédaigna de prendre ses pistolets, et, son épée nue à la main, il continua sa course.

Alors, comme s'il n'eût attendu que ce moment, l'un des veneurs ajusta la bête, lui campa une balle dans l'oreille et la tua raide. Les chiens se jetèrent sur leur proie, les veneurs mirent pied à terre et firent méthodiquement la curée, semblant narguer le roi, qui accourait à pied, et qui n'arriva que lorsque les intestins et les basses viandes de l'ourse eurent été jetés à la meute.

— Holà! leur cria-t-il, qui êtes-vous?

Ils ne parurent point entendre, et terminant l'hallali, ils recommencèrent leur fanfare sur une gamme ironique.

— Qui que vous soyez, reprit le roi qui arrivait sur eux l'épée haute, qui que vous soyez, arrêtez!

Un éclat de rire moqueur lui répondit; et tout aussitôt les deux veneurs abandonnèrent les chiens et poursuivirent leur route en amont de la vallée.

Le roi les suivit en courant.

Le jour baissait de plus en plus, le soleil avait disparu, le crépuscule perdait peu à peu ses teintes rougeâtres, et le roi était hors d'haleine. Tout à coup, aux dernières lueurs de l'horizon, il vit les deux cavaliers mettre pied à terre, attacher leurs chevaux à un arbre et prendre un petit sentier qui grimpait à travers les broussailles et les rochers aux flancs de la vallée; puis s'arrêter une minute au pied d'une énorme roche grise qui surgissait, presque à pic, d'un massif de sapins, et enfin disparaître brusquement, comme des ombres.

Tout autre que Henri de Navarre eût hésité avant de s'engager sur leurs pas; le roi n'hésita point.

Parvenu au pied de la roche, il put s'expliquer leur disparition. La roche était creuse et formait l'ouverture d'une sorte de caverne assez profonde, car il vit briller dans l'éloignement une clarté rougeâtre. Le souterrain, étroit à l'orifice, s'élargissait peu à peu, et finissait par former une sorte de salle assez spacieuse, au milieu de laquelle flambait un grand feu de sapins : c'était la lueur que le roi avait aperçue.

Autour du feu se trouvaient quatre personnages : — les deux veneurs, qui n'étaient autres que don Paëz et son frère Hector, le vieux Penn-Oll et la mère de l'enfant. Le roi alla droit à eux, et arrivé à trois pas, il s'arrêta et les toisa du regard; puis apercevant une femme, il s'inclina courtoisement.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda durement le vieux Penn-Oll.

Le roi fit un pas en arrière, arrêta son œil d'aigle sur le vieillard et répondit : — Je me nomme Henri de Bourbon, roi de Navarre; et je veux savoir de quel droit ces deux hommes que voici se permettent de chasser chez moi et avec mes propres chiens.

Don Paëz, Hector et le vieux Penn-Oll avaient l'épée nue, tout comme le roi; don Paëz répondit :

— Puisque vous nous avez dit qui vous êtes, sire, nous allons vous dire, à notre tour, qui nous sommes. Ce vieillard est notre père, nous sommes frères tous deux, et nous avons deux frères encore, Gaëtano, l'ambassadeur d'Espagne, et Gontran, l'écuyer du duc de Mayenne. Tous quatre nous sommes les descendants des ducs de Bretagne, dépouillés par les rois de France; tous quatre nous avons juré de rétablir un duc sur le trône des Dreux, et de refaire un État libre de la vieille Armorique.

Le roi, la main sur son épée, écoutait gravement.

— Et le duc sera l'un de vous, n'est-ce pas? demanda-t-il avec calme.

— Non, répondit don Paëz, nous sommes des cadets. Ce duc est un enfant que nous cherchons; c'est le fils de cette femme vêtue de noir que vous voyez ici.

— Très-bien, dit le roi. Auriez-vous compté sur mon appui, par hasard?

Un ricanement échappa à don Paëz.

— Mieux que cela, sire, dit-il. Nous avons compté sur le roi d'Espagne et sur le duc de Guise, qui sera roi de France demain.

Henri de Bourbon tressaillit.

— Mon frère serait-il mort? dit-il.

— Non; mais on va le déposer, au nom de la sainte Ligue.

— En ce cas, dit impétueusement le roi, je serai donc le roi de France?

— C'est précisément ce que nous ne voulons pas, car nous avons acheté la Bretagne au prix de votre propre couronne et de votre liberté.

Un éclat de rire s'échappa de la poitrine du roi.

— Ceci devient burlesque, murmura-t-il.

— Roi de Navarre, continua don Paëz, vous avez signé hier votre abdication en faveur de Philippe d'Espagne.

— Ces gens-là sont fous! fit le roi avec dédain.

— Nous disons vrai, je vous jure! Vous souvenez-vous d'avoir signé un brevet de duchesse?

— Oui, dit le roi étonné.

— Eh bien! l'encre dont vous vous êtes servi était une encre qui s'efface. Votre signature seule est restée, et nous avons rempli...

Le roi poussa un cri terrible : — Trahison!...

— Attendez donc, roi de Navarre, poursuivit don Paëz d'une voix vibrante, attendez!...

Et don Paëz déroula le parchemin, et lut d'un bout à l'autre un acte d'abdication dans lequel le roi de Navarre renonçait à sa couronne en faveur du roi d'Espagne, et à ses droits au trône de France en faveur du duc de Guise.

Un homme ordinaire se fût élancé impétueusement sur don Paëz et eût essayé de lui arracher le parchemin; — le roi se contint et dit : — Me pourriez-vous montrer la signature? Il me semble qu'elle est pareillement effacée.

— Vous allez la voir reparaître, sire, dit Hector en prenant le flacon et en versant une goutte d'acide à la place même où le roi avait signé.

Il y eut parmi les cinq personnes qui assistaient à cette opération une seconde d'anxiété, puis l'encre reparut lentement, trait de plume par trait de plume, et soudain Hector, Paëz, le vieux Penn-Oll pâlirent et demeurèrent stupéfaits, tandis qu'un sourire de triomphe échappait au roi.

— Bavolet I^er! s'écria-t-il. Voilà qui est admirablement joué!

Et, à son tour, il éleva la voix et leur dit avec un ton d'autorité et de majesté suprêmes :

— Bas les armes, messieurs, remettez l'épée au fourreau et sortez d'ici! je suis encore le roi.

Mais soudain un bruit se fit à l'entrée du souterrain, un homme accourut en criant :

— Frères! frères! malheur à nous! je n'ai point retrouvé l'enfant.

C'était Gontran qui revenait seul et désespéré.

Il regarda ses frères et son père, tous trois pâles et mornes, il se précipita sur le parchemin tombé à terre, lut l'étrange signature et devina tout!

Alors il regarda le roi d'un œil menaçant; mais à peine l'eut-il envisage, qu'un cri lui échappa, un cri de surprise, de joie, de délire...

A son tour, le roi le reconnut et répondit par une exclamation identique.

Ils se contemplèrent une minute silencieux, puis Gontran se précipita vers lui, le saisit par le bras et lui dit :

— N'est-ce pas vous que j'ai sauvé... la nuit de la Saint-Barthélemy... n'est-ce pas vous?

— C'est moi, dit le roi, moi, le roi de Navarre!

Tous les personnages de cette scène écoutaient avec anxiété.

— L'enfant! demanda Gontran, qu'avez-vous fait de l'enfant que je laissai sous votre garde?

— Mon fils! exclama à son tour la veuve, qui bondit vers le roi comme une tigresse à qui on arrache sa progéniture, qu'avez-vous fait de mon fils?

En cet instant, deux ombres apparurent à l'entrée du souterrain.

— Frères, frères! le voilà!

— Ma mère! ma mère! murmurait une voix de jeune homme avec délire.

Gaétano accourait, entraînant Bavolet.

— Cet enfant, dit alors le roi de Navarre à Gontran, votre fils, ajouta-t-il en se tournant vers la mère, je l'ai élevé, il a grandi sous mon toit et je l'appelle mon fils.

Et le roi, en prononçant ces mots, semblait oublier, tant il était ému, la scène terrible qui venait d'avoir lieu.

Le page ne fit qu'un bond vers sa mère; il l'étreignit dans ses bras, — et à la vue de ces deux êtres que la tempête avait séparés et que la Providence réunissait enfin, le roi, les quatre frères, le vieillard lui-même se turent et demeurèrent soucieux et recueillis.

Mais quand le premier transport fut passé, lorsque Bavolet, s'arrachant des bras de sa mère, jeta enfin un regard autour de lui et aperçut ses oncles et le roi, — le vieux Penn-Oll s'avança vers lui, mit un genou en terre et lui dit :

— Sire duc de Bretagne, notre maître, nous te saluons et te faisons hommage de fidélité.

Bavolet recula étonné et regarda le roi.

Alors le roi prit la parole à son tour :

— Bavolet, lui dit-il, ces hommes sont tes oncles, et tu es le descendant des ducs de Bretagne; tu n'es plus mon page, mon enfant, tu es de race souveraine, et tu ne peux demeurer à mon service. Ces hommes vont te dire que ta couronne est prête et que la Bretagne t'attend.

— La Bretagne est au roi de France, répondit Bavolet, et je ne sais ce que vous voulez dire.

— Écoutez donc alors, sire duc notre maître, dit impétueusement Gaétano; la Bretagne ne demande qu'à vous voir pour se séparer de la France et vous élever sur le pavois, car la Bretagne se souvient qu'elle était libre jadis, et qu'elle ne fut réunie à la France que par félonie et trahison!

— Qu'est la Bretagne? demanda soudain Bavolet, est-elle assez forte pour se révolter et reconquérir son indépendance?

— Elle le pourrait, dit le vieux Penn-Oll, mais cela est inutile. Le nouveau roi de France nous la rend.

— Le nouveau roi de France!... quel est-il donc, messieurs mes oncles?

— Le duc de Guise montera sur le trône demain...

Bavolet était redevenu calme; la révélation de son origine avait mis sur son front d'enfant une fierté majestueuse, il était grave et digne comme un jeune souverain qui sent déjà tout le poids de sa couronne.

— Pardonnez-moi, dit-il, si je vous questionne ainsi, — mais je croyais que le plus proche héritier du roi de France se nommait le roi de Navarre.

Les quatre frères tressaillirent et se turent sous le froid regard de Bavolet; seul, le vieux Penn-Oll répondit :

— Mon maître et mon enfant, je vous dois obéissance comme sujet, mais je suis de votre race et mes cheveux sont blancs, vous me devez donc écouter.

— Parlez, mon père, dit le page avec respect.

— Le roi de Navarre, poursuivit le vieillard, est de cette race maudite qui persécuta la nôtre; il est notre implacable ennemi; si le roi de Navarre montait sur le trône de France, nos dernières espérances seraient ruinées. Le roi de Navarre, sire duc, c'est l'obstacle invincible qu'il nous faut briser à tout prix...

Un rire féroce s'échappa de la poitrine du vieux Penn-Oll, et il ajouta d'un air sombre : — Et il ne sortira point vivant d'ici!

Le roi écoutait froidement, les bras croisés sur sa poitrine, la tête haute comme François I^er à Pavie! Il dédaignait de parler, il attendait avec un calme stoïque la réponse de Bavolet.

Bavolet garda, pendant quelques instants, un silence glacé qui pesa sur tous les cœurs du poids de dix siècles entassés; il promena son œil bleu, qui brillait d'un mâle orgueil, sur tous ces visages que la passion et le fanatisme bouleversaient, puis il fit de nouveau un pas en arrière, posa le poing sur la hanche, se couvrit comme c'était son droit de souverain, et alors il regarda fièrement le vieillard et les quatre frères.

— J'accepte le duché de Bretagne, dit-il.

Le roi tressaillit et regarda Bavolet; Bavolet était impassible.

Un cri de joie s'échappa de la bouche du vieux Penn-Oll et de ses fils; — seule, la mère du jeune duc garda un morne silence et jeta un regard inquiet à son cher enfant.

— Je suis donc votre duc, reprit-il, votre seigneur et maître, celui à qui appartient votre vie, votre sang, votre volonté et votre énergie?

— Oui! dirent-ils avec enthousiasme.

— Eh bien!... alors, s'écria le page d'une voix vibrante, chapeau bas, mes maîtres; chapeau bas! moi, le duc, je l'ordonne!

Ils se regardèrent avec étonnement et se découvrirent, domptés par le son impérieux de cette voix d'enfant qui venait de revêtir l'accent de l'autorité.

— Chapeau bas! poursuivit-il, car vous êtes ici en présence d'un roi! et devant les rois, les ducs se découvrent!

Et Bavolet ôta sa toque et alla vers le roi, devant lequel il fléchit un genou; il lui prit la main qu'il porta à ses lèvres avec respect.

— Sire-roi, mon maître, dit-il, moi, le duc de Bretagne, je fais en vos mains comme en celles de l'héritier présomptif de la couronne de France, hommage-lige et donation de la couronne de Bretagne, qui est mienne comme celle de Navarre est vôtre.

Un cri d'indignation et de rage poussé par les cinq Penn-Oll ébranla les parois du souterrain; mais soudain Bavolet se redressa et se tourna vers eux l'œil étincelant, le geste hautain, en vrai fils des Dreux qu'il était.

— Taisez-vous! exclama-t-il avec colère; je le veux!

— Trahison! infamie! hurla le vieux Penn-Oll.

La fureur de Bavolet tomba aussitôt et fit place à un calme terrible.

— Dieu me pardonne, fit-il avec la superbe ironie d'un Valois, on ose murmurer ici quand je parle, moi le maître et le seigneur!...

Et il y avait une domination telle dans l'accent de Bavolet, que le vieillard se tut et que don Paëz lui-même, don Paëz, le superbe roi déchu, frissonna au son de sa voix.

— Vous ne savez donc pas, poursuivit le page, vous ne savez donc pas quel homme vous avez attiré dans un piége infâme pour l'assassiner lâchement. Vous ne savez donc pas quel noble et grand cœur bat sous cette rude poitrine, et faut-il donc que je vous apprenne que, dans le royaume de Navarre, il n'est pas jusqu'au plus chétif qui ne donnât mille fois sa vie pour la vie de son roi!...

Le roi écoutait Bavolet et frémissait d'orgueil.

Le vieux Penn-Oll voulut parler, Bavolet lui imposa silence d'un geste :

— Mon roi et mon père, dit-il, se tournant vers Henri de Bourbon, que m'importe ma naissance, que m'importe un pays où je ne suis point né, qui ne me connaît pas!.. J'ai mangé votre pain, j'ai dormi sous votre toit, vous m'avez nommé votre fils, je suis plus fier de ce titre, je suis plus fier de votre royale amitié que de tous les trônes de la terre. Henri de Bourbon, mon seigneur et maître, moi le duc de Bretagne, moi le fils des Dreux, je vous demande à genoux la permission d'être encore et d'être toujours le PAGE DU ROI!...

Et Bavolet se tut et attendit.

A son tour le roi fit un pas. Il releva son page et lui dit de cette voix grave et sonore, où la majesté et la bonté se fondaient en une suave harmonie : — Tu seras mon fils, Bavolet, mon bras droit, mon lieutenant, mon ami; — et, vienne sur mon front cette noble couronne qui doit être mienne un jour, je ferai la France si grande et si forte, que l'univers entier se courbera frissonnant et muet sous son glaive, qui deviendra celui de la justice et de la loyauté. Alors, poursuivit le roi, sublime de majesté et d'enthousiasme, le nom de France deviendra si retentissant, que les étrangers en seront jaloux, et que cette nation que tu me donnes sera fière d'avoir à jamais uni ses destinées aux destinées de ce peuple auquel j'aurai donné le sceptre du monde!...

Et le roi s'arrêta, jetant un fier regard aux Penn-Oll; mais le fanatisme et l'orgueil de race les aveuglaient; aux nobles paroles du

roi, à celles de Bavolet, ils répondirent par une exclamation de fureur, et don Paëz s'écria :

— Eh bien! puisque tu es félon et traître, duc de Bretagne, nous te déclarons indigne de régner et te déposons. Cette couronne que tu refuses, tu n'as point le droit de la donner, car elle m'appartient maintenant, à moi l'aîné de ma race, et je régnerai, je le jure! car mon étoile pâlie brille d'un éclat nouveau, car il est écrit sur le livre des destinées que je mourrai un sceptre à la main!...

Et don Paëz, en prononçant ces mots, redevint ce fier roi des Maures qui brisa le dernier fleuron de sa couronne avec son dernier tronçon d'épée!...

Mais Bavolet le regarda non moins fièrement en face et répondit :

— Vous osez me déposer, eh bien! moi, je vous renie! Je vous renie, car vous avez osé, vous, les fils des Dreux, parler ici d'assassinat!... je vous renie, car vous n'avez point compris que le plus grand des crimes a nom *ingratitude!*... la plus sainte des vertus, *fidélité!*... J'ai mangé le pain du roi, je lui ai sacrifié jusqu'à mon amour; le roi est mon père et mon maître, mon avenir et ma famille, vous... je ne vous connais pas!...

Alors on entendit dans un coin du souterrain un cri de joie suprême, un cri de mère qui a tremblé pour l'honneur de son enfant, et dont l'enfant reste pur et sans reproche.

La mère de Bavolet alla vers lui, l'enlaça de ses bras et lui dit avec émotion : — C'est bien, tu es noble et grand, tu es mon fils!...

En ce moment un bruit retentit à l'orifice du souterrain, une troupe d'hommes armés s'y engouffrèrent aux cris de *Vive le roi!*... A leur tête marchait l'austère et sombre de Mornay; au milieu d'eux Fosseuse et Nancy agitaient leurs mouchoirs en signe de triomphe, et alors le roi se tourna vers les cinq Penn-Oll frémissants, et leur dit :

— A votre tour, messieurs, vous êtes mes prisonniers, et je pourrais me venger cruellement; mais je me nomme Henri de Bourbon, j'ai le roi saint Louis pour ancêtre, et jamais la haine et la colère ne pénétreront dans mon cœur; partez, je vous fais libres!...

Ils sortirent tous les cinq, sombres et recueillis : la magnanimité du roi ne les avait point touchés, — ils rêvaient déjà une lutte nouvelle, lutte que nous dirons peut-être quelque jour dans un livre appelé BAVOLET, en racontant cette merveilleuse épopée de batailles et de nobles actions, au dernier chant de laquelle le roi de Navarre devint cet Henri IV que l'histoire surnomma *le Grand*, et dont le peuple a gardé religieusement la mémoire!...

— Ma foi! dit Nancy à Fosseuse, le roi doit un bien beau cierge à maître Bavolet, et le voilà dans l'impossibilité de rappeler M. de Turenne!...

FIN.





Henri de Valois, mon frère et mon maître, moi le roi, je te vengerai ! (Page 8.)

LES

# CAVALIERS DE LA NUIT




TROISIÈME SÉRIE

## BAVOLET

### I. — DANS LEQUEL IL EST PARLÉ DE LA REINE MARGUERITE, DE FOSSEUSE ET DE NANCY, ET DU CHATEAU DE COARASSE.

Le 1er août de l'an de grâce 1589, à huit heures du matin environ, un cavalier gravissait au galop les hauteurs de Saint-Cloud, sur lesquelles le roi Henri de France, troisième du nom, avait établi son camp.

Ce cavalier était un jeune homme de vingt-deux ans environ, d'une tournure martiale et fière, malgré l'exquise délicatesse de ses formes et l'expression de douceur que reflétaient ses grands yeux bleus. Il était d'une taille élevée, un peu frêle d'apparence; sa main blanche et finement allongée était appuyée sur le pommeau de son épée; il se tenait bien à cheval et y avait une très-belle mine, ainsi qu'on disait alors. A l'aigrette blanche de son casque et surtout au pourpoint gris de fer garni de plaques d'acier brillant qu'il portait, — vêtement plus léger et non moins à l'épreuve que les lourdes cuirasses qu'on avait encore alors, — il était aisé de reconnaître un seigneur de la suite du roi de Navarre, lequel, depuis la trêve qui avait été signée, était campé à deux lieues de Saint-Cloud et se proposait de réunir ses troupes à celles du roi de France pour marcher sur Paris, la ville rebelle et maudite.

Deux écuyers chevauchaient derrière le gentilhomme et composaient toute son escorte. Lorsqu'il fut parvenu aux premiers retranchements du camp, il s'arrêta de lui-même et laissa venir jusqu'à lui l'officier qui commandait le poste de Suisses le plus voisin.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous, messire ? lui dit ce dernier.

— Je suis l'écuyer du roi de Navarre, et, comme tel, porteur d'un message pour le roi de France, votre maître.

L'officier s'inclina courtoisement et appela deux soldats placés en sentinelle sur le pont de fascines jeté par-dessus le fossé du camp.

— Escortez ce gentilhomme, ordonna-t-il, et le remettez aux mains du maréchal d'Aumont, le maître de camp général, qui seul peut donner accès auprès de Sa Majesté.

Le gentilhomme béarnais remercia poliment l'officier et suivit les deux Suisses, qui marchèrent devant lui et le guidèrent à travers les méandres sans nombre formés par les tentes des soldats et des chefs de l'armée, jusqu'au pavillon construit en bois où le roi avait établi sa demeure et son quartier général.

Ce pavillon, fort vaste du reste, n'avait qu'un étage exhaussé au-dessus du sol et était divisé en six pièces différentes et séparées par des cloisons de planches épaisses qu'on avait recouvertes de lourdes tentures enlevées aux résidences royales des environs, afin de décorer avec quelque luxe la dernière demeure d'un roi à moitié chassé de son royaume.

La première salle, celle par où on avait accès dans le pavillon, était occupée par les gardes, ces soldats d'élite créés par Henri III et attachés par lui à sa personne, au nombre primitif de quarante-cinq, gentilshommes gascons pour la plupart. A gauche, se trouvait l'appartement du maréchal d'Aumont, le maître de camp général; à droite, celui des officiers du roi. Henri III occupait les trois pièces du fond.

La première avait été disposée en salle de conseil et d'audience; le roi y pouvait délibérer avec les généraux, recevoir les messagers et les ambassadeurs et tenir un lit de justice au besoin.

Dans l'une des deux autres, convertie en oratoire, couchaient le valet de Sa Majesté et son confesseur. La dernière était la chambre du roi. Il s'y tenait peu, d'ordinaire, et, lorsqu'il ne parcourait point les lignes du camp, il passait volontiers de longues heures sur la terrasse qu'on avait ménagée devant les croisées de la salle du conseil, du haut de laquelle le regard embrassait dix lieues d'horizon, et d'où le mélancolique et triste monarque pouvait apercevoir la fumée de la grande ville et les pignons du Louvre, ce palais de ses pères où l'émeute régnait maintenant en souveraine.

Lorsque les deux Suisses qui servaient de guides au gentilhomme du roi de Navarre furent arrivés à la porte principale du pavillon, ils firent prévenir le maréchal par l'un des quarante-cinq.

Le vieux duc d'Aumont, bien que fidèlement attaché à la cause et à la personne du roi, avait d'anciens préjugés religieux et une certaine exaltation de vieux ligueur qui lui faisait regarder d'un mauvais œil tout ce qui sentait la réforme, et quiconque se présentait au nom du roi de Navarre, qu'on appelait encore parmi les royalistes et malgré l'offre qu'il avait faite à Henri III de son armée et de son bras, le mécréant et l'excommunié.

Il fronça donc le sourcil en apercevant le gentilhomme béarnais qui était demeuré fièrement en selle, ainsi qu'un homme tout disposé à rebrousser chemin si un libre accès ne lui est ouvert à l'instant.

— Monsieur le maréchal, lui dit ce dernier, je désire parler au roi.

— Le roi ne reçoit, monsieur, répondit le maréchal, que les seigneurs de sa connaissance.

— Eh bien! dites au roi que Henri de Navarre, mon maître, m'a chargé d'un message.

— Voudriez-vous me le remettre? fit le maréchal en allongeant la main.

— Je suis désolé de vous refuser; j'ai l'ordre de le remettre moi-même au roi.

Le maréchal fit la grimace.

— Mais encore, monsieur, dit-il brusquement, faut-il, pour vous annoncer au roi, que je sache votre nom.

— C'est trop juste. Je me nomme Bavolet.

— Bavolet quoi? fit dédaigneusement le maréchal.

— Bavolet tout court, répondit le jeune homme avec calme. Je n'ai jamais porté le nom de mes aïeux, et je ne suis connu à la cour de Navarre que sous celui-là.

— Au moins êtes-vous gentilhomme?

— Monsieur, dit froidement Bavolet, je crois pouvoir vous affirmer que j'ai cette qualité; mais ne l'eussé-je pas, mon titre de messager du roi et celui d'ancien page de la reine Marguerite de France devraient vous suffire.

— C'est que, grommela le maréchal avec humeur, nous autres royalistes et catholiques, nous tenons fort à l'étiquette.

— Je suis catholique et royaliste comme vous, répondit Bavolet, et cependant...

— Vous êtes catholique? interrompit vivement le maréchal.

— Comme mes pères, monsieur.

M. d'Aumont se rasséréna soudain, et son visage exprima une satisfaction profonde.

— Mille pardons, mon gentilhomme, s'écria-t-il avec expansion, mille pardons de mon accueil un peu froid! il tient à ce que je vous croyais huguenot. Mais par madame la Vierge, expliquez-moi donc comment un gentil cavalier et un beau gentilhomme comme vous peut servir ce méchant roi de Navarre.

— Chut! dit Bavolet, le roi est mon bienfaiteur et il m'a servi de père... Ceci vous doit clore la bouche. Et maintenant, monsieur le maréchal, voulez-vous donner des ordres pour que le roi de France apprenne mon arrivée?

— Sans doute, sans doute, — fit le maréchal avec empressement; et se tournant vers un garde qui n'attendait qu'un signe de lui pour entrer chez le roi: — Qu'on prévienne Sa Majesté!

Bavolet mit pied à terre, laissa son cheval aux mains d'un Suisse, et entra dans le pavillon avec le maréchal, qui le conduisit dans son appartement.

Presque aussitôt après, le Quarante-Cinq qui avait pénétré chez le roi vint le quérir, sur l'ordre de ce dernier.

Bavolet salua le maréchal et suivit le garde dans la salle royale.

Henri III se trouvait assis dans un grand fauteuil, la tête à demi renversée sur le dossier, et caressant son chien favori.

L'ancien page de la reine de Navarre s'inclina par trois fois, selon l'étiquette, puis il attendit que Sa Majesté lui daignât adresser la parole.

Henri III parut sortir d'une profonde rêverie, et il répondit par un geste amical de la main au salut respectueux de Bavolet.

— Sire, dit ce dernier, le roi de Navarre, mon maître, m'envoie vers Votre Majesté à la seule fin de la supplier qu'elle lui veuille bien donner audience.

— Mon frère de Navarre aurait-il trouvé dans notre traité d'armistice quelque point obscur, quelque article qui pourrait fournir prétexte à la controverse? demanda le roi en regardant Bavolet.

— Nullement, répondit celui-ci. Le roi mon maître est heureux d'avoir renoué par une longue trêve les bonnes relations d'amitié et de parenté qui l'unissaient à Votre Majesté, et il tient à cœur de la venir voir afin de bien s'entendre avec elle pour livrer assaut à Paris, — une pareille expédition exigeant, à cause des nombreuses difficultés qu'elle présente, un plan d'attaque sagement combiné.

— Ah! dit le roi, mon frère Henriot tient à me venir visiter?

— Le roi mon maître, sire, pense que c'est pour lui un devoir de sujet, d'allié et de parent. Il a été fort marri autrefois d'être en querelle et rébellion forcée avec Votre Majesté, et le plus cher de ses vœux aujourd'hui est de placer ses deux mains dans la vôtre et de marcher sur Paris à vos côtés et l'épée haute.

— Mon frère Henriot a du bon, murmura Henri III, mais il devrait bien abjurer sa maudite hérésie et se faire catholique, ainsi que l'étaient nos communs ancêtres.

Bavolet était un garçon d'esprit qui savait se taire à propos. Il jugea donc inutile d'ajouter le moindre commentaire à la réflexion du monarque, lequel, passant à un autre ordre d'idées, lui dit tout à coup:

— Comment va ma sœur Margot?

— Sa Majesté, répondit Bavolet en tressaillant tandis qu'une rougeur fugitive montait à son front, est retirée à son château de Coarasse, où elle vit dans la retraite et la culture des belles-lettres en compagnie de mademoiselle de Montmorency.

— Fosseuse! exclama le roi.

— Précisément, sire.

— Ah! ah! elles ont donc fait leur paix ensemble?

— Dame!... sire, j'ai été le page de Sa Majesté la reine Marguerite pendant que mademoiselle de Montmorency était sa fille d'honneur, et je confesse que, si cette dernière a toujours été respectueuse et pleine d'attachement pour sa royale maîtresse, Sa Majesté s'est toujours montrée, d'autre part, indulgente et bonne pour sa dame d'honneur.

— Ce garçon-là est plein d'esprit, pensa Henri III; il ne dit que ce qu'il est absolument nécessaire de dire.

— Madame Marguerite, continua négligemment Bavolet, aurait certainement suivi le roi mon maître et partagé avec lui les périls et les fatigues d'une longue campagne; Votre Majesté, mieux que personne, connaît sa résolution et son courage; mais, hélas! le roi de Navarre était en guerre avec Votre Majesté: les affaires de la religion imposaient silence aux liens de famille, et madame Marguerite n'a point voulu donner au monde le spectacle d'une reine marchant à la droite de son époux contre les armées du roi son frère; elle a préféré demeurer neutre: c'est pour cela qu'elle s'est confinée à Coarasse, cette résidence de mon maître, avec quelques amis fidèles.

— Le vicomte de Turenne est-il du nombre? demanda malicieusement Henri.

Bavolet pâlit légèrement à ce nom, et un nuage passa sur son front: il aimait toujours Marguerite...

— Le vicomte est auprès du roi, murmura-t-il.

— Bon! se dit Henri de Valois, ce jeune homme est amoureux de ma sœur Margot. Elle a pourtant trente-trois ans bien sonnés, et il me semble que l'heure des conquêtes devrait commencer à passer... Harnibieu! comme dit Crillon, dans cette bonne maison de Valois, tout le monde a le cœur tendre... excepté le feu roi Charles IX, mon frère, et moi, qui me console toujours aisément.

Puis il reprit tout haut:

— Ma sœur est bien heureuse, monsieur, d'avoir auprès d'elle des amis demeurés fidèles; je ne saurais en dire autant, car tout le monde m'abandonne. Il paraît que je suis le plus triste des rois, et je le crois volontiers en voyant combien je m'ennuie.

Bavolet regarda le roi. Henri était encore beau, et son visage respirait cette majesté calme et froide qui était la distinction native des Valois; mais son front dégarni avant l'âge, sa pâleur maladive, le cercle de bistre qui entourait ses yeux, dont l'expression était triste et mélancolique d'ordinaire, disaient suffisamment les longues souffrances qu'avait dû endurer ce monarque à moitié détrôné, et que madame de Montpensier s'était juré de tondre comme un moine.

— Oui, soupira Henri III, on m'abandonne avec une facilité désespérante; tous ceux qui ne sont pas morts pour moi, comme Quélus,

Maugiron, et ce pauvre Schomberg, veulent, il paraît, mourir loin de moi... Saint-Luc a pris femme et vit dans ses terres; les Joyeuse me boudent; d'Epernon s'est retiré de ma cour, prétextant qu'il ne pouvait souffrir le maréchal. Ce pauvre d'Epernon! je l'aime fort, mais c'était un piètre général, tandis que d'Aumont est un homme de guerre. Il faut bien que je sacrifie mes amitiés personnelles aux affaires de mon royaume, si je ne veux être tondu...

Et, cette fois, Henri se prit à sourire dédaigneusement, à l'adresse sans doute, de madame de Montpensier.

— Il n'y a pas, continua-t-il avec une expression de mélancolique rêverie dans le regard et la voix, il n'y a pas jusqu'à Chicot, mon fou, qui ne se soit éloigné sous le prétexte que je l'ennuyais, et qu'il préférait s'en aller à Paris parmi les ligueurs qui sont, disait-il, de bons vivants. Au reste, je l'ai peu regretté, il devenait moraliste et prêchait de longs sermons comme un génovéfain; Triboulet, le bouffon de mon aïeul François, n'était certes pas plus triste.

— Votre Majesté, dit respectueusement Bavolet, s'exagère, j'en suis sûr, l'abandon dont elle se croit victime. J'ai vu autour de sa tente une armée nombreuse, des chefs aguerris et fidèles, des soldats vaillants et dévoués. De nombreux alliés accourent à son aide. Paris n'est plus qu'un foyer de tumulte et de discorde, dont les habitants, las du joug qu'ils supportent, ne demandent qu'à le secouer pour vous ouvrir de nouveau leurs murailles. Avant huit jours Votre Majesté sera rentrée au Louvre, et elle verra bien alors que tout le monde ne l'abandonne pas.

Henri III secoua la tête avec un mélancolique sourire.

— Je sais bien, dit-il, qu'aux yeux de tous un roi doit s'estimer heureux lorsqu'il reconquiert son royaume, que ses armées sont aguerries, ses partisans fidèles, son peuple soumis. Mais un roi n'est-il point un homme, et l'homme n'éprouve-t-il pas un sentiment d'amère tristesse lorsque la mort, l'abandon ou l'oubli l'ont séparé de ceux qu'il aimait? J'aimais Quélus, j'aimais Maugiron et Schomberg, ils sont morts... J'aimais Saint-Luc et Anne de Joyeuse, ils m'ont délaissé... J'aimais cet ingrat d'Epernon, sa querelle avec le maréchal la fait me sacrifier... Hé! que m'importent la force, le pouvoir, la majesté royale, si je suis le plus ennuyé des monarques? Croyez-vous par hasard, monsieur Bavolet, que le maréchal d'Aumont est un être bien réjouissant? Et ne supposez-vous pas que la conversation d'un seigneur lettré comme M. d'Epernon, ou d'une femme diserte et savante telle que ma sœur Margot, soit plus agréable qu'une discussion stérile sur le plan d'une bataille ou les fortifications d'une place de guerre?

— Hum! pensa Bavolet, le roi de Navarre, qui cependant ne fait nullement fi des belles-lettres, ne serait nullement de cet avis; il passe de longues heures avec M. de Sully, une carte de France sous les yeux, et il ne songe point à parler latin, bien qu'il le sache mieux qu'un docteur de l'Université.

— Monsieur Bavolet, reprit vivement le roi, j'ai eu tant de soucis et de chagrins depuis quelques années, que je perds souvent la mémoire. Ainsi, votre nom, qui n'a éveillé d'abord en moi aucun souvenir, m'était parfaitement connu.

Bavolet regarda le monarque avec étonnement.

— Je me souviens parfaitement à présent, continua Henri III, d'une lettre que m'écrivait ma sœur Margot, il y a cinq ans, dans laquelle se trouvait cette phrase : « Le roi de Navarre, mon illustre époux, vient d'échapper à un grand danger; les Espagnols, qui ne renoncent jamais à entreprendre quelque attentat contre lui, ont manqué se rendre maîtres de sa personne, un jour qu'il chassait l'ours, et il n'est parvenu à se tirer de leurs mains que grâce au courage et au dévouement d'un jeune page nommé Bavolet. »

Bavolet rougit et pâlit tour à tour; la reine avait songé à lui!

— Puis, reprit le roi, j'ai eu de vos nouvelles par une autre bouche.

— Ah!... dit l'ancien page surpris.

— Figurez-vous que ma sœur Margot m'envoya, il y a deux ans, tandis que j'étais à Tours et qu'elle-même se trouvait au château d'Amboise, un de ses écuyers et une de ses camérières, à la seule fin de me complimenter. L'écuyer était un vieux gentillâtre qui montait fort mal à cheval et manquait absolument d'esprit.

— J'y suis, dit Bavolet souriant, c'était M. de Goguelas.

— Justement. La camérière, au contraire, était spirituelle et jolie comme un démon, — car, s'interrompit Henri III en manière d'aparté, le démon est joli et spirituel, sans cela il ne saurait nous tenter, et, quoi qu'en puisse dire mon confesseur, je penche volontiers à croire que le diable n'est autre chose qu'une allégorie transparente qui dissimule à peine la femme. — Elle était à croquer, cette camérière, lorsqu'elle montrait ses dents blanches et laissait glisser une malice sur ses lèvres roses. Je pris grand plaisir à l'entendre, et je la retins à Tours toute une huitaine. « Petite, lui disais-je, vous narrez à ravir les plus jolis contes du monde, et vous avez autant d'esprit que ma sœur Margot. » A quoi elle me répondit avec son mutin sourire : « Les contes que je narre ne sont pas de moi. L'idée première en appartient à Bavolet. — Qu'est-ce que Bavolet? — Le page de la reine Marguerite, un garçon fort spirituel. »

— Cette péronnelle de Nancy, interrompit Bavolet avec un sourire modeste, m'a fait une réputation que je mérite peu, sire.

— Tarare!... dit le roi, je vous crois injuste à votre endroit, seigneur Bavolet, et je vais vous le prouver sur-le-champ.

— Votre Majesté y prendra grand'peine, je gage.

— Point.

— Enigme! murmura l'ancien page avec modestie.

— Tenez, poursuivit Henri III, je vous disais tout à l'heure que tous mes favoris m'avaient abandonné, et que j'en avais le cœur fort marri.

— C'est la vérité pure, sire.

— Eh bien! je me veux consoler.

— Votre Majesté fera très-bien.

— Et pour ce faire, je vous engage à mon service. Je vous ferai capitaine dans mes gardes; pendant le jour vous veillerez sur ma personne, et le soir, durant la veillée, vous me narrerez un de ces contes que vous narrez si bien.

— Votre Majesté me comble d'honneur, mais...

— Point de *mais*, monsieur.

— Pardon, sire, j'appartiens au roi de Navarre.

— Peuh! le roi de France vaut un peu mieux, j'imagine.

— Il est plus puissant et possède un plus grand royaume, sire; mais le roi de Navarre m'a servi de père, et la reconnaissance m'attache à lui.

— Bah! je le prierai de s'en passer.

— Votre gracieuse Majesté est mille fois trop bonne, mais si je passais à son service, ce ne serait qu'avec la permission et d'après l'ordre de mon maître.

— Diable! murmura Henri III, je m'étais cependant promis d'ouïr quelques-uns de vos contes.

— Eh bien! sire, la chose est aisée.

— Comment cela?

— D'abord, j'en puis narrer un tout de suite.

— Bon!... et après?

— Après, le roi de Navarre venant visiter Votre Majesté et devant avec elle marcher sur Paris, il est possible que je demeure aussi fort longtemps auprès d'elle; alors je me trouverai à la disposition de Votre Majesté chaque fois qu'elle désirera ouïr un conte.

— A merveille, monsieur Bavolet. Et puisque vous refusez mon service, au moins accepterez-vous de moi un souvenir?

Et Henri III prit une bague à son doigt et la passa au doigt de Bavolet.

— Votre Majesté me comble, dit-il, et elle me paie mes droits d'auteur par avance.

— C'est que je suis certain, monsieur, qu'après vous avoir écouté, je serai votre débiteur encore. Je vous fais une avance pour avoir du crédit.

Bavolet se mit à sourire et baisa la main du roi.

— Çà, reprit celui-ci, mon frère de Navarre attend-il votre retour pour se mettre en marche vers notre camp?

— Non point, sire, le roi mon maître était tellement sûr que vous le voudriez recevoir, qu'il m'a simplement mandé en éclaireur.

— Et quand doit-il arriver?

— Ce soir, à la nuit.

— En sorte que vous me restez?

— Avec bonheur, sire.

— Eh bien! pourquoi ne me narreriez-vous point un conte tout de suite?

— Déjà! fit Bavolet.

— Pourquoi pas? Je n'ai point à travailler avec le maréchal; on ne me sert à déjeuner qu'à midi, et il est dix heures à peine.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Le roi indiqua un siége à Bavolet demeuré debout jusque-là, et il se renversa lui-même dans son fauteuil, en prenant l'attitude d'un homme prêt à écouter attentivement.

Mais, en ce moment, il se fit du bruit dans la salle des gardes, le son d'une botte éperonnée retentit sur le parquet, puis la porte s'ouvrit, et un homme armé de toutes pièces, portant le grand cordon de Saint-Michel en sautoir, se montra tête nue sur le seuil.

Le roi poussa un cri.

— D'Epernon! fit-il.

— Moi-même, sire, répondit le duc; je viens me jeter aux pieds de Votre Majesté et lui offrir le secours de mon épée contre ses ennemis.

Henri III tendit les deux mains à son favori, et puis un sourire moqueur vint à ses lèvres, et il se vengea de l'abandon du duc par un mot cruel :

— L'as-tu fait plomber, ton épée? demanda-t-il; elle n'était pas bien lourde, autrefois...

— Hé bien, sire, répondit d'Épernon, venez voir par cette terrasse le plomb qu'elle tire à sa suite!...

D'Epernon entraîna le roi vers la terrasse, du haut de laquelle le mélancolique monarque pouvait dominer les plaines et les vallées environnantes, et apercevoir Paris dans le lointain; puis, étendant la main, il lui dit avec un sourire de triomphe :

— Regardez, sire, regardez!

En effet, au flanc des collines qui, d'étages en étages, montaient jusqu'au plateau sur lequel était assis le camp royal, dans la vallée

en delà et en deçà de la Seine on voyait se mouvoir et avancer des bataillons, étinceler des casques au soleil, flotter au vent des banderoles et des étendards. Plaines et coteaux se couvraient de soldats, et ces soldats, au nombre de quarante mille, avaient été levés par le duc et de ses propres deniers.
Henri III laissa échapper un cri de surprise et d'admiration.
— Comment, dit-il, toutes ces troupes...
— Sont les troupes de Votre Majesté, sire.
— D'où viennent-elles?
— De Normandie, de Bretagne et de Touraine pour la plupart. Je les ai levées en quinze jours.
Le roi tendit la main à d'Epernon.
— Tu es un noble cœur et un loyal sujet, lui dit-il.
— Il fallait bien, répondit modestement le duc, que je plombe un peu cette épée, que Votre Majesté trouvait légère.
Henri III se mordit les lèvres et ne dit mot.
Il se prit à contempler cette armée nouvelle accourant se joindre à son armée; et puis il songea que son frère, le roi de Navarre, ne tarderait point à paraître, lui aussi, avec sa petite troupe d'hommes, endurcis et fidèles; il calcula, en quelques secondes, le nombre de guerriers qu'il commanderait le lendemain, et il passa alors, dans les regards du triste Henri III, un de ces brûlants éclairs de fierté et de majestueuse audace comme en avait eu dans sa première jeunesse le vainqueur de Moncontour et de Jarnac; le roi de Pologne reparut sous le roi de France; il renversa la tête en arrière avec cette dignité froide dont les Valois ont emporté le secret dans la tombe, et il s'écria avec un dédaigneux sourire, en montrant du doigt l'horizon de brumes qui cachait Paris à moitié.
— A nous deux, maintenant! A nous Paris et la Ligue!

## II. — JACQUES CLÉMENT.

Henri III avait en quelques minutes rajeuni de vingt ans. On eût dit le brillant duc d'Anjou entrant à Varsovie pour se faire acclamer roi. Bavolet et d'Epernon respectèrent pendant un moment ce silence enthousiaste du roi; Henri III leur parut même si grand qu'ils admirèrent et se turent.
— O ma jeunesse! murmura-t-il tout à coup, ma belle jeunesse guerrière, aventureuse et pleine d'audace, ne vous réveillerez-vous point à mon cœur, à cette heure, pour secouer les torpeurs de mon âge mûr? et l'épée du dernier Valois serait-elle donc assez rouillée qu'elle ne pût étinceler encore à la lueur du canon et de la mousqueterie, et qu'elle fût moins lourde que celle de François Ier mon aïeul? A moi Navarre, à moi Normandie et Bretagne! France, à moi!... Je veux rentrer au Louvre, et je veux y mourir le sceptre à la main.
— Vive le roi! répondit d'Epernon en baisant les mains du monarque avec enthousiasme.
— Vive le roi! répéta une voix grave et sonore sur le seuil de la salle d'audience.
C'était le maréchal d'Aumont qui entrait.
Henri se retourna, regarda tour à tour d'Epernon et le vieux maréchal, et fronça le sourcil comme s'il eût craint qu'une querelle s'engageât entre eux de nouveau; mais le duc comprit cette inquiétude, il fit un pas vers le maréchal et lui dit :
— Monsieur, le roi notre maître a grand besoin, à l'heure qu'il est, du bras et de la fidélité de tous ceux qui l'aiment et sont à lui, voulez-vous accepter mes excuses pour mes torts passés et vous réconcilier avec moi, afin que nous combattions côte à côte loyalement et sans rancune?
Le maréchal tendit vivement la main à d'Épernon.
— Pas d'excuses, monsieur, dit-il, mais réconcilions-nous, oublions le passé et croyez à mon amitié comme déjà je crois à la vôtre.
Le duc et le maréchal s'embrassèrent, et le roi satisfait leur dit :
— C'est bien! c'est très bien!
— Sire, dit alors le maréchal, dois-je faire mettre les troupes sous les armes pour recevoir les soldats de M. d'Epernon?
— Sans doute, répondit Henri III; montez à cheval, monsieur, allez à leur rencontre et faites battre le tambour dans le camp. Il faut faire bon accueil à ceux qui viennent tirer l'épée pour la France et pour le roi.
Le maréchal sortit. Alors Henri III tendit de nouveau sa main à d'Epernon avec un sourire affectueux :
— Sais-tu, mon pauvre duc, que je ne t'aurais jamais pardonné si tu n'étais revenu à moi?
— Votre Majesté en pouvait-elle douter?...
— Oui, sans doute, puisque tu prétendais que la vue seule du maréchal te rendait furieux.
— Ah! dit respectueusement le duc, lorsque j'ai quitté Votre Majesté, elle n'avait nul besoin de moi.
— Ingrat! murmura le roi, tu sais bien que je m'ennuie fort avec le maréchal.
— C'est un grand homme de guerre, fit railleusement d'Epernon.
— Bon! vas-tu me reprocher encore une plaisanterie?
— Elle était cruelle, sire.
— Soit; mais je te la veux faire oublier.
— C'est facile, sire. Lorsque Votre Majesté sera rentrée au Louvre, elle me donnera des leçons d'escrime.
Un sourire glissa sur les lèvres de Henri III.
— Tu es spirituel comme un véritable Gascon, dit-il.
— Aussi je le suis, sire.
— Et ton esprit me manquait fort, ici surtout.
D'Epernon s'inclina.
— Çà, reprit le roi en se tournant vers Bavolet, voilà M. l'ambassadeur de notre frère Henri qui s'apprêtait à me distraire en me narrant un de ces contes qui charmaient les longues veillées d'automne du château de Coarasse.
D'Epernon salua Bavolet.
— Monsieur, poursuivit le roi, a été page de ma sœur Marguerite. A eux deux ils ont composé des contes charmants, et j'allais en ouïr un lorsque tu es arrivé.
— Eh bien! fit le duc, pourquoi ne l'écouteriez-vous point, sire, en me permettant de l'écouter aussi.
— J'y songeais, répondit le roi.
— Monsieur d'Épernon, observa modestement Bavolet, a une trop grande réputation d'esprit pour ne point savoir de plus beaux contes que les miens, et Votre Majesté ne perdrait point au change en troquant son conteur.
— Du tout, monsieur, répondit le duc en saluant de nouveau. A l'école de la reine de Navarre on devient assez spirituel pour ne redouter aucune rivalité. Je tiens à ouïr votre conte.
— Mes enfants, dit familièrement le roi, voici qu'il est près de midi; je vous invite à déjeuner. M. Bavolet narrera son conte, et toi, duc, tu en tireras la moralité, s'il y a lieu.
Et le roi, souriant, frappa sur un timbre et demanda son chocolat et trois couverts.
Une table fut dressée et servie aussitôt dans la salle du conseil. Henri III y prit place et indiqua un siége à ses deux convives.
— Voyons, dit-il en buvant quelques gorgées de chocolat, ce mets favori qu'il mangeait avant toutes choses à chacun de ses repas; voyons cette histoire, seigneur Bavolet.
— Diable! murmura d'Epernon, il paraît que mon pauvre maître s'ennuyait fort, il est terriblement pressé de se distraire.
— Sire, dit Bavolet, lorsqu'on est dépourvu comme moi d'imagination et d'invention, il est nécessaire d'avoir bonne mémoire et de se souvenir des choses intéressantes narrées ou composées par les autres.
— Votre modestie est exagérée, monsieur.
— Nullement, sire, et pour preuve je vais emprunter à madame Marguerite le récit que j'aurai l'honneur de faire à Votre Majesté.
— Soit, dit le roi. Ma sœur Margot est pour le moins de la force, en inventions d'esprit et de compositions littéraires, de feu M. l'abbé de Brantôme, qui a écrit la vie des grands capitaines et celle des dames galantes de son siècle. Je me souviens même qu'au Louvre, du temps de mon frère Charles IX, le bonhomme narrait à ma sœur une certaine histoire de bas de soie, au récit de laquelle elle se pâmait d'aise.
— C'est précisément d'une histoire de ce genre qu'il est question, répondit Bavolet.
— L'histoire des bas de soie?
— Non point de celle que messire de Brantôme a écrite, mais de celle qui lui est advenue à lui-même, par suite de la première.
— Ah! voyons, dit le roi, ce doit être plaisant.
— Comme tout ce que raconte madame Marguerite, sire.
Le roi se renversa à demi et fit signe à d'Epernon de garder le silence.
— Figurez-vous, sire, reprit le conteur, que ceci se passait au commencement du règne du roi Charles IX, et tandis que Votre Majesté occupait le trône de Pologne. On s'amusait fort à la cour de France en ce temps-là, et les querelles de la religion n'avaient point troublé le royaume comme aujourd'hui. La grande occupation du roi était la vénerie, le dressage des chevaux et des chiens, l'éducation des gerfauts et des tiercelets, et Sa Majesté, à ses heures de loisir, s'enfermait encore volontiers avec un ciseleur florentin pour forger de merveilleux ouvrages de serrurerie, ou avec le poëte Ronsard pour deviser de belles-lettres et composer des vers.
« Les goûts du roi étaient partagés par sa cour. Les dames montaient à cheval et suivaient les chasses royales; les gentilshommes étaient tous poëtes, veneurs ou forgerons. Quelques-uns s'occupaient de chimie avec madame Catherine, la mère de Votre Majesté; d'autres encore cherchaient au fond de leurs creusets la pierre philosophale.
« Or, un matin de printemps, Sa Majesté chassait dans la forêt de Saint-Germain. Les chiens étaient en défaut, les piqueurs avaient perdu la tête, les veneurs galopaient çà et là à l'aventure, et nul ne savait par où le cerf venait de passer.
« Les deux personnages de l'aventure que je narre à Votre Majesté se trouvaient à la chasse. C'étaient messire de Brantôme et madame Marguerite.
« Madame Marguerite avait quinze ans tout au plus, le sire de Bran-

tôme approchait de la soixantaine. Ses cheveux grisonnaient comme la robe d'un cheval pommelé, son dos se voûtait, il était obèse comme un génovéfain, et le pommeau de sa selle lui serrait si fort l'abdomen qu'il finit par s'écrier : « Au diable le cerf et l'hallali! je vais m'asseoir à l'ombre et y méditer tout à mon aise. »

« Comme tous les poëtes, le sire de Brantôme était paresseux, et comme tous les gens paresseux il était rêveur. Il débrida donc sa monture, lui permettant de paître à son gré; puis il s'assit au pied d'un arbre, tira ses tablettes et se prit à songer au livre qu'il composait alors.

« Ce livre était un recueil d'anecdotes, de coutumes, de galanteries, par lequel messire de Brantôme se voulait faire pardonner des dames d'avoir écrit un autre livre aussi sérieux, aussi peu attrayant que la vie des grands capitaines.

« Le sire de Brantôme tenait fort à l'estime des belles dames de la cour, et souventes fois, tandis qu'il enseignait le latin à madame Marguerite, il avait oublié sa leçon pour lui conter mille galanteries.

« Précisément, ce jour-là, madame Marguerite perdit également la chasse et, s'en souciant fort peu, se prit à courir le bois à l'aventure, fouettant de sa cravache les panaches verts des arbres, décapitant les genêts à fleurs d'or, s'arrêtant parfois pour admirer un point de vue; tantôt pressant son cheval dans l'espérance de rejoindre quelque veneur aussi peu enthousiaste qu'elle-même et plus désireux de deviser sur les arts ou les belles-lettres que d'assister à la mort du cerf.

« Or, madame Marguerite, s'en allant ainsi à travers les futaies et les taillis, arriva justement au milieu de la clairière dont le sire de Brantôme venait de faire son cabinet de travail.

« Le vieux poëte était si fort occupé de son œuvre, qu'il n'entendit point d'abord les pas du cheval de madame Marguerite et ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'elle fut tout auprès de lui et qu'elle lui dit :

« — Eh bien! messire, est-ce ainsi que vous suivez la chasse?

« — Je l'ai perdue, répondit-il, et je trouve que l'ombre de cet arbre est plus agréable que les rayons du soleil qui me tombaient d'aplomb sur la tête, il y a une heure.

« — Donc, vous restez ici?

« — Sans doute, je travaille à mon livre.

« — Ah! dit madame Marguerite; et avez-vous déjà beaucoup avancé votre œuvre?

« — Je viens d'en écrire un chapitre,

« — Me le liriez-vous, si je vous en priais?

« — Dame! fit ingénument le sire de Brantôme, on ne saurait juger un livre par un chapitre, surtout quand il est court.

« — Bah! qu'importe.

« — Il n'a que huit lignes...

« — Voyons-les, insista la princesse.

« Le sire de Brantôme pensa qu'il serait de mauvais goût de se faire prier plus longtemps, et il se mit en devoir de lire à madame Marguerite la page qu'il venait de tracer sur ses tablettes.

— Hum! interrompit le roi, je crois connaître cette page.

— Moi aussi, ajouta d'Epernon.

— Alors, reprit Bavolet, Votre Majesté connaît pareillement l'histoire, je présume.

— Nullement.

— Je ne saurais me souvenir de la phrase textuelle du sire de Brantôme aussi bien que madame Marguerite, qui la savait par cœur; mais en voici à peu près le sens :

« Les gentilshommes, disait le poëte, qui sont amoureux d'une belle dame et espèrent obtenir d'elle, soit tendre rendez-vous, soit promesse de mariage, s'y prennent parfois d'une très-ingénieuse et très-adroite façon pour se faire aimer; ils supplient ladite dame de vouloir bien porter quelque huit ou dix jours une paire de bas de soie, dont ils lui font présent sous réserve de les reprendre ensuite : si la dame consent à porter les bas de soie, et qu'elle les leur rende ensuite, ils s'estiment parfaitement heureux et demeurent persuadés qu'ils sont aimés. »

— C'est-à-dire, observa le roi, que le sire de Brantôme prétendait cela.

— Oui, sire.

— Mais rien n'est moins vrai cependant.

— Votre Majesté le penserait-elle?

— Sans doute, et j'en ai la preuve.

— L'oserai-je demander à Votre Majesté?

— Oui, certes. La voici : Pour qu'une belle dame porte les bas de soie de son fiancé, il faut de deux choses l'une, ou qu'il ait le pied petit, et dans ce cas, il est aimé quand même; ou que la dame ait le pied grand, et alors, si belle qu'elle puisse être, celui-ci n'est point parfaitement heureux, rien n'étant disgracieux et laid chez une femme comme un grand pied.

Bavolet en était là de son récit, et la réflexion d'Henri III avait fait sourire d'Epernon, lorsqu'un des Quarante-Cinq entra dans la salle.

— Sire, dit-il, un messager des Parisiens sollicite audience de Votre Majesté.

— Ah! les Parisiens m'envoient un messager?

— Oui, sire.

— Quel est-il?

— Un jeune moine.

— Singulier ambassadeur! fit dédaigneusement le roi. Parmi tous ces bourgeois et ces gens de robe au milieu desquels Mayenne s'encanaille, il ne se trouvait donc pas un gentilhomme?

— Dame! fit d'Epernon, la place d'un gentilhomme étant auprès de Votre Majesté, celui qui ne l'occupe point n'a pas le droit de se présenter aux yeux du roi.

— C'est juste; mais enfin, dit Henri III avec une sorte de répugnance, on aurait pu ne point m'envoyer un moine. Et où sont ses lettres de créance, à ce tondu?

— Il ne veut point s'en dessaisir.

— Renvoyez-le au maréchal.

— Sire, il prétend qu'il ne peut confier son message qu'à Votre Majesté seule, et dans le plus grand secret.

— Peuh! .. fit dédaigneusement le roi, les Parisiens n'ont point été vis-à-vis de moi assez courtois pour que j'interrompe mon déjeuner et congédie mes convives à la seule fin de recevoir leur ambassadeur. Continuez, monsieur Bavolet, le moine attendra.

Le Quarante-Cinq fit un pas de retraite.

— Et comment se nomme-t-il ce moine? demanda brusquement le roi.

— Il se nomme Jacques Clément.

### III. — LE VRAI NOM DE BAVOLET.

— Continuez, monsieur Bavolet, reprit tranquillement le roi, votre récit me plaît fort et je me soucie peu du moine.

Bavolet ne se fit point prier et reprit :

— Je disais donc à Votre Majesté que le sire de Brantôme lut à madame Marguerite ce chapitre de son livre, et la princesse ne put se défendre d'en rire aux éclats. Madame Marguerite avait quinze ans, son sourire enchantait, il fascina le vieux sire qui perdit la tête du coup et se crut revenu à sa vingtième année.

— Ah! ah!... observa le roi, il en avait pourtant bien soixante alors.

— Soixante-cinq, sire. Mais la vieillesse passe jeunesse en imaginatives et aventures hardies... Le bonhomme oublia ses cheveux blancs, sa corpulence et son front ridé; il oublia ses yeux caves et son triple menton; ses soixante-cinq hivers se fondirent, une minute, au soleil printanier de la jeune princesse, — et il se jeta fort galamment à ses genoux en lui disant :

« — Vous devriez bien, chère belle dame, porter mes bas de soie quelque huit ou dix jours.

« Madame Marguerite se prit à rire, et puis elle eut pitié du bonhomme, et, pour ne lui point arracher une dernière illusion, elle lui dit :

« — Eh bien! envoyez-les-moi, nous verrons.

« Et elle s'enfuit à travers bois et futaies, riant comme une folle de la hardiesse du sire de Brantôme, et se demandant s'il était bien vrai que le mois de janvier oubliât ses frimas à ce point de souhaiter un rayon du soleil de juin.

— Décidément, monsieur Bavolet, interrompit le roi, vous narrez à ravir.

— Votre Majesté est trop bonne.

— Je suis de son avis, ajouta poliment d'Epernon.

— Et qu'advint-il ensuite

— Il advint que le lendemain madame Marguerite reçut, à son lever, un petit coffret de bois de cèdre, merveilleusement historié et fermé par une serrure d'or. La clef en pendait à un gland de soie vert tendre. C'était du meilleur goût et de la plus fine galanterie.

— Ce vieux Brantôme! murmura le roi mis en belle humeur

— La princesse, continua Bavolet, ouvrit le coffret et en retira une belle paire de bas de soie qui portaient l'étiquette de Flamin-Boncart, le marchand de soieries à la mode, de la rue du Grand-Hurleur. Madame Marguerite avait espéré tout d'abord que le sire de Brantôme, obéissant aux bonnes inspirations de la solitude et de la nuit, lesquelles, dit-on, portent conseil, se serait contenté de lui envoyer un exemplaire de son dernier livre : *La Vie des grands capitaines.* » Aussi fit-elle une petite moue dédaigneuse qui eut l'approbation de ses camérières, et hésita-t-elle longtemps à se prêter à la fantaisie de ce vieux fou.

« Néanmoins elle avait promis, il fallut tenir.

« Le soir, on dansait au Louvre. Le jeune roi de Navarre et sa mère, madame Jeanne d'Albret, étaient récemment arrivés à Paris; on leur faisait grande fête, et l'auguste mère de Votre Majesté, madame Catherine, avait réuni autour d'elle tout ce qu'il y avait de poëtes, de conteurs et d'artistes étrangers pour faire honneur à madame d'Albret, qui aimait fort les beaux tableaux, les beaux vers et les jolis contes.

« Pour la première fois aussi on inaugurait au Louvre une danse nouvelle que le favori de Votre Majesté, M. de Saint-Luc, avait ap-

portée de Pologne et des pays allemands, abandonnant Votre Majesté au milieu des neiges de Varsovie.

— Ah! soupira Henri III, l'ingrat Saint-Luc! il m'abandonna sans remords et me laissa tout grelottant sous ma couronne, dont les perles étaient des frimas, et dans cette bicoque que les Polonais prétendaient être un palais.

— Cette danse, continua Bavolet, était la valse à trois mesures. Elle faisait fureur. M. de Saint-Luc avait ouvert une école à la cour. Le roi Charles IX, le duc de Guise, madame de Nevers qui s'était mariée à quatorze ans, et madame Marguerite, qui ne l'était point encore, étaient ses meilleurs élèves. Si M. de Saint-Luc eût voulu se faire payer convenablement ses leçons, il aurait refait la fortune de ses pères que les juifs avaient, durant dix années, mordue à belles dents. Or, aux premières mesures de la valse, madame Marguerite se laissa emporter à demi renversée sur le bras du duc Henri, et, la mesure se précipitant, sa robe s'arrondit et se gonfla de telle façon, que le vieux sire de Brantôme qui, du fond d'une embrasure de croisée, admirait tout ébahi la danse nouvelle, aperçut tout à coup son pied mignon chaussé du bas de soie vert tendre.

— Harnibieu! comme dit Crillon, murmura le roi, ce drôle était bien heureux.

— Il crut l'être, sire. Pendant huit jours, nul ne fut plus radieux que le vieux poëte : il redressait sa taille voûtée, cambrait sa jambe, faisait sonner ses éperons et souriait avec des façons d'une adorable impertinence. Le roi Charles IX lui trouvait encore plus d'esprit que de coutume, et souvent même, les jeunes seigneurs et les courtisans le virent tout disposé à leur chercher querelle. La rapière du bonhomme ne tenait plus au fourreau.

« Mais le huitième jour toute cette fanfaronnade s'évanouit. Vers le soir, à la brune, et dans le corridor obscur qui conduisait à l'atelier de forgeron du roi, le sire de Brantôme rencontra tout à coup deux personnages, deux ombres qui passaient enlacées et ne le virent point, qui se parlaient tout bas et murmuraient de douces et gentilles paroles d'amour, et il en éprouva un tel saisissement qu'il faillit tomber à la renverse.

« L'un de ces personnages était madame Marguerite, l'autre le jeune roi de Navarre, qui n'était venu de Pau à Paris que pour y épouser la princesse.

« Dès lors la joie folle du bonhomme se changea en une tristesse amère et sombre, et le lendemain, au jeu du roi, il apparut à madame Marguerite si défait et si pâle qu'elle alla vers lui et lui dit :

« — Voici les huit jours écoulés, reprenez vos bas de soie.

« — Soit, murmura piteusement le sire de Brantôme; je les baillerai au roi de Navarre.

« Ces mots furent un trait de lumière pour madame Marguerite. Elle devina l'angoisse et les déceptions de ce vieillard enamouré en plein hiver, et elle lui dit en lui tendant la main :

« — Pourquoi donc aussi avez-vous soixante-cinq ans, et moi quinze?...

« — Parce que probablement, murmura-t-il résigné, Dieu a voulu que vous soyez reine à tout prix.

— Ah! charmant! s'écria le roi, Brantôme était un homme d'esprit, — et vous aussi, monsieur Bavolet, car je vous ai ouï avec le plus grand plaisir, et je regrette fort être contraint de vous quitter pour donner audience à ce moine que ces bons Parisiens m'envoient en guise d'ambassadeur.

Henri III frappa sur un timbre. Un Quarante-Cinq parut.

— Introduisez, dit-il, le frère Jacques Clément.

Puis se tournant vers d'Epernon :

— Va visiter le camp, lui dit-il, en compagnie de M. Bavolet. J'en ai pour dix minutes.

— C'est trop, dit le duc.

— Pourquoi trop?

— Parce que le temps de Votre Majesté est trop précieux pour qu'elle en perde dix minutes avec les ambassadeurs des bourgeois de Paris.

— Bon! dit le roi; j'avais bien raison de penser que, malgré ton armée de quarante mille hommes, tu n'étais pas changé. Tu es parti courtisan, tu reviens de même.

D'Epernon et Bavolet sortirent, laissant le roi seul dans la salle du conseil.

Dans la pièce d'attente, ils rencontrèrent le moine.

C'était un jeune homme de vingt-deux ans, à l'attitude sombre, au regard étincelant et cauteleux, de petite taille, mais trapu et carrément bâti. Ses mains larges et noueuses, son cou épais et court enfoncé dans les épaules, annonçaient une vigueur musculaire peu commune; ses lèvres minces ébauchaient un mauvais sourire, et de cette bouche ironique on devinait que le blasphème devait jaillir plus souvent que s'en échappait la prière.

Cette sombre physionomie impressionna vivement Bavolet, il serra le bras d'Epernon et lui dit :

— Voyez, quel mauvais visage!...

— Visage de moine ligueur, répondit le duc avec insouciance.

— C'est singulier, cet homme me donne le frisson...

— Bah! fit le duc, c'est comme à moi, j'ai peur des gens laids.

— Monsieur le duc, murmura tout bas le jeune homme, si ce moine méditait un crime!...

— Allons donc!

— Nous devrions l'empêcher d'entrer chez le roi.

D'Epernon tressaillit.

— Y songez-vous?... fit-il, portant instinctivement la main à son épée.

— J'ai peur... répéta Bavolet avec l'accent d'une conviction profonde...

En ce moment, le moine passait devant eux.

— Regardez! dit encore Bavolet, il a du venin sur les lèvres.

D'Epernon tressaillit encore; il appuya vivement sa main sur l'épaule du moine et l'arrêta court; puis, le regardant en face :

— Qu'as-tu donc, maraud tondu, de si particulier à confier au roi?

— Ceci, monseigneur, murmura humblement le moine, est un secret entre Sa Majesté et ceux qui m'envoient.

Et il passa, suivant le Quarante-Cinq chargé de l'introduire.

Bavolet fit un pas encore pour lui barrer le chemin, et comme si le plus sinistre des pressentiments l'eût agité. Mais d'Epernon le devança, et se plaçant devant le moine et croisant résolûment les bras :

— Tu n'entreras point, lui dit-il, que tu ne m'aies montré ton message. Il me suffira de le voir, je ne veux point le lire.

Le moine s'inclina et tira de son sein un parchemin scellé aux armes du parlement de Paris.

— C'est bien, répondit d'Epernon, tu peux entrer.

Puis il se tourna vers Bavolet :

— Nous sommes fous, lui dit-il.

— Dieu vous entende! monsieur le duc.

— Est-ce qu'on oserait porter la main sur un roi?

— Je ne sais... mais j'ai toujours peur...

Malheureusement il n'était plus temps d'écouter les pressentiments de Bavolet; le Quarante-Cinq avait ouvert la porte, et Jacques Clément était entré; puis il avait fléchi un genou devant le roi, lequel était debout auprès de la croisée de la salle et regardait le moine avec une indicible expression de répugnance.

La salle était assez spacieuse pour que, de la porte, on ne pût entendre ce qui se disait dans l'embrasure de la croisée; cependant le roi fit un signe au Quarante-Cinq qui, en sortant, laissa retomber la portière.

Bavolet, pâle d'émotion, regarda le duc. Le duc sembla comprendre ce regard, et tous deux, instinctivement, portèrent la main à leur épée, et la tirèrent à demi du fourreau, se tenant prêts à entrer au moindre bruit, au moindre cri d'alarme...

Une minute d'angoisse s'écoula pour eux, et eut la durée d'un siècle; tout à coup, ils entendirent une exclamation étouffée, suivie des mots *à moi!* prononcés par le roi, et soudain, ils ouvrirent la porte et se précipitèrent dans la salle...

Le roi était debout encore, mais il s'appuyait au mur, en chancelant, et le moine, toujours un genou en terre, tenait à la main un poignard fumant, et regardait sa victime avec un œil brûlant de fanatisme et de sombre enthousiasme.

Bavolet fondit sur lui, l'épée haute, tandis qu'Épernon recevait dans ses bras son maître ensanglanté et tenant encore le parchemin que le moine lui avait tendu. Jacques Clément avait frappé le roi, tandis que celui-ci parcourait rapidement son message.

Bavolet cloua d'un coup d'épée le régicide contre la boiserie, et le monstre rendit l'âme en blasphémant.

En même temps le roi fermait les yeux et cédait à l'évanouissement. D'Épernon le prit à bras-le-corps et le porta sur son lit, appelant :

— Miron! Miron!...

Miron était le médecin du roi.

La foule des gardes, aux cris poussés par d'Épernon et Bavolet, s'était précipitée dans la salle et venait d'entourer le lit sur lequel était le monarque assassiné. En quelques minutes les officiers du roi, les généraux, le maréchal, tous ces cœurs fidèles que n'avait point rebutés l'infortune de leur maître, entourèrent le corps sanglant; et le camp retentit presque aussitôt de cris de rage et de lamentations.

— Le roi est mort! le roi va mourir! murmurait-on de toutes parts; honte et malheur sur le pays de France!...

Le vieux Miron, cet oracle de la science dans les bras de qui déjà tant de princes de la noble maison de Valois étaient morts, le vieux Miron accourut.

La foule tumultueuse et exaspérée s'écarta sur son passage et devint silencieuse; tous les cœurs battirent violemment, une oppression indicible pesa sur toutes les poitrines... Miron allait prononcer sur la vie de Henri troisième du nom, roi de France et de Pologne.

Le vieillard s'arrêta une seconde devant le lit dont le sang maculait les courtines blanches; il interrogea ce visage pâle où le regard était éteint, que la vie semblait avoir abandonné déjà; puis il posa la main sur le cœur du roi et il se tourna vers les assistants :

— Il vit encore, dit-il.

Et il dégrafa le pourpoint, déchira la chemise, étancha le sang

et ausculta la plaie; et lorsqu'il eut fini, le rayon d'espoir qui un moment avait brillé dans ses yeux disparut, son front s'assombrit et il murmura d'une voix grave et pleine d'émotion :

— Le roi sera mort ce soir!

Ces paroles de Miron furent comme un glas funèbre qui passa sur toutes les têtes frémissantes et alla, se répétant d'échos en échos, jusqu'aux derniers retranchements du camp.

Et lorsque pour tous, gardes, généraux, officiers, serviteurs, favoris, la prédiction de Miron : « Le roi sera mort ce soir! » fut comme un fait accompli à l'avance, une vérité fatale dont nul ne pût douter; — tandis que les soldats assouvissaient leur fureur sur le cadavre pantelant du moine qu'ils avaient mis en pièces, — les chefs, les gentilshommes, tous ceux qui avaient pu pénétrer dans la chambre royale, se regardèrent consternés; et d'Épernon s'écria :

— Le roi est mort!... Qui donc lui succédera? A qui la couronne de France?

Et à cette question terrible si nettement formulée, tous frissonnèrent d'épouvante et comme si chacun des assistants eût déjà vu surgir devant lui un prince lorrain venant réclamer cette couronne échappée de la tête du dernier des Valois, nul ne répondit, et quelques voix seules murmurèrent :

— Malheur! malheur!... le pays de France est un pays maudit, il a tué son dernier maître, la colère divine va fondre sur lui.

Mais alors un homme, jusque-là à l'écart, s'avança au milieu du cercle, et, d'un geste impérieux, commanda le silence. Cet homme était presque un enfant encore, mais il portait la tête si haute, son geste était si noble, son attitude si fière, que tous les yeux se portèrent sur lui et que tous s'apprêtèrent à l'écouter.

— Ne vous hâtez point, s'écria-t-il, d'appeler l'anathème sur le pays de France : le pays de France a toujours un roi, et, quand du haut des terrasses du Louvre le héraut d'armes disait : Le roi est mort! il ajoutait aussitôt : Vive le roi!

Bavolet, car c'était lui, s'arrêta un moment et considéra cette foule étonnée qui semblait chercher l'explication de ses paroles; puis il ajouta : — Le roi de France, Henri de Valois, est mort!... vive le roi de France, Henri de Bourbon!...

Chacun tressaillit à ces derniers mots. Le nom du roi de Navarre, jeté tout à coup comme une ancre de salut au milieu de cette foule prête à désespérer de l'avenir, produisit une inexprimable sensation. Henri de Bourbon était bien, par le sang et le droit, le successeur de Henri de Valois.

Quelques cris de : Vive le roi! répondirent à l'exclamation de Bavolet; mais, à ces cris, d'autres se mêlèrent : Le Béarnais, le huguenot! Jamais un huguenot sur le trône de France! Parmi ces derniers, le vieux maréchal d'Aumont se montra le plus exalté.

— Et qui donc êtes-vous, jeune homme, demanda-t-il avec colère à Bavolet, vous qui venez ici, inconnu de tous, vous, simple gentilhomme, proclamer le Béarnais roi de France, devant les plus grands seigneurs du royaume?

A ces paroles peu courtoises, Bavolet tressaillit et se redressa; il regarda le maréchal en face et lui dit avec un calme superbe où se décela soudain tout l'orgueil de cette race héroïque des ducs bretons, dont le sang coulait dans ses veines :

— Vous demandez qui je suis? Eh bien! je vais vous l'apprendre : à la cour du roi de Navarre on me nomme Bavolet; c'est mon nom de page et d'enfant. Mais regardez-moi bien, monsieur le maréchal, et puis dites-moi si dans mon geste, mon attitude et mon visage, tout l'orgueil d'une race de preux ne se révèle point?

— Qui donc êtes-vous? murmura le vieux soldat, fasciné par l'expression de haute dignité qui éclatait sur le visage du jeune homme.

— Il fut un temps, reprit Bavolet, où le domaine de mes pères touchait au domaine des rois de France : un archer français et un soldat breton gardaient, sur la hune, deux écussons rivaux attachés au même poteau. L'un de ces écussons était couvert de fleurs de lis; l'autre, celui de mes pères, avait un champ d'hermine blanche. Mes pères étaient les ducs de Bretagne, et je me nomme Robert de Dreux, sire de Penn-Oll.

Un murmure d'étonnement respectueux s'éleva dans la salle; tous, si grands seigneurs qu'ils fussent, depuis le maréchal jusqu'à l'orgueilleux d'Épernon, se sentirent humbles et chétifs devant ce jeune homme qui portait un nom héroïque entre tous les noms, et tous s'inclinèrent sans oser répliquer un mot. Alors Bavolet poursuivit :

— Je suis l'arrière-neveu de la duchesse Anne, qui épousa tour à tour Charles VIII et Louis XII; je suis donc le cousin du roi Henri de Valois qui va mourir, le cousin du roi Henri de Bourbon, que je proclame roi de France!

Bavolet achevait à peine, qu'un grand bruit se fit au dehors : le nom du Béarnais retentit de toute part, puis tout à coup un homme apparut sur le seuil, et à sa vue le fils des Dreux s'écria :

— Vive Henri de Bourbon! Vive Henri IV!

### IV. — LES PROJETS DE BAVOLET.

C'était, en effet, ce roi de Navarre que nous avons vu jadis à Coarasse s'inquiéter si peu de l'avenir, ne désirer en apparence qu'arrondir modestement son chétif royaume, et ne point souhaiter cette lourde couronne de France qui allait lui échoir par la mort de son frère Henri de Valois.

Entre le roi bonhomme et chasseur qui endossait, un jour de bal masqué, la robe multicolore du pape des fous, prisait fort le fromage de chèvre de ses montagnards, se vêtait de bure comme les plus pauvres braconniers du Béarn, et promettait à madame Marguerite, pour restaurer convenablement Coarasse, quelques mille livres à provenir de la cueillette des olives et des prochaines vendanges; entre ce roi, disons-nous, et celui qui venait d'apparaître sur le seuil de la chambre où Henri de Valois allait mourir, un siècle semblait avoir passé.

C'était un homme de trente-trois ans à peine, à l'œil calme et fier, à la démarche assurée, portant haut la tête et posant le poing sur la hanche avec cette majesté suprême que son petit-fils Louis XIV dut avoir le jour où il entra au parlement avec une cravache à la main.

Henri de Bourbon marcha droit au lit, s'arrêta à contempler le visage décoloré du roi, sur lequel planaient les ombres prochaines de la mort, puis il lui prit la main et murmura doucement :

— Mon frère!...

A ces mots, le roi, auquel Miron avait fait respirer des sels, sortit de son évanouissement et ouvrit les yeux. Il reconnut le Béarnais, et un sourire illumina soudain sa pâle figure.

— Ah! dit-il avec joie, vous venez à propos, Henriot; vous venez... pour me voir mourir!...

— Mon frère, répliqua le Béarnais ému jusques aux larmes, Dieu est grand, et il peut tout... Au lieu de nous inquiéter de savoir qui vous succéderait, ainsi qu'on le faisait tout à l'heure, nous allons nous agenouiller et lui demander, les mains jointes, de vous conserver pour le beau pays de France, qui est vôtre et dont vous êtes roi.

Henri III secoua la tête.

— Trop tard! murmura-t-il.

Le Béarnais regarda Miron.

— Le roi n'a pas une heure à vivre, lui dit tout bas le médecin.

Henri III entendit ces paroles.

— Parle tout haut, dit-il à Miron; crains-tu, mon vieil ami, qu'un petit-fils de François I^er ne sache pas mourir?

Le Béarnais tenait toujours sa main. Henri le regarda silencieusement pendant quelques secondes, puis il reprit :

— La vie et la jeunesse éclatent en vos traits, Henriot; je lis dans vos yeux toute la force et tout le noble orgueil des fils de saint Louis, notre commun ancêtre. Je meurs tranquille en vous léguant le royaume de France, devenu si chétif et si désolé; car j'ai le pressentiment que vous le relèverez de sa ruine et lui rendrez sa prospérité et sa splendeur de jadis....

Le roi parlait d'une voix affaiblie, mais parfaitement distincte, et on l'écoutait avec une religieuse attention.

— Messires, continua-t-il, s'adressant à ceux qui l'entouraient, si tant il est vrai qu'un roi est le maître jusqu'à son dernier soupir, écoutez-moi et obéissez... Notre royale volonté à nous, Henri de Valois, roi de France et de Pologne, est que, après que nous aurons trépassé, vous obéissiez à Henri de Bourbon, roi de France et de Navarre, quatrième de mon nom et mon successeur.

Puis le roi ajouta en pressant la main du Béarnais :

— Mon cher frère, Antoine de Bourbon, votre père, avait déserté le giron de notre sainte mère, l'Église catholique et romaine; si vous voulez régner sans conteste sur le pays de France et vous attirer la bénédiction de Dieu et du peuple, bien vous ferez de rentrer en ce giron et d'abjurer votre foi de huguenot.

A quoi le Béarnais répondit :

— Cher sire, mon frère, je suis un homme loyal et de bonne foi, je m'incline sans amertume devant plus sage que moi, et lorsqu'il m'est démontré que j'avais tort et n'étais point dans mon droit, je m'humilie sans regret et m'amende sans qu'il m'en coûte. Je ne connais d'autre foi religieuse que celle où j'ai vécu; je me ferai instruire dans la religion catholique, et, lorsque je serai instruit, je consulterai ma conscience et lui obéirai.

— Qu'il en soit ainsi que vous le désirez, murmura Henri III; mais retenez bien mes paroles : mon frère, vous ne serez roi de fait, comme déjà vous l'êtes de droit, de ce pays de France, que lorsque vous serez devenu catholique.

La voix du roi s'affaiblissait par degré; il comprit que l'heure approchait et demanda son confesseur; puis, d'un geste, il congédia tout le monde, à l'exception de Miron et du roi de Navarre.

Ces deux derniers se retirèrent à l'écart et s'entretinrent à voix basse, tandis que le prêtre recevait la confession du roi. Pendant ce temps, Bavolet et d'Épernon s'étaient retrouvés dans la salle voisine.

— Monsieur, dit le duc à l'ancien page de la reine Marguerite, je ne sais encore ce que nous réserve la destinée et quel est le maître respectif que vous et moi nous servirons. Henri de Bourbon est le plus proche parent du roi de France, mais il est huguenot et excommunié; je ne me sens point le courage de lui jurer fidélité. Je vais me retirer dans mes terres et y attendre les événements.

— Monsieur, répondit Bavolet, je suis catholique comme vous, et je

sers cependant le roi de Navarre. Essayez-en; sur mon honneur, il n'est tel maître que lui.

— C'est possible. Mais, dans tous les cas, monsieur, voulez-vous m'accorder votre amitié et accepter la mienne? Une sympathie mystérieuse et que je ne saurais dominer m'attire vers vous.

— Touchez là, monsieur le duc, répondit Bavolet en lui tendant la main, nous sommes gens de cœur et faits pour nous comprendre.

— Je le crois, dit d'Epernon.

— Et je vous veux ramener au roi, poursuivit Bavolet, avant qu'il soit un an.

— Qu'il se fasse catholique, et je me ferai tuer pour lui de grand cœur.

— Espérons, répondit Bavolet, que, s'il se fait catholique, le roi n'aura nul besoin de votre dernière goutte de sang.

— En attendant, reprit d'Epernon, je possède une terre que le roi Henri III m'avait donnée, au fond de la Normandie, dans la vallée d'Auge, près de Caen. La mer baigne le pied des tourelles du château; les bois environnants sont giboyeux; d'excellents chevaux de race anglaise broutent mes pâturages, et mes étangs regorgent de poisson. Si la guerre vous en laisse le loisir jamais, mon cher sire, venez à d'Epernonville, vous y serez reçu à bras ouverts, et nous tâcherons d'y mener la vie bonne et douce.

— Vous êtes charmant, monsieur le duc, répondit Bavolet, et je ne refuse pas, tout en ne pouvant promettre; le service du roi mon maître en décidera.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et d'Épernon sortit.

Dans la salle des Gardes, il rencontra le maréchal.

— Eh bien? lui dit-il.

— Corbleu! murmura le vieillard, si le Béarnais veut abjurer, je suis tout à lui.

— Moi aussi.

— Sinon, non, comme dit le proverbe.

— J'en viens de dire autant à messire Bavolet.

— Ah! ah!... ricana le maréchal qui avait encore sur le cœur la rude apostrophe du jeune homme; et qu'en pense ce damoiseau?

— Maréchal, dit gravement d'Epernon, savez-vous bien une chose?

— Laquelle?

— C'est que cet enfant sera notre maître à tous un jour de bataille, si nous combattons au même rang.

— C'est fort possible, grommela le maréchal.

En ce moment, un cri retentit dans la chambre du roi; le maréchal et d'Epernon s'y précipitèrent.

Bavolet les y avait précédés, et il tenait dans ses mains une des mains de Henri III, tandis que le Béarnais et le prêtre lui soutenaient la tête et que Miron, agenouillé, essayait en vain de rappeler un souffle de vie sur les lèvres du dernier Valois.

Henri III avait rendu le dernier soupir, au moment où son confesseur l'absolvait.

La chambre mortuaire fut de nouveau emplie en un instant, et cette fois le cri : Le roi est mort!... s'en alla résonner lugubrement aux quatre coins du camp.

— Ouvrez les portes, dit alors le Béarnais; laissez arriver tous ceux qui veulent encore voir leur maître!...

Et lorsque la foule fut aussi pressée à l'entour du lit funèbre que les vagues de la mer le sont, le soir, sur les grèves, le Béarnais posa sa main sur la poitrine du roi défunt, et dit d'une voix lente et grave :

— Henri de Valois, mon frère et mon maître, moi le roi, je te vengerai!...

Puis, s'adressant à la foule des seigneurs et des officiers qui l'entouraient :

— Messeigneurs et gentilshommes, dit-il, celui qui tient son droit de la main de Dieu n'a nul besoin de celle des hommes pour le secourir. Le roi Henri de Valois, qui vient de trépasser, m'a reconnu pour son légitime successeur, et quelle que soit ma religion, en dépit de mes ennemis et des ennemis du pays de France, je serai le roi et regnerai. Je me ferai instruire dans la religion catholique, et si elle me paraît meilleure que la mienne, sans vergogne ni regrets, je l'adopterai; — sinon je garderai ma foi et n'en régnerai pas moins. En attendant, messeigneurs, tenez discours et conseils entre vous, pesez vos intérêts et vos devoirs au poids de votre loyauté et de votre conscience; et puis agissez comme bon vous le jugerez : je recevrai avec joie les serments de ceux qui me voudront servir, je verrai partir sans colère ni haine tous ceux qui ne voudront pas de moi, regrettant seulement qu'ils ne soient meilleurs Français. Choisissez donc sur l'heure entre le duc de Mayenne et le roi de France, je veux savoir aujourd'hui même sur qui je peux me reposer.

Le roi s'était exprimé d'une voix claire et pleine de franchise. Beaucoup de gentilshommes lui répondirent par le cri de Vive le roi! quelques-uns sortirent silencieux; d'autres encore s'en allèrent en disant :

— Le pape excommunie ceux qui servent le roi de Navarre!

— Eh bien!... répondit le Béarnais, dites au pape que le roi de France l'engage à se bien tenir, car avant les haines religieuses et les intérêts privés, il y a l'honneur et la prospérité du pays, et, ventre-saint-gris! messeigneurs, je suis Français avant tout, et, catholique ou huguenot, je me nomme Henri IV!

Sur ces derniers mots, Henri congédia tout le monde du geste et manifesta le désir de demeurer seul dans la salle mortuaire avec Bavolet, auquel il indiqua une table chargée de parchemins, de plumes et d'encre :

— Mets-toi là, lui dit-il, et écris sous ma dictée.

Le roi dicta les deux lettres suivantes : la première était adressée au duc de Mayenne et conçue en ces termes :

« Monsieur mon cousin,

« Le poignard d'un assassin vient de trancher les jours du roi Henri de Valois, votre maître et le mien. Le roi de France est mort, le roi de France lui succède. La maison de Bourbon remplace sur le trône la maison de Valois, son aînée, et la présente lettre est à la seule fin de vous faire savoir, à vous et aux vôtres, que je viens de prendre le nom de Henri quatrième, roi de Navarre et de France, ce qui est mon droit. Je vous engage fort, monsieur mon cousin, à ne point persister dans cette rébellion déplorable envers le roi où vous vous êtes imprudemment engagé. Feu le roi Henri, mon prédécesseur, n'a pas eu le temps de vous faire payer cher, à vous et à votre maison, l'état déplorable où, sous le prétexte de la religion, vous avez conduit le royaume; mais vous devez savoir le proverbe, monsieur mon cousin : *Si prima gratis, atque secunda debet, tamen tertia solvet.* Madame Marguerite, qui sait le latin comme un clerc, me l'a répété fort souvent, et elle le traduisait ainsi : *On pardonne la première, on prend note de la seconde, et on règle chèrement la troisième.* Songez-y pour votre gouverne, monsieur mon cousin, car je veux, avant peu, avoir pacifié, coûte que coûte, ce beau pays de France, où vous promenez la torche de l'incendie et de la dévastation.

« Là-dessus, monsieur mon cousin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Henri, roi de France. »

La lettre que dicta ensuite le roi était adressée à madame de Montpensier :

« Madame et cousine,

« On m'a narré fort souvent une histoire très-spirituelle, celle d'une paire de ciseaux mignons et gentils que vous portiez sans cesse à votre ceinture et que vous destiniez à couper les cheveux du roi Henri de Valois, à la seule fin de l'envoyer ensuite au cloître, rasé et tondu comme les rois de la première et de la seconde race. Cette histoire est réellement merveilleuse, et ma femme, madame Marguerite, qui a hérité du talent de narrer de feu l'abbé de Brantôme, n'en saurait conter de plus agréable.

« Malheureusement cette histoire si pleine de charmes, tout d'abord, manquera toujours de dénoûment, attendu que le roi Henri III est mort aujourd'hui assassiné, qu'il sera inhumé avec sa chevelure, et que moi, le nouveau roi de France, je porte les cheveux courts et ne m'en soucie, ne me croyant pas pour cela moins propre à tenir le sceptre. Vos ciseaux deviennent donc inutiles, à moins qu'il ne prenne fantaisie au cousin Mayenne de se proclamer roi d'un pays quelconque, auquel cas vous lui pourrez couper les cheveux et vous entretenir la main jusqu'à ce que les miens aient poussé; mais, comme je ne pense point que telle soit l'intention de mon gros cousin, lequel, du reste, est passablement chauve, je vous écris cette lettre dans le but de vous engager à me faire présent de cette paire de ciseaux et à m'attendre au Louvre sous peu de jours, car j'ai intention de vous aller rendre visite à vous et à ces bons Parisiens qui assassinent les rois, accompagné de trente ou quarante mille hommes, mon escorte ordinaire, et celle avec qui je veux désormais parcourir mon royaume, afin d'en chasser bravement tous les Lorrains que vous et vos frères y avez amenés.

« Cependant, madame et cousine, comme vous avez, m'a-t-on dit, pris un goût particulier au palais du Louvre, et que vous vous y plaisez fort, permettez-moi de vous y offrir, par avance, un logis. Votre ancienne amie, madame Marguerite, en sera ravie.

« Là-dessus, madame et cousine, je vous baise les mains, et suis tout à vous.

« Henri. »

Ces deux lettres écrites, le roi les signa et les parapha; puis il dit à Bavolet :

— Tu vas monter à cheval et tu porteras ces deux messages à Paris.

— Votre Majesté me permet-elle de faire un détour?

— Lequel?

— De passer par le camp espagnol qui est assis aux prés Saint-Gervais.

— Et pourquoi faire, mon jeune coq?

— J'ai appris, il y a une heure, que l'armée espagnole était commandée par un général napolitain du nom de Gaëtano.

— Ah! ah!... dit le roi.

— Et j'ai comme un vague soupçon, sire, que ce don Gaëtano

pourrait bien avoir quelques rapports avec M. l'ambassadeur d'Espagne, que nous avions jadis à Coarasse.

— Ton oncle? fit Henri.

— Oui, l'un de ceux qui veulent relever le duché de Bretagne.

— Très-bien, dit le roi.

— Auprès du généralissime espagnol, se trouve un officier du nom de don Paëz, poursuivit Bavolet.

— Ah! l'ancien roi des Maures?

— Précisément.

— Le même, poursuivit le roi, en souriant, qui, ne pouvant plus être roi, veut être duc tout au moins.

— Mon Dieu! oui. Et j'ai un vague soupçon que l'écuyer de madame de Montpensier se nomme Gontran de Penn-Oll.

— C'est-à-dire, fit le roi, qu'il pourrait bien se faire qu'en allant à Paris ce soir, et passant par le camp espagnol, tu rencontrasses tes trois oncles?

— J'y compte, sire.

— Ah! ah!... Et que veux-tu?

— Sire, dit gravement Bavolet, sur ma parole d'honneur et l'écu de mes pères, je vous jure que, si je croyais avoir un droit incontestable à la couronne de Bretagne, je le revendiquerais hautement et l'épée à la main, fût-ce contre vous.

— Tudieu!... mon maître, voilà qui est parler rondement, ventre-saint-gris!...

— Mais, ajouta l'ancien page, en mon âme et conscience, je suis convaincu que la duchesse Anne, en réunissant son duché à la France, était dans son droit, et que les prétentions de la branche cadette des Dreux sont chimériques.

— Tu ne te trompes point, mon fils.

— Donc mes oncles et mon aïeul, qui est mort l'an dernier, avaient tort de vouloir me refaire un trône, et si je n'accepte point le duché de Bretagne, moi, le chef de ma race, nul d'entre eux ne le peut réclamer pour lui.

— Ceci est parfaitement juste.

— Je veux donc aller trouver mes oncles. Ils sont loyaux et braves; malgré leur égarement, ils peuvent devenir les soutiens du trône de France dont ils étaient les ennemis, et si je puis obtenir qu'ils placent leur main dans la vôtre, cette main, devenue fidèle, ne vous fera jamais défaut.

— Tu es un noble cœur, murmura le roi attendri.

— Je vous aime et suis à vous, répondit Bavolet en baisant la main du roi. Adieu, sire, donnez-moi un congé illimité; je ne veux revenir auprès de vous qu'en vous annonçant les fils de Penn-Oll fidèles et dévoués au roi de France.

— J'en doute, dit Henri IV; mais après tout, tu as tant d'esprit.

Et sur ce compliment, le Béarnais congédia Bavolet, qui monta à cheval peu après et prit la route du camp espagnol.

### V. — DANS LEQUEL LE LECTEUR RENOUVELLERA CONNAISSANCE AVEC UN PERSONNAGE DE LA PRÉCÉDENTE HISTOIRE.

Le jour où le roi Henri III tombait à Saint-Cloud, sous le poignard du traître Jacques Clément, vers cinq heures de l'après-midi environ, un cavalier entrait dans la cour du Louvre et demandait aux ligueurs de garde, au guichet qui donnait sur la rivière, si la duchesse de Montpensier se trouvait au palais. Depuis que la Ligue était maîtresse de Paris et en avait expulsé Henri III, madame de Montpensier, qui était l'âme et le génie furieux de la France insurgée, résidait au Louvre, au milieu de ses bons Parisiens dont elle exaltait le fanatisme, et elle s'était composé une petite cour en miniature dans ce palais des Valois, où elle rêvait d'asseoir pour jamais sa propre race.

Sur la réponse affirmative qu'il reçut, le cavalier mit pied à terre, jeta la bride à un soldat et gagna d'un pas franc et délibéré le grand escalier qu'on nomme aujourd'hui encore l'Escalier de Henri III, lequel escalier conduisait à l'appartement occupé par la princesse lorraine.

Ce cavalier était un homme de trente-six ans environ, brun, de haute taille, le visage martial et beau, la démarche hardie et un peu hautaine.

Il répondit par un léger signe de la main au hallebardier qui veillait à la porte de la duchesse, et qui s'effaça en s'inclinant avec respect, puis il passa outre et pénétra chez madame de Montpensier avec la familière hardiesse d'un ami ou d'un confident.

Madame de Montpensier était dans son oratoire et s'attifait, à l'aide d'une camérière savante qui déployait consciencieusement tout son art pour ajuster sa maîtresse et la rendre jolie à croquer.

La duchesse était alors une femme d'à peu près vingt-neuf ans, petite, blonde, l'œil étincelant de résolution et de malice, les traits d'une pureté suave, le pied et la main d'une exquise petitesse. Madame de Montpensier était sans contredit et malgré le dire des chroniqueurs qui ont prétendu qu'elle était bossue et contrefaite, la plus belle princesse de la maison de Lorraine, après sa tante Marie Stuart, reine d'Écosse. Elle dissimulait si parfaitement cette légère déviation de sa taille, que ses camérières seules en pouvaient savamment parler. Madame de Montpensier se mirait dans une glace de Venise mobile et placée sur un pivot, lorsque le cavalier entra.

Elle se retourna vivement et lui tendit la main, joignant un sourire charmant à ce geste amical : — Ah! vous voilà, Gontran? dit-elle.

— J'arrive du camp, madame.

— Comment se porte mon frère?

— Le duc de Mayenne est en parfaite santé; il monte gaillardement à cheval, et il est prêt à livrer bataille au Valois, si celui-ci ose s'aventurer en rase campagne et quitter ses hauteurs de Saint-Cloud.

— Ah! fit la duchesse avec un sourire dont l'expression diabolique échappa à son visiteur.

— Le duc, poursuivit Gontran, approuve fort votre plan, le nôtre, devrais-je dire, d'ouvrir les portes de Paris à l'armée espagnole que mon frère Gaëtano commande; d'autant plus que le roi de Navarre s'avance à marches forcées, qu'il a conclu une trêve et une alliance momentanées avec le Valois, et qu'il doit réunir ses troupes aux troupes royales pour attaquer Paris.

— Ah! ah! fit encore la duchesse avec une insouciance parfaite.

— Et les dix mille Espagnols que commande mon frère, continua Gontran, valent beaucoup mieux, entre nous, que tous ces bourgeois de Paris qui font grand bruit de loin et tremblent bel et bien à la première décharge de mousqueterie.

— Ce que vous dites là est parfaitement juste, Gontran.

La duchesse renvoya sa camérière, lui enjoignit de défendre sa porte, et elle vint s'asseoir sur une ottomane, invitant d'un geste le cavalier à prendre place auprès d'elle. Le sourire de la duchesse prit alors une expression plus tendre, plus familière, et Gontran eut la hardiesse de s'emparer de sa main et d'y mettre un baiser.

— Cher, murmura la duchesse, savez-vous bien qu'il y a huit grands jours que vous êtes parti?

— Je croyais presque à huit années, répondit Gontran avec feu. Vous ne saurez jamais, Anne, tout ce que j'ai souffert de cette séparation. J'étais dans la situation de cet homme qui, après avoir ardemment travaillé, longuement souffert, longtemps espéré, atteint son but enfin, et s'en voit à l'instant même violemment séparé. Lorsque, autrefois, vous me donniez un ordre et m'envoyiez souvent à l'autre extrémité du royaume de France, je partais résigné et le cœur rempli d'espoir, car vous ne m'aviez pas dit encore « Je vous aime, » et je n'avais point le droit de rester auprès de vous sans cesse. Mais à présent... à présent, Anne, comprenez-vous ce qu'il faut de courage, de volonté, d'abnégation pour vous quitter, pour aller passer loin de vous d'interminables journées et des heures qui coulent avec la lenteur des siècles?...

— Comme vous m'aimez! fit madame de Montpensier avec un sourire où perçaient l'orgueil et le triomphe.

— Ah! fit Gontran posant la main sur son cœur, comme on n'aima jamais... et depuis bien longtemps... Savez-vous, Anne, que vous étiez une enfant encore lorsque déjà j'étais homme et chevalier; que parmi tous les officiers du duc votre père, vous m'aviez choisi pour votre ami, votre serviteur, le confident de vos peines naïves et de vos doux ébats? Vous n'aviez pas quinze ans, j'en avais plus de vingt; je vous portais aux longues chasses lorsque vos petits pieds étaient las, et lorsque je vous tenais dans mes bras, mon cœur battait à rompre, et je me sentais à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes.

— Eh bien! demanda la duchesse, êtes-vous satisfait maintenant?

Pour toute réponse, Gontran porta la main de madame de Montpensier à ses lèvres et l'y tint longtemps appuyée.

— Voyons, reprit la duchesse, occupons-nous de politique, cher; vous savez que j'aime à mener de front la politique et l'amour.

— Oui, murmura Gontran en souriant, vous êtes ambitieuse, Anne...

— Ambitieuse? non... mais je hais le Valois et ne serai heureuse que lorsque j'aurai appris...

La duchesse s'arrêta.

— Eh bien?... demanda Gontran.

— Rien... fit-elle avec insouciance.

Puis, souriant de nouveau de ce sourire cruel qui errait sans cesse sur ses lèvres roses :

— Savez vous qu'il est fort malade, le Valois?

— Vous croyez?

— Peuh!... on prétend même...

La duchesse s'arrêta encore.

— On prétend, acheva-t-elle, qu'il pourrait bien mourir aujourd'hui ou demain.

Gontran secoua la tête d'un air incrédule.

La duchesse leva les yeux sur une horloge d'Allemagne placée dans un angle de l'oratoire.

— Il est quatre heures, dit-elle... à six, nous pourrions bien avoir d'intéressantes nouvelles de Saint-Cloud.

— Que voulez-vous dire?... demanda Gontran étonné.

— Chut! dit-elle... Tenez, remontez à cheval, sortez de Paris et prenez la route de Saint-Cloud.

— Mais... pourquoi?...

— Attendez!... Si vous rencontrez un moine qui mendie, un archer

qui déserte, un paysan qui va engranger sa moisson ou bien un soldat qui maraude, demandez-lui s'il vient de Saint-Cloud.

— Et puis?

— Et s'il en vient, informez-vous de la santé du roi

— Ah! dit Gontran, le Valois est donc bien malade?

— Oui et non... on ne sait pas, murmura la duchesse avec mystère...

— Anne! Anne!... fit Gontran, que voulez-vous dire?... et me cacheriez vous?...

— Allez donc, cher, répondit la duchesse avec impatience, vous perdez en paroles un temps précieux.

Gontran se mordit les lèvres de dépit. Il se leva, reboucla son épée et se disposa à partir.

— A propos, lui dit la duchesse, les Espagnols sont aux portes de Paris?

— Oui, madame; ils campent aux prés Saint-Gervais.

— Eh bien, poussez jusqu'à eux, et dites-leur que les Parisiens leur ouvriront leurs logis et leurs portes quand bon leur semblera.

Gontran s'inclina et sortit.

Dans la cour du Louvre il demanda un cheval frais, sauta en selle, passa la Seine au bac de Nesles, et se dirigea vers les prés Saint-Gervais.

Tandis que Gontran longeait un moment la berge et passait devant l'hôtellerie de maître Perullet, hôtellerie où il était descendu jadis, la veille de la Saint-Barthelemy, un nuage de tristesse couvrit son front.

— C'est là, murmura-t-il, que j'ai perdu l'enfant. C'est de cette journée fatale qu'a dependu le sort de notre race et sa restauration future. Jamais, quoi qu'en dise don Paëz, l'ambitieux et le rêveur, la Bretagne n'aura un duc. Le règne des Dreux est fini.

Gontran soupira profondément.

— Ah! reprit-il en éperonnant son cheval, les Valois et les Bourbons sont les ennemis de ma race, et si faibles qu'ils soient désormais... Mais que voulait dire la duchesse tout à l'heure? Pourquoi cette inquiétude mêlée d'espérance? Les jours du roi Henri de Valois sont-ils donc comptés à ce point qu'elle espère leur dernière heure avant la fin de cette journée?

Gontran fronça le sourcil.

— Anne, murmura-t-il, ma chère âme, vous que j'aime plus que ma vie et qui m'aimez, cette haine exaltée que vous portez à notre ennemi commun et qui vous fait ardemment désirer sa mort, n'est-elle point une pensée impie, un abominable sentiment? et ne pensez-vous pas que l'épée de Mayenne et la mienne sont assez lourdes pour n'avoir nul besoin de l'aide et des secours de la maladie?

Il se prit à rêver en silence, tandis que son cheval traversait les faubourgs au galop; puis il reprit tout à coup avec une inquiétude sombre:

— Elle avait aux lèvres un cruel sourire, la duchesse : que signifiait ce sourire?... Parfois, dans ses yeux, j'ai surpris un éclair infernal. Souvent, à l'endroit de ses ennemis, elle a de ces mots froidement cruels qui donnent le frisson. Cette femme est tout haine et tout ambition... et resterait-il, au fond de son cœur, une place à l'amour? Elle m'a dit qu'elle m'aimait... et cependant je doute encore, je doute toujours. Si je n'étais qu'un instrument?...

En prononçant ces derniers mots, Gontran éprouva une émotion si violente, qu'il enfonça l'éperon aux flancs de son cheval, et arriva en vingt minutes de galop aux premières palissades du camp espagnol.

Là, au salut respectueux des sentinelles, on aurait deviné que le cavalier lorrain était venu plus d'une fois visiter les troupes de Sa Majesté Catholique, et qu'il était en grand crédit auprès du général en chef.

— Don Gaëtano est-il sous sa tente?

— Il délibère avec ses officiers, lui répondit on.

Gontran entra dans le camp et gagna sans hésiter la tente du généralissime, à l'entrée de laquelle il confia son cheval à un soldat.

Cette tente était assez vaste et ne renfermait qu'un seul compartiment. Une table chargée de cartes de compas et de tous les instruments propres à tracer un plan de campagne, — car déjà la science prêtait, à cette époque, son concours à la guerre, — était placée au milieu.

Trois hommes l'entouraient. A la vue de Gontran, tous trois se levèrent, et Gaëtano, lui ayant tendu la main, se tourna vers l'officier assis à sa droite :

— Messire d'Alpunar, lui dit-il, remettons à plus tard ce plan d'opération. Mon frère nous apporte peut-être des nouvelles qui pourraient le modifier entièrement.

L'officier espagnol se leva, salua tour à tour don Paëz, Gaëtano et Gontran, et sortit.

Les trois frères demeurèrent seuls.

Certes, il s'était écoulé six années depuis le jour où ils avaient failli se rendre maîtres du roi de Navarre et où l'enfant de Penn-Oll, celui qu'ils cherchaient à travers le monde pour le restaurer sur le trône des ducs bretons, s'était révélé à eux tout à coup, et, renonçant à ses droits, avait sauvegardé si noblement la liberté du roi, [illegible] son bienfaiteur... Et cependant ces trois hommes paraissaient aussi jeunes, aussi forts et aussi hardis et confiants dans leur étoile que la nuit où ils se rencontrèrent pour la première fois dans la cour de Penn-Oll et y firent le serment de relever la grandeur déchue de leur race.

Gaëtano, qui avait succédé dans les faveurs du roi Philippe II au rebelle don Paëz, était bien toujours ce cavalier spirituel et léger qui, à Coarasse, narrait des contes merveilleux à la reine de Navarre et qui estimait à l'égal l'un de l'autre la jeunesse des femmes et la vieillesse des bons vins. Il portait avec une noble aisance le costume étincelant de broderies et de pierres fines de grand d'Espagne, et il avait pris l'habitude du commandement depuis qu'il était général, aussi vite qu'il avait conquis le ton et les manières d'un diplomate, lorsqu'il était ambassadeur.

Don Paëz, au contraire, le fastueux et beau don Paëz d'autrefois, l'ambitieux amant de l'Infante, le roi des Maures de quelques jours, cet homme qui ne vivait que pour aspirer au pouvoir suprême et estimait une couronne plus haut que l'amour, le bonheur et la liberté, don Paëz, disons-nous, était entièrement vêtu de noir; il portait une épée et une dague à poignée d'acier bruni, un feutre sans plume, une collerette sans broderies ni guipures. L'austère simplicité de ce costume semblait attester les déceptions sans nombre dont sa vie avait été semée.

Pourtant, même jeunesse dans son regard, même pureté de lignes dans ses traits... Son front était toujours uni, ses cheveux toujours noirs et lustrés. Son sourire seul était devenu grave, pensif et parfois amer... Don Paëz était fort encore; il croyait encore en lui, mais il regrettait le passé. Il avait été roi, il n'était plus qu'un gentilhomme d'aventure, n'ayant que la cape et l'épée, et il touchait à sa trente-neuvième année, cette limite de la jeunesse, cette veille de l'âge mûr...

— Frère, dit Gaëtano à Gontran, tu as le front soucieux et le regard bien triste.

— Hélas!... murmura le Lorrain, c'est que j'ai le cœur navré de sombres pressentiments.

— Que veux-tu dire?

—Vous savez, reprit Gontran, que j'en suis encore à mon premier amour, malgré mes trente-six ans. Cela tient à ce que j'ai aimé tard et que la première moitié de ma jeunesse a été consacrée à chercher cet ingrat enfant qui n'a point voulu de ce trône que nous voulions redresser pour lui.

— En effet, murmura don Paëz d'un air sombre, cet enfant maudit nous a coûté bien des heures de labeur, bien des veilles poignantes et d'amers souvenirs.

— Frère, interrompit Gaëtano, ne médisons point du chef de notre race.

— Il ne l'est plus! s'écria don Paëz. C'est moi maintenant qui suis le duc de Bretagne.

— Pas encore, soupira Gontran.

Gaëtano ne répondit point à don Paëz, et il continua en s'adressant à son frère lorrain :

— Quels sont donc ces pressentiments qui t'attristent, frère?

— Ecoutez, dit Gontran, écoutez-moi, et me donnez un bon conseil. Je suis un homme de guerre, un soldat qui ne sait que manier l'épée et l'arquebuse, et je ne comprends aux choses de l'amour que les battements de mon cœur et la joie et la douleur qui me viennent alternativement de la femme que j'aime. Vous savez quelle est cette femme, c'est la duchesse de Montpensier. J'ai longtemps ignoré mon amour; je croyais n'éprouver pour elle que le respectueux attachement que les princes inspirent parfois à ceux qui les servent. Un jour, c'était après cette malheureuse expédition de Navarre qui nous fit retrouver l'enfant et nous démontra que nous avions perdu dix années de notre existence à courir vers un but stérile, — un jour, dis-je, je m'aperçus que j'aimais la duchesse. Alors, comme il fallait que quelque chose remplît ma vie, je dévouai cette vie à la duchesse, je me pris à l'aimer ardemment, je ne vécus que pour elle et par elle, je me fis l'instrument docile de sa haine et de son ambition. Un jour vint enfin où elle parut partager mon amour, et je me crus alors le plus fortuné des hommes. Eh bien! frères, voici que maintenant je doute de cet amour et qu'il me fait peur si je viens à y croire. Il y a parfois dans le sourire et l'œil de cette femme un infernal reflet qui m'épouvante.

— Ah çà, interrompit Gaëtano, parle donc plus clairement, frère, nous ne te comprenons pas. En quoi l'amour de la duchesse te peut-il donc effrayer?

— Ecoutez. Si la femme qu'on aime avait un jour les mains rougies de sang, si elle était descendue jusqu'à l'empoisonnement ou l'assassinat, ne vous ferait-elle point horreur?

Gaëtano et don Paëz tressaillirent.

— De quel meurtre veux-tu donc parler?

— Je ne sais encore; mais il s'éveille en mon cœur une voix qui me crie que j'aime un monstre!...

— Mystère!... murmura Gaëtano.

— Dites-moi, continua Gontran tout frémissant, j'arrive du camp de Mayenne, je ne sais rien encore; j'ignore ce qui se passe autour de Paris. Ne vous a-t-on rien appris sur le roi de France?

— Rien, si ce n'est qu'il attaquera Paris sous peu de jours.

— Est-il malade?

— Le dernier espion qui nous est venu de Saint-Cloud prétend qu'il se porte à merveille.

— Eh bien! alors, murmura Gontran accablé, écoutez-moi bien, frères, écoutez-moi. Je suis arrivé au Louvre, il y a une heure; j'ai trouvé la duchesse souriante et s'ajustant comme si elle eût ordonné quelque fête dont elle aurait fait les honneurs. Elle m'a tendu vivement la main : « Eh bien! m'a-t-elle dit, vous ne savez rien?... — Absolument rien, » ai je répondu. Alors, la duchesse s'est prise à sourire de nouveau, ajoutant : « Il se pourrait bien que le Valois mourût ce soir; il est fort malade... » Et je frissonnai malgré moi; car, dans le regard de la duchesse, il me semblait lire les mots de poison et d'assassinat... « Allez, m'a-t-elle dit, prenez la route de Saint-Cloud, et interrogez le premier paysan, le premier soldat que vous rencontrerez sur l'état du roi Henri. » Et comme je cherchais l'explication de ces paroles mystérieuses, elle m'a congédié d'un geste... Frères, j'ai l'horrible pressentiment que le roi Henri de Valois a été assassiné par les ordres de madame de Montpensier, de la femme que j'aime et à qui j'ai dévoué ma vie. Comprenez-vous ce que je souffre, maintenant?

— Bah!... répondit l'insouciant Gaëtano, tu devrais bien savoir, frère, ce que valent l'amour et les femmes. Je leur préfère une goutte de Lacryma-Christi.

— Et moi, dit don Paëz, je comprends la torture de notre frère; mais il devait s'y attendre. Est-ce que la duchesse n'a point toujours passé pour la plus méchante des créatures de France et de Lorraine?

Gontran tressaillit, regarda don Paëz et n'osa répondre.

En ce moment, un officier souleva un des pans de la draperie qui masquait l'entrée de la tente, et dit à Gaëtano :

— Seigneur, un gentilhomme béarnais, qui vient du camp de Saint-Cloud, demande à vous entretenir.

— Un gentilhomme béarnais!... exclamèrent vivement les trois frères!...

— Son nom? ajouta Gaëtano.

— Il prétend se nommer Bavolet.

A ce nom, les trois Penn-Oll se regardèrent et pâlirent tour à tour, et puis ils furent en proie pendant quelques secondes à une sorte d'angoisse indicible; puis encore le front de don Paëz s'assombrit, tandis qu'au contraire un éclair de joie brillait dans les yeux de Gontran :

— L'enfant? murmura-t-il, mon enfant!...

— Celui qui nous a reniés, dit don Paëz d'un air sombre.

— Introduisez ce gentilhomme, ordonna Gaëtano.

## VI. — LES TROIS FRÈRES.

L'émotion qui s'empara des trois frères pendant les quelques secondes qui précédèrent l'apparition de Bavolet fut grande, et leur cœur battit violemment, celui de Gontran surtout.

Gontran avait été choisi par le vieux Penn-Oll pour élever l'enfant; il avait eu mission de veiller sur lui, et bien que la fatalité lui eût brusquement enlevé son pupille, il l'aimait encore comme si jamais il n'en eût été séparé.

L'émotion de Gontran était donc tout entière dictée par son cœur; celle de Gaëtano, au contraire, se nuançait d'une sorte de vague terreur. Il avait connu Bavolet à Coarasse; il l'avait vu à l'œuvre et se demandait ce que pouvait être, devenu homme, cet enfant si brave, si déterminé et si intelligent.

Don Paëz enfin, l'orgueilleux don Paëz, le roi découronné qui caressait un dernier rêve, celui de ressaisir le sceptre des ducs bretons, don Paëz ressentit un mouvement de crainte et de vague appréhension

Bavolet ne venait-il point leur dire peut-être qu'après mûre réflexion, il voulait être duc de Bretagne, ainsi que c'était son droit? pensait don Paëz.

Bavolet parut sur le seuil et s'y arrêta un moment, enveloppant ses oncles d'un fier et tranquille regard, sous lequel ils tressaillirent tous trois involontairement.

L'attitude du jeune homme était simple et noble; il portait la tête haute; un calme sourire glissait sur ses lèvres, et ce sourire était mélangé de ce respect que la jeunesse porte à l'âge mûr, et de cette fierté native qui convient, si jeune qu'il soit, au chef suprême d'une race.

Il salua courtoisement ses oncles, puis il alla vers Gaëtano et lui dit :

— Sire mon oncle, en dehors des liens d'étroite parenté qui nous unissent, nous sommes d'anciennes connaissances. Nous nous sommes vus assez longtemps à Coarasse pour qu'il soit tout naturel que je m'adresse d'abord à vous.

Il salua de nouveau Gaëtano qui lui tendit la main et répondit :

— Merci, monsieur mon neveu, de n'avoir point oublié les liens du sang, et soyez le bienvenu sous ma tente.

Gaëtano indiqua un siége à Bavolet qui remercia d'un signe et demeura debout.

— Maintenant, dit-il, que j'ai salué mon oncle et serré sa main, je vais me trouver chez le généralissime espagnol, c'est-à dire mon ennemi, et je ne puis m'asseoir sous sa tente.

— Venez-vous donc en ennemi?... demanda Gontran d'une voix émue.

— Je ne sais encore; c'est selon... répondit Bavolet avec calme.

Puis il continua, s'adressant à Gaëtano :

— Vous souvient-il, monsieur mon oncle, qu'il y a six ans sonnés, à Coarasse, je refusai formellement ce titre de duc de Bretagne que vous me vouliez donner?

— Oui, fit Gaëtano fronçant le sourcil; le jour où vous avez menti à notre espoir le plus cher, au but que notre vie tout entière s'était proposé, ne saurait s'effacer de notre mémoire. Nous avions passé dix ans à vous chercher; nous avions dévoué d'avance ce qu'il nous restait de jours, d'énergie et de valeur à vous replacer, vous, notre enfant et notre maître, sur le trône dont votre race avait été précipitée. Hélas! la fatalité en décida autrement : le dernier rejeton de la branche aînée des Penn-Oll préféra une condition obscure au sceptre que portèrent ses ancêtres...

— Mais, s'écria Gontran interrompant vivement Gaëtano, tu étais alors un enfant, mon fils; tu obéissais aux instincts de la reconnaissance; pour toi, nul autre horizon, nulle ambition plus grande, nul rêve d'avenir plus large que l'amitié et la faveur du roi de Navarre qui t'avait élevé; et c'est pour cela que tu nous refusas.

— Oui, dit tranquillement Bavolet.

— Mais aujourd'hui, poursuivit Gontran avec feu, aujourd'hui te voilà homme, mon fils; je lis dans tes yeux toute la fierté, tout l'orgueil de notre race; aujourd'hui tu dois avoir compris ce que tes pères morts attendent de toi, et sans doute tu viens nous dire : Cette couronne, ce sceptre, ce nom que vous m'offriez...

— Je les refuse encore, dit froidement le fils des Dreux.

A ces paroles, Gontran recula et pâlit, et Gaëtano fit un brusque mouvement sur son siége. Il n'y eut que don Paëz qui tressaillit de joie et s'écria, obéissant à l'égoïsme de l'ambition, le plus féroce des égoïsmes : — C'est donc moi qui régnerai!...

— Pardon, répondit Bavolet, vous ne refuserez pas de m'entendre, je suppose.

— Parle, lui dit Gontran avec affection.

— Messeigneurs mes oncles, reprit le jeune homme, avez-vous jamais pu croire qu'un fils de Penn-Oll, qu'un rejeton des Dreux ait le cœur moins haut placé que ses ancêtres?

— Non, certes, dirent tour à tour Gontran et Gaëtano.

— Eh bien, alors, si je vous affirme sur ma foi de gentilhomme que je n'ai aucun droit à cette couronne que vous voulez replacer sur ma tête, me croirez-vous?

— C'est impossible!...

— Pardon, écoutez-moi bien! La duchesse Anne, en épousant les rois Charles VIII et Louis XII, leur apporta le duché de Bretagne. C'était son droit; c'était sa dot. Au moins est-ce ma manière de voir et de raisonner; car s'il en était autrement, je ne céderais à personne mon droit d'aînesse. Depuis lors, la Bretagne n'est plus un État indépendant, mais bien une province française, laquelle appartient au roi et que nul ne peut revendiquer.

Un murmure ironique accueillit ces paroles de Bavolet.

— Vous prenez bien à cœur les intérêts du roi de France, monsieur mon neveu, dit alors don Paëz.

— C'est que le roi de France se nomme aujourd'hui Henri de Bourbon, répondit gravement le jeune homme.

— Que dites-vous? que voulez-vous dire? s'écrièrent à la fois don Paëz et Gaëtano.

— Je veux dire que le roi Henri de Valois est mort depuis une heure, et que le roi Henri de Bourbon lui succède.

— Mort!... le roi?... en êtes-vous bien sûr?

— Je l'ai vu, de mes yeux, tomber sous le poignard d'un jeune moine envoyé par les Parisiens.

— Ah!... exclama Gontran, frappé au cœur.

Puis il prit vivement la main à Bavolet.

— Et ce moine, fit-il, savez-vous son nom?

— Jacques Clément.

Gontran chancela comme un homme atteint par la foudre.

— Je devine tout, murmura-t-il, accablé; Jacques Clément venait tous les jours chez madame de Montpensier. Cette femme est un démon!...

— Oui, reprit Bavolet, le roi de France est mort, vive le roi de France!... Et c'est pour cela, messeigneurs mes oncles, que moi, le chef de votre race, je suis venu vous dire : « Le roi de France se nomme Henri IV; c'est un grand et noble cœur... il oublie les injures, et il aime ceux qui viennent à lui, après l'avoir renié, à l'égal de ceux qui furent constamment ses amis. Ne songeons plus à relever un trône écroulé depuis longtemps, à refaire une nationalité d'un peuple qui depuis un siècle a adopté les mœurs et les lois de la France; mais devenons les fermes soutiens du roi, tirons l'épée pour lui et sans relâche, jusqu'à ce qu'il ait reconquis ce royaume que lui disputent les factions et l'anarchie. »

Bavolet interrogea du regard le visage de ses oncles. Gontran était ému, Gaëtano et don Paëz demeurèrent impassibles.

— Ecoutez, continua-t-il, vous savez si une mère a le cœur et la tête emplis d'ambition lorsqu'il s'agit de son fils, et de quels rêves de gloire et de splendeur elle se plaît à bercer sa jeunesse? Eh bien! ma mère, la veuve de mon père, celle qui, avant vous, avait le droit de parler haut pour l'héritage de son enfant, pour le trône des Dreux, ma mère a compris combien il serait insensé à moi de réclamer la couronne ducale de Bretagne, et elle m'a serré dans ses bras le jour où j'ai juré une fidélité éternelle au roi de Navarre.

— Mais enfin, interrompit Gaëtano, que nous voulez-vous, monsieur notre neveu?

— Je voudrais, reprit Bavolet, que vous, mon oncle, qui servez le roi d'Espagne et ses vues ambitieuses contre la couronne de France, vous envoyassiez au roi d'Espagne votre démission des emplois et des charges que vous tenez de lui, et vinssiez placer vos deux mains dans celles du roi Henri IV. Je voudrais encore que mon oncle Gontran abandonnât le service de ces princes félons et traîtres à leur pays, qu'on nomme les Guise, et qu'il vous imitât... Je voudrais, enfin, que mon oncle Jean de Penn-Oll, celui qui prend le nom de don Paëz...

— Jamais! s'écria vivement celui-ci.

Puis, il ajouta avec un accent de froide et dédaigneuse colère :

— N'essayez pas, jeune homme à la langue dorée, courtisan dévoué et fidèle du roi de Navarre, fils dégénéré, qui renoncez au trône de vos pères, de nous entraîner dans votre désertion. Vous renoncez à la couronne ducale de Bretagne? Bien, vous en êtes le maître, mais vous n'avez pas le droit de l'arracher à votre race et d'en faire don humblement à Sa Majesté Henri IV, le Béarnais et le huguenot. Moi, Jean de Penn-Oll, l'aîné de la branche cadette, je vous jure sur mon honneur que je revendiquerai mes droits, tant que la garde de mon épée tiendra solidement à mon poignet.

— Moi aussi, dit froidement Gaëtano.

— Est-ce votre dernier mot? demanda Bavolet en faisant un pas de retraite.

— Non point à moi, répondit Gontran.

Et posant la main sur l'épaule de son neveu :

— Mon enfant, lui dit-il avec émotion, tu avais cinq ans lorsque ta mère et mes frères te confièrent à ma garde. Dès la première heure où je t'emportai sur ma selle, je sentis que je t'aimais comme si tu avais été mon propre fils, et je te dévouai ma vie. La fatalité nous sépara. Pendant la nuit de la Saint-Barthélemy, ce gentilhomme à qui je te confiai pour une heure disparut et t'emmena. Je passai dix années à te chercher. Chaque heure, chaque minute de ce laps de temps furent pour moi des siècles d'angoisse, et lorsqu'enfin je te retrouvai auprès de ce roi de Navarre qui était devenu ton père et ton ami, si je n'avais écouté que mon cœur et non mes vœux d'ambition pour toi, je ne t'aurais plus quitté...

La voix de Gontran s'altérait; il jeta ses bras autour du cou du jeune homme, et poursuivit :

— J'ai dix ans de plus, mon enfant ; je ne suis point ambitieux pour moi-même, et mon épée de soldat vaut mieux, à mes yeux, que tous les sceptres du monde; pourquoi donc rêverais-je de restaurer ma race, puisque toi, qui en es le chef, tu nous dis que l'heure en est passée?

Gaëtano et don Paëz murmurèrent.

— Et que m'importe!... leur répondit Gontran en haussant les épaules, que toi, don Paëz, ou toi, Gaëtano, vous vouliez être ducs, si mon enfant ne le veut point?... Je l'aime et ne le veux plus quitter...

Puis, il ajouta d'une voix sourde et plus altérée encore :

— Viens à Paris, viens avec moi, et si mes horribles pressentiments ne m'ont point trompé, si cette femme, à qui j'avais voué mon amour, n'est qu'un monstre dénaturé armant le bras d'un assassin, eh bien! j'abandonnerai avec joie la maison de Lorraine, et je servirai ton roi de France...

— Vous êtes un noble cœur, et je vous aime comme mon père, répondit Bavolet.

Puis il salua don Paëz et Gaëtano, fit un pas de retraite et sortit. Gontran le suivit sans détourner la tête.

Les deux gentilshommes avaient leurs chevaux à l'entrée de la tente du généralissime. Ils sautèrent en selle, traversèrent le camp et prirent au galop la route de Paris.

A la poterne du Louvre, Gontran arrêta brusquement son cheval.

— Sais-tu, dit-il à Bavolet, que l'amour est un mal horrible?

— Je le sais, murmura l'ancien page de la reine Marguerite; moi aussi, j'ai bien souffert...

— Oh! fit Gontran en posant la main sur son cœur, je vais vieillir de dix années en une heure.

— Courage, mon oncle... peut-être...

— Allons, répondit l'amant de la duchesse, ne tremblons pas, n'hésitons plus... je me nomme Penn-Oll.

Il poussa son cheval et entra dans la cour du Louvre. Là, un soldat lorrain l'aborda et lui dit :

— Messire Gontran, ne connaissez-vous point un gentilhomme qui vient d'Angleterre?

— D'Angleterre?... mon frère Hector, peut-être.

— Je ne sais; mais il vient de quitter le Louvre où il espérait vous trouver, et il vous attend à la porte de Nesles, à l'hôtellerie du Grand-Charlemagne.

— Eh bien! cours le rejoindre, répondit Gontran; j'y serai dans une heure.

Il mit pied à terre, Bavolet l'imita, et tous deux gravirent les marches du grand escalier qui conduisait aux appartements occupés par la duchesse de Montpensier.

Sur le seuil, Gontran s'arrêta encore.

— J'ai le frisson, murmura-t-il, j'ai peur...

## VII. — L'ÉCOSSAIS.

Il était nuit close lorsque Gontran et Bavolet pénétrèrent dans l'appartement de madame de Montpensier.

Cet appartement, composé de trois pièces, un salon, un oratoire et une chambre à coucher, avait été occupé jadis par la reine de Navarre. Les goûts artistiques de la belle Marguerite de Valois se révélaient dans l'ameublement, les tentures, les merveilleux bahuts sculptés, les bronzes florentins posés sur les dressoirs et les coupes sans prix de Benvenuto qui décoraient encore ce logis où rien n'avait été changé.

Une lampe de forme antique, venue de l'Italie et pendue au plafond, projetait sa mate clarté dans l'oratoire où madame de Montpensier se trouvait seule lorsque les deux gentilshommes furent introduits.

La duchesse, vêtue avec une extrême élégance, était à demi couchée sur une ottomane roulée auprès de la croisée en ogive, qui donnait sur la rivière, et elle respirait l'air du soir avec cette volupté tranquille de la femme qui se sait aimée et rêve à son amour. Elle tressaillit cependant lorsque sa camérière, entr'ouvrant la porte, annonça Gontran, et, se levant à moitié et lui tendant la main :

— Eh bien! lui dit-elle avec vivacité.

Gontran ne prit point la main de la duchesse, et répondit :

— Je viens du camp espagnol. Mon frère est prêt à entrer dans Paris.

— Ah!... fit négligemment la duchesse, et c'est là tout ce que vous avez à m'apprendre?

— Pardon, madame, le roi est mort.

La duchesse poussa un cri de joie qui donna le vertige à Gontran.

— Le roi est mort assassiné, poursuivit-il.

— Mais quand, à quelle heure?... demanda vivement madame de Montpensier.

— Tenez, dit Gontran, dont la voix tremblait de colère et d'émotion, si vous désirez avoir des détails, interrogez ce jeune homme.

Il souleva la portière qu'il avait laissé retomber sur lui, et appela ;

— Bavolet!

Bavolet parut et salua la comtesse, qui tressaillit involontairement sous le regard clair et investigateur du jeune homme, comme si elle eût pressenti en lui un ennemi acharné dans l'avenir.

Bavolet s'inclina une seconde fois et tendit silencieusement à la duchesse la lettre du nouveau roi de France.

Elle en rompit le cachet, non sans quelque émotion, parcourut rapidement le contenu, et, arrivée à la signature, elle laissa échapper une exclamation de surprise et de colère à la fois :

— Henri IV! s'écria-t-elle, le roi Henri IV! Dieu me pardonne, cet homme est fou!...

Puis regardant Bavolet :

— Au nom de qui donc venez-vous, monsieur?

— Au nom du roi de France, madame.

— Le roi Henri de Valois?

— Henri de Valois est mort, madame.

— Alors, dit tranquillement la duchesse, il n'y a plus de roi de France.

— Pardon, madame, les royaumes ne demeurent jamais sans roi.

— Eh bien, fit dédaigneusement madame de Montpensier, la couronne appartient en ce cas au cardinal Charles de Bourbon, au roi Charles X.

— Votre Altesse, répondit froidement le jeune homme, se laisse aveugler, je le crains, par sa haine pour le roi Henri de Bourbon ; car elle ne saurait ignorer qu'un cardinal qui a fait des vœux de célibat, comme monseigneur Charles de Bourbon, ne pourrait être roi. Il commencerait une dynastie qui s'éteindrait avec lui.

— Monsieur, répliqua la duchesse avec calme, les plus proches parents de la maison de Valois étaient mes frères, le duc et le cardinal de Guise, que le roi Henri III fit lâchement mettre à mort, et le duc de Mayenne, lequel, vive Dieu! est en parfaite santé, et dont l'épée est assez lourde pour chasser du royaume cet excommunié qu'on nomme le roi de Navarre; et si l'on ne peut faire un roi d'un cardinal, eh bien! on en fera un avec un duc.

— Pardon, madame, interrompit respectueusement Bavolet, je ne suis point venu à vous pour discuter des questions d'hérédité et de généalogie ; j'appartiens à un prince qui était roi de Navarre et qui a pris aujourd'hui le titre de roi de France; je le sers et lui obéis. Il m'a confié un message pour Votre Altesse; je remplis ma commission et n'ai pas le droit de commenter les actes et les paroles de mon maître. Souffrez que je me retire.

Bavolet salua la duchesse et voulut se retirer. Elle le retint d'un geste.

— Vous avez raison, monsieur, et je vous prie de me pardonner mon irritation. Vous agissez en gentilhomme en exécutant les ordres que vous avez reçus. Ce n'est donc point à vous que j'ai à démontrer l'impuissance où se trouve le roi de Navarre à monter sur le trône de France.

La duchesse accompagna ces paroles du plus doux sourire et indiqua un siége à Bavolet, qui refusa en s'inclinant de nouveau.

— Venez-vous donc de Saint-Cloud? lui dit-elle.

— Oui, madame.

— Et... le Valois est mort?

— A quatre heures de l'après-midi, madame.

Un cruel sourire passa sur les lèvres de la duchesse.

— Enfin, murmura-t-elle, je suis donc vengée!

Gontran était demeuré debout, le sourcil froncé, l'œil brillant d'une flamme sombre. A ces derniers mots de madame de Montpensier, il la regarda comme un juge doit parfois regarder un coupable.

— Savez-vous, madame, comment se nommait l'assassin du roi? lui dit-il.

— Je m'en doute, fit-elle, souriant toujours.

— C'était un jeune moine, madame, que vous aviez pris en grande amitié depuis quelque temps, et qui vous venait lire chaque jour un passage des Écritures. Il se nommait Jacques Clément.

— Je le sais, répondit-elle.

— Ah! vous le saviez!

— Sans doute, et j'ai prié Dieu qu'il ne lui arrivât point malheur.

— Eh bien, madame, répondit Bavolet, Dieu n'a point exaucé vos prières... Il est mort aussi.

— Ah!... fit la duchesse en pâlissant.

Bavolet tira à demi son épée du fourreau.

— Tenez, dit-il, voilà de son sang.

Et il repoussa l'épée dans sa gaine.

Le regard brûlant de haine dont la duchesse enveloppa alors le jeune homme fut si terrible, que, malgré sa bravoure, il recula d'un pas, comme s'il se fût trouvé face à face avec un de ces reptiles venimeux qui sillonnaient le nouveau monde découvert par Colomb.

Gontran surprit ce regard. Il fit un pas vers la duchesse, prit un crucifix qui était appendu au mur et le lui présentant :

— Madame, dit-il, si je vous demandais un serment sur ce crucifix, vous qui priez Dieu et prétendez combattre pour la foi catholique aux prises avec l'hérésie, me le feriez-vous?

— Peut-être...

— Eh bien!... jurez-moi que vous n'avez point armé le bras du moine Jacques Clément.

— Ah! dit-elle, vous voulez que je vous jure cela?

— Oui, madame.

— Je ne le peux; car c'est par mes ordres que Jacques est allé à Saint-Cloud et qu'il y a frappé le meurtrier de mes frères, le dernier rejeton de cette race maudite qu'on nommait les Valois.

Gontran replaça le crucifix, puis il regarda de nouveau la duchesse.

— Madame, dit-il, je vous supplie d'oublier que je vous ai servie pendant vingt années, que pendant vingt ans j'ai mangé le pain des Guise, qu'un jour j'ai eu la témérité de me jeter à vos genoux et de vous avouer mon amour... je vous supplie, madame, d'oublier tout cela et de m'accorder un congé définitif et éternel.

— Et où voulez-vous donc aller? demanda-t-elle ironiquement.

— Je veux aller servir le roi Henri de Bourbon, répondit-il.

A ces paroles, un étonnement profond se peignit sur le visage de la duchesse.

— Que dites-vous? s'écria-t-elle, que voulez-vous dire?..

— Madame, dit Gontran avec calme, moi aussi j'appartiens à une maison souveraine qui, jadis, fut l'égale de la maison de France; mes aïeux se nommaient Dreux, et ils étaient ducs de Bretagne. Or, quand on est de noble race, si bas qu'on soit tombé, si pauvre qu'on soit devenu, il faut respecter ses aïeux, et ne leur point manquer de respect en s'avilissant...

Un éclair de colère passa dans les yeux de la duchesse de Montpensier...

— Je ne vous comprends pas, Gontran, dit-elle.

— Vous allez me comprendre, madame.

Et Gontran parut se redresser de toute la hauteur de cette longue lignée de preux dont il était issu.

— Madame, poursuivit-il, quand un gentilhomme breton a un ennemi, il va droit à lui, lui porte la pointe de son épée au visage et lui offre loyalement le combat. Une lutte corps à corps, un duel franchement proposé et loyalement accepté, telle est sa manière de laisser éclater sa haine. Il n'a point recours à un spadassin obscur, à un assassin salarié, à un moine fanatisé par la double ivresse de l'amour charnel et du mysticisme religieux...

Et Gontran laissa errer sur ses lèvres un sourire amer qui fit pâlir la duchesse.

— Je comprends, dit-elle, vous me méprisez.

Gontran garda le silence.

— Eh bien! soit, s'écria-t-elle, méprisez-moi, mais sachez quelle haine inextinguible, quel atroce désir de vengeance a guidé mon bras. Henri de Valois devait m'épouser, notre union était dès longtemps convenue entre nos deux familles, et cependant il m'a dédaignée, foulée aux pieds; il m'a préféré Louise de Vaudemont... Puis, non content d'avoir humilié ma maison, de l'avoir abaissée au niveau d'une race de simples gentilshommes, comme il tremblait, le lâche! au seul nom de mes pères, il a voulu se débarrasser à tout prix de ces hommes vaillants et forts qui dominaient son impuissance de toute la hauteur de leur vaillance et de leur énergie. Mon frère le duc Henri, mon frère le cardinal de Lorraine, sont tombés, tour à tour, sous le poignard des Quarante-Cinq... Et vous vous étonnez, acheva la duchesse avec un ricanement de hyène blessée, vous vous étonnez, Gontran, que ma main ait placé un couteau aux mains de Jacques Clément!

— Je ne m'étonne point, murmura Gontran avec fermeté, je vous supplie simplement, madame, de vouloir bien me rendre ma liberté.

Gontran salua et fit un pas de retraite.

— Gontran!... supplia la duchesse émue.

— Adieu, madame, répondit-il, adieu...

Et il sortit. Bavolet salua la duchesse et suivit son oncle.

Tous deux gagnèrent silencieusement la cour du Louvre, où ils retrouvèrent leurs chevaux.

— Abandonnons ce palais, dit Gontran; il me sembla y voir du sang sur tous les murs.

Ils montèrent à cheval et se dirigèrent vers la porte de Nesles, auprès de laquelle se trouvait cette hôtellerie du Grand-Charlemagne où, quinze ans auparavant, Gontran le Lorrain était descendu un soir avec l'enfant dont il était chargé, et où, le lendemain, il l'avait imprudemment confié aux soins d'un gentilhomme inconnu.

A mesure qu'ils approchaient, les souvenirs du gentilhomme se ravivaient dans son esprit, et il semblait se rappeler les péripéties émouvantes du lugubre drame de la Saint-Barthélemy; et alors il regardait Bavolet qui chevauchait auprès de lui, et il passait comme un éclair d'orgueil dans ses yeux en revoyant si fort, si noble, si plein de jeunesse, d'audace et de courage, celui qu'il avait perdu frêle enfant, pauvre et chétive créature qu'un souffle pouvait emporter, ange aux blonds cheveux et aux yeux d'azur que Dieu pouvait rappeler aux célestes demeures.

A la porte de l'hôtellerie, les deux gentilshommes aperçurent un homme de haute taille qui portait une plume de faucon à son chapeau, avait la jambe nue et s'enveloppait dans les plis soyeux d'un plaid écossais.

Gontran l'interpella aussitôt en anglais, langue qui lui était familière.

— Hé! l'ami, quel motif a pu vous faire abandonner les bords de la Twed et vos montagnes couvertes de bruyères grises pour venir visiter le pays de France?

— J'ai suivi mon maître, répondit l'Écossais.

— Comment se nomme votre maître?

— Lord Victor.

— C'est lui, murmura Gontran à Bavolet.

Puis il reprit tout haut :

— Et où est-il, votre maître?

— Devant l'hôtellerie. Venez-vous du Louvre?

— Précisément.

— Alors, dit l'Écossais, c'est bien vous pour qui mon maître a passé la mer.

Gontran n'en entendit pas davantage; il jeta la bride à l'Écossais et entra dans l'hôtellerie.

Dans la vaste salle qui servait à la fois de salle de réception et de cuisine, auprès de l'âtre, un homme d'environ trente-huit ans était assis. Il était vêtu de noir, son visage était pâle et témoignait de longues et terribles souffrances; il avait appuyé sa tête dans ses deux mains, et, à son attitude douloureusement rêveuse, on devinait qu'il était étranger à ce qui se passait autour de lui.

— Hector! s'écria Gontran.

En entendant prononcer son nom, l'Écossais se leva, poussa un cri et courut à son frère, les bras ouverts.

Certes, il y avait loin du brillant garde du corps de la reine d'Écosse, Marie Stuart, que nous avons vu dans la première partie de cette histoire disputer l'honneur de la reine à l'infamie de Bothwell, à celui que Gontran retrouvait assis auprès de l'âtre du *Grand Charlemagne*.

C'était bien toujours même noblesse de visage, même douceur mélancolique dans le regard, même élégance de taille, de gestes et de manières, mais la jeunesse s'en était allée de ce corps et de cette âme éprouvés par vingt années de tortures; le sourire avait abandonné ces lèvres où jadis éclataient l'orgueil de l'espoir et du triomphe, la foi en l'avenir...

Hector semblait être un vieillard, tant il paraissait courbé sous le poids de sa douleur.

— Ah! frère, murmura-t-il, si tu m'as jamais aimé, voici l'heure où il me faut prouver que ton cœur et ton bras me sont restés fidèles.

— Que veux-tu et que faut-il faire? demanda simplement Gontran.

— La sauver!... murmura Hector.

— De qui parles-tu?

— D'elle!... de la reine d'Écosse.

— Ah! fit Gontran, je devine... Cette infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart, est prisonnière d'Élisabeth, d'Élisabeth, la terrible fille du roi Henri VIII.

— Frère, frère, murmura Hector frémissant, sais-tu qu'il s'agit de sa vie? Aussi je suis venu à toi, comme je vais aller à mes frères Gaëtano et don Paëz; je suis venu pour vous dire : Quatre hommes vaillants et forts comme nous, s'aimant comme nous, hardis et aventureux comme nous, ne sauraient-ils donc changer la face d'un empire?...

— Pourquoi donc parlez-vous de quatre, mon oncle? s'écria Bavolet; ne suis-je pas un Penn-Oll comme vous?

Et Bavolet, qui s'était tenu derrière Gontran, se montra à Hector.

— L'enfant! murmura Hector qui reconnut aussitôt dans le visage de l'homme les traits délicats et fins de l'adolescent qu'il avait entrevu dix minutes à Coarasse, au fond de la grotte où le roi de Navarre avait failli perdre sa liberté.

## VIII. — OU L'AMBITION POUSSE BAVOLET.

L'oncle et le neveu se regardèrent, et ces deux nobles natures se comprirent à l'instant même. Hector devina tout ce qu'on pouvait attendre de Bavolet. Bavolet sentit à l'instant même que l'Écossais serait moins entêté et moins tenace que don Paëz et l'astucieux Gaëtano.

— Mon enfant, dit alors Hector en entourant Bavolet de ses bras, merci de nous être revenu... merci de nous avoir pardonné. Ta mère était née sur cette terre d'Écosse qui fut ma patrie d'adoption; toi-même y reçus le jour; je suis plus que ton oncle, je suis ton compatriote, et nous avons entre nous le plus puissant des liens, la communauté du sol natal. Nous avions rêvé pour toi une autre destinée que celle que tu t'es faite; tu nous as renies un jour, et nous nous sommes retirés le front courbé et l'âme en deuil, car nous t'aimions d'un ardent amour. Aujourd'hui tu nous reviens, mon enfant; sois le bienvenu! Nous mourrons pour toi lorsque tu l'exigeras.

— Mon oncle, répondit Bavolet, je me suis ouvert déjà à vos frères sur ma façon d'envisager nos prétendus droits à la couronne ducale de Bretagne, je ne vous en parlerai donc pas; mais que je serve le roi de Navarre, le roi de France, veux-je dire, et vous un autre souverain, je n'en serai pas moins votre neveu, votre fils; ma vie et mon sang seront à vous quand vous l'exigerez, et je ne trahirai point cette noble et simple alliance humaine qu'on nomme la famille. Vive Dieu! monsieur mon oncle, je me nomme Drenx de Penn Oll comme vous, et quiconque porte mon nom peut compter sur moi. Henri de Bourbon m'a servi de père; il m'aime comme son enfant, et je serai à lui roi de France, comme je lui appartenais déjà lorsqu'il n'avait d'autre royaume que cette taupinière qu'on appelle la Navarre... — Mais Henri de Bourbon est un noble et grand cœur qui ne me défendra jamais de mettre mon épée, mon cœur et mon bras au service de ma race. Hélas! je sais l'histoire de votre amour, de votre vie si noble et si dévouée, de vos douleurs de quinze ans, douleurs qui sont aussi poignantes aujourd'hui qu'elles l'étaient autrefois. Je sais par quel grand et noble sacrifice vous essayâtes jadis de sauver une reine ingrate et aveuglée, et à quelles tortures, à quelles déceptions sans nombre votre amour a survécu. Vous avez enchaîné votre destinée à la destinée de cette femme, destinée orageuse, livrée au caprice des révolutions et du hasard; vous demeurez fidèle à cette étoile qui pâlit et qui est près de s'éteindre... C'est bien! nous vous suivrons et vous soutiendrons, mon oncle, dans cette dernière et terrible lutte, et si nous succombons, ventre-saint-gris, comme dit le roi Henri IV, ce ne sera point sans coup férir.

— Merci, mon enfant, répondit Hector.

Les trois gentilshommes s'assirent dans un coin de l'hôtellerie, et alors Gontran prit la parole.

— Frère, dit-il, notre enfant t'a dit ce que j'aurais dit moi-même. Nous sommes à toi, dispose de nous; que faut-il faire?

— Écoutez, répondit Hector. La reine d'Écosse est prisonnière de sa terrible rivale Élisabeth d'Angleterre. On l'accuse de mille crimes, on l'accable sous le poids de la calomnie, et bientôt on doit lui donner des juges. Ces juges, n'en doutez pas, sont vendus par avance à la haine jalouse de la fille d'Henri VIII... ils condamneront Marie Stuart... Eh bien! s'il est possible de sauver la reine, c'est en parvenant à la soustraire à ce tribunal, à l'enlever de sa prison, à la dérober à ses geôliers.

— Frère, dit Gontran, quand celui ou celle qui est confié à la garde d'un geôlier a porté une couronne, le geôlier est assez vigilant, la garde qui veille autour de la prison est assez forte pour que, si vaillante qu'elle soit, l'épée de pauvres soldats comme nous se brise inutilement.

— Mon oncle a raison, observa Bavolet à son tour, et s'il est un moyen de sauver la reine, ce n'est point, à coup sûr, celui-là. Écoutez-moi. Pour avoir, à Londres, quelque influence et dominer, au besoin, les passions et les événements du moment, il y faudrait faire une autre figure que nous y ferions, simples gentilshommes obscurs et sans autres titres de recommandation que notre bravoure et notre dévouement.

— C'est juste, murmura Hector.

— Or, reprit Bavolet, peut-être en cherchant bien, trouverions-nous de puissants protecteurs en Angleterre.

— Serait-il vrai?

— Le roi de Navarre était fort lié jadis avec le comte d'Essex, le favori d'Élisabeth.

— Ah!...

— Et madame Marguerite de Valois, qui cultive les belles-lettres et l'étude des langues, après avoir appris l'anglais, qu'elle écrit et parle aussi correctement que le grec et le latin, madame Marguerite, dis-je, tenait jadis une correspondance fort suivie avec la reine Élisabeth.

Hector secoua la tête.

— Élisabeth est implacable, dit-il.

— Soit; mais si on la peut approcher, peut-être sera-t-il plus facile d'émouvoir les juges ou de parvenir à arracher la reine d'Écosse de sa prison.

— Et comment l'approcher?

— Mon oncle, dit Bavolet avec un calme où éclatait sa confiance en lui-même, je ne sais encore, mais si vous me voulez donner huit jours, croyez que dans quinze je serai au mieux avec la terrible souveraine de la Grande-Bretagne. Partez avec mes oncles, retournez à Londres et attendez-moi dans huit jours.

Hector regarda Bavolet, et il eut comme un frisson d'espoir.

— Cet enfant, pensa-t-il, est notre maître à tous. Il est de l'école du roi de Navarre, le plus brave et le plus rusé des monarques.

— Ma foi! dit Bavolet, pour la première fois de ma vie je n'aurai exécuté qu'à moitié une mission. Le roi me pardonnera.

Puis s'adressant à Gontran :

— Ne m'avez-vous pas dit, mon oncle, que désormais vous abandonniez la cause de la Ligue et vouliez servir le roi Henri de Bourbon?...

— Oui, répondit Gontran, fidèlement et constamment.

— Eh bien! en l'absence du roi et en son lieu et place j'accepte votre hommage de fidélité, et je vous confie une mission.

— Laquelle?

— Vous porterez, au nom du roi de France, cette lettre au duc de Mayenne, et je vous rejoindrai à Londres. Je retourne à Saint-Cloud, peut-être irai-je jusqu'en Navarre pour y voir madame Marguerite... Dans tous les cas attendez-moi sous dix jours.

Et Bavolet se leva et prit congé de ses oncles.

Une heure après, Bavolet arrivait à Saint-Cloud.

L'aspect que présentait, à dix heures du soir, le camp royal, était tout différent de celui qu'il offrait le matin, à l'heure où Bavolet y était arrivé, porteur d'un message du Béarnais pour Henri III.

On avait exposé le monarque défunt sur un lit de parade, et des prêtres catholiques récitaient l'office des morts auprès du cadavre, à la lueur des cierges funèbres.

Tout était silence, tristesse et recueillement dans la tente royale, tumulte et désordre dans le reste du camp. Les ducs d'Aumont et d'Épernon, tous les gentilshommes à qui leurs scrupules religieux défendaient de servir un prince huguenot, étaient partis; les soldats se trouvaient sans chef pour la plupart, et comme la force morale des armées réside bien plus dans la confiance du soldat en celui qui commande qu'en sa propre bravoure, une sorte de terreur et de démoralisation régnait parmi ces hommes qui ne connaissaient pas le roi de Navarre et n'avaient point foi en lui.

Cependant, au pavillon royal, de nouveaux personnages avaient succédé à ceux à qui la mort du maître avait rendu la liberté. Les officiers béarnais, les compagnons du roi de Navarre, vêtus de laine ou bardés de fer, rudes courtisans qui ignoraient pour la plupart le langage doré des ruelles et des salles du Louvre, avaient remplacé au chevet du roi trépassé tous ces seigneurs galamment vêtus, légèrement efféminés, vivantes images du maître défunt, et qui n'avaient conservé des antiques vertus de leurs aïeux que cette bravoure éclatante qui, en France et dans tous les siècles, fut l'apanage de tous, peuple ou noblesse.

Le nouveau roi n'avait point quitté la chambre où l'on veillait son prédécesseur. Assis devant une petite table chargée de papiers et de parchemins, il écrivait des ordres, dictait des lettres, signait des édits.

Son vieil ami Sully était près de lui; le jeune duc de Biron se trouvait également à droite et écoutait attentivement les ordres que son maître lui transmettait.

Bavolet entra; le roi témoigna par un geste son étonnement de le revoir.

— Sire, lui dit Bavolet en souriant, je me suis permis de vous désobéir pour la première fois.

— Une fois n'est pas coutume, répondit Henri.

— Mais c'était pour le service de Votre Majesté.

— Ah! ah!...

Bavolet s'approcha plus près encore, et, sur un signe du roi, Sully et Biron s'écartèrent.

— Monseigneur le cardinal de Bourbon, l'oncle de Votre Majesté, qui est tranquillement occupé, dans ses terres de Touraine, à bâtir des églises et à fonder des couvents, poursuivit Bavolet d'un ton railleur, a dû faire un bien beau rêve, cette nuit, s'il est vrai que les rêves sont les pressentiments de la destinée.

— Plait-il? fit le roi étonné.

— Mon Dieu! oui, sire; le bien vient en dormant, comme on dit.

— De quel bien veux-tu parler?

— De la couronne de France, pardieu!

— Hein?... murmura le roi abasourdi, et qu'y a-t-il de commun entre mon oncle et la couronne de France?

— Dame! sire, l'un porte l'autre.

Le Béarnais fit un brusque mouvement sur son siége, et regarda encore Bavolet, pour bien se convaincre que celui-ci n'était pas fou.

— Madame de Montpensier, à qui j'ai remis votre lettre, acheva Bavolet, a prétendu que Votre Majesté avait complétement perdu l'esprit.

— Moi, perdu l'esprit!... et comment cela? demanda le roi avec ce naïf sourire de bonhomie qui lui était particulier. Il est vrai que je ne suis ni un lettré comme madame Marguerite, ni un élégant cavalier comme le duc de Guise, ni un poëte comme mon frère Charles IX, ni même un homme versé dans la liturgie et l'art de raser les cheveux comme ma cousine la duchesse de Montpensier; mais, ventre-saint-gris, maître Bavolet, j'ai l'esprit droit et un gros bon sens de montagnard qui a bien son mérite.

— Ce n'est pas l'avis de madame de Montpensier.

— En vérité!...

— La duchesse suppose, j'imagine, que Votre Majesté est en ce moment-ci comme cet écolier qui ressemblait à Henri II d'une façon si surprenante, qu'il avait fini par croire qu'il était le roi lui-même.

— Voyons, dit le Béarnais, soyez donc clair, mons Bavolet, et ne me brodez pas un conte comme si j'étais Nancy, Fosseuse ou madame Marguerite.

— Je ne brode pas, sire, je raconte la vérité pure.

— Et comment ai-je perdu l'esprit?

— En vous figurant que Votre Majesté succédait au feu roi et qu'elle devait prendre le nom d'Henri IV.

— Bah! fit le Béarnais qui commençait à comprendre, est-ce l'avis de madame de Montpensier?

— Sans doute, attendu qu'il y a un autre roi de France.

— Et quel est-il, ce roi? Serait-ce le cousin Mayenne?

— Non pas, sire; c'est le roi Charles X, celui-là même qui, hier encore, bâtissait des églises, et se nommait le cardinal de Bourbon.

— Par exemple! exclama le roi, cette plaisanterie de madame de Montpensier est excessivement spirituelle.

— Ce n'est point une plaisanterie, et je gage que ces bons Parisiens le proclameront avec enthousiasme dès demain.

— Eh bien! dit tranquillement Henri IV, en ce cas il y aura deux rois de France : le vrai et le faux; reste à savoir lequel sera le vrai. Qui sait? peut-être sera-ce mon oncle...

Et le Béarnais laissa glisser sur ses lèvres son fin et naïf sourire.

— Sire, reprit Bavolet, ce que madame de Montpensier m'a dit du roi Charles X m'a paru si intéressant, que j'ai cru le devoir rapporter sur-le-champ à Votre Majesté; et je ne suis point allé au camp du duc de Mayenne, mais j'y ai envoyé un de vos gentilshommes.

— Qui cela?

— Mon oncle Gontran.

— Comment? dit le roi, déjà! Tes oncles renonceraient-ils à reconstituer le duché de Bretagne?

— Non pas tous, sire; mais si Votre Majesté en a besoin, elle peut compter sur l'épée de deux d'entre eux, Hector et Gontran.

— Maître Bavolet, tu es décidément le meilleur ambassadeur que j'aie jamais eu; tu es né diplomate.

— C'est ce que je me disais tout à l'heure, sire.

— Ta modestie me plait... fit le roi en riant.

— Or, reprit Bavolet, Votre Majesté a toujours eu, jusqu'à présent, fort peu d'ambassadeurs; la raison en était que la couronne de Navarre était pauvre, et je me souviens même que Votre Majesté, une année que les récoltes étaient mauvaises et qu'on mangeait plus de seigle que de froment à Coarasse, témoigna sa mauvaise humeur d'avoir à sa cour un ambassadeur d'Espagne, ce qui l'obligeait à en envoyer un elle-même à Madrid.

— C'est vrai, cela, maître Bavolet.

— Mais à présent, sire, que le roi de Navarre est devenu roi de France, il serait convenable, j'imagine, d'avoir des ambassadeurs un peu partout, à Londres et à Madrid, à Vienne et à Berlin.

— Et tu voudrais être ambassadeur?

— Puisque Votre Majesté prétend que je suis bon diplomate.

— Oh! oh! dit le roi, me voici pris au piége.

Bavolet prit une attitude grave et réfléchie.

— Et quelle est l'ambassade que tu désires, mon jeune coq?

— Celle de Londres, sire.

— Plait-il? exclama le roi, l'ambassade d'Angleterre, peste!... La première cour du monde après celle de France.

— C'est tout simple, sire, puisque Votre Majesté convient elle-même que je suis son meilleur diplomate.

— Cela était vrai, lorsque j'étais roi de Navarre, car tu le sais, mon maître, *au pays des aveugles les borgnes sont rois*, je n'avais pas alors d'ambassadeurs...

— C'est-à-dire, dit Bavolet, que Votre Majesté daignait m'accorder sa confiance, ne pouvant faire mieux. C'est le cas de répondre au proverbe : *Si l'habit ne fait pas le moine, au moins le fait-il respecter*. Quand Votre Majesté m'aura fait ambassadeur, je m'en tirerai à merveille...

Et Bavolet fut superbe de gravité et d'aplomb.

### IX. — LES CONFIDENCES DE BAVOLET.

— Donc, reprit le roi, tu veux être ambassadeur?

— Oui, sire.

— Et ambassadeur à Londres?

— Comme le dit Votre Majesté.

— Pourquoi pas en Espagne?... Un pays charmant où les raisins sont blonds et les femmes brunes.

— Ma foi, sire, il faut bien que je m'explique en ce cas; j'ai des raisons particulières pour souhaiter l'ambassade d'Angleterre.

— Ah! diable!...

— J'y veux être utile à mon oncle Hector.

— De quelle façon?

— Et je compte sur l'inépuisable bonté de Votre Majesté pour m'aider en cette besogne.

— Ah çà! qu'a donc de commun ton oncle Hector avec l'ambassade d'Angleterre?

— Tout et rien, sire. Vous savez qu'il habitait l'Ecosse depuis son enfance et ne l'avait quittée que pour me chercher à travers le monde, et se fixer ensuite en Espagne auprès de mon oncle don Paëz. La disgrâce de ce dernier et les événements qui s'ensuivirent exilèrent don Paëz d'Espagne, et Hector, qui lui-même avait autrefois quitté l'Ecosse en fugitif, parvint à y rentrer, et ne l'abandonna plus que le jour où la reine Marie-Stuart tomba aux mains de votre alliée, madame Elisabeth d'Angleterre.

— Très-bien, dit le roi s'intéressant au récit de Bavolet.

— Or, reprit celui-ci, dans ma famille, nous élevons, à ce qu'il paraît, nos vœux et nos désirs d'amour un peu haut : mon oncle don Paëz voulait être le gendre du roi d'Espagne; mon oncle Gontran aimait madame de Montpensier.

— La bossue?

— Ah! sire, j'ai vu la duchesse aujourd'hui, et je vous jure qu'elle l'est si peu, qu'à la rigueur l'amour peut fermer les yeux sur cette légère déviation de sa taille.

— Et cela, répliqua le roi, est d'autant plus facile à l'amour, qu'il a un bandeau sur les yeux.

— Soit; mais je soutiens qu'on peut fort bien aimer la duchesse. Je vous disais donc, sire, que mon oncle Gontran aimait madame de Montpensier, comme mon oncle don Paëz l'infante, et mon oncle Hector la reine d'Ecosse...

— Comme toi tu aimais...

Le roi s'arrêta et réprima le sourire qu'il avait sur les lèvres, car Bavolet pâlit à ces derniers mots, et laissa échapper un geste de douleur.

— Ah! sire, Votre Majesté est cruelle; elle sait bien que jamais mes lèvres ne trahirent les secrets de mon cœur.

— Oui, dit le roi avec bonté, mais ton cœur battait si fort, qu'on en entendait les pulsations.

— Fatalité! murmura Bavolet d'une voix inintelligible.

— Ah! mon pauvre ami, fit Henri IV avec compassion, je te demande pardon de ma plaisanterie; je la supposais inoffensive et te croyais guéri. Que veux-tu? il me semble que madame Marguerite est si vieille... si vieille... qu'on ne peut plus l'aimer.

Bavolet ne répondit pas.

— Tu me disais donc, reprit le roi, que ton oncle Hector aimait la reine Marie Stuart.

— Oui, sire, depuis quinze ans.

— Ventre-saint-gris!... exclama le Béarnais, on est constant en amour dans ta famille... Il n'y a que des Bretons capables d'aimer pendant quinze ans la même femme... Dieu! que ce doit être monotone, quand on songe qu'au bout de quinze jours ce n'est déjà plus divertissant...

— L'amour de mon oncle est aujourd'hui le même qu'autrefois.

— Alors il doit être fort malheureux; car je sais de bonne part que ma sœur Elisabeth a le projet de malmener fort sa cousine d'Ecosse.

— C'est pour cela, sire, que je voulais être ambassadeur à Londres...

— Mon bon ami, lui dit le roi, il ne faut jamais placer le doigt entre l'arbre et l'écorce. Madame Elisabeth est mon alliée, et la reine d'Ecosse est une princesse de Lorraine; or, tu sais si les princes lorrains m'affectionnent... Et puis elle a à se reprocher certaines bonnes

peccadilles pour lesquelles je ne me sens pas la moindre indulgence, et, avec la meilleure volonté du monde de t'être agréable, il ne m'est pas possible de confier à mon ambassadeur la mission d'intervenir dans de semblables affaires de famille; — car, tu le sais, les deux reines sont cousines.

— Je ne demande point à Votre Majesté d'intervenir, mais simplement de m'envoyer à Londres. Mon titre d'ambassadeur me donnera une importance qui me permettra de servir Marie Stuart, sans qu'il soit question en tout cela du roi de France.

— C'est-à-dire que si tu viens à conspirer contre le gouvernement de la reine et que la reine t'envoie pendre à Tyburn, tu trouveras tout naturel que je laisse faire et ne m'en soucie.

— Certainement, sire.

— Mon cher Bavolet, continua le roi, j'aime fort mes amis, toi surtout; mais j'aime encore mieux mon peuple et la grandeur de mon royaume. Les intérêts de mon peuple me défendent de me brouiller avec madame Elisabeth, et, n'en déplaise à mes amis, si ces derniers se brouillent avec elle et s'exposent à être pendus, je les laisserai pendre, malgré ma douleur, pour ne pas nuire à mon peuple.

— Votre Majesté, observa Bavolet avec fermeté, sait bien que je subirais mille morts plutôt que de lui causer un chagrin; elle sait, en outre, que j'ai quelque prudence, malgré ma jeunesse, et je puis lui affirmer sur ma parole que, si Bavolet venait à être pendu, la dignité de l'ambassadeur de France et celle du roi n'en souffriraient pas une seule minute.

— Allons, dit le roi, tu as toujours de si bonnes raisons à donner, qu'il en faut passer par ta volonté. Tu iras à Londres.

— Merci, sire... Maintenant, Votre Majesté me permettrait-elle d'aller à Coarasse avant mon départ?

— A Coarasse?

— Je voudrais voir madame Marguerite.

— Si c'est dans ce but que tu veux aller à Coarasse, c'est inutile.

— Pourquoi, sire?

— Parce que madame Marguerite n'y est plus.

— Et où est-elle?

— Elle sera à Blois demain, auprès de mon oncle le cardinal... je me trompe, je veux dire le roi Charles X.

Et Henri IV sourit encore.

— J'ai reçu d'elle un message, il y a une heure. Je ne lui ai encore expédié aucun courrier pour lui annoncer la mort du roi son frère, et puisque tu la veux visiter, je te charge de cette mission. Tu partiras demain au point du jour.

— Votre Majesté me charge-t-elle aussi d'une mission pour le roi Charles X?

— Oui, dit le roi, tu lui feras mes compliments sur sa fortune, et tu lui demanderas sa protection pour moi, le faux roi de France.

## X. — LA MANIÈRE DE VOIR EN POLITIQUE DE NANCY, ET CELLE DU CARDINAL DE BOURBON.

Deux jours après la mort du roi Henri III et les événements que nous venons de raconter, madame Marguerite de Valois, reine de Navarre, arrivée la veille au château de Blois, s'éveilla de bonne heure et appela Nancy qui avait passé la nuit dans un cabinet voisin.

— Ouvre-moi les croisées, ma mie, lui dit-elle, et habille-moi.

— Dieu!... murmura Nancy à part elle et secouant avec peine les dernières torpeurs du sommeil, quel supplice de servir une reine qui a des insomnies et un amour romanesque au fond du cœur! il n'y a jamais moyen de dormir...

Puis, tout en obéissant, elle répondit tout haut :

— Votre Majesté ignore sans doute l'heure qu'il est?

— Je ne sais; mais il est grand jour.

— Il est cinq heures à peine.

— Peu importe! je veux me lever et prendre l'air.

Nancy ouvrit les deux croisées de la chambre à coucher qu'occupait la reine, et une bouffée de brise matinale y pénétra, tandis qu'un rayon de soleil levant venait se jouer et s'ébattre sur les rideaux de serge verte et la blanche courtine du lit.

Alors la reine se dressa sur son séant, tandis que Nancy lui apportait un peignoir, et, de sa belle main, elle écarta les boucles en désordre de la luxuriante chevelure qui couvrait à demi son visage.

Marguerite de Valois avait alors trente-cinq ans bien sonnés, comme le disait le roi Henri III à Bavolet; mais les ans avaient passé sur son visage sans en altérer la beauté souveraine, et elle était aussi jeune, aussi rayonnante de grâce et de fraîcheur qu'au temps où nous l'avons connue à Coarasse, alors qu'elle faisait battre le cœur au page Bavolet.

Toujours ce front blanc, uni, couronné par une forêt de cheveux noirs et luisants comme l'aile du corbeau; toujours ce regard intelligent et doux où l'âme artistique de la sœur de Charles IX se révélait; et ces lèvres d'un rouge ardent qui disaient avec éloquence combien elle avait aimé, combien elle pouvait aimer encore...

L'âge des femmes, dit-on, se compte aux rides, et la reine n'avait point de rides. Elle jouissait d'une jeunesse et d'une beauté éternelles.

Cependant son œil était triste parfois; parfois aussi un léger pli se formait entre ses noirs sourcils, et son sein se soulevait et laissait échapper un soupir. Cette femme, dont la destinée avait été d'aimer toujours, étouffait, depuis six années, au fond de son cœur, un dernier amour, une dernière passion, d'autant plus violente qu'elle lui paraissait sans issue. Marguerite aimait toujours Bavolet.

Le temps, qui avait respecté la beauté de madame Marguerite, s'était montré tout aussi galant pour Nancy, et même il avait ajouté aux grâces de la camérière de dix-huit ans, leste et pimpante, les charmes plus accusés de la femme.

Nancy avait vingt-quatre ans; elle était plus grande et moins frêle qu'à Coarasse, l'ovale de son visage s'était arrondi; elle avait perdu ces formes indécises et presque anguleuses qui sont l'apanage de l'adolescence. Bref, la mutine et piquante soubrette était devenue une charmante femme, pleine d'esprit et de sens, qui pesait convenablement une malice dans tous ses effets, avant de la laisser glisser sur ses lèvres roses, et soutenait avec sa maîtresse les questions d'art, de peinture ou de belles-lettres les plus épineuses sans se déconcerter.

Cependant, l'absence de Bavolet, si, d'une part, elle faisait souffrir madame Marguerite, n'était point complétement indifférente à Nancy, et avait même jeté au fond de l'âme de l'espiègle soubrette un grain de mélancolie qu'elle traduisait par un soupir, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion.

— Ah! disait-elle souvent, à Coarasse, lorsque Bavolet en fut parti pour suivre le roi et combattre à ses côtés... ah! que les soirées sont longues à la campagne... Si encore nous avions Bavolet... il est si amusant, si gai, si spirituel...

La reine ne répondait pas; mais elle détournait la tête, et souvent une larme perlait au bord de ses longs cils.

Madame Marguerite passa un peignoir, chaussa son petit pied d'un bas de soie gris-perle et d'une mule de satin bleu, à talons et rosettes rouges, puis elle alla s'accouder à l'une des croisées et promena son regard rêveur sur ces belles campagnes du pays blaisois, qui se déroulaient devant elle.

La matinée était superbe; le soleil glissait au milieu des collines ébargées de cette brume transparente et bleue dont l'été seul possède le merveilleux secret; — la brise était fraîche et parfumée, les champs encore verts, silencieux. La nature, à peine éveillée, semblait paresser et se faire violence pour sortir de son repos de la nuit. Les oiseaux seuls chantaient leur hymne matinal dans les grands marronniers du parc et des haies d'alentour.

La reine sembla considérer le paysage avec une volupté secrète, et s'absorba pendant quelques minutes dans cette contemplation, tandis que Nancy préparait sa toilette, puis elle se tourna vers elle :

— Puisque le cardinal se couche d'aussi bonne heure, dit-elle, il doit se lever de grand matin, j'imagine.

— Il est certain, répondit Nancy, qu'être au lit dès huit heures du soir, même à la campagne, est impardonnable, que l'on soit cardinal et homme d'église, ou gentilhomme et homme d'épée.

— Le cardinal est vieux, ma petite.

— Je le sais bien, madame.

— Et il a besoin de repos.

— Peuh!... fit Nancy; il trotte du matin au soir, m'a-t-on dit, tantôt, pour visiter cette église qu'il a fait construire là-bas dans la plaine, tantôt pour aller au couvent des Minimes dont il est le fondateur.

— Toujours est-il, interrompit la reine, qu'hier, je n'ai pu le voir, et que j'ai été reçue par son intendant. Si ce bon cardinal eût été galant le moins du monde, il se serait relevé pour me venir baiser la main.

— C'était ce que je disais à l'instant même, madame, et j'aurais ajouté volontiers que, pour un homme d'église et un prince de la maison de Bourbon, oncle de Sa Majesté le roi de Navarre, le cardinal ressemblait peu à son auguste neveu, en fait de courtoisie.

— Espérons qu'il réparera ses torts aujourd'hui, répondit la reine en souriant, et que l'hospitalité qu'il m'offrira, jusqu'à ce que je puisse rejoindre le roi, sera assez gracieuse pour me faire oublier mon arrivée ici.

— Ah! soupira sentimentalement Nancy, c'était d'un triste à navrer le cœur. Nous n'avons rencontré dans tout ce vaste château que des hommes d'église, des bedeaux, des sacristains, des abbés et des clercs. L'intendant de Son Éminence est un moine, son valet de chambre un enfant de chœur, et son chambellan un suisse de paroisse. Tous ces gens-là se sont pris à frissonner des pieds à la tête, à la vue de deux femmes avec leurs officiers; ils se sont crus exposés à la damnation, et j'ai vu l'instant où ils allaient tous prendre la fuite, comme si nous avions été le diable en personne. Le vieux sire de Goguelas en était abasourdi...

— Pauvre Goguelas! murmura la reine; il est vieux comme le monde, et cependant il me semble qu'il rajeunit.

— Depuis le départ de Bavolet, répondit malheureusement Nancy.

Au nom de Bavolet, la reine tressaillit et fit un brusque mouvement. On ne prononçait jamais ce nom devant elle sans lui occasionner une violente émotion.

Nancy feignit de ne point s'en être aperçue, et continua d'un ton léger :

— Bavolet était le cauchemar de M. de Goguelas, son tyran, sa bête de l'Apocalypse. Il le tourmentait chaque jour, à toute heure, depuis son enfance. Si M. de Goguelas montait à cheval, la selle mal sanglée tournait sous lui ; — Bavolet s'était glissé aux écuries. Si le vieux gentilhomme tirait un sanglier, Bavolet tirait au même instant et revendiquait la bête. S'il avait mission d'éveiller M. de Goguelas pour le service du roi, il s'en acquittait en administrant force croquignoles sur le nez du bonhomme endormi...

La reine accueillit ces derniers mots par un sourire.

— Enfin, reprit Nancy, il n'était misères dont l'espiègle enfant ne semât l'existence morose du pauvre gentilhomme, lequel en desséchait lentement sur plante. Il maigrissait à vue d'œil, lui qui aurait eu si grand besoin d'engraisser; il perdait le sommeil et l'appétit ; sitôt que Bavolet partait, la mine allongée de sa victime se reprenait à sourire, M. de Goguelas respirait et trouvait que l'existence a bien son mérite, ce dont il doutait complétement lorsque Bavolet était au château. Or, voici bientôt huit grands mois que Bavolet a quitté Coarasse pour aller batailler avec le roi, et M. de Goguelas engraisse et rajeunit comme un dextrier mis au vert, ou un moine rentré en son monastère. L'autre jour, avant notre départ, il m'a rencontrée un soir, et m'a pris fort galamment la taille, oubliant qu'il dépassait la soixantaine, ce que je lui ai rappelé aussitôt. A quoi il m'a répondu :

« — Il me semble que j'ai vingt années, tant je me sens alerte et dispos.

« — C'est que, lui ai-je dit, Bavolet est absent.

« Il est devenu tout pâle, à ce nom, et il a murmuré :

« — J'espère bien qu'il ne reviendra jamais.

« — Et pourquoi voulez-vous qu'il ne revienne pas?

« — Ah! dame, a-t-il ajouté avec un sourire d'une férocité inouïe, on ne sait pas, la guerre fait des victimes.

— Fi! le vieux fou! murmura la reine.

— Les vieillards sont implacables, observa Nancy.

Puis elle ajouta en souriant, et son sourire remua le cœur de Marguerite de Valois :

— J'espère bien que M. de Goguelas en sera pour ses désirs et sa haine, et que Bavolet reviendra.

La reine soupira et se tut.

— Savez-vous, madame, continua Nancy, toujours espiègle et caqueteuse, savez-vous bien qu'on s'ennuie fort à votre cour lorsque Bavolet n'y est pas? Il est plein d'esprit, le drôle...

— Petite, dit la reine avec douceur et d'un ton qui ressemblait à la prière, ne me parle pas de Bavolet, tu sais combien son absence me fait souffrir...

— C'est que, répliqua Nancy, Votre Majesté manque d'empire sur elle-même et ne sait point se faire une raison.

— Raisonner quand on aime! quelle phrase pompeuse et vide de sens!...

La reine s'était assise tandis qu'elle parlait. Nancy, qui en usait fort librement avec elle, s'assit pareillement et reprit d'un ton confidentiel :

— Il faut convenir que la raison a de singulières aberrations. Ce drôle de Bavolet est spirituel comme un vrai page qu'il était, et cependant il manque totalement d'esprit en ce qui concerne...

— Chut!... dit la reine.

— Mais puisque le roi s'en soucie peu...

— Nancy, ma mignonne, tais-toi; tu me fais un mal affreux.

— Ah!... soupira Nancy, que M. de Turenne était donc un autre homme, et que les contes qu'il narrait avaient bien leur mérite...

— M. de Turenne était un homme léger, répondit sèchement la reine.

Nancy comprit que Marguerite de Valois ne souffrirait aucun parallèle entre son ancien adorateur et Bavolet, et elle pensa que ce qu'elle avait de mieux à faire était de rompre les chiens et de parler d'autre chose.

— Comme nous allons nous ennuyer ici! murmura-t-elle, avec tous ces gens d'église.

— Qui sait? répondit Marguerite; ils ont du bon après boire. Nous leur donnerons à dîner.

— Reste à savoir, grommela Nancy, s'ils ont seulement du vin en cave. Je gage que monseigneur de Bourbon boit de l'eau.

Pendant que Nancy risquait cette supposition peu charitable, une porte du rez-de-chaussée qui donnait sur le parc, s'ouvrit verticalement au-dessous de la fenêtre où la reine et sa camérière étaient accoudées, et livra passage à un personnage assez grotesque, tout de noir vêtu, obèse et chauve, et qui portait au cou une chaîne d'or.

— Tiens, dit Nancy bas à la reine, voilà l'intendant du cardinal. Il paraît qu'on ne dort point la grasse matinée au château de Blois, puisque la livrée est déjà sur pied.

Puis, sans attendre que la reine en eût donné l'ordre, elle interpella l'intendant :

— Hé! monsieur Falempin?

A ce nom, tout aussi grotesque que sa personne, l'intendant leva les yeux, parut embarrassé en voyant les deux femmes et salua gauchement en s'inclinant jusqu'à terre.

— Monseigneur est-il levé? demanda Nancy.

— Oui... non... Pardon! Son Eminence n'est point visible, répondit l'intendant déconcerté.

— Par exemple! murmura la reine, ceci est singulier! le cardinal est levé, et il n'est point visible pour moi, la reine de Navarre. Moi, sa nièce à la mode de Bretagne, et pour l'arrivée de laquelle il n'a point daigné se déranger hier...Voici le premier prince de la maison de Bourbon que je trouve aussi peu courtois. Petite, habille-moi; le temps que je passerai à ma toilette permettra sans doute à Son Eminence de terminer ses affaires et de me venir voir ensuite.

Nancy obéit, la reine s'habilla. En dépit des ans et de ses douleurs, Marguerite était demeurée femme, coquette par conséquent, et bien que le cardinal fût vieux, elle fit pour lui de minutieux frais de toilette qui la retinrent devant son miroir pendant une heure, si bien qu'il était sept heures lorsqu'elle se trouva prête à quitter sa chambre.

— Ma foi! dit-elle, puisque M. le cardinal ne vient pas, allons le trouver.

— Ceci est le monde renversé, observa Nancy; les femmes font le premier pas.

— Tout se voit par le temps de révolutions et de guerres civiles où nous vivons, répondit philosophiquement Marguerite; madame de Montpensier est bien au Louvre.

Les deux jeunes femmes quittèrent leur appartement et descendirent au rez-de-chaussée, dans cette vaste salle à manger où elles avaient soupé la veille vers dix heures; en arrivant dans l'escalier, elles rencontrèrent quelques serviteurs plus ou moins coiffés de calottes et vêtus de soutanelles, qui tous s'inclinèrent avec embarras.

— Décidément, minauda Nancy, nous épouvantons ce monde-là comme si nous étions vieilles et laides... les marauds!

Dans la salle à manger, le vieux sire de Goguelas était assis sur un canapé et lisait gravement dans un livre latin qu'il avait trouvé sur un dressoir et auquel il ne comprenait goutte. Mais l'honorable gentilhomme s'ennuyait, et il cherchait des distractions à tout prix.

— Eh bien, dit la reine, me donnerez-vous des nouvelles de ce cardinal qui, jusqu'à présent, se rend invisible?

— Votre Majesté me voit fort embarrassé...

— Et comment cela?

— En ce que je ne comprends rien à la conduite de Son Eminence.

— Elle manque de courtoisie...

— Voilà où ma raison se perd, et je suis heureux que Votre Majesté me daigne interroger.

— Pourquoi donc?

— Parce que je lui narrerai succinctement tout ce qui m'est arrivé, et qui rend plus incompréhensible encore la façon inhospitalière dont se conduit Son Eminence.

— Que vous est-il donc arrivé?

— M'y voici. Votre Majesté avait bien voulu, avant-hier, en s'arrêtant à Tours, m'envoyer en avant pour annoncer sa prochaine arrivée au cardinal.

— C'est vrai. Eh bien?

— Eh bien! il était midi lorsque je franchis la poterne du château, et lorsque j'eus décliné mon nom et ma qualité, je fus introduit sur-le-champ auprès de Son Eminence, qui déjeunait précisément alors. A votre nom, à la nouvelle de votre visite, le bon prince laissa échapper une exclamation de joie; il se leva vivement, abandonnant son déjeuner, et, en moins de dix minutes, il eut mis tout le monde sur pied, bousculant son intendant, son cuisinier, les officiers de sa maison, et bouleversa le château pour faire des préparatifs convenables et vous recevoir dignement. Il ne parlait de rien moins que monter à cheval, malgré son grand âge, et d'aller à la rencontre de Votre Majesté. Or, j'avais chevauché toute la nuit, j'étais horriblement las...

— Que je vous reconnais bien là... cher monsieur de Goguelas! murmura Nancy.

— Je demandai à Son Eminence la permission de faire un somme; il me l'octroya de bon cœur, et j'allai me coucher, guidé par un enfant de chœur qui était respectueux et poli comme ne le sont plus, hélas! les jeunes gens.

Et M. de Goguelas soupira.

— Bon, pensa Nancy, voici que le bonhomme songe à Bavolet.

— Mais, reprit M. de Goguelas, lorsque je m'éveillai, il était nuit close; le château que j'avais laissé, en m'endormant, plein de vie, de bruit, de mouvement, était, à mon réveil, silencieux comme une tombe; les gens du cardinal, qui me saluaient naguère en souriant, me regardèrent de travers; je descendis aux cuisines, et m'aperçus que les fourneaux étaient éteints et que les marmitons dormaient. Quant au cardinal, il avait disparu, et, lorsque Votre Majesté arriva, il ne daigna point se montrer.

— Tout ceci est de plus en plus bizarre, dit la reine. Allez donc me chercher l'intendant.

M. de Goguelas sortit, et revint peu après avec le bonhomme chauve et ventru qui répondait au nom de Falempin.

— Monsieur Falempin, lui dit Marguerite, pourriez-vous m'apprendre si M. le cardinal est levé?

— Mais... balbutia l'intendant.

— Parlez! ordonna-t-elle impérieusement.

— Son Eminence est levée, madame.

— L'a-t-on prévenue de mon arrivée?

— Non, madame.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que... Son Eminence n'est pas au château...

— Ah! et où est-elle?

— Je ne sais, dit l'intendant.

— Comment... vous ne savez pas?

— Non... balbutia Falempin, parole d'honneur!

— Et depuis quand Son Eminence est-elle absente?

— Depuis hier.

— Depuis hier? Ainsi quand je suis arrivée...

— Le cardinal était parti depuis trois heures.

— Mais où est-il allé?

— C'est un mystère.

— Monsieur Falempin, dit sèchement Marguerite, apprenez que je ne veux pas entendre prononcer ce mot. Où est Son Eminence?

— Je jure à Votre Majesté... que le cardinal est parti... il était à cheval... il a pris la route d'Orléans.

— Seul?

— Non pas... avec deux écuyers et...

— Et qui donc encore?

— Et l'écuyer parisien qui était arrivé porteur d'un message.

— Est-ce tout ce que vous savez?

— Oui, madame... Son Eminence m'avait pourtant bien défendu de parler de son départ...

— Ah! dit Marguerite rêveuse.

En ce moment on entendit le pas d'un cheval résonner dans la cour. Nancy, toujours curieuse, courut à la fenêtre et poussa un cri.

— Bavolet! dit-elle.

La reine tressaillit, et M. de Goguelas pâlit et se prit à frissonner.

— Voici l'enfer qui revient! murmura-t-il.

Peu après, Bavolet, grave et triste, entra dans la salle et salua Marguerite. Il était vêtu de noir, et la vue de pareils vêtements arracha un cri d'angoisse à la reine.

— Mon Dieu! dit-elle, que viens-tu m'apprendre?... ce duel... le roi?...

Bavolet mit un genou en terre, lui baisa la main et répondit gravement : — Madame, Votre Majesté est désormais reine de France.

— Ah! exclama Marguerite en pâlissant et portant la main à son cœur, mon frère est mort!

XI. — POURQUOI MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BOURBON S'ÉTAIT MIS EN ROUTE LE JOUR OU MADAME MARGUERITE LE VENAIT VISITER.

Marguerite de Valois aimait son frère d'une vive affection : elle l'avait toujours préféré au feu roi Charles IX et à feu le duc d'Alençon. Avant que le vainqueur de Jarnac et de Moncontour eût accepté la couronne de Pologne et quitté la France, l'étroite amitié qui unissait le duc d'Anjou à sa sœur faisait l'admiration des familiers du Louvre et la joie de madame Catherine, qui préférait ces derniers à ses autres enfants.

Il est vrai que, depuis le mariage de sa sœur et son avénement au trône de France, Henri III lui avait cherché mainte querelle, tantôt pour affaires de religion et de politique, tantôt au sujet de sa dot, qu'on lui avait promise toujours et qu'elle n'avait jamais pu obtenir; mais ces nuages passagers n'avaient pu détruire l'affection que Marguerite avait vouée à son frère.

Aussi la douleur qu'elle éprouva, lorsque Bavolet vint lui annoncer la mort du dernier des Valois, fut immense; au cri qu'elle avait poussé : « Mon frère est mort! » succéda tout à coup une pâleur livide; elle se prit à trembler de tous ses membres, et s'évanouit bientôt dans les bras de Nancy.

Pour une femme qui avait déjà souffert autant que Marguerite de Valois, la moindre secousse pouvait avoir des conséquences fatales. Le médecin du cardinal, mandé sur-le-champ, déclara qu'elle avait besoin d'un repos absolu, et il la fit transporter dans sa chambre et mettre au lit.

La reine ne tarda point à revenir de son évanouissement, et alors elle donna un libre cours à ses larmes, n'ayant d'autres témoins de ses pleurs que Bavolet et Nancy.

Puis, à ce premier accès de douleur succéda un abattement profond, une sorte de prostration, dont la conséquence presque immédiate fut un sommeil pénible, entrecoupé de visions. Sur l'ordre du médecin, les rideaux du lit et ceux des croisées furent soigneusement tirés, afin qu'aucun rayon de lumière ne vînt interrompre son repos, et Nancy, quittant le chevet de la reine, conduisit Bavolet dans une chambre voisine.

— Ah!... dit-elle alors, lui sautant au cou, enfin!... je vous revois donc...

— Comment, répondit l'ancien page, tu m'aimais autant que cela, petite?

— Fat!...

— Dame! écoute donc... je parle d'après toi.

— Eh bien! oui, dit Nancy; je vous aime, mauvais sujet, d'une bonne amitié... pas d'amour, bien entendu...

— Je l'espère bien.

Nancy fit une adorable petite moue.

— Vraiment! dit-elle; suis-je donc si vieille?...

— Mais, non, tu es à peine mon aînée.

— Si laide...

— Tu es jolie à croquer.

— Alors ce « *je l'espère bien* » est impertinent, ce me semble.

— J'en conviens, et je me repens.

— Alors, aveu pour aveu : Oui, mon cher Bavolet, je suis bien heureuse de vous revoir. Vous me manquiez.

— Petite, dit gravement Bavolet, pourquoi ne me tutoies-tu plus?

— Dame! c'est qu'à présent... vous êtes un homme... un cavalier de belle mine...

— Tu crois? fit Bavolet se rengorgeant et tortillant sa fine moustache.

— Et si fat! ajouta Nancy en manière de correctif, que vous pourriez croire...

— Je ne crois rien. Tutoie-moi.

— Soit! Je te disais donc, mon petit Bavolet, que j'étais heureuse et toute fière de te revoir.

— Vraiment! friponne...

— Ah! c'est que, reprit Nancy, après ton départ, mon pauvre Bavolet, Coarasse est devenu la plus triste des solitudes; on y mourait d'ennui soir et matin; on y dormait au coin du feu, et la gaîté du vieux Goguelas prenait des teintes funèbres d'un sinistre augure. Le féroce bonhomme se réjouissait seul de ton absence, et il invoquait tout bas le destin meurtrier des batailles.

— Bon!... interrompit Bavolet, je lui revaudrai tout cela en pichenettes.

— Bref! on ne riait plus à Coarasse. La reine pleurait... parfois...

— Elle pleurait!... exclama Bavolet avec émotion, elle pleurait... dis-tu?

— Oui, elle est nerveuse, tu le sais... l'ennui provoque aisément les larmes chez elle.

— Ah!... c'était d'ennui...

— Oh! simplement, répliqua Nancy avec une candeur parfaite; ce qui fit que Bavolet se mordit les lèvres.

Puis Nancy continua :

— Or, tu le comprends, lorsque l'ennui arrive à son comble, il le faut chasser d'une façon ou d'une autre. Nous avons pris un jour un grand parti, la reine et moi, moi surtout, car la reine avait encore un faible pour Coarasse, et nous nous sommes décidées à partir pour le camp du roi, espérant que les émotions de la guerre nous charmeraient plus que le calme plat de la campagne. Donc, nous nous sommes mises en route et nous sommes venues descendre à Blois chez monseigneur le cardinal de Bourbon, l'oncle du roi...

Un fin sourire glissa sur les lèvres de Bavolet.

— Et quel accueil vous a-t-il fait, le cardinal? demanda-t-il.

— Il ne nous en a pas fait du tout; il s'est sauvé à notre approche. Ah! soupira Nancy qui se souvenait d'un certain conte que le pape des fous, c'est-à-dire le roi de Navarre, lui narra un soir, à Coarasse, tandis qu'elle-même se déguisait en page, ce n'est point le neveu du cardinal qui se serait enfui pour éviter l'arrivée de deux femmes jeunes... et jolies...

Et Nancy se jeta, à la dérobée, un regard complaisant dans la glace voisine.

— Vraiment! il s'est enfui?...

— Oui; et on ne sait ici en quel lieu il s'est réfugié.

— Je le sais, moi, dit Bavolet.

— Toi?

— Parbleu! oui.

— Tu l'as donc vu?

— J'ai soupé hier avec lui.

— Et où cela?

— A cinq lieues d'ici, au bord de la Loire, sur la route d'Orléans, dans une hôtellerie tenue par un Tourangeau du nom d'Onésime, lequel a placé sur sa porte, en guise d'enseigne, une branche de houx avec cette inscription : *Au Vert Rameau*.

— Tiens, dit Nancy, je connais cette hôtellerie; j'y ai passé deux nuits, une année que la reine m'envoya pour complimenter le feu roi son frère. On y fait chère lie.

— Heu! heu! dit Bavolet, nous y avons soupé à merveille, d'autant mieux que nous avions un troisième convive assez joli pour nous donner quelque entrain.

— Plaît-il?

— Oui, une femme charmante..

— Hein? fit Nancy.

— Charmante est le mot, acheva Bavolet avec calme.

— Comment? le cardinal… a soupé avec… Allons donc, Bavolet; ta manie de narrer des contes…

— Nullement. La chose est vraie.

— Bon!… murmura Nancy, fiez-vous donc aux apparences… Un cardinal!…

— Il n'était pas question d'amour en tout cela.

— Pour lui, peut-être; mais pas pour toi…

— Tu sais bien que, pour moi, c'est impossible, répondit Bavolet avec un mélancolique sourire.

— Alors explique-toi.

— Le cardinal se mêle de politique.

— Bah!…

— Les dignités de l'Eglise ne le touchent plus…

— Lui?… un saint homme….

— Que veux-tu?… le diable nous tente à tout âge. Le cardinal a écouté le diable.

Nancy se prit à rire.

— Et il ne veut plus être cardinal.

— Oh! oh!..

— Il veut être roi.

Nancy recula d'étonnement.

— Est-ce de Chypre et de Jérusalem? demanda-t-elle.

— Non pas, mais de France.

Nancy regarda attentivement Bavolet. Elle se demandait s'il n'était pas fou.

— Et la femme jeune et jolie qui soupait avec nous était précisément venue pour lui proposer la couronne de France.

— Mais quelle était donc cette femme?

— La duchesse de Montpensier.

— A merveille, murmura Nancy; il paraît que la folie est contagieuse en ce beau pays de France.

— La duchesse n'est point folle, petite, je puis te l'assurer, et la preuve c'est qu'elle prétend au contraire que c'est le roi de Navarre qui est toqué.

— Par exemple!…

— Le cardinal n'est pas fou davantage, poursuivit Bavolet, et ce qui le prouve, c'est qu'il pense, comme moi, que la couronne de France est une coiffure plus agréable que la barrette de cardinal.

— En sorte qu'il accepte?

— Parfaitement, et c'est déjà fait.

— Alors, dit gravement Nancy, c'est nous qui, je le vois, n'avons plus le sens commun.

— C'est ce que je me suis dit, répliqua Bavolet, en réfléchissant que j'avais eu l'imprudence de manquer de respect à la nouvelle Majesté.

— Toi?…

— Mon Dieu! oui, le vin aidant… j'avais la tête chaude; je ne me rendais plus bien compte de la déférence respectueuse qu'on doit toujours témoigner à un roi de France, et…

— Et?… demanda Nancy avec un fin regard plein de curiosité.

— J'ai traité fort cavalièrement le roi Charles X. A telle enseigne, petite, que madame de Montpensier m'a juré que je serais pendu comme un vilain, et que, malgré mon droit de gentilhomme, on me refuserait la hache et le billot.

— Tu as donc aussi malmené la duchesse?

— Heu! heu! murmura Bavolet d'un air timide et repentant…

— Très-bien, dit Nancy en s'asseyant sur le pied de son lit, je prévois que tu vas me faire une longue histoire, et tu m'en vois ravie, car je m'ennuie horriblement ici depuis hier.

— Longue est le mot, répondit Bavolet prenant l'attitude d'un conteur.

Au lieu de nous en rapporter au simple récit de Bavolet, il est nécessaire, pensons-nous, de faire un pas en arrière et de jeter un coup d'œil sur la situation où se trouvait, la veille, le château de Blois, après l'arrivée du sire de Goguelas.

Ainsi que ce dernier l'avait dit à madame Marguerite, la joie du cardinal fut grande en apprenant que la reine de Navarre le venait visiter.

Lorsque M. de Goguelas entra, Son Eminence se trouvait dans son oratoire, pieusement occupée à lire saint Augustin. L'oratoire de Son Eminence était d'une simplicité monacale : boiseries noires, vastes rayons de bibliothèques, escabeaux de bois, tableaux de sainteté dus au pinceau des maîtres italiens. L'écusson de la maison de Bourbon sculpté au-dessus de la cheminée était le seul objet mondain qui frappât les yeux dans cette retraite dont l'aspect sévère et religieux édifia fort M. de Goguelas, lequel, en sa qualité de huguenot, aimait la simplicité austère des premiers siècles de l'Eglise. Le cardinal avait une affection toute particulière pour son neveu le roi de Navarre, et la visite de madame Marguerite lui causait le plus grand plaisir. Il fit donc appeler sur-le-champ son intendant, maître Falempin, et lui dit :

— Çà, monsieur, remuez-moi le château de fond en comble : faites main basse sur les viviers, les garennes, les basses-cours; préparez le plus riche de nos appartements; nous recevrons, ce soir, la reine de Navarre.

Maître Falempin, en sa qualité de fervent catholique et d'intendant suprême du cardinal, détestait le Béarnais de tout son cœur et à un double titre : la différence de religion d'abord, la peur qu'il avait ensuite que, dans son amour pour son neveu, Son Eminence l'oubliât, lui Falempin, en écrivant son testament.

La nouvelle de l'arrivée prochaine de madame Marguerite se répandit donc dans le château avec la rapidité d'une traînée de poudre à laquelle on mettrait le feu, et M. de Goguelas, après avoir convenablement déjeuné et sablé les meilleurs crus du Blaisois, alla faire sa sieste, persuadé que la reine de Navarre trouverait une réception vraiment royale au château de Blois.

Mais, tandis que l'honnête gentilhomme s'endormait et devenait le jouet du plus agréable des rêves, — rêve qui lui montrait son ennemi acharné, Bavolet, livré, comme au temps de la Rome antique, aux cruelles chances d'une arène peuplée de bêtes féroces, — Son Eminence, qui s'était mise à relire saint Augustin, recevait une nouvelle visite, celle d'un jeune page délicat et frêle, pâle et mignon comme une femme, lequel était escorté par deux gentilshommes armés en guerre et montant de vigoureux chevaux de race normande. Ce page, dont la beauté impressionna fort M. Falempin, insista tellement pour voir le cardinal, que l'intendant se décida à l'introduire dans l'oratoire, au grand ébahissement de Son Eminence, qui n'avait jamais vu damoiseau si petit et si bien entouré.

— Monseigneur, lui dit le page d'une voix flûtée fort harmonieuse, la mission que j'ai à remplir auprès de vous est tellement importante et grave qu'il me faut vous parler dans le plus grand secret.

Le cardinal, de plus en plus surpris, fit un signe, et Falempin sortit. Mais, en intendant qui sait son métier et comprend que son maître ne peut et ne doit avoir aucun secret qu'il ignore, le saint homme, après s'être éloigné bruyamment, revint sur la pointe du pied dans la salle voisine, et colla son oreille à la porte et son œil à la serrure.

Pendant ce temps, le page s'était approché tout près du cardinal, et lui disait : — Monseigneur, avez-vous bien présente à l'esprit la généalogie de votre maison?

— Oui, certes, répondit le cardinal.

— Par conséquent, vous n'ignorez pas que les Bourbons sont la branche cadette de la maison de France?

— Certainement, mon jeune ami.

— Et que si le dernier des Valois mourait sans enfants, un Bourbon lui succéderait?

— Sans aucun doute.

— Alors, monseigneur, voici le moment d'y songer, le roi de France est mort.

A ces mots, la stupéfaction du cardinal fut telle qu'il fit un soubresaut sur son siége, et regarda le page pour s'assurer jusqu'à quel point celui-ci pouvait dire vrai.

— Oui, articula lentement le page, le roi Henri de Valois, troisième du nom, a été assassiné avant-hier, à Saint-Cloud, et il est mort dans la soirée.

Et le page donna au cardinal des détails si nets, si précis sur le trépas du roi, sur les circonstances qui l'avaient précédé et suivi, que monseigneur de Bourbon ne put plus douter de la véracité des faits.

— Voilà donc, continua le page, la branche des Valois éteinte.

— Hélas! murmura le cardinal.

— Et la maison de Bourbon en demeure de lui succéder.

— Ce qui fait, ajouta Son Eminence, que mon neveu le roi de Navarre va troquer pour une couronne d'or sa pauvre couronne de fer.

— C'est là justement ce qui est tout à fait impossible.

— Impossible!

— Sans doute, le roi de Navarre est huguenot.

— Hélas! soupira le cardinal, j'en gémis tous les jours du plus profond de mon cœur.

— Et le pays de France est catholique.

— Fort heureusement, mon jeune ami.

— Comment un huguenot pourrait-il régner en France?

— Dame! fit le cardinal, je n'y avais point songé. C'est, en effet, difficile.

— C'est impossible, monseigneur; et si le pays de France osait y penser une minute, notre Saint-Père le pape lancerait sur lui les foudres de l'Eglise et l'excommunierait.

— Mais alors, demanda le cardinal, qui donc succédera au roi Henri III?

— Ah! répondit le page, il y a encore en Europe une maison princière qui est après celle de Bourbon la plus proche du trône.

— Et quelle est-elle? fit le cardinal avec hauteur.

— Celle de Lorraine.

— Peuh! dit-il dédaigneusement, des cousins au dixième degré allons donc!…

— Cependant…

— Monsieur, dit fièrement le cardinal, Bourbon est Bourbon, et jamais il ne cédera le pas à Lorraine, dussé-je, moi qui suis catholique, Dieu merci! réclamer le trône pour moi-même.

— Eh bien, monseigneur, répondit le page en riant voici précisément ce que je vous viens prop…

— A moi?

— A vous.

— Vous n'y songez pas! exclama le cardinal pris d'un fou rire... Et de quelle part venez-vous?

— Je viens au nom des Parisiens et des princes lorrains eux-mêmes, du duc de Mayenne et de la duchesse de Montpensier.

— Ventre-saint-gris! comme dit mon neveu, murmura le cardinal, ceci est plaisant.

— En quoi, monseigneur?

— En ce que je suis cardinal, d'abord.

— Je le sais.

— Que j'ai, par conséquent, prononcé des vœux et suis voué au célibat, et qu'un roi de France doit avoir des enfants pour lui succéder.

— Qu'à cela ne tienne!... dit effrontément le page; comme Votre Eminence n'est pas prêtre, et que le cas est urgent, je puis lui affirmer sciemment que la cour de Rome la relèvera de ses vœux!

— Mais j'ai soixante ans, mon mignon.

— Bah! Votre Eminence en paraît quarante-cinq à peine, tant elle est verte et bien conservée.

— Petit flatteur...

— Sur ma parole!

— Et quelle est la femme qui voudrait m'épouser, juste ciel!

— J'en connais une, jeune, jolie, de noble maison, répondit finement le page en clignant de l'œil.

— Plait-il? fit le cardinal.

— C'est madame la duchesse de Montpensier, acheva le page.

Le cardinal fit un nouveau soubresaut dans son fauteuil.

— Je rêve... murmura-t-il.

— Oui, monseigneur, reprit le page avec un sang-froid imperturbable, madame de Montpensier s'estimerait la plus heureuse des femmes en accordant sa main à Votre Eminence.

— Mais... mais... balbutia le cardinal, qui commençait à avoir le vertige.

— A Votre Majesté, se hâta d'ajouter le jeune messager; car Votre Majesté règne dès aujourd'hui.

— Majesté... murmurait M. de Bourbon; il m'appelle Majesté!

— Vive le roi Charles X! ajouta le page.

Cette fois, le cardinal perdit son sang-froid et la dernière parcelle de raison qui lui restait encore jusque-là; il se leva vivement et se prit à arpenter son oratoire en tous sens, laissant échapper des mots sans suite et des phrases tellement incohérentes, que maître Falempin, qui ne perdait ni un mot ni un geste de cette scène, craignit sérieusement, pour lui, pendant quelques minutes, une congestion cérébrale.

— *Votre Majesté*... murmurait le cardinal, à qui commençaient à monter au cerveau les fumées de l'ambition; il m'appelle *Votre Majesté... le roi Charles X*. Je suis donc le roi?

— Sans doute, sire, roi de fait et de droit!

M. de Bourbon passa à plusieurs reprises sa main sur son front; il croyait rêver.

— Mais regardez bien autour de vous, sire, reprit le page, voyez les objets qui vous entourent: il est jour, vous ne rêvez pas... Vous êtes bien le roi Charles X, le roi Charles de France, le premier de la maison de Bourbon.

Les derniers mots du page achevèrent de tourner la tête au cardinal, qui redressa sa taille voûtée et prit cette attitude majestueuse que les Bourbons et les Valois surent trouver toujours aux heures solennelles.

— Eh bien! dit-il, moi le roi, j'accepte cette couronne qui échoit à ma race, afin que le pays de France n'abandonne jamais le giron de l'Eglise catholique.

Une fois cette légère transaction opérée avec sa conscience, et les droits de son neveu le roi de Navarre mis hors de cause pour affaire de religion, le bon cardinal se prit au sérieux, à tel point même qu'il agita violemment le gland d'une sonnette et dit à maître Falempin qui apparaissait sur le seuil:

— Çà, drôle, faites assembler mes gardes, mes gens de guerre, ma valetaille, et leur proclamez l'avénement au trône de France du roi Charles Bourbon, du nom le dixième.

Heureusement pour le cardinal que maître Falempin était un homme de sens, qui connaissait la valeur des mots imprudents et savait fort bien qu'une parole légère était plus nuisible qu'utile.

Donc, Falempin ne bougea.

En même temps, le page fit un signe mystérieux au cardinal.

— Votre Majesté, dit-il, va beaucoup trop vite.

— Comment cela?

— Elle oublie que la France est la proie des factions.

— Eh bien?

— Et que si la majeure partie de la nation attend son avénement avec impatience, cet avénement rencontrera, sinon des obstacles, au moins des ennemis qui mettront tout en œuvre pour en susciter.

— C'est juste, murmura le cardinal devenu pensif.

— Or, continua le page, il serait prudent que Votre Majesté gagnât Paris, où elle ne trouvera que des cœurs dévoués et fidèles, pour y proclamer la première heure de son règne.

— Page, mon bel ami, répondit le cardinal, croyez-vous que cela soit bien nécessaire?

— J'oserai dire indispensable.

— Soit, murmura le cardinal, je me résigne à l'incognito.

— Votre Majesté, du reste, n'attendra pas longtemps; car elle n'a pas une minute à perdre.

— Comment cela?

— Paris l'attend avec impatience, ensuite il est hors de doute que le roi de Navarre fera tous ses efforts...

— Ah! oui, dit le cardinal : mon beau neveu me disputera sans doute le trône?

— C'est incontestable.

— Eh bien! s'écria M. de Bourbon, qui tenait déjà plus qu'à la vie à ce trône auquel il ne songeait point quelques minutes auparavant, qu'il y vienne, je suis le roi!

— Décidément, pensa maître Falempin, je ne reconnais plus Son Eminence, mais je me garderai de le lui dire, attendu que je ne puis perdre au change et que mes honoraires d'intendant tripleront. Qui sait même si je ne deviendrai pas ministre? Du bois dont on fait les rois, on pourrait bien faire un homme d'Etat d'un intendant.

Là-dessus maître Falempin fit mine de se retirer. Un signe du cardinal le retint; et ce dernier, se tournant vers le page :

— Quand donc, dit-il, dois-je partir?

— Sur-le-champ, sire.

— Alors je vais donner ordre à mes gardes...

— C'est inutile; il faut quitter Blois sans escorte, et il importe surtout qu'on ne sache pas où vous allez.

— Mais... cependant...

— Madame de Montpensier vous attend à cinq lieues d'ici, à l'hôtellerie du *Rameau-Vert*, et elle y sera rejointe avant la nuit par trente gentilshommes lorrains qui protégeront la route de Votre Majesté jusqu'à Paris.

— Comment! murmura le cardinal ébahi, madame de Montpensier a voulu... elle-même...

— Pourquoi pas?

Et le page sourit au cardinal comme ne sourit point un homme, si jeune et si beau qu'il soit.

M. de Bourbon eut alors un de ces éclairs de jeunesse, de ces retours printaniers, un de ces accès rétroactifs, mélangés de souvenirs qui se réveillent vivaces et de ces espoirs aux effluves pleines d'ardeur, comme il en vient parfois à ceux dont la vie s'est écoulée dans la retraite et l'austère simplicité des mœurs pures, — lorsque l'esprit tentateur frappe à leur porte.

L'amour d'une femme de vingt-six ans... quel rêve pour un vieillard!... M. de Bourbon faillit se damner en dix secondes.

— Et, demanda-t-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, on dit qu'elle est fort belle la duchesse de Montpensier?

— Comme moi, répondit effrontément le page.

Le cardinal regarda alors fort attentivement le page, et il tressaillit comme s'il eût éprouvé un choc électrique.

— Mon Dieu! murmura-t-il tout troublé, qui donc êtes-vous?

— Je vous le dirai plus tard, sire...

Et le page ajouta, s'adressant à Falempin :

— Allez faire les valises de Son Eminence, et ordonnez qu'on lui selle un cheval à l'instant.

Falempin se retira. Alors le page passa sa main dans sa chevelure qui se dénoua et couvrit ses épaules par boucles confuses.

Le cardinal poussa un cri.

— Une femme!...

— La vôtre, sire, répondit le page. Je suis madame de Montpensier elle-même, et c'est au péril de ma vie que je suis venue vous apporter cette couronne...

Le cardinal hésita une dernière fois. Il jeta aux lambris austères, aux tableaux pieux, aux livres de sainteté de son oratoire ce regard que le soldat qui déserte ose lever une dernière fois sur son drapeau, — et puis il se laissa tomber aux genoux de la duchesse et lui dit avec un enthousiasme juvénile :

— Prenez donc la moitié de cette couronne que vous m'apportez...

---

Une heure après, le cardinal, complétement fou, quittait le château de Blois d'un air mystérieux, en compagnie du faux page et de deux cavaliers.

— Monseigneur, lui dit tout bas Falempin, et la reine de Navarre?...

— Ah! oui... répondit le cardinal, je l'avais oubliée... Ma foi! tant pis...

— Que lui dira-t-on ce soir?

— Que je suis couché.

— Et demain?

— Que je suis dans un de mes couvents.

— Mais...

— Ma foi! tu lui diras ce que tu voudras; je n'avais point prévu que je serais roi de France.

— Ni moi, murmura Falempin.

Le cardinal parti, le digne intendant, tout en respectant le secret de son maître, prit des airs importants qui intriguèrent fort les gens du château, et puis, comme il haïssait cordialement les huguenots, il pensa qu'il était parfaitement inutile de se mettre en frais et se donner grand mal pour recevoir la reine de Navarre. Il fit donc éteindre une partie des fourneaux, rendre aux porte-manteaux des garde-robes les livrées d'apparat des valets, et il s'exprima, sur le compte de Marguerite de Valois, avec des façons protectrices et dédaigneuses qui valurent à la reine, de la part de la valetaille, cette réception contrainte, embarrassée et peu respectueuse dont se plaignait si fort Nancy, auprès de laquelle nous allons revenir maintenant dans le jardin où elle se promenait avec Bavolet, qui lui contait ses exploits de la veille.

---

— Figure-toi donc, ma petite, continua Bavolet, après avoir raconté à Nancy la mort du roi, les événements qui l'avaient suivie, son entrevue avec ses oncles et enfin le but de son voyage à Blois; figure-toi qu'aux portes d'Orléans, où je m'étais arrêté quelques heures la veille, et dont je repartais à trois heures du matin, afin d'arriver ici vers le milieu du jour; aux portes d'Orléans, dis-je, je fus dépassé par une petite troupe de gens à cheval, qu'à leurs costumes je reconnus pour des Lorrains. Au milieu d'eux chevauchaient deux femmes habillées en pages.

« Tu sais que le mystérieux et l'inconnu m'attirent et que je n'aime rien tant que l'aventure imprévue qui vous advient.

« — Voyons, me dis-je, ce que ces Lorrains peuvent avoir à faire dans le pays blaisois, — et je poussai mon cheval pour les rejoindre.

« Au détour du chemin, l'une des femmes se retourna et je reconnus en elle, aussitôt, la duchesse de Montpensier; elle me reconnut pareillement et laissa échapper un cri.

« Alors je la saluai respectueusement, et, comme elle arrêtait court son cheval, je l'abordai et lui dis avec une assurance telle qu'elle s'y méprit :

« — Pardonnez-moi ma hardiesse, madame, et veuillez m'écouter une seconde attentivement et sans témoins.

« Elle me regarda et témoigna quelque inquiétude.

« — Vous vous méprenez, sans doute, monsieur, me dit-elle, et je crois que vous me confondez avec une autre.

« — Nullement, madame.

« — Vous me connaissez donc?

« — J'ai eu l'honneur d'être reçu par vous, au Louvre, il y a deux jours.

« — C'est impossible, monsieur!

« — Et c'est à madame la duchesse de Montpensier que j'ai l'honneur de m'adresser, ajoutai-je.

« A ces mots, elle parut de plus en plus inquiète; puis elle fit un signe à son escorte, qui continua son chemin, et nous demeurâmes en arrière.

« — Silence! me dit-elle tout bas, oubliez qui je suis....

« — Hélas! répondis-je, feignant une émotion profonde, cela m'est impossible, madame, car depuis deux jours je ne vis plus que par vous et pour vous...

« Je vis un éclair de colère passer dans ses yeux.

« — Monsieur, me dit-elle, je crois que vous me manquez de respect.

« — Hélas!... madame, c'est bien possible, car la folie est ignorante des belles manières, mais daignez m'écouter.

« Elle me regarda fixement, puis me montrant les cavaliers lorrains qui se trouvaient à peu de distance :

« — Ne croyez-vous pas, monsieur, me dit-elle, que, si je voulais dire un mot et faire un signe, vous seriez mort en dix minutes?

« — Je le souhaiterais de toute mon âme, répondis-je, si le souvenir de ma mort devait rester gravé dans votre mémoire, madame.

« — Pure galanterie, répliqua-t-elle, à laquelle je vais répondre. Vous m'avez fait, monsieur, un aveu qui est non-seulement un outrage, mais encore un mensonge. Je pourrais vous en punir sur-le-champ; je préfère vous écouter. Que me voulez-vous?

— Tu sais, petite, que j'ai quelque assurance en ces sortes d'affaires, témoin la senorita que je persuadai si bien de mon amour à Coarasse, qu'elle faillit tromper le roi et Gaëtano lui-même pour me plaire.

— Ah! dit Nancy en soupirant, c'était le bon temps alors; le roi ne bataillait pas et s'occupait d'amour, la reine souriait encore, Fosseuse avait de l'esprit, et toi...

— Moi, interrompit Bavolet, j'avais le bonheur de tourmenter à mon aise le vieux Goguelas. Mais laisse-moi donc achever, petite.

« Je soutins donc le regard de la duchesse avec un calme si parfait, que, si fine mouche qu'elle soit, elle s'y laissa prendre.

« — Madame, lui dis-je gravement, il y a deux jours à peine je me suis présenté devant vous, un message à la main. J'étais au roi de Navarre, alors, et je haïssais ses ennemis du fond de mon cœur. Aujourd'hui, j'ai abandonné mon bienfaiteur et mon maître, j'ai été ingrat, qui sait si je ne deviendrai pas traître et félon? Je vous ai vue une heure à peine, et je vous aime... Peut-être ignorez-vous mon nom, et je sens, moi, que ma vie entière, mon cœur, mon sang vous appartiennent, et qu'un regard de vous suffirait pour me métamorphoser à votre gré en héros ou en criminel.

— Or, petite, s'interrompit Bavolet une seconde fois, sache bien une chose : quand une femme se croit jolie, — et note, en passant, qu'aucune n'est jamais persuadée du contraire, en dépit de l'évidence et des miroirs, — elle s'étonnera peut-être que tous les hommes qu'elle trouve sur son chemin ne se laissent point tomber à ses genoux; mais elle croira toujours, et sa crédulité, en ce cas, sera réellement masculine, à l'amour qu'on lui avouera. Il est si facile de se persuader à soi-même qu'un seul de ses regards ou de ses sourires pourrait, au besoin, bouleverser l'Olympe et recommencer les longues discordes des Grecs et des Troyens. Quoi d'étonnant, après tout, qu'un simple mortel, un jeune homme, presque un enfant, qui ne vous a vue que par-devant...

Et Bavolet se prit à sourire, puis il poursuivit :

— Quoi d'étonnant que ce jeune homme devienne éperdument amoureux et vienne se livrer pieds et poings liés?

« La duchesse se fit, en dix minutes, tous ces beaux raisonnements, et je sus imprimer à mon visage une expression si candide et si passionnée à la fois, qu'elle demeura convaincue que je l'aimais éperdument; aussi me répondit-elle :

« — Je vous plains au lieu de vous punir; soyez satisfait. Si vous voulez me prouver votre dévouement, abjurez votre infâme hérésie et devenez le défenseur de la bonne cause.

« — Mon hérésie! m'écriai-je; mais je suis catholique.

« — Vous êtes catholique?

« — Sans doute, madame.

« — Alors, pourquoi serviez-vous le Béarnais?

« — Par reconnaissance.

« Elle eut un dédaigneux sourire.

« — Et moi, dit-elle, vous me servirez...

« — Par amour!... murmurai-je avec feu.

« Elle m'enveloppa de ce froid regard de vipère qui dit si bien sa nature perverse et faite pour le mal. L'examen me fut favorable, la duchesse demeura convaincue qu'elle ferait de moi ce que bon lui semblerait.

« — Eh bien! me dit-elle, j'accepte votre dévouement, et je le mets à l'épreuve dès l'instant.

« — Parlez, répondis-je, que dois-je faire?

« — Me suivre d'abord et m'obéir ensuite aveuglément.

« — Vous serez obéie.

« Elle pressa son cheval; je l'imitai, et nous rejoignîmes son escorte. Or, tu ne devinerais jamais, petite, quelle était la femme vêtue en page qui accompagnait madame de Montpensier?

— Dame!... la senorita peut-être.

— Non point; mais Pepa la Catalane.

— Mon ancienne compagne, la camérière de la reine?

— Elle-même.

— Par exemple! murmura Nancy, voilà où je la reconnais.

## XII. — COMMENT BAVOLET PROUVA SON AMOUR A MADAME DE MONTPENSIER, APRÈS EN AVOIR TOUCHÉ QUELQUES MOTS A PEPA.

Au nom de Pepa, Nancy était devenue rêveuse.

— Pauvre Pepa, dit-elle, elle a été bien ingrate envers le roi et la reine, qui l'avaient accueillie un jour que des gitanos espagnols l'abandonnèrent en guenilles et pieds nus sur une place publique de Nérac... Elle trahissait tout le monde à Coarasse, et elle a bien fait de prendre la fuite... Tu sais, du reste, que la cause première de sa trahison était son amour pour toi.

— Hélas!... répondit Bavolet, qui soupira à part lui, c'est chose singulière qu'un homme n'ait jamais à la portée de sa main que les amours dont il ne veut pas!... Or, reprit-il tout haut, l'amour d'une Espagnole est tenace; le temps n'y fait rien, et il ressemble fort à ces brasiers en plein air dont le vent active la flamme au lieu de l'éteindre.

Pepa m'aimait encore, et je la vis pâlir et chanceler sur sa selle. Un signe et un sourire, que je pus dérober tous deux à l'observation de la duchesse, triomphèrent en partie de cette subite émotion, et, tout aussitôt, elle affecta à mon endroit une indifférence absolue; ce qui fit que la duchesse ne put soupçonner que Pepa et moi nous fussions jamais rencontrés. Quant aux deux cavaliers lorrains, c'étaient de braves soldats peu intelligents et qui se souciaient médiocrement de savoir qui j'étais.

« Nous chevauchâmes pendant quelques heures, Pepa entre les deux cavaliers, la duchesse et moi côte à côte et un peu en arrière.

« J'épuisai auprès d'elle tout ce que je savais en l'art de la galanterie, tout ce que j'avais appris de beau langage et de phrases enamourées, tant à l'école du roi que dans les livres de feu le sire de Brantôme. Je m'exprimais avec feu, j'étais savamment téméraire, et plusieurs fois la duchesse fronça légèrement les sourcils et me dit :

« — Si vous n'étiez un franc étourdi et un enfant, je vous ferais jeter à la Loire que nous côtoyons en ce moment.

« A quoi je répondais :

« — Mourir sous vos yeux serait un bonheur assez grand pour me faire passer sur le déplaisir qu'on a de quitter la vie à mon âge.

« Elle finissait par prendre un goût extrême à ma conversation, justifiant ce proverbe, qu'on prend les mouches avec du miel et les femmes avec une flatterie.

« Nous arrivâmes ainsi à l'hôtellerie du *Vrai-Rameau*, au seuil de laquelle le Tourangeau Onésime nous vint recevoir avec force salutations et marques de respect.

« Pendant le trajet, madame de Montpensier m'avait confié qu'elle allait à Blois; mais, par un reste de méfiance, elle avait gardé le plus profond silence sur le but de son voyage, et je n'avais garde de lui faire la moindre question. Nous déjeunâmes au *Vrai-Rameau*. Pendant les apprêts du repas, je pus me trouver seul une minute avec Pepa, dont je redoutais une indiscrétion, et je lui dis tout bas :

« — Petite... si tu m'aimes encore... silence!...

« Elle rougit et balbutia; mais je compris à son émotion qu'elle m'aimait toujours et m'obéirait aveuglément.

« La duchesse nous rejoignit et me dit :

« — Je vais à Blois; je ne puis vous permettre de m'y suivre, mais vous resterez ici avec ma camérière; et, ajouta-t-elle en souriant, je vous autorise à lui faire votre cour.

« Pepa rougit jusqu'aux oreilles; moi, je feignis un dépit violent.

« — En vérité! me murmura la duchesse à l'oreille, tous ces beaux paladins d'amour sont ainsi. A la première épreuve qu'on leur fait subir, ils se montrent découragés.

« — N'en croyez rien, madame, répondis-je avec vivacité, je resterai.

« — D'ailleurs, acheva-t-elle avec un sourire, je serai de retour ici ce soir.

« La duchesse partit avec ses deux écuyers; je l'accompagnai à cheval, pendant quelques instants, ainsi que Pepa, à laquelle, toujours prudente, elle recommanda de ne point me quitter. Elle se défiait encore...

« Une fois seul avec l'Espagnole...

— Bon! interrompit méchamment Nancy, je gage que la pauvre Pepa reconnut alors la justesse de ce proverbe : *Qu'on ne perd jamais rien pour attendre.* »

Bavolet haussa les épaules et continua.

« — Quand la duchesse et ses écuyers eurent disparu dans le lointain, à un coude de route, et que le nuage de poussière soulevé par leurs chevaux se fut dissipé, je pris Pepa par la main et lui dis :

« — Sais-tu bien que je cours après toi?

« Elle tressaillit, rougit, balbutia et leva sur moi ses grands yeux.

« — Comment cela peut-il être? me dit-elle.

« — Je voudrais me faire pardonner mes torts, petite.

Et je lui mis, ma foi, un beau baiser sur le front, qui la fit tressaillir de plus en plus et soupirer à émouvoir le cœur le plus dur.

« — Sais-tu, repris-je, que tu es partie de Coarasse comme une fugitive?

« — Ah! murmura-t-elle en baissant les yeux, j'avais honte de moi-même.

« — Et le roi et la reine, qui t'aimaient, en furent affligés.

« — Hélas! je les avais trahis.

« — Oui; mais moi qui connais la cause de la trahison, petite, j'ai bien le droit d'être indulgent, et je te la pardonne.

« — Dites-vous vrai? s'écria-t-elle.

« — Certainement.

« — Aussi... vous me pardonnez?...

« — Je t'aime...

— Or, je t'assure, Nancy, que je prononçai ce mot avec quelque habileté et que je fus fort content de moi. Pepa me crut sur parole; elle poussa un cri de joie et me jeta ses bras autour du cou...

— Ma foi!... s'écria Nancy, je te jure, Bavolet, qu'on a pendu en Grève maint criminel moins coupable que toi. Ce que tu me contes là est abominable.

— Service du roi, petite. Il fallait bien savoir ce que madame de Montpensier allait faire à Blois.

« — Ma pauvre Pepa, continuai-je avec humilité, la jeunesse est aventureuse et ne doute absolument de rien. J'avais porté mes regards et mon amour si haut que je n'apercevais plus la terre, et lorsque j'y suis redescendu, je me suis aperçu que tu m'aimais, et je t'ai cherchée.

« J'eus bientôt fasciné Pepa à ce point qu'elle m'avoua le but du voyage de madame de Montpensier, et me confia qu'il était fortement question, à Paris, de proclamer le cardinal.

« Je n'eus pas grand'peine à ramener l'Espagnole à nos communs souvenirs de jeunesse; je lui parlai de Nérac, de Coarasse; je la fis rougir de sa trahison, et elle finit par s'écrier :

« — Eh bien! fuyons; emmène-moi. J'irai me jeter aux pieds de la reine et du roi, et je les supplierai de me pardonner.

« — Ils te le feront d'autant mieux, répondis-je, si tu les sers dès aujourd'hui.

« — Comment cela?

« — En m'aidant à empêcher cette infernale duchesse d'emmener le cardinal à Paris.

« — Parle, que faut-il faire? J'obéirai.

« J'étais maître du secret; je tenais les fils de la trame; il ne me devait plus être fort difficile de la déjouer.

« Sur la rive opposée de la Loire, à une lieue en aval du fleuve, s'élevaient les tours du manoir de Beaugiron; ce manoir était aux huguenots, et une de nos vieilles connaissances du Béarn, M. de Bique, y commandait avec trois cents hommes. Le roi m'avait appris cela en me congédiant. D'un autre côté, la duchesse attendait le lendemain au point du jour une troupe de cinquante ou soixante cavaliers qui devaient la rejoindre au *Vrai-Rameau* et servir d'escorte au nouveau roi.

« Prévenir M. de Bique était chose facile; mais c'était provoquer un combat, verser du sang, faire du bruit, et tout cela fort inutilement : il fallait trouver mieux.

« — Petite, dis-je à Pepa, le temps est superbe, le vent tiède et doux, les flots de la Loire sont unis comme un miroir, si nous faisions une promenade sur l'eau?

« — Tout ce que vous voudrez, me répondit-elle.

« Maître Onésime, notre digne hôtelier, était pêcheur à ses moments de loisir. Il avait une excellente barque, légère et bien gréée, amarrée à vingt pas de la maison.

« J'y fis monter Pepa; j'orientai la voile, et, comme le vent était bon, la barque fila comme une flèche sur le fleuve et alla toucher en vingt minutes les murs du château, qui mirait ses tours dans la Loire.

« — Qui vive! me cria une sentinelle.

« — Navarre!

« La sentinelle était béarnaise; elle me reconnut et me nomma à l'officier de garde aux remparts. On alla chercher M. de Bique, et je lui demandai, sans quitter la barque, qu'il voulût bien envoyer, à minuit, dix soldats et un officier à l'hôtellerie du *Vrai-Rameau*, pour y opérer un coup de main fort utile à la cause du roi.

« — J'irai moi-même, me dit-il.

« Je virai de bord et mis le cap sur le *Vrai-Rameau*, où nous arrivâmes au coucher du soleil.

« Pendant ce double trajet, je m'étais mis au mieux avec Pepa; la pauvre fille était radieuse, et comme elle est fort intelligente, je lui fis si bien sa leçon, qu'à l'arrivée de la duchesse, elle parut s'être ennuyée fort en ma compagnie, tandis que moi-même je semblais avoir compté les heures et les minutes avec la plus vive impatience.

« La duchesse était accompagnée du cardinal.

« Le bonhomme était superbe; il se tenait droit et ferme sur sa selle; il posait le poing sur la hanche et affectait les allures chevaleresques et nobles de feu Henri de Valois au milieu de sa cour.

« La duchesse et ses écuyers l'appelaient bien encore *Monseigneur*; mais leurs voix avaient des inflexions si respectueuses, qu'on eût juré que les mots de *Sire* et de *Majesté* erraient sur leurs lèvres, prêts à s'en échapper.

« Je n'avais jamais vu le cardinal; il ne pouvait donc me connaître, et la duchesse me présenta à lui comme étant un de ses gentilshommes les plus affectionnés; ce qui fit qu'il me regarda avec défiance, car il était déjà amoureux, le bonhomme, de la future reine de France.

« La nuit était venue. On nous servit à souper; la duchesse daigna m'admettre à sa table, et me dit tout bas :

« — Vous aimez, dites-vous, madame de Montpensier, aimeriez-vous la reine de France?

« Et comme j'ouvrais de grands yeux...

« — J'épouse, me dit-elle, Sa Majesté Charles de Bourbon, roi de France, et dernier du nom. N'en soyez point jaloux.

« Cette confidence une fois faite, rien ne s'opposait plus à ce que la nouvelle Majesté fût traitée comme telle. Le souper se prolongea; les écuyers lorrains et le cardinal lui-même, qu'on appelait *Sire* désormais, firent grand honneur à la cave de maître Onésime. On chanta quelques couplets sur les huguenots; le roi de Navarre eut, pour son compte, quelques brocards. L'histoire des fameux ciseaux de la duchesse égaya le dessert, et lorsque les Lorrains eurent été congédiés et autorisés à s'aller coucher, nous demeurâmes tous trois, moi feignant un commencement d'ivresse, la duchesse levant sur le cardinal les plus beaux yeux du monde, et le cardinal frissonnant jusqu'à la moelle des os à la pensée que cette femme si belle lui devait bientôt appartenir.

« La duchesse était triomphante, et elle me regardait par-dessus l'épaule du cardinal d'une façon qui m'eût fort rejoui, si j'en eusse été épris le moins du monde.

« Malheureusement tout rêve a son réveil, toute heure charmante est suivie d'une brusque déception. Le cardinal était un peu gris; la duchesse ne l'était pas, il est vrai, mais les fumées de l'ambition montaient à sa tête, et ni l'un ni l'autre ne prit garde à moi lorsque, aux approches de minuit, je quittai la salle du souper, feignant de battre les murs et de trébucher, comme un homme parfaitement ivre et qui dort debout. Dans la pièce voisine se trouvait maître Onésime qui sommeillait à califourchon sur un banc.

« — Mon brave homme, lui dis-je en l'éveillant et lui portant la pointe de mon épée au visage, si tu n'as point encore assez vécu, selon toi, et que tu tiennes à conserver quelques jours encore cette existence rubiconde que te font les vins aigrelets de la Loire et du Cher, tiens-toi tranquille, garde ton beau langage et viens avec moi.

« Il me regarda en frissonnant et n'osa prononcer une parole.

« — Où est la chambre des deux cavaliers? demandai-je; prends ce flambeau et guide-moi.

« Il obéit et se dirigea vers un petit escalier qui conduisait au premier étage de l'hôtellerie; puis, arrivé là, il poussa une porte et me fit signe d'entrer.

« Les deux Lorrains étaient couchés côte à côte sur le même lit et dormaient pesamment. Sur le guéridon voisin, à portée de la main, ils avaient placé deux pistolets chargés et amorcés, tandis que leurs deux épées leur servaient de traversin.

« Je m'emparai sur-le-champ des pistolets, puis je regardai Onésime. C'était un solide gaillard, de taille moyenne, aux épaules carrées et trapues, au cou de taureau, — un drôle qui ferait un vaillant soldat, si besoin était; je lui mis les deux pistolets dans la main et lui dis :

« — De par le roi de France, ton maître et le mien, je t'ordonne de rester là et de tenir en respect ces deux hommes, si, au bruit qui va se faire, ils venaient à s'éveiller.

« — Puisque c'est au nom du roi, répondit-il, je vous obéirai, monseigneur, foi d'Onésime le Tourangeau.

« Sa voix était franche et ne tremblait plus. Il était sincère.

« — Mais, ajouta-t-il en souriant, à moins que la maison ne s'écroule, il n'y a aucun danger. Ils sont ivres-morts.

« Je laissai Onésime dans la chambre des Lorrains et refermai la porte sur lui; puis je descendis au rez-de-chaussée et ouvris une porte qui donnait sur la rivière.

« En ce moment Pepa accourut d'un pas léger.

« — Viennent-ils? me dit-elle.

« La nuit était obscure; mais on entendait sur les flots du fleuve le bruit régulier des avirons tombant à l'eau à une faible distance.

« — Reste là, dis-je à Pepa, et lorsqu'ils sauteront sur la berge, tu les conduiras jusqu'à la salle où se trouvent la duchesse et le cardinal.

« Pepa demeura sur la berge, et je rejoignis mes deux convives.

« La duchesse, à ma vue, fit un geste d'étonnement.

« — Je vous croyais couché, me dit-elle.

« — J'ai voulu vider un dernier verre.

« — Eh bien! alors, fit-elle en lançant un amoureux regard au vieux cardinal, tandis qu'elle emplissait mon gobelet, buvons au règne glorieux de Sa Majesté Charles X, roi de France.

« Je pris le gobelet; puis, devinant à un bruit confus que j'entendis, l'arrivée de M. de Bique et de ses hommes, je répondis lentement :

« — Je bois au règne long et glorieux de Sa Majesté Henri de Bourbon, roi de France et de Navarre!

« Mes paroles produisirent sur le cardinal et la duchesse l'effet de la foudre. Madame de Montpensier poussa un cri perçant; M. de Bourbon trébucha sur son siége et porta vivement la main à son épée.

« Quoique cardinal, et attendu qu'il n'est pas prêtre, M. de Bourbon porte l'épée au double titre de prince et de gentilhomme.

« — Monsieur! s'écria-t-il, êtes-vous fou?

« — Nullement, monseigneur.

« — Oubliez-vous que je suis le roi?

« — Je ne l'ai jamais pensé.

« — Eh bien!... s'écria le cardinal exaspéré, moi, Charles, roi de France, je vous ordonne...

« — Allons donc, monseigneur, interrompis-je avec calme, cessez de rêver et éveillez-vous... Pour être roi de France, il faudrait être le frère aîné du prince Antoine de Bourbon, père du roi, et non son cadet, et ensuite... il ne vous faudrait pas être cardinal. Prenez-vous la France pour un couvent de moines? Laissez donc ces espérances insensées aux ennemis du royaume qui, sous prétexte de religion, assassinent les rois et entretiennent la guerre civile...

« Et je regardais froidement la duchesse atterrée.

« — Lorraine, à moi! trahison! trahison!...

« Mais, au lieu des Lorrains, ce furent les soldats de M. de Bique, et celui-ci à leur tête, qui se montrèrent, et, comme à travers l'obscurité qui régnait dans la pièce voisine, la duchesse ne les reconnaissait point encore et croyait avoir affaire aux siens, j'ajoutai en m'adressant au cardinal :

« — Monseigneur de Bourbon, au nom du roi de France et de Navarre, moi, Bavolet, je vous arrête et vous fais mon prisonnier. Veuillez me rendre votre épée.

« Le cardinal voulut parler, mais la colère étouffait ses paroles et étranglait sa voix.

« Sur un signe de moi, les dix hommes de M. de Bique entrèrent dans la salle, et ce dernier se tint sur le seuil, l'épée nue; toute retraite était désormais impossible.

« — Je cède à la force, murmura le cardinal, mais vous serez cruellement punis, messieurs.

« — Oh! s'écria la duchesse en me lançant le plus haineux des regards, je me vengerai!...

« — Monseigneur, repris-je en m'adressant respectueusement au cardinal, un prince du sang, l'oncle du roi de France, ne saurait passer la nuit dans une méchante hôtellerie comme celle où nous sommes. J'ai pourvu au logis de Votre Eminence. M. de Bique que voilà est gouverneur du château de Beaugiron, lequel est, comme vous savez, au bord de la Loire, à une lieue d'ici. Il vous y a fait préparer un appartement digne de vous. La nuit est tiède, le fleuve est calme; c'est une charmante promenade à faire à cette heure. Vous dormirez comme un roi à Beaugiron. Puis, demain, on vous reconduira à Blois, ou vous me permettrez de vous tenir compagnie jusqu'à ce que le roi en décide. Vous aimez fort le jeu d'échecs, m'a-t-on dit; j'y suis de première force, et je ferai votre partie, si vous daignez m'accepter pour partner. Puis, madame Marguerite nous narrera ses plus beaux contes, et vous vous plairez si fort en votre château, que vous ne songerez plus à suivre madame de Montpensier au milieu de ses bourgeois de Paris avec lesquels les princes de la maison de Lorraine se sont si fort encanaillés. En second lieu, il est parfaitement inutile que vos gens et vos vassaux du pays blaisois sachent jamais que vous avez été la dupe d'une mystification et que vous êtes prisonnier dans votre maison. Vous aurez fait un voyage à Beaugiron pour convertir ces hérétiques que M. de Bique commande, et vous en aurez ramené une trentaine pour opérer leur conversion.

« Je fis un nouveau signe, M. de Bique franchit le seuil de la porte et je priai poliment le cardinal de le suivre.

« M. de Bourbon est un homme d'esprit qui sait bien qu'on ne résiste point au nombre. Il s'exécuta de bonne grâce et les soldats fermèrent la marche sur lui. Je l'accompagnai jusqu'à la berge, je lui offris même la main pour monter dans la barque, et, après lui avoir souhaité une bonne nuit, je donnai quelques instructions sommaires à M. de Bique.

« La barque allait s'éloigner, lorsque je m'aperçus que Pepa était derrière moi.

« — Ah! dis-je alors à M. de Bique, emmenez donc cette jeune fille et traitez-la bien. Votre expédition sera complète ainsi; vous aurez pour prisonnier un cardinal et vous enlèverez une jolie femme. Va, ma petite, ajoutai-je, nous nous retrouverons à Blois, où tu accompagneras demain Son Eminence.

« Pepa obéit et sauta dans la barque, qui s'éloigna.

« Je revins alors auprès de la duchesse. Elle était blanche et froide comme une statue; ses dents claquaient de terreur et de colère. Si ses yeux eussent été des lames empoisonnées, je fusse mort à l'instant.

« — Madame, lui dis-je courtoisement, je vous ai trompée en vous parlant d'un amour que je ne ressentais point; mais nous sommes ennemis et les ruses de guerre sont permises. Vous avez juré la perte du roi mon maître; moi, je veux le servir fidèlement. La victoire sera au plus fort, sinon au plus habile. Peut-être eussé-je fort avancé les affaires du roi de France en retenant prisonnière sa plus mortelle ennemie; mais j'aurais certainement manqué d'égards et de courtoisie, et vous êtes femme, madame... Permettez-moi donc de prendre congé de vous, en vous laissant toute liberté de regagner Paris.

« Et je saluai la duchesse.

« Si je vis cent années, je n'oublierai qu'à mon dernier soupir l'expression de son regard et le son de sa voix en ce moment.

« — Nous nous reverrons! me dit-elle.

« Je t'assure, petite, que si jamais je tombe en son pouvoir, les larrons qu'on roue en Grève seront heureux auprès de moi. Je laissai la duchesse anéantie, courus à l'écurie et y sellai mon cheval.

« Je suis venu au petit pas, sans me presser, et me voici. Le cardinal arrivera dans une heure ou deux et tu ne te plaindras plus que le château de Blois est désert, acheva Bavolet en souriant.

— Ah çà, dit Nancy après avoir gravement écouté le récit de Bavolet, sais-tu que le roi te doit un bien beau cierge?

— Je le crois, car si le cardinal eût atteint Paris et y eût été proclamé, il aurait trouvé en France bien des partisans.

— On le proclamera malgré cela.

— C'est possible; mais nous ne le lâcherons que lorsqu'il n'y aura plus d'inconvénient.

— As-tu expédié un courrier au roi?

— Il a dû partir de Beaugiron au point du jour.

— Bravo!... s'écria Nancy.

Et puis elle regarda piteusement Bavolet.

— Sais-tu, lui dit-elle, que tu es le plus à plaindre en tout cela?

— Moi?

— Sans doute.

— Comment l'entends-tu?

— Te voilà obligé d'aimer Pepa... tu le lui as promis.

— Eh bien, dit Bavolet en riant, je lui dirai que je l'aime... En amour, l'ombre vaut la réalité : c'est la foi qui sauve!...

## XIII. — LES DÉCEPTIONS DE MAÎTRE FALEMPIN ET LES ESPÉRANCES DE LA BRUNE PEPA.

Tandis que Bavolet narrait à Nancy les exploits de la journée de la veille, maître Falempin se livrait à une foule de commentaires sur l'avenir, commentaires plus agréables les uns que les autres.

La veille, au départ de Son Eminence, le digne intendant, peu fait encore à ses rêves d'ambition, s'était contenté d'une perspective modeste : quelques mille livres de revenu, un cottage au bord de la Loire, la haute inspection des couvents et des églises fondés par le cardinal, et un habit beaucoup plus chamarré que celui qu'il portait d'ordinaire; mais la nuit porte conseil, et l'imagination trotte un train d'enfer sur la route des songes.

Maître Falempin, après s'être tourné et retourné en tous sens sur son lit, reconnut qu'il ne fermerait jamais l'œil tant qu'il n'aurait pas définitivement assis ses plans d'avenir.

— Et pourquoi donc, se demanda-t-il, pourquoi, après tout, ne serais-je pas quelque chose de mieux qu'un intendant devenu riche et désireux de vivre en paix? J'étais, jusqu'à présent, le conseil, l'ami, l'*alter ego* de Son Eminence; elle me consultait en toutes choses, et nous dégustions les nouveaux vins dans la même coupe, preuve d'irrécusable familiarité, pourquoi ne continuerais-je pas auprès d'elle mêmes soins et même rôle?

Et maître Falempin chercha sur-le-champ quel pouvait être le grand dignitaire d'un royaume qui approchât le plus près du roi.

— Que serai-je? se demanda-t-il : connétable, ministre de la guerre, ambassadeur?

A ces trois suppositions, le digne homme, qui avait du sens après tout, haussa de suite les épaules.

— Imbécile, se dit-il, pour être connétable, ministre de la guerre ou ambassadeur, il faut être gentilhomme et ne pas avoir un gros ventre. Or, mon ventre est prodigieux, et je suis de roture comme pas un, puisque feu mon père était savetier sous le porche de l'église de Tours... Mais, reprit aussitôt l'ingénieux intendant, il y a auprès du roi d'autres fonctions qui n'exigent aucun parchemin et pour lesquelles une taille svelte est parfaitement inutile... L'abbé Suger, qui était fort gros et possédait un abdomen si volumineux, que les mules de son monastère affectées à le porter y mouraient à la peine, l'abbé Suger, après avoir été le précepteur du roi saint Louis, devint son trésorier. Olivier le Daim, qui avait été barbier de Louis XI, occupa le même emploi; pourquoi ne serais-je point à mon tour le ministre des finances de Sa Majesté Charles X?

Cette idée parut lumineuse au bonhomme et il s'endormit ministre des finances.

Pendant son sommeil, il acheva de se faire à cette idée; il rêva même qu'il avait pris déjà possession de ses nouvelles fonctions et qu'il les inaugurait par bon nombre de réformes, que lui, Falempin, considérait comme nécessaires et même urgentes. Ainsi il établissait des impôts sur les couvents, augmentait la solde des employés et le traitement du ministre; puis, comme il n'aimait pas les nobles, en sa qualité de roturier, il frappait d'une taxe tout gentilhomme qui porterait une plume à son chapeau et un pourpoint de velours, se réservant, bien entendu, d'abolir la taxe le jour où le roi, pour reconnaître ses nombreux services, lui octroyerait des lettres de noblesse.

Maître Falempin était un vrai bourgeois, un bourgeois de la bonne et vieille école; il détestait la noblesse et convoitait ardemment un titre de baron.

De nos jours combien de Falempins!...

Les gens du château de Blois trouvèrent au digne intendant, le lendemain à son réveil, un air si majestueux, si important, qu'ils pensèrent avec raison qu'une révolution tout entière s'était opérée dans la destinée de l'excellent homme. Quelques bedeaux employés aux cuisines soupçonnèrent qu'il avait obtenu un évêché.

L'arrivée de Bavolet déconcerta bien un peu le bonhomme. En entrant dans la cour du château, le jeune homme l'avait aperçu et lui avait crié :

— Eh, l'ami, venez donc me tenir l'étrier...

Maître Falempin s'était montré fort ému de ce manque de respect. Un ministre des finances tenir l'étrier à un gentillâtre béarnais, fi! Cependant il se résigna, se promettant une revanche éclatante dans l'avenir. Pendant deux heures, et tandis que Bavolet suivait Nancy dans sa chambre, le digne intendant jugea convenable, en l'absence du cardinal, de faire aussitôt quelques réformes au château.

Il descendit aux cuisines et gourmanda les officiers de bouche qui ordonnaient avec une prodigalité inouïe le déjeuner de la reine de Navarre.

— Hé! mon Dieu! murmura-t-il, si nous continuons ainsi, les finances du royaume ne nous suffiront pas; il nous faudra lever des impôts.

Puis il visita les écuries, et s'indigna qu'on eût donné double picotin d'avoine au cheval de M. de Goguelas. Ensuite il se dirigea vers le parc dans l'intention d'y marquer quelques arbres à abattre pour ménager un point de vue; — mais il fut troublé, en cette besogne, par le trot de plusieurs chevaux, et il vit arriver à lui trois cavaliers et une femme qui chevauchait au milieu d'eux.

Cette femme n'était autre que Pepa l'Espagnole, qui venait de Beaugiron, en compagnie de trois soldats de M. de Bique, lesquels précédaient le cardinal de quelques minutes seulement.

— Hé! hé! se dit maître Falempin en lorgnant la jolie soubrette, puisque nous abandonnons l'Eglise pour la politique, pourquoi n'imiterais-je pas Son Excellence? Elle est charmante, cette péronnelle!... Ah çà, pensa maître Falempin tout en continuant de lorgner le mutin visage et la taille de Pepa, que vient-elle donc faire ici, en compagnie de ces soudards qui m'ont tout l'air d'être des Béarnais?

Et il s'avança vers le cavalier qui tenait la tête du cortége.

— Holà! l'ami, lui cria-t-il, où donc allez-vous, s'il vous plaît?... Vous chevauchez bien gaillardement, vous et vos compagnons, ce me semble, sur les terres de Son Eminence le cardinal de Bourbon.

Le cavalier leva la tête, considéra dédaigneusement Falempin et lui dit :

— Que vous importe!... Seriez-vous son bailli?

— A peu près, répondit Falempin se rengorgeant; je suis le seigneur Falempin, intendant du château de Blois et de ses dépendances...

— Ah!... fit le soldat avec insouciance.

— Et comme tel, reprit le futur ministre des finances, j'ai bien le droit, ce me semble, de vous interroger.

— Interrogez, bonhomme, je suis prêt à vous répondre.

— Qui êtes-vous donc, alors?

— Mes compagnons et moi sommes Béarnais.

— C'est-à-dire *huguenots*, fit dédaigneusement Falempin.

— Hélas!... et nous venons de Beaugiron, où nous tenons garnison.

— Et où allez-vous?

— Au château de Blois, pardieu!

— Et que voulez-vous? que viennent donc faire des hérétiques dans une demeure aussi sainte?

— Monseigneur le cardinal de Bourbon est un saint homme, continua le soldat; nous désirons recourir à ses lumières pour nous convertir.

— Ah! s'il en est ainsi, murmura Falempin se radoucissant... Mais vous avez fait un voyage inutile, messeigneurs.

— Pourquoi cela?

— Son Eminence est absente.

— Nous le savons.

— Vous... le... savez?... articula Falempin lentement et en jetant un regard de défiance au Béarnais.

— Pardienne, elle a couché à Beaugiron cette nuit.

Falempin recula.

— Plait-il? fit-il abasourdi.

— Eh bien! reprit le soldat d'un ton goguenard, qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans tout cela pour vous faire passer du rouge au blanc et du vert au jaune, monsieur l'intendant? Son Eminence le cardinal est un bienheureux, un saint oublié sur la terre et qui y dévoue sa vie à éclairer les uns, à soutenir les autres, à consoler ceux qui souffrent et à élever les plus belles églises qu'on ait jamais vues dans le pays blaisois. Or, Son Eminence ayant appris qu'à quelques lieues de chez elle seulement il se trouvait un repaire d'hérétiques, de malheureux en train de se damner, elle a voulu disputer ces pauvres âmes à l'enfer et les lui arracher...

Le soldat fit une pause et regarda Falempin.

Falempin était superbe de stupeur et d'anéantissement.

— Beaugiron... murmurait-il du ton d'un homme qui rêve; monseigneur a couché à Beaugiron... Beaugiron a donc ouvert ses portes?...

— Mais certainement, répondit le soldat. Il n'est pas un seul homme de la garnison qui n'ait crié : « Vive le cardinal!... »

— Je rêve... balbutiait Falempin, et je voudrais m'éveiller... C'est horrible.

— Que voyez-vous donc d'horrible en tout cela, bonhomme?... Son Eminence, je vous le disais, est venue à Beaugiron; elle nous a éloquemment démontré l'erreur où nous sommes, et nous avons tous juré de nous convertir. C'est pour cela que nous venons.

— Mais... puisque le cardinal est absent...

— Il sera ici dans une heure.

Falempin recula encore.

— C'est impossible! s'écria-t-il.

— Rien n'est plus vrai, cependant. Cette jeune fille et nous précédons Son Eminence de quelques minutes à peine. Elle nous suit, escortée par la moitié de la garnison.

Falempin eut un geste d'effroi qui trahit merveilleusement la timidité de son âme.

— Et quand cette moitié sera convertie, l'autre viendra la remplacer. Allons, monsieur l'intendant, veuillez nous conduire au château et faire préparer nos logis, acheva le Béarnais d'un ton impérieux qui hérissa la rare chevelure de Falempin.

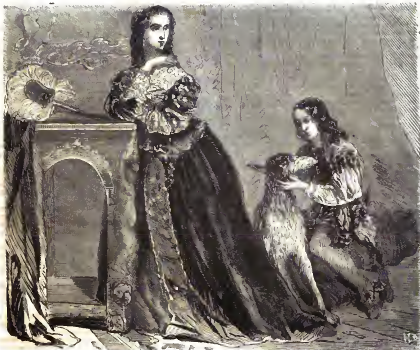
Et il poussa son cheval en avant, imité par ses deux compagnons et par Pepa qui riait de tout son cœur.

Malgré sa terreur, Falempin retrouva ses jambes pour courir après eux, et il arriva presque en même temps dans la cour du château.

Sur le perron, il aperçut Bavolet.

Le digne intendant professait *in petto* un souverain mépris pour les gens d'épée; mais il les craignait tout au moins, s'il ne songeait pas à se mettre sous leur protection.

Et cette fois il y songea. Le bonhomme s'imagina que Bavolet lui



Elisabeth se trouvait dans son oratoire, seule avec son page Arthur. (Page 31.)

pourrait servir de défenseur contre ces soudards qui envahissaient le château dont il était, lui Falempin, l'intendant suprême.

Il courut à lui, et le salua jusqu'à terre.

— Eh! mon Dieu!... seigneur intendant, lui dit le jeune homme, qu'avez-vous donc, s'il vous plait? vous êtes pâle...

— Ah! vous croyez, messire? murmura Falempin.

— Et vos habits sont en un désordre peu habituel aux gens d'église, lesquels, généralement, sont tirés à quatre épingles et sentent le musc à une lieue.

— C'est que... c'est que... balbutia l'intendant, ces hommes que voilà...

— Ah!... dit gravement Bavolet, ce sont les gardes de Son Eminence...

— Les gardes!... juste ciel!...

— La nouvelle garnison du château.

— Miséricorde! exclama Falempin défaillant, le château de Blois va donc avoir une garnison?

— Et un gouverneur, cher monsieur Falempin.

— Je fais un rêve affreux... murmura l'intendant d'une voix lamentable...

— Et ce gouverneur, c'est moi, acheva Bavolet.

— Vous?...

— Sans doute.

— Mais... mais... au nom de qui?

— Au nom du roi, parbleu!...

— Et... de quel roi?

— Du roi de France, j'imagine.

Falempin eut le vertige... et de ce vertige naquit pour lui un fol espoir...

— Qui sait, pensa-t-il, si la garnison de Beaugiron ne s'est pas rendue au cardinal, si elle ne l'a point proclamé roi... s'il ne revient pas ici pour faire de Blois sa capitale...

Et comme cette pensée lui paraissait des plus rationnelles, il reprit d'un air majestueux et digne, et répondit à Bavolet :

— Sa Majesté, je le vois, a grande confiance en Votre Seigneurie puisque malgré son jeune âge...

— Heu! heu!... fit modestement Bavolet.

En ce moment on entendit dans le parc le trot de plusieurs chevaux, et, peu après, Falempin, frissonnant d'espoir, vit apparaître M. de Bique chevauchant à la droite du cardinal de Bourbon, et suivi par une trentaine de cavaliers.

— Ah! s'écria Falempin ému, voilà le roi!...

— Plait-il? demanda Bavolet.

— Le roi Charles X, murmura Falempin.

— Vous vous trompez, bonhomme, répliqua Bavolet; le personnage que vous voyez là n'est autre que Son Eminence monseigneur le cardinal de Bourbon, oncle de Sa Majesté Henri de Bourbon, roi de France et de Navarre... Lequel, ajouta l'ancien page, est, pour l'instant, prisonnier de guerre et sous ma responsabilité immédiate.

Puis Bavolet se pencha à l'oreille de l'intendant, prêt à défaillir.

— Mon pauvre Falempin, lui dit-il, tu n'es pas gentilhomme, et tu es aux trois quarts tonsuré; à ce double titre tu n'as jamais porté d'épée, et je ne puis te demander la tienne; mais je te fais néanmoins mon prisonnier, attendu que tu étais dans le secret de ton maître, et je te promets, foi de gentilhomme, que si tu ne te tiens parfaitement tranquille et que tu viennes à manquer de respect et de courtoisie envers la reine de France, je te ferai pendre haut et court à un arbre du parc, avec une belle corde toute neuve.

— *Vanitas vanitatum*, murmura Falempin, qui avait étudié la langue latine : s'être couché ministre des finances et se lever prisonnier de guerre et gibier de potence : quel rêve et quel réveil!...

Et comme, malgré son importance passagère, maître Falempin était demeuré valet, il courut à la rencontre du cardinal, salua jusqu'à terre par la force de l'habitude, et tint l'étrier à Son Eminence.

Le pauvre cardinal avait une piteuse mine : son œil était morne, sa lèvre pendante; il paraissait avoir vieilli de dix ans en une nuit.

— Merci, mon vieux Falempin, dit-il à son intendant; au moins, dans mon infortune, ai-je encore des serviteurs dévoués,

— Ah! sire... balbutia Fabrupin.

— A quoi bon me donner ce titre? murmura Son Eminence d'un ton navré; je suis prisonnier, mon pauvre ami.

— Votre Eminence se méprend singulièrement, répondit Bavolet, qui s'était approché. Elle me permettra de lui assurer que nous sommes tous ici ses très-humbles et très-obéissants serviteurs, prêts à toute heure à lui obéir, à satisfaire ses plus légers caprices, et à lui constituer de nos corps et de nos épées la garde d'honneur qui convient à un cardinal, oncle du roi de France et premier prince du sang.

— Des geôliers, et non des gardes! murmura le cardinal.

— Ah! monseigneur, fi! le vilain mot! s'écria Bavolet.

Puis il lui offrit son bras.

— Madame Marguerite de France, lui dit-il, la reine de France, est ici, sous le toit de Votre Eminence, qu'elle attend avec l'impatience la plus vive. La pauvre reine a grand besoin de consolations, car le feu roi était son frère. Son Eminence, qui est la Providence des affligés, se refusera-t-elle à se rendre auprès d'elle?

— Non, non! s'écria le cardinal avec vivacité, et trahissant par ce mouvement spontané son noble et généreux cœur... Allons, conduisez-moi... Là où il y a des larmes à sécher, des plaies à panser, une douleur à soulager, un prince de l'Église ne manquera pas à son devoir.

Et le cardinal oublia sa royauté de quelques heures et sa folie pour voler auprès de la reine de France, que Nancy essayait de distraire en lui racontant les récents exploits de Bavolet.

---

Pendant que Son Eminence entrait chez madame Marguerite, Pepa courait après Bavolet, qu'elle retrouvait dans l'antichambre de la reine.

L'Espagnole rougissait et tremblait en abordant le jeune homme.

— Monsieur Bavolet... soupira-t-elle bien bas.

— Que veux-tu, petite?

— Avez-vous demandé...

Pepa s'arrêta.

— Quoi donc, petite?

— Mon pardon à la reine.

— Dame!... non, répondit Bavolet; la reine est au lit, malade et souffrante; la nouvelle de la mort du roi l'a tellement bouleversée, qu'il n'était pas convenable de l'entretenir de tes peccadilles.

— Vraiment!... murmura Pepa, vous traitez ma trahison de peccadille?...

— La faute en elle-même est grave, répondit Bavolet d'un ton sentencieux; mais, en toute chose, il faut considérer le point de départ, et comme le point de départ était excusable...

— Ah! murmura Pepa.

— La reine sera sans doute indulgente, acheva Bavolet.

— Ainsi, reprit Pepa, vous trouvez le point de départ excusable?...

— Parbleu!... répondit Bavolet, frisant avec une fatuité adorable d'impertinence sa moustache blonde et naissante.

— Et vous me pardonnez?

— Quoi donc, petite?

— De vous aimer, murmura Pepa, rougissant de plus en plus.

— Hélas! murmura Bavolet, je l'ai pardonné à tant d'autres!

Un éclair de jalousie passa dans les yeux de la Catalane.

Bavolet surprit cet éclair et se dit :

— Après tout, je suis un détestable fat, et puisque cette petite m'aime, je devrais bien lui donner quelques consolations.

— Ma chère enfant, continua-t-il tout haut, tu as la vivacité folle de ton pays, tu parles de notre amour avec une inconcevable légèreté.

— Ah! fit Pepa d'un ton boudeur.

— Sans doute. Je t'ai dit que je t'aimerais...

— Vrai?

— Pourquoi te le dirais-je?

Le cœur de Pepa battit violemment.

— Mais ce n'est point une raison pour en parler ainsi à deux pas du lit de la reine.

— Ah! fit Pepa, dont l'œil brilla de colère; je gage que vous l'aimez encore?

— Moi? pas le moins du monde. Mais...

— Mais?...

— Ma chère petite, continua Bavolet, les femmes, reines ou camérières, seront toujours femmes. Elle s'est montrée offensée de mon amour, mais elle ne me permet pas de ne plus l'aimer... Ainsi sont les femmes. L'amour d'un soudard chatouille l'orgueil d'une reine aussi bien que l'amour d'un prince enorgueillit le cœur d'une femme du peuple. Si la reine savait que je ne l'aime plus, elle ne me le pardonnerait de sa vie.

— Vous croyez? demanda naïvement Pepa.

— Et au lieu de te pardonner...

Pepa eut le frisson.

— Elle te chasserait, au contraire.

Pepa devint rêveuse.

— Comment ferons-nous donc alors? demanda-t-elle naïvement.

— Nous nous aimerons en secret, répondit Bavolet. Le mystère et l'amour vont de pair et compagnie.

Et Bavolet pirouetta sur ses talons et s'esquiva, mettant au front de Pepa un tiède baiser.

### XIV. — UN BAL A WHITE-HALL.

Août touchait à ses derniers jours. Déjà la brise du soir était plus fraîche, le ciel anglais, moins lourd et plus clair, et le mois de septembre, ce mois béni entre tous et par tous, laissait deviner son approche.

White-Hall était en fête; ses murs et ses tourelles étincelaient de mille clartés dans la nuit sombre; aux soupirs du vent dans les feuilles se mêlaient les soupirs du bal, sous les lambris éclatants de la royale demeure.

Neuf heures du soir allaient sonner, et la foule des courtisans, des dames et des gentilshommes se pressait dans les vastes salles; se croisant et s'entrelaçant, s'allongeant et se déroulant en éblouissants anneaux d'or, de velours et de soie.

Au pied du palais, la mer roulait son flot noir et bourbeux; de ce côté du fleuve tout était vie, lumière et bruit; sur la rive opposée, au contraire, régnaient le silence et l'obscurité.

Tout au bord de l'eau, cependant, une maison de chétive apparence, aux murs noircis, au toit enfumé, laissait filtrer, à travers les carreaux de papier huilé de son unique croisée, une clarté douteuse et vacillante, comme celle qui se dégage de la lampe de la pauvreté.

Tandis qu'on dansait à White-Hall, deux hommes, les seuls hôtes de cette maison, s'entretenaient à voix basse et d'un air mystérieux.

Ils étaient assis, en face l'un de l'autre, sur de méchants escabeaux de sapin, ayant entre eux une table vermoulue qui supportait une cruche d'ale et deux gobelets d'étain.

Leur costume était celui des gens du peuple du pays anglais de cette époque; mais, à la pâleur mate et distinguée de leur visage, à la blancheur de leurs mains, à la finesse de leur linge, un observateur ne s'y fût pas trompé, et il aurait deviné sur-le-champ deux gentilshommes.

C'en étaient deux, en effet, et de notre connaissance, Hector et Gontran. Le premier, après un assez long entretien, finit par se lever et alla ouvrir la porte de la maison, qui donnait de plain-pied sur la berge de la rivière.

Puis il regarda les murs étincelants du palais d'Elisabeth dont les girandoles et les gerbes de feu se reflétaient dans les eaux du fleuve, et il s'écria avec un accent de dédaigneuse tristesse :

— Ouvre ton palais, allume les lustres de ton bal, environne-toi de bruit, de lumière et d'harmonie, écoute les flatteries de tes courtisans, ô fille de Henri VIII, l'assassin et le tyran, tandis que ton égale, ta sœur, la reine d'Ecosse, préparée à mourir, fait ses derniers adieux à ses fidèles serviteurs; enivre-toi de sourires et d'adulations, étourdis-toi, au sein de ta prospérité, et ferme l'oreille au bruit des sanglots qui s'échappent de tes prisons! — L'heure de Dieu viendra! Elle viendra lente, terrible, inexorable, vêtue de soie, éclatante d'or et le sourire aux lèvres, mais couverte d'habits de deuil, menaçante et sombre, ainsi qu'il convient à la justice suprême, à cette justice dont relèvent les rois...

Et Hector accompagna son imprécation d'un geste de menace. Puis, il vint se rasseoir en face de Gontran, après avoir refermé la porte pour ne point entendre plus longtemps les importunes clameurs du bal.

— Frère, murmura-t-il, ma dernière espérance, ce dernier espoir qui nous venait de France, commence à m'abandonner. Bavolet ne vient pas. Son roi sera resté indifférent et sourd comme le sont tous les souverains de l'Europe.

— Peut-être... répondit Gontran.

— Et cependant, reprit Hector, le temps marche, les jours et les heures s'écoulent, et ce silence qui règne dans Londres au sujet de la reine d'Ecosse, ce silence que gardent, et ses accusateurs et ceux qui la doivent défendre, ce mystère qui enveloppe sa captivité, ne sont-ils point un silence de mort, un horrible mystère? Depuis qu'on a congédié John Percy, le geôlier de la Tour, celui qui m'instruisait chaque jour de ce qui se faisait autour d'elle, je ne sais plus rien, je n'ai plus rien appris, et parfois un horrible doute m'étreint, glace mon sang et absorbe ma pensée tout entière. Cette femme qui ose tout, qui brave tout, n'est-elle point capable de défier l'opinion du monde à ce point de faire étrangler ou mettre à mort sa rivale, sans procès, sans jugement, au mépris de toutes les formes légales et du droit des gens?

— Ah! s'écria Gontran, ceci est impossible!

— Mais pourquoi ce silence, alors? Il y a un mois, le récit de la captivité, des souffrances de la reine, de sa résignation et de sa confiance en la justice des hommes, était dans toutes les bouches; le dernier homme du peuple s'en entretenait librement. Les uns la plaignaient; les autres, égarés par l'opinion et la haine, laissaient échap-

per de sourdes imprécations et l'accusaient... Aujourd'hui, plus rien... Si dans les divers lieux où nous pénétrons à l'aide de travestissements de toute espèce, nous venons à parler d'elle, chacun se détourne et se tait... Une sorte de terreur semble attachée à son nom. Pourquoi?

Gontran se tut.

— Et nous sommes seuls, murmura Hector avec indignation, seuls à veiller, seuls à songer à la défendre, nous pauvres gentilshommes tombés dans l'obscurité, nous soldats de fortune qui n'avons pour sauver une reine d'autre puissance que le poids de notre épée dont la pointe s'émoussera, dont la lame se brisera sans résultats aux verrous d'airain de sa prison...

— Espérons, répondit Gontran; Bavolet viendra, et, s'il vient, il pourra peut-être parler bien haut au nom du roi de France...

— Oh! exclama Hector avec rage, l'aimer jusqu'à la folie et ne pouvoir rien, lui avoir dévoué sa vie et ne la pouvoir donner... car, enfin, lorsque j'irais assassiner tous ses geôliers et tous ses juges, Elisabeth ne trouverait-elle point aussitôt d'autres juges et d'autres geôliers?

Un léger bruit, celui d'une barque qui touchait la rive et du pas d'un homme sautant sur la berge interrompit Hector.

Les deux frères échangèrent un regard et se turent.

Peu après on heurta à la porte.

Ce fut Hector qui alla ouvrir.

Un jeune homme, vêtu du plaid écossais et portant une plume de faucon à son chapeau, était sur le seuil.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous? interrogea Hector en dialecte écossais des montagnes.

— N'est-ce point ici la demeure de John Leves, le passeur?

— Oui, répondit Hector.

— John Leves, est-ce vous?

— Oui.

L'Écossais enveloppa de ce regard intelligent et clair, particulier aux montagnards, le gentilhomme déguisé :

— Montrez-moi vos mains, lui dit-il.

Hector tressaillit et regarda à son tour l'Écossais d'un air défiant.

— Vive la reine! murmura tout bas celui-ci.

Hector tendit ses deux mains.

— Vous devez avoir, lui dit celui-ci, une légère cicatrice à la main droite entre le pouce et l'index... C'est bien cela, je la reconnais... et une brûlure à la main gauche, à la naissance de l'annulaire... la voilà!...

Et l'Écossais ouvrit son pourpoint et tendit un parchemin à Hector qui en brisa le scel aussitôt.

— Vite, lui dit-il, hâtez-vous.

Hector parcourut rapidement le contenu du parchemin et le tendit à Gontran. Ce parchemin n'était autre qu'une invitation au bal de la reine Elisabeth, revêtue du sceau du grand maître des cérémonies.

— Serait-ce un page? murmura Gontran.

— Non, répondit l'Écossais, avec un accent de franchise qui rassura les deux frères. Celui qui m'envoie vous aime.

— Qui vous envoie?

— Un gentilhomme de France.

— Bavolet! exclamèrent à la fois Hector et Gontran.

— Je ne sais pas son nom, répondit l'Écossais, mais je jurerais sur mon âme que ce n'est point un traître.

— Où est-il? où l'avez-vous vu?

— Au palais de Buckingham, il y a une heure.

— Vous ne le connaissiez pas?

— Non; mais son regard est franc comme sa voix.

— Était-il seul?

— Oui; il sortait du palais, et, après m'avoir examiné, il est venu à moi et m'a dit :

« — Êtes-vous homme à garder un secret et à accomplir un message?...

« — Oui, ai-je répondu.

« Il m'a montré une bourse pleine d'or. J'ai repoussé la bourse en disant : — Je suis pauvre et veux rester pauvre.

« — Eh bien! m'a-t-il dit, alors obligez-moi comme un ami.

« — Je suis tout à vous.

« — Vous êtes Écossais?

« — Et fidèle à la reine.

« — Eh bien! si celui vers qui je vous envoie vous témoigne la moindre défiance, vous lui direz : « Vive la reine! »

« — C'est bien, répondis-je.

« — Il y a de l'autre côté de la Tamise, continua-t-il, presque en face de White-Hall, une maison de pauvre apparence qui est habitée par un homme du nom de John Leves. Vous frapperez à la porte de cette maison et vous demanderez à parler à cet homme. Puis, avant de lui remettre ce parchemin, vous lui demanderez à voir ses mains, de peur de vous tromper. » Et le gentilhomme me parla de la cicatrice et de la blessure. C'est tout ce que je sais. Il me quitta et rentra au palais de Buckingham. Moi, je me suis mis en quête d'une barque, et me voici. J'ignore le contenu du parchemin.

— Votre nom? dit Hector.

— James Willie, soldat aux gardes.

— Connaissez-vous White-Hall?

— J'y suis de service tous les deux jours.

— Alors, dit Hector, vous nous servirez de guide. Nous allons au bal de la reine.

Et il ferma prudemment la porte.

Les deux frères se dépouillèrent alors de leurs vêtements grossiers; puis, Gontran ouvrit un coffre placé dans le coin le plus obscur de la salle, et il en retira successivement deux pourpoints de gentilshommes lorrains, avec les armes de la maison de Guise peintes sur la poitrine, ce qui semblait signifier qu'ils appartenaient à cette famille princière.

— Endossons cette livrée, dit Gontran... soyons Lorrains un jour encore.

— Je ne le fus jamais, murmura fièrement Hector.

Les deux frères se vêtirent et s'ajustèrent aux yeux mêmes de l'Écossais, étonné de cette métamorphose; ils peignèrent soigneusement leurs cheveux, jetèrent leurs manteaux courts de velours rouge par-dessus leurs pourpoints, ceignirent leur épée de gentilhomme et se trouvèrent prêts à partir.

L'Écossais ouvrit la porte; Hector et Gontran sautèrent dans la barque, et l'Écossais, coupant l'amarre, s'empara de l'aviron et se mit en devoir de remonter le courant.

La Tamise était large en cet endroit, et les trois passagers n'arrivèrent sur l'autre rive qu'au bout de vingt minutes, et ils s'arrêtèrent au bas de l'escalier de pierre qui conduisait du bord de l'eau aux jardins de White-Hall.

Guidés par l'Écossais, Hector et Gontran traversèrent les jardins que la foule, à l'étroit dans les salons, commençait à envahir, et ils gagnèrent la salle du Trône, celle où la reine Elisabeth recevait les hommages des ambassadeurs et des courtisans.

Sur le seuil, l'Écossais s'arrêta.

— Excusez-moi, dit-il; je ne suis qu'un soldat et je n'ai pas accès ici. Adieu.

— Au revoir et merci! lui répondit Hector en serrant sa main.

James Willie salua et disparut.

Alors Hector dit à son frère :

— Regarde-moi bien en face, et puis souviens-toi d'il y a vingt ans. Mon visage ne te paraît-il point bien changé?

— Oh! oui, dit Gontran.

— Penses-tu que celui qui ne m'aurait pas vu depuis lors pourrait me reconnaître?

— Non, répondit Gontran.

— Ah! dit Hector, c'est qu'il y aura là, sans doute, un homme que je hais de toute mon âme, un homme qui l'a déshonorée, un traître qui peut-être encore s'acharne à sa perte...

— Bothwell! dit vivement Gontran.

— Oui.

— Sois tranquille, il ne te reconnaîtra pas.

Gontran tendit la lettre d'invitation au chambellan qui gardait la porte, et tous deux entrèrent.

Une valse, cette danse nouvelle venue de la Bohême et qui faisait alors fureur, entraînait un tourbillon de femmes étincelantes de pierreries et de seigneurs chamarrés d'or. La reine elle-même, madame Elisabeth, imitait ses plus humbles sujets et ployait à demi sa taille svelte encore sous le bras de son favori du moment, le comte de Leicester. Les deux frères purent donc se glisser au milieu des groupes sans attirer l'attention, et ils se mêlèrent à un groupe de courtisans et de gentilshommes étrangers qui, d'un âge plus mûr, ne jugeaient pas convenable de soumettre leurs cheveux grisonnants au désordre de la valse. Du lieu où ils se placèrent, Hector et Gontran purent embrasser le bal d'un coup d'œil et compter un à un les personnages de distinction qui s'y trouvaient. Ce fut d'abord la reine qui attira leurs regards.

Elisabeth avait alors trente-cinq ans; elle en paraissait trente au plus. Elle était grande, svelte, d'une beauté hautaine et fière qu'un sourire charmant adoucissait parfois. Ses grands yeux noirs étaient bordés de longs cils, ses cheveux blonds et touffus s'arrondissaient en nombreuses spirales sur ses épaules d'une blancheur éblouissante, et dans le moindre de ses gestes, on devinait cette dignité impérieuse, ce caractère altier et majestueux des souverains anglais.

— Tiens, dit Hector, regarde cette femme. elle aurait pu être la plus grande reine de son siècle, car l'intelligence éclate dans ses yeux, l'énergie et la volonté sont peintes sur son front. Eh bien, elle passera peut-être à la postérité avec une tache de sang sur les mains et le renom d'un monstre, parce qu'elle est femme avant d'être reine, et que, comme femme, elle hait sa rivale en beauté, la reine d'Écosse. La jalousie fait de la plus belle des femmes un tigre altéré de sang.

Le comte de Leicester, au bras de qui valsait la reine, était un tout jeune homme. Il n'avait pas vingt-cinq ans. Il était brun, de taille moyenne, admirablement beau, d'une beauté presque méridionale. L'amour éclatait dans ses yeux; il paraissait triomphant. La reine l'aimait, et elle osait l'avouer. Aussi à l'amour de l'homme l'orgueil du courtisan s'unissait, et son regard hautain et dédaigneux tombait sur la foule comme le regard d'un monarque sur ses sujets humi le-

ment agenouillés. Hector et Gontran cherchaient cependant Bavolet et s'étaient mis à parcourir les salles voisines, l'invitation mystérieuse qu'ils avaient reçue ne pouvant être qu'un rendez-vous.

Bavolet n'était pourtant point au bal de la reine; mais vers onze heures, au moment où les derniers soupirs de la valse s'éteignaient, les portes s'ouvrirent à deux battants, et un chambellan annonça :

— Son Excellence monsieur l'ambassadeur du roi de France.

### XV. — M. L'AMBASSADEUR DU ROI DE FRANCE.

A cette époque déjà, et malgré plusieurs siècles de guerres étrangères et de guerres civiles, la France était déjà cette nation souveraine des nations, ce pays, roi par l'épée et l'intelligence, au nom duquel l'Europe et le monde s'inclinaient avec une respectueuse admiration.

L'Angleterre, elle-même, cette puissante rivale, si rarement vaincue, courbait à demi la tête en entendant prononcer ce nom.

Aussi, lorsque ces mots : « Monsieur l'ambassadeur du roi de France, » eurent retenti à l'entrée de la salle du Trône, il se fit un moment de silence, les conversations des divers groupes furent interrompues, et tous les regards se dirigèrent avec curiosité vers la porte au seuil de laquelle M. l'ambassadeur apparut.

L'étonnement devint général, lorsque, au lieu d'un homme mûr, ainsi que le sont d'ordinaire les ministres plénipotentiaires d'une grande nation, on aperçut un jeune homme de vingt-deux ans.

Hector et Gontran eux-mêmes étouffèrent un cri de surprise.

Bavolet était ambassadeur.

L'envoyé du roi de France était vêtu de noir; il portait le deuil de Henri III. Mais ces vêtements lugubres étaient d'une élégance parfaite qui faisait admirablement valoir la taille svelte et la beauté de celui qui les portait. Un petit manteau brodé d'or, agrafé sur l'épaule gauche, tempérait, du reste, la sévérité de ce costume.

Bavolet entra d'un pas sûr et hardi, la tête haute, une main sur la garde de son épée, et dans l'autre son feutre à plume blanche : deux gentilshommes du pays de France le suivaient.

Il alla droit à la reine, immobile alors au milieu de la salle, et s'inclina par trois fois, fléchissant à demi le genou, puis il salua les dames à droite et à gauche, et attendit les saluts des hommes qu'il rendit à mesure.

Sans doute, Elisabeth avait déjà vu le jeune ambassadeur, car elle ne témoigna aucune surprise et répondit par un sourire amical à son salut.

Ce sourire de la reine tombant sur Bavolet fit tressaillir Leicester, qui examina l'ambassadeur et le toisa à demi.

Bavolet leva les yeux à son tour, et leurs regards se rencontrèrent et parurent échanger un défi. Celui de Leicester semblait dire :

— Cet homme est jeune; il est beau... si la reine l'aimait, alors malheur à lui... malheur à moi aussi!

Le regard de Bavolet signifiait clairement :

— Cet homme a peur de moi... cet homme me défie... pourquoi ne relèverais-je point le gant?

Il sembla que la reine eût deviné le mutuel sentiment de haine irréfléchie que tous deux éprouvèrent, car elle se hâta de les présenter l'un à l'autre; puis, lorsqu'ils se furent mutuellement inclinés, elle ajouta, s'adressant à Bavolet :

— La cour de France est en deuil, monsieur l'ambassadeur, et je dois vous savoir un gré infini de paraître à mon bal, malgré cette pénible circonstance.

— Votre Majesté, répondit Bavolet, a daigné me sourire, cela me suffit.

— Demain, continua la reine, je vous donnerai audience et nous nous occuperons de politique; mais pour aujourd'hui songeons que nous sommes en un lieu où toute affaire sérieuse doit être laissée sur le seuil; — au bal...

Et la reine ajouta avec un sourire :

— A tout seigneur tout honneur, monsieur; ma main vous appartient pour la valse prochaine.

Leicester fronça légèrement les sourcils; la reine surprit ce nuage de jalousie, et, comme elle était femme, elle continua avec une infernale coquetterie :

— Voulez-vous m'offrir votre bras, monsieur l'ambassadeur? je vais vous montrer White-Hall et Londres tout entier, en parcourant ces trois salles.

Bavolet s'inclina, puis il se redressa tout frissonnant d'orgueil, et il offrit son bras à la reine avec une aisance, une galanterie de haute mine, que le Béarnais lui-même n'aurait point désavouées.

Madame Elisabeth fit à Leicester un léger signe de la main, et s'éloigna appuyée sur Bavolet.

— Ah! murmura le favori avec colère, cet homme est beau, il est spirituel, il pourrait être un rival... j'aviserai.

Cependant Bavolet conduisait la reine à travers les méandres du bal, et celle-ci s'abandonnait avec lui à une causerie tout intime, à laquelle la politique était étrangère.

— Donc, disait-elle, madame Marguerite, ma royale amie, vous a donné pour moi des lettres toutes particulières?

— Oui, madame.

— Chère reine! nous nous sommes écrit bien souvent les plus galants propos du monde; elle, en vers grecs ou latins, moi, en simple prose française; car je ne suis pas aussi savante, à beaucoup près. Je n'étais alors que princesse héritière, ma sœur régnait; elle était encore Marguerite de France et avait pour précepteur cet excellent abbé de Brantôme qui, un jour, s'avisa de s'enamourer d'elle. Nous ne songions alors à régner ni l'une ni l'autre, et les soucis de la politique nous étaient indifférents... Mais, acheva la reine en soupirant, les temps sont bien changés... Les affaires d'un grand royaume absorbent la vie tout entière d'une faible femme, dont toute la force consiste dans son droit.

— Et dans son génie, répliqua Bavolet, avec le sourire d'un courtisan consommé.

— Monsieur, lui dit Elisabeth, je hais la flatterie; ne me faites point vous haïr.

— Ah! madame, murmura Bavolet d'un ton pénétré, demandez à l'Europe tout entière si j'ai outre-passé la vérité...

— Chut! vous me donneriez de l'orgueil. Ainsi, reprit-elle, cette bonne et charmante Marguerite de France ne m'a point oubliée...

— Ah! madame!...

— Et cette lettre que vous m'apportez...

— J'aurai l'honneur de la remettre demain à Votre Majesté.

— Je vous invite à déjeuner. Nous serons à peu près seuls.

— Oh! oh! pensa Bavolet, je plais fort à la reine, décidément.

Elisabeth répondait par un sourire aux profondes révérences qui l'accueillaient sur son passage, puis elle désignait parfois à son conducteur tel ou tel grand personnage.

Tout à coup elle avisa Hector et Gontran, auxquels Bavolet adressa un léger signe de reconnaissance.

— Ah! dit-elle, voici des visages et des costumes qui me sont parfaitement inconnus.

— Ce sont des gentilshommes lorrains.

— Les connaissez-vous?

— Je me suis permis, madame, de disposer en leur faveur de la lettre d'invitation que Votre Majesté a daigné me faire remettre pour ceux de ma suite.

— En vérité!... Comment se fait-il donc, monsieur, que vous, qui êtes au roi de France, c'est-à-dire à l'ennemi de la Ligue et de la maison de Guise, vous soyez accompagné par des Lorrains?

— Ceci, dit Bavolet en souriant, est un mystère de famille... Le roi mon maître, continua-t-il, a daigné, dans mes lettres de créance, exposer sommairement ma généalogie à Votre Majesté.

— Belle généalogie, monsieur, que celle qui remonte aux ducs bretons.

Bavolet s'inclina modestement.

— Or, reprit-il, ces deux gentilshommes sont mes oncles. Ils ont servi la Lorraine en haine du pays de France.

— Je comprends, monsieur.

— Et, comme je veux les ramener à mon roi, j'ai invoqué nos liens de famille pour les contraindre à m'accompagner à la cour de Votre Majesté.

Bavolet fit un signe de la main à Hector et à Gontran, qui s'approchèrent avec respect.

— Messires Hector et Gontran de Dreux, acheva-t-il en les présentant.

— Soyez les bienvenus, messieurs, leur dit la reine avec un sourire.

Puis elle continua son chemin, toujours au bras de Bavolet, laissant les deux gentilshommes qui s'éloignèrent et se perdirent dans un groupe de courtisans.

En ce moment, les préludes d'une valse se firent entendre, et la reine dit à Bavolet :

— Vous devez valser à ravir, monsieur, vous qui venez de la cour de France?

— J'ai eu pour maître madame Marguerite.

Et l'ambassadeur entraîna la reine aux premières mesures, et tous les regards aussitôt se portèrent sur le couple auguste, guidés par l'admiration, la curiosité ou l'envie. Deux hommes surtout ne le perdirent pas un seul instant de vue, le comte de Leicester, et un homme vieux déjà, mais vert encore et dont la lèvre dédaigneuse et hautaine se crispait en un amer sourire.

— Tenez, disait-il au comte, regardez ce jeune homme, cet ambassadeur de vingt ans; il ressemble, à s'y méprendre, à un homme que j'ai connu il y a dix-huit ans. Cependant, celui que j'ai connu n'avait pas d'enfant, et ce jeune homme était né et devait avoir quatre ou cinq ans à l'époque dont je vous parle. Cette ressemblance est bizarre...

— Ah!... murmura distraitement Leicester, vous croyez, milord Bothwell?

Puis il ajouta avec dédain :

— Cet homme a, du reste, une de ces physionomies vulgaires qui trouvent toujours leur sosie.

— Mais non, comte, vous êtes injuste, M. l'ambassadeur de France est fort beau...

— Ah! vous trouvez?...

Et Leicester enveloppa d'un regard brûlant de haine Bavolet, qui valsait avec une grâce parfaite et sur le bras duquel la reine se penchait et s'abandonnait avec une adorable nonchalance.

Pendant la valse, Hector et Gontran étaient rentrés dans la salle du Trône, et s'étaient approchés du cercle qui se faisait autour de la reine.

Tout à coup Hector tressaillit et serra vivement la main à son frère.

— Regarde!... dit-il.

Regarde cet homme qui cause avec le comte de Leicester, le favori de la reine.

— Eh bien?

— C'est Bothwell!...

En même temps et comme s'il eût senti peser sur lui le regard des deux frères, Bothwell leva la tête, aperçut Hector, et fit un brusque mouvement.

— Qu'avez-vous donc, milord? demanda Leicester.

— Regardez, regardez cet homme!...

— Cet étranger!... murmura le favori. Il ressemble, quoique plus vieux, à M. l'ambassadeur de France. On dirait son père...

— Et sans ce costume, on jurerait, reprit Bothwell, que c'est lui que j'ai connu...

Et il regarda une fois encore Hector qui s'éloignait.

La valse était finie. La reine avait congédié Bavolet et cherché des yeux son favori, qui accourut aussitôt.

— Savez-vous, lui dit-elle, que M. l'ambassadeur de France danse à ravir.

— Ah!... fit dédaigneusement le comte.

— Il est plein d'esprit, continua la reine.

— Vous trouvez?

— Et d'une figure charmante, pleine de finesse et de distinction.

Leicester se mordit les lèvres.

— Votre Majesté voit la vie en rose, ce soir, murmura-t-il; elle trouve les hommes beaux.

— Et vous la voyez en noir, vous, comte, vous les trouvez laids. Ne jetez pas les yeux dans une glace, vous vous sembleriez affreux.

Et la reine eut un cruel sourire qui glaça Leicester et lui apparut comme le présage de sa disgrâce.

---

Bavolet avait rejoint ses oncles.

— Quittez le bal, maintenant, leur dit-il; je vous ai présentés à la reine, vous n'avez plus rien à faire ici.

— Où te reverrons-nous?

— Chez vous, à la maison de John Leves.

— Quand?

— Cette nuit, dans deux heures. Allez et ayez bon espoir, tout va bien jusqu'ici.

Gontran regarda Bavolet avec un sentiment d'orgueil.

— Tu es superbe d'audace, murmura-t-il.

Et les deux frères s'éloignèrent.

Hector et Gontran traversèrent de nouveau les jardins pour se rendre à White-Hall, et ils atteignirent l'escalier de larges marches de pierre qui descendait au bord de la Tamise.

Mais, sur la première marche de cet escalier il y avait un homme debout, enveloppé dans son manteau, qui se retourna vivement au bruit de leurs pas.

Sa vue fit reculer Hector. Cet homme était Bothwell.

Cependant la surprise et l'émotion indignée d'Hector furent comprimées si rapidement, que Bothwell s'en aperçut à peine; mais il demeura debout, immobile à l'entrée de l'escalier, comme s'il eût voulu lui barrer le passage.

— Pardon, milord, dit Hector en saluant et faisant mine de vouloir passer.

— Un mot, monsieur, répondit lord Bothwell.

— Que puis-je pour le service de Votre Seigneurie?

L'accent d'Hector était froidement poli et parfaitement indifférent.

— Monsieur, reprit le duc, je me nomme lord Bothwell.

— Ah! dit Hector, du ton d'un homme qui entend prononcer un nom pour la première fois.

— J'ai été régent du royaume d'Ecosse et un mariage morganatique me lie à la reine Marie Stuart.

Hector salua comme un homme à qui on révèle subitement la grandeur d'un personnage dont jusque-là il ne s'est point figuré l'importance.

— Mon nom vous est-il inconnu? demanda Bothwell.

— Non, certes, monseigneur; sur le continent, d'où je viens, on parle beaucoup de Votre Grâce.

— Regardez-moi bien... articula lentement Bothwell.

Hector le regarda.

— Ne me reconnaissez-vous point?

— J'ai vu Votre Grâce pour la première fois aujourd'hui.

— En êtes-vous bien sûr?

— Certes, dit naïvement Hector.

— Comment vous nommez-vous?

— Je suis gentilhomme lorrain, d'origine bretonne, et je me nomme Arthur de Penn-Oll, branche cadette des Dreux, répondit Hector substituant son prénom primitif, celui qu'il avait reçu au baptême, au nom qu'on lui avait donné en Ecosse dans sa famille d'adoption.

— C'est bizarre, répondit Bothwell, j'aurais juré que vous étiez Ecossais.

— Vous vous seriez trompé, milord; je suis né en Bretagne.

— J'aurais affirmé, en outre, sur mon honneur, que vous vous nommiez Hector.

Hector hocha la tête négativement.

— Figurez-vous, continua Bothwell attachant un regard clair et perçant sur le visage impassible de son interlocuteur, figurez-vous que j'ai connu un soldat aux gardes de la reine d'Ecosse du nom d'Hector qui vous ressemblait d'une façon frappante.

— En vérité! fit Hector avec indifférence.

— A ce point qu'on jurerait que c'est vous-même. Ah! dit Bothwell, c'était un rude et hardi compagnon...

Et le lord regarda attentivement Hector, espérant surprendre sur son visage un éclair d'orgueil. Mais ce visage demeura parfaitement calme.

— Quand je dis hardi, reprit Bothwell, je demeure encore au-dessous de la vérité. Je devrais employer le mot audacieux.

— Oh! oh! fit curieusement le gentilhomme.

— Figurez-vous qu'il eut l'audace inouïe de méditer et d'accomplir le plus hideux des forfaits.

Bothwell s'exprimait lentement et continuait à envelopper Hector de son regard scrutateur. Celui-ci ne sourcilla point et parut attendre que le noble Ecossais lui apprît de quelle nature de forfait il était question.

— Croiriez-vous que, pendant un bal que donnait la reine, il fit sauter la maison où le roi s'était retiré. Il avait fait creuser un souterrain sous la maison; ce souterrain était rempli de barils de poudre; à un moment donné, une longue mèche fut allumée, et, un quart d'heure après, l'explosion eut lieu et la maison sauta, ensevelissant le roi sous les décombres.

— Quel misérable! dit froidement Hector.

— Vous trouvez? demanda Bothwell.

— Si le récit de Votre Grâce est vrai, cet homme est un monstre.

— Vous avez parfaitement raison, répondit Bothwell, un peu déconcerté par le sang-froid d'Hector. Mais, poursuivit-il cependant, ce qu'il y a de plus inouï, c'est qu'il faillit déshonorer la reine... Il eut la perfidie de jeter, dans le souterrain où la poudre avait fait explosion, un gant perdu par cette princesse durant le bal.

Bothwell s'arrêta, espérant que l'indignation forcerait Hector à se trahir. Mais Hector ne bougea pas, et parut attendre la fin du récit.

— Eh bien! continua Bothwell, tout ceci n'est rien encore, et vous allez voir combien cet homme était merveilleux d'audace et de trahison. Il fut traduit devant une cour martiale et condamné à l'échafaud. Son exécution devait avoir lieu le lendemain, au point du jour. J'étais régent du royaume; je devais veiller à la punition du coupable. Redoutant une évasion qu'auraient pu favoriser ses camarades des gardes, dont il était très-aimé, je lui fis passer la nuit qui devait précéder son supplice dans une salle voisine de ma chambre à coucher, et je confiai sa garde à ceux de la garnison dont je me croyais le plus sûr. Eh bien, pendant la nuit, cet homme parvint, je n'ai jamais su comment, à substituer à lui-même mon secrétaire, un bonhomme inoffensif qui s'était couché ivre.

— Corbleu! milord, exclama Gontran, ceci est inouï.

— En sorte que, l'heure de l'exécution arrivée, ce fut mon secrétaire ivre-mort qui monta sur l'échafaud et qu'on décapita, la tête couverte du voile noir des parricides. Quant au vrai coupable, il avait disparu et je ne l'ai jamais revu depuis.

— C'est un grand dommage, dit Hector, avec un calme parfait, un pareil criminel mériterait le plus cruel des trépas.

L'indifférence d'Hector était si grande, que Bothwell se sentait ébranlé et commençait à douter de cette étrange ressemblance. Cependant il voulut tenter un dernier effort.

— Après tout, reprit-il, cet homme avait une excuse.

— Ah! milord...

— Oui, monsieur, une passion terrible, une folie sans pareille avait été, chez lui, le mobile de tant de forfaits accumulés.

— Quelle était donc cette passion, milord?

— L'amour.

— L'amour, dites-vous?

— Oui, il aimait la reine.

— La reine d'Ecosse?

— Elle-même. Et il avait sacrifié à sa haine jalouse l'époux de Marie Stuart.

— Mais ce gant, milord?

— Voilà précisément le point sur lequel je n'ai jamais pu savoir la vérité.

— Comment cela, milord?

— Oui, certes, à première vue, on pouvait supposer et on le supposa, en effet, que ce misérable avait jeté le gant de la reine dans le

souterrain pour faire croire à la culpabilité de cette dernière et écarter les soupçons; mais, d'un autre côté, ne pouvait-il se faire qu'il eût ramassé ce gant dans un bal, ainsi qu'on s'empare d'une relique précieuse, d'un objet qui a appartenu à la femme aimée...

— Et puis? insista Hector.

— Et alors il est possible, si nous admettons cette hypothèse, que le gant qu'il avait caché sous son pourpoint lui aurait échappé tandis qu'il mettait le feu aux poudres, et était demeuré ainsi dans le souterrain comme une accablante preuve de la complicité de Marie Stuart.

— Heuh!... dit froidement Hector, je ne partage point votre opinion, milord, et je soutiens qu'un regicide est capable de tous les forfaits.

Cette fois, Bothwell demeura aux trois quarts convaincu que le gentilhomme lorrain qu'il avait devant lui, malgré cette extrême ressemblance, n'avait rien de commun avec Hector, le soldat aux gardes.

Il allait le saluer et lui souhaiter bonne nuit, lorsqu'un dernier éclair, un dernier espoir de découvrir la vérité lui vint en aide.

— Eh bien, acheva-t-il, croiriez-vous, monsieur, que je cherche cet homme aujourd'hui encore, et que je donnerais tout ce que je possède pour le trouver.

— Singulière fantaisie que vous avez là, milord!...

Bothwell regarda Hector en face.

— Je vous ai dit, monsieur, que cet homme aimait la reine.

— Je le sais, milord.

— Or, vous savez aussi que la reine court un grand danger, un danger de mort peut-être... La haine de madame Elisabeth d'Angleterre est terrible...

Hector ne sourcilla point.

— J'ai, en apparence, séparé ma cause de la cause de Marie Stuart, ma reine et ma femme, mais je travaille activement à la sauver.

— C'est votre devoir, répondit Hector, toujours parfaitement calme.

— Si donc, en ce moment, je trouvais cet homme, cet homme qui aimait la reine et eût donné sa vie pour elle, je lui tendrais les deux mains, je me jetterais à ses pieds, s'il le fallait, et je lui dirais :

— « Voulez-vous agir avec moi? voulez-vous m'aider à l'arracher à ses juges? »

Et l'accent de Bothwell devint suppliant, et il attacha un œil ardent sur Hector.

— En effet, répondit celui-ci, un homme tel que vous nous l'avez dépeint, milord, s'il aimait encore cette reine pour laquelle il a entassé jadis forfait sur forfait, cet homme-là seroit, avec son audace à toute épreuve, d'un grand secours pour Votre Grâce.

Et Hector salua Bothwell, ajoutant :

— Je vous demande mille pardons, milord, mais il est deux heures du matin; nous nous sommes un peu oubliés la nuit dernière *inter pocula*, comme dit le poëte Horatius, et nous éprouvons le besoin d'appeler les pavots du dieu Morphée, ainsi que dirait madame Marguerite de France, par exemple.

Les deux frères saluèrent de nouveau et laissèrent Bothwell immobile et rêveur en haut de l'escalier.

Le duc demeura là, pensif et absorbé en une sorte de prostration pendant quelques minutes, et il fut rejoint peu après par un nouveau personnage qui lui secoua le bras en disant : — Eh bien, milord.

— Ah! c'est vous.

— Moi-même. Que faites-vous donc là?

— Je suis sous le poids de l'émotion la plus étrange qu'on puisse ressentir.

— Comment cela?

— Vous souvenez-vous de cet Hector qui aimait la reine, à Edimbourg?...

— Que vous accusâtes de cette peccadille dont nous étions les auteurs, et qui faillit payer nos fredaines de sa tête?

— Précisément, milord.

— Et qui, aidé par de mystérieux compagnons, fit exécuter votre secrétaire en son lieu et place.

— Oh! le hardi jeune homme...

— Malheureusement il se trompa; c'était à vous qu'il destinait le billot.

— Je le sais bien, milord. Figurez-vous qu'il y avait dans le bal, tout à l'heure, un homme qui lui ressemblait d'une façon si surprenante, que j'ai couru après lui et l'ai abordé; je l'ai questionné... j'ai employé tous les moyens pour lui faire dire : « Hector, c'est moi! » et je n'ai pu y parvenir. Il m'a répondu qu'il était un gentilhomme breton au service de la reine, et il est demeuré parfaitement calme, lorsque je lui ai dit qu'Hector était un traître et un régicide, et qu'il avait voulu déshonorer la reine.

— C'est qu'alors, mon cher duc, le gentilhomme lorrain et Hector sont deux hommes distincts.

— Puissiez-vous dire vrai, milord?

— Et quand il n'en serait point ainsi, après tout?

— Ah! dit Bothwell frissonnant, si cet Hector vit encore, il aime toujours Marie Stuart.

— Bah!... Depuis vingt ans...

— Un amour pareil ne s'éteint pas. Et s'il l'aime... il tentera tout pour la sauver, il bravera les plus grands périls, il bouleversera le monde pour l'arracher à Elisabeth. Cet homme est un démon de génie et d'audace.

— Ce serait difficile, milord.

— Mais non impossible. Vous savez bien cependant, ajouta Bothwell avec son hideux sourire, qu'il faut que Marie Stuart meure pour que je devienne roi d'Ecosse.

### XVI. — OÙ BAVOLET DÉVELOPPA SA POLITIQUE.

Hector et Gontran traversèrent de nouveau la Tamise, et attendirent Bavolet dans la maison qu'ils habitaient au bord de l'eau. Bavolet ne tarda point à les rejoindre, et il entra, enveloppé dans un grand manteau de couleur muraille, dont il avait soigneusement ramené les plis sur son visage, après avoir arraché la plume blanche qu'il portait à son feutre.

— Par la messe! s'écria Gontran, à sa vue, tu es de parole, monsieur l'ambassadeur.

— Toujours, mon oncle, répondit Bavolet en leur tendant la main à tous deux et se débarrassant de son manteau. Je vous avais promis d'être à Londres sous dix jours, j'y suis depuis hier, et je n'ai point voulu vous voir sans qu'il me fût possible de vous dire ce que nous devions espérer, ce que nous devions craindre.

Bavolet fit un signe à Gontran, et alla s'assurer que les environs de la maison étaient déserts, et en ferma la porte avec soin.

— Vous le voyez, reprit Bavolet, j'ai pris un rôle assez convenable pour avoir quelque influence à Londres. Je suis ambassadeur du roi de France, et, à cette heure, je tiens déjà une partie des fils de l'intrigue infâme qui enveloppe la reine d'Ecosse.

— Et... demanda Hector d'une voix qui tremblait, qu'espères-tu?

— Tout et rien.

Les deux frères se regardèrent.

— Tout, reprit Bavolet, si mon premier pas réussit, si j'arrive au but que je me suis fixé d'abord... rien dans le cas contraire.

— Quel est ce but?

— Diable! messieurs mes oncles, vous êtes impatients de savoir; patience! s'il vous plaît. Pour que vous le sachiez et le compreniez, il est nécessaire que j'entre en d'assez longues explications.

Bavolet s'assit et prit l'attitude d'un homme certain par avance de la religieuse attention de son auditoire.

— Figurez-vous, dit-il, que la haine de madame Elisabeth pour la reine d'Ecosse puise sa source en toute autre cause que la politique.

— La jalousie! murmura Hector.

— Oui, vous dites vrai, mon oncle; mais vous ignorez la cause première de cette jalousie.

— Nullement. Marie Stuart est plus belle.

— Ceci serait une grave erreur à soutenir, mon oncle... D'abord Marie Stuart a quarante ans; Elisabeth, trente-cinq à peine.

Hector se mordit les lèvres.

— Ensuite, reprit Bavolet, je soutiens, moi qui n'ai jamais vu la reine d'Ecosse, qu'il est difficile, impossible même, de rencontrer femme plus belle que madame Elisabeth.

— Une beauté froide et cruelle...

— Allons donc! elle ne vous a jamais souri, mon oncle; car s'il en était autrement, vous la jugeriez avec moins de sévérité... Cette terrible reine a le sourire ingénu et charmant de la première jeunesse. Mais si nous entamons une discussion sur les divers genres de beauté, nous n'arriverons jamais à savoir pourquoi la haine d'Elisabeth pour sa cousine est si profonde.

— Parle, dit Gontran, nous t'écoutons.

— Lorsque Marie Stuart, chassée de son royaume, grâce aux intrigues de l'infâme Bothwell, son mari, qui voulait régner seul; lorsque Marie Stuart, dis-je, vint se constituer prisonnière de la reine d'Angleterre et lui demander des juges, cette dernière envoya à sa rencontre son favori, le comte de Leicester. Le comte est un homme léger et qui mûrit peu ses paroles : il trouva la reine d'Ecosse fort belle, et il eut la maladresse de l'avouer hautement; il soutint même en public que sa beauté égalait celle de madame Elisabeth.

— Ah! fit Gontran, je commence à comprendre.

— Or, Elisabeth aimait ardemment Leicester. Elle conçut une haine si violente contre la reine d'Ecosse et un dépit jaloux si vif pour Leicester, qu'elle faillit disgracier ce dernier. Elle lui pardonna; mais elle n'a point pardonné à Marie Stuart d'avoir, pendant quelques heures, occupé l'esprit et l'attention de son favori; elle ne lui pardonnera qu'en un seul cas.

— Lequel?

— Celui où elle n'aimerait plus Leicester.

— Et pour cela?...

— Il faudrait qu'elle en aimât un autre.

Hector et Gontran regardèrent Bavolet avec surprise.

— Ne vous étonnez pas, leur dit-il, de me voir si bien informé; je tiens tout cela d'un homme que le hasard a fait mon ami, sir Williams Raleigh, un beau gentilhomme, tout aussi épris de la reine que Leicester lui-même, mais moins maladroit, j'imagine, puisqu'il n'a pas le désavantage incalculable d'arriver le premier. Sir Williams a vingt-six ans; il commanda une frégate de la reine, celle qui m'a

transporté en Angleterre. C'est un fort beau cavalier, plein de bravoure et de hardiesse en face des galères espagnoles, timide et rougissant en présence des femmes. La reine aimerait sir Williams, si elle n'aimait Leicester; elle l'aimera, si Leicester tombe. De la chute de celui-ci dépend le salut de Marie Stuart. L'histoire de sir Williams est assez romanesque. Il est Irlandais d'origine; il était marin à douze ans. La reine, alors princesse héritière, fit un voyage presque incognito dans la verte Erin, et elle prit passage, avec une suite peu nombreuse, sur un navire du roi son père, où sir Williams remplissait les juvéniles fonctions de midshipman. Sir Williams aperçut la princesse pour la première fois pendant la nuit qui suivit son embarquement. Il la trouva appuyée au bastingage et rêvant au clair de lune, et il en devint subitement amoureux. La princesse voyageait sous le nom de comtesse de Spry. Williams ignorait son origine, et il osa lui avouer cet amour qu'un rayon de l'astre des nuits et un souffle de brise marine avaient suffi à faire germer dans son cœur. Elisabeth l'écouta sans colère et se contenta de lui dire : — Vous n'avez pas quinze ans encore, et j'en ai vingt-trois : vous êtes fou.

— La folie est incurable, répondit-il.

— Eh bien, fit-elle avec un sourire, espérez votre guérison. Dieu est grand.

Dix ans s'écoulèrent, sir Williams n'avait pas revu Elisabeth, mais il avait appris qu'elle était reine, et cependant il l'aimait toujours... Il la revit un soir à White-Hall, et il devint si pâle à cette vue, que la reine alla à lui, et lui dit :

— Si la comtesse de Spry avait parlé de vous à la reine, et que la reine vous donnât le commandement de son plus beau navire, accepteriez-vous?

— Oui, répondit sir Williams, surtout si la comtesse de Spry devait revenir à mon bord.

— Peut-être... murmura la reine avec un sourire qui donna le vertige à sir Williams.

Cependant Elisabeth aimait déjà Leicester; Leicester était jaloux comme un tigre, jaloux de l'amour de la reine, jaloux de sa faveur; il devina un rival en sir Williams, et Williams reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de sa frégate et de rallier l'escadre anglaise qui bloquait les ports espagnols.

Sir Williams n'a revu la reine qu'une seule fois, un jour où Sa Majesté est allée visiter un port de la Manche où le navire du jeune capitaine était à l'ancre. Sir Williams revenait d'Ecosse; il avait été présenté à la reine Marie Stuart.

— On dit ma sœur d'Ecosse bien belle? lui demanda Elisabeth.

— Je ne sais, répondit sir Williams; je n'ai vu qu'une femme qui le soit réellement, et cette femme n'était pas reine.

— Ah! murmura Elisabeth pensive.

— Du moins, acheva sir Williams en rougissant, elle ne l'était pas encore, et pour ceux qui l'admiraient, la flatterie et l'ambition étaient hors de cause. Ces paroles firent battre violemment le cœur de la reine. Si elle n'eût aimé Leicester, sir Williams aurait fort bien pu s'éveiller, le lendemain, grand amiral de ses flottes... Et si elle eût aimé sir Williams, demeuré indifférent à la beauté de la reine d'Ecosse, au lieu d'aimer Leicester qui admira si fort cette beauté, Marie Stuart ne serait pas en péril de mort, acheva Bavolet.

Puis, après une légère pause, il reprit :

— Quand je suis parti de France, j'avais deux lettres qui devaient me faire bien accueillir à Londres. La première m'avait été donnée à Blois par madame Marguerite; la seconde à Saint-Cloud par le roi. Ces deux lettres, purement confidentielles et tout intimes, étaient adressées, l'une à madame Elisabeth, l'autre au comte de Leicester, que mon roi Henri avait beaucoup connu jadis. Je me servirai de la première, je n'aurai garde d'user de la seconde.

— Pourquoi? demanda Gontran.

— Parce que, si je veux sauver la reine d'Ecosse, il faut que je perde Leicester.

— Comment le perdre?

— En détachant la reine de lui.

— Mais elle l'aime...

— Ne peut-elle pas en aimer un autre?

— Oui, sir Williams, dit Hector.

— Ce serait difficile, si ces deux hommes étaient seuls en présence. Sir Williams aime la reine depuis dix ans, il est vrai; mais il est fort rare qu'un amour de dix années soit jamais écouté au bout d'un laps de temps aussi long, si le destin ne s'en mêle.

— Ah!...

— Je serai le destin, reprit gravement Bavolet.

— Toi?

— Moi-même. La reine est femme; elle est coquette, je me suis mis en tête de la séduire.

Gontran regarda Bavolet avec admiration.

— Je lui plais fort, à la reine, continua le jeune ambassadeur avec un grain de fatuité; je suis persuadé que, si je lui narrais un conte, elle écouterait au moins la moitié avec un plaisir extrême.

Et Bavolet eut un fier sourire.

— Or, mon conte ne serait pas à moitié que Leicester aurait déjà perdu la tête. Un homme qui perd la tête entasse sottises sur sottises; je ne lui donnerais pas dix jours pour manquer de respect à sa souveraine et ruiner sa faveur de cinq années en une heure...

— Et alors?... fit Hector anxieux.

— Alors, si je ne parlais de moi, et c'est peu probable, car vous le savez, j'aime ailleurs, je parlerais de sir Williams...

Hector frissonna d'espérance.

— Et la reine d'Ecosse trouverait grâce alors devant ses juges; car, n'aimant plus Leicester, mais sir Williams, Elisabeth ne serait plus jalouse.

— Ventre-de-biche!... comme dit le duc de Mayenne, s'écria Gontran, le roi de France a fort bien fait, monsieur mon neveu, de vous nommer son ambassadeur : vous entendez la diplomatie à merveille.

— J'ai été à bonne école, répondit modestement Bavolet. Or, messieurs mes oncles, écoutez-moi bien, de grâce; la vie de Marie Stuart tient à un fil. Un homme a juré sa perte : c'est lord Bothwell, qui veut être roi; il fera disparaître le fils après avoir fait tomber la tête de la mère; un autre homme consommera cette perte, c'est Leicester. Ce n'est ni votre épée ni votre dévouement qui peuvent sauver la reine : la ruse seule y peut parvenir, un seul homme la peut employer; cet homme c'est moi. Ayez confiance et bon courage; puis, demain, venez au palais Buckingham, qu'on m'a assigné pour demeure, et quittez vos déguisements et la cabane de John Leves le pêcheur. Adieu...

Bavolet se leva et descendit sur la berge en sifflotant une chanson de pêche que sir Williams chantait sur le gaillard d'arrière de sa frégate pendant les nuits étoilées de l'Océan, tandis qu'il rêvait avec mélancolie de cette reine qu'il aimait!...

## XVII. — LA SCIENCE EN AMOUR ET LA SCIENCE EN POLITIQUE; DISSERTATION DE PHILOSOPHIE QUI EUT LIEU ENTRE BAVOLET ET MADAME ELISABETH.

A midi précis, le lendemain, la reine Elisabeth se trouvait dans son oratoire, seule avec son page Arthur.

Arthur était un charmant enfant de quatorze ans, brun, svelte, les cheveux abondants et noirs, les mains fines et blanches, et de la plus ravissante tournure que page eût eue jamais dans son pourpoint cerise à crevés de soie blanche et sa culotte de velours bleu de ciel.

Arthur était l'enfant d'un baron des frontières, un de ces seigneurs féodaux préposés à la garde des Marches d'un royaume, d'où leur venait en France le titre de marquis, en Allemagne celui de markgrave. Il avait passé sa première enfance au pied des monts Cheviot, et l'air pur et vif des montagnes avait développé sa taille et ses membres, et imprimé à son visage cette virilité juvénile, ce cachet d'audace tranquille qui caractérise les fils des hautes régions en tout pays.

A douze ans, son père l'envoya à Londres servir dans les pages de la reine; il y avait donc deux années environ qu'il était attaché à madame Elisabeth, qu'il aimait avec le respectueux dévouement d'un jeune frère pour sa sœur aînée.

L'affection d'Arthur pour la reine tenait à la fois de la fidélité du lévrier et de la fierté d'un étalon de race. Soumis pour elle, il était hautain et presque indomptable pour les autres. Il arrivait souvent que madame Elisabeth, qui aimait fort son page, était obligée d'employer toute la coquetterie d'une mère pour apaiser les ressentiments enfantins d'Arthur contre tel ou tel grand seigneur ou favori insolent qui s'était permis de le traiter sans importance.

Dans ces cas-là, — et ils se renouvelaient souvent, — le fier enfant repoussait au fourreau sa dague à moitié dégainée.

Le courtisan pour lequel Arthur nourrissait la plus secrète aversion était sans contredit Leicester. Était-ce jalousie, ou plutôt une sorte de honte intérieure, de pudeur blessée, de vague sentiment des devoirs d'une reine qui lui faisait reprocher à la sienne de descendre jusqu'à l'amour d'un simple sujet?

De son côté, Leicester, naturellement jaloux de quiconque approchait la reine, Leicester, disons-nous, exécrait Arthur et ne le ménageait souvent que parce qu'il savait bien que la reine n'entendait point qu'on touchât à son page.

La reine était donc seule avec son page dans son oratoire, à midi précis, le lendemain du bal donné à White-Hall.

Arthur était assis sur un coussin à côté d'un magnifique lévrier d'Ecosse dont il caressait les longues soies lustrées et noires.

La reine était debout, appuyée à une console, une main posée sur son front et dans l'attitude rêveuse qu'affectionnent les femmes aux heures où elles oublient les soucis de la vie pour songer à leurs amours.

Elle était vêtue de noir, sa robe traînante couvrait le parquet derrière elle. Ses cheveux d'un blond fauve aux reflets d'or descendaient en boucles pressées et confuses sur ses épaules couvertes d'une simple collerette unie et non point de cette fraise empesée, comme nous la représentent les portraits du temps.

N'eussent été deux rides presque imperceptibles qui partaient de ses tempes et se joignaient sur son front, Elisabeth eût pu soutenir la comparaison avec une femme de vingt ans, tant elle était jeune d'apparence et belle entre toutes.

En ce moment les soucis de la politique semblaient lui être étrangers. Une vague inquiétude perçait dans son regard; elle considérait



Henri IV était dans sa tente, assis devant une table. (Page 47.)

alternativement un portrait de Leicester placé dans un angle obscur de l'oratoire, et les allées ombreuses du parc de White-Hall, comme si elle eût espéré y voir apparaître dans la grande avenue un personnage attendu avec impatience. Tout à coup un chambellan souleva une portière et annonça : — Son Excellence l'ambassadeur de France.

La reine tressaillit et se retourna vivement. Bavolet était sur le seuil, et de son clair regard il avait embrassé tout l'oratoire et aperçu le portrait de Leicester.

— Bon! pensa-t-il, il n'y a que les Anglais pour tout oser... Voici une reine qui se soucie peu de l'opinion, et qui place dans son boudoir l'image de son amant.

Puis il s'avança, fléchit le genou, et baisa la main blanche et rosée que lui tendit Elisabeth, selon la mode anglaise.

— Vous êtes d'une ponctuelle exactitude, monsieur l'ambassadeur, dit elle.

— Oserait-on faire attendre Votre Majesté?

Elle remercia d'un sourire.

— Savez-vous, dit-elle, que je ne vous ai invité à déjeuner que pour dépouiller ma royauté pendant quelques heures?

— Dois-je oublier, madame, que je suis ambassadeur?

— Oubliez-le.

— Je demeure le plus obéissant et le plus humble serviteur de Votre Majesté.

— Soit. Je vais vous mettre à l'épreuve.

— Parlez, madame, j'obéirai.

— Ne soyez point courtisan.

— Votre Majesté me permettra de lui faire observer que je ne le suis nullement.

— Mais, beaucoup trop, au contraire, monsieur.

— Pardon, Votre Majesté vient d'abdiquer pour deux heures, elle n'a donc plus de courtisans, et à la femme seule s'adressent mes respectueux hommages.

Le compliment de Bavolet fut goûté... La reine remercia du regard.

— Oui, reprit-elle, je veux abdiquer, et savez-vous pourquoi?

— J'écoute Votre Majesté.

— Je veux oublier mon royaume et mes soucis, et songer à ma jeunesse, à mes bonheurs d'autrefois, à mon amitié pour cette bonne et charmante Marguerite de Valois dont vous m'apportez des nouvelles. Nous parlerons du pays de France, de Paris, où je suis allée, il y a bientôt dix-huit ans. Le roi Charles IX régnait, madame Marguerite n'avait pas encore épousé le roi de Navarre, et les querelles de religion ne brouillaient point alors les princes et les peuples. C'était une fête éternelle à la cour de France. Madame Catherine, la reine-mère, y avait attiré tout ce que l'Italie possédait de grands artistes et de beaux esprits. C'était aussi l'ère des poëtes. Maître Ronsard et le roi Charles IX travaillaient ensemble à composer des rondeaux et des sonnets d'une tournure fort galante. Messire de Bourdeille, abbé de Brantôme, écrivait de beaux livres où il célébrait les femmes, ne pouvant plus faire que cela pour leur service; car, m'a-t-on dit, ajouta la reine en souriant, il ne se souciait de plumes ni de parchemins au temps où il les pouvait servir de sa personne. Le roi Henri VIII, mon père, m'avait envoyée à la cour de France pour y étudier votre langue et les belles manières de votre pays, qui sera toujours le maître en galanterie des pays du monde... Je m'y amusais fort, à Paris... Madame Marguerite avait un talent merveilleux pour faire succéder les heures aux heures, sans la moindre lassitude pour ceux qui vivaient auprès d'elle. Aussi, lorsque je me souviens de cet heureux temps, je rajeunis et n'ai plus nul souci. Mon bonheur le plus grand est d'en parler sans cesse. Malheureusement mes sujets n'ont pas toujours l'esprit fort agile; ils boivent de l'ale, une boisson qui alourdit le cerveau; ils sont fort puritains à l'endroit de la religion et des mœurs; le papisme est pour eux un monstre, une chimère terrible qu'ils croient voir en toutes choses et rencontrent en toute occurrence. Quelques-uns se montrent fort scandalisés de cette nouvelle danse qu'on nomme la valse, et, pas plus tard que la nuit dernière, à mon bal, quelques vieux lairds des montagnes ont prétendu que leur reine manquait de dignité.



Le casque tomba et l'adversaire du roi resta tête nue. (Page 50.)

— Heureusement, interrompit Bavolet, que tous les seigneurs de la cour de Votre Majesté ne sont point aussi farouches.

— Peuh!... fit la reine.

— Quelques-uns même sont les plus galants cavaliers, les hommes les plus accomplis qu'on puisse voir.

— Vous trouvez, monsieur?

— Tenez, par exemple, le comte de Leicester...

— Une tête folle!... murmura la reine en tressaillant.

— Oui; mais un cœur chevaleresque, dit-on.

— Le dit-on réellement?

— Dame!... fit naïvement Bavolet, son regard, son attitude, son geste, attestent suffisamment qu'en lui bon sang ne peut mentir.

La reine ne répondit rien.

— Il est jeune, beau, élégant; il doit être spirituel.

— Oui... assez... murmura Elisabeth, sur un ton qui signifiait: « On pourrait trouver mieux à la rigueur. »

Bavolet savait son code galant sur le bout du doigt, et le Béarnais, son premier maître, lui avait appris que le meilleur procédé pour ruiner un homme dans le cœur et l'esprit de sa maîtresse, consiste à faire de lui un éloge exagéré.

— Monsieur l'ambassadeur, reprit la reine avec un mouvement d'impatience qui laissait deviner combien Leicester l'occupait peu à cette heure, voulez-vous m'offrir votre main, nous allons déjeuner en tête à tête et boire du thé vis-à-vis l'un de l'autre, comme de vrais amoureux.

— Hélas! murmura Bavolet en lui jetant un tendre regard, Votre Majesté me fait une plaisanterie bien cruelle.

— Par exemple!

— Votre Majesté en jugera par l'apologue oriental suivant que je tiens d'un médecin arabe qu'affectionnait fort madame Marguerite...

— Voyons l'apologue, monsieur. Mais d'abord conduisez-moi et mettons-nous à table. Arthur, mon cher page, nous servira.

La reine fit passer Bavolet dans une petite salle voisine où une table de deux couverts était dressée avec cette opulente simplicité qui caractérise les mœurs anglaises, et Arthur, le beau page, comme elle le nommait, se tint debout derrière le fauteuil de sa royale maîtresse.

— Maintenant, dit-elle en servant elle-même Bavolet, veuillez me conter cet apologue, monsieur.

— Il est fort court, madame.

— Qu'importe! mesure-t-on l'esprit à l'étendue?

— Permettez-moi de renvoyer ce compliment au médecin arabe. Je ne suis que son traducteur.

— Soit! j'écoute...

— Au temps où il y avait des sultanes et des sultans, des génies bons et mauvais et des fées par toute la terre, madame, il existait une sultane du nom de Namouna.

— Nom charmant, je vous assure.

— Namouna était la plus belle femme de son siècle, et elle eut le bonheur de ne point vivre en celui-ci.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce qu'elle eût été forcée d'abdiquer cette royauté de la beauté, répondit Bavolet en s'inclinant

— Monsieur, interrompit Elisabeth, c'est l'apologue qu'il me faut, et non des flatteries exagérées. Songez-y.

— Namouna était donc, reprit Bavolet, la plus belle femme de son siècle: le sultan son époux était mort, et elle gouvernait elle-même son empire. Bon nombre de princes sollicitaient sa main, elle la refusait impitoyablement.

— Et elle avait raison, observa la reine.

— Parmi ses sujets, plusieurs étaient amoureux d'elle, à ce point que, lorsqu'ils en étaient arrivés à désespérer de leur guérison, ils s'attachaient une pierre au cou et s'allaient noyer sans bruit, en répétant ce doux nom de Namouna. Or, parmi les courtisans et les seigneurs de la cour, il y avait un jeune page chez qui la raison avait devancé l'âge, et qui, en garçon prudent et avisé, voulant vivre encore et ne point se noyer, ne regardait jamais la sultane et mettait tous ses soins à n'en point devenir amoureux.

— L'impertinent!... murmura la reine en souriant.

— Namouna fit exactement la même réflexion que Votre Majesté, madame.

— Vraiment.

— Et, piquée de l'indifférence du page, elle lui dit un jour :

« — Saëb, mon mignon, me trouverais tu laide, par hasard?

« — Non, certes, Majesté, répondit-il; mais je vous regarde le moins que je peux.

« — Et pourquoi?

« — Parce que je ne me veux point noyer, répondit-il.

« — Enfant! dit Namouna, ceux qui se noyaient savaient que je ne les aimerais jamais.

« — C'est comme moi.

« — Qu'en sais tu?

« Ces mots firent tressaillir Saëb. Il leva ses yeux noirs sur Namouna, les tint arrêtés longtemps sur son visage rayonnant de beauté et de jeunesse, et lorsqu'il les baissa, il était, comme les autres, fou à en mourir.

— Et Namouna?

— Namouna, madame, avait simplement voulu se réjouir aux dépens du page. Saëb la suivit pas à pas et comme son ombre, pendant quelques jours, espérant un regard, attendant un sourire...

« Mais Namouna ne le regarda point, et ses lèvres demeurèrent sérieuses et sévères.

« Alors Saëb fit comme les autres; il alla chercher sa pierre et gagna, à la brune, la prochaine rivière, où son esprit, depuis lors, nage sans cesse entre deux eaux, disent les poëtes, et répète d'une voix triste et mélancolique :

« — Namouna .. Namouna... »

— Que pensez-vous, madame, de mon apologue?

— Je pense, murmura la reine d'une voix légèrement émue, que Namouna fut sottement cruelle. Qui sait si son empire, ses trésors, tout ce qui l'environnait et faisait son orgueil valait l'amour du mignon Saëb?

— Oh! oh!... pensa Bavolet, ceci équivaut à une déclaration de guerre. A nous deux, comte de Leicester!

— Oui, reprit la reine, je soutiens mon dire, Namouna eut tort.

— Pardon, madame, observa Bavolet, j'ai peut-être oublié de mentionner dans mon récit, que la belle sultane était exclusivement occupée des affaires de son empire, et que la politique l'avait toujours tellement absorbée, qu'elle ne songeait nullement à l'amour.

— Ah! la politique... soupira Elisabeth du ton de celui chez qui on évoquerait le plus grand chagrin des souvenirs; ah! la politique l'absorbait?... Alors je la blâme un peu moins et la plains davantage. Cependant elle eut tort; car si cela est possible, l'amour est d'un grand secours quand il vient en aide à ceux que la politique occupe.

— Si vous consultiez un homme d'Etat, madame, il hausserait les épaules au seul nom de l'amour, de même qu'un poëte accueillerait d'un sourire de mépris le mot de politique; puis, si du poëte et de l'homme d'Etat vous passiez à un philosophe et lui demandiez son avis, celui-là vous répondrait :

« — En ma qualité de philosophe, je crois médiocrement à l'amour et je fais peu de cas de la politique; par conséquent, peu m'importe, après tout, que l'un ou l'autre se disputent vos facultés intellectuelles; mais je vous affirme, comme la plus incontestable des vérités, qu'il n'est point possible à l'espèce humaine de mener de front ces deux passions si opposées. »

— Le philosophe aurait raison peut-être, dit la reine.

— Je prétends qu'il se tromperait, madame.

— Comment cela, monsieur?

— Par une raison toute simple, c'est que l'amour n'est que de la politique.

— Le paradoxe est charmant.

— Ce n'est point un paradoxe.

— Par exemple!

— Jugez-en vous-même, madame. Pensez-vous qu'il soit plus difficile à un vaillant général de prendre d'assaut une ville forte, qu'à un homme sérieusement épris de conquérir le cœur de la femme qu'il aime?...

— Oui et non.

— Si vous le voulez, tranchons le différend par une concession mutuelle, et daignez m'accorder que les deux entreprises présentent des difficultés.

— Je vous l'accorde.

— A merveille. Or, s'il est malaisé de prendre une ville, il est plus malaisé encore, cette ville conquise, d'y établir une solide garnison et de la conserver.

— C'est, du moins, l'avis des gens de guerre.

— De même, continua Bavolet, il est plus difficile, sans contredit, de conserver un cœur que de le conquérir.

— Ah! dit la reine en souriant, vous croyez?

— J'en suis convaincu.

— Entre nous, monsieur l'ambassadeur, dit la reine d'un ton confidentiel, vous me paraissez très-versé dans les choses de l'amour.

— Presque autant que Votre Majesté dans celles de la politique.

— Est-ce à dire, monsieur, que je n'entende rien à l'amour?

— Non point précisément, madame; mais Votre Majesté est trop grande reine pour avoir le temps d'aimer...

— Peut-être...

— Et d'ailleurs, Votre Majesté ne saurait être en désaccord avec elle-même.

— Comment l'entendez-vous?

— Ne me disait-elle point tout à l'heure qu'elle donnait pleinement raison au philosophe?

— Ah! c'est juste. Cependant il n'est pas de règle sans exception.

— D'où on pourrait conclure, observa finement Bavolet, que la théorie et la pratique font deux, et non pas un.

— Vous devinez à demi mots.

— Votre Majesté me permet-elle de revenir à ma théorie?

— Je vous écoute.

— Je vous disais donc, madame, qu'il était fort difficile de conquérir un cœur, et plus difficile encore de le conserver.

— En vérité!

— L'homme est généralement maladroit et sottement orgueilleux. Le succès l'enivre et trouble sa raison; il n'est jamais aussi sûr de sa force que le jour où commence sa faiblesse. Ce qu'il implorait à genoux naguère, il le demande alors avec l'assurance d'un vainqueur; il se montre hautain, jaloux, soupçonneux; il essaie de se poser en dominateur...Tout lui porte ombrage en apparence, mais, en réalité, ses emportements et ses colères ne sont chez lui que simulés, et comme un moyen de faire valoir sans cesse les droits qu'on a bien voulu lui accorder.

Et, en parlant, Bavolet regardait distraitement le portrait de Leicester, comme s'il eût voulu rappeler à la reine que, la veille, à son bal, son favori s'était montré pâle d'irritation et de la plus sotte et plus méchante humeur en la voyant danser avec lui, Bavolet.

— Ce que vous dites est parfaitement juste, monsieur, répondit Elisabeth, qui surprit la direction des regards de l'ambassadeur; mais saurait-on aimer autrement?

— Je le crois, madame.

— Eh bien!... demanda-t-elle en souriant, comment... aimeriez-vous?...

— Moi, dit Bavolet avec mélancolie, je voudrais appliquer à mon amour, si j'étais assez insolemment heureux pour conquérir le cœur dont nous parlions tantôt, toutes les ruses de la politique, passer mes heures à étudier le caractère, les goûts, les inclinations de la femme qui m'aimerait, et à régler aussi ma propre conduite.

— Pensez-vous que l'amour puisse raisonner aussi froidement?

— Pourquoi pas?

— Hum! murmura la reine, chez vous, Français, peut-être, mais chez nous...

— Pourquoi, en tout pays, n'aimerait-on pas avec esprit?

— C'est juste.

— Et si on aime avec esprit, est-ce donc bien difficile d'être chaque jour aussi éloquent, aussi persuasif, aussi épris que le jour où on a triomphé?

— Vous avez raison, dit la reine; et je conviens que bien des amants se perdent et se ruinent dans l'esprit d'une femme pour avoir oublié votre maxime.

— Bon! pensa Bavolet, voici qui est à l'adresse de Leicester... Je demande trois jours au plus pour modifier ce cher comte et le rendre méconnaissable.

Puis il reprit tout haut :

— Il y a, dit-on, deux façons d'aimer. L'une ressemble fort à la politique, c'était celle dont je vous parlais tout à l'heure, madame et c'est la plus difficile, sans contredit; car après avoir été assiégeant on devient assiégé, ce qui est la plus critique des situations.

— Et quelle est la seconde façon? demanda la reine.

— Elle consiste à ne jamais triompher, répondit imperturbablement Bavolet.

— Vraiment! exclama Elisabeth en souriant, celle-là est au moins originale.

— D'accord; mais elle a son mérite.

— Je ne saurais le deviner.

— Voulez-vous me permettre un exemple, madame?

— Volontiers.

— Un homme et une femme se rencontrent un jour fortuitement, pendant une nuit d'orage, au soir d'une bataille, au milieu d'un bal, sur le pont d'un navire, n'importe où...

A ce dernier mot de navire, la reine tressaillit.

— Un de ces regards magnétiques dont la puissance mystérieuse demeurera toujours inexplicable est échangé entre eux; l'homme devient amoureux sur-le-champ, il s'avoue presque aussitôt que, pour être aimé de cette femme, il ne serait sacrifice immense qu'il ne fût prêt à faire, péril mortel qu'il ne bravât. Cet homme se sent à l'instant même assez de force, assez de valeur, assez d'audace, pour conquérir l'univers et le mettre à ses pieds. Puis l'heure passe, l'orage se dissipe, la nuit vient, le bal éteint ses harmonieuses rumeurs, le navire touche la terre, et ils se séparent. Si l'homme dont je parle à Votre Majesté prêtait l'oreille une seconde de plus au violent amour

qui vient d'éclore en son cœur, il s'attacherait aux pas de cette femme et se ferait son ombre; mais un éclair de raison illumine son cerveau troublé, sa pauvre tête qui s'égare...

— Ah! interrompit la reine, qui pressentait comme une allégorie des plus transparentes dans le récit de Bavolet, il raisonne donc aussi ce second amour qui dédaigne le triomphe?

— Madame, répondit Bavolet, si l'amour ne raisonnait pas quelquefois, il ne serait plus qu'une folie; or, la folie est une maladie et non une passion.

— Ceci est parfaitement logique. Continuez, monsieur.

— L'éclair de raison lui a permis de mesurer la distance ou les obstacles qui le séparent d'elle. Elle est princesse, reine peut-être; il est simple gentilhomme; ou bien la différence de culte existe entre eux, ou bien encore...

— Très-bien, interrompit la reine, je devine d'avance toutes les difficultés qui peuvent surgir.

— Alors, cet homme, se prenant à songer qu'elle ne peut descendre jusqu'à lui sans humilier sa fierté ou renier ses croyances, ou bien encore fouler aux pieds de saintes affections, cet homme qui aime assez ardemment pour ne point vouloir que cette femme éprouve une torture, une souffrance, la plus légère douleur pour lui et par lui, cet homme demeure immobile tandis qu'elle s'éloigne, au milieu du bal désert, ou sur le pont de ce navire qui reprend la haute mer, et alors, attachant son regard sur une étoile qui brille au firmament, parmi les sombres nuages que la tempête roulait naguère, il se dit :

« — Je l'aimerai comme j'aimais cette étoile polaire, notre premier amour à nous enfants de la mer; — je songerai à elle en contemplant cet astre du Nord; à lui j'adresserai les vœux, les prières et les tendres aveux que je lui eusse faits à elle; — je la confonds désormais avec cette étoile, je les aimerai toutes deux d'un seul et unique amour qu'elle ignorera à jamais, et si j'ai le bonheur de pouvoir un jour donner ma vie pour elle, elle ne le saura point, car j'aimerais mieux mourir mille fois que lui occasionner un remords ou une tristesse... »

Bavolet s'exprimait avec cet enthousiasme qui va si bien à la jeunesse, et sa voix avait ce timbre frais et un peu ému de l'adolescence qui hasarde son premier aveu. Il était charmant ainsi, et la reine, après l'avoir regardé, leva les yeux sur le portrait du brillant comte de Leicester, et trouva celui-ci vulgaire et presque laid.

— Mais, monsieur l'ambassadeur, observa-t-elle, légèrement émue à son tour, en tout ceci que devient la femme aussi passionnément aimée?

— La femme?

— Oui, cette créature à demi romanesque, cette princesse, cette reine... celle enfin qu'on a trouvée si belle qu'on ne l'a pu assimiler qu'à une étoile, la plus belle entre toutes : l'étoile polaire! Ignore-t-elle donc l'amour qu'elle a inspiré?

— Non, madame, elle le devine; mais le courant d'une noble et grande existence l'entraîne; les jours se sont écoulés, le temps a fui; l'image qui était gravée au fond de son cœur s'est effacée à demi, une ombre l'a couverte, puis cette ombre a grandi, elle a pris un corps, et elle a fini par s'établir en souveraine dans ce cœur qu'un autre aurait pu conquérir.

— Vous croyez? demanda la reine, dont l'émotion croissait à mesure que Bavolet parlait.

— Sans doute, madame, l'ombre qui a couvert la première image et l'a presque effacée, est celle d'un autre homme, aussi beau peut-être, plus brillant à coup sûr, et incontestablement plus hardi. Celui-là a franchi tous les obstacles, il a affronté tous les périls; son audace a mesuré l'étendue de l'abîme, et l'abîme a été franchi au risque d'y précipiter la femme qui se trouvait sur le bord opposé et à laquelle il s'est cramponné. Celui-là encore aimait selon le premier mode; il appliquait la politique à l'amour. Par exemple, au soir de la victoire, il s'est fait un piédestal d'orgueil si haut, qu'il s'est cru de niveau avec celle qui daignait descendre jusqu'à lui; il a chanté son triomphe avec une spirituelle insolence; il a rêvé de forger un joug à celle dont il était l'esclave. Dès ce jour il n'aimait plus qu'à demi... Chez lui l'orgueil et l'ambition commençaient à battre en brèche son amour...

— Je crois que vous dites vrai, monsieur, interrompit Elisabeth.

En ce moment, Arthur le page, qui avait quitté le salon où la reine déjeunait en tête à tête avec l'ambassadeur, y rentra et dit à Sa Majesté.

— Milord comte de Leicester s'estimerait heureux si la reine le daignait recevoir...

### XVIII. — A NOUS DEUX, LEICESTER!...

Le front d'Elisabeth se rembrunit à ce nom; elle hésita dix secondes, puis elle répondit au page :

— Mon mignon, tu diras à lord Leicester que je traite une grave affaire avec l'ambassadeur de France, et que je ne puis me distraire d'une aussi sérieuse occupation.

L'œil d'Arthur rayonna de joie. C'était un échec réel que subissait Leicester, l'homme d'Angleterre et d'Irlande qu'il abhorrait le plus.

— Monsieur l'ambassadeur, reprit Elisabeth tandis qu'Arthur sortait triomphant, votre comparaison des deux amours, l'amour qui conquiert et s'oublie le soir de la victoire, et l'amour ignoré, timide, ardent et respectueux à la fois, qui refuse de triompher, me plaît fort; mais cette belle théorie pèche essentiellement par la base : l'homme qui ressentirait un amour pareil, le second, bien entendu, n'existe pas.

— Votre Majesté pourrait bien, en ce moment, justifier le proverbe, que « Dieu seul est infaillible. »

— C'est-à-dire que je me trompe?

— Hélas!...

— Auriez-vous connu par hasard cet idéal des amants?

— Peut-être...

— Oh! dans ce cas, je tiendrais fort à me le voir présenter.

— Rien n'est plus facile, madame; si Votre Majesté me veut octroyer pleine liberté et un délai de vingt-quatre heures...

— J'accorde tout. Me direz-vous son nom par avance?

— Non, dit résolûment Bavolet; je veux jouer le rôle de protecteur mystérieux.

— Et, fit la reine, où et comment me le présenterez-vous?

— Votre Majesté, m'a-t-on dit à mon arrivée à Londres, doit visiter dimanche prochain un de ses navires en construction dans les chantiers de la Tamise.

— On vous a dit vrai, monsieur.

— Eh bien! si elle daigne me le permettre, je saisirai cet instant pour lui présenter ce phénix des amants.

— Il a mon secret, pensa la reine; il est l'ami de sir Williams Raleigh.

— A propos, reprit-elle, puisque nous parlons de navire, me direz-vous à bord duquel vous avez fait la traversée de France en Angleterre?

— A bord de la *Proserpine*, una superbe frégate de Votre Majesté.

— La frégate que sir Williams commande, murmura Elisabeth à part elle.

Bavolet se leva, et tira de son sein la lettre que madame Marguerite de France lui avait donnée. Il la présenta à la reine devenue rêveuse et presque triste, et il prit congé.

— Adieu, monsieur l'ambassadeur, dit Elisabeth en lui tendant sa main qu'il baisa; maintenant, nous pouvons reprendre l'un et l'autre nos attributs : moi, ma couronne; vous, vos fonctions diplomatiques. Je vous donnerai audience, ce soir, en conseil de ministres, et nous nous occuperons des affaires communes de la reine d'Angleterre et d'Irlande et du roi de France et de Navarre.

Bavolet s'inclina une dernière fois et sortit.

Dans les antichambres où déjà se pressait la foule des courtisans habituels, il aperçut lord Leicester. Le comte était pâle et hautain; il se promenait à grands pas, heurtant parfois dans son allure inégale les gens qui se trouvaient sur son passage, et n'y prenant garde, son titre de favori lui octroyant le droit d'impertinence.

A ses lèvres crispées, à son regard dur et fier, on devinait qu'il était en proie à une violente irritation.

Bavolet, sortant de chez la reine, et le comte, remontant toute la longueur de la salle d'attente, se trouvèrent face à face.

Alors ces deux hommes également beaux, également hardis, hautains et fiers tous deux, et déjà ennemis instinctivement, se mesurèrent du regard pendant quelques secondes, l'un avec la colère impétueuse de celui qui cherche à devenir agresseur, l'autre avec le calme terrible et froid de l'homme qui attend son adversaire de pied ferme et ne le craint pas.

Tous deux se saluèrent avec une courtoisie affectée qui dissimulait des tempêtes, puis le comte dit tout bas à Bavolet :

— Votre Excellence doit me trouver presque impoli, car je n'ai point encore paru chez elle depuis son arrivée, alors qu'elle m'avait gracieusement prévenu en m'envoyant les compliments du duc d'Épernon que j'ai jadis connu à Paris.

— Votre Seigneurie est excusée, milord, répondit Bavolet en saluant.

— Mais non pardonnée, monsieur l'ambassadeur, et j'y tiens. A quelle heure Votre Excellence rentrera-t-elle au palais Buckingham?

— A l'instant, milord.

— J'aurai l'honneur de m'y présenter dans une heure.

Et Leicester salua à son tour et passa outre pour entrer chez la reine.

— A merveille! se dit Bavolet en quittant White-Hall, ce pauvre comte est furieux; il va faire une nouvelle maladresse chez la reine; après quoi il viendra me proposer un combat singulier en champ clos. Décidément, sir Williams Raleigh est un homme bien heureux : il sera favori avant huit jours, et la reine d'Écosse ne mourra point... Hé! hé!... acheva Bavolet en montant dans sa litière qui l'attendait dans la cour d'honneur, le roi Henri croyait se moquer lorsqu'il prétendait, à Saint-Cloud, que j'étais son meilleur diplomate... Qui sait?

Le jeune ambassadeur regagna le palais de Buckingham, où le duc de ce nom, autrefois ambassadeur de France, lui avait gracieusement offert un logis.

Hector et Gontran l'y attendaient depuis quelques heures.

— Mon cher oncle, dit-il à Hector, vous êtes un excellent écuyer, et vous savez franchir rapidement les plus grandes distances; il faut monter à cheval. Ordonnez qu'on vous selle, pour mon service, le meilleur étalon des écuries de mon noble ami le duc, et, sans perdre une minute, courez à Plymouth.

— Et puis? fit Hector.

— A Plymouth, vous sauterez dans la première barque que vous trouverez, et vous vous ferez conduire à bord de la frégate *la Proserpine*, qui est en rade.

— Très-bien.

— Vous demanderez à voir le commandant sir Williams Raleigh.

— Ah!... dit Hector tressaillant.

— Et vous lui direz, continua Bavolet, vous lui direz que, lorsque l'étoile polaire disparait à l'horizon, dérobée par un nuage, les marins perdus recourent à la boussole pour retrouver ce pôle nord que l'étoile indiquait.

— Encore une allégorie! murmura Gontran. Notre illustre neveu est un poëte bien mieux qu'un gentilhomme.

— L'un et l'autre, répondit Bavolet en souriant.

— Et que lui dirai-je encore? demanda Hector.

— Ceci : Vous êtes un marin perdu et votre étoile polaire s'est éclipsée; heureusement, vous avez une boussole... cette boussole a nom l'ambassadeur de France, votre ami de quelques heures, et votre boussole vous appelle à Londres, sur l'heure, où elle vous montrera le pôle nord.

— Tout cela est nébuleux comme une légende écossaise, murmura Gontran.

— C'est tout simple, dit Bavolet, puisqu'il s'agit du salut de la reine d'Ecosse. Allez, mon oncle, ramenez-moi sir Raleigh avant demain. Je vous autorise à crever les chevaux du duc.

Hector sortit. Dix minutes après, il courait ventre à terre sur la route de Plymouth.

— Savez-vous, mon oncle, dit Bavolet à Gontran, qu'après-demain la reine d'Ecosse sera condamnée à mort?

Gontran fit un brusque pas en arrière.

— Et qu'elle mourra, si d'ici là je n'ai perdu le comte de Leicester at amené sir Raleigh aux pieds d'Elisabeth?... Mais soyez tranquille, acheva Bavolet avec un sourire de triomphe, j'y perdrai mon nom ou Leicester retombera du haut de son piédestal d'orgueil dans la poussière d'où l'avait tiré l'amour de sa royale maitresse.

— Mon enfant, s'écria Gontran avec enthousiasme, tu es un homme de génie...

— Je ne sais, dit naïvement le jeune homme, mais le dévouement, je le sens, rend habile et hardi. Croyez en moi!

Et il raconta à Gontran son entrevue avec Elisabeth.

Comme il achevait, on annonça le comte de Leicester.

Bavolet renvoya Gontran, et s'apprêta à recevoir, de pied ferme, le choc impétueux de celui dont il avait juré la perte.

La comte était seul; aucun page, aucun officier ne l'accompagnait, et la simplicité presque austère de son costume indiquait qu'il avait voulu se rendre au palais de Buckingham sans être remarqué.

Les deux gentilshommes se saluèrent avec une froide politesse, puis Bavolet indiqua un siége à Leicester.

Mais celui-ci demeura debout et refusa d'un geste.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, avez-vous réfléchi parfois à cette loi bizarre de la nature qui préside aux sympathies et aux antipathies?

— Oui et non, répondit Bavolet, qui voulait laisser le comte s'engager plus avant sur le terrain glissant où il mettait le pied.

— Par exemple, continua le comte, deux hommes qui, la veille, ignoraient réciproquement leur nom, qui ne s'étaient jamais vus, se rencontrent inopinément; leurs regards se croisent... Cela suffit : ou ces deux hommes, en un seul regard, se sont promis une amitié éternelle, ou ils ont deviné que le destin les séparait, à l'instant même, d'intérêts, d'affections, de rêves d'avenir ou de gloire, et ils se jurent une haine implacable.

— Ceci se voit quelquefois, monsieur le comte.

— Tenez, continua le favori d'Elisabeth, nous reviendrons aux conclusions de cette théorie tout à l'heure : voulez-vous me permettre de vous faire mon histoire en quelques mots?

— Je l'écouterai religieusement, répondit tranquillement Bavolet.

— J'avais vingt-daux ans, monsieur, lorsque la mort de mon père, qui remplissait les fonctions de chancelier de l'Echiquier, m'appela aux affaires en me faisant l'héritier de son titre et de sa charge. Je reçus l'ordre de revenir de France, où, malgré ma jeunesse, on m'avait confié le poste d'ambassadeur.

— Je connaissais ces détails, milord.

Leicester s'inclina.

— A mon retour, je fus présenté à la reine Elisabeth. Je ne l'avais jamais vue. Elle me parut éblouissante de beauté, et je me pris à l'aimer, non parce qu'elle était reine, mais parce qu'elle était femme... L'ambition n'entrait point en ligne de compte dans mon amour. J'étais hardi, j'avais fait d'avance le sacrifice de ma tête; peu m'importait de mourir, si je parvenais à triompher une heure. Pendant un an, il ne fut folies, actions éclatantes, traits d'audace inouïe que je ne misse en œuvre pour arriver à mon but, me répétant. chaque jour, cet aphorisme de Sapho : « L'homme qui ne sait point trouver le chemin du cœur d'une femme est un niais ou manque de ténacité et de hardiesse. »

— Ceci est très-vrai, milord.

— Vous avez raison, monsieur, et l'événement justifia la prophétie de la maitresse du beau Phaon.

— Ah! dit Bavolet souriant.

— Oui, monsieur, répondit tout bas Leicester; la reine fut enfin touchée de mon amour, et...

Leicester regarda Bavolet. L'ambassadeur était impassible.

— Et elle m'aima, acheva Leicester..... Je vous jure, monsieur, qu'aucune pensée d'ambition, aucun désir d'en faire un marchepied à mon orgueil, ne se mêla à mon amour. J'aimais la reine pour elle et non pour moi; j'aurais donné tout au monde pour qu'elle fût une simple demoiselle de noblesse, et non la souveraine des deux royaumes.

— Je vous crois, milord.

— Malheureusement, poursuivit Leicester, le pouvoir enivre; les fumées de l'ambition montent rapidement au cerveau; on s'accoutume vite à dominer la foule du haut d'un piédestal, que ce piédestal soit l'œuvre de la faveur ou la récompense de la gloire.

« Devenu l'amant de la reine, j'étais presque roi, l'Irlande et l'Angleterre étaient à mes pieds; il n'était si grand seigneur dans les deux royaumes qui ne s'inclinât devant moi.

« Aussi désormais, deux sentiments également puissants, également dominateurs de toutes mes facultés, s'emparèrent de moi, lorsque je fus arrivé à ce faite suprême, l'amour et l'ambition.

« En public, aux yeux de tous, j'étais un souverain, un ambitieux, un homme ayant soif de pouvoir et mesurant la foule d'un air dédaigneux; — le soir, en tête à tête, je redevenais l'amant toujours épris et passionné de madame Elisabeth, et j'oubliais qu'elle était reine... Mais il n'est, en ce monde, de félicité qui ne puisse avoir un terme, de bonheur qu'un nuage ne puisse obscurcir, de puissance qu'un choc invisible et fortuit ne renverse à un moment donné.

— Vous raisonnez comme un philosophe, milord.

Leicester parut peu sensible à ce compliment, et continua :

— Or, voir à la fois s'écrouler mon pouvoir et mon amour, mon amour surtout, monsieur, a été la terreur de toutes les heures qui a glacé mon sang et hérissé mes cheveux depuis trois années... Être aimé toujours, dominer toujours, tel est le but de ma vie; ce but manqué, je ferais bon marché de ma vie. Aussi, lorsque, par hasard, j'ai rencontré sur ma route un homme dont les circonstances auraient pu faire un rival, j'ai écrasé cet homme ou je l'ai éloigné.

— Ah! dit Bavolet d'un air calme.

— Sir Williams Raleigh aimait la reine; il était beau, il était jeune, il portait un noble nom; la reine n'ignorait point qu'elle en était aimée... J'ai éloigné Raleigh.

— C'était prudent, milord.

— Vous devez me comprendre maintenant, monsieur l'ambassadeur? murmura Leicester avec un sourire ironique.

— Oui et non, milord. Je comprends votre amour, vos appréhensions, vos vengeances prématurées; je ne comprends réellement pas pourquoi vous m'en faites la confidence?

Leicester regarda attentivement son interlocuteur, comme si un doute eût traversé son esprit; mais il vit errer sur les lèvres de Bavolet un sourire qui était le reflet exact de son ironie, à lui Leicester, et il répondit :

— Voici le moment, je crois, monsieur, de revenir à nos théories da tout à l'heure sur les sympathies et les antipathies.

— Allez, milord, je vous écoute.

— Je vous disais tout l'heure, n'est-ce pas? qu'à première vue, et en dix secondes, deux hommes devinaient aussitôt s'ils seraient amis ou ennemis.

— Ce qui est d'une justesse incontestable.

— Hier, monsieur, au bal, vous avez valsé avec la reine; au dernier tour, à la dernière note de l'orchestre, nous nous sommes trouvés face à face pour la première fois da notre vie.

— Auriez-vous deviné par hasard, milord, demanda railleusement Bavolet, que nous sommes destinés à devenir le Pylade l'un de l'autre et à nous aimer fraternellement?

— Non, monsieur.

— Alors, c'est à nous haïr, sans doute?

— Je le crois.

Bavolet s'inclina.

— Monsieur, poursuivit le comte avec un calme apparent, sous lequel couvaient des tempêtes, la reine s'est penchée sur votre bras, hier, avec un abandon qui m'a déplu.

— Votre Seigneurie aurait tort si elle supposait que je l'aie vue valser avec la reine, avant moi, sans en éprouver un vif déplaisir.

Leicester s'inclina à son tour.

— Vous avez déjeuné à White-Hall aujourd'hui?

— Oui, milord.

— En tête à tête avec Sa Majesté?

— Parfaitement.

— Et les affaires politiques des deux royaumes, celui de France et celui d'Angleterre, vous ont absorbé, paraît-il?

— Nullement, milord.

— En vérité!

— Il n'en a pas été question une minute.

— Alors, mille pardons; on m'a fort mal informé, car le page de la reine, à qui je faisais demander audience, m'a dit insolemment devant vingt courtisans, que Sa Majesté traitait une grave affaire politique et ne pouvait recevoir. Or, savez-vous, monsieur, que c'est la première fois que je reçois un pareil affront en public, et que j'ai mes grandes entrées au conseil des ministres?

— Je ne puis que vous affirmer, milord, tout en vous plaignant de tout mon cœur, que la politique ne nous a nullement occupés, la reine et moi.

— Pourrai-je savoir quel a été votre thème de conversation?

— Sans aucun doute. Nous dissertions sur l'amour, milord.

Un éclair de colère passa dans les yeux de Leicester; ceux de Bavolet exprimèrent un dédain railleur.

— Monsieur, reprit le comte, vous avez plu à la reine, c'est incontestable.

— Dieu vous entende, milord!

— En seriez-vous aimé à la longue? je ne sais, mais c'est possible.

— Tout l'est en ce monde, milord.

— Dans tous les cas, tout me dit que nous courons l'un et l'autre vers un but opposé quoique identique en apparence; je ne sais si vous visez à l'amour de la reine, mais je sens que vous travaillez à ma perte, comme je vais travailler à la vôtre... Nous sommes nés ennemis.

Ce fut à Bavolet à s'incliner, et il répondit :

— Votre Seigneurie parle d'or.

— Or, continua Leicester, je hais les guerres sourdes et ténébreuses, les intrigues tortueuses, les coups de Jarnac, comme on dit en France depuis quelques années. Je n'aime que les combats au soleil et *coram populo.*

— Madame Marguerite de France, observa Bavolet avec flegme, elle qui sait le latin comme un clerc, traduirait ce *coram populo* par un combat devant témoins.

— C'est là précisément le fond de ma pensée.

— Et celui de la mienne, milord.

— Ainsi, vous convenez que vous me haïssez instinctivement?

Bavolet garda le silence une minute, qui fut un siècle d'angoisse pour le favori, puis il répondit :

— A votre tour, milord, veuillez m'écouter.

— Parlez, dit le comte.

— Je ne vous hais point personnellement; vous êtes jeune, brave et beau; j'aurais pu être votre ami. Mais, vous l'avez dit, nous courons l'un et l'autre vers un but opposé. Pour que j'arrive au mien, il faut que vous tombiez, que votre faveur s'écroule, que votre puissance soit anéantie... que la reine ne vous aime plus.

— Ah! ah!... ricana le comte, appliqueriez-vous l'amour à la politique?...

— Oui et non, milord.

C'était la troisième fois que cette réponse évasive sortait de la bouche de Bavolet.

— S'il en était ainsi, peut-être pourrions-nous nous entendre?

— Non, milord, dit froidement le jeune ambassadeur, ceci est tout à fait impossible. Je vous l'ai dit, pour que j'atteigne mon but, il faut que la reine cesse de vous aimer.

— Et moi, dit fièrement Leicester, pour que je touche au mien, c'est-à-dire pour qu'elle m'aime encore et toujours, je sens qu'il faut que vous disparaissiez de la surface du monde.

— Je le vois, milord, nous nous sommes parfaitement compris.

— Entre gens d'esprit, c'est tout simple, répondit Leicester, dont la colère et la haine avaient revêtu cette nuance calme et glacée qui permet de demeurer impassible et maître de soi-même.

— Hâtez-vous donc, milord, reprit Bavolet avec un accent de gravité solennelle et presque triste qui fit tressaillir le comte profondément... hâtez-vous de me supprimer du nombre des vivants ou du moins de m'expulser du sol anglais, car dans trois jours, si vous ne le faites, avant même, comte de Leicester, je vous le jure, la reine aura cessé de vous aimer, et vous ne serez plus qu'un obscur gentilhomme sans pouvoir ni crédit.

— Monsieur, répliqua le comte, j'ai deux moyens de me défaire de vous. Le premier, peut-être, serait le plus sûr.

— Puis-je le connaître?

— Sans doute. Les Ecossais, depuis que leur reine est prisonnière et que son fils est devenu l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, les Ecossais conspirent contre la reine Elisabeth, qui n'a point assez de sa haute intelligence, de tout son génie pour déjouer leurs intrigues sans cesse renaissantes... si l'ambassadeur de France leur prêtait l'oreille, s'il les écoutait et devenait leur complice, il serait forcé de quitter Londres avant ce soir.

— Malheureusement, milord, les instructions de mon roi sont entièrement opposées à la politique écossaise.

— Je le sais, monsieur; mais j'ai ce pouvoir encore que vous me voulez arracher; je suis assez riche pour faire griffonner de faux papiers, acheter des délateurs et des calomniateurs...

— Tiens! dit Bavolet avec calme, ceci serait ingénieux.

— Fi! exclama le comte, je suis gentilhomme, monsieur.

— J'allais le rappeler à Votre Seigneurie.

— Aussi, vous le voyez, ce premier moyen n'est point applicable, et il n'est cheveu de ma tête qui y songe.

— Voyons donc le second, milord?

— Le second, monsieur, est plus simple, plus loyal, plus digne de vous et de moi.

— Je le devine. Il consiste à croiser nos deux épées. Je suis à vos ordres, milord. Mais, permettez-moi de vous le faire observer : ma qualité d'ambassadeur me défend d'être le provocateur, et, entre nous, le motif pour lequel nous croiserons le fer est inavouable.

— Je suis de votre avis. Aussi ai-je trouvé un expédient.

— Ah! tant mieux.

— Ce soir, à huit heures, la reine vous donnera une audience officielle; j'assisterai à cette audience, et l'affront que je vous y ferai rendra une rencontre entre nous de toute nécessité.

Leicester se leva et salua de nouveau.

— Adieu, monsieur l'ambassadeur, dit-il; au revoir, plutôt.

Et il fit un pas de retraite; mais sur le seuil il se retourna :

— Monsieur, dit-il, me battrai-je avec vous sans savoir quel est ce but mystérieux où vous courez et qui vous fait jurer ma perte...

— C'est un secret, monsieur, répondit gravement Bavolet; tout ce que je puis dire, c'est que je veux essayer d'arracher une page honteuse de l'histoire d'une grande reine.

— J'ai peur... murmura Leicester à part lui... Cet homme me glace...

Et il sortit la mort au cœur, mais la lèvre dédaigneuse et la tête fièrement rejetée en arrière.

### XIX. — LA MENDIANTE.

Le soir de ce jour, vers neuf heures environ, deux cavaliers sortaient de White-Hall, se tenant par le bras et causant à voix basse.

— Oui, mon cher Pric, disait le premier, qui n'était autre que lord Maitland, ce seigneur des Marches écossaises du sud qui trempa autrefois dans l'assassinat du roi et avec l'ex-régent d'Ecosse causait la veille de l'étrange ressemblance d'Arthur de Penn-Oll, gentilhomme lorrain, avec Hector, le soldat aux gardes de la reine; — oui, mon cher duc, il est réellement fâcheux que vous n'ayez point assisté à cette scène; Leicester a été sublime d'insolence.

— En vérité! baron? demanda lord Bothwell.

— Oui, sublime est le mot.

— Racontez-moi donc cet événement dans tous ses détails.

— Volontiers... Vous savez que le nouveau roi de France est un homme hardi, plein d'espoir et de confiance en sa force, et qui prétend, dit-on, braver l'opinion de l'Europe, au besoin, et se mesurer avec elle, si l'Europe boude sa politique.

— Je sais cela, milord.

— Or, un roi de cette trempe se soucie peu de heurter telle ou telle convenance, et il agit toujours selon son caprice. Celui-ci avait un page qu'on appelait Bavolet; il l'aimait fort... il en fait un ambassadeur, sans trop se soucier de son âge, de la haute mission qu'il lui confiait et du respect qu'on doit avoir pour une reine comme celle d'Angleterre et d'Irlande. Hier, au bal, lorsqu'on annonça l'ambassadeur de France, tout le monde s'attendait à voir paraître un homme au moins grisonnant, et la stupéfaction fut générale quand on aperçut un tout jeune homme, presque un enfant.

— Je m'en souviens, milord.

— L'ancien page est un garçon bien tourné, de bonne mine et de beau visage; il est hardi comme un vrai page qu'il a été; il a de l'esprit... il ne manque nullement de cette impertinence courtoise et de bon aloi qui brillait à la cour de feu roi Henri III; bref, il a toutes les qualités pour plaire à une femme capricieuse et fantasque comme la reine, et il lui a plu.

— Ah! murmura Bothwell pensif.

— Il lui a plu à ce point qu'elle l'a invité à déjeuner pour aujourd'hui et que, au dire d'Arthur, le petit page qui hait cordialement Leicester, il n'a nullement été question de politique entre elle et son convive.

— Si bien que Leicester a été jaloux?

— Naturellement.

— Et alors?

— Alors, comme il ne pouvait manifester sa jalousie tout haut et que, cependant, il gardait rancune à l'ambassadeur de la faveur qu'il avait obtenue, le comte s'est creusé la tête pour trouver un prétexte de querelle.

— Ce qui est facile.

— Pas précisément, attendu que son prétendu rival ou son rival futur, si vous le préférez, est ambassadeur, par conséquent à peu près inviolable, et qu'une rencontre ne pouvait avoir lieu entre Lei-

cester et lui, qu'à la condition que le motif qui la provoquerait serait tout à fait étranger à la politique.

— C'est juste, milord. Eh bien, qu'a fait Leicester?

— Vous allez le voir. La reine, à sept heures précises, ce soir, s'est rendue à la salle du Trône pour y recevoir solennellement l'ambassadeur, qui ne lui avait point encore présenté ses lettres de crédit. Les ministres, les hauts dignitaires de la couronne, les grands seigneurs attachés à la maison de la reine l'entouraient, comme c'était leur devoir et comme l'ordonnait l'étiquette pour une pareille réception. Seul, le chancelier de l'Échiquier manquait.

— C'est-à-dire Leicester?

— Précisément. La reine en a manifesté son étonnement.

« — Où donc, a-t-elle demandé au moment où entrait l'ambassadeur, où donc est lord Leicester?

« On a cherché le comte des yeux; nul ne savait où il pouvait être et pour quelle cause il manquait à cette assemblée; — mais un de ses pages est venu qui a dit à la reine :

« — Lord Leicester supplie Votre Majesté de l'excuser; il pêche à la ligne, dans le parc de White-Hall, assis sur le rebord du grand bassin.

« L'impertinence d'un pareil motif d'absence était si grande, que la reine a cru avoir mal entendu et a fait répéter le page.

— Et le page a répété?

— Mot pour mot, milord. Alors la reine a eu un regard de colère tel, que tout le monde en a tremblé; puis elle a dit froidement :

« — Allez quérir lord Leicester, et dites-lui que la reine d'Angleterre et d'Irlande a coutume d'avoir auprès d'elle son chancelier de l'Échiquier lorsqu'elle donne audience à un ambassadeur.

« Le page s'est incliné, puis il est allé s'acquitter de son message.

« Pendant les dix minutes qu'a duré son absence, un silence plein d'étonnement a régné dans la salle. Nul ne comprenait une pareille insolence.

« Quant à l'ambassadeur, il était calme, froid, la tête haute et paraissait se soucier fort peu de l'absence du chancelier de l'Échiquier. Il a remis à la reine ses lettres de crédit, s'est incliné par trois fois selon l'usage, a pris place sur le siége qu'elle lui a indiqué au bas de la première marche du trône.

« C'est alors que le page est revenu. Il était seul.

« — Madame, a-t-il dit avec l'assurance d'un valet qui se fie en la puissance de son maître, lord Leicester m'a chargé de répondre à Votre Majesté qu'il ignorait qu'elle reçût un véritable ambassadeur aujourd'hui, et qu'il n'avait jamais pu s'imaginer que le roi de France eût sérieusement investi de ce titre un de ses pages, lequel doit être plus versé dans les finesses et les habiletés du jeu de paume et des osselets que dans les sciences graves et sérieuses de la diplomatie...

« Un murmure de véritable stupéfaction accueillit ces paroles et s'éleva de tous les points de la salle.

« — Mais, acheva le page, lord Leicester demeurera toujours le fidèle et obéissant serviteur de Votre Majesté, et il s'empresse d'accourir, puisque le bon plaisir de Votre Majesté est de considérer les pages du roi de France comme des ambassadeurs.

« Et le page s'inclina et sortit.

« Au même instant, le comte parut sur le seuil. Il traversa la foule, la tête nue, mais l'air hautain; puis il salua silencieusement la reine dont l'irritation était à son comble et qui ne daigna point le regarder, et ensuite il s'inclina avec une courtoisie affectée devant l'ambassadeur, qui lui rendit son salut avec la même politesse froide et cérémonieuse.

« L'audience terminée, la reine se tourna vers lord Leicester :

« — Comte, dit-elle, vous m'enverrez aujourd'hui votre démission des charges et des emplois que vous occupez à ma cour, et vous ferez bien d'aller visiter vos terres d'Irlande.

« Leicester s'attendait sans doute à cette disgrâce, car il n'a témoigné ni étonnement ni dépit, et s'est contenté de répondre :

« — Votre Majesté sera obéie.

« — Je ne veux point, a achevé la reine, qu'un de mes sujets se permette d'exprimer son avis sur le choix que mon illustre allié, le roi de France, fait de ses ambassadeurs.

« Alors l'envoyé du roi de France s'est levé, et s'adressant à la reine :

« — Madame, a-t-il dit, je ne pense pas que milord comte de Leicester ait eu la prétention d'outrager le roi que je représente, et j'ai cru devoir me taire. Maintenant, Votre Majesté daignera-t-elle accepter en mon lieu et place messire Gontran de Penn-Oll, mon oncle et mon secrétaire intime, qui remplira les fonctions d'ambassadeur de France pendant deux jours?

« — Parfaitement, monsieur l'ambassadeur.

« — En ce cas, je supplie Votre Majesté d'abroger pour quelques heures les lois sévères qu'elle a établies sur le duel, et de permettre à Bavolet, le page, de châtier, l'épée à la main, l'insolence du comte de Leicester.

« — Je vous le permets, a dit la reine.

« Puis elle a ajouté en regardant dédaigneusement son favori :

« — L'insulte qui vous a été faite, monsieur, est tellement inqualifiable et grossière, que j'entends que la réparation en soit éclatante. Nous reviendrons pour une heure aux mœurs de nos aïeux; votre duel sera un combat en champ clos, comme il y en avait au temps des croisades; vous vous mesurerez dans le parc de White-Hall, sous mon balcon, et j'assisterai à votre rencontre avec toute ma cour.

« — Je n'en attendais pas moins de la justice de Votre Majesté, a répondu l'ambassadeur.

— Ah çà! dit lord Bothwell, visiblement affecté, savez-vous, milord, que c'est là une véritable disgrâce.

— Incontestablement, duc.

— Et que Leicester est perdu!...

— Oui et non. C'est un doute encore.

— Comment cela?

— Si Leicester tue Bavolet, il est sauvé.

— Il aura tué un ambassadeur de France, c'est la guerre.

— Non point, puisque ce dernier a résigné ses fonctions.

— Vous avez raison; mais la reine lui pardonnera-t-elle?

— Parfaitement; car elle n'ignore pas le vrai motif d'une pareille provocation. Leicester aura été sublime d'audace.

— Et s'il est tué?

— Peu lui importera, j'imagine, de mourir bien ou mal en cour.

— Et s'il n'était que blessé?

— Il deviendrait intéressant.

— Oh! oh!... dit Bothwell, vous êtes un homme d'esprit, baron; vous avez réponse à tout.

— Ce que j'avance est fort logique.

— D'accord : mais supposons qu'au lieu de tuer Bavolet, il le blesse assez grièvement pour le mettre hors de combat?

— Oh! alors, répondit lord Maitland, Leicester est perdu. Après avoir été insolent, il devient odieux; la reine aimera Bavolet, c'est incontestable.

— Vous ne voyez que cette seule issue capable de ruiner la faveur du comte?

— Celle-là et une autre presque inadmissible.

— Laquelle?

— C'est que le comte, une fois le fer à la main, ne soit pris d'un accès de peur.

— Il est brave!

— Soit; mais il se battra sous les yeux de la reine.

— Raison de plus pour qu'il se conduise en lion.

— A moins que la reine paraisse s'intéresser davantage à son adversaire, et alors, lui Leicester, est perdu.

— Et quand a lieu le duel?

— Après-demain.

Lord Bothwell tressaillit :

— C'est demain, dit-il, qu'on juge la reine d'Écosse.

— Grâces à vous, duc, ricana lord Maïtland, et vous avez accumulé sur sa tête tant de charges et tant de calomnies que cette tête tombera.

— Ne m'avez-vous point aidé? murmura Bothwell.

— Oui, et je m'en repens parfois.

— Mon cher baron, reprit cyniquement Bothwell, vous savez que Marie a demandé au pape la rupture de notre mariage, que le pape accordera cette rupture, et que si Marie était rendue à la liberté, si elle remontait sur son trône, pour se venger de moi qui l'ai trahie, elle m'enverrait à l'échafaud. Si, au contraire, elle meurt, de régent je deviens roi d'Écosse et je supprime le fils comme j'ai supprimé la mère. Vous le savez aussi bien que moi, vous qui avez toujours été mon complice, les crimes politiques ne sont pas des crimes. Régner, voilà le but; qu'importe la route? Or, savez-vous ce que je devine, ce que je pressens par un de ces instincts vagues, mais sûrs, dont la bizarre origine ne saurait être définie?... — Si Leicester tombe, Marie ne mourra point.

— Oh! oh! dit lord Maïtland, qui donc oserait la sauver?

— Tenez, répondit Bothwell, j'ai la conviction que cet ambassadeur de vingt-trois ans est le sauveur... et ce Lorrain impassible, c'était Hector.

— Diable! murmura lord Maïtland, si vous disiez vrai, duc, savez-vous que tout cela serait fort grave?

Tandis qu'ils parlaient ainsi, les deux cavaliers s'étaient enfoncés dans les rues tortueuses et sombres de la Cité; tout à coup sous l'auvent d'une porte, en un recoin obscur, une voix lamentable s'éleva disant :

— Mes beaux seigneurs, passerez-vous donc sans me faire la charité?...

A cette voix, tous deux tressaillirent, et cependant ils passèrent sans s'arrêter, habitués qu'ils étaient à ces importunités des mendiants de Londres.

Mais la femme qui les avait interpellés quitta la marche vermoulue sur laquelle elle était assise et les suivit, en se drapant dans ses haillons fétides, jusqu'à l'angle de la rue, où elle renouvela sa prière.

Cette fois, lord Bothwell se retourna et, à la clarté d'un reverbère, il regarda la mendiante et poussa un cri :

— On dirait la reine! murmura-t-il.

Et, en effet, la pauvresse avait dans la voix, le geste et le visage une ressemblance extraordinaire, bizarre, inexplicable, avec

Marie Stuart. Seulement, elle paraissait plus vieille de dix ans.

A son tour, lord Maïtland regarda la mendiante, et il laissa échapper, lui aussi, un cri de stupéfaction.

Bothwell et lord Maïtland étaient Écossais; ils avaient sucé avec le lait ces superstitions des montagnes, que l'âge et l'éducation sont parfois impuissants à effacer; — superstitions qui commencent aux chansons de la nourrice berçant son fils adoptif, dont les vieillards continuent la tradition auprès du foyer, durant les longues et brumeuses soirées d'hiver, que les bardes et les poëtes populaires chantent par strophes monotones, et que les prêtres eux-mêmes, ne se sentant pas assez forts pour les combattre de pied ferme, se contentent d'interdire à leurs ouailles comme le plus damnable des péchés.

Ces superstitions, impressions premières de l'enfance, suivent parfois l'homme le plus intelligent à travers son âge mûr; longtemps endormies, elles s'éveillent un soir de brumes, par une nuit obscure, à une heure solennelle et poignante, et elles se dressent alors aux yeux effrayés de ceux qui ne croyaient plus en elles, drapées dans cette fière, mélancolique et sauvage poésie dont les peuples primitifs ont coutume de revêtir leurs croyances et leurs traditions.

Lord Bothwell, le sceptique et l'impie, le railleur et le criminel lord Bothwell, et lord Maïtland, son digne complice, lorsqu'ils eurent jeté les yeux sur cette femme en haillons, sur cette mendiante qui se traînait à leurs genoux et leur demandait la charité d'une voix suppliante, se souvinrent en même temps d'une légende fameuse, la *Femme des Bruyères*, dont on avait bercé leur enfance.

Cette légende, terrible entre toutes, avait cours, parmi les soirées des clans, dans les montagnes écossaises; les aïeux la redisaient à leurs petits-fils frissonnants, et plus d'un pâtre, attardé dans les bruyères d'un sombre vallon, était rentré tout effaré, prétendant que, parmi les soupirs du vent, il avait distingué les sanglots de l'héroïne de cette sombre histoire, que nous allons vous raconter en quelques mots.

Au temps jadis... — à l'époque où vivait lord Bothwell, il y avait bien des siècles déjà, — au temps jadis, disons nous, il y avait dans une gorge des monts Cheviot, un vieux castel habité par une jeune châtelaine.

La comtesse Blanche, c'était son nom, vivait dans la retraite et la prière, depuis le départ de son époux, le comte Hector, qui guerroyait en Palestine. A peine la voyait-on errer de loin en loin sous les grands arbres qui entouraient le manoir, et c'était presque toujours en compagnie d'une vieille servante, qui la protégeait de ses cheveux blancs. Dix ans s'étaient écoulés depuis le départ du comte, et nul n'aurait alors pu dire s'il était mort ou vivant. Cependant la comtesse avait vingt-cinq ans à peine; elle était divinement belle, et tous les châtelains des environs soupiraient profondément en la voyant passer.

Plusieurs avaient essayé de pénétrer dans son manoir: d'autres lui avaient envoyé leur page le plus mignon et le plus séducteur, chargé d'aveux brûlants et de paroles dorées; mais pages et châtelains avaient été froidement éconduits par la vertueuse châtelaine.

L'un d'eux, plus fier et plus hardi, plus épris aussi peut-être, essaya de vaincre tous les obstacles, de surmonter toutes les difficultés; ses efforts furent vains; il usa les menaces, comme il avait usé les prières; Blanche ne le voulut point recevoir.

Ce seigneur se nommait Harold; il était chef de clan, et il était riche et puissant entre tous ses voisins. Le ressentiment qu'il éprouva de sa défaite fut si violent, qu'il jura la perte de la comtesse Blanche, et l'accusa traîtreusement de sorcellerie.

A cette époque, le crime de sorcellerie était le plus grand des crimes; ceux qui en étaient convaincus étaient envoyés au bûcher. La comtesse fut donc arrêtée par l'ordre de l'évêque de Glascow et déférée à un tribunal ecclésiastique.

En vain protesta-t-elle de son innocence... En vain invoqua-t-elle sa vie simple et pieuse comme une preuve irrécusable de la pureté de ses mœurs et de ses pratiques religieuses; Harold avait prodigué l'or, acheté de faux témoignages, gagné à sa cause tous les misérables de la contrée... Blanche fut déclarée coupable et condamnée au bûcher.

La veille de son exécution, le comte Harold, qui était allé à Glascow pour y repaître sa vengeance du spectacle de son supplice, le comte Harold, disons-nous, regagnant son hôtellerie, fut abordé par une mendiante qui lui demanda l'aumône...

Cette mendiante ressemblait si fort à la comtesse Blanche, qu'il eut peur et s'enfuit, sans oser lui faire la charité.

— Dieu ait pitié de vous! lui cria-t-elle d'un ton ironique et suppliant à la fois qui le glaça de terreur.

Un moment le remords le prit; il eut honte de son abominable conduite; il pensa même à aller déclarer la vérité et sauver Blanche du supplice.

Mais ce bon mouvement eut la durée d'un éclair; son désir de vengeance le domina bientôt entièrement, et, le lendemain, la comtesse fut brûlée sur la place publique. Alors le comte Harold reprit la route de son château; mais, en chemin, surpris par la nuit, il fut obligé de s'arrêter et de demander un gîte dans une hôtellerie. Là, la servante qui lui vint ouvrir la porte lui fit jeter un cri terrible; elle ressemblait, trait pour trait, à la comtesse Blanche.

Harold enfonça l'éperon au flanc de son cheval, et continua sa route à travers la nuit.

— Bon voyage et au revoir, lui cria la servante d'auberge, de cette même voix ironique et suppliante qui l'avait si fort ému dans les rues de Glascow.

Harold atteignit son manoir aux premières clartés du jour. Une femme était endormie sur le seuil, la tête cachée dans ses mains.

Au bruit de son cheval, elle s'éveilla et le regarda. Harold jeta un nouveau cri de stupeur: cette femme était encore la vivante image de la suppliciée.

Alors le comte faillit devenir fou, et son cheval, épouvanté par le cri qu'avait jeté le cavalier, rebroussa chemin, et, prenant le mors aux dents, emporta son maître demi-mort à travers les bruyères.

Le cheval courut ainsi pendant dix années; chaque fois que son maître voulait l'arrêter et prendre quelque repos, une forme blanche se dressait devant lui, et cette forme blanche n'était autre que la comtesse Blanche, vêtue de la robe qu'elle portait le jour où elle monta au bûcher. Alors le cheval voltait sur ses quatre pieds et reprenait sa course furieuse. Au bout de dix ans, le malheureux comte avait parcouru en tous sens, et sans jamais s'arrêter une heure, les vastes collines et les nombreux vallons couverts de bruyères qui avoisinaient son manoir dans un rayon de dix lieues, — et, un soir, il se retrouva à la porte.

Cette fois la femme-fantôme avait disparu et le cheval s'arrêta de lui-même.

Le comte Harold se souvint alors qu'il avait laissé, en partant pour Glascow, deux blondes et charmantes petites filles jumelles dont la mère était morte en leur donnant le jour, et il entra dans le manoir pour les retrouver. Sa tendresse de père s'éveillait.

Les petits anges avaient grandi durant ces dix années; elles étaient devenues de belles jeunes filles au regard timide, au front rougissant, aux mains blanches et délicates; mais, en grandissant, leurs traits enfantins s'étaient effacés et elles ressemblaient à s'y méprendre à l'infortunée comtesse Blanche.

Ce dernier coup tua Harold; il poussa un cri suprême de désespoir et d'horreur, et tomba mort, tandis qu'un fantôme s'élançait sur le dos de son cheval demeuré à l'entrée de son manoir, et s'enfuyait en laissant échapper des gémissements mêlés de rires ironiques.

C'était l'ombre de Blanche, la femme des bruyères, qui s'en allait emportant l'âme du calomniateur.

Depuis lors, tous ceux qui avaient touché l'argent de Harold pour accuser la comtesse, ne purent jamais s'attarder dans les bruyères sans y rencontrer l'ombre de Blanche, toujours montée sur le cheval de son persécuteur; et ceux qui la virent moururent, et leurs descendants la virent comme eux; et longtemps après, dans la contrée, quiconque avait dans les veines du sang des calomniateurs n'osait sortir de chez lui à la brune, de peur de rencontrer la *femme des bruyères* dont le seul aspect l'eût tué.

---

On comprend, à la similitude de cette légende avec l'aventure qui leur advenait, le premier mouvement de terreur qui s'empara de Bothwell et de lord Maïtland.

Cette femme qui leur apparaissait n'était-ce point l'ombre de leur victime qui demandait grâce une dernière fois?

Tous deux furent pris de vertige et s'enfuirent; mais, chez lord Bothwell, les émotions superstitieuses étaient de courte durée, et, comme s'il eût été illuminé par une pensée infernale, il laissa son compagnon s'éloigner, s'approcha de l'auvent qui abritait la pauvresse et lui dit:

— Que demandes-tu?

— La charité.

— Comment te nommes-tu?

— Trilby l'Écossaise.

— De quelle ville d'Écosse es-tu?

La pauvresse se drapa fièrement dans ses haillons et répondit:

— Je suis née à Edimbourg, il y a trente-neuf ans; ma mère était une courtisane célèbre qu'on nommait Amaranthe, et mon père... Ah! savez-vous, ricana-t-elle, comment se nommait mon père?

Bothwell se frappa le front; un souvenir lointain passait dans son cerveau.

— Ton père? dit-il, je l'ai connu; c'était le roi Jacques d'Écosse, et sa fille, la reine Marie Stuart, te fit chasser par ses valets un jour où tu osas te présenter au palais et invoquer ton origine.

— Oui, oui, répondit la pauvresse avec un sourire diabolique, on me jeta dehors comme une fille perdue. Je demandais du pain à la fille de mon père, et elle me fit fouetter avec des verges; je ne voulais pas vivre dans la fange où j'étais née, et on me rejeta dans la fange... j'y ai vécu fatalement, misérablement, sans pouvoir en sortir. J'ai été courtisane, bohémienne, voleuse; j'ai aimé des assassins; maintenant, j'implore la charité publique.

Et Trilby ricana encore.

— Mais, acheva-t-elle avec un éclair de colère dans le regard, bien

est juste; il punit cette fière reine d'Ecosse qui m'a reniée et chassée; cette sœur maudite, que je hais de toute mon âme, gémit à présent dans l'ombre d'un cachot...

— Ah! dit Bothwell pensif, tu la hais?

— De toute mon âme.

— Peut-être pourrai-je t'aider à assouvir ta haine.

— Oh! murmura Trilby dont les yeux lancèrent un nouvel éclair.

— Où demeures-tu?

— Dans une misérable auberge au bord de la Tamise, où logent les voleurs et les mendiants. L'hôtelier se nomme Tony l'Irlandais.

— C'est bien, répondit Bothwell, en laissant tomber deux pièces d'or dans la main amaigrie de la pauvresse; attends-moi demain toute la journée et ne quitte point ton logis.

Et il continua son chemin, entraînant lord Maïtland.

— Mon cher, lui dit-il confidentiellement, j'ai le pressentiment que cette femme nous sera fort utile.

Lord Maïtland haussa les épaules.

— Et en quoi, bon Dieu! demanda-t-il.

— Je ne sais encore.

— A moins que vous n'en vouliez faire une reine d'Ecosse.

— Hé! hé! ricana Bothwell, qui sait? et pourquoi pas?

Le baron se prit à rire.

— Alors, dit-il, je ne sais trop pourquoi nous supprimerions la première, si nous en devions improviser une seconde.

Un rire silencieux passa sur les lèvres de Bothwell.

— Je sais une comédie sanglante, dit-il, une bouffonnerie terrible qui fut autrefois jouée à Edimbourg, et qui n'eut qu'un seul acte. Je rêve de lui en adjoindre un second.

Au moment où Bothwell achevait, il venait d'entrer dans une rue un peu sombre, dans laquelle lord Maïtland avait son hôtel; ce fut alors qu'un bruit de chevaux retentit derrière eux, et, malgré l'obscurité, ils aperçurent deux cavaliers qui s'avançaient au grand trot et qui passèrent devant eux.

Bothwell et lord Maïtland s'effacèrent à demi dans l'ombre, si bien que les cavaliers ne les purent remarquer, tandis que, au contraire, un rayon de lumière échappé d'une lanterne voisine tomba d'aplomb sur leur visage et les éclaira avec la furtive rapidité de la foudre.

Bothwell étouffa un cri.

— Tenez, dit-il tout bas à lord Meïtland, voilà le Lorrain qui ressemble à Hector, celui... qui est Hector lui-même.

— Et l'autre?

— L'autre? vous ne le connaissez donc pas? L'autre se nomme sir Williams Raleigh.

— Le commandant de la *Proserpine?*

— Lui-même.

— Celui qui aime la reine Elisabeth?

— Sans doute.

— Que peuvent avoir à faire entre eux ces deux hommes?

— Je vais vous le dire, ricana Bothwell; ils conspirent la chute de lord Leicester.

— Et dans quel but?

— Le premier, pour sauver la reine d'Ecosse; le second pour succéder à Leicester.

— Maintenant, murmura lord Maïtland, je comprends à demi, il faut aviser.

Bothwell crispa le poing et murmura :

— A nous deux, bel Hector, à nous deux...

Un diabolique sourire accompagna cette exclamation, et ce sourire imprima à la figure du noble lord une expression de cruauté tellement hideuse, que son complice, lui-même, tressaillit et eut peur.

## XX. — LE COMBAT.

C'était à midi précis que Bavolet et Leicester devaient vider leur querelle sous le balcon de la reine, dans les jardins de White-Hall, sous les yeux de toute la cour.

Bien avant l'heure du combat, une foule immense vêtue de soie et de velours, une foule élégante, avide d'un tel spectacle, garnissait déjà les croisées du palais.

Puis, le bruit de ce duel singulier, dont la cause première, connue de quelques-uns seulement, était cependant un mystère pour la plupart, le bruit de ce duel, disons-nous, s'était répandu au dehors, par toute l'immense cité de Londres; le peuple des faubourgs lui-même en était instruit, et le peuple, les bourgeois, toute cette multitude avide de spectacles sanglants, combats ou supplices, s'était ruée dès le matin vers le palais, et en avait pour ainsi dire assiégé les portes.

Alors le lord maréchal du palais, justement inquiet de cette manifestation populaire, était allé prendre l'avis de la reine, pensant qu'elle ordonnerait que White-Hall fût environné par un cordon de troupes, et rendu ainsi inaccessible; mais la reine avait répondu froidement :

— Laissez entrer ceux qui veulent voir. M. l'ambassadeur de France a été publiquement outragé, il est juste qu'il venge son honneur en public.

Et la foule avait envahi les jardins, tandis que les grands seigneurs et les dames de la cour se plaçaient aux fenêtres.

A midi précis, dont les horloges et les églises de la grande cité répétaient en même temps les douze vibrations, la reine apparut au balcon.

Ce balcon était à sept ou huit pieds à peine du sol, et c'était verticalement au-dessous, sur un petit carré sablé, à deux pas d'une pièce d'eau, que les deux champions devaient croiser le fer.

La distance qui séparait la reine des deux adversaires était donc si faible, qu'elle pouvait voir les moindres détails du combat et saisir jusqu'aux fugitives impressions, jusqu'aux émotions les plus rapides que les péripéties de la lutte pourraient laisser sur le visage des combattants.

La reine était seule avec son page, sur l'épaule duquel elle appuyait sa main.

Elle était vêtue comme pour une fête, et elle tenait à la main une grosse touffe de lys, si bien que quelques courtisans voulurent attacher une signification à ces fleurs et y voir un emblème de sympathies secrètes de Sa Majesté pour Bavolet qui représentait la France, et dont, par conséquent, le lys devait être la fleur de prédilection.

Comme tous les favoris, Leicester avait une dose d'impertinence et de dédain suffisante pour lui valoir la haine de quiconque approchait la reine; aussi les vœux que chaque courtisan faisait tout bas lui étaient-il peu favorables. Le peuple, au contraire, par esprit national et peut-être aussi parce qu'il s'était toujours montré généreux et magnifique, lui souhaitait tout bas la victoire. Peuple et noblesse levèrent les yeux sur la reine au moment où elle apparut, et les plus rapprochés cherchèrent à étudier sur son visage le secret de ses impressions.

Mais la reine était impassible; elle saluait de la main, souriait avec indifférence, puis causait d'un air dégagé avec son page dont la physionomie et le geste animés témoignaient, au contraire, une anxiété profonde et une vive émotion.

Arthur aimait déjà Bavolet de toute la hauteur de la haine qu'il portait à Leicester.

Presque aussitôt après la reine, apparurent les deux champions. Quelques gardes maintenaient la multitude à distance, afin de laisser l'arène entièrement libre. Le lieu, les préparatifs, la foule assemblée pour cette rencontre, lui donnaient toute la physionomie caractérisée, toute l'austère et solennelle majesté de ces luttes du moyen âge, de ces combats en champ clos, où deux chevaliers, bardés de fer, venaient rompre une lance en faveur de leur belle ou de leur souverain.

On se fût attendu, à moins, de voir les deux adversaires apparaître à cheval, bardés de toutes pièces et prêts à s'éloigner pour prendre du champ au premier signal du juge du camp, après que les hérauts d'armes auraient, à haute et intelligible voix, blasonné les couleurs de leurs écussons respectifs. Il n'en fut rien cependant, et l'attente de plus grand nombre fut trompée.

Le duel moderne allait remplacer le combat singulier dans la vieille lice du moyen âge.

Les deux adversaires s'avançaient à pied, vêtus de velours et non de fer, l'épée au côté et non la lance au poing.

Chacun d'eux marchait à la rencontre de l'autre, — car ils venaient de deux points opposés, — et il était accompagné de son témoin.

Le comte de Leicester portait un pourpoint bleu de ciel étincelant de broderies et retenu par des agrafes de diamants; il avait sur la tête un toquet à plume rouge, et un nœud de rubans d'un lilas tendre ornait la garde de son épée. Si le comte fût allé à une fête, s'il eût dû ouvrir le bal avec sa royale maîtresse, il n'eût pas été plus galamment vêtu.

Le costume de Bavolet était, au contraire, sombre et sévère à un double titre.

D'abord, il portait le deuil du roi de France, ensuite il était l'outragé, et les habits de gala ne conviennent point à ceux dont l'honneur est en souffrance et attend une éclatante réparation.

Bavolet était vêtu de noir de la tête aux pieds; ses grands cheveux blonds tombaient sur ses épaules, soigneusement peignés, et cachaient à demi sa collerette blanche. Un crêpe garnissait la poignée de son épée à fourreau bruni et à poignée d'acier.

Mais son regard était si tranquille, son sourire si calme, son attitude si hardie et si insouciante, qu'une sorte de fièvre enthousiaste, de sympathique admiration s'empara des belles dames penchées aux croisées et appuyées aux balcons, et qu'une salve d'applaudissements accueillit son apparition. Il se découvrit et salua; les applaudissements redoublèrent. Aucune manifestation, au contraire, n'accueillit l'arrivée de lord Leicester.

A côté de ce dernier marchait son témoin. Ce témoin, c'était lord Bothwell.

A la droite de Bavolet se tenait un homme grave, froid, vêtu de noir comme lui, c'était Hector.

Hector et Bothwell se regardèrent et tressaillirent tous deux, mus sans doute par une même pensée. Il était écrit dans la destinée de

ces deux hommes qu'ils se trouveraient éternellement en face l'un de l'autre, la haine au cœur et dans les yeux, la menace aux lèvres, le fer au poing. Si Leicester et Bavolet venaient à faire coup fourré, Bothwell et Hector mettraient nécessairement l'épée à la main et se battraient après eux.

Certes, si Bothwell eût douté encore de l'identité d'Hector, le garde écossais, et d'Arthur de Penn-Oll, le gentilhomme breton, cette dernière rencontre eût fait évanouir son dernier doute.

Bavolet se pencha alors à l'oreille de son oncle :

— Tenez, dit-il, voici les bourreaux et les sauveurs de la reine d'Écosse en présence; dans une heure, Dieu aura décidé.

— Dieu est bon et il est juste!... répondit Hector avec une grave émotion.

Bavolet et Leicester s'avancèrent ainsi jusque sous le balcon de la reine, et tous deux saluèrent.

La reine rendit le salut; mais son regard demeura froid et sa bouche sérieuse pour son favori, tandis qu'un léger sourire glissa sur ses lèvres à l'adresse de Bavolet.

Les courtisans qui surprirent ce sourire pensèrent que le règne de Leicester était fini; tandis que Bavolet disait à Hector :

— Maintenant, il est inutile que je le tue, il est perdu, et Marie Stuart est sauvée.

Alors les deux adversaires, se trouvant à deux pas l'un de l'autre, se saluèrent courtoisement, comme il convient à des gens de haut parage et de bonne compagnie; puis Bavolet dit à Leicester :

— En France, milord, depuis cinquante ou soixante années environ que deux gentilshommes se battent sans cuirasse ni dague, et selon les simples règles de l'escrime, il est d'usage de se dépouiller de son pourpoint et d'engager le fer les bras nus et la chemise flottante; mais je crois qu'aujourd'hui obéir à une semblable coutume serait malséant, car nous nous battons sous les yeux des dames.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Leicester. Nous nous battrons avec nos pourpoints.

Puis le favori ajouta tout bas, si bas que Bavolet seul l'entendit :

— Il est bien convenu, n'est-ce pas, que l'un de nous sera mort dans une heure?

— Monsieur, dit froidement Bavolet, je me bats sans haine personnelle, je vous l'ai dit, et je ne veux pas me départir du droit de vous épargner si le sort m'est propice; mais je vous jure que vous auriez tort de m'épargner, car si je n'en veux à votre vie, j'en veux à votre faveur, et, si vous survivez, ce sera pour voir s'accomplir votre ruine.

— Je ne le verrai pas, monsieur; soyez tranquille.

En prononçant ces mots, le comte mit la main sur la garde de son épée; Bavolet l'imita. Alors la reine laissa échapper son bouquet de fleurs de lys; et le bouquet vint tomber sur le sable, à égale distance des deux adversaires, si bien qu'on eût pu croire qu'il était le prix du combat. Leicester et Bavolet échangèrent un regard rapide. Celui de Leicester semblait dire :

— Si je triomphe, je foulerai ces fleurs aux pieds en signe de mépris et de haine pour votre pays dont elles sont l'emblème héraldique...

Celui de Bavolet signifiait :

— Si je suis vainqueur, je placerai ce bouquet sur ma poitrine pour remercier votre reine de la courtoisie qu'elle manifeste envers mon pays.

— Messieurs, dit alors Hector d'une voix grave et solennelle, après avoir échangé un nouveau salut avec lord Bothwell, vous, milord, comte de Leicester, vous, Jean de Dreux, comte de Penn-Oll, tous moyens de conciliation épuisés, et votre querelle ne se pouvant vider que par l'effusion du sang, nous, vos parrains, nous vous autorisons à tirer l'épée. Allez, et vous conduisez dignement!...

Aussitôt Leicester et Bavolet se saluèrent une dernière fois, mirent simultanément l'épée à la main, reculèrent chacun d'un pas et tombèrent en garde.

Tous deux étaient braves, tous deux étaient versés en la noble science de l'escrime, et ils avaient reçu leçon l'un et l'autre du feu roi Henri de Valois, le premier tireur de son siècle.

Des la première passe, ils comprirent qu'ils étaient de même force et que le sort hésiterait longtemps avant de se décider.

Seulement Bavolet était calme, comme doit être l'homme qui met son épée au service d'une cause plus élevée qu'une haine personnelle, tandis que, au contraire, Leicester avait l'emportement aveugle et furieux de celui qui fait bon marché de sa vie, à la condition de se venger.

L'infériorité du comte devait naître de son manque de sang-froid. Au bout de cinq minutes, Leicester avait harcelé son adversaire, l'attaquant avec furie, tantôt avançant avec impétuosité, tantôt rompant pour se fendre ensuite à fond, et il s'était lassé à ce jeu, tandis que Bavolet, toujours calme, ne rompait pas d'une semelle et soutenait de pied ferme le rude assaut qui lui était livré. Si bien que la sueur perlait au front du comte et que la fatigue commençait à endolorir son bras, lorsque Bavolet, plein de vigueur, était encore sur la défensive et n'avait point attaqué.

Leicester comprit la supériorité de cette force calme et froide, et sa colère s'en augmenta.

Un moment, il faillit s'enferrer de lui-même sur l'épée de Bavolet, et il eut à peine le temps de faire un bond en arrière...

Alors il leva rapidement les yeux vers le balcon de la reine, pour rencontrer son regard et lire dans ce regard un éclair de sympathie, d'amour, une lueur d'anxiété.

Mais la reine ne le regarda point.

Si l'œil d'Elisabeth se fût abaissé sur lui l'espace d'une seconde, il eût soudain retrouvé une vigueur et une vaillance nouvelles; mais l'indifférence glacée de celle pour qui il jouait sa vie fut le dernier coup porté à sa bravoure et à sa force. A partir de ce moment, le comte ne porta plus que des coups mal assurés que Bavolet para aisément; il commença à rompre, puis il rompit encore et il rompit toujours.

Et alors Bavolet attaqua à son tour, et Leicester reçut un premier coup d'épée qui lui déchira les chairs de l'épaule.

Aussitôt son pourpoint bleu de ciel fut maculé de sang, et il s'éleva un murmure autour de lui, qu'il prit pour de la compassion et qui fit rugir son orgueil.

Alors, pour la seconde fois, le favori fut pris d'un ardent et fol espoir; pour la seconde fois, au risque de ne point parer le coup qu'on lui portait, il leva les yeux vers la reine... Il espérait que la vue de son sang qui coulait l'aurait fait pâlir, que son attitude trahirait de secrètes et terribles angoisses. Il crut être aimé encore...

La reine était impassible et calme, comme une Espagnole assistant à un combat de taureaux.

Alors encore, cet homme qui maintenant ne pouvait plus douter de sa disgrâce, sous les pieds de qui tout s'écroulait et qui eût dû voir arriver comme un bienfait, comme une délivrance la mort qui venait à lui, cet homme fut pris d'un étrange accès de vertige et de folie; cet homme dont la vie était brisée se reprit à aimer ardemment cette même vie, à frissonner en rencontrant le regard de son adversaire, ce regard étincelant qui semblait être son arrêt de mort...

Et il recula pâle et tremblant... et l'épée échappa à sa main.

Milord, comte de Leicester, le dernier rejeton d'une race de héros, avait eu peur!...

L'homme s'exalte dans la peur aussi bien que dans l'audace.

Le premier frisson d'épouvante que ressentit lord Leicester, ce frisson qu'il éprouva en rencontrant le regard étincelant de Bavolet et qui le fit reculer d'abord, puis lâcher son épée, avait eu pour première cause l'indifférence glacée de la reine. La crainte de mourir sous ses yeux sans qu'elle donnât une larme ou un regret l'avait épouvanté et rendu lâche pendant dix secondes. Et puis le comte s'exalta dans cette épouvante comme il se fût exalté, en une autre circonstance, dans son bouillant courage d'autrefois; et alors il eut peur d'avoir eu peur, il trembla parce qu'il avait tremblé, il recula encore parce qu'il avait reculé déjà.

Deux fois il voulut ressaisir son épée, et deux fois elle s'échappa de ses mains.

Ce spectacle de la lâcheté subite d'un homme brave jusque-là comme est brave un lion, était navrant à voir, et les deux ou trois mille témoins de cette étrange scène furent pris à la gorge et au cœur par un indicible sentiment d'angoisse et de pitié.

La foule comprend merveilleusement les impressions les plus bizarres. Il ne fut pas un seul témoin de cette scène affligeante qui ne devinât pourquoi le noble comte de Leicester avait eu peur.

Seule, la reine ne sourcilla point et ne témoigna son étonnement que par un sourire de mépris.

Mais celui qui fut le plus touché, peut-être, le plus violemment ému de cet inconcevable accès de peur, ce fut Bavolet; — Bavolet qui, mieux que personne, devina quelle inexprimable angoisse avait dû broyer le cœur du comte pendant dix minutes. Aussi lorsque celui-ci essayait vainement de reprendre son épée, abaissa-t-il vivement la pointe de la sienne vers la terre, en lui disant :

— Assez, monsieur, assez! votre sang coule, vos forces vous abandonnent, et je ne puis continuer une lutte aussi inégale...

A ces paroles de Bavolet, le comte essaya de retrouver quelque sang-froid, quelque présence d'esprit, une faible parcelle de son ancienne valeur...

Ce fut en vain!...

Ses yeux, troublés déjà, s'injectèrent de sang; il chancela, laissa échapper un cri étouffé, et, murmurant un nom que nul n'entendit, il s'affaissa sur lui-même et tomba dans les bras de son témoin, lord Bothwell.

La reine quitta alors le balcon et disparut, tandis que Bavolet se baissait et s'emparait du bouquet de fleurs de lys qu'elle avait jeté dans l'arène.

En même temps il se penchait à l'oreille d'Hector :

— Mon oncle, disait-il, nous venons de sauver la reine d'Écosse, au prix de l'honneur et de la vie d'un noble jeune homme. Je donnerais la moitié de mon sang pour que le comte ne se fût pas trouvé sur notre route.

Hector ne répondit pas : il comprenait le noble et généreux cœur de cet enfant à qui sa victoire devenait odieuse.

Lord Leicester, évanoui, fut placé sur un brancard et transporté dans l'appartement qu'il occupait à White-Hall.

En même temps, la foule des jardins, le peuple qui venait d'assister à la défaite de son idole, la foule s'écoula silencieuse; — les courtisans seuls demeurèrent aux balcons, aux croisées, et plusieurs dames jetèrent aux pieds du vainqueur, dont l'attitude était charmante de tristesse et de modestie, leurs éventails ou leurs bouquets.

Bavolet venait de débarrasser la cour d'un joug odieux et insolent, il avait détrôné le plus puissant des favoris...

Ce fut alors que la reine se montra de nouveau, non plus au balcon, mais sur la première marche d'un escalier qui descendait dans les jardins.

Soudain une rumeur confuse se répandit parmi les courtisans. On se répéta de bouche en bouche que Sa Majesté allait visiter au bord de la Tamise un bâtiment de guerre en construction, qui recevrait, à la sortie des chantiers, le nom de la *Rose-Rouge*.

La reine confirma cette rumeur en descendant, toujours appuyée sur l'épaule d'Arthur le page, jusqu'à Bavolet, en lui disant :

— Monsieur l'ambassadeur, au temps jadis, le vainqueur recevait la palme ou la couronne des mains d'une princesse; je n'ai à vous offrir ni couronne ni palme, mais gardez ce bouquet que j'avais laissé tomber dans l'arène et qui devait être le prix du vainqueur; puis, maintenant, offrez-moi votre main et me conduisez jusqu'à ma litière qui nous attend avec une escorte de gardes à la porte des jardins qui ouvre sur la berge de la Tamise. Je vous proclame mon chevalier, et je veux visiter en votre compagnie ma nouvelle frégate la *Rose-Rouge*.

Le regard charmant et le sourire dont la reine accompagnait ces paroles donnèrent à penser à plusieurs que Bavolet avait déjà remplacé Leicester dans le cœur d'Elisabeth.

Bavolet offrit sa main avec cette courtoisie élégante dont il avait sucé les premières traditions à la cour de Marguerite de Navarre, et tous deux, le jeune ambassadeur et la redoutable reine, traversèrent la foule respectueuse qui s'écartait et se rejoignait à mesure sur leur passage et se mettait en marche pour accompagner sa souveraine.

Derrière la reine, à quelque distance, marchait Hector que Gontran avait rejoint.

Tous deux causaient à voix basse.

— Frère, disait Gontran, Londres ne sait rien encore de l'arrêt de mort que les juges ont prononcé la nuit dernière, à près de minuit.

A ce mot d'arrêt de mort, Hector tressaillit et pâlit.

— Cela devait être, murmura Gontran. Les juges sont soumis et tremblants; la reine Elisabeth leur a demandé la mort de sa rivale, et ils ont condamné Marie Stuart. Mais la reine d'Écosse vit encore; elle a demandé un jour et une nuit pour se préparer à la mort, et ce délai lui a été accordé. Hier, Elisabeth aimait encore Leicester, et sa rivale devait mourir; aujourd'hui le motif de sa haine est anéanti et elle fera grâce...

Hector tremblait de tous ses membres et secouait la tête :

— Qui sait? murmura-t-il.

— J'ai foi en Bavolet, répondit Gontran. Il obtiendra ce qu'il demandera.

Il y avait une telle assurance dans le geste et la voix de Gontran, il avait vu Bavolet si calme et si sûr de sa prochaine victoire, qu'Hector, à son tour, se prit à espérer.

## XXI. — LE MANTEAU DE SIR RALEIGH.

La reine, cependant, était montée dans sa litière, et Bavolet caracolait à sa portière sur le plus magnifique étalon qui fût sorti jamais des écuries royales; et il se tenait si près de sa litière, qu'il pouvait causer à mi-voix avec la reine.

— Monsieur l'ambassadeur, lui disait celle-ci, vous souvient-il de notre conversation d'il y a deux jours?

— Les moindres paroles de Votre Majesté sont religieusement gravées au fond de mon cœur.

— Avez-vous aussi bonne mémoire des vôtres?

— Ceci est plus difficile, madame.

— Vous souvient-il de votre promesse?

— Ai-je promis quelque chose à Votre Majesté?

— Vous m'avez parlé d'un phénix, ce me semble.

— En effet, madame.

— D'un modèle des amants constants et respectueux...

— Et Votre Majesté n'y voulait pas croire, si ma mémoire est fidèle...

— En effet, et je doute encore.

— J'ai promis cependant à Votre Majesté de le lui présenter...

— Et cela aujourd'hui même, tandis que je visiterais la *Rose-Rouge*.

— Précisément.

La reine devint rêveuse.

— Croyez-vous, murmura-t-elle, n'avoir point exagéré?

— Aucunement, madame.

— Et l'homme qui aime ainsi existe.

— Vous le verrez tout à l'heure.

— Et... demanda la reine, dont la voix trahit une légère émotion, cette femme qu'il aime... où est-elle?

— Ah! madame, répondit Bavolet, Votre Majesté m'en demande un peu long; ceci n'est pas mon secret.

— Au moins me direz-vous si elle est connue de moi?

— Peut-être...

— Ah! fit la reine.

Bavolet garda le silence.

— Monsieur l'ambassadeur, reprit Elisabeth d'une voix caressante, je suis femme, partant curieuse et impatiente; dites-moi au moins quel est le rang, la condition, quels sont les titres de cet amant merveilleux... Est-il gentilhomme?

— Des meilleurs, madame.

— Et... à mon service?

— Il fera les honneurs de son bâtiment à Votre Majesté.

— Ah! s'écria la reine étonnée, ceci est bizarre... Allez-vous pas me dire que cette merveille n'est autre que le commandant de la *Rose-Rouge?*

— Votre Majesté a dit vrai.

— Mais, s'écria la reine, riant de plus en plus et trahissant cependant par une pâleur subite la crainte qu'elle ressentait d'une déception, le commandant de la *Rose-Rouge* est un vieillard au large abdomen, milord de Winter, un homme qui apprécie bien plus les vins vieux de France que les femmes jeunes de tous pays.

— Aussi, dit Bavolet, n'est-ce point de lord de Winter dont il s'agit.

— Mais c'est impossible!... je l'ai nommé moi-même à ce commandement.

— Ah! madame, dit résolûment Bavolet, voici qu'il me faut faire un aveu à Votre Majesté.

— Un aveu?

— L'aveu d'une faute.

— Vous êtes pardonné d'avance.

— J'ai eu l'audace de conspirer.

— Conspirer, monsieur?

— Oui, madame, de complicité avec votre ministre de la marine et milord de Winter.

— Oh! oh! dit Elisabeth.

— Vous savez, madame, que deux officiers changent parfois réciproquement de corps avec l'autorisation du ministre qui prend d'abord l'avis de Votre Majesté.

— Je sais cela, monsieur.

— Eh bien! madame, milord de Winter a demandé au ministre de troquer son commandement de la *Rose-Rouge* contre celui d'une autre frégate de Votre Majesté.

— Ah! dit la reine qui commençait à comprendre.

— Or, le commandant de cette autre frégate n'est autre que cet amant mystérieux qui intéresse si fort Votre Majesté.

— Et... quelle est cette frégate?

— Voilà précisément ce que je ne puis dire à Votre Majesté, car si je nomme la frégate j'aurai nommé son commandant.

— C'est juste, monsieur. Mais ce que vous me racontez là me paraît assez invraisemblable, cependant.

— En quoi, madame?

— En ce que mon ministre de la marine n'a pu autoriser cette mutation sans mon consentement.

— Voilà précisément où commence la conspiration.

— En vérité!...

— Oui, madame, j'ai supplié le ministre de garder un silence coupable.

— Et dans quel but, monsieur?

— Dans le but de procurer une innocente surprise à Votre Majesté.

— Mais, monsieur, dit la reine en souriant, savez-vous que vous avez tout simplement corrompu mon ministre?

— Hélas! madame.

— Et que mon royal allié Henri de France vous désapprouverait fort?

— Je ferai observer à Votre Majesté que j'étais conspirateur hier, et qu'hier je n'étais plus ambassadeur. Je suis donc justiciable des lois anglaises, et j'attends respectueusement ma condamnation.

— Ou votre grâce, dit la reine souriante. Or, si le phénix que vous me promettez est réellement à la hauteur de la réputation que vous lui avez faite, je vous ferai grâce, sinon...

— Quel sera mon châtiment? demanda Bavolet.

— Je vous retirerai le titre de *mon chevalier* que je vous ai donné tout à l'heure.

— Alors, dit tranquillement le jeune ambassadeur, j'espère être longtemps le cavalier servant de Votre Majesté.

En ce moment, la litière royale et son escorte s'arrêtèrent. Le cortége était arrivé au bord de la Tamise, juste en face du lieu où la frégate la *Rose-Rouge* se trouvait à l'ancre au milieu du fleuve.

Un canot détaché du navire glissait sur l'eau de toute la vitesse de ses vingt-quatre avirons, et un homme était debout au milieu qui commandait la manœuvre.

Cet homme était le nouveau commandant de la *Rose-Rouge*, et il venait chercher la reine pour la conduire à son bord.

— Ah! dit la reine, sortant de sa litière en s'appuyant sur la main de Bavolet qui avait mis pied à terre et confié son cheval à un page, ah! je reconnais monsieur, cet officier... c'est sir Williams Raleigh, le commandant de la *Proserpine*.

— Précisément, madame.

— Et... continua-t-elle à mi-voix et avec émotion, est-ce donc là cet homme...

— Oui, madame, murmura tout bas Bavolet, et peut-être vous avez connu la femme qu'il aime ainsi...

La reine ne répondit pas, mais sa main trembla dans la main de Bavolet.

En ce moment, le canot toucha la rive, et sir Raleigh, s'élançant à terre, s'inclina respectueusement devant la reine.

C'était l'heure de la marée basse; la Tamise, qui subit les fluctuations de la marée, avait, en se retirant, laissé à découvert une partie de la berge, et cette partie était humide et glissante encore sur une largeur de quelques pieds, si bien que la reine hésita à y poser le pied pour entrer dans le canot. Mais alors, sir Raleigh, se dépouillant rapidement de son manteau, l'étendit sur la berge, et dit à la reine :

— Vous pouvez marcher à présent, madame.

Elisabeth remercia d'un sourire, puis elle répondit :

— Je vous retire, milord, le commandement de la *Rose-Rouge*, que je destine à lord Leicester, auquel je veux confier une mission lointaine; et, comme un noble et vaillant officier tel que vous ne peut demeurer inactif, je vous nomme grand amiral de mes flottes. Votre main, milord...

Et la reine monta dans le canot, tandis que Bavolet lui murmurait à l'oreille :

— Permettez-moi, madame, de résigner mes fonctions de chevalier en faveur de mon noble ami l'amiral sir Williams Raleigh.

La reine s'inclina, et remercia Bavolet d'un sourire. Ce sourire disait éloquemment sa gratitude pour le bonheur que M. l'ambassadeur de France venait de lui faire... Elisabeth aimait enfin sir Raleigh...

---

— Madame, dit Bavolet, au moment où, après avoir visité la *Rose-Rouge*, la reine rentrait à White-Hall, Votre Majesté me refusera-t-elle la faveur d'une audience secrète à laquelle se rattache pour moi le plus sacré des intérêts?

— Quel jour? demanda la reine.

— Ce soir même, madame.

— Soit, répondit-elle. Venez au palais à neuf heures; je vous y recevrai seule à seul.

— La reine d'Ecosse est sauvée! murmura Bavolet à part lui.

## XXII. — QUE DIRA LA POSTÉRITÉ?

Le soir de ce même jour, vers neuf heures, la reine Elisabeth était seule dans son oratoire et attendait Bavolet. Elisabeth était pensive et sérieuse comme ceux qu'une préoccupation vient assiéger au milieu d'un rêve d'amour et de longue félicité.

Cette femme, née parmi les brumes humides du ciel anglais, cette fille du Nord au regard hautain et glacé avait toute l'exaltation méridionale des femmes du Midi. Son sourire, compassé par l'étiquette, cachait des tempêtes passionnées qui s'élevaient dans son cœur au moindre souffle et le bouleversaient.

Il y avait en elle deux êtres, deux natures, deux instincts parfaitement tranchés : la reine et la femme, la fille du roi et la maîtresse, la femme habituée à dominer et à être obéie, et la femme qui aimait toujours et sans cesse, et abdiquant volontiers dans l'ombre sa couronne, son sceptre, sa terrible majesté, pour la mettre aux pieds de quelque monarque mystérieux, de quelque souverain inconnu de la foule, et dont elle, la reine redoutée et toute-puissante, acceptait le pouvoir et la domination.

C'était ainsi qu'avait régné Leicester, ainsi qu'allait régner sir Williams Raleigh.

En amour, la reine était superstitieuse comme une Espagnole; elle croyait à la fatalité... elle prenait pour des avertissements du ciel les plus bizarres incidents de son existence de chaque jour.

Dans la défaite de Leicester, elle avait cru lire la condamnation de son amour; dans la façon bizarre dont sir Raleigh s'était présenté à elle, elle avait cru deviner que c'était là le seul, le véritable attachement terrestre qui lui fût permis.

Et déjà elle aimait sir Raleigh avec cette fougue violente qui caractérisait naguère son amour pour Leicester, — et elle l'aimerait ainsi jusqu'à ce qu'elle rencontrât un autre homme plus beau, plus éloquent, plus persuasif que la destinée semblerait lui présenter par une voie mystérieuse et des moyens éloignés des chemins battus.

Cette femme si froide, si positive en ce qui touchait les affaires de son royaume et sa politique extérieure, avait l'imagination et le cœur d'un poëte. Elle ajoutait foi à tout ce qui s'écartait des routes ordinaires de la vie; le surnaturel et le mystérieux avaient pour elle un invincible attrait.

La reine était donc seule ce soir-là, dès huit heures, et elle songeait avec délices à son nouvel amour, oubliant la terre entière, son royaume, sa cour et son sceptre, pour ne se souvenir que d'une chose, c'est que sir Raleigh l'aimait...

Le portrait de Leicester avait disparu de l'oratoire à son insu, et elle ne s'était point aperçue de cette disparition. Elle avait oublié Leicester comme on oublie un rêve pénible au premier rayon du soleil qui nous vient éveiller. Ce portrait avait disparu par les soins d'Arthur, le jeune page, ce mortel ennemi de Leicester.

L'enfant, avec cette naïve rouerie qui est l'apanage de la première adolescence, avait compris que c'était désormais un meuble inutile dans l'oratoire de sa royale maîtresse, et il l'avait fait emporter une heure auparavant par un laquais qui avait irrévérencieusement relégué dans un coin l'image de milord comte de Leicester, ce roi de la veille dont le trône venait de s'écrouler.

La reine était donc assise auprès d'une table qui supportait un candélabre dont les cinq bougies n'éclairaient qu'imparfaitement les tentures sombres de l'oratoire.

La tête appuyée sur une de ses mains, l'autre posée négligemment sur la table, le regard vague et à demi perdu dans la pénombre que projetait un bahut voisin, madame Elisabeth semblait s'isoler et se concentrer en elle-même essayant de revoir le mélancolique et pâle visage, et l'œil bleu rêveur et doux de sir Raleigh, lorsque la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à Arthur.

La reine tressaillit et leva les yeux avec cette expression égarée de ceux dont on trouble instantanément la mystérieuse contemplation.

— Que me veux-tu, mon enfant? demanda-t-elle.

— Lord Campbell! annonça gravement Arthur.

A ce nom, Elisabeth tressaillit encore, et puis son visage perdit son expression de rêverie et de douceur mélancolique, son regard devint froid, de sa lèvre disparut ce sourire indécis qui s'adressait à l'absent, et elle dit à Arthur de cette voix impérieuse et brève qui ne pouvait appartenir qu'à la fille du terrible Henri VIII :

— Fais entrer lord Campbell.

Arthur s'effaça à demi, fit rouler la portière sur la tringle d'or, et dit :

— Entrez, milord.

Lord Campbell entra et salua profondément la reine.

Lord Campbell était un vieillard au front fuyant, au regard indécis et fauve, aux lèvres minces et pâles, au sourire cruel.

Il était vêtu de noir, selon la mode des gens de justice, et il portait sous son bras un volumineux dossier.

Il s'exhalait de ce personnage comme une odeur fétide, comme un souffle empesté qui semblait émaner du laboratoire de dissection d'un bourreau.

— Madame, dit-il en s'inclinant, je remplis mes fonctions de grand justicier en venant prendre les ordres de Votre Majesté.

— Eh bien! demanda froidement la reine.

— Marie Stuart, ex-reine d'Ecosse, poursuivit lord Campbell, a été condamnée hier à la peine de mort par les juges que Votre Majesté avait choisis. Je viens...

La reine se prit à trembler, et un battement de cœur, dont elle ignorait la cause, s'empara d'elle.

— Ah! dit-elle, ne pouvant maîtriser une certaine émotion.

— D'après la sentence, Marie Stuart d'Ecosse, condamnée à la peine de mort pour crime de haute trahison, poursuivit lord Campbell, doit être conduite au supplice demain, au point du jour, dans une des cours intérieures de la Tour de Londres, qui lui a jusqu'ici servi de prison.

— Demain? fit la reine, dont l'émotion augmenta.

— A sept heures, madame.

La reine demeura pensive et ne répondit rien.

— Mais, reprit lord Campbell, si la sentence des juges ne peut, d'après les lois du royaume, être infirmée, la reine a cependant son droit de grâce...

A ce mot de grâce, la reine tressaillit plus vivement encore, et elle regarda son interlocuteur.

Le sourire ironique et railleur de lord Campbell était le réquisitoire le plus éloquent et le plus terrible qui pût être fulminé contre la malheureuse reine.

Ce sourire signifiait :

— La reine d'Angleterre, qui a ordonné à ses juges de prononcer une sentence de mort, oserait-elle donc revenir sur son premier ressentiment et pardonner à celle qu'elle avait condamnée sans retour, à celle qui osa être assez hardie pour convoiter le trône des deux royaumes, assez belle pour que celui qu'Elisabeth daignait aimer, la remarquât et le proclamât à haute voix?

Elisabeth oublia alors qu'elle n'aimait plus Leicester, que la femme n'était plus à venger, que la reine seule était outragée et pouvait pardonner; elle ne se souvint que d'une chose, c'est que la reine d'Ecosse avait osé l'humilier et la braver, c'est qu'elle avait eu la

hardiesse de paraître plus belle qu'elle, la reine d'Angleterre et d'Irlande, et cédant à un de ces élans de froide et cruelle colère qui faisaient parfois revivre en elle le terrible et féroce Henri VIII, elle répondit à lord Campbell :

— Eh bien, milord, avez-vous jamais remarqué qu'en Angleterre et sous mon règne, la justice ne suivît point son cours?

Lord Campbell s'inclina sans répondre et sortit aussitôt. Il était trop intéressé lui-même à l'exécution de cet arrêt de mort pour qu'il jugeât nécessaire d'ajouter un mot.

Mais, lord Campbell sorti, la reine se trouva soudain en proie à une violente et terrible émotion. Elle eût donné tout au monde pour que l'ironique vieillard fût encore là, auprès d'elle, à attendre sa décision...

La pitié pénétra dans le cœur d'Elisabeth, et avec la pitié un sentiment de crainte, une appréhension terrible, ignorés jusque-là de la fougueuse reine; — elle redouta l'opinion du monde, elle trembla devant le jugement inflexible de la postérité.

Avait-elle donc bien le droit, malgré ses fautes, ses trahisons, ses crimes, — car aux yeux d'Elisabeth, sa rivale était criminelle, — avait-elle donc bien le droit de faire monter sur un échafaud une femme reine comme elle, sa parente, la mère de son héritier présomptif, le jeune prince Jacques d'Ecosse?

Elisabeth réfléchissait ainsi, le front pensif, le sourcil froncé, en proie à une de ces émotions intraduisibles pour la foule et dont le cœur des rois gardera éternellement le secret plein d'angoisse, lorsque Bavolet entra.

A sa vue, elle se leva vivement; et alors elle eut comme une de ces révélations mystérieuses de la vérité qui jaillissent instantanément de la circonstance la plus banale, en apparence, et elle devina que le jeune homme lui venait demander la grâce de Marie Stuart; elle devina en outre que la conduite de Bavolet, son duel avec Leicester, le choix que le roi de France avait fait d'un ambassadeur aussi jeune, pourraient bien ne pas être étrangers à ce grand procès jugé dans l'ombre, et qui cependant occupait l'attention de l'Europe tout entière.

Et lorsqu'elle eut envisagé Bavolet vêtu de noir, pâle, grave, austère d'aspect, malgré sa jeunesse, elle ne douta plus...

Bavolet était le sauveur de Marie Stuart!...

Il s'avança vers elle lentement, sans un sourire, s'inclinant avec un respect cérémonieux, qui disait éloquemment qu'il n'allait pas être question de futilités et d'histoires d'amour, dans cet entretien qu'il avait si instamment sollicité; et lorsqu'il se fut incliné par trois fois, Elisabeth lui dit vivement et d'une voix altérée :

— Ah! je devine, monsieur, je devine pourquoi vous venez!

— Madame, répondit Bavolet avec un accent tellement solennel, qu'il semblait être comme une voix lointaine et prophétique de l'avenir, madame, j'ai à peine vingt-trois ans, et je représente les jours qui viendront...

Et, comme la reine demeurait muette, il poursuivit :

— Je représente les jours à venir; je ne suis pas l'ambassadeur de France, je suis la postérité, je suis l'inexorable histoire, je suis cette plume de fer qui, à travers les siècles, retrace sur un indestructible airain le souvenir de la gloire et des grandes actions des rois...

La reine était debout, pâle, muette; elle écoutait, elle, la femme altière entre toutes, la voix de Bavolet avec un mystérieux respect.

— Je suis aussi, continua le jeune homme avec un accent prophétique, je suis cette voix tonnante qui parcourt le monde et retentit dans le plus lointain avenir pour condamner ceux au front duquel Dieu mit une couronne en leur enjoignant la clémence, et qui, dédaignant cette inspiration céleste, demeurèrent implacables...

Bavolet s'arrêta et regarda de nouveau Elisabeth.

— Je vous comprends, répondit-elle, vous venez m'empêcher d'imprimer à mon règne une tache indélébile?

— Je veux, madame, répliqua Bavolet, que l'histoire puisse inscrire votre nom glorieux au-dessus des plus grands noms; je veux qu'on dise le siècle d'Elisabeth comme on dit le siècle d'Auguste... et, vous le savez, madame, Auguste pardonnant à ses ennemis, fut plus grand qu'Octave au soir de la victoire, dans les plaines fumantes d'Actium.

Et Bavolet qui, jusque-là, s'était exprimé avec cette hauteur pleine de noblesse qui convient à ceux dont la voix plaide la cause du malheur et de la faiblesse, cette cause sacrée entre toutes les causes, fléchit le genou devant la reine et prit ses deux mains.

— Monsieur, lui dit Elisabeth, relevez-vous et écoutez-moi... Je m'expliquerai sans colère et comme on s'exprime en parlant des faits et des choses qui déjà sont loin de nous.

« Cette reine d'Ecosse, sur le sort de laquelle l'Europe s'attendrit, a, pendant vingt-cinq années, semé le deuil dans son royaume, toléré le meurtre, étalé la honte et l'ignominie; femme, elle est descendue au rang des plus viles; reine, elle s'est abaissée en épousant son sujet lord Bothwell; maîtresse des destinées d'un peuple, elle a laissé ce peuple en proie à la guerre civile, à la famine, à la désolation; aimée, adorée, elle a renié et foulé aux pieds ceux qui lui dévouaient leur sang et leur vie; mon alliée et ma parente, ma plus proche héritière a trahi notre alliance et rêvé de me dépouiller.

« Cette femme est coupable, monsieur; elle a mérité son sort; et cependant, dans moins d'un siècle, si ma colère s'appesantit sur elle, l'histoire me couvrira de boue et de sang, et la proclamera innocente et martyre...

« Eh bien, monsieur, cela ne sera point. Un tribunal l'a condamnée; je pourrais lui faire grâce de la vie, et cependant j'ai ordonné que justice eût son cours... et, vous le savez, les rois perdraient leur autorité et leur prestige s'ils se donnaient un démenti, s'ils revenaient sur leurs décisions. Pourtant elle ne mourra pas, car je lui pardonne, et si la reine l'a condamnée, du moins Elisabeth peut la sauver de l'échafaud et favoriser sa fuite.

« Je vais donner des ordres secrets; assurez-vous de quelques hommes dévoués, sûrs et surtout muets comme la tombe, car je ne veux point réveiller la haine et le fanatisme de mon peuple qui demande sa mort; puis, cette nuit, vers deux heures, trouvez-vous avec une barque, sur la Tamise, devant la Tour de Londres, sa prison.

« Elle en sortira, appuyée sur le bras d'un conducteur mystérieux, qui la remettra en vos mains; vous vous laisserez alors dériver au courant du fleuve, jusqu'à ce que vous atteigniez la haute mer. Là, vous trouverez un navire qui vous transportera sur le continent; et alors, monsieur, lorsque vous aurez touché la terre de France avec elle, quand la loi ne pourra plus l'atteindre, lorsqu'il aura été constaté par les juges et le bourreau que le cachot où ils allaient quérir la condamnée pour la conduire au supplice, a été trouvé vide, alors vous pourrez proclamer à haute voix qu'Elisabeth a fait évader Marie Stuart condamnée à mort par la reine d'Angleterre et d'Irlande!

« Allez, monsieur, vous n'avez pas une minute à perdre; il faut que tout soit prêt; que la reine d'Ecosse ait quitté le sol anglais avant le jour; car, s'il en était autrement, si, par la plus invraisemblable des destinées, elle se trouvait dans sa prison demain à l'heure fixée, elle serait conduite à cet échafaud qu'on dressera pendant la nuit, et je ne pourrais plus la sauver!...

Bavolet se jeta une seconde fois aux genoux d'Elisabeth.

— Oh! oui, répéta-t-il, on dira le siècle d'Elisabeth comme on dit le siècle d'Auguste!

Et il sortit triomphant.

---

Alors la reine frappa sur un timbre et dit à Arthur, qui se présenta pour recevoir ses ordres :

— Va me chercher lord Bothwell.

— Je veux, se dit-elle, infliger un seul, un unique supplice à cette femme : je veux qu'elle soit sauvée par le misérable qui l'a trahie et livrée.

Un sourire moqueur qui glissa sur les lèvres d'Elisabeth fut le dernier vestige de sa haine.

Leicester lui devenant indifférent, Marie Stuart n'était plus pour elle qu'une rivale politique, — et en politique, Elisabeth avait la clémence et la magnanimité des grands rois.

Lord Bothwell se trouvait précisément au palais de White-Hall, et il s'empressa de se rendre auprès d'elle.

L'époux de Marie Stuart, l'ex-régent d'Ecosse, avait à la cour de Londres une de ces positions ambiguës et douteuses qui tiennent tout à la fois de l'étranger et du courtisan. Il n'était pas sujet anglais, et cependant il entourait Elisabeth d'hommages empressés et obséquieux; il proclamait hautement sa fidélité à Marie Stuart, et il s'acharnait, dans l'ombre, à sa perte.

Elisabeth le méprisait et savait toutes les noirceurs de son âme, toutes les infamies de son existence; mais elle dissimulait son mépris et le ménageait comme un brandon de discorde qu'elle pourrait lancer sur l'Ecosse, à un moment donné, si l'Ecosse, retrouvant un chef énergique, venait à menacer sérieusement le repos de l'Angleterre.

Lord Bothwell entra chez la reine en saluant bien bas.

Elisabeth lui rendit son salut d'un léger signe de main, et lui dit :

— Savez-vous bien, milord, que vous gagnez fort à la mort de la reine d'Ecosse, qui vous avait épousé secrètement.

— Ah! madame, murmura hypocritement Bothwell, que Votre Majesté me permette de me jeter à ses pieds et de la supplier une dernière fois...

Un sourire de mépris glissa sur les lèvres de la reine.

— Si je faisais grâce, dit-elle, vous, milord, en seriez désolé, et vous auriez peur une fois de plus en votre vie.

— Madame, murmura-t-il en pâlissant.

— Car, reprit la reine, si je faisais grâce de la vie à la reine d'Ecosse, je lui rendrais nécessairement sa liberté...

Bothwell tressaillit.

— Et redevenue libre, elle rentrerait dans ses États et remonterait sur le trône.

Bothwell ne sourcilla pas.

— Alors, savez-vous, milord, quel premier emploi elle ferait de sa puissance reconquise? Elle punirait ceux qui l'ont livrée et trahie, et elle les enverrait à l'échafaud.

— Et elle aurait raison, répondit Bothwell.

— Eh bien, s'écria Elisabeth outrée de tant d'impudence, soyez satisfait, milord, car je fais grâce à Marie Stuart.

Si la foudre fût tombée aux pieds de l'ex-régent d'Écosse, il eût éprouvé, sans nul doute, une commotion moins grande, il eût moins pâli.

— Mon Dieu! lui dit ironiquement la reine, qu'avez-vous, milord, vous chancelez...

— C'est de joie, balbutia-t-il.

— Eh bien, puisque vous aimez Marie à ce point, soyez heureux, milord, car je veux qu'elle vous doive la vie et la liberté... C'est vous qui la conduirez hors de sa prison, vous qui la remettrez aux mains de ses libérateurs. Et alors, ajouta Elisabeth d'un ton ironique, elle oubliera peut-être quelques torts légers dont vous vous êtes rendu coupable envers elle...

## XXIII. — LA FIN DU DRAME.

Deux heures du matin sonnaient à toutes les horloges de Londres, lorsqu'une barque, montée par trois hommes et un batelier, s'approcha silencieuse de la rive de la Tamise, et s'arrêta non loin de ce vaste et lugubre édifice qu'on nomme la Tour et qui était la prison de Marie Stuart.

Les trois hommes, on le devine, n'étaient autres que Bavolet, Hector et Gontran, soigneusement enveloppés dans leurs manteaux, armés de poignards et de pistolets pour être prêts à tout événement, et vêtus d'habits de couleur sombre, sans broderies, afin de n'éveiller ni soupçon, ni convoitise.

Lorsque la barque eut touché la rive, Hector dit au batelier :

— L'ami, nous avons loué ton bateau et acheté tes services au prix qu'il t'a convenu de nous fixer; mais à ton tour tu t'es engagé à nous obéir aveuglément, à ne rien entendre, à ne rien voir et à nous conduire à bord du *Royal-Courier* qui se trouve à l'embouchure de la Tamise et appareille à huit heures du matin pour Calais.

— Oui, monseigneur.

— Par conséquent, écoute-moi bien... Quoi que nous disions ou puissions faire, quels que soient les voyageurs que nous attendons, tu seras muet et impassible, ou je te tuerai.

Et Hector mit la main sur la crosse d'un pistolet qui étincelait sous son manteau.

— Vous me payez, répondit le batelier avec un flegme tout britannique, peu m'importe ce que vous faites!

En ce moment, deux ombres se dessinèrent sur la berge en amont du fleuve. Ces deux ombres approchèrent, et le bruit de leurs pas se fit entendre. A leur démarche incertaine, on devinait qu'elles cherchaient à s'orienter et peut-être à apercevoir quelqu'un ou quelque chose sur la rive, en aval du fleuve.

— Qui vive? cria Bavolet à mi-voix.

— Écosse et France!... répondit une voix de femme tremblante et faible.

A cette voix, Hector chancela et s'appuya sur Gontran.

— C'est elle! murmura-t-il.

A vingt pas de distance, les trois cavaliers purent distinguer aisément une femme vêtue de noir qui marchait avec peine et s'appuyait sur le bras d'un homme dont le visage était couvert d'un masque de velours noir.

— Où allez-vous? demanda encore Bavolet.

— En France... murmura la voix.

— Ah! dit Hector défaillant, voici que mon courage m'abandonne. Il me semble que je vais mourir...

— Attendez-vous quelqu'un?

— Oui, dit encore la voix, un gentilhomme du nom d'Hector.

— Elle sait tout... pensa Hector, qui frissonnait et tremblait comme une feuille que roule l'aile des brises de novembre.

La femme et son conducteur s'approchèrent; alors Bavolet sauta sur la berge, et les abordant le chapeau à la main :

— Madame, dit-il avec respect, venez, nous n'avons pas une seule minute à perdre; lorsque nous serons en pleine mer, alors nous remercierons Dieu de vous avoir protégée. Venez...

Et il lui offrit sa main et la fit entrer dans la barque où son conducteur entra aussi.

L'émotion d'Hector était si violente, qu'il n'avait pu ni faire un pas, ni pousser un cri. Il s'était assis défaillant à l'avant de la barque, étreignant de sa main crispée le bras de Gontran.

Le cavalier qui accompagnait la fugitive n'avait point ouvert la bouche et cachait soigneusement son visage.

Bavolet et ses oncles pensèrent que c'était quelque grand personnage de la cour d'Elisabeth qui désirait garder l'incognito et les quitterait avant d'arriver à Ramsgate, où ils monteraient à bord du *Royal-Courier*.

— Allons, dit Bavolet au batelier qui coupa l'amarre et repoussa son embarcation au large, oriente ta voile, et file vite.

— Le vent est bon et souffle de terre, répondit le batelier, la marée qui descend rend l'onde rapide, mon canot est le plus léger qu'on ait vu de Londres à Douvres; dans quatre heures, messeigneurs, nous serons à Ramsgate.

La fugitive, appuyée sur le bras de Bavolet, s'assit à l'arrière de la barque, tandis que son conducteur allait prendre place à l'avant, à côté d'Hector qui tremblait toujours.

— Monsieur, murmura-t-elle alors à l'oreille de Bavolet et d'une voix émue, je sais à qui je dois mon salut...

— Madame...

— A vous d'abord, continua-t-elle, et puis à *lui*, à lui, le noble cœur que j'ai méconnu si longtemps... à lui qui, à cette heure même, s'éloigne de moi par amour et par respect... Cher Hector!...

La voix de cette femme était pleine de larmes; elle disait éloquemment une longue existence remplie de douleurs, et elle remua profondément le cœur de Bavolet.

— Appelez-le... dit-elle encore tout bas, priez-le de s'approcher...

— Hector! cria Bavolet.

Hector se leva en trébuchant et s'avança le regard baissé vers celle qu'il aimait depuis si longtemps.

— Que les rois sont ingrats! lui dit-elle en lui tendant sa belle main amaigrie; comme je vous ai méconnu, cher Hector!

A ces paroles, Hector faillit mourir de joie; il se mit à genoux, et, à la pâle clarté de la lune, on put voir deux larmes brûlantes couler sur ses joues, puis tomber sur la main de la reine qu'il avait portée à ses lèvres.

— Cher et noble cœur, lui dit-elle de cette voix affectueuse et pleine de mystérieuses harmonies qui, autrefois, avait fait si souvent battre le cœur du soldat aux gardes écossaises, lorsqu'il l'entendait résonner sous les lambris du palais d'Edimbourg, — cher et noble cœur, je sais tout... on m'a tout appris... votre dévouement sublime et mon affreuse ingratitude...

— Ah! madame, s'écria Hector d'une voix entrecoupée, madame, par pitié, ne prononcez jamais ce dernier mot...

— Pourquoi le tairais-je, au contraire? répondit-elle avec véhémence; ne vous ai-je pas méconnu lorsque vous assumiez sur vous une accusation qui vous conduisait à l'échafaud, afin de proclamer mon innocence?

Et la reine avait des sanglots dans la voix.

— Madame, madame... murmura Hector, ce que vous dites là sera le remords du reste de ma vie; car, ma reine, celle que je vénère entre toutes les femmes, celle à qui j'ai voué mon sang et ma vie, vient de s'accuser cruellement pour moi.

Elle lui tendit encore la main.

— Ainsi, dit-elle, les heures de grandeur et de souffrances sont finies; j'ai déposé pour toujours la couronne et les horribles tortures qui en furent pour moi l'apanage : Marie Stuart allant à l'échafaud fût morte en reine; Marie Stuart sauvée veut désormais vivre dans le repos et l'obscurité. Si vous savez, en ce monde, quelque retraite ignorée, quelque vallon ombreux où aucun bruit des cours n'arrive, vous m'y conduirez, mon ami, et nous irons y demander à Dieu d'accorder longue et heureuse vie à ceux dont la jeunesse fut orageuse comme la nôtre, et auxquels le bonheur n'arrive qu'à l'heure de leur âge mûr...

En prononçant ces derniers mots, la reine releva le voile épais qui couvrait son visage, et Hector put la voir.

Certes, ce n'était plus la jeune reine resplendissante de beauté que le garde écossais admirait, le cœur palpitant, pendant cette nuit de bal que termina l'horrible catastrophe imaginée par Bothwell; elle était vieillie de vingt ans, et ses traits amaigris et décolorés attestaient de longues souffrances; — et cependant elle était belle encore, belle à ce point que son amant n'éprouva point ce premier mouvement de déception que l'homme éprouve en revoyant, après dix-huit années, la femme qu'il a laissée rayonnante de jeunesse.

Bavolet seul, qui jugeait assez froidement de la beauté des femmes, ne put s'empêcher de faire la réflexion suivante :

— Où donc Leicester avait-il la tête le jour où il eut l'impertinence de trouver cette femme plus belle que madame Elisabeth? On dirait sa mère.

Hector croyait que le ciel allait descendre sur sa tête et l'écraser, tant le bonheur qui lui advenait lui paraissait immense et presque impossible. Celle qu'il avait aimée savait donc son amour, et maintenant elle le partageait puisqu'elle lui demandait à aller ensevelir leur commune félicité en un coin obscur de la terre de France. Gontran lui-même, le bon et naïf Gontran, dont le cœur aussi était déchiré, se prit à pleurer de joie en entendant la reine parler ainsi, et Bavolet murmurait avec ce fier sourire de la jeunesse triomphante :

— Que le roi dise, après cela, que je ne suis pas diplomate!

Les trois cavaliers et la fugitive, assis à l'arrière du bateau qui, la voile gonflée, filait comme une flèche sur la Tamise, s'abandonnèrent pendant trois heures à la plus douce, à la plus intime des causeries, et plus d'une fois, Hector s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! il me semble que je vais devenir fou...

Seul, le mystérieux conducteur de la reine d'Écosse, le cavalier qui l'avait amenée sur la berge de la Tamise et qui était entré dans la barque sans dire un mot, sans lever le masque de velours qu'il portait sur le visage, seul, disons-nous, ce cavalier se tenait à l'écart. Il était assis, à l'avant, au pied du mât, immobile et silencieux comme une statue.

Le canot, poussé par un vent violent, atteignit l'embouchure de la Tamise en trois heures trois quarts; vers sept heures du matin, il gagna la haute mer, et, aux premiers rayons du soleil, les passagers purent apercevoir dans la rade de Ramsgate le *Royal-Courier* qui hissait ses ancres et s'apprêtait à partir.

— Accoste!... cria Bavolet au batelier en lui montrant le navire, accoste au plus vite!

Celui-ci cargua sa voile qui lui devenait inutile, et en quelques coups d'aviron il eut atteint l'échelle du tribord du brick.

En haut de l'échelle était le capitaine.

Celui-ci avait été prévenu sans doute de l'arrivée de ces nouveaux passagers, car il les salua avec courtoisie et leur dit :

— Je n'attendais plus que vous.

Bavolet donna sa main à la reine pour la faire monter à bord. Hector et Gontran les suivirent; mais le cavalier masqué demeura dans la barque, et cria alors à la reine :

— Hé! Trilby l'Ecossaise, sais-tu l'heure qu'il est?

Cette interrogation étrange, ce nom, le ton cavalier de l'inconnu, étaient si extraordinaires, que Bavolet et ses oncles se regardèrent avec étonnement et pensèrent que cet homme ne pouvait s'adresser à la reine; mais celle-ci répondit par un éclat de rire moqueur à l'adresse d'Hector, et répliqua à son conducteur :

— Il doit être sept heures, mon cher.

Et soudain ce visage rêveur et triste, qui respirait naguère la mélancolie de la souffrance, ce visage de Marie Stuart vieillie par la torture et la captivité, revêtit une hideuse et cynique expression qui fit reculer Hector et ses compagnons de trois pas; le plus horrible des sourires, un sourire où le meurtre et la débauche semblaient revêtir leurs ignobles secrets, illumina d'un reflet livide ce visage dont la beauté flétrie était maintenant hideuse à voir; et Hector en fut tellement épouvanté, qu'il s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! la reine est folle...

— Ah! tu crois, mon bien-aimé? répondit-elle avec un ricanement de hyène. Tu crois que je suis folle, mon amour?

Et cette femme qui, jusque-là, s'était exprimée avec une dignité souveraine, dont l'accent était sympathique et doux... cette femme qui représentait si bien tout à l'heure le mystérieux et sympathique accouplement de l'infortune et de l'amour, cette femme, disons-nous, jeta ses deux bras au cou d'Hector avec la brutale tendresse d'une courtisane de bas étage, et elle lui donna un baiser sordide qui lui fit pousser un cri d'horreur.

— Ah! reprit-elle, n'est-ce pas que je sais à merveille mon métier de reine, cher ange, et que tu as bien reconnu en moi et la voix et le visage de cette Marie Stuart que tu as tant aimée? N'est-ce pas que tu n'as pas douté un moment de l'immensité de ton bonheur et que tu n'as pas cru l'avoir trop acheté par les dix-huit années de souffrance et d'attente, par toutes les angoisses que tu as éprouvées ces jours-ci, lorsque l'arrêt de mort de la reine d'Ecosse était dans toutes les bouches?

Et elle se prit à rire encore de son ignoble sourire, et elle regarda ironiquement Hector dont la raison s'égarait, et ses deux compagnons que la stupeur rendait immobiles.

— Holà! bel Hector, l'Ecossais, — cria alors le mystérieux personnage demeuré dans la barque, — tu te souviens, n'est-ce pas, de cette comédie sanglante que tu imaginas, toi et les tiens, à Edimbourg, il y a dix-huit années... Tu t'en souviens, n'est-ce pas?

A cette voix, Hector tressaillit et recula d'un pas comme s'il eût entendu un bruit étrange.

— Oui, reprit l'homme masqué, tu étais un garçon d'esprit, bel Hector, un amant plein d'imagination, un prisonnier de génie, un condamné audacieux comme un bourreau. Je t'ai rappelé cette histoire, il y a trois jours, sur la première marche d'un escalier de White-Hall, tu n'as pu l'oublier, et je suis bien sûr que la tête du pauvre diable de secrétaire, cette tête qui tomba en échange de la tienne, a dû reparaître dans tes rêves, plus d'une fois... Eh bien, mon maître, ta comédie sanglante devait avoir deux actes : le premier te regardait entièrement, il était ton œuvre à toi seul; je me suis chargé du second. Ai-je bien joué, mon maître?

Le cavalier masqué tira sa montre et la consulta.

— Il est sept heures dix minutes, dit-il; sais-tu bien qu'à sept heures précises, tandis que tu conduisais à bord du *Royal-Courier* une fille illégitime du roi Jacques d'Ecosse, une sœur reniée et chassée de la reine, à qui elle ressemble tellement, que j'en ai frissonné moi-même, Marie Stuart, la vraie reine, celle que tu aimais si ardemment, a posé sa tête sur le billot?

Et l'inconnu arracha son masque, et Bavolet et Gontran poussèrent un cri : — Lord Bothwell!...

En même temps, cette femme que Bavolet et ses oncles regardaient avec stupeur, rejeta loin d'elle la vaste pelisse qui l'enveloppait tout entière, et elle apparut à leurs yeux couverte de ces haillons fétides que portait Trilby l'Ecossaise, le soir où elle se montra à Bothwell et à lord Maitland...

Trilby la mendiante avait cessé de ressembler à Marie Stuart. Presque au même instant, un matelot qui sortait de la batterie monta sur le pont et vint à passer près d'elle.

— Tiens! dit-il, la reconnaissant, te voilà, Trilby? Et que viens-tu faire ici, satanée mendiante?... Ne sais-tu point que les femmes perdues portent malheur à bord d'un honnête navire? Retourne donc à Londres, ma fille; lorsque j'aurai touché ma paye et serai congédié, je t'irai faire visite...

Cette fois, ni Bavolet, ni Hector, ni Gontran ne doutèrent... Ils avaient été joués par l'infernal Bothwell...

Marie Stuart était morte; et la femme qu'ils avaient sous les yeux n'était autre que Trilby l'Ecossaise, Trilby la courtisane et la mendiante!...

— Adieu, messieurs, leur cria Bothwell d'un ton ironique, adieu et bon voyage... Moi, je vais m'embarquer pour l'Ecosse, car si je retournais à Londres, la reine Elisabeth me ferait payer cher la petite mystification que je vous ai infligée! Au large, batelier.

Le batelier, d'un vigoureux coup d'aviron, s'éloigna du brick de dix brasses, tandis que Bavolet lui criait :

— Arrête! misérable, arrête!

— Nage, au contraire... nage, ou je te tue, répondit Bothwell en appuyant la lame de son poignard sur la poitrine du batelier.

Celui-ci, devant cette menace de mort, ne put qu'obéir : il redoubla d'efforts et continua à s'éloigner du navire.

— Que Dieu me pardonne ce meurtre, murmura Bavolet... Et, arrachant un mousquet aux mains d'un matelot qui passait près de lui, il fit feu.

Le batelier tomba à la renverse et disparut dans l'eau, tandis que Bothwell saisissait l'aviron d'une main inhabile et essayait de s'éloigner.

Mais en même temps aussi Hector, à qui le désespoir et la haine avaient rendu toute son énergie, Hector se précipita dans la mer, son poignard aux dents, et il s'élança à la nage vers la barque dans laquelle se trouvait Bothwell et qu'il était impuissant à diriger.

Ce fut alors un spectacle d'une majestueuse et sauvage horreur que celui dont Bavolet, Gontran, la mendiante et les gens du bord accourus en foule sur le pont, demeurèrent témoins.

Hector atteignit la barque en quelques minutes, il s'y cramponna d'une main tandis qu'il brandissait son poignard de l'autre, et il se trouva enfin face à face avec son implacable ennemi, sur ce champ clos de quelques pieds.

Le combat que se livrèrent alors ces deux hommes, la lutte à coups de poignard, corps à corps, qu'ils engagèrent, est impossible à décrire.

Pendant dix minutes, ils s'attaquèrent avec furie, cherchant mutuellement à s'étouffer et à se poignarder; ils se traînèrent réciproquement de l'avant à l'arrière de la barque, puis la barque chavira, et tous deux tombèrent à l'eau et disparurent sous une lame qui les engloutit, puis ils reparurent pour être engloutis encore, toujours enlacés, rougissant l'eau, l'un et l'autre, de leur sang confondu... Et enfin un seul se montra à la surface des vagues et nagea péniblement vers le navire : c'était Hector qui avait étouffé et noyé lord Bothwell.

Il se hissa, épuisé, à bord du ***Royal-Courier***, se traîna tout sanglant et couvert de l'écume des vagues jusqu'aux genoux de Trilby la mendiante, et lui dit avec exaltation :

— Savez-vous bien, ô ma reine!... savez-vous, Marie, ma bien-aimée, que je viens de noyer notre plus mortel ennemi, et que nous pourrons désormais remonter paisiblement sur notre trône d'Ecosse?

Hector était fou!...

## XXIV. — DANS LEQUEL LE ROI FORMULE SON OPINION SUR LA FEUE REINE MARIE STUART.

Six semainea s'étaient écoulées depuis que le dernier des Valois était tombé sous le poignard du moine Jacques Clément; son successeur, Henri de Bourbon, qui avait pris le nom de Henri IV, roi de France et de Navarre, avait conduit son corps en grande pompe jusqu'à Compiègne, où on l'avait provisoirement déposé en attendant le jour où il pourrait être transporté à Saint-Denis, alors occupé par la Ligue.

Puis, de Compiègne, le roi s'était dirigé vers la province de Normandie, et en route il s'était successivement emparé de Meulan, Gisors et Pontoise, où il avait laissé bonne garnison.

Partout, sur son passage, villes, châteaux forts, places de guerre s'étaient rendus à merci. Les populations l'accueillaient comme un libérateur et manifestaient hautement leur haine de la Ligue.

Dieppe avait ensuite ouvert ses portes et salué l'arrivée de son roi comme une délivrance; mais la perte d'une place aussi considérable était un trop rude coup porté à la Ligue pour qu'elle en prît ainsi son parti, et le duc de Mayenne avait juré par tous les saints du paradis et tous les diables de l'enfer qu'il reprendrait Dieppe, à quelque prix que ce fût.

Il avait donc réuni une armée de près de quinze mille hommes, grossie d'un détachement de l'armée espagnole, et s'était mis en route pour Dieppe, à marches forcées, décidé à en faire le siége. Mais le roi, apprenant son approche, ne s'en était nullement ému, et, au

lieu de l'attendre derrière les solides murailles de la ville, il s'était mis en route pour aller à sa rencontre, disant à ses officiers :

— Les grands capitaines ne s'amusent point à faire ou à soutenir des siéges. Une bonne bataille rangée est plus décisive, en matière de guerre, que quelques pans de mur que le canon jette bas. Puisque notre cousin de Mayenne se veut tailler de la besogne, nous allons tâcher de le satisfaire.

Et Henri IV était venu établir un camp à Arques, l'avait entouré de fossés, de retranchements et de palissades comme une citadelle, puis il avait attendu l'ennemi de pied ferme.

Le 15 septembre au soir, les postes avancés se replièrent sur le camp et signalèrent l'approche de l'armée de la Ligue. Aussitôt le roi l'envoya reconnaître, et il résulta du rapport qu'on lui fit, que cette armée était plus considérable que la sienne des deux tiers au moins.

— Qu'à cela ne tienne, répondit-il; chacun de mes soldats se battra contre trois ennemis, et ce n'est point rude besogne, après tout. Car celui qui se bat pour son Dieu, son pays et son roi, doit pouvoir tenir tête à dix adversaires, alors que ceux-ci ont tiré l'épée pour ensanglanter leur patrie, y semer le deuil, la désolation, et y promener la torche incendiaire de la guerre civile.

Ces nobles paroles de Henri avaient trouvé un puissant écho dans le cœur de ses fidèles; ses officiers consultés avaient, d'un accord unanime, demandé la bataille, — et alors il avait expédié un héraut au duc de Mayenne, qui commandait les ligueurs en personne, et il lui avait fait offrir le combat pour le lendemain.

Le duc avait accepté avec l'insolente assurance de la force numérique, et les deux armées avaient passé la nuit sous la tente, à un quart de lieue de distance à peine.

Or, c'est précisément pendant cette nuit qui devait précéder l'action, que nous retrouvons Henri IV et conduirons le lecteur dans sa tente.

Il y avait loin de l'asile de campagne occupé par le Béarnais, à ce fastueux pavillon royal élevé au milieu du camp de Saint-Cloud, et dans lequel Henri de Valois avait été poignardé; il y avait loin de cette demeure du soldat improvisé à la tente luxueuse et opulente du duc de Mayenne, lequel n'entrait jamais en campagne sans traîner à sa suite une légion de cuisiniers, de valets de chambre et de pages.

La tente du roi était peu spacieuse; elle ne possédait d'autres meubles que quelques pliants, une table sur laquelle il déroulait ses plans, et un lit de paille, de maïs et de bruyères séchées, sur lequel il dormait tout cuirassé, comme François I^er sur l'affût d'un canon, l'espace de trois ou quatre heures, juste le même temps, disait-il, que son cousin Mayenne passait à table.

En campagne, le nouveau roi de France était demeuré l'humble roitelet de Navarre. Il déjeunait d'un morceau de pain bis, de quelques bribes de fromage, d'une échalote et d'une bouteille de vin.

Son souper ressemblait fort à son déjeuner, et sa vaisselle de table était assez modeste pour qu'on ne lui pût faire le reproche d'étaler le moindre luxe au milieu d'un pays désolé et réduit à la famine par la guerre civile.

Or, cette nuit-là, vers deux heures environ, Sa Majesté était dans sa tente, assise devant la table, qui supportait un plan minutieusement détaillé de la vallée et de la plaine d'Arques. Deux hommes, le maréchal d'Aumont et le jeune maréchal de Biron, étaient auprès de lui, et tous trois s'occupaient à piquer des épingles à têtes de cire sur la carte deroulée.

Le roi, non moins habile stratégiste que vaillant soldat, traçait avec une admirable sûreté de coup d'œil les plans d'attaque du lendemain. Le camp était silencieux, et on n'entendait au loin que les pas mesurés et les cris réguliers des sentinelles qui s'avertissaient à intervalles égaux.

Tout à coup un bruit de chevaux résonna aux environs de la tente royale et éveilla l'attention du roi.

Sur un signe de lui, le soldat qui veillait à l'entrée de la tente alla s'enquérir de la cause de ce bruit insolite, et il revint bientôt après en disant :

— C'est M. Bavolet qui arrive avec un autre gentilhomme.

— Bavolet, s'écria le roi, mon ambassadeur!

— Il demande à voir Sa Majesté

— Qu'il entre, ventre-saint-gris! qu'il entre tout de suite!

Puis, se tournant vers les deux maréchaux, le roi ajouta :

— Messieurs, notre plan est parfaitement clair et demeure arrêté. J'entends sonner deux heures à la petite église d'Arques; nous serons à cheval au lever du soleil, et, comme nous aurons rude besogne, je vous engage fort à vous aller coucher quelques instants. Il n'y a que les rois qui n'ont pas toujours le droit de dormir la veille d'une bataille.

— Le filleul de Bayard, François I^er, n'eût pas mieux parlé, répondit Biron en souriant, mais nous ferons observer à Votre Majesté que, si elle n'a point le droit de dormir, elle a au moins celui de souper, chose qu'elle a complétement oublié de faire jusqu'à présent.

— Ventre-saint-gris!... mon brave ami, exclama le roi, tu me donnes là une fameuse idée, car je meurs de faim et ne m'en doutais pas. Les rois perdent le bon sens et la mémoire. Je ne savais trop ce que j'éprouvais, et mon malaise était si grand, que j'étais tenté de croire que Mayenne a raison de prétendre que j'ai peur la veille d'une bataille. Précisément, Bavolet soupera avec moi. Je ne suis point un monarque fier comme feu mon frère Henri, lequel soutenait que les rois ne doivent point compromettre leur dignité en admettant leurs sujets à leur table. Bavolet est un gai convive, et nous viderons un vieux flacon à la santé du gros Mayenne. Envoie-moi donc mon cuisinier ou, si tu le préfères, mon valet de chambre, puisque les deux ne font qu'un.

Les deux maréchaux s'inclinèrent et sortirent au moment où Bavolet entrait.

En plein jour et devant témoins, le jeune ambassadeur se montrait respectueux et réservé devant le roi; mais, dans l'intimité, le page, l'enfant d'adoption du Béarnais se laissait aller à son expansive tendresse, et oubliait aisément la couronne de son protecteur pour ne se souvenir que de son cœur simple et loyal.

Il se jeta dans les bras du roi, qui les ouvrit tout grands, et l'embrassa avec effusion.

— Ah! te voilà donc enfin, monsieur l'enfant prodigue! s'écria le Béarnais avec une affectueuse brusquerie. Tu viens à point, mon fils, car je commençais à m'ennuyer fort sans toi. Tous les gens qui m'entourent n'ont pas, réunis, le quart de ton esprit et de ta bonne humeur, et depuis que je suis un roi sérieux, un roi ayant un vrai royaume, on me témoigne tant de respect, qu'il me semble que personne ne m'aime plus...

— Ah! sire... murmura Bavolet, ne plus vous aimer, y pensez-vous?...

— Oh! pour toi, dit le roi, je suis fort tranquille. Je sais que tu m'aimeras toujours, et que les grandeurs ne t'effarouchent pas à ce point de te clouer la langue. Mais les autres... Ah! le vilain métier que d'être roi de France!... Dans mon petit royaume de Béarn, tout le monde me frappait sur l'épaule, et j'en étais enchanté... Vivent les petites gens!

Le valet de chambre du roi qui, en campagne, remplissait les fonctions de cuisinier et même celles d'intendant, apparut à l'entrée de la tente.

— Jaquet (1), lui dit Henri IV, tes provisions sont-elles abondantes?

— Sire, répondit piteusement le majordome improvisé, Votre Majesté est si sobre d'ordinaire...

— Bon! je comprends. C'est-à-dire que, parce que je me contente de peu, tu trouves plus simple encore que je sois forcé de m'accommoder de rien.

— Sire, j'ai des poulets...

— Sont-ils cuits?

— Non pas, sire.

— Alors ils sont vivants, et ce n'est point la peine de les saigner pour éveiller tout le camp, de pauvres gens qui dorment en attendant le combat. Qu'as tu encore?

— Une tranche de venaison.

— Et puis?

— Des œufs, murmura modestement le cuisinier.

— Mon pauvre Bavolet, dit gaiement le Béarnais, tu m'arrives sans crier gare; je ne m'attendais pas à avoir un ambassadeur à traiter ce soir, et je suis pris au dépourvu. Tu feras maigre chère, et la pitance sera plus exiguë, j'imagine, sur la table du roi de France que sur celle de ma sœur, madame Élisabeth, qui doit t'avoir fort gâté. Mais sois tranquille, mon mignon, nous nous dédommagerons de ce jeûne quelque jour, lorsque, ajouta-t-il avec son bon et franc sourire, le plus pauvre de mes sujets pourra, chaque dimanche, mettre une poule au pot. Nous voilà revenus aux beaux jours de Coarasse : rude besogne et mauvais soupers.

— Et bon appétit, sire, répondit Bavolet, car la gaieté de Votre Majesté en donnerait à madame de Montpensier elle-même, cette précieuse qui ne mange pas, sous prétexte que c'est vulgaire, et qui, comme les fées du vieux temps, trempe de loin en loin un biscuit dans de l'eau de rose. Mais, ajouta Bavolet d'un air timide, Votre Majesté me paraît si mécontente du menu de son souper que je suis fort embarrassé, et ne sais trop comment lui faire un aveu.

— Très bien, je devine. Tu as sans doute les sacoches de ta selle merveilleusement garnies des meilleures provisions de bouche, et tu vas humilier la pauvreté de ton roi par ta propre opulence. Je me résigne, va; il faut, à l'occasion, savoir mettre la fierté de côté, et tendre la main sans vergogne.

— Hélas! Votre Majesté n'aura point cette peine.

— Ah!...

— Je ne lui apporte que deux rangées de dents blanches, aiguës et solides, qui croqueraient un bastion au besoin... Et malheureusement...

— Diable!... vas-tu m'apprendre une fâcheuse nouvelle?

— Très-fâcheuse, soupira Bavolet d'un air consterné du dernier comique.

— Bah! tu sais bien que je suis fort contre l'adversité. Parle, mon fils.

(1) Jaquet n'est point un personnage de roman comme on le pourrait croire. Il fut, durant vingt ans, le valet de chambre du roi.

Eh bien, sire, je vous amène un convive.

Ventre-saint-gris! exclama le roi, es-tu fou, mon maître!...

Il est sobre, sire.

— Sobre soit; mais la sobriété n'exclut pas l'appétit. Allons!... je vais faire saigner mes poulets.

— Je crois que c'est inutile, sire.

— Et pourquoi cela?

— Parce que le convive en question est amoureux.

— Ah! bah! dit le roi dont le front rembruni se rasséréna soudain. Quel âge a-t-il?

— Un peu moins de quarante ans.

— C'est-à-dire trente-neuf?

— Heu! heu!...

— A-t-il de l'esprit?

— Bon, pensa Bavolet, je sais où le roi veut en venir, et je vais, au risque de ne point faire l'éloge de mon oncle, le rassurer complétement. Puis il répondit tout haut : — Il en aurait beaucoup s'il n'était sentimental.

— Parfait, dit Henri IV. Un amoureux spirituel et gai a un appétit sans bornes.

— Je le sais, car j'ai vu Votre Majesté dévorer, à Coarasse, du temps de Fosseuse...

— Pauvre Fosseuse! murmura le roi, ne prenant point garde au compliment de Bavolet. Un amoureux triste et sentimental ne mange point. Amène-moi ton convive et dis-moi qui il est?

— Mon oncle Gontran, sire.

— Le Lorrain?

— Oui, l'amoureux de la duchesse de Montpensier.

Le roi haussa les épaules.

— Il faut être fou, murmura-t-il, pour adresser ses vœux à une bossue, alors qu'il y a tant de fillettes droites et jolies au pays de Lorraine. Et où est-il ton oncle?

— A deux pas d'ici, sire. Il attend que je le présente à Votre Majesté...

— Va le quérir, mon fils.

Bavolet souleva un coin de la tente et appela :

— Gontran!

Gontran apparut et salua profondement le roi.

Puis il mit un genou en terre, et lui tendant les deux mains en signe de vasselage et de soumission,

— Sire, dit-il, je ne suis point né en Lorraine; je suis Breton d'origine. Le duché de Bretagne est devenu une province française; ses enfants appartiennent donc au roi de France. Sire, je vous supplie humblement d'oublier que j'ai porté les armes contre vous, et je vous demande en grâce de vouloir bien accepter mon épée, mes services et mon dévouement.

Le roi prit les deux mains de Gontran dans les siennes avec une dignité majestueuse qui effaça jusqu'au sourire de bonhomie qui regnait naguère sur ses lèvres, puis il le releva avec bonté et lui dit :

— Erreur n'est pas compte, monsieur; vous avez tiré l'épée contre moi, mais vous l'avez fait croyant user de votre droit et ne reconnaissant point la souveraineté du roi de France. Aujourd'hui, desabuse, vous venez à lui faire votre soumission et vous lui offrez votre épée... le roi de France accepte l'une et l'autre; il est certain d'avance qu'elles ne lui feront jamais défaut... Votre nom et ce noble enfant, ajouta-t-il, en montrant Bavolet, lui en sont un sûr garant.

Gontran se releva aussi fier, aussi ray[illegible]ant que s'il eût ressaisi pour lui-même la couronne des ducs ses [illegible]êtres.

— Sire, s'écria-t-il avec un noble enthou[illegible]sme, je vous appartiens désormais, et mon sang est à vous jusqu'à la dernière goutte... Si l'épée d'un pauvre soldat peut être de q[illegible] secours à la grandeur de votre règne, vous pouvez compte[illegible] [illegible]lle.

— Merci, répondit le roi. Vous n'attendre[illegible] pas longtemps, du reste, monsieur, pour mettre votre épée et votre sang à mon service. Dans quelques heures, nous serons à cheval et nous nous mesurerons avec les ennemis de la France. Alors chacun de nous fera son devoir; les soldats se battront comme des rois, et le roi comme le dernier de ses soldats.

Le roi avisa alors son casque au cimier duquel brillait une aigrette blanche.

— Tenez, dit-il en le prenant dans ses mains et le plaçant ensuite fièrement sur sa tête :

Voilà le drapeau de la France!...

— Nous le suivrons, répondit Bavolet avec ce calme superbe qui disait si éloquemment sa brillante et aventureuse bravoure, et s'il tombe, sire, c'est que nous serons tombés avant lui.

— Va, enfant, murmura Henri IV ému, Dieu est grand et il est juste. L'aigrette blanche de mon casque ne saurait choir dans la poussière, tant que le pays de France ne sera point rendu à la prospérité, tant qu'il y aura un seul étranger sur sa noble terre. Maintenant, mes amis, a[illegible]vienne que pourra; nous perdrons tout fors l'honneur, comme François I[er] après la journée de Pavie.

Henri IV s'était exprimé avec un accent si majestueux et si noble, il s'était redressé avec une telle fierté souveraine en prononçant ces belles paroles, que Bavolet et Gontran s'inclinèrent et crurent un moment que le roi François I[er], le roi chevalier, le héros de Marignan, le filleul de Bayard enfin, était sorti de sa tombe et se levait devant eux, l'orgueil de sa noble race au front, l'accent de son grand cœur aux lèvres.

Tout cela n'eut que la durée d'un éclair. Le roi replaça son casque sur la table, il se laissa retomber sur son siége, puis apparut de nouveau ce sourire naïf et fin à la fois qui arquait d'ordinaire sa bouche bienveillante et railleuse en même temps, et, sous le roi de France, se montra le petit roitelet de Navarre, ce prince sans façons et plein d'esprit qui aimait les petites gens, les chasseurs et les soldats, ce Béarnais à l'œil si clair et si bon, cet Henri IV dont le peuple a transmis à ses neveux, de génération en génération, la mémoire chérie et vénérée.

— Maintenant, mes enfants, dit-il, retrouvant sa loyale et franche gaieté des beaux jours de Coarasse, mettons-nous bravement à table. Nous souperons mal, mais nous boirons sec, et Bavolet me dira enfin d'où vous venez et comment il s'est accommodé du ciel anglais.

— Ah! sire, murmura le jeune homme, nous avons fait un morose et bien triste voyage. La reine est morte!...

— Hélas!... dit le roi, je le sais depuis deux jours; j'ai appris sa condamnation.

— Mais ce que vous ne savez pas, bien certainement, sire, c'est que nous avons failli la sauver... c'est que madame Elisabeth lui a fait grâce.

Le roi fit un brusque mouvement de surprise.

— C'est qu'une horrible, une infernale machination a fait avorter tous nos plans, ajouta Bavolet.

Jaquet entra en ce moment, suivi de deux soldats qui portaient le souper du roi.

Les cartes furent enlevées de la table sur laquelle elles étaient étalées, et elles firent place aux couverts du Béarnais et de ses convives.

Le souper servi, Henri IV renvoya Jaquet et ses aides.

— A présent, dit-il à Bavolet, raconte-moi ton Odyssée.

Bavolet ne se fit pas prier. Il narra clairement, brièvement, mais dans tous ses détails, son voyage à Londres, l'accueil que lui avait fait la reine Elisabeth, sa querelle et son duel avec lord Leicester, puis la chute du favori, l'ordre secret donné par la reine de laisser fuir sa rivale, et enfin l'infâme trahison et la substitution infernale de lord Bothwell.

Le roi l'écouta froidement, sans donner la moindre marque d'approbation; il le laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre, puis lorsque Bavolet eut fini, il demeura silencieux et pensif durant quelques minutes.

Enfin Henri IV releva la tête, regarda ses deux convives et leur dit : — Voulez-vous, maintenant, que je vous dise mon opinion sur tout cela?

— Ah! sire, s'écria Bavolet, nous la devinons d'avance, vous êtes indigné!...

— Mon bon ami, répondit le roi, tu es un loyal et noble enfant, dont le cœur parle toujours avant la tête, ce qui est parfaitement contraire aux lois de la saine raison; tiens, avant de te dire mon opinion sur le jugement, la condamnation et la mort de la reine d'Écosse, je vais te prédire l'opinion du monde dans deux ou trois siècles d'ici.

Le roi était si calme que Bavolet le regarda avec un profond étonnement.

— Dans trois siècles, poursuivit Henri IV, il y aura des écrivains qui feront un livre intitulé : *Histoire de la vie et des mal[illegible]eurs de Marie Stuart, victime de son odieuse rivale la reine d'Angleterre et d'Irlande.* Ce livre, les mères le liront à leurs filles et le leur donneront pour étrennes au premier jour de l'an; les enfants l'apprendront par cœur sur les bancs des écoles, et ces enfants, devenus hommes et interrogés par leurs enfants sur cette infortunée princesse, leur répondront sans hésiter :

« Marie Stuart fut la plus noble, la plus infortunée, la plus vertueuse des reines. Elle eut le malheur de vivre dans le même temps qu'un monstre sans cœur et sans pitié, du nom d'Elisabeth, un grand criminel couronné, une femme implacable dans ses haines, un prodige d'astuce, d'impiété et d'hypocrisie, qui lui donna des juges achetés d'avance, et lui dressa un échafaud... »

« Voilà, mon fils, l'opinion du monde dans trois siècles. Et sais-tu pourquoi? parce que nul, en racontant l'histoire de cette reine que son supplice a faite martyre, nul n'aura osé dire :

« Cette princesse, qui avait nom Marie Stuart, régna pendant vingt ans, et son règne fut une longue suite, une suite sans interruption de désordres, de calamités, de hontes privées et publiques. Reine, elle opprima son peuple; femme, elle trahit son époux, puis elle abandonna sa main et son cœur à celui qui l'avait assassiné. Cette princesse, dont l'histoire fera une martyre, eut l'ingratitude des princes lorrains dont elle était issue; elle foula aux pieds ses serviteurs, abandonna lâchement ses amis, laissa ses partisans s'égorger entre eux, oubliant le poids de sa couronne et de sa dignité souveraine dans les bras de quelques favoris de bas étage, aussi vils que la fange d'où les avaient tirés son caprice et sa faveur. »

« On ne dira point encore, mon ami, que la reine d'Ecosse, conspirant avec les nobles mécontents du pays anglais, était justiciable des lois de ce pays, et que, vassale de l'Angleterre, elle n'avait point le droit de fomenter la guerre civile en Angleterre et d'essayer de renverser du trône la fille légitime du dernier monarque anglais Henri VIII.

« Son châtiment a été terrible et cruel, trop cruel et trop terrible, je te l'accorde; peut-être que nul ici-bas n'a le droit de porter la main sur les oints du Seigneur; mais tu le sais, toi, au dernier moment, à la dernière heure, le ressentiment de madame Elisabeth est tombé; elle a eu pitié et elle a pardonné... Et pourtant la postérité ne lui en tiendra pas compte.

— Fatalité! murmura Bavolet, vivement impressionné par les paroles de son maître.

— Tiens, dit le roi, tu viens de prononcer le mot de l'énigme : ce n'est point Elisabeth qui a condamné et tué Marie Stuart, c'est LA FATALITÉ!... C'est la fatalité, peut-être est-ce la Providence qui a fait tomber la tête de cette femme sous l'influence infernale du lord Bothwell, son complice, le monstre fétide à qui elle avait successivement immolé son honneur, sa dignité de femme et de reine, et ces nobles sentiments de clémence et de bonté infinies que les rois devraient toujours avoir au fond du cœur, afin d'être éternellement les pères de leurs peuples et non point leurs oppresseurs.

— Pauvre Hector!... murmura Gontran; quelle femme aimais-tu donc?...

— Eh bien! reprit le roi, s'adressant toujours à Bavolet, qu'as-tu fait de ton oncle Hector et de Trilby la mendiante?

— Ah! sa folie est une triste chose, sire, mais elle est moins cruelle pour lui que la raison. Il ne souffre plus.

« En débarquant à Calais, mon oncle et moi nous nous occupâmes aussitôt de chercher un asile à ce pauvre fou qui maintenant croit être le roi d'Ecosse et l'heureux époux de Marie Stuart. Nous découvrîmes une petite vallée des bords de la Meuse, entre Mons et Namur, un pays tranquille et ignoré, habité par des pêcheurs et des paysans. Il y avait une petite maison au bord de la rivière; nous achetâmes cette maison et nous y installâmes Hector et Trilby.

« Cette femme perdue, cette mendiante qu'une haine profonde pour sa sœur et peut-être aussi la misère avaient poussée à accepter les offres de lord Bothwell et à jouer son rôle infâme, cette Trilby avait encore au fond du cœur quelques sentiments humains. Le remords la prit, et elle eut pitié de la douleur d'Hector. Nous aurions pu la tuer, et cependant nous l'épargnâmes. Notre clémence la toucha; elle se jeta à nos pieds et nous demanda pardon, les mains jointes.

« Je lui dis alors :

« — Cet homme dont vous avez brisé le dernier espoir et tué la femme qu'il aimait, cet homme est fou. Il vous prend pour la reine d'Ecosse, et tant que sa folie durera, il est probable qu'il vous regardera comme telle. Si vous voulez que nous vous pardonnions, il faut devenir pour lui la véritable Marie Stuart, celle qu'il aime, et... l'aimer.

« — J'accepte, répondit-elle aussitôt, et je le soignerai avec tant de sollicitude, je l'aimerai tant, que Dieu, sans doute, me pardonnera.

« La Trilby avait mené pendant cinq ans cette existence singulière, étrange, des femmes déchues, — existence de misère, de débauches, de passions effrénées et d'amours aussi impurs que le milieu où ils viennent à éclore est fangeux. Le cœur d'une courtisane renferme parfois d'adorables et inexprimables tendresses. Trilby se prit à aimer Hector, séduite par cette pensée qu'il avait aimé, lui, pendant vingt années; elle prit son rôle au sérieux; elle se figura qu'elle était réellement Marie Stuart, non point la Marie Stuart altière et dédaigneuse qui avait repoussé du pied le dévouement et l'amour d'Hector, mais la Marie Stuart éclairée, repentante, et qui, délivrée des grandeurs, rendue à une existence privée et obscure, se prenait enfin à écouter la voix de la reconnaissance, laissait arriver à son oreille le bruit des battements précipités de ce noble cœur qui n'avait jamais tressailli que pour elle, et s'abandonnait enfin à son amour...

« Elle l'aime réellement, à présent; elle l'environne de soins empressés, de délicates attentions; elle entretient son erreur avec la dignité et l'orgueil vaincu d'une véritable reine. Elle est arrivée à lui persuader qu'elle l'a épousé; et lorsqu'il lui demande pourquoi, au lieu de retourner à Edimbourg et d'y remonter sur le trône, ils demeurent isolés et perdus en cette vallée obscure, elle lui répond :

« — C'est que, mon doux ami, on n'a point le temps de s'aimer lorsqu'on règne. Les soins de la politique ne laissent aucun loisir à l'amour. Mes sujets s'imaginent que nous voyageons incognito à travers l'Europe; laissons-les dans cette erreur, ils vivent en paix. Soyons heureux..

« Nous avons laissé Hector et Trilby au bord de la Meuse. Trilby nous enverra chaque mois un messager pour nous donner des nouvelles de notre cher fou. Espérons que la raison ne lui reviendra jamais...

---

La conversation du roi et de ses convives s'était prolongée pendant deux heures, et le souper frugal qu'il avait partagé avec eux s'était évanoui comme une ombre. Une clarté indécise glissa tout à coup à travers les plis mal joints de la tente; l'aube naissait.

— Ventre-saint-gris! s'écria le Béarnais, c'est assez causer de nos petites affaires. Voici le jour, et, dans une heure, nous aurons de la besogne. Bavolet, mon enfant, va faire sonner le boute-selle, et, si tu es las, tu dormiras à cheval, car, pour aujourd'hui, nous n'aurons pas le temps de nous mettre au lit.

— Les jours de bataille, on ne dort pas, répondit Bavolet. Quand nous irons coucher au Louvre, Votre Majesté m'y fera donner une belle chambre où je dormirai vingt heures de suite.

— Je te donnerai celle qu'y occupait autrefois madame Marguerite.

Bavolet tressaillit.

— Ventre-saint-gris!... murmura le roi, à part lui, me voici maintenant assuré qu'il ne dormira point en selle; je lui ai parlé de son amour.

### XXV. — LE CHEMIN DE L'HONNEUR.

Ce fut un solennel et magnifique spectacle que celui des deux armées se déroulant, au lever du soleil, pour prendre leur ordre de bataille. Le roi occupait le nord et les ligueurs le midi de la vallée. Les lignes royalistes étaient échelonnées sur les hauteurs à l'entour du camp que le Béarnais avait retranché. Les ligueurs se déployaient au loin dans la plaine et sur le flanc des collines, plaçant leur infanterie au centre et leur cavalerie sur les ailes.

L'armée du duc étincelait au soleil du feu des pierreries et des reflets des armures dorées qui paraient ses chevaliers. Jamais on n'avait vu troupe plus nombreuse et plus brillante, étendards aux plus riches couleurs, aigrettes et panaches surmontant plus fièrement des casques aux cimiers argentés

L'armée royale, au contraire, inférieure en nombre des deux tiers au moins, était sombre d'aspect et ne reluisait point au soleil. Armures brunies, chevaux caparaçonnés de selles et de housses sans ornements, panaches blancs ou noirs, drapeau blanc noirci par la fumée.

Le roi était à cheval depuis le point du jour. Il parcourait les rangs de ses soldats, la tête nue, l'épée au fourreau, donnant à chacun son ordre de bataille, adressant à chacun une belle parole et un encouragement.

A ses côtés chevauchaient Bavolet, Gontran et Biron.

Ce dernier avait le commandement des lansquenets.

A sept heures du matin, l'armée du duc se mit en marche pour venir attaquer les positions ennemies; — le roi attendit qu'elle eût atteint le milieu de la vallée et déroulé ses nombreux bataillons; — puis il fit sonner la charge, à son tour, et alors donnant lui-même le signal, il s'élança avec l'impétuosité de la foudre à la rencontre des ligueurs.

Biron avait pris le commandement des lansquenets et, par conséquent, abandonné la droite du roi.

Bavolet le remplaçait.

Autour du roi se groupaient deux ou trois cents gentilshommes d'une valeur éprouvée, et parmi lesquels on voyait le comte de Châtillon, le fils du malheureux amiral Coligny.

C'était là le corps d'élite qui devait combattre avec le roi, vaincre ou mourir avec lui.

Au moment où ce corps s'ébranlait, Henri IV s'était retourné et écrié :

— Mes enfants, voyez-vous là-bas, sur le front des ennemis, cette troupe de cavaliers dont les armes resplendissent d'or et d'argent, et qui portent des plumes rouges à leurs casques? Ce sont les Espagnols. A ceux-là pas de quartier, pas de grâce... Ils ne sont pas Français! Ce ne sont point des fanatiques égarés, ce sont des ennemis qu'il nous faut chasser un à un. Aux Espagnols, mes amis!

Le choc des deux armées fut impétueux. Les royalistes fondaient sur les ligueurs avec la bravoure aveugle d'un aigle qui s'abattrait des hautes régions où il plane sur une troupe de vautours. Ils puisaient une audace à toute épreuve dans leur petit nombre. Le roi surtout, le roi et ses gentilshommes furent admirables. Ils s'élancèrent au galop à la rencontre des Espagnols, devançant le reste de l'armée, et ils heurtèrent le front de bataille de la troupe étrangère avec une telle vigueur, qu'elle fut contrainte de se replier en arrière.

En même temps, les soldats de Mayenne, soit manœuvre stratégique, soit par l'effet d'une terreur instinctive, ouvrirent leurs rangs à droite et à gauche et se séparèrent en deux corps d'armée, laissant ainsi au milieu d'eux un espace vide à travers lequel passèrent, comme un tourbillon de fer et de feu, le roi Henri IV et ses trois cents gentilshommes. Si bien que le roi et sa troupe se trouvèrent séparés de l'armée royale, tandis que celle des ligueurs se refermait lentement sur eux.

Alors les Espagnols, qui d'abord avaient lâché pied, s'arrêtèrent et firent face à l'assaillant, et la lutte, lutte inégale où la valeur devait nécessairement, à la longue, succomber devant la force numérique, s'engagea terrible, meurtrière, sans quartier de part et d'autre. Le roi combattait au premier rang, son aigrette blanche dominait

tous les panaches et était devenue le signe de ralliement des siens. Bavolet et Gontran ne le quittaient pas.

A la tête des Espagnols, un homme de haute taille, qui paraissait en être le chef suprême, se battait comme un lion et encourageait ses soldats de la voix et du geste.

A l'encontre des gentilshommes espagnols qui, pour la plupart, étaient couverts d'armures brillantes et dont les casques étaient dorés et surmontés de plumes rouges, celui-là portait une cuirasse brune sans ciselures, un casque de même couleur à plume noire, et il avait un manteau noir agrafé sur l'épaule.

Cependant il était le chef, et il était difficile d'expliquer cette simplicité de costume presque funèbre chez un homme qui avait un commandement important.

Dans la mêlée, cet homme et le roi de France se remarquèrent, et, renouvelant la tradition des luttes héroïques chantées par Homère, luttes où le chef se mesurait avec le chef, ils marchèrent l'un sur l'autre et croisèrent l'épée.

Le choc de ces deux bravoures, se heurtant au milieu d'une mêlée sanglante, fut terrible. On eût dit que les deux adversaires se portaient l'un à l'autre une haine implacable, tant l'animosité avec laquelle ils s'attaquaient fut grande... Tous deux étaient forts, tous deux étaient jeunes, braves et dédaigneux de la mort tous les deux; aussi habiles l'un que l'autre au maniement de cette lourde épée de combat que les gentilshommes d'alors portaient.

La lutte fut courte, héroïque et terrible; l'épée de l'Espagnol atteignit le roi à l'épaule; celle du roi brisa la visière et les courroies du casque de l'Espagnol; le casque tomba, et l'adversaire du roi demeura tête nue. Alors Bavolet et Gontran, qui ne quittaient point leur maître d'un pas, et le roi lui-même, poussèrent un cri.

Ils avaient reconnu don Paëz!...

C'était don Paëz, en effet, don Paëz, le roi détrôné, le favori disgracié, l'homme éternellement à la recherche d'une couronne, et que le besoin de commander avait, de métamorphose en métamorphose, transformé, en dernier lieu, en obscur officier de cette armée espagnole, dont il avait été jadis le chef suprême avant d'en devenir le redoutable adversaire.

L'histoire de don Paëz, depuis quinze ou vingt ans, était celle de l'homme à qui la fortune a souri durant sa jeunesse et qu'elle maltraite, à l'heure de l'âge mûr, avec une impitoyable cruauté. Depuis quinze ans, c'est-à-dire depuis ce jour où Hector et ses frères, au moment où il venait de tuer la Gitana, l'arrachèrent à l'aveugle fureur des troupes espagnoles et, roi découronné, l'entraînèrent pour le sauver, la vie de don Paëz avait été obscure et triste, remplie de regrets, pleine encore de rêves d'ambition et d'avenir, rêves toujours déçus, rêves éternellement reconstruits.

Ceux de nos lecteurs qui se souviennent de la première partie de ce récit, n'ont point oublié encore de quels efforts surhumains cet homme, aux proportions héroïques, avait servi son ambition; par combien d'actions éclatantes, de patientes et habiles intrigues, d'audacieux coups de main, le brillant colonel-général des Suisses au service d'Espagne avait essayé de s'élever jusqu'au rang suprême de gendre de Philippe II; puis, cette espérance évanouie, avec quelle énergie, avec quel noble et bouillant courage le successeur du dernier Abencerrage, le nouveau roi des Maures avait défendu son royaume reconstruit, et quel fatal dénoûment était venu couronner enfin tant de hardiesse, d'amour chevaleresque, de bravoure épique, à laquelle seule un Homère devait manquer.

Après avoir brillé d'un fulgurant éclat, le météore s'était éteint, l'éclair était rentré dans la nuit, le lion aux dents brisées, aux ongles émoussés, s'était retiré dans son antre, le héros était redevenu homme, le roi un obscur soldat de fortune auquel un autre roi avait refusé même le commandement d'une armée.

Ce n'était que grâce à Gaëtano, devenu tout-puissant à la cour de Madrid, que don Paëz, à qui Philippe II, d'ordinaire implacable, avait pardonné sa rébellion, avait obtenu de faire la campagne de France comme simple officier attaché à l'état-major de son frère; — et si, à la journée d'Arques, il commandait le détachement espagnol accouru au secours de Mayenne et des ligueurs, c'était à Gaëtano seul qu'il devait ce commandement.

Aussi don Paëz était-il, en signe de deuil éternel, vêtu de noir, coiffé d'un casque bruni à plume noire, au milieu de ces soldats étincelants de broderies et d'armures éclatantes, placés provisoirement sous ses ordres, — et il avait juré de ne quitter cette lugubre enveloppe que le jour où le roi de France, vaincu et humilié, aurait reconstitué le duché de Bretagne.

Une seule chose parmi tant de revers et de déceptions, était demeurée intacte chez don Paëz : c'était cette bravoure aveugle, ce regard brillant comme l'éclair, ce sourire léonin qui ne l'abandonnait point sur un champ de bataille et semblait dire à ses ennemis :

— Roi ou soldat, je suis toujours roi!...

L'étonnement de Gontran, de Bavolet et du roi lui-même, fut grand en reconnaissant don Paëz dans ce terrible adversaire.

Lui seul ne manifesta aucune surprise; car s'il n'avait pu deviner son neveu et son frère sous leur visière baissée, du moins il avait reconnu Henri IV dès longtemps avant de l'attaquer.

— Mon oncle!...

— Mon frère!...

Exclamèrent tour à tour Gontran et Bavolet, comme s'ils eussent voulu arracher de ses mains son épée de rebelle au roi et à la France.

— Ah! ah! ricana don Paëz, toi aussi, Gontran, tu as lâchement déserté notre cause, toi aussi tu as fait hommage lige aux oppresseurs de notre race, toi aussi tu oublies la souveraineté du duc de Bretagne et tu reconnais un maître dans celui qui est et fut notre rival?...

— Fou! exclama Gontran.

— Fou toi-même! répliqua l'Espagnol; fou et lâche!

Et puis il mesura du regard le roi qui avait noblement relevé son épée :

— Sire roi, lui cria-t-il, vous avez une couronne en tête, j'en ai porté une; vous vous intitulez roi de France, j'ai pris, moi, le nom et les titres de mes pères, puisque d'autres n'en ont pas voulu... je suis le duc de Bretagne, le duc souverain, absolu, l'héritier des Dreux, l'ennemi du nom et du sol français. De roi à duc, de duc à roi, la partie est égale; on peut croiser le fer sans félonie; et nous ne nous arrêterons pas, je l'espère, en si beau chemin.

— Ventre-saint-gris! répondit le roi, bien que je ne reconnaisse point votre duché, monsieur, bien que je nie énergiquement cette égalité de rang que vous proclamez, je reconnais l'égalité du courage sur le champ de bataille, et suis toujours à vos ordres. Mais auparavant, reprenez votre casque; je ne me mesure point avec un ennemi désarmé.

Ainsi qu'aux temps héroïques chantés par Homère, le combat avait été suspendu en présence de ce combat singulier; gentilshommes français et espagnols s'étaient arrêtés d'un commun accord, à égale distance des deux champions; les épées étaient demeurées suspendues, la détente d'aucun pistolet n'avait été pressée, et l'on eût dit que les deux troupes s'en rapportaient déjà de leur victoire ou de leur défaite à la victoire ou à la défaite de leur chef.

Le roi fit un signe, et Bavolet mit pied à terre et ramassa le casque de don Paëz qui venait de rouler dans la poussière, puis il le lui présenta silencieusement, semblant protester par ce silence contre la rébellion de son oncle.

Don Paëz repoussa dédaigneusement le casque et dit au roi :

— Vous êtes blessé, sire, et je ne le suis pas; la partie est donc égale. A quoi bon corriger le destin des batailles?

— Non pas! s'écria vivement le Béarnais, reprenez votre casque, ou je refuse le combat.

— Auriez-vous peur? demanda railleusement le fier don Paëz.

Ce mot fit rougir le roi. Tout l'orgueil de sa noble race monta à son front; son œil étincela.

— A l'œuvre donc!... dit-il, je trouverai bien une place où vous frapper qui ne soit point à découvert. A l'œuvre, monsieur.

Et la lutte recommença sous les yeux de Gontran et de Bavolet consternés, au milieu des deux troupes immobiles, au bruit de la mousqueterie lointaine engagée entre le gros des ligueurs et le centre des royalistes.

Tout à coup, une balle égarée siffla; cette balle, qui venait de loin et ne sortait point d'un pistolet de gentilhomme, mais de l'arquebuse d'un soldat de Mayenne, atteignit au poitrail le cheval de don Paëz, qui tomba et entraîna son cavalier dans sa chute; mais le cavalier se releva soudain et se représenta devant son adversaire, l'épée d'une main et la dague de l'autre, le défiant toujours, malgré cette nouvelle infériorité que lui infligeait le sort, et se souciant fort peu du désavantage qu'il avait, lui à pied, de continuer le combat avec un cavalier.

Le roi ne voulut point de cette nouvelle faveur du hasard; il mit pied à terre à son tour et se retrouva en face de don Paëz.

Don Paëz jeta sa dague, le roi en fit autant.

Alors, ce ne fut plus un combat de chevaliers du moyen âge, mais un duel moderne, un duel de gentilshommes vêtus de soie et la chemise flottante, une lutte de savante et véritable escrime dans toutes les règles de l'art.

Mais, alors encore, il arriva que le sort, dont le roi avait si noblement refusé les chances favorables, le sort fut encore pour lui.

La fureur aveuglait l'orgueilleux don Paëz; le sang froid était revenu à Henri IV. Le premier se battait en lion, mais il se battait mal; pour lui, l'escrime moderne, la science merveilleuse de Charles IX et d'Henri III avait encore des secrets; pour le roi elle n'en avait plus : il avait, autrefois, tiré pendant de longues heures avec ses beaux-frères dans une salle basse du Louvre; il était plus fort que Saint-Luc le mignon; il boutonna vingt fois, jadis, le terrible Bussy d'Amboise.

A la troisième passe, don Paëz, atteint à l'épaule, à son tour, comprit son infériorité à ce terrible jeu; mais il puisa une audace et une force nouvelle dans sa colère, et il attaqua plus vivement encore le roi, impassible et calme comme un lutteur antique, et maintenant invulnérable, tant il se défendait savamment.

A mesure que la fureur de don Paëz croissait, le calme du roi devenait plus grand; le premier accumulait faute sur faute, et se dé-

couvrait sans cesse; — le roi ne cherchait point à en profiter, et il eût pu le tuer vingt fois. Enfin, pour terminer ce combat qui, se prolongeant, pouvait compromettre les affaires de la journée, Henri IV laissa don Paëz se découvrir de plus en plus, se fendre et rompre inutilement tour à tour. puis, le poussant vigoureusement tout à coup, il lui lia son épée tierce sur tierce, et, d'un revers, la lui enleva du poignet et l'envoya rouler à dix pas.

Don Paëz poussa un cri de rage en se voyant désarmé; puis, son orgueil l'emportant, il croisa froidement les bras sur sa poitrine et dit au Béarnais :

— Tuez-moi!

— Reprenez votre épée, monsieur, répondit le roi; je ne tue pas un homme désarmé.

— Jamais! s'écria don Paëz.

— Alors rendez-vous; je vous fais mon prisonnier.

— Faites, dit tranquillement l'Espagnol.

Et il se tourna vers un gentilhomme espagnol :

— Prenez le commandement, monsieur d'Alvimar, dit-il, et faites votre devoir.

Puis il s'enfonça, à pied, tête nue et les bras croisés, dans les rangs des gentilshommes du roi, le front haut, le regard altier, comme il sied à la bravoure trahie par le destin.

Alors le roi remonta à cheval, et le combat, suspendu pendant dix minutes entre les deux corps d'armée, recommença avec un acharnement sans égal.

Pendant une heure, et tandis que don Paëz était conduit, par deux gentilshommes, au camp des royalistes, au milieu d'une mêlée sanglante et parmi des tourbillons de poussière et de fumée, on vit briller l'aigrette blanche du roi; puis enfin, les Espagnols hachés, taillés en pièces, se retirèrent lentement d'un champ de bataille où ils avaient laissé les deux tiers de leurs braves, et le Béarnais ne les poursuivit point, car il s'aperçut seulement alors qu'il était séparé du gros de son armée et que la retraite lui était coupée.

Les Espagnols vaincus, il se retrouvait, à la tête d'une poignée d'hommes, en face d'un corps d'armée considérable, formé de troupes fraîches, et qui lui barrait le passage.

Pour rejoindre Biron et ses lansquenets, Biragne et sa cavalerie, d'Aumont qui commandait les Suisses, Rosny, qui, à la tête de deux régiments d'infanterie, défendait les palissades du camp, il fallait s'ouvrir un chemin sanglant à travers des bataillons compactes qui ne laisseraient échapper leur proie, — et c'en était une belle que le roi de France, — qu'après avoir résisté avec acharnement. Le roi comprit que, s'il tombait aux mains de l'ennemi, c'en était fait, non-seulement de lui, mais de la monarchie et de la France elle-même; qu'il fallait que lui et les siens se fissent tuer jusqu'au dernier ou pussent passer outre, s'il ne voulait voir la couronne de France échoir aux princes lorrains, c'est-à-dire aux plus mortels ennemis du pays.

Alors le Béarnais se tourna vers les siens et s'écria :

— Qui m'aime me suive!

— Vive le roi!... lui répondirent tous ses hommes prêts à mourir vingt fois pour son salut et sa gloire.

— Vaincre ou succomber! ajouta-t-il; mourir en héros ou triompher; nous n'avons plus d'autre parti à prendre, mes braves amis!

— Vive le roi, et en avant! répéta cette poignée d'hommes héroïques; nous nous ferons tuer jusqu'au dernier, mais le roi passera!

Et la maison du roi, entourant son jeune et vaillant souverain, alla se heurter au galop contre les carrés d'infanterie des ligueurs. Les enfants de Lacédémone aux Thermopyles, les Dix Mille dans leur mémorable retraite, Richard Cœur-de-Lion, sous les murs de Jérusalem, se retirant devant Saladin vainqueur, ne donnent qu'une imparfaite idée des miracles d'audace, des prodiges de vaillance qui furent accomplis alors pour dégager le roi et sauver la monarchie...

Deux cents gentilshommes passèrent sur le corps de quatre mille ennemis et creusèrent au milieu d'eux un sanglant sillon.

A chaque pas que faisait le roi, un gentilhomme tombait, mais le pas était fait et le roi avançait toujours.

A la moitié du chemin, les deux cents gentilshommes étaient réduits à cent; aux trois quarts, ils n'étaient plus que soixante; au dernier pas, trente à peine demeuraient debout...

Mais le roi était sauvé!

Biron arrivait avec trois mille lansquenets, Rosny sortait du camp à la tête de son infanterie, et les Suisses du maréchal d'Aumont avaient culbuté les cavaliers de Mayenne aux environs de la petite ville d'Arques et les avaient poursuivis jusque dans les faubourgs de Dieppe, d'où ils les avaient honteusement chassés.

Le roi se tourna alors vers son héroïque maison; il attacha un regard voilé de larmes sur ces débris sanglants de tant de nobles et vaillants gentilshommes, sur les trente braves qui restaient et dont la plupart étaient couverts de sang et ne se soutenaient plus à cheval que par la force de leur chevaleresque dévouement...

Et tout à coup il poussa un cri, un cri terrible, le cri d'angoisse d'une mère à qui on a volé son nourrisson, le cri du père qui voit tomber dans la mêlée son fils frappé à mort...

Bavolet n'était plus là!

Gontran seul était debout encore, et il appuyait sur son front, où le délire de la folie commençait à monter, ses mains crispées et couvertes de sang.

— Ah! murmura Henri IV, des yeux duquel s'échappèrent deux larmes brûlantes, mon enfant est mort!...

— Cet enfant était le mien aussi, sire, répondit Gontran avec le désespoir grave et solennel d'un vieillard qui n'a plus de postérité, et je l'ai vu tomber à vos côtés. Je ne sais s'il est mort, je ne lui ai point porté secours, car avant de sauver mon enfant, il fallait sauver mon roi, sire; mais je l'ai vu tomber... il tenait d'une main son épée brisée, de l'autre un fragment de votre aigrette blanche qu'une balle avait coupée en deux et qu'il avait recueillie, et il la serrait sur sa poitrine, en roulant dans la poussière ensanglantée, et je l'ai entendu s'écrier encore, sous les pieds des chevaux :

— Vive le roi! vive le roi!

— Et maintenant, sire, poursuivit Gontran avec une exaltation suprême, maintenant que votre vie et votre liberté sont sauves, maintenant que vous avez retrouvé votre armée, que dix mille braves peuvent mourir pour vous, laissez-moi retrouver mon enfant ou mourir comme lui.

Et Gontran enfonça l'éperon aux flancs meurtris de son cheval ruisselant; il se précipita de nouveau vers les bataillons de l'infanterie de Mayenne qui s'étaient refermés; il y disparut avec la bouillante rapidité d'une bombe qui traverse la mêlée, et y trace une courbe de feu qui sème la mort sur son passage.

— Et moi aussi, s'écria alors le roi, moi aussi je veux retrouver mon enfant!

Et il tourna bride et voulut s'élancer de nouveau, à la suite de Gontran, au milieu de cette mêlée de laquelle il avait eu tant de peine à sortir; il voulut, oubliant son armée et sa couronne pour ne se souvenir que de son affection pour son fils adoptif, braver de nouveau le trépas pour l'arracher, mort ou vivant, à l'ennemi...

Mais deux hommes se placèrent résolûment devant lui et l'arrêtèrent.

— Sire, lui dirent à la fois Biron et Rosny, vous êtes roi!... votre vie ne vous appartient point... c'est à la France que vous en devez compte!

---

Vers le soir, la plaine d'Arques était jonchée de cadavres; l'armée de Mayenne, dispersée et mise en fuite, avait abandonné le champ de bataille. Le roi était victorieux et ses troupes occupaient le pays.

Seul, Henri IV ne savourait point les fruits amers de sa victoire, — cette victoire sanglante achetée au prix de tant de noble sang...

Et Bavolet ni Gontran n'avaient point reparu!

Par les ordres du roi, on avait exploré le champ de bataille en tous sens, fouillé les monceaux de cadavres, lavé le visage ensanglanté des blessés, couru partout où retentissaient des plaintes et des gémissements; lui-même il avait arpenté vingt fois cette partie de la plaine où s'était effectuée cette retraite sans exemple dans les fastes héroïques, appelant Bavolet d'une voix émue, espérant qu'il lui répondrait...

Rien!...

Bavolet était mort sans doute, et on ne retrouvait point son corps. Aussi, quand la nuit fut venue, tandis que les soldats chantaient leur victoire, que les blessés étouffaient leurs plaintes pour crier encore : Vive le roi! vive la France! le roi, lui, se retira dans sa tente, s'assit morne et désolé sur son lit de camp, appuya son front brûlant dans ses mains et se prit à sangloter, en murmurant

— O mon trône de France, que tu me coûtes de sang!... ô ma couronne, je vous ai donc achetée au prix de la vie de mon enfant!

Alors un homme grave, triste, jusque-là muet et recueilli en un coin de la tente, comme la statue de la douleur, un homme s'avança vers le roi, et se mit lentement à genoux devant lui.

Cet homme était don Paëz, — don Paëz le prisonnier du roi et à qui le roi avait donné sa propre tente pour prison.

— Sire, dit-il d'une voix brisée, vous êtes noble et bon, et vos larmes, ces larmes augustes que vous versez sur celui dont l'avenir avait armé d'abord mon bras contre vous, avant que ce bras égaré continuât la lutte au profit de mon orgueil, ces larmes pénètrent au fond de mon cœur, brûlantes comme le remords et le repentir... Sire, pardonnez-moi, et rendez-moi mon épée... Je ne la tirerai plus désormais que pour vous... pour vous qui pleurez notre enfant!

## XXVI

Trois semaines environ après la bataille d'Arques, un jeune homme pâle, affaibli et s'appuyant sur le bras d'un domestique, se promenait chaque jour, vers midi, aux rayons d'un soleil d'octobre, encore tièdes et vivifiants, sous les grands arbres dépouillés d'un parc.

Ce parc dépendait du château fort de Meulan, que le duc de Mayenne avait repris sur les gens du roi en se retirant en Normandie. — Ce jeune homme, c'était Bavolet.

Bavolet n'était point mort; mais il avait reçu deux balles en pleine poitrine, pendant l'héroïque retraite du roi, et il était demeuré quatre ou cinq heures sans connaissance, sous les pieds des chevaux; c'était par miracle qu'il avait survécu.

Au moment où les ligueurs vaincus se retirèrent, un soldat de Mayenne, qui avait déserté autrefois l'armée royale, le reconnut, et s'apercevant qu'il respirait encore, le chargea sur ses épaules et l'emporta.

A la première halte, il fut pansé par un chirurgien qui répondit de sa vie, et le duc de Mayenne, instruit de cette capture, le fit transporter au château de Meulan, se promettant bien d'en avoir bonne rançon, soit du roi, soit de madame Marguerite, car il savait la vive tendresse que Leurs Majestés portaient à leur ancien page.

Bavolet passa huit ou dix jours presque sans connaissance: le sang qu'il avait perdu l'avait tellement affaibli que, tout en répondant de sa vie, les médecins qui le soignaient n'osèrent d'abord répondre de sa raison.

Cependant peu à peu cette séve pétulante de la jeunesse, cette vigueur printanière qui, chez un jeune homme de vingt-trois ans, résistent avec énergie aux plus violentes secousses, finirent par triompher...

Bavolet recouvra peu à peu la mémoire, et le délire disparut.

Alors commença pour lui une existence réellement mystérieuse, et les soins dont il se vit entouré, les attentions délicates dont il fut l'objet de la part de ceux qui le servaient, lui semblèrent chose vraiment extraordinaire, car les ligueurs et Mayenne n'avaient point l'habitude de traiter ainsi leurs prisonniers.

Le château, malgré ses retranchements et sa forte position, semblait avoir revêtu pour lui l'aspect d'une paisible maison de campagne. Les soldats de la garnison se montraient respectueux, réservés et le saluaient jusqu'à terre; le commandant du château, qui était un jeune gentilhomme lorrain plein de courtoisie et qu'on nommait le vicomte d'Hodel, venait prendre ses ordres chaque matin avec une exquise politesse.

Il habitait l'appartement le plus fastueux; il couchait dans la chambre d'honneur du château. Deux médecins ne le quittaient point; et, lorsqu'ils eurent levé la diète et permis à leur malade de manger, Bavolet s'aperçut que sa table était servie avec un luxe délicat et tout princier. Le vicomte d'Hodel lui faisait demander parfois la permission de dîner avec lui, ce que Bavolet acceptait avec grand plaisir, car la solitude est la pire des choses.

Il aimait les fleurs, les livres, la peinture, toutes ces choses dont il avait pris le goût en la compagnie de madame Marguerite.

Un matin, sans qu'il l'eût demandé, sans qu'il en eût manifesté le désir, sa chambre fut remplie de grandes caisses de fleurs: des tulipes aux rouges corolles, des volubilis aux clochettes bleues, de beaux camellias blancs...

Le lendemain, son valet de chambre, car on lui avait donné un valet de chambre, le pria de passer dans un petit boudoir attenant à sa chambre à coucher...

Bavolet laissa échapper une exclamation de joie et de surprise: ce boudoir était disposé en un atelier de peinture, et il rappelait vaguement celui de la reine de Navarre à Coarasse; des toiles fraîches, des boîtes à couleurs, des pinceaux, plusieurs tableaux de prix de l'école italienne étaient rangés et disposés dans cet artistique désordre qui fait le charme et le cachet d'un atelier.

Un autre jour, à son réveil, Bavolet trouva sur son guéridon une édition des œuvres de Torquato Tasso, merveilleusement reliée en chagrin bleu de ciel et marquée à son chiffre.

Le Tasse était son poëte favori.

Enfin, lorsqu'il fut assez rétabli pour pouvoir sortir et respirer le grand air, le commandant lui dit:

— Voulez-vous, monsieur, me donner votre parole de gentilhomme que vous rentrerez au château tous les soirs?

— Je vous la donne, répondit Bavolet.

— Alors, monsieur, vous êtes libre d'aller où bon vous semblera, seul ou accompagné, comme il vous sera agréable.

Ces minutieuses attentions, cette courtoisie à toute épreuve dont il se voyait entouré, finirent cependant par intriguer Bavolet, et un jour il prit le vicomte à part et lui dit:

— Si je vous demandais l'éclaircissement d'un mystère?

— Quel mystère?

— Celui de ma captivité.

— Il n'y a là aucun mystère, monsieur.

— En vérité?

— Non, sans doute.

— Plaît-il? fit Bavolet.

— Pardienne! reprit le vicomte, votre captivité est la conséquence de vos blessures. Vous êtes resté pour mort sur le champ de bataille; notre parti,—vos ennemis par conséquent,—vous a recueilli, soigné, guéri, et il vous garde prisonnier, c'est tout simple.

— Je suis de votre avis; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit.

— Et de quoi donc?

— Des soins délicats dont on m'entoure.

Le vicomte eut un sourire diplomatique.

— C'est encore plus simple: vous êtes jeune, beau, brave; vous êtes d'une noble race; de quel droit oserait-on vous manquer d'égards?...

— Tarare! dit Bavolet, il y a égards et égards.

— Comment l'entendez-vous?

— D'une foule de manières. Ainsi, que vous me laissiez libre sur parole, je le comprends... que vous m'ayez laissé mon épée au côté, sous prétexte qu'un gentilhomme sans épée ressemble fort à un bourgeois; — je ne m'étonne pas davantage que vous m'ayez logé fort convenablement, donné des domestiques pour me servir, ce dont je suis encore incapable moi-même, et que vous m'ayez fait demander la permission de dîner avec moi, alors que, en définitive, c'était vous qui m'invitiez... Tout ceci est pure courtoisie, et vous êtes trop galant homme pour qu'on s'en étonne; mais...

— Ah! voyons le mais... fit le vicomte en souriant.

— Mais, reprit Bavolet, j'aime les fleurs, la peinture, les beaux vers du Tasse et les alexandrins de Virgile et d'Homère... Or, vous m'avez fait disposer un atelier, remplir mes appartements des plus belles fleurs, et je trouve à mon réveil, sur mon guéridon, tantôt un Torquato Tasso, tantôt un Homère, et tantôt un Virgile.

— C'est que, apparemment, je tiens à vous être agréable en toutes choses, monsieur, fit le vicomte en s'inclinant.

Bavolet hocha la tête d'un air de doute.

— Notre siècle est assez peu éclairé, monsieur, assez barbare encore au point de vue des arts et des lettres, pour qu'il soit permis d'ignorer mes goûts, et cependant vous les avez devinés.

— Qui vous dit que je ne les partage point?

Bavolet s'inclina.

— J'en suis persuadé, dit-il.

— Eh bien, alors?

— Eh bien! je persiste à donner à tous vos soins un sens mystérieux.

— Par exemple!...

— Voyons, entre nous, murmura confidentiellement Bavolet, vous savez bien que notre cousin Mayenne, comme dit le roi, n'est point assez lettré pour comprendre qu'on aime les lettres, assez artiste pour supposer qu'on aime les arts, assez...

— Ah!... pardon, interrompit le vicomte, vous allez faire de la politique et oublier que vous êtes prisonnier de guerre... Je vous clos la bouche.

— Soit; je me tais.

— Cependant, reprit le commandant du château, je veux bien vous donner une explication qui vous paraîtra, je l'espère, une satisfaction complète.

— Voyons, dit Bavolet.

— Voulez-vous savoir comment j'ai appris que vous aimiez les fleurs, les arts et les poëtes?

— Je le désire avidement.

— J'ai vécu dans l'intimité de madame Marguerite de France pendant deux ans.

A ce nom, Bavolet tressaillit vivement.

— Ah! fit-il, vous l'avez connue?

— Autrefois, avant qu'elle fût reine de Navarre.

Bavolet regarda le vicomte.

— Quel âge avez-vous donc? demanda-t-il.

— Trente-cinq ans.

— Et... vous avez vécu à la cour de France?

— Oui. J'étais page du duc de Guise.

Un soupçon traversa l'esprit de Bavolet.

— Qui sait, se demanda-t-il, si madame Marguerite, malgré la guerre, et usant de son privilége de femme, faisant appel à d'anciennes adorations, à de vieilles amitiés, n'a point corrompu le vicomte pour me rendre la captivité légère? Ce soupçon grandit insensiblement dans l'esprit de Bavolet et y prit doucement racine, de telle façon qu'il finit par ne plus s'étonner de rien, et qu'il se prit même quelquefois à s'avouer que la captivité valait pour lui mieux que la clef des champs, puisqu'il recevait journellement un souvenir mystérieux, indirect, mais bien doux de la femme qu'il aimait tant et à laquelle il avait dévoué sa vie...

Et, depuis cette explication, il ne questionna plus le vicomte.

Chaque jour, Bavolet se promenait deux ou trois heures dans le parc ou dans les belles prairies qui avoisinent la Seine.

L'automne était majestueux et doux, ce jour-là, comme la verte vieillesse d'un patriarche;—les pluies n'avaient point embruni le mois d'octobre; le ciel était pur d'ordinaire; les couchers de soleil d'une mélancolique et chaude poésie qui rappelait le printemps. Le théâtre de la guerre était trop éloigné pour que le bruit du canon arrivât jusqu'aux oreilles des hôtes de Meulan; la garnison jouait aux dés et buvait du soir au matin; les paysans d'alentour se livraient aux travaux des champs; le vicomte d'Hodel, qui commandait la contrée, courait un chevreuil tous les matins dans les bois environnants, et attendait avec impatience le rétablissement de Bavolet pour avoir un compagnon de chasse. Celui-ci, trop faible encore pour monter à cheval, se livrait à des occupations plus douces. Sa promenade quotidienne accomplie, il peignait ou lisait...

Le plus souvent, il rêvait à elle!

Peu de jours s'écoulaient d'ordinaire, sans qu'il trouvât, en rentrant chez lui, un nouveau et mystérieux gage de souvenance : tantôt un vase étrusque, tantôt un tableau, le plus souvent une fleur rare encaissée dans un beau vase du Japon.

Alors, il remerciait le vicomte, et le vicomte acceptait les marques de sa gratitude d'un air contraint, qui disait assez qu'il n'était que l'instrument docile de toutes ces prévenances.

Bref, Bavolet commençait à trouver l'existence fort agréable au château de Meulan, et n'eût été le souci où il était du roi et de ses affaires, ce dont le vicomte n'ouvrait jamais la bouche, il se fût trouvé le plus heureux des mortels.

Un soir, cependant, un événement imprévu vint rompre la charmante uniformité de cette vie oisive et calme qu'il menait depuis un mois.

Le vicomte entra chez lui à l'heure où d'ordinaire il se mettait au lit.

— Monsieur, lui dit-il, vous aviez raison, il y a quelques jours, de vous refuser à croire que je fusse l'auteur des soins empressés dont vous êtes l'objet ici.

— Ah! ah! fit Bavolet souriant.

— Evidemment, poursuivit le vicomte, nous ne traitons point tous nos prisonniers de la même façon.

— Témoin M. de Xaintrailles, un gentilhomme de mes amis que les Parisiens ont pendu, n'est-ce pas?

— Haut et court, monsieur. Mais...

— Ah! dit à son tour Bavolet; voyons votre *mais*...

— Mais je crois que l'amour est pour quelque chose en tout ceci...

Bavolet tressaillit.

— L'amour? murmura-t-il ému.

— Avez-vous aimé?

— Peuh! répondit l'ancien page, qui ne voulait point trahir les secrets de son cœur.

— Aimez-vous encore?

— On ne sait.

— Mais ce que je sais, moi, c'est qu'il est une femme, une femme haut située, comme on dit, une femme artiste, poëte... et qui vous aime!...

— Bon! pensa Bavolet, voici que la reine l'a pris pour confident.

— Cette femme, poursuivit le vicomte, est celle qui vous envoyait des fleurs, des livres, des pinceaux et des toiles, celle qui vous a fait un petit royaume de votre prison...

— Qui donc est-elle? demanda Bavolet d'un air naïf.

— Voilà ce qu'elle vous dira elle-même...

— Elle-même! exclama-t-il, au comble de l'étonnement.

— Oui, car vous la verrez.

— Je la verrai, dites-vous?

— Sans doute.

— Mais où?

— Ici.

— Quand?

— Ce soir. Adieu, monsieur; j'étais chargé de vous annoncer sa visite.

Bavolet jeta un cri, et le vicomte salua et sortit.

— La reine est folle! murmura Bavolet après son départ, folle à lier, de s'exposer ainsi, par amour pour son page, à tomber aux mains des ligueurs... Chère reine!

Et puis Bavolet se souvint tout à coup que madame Marguerite était reine de France; il se souvint du roi, son bienfaiteur et son maître; il se rappela que ce mois d'isolement et de vie champêtre, en ravivant son amour, en emplissant son cœur et sa tête de son souvenir et de son image, lui avait fait oublier les devoirs austères do reconnaissance et de respect qui le séparaient à tout jamais de Marguerite.

Et alors Bavolet se prit à trembler une fois encore, à la pensée de cette entrevue qu'il allait avoir avec elle, et il craignit de se trahir; il eut peur de n'avoir point la force de comprimer son cœur assez pour qu'elle n'en entendît point résonner les pulsations précipitées. Quelques minutes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit, et il vit entrer une femme de chambre, une camérière qui n'était ni Pepa, ni Nancy, et que jamais il n'avait vue auprès de madame Marguerite.

Cette femme mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence et lui fit signe de la suivre.

Bavolet se leva en chancelant et s'engagea sur les pas de la femme de chambre à travers un dédale de corridors mystérieux, au bout desquels elle poussa une porte et l'introduisit dans un petit boudoir, au milieu duquel une lampe à abat-jour projetait une clarté mate,— clarté qui éclairait suffisamment une femme assise sur une ottomane, pour que Bavolet la pût aussitôt reconnaître.

Et, à la vue de cette femme, Bavolet laissa échapper un cri.

**XXVII.—OU BAVOLET ÉPROUVA UNE DÉCEPTION PROFONDE, ET S'APERÇUT QUE LES BONHEURS DE CE MONDE SONT D'UNE INSTABILITÉ DÉSESPÉRANTE.**

Le boudoir où Bavolet venait de pénétrer était une ravissante petite pièce, décorée et meublée avec un goût exquis, emplie de fleurs aux parfums pénétrants, et dont la senteur magnétique montait au cerveau, et pouvait, au besoin, y déterminer une sorte d'ivresse.

Au milieu du boudoir une femme était à demi couchée sur une ottomane, et appuyait, sur un bras blanc comme l'albâtre et arrondi, sur un coussin, une tête charmante de mélancolie et de vague contemplation...

Mais ce n'était point ce front large aux veines bleues, cet œil d'un bleu sombre, ces lèvres d'un rouge cerise, où le sourire des plus nobles passions errait sans cesse; — ce n'était point cette luxuriante chevelure noire, et ce col de cygne, et cette taille flexible, mince, élancée, que Bavolet s'attendait à voir; — ce n'était pas, en un mot, la reine Marguerite, cette beauté souveraine et sans égale devant laquelle les amants et les poëtes s'inclinaient avec le respect de l'admiration...

C'était une tête blonde, pâle, ornée de cheveux dorés, éclairée par deux yeux noirs qui lui imprimaient un cachet de malice et d'astuce. C'était une femme de taille moyenne, que Bavolet reconnut aussitôt et devant laquelle il recula stupéfait et jetant un cri...

C'était la duchesse de Montpensier.

— Eh bien! lui dit-elle avec un sourire railleur et doux à la fois, comment vous trouvez-vous de votre captivité, monsieur Bavolet?

La douleur subite qu'il venait d'éprouver était immense et ne saurait être traduite par des mots; il est impossible de redire la souffrance et la déception navrante de celui qui, allant à un rendez-vous mystérieux, et croyant y trouver la femme qu'il aime, y rencontre précisément une autre femme qui lui inspire une secrète aversion.

Bavolet endura donc un long supplice pendant l'espace d'une minute; mais cette minute écoulée, il retrouva son sang-froid et sa présence d'esprit, résolu de tenir tête à la duchesse, à soutenir avec courage et vaillance le rude assaut que sans doute elle allait lui livrer.

— Eh bien, monsieur, reprit-elle, vous ne m'entendez pas?.., Ne m'aurez-vous pas comprise?

— Pardon, madame la duchesse, répondit-il, s'inclinant enfin, mais vous voyez l'homme le plus ému, le plus bouleversé...

— Ému... bouleversé... fit-elle, et pourquoi?

— Pouvais-je m'attendre à l'honneur que vous me faites?

— Quoi d'étonnant?

— Un pauvre prisonnier à qui vous daignez rendre visite.

— Ne sommes-nous point de vieilles connaissances?

Et elle lui envoya un sourire charmant.

— C'est juste, murmura Bavolet qui fronça le sourcil en se souvenant de la façon un peu brusque dont il l'avait traitée aux environs de Blois, au bord de la Loire, pendant cette nuit où monseigneur le cardinal de Bourbon s'imagina qu'il était roi.

— Ne sommes-nous pas de... de vieux amis? poursuivit-elle avec une inflexion railleuse.

Bavolet tressaillit.

— Voyons, monsieur, reprit-elle d'un ton boudeur, pourquoi baissez-vous les yeux, pourquoi ne me regardez-vous point?

— Le respect... balbutia Bavolet, dans les nouveaux plans duquel il entrait de jouer le plus grand embarras.

— Le respect, entre nous? vous n'y songez pas, monsieur; nous sommes presque du même âge.

— Vous êtes princesse, madame... observa Bavolet qui avait le talent de rougir à propos.

— N'êtes-vous pas Dreux et Penn-Oll, vous-même?

— Bon! se dit l'ancien page, elle sait ma généalogie par cœur.

— En effet... mais...

— Mais les ducs de Bretagne valaient certainement bien des princes lorrains, continua la duchesse avec enjouement; — par conséquent, cher monsieur Bavolet, ne prononcez plus ce vilain mot de respect dont ma coquetterie ne peut pas s'accommoder le moins du monde, et qui ne sied qu'aux vieilles gens;—puis, venez vous asseoir auprès de moi et causons.

Bavolet obéit, les yeux toujours baissés.

— Oh! oh! pensa la duchesse, il est bien timide, et il était jadis bien hardi; il témoigne un bien grand respect, après m'avoir traitée aussi cavalièrement il y a deux mois... Est-ce une feinte... ou m'aime-t-il?

Il est à remarquer que les femmes en toute circonstance admettent très-volontiers qu'on les aime...

Puis, elle lui prit les mains et ajouta :

— Voyons, monsieur, ne m'en veuillez pas d'avoir été votre geôlière.

— Vous, madame?

— Moi-même.

— Mais, cependant...

— N'êtes-vous pas prisonnier?

— Sans doute.

— Prisonnier de guerre?

— Oui, madame.

— Or, vous êtes pour le roi de Navarre et nous pour le roi de France... le roi Charles X, vous savez?

Bavolet se prit à sourire; la duchesse continua impassible :

— Mon frère de Mayenne, qui est fort irrité contre les huguenots,

voulait vous envoyer dans quelque forteresse triste et sombre, où vous seriez mort d'ennui...

— Ah!...

— Mais je suis intervenue, moi.

— Et comment cela? demanda Bavolet d'un air naïf.

— En lui faisant observer que vous étiez dangereusement et grièvement blessé, que vous succomberiez infailliblement si vous ne receviez les soins les plus intelligents et les plus empressés...

— Ah! madame...

— Et comme le château de Meulan était à moi...

— A vous!... le château de Meulan?

— Sans doute; il appartenait au duc Henri de Guise, mon frère, dont j'ai hérité.

— En vérité! murmura Bavolet du ton d'un homme à qui on apprend une chose toute nouvelle pour lui.

— J'ai prié Mayenne de vous donner Meulan pour prison.

— Vous me voyez confus de tant de bontés...

— Vous sentez que du moment où je répondais de vous, où vous étiez chez moi et confié à ma garde, j'avais bien le droit de vous traiter comme il me plairait... Êtes-vous content?

— Madame, dit Bavolet avec l'accent de la gratitude la plus complète, ma captivité est si douce, que je ne me suis point aperçu encore que j'avais perdu ma liberté.

— Enfin, êtes-vous content?

— Enchanté.

— Aimez-vous les tableaux que je vous ai envoyés?

— Ils sont de la meilleure manière.

— Mes fleurs?

— Elles sont ravissantes.

— M. le vicomte d'Hodel vous sied-il?

— Je le trouve charmant.

— Tant mieux, car je l'aurais remplacé sur-le-champ s'il en eût été autrement...

Bavolet s'inclina comme un homme que son bonheur écrase.

— Mais enfin, madame, demanda-t-il en jouant une vive émotion, puis-je savoir...

— A quoi vous devez ma bienveillance? fit-elle en souriant.

— Dites vos bontés et votre générosité, madame.

— Soit.

La duchesse se renversa à demi sur l'ottomane et y prit une attitude des plus séductrices.

— Vous souvenez-vous de notre rencontre à Blois?

Bavolet baissa de nouveau les yeux; cependant la voix de la duchesse était pleine de douceur et ne se nuançait d'aucune inflexion ironique.

— Vous fûtes cruel, monsieur...

— Madame...

— Un peu brusque, surtout...

— Ah! murmura Bavolet, Votre Altesse excusera un soldat dévoué à son maître...

— Vous m'avez même traitée avec un sans-façon qui manquait absolument de courtoisie.

La confusion de Bavolet augmenta.

— Surtout, acheva la duchesse avec douceur, après vos aveux... Ah! vous m'avez cruellement trompée. Abuser de la crédulité d'une femme pour déjouer une intrigue, mettre l'amour au service de la politique, mais c'est affreux, monsieur...

— Madame, répondit Bavolet en relevant la tête, pardonnez-moi, ou plutôt vengez-vous, puisque vous m'avez en votre pouvoir... je ne me plaindrai pas...

— Me venger! exclama-t-elle... me venger!

— Je vous ai cruellement offensée.

— Oui; mais avant...

— Eh bien! avant?...

— Avant, ne m'aviez-vous pas dit... que... vous m'aimiez?

— Et je mentais alors effrontément, madame.

— Eh bien, cependant... j'avais ajouté foi à vos paroles... et...

La duchesse hésita et baissa les yeux à son tour.

— Et... insista Bavolet.

Une métamorphose complète sembla s'opérer alors dans cette âme de bronze, qu'enveloppait un corps de marbre : — la femme vindicative qui avait armé le bras régicide de Jacques Clément, l'implacable ennemie des Valois et des Bourbons, l'odieuse reine de Paris révolté, devint tout à coup une femme timide et tremblante, dont le front rougit, dont les yeux se voilèrent de larmes, dont le cœur se prit à battre avec violence, et, tout à coup, saisissant les deux mains de Bavolet, elle lui dit d'une voix altérée où se révélait la plus étrange, la plus indomptable passion :

— Je vous ai écouté, moi, la femme insensible jusque-là, je vous ai cru... et... Oh!... tenez, je ne sais plus et vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert depuis lors... Je ne sais encore si je vous hais ou si je vous aime... Lorsque votre nom résonne par hasard à mon oreille, j'éprouve d'abord une violente indignation; puis, à cette indignation succède tout à coup un autre sentiment bizarre,... inexplicable... Et alors, oh! alors, je donnerais dix ans de ma vie, je consentirais à mourir sur l'heure pour que vous eussiez dit la vérité.

Et Bavolet vit couler sur les joues pâlies de la duchesse deux larmes brûlantes qui roulèrent ensuite sur ses mains et le firent tressaillir profondément.

La duchesse était sincère en parlant ainsi; elle aimait réellement Bavolet, et elle avait obéi à cette bizarre attraction, à cette singulière aberration du cœur qui pousse la femme, bien souvent, à aimer l'homme qui l'a le plus souvent outragée.

Elle avait dédaigné l'amour ardent de Gontran; elle offrait le sien à Bavolet qui l'avait traitée avec un mépris sans égal. Cet amour, mêlé de colère ou de haine, où la fierté de la femme perçait encore sous son humiliation, ces larmes qui coulaient, cette femme à genoux et suppliante alors qu'elle aurait pu commander, touchèrent Bavolet, et il faillit à son tour se jeter à ses pieds et lui demander humblement pardon. Mais, tout à coup, une horrible vision passa devant ses yeux. Il crut voir le roi Henri III sanglant et inanimé sur ce lit où on le porta après le lâche attentat de Jacques Clément, et alors la femme suppliante disparut pour lui, et il se redressa d'un bond et la repoussa d'un geste, car elle l'avait à demi enlacé de ses bras de neige.

— Non, non, dit-il, ne me parlez pas d'amour; vous savez bien que je ne puis vous aimer... N'êtes-vous pas l'implacable ennemie de mon roi? ne sommes-nous point éternellement séparés... et avez-vous pu croire que j'aimerais...

— Eh bien! s'écria-t-elle avec l'exaltation du désespoir, car aux paroles de Bavolet elle avait senti tout son sang refluer à son cœur et une pâleur mortelle se répandit sur son visage; eh bien! si tu le veux, si tu l'exiges, j'humilierai ma fierté, j'abaisserai mon orgueil devant ton roi, je lui ferai ma soumission, je lui donnerai le trône...

Ces derniers mots de la duchesse bouleversèrent Bavolet, et il éprouva alors le plus amer des regrets, la plus violente des douleurs qui lui fussent venues de son amour pour Marguerite de Valois; car il se dit alors que, s'il pouvait aimer la duchesse, il éteindrait du coup la guerre civile dans le royaume, et le rendrait tout entier à son roi...

Mais il aimait Marguerite...

— Madame, répondit-il gravement, vous savez bien que je ne puis vous aimer, et je ne veux plus vous tromper. J'aime madame Marguerite...

Ces dernières paroles tombèrent sur la duchesse comme la foudre.

— Ah! s'écria-t-elle, essuyant ses larmes et se trouvant en proie soudain à une fureur terrible! ah! tu aimes Marguerite, Marguerite la sœur des Valois, Marguerite la fille des rois de France, les meurtriers, les rivaux de ma race, ceux devant qui la fatalité a toujours contraint la maison de Lorraine à courber la tête!... et tu l'oses dire?...

Et la duchesse se redressa écumante, terrible, l'œil sanglant comme une vipère qu'un imprudent a heurtée du pied en passant; puis elle frappa violemment sur un timbre, et tout aussitôt le vicomte d'Hodel parut.

— Ouvrez cette porte, lui dit-elle en lui indiquant un coin du boudoir.

Le vicomte fit jouer un panneau de boiserie qui tourna alors sur des gonds invisibles et laissa voir l'entrée d'un réduit aussi sombre, aussi fétide que le boudoir attenant était coquet, éclairé et empli de parfums, et alors la duchesse y poussa rudement Bavolet, sur lequel la porte se referma soudain, et celui-ci l'entendit lui crier en ricanant :

— Ah! tu aimes Marguerite!... eh bien! tu ne le lui diras jamais.

Le réduit où la duchesse avait poussé Bavolet, et dont la porte s'était refermée aussitôt, était bien le plus noir, le plus fétide cachot qu'un geôlier impitoyable eût jamais rêvé pour son prisonnier.

Un jour douteux y filtrait à peine par une meurtrière garnie de larges barres de fer; le sol en était humide, boueux, et cette boue et cette humidité provenaient d'un filet d'eau qui suintait à travers le mur crevassé. Une pierre taillée en forme de borne et destinée à l'usage de siége, un amas de paille dans un des coins, la hideuse cruche de terre remplie d'une eau croupie, enfin, en composaient tout le mobilier.

Il fallut quelques minutes à Bavolet pour que ses yeux, éblouis naguère par la lumière, pussent se faire à cette obscurité et apercevoir vaguement tous ces horribles détails.

Mais Bavolet était un de ces hommes que les ténèbres d'une prison ne sauraient épouvanter, et il répondit aux ricanements de la duchesse, à travers la porte, par ces simples mots :

— Le moyen que Votre Altesse emploie pour se faire aimer me paraît original et me plaît fort, madame.

Puis, il alla tranquillement s'asseoir sur le lit qui lui était destiné, et se dit avec philosophie :

— Bavolet, mon bon ami, l'amour vous a toujours perdu... Vous aimez madame Marguerite, la femme du roi votre maître, ce qui fait que c'est absolument comme si vous n'aimiez personne; — ceci est déjà très-fâcheux et très-triste pour vous; mais voilà que, parce que vous n'aimez qu'une seule femme, et que vous refusez impitoyablement toutes les autres, toutes les autres se prennent à vous aimer...

Pepa vous aimait, la senorita vous aimait, madame de Montpensier vous aime. Vous vous êtes moqué de l'amour de Pepa et de celui de la senorita, et les pauvrettes en ont été pour leurs soupirs et leurs pleurs; mais pour madame de Montpensier, voici qui est bien différent. Elle vous fera pendre, tout au moins, pour se venger, à moins qu'elle ne préfère vous laisser mourir de faim.

Et cette tirade philosophique achevée, Bavolet, n'en daignant point tirer conclusion, se coucha de tout son long sur son nouveau lit, et se prit à songer à Marguerite de Valois, pour oublier le venimeux et livide visage de la princesse lorraine.

Puis, en rêvant à elle, il s'endormit, et comme, à vingt-trois ans, on dort partout du meilleur des sommes, il dormit sept ou huit heures consécutives et ne s'éveilla qu'en entendant s'ouvrir la porte de son cachot.

La nuit s'était écoulée; aux faibles rayons du jour qui glissaient de la meurtrière sur le sol, Bavolet put apercevoir le personnage qui pénétrait chez lui.

C'était un homme de quarante ans environ, petit et trapu, le visage encadré d'une barbe inculte, les yeux noirs et méchants, le sourire ironique et cruel.

Cet homme, qui n'était autre que le geôlier de Bavolet, lui apportait des aliments, ou plutôt de l'eau et du pain.

— Il paraît, se dit Bavolet, qu'en amour tous les moyens sont bons; la duchesse me prend par la famine. Elle veut établir un contraste entre ma table merveilleusement servie d'hier et mon dîner d'aujourd'hui. Chère duchesse!...

Le geôlier déposa sa cruche d'eau à terre, posa le pain sur la cruche et se retira.

Alors Bavolet étendit les bras, laissa échapper un bâillement de fatigue et d'ennui, et se coucha de tout son long, murmurant :

— Je n'ai jamais l'habitude de déjeuner à huit heures du matin, et je me lève tard d'ordinaire; je puis donc raisonnablement faire encore un somme. Bonsoir, duchesse.

Et il se rendormit.

Un bruit de pas et de voix le réveilla deux heures après.

Ces pas et ces voix retentissaient en haut de la meurtrière, au dehors.

Les pas étaient lourds, les voix avinées.

Bavolet reconnut qu'un des corps de garde du château se trouvait situé au-dessus de sa tête. Les soldats allaient et venaient, buvaient et riaient.

L'un d'eux chantait la *Vache à Colas*, cette chanson du temps composée en haine des huguenots, et au son de laquelle tant de sang avait coulé, à diverses reprises, dans les rues de Paris.

—Très-bien, pensa Bavolet, la duchesse me croit huguenot, comme mon très-honoré maître le roi de Navarre, et elle me fait jouer un air de mon goût. Aimable duchesse!

La *Vache à Colas* fut chantée du premier au dernier couplet au milieu de frénétiques applaudissements, — puis Bavolet entendit la conversation suivante :

— Si le roi de Navarre, ce mécréant, cet hérétique, qui s'intitule roi de France, nous entendait, lui qui déjà n'est pas d'une bravoure éprouvée, il se sentirait mal à l'aise.

— Il s'évanouirait sur sa selle.

— Et dire, murmura Bavolet, que les cuistres assez osés pour tenir un pareil langage étaient à la bataille d'Arques et se sont peut-être évanouis rien qu'en apercevant l'aigrette blanche du roi.

— Et la Marguerite, donc? ricana un autre soudard d'une voix épaissie par l'ivresse.

Le nom de la reine fut le signal des plus grossières et des plus lâches insultes. Madame de Montpensier avait l'infamie de faire outrager la reine de France par des soldats avinés, aux oreilles de Bavolet, captif et impuissant. Alors le grand sang-froid du jeune homme s'évanouit; l'indignation, la colère qu'il ressentit furent si grandes qu'il saisit à bras-le-corps la borne de pierre qui se trouvait dans son cachot, la roula avec peine sous la meurtrière, s'en fit un marchepied, et de là, il s'élança vers les barreaux de fer auxquels il se cramponna.

— Hé! marauds, cria-t-il, dardant sur les soldats un regard terrible, si vous ne vous taisez à l'instant, foi de gentilhomme, je vous jure que je vous tuerai un jour ou l'autre comme des chiens.

L'accent de Bavolet était si impérieux, si dominateur, que les soldats fascinés oublièrent les ordres qu'ils avaient reçus et se turent.

La journée s'écoula, et Bavolet ne les entendit plus répéter leurs ignobles propos.

Vers le soir, la porte du cachot s'ouvrit de nouveau, et Bavolet vit apparaître le vicomte d'Hodel qui le salua.

— Bonjour, monsieur Bavolet, dit-il.

— Bonjour, vicomte.

— Je n'aurai pas l'impertinence, continua le vicomte, de vous demander si vous vous trouvez bien en cet horrible réduit; mais je vous demanderai si vous vous y sentez assez mal pour avoir eu le temps de réfléchir à votre situation?

— Vous êtes mille fois trop aimable, mon cher monsieur d'Hodel.

— Monsieur, reprit le vicomte, j'ai des excuses à vous faire.

— A moi?

— A vous.

— Bon! fit Bavolet, je serais curieux d'en savoir le motif.

— Il est tout simple, monsieur.

— J'y suis; vous êtes quelque peu honteux de servir d'instrument aux passions sentimentales de madame de Montpensier?

Le vicomte s'inclina.

— Vous touchez juste, dit-il.

— Et, reprit Bavolet, nous nous étions assez liés, pendant le mois de captivité dorée que j'ai passé ici, ou plutôt là-haut...

Et Bavolet indiqua du doigt les régions supérieures du château.

— Pour que, reprit-il, vous éprouviez quelque remords de devenir mon geôlier après avoir été presque mon ami.

— Vous dites vrai, monsieur.

— Cependant, cher vicomte, vous pouvez vous consoler.

— Comment l'entendez-vous?

— Je me trouve parfaitement ici.

— Oh! fit le vicomte d'un air incrédule.

— Jugez-en... Là-haut, au grand air, à la lumière, avec mes livres favoris, mes chers pinceaux, mes fleurs aimées, j'étais l'homme le plus malheureux du monde.

— Ah! fit M. d'Hodel d'un ton de reproche, le pouvez-vous dire? moi qui faisais...

— L'impossible pour me plaire, je l'avoue, monsieur; mais je souffrais malgré tout.

— Et de quoi souffriez-vous?

— D'un chagrin d'amour.

— Etes-vous donc guéri, ici?

— Non; mais mon isolement, l'horreur de ma situation, opposent à mon chagrin un contraste salutaire, et, vous le savez, on guérit la douleur par la douleur.

Le vicomte eut un sourire, à ces mots, où la sympathie et l'admiration se mélangeaient.

— Monsieur, dit-il tout bas, je viens vous donner un conseil.

— Donnez, monsieur.

— Nul ne m'envoie; je viens de mon propre mouvement.

— Très-bien.

— La duchesse vous aime...

— Hélas! je le sais.

— Elle vous aime avec fureur et folie...elle en a le délire...

— Pauvre femme! murmura ironiquement Bavolet.

— L'indigne façon dont vous êtes traité depuis hier est le résultat de sa colère, la conséquence de son orgueil froissé.

— Après, monsieur?

— Mais vous n'avez qu'un mot à dire, un seul...

— Lequel?

— Je ne sais... mais en votre lieu et place, je le trouverais sûrement.

— Et ce mot...

— Ce mot vous rouvrirait les portes du grand air et de la lumière.

— C'est-à-dire, observa Bavolet, que si je voulais aimer la duchesse, je retrouverais cette douce captivité que vous me faisiez naguère.

— J'en suis certain.

— Monsieur, dit froidement le prisonnier, la duchesse m'a offert mieux encore.

— Que vous a-t-elle offert?

— Ma liberté d'abord...

— Et puis?

— Oh! mon Dieu! dit tranquillement Bavolet, la vindicative duchesse de Montpensier, la sœur des Guises assassinés, l'ennemie implacable des Valois et des Bourbons, m'a offert, par amour pour moi, d'aller se jeter aux pieds du roi de France pour lui faire sa soumission.

Le vicomte recula stupéfait.

— Vous le voyez, ajouta Bavolet, les femmes perdent la tête.

— Le mot est juste.

— Elles sacrifieraient la paix ou la guerre à une question de galanterie.

M. d'Hodel leva les yeux au ciel et soupira.

— Cher monsieur, reprit Bavolet, je suis d'autant plus humilié et confus de cet amour de madame de Montpensier, que, loin de le partager, j'éprouve pour elle cette aversion instinctive qu'inspire un reptile...

— Monsieur...

— Ceci est entre nous, et mes confidences, à moins qu'on ne nous écoute...

— Nous sommes seuls.

— Mes confidences, dis-je, ne vous compromettront pas. J'étais à Saint-Cloud en août dernier et j'ai vu tomber le roi Henri III sous le poignard de Jacques Clément... Jacques Clément était le bras, la duchesse était la tête de cette affaire.

— Monsieur...

— J'en ai la preuve et vous la donnerai au besoin.

M. d'Hodel courba la tête.

— Mon oncle Gontran a aimé la duchesse ardemment, avec délire,

comme on n'aime plus de nos jours; elle l'a foulé aux pieds. Pourquoi donc, à mon tour, aurais-je pitié d'elle? Enfin, monsieur, aujourd'hui, ses soudards ont insulté, par son ordre, la reine Marguerite de France, qui a été ma bienfaitrice, que j'aime... Et vous voulez que cette femme ne m'inspire pas une profonde horreur! Ah! tenez, acheva Bavolet en riant, j'aimerais autant être pendu sur l'heure... moi qui suis gentilhomme, être pendu comme un bourgeois, par le bourreau des bourgeois, et aux yeux de vingt mille bourgeois, que mettre un baiser sur les mains de la duchesse, ces mains couvertes du sang d'un roi.

— Monsieur, répondit le vicomte ému, je connais, hélas! la duchesse. Elle est vindicative, implacable; l'amour qu'elle a pour vous se tournera en haine, et vous serez pendu par les Parisiens, c'est probable; mais, comme je ne le veux point voir, que je ne veux pas être l'instrument des supplices qu'on vous infligera peut-être, je vais envoyer ma démission au duc de Mayenne et me retirer dans mes terres des environs de Nancy. Donnez-moi votre main et accordez-moi votre amitié.

— De grand cœur!... s'écria Bavolet, lui serrant la main avec expansion.

— Adieu, monsieur, dit le vicomte. Peut-être nous reverrons-nous?

— C'est probable, monsieur.

— Votre espérance me réchauffe le cœur, monsieur.

— Que voulez-vous? je crois à mon étoile...

Le vicomte sortit.

Bavolet soupa comme il avait dîné, avec le reste de son pain noir, puis il but trois ou quatre gorgées d'eau, fit clapper sa langue d'un air satisfait, et s'endormit en murmurant le nom de Marguerite.

Mais sa surprise fut grande à son réveil.

Le grabat, les murs humides, la meurtrière, les ténèbres du cachot, avaient disparu; il était déshabillé et couché dans un lit, et ce lit était celui qu'il avait occupé au château pendant un mois.

Bavolet se retrouvait dans son ancien appartement.

— C'est merveilleux, dit-il, et c'est absolument comme dans les mystères et les farces du pont Saint-Michel; je me réveille après le changement de décoration.

## XXVIII. — OU BAVOLET DÉVELOPPA A MADAME DE MONTPENSIER UNE THÉORIE DES PLUS PARADOXALES SUR L'AMOUR, LA CONSTANCE ET LA POLITIQUE.

—Puisque me voilà réintégré dans mon premier logis, se dit Bavolet, je ne vois aucun inconvénient à reprendre mes habitudes d'autrefois, et je suppose qu'on m'aura laissé mon valet de chambre.

Et Bavolet tira à lui, de l'air nonchalant d'une petite maîtresse qui appelle ses femmes, le gland de soie d'une sonnette placé à son chevet.

Aussitôt son valet de chambre parut, le même sourire respectueux aux lèvres, la même attitude humble et servile.

— Monsieur a-t-il bien dormi? demanda-t-il comme il avait l'habitude de le faire chaque matin.

— Assez bien, répondit Bavolet, pour qu'on ait pu me transporter ici sans que je m'éveille.

Le valet de chambre ouvrit de grands yeux et parut ne pas comprendre.

— Je suis persuadé, continua Bavolet, que vous me regrettiez déjà, maître Pierre, depuis tantôt deux jours que nous voilà séparés.

L'étonnement du valet parut augmenter.

— Je ne sais, dit-il, de quelle séparation parle monsieur.

— Comment!... vous ne savez pas?

— J'ai aidé monsieur, hier soir, à se déshabiller, et j'ai soufflé moi-même sa bougie.

Ce fut au tour de Bavolet à témoigner un véritable étonnement.

— Comment, maroufle! s'écria-t-il, oses-tu mentir aussi effrontément.

— J'ai toujours dit à monsieur la plus exacte vérité.

— Plait-il?

— Et j'ignore réellement...

Bavolet regarda attentivement le laquais.

— Voilà un drôle, se dit-il, à qui, de bon cœur, je ferais donner les étrivières. Voyons où il veut en venir?

Puis il reprit avec naïveté :

— Comment, on ne m'a point transporté ici cette nuit?

— Pour que cela fût possible, il faudrait que monsieur eût couché ailleurs.

— Parbleu!...

— Mais monsieur s'éveille justement comme il s'est couché.

— Comment, je n'étais pas hier... en prison?

— Non, monsieur.

— Dans une sorte de cachot humide et noir qui n'a d'autre mobilier qu'une couche de paille pourrie?

— Seigneur! exclama le valet effrayé, et qui donc, mon Dieu!... oserait oublier à ce point le respect qu'on doit à monsieur?

— Oh! oh!... se dit Bavolet, le drôle a sa leçon faite. Allons jusqu'au bout pour voir...

Et tout haut :

— J'ai pourtant passé là ma journée d'hier, la nuit précédente, et une partie de celle-ci.

Un sourire incrédule vint aux lèvres du valet.

— Monsieur a rêvé, dit-il.

— Tu crois?

— Pardieu! j'en suis sûr. J'ai quitté monsieur hier, et il s'est couché au sortir de table. Je crois même...

— Que crois-tu, drôle?

— Je crois que monsieur avait... un peu..... Non, jamais je n'oserai,....

— Ose!

— Eh bien! monsieur était gai... très-gai.

— En vérité?

— Ce petit vin de Moselle dont M. le vicomte d'Hodel lui a servi, était... capiteux en diable.

Si Bavolet n'eût joui en ce moment de toute sa présence d'esprit et que le souvenir de mille détails ne l'eût aidé à raisonner juste, il aurait fort bien pu s'imaginer qu'il avait rêvé, tant le visage de maître Pierre était impassible et calme.

— Je devine, se dit-il, la duchesse a éprouvé quelque remords et elle se repent. Attendons la fin.

— Monsieur, hasarda timidement le valet de chambre, madame la duchesse de Montpensier est arrivée à Meulan.

— Ah!...

— Meulan est à elle...

— Je le sais. Elle me l'a dit.

— Monsieur connaît donc madame la duchesse?

— Certainement. Je l'ai vue avant-hier.

— Plait-il? fit le valet de chambre.

— Je te dis l'avoir vue avant-hier...

— Monsieur continue à rêver.

— En quoi, maraud?

— En ce que madame la duchesse arrive de Paris, ce matin seulement.

— Mais elle était ici avant-hier?

— Monsieur se trompe.

— A merveille! pensa Bavolet; il ne dira rien.

— Et, continua le laquais, en se retirant dans son appartement, madame la duchesse a donné l'ordre qu'on prévînt monsieur de son arrivée.

— Moi?

— Sans doute.

— Et pourquoi?

— Madame la duchesse recevrait avec plaisir la visite de monsieur.

— Très-bien; habille-moi... Je serais curieux, pensa Bavolet, de voir cette chère duchesse plus souriante que l'autre jour. Elle était affreuse dans sa colère.

Le valet habilla Bavolet avec un soin minutieux; il chercha dans la vaste garde-robe qui lui avait été apportée, comme les fleurs, les livres et les tableaux, son plus grand pourpoint, ses chausses les plus coquettes, et le coiffa d'un feutre blanc à plume rouge qui seyait à ravir à la tête un peu pâle du jeune homme.

Bavolet parfuma et ganta ses mains, ceignit une charmante épée de cour à nœud de rubans roses, jeta sur son épaule droite un petit manteau vert et dit à son valet :

— Précède-moi, tu m'annonceras.

Au lieu de prendre le chemin qu'avait pris, l'avant-veille, la femme de chambre qui l'était venue quérir pour le conduire chez la duchesse, chemin mystérieux à travers de sombres corridors du rez-de-chaussée, le valet se dirigea, suivi de son maître, vers le grand escalier du château, monta au premier étage et s'arrêta devant une porte à deux vantaux qu'un chambellan en grande livrée ouvrit devant Bavolet.

Le visiteur fut introduit dans un petit salon d'attente, et son valet l'annonça... puis on le fit pénétrer dans une pièce attenante, où il se trouva en présence de la duchesse devant laquelle il s'inclina.

Madame de Montpensier était fort calme; elle était assise, et son visage était froid, sérieux et poli.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle à Bavolet, de l'empressement que vous avez mis à me venir faire visite.

Bavolet s'inclina.

— Je suis venue à Meulan, qui m'appartient et qui est pour moi une villa des champs, bien que mon frère le duc de Mayenne en ait fait une place de guerre en y laissant garnison.

« Comme j'avais appris précédemment que Meulan vous avait été assigné pour prison, j'ai désiré vous voir.

Bavolet regarda tranquillement la duchesse.

— Madame, lui dit-il, vous me voyez confus de tant d'honneur et de bonté.

— Ne vous en étonnez point, monsieur, nous sommes d'anciennes connaissances; je vous ai vu à Paris et à Blois. Nous avons même soupé ensemble au bord de la Loire, avec M. le cardinal de Bourbon.

— Le roi Charles X? fit Bavolet avec un railleur sourire.

— Votre prisonnier, si vous l'aimez mieux...

— Non point le mien, madame, mais celui du vrai roi.

— Monsieur, répliqua la duchesse, ne parlons point politique, je vous en prie. Vous savez bien qu'on ne s'entend jamais en pareille matière de conversation.

— Vous avez raison, madame.

— Aussi, reprit la duchesse, j'ai été charmée que le hasard nous permît de nous revoir. Nous nous étions quittés d'une façon un peu brusque, là-bas; vos devoirs de fidèle au roi de Navarre vous forcèrent à me fausser compagnie en pleine nuit.

— En effet, dit Bavolet; mais j'espère que vous m'avez pardonné, madame.

— De grand cœur, monsieur.

— Je devais m'y attendre de votre générosité, madame.

— D'abord, fit la duchesse avec une parfaite indifférence, et puis, monsieur, vous avez tant de titres à ma bienveillance...

— Moi, madame?

— Sans doute.

— En quoi ai-je pu mériter?...

— D'abord vous êtes de noble race.

— Peuh!... fit Bavolet.

— Ensuite, le neveu d'un homme que mes frères et moi affectionnons fort, messire Gontran de Penn-Oll.

— Ah! dit Bavolet, levant son œil perçant et clair sur la duchesse dont le visage jouissait, en prononçant le nom de Gontran, d'une sérénité parfaite.

— Enfin, vous avez été page de la reine de Navarre.

Bavolet tressaillit.

— Cette chère Marguerite que j'aimais tant, poursuivit la duchesse, la compagne, l'amie de mon enfance avant que la politique nous eût séparées. Je savais que Marguerite vous aimait, et j'ai voulu que vous fussiez traité chez moi avec les plus grands égards.

— Madame, répliqua Bavolet avec un sang-froid non moins merveilleux que celui de madame de Montpensier, je suis d'autant plus reconnaissant à Votre Altesse de la façon affectueuse et courtoise dont elle s'exprime en parlant de madame Marguerite, ma chère reine...

En prononçant ces derniers mots, Bavolet examinait attentivement la duchesse.

La duchesse ne sourcilla pas, et demeura calme et souriante.

— J'en suis d'autant plus reconnaissant à Votre Altesse, que j'ai foi en sa justice.

— Que parlez-vous de justice, monsieur? Fi! le vilain mot...

— Il vient à point, madame.

— Vous aurait-on manqué de respect ici?

— Non à moi, mais à madame Marguerite. J'ai entendu des soldats de la garnison l'outrager par les propos les plus grossiers.

— Dites-vous vrai?

— Très-vrai, madame, et je vous demande justice.

— Mais où, en quel lieu, quel jour avez-vous entendu?...

— Hier, vers dix heures du matin, dans la prison un peu sombre et très humide où m'avait jeté votre colère.

La duchesse recula.

— De quelle prison parlez-vous, monsieur?

— De celle qui est attenante à ce ravissant boudoir où vous étiez avant-hier.

— Je ne connais pas le boudoir plus que la prison, monsieur, et j'arrive à Meulan aujourd'hui. Je n'y étais venue depuis six mois.

Bavolet se prit à sourire.

— Aurais-je donc fait un rêve? demanda-t-il.

— Je le gagerais à vous entendre parler tour à tour de prison, de boudoir, de ma colère d'avant-hier... et pourquoi voulez-vous, monsieur, que j'aie été en colère? que m'avez-vous fait? de quoi donc étiez-vous coupable?

L'accent de la duchesse était calme, ingénu, naturel; elle s'exprimait avec la naïveté étonnée d'un enfant; elle regardait Bavolet d'un air à demi compatissant qui semblait dire :

— Je crois que vos blessures, votre longue convalescence et les chagrins de votre captivité vous troublent un peu l'esprit.

— Oui, dit Bavolet à qui il semblait courtois de paraître douter, il est possible que j'aie rêvé.

— Je le crois, monsieur.

— Dans tous les cas, mon rêve est singulier.

— Vraiment? Et quel est-il?

— Figurez-vous, madame, que j'ai rêvé que vous étiez à Meulan avant-hier soir.

— Ah!...

— Et que vous m'aviez fait demander.

— Naturellement.

— Or, vous m'aviez reçu dans un petit boudoir charmant, que je crois voir encore... On y arrivait par des corridors obscurs, mystérieux...

— Je le vois, interrompit la duchesse en riant, vous m'allez faire un conte arabe.

— Peut-être...

— Allez, monsieur; j'adore les contes.

— Ce boudoir était éclairé par une seule lampe; vous aviez les bras nus, les épaules décolletées, les cheveux roulés en torsades...

— Mon Dieu! avais-je donc l'intention de vous séduire?

— Je le crois, madame.

La duchesse laissa échapper un éclat de rire moqueur.

— Vous me demandâtes si je me trouvais bien à Meulan, si j'avais été traité avec les égards qui m'étaient dus, si je trouvais de mon goût les livres, les fleurs, les tableaux que M. d'Hodel a mis à ma disposition, et enfin...

— Ah! voyons cet *enfin!*

— Vous m'avouâtes...

— Oh! oh! monsieur, un aveu?

— Hélas! oui, madame.

— Et... quel était-il?

— Vous me dîtes que vous m'aimiez?

— Oh! par exemple!...

— Je raconte mon rêve, madame.

— Soit. Je l'écoute.

— Vous aviez pris mes mains, votre cœur battait, vos yeux étaient pleins de larmes...

— Ah! charmant!...

En prononçant ce mot la duchesse n'avait rien perdu de son admirable sang-froid; elle continuait à regarder Bavolet d'un air moqueur, comme elle avait, un jour, regardé Gontran devant lui...

— Or, figurez-vous, madame, que toujours dans mon rêve, j'eus l'impertinence, la folie de vous répondre un mot cruel, inexplicable, étrange...

— Quel est ce mot?

— « Je ne vous aime pas! »

— Vraiment! exclama madame de Montpensier avec une infernale coquetterie

— Alors, madame, vous fûtes prise d'une fureur telle, que vous appelâtes M. d'Hodel, lui ordonnâtes d'ouvrir une porte; cette porte était celle d'une prison, d'un cachot humide et noir, et le vicomte m'y poussa par les épaules. D'après mon rêve, j'y aurais passé deux nuits et un jour, et c'est pendant cette journée, madame, que j'entendis insulter madame Marguerite.

La duchesse sonna, un valet parut.

— Allez me quérir le commandant du château, M. le vicomte d'Hodel, ordonna-t-elle.

M. d'Hodel apparut aussitôt.

— Vicomte, lui dit la duchesse, voilà M. Bavolet qui prétend les choses les plus amusantes du monde, et j'en appelle à votre témoignage.

— De quoi s'agit-il, madame?

— D'une histoire réellement surprenante.

— En vérité, je l'écoute de mes deux oreilles.

— Figurez-vous que M. Bavolet prétend qu'il existe dans le château un boudoir attenant à un cachot aussi noir, aussi humide, aussi fétide que le boudoir qui précède est chaud et parfumé.

— Il y a dans le château plus d'un boudoir pareil à celui que vous dépeignez, madame; mais j'avoue que bien que, gouverneur de Meulan, je ne connais point le cachot en question.

Le vicomte d'Hodel accompagna cette assertion d'un signe imperceptible que la duchesse ne surprit point, mais dont Bavolet devina le sens, et qui signifiait clairement :

— Je mens pour vous sauver, silence!...

— Le meilleur moyen de convaincre M. Bavolet, reprit la duchesse, est, à coup sûr, de parcourir le château avec lui et de chercher ensemble ce boudoir et ce cachot mystérieux.

— De grand cœur, répondit le prisonnier, je tiens à me prouver clairement que j'ai rêvé.

La duchesse se leva.

— Donnez-moi la main, dit-elle.

Bavolet se souvint alors des belles et galantes traditions que Marguerite de France et ses fidèles avaient apportées du Louvre à la cour de Navarre, et il offrit sa main avec une courtoisie chevaleresque et un de ces sourires de fine courtisanerie dont le sire de Bourdeille, abbé de Brantôme, se fût montré émerveillé, s'il eût pu sortir de sa tombe, où les belles dames galantes qu'il avait si naïvement chantées n'avaient pu l'empêcher de descendre.

— Pour que je me reconnaisse, dit-il, il faudrait, madame, que je partisse de ma chambre à coucher.

— Allons, répondit la duchesse.

M. d'Hodel passa le premier.

Bavolet conduisit madame de Montpensier à l'appartement qu'il occupait.

La duchesse s'y arrêta un instant; elle toucha à tout, examina tout avec cette humeur capricieuse et curieuse qui révèle la femme, elle admira avec une naïveté charmante un paysage ébauché que le jeune prisonnier avait croqué sur place quelques jours auparavant.

Bavolet se plaça devant une petite porte qui donnait sur un des couloirs du château.

— Tenez, dit-il, rêve ou réalité, je ne sais : une femme entra par

cette porte, me fit un signe, et je la suivis. Si vous le voulez bien, je vous ferai faire la même route que je crois avoir faite.

M. d'Hodel passa le premier.

— Ce corridor, dit-il, conduit, en effet, à un petit salon d'été qui est ménagé dans une des tours et presque au niveau des cours, ce qui fait qu'on y jouit, par les grandes chaleurs, d'une fraîcheur constante. M. Bavolet peut, du reste, nous y conduire les yeux fermés, car nous l'avons visité ensemble.

Le vicomte adressa un nouveau signe mystérieux, et que la duchesse ne surprit point, à Bavolet.

— C'est fort possible, fit-il négligemment.

On arriva au boudoir.

Le boudoir était dans le même ordre que le soir où Bavolet y avait vu la duchesse.

— Madame, lui dit-il en désignant un canapé, vous étiez là... assise... et vêtue d'une robe de velours mur...

La duchesse ne manifesta aucun étonnement.

— Et la porte du cachot est ici.

Là-dessus Bavolet se dirigea vers un coin du boudoir.

Une tapisserie de soie garnissait les murs; Bavolet se souvenait très-bien avoir vu le vicomte soulever un pan de cette tapisserie, puis faire jouer un panneau de boiserie. Son étonnement fut grand, car il ne retrouva point le panneau et vit un mur nu, blanc et un peu humide. Il revint au milieu du boudoir.

— Probablement, dit-il, ce n'est point là.

— Voyez ailleurs, répondit tranquillement la duchesse.

Il fit le tour du boudoir, frappant les murs du poing; nulle part les murs ne sonnèrent le creux. La porte n'existait pas.

— Vous le voyez, dit la duchesse avec calme, vous avez rêvé.

— C'est aussi mon avis, dit le vicomte.

— Et il faut bien que ce soit le mien, ajouta Bavolet en souriant.

Soit que la leçon lui eût été faite d'avance, soit pure discrétion, le vicomte salua tour à tour la duchesse et Bavolet, et se retira.

Alors madame de Montpensier s'assit et regarda son cavalier.

— Donc, dit-elle en se plaçant sur le canapé, j'étais là, dites-vous?

— Oui, madame.

— Et je tenais vos deux mains?

— Comme je les tiens.

Et Bavolet prit les mains de la duchesse avec une hardiesse respectueuse.

— Et je vous disais...

— Que vous m'aimiez, madame.

— Mon Dieu! monsieur, fit-elle avec le plus agaçant et le plus coquet des sourires, vos rêves sont d'une merveilleuse fatuité.

— Heureusement que je suis humble au réveil.

Elle retira doucement ses mains.

— Savez-vous, dit-elle, que c'est d'une hardiesse inouïe que de supposer aussi longtemps que j'aie pu vous aimer.

— J'en éprouvais un grand désespoir, croyez-le, madame.

La duchesse ne sourcilla point.

— Je le crois, dit-elle, car il paraît que vous aimez ailleurs.

— Hélas! madame...

— Ma bonne amie, madame Marguerite, m'a fait ses confidences autrefois.

Bavolet tressaillit, la duchesse demeura impassible et souriante.

Puis elle ajouta en le regardant.

— Vous croyez donc à l'amour?

— Autant que vous, madame.

— Le pourriez-vous définir?

— Sans doute.

— Eh bien, donnez-m'en une définition.

— Volontiers, madame. L'amour est un mal dont la guérison rend très-malade.

— Ah! charmant! s'écria la duchesse. Croyez-vous à l'amour partagé?

— Il est fort rare. Cependant il existe.

— En quel pays?

— Un peu partout.

— L'homme qui est aimé peut-il aimer ardemment?

— Oui, si son amour est sans espoir... comme le mien.

— Ah çà, monsieur, observa la duchesse, je ne vous comprends pas très-bien: la reine Marguerite vous aime, et vous l'aimez, comment votre amour est-il sans espoir?

— Parce que le roi m'a servi de père, dit simplement Bavolet.

— Bah! vous savez bien que le Béarnais est philosophe en pareille matière.

— Ma conscience ne l'est point, madame.

— Ainsi donc, parce que la fatalité veut que votre conscience élève une barrière infranchissable entre la reine et vous, et quoi c'est la reine que vous aimez, votre vie s'écoulera dans l'isolement, aucune femme n'aura le droit de faire battre votre cœur, aucun sourire ne fera rayonner votre regard, vous passerez triste et le front penché à travers le monde?

— Vous dites l'exacte vérité, madame.

— Tenez, monsieur Bavolet, voulez-vous supposer une chose?

— Je vous écoute, madame.

— Admettons que vous n'ayez pas rêvé...

— Vous me voulez rendre orgueilleux, madame.

— Devenez-le, je vous le permets...

Bavolet s'inclina.

— Donc, vous n'avez point rêvé, je vous aime...

Elle prononça ce mot avec un accent passionné, une voix mélodieuse et charmante qui émurent à demi le jeune homme.

— Je vous aime, reprit-elle, moi, la duchesse de Montpensier, la sœur d'un homme à qui les trois quarts de la France obéissent en ce moment, qui pourrait être le roi et le dédaigne. Je vous aime assez pour vous donner ma main, ma puissance, devenir humble et chétive à vos genoux, moi, l'orgueilleuse et l'altière, vous faire roi de France si vous le désirez, car nous sommes assez forts, en ce moment, nous, les princes lorrains, pour substituer sur le trône une dynastie nouvelle à la vieille dynastie.

— Je le vois, madame, vous m'offrez le Capitole... Je continue à rêver.

— Oui, continua la duchesse d'une voix émue, sympathique, et qui eût donné le vertige à tout autre que Bavolet, je vous aime assez, mon beau chevalier, pour mettre ma couronne sur votre tête.

— Hélas! madame, je vous parlais du Capitole, permettez-moi de ne point oublier la roche Tarpéienne.

— Pourquoi cela?

— Parce que toutes ces choses ne sont qu'une pure supposition de votre esprit en belle humeur. Le Capitole c'est mon rêve; la roche Tarpéienne c'est le réveil.

— Soit... Continuons à supposer. Je vous veux faire monter au Capitole et vous refusez.

— Hélas! j'ai cette douleur, madame.

— Alors je vous reconduis à la roche Tarpéienne.

— Ah! parfait... Votre Altesse saisit admirablement la poésie des contrastes.

— La roche Tarpéienne est l'œuvre de ma jalousie, de mon orgueil froissé, de mon amour méconnu et foulé aux pieds. Je ne veux pas que ma rivale voie désormais votre sourire, rencontre jamais votre regard épris : je veux qu'elle apprenne, en pâlissant, que celui qu'elle aimait est mort dans les supplices...

— Très-bien, interrompit froidement Bavolet.

— Alors, j'assemble le parlement de Paris qui m'obéit aveuglément; je le force à vous déclarer coupable de haute trahison envers le roi Charles X, le seul roi qu'il reconnaisse; le parlement édicte une sentence, on dresse une potence dans la cour de votre prison, et vous êtes pendu.

— C'est triste, murmura Bavolet avec un calme superbe.

— Que pensez-vous du Capitole? que pensez-vous de la roche Tarpéienne, monsieur Bavolet?

— Le Capitole, madame, est le théâtre du triomphe.

— Sans aucun doute.

— La roche Tarpéienne, l'échafaud.

— Parfaitement.

— Mais, dans un cas pareil au mien, je préfère la roche Tarpéienne...

— En vérité! ..

— Sans doute, car mon triomphe coûterait une larme à la femme qui m'aime

— Et votre supplice?

— Mon supplice lui arracherait également des pleurs; mais une pensée consolante viendrait qui en adoucirait l'amertume.

— Quelle est cette pensée, monsieur?

— « Il est mort en m'aimant, » se dirait-elle. Vous le voyez bien, madame, en pareil cas, la roche Tarpéienne est plus que jamais voisine du Capitole.

— Vous êtes admirable, murmura la duchesse.

— Heureusement j'ai rêvé, n'est-ce pas?

— Je le crois, fit-elle en souriant.

— Vous ne m'offrirez point le Capitole?

— Non.

— Ni la roche Tarpéienne?

— Pas davantage.

Bavolet se leva.

— Maintenant, madame, dit-il, pardonnez-moi l'impertinence de mon rêve.

— De grand cœur, monsieur.

Il lui baisa galamment la main.

— M. d'Hodel, observa-t-il, nous l'a dit tout à l'heure, ce boudoir est humide, et nous sommes en octobre.

— C'est vrai. Remontons.

Elle s'appuya de nouveau sur son bras avec une coquetterie nonchalante, et ajouta :

— Maintenant je vais vous congédier pour prendre un peu de repos. J'ai voyagé de nuit.

— Je ne m'en serais jamais douté, madame, à l'éblouissante fraîcheur de votre teint.

— Vous êtes un flatteur!... mais ce soir, vers quatre heures, je reprendrai votre bras et nous irons faire un tour de promenade au bord de la rivière. Je vous nomme mon chevalier pour les trois jours que je compte passer à Meulan. Au revoir.

Bavolet salua profondément la duchesse sur le seuil de ses appartements et il rentra chez lui.

Sur son lit, il trouva le billet suivant qui n'avait point été signé par son auteur.

« Si vous tenez à la vie, continuez à croire que vous avez rêvé. »

— C'est égal, se dit Bavolet, la duchesse est d'un calme à épouvanter; je ne donnerais pas dix sous de ma peau, et je crois que mon honoré maître, le roi de France, conquerra son royaume sans moi. Dans quel guêpier, bon Dieu! suis-je allé me fourrer? Il n'y a que les gens laids de réellement heureux, on ne les envoie pas à l'échafaud par amour...

Et sur cette réflexion de pure philosophie, Bavolet s'assit en sifflottant devant son chevalet et travailla à son paysage.

### XXIX. — BAVOLET CHANGE DE PRISON.

Huit jours s'écoulèrent.

La duchesse en avait passé trois au château de Meulan, prenant Bavolet pour son chevalier, causant avec lui de mille choses indifférentes et parfois même de Marguerite.

Pendant ces trois jours, la rare perspicacité du jeune homme avait été mise en défaut bien souvent; il en était arrivé parfois à se demander, tant la duchesse lui semblait insoucieuse et froide, s'il n'avait pas réellement fait un rêve.

A son départ, elle lui tendit sa petite main blanche en montant dans son carrosse.

Ce carrosse, disons-le en passant, avait été construit sur le modèle de celui que, vingt-cinq ou trente années auparavant, on amena d'Italie à la reine de Médicis, et le premier qui, à la cour de France, eût remplacé les litières, « véritables cages à poulets, » selon l'expression d'un naïf chroniqueur.

Quatre mules vigoureuses traînaient cette lourde machine, où la dorure et l'ornementation tout architecturale suppléaient à la légèreté, à la commodité et à l'élégance.

La duchesse tendit donc sa main à Bavolet.

— Cher, lui dit-elle d'un ton familier, je me suis beaucoup plu en votre compagnie, et vous m'êtes devenu si précieux, que le Béarnais, votre maître, m'offrirait en vain sa taupinière de Navarre pour votre rançon. Je refuserais net.

Bavolet salua jusqu'à terre.

— Par conséquent, il est bien entendu entre mon frère Mayenne, le vicomte d'Hodel, votre geôlier, et moi, que nous ne vous laisserons aller sous aucun prétexte. Or, les troupes du roi de Navarre, après quelques succès insignifiants en Basse-Normandie, se rapprochent de Meulan, m'a-t-on assuré; si la nouvelle est vraie, il vous faudra quitter Meulan, de façon à ne pas courir le risque d'être délivré par les huguenots.

— Et où Votre Altesse m'enverra-t-elle?

— Oh! soyez tranquille, je vous trouverai une prison charmante, vous verrez...

La duchesse parut réfléchir.

— Que penseriez-vous du Louvre?

— C'est triste, répondit Bavolet.

— En vérité

— Hélas! madame, j'ai Paris en horreur.

— Pourquoi donc?

— Parce que les bourgeois y pullulent comme vermine ou fourmilière. Et puis...

— Et puis? fit la duchesse.

— Et puis j'adore la campagne, en automne surtout... les prés et les bois qui jaunissent, les soleils couchants voilés de brume, les ruisseaux que ride le vent d'octobre et qui se plaignent par avance, en un murmure triste et précipité, de l'approche de l'hiver et de ses glaçons; les feuilles qui tombent me plaisent... les premières ondées qui rayent le ciel me semblent charmantes...

— Soit; nous vous trouverons un logis à la campagne.

Et la duchesse lui sourit de nouveau et partit.

Huit jours s'écoulèrent. Pendant ces huit jours, Bavolet s'ennuya. M. d'Hodel avait fait une absence, laissant le commandement du château à un subalterne, officier morose et triste, qui était dépourvu d'esprit et de belles manières.

Si grands que fussent son mépris et son aversion pour madame de Montpensier, Bavolet n'avait pu s'empêcher d'apprécier l'esprit sérieux et léger en même temps, les goûts artistiques, l'humeur spirituelle et charmante de la duchesse, et il avait fini par reconnaître la justesse de ce proverbe « qu'on se plait souvent davantage en la compagnie de ses ennemis qu'en celle de ses amis. »

Un matin, M. d'Hodel, arrivé pendant la nuit, entra chez Bavolet.

— Ah! .. s'écria celui-ci avec joie, Dieu soit loué, vicomte, enfin vous voilà!

— Merci de votre joie, monsieur.

— Vous me dites cela bien tristement, vicomte...

— C'est que nous allons nous quitter...

— Encore! Et où allez-vous?

— Nulle part. Je reste à Meulan.

— Eh bien, alors?

— C'est vous qui partez. Le roi est à Rouen... Au premier jour il assiégera Meulan.

— Je comprends; la duchesse ne me veut point lâcher.

— Monsieur, dit tristement le vicomte, je ne sais si nous nous reverrons jamais; mais, dans tous les cas, pardonnez-moi le rôle passif et muet que j'ai joué. Je suis lié par un serment.

— Diable!...

— S'il en eût été autrement, au péril de mes jours, je vous eusse fait évader.

— Ah çà, demanda Bavolet, je suis donc en bien mauvaise situation, selon vous?

Le vicomte leva les yeux aux cieux.

— Entre nous, dit-il, vous êtes perdu, à moins...

— Ah!... à moins?...

— Que vous n'aimiez la duchesse.

— Allons, dit gaiement Bavolet, je vois qu'il me faudra franchir le pas suprême. Bah! pour un gentilhomme la chose est sans difficulté. Savez-vous où je vais?

— A Paris, d'abord.

— Et ensuite?

— Dame!... je n'en sais plus rien.

— Quand dois-je partir?

— Ce soir, à la nuit.

— Déjeunerez-vous avec moi?

— De grand cœur.

— Alors, dit Bavolet en riant, remettons, comme César, les affaires sérieuses à demain, et buvons frais avant de nous quitter.

M. d'Hodel admirait le sang-froid de Bavolet.

La journée s'écoula gaiement pour le prisonnier. Le soir venu, il fit ses valises, et trouva dans la cour du château un cheval sellé et une escorte de vingt hommes.

L'officier qui les commandait lui parla fort respectueusement, et Bavolet ne put s'empêcher de penser que, pour un homme voué au bourreau, on le traitait avec quelques égards.

Il voyagea toute la nuit.

Au point du jour, il était aux portes de Paris; mais au lieu d'y entrer, l'officier qui commandait l'escorte lui fit tourner bride, passer la Seine à Passy, suivre la rive gauche du fleuve en delà des murs de la capitale, et, en fin de compte, après deux heures de circuit, la petite troupe s'arrêta au village d'Ivry, à la porte d'une charmante maison de plaisance toute blanche, toute parfumée, entre cour et jardin, et qui ne ressemblait nullement à une prison.

L'officier mit pied à terre et sonna à la grille.

La grille s'ouvrit, un valet parut, puis, derrière ce valet, une femme enveloppée d'une longue mante espagnole.

Bavolet reconnut la duchesse.

Elle vint à lui souriante.

— Vous le voyez, dit-elle, votre nouveau séjour est assez riant, et je vous y viendrai visiter quelquefois.

Bavolet se confondit en remerciments.

— Donnez-moi la main, nous le visiterons ensemble, ajouta-t-elle.

— C'est singulier, pensa le prisonnier, qu'une femme pareille se puisse contraindre à ce point.

La duchesse s'appuya sur son bras et lui fit visiter la maison dans tous ses détails.

Elle était petite, charmante, décorée avec une simplicité luxueuse; elle semblait avoir été bâtie pour lui.

A côté de la chambre à coucher, se trouvait un boudoir qui fit jeter un cri à Bavolet.

Ce boudoir ressemblait de tous points à l'oratoire que madame Marguerite avait à Coarasse : meubles sculptés, bronzes florentins, tableaux, statues de marbre, vieilles tapisseries de haute lisse, panoplies d'armes précieuses, et jusqu'à un store de gaze que la reine baissait du haut en bas de la croisée lorsqu'elle peignait, — rien n'y manquait.

C'était à croire que le mobilier de Coarasse avait été transporté à la maisonnette d'Ivry.

— Vous le voyez, dit la duchesse avec un sourire, j'ai voulu que vous puissiez être avec elle à toute heure...

Bavolet éprouva comme un mouvement de reconnaissance pour la duchesse; — heureusement les paroles du vicomte, « je vous crois perdu, » lui revinrent en mémoire et il se tint sur ses gardes.

Dans les cours, les cuisines, les antichambres, il y avait des laquais en livrée.

— Voilà vos gens, dit la duchesse, ils vous obéiront en esclaves.

Madame de Montpensier avait fait préparer un déjeuner délicat qui fut servi sur une petite table de deux couverts, dans un salon attenant à une serre. Elle invita Bavolet à déjeuner en tête à tête.

Elle fut charmante de coquetterie et d'entrain; elle lui parla constamment de la reine.

A midi elle se leva et demanda sa litière.

— Adieu, dit-elle, je reviendrai dans deux ou trois jours.

Demeuré seul, Bavolet fit le tour de sa nouvelle demeure. Deux valets l'escortèrent d'eux-mêmes et sans son ordre; il voulut les renvoyer : l'un d'eux lui répondit :

— Nous avons l'ordre d'obéir aveuglément à monsieur, mais de ne le point perdre de vue; et si monsieur essayait de fuir, nous lui brûlerions la cervelle.

Et le laquais tira de sa poche un pistolet soigneusement amorcé.

— Très-bien, dit Bavolet en s'inclinant, ceci me rassure, je craignais de ne plus être prisonnier.

Il alla s'enfermer dans ce cher boudoir où il croyait revoir partout Marguerite, et il se mit à peindre. Une heure après un valet parut.

— Une jeune femme, dit-il, demande à voir monsieur.

— Quelle est cette femme?

— Je ne sais; mais elle m'a prié de dire son nom à monsieur. Elle s'appelle Nancy.

— Nancy! répéta Bavolet stupéfait, Nancy ici?

Et il se leva précipitamment.

### XXX. — UN MESSAGE DE LA REINE MARGUERITE.

Nancy était sur le seuil de l'atelier de peinture. Cette spirituelle et charmante soubrette que nos lecteurs ont connue à Coarasse, était bien toujours le charmant lutin agaçant et railleur qui se moquait du *pape des fous* et débitait sur l'amour et ses conséquences les plus belles théories du monde.

En outre, elle aimait toujours Bavolet, comme une sœur, comme une amie, et souvent avec des allures maternelles et graves, du plus charmant comique, eu égard à ses vingt-cinq ans. A peine eut-elle aperçu Bavolet qu'elle courut à lui, l'enlaça de ses bras, lui mit un bon gros baiser sur le front et s'écria :

— Ah! te voilà donc, mon pauvre Bavolet... te voilà!...

Bavolet aimait Nancy, au moins autant que Nancy l'aimait. Pour lui, la gentille et spirituelle camerière était l'amie, la confidente de madame Marguerite, et elle savait leurs secrets à tous deux. C'en était assez pour que son affection à son égard fût sans bornes.

Il embrassa donc Nancy avec la même expansion, et répéta :

— Comment! te voilà?

— Ma foi! oui, dit Nancy, qui se jeta avec un laisser-aller de grande dame sur le premier siége qu'elle trouva à sa portée.

— D'où viens-tu donc?

— De Blois.

— Et où vas-tu?

— Je viens te voir, mon cher Bavolet... Ah! pardon, s'interrompit-elle, je viens *vous* voir... J'oublie toujours que le temps passe et que nous ne sommes plus à Coarasse...

— Folle!...

— Nullement, je vous dois du respect, monsieur Bavolet.

— Nancy, dit froidement Bavolet, je te préviens que ce ton cérémonieux m'ennuie fort... et si tu continues, je te tourne impitoyablement le dos.

— Vous vous en garderiez bien, vilain grondeur...

Et pourquoi, petite sotte?

— Parce que je t'apporte des nouvelles... de très-bonnes nouvelles...

— De madame Marguerite?

— Sans doute.

— Ah! fit Bavolet, qui porta la main à son cœur et devint écarlate. Mais comment es-tu ici?

— Ah! dame! la Ligue a ses bons moments.

— Plaît-il? fit Bavolet.

— Figure-toi que madame de Montpensier a écrit à la reine.

— Impossible! murmura Bavolet.

— Tiens, dit Nancy, lui tendant une lettre.

Bavolet prit la lettre et lut tout haut :

« Madame et chère cousine,

« La politique et ses soucis nous divisent; vous êtes reine de France, et je ne reconnais point votre royauté... »

— L'impertinente! observa Nancy.

« Mais, continua Bavolet, lisant toujours, je n'ai point oublié notre commune enfance au Louvre, notre vieille amitié et l'amour qu'avait pour vous feu le Balafré, mon frère. Or, je trouve une bonne occasion de vous être agréable, et je la saisis au vol. »

— Elle est charmante, cette bossue! dit Nancy, continuant à interrompre.

Bavolet poursuivit :

« Votre ancien page, le favori du roi, votre élève, M. Bavolet enfin, victime du sort des batailles, est tombé en nos mains. Mon frère Mayenne le voulait enfermer en une prison ténébreuse et maussade; mais je savais l'amitié toute paticulière que vous avez pour ce beau et spirituel cavalier, et je l'ai pris sous ma protection. Par mes soins, il a passé deux mois de sa captivité à ma terre de Meulan; je l'ai fait très-bien choyer; je lui ai donné la clef des champs sur parole, et il a pu chasser, peindre, courir les bois et lire ses poëtes favoris tout à son aise; — si bien qu'il est, en ce moment, le plus heureux des mortels, et qu'il songe à vous du matin au soir sans qu'il en soit distrait par une préoccupation quelconque. Le roi votre époux quitte la Normandie et marche sur Paris. Nous tenons trop à conserver M. Bavolet pour le vouloir exposer à une délivrance. Aussi je le fais conduire de Meulan à une petite ville que je possède aux portes de la capitale. Il y sera choyé, obéi et servi comme à Meulan. J'ai pensé même, madame et chère cousine, qu'un souvenir de vous lui serait un adoucissement à sa captivité, et je vous envoie un sauf-conduit pour tel ou tel de vos écuyers ou fidèles qu'il vous plaira de lui envoyer.

« Sur ce, chère madame et cousine, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, et je vous donne les deux mains.

« Duchesse de Montpensier. »

— La duchesse est charmante, dit froidement Bavolet en rendant la lettre à Nancy.

Puis il se demanda à part lui :

— Quel piége nouveau me tend-elle donc?

— La reine a été fort étonnée, reprit Nancy, en recevant une pareille lettre. Tu comprends que la duchesse y parle d'une amitié qui n'a jamais existé entre elle et madame Marguerite, que dans son imagination, et nous sommes tombées des nues toutes deux devant une pareille courtoisie. La reine n'a même pu s'empêcher de dire :

« — Ou le roi a remporté une bien grande victoire, et alors la duchesse se veut ménager des amis dans sa prochaine infortune, ou elle nous veut faire tomber dans un piége et arrêter le gentilhomme que nous enverrons à notre cher prisonnier. »

— Parbleu! dit Bavolet, la reine avait raison, selon moi.

— C'est possible, répondit Nancy; mais tu sais que je suis une fille d'imagination.

— Et de beaucoup d'esprit, petite.

Nancy remercia d'un sourire son ami Bavolet et continua :

« — La duchesse s'imagine peut-être que Votre Majesté enverra à Bavolet quelque gentilhomme de marque dont les services sont utiles au roi et qui serait de bonne prise.

« — Sans doute, me dit la reine.

« — Je sais un moyen de désappointer la duchesse.

« — Lequel?

« — Si Votre Majesté veut me charger du message.

« — Mais petite, me dit la reine avec affection, il y a loin d'ici à Paris.

« — Je le sais bien qu'il y a loin.

« — Une jolie fille telle que toi ne saurait accomplir un pareil voyage sans s'exposer à mille dangers...

— La reine avait raison, dit gravement Bavolet.

— Oui, fit Nancy; mais je suppliai la reine de me donner M. de Goguelas pour compagnon.

— Le vieux Goguelas?

— Lui-même. Si on le faisait prisonnier, le mal ne serait pas grand... et, quant à moi, comment veux-tu qu'on arrête une femme? A quoi cela servirait-il?

— C'est juste. Cependant une chose m'étonne.

— Laquelle?

— C'est que le vieux Goguelas ait consenti à t'accompagner... Tu sais combien il me hait.

— Aussi n'a-t-il point su que nous venions à Paris pour te voir, quand nous sommes partis.

— Ah! très-bien.

— Je ne l'ai pas prévenu d'avance; mais je suis montée chez lui, un matin, avant le soleil levé, et je me suis servie de ton procédé pour l'éveiller. Je l'ai accablé de pichenettes sur le nez jusqu'à ce qu'il ouvrît les yeux. Il faut te dire que depuis trois mois que nous étions à Blois où nous vivions en compagnie du roi Charles X, — lequel entre nous trouve que M. de Bique et ses deux cents gentilshommes qui le gardent à vue sont bien ennuyeux, — depuis trois mois, M. de Goguelas menait la plus belle des existences; il n'entendait plus parler de toi, il te croyait mort, il l'espérait...

— Merci bien.

— La garnison de Blois lui témoignait un grand respect; M. Falempin, le digne intendant de l'ex-cardinal, l'avait pris en affection, en haine de M. de Bique : la reine lui laissait monter et couronner tous les chevaux à sa convenance, et le sommelier du château, qui connaissait son faible pour les vins de Guyenne et de Bourgogne, lui faisait porter chaque soir un flacon poudreux dans sa chambre. L'honnête vieillard ne s'endormait que lorsque le flacon était vide.

— Comment donc l'as-tu décidé à rompre avec une pareille existence?

— J'ai employé la ruse. « Cher monsieur de Goguelas, lui dis-je, je vais faire un petit voyage d'une journée ou deux pour le service de la reine, et vous seriez bien aimable de m'accompagner, attendu que votre apparence respectable est un chaperon suffisant pour mon inexpérience et ma jeunesse. Si je m'en allais en compagnie d'un des

gentilshommes de Bique, on ne manquerait certainement pas de jaser, et ma réputation en souffrirait fort. Tandis qu'avec vous... »

« Il fit un peu la grimace et se leva en bâillant de la plus horrible façon. Son cheval était tout sellé. Moi, j'avais choisi une belle haquenée blanche dont le trot est fort doux, et nous étions escortés par un valet qui conduisait un mulet chargé de provisions et d'excellents vins, les meilleurs de la cave du roi Charles X. »

Chaque fois que Nancy prononçait le nom de Charles X, elle et Bavolet échangeaient un très-joli sourire railleur à l'endroit du vieux cardinal.

— Or, reprit Nancy, quand nous fûmes en route, ce bon M. de Goguelas me demanda où nous allions.

« — Je vous le dirai ce soir, répondis-je. C'est un secret pour le moment.

« Le soir, nous couchâmes en une hôtellerie des bords de la Loire. Il se crut au terme du voyage, et son désappointement fut grand le lendemain, lorsqu'il apprit que nous nous dirigions vers Orléans au lieu de retourner à Blois. Cependant, il se résigna en remarquant que le panier aux vins était fort respectablement garni.

« — Qu'allons-nous donc faire à Orléans? me demanda-t-il au moment où nous arrivions aux portes de la ville.

« — Nous y passerons la nuit, d'abord.

« — Et ensuite?

« — Ensuite nous continuerons notre chemin.

« — Mais où allons-nous donc?

« — A Paris.

« — A Paris! exclama-t-il, la ville des bourgeois, le foyer de la Ligue!... où l'on pend les huguenots... Mais c'est donc ma mort que vous voulez?

« — Bon! lui dis-je, n'allez-vous pas avoir peur et trembler comme un bourgeois des confréries? fi! un gentilhomme!

« Et pour le rassurer, je lui montrai le sauf-conduit.

« — Mais qu'allons-nous donc faire à Paris?

« — Mystère! répondis-je d'un ton mystérieux.

« Il se consola en buvant quelques gorgées de vieux Médoc, et nous poursuivîmes notre route.

« Le surlendemain soir nous couchions à Étampes, et ce matin nous arrivions à deux lieues d'ici. Alors j'ai pris mon courage à deux mains.

« — Savez-vous, lui ai-je dit, qui nous allons voir?

« — Madame de Montpensier?

« — Non.

« — Le duc de Mayenne?

« — Pas davantage.

« — Qui donc alors?

« — Votre ami Bavolet.

— Ah! fit Nancy en riant, si tu l'avais vu pâlir, blémir, chanceler sur sa selle et arrêter net sa monture, tu aurais été réellement heureux. C'était à mourir de joie.

« — Mon ami Bavolet! s'écria-t-il; vous l'appelez mon ami? Mais vous êtes folle! et vous m'avez pris pour un niais!... moi, aller le voir! ah! ah! ah!...

« Et il écumait de colère et d'épouvante. J'ai vu le moment où il allait tourner bride et m'abandonner. J'avais heureusement le sauf-conduit, et je lui ai fait observer que, s'il me quittait, il serait arrêté par le premier corps des ligueurs qu'il rencontrerait et pendu à l'instant même. Il s'est alors résigné à me suivre, mais en y mettant la condition qu'il demeurerait à la porte et n'entrerait pas.

— Tout cela est fort joli, observa Bavolet, et la rancune du bonhomme est réellement amusante; mais j'imagine que tu n'as point l'intention de repartir aujourd'hui?

— Non, certes.

— Alors, il faudra bien que M. de Goguelas accepte mon hospitalité. Voyons, parle-moi de la reine, du roi, de tous ceux que nous aimons, et puis je t'irai quérir. La reine t'a-t-elle confié un message?

— Oui; mais non une lettre.

Nancy dénoua une agrafe de son corsage et en retira un petit paquet soigneusement plié qu'elle donna à Bavolet. C'était une feuille de papier rose, empreinte d'un parfum qu'affectionnait la reine, et renfermant une petite fleur bleue déjà fanée, cette fleur charmante que les Anglais nomment *Forget my not*, les Allemands *Vergiss mein nicht*, les Français *Myosotis*, et qui veut dire : Ne m'oubliez pas!...

Les parfums ont leurs mystérieuses affinités. L'odeur qui se dégageait du papier rose, et que Bavolet respira avec délices, lui rappela tout un monde de souvenirs déjà perdus dans la brume vague du passé; une vive émotion s'empara de lui, son cœur se prit à battre et une larme silencieuse roula dans ses yeux...

Cette larme disait ses douleurs, ses espérances et son amour.

Alors Nancy qui était aussi bonne, aussi aimante que spirituelle, la charmante et belle Nancy, émue elle-même, prit les deux mains de Bavolet dans les siennes, lui mit un baiser de sœur au front et lui dit : — Va, mon ami, ton malheur est plus digne d'envie que le bonheur le plus grand... et si tu savais combien elle t'aime... combien à toute heure, lorsque nous sommes seules, ton nom est sur ses lèvres... comme elle devient pâle en retrouvant de toi le moindre souvenir...

Bavolet fondit en larmes. En ce moment il se rappelait la funèbre prédiction du vicomte d'Hodel, et cet enfant, si brave et si fort, si téméraire en face du danger, si insouciant de la vie, eut peur et trembla... Il eut peur de mourir sans la revoir.

Heureusement les émotions étaient de courte durée chez Bavolet; son énergique nature reprit bientôt le dessus. Alors il questionna Nancy sur le roi, sur la victoire d'Arques, sur les exploits de l'armée royaliste, — et Nancy lui apprit que don Paëz avait fait sa soumission et commandait, dans les rangs du roi, une compagnie de lansquenets; que son oncle Gontran, laissé pour mort sur le champ de bataille, guérissait de ses blessures.

Bavolet songea alors à M. de Goguelas.

— Le pauvre diable, dit-il à Nancy, ne peut demeurer éternellement à la porte. Il faut qu'il déjeune. Allons le chercher.

Nancy le suivit en riant.

L'honnête gentilhomme béarnais avait tenu parole. Il était à cheval en dehors de la grille de la villa, roide et fier sur sa selle comme un parlementaire au seuil d'une ville ennemie. A la vue de Bavolet, il demeura comme pétrifié, et en dépit de sa volonté, son émotion fut si grande, qu'il n'eut point la force de tourner bride et fuir.

Bavolet courut à lui, et, pour lui ôter tout moyen d'évasion, il saisit la bride de son cheval.

— Hé! bonjour, cher monsieur de Goguelas, dit-il en le saluant avec une affectueuse courtoisie.

M. de Goguelas frissonna des pieds à la tête.

— Comment, vous voilà! Ah! que je suis aise de vous revoir!

Le bonhomme balbutia.

— Mais mettez donc pied à terre, mon vieil ami... Entrez donc!... Comment, vous demeurez à la porte, à la porte de votre ami Bavolet? Vous m'en voulez donc?... On vous aura sûrement conté des noirceurs... Et Bavolet secoua les deux mains du vieillard.

La rancune était tenace au cœur de M. de Goguelas : il demeurait le sourcil froncé.

— Ce serait parbleu plaisant, pensa Bavolet, que je ne puisse, moi qui séduis des femmes à droite et à gauche, enrôler ce vieux bonhomme.

Et il prit son ton le plus caressant, son meilleur sourire, et moitié de gré, moitié de force, il fit mettre pied à terre à M. de Goguelas, jeta la bride aux mains d'un valet et entraîna le bonhomme.

— D'abord, lui dit-il, vous allez déjeuner avec moi. Je suis prisonnier, il est vrai, mais on agit avec moi galamment : j'ai une assez jolie prison, un bon cuisinier, des gens à mes ordres; on vous traitera comme un roi, cher monsieur de Goguelas.

Le vieux gentilhomme essayait de protester encore.

— Vous comprenez, poursuivit Bavolet, que Nancy est une petite fille délicate et frêle, qui ne peut pas faire cent lieues sans quelque fatigue, et qu'elle a grand besoin de repos. Or, pour que Nancy se puisse reposer sous mon toit, il faut nécessairement que vous y soyez aussi. Sans cela, que ne dirait-on pas? La médisance irait un train d'enfer...

La raison était bonne. M. de Goguelas se résigna à déjeuner. Bavolet l'accabla de marques de respect, lui fit boire d'excellent vin et le traita avec une courtoisie telle, que le bonhomme laissa sa rancune au fond de son verre.

Nancy et son vieux compagnon de voyage couchèrent à la villa.

Le lendemain Bavolet entra chez Nancy au moment où la jolie camérière mettait la dernière main à sa toilette.

— Petite, lui dit-il, j'ai une bien bonne idée.

— Comme toujours, j'imagine.

— La reine t'a-t-elle limité le temps de ton voyage

— Non, certes.

— Ainsi, rien ne t'oblige à partir aujourd'hui?

— Rien.

— Alors tu resteras?

— Soit. Je partirai demain.

— Demain pas davantage.

Nancy regarda Bavolet avec étonnement.

— Voyons, lui dit-il, te plais-tu en ma compagnie?

— Assurément.

— Eh bien, je te garderai huit jours.

— Huit jours!

— Tout autant.

— Mais, mon cher Bavolet, que dira la duchesse?

— Bah!... j'en fais mon affaire.

— La reine sera inquiète.

— Nous lui enverrons un messager. Ainsi, voilà qui est convenu, je te garde; nous passerons la vie la plus gaie du monde, nous irons nous promener avec mon escorte de valets-geôliers; nous nous rappellerons notre bon temps de Coarasse.

— Je n'ai plus d'objection sérieuse à faire, si ce n'est que M. de Goguelas ne voudra peut-être pas...

— Il restera, sois-en sûre, mon vin est bon.

Bavolet disait vrai. M. de Goguelas trouva la cave de la villa si

merveilleusement garnie, et Bavolet si avenant, qu'il oublia à demi son excellent ami M. Falempin, l'intendant du château de Blois. Il se prit même à penser que l'âge avait mûri et rendu Bavolet meilleur, et il en fit la remarque à Nancy qui lui dit finement :

— Je sais pourquoi.

— Pourquoi? demanda M. de Goguelas.

— Parce qu'il était jaloux de vous.

— De moi?

— Sans doute. Vous montiez à cheval mieux que lui.

— Les jeunes gens sont tous les mêmes, murmura naïvement le bonhomme; ils jalousent l'expérience des vieillards.

Et la rancune du vieux gentilhomme se contenta de cette petite vengeance.

M. de Goguelas croyait à son talent d'écuyer consommé.

La présence de Nancy fit à Bavolet une existence des plus heureuses. Nancy était la confidente de madame Marguerite; elle savait ses pensées les plus intimes, elle avait recueilli les sourds aveux et les larmes silencieuses de la pauvre reine; elle parlait d'elle au prisonnier à toute heure, et les jours s'écoulaient, et il commençait à oublier sa captivité, à se trouver l'homme le plus fortuné du royaume.

Madame de Montpensier n'avait point reparu. On eût dit qu'elle voulait respecter le tête-à-tête de Bavolet et de Nancy.

Cependant, la veille du jour où expirait la huitaine que cette dernière avait accordée à son ami, tandis que M. de Goguelas s'était endormi à table et que la jeune camérière de Marguerite de France était remontée dans sa chambre pour y faire ses préparatifs de départ, le valet qui suivait Bavolet comme son ombre, le rejoignit au jardin où celui-ci respirait l'air du soir.

— Monsieur, lui dit-il, madame la duchesse vient d'arriver.

— Ah! dit Bavolet en tressaillant.

— Elle attend monsieur au salon.

— Très-bien, j'y vais.

Il suivit le valet et trouva la duchesse assise devant la cheminée. Une seule lampe éclairait la pièce; — la duchesse était pâle, sérieuse; son infernal sourire avait reparu et son regard glaça Bavolet.

## XXXI. — LA DUCHESSE JETTE LE MASQUE.

Madame de Montpensier était exactement vêtue comme le jour où elle avait, à Meulan, dans le petit boudoir à demi souterrain, parlé de son amour à Bavolet; — ce jour où sa colère s'était traduite en menaces terribles, et où le cachot que Bavolet n'avait pu depuis retrouver, s'était ouvert sous ses pas.

Bavolet ne pouvait s'y tromper; c'était à dessein que la duchesse avait revêtu cette robe de velours noir, qu'elle était coiffée de la même manière que ce jour-là, et assise, comme alors, sur un canapé devant lequel était placée une lampe.

Bavolet la salua profondément, comme s'il eût pressenti que le temps était passé où il causait avec elle sur un ton de parfaite intimité.

— Eh bien, monsieur, lui dit-elle, vous le voyez, je tiens ma promesse, quoique un peu tard. Je vous ai promis de vous revenir visiter, me voici.

— Votre Altesse est réellement trop bonne de se souvenir ainsi.

— Je ne cesse de songer à vous, monsieur.

Et le sourire de la duchesse, en prononçant ces mots était d'une inconcevable amertume.

Bavolet s'inclinait sans mot dire, il semblait deviner l'orage.

— Monsieur, continua la duchesse, vous ne me reprocherez point, je l'espère, d'avoir troublé votre bonheur.

— Mon bonheur, madame?

— N'avez-vous point auprès de vous, depuis huit jours, la confidente, l'amie de madame Marguerite, celle que vous aimez, et cette amie, cette confidente, ne vous a-t-elle point parlé d'elle tout à l'heure?

— En effet, madame.

— Et cette fleur, ce myosotis qu'elle vous a envoyé, cet emblème qui signifie : « Ne m'oubliez pas, » ce qui, dans la pensée de madame Marguerite, signifie : « Je vous aime toujours, » n'est-ce point à moi que vous la devez?

— Vous êtes bonne et charmante, madame, balbutia Bavolet qui ne perdait point de vue l'amer sourire dont la duchesse accompagnait ces paroles mielleuses.

— Que voulez-vous? reprit-elle, votre amour m'a intéressée.

— Ah! madame...

— Je sais par l'expérience ce que l'amour peut faire souffrir de tortures inouïes et sans nom... et je n'ai pas voulu que vous souffrissiez... Je sais que le souvenir de la femme aimée est doux entre tous les souvenirs au cœur d'un captif, et que le plus grand bonheur que je pourrais procurer, après avoir adouci vos heures de prison, réduit votre captivité à une simple inaction, et vous avoir entouré d'objets qui vous pouvaient rappeler madame Marguerite, serait de laisser approcher de vous un être qui possédât les secrets de son cœur et vous parlât d'elle sans cesse...

L'accent de la duchesse était froid, sec, ironique, et démentait la bonté de ses paroles.

Bavolet continua à se tenir sur ses gardes.

— Je ressemble un peu, continua la duchesse, à ce chasseur qui après avoir longtemps poursuivi sa proie et s'être promis une vengeance terrible, finit par songer à lui rendre la liberté.

Bavolet tressaillit.

— Oh! j'ai compris, poursuivit madame de Montpensier avec une infernale ironie, combien doit vous peser votre inaction, alors que votre roi a l'épée à la main; combien il doit être cruel pour vous de vous entretenir sans cesse de la femme que vous aimez, et de ne pouvoir voler auprès d'elle et vous jeter à ses pieds.

— Madame... madame... balbutia-t-il.

— Venez vous asseoir près de moi, monsieur, et donnez-moi votre main.

Bavolet obéit.

— Voyons, reprit la duchesse, que diriez-vous si je vous faisais libre?

— Libre!...

— Si un cheval tout sellé était dans la cour...

Un nuage passa sur le front de Bavolet.

— Si je vous disais enfin : « Partez, allez à Blois, et lorsque vous serez à ses pieds, quand vous serez l'homme le plus heureux du monde... eh bien!...

La duchesse s'arrêta.

— Eh bien! fit Bavolet, anxieux et croyant rêver.

— Souvenez-vous de moi... » acheva madame de Montpensier.

Bavolet poussa un cri, et, cédant à un irrésistible élan de jeunesse, à un mouvement spontané de reconnaissance, il se précipita aux genoux de la duchesse.

Mais comme il prenait ses mains en tremblant, et d'une voix émue cherchait à traduire sa gratitude, un éclat de rire moqueur lui répondit, et se relevant stupéfait, il vit la duchesse debout, froide, railleuse, hautaine, un dédaigneux et cruel sourire aux lèvres, l'enveloppant tout entier de ses regards de vipère où se révélait la perversité de son abominable nature.

— Fou! lui dit-elle, avec un accent d'intraduisible ironie.

Bavolet retrouva son sang-froid sur-le-champ, et il comprit tout.

— Ah! s'écria-t-elle avec un ricanement de bête fauve qui va saisir ainsi sa proie, ah! vous m'avez crue sur parole, cher monsieur Bavolet!... Ah! vous avez pensé que la femme que vous avez foulée aux pieds, dédaignée, outragée, que cette femme qui, en un moment de délire et de folie, vous avait avoué son amour, et que vous aviez dédaigneusement repoussée, porterait l'abnégation, l'héroïsme, le désir [illegible]ement d'elle-même jusqu'à vous rendre la liberté, afin que vous puissiez aller soupirer un hymne sentimental aux pieds de sa rivale. Ah! vous vous confondiez déjà en remercîments, après avoir accueilli mes aveux avec le sourire du mépris. Mais vous êtes fou, cher monsieur Bavolet, fou à lier!... et un homme d'esprit tel que vous devrait être à l'abri de semblables aberrations... Mais vous aviez donc fini par croire que vous aviez rêvé?

Et la duchesse laissa échapper un nouvel éclat de rire.

— Non, madame, répondit Bavolet, j'étais certain de n'avoir pas rêvé.

Et son accent était froid, hautain, dédaigneux comme celui de la duchesse.

Madame de Montpensier se rassit tranquillement.

— Il faut pourtant, dit-elle, que je vous explique un peu ma conduite, cher monsieur Bavolet : il faut que vous sachiez que je ne suis point une de ces femmes que les outrages attachent par des liens plus forts et plus indestructibles à l'homme qu'elles aiment, une de ces natures avilies et lâches qui se résignent à l'abandon, au dédain, à l'oubli, et n'ont point l'énergie de passer de l'amour à la haine.

« Je vous ai aimé, — avec passion, folie et délire... — vous avez été sourd; je vous ai offert, Dieu me pardonne! d'humilier ma race en me soumettant à votre roi... — vous m'avez refusée; je vous ai offert un trône, — et vous m'avez repoussée... je vous ai parlé de mes tortures, — vous m'avez répondu en me parlant de votre amour pour ma rivale...

« Je vous ai aimé; — je ne vous aime plus!

« Le jour où j'ai cessé de vous aimer, une haine inextinguible s'est emparée de moi, et je me suis juré de vous rendre tortures pour tortures.

« Ce jour-là, cher monsieur Bavolet, je vous ai fait transporter de votre cachot à l'appartement que vous occupiez précédemment... ce jour-là, je vous ai affirmé que vous aviez rêvé; j'ai été froide et calme en vous parlant de ma rivale; j'ai voulu raviver par tous les moyens possibles son souvenir en votre cœur...

« C'est pour cela que vous êtes venu ici, que j'ai fait construire et décorer cette maison, meubler votre atelier comme l'était l'atelier de madame Marguerite; pour cela encore que Nancy est venue...

« J'ai voulu, cher monsieur Bavolet, que plus que jamais vous tinssiez à la vie, à l'espérance; que vous sussiez que la Ligue, vaincue peu à peu, cède le terrain à votre roi, que ce roi marche sur Paris, qu'il a campé à trois lieues d'ici, et que demain, au point du jour, il livrera bataille à notre dernière armée...

— Peut-être sera-t-il vainqueur! peut-être encore entrera-t-il au Louvre avant huit jours!

La duchesse éclata de rire.

— Mais vous ne le verrez pas, cher monsieur Bavolet, s'écria-t-elle, vous ne le verrez pas! car vous serez mort avant le point du jour. Venez voir, venez...

Et elle le saisit par la main et l'entraîna vers une des croisées. Dans la cour de la villa, cette cour émaillée de fleurs, ornée d'un jet d'eau, aux quatre coins de laquelle il y avait de blanches statues; dans la cour de la villa, des hommes à figure sinistre, couverts de vêtements étranges et sordides, de vestes rouges sur le dos desquelles on voyait une échelle peinte en noir, étaient occupés à élever un hideux échafaudage de planches, sous les yeux d'une vingtaine de soldats de la milice bourgeoise de Paris, cette armée de réserve de la Ligue déjà réduite aux abois.

Tout brave qu'il était, Bavolet recula avec horreur.

— L'échafaud murmura-t-il.

— Le vôtre, cher monsieur Bavolet.

Le frisson qui parcourut les veines du prisonnier n'eut que la durée d'un éclair. Il retrouva ce calme, cet héroïque sangfroid des grands cœurs, et regardant la duchesse en face :

— Il y a longtemps, dit-il, que je m'y attendais. Depuis un mois, madame, je me prépare à la mort; et vous vous êtes trompée lorsque vous avez cru que m'environner des souvenirs de la femme que j'aime, me faire pressentir la victoire de mon roi, seraient le moyen de me faire regretter plus amèrement la vie... Votre vengeance est incomplète, madame; je meurs sans désespoir, sans regrets, sans colère, fier de l'amour d'une reine, fier de l'estime de mon roi, content de moi, car je regarde sans pâlir au fond de ma conscience, — car je vous pardonne, madame... A présent, faites venir un prêtre, puis après le prêtre, le bourreau... Vous verrez comment sait mourir un gentilhomme!

La duchesse pâlit devant cette résignation stoïque.

— C'est vous qui l'avez voulu, dit-elle.

— Soit, répondit Bavolet.

— Vous m'avez outragée, foulée aux pieds... je me venge!

— Madame, dit-il avec un accent grave et solennel qui semblait être une des voix prophétiques de l'avenir, j'ai vu mourir le roi Henri III; il est tombé sous le poignard de Jacques Clément, dont vous aviez armé le bras... Cessez donc d'outrager un homme qui va mourir, en lui parlant de votre amour.

En prononçant ces paroles, Bavolet savait qu'il dictait lui-même son arrêt de mort... L'insulte était trop sanglante pour que la pitié pût désormais l'emporter chez la duchesse, sur la colère et l'indignation de son indomptable orgueil.

— Eh bien! s'écria-t-elle, vous serez satisfait, j'assisterai à votre supplice, et vous verrez bien alors que je ne vous aime plus...

La porte s'ouvrit en ce moment; on vit entrer un moine de l'ordre des Génovéfains. Il était en surplis et portait un crucifix.

La duchesse se leva et sortit pâle, livide, mais la tête haute et sans regarder en arrière.

— Voici le prêtre, dit-elle.

Derrière le prêtre, marchait un homme vêtu de noir.

C'était le greffier du Parlement.

Le greffier venait lire à Bavolet l'arrêt du Parlement de Paris, qui le condamnait au dernier supplice par la décollation par la hache, comme coupable de haute trahison et de lèse-majesté envers le roi Charles X qu'il avait eu l'audace, lui Bavolet, d'arrêter au nom du roi de Navarre et de conduire prisonnier au château de Blois.

Bavolet écouta la sentence avec calme, puis se tournant vers le greffier : — A quelle heure mon supplice? demanda-t-il.

Le greffier consulta le sablier du salon :

— Il est dix heures, dit-il; vous avez six heures à vivre.

— C'est-à-dire à quatre heures du matin?

— Oui.

— C'est bien. Laissez-moi avec mon confesseur.

Au moment où le greffier se retirait, Nancy apparut, pâle, haletante, les cheveux en désordre... Elle avait vu l'échafaud, les valets du bourreau, les soldats de milice... Elle avait tout deviné...

Elle courut à Bavolet sans pouvoir prononcer un mot, sans pouvoir faire entendre autre chose qu'un gémissement étouffé.

Bavolet lui tendit la main.

— Mon enfant, dit-il, voici l'heure suprême, il faut nous quitter sans faiblesse, sans larmes, sans pâlir ni chanceler.

A ce brusque mot de séparation, Nancy jeta un cri, le cri d'une mère, d'une sœur, d'une maîtresse... un cri d'intraduisible douleur. Elle enlaça Bavolet dans ses bras et s'écria : — Je ne veux pas que tu meures!... je ne le veux pas!.. A moi, monsieur de Goguelas, à moi!

M. de Goguelas dormait tranquillement à la salle à manger, sous la garde de deux domestiques qui avaient ordre de lui brûler la cervelle s'il s'éveillait mal à propos.

Aux cris de Nancy, une porte s'ouvrit, un officier de la milice parut.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai l'ordre de vous faire bâillonner et conduire hors de la maison, si vous faites le moindre bruit.

— Tu le vois, dit Bavolet, il faut te résigner, ma pauvre Nancy. « Et puis, ajouta-t-il tout bas, je veux te confier mes adieux pour elle. »

L'officier sortit.

Alors Bavolet se tourna vers le prêtre.

— Mon père, dit-il, avant de me parler de Dieu devant qui je vais bientôt paraître, me permettrez-vous d'en finir avec les choses et les affections de ce monde?

— Faites, mon fils, répondit le prêtre avec douceur.

Bavolet entraîna Nancy dans le coin le plus reculé de la pièce et lui dit :

— Quand tu verras la reine, tu lui diras : Son dernier cri a été : Vive le roi! et son dernier soupir, sa dernière pensée, furent pour vous... Tu presseras pour moi les mains de tous ceux qui me connurent et m'aimèrent; tu leur diras comment je suis mort, n'est-ce pas? Et si jamais le roi entre au Louvre et rétablit la paix dans le royaume, prie-le de faire rechercher mon corps et de lui donner la cour du Louvre pour sépulture. Je veux reposer auprès de ma reine et de mon roi.

Nancy sanglotait.

Bavolet ouvrit son pourpoint; il prit sur son cœur le myosotis que lui avait envoyé Marguerite, le couvrit de baisers et le rendit à Nancy.

— Tu le lui donneras, dit-il, et tu la prieras de le conserver en mémoire de moi...

En ce moment, Bavolet était ému; mais il redevint calme aussitôt, leva la tête et alla s'agenouiller devant le prêtre.

— A nous deux, maintenant, mon père, dit-il.

Nancy sécha ses larmes; elle devint forte, elle aussi, et demeura agenouillée et priant, tandis que le moine recevait la confession de Bavolet.

Cette confession achevée, Bavolet voulut qu'on lui récitât les prières des agonisants. Le prêtre lut les versets, Nancy et lui y répondirent, Nancy d'une voix brisée, Bavolet avec le calme et la froide résignation des martyrs.

Vers trois heures du matin la duchesse entra et fit un signe au moine qui se retira.

Madame de Montpensier était pâle, agitée; ses yeux rougis attestaient qu'elle avait pleuré et qu'une dernière lutte s'était livrée en elle entre sa colère et son amour.

Elle vint à Bavolet et lui dit :

— Il est trois heures, le bourreau va venir... dans dix minutes il ne sera plus temps... dites, voulez-vous vivre?... Je ne vous demande qu'un mot, un seul, un mot de pardon et d'excuse... un mot de pitié, car j'ai bien souffert... car... je t'aime encore...

Et elle voulut lui tendre les mains.

— Allons donc, madame, répondit Bavolet en la repoussant, vous venez, il me semble, m'offrir un marché honteux... vous voulez me vendre ma vie!...

La duchesse recula glacée.

— Tenez, dit froidement Bavolet, je vous ai pardonnée, laissez-moi mourir en paix et sans remords; ne me tendez plus votre main, je pourrais y découvrir une goutte du sang du feu roi...

— Ah!... ricana la duchesse qui se redressa comme une tigresse blessée et mise hors d'elle-même, tu m'insultes encore! Eh bien, il n'est plus temps! voilà le bourreau. Et, en effet, la porte s'ouvrit et livra passage à deux hommes vêtus de rouge, la tête couverte d'un capuchon noir, comme c'était l'usage alors pour le bourreau et son aide, qui ne se démasquaient qu'à l'heure de l'exécution. Ces deux hommes s'avancèrent lentement vers le condamné, à la droite de qui priait Nancy toujours agenouillée, et devant lequel la duchesse demeurait encore immobile, l'œil sanglant, les lèvres crispées. — Et le premier, celui qui portait sur le dos la double échelle, ce qui signifiait qu'il était le bourreau, le premier, disons-nous, releva son capuchon...

Et soudain, madame de Montpensier recula frémissante et livide, comme si elle eût vu surgir devant elle un de ces monstres de l'antiquité, une de ces hydres épouvantables sorties de l'imagination en délire des poëtes.

## XXXII. — LA CORDE.

Pourquoi donc madame de Montpensier reculait-elle ainsi devant l'apparition subite de ce bourreau qu'elle avait mandé? C'est que le bourreau de Paris, maître Jacques Caboche, le descendant du fameux Caboche, était un homme de soixante années environ, petit, trapu, aux épaules larges, au front bas et ridé, couronné d'une chevelure grise, épaisse et crépue... Jacques Caboche était un homme que tout Paris connaissait. Le bourreau qui entrait, au contraire, était un homme de haute taille, au front large, au visage loyal, aux cheveux blonds, un homme jeune encore et d'apparence non moins robuste que M. de Paris.

Cet homme, la duchesse l'avait longtemps connu son serviteur dévoué...

Elle l'avait vu à ses pieds, l'œil humide, se tordre les mains et lui parler d'amour.

Cet homme l'avait ardemment aimée...

Et elle l'avait foulé aux pieds, et s'était raillée de lui.

Puis un jour était venu où, chez lui, le mépris succédant à l'amour, il avait eu horreur de cette femme dont les frêles mains étaient rouges du sang royal, et il avait abandonné sa cause et déserté ce drapeau de rébellion qu'elle arborait...

Cet homme devant qui la duchesse reculait frissonnante, cet homme qui portait la veste rouge du bourreau et tenait une corde à la main...

C'était Gontran de Penn-Oll !...

A sa vue, Bavolet, qui déjà avait fait, en souriant, le sacrifice de sa vie, Bavolet comprit qu'il était sauvé, et il poussa un cri...

Son héroïsme était vaincu.

Gontran s'arrêta devant lui, grave, calme, comme il convient au ministre suprême de la justice des hommes, et il lui dit :

— Vous vous nommez Bavolet, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le jeune homme, étonné de cette question.

— Bavolet n'est qu'un sobriquet. Vous êtes Penn-Oll de Dreux, descendant des ducs bretons?

— Oui.

— Le Parlement de Paris vous a condamné à la peine capitale pour crime de lèse-majesté?

— Oui, fit encore Bavolet de plus en plus surpris de voir son oncle lui parler ainsi.

— Votre crime, dit l'arrêt du Parlement, est d'avoir arrêté et conduit au château de Blois, comme un prisonnier, le roi Charles X, autrefois cardinal de Bourbon?

Bavolet fit un signe affirmatif.

— Le Parlement ayant ordonné que la sentence reçût une exécution immédiate, on a dressé votre échafaud pendant la nuit qui s'achève, et le bourreau de Paris s'est mis en route avec son aide pour vous venir mettre à mort. Mais le bourreau connaissait mal le chemin qui conduit à Ivry, il est tombé dans les avant-postes de l'armée du roi de Navarre, le faux roi de France, celui que la Ligue ne reconnaît point. Le chef qui commandait ces avant-postes l'a interrogé et en a obtenu la copie de l'arrêt du Parlement.

Bavolet commençait à comprendre.

— Or, les royalistes, continua Gontran, ceux qui reconnaissent le roi de Navarre, ne reconnaissent point le roi Charles X, et leur souverain à eux, celui qu'à tort, sans doute, ils surnomment le roi de France, a déclaré le Parlement rebelle et déchu de ses droits, de son autorité et de ses pouvoirs. A ses yeux donc, et à ceux des serviteurs de sa cause, les actes du Parlement sont non avenus...

Par conséquent, Bavolet, ou plutôt messire de Penn-Oll, duc de Dreux, au nom du roi Henri IV, nous cassons l'arrêt qui vous condamne et vous mettons en liberté.

Puis Gontran fit un pas vers la duchesse immobile, glacée, blanche comme une statue.

— Madame, lui dit-il, vous vous nommez la duchesse de Montpensier?

La duchesse ne répondit pas.

— Vous êtes la sœur du duc de Mayenne?

Même silence.

— Vous avez le commandement de la ville de Paris, insurgée contre son roi?

La duchesse était pétrifiée.

— Et, acheva Gontran avec mépris, la rumeur publique vous accuse d'avoir fait assassiner le feu roi Henri de France...

Madame de Montpensier recula avec un geste d'épouvante.

— Le bourreau, qu'on nomme Jean Caboche, poursuivit Gontran, venait quérir Bavolet, condamné par vous, parce qu'il avait eu horreur de votre amour, — il le venait quérir pour le conduire au supplice, et vous vous apprêtiez, madame, à paraître à ce balcon que voilà, pour voir rouler sa tête dans la poussière. Le bourreau, que vous voyez en ce moment, vient vous quérir pour vous conduire à l'échafaud sur lequel montent les régicides.

Et Gontran fit un pas encore.

La duchesse jeta alors un de ces cris d'épouvante et d'horreur, comme il n'en peut surgir d'une poitrine humaine qu'en présence d'une mort inévitable.

— Ah! s'écria le gentilhomme avec l'accent du dédain, ah! vous tremblez maintenant! ah! vous qui condamnez froidement la vie des rois, vous avez peur de mourir?

La duchesse s'élança vers la porte et voulut fuir; mais l'aide du bourreau se plaça devant elle, et à son tour il releva son capuchon.

— Le général espagnol! exclama-t-elle.

— Gaëtano!

— M. l'ambassadeur d'Espagne!... s'écrièrent à la fois Bavolet et Nancy qui n'était plus agenouillée, qui n'avait plus les mains jointes, mais qui remerciait Dieu de toute son âme d'avoir envoyé des libérateurs à celui qu'elle aimait d'un fraternel amour.

— Trahison! trahison! balbutia madame de Montpensier qui recula devant Gaëtano comme elle avait reculé devant Gontran.

— Vous ne saviez donc pas, madame, que l'homme que vous condamniez était mon neveu, répondit Gaëtano, — et vous ignoriez donc que ma vie entière lui avait été consacrée, que c'était pour lui, que de Breton que j'étais, je m'étais fait Napolitain et ensuite Espagnol?

Et Gaëtano eut un froid sourire qui ne laissa plus aucun doute à la duchesse.

Alors, éperdue, elle courut à la fenêtre qu'elle ouvrit, et appela :

— A moi! à moi ! Parisiens! à moi!...

Mais la cour de la villa ne renfermait plus aucun soldat de la milice bourgeoise, — et, à leur place, la duchesse vit avec terreur briller, aux premières lueurs de l'aube, les armures d'acier des lansquenets du roi.

— Vos bourgeois, lui dit Gaëtano, se sont évanouis comme des ombres; ces gens-là sont bons, tout au plus, à voir décapiter un gentilhomme; mais il ne faudrait pas compter sur eux pour autre chose.

— Anne de Lorraine, duchesse de Montpensier, reprit alors Gontran, je vous l'ai dit, je suis le bourreau qui vous vient quérir. Voici l'instrument de mort.

Et Gontran dénoua la corde qu'il portait à la main.

— Horreur! au secours!... s'écria la duchesse échevelée, et l'œil en feu.

Gontran haussa les épaules.

— Le bruit est inutile, madame, on ne vous entendra pas : nul ne viendra à votre secours. Quand on a été coupable, il faut savoir subir l'expiation, résignez-vous...

— Mourir!... mourir!... murmurait la duchesse avec l'accent de la folie.

— A l'instant, madame; sur cet échafaud que vous avez dressé vous-même pour Bavolet.

— Grâce!...

— Allons donc! fit Gontran avec dédain, grâce à vous? vous voulez qu'on vous fasse grâce?

Et il laissa bruire entre ses lèvres un éclat de rire railleur.

— Avez-vous eu pitié, vous? demanda-t-il. Avez-vous fait grâce à qu'un?

L'accent de Gontran était si froid, si calme, si convaincu, le visage de Gaëtano était devenu si impassible, que madame de Montpensier comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer d'eux.

Alors le dernier lambeau de cet orgueil indompté jusque-là qui l'enveloppait, se déchira; l'altière duchesse de Montpensier disparut; une femme tremblante, affolée, qui ne voulait pas mourir, resta seule, et cette femme alla se traîner aux genoux de Bavolet, de celui dont elle avait élevé l'échafaud elle-même...

— Grâce! lui demanda-t-elle.

Bavolet la releva.

— Vous avez raison, madame, dit-il, — raison de vous adresser à moi, car je vous pardonne et vous vivrez!

Et puis il se tourna vers ses oncles.

— Laissez-moi, leur dit-il, vous rappeler pour la dernière fois que je suis le chef de notre race, et vous ordonner, à ce titre, de respecter la vie de cette femme.

Gaëtano et Gontran voulurent protester.

— Vous voulez donc, répondit Bavolet, que l'histoire puisse dire que les fils des Dreux condamnèrent et exécutèrent un jour une femme sans défense? Vous n'y pensez pas, messieurs mes oncles.

— Madame, ajouta-t-il s'adressant de nouveau à la duchesse, non-seulement vous ne mourrez pas, mais on respectera votre liberté, vous n'aurez point à subir l'humiliation d'être la prisonnière de ce roi que vous méconnaissez... Je vais vous donner une escorte, et vous rentrerez à Paris sans danger...

Une heure après, madame de Montpensier avait quitté la villa.

Alors Bavolet regarda tour à tour Gontran et Gaëtano.

— Savez-vous, leur dit-il, que je ne croyais pas, cette nuit, qu'il me serait donné de vous revoir jamais?

Et il les embrassa avec effusion, ajoutant, en s'adressant à Gaëtano :

— Enfin, mon oncle, vous n'êtes plus Espagnol?

— Non, répondit Gaëtano, ton exemple, celui de Gontran et de don Paëz m'a entraîné. J'ai remis le commandement de l'armée espagnole au comte d'Alvimar, mon lieutenant, et je suis allé offrir mon épée à ton roi.

« — Nous sommes de vieilles connaissances, monsieur l'ambassadeur, m'a-t-il dit, et je crois que nous nous entendrons parfaitement.

« — Je vous serai fidèle, sire, ai-je répondu. Puisque les Bretons sont devenus Français, je le serai et des meilleurs. »

— Vous avez noblement parlé, mon oncle.

— Je suis de l'avis de Bavolet, ajouta Nancy.

Nancy, remise des terribles émotions qu'elle avait éprouvées, commençait à retrouver son naturel enjoué et son esprit.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle à Gaëtano, vous souvient-il de Coarasse?

— Oui, dit Gaëtano, vous m'y avez joué plus d'un vilain tour.

— Ingrat! fit Nancy d'un ton boudeur, auriez-vous préféré que je ne m'y occupe de vous en aucune façon?

En ce moment un coup de canon se fit entendre, puis au coup de canon succéda une décharge de mousqueterie.

La bataille d'Ivry commençait.

— A cheval, dit Gontran, le roi nous attend.

— Vive le roi!.. répondit Bavolet. Maintenant que vous m'avez rendu la vie, messieurs mes oncles, je puis donc encore mourir pour lui!...

---

## ÉPILOGUE.

### I

Près d'un an s'était écoulé.

Paris assiégé avait ouvert ses portes à son roi, — la Ligue s'était évanouie, — le duc de Mayenne lui-même avait fait sa soumission.

La duchesse de Montpensier vivait retirée dans ses terres.

Le roi était au Louvre.

La noblesse de France, ralliée à son souverain, se pressait autour du trône, plus belle et plus florissante que jamais.

Aux horreurs de la guerre civile, à la torche funèbre de l'incendie, succédait enfin la paix avec ses heures d'abondance, de calme et de prospérité; du nord au midi, le soldat brisait sa pique de combat pour en faire un soc de charrue; le laboureur reprenait son refrain joyeux en ouvrant son sillon; les remparts des citadelles ne se hérissaient plus de noirs canons et se transformaient en terrasses. On se reprenait à la vie, à l'espérance, au bien-être par tout le beau pays de France, et le bon peuple, si longtemps opprimé, allait pouvoir enfin, selon le vœu de ce roi qui voulait être son père, mettre chaque dimanche une poule au pot.

Henri IV était entré en maître dans cette ville où il avait, pendant les horreurs de la famine, introduit des convois de farine et de pain. Le peuple, si longtemps égaré, s'était pressé sur son passage en criant *Noël* d'une voix partie du cœur; — la vieille demeure des Valois, le Louvre s'était ouvert pour recevoir ce fils de saint Louis qui commençait une dynastie nouvelle; — les bourgeois en étaient sortis, la royauté y rentrait triomphante.

Or, c'était le lendemain de ce jour que Sa Majesté Henri de Bourbon, roi de France et de Navarre, avait jugé convenable de convier la noblesse et les notabilités du royaume à une fête qui était presque une seconde inauguration de cette demeure longtemps déserte, et qui retrouvait enfin un hôte digne d'elle.

Depuis le duc de Mayenne, qui s'était soumis le dernier, jusqu'au duc d'Epernon, qui avait prêté serment le lendemain de la bataille d'Arques, tous les rebelles de la veille, devenus les plus fidèles, assistaient à cette fête.

Huguenots et catholiques, Béarnais et gentilshommes du pays de France, se pressaient à l'envi dans les vastes salles du Louvre autour de ce roi, que les uns avaient combattu, les autres si loyalement servi.

Les plus grandes dames du royaume, la duchesse de Nevers à leur tête, assistaient au bal.

Au balcon des croisées, sur les terrasses illuminées, apparaissaient, vêtus de soie, de velours, chamarrés d'or, une nuée de courtisans qui saluaient le peuple parisien accouru sous les murs du Louvre pour y jeter à pleins poumons le vieux cri national : « Vive le roi! »

Et ce peuple, qui se souvenait de l'austère et froide majesté des Valois, ces princes au front soucieux, à la démarche lente et grave, au sourire triste des races qui s'éteignent, ce peuple qui avait vu se montrer tour à tour, aux fenêtres de leur palais, le sombre Charles IX, la vindicative Catherine, et Henri III, le monarque accablé d'un éternel ennui, ce peuple qui n'était plus habitué, depuis François Ier, le galant et le brave, au sourire de ses rois, admirait le visage ouvert et joyeux, le regard intelligent et bon, les allures naïves et simples du Béarnais, l'homme qui portait, par excellence, une couronne sans nulles façons, — selon l'expression du temps.

Les uns l'avaient vu passer simplement vêtu, donnant le bras à M. de Mayenne, qu'il appelait « cousin » tout court; d'autres lui avaient familièrement adressé la parole, et il leur avait répondu avec la plus grande aménité. Une bourgeoise de la halle aux draps avait hardiment, la veille, jeté un bouquet sous les pas de son cheval, et, mettant pied à terre, le roi avait ramassé le bouquet et salué galamment la jolie drapière.

Partout il n'était bruit dans la vaste cité que de l'aménité, de la franchise, des bonnes et rondes allures de Sa Majesté.

Les femmes en raffolaient; les hommes prétendaient que jamais souverain n'avait su mieux se faire aimer.

Pendant le bal, ce soir-là, on avait vu le roi en tous les coins du Louvre, tantôt s'entretenant avec le vieux d'Aumont, tantôt avec son cousin Mayenne auquel il contait mainte histoire maligne sur sa sœur; une fois avec le jeune duc de Biron, ce vaillant homme encore fidèle, puis avec Crillon le bourru, le brave entre les braves; ensuite avec Sully, le grave, l'austère Sully, qui allait être le bras droit, le génie vigilant, le conseil inflexible et loyal de ce nouveau règne à l'aurore duquel la France renaissait de ses ruines et respirait enfin.

Cependant ceux qui avaient vu le règne des Valois, ceux qui se souvenaient encore de l'éclat éphémère de cette cour de Charles IX, où tant de noblesse s'était unie à tant de grâce, ceux qui avaient vu le Louvre avant la Saint-Barthélemy de néfaste mémoire, et ce temps où, dans le même palais, habitaient à la fois les Valois, les Bourbons et les princes lorrains; ceux-là cherchaient vainement des yeux la petite-fille de François Ier, la sœur des trois derniers rois, cette belle Marguerite enfin, fille de France d'abord, et qui devait être reine de France...

Marguerite n'était point au Louvre.

Elle n'était pas rentrée en souveraine dans le palais de sa race; le roi, la prenant par la main, ne lui avait point dit : « Venez, ma mie, vous asseoir près de moi sur le trône de vos pères. » Tandis que la monarchie reprenait la possession de Paris, — elle, la reine, descendait du trône pour céder à une étrangère ce rang suprême qui lui appartenait deux fois, et par droit de naissance et par droit d'hyménée.

Henri IV avait répudié Marguerite de Valois, — il allait épouser Marie de Medicis, sa cousine.

La politique avait autrefois uni la sœur des derniers Valois au chef de la maison de Bourbon; après vingt ans une raison politique cassait ce mariage.

Henri IV n'avait pas d'enfant...

Et il ne fallait pas, cependant, que la maison de Bourbon s'éteignît en lui, comme celle des Valois s'était éteinte en François II, Charles IX et Henri III sans postérité.

Depuis deux mois la reine de France était retournée en Béarn avec le titre de duchesse de Navarre.

Elle s'était résignée sans douleur ni amertume, la chère et noble princesse; elle avait accepté cette dure loi du sort le front haut, la lèvre souriante..., souhaitant au roi un long règne glorieux et prospère, ne lui demandant pour elle-même que la solitude, la paix et l'oubli.

La reine disparue, l'artiste, la femme supérieure et lettrée était restée. Tandis que le roi bataillait pour arracher à la rébellion les derniers lambeaux de son royaume, Marguerite était allée s'enfermer à Coarasse avec quelques amis demeurés fidèles à son étoile pâlissante : Nancy, Pepa, le vieux cardinal de Bourbon, revenu de ses rêves et qui s'était pris d'un bel amour tout paternel pour sa chère nièce, enfin M. de Goguelas, le naïf écuyer, qu'elle avait institué gouverneur de Coarasse et son secrétaire des commandements.

La nouvelle duchesse avait repris ses pinceaux, elle s'était remise à ses tableaux, lisant chaque soir avec Nancy les poëtes latins et grecs, et elle avait trouvé dans l'art, cette seconde patrie des exilés, la plus efficace des consolations.

Parmi les courtisans, on remarquait trois hommes à peu près du même âge, ayant entre eux une vague ressemblance et portant tous les trois le même costume de couleur sombre : c'étaient les trois *Cavaliers de la Nuit*, don Paëz, Gaëtano et Gontran.

Le quatrième Penn-Oll, Hector, toujours en proie à une douce folie, n'avait point quitté cette vallée de la Meuse où il vivait heureux avec la Trilby, qu'il continuait à prendre pour la reine d'Ecosse.

Ces trois hommes, qui successivement avaient renoncé à leurs prétentions de souveraineté et d'indépendance pour faire au roi leur soumission, abjurer leurs nationalités de hasard et redevenir Français, semblaient s'être retrempés et avoir rajeuni au contact de ce noble enthousiasme qu'on nomme le dévouement.

Gontran qui n'aimait que son enfant; Gaëtano, le railleur et l'astucieux ambassadeur d'Espagne; don Paëz, l'altier et l'ambitieux, s'étaient pour ainsi dire métamorphosés. Le pli creusé sur leur front par vingt années de lutte avait disparu, leur regard ne brillait plus de ce feu sombre allumé par le fanatisme d'une race; — ces hommes, qui avaient rêvé pour eux une couronne, s'étaient résignés à n'être plus que grands seigneurs, et leur résignation ne leur coûtait plus désormais.

Bavolet seul manquait à la fête, et chacun s'en étonnait.

Où était Bavolet? Le roi lui-même n'en savait rien.

Quand Bavolet était absent, Henri IV était le plus malheureux des hommes.

Plusieurs fois, pendant le bal, errant de salle en salle, et le cherchant des yeux, il s'était pris à demander, tantôt à Biron, tantôt à d'Epernon : — Où donc est mon page?

Le roi oubliait que Bavolet avait vingt-quatre ans, qu'il n'était plus son page et qu'il lui avait déjà confié une mission d'ambassadeur.

Nul n'avait pu dire au roi où il était, et le roi s'étonnait fort de ne le point voir.

Vers deux heures du matin, Bavolet parut.

Il était pâle et triste au milieu de la joie générale, et son pourpoint sans broderies ressemblait à un vêtement de deuil.

Le roi l'aperçut et lui fit un signe.

Bavolet s'approcha.

En ce moment la foule des courtisans entourait Sa Majesté; le bal avait cessé pour laisser reprendre haleine aux danseurs, et la voix claire et nette du roi pouvait être entendue autour de lui.

— Approchez, messire de Penn-Oll, duc de Dreux, dit-il alors à Bavolet

Bavolet s'avança vers le roi sans précipitation ni lenteur, le front penché, l'attitude mélancolique et grave.

— Monsieur, lui dit le roi, Sa Majesté madame Élisabeth, reine d'Angleterre et d'Irlande, m'a fait remettre, par lord Raleigh, son ambassadeur, les insignes de son ordre royal de la Jarretière. A genoux, duc : au nom de la reine Elisabeth, je vous fais chevalier de l'ordre.

Et, tandis que Bavolet fléchissait le genou, le roi, qui lui-même était chevalier de l'ordre, dénoua le ruban qu'il portait à la jambe gauche et le noua à celle de Bavolet.

Bavolet se releva non moins pâle, non moins triste qu'il l'était déjà.

— Duc, reprit Henri IV, nous, le roi, pour reconnaître vos éclatants et loyaux services, nous vous créons chevalier de notre ordre royal de Saint-Michel, fondé par notre prédécesseur le roi Louis XI, et dont nous sommes le grand maître. A genoux, duc.

Bavolet fléchit une seconde fois le genou, et le roi lui passa au cou le grand cordon de Saint-Michel. La pâleur et la tristesse de Bavolet ne s'évanouirent point.

— Duc, dit encore le roi, nous sommes également le grand maître de l'ordre du Saint-Esprit; nous vous en conférons la dignité, à la seule fin de prouver à nos féaux et sujets que nous ne sommes point ingrat.

Pour la troisième fois, Bavolet se courba frémissant, et lorsqu'il se releva, il était plus pâle et plus sombre encore.

Cette pâleur impressionna vivement le roi. Cependant, il poursuivit :

— Messire de Penn-Oll, duc de Dreux, vous êtes le dernier descendant de la branche cadette des ducs bretons. Vous avez, jusqu'à un certain point, quelques droits à revendiquer leur héritage, et il n'eût tenu qu'à vous d'élever et de soutenir des prétentions qui auraient pu prolonger indéfiniment la guerre civile dans le royaume. Vous ne l'avez point fait, vous m'êtes demeuré constamment fidèle, — il y a plus, vous m'avez successivement ramené ceux de votre race qui tiraient l'épée contre moi. Ceci est noble et bien ; vous êtes d'antique race, duc, et je le veux prouver au monde entier.

Le roi s'arrêta. Les grands seigneurs et les dames qui l'entouraient se demandèrent quelle nouvelle faveur allait encore pleuvoir sur ce jeune homme de vingt-quatre ans, déjà chevalier des ordres de la Jarretière, de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

— Au temps où la Bretagne était un duché indépendant, vos pères régnaient sur elle. Aujourd'hui la Bretagne est une province du royaume de France, mais je veux qu'elle obéisse encore à ses anciens souverains. Duc de Dreux, je vous fais gouverneur de la province de Bretagne.

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles du roi. Pour quiconque avait vu Bavolet un jour de combat, à la droite de Henri IV, cette haute marque d'estime n'était nullement déméritée.

Mais Bavolet, toujours grave et triste, répondit au roi.

— Sire, je supplie Votre Majesté d'accorder la faveur qu'elle me destinait à messire Jean de Penn-Oll, mon oncle, celui qu'on nomme don Paëz.

— Eh bien!... dit le roi, nous lui trouverons un autre gouvernement.

— Je ne saurais accepter, sire.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Parce que je venais, à l'instant même, prendre congé de Votre Majesté et la prier de me rendre ma liberté.

A son tour le roi pâlit.

— Sire, continua Bavolet avec fermeté, pendant quinze années j'ai ignoré mon vrai nom. Enfant du hasard en apparence, j'ai aimé d'un ardent et profond amour l'homme qui m'a servi de père, — cet homme, c'était Votre Majesté, sire. Mais à côté d'elle, il y avait une femme qui fut bonne et généreuse pour mon enfance, qui m'initia à tout ce que le génie humain a créé de belles choses et de nobles passions, — une femme qui fut ma reine comme vous êtes mon roi...

Henri tressaillit vivement.

— Sire, dit Bavolet d'une voix calme, à Arques j'ai failli mourir pour vous, à Ivry je ne vous ai point quitté; tant que Votre Majesté a mangé la pain noir des camps et enduré les fatigues de la guerre, j'ai été heureux et fier de partager la vie de mon roi...

« Aujourd'hui la paix est faite, Votre Majesté est au Louvre. Son règne commence à briller d'un éclat sans rival. Autour du trône de France se pressent à l'envi les plus nobles noms, les plus vaillantes épées du royaume...

« Votre Majesté n'a plus besoin de Bavolet, le page de la reine de Navarre, de Bavolet qui vous supplie à genoux, sire, de lui rendre sa liberté.

— Mais, s'écria le roi ému jusqu'aux larmes, c'est impossible cela ; tu ne me quitteras pas... tu es mon enfant...

— Sire, répondit le noble enfant, pourquoi le soleil qui monte radieux dans l'azur du ciel envierait-il aux astres qu'il pâlit leurs derniers adorateurs? Pourquoi refuseriez-vous à cette reine qui n'a plus de couronne, le dévouement de son dernier sujet?

« Sire, je vous le demande à genoux, permettez moi de retourner à Coarasse, auprès de madame Marguerite, et de demeurer auprès d'elle, jusqu'au jour où mon roi, tirant de nouveau l'épée, aura besoin de celle de Bavolet.

« Voilà pourquoi je suis pâle et triste, sire, pourquoi je suis venu si tard à cette fête, car j'ai mon cheval tout sellé à la porte du Louvre, — et je pars...

A ces derniers mots, l'émotion de Bavolet éclata; il oublia l'étiquette et se précipita dans les bras que le roi lui ouvrait.

— Va, lui dit celui-ci tout bas, va, mon noble enfant, et sois heureux, car maintenant, ce n'est plus la reine de France que tu aimes.

## II

Bavolet franchit la distance qui sépare Paris de Coarasse en six jours et trois nuits. Il s'arrêtait à peine quelques heures chaque soir, pour y prendre un peu de repos, dans la première hôtellerie qu'il trouvait sur sa route. Quand son cheval était las, il en achetait un autre et poursuivait son chemin.

Enfin, au matin du sixième jour, il atteignit Nérac, Nérac la jolie ville perdue sous les massifs, Nérac avec son majestueux et vieux castel, où il avait passé sa première enfance, lui, Bavolet.

Et son cœur battit lorsque résonna sous les pieds de sa monture l'inégal pavé de la vieille ville, — et il courut au château, plein d'un fol espoir.

Qui sait si Marguerite n'était point venue à Nérac?

Bavolet se trompait. Marguerita n'avait point quitté Coarasse. Il n'y avait à Nérac que M. de Goguelas, qui y était venu la veille et allait en repartir, lorsque Bavolet entra dans la cour du château.

L'étonnement du vieux gentilhomme fut grand, lorsqu'il aperçut Bavolet. A cet étonnement, il se mêla comme un arrière-goût de cette humeur craintive que le page lui inspirait autrefois.

Bavolet l'avait tant tourmenté jadis à Nérac, à Pau et surtout à Coarasse.

Mais cette crainte s'en alla à la vue de ce visage grave, pâli et presque vieilli de dix années en une seule. M. de Goguelas n'avait pas revu Bavolet depuis l'année précédente, à la bataille d'Ivry.

Le jeune duc, — nous lui pouvons donner ce titre reconnu par le roi même, — le jeune duc, disons-nous, sauta à bas de son cheval et courut embrasser M. de Goguelas comme on embrasse un vieil ami longtemps absent et qu'on ne quittera plus.

— Cher monsieur de Goguelas, lui dit-il vivement, la reine est-elle à Coarasse ou à Nérac?

— A Coarasse.

— Alors je vais à Coarasse, murmura-t-il, résigné.

— Mais d'où venez-vous donc, monsieur Bavolet?

— De Paris; le roi y est entré il y a huit jours.

— Et vous avez sans doute un message?

— Non. Je viens à Coarasse pour mon propre compte.

— Ah!... c'est très-bien cela, dit le vieux gentilhomme avec une naïve bonhomie, c'est très-bien de ne point nous avoir tous oubliés... Et resterez-vous longtemps... avec nous?

— Toujours, cher monsieur de Goguelas.

— Toujours!

— Sans doute. Vous n'êtes déjà pas si nombreux à Coarasse que je n'y puisse séjourner aussi.

— C'est juste. Ah! Coarasse est bien triste, allez.

— Eh bien, nous l'égaierons si c'est possible. Et... la reine?... demanda Bavolet en tremblant.

— La reine seule n'est pas triste. Nous sommes tous désolés de son malheur, nous, et elle en rit... Et souvent elle nous dit, acheva M. de Goguelas naïvement et sans comprendre la portée de ses paroles, souvent elle nous dit : Si Bavolet, mon page mignon, était ici, nous serions les gens les plus heureux du monde.

A ces paroles de M. de Goguelas, Bavolet devint si pâle, si tremblant, que ce dernier ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais qu'avez-vous donc, mon Dieu!

— Je suis las, murmura Bavolet.

— Eh bien, restez ici, reposez-vous; moi, je retourne à Coarasse. J'annoncerai votre arrivée, et demain matin nous viendrons tous à votre rencontre.

— Non, non, répondit vivement Bavolet. Ma lassitude n'est que passagère. Donnez-moi une heure, et je pars avec vous.

— Soit, dit le vieux gentilhomme. Précisément j'ai déjeuné tout à l'heure; il y a un reste de venaison, une carcasse de pâté, une volaille presque entière et du vin d'Espagne plus âgé que moi sur la table que je quitte. Venez avec moi.

Et M. de Goguelas entraina Bavolet dans le château et le conduisit à la salle à manger, où tous les vieux serviteurs de Nérac accoururent à la file pour le saluer, les larmes aux yeux et le cœur plein de joie.

Bavolet était le rayon de la jeunesse, l'espoir, le sourire de tous ces vieillards qui l'avaient vu grandir, et l'aimaient comme leur enfant.

Une heure après, Bavolet remontait à cheval et rangeait sa monture à la gauche de celle de M. de Goguelas.

Celui-ci était devenu quelque peu soucieux depuis dix minutes.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda le jeune homme.

— Moi?... rien... rien... je vous jure.

— Pardon, vous êtes préoccupé.

— Ah! ma foi! s'écria M. de Goguelas dont la timidité naturelle se trouva vaincue un moment, je vais vous le dire.

— Dites alors, je vous écoute.

— Savez-vous qu'autrefois... nous avons eu... des querelles...

Bavolet se prit à sourire.

— Dites donc, fit-il, que j'étais autrefois un enfant espiègle et méchant et que je vous ai souvent manqué de respect.

— C'est vrai... observa naïvement le vieillard.

— Mais, croyez-le, ajouta Bavolet, j'en ai eu de tels remords que votre pardon seul me les pourrait faire oublier.

— Mon pardon, monsieur Bavolet... mais il y a longtemps que je vous ai pardonné.

— Vrai? vous ne m'en voulez plus?

— Ah! s'écria M. de Goguelas ému, en douteriez-vous?

— Non. Mais alors pourquoi cette inquiétude?

— C'est que j'avais peur... que... à l'avenir... puisque vous ne quittez plus Coarasse...

— Eh bien! n'ayez crainte; je vous jure, foi de gentilhomme, que vous n'aurez pas d'ami plus respectueux quo moi, et je ne vous contesterai plus les sangliers que vous aurez tués.

Ces derniers mots de Bavolet épanouirent le visage de M. de Goguelas.

— Comment! dit-il, bien vrai, voua convenez que ce sanglier... vous savez?

— Pardieu! répondit Bavolet, c'est bien vous qui l'aviez tué

En présence d'un tel aveu,—aveu que Bavolet avait fait sans sourciller, — le dernier vestige des angoisses passées du bon M. de Goguelas s'évanouit, il tendit la main à son compagnon par-dessus sa selle et lui dit :

— Voua êtes un brave et noble cœur, soyons toujours bons amis et ne parlons plus du passé.

Bavolet avait pris un cheval frais à Nérac; M. de Goguelas montait une petite jument espagnole qui trottait à l'amble, ce qui fait que le bon gentilhomme, si mauvais écuyer qu'il fût, avait une très-belle mine en selle. En deux heures ils eurent donc atteint les derniers versants des Pyrénées et ne se trouvèrent plus qu'à cinq ou six lieues de Coarasse.

A mesure que Bavolet voyait se dessiner plus nettement les cimes neigeuses de ces montagnes où s'était écoulée sa première jeunesse, mille souvenirs lui revenaient, et son cœur battait plus fort.

Chaque vallon perdu, chaque torrent, chaque coteau, lui redisaient une page de son enfance. Ici, il avait tué un ours sous les yeux du roi; là, madame Marguerite s'était assise au pied d'un arbre, pendant la chaleur du midi, et l'avait prié de lui lire quelques pages de l'abbé Brantôme, son vieil ami défunt; un peu plus loin, Nancy, alors âgée de douze ans, s'était prise de querelle avec lui à propos d'un nid de fauvettes...

M. de Goguelas respecta pendant une heure ou deux la rêverie de son jeune compagnon; mais le brave gentilhomme était loquace, malgré tout, et un silence prolongé lui pesait fort : il lui fallait, à tout prix, renouer la conversation.

— Ah! dit-il tout à coup, j'ai du nouveau à vous apprendre, monsieur Bavolet.

— A moi?

— Oui. Nous avons eu un mariage à Coarasse.

— Lequel?

— La petite Pepa, vous savez, la brune camérière s'est mariée.

— Ah! dit Bavolet enchanté d'apprendre que Pepa l'avait oublié; et avec qui?

— Avec le jeune M. de Biquc, le chevalier.

— Bou!... pensa Bavolet, et l'on dit que l'amour des femmes est éternel....

— On parle encore tout bas, à Coarasse, d'un autre mariage.

— Encore?

— Oui.

— Et de qui s'agit-il?

M. de Goguelas prit un air mystérieux.

— De Nancy, dit-il.

Puis il accompagna ces mots d'un clignement d'yeux dont Bavolet ne comprit point la portée.

— Ah! Nancy se marie?

— Pas encore... mais... bientôt.

Là-dessus M. de Goguelas sourit avec malice.

— On dit même...

— Que dit-on?

— On dit que, mieux que tout autre... vous savez...

— Moi?

— Vous vous souvenez des huit jours que nous avons passés à Ivry?

— Sans doute.

— Eh bien! on a jasé, je vous jure.

— A merveille! pensa Bavolet, voici que Nancy est mon parrainnerre. L'erreur est charmante. Puis il regarda M. de Goguelas avec un fin sourire et mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! dit-il, c'est pour cela que je reviens.

Et comme, en ce moment, on apercevait dans le lointain les tourelles grises de Coarasse, il ajouta :

— Nancy ne m'attend pas; on dit qu'elle m'aime... moi aussi... Je crains qu'en me voyant arriver subitement...

— Très-bien! dit M. de Goguelas, je comprends... et je vais vous devancer.

— C'est cela.

— Je la préparerai à vous revoir.

— Parfait; piquez des deux.

M. de Goguelas poussa vigoureusement sa monture et laissa Bavolet en arrière.

Celui-ci ralentit un peu l'allure de la sienne, moitié pour donner le temps à M. de Goguelas de prévenir Nancy qui préparerait aussitôt la reine à son retour, moitié pour se donner à lui-même celui de dominer son émotion.

Le soir venait, septembre touchait à sa fin, et l'automne avait répandu sur la nature environnante son plus splendide manteau, ses tons les plus harmonieux.

Quelques fleurs tardives s'épanouissaient encore aux buissons qui bordaient le chemin; les pampres chargés de raisins se renversaient sur les murs et mélangeaient leurs feuilles jaunes aux verts rameaux des églantiers et des haies d'aubépine; —la brise était tiède, et tout imprégnée de mystérieux parfums; — le soleil allait disparaître et teignait le couchant de ses plus majestueuses couleurs.

C'était l'heure, ou jamais, l'heure solennelle où l'amour parle au cœur par toutes les voix mystérieuses et secrètes de la nature, — et Bavolet se souvint involontairement des dernières paroles du roi.

— Ce n'est plus la reine de France que tu aimes!

Et le roi avait eu raison. En répudiant Marguerite, il lui avait rendu ses serments, sa foi, son cœur, sa liberté... Et Marguerite pouvait disposer de tout cela à son gré... Lorsqu'il franchit la grille qui fermait ce vaste parc au bout duquel était le château, l'émotion de Bavolet fut si forte, si poignante, qu'il s'arrêta court et posa ses deux mains sur son cœur.

Puis il se maîtrisa et continua sa route.

Au bas du perron il trouva Nancy.

Nancy vint à lui, lui prit les deux mains quand il eut mis pied à terre, et lui dit :

— Viens... viens... Oh! si tu savais comme elle t'aime!...

Et comme Bavolet frissonnait :

— Tu es noble et bon d'être venu,—car tu lui rends la vie à cette pauvre reine qui n'a plus de couronne. Viens...

Et elle l'entraîna à travers les corridors déserts de ce château désert lui-même, silencieux et solitaire, comme l'est la demeure des rois qui n'ont plus de royaume.

Marguerite était dans cet oratoire, cet atelier d'artiste, cette chère retraite, où elle avait, pendant dix ans, donné des leçons à son page, — elle y était à demi couchée sur un pliant, et son émotion était aussi violente que celle de Bavolet, quand ce dernier entra, conduit par Nancy.

En dépit du temps, des douleurs, des soucis sans nombre qui avaient bouleversé cette orageuse et noble existence, Marguerite était toujours belle, — belle à désespérer le vieux Brantôme, s'il eût été de ce monde, belle à damner un saint...

Elle avait toujours vingt-cinq ans, sa chevelure luxuriante et noire, ses lèvres rouges comme la cerise de juin, et ce front uni, blanc, sans la moindre ride, ce front de génie qu'on eût dit taillé dans un bloc de marbre par le ciseau du Grec Phidias.

Bavolet semblait être du même âge.

Il s'arrêta chancelant au seuil de l'oratoire, la main sur son cœur qui brisait sa poitrine, la sueur au front. Marguerite, clouée elle-même sur son siége, n'eut point la force de se lever et de courir à sa rencontre.

Alors Nancy le poussa doucement à ses genoux, puis elle disparut, toujours spirituelle et discrète, toujours pleine de sens et de cœur.

Bavolet prit les deux mains de Marguerite, il les porta à ses lèvres, et elle ne les retira point. Pendant quelques secondes ils se regardèrent, silencieux tous deux, le cœur palpitant, pâles tous deux d'une intraduisible émotion. Enfin Marguerite fut la plus forte.

— Merci, murmura-t-elle, merci, mon enfant... les reines déchues ont donc encore des courtisans?

— Oh!... répondit Bavolet, retrouvant enfin la parole, oh! vous serez toujours ma reine, madame, ma reine adorée, ma seule et unique idole... Et je viens à vous pour toujours... je ne vous quitterai plus.

— Enfant, répondit-elle avec son doux et triste sourire, je ne suis plus reine et ne regrette point cette couronne qu'une autre portera de mon vivant sous les lambris de ce Louvre où je suis née, dans cette vaste demeure où je ne veux jamais rentrer, car, à toute heure, mon cœur et mes oreilles y croiraient entendre le bruit des pas, l'écho affaibli des voix de cette race éteinte des Valois dont je suis le dernier vestige...

« Que ferait donc la fille des Valois dans ce Louvre devenu le palais des Bourbons?

« Cher enfant, tu me reviens, tu t'es souvenu de celle qui a veillé sur ta jeunesse avec la sollicitude d'une mère; merci... nous tâcherons d'être heureux...

« Ne me reste-t-il point la royauté de l'art,—l'art, cette patrie et ce royaume où les guerres civiles ne promènent jamais leur sinistre incendie, — l'art, cette retraite où l'on oublie les maux du passé, où l'on brave les soucis de l'avenir?

« Va, tu as raison, mon enfant, de revenir... Je te consacrerai ce qui me reste de jeunesse, de vie, de courage, à toi qui as renoncé pour moi à tout un avenir brillant de gloire.

Bavolet vit une larme perler au bout des longs cils de Marguerite. Cette larme fut pour lui la commotion électrique qui rend l'audace, la parole et la force à ceux qui sont paralysés.

— Ah! s'écria-t-il, vous avez eu raison, madame; en me disant tout à l'heure que vous n'étiez plus la reine de France, — vous avez eu raison, car maintenant je ne trahirai plus personne et je puis parler...

Et comme Marguerite pâlissait encore, il reprit ses deux mains et murmura en les portant de nouveau à ses lèvres : — Marguerite... Marguerite de Valois, je puis donc vous le dire enfin... je vous aime!

Elle s'attendait à cet aveu, et cependant elle devint à son tour si tremblante, si pâle que Bavolet eut peur...

— Enfant, répondit-elle, regarde-moi... j'ai trente-cinq ans. Tu es au printemps à peine, et voici que l'automne commence à répandre son ombre sur mon été mûrissant. Dans ma chevelure encore noire, tu verras poindre bientôt un filet argenté : tiens, regarde mon front, n'y vois-tu pas déjà une ride?

— Je ne vois qu'une chose, Marguerite, c'est que vous êtes toujours la Marguerite de mon enfance, c'est que vous êtes noble et belle, c'est que je vous aime... Je ne sais qu'une chose, madame, c'est que depuis dix années, Bavolet n'a vécu que pour vous, c'est qu'il mourrait le jour où, maintenant qu'il vous peut parler d'amour sans crime, vous lui interdiriez d'en prononcer le mot.

— Mon Dieu! mon Dieu!... murmura Marguerite frissonnante, j'ai donc bien souffert à vos yeux que vous me voulez donner la force d'être éternellement jeune, de demeurer éternellement belle!

Et elle appuya ses lèvres brûlantes sur les lèvres de Bavolet, et l'ange qui préside aux ardentes et saintes affections dut se réjouir de l'union mystique de cette première passion d'un jeune homme et du dernier amour d'une femme.

FIN.




Paris. — Typographie Walder, rue Bonaparte, 44.

# LES MYSTÈRES DU PALAIS ROYAL

## PAR XAVIER DE MONTÉPIN







## PREMIÈRE PARTIE

—

## LE DIABLE.

—

### I. — LE VOYAGEUR.

Le 15 novembre 17.., vers les neuf heures du soir, une chaise de poste, sortant de Saint-Germain, se dirigeait du côté de Paris.

Les quatre chevaux qui formaient son attelage étaient blancs d'écume et ruisselants de sueur, indices irrécusables de la course longue et rapide qu'ils venaient de fournir.

Ils semblaient se mouvoir au milieu d'un nuage de vapeur qu'on discernait facilement à la lueur pâle des deux lanternes de la voiture.

L'obscurité était profonde d'ailleurs, et, en dehors du cercle de lumière tremblotante projetée par ces lanternes, il était impossible de rien distinguer.

Les rafales d'un vent impétueux mugissaient avec un bruit sourd à travers les arbres dépouillés de la forêt de Saint-Germain, et semblaient tantôt gémir comme des âmes en prière, tantôt s'irriter comme des voix colères et menaçantes.

Des tourbillons de feuilles sèches venaient frapper les naseaux et le poitrail des chevaux qui se cabraient d'épouvante; une grosse pluie, entremêlée de grêlons assez forts, commençait à tomber.

L'équipage allait s'engager dans les versants de cette rampe presque à pic qui décrit sur le flanc de la montagne ses brusques

sinuosités. Soudain, une véritable trombe de vent et de grêle enveloppa les chevaux et le carrosse. L'une des lanternes s'éteignit, le postillon perdit son chapeau et se mit à jurer; les chevaux hennirent avec terreur, et reculèrent au lieu d'avancer.

— Il ne faut pas tenter le bon Dieu! — murmura le postillon après un instant de lutte avec l'attelage récalcitrant.

Et, tout en parlant, il sauta à bas de son porteur et s'avança jusqu'à la portière de la voiture.

En même temps, un domestique en livrée descendait du siége et se rencontrait à cette même portière avec le postillon.

Un des petits rideaux de cuir qui protégeaient l'intérieur du carrosse contre le vent et contre la pluie s'entr'ouvrit à demi, et une voix fortement timbrée appela : — Jacques!... Jacques!...

— Je suis là, monsieur le chevalier, — répondit le valet en livrée.

— Pourquoi donc ne marchons-nous plus? — demanda la voix.

— Le postillon qui a l'honneur de conduire monsieur le chevalier est ici, auprès de moi, et pourra peut-être répondre.

La voix répéta sa question.

— Par la nuit et par le temps qu'il fait, — répliqua le postillon, — il m'est impossible de gouverner mes chevaux...

— Rien n'est impossible de ce qu'on veut résolûment, — fit la voix; — remettez-vous donc en selle, mon ami, et marchons...

— Mes chevaux refusent d'avancer...

— Vous avez un bon fouet à la main et de bons éperons à vos bottes : servez-vous de l'un et des autres.

— Ce sera comme si je chantais...

— Essayez...

— Nous nous casserons cent fois le cou...

— Puisque je risque le mien, qui cependant vaut mieux que le vôtre, c'est une mauvaise raison à donner...

— Monsieur est le maître de faire de son cou ce que bon lui semble, mais moi, qui ai une femme et des enfants, je tiens à sauver ma peau...

— Ainsi, — demanda la voix avec un accent tout à la fois énergique et railleur, — ainsi, vous refusez de vous remettre en route?...

— Positivement.

— C'est votre dernier mot?...

— C'est mon dernier mot.

Il y eut un instant de silence.

Puis la voix reprit d'un ton merveilleusement calme :

— Jacques, tu es toujours là, j'imagine?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu as de l'or dans tes poches?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Donne dix louis à ce brave homme, qu'il remonte à cheval et qu'il pique des deux!...

— Oui, monsieur le chevalier.

On entendit le bruit métallique des pièces d'or qui frétillaient dans une longue bourse que le valet venait de tirer de sa poche.

— Hé! l'ami, — dit-il au postillon, — étendez un peu la main par ici, s'il vous plaît...

— Pourquoi faire?

— Pour que je vous donne dix louis.

— Ce n'est pas la peine.

— Comment, ce n'est pas la peine!...

— Vous me donneriez vingt louis, vous m'en donneriez cent, que je ne marcherais pas!

— Monsieur, — dit Jacques à son maître, — vous l'entendez... pour cent louis, il ne marcherait pas!...

— Oh! j'entends à merveille! — reprit la voix. — Il n'y a plus qu'un moyen à employer, mais celui-là, je le crois infaillible...

Le rideau s'écarta tout à fait.

Une main s'allongea en dehors de la voiture, tenant un objet dont l'obscurité ne permettait pas de bien distinguer la forme, et la voix continua : — Jacques...

— Monsieur le chevalier?

— Prends ce pistolet.

— Je le tiens.

— Brûle la cervelle à ce drôle, monte à cheval à sa place et mène-nous bon train.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit Jacques en armant avec le plus beau sang-froid du monde le pistolet que son maître venait de lui remettre.

Le petit bruit, sec et sonore, des ressorts de la batterie produisit un effet magique sur le malheureux postillon.

— Grâce!... grâce!... — cria-t-il tout éploré et en se jetant à genoux.

Jacques approcha le bout du canon de son arme de la tempe du malheureux, puis il demanda :

— Monsieur le chevalier, faut-il tirer?

— Non, si ce coquin s'est enfin décidé à obéir; oui, s'il résiste encore, — répondit la voix.

— J'obéis... j'obéis... — s'écria le postillon; tout ce qu'on voudra, je le ferai!

— Alors, à cheval!...

D'un seul bond, le postillon se remit en selle et ressaisit les rênes.

Les rideaux de cuir se refermèrent, et la voix reprit :

— Jacques, surveille ce drôle! Je tiens à arriver à Paris cette nuit.

Selon son invariable habitude, le valet répondit d'une façon affirmative, et le postillon, à moitié fou de frayeur, enfonça les molettes saignantes de ses éperons dans les flancs du cheval qu'il montait, tandis qu'il enveloppait les trois autres dans un vigoureux coup de fouet.

L'attelage, exaspéré par la douleur, s'élança ou plutôt bondit en avant, et la voiture se mit à courir, avec la rapidité de la foudre et le fracas de la tempête, sur la route inclinée où, selon toutes les apparences, elle devait se briser cent fois.

Il n'en fut rien cependant, et, après quelques minutes d'une course presque aussi fantastique que celle de *Lénore* dans la ballade de Bürger, le carrosse roula sur un terrain plus uni et moins dangereux.

Mais les chevaux étaient lancés à fond de train et leur impétuosité ne se ralentit guère.

Leurs sabots ferrés faisaient jaillir des étincelles fugitives en heurtant les cailloux de la route; la voiture bondissait sur les pavés et s'enfonçait dans les ténèbres, ainsi qu'une vision infernale, et le postillon, presque couché sur son cheval dont ses deux mains avaient saisi la crinière, sentait la respiration lui manquer et se croyait le jouet de quelque nocturne et terrible cauchemar.

Quant au voyageur qu'on appelait *M. le chevalier* et qui hasardait ainsi sa vie avec une témérité folle, il avait ouvert au grand large les rideaux de son carrosse, il présentait sa tête nue aux glaciales caresses de la tourmente, il aspirait à pleins poumons la bise chargée de pluie qui le fouettait au visage, il semblait absorber par tous les pores la volupté de la vitesse.

## II. — L'HOSPITALITÉ.

A une demi-lieue environ de Saint-Germain, entre le village de *Port-Marly* et les quelques maisons de *Marly-la-Machine*, se trouve aujourd'hui un très-petit hameau qu'habitent exclusivement des paysans et des pêcheurs. On appelle ce hameau le *Bas-Prunet*.

A l'époque où se passaient les faits dont nous sommes l'historien, il n'y avait à cet endroit qu'une seule maison, d'assez simple apparence, mais cependant maison de hobereaux plutôt que demeure de fermier ou de paysan.

On la nommait le *Petit-Chastel*.

Un écusson armorié, sculpté au-dessus de la porte, attestait les prétentions nobiliaires de ses possesseurs.

A cinquante pas du Petit-Chastel, les pluies de l'automne, et l'écoulement des eaux venant de la montagne, avaient en partie défoncé la route.

Les paysans, depuis deux jours en train de la réparer, avaient creusé sur la droite une profonde excavation, et amoncelé des pavés et des moellons sur les bords de cette fissure.

Ce même soir, en quittant leur travail à la nuit tombante, ils avaient placé une lanterne allumée au-dessus du tas de moellons, afin d'avertir les passants qu'il y avait là un péril à éviter.

Mais les rafales de la bise avaient éteint la lanterne.

Une obscurité impénétrable enveloppait les bords du gouffre, et c'est de ce côté que se dirigeait à toute bride l'équipage que nous avons laissé au pied de la descente de Saint-Germain.

Les chevaux n'avaient point ralenti leur allure impétueuse.

Ils étaient décidément emportés, et les sourds craquements de la voiture semblaient annoncer une destruction prochaine.

Soudain ils atteignirent l'amas de pavés dont nous parlions il n'y a qu'un instant, et vinrent s'y heurter avec une violence inouïe.

Le choc fut horrible. Les deux chevaux placés en tête de l'attelage furent culbutés et littéralement broyés. Les deux autres, dans un suprême effort, se jetèrent sur la gauche et se débattirent au milieu des traits brisés, tandis que le carrosse, accroché au passage, tombait sur le côté, fracassé et entr'ouvert.

Un gémissement plaintif et douloureux, qui s'éteignit dans un soupir, s'échappa de la voiture ainsi démolie.

Le domestique avait été lancé à dix pas en avant.

Le cheval de droite, après de vains efforts, s'était abattu sur les cadavres de ses compagnons.

Et enfin, le porteur, débarrassé de ses traits rompus et affolé de terreur, se précipitait vers la gauche, entraînant avec lui le malheureux postillon.

A vingt pas se trouvait la berge de la rivière. La Seine, gonflée par des pluies torrentielles, roulait presque au niveau de la route avec une effrayante impétuosité ses eaux noires et profondes.

L'homme et l'animal disparurent dans le fleuve, qui se referma sur eux comme un liquide et mouvant linceul.

Un cri suprême d'agonie et de désespoir retentit dans les airs.

Mais ce cri fut éteint aussitôt que poussé, et l'on n'entendit plus que le fracas de la tempête et le bruit monotone, et qui semblait sinistre dans cette obscurité, des rouages gigantesques de la machine de Marly.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Puis le valet qui gisait dans la boue, étendu comme une masse inerte, fit un léger mouvement, et, après deux ou trois tentatives infructueuses, parvint à se remettre sur ses jambes.

Alors il se tâta de la tête aux pieds avec une inquiétude manifeste et il put s'assurer, non sans une satisfaction facile à comprendre, qu'il était tout entier, sain et sauf, sans fractures ni luxations, et qu'il en serait quitte pour des contusions assez fortes.

A la suite d'une semblable chute, c'était, on en conviendra, jouer de bonheur.

Jacques, après avoir payé ce petit tribut à la joie égoïste de sa conservation personnelle, Jacques, disons-nous, pensa à son maître qui, selon toute apparence, avait dû être moins favorisé que lui-même par le hasard. Il se dirigea donc, à l'aveuglette et boitant tout bas, du côté de la voiture brisée.

Il la trouva, nous le répétons, fracassée et entr'ouverte.

— Monsieur le chevalier ?...—dit Jacques d'un ton bas et très-ému.

Aucune voix ne répondit à la sienne.

— Monsieur le chevalier ? — répéta-t-il un peu plus haut.

Même silence.

— Peut-être, — pensa Jacques, — peut-être mon maître est-il sorti de la voiture...

Et afin de s'assurer aussitôt du plus ou moins de fondement de sa conjecture, il enfonça son bras jusqu'à l'épaule dans l'une des ouvertures du carrosse dont il explora ainsi tout l'intérieur.

Sa main rencontra presque à l'instant le corps inanimé du chevalier.

— Diable! diable! — se dit le valet, — mon pauvre maître me semble en fort mauvaise situation !... Voyons un peu...

C'est au figuré, bien entendu, que Jacques disait : *Voyons un peu!* Car nous savons déjà que les ténèbres étaient compactes.

Le fidèle serviteur se hissa sur la caisse renversée du carrosse.

Il ouvrit la portière, arracha les rideaux de cuir dont il ne parvenait point assez vite à dénouer les cordons, et il attira à lui le corps toujours sans connaissance qui s'affaissait dans l'un des angles.

Mais la portière était étroite et le corps ne passait point sans peine.

Cependant, Jacques redoubla d'efforts, et le succès vint couronner enfin sa persévérance.

Mais sans doute l'opération qu'il venait de mener à bonne fin avait déterminé chez le patient quelque douleur aiguë, car le chevalier poussa un soupir plaintif, malgré son évanouissement profond.

— Il vit !... — s'écria Jacques ; — c'est bon !...

Il acheva son œuvre en enveloppant le corps dans un grand manteau, en le couchant sur la terre humide et en l'adossant à l'une des roues de la voiture brisée.

— Maintenant, — poursuivit-il en lui-même, — car le bon Jacques, comme on voit, cultivait volontiers le monologue, — maintenant il s'agit de trouver un asile pour cette nuit... A coup sûr, mon maître ne vivrait plus demain matin, s'il restait jusque-là, comme en ce moment, enfoncé dans la boue!... Orientons-nous un peu.

Et il regarda tout autour de lui, espérant voir briller dans le lointain une lumière qui pourrait lui servir de phare et le guider vers un lieu habité.

Son espoir ne fut point déçu.

A quelques pas à peine, apparaissait une faible lueur. Cette lueur brillait à travers les vitres de l'une des fenêtres du Petit-Chastel.

— En vérité, — fit Jacques, — c'est encore de la chance !...

Et il marcha de ce côté.

Chemin faisant, il faillit rouler dans l'excavation pratiquée au milieu de la route, cause première de tous les malheurs de cette fatale soirée. Il échappa cependant à cette nouvelle infortune, et parvint sans encombre jusqu'à cette porte.

A cette porte était scellé un lourd marteau de fer, en forme de tête de chimère.

Jacques le souleva et le laissa retomber à deux ou trois reprises.

Un écho intérieur répéta le son en l'agrandissant, mais personne ne répondit à cet appel.

Jacques se recula de quelques pas, afin de regarder de nouveau les fenêtres.

La lumière avait changé de place. Donc les habitants de la maison n'étaient point endormis, et, s'ils ne venaient pas, c'est qu'ils ne voulaient pas venir. — Ceci était logique.

Jacques revint à la porte et se remit à frapper plus fort et plus longtemps que la première fois.

Il ébranlait les massives planches de chêne hérissées de grosses têtes de clous; on eût dit qu'il cherchait à les enfoncer.

Enfin, après plusieurs minutes d'attente, qui parurent longues comme un siècle au valet du chevalier, un pas léger se fit entendre dans le corridor intérieur. Ce pas s'approcha de la porte, et une voix féminine, voix évidemment jeune et douce, quoique tremblante d'émotion et sans doute aussi de frayeur, jeta ces mots à travers un étroit guichet :

— Vous qui venez à pareille heure troubler le repos des habitants d'une honnête et paisible demeure, passez votre chemin !...

Puis le guichet se referma.

— Au nom du ciel!... — cria Jacques avec un accent désespéré, — au nom du ciel, écoutez-moi !... La vie de deux hommes en dépend !...

Sans doute l'intonation du brave domestique avait été bien pathétique, car le guichet se rouvrit aussitôt.

— La vie de deux hommes!... — répéta la voix féminine avec étonnement.

— Oui, — dit Jacques, — et si vous me repoussez, vous en répondrez devant Dieu !...

— Que demandez vous ?

— L'hospitalité pour cette nuit.

— D'où venez-vous?

— De six lieues au-delà de Saint-Germain.

— Où allez-vous ?

— A Paris.

— Qui êtes-vous?

— Le valet de chambre d'un malheureux gentilhomme, dont la chaise de poste vient de se briser sur un amas de décombres presque en face de votre maison, et qui est là, évanoui, mourant dans la boue et sous la pluie, au milieu des débris de son carrosse...

— Comment s'appelle-t-il, votre maître?... — fit la voix, qui semblait émue.

— Le chevalier Raoul de la Tremblaye, — répondit Jacques.

— Et vous dites que la voiture de ce gentilhomme s'est brisée presque en face de cette maison?...

— Je l'ai dit et je le répète.

— Ne me sachez pas mauvais gré d'une méfiance bien naturelle, — reprit la voix ; — je vais m'assurer de la vérité de vos paroles, et ensuite je viendrai à votre aide, si vous avez réellement besoin de mon secours.

Le guichet se referma pour la seconde fois, et les pas s'éloignèrent dans le corridor intérieur.

Au bout d'un instant, une fenêtre s'ouvrit au premier étage, et à cette fenêtre parut une femme secouant une torche dont la lumière éclatante illumina la route pendant une seconde, avant de s'éteindre sous les souffles de la tourmente. Cette seconde suffit pour éclairer les chevaux morts et les débris du carrosse.

L'habitante du Petit-Chastel n'hésita pas plus longtemps.

Elle redescendit.

Jacques l'entendit tirer des verrous, non moins imposants par leur nombre que par leur solidité.

Une lourde clef tourna dans une massive serrure, la porte roula sur ses gonds.

Le valet se trouva alors face à face avec une jeune fille dont il n'eut pas le temps de détailler les traits, mais dont, au premier coup d'œil, la beauté lui sembla merveilleuse.

Cette jeune fille était vêtue d'une robe de laine de forme monastique et de couleur sombre. Elle tenait une lampe à la main.

Le regard qu'elle jeta sur Jacques n'exprimait plus la défiance, mais bien l'intérêt et la compassion.

— Quelle nuit affreuse !... — murmura-t-elle en regardant la route et en écoutant le vent mugir et la pluie tomber.

Puis elle ajouta en s'adressant à Jacques :

— Hâtez-vous d'apporter ici votre maître, je le recevrai de mon mieux.

### III. — LE PETIT-CHASTEL.

Jacques ne se fit pas répéter deux fois l'invitation de la jeune fille.

A peine venait-elle de prononcer ces mots : « Hâtez-vous d'apporter ici votre maître; je le recevrai de mon mieux... » qu'il s'élança au dehors, courut à la voiture, prit dans ses bras le corps toujours inanimé du chevalier, et revint au Petit-Chastel aussi vite que le lui permit le lugubre fardeau dont il était chargé.

Aussitôt qu'il eut franchi le seuil de la maison hospitalière, la jeune fille referma derrière lui la porte d'entrée, assujettit les verrous et fit jouer la forte serrure.

Ensuite elle se retourna vers Jacques, et lui dit en faisant quelques pas en avant : — Venez avec moi.

Jacques obéit.

Il se trouvait en ce moment, avec sa conductrice, dans une sorte de vestibule long et étroit.

Les murailles en étaient nues; des dalles de pierres polies couvraient le sol; à droite et à gauche il y avait des portes.

La jeune fille ouvrit la troisième de ces portes, à main droite, et elle entra dans une vaste pièce où Jacques la suivit.

Elle posa sa lampe sur le chambranle d'une haute cheminée grossièrement sculptée. Elle alluma à la flamme de cette lampe les deux bougies d'un petit candélabre en cuivre, et elle dit à Jacques, en désignant successivement chacun des objets dont elle parlait :

— Dans cette alcôve, il y a un lit. Voici, à côté de cette cheminée, de grosses bûches et du menu bois; préparez et allumez du feu; découvrez le lit et couchez votre maître. Je reviendrai dans dix minutes vous demander si vous avez besoin de quelque

chose, et vous l'apporter moi-même s'il est en mon pouvoir de vous le procurer...

Ensuite, sans attendre la réponse et les actions de grâces empressées de Jacques, la jeune fille reprit sa lampe, sortit de la chambre, et l'on entendit son pas qui montait à l'étage supérieur.

La pièce du premier étage dans laquelle elle entra, en quittant la salle basse du rez-de-chaussée, était de dimension moyenne, et l'on retrouvait dans son ameublement un peu terni tout le luxe d'un autre âge.

Les murailles étaient tendues en cuir de Cordoue gaufré.

Un tapis des Gobelins, aux dessins mythologiques et aux couleurs pâlies, couvrait le plancher.

Les figures vigoureusement peintes de deux ou trois grands portraits de famille semblaient prêtes à sortir de leurs cadres armoriés.

Un écusson, pareil à celui des portraits, se reproduisait en plusieurs endroits parmi les ornements de la cheminée.

Les siéges étaient en ébène, ainsi que le lit à colonnes torses et à baldaquin. Autour des colonnes se drapaient lourdement d'amples rideaux de lampas cramoisi.

Sous ces rideaux, et rendue plus pâle encore par l'opposition de leurs vives couleurs avec son teint livide, une femme était couchée, les yeux fermés, les lèvres entr'ouvertes, les mains croisées sur sa poitrine.

Cette femme semblait endormie, mais le mouvement continuel de ses lèvres qui murmuraient tout bas des paroles interrompues démentait cet apparent sommeil.

La souffrance se lisait dans tous ses traits, dans ses joues creuses, dans le cercle azuré qui marbrait le contour de ses grands yeux.

Quant à son âge, il aurait été impossible de le déterminer à la première vue. Elle pouvait n'avoir que quarante ans, elle pouvait en avoir soixante.

On devinait cependant qu'elle avait été belle.

Ses mains étaient blanches, fluettes, presque transparentes, et l'extrême maigreur de son corps apparaissait distinctement à travers les draps qui le recouvraient.

Elle ouvrit les yeux et fit un mouvement au moment où la jeune fille entrait dans la chambre et s'approchait du lit.

— Jeanne, — lui dit-elle d'un ton sec et brusque, — d'où venez-vous?... Que se passe-t-il et pourquoi me quittez-vous si longtemps? Vous savez que je n'aime point, la nuit, à rester seule ainsi.

La jeune fille répondit doucement : — Vous avez entendu frapper à la porte, tout à l'heure, n'est-ce pas, ma bonne mère?

— Oui, — répondit la malade, — sans doute des vagabonds, des coureurs d'aventures... peut-être des voleurs.

— Rien de tout cela, ma bonne mère : un gentilhomme et son valet de chambre, victimes, tous les deux, d'un accident terrible.

— J'imagine que vous leur avez enjoint de passer leur chemin...

— C'était impossible!

— Impossible, dites-vous?

— Oui, ma mère.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que le carrosse du gentilhomme est brisé et que lui-même, blessé dans sa chute, dangereusement peut-être, se trouve en ce moment sans connaissance.

— Mais, enfin, qu'en avez-vous donc fait, de ce gentilhomme?

— J'ai fait pour lui ce que commandait la charité évangélique, je lui ai donné l'hospitalité.

Ces derniers mots semblèrent agir violemment sur la malade et la galvaniser en quelque sorte.

Elle souleva son corps amaigri, elle s'appuya sur ses deux coudes; ses yeux, ranimés pour un instant, lancèrent de fauves éclairs, et elle répéta d'une voix rauque : — L'hospitalité!

— Oui, ma mère!

— L'hospitalité! poursuivit la malade en saccadant pour ainsi dire chacune de ses paroles par un rire d'une effrayante ironie, ah! vraiment! Mais, après tout, quoi d'étonnant à cela? Ne sommes-nous pas riches à être embarrassées de nos revenus? N'avons-nous pas trop de pain pour nous nourrir, trop de bois pour nous chauffer, trop d'huile pour nous éclairer? Et n'est-ce pas une action bien méritoire que d'ouvrir notre porte aux passants pour leur faire partager toute cette abondance et leur donner, comme vous dites, l'hospitalité?... L'hospitalité! ah!... ah!... vrai Dieu! notre maison est donc hospitalière?... Sur mon honneur, je n'en savais rien, et je trouve cela très-curieux!...

Après avoir ainsi parlé, la malade se laissa retomber en arrière, suffoquée par un effrayant accès de son rire nerveux.

La jeune fille essaya de lui prendre la main.

Mais cette main lui fut brusquement retirée.

— Que fallait-il donc faire, mon Dieu? — hasarda Jeanne d'une voix douce et timide.

— Elle le demande!... — s'écria la malade.

— Oui, ma mère, je le demande.

— Il fallait fermer ma maison à ces aventuriers!...

— Et laisser mourir à la porte ce malheureux gentilhomme?...

— Mourir!... mourir!... qui vous dit qu'il serait mort? Et d'ailleurs, que nous importe après tout?... Personne au monde ne s'inquiète si nous vivons ou si nous mourons... Ne nous inquiétons donc pas si les autres vivent ou meurent!... Faisons à autrui ce qui nous est fait à nous-mêmes!... c'est *évangélique* aussi, cela, ainsi que vous le disiez tout à l'heure!... évangélique et édifiant!...

Et la malade, en proie à une nouvelle crise de son hilarité convulsive, se tourna du côté de la muraille, puis, malgré toutes les instances de sa fille, refusa d'ajouter une seule parole à celles qu'elle venait de prononcer.

— Pauvre mère!... — murmura Jeanne, — comme elle souffre!... Comme les douleurs de l'âme et du corps ont modifié sa nature et aigri son caractère!... Pauvre mère!...

Et, sans articuler une seule plainte à propos de l'accueil qu'elle venait de recevoir et qui cependant ne lui semblait pas mérité, elle sortit doucement de la chambre et redescendit l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Elle frappa à la porte de la salle basse dans laquelle elle avait introduit les étrangers.

Jacques accourut lui ouvrir cette porte.

Un grand feu pétillait dans la cheminée.

Le chevalier reposait sur le lit où il avait été placé tout habillé par les soins de son valet; ses yeux étaient toujours fermés, il ne donnait aucun signe de vie.

— Comment va-t-il? — demanda Jeanne.

— Son cœur bat, mademoiselle, — répondit Jacques; — mais il ne reprend point connaissance, et je ne sais comment arrêter le sang...

— Le sang!... s'écria la jeune fille avec un frisson involontaire; il y a donc du sang?...

— Voyez...

Et Jacques, s'approchant du lit, souleva la tête de son maître.

Un ruisseau pourpre filtrait d'une blessure faite un peu au-dessus de la nuque, et tombait, goutte à goutte, à travers les cheveux de M. de la Tremblaie.

Une des ferrures de la voiture, faussée par la violence de la chute, avait entaillé le crâne du jeune homme.

Le chevalier Raoul, étendu, ainsi que nous l'avons dit, sur un lit qu'il tachait de son sang, ne pouvait guère manquer d'inspirer le plus vif intérêt. Sa figure très pâle et soigneusement rasée se couronnait de beaux cheveux bruns, qu'il portait relevés à la mode du temps, mais sans poudre.

Il paraissait âgé de vingt-huit à trente ans, tout au plus.

Son habit de voyage, en velours violet à liserés d'or, couvrait à demi une veste de satin gris perle, et dessinait une taille élégante et souple.

Sa culotte de peau de chamois mettant en valeur la perfection de sa jambe s'ajustait sur des bottes molles à éperons d'argent.

Rien ne se pouvait voir de plus merveilleusement fin que son linge et de plus beau que les dentelles de son jabot et de ses manchettes.

Son pied et sa main, d'une petitesse et d'une forme toutes patriciennes, s'accordaient bien avec l'irréprochable distinction de son visage.

## IV. — BALKIS.

Le tableau que présentait en ce moment la salle basse était digne, sans contredit, de tenter les pinceaux d'un artiste habile.

Cette pièce, très-vaste, nous le répétons, était tendue d'une vieille tapisserie de style gothique, représentant *la reine Balkis offrant des présents au roi Salomon*.

Le dessinateur naïf, sur les maquettes duquel cette tapisserie avait été exécutée, s'était ingénié à donner à la plupart de ses personnages des figures rébarbatives et des mines farouches.

Salomon lui-même, malgré son costume oriental, ressemblait plus à un capitaine de routiers qu'à ce roi des Juifs dont la sagesse et la beauté sont devenues proverbiales. Les seigneurs de sa cour avaient l'air d'autant de miquelets et de soudards.

Les dames de Jérusalem affectaient l'allure de ribaudes un peu plus qu'éveillées.

La reine Balkis seule, au milieu de ce bizarre entourage, offrait des traits fins et doux, remplis de charme et de régularité.

Son beau visage, sa physionomie expressive, attiraient et séduisaient le regard. Mais une autre chose encore, une étrange et prodigieuse ressemblance dont nous parlerons tout à l'heure, rendait plus que tout le reste cette figure digne d'attention et d'intérêt.

Il n'y avait point de tapis sur le plancher.

Les solives du plafond, très-rapprochées les unes des autres, étaient peintes alternativement en brun sombre et en vermillon.

Le lit, enfoncé dans une profonde alcôve, était en chêne sculpté, ainsi que les siéges et une haute et lourde armoire.

Les vives flammes de la cheminée et la lueur des deux bougies et d'une petite lampe éclairaient surabondamment ce gothique mobilier et en faisaient ressortir les moindres détails.

Nous savons déjà que Jacques, debout auprès du lit, soulevait avec précaution la tête de son maître.

Ce valet était un garçon de vingt-cinq ans environ, à la figure franche et décidée.

A travers la boue qui souillait ses vêtements, on distinguait les couleurs de sa livrée or et rouge.

Enfin Jeanne, à deux pas de Jacques, regardait avec effroi et compassion la blessure du chevalier.

C'est à propos de Jeanne que nous parlions, il n'y a qu'un instant, d'une ressemblance étrange.

En effet, par un de ces jeus fortuits du hasard qui sont plus fréquents qu'on ne l'imagina, la tête de la jeune fille était la reproduction exacte du visage de la reine Balkis.

C'étaient les mêmes cheveux blonds, merveilleusement abondants et naturellement bouclés.

C'étaient les mêmes yeux, d'un bleu sombre, fendus en amande à la manière orientale et frangés de longs cils d'ébène.

C'étaient la même ovale, un teint pareil et des lèvres semblables.

Enfin Mignard, le peintre à la mode, n'aurait point su produire un portrait plus ressemblant, en transportant sur une de ses toiles la délicieuse figure de Jeanne.

Et cependant Jeanne avait dix-sept ans à peine, et la tapisserie en comptait plus de deux cents.

— Mon Dieu!... — répéta le valet, — je ne sais en vérité comment faire pour arrêter le sang... voyez comme il coule, mademoiselle!... Mon pauvre maître va perdre ainsi, peu à peu, ses forces et sa vie!...

— Avec l'aide de Dieu, — répondit Jeanne, — nous porterons remède au mal.

Elle ouvrit la grande armoire et elle en tira un large morceau de toile fine qu'elle tendit à Jacques en lui disant :

— Préparez des bandes avec cette toile; moi, je vais chercher ce qu'il faut...

Et elle sortit de la chambre.

Elle y revint au bout d'un instant en apportant une petite tasse remplie d'eau salée.

Avec cette eau, elle humecta les compresses que Jacques venait d'achever; elle les appliqua sur la blessure et elle les assujettit solidement avec un bandage.

Le sang s'arrêta immédiatement.

— Vous voyez, — dit Jeanne.

En même temps le chevalier, comme s'il eût éprouvé un bien-être sensible, poussa un long soupir qui n'avait rien de douloureux.

Ses yeux s'entr'ouvrirent, mais ils se refermèrent aussitôt blessés par l'éclatante lumière des bougies et du feu.

L'évanouissement continuait, cependant une légère teinte rosée revenait peu à peu colorer les joues pâlies.

— Il n'y a aucun danger, — fit la jeune fille. — Quelques heures de sommeil guériront votre maître.

Puis, après avoir satisfait aux devoirs de cette hospitalité que sa mère lui reprochait si amèrement, Jeanne céda quelque peu à une curiosité bien naturelle et questionna Jacques sur les causes dont elle connaissait déjà les tristes résultats.

Le valet lui raconta avec les plus grands détails tout ce que nos lecteurs savent déjà.

— Mais, — demanda Jeanne, — quel était donc le motif si pressant qui poussait votre maître à braver ainsi les ténèbres et la tempête?...

Jacques prit un air mystérieux et répondit :

— J'ignore complètement ce motif, mademoiselle; mon maître ne me doit pas de comptes... J'obéis sans interroger...

Puis il ajouta :

— Mademoiselle rendrait à M. le chevalier un important service en me prêtant une petite lanterne.

— Pourquoi faire? — demanda Jeanne.

— Pour aller chercher sur la route, au milieu des débris du carrosse, quelques objets dont je sais que mon maître déplorerait vivement la perte.

Jeanne ouvrit de nouveau l'armoire.

Elle y prit une lanterne en corne transparente, et elle la donna à Jacques qui l'alluma aussitôt et sortit en laissant ouverte la porte du vestibule.

Il ne tarda guère à revenir, apportant une paire de pistolets montés en argent et du plus beau travail, et un petit coffret d'écaille rouge, incrusté de nacre, d'ivoire et d'or.

— Est-ce tout?... — demanda Jeanne.

— Pas encore, — répliqua le valet, qui ressortit aussitôt.

Sa seconde absence fut plus longue que la première.

Pendant les quelques minutes de sa durée, Jeanne s'occupa à regarder les armoiries gravées en relief sur un écusson d'or au milieu du coffret d'écaille et reproduites en argent sur le pommeau des pistolets.

Ces armoiries étaient de celles que, dans le langage héraldique, on appelle *armes parlantes*.

Elles figuraient un *tremble* d'or, en champ de gueules, avec cette devise : TREMBLANT NE TREMBLE.

Jacques rentra.

Il pliait sous le fardeau d'une valise en cuir, de dimension moyenne, qu'il portait sur son épaule.

Il mit un genou en terre afin de se débarrasser plus facilement de son fardeau.

Mais, telle en était la pesanteur, qu'il s'échappa de ses mains et tomba lourdement sur le plancher avec un fracas retentissant.

Sans doute cette valise avait souffert d'un choc violent dans l'accident arrivé au carrosse, ou bien son cuir était déjà vieux et vermoulu par place; toujours est-il qu'une large fente se manifesta dans l'un des angles et qu'une multitude de pièces d'or s'éparpillèrent de tous les côtés dans la chambre, avec un joli petit tintement métallique.

— Que d'or!... — s'écria Jeanne involontairement, tandis que ses pupilles se dilataient à la vue du précieux métal, mais sans qu'une pensée cupide vînt même effleurer son esprit.

— Oui, — répondit Jacques en souriant, — et de bien bel or, tout fraîchement sorti des balanciers... Voyez, mademoiselle, voyez!...

Et le valet, comme pour appuyer ses paroles, ramassa une poignée de pièces d'or qu'il fit scintiller pendant un instant sous la nappe de clarté des bougies, et qu'il tendit ensuite à la jeune fille.

Jeanne les prit et les examina curieusement.

C'étaient en effet de belles pièces, parfaitement neuves, frappées à toutes les effigies européennes.

Il y avait des louis français de vingt-quatre francs, et des louis de quarante-huit.

Il y avait des quadruples espagnoles, des guinées anglaises, des ducats allemands, et bien d'autres monnaies encore, qu'il serait trop long de citer.

— Est-il bien possible que tout cela appartienne à votre maître? — s'écria Jeanne qui n'avait jamais vu, même en rêve, une si forte somme.

— Tout cela?... — répéta le valet comme s'il ne se rendait pas bien compte du sens des paroles que la jeune fille venait de lui adresser.

Elle recommença sa question.

— Mais, mademoiselle, — répondit Jacques, — mon maître possède vingt fois, cent fois, mille fois plus d'or que vous n'en voyez là... Peut-être que dans six semaines il ne restera pas vingt-cinq louis du contenu de cette valise...

— Il est donc bien riche, votre maître?... — murmura Jeanne stupéfaite.

— Si riche, — répliqua le valet, — qu'on peut dire de lui en toute assurance qu'il ne connaît pas sa fortune!...

## V. — LA MÈRE ET LA FILLE.

Jeanne avait annoncé, nous le savons, que quelques heures de sommeil guériraient le blessé.

Mais Jeanne n'était point un médecin bien habile, et ses prévisions ne devaient pas se réaliser.

Soit que le sang eût été arrêté trop vite, soit qu'une contusion violente eût amené des désordres intérieurs, le chevalier ne revint à lui-même que pour tomber dans le premier accès d'une fièvre violente, et l'ange sinistre du délire vint s'asseoir à son chevet.

Jeanne avait quitté la salle basse après avoir rapporté au valet du pain, du vin et un peu de viande froide.

Elle ignora donc pendant toute la nuit ce qui se passait.

Quand elle entra dans la chambre de sa mère, celle-ci était endormie ou du moins feignait de l'être, et Jeanne gagna sans bruit une petite pièce attenant à cette chambre et dans laquelle elle couchait.

Le lendemain, elle se leva dès le point du jour, afin d'aller savoir des nouvelles de son blessé.

Elle espérait, en marchant sur la pointe des pieds, passer inaperçue, comme la veille au soir, auprès du lit de sa mère.

Mais cette dernière, assise sur son séant, la guettait au passage comme le tiercelet guette sa proie.

Elle l'arrêta brusquement, en lui disant :

— Venez un peu ici, je vous prie... j'ai à vous parler, mademoiselle...

Jeanne s'approcha et baisa la main de sa mère, en lui demandant comment elle avait dormi.

— Très-mal, — répondit la malade, — grâce à vous!

Jeanne baissa la tête et ne répondit point.

— Oui, — poursuivit sa mère, — grâce à vous qui abrégez ma vie par vos folles désobéissances et votre caractère indomptable!... grâce à vous qui ne voulez pas vous souvenir que chacune de vos prodigalités coupables me coûte un jour de mon existence!... que nous n'avons plus rien à nous!... que rien ici ne nous appartient plus! et que l'agonie de la faim précédera bientôt pour moi celle de la maladie, puisque chaque jour vous vous obstinez à distraire un morceau du pain qui nous reste pour des étrangers qui n'en ont pas besoin!...

— Oh! ma mère, — murmura Jeanne suffoquée par les larmes, — pardonnez-moi, je vous en supplie!... Je ne savais pas mal faire!...

— Enfin, — poursuivit la malade, — c'est fait, c'est fini, n'en parlons

plus! mais j'espère que ce matin même, tout à l'heure, à l'instant, vous allez mettre dehors ces gens que vous avez accueillis si mal à propos et dont la présence dans ma maison me fatigue et m'importune!...

— Oui, ma mère... — balbutia Jeanne.

— Allez donc et hâtez-vous!... N'oubliez point que j'ai besoin de vous, et ne sacrifiez pas plus longtemps votre mère à des inconnus!...

— Oui, ma mère... — répondit de nouveau la jeune fille.

Puis elle quitta la chambre et descendit lentement l'escalier, cherchant comment elle pourrait accomplir la triste mission dont on venait de la charger.

Mais elle ne trouva rien, et, quand elle atteignit le seuil de la salle basse, elle ignorait encore de quelles paroles elle allait se servir pour enjoindre au malheureux blessé d'aller chercher ailleurs un asile plus hospitalier.

Son cœur battait violemment.

Cependant un vague espoir la soutenait encore.

C'était l'espoir de trouver le chevalier de la Tremblaye debout et prêt à partir.

— Puis-je entrer? demanda-t-elle.

— Oui, — répondit Jacques à voix basse.

La jeune fille ouvrit la porte, et son premier regard se tourna vers l'alcôve.

Le chevalier était toujours couché et semblait dormir d'un sommeil lourd et profond.

Seulement, une pâleur plus grande encore que celle de la veille avait envahi son visage.

Jeanne comprit aussitôt que l'état de Raoul était empiré.

— La nuit a été mauvaise, n'est-ce pas?... dit-elle.

— Effrayante! — répliqua le valet.

— Que s'est-il donc passé?...

— Presque aussitôt après votre départ, mademoiselle, une fièvre ardente s'est emparée de mon pauvre maître. Il avait le délire, il ne me reconnaissait plus, il parlait sans cesse, et il disait tout haut les choses du monde les plus insensées et les plus incohérentes; puis, peu à peu, un abattement complet est venu succéder à cette agitation terrible, et enfin, depuis deux heures environ, monsieur le chevalier est plongé dans un sommeil qui dure encore...

— Que faire?... — murmura Jeanne.

— J'attendais que mademoiselle fût descendue, pour courir chercher un médecin à Saint-Germain.

— Oui, — fit la jeune fille; — allez, vous avez raison.

— Autant que j'ai pu juger de la distance hier au soir, — continua le valet, — il ne doit pas y avoir bien loin d'ici à la ville...

— Avant une heure, en vous hâtant un peu, vous pourrez être de retour.

— Oh! je ne perdrai pas un instant!... — s'écria Jacques.

Et, joignant l'action aux paroles, il se hâta d'ouvrir la porte du vestibule, que Jeanne referma derrière lui aussitôt qu'il en eut franchi les degrés.

Ceci fait, la jeune fille revint lentement sur ses pas, en réfléchissant à tout ce qu'il y avait de triste et de douloureux dans sa position.

Qu'allait-elle dire à sa mère, en effet, et comment s'excuser d'avoir ainsi transgressé ses ordres absolus?

Et, d'un autre côté, comment aurait-il été possible d'obéir à de tels ordres?...

Comment dire à ce malheureux gentilhomme blessé, mourant peut-être: « Éveillez-vous, et quittez cette maison où l'on ne veut pas vous garder plus longtemps!... »

Jeanne préférait, et de beaucoup, braver la colère de sa mère et subir ses injustes reproches.

Cependant, avant d'aller affronter l'orage, elle rentra dans la salle basse, afin de voir si M. de la Tremblaye ne se réveillait point.

Raoul dormait toujours.

Ses cheveux en désordre couvraient à demi son front et en faisaient encore ressortir la blancheur presque féminine.

Ses sourcils contractés et ses lèvres frémissantes révélaient une souffrance qui subsistait malgré le sommeil.

Nous savons déjà que Raoul était beau.

En ce moment il y avait dans sa beauté quelque chose de si touchant, que le cœur d'une femme ne pouvait guère résister, à son aspect, à un sentiment de tendre compassion.

Jeanne le regarda longtemps.

Quand elle remonta auprès de sa mère, elle était heureuse, à son insu, de songer qu'elle allait avoir à souffrir pour ce jeune homme si pâle et si beau.

Presque toujours, ô filles d'Ève, le dévouement, dans votre cœur, montre le chemin à l'amour!

— Eh bien! — demanda vivement la malade aussitôt que Jeanne fut entrée dans sa chambre, — eh bien! sont-ils partis?...

— Non, ma mère, — répondit Jeanne avec fermeté.

— Comment, non!... mais j'ai entendu, ce me semble, il n'y a qu'un instant, ouvrir et refermer la porte de la rue.

— Vous ne vous êtes pas trompée... le valet du gentilhomme allait à Saint-Germain...

— Chercher une voiture, sans doute, pour emmener son maître?

— Non, chercher un médecin pour soigner le chevalier mourant...

— Un médecin! — s'écria la malade avec un brusque soubresaut, — un médecin!... Ah çà! mais ils vont donc s'éterniser dans ma maison, ces deux aventuriers!... Un médecin pour une contusion!... pour une égratignure!... quand, moi, j'agonise lentement sans en demander un!... Cela ne fait-il pas pitié?... Et les visites de ce médecin, qui donc les paiera, s'il vous plaît?...

— Oh! soyez tranquille, ma mère...— répondit Jeanne amèrement, — ce gentilhomme ne vous coûtera rien: il est riche.

— Riche!... qu'en savez-vous?... Vous le croyez parce que lui ou son valet vous l'ont dit!... Ignorez-vous donc que les hommes sont menteurs et que ce sont les plus pauvres qui parlent le plus de richesses?...

— On ne m'a rien dit, ma mère, j'ai vu.

— Quoi?... Qu'as-tu vu?...

— L'or de cet étranger.

— Quelques misérables louis, sans doute?...

— Des milliers de louis, ma mère, une valise pleine, et si lourde que le valet ployait en la portant, et qu'elle s'est crevée en roulant de son épaule sur le plancher...

— Et vous avez tenu de cet or dans vos mains?... vous en avez touché?...

— J'en ai tenu dans mes mains, j'en ai touché, oui, ma mère...

— C'est bien vrai, au moins, mon enfant, ce que tu me dis là?... — fit la malade en changeant tout à coup de ton et en adoucissant, comme par enchantement, son accent rude et brusque.

— Rien n'est plus vrai, — répliqua Jeanne, — et d'ailleurs je ne crois pas, ma mère, vous avoir jamais menti!...

— Eh bien! — poursuivit la malade, — toute réflexion faite, tu as bien agi, mon enfant!... J'avais, sans trop savoir pourquoi je l'avoue, beaucoup de préventions contre ce voyageur blessé, mais je sens que ces préventions s'effacent, et que ton opinion modifie absolument la mienne... Est-il jeune, ce voyageur?

— Oui, ma mère, il le paraît, du moins.

— Est-il beau?

Jeanne rougit involontairement.

Cependant elle répondit:

— Ses traits m'ont semblé d'une régularité parfaite, mais je ne l'ai vu qu'endormi ou sans connaissance, et d'ailleurs sa pâleur est si grande qu'elle doit le défigurer beaucoup...

— Mais, enfin, tel qu'il est?... — murmura la malade avec instance.

— Tel qu'il est, il est bien... — acheva la jeune fille.

— Tu le crois gentilhomme?...

— Je ne doute point qu'il ne le soit.

— Sais-tu quel est son nom?

— Son valet l'a appelé devant moi le chevalier Raoul de la Tremblaye.

— Que Dieu lui envoie une prompte guérison, à ce beau chevalier!... — fit la malade avec un sourire étrange; — je vais prier ma sainte patronne et commencer une neuvaine à son intention.

En ce moment, on frappa à la porte de la maison.

Jeanne alla regarder par la fenêtre.

C'était Jacques qui revenait avec le médecin.

La jeune fille se hâta de descendre afin d'ouvrir aux nouveaux venus, qu'elle introduisit sans retard auprès du chevalier.

Raoul s'éveilla au moment où le médecin, Jeanne et le valet entraient dans sa chambre.

Il ouvrit les yeux, se souleva sur son coude, et promena tout autour de lui un regard vague et inexpressif.

Puis il se laissa retomber en arrière, et sa tête s'appuya de nouveau sur l'oreiller taché de sang.

Évidemment il n'avait ni la conscience de sa situation, ni celle du lieu dans lequel il se trouvait.

Le médecin s'approcha du lit, prit la main inerte de Raoul, la souleva et appuya deux de ses doigts sur l'artère pour en interroger les battements.

Ensuite il dénoua les bandages assujettis par Jeanne et il regarda la blessure.

La jeune fille et le valet suivaient tous ses mouvements avec une émotion pleine d'anxiété.

Quand il eut achevé son long et minutieux examen, il secoua la tête d'une façon inquiétante.

— Il y a donc du danger? — demanda Jeanne.

— J'en ai peur, — répondit-il.

— Cependant la blessure est peu profonde?

— La blessure n'est rien et ne me préoccupe pas.

— Alors, que craignez-vous?

— Une congestion au cerveau.

— Oh! mon Dieu! s'écria la jeune fille, instinctivement épouvantée de ces mots dont elle ne comprenait pas bien le sens.

— Oui, — poursuivit le médecin, — la secousse a été terrible, l'ébranlement nerveux est complet! Voyez l'atonie du regard, étudiez les fébriles pulsations du pouls. Je redoute une fièvre cérébrale, et peut-être même le tétanos.

— Enfin, monsieur, qu'y a-t-il à faire?

— Je vais pratiquer une saignée.

— Et ensuite?

— Ensuite nous verrons.

— Si le mal que vous redoutez se déclarait, serait-ce bientôt?

— Aujourd'hui même.

— Et quelle serait sa durée probable?

— Selon toute apparence, le tétanos emporterait le malade en quelques heures... La fièvre cérébrale agirait d'une façon moins foudroyante et, pendant neuf jours, on pourrait conserver un faible espoir.

Notons en passant que tout ceci se disait devant Raoul, mais que tel était l'état du jeune homme, qu'il ne pouvait rien entendre et surtout rien comprendre des paroles qui venaient frapper son oreille.

— Avez-vous besoin de quelque chose? — demanda Jeanne; — dites-le-moi, monsieur, afin que je quitte cette chambre pour vous laisser agir.

— J'ai besoin d'un bassin pour recevoir le sang et de bandes de toile pour comprimer le bras, voilà tout.

La jeune fille donna ce qu'on lui demandait et sortit.

### VI. — MADELEINE DE CHAMBARD.

Le moment est venu, ce nous semble, d'apprendre à nos lecteurs ce qu'étaient Jeanne et sa mère.

Les explications dans lesquelles nous allons entrer seront courtes. Trente ou trente-cinq ans environ avant l'époque où se passent les faits que nous racontons, un certain Guillaume de Chambard, dernier rejeton d'une famille autrefois puissante mais dégénérée et devenue presque pauvre, avait reçu par héritage le domaine patrimonial du Petit-Chastel et quelques maigres terres qui en dépendaient et constituaient un fief des plus médiocres.

Ce Guillaume embrassa le métier des armes; mais, comme son peu de bien ne lui permettait point d'acheter un régiment, il se fit officier de fortune et végéta dans des grades quasi subalternes; il prit l'uniforme en dégoût et finit par renoncer au service.

Il revint donc vivre paisiblement dans son fief du Petit-Chastel, passant sa vie à pêcher à la ligne dans le beau bras de Seine qui coulait devant sa porte après avoir mis en mouvement les rouages énormes de la machine de Rennequin-Sualem, et tuant de temps en temps un levraut ou un lapin dans le petit champ de luzerne qui attenait à son enclos.

Sans doute ceci constituait un bonheur monotone et insignifiant, mais enfin c'était du bonheur, et Guillaume se laissait doucement bercer par le flot dormant de cette existence.

Aussi le diable, mécontent de voir sur la terre un homme qui ne se plaignait pas de son sort, ne tarda guère à se venir mêler des affaires de Guillaume.

Il ne fallait, pour bouleverser sa vie, que lui mettre l'amour en tête.

Le diable n'y manqua point.

Guillaume, un jour qu'il était allé à Paris, s'amouracha d'une fort belle fille qui s'appelait Madeleine Aubry.

Cette Madeleine, non repentie, outre qu'elle n'avait pas un sou vaillant, passait pour ne point faire profession d'une vertu bien farouche.

Aussi Guillaume ne se proposa-t-il point tout d'abord comme épouseur, mais seulement comme amoureux.

Par malheur, il avait affaire à une gaillarde rusée et qui connaissait merveilleusement bien son monde.

Guillaume était de ceux dont l'Evangile a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit...*

Madeleine comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de l'excessive candeur du bon gentilhomme.

Pour la première fois de sa vie, elle se montra cruelle.

Et, en même temps que ces rigueurs inaccoutumées la plaçaient, dans l'esprit de Guillaume, sur un piédestal de vertu, elle attisait le feu par mille coquetteries ingénieuses et raffinées.

Le piège était habilement tendu.

Guillaume devait y tomber. Il y tomba en effet.

Trois mois ne s'étaient point écoulés qu'il offrait à Madeleine Aubry son nom qui était sonore, sa main qui était solide, et son fief du Petit-Chastel que nous connaissons déjà.

Tout cela fut accepté, comme bien en pense.

Madeleine Aubry devint madame de Chambard.

En même temps que cette femme, le malheur entra dans la maison du pauvre Guillaume.

Orgueil, désordre, intempérance, soif des plaisirs de toute sorte, Madeleine avait tous les vices, et Guillaume était à la fois trop faible et trop amoureux pour essayer de mettre une digue à ces passions diaboliques.

Les humbles terres du Petit-Chastel furent bientôt grevées d'hypothèques, et s'en allèrent pièce à pièce.

Sur ces entrefaites, Madeleine devint grosse et accoucha d'une fille qui fut nommée Jeanne.

La naissance de cet enfant ne changea rien ni aux goûts ni aux habitudes de la mère.

Cependant Guillaume était complétement ruiné. Il ne lui restait, pour tout avoir, que sa maison et une petite pension sur la cassette du roi.

Son existence devint alors complétement intolérable.

Chaque jour Madeleine lui reprochait, avec une amertume et des violences inouïes, cette ruine et cette pauvreté dont elle était la seule cause.

Guillaume succomba à la tâche et mourut de chagrin.

Sa veuve était belle encore; les ressources ne lui manquèrent pas, d'autant plus qu'elle ne reculait devant rien pour se procurer de l'argent, et que, si jusqu'alors elle n'avait pas commis de crime, c'est que l'occasion ne s'était pas présentée d'en commettre.

Cela dura cinq ans.

Au bout de ce temps, une maladie de langueur s'empara de Madeleine.

Elle fut obligée d'abandonner Paris, où elle était allée se fixer, et de revenir habiter sa maison du Petit-Chastel.

Bientôt elle ne quitta plus le lit.

Quand fut épuisé l'argent de ses bijoux qu'elle avait vendus, elle fit venir un juif qui lui acheta sa maison moyennant une somme modique, payée comptant, mais avec cette condition qu'elle pourrait habiter le Petit-Chastel tant qu'elle vivrait.

La somme dont il s'agit servit, durant plusieurs années, à l'entretien de la mère et de la fille.

Les deux femmes vivaient seules; l'état de leur fortune ne leur aurait point permis de se faire servir, ne fût-ce que par une personne.

Au moment où nous venons de faire connaissance avec la mère et avec la fille, l'argent donné par le juif touchait à sa fin; aucune autre ressource ne se présentait, et la perspective des angoisses du besoin, jointe à ses souffrances continuelles, avait achevé d'aigrir et d'assombrir outre mesure le caractère de Madeleine.

La pauvre Jeanne supportait avec une angélique patience les bourrasques impétueuses des colères maternelles.

Elle pliait la tête en silence et avec résignation, quoiqu'elle ne manquât ni d'énergie ni de fermeté.

Quant à ses principes, elle ne les devait qu'à elle-même et aux lointains conseils que son père lui avait donnés dans sa première enfance, mais elle avait une de ces natures si rares en qui tout ce qui est bien et beau se grave profondément, et sur lesquelles au contraire le mal glisse sans laisser aucune trace.

Jeanne, à qui sa mère n'avait jamais parlé de religion, si ce n'est peut-être d'une façon ironique et moqueuse, Jeanne était pieuse instinctivement; elle avait lu l'Evangile avec un respect et une admiration sans bornes; elle adorait Dieu dans tout ce qu'il avait produit, dans les eaux et les bois, dans les fleurs et dans les oiseaux, et cette dévotion si simple, et en quelque sorte si primitive, en valait selon nous bien une autre.

Et, maintenant que nous avons présenté à nos lecteurs deux des personnages importants de ce livre, reprenons, pour ne plus la quitter, la trame de notre récit.

### VII. — LE MÉDECIN.

Les prévisions du médecin se réalisèrent de point en point.

Le malade échappa aux mortelles atteintes du tétanos, mais la fièvre cérébrale se déclara deux heures après la saignée.

Le médecin, que Jacques avait payé de ses soins d'avance et très-libéralement, s'installa auprès du lit du chevalier.

La journée fut mauvaise.

Quand arriva le soir, l'intensité de la fièvre redoubla et le délire revint avec plus de force encore que la nuit précédente.

Le lendemain, et pendant quarante-huit heures de suite, le médecin constata une véritable agonie, et dut croire que, d'un instant à l'autre, le chevalier allait cesser de vivre.

Mais, au bout de ce temps, un mieux sensible se manifesta.

Le délire cessa; M. de la Tremblaye reprit le plein et entier exercice de ses facultés morales.

— C'est la clarté soudaine et défaillante de la lampe qui va s'éteindre!... — se dit le médecin. — C'est l'effort suprême de la jeunesse qui se cramponne à la vie!... une lueur... un souffle... puis, plus rien!...

Et il ne s'étonna pas autrement de cette quasi-résurrection.

Raoul, en revenant à lui-même, se rappela confusément les faits qui avaient précédé et accompagné son départ de Saint-Germain par une nuit d'ouragan, et la catastrophe qui en avait été la suite.

Il reconnut son fidèle Jacques, et il devina sans peine que cet homme vêtu de noir, à la mine docte et pateline, assis dans un



Le valet ramassa une poignée de pièces d'or. (Page 5.)

fauteuil au pied de son lit et tenant entre ses jambes croisées une longue canne à pomme d'ivoire, etait un médecin.

D'ailleurs, Raoul interrogea Jacques à ce sujet, et la réponse du valet confirma les suppositions du maître.

M. de la Tremblaye manifesta le désir de rester seul pendant un instant avec le medecin.

Jacques quitta aussitôt la chambre.

— Monsieur, — dit alors Raoul, — approchez-vous un peu de moi, je vous prie, car je sens que ma voix est bien faible...

Le médecin fit avec empressement ce que lui demandait le malade.

Raoul poursuivit :

— Je viens, monsieur, vous prier de me rendre le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un autre homme.

— Parlez, monsieur, — dit le médecin, — je vous écoute religieusement.

— Mais, — continua le chevalier, — me promettez-vous de faire ce que je vous demanderai?

— Cela dépend-il entièrement de moi?

— Oui.

— Cela ne peut-il me compromettre en rien?

— En rien absolument.

— Alors, je vous promets de faire ce que vous voudrez.

— Vous me le jurez?

— Soit. Je vous le jure.

— Eh bien! monsieur, dites-moi la vérité.

— La vérité! répéta le médecin avec un étonnement manifeste, à quel propos?

— La vérité sur mon état.

— Vous voulez savoir ce que je pense de la nature et de la gravité de votre maladie?

— Oui.

— Posez vos questions. Je répondrai.

— D'abord, quel est mon mal?

— Une fièvre cérébrale.

— Ai-je été en danger?

— Oui.

— Y suis-je encore?

Le médecin hésita.

Raoul répéta sa question.

— J'espère que non, — dit-il enfin.

— Je vous conjure, — reprit le chevalier, — je vous conjure de bien réfléchir à l'engagement que vous avez pris tout à l'heure à mon égard!... Songez, monsieur, qu'il est pour moi d'une suprême importance de savoir précisément à quoi m'en tenir sur le plus ou moins de temps qui me reste encore à vivre... De graves, d'immenses intérêts en dépendent! Les liens qui m'unissent à quelques-uns des plus hauts personnages du royaume ne peuvent être rompus brusquement; en un mot, ma vie ne m'appartient point, et je n'ai pas le droit de mourir sans en être prévenu à l'avance...

Ces paroles bizarres, l'étrange sang-froid de celui qui les prononçait, produisirent sur le médecin une impression profonde.

— Cet homme, — pensa-t-il, — est d'une trempe supérieure; je peux lui parler franchement, car la vérité ne l'épouvantera pas...

— Vous m'avez entendu? — fit Raoul.

— Je crois, — répondit le médecin, — je crois que vous me demandiez si le danger existait encore?...

— Oui, je vous demandais cela.

— Eh bien, il existe.

— Ainsi, je puis mourir d'un instant à l'autre?...

— Oui.

— D'après le calcul des probabilités scientifiques, combien d'heures m'accordez-vous encore?...

— Je ne puis répondre à votre question par une affirmation absolue; dans le cas présent, la science est muette...

— Le délire reviendra-t-il?

— Cela n'est pas douteux.

— Bientôt?



La figure de la reine Balkis se détacha lentement du groupe qui l'environnait (Page 10.)

— En même temps que la fièvre, qui ne tardera guère.

— Ainsi, si j'ai quelques dispositions à prendre, je dois me hâter, n'est-ce pas?...

— Je vous le conseille.

— Merci, monsieur, — dit Raoul, — merci mille fois d'avoir compté sur mon courage et de ne m'avoir rien caché!...

— La manière dont vous m'avez parlé tout à l'heure m'en imposait le devoir absolu.

— Maintenant, une question encore?

— Laquelle?

— Reste-t-il pour moi un espoir de guérison?

— Sans doute; à votre âge la nature offre des ressources tellement vivaces qu'il ne faut jamais désespérer de rien.

— Mais cet espoir est faible, n'est-ce pas?

— Je l'avoue.

— Merci de nouveau, monsieur, et maintenant que vous m'avez tout dit, soyez assez bon, je vous prie, pour rouvrir la porte et pour rappeler mon valet de chambre.

Jacques attendait dans le vestibule.

Il accourut auprès de son maître.

— Mon ami, — lui dit le chevalier à demi-voix, — prends vingt-cinq louis dans la valise, conduis ce digne médecin jusqu'à la porte de la rue, mets-lui l'argent dans la main, et fais-lui comprendre, d'une façon discrète et polie, que je désire qu'il ne revienne pas. J'ai mes raisons pour en agir ainsi...

Jacques obéit aussitôt.

Le médecin, quoique trouvant fort insolite le procédé dont on usait à son égard, en fut ravi dans le fond de l'âme, car il regardait déjà Raoul comme un homme enterré et il aimait autant le voir passer de vie à trépas sans l'assistance de son ministère.

Jacques revint après avoir rempli sa mission.

— Mon ami, — reprit M. de la Tremblaye, — dans quelques heures je ne serai plus de ce monde.

— Vous, monsieur le chevalier! — s'écria le valet avec stupeur; — vous! Allons donc!... c'est impossible!...

— C'est si bien possible, — fit Raoul avec un sourire, — que cela ne manquera point d'arriver... et franchement, je ne m'en afflige pas beaucoup... La vie, toute réflexion faite, mérite-t-elle qu'on la regrette?...

Et, comme Jacques ne pouvait retenir ses larmes, le chevalier ajouta vivement :

— A quoi bon se désoler ainsi?... Cela ne mène à rien, et d'ailleurs tu n'en as pas le temps, j'ai des ordres à te donner... L'exécution de ces ordres demande une célérité excessive; il faut agir, en outre, avec beaucoup de prudence et de discretion... Je puis toujours compter sur toi, n'est-ce pas?...

— Jusqu'à la mort!... — balbutia Jacques qui sanglotait.

— Tu sais que je me proposais d'être de retour à Paris dans la nuit maudite de l'accident qui nous est arrivé?...

— Oui, monsieur le chevalier, je le sais...

— Dieu ou le diable en avait décidé autrement, puisque au lieu d'être à Paris bien portant, je suis ici un peu plus qu'à moitié mort! Bref, j'étais attendu et j'avais à remettre à certaines personnes quelques papiers dont le contenu doit rester un secret pour tout le monde. Ce sont ces papiers que je vais te charger de porter.

— J'exécuterai vos ordres de point en point et de mon mieux, je vous le jure!

— Donne-moi le petit coffret en écaille rouge que tu as eu le bon esprit de retirer de mon carrosse, et que, si je ne me trompe, je vois là-bas, sur cette cheminée.

— Le voici, monsieur le chevalier.

Et Jacques posa sur le lit le coffret demandé.

### VIII. — LE MESSAGE.

Raoul tira de sa poitrine une très-petite clef d'or, attachée à un ruban noir qui passait autour de son cou.

Avec cette clef, il ouvrit le coffret, dans lequel il prit deux liasses

de papiers attachées avec des rubans de fil rouge scellés d'un sceau large et bizarre.

Ce sceau matérialisait en quelque sorte un blasphème.

Il représentait le démon vainqueur, figuré sous les traits d'un ange des ténèbres, renversant le crucifix et foulant sous ses pieds de boue l'agneau pascal expirant.

Avec un crayon rouge qui se trouvait dans la cassette, à côté des papiers, Raoul traça sur chacune des liasses les numéros 1 et 2.

— Jacques, — dit-il ensuite, — écoute-moi, et n'oublie pas un seul mot de ce que tu vas entendre.

— Comptez sur ma mémoire, répondit le valet; elle sera fidèle.

— Aussitôt que j'aurai fini, continua Raoul, tu iras à Saint-Germain, où tu prendras un cheval de poste, et tu gagneras Paris à franc étrier, sans t'arrêter un seul instant en route et sans parler à qui que ce soit avant d'être arrivé...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Une fois à Paris, tu feras ce que je vais te dire...

— Dût-il m'en coûter la vie, tous vos ordres seront suivis...

— Tu vois ces deux liasses de papiers?

— Oui.

— Elles portent chacune un numéro?

— Sans doute.

— Tu peux lire ces numéros?

— 1 et 2, — répondit Jacques en désignant du doigt la liasse de papiers correspondant à chacun des chiffres qu'il nommait.

— Bien, — fit Raoul, — je reprends : une fois à Paris, tu iras descendre rue du Cherche-Midi, dans une hôtellerie à l'enseigne du *Roi Salomon*.

— Le *Roi Salomon*, — répéta Jacques; — je me souviendrai de ce nom.

— Le propriétaire de l'hôtellerie, continua M. de la Tremblaye, est un petit homme maigre et chétif, de soixante ans environ. Tu lui diras que tu veux loger chez lui, mais qu'il te faut la chambre des *Mages*; il te demandera de quelle part tu viens, et pour toute réponse tu lui montreras cet anneau dont tu auras soin de tourner le chaton en dehors....

Raoul, tout en parlant, prit à son doigt une bague qu'il tendit à Jacques.

Cette bague, de la forme de celles que l'on nomme *chevalières*, était en or et en fer bruni.

Son chaton portait le numéro 5, gravé en chiffre gothique ; mais ce chaton était mobile, et, quand on le faisait tourner, il découvrait une améthyste reproduisant en petit l'image infernale empreinte sur le grand sceau de cire rouge.

— Comprends-tu? — demanda le chevalier après avoir expliqué à son valet le mécanisme de la bague.

— Parfaitement, — répondit Jacques.

— Le maître d'hôtel, — poursuivit Raoul, — prendra aussitôt vis-à-vis de toi l'apparence de la déférence la plus complète et t'introduira dans une pièce du second étage, où il te laissera seul. Tout autour de cette chambre, tu verras de grandes armoires à deux battants, dans lesquelles sont accrochés à des porte-manteaux une multitude de costumes de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs. Tu revêtiras, à la place de ta livrée, un habillement complet, pareil à ceux que portent d'habitude les commissionnaires...

Le chevalier s'interrompit pendant un instant.

Il fouilla de nouveau dans le petit meuble d'écaille, et il en tira une clef de fer curieusement ciselée, qu'il fit tourner entre ses doigts tandis qu'il poursuivait ainsi :

— Dans cette même chambre, à côté de la cheminée, se trouve un grand coffre qui semble en vieux bois vermoulu, mais il ne doit cette apparence qu'à la peinture dont il est recouvert. Ce coffre est en fer et scellé dans le plancher; tu l'ouvriras avec cette clef...

Le chevalier donna à Jacques la clef dont nous parlions quelques lignes plus haut. Puis il reprit :

— Tu enfermeras dans ce coffre la liasse qui porte le numéro 2. Quant à celle qui est indiquée numéro 1, tu la serreras dans la plus solide des poches de ta veste de commissionnaire, puis tu te rendras rue Saint-Dominique, à l'hôtel du marquis de Thianges.

— Je connais ce nom, — dit Jacques, — et je sais où est cet hôtel...

— Selon toute apparence, — continua Raoul, — le suisse refusera de te laisser passer. Tu te chargeras de faire savoir à son maître que tu viens de la part du numéro 5, et le marquis de Thianges te recevra aussitôt.

— Que lui dirai-je? — demanda Jacques.

— Tu lui remettras la liasse de papiers, en lui faisant remarquer que le sceau de cire rouge est intact... Il te questionnera sur mon compte, il te demandera où je suis et pourquoi je ne suis pas venu moi-même. Tu ne répondras à aucune de ces interrogations, et tu te contenteras de lui annoncer que le lendemain, à l'heure qui lui conviendra le mieux, tu viendras chercher sa réponse, s'il croit devoir en faire une aux papiers dont il aura eu le temps de prendre connaissance...

— Je n'oublierai pas un mot de tout cela, — dit Jacques.

M. de la Tremblaye reprit :

— En quittant l'hôtel de Thianges, tu retourneras rue du Cherche-Midi, à l'enseigne du *Roi Salomon*, tu prendras la liasse numéro 2, et tu iras au Palais-Royal...

— Au Palais-Royal? — répéta Jacques.

— Oui, — répondit Raoul ; — tu t'arrangeras de façon à parler à un certain Maxime, l'un des valets de chambre de Monseigneur le régent, et tu lui donneras la bague que je t'ai confiée, en le priant de la mettre sous les yeux du régent et de lui dire que le porteur de cette bague sollicite une audience immédiate...

— Et le régent me recevra? — s'écria Jacques avec étonnement.

— Non-seulement il te recevra, mais encore il ne te fera pas attendre une minute, s'il est au Palais-Royal.

— Mais s'il n'y est pas, que ferai-je?

— Tu guetteras son retour, de manière à remplir ta mission le plus vite possible.

— Comment devrai-je me conduire en présence du régent?

— Tu lui remettras les papiers dont tu seras porteur et tu répondras à toutes les questions qui te seront adressées par lui à mon sujet; seulement, tu lui tairas le nom de l'endroit où je me trouve et le danger que je cours en ce moment; tu le prieras, en outre, de vouloir bien te promettre une réponse pour le lendemain.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Une fois muni des deux lettres que tu auras sollicitées et obtenues, tu échangeras ton costume d'emprunt contre la livrée que tu reprendras, tu donneras dix louis à l'hôte du *Roi Salomon*, tu remonteras à cheval et tu reviendras ici à franc étrier...

— Oh! — fit Jacques, — soyez tranquille! Je ne perdrai pas une heure, pas une minute, pas une seconde!...

— Si tu me retrouves vivant, — poursuivit Raoul, — tout sera pour le mieux, et nous verrons ce que nous aurons à faire; si, au contraire, ainsi que cela est probable, je suis mort...

Jacques interrompit son maître par une énergique et involontaire exclamation. Le chevalier lui fit signe de se calmer et reprit :

— Si, au contraire, ainsi que cela est probable, je suis mort à ton retour, tu brûleras les lettres que le régent et le marquis de Thianges t'auront remises pour moi; tu hériteras des quelques milliers de louis qui sont dans la valise et que je te donne en toute propriété; tu me regretteras si tu veux, ou tu ne penseras plus à moi si tu n'as pas le temps d'y penser...

Jacques pleurait.

Raoul lui tendit la main, qu'il embrassa à plusieurs reprises et qu'il arrosa de ses larmes.

— Va, mon ami, — dit le chevalier, — va vite! il n'y a pas un instant à perdre, et d'ailleurs je me sens épuisé d'avoir parlé si longtemps...

En effet, depuis quelques minutes, la voix de Raoul s'affaiblissait de plus en plus, et il lui semblait qu'une sorte de voile s'interposait de nouveau entre ses yeux et les objets environnants.

M. de la Tremblaye, brisé de fatigue, laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et Jacques sortit de la chambre en s'efforçant, mais en vain, de comprimer l'expression de sa douleur.

### IX. — LE SECRET DE MADELEINE.

A mesure que la tête de Raoul devenait plus lourde et que la fièvre recommençait à battre dans ses artères, son regard s'attachait avec une fixité involontaire sur les figures de la tapisserie de haute lisse qui se trouvait en face de son lit.

Le doux et charmant visage de la reine Balkis exerçait sur lui une fascination irrésistible.

Dans cet état qui n'était ni le sommeil ni la veille, ni le sang-froid ni le délire, ce visage lui apparaissait ainsi qu'une vision consolante et protectrice.

L'imagination échauffée du chevalier ne lui représentait point la jeune reine comme l'un des personnages inanimés d'un tableau : il croyait à la réalité de son existence, à la matérialité de sa présence.

Elle semblait, se disait-il, lui sourire et lui tendre les bras ; elle allait venir jusqu'à lui, il n'en doutait point, et apporter avec elle la guérison et le bonheur.

On voit que le délire, un instant disparu, commençait à reprendre ses droits.

Mais soudain, chose étrange ! la fiction devint une vérité.

A travers la brume diaphane de son esprit et de ses regards, Raoul vit distinctement la tapisserie se mouvoir.

La figure de la reine Balkis se détacha lentement du groupe qui l'environnait.

Sa démarche était gracieuse comme sa beauté.

Ses petits pieds touchaient le plancher sans qu'on entendit le bruit de ses pas.

Elle vint droit au jeune homme.

Raoul ferma les yeux, ébloui par l'éclat de cette merveilleuse apparition.

— Oh! madame... — balbutia-t-il d'une voix presque inintelligible, — si vous n'étiez reine par votre diadème, vous le seriez par votre beauté!...

Et, à peine venait-il de murmurer ces paroles, que le peu de raison qui lui restait s'évapora complétement sous les ardentes étreintes de la fièvre qui envahissait son cerveau.

Cependant Raoul n'avait rien rêvé.

Tout ce que nous venons de raconter, il l'avait vu réellement.

Au moment où il lui avait paru que la tapisserie s'agitait, la porte de la chambre s'ouvrait en effet.

Quand il avait cru voir la reine s'avancer de son côté, c'est que Jeanne venait d'entrer et marchait vers le lit.

Le dévouement et la compassion, nous le disions un peu plus haut, préparent merveilleusement à l'amour le cœur des femmes.

Les conditions dans lesquelles Jeanne se trouvait placée ne permettaient guère à la pauvre enfant de faire exception à la règle générale.

Isolée dans la vie et dans le monde, avec une mère dont nous connaissons déjà le caractère aigri et farouche, menant une existence monotone et incolore, en dehors de toutes relations, n'allant jamais nulle part, ne recevant jamais personne, n'était-il pas logique de supposer que Jeanne s'éprendrait facilement du premier homme de quelque valeur que le hasard jetterait sur son chemin?

Or, le hasard avait fait les choses de telle façon que les probabilités ne pouvaient manquer de devenir des certitudes.

Raoul réunissait les triples et irrésistibles séductions de la beauté, de la jeunesse et de la souffrance.

Comment le pauvre cœur de Jeanne aurait-il résisté?

Ce cœur résista d'autant moins que la candide et pure enfant ignorait le péril, et qu'elle se laissait aller en toute innocence au plaisir aimer d'entourer de tendresse ingénue ce jeune homme qui allait mourir.

Jeanne aimait donc passionnément Raoul, qui, lui, ne la connaissait même pas.

Au moment où le chevalier venait de l'apercevoir pour la première fois, elle entrait dans la chambre, après avoir fermé la porte de la rue sur Jacques partant pour Paris.

Selon sa coutume elle se glissa doucement derrière les rideaux du lit, afin d'écouter le bruit de la respiration plus ou moins calme de Raoul.

Il lui sembla que le jeune homme dormait d'un paisible sommeil.

Alors elle quitta la salle basse avec autant de précautions qu'elle en avait pris pour y entrer, afin d'aller retrouver sa mère qui s'étonnait et s'irritait de ces absences, trop fréquentes et trop prolongées selon elle.

Madeleine de Chambard, depuis le changement opéré en elle à la suite de l'assurance qui lui avait été donnée par sa fille de la richesse du blessé, demandait régulièrement plusieurs fois par jour des nouvelles de M. de la Tremblaye, et semblait prendre le plus vif intérêt à tout ce qui concernait le jeune homme.

Elle ne tarissait pas en interrogations sur ce sujet, et sa curieuse sollicitude s'étendait jusqu'aux faits et gestes de Jacques, le valet de Raoul.

Ce jour-là, elle s'empressa de demander à Jeanne :

— Eh bien! comment va-t-il?

— Mieux, beaucoup mieux, je l'espère du moins, — répondit la jeune fille.

— Dieu en soit béni! — s'écria la malade avec une fausse apparence de joie, en se mordant les lèvres jusqu'au sang pour cacher une grimace de désappointement.

Puis elle ajouta au bout d'une minute :

— J'ai cru, ce matin, entendre ouvrir et fermer deux fois la porte de la rue... Me suis-je trompée?

— Non, ma mère.

— Qui donc est sorti?

— Le médecin d'abord, le domestique ensuite.

— Où allait le médecin?

— Il retournait à Saint-Germain.

— Pour longtemps?

— Il est payé et congédié.

— Ainsi, il ne doit pas revenir?

— Non, à moins qu'on ne le fasse appeler de nouveau.

— Et le domestique, où l'envoyait-on?

— A Paris.

— Quand doit-il revenir?

— Dans deux ou trois jours, m'a-t-il dit.

— Pas avant?

— Non, il est chargé par son maître de commissions qui nécessitent au moins ce laps de temps.

— Ainsi, nous voilà seules dans la maison avec ce jeune homme?

— Oui, ma mère.

— Est-ce que cela ne t'effraie pas, mon enfant?

— Moi, ma mère?... Et pourquoi voulez-vous que cela m'effraie? M. de la Tremblaye est dangereusement malade, et d'ailleurs, fût-il complétement guéri, nous n'aurions rien à craindre de lui... au contraire! Si quelque danger nous menaçait, il serait là pour nous protéger et nous défendre!

Jeanne prononça ces derniers mots avec une extrême chaleur.

— Comme tu t'animes, mon enfant!... — lui dit sa mère avec un sourire.

Jeanne rougit beaucoup.

La malade reprit :

— Enfin, tu t'intéresses à ce jeune homme, et je ne vois rien là que de fort naturel...

— Oui, ma mère... — balbutia la jeune fille.

— Eh bien! cette nuit, j'ai pensé à une chose...

— Laquelle?

— C'est qu'il ne tenait qu'à moi de le guérir beaucoup plus vite et beaucoup mieux que ne le pourraient faire ensemble tous les médecins de la terre...

— Vous, ma mère!... — s'écria vivement Jeanne. — Vous! Et comment cela?

— Je me suis souvenue d'un secret précieux qui m'a été donné, dans ma jeunesse, par un physicien étranger dont la science était célèbre et qui avait rempli le monde entier du bruit de ses cures miraculeuses.

— Quel est ce secret, ma mère?

— Tu vas le savoir. Ouvre ce bahut sculpté qui est adossé à la muraille derrière la tête de mon lit.

— C'est fait.

— Regarde sur le troisième rayon, du côté gauche si je ne me trompe...

— J'y suis.

— Que vois-tu?

— De petits vases en terre cuite, différents ustensiles en cuivre, dont j'ignore le nom et l'usage, des chapelets de fleurs desséchées.

— N'y a-t-il pas d'autres objets?

— Sans doute il y en a, et en grand nombre.

— Parmi ces objets se trouvent des fioles, n'est-ce pas?

— Plusieurs, de formes et de grandeurs variées.

— L'une de ces fioles doit être remplie aux trois quarts d'une liqueur de couleur sombre...

Jeanne chercha pendant un instant, puis elle répondit :

— La voici.

— Apporte-la-moi, je veux m'assurer que tu ne te trompes pas.

La jeune fille fit ce que lui demandait sa mère.

Madeleine de Chambard se souleva à demi sur son séant pour prendre le flacon des mains de Jeanne.

Elle en examina attentivement le contenu, puis elle le déboucha, l'approcha de ses narines, et sembla en respirer le parfum avec un sentiment de plaisir qui devait être bien vif, car un éclair joyeux jaillit de ses prunelles et un sourire entr'ouvrit pour un instant ses lèvres pâlies.

— C'est bien cela... — murmura-t-elle ensuite, — oui, c'est bien cela...

Et elle ajouta plus haut :

— A coup sûr, la guérison est dans cette fiole!...

Jeanne fit un mouvement de joie.

La malade reprit en s'adressant à sa fille :

— Ce soir, à peu près à l'heure de la tombée de la nuit, tu verseras le tiers environ de cette liqueur dans la potion du beau gentilhomme que tu appelles, je crois, Raoul de la Tremblaye... Tu feras en sorte qu'il boive ce mélange, et, demain matin... demain matin il ne souffrira plus...

En entendant ces paroles, il fut impossible à Jeanne de répondre un seul mot.

Un bonheur si profond venait d'envahir tout son être qu'il le paralysait en quelque sorte.

Elle prit la fiole des mains de sa mère, et s'apprêta à quitter la chambre afin de dissimuler son émotion.

Madeleine la retint.

— Un mot encore, mon enfant, — lui dit-elle.

— Quoi, ma mère?

— Le valet de M. de la Tremblaye n'a-t-il point emporté, en allant à Paris, cet or dont tu m'avais parlé?

— Non, ma mère, — répondit Jeanne; — mais pourquoi cette question?...

— Curiosité pure, tu le comprends, car enfin, que nous importe que ce gentilhomme ait ou n'ait pas d'argent?... Nous ne songeons guère à lui demander le paiement du peu que nous pouvons faire pour lui...

— Non, certes! — s'écria Jeanne, sans remarquer combien était étrange l'accent avec lequel sa mère venait de lui parler.

— Maintenant, — poursuivit la malade, — va, mon enfant, va; je n'ai pas besoin de toi dans ce moment.

Jeanne sortit.

Madeleine, restée seule, s'écria aussitôt avec une énergie dont on devait la croire incapable, à voir son corps usé et son visage défaillant :

— Assez de misère! assez de souffrances comme cela!... Je veux

en finir une bonne fois pour toutes, et puisque le hasard jette une fortune sous mes pieds, cette fortune ne m'échappera pas, fallût-il la ramasser dans le sang !...

X. — LA VISION.

Raoul avait passé la journée dans des alternatives de somnolence lourde et d'agitation fébrile.

Depuis le matin, une idée fixe dominait ses songes et se mêlait à son délire.

Cette idée fixe, c'était l'image de la reine Balkis, absorbant sa pensée entière.

Son regard ne la quittait pas un instant.

Son cœur l'appelait, et ses lèvres lui parlaient tout bas.

Maintes fois, comme le matin, la gracieuse apparition lui avait semblé se déplacer et marcher vers lui, car cette illusion se renouvelait aussitôt que Jeanne entrait dans la chambre.

Cependant le soir approchait.

La jeune fille venait de préparer la potion calmante dont le médecin avait laissé la formule.

A cette potion elle avait mêlé le tiers de la liqueur brune du flacon.

Elle ouvrit doucement la porte et fit quelques pas vers le lit en étouffant le bruit de ses pas, afin de ne point réveiller le chevalier, si par hasard il dormait.

Raoul, en effet, avait les yeux fermés.

Jeanne s'avança jusqu'à son chevet.

Elle plaça sur une petite table la tasse de faïence grossière qui contenait le breuvage miraculeux ; et, comme les ténèbres naissantes envahissaient la salle basse et ne lui permettaient pas de bien distinguer les objets, elle se pencha si fort sur Raoul endormi, que son visage touchait presque le visage du jeune homme.

— Comme il est pâle !... — pensa-t-elle.

En ce moment le chevalier ouvrit les yeux.

En même temps, il poussa un cri de joie.

Cette fois, il ne se trompait point, c'était bien sa vision chérie, et si près de lui qu'il n'avait qu'à étendre le bras pour la serrer contre sa poitrine et s'assurer qu'il n'était nullement le jouet de quelque fantôme décevant.

Raoul étendit donc les bras et les referma vivement.

Mais il n'embrassa que le vide.

Jeanne, devinant le mouvement qu'il allait faire, s'était reculée soudain avec un peu d'effroi, et elle se trouvait déjà à trois ou quatre pas du lit.

— Ange ou fée, — murmura Raoul, — pourquoi me fuyez-vous ainsi ?...

Jeanne se rapprocha aussitôt et répondit :

— Mais, monsieur, je ne vous fuis pas, je vous soigne, au contraire, et de mon mieux, je vous assure...

— Vous me soignez ? — répéta Raoul avec étonnement.

— Mais, sans doute...

— Vous êtes donc une femme ?...

— Et que serais-je, s'il vous plaît ?... — demanda la jeune fille avec un demi-sourire.

— Une fée, un ange, un bon génie, comme je vous le disais tout à l'heure...

— Hélas ! je ne puis prétendre à aucun de ces noms si doux... quoique j'espère bien devenir pour vous un bon ange, en vous apportant la guérison...

— Une femme, — répéta Raoul pour la seconde fois avec une expression bien marquée d'incrédulité, — non, vous n'êtes pas une femme !...

— Vous croyez ? — fit Jeanne avec un nouveau sourire.

— J'en suis sûr !

— Comment ?

— J'ai vu.

— Quoi donc ?

— Votre transformation... votre métamorphose...

Jeanne répéta ces deux mots, qui ne présentaient aucun sens pour son esprit.

Raoul reprit :

— Je vous ai vue, lorsque, figure d'abord inanimée et muette, vous êtes devenue soudain, devant moi, sous un souffle mystérieux et puissant, une créature animée et vivante...

Jeanne écoutait plus que jamais, sans comprendre.

— Que voulez-vous dire ?... — murmura-t-elle.

Le chevalier poursuivit :

— Enfin, je vous ai vue, je vous ai vue quitter l'étrange et mystérieuse tapisserie dont vous êtes un des personnages...

En face de la singulière et extravagante erreur du jeune homme, il n'était guère possible de garder son sérieux.

Jeanne interrompit Raoul par un frais éclat de rire.

— Ah ! s'écria-t-elle, — je devine à présent !...

— Que devinez-vous ? — demanda M. de la Tremblaye.

Jeanne, au lieu de répondre à la question qui venait de lui être faite, ne prononça que ce seul mot :

— Regardez !

Et, tout en parlant, elle fit quelques pas de côté, démasquant ainsi la tapisserie et se plaçant de telle façon que Raoul pût envisager d'un seul coup d'œil sa figure et celle de la reine biblique.

En face de cette prodigieuse ressemblance, l'étonnement du jeune homme fut tel que son intelligence affaiblie ne lui permit point d'abord de distinguer l'erreur de la réalité, et de se bien rendre compte, en voyant à la fois Jeanne et la reine orientale, laquelle des deux était une peinture et laquelle était une femme.

Un mouvement de la jeune fille fit cesser cette sorte de mirage.

Raoul, à son tour, comprit tout.

— Ma pauvre tête ébranlée me rend à moitié fou, — murmura-t-il ; — pardonnez-moi donc, madame, et daignez me dire ce que j'ignore encore, c'est-à-dire où je suis et qui vous êtes ?

On se souvient que, dans son entretien avec Jacques, M. de la Tremblaye, entièrement préoccupé de la mission dont il chargeait ce dernier, n'avait nullement songé à lui demander quelle était la maison dans laquelle il se trouvait, et comment se nommaient les maîtres de cette maison.

Jeanne répondit avec une simplicité remplie de grâce :

— Vous êtes dans un lieu qui s'appelle le Petit-Chastel, et où l'on a été heureux de pouvoir vous donner une modeste hospitalité. Cette maison appartient à ma mère, Madeleine de Chambard, veuve d'un gentilhomme. Je suis leur fille unique, et je me nomme Jeanne...

— Et, — s'écria Raoul, — vous avez poussé la bonté, mademoiselle, jusqu'à me soigner vous-même ?...

— Je l'aurais fait dans tous les cas, — répondit Jeanne, — même quand j'aurais eu à mes ordres de nombreux domestiques... mais je n'avais guère de mérite, en vérité, à vous soigner moi-même, car ma mère est si pauvre que, toute malade qu'elle soit depuis longtemps, elle n'a que moi pour la servir...

En entendant cette touchante réponse, Raoul jeta un regard étonné sur l'ameublement de la pièce dans laquelle il se trouvait.

Nous savons déjà que cet ameublement était luxueux, quoique gothique et passé de mode.

Jeanne comprit la signification de ce regard.

— Vous avez raison, — reprit-elle, — rien n'annonce ici la pauvreté, et c'est tout simple : autrefois nous avons été, sinon riches, du moins dans l'aisance... Aujourd'hui notre ruine est complète, et tout ce que vous voyez ne nous appartient plus... De sa fortune passée, il ne reste à ma mère qu'une seule chose, le droit de demeurer ici et d'y mourir...

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria M. de la Tremblaye, — une pauvreté si grande et si peu méritée !

Il parut hésiter pendant un instant, puis il ajouta :

— Si j'osais, mademoiselle...

— Quoi, monsieur ? — demanda Jeanne.

— Je suis riche... très-riche même, et...

Raoul s'interrompit.

— Eh bien ! monsieur, — fit la jeune fille, — que voulez-vous dire ? Achevez !...

— Peut-être, — reprit le chevalier, — peut-être la somme moyennant laquelle madame votre mère a consenti la vente de cette maison n'est pas énorme, et alors...

Raoul s'interrompit de nouveau.

— Alors ? — répéta Jeanne.

— Si j'osais... vous offrir...

— Encore une fois, monsieur, quoi donc ?

— La somme nécessaire pour désintéresser l'acquéreur.

— Mais, monsieur, — interrompit la jeune fille, — à quel titre, je vous prie, nous feriez-vous cette offre ?

— La reconnaissance que je vous dois, mademoiselle, n'est-elle donc point un titre suffisant ?...

Jeanne pâlit.

— Il est impossible, monsieur, — dit-elle, — il est impossible que vous parliez sérieusement !

— Mais, je vous jure... — murmura le chevalier.

— N'achevez pas, — poursuivit Jeanne ; — il est impossible, vous dis-je, qu'un gentilhomme ose offrir à la fille d'un autre gentilhomme de lui payer l'hospitalité qu'il a reçue chez elle ! Cette offre serait une insulte, monsieur, et la reconnaissance, puisque vous pensez m'en devoir, ne s'exprime point par des insultes !...

La jeune fille se tut.

Raoul la regardait avec admiration.

XI. — LE PROJET D'UN CRIME.

Il y eut un instant de silence entre les deux acteurs de la scène que nous venons de raconter.

Jeanne baissait les yeux.

Une rougeur ardente venait de remplacer la pâleur accidentelle de ses joues.

Son cœur battait violemment, et soulevait sa poitrine chastement voilée par son corsage de laine brune.

Elle était, tout à la fois, ravissante de grâce ingénue et belle d'une fierté sublime.

Aussi, nous le répétons, Raoul la regardait avec une admiration enthousiaste.

Cependant il reprit la parole le premier.

— Pardonnez-moi, — dit-il, — pardonnez-moi, je vous en supplie, de vous avoir offensée sans le vouloir...

— Je vous pardonne de grand cœur, — répondit la jeune fille.

— Est-ce bien vrai, cela?...

— Oui, je vous le jure, et, dès à présent, je ne me souviens de rien...

— Merci!... mille fois merci! — s'écria Raoul.

Et il tendit à Jeanne sa main brûlante de fièvre.

Jeanne se sentit frissonner au contact de cette main.

Elle se hâta de retirer la sienne.

— Est-ce que je vous effraie? — murmura douloureusement le chevalier.

— Oh! non!... — s'écria la jeune fille avec une vivacité qui devait trahir le secret de son cœur.

Il y eut un nouveau silence; puis Jeanne reprit:

— J'ai dit tout à l'heure que j'espérais être pour vous un bon ange, et vous apporter la guérison...

— Je m'en souviens... — fit Raoul.

— Eh bien! je tiens parole...

Tout en parlant, elle prit sur la petite table la tasse de porcelaine, et la présenta au malade.

— Qu'est-ce que cela?... — demanda ce dernier.

— La guérison promise, — répondit la jeune fille.

Raoul reçut la tasse et l'approcha de ses lèvres; mais sa main se recula presque aussitôt.

— C'est étrange! — dit-il.

— Quoi donc?

— On croirait, à l'odeur de ce breuvage, qu'il renferme une dose énorme d'opium...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, — fit Jeanne qui, en effet, ne connaissait pas même de nom la substance que venait de nommer Raoul.

— Cette potion, — demanda ce dernier, — n'est point la même, n'est-ce pas, que celles qui ont été préparées jusqu'à présent pour moi?

— Exactement la même, à l'exception de quelques gouttes d'une liqueur que j'y ai mêlée.

— Quelle est cette liqueur?...

— Je l'ignore. Ma mère la conservait précieusement, et c'est elle qui m'en a conseillé l'emploi en m'en vantant les vertus merveilleuses. — *Si vous buvez ce soir*, a-t-elle dit, *demain vous ne souffrirez plus*... — Ne voulez-vous donc pas boire, monsieur?

— Oh! — fit Raoul avec exaltation, — je boirais du poison, si ce poison m'était offert par vous!...

Il approcha de nouveau le vase de ses lèvres, et il en avala d'un seul trait le contenu.

— Je savais bien, — murmura-t-il ensuite à voix basse, — je savais bien que c'était de l'opium!...

Puis sa tête tomba en arrière et s'affaissa sur l'oreiller.

Pendant quelques minutes encore, ses yeux restèrent largement ouverts, mais fixes et sans expression.

— Souffrez-vous?... — lui demanda Jeanne avec une sorte d'inquiétude.

Il ne répondit pas.

Au bout d'un instant, ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux, il parut endormi d'un sommeil calme et profond.

Jeanne remonta auprès de sa mère.

— Eh bien? — lui demanda la malade, — eh bien! a-t-il bu?

— Oui, — fit la jeune fille, — il a bu.

— Et maintenant?

— Maintenant, il dort.

Un éclair de triomphe illumina le front de Madeleine.

— Il dort, — répéta-t-elle, — c'est bon signe!...

Il n'était pas loin de minuit.

Une petite lampe, allumée par Jeanne et brûlant dans la salle basse, éclairait faiblement les traits fatigués du chevalier de la Tremblaye.

La position du jeune homme était exactement la même que quelques heures auparavant, et il était facile de voir qu'il n'avait pas fait un mouvement depuis qu'un assoupissement irrésistible avait pris possession de lui.

Jeanne dormait depuis longtemps dans sa chambre.

Des trois habitants du Petit-Chastel, Madeleine seule veillait encore.

Cette femme, brisée par la maladie et les souffrances, offrait en ce moment la vivante et sinistre image du crime et du remords, car tous deux se suivent d'habitude, et leur expression se ressemble plus qu'on ne pense.

La vieille femme, éclairée d'une façon lugubre par une lampe de nuit qui brûlait dans sa chambre, se soulevait à demi sur son coude.

Ses longs cheveux gris, dénoués, couvraient de leurs mèches flottantes son cou et ses épaules décharnés.

Ses yeux étincelaient au fond de leurs orbites.

Elle semblait prêter l'oreille et tressaillait au moindre bruit.

Soudain, sa résolution fut prise.

D'un mouvement brusque, elle rejeta loin d'elle ses draps et ses couvertures.

Son corps de squelette apparut alors presque entier dans sa hideuse nudité.

Puis elle se coula à bas de son lit, et elle essaya, à deux ou trois reprises, de se soutenir debout.

Mais depuis longtemps elle avait perdu l'habitude de marcher, et d'ailleurs une de ses jambes était à peu près paralysée.

Elle tomba d'abord à genoux et ne se releva qu'à grand'peine et après des efforts inouïs.

On eût dit un serpent coupé par morceaux essayant de réunir ses tronçons dispersés.

Une fois debout de nouveau, Madeleine, s'appuyant sur tous les meubles et se traînant plutôt que marchant, se dirigea vers la porte de la chambre de Jeanne, qu'elle atteignit à la longue.

A l'aide de son bras gauche, elle se souleva tout à fait et elle parvint à pousser sans bruit, avec sa main droite, les verrous extérieurs de cette porte, de telle façon qu'il devenait impossible à Jeanne de sortir de sa chambre.

Ceci fait, Madeleine, étendue sur le tapis et rampant le long de la muraille, car elle ne pouvait plus se soutenir, arriva auprès d'un trophée fixé dans l'un des panneaux de la tenture en cuir de Cordoue et formé des armes qui avaient appartenu à Guillaume de Chambard.

Là elle se souleva, ainsi qu'elle l'avait déjà fait à la porte de Jeanne; elle saisit une des armes, et elle retomba sur le tapis avec sa proie.

Madeleine ne put s'empêcher de sourire en voyant combien le hasard l'avait merveilleusement servie.

L'arme qu'elle tenait à la main était un poignard en forme de flamme, dont la lame, longue de près d'un pied et excessivement effilée et tranchante, était pourvue, dans son milieu, d'une petite rigole pour laisser s'écouler le sang.

La moindre blessure faite par ce poignard devait être mortelle.

Madeleine en prit la poignée entre ses dents, et, se traînant sur les mains et sur les genoux, elle gagna la porte qui conduisait à l'escalier.

Cette porte était entr'ouverte.

Madeleine, pour l'ouvrir tout à fait, n'eut donc d'autre peine que de la tirer à elle.

### XII. — LA JUSTICE DE DIEU.

A mesure que Madeleine avançait, ses mouvements devenaient plus lents et plus douloureux.

Evidemment ses forces trahissaient sa résolution énergique.

Elle ne se décourageait point, cependant, et la pensée ne lui venait même pas de renoncer à l'œuvre infernale qu'elle s'était juré d'accomplir.

Il eût été étrange et terrible de voir en ce moment, à la faible lueur d'une lampe presque sépulcrale, cette femme à moitié morte, ce cadavre vivant, ce squelette animé d'un reste d'existence, ramper ainsi sur le sol, avec des mouvements brusques et interrompus, selon que les douleurs de la paralysie se faisaient sentir d'une manière plus ou moins aiguë.

A coup sûr, les plus fermes esprits auraient cru à quelque fantastique et horrible vision.

Madeleine, nous le répétons, avait atteint et avait ouvert la porte de sortie.

Elle se trouva ainsi en haut des marches de l'escalier.

Là, ses forces l'abandonnèrent complétement, et ses souffrances devinrent telles qu'il lui fallut, pour comprimer les cris que lui arrachait la douleur, mordre, à s'y briser les dents, la garde de son poignard.

Elle s'assit sur la première marche, et elle attendit.

Cette crise d'intolérables tortures dura quelques minutes; puis, aussitôt qu'un instant de répit se manifesta, Madeleine se remit en marche et commença à descendre.

Dans l'état où se trouvait l'exécrable femme, opérer cette descente était un travail gigantesque.

Madeleine, tenant toujours son poignard entre ses dents, afin de conserver le libre usage de ses bras, se soutenait sur ses mains et sur ses coudes, et laissait couler son corps de la marche supérieure à la marche inférieure.

Le contact de sa jambe paralytique avec les dalles glacées de l'escalier faisait circuler un froid mortel jusque dans la moelle de ses os, et ralentissait de plus en plus ses mouvements.

Elle commençait à trembler d'avoir entrepris une tâche qu'elle ne pourrait pas pousser jusqu'à la fin.

Déjà, plus d'une fois, elle s'était demandé avec une angoisse croissante:

— Comment remonterai-je?...

Et, cependant, elle avançait toujours...

Enfin elle toucha la dernière marche.

Elle se trouvait dans cette espèce de vestibule dont nous avons déjà parlé, et qui conduisait à la porte de la rue.

Celle de la chambre de Raoul se trouvait sur la gauche, à dix pas à peine de Madeleine.

Un instant encore, et elle allait toucher au but.

Cette certitude la ranima.

Seulement, de la dernière marche de l'escalier à la salle basse, il n'y avait aucun point d'appui et il fallait marcher sans soutien.

A la vérité, Madeleine avait la ressource de ramper sur le sol, ainsi qu'elle l'avait fait jusque-là.

Mais la lenteur infinie de ce genre de marche effraya son impatience.

D'ailleurs elle sentait son sang battre dans ses artères avec une vivacité fébrile qu'elle prenait pour un retour de vigueur.

Elle se cramponna donc à la rampe de l'escalier, et elle se leva toute droite; puis, ne voulant pas se donner le temps de la réflexion, elle détacha ses mains du balustre de fer qui les soutenait, et elle s'efforça de marcher.

En ce moment elle dut éprouver ce que ressent le nageur inexpérimenté qui vient de s'aventurer témérairement trop au large dans un endroit profond, et qui voit que le courant l'entraîne, que ses forces l'abandonnent, que son savoir lui fait défaut, enfin que la vague le domine et va l'engloutir pour jamais.

En vain il veut retourner en arrière et gagner un endroit moins périlleux, — il n'est déjà plus temps!...

L'eau qui l'entoure, et qui l'enveloppe comme un froid et inexorable linceul, le soulève, l'emporte et refuse de lâcher sa proie.

De même, Madeleine, chancelant comme un arbre déraciné, comprit sa complète impuissance. — Ses pieds ne pouvaient faire un pas, ses jambes refusaient de la porter en avant.

Elle essaya de se retourner; elle étendit sa main gauche pour se cramponner de nouveau à la rampe de l'escalier.

Mais la paralysie venait de s'étendre à cette main, qui retomba inerte sans avoir touché le but.

Alors un éblouissement passa devant les yeux de Madeleine.

Il lui sembla qu'elle était ballottée par un vent d'orage au milieu d'un cercla de feux mouvants qui tournaient avec une vitesse prodigieuse.

Elle frappa l'air de ses deux bras qui ne rencontrèrent que le vide.

Les dalles polies du vestibule lui parurent se dérober sous elle, et elle s'abattit de toute sa hauteur, d'abord sur son bras gauche que le poids de son corps brisa comme du verre, puis sur la pointe du poignard que sa main droite avait repris et dont la lama lui entrant dans la poitrine à côté du sein gauche, en ressortit par derrière entre les deux épaules.

Madeleine poussa un cri terrible, un cri surhumain de désespoir et d'agonie.

Elle essaya de lutter contre la mort, mais déjà des flots de sang envahissaient sa poitrine et montaient à ses lèvres en écume empourprée.

Une suprême convulsion secoua ses membres et tordit son buste; ses lèvres s'ouvrirent pour pousser un second cri et ne laissèrent s'échapper qu'un jet de sang; ensuite ses membres se roidirent, ses yeux tournèrent dans leur orbite; puis plus rien, pas même un tressaillement, ne vint agiter les fibres du corps étendu sur les dalles.

Madeleine de Chambard était morte.

Nous ne dirons pas : *Dieu ait son âme!*

Ce serait, nous le croyons du moins, former un souhait trop inutile.

Cependant la cri désespéré de Madeleine était venu troubler Jeanne au milieu de son calme sommeil.

Dans le premier moment, la jeune fille crut qu'elle venait d'être le jouet de quelque mauvais rêve, et elle essaya de se rendormir.

Mais le souvenir de cet horrible cri qu'elle avait entendu la poursuivait sans relâche et enfantait dans son esprit les images les plus lugubres.

Elle prit le parti de se lever afin d'aller s'assurer par elle-même du peu de fondement de ses terreurs.

Elle sauta donc en bas de son lit, et, passant à la hâte les premiers vêtements qui se trouvèrent sous sa main, elle courut à la porte de sa chambre et voulut l'ouvrir.

Cette porte résista.

Nous savons déjà que Madeleine en avait poussé les verrous du côté opposé.

La frayeur et les inquiétudes de Jeanne grandirent aussitôt et semblèrent prendre une terrible réalité.

La jeune fille se croyait certaine qu'il était impossible à sa mère de sortir sans aide de son lit.

Qui donc avait poussé les verrous de cette porte qui la faisait prisonnière?

Quel effrayant rapport y avait-il entre cette porte fermée et le cri que, dans son trouble, il lui semblait sans cesse entendre retentir à son oreille?

Jeanne frappa la porte avec ses poings crispés et l'ébranla à deux reprises.

Mais la porte était épaisse et les verrous solides.

Jeanne comprit qu'elle allait devenir folle si cette situation se prolongeait.

Elle cria de toute la force de sa poitrine :

— Ma mère! ma mère!...

Cet appel resta sans réponse.

— Ma mère!... ma mère!... — répéta-t-elle une seconde fois avec plus d'énergie encore.

Puis, comme l'écho de la nuit lui redisait seul son cri de désespoir, elle perdit complétement la tête et elle s'élança vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

La nuit était profonde, la route était déserte.

Jeanne attacha les draps de son lit à un barreau de fer, et, sans chaussures à ses pieds nus, sans réfléchir aux périls d'une chute presque inévitable et peut-être mortelle, la jeune fille se laissa couler du premier étage sur la route.

Un miraculeux hasard permit qu'elle atteignit le sol sans s'être fait la moindre blessure.

A peine ses pieds eurent-ils touché la terre qu'elle prit sa course du côté de Marly-la Machine, avec une vitesse aussi grande que si elle avait été poursuivie par une légion de fantômes.

Les cailloux de la route mettaient ses pieds en sang, mais elle ne sentait pas la douleur.

Sa poitrine était haletante, mais elle ne ralentissait pas sa course.

Enfin, elle atteignit la première maison.

Elle tomba contre la porte de cette maison en gémissant. — La force lui manquait également pour appeler et pour frapper.

## XIII. — LE MARI DE CLAUDINE.

Les aboiements furieux d'un gros chien retentirent à l'intérieur; une voix masculine demanda d'un ton rogue et menaçant :

— Qui va là?

Jeanne continua de gémir et ne répondit pas.

La même voix qui venait de parler articula un juron des plus énergiques et reprit :

— De par tous les diables! passez votre chemin, sinon j'ouvre la porte et je vous fais manger par mon chien!...

Cette nouvelle menace augmenta, si cela était possible, la terreur de Jeanne.

Elle essaya de se lever et de s'enfuir, mais elle ne réussit pas même à se soulever; seulement ses pleurs devinrent des sanglots convulsifs, et ses gémissements se changèrent en cris de détresse.

En même temps une lourde clef tournait dans la serrure, et les aboiements féroces redoublaient d'intensité.

Ceci n'était point de nature à diminuer l'épouvante de Jeanne.

La porte s'ouvrit.

Heureusement, le propriétaire de la maison tenait en main l'extrémité d'une corde attachée au collier de son chien.

En voyant, ou plutôt en devinant une femme étendue sur le seuil, il tira à lui cette corde, ce qui empêcha le farouche animal, dogue de la plus haute taille, de se précipiter sur la malheureuse enfant qu'il aurait infailliblement mise en lambeaux.

— Pourquoi êtes-vous là?... — dit le maître d'un ton un peu radouci. — Qu'attendez-vous et que demandez-vous?

L'émotion et l'agitation de la jeune fille ne lui permettaient pas de répondre.

En face de ce silence inexplicable pour lui, le paysan défiant et soupçonneux battit le briquet, alluma une lampe et approcha la lumière du visage de Jeanne.

Il connaissait de vue la jeune fille, et il la reconnut aussitôt.

Ses manières, brusques et presque brutales jusqu'alors, devinrent à l'instant même respectueuses.

Il se tourna vers l'intérieur de la maison, et il s'écria :

— Eh! Claudine!... eh! ma femme! lève-toi vite, et viens ici...

— Pourquoi faire? — demanda Claudine du fond d'une pièce reculée.

— C'est la demoiselle à madame de Chambard, la dame du Petit-Chastel, qui est en train de se mourir à notre porte...

En même temps il prit Jeanne dans ses bras, il la souleva et il la porta dans la première pièce, où il l'assit dans un grand fauteuil.

Claudine, jeune paysanne fort accorte et des plus avenantes, ne tarda guère à arriver.

Tous deux alors, le mari et la femme, prodiguèrent à Jeanne les soins les plus touchants.

Grâce à ces soins, la jeune fille recouvra bien vite un peu de présence d'esprit et de calme.

Elle en profita pour raconter ce qui venait de se passer, et pour demander aide et assistance afin de pouvoir retourner au Petit-Chastel et de s'y assurer si tous les malheurs qu'elle redoutait s'étaient effectivement accomplis.

Quand elle eut achevé son récit, le paysan lui dit en hochant la tête :

— Je suis tout à votre disposition, mademoiselle, mais êtes-vous bian sûre de n'avoir point rêvé?...

— Rêvé!... — répondit Jeanne. — Comment aurais-je rêvé!... Oh! non... par malheur!... non, je ne dormais pas!... Ce cri sinistra dont je vous parle a bien réellement frappé mon oreille, et j'ai bien trouvé fermée la porte de ma chambre!... Ah! croyez-moi! croyez-moi, le malheur est dans la maison de ma mère!...

— C'est ce que nous saurons dans un instant, — fit le paysan. — Laissez-moi réveiller seulement quelques voisins qui nous accompagneront et qui témoigneront, au besoin, de ce que nous aurons vu.....

— Agissez à votre gré... — répliqua Jeanne; — mais, au nom du ciel, hâtez-vous!... hâtez-vous!...

— Je vous demande cinq minutes.

Et le paysan sortit, laissant la jeune filla en compagnie de Claudine sa femme.

Les cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il revint à la tête de quatre autres villageois, vigoureux gaillards, aux joues pleines et colorées, aux robustes épaules, frottant de leurs gros poings fermés leurs yeux encore remplis de sommeil.

La jeune Claudine avait prêté à Jeanne une paire de ses plus beaux souliers, des bas de coton blanc, très-fins, à coins rouges, et un grand mantelet de futaine grise, orné d'un vaste coqueluchon.

Jeanne mit les bas et les souliers, s'enveloppa dans le mantelet et rabattit le capuchon sur sa tête.

Les hommes portaient des torches allumées.

Deux d'entre eux soutinrent de leurs bras robustes la marcha chancelante de Jeanne, et tous ensemble prirent, à la clarté des flambeaux, le chemin du Petit-Chastel.

A mesure qu'ils approchaient, l'impression de terreur produite sur l'esprit de la jeune fille semblait se renouveler et s'agrandir, et une sorte de tremblement nerveux s'emparait de ses membres.

Au moment où l'on atteignit la porte d'entrée, Jeanne était littéralement défaillante.

Ce n'était point une petite affaire que de pénétrer dans la maison.

La porte était de taille et de force à résister à un assaut véritable; et, au premier coup qui tenta de l'ébranler, on entendit résonner des ferrures solides; on rencontra une résistance presque invincible.

Il fallait cependant triompher de ces obstacles.

Un levier de fer, dont le mari de Claudine s'était muni à tout hasard, fut introduit entre les jointures de la porte.

Trois jeunes gens robustes pesèrent de tout leur poids sur l'extrémité de ce levier.

Les verrous grincèrent avec un bruit lugubre, la serrure cria, les planches de chêne se disjoignirent et éclatèrent, enfin la porte céda en produisant un fracas presque pareil à celui du tonnerre.

Alors le mari de Claudine s'approcha de Jeanne, que l'un des paysans soutenait.

— La maison est ouverte, notre demoiselle, — lui dit-il.

La jeune fille fit un geste qui signifiait :

— Entrez les premiers... je vous suivrai dans un instant...

Les paysans ravivèrent le feu de leurs torches.

Ils franchirent les quelques marches du perron et ils pénétrèrent dans le vestibule.

Soudain l'un d'eux, celui qui marchait en avant, recula en poussant une exclamation d'effroi et de stupeur.

La torche qu'il portait s'échappa de ses mains et s'éteignit en touchant le sol.

Il venait de glisser dans une mare de sang; il se trouvait face à face avec le cadavre de Madeleine.

Jeanne, au moment où le cri du paysan arriva jusqu'à elle, sembla recouvrer, comme par enchantement, ses forces disparues.

A son tour, elle s'élança dans le vestibule, et elle s'arrêta, frissonnante et éplorée, devant le corps déjà raidi de celle qui avait été sa mère.

Elle se laissa tomber à genoux auprès de ce corps.

Ses mains jointes tremblaient; ses lèvres étaient agitées d'un mouvement convulsif; ses yeux, fixes et largement ouverts, semblaient regarder sans voir.

Elle eût voulu pleurer, mais elle ne pouvait pas.

Jeanne personnifiait ainsi, de la manière la plus complète et la plus touchante, non point l'ange ému de la douleur, mais l'ange sombre du désespoir, de ce désespoir terrible et concentré qui ne se manifeste ni par des cris, ni par des larmes.

Les paysans, effrayés de ces yeux secs et arides et de ce visage aussi pâle que celui de la morte, s'étaient retirés à quelques pas et ils attendaient dans un silence respectueux.

Enfin, Dieu eut pitié de Jeanne.

Ses yeux se mouillèrent de larmes brûlantes; son cœur, trop plein et qui allait éclater, déborda en sanglots convulsifs, et ces pleurs soulagèrent la jeune fille, comme une pluie d'orage ranime la nature embrasée.

Elle souleva dans ses bras le cadavre qui gisait devant elle, couvrit de baisers dévorants ses yeux éteints et ses lèvres froides, et elle s'écria d'une voix décomposée, semblable à celle des somnambules endormis par le sommeil magnétique : — Oh! ma mère!... ma mère!... ma mère!...

A cette exclamation déchirante succéda un instant de silence; puis le mari de Claudine s'approcha de Jeanne, et lui dit lentement, avec un embarras manifeste :

— Pour sûr, notre demoiselle, vous vous tuerez à vous faire comme ça de la peine, et ce n'est pas le mal qui vous arrivera qui pourra faire revivre cette pauvre dame que voilà...

Jeanne releva la tête et demanda :

— Vous croyez qu'elle est morte?... bien morte?... morte sans espoir?

Le paysan ne répondit pas.

— Vous vous taisez!... — continua la jeune fille. — Eh bien! je vous dis, moi, que je ranimerai ma mère!...

Et Jeanne reprit le cadavre dans ses bras et le serra contre son cœur, comme si elle eût conservé, en effet, l'espérance de la rappeler à la vie.

Mais tout d'un coup ses yeux s'agrandirent, et elle jeta un cri d'horreur.

Pour la première fois elle apercevait la poignée sanglante du stylet dont la lame traversait la poitrine de sa mère.

Pour la première fois elle commençait à croire à un assassinat; car, jusqu'alors, elle avait attribué à un accident, dont les causes lui échappaient, la catastrophe qui la faisait orpheline.

Une seconde pensée, rapide comme l'éclair, pénétra en ce moment dans son esprit et sembla l'illuminer d'une lueur sinistre.

Ses lèvres murmurèrent un nom :

— Raoul!...

Le cadavre de sa mère s'échappa de ses bras, et elle bondit jusqu'à la porte de la salle basse, qu'elle ouvrit violemment.

## XIV. — L'EXEMPT.

La lampe de nuit répandait toujours sa clarté pâle dans cette vaste pièce.

M. de la Tremblaye semblait plongé, plus que jamais, dans un sommeil léthargique. Jeanne courut au lit.

Elle saisit Raoul par les deux mains, et elle la secoua avec toute la force dont elle était capable.

En ce moment, elle ne se souvenait guère du naissant amour qu'elle éprouvait pour le jeune homme; elle ne voyait, elle ne pouvait voir en lui que le meurtrier de sa mère.

Raoul se réveille à demi.

Mais les vapeurs épaisses de l'opium engourdissaient à la fois ses sens et son intelligence.

Il balbutie quelques paroles entrecoupées, il referma les yeux, il laisse retomber sa tête et se rendormit.

— Ah! — s'écria Jeanne avec une sorte de rage et en désignant Raoul aux paysans qui étaient entrés dans la chambre en même temps qu'elle, — son sommeil est trop profond pour être véritable! cet homme est l'assassin!...

Les paysans entourèrent aussitôt le lit avec des démonstrations furibondes.

— Il faut le pendre!... — disaient les uns.

— Il faut le jeter à l'eau! — reprenaient les autres.

Et déjà ils se mettaient en devoir de traîner vers la porte le malheureux jeune homme, qui ne s'éveillait point au milieu de toutes ces violences.

A ce spectacle, il se fit de nouveau une révolution dans le cœur de Jeanne.

— Si pourtant ce n'était pas lui!... — pensa-t-elle.

Et elle s'écrie :

— Arrêtez!

Les paysans obéirent.

— J'ai accusé trop vite!... — leur dit la jeune fille. — Je ne suis sûre de rien, de rien, sinon de l'odieux attentat qui vient d'être commis sur ma pauvre mère. Celui que de fatales circonstances désignaient à mes soupçons est peut-être innocent, et d'ailleurs, fût-il coupable, ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire justice de son crime!... Que l'un de vous, je vous en conjure, coure chercher un médecin : ce médecin nous dira si ce sommeil étrange est une comédie infâme ou une léthargie véritable...

— Oui!... oui!... — répondirent les paysans tout d'une voix.

Et ils replacèrent le corps de Raoul sur le lit d'où ils venaient de l'arracher.

En même temps le mari de Claudine prit sa course vers Saint-Germain, afin d'accéder au désir que venait d'exprimer la jeune fille.

Un des villageois resta de garde dans la salle basse, et les autres, improvisant avec des chaises une sorte de brancard sur lequel ils posèrent le cadavre de Madeleine, transportèrent à l'étage supérieur leur funèbre fardeau, et étendirent la morte sur cette même couche où elle avait reposé vivante.

Jeanne, agenouillée, pria jusqu'au moment où plusieurs coups frappés à la porte annoncèrent le retour du mari de Claudine.



Et se traînant sur ses mains et sur ses genoux, elle gagna la porte. (Page 13.)

Celui-ci ramenait avec lui, non-seulement un médecin, mais encore un exempt et une escouade de soldats de la maréchaussée, qui venaient s'assurer du prétendu coupable et qui prirent aussitôt possession de toutes les issues de la maison.

Le hasard avait permis que le médecin appelé fût précisément celui-là même que Jacques était allé chercher, quelques jours auparavant, pour donner des soins à son maître.

Il examina d'abord le cadavre de Madeleine.

Il enleva le poignard resté dans la blessure, et il déclara que la mort avait dû être presque instantanée.

Interrogé par l'exempt, il répondit qu'il ne croyait point à un assassinat, mais à une catastrophe accidentelle, et il basait son opinion sur la position de l'arme meurtrière et sur la façon dont elle avait traversé la poitrine de part en part, en brisant un des os de l'épaule.

L'exempt et le médecin descendirent ensuite à la salle basse en priant Jeanne de les accompagner.

— Cet homme dort-il réellement? — demanda l'exempt au médecin en désignant Raoul.

Le médecin appuya sa main sur la tempe et sur le cœur du chevalier. Il écouta le bruit de sa respiration, et il répondit :

— Oui, il dort, et d'un sommeil aussi profond qu'incompréhensible!...

Tout en parlant, il aperçut sur la petite table auprès du lit la tasse qui contenait encore quelques gouttes de la potion.

Il mouilla son doigt dans ces quelques gouttes...

Il le porta à ses lèvres, puis il ajouta :

— Ceci, du reste, m'explique ce sommeil... — Mademoiselle, — demanda-t-il ensuite à Jeanne, — voulez-vous me dire qui a préparé cette potion?...

— Moi, monsieur, — répondit la jeune fille.

— D'après quelle ordonnance?

— D'après celle que vous-même aviez laissée ici,

— N'y avez-vous rien ajouté?

— Si, deux ou trois cueillerées d'une liqueur dont ma pauvre mère m'avait vanté les bons effets...

— Quelle est cette liqueur?

— Je l'ignore.

— Vous en reste-t-il?

— Oui, les deux tiers de la fiole, à peu près.

— Voulez-vous me montrer cette fiole?

Jeanne alla la chercher aussitôt.

Le médecin en respira l'odeur.

Ensuite il se tourna vers l'exempt.

— Ah! je le crois bien, — s'écria-t-il, — que ce jeune homme est endormi! une dose énorme du plus puissant des narcotiques, l'opium, l'a plongé dans un sommeil qui ressemble à la mort!...

— Mademoiselle, — demanda l'exempt à son tour, — quel but pouvait avoir votre mère en cherchant à endormir ce jeune homme, ainsi qu'elle semble l'avoir fait?...

— Elle se trompait sans doute elle-même au sujet des vertus réelles de la liqueur dont elle m'avait conseillé l'emploi.

— A quelle heure avez-vous administré la potion préparée par vous?...

— A la tombée de la nuit.

— Et à quelle heure l'assassinat présumé a-t-il été commis?

— Le cri d'agonie de ma pauvre mère m'a arrachée au sommeil, il y a tout au plus deux heures.

— Dans quelle pièce de la maison l'arme qui a donné la mort avait-elle sa place habituelle?

— Dans la chambre de ma mère.

En ce moment, le médecin intervint.

— Monsieur l'exempt, — dit-il, — je me porterais d'autant plus volontiers caution de l'innocence de M. le chevalier de la Tremblaye, qu'il est bien loin d'être rétabli d'une maladie presque mortelle pour laquelle je l'ai traité; mon étonnement, tout à l'heure, a été profond en le trouvant vivant encore, et sa faiblesse doit être telle qu'il lui serait complétement impossible de faire quatre pas sans soutien...



Il venait de glisser dans une mare de sang. (Page 15.)

— Votre opinion est à peu près la mienne, — répondit l'exempt ; — mais enfin, un crime a été commis dans cette maison, et je dois provisoirement m'assurer de la personne de celui que les premiers soupçons ont paru désigner comme étant le coupable.

— Cependant... — dit le médecin.

— Ne cherchez point à entraver la marche de la justice, — interrompit l'exempt d'un ton sec.

Puis il ajouta, en s'adressant à deux de ses gens :

— Mon devoir m'ordonne de me livrer à de minutieuses investigations... Fouillez donc, en conséquence, les vêtements et les autres effets du prévenu.

Les hommes de la maréchaussée obéirent à l'instant même.

Les recherches ne furent point sans résultat.

L'un de ces hommes apportait à l'exempt un portefeuille qu'il venait de trouver dans l'une des poches de l'habit du chevalier, au moment où l'autre ouvrait la valise que nous connaissons, et s'écriait à la vue de son contenu :

— Que d'or! mon Dieu! que d'or!

## XV. — PAUVRE JEANNE!

L'exempt resta pendant un instant comme ébloui, en face de la brillante vision métallique qui frappait ses regards.

Après avoir obéi au sentiment d'admiration cupide que la vue des louis et des doubles louis du chevalier ne pouvait manquer d'exciter en lui, il ouvrit le portefeuille qu'un de ses subordonnés venait de lui remettre.

Il en tira un parchemin plié en huit, et auquel attenait un large sceau de cire verte, suspendu à un ruban de la même couleur.

Il déploya ce parchemin, et il en parcourut des yeux le contenu.

L'aspect de sa physionomie changea aussitôt.

De hautaine et d'impérieuse qu'elle était d'abord, elle devint, comme par enchantement, obséquieuse et soumise.

Il ôta son chapeau, qu'il avait jusqu'alors conservé sur sa tête, et son regard alla, de l'air le plus respectueux, du parchemin à Raoul, et de Raoul au parchemin.

Voici ce qu'il venait de lire :

« Nous, Philippe d'Orléans, par la grâce de Dieu, régent de France, à tous ceux qui ces présentes verront, mandons et ordonnons de prêter aide et assistance à notre dévoué sujet et serviteur le chevalier Raoul de la Tremblaye, toutes fois qu'il jugera convenable de réclamer cette assistance.

« Défendons en outre à qui que ce soit, et pour quelque motif que ce puisse être, d'inquiéter ledit chevalier de la Tremblaye, et de l'entraver dans ses actes et ses volontés.

« Quoi qu'il ait fait, il l'a fait par notre ordre et pour le bien de notre service.

« En foi de quoi nous lui avons donné ces présentes, signées de notre seing et scellées de notre sceau. »

Venaient ensuite la date et la signature.

L'exempt, métamorphosé, ainsi que nous venons de le voir, par l'apparition de cette pièce inattendue, reploya avec un soin infini le précieux parchemin, le serra dans le portefeuille d'où il avait été tiré, et fit rentrer le tout dans la poche de l'habit de Raoul.

Ensuite il se tourna vers ses acolytes et leur dit :

— L'innocence de M. le chevalier de la Tremblaye m'est surabondamment démontrée. En outre, ainsi que nous l'a si bien prouvé M. le docteur, un terrible et déplorable accident a eu lieu ici, cette nuit, mais aucun crime n'y a été commis. Nous n'avons plus rien à faire dans cette maison et il ne nous reste qu'à regagner Saint-Germain.

Le médecin, fort intrigué de ce qui venait de se passer sous ses yeux, s'approcha alors de l'exempt, et lui demanda à demi-voix :

— Qu'y avait-il donc dans ce parchemin?...

— C'est un secret d'État!... — répondit l'exempt d'un ton d'importance.

— Un secret d'État? — répéta le docteur.

— Oui, et ne cherchez pas à le pénétrer, je vous le conseille, car il y va de la Bastille, ni plus ni moins!...

Au seul mot de Bastille, le médecin était devenu aussi blême que ses malades.

Il n'ajouta pas une parole, et jusqu'au moment, qui ne tarda guère, où il quitta le Petit-Chastel en compagnie des gens de la maréchaussée et de l'exempt, il se tint parfaitement coi, tant il avait peur d'apprendre, sans le vouloir, ce terrible secret d'État dont la connaissance était si dangereuse.

Après leur départ, Jeanne resta dans la salle basse avec le mari de Claudine et les autres paysans que la curiosité avait retenus.

Ces braves gens, ne voulant point la troubler dans sa douleur, se retirèrent discrètement l'un après l'autre.

Le mari de Claudine demeura le dernier.

— Notre demoiselle, — dit-il à Jeanne avec une affectueuse cordialité qui n'excluait point le respect, — m'est avis que vous ne pouvez point passer la nuit, comme cela, dans cette maison, sans personne auprès de vous... Je m'en vas vous amener ma femme Claudine, elle vous fera compagnie, et elle priera le bon Dieu avec vous auprès de la pauvre dame qui est en haut...

Jeanne prit la main du paysan et la serra.

— J'accepte de grand cœur, mon ami, — répondit-elle; — amenez-moi votre femme... Aussi bien, je me sens tellement brisée qu'il me semble que je vais mourir!...

La livide pâleur de la jeune fille et le tremblement de tous ses membres confirmaient d'une façon sinistre la triste signification de ses dernières paroles.

Le mari de Claudine se hâta de reprendre le chemin de sa maison en murmurant à part lui :

— Pauvre demoiselle!... pauvre demoiselle!... pourvu qu'il n'arrive pas un second malheur cette nuit!...

Jeanne, se trouvant seule, fit quelques pas pour sortir de la salle basse et gagner le premier étage.

Mais les forces lui manquèrent pour marcher.

D'ailleurs, une sorte d'épouvante instinctive l'éloignait de cette chambre hantée, où gisait un cadavre sanglant.

Elle se laissa tomber sur un siége.

Elle cacha sa tête entre ses deux mains, et des larmes muettes roulèrent, une à une, entre ses doigts.

Peu à peu ces larmes se séchèrent.

Les mains de Jeanne se disjoignirent.

Elle releva la tête, et ses yeux, fixés sur le vague, semblèrent regarder quelque chose avec un effroi profond.

Ce qu'elle regardait ainsi, c'était une pensée horrible qui venait de se présenter à elle.

Elle essayait de chasser bien loin cette pensée, elle la repoussait de toutes les forces de son âme comme un impardonnable outrage à Madeleine à peine refroidie; mais cette pensée fatale revenait sans cesse, à chaque instant plus forte, plus lumineuse, et s'entourant de présomptions de plus en plus irrécusables.

Jeanne accusait sa mère!

Elle l'accusait d'une tentative d'assassinat que le doigt de Dieu avait tournée contre elle-même.

Et cette accusation, basée sur ses souvenirs, se déduisait avec une logique foudroyante de tous les faits qui venaient de se passer.

Madeleine, en effet, si hostile d'abord pour Raoul blessé et mourant, ne s'était-elle pas adoucie subitement, en apprenant que le jeune homme avait apporté avec lui dans sa maison une énorme somme en or?

N'avait-elle pas interrogé Jeanne au sujet de cette fortune, avec l'émotion avide de l'avare et du voleur?

N'avait-elle pas renouvelé ses questions aussitôt après le départ du valet de Raoul, en s'informant si la cassette qui contenait les pièces d'or n'avait point disparu?

Ce breuvage qui devait plonger M. de la Tremblaye dans un assoupissement léthargique, c'était elle qui l'avait fourni, elle qui en avait conseillé, presque ordonné l'emploi.

— Eh bien!... — avait-elle demandé à Jeanne au moment où cette dernière quittait la chambre du malade... — eh bien! a-t-il bu?

— Oui... — avait répondu la jeune fille.

— Et maintenant?

— Maintenant, il dort.

Jeanne se souvenait de l'expression joyeuse qui était venue éclairer alors le visage de sa mère, et de l'accent étrange avec lequel elle s'était écriée :

— Il dort! c'est bon signe!...

A partir de cet instant, les preuves s'accumulaient et devenaient de plus en plus lumineuses.

Madeleine, cela était évident, s'était traînée hors de son lit, et avait poussé les verrous de la porte qui séparait sa chambre de celle de sa fille.

Elle avait détaché de la muraille le poignard à lame dentelée, héritage de Guillaume de Chambard.

Elle avait trouvé, dans la passion infernale de l'or, les forces nécessaires pour descendre l'escalier.

Mais ces mêmes forces lui avaient fait défaut à l'heure suprême où le crime allait s'accomplir, et la céleste justice, s'éveillant tout à coup, avait permis que l'arme meurtrière se teignît du sang de la coupable, au lieu de répandre celui de la victime désignée.

Une sorte de vision rétrospective permit à Jeanne d'assister à tous les détails de la terrible scène que nos lecteurs connaissent déjà, et qui lui apparut jusque dans ses moindres détails.

Elle se fit violence pour ne point se laisser entraîner à avoir horreur de sa mère.

Elle se jeta à genoux, et elle s'écria avec une ardente ferveur :

— Mon Dieu, Dieu juste et puissant! vous qui venez de sauver un innocent et de punir une coupable du crime qu'elle projetait d'accomplir... mon Dieu, que votre vengeance ne poursuive point ma pauvre mère en dehors des limites de cette vie! Ayez la clémence, vous qui avez la force! Pardonnez, mon Dieu! pardonnez!

Après cette prière, Jeanne se sentit plus calme.

Elle envisagea avec une sorte de sang-froid toute l'horreur de sa position.

Cette position était effrayante, et ne semblait point avoir d'issue.

La malheureuse enfant se trouvait, à seize ans, orpheline, sans abri, sans ressources... pas un toit ne s'offrait à elle pour abriter sa tête, pas une main amie ne se tendait vers elle pour serrer la sienne!

Où aller? que devenir? où chercher, où trouver le pain de chaque jour?

Jeanne ne pouvait résoudre aucune de ces tristes questions. Cependant sa tête ne s'égara point, et elle se dit avec cette résolution forte et résignée qui ne peut naître qu'en face des grandes infortunes :

— Dieu viendra peut-être à mon aide, et d'ailleurs la mort offre un large refuge à tous ceux pour qui la vie est impossible!

## XVI. — LE RÉVEIL.

Le mari de Claudine ne tarda point à revenir avec sa femme, qu'il installa auprès de Jeanne.

Toutes les deux montèrent alors dans la chambre mortuaire, où elles passèrent en prière le reste de la nuit.

Dès le matin du jour suivant, le curé de Luciennes vint rendre les derniers honneurs de la religion à la dépouille inanimée de Madeleine, et Jeanne s'enfuit dans la partie la plus reculée de la maison, afin de ne pas assister à ce déchirant spectacle d'un ensevelissement, afin de ne point entendre le bruit funèbre du marteau qui clouait dans le cercueil le cadavre de sa mère.

Bientôt l'humble cortége, composé du prêtre et de quelques paysans, quitta le Petit-Chastel et s'achemina lentement vers le cimetière.

La paysanne Claudine ayant appris par son mari qu'il y avait un malade dans la maison, et mue par un sentiment d'humanité qui la poussait à ne point abandonner à lui-même ce malade que tout le monde semblait oublier, chercha la salle basse et la trouva sans peine.

Raoul, qui venait enfin de s'éveiller, écoutait, appuyé sur son coude, le bruit des voix qui s'éloignaient en psalmodiant lugubrement le *De profundis*.

Les effets de l'opium étaient à peu près dissipés.

Seulement, un reste de brouillard s'étendait sur l'intelligence de Raoul, et ôtait à ses idées leur lucidité habituelle.

Il lui semblait avoir dormi d'un lourd sommeil, interrompu par une sorte de cauchemar.

Ce qu'il prenait pour ce cauchemar était le moment où les paysans, s'emparant de lui, l'avaient arraché de son lit.

Claudine s'approcha de Raoul.

— Comment vous trouvez-vous, monsieur?... — lui demanda-t-elle.

— Je crois que je vais mieux, — répondit le jeune homme — Mais, dites-moi, que se passe-t-il donc ici?... Tout à l'heure, j'ai entendu un murmure confus auprès de cette pièce... des pas bruissaient sur les dalles, des voix semblaient psalmodier des prières, et maintenant ces mêmes voix se perdent dans le lointain en chantant l'hymne des morts...

— Ah! — répondit Claudine, — c'est que la mort est entrée ici cette nuit!

— La mort! — répéta Raoul : — quelqu'un est mort, dites-vous?

— Hélas!

— Ce n'est pas ELLE, n'est-ce pas?... — s'écria M. de la Tremblaye avec une anxiété profonde. — Oh! dites-moi que ce n'est pas ELLE!

— ELLE? — demanda Claudine avec une curiosité involontaire. — Elle? qui donc?

— Cette jeune fille, si belle, qui m'a soigné avec la charité et le dévouement d'un ange, et qui ressemble d'une façon miraculeuse à la figure de cette reine que vous voyez là, en face de vous...

Claudine se tourna vers la tapisserie.

Elle fut frappée et étonnée, autant que l'avait été Raoul, de la ressemblance de Jeanne avec la reine Balkis.

Au bout d'un instant de silence, elle répondit :

— Non, ce n'est pas elle, c'est sa mère...

Raoul respi-

— Dieu soit loué! — fit-il ensuite; — rien qu'à la pensée d'un pareil malheur, mon sang se glaçait dans mes veines!

Le jeune homme sembla réfléchir pendant une minute, puis il reprit :

— Et, dites-moi, madame, comment la mère de cette jeune fille est-elle morte?... Je la savais malade, mais non point en pareil danger...

— Aussi n'est-ce point sa maladie qui l'a tuée... — répondit Claudine.

— Grand Dieu! un crime aurait-il été commis?

— On ne sait pas bien encore s'il y a eu crime ou seulement accident.

— Expliquez-vous, je vous en supplie!

Claudine raconta à Raoul tout ce qu'elle savait des événements de la nuit précédente, et elle ajouta à son récit des commentaires de sa façon, qui ne contribuaient pas peu à obscurcir et à embrouiller les choses.

Pendant toute la durée de cette narration, M. de la Tremblaye donna des signes d'émotion manifeste.

— Où est en ce moment cette malheureuse jeune fille? — demanda-t-il quand Claudine eut achevé.

— Elle s'est cachée pour ne pas voir partir l'enterrement de sa mère...

— Par charité, madame, cherchez-la, et dites-lui que l'étranger auquel elle a accordé une hospitalité si généreuse la supplie à genoux de le venir trouver un instant...

— Je ferai cela de grand cœur! — s'écria Claudine; — et si vous savez des paroles pour consoler un peu cette pauvre demoiselle, dites ces paroles, monsieur, et ce sera une bonne action!...

— Allez, madame, — répéta Raoul, — allez vite!...

— Je cours, — répondit la paysanne.

Et elle sortit.

— Je porte malheur! — murmura le chevalier resté seul. — On dirait que j'attire la foudre sur les maisons où je repose ma tête!... Décidément, c'est à croire qu'il y a un Dieu!...

M. de la Tremblaye s'absorba pendant un temps assez long dans une méditation sombre et profonde. Puis il reprit mentalement :

— Qui pourrait dire si ce que je vais faire est en effet une bonne action ou un crime odieux?.. Qui pourrait me condamner ou m'absoudre?... Qui pourrait juger le sentiment auquel j'obéis, et que moi-même je ne définis pas bien?... Il me semble que mon cœur bat plus vite... Je ne croyais point que cela fût encore possible!...

Raoul appuya la main sur son cœur, dont il sembla compter les pulsations.

Un sourire glissa sur ses lèvres, et il continua avec une expression ironique :

— Oui, il bat!... il bat comme celui d'un enfant!... il bat comme celui d'une femme!... Philippe d'Orléans ne le croirait guère... ni les autres non plus!... Comme ils riraient de moi, s'ils savaient cela, et comme ils feraient bien!... Est-ce que je l'aime, cette jeune fille?...

Raoul parut interroger de nouveau les battements de son cœur, et il se répondit :

— Le sort en est jeté! Oui, je l'aime!

A peine achevait-il ces paroles incohérentes, et qui semblaient manquer de sens et de logique, que la porte s'ouvrit et que Jeanne entra dans la salle basse.

La pauvre enfant était bien changée depuis la veille.

Sa figure, habituellement si rose et si blanche, était d'une pâleur uniforme, que les larmes avaient marbrée de sillons d'une teinte violette. Ses grands yeux, entourés d'un cercle d'azur, brillaient de l'éclat que donne la fièvre.

Ses longs cheveux blonds, dénoués et flottants, semblaient pleurer autour de son visage.

Elle était vêtue d'une robe noire.

Son attitude, au moment où elle entra dans la chambre, exprimait le trouble et l'embarras.

Elle se souvenait de l'ingrate et terrible accusation qu'elle avait portée contre Raoul dans le courant de la nuit précédente, et elle frémissait de remords en songeant aux conséquences que cette accusation avait failli entraîner.

Nous savons, d'ailleurs, que les sentiments qu'elle éprouvait pour le chevalier étaient loin de l'indifférence, et elle se reprochait la vivacité de ces sentiments à l'heure où il lui semblait qu'elle aurait dû s'absorber tout entière dans une douleur religieuse.

Elle s'efforça, mais vainement, de dissimuler ce qu'elle éprouvait, et elle dit d'une voix tremblante et presque indistincte :

— Vous avez désiré me parler, monsieur? me voici.

— Mademoiselle, — fit Raoul d'un ton qui n'était guère plus assuré que celui de la jeune fille, — j'ai voulu vous dire, d'abord, combien est profonde la part que je prends au coup terrible qui vous a frappée...

Jeanne ne répondit que par ses larmes.

— Pour sauver la vie qui s'est éteinte cette nuit, — poursuivit Raoul, — j'aurais donné la mienne.

— Oh! s'il savait, — pensa Jeanne, — s'il savait qu'il n'est encore vivant que parce que ma mère est morte!...

### XVII. — AMOUR.

Le chevalier reprit :

— Grâce à vous, mademoiselle, je sens que je suis sauvé! Il me sera permis, grâce à vous, d'aller m'agenouiller sur la tombe de la noble femme que vous pleurez, et que je bénis sans l'avoir connue... Je vous dois la vie, mademoiselle, et peut-être la reconnaissance que j'éprouve me donne-t-elle le droit de vous demander quelque chose de plus...

— Je vous écoute, — répondit la jeune fille; — et si ce que vous allez me demander dépend de moi, croyez que cela sera fait...

— Eh bien, — continua Raoul, — oubliez que je suis pour vous un étranger, presque un inconnu, recueilli par charité dans votre maison... oubliez que je suis un homme jeune encore... ne voyez en moi qu'un vieil ami, un frère... quelqu'un enfin pour qui vous êtes sacrée, qui ferait de votre bonheur le but de sa vie, et ayez en moi la même confiance que vous accorderiez à cet ami ou à ce frère dont je parle...

Jeanne, ne devinant point où Raoul en voulait venir, répondit :

— Soyez satisfait, monsieur, car j'éprouve pour vous le sentiment de confiance qu'un frère inspirerait à sa sœur...

— Merci de cette bonne parole!... — s'écria Raoul, — elle me donne le courage de poursuivre. Vous me répondrez donc, ma sœur, avec une entière franchise?...

— Oui.

— Quoi que je puisse vous demander?...

— Oui.

— Vous me laisserez lire dans votre âme et vous ouvrir la mienne, et vous ne sourirez pas de dédain en m'entendant exprimer des espérances et des vœux que vous prendrez peut-être pour les derniers rêves d'une fièvre mal éteinte?...

— Soyez tranquille, — répondit tristement Jeanne, — mes lèvres ne savent plus sourire!...

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, — poursuivit le chevalier, — vous m'avez dit que vous étiez pauvre?...

— Oui, — fit la jeune fille, — je vous ai dit cela.

— Vous m'avez dit encore que votre mère s'était vue forcée d'aliéner, pour vivre, la propriété de cette maison, et que rien ici n'était plus à vous?...

Jeanne indiqua par un signe de tête que Raoul ne se trompait pas.

Le jeune homme continua :

— Ainsi donc maintenant, pauvre orpheline que vous êtes, vous pouvez, d'une heure à l'autre, vous voir chassée d'ici par un impitoyable créancier?...

— Oui, — répondit Jeanne.

— Avez-vous un asile?...

— Non.

— Des parents?...

— Aucun.

— Des amis?...

— Pas un seul.

— Ainsi, vous êtes abandonnée?...

— Abandonnée des hommes; et, j'en ai bien peur, abandonnée aussi de Dieu!...

— Qu'allez-vous faire?...

— Je l'ignore.

— Quel avenir s'offre à vous?

— Je n'y veux pas penser.

Après un instant d'hésitation, Raoul reprit :

— L'autre jour, vous vous en souvenez sans doute, en apprenant de votre bouche que je me trouvais en face d'une misère si grande et si noblement portée, j'avais cru pouvoir vous offrir un appui que vous avez repoussé avec une fierté héroïque, mais désolante... Vous m'avez fait sentir que rien ne me donnait le droit de vous faire une offre semblable, et je n'ai pas pensé qu'il me fût permis d'insister...

— Vous avez eu raison, — dit Jeanne.

— Aujourd'hui, je ne vous renouvelle pas mes offres...

— Et je vous en remercie, — murmura la jeune fille.

— Je viens seulement vous adresser une question... De votre réponse dépend le repos... le bonheur de ma vie...

— Parlez!... parlez!... — s'écria Jeanne vivement.

— Jeanne, — fit M. de la Tremblaye d'un ton grave et ému tout à la fois, — Jeanne, votre cœur est-il libre?

A cette interrogation si peu prévue, la jeune fille rougit malgré sa pâleur. Son front, ses joues et la naissance de son cou se colorèrent d'un pourpre ardent.

— Une semblable demande... — balbutia-t-elle.

— Vous étonne et vous offense, — se hâta d'interrompre Raoul, — et cependant il ne restera bientôt dans votre esprit, je l'espère, ni un étonnement, ni un blâme. Quelques mots doivent me justifier à vos

yeux, et ces mots que je voudrais prononcer à genoux, ces mots doux et sacrés sont ceux-ci : Jeanne, je vous aime!...

— Vous m'aimez!... — s'écria la jeune fille avec un transport soudain de joie et de surprise.

— Oui, — continua Raoul, — je vous aime, et, chose étrange! je vous aimais déjà avant de vous avoir vue...

Le regard étonné de Jeanne exprima clairement qu'elle ne comprenait point.

M. de la Tremblaye développa ainsi sa pensée :

— A partir du moment où la tapisserie que voilà offrit à mes yeux troublés encore l'image adorable de cette jeune reine dont vous êtes le vivant portrait, cette douce figure, que je prenais pour une vision bienfaisante, s'empara de mon cœur. Quand vous m'apparûtes pour la première fois, ce cœur vous était tout acquis et vous y régniez en souveraine!... Depuis ce jour, mon amour s'est agrandi de toute l'admiration et de toute la reconnaissance que vous m'avez inspirées. Je vous aime aujourd'hui de toutes les forces de mon âme, de toutes les puissances de ma vie!... Votre présence m'est devenue aussi nécessaire que l'air et le soleil, et si vous m'éloignez de vous maintenant, en vérité, je vous le dis, il eût été moins cruel de me laisser mourir que de me rendre un instant la vie pour me la retirer ensuite!...

Raoul s'interrompit.

— Mon Dieu!... — balbutia la jeune fille, — un pareil aveu... dans un pareil moment...

— Oh! — reprit vivement Raoul, — le moment est bien choisi, car il est solennel!... N'est-ce pas à l'heure où tout s'écroule autour de vous que je peux, que je dois vous tendre la main et vous dire : *Appuyez-vous sur moi... sur moi qui vous soutiendrai toujours!* Jeanne, vous n'avez plus de famille, et je veux remplacer par mon amour l'affection d'une famille... Jeanne, vous êtes pauvre, et je veux vous faire riche!... Ma fortune est grande, mon nom est honorable, ma tendresse est profonde!... Jeanne, en présence de Dieu qui nous voit, en présence de votre mère dont l'ombre nous écoute et nous bénira, je viens vous demander si vous voulez être ma femme?...

Jeanne ne répondait pas. Elle ne pouvait pas répondre.

Un bonheur trop grand et trop inattendu, s'emparant soudainement de son cœur où la douleur débordait déjà, venait de donner à tout son être une commotion terrible, qui ne se peut guère comparer qu'à l'étincelle foudroyante échappée de la machine électrique.

Raoul feignit de méconnaître les véritables symptômes de l'ouragan qu'il venait de soulever.

— Mon Dieu! — murmura-t-il avec l'expression d'une amère douleur, — mon Dieu! ne répondrez-vous point?...

Jeanne porta la main sur sa poitrine et fit signe qu'elle ne se sentait pas la force de parler.

— Est-ce un refus?... — continua le jeune homme. — Oh! si c'est un refus, je sens bien que je vais mourir!...

La force était revenue à Jeanne.

— N'avez-vous donc pas compris? — s'écria-t-elle d'une voix qui s'échappait du cœur. — N'avez-vous donc pas compris que, moi aussi, je vous aimais?...

Raoul s'attendait à ce mot.

Cependant les mouvements de joie qu'il laissa éclater furent aussi vifs que si les paroles de Jeanne lui eussent apporté une révélation imprévue.

Puis, après ces premiers transports, il passa au doigt annulaire de la jeune fille un anneau d'or qu'il portait au petit doigt de sa main droite, et il lui dit :

— A partir de cette heure, devant votre mère et devant Dieu, Jeanne, vous êtes ma fiancée!...

## XVIII. — LES RÉPONSES DE PARIS.

Au moment où se passait dans la salle basse la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, un cavalier qui suivait au plus rapide galop la route de Paris à Saint-Germain arrêta devant le Petit-Chastel sa monture ruisselante de sueur et couverte d'écume.

Ce cavalier quitta lestement la selle, attacha la bride de son cheval à un anneau de fer scellé dans la muraille, et fit retentir à deux reprises le marteau sonore de la porte d'entrée.

Raoul, après avoir dit à Jeanne : « Devant votre mère et devant Dieu, vous êtes ma fiancée! » venait pour la première fois d'appuyer ses lèvres sur le front de la jeune fille.

Elle tressaillit au bruit du marteau, et, toute palpitante, elle alla à la porte qu'elle ouvrit.

Le nouveau venu était Jacques.

— Vit-il encore? — demanda le brave garçon avec un sentiment de profonde anxiété.

— Oui, — répondit Jeanne, — il vit, et, grâce à Dieu, il est sauvé!

Jacques aurait de grand cœur embrassé celle qui lui donnait cette bonne nouvelle, mais il n'osa point, et d'ailleurs le plus pressé pour lui était de courir auprès de son maître.

Il ne fit qu'un bond du vestibule à l'entrée de la salle basse, et un autre de cette entrée au lit de Raoul.

Le chevalier lui tendit la main.

Jacques couvrit cette main de larmes de joie, en murmurant :

— Je savais bien, moi, que je vous retrouverais vivant...

— Sur mon honneur, — pensa Raoul, — voilà un valet comme il y en a peu!... Il héritait de moi, et il se réjouit de ne point assister à mon enterrement! C'est à faire croire à la vertu des hommes!

Puis il ajouta tout haut :

— Oui, mon garçon, tu me retrouves!

— Grâce au ciel!... — s'écria le valet.

— Sans doute, — poursuivit Raoul en désignant Jeanne, — mais, surtout, grâce à mademoiselle!...

Jacques prit la main de la jeune fille et la couvrit de baisers, comme il avait fait de celle de son maître.

Le chevalier poursuivit en souriant :

— Je suis content de toi, mon brave Jacques, et cependant, dans quelques jours, tu ne seras plus à mon service...

Le valet changea de visage.

— Vous me renvoyez?... — demanda-t-il d'un ton douloureux.

— Non, mais je te donne un autre maître...

— Un autre maître?... — répéta Jacques.

— Oui, auquel tu devras obéir comme je lui obéirai moi-même...

Le valet faisait des efforts inouïs pour comprendre, mais ne comprenait pas.

— Je parle de mademoiselle Jeanne, — continua Raoul, — qui sera bientôt ma femme, et à laquelle, tu le vois bien, nous obéirons tous les deux...

— Ah! s'écria Jacques en souriant à son tour, comme cela, à la bonne heure! Vive madame de la Tremblaye!...

Jeanne, avec ce tact si délicat dont les femmes sont, pour la plupart, très-amplement pourvues, comprit que Raoul devait désirer avoir avec son valet un entretien confidentiel.

En conséquence, elle quitta discrètement la chambre, laissant Jacques seul avec le chevalier :

— Eh bien! — demanda vivement ce dernier aussitôt que la porte se fut refermée derrière Jeanne, — as-tu accompli ta mission?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Avec succès?...

— Je l'espère.

— Ainsi, tu as obtenu le résultat que j'attendais de tes démarches?...

— Je rapporte les réponses de monseigneur le régent et de M. le marquis de Thianges.

— Donne vite...

Le valet tira d'une sorte de ceinture en cuir, qu'il portait autour de ses reins, deux lettres de moyenne dimension, qu'il remit à son maître.

Raoul les prit, et les décacheta successivement.

La première contenait ces mots latins :

« *Legi.* — *Bene.* »

Ce billet laconique était signé d'un P et d'un O.

Les deux mots latins voulaient dire : *J'ai lu.* — *C'est bien.*

Les initiales signifiaient : *Philippe d'Orléans.*

— Que t'a dit le régent? — demanda Raoul.

— Il m'a beaucoup questionné sur votre compte, et s'est fort apitoyé à propos de l'accident qui vous est arrivé.

— Tu es parvenu à lui sans peine?

— Oui. D'après vos ordres, je me suis adressé au valet de chambre Maxime, et toutes les portes du Palais-Royal se sont ouvertes devant la bague que vous m'avez remise.

Raoul décacheta la seconde lettre.

Celle-ci était plus explicite que la précédente.

« Cher chevalier, disait-elle, j'ai reçu les papiers diaboliques que vous m'avez expédiés, et je suis fort enchanté de leur contenu; seulement je me plains du porteur dont vous avez fait choix, et qui est un drôle de la plus impénétrable discrétion!

« Impossible de tirer un seul mot de lui!

« Je supposais que quelque motif grave vous avait empêché de me venir trouver vous-même, et, curieux de connaître ce motif, j'ai tout mis en usage pour arracher des renseignements à votre mystérieux commissionnaire; mais il eût été plus facile, sans contredit, de tirer des paroles de la bouche d'une statue! J'en ai été pour mes tentatives de corruption.

« Cependant, en quelque lieu que vous soyez, je souhaite que la fortune vous sourie.

« Vous m'obligerez d'une façon toute particulière en me faisant parvenir cent mille écus dont j'ai le plus pressant besoin.

« Je compte entièrement sur vous.

« En revanche, cher chevalier, rangez-moi, je vous prie, au nombre de vos amis les plus dévoués.

« Marquis de T... »

Raoul déchira ces deux lettres en une infinité de petits morceaux qu'il éparpilla autour de son lit.

## XIX. — LE DÉPART.

— Jacques, — dit-il ensuite, — va trouver mademoiselle Jeanne et demande-lui, de ma part, une plume, de l'encre et du papier.

Le valet obéit aussitôt, et revint au bout d'une minute apportant les objets que son maître avait désignés.

— Tu vas écrire sous ma dictée, — reprit le chevalier.

Jacques se gratta l'oreille avec embarras.

— C'est que, — dit-il, — j'écris à peu près comme une mouche qui serait tombée dans une écritoire et qui se promènerait ensuite sur le papier...

— Peu importe, — répliqua Raoul. — Pourvu qu'il soit possible de déchiffrer, cela suffit. D'ailleurs, ce que j'ai à te dicter est très-court.

Jacques se mit en devoir d'accomplir les ordres de son maître.

— Y es-tu?... — demanda Raoul.

— Oui, — répondit le valet.

Raoul dicta :

« Faites parvenir dans le plus bref délai, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, une somme de cent mille écus en or.

« La cassette qui contiendra cet or devra entrer dans Paris sous le couvert du Palais-Royal. »

— C'est tout, — dit Raoul.

— Pas de signature? — demanda Jacques.

— Non, c'est inutile... Le régent t'a-t-il rendu la bague que tu lui avais fait passer?

— Oui, la voici.

— Prends dans le coffret d'écaille un bâton de cire rouge et allume une des bougies qui sont sur la cheminée.

— Voilà qui est fait.

— Maintenant, applique sur cette cire le chaton de la bague au bas de la lettre, à la place de la signature.

Jacques suivit littéralement les indications de Raoul.

— Plie cette lettre, continua ce dernier, et mets l'adresse suivante : *A M. Georges Wilson, gardien des ruines du château de la Baume, par Saint-Germain-en Laye.*

Raoul examina cette suscription, fit sceller la lettre avec un cachet sans empreinte, et ajouta :

— Comment es-tu venu de Paris?

— A cheval.

— Où est ton cheval?

— A la porte, attaché par la bride à un anneau de fer.

— Reprends-le, et cours au galop jusqu'à Saint-Germain, où tu mettras cette lettre à la poste.

— Et ensuite?...

— Ensuite tu reviendras ici, j'aurai besoin de toi.

Le valet sortit, et Jeanne, qui guettait la fin de l'entretien, rentra dans la salle basse au moment où Jacques la quittait.

— Mon enfant bien-aimée, — lui dit Raoul, — parlons un peu de l'avenir... Voulez-vous me permettre de vous soumettre mes projets?...

— Vous savez bien, — répondit Jeanne, — que vos volontés seront les miennes, que vos désirs seront les miens...

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, — fit le chevalier; — je veux vous consulter en toutes choses, et je souhaite que vos réponses à mes demandes soient toujours l'expression véritable de vos pensées...

— J'agirai selon vos désirs, — murmura la jeune fille.

— Eh bien, Jeanne, dites-moi d'abord, tenez-vous à cette maison?...

— J'y ai passé les seuls jours heureux de ma vie, les jours de mon enfance... j'y ai grandi... ma mère y est morte...

— Enfin, vous y tenez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous me permettrez donc, Jeanne, de vous l'offrir comme présent de noce, après avoir remboursé le créancier auquel elle appartient aujourd'hui?...

— J'accepterai avec bonheur.

— Maintenant, dites-moi, à quand voulez-vous fixer notre mariage?...

Jeanne rougit beaucoup, baissa les yeux, et répondit d'une voix à peine intelligible les mots suivants, que Raoul devina plutôt qu'il ne les entendit :

— Je désire que ce soit à bientôt...

Le chevalier prit la main de Jeanne et la porta de nouveau à ses lèvres, ce qui augmenta la rougeur et l'embarras de la jeune fille.

— Nous ne pouvons nous marier ici, poursuivit Raoul. Vous est-il égal, chère enfant, que notre union soit célébrée à Paris?...

— Oui, — répondit Jeanne.

— D'un autre côté, — continua M. de la Tremblaye, — je ne veux point vous laisser seule dans cette maison pendant le temps nécessaire pour accomplir d'indispensables formalités. Consentirez-vous à me suivre?...

— Oui, — répondit la jeune fille pour la seconde fois.

— Je n'ai pas besoin de vous répéter, que vous êtes sacrée pour moi, et que, jusqu'à ce que Dieu ait béni notre union par la main d'un de ses ministres, je respecterai ma femme comme si elle était ma sœur...

— Raoul, — murmura Jeanne, — je crois en vous comme si vous étiez mon frère...

— Nous partirons donc, — reprit le chevalier, — aussitôt que ma santé me le permettra, et je sens que ce sera bientôt : — rien ne guérit comme le bonheur!... D'ici là, ne me quittez guère, car votre présence chérie c'est la vie qui revient en moi...

L'entretien continua entre les deux jeunes gens; mais, à partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une causerie d'amour, douce et chaste, qu'il est inutile de rapporter ici.

Dix jours après les événements qui remplissent les premiers chapitres de ce livre, la convalescence de Raoul touchait à son terme.

Le Petit-Chastel était redevenu la propriété de Jeanne.

Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, attendait devant la porte, et Jacques se pavanait sur le seuil.

Raoul sortit avec sa fiancée, à laquelle il donna la main pour monter dans le carrosse.

Jacques s'installa sur le siége, le postillon fouetta ses chevaux, et l'équipage du chevalier brûla le pavé du roi.

## XX. — L'HÔTELLERIE DU ROI SALOMON.

Tandis que la chaise de poste de Raoul roulait rapidement à travers les campagnes de Bougival, de Ruel et de Neuilly, Jeanne, plus charmante que jamais sous son costume de grand deuil, abandonnait aux mains de son fiancé sa main petite et blanche, et savourait les joies indicibles de ce doux tête-à-tête.

Raoul attachait sur elle de longs regards caressants, et il y avait entre les deux jeunes gens des instants de silence remplis d'une éloquence expressive.

Le chevalier rompit un de ces silences en disant à sa compagne, qui l'écoutait parler avec une adoration muette :

— Dites-moi, je vous prie, ma chère reine, êtes-vous superstitieuse?

Notons, en passant, que Raoul appelait assez souvent Jeanne *ma reine*, à cause de la prodigieuse ressemblance de la jeune fille avec la reine de Saba.

— Je ne le pense pas, — répondit Jeanne à la question de son fiancé. — Cependant, mon ami, expliquez-vous plus clairement, et je vous répondrai d'une façon plus positive.

— Voici ma pensée tout entière, — reprit Raoul. — Ajoutez-vous foi aux présages? Croyez-vous aux pressentiments?

— Non, — dit Jeanne.

— Vous avez tort, — murmura le chevalier.

— Vous y croyez donc, vous, mon ami?...

— Sans doute, et fermement, mais ma croyance diffère d'une façon absolue de celle du vulgaire...

— En quoi?

— En cela que ma joie et ma confiance viennent de ce qui désole et épouvante les faibles...

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais m'expliquer mieux. Ma conviction est que presque invariablement dans ce monde le bien succède au mal et le bonheur est le fils du désespoir. Je souris donc aux funestes présages, et plus le passé est sombre, plus j'ai foi dans l'avenir.

— Cette persuasion est étrange! — interrompit la jeune fille.

— Elle se base sur l'expérience, — continua Raoul, — et, qui plus est, sur mon expérience personnelle. Voulez-vous que je vous prouve par ce qui nous est arrivé à nous-mêmes, ô ma reine bien-aimée! jusqu'à quel point ma croyance est bien fondée?...

— Oui, — répondit Jeanne, — prouvez si vous voulez... ou plutôt, si vous pouvez... — ajouta-t-elle avec un sourire.

— Écoutez-moi donc.

— Ai-je besoin de vous affirmer que mon attention est profonde?

— Vous vous souvenez de la manière dont je suis arrivé chez vous?

— Certes!

— La nuit était sombre... l'ouragan mugissait... Les eaux gonflées de la Seine venaient d'engloutir mon malheureux postillon au moment où on me retira presque mourant de ma voiture brisée.

— Par malheur, tout cela est vrai!...

— Ou je me trompe étrangement, ou c'étaient là de tristes augures!... Notre amour allait naître sous les auspices de la mort et de la destruction.

— Raoul, vous m'épouvantez!... — s'écria Jeanne dont le cœur commençait à grossir.

— Je veux vous rassurer, au contraire, — répondit le chevalier.

Et il continua :

— C'est sous l'empire d'un délire fiévreux que j'ai vu pour la première fois votre image... La mort planait au-dessus de ma tête au moment où vos traits si doux sont entrés dans mon cœur pour s'y graver à jamais! La mort était sous votre toit quand le secret de mon amour s'est échappé de mes lèvres, et le *De profundis* reten-

tisait encore autour du cercueil de votre mère quand je vous ai dit que je vous aimais...

— Raoul!... Raoul!... j'ai peur!... — répéta de nouveau la jeune fille; — oh! pourquoi me rappelez-vous tout cela?...

— Pour que vous en arriviez, ma bien-aimée, à croire, ainsi que je le crois moi-même, que l'astre radieux de notre bonheur brillera d'un éclat d'autant plus vif qu'il s'est levé plus pâle, au milieu de funèbres vapeurs!...

— Je l'espère comme vous, mon ami, mais vos paroles me font mal!...

— Pourquoi donc?

— Je me trouvais heureuse de savoir que vous m'aimiez et de sentir que je vous aimais... Je n'avais jamais songé à ce berceau fatal dans lequel, ainsi que vous me le disiez tout à l'heure, a grandi notre amour, et j'aurais voulu n'y songer jamais!...

— Enfant! — reprit Raoul d'un ton de compassion indulgente et affectueuse. — Allons, plus de courage!... Mettez votre âme au niveau de la mienne, et partagez une croyance qui ne m'a jamais trompé!...

— Je tâcherai..., — murmura la jeune femme.

Mais les sophismes de Raoul avaient mis autour d'elle comme un manteau de glace. Son cœur était serré, une angoisse indéfinissable lui faisait voir l'avenir à travers un crêpe sombre.

Le reste du voyage se ressentit de cette impression que Jeanne cherchait vainement à combattre.

Enfin, le carrosse s'arrêta.

On touchait à la barrière de Paris.

Jacques descendit de son siége, et vint à la portière.

— Où va M. le chevalier? — demanda-t-il.

— Rue du Cherche-Midi, à l'hôtellerie du *Roi Salomon*, — répondit Raoul.

Puis, quand la voiture se fut remise en marche, il ajouta avec un sourire :

— N'est-ce point là un rapprochement bizarre, ma chère Jeanne? Le premier toit sous lequel la reine Balkis va se reposer à Paris est l'hôtellerie du Roi Salomon!...

— En effet, — répondit la jeune femme.

— Dites-moi, — continua Raoul, — êtes-vous bien sûre que le principal personnage de la tapisserie de la salle basse n'ait pas été jadis le portrait d'une de vos aucêtres?... Ceci pourrait expliquer en quelque sorte votre prodigieuse ressemblance avec ce personnage...

— Je suis sûre du contraire, — répliqua Jeanne; — car la tapisserie, ainsi que tout le mobilier du Petit-Chastel, vient de l'héritage paternel, et mes traits reproduisent ceux de ma pauvre mère...

— Alors, — reprit M. de la Tremblaye, — le hasard a tout fait, mais le hasard est un grand maître, et je ne m'étonne que d'une chose, c'est de l'immense talent de l'artiste inconnu qui avait su deviner un visage aussi céleste que le vôtre!...

Jeanne sourit à ce compliment, mais elle n'y répondit pas.

Nous savons déjà que, malgré elle, elle était triste et soucieuse.

Le carrosse s'arrêta de nouveau.

On était arrivé rue du Cherche-Midi et devant l'hôtellerie désignée par Raoul.

Cette hôtellerie, vieille maison de peu d'apparence, avait conservé le *pignon sur rue* dont s'enorgueillissaient les demeures bourgeoises d'autrefois.

Son étroite façade était noircie et gercée par le temps, comme le visage d'une centenaire.

Au-dessus de la porte d'entrée, une gigantesque enseigne en tôle était attachée à un lourd madrier par des crampons de fer.

Cette enseigne se balançait au moindre vent avec un grand cliquetis de ferrailles.

Le pinceau naïf d'un artiste, dont le nom ne s'est pas conservé, avait tracé sur la plaque de tôle l'image d'un homme de haute taille, vêtu d'une longue robe blanche, lamée d'or.

Cet homme, coiffé d'une sorte de turban, tenait un sceptre de la main droite, et semblait commander à une légion d'ouvriers microscopiques qui construisaient, sous ses ordres, un monument de forme étrange.

L'inscription suivante, tracée en belles lettres mi-parties or et rouge, expliquait la pensée du peintre :

AU GRAND ROI SALOMON.

Le bâtiment singulier qui formait le fond du tableau était le temple de Jérusalem.

### XXI. — LE LOGIS SECRET.

La porte de l'hôtellerie tourna sur ses gonds, et le carrosse, après avoir passé sous une voûte, entra dans une cour intérieure qu'entouraient des écuries assez vastes pour contenir une cinquantaine de chevaux.

Jacques ouvrit la portière.

Raoul descendit le premier, puis, prenant Jeanne dans ses bras, il la posa sur le pavé.

A ce moment, un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et d'une maigreur phénoménale s'approcha vivement des nouveaux venus.

Cet homme, qui semblait avoir soixante-huit ou soixante-dix ans, portait une culotte courte de ratine noire, étroitement serrée aux genoux par des boucles de cuivre sur des bas chinés, à côtes, dans lesquels ballottaient ses maigres mollets.

Une houppelande de drap gris et une sorte de cape en velours noir, destinée à abriter son crâne chauve, complétaient un costume tout à fait de fantaisie comme on le voit.

La figure de ce petit vieillard était sournoise et astucieuse, et sa physionomie offrait au plus haut point le type judaïque.

C'était le propriétaire de l'hôtellerie du Roi Salomon.

On le disait riche, mais avare. Son véritable nom était Samuel Vertamy, mais généralement, dans le quartier, on l'appelait *le père aux écus*.

Samuel, avons-nous dit, s'approcha de Raoul et de Jeanne.

Aussitôt qu'il eut reconnu le chevalier, il se courba presque jusqu'à terre, d'une façon qui faisait le plus grand honneur à la flexibilité de son épine dorsale; il se débarrassa de la cape de velours qui couvrait sa tête, et il marmotta entre ses dents les assurances cérémonieuses de son humble respect et de son profond dévouement.

Raoul l'interrompit :

— C'est bien!... c'est bien, Samuel, — lui dit-il : — tout est-il en bon ordre?...

— Oui, monsieur le chevalier, comme toujours, — répondit le vieillard.

— Alors, nous pouvons monter?

— Parfaitement, et, quoique M. le chevalier connaisse bien le chemin, je vais avoir l'honneur de le conduire, lui et madame....

Le vieux Samuel s'interrompit.

Raoul, qui devina une interrogation dans le sens suspendu de la dernière phrase du juif, et qui vit sur le visage de Jeanne un commencement d'embarras, se hâta de dire :

— Ma femme.

— Lui et madame de la Tremblaye..., — continua Samuel après s'être incliné de nouveau.

Puis il marcha en avant.

Le chevalier et Jeanne le suivirent.

Tous les trois arrivèrent au deuxième étage, dans cette pièce dont Raoul avait parlé à Jacques quelques semaines auparavant, et qui se nommait la *Chambre des Mages*.

Autour de cette chambre se voyaient les larges armoires à panneaux gris qui renfermaient une si grande variété de costumes, et dans l'un des angles se trouvait le coffre de fer, peint en bois et scellé au plancher.

Nous savons déjà que cette pièce était absolument nue, et qu'à l'exception de trois ou quatre chaises grossières elle ne renfermait aucun meuble.

Aussitôt que Jeanne et Raoul en eurent dépassé le seuil, Samuel les salua profondément et se retira en fermant la porte derrière lui.

La jeune fille promena autour d'elle un regard étonné.

— Que pensez-vous de ce gîte?... — lui demanda Raoul en souriant.

— Que voulez-vous que j'en pense? — répondit-elle : — j'attends.

— Vous ne croyez donc pas que mon projet soit de vous installer ici?...

— Non, — répliqua-t-elle en souriant à son tour, — à moins que votre projet ne soit aussi de me donner ce coffre pour lit.

— Regardez, — dit le chevalier.

Il s'approcha de la boiserie du fond de la chambre, formée, comme dans les parties latérales, par les panneaux des armoires.

Dans l'un de ces panneaux se trouvait un bouton de métal à peu près invisible, car une couche de couleur grise le recouvrait ainsi que le reste des boiseries. Raoul toucha ce bouton.

Il se fit dans la muraille une sorte de craquement, et le panneau tourna sur lui-même, démasquant un couloir étroit et sombre.

Jeanne ne put retenir un cri de surprise.

Raoul lui prit la main.

— N'ayez pas peur, — lui dit-il, — et venez...

— Peur! — répondit la jeune fille; — auprès de vous, est-ce possible?...

Le couloir dans lequel ils s'engagèrent ensemble avait si peu de largeur qu'on n'y pouvait passer deux de front.

Raoul marcha le premier, tenant toujours la main de Jeanne.

L'obscurité était profonde.

Ils firent ainsi une vingtaine de pas environ, puis le chevalier s'arrêta.

Un second craquement retentit, une nappe de lumière éblouissante vint frapper Jeanne au visage et la contraignit de fermer pendant une seconde ses yeux endoloris par le passage subit des ténèbres à une aussi vive clarté.

Les jeunes gens n'étaient plus dans l'hôtellerie du Roi Salomon.

Une issue secrète, pratiquée dans un mur prodigieusement épais, les avait conduits dans une maison contiguë.

Quand les paupières de Jeanne se soulevèrent de nouveau, elle resta stupéfaite en face du spectacle qui frappa ses regards.

Elle se trouvait dans une pièce en forme de rotonde, décorée dans le style oriental avec un luxe qui pouvait rivaliser avec celui de l'Alhambra, du temps des rois maures.

Un tapis turc, aussi doux que la toison des jeunes agneaux, étalait sur le parquet ses vives couleurs et ses arabesques brillantes.

Des divans circulaires entouraient cette pièce, et la pourpre, l'or et l'azur se mariaient dans la trame de l'étoffe qui les recouvrait.

Tout le reste était à l'avenant. On n'avait épargné, pour ce chef-d'œuvre d'ornementation, ni les marbres les plus rares, ni l'argent précieusement ciselé.

— Que c'est beau! — s'écria Jeanne.

— Vous n'avez pas tout vu, — dit Raoul.

Il souleva une lourde portière de lampas broché d'or, et il introduisit Jeanne dans une seconde pièce.

Celle-ci, d'un goût sombre et sévère, était entièrement boisée en ébène.

Une natte indienne d'une incomparable finesse tenait lieu de tapis.

Deux bahuts immenses étaient chargés de vaisselle plate, d'argenterie d'un travail exquis et de porcelaines de Saxe et de Sèvres.

Des sièges, recouverts en cuir de Cordoue gaufré et doré, entouraient une table couverte de viandes froides, de pâtisseries, de fruits d'une beauté surprenante, et de flacons en verre de Bohême remplis de vins dont les uns avaient l'éclat ardent de la topaze brûlée, d'autres, la transparence du rubis pâle, et d'autres enfin la nuance vigoureuse de la pourpre royale.

A cette table si bien servie, il ne manquait que des convives.

— Ce n'est pas tout encore, — dit Raoul.

Et il conduisit sa compagne dans une chambre à coucher très-petite, pour laquelle l'ordonnateur de ces merveilles avait inventé ce style coquet et adorablement prétentieux qui devait, quelques années plus tard, recevoir au baptême le nom de Pompadour.

Les murs de cette pièce étaient tendus en satin d'un gris presque blanc, sur lequel on avait brodé à la main de gros bouquets de roses et de chèvrefeuille.

Le tapis était en hermine.

Les flots neigeux de la mousseline des Indes se drapaient autour d'un lit en bois de rose, dans les panneaux duquel s'encadraient des figurines de porcelaine de Sèvres.

Nous devons renoncer à donner une idée, même imparfaite, des mille futilités somptueuses qui envahissaient cette chambre à coucher, qu'on eût pu croire destinée à la favorite d'un roi.

Partout des émaux et des terres cuites de Bernard de Palissy, des ciselures de Benvenuto, des statuettes d'ivoire et d'or, des potiches japonaises, des magots chinois et des groupes de Saxe.

Une seule chose étonnait le regard par son étrangeté, c'était de rencontrer, à côté de ces élégances féminines, un véritable arsenal d'armes offensives et défensives.

Derrière ces rideaux nuageux dont nous parlions tout à l'heure, se voyait suspendu sur la tenture de satin brodé tout un assortiment de pistolets et de poignards, collection complète, s'il en fut, à commencer par le stylet espagnol, pour arriver au yatagan turc, en passant par le kandjiar indien.

Raoul ramena Jeanne dans la salle à manger.

— Chère reine, — lui dit-il, — vous devez avoir faim... Voyez, ces fruits sont presque dignes de vous...

— Où sommes-nous donc? — demanda la jeune fille.

— Il y a un mois, — répondit Raoul, — j'aurais dit : *Nous sommes chez moi*; aujourd'hui je dois dire, ô ma belle reine : *Nous sommes chez vous*...

— Quoi! tout ici vous appartient?...

— Oui, puisque tout ici est à vous.

— Mais pourquoi cette entrée mystérieuse et secrète?...

— Pour des motifs que je vous expliquerai plus tard, et que vous comprendrez. Maintenant, dites-moi, chère Jeanne, vous conviendra-t-il d'occuper cet appartement, seule avec une femme de chambre que je vais me mettre en mesure de vous procurer, jusqu'au jour de notre mariage qui ne tardera guère?...

— Vous savez bien, mon ami, — répondit Jeanne, — que tout ce que vous voulez, je le veux...

Raoul, aussitôt qu'il eut installé la jeune fille dans l'appartement mystérieux que nous venons de décrire, reprit le chemin par lequel il était venu, traversa de nouveau la muraille, passa par la chambre des Mages, et, après une conférence de quelques instants avec maître Samuel, quitta l'hôtellerie du *Roi Salomon*.

## XXII. — LE DIABLE.

M. de la Tremblaye arrêta dans la rue une chaise à porteurs, et se fit mener à l'hôtel de Thianges, situé, nous le savons, dans la rue Saint-Dominique.

Au moment où il arriva, le marquis allait sortir.

Des laquais en grande livrée, galonnés à la Bourgogne, promenaient dans la cour ses chevaux de main.

On alla lui annoncer la venue de Raoul.

Il remit aussitôt sa promenade à un autre moment, et donna l'ordre d'introduire incontinent le visiteur.

Le marquis de Thianges était un homme de trente-huit à quarante ans, d'un extérieur prévenant et distingué.

Rien ne se pouvait comparer à l'extrême affabilité de ses manières, non plus qu'à sa parfaite courtoisie.

Il menait une grande existence, et son luxe était cité, même à cette époque où le luxe était si généralement répandu.

Ses équipages jouissaient d'une juste célébrité; on parlait de ses petits soupers avec admiration; il avait les plus beaux chevaux du monde et jetait l'or à pleines mains dans les boudoirs faciles des *impures* de l'Opéra.

Comment le marquis de Thianges pouvait-il soutenir un pareil train?

Ce problème ne semblait point facile à résoudre.

La fortune patrimoniale du marquis était considérable, mais personne n'ignorait qu'il l'avait, depuis longtemps, dévorée jusqu'au dernier sou.

Un jour était venu où le marquis, écrasé sous le poids de ses dettes, après avoir emprunté de toutes mains, avait subitement disparu, et, à ce sujet, on avait même murmuré le mot de banqueroute.

Mais ce bruit sinistre ne s'était point confirmé. Après une courte absence le marquis avait reparu plus brillant, et en apparence plus riche que jamais.

Il avait payé tous ses créanciers, et, à partir de ce moment, son luxe avait acquis des proportions plus étourdissantes encore que par le passé.

Certes, il y avait là de quoi s'étonner; mais, somme toute, personne, en empochant son or, ne se demandait d'où venait cet or.

Le marquis, en habit de cheval, tout botté et tout éperonné, attendait Raoul dans un charmant petit salon.

Aussitôt qu'il le vit paraître, il marcha au-devant de lui avec les démonstrations de la tendresse la plus vive.

— En vérité, cher chevalier, — s'écria-t-il, — c'est miracle que votre présence, et je commençais, savez-vous bien, à désespérer de vous revoir jamais!...

— Évidemment, — répondit Raoul, — vous aviez tort, puisque me voici...

— D'où venez-vous?

— D'un endroit où j'ai bien failli rester.

— Vous avez couru un danger?

— Un danger mortel.

— Et de quelle sorte, grand Dieu?

— Une maladie terrible à la suite d'un accident... Mais ne parlons point de cela, qui n'est rien en définitive puisque j'en suis revenu, et causons de choses sérieuses. Comment vont nos affaires?

— Mal.

— Que me dites-vous là?

— Je dis qu'il était grandement temps que vous revinssiez à Paris...

— Pourquoi faire?

— Pour raffermir notre crédit qui chancelle.

— Allons donc! il est trop solide pour que rien puisse l'ébranler!

— Excepté la foudre.

— Sans doute, mais le ciel est calme.

— C'est ce qui vous trompe.

— Quoi! la foudre gronde?

— Oui.

— De quel côté?

— Du côté du Palais-Royal.

— C'est impossible! J'ai reçu des nouvelles il y a quinze jours, et ces nouvelles étaient bonnes.

— Depuis quinze jours le vent a tourné.

— Bah!

— C'est malheureusement comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et à quel propos, mon Dieu?...

— On nous supplante.

— Qui?

— Une intrigante, une aventurière, une Italienne qui se nomme, si j'ai bonne mémoire, Antonia Verdi.

— Eh bien! cette intrigante, que fait-elle?

— Elle prend le régent par son faible.

— Lequel? il en a tant...

— Elle lui fait voir le diable.

— Oh! oh!

— Vous voyez que c'est sérieux.

— C'est donc une magicienne que cette femme?...

— Oui, c'est une façon de sorcière et d'illuminée.

— Et le régent est tombé dans ses filets?...

— Pardieu!

— Complétement?

— Si complétement que, je vous le répète, notre astre en a pâli...

— Avez-vous des détails?



Il fit retentir à deux reprises le marteau de la porte d'entrée. (Page 20.)

— Sans doute.
— Positifs?
— On ne peut pas plus... J'ai vu...
— Quoi? L'apparition?
— Oui.
— Contez-moi cela.
— C'est ce que j'allais faire. Quel jour est-ce aujourd'hui?...
— Vendredi.
— Eh bien! précisément le vendredi de la semaine dernière je fus invité à souper au Palais-Royal. Les convives étaient joyeux, les vins exquis, les femmes aimables; le repas fut charmant...
— Jusque-là, je ne vois rien de bien sinistre dans votre récit.
— Attendez donc un instant, je commence à peine. Vers les onze heures et demie, notre amphitryon se leva de table et nous dit :

« Mesdames et messieurs, ceux d'entre vous qui seront curieux de faire connaissance avec le diable n'ont qu'à dire un mot, ils seront servis à souhait... »

Tout le monde se mit à rire, car on ne se rendait pas bien compte du véritable sens des paroles du régent, mais il reprit :

« — Rien n'est plus sérieux que ce que j'ai l'honneur de vous dire. Dans un quart d'heure environ, c'est-à-dire à minuit précis, le diable apparaîtra dans la pièce voisine de celle-ci. Si quelqu'un veut le voir, ce quelqu'un n'a qu'à me suivre... »

Les femmes poussèrent les hauts cris, les hommes cessèrent de rire, excepté moi cependant, comme bien vous pensez, cher chevalier.

Au bout de cinq minutes d'hésitation, une dizaine de personnes, à peu près, se décidèrent à accompagner le duc. J'étais du nombre.

Nous entrâmes dans une vaste pièce, entièrement tendue de drap noir à franges d'argent.

Une petite veilleuse, placée sous un globe en verre dépoli, répandait une clarté si pâle qu'elle ne servait guère qu'à faire paraître les ténèbres plus épaisses.

Une sorte de cloison, improvisée à hauteur d'appui, séparait la chambre en deux parties.

D'un côté il y avait des fauteuils pour les dames et des pliants pour nous autres hommes.

Du côté opposé se trouvait une table qui supportait, outre la veilleuse dont je vous parlais tout à l'heure, une coupe en cristal, remplie d'une eau très-limpide...

— La mise en scène n'était pas mauvaise, — interrompit Raoul.

Le marquis de Thianges continua :

— Tout le monde prit place. Cinq ou six minutes s'écoulèrent; puis, de l'autre côté de la cloison, la tenture noire fut soulevée lentement et une femme se montra dans l'enceinte réservée.

C'était Antonia Verdi.

Elle me parut jeune et très-belle. Elle était vêtue d'une sorte de tunique, fort échancrée d'en haut, fort écourtée d'en bas, et, somme toute, excessivement indécente.

Ses longs et magnifiques cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules nues.

Elle s'approcha de la table et mit flotter sur l'eau du bassin de cristal un objet que je ne distinguai pas bien.

Le régent était assis à côté de moi. Il se pencha à mon oreille et me demanda : — Voyez-vous?

— Oui, monseigneur, — répondis-je, — mais je ne sais trop ce que je vois...

— C'est le crapaud magique, — me dit-il alors de l'air du monde le plus convaincu.

— Qu'a-t-il donc de magique, ce crapaud, monseigneur?...

— Il a de magique ceci, qu'il a reçu tous les sacrements de l'Église, sans exception, depuis le baptême jusqu'à l'extrême-onction.

— Tous! — m'écriai-je.

— Absolument.

— Mais, l'ordre et la confirmation?...

— Comme les autres.

— Je croyais, monseigneur, — hasardai-je, — que, pour administrer ces deux sacrements, il fallait les mains d'un évêque...

— Vous ne vous trompiez pas.



Honorine semblait embarassée et baissait modestement ses grands yeux (Page 27.)

— Eh bien?...

— Eh bien! — me répondit-il avec un sourire d'un admirable cynisme, — n'ai-je donc pas à mes ordres les deux mains consacrées de Dubois le cardinal?...

Je ne trouvai rien à répliquer.

Le régent se tourna de nouveau vers moi et me dit tout bas, après avoir regardé sa montre :

— Il est minuit, vous allez voir!

En effet, le timbre lointain de la grande horloge du Palais-Royal sonnait en ce moment les douze coups de minuit.

L'Italienne se jeta à genoux devant la table, elle étendit ses deux mains au-dessus du bassin de cristal et elle se mit à parler au crapaud du ton le plus tendrement épris.

— Saint ange, — lui dit-elle, — mon bel ange, mon cher ange, l'enfer triomphera-t-il pour nous?... Michel dénouera-t-il ce que Satan a lié?... oyez-moi!... oyez-moi!... oyez-moi!...

Le crapaud se mit alors à nager et à bondir dans la coupe, d'une façon si brusque et avec de tels soubresauts que l'eau en jaillit à droite et à gauche sur les assistants (1).

Quelques gouttes de cette eau vinrent frapper le régent au visage, et je m'aperçus qu'il pâlissait malgré lui.

— Vous trouvez-vous mal, monseigneur? — lui demandai-je.

— Non, — me répondit-il, — mais il faut convenir que tout ceci est étrange et que l'on est étonné d'abord...

— Monseigneur, — repris-je, — attendons la fin.

L'Italienne s'aperçut sans doute de cette espèce de conversation à voix basse et s'en inquiéta, car elle intervint aussitôt.

— A genoux! — s'écria-t-elle, — à genoux, vous tous qui êtes là, et malheur à ceux qui n'assisteraient point aux ténébreux mystères dans le silence et le recueillement!...

Le régent donna l'exemple en s'agenouillant, et tout le monde l'imita. Alors commença l'évocation...

(1) Tous ces détails et les suivants sont rigoureusement historiques.

— Mon cher marquis, — interrompit Raoul, — dites-moi, je vous prie, quelle fut la pratique de cette femme pour l'évocation dont vous parlez?...

— Sa pratique, — répondit M. de Thianges, — autant que j'ai pu la discerner à travers les sons douteux d'une prononciation vicieuse, fut celle usitée par les Cophtes, ainsi qu'elle est indiquée dans le livre amorrhéen...

— Fort bien, — fit le chevalier, — et ensuite, qu'arriva-t-il?...

— Il arriva d'abord que la veilleuse s'éteignit soudainement et que la pièce resta plongée, pendant un peu plus d'une demi-minute, dans une obscurité profonde. Puis, tout à coup et sans aucun bruit, apparut à côté de l'Italienne la figure d'un homme entièrement nu et de la plus merveilleuse beauté.

Cet homme était de haute taille et ses proportions semblaient admirables; la lueur qui permettait de le distinguer venait de lui-même et tout son corps rayonnait comme s'il eût été frotté de phosphore...

Raoul sourit en entendant ces dernières paroles de M. de Thianges.

Le marquis poursuivit :

— Cette figure du démon, — dit-il, — avait la peau d'une pâleur mate et un peu cuivrée. Ses yeux étaient très-grands, très brillants et très-expressifs; sa barbe et ses cheveux d'un noir de charbon, ses lèvres rouges comme du sang, ses dents blanches et écartées ainsi que celles d'un loup.

On voyait une petite excroissance en forme de corne naissante sur chacune des tempes de cette apparition, mais ce qu'elle offrait, sans contredit, de plus remarquable, c'était une cicatrice pourpre et lumineuse qui partait du front pour aboutir au talon gauche en affectant les tournoiements brusques et les arêtes aiguës d'un éclair.

— Voyez-vous cette cicatrice?... — me dit le régent, — c'est la trace de la foudre qui frappa les anges déchus...

Raoul ne put retenir un éclat de rire.

— Ce d'Orléans est impayable!... — murmura-t-il.

— Peu à peu, — continua M. de Thianges, — les contours du fant

tôme diabolique devinrent moins phosphorescents, la figure tout entière pâlit, puis s'éteignit par degrés, les ténèbres revinrent, la veilleuse se ralluma comme par enchantement, et, quand sa clarté reparut, l'apparition s'était évanouie et l'Italienne se prosternait avec un redoublement de ferveur devant son crapaud qui semblait dormir.

Le régent me fit l'honneur de me prendre le bras pour regagner la salle à manger.

— Marquis, — me dit-il chemin faisant, — que pensez-vous de tout cela?... Savez-vous bien que cette charmante femme m'a promis de me mettre très-prochainement en rapport avec un démon de première classe qui m'apprendra le moyen de transmuter le charbon en diamant? Il faut convenir qu'auprès de cette aimable adepte votre ami le chevalier de la Tremblaye est bien petit garçon, et je crois que je ne ferais pas mal de lui retirer ma protection et de l'envoyer à la Bastille... Qu'en pensez-vous, marquis?...

Ces mots me pétrifièrent, je restai muet pendant un instant et il m'aurait été impossible de trouver en ce moment une seule parole.

Heureusement le régent lâcha mon bras sans attendre ma réponse, et alla s'occuper de deux ou trois dames qui s'étaient évanouies de frayeur pendant la scène de l'évocation.

Je quittai le Palais-Royal, et, dès le lendemain, je mis tout en œuvre pour découvrir le lieu où vous vous trouviez, afin de vous faire savoir ce qui se passait, et de vous mettre à même de conjurer l'orage. Mes démarches furent inutiles, comme vous savez; mais enfin, vous êtes revenu, vous voilà, vous êtes au fait. Avisez!...

— Marquis, — fit Raoul, — vous avez raison, un grave péril nous menace, cette femme est dangereuse!

— Vous pensez comme moi. Tant mieux.

— D'abord l'Italienne Antonia me paraît comprendre admirablement son rôle, et le jouer avec une rare habileté; ensuite, si, comme vous le dites, elle est jeune et belle...

— Très-jeune, très-belle, et surtout très-séduisante, — interrompit le marquis.

— Eh bien! — continua Raoul, — ce sont là d'énormes chances de succès et d'influence vis-à-vis d'un homme comme Philippe d'Orléans...

— Vous constatez le mal, — fit M. de Thianges; — avez-vous le remède?...

— Je ne l'ai pas encore, — répondit Raoul, — mais je l'aurai, n'en doutez pas. Il ne s'agirait d'abord que de trouver un moyen de ruiner le crédit de l'Italienne, lequel crédit, par parenthèse, n'a pas eu le temps, ce me semble, de se consolider beaucoup. Si nous ne trouvons pas ce moyen, ou s'il échoue, ce qui est possible, il en restera toujours un autre, dont je réponds...

— Quel est-il?

— Un traité d'alliance.

— Avec l'Italienne?

— Oui.

— L'acceptera-t-elle?...

— Pourquoi non? Si nos moyens d'action sont à peu près les mêmes, il me paraît certain que nos mobiles diffèrent complétement. Sans aucun doute Antonia Verdi en veut à l'or du régent, à qui nous ne demandons, nous, qu'une protection efficace. Vous voyez qu'il est de son intérêt, comme du nôtre, d'agir de concert, au lieu de nous nuire mutuellement.

— Vous avez raison!... toujours raison!... Savez-vous, mon cher chevalier, que vous eussiez été un diplomate hors ligne, si vous aviez voulu vous en donner la peine?..

— Pardieu! — répondit cavalièrement Raoul, — un homme bien organisé réussit dans tout ce qu'il veut!...

— Quant à présent, qu'allez-vous faire?

— Prendre des renseignements, savoir au juste ce que c'est que cette Italienne, et quel a été l'intermédiaire de ses relations avec le Palais-Royal; ensuite, comme vous me le disiez tout à l'heure, j'aviserai, ou plutôt nous aviserons...

— Disposez de moi en toutes choses, vous savez que je suis et que je serai toujours à votre disposition.

— J'y compte. Maintenant, cher marquis, causons un peu de vos affaires personnelles et aussi des miennes.

— Tant que vous voudrez.

— Avez-vous reçu les cent mille écus?

— Oui, et je vous en remercie.

— Avez-vous besoin d'autre argent?

— Non, pas encore.

— Ne vous gênez pas. Vous savez que le creuset bout jour et nuit, et que le balancier frappe sans relâche.

— Je le sais, aussi vous voyez que j'use sans scrupule.

— Voilà pour ce qui vous concerne, arrivons à ce qui me regarde. J'ai un service à vous demander.

— Tant mieux! c'est m'obliger moi-même que de me procurer une occasion de vous être utile.

— Ce service, est, pour moi, de la plus haute importance...

— Parlez.

— Mais il faut, d'abord, que je vous fasse une confidence.

— J'écoute.

— Vous ne rirez pas de moi?

— Je n'aurai garde...

— Eh bien! je suis...

— Quoi donc?...

— Amoureux!...

— Amoureux!... Vous?...

— Mon Dieu oui! Amoureux comme un sot!... amoureux comme un enfant!...

— Je vous croyais à l'abri des atteintes du mal d'amour, — répliqua M. de Thianges en souriant. — Mais enfin, puisqu'il vous plaît de porter encore les couleurs du petit dieu Cupidon, ce n'est pas moi qui vous en raillerai... vous êtes trop à plaindre pour cela!...

— Des épigrammes!... Déjà!... — fit Raoul. — Vous violez la foi des traités!...

— C'est la première et la dernière. Rassurez-vous donc, cher chevalier, et apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis être utile à vos amours?...

## XXIII. — UNE COMÉDIE DE ROUÉS.

— Je vous ai dit, — répondit Raoul à la question de M. de Thianges, — je vous ai dit que j'étais amoureux comme un fou. Cette folie atteint les plus extrêmes limites, ainsi que vous allez le voir, car je suis décidé à épouser celle que j'aime...

— Épouser!... — s'écria le marquis, — y songez-vous?...

— Beaucoup, puisque je vous répète que je suis décidé.

— Celle que vous aimez est donc bien riche?...

— Elle n'a pas un sou.

— Sans doute, alors, elle vous rattache par son alliance aux plus illustres familles du royaume?

— Elle est la fille d'un pauvre gentillâtre parfaitement inconnu.

— Vous avez donc employé, sans succès, tous les moyens de séduction?...

— Je n'en ai essayé aucun.

— Que me dites-vous là?

— L'exacte vérité.

— Ma foi, je n'y comprends rien!

— La jeune fille qui sera ma femme n'est point, mon cher marquis, une de ces vestales farouches, gendarmées dans leur vertu et repoussant toutes les attaques du haut des bastions d'une inexpugnable pudeur. C'est une enfant naïve... l'innocence, la candeur même. L'amour et l'inexpérience la jetteraient, si je le voulais, dans mes bras; mais je m'épouvante du lendemain... Trop de tristesse et trop de larmes suivraient un moment d'ivresse. Je ne veux pas briser ce jeune cœur, je ne veux pas abuser de cette tendresse chaste et dévouée... Je veux une possession tranquille, un rêve de bonheur sans réveil...

— Oh! — fit alors le marquis sans chercher beaucoup à cacher un sourire ironique, — tout cela est très-beau! très-amoureux! très-langoureux et surtout très-moral!... Je vois en vous, dans peu de temps, mon cher chevalier, le modèle des époux et la fleur des pères de famille!... Vous allez damer le pion aux pastorales les plus tendres, aux églogues les plus bucoliques!... Épousez, mon bon ami, épousez! Bien loin de vous en détourner, je m'efforcerai, tout au contraire, de conquérir par mes mœurs exemplaires les sympathies de madame de la Tremblaye, qui ne peut qu'être charmante, et, comme je suis déjà l'ami du mari, je veux le devenir aussi de la femme... Seulement, le diable m'emporte, je devine moins que jamais en quoi je puis vous servir...

— Vous voyez, — répliqua Raoul, — que j'ai reçu, sans sourciller, la bordée tout entière de vos railleries de roué émérite. J'avais d'ailleurs peu de mérite, aucun des traits ne portait.

— Par exemple!...

— Écoutez-moi: c'est pour accomplir ce mariage dont je vous parlais, que je viens vous demander votre aide.

— Et comment, je vous prie?... Je ne suis, j'imagine, ni prêtre ni notaire.

— C'est justement à cause de cela que j'ai besoin de vous. Un vrai prêtre et un vrai notaire me gêneraient énormément.

— Vous parlez par énigmes, comme le *Mercure galant*. Si vous voulez que je vous comprenne, expliquez-vous clairement...

— C'est facile, et trois mots vous feront tout comprendre. Je suis marié!

Le marquis fit un haut-le-corps.

— Vous! — s'écria-t-il, — et je n'en savais rien!

— Ni vous, ni personne, — répondit Raoul; — tout le monde ignore ce mariage.

— Marié! — répéta M. de Thianges, — et depuis quand?...

— Depuis plusieurs années...

— Où est votre femme?...

— Je n'en sais rien.

— Vous l'avez donc quittée?...

— Nous nous sommes quittés mutuellement.

— Il y a bien longtemps?...

— Un an après notre mariage.

— Et, depuis lors, vous n'avez pas eu de ses nouvelles?...
— Jamais.
— Peut-être êtes-vous veuf...
— C'est possible, mais je n'en ai pas la preuve, et comme, avec la législation mal entendue du royaume, on pend les gens le mieux du monde pour cette peccadille qui consiste à épouser une seconde femme quand la première est encore vivante, je n'ai nulle envie de me risquer.
— Vous avez raison, Molière l'a dit : *La polygamie est un cas pendable!*... Enfin, que comptez-vous faire?..
— Vous venez de me citer un mot de comédie, il me faut un mariage de comédie.
— Du moment qu'il ne s'agit que de cela, — fit le marquis, — je vous rends mon estime tout entière...
— Merci! — dit Raoul en riant.
— Qu'attendez-vous de moi? — demanda M. de Thianges.
— Il y a une chapelle dans votre hôtel, n'est-ce pas?...
— Oui.
— Mettez cette chapelle à ma disposition.
— Je la crois fort en désordre, on n'y est point entré depuis tant d'années!
— Peu importe, telle qu'elle est, elle servira.
— C'est convenu, et ensuite?...
— Prêtez moi quelqu'un de vos gens qui soit capable de jouer avec intelligence le rôle de chapelain...
— Je m'offre moi-même...
— Vous, mon cher marquis! — s'écria le chevalier avec surprise.
— Est-ce que la confiance vous manque?...
— Non, certes! mais j'ai peur...
— De quoi? ..
— Je crains que vous ne puissiez conserver la gravité convenable, et que le côté comique de la situation ne vous emporte malgré vous à quelque joyeuseté compromettante.
— Soyez tranquille! jamais chapelain plus édifiant n'aura présidé d'une façon plus solennelle à une plus heureuse union!... Ma tenue, véritablement canonique, vous pétrifiera d'admiration... Acceptez-vous?...
— Agissez à votre fantaisie, mon cher marquis, mais songez qu'un mot risqué ou qu'un geste imprudent suffiraient pour tout compromettre..
— Je vous répète que je réponds de moi.
— Alors, rien de mieux..
— A quand le mariage?
— Après-demain, si vous voulez.
— C'est à moi de recevoir vos ordres à ce sujet. Après-demain me convient fort.
— Je désire vivement que personne au monde ne soit instruit de ce que je viens de vous dire, ou mis dans la confidence de ce qui va se passer.
— Il n'y aura dans la chapelle que le prêtre et les deux époux.
— Merci de toutes vos obligeances. Je vous verrai demain, et nous réglerons ensemble les détails de la cérémonie.
— D'ici là, — fit le marquis, — j'étudierai mon rôle avec soin. Il y a justement dans la chapelle un vieux missel que je vais compulser.
Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main, puis Raoul prit congé de M. de Thianges, regagna sa chaise et se fit porter à l'hôtellerie du Roi-Salomon.

### XXIV. — JEANNE.

Peu de minutes après, Raoul entrait dans le petit salon oriental où se trouvait Jeanne.
La jeune fille était assise sur un des divans circulaires.
Ses vêtements de deuil tranchaient avec les couleurs éclatantes des étoffes et des tapis qui l'entouraient.
Son visage était très-pâle, et, à voir ses yeux rougis, on devinait qu'elle avait pleuré.
C'est qu'elle venait de penser à sa mère!
Ses mains étaient encore jointes.
Ses lèvres entr'ouvertes achevaient de murmurer une prière pour le repos de l'âme de Madeleine de Chambard, morte en état de péché mortel.
A la vue de Raoul, elle se leva vivement.
Une charmante teinte rosée apparut sur ses joues, et ses lèvres ébauchèrent un sourire.
— Chère enfant, — dit le chevalier en prenant dans ses mains l'une des mains de la jeune fille et en la portant à ses lèvres, — je vous ai laissée seule bien longtemps, n'est-ce pas?
— Quand je ne vous vois point, le temps me paraît toujours long, — répondit Jeanne avec une adorable ingénuité.
— J'ai une excuse...
— Vous n'en avez pas besoin! — interrompit vivement la jeune fille.
— Laissez-moi vous dire celle-là.
— Si vous le voulez, mon ami, dites.
— Je m'occupais de nous...
— De nous!... — répéta Jeanne.
— Oui, de notre bonheur; car le mien, je le crois, est aussi le vôtre... Je m'occupais de notre mariage.
— Il n'y a pas d'obstacle, j'espère?... — demanda la jeune fille avec un peu de tremblement dans la voix.
— Au contraire, répondit Raoul, tout est arrangé, tout est prêt, tout est prévu...
— Quel est le jour choisi?... — murmura Jeanne d'un air de timide empressement.
— Après-demain.
Jeanne sourit de nouveau, et son sourire était radieux de joie et d'espérance. Raoul continua :
— En raison de la perte si récente et si douloureuse que vous venez de faire, il ne serait point convenable que notre union fût célébrée d'une façon publique, au milieu d'une affluence de spectateurs curieux et frivoles .. Un de mes amis veut bien mettre à ma disposition la chapelle de son hôtel, et c'est là qu'un bon prêtre viendra vous dire, ô ma bien-aimée, que vous êtes ma femme devant Dieu et devant les hommes!...
Jeanne attacha sur Raoul un regard étincelant du plus naïf et du plus doux amour.
Le chevalier soutint ce regard sans baisser les yeux.
— Votre femme devant Dieu et devant les hommes! — répéta la jeune fille. — Oh! Raoul, que je suis heureuse!
— Ainsi, — demanda le chevalier, — vous approuvez ce que j'ai fait?
— Certes! — répondit Jeanne, — je l'approuve et de tout mon cœur!
En ce moment, le bruit faible et doux d'un balancier frappant sur un timbre se fit entendre à deux reprises, et à une distance si rapprochée qu'on aurait dit que ce bruit venait de l'intérieur même de l'appartement. Jeanne tressaillit.
— Ne craignez rien, — lui dit Raoul, — c'est Samuel, le propriétaire de l'hôtellerie du Roi Salomon, qui, par un signal convenu entre nous, me demande s'il peut entrer. Je vais lui répondre de la même manière...
Raoul s'approcha de la muraille et toucha du bout du doigt un ressort caché dans la tenture. Un autre timbre résonna tout aussitôt dans le lointain; au bout d'une minute, la porte secrète tourna silencieusement sur ses gonds, et Samuel parut.
— Avez-vous besoin de me parler en particulier? — demanda Raoul.
— Non, monsieur le chevalier, — répondit le juif.
— Alors que voulez-vous?
— Je viens pour avoir l'honneur de vous prévenir que, d'après vos ordres, j'amène la femme de chambre que vous destinez à madame de la Tremblaye.
— Vous n'avez pas perdu de temps, Samuel!
— J'en perds le moins possible, monsieur le chevalier.
— C'est bien, cela!... c'est très-bien!...
— Je ne fais que mon devoir.
— Et, dites-moi, cette femme de chambre, vous en répondez?
— Comme de moi-même. C'est un peu jeune et un peu inexpérimenté, peut être bien, mais c'est honnête et dévoué.
— Où est-elle?
— Dans la chambre des Mages.
— Amenez-la ici, et, si elle convient à ma femme, nous la garderons immédiatement.
Samuel sortit et revint presque aussitôt, suivi d'une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, qui semblait jolie, même auprès de Jeanne, et dont la beauté était relevée encore par un grand air de timidité et d'innocence.
Elle semblait fort embarrassée de sa contenance, et baissait modestement ses grands yeux. Raoul demanda tout bas à Jeanne :
— Vous plaît-elle?...
— Oui, — répondit Jeanne du même ton. — Et, si son cœur vaut son visage, je n'aurai bien certainement qu'à me louer de ses services.
Le chevalier se tourna vers la nouvelle venue, et lui dit :
— Comment vous nommez-vous, mon enfant?
— Honorine, monsieur.
— Quel âge avez-vous?
— Dix-neuf ans.
— Avez-vous déjà quelque habitude du service?
— Aucune.
— D'où venez-vous?
— De mon pays, qui est Saint-Malo.
— Que font vos parents?
— Ils sont tisserands de leur métier, et, comme nous ne sommes pas riches, ils m'ont envoyée à mon oncle Samuel que voici, afin qu'il me cherche une place...
— Ah! — fit Raoul, — Samuel est votre oncle?...
— Oui, monsieur le chevalier, — répondit le juif. — Ma pauvre défunte, Antoinette, était la propre sœur du père de cette petite; seulement, mon beau-frère et moi nous ne sommes pas de la même religion...
— Honorine, mon enfant, — dit alors M. de la Tremblaye, — vous

êtes dès à présent au service de madame. Faites en sorte de la satisfaire, et je vous assure que vous n'aurez point à vous plaindre de votre sort...

— J'y tâcherai, monsieur, — répondit la jeune fille.

Samuel, après avoir opéré, ainsi que nous l'avons vu, la présentation officielle de sa nièce, se retira discrètement.

Raoul, resté seul avec les deux jeunes femmes, indiqua à Honorine un petit cabinet dans lequel elle devait coucher et qui touchait à la chambre de Jeanne.

Ensuite il revint à cette dernière et lui dit :

— Je me sépare de vous pour jusqu'à demain, chère enfant, les convenances l'exigent et je leur obéis malgré moi ; mais, grâce au ciel, quelques heures encore et je pourrai ne vous plus quitter!...

Un soupir de Jeanne indiqua qu'elle avait hâte, comme Raoul lui-même, d'arriver à ce moment.

Le jeune homme poursuivit :

— Dans un instant, Samuel vous apportera des lumières et votre repas, et si d'ailleurs vous aviez besoin de quelque autre chose, vous n'auriez, pour la faire venir, qu'à appuyer légèrement sur le ressort que voici.

Raoul passa dans la chambre à coucher. Il ouvrit un petit meuble dont les tiroirs étaient remplis d'or. Il mit dans ses poches deux ou trois poignées de cet or, et il sortit après avoir déposé sur le front de Jeanne un long baiser rempli d'une ardeur contenue.

Samuel ne tarda point à servir sur la table de la salle à manger un repas qui parut splendide à Jeanne.

L'abondance et la variété des mets surprirent fort la jeune fille habituée à l'ordinaire si frugal qu'elle préparait elle-même au Petit-Chastel. Elle voulut absolument qu'Honorine s'assît en face d'elle et partageât son repas.

La jeune femme de chambre parut très-sensible à cet acte de haute condescendance, et Samuel s'épanouit de joie en voyant l'honneur insigne qu'on faisait à sa nièce.

Le repas achevé, Jeanne se retira dans la chambre à coucher.

Un feu brillant pétillait dans l'âtre, les huit bougies de deux candélabres d'argent projetaient une lueur éclatante ; un moelleux fauteuil, installé auprès du foyer, semblait inviter à la lecture ou au sommeil. Jeanne ne voulait point dormir.

Elle regarda tout autour d'elle et aperçut, dans l'un des angles de la chambre, une petite bibliothèque en bois de rose, fermée par des rideaux de soie couleur changeante.

Elle y courut et en rapporta plusieurs volumes qu'elle se mit à parcourir aussitôt.

Mais, après quelques secondes d'examen, elle rejeta ces livres avec impatience et presque avec effroi.

Tous, en effet, traitaient de cabale, de magie, de divination et des autres parties les plus sombres et les plus mystérieuses des sciences occultes.

Jeanne chercha d'abord à s'expliquer la présence de ces volumes suspects dans le logis de son fiancé.

Mais, n'y pouvant parvenir, elle prit le parti de n'y plus penser et elle s'étendit dans le grand fauteuil, où elle s'assoupit bientôt, doucement bercée par ses souvenirs et par ses espérances.

—

Raoul de la Tremblaye, en quittant l'hôtellerie du Roi-Salomon, donna l'ordre à Jacques de le suivre et s'achemina pédestrement vers l'autre côté de la Seine.

Il marchait lentement, absorbé dans ses réflexions, et il était déjà tard quand il atteignit cette partie de la rue Saint-Honoré qui se trouve située entre le Palais-Royal et la rue Richelieu.

Il entra d'abord chez un *traiteur* célèbre de l'époque, à l'enseigne du *Chariot d'Or*; là, il dîna d'un potage aux bisques d'écrevisses, d'un turbot à la Béchamel, d'un filet de bœuf à la Conti, d'un rôti de perdreaux rouges et d'une série d'entremets et de friandises dont les noms nous échappent, le tout arrosé de deux ou trois bouteilles de vin de Beaune et de vieux Chambertin.

Le chevalier, suffisamment lesté, comme on voit, quitta le *Chariot d'Or* avec cette démarche libre et aisée d'un homme dont la conscience est en repos et dont l'estomac est satisfait.

Il se dirigea vers une grande maison située à une cinquantaine de pas de l'endroit où il avait dîné.

La porte de cette maison était éclairée d'une façon brillante ; il y avait aux alentours une cohue de laquais secouant des torches, et de porteurs de chaises amenant des gentilshommes.

C'était, entre ces laquais et ces porteurs, un échange permanent de cris et d'injures, de disputes et de querelles, d'où naissait un tumulte inouï.

Raoul fendit la cohue, franchit le seuil, traversa une vaste cour encore plus encombrée de laquais que ne l'était la rue, monta un escalier dans lequel vingt personnes auraient passé de front et entra dans une gigantesque antichambre.

Autour de cette antichambre, il y avait des banquettes recouvertes de cuir grenat garni de clous dorés.

Sur ces banquettes se prélassaient des valets de pied, vêtus des livrées les plus diverses et jouant entre eux aux cartes et aux dés.

Sans doute Raoul et Jacques étaient des habitués de l'endroit, car le valet alla sans hésiter prendre possession d'un coin de banquette, tandis que le maître continuait son chemin et entrait dans les salons.

Ces salons, très-grands et merveilleusement décorés, étaient remplis de monde.

Une foule d'hommes, de tous les âges et de toutes les apparences, y circulaient et y bourdonnaient sans relâche. On y voyait des échantillons de presque toutes les classes de la société, depuis le grand seigneur ayant ses entrées au palais de Versailles, jusqu'au modeste robin n'ayant les siennes qu'au palais de la Chicane, depuis le traitant millionnaire jusqu'au poëte tragique affamé, depuis le galant petit-maître, levant des contributions faciles sur les beautés hors d'âge de la cour et de la ville, jusqu'au gentillâtre de province, fort dépaysé dans Paris et reconnaissable à sa tournure gauche et à son costume hors de mode.

Tout ce monde, avons-nous dit, circulait et bourdonnait, mais pour revenir bientôt vers des centres communs qui attiraient invinciblement la foule, comme le miel attire les mouches.

C'étaient des tables de pharaon, de creps, de lansquenet, de vingt-et-un, de bassette et de tous les autres jeux inventés par le diable pour vider les poches des dupes et gonfler celles des fripons.

La maison dans laquelle nous venons d'introduire nos lecteurs n'était autre chose qu'un des *enfers* privilégiés (comme on dirait à Londres) où tous, grands et petits, se rencontraient sur un terrain neutre, avec une intention identique, celle de jouer et de gagner.

### XXV. — LA NUIT DU VENDREDI.

Que venait faire dans cette maison Raoul de la Tremblaye?

Selon toute apparence, ce n'était point la passion du jeu qui l'y conduisait, car nous savons déjà que le chevalier était riche, assez riche pour envoyer d'un seul coup cent mille écus en or à un grand seigneur un peu gêné, auquel il promettait, en outre, de fournir d'autre argent quand celui-là serait épuisé.

Raoul ne devait donc trouver qu'un bien minime intérêt à empocher quelques misérables louis héroïquement disputés par le *trèfle* au *cœur* ou par le *pique* au *carreau*.

Si vraisemblable que paraisse cette supposition, elle serait fausse cependant.

Raoul venait là pour jouer, car Raoul adorait le jeu, non pour le gain qu'il en pouvait retirer, mais pour les émotions qu'il procure.

Raoul avait besoin de s'installer le soir autour d'un tapis vert et d'y voir pâlir les bougies aux premières clartés du jour.

Il lui fallait entendre le tintement des pièces d'or, remuées par des mains convulsives, les exclamations délirantes des joueurs favorisés par le hasard, les cris de rage des joueurs malheureux.

Les combats acharnés du *roi de cœur* et de la *dame de pique*, les luttes homériques d'*Ogier* et de *Lancelot* le galvanisaient.

Il se plaisait au spectacle des ongles crispés déchirant les poitrines haletantes et ensanglantant les dentelles de Malines et le point d'Angleterre.

On conviendra volontiers que le démon du jeu possédait notre héros d'une façon toute spéciale, et qu'il était d'autant plus profondément joueur qu'il ne jouait ni pour gagner, ni pour perdre, mais seulement pour toucher des cartes et voir gagner ou perdre les autres.

Par un hasard assez étrange, il n'y avait ce soir-là, parmi les hôtes nombreux de la maison de jeu, personne de la connaissance intime de Raoul.

Le chevalier échangea en passant quelques saluts à droite et à gauche, saluts de simple politesse, puis il s'approcha d'une table de lansquenet, et, se tenant debout derrière les joueurs, il regarda la partie qui se poursuivait avec acharnement.

En face de lui, et les coudes appuyés sur la table, se trouvait un gentilhomme d'une vingtaine d'années, d'une stature moyenne, mais paraissant doué d'une force extraordinaire.

Ce jeune homme, au visage gracieux et juvénile, jouait avec une chance si brillante et si persistante, que l'or et les billets de caisse s'amoncelaient devant lui et formaient un tas qui grossissait d'instant en instant.

Raoul se souvint que ce favori du hasard, qu'il connaissait de vue, était l'un des officiers du Palais-Royal, et se nommait le vicomte d'Aubigny.

Derrière M. d'Aubigny, et debout comme Raoul, se trouvait un autre personnage qui devait forcément attirer l'attention.

Une fois que le regard s'était fixé sur lui, il ne pouvait plus s'en détacher.

Ce personnage, grand et sec, avait le visage osseux et le teint bistré d'un Espagnol.

Quoiqu'il parût jeune encore, ses cheveux noirs commençaient à grisonner.

Ses yeux, noirs et profonds, étincelaient dans des orbites creuses et charbonnées.

Ses lèvres minces ne souriaient jamais, et l'expression habituelle de sa physionomie semblait être une sombre préoccupation.

Son nez, en forme de bec d'aigle, et ses narines très-mobiles et très-écartées, lui donnaient quelque chose de l'aspect d'un oiseau de proie.

Il était vêtu en velours noir.

Les trois gros diamants qu'il portait, l'un à l'épingle de son jabot, l'autre au doigt annulaire de sa main droite, et le troisième à la garde de son épée, jetaient des flammes tellement vives que l'œil en était ébloui.

Il ne jouait jamais, il ne pariait point et il ne parlait à personne.

Raoul le regarda avec une sorte de curiosité pendant un instant; puis, comme un des joueurs se levait pour quitter la table, le chevalier s'empara de la place vide et tira de sa poche une poignée d'or qu'il posa devant lui.

Le bonheur du vicomte d'Aubigny ne se démentait nullement. Depuis que les parties étaient engagées, il n'avait pas perdu un seul coup.

Au moment où revenait son tour de tenir les cartes, un petit frémissement d'attention courait dans la galerie, et les joueurs les plus hardis ne s'aventuraient contre lui qu'avec effroi.

La main arriva à Raoul.

— Vingt-cinq louis, — dit ce dernier en poussant devant lui des pièces d'or.

C'était une brillante entrée de jeu.

— Banquo, — répondit le vicomte.

Raoul retourna les cartes.

En trois coups il avait perdu.

Le vicomte ramassa les vingt-cinq louis, et, comme son tas d'or était tellement grossi qu'il risquait de le faire écrouler s'il y ajoutait quelque chose, il mit dans l'une de ses poches l'argent qu'il venait de gagner à Raoul.

Les cartes firent le tour du cercle.

La main revint au chevalier.

— Cinquante louis, dit-il.

— Banquo, — répondit le vicomte comme la première fois.

Raoul joua.

Il tourna un *roi*, puis une *dame*, puis trois *valets*, puis un autre *roi*.

Il avait gagné.

Un petit murmure d'étonnement se fit parmi les spectateurs. La chose n'avait cependant rien que de bien simple, mais on s'était accoutumé à cette idée que le vicomte ne pouvait pas perdre.

M. d'Aubigny lui-même ne sembla pas moins surpris que les autres joueurs.

— Je tiens les cent louis, — dit-il.

Raoul s'inclina en signe d'adhésion et tourna les cartes.

En quatre coups il gagna.

M. d'Aubigny ne put s'empêcher de froncer le sourcil, et il murmura avec un mécontentement évident :

— Je fais banquo des deux cents louis. Cela vous convient-il, monsieur?

— Parfaitement, monsieur, — répondit le chevalier avec une courtoisie du meilleur goût, — et, tant qu'il vous plaira de poursuivre, j'aurai l'honneur de tenir votre jeu.

Décidément la chance avait tourné.

Raoul gagna ce troisième coup comme les deux premiers.

Il en gagna de même un quatrième, puis un cinquième.

Peu à peu le tas d'or et de billets de caisse avait changé de place et s'était amoncelé devant Raoul, qui le voyait grossir avec une parfaite insouciance.

Le vicomte, lui, supportait la perte avec une impatience très-visible.

Les veines de son front se gonflaient, ses yeux s'injectaient, on voyait son visage pâlir et se décomposer par degrés...

Bientôt il ne resta plus rien devant lui.

Il poussa un rugissement sourd et fit mine de se lever, se croyant complétement à sec.

Mais il se souvint à l'instant même des vingt-cinq louis de Raoul, et il les tira de sa poche avec la même ardeur qu'en met un homme qui se noie à se cramponner à la planche de salut que lui jette le hasard.

— Ces vingt-cinq louis, — dit il.

Raoul fit un signe d'assentiment.

C'était un coup suprême.

L'attention générale redoubla.

Le personnage à visage basané, lui-même, semblait prendre quelque intérêt à ce qui allait se passer. Raoul commença sa main.

Les cartes tombaient l'une après l'autre, sans amener de résultats. La fortune, *déesse capricieuse* s'il en fut, comme on disait jadis, semblait se plaire à faire attendre son arrêt.

L'anxiété du vicomte d'Aubigny était effrayante.

Pour tromper cette anxiété, il ramassa sur la table un des louis de son enjeu et il le tordit machinalement entre ses doigts.

Ce louis se rompit en deux parties.

Le vicomte en prit un second qui se brisa comme [illegible].

Il fit un brusque haut-le-corps et continua son étrange expérience avec un résultat identique.

Dix ou douze louis eurent le même sort.

Raoul ne s'était aperçu de rien, mais, au moment où le hasard venait de se prononcer en sa faveur et où il disait :

— J'ai gagné!

Le vicomte se dressa en face de lui et lui jeta à la figure une poignée de louis brisés en s'écriant d'une voix que la colère rendait indistincte :

— Vous m'avez volé mon or loyal avec de la fausse monnaie! Vous êtes un fripon et un faux monnayeur!...

Raoul devint très-pâle, il tira son épée et fit un mouvement pour s'élancer sur le vicomte.

Mais plusieurs personnes le continrent, et toutes les voix, d'un commun accord, répétèrent à son oreille :

— Pas ici!... pas ici!...

— Vous avez raison, messieurs, — répondit le chevalier qui avait repris tout son sang-froid; — en effet, ce n'est pas ici que je dois me venger de l'insulte qui vient de m'être faite!...

Puis il ajouta, en s'adressant à son adversaire :

— Sortons!

— Quand vous voudrez! — s'écria le vicomte d'un ton furieux.

La foule s'écarta pour laisser s'éloigner les deux ennemis qui allaient évidemment se couper la gorge.

A cette époque, les duels étaient chose si commune que personne ne songea même à les suivre.

Ils allaient atteindre la porte, quand le personnage à figure basanée, qui avait pris un peu les devants, s'approcha d'eux, et leur dit :

— Voulez-vous, messieurs, m'accorder un instant d'audience?

Le vicomte et le chevalier s'arrêtèrent étonnés en face de cet inconnu qui les abordait ainsi.

— Que voulez-vous de nous, monsieur? — demanda Raoul.

— Vous rendre un service, ainsi que cela se doit entre gentilshommes.

— Un service?... Vous? A nous?

— Oui, messieurs, un service, moi, à vous.

— Lequel?

— Je viens, non pas vous détourner d'un duel indispensable, Dieu m'en garde! mais vous dire : *Ne vous battez pas aujourd'hui!*

— Et pourquoi? — fit M. de la Tremblaye.

— Parce que, — répliqua l'inconnu d'une voix sombre, — parce que c'est aujourd'hui vendredi...

— Vous êtes fou! — murmura Raoul en haussant les épaules et en faisant quelques pas en avant.

Le personnage basané lui barra de nouveau le passage.

Depuis le commencement de cet entretien, la colère du vicomte d'Aubigny n'avait fait que bouillonner intérieurement, et elle éprouvait le besoin de s'épancher au dehors.

Il saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de laisser évaporer le trop plein de cette colère.

Il marcha droit à l'inconnu, et il s'écria avec un geste menaçant :

— Ah çà! qui êtes-vous donc, vous qui venez, fort impertinemment, vous mêler des affaires qui ne vous regardent pas?...

A ces paroles insolentes, l'inconnu sembla en quelque sorte pâlir sous sa pâleur.

Il redressa sa haute taille et il répondit au vicomte, qu'il écrasa de son air de dédain et de son regard foudroyant :

— Qui je suis?... Je suis don Raymond de Vasconcellos, grand d'Espagne de première classe et commandeur de Malte!... Pourquoi je me suis mêlé de vos affaires?... Parce que j'ai fait vœu d'empêcher, autant que cela dépendrait de moi, tous les duels le vendredi; mais mon vœu ne m'oblige que pour ce jour-là, et je vous tuerai demain, méchant hobereau que vous êtes, afin de vous apprendre comment les gens de votre espèce doivent parler à ceux de ma sorte.

— Ah! c'est ainsi!... — s'écria le vicomte exaspéré; — eh bien, moi, monsieur le grand d'Espagne, moi qui n'ai pas fait de vœu, je m'en vais vous tuer tout de suite.

En ce moment, Raoul intervint.

— Vous m'appartenez! — dit-il au vicomte, — et, si mon épée ne trompe pas ma main, je crois que vous ne tuerez personne à l'avenir...

— Venez donc! — fit d'Aubigny, — à vous d'abord, mais ensuite à monsieur.

Et il désigna le commandeur.

Ce dernier tira froidement sa montre.

— Il est onze heures et demie, — dit-il, — encore une fois, je vous le demande, attendez pour croiser le fer que minuit ait sonné, car alors nous ne serons plus dans la nuit du vendredi, mais dans la journée du samedi...

Ni Raoul ni le vicomte ne répondirent, et, comme don Raymond leur laissait le passage libre, ils sortirent précipitamment des salons.

D'Aubigny se retourna.

— Je vous retrouverai! — cria-t-il au commandeur.

— Vous n'aurez pas de peine à me retrouver, — répondit celui-ci, — car je ne vous quitterai pas!

Et, en effet, il sortit en même temps que les deux rivaux.

Raoul, en traversant l'antichambre, fit signe à Jacques de l'accompagner.

Le valet laissa tomber le cornet et les dés dont il allait se servir, et suivit son maître.

Don Raymond marchait derrière eux.

— Prends une torche, — dit Raoul à Jacques, au moment où ils franchissaient le seuil de la porte cochère.

Jacques arracha une résine embrasée des mains d'un porteur de chaise, à qui il jeta un louis en échange.

Les quatre hommes descendirent la rue Saint-Honoré, dans la direction du Palais-Royal.

Arrivés là, Raoul et le vicomte, qui marchaient en tête, se jetèrent sur la droite et gagnèrent une ruelle étroite et obscure située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue de Rivoli.

Un réverbère à demi éteint combattait si mal l'obscurité que le chevalier s'applaudit fort d'avoir pensé à munir son valet d'un flambeau.

Les deux hommes s'arrêtèrent et jetèrent bas leurs habits.

Jacques fut placé sous l'auvent d'une porte basse.

— Haut la torche! — lui dit son maître.

Puis le vicomte et le chevalier mirent l'épée à la main.

A dix pas d'eux, don Raymond, appuyé contre la muraille, s'apprêtait à regarder le combat.

— Messieurs, — cria-t-il une dernière fois, — prenez garde! c'est aujourd'hui vendredi!... Vendredi, jour fatal!...

— Au nom du diable! — murmura Raoul, — oiseau de mauvais augure, taisez-vous!...

Don Raymond entendit le blasphème du chevalier et fit par deux fois le signe de la croix.

Ensuite il croisa ses bras sur sa poitrine, et il attendit.

Jacques, ému de la scène qui se préparait, tenait la torche d'une main tremblante.

Par moments la résine enflammée projetait une lueur ardente, puis la flamme, en s'abaissant, se noyait dans la fumée et les ténèbres devenaient opaques.

Les lèvres blanches du commandeur semblaient murmurer une prière.

Raoul et le vicomte engagèrent le fer et se précipitèrent l'un sur l'autre avec une furie égale.

Il eût été impossible d'abord de prévoir auquel resterait l'avantage.

L'habileté des deux hommes à l'escrime était à peu près la même.

La force musculaire de M. d'Aubigny surpassait celle de Raoul, mais le chevalier conservait un sang-froid qui manquait à son adversaire.

A mesure que les épées tournoyaient, renvoyant en bleuâtres éclairs les lueurs intermittentes de la résine embrasée, le commandeur se rapprochait du lieu du combat, comme entraîné par une fascination irrésistible.

Le duel continuait.

Tout à coup l'arme du vicomte, heurtant à faux celle de Raoul, se brisa à dix pouces de la poignée.

M. d'Aubigny fit un saut en arrière.

— N'ayez pas peur! — dit le chevalier d'un ton méprisant, — je tue volontiers les gens, mais je ne les assassine pas!...

En même temps il appuya la lame de son épée sur son genou et la brisa à la même hauteur que celle du vicomte.

— Ce qu'a commencé l'épée, — s'écria-t-il alors, — le poignard peut l'achever!...

Et il marcha sur M. d'Aubigny.

La lutte recommença avec une physionomie plus effrayante que l'instant d'auparavant.

Les deux hommes combattaient corps à corps. Leurs bras s'entrelaçaient, leurs poitrines haletantes se touchaient.

Cela dura une minute à peu près.

Puis on entendit un grand cri que suivit un bruit sourd.

Le vicomte, la poitrine trouée, venait de s'affaisser sur le pavé fangeux.

La torche s'échappa des mains de Jacques.

En ce moment, minuit sonnait à l'horloge du Palais-Royal.

Le commandeur poussa un long soupir.

— Ah! — murmura-t-il d'une voix indistincte, — comme cette ruelle ressemble à la *Strada Stretta*!... Mon Dieu, ayez pitié de moi!...

Puis, après avoir prononcé ces paroles étranges, il roula à son tour sur le sol, comme s'il eût été frappé par une épée invisible.

Il était sans connaissance.

Cependant le vicomte respirait encore.

Il se souleva à demi et dit à Raoul ces mots qu'entrecoupaient des flots de sang jaillissant de ses lèvres :

— Je crois que je suis un homme mort; mais, si j'en reviens, c'est une partie à recommencer.

— Quand vous voudrez, ou plutôt quand vous pourrez!... répondit le chevalier.

Le vicomte retomba en arrière et ne donna plus signe de vie.

Raoul remit au fourreau son tronçon d'épée, ramassa son habit, et dit à Jacques :

— Allons-nous-en. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Mais, à peine avait-il parlé, qu'une main se posa sur son épaule, et qu'une voix lui dit :

— Monsieur le gentilhomme, vous êtes mon prisonnier!... Rendez-moi, s'il vous plaît, votre épée.

Raoul regarda autour de lui avec un étonnement facile à comprendre.

Un exempt le tenait au collet, et une douzaine de soldats du guet lui barraient le passage.

— D'où diable sortez-vous donc, monsieur l'exempt? — demanda le chevalier. — Je ne vous ai ni vu, ni entendu venir...

— Je le crois bien, — répondit l'exempt avec un sourire, — vous étiez trop occupé tout à l'heure pour faire attention à moi...

— Eh bien! — continua Raoul, — puisque vous voilà, et afin que votre présence serve à quelque chose, dites donc à vos gens de ramasser ce pauvre corps que voici sur le pavé, et de le porter en un endroit où il puisse recevoir des soins...

Et le chevalier désignait M. d'Aubigny, dont le sang formait déjà un petit ruisseau au milieu de la ruelle.

L'exempt fit un signe.

Deux soldats du guet soulevèrent aussitôt le vicomte.

L'exempt s'approcha de lui et le regarda au visage.

— Ah! ah! — s'écria-t-il ensuite, — c'est M. d'Aubigny! un officier du Palais-Royal!... Mauvaise affaire!... mauvaise affaire!...

— Maintenant, — reprit Raoul, — maintenant que vous avez satisfait aux devoirs de l'humanité, rien ne nous empêche d'aller, vous de votre côté et moi du mien... Monsieur l'exempt, je vous souhaite une bonne nuit...

Et le chevalier fit mine de s'éloigner.

— Qu'est-ce que vous faites donc? — demanda l'exempt.

— Vous le voyez bien. Je m'en vais.

— Plaisantez-vous?...

— Je ne plaisante jamais.

— Mais, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous annoncer que vous étiez mon prisonnier!

— J'ai parfaitement entendu.

— Eh bien?...

— Eh bien, j'ai l'honneur de vous affirmer que vous vous êtes trompé en me disant cela.

— Monsieur, cette raillerie me semble de mauvais goût!...

— Monsieur, cette insistance me paraît déplacée!...

— Vous allez me suivre à l'instant même! — dit l'exempt avec un commencement d'irritation.

— Je ne crois pas.

— Vous ne croyez pas?...

— Non, — répondit Raoul, dont le calme ne se démentait point.

— Me contraindrez-vous donc à employer la force?...

— Je vais simplement vous prouver que je suis moins votre prisonnier que vous ne le pensez...

— Ah! par exemple!... Je suis curieux de voir cela!...

— Voyez-le donc.

Et Raoul, fouillant dans la poche de côté de son habit, en tira un portefeuille que nous connaissons, exhiba un parchemin qui a déjà joué un rôle dans cette histoire, et le tendit à l'exempt.

Le contenu de ce parchemin commençait, on s'en souvient, par ces mots : « Nous, Philippe d'Orléans, par la grâce de Dieu régent de France, à tous ceux qui ces présentes verront, mandons et ordonnons, etc., etc. »

Et se terminait par ceux-ci :

« Défendons en outre à qui que ce soit, et pour quelque motif que ce puisse être, d'inquiéter le sieur chevalier de la Tremblaye et de l'entraver dans ses actes et ses volontés.

« Quoi qu'il ait fait, il l'a fait par notre ordre et pour le bien de notre service. »

Aussitôt que l'exempt eut pris connaissance de ce *laissez-passer* si explicite, son attitude devint humble et respectueuse; il salua profondément Raoul et lui demanda ses ordres.

— Mes ordres?... — répondit le chevalier en remettant son parchemin dans sa poche, — les voici : La ruelle dans laquelle nous nous trouvons a deux issues, l'une à droite, l'autre à gauche. Je vais à droite, tournez à gauche. Bonsoir, messieurs!

L'exempt s'inclina de nouveau, fit faire volte-face à sa troupe, et s'éloigna avec elle dans la direction indiquée.

— Partons, — dit Raoul à Jacques dès que les pas des soldats du guet eurent cessé de se faire entendre dans le lointain.

Le maître et le valet se mirent en marche.

Au bout d'une demi-minute, les pieds de Raoul heurtèrent le corps de don Raymond.

— Encore un cadavre! — murmura-t-il en se baissant pour examiner le visage du prétendu mort.

Cet examen lui fit reconnaître le commandeur.

— Qu'est-ce que cela veut dire? — se demanda le jeune homme. Don Raymond, j'en suis sûr, n'a croisé le fer avec personne!... Son cœur bat toujours... sa respiration est libre... il semble endormi... c'est étrange! Je n'y comprends rien, mais il est évident qu'on ne peut pas laisser un grand d'Espagne passer ainsi la nuit dans la rue, au pied d'une borne.

Puis, après ce court monologue, il se tourna vers Jacques et lui dit :

— Fais le guet auprès du corps de ce gentilhomme, tandis que je m'en vais chercher une chaise à porteurs dans laquelle nous l'emmènerons.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit Jacques.

Et le maître s'éloigna.

Pendant l'absence de Raoul, aucun être vivant ne vint traverser les ténèbres silencieuses de la ruelle dans laquelle avait eu lieu le combat.

Le chevalier ne tarda guère à revenir.

Jacques et les porteurs placèrent don Raymond dans l'un des angles de la chaise que ramenait Raoul, et ce dernier s'assit à côté du commandeur.

— Rue du Croissant, — dit-il à Jacques; — sers de guide à ces braves gens.

M. de la Tremblaye, par suite des nécessités de sa position, nécessités qui deviendront plus manifestes pour nos lecteurs à mesure que notre récit marchera, avait quatre ou cinq logements dans Paris.

L'adresse qu'il venait de donner à Jacques était celle de l'un de ces logements.

Aussitôt arrivés, l'un des porteurs, avec l'aide de Jacques, monta le commandeur dans l'appartement de Raoul.

On l'étendit tout habillé sur un lit, et M. de la Tremblaye, épuisé des fatigues et des émotions de la journée, alla chercher un peu de sommeil.

Le lendemain, de très-bonne heure, Jacques entra chez son maître.

Raoul, qui dormait encore et qui ne s'arrangeait point de ce brusque réveil, le reçut assez mal.

Jacques laissa passer l'orage sans répondre un seul mot, puis il dit :

— Monsieur, c'est votre hôte de cette nuit qui vient de s'éveiller et qui sollicite, avant son départ, l'honneur de vous remercier.

— Ah! — fit Raoul, — c'est différent. Je me lève.

Au bout d'un quart d'heure à peine, le chevalier alla rejoindre don Raymond dans un salon où Jacques l'avait fait entrer, et qui rappelait, par le luxe de son ameublement, le logis mystérieux de la rue du Cherche-Midi.

Les premières paroles du commandeur furent celles-ci :

— Vous vous êtes montré cette nuit, monsieur, brave comme un bon gentilhomme et charitable comme un bon chrétien... Permettez-moi de vous dire que je vous suis tout acquis, et qu'à partir de ce jour, en quelque situation que vous vous trouviez, vous pouvez compter sur don Raymond de Vasconcellos, et disposer absolument de son épée et de son crédit.

— Monsieur, — répondit Raoul, — ce que j'ai fait pour vous est tout simple et ne vaut pas même un remercîment... N'en parlons donc plus, je vous prie... Comment vous trouvez-vous ce matin?

— Le mieux du monde, — fit le commandeur.

— A quel motif attribuez-vous votre subit évanouissement d'hier soir?

Don Raymond sembla se troubler.

— J'ose attendre de votre courtoisie, — murmura-t-il, — que vous ne me questionnerez point à ce sujet... qui me rappelle de douloureux souvenirs...

Un geste de Raoul exprima son adhésion à la prière du commandeur.

Ce dernier reprit aussitôt, comme pour placer la conversation sur un autre terrain :

— Savez-vous le nom de votre adversaire?

— Oui, — répondit Raoul. — Il s'appelle le vicomte d'Aubigny.

— Vit-il encore?

— Je l'ignore.

— Sa blessure est grave, n'est-ce pas?

— Je le crois.

Il y eut instant de silence; puis le commandeur ajouta :

— Vous l'avez frappé un vendredi, avant minuit. Priez Dieu pour qu'il ne meure pas de votre coup d'épée!...

— Pourquoi donc? — demanda Raoul avec surprise.

— Parce que le vendredi porte malheur, et que le sang qui coule un vendredi retombe sur la main qui le verse! — murmura don Raymond d'un ton si grave et si convaincu que le chevalier ne put s'empêcher de frissonner en l'écoutant. — Je demeure rue Saint-Dominique, tout à côté de la rue Saint-Guillaume, — poursuivit le commandeur. — N'oubliez point cette adresse, je vous en prie, monsieur le chevalier, et comptez bien que vous m'obligerez en disposant de moi...

Puis, don Raymond prit congé de Raoul qui éprouva une sorte de soulagement en n'ayant plus sous les yeux cette figure étrange et sombre.

### XXVI. — LE MARIAGE.

Presque immédiatement après l'entretien auquel nous venons d'assister, Raoul gagna l'hôtel de Thianges.

Le marquis l'attendait.

M. de la Tremblaye lui raconta les événements de la soirée et de la nuit précédentes.

— Diable! — fit le marquis, — vous donnez comme cela des coups d'épée aux gens du Palais-Royal, et vous allez choisir précisément ce jeune vicomte, dont le régent s'est entiché depuis quelque temps!... Savez-vous bien, mon cher chevalier, que voilà qui n'arrange pas nos affaires...

— Je ne le sais que trop, pardieu! — répondit Raoul; — mais, soyez tranquille, j'ai mon plan, et nous nous en tirerons.

— A la bonne heure! — dit alors M. de Thianges; — seulement, dépêchez-vous...

Raoul fit un geste qui voulait dire : *Rapportez-vous-en donc à moi!...* Puis il reprit :

— Parlons d'autre chose, maintenant. Avez-vous pensé à ce dont je vous ai parlé?...

— A propos de votre mariage?...

— Oui.

— Mais, certainement, j'y ai pensé.

— Eh bien?...

— Eh bien! tout est prêt, la chapelle est en bon ordre; je sais presque par cœur la messe de mariage, et hier, après votre départ, j'ai essayé les vêtements sacerdotaux, qui me vont à miracle!...

— Marquis! — s'écria Raoul en riant et en frappant sur l'épaule de M. de Thianges, — si le bon Dieu vous rend justice, vous mourrez d'un coup de tonnerre!...

— Pourquoi non?... — répondit le marquis; — j'aimerais croiser mon épée avec la foudre! ce serait un adversaire digne de moi!

— A quelle heure la cérémonie? — demanda M. de la Tremblaye.

— C'est à vous de fixer cela.

— Eh bien, à onze heures, n'est-ce pas?

— Soit, vous serez attendus.

— J'oubliais une chose.

— Laquelle?...

— Il nous faut des témoins.

— Mon intendant et mon maître d'hôtel vous en serviront. Ils seront, pour la circonstance, métamorphosés en vieux gentilshommes alliés de votre famille.

— A merveille! Vous avez une imagination brillante et inépuisable, et si vous n'étiez beaucoup trop grand seigneur pour devenir gratte-papier, vous auriez pu faire des romans plus beaux que ceux de Mlle Scudéry!... A demain, marquis!

— A demain, mon cher chevalier!

Raoul, en quittant M. de Thianges, se rendit à l'hôtellerie du Roi Salomon, où Jeanne l'attendait avec impatience.

La jeune fille était triste.

Sa nuit avait été visitée par des songes funestes et de sombres pressentiments.

Il lui semblait qu'il devait être arrivé malheur à son fiancé, et qu'elle-même se trouvait sous le coup de quelque événement sinistre.

Dans ses rêves, elle avait vu Raoul étendu à ses pieds, tout sanglant.

Puis, elle s'était sentie mourir.

Un froid glacial et douloureux avait peu à peu envahi ses veines, son cœur avait cessé de battre; une paralysie complète s'était emparée de ses membres pour les priver de tout mouvement, de ses lèvres pour les empêcher d'articuler une seule parole.

Des voix avaient murmuré autour d'elle :

— Elle est bien morte!... c'est fini!...

Des mains officieuses l'avaient couchée dans un cercueil, et ce cercueil s'était refermé.

On était venu la prendre pour la porter dans une chapelle et chanter l'office des morts sur sa dépouille inanimée.

Cette chapelle, hélas! était celle où devait, le lendemain, se célébrer son mariage.

Une cérémonie allait s'y accomplir en effet.

Seulement, au lieu d'être une noce, c'était un enterrement.

Un tombeau, voilà le lit nuptial où les deux fiancés devaient se réunir!...

Jeanne se réveilla en sursaut, tremblante et baignée d'une sueur froide.

Heureusement le jour était proche, et les premières clartés de l'aube blanchissaient déjà le vitrage de la chambre à coucher.

Jeanne parvint donc à dominer ses frayeurs superstitieuses; mais, nous le répétons, une incommensurable tristesse s'empara de son esprit jusqu'à l'heure de l'arrivée de Raoul.



Vous êtes un fripon et un faux monnayeur. (Page 39.)

Au moment où son fiancé franchit le seuil du passage secret, elle courut à lui, et aussitôt les appréhensions, les craintes, les pressentiments s'effacèrent de son âme, comme au lever du soleil s'évaporent les brumes du matin.

Nous n'entreprendrons point de suivre les deux amants dans les charmantes divagations d'un mutuel amour. Il faudrait une main plus habile que la nôtre pour faire résonner dignement cette harpe du cœur.

Leur longue et tendre causerie fut coupée d'ailleurs par une distraction délicieuse.

Samuel apporta un immense coffre d'ébène, enrichi des plus merveilleuses incrustations.

Ce coffre renfermait les étoffes et les parures de la corbeille de mariage.

C'étaient des robes d'une splendeur inouïe; des dentelles et des guipures d'une beauté sans rivale; des bijoux dont une reine aurait été jalouse.

Qu'on juge des extases et du délire de la jeune fille en face de tous ces trésors.

A chaque découverte nouvelle, à chaque objet sorti du coffre inépuisable, Jeanne frappait des mains et manifestait une joie enfantine que Raoul ne pouvait se défendre de partager, quoiqu'il dît parfois avec une gravité douce :

— Pourquoi vous réjouir ainsi, chère enfant? Qu'avez-vous besoin de tout cela?... Tout cela ne vous rendra pas plus belle!...

— Oh! — répondait Jeanne, — laissez-moi donc admirer, mon ami, et me trouver heureuse de voir à quel point vous m'aimez!...

Le soir arriva.

Comme la veille, Raoul prit congé de Jeanne en lui disant :

— A demain... à demain, pour ne plus nous quitter!

La jeune fille ne répondit pas, mais son silence et sa rougeur parlèrent éloquemment pour elle. Enfin le lendemain arriva.

A dix heures du matin, Raoul entrait à l'hôtellerie du Roi Salomon.

Il était vêtu avec une simplicité élégante et du meilleur goût.

Un habit de velours gros bleu couvrait à demi une veste de satin blanc, brodée d'argent. Une culotte gris-perle et des bas de soie blancs complétaient son costume.

Honorine venait d'achever la toilette de Jeanne.

Une robe de taffetas blanc dessinait les gracieux contours du buste de la jeune fille.

Les fleurs virginales du bouquet symbolique s'enlaçaient à ses beaux cheveux blonds.

De chaque côté de son cou charmant flottaient les longues barbes d'un voile de dentelle d'Angleterre.

Cette parure si fraîche et si simple donnait un nouveau lustre à sa beauté splendide, et lui servait en quelque sorte de cadre.

M. de la Tremblaye fut ébloui et tomba aux genoux de Jeanne.

— Ma reine, — s'écria-t-il, — on doit vous adorer!...

— Aimez-moi seulement, — répondit la jeune fille avec un sourire, — je ne vous en demande pas plus...

Et elle tendit la main à son fiancé pour le relever.

Raoul, toujours agenouillé, prit cette main et y colla ses lèvres.

— Tout à l'heure, — continua Jeanne, — vous m'appeliez votre reine, n'est-ce pas?...

— Ne l'êtes-vous point de mon cœur, de ma vie, de mes volontés, de tout mon être?...

— Obéissez-moi donc comme à une reine, et relevez-vous.

Raoul se releva aussitôt.

Jeanne reprit:

— Voilà de la soumission... c'est bien! Et, comme la reine n'est point ingrate, elle offre son front à son fidèle sujet...

Avons-nous besoin de dire que M. de la Tremblaye profita avec ardeur de la permission qui venait de lui être accordée.

Cependant, dix heures et demie sonnèrent.

— Venez, — dit Raoul.

Et il donna la main à la jeune fille.

Mais, au lieu de la mener, ainsi qu'elle s'y attendait, du côté de



Par la sang Dieu, mon beau neveu, présente-moi donc à cette charmante enfant. (Pag. 34.)

l'issue secrète, il la conduisit dans la salle à manger, en face de l'un des panneaux de la boiserie.

Il toucha ce panneau, qui tourna sur des gonds invisibles et laissa voir les marches polies d'un large et magnifique escalier, dans lequel les deux jeunes gens s'engagèrent.

Cet escalier aboutissait à un somptueux vestibule qui, lui-même, ouvrait sur une cour ses trois portes vitrées.

En face de ce vestibule stationnait un vis-à-vis absolument neuf, et dont rien n'égalait la beauté.

Les panneaux, bleu de ciel et or, s'enrichissaient des sculptures allégoriques les plus délicates; l'intérieur était doublé en satin blanc brodé à la main; les cercles des roues étaient en argent.

Les chevaux, d'une blancheur de lait et à la longue crinière nattée avec des rubans bleu et argent, piaffaient et hennissaient d'un air d'impatience et de juvénile ardeur, quoique tenus vigoureusement en main par un gros cocher, poudré à frimas sous son tricorne galonné et vêtu d'une houppelande écarlate et or.

Trois grands laquais, debout auprès de la portière, étaient revêtus d'une livrée semblable.

— Dieu! mon ami, quel magnifique équipage!... — s'écria Jeanne avec admiration.

— Vous trouvez, chère enfant?

— Le carrosse, les chevaux et les livrées me semblent d'un goût exquis! Savez-vous à qui tout cela appartient?

— Il y a des armoiries sur les panneaux, — répondit Raoul; — ces armoiries vous diront peut-être ce que vous voulez savoir...

— Oh! je ne suis pas forte en blason!

— Regardez toujours.

Sur le panneau du milieu étincelait l'écusson des Chambard, mi-parti de celui des la Tremblaye, sous les rameaux heraldiques d'un lambrequin de chevalier.

— Que veut dire cela? — demanda la jeune fille interdite.

— Cela veut dire, — répondit Raoul, — que cette voiture est à vous.

En même temps il fit un signe.

Les laquais s'empressèrent aussitôt. L'un d'eux ouvrit la portière.

Le second déploya le marchepied.

Le troisième présenta à Jeanne son poing ganté, sur lequel elle s'appuya pour monter en voiture.

Raoul s'assit à côté d'elle, et le carrosse partit au trot le plus rapide de ses deux chevaux de race.

Au bout de quelques minutes, il s'arrêtait en face du péristyle de l'hôtel de Thianges.

Un heiduque gigantesque attendait sur le perron.

Aussitôt que Raoul et Jeanne furent descendus de carrosse, il les salua profondément, et marcha devant eux d'un pas grave et solennel pour leur indiquer le chemin.

Les deux jeunes gens arrivèrent à sa suite jusqu'à la porte du grand salon de l'hôtel.

Là, il s'inclina, fit deux pas de côté pour les laisser passer, et referma la porte derrière eux.

Pendant un instant, Jeanne et Raoul restèrent seuls.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient.

Jeanne était trop émue pour pouvoir prononcer un seul mot.

Quant à Raoul, une involontaire préoccupation s'était emparée de lui au moment où il se trouvait ainsi face à face avec l'action détestable qu'il allait commettre, action que sa conscience et les lois flétrissaient également du nom de crime.

La porte du salon se rouvrit.

L'heiduque parut sur le seuil, et annonça successivement :

— M. le marquis d'Orbesson... M. le vidame de Pamiers...

En même temps deux personnages, d'une originalité incontestable, firent dans le salon une entrée triomphante.

Le premier de ces deux personnages, le soi-disant marquis d'Orbesson, était doué d'une haute taille et d'une respectable obésité.

Par-dessus son habit jonquille et sa veste de satin clair de lune, il portait une grande pelisse de velours grenat, galonnée d'or et fourrée d'hermine, que soulevait d'une façon comique le fourreau de sa petite épée de cour.

Sa perruque, soigneusement poudrée, faisait ressortir les teintes ardentes de son visage, dont les joues, le nez et le front affectaient uniformément la couleur framboise.

Ce visage, ainsi enluminé sans doute par les joies de la bonne chère et le culte de la dive *bouteille*, faisait l'effet, entre la perruque blanche et la cravate de dentelle, d'une cerise dans de la neige.

Les traits de ce marquis semblaient exprimer, d'ailleurs, une jovialité rejouissante et assez puérile.

Il s'appuyait, à la manière des financiers de comédie, sur une haute canne à pomme d'or.

Son acolyte, le vidame de Pamiers, n'était guère moins grand que lui, mais incomparablement plus maigre.

Ses membres débiles et presque étiques flottaient dans un vaste justaucorps en velours de couleur vert de mer, brodé en argent.

Il portait des bas roulés, à coins d'argent, et des souliers à talons rouges et à boucles d'une largeur extravagante.

Ses yeux étaient ternes, et sa physionomie ne disait absolument rien. Malgré cette apparence peu séduisante, le vidame se donnait en marchant des airs de grâce et de grandeur à mourir de rire, et il paraissait avoir la plus excellente et la plus flatteuse opinion de son mérite personnel.

Tout autre que Jeanne n'aurait point manqué de trouver au moins étranges les allures et les façons de ces prétendus grands seigneurs, véritables *marquis de Mascarille* et *vicomte de Jodelet*. Mais Jeanne n'avait jamais vu de grands seigneurs, et d'ailleurs il lui manquait la liberté d'esprit nécessaire pour observer et surtout pour se rendre compte de ses observations.

MM. d'Orbesson et de Pamiers n'étaient autres que l'intendant et le maître d'hôtel du marquis.

Le premier, doué d'un esprit assez brillant et d'une grande facilité d'élocution, avait été chargé de jouer un rôle de quelque importance dans la comédie qui se préparait.

Quant au second, complétement nul une fois sorti de ses attributions domestiques, il devait être un figurant plutôt qu'un acteur réel.

Raoul, à l'apparition des personnages hétéroclites que nous venons de décrire, se mordit les lèvres à deux reprises, afin de comprimer une envie de rire presque irrésistible qui s'emparait de lui.

Il y parvint cependant, et, prenant Jeanne par la main, il fit quelques pas au-devant des nouveaux venus.

Le marquis d'Orbesson s'empara de l'autre main de Jeanne, et, après l'avoir portée galamment à ses lèvres, il dit à Raoul :

— Par la sang-Dieu! mon beau neveu, présente-moi donc à cette charmante enfant, que je serai fort heureux tout à l'heure de pouvoir appeler ma nièce...

— Jeanne, — dit alors le chevalier, — j'ai l'honneur de vous présenter le marquis d'Orbesson, mon oncle...

Puis il ajouta :

— Mon cher oncle, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Jeanne de Chambard, bientôt madame de la Tremblaye.

— Je suis brutal, — dit le vieux marquis, — et quelquefois même, à ce qu'on assure, un peu brutal. Quand j'ai su, mon beau neveu, que tu faisais un mariage d'amour après avoir si souvent refusé tant de riches héritières que je te proposais, je l'avoue, mon neveu, j'ai pesté contre toi... Je craignais le bandeau trompeur du petit Cupidon... je frémissais à la pensée d'une union indigne de ton état dans le monde et du nom que tu portes... Mais depuis que j'ai vu mademoiselle, depuis que je me suis convaincu par moi-même qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce que tu m'avais fait dire de ce trésor d'innocence, de grâce et de beauté, reçois mes compliments, cher neveu, reçois mes félicitations sincères!...

Et l'oncle accentua tous ces éloges par une vigoureuse poignée de main donnée à Raoul.

Le vidame de Pamiers écoutait ce qui se disait, et hochait à chaque instant la tête en signe d'approbation.

Raoul, malgré son prodigieux sang-froid, trouvait la situation trop prolongée pour ne pas devenir embarrassante.

La poignée de main qu'il venait de recevoir ne l'avait que médiocrement flatté. Il redoutait, si la comédie n'arrivait bien vite à sa fin, que son oncle de circonstance ne jugeât convenable de passer à l'accolade.

Le beau visage de Jeanne se couvrait d'une rougeur modeste à chacun des compliments que lui décochait le marquis.

— Est-ce que tout cela va durer longtemps encore? — se demandait le chevalier.

Et il maudissait intérieurement les retards de M. de Thianges.

Enfin l'impatience de Raoul eut un terme.

La porte du salon s'ouvrit pour la seconde fois, et l'heiduque vint annoncer que tout était prêt et que M. l'aumônier attendait les futurs époux pour la cérémonie.

Raoul saisit le bras de Jeanne et l'entraîna vers la chapelle.

Cette chapelle, construite par les soins du père du marquis de Thianges, le même comte dont la dévotion éclairée égalait l'amour aveugle de son fils, était petite, mais décorée avec un luxe extrême et un goût infini.

Les murailles, ou plutôt leurs revêtements en pierre polie, avaient été fouillées par le ciseau d'un habile artiste.

L'autel était en marbre blanc.

Un tapis de velours rouge s'étendait sur les dalles.

Une lampe en vermeil, d'un travail exquis, pendait à la voûte, suspendue à une chaîne d'argent.

Un magnifique tableau du grand peintre Lesueur faisait l'ornement du maître-autel, et quelques autres peintures, très-remarquables aussi, quoique d'un ordre inférieur, étincelaient comme autant de pierres précieuses dans des cadres d'une richesse inouïe.

Au moment où les fiancés et leurs témoins entrèrent dans la chapelle, le faux prêtre, agenouillé dans une attitude de piété menteuse, semblait prier avec recueillement.

Au bruit des pas des nouveaux venus, il quitta cette posture hypocrite et se retourna.

Raoul eut peine à le reconnaître.

M. de Thianges, en effet, s'était *grimé* avec le talent d'un comédien consommé.

Nous avons dit précédemment qu'il avait quarante ans, et que sa figure était fraîche et fleurie.

Eh bien! il était parvenu à se donner l'aspect d'un homme de plus de soixante ans.

Quelques boucles de cheveux argentés, s'échappant de dessous une étroite calotte de velours noir, donnaient à son visage un caractère d'onction patriarcale et évangélique.

Un cercle de bistre tracé au-dessous des yeux et quelques rides dessinées à propos avaient achevé cette métamorphose.

M. de Thianges s'était déjà revêtu des vêtements sacerdotaux.

Il adressa à Raoul et à Jeanne une sorte de petit discours fort paternel et tout empreint de morale évangélique.

Ensuite il monta à l'autel, et il eut l'audace cynique de commencer et de poursuivre jusqu'à la fin une parodie infâme de la célébration des saints mystères.

Raoul se sentait épouvanté tandis que s'accomplissait sous ses yeux ce monstrueux sacrilége dans lequel il avait sa part.

A chaque instant, il lui semblait que la colère de Dieu allait s'éveiller enfin et foudroyer les misérables qui profanaient ainsi un autel consacré.

Dix fois, il fut au moment de crier à son complice :

— Arrêtez!

Mais Dieu fut clément jusqu'au bout, le tonnerre ne gronda point, et Raoul rit en lui-même de ses terreurs involontaires.

La messe achevée, M. de Thianges s'approcha de Jeanne et de Raoul.

— Chevalier de la Tremblaye, — demanda-t-il d'un ton grave, — prenez-vous cette femme pour épouse?

— Oui, — répondit vivement Raoul.

— Jeanne de Chambard, — continua le faux prêtre, — acceptez-vous cet homme pour époux?

— Oui, — murmura la jeune fille.

— Vous êtes unis devant Dieu! — ajouta M. de Thianges, — allez et soyez bénis!

De douces larmes coulaient des grands yeux de Jeanne.

Un feu sombre et presque infernal étincelait dans ceux de Raoul.

Le sacrilége était consommé.

La pauvre victime était tombée dans le piége infâme qu'elle ne soupçonnait même pas.

## XXVII. — L'ESPION.

Nous n'avons point à parler ici des premiers jours de l'union de Raoul et de Jeanne.

La jeune fille croyait fermement, nous le savons, à la sainteté de son mariage, et elle s'abandonnait avec délices et sans remords aux tendres ivresses de la lune de miel.

Raoul, très-épris de celle qu'il venait de tromper d'une manière infâme, semblait vouloir la dédommager par le bonheur présent de toutes les douleurs qu'il lui réservait dans l'avenir.

Il paraissait le meilleur des époux, et c'est à peine s'il quittait sa jeune femme une ou deux heures tous les jours.

Enfin, Jeanne, en entrant dans le sentier si souvent aride de la vie conjugale, semblait y faire ses premiers pas sur des roses effeuillées.

Elle avait été définitivement installée par Raoul dans l'appartement que nous avons décrit précédemment, et dont les deux issues ouvraient, l'une dans la chambre des Mages de l'hôtel du Roi Salomon, et l'autre dans une rue contiguë.

M. de la Tremblaye semblait s'être condamné, avec sa femme, à une réclusion presque absolue. A peine, de loin en loin, le soir, menait-il Jeanne se promener en carrosse, ou bien s'enfermaient-ils tous les deux dans la plus sombre des loges grillées de l'Opéra.

La jeune femme avait bien manifesté quelque étonnement de cette réclusion et du mystère dont Raoul se plaisait à entourer leur habitation et leurs démarches; mais Raoul lui avait répondu qu'il était obligé de prendre momentanément toutes ces précautions, parce qu'il s'était imprudemment laissé compromettre dans une intrigue

politique, et qu'il savait, de science certaine, que la Bastille s'ouvrirait pour lui s'il n'évitait pendant quelque temps, le grand jour.

Du reste, avait-il ajouté, cette situation ne pouvait durer, et sa rentrée en grâce était des plus prochaines.

Jeanne n'avait point insisté.

Raoul, qu'elle aimait uniquement et par-dessus tout, était toujours auprès d'elle. Que lui fallait-il de plus?...

Sa maison était des plus modestes, et se composait d'Honorine et de Jacques.

Ce dernier, à qui Raoul accordait, depuis les derniers événements, une confiance absolue, avait été élevé par lui à la dignité de valet de chambre, de maître d'hôtel et d'intendant de madame de la Tremblaye.

Quant au beau carrosse et aux grands laquais, ils ne servaient, nous le répétons, que pour les promenades nocturnes et les soirées passées à l'Opéra.

Cet état de choses ne pouvait subsister plus longtemps sans d'importantes modifications.

Raoul ne dépendait point entièrement de lui-même; il n'avait pas le droit de disposer de sa vie à sa fantaisie; sur lui reposaient de graves intérêts que les joies de la lune de miel ne lui avaient fait déjà que trop oublier.

De mauvaises nouvelles étaient parvenues jusqu'à lui.

D'abord, le vicomte d'Aubigny, au lieu de mourir de sa blessure, se trouvait au contraire en pleine voie de guérison, et ne passait point une heure sans renouveler de terribles serments de vengeance contre celui qui l'avait blessé, et dont, heureusement pour le chevalier, il ignorait encore le nom.

Mais cette ignorance devait être de courte durée, et, à coup sûr, aussitôt que le vicomte pourrait quitter son lit, il apprendrait bien vite que son adversaire se nommait Raoul de la Tremblaye.

D'un autre côté, le régent, disait-on, avait pris fait et cause pour son officier, et trouvait mauvais que qui que ce soit eût eu l'impudente audace de s'attaquer à quelqu'un de sa maison.

Enfin, et c'était là le pis, Antonia Verdi, la belle Italienne, la magicienne aux puissantes évocations, avait reparu au Palais-Royal, et, après une nouvelle séance de sorcellerie diabolique, sa faveur avait semblé prendre une prodigieuse extension.

Tout ceci, on en conviendra, n'était rien moins que rassurant.

Raoul se dit qu'il fallait parer au mal sans perdre une minute et par tous les moyens possibles.

Pour cela faire, il était indispensable de reconquérir un empire absolu sur l'esprit du régent avant le complet rétablissement du vicomte d'Aubigny.

Il était de plus, aussi complétement nécessaire de ruiner de fond en comble le crédit naissant de l'Italienne, ou, tout au moins, de se faire d'elle une amie et une alliée.

Ce double résultat aurait dû être obtenu depuis longtemps, Raoul ne se le dissimulait point. Mais, comme Annibal jadis, il s'était laissé endormir dans les molles délices de Capoue.

Il s'agissait de réparer le temps perdu.

Raoul se mit à l'œuvre sur-le-champ.

Il fouilla dans les armoires si bien garnies de la chambre des Mages, et il en tira un costume qui devait lui donner complétement l'apparence d'un jeune commis marchand, fort soigneux de sa personne.

Ce costume se composait d'un habit de drap brun sur une veste olive, d'une culotte grise, de bas bleus à côtes, d'une petite perruque plate que sans poudre, d'un chapeau de feutre noir à larges bords, et de souliers cirés à l'œuf et munis de larges boucles argentées.

Raoul, ainsi travesti, gagna le cabaret célèbre de l'illustre Ramponneau. La foule affluait dans les vastes salles de l'établissement.

Gardes [illegible] à la moustache [illegible] retroussée, commis en maraude et bourgeois en goguette, y vidaient à pleins gobelets un pot de vin d'Argenteuil, [illegible], et [illegible], en trinquant ensemble, le beau rêve de la fraternité universelle.

Raoul s'assit près du comptoir et se fit servir un petit verre de liqueur des îles; puis il parcourut les différentes parties du cabaret, et sembla passer successivement en revue la figure de tous les habitués qui chantaient, buvaient et jouaient aux cartes ou aux dés.

Sans doute il ne rencontra point ce qu'il cherchait, car, après avoir payé sa modeste dépense, il quitta Ramponneau et se dirigea du côté des halles.

Non loin de la pointe Saint-Eustache se trouvait un cabaret fort mal en renom, et dont [illegible] tous les hôtes étaient plus ou moins bien connus des agents de M. le lieutenant de police.

L'enseigne trompeuse de ce cabaret sentait pourtant d'une lieue sa mythologie galante. Cette enseigne portait, en grosses lettres [illegible], les mots suivants: *A l'Union de Mars et de Vénus*.

Une porte bâtarde, étroite et basse, donnait accès dans l'intérieur de l'établissement.

Raoul franchit le seuil de cette porte, mais avec une répugnance manifeste.

C'est qu'en effet l'endroit dans lequel il entrait semblait hideux et sinistre, et les habitués ne l'étaient guère moins.

On ne trouvait plus là, comme chez Ramponneau, de bonnes figures enluminées et épanouies, et un gros rire de bonne humeur.

On n'y entendait plus les éclats d'une gaieté, sinon toujours décente, au moins presque toujours honnête.

On y voyait des visages de mauvais augure, des physionomies farouches; — les rauques accents d'un langage inconnu y frappaient seuls l'oreille avec les refrains de chansons tellement ignobles, qu'on avait honte, en les écoutant, d'en comprendre le sens.

Ce n'était ni un cabaret, ni une taverne, c'était un repaire.

Là, on buvait de l'eau-de-vie, en fumant, à l'imitation des Hollandais, des pipes en terre blanche à longs tuyaux.

Au moment où Raoul entra, tout le monde leva la tête.

Son costume simple, mais propre, fit sensation.

Le chevalier jeta autour de lui le même regard investigateur qui, chez Ramponneau, n'avait point amené de résultats satisfaisants.

Il fut plus heureux, cette fois, car il distingua aussitôt un individu de mine suspecte, auquel d'énormes moustaches noires et une longue balafre en travers du visage donnaient une apparence sinistre.

Cet individu, maigre, pâle, et vêtu avec une pauvreté sordide, était adossé à l'un des angles de la pièce.

Il fumait une pipe à large fourneau et vidait solitairement une petite mesure d'esprit-de-vin.

Raoul alla droit à lui et le toucha du bout du doigt.

— Hein? — fit l'individu avec un grognement assez semblable à celui d'un dogue qu'on éveille; — hein? qui êtes-vous et que me voulez-vous?

Le chevalier ne répondit point à ces deux questions, mais il fit, avec la main droite, un geste rapide et bizarre qui sans doute, était un signe de reconnaissance [illegible].

L'homme de mauvaise mine répondit aussitôt par un geste semblable, et Raoul s'attabla en face de lui.

Alors s'engagea entre eux, et à voix basse, la conversation suivante: — C'est bien vous, n'est-ce pas, — demanda Raoul, — qui vous appelez Mathias Aubier, surnommé *le Lynx?*...

— Oui, — répondit l'homme, — c'est bien moi.

— Alors vous êtes [illegible] de vous...

— Cela me rapportera-t-il quelque chose? — fit l'étrange interlocuteur du chevalier.

— Cela vous rapportera beaucoup, — répliqua ce dernier.

— Alors vous avez raison, je suis votre homme. De quoi s'agit-il? enlèvement? séquestration?... coup de couteau? Je vous préviens, avant d'entrer en pourparler, que les coups de couteau sont fort chers...

— Il n'y en aura pas à donner...

— Tant pis!

— Mais on payera aussi généreusement que s'il y en avait.

— Tant mieux!

— Voici de quoi il est question... Vous m'écoutez bien, n'est-ce pas?...

— Religieusement.

— Il me faut des renseignements sur une personne...

— Vous les aurez, — fit Mathias Aubier en tirant de sa poche un abominable petit portefeuille tout crasseux et en s'apprêtant à prendre des notes.

— Cette personne, — continua Raoul, — est une femme.

— Très-bien.

— Elle est Italienne et se nomme Antonia Verdi...

Mathias parut évoquer des souvenirs à propos de ce nom; mais sa mémoire ne lui rappela rien, car il dit presque aussitôt:

— Continuez.

— Antonia Verdi, — reprit le chevalier, — est une jeune et belle personne qui s'occupe de magie, de divination, et qui fait apparaître le diable...

— Oh! oh! — s'écria Mathias en riant.

— Depuis un mois ou à peu près, ajouta Raoul, elle a été admise deux fois au Palais-Royal, la nuit, et des scènes de sorcellerie ont eu lieu devant le régent...

Raoul s'arrêta.

— Est-ce là tout ce que vous savez? — demanda Mathias.

— Oui.

— Ce n'est pas beaucoup, mais c'est assez. Si insuffisantes que soient vos indications, on marchera. Seulement, entendons-nous bien. Que voulez-vous savoir?

— Le plus possible.

— [illegible]. Formulez vos questions par ordre, et on tâchera d'y répondre [illegible].

— Eh bien, je veux savoir:

1° [illegible] Antonia Verdi?

2° [illegible]?

3° Quels sont ses antécédents?

4° Depuis combien de temps est-elle arrivée à Paris?

5° [illegible]?

6° [illegible]?

7° Enfin, par qui elle a été introduite au Palais-Royal?

— A la bonne heure! dit Mathias en serrant le petit portefeuille sur lequel il venait d'écrire en quelque sorte sous la dictée de Raoul.

Puis il ajouta :

— Maintenant, abordons le côté le plus sérieux de la question...

— Vous voulez parler du paiement, n'est ce pas?

— Oui.

— Je vous ai promis d'être large.

Mathias plissa ses deux lèvres et en laissa s'échapper un son prolongé qui peut s'orthographier à peu près ainsi :

— Huist-t-t.

— Qu'y a-t-il? — demanda Raoul.

— Il y a que, pour moi, des promesses et rien sont absolument la même chose! Soyons positifs et je fonctionnerai. Sinon, non.

— Il vous faut de l'argent d'avance?

— Oui.

— Combien?

— Moitié du prix total.

— Quel sera ce prix?

— Vingt-cinq louis.

— Vous êtes défiant!

— Qu'est-ce que vous voulez?... j'ai été trompé si souvent.

— Si je vous donne ce que vous me demandez, quand vous mettrez-vous à l'œuvre?

— Sur le champ.

— Et les renseignements dont j'ai besoin, quand les aurai-je?

— Dans trois jours au plus tôt; dans trois semaines au plus tard. Cela dépend des difficultés plus ou moins grandes que je rencontrerai dans mes recherches.

— Voici quinze louis.

— Merci.

— Je vous en remettrai quinze autres en échange de vos réponses à mes questions. Vous voyez que cela fait trente louis au lieu de vingt-cinq que vous me demandiez.

— Vous faites bien les choses. — répondit Mathias. — Vous serez servi en conséquence. Où vous reverrai-je?...

— Ici, dans quatre jours, à la même heure.

— Ah! dans quatre jours, il n'est pas sûr que je puisse vous satisfaire entièrement, mais j'aurai quelque chose à vous dire.

Puis, après l'échange des paroles que nous venons de rapporter, Raoul prit congé de son agent.

Nous expliquerons plus tard à nos lecteurs comment il pouvait se faire que M. de la Tremblaye ne fût point connu de Mathias Auber, auquel il s'adressait sans hésitation pour lui confier une mission d'espionnage. Nous ajouterons que si quelque chose pouvait sembler obscur et invraisemblable dans les premières parties de ce livre, ce quelque chose s'expliquerait plus tard, et, nous l'espérons, à la satisfaction générale.

Le soir du quatrième jour, le chevalier revint au cabaret des halles, placé, sans doute par antiphrase, sous la menteuse invocation de Mars et de Vénus. Mathias Auber était à son poste.

L'énorme récipient rempli d'alcool et posé devant lui indiquait la florissante situation de ses finances.

Évidemment il était ivre.

Mais cette ivresse, toute nerveuse, n'ôtait rien au calme de son intelligence et à la parfaite lucidité de ses raisonnements.

— J'ai toujours cru qu'il n'était pas bon de se vanter soi-même, — dit-il à Raoul aussitôt que ce dernier fut venu prendre place auprès de lui; — mais aujourd'hui je peux dire, sans vanité, que j'ai joliment gagné mon argent!...

— Vous avez réussi dans vos recherches? — demanda le chevalier.

— Pardieu! est-ce que Mathias Auber, surnommé *le Lynx*, ne réussit pas toujours?...

— Vous avez là, sans doute, le résultat de vos observations?...

— Oui.

— Donnez.

Mathias tendit à Raoul un rouleau de papiers soigneusement cacheté, en disant :

— Je suis homme de conscience, monsieur, et j'ai voulu faire les choses aussi grandement que vous. J'ai donc fait mettre au net et rédiger mes notes par un de mes amis, écrivain public du plus rare mérite, et qui pourrait bien, un jour ou l'autre, entrer à l'Académie... Ça m'a coûté un louis, ni plus ni moins, mais c'est un bien joli travail; du reste, vous allez en juger.

Raoul rompit le cachet des papiers que Mathias venait de lui remettre, et il lut ce qui suit :

*Rapport présenté à M. le chevalier Raoul de la Tremblaye, au sujet d'une personne disant se nommer Antonia Verdi*

Raoul interrompit sa lecture.

— Vous me connaissez! — s'écria-t-il.

— Dame! — répondit Mathias, — puisque je travaillais pour votre compte, j'étais bien aise de savoir pour le compte de qui je travaillais!

Le chevalier revint au rapport qu'il avait entre les mains.

Ce rapport commençait ainsi :

« Des questions, au nombre de sept, ont été posées par M. le chevalier de la Tremblaye à son très-humble serviteur Mathias Auber. Ledit Mathias va s'efforcer d'y répondre d'une manière aussi complète que possible.

« M. le chevalier conviendra sans peine, après avoir pris lecture de ce qui suit, que les investigations ont été poussées aussi loin que faire se pouvait.

« Première question. — Où demeure Antonia Verdi?

« — Elle demeure rue de la Jussienne, n° 7, hôtel de Lyon.

« Deuxième question. — D'où vient-elle?

« — Elle vient de Marseille et sans doute d'Italie, mais on ne peut compter sur la parfaite exactitude des renseignements qu'à partir de Marseille.

« Troisième question. — Quels sont ses antécédents?

« La réponse à cette question était beaucoup plus compliquée et beaucoup moins facile à faire qu'aux deux précédentes. Voici ce qui a été exhumé du passé de l'aventurière en question, et par quels moyens cette exhumation est devenue possible.

« L'auteur de ce rapport, après avoir appris qu'Antonia Verdi habitait la rue de la Jussienne, a cherché un moyen d'entrer en relations, soit avec la jeune femme elle-même, soit avec une des personnes de son entourage.

« Cet entourage se composait d'une femme de chambre et d'un laquais. La femme de chambre est une Italienne qui semble entièrement dévouée à sa maîtresse. Le laquais est un enfant de Paris, assez mauvais garnement, bien connu de M. le lieutenant de police, et avec lequel le hasard a permis que l'auteur de ce rapport ait eu d'anciennes relations.

« Tous deux se trouvèrent face à face devant la porte de l'hôtel de Lyon et se reconnurent sur-le-champ.

« Mathias Auber emmena au cabaret Jean Carré (c'est le nom du laquais), et, dans la conversation, entre les verres et les bouteilles, obtint de lui les détails suivants :

## XXVIII. — LE RAPPORT.

« Jean Carré, forcé de quitter Paris trois ou quatre ans auparavant par suite de démêlés avec la police, était allé chercher à Marseille un asile et un ciel plus hospitaliers. Manquant de toute espèce de ressources, il s'était vu réduit à entrer en qualité de domestique dans l'un des principaux hôtels garnis de la ville.

« La place était bonne, les gages suffisants, les profits nombreux, et Jean Carré n'avait point tardé à se faire à sa condition nouvelle.

« Au bout de deux années environ, il était devenu en quelque sorte l'homme de confiance de l'hôtellerie dans laquelle il servait.

« Il y a six mois de cela. Jean Carré vit arriver une jeune femme très-jolie, qui, sans doute, venait de débarquer dans le port.

« Cette jeune femme, suivie d'une seule fille de chambre, n'amenait avec elle qu'un bagage assez mince.

« Ceci ne l'empêcha point de s'installer dans l'un des plus vastes et des plus beaux appartements de l'hôtel.

« Le soir même du jour de son arrivée, un jeune homme inconnu vint la demander sous le nom de la signora Antonia Verdi.

« Ce jeune homme revint tous les jours.

« La signora ne sortait jamais, et faisait dans la maison une grande dépense, toujours payée avec une régularité parfaite.

« Au bout de trois mois, le jeune homme cessa de venir.

« Pendant une semaine, Antonia pleura amèrement, se vêtit de noir, se frappa la poitrine, et laissa ses cheveux flotter sur ses épaules.

« Ensuite elle parut se consoler.

« Seulement, à partir de ce jour, elle paya sa dépense avec beaucoup moins d'exactitude que par le passé, et, au bout de quelque temps, elle finit par ne plus payer du tout.

« Le maître d'hôtel patienta un mois, puis, ne comptant pas beaucoup sur la solvabilité de sa locataire, il lui députa Jean Carré pour lui demander de l'argent et la congédier en cas de refus.

« Jean Carré s'acquitta de sa commission avec les formes les plus polies. La jeune femme ne le laissa pas achever. Elle tira de son doigt une bague dont le chaton était formé par un diamant assez beau et elle la lui donna en disant :

« — Je n'ai pas d'argent, mais allez vendre ce bijou et que votre maître se paie sur le produit de cette vente.

« Jean Carré fit ce que lui demandait Antonia, et, comme il lui rapportait le surplus de la somme, elle lui dit avec toute la simplicité d'une grande dame qui aurait plus de cent mille écus de rente :

« — Gardez cela mon ami, pour la peine que vous vous êtes donnée!

« Au bout d'un mois, les mêmes circonstances se représentèrent. Une seconde bague fut vendue par l'intermédiaire du valet, qui dut encore empocher quelques louis de différence.

« Une semblable libéralité, de la part d'une femme qui ne semblait rien moins que riche, étonna tellement Jean Carré que sa physionomie exprima clairement ce qui se passait en lui.

« Antonia devina sa pensée, et elle lui dit en souriant :

« — Il m'importe peu de dépenser beaucoup, car je serai bientôt si riche que je ne saurai que faire de mes richesses, et, si cela vous convient, mon ami, j'assurerai votre fortune.

« — Comment cela? — demanda Jean Carré.

« — Je vais partir pour Paris, j'ai besoin d'un laquais. Venez avec moi, et je crois que vous aurez lieu de vous applaudir de votre sort.

« Jean Carré hésita. Accepter la proposition de la jeune femme, n'était-ce pas agir comme le chien de la fable et quitter l'os pour courir après l'ombre?

« Mais Antonia se remit à parler et elle dit des choses si convaincantes, avec une éloquence tellement persuasive, que Jean Carré, ébloui, ému, transporté, courut de ce pas prévenir son maître qu'il eût à se procurer un autre factotum, et qu'il quittait son service pour entrer à celui d'Antonia Verdi.

« On crut qu'il avait perdu la tête et on ne chercha point à le retenir.

« Peu de jours après, Antonia, la fille de chambre et Jean quittèrent Marseille et prirent la route de Paris.

« La vente de ses derniers bijoux avait servi à la jeune femme pour l'acquisition d'un vieux carrosse fort démantelé, et il lui restait en outre une petite somme d'argent comptant.

« Après un trajet qui dura près de trois semaines, les voyageurs atteignirent Paris.

« Antonia avait écrit pour faire retenir d'avance tout le premier étage de l'hôtel de Lyon dans la rue de la Jussienne.

« Là, elle s'enferma et sembla d'abord vouloir mener la vie d'une recluse, ne sortant pas et ne recevant personne.

« Au bout d'une semaine, Jean Carré fut chargé par sa maîtresse d'aller porter une lettre au Palais-Royal.

« Cette lettre était à l'adresse de l'un des officiers du régent.

« Deux heures après, un élégant gentilhomme venait voir Antonia et passait trois heures avec elle, tantôt causant à voix basse, tantôt discutant bruyamment, mais toujours dans une langue étrangère.

« A dater de cette visite, il ne s'écoula pas un seul jour sans que des marchands apportassent quelque objet pour Antonia.

« Ces objets, d'une nature extrêmement bizarre, étaient de grands oiseaux de nuit empaillés, des vases de cristal d'une forme insolite et dont on ne pouvait deviner l'usage, des pièces d'artifice, brûlant sans fumée et sans odeur et produisant des flammes de couleurs variées. Il y avait même un fort joli squelette curieusement monté en cuivre et faisant mouvoir ses ossements quand on touchait un ressort caché dans son piédestal.

« Antonia passait les nuits entières enfermée dans son appartement, étudiant des livres mystérieux et parlant toute seule, comme une folle ou comme une somnambule.

« Les visites de l'élégant gentilhomme n'étaient pas très-fréquentes, cependant, on le voyait à l'hôtel régulièrement une ou deux fois par semaine.

« Un soir, Jean Carré lui entendit prononcer ces mots, au moment où il se retira : — Enfin, tenez-vous prête, c'est pour demain.

« — Soyez tranquille, — répondit Antonia.

« Le lendemain, vers les dix heures du soir, un carrosse sans armoiries, et dont le cocher et les laquais ne portaient pas de livrée, s'arrêta devant la porte de l'hôtel de Lyon.

« On demanda Antonia, qui ne se fit pas attendre.

« Jean Carré eut la curiosité de suivre le carrosse. Il le vit entrer au Palais Royal.

« Antonia revint vers les quatre heures du matin.

« Elle avait l'air radieux, et elle paya à Jean Carré une année de ses gages, accompagnée d'une gratification au moins égale.

« Depuis cette époque, la visite au Palais-Royal s'est renouvelée trois fois, deux le jour et une la nuit.

« Antonia songe à quitter l'hôtel de Lyon, et elle cherche une maison particulière qu'elle fera, dit-elle, décorer d'une façon splendide.

« On prétend dans le quartier que la jeune femme est sorcière, et il n'y aurait rien de bien étonnant à ce que le bon peuple lui fît, un de ces soirs, un mauvais parti.

« Antonia se donne pour Italienne, mais elle ne l'est pas. Ceci ressort incontestablement d'un fait que voici :

« Quand Antonia se trouve avec des étrangers, elle affecte dans la conversation un accent italien des plus prononcés.

« Quand, au contraire, elle est seule avec le gentilhomme du Palais-Royal ou avec Jean Carré et la fille de chambre, elle parle un français admirablement pur et sans aucune trace d'accent.

« A coup sûr, la prétendue Antonia Verdi se cache sous un nom et sous une nationalité qui ne lui appartiennent point.

« Il y a là un mystère à éclaircir. Mathias Auber s'efforcera de le faire, s'il en reçoit l'ordre de M. le chevalier de la Tremblaye.

« Quatrième question. — Depuis combien de temps Antonia est-elle à Paris?

« La réponse que nous avons faite à la question précédente répond également à celle-ci, ainsi qu'à la cinquième : — Quelle est sa manière de vivre? — Nous nous abstenons donc, afin de ne pas nous répéter.

« Sixième question. — A-t-elle quelques ressources?

« — Aucune. — Aucune autre du moins que ses visites au Palais-Royal, d'où elle revient toujours lestée de beaucoup d'or.

« Septième et dernière question. — Par qui Antonia a-t-elle été introduite au Palais-Royal?

« — Par le gentilhomme dont nous avons signalé la venue chez elle, deux heures après la réception du billet qu'elle lui avait envoyé.

« Ce gentilhomme, blessé presque mortellement en duel, il y a quinze jours, par M. le chevalier de la Tremblaye, se nomme le vicomte d'Aubigny. »

Ainsi finissait le rapport de Mathias Auber.

Le papier s'échappa des mains de Raoul en lisant les dernières lignes. Quelle fatalité lui suscitait donc ainsi à l'improviste deux ennemis redoutables, dans la personne du vicomte et de l'aventurière?

Pourquoi l'issue de ce malheureux duel ne l'avait-elle pas débarrassé au moins de l'un des deux?...

Raoul maudit sa main de n'avoir point porté un coup mieux assuré.

— Ah! si j'avais su! — pensa-t-il.

Et, oubliant le lieu dans lequel il se trouvait, il se laissa aller à une sombre et profonde méditation.

Mathias Auber l'en arracha soudainement.

— Monsieur le chevalier est-il satisfait de mon travail? — lui demanda l'espion.

— Oui, — répondit Raoul.

— Alors, monsieur le chevalier n'oubliera pas...

— Vos quinze louis?... En voici vingt.

— J'ai l'honneur de remercier monsieur le chevalier, qui est un vrai soleil de générosité!...

Raoul se leva et fit quelques pas pour s'éloigner.

— Monsieur le chevalier n'aura-t-il plus besoin de moi? — demanda Mathias Auber.

Raoul hésita pendant un instant, puis il répliqua : — Peut-être!

## XXIX. — LA JALOUSIE.

Ce jour-là, pour la première fois depuis son prétendu mariage, Raoul, en retournant auprès de Jeanne, ne put effacer de son front la trace des préoccupations qui le tourmentaient. Le trouble de son esprit était si grand, qu'il oublia de reprendre ses vêtements de gentilhomme qu'il avait laissés dans la chambre des Mages, et qu'il parut devant la jeune femme avec le déguisement dont il s'était servi pour aller retrouver Mathias Auber au cabaret de *Mars et Vénus*.

Jeanne, dans le premier moment, ne reconnut point son mari sous le costume infiniment modeste que nous avons décrit plus haut.

Puis, quand elle eut bien constaté son identité, ce qui, disons-le, ne fut pas long, elle l'interrogea sur les motifs d'une semblable métamorphose.

En toute autre circonstance, Raoul aurait ri tout le premier de sa distraction et aurait forgé en quelques minutes une histoire au moins vraisemblable pour expliquer un travestissement dont il voulait cacher le motif réel.

Mais, dans la disposition morale où il se trouvait, chagrin et soucieux, tourmenté du présent, inquiet de l'avenir, Raoul, pris au dépourvu, ne sut que répondre, et, pour se tirer d'affaire, il reprocha à Jeanne, avec quelque peu d'amertume, sa curiosité indiscrète.

— Mais, mon ami, — répliqua Jeanne, — il me semblait que, tout étant commun entre un mari et sa femme, de même que je ne devais pas avoir de secrets pour vous, vous ne deviez pas en avoir pour moi...

— Vous aviez tort de penser cela... — répondit sèchement Raoul.

— En quoi donc?

— Un mari ne doit compte de ses affaires à sa femme qu'autant qu'il le veut bien, et quand il juge à propos de garder le silence, il n'est point convenable qu'elle l'interroge!

Jeanne regarda Raoul avec étonnement.

— Mon Dieu!... — murmura-t-elle, — vous ne me parliez point ainsi il y a quelques jours!...

— C'est que, — répliqua M. de la Tremblaye, — il y a quelques jours, vous ne me tourmentiez point par votre curiosité importune!...

— Je vous tourmente donc?... — s'écria la jeune femme.

— Oui, et plus que je ne saurais le dire! — répliqua brusquement Raoul.

Jeanne ne répondit point.

Elle cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer silencieusement.

Combien lui parurent amères ces larmes, les premières que l'homme qu'elle aimait eût fait couler de ses yeux!

Raoul se promenait à grands pas dans la chambre.

Au bout d'un instant il regarda Jeanne.

Quand il vit les perles liquides qui ruisselaient sur les joues bien vite décolorées de la jeune femme, il fut pris d'un vif mouvement de repentir, et il se reprocha la brutalité si peu motivée de ses paroles.

Du regret de la faute au désir de la réparer il n'y avait qu'un pas.

Raoul mit un genou en terre devant Jeanne et lui fit une douce violence pour s'emparer de l'une de ses mains, tout en lui disant d'une voix tendre :

— Chère enfant, je vous ai fait de la peine sans le vouloir. Au nom du ciel, pardonnez-le-moi, car moi je ne me le pardonnerai pas!...

Jeanne leva la tête.

Une nuance d'un rose pâle était revenue à ses joues, elle souriait à

travers [illegible] à travers [illegible]

— Vous [illegible] — [illegible] dit-elle, — [illegible]

— Ah! — s'écria Raoul, — [illegible] que les anges [illegible] vous [illegible]!...

Puis, [illegible] il recueillit avec ses lèvres les dernières traces [illegible] qui [illegible] sur son beau visage.

— Maintenant que la paix est faite, — reprit [illegible] avec un nouveau sourire, — je vous [illegible] vous répéter ma question [illegible] Raoul [illegible] pourquoi [illegible] comme vous l'avez fait, [illegible] aussi les [illegible]?

— C'est bien simple, [illegible] Raoul [illegible] le temps [illegible] que je [illegible] compromis dans [illegible] politiques et [illegible] menacée...

— Oui, vous m'avez dit cela

— Je [illegible] quelques semaines [illegible] il [illegible] qui résulterait [illegible] par [illegible], j'imagine

— Grand Dieu! — s'écria Jeanne, — je [illegible]!...

— Aujourd'hui, — continua Raoul, — j'[illegible] me montrer pour aller dans un endroit [illegible] précautions, et je [illegible] un costume dont la simplicité ne pût [illegible] l'attention...

— Vous avez [illegible]! — [illegible] femme. — Mais pourquoi ne m'avoir pas dit cela [illegible]?

Ah! — fit Raoul, — je craignais de vous inquiéter en parlant du petit danger [illegible].

— Ne savez-vous pas, — murmura Jeanne, — que je préférerais toutes les inquiétudes du monde à [illegible] perdu votre cœur?

— Ma mignonne Jeanne, ma bien-aimée, — répondit le chevalier avec ardeur, — [illegible] c'est bien à vous, tout à vous, et ne cessera jamais de vous appartenir...

La réconciliation, on le voit, était complète, et l'entretien continua sur ce ton bucolique.

Raoul avait rendez-vous dans la soirée avec le marquis de Thianges.

[illegible] sa Jeanne au salon et passa dans la chambre à coucher afin d'aller y [illegible]

A peine venait-il de sortir, [illegible] papier assez volumineux [illegible] son mari.

[illegible] le [illegible] papier [illegible] de la poche de Raoul.

Elle se [illegible] pour l'ouvrir et y jeter les yeux [illegible]

[illegible] de lire [illegible] point [illegible] Raoul [illegible] point [illegible], et, [illegible] avec quelque [illegible]?

Jeanne [illegible] vers la chambre à coucher, afin d'aller reporter à son [illegible]

[illegible] retint.

Elle se dit [illegible] curiosité d'une femme a l'endroit des secrets de [illegible] volontiers à l'empire de [illegible], elle appuya vivement le [illegible] la [illegible].

Cette première [illegible]:

« Rapport présenté à M. le chevalier Raoul de la Tremblaye, au sujet [illegible] Antonia Verdi. »

— Un[illegible]! — s'écria Jeanne mordue au cœur par un soupçon jaloux, — il s'agit d'une femme!

Et elle dévora le rapport tout entier.

A mesure qu'elle avançait dans sa lecture, son esprit, fasciné par les lueurs trompeuses que [illegible] tous les objets la torche de la jalousie, lui persuadait qu'elle était victime d'une abominable trahison conjugale. Au bout de trois semaines de mariage!... Il y avait de quoi en perdre la tête. Jeanne la perdit.

Elle se figura qu'elle voyait clair dans la trame ourdie par Raoul.

Évidemment cette femme, cette aventurière, cette Antonia Verdi que M. de la Tremblaye [illegible]

Évidemment il ne prenait [illegible] de cette femme le costume d'emprunt dont il n'avait pas même songé à se débarrasser pour revenir sous le toit conjugal.

Évidemment, enfin, la [illegible] qu'il avait manifestée lors des premières questions de Jeanne, devait servir à dissimuler le trouble naturel du coupable surpris presque en flagrant délit.

Son malheur lui apparaissait complet, immense, irréparable.

Elle était trompée! [illegible]

Jeanne [illegible] tant son indignation [illegible].

Elle rouvrit la porte du salon, mais elle ne put en franchir le seuil.

Le coup qu'elle venait de recevoir avait été trop violent, le sang [illegible] à sa tête, et elle [illegible] sur le tapis.

Au bout d'une minute, il lui revint un peu de force.

Elle put se relever et gagner le divan circulaire sur lequel elle s'étendit.

Là, il lui sembla qu'elle allait mourir.

Des bruits étranges emplissaient ses oreilles, la chambre lui paraissait tourner [illegible] ses yeux.

A cette [illegible] nerveuse qui tordit [illegible] de la pauvre Jeanne.

[illegible] les cris que lui arrachait la douleur, elle [illegible] d'une façon convulsive [illegible]

[illegible] ne dura guère plus de quatre ou cinq minutes.

[illegible] un torrent de larmes et une prostration presque complète.

Au moment où Raoul rentra dans le salon, l'anéantissement de Jeanne était tel qu'on aurait pu la croire évanouie.

## XXX. — RAOUL ET JEANNE.

M. de la Tremblaye courut à la jeune femme aussitôt qu'il s'aperçut de son état, et il s'écria avec une émotion et une inquiétude qui [illegible]:

— Qu'avez-vous?... mon Dieu! qu'avez-vous?

Jeanne, en entendant la voix de son mari, sentit que les forces lui revenaient [illegible] par magie, et, avec les forces, le sentiment de la [illegible].

Elle se souleva sur le divan sur lequel elle était étendue, et elle [illegible] devant Raoul, les lèvres frémissantes et le regard baissé.

Le chevalier répéta sa question.

— Vous me demandez ce que j'ai, Raoul! — murmura-t-elle avec une [illegible].

— Oui, — répondit M. de la Tremblaye, — je vous le demande, chère Jeanne.

Jeanne releva les yeux, et un éclair brilla dans ses prunelles...

Elle ouvrit la bouche pour pousser un cri d'indignation.

M[illegible] éclair s'éteignit soudain, la bouche resta muette, et, après un [illegible] silence, Jeanne répondit:

— Je... rien... je n'ai rien...

— Comment, rien?.. Et vos yeux sont rouges, votre visage est décomposé!... Vous semblez me regarder avec haine et avec colère... Que vous ai-je donc fait?.. Ma conscience ne me reproche rien.

Pendant un instant, l'idée était venue à Jeanne d'éviter une explication immédiate.

Mais elle ne se sentit pas le courage de vivre pendant quelques heures ainsi écrasée sous le poids de sa légitime indignation. Elle voulait décharger son cœur, et elle dit d'une voix lente et mal articulée, brisée par l'angoisse et mouillée en quelque sorte par les larmes:

— O Raoul! pourquoi, quand vous êtes arrivé mourant dans la maison de ma mère, avoir fait naître dans mon cœur de la pitié, puis de l'amour?... Pourquoi m'avoir dit de douces et menteuses paroles... m'avoir fait de tendres promesses que vous ne vouliez pas tenir? Pourquoi surtout m'avoir donné ce nom de votre femme, que j'étais si fière de porter et qui ne me préparait, je le vois bien maintenant, que les plus déchirants chagrins, que les plus mortelles douleurs.

Jeanne s'arrêta.

Raoul profita de cet instant de silence pour s'écrier:

— Je ne sais si je dors ou si je veille!... les paroles que je vous entends prononcer me rendent fou!... Je vous le demande au nom du ciel, expliquez-moi du moins les motifs qui vous poussent à me parler ainsi!

— Vous ne les devinez donc pas, ces motifs?

— Non, je vous le jure!

Jeanne secoua tristement la tête.

— Raoul, — murmura-t-elle, — ce que vous me dites là est un mensonge; ne vous avilissez donc pas plus longtemps, car, vous le voyez bien, je sais tout!

Raoul se prit à trembler.

Jeanne avait-elle surpris le secret de sa vie?

Jeanne savait-elle qu'il était déjà marié, et que, par conséquent, leur union n'avait pu être qu'une comédie sacrilège?

Mais le marquis de Thianges, seul, possédait ce secret, et Jeanne n'avait point vu le marquis.

Raoul se rassura bien vite.

— Chère enfant, — dit-il, — vos reproches me désespèrent, mais je vous répète que je ne les comprends pas, que je ne puis pas les comprendre... Écoutez une fois, qu'avez-vous?.. Quelles que soient vos accusations, je suis certain de pouvoir y répondre et me justifier..

— Ainsi, vous voulez que je parle?...

— Oui, je vous en supplie.

Jeanne fit sur elle-même un effort surhumain.

Elle appuya la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements impétueux, et elle demanda d'une voix presque calme :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous vous étiez compromis dans une intrigue politique, et que votre liberté était menacée?...

— Oui, — répondit Raoul.

Jeanne continua :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que votre déguisement de ce matin avait pour but de pouvoir passer inaperçu dans un lieu public où vous étiez obligé de vous rendre?..

— Oui, — répondit M. de la Tremblaye pour la seconde fois.

— Eh bien! — demanda Jeanne, — pourquoi m'avez-vous dit cela? ..

— Mais, — fit Raoul, — je vous ai dit cela, parce que c'était la vérité. .

— Non! — s'écria Jeanne, — non, Raoul, ce n'était pas la vérité; car la vérité, la voici : Vous me trompez! vous aimez une autre femme, et ne cherchez pas à le nier, car je sais le nom de cette femme et je sais aussi sa demeure ..

— Ma chère Jeanne, — interrompit Raoul, — il faut, je le répète, que je sois fou ou que vous soyez folle!

Jeanne sourit avec [illegible].

Elle présenta à Raoul le rapport que, depuis un instant, elle broyait entre ses mains, et elle lui dit :

— Tenez, et, si vous le pouvez, soutenez encore que vous n'aimez pas cette Antonia Verdi, qu'espionnent vos agents et que le régent protége!.. Soutenez aussi que ce n'est pas pour aller la rejoindre que vous vous déguisiez!.. Soutenez cela, Raoul, afin que votre impudence égale votre trahison!...

Raoul resta abasourdi sous le coup de cette accusation inattendue.

Sa position était difficile.

Nous connaissons son innocence, du moins à l'endroit d'une infidélité, et cependant il lui eût été au plus impossible peut-être de se justifier que s'il eût été véritablement coupable.

Pour arriver à cette justification, il eût fallu mettre Jeanne au fait de ses antécédents, de sa présentation à la cour du Palais-Royal et des motifs qui l'avaient poussé à faire espionner Antonia.

Or, c'est justement cette révélation qu'il ne pouvait ni ne voulait faire.

D'ailleurs, l'eût-il entreprise, que Jeanne ne lui aurait pas laissé le temps de l'achever, car, à peine eut-il prononcé ces mots : « Jeanne, ma chère Jeanne, écoutez-moi, je vous en conjure ... » qu'elle l'interrompit en lui disant, avec un calme d'autant plus effrayant qu'il cachait, à coup sûr, une tempête intérieure, tempête qui se décela dans l'intonation des dernières paroles :

— Je ne veux rien écouter, Raoul, je ne veux rien entendre! Vous allez mentir encore, comme hier, comme tout à l'heure, comme toujours, et je ne vous croirais pas... Gardez donc ces tromperies et ces impostures pour celles qui s'en trouveront dupes! Moi, grâce à Dieu, je ne le suis plus!... Allez rejoindre cette Antonia qui vous attend sans doute!... Allez, ce n'est pas moi qui songe à vous retarder!

Et Jeanne, après avoir ainsi parlé, courut s'enfermer dans la chambre à coucher, où elle se barricada en entassant contre la porte tous les meubles que la force nerveuse, fille de la colère, lui permit de transporter jusque-là.

Raoul essaya d'abord en vain de parler au travers de cette porte.

Jeanne ne daigna pas lui répondre un seul mot.

Prières, menaces, tout fut inutile.

M. de la Tremblaye se dit que peut-être Jeanne s'était évanouie.

Il appuya son épaule contre le panneau mince et frêle, et se mit en devoir de le faire sauter en dedans.

La voix de la jeune femme s'éleva dès les premiers craquements de la porte.

Cette voix était saccadée par une effrayante émotion.

Elle prononça distinctement ces mots :

— Je viens de prendre, au trophée d'armes de la muraille, un poignard que je tiens à la main. Je vous jure devant Dieu, Raoul, qu'au moment où tombera ce panneau, je m'enfoncerai le poignard dans la poitrine!

Raoul eut peur.

Il connaissait assez sa femme pour être certain que ce qu'elle disait, elle le ferait.

Il s'éloigna vivement de la porte qu'il ébranlait déjà, et il pensa que le seul parti à prendre était de laisser à la solitude le soin de calmer l'irritation de Jeanne.

Il avait, nous le répétons, un rendez-vous avec le marquis, et ce rendez-vous ne pouvait se remettre.

Il quitta donc la rue du Cherche-Midi et se dirigea vers l'hôtel de Thianges tout en se répétant :

— Oh! jalousie!... jalousie fatale!... que de maux tu causes en ce monde!...

Quand il rentra pour l'heure du souper, l'impression causée par la scène que nous venons de raconter s'était quelque peu effacée de son esprit.

Il espérait trouver Jeanne raccommodée, et, sinon souriante, du moins disposée à se laisser convaincre de la fausseté de ses soupçons.

La jeune femme n'était point au salon.

Il gagna la chambre à coucher et frappa.

Personne ne répondit.

Il tourna le bouton de la serrure. La porte s'ouvrit.

— Jeanne, — dit il, — chère Jeanne, où êtes-vous?

L'écho de ses paroles s'étouffa sans réponse.

Raoul alla à la salle à manger et en revint avec de la lumière.

La chambre à coucher était vide.

Il interrogea Jacques et Hortense.

— Où est madame? — leur demanda-t-il.

Ni l'un ni l'autre ne l'avaient vue.

Une pensée terrible vint alors à l'esprit de Raoul.

Il courut visiter la porte secrète qui conduisait à la cour de la maison voisine et dont Jeanne, plus d'une fois, lui avait vu presser le ressort. Cette porte était restée entr'ouverte.

Le doute n'était plus possible : Jeanne avait disparu!

### XXXI. — LA CHAISE A PORTEURS.

Voici ce qui s'était passé.

Jeanne, en entendant s'affaiblir le bruit des pas de Raoul qui s'éloignait, douta d'abord que ce départ fût réel.

Mais l'absence prolongée de tout bruit l'ayant convaincue que son mari avait en effet quitté la maison, elle laissa tomber à ses pieds l'arme [illegible] elle avait tournée contre elle-même.

Puis elle chercha à mettre un peu d'ordre dans les pensées qui brûlaient son cerveau [illegible] de petites de feu.

Dans cette sorte d'[illegible] de ses illusions, dans cette tourmente [illegible] les croyances, les espérances, les [illegible] de la jeune femme [illegible] d'un fatal éclat, comme deux [illegible] un nom et une adresse :

Le nom d'Antonia Verdi,

L'adresse de la rue de la Jussienne.

De toutes les passions qui troublent le cœur humain dans leur implacable [illegible], la jalousie est celle qui sait le mieux donner un corps aux fantômes qu'elle a créés.

Aussi, dans l'esprit de Jeanne la trahison de Raoul était un fait prouvé, incontestable, et au sujet duquel l'ombre d'un doute ne pouvait pas même s'élever.

Au bout d'un instant, elle arriva à se persuader à elle-même que son mari ne l'avait quittée que pour aller retrouver sa rivale, et qu'à ce moment tous les deux, dans les bras l'un de l'autre, riaient ensemble de sa vaine et [illegible] jalousie.

La pauvre tête de Jeanne ne put supporter cette idée horrible.

Une sorte de délire s'empara d'elle et la subjugua.

Elle se sentit animée d'une force surnaturelle, et elle s'écria :

— Moi aussi, je [illegible] cette femme!...

De la pensée à l'exécution, il n'y a pas loin.

Jeanne, sans même prendre le temps d'échanger sa robe de chambre contre une autre vêtement, jeta sur ses épaules un mantelet de satin noir dont le large capuchon pouvait, en se rabattant, cacher entièrement son visage.

Elle ouvrit le tiroir du meuble où Raoul posait de l'or à pleines mains, et elle y prit deux ou trois rouleaux.

Ensuite, elle écarta un à un les différents objets qu'elle avait entassés devant la porte de la chambre ; elle ouvrit cette porte et elle entra dans la salle à manger.

La première pensée de Jeanne fut de s'engager dans le couloir secret qui conduisait à la chambre des Mages, mais elle réfléchit qu'elle courait risque, en traversant l'appartement tout entier, de rencontrer Hortense ou Jacques, et que d'ailleurs il faudrait, en descendant l'escalier de l'hôtellerie, s'exposer à la curiosité des voyageurs et de [illegible] qui pourrait la reconnaître.

En même temps, elle se souvint de l'issue cachée pratiquée dans l'un des panneaux de la salle à manger.

Elle chercha le ressort, et le découvrit sans peine.

Le panneau céda, et Jeanne se trouva sur le carré du grand escalier de la maison voisine.

Elle descendit rapidement cet escalier, sans s'inquiéter de refermer le panneau, elle traversa cette vaste cour dans laquelle, le jour de son mariage, elle avait été attendue par le beau carrosse bleu et or aux chevaux blancs [illegible] d'argent.

Les souvenirs de ce jour de bonheur arrachèrent une larme à ses yeux et un soupir à sa poitrine.

Elle franchit le seuil de la porte cochère et elle se trouva dans la rue.

Là, commença pour Jeanne un embarras à la pensée duquel son esprit ne s'était pas arrêté un seul instant.

Elle savait bien que l'hôtel de Lyon était situé rue de la Jussienne, mais où se trouvait cette rue? Voilà ce qu'elle ignorait.

Jeanne, nous l'avons déjà dit, ne connaissait point Paris. Elle avait quitté la grande ville dès sa première enfance, elle y était re-



Raoul alla droit à lui et le toucha du bout du doigt. (Page 83.)

venue avec Raoul, mais pour ne sortir de chez elle que très-rarement et en voiture.

Ce soir-là elle se trouvait toute seule et sur le pavé fangeux.

La nuit tombait.

Les passants et les voitures se croisaient autour d'elle avec un bruit assourdissant et une confusion inextricable.

Elle eut peur et se mit à courir en longeant les murailles, tout éperdue et ne sachant plus où elle allait.

Au bout de quelques minutes, le cœur lui manqua et ses jambes refusèrent de la porter plus loin.

Elle se trouvait en ce moment au bout de la rue du Vieux-Colombier, à l'entrée du carrefour de la Croix-Rouge.

Jeanne serait tombée si elle ne s'était adossée pendant un instant à la porte d'une allée.

Elle songea à retourner sur ses pas, mais elle ne savait plus par quel chemin elle avait passé, et il lui paraissait impossible de retrouver la porte par laquelle elle venait de sortir.

Elle résolut donc de continuer son chemin et elle regarda autour d'elle avec un embarras manifeste, car elle souhaitait s'adresser à quelqu'un pour être renseignée sur la direction à prendre, et elle se sentait retenue par une insurmontable timidité.

En ce moment passèrent tout auprès d'elle deux porteurs, dandinant leur chaise vide sur les longs bâtons qui la soutenaient.

L'un d'eux aperçut Jeanne, et, avec l'instinct qu'ont de nos jours les cochers de régie, il crut deviner en elle une bourgeoise timorée allant en bonne fortune.

Il s'arrêta donc et il lui cria :

— Eh! ma petite dame, vous faut-il une chaise... une bonne et belle chaise toute neuve, qui vous mènera comme le vent partout où vous voudrez aller?.. Allons, ma petite dame, décidez-vous vite et ne mouillez pas plus longtemps vos jolis pieds sur ce vilain pavé crotté!...

Jeanne se dit que la Providence venait visiblement à son aide.

Elle fit signe aux porteurs qu'elle acceptait leur offre, et ils vinrent aussitôt se ranger au plus près de la muraille, de façon à ce qu'elle pût commodément s'installer dans la chaise.

Ensuite l'un des porteurs referma la portière, et mettant son bonnet à la main, il demanda :

— Où allons-nous, ma petite dame?

— Rue de la Jussienne, hôtel de Lyon, — répondit la jeune femme.

— Suffit! nous filons au pas de course... Vous n'êtes pas bien lourde, et le jarret est bon...

La chaise fut soulevée en même temps, et Jeanne se sentit emportée par un mouvement rapide et uniforme.

Le balancement monotone de ce genre de locomotion amena chez Jeanne une sorte de torpeur.

Son corps s'engourdit en même temps que sa pensée, et elle se trouvait plongée dans cet état indéfinissable qui n'est ni la veille ni le sommeil, au moment où la chaise s'arrêta et où un des porteurs vint lui dire :

— Nous sommes arrivés, ma petite dame.

Jeanne descendit.

— Tenez, — dit-elle au porteur en lui tendant une pièce d'or, — voilà pour vous, mon ami.

Le porteur crut d'abord qu'il venait de recevoir une livre, mais quand à la clarté des lanternes de la chaise il eut aperçu les fauves reflets de l'or, il se confondit en remercîments et finit par demander :

— Est-ce que Votre Seigneurie ne nous garde pas?

— Si, — répondit Jeanne, — attendez-moi là où vous êtes, je vous reprendrai dans un instant.

Et elle entra dans l'hôtel.

— Vois-tu, — dit alors le premier porteur à son compagnon, — je parierais que c'est une grande dame qui fait son mari... ce que tu sais bien...

— Oui, — répondit le second, — et j'imagine même que ce doit être une princesse, courant le guilledou incognito.

— Dans tous les cas, vive le sort qui nous envoie pareille aubaine!




Et ils s'assirent paisiblement sur les bâtons de leur chaise.

Jeanne était entrée dans l'hôtel, avons nous dit.

La loge du portier était au fond de la cour.

Il y avait, ce soir-là, réunion dans cette loge.

Le cerbère de l'hôtel avait convié aux douceurs d'une collation quelques personnages de distinction, parmi lesquels se trouvait Jean Carre, le laquais d'Antonia.

On savourait d'épaisses pâtisseries arrosées de vin chaud sucré, et dont une forte dose de cannelle et de girofle relevait la saveur.

Jeanne frappa un coup timide contre l'un des carreaux de la loge.

Le portier, qui buvait en ce moment, voulut tourner la tête.

Il avala de travers et s'étrangla abominablement, ce qui, pendant deux ou trois minutes, le fit tousser à rendre l'âme.

Cette crise passée, il ouvrit le carreau, et demanda d'un ton de dogue enrhumé :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— C'est bien ici, n'est-ce pas, — demanda Jeanne, — que demeure la signora Antonia Verdi?

— Oui, — répondit le portier.

— Je désire la voir.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle est sortie.

— Est-ce bien vrai, cela, monsieur?

— Quand je dis quelque chose de mes locataires, — grommela le portier, — il serait beau qu'on ne me crût pas!...

Et il fit le geste de refermer le carreau.

Mais Jeanne l'arrêta.

— Savez-vous à quelle heure rentrera cette dame?...

— Non. Mes locataires ne me rendent point de comptes!...

— Il faut cependant que je la voie!... — murmura Jeanne, — il le faut!...

— Eh bien, revenez, — fit le portier.

Et il alla reprendre sa place et son verre de vin chaud.

— J'attendrai, — se dit Jeanne, — j'attendrai dans la rue...

Et elle traversa la cour pour gagner la porte de sortie.

Au moment où elle allait atteindre cette porte, un grand mouvement et un grand bruit se faisaient au dehors, et l'on entendait piaffer les chevaux d'un carrosse qui venait de s'arrêter devant l'hôtel.

## XXXII. — LE GENTILHOMME.

En même temps parurent deux laquais, de ceux qu'on appelait des *grisons*, sans doute à cause de la couleur sombre et uniforme de leurs livrées.

Ils précédaient, en portant des torches, une jeune femme entièrement vêtue de noir, et dont le visage disparaissait sous les dentelles de ses coiffes.

Cette jeune femme s'appuyait sur le bras d'un cavalier de haute taille, qui marchait d'un air insolent, en faisant à chaque pas des écarts de poitrine.

— Vicomte, — disait la jeune femme, — je vous en prie, remontez en carrosse...

— Et pourquoi donc, s'il vous plait, ma toute belle?

— Vous allez vous fatiguer...

— Moi? allons donc!... Est-ce que je me fatigue jamais?

— Ce que vous faites là est imprudent! Me voici chez moi, laissez-moi monter seule.

— Non, de par tous les diables!... je veux vous accompagner jusqu'au bout, et je ne vous ferai pas grâce d'une marche.

— Songez donc, vicomte, combien vous devez être faible encore!...

Le vicomte étendit en avant son poignet droit et sembla le regarder avec un air de satisfaction.

Puis il reprit :

— Fadrra! quelle bonne plaisanterie!... je tuerais un bœuf d'un seul coup!...

— Cependant, votre blessure...

— Est parfaitement refermée; cela m'a produit l'effet d'une saignée, et je ne m'en porte que mieux. Soyez donc sans inquiétude, ma chère Antonia.

Le cavalier de la jeune femme prononçait ce nom au moment où tous les deux ne se trouvaient guère qu'à trois ou quatre pas de Jeanne.

Cette dernière, pour parler au concierge de l'hôtellerie, avait baissé le capuchon de sa mante.

Son visage était à découvert.

Le cavalier de la femme vêtue de noir la regarda en passant, et un geste d'admiration lui échappa.

Mais, comme il ne pouvait quitter le bras de sa compagne, il poursuivit son chemin et traversa la cour avec elle tout en se retournant plus d'une fois.

Jeanne, grâce aux quelques mots qu'elle avait entendus, savait que la personne qui venait de rentrer était Antonia Verdi.

Elle attendit pendant un instant, puis elle s'approcha de la loge pour la seconde fois et frappa au carreau.

Jean Carré ne se trouvait plus parmi les convives du suisse; le retour d'Antonia l'avait appelé au premier étage.

— Qu'est-ce que vous voulez encore? — demanda d'un air de plus en plus bourru l'amphitryon, séparé, par cet appel intempestif, de son vin chaud bien-aimé.

— Cette dame qui vient de rentrer est la signora Antonia Verdi, n'est-ce pas?... — demanda Jeanne.

— Oui.

— Je vous ai déjà dit que je désirais lui parler.

— Eh bien, parlez-lui : est-ce que je vous en empêche?

— Où loge-t-elle?

— Ici au-dessus, la première porte dans cet escalier.

Et le suisse, après avoir donné ce renseignement, retourna précipitamment s'asseoir.

Jeanne monta.

A moitié de la hauteur de l'escalier, à peu près, elle rencontra l'homme qu'Antonia nommait *vicomte*.

Il n'était plus précédé, mais suivi de ses deux laquais.

Au lieu de se ranger pour laisser passer Jeanne, ainsi que le devait faire tout homme de bonne compagnie, il lui barra le passage en lui disant :

— Morbleu, madame, puisque voilà la seconde fois que le hasard nous met sur le chemin l'un de l'autre, vous allez me payer, s'il vous plaît, l'impôt d'un baiser que me doivent toutes les jolies femmes, et comme vous êtes deux fois plus jolie qu'une autre, vous acquitterez cet impôt deux fois...

Et, joignant le geste aux paroles, l'impertinent gentilhomme avança les deux mains pour emprisonner dans ses doigts, longs et gros, la taille fine et souple de Jeanne.

La jeune femme poussa un cri et se rejeta vivement en arrière pour échapper à l'insolente agression dont elle était l'objet.

Cette agression, du reste, ne se renouvela point.

Le gentilhomme se mit à rire.

— Ah! ah! — dit-il d'un air sardonique, — ah! nous sommes aussi prude que cela! Tant pis, morbleu! tant pis madame! la pruderie, voyez-vous bien, ne porte bonheur qu'aux laiderons... Soyez tranquille d'ailleurs et montez tout à votre aise; je cède la place à votre vertu!...

L'interlocuteur de Jeanne descendit en effet rapidement, et la jeune femme, pâle d'émotion et de frayeur, put arriver au premier étage.

Il n'y avait qu'une seule porte sur le palier.

Jeanne saisit d'une main tremblante le cordon de la sonnette et l'agita faiblement.

Jean Carré vint ouvrir.

Il reconnut la jeune femme et il lui dit :

— Ah! c'est vous, madame; j'ai prévenu ma maîtresse qu'on était venu déjà la demander, et elle m'a chargé de répondre, si on revenait, qu'elle ne recevrait personne ce soir...

— Allez lui dire, je vous prie, — murmura Jeanne, — que c'est madame de la Tremblaye qui demande à lui parler...

— Je ne lui dirai rien du tout, — répondit le laquais, — attendu qu'elle vient de s'enfermer, et que, quand elle est enfermée, la maison brûlerait sans qu'il soit possible de parvenir jusqu'à elle... Je vous conseille de revenir...

Jeanne baissa la tête et retourna sur ses pas.

Elle éprouvait une sorte de joie de ce que sa démarche n'avait point amené de résultat.

Son exaltation fiévreuse était entièrement tombée, et elle s'avouait à elle-même que si elle s'était trouvée, ainsi qu'elle le souhaitait, en présence d'Antonia Verdi, elle n'aurait su en quels termes lui parler.

La pensée d'une scène violente, en effet, ne pouvait même se présenter à l'esprit de Jeanne, et il répugnait à la fierté de son caractère de venir en suppliante demander à une autre femme de lui rendre le cœur de son mari.

Déjà elle avait descendu quelques marches, quand Jean Carré la appela.

Elle tourna la tête.

— Faudra-t-il dire votre nom, — demanda-t-il, — et annoncer que vous reviendrez?

Jeanne réfléchit pendant un instant.

Puis elle répondit :

— C'est inutile, je ne reviendrai pas.

Elle acheva de descendre l'escalier et gagna lentement la rue.

Presque en face de la porte et à peu de distance de la chaise à porteurs stationnait un grand carrosse attelé de beaux chevaux noirs.

Un homme, assis dans ce carrosse, se penchait à la portière.

Il se rejeta en arrière au moment où il aperçut Jeanne.

La jeune femme remonta dans sa chaise.

— Où va madame? — demanda celui des porteurs qui prenait le plus volontiers la parole.

— Rue du Cherche-Midi, — répondit Jeanne; — vous m'arrêterez à l'hôtellerie du Roi Salomon.

La chaise se mit en mouvement.

Aussitôt le carrosse s'ébranla et marcha, au petit pas de ses chevaux, dans la même direction que la chaise.

Ils franchirent ainsi le pont Neuf, toujours à la suite l'un de l'autre, longèrent les quais et prirent la rue des Saints-Pères.

Un peu avant d'arriver à la place Taranne, les porteurs, pour couper au court, imaginèrent de s'engager dans la rue Saint-Guillaume.

Cette petite rue, peu fréquentée même en plein jour, était, à cette heure, absolument déserte.

Le carrosse s'arrêta et le gentilhomme que nous avons déjà rencontré rue de la Jussienne s'élança sur le pavé.

Ce gentilhomme, escorté de ses deux laquais, mit l'épée à la main et courut après la chaise qui n'avait guère qu'une vingtaine de pas d'avance.

En un instant il l'eut rejointe, et il cria aux porteurs de sa voix la plus formidable :

— Sauvez-vous d'ici, marauds, et lestement, ou bien vous êtes morts!...

Les porteurs ne se firent pas répéter deux fois cette menace, et prirent leurs jambes à leur cou, abandonnant la chaise au milieu de la rue.

C'est ce que voulait l'agresseur.

Il ouvrit la portière de la chaise, et il dit à Jeanne, que l'épouvante pétrifiait :

— Je vous avais prédit, charmante tigresse, que la pruderie portait malheur!...

## XXXIII. — LE DUEL.

Jeanne, étonnée d'abord lorsqu'elle avait senti le mouvement de sa chaise s'arrêter brusquement, tressaillit d'épouvante quand la portière s'ouvrit et quand elle reconnut le visage et la voix de son insolent agresseur.

— Qui êtes-vous, monsieur? — s'écria-t-elle, — et que me voulez-vous?

— Qui je suis? — répondit l'inconnu; — je suis un gentilhomme fort épris de vos charmes, ma toute belle, et fort décidé à leur témoigner mon admiration... — Ce que je veux?... L'endroit me paraît mal choisi pour vous l'expliquer; aussi je m'abstiens; mais, soyez parfaitement tranquille, vous ne perdrez rien pour attendre!

L'inconnu, tout en parlant, prit la main de Jeanne et tira à lui cette main, afin de forcer la jeune femme à descendre de sa chaise.

Jeanne résista.

Elle se cramponna de tout son pouvoir à l'intérieur de la chaise, et elle murmura :

— Au nom du ciel, monsieur, laissez-moi!...

L'inconnu se mit à rire.

— Allons, — dit-il, — ma chère petite, faites les choses de bonne grâce. Vous comprenez bien que si je l'avais voulu, je vous aurais déjà enlevée de cette chaise comme un enfant enlève une plume, mais je craindrais de froisser votre joli corps, et je mets dans mes procédés toute sorte de ménagements et de délicatesse... Cependant, il faut en finir, et je vous en préviens, si cela n'est de plein gré, ce sera de force...

— Mais, monsieur, — s'écria Jeanne avec l'énergie du désespoir, — je suis une honnête femme!

— Comme ça se trouve, — répondit l'inconnu, — je n'aime que celles-là!

— Je suis mariée...

— Tant mieux, cent fois! l'aventure en sera plus piquante!...

— J'aime mon mari...

— Quelle plaisanterie!

— Je l'aime, je vous jure, et de toute mon âme!...

— Quelle rareté!... — fit l'inconnu en ricanant. — Vous n'êtes pas une femme, vous êtes un phénix, et, plus que jamais, je bénis la chance qui vous a poussée sur mon chemin...

— Aussi, vous êtes sans pitié?

— On n'a pitié que des malheureux, et je compte vous rendre heureuse !..

En ce moment on entendait un bruit de pas du côté de l'extrémité de la rue Saint-Guillaume.

L'inconnu leva la tête avec inquiétude.

Puis il ajouta brusquement en reprenant le poignet de Jeanne :

— Voyons, dépêchons-nous !.. Voulez-vous venir, oui ou non ?...

— Non, — répondit Jeanne.

— Alors, — continua l'inconnu, — c'est moi seul que cela regarde.

Tout en parlant, il saisit la jeune femme dans ses bras, l'arracha avec violence de l'intérieur de la chaise, et l'emporta du côté du carrosse qui stationnait, nous le savons, dans la rue des Saints-Pères.

Les deux laquais couvraient sa retraite.

— Au secours !.. au secours !... — criait Jeanne d'une voix étouffée.

Mais rien ne répondit à son appel, rien que le rire insolent et ironique de son ravisseur.

Jeanne se sentit perdue.

Elle recommanda son âme à Dieu et elle souhaita de mourir.

Les deux tiers de la rue étaient déjà franchis.

Les pas qu'on avait entendus à l'extrémité opposée s'étaient arrêtés soudainement.

L'inconnu aperçut tout à coup une grande figure debout en face de lui et lui barrant le passage.

— Place ! — cria-t-il en marchant toujours.

La grande figure ne bougea pas.

— Place ! — répéta l'inconnu en tirant son épée de la main droite, car le bras gauche lui suffisait pour contenir les mouvements de Jeanne, — faites-moi place, ou malheur à vous !...

— Qui se passe-t-il donc ici ? — demanda le nouveau venu d'une voix grave, — et pourquoi les cris de cette femme ?...

— Encore une fois, — dit l'inconnu avec une colère menaçante, — mêlez-vous de vos affaires, et ne m'arrêtez pas, ou sinon...

Et il fit deux pas en avant, l'épée haute.

Le nouveau venu ne tira pas la sienne, et croisa ses bras sur sa poitrine.

Jeanne, à qui la discussion ainsi commencée rendait un peu d'espoir, redoublait ses appels suppliants.

Le ravisseur s'arrêta, malgré lui, à quatre pas de cet homme qui le dominait par son calme imposant, et qui lui dit hautement et d'un ton de commandement suprême :

— Je vous ordonne de me dire quelle est cette jeune femme, et d'où vous viennent les droits que vous vous arrogez sur elle !

— Il n'en a point, — s'écria Jeanne, — il m'enlève par la violence et je ne le connais pas !...

— Alors, — continua le personnage mystérieux, — alors je vous ordonne de laisser libre cette femme...

L'inconnu avait écouté les paroles qui précèdent avec un étonnement que nous ne saurions décrire ni décrire.

Il ne pouvait croire que qui que ce fût dans le monde pût oser lui parler ainsi, et la stupeur avait, dans le premier moment, paralysé sa colère.

Mais, au bout d'une seconde, cette colère reprit tous ses droits.

Il bondit en avant, en poussant un rugissement sourd, de telle sorte que son visage se trouva à quelques pouces à peine de celui de son audacieux adversaire.

Tous deux se reconnurent.

Deux cris s'échappèrent à la fois de leur bouche et se croisèrent :

— Don Raymond !...

— Le vicomte d'Aubigny !...

Puis, il se fit, succéda un instant de silence.

Chacun de ces gentilshommes avait fait un pas en arrière, et le commandeur mettait la main sur la garde de son épée.

— Nous avons un compte à régler ensemble, don Raymond ! — fit le vicomte ; — je vous donne rendez-vous, demain, à dix heures du matin, derrière le couvent Saint-Germain, mais, ce soir, j'ai tout autre chose à faire. Laissez-moi donc passer, maintenant que vous me connaissez.

— Maintenant que je vous connais, vicomte d'Aubigny, — répondit le commandeur avec la même hauteur grave et solennelle, — je vous ordonne de nouveau de rendre la liberté à cette femme, sinon je vais vous y contraindre...

— En vérité ! — fit le vicomte avec ironie.

— Sur mon honneur ! — répondit don Raymond.

M. d'Aubigny s'approcha de ses laquais, il leur dit quelques mots tout bas et jeta Jeanne entre leurs bras.

Puis, tandis qu'ils faisaient volte-face et s'éloignaient rapidement emportant leur léger fardeau, il revint, l'épée à la main, prendre position vis-à-vis du commandeur.

— Sauvez-moi !... sauvez-moi ! — cria Jeanne d'une voix défaillante ; — au nom de votre mère, ne m'abandonnez pas !

Don Raymond fit un mouvement en avant.

Mais c'était au tour du vicomte de lui barrer le passage.

— Eh bien ! — dit ce dernier en ricanant, — je vous offre, M. le commandeur, des beautés opportunes, que vous allez me contraindre à rendre la liberté à cette dame que mes gens enlèvent. Vous voyez bien que j'attends, et que vous ne me distinguez pas !...

— Lâche ! — murmura le commandeur.

Et il croisa son épée avec celle du vicomte.

Des étincelles jaillirent des deux lames.

— Je crois, je crois que c'était aujourd'hui vendredi, — fit M. d'Aubigny, — et que vous ne vous battez pas ce jour-là !...

— Vendredi ! c'est vendredi !... — répéta le commandeur avec une expression désolée.

Et la main qui tenait son arme retomba inerte à son côté.

— Vous allez me proposer, sans doute, de remettre la partie à demain — poursuivit le vicomte. — Mais, comme vous m'avez appelé lâche tout à l'heure, et que ces insultes-là doivent se laver sans retard, nous allons nous battre tout de suite, et je saurai vous y forcer !...

En même temps, il souffleta le commandeur du plat de son épée.

Don Raymond poussa un cri de rage.

Il releva son arme et bondit sur son adversaire.

— A la bonne heure ! — fit M. d'Aubigny, — vous vous êtes donc décidé, à la fin !... Mieux vaut tard que jamais !.. Parez-moi un peu cette botte !...

— Le vendredi !... le vendredi !... — murmurait sourdement le commandeur.

On n'entendait plus la voix de Jeanne dans le lointain que comme un [illegible] [illegible].

Cependant le combat continuait avec une impétuosité sans égale et un acharnement terrible.

Ce combat ne fut pas long.

Au bout d'une minute, l'épée de don Raymond traversa le cœur du vicomte, qui tomba roide mort, sans pousser un soupir.

La voix gémissante de Jeanne avait cessé de se faire entendre.

XXXIV. — DON RAYMOND.

Le premier mouvement du commandeur, après sa victoire, fut de se précipiter sur les traces de la jeune femme, qu'on venait d'enlever sous ses yeux.

Mais la réflexion l'arrêta.

Don Raymond se souvint de ce carrosse qui stationnait à l'entrée de la rue Saint-Guillaume.

Il se dit qu'à coup sûr cette voiture devait être celle du vicomte d'Aubigny, et qu'il était plus que probable que c'est à cette voiture qu'allaient revenir les laquais, après avoir tourné par la rue Saint-Dominique et la place Taranne.

En conséquence, au lieu de courir en avant, ainsi qu'il en avait d'abord eu l'idée, il retourna en arrière.

Ses conjectures ne le trompaient point.

Au moment où il débouchait dans la rue des Saints-Pères, les deux laquais allaient atteindre le carrosse du vicomte, portant toujours dans leurs bras Jeanne, qui s'était évanouie d'épouvante.

A l'aspect du commandeur, tenant toujours à la main son épée ensanglantée, ils s'arrêtèrent saisis de frayeur.

— Laissez là madame, — leur dit don Raymond, — et allez relever le corps de votre maître, que vous trouverez là-bas...

Les laquais s'empressèrent d'obéir.

Ils appuyèrent contre la muraille la jeune femme sans connaissance, que don Raymond s'empressa de soutenir, et ils s'enfoncèrent dans la rue Saint-Guillaume.

Ils revinrent au bout d'un instant, courbés sous le poids de leur fardeau funèbre.

Le vicomte était bien mort.

Sa tête et ses bras pendaient flasques, inertes, ses yeux avaient tourné dans leur orbite, sa blessure béante laissait sur le pavé une longue trace de sang.

Les laquais placèrent ce cadavre dans le carrosse, ils refermèrent la portière, et les chevaux partirent avec une allure lente et solennelle, digne de l'attelage d'un corbillard.

Don Raymond se trouva dans la rue seul avec Jeanne, qui ne reprenait point connaissance.

— Que faire ? — se demanda-t-il, — et où conduire cette pauvre femme ?

La réponse à cette question ne se présentait point encore à son esprit, quand un incident inattendu vint l'arracher à ses réflexions.

Deux formes humaines semblèrent sortir lentement des ténèbres à quelques pas de lui, et s'avancèrent de son côté en gardant une attitude tout à la fois respectueuse et suppliante.

— Qui êtes-vous... et que voulez-vous ?... — leur demanda don Raymond.

L'une des ombres prit la parole.

— Nous sommes, — répondit cette ombre, — nous sommes les porteurs de la chaise dans laquelle se trouvait, au moment de l'attaque, cette personne que soutient Votre Seigneurie...

— Ah ! — fit le commandeur ; — et pourquoi donc ne l'avez-vous pas défendue ?

— Le pouvions-nous ?... Nous n'avions pas d'armes à opposer à

l'épée qui nous menaçait, et d'ailleurs nous ne faisons nullement profession d'être braves. .

— Enfin, — demanda don Raymond, — d'où venez-vous maintenant?

— Votre Seigneurie tient à le savoir?...

— Oui.

— Eh bien! nous nous étions cachés sous l'auvent d'une porte bâtarde. De là, nous avons assisté au combat qui a eu lieu entre vous et l'homme qui nous avait attaqués... Aussitôt après votre victoire, nous avons suivi les deux laquais qui emportaient cette dame, à laquelle nous nous intéressions sans savoir pourquoi. S'ils avaient essayé de résister, nous vous aurions prêté main forte contre eux, mais vous n'avez pas eu besoin de nous... Voilà la vérité la plus vraie, et Votre Seigneurie peut nous croire ..

— C'est bien, — fit don Raymond. — Maintenant, une question...

— Que Votre Seigneurie interroge.

— Où avez-vous pris cette dame?

— Près d'ici, carrefour de la Croix-Rouge.

— Où l'avez-vous conduite?...

— Rue de la Jussienne, hôtel de Lyon.

— Et où la rameniez vous?

— Rue du Cherche-Midi, hôtel du Roi Salomon.

— Savez-vous quel est son nom?

— Nous l'ignorons complétement. Nous l'avons vue aujourd'hui pour la première fois.

— Vous allez la conduire à l'adresse qui vous a été indiquée par elle-même, et je l'accompagnerai. .

Le commandeur étendit Jeanne sur les coussins de la chaise, et les porteurs se mirent en mouvement.

Il marchait à côté d'eux.

Du haut de la rue des Saints-Pères à celle du Cherche-Midi, on sait que la distance n'est pas longue.

Au bout de quelques minutes, don Raymond et les porteurs arrivèrent en face de l'hôtellerie du Roi Salomon.

Le commandeur regarda dans la chaise.

Jeanne n'avait pas repris connaissance.

Don Raymond frappa à la porte.

— Je voudrais parler au maître de cette hôtellerie, — dit-il au valet qui vint ouvrir.

Ce dernier le mena à maître Samuel.

— Que puis-je faire pour le service de Votre Seigneurie?... — demanda le juif

— Monsieur, — fit don Raymond, — il y a à la porte une jeune femme évanouie, qui avait donné aux porteurs de sa chaise l'adresse de votre hôtel; venez voir, je vous prie, si vous la connaissez...

— Je vous suis, — répondit Samuel.

En effet, il prit un flambeau et s'achemina vers la porte avec le commandeur

A peine eut-il jeté les yeux sur Jeanne, qu'il donna incontinent tous les signes de la plus violente surprise; il joignit les mains, leva les yeux au ciel, balbutia quelques mots sans suite et finit par s'écrier.

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est madame de la Tremblaye!.. Est-ce possible?... est ce possible?...

— Comment avez-vous dit?... — demanda vivement don Raymond.

Samuel répéta.

Le commandeur reprit :

— Ainsi, cette dame serait la femme du chevalier Raoul de la Tremblaye?

— Positivement, — répondit le juif.

— Vous en êtes sûr?

— Comme de mon existence.

— Puis-je parler au chevalier?

— Sans doute, s'il est chez lui, ce dont je vais m'assurer à l'instant même...

— Il demeure donc ici?...

— Quelquefois... il a dans ma maison un petit pied-à-terre.

Samuel fit mine de rentrer.

Don Raymond l'arrêta.

— Ne pensez-vous pas, — lui dit-il, — qu'il serait convenable de monter madame de la Tremblaye dans son appartement?

— Oui, — dit Samuel, — et nous le ferons dans un instant...

— Pourquoi pas tout de suite?

Samuel ne répondit pas, et disparut à l'intérieur.

Don Raymond resta dans la rue auprès de la chaise à porteurs.

Au bout d'un instant Samuel revint, en compagnie de Jacques et d'Honorine. Quant à Raoul, désespéré de la fuite incompréhensible de Jeanne, il entreprenait dans Paris une recherche insensée, allant au hasard comme un fou.

Le commandeur et Jacques se reconnurent aussitôt.

Le valet affirma au gentilhomme que son maître ne tarderait guère à rentrer, et l'engagea vivement à attendre.

Le commandeur, avant de répondre, tira de son gousset une fort belle et fort grosse montre entourée de diamants magnifiques.

Il en regarda le cadran.

— Seulement dix heures!... — murmura-t-il, — j'ai le temps...

Puis il ajouta tout haut :

— J'attendrai.

Samuel s'empara de lui aussitôt, et l'installa dans une pièce du rez-de-chaussée, tandis qu'Honorine et Jacques transportaient le corps de Jeanne à l'étage supérieur.

En face du commandeur, Samuel plaça une petite table de chêne aux pieds contournés.

Il posa sur cette table un plateau d'argent supportant une grande carafe de cristal de Bohême, remplie d'un excellent vin de Xérès; à côté de la carafe se trouvaient deux verres très-hauts sur patte, et minces et légers comme de la mousseline.

Samuel remplit un de ces verres.

— Monsieur le chevalier vous fera raison avec l'autre, — dit-il.

## XXXV. — RAOUL ET JEANNE.

Une heure à peu près s'était écoulée. Jeanne venait de reprendre connaissance.

On sonna vivement à la porte de l'appartement. Jacques ouvrit et vit sur le seuil la figure bouleversée de son maître.

— Eh bien? — demanda ce dernier d'une voix haletante.

— Madame est revenue... — répondit Jacques.

Le chevalier, sans faire une seule question, se dirigea vers la chambre à coucher où il entra.

Il était très-pâle, et ses sourcils contractés donnaient à son visage une expression sévère et presque farouche.

Jeanne ne l'avait jamais vu ainsi.

Elle se sentit frissonner.

Raoul s'approcha d'elle, lentement et sans prononcer une parole.

Il se tint debout au chevet du lit, toujours silencieux et attachant sur la jeune femme un regard fixe et perçant.

Jeanne fut la première à rompre ce silence qui pesait sur elle et lui serrait le cœur comme dans un étau.

Elle se souleva à moitié, et elle tendit la main à Raoul en balbutiant :

— Mon ami...

M. de la Tremblaye ne prit pas la main de sa femme.

— Jeanne, — dit-il d'une voix sèche, brève, et en quelque sorte métallique, — pourquoi êtes-vous sortie de ma maison ce soir, et d'où venez-vous?...

Jeanne baissa la tête sans répondre.

— D'où venez-vous? .. — répéta Raoul.

Jeanne rassembla tout son courage.

— Écoutez-moi, mon ami, dit-elle, et ne vous irritez point contre moi... La jalousie m'avait rendue folle... je ne savais pas ce que je faisais...

— Enfin, — s'écria Raoul pour la troisième fois, — me direz-vous d'où vous venez?...

Jeanne murmura :

— Je viens de chez cette femme...

— Quelle femme? — demanda vivement M. de la Tremblaye.

— Antonia Verdi...

— Antonia Verdi!... — répéta le chevalier avec stupeur. — Vous avez vu Antonia Verdi?

— Oui.

— Vous lui avez parlé?...

— Non.

— Expliquez vous, Jeanne, expliquez-vous, au nom du ciel!...

La jeune femme s'efforça de mettre un peu d'ordre dans ses souvenirs, et elle commença le récit confus de tout ce qui s'était passé depuis le moment où elle s'était enfuie du logis de Raoul.

Quand elle eut raconté comment la consigne donnée par Antonia avait rendu inutile la démarche tentée par elle, le front du chevalier se rasséréna quelque peu.

Mais il se couvrit, pour la seconde fois, de nuages sombres, quand il apprit la tentative d'enlèvement dont Jeanne avait failli se trouver victime.

Lorsque la jeune femme en vint à parler de ce mystérieux personnage qui était venu prendre sa défense contre son ravisseur, Raoul l'interrompit :

— Quel était cet homme? — lui demanda-t-il, — et qu'est-il devenu?...

— Je l'ignore, — répondit Jeanne, — car je m'évanouissais au moment où commençait ce duel dont j'étais la cause.

— Qui vous a rapportée ici?...

— Je ne le sais pas non plus.

Raoul sortit de la chambre pour aller interroger Jacques.

En arrivant, le valet, qui l'attendait dans l'antichambre, lui avait dit que madame de la Tremblaye venait de rentrer, mais sans ajouter un seul détail, et Raoul, dans son impatience de revoir Jeanne, ne lui en avait pas demandé davantage.

Jacques lui raconta ce qu'il savait, et lui dit que le commandeur l'attendait à l'hôtellerie du Roi Salomon.

Raoul, sans perdre un instant, s'engagea dans le passage secret, traversa la chambre des Mages et courut rejoindre don Raymond.

Il le trouva les coudes appuyés sur la table, la tête cachée dans les deux mains, et plongé dans une sombre et profonde méditation.

Au bruit des pas de M. de la Tremblaye, il releva la tête.

Son regard était si sombre que Raoul en fut presque effrayé.

Cependant don Raymond se leva et vint au-devant du chevalier qui le serra dans ses bras avec effusion en s'écriant :

— Ah! commandeur, que ne vous dois-je pas?

— Vous ne me devez rien, répondit le commandeur d'une voix grave. Vous aviez fait pour moi, il y a quelques jours, l'équivalent de ce que j'ai fait pour vous aujourd'hui. Service pour service, nous sommes quittes!...

— Vous me permettrez de ne point partager votre manière de voir et de conserver à votre endroit une profonde reconnaissance...

— Soit, je n'ai pas le droit de commander à vos sentiments; seulement je trouve cette reconnaissance mal placée. J'ai pris la défense d'une femme, quoi de plus simple? Vous en auriez agi de même à ma place, et d'ailleurs j'ignorais complétement que cette femme fût la vôtre. Parlons d'autre chose, je vous prie...

— Un mot encore, commandeur.

— Lequel?

— Apprenez-moi comment se sont passées les choses?

— De grand cœur, et cela sera fait en bien peu de mots. J'allais rentrer chez moi, j'entends des cris plaintifs, je vois un gentilhomme enlevant une jeune femme. J'ordonne à cet homme de discontinuer son rapt. Il refuse. Nous mettons l'épée à la main. Un duel s'ensuit, et je tue mon adversaire.

— Ah! — fit Raoul, — vous l'avez tué?

— Mon Dieu, oui. Il n'y a là rien que de très-simple, et même, j'y songe maintenant, je vous ai rendu un beaucoup plus grand service que je ne le croyais moi-même...

— Comment cela?

— Savez-vous quel était ce gentilhomme qui enlevait votre femme et auquel j'ai enfoncé trois pouces de lame dans le cœur?

— Non, — répondit Raoul.

— Eh bien! — poursuivit don Raymond, — c'était votre mortel ennemi; c'était votre adversaire dans cet autre combat auquel j'ai presque servi de témoin, c'était le vicomte d'Aubigny!...

— Est-ce possible? — s'écria le chevalier avec surprise.

Puis il ajouta presque aussitôt :

— Ah! oui, vous m'avez rendu un immense service en me débarrassant du vicomte!...

Le commandeur qui, pendant un instant, avait semblé s'arracher à l'apparente préoccupation qui le dominait, retomba tout à coup sur son siége et parut céder de nouveau à l'empire d'une pensée fatale.

Raoul le regarda pendant un instant en silence.

Puis il s'approcha de lui et lui prit la main.

— Don Raymond... mon ami... — demanda-t-il, — qu'avez-vous?...

Le commandeur hésita.

Raoul renouvela sa question.

— Ce que j'ai?... — répéta don Raymond. — Vous me demandez ce que j'ai?

— Oui, et avec un intérêt bien vif et bien sincère, je vous jure.

— Eh bien! j'ai... faut-il vous l'avouer quand j'en rougis moi-même?... j'ai peur...

— Peur!... vous!... — s'écria Raoul.

— Oui, moi... et ce n'est pas des vivants, croyez-le bien, monsieur de la Tremblaye...

— De qui donc?... — demanda le chevalier, ne sachant si don Raymond parlait sérieusement.

— Des morts!... j'ai peur des morts!... Il n'y en avait qu'un! ils sont deux maintenant! répondit le commandeur d'une voix sombre.

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas...

— J'avais juré!... j'ai manqué à mon serment!... Je me suis battu un vendredi!... Le sang versé cria contre moi...

Le commandeur, tandis qu'il parlait ainsi, semblait en proie à une sorte de délire fiévreux.

— Je n'ose vous interroger, — fit Raoul; — je me souviens qu'une fois déjà, mes questions à ce sujet sont restées sans réponse... Cependant permettez-moi de vous le dire, mon dévouement pour vous n'a pas de bornes, et, quelquefois, on se soulage en versant un secret terrible dans le sein d'un ami.

Le commandeur passa à deux ou trois reprises sa main crispée sur son front brûlant.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent, mais ne laissèrent échapper aucun son.

Évidemment, son irrésolution était extrême.

— Vous avez raison, — dit-il enfin; — aussi bien mon secret m'étouffe et je veux en décharger mon âme. Vous allez tout savoir.

— Dites! — s'écria le chevalier, — dont la curiosité était surexcitée profondément.

Don Raymond tira sa montre et en regarda les aiguilles.

— Onze heures dans un instant, — dit-il, — je ne sais si j'aurai le temps. Enfin, qu'importe! je veux commencer. Conduisez-moi chez vous, monsieur de la Tremblaye.

— Venez, — répondit Raoul.

Tous les deux sortirent de l'hôtellerie, car le chevalier ne voulait révéler à personne le secret de la chambre des Mages et des couloirs dérobés.

Ils gagnèrent donc la rue voisine, traversant la cour de la maison latérale, et Raoul introduisit son hôte par l'issue secrète pratiquée dans le panneau de la salle à manger.

Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond, éclairait doucement le salon oriental.

C'est là que M. de la Tremblaye conduisit le commandeur.

— Avant d'entamer mon récit, — dit ce dernier, — je vais vous adresser une prière. Vous vous conformerez à ce que j'attends de vous, n'est-ce pas?...

— Je vous le promets, — fit Raoul.

— Eh bien, — continua don Raymond, — si, dans une heure à peu près, vous me voyez tout à coup tomber à vos pieds, comme frappé de la foudre, vous ne vous épouvanterez point, vous me coucherez sur ce divan, vous vous agenouillerez auprès de moi et vous réciterez sur mon corps les sept psaumes de la pénitence. Les savez-vous par cœur?..

— Non, — répondit Raoul.

Le commandeur tira de sa poche un petit volume relié en chagrin noir et muni de fermoirs en argent.

Il le tendit à Raoul.

— Vous trouverez les psaumes dont il s'agit dans ce volume qui ne me quitte jamais, — dit-il. — N'oubliez pas votre promesse.

### XXXVI. — LES CHEVALIERS DE MALTE.

« — Je n'étais pas encore sorti de l'enfance, — dit don Raymond à Raoul, — quand je suis entré dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem de Malte, ce qui veut dire que j'avais été reçu dès l'âge le plus tendre au nombre des pages de Son Altesse Éminentissime le grand maître, lequel se nommait don Rias de Perellos, prince de Calatayud.

« Parmi ses ancêtres du côté maternel, ce prince comptait deux aïeules de la maison de Vasconcellos, ce qui me procura l'honneur de commander à vingt-cinq ans une galère de l'ordre.

« L'année suivante, le grand maître profita de son privilége de *donazione* pour me donner une très-riche commanderie; j'avais donc, comme vous le voyez, toutes les chances possibles d'arriver aux principales dignités de l'ordre; mais comme il faut, pour y parvenir, avoir des cheveux blancs, et qu'en attendant je vivais à Malte dans l'oisiveté la plus profonde, je ne m'occupais qu'à me livrer à toutes sortes d'intrigues amoureuses.

« Sans doute, et je le vois bien à présent, ces amours illicites, que je traitais de péchés véniels avec une légèreté coupable, étaient des fautes graves! Je m'estimerais heureux, cependant, de n'avoir jamais chargé ma conscience de fardeaux plus pesants; il m'eût été facile de racheter par l'expiation ces erreurs passagères, le repos de mes nuits n'aurait point été troublé à tout jamais peut-être, et la main de Dieu ne se serait point appesantie aussi lourdement sur moi.

« Mais hélas! la fatalité en avait décidé autrement, ainsi que vous allez le voir par le triste récit que j'ai promis de vous faire.

« Il faut vous dire d'abord qu'il existe à Malte, comme partout, trois classes bien distinctes et parfaitement tranchées.

« Ces trois classes sont : la noblesse, la bourgeoisie et le peuple.

« La première caste se compose d'un petit nombre de familles nobles, originaires de Malte même, et auxquelles les statuts interdisent d'entrer dans l'ordre.

« Ces familles font profession de n'entretenir avec les chevaliers aucune sorte de rapports, de quelque nature qu'ils puissent être, et ne reconnaissent comme ayant droit à la priorité sur eux que le grand maître, qui se trouve en réalité leur souverain, et quelques-uns des plus hauts dignitaires qui sont les ministres du prince.

« Je n'ai point à vous parler davantage de cette caste, non plus que de celle du peuple, car ni l'une ni l'autre ne jouent un rôle dans le drame étrange que vous allez apprendre, et j'en arrive à la classe moyenne, c'est-à-dire à celle de la bourgeoisie.

« Cette classe exerce dans l'île tous les emplois de l'administration civile et judiciaire.

« Elle relève directement des chevaliers, dont elle a le plus grand intérêt à se concilier la bienveillance et la protection.

« Les dames de cette classe se donnent entre elles la qualification d'*honorate*, et, sans contredit, elles la méritent par leur modestie, leur décence, et par leur conduite d'une régularité irréprochable en apparence.

« Je me sers à dessein de ces mots : *en apparence*, car la vérité est que les *honorate* sacrifient autant que d'autres, et plus que d'autres peut-être, aux humaines faiblesses; mais elles savent envelopper leurs amours d'un voile si épais, elles répandent autour d'elles un tel parfum de vertu et d'honnêteté que, grâce à cette hypocrisie machiavélique, on passe le plus souvent sans le savoir à côté d'une intrigue.

« Tout le monde y trouva son compte :

« Les femmes sont respectées, les maris contents, les amants satisfaits.

« Vous devinez bien, d'après ce que je viens de vous dire, que les *honorate* sont des femmes trop prodigieusement habiles pour n'avoir pas étudié d'une façon particulière le cœur humain sous toutes ses formes et sous tous ses aspects.

« Il est résulté de cette étude approfondie, dans l'esprit des *honorate*, que les chevaliers français étaient les plus aimables et les plus galants chevaliers du monde, mais aussi les plus indiscrets; qu'à peine vainqueurs, ils embouchaient la trompette pour annoncer à tout venant leur amoureux triomphe, et qu'une intrigue avec eux ne se pouvait entourer ni du mystère requis, ni des ténèbres [illegible].

« Cette opinion des *honorate* était-elle bien ou mal fondée, voilà ce que je ne peux ni ne veux discuter, vous le comprenez; toujours est-il que les chevaliers français, accoutumés partout ailleurs aux succès les plus flatteurs et les plus brillants, se trouvaient réduits, à Malte, aux [illegible] vénales et aux amours de bas étage.

« Les chevaliers allemands, au contraire, étaient les favoris des *honorate*, sans doute à cause de leur caractère calme et réfléchi, autant qu'à cause de leur douceur et des [illegible] de leur teint.

« Les Espagnols n'avaient point trop à se plaindre non plus des rigueurs de ces dames, et je crois qu'ils devaient leurs bonnes fortunes à la juste renommée de leur dévouement en amour et à leur discrétion bien connue.

« Les chevaliers français n'étaient pas hommes à supporter patiemment et sans mot dire le dédain des *honorate*.

« Ils s'en vengeaient par les railleries les plus piquantes et par un persiflage continuel. Ils cherchaient surtout à surprendre et à dévoiler les intrigues les mieux cachées de ces dames, et ils publiaient aussitôt les secrets qu'ils avaient surpris.

« Mais comme ils vivaient entre eux, ne frayant guère avec les Maltais et ne se donnant pas la peine d'apprendre l'[illegible], qui est la langue qu'on parle dans l'île, ce qu'ils disaient ne dépassait point un certain cercle fort restreint, et on ne s'en occupait guère.

« Cependant, nous vivions avec calme et continuions dans la [illegible] intimité des *honorate* qui voulaient bien nous accorder leurs bonnes grâces, quand arriva dans l'île, sur un vaisseau français, le commandeur Foulques de Foulquerre.

« Ce gentilhomme appartenait à l'ancienne maison des grands sénéchaux de Poitou, qu'on croit descendre des premiers comtes d'Angoulême.

« Il était venu jadis à Malte, d'abord pour y faire ses caravanes contre les Turcs; ensuite pour y chercher un Maltais avec lequel il voulait absolument se couper la gorge; enfin, pour y prêter serment d'obéissance et pour y prononcer ses vœux.

« Lors de ce voyage, le commandeur de Foulquerre avait eu de terribles et sanglantes querelles. La sauvage âpreté de son caractère indomptable l'avait fait haïr et redouter de tout le monde.

« Cette fois, il venait à Malte pour y solliciter le généralat des galères, et, comme il n'avait pas loin de quarante ans, on espérait le trouver moins querelleur et moins provoquant.

« La première fois que je vis Foulques de Foulquerre, sa vue produisit sur moi une impression étrange, une sorte de répulsion soudaine.

« Il avait un visage très-caractérisé et tout empreint d'une énergie farouche.

« Une forêt de cheveux noirs, et tellement ondés qu'ils semblaient crépus, ombrageait son front haut et fier.

« Son nez long et mince, recourbé en forme de bec d'aigle, avait des narines très-mobiles et très-dilatées, qui se gonflaient dans la colère.

« Ses sourcils noirs et touffus ombrageaient des yeux gris, fixes, perçants, et d'un éclat presque insoutenable.

« Des moustaches très-longues et relevées en crocs pointus contribuaient à donner à cette figure un cachet martial et soldatesque, tempéré cependant par une distinction incontestable et en quelque sorte royale.

« Foulquerre était de haute taille; ses larges épaules, [illegible] de force, comme celles d'Atlas, à soutenir le monde. Il était beau quand il était revêtu de la longue tunique blanche coupée par la croix écarlate.

« Peut-être le commandeur était-il moins tapageur et moins agressif que par le passé, mais il était devenu hautain, impérieux; et, fier de sa haute naissance et de sa grande fortune, il prétendait à plus d'autorité que le grand maître lui-même.

« Foulques de Foulquerre, à peine installé à Malte, eut un état de maison princier, il tint table ouverte et défraya la plus grande partie des chevaliers français, qui ne sortaient guère de chez lui.

« Les chevaliers allemands, et nous autres Espagnols, [illegible] y allions rarement de Foulquerre, et nous fuyions [illegible] du tout, parce que la conversation roulait presque toujours sur les *honorate*, et que les traits [illegible] qu'on leur décochait dans les [illegible] plus vivement que [illegible] [illegible] des jeunes Français n'épargnait que [illegible].

« Je vous dirai, monsieur le chevalier, que le duel est proscrit à Malte, et que des peines sévères sont [illegible], et nous cependant que ce duel n'ait lieu dans la *strada Stretta*.

« La *strada Stretta* est une rue ou plutôt une ruelle [illegible], sur laquelle ne s'ouvrent ni portes ni fenêtres.

« La largeur de cette ruelle semble avoir été calculée pour que deux hommes puissent se mettre en garde en face l'un de l'autre et croiser l'épée, mais sans reculer ni rompre.

« Les témoins des combattants, placés à chaque extrémité de la rue, empêchent les maris et les curieux de venir troubler les duellistes.

« Le but de cet usage est de diminuer autant que possible le nombre des duels... »

Ici m'interrompit don Raymond.

— Je ne vous comprends pas, — lui dit-il; — il me semble que l'usage dont vous me parlez doit, au contraire, en multiplier le nombre, puisqu'il leur accorde l'impunité la plus complète.

— Sans doute, — répondit le commandeur; — mais réfléchissez qu'un chevalier qui ne veut ni en provoquer un autre, ni répondre à une provocation, est toujours libre de ne jamais traverser la *strada Stretta*, car si les provocations du duel et le duel lui-même se commençaient et s'exécutaient ailleurs, il est de notoriété publique qu'on ne pourrait le faire accepter comme une *rencontre* fortuite, et les combattants encourraient le châtiment prévu par les statuts de l'ordre.

« Il est défendu, du reste, sous peine de mort, de s'engager dans la *strada Stretta* avec des pistolets ou avec un poignard; car alors le combat singulier dégénérerait forcément en assassinat.

« Le duel, vous le voyez, n'est donc nullement en faveur à Malte, mais il y jouit d'une sorte de tolérance motivée; on en parle avec un certain [illegible], comme d'un attentat contraire à la charité chrétienne, et mal séant dans le chef-lieu d'un ordre *religieux et hospitalier*.

« Rien ne se pouvait donc voir de plus inconvenant et de plus déplacé que la conduite du commandeur qui, chaque jour, sortait de chez lui entouré d'une foule de jeunes *caravanistes* français, et ne manquait jamais de prendre la *strada Stretta* pour but de ses promenades quotidiennes.

« Là, il s'arrêtait, il montrait à ses compagnons tous les endroits de cette rue où il s'était battu; il leur faisait de longs récits des sujets et des circonstances de ses duels, il entrait dans d'interminables détails à propos des vaillants coups d'épée qu'il y avait donnés et reçus.

« Les jeunes chevaliers français étaient naturellement très-susceptibles et très-agressifs; les promenades et les récits du commandeur eurent le mauvais effet de les rendre plus batailleurs encore et plus provoquants que par le passé.

« Leurs allures devinrent insoutenables; ils se cabraient au moindre mot, et leur main droite ne se séparait plus de la garde de leur épée.

« Comme cet esprit de dispute allait toujours en grandissant, les chevaliers espagnols redoublèrent de réserve et de gravité. Ce fut en vain. Les chevaliers français ne tinrent point de compte de notre modération, et leur humeur belliqueuse s'acharnait à ne nous laisser ni trêve ni repos.

« Un tel état de choses ne pouvait durer. Mes compatriotes se rassemblèrent chez moi, et nous délibérâmes sur les moyens à employer pour arrêter des éclats de pétulance et des écarts de légèreté qui devenaient tout à fait intolérables.

## XXXVII. — LE VENDREDI SAINT.

« Il fut décidé dans ce conciliabule que je parlerais au commandeur de Foulquerre pour le prier de faire cesser des abus dont il était la cause. Je devais lui représenter tous les inconvénients de la conduite des jeunes Français, conduite dont lui seul pouvait arrêter les progrès, attendu la juste considération que lui méritaient son [illegible] nom, sa fortune immense, sa haute valeur, et l'incontestable influence qu'il exerçait sur tous ceux de sa nation.

« Je comptais mettre dans cette explication toute la mesure et toute la courtoisie possibles, mais je n'espérais guère, cependant, qu'elle pût se terminer autrement que par un duel.

« Je [illegible] d'ailleurs enchanté d'avoir été choisi pour soutenir cette [illegible], et cela pour deux raisons :

« La première, c'est qu'elle intéressait d'une manière directe la nation castillane;

« La seconde, c'est que, du premier moment où j'avais vu Foulques de Foulquerre, je m'étais senti louiné à son égard et par une [illegible] et naturelle antipathie, et que l'idée d'une aventure singulière avec lui me souriait comme une [illegible].

« Je remerciai mes compatriotes de la générosité [illegible] ils avaient bien voulu m'honorer, et je leur promis de ne point démériter de cette confiance.

« [illegible] en ce moment dans les premiers jours de la semaine [illegible] l'usage de ce pays pour ce temps [illegible] que [illegible] avec le commandeur [illegible] qu'après l'expiration de la quinzaine de Pâques.

« Mais, quoique je n'en aie jamais eu la preuve, il est évident pour moi que Foulques eut indirectement connaissance de ce qui s'était passé chez moi et de la résolution qui y avait été formée, et qu'il résolut de prendre l'initiative et de nous prévenir en me cherchant querelle.

« Le vendredi saint arriva.

« L'usage espagnol est, si l'on s'intéresse à une femme, de la suivre ce jour-là d'église en église, à chacune de ses stations, et de se trouver auprès du bénitier afin de lui présenter de l'eau bénite au moment de son entrée et à celui de sa sortie.

« Je ne doute point que la jalousie, innée dans tous les cœurs espagnols, n'ait dicté cet usage, qui n'a d'autre but que d'empêcher quelque hardi cavalier de profiter de votre absence et de l'occasion pour faire connaissance avec la dame de vos pensées et vous en planter si faire se peut. Toujours est-il que, ce jour-là, je m'étais attaché aux pas d'une jeune et belle femme que j'aimais, et à laquelle les liens d'une tendre liaison m'unissaient depuis longtemps.

« La première église dans laquelle elle entra était celle de Sainte-Marie-Majeure.

« Au moment où j'y arrivai à sa suite, le porche était encombré par une bande de caravanistes français, beaucoup moins occupés de leurs dévotions que de lancer de brûlantes œillades aux jolies *honorate* qui passaient. Je m'empressai pour arriver au bénitier.

« Le commandeur de Foulquerre y était avant moi.

« Il aborda familièrement et insolemment ma maîtresse pour lui présenter de l'eau bénite, et se plaça entre nous deux de façon à me tourner le dos, à m'éloigner du coude et à me marcher sur les pieds.

« En même temps un léger ricanement des caravanistes français m'apprit que cet outrage était prémédité et ne passait point inaperçu.

« Je sentis que le sang me montait au visage et m'aveuglait; cependant, par respect pour la sainteté du lieu, j'eus la force de me contenir et de ne point rendre insulte pour insulte.

« Au bout d'un instant, ma colère était, sinon dissipée, du moins refroidie, et j'étais redevenu complétement maître de moi-même.

« J'attendis patiemment que Foulques sortît de l'église, et je l'abordai d'un air de froideur et d'indifférence.

« — Segnor commandador, — lui dis-je, — je suis heureux que cette rencontre fortuite me permette de m'informer de la santé de Votre Seigneurie illustrissime...

« — Segnor commandador, — me répondit-il, — ma santé va le mieux du monde, et je remercie Votre Seigneurie illustrissime de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre..

« — Oserais-je demander à Votre Seigneurie illustrissime — continuai-je, — dans quelle église elle compte aller faire sa deuxième station?

« — Dans l'église magistrale de Saint-Jean, — répliqua le commandeur.

« — Si cela convient à Votre Seigneurie, — repris-je, — j'aurai l'honneur de l'y conduire par le chemin le plus court...

« Je m'attendais à voir M. de Foulquerre s'étonner de l'étrange empressement avec lequel je me mettais à ses ordres.

« Il n'en fut rien. Je l'entendis me répondre au contraire du ton le plus courtois et de l'air le plus gracieux :

« — Je serai charmé de m'y rendre à la suite de Votre Seigneurie illustrissime, que je remercie très-sensiblement et très-humblement pour sa prévenance et sa politesse..

« Tout en parlant ainsi, il me suivit sans défiance.

« Je l'occupai de mon mieux par ma conversation, et je l'emmenai, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'au milieu de la *strada Stretta*.

« Une fois arrivé là, je me pressai de tirer l'épée, bien assuré d'ailleurs que, dans un jour comme celui-là où les offices religieux attiraient tout le monde dans les églises, personne ne viendrait nous y déranger.

« Foulquerre remarqua mon mouvement et s'écria :

« — Comment, segnor commandador, vous mettez l'épée à la main!

« — Oui, — répondis-je aussitôt, — oui, monsieur le commandeur, je mets l'épée à la main, je suis en garde, et je vous attends!...

« Après une minute d'hésitation, Foulquerre se mit en garde à son tour.

« Mais, presque en même temps, il abaissa la pointe de son arme.

« — Que faites-vous donc? — m'écriai-je, — vous ne vous défendez pas!... Pourquoi?

« — Un vendredi saint!... — murmura-t-il.

« — Qu'importe?...

« — Écoutez : il y a six ans que je ne me suis approché du confessionnal, je suis épouvanté de l'état de ma conscience, mais dans trois jours, c'est-à-dire lundi matin, nous nous retrouverons.

« — Non pas dans trois jours! — m'écriai-je, — non pas dans deux! non pas demain! non pas dans une heure! mais ici, et à l'instant même!...

« — Au nom du Dieu vivant qui est mort pour nous à pareil jour, — reprit M. de Foulquerre, — ne repoussez pas la demande que je vous adresse.

« — Je la repousse.

« — Ainsi, vous êtes sans pitié et sans miséricorde?...

« — Oui.

« — Eh bien! alors, moi, moi qui ne veux pas compromettre à tout jamais le salut de mon âme, je refuse de me battre aujourd'hui.

« Je suis d'un naturel peu endurant, et vous savez que les gens de ce caractère n'entendent jamais raison quand ils sont irrités.

« Le commandeur achevait à peine de prononcer les paroles que je viens de vous redire, que déjà mon épée s'était levée et était retombée à plat sur le visage de mon adversaire. Je souffletai ignominieusement. A cet affront sanglant je vis un nuage pourpre remplacer la pâleur habituelle de M. de Foulquerre, des éclairs jaillirent de ses yeux, sa main nerveuse se crispa sur la poignée de son épée, et il se remit en garde pour la seconde fois.

« Je l'attaquai vivement et avec furie.

« A peine avions-nous croisé le fer, que l'expression de ses traits changea. La terreur se peignit sur son visage redevenu pâle, il se plaça tout auprès du mur, comme si, prévoyant qu'il allait être renversé, il avait voulu s'y appuyer.

« C'était un pressentiment, car, à la première botte que je lui portai, mon épée le traversa de part en part.

« Il s'adossa à la muraille et resta debout pendant une seconde, puis il tomba sur son genou, et, se soutenant d'une main sur la terre, il me dit d'une voix défaillante et entrecoupée déjà par le hoquet de la mort : — Un vendredi saint!... un vendredi saint!... Puisse Dieu vous pardonner ma mort!... Portez mon épée à Têtefoulques et faites dire cent messes pour le repos de mon âme dans la chapelle du château...

« Ensuite son genou glissa sur le sol arrosé de sang, les muscles de son bras se détendirent : il tomba tout étendu, les dents serrées et les yeux ouverts; une passagère convulsion agita ses membres, et il expira. Dans le premier moment, je n'apportai pas une grande attention aux dernières paroles qu'il avait prononcées, et si je vous les rapporte si exactement aujourd'hui, c'est que, depuis lors, elles ont malheureusement retenti bien des fois à mes oreilles.

« Je fis une déclaration dans la forme fixée par les statuts; le chapitre de l'ordre se rassembla pour en délibérer, et trouva tout naturel que, nous étant rencontrés dans la *strada Stretta*, notre hostilité nationale, jointe peut-être à la difficulté de nous céder le pas, eût dégénéré en une querelle sérieuse.

« Toujours est-il qu'au point de vue humain, mon duel, bien loin de me faire du tort, me fit au contraire infiniment d'honneur.

« C'était à qui me féliciterait et me complimenterait, car Foulquerre était généralement détesté, et l'on trouva qu'il avait bien mérité sa destinée.

« Les hommes jugeaient ainsi, mais il n'en était point de même au tribunal de Dieu, non plus qu'à celui de ma conscience.

« Je ne tardai pas à comprendre que mon action était doublement criminelle : d'abord parce que j'avais répandu le sang de mon prochain un jour de vendredi saint, ensuite et surtout parce que j'avais refusé au malheureux commandeur le délai de trois jours qu'il implorait de moi afin de se mettre en paix avec le ciel et de pouvoir s'approcher des sacrements.

« Non-seulement j'avais tué le corps de M. de Foulquerre, mais encore, selon toute apparence, j'avais tué son âme en compromettant son salut éternel.

« Je me dis tout cela, je m'accusai de mon crime au tribunal de la pénitence, et les reproches de mon confesseur ne furent guère moins sévères que ceux que je m'adressais à moi-même. »

## XXXVIII. — LA PÉNITENCE.

Don Raymond venait de faire passer sous les yeux de son hôte les circonstances dramatiques et mystérieuses de son duel avec Foulques de Foulquerre.

Au moment précis où il prononçait les dernières paroles que nous avons rapportées, minuit sonnait à la pendule du salon oriental.

A peine le premier des douze coups avait-il retenti que don Raymond porta brusquement la main à sa poitrine.

Un gémissement douloureux s'échappa de sa gorge.

Il murmura ces mots :

— Il vient!... il vient!... le voici!...

Et il tomba comme foudroyé sur le tapis.

Raoul, qui n'était pas très-éloigné de s'attendre à un événement de ce genre, releva le corps de son hôte et l'étendit sur le large divan.

Puis, ne voulant pas manquer à la promesse qu'il avait faite peu d'instants auparavant, M. de la Tremblaye, quoiqu'il regardât toute pratique pieuse comme un acte de faiblesse et de superstition, prit le volume relié en chagrin noir et garni de fermoirs en argent qui lui avait été remis par don Raymond; il l'ouvrit à l'endroit marqué par un signet couleur de sang, il s'agenouilla auprès du divan, et il se mit à lire à demi-voix les sept psaumes de la pénitence.

A peine avait-il achevé, que l'évanouissement du commandeur cessa comme par enchantement.

Don Raymond se leva du divan sur lequel il était couché. Son visage semblait plus pâle que de coutume.



Faites-moi place, ou malheur à vous! (Page 43.)

Il vit le livre entr'ouvert que M. de la Tremblaye tenait à la main, et lui dit : — Vous avez fait ce que je vous avais demandé. Merci!

Puis, comme si rien d'étrange et de mystérieux ne venait de se passer, il reprit son récit un instant interrompu.

— Dans la nuit du vendredi au samedi, juste huit jours après mon duel fatal avec Foulques de Foulquerre, je fus réveillé en sursaut par le timbre de ma pendule qui sonnait minuit.

« Quoique je fusse bien certain d'avoir éteint ma lumière avant de m'endormir, ma chambre me parut faiblement éclairée.

« Je regardai autour de moi, pensant que quelqu'un venait peut-être de s'introduire dans mon logis, et alors je vis (oui, je vis, car c'était une vision et non pas un rêve), je vis que je n'étais ni dans ma chambre ni dans mon lit, mais dans la *strada Stretta*, et couché sur le pavé.

« En face de moi, le genou en terre et s'appuyant sur sa main droite, je vis le commandeur.

« Son visage était aussi livide que celui d'un mort qui vient de sortir du tombeau. — Un flot de sang jaillissait de la large blessure qu'il avait au-dessus du cœur. — Ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour me parler, mais ne laissaient échapper aucun son.

« Enfin, j'entendis ces mots prononcés d'une voix presque indistincte, ou plutôt je les devinai plutôt que je ne les entendis :

« — *Portez mon épée à Têtefoulques et faites dire cent messes pour le repos de mon âme dans la chapelle du château...*

« La vision disparut. Je poussai un cri et je m'évanouis.

« Quand je revins à moi-même, il faisait déjà grand jour et j'étais baigné d'une sueur froide. La nuit suivante, je fis dresser à côté de mon lit un lit pour un de mes valets de chambre. La vision ne reparut pas.

« Il en fut de même pendant les six nuits suivantes; mais, dans celle du vendredi au samedi, mon sommeil fut interrompu de nouveau par l'apparition infernale. Il me semblait seulement que mon valet était couché à une petite distance de moi sur le pavé de la *strada Stretta*.

« Je revis le commandeur de Foulquerre dans l'attitude de son agonie, et je l'entendis me dire pour la troisième fois, de sa voix mourante et inarticulée :

« — *Portez mon épée à Têtefoulques, et faites dire cent messes pour le repos de mon âme dans la chapelle du château...*

« Je m'évanouis de nouveau en poussant un cri d'épouvante qui réveilla mon valet.

« Il me prodigua ses soins, et, quand j'eus repris connaissance et que je l'interrogeai, il me répondit que, dans les derniers instants de son sommeil, il avait rêvé qu'il était couché dans une petite ruelle fort étroite.

« Du reste, il n'avait ni vu ni entendu le commandeur.

« Tous les vendredis la vision se renouvela avec les mêmes détails et les mêmes paroles.

« Évidemment l'âme du défunt Foulquerre tenait par-dessus toute chose à ce que je fisse porter son épée à Têtefoulques, puisqu'elle venait me le répéter si souvent...

« Mais j'ignorais entièrement ce que c'était que *Têtefoulques*.

« Je pris des informations, je questionnai quelques Français, et j'appris d'un chevalier poitevin que Têtefoulques était un vieux château situé dans une forêt à huit ou dix lieues de Poitiers.

« On racontait sur cette résidence les choses du monde les plus extraordinaires et les plus fantastiques, et le bruit courait dans le pays qu'on y voyait un grand nombre d'objets curieux, notamment l'armure du fameux Foulques Taillefer et les armes de tous les chevaliers qu'il avait tués.

« On ajoutait que l'usage immémorial des Foulquerre avait toujours été d'y faire déposer les armes qui leur avaient servi, soit à la guerre, soit dans les duels.

« Je quittai Malte et je m'en allai d'abord à Rome, où je confessai au cardinal grand pénitencier le crime que j'avais commis. Je lui racontai en même temps la terrible vision dont j'étais obsédé.

« Il me plaignit; il m'affirma que ce qui m'arrivait n'était point sans précédents, et que Dieu, dans sa justice, avait permis parfois aux âmes de ceux qui étaient morts en état de péché mortel de venir



Cette figure descendit de son piédestal. (Page 54.)

sur la terre demander des prières, soit à des amis ou à des parents, soit au meurtrier lui-même.

« Enfin il ne me refusa point l'absolution que méritait mon repentir, mais il ne me la donna que conditionnellement, après ma pénitence future, c'est-à-dire que je ne serais en réalité purifié et absous que lorsque j'aurais fait dire dans la chapelle de Têtefoulques les cent messes qui faisaient partie de cette pénitence.

« J'avais eu soin de porter avec moi l'épée du commandeur, et comme j'avais grande hâte d'accomplir la pénitence imposée, espérant que la vision disparaîtrait aussitôt après, je pris sans retard le chemin de la France.

« A peine avais-je mis les pieds sur le sol de votre patrie, que je fus assailli par des temps abominables qui se prolongèrent pendant tout mon voyage, de telle sorte que je traversai la France sous les torrents d'une pluie diluvienne, et ayant de la boue, dans certains endroits, jusqu'au poitrail de mes chevaux.

« Cependant, j'arrivai à Poitiers, où je mis pied à terre dans une hôtellerie de bonne apparence.

« Ce jour-là, les cataractes du ciel s'étaient ouvertes avec une impétuosité plus grande encore que de coutume, mes vêtements étaient ruisselants, et je sentais un frisson de mauvais augure courir sur mes membres roidis, si bien qu'au lieu de monter à l'instant même dans l'appartement qu'on me préparait, je m'arrêtai dans la salle commune et je m'assis sur une escabelle sous le manteau de la cheminée gigantesque que deux ou trois troncs d'arbres amoncelés métamorphosaient en une fournaise ardente.

« Il y avait dans cette salle un grand mouvement d'allées et de venues; les voyageurs s'y succédaient, et l'hôte y donnait d'un air affairé des ordres à sa valetaille.

« Le nom du commandeur Foulques de Foulquerre, prononcé tout près de moi, me fit soudainement prêter l'oreille.

« — Voilà la famille éteinte... — disait quelqu'un que je supposai, d'après son costume, être un petit gentilhomme des environs, sorti de sa gentilhommière pour venir à Poitiers...

« — De quelle famille parlez-vous ? — demanda un second interlocuteur.

« — Eh ! parbleu ! des Foulquerre !

« — Bonne noblesse ! — interrompit une voix, — mais mauvaise renommée !

« — Le commandeur est donc mort? — interrogea celui qui venait de parler un instant auparavant.

« — Quoi ! vous ne savez pas la nouvelle?

« — Non, en vérité.

« — Eh bien, le commandeur a été tué à Malte, il y a deux ou trois mois...

« — En duel?

« — Oui...

« — Sait-on par qui?

« — Par un chevalier espagnol dont j'ignore le nom.

« — Voilà une vaillante épée et qui a frappé un coup digne d'éloges ! Je ne crois point que beaucoup de larmes soient versées sur la mémoire du seigneur Foulques ! c'était un mauvais homme !...

« — Dites plutôt un démon incarné, l'horreur et l'effroi de ses vassaux, dont il tuait les fils à la chasse et dont il violait volontiers les femmes et les filles.

« — Il venait rarement, je crois, à son château de Têtefoulques ?

« — Oui, mais ses visites, quelque rares qu'elles fussent, étaient trop fréquentes encore...

« — Enfin, puisqu'il n'est plus de ce monde, qu'on lui pardonne, et que Dieu ait son âme !...

« — A vous parler franc, je doute fort que Dieu la réclame, et je crois que le diable a dû la regarder, de tout temps, comme sa propriété légitime.

« Cette conversation, que je viens de vous rapporter presque textuellement, me prouva que le bruit de la mort du commandeur m'avait devancé à Poitiers, et qu'on en était encore moins affligé dans cette ville qu'à Malte.

« Je vous avouerai que je me réjouis de cette animadversion gé-

nérale que soulevait le commandeur. Il me sembla, à tort ou à raison, que j'étais moins coupable de ne point avoir accordé à un homme si profondément detesté la suprême grâce qu'il me demandait.

« Il n'en fallait pas moins accomplir ma pénitence, et je résolus de le faire dès le lendemain qui était un jeudi, afin de ne pas risquer de me trouver un vendredi au château de Tètefoulques.

### XXXIX. — LA FORÊT.

« En conséquence, le soir même, aussitôt après mon souper, je fis monter l'hôte dans mon appartement afin de prendre les renseignements qui m'étaient nécessaires.

« — Quelle distance, — lui demandai-je, — y a-t-il d'ici à Tètefoulques?

« L'hôtelier me regarda d'un air stupéfait et s'écria :

« — Votre Seigneurie va au château?...

« — Oui, répondis-je.

« — Votre Seigneurie ne sait donc pas que le château est inhabité et que son dernier propriétaire, monseigneur Foulques de Foulquerre, vient de mourir à l'île de Malte?...

« — Je sais tout cela, et je vous prie de me répondre.

« — C'est différent, — murmura l'hôte.

« Et il ajouta :

« — D'ici à Tètefoulques il y a huit lieues.

« — Les chemins sont-ils bons?

« — Non, Votre Seigneurie, ils sont impraticables en tous temps et doivent, dans ce moment, s'être métamorphosés en torrents et en fondrières : on n'y passerait point en voiture, tout au plus à cheval...

« — Pourrez-vous me procurer un guide?

« — Jusqu'à moitié chemin, mais pas plus loin.

« — Pourquoi donc?

« — A partir d'un endroit qui se nomme, je ne sais à quel propos, le *Combe de l'homme mort*, la réputation de la forêt est si mauvaise, que ni pour or ni pour argent vous ne décideriez un habitant de Poitiers à la traverser avec vous...

« — Que dit-on donc de cette forêt?

« — Beaucoup de choses effrayantes.

« — Mais, encore?...

« — On parle de maléfices et de sortiléges, d'apparitions effrayantes, de mauvais esprits qui se plaisent à égarer les voyageurs vers des abîmes invisibles où ils se cassent le cou et se rompent les os...

« — Croyez-vous donc que tout cela soit vrai?...

« — Sur mon honneur, je n'en sais rien, mais on le dit, et cela suffit pour épouvanter tous les gens du pays.

« — Eh bien, procurez-moi un guide jusqu'à le *Combe de l'homme mort*, puisque c'est ainsi que vous appelez cet endroit; je ferai le reste du chemin tout seul.

« — Le projet de Votre Seigneurie est-il de se mettre en route demain?

« — Oui.

« — A quelle heure?

« — Au point du jour

« — C'est bien, les ordres de Votre Seigneurie seront accomplis.

« L'hôte fit mine de s'éloigner.

« Je le retins.

« — Ce n'est pas tout encore... — lui dis-je.

« — Que désire de plus Votre Seigneurie?

« — Je désire que vous me fournissiez un costume complet de pèlerin, avec coquilles, rosaire et bourdon...

« Et comme je m'aperçus que l'hôte me regardait avec un air d'étonnement stupide, j'ajoutai :

« — Mon voyage au château de Tètefoulques est un pèlerinage à la suite d'un vœu; je trouve convenable de revêtir un costume humble et sanctifié pour accomplir ce vœu...

« — Le costume sera à la disposition de Votre Seigneurie en même temps que le guide, — me répondit l'hôte.

« Et il s'éloigna.

« Le lendemain matin, tout était prêt, ainsi que je l'avais demandé.

« J'endossai la longue robe brune d'un pèlerin voyageur. Sous cette robe j'attachai d'un côté l'épée du commandeur et de l'autre une bourse de cuir, suffisamment gonflée de pièces d'or qui devaient servir à payer les cent messes. Ensuite je descendis dans une salle basse où je trouvai mon guide.

« C'était un jeune paysan de quinze à seize ans, dont le visage maigre et pâli, entouré de longs cheveux d'un blond presque incolore, manquait absolument de caractère et de physionomie.

« Ce garçon était grand pour son âge, très-fluet, monté sur de hautes jambes grêles comme celles d'un héron, et muni de longs bras menus, qui s'agitaient sans cesse comme les deux ailes d'un moulin à vent.

« Nous partîmes.

« Le ciel était bas et sombre, et de longues traînées d'une pluie fine et grise rayaient incessamment l'atmosphère.

« Pendant une heure environ, nous marchâmes en rase campagne, au milieu d'une boue glissante et délayée dans laquelle nous entrions parfois jusqu'aux genoux.

« Au bout de ce temps, nous atteignîmes la lisière de la forêt immense qui couvrait vingt lieues carrées de pays, et au milieu de laquelle était situé le château de Tètefoulques.

« Devant nous s'ouvrait une sorte d'avenue de chênes et d'ormes séculaires, dont les branches entrelacées formaient au-dessus de nos têtes une voûte ténébreuse.

« Le jeune paysan fit le signe de la croix avant d'entrer sous cette voûte. Je l'imitai.

« Nous venions d'agir, lui et moi, de la même manière, mais guidés par des mobiles bien différents.

« Lui, obéissait à une terreur irréfléchie et superstitieuse.

« Moi, je ne craignais rien, mais je remettais mon âme et mon corps entre les mains de Dieu.

« A mesure que nous avancions, l'avenue devenait plus étroite et la voûte de verdure s'abaissait davantage. Au bout d'une lieue à peine, elle s'était transformée en un sentier dans lequel nous n'aurions pas pu marcher de front, et nous étions obligés de nous courber pour ne point heurter notre tête contre les branches les moins hautes.

« Parfois, quelque chevreuil effaré traversait d'un bond le sentier, à quinze ou vingt pas devant nous, et, au bruit des feuilles sèches froissées par le farouche animal, mon guide s'arrêtait tout tremblant et redoublait ses signes de croix.

« Bientôt je me sentis accablé de fatigue.

« — Avançons-nous? — demandai-je à mon guide.

« — Dame! — me répondit-il, — nous ne reculons point, mais nous n'avançons guère.

« — Dans combien de temps serons-nous à la *Combe de l'homme mort*?

« — Je ne pourrais pas trop vous dire... dans deux ou trois heures, approchant, peut-être un petit peu plus, peut-être un petit peu moins...

« — Vous êtes bien sûr de ne vous pas tromper de chemin?

« — Oh! pour cela, oui, je me retrouverais dans la forêt les yeux fermés; j'y viens assez souvent pour prendre des lapins et dénicher des merles...

« Je me remis en marche, et, pour tâcher d'oublier la longueur de la route et la fatigue que j'éprouvais, j'interrogeai le jeune garçon au sujet des périls mystérieux dont l'hôtelier m'avait parlé la veille au soir, et d'abord sur l'appellation bizarre de l'endroit où il devait me quitter.

« Il me répondit que la *Combe de l'homme mort* était ainsi nommée parce qu'un bâtard de Foulques Taillefer, comte d'Angoulême, ayant failli y être assassiné par un de ses vassaux dont il avait violenté la femme, ce bâtard fit prendre le paysan et le fit enchaîner par le cou et par les pieds sur une pointe de rocher qui s'élève au milieu de la Combe, et où il le laissa mourir de froid et de faim.

« Pendant plus d'un siècle, les ossements blanchis du cadavre restèrent enchaînés sur le lieu du supplice.

« Le jeune garçon ajouta que depuis ce temps les génies infernaux avaient pris possession de la forêt et de tous les alentours du château de Tètefoulques, et il ne tarit point dans le récit qu'il me fit des abominables traitements qu'ils réservaient aux voyageurs égarés dans leur domaine.

« En écoutant ces étranges légendes, je ressentais une impression bizarre. Avais-je le droit de ne pas croire à ces événements surnaturels, moi qui servais de jouet à une fascination tellement en dehors des faits matériellement possibles?

« Je me prenais à douter, et je mettais de nouveau mon âme entre les mains de Dieu.

« Cependant nous avions marché pendant plus de trois heures. Mes jambes refusaient de me porter plus longtemps. Mon visage et mes mains avaient été déchirés par les broussailles jusqu'à en être ensanglantés. Mon guide s'arrêta tout à coup.

« Nous étions arrivés sur le bord d'une vallée large et peu profonde, dans laquelle ne poussaient que de loin en loin quelques grands arbres. La longueur de cette vallée n'excédait pas trois portées de mousquet.

« Au milieu se voyait un amoncellement de roches brunes et verdâtres, couronnées par un pic d'une teinte plus blanche.

« — Voilà la *Combe de l'homme mort!* — me dit alors le jeune paysan; — je vous laisse, comme c'est convenu...

« — Suis-je à moitié chemin de Tètefoulques? — demandai-je.

« — Dame! à peu près... Je n'y suis jamais allé, moi, à Tètefoulques, mais on m'a dit bien des fois qu'il n'y avait pas plus loin du château à la Combe que de la Combe à la ville...

« — Et par où devrai-je passer maintenant?

« — De l'autre côté de la Combe vous allez trouver un sentier qui fait face à celui-ci... vous n'avez qu'à le suivre... il va du côté du château...

« Puis, après m'avoir donné, presque à regret, ces indications si incomplètes, mon guide me tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes, comme s'il n'avait pas ressenti le moindre fatigue.

« Je descendis dans la petite vallée, et comme je me sentais brisé au point de ne pouvoir marcher davantage sans avoir pris quelques minutes de repos, je cherchai un endroit où je pusse me mettre à l'abri de la pluie qui tombait sans relâche.

« Parmi les roches amoncelées dont je vous parlais tout à l'heure, se trouvait pratiquée une petite grotte peu spacieuse, mais parfaitement sèche.

« Une mousse épaisse en couvrait le sol. Je m'étendis sur cette mousse.

« Je ne tardai pas à sentir que le sommeil s'emparait de moi ; j'essayai de lutter, mais ce fut en vain.

« Je m'endormis.

« Combien de temps dura mon sommeil? je l'ignore. Toujours est-il que, quand je me réveillai, il faisait presque nuit.

« Je me hâtai de quitter la grotte. J'étais parfaitement reposé, mais je mourais de faim, car je n'avais rien mangé de toute la journée.

« Je ne pouvais espérer de trouver un asile et un repas qu'à Têtefoulques; aussi je m'engageai resolûment dans le sentier qui, d'après le dire du jeune paysan, devait me conduire au château.

« Sans doute il était plus tard encore que je ne le croyais, car, au bout d'une demi-heure à peine, les ténèbres devinrent compactes.

« Ajoutez à cela que, tout en cheminant à peu près à tâtons, je rencontrai un embranchement du chemin, ou plutôt deux chemins, dont l'un tournait à droite et le second à gauche.

« Lequel prendre? Je m'abandonnai au hasard et je me jetai sur la gauche.

« Sans doute j'avais été mal inspiré, car je ne tardai pas à me heurter contre une barrière de rochers infranchissables.

« Le sentier n'avait pas d'issue.

« Le découragement s'empara de moi; je me dis que s'il me fallait passer la nuit tout entière dans cette forêt où j'étais perdu, j'y périrais misérablement. Les douleurs de la faim devenaient intolérables, et mes membres s'engourdissaient de plus en plus.

« Cependant je revins sur mes pas; j'atteignis la bifurcation des deux routes, et je marchai, ou plutôt je me traînai vers la droite.

« J'allais bien lentement et je trébuchais à chacune des inégalités du terrain.

« Soudain l'un de mes genoux heurta une racine. Le cœur me manqua, tant l'angoisse fut forte.

« Je perdis connaissance.

### XL. — TÊTEFOULQUES.

Le commandeur poursuivit :

« — Je repris mes sens dans une sorte de hutte enfumée.

« J'étais étendu, en face d'un feu de tourbe et de bruyères sèches, dans un fauteuil rustique fait de branches d'arbres et d'écorces.

« A côté de moi se tenaient debout un homme et une femme, noirs tous les deux de la tête aux pieds, de visage et de vêtements.

« Je crus d'abord que ces deux personnages appartenaient à la race des êtres fantastiques dont on m'avait parlé.

« Mais cette erreur ne dura pas longtemps.

« Aussitôt que j'ouvris les yeux, la figure masculine dont les regards étaient fixés sur moi me montra ses dents blanches dans un large sourire, et me dit, d'un air de bonhomie et d'intérêt :

« — Comment vous trouvez-vous, messire pèlerin?

« Je lui répondis que je n'éprouvais d'autre souffrance qu'une assez vive douleur au genou, et je lui demandai comment il se faisait qu'après m'être évanoui dans un sentier de la forêt, je me réveillasse dans une chaumière.

« Sa réponse fut simple.

« Il était bûcheron et gagnait sa vie à fabriquer du charbon qu'il vendait ensuite à Poitiers. Il avait passé la journée comme de coutume à visiter ses fourneaux, et le soir, en regagnant sa demeure, il avait heurté du pied un objet inerte étendu sur le sol.

« Cet objet, c'était mon corps.

« Il m'avait relevé charitablement et apporté jusque chez lui.

« Je le remerciai d'avoir accompli cette bonne œuvre. Il m'offrit de partager le frugal repas que sa femme avait préparé.

« J'acceptai de grand cœur.

« Pendant le souper, je lui demandai ce qu'il pensait des hôtes mystérieux dont la forêt était peuplée, disait-on.

« Il avait entendu bien souvent parler de ces bruits, mais n'avait jamais rien vu qui pût les confirmer. D'ailleurs, sa conscience ne lui reprochait rien, et il ne croyait point que Dieu permît aux esprits infernaux de lui faire du mal, à lui qui n'en avait fait à personne.

« Je lui demandai ensuite quelle distance il y avait de sa chaumière à Têtefoulques.

« — Deux heures de chemin à peine, — me répondit-il.

« — Voulez-vous m'y conduire?

« — Volontiers, messire pèlerin; demain, dès l'aube du jour, nous nous mettrons en route.

« — Ne pouvez-vous donc m'y conduire ce soir?...

« — Ce soir !... — rép...

« — Oui.

« — Impossible!

« — Pourquoi?

« — D'abord, dans l'obscurité, il nous faudrait quatre heures, tout au moins, au lieu de deux. Ensuite, en supposant que nous arrivions jusqu'au château, nous ne pénétrerions point dans l'intérieur...

« — Qui nous en empêcherait?

« — Les portes que nous trouverions fermées.

« — Ne nous ouvrirait-on pas?

« — Non.

« — Les gardiens du château sont-ils donc à ce point inhospitaliers?

« — Le château n'a d'autres gardiens qu'un vieux concierge et un saint ermite...

« — Eh bien?...

« — Eh bien, dès la tombée du jour, le concierge ferme les portes et s'endort. Les vieilles gens ont le sommeil dur, il ne nous entendrait point. Quant à l'ermite, il prie, dit-on, dans la chapelle et ne se dérangerait pas... Vous voyez bien que ce que nous avons de mieux à faire est d'attendre à demain.

« Je me rendis à des raisons si concluantes. On étendit, dans un coin de la chambre, une jonchée de fougères sèches. Je me jetai tout enveloppé de ma robe de pèlerin sur cette couche improvisée, et je ne tardai point à m'y endormir d'un sommeil profond.

« Ainsi qu'il l'avait promis, le bûcheron m'éveilla dès le matin.

« — Messire pelerin, — me dit-il, — si vous voulez, nous nous mettrons en route.

« Je me levai aussitôt, et je m'aperçus avec un vif chagrin que ma blessure de la veille me faisait horriblement souffrir.

« Mon genou s'était gonflé pendant la nuit, et toute ma jambe me paraissait engourdie et comme morte.

« Cependant je voulais arriver. J'imposai silence à ma douleur, et je me mis en marche à la suite de mon guide.

« Quoique appuyé sur mon bâton de pèlerin, je boitais tout bas et j'avançais si lentement et avec tant de peine qu'au bout de cinq heures seulement nous arrivâmes à l'entrée d'une clairière d'où l'on découvrait le château de Têtefoulques.

« Je n'avais plus besoin de mon guide. Je lui mis dans la main quelques pièces d'or, qu'il accepta avec une profonde gratitude, et je le congédiai en le remerciant encore.

« Ensuite, je continuai ma route.

« Le château de Têtefoulques était une immense construction fortifiée et entourée de fossés larges et profonds.

« Les hautes murailles, grises et moussues, avaient une physionomie sinistre et désolée.

« Quatre grosses tours, qui baignaient leur base dans l'eau verdâtre des fossés, flanquaient les quatre angles du château.

« Les clochetons aigus de la chapelle profilaient au-dessus des toits leurs vives arêtes et leurs girouettes armoriées.

« Cette masse morne et silencieuse attristait le regard.

« Pas un être vivant ne se montrait dans les alentours. Pas un bruit ne s'en échappait. C'était la tranquillité froide et lugubre d'un tombeau.

« On devinait du premier coup d'œil une maison abandonnée et presque déserte.

« On eût dit l'un de ces châteaux maudits dont parlent si souvent les romans de chevalerie.

« Je traversai un pont-levis jeté sur les fossés, et j'arrivai jusqu'à l'entrée d'honneur.

« Une chaîne de fer servait à mettre en mouvement une cloche placée à l'intérieur.

« J'agitai cette chaîne.

« Le son de la cloche retentit aussitôt, et fut répété d'une façon presque sépulcrale par les échos des larges cours et des grands escaliers.

« Il se passa quelques minutes avant qu'on répondît à mon appel.

« Enfin, j'entendis un pas pesant qui s'approchait avec lenteur; une petite porte pratiquée dans l'un des vantaux de la grande tourna sur ses gonds, et je vis un vieillard, tout cassé par l'âge, tout courbé, couronné de grands cheveux blancs comme la neige, et vêtu comme on l'était du temps de notre bon roi Henri IV.

« — Que voulez-vous? — me demanda-t-il d'un air sombre.

« — Je voudrais entrer au château.

« — Le château est désert et ses maîtres sont morts. Vous n'avez rien à faire ici...

« Et il fit mine de refermer la porte sur moi.

« Je l'arrêtai vivement.

« — J'ai fait un vœu, — lui dis-je, — un vœu qui intéresse le repos de l'âme de votre dernier maître, Foulques de Foulquerre, et il faut, pour accomplir ce vœu, que je voie l'ermite de Têtefoulques.

« — C'est différent, — murmura-t-il. — Entrez.

« Et il me fit place.

« La cour dans laquelle je me trouvai était immense et entourée, comme un cloître, de longues galeries à arcades.

« Le vieillard se tourna vers moi et reprit :

« — L'ermite est à la chapelle, venez, je vais vous y conduire.

« Je le suivis.

« Il me guida à travers un dédale d'escaliers et de corridors.

« L'extérieur du château était dans un état de conservation parfaite, grâce sans doute à l'épaisseur et à la solidité des murailles, mais je ne saurais vous donner une idée exacte du délabrement intérieur.

« Partout les dalles étaient disjointes, les planchers s'effondraient, les voûtes menaçaient ruine.

« Aucune fenêtre, pour ainsi dire, n'avait conservé ses vitres, et les oiseaux de nuit nichaient en liberté dans les salles et dans les corridors.

« C'était un spectacle de désolation.

« A mesure que nous avancions, j'entendais plus distinctement une voix gémissante qui psalmodiait les mélodies funèbres de l'office des morts.

« Bientôt je pus reconnaître les versets du *De profundis*.

« Ces chants de deuil m'impressionnèrent douloureusement, et me semblèrent du plus triste présage.

« Le vieillard ouvrit une porte et m'invita à entrer dans la chapelle, où il ne me suivit pas.

« L'ermite qui était chargé de desservir, ou plutôt de nettoyer cette chapelle, s'acquittait bien mal de ses fonctions, car, là plus encore qu'ailleurs, tout était à l'abandon de la façon la plus déplorable.

« Une sorte de végétation humide poussait entre les dalles; les boiseries sculptées et presque pourries se détachaient de la muraille; les draperies de l'autel pendaient déchirées; on avait remplacé une portion du vitrail avec la toile d'un vieux tableau.

« L'ermite chantait toujours.

« Il était vêtu d'un lambeau de surplis sur une soutanelle en mauvais état; il me parut jeune encore, mais rendu hâve et décharné, sans doute par les macérations et les abstinences.

« Je m'agenouillai, et j'attendis en priant tout bas qu'il eût achevé l'office des morts.

« Il arriva au dernier verset. Alors, je répondis : *Amen!*

« Il se tourna vers moi et me demanda, ainsi que me l'avait demandé le vieux concierge :

« — Que voulez-vous?

« — Je viens ici, — lui dis-je, — pour accomplir un devoir de conscience.

« — Lequel?

« — J'ai fait un vœu.

« — Dites-moi ce vœu.

« — C'est de faire célébrer, dans la chapelle où nous nous trouvons, cent messes pour le repos de l'âme du commandeur Foulques de Foulquerre, tué en duel à l'île de Malte.

« — C'est bien, — répondit l'ermite.

« Je pris dans ma bourse cent pièces d'or, et je les posai sur l'autel vermoulu; puis j'ajoutai :

« — Vous chargez-vous, mon père, de célébrer ces messes?

« — Moi-même, non. Je n'ai reçu que les ordres mineurs, et je ne dis jamais la messe, mais je vous promets d'en faire acquitter votre conscience.

« Je tirai de dessous ma robe de pèlerin l'épée du commandeur Foulques, et je poursuivis :

« — J'ai contracté aussi l'engagement de rapporter dans ce château cette épée qui a appartenu à M. de Foulquerre.

« Tout en parlant ainsi, je fis un mouvement pour placer l'arme sur l'autel, à côté des pièces d'or.

« L'ermite m'arrêta du geste.

« — Non, — me dit-il, — non, pas ici! Ce n'est point la place d'une épée si meurtrière et si souvent trempée de sang chrétien...

« — Que puis-je donc en faire? — demandai-je.

« — Vous la porterez dans l'*armurie*, — répliqua-t-il d'un ton brusque; — elle sera là en compagnie digne d'elle!

« Et il sortit de la chapelle avec moi.

### XLI. — L'ARMURIE.

« Le vieux concierge, auprès duquel il me conduisit de nouveau, m'expliqua que l'*armurie* était cette salle dans laquelle je verrais déposées les épées des Foulquerre défunts avec celles des adversaires dont ils avaient triomphé. Tel était l'usage établi depuis le siècle de Mélusine et de son mari, le comte de Poitou, Geoffroy *à la Grand' Dent*.

« Je souhaitais accomplir sans retard la seconde partie de ma pénitence, et je demandai à être conduit immédiatement dans l'armurie.

« C'était une pièce immense et beaucoup mieux entretenue que les autres parties du château.

« Le plafond, à poutres saillantes, avait été peint de couleurs jadis éclatantes, maintenant presque effacées. Les boiseries de chêne étaient noircies par l'âge.

« Tout alentour, encadrés dans les panneaux de cette boiserie, se voyaient les portraits de tous les sires de Foulquerre et ceux des femmes qu'ils avaient épousées.

« Celui qui me parut le plus curieux était assurément le portrait de Foulques Taillefer, comte d'Angoulême, lequel avait fait bâtir le château de Têtefoulques pour son bâtard, qui fut créé grand sénéchal de Poitou, et devint la souche de la maison de Foulquerre.

« Ce bâtard était précisément le même à qui la *Combe de l'homme mort* devait son nom funeste.

« L'image de Foulques Taillefer me sembla d'une effrayante et frappante vérité.

« Le vieux et farouche chevalier était représenté armé de toutes pièces, au moment de monter sur son cheval de bataille, et saisissant sa rondache, laquelle était armoriée, de *trois lions léopardés, mornés et diffamés*.

« Sous la visière levée de son casque d'acier, les yeux fauves de Foulques Taillefer lançaient les sombres éclairs du commandement et de la menace.

« On eût dit que Foulques allait quitter le cadre qui le retenait captif et s'élancer au combat en brandissant sa masse d'armes et en poussant son cri de guerre et de carnage.

« Les autres portraits attestaient également un assez bon faire, quoiqu'ils fussent de travail gothique.

« Ceux du sénéchal et de sa femme Isabelle de Lusignan étaient placés de chaque côté d'une cheminée haute et large.

« Le visage du sénéchal exprimait une volonté implacable et une cruauté sauvage. On devinait, à le voir, que cet homme avait dû verser beaucoup de sang et se complaire au milieu des plaintes et des cris de ses victimes.

« La physionomie hautaine et dure d'Isabelle de Lusignan ne respirait guère plus que celle de son mari la douceur et la bienveillance.

« Je comprenais à merveille qu'on se réjouît dans le pays de l'extinction de cette antique famille des Foulquerre, et je me demandais si Dieu lui-même n'avait pas soutenu dans ma main l'épée vengeresse par qui le commandeur avait été frappé.

« J'oubliais presque en ce moment les saintes paroles de l'Evangile : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive!*

« Je ne devais point tarder à être puni de ce doute et de cet oubli!

« Au bas de chacun des portraits se trouvaient des épées de toutes les tailles, de tous les siècles.

« Ces armes étaient réunies et ajustées en forme de trophées.

« Je joignis à l'un de ces trophées l'épée du commandeur, et je crus me sentir soulagé d'un grand poids.

« Depuis mon arrivée au château, une véritable tempête s'était déchaînée dans les airs, les girouettes se plaignaient comme des âmes désolées, et le vent s'engouffrait sous les arcades de la cour d'honneur avec un bruit pareil à celui de la mer en furie.

« Ce temps infernal et les souffrances que mon genou me faisait éprouver ne me permettaient point de songer à retourner à Poitiers ce même jour.

« Je demandai au vieux concierge s'il consentirait à me donner à souper et à me laisser passer la nuit au château.

« — Vous êtes venu, — me répondit-il, — faire dire des messes pour le repos de l'âme de mon dernier maître et joindre son épée à celle de ses ancêtres; vous êtes l'hôte des Foulquerre; soyez le bienvenu ici, restez-y tant que cela vous conviendra, et comptez que vous n'y manquerez de rien...

« Je le remerciai de l'hospitalité qu'il m'accordait et j'ajoutai :

« — Cette salle est la seule du château qui me paraisse habitable... Ne pourrez-vous pas m'y faire un peu de feu et m'y dresser un lit?...

« — Oui, sans doute, — répliqua-t-il, — je vous ferai du feu dans cette pièce et vous y souperez si vous voulez; mais je ne vous conseille ni d'y coucher, ni même d'y rester après minuit...

« — Quel danger pourrais-je y courir?...

« Ses sourcils se joignirent presque, il secoua la tête et ne répondit point à ma question.

« Je n'insistai pas.

« Au bout d'un instant, il reprit :

« — Croyez-moi, passez la nuit dans ma chambre. Je ne veux pas qu'au château de Têtefoulques il arrive malheur à l'hôte des sires de Foulquerre!...

« — Eh bien! soit! — lui dis-je, — j'accepte votre proposition et je coucherai auprès de vous.

« — Et vous aurez raison, — fit-il. — Je vais vous allumer du feu, je m'occuperai de votre souper et je vous préparerai un lit à côté du mien...

« Il sortit de l'armurie.

« J'avais cédé d'autant plus volontiers que nous étions au vendredi, et que, quoique j'espérasse être à tout jamais délivré de ma vision, j'en craignais cependant le retour.

« Le vieillard reparut au bout d'un instant.

« Il était chargé de bois qu'il étagea dans la cheminée sur les lourds chenets en fer massif, et auquel il mit le feu.

« Bientôt une flamme vive et pétillante métamorphosa les bûches sèches en un brasier ardent.

« Le vieillard me quitta en me disant :

« — Je vous apporterai votre souper dans deux heures.

« Aussitôt que je me trouvai seul, je me mis à examiner avec plus d'attention que je n'avais pu le faire auparavant les armes et les portraits contenus dans l'armorie.

« Je vous ai déjà dit que l'ouragan grondait au dehors et assombrissait le temps. Nous touchions d'ailleurs à la fin de l'automne, les jours étaient très-courts et la nuit approchait.

« Peu à peu, à mesure que diminuait la faible clarté du ciel, l'obscurité se faisait dans la salle, et les teintes sombres des vieilles toiles se confondaient avec les panneaux enfumés de la boiserie.

« Les éclats intermittents du feu de la cheminée répandaient d'instant en instant de vagues lueurs, et ces lueurs ne me laissaient voir que les visages des portraits, leurs yeux menaçants et leurs lèvres muettes.

« Je me sentis alors dominé par une profonde et invincible épouvante. — Il me sembla qu'il allait se passer autour de moi quelque chose d'étrange et de terrible.

« Peut-être était-ce l'état de ma conscience timorée et le souvenir de l'obsession dont j'étais victime qui m'entretenaient ainsi dans un état de trouble permanent et de frayeur continuelle.

« Toujours est-il que je ne vis rien.

« Bientôt le concierge revint.

« Il apportait de la lumière et mon souper qu'il servit sur une petite table à pieds contournés, qu'il débarrassa préalablement d'une foule de hauberts, d'armets et de cuissards dont elle était encombrée.

« Ce repas était des plus simples, et consistait en un plat de petites carpes et d'écrevisses qu'il avait pêchées dans les fossés du château. Il y avait en outre un pain assez blanc, des herbes cuites et une bouteille de vin de Poitou.

« — Vais-je donc souper seul ? — lui demandai-je quand il eut étalé ses provisions.

« — Et avec qui souperiez-vous ? — répliqua-t-il.

« — Mais avec l'ermite du château...

« Le vieillard secoua de nouveau la tête.

« — Je vais lui demander, — dit-il ensuite, — s'il veut partager votre repas ; mais je doute qu'il vienne...

« Il sortit, et, en effet, il ne tarda point à me répondre que l'ermite me priait de l'excuser, mais qu'il ne vivait que de racines cuites à l'eau, et que, d'ailleurs, il ne consentirait jamais à entrer dans l'armurie.

« Je me mis donc à table tout seul, et je fis honneur à ce qui m'avait été servi.

« L'appétit aidant, je trouvai le poisson et les écrevisses délicieusement accommodés, les herbes me semblèrent exquises, et le vin de Poitou lui-même me sembla presque bon.

« Dans l'ordre de Malte, il est d'usage et d'obligation pour les chevaliers profès de réciter chaque jour leur bréviaire.

« Je m'étais toujours fort exactement conformé à cette obligation.

« Je tirai donc de ma poche mon petit missel ainsi que le rosaire que je ne quittais jamais, et je me mis en devoir, aussitôt après mon repas, de commencer l'office.

« — Vous restez donc ici ? — me demanda le vieux concierge.

« — Oui, pour un moment encore. Aussitôt que j'aurai fini mes prières, j'irai vous rejoindre.

« — A la bonne heure.

« — Montrez-moi seulement par où je devrai passer pour aller vous retrouver...

« — C'est bien simple. Vous ouvrirez cette porte, vous descendrez par cet escalier tournant, et vous ne pourrez manquer de trouver ma chambre, dont je vais laisser la porte ouverte. C'est la sixième après la grande ogive, au quatrième repos de l'escalier. Vous entrerez par là dans une allée voûtée qui se termine par une arcade, avec une statue de la bienheureuse Jeanne de France. Vous ne pourrez pas vous y tromper.

« Ces indications ne me parurent pas aussi claires que le disait celui qui me les donnait. Cependant je répondis :

« — Oh ! oui, je trouverai sans peine...

« Le vieillard continua :

« — Un peu avant minuit, — dit-il, — vous entendrez l'ermite sonner la cloche en faisant sa ronde dans les corridors. Si vous êtes encore ici, descendez sans perdre de temps, et surtout... surtout, ne vous attardez point, passé minuit, dans l'armurie !...

« Après avoir accompagné cette dernière recommandation d'un regard significatif, le vieux concierge me quitta.

« Il pouvait être, en ce moment, dix heures du soir. »

## XLII. — LES SPECTRES.

« Aussitôt que je me trouvai seul, — continua don Raymond, — j'ouvris mon bréviaire et je commençai la lecture de l'office du soir ; mais, je vous l'avoue, avec un cœur et un esprit inquiet.

« Je ressentais cette sorte d'effroi vague et indécis qu'inspire le péril inconnu ; j'éprouvais cette terreur irréfléchie, fille des ténèbres et de la solitude.

« La petite lampe de cuivre placée par le concierge sur la table à pieds contournés, à côté de la cheminée, répandait une lueur pâle qui ne servait qu'à rendre l'obscurité plus compacte dans tout le reste de la salle.

« En dehors du cercle lumineux tracé par cette lueur, on ne voyait que des formes confuses et qui, par moments, semblaient mouvantes.

« Les souffles de la tempête formaient des bruits étranges en s'engouffrant dans les appartements déserts et dans les interminables galeries.

« Mes regards étaient fixés sur mon missel, et j'en lisais machinalement les versets, mais ma pensée errait ailleurs.

« Malgré moi, je me disais que le château dans lequel je me trouvais dans ce moment avait appartenu à l'homme que j'avais tué !

« Malgré moi, je me reportais à Malte, je me retrouvais dans la strada Stretta, j'assistais à toutes les péripéties de mon duel, et j'entendais retentir à mon oreille la voix défaillante du commandeur me disant ces mots, si souvent répétés depuis : « Portez mon épée à « Têteloulques, et faites dire cent messes pour le repos de mon âme, « dans la chapelle du château ! »

« L'heure et le lieu étaient mal choisis, vous en conviendrez, pour évoquer de pareils souvenirs !...

« Plus d'une fois je songeai à interrompre mes prières et à descendre auprès du concierge, mais je fus retenu par un faux point d'honneur et par la honte de céder ainsi à une pusillanimité superstitieuse.

« De temps à autre, je mettais du bois sur le feu afin d'en aviver la flamme et de me procurer ainsi une clarté plus vive, mais je n'osais point jeter les yeux autour de moi ; il me semblait toujours que j'allais sentir une main se poser sur mon épaule, et qu'en me retournant je me trouverais face à face avec quelque spectre hideux.

« Je n'osais pas non plus regarder les portraits de famille.

« Si j'en fixais un pendant un instant, il me paraissait s'animer, je croyais en voir les yeux et les lèvres se mouvoir.

« C'étaient surtout les figures du grand sénéchal et de sa femme qui me semblaient tourner sur moi des yeux courroucés, sans compter que leurs têtes remuaient, et qu'ils échangeaient entre eux des regards d'intelligence.

« Je m'efforçai de mettre ce que je voyais sur le compte du vent qui agitait les vieilles toiles, et j'invoquai les secours de Dieu contre les illusions du malin esprit et contre les mirages des apparitions infernales.

« Un peu rassuré par cette prière, je me hasardai à regarder de nouveau le portrait du sénéchal, et je vis, à n'en pouvoir douter, que Foulques Taillefer me faisait du haut de son cadre un geste de menace.

« En même temps, un coup de vent terrible vint ébranler tous les vitraux, comme si des mains invisibles avaient voulu les briser, et les faisceaux d'armures s'agitèrent avec une sorte de cliquetis qui me parut surnaturel.

« Un bouclier de fer se détacha de l'un d'eux, et rendit, en tombant sur les dalles, un son lugubre et prolongé.

« Je me pris à trembler malgré moi, et une sueur froide couvrit mon front.

« Heureusement j'entendis retentir la cloche de l'ermite.

« L'heure était venue où je pouvais quitter l'armurie, sans paraître lâche à mes propres yeux.

« Je pris ma lumière, j'ouvris la porte, sans la refermer, et, sans regarder derrière moi, je m'enfonçai dans l'escalier tournant.

« Je n'avais pas atteint le second repos de l'escalier, qu'un violent coup de vent éteignit ma lampe.

« Je remontai précipitamment vers l'armurie pour la rallumer, car il ne fallait point songer à trouver dans les ténèbres la chambre du concierge.

« Jugez de ce que j'éprouvai lorsqu'au moment de franchir le seuil de la porte j'aperçus le sénéchal et sa femme qui étaient descendus de leurs cadres, l'un avec son armure de bataille, l'autre avec sa robe de drap d'argent et sa collerette empesée, et qui étaient assis au coin du feu, en face l'un de l'autre.

« L'épouvante me cloua sur place, et j'entendis d'une façon distincte la conversation des deux spectres.

« — Ma mie, — disait le sénéchal, — que vous semble de l'oultre- « cuidance du Kastillan, lequel se vient héberger et goberger en mon « chastel après havoyr occiz le commandeur et sanz lui voulloyr « octroyer confécion ?

« — Messire, — répondit le fantôme féminin d'un ton rauque, — « m'est advis qu'iceluy Kastillan fist forfaiture en ce rencontre, et, « vrayement, seroist mal à poinct qu'il se dezpartist de céans sans « que le gant lui jectiez ! »

« Je perdis la tête, je me précipitai de nouveau dans l'escalier pour aller chercher à tâtons la chambre du concierge.

« Non-seulement je ne parvins point à la trouver, mais encore je m'égarai complétement dans les ténèbres, et, après avoir parcouru un grand nombre de galeries et descendu et monté je ne sais combien d'escaliers, je m'assis sur une marche, ne me souvenant plus de quel côté était l'armurie, ni de quel côté se trouvaient l'arcade et la statue de la bienheureuse Jeanne de France.

« Après un temps très-long que je passai ainsi dans une attente et des inquiétudes mortelles, je tâchai de me persuader que le jour était prêt à paraître et que le coq avait dû chanter.

« Vous savez sans doute qu'aussitôt après le premier chant du coq, les revenants, quelles que soient les raisons qui les attirent en ce monde, sont forcés par une loi divine de regagner l'ombre et la poussière de leurs tombeaux.

« J'essayai surtout de me figurer que tout ce que j'avais cru voir et entendre n'avait existé que dans mon imagination troublée et maladive.

« Je tenais toujours à la main ma lampe éteinte. Je souhaitais ardemment me coucher et dormir, car j'étais épuisé de fatigue. — Je quittai la pierre sur laquelle je m'étais assis, et je continuai mes recherches.

« Au bout de peu d'instants, je trouvai en face de moi un escalier en haut duquel, par une porte ouverte, s'échappait une clarté faible et indécise.

« Je conjecturai que cette clarté devait provenir des charbons en train de s'éteindre dans la haute cheminée de l'armurie.

« Je gravis quelques marches, et je vis que je ne me trompais point.

« Poussé par l'espoir de rallumer ma lampe, je me hasardai jusqu'au seuil, et je jetai dans l'appartement un regard timide et tremblant.

« Les deux figures gothiques n'était plus au coin du feu.

« Ceci me persuada que j'avais rêvé, et je m'aventurai témérairement en me dirigeant du côté de la cheminée.

« A peine avais-je fait quelques pas, qu'un éclat de rire ironique retentit à mon côté.

« Ma lampe s'échappa de mes mains...

« Isabelle de Lusignan, debout à trois pas de moi, le visage encore contracté par son rire hideux, me montrait du geste le milieu de la salle.

« Je me retournai, pâle et frissonnant, et je vis messire Foulquerre qui m'attendait.

« Il était en garde et me présentait silencieusement la pointe de son épée.

« Je voulus m'élancer vers l'escalier.

« A côté de la porte, sur un socle de granit, se trouvait une figure d'écuyer armée de toutes pièces, et dont j'avais fait résonner dans la journée la cuirasse sonore et vide.

« Cette figure descendit de son piédestal, me barra le passage et me jeta rudement au visage un gantelet de fer qu'elle tenait à la main et qui me meurtrit douloureusement.

« Alors la colère s'empara de moi et remplaça l'épouvante.

« Je saisis à l'un des trophées d'armes la première épée qui s'offrit à moi (il se trouva que ce fut celle du commandeur que j'y avais placée), et je me précipitai sur mon fantastique adversaire.

« O terreur! mon épée, en heurtant la sienne, n'en tirait ni un son, ni une étincelle. Je le touchais, et l'on eût dit que mon arme ne frappait qu'une vapeur!...

« Puis, tout à coup, je ressentis au-dessus du cœur un coup de pointe qui me traversa de part en part et me brûla comme un fer rouge.

« Je vis mon sang ruisseler et inonder les dalles, et il me sembla que je perdais ma vie avec mon sang. . . . . . . . .

### XLIII. — LA TACHE DE SANG.

« Le lendemain matin, je me réveillai sur le lit de la petite chambre du concierge.

« Vers les deux heures du matin, — me dit-il, — inquiet de ne pas me voir arriver, il s'était muni d'un vase rempli d'eau bénite et d'un rameau de buis bénit, et il était venu me chercher.

« Il m'avait trouvé étendu sans connaissance sur le pavé de l'armurie.

« Ma main droite serrait fortement la poignée de l'épée de Foulques de Foulquerre, mais je n'avais aucune blessure.

« Le vieux concierge et l'ermite ne me questionnèrent point sur ce qui s'était passé dans le cours de cette nuit terrible, mais ils me conseillèrent tous les deux de quitter le château le plus tôt possible.

« Ce jour même, en effet, je partis de Têtefoulques pour retourner en Espagne, me croyant à tout jamais délivré des obsessions infernales.

« Hélas! le vendredi suivant, au milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut par ce même Foulques Taillefer qui me tendait la pointe implacable de son arme.

« Je fis le signe de la croix.

« Le spectre parut s'évanouir en fumée, mais je n'en ressentis pas moins le coup d'épée que j'avais cru recevoir dans l'armurie.

« Il me sembla aussi que j'étais baigné dans mon sang.

« Je voulus appeler et sortir de mon lit pour aller chercher du secours, mais l'un et l'autre me furent impossibles, et cette angoisse dura jusqu'au premier chant du coq.

« Alors, je me rendormis, mais d'un sommeil troublé et la poitrine haletante sous le poids d'un cauchemar incessant.

« Le lendemain, j'étais malade, et mon état physique et moral pouvait inspirer de la pitié, même à mon plus mortel ennemi.

« Depuis cette époque, la vision fatale est revenue me visiter toutes les semaines. Vainement j'ai fait le vœu de ne jamais tirer mon épée du fourreau un vendredi, même pour venger la plus mortelle injure, même dans un cas de légitime défense! Ce serment, monsieur le chevalier, j'y ai manqué ce soir, pour mon malheur peut-être!...

« Vainement, aussi, j'ai invoqué les secours de la religion et j'ai accompli les plus strictes pratiques d'une dévotion qui, aux yeux de bien des gens, semblerait exagérée.

« Tout cela a été inutile; mon existence est un long martyre, et, si je n'ai pas mis fin volontairement à cette triste vie dont le fardeau m'accable, c'est que je ne veux point transgresser la loi divine qui a dit à l'homme : *Tu ne porteras point sur toi-même une main criminelle!*

« Maintenant, vous savez tout, monsieur le chevalier, maintenant vous devez comprendre cette sombre et profonde tristesse dont mon visage porte l'empreinte ineffaçable!...

— Oui, certes, — répondit Raoul, — oui, certes, je comprends tout, et je vous plains du plus profond de mon âme!...

— Que pensez-vous de ce qui m'arrive?

— Voulez-vous me permettre d'être franc avec vous?...

— Non-seulement je vous le permets, mais encore je vous le demande avec instance.

— Eh bien, je doute de la réalité des apparitions qui vous persécutent si cruellement.

— Comment! — s'écria don Raymond; — comment! vous doutez de ma parole!...

— De votre parole, — répondit Raoul; — non certes! A coup sûr, vous êtes de bonne foi, et tout ce que vous venez de me raconter vous l'avez vu en effet; mais il m'est impossible de m'en rapporter d'une façon absolue au témoignage de vos sens...

— Ainsi, — demanda le commandeur, — vous croyez à quelque rêve... à quelque hallucination de ma part?...

— Je l'avoue.

— Vous croyez que mon imagination, frappée par le sanglant résultat de mon duel dans la *strada Stretta* et par les dernières paroles de mon adversaire, a seule créé les fantômes qui m'obsèdent...

— Sans doute.

— Vous croyez enfin que, chaque vendredi, c'est un cauchemar qui m'accable et non point une vision qui vient me visiter?

— Oui, je crois cela, — dit le chevalier.

— Eh bien! — murmura don Raymond, — regardez et ne doutez plus...

Si bronzé que fût Raoul contre toutes les émotions, il ressentit un petit frisson en entendant ces mots.

Il lui sembla qu'il allait voir apparaître le cadavre sanglant de Foulquerre ou l'image fantastique et bardée de fer du vieux et terrible sénéchal.

Mais ses regards se portèrent aussitôt sur don Raymond, et il comprit le sens des paroles que ce dernier venait de prononcer.

D'un seul geste, le commandeur avait fait sauter les boutons de sa veste et il entr'ouvrait sa chemise.

— Regardez! — répéta-t-il en indiquant du doigt sa poitrine découverte.

Raoul s'approcha.

A deux pouces au-dessous du cœur se voyait une empreinte qui n'était ni une blessure ni une cicatrice.

C'était une sorte de tache, étroite et longue, d'une teinte d'un rouge sombre.

On eût dit l'ouverture de la plaie béante produite par la lame d'une épée.

— Voyez-vous? — demanda don Raymond.

— Oui, — répondit Raoul, — mais je ne sais pas ce que je vois...

— Ce stigmate, — reprit le commandeur, — a été produit par l'arme du sénéchal qui m'a frappé au moment où minuit sonnait... Dans deux heures il n'existera plus... Et, maintenant que vous avez vu, doutez encore, si vous pouvez...

Raoul ne répondit point.

Il n'y avait pas moyen de nier l'évidence, et cependant sa raison ne pouvait se plier à admettre les parties surnaturelles du récit du commandeur.

Il prit le parti du silence.

Don Raymond continua :

— Il ne me reste plus, maintenant, qu'à vous remercier de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder pendant une partie de la nuit, et de l'attention bienveillante que vous avez prêtée à l'histoire funèbre de mes douleurs. Mon logis est à deux pas d'ici, et je vais, monsieur le chevalier, prendre congé de vous...

Raoul n'avait pas de lit à offrir au commandeur.

Il n'insista donc point pour le retenir; seulement il voulut à toute force l'accompagner jusqu'à la porte de sa maison.

Les deux hommes se séparèrent après avoir échangé de mutuelles protestations d'affection et de dévouement.

M. de la Tremblaye revint chez lui par le passage secret et alla droit à la chambre de Jeanne, qu'il avait quittée précipitamment pour venir trouver don Raymond à l'hôtellerie du Roi Salomon.

La jeune femme ne dormait pas.

Elle attendait Raoul, et les heures d'absence de son mari lui avaient paru d'une interminable longueur.

Cette attente, jointe aux terreurs et aux émotions de la soirée, avait fouetté son sang, allumé la fièvre dans ses veines et donné un nouvel éclat à son teint et à ses regards.

Elle était d'une beauté vraiment divine, et Raoul se sentit comme ébloui.

Il s'assit auprès du lit de sa femme, il prit entre les siennes une des belles mains qui se tendaient vers lui, et il dit :

— Jeanne, mon enfant chérie, j'ai été ce soir bien sévère avec vous, n'est-ce pas ?

— Le trouvez-vous? — demanda Jeanne avec un sourire doux si charmant, quoique encore empreint d'un peu de tristesse.

— Oui, — répondit Raoul, — sévère et injuste, car cette faute que je vous reprochais, cette démarche imprudente dont je m'irritais, c'est par excès d'amour que vous les aviez commises...

— Il le comprend!... — murmura la jeune femme avec un vif mouvement de joie.

— Oui, je le comprends, — poursuivit M. de la Tremblaye; — pauvre enfant! vous étiez jalouse...

— Raoul! Raoul!... dis-moi que j'avais tort!... Dis-moi que tu m'aimes... que tu n'aimes que moi et que tu ne me trompais point!... — s'écria Jeanne avec une fiévreuse exaltation.

— Certes, tu avais tort!... — répliqua M. de la Tremblaye, après avoir appuyé passionnément ses lèvres sur les mains de sa femme; — de même que tu es la plus belle des créatures, tu en es aussi la plus adorée!... La pensée d'un autre amour (ne fût-il que d'une heure) ne peut pas entrer dans un cœur où tu règnes, et tes soupçons jaloux témoignent envers toi-même aussi bien qu'envers moi d'une injuste méfiance.

— Et cependant, — balbutia Jeanne, — cette femme... cette femme...

— Ah! — fit Raoul, — tu n'es pas convaincue!... c'est mal!... Eh bien! cette femme, cette Antonia Verdi, ne doit t'inspirer aucun soupçon... Je te jure sur Dieu et sur notre amour que je ne la connais pas, que je ne l'ai jamais vue...

— Mais alors, — demanda la jeune femme, — pourquoi donc t'occuper d'elle?...

— Tu veux que je te dise?...

— Je ne l'exige pas, mais je t'en supplie.

— Eh bien! — répondit M. de la Tremblaye, — j'ai tout lieu de supposer qu'Antonia Verdi est affiliée à la police du régent, et comme cette même police est à ma recherche à la suite de cette prétendue conspiration dont je t'ai déjà parlé, j'ai un intérêt direct à me renseigner au sujet d'Antonia Verdi de la façon la plus exacte et la plus détaillée.

Cette explication n'était rien moins que claire.

Mais Jeanne ne demandait qu'à se laisser persuader, et elle sentit la confiance et la joie renaître à la fois dans son cœur.

Tout fut oublié, et la lune de miel se mit à briller de nouveau dans le ciel des jeunes époux.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

—

## UN FILS D'ADOPTION.

—

### I. — LE FILS DU BRACONNIER.

Si nous avons su répandre un peu d'intérêt sur les premiers chapitres de ce livre; si, en un mot, il s'est trouvé des lecteurs bienveillants et faciles qui aient bien voulu nous accompagner jusqu'ici, ils ont dû, sans aucun doute, se demander plus d'une fois ce que c'était que Raoul de la Tremblaye, personnage jusqu'à cette heure mystérieux et énigmatique.

Nous avons vu Raoul disposant à son gré des trésors fabuleux d'une fortune plus que royale.

Nous l'avons vu en correspondance avec le régent et porteur d'un sauf-conduit donné par ce prince et conçu en des termes qui semblaient attester la plus haute faveur.

Nous l'avons vu tremblant pour cette faveur que pouvaient compromettre, croyait-il, les jongleries sacriléges d'une jeune illuminée.

Nous l'avons vu enfin contracter avec la pauvre Jeanne une union menteuse, après avoir parlé au marquis de Thianges d'un mariage réel, précédemment accompli.

Le moment est venu, ce nous semble, de sonder le passé de notre personnage principal, et de donner à nos lecteurs l'explication de tous ces mystères.

Nous renouerons ensuite les fils un instant brisés du récit que nous avons entrepris.

§

Vingt ans environ avant l'époque où se passent les faits qu'on vient de lire, il y avait en Picardie un vieux manoir, quasi féodal, qui se nommait la Tremblaye.

Ce château, situé à quelques lieues d'Amiens et à une petite distance du hameau du Quesnoy, justement célèbre pour avoir été le berceau du plus grand peintre du règne de Louis XIV, de l'immortel Lesueur; ce château, disons-nous, devait son nom à une forêt assez vaste, située dans ses dépendances et composée presque exclusivement de trembles.

Une singulière fatalité semblait s'être appesantie sur le dernier maître de cet immense domaine, le marquis Réginald Hector de la Tremblaye.

Réginald, héritier d'une riche et puissante famille, avait vu la fortune lui sourire à son début dans la vie et dans le monde.

Il avait épousé une belle jeune fille de laquelle il était amoureux.

De beaux enfants lui étaient nés : deux fils et une fille, trinité charmante sur qui s'était concentrée toute l'affection du marquis et de sa femme.

Mais voici que soudain, au moment où l'aîné des enfants atteignait sa dix-huitième année, une maladie étrange et sans remède était venue le coucher sous la froide pierre d'un tombeau.

Ce fut une première et poignante douleur pour les pauvres parents.

Cependant leur fille et son frère restaient encore pour les consoler.

Un an après la fin prématurée du fils aîné, la jeune fille mourut à son tour.

Un an encore, et le dernier enfant s'éteignit.

Ces coups successifs étaient trop violents pour le cœur tendre et désolé de la marquise.

Elle suivit dans la tombe les trois anges qui l'y avaient précédée.

Réginald demeura seul en ce monde.

Son grand château, naguère encore si rempli de bruit, de mouvement, de joie, d'un paternel et légitime orgueil, d'une affection conjugale inaltérable et chaste, ne fut plus qu'une froide et vaste demeure pleine de deuil, de tristesse et d'éternelles larmes.

Le marquis se vêtit de noir, et se jura de ne jamais quitter ces sombres vêtements.

Il renonça pour toujours à la cour et au monde.

Ses épaules se voûtèrent, ses cheveux blanchirent, des rides profondes se creusèrent sur son front; tout en lui changea, mais la plaie saignante de son cœur resta vivace et douloureuse.

Vingt années se passèrent ainsi.

Réginald, isolé en quelque sorte dans ses douleurs sans cesse renaissantes, ne se permettait qu'une seule distraction, qu'un seul plaisir, celui de la chasse.

Et encore, bien souvent, tandis que ses piqueurs et ses chiens passaient au fond des bois, jetant aux échos de la forêt, les uns leur aboiement strident et rauque, les autres les notes vibrantes et métalliques de leurs trompes de chasse, lui, demeuré en arrière, silencieux et absorbé, s'arrêtait dans une clairière, et des larmes muettes tombaient de ses yeux rougis pendant que son cheval broutait les feuilles vertes.

Réginald attendait et désirait la mort; mais la mort, cette sombre et lugubre coquette, se sachant ainsi attendue et désirée, ne se hâtait point de venir.

A quelques centaines de pas de la porte d'honneur du parc de la Tremblaye, sur le bord d'un petit étang marécageux, se voyait une chaumière de la plus misérable apparence.

Cette chaumière, construite avec des branchages, de la boue et des roseaux, n'était élevée que d'un rez-de-chaussée et percée d'une porte basse et de trois ou quatre ouvertures irrégulières, sortes de lucarnes à petits carreaux de verre à peine transparent, enchâssés dans de minces feuilles de plomb.

A voir cette humble demeure depuis le dehors, on aurait dit une masure abandonnée.

De profondes lézardes crevassaient de toutes parts les murailles fragiles et qui semblaient prêtes à s'effondrer au moindre vent.

Des plantes parasites avaient envahi la toiture de chaume à moitié pourrie et que recouvrait une croûte verdâtre de mousses et de lichens.



Raoul se cramponna des deux mains aux branches du mors. (Page 58.)

Derrière la maisonnette, et entouré par une haie d'épines et de rosiers sauvages, s'étendait un petit jardin fort mal tenu.

Le dedans de cette chaumière ne faisait point mentir son apparence extérieure.

La pauvreté, la misère elle-même, ne sont point incompatibles avec la propreté la plus scrupuleuse et avec l'ordre, ce luxe du pauvre.

Nous avons vu des mansardes dont tout le mobilier ne valait pas cinquante francs, et dont l'aspect pouvait satisfaire le coup d'œil le plus exigeant.

Dans la chaumière qui nous occupe il n'en était point ainsi.

L'unique pièce du rez-de-chaussée qui formait l'habitation tout entière servait de domicile commun à un ménage composé de trois personnes, puis à une douzaine de poules qui gloussaient en picorant, et enfin à un cochon de grande taille, destiné à fournir les provisions d'hiver, et qui, après avoir cherché pâture toute la journée à travers champs, revenait le soir se vautrer sur la litière infecte amoncelée dans l'un des coins de la chambre.

Les meubles consistaient en deux lits, ou plutôt deux grabats, l'un très-grand, l'autre fort petit, une table, un bahut et une armoire presque vide, le tout en bois de sapin.

Quatre chaises boiteuses et deux escabelles branlantes étaient appuyées contre la muraille ou renversées sur le sol fangeux.

Nous avons dit que les habitants de cette hutte étaient trois personnes.

Il y avait le père, la mère et un petit garçon.

Le père, ancien soldat aux gardes-françaises, assez mauvais sujet depuis sa jeunesse, avait contracté au service tous les vices des grandes villes.

Il se nommait Roger Rigaud, et il avait épousé une jeune fille qui ne lui apportait en dot que de la beauté et peu de courage.

Le mari et la femme possédaient, à un degré égal, l'horreur de tout travail.

Cependant, comme l'oisiveté engendre la faim, et qu'il fallait vivre, Roger Rigaud mit à profit la singulière adresse de tireur dont il était doué, et se fit braconnier.

Vainement les gardes de M. de la Tremblaye exercèrent à son endroit la plus active surveillance, il les jouait par-dessous jambe et tuait, à leur barbe, force lièvres et force perdreaux, que sa femme s'en allait vendre à Amiens, où ils servaient à la confection des savoureux pâtés dont la réputation était, dès cette époque, européenne.

Au bout de deux ans de ménage, Roger Rigaud se trouva père d'un gros garçon qui reçut le nom de Raoul au baptême.

L'enfant grandit, et il était loin encore d'atteindre l'âge de raison, que déjà on aurait pu observer en lui un singulier mélange des qualités et des défauts les plus disparates. Seulement les défauts dominaient de beaucoup.

A sept ans à peine, le petit Raoul, qui avait hérité de toute la beauté de sa mère, et qui avait reçu du ciel la plus précoce et la plus brillante intelligence, était tout à la fois orgueilleux et indisciplinable, mais rempli d'ardeur et d'activité, et doué de la bravoure la plus téméraire et la plus incompréhensible chez un enfant de cet âge.

Ce n'est pas qu'il ignorât le péril et qu'il l'affrontât en aveugle et sans le savoir.

Le péril l'attirait invinciblement comme la flamme d'une bougie appelle les imprudents papillons.

Il aimait à risquer sa vie, et il le faisait avec tant d'audace, tant d'adresse et tant de bonheur, qu'il sortait toujours sain et sauf de ses plus hasardeuses entreprises.

A huit ans, Raoul montait sans bride et sans selle les chevaux les plus fougueux mis au vert dans les prairies de la Tremblaye; il saisissait d'une main leur crinière, et de l'autre leur frappant la croupe sans relâche, tandis que ses talons leur serraient les flancs, il se plaisait à les voir bondir sous lui et chercher vainement à se débarrasser de leur léger et hardi cavalier.

Il montait, pour y dénicher des oisillons, sur les sommets des grands arbres, et se suspendait à des branches si frêles qu'un té-



Vous savez le proverbe, monsieur le marquis, qui aime bien châtie bien. (Page 60.)

moin caché de ces ascensions insensées n'aurait pu s'empêcher de frémir.

Il traversait à la nage les eaux les plus rapides et les plus profondes, et on l'avait vu, armé seulement d'un bâton, attaquer et mettre à mort un chien enragé devant lequel fuyaient dans la campagne une demi-douzaine de paysans, munis de fourches et de faux.

Eh bien! tel que nous venons de le dépeindre, Raoul tremblait devant son père.

L'ex-garde-française était d'une extrême brutalité, et, quand le produit de ses chasses furtives ne lui semblait point satisfaisant, ou bien encore quand il s'était enivré d'eau-de-vie, il soulageait ses injustes colères en maltraitant son fils et rouait de coups le pauvre enfant.

Plus d'une fois Raoul, instruit par l'expérience, et prévoyant une de ces rages bestiales dont il était toujours la victime, s'était enfui du logis paternel et avait passé deux ou trois jours et autant de nuits dans les bois.

Pendant ce temps, comment vivait-il? — se demandera-t-on.

Ceci n'embarrassait guère l'ingénieux garçonnet.

En quelques heures, il fabriquait des pièges où se prenaient les petits oiseaux; il allumait du feu en frottant l'une contre l'autre deux branches sèches et faisait rôtir ses prisonniers à la flamme d'un brasier improvisé.

Des glands doux qu'il glanait dans les bois et qu'il mettait cuire sous la cendre lui tenaient lieu de pain et complétaient ses repas savoureux.

Il couchait dans des grottes et sur des lits de mousse et de feuilles mortes qui remplaçaient, et certes avec avantage, la paille presque pourrie des grabats de Roger Rigaud.

Quand il rentrait à la maison, il était battu; mais enfin il avait vécu pendant quelques jours en liberté, et sans sentir continuellement suspendue au-dessus de sa joue l'épée de Damoclès de la taloche paternelle.

Et maintenant que nous avons crayonné une rapide esquisse du caractère et des années d'enfance de Raoul, voyons un peu comment ce fils du braconnier de la Tremblaye peut s'introduire dans notre récit pour y jouer le rôle capital.

Un jour d'automne, — jour sombre et voilé d'un crêpe de brouillards, — le marquis Réginald s'était mis en chasse depuis le matin.

Une bande de sangliers de haute taille ravageait le pays, et c'est d'un de ces farouches animaux qu'il s'agissait de venir à bout.

Les chiens avaient lancé, et la chasse tout entière passait avec l'impétuosité de l'éclair à travers les clairières, les taillis et les fourrés

M. de la Tremblaye, selon son habitude presque invariable, se trouvait seul et pensif, séparé des autres chasseurs.

Le marquis Réginald avait alors soixante et dix ans accomplis.

De longues mèches d'une blancheur argentée encadraient son visage flétri par le temps et par le chagrin, et dont son chapeau de feutre noir et ses autres vêtements, uniformément noirs, faisaient encore ressortir la pâleur mate et livide.

Il était monté sur un cheval normand de haute taille et d'une vigueur extraordinaire.

La main droite du marquis s'appuyait machinalement sur la crosse d'une courte carabine qui pendait à l'arçon de sa selle.

Le bois de cette carabine était en ébène et incrusté d'argent, couleurs de deuil.

Le cheval marchait au pas, et le cavalier, laissant flotter les rênes, s'absorbait dans de tristes pensées.

La voix des chiens et l'harmonie des trompes se perdaient presque dans le lointain.

Tout à coup, à cinquante pas en avant de l'endroit où se trouvait le marquis, il se fit un froissement rapide et bruyant dans le fourré, et un sanglier gigantesque (qui n'était point l'animal de meute) se précipita comme un boulet de canon dans la direction de M. de la Tremblaye, dont le cheval frémit de tous ses membres.

Les instincts du vieux chasseur se réveillèrent aussitôt.

Il saisit sa carabine d'une main ferme, l'épaula, visa pendant le quart d'une seconde et fit feu.

Mais la balle, au lieu de frapper le sanglier à la hure ou au cou, et de l'étendre mort sur la place, lui laboura l'échine et ne fit que redoubler sa furie.

L'impétuosité du monstre en parut doublée: un bond prodigieux le porta jusqu'auprès du cheval effaré, dont il déchira le poitrail d'un formidable coup de boutoir.

Le cheval poussa un hennissement de douleur et d'épouvante; il se dressa sur ses jarrets d'acier en battant l'air de ses pieds de devant, il volta sur lui-même comme ces toupies que fouettent les enfants, et, malgré M. de la Tremblaye qui voulait mettre pied à terre pour éventrer le sanglier d'un coup de son couteau de chasse, il se précipita tête baissée dans un sentier latéral qui s'enfonçait à travers le fourré.

Le marquis Réginald, écuyer consommé s'il en fut, le laissa courir sans lui fatiguer la bouche avec le mors, espérant au bout d'un instant venir à bout facilement d'une monture jusque-là docile.

Le marquis se trompait.

Le cheval, ensanglanté et furieux, redoublait ses bonds et ses ruades; on eût dit qu'il croyait sentir sur sa croupe la chaude haleine de la bête fauve.

Sa course insensée ne se ralentissait point.

Au bout d'un quart d'heure qui lui avait suffi pour franchir un espace de plus de deux lieues, il déboucha dans une vaste clairière.

Cette clairière se terminait par une ravine escarpée et profonde, au fond de laquelle coulait un ruisseau rapide parmi des blocs de granit.

Le cheval se dirigea de ce côté; il ne lui fallait pas trois minutes pour en atteindre les bords.

Si le marquis ne parvenait point à le détourner de ce but fatal, la mort les attendait tous les deux, une mort horrible, inévitable.

Certes, M. de la Tremblaye ne craignait point de mourir, mais il lui aurait semblé commettre presque un suicide en ne faisant point tous ses efforts pour se rattacher à la vie.

Il appuya violemment sur la bride, en même temps qu'il attaquait le cheval avec la jambe gauche, croyant le contraindre ainsi à volter de nouveau.

Tout fut inutile, la bride et l'éperon.

Le cheval ne se détourna pas plus de la ligne droite que ne s'en écarte la balle d'une carabine.

Seulement la bride se rompit en deux endroits.

M. de la Tremblaye se sentit perdu.

Sauter à bas de sa monture, il n'y fallait point songer. Les selles de cette époque, dites *selles à la française*, très-élevées, et enfermant le cavalier entre deux murailles de velours parfaitement rembourrées, rendaient impossible même une tentative.

M. de la Tremblaye recommanda son âme à Dieu.

Il tira de sa poitrine un petit médaillon qui renfermait dans son cercle d'or et de cristal des cheveux de quatre nuances différentes.

Ces cheveux étaient ceux de sa femme et de ses trois enfants.

Il appuya le médaillon contre ses lèvres, et il l'y pressa avec ardeur, en murmurant tout bas:

— Je vais donc les rejoindre!.

Ensuite il ferma les yeux et il attendit la mort.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au moment où le cheval et le cavalier faisaient irruption dans la clairière, une tête blonde et rose apparut derrière un bouquet de jeunes pousses à quelques pas à peine de la ravine dont nous avons parlé.

L'enfant auquel appartenait cette tête pouvait avoir huit ans environ. Il était grand et fort pour son âge et d'une remarquable beauté, quoique couvert de vêtements en haillons.

Ses traits exprimaient la résolution et l'intelligence.

A côté de lui, sur le gazon, se voyaient quelques petits oiseaux attachés ensemble par les pattes à l'aide d'une ficelle.

Cet enfant avait été arraché à un très-profond et très-calme sommeil par le retentissement des sabots du cheval qui frappaient impétueusement le sol.

Il regarda, croyant d'abord que quelque hardi chasseur traversait la clairière à toute bride et pour son plaisir.

Mais il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour reconnaître le marquis de la Tremblaye, pour s'assurer qu'il était emporté par sa monture et pour comprendre qu'il courait à une mort certaine.

L'enfant n'hésita pas.

Il quitta l'endroit dans lequel il se trouvait, et il alla se placer entre le cheval et l'abîme.

Si le marquis Réginald avait vu ce mouvement, il eût crié à l'enfant de se détourner, et il eût tremblé de frayeur à la vue de cette héroïque audace. Mais le marquis Réginald avait les yeux fermés.

Cependant le cheval avançait toujours.

Sa respiration était bruyante, ses flancs haletaient, une vapeur épaisse s'échappait de ses naseaux rouges et enflammés.

En moins de dix élans il allait atteindre la crête de la ravine et s'y précipiter.

Aussi rapide que la foudre, il passa à côté de l'enfant.

Ce dernier, avec une agilité de chat sauvage, s'élança à sa tête et se cramponna des deux mains aux branches du mors.

Le cheval, étourdi par cette agression subite, se cabra et secoua la tête pour lancer au loin son nouveau fardeau.

Mais l'enfant ne lâchait pas prise.

Il y eut un instant de lutte entre les deux adversaires.

Cette lutte fut courte, car le cheval, épuisé déjà par la course qu'il venait de fournir, manqua à la fois des deux pieds de devant et s'abattit en heurtant violemment de sa tête la frêle poitrine de son vainqueur.

M. de la Tremblaye était sauvé, mais l'enfant gisait sur le sol, évanoui et tout sanglant.

Cet enfant (nos lecteurs l'ont deviné sans doute) n'était autre que Raoul Rigaud, le fils du braconnier Roger.

§

Au moment où le marquis Réginald comprit que tout péril était fini, et que, ne devinant pas encore quel secours providentiel et inattendu lui était venu en aide, il dégageait sa jambe droite prise sous le flanc du cheval abattu, il aperçut le corps de Raoul sans connaissance, mais dont les mains crispées serraient toujours les branches du mors.

M. de la Tremblaye se hâta de relever l'enfant, qu'il étendit sur le gazon en l'adossant au tronc d'un vieil arbre à moitié brisé.

Il appuya sa main tremblante sur le cœur de Raoul pour s'assurer qu'il battait encore; puis il descendit au fond de la ravine, et en revint bien vite, rapportant son chapeau de feutre rempli de l'eau glacée du torrent.

Avec cette eau il lava la plaie peu profonde faite à la poitrine de l'enfant qui, ravivé par la sensation de cette fraîcheur subite, ne tarda guère à revenir à lui-même et ouvrit ses yeux languissants.

Il aperçut Réginald de la Tremblaye penché sur lui, et dont les cheveux blancs touchaient presque ses boucles blondes.

L'enfant s'efforça de se soulever, et ses lèvres, momentanément pâlies, murmurèrent avec une expression de respect:

— Monsieur le marquis... monsieur le marquis...

Réginald posa sa main sur la bouche de Raoul, et lui dit:

— Prenez garde, mon cher enfant, ne parlez pas encore... laissez votre sang reprendre son cours naturel... laissez le calme revenir en vous...

Raoul, malgré la douce violence que lui faisait le vieillard, se leva vivement, secoua sa tête rose et charmante, et répondit:

— Oh! je suis calme, monsieur le marquis, je ne souffre pas, et jamais je ne me suis senti plus fort et plus dispos... Voyez!...

En parlant ainsi, il cambra sa taille naturellement élégante et fine, et il élargit sa poitrine que tachaient encore quelques gouttes d'un rouge vif.

— Regardez! — dit Réginald, — regardez! votre sang coule!...

— Bah! — répondit l'enfant, — une égratignure!... Si j'allais à la guerre, monsieur le marquis, et si j'y recevais de bonnes arquebusades ou de beaux coups d'épée au travers du corps, comme doit le faire un vaillant soldat, il me semble que j'en verrais bien d'autres!... D'ailleurs, le sang est liquide, donc il est fait pour couler!...

Le marquis ne put s'empêcher de sourire à cette vivacité et à cette bravoure enfantines.

Il attacha de nouveau un long et pénétrant regard sur celui qui lui parlait ainsi.

Il fut frappé, plus qu'il ne l'avait été jusque-là, de l'aspect véritablement aristocratique du petit paysan, dont les vêtements grossiers et en lambeaux ne pouvaient dissimuler la tournure noble et aisée.

Il admira le feu des regards de Raoul, la coupe gracieuse de son visage, la fierté de son allure, la parfaite distinction de toute sa personne.

Puis il murmura en lui-même:

— A coup sûr, ce n'est point là un enfant ordinaire!...

Raoul avait soutenu le long examen du marquis avec une aisance facile, mais qui n'avait rien de trop assuré ni d'impudent.

M. de la Tremblaye posa sur la tête de l'enfant sa main pâle et amaigrie.

— Savez-vous, — lui dit-il, — que Dieu vous a placé sur mon chemin pour me sauver la vie?

— Dieu fait bien tout ce qu'il fait, — répondit Raoul.

— Comment cette idée a-t-elle pu vous venir, mon enfant, d'arrêter, vous si frêle, un cheval fougueux et emporté, ce qui était une entreprise insensée?

— Monsieur le marquis, — dit le jeune paysan, — j'ai vu que vous n'étiez plus le maître de votre cheval, que la bride était rompue et que vous étiez perdu si l'on ne venait à votre aide. Je n'ai point réfléchi, et j'ai essayé cette entreprise que vous appelez insensée et qui ne l'était point puisque j'ai réussi.

M. de la Tremblaye resta stupéfait d'abord en face de ce sang-froid inouï et de cette modestie qui n'était point feinte.

— Vous êtes brave!... — s'écria-t-il enfin, — brave comme un des vieux soldats de Denain!

— Je ne sais pas, — répliqua Raoul.

— Comment? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je ne sais pas si je suis brave; je n'ai peur de rien, voilà tout.

Cette distinction était subtile. Le marquis, en l'entendant, ne put s'empêcher de sourire une seconde fois.

— Mon enfant, — demanda-t-il, — êtes-vous de ce pays?

— Vous ne m'avez donc jamais vu, monsieur le marquis?... — dit Raoul d'un air étonné.

— Non, je ne vous ai jamais vu, je ne vous ai jamais remarqué, du moins...

— Eh bien! je suis de la Tremblaye.

— Comment vous nommez-vous?

— Raoul.

— Comment s'appelle votre père?

— Roger Rigaud.

Le marquis fronça le sourcil.

— Un ancien soldat aux gardes-françaises, je crois?

— Oui, monsieur le marquis.

— Pauvre, n'est-ce pas?...

— Oui, monsieur le marquis, très-pauvre.

— Et, — ajouta Réginald, — vivant de braconnage, à ce que m'ont affirmé mes gardes...

— Vos gardes en ont menti, monsieur le marquis!... — s'écria fièrement Raoul.

— Au fait, — pensa M. de la Tremblaye, — de quoi vais-je parler à cet enfant?... Un fils ne peut pas, ne doit pas accuser son père!...

Il y eut un instant de silence, puis Réginald reprit à haute voix:

— Etes-vous plusieurs enfants?...

— Non, monsieur le marquis, je suis tout seul.

— Votre père vous aime-t-il?

— Je ne crois pas.

— Il vous maltraite?

— Souvent.

— A quoi vous emploie-t-il?

— A rien.

— Au moins, vous fait-il donner quelque instruction?...

— Il m'a appris à lire, c'était tout ce qu'il savait, et c'est tout ce que je sais.

— Aimeriez-vous en apprendre davantage

— Oh! oui!... Mais c'est impossible!

— Avez-vous quelquefois pensé à l'avenir?

— Qu'est-ce que l'avenir, monsieur le marquis?

— C'est le temps, lointain encore, où, ayant cessé d'être un enfant, vous serez devenu un homme.

— Oui, j'y ai pensé souvent.

— Et que comptez-vous faire quand ce temps sera venu?...

— Aussitôt que j'aurai l'âge, je me ferai soldat pour aller à la guerre et revenir riche et capitaine.

— Vous souhaitez donc avoir de l'argent?...

— Beaucoup.

— Pourquoi cela?

— Parce que mon père répète sans cesse que, quand on est riche, il ne reste rien à désirer, et qu'on a tous les plaisirs et tous les bonheurs du monde.

Le marquis poussa un soupir et jeta vers le ciel un regard douloureux; puis il porta tristement à ses lèvres le médaillon renfermant les cheveux de ceux qu'il avait tant aimés et qu'il pleurait encore.

Raoul s'aperçut de cette tristesse, et n'ajouta pas un mot.

M. de la Tremblaye reprit:

— Mon enfant, je veux vous ramener moi-même à votre père, et lui dire que je vous dois la vie...

— Comme vous voudrez, monsieur le marquis; seulement, je vous en prie, faites en sorte qu'il ne me batte pas, car voici deux jours que je me suis enfui de chez lui...

— Soyez tranquille, il ne vous touchera point; mais, dites-moi, mon enfant, pourquoi donc aviez-vous quitté sa maison?

— Pour éviter d'être battu.

— Qu'aviez-vous donc fait?

— Rien.

— Cependant, la colère de votre père contre vous avait une cause, j'imagine...

— Aucune. Il n'avait pas d'argent, — ce qui n'est pas ma faute, — et, quand il n'a pas d'argent, il me frappe. — Ça le console, à ce qu'il paraît.

— Pauvre enfant!... — murmura le marquis.

— Ainsi, — demanda Raoul à demi rassuré, — ainsi, je n'ai rien à craindre aujourd'hui?

— Rien, — répondit Réginald, — ni aujourd'hui, ni jamais!...

— Alors, — s'écria joyeusement l'enfant, — alors, monsieur le marquis, je ne demande pas mieux que de vous suivre.

Et Raoul marcha dans la même direction que le marquis, qui s'apprêtait à rejoindre son cheval.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, que ses joues rosées devinrent pâles tout d'un coup: le sang coula avec abondance de la blessure qu'il avait à la poitrine, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba sur le gazon.

Réginald, très-effrayé de cette crise imprévue, prodigua de nouveau tous ses soins à l'enfant, qui se ranima presque aussitôt et se remit debout, en disant:

— Maintenant, c'est fini!...

— Il est impossible, — s'écria le marquis, — il est impossible que vous alliez à pied jusqu'à la Tremblaye.

— Ah! — répondit Raoul, — je vous demande bien pardon, j'irai le mieux du monde...

— Je n'y consentirai jamais!

— Comme il vous plaira, monsieur le marquis, je vais rester ici..

— Non pas.

— Mais, cependant, puisque vous dites que vous ne voulez pas que je marche.

— C'est bien simple, je vous soutiendrai à côté de moi sur mon cheval. N'aurez-vous point peur de voyager ainsi?

— Peur! — répéta Raoul avec un petit rire ironique; — d'ailleurs, je sais monter à cheval...

— En vérité! — fit M. de la Tremblaye d'un ton un peu incrédule.

Ce ton piqua au vif l'amour-propre excessif de l'enfant, dont les forces étaient momentanément revenues.

Il courut au cheval qui, rendu docile par la dure leçon qu'il avait reçue, mâchait tranquillement quelques brins d'herbe que son mors ne lui permettait point d'avaler.

Il s'élança sur la selle sans se servir des étriers; puis, rassemblant dans ses deux mains les lambeaux pendants de la bride et frappant du talon les flancs du robuste animal, il le lança au galop, lui fit franchir le tronc d'un arbre renversé, et le ramena doux et soumis comme un jeune agneau, jusqu'auprès du marquis.

Ce dernier l'avait regardé faire avec une stupeur toujours croissante, et il murmurait en lui-même:

— Je ne me trompais pas, cet enfant est merveilleux!... Plût à Dieu qu'il fût mon fils!...

Raoul mit pied à terre.

— Vous voyez, monsieur le marquis, que j'avais dit la vérité!... — balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, car une nouvelle défaillance s'emparait de lui; le sang recommençait à couler et sa pâleur redevenait livide.

M. de la Tremblaye banda avec son mouchoir la poitrine déchirée de l'enfant.

Il rajusta de son mieux les rênes brisées, il assit Raoul sur le garrot de son cheval, il se mit en selle derrière lui, et il reprit au pas le chemin du village où, selon toute apparence, il n'aurait dû jamais revenir.

Tout en marchant, il continua avec Raoul la conversation dont nous avons reproduit le début, et, à chaque réponse, il admirait de plus en plus l'esprit juste et la lumineuse intelligence de l'enfant.

### II. — ROGER RIGAUD.

Au bout d'une heure et demie, à peu près, le marquis arrêtait sa monture devant la chaumière de Roger Rigaud.

M. de la Tremblaye appela le braconnier.

Sa femme seule se présenta. Roger était absent.

Le marquis lui remit Raoul, lui raconta en peu de mots ce qui s'était passé, et l'engagea à envoyer son mari au château aussitôt qu'il serait de retour.

La paysanne le promit.

M. de la Tremblaye, rentré chez lui, se laissa tomber dans un large fauteuil auprès de l'une des fenêtres du salon, et s'enfonça dans de longues et profondes réflexions.

Il se dit que c'était la Providence elle-même qui venait de jeter sur son chemin cet enfant inconnu, et il se demanda si cette même Providence ne lui désignait pas clairement cet enfant comme devant remplacer les fils qu'il avait perdus.

C'est assez dire que la pensée d'adopter Raoul et d'en faire l'héritier de son nom et de sa fortune se présentait à son esprit.

Le marquis n'avait d'autres parents que des collatéraux assez éloignés, tous riches par eux-mêmes, tous portant un autre nom que le sien, et pour lesquels il ne professait que de l'indifférence

Parmi les nombreuses douleurs de sa vie, un de ses chagrins les plus vifs avait toujours été de penser que son vieux manoir et ses immenses domaines iraient, après sa mort, grossir les biens déjà nombreux de ces collatéraux.

D'un autre côté, il sentait naître en son cœur une vive affection, une irrésistible sympathie pour cet enfant incompréhensible, pour ce petit paysan si gracieux et si brave, dont le sang avait coulé pour lui.

Peut-être cette affection allait-elle le rattacher à la vie et remplir d'un peu de consolation et de joie les jours de sa vieillesse.

Et puis, en dehors de toutes ces considérations, n'y en avait-il pas une autre et qui devait peser d'un grand poids dans la balance?...

Ne serait-ce point une œuvre pieuse et charitable, une œuvre dictée par les sentiments les plus simples et les plus doux de la reconnaissance, d'arracher ce jeune Raoul à la dure autorité d'un mauvai père, et de fournir au jeune aiglon les moyens d'étendre ses ailes?

Voilà ce que M. de la Tremblaye venait de se dire et de se répéter, quand un valet de chambre entra dans le salon où il se trouvait, et

le prévint que le paysan Roger Rigaud, venu au château d'après ses ordres, sollicitait la faveur d'être introduit auprès de lui.

— Amenez-le ici, à l'instant même, — répondit le vieillard.

Roger Rigaud, en apprenant par sa femme les événements de la matinée, avait flairé quelque bonne aubaine; il avait caressé Raoul au lieu de le battre comme de coutume; il avait revêtu tout aussitôt son costume le moins délabré, et, sans perdre une minute, il était accouru au château.

Le valet de chambre l'introduisit.

Le père de Raoul touchait à sa quarantième année, il était grand et fort et pouvait passer pour un *bel homme*, dans la plus vulgaire acception du mot, c'est-à-dire qu'il avait de très-larges épaules, un buste bien proportionné, des jambes nerveuses et des bras musclés comme ceux de ces *Alcides* nomades qui soulèvent dans les foires et sur les places publiques des poids de quatre cents livres.

Ses allures habituelles affectaient la roideur militaire, son port de tête était martial, et il continuait à porter de longues moustaches noires et retroussées en croc, comme s'il eût été encore au service.

Son visage énergique, bronzé en quelque sorte par le soleil et par toutes les intempéries des saisons, exprimait des passions brutales et fougueuses.

Son regard n'était pas franc, et le sourire de ses lèvres minces semblait toujours dissimuler un mensonge.

Ce jour-là, il avait passé une chemise blanche, noué une cravate autour de son cou de taureau, revêtu une jaquette de droguet commun, reprisée grossièrement en maint endroit.

Les longues guêtres de cuir qui serraient étroitement ses jambes sentaient le braconnier d'une lieue.

Enfin, il tenait à la main une coiffure indéfinissable, moitié casquette et moitié chapeau. La couleur et la forme ne s'en distinguaient plus.

Au moment où Roger Rigaud entra dans le salon en s'inclinant jusqu'à terre et à plusieurs reprises, le marquis Réginald l'accueillit d'un geste gracieux et lui fit signe d'avancer.

Le braconnier obéit.

Il fit quelques pas et se tint debout, en face de M. de la Tremblaye, dans la raide immobilité et dans l'attitude du soldat au port d'armes.

— Mon ami, — lui dit le marquis, — il est évident, puisque vous voilà, que vous avez déjà vu votre femme...

— Oui, monsieur le marquis, — répondit Roger, — j'ai eu cet avantage...

— Elle vous a dit, sans nul doute, — poursuivit M. de la Tremblaye, — que votre fils m'avait sauvé la vie...

— J'ai appris, en effet, que le petit drôle avait eu le rare bonheur de se rendre utile à monsieur le marquis, et j'en ai béni le hasard.

— Dites la Providence, mon ami...

— Oui, monsieur le marquis, la Providence...

— Savez-vous que vous avez là un précieux enfant

— Le petit a du bon, je ne dis pas le contraire.

— L'aimez-vous comme il mérite d'être aimé?

— Dame! monsieur le marquis, chacun aime à sa manière. Nous autres pauvres diables nous ne pouvous pas aimer nos enfants comme les gens riches et les grands seigneurs aiment les leurs... Je rudoie quelquefois le petit, quand il le mérite, bien entendu, et il le mérite souvent; mais vous savez la proverbe, monsieur le marquis: *Qui aime bien châtie bien.*

— Ah! — reprit M. de la Tremblaye avec un demi-sourire, — je crois même que dans ce sens, vous l'aimez un peu trop!...

— Est-ce que le petit se serait plaint de moi?... — demanda sournoisement Roger.

— Au contraire, — répondit le marquis, — il vous a défendu.

— C'était son devoir à cet enfant! — murmura le braconnier. — Il sait bien que je le chéris.

— Voyons, — dit M. de la Tremblaye, — consentiriez-vous à vous séparer de lui?

— M'en séparer, pourquoi?

— Peu importe... répondez à ma question.

— Eh bien! monsieur le marquis, on verrait... — répondit Roger, — si c'était pour son bonheur...

Et il ajouta tout bas:

— Et pour le mien...

— Enfin, si quelqu'un, un gentilhomme, un homme riche, vous proposait de prendre chez lui votre fils Raoul et de le traiter comme son propre enfant, que décideriez-vous?

— Ce que je déciderais?

— Oui.

— Dame! si on m'offrait cela... mais on ne me l'offre pas...

— C'est ce qui vous trompe.

— On me l'offre

— Très-positivement.

— Et qui donc?

— Moi.

— Vous, monsieur le marquis! — s'écria Roger avec toute l'apparence d'une profonde surprise.

Nous disons *l'apparence*, car le rusé paysan avait deviné depuis un instant où M. de la Tremblaye allait en arriver, et il ne songeait, lui, qu'à tirer le meilleur parti possible du marché qu'il s'apprêtait à conclure avec le vieillard.

— Vous! monsieur le marquis!... — répéta-t-il pour la seconde fois.

— Moi-même, — répondit M. de la Tremblaye.

— Oh! alors, c'est bien différent; mais vous comprenez que je ne peux pas comme cela répondre tout de suite...

— Pourquoi donc?

— Dame! monsieur le marquis, la chose est grave...

— Sans doute, mais je désire que votre décision soit immédiate.

— Songez donc, vous me parlez d'une séparation, et un cœur de père saigne toujours à cette pensée...

Une semblable parodie de l'amour et du langage paternels révolta M. de la Tremblaye.

Cependant il ne témoigna son dégoût qu'en interrompant Roger:

— Si en effet vous aimez votre fils autant que vous le dites, vous ne devez pas hésiter à lui prouver votre tendresse en assurant son bonheur à venir...

— Monsieur le marquis, — répondit philosophiquement Roger, — la fortune ne fait pas le bonheur!...

— Elle y contribue, du moins.

— Et puis, voyez-vous, le petit me sert à bien des choses... Je ne pourrais guère me passer de lui... Il m'aide, ce garçon...

— A quoi? — demanda le marquis

— Dame! je ne peux pas trop vous dire; mais, pour sûr, un enfant de son âge, c'est toujours utile dans un ménage de pauvres gens...

— Aussi, — répondit Réginald, — je ne prétends pas vous le prendre sans vous indemniser largement de la perte que pourra vous occasionner son absence.

Voilà les paroles que Roger Rigaud attendait avec impatience depuis le commencement de l'entretien.

Le marquis venait de faire vibrer la seule corde sensible dans le cœur du paysan, celle de l'intérêt.

— Vous disiez donc, monsieur le marquis, — demanda le braconnier, — que vous prendriez le petit chez vous?

— Oui.

— Tout de suite

— Aujourd'hui même.

— Et pour toujours?

— Oui, pour toujours.

— Eh bien! monsieur le marquis, il y a peut-être moyen de nous entendre.

— Comment?

— Raoul est mon fils, mon bien, ma propriété. Il est à moi comme la France est au roi. J'ai le droit de le garder ou de le céder, d'en disposer enfin comme bon me semblera...

— Personne ne conteste cela.

— Or, — poursuivit Roger, reprenant le fil de son raisonnement, — si je consens à me défaire du petit, c'est uniquement dans l'intérêt de son bonheur, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, monsieur le marquis.

— Après

— Certainement je veux que mon fils soit heureux, c'est même le plus cher de mes désirs. Mais il ne me semble pas juste que le petit ait toutes ses aises, tandis que je n'en aurai aucune. Il ne me semble pas juste qu'il dorme dans des lits de plume, quand je coucherai sur la paille, et qu'il ait dix plats à chaque repas, tandis que je mourrai de faim...

— Cela, — répondit M. de la Tremblaye, — ne serait ni juste ni naturel en effet...

— Comment donc faire

— Je vais vous le dire.

Roger devint tout oreilles.

— Je vous donnerai, — poursuivit M. de la Tremblaye, — je vous donnerai l'équivalent de ces jouissances que vous désirez si vivement, je vous donnerai une somme annuelle qui vous assurera un bon lit, une table bien servie, un tranquille avenir ..

Le braconnier tressaillit de joie jusque dans la moelle de ses os, des frissons de plaisir couraient sur son épiderme et chatouillaient la racine de ses cheveux.

— Quelle sera cette somme, monsieur le marquis? — murmura-t-il d'un ton patelin

— Fixez-la vous-même.

Roger médita pendant un instant, puis il reprit:

— Si je ne me trompe, monsieur le marquis, vous avez parlé d'une rente annuelle?

— Vous ne vous trompez pas.

— Dame! il me semble que douze cents livres...

— Vous les aurez, — répondit vivement M. de la Tremblaye.

— J'ai demandé trop peu! — pensa le paysan, — mais je me rattraperai sur autre chose.

Et il continua:

— Cette somme, assurée par contrat, sera payable ma vie durant?...

— Bien entendu.

— Et, après ma mort, reversible sur la tête de ma femme?

— Oui.

— Puisque monsieur le marquis est si bon, il voudra bien ajouter à ses libéralités une somme de trois cents livres pour faire reconstruire ma pauvre maison?..

— Accordé.

— Monsieur le marquis consentira-t-il à me faire donner, tous les deux ans, deux barils d'eau-de-vie par son sommelier?...

— Soit.

— Et enfin...

— Quoi! il y a encore quelque chose?...

— Oh! monsieur le marquis, presque rien! la simple permission de chasser pour mon plaisir, seulement avec mon fusil, et sans chiens d'arrêt ni chiens courants, sur les terres et dans les forêts de monsieur le marquis...

M. de la Tremblaye hésita.

Comme tous les gentilshommes de cette époque, il était fort jaloux de ses privilèges de chasse, mais il réfléchit bien vite qu'il voulait obtenir Raoul à tout prix, et que d'ailleurs Roger, dangereux braconnier s'il en fut, détruisait sournoisement autant de gibier qu'il pourrait le faire d'une façon ostensible et avouée.

Il céda.

— Vous aurez l'autorisation que vous demandez, — dit-il.

— Je ne sais en vérité, — s'écria le paysan, — comment remercier monsieur le marquis!...

— Et maintenant, — reprit ce dernier, — c'est bien convenu, n'est-ce pas, votre fils est à moi?...

— Entièrement, monsieur le marquis; il cesse de m'appartenir et devient votre absolue propriété... Je renonce à tous mes droits sur lui et je vous les cède... sacrifice bien douloureux, monsieur le marquis, mais que je fais dans l'unique intérêt de ce cher petit...

M. de la Tremblaye interrompit de nouveau cette honteuse comédie.

— Demain, — dit-il à Roger, — demain seront signés les titres de votre rente viagère. Maintenant allez chercher votre fils et amenez-le-moi.

Le braconnier sortit aussitôt et revint au bout de quelques minutes avec l'enfant.

C'est ainsi que Raoul Rigaud fit son entrée au château de la Tremblaye.

### III. — RÉGINALD ET RAOUL.

Les prévisions et les espérances de M. de la Tremblaye ne tardèrent point à se réaliser.

La présence de Raoul ramena au château et dans le cœur du vieillard, sinon la joie, du moins la vie.

Un sourire fugitif revint entr'ouvrir les lèvres de Réginald, si longtemps plissées par des pensées amères.

Les jeux bruyants, les vives clameurs de l'enfant, remplacèrent dans les longs corridors et dans les vastes salles le morne silence de la tombe.

M. de la Tremblaye se reprit à aimer.

Raoul, à peine introduit dans un milieu de fortune et de grandeur, sembla s'y acclimater d'une façon si complète et si prompte qu'on eût dit qu'il était venu au monde parmi ces habitudes aristocratiques, et que le sang patricien d'une race de gentilshommes se révélait en lui.

Nul doute que si l'enfant n'avait eu sans cesse sous les yeux la chaumière dans laquelle il était né, il ne fût arrivé bien vite à se persuader à lui-même qu'il n'y avait rien de plébéien dans son origine, et qu'il aurait rêvé les *émaux* chevaleresques d'un blason imaginaire.

Nous savons déjà quels étaient les projets de Réginald à l'égard de Raoul.

Il comptait, après quelques années d'épreuve, l'adopter avec toutes les formes légales, obtenir par ordonnance royale le droit de le substituer au nom et aux armes de la Tremblaye, et lui laisser, comme à son fils unique, son immense fortune.

Mais ces projets, aux yeux de Réginald, ne deviendraient réalisables qu'autant que Raoul se montrerait digne de toutes les faveurs que lui réservait l'avenir.

Or il fallait, avant toute chose, former le cœur et développer l'intelligence du jeune homme.

Un gouverneur d'un incontestable mérite fut chargé de présider à l'éducation de Raoul.

Sous la direction habile de ce maître, le fils du braconnier fit des progrès rapides et dépassa les espérances de Réginald.

Raoul, ardent, impétueux, déterminé, tourna vers le travail son ardeur, son impétuosité, sa détermination.

Il ne marcha point d'un pas chancelant et incertain dans ces sentiers difficiles et hérissés de ronces dont la science entoure ses abords.

Il alla droit au but, ne reculant jamais et franchissant les obstacles au lieu de les tourner.

Raoul atteignait à peine sa seizième année, que déjà son précepteur n'avait plus rien à lui apprendre.

Réginald, alors, put goûter tous les bonheurs de cette paternité factice qu'il s'était créée.

Raoul, libre des entraves du travail, devint pour lui un compagnon assidu et inséparable.

Le jeune homme accompagna dans toutes ses chasses le marquis, qui semblait rajeuni de dix ans.

Le soir, ils jouaient ensemble aux échecs, car Raoul était devenu d'une très-jolie force à ce jeu difficile.

Puis, M. de la Tremblaye, pensant qu'un jeune homme a besoin d'une autre société que de celle d'un vieillard, rouvrit les portes de son château à la noblesse du voisinage.

Ce furent chaque jour de nombreuses réunions, des fêtes, des carrousels.

Raoul triomphait de tous ses concurrents par ses manières exquises, par sa galante tournure, par son adresse hors ligne, de même qu'il les écrasait par le luxe de ses vêtements, de ses bijoux et de ses chevaux, car le marquis Réginald ne mettait pas de bornes à sa générosité vis-à-vis de Raoul, et il prodiguait tant d'or au jeune homme, que celui-ci, ne sachant à quoi l'employer, en entassait une partie dans une cassette d'acier qu'il avait dans sa chambre, et qui se remplissait chaque jour davantage.

Maintenant, si l'on nous demande quelle place tenaient, dans les affections de Raoul, ceux auxquels il devait véritablement la vie, — nous répondrons qu'ils n'en tenaient aucune.

Raoul n'aimait point son père, et ce sentiment de répulsion peut, sinon s'excuser, du moins se comprendre; mais sa mère, sa mère de qui il n'avait jamais eu à se plaindre, était pour lui comme si elle n'avait point existé.

Bien plus, il en voulait à cette pauvre femme de l'avoir fait naître dans une condition aussi obscure; il faisait un détour afin de ne point passer devant la maison qu'elle habitait, et, sans cependant désirer sa mort, il n'y aurait pas eu de larmes dans ses yeux le jour où on serait venu lui dire qu'elle avait cessé de vivre.

Certes, c'étaient là des indices d'un cœur profondément sec et d'une âme outre mesure orgueilleuse.

Raoul eût donné de grand cœur tout le bonheur matériel dont il jouissait amplement pour avoir le droit de se dire le fils de quelque grand seigneur bien pauvre.

— Si le marquis de la Tremblaye était mon père, — pensait-il, — on me nommerait *M. le comte*, au lieu de m'appeler *M. Raoul*, comme on le fait sans cesse!...

Et c'étaient d'incessantes blessures pour l'amour-propre excessif et ombrageux du jeune homme.

Mais ces blessures dont nous venons de parler, Raoul les cachait soigneusement, et le marquis Réginald ne se doutait de rien.

Deux années se passèrent ainsi.

Le fils du braconnier était devenu, sans contredit, le cavalier le plus beau et le plus élégant de tout le pays.

Quand il passait au galop de chasse sur son joli cheval gris de fer à crinière longue et flottante, les jeunes filles le suivaient longtemps du regard, et leurs cœurs l'accompagnaient quand leurs yeux ne le voyaient plus.

On dit même, et nous ne sommes point éloigné d'ajouter à ce bruit une entière créance, que deux châtelaines de haute lignée devenaient en sa présence rougissantes et timides, et soupiraient en pensant à lui.

Le mari de l'une de ces dames portait dans ses armes un *cerf*; deux *licornes* servaient de supports au fier écusson du second.

Fatal augure!... triste présage!... — Ces blasons n'étaient point menteurs.

Le jour où Raoul atteignit sa dix-huitième année, le valet de chambre du marquis entra dans son appartement un peu avant dix heures du matin, et le prévint que M. de la Tremblaye le faisait prier de vouloir bien passer chez lui.

Raoul acheva rapidement sa toilette et courut chez son père adoptif.

Aussitôt que le jeune homme eut franchi le seuil de la pièce dans laquelle l'attendait le vieillard, Réginald se leva de son fauteuil, vint au-devant de lui, l'étreignit de ses deux bras, l'embrassa sur le front avec une profonde tendresse et lui dit :

— Que Dieu te bénisse, mon enfant, comme je te bénis, et qu'il permette, ainsi que je le lui demande à deux genoux, que l'année qui va commencer pour toi surpasse en félicité celle qui vient de finir!...

Raoul partagea à demi la vive émotion avec laquelle ces paroles venaient d'être prononcées.

A son tour, il embrassa Réginald, et il murmura :

— Merci, mon bon père, merci de cette tendresse que vous m'accordez, et que Dieu prolonge ma vie, afin de me permettre de vous la consacrer!...

— Mon enfant, — dit M. de la Tremblaye en prenant Raoul par la main et en lui montrant un siège placé à côté du sien, — mon enfant, assieds-toi, nous avons à causer...

Raoul obéit, et il attendit en silence que Réginald entamât l'entretien.

Le visage du marquis respirait, comme toujours, l'affection la plus

bienveillante, mais l'expression d'une gravité solennelle s'y montrait aussi par instants.

A coup sûr, la conversation allait être sérieuse et rouler sur un sujet d'une haute importance.

M. de la Tremblaye la commença ainsi :

— Mon cher enfant, — fit-il, — tu as aujourd'hui dix-huit ans, et il y en a dix que nous vivons ensemble et que je te regarde comme un fils...

« Depuis le jour où tu as franchi pour la première fois le seuil de ma maison, je n'ai rien négligé de ce qui m'a paru devoir assurer ton bonheur...

« J'ai cherché à développer ton corps en même temps qu'à former ton esprit; j'ai réussi à l'un comme à l'autre, et ni les maladies du corps, ni les vices, qui sont les maladies de l'âme, ne se sont approchés de toi...

« Tu n'as pas de reproches à m'adresser, n'est-ce pas, Raoul?

— Oh! mon père, mon père... — s'écria le jeune homme, — des reproches!... que me dites-vous?... Des reproches! moi?... quand, au contraire, je ne trouve pas d'expressions pour vous exprimer dignement ma profonde et éternelle reconnaissance!...

D'un geste amical le marquis imposa silence à Raoul.

Puis il reprit :

— Quant à toi, mon enfant, je suis heureux, oh! bien heureux, de te rendre ce témoignage : tu as comblé tous mes vœux, tu as dépassé toutes mes espérances!... Tu es ma joie et mon orgueil, je suis fier de toi, et il n'y a pas un seul gentilhomme dans ce beau royaume de France qui ne partageât cet orgueil s'il avait un fils semblable à toi!...

Raoul, feignant alors une modestie qu'il n'éprouvait guère, fit mine d'interrompre le marquis.

Mais ce dernier continua :

— Je t'ai jugé, mon enfant, tu es bon, ton cœur est noble et ton âme est élevée; peut-être ai-je contribué à développer en toi les qualités brillantes et les vertus solides dont tu peux t'honorer à bon droit. Cette pensée sera la joie de mes dernières années...

« Or, le jour est venu, mon enfant, où tu vas recevoir la récompense qui t'est due.

« Cette récompense sera à la hauteur de ton mérite.

« Jusqu'à présent tu n'étais mon fils que selon mon cœur, tu vas devenir mon fils selon la loi...

Réginald s'interrompit.

Raoul n'avait jamais soupçonné toute la portée des intentions du marquis à son égard; aussi murmura-t-il :

— Mon père, que voulez-vous dire?...

— Je veux dire, — répondit le vieillard, — qu'un acte d'adoption bien en règle va nous attacher l'un à l'autre indissolublement; que j'obtiendrai pour toi de la faveur souveraine l'autorisation de porter mes armes et de prendre mon nom et mon titre, et que je te présenterai à mes vassaux et à mes tenanciers comme mon enfant unique et mon unique héritier...

Réginald se tut.

Raoul croyait rêver.

Il était ébloui et comme anéanti par les perspectives rayonnantes que venaient d'ouvrir devant lui les derniers mots de M. de la Tremblaye.

Quoi! lui, l'obscur enfant du braconnier Roger, il allait se trouver placé tout d'un coup au plus haut des degrés de l'échelle sociale!...

Il allait se trouver soudainement riche, honoré, envié, et, qui plus est, gentilhomme et grand seigneur; aujourd'hui comte de la Tremblaye, un peu plus tard marquis!...

Il épouserait quelque jeune fille de bonne maison, il irait à la cour, il deviendrait le favori du roi, qui lui donnerait à commander l'un de ses régiments et le ferait chevalier de ses ordres!...

Où s'arrêterait l'essor de sa haute fortune?...

Ces mirages scintillants et bien d'autres encore se succédèrent devant les regards de Raoul dans l'espace de moins d'une minute; puis, bien certain que tout cela était réel, le jeune homme se jeta aux genoux de Réginald, les couvrit de baisers et de larmes de joie, et bégaya les protestations sincères et ardentes de sa reconnaissance infinie...

Le marquis coupa court presque aussitôt aux effusions de cette reconnaissance.

— En voilà assez, cher enfant, — dit-il, — tu connais maintenant mon irrévocable résolution. Avant un mois, elle aura reçu son plein et entier accomplissement. Maintenant, le déjeuner doit être prêt, allons nous mettre à table, ensuite nous monterons à cheval... Je me sens disposé à courir un chevreuil aujourd'hui, et je ne sais quoi me dit que nous ferons bonne chasse!...

Raoul suivit le marquis; — une heure après, tous deux s'enfonçaient au galop de leurs chevaux sous les ombrages touffus des bois.

En passant sous la voûte des grands chênes, Raoul se courbait involontairement. — Le futur héritier du nom de la Tremblaye craignait de heurter aux branches gigantesques son front couronné d'orgueil...

### IV. — LA CHASSE AU SANGLIER.

Une semaine s'était passée depuis les derniers incidents que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Réginald avait pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer le plein et entier accomplissement de ses volontés.

Sa lettre au roi était écrite, et un courrier avait reçu l'ordre de se tenir prêt pour la porter à Versailles.

Il avait tracé dans la forme légale les actes d'adoption, et à ces actes il ne manquait plus que sa signature.

Quelques heures encore, et Raoul atteignait ce but éblouissant qu'il n'aurait pas même osé rêver un mois auparavant.

Ce jour-là, le marquis avait convié une dizaine de gentilshommes du voisinage à une grande chasse au sanglier.

Le rendez-vous était au château.

On devait partir à huit heures du matin et déjeuner dans la forêt pendant que les piqueurs et leurs limiers chercheraient les traces de l'animal. Au moment où huit heures sonnèrent, les gentilshommes invités se trouvaient déjà réunis dans la cour d'honneur du château, et Réginald, contrairement à ses habitudes de courtoise exactitude, n'avait pas encore paru.

Raoul le remplaçait de son mieux, et accueillait avec sa grâce accoutumée les hôtes de son père adoptif.

Enfin le marquis descendit.

Tandis qu'il franchissait la large porte vitrée qui du vestibule ouvrait sur le perron, Raoul, à son aspect, ne put retenir un cri de surprise et d'effroi.

M. de la Tremblaye était très-pâle.

Il semblait ne marcher qu'avec peine, et le regard de ses grands yeux, regard si jeune jusque-là, si fier et si perçant, semblait morne et comme voilé d'un nuage.

Raoul franchit d'un seul bond les marches du perron et se trouva auprès du vieillard, auquel il demanda vivement:

— Qu'avez-vous, mon bon père?... mon Dieu! qu'avez-vous?...

— Moi, mon enfant? — répondit Réginald, — mais je n'ai rien, je t'assure...

— Oh! — fit Raoul, — vous souffrez!...

— Nullement.

— Vous n'avez pas été malade cette nuit?

— Pas le moins du monde. Pourquoi donc ces questions?...

— Je vous trouvais l'air fatigué et je m'inquiétais... Je suis bien heureux de m'être trompé!...

— Merci de ton inquiétude, — dit le vieillard en souriant; — cher enfant, elle me prouve combien tu m'aimes, mais je te répète qu'elle était mal fondée. Ce matin, en me réveillant, je me suis trouvé la tête un peu lourde, et, tandis que mon valet de chambre m'habillait, j'ai eu, je crois, un éblouissement; mais ce n'était rien, absolument rien; et d'ailleurs, s'il restait quelques traces de ce léger malaise, la fraîcheur du matin et le mouvement de la chasse les dissiperaient entièrement...

Puis le marquis, sans même s'appuyer sur le bras de Raoul, descendit les degrés et vint serrer la main à ses invités.

— A cheval, messieurs! — dit-il ensuite.

Mais au moment où lui-même, donnant l'exemple aux autres chasseurs, saisissait d'une main la crinière de sa monture et mettait le pied à l'étrier, il fut obligé de s'arrêter.

Sa main n'avait plus de force et son corps chancelait.

Il serait tombé si un piqueur ne l'avait soutenu, et une rougeur ardente envahit tout à coup son visage.

— Mon père... mon père!... — s'écria Raoul, — au nom du ciel, renoncez à cette chasse!...

— Non pas! — répondit le marquis avec une brusquerie inaccoutumée. — Suis-je donc à ce point débile qu'il me faille aller mettre au lit pour un étourdissement d'une minute?... Je veux chasser, au contraire, et je fais le pari de vous dépasser tous!...

En parlant ainsi, Réginald s'était mis en selle et il éperonna son cheval en criant :

— Au galop, messieurs!... au galop!... Qui m'aime me suive!...

Le déjeuner avait été disposé dans une clairière, au pied d'un arbre gigantesque.

Il consistait en viandes froides, en fruits, et en une grande quantité de bouteilles de vin des premiers crus d'Espagne et de France.

Chacun s'assit sur le gazon, et on commença le repas avec un appétit qu'aiguisait encore la brise piquante du matin.

Ce déjeuner fut très-gai.

Réginald but beaucoup, mangea de même, et ne laissa pas tomber un seul instant, sans le relever, le dé de la conversation.

Au milieu de l'entretien général, Raoul seul était sombre, préoccupé, soucieux.

D'où lui venait cette tristesse que rien ne semblait devoir justifier? Il n'aurait certes pas pu le dire.

Seulement, un pressentiment étrange et funeste lui courbait le front et lui serrait le cœur.

Un aboiement lointain et rauque, répété soudain par les soixante

voix de toute la meute, retentit, agrandi et répété par les échos de la forêt.

Le sanglier venait d'être lancé.

Aussitôt les verres furent remplis et vidés une dernière fois. Chaque convive jeta sa serviette et courut à son cheval. Réginald ne fut pas le dernier en selle.

Puis tous les cavaliers s'élancèrent dans la direction que suivait la meute.

Raoul s'était promis de ne pas se séparer un seul instant du marquis.

Mais M. de la Tremblaye, après avoir suivi la voie commune pendant une demi-lieue à peu près, poussa tout à coup son cheval dans un sentier latéral qui coupait au court à travers la forêt.

Raoul s'y engagea après lui.

Seulement, soit que le marquis fût mieux monté que son fils adoptif, soit qu'il éperonnât son cheval de manière à obtenir de lui des efforts prodigieux, il ne tarda point à distancer Raoul, qui bientôt le perdit de vue et s'obstina cependant dans sa poursuite inutile jusqu'à ce qu'ayant rencontré un endroit où trois sentiers formaient la patte d'oie, et ne sachant dans lequel de ces sentiers le marquis s'était engagé, il s'arrêta pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre.

Ses réflexions ne furent pas de longue durée.

On entendait, sur la gauche, à une assez faible distance, la voix des chiens et le son des trompes.

Sans aucun doute, Réginald s'était dirigé de ce côté.

Raoul mit de nouveau son cheval au galop pour rejoindre la chasse, se croyant certain de retrouver en même temps le marquis.

En moins d'un quart d'heure, le jeune homme atteignit son but et se vit au milieu du groupe de gentilshommes, mais M. de la Tremblaye n'était point parmi eux.

Ceci n'avait rien d'inquiétant; — le marquis pouvait avoir suivi un chemin qui l'allongeait forcément, et on allait le voir paraître tout d'un coup.

Cette supposition était vraisemblable, et cependant Raoul se sentait pâlir et frissonner involontairement.

— Il va venir!... — disaient tous les chasseurs.

— Il ne viendra pas!... — se répondait Raoul en lui-même.

En ce même instant, on entendit le sol retentir sous les bonds impétueux d'un cheval qu'on ne voyait point encore.

— Le voici! — s'écria quelqu'un.

Le cœur de Raoul cessa de battre.

Les branches flexibles qui masquaient l'entrée d'un sentier presque impraticable s'écartèrent violemment, et le cheval que l'on venait d'entendre s'élança dans l'avenue.

Il était sans cavalier, les étriers vides battaient ses flancs couverts d'écume.

Il passa en hennissant à côté des chasseurs, et continua sa course furieuse.

Un cri sourd s'échappa du gosier contracté de Raoul.

— Ah! je le savais bien! — murmura le jeune homme. — Je le savais bien, moi, qu'il arriverait malheur à mon père!...

Et il se précipita dans le sentier d'où le cheval du marquis venait de s'échapper.

Les autres chasseurs le suivirent, partageant son épouvante, et, comme lui, pressentant quelque événement sinistre.

Raoul passa comme la foudre à travers les branches entrelacées qui lui ensanglantaient les mains et lui déchiraient le visage.

Il ne sentait point les meurtrissures, et son sang coulait sans qu'il s'en aperçût.

A chaque pas qu'il faisait en avant, les pressentiments de son cœur lui annonçaient qu'un spectacle déchirant allait bientôt s'offrir à lui.

Enfin il arriva à un endroit où le sentier qu'il suivait formait un coude et débouchait dans une avenue un peu plus large.

Le corps de Réginald était là, étendu sur le sol et la face tournée contre terre.

Raoul poussa un cri sourd; il sauta à bas de son cheval et s'agenouilla auprès du corps qu'il souleva dans ses bras et dont il interrogea le cœur pour y chercher la vie, faisant ainsi pour M. de la Tremblaye ce que M. de la Tremblaye avait fait pour lui dans cette même forêt, dix ans auparavant.

Le cœur de Réginald ne battait plus.

Raoul n'appuyait contre sa poitrine qu'un cadavre, et la figure de ce cadavre était presque noire.

Le vieillard était tombé victime d'une attaque d'apoplexie foudroyante!

## V. — LES COLLATÉRAUX.

Quand les compagnons de chasse de Raoul furent arrivés à leur tour auprès du corps inanimé de M. de la Tremblaye, quand le malheureux jeune homme eut acquis la certitude que le coup terrible qui venait de le frapper était certain et irréparable, son désespoir ne connut pas de bornes.

Raoul, nos lecteurs le savent déjà, n'était point une de ces natures essentiellement tendres et aimantes qui ne vivent que par le cœur, mais il était capable cependant de ressentir une affection profonde et sincère, et il ne pouvait voir rompre les liens étroits qui l'unissaient à Réginald sans qu'il se fît en son âme un grand déchirement.

Dans le premier moment, nous l'attestons, aucune pensée d'ambition ou de cupidité ne vint se mêler, pour la flétrir, à la douleur du jeune homme.

Il ne se souvint que de la bonté touchante, de la tendresse infinie de ce vieillard qui avait été pour lui un père, et plus qu'un père, et qui, le matin encore, une heure auparavant, plein de vie, n'était plus maintenant qu'un cadavre presque refroidi.

La douleur de Raoul fut donc terrible et déchirante, mais muette et concentrée.

Il ne se tordit point les bras, il sut contenir les cris et les gémissements qui l'auraient soulagé; seulement sa figure devint livide, et un double ruisseau de larmes coula silencieusement sur ses joues.

Les chasseurs improvisèrent un brancard funèbre avec des branches coupées à la hâte; puis, tous, à pied et le chapeau à la main, reprirent lentement, comme un cortége de deuil, le chemin du château d'où ils étaient sortis si peu d'heures auparavant pour une joyeuse partie de plaisir.

Réginald fut placé avec pompe sur un lit de parade, dans la chambre qu'il avait habitée de son vivant, et deux cents bougies allumées autour de lui transformèrent cette pièce en une véritable chapelle ardente.

Raoul passa le reste de la journée et la nuit suivante tout entière agenouillé auprès du lit mortuaire, se refusant à prendre la nourriture qu'on lui apportait et n'écoutant même pas les paroles de consolation qu'on lui adressait.

Tandis que le jeune homme remplissait ces pieux devoirs, l'intendant de feu M. de la Tremblaye mettait le temps à profit.

Cet honorable personnage, désireux de savoir si Raoul se trouvait le réel et légitime propriétaire des biens de la succession, ou s'il n'était plus au contraire qu'un intrus et un étranger au château, fouillait activement les papiers et la correspondance que renfermait le cabinet de travail du marquis.

Là il faisait de précieuses découvertes.

Il trouvait l'acte d'adoption de Raoul, acte parfaitement régulier, écrit tout entier de la main de Réginald, mais ne portant pas de signature. Il trouvait ensuite la lettre adressée au roi et qui devait partir le lendemain.

Il s'assurait enfin qu'il n'y avait pas de testament.

Ce dernier fait était malheureusement trop réel. M. de la Tremblaye, confiant dans sa force et dans sa santé et se croyant certain de vivre assez longtemps pour légitimer l'adoption de Raoul, qui serait devenu par cela même son légataire universel, avait complétement négligé d'écrire ses volontés dernières.

Enchanté de se trouver au courant des particularités importantes que nous venons de rapporter, l'honnête intendant s'empressa d'agir de la façon qui lui parut devoir être le plus utile à ses intérêts à venir.

En conséquence, il expédia sur l'heure un homme de la livrée du château aux collatéraux de feu le marquis de la Tremblaye dont les terres n'étaient guère distantes que d'une quinzaine de lieues; il leur apprit la mort de Réginald, et, à leur grande surprise, il leur annonça qu'ils héritaient.

Depuis que le bruit de l'adoption de Raoul était devenu public, c'est-à-dire depuis cinq ou six ans, les parents éloignés de Réginald, voyant avec une rage profonde une splendide succession leur échapper, avaient cessé tous rapports avec le marquis qui les *spoliait*, disaient-ils, et s'étaient pris d'une haine aveugle et implacable pour le jeune aventurier qui, suivant leurs expressions, leur *volait* scandaleusement une fortune.

On devine quelle dut être leur joie en recevant la lettre de l'intendant et en en lisant le contenu.

Ils allaient satisfaire à la fois leur avidité et leur vengeance.

Ils allaient pouvoir tout à la fois entrer en possession du gigantesque héritage qu'ils n'espéraient plus, et chasser honteusement d'un château, devenu le leur, celui qu'ils avaient maudit si longtemps.

Et cependant Raoul, absorbé dans ses regrets et dans ses larmes amères, ne prévoyait guère l'orage qui se préparait à obscurcir son ciel et à voiler son étoile.

Quant à l'intendant, certain d'avance de la bienveillance de ses nouveaux maîtres, il profitait de l'interrègne pour faire main basse sur les objets à sa convenance, et il entassait dans ses coffres toutes sortes de bonnes nippes, de beau linge, de lourds bijoux et de pesante vaisselle d'argent armoriée.

Le lendemain de cette funeste chasse dont nous connaissons le dénoûment, était le jour désigné pour les funérailles du marquis.

Dès le matin, de vieux carrosses et de fringants chevaux amenaient au château presque toute la noblesse de la province.

La plupart des visages étaient pour Raoul des visages connus et amis; la plupart des mains se tendaient vers lui et serraient la sienne avec un sentiment d'affectueuse pitié et de tendre commisération.

Seulement, parmi ces nombreux visiteurs, venus pour rendre à la



Le corps de Réginald était là, étendu sur le sol, la face tournée contre terre. (Page 63.)

mort ces derniers devoirs qu'elle exige de ceux qui restent sur la terre, se trouvaient trois figures grimaçantes et de fâcheux augure.

Les trois gentilshommes dont il s'agit, et que Raoul n'avait jamais vus, étaient correctement vêtus de noir de la tête aux pieds, et portaient un deuil aussi strict que s'ils eussent dû assister à l'enterrement de leur propre père.

Ils s'efforçaient de mettre un crêpe à leurs physionomies comme ils en avaient déjà à leurs bras et à leurs chapeaux.

Mais ces tentatives étaient vaines.

Si de l'un des yeux s'échappait une larme de commande, un rayon joyeux scintillait dans la prunelle de l'autre.

Si le front se plissait comme sous l'obsession d'une pensée mélancolique, les lèvres mal closes ne pouvaient réprimer un sourire.

Bref, nos trois personnages, malgré leurs vaillants efforts sur eux-mêmes, jouaient on ne peut plus mal la comédie des pleurs et du chagrin.

L'un d'eux se nommait le chevalier Anthénor de Vertapuy. Le second portait le nom sonore de baron Stanislas-Landolphe-Adhémar de Mornesouche. Le troisième, enfin, s'appelait le vicomte Clodulphe-Éléonore de Jacquemet. Chacun d'eux possédait environ dix mille écus de rente. C'étaient les héritiers collatéraux du marquis Hector-Réginald de la Tremblaya.

La mésalliance du frère d'un des aïeux de Réginald avait formé le trait d'union de la belle lignée du marquis avec ces sots noms et ces vilains personnages. Réginald n'avait point passé un seul jour de sa vie sans maudire cette mésalliance.

Peu d'instants avant l'heure où le convoi funèbre allait se mettre en marche vers l'église et vers le cimetière, les trois collatéraux se réunirent das l'embrasure d'une des fenêtres du salon, avec la mine discrète et mystérieuse, et les soupçonneuses allures de conspirateurs émérites.

— Eh bien! mon cher cousin, — dit le vicomte de Jacquemet, en ayant bien soin de s'assurer que sa voix ne pouvait être entendue que de ses deux acolytes, — nous touchons au moment du triomphe!...

— Grâce au ciel! — répondirent simultanément le baron et le chevalier.

— Tous ces hobereaux qui s'empressent autour de ce petit aventurier sans feu ni lieu ne se doutent guère qu'ils sont ici chez nous...

— Non, certes!...

— Aussi, quand la bombe éclatera, ce sera d'un effet réjouissant!...

— On ne peut plus réjouissant! — dit M. de Mornesouche...

— A propos, quand faut-il qu'elle éclate, la bombe?...

— Tout de suite... — répondit le baron.

— Oh! nous avons le temps, — murmura le chevalier de Vertapuy.

— C'est là mon avis, — continua M. de Jacquemet, — rien ne presse!... Laissons enterrer cet excellent ami, ce cher parent que nous regrettons si vivement, et, au retour de l'église, nous nous expliquerons avec le fils d'adoption... qui n'est pas adopté.

Le chevalier et le baron approuvèrent du regard et du geste. — Le vicomte poursuivit:

— Puisque nous parlons de cet aimable coquin qui souhaitait tant nous flibuster, dites-moi un peu, mes chers cousins, comment vous le trouvez?...

— Eh! eh!... — fit le chevalier de Vertapuy.

— Euh! euh!... — articula le baron de Mornesouche.

— Je vous comprends à merveille, — fit M. de Jacquemet, — et je pense entièrement comme vous.

— N'est-ce pas? — demandèrent les deux cousins.

— Oui, il n'a rien qui me séduise, et je ne comprends guère l'engouement de feu Réginald!...

— Sa figure est très-ordinaire!...

— Sa tournure est médiocre!...

— Son visage manque de fraîcheur!...

— Il a l'air impudent!...

— Assurément sa bouche est petite, mais voyez donc comme elle est dédaigneuse!...

— Ses yeux sont assez grands, mais regardez comme ils sont rouges!...



Le jeune homme s'agenouilla. (Page 66.)

— Peut-être, — hasarda Mornesonche, — sont-ils rouges parce qu'il a pleuré...

— Oui, sans doute, il a pleuré, — reprit M. de Jacquemet, — et même il pleure encore, l'hypocrite!... Il croit qu'il hérite, et il pleure; je vous demande un pen si c'est vraisemblable?... Que fera-t-il donc tout à l'heure quand nous allons le mettre à la porte?

Cette conversation fut interrompue par un grand mouvement qui se fit dans le salon.

## VI. — LE REPAS DES FUNÉRAILLES.

On avait placé sur un char funèbre le cercueil qui contenait la dépouille de Réginald. Le cortége s'organisait et chacun y prenait sa place.

Raoul conduisait le deuil, comme s'il eût été véritablement le fils de M. de la Tremblaye.

Les trois cousins se placèrent fort loin de lui, tout à fait à la queue du convoi.

Les cérémonies religieuses furent accomplies avec pompe et solennité, la tombe se referma sur le cadavre de Réginald, et, une fois de plus, on vit la réalisation de ces terribles paroles de l'Écriture sainte : — *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris !* (Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu redeviendras poussière !)

Suivant l'usage établi depuis un temps immémorial, et qui subsiste encore en province, un grand repas, nommé *repas des funérailles*, avait été servi dans la plus vaste des pièces du château pour tous les parents et tous les amis qui étaient venus assister à l'enterrement. Au moment où les hôtes de la Tremblaye se préparaient à aller s'asseoir autour de la table, au haut bout de laquelle trônait un fauteuil vide, celui de Réginald, les trois cousins disparurent et furent trouver l'intendant, qui les attendait sous une charmille.

Une conversation de quelques minutes eut lieu entre ces quatre bonnes âmes, puis l'intendant remit au vicomte de Jacquemet deux papiers que celui-ci serra précieusement dans la poche de côté de son habit. Ces papiers étaient la lettre de Réginald au roi et l'acte d'adoption, non signé. Munis de ces pièces importantes, mais dont l'une seulement était destinée à voir le jour, les trois cousins se dirigèrent vers la salle à manger. Quand ils y arrivèrent les convives s'étaient installés et le repas était commencé.

Le vicomte de Jacquemet, auquel la parole avait été confiée d'un commun accord comme à celui qui possédait le mieux toutes les ressources d'une éloquence à la fois mâle et entraînante, le vicomte de Jacquemet, disons-nous, fit quelques pas, salua le plus gracieusement qu'il put les hôtes de la Tremblaye, et dit :

— Messieurs, moi Clodulphe-Éléonore vicomte de Jacquemet, je viens, tant en nom personnel qu'en celui de mes deux cousins, très-hauts et très-puissants personnages, chevalier Anthénor de Vertapuy et baron Landolphe-Adhemar de Mornesouche, vous remercier, comme il convient, de l'honneur que vous voulez bien nous faire en vous asseyant à notre table dans notre château de la Tremblaye...

Quand M. de Jacquemet eut terminé cet étrange discours, un petit murmure d'étonnement passa parmi les auditeurs, et chacun d'eux regarda son voisin.

Raoul, qui s'était senti dans une seule minute devenir d'abord écarlate, puis très-pâle, Raoul se leva, et, se tournant vers le chevalier, il lui demanda d'une voix tremblante :

— Je n'ai pas bien compris le sens de vos paroles, monsieur. Veuillez, je vous prie, me les expliquer.

Jacquemet regarda Raoul de haut en bas, de l'air le plus dédaigneux, et il dit d'un ton méprisant :

— Qui êtes-vous, d'abord, vous, monsieur, que je ne connais pas?

— Qui je suis! — s'écria le jeune homme en s'efforçant de modérer la colère qui bouillonnait en lui, — je suis le fils d'affection, je suis le fils d'adoption de celui dont vous insultez l'absence!...

— Oh! oh! — fit le chevalier, — il y a dans ce que vous venez de dire une légère erreur que je tiens à relever. Peut être bien êtes-vous le fils d'affection de notre cher parent, le marquis Réginald,

mais quant à être son fils d'adoption, c'est tout une autre affaire et nous ne pouvons plus nous entendre...

— Monsieur!... — murmura Raoul avec une colère sourde et profonde.

— Mon petit monsieur, — continua le chevalier, — répondez-moi nettement et catégoriquement, s'il vous plaît. Vous vous croyez ici chez vous, n'est-ce pas?...

— Oui, — dit Raoul, — je le crois.

— Et sur quoi basez-vous cette croyance, je vous prie?

— Sur la tendre affection de mon père bien-aimé, qui a voulu qu'il en fût ainsi.

— Erreur! — répondit Jacquemet. — Le marquis de la Tremblaye n'a point voulu cela!...

— Mensonge!... — s'écria Raoul.

— Non, il ne l'a point voulu, — poursuivit le vicomte, — ou du moins, ce n'a point été sa volonté dernière...

— Vous mentez!.. vous mentez!...

— Je ne mens jamais, — dit M. de Jacquemet, — et quand j'avance une chose, je la prouve...

— Prouvez donc!... — fit Raoul.

— C'est facile.

Le vicomte tira de sa poche un papier qu'il déploya.

— Qu'est-ce que cela?... — demanda le jeune homme, dont une émotion terrible agitait les lèvres et faisait trembler les mains.

— C'est l'acte d'adoption, — répondit le vicomte.

— Eh bien?...

— Eh bien! je vais le lire à haute voix, et les honorables gentilshommes, ici présents, jugeront lequel de nous deux est dans son bon sens et dans son bon droit.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Jacquemet commença sa lecture. Il alla jusqu'au bout, soulignant en quelque sorte toutes les clauses de l'acte.

Le notaire de Réginald se trouvait au nombre des convives.

— C'est parfaitement régulier!... — s'écria-t-il, quand le vicomte eut achevé.

— Vous croyez? — lui demanda M. de Jacquemet d'un ton moqueur.

— Oui, — répondit le notaire, — régulier et inattaquable.

Il se fit autour de la table un frémissement joyeux parfaitement significatif. A coup sûr, les gentilshommes rassemblés au château s'intéressaient beaucoup à Raoul, et nullement aux trois convives.

Jacquemet ne perdit rien de son allure triomphante.

Il s'approcha du notaire et lui tendit l'acte en lui disant :

— Vous, monsieur, qui êtes homme de loi, relisez donc un peu ce document, et nous verrons si, après en avoir pris connaissance, vous le trouvez toujours aussi parfaitement régulier et complétement inattaquable.

Le tabellion prit le papier et y jeta les yeux. Mais aussitôt l'acte fatal s'échappa de ses mains et il s'écria :

— Pas signé!...

— Pas signé!... — murmura Raoul anéanti.

— Pas signé... — répétèrent tous les convives.

— Eh! mon Dieu, oui! — reprit le vicomte. — Ce pauvre marquis, que nous pleurons, n'a oublié que ce détail! Il est vrai qu'il est important!...

Il y eut alors un instant de silence qui parut lugubre à chacun.

Puis M. de Jacquemet continua, mais cette fois d'un ton sec et dur, et en s'adressant à Raoul :

— Et maintenant, monsieur, maintenant qu'il est bien constaté que vous n'êtes rien ici et que rien ne vous y appartient, nous, les légitimes propriétaires du château et du domaine de la Tremblaye, puisque nous sommes les héritiers légitimes et naturels du marquis Réginald, nous vous déclarons que nous n'avons aucun plaisir à vous voir, et nous vous prions de vouloir bien chercher ailleurs un toit plus hospitalier!

Un violent murmure d'indignation s'éleva de toutes parts contre ces odieuses paroles.

M. de Jacquemet comprit qu'il était allé trop loin, mais il n'était plus temps de revenir en arrière.

D'ailleurs, l'orgueil bien naturel à un homme qui possède dix mille écus de rente et qui vient d'hériter d'une nouvelle fortune, empêchait le cousin Jacquemet de battre en retraite.

La pâleur de Raoul était devenue effrayante.

D'abord, la triste réalité venait, du bout de son aile, de renverser tous ses beaux rêves et de le précipiter dans un abîme sans fond.

Puis, une voix s'était élevée pour lui enjoindre de sortir de cette demeure où, depuis dix ans, il était traité comme un fils et considéré comme un maître.

Le calice débordait.

Raoul comprit que s'il ne donnait point à sa colère impétueuse une issue large et libre, il allait devenir fou.

Il tira son épée, et il se précipita à l'encontre du chevalier en criant d'une voix étranglée :

— Ah! misérable! vous croyez pouvoir m'insulter sous le toit de celui que j'appelais mon père!... Vous croyez pouvoir m'en chasser impunément, comme un enfant qu'on frappe et qui pleure! Attendez!...

Mais au moment où Raoul croyait atteindre son ennemi, dix personnes s'étaient interposées entre les deux adversaires, et le vicomte s'était réfugié prudemment derrière ce rempart vivant.

Un vieux gentilhomme, intime ami de Réginald et professant pour le pauvre Raoul une vive affection, s'empara de lui, lui enleva son épée, moitié par la force moitié par la persuasion, et essaya de le calmer.

Il y réussit plus facilement qu'il ne l'espérait.

Au paroxysme de la fureur nerveuse avait succédé chez Raoul une atonie douloureuse, une sorte d'anéantissement profond.

Le malheureux jeune homme était brisé de corps comme de cœur.

Pendant ce temps, le tabellion s'était approché d'un groupe de gentilshommes indignés qui entouraient le vicomte de Jacquemet.

— Monsieur, — lui cria-t-il avec toute la franchise de son exaspération d'honnête homme, — vous venez de commettre une action d'autant plus infâme que vous n'aviez pour vous ni le droit, ni la justice. Vous avez dit à ce jeune homme que rien ici ne lui appartenait; cela est faux, monsieur; Raoul est possesseur de tout ce qu'il a reçu de la munificence de M. de la Tremblaye, dont vous êtes l'indigne héritier; son cheval, ses armes, ses bijoux, son argent, — s'il en a mis de côté, — tout cela est à lui, bien à lui, et vous n'avez le droit ni de le réclamer, ni de le retenir.

— Eh bien, soit! — dit le vicomte, auquel Raoul inspirait maintenant une horrible frayeur, — mes cousins et moi nous ferons les choses grandement; que le jeune homme emporte tout ce dont vous parlez, nous y consentons, mais qu'il parte, qu'il quitte le château à l'instant même!...

Raoul avait entendu.

Il avait repris tout son empire sur lui-même, et il était redevenu calme et froid.

Il s'avança du côté de M. de Jacquemet et il lui dit :

— Si vous pensez me faire une aumône, détrompez-vous, monsieur! Votre générosité est un mensonge auquel vous-même vous ne croyez pas!... Vous êtes aussi honteusement lâche que misérablement avare, et vous cédez parce que je vous fais peur!... Ce peu, je l'emporterai parce que c'est mon droit et non parce que vous me le donnez!... O Réginald, mon noble père, en quelles mains infâmes tombe ton héritage!... On t'insulte, deux jours après ta mort, dans la personne de celui que tu nommais ton fils!... Mais sois tranquille, tu seras vengé!... — Monsieur le vicomte de Jacquemet, je ne vous dis pas adieu, car nous nous reverrons un jour!...

Puis Raoul, après avoir prononcé ces derniers mots, qui renfermaient une menace assez transparente pour faire pâlir d'effroi le vicomte et ses deux cousins, sortit fièrement de la salle à manger et monta dans son appartement.

Là, il échangea l'épée légère qu'il portait contre une autre arme plus solide. Il entoura sa taille souple d'une ceinture de cuir dans laquelle il plaça une paire de pistolets montés en vermeil et portant en relief sur leur crosse les armes de la Tremblaye.

Il mit un peu de linge dans un porte-manteau léger qu'il acheva de remplir avec les pièces d'or renfermées dans le coffret d'acier.

Ensuite il descendit aux écuries, sella de sa main son cheval *Bayard*, le fier coursier gris de fer, à la crinière et aux jambes noires.

Derrière la selle il attacha le porte-manteau; puis, fort par sa volonté et grand par son courage, il traversa avec un triste sourire et de bonnes paroles d'adieu sur les lèvres la haie des serviteurs, qui le voyaient partir avec regret et avec chagrin; il franchit la cour d'honneur, il dépassa le seuil de la haute porte d'entrée, et, tenant son cheval par la bride, il s'éloigna lentement du château sans tourner la tête en arrière.

## VII. — LE DÉPART.

Raoul, en sortant du château, se dirigea vers l'humble cimetière du village qui s'étendait autour de la petite église.

Il attacha son cheval par la bride au tronc de l'un des grands arbres qui croissaient devant la porte de cette église.

Puis il entra dans le cimetière.

La fosse à peine refermée du marquis Réginald avait été creusée à côté de celles de ses ancêtres, et sur chacune des pierres tumulaires se voyaient, gravées en creux, les armes de la Tremblaye, des inscriptions et des devises.

Mais, comme le temps avait manqué pour préparer une nouvelle pierre, la tombe du marquis ne se reconnaissait qu'à l'éminence de terre fraîchement remuée qui la recouvrait.

Raoul s'approcha de cette sépulture.

Il venait dire un dernier adieu à celui qui, pendant tant d'années, avait été son ami et son père.

Le jeune homme s'agenouilla.

Raoul n'était point religieux, c'est à peine s'il était croyant.

Mais qui donc, penché sur cette terre humide qui nous sépare à tout jamais de ceux que nous avons aimés, qui donc oserait douter de l'immatérialité de l'âme, de son immortalité et de la toute-puissance divine?

Un semblable doute, en face d'un tombeau, ne serait-il point un outrage à l'humanité tout entière, et comment supposer que celui qu'on pleure, créature noble et intelligente, a péri tout entier dans la mort, et qu'il n'en reste qu'une dépouille vile que les vers se disputent déjà?

Non, en présence d'un cercueil que quelques pelletées de terre viennent à tout jamais de séparer du monde, les matérialistes les plus endurcis abjurent pour un instant leur funeste système, et ce qui leur paraissait le plus haut terme de la raison humaine leur en semble le suprême abaissement.

Ce sentiment dont nous venons de parler, Raoul le ressentit dans toute sa puissance et s'y abandonna docilement.

Des prières ferventes s'échappèrent de ses lèvres, tandis que des larmes coulaient de ses yeux.

Puis, il lui sembla que sa prière et sa douleur évoquaient en quelque sorte la grande âme de Réginald, que cette âme se mettait en communication avec la sienne et se trouvait là pour l'écouter.

Il lui parla tout bas.

Il lui dit comment lui, Raoul, venait d'être chassé de ce château et de cet héritage que Réginald lui destinait.

Il lui demanda de veiller sur sa vie sans but et sans espoir désormais, et il remit son avenir entre ses mains.

Puis, commandant à son émotion qui grandissait de minute en minute, il se releva en s'écriant :

— Adieu! adieu, mon père!...

Il sortit du cimetière, et il détacha son cheval.

A quelques centaines de pas de l'église se trouvait un monticule boisé, d'où l'on dominait une assez grande étendue de pays et derrière lequel passait la route d'Abbeville.

Raoul se dirigea du côté de ce monticule.

Quand il en atteignit le sommet, il s'arrêta et se retourna.

Il eut alors en face de lui le parc de la Tremblaye et le vieux manoir, qui profilait au-dessus des grands arbres ses tourelles féodales.

Le soleil venait de se coucher derrière des nuages qu'il avait teints d'une nuance sanglante.

Sur ce ciel pourpre et lumineux, les masses du château se dessinaient en noir.

Un sourire amer plissa les lèvres de Raoul.

— C'est bien cela! — murmura-t-il en étendant sa main vers le ciel et vers le château, — le deuil, le sang et le feu! voilà ce que je veux!... voilà ce que je rêve!... voilà ce que j'apporterai ici!...

« Ah! monsieur le vicomte! monsieur le vicomte!... je vous ai dit que vous me reverriez un jour!...

« Priez Dieu que ce jour n'arrive pas bientôt!...

« Ce n'était point assez pour vous de me reprendre lâchement ce qui m'appartenait par la volonté de celui qui n'est plus, il vous fallait encore me chasser, et m'insulter en me chassant...

« Nous avons un compte terrible à régler ensemble, monsieur le vicomte!...

« Le jour où nous nous reverrons, vous maudirez cet héritage et vous me crierez grâce!...

« Mais vous avez été sans pitié!... je serai sans pitié!...

« Au revoir, monsieur le vicomte, au revoir!...

Puis Raoul, s'élançant sur son cheval, dont il tourna la tête du côté opposé à celui par lequel il était venu, piqua des deux et s'éloigna au grand galop. Où Raoul allait-il?

Il ne le savait pas, il ne se l'était pas encore demandé.

Le mouvement de sa course rapide et la brise du soir frappant son front brûlant, mirent un peu de calme dans ses idées.

Quand il eut franchi environ trois lieues, il ralentit l'allure de son cheval et se mit à réfléchir.

Avant toute chose, Raoul voulait s'éloigner de la Tremblaye.

Sa famille existait encore; mais pouvait-il demander un asile à ceux qu'il avait dédaignés au temps de sa splendeur, et que d'ailleurs il n'aimait pas?

Pouvait-il surtout, lui, l'orgueil incarné, se résigner à porter le nom obscur de Raoul Rigauld dans ce pays où, trois jours auparavant, chacun le considérait comme le futur marquis de la Tremblaye?

Sans doute, presque tous les gentilshommes qu'avaient réunis au château les funérailles de Réginald lui avaient témoigné un profond intérêt en prenant son parti contre le vicomte de Jacquemet; — sans doute, tous ces gentilshommes lui accorderaient de grand cœur l'hospitalité de leurs toits; mais n'aimerait-il pas mieux mourir que d'être reçu comme un inférieur chez ceux-là dont il s'était cru l'égal?

Raoul se dit tout cela avec une poignante amertume, et, pendant un instant, le désespoir déborda dans son cœur.

Il se sentit seul sur la terre, isolé, perdu dans le monde.

La nuit était descendue par degrés; — autour de lui la campagne était déserte et silencieuse.

Cette obscurité, cette solitude, lui parurent être l'image de sa vie.

Ces pensées le désespérèrent à un tel point, qu'une véritable défaillance s'empara de lui et qu'il chancela sur son cheval.

Une de ses mains s'attacha au pommeau de la selle, tandis que l'autre se portait instinctivement en arrière.

Cette main heurta la valise qui rendit sous le choc un son métallique et prolongé.

Raoul se souvint alors qu'il emportait avec lui une somme importante; seulement il ignorait le chiffre de cette somme.

Tout n'était donc pas perdu, car le jeune homme n'ignorait point qu'avec de l'or on vient toujours à bout de se tirer d'affaire.

En même temps une voix intérieure cria à Raoul que s'il pouvait trouver quelque part un soulagement à ses chagrins, ce serait à Paris, Paris, cette ville magnifique dont il avait entendu conter tant de merveilles.

Son parti fut pris aussitôt.

— J'irai à Paris, se dit-il.

Mais comme, avant d'arriver dans la grande cité, il fallait accomplir un long voyage et qu'il était d'urgence de trouver pour ce soir-là un souper et un lit, Raoul éperonna de nouveau Bayard, qui repartit au galop.

Après une heure et demie de cette course impétueuse, Raoul vit étinceler à une faible distance les lumières d'un grand nombre de maisons.

Il était aux portes d'Abbeville.

Il remit son cheval au pas, et ne tarda point à franchir le seuil d'une assez bonne hôtellerie, à l'enseigne des *Trois-Couronnes*.

Les palefreniers s'emparèrent aussitôt de Bayard, et Raoul leur recommanda d'avoir bien soin du noble animal qui, quoique blanc d'écume et couvert de sueur, hennissait fièrement et fouillait les pavés de la cour du bout de son sabot léger.

Le jeune homme déboucla lui-même la précieuse valise qui contenait toute sa fortune et toutes ses espérances.

Il la chargea sur son épaule et il entra dans l'intérieur de l'hôtellerie pour demander qu'on lui donnât une chambre et qu'on lui servît à souper sur-le-champ.

Nous savons que Raoul, en outre de ce qu'il était très-beau, avait la tournure et les manières les plus aristocratiques qu'il fût possible d'imaginer.

Aussi, quoiqu'à cette époque un gentilhomme qui se respectait ne voyageât guère sans être accompagné de deux laquais au moins, l'hôte, l'hôtesse et tous leurs gens s'empressèrent à servir ce jeune cavalier, vêtu de grand deuil et pourvu d'une si haute mine.

En un clin d'œil, la plus belle chambre fut préparée. — Comme les soirées étaient fraîches, on alluma dans la cheminée de cette chambre un feu clair et pétillant. La broche de la cuisine tourna, et les casseroles commencèrent sur les fourneaux leur petite chanson monotone.

Raoul était triste, mais il était jeune.

Les douleurs morales ne pouvaient endormir tout à fait le vigoureux appétit de son âge; aussi les savoureuses odeurs du rôti et des ragoûts, qui ne tardèrent point à monter jusqu'à lui, lui causèrent une sensation agréable.

Cette sensation, jointe au bon accueil qui venait de lui être fait et aux marques de considération qu'on lui prodiguait, rassérénèrent un peu l'esprit de notre héros et le disposèrent à jeter sur l'avenir un regard moins désolé.

## VIII. — L'ORPHELIN.

Raoul avait donné ordre qu'on le servît dans sa chambre, et le but de cet ordre était de ne point se séparer de son trésor.

Le souper parut.

L'hôte s'était surpassé, et les plats qu'on plaça successivement devant le jeune homme étaient autant de chefs-d'œuvre culinaires.

Raoul soupa donc, et soupa bien, quoique parfois une pensée amère fît retomber sa main au moment où elle allait s'approcher de ses lèvres.

Aussitôt après avoir achevé son repas, il alla pousser les doubles verrous de la porte de la chambre, il ouvrit sa valise et il en étala le contenu sur une table.

Il fut ébloui de la quantité d'or qu'elle contenait.

Jamais il n'avait attaché la moindre importance à cette fortune qui, relativement à la richesse du marquis Réginald, n'était qu'une goutte d'eau dans la mer.

Pendant un instant, il regarda les jeux de la lumière sur ce monceau brillant. Le cordon de chaque pièce de monnaie recevait une étincelle et la renvoyait en pluie éblouissante. Le glorieux profil de Louis XIV étincelait sur les doubles louis.

Puis il se mit à compter les pièces d'or.

Il y en avait un peu plus de douze cents.

Comme ces monnaies étaient de valeurs inégales, les unes de vingt-quatre, les autres de quarante-huit livres, cela faisait un total de quarante mille livres environ.

C'était certes bien peu pour Raoul qui avait rêvé les cent mille écus de rente des domaines de la Tremblaye. Mais, enfin, avec cette somme, il était impossible de mourir de faim, pendant quelque temps du moins.

Raoul avait aussi des bijoux, mais il ne se rendait nullement compte de leur valeur, et d'ailleurs son projet était de les garder en mémoire de Réginald, de qui il les tenait.

Notre héros remit tout son or dans la cassette qu'il referma et qu'il plaça sur sa table de nuit, auprès de son lit.

Ceci fait, Raoul s'assura que ses pistolets étaient chargés; il en visita soigneusement les amorces, et il les posa sur la valise comme de fidèles défenseurs.

Ensuite il se coucha, et, brisé par la fatigue et les cruelles émotions de cette journée et des précédentes, il ne tarda pas à s'endormir.

Son sommeil fut plus calme qu'il ne l'aurait espéré; — quand il se réveilla, la matinée était déjà assez avancée.

Il se leva aussitôt, déjeuna légèrement, paya sa dépense et se remit en route.

Raoul avait calculé qu'il lui fallait environ quatre jours pour arriver à Paris sans épuiser son cheval et sans se mettre lui-même sur les dents.

Il chemina donc à l'allure la plus modérée, et il put se livrer ainsi tout entier aux méditations que lui inspirait sa situation présente, et aux pensées qui l'assiégeaient.

Entre autres choses, Raoul se demandait quel était le plus utile emploi qu'il pourrait faire de ses quarante mille livres.

Après s'être longuement consulté et avoir à cent reprises discuté avec lui-même, Raoul finit par se dire que le parti le plus sage était assurément d'acheter une sous-lieutenance, et d'entrer comme un cadet de bonne maison au service de Sa Majesté.

Nous savons depuis longtemps que le métier des armes plaisait à notre héros; et d'ailleurs sa jeune et brillante imagination lui persuadait facilement que l'épée de petit officier pourrait un jour, entre ses mains, devenir un bâton de maréchal de France.

Et puis il lui semblait que le marquis de Réginald applaudirait, du haut du ciel, à sa détermination.

Après avoir ainsi décidé de son avenir, Raoul se trouva plus tranquille.

Deux journées se passèrent sans amener un seul incident qui mérite d'être rapporté ici.

Le matin du troisième jour, deux heures environ après être sorti de l'hôtellerie dans laquelle il avait couché, Raoul se trouva au pied d'une montée tellement longue et tellement ardue, qu'il mit pied à terre et laissa Bayard le suivre en liberté pour la gravir.

Arrivé au sommet de cette côte difficile, le fils du braconnier s'arrêta un instant, et regarda avec enthousiasme l'immense et magnifique panorama qui se déroulait à perte de vue devant lui.

Au moment où il s'apprêtait à remonter à cheval, il vit, à dix pas de lui, un jeune paysan, presque un enfant, assis au bord de la route sur le talus d'un fossé.

La figure de cet enfant, qui semblait avoir quatorze ou quinze ans tout au plus, était intelligente et douce, mais d'une pâleur livide.

Ses traits contractés et le contour marbré de ses yeux témoignaient d'un état maladif et d'une souffrance cont[...]ue.

Il appuyait fortement sa main droite sur sa poitrine oppressée, comme pour y étouffer une douleur aiguë.

Ce paysan était vêtu d'une blouse grossière en étoffe bleue tout usée. Son pantalon de droguet, élimé et déchiré par l'usage, laissait ses jambes à moitié nues; ses pieds étaient chaussés de lourds sabots.

Quand il s'aperçut que Raoul le regardait avec attention, il baissa vivement les yeux, et une assez vive rougeur vint colorer ses traits.

Son visage révéla les symptômes non équivoques d'une violente lutte intérieure.

Puis enfin il éloigna de sa poitrine la main qui la pressait, et il étendit cette main vers Raoul, en murmurant d'une voix étouffée ces mots déchirants :

— J'ai faim!...

Raoul s'approcha de l'enfant et lui présenta une pièce de monnaie.

Le petit paysan la prit vivement et la baisa en s'écriant :

— Ah! monseigneur, que Dieu vous bénisse!... je ne mourrai pas aujourd'hui...

— Que parlez-vous de mourir, mon enfant? — dit-il, — vous êtes donc bien pauvre et bien malheureux?...

— Oui, monseigneur, bien pauvre et bien malheureux...

— Vous n'avez pas de pain?

— Je n'ai pas mangé depuis avant-hier, monseigneur...

— Oh! mon Dieu!... — murmura Raoul en prenant à l'arçon de sa selle une petite gourde pleine d'eau-de-vie, et en la présentant au jeune paysan qui but avec avidité et sembla revivre aussitôt.

Raoul continua ses questions.

— Vous n'êtes donc pas de ce pays? — demanda-t-il.

— Je suis de six lieues d'ici, monseigneur.

— Pourquoi avez-vous quitté votre village?

L'enfant se mit à pleurer au lieu de répondre.

Raoul continua :

— N'avez-vous point de parents?

— Je n'en ai plus... — balbutia l'enfant.

— Vous êtes orphelin?...

— Je n'ai jamais connu ma mère... Mon père est mort il y a huit jours...

— Et alors, vous êtes parti? ...

— Il le fallait bien, monseigneur...

— Pourquoi?

— Mon père avait une pauvre maison et deux petits champs... Il les cultivait, je l'aidais de mon mieux, et nous vivions de leur produit... Mais voilà que mon père est mort... des gens à qui il devait quelque argent ont pris la maison et les deux champs... et ils m'ont chassé... Je ne voulais pas mendier... j'ai demandé du travail... on m'a dit que j'étais trop petit et que j'étais trop faible... Alors je suis parti... je suis venu jusqu'au bord de ce fossé, je m'y suis assis hier pensant y mourir... Vous êtes venu... je souffrais tant que le courage m'a manqué et que je vous ai tendu la main... Je vais acheter du pain et je vivrai encore aujourd'hui... Mais demain vous ne passerez pas, monseigneur, et je mourrai demain...

Cette histoire si simple et si déchirante remua profondément toutes les fibres du cœur de Raoul, car cette histoire, à la différence près de misère et de douleur, était aussi la sienne.

Raoul compara sa situation à celle de ce malheureux enfant; il se trouva presque heureux en face d'une telle infortune.

— Allons, — se dit-il, — je vais tendre la main à cet enfant comme le marquis Réginald me l'avait tendue autrefois. Cela me portera peut-être bonheur!

Puis il reprit à haute voix :

— Comment vous nommez-vous, mon ami?

— Je m'appelle Jacques, monseigneur.

— Quel âge avez-vous?

— Quatorze ans.

— Eh bien, Jacques, je ne veux point que vous mouriez demain, ainsi que vous le disiez tout à l'heure. — Tout le monde vous a repoussé, moi, je ne vous repousserai pas. Vous n'aurez plus besoin de mendier, et, si vous voulez me suivre, vous ne manquerez plus de pain...

— Vous suivre, monseigneur!... — s'écria l'enfant avec une expression de joie ardente, mêlée d'un peu de doute, — est-ce possible?

— Oui, — dit Raoul, — j'offre de vous emmener avec moi.

## IX. — JACQUES.

L'enfant se jeta à genoux, ses lèvres remuèrent, on voyait qu'il remerciait Dieu mentalement.

Puis il saisit la main de Raoul et la couvrit de baisers en balbutiant de mots inintelligibles, mais dans l'accent desquels la reconnaissance éclatait.

Notre héros, en se voyant ainsi remercié, en se trouvant protecteur à son tour, en relevant l'enfant agenouillé qui lui devait la vie, en devinant qu'il venait de s'attacher à tout jamais une âme, se sentit grandir à ses propres yeux.

— Jacques, — dit-il au bout d'un moment, — nous allons à Paris...

L'enfant fit un geste qui signifiait clairement :

— Où vous irez, j'irai; je vous suivrais au bout du monde!...

Raoul continua :

— Savez-vous lire, mon enfant?

— Un peu, monseigneur.

— Savez-vous écrire?...

— Un peu aussi, mais très-mal...

Le jeune homme sourit de cette réponse naïve.

Puis il demanda :

— Combien y a-t-il d'ici au plus prochain village?

— Deux lieues, monseigneur.

— Vous êtes trop faible pour marcher jusque-là. Savez-vous monter à cheval?...

— Oui, monseigneur.

— Eh bien! montez Bayard, il est très-doux; je suivrai à pied. Un peu de nourriture vous rendra des forces, et aussitôt que j'en trouverai l'occasion, j'achèterai pour vous des vêtements et un cheval, sur lequel vous me suivrez...

L'enfant n'en pouvait croire ses oreilles.

Il se laissa faire cependant, mais convaincu qu'il était le jouet de quelque illusion décevante.

Raoul et Jacques arrivèrent au village, et, ainsi que l'avait prévu Raoul, un bon repas restaura complétement l'enfant.

Tous deux se remirent en route; — vers le soir, ils atteignirent une petite ville.

Le premier soin de Raoul fut de se faire indiquer par son hôtelier la demeure d'un fripier et celle d'un maquignon.

Chez le premier, il acheta une livrée d'occasion qui se trouva aller tant bien que mal au petit Jacques.

Chez le second, il fit emplette d'un bidet de Normandie, hors d'âge, mais susceptible, s'il était ménagé, de fournir encore un bon service.

Il paya les vêtements trois louis. Le cheval lui en coûta huit, et moyennant cette modique somme, Raoul se trouva pourvu d'un petit laquais fort présentable; car, sous sa veste écarlate, sa culotte grise, son habit bleu à liserés d'argent et son chapeau galonné de même, Jacques avait vraiment fort bon air.

Le lendemain, il n'y avait plus que huit lieues à faire pour atteindre Paris.

Raoul monta Bayard, et Jacques enfourcha son bidet avec un orgueil facile à comprendre et avec une joie enfantine qui triomphait de son chagrin.

Le fils du braconnier rompit le silence après deux heures de marche.

— Jacques, — dit-il à l'orphelin, — quand vous me parlerez, vous ne m'appellerez plus monseigneur, ainsi que vous le faites...

— Comment faudra-t-il dire?... — demanda l'enfant.

— Vous me nommerez *monsieur le chevalier*.

— Oui, monsieur le chevalier, — répondit l'orphelin.

— Et, — continua Raoul, — quand on vous demandera le nom de votre maître, vous répondrez que vous êtes au service du chevalier Raoul de la Tremblaye.

— Je m'en souviendrai, — dit Jacques.

Raoul, on le voit, prenait un nom qui ne lui appartenait point. Mais, en prenant ce nom, était-il bien coupable?

Nous ne le croyons pas.

Bien avant la nuit, Raoul arrivait dans la grande ville où l'avenir lui réservait une vie aussi accidentée que celle des Gil Blas et des Lazarille, ces immortels aventuriers.

Nous allons le suivre au milieu des catastrophes, des péripéties, des passions, des éblouissements, des intrigues, des joies et des douleurs de cette vie étrange.

### X. — LA MAISON DE LA RUE DU GINDRE.

Neuf heures du soir sonnaient à l'horloge de Saint Sulpice.

Un brouillard très-épais s'étendait sur Paris, ne laissant distinguer les lanternes des carrosses et les falots des porteurs de chaises que comme des étoiles perdues dans la brume, égarant les piétons, faisant jurer les cochers, damnant les soldats du guet et favorisant les voleurs, qui, plutôt que de ne point tenter de bons coups à la faveur de ce manteau de vapeurs sombres qui les rendait invisibles et insaisissables, se seraient dévalisés les uns les autres.

Le brouillard semblait plus impénétrable et plus nauséabond que partout ailleurs dans une abominable ruelle qui venait rejoindre, non loin de la place Saint-Sulpice, la rue du Vieux-Colombier.

Cette ruelle, étroite, fangeuse et longue, s'appelait alors et s'appelle encore aujourd'hui la *rue du Gindre*.

Il y a deux ou trois ans elle avait conservé dans toute son intégrité la physionomie de coupe-gorge qui la caractérisait à l'époque où se passent les faits dont nous sommes l'historien.

Ses maisons, noires et crevassées comme des centenaires décrépites, avaient toutes l'aspect repoussant d'autant de repaires et de mauvais lieux.

De rares ouvertures, de petites lucarnes chassieuses, perçaient comme à regret leurs façades.

Des portes étroites et basses semblaient se cacher près des pavés boueux, honteuses de donner accès dans ces demeures de sinistre apparence.

En plein midi, la plupart des honnêtes gens aimaient mieux faire un long détour que de traverser la rue du Gindre.

Une fois la nuit venue, elle n'était hantée que par ceux qu'y attiraient la pensée du crime ou les excitations de la plus ignoble débauche.

Le soir dont il s'agit et à l'heure que nous avons indiquée un peu plus haut, plusieurs individus dont on ne pouvait distinguer les traits ni même la tournure, s'engagèrent successivement dans l'horrible ruelle et frappèrent l'un après l'autre, d'une façon particulière, à une porte qui s'ouvrit pour les laisser passer et se referma derrière eux.

Un observateur qui, dans un intérêt quelconque, se serait embusqué auprès de cette porte, en aurait compté huit.

Nous allons suivre le dernier de ces inconnus.

Derrière la porte se trouvait une allée infecte, dont les dalles disparaissaient à demi sous une couche de boue gluante.

Cette allée était plongée dans les plus profondes ténèbres.

Quand on avait compté quarante pas, à partir du seuil, on rencontrait la première marche d'un escalier de bois vermoulu, enchâssé dans une sorte de cage tournante et pourvu d'une corde grasse au lieu de rampe.

Dix-huit marches conduisaient au premier étage.

Après en avoir franchi dix-huit autres, on arrivait au second.

Là s'arrêta l'inconnu que nous suivons.

Il s'orienta dans l'obscurité et frappa trois coups, à intervalles réguliers, contre le panneau d'une porte, qui s'ouvrit aussitôt comme un instant auparavant s'était ouverte celle de l'allée.

Une nappe de lumière jaillit alors sur l'escalier et l'éclaira jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

La pièce dans laquelle venait de pénétrer l'inconnu était une antichambre de bonne apparence et illuminée avec un grand luxe.

Cinq ou si manteaux et autant de chapeaux étaient suspendus à des patères, fixées à la muraille exprès pour cet usage.

Tandis qu'un laquais, vêtu de brun, débarrassait le nouveau venu de son chapeau et de son manteau qu'il accrochait auprès des autres, on entendait à l'intérieur du logis un bruit joyeux de voix et de chansons, et un cliquetis de verres qui s'entre-choquaient et de fourchettes qui fonctionnaient activement.

— Bourguignon, — dit l'arrivant au laquais, — il me paraît, mon garçon, que je suis en retard...

— Dame! — monsieur le vicomte, — un peu... — répondit le valet d'un air de familiarité mélangé d'une faible dose de respect.

— Sont-ils tous là-dedans?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Mademoiselle aussi?...

— Mademoiselle est arrivée la première.

L'inconnu ne poussa pas plus loin ses questions, et il entra dans la pièce d'où s'échappaient les bruits que nous avons signalés.

Cette pièce était tout à la fois un salon et une salle à manger.

Des meubles somptueux en lampas oriental et en bois doré la garnissaient.

Des tentures d'étoffe déguisaient la nudité primitive des murailles.

Un véritable tapis des manufactures royales d'Aubusson recouvrait le sol carrelé.

Au milieu de ce salon se dressait une grande table, chargée de mets délicats servis dans de la vaisselle plate, et de vins exquis contenus dans des flacons en cristal de Bohème.

L'argenterie était splendide.

Seulement, on aurait pu s'étonner de ce que toutes les pièces de cette argenterie, aussi bien que la vaisselle plate, étaient de formes différentes et portaient des écussons divers et des initiales variées.

Aucun des convives ne semblait remarquer cette particularité et y attacher la moindre importance.

Ces convives étaient au nombre de sept. Six hommes et une femme.

Leurs costumes semblaient attester qu'ils appartenaient à des professions bien différentes, et il eût été difficile de s'expliquer, dans le premier moment, quelle circonstance pouvait les réunir ainsi.

Le premier portait un uniforme de major au régiment de Royal-Champagne.

Le second était enveloppé dans une robe de moine, et la capuchon rabattu de son froc laissait voir sa tête rasée, à l'exception, bien entendu, de la couronne monacale.

Le troisième, qui cependant se trouvait sur un pied d'évidente égalité avec tous les autres, était vêtu d'une éclatante livrée vert et or.

Le quatrième avait l'air d'un commissionnaire médaillé.

Le cinquième semblait un honnête bourgeois, de mine modeste et de discrète allure.

Le sixième, celui qui venait d'entrer, paraissait un gentilhomme fort infatué de son mérite et de sa personne.

La physionomie grave et importante, et la respectable obésité du septième, lui donnaient l'apparence d'un intendant de bonne maison.

Enfin, le huitième et dernier convive, que, par galanterie, nous aurions dû nommer le premier, était la personne dont nous avons entendu Bourguignon et son interlocuteur parler sous le nom de *mademoiselle*.

### XI. — MADEMOISELLE.

On ne saurait imaginer quelque chose de plus gracieux et de plus séduisant que le visage et la tournure de cette jeune fille.

*Mademoiselle*, à laquelle il était impossible de supposer plus de dix-huit à vingt ans, avait un doux et ravissant visage, blanc et rose comme un pastel de Latour, et couronné de cheveux d'un châtain pâle, merveilleusement soyeux et épais.

Ses yeux, d'un bleu sombre et profond, tantôt lançaient de vifs regards comme des flèches acérées, tantôt se voilaient d'un nuage de rêverie mélancolique.

L'expression de ces yeux et de ces regards devait être irrésistible.

La bouche, très-petite et rouge comme la fleur du grenadier, laissait voir, en s'entr'ouvrant pour un sourire, des dents mignonnes et régulières, aussi blanches et aussi nacrées que des perles.

L'exquise distinction du visage de cette jolie personne s'accordait bien avec la petitesse aristocratique des mains et la cambrure espagnole d'un pied étroit et long.

Quant à la taille, svelte et souple au-delà de toute expression, elle était de tout point (pour nous servir d'une expression alors de mode) celle d'une *nymphe bocagère*.

L'enchanteresse que nous venons de décrire était vêtue d'une robe de taffetas changeant, d'un gris pâle à reflets mordorés, d'une simplicité et d'un goût parfaits.

Le militaire, le convive en livrée et le gentilhomme semblaient jeunes.

Le moine, le commissionnaire, l'intendant et le bourgeois avaient tous dépassé la quarantaine, et les deux premiers paraissaient même de beaucoup plus âgés.

Comment donc une jeune et belle fille qui, selon toute apparence, était bien née et bien élevée, se trouvait-elle seule au milieu de sept

hommes d'âge et de conditions divers, riant avec eux, trinquant avec eux, buvant avec eux sans gêne et sans embarras?

Comment enfin cette réunion avait-elle lieu dans un appartement luxueux et autour d'une table servie avec les recherches les plus somptueuses et les plus raffinées, dans une vieille et sale maison de cette horrible rue du Gindre?

Voilà ce que, sans doute, nous ne tarderons guère à savoir.

§

Le huitième convive, au moment où il entra dans la salle du festin, fut accueilli par une joyeuse et bruyante clameur.

— Bonjour, vicomte!...

— Comment te portes-tu, vicomte?...

— Vicomte, comme tu viens tard!...

— Je bois à ta santé, vicomte!...

Voilà ce que crièrent à la fois toutes les bouches.

— Bonsoir, mes très-chers, bonsoir, ma gentille Emeraude! — répondit gaiement le nouveau venu.

Il s'empara d'un siége resté vide à côté de la jolie fille qu'il venait de nommer Emeraude et qu'il embrassa sans façon sur les deux joues.

Puis il continua, après avoir rempli simultanément son assiette et son verre :

— Je suis en retard, c'est vrai; mais soyez tranquilles, je vous rattraperai.

Et effectivement, à la manière dont il mit tout aussitôt les morceaux doubles et dont il vida son verre sans relâche, il sembla vouloir, non-seulement rattraper, mais dépasser ses compagnons.

Les convives regardèrent pendant un instant les exploits de ce robuste appétit, en silence et avec une admiration non équivoque.

Puis, la conversation interrompue se renoua, devint générale, s'enchevêtra et forma un ensemble bruyant qu'entrecoupaient des éclats de voix et des fragments de chansons à boire.

Le moine ne donnait point l'exemple de la sobriété, et la jeune fille elle-même tenait tête aux plus hardis buveurs et dépassait volontiers dans ses paroles les dernières limites de la retenue et de la décence.

Le repas se prolongea jusqu'à près de minuit, puis le vicomte se leva, alla s'adosser à la cheminée, et dit :

— Et maintenant, mes très-chers, occupons-nous des affaires sérieuses.

— Oui, oui, — répondirent unanimement les convives.

— La journée a-t-elle été bonne? — demanda le vicomte.

— Heu! heu! — murmurèrent deux ou trois voix.

— Voyons, — continua le personnage auquel la parole semblait dévolue, — qu'avez-vous fait?

Personne ne dit mot.

— Procédons par ordre, — poursuivit le vicomte. — Je commence par notre charmante Emeraude...

— Oh! — s'écria la jeune fille, — ce n'est vraiment pas la peine de parler de moi!... j'ai perdu mon temps ou à peu près...

— Enfin, si peu qu'il y ait, il y a cependant quelque chose, n'est-ce pas?...

— Voilà tout, — dit Emeraude en tirant de sa poche un petit écrin en maroquin rouge qu'elle ouvrit.

Cet écrin contenait un bracelet en or, enrichi de perles de peu de valeur.

— D'où vient cela? — demanda le vicomte.

— De chez le petit joaillier de la rue du Bac. C'est un magasin sur lequel il ne faut plus compter. Depuis mes dernières visites, ce boutiquier de malheur est devenu effroyablement soupçonneux. Il ne vous perd pas de vue un seul instant, et ses yeux dévorent vos mains...

Le vicomte soupesa le bracelet pendant un instant et l'examina avec attention.

— En effet, — dit-il ensuite, — c'est bien mesquin!... je ne donnerais pas dix louis de ce colifichet... Demain, ma chère enfant, il faudra faire en sorte d'être plus heureuse.

— On tâchera, — répondit Emeraude.

— A toi, Jambe-de-Cerf, — reprit le vicomte en s'adressant au faux commissionnaire.

— Moi, — fit ce dernier, — c'est encore pis. Je m'étais installé près du Palais-Royal, attendant quelque aubaine. On vint me chercher d'une maison voisine pour porter une malle. Elle était assez lourde, et j'en tirais un favorable augure...

— Où est-elle, cette malle?

— Au magasin, parbleu!

— Eh bien?

— Eh bien! elle ne contient que de vieux habits et du linge en mauvais état. J'étais complétement volé!...

Le vicomte se mit à rire, et les autres convives l'imitèrent.

— Je vois, en effet, — poursuivit-il, — que la journée n'a pas été bonne pour vous autres. A ton tour, frère Boniface.

Le prétendu moine étala sur la table un rosaire à grains d'or, une bourse garnie de quelque monnaie, une montre, et un médaillon entouré de petits diamants.

— J'ai récolté cela chez des âmes pieuses, — dit-il. — Je sais que c'est mesquin! Hélas! mes très-chers frères, la dévotion s'en va!... Presque partout, quand on me reçoit, on me reçoit dans l'antichambre!... Il faudra changer ma spécialité, laisser repousser mes cheveux, couper ma barbe et me faire mécréant!... Le froc ne rapporte plus!...

Un long et bruyant éclat de rire accueillit les paroles du faux capucin.

— Bravo, Tournesol! bravo! — fit le vicomte au bout d'un instant, — de moine à mécréant il n'y a que la main! Nous aviserons à te choisir une autre industrie!...

— Vous m'obligerez, — répondit Tournesol; — depuis quelque temps le froc ne m'attire que des humiliations et des déboires et j'ai hâte de le quitter.

— As-tu quelque chose en vue?

— Oui, vraiment.

— Quoi donc?

— Ma poigne est solide, mon coup d'œil juste et mon cœur bien placé!... Vous en convenez, n'est-ce pas?...

— Sans doute; mais à quoi diable veux-tu en venir?...

— A ceci : Je souhaite me faire spadassin.

— Triste métier! — s'écria le vicomte avec une moue significative.

— Excellente industrie, au contraire, — répliqua vivement Tournesol; — on a je ne sais combien de cordes à son arc. Quand l'une d'elles vous fait défaut, l'autre est toujours à votre service.

— Explique-toi plus clairement, mon ami.

— Volontiers. D'abord, grâce à une mine belliqueuse, à de longues moustaches retroussées en croc et à une rapière gigantesque, on est l'effroi des petits bourgeois et la coqueluche des petites bourgeoises. Par conséquent, rien n'est plus facile que de lever des contributions sur les maris par la peur, et sur les femmes par l'amour! Ce n'est pas tout : on se montre assidu aux Porcherons et dans les promenades, on fréquente tous les endroits de plaisirs, l'on cherche querelle aux quidams d'allure débonnaire et aux provinciaux de figure naïve, braves gens à qui le moindre coup d'épée inspire une terreur salutaire, qui préfèrent une saignée à leur bourse à une saignée à leur individu et qui s'allégent volontiers de quelques pistoles pour éviter un combat dont la seule pensée les fait frissonner de la tête aux pieds. Joignez à cela qu'on met sa durandal au service des jaloux peureux et de tous ceux qui veulent se venger d'un ennemi sans courir les chances d'un duel, et vous verrez que de très-notables profits peuvent et doivent résulter de cette honorable position de spadassin. N'est-ce point votre avis, vicomte?

— Peut-être as-tu raison, Tournesol, — répondit le personnage ainsi interpellé; — agis donc à ta guise et jette le froc aux orties pour revêtir le harnais de guerre, puisque telle est ta fantaisie.

— Merci, — dit Tournesol en cambrant martialement sa haute taille, en relevant la tête d'une façon belliqueuse et en se posant le poing sur la hanche; — dès demain vous me verrez à l'œuvre et je vous réponds que je ne serai point un membre inutile de notre association.

Le vicomte, après le colloque que nous venons de rapporter, continua l'espèce d'interrogatoire auquel les honnêtes gens que nous mettons en scène répondaient d'une façon si catégorique.

Il questionna successivement le major au régiment de Royal-Champagne, l'intendant de bonne maison et le domestique en livrée vert et or.

Chacun d'eux apporta à la caisse commune le fruit de ses brigandages de la journée.

Le bourgeois de mine modeste dut rendre compte à son tour de l'emploi de son temps.

— Moi, — dit-il, — je n'apporte rien...

— Comment! — s'écrièrent deux ou trois voix.

— Voilà qui va mal, monsieur Benoit! — murmura le vicomte.

— Mes chers collègues, — répondit M. Benoit, — vous me jugez bien vite, ce me semble, et vous me condamnez bien légèrement! Est-ce donc à dire que le chasseur ait mérité des reproches quand il rentre au logis les mains vides, mais après avoir trouvé les traces du gibier qu'il pourchassera et qu'il rapportera le lendemain?...

— Où tend ce préambule? — demanda le vicomte.

— Vous le saurez dans un instant, et je crois que, bien loin d'encourir vos reproches, j'aurai droit à quelques éloges.

— Nous attendons, — murmurèrent les associés.

— M'y voici :

« Le hasard, ce grand maître des choses de ce monde, avait conduit aujourd'hui mes pas du côté de la Chapelle, et j'avais laissé faire le hasard, car il n'est pas rare de rencontrer de bonnes aubaines *extra muros*. La chance, d'ailleurs, ne m'avait point souri et je m'en revenais à Paris, pédestrement et tout penaud.

« J'allais franchir la barrière Saint-Denis, quand je fus arrêté par un grand encombrement de chariots, de coches et de carrosses.

« Une charrette, dont la roue s'était brisée, causait cet encombre-

ment. La foule s'amassait, les cochers juraient et les chevaux piaffaient dans la boue.

« Comme je ne voulais point exposer mes bas chinés à recevoir des éclaboussures au milieu de cette bagarre, je me rangeai le long des maisons, le plus près du mur qu'il me fut possible, et j'attendis.

« Au bout de cinq minutes, on avait relevé la charrette et la file de voitures se remettait en mouvement.

« J'allais suivre la foule qui se dissipait peu à peu, quand je vis venir à moi un cavalier bien monté qui s'était trouvé pris au milieu de la bagarre et auquel, sans doute, ma figure inspirait une confiance dont j'étais digne.

« Ce cavalier était un jeune homme de seize à dix-huit ans au plus, entièrement vêtu en noir.

« La boue qui couvrait son cheval et qui souillait les bords de son manteau, indiquait qu'il venait de faire une longue route.

« Il était suivi d'une façon de petit laquais, fort mal monté et vêtu d'une livrée de hasard...

« Le jeune cavalier s'approcha de moi, ainsi que je viens de vous le dire.

« Il porta la main à son chapeau qu'entourait un large crêpe noir, il le souleva à demi et il me dit :

« — Me permettez-vous, monsieur, d'avoir l'honneur de vous adresser une question ?

« Je le saluai à mon tour avec une parfaite courtoisie, je mis sur mes lèvres un sourire empreint de la plus bienveillante bonhomie, et je répliquai que j'étais entièrement à sa disposition et que je me ferais un véritable plaisir de répondre, non-seulement à une question, mais bien à cent, s'il jugeait convenable de me les adresser. »

## XII. — LES FILETS DE M. BENOIT.

M. Benoît continua son récit, que tous les convives de la rue du Gindre écoutaient avec une religieuse attention.

« — Je vis à merveille, — reprit-il, — que le jeune cavalier était enchanté de l'affabilité de mes manières.

« — Monsieur, — me dit-il, — êtes-vous de Paris?

« Oui, monsieur, — lui répondis-je, — bourgeois de Paris, né dans le quartier Saint-Denis, où nous faisons de père en fils, depuis trois cents ans bientôt, le commerce des laines en gros et en détail. Nicolas Benoît, pour vous servir s'il en était capable, à l'enseigne du *Bélier d'argent*.

« — Alors, monsieur, vous devez connaître merveilleusement bien la grande ville?...

« — Je n'en ignore, — monsieur, — ni une ruelle ni un cul-de-sac.

« — Soyez donc assez bon, — monsieur, — pour me tirer de l'embarras dans lequel je me trouve...

« — Faites-le-moi connaître, et je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

« — Je suis étranger, monsieur.

« — Je m'en doutais.

« — Je viens à Paris pour la première fois; je n'y ai aucune relation et je vous prie de m'indiquer une hôtellerie modeste, mais sûre, où je n'aie rien à craindre pour ma petite fortune que je porte tout entière avec moi.

« Ces dernières paroles résonnèrent à mes oreilles comme le clairon résonne à celles du cheval de bataille.

« Mes yeux se portèrent instinctivement sur une valise très-gonflée que des courroies de cuir attachaient derrière la selle du jeune homme, et d'où s'échappait, à ce qu'il me sembla, un bruissement métallique à chacun des mouvements du cheval.

« Je devinai que Mercure, le dieu des gens habiles, m'envoyait une capture pour laquelle je n'aurais pas même eu la peine de tendre mes filets, et je me hâtai de répondre :

« — Rien ne m'est plus facile, monsieur, que de vous donner le renseignement que vous attendez de moi. — Je connais une petite auberge, tranquille et point coûteuse, et dont le maître est sans contredit le plus honnête homme qui se puisse imaginer.

« — Et où est située cette hôtellerie, s'il vous plaît?

« — Rue de Paradis-Poissonnière, à l'enseigne de la *Toison d'or*.

« — Je vous aurai, monsieur, une obligation de plus, si vous voulez bien m'apprendre quel chemin je dois suivre pour y arriver.

« — Je vous renseignerais de grand cœur, mais il est certain que vous vous égareriez plus de dix fois en route.

« — Comment donc faire?

« — Rien n'est plus simple. Je vais justement de ce côté, et, s'il vous convient de ralentir un peu le pas de votre cheval, je vous conduirai moi-même.

« — Quoi! monsieur, vous auriez la bonté?...

« — C'est un plaisir pour moi, monsieur...

« — Dans ce cas, j'accepte votre offre obligeante, et je vous suis reconnaissant comme je le dois...

« Nous nous mîmes en route, et nous échangeâmes, chemin faisant, toutes sortes de banalités et de lieux communs sans aucun intérêt.

« Vous devinez facilement, mes chers associés, quel motif m'avait poussé à indiquer au jeune provincial l'hôtellerie de la *Toison d'or* préférablement à toute autre.

« Cette auberge est, sinon un véritable coupe-gorge, du moins une maison de renommée douteuse, et la conscience de l'hôte est des plus faciles et des plus accommodantes.

« Nous arrivâmes dans la cour.

« — Vous voici au gîte, monsieur, — dis-je à mon jeune homme; — permettez-moi de vous souhaiter bonne chance dans Paris et de vous quitter.

« — Me quitter ainsi! — s'écria-t-il en sautant à bas de son cheval et en me prenant vivement la main, — vous ne le ferez pas sans m'avoir accordé la faveur de vider avec moi un flacon de vin d'Espagne.

« Je prétextai des affaires urgentes; j'affirmai que je n'étais point maître de mon temps; enfin, je me défendis d'accepter.

« Le jeune homme insista chaleureusement.

« Je m'y attendais, et je finis par céder.

« Un palefrenier s'apprêtait à emmener les chevaux à l'écurie.

« — Attendez un instant, — lui dit mon compagnon en débouclant les courroies qui attachaient la valise à la selle.

« Un autre domestique s'avança pour prendre cette valise.

« J'approchai ma bouche de l'oreille du jeune homme, et je lui dis tout bas :

« — Il y a de l'or, là-dedans, n'est-ce pas?

« — Oui, — répondit-il d'un air étonné.

« — Alors, — continuai-je du même ton, — ne souffrez pas qu'on y touche. Sans doute la maison est sûre, mais il ne faut exposer personne à la tentation... Je vous aiderai à porter cette valise...

« Il me remercia du geste, et il me fit signe qu'il acceptait mon offre.

« Je pris la valise par une de ses poignées, et je fus étonné et ravi de sa pesanteur.

« Nous montâmes ainsi jusqu'à une chambre du premier étage, la seule qui se trouvât vacante en cet instant.

« Mon compagnon me serra de nouveau la main, puis il demanda une bouteille de vin de Xérès et deux verres.

« Cette bouteille et ces deux verres furent placés sur une petite table qui se trouvait au milieu de la chambre.

« Le jeune homme s'assit d'un côté de cette table.

« Je pris place en face de lui.

« Il remplit les verres jusqu'au bord de cet ambre liquide qu'on appelle du vin de Xérès. Ensuite il tendit son gobelet vers moi.

« Je lui rendis cette politesse; nos gobelets s'entre-choquèrent, et il but, après avoir dit :

— A votre santé, monsieur Benoît...

— A votre prospérité et à la réussite de tous vos projets, — répondis-je.

« Et j'ajoutai presque aussitôt :

« — Oserais-je vous demander, monsieur, à qui j'ai le plaisir de parler?

« — Au chevalier Raoul de la Tremblaye, — répondit le jeune homme.

« Je me levai de mon siége et je m'inclinai profondément en m'écriant d'un ton pénétré :

« — C'est bien de l'honneur pour un pauvre bourgeois de Paris, comme moi, que d'être admis à s'attabler en compagnie d'un noble gentilhomme comme monsieur le chevalier .. et je prie monsieur le chevalier de croire à l'expression sincère de toute ma gratitude!...

« — Ne parlons pas de cela, — fit-il; — asseyons-nous, mon cher monsieur Benoît, et buvons...

« J'obéis.

« Il remplit mon verre et je portai de nouveau sa santé, mais cette fois, en lui donnant son nom et son titre.

« J'entre avec vous, mes chers associés, dans tous ces détails qui peuvent vous paraître mesquins et insignifiants, mais qui sont indispensables pour vous faire bien comprendre par quelle pente insensible, par quels moyens habiles et détournés, par quelles transitions délicates, je suis arrivé peu à peu à capter complétement la confiance et les sympathies de ma nouvelle connaissance...

« — Que pensez-vous de ce xérès? — me demanda-t-il après avoir bu.

« — Je le trouve parfait.

« — C'est là votre avis?

« — Oui, en conscience. N'est-ce pas aussi le vôtre, monsieur le chevalier?...

« — Ah! — fit-il, — j'en buvais de meilleur au château de mon père!...

« Et je vis une expression de vif regret passer sur le visage du jeune homme.

« Que regrettait-il?

« Était-ce le château, le xérès ou le père?..

« Je voulus sortir de cette incertitude et je dis :

« — Monsieur votre père a dû ne se séparer de vous qu'avec un bien amer et bien profond chagrin?

« — Ne voyez-vous donc pas que je suis en deuil? — murmura-t-il d'une voix sombre.

« — Oh! mon Dieu! — m'écriai-je, — est-ce que vous auriez eu le malheur... l'affreux malheur?...

« Je m'interrompis.

« Il acheva ma phrase.

« — De perdre mon père! — dit-il. — Oui, monsieur, j'ai eu cet irréparable malheur...

« Ma physionomie se mit en deuil à l'instant même, et j'essuyai une larme qui ne coulait point.

### XIII. — LA CURIOSITÉ DE M. BENOIT.

« Il y eut entre le chevalier et moi un silence de quelques minutes, poursuivit M. Benoit.

« Puis, comme mon visage continuait à affecter la désolation la plus profonde, le jeune homme, touché de voir combien je prenais part à ses douleurs, me tendit la main et serra la mienne en me disant :

« — Je vois, monsieur, que vous êtes un homme de cœur, et je vous remercie profondément de l'intérêt que vous voulez bien me porter!...

« A cela, je répondis que cet intérêt n'avait rien que de naturel, et que M. le chevalier m'obligerait en disposant absolument de moi, de mon temps, de ma bourse, de mon crédit et de mes démarches...

« — J'accepte vos offres gracieuses, — répliqua le jeune homme en souriant, — et j'en profiterai, excepté cependant de celle de votre bourse, dont je n'ai nul besoin. Je ne suis pas riche, mais j'ai de quoi vivre, du moins pendant un certain temps, sans recourir à l'aide de personne...

« J'essayai quelques questions.

« — Y a-t-il longtemps, monsieur le chevalier, — demandai-je, — que vous avez eu le malheur de perdre monsieur votre père?

« — Hélas! — s'écria-t-il, — sa fosse est encore entr'ouverte...

« — Si j'en juge d'après votre désespoir, ce noble gentilhomme devait être digne de tout l'amour et de tous les regrets d'un fils tel que vous.

« — Ma vie entière ne suffira pas à le pleurer comme il le mérite.

« — Madame votre mère vit encore, sans doute?

« — Non, monsieur, ma mère est morte...

« — Au moins, il vous reste des frères?...

« — Je suis fils unique.

« — Quelques parents?...

« — Aucun.

« — Comment! vous êtes seul au monde?

« — Vous l'avez dit, monsieur; oui, je suis seul au monde!...

« — Ah! vous devez avoir grande hâte de rejoindre vos amis!...

« — Des amis! je n'en ai pas un!...

« — Quoi! personne ne vous attend à Paris?...

« — Personne.

« — Ah! pauvre jeune homme!... pauvre jeune homme!... — m'écriai-je.

« Puis, je repris aussitôt :

« — Excusez cette familiarité, monsieur le chevalier...

« — Non-seulement, je l'excuse, mais je vous en sais gré...

« — Je tremble que ma curiosité ne vous importune...

« — En aucune façon.

« — Alors, monsieur le chevalier, puisque vous daignez tolérer les questions peut-être indiscrètes que me dicte l'intérêt que je ressens pour vous, dites-moi, je vous prie, quels motifs vous attirent dans notre grande ville?... J'avais cru d'abord que vous y veniez rejoindre des parents ou des amis; mais il paraît que je m'étais trompé...

« — J'y viens, — répondit le jeune homme, — j'y viens pour y chercher à vivre...

« — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez de l'argent, ce me semble?

« — Un peu; mais il est indispensable qu'avec cet argent je me crée un avenir...

« — Ne possédez-vous donc pas les revenus de l'héritage de monsieur votre père?...

« Le chevalier hésita d'abord.

« Puis, il me répondit :

« — Tout ce que je possède est dans cette valise...

« Et il me montrait du geste la petite malle de cuir dont je vous ai parlé.

« — A combien cela peut-il se monter... à peu près?... — demandai-je

« Le chevalier me regarda fixement.

« A coup sûr, un sentiment de défiance se faisait jour dans son esprit; j'eus peur, et je me hâtai de continuer :

« — Si je vous demandais cela, monsieur le chevalier, c'était afin de vous donner quelque bon conseil. . Je suis vieux, malheureusement pour moi!... j'ai beaucoup d'expérience; je connais Paris, ses bons et ses mauvais côtés, les piéges qu'il cache sous les pas de ceux qui veulent tenter la fortune et les ressources qu'il leur offre... et, peut-être, si j'avais su quel est le chiffre de la somme dont vous pouvez disposer, m'aurait-il été possible de vous engager à faire de cette somme tel ou tel emploi fort avantageux. Mais, du moment où ma question vous a paru indiscrète, n'en parlons plus, monsieur le chevalier, n'en parlons plus...

« Puis, je me levai, en ajoutant :

« — Si, par hasard, vous aviez besoin de moi, monsieur le chevalier, je n'en serais pas moins à votre service, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Vous iriez rue Grénetat, tout bonnement, et vous demanderiez Nicolas Benoit, marchand mercier et faisant le commerce des laines en gros et en détail, à l'enseigne du *Bélier d'argent*. Tout le monde vous indiquerait la maison... Ah! nous sommes bien connus dans le quartier Saint-Denis, depuis trois cents ans bientôt que nous y vivons et que nous y commerçons de père en fils!... A l'honneur de vous revoir, monsieur le chevalier, à l'honneur de vous revoir!...

« Je fis un mouvement pour reprendre mon chapeau, que j'avais posé sur une chaise en arrivant.

« Le jeune homme me retint.

« Je m'y attendais, et je me laissai faire avec la plus complaisante bonhomie.

### XIV. — L'INVITATION DE M. BENOIT.

« — Rasseyez-vous, monsieur Benoit, je vous en prie, — me dit le chevalier.

« — C'est que je suis un peu pressé, voyez-vous...

« — Je ne vous demande que cinq minutes.

« — Allons, soit!...

« Je me rassis.

« — Monsieur Benoit, — reprit Raoul, — vous êtes un homme de parole, n'est-ce pas?

« — Certes!...

« — Vous m'avez promis un conseil, tout à l'heure?

« — Eh bien?...

« — Eh bien! ce conseil, voulez-vous me le donner?...

« — A quel sujet?...

« — Au sujet de l'emploi de ma petite fortune.

« — Oh! oh!...

« — J'ai là quarante mille livres environ.

« — Quarante mille livres?...

« — Oui, en or.

« — Et c'est tout ce que vous possédez?...

« — A l'exception de quelques bijoux que je tiens à conserver. C'est bien peu, n'est-ce pas?

« — Ce n'est pas beaucoup; mais, avec quarante mille livres, on peut cependant entreprendre quelque chose...

« — Quoi?

« — Oh! ceci regarde monsieur le chevalier...

« — Mais, puisque je vous supplie de me servir de guide...

« — C'est si délicat!...

« — Vous avez promis!...

« — Eh bien! soit!... je consens, mais malgré moi!... Vous voulez, n'est-ce pas, vous servir de votre argent de façon à vivre, si faire se peut, non point dans la richesse, mais dans une honnête aisance?...

« — C'est cela même.

« — Il y a dans Paris d'honnêtes négociants qui se chargeraient volontiers de faire valoir dans leur commerce ces quarante mille livres, et de vous en servir un intérêt raisonnable...

« — Mais, moi, — demanda le jeune homme, — que ferai-je?

« — Vous mangeriez vos revenus...

« — Ce serait l'affaire d'une bouchée!...

« — Diable! vous avez donc un bien terrible appétit!...

« — J'ai été élevé dans le luxe et j'ai conservé des goûts de dépense que l'oisiveté développerait...

« — C'est juste.

« — Comment donc faire?...

« — Le négociant qui prendrait vos fonds pourrait, par la même occasion, vous procurer dans sa maison quelque emploi lucratif...

« Mon jeune homme fit la moue et haussa imperceptiblement les épaules.

« — Le commerce! — dit-il d'un ton dédaigneux; — vous oubliez donc, mon cher monsieur Benoit, que je suis gentilhomme!...

« — Vous avez raison... — répondis-je; — cherchons ensemble quelque autre chose... »

« — Oui, cherchons, — répondit le jeune homme.

« — Monsieur le chevalier, — demandai-je, — n'aviez-vous donc pas, vous-même, quelque plan... quelque projet?

« — J'en avais certainement, mais à peine ébauchés, et desquels peut-être la réalisation est impossible...

« — Dites toujours; du choc des idées jaillira la lumière...

« — Eh bien, je songeais...

« — A quoi?

« — A acheter une compagnie.



Me permettez-vous, monsieur, d'avoir l'honneur de vous adresser une question? (Page 71.)

« — Vous avez donc du goût pour l'état militaire?

« — Plus pour celui-là que pour tout autre; et, d'ailleurs, ai-je le choix?

« — C'est vrai, c'est parfaitement vrai!

« Je parus réfléchir profondément à ce que venait de me dire M. de la Tremblaye.

« Dans le fait, je combinais un plan que je vais bientôt vous soumettre, et qui, je n'en doute pas, recevra votre approbation...

« Au bout d'une ou deux minutes, je repris :

« — Ma foi, monsieur le chevalier, je crois qu'il y a plus de bon sens dans votre jeune tête que dans ma vieille cervelle... Votre idée est excellente, et vous songez à prendre le seul bon parti...

« — Ainsi, vous m'approuvez?

« — De tout point.

« — Cette compagnie que j'ambitionne, trouverai-je à l'acheter?

« — Avec de l'argent on trouve tout ce qu'on veut.

« — Cela me coûtera-t-il bien cher?

« — Oh! vos quarante mille francs y passeront, ou peu s'en faut... J'ai même bien peur que vous ne soyez forcé d'entamer, pour subvenir aux dépenses de votre équipement, les bijoux dont vous me parliez tout à l'heure et auxquels vous semblez tenir beaucoup...

« — J'y tiens parce qu'ils me viennent de mon père; mais, s'il faut en faire le sacrifice, je m'armerai de courage...

« — Voilà qui est grand et beau, monsieur le chevalier; mais, soyez tranquille, nous tâcherons de sauver ces précieux souvenirs... Dans tous les cas, je ne négligerai rien pour arriver à ce but...

« — Pourrez-vous donc me venir en aide?...

« — Parbleu!... Ah! cela vous étonne, parce que je ne suis qu'un pauvre bourgeois, qu'un humble marchand de mercerie et de laines en gros et en détail, de me voir manifester la prétention de me mêler de choses militaires, et de m'en mêler avec succès! Il est évident que, par moi-même, je ne puis absolument rien; mais mes relations sont nombreuses, et j'ai des amis, de bons amis, qui sont enchantés de se mettre à mes ordres...

« — En vérité! — s'écria mon jeune homme avec enthousiasme.

« — Mon Dieu oui, et tenez, justement j'y pense, je tiens ce qu'il vous faut, et vous pouvez, à partir de ce moment, considérer votre affaire comme à peu près faite, ou du moins en bon train...

« — Est-ce possible?...

« — Rien n'est plus possible, je vous assure, et rien n'est plus simple!... Un de mes anciens et excellents camarades, Tancrède d'Estagnac, est major au régiment de Royal-Champagne, qui tient garnison à Valenciennes... Ce brave officier se trouve pour le quart d'heure à Paris, en congé de semestre; je vous présenterai à lui quand vous voudrez, et il se fera un véritable plaisir de vous procurer les moyens d'entrer dans son régiment...

« — Mais, monsieur, — s'écria de nouveau le naïf chevalier avec un redoublement d'effusion, — je ne sais en vérité comment vous témoigner toute ma reconnaissance!...

« — Vous ne m'en devez aucune!... J'ai été séduit dès le premier abord par votre jeunesse et par la physionomie d'un cavalier tel que vous, et, toutes les fois que vous voudrez bien me faire l'honneur d'user de moi, je me considérerai comme votre obligé!... Voyons, quand vous conviendra-t-il que je vous présente à mon ami le major?...

« — Je me mets à vos ordres.

« — Voulez-vous que ce soit après-demain?

« — Je ne demande pas mieux.

« — Alors, c'est entendu, je vais écrire deux mots à Tancrède afin de le prévenir...

« — Où vous retrouverai-je?

« — Je viendrai vous prendre.

« — Où sera le rendez-vous?...

« — Chez moi, pardieu!... dans mon humble logis!... vous verrez ma nièce, qui est, j'ose le dire, une jeune personne accomplie... nous nous réunirons à l'heure du dîner, et c'est en trinquant joyeusement que nous parlerons d'affaires...

« — Cher monsieur Benoit, vos offres sont si cordiales que je les accepte sans façon...

« — Et vous avez raison!... Il se fait tard, je vous quitte. Monsieur le chevalier, à l'honneur de vous revoir...

« — A bientôt, mon excellent ami...

« — Un mot encore...

« — Lequel?

« J'indiquai du doigt la valise, puis j'ajoutai :

« — Prenez garde à ceci...

« — Comment?

« — Paris est une bien grande ville, monsieur le chevalier; dans cette ville il y a beaucoup d'honnêtes gens, sans contredit, mais je crois, Dieu me pardonne, qu'il y a encore plus de filous!... or, c'est un joli denier que quarante mille livres, et bien propre à tenter les voleurs!... soyez prudent et faites bonne garde!

« — Ce qui veut dire, n'est-ce pas? que vous me conseillez de veiller sur mon petit trésor...

« — Jour et nuit.

« — Je n'y manquerai pas, — répondit le chevalier, — et, ajouta-t-il en prenant une paire de magnifiques pistolets et en me les montrant, — voici des compagnons fidèles qui mordent aussi bien qu'ils aboient!...

« — Précaution que je ne saurais trop louer! — m'écriai-je; — mais si vous vous trouviez dans la nécessité de quitter pour un certain temps votre chambre... comment feriez-vous?...

« — Le cas est prévu : j'ai pour domestique un jeune homme qui m'est tout dévoué, il attendrait ici mon retour, assis sur cette valise et tenant un pistolet de chaque main...

« — Ah! diable!... il ne ferait pas bon vouloir s'enrichir à vos dépens, monsieur le chevalier!...

« — Je ne conseillerais à personne de tenter l'aventure! Mais ne m'avez-vous pas dit, mon cher monsieur Benoit, que cette hôtellerie était fort tranquille et jouissait d'une excellente réputation?

« — Je l'ai dit et je le répète; — le petit conseil que je me suis permis de vous donner tout à l'heure provenait d'un excès de zèle, et aussi de ce que j'ai pour principe qu'il vaut toujours mieux prévenir un malheur que d'avoir à le déplorer...

« Et, là-dessus, nous prîmes congé l'un de l'autre, le chevalier Raoul et moi, avec un luxe de poignées de main bien fait pour cimenter l'étroite et sincère amitié que nous venions de nous vouer l'un à l'autre...

« Voilà ce que j'ai fait, messieurs, voilà pourquoi je me crois en droit de dire avec un certain orgueil, comme je ne sais plus quel empereur grec ou romain : *Je n'ai pas perdu ma journée!...* Mes chers collègues, qu'en pensez-vous?... C'est à vous que je m'en rapporte!... »

Ainsi parla M. Benoit.

Quand il eut achevé, la gentille Emeraude bâilla de toute la largeur de sa jolie petite bouche.

Le personnage qu'on appelait *M. le vicomte* tint conseil avec le moine, le commissionnaire médaillé, et un ou deux autres des membres de l'association.

Ce petit conciliabule dura deux ou trois minutes, les avis étaient exprimés à voix basse.

Au bout de ce temps, le vicomte prit la parole.

— Mon cher Benoit, — dit-il, — la société vous vote une double salve d'applaudissements, vous avez bien mérité de la patrie...

— Justice m'est rendue!... — murmura M. Benoit avec l'accent d'un légitime orgueil.

— Nous comprenons à merveille l'ensemble de votre plan... — poursuivit le vicomte.

— Et vous l'approuvez? — demanda Benoit.

— Oui; seulement il s'agira de nous entendre pour les détails.

— Ils sont bien simples...

— Je ne dis pas non, mais il y aura quelque argent à dépenser.

— Vous êtes notre trésorier, puisez dans la caisse.

— Comme vous y allez!...

— L'affaire est sûre...

— Peut-être, mais il n'y a d'affaires sûres que les affaires faites.

— Dame! vous savez le proverbe?...

— J'en sais plusieurs.

— Il y en a un, entre autres, qui s'accorde plus particulièrement avec notre situation, c'est celui-ci : *Qui ne risque rien n'a rien!...*

— Vous avez raison. D'ailleurs, je vous l'ai dit, l'ensemble est accepté, discutons les détails.

— Très-volontiers.

En ce moment Emeraude interrompit l'entretien.

— Je demande la parole, — dit-elle.

— Pourquoi faire? — répliqua le vicomte en riant.

— Pour un fait personnel.

— Fort bien. Emeraude a la parole!

— Et j'en use à l'instant même! — s'écria la jeune fille. — Octroyez-moi, je vous prie, la permission de m'en aller...

— Tu veux nous quitter, méchante enfant?

— J'ai des affaires ce soir, des affaires très-importantes.

— Quelque rendez-vous, friponne?

— C'est possible, mais ça ne vous regarde pas, et, comme vous n'avez nul besoin de moi, ni pour discuter votre plan ni pour l'exécuter...

Benoit interrompit la jeune fille.

— C'est ce qui vous trompe, — dit-il, — nous avons besoin de vous, ma chère Emeraude, et beaucoup...

— Il me semblait, cependant, qu'il n'y avait pas de rôle de femme dans la comédie que vous préparez.

— Ceci me prouve que vous m'avez mal écouté, ma petite.

— C'est possible, je dormais... ou je pensais à autre chose. Voyons, qu'est-ce que vous avez dit?

— J'ai parlé d'une nièce à moi que je devais présenter après-demain au chevalier Raoul de la Tremblaye...

— Eh bien?

— Eh bien! cette nièce, mon enfant, qui serait-ce, si ce n'était vous?

— Ah! le vilain homme! — s'écria la jeune fille avec une charmante mauvaise humeur et une petite colère très-mignonne et très-coquette. — Je vous demande un peu quel besoin il avait de parler de sa nièce!

— En conséquence, — poursuivit Benoit, — je m'oppose formellement à ce qu'on accorde à notre gentille Emeraude le congé qu'elle réclame! Son amoureux attendra...

— Mon amoureux! — murmura la jeune fille avec une pruderie ravissante.

— J'aurais dû dire *ses amoureux*, — reprit le premier interlocuteur. — Je me suis trompé, pardon.

— Impertinent! — s'écria Emeraude.

Le vicomte intervint :

— Benoit a raison, — dit-il. — Il me paraît opportun que notre chère petite sœur reste parmi nous ce soir. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Oui! oui! oui! — répondirent tous les associés d'une commune voix.

L'arrêt était prononcé.

Il fallait obéir.

Emeraude fit la moue. Mais elle resta.

La séance ne fut levée que vers les deux heures du matin.

Nous ne tarderons guère à en connaître les résultats.

### XV. — LE LOGIS DE M. BENOIT.

Le lendemain du jour où se passaient les scènes que nous avons mises sous les yeux de nos lecteurs dans le cours des précédents chapitres, les paisibles habitants de cette partie de la rue Grenetat qui touche à la rue Saint-Denis considéraient avec attention, debout sur le seuil de leurs portes, un spectacle qui, selon toute apparence, piquait vivement leur curiosité.

Ce spectacle n'avait cependant rien que de bien simple.

Voici en quoi il consistait :

Une boutique assez modeste, et depuis longtemps inoccupée, avait été louée le matin même.

Depuis l'aube du jour, une demi-douzaine d'ouvriers travaillaient, sans relâche, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de cette boutique.

Les uns plaçaient, en grande hâte, des rayons et des comptoirs qui ressemblaient plus à des *décors* et à des *accessoires* de théâtre qu'à de véritables comptoirs et à de véritables rayons, car ils étaient en bois de sapin, excessivement minces, trop fragiles pour supporter un poids quelconque, et grossièrement peints en couleur de chêne.

D'autres, à l'aide d'une haute échelle à deux battants, plaçaient, au-dessus de la principale entrée du magasin, un gigantesque tableau dont la surface noire et unie était vierge encore de tout symbole et de toute inscription.

Une fois ce tableau posé, deux peintres arrivèrent.

Le premier d'entre eux dessina, au milieu de l'enseigne, le simulacre d'un bélier splendidement encorné.

Ensuite il recouvrit son esquisse d'une épaisse couche de craie blanche destinée à imiter, tant bien que mal, les reflets chatoyants de l'argent.

Tandis que cet artiste en plein vent mettait la dernière main à son chef-d'œuvre, son collègue ne perdait point non plus son temps.

Il traçait les mots suivants, en grosses lettres blanches, au-dessus, au-dessous et de chaque côté de l'animal aux longues cornes :

AU BÉLIER D'ARGENT.

*Nicolas Benoit* et Cie.

MERCERIE. — LAINES EN GROS ET EN DÉTAIL.

Il se forma alors un groupe compacte de curieux dans la rue.

Ces curieux étaient d'anciens habitants du quartier.

Ils s'interrogeaient les uns les autres.

— Nicolas Benoit?... — disait l'un en regardant l'énorme enseigne, — connaissez-vous ce nom-là, mon compère?...

— Ma foi non.

— Et vous?

— Non plus.

— Et vous?

— Pas davantage.

— Ah çà! personne ne le connaît donc ici, ce Nicolas Benoît?

— Personne.

— D'où vient-il?

— On ne sait pas.

— Que vend-il?

— De la mercerie et des laines; au moins son enseigne le dit...

— Elle ne sera pas fort solide, son enseigne, par parenthèse!

— Je le crois bien! peinture à la détrempe!...

— Deux jours de pluie et le *Bélier d'argent* s'en ira blanchir le ruisseau...

— Ce n'est pas comme la vôtre, papa Cornibert... En voilà une qui peut se flatter d'être solide!...

— Ah! dame!... c'est qu'aussi je n'ai rien épargné pour qu'elle le soit!... je n'ai point reculé devant la dépense, j'ai tenu à ce que *la Tentation de saint Antoine* fût bon teint, et j'en ai eu pour mon argent...

— Ça c'est vrai!...

— Oui, mais quelle peinture!... Peinture à l'huile! toutes couleurs fines et de première qualité!... *la Tentation de saint Antoine* fait l'ornement du quartier depuis trente ans, et elle est encore fraîche comme le premier jour! chacun en convient.

— Oui, certes!...

— Je ne sais pas pourquoi... — fit quelqu'un, — mais je n'ai pas bonne opinion de ce M. Benoît...

— Ce doit être un homme de peu.

— Un homme de très-peu...

— Un homme d'excessivement peu...

— Un homme de rien...

— C'est mon avis...

— C'est aussi le mien...

— Ah! mes compères, croyez ce que je vous dis, avant six mois nous verrons une banqueroute dans le quartier, et cette boutique sera refermée!...

— Ce n'est pas douteux, et je parierais volontiers un écu de six livres contre une pièce de vingt-quatre sous!...

Ainsi devisaient charitablement les bons bourgeois de la rue Grénetat en face de l'enseigne du *Bélier d'argent*.

Le bourgeois de Paris est et sera toujours le même!..

M. Benoît dirigeait en personne les travaux qu'on faisait pour son compte, et, s'il entendait quelques mots de ce qui se disait à son sujet, nous prenons sur nous d'affirmer qu'il ne s'en inquiétait guère.

Vers le soir, tout fut terminé.

Alors s'arrêtèrent en face de la maison deux voitures chargées de ballots.

Ces ballots étaient des beaux ballots, gonflés et ventrus, qui semblaient lourds et bourrés d'étoffes.

On se mit en devoir de les décharger.

Deux hommes robustes pliaient sous le poids de chacun d'eux.

Quand tous ces ballots furent rentrés dans la boutique jusqu'au dernier, on ferma les portes, on assujettit les volets par de fortes barres de fer, et M. Benoît se trouva seul avec ses deux aides, qui n'étaient autres que le vicomte et le commissionnaire médaillé.

Alors, chacun de nos trois personnages souleva d'une seule main un de ces ballots si lourds et s'amusa à le faire rebondir comme ces ballons de baudruche avec lesquels jouent les enfants.

Sous la toile grossière qui servait d'enveloppe, il n'y avait que des carcasses en osier, fort artistement fabriquées.

Il ne fut point difficile de mettre en bon ordre toute cette légère marchandise, puis, cette besogne achevée, les trois compères se regardèrent en riant.

— Eh bien! mes amis, — dit M. Benoît, quand cet accès de joyeuse hilarité se fut un peu calmé, — que pensez-vous de moi, maintenant que vous me voyez à l'œuvre?... Je crois que les premiers actes de notre comédie sont bien conduits, et j'ose me flatter que le dénoûment sera satisfaisant!

— Espérons-le!... — répondirent en chœur le vicomte et son compagnon.

— Avez-vous jamais vu, — répondit le premier interlocuteur, — avez-vous jamais vu improviser avec une aussi merveilleuse promptitude une maison de commerce de l'importance de celle que nous avons fondée aujourd'hui sous la raison sociale *Benoît et Cᵉ*?

— Oh! jamais!... tu es passé maître!...

— Excellente maison, du reste, — poursuivit Benoît, qui se remit à rire, — quarante mille livres de bénéfice en quarante-huit heures, dès les débuts des opérations, sans avance de fonds et sans risques d'aucune sorte à courir!... je crois que c'est un assez joli commencement!

— Oui, certes!...

— J'ai toujours pensé que j'avais le génie de la spéculation!... demain je me chargerai de prouver que je me jugeais bien; maintenant, allons souper... j'achèverai en temps utile les derniers préparatifs...

Les trois hommes sortirent du magasin, quittèrent la rue Grénetat, et se dirigèrent vers la maison de la rue du Gindre, où les attendaient leurs autres collègues.

§

Le lendemain, de très-bonne heure, les portes du *Bélier d'argent* s'ouvrirent de nouveau.

M. Benoît procéda à l'installation de quelques meubles dans l'arrière-boutique, qui prit, grâce à ses soins, une apparence assez confortable.

Il avait apporté avec lui une boîte d'argenterie, de la vaisselle et quelques paniers d'excellents vins, le tout emprunté au quartier général de la rue du Gindre.

Après avoir surveillé tous ces détails, M. Benoît sortit et il alla commander, chez un restaurateur de la place du Châtelet, un dîner somptueux pour cinq personnes.

Il enjoignit aux chefs de cuisine de se surpasser; il allécha les marmitons par l'appât d'un large pourboire et il recommanda spécialement que ce dîner fût servi à sept heures du soir bien précises, dans l'arrière-boutique du *Bélier d'argent*.

Vers deux heures, un nouveau personnage descendit d'une chaise à porteurs et entra dans le magasin.

Ce personnage était la prétendue nièce de M. Benoît, la charmante Émeraude.

Jamais la jeune fille n'avait paru plus jolie que sous son simple costume de bourgeoise.

Sa robe de laine brune, admirablement bien taillée, mettait en valeur ses formes élégantes et prêtait à sa tournure dégagée un petit air de pruderie d'un adorable effet.

La piquante figure d'Émeraude pétillait de malice et d'esprit. Elle s'efforçait de donner à ses regards une expression ingénue qu'ils n'avaient point habituellement, et elle avait l'air d'un joli démon qui se serait déguisé en ange afin de venir tenter quelque cénobite austère.

Bref, elle était séduisante à damner un saint.

— Bonjour, ma chère nièce, — dit M. Benoît à l'arrivante, en l'embrassant sur les deux joues. — Mon Dieu, que vous voilà donc charmante!... Vous allez ravager abominablement le cœur de mon jeune chevalier!...

— Croyez-vous? — demanda Émeraude avec une coquetterie provoquante.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr!

— Pauvre jeune homme! — murmura la jeune fille en minaudant.

— N'allez-vous pas le plaindre?...

— Mais, dame!...

— Ma chère enfant, — répondit M. Benoît, — si j'étais à la place du chevalier Raoul et si vous vouliez m'aimer pendant deux heures, ou en avoir l'air, ce qui reviendrait au même, je ne regretterais pas les quarante mille livres que ce bonheur m'aurait coûtées!...

— Oh! oh! — fit Émeraude en riant, — comme vous êtes galant aujourd'hui, monsieur mon oncle!...

— Vous dites cela parce que je suis sincère, mademoiselle ma nièce...

— Vieux flatteur!...

— Charmante incrédule!...

Les madrigaux de M. Benoît furent interrompus par l'arrivée de deux ou trois femmes du quartier, que la curiosité poussait, et qui, sous prétexte de faire quelques minimes emplettes, venaient visiter le nouveau magasin.

Il leur fut répondu que la vente ne commencerait que dans trois jours, et elles se retirèrent un peu désappointées.

Vers quatre heures, M. Benoît laissa son établissement sous la surveillance d'Émeraude et du commissionnaire médaillé qu'on avait métamorphosé pour la circonstance en garçon de boutique, et il alla faire un peu de toilette.

Il revêtit une culotte de nuance marron, un habit couleur tabac d'Espagne, avec de larges boutons d'acier, un gilet d'un jaune pâle, semé de fleurs rouges, une cravate blanche, des bas chinés blancs et violets et des souliers à boucles d'argent.

Ainsi vêtu, rasé de frais et coiffé d'une perruque neuve, M. Benoît s'en alla en sautillant quérir au boulevard une chaise à porteurs, et se fit conduire rue de Paradis-Poissonnière, à l'auberge de la *Toison d'or*.

## XVI. — LES CONVIVES DE M. BENOIT.

Arrivé au but de sa course, Nicolas Benoît descendit de son véhicule et entra dans l'hôtellerie.

Il monta droit à la chambre de Raoul.

La porte de cette chambre était fermée en dedans.

M. Benoît frappa.

— Qui est là? — demanda une voix depuis l'intérieur.

— Moi, Nicolas Benoît. Je viens pour avoir l'honneur de présenter mes respects à M. le chevalier de la Tremblaye et pour l'emmener avec moi, ainsi que cela a été convenu avant-hier, — répondit le faux marchand.

— C'est bien,—dit la voix, — on va vous ouvrir, mon cher monsieur Benoit...

En même temps on entendit tirer des verrous, et la porte tourna sur ses gonds.

M. Benoit put entrer.

Raoul était assis dans le fond de la chambre, et c'est Jacques qui venait d'ouvrir.

M. de la Tremblaye se leva, courut au-devant de son perfide ami et lui serra très-affectueusement la main.

— Monsieur le chevalier, — lui dit Benoit en souriant, — votre chambre est une véritable forteresse!... pour y entrer malgré vous, il faudrait en faire le siége!

— Ne m'avez-vous pas vous-même recommandé la prudence?

— Sans doute, et je ne puis que vous approuver...

— Depuis le moment où vous m'avez quitté avant-hier, je n'ai pas mis les pieds dehors.

— Cette sujétion doit vous peser beaucoup!...

— Un peu.

— Par bonheur, vous en serez bientôt quitte!...

— Comment cela?...

— Nous allons dîner aujourd'hui avec mon ami d'Estagnac, le major au régiment de Royal-Champagne...

— Lui avez-vous déjà parlé de mon affaire?...

— Sans doute.

— Et qu'a-t-il répondu?...

— Il a répondu que l'on devait se soutenir et se venir en aide entre bons gentilshommes, qu'un d'Estagnac ne pouvait laisser un la Tremblaye dans l'embarras, et que ce serait pour lui tout à la fois un honneur et un plaisir que de pouvoir vous être utile et agréable...

— Ainsi, vous avez bon espoir?...

— J'ai toute certitude que nous réussirons...

— Dieu vous entende!...

— Il m'entendra, gardez-vous d'en douter, monsieur le chevalier!

Après avoir ainsi parlé, Nicolas Benoit tira de sa poche un chronomètre de la largeur d'une pièce de six francs et d'une épaisseur de trois doigts.

Il en consulta le cadran, puis il dit :

— Monsieur le chevalier, j'aurai l'honneur de vous faire observer qu'il se fait tard, que le dîner sera bientôt prêt, et qu'un repas qu'on fait attendre perd les trois quarts de son mérite...

— Je suis prêt à vous suivre, monsieur Benoit.

— Alors, nous nous mettrons en route quand il vous plaira...

— A l'instant même.

Raoul prit son chapeau, puis il se tourna du côté de son jeune domestique qui, debout auprès de la porte, avait assisté à toute la conversation que nous venons de reproduire.

— Jacques? — lui dit-il.

— Monsieur le chevalier?... — demanda l'enfant.

— Vous n'oublierez aucune de mes recommandations, n'est-ce pas?...

— Soyez tranquille, monsieur le chevalier.

— Sous quelque prétexte que ce soit, vous ne bougerez de cette chambre...

— Le feu prendrait à la maison que je me laisserais brûler ici, sans quitter la valise que vous me confiez.

— C'est bien. Vous aurez l'œil ouvert, l'oreille au guet, le pistolet au poing...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Enfin, vous pousserez soigneusement les verrous aussitôt après mon départ, et vous ne me rouvrirez la porte que quand j'aurai prononcé mon nom et que vous serez bien certain d'avoir reconnu ma voix.

Jacques s'inclina, et M. Benoit sortit de la chambre avec Raoul de la Tremblaye.

Tous les deux s'installèrent dans la chaise à porteurs qui les attendait devant l'hôtellerie.

— Rue Grenétat, à l'enseigne du *Bélier d'argent*,— dit M. Benoit, qui, avant de monter auprès de Raoul, avait donné quelques instructions à ses porteurs.

Le véhicule s'ébranla.

Le petit vieillard renoua la conversation.

— Monsieur le chevalier,—dit-il,—je sais à merveille que la société d'un pauvre négociant comme moi ne peut être fort agréable pour un gentilhomme de votre sorte.

Raoul voulut interrompre son interlocuteur.

Mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps et poursuivit tout aussitôt :

— Oui, monsieur le chevalier, je sais cela, et tout ce que vous me pourriez dire par politesse et par bienveillance ne me convaincrait point du contraire! Or, je me suis efforcé de remédier par le choix de mes convives d'aujourd'hui à l'inconvénient que je signale...

— Monsieur Benoit, je vous jure que votre société m'aurait suffi!

— Vous ne pensez point ce que vous dites, monsieur le chevalier.

— Si vraiment!

— Je n'en crois pas un mot, et je poursuis :

« En outre de ma nièce, dont je vous ai déjà parlé et qui ressemble bien moins à une petite bourgeoise du quartier Saint-Denis qu'à une véritable duchesse de la place Royale; en outre de mon ami le major, nous aurons un jeune seigneur, très-galant homme et fort bien en cour, dont la famille daigne accorder à la mienne une protection héréditaire depuis près de trois cents ans bientôt. Vous connaissez sans doute de réputation ce jeune seigneur, qui s'appelle le vicomte Roland de Sylveïra.

Raoul n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

Cependant il se crut obligé de répondre :

— Oui, oui, les Sylveïra.., excellente noblesse!... j'en ai ouï parler cent fois... tout au moins.

— Le vicomte Roland est puissamment riche,— poursuivit M. Benoit, — et, en mainte occasion, monseigneur le régent l'a honoré d'une distinction toute spéciale... Liez-vous avec lui fort étroitement, je vous le conseille; vous vous en trouverez bien, croyez-moi; il vous rendra en temps et lieu les services les plus signalés : c'est un seigneur qui aime à obliger et qui peut facilement le faire.

— Est-il de mon âge?... — demanda Raoul.

— Pas précisément; il approche de la trentaine, mais il paraît n'avoir guère plus de vingt-cinq ou vingt-six ans, et il est très-jeune de caractère.

— Je ferai mon profit de vos excellents conseils,— fit le chevalier.

— Et vous aurez pardieu raison! — s'écria M. Benoit.

— Et votre ami le major... vous ne m'en avez encore rien dit. Quel homme est-ce?...

— C'est un bon gentilhomme, un brave militaire, et qui plus est, un charmant garçon! vous verrez...Tancrède d'Estagnac n'a de gascon que le nom qu'il porte et un accent dont il n'a jamais pu se défaire complétement. Il est, du reste, la franchise, la loyauté et la véracité en personne. Oh! je n'accorde mon amitié qu'à des gens sur le compte desquels il n'y a pas le plus petit mot à dire!

En ce moment la chaise à porteurs s'arrêta.

M. Benoit mit le nez dans la rue.

— Nous sommes arrivés! — dit-il. —Votre conversation a tant de charmes pour moi, monsieur le chevalier, qu'il me semblait que nous ne faisions que de partir...

Raoul et son interlocuteur descendirent de la chaise, et M. Benoit paya et congédia ses porteurs.

Puis, avant d'introduire le chevalier dans la boutique, dont la porte n'était qu'entr'ouverte, il éleva la main pour lui faire remarquer le tableau mirobolant qui ne datait que de la veille, et il s'écria :

— Cette enseigne du *Bélier d'argent*, cette vieille enseigne connue et honorée de tout Paris, est fière, monsieur le chevalier, de l'honneur que vous lui faites aujourd'hui, et vous en remercie par ma voix...

Puis, sans attendre la réponse de Raoul, M. Benoit le fit entrer dans la maison.

Le magasin était obscur.

On apercevait dans la pénombre les comptoirs chargés de marchandises et les piles de ballots symétriquement alignés.

— Monsieur le chevalier,— dit M. Benoit en passant,—il y a là du drap de quoi habiller dix compagnies comme celle que vous commanderez bientôt; je compte que vous penserez à moi pour les fournitures nécessaires à l'équipement de vos hommes... j'ai un assortiment de draps bleus d'une qualité tout à fait supérieure.

— Cette fourniture vous est acquise d'avance, — répondit Raoul en riant.

Les deux hommes pénétrèrent dans l'arrière-boutique, transformée, comme nous savons, en salle à manger.

Par un contraste habile qu'on appréciait vivement en sortant du magasin, cette pièce était éclairée d'une façon vraiment splendide.

Quatre candélabres chargés de bougies répandaient leurs clartés étincelantes sur une table recouverte d'une nappe en toile de Hollande damassée et bien pourvue d'argenterie et de cristaux.

Cette clarté vive et franche faisait ressortir l'élégance et le luxe du service.

Raoul en fut comme ébloui.

Mais, au moment où il ouvrait la bouche pour complimenter M. Benoit, il aperçut Emeraude, et il se mit à la contempler avec une admiration manifeste.

La jeune fille, en se voyant l'objet de l'attention de Raoul, lui sourit agréablement et lui fit la plus modeste et la plus gracieuse révérence.

— Monsieur le chevalier, — dit alors Benoit en prenant Emeraude par la main, — j'ai l'honneur de vous présenter ma nièce... Je vous ai prévenu qu'elle était jolie femme. C'est à vous de juger si je vous ai trompé...

— Ah! mon cher hôte!... — s'écria Raoul, — vous ne m'en aviez pas dit assez!... Mademoiselle n'est point une mortelle, elle est une nymphe, elle est une divinité!...

Benoit se mit à rire de cet enthousiasme mythologique.

—Telle que vous la voyez,—dit-il,—la chère petite est mon unique héritière, attendu que je suis et que je resterai garçon! Elle possédera quelque jour une vingtaine de bonnes mille livres de rente amassées

tout doucettement par son vieil oncle, en vendant des laines et du drap. Et, ma foi, celui qui deviendra son mari pourra se vanter de n'avoir point fait une trop mauvaise affaire...

Benoît se frotta les mains.

Emeraude baissa ses grands yeux.

Raoul se mit à réfléchir.

Il lui paraissait clair comme le jour que le vieux marchand venait, en quelque sorte, de mettre à sa disposition la main de sa jolie nièce et les vingt mille livres de rente dont elle hériterait plus tard.

Or, Raoul ne se sentait point assez bon gentilhomme pour reculer devant une mésalliance aussi avantageuse que celle-là.

Il prit la main de M. Benoît et il la serra entre les siennes d'un air d'intelligence.

— Mon enfant, — demanda le marchand mercier à sa nièce prétendue, — le major n'est-il point arrivé?

— Non, mon bon oncle.

— Ni M. le vicomte?

— Personne.

— Ces messieurs sont en retard... Heureusement que le dîner n'est pas encore servi.

A ce moment précis, on frappa d'une façon particulière à la porte extérieure, et, au bout d'une minute, deux nouveaux venus entrèrent dans l'arrière-boutique.

C'était le brillant gentilhomme Roland de Sylveira, et, avec lui, le digne Tancrède d'Estagnac, major au régiment de Royal-Champagne.

## XVII. — LE DINER DE M. BENOIT.

Le major Tancrède d'Estagnac et le vicomte Roland de Sylveira avaient fait de grands frais de toilette.

Le major portait l'uniforme gracieux et coquet du régiment de Royal-Champagne.

Cet uniforme consistait en un habit de drap cramoisi, galonné en or, une veste pareille bordée de la même façon, une culotte blanche, des bas de soie et des souliers à boucles.

Sa petite épée de cérémonie lui battait les mollets.

Son chapeau lampion, à larges ganses d'or et à cocarde blanche, s'inclinait d'un air conquérant vers l'oreille droite, sur sa perruque bien poudrée.

Sa moustache noire formait les crocs les plus vainqueurs et les mieux affilés.

Le vicomte Roland de Sylveira était éblouissant de toilette.

Son habit de gros de Tours, d'une couleur violette, sortait évidemment des mains du tailleur le plus en renom.

De délicates broderies rehaussaient sa veste de moire blanche.

Rien n'égalait la magnificence des dentelles de son jabot et de ses manchettes.

Il portait au doigt annulaire de sa main gauche un *solitaire*, qui, s'il était vraiment originaire des mines de Golconde, devait valoir au moins cent mille livres.

Chacun de ses mouvements de tête secouait autour de lui un nuage parfumé de poudre à la maréchale.

Enfin, il exhalait une odeur d'ambre et de musc d'une finesse exquise et d'un arome tout fait aristocratique (1)

Somme toute, le militaire et le gentilhomme, le major et le vicomte avaient tous les deux fort bon air, et Raoul, qui ne pouvait d'ailleurs concevoir aucun soupçon, était très-excusable de se laisser prendre, ainsi qu'il l'allait faire, à l'habile comédie de ces adroits fripons. Nicolas Benoît courut à la rencontre de ses hôtes.

Après les premières révérences échangées, il leur présenta Raoul, qui fut accueilli par eux avec la plus bienveillante politesse.

Les deux hommes s'inclinèrent ensuite devant Emeraude, qui leur rendit leur salut avec une modestie timide et en baissant ses beaux yeux.

Presque aussitôt, les garçons du restaurateur auquel s'était adressé M. Benoît apportèrent le dîner. La table se trouva, comme par enchantement, couverte de mets, et le marchand mercier s'écria :

— A table, messieurs!... à table!... ne laissons rien refroidir!...

Ce conseil gastronomique fut suivi à l'instant même, et chacun prit place dans l'ordre suivant : Emeraude au milieu, le vicomte à sa droite, Raoul à sa gauche, puis le major à côté de Raoul, et M. Benoît lui-même entre le major et le vicomte.

Les premiers moments du repas furent silencieux.

On n'entendait que le bruit des cuillers fonctionnant méthodiquement.

Les convives faisaient honneur à l'excellente *bisque aux écrevisses*, servie sur la table du mercier.

Raoul mangeait avec appétit.

Mais, à chaque seconde, il regardait Emeraude à la dérobée, et son regard exprimait clairement une admiration dangereuse.

(1) Rien ne serait moins aristocratique aujourd'hui que les parfums dont il s'agit; mais, à l'époque où se passent les faits que nous racontons, on se parfumait à outrance.

Un ou deux flacons de vieux vin d'Espagne délièrent la langue des convives, et, tandis que M. Benoît découpait avec une truelle en argent un magnifique turbot à la financière, qui servait de relevé de potage, la conversation s'engagea.

— Savez-vous bien, cher monsieur Benoît, — dit le vicomte Roland de Sylvera, — que c'est plaisir de dîner au *Bélier d'argent!*... Je ne parle point de la réception charmante du maître du logis, non plus que des grâces printanières de son adorable nièce; je parle de la merveilleuse ordonnance qui préside à ses festins!...

Benoît s'inclina.

— Monsieur le vicomte, — murmura-t-il, — vous me flattez!...

— N'en croyez rien! — répondit le gentilhomme, — je dis ce que je pense!... Les soupers du régent sont moins bien entendus que les repas auxquels vous nous conviez!...

— Oh! — fit Benoît.

— N'est-ce pas votre avis, major? — poursuivit le vicomte.

— Oui, parbleu!... — répliqua l'officier, la bouche pleine et avec un accent gascon fortement prononcé.

— Et vous, monsieur le chevalier, qu'en pensez-vous, je vous prie? — demanda Roland en s'adressant à Raoul.

— Ma foi! monsieur le vicomte, — répondit ce dernier, — je n'ai point assisté aux soupers du Palais-Royal, je ne suis donc point juge compétent de la question délicate que vous me faites l'honneur de me soumettre; mais ce que je puis décider hardiment, c'est qu'il est impossible de rencontrer dans le monde entier une table mieux servie, et surtout une plus gracieuse et plus charmante compagnie.

Le jeune homme, en prononçant ces derniers mots, s'inclina légèrement du côté d'Emeraude.

— Ah! bravo! bravo!... — firent à la fois le vicomte, le major et M. Benoît.

— Peste!... — s'écria Roland, — notre cher hôte ne m'avait-il pas raconté tout à l'heure que vous arriviez de province?... Le diable m'emporte si j'en crois maintenant un seul mot!...

— C'est pourtant vrai... — dit Raoul.

— Allons donc!...

— Je vous l'affirme.

— Vous venez à Paris pour la première fois?

— Mon Dieu, oui.

— Et vous y êtes depuis?...

— Depuis deux jours.

— A d'autres!...

— Je vous jure!...

— A d'autres!... vous dis-je... Ce n'est pas moi qu'on peut tromper ainsi!... je m'y connais, monsieur le chevalier, et je sais à merveille que ce n'est point en courant le renard au fond d'une province que l'on acquiert, ainsi que vous l'avez, une tournure de gentilhomme ayant ses entrées au lever du roi et sachant faire des compliments aussi délicats et aussi charmants que celui de tout à l'heure!...

— Monsieur le vicomte, — demanda Raoul, — doutez-vous de moi?

— Dieu m'en garde!

— Eh bien! je vous donne ma parole d'honneur que je viens à Paris pour la première fois, et que j'y suis depuis deux jours...

— Je me rends!... — murmura le vicomte d'un air abasourdi, — mais c'est prodigieux!...

— Vous êtes mille fois trop indulgent.

— Je ne suis que juste!... Croyez-moi, monsieur le chevalier, vous irez loin!...

— J'en accepte l'augure.

— Me permettez-vous de vous adresser deux ou trois questions que me dicte l'intérêt le plus vif?...

— Non-seulement je vous le permets, mais encore je vous en saurai un gré infini...

— Eh bien, êtes-vous à Paris pour y solliciter quelque place à la cour du régent?... Dans ce cas, je m'estimerais heureux de mettre tout mon crédit à votre disposition...

— Non, — répondit Raoul, — je ne puis aspirer si haut...

— Peut-être n'êtes-vous pas riche?...

— En effet, je suis presque pauvre...

— Et cette fortune qui vous manque, souhaitez-vous l'acquérir?...

— Je le souhaite ardemment.

— Eh bien, c'est facile...

— Comment?

— Prenez du service...

— J'y songeais déjà.

— Achetez une compagnie dans quelque régiment d'élite; là, comme ailleurs, on vous remarquera, vous ferez parler de vous, le régent voudra vous voir, des amis bien placés vous appuieront chaudement, vous épouserez quelque riche héritière; au lieu de commander une compagnie, vous commanderez un régiment, et vous deviendrez un grand personnage. Voilà votre horoscope, vous pouvez m'en croire, je ne me trompe jamais!...

— Oh! que c'est donc bien là mon avis!... — s'écria Benoît; — M. le vicomte a dit tout justement ce que je pensais et ce que j'allais

dire. Oui, monsieur le chevalier, oui, mon jeune ami... permettez-moi de vous donner ce nom si doux, c'est là votre horoscope tout entier; et quant à la riche héritière, peut-être qu'en cherchant beaucoup et en cherchant longtemps nous viendrons à bout de vous la trouver!... eh! eh!... eh! eh...

Et M. Benoit frotta joyeusement ses deux mains l'une contre l'autre en riant d'un petit rire significatif, et en enveloppant d'un même regard Raoul et Émeraude, qui se trouvaient, nous le savons, à côté l'un de l'autre.

Le jeune homme leva instinctivement les yeux sur sa jolie voisine, et il crut s'apercevoir que le beau nuage pourpre de la plus aimable pudeur envahissait ses joues et montait jusqu'à son front.

— Ainsi, c'est bien convenu,—dit Benoit,—notre jeune ami prend du service?...

— Oui, oui, oui, — répondit le vicomte, — c'est parfaitement convenu!...

— Vous savez,— dit Raoul,— que, pour cela faire, il est indispensable que je trouve à acheter une compagnie...

— C'est juste,— répliqua Roland de Sylveira;— mais une compagnie, cela se trouve...

— Pas toujours... — murmura Benoit.

— Major, — demanda le vicomte, — il n'y a pas une compagnie à vendre dans votre régiment de Royal-Champagne?...

— Cela dépend... — fit le major.

— Comment!... cela dépend?...

— Oui.

— De quoi?

— De la roulette, du pharaon, du creps, du lansquenet et des chances plus ou moins favorables d'une martingale et d'un paroli.

— Vous parlez par énigmes...

— Pas le moins du monde.

— Enfin, nous ne vous comprenons point : expliquez-vous donc, s'il vous plaît...

— C'est facile. Il y a parmi les officiers de mon régiment un jeune gentilhomme qui s'appelle le baron Hector de Cardaillac...

— Je le connais un peu...

— Vous savez alors qu'il est joueur comme les cartes...

— Il me semble, en effet, que je l'ai entendu dire.

— Tout ce qu'on a pu vous raconter à ce sujet est certainement bien au-dessous de la réalité. Il y a des gens qui ne jouent que pour vivre. Hector, lui, bien au contraire, ne vit que pour jouer; et, ce qu'il y a de pis, c'est que le pauvre garçon est poursuivi par le plus épouvantable guignon... jamais je ne l'ai vu gagner; il joue toujours, et il perd sans cesse...

— Ce sont ces joueurs malheureux qui sont les plus enragés!... — fit le vicomte de Sylveira en manière de réflexion philosophique.

Puis il ajouta :

— Allez, mon cher major, allez!...

— Il faut vous dire,— poursuivit le major,—que le baron Hector de Cardaillac possédait une tante, respectable douairière, adorant son coquin de neveu, auquel elle se proposait de laisser toute sa fortune...

— Enfin, une tante à succession... — interrompit M. Benoit.

— J'en ai dévoré quatre!... — s'écria le vicomte en riant.

Le major continua :

— Cette parente estimable,— dit-il, —payait volontiers les dettes du baron, et celui-ci, constamment mis à sec par les hasards malencontreux du tapis vert, ne se faisait point faute de puiser dans cette bourse incessamment ouverte....

—Et,—interrompit le vicomte pour la seconde fois,—la douairière, enfin lassée, a signifié sans doute à M. son neveu qu'il eût à ne plus compter sur elle ?...

— Point du tout.

— Qu'est-ce donc?

— Elle s'est laissée mourir à la fin du mois dernier ..

— En déshéritant le baron?

— En l'instituant au contraire son seul et unique héritier, son légataire universel.

— Et elle était riche?...

— Elle possédait une trentaine de bonnes mille livres de rente.

— Major, je ne comprends pas un seul mot à tout ce que vous nous racontez là.

— Attendez donc un instant, je vais devenir transparent comme un cristal de roche.

— Voyons!

— Aussitôt mis en possession de sa fortune, Hector de Cardaillac a demandé un congé et il est venu à Paris... Savez-vous pourquoi faire?

— Non, ma foi!

— Pour se venger de la mauvaise chance qui s'est jusqu'à ce jour acharnée contre lui, pour prendre sa revanche contre le hasard et le combattre en bataille rangée avec une armée de billets de caisse en guise d'artillerie et de troupes légères : en d'autres termes, pour regagner, à force d'audace et de bonheur, toutes les sommes qu'il a perdues depuis le jour où il a touché des cartes pour la première fois...

— Diable! diable!... Ah çà! ce jeune homme est donc fou?

— Il n'est pas fou, il est joueur...

— C'est à peu près la même chose.

— Or, j'ai rencontré le baron il y a trois jours.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit qu'il avait déjà perdu environ la moitié de la fortune léguée par sa tante...

— Et cela ne lui servait point de leçon?

— Allons donc! il a ajouté qu'il ne se décourageait nullement et qu'il venait de découvrir une martingale infaillible avec laquelle, en trois fois quarante-huit heures, il avait la certitude de faire sauter toutes les banques et de devenir dix fois millionnaire.

Le vicomte se mit à rire, et les autres convives imitèrent son exemple. Le major reprit :

— Il est vraisemblable qu'à l'heure qu'il est M. de Cardaillac a perdu jusqu'à son dernier sou, et que, sa confiance en sa martingale ne s'en trouvant point diminuée, il vendra sa compagnie pour essayer de se rattraper.

— C'est probable, en effet,— répondit le vicomte.

— Cela me paraît certain, — appuya Benoit.

— Il serait urgent de voir le baron sans perdre de temps, — reprit M. de Sylveira,—afin que, s'il est possible de conclure avec lui une bonne affaire, ce soit notre jeune ami qui en profite...

— Je le verrai demain, — répondit le major.

— Vous savez son adresse?

— Oui.

— Où demeure-t-il?

— Rue des Bons-Enfants, à l'hôtel de la *Croix de Malte*... J'y passerai dans la matinée, je vous le répète.

— Ah! —s'écria Raoul avec expansion,— que vous êtes bons pour moi, messieurs, et quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas!...

— Allons donc! allons donc! — dirent à la fois les trois hommes en imposant silence à leur jeune compagnon avec une insistance affectueuse.

— Combien cela peut-il coûter, une compagnie?—demanda Nicolas Benoit à M. d'Estagnac.

— Cela dépend...

— De quoi?

— D'abord du régiment dans lequel on veut entrer...

— Dans le vôtre, par exemple?

— Oh! Royal-Champagne est fort cher! le plus cher, sans contredit de tous les corps d'élite... Cela tient en partie à l'uniforme, qui est fort coquet, comme vous voyez! Les jeunes gens de famille attachent une grande importance à ces petits détails qui rehaussent leur bonne grâce naturelle et qui donnent dans l'œil de toutes les femmes.

— Ah! — s'écria Nicolas Benoit, — le fait est que M. le chevalier serait irrésistible sous ce frac écarlate! Je plaindrais les pauvres maris de toutes les villes où M. le chevalier tiendrait garnison!... eh!... eh!... eh!... eh!...

Et Benoit se mit à rire de nouveau en se frottant les mains de plus belle. Au bout d'un instant il ajouta :

— Enfin, ce prix, monsieur le major?... voyons!...

— Cinquante mille livres, tout au moins... — répondit Tancrède d'Estagnac.

— Diable!... — fit Benoit.

— Cinquante mille livres! — répéta Raoul avec épouvante et découragement.

— Mais, — reprit le marchand mercier, — n'y aurait-il pas moyen de marchander un peu?....

— Impossible! Si M. de Cardaillac voulait vendre, et s'il se donnait le temps et la peine de chercher un acquéreur, il trouverait facilement soixante mille livres... Seulement, pressé par le désir de réaliser, il se décidera peut-être à faire un sacrifice...

— N'y pensons plus... — murmura Raoul.

— Pourquoi donc? — demanda Benoit.

— Vous connaissez la somme dont je puis disposer?...

— Sans doute.

— Et vous savez que cette somme n'atteint point ce chiffre indispensable de cinquante mille livres...

— Qu'importe cela?

— Mais, il me semble...

— Il vous semble mal, monsieur le chevalier!... Faites-vous donc si piteux état de moi et comptez-vous si peu sur ma parole et sur ma sympathie?... J'espérais mieux, monsieur le chevalier, franchement je l'avoue! J'osais compter que, dans un cas comme celui-ci, vous me diriez tout bonnement : *Benoit, il me manque dix mille livres!* afin de me procurer le plaisir de vous répondre : *Monsieur le chevalier, les voici.*

Raoul, profondément touché, ne put que prendre la main de Nicolas Benoit et la serrer chaleureusement entre les siennes.

— Ainsi, — reprit ce dernier, — c'est convenu? Vous disposez de moi?...

— Oui.

— A la bonne heure!... Vous entendez, monsieur le major, nous

achetons la compagnie du baron Hector de Cardaillac, si elle est à vendre, et nous l'achetons, quel qu'en soit le prix!...

— Comptez sur moi, — dit Tancrède, — je ne négligerai rien pour mener cette affaire à bonne fin.

— Et maintenant, messieurs, — fit le vicomte de Sylveira en soulevant son verre, — je porte la santé de mademoiselle Emeraude, notre charmante hôtesse!

Tous les verres se heurtèrent à l'instant même, et la santé de la jeune fille fut portée à trois reprises.

Le repas continua.

Des vins exquis se succédaient et circulaient sans cesse.

En même temps que leurs flots lumineux étincelaient comme des rubis et comme des topazes dans le cristal des coupes, la joie la plus folle envahissait l'esprit des convives.

Cette gaieté, cependant, ne franchissait point les strictes limites de la retenue et de la décence, et le dîner de la rue Grènetat ne ressemblait en rien au souper de la rue du Cindre.

La joie un peu bruyante de Nicolas Benoît était la joie naïve et expansive d'un bon bourgeois, heureux et fier de recevoir chez lui des gens d'une condition supérieure à la sienne et de les traiter splendidement.

Raoul oubliait ses chagrins passés, et son imagination nageait à pleines brasses dans les eaux limpides d'un avenir couleur de rose et d'or. Il s'enivrait de la double ivresse des vins généreux que lui versait Benoît, et de celle qu'il puisait aux regards des beaux yeux d'Emeraude qui lui semblaient devenir tendres et caressants en se fixant sur lui.

Un moment arriva où la serviette d'Emeraude glissa de ses genoux et roula sous la table.

Raoul se baissa vivement pour la relever.

La jeune fille avait fait le même mouvement.

Ses cheveux effleurèrent le front de Raoul et l'inondèrent de leur parfum léger; ses doigts mignons touchèrent la main de Raoul pendant le quart d'une seconde.

Une sensation inconnue et délicieuse courut alors dans les veines du jeune homme, et le fit tressaillir comme si l'ange de la Volupté l'avait caressé du bout de son aile.

Il lui sembla que tout le sang de son corps affluait à son cœur, plus rapide, plus chaud, plus vivifiant que par le passé.

Alors, avec une audace inouïe et qui puisait sa source dans les flacons du vin de Madère et du vin de Champagne, il se pencha vers Emeraude, il passa son bras frémissant autour de sa taille si souple et si cambrée, et sa voix émue murmura tout bas :

— Je vous aime!...

Ce à quoi la jeune fille répondit avec un regard charmant et une modestie de pensionnaire :

— Je dépends de mon oncle, monsieur... Adressez-lui votre demande, et, s'il l'accueille, je ne la repousserai point...

Cet aveu, quoique indirect, ajouta encore au délire de Raoul.

— Ange! — murmura-t-il, — à toi mon nom!... à toi ma vie!... à toi ma compagnie dans Royal-Champagne!... A toi... à toi... à toi... à toi...

Puis il n'ajouta plus rien que quelques paroles indistinctes et mal prononcées...

Ses coudes s'appuyèrent sur la table, et sa tête tomba sur ses mains. Il était tout à fait gris. Deux minutes après, il dormait.

§

Les quatre personnages qui se trouvaient en ce moment auprès de Raoul, dans l'arrière-boutique de la maison du *Bélier d'argent*, c'est-à-dire Emeraude, Nicolas Benoît, le vicomte Roland de Sylveira et le major Tancrède d'Estagnac, reposèrent sur la nappe les verres qu'ils approchaient déjà de leurs lèvres, se regardèrent, et, faisant comme les augures de la vieille Rome, ils rirent en se regardant.

Mais ce rire fut silencieux et muet.

Evidemment, ils ne voulaient point, par d'indiscrets éclats, réveiller leur hôte endormi.

Benoît fut le premier qui rompit le silence.

Et encore ce fut à la manière des sourds-muets, qui se font comprendre par signes.

Il désigna successivement Raoul, puis lui-même, puis ses trois acolytes, et il fit à deux reprises le geste d'applaudir. C'était une façon ingénieuse de témoigner que tout le monde avait fait son devoir.

Le major et le vicomte le comprirent ainsi, et, comme d'autres occupations les appelaient sans doute ailleurs, ils échangèrent une poignée de main silencieuse avec l'oncle et avec la nièce, et ils sortirent sur la pointe du pied de l'arrière-boutique du *Bélier d'argent*.

M. Benoît, Emeraude et Raoul restèrent seuls.

## XVIII. — LA NAÏADE.

Au bout d'une ou deux minutes, Emeraude s'approcha de son oncle prétendu, et lui dit tout bas :

— Je pars!...

— Où allez-vous? — demanda Benoît du même ton.

— Je vais où j'ai affaire!... Il me semble, mon cher associé, que vous devenez bien curieux!...

— Encore quelque amourette!...

— Peut-être bien.

— Tête folle!...

— Vieux grondeur!...

— Mais, — poursuivit Benoît en montrant Raoul, — s'il vous demande en se réveillant?

— C'est en vérité fort embarrassant!... Vous lui répondrez que je suis montée dans ma chambre. Ceci est naturel et convenable, ce me semble!...

— Je crois que le pauvre garçon est amoureux de vous sérieusement!...

— Ne dites pas cela.

— Pourquoi?

— Parce que cet amour me ferait de la peine...

— Plaisantez-vous?

— Pas le moins du monde!... Toute la soirée je me suis senti le cœur gros!... J'avais comme un remords d'être votre complice dans cette abominable affaire!... Car c'est une infamie, savez-vous, que de dépouiller ainsi ce malheureux gentilhomme?

— Si je le sais?... — riposta carrément M. Benoît, — pardieu!... Oui, je le sais à merveille que c'est une infamie; mais elle est lucrative, et nous en faisons souvent d'aussi lourdes qui ne nous rapportent rien!...

— Ce jeune homme est charmant!... — murmura Emeraude d'un air mélancolique et en abaissant ses beaux yeux qu'elle avait fixés sur Raoul pendant que Benoît parlait.

— Prenez garde à vous, mignonne! — reprit ce dernier; — pour un peu, du train dont votre petit cœur galope et dont votre jolie tête travaille, vous vous éprendriez pour tout de bon du chevalier Raoul de la Tremblaye!...

— Peut-être...

— Comment dites-vous?...

— Je dis : *Peut-être*...

— Et que feriez-vous dans ce cas?...

— Je sauverais ce jeune homme et je l'arracherais de vos griffes!...

— Pardon, ma chère, mais il me semble que vous oubliez...

— Quoi?

— Un article du règlement de notre association...

— Lequel?

— Celui-ci :

« Si l'un d'entre nous trahissait les intérêts de la communauté et faisait manquer, sciemment et par son mauvais vouloir, une entreprise commencée par nous, ce frère déloyal serait mis au ban de l'association, et chacun de nous ferait le serment de le poursuivre, partout et toujours, de sa haine et de sa vengeance. »

Emeraude baissa la tête et ne répondit point.

— La mémoire vous revient-elle? — demanda Benoît d'une façon sournoise.

— Oui, — murmura la jeune fille.

— Fort bien!... Ne disons donc plus de choses inutiles, et, puisque vous êtes attendue ailleurs, allez, ma chère enfant, je ne vous retiens pas!...

— Quand aurez-vous besoin de moi?...

— Demain.

— A quelle heure?

— A midi.

— Où?

— Ici.

— Je serai exacte.

— J'y compte.

— Bonsoir, vieux diable!...

— Bonsoir, diablotin charmant!...

Emeraude jeta sur ses épaules un mantelet d'étoffe commune dont elle rabattit à moitié le capuchon sur sa figure, ce qui lui donnait parfaitement la tournure d'une petite grisette revenant de son ouvrage; elle laissa tomber sur Raoul un dernier regard langoureux et presque triste, et elle sortit de l'arrière-boutique, puis de la maison.

Nicolas Benoît se rassit en face de M. de la Tremblaye et se remit à boire.

§

Il était près de minuit quand le faux marchand mercier, trouvant que son hôte avait assez dormi, se leva de table et renversa brusquement une chaise.

Raoul s'éveilla en sursaut. Ses yeux étaient encore gros de sommeil et la confusion la plus absolue régnait dans ses esprits.

— Hein?... quoi?... — murmura-t-il en étendant les bras, — où suis-je?

— Vous êtes chez votre meilleur ami... — répondit Benoît d'un ton mielleux.

Le son de cette voix rappela Raoul à lui-même.

Il jeta autour de lui un regard étonné.

M. Benoît comprit le sens de ce regard, et il dit en souriant




Cette enseigne, monsieur le chevalier, est fière de l'honneur que vous lui faites aujourd'hui. (Page 76.)

— Nos convives sont partis, ma nièce est couchée, nous sommes seuls...

— J'ai dormi! — s'écria Raoul avec confusion.

— Et vous avez pardieu bien fait, mon jeune ami!... N'êtes-vous pas ici chez vous?...

— Mais, mademoiselle votre nièce et ces messieurs, qu'ont-ils dû penser de moi?...

— Ils ont pensé que vous étiez fatigué d'un long voyage à cheval, et que vous aviez succombé à un irrésistible sommeil... Voilà tout!... Rien n'est plus simple!

— Vous m'affirmez qu'ils n'ont pas pris de moi une trop déplorable opinion?

— Je vous le jure sur l'honneur!...

— Ah! vous me rassurez un peu...

— Soyez-le tout à fait!...

— Et maintenant, mon cher hôte, je vais vous remercier de votre gracieuse hospitalité et prendre congé de vous...

— Rien ne presse...

— Il se fait tard, et je me sens la tête lourde.

— Quand aurai-je l'honneur de vous revoir?...

— Quand vous voudrez.

— Le plus tôt sera le mieux. Vous savez qu'il y aura demain matin du nouveau pour votre affaire...

— Espérez-vous donc qu'elle réussira?...

— Je n'en doute pas un instant.

— Mais, cette offre si généreuse que vous m'avez faite au sujet des dix mille francs, je ne sais vraiment si je dois l'accepter...

— Pourquoi donc pas?...

— Je crains d'abuser...

— Enfant!... j'offre de bien bon cœur; et d'ailleurs il me semble, je ne sais pourquoi, que vous êtes un peu de la famille...

Cette allusion si transparente à la possibilité d'un mariage entre Emeraude et Raoul fit battre le cœur du jeune homme.

Il saisit de nouveau la main de M. Benoît et il la serra.

— Selon toute apparence, je verrai demain matin le major, — poursuivit le marchand mercier; — vers midi, je passerai chez vous, et, si toutefois vous n'avez pas d'autres projets et si rien ne vous appelle ailleurs, vous viendrez avec moi souhaiter le bonjour à ma nièce, qui sera fort heureuse de vous voir...

— Le croyez-vous?... — demanda Raoul avec enthousiasme.

— Je veux lui laisser le plaisir de vous le dire elle-même.

Ces mots terminèrent l'entretien.

M. Benoît et Raoul quittèrent la maison du *Bélier d'argent* et allèrent ensemble jusqu'au boulevard.

Là, M. Benoît prit congé du chevalier, qui arrêta une chaise à porteurs et se fit conduire à l'hôtel de la *Toison d'or*.

§

Fidèle à la consigne qu'il avait reçue, Jacques n'avait point quitté son poste. Il veillait, assis sur la valise qui contenait toute la fortune de son maître, et il tenait un pistolet dans chaque main, prêt à faire feu sur quiconque voudrait entrer, malgré lui, dans cette chambre confiée à sa garde.

Raoul arriva à la porte.

Il frappa trois coups, il se nomma, et Jacques, bien certain d'avoir reconnu la voix de M. de la Tremblaye, fit jouer les verrous et ouvrit.

— Tout est-il en ordre? — demanda Raoul.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Personne n'est venu?

— Personne.

— C'est bien. Va, mon enfant, je n'ai plus besoin de toi.

Jacques ne se fit point répéter deux fois ces paroles, qui le débarrassaient d'une lourde responsabilité et lui rendaient le droit de dormir sans inquiétude et sans remords.

Raoul demeura seul. Il barricada sa porte avec soin. Il examina les amorces de ses pistolets qu'il posa sur sa table de nuit, bien à portée de sa main.



Fidèle à la consigne qu'il avait reçue, Jacques n'avait pas quitté son poste. (Page 80.)

Puis il se coucha; il éteignit sa lumière, et il s'endormit presque à l'instant même d'un sommeil bienfaisant et profond.

Des songes du meilleur augure, des songes mythologiques et anacréontiques, vinrent peupler ce sommeil de leurs riants fantômes.

Il sembla d'abord à Raoul que la petite chambre étroite et mesquine dans laquelle il se trouvait se métamorphosait soudainement en un riant jardin, véritable oasis de verdure embaumée du parfum des fleurs, et dont le doux chant des oiseaux faisait une ruche d'harmonie. Seulement, chose étrange! au beau milieu de ce jardin et sur un socle de marbre blanc, se trouvait, en guise de statue, la valise de cuir noir qui contenait les quarante mille livres.

Or, parmi les merveilles de cette riante nature, cette valise produisait un effet bizarre; Raoul ne se le dissimulait point.

Mais voici que soudain une métamorphose inouie s'opérait.

Le cuir noir se changeait en marbre blanc.

La valise prenait la forme d'une conque.

Un frémissement se faisait entendre, pareil à celui d'une eau longtemps contenue qui murmure avant de s'élancer, et du sein de la conque jaillissait un flot bruyant et continu se creusant lui-même un lit au travers du jardin.

Bientôt ce flot devint ruisseau. Bientôt ce ruisseau devint fleuve.

Et ce fleuve, nouveau Pactole, roulait des flots d'or pur, car chaque goutte d'eau qui coulait de la fontaine se changeait à l'instant même en un louis de quarante-huit livres.

M. de la Tremblaye assistait avec une joyeuse stupeur à ce spectacle inattendu, quand une musique douce et presque céleste se répandit tout à coup dans les airs, tandis qu'une voix harmonieuse chantait des strophes qui pouvaient se résumer ainsi, comme les ariettes d'opéra :

« La naïade du fleuve d'Or va paraître en ces lieux!... Gloire à « elle!... Oiseaux, dites vos chants les plus doux; fleurs, répandez « vos plus suaves parfums!... Voici la naïade du fleuve d'Or!... »

Cette naïade parut enfin. Elle se montra belle de sa jeunesse, belle de ses divins attraits, belle surtout de ce costume qui n'en était pas un, et qu'avaient adopté les déesses, par coquetterie.

Raoul poussa un cri de stupeur et d'ivresse.

Il venait de reconnaître Emeraude.

Un vieux triton suivait de près la conque de nacre et d'azur qui servait de trône et de nacelle à la jeune divinité.

La longue barbe blanche et la couronne de roseaux de ce demi-dieu ne dissimulaient qu'imparfaitement les traits placides de Nicolas Benoit. Aussitôt qu'il aperçut Raoul, il quitta le cortége; il sortit du fleuve en secouant l'or qui ruisselait sur ses membres robustes, il vint au jeune homme et lui serra la main avec une bonhomie tout humaine.

— Chevalier, — lui dit-il, — vous aimiez ma nièce, n'est-ce pas, alors qu'elle n'était que femme?...

— Plus que ma vie! — s'écria Raoul.

— Et, maintenant qu'elle est déesse?...

— L'adoration se mêle à mon amour, mais rien n'est changé dans mon cœur.

— Fort bien!... alors, épousez-la!

— Une déesse!

— Elle vous fera dieu!

— Un tel bonheur est un rêve, sans doute!

— Non pas; et la preuve, c'est que le grand prêtre de Neptune vous attend là-bas pour célébrer votre union... L'épousée s'impatiente... Ne la faites point attendre... Ah! j'oubliais de vous dire que ma nièce vous apporte le fleuve d'Or en dot, et que vous voici plus riche que ces pauvres diables de rois de la terre qui n'ont pour tout trésor que quelques maigres milliards!... Une guerre vide leurs coffres!... Vos trésors, à vous, combleraient l'Océan!...

Raoul suivait le vieux triton et il épousait Emeraude par-devant l'autel de Neptune.

Ce rêve dura toute la nuit.

### XIX. — MARCHÉ DE DUPE!...

Il était à peu près dix heures du matin quand un joyeux rayon de soleil vint éveiller le chevalier de la Tremblaye.

Le jeune homme, arraché brusquement aux illusions séduisantes du beau songe qui le berçait, sauta en bas de son lit et regarda autour de lui avec une certaine inquiétude.

Rien d'ailleurs ne justifiait cette inquiétude.

Tout était à la même place que la veille au soir.

Aucune main indiscrète n'avait effleuré sa cassette; les verrous de la porte n'avaient point bougé.

Raoul compta son or, il n'y manquait pas un seul louis.

Ainsi rassuré, le jeune homme se souvint de son rêve, et il se dit que cette vision mythologique était le présage certain d'une heureuse réalité.

Sans aucun doute, il épouserait Émeraude, la charmante nièce de Nicolas Benoit, et cette alliance, en lui assurant l'héritage du riche marchand, le mettrait à même de puiser dans les ondes intarissables du Fleuve d'or.

Raoul, fort égayé par cette perspective séduisante, fit sa toilette avec un soin extrême, appela Jacques et se fit servir à déjeuner.

Quelques minutes avant midi, Nicolas Benoit se présentait à l'hôtel de la *Toison d'or*, ainsi que, la veille, il en avait prévenu Raoul.

— Eh bien, — lui demanda ce dernier après lui avoir serré cordialement la main, — avez-vous vu le major Tancrède?...

— Non, mais j'ai reçu de lui tout à l'heure un petit billet...

— Que vous dit-il?

— Il m'annonce qu'il a d'excellentes nouvelles à m'apprendre, et il me prévient qu'il sera rue Grenetat à deux heures...

— D'excellentes nouvelles!... — répéta le chevalier, — qu'est-ce que cela peut être?...

— Pardieu, c'est bien facile à comprendre!... il aura rencontré le baron Hector de Cardaillac, et votre affaire est sans doute conclue...

— Dieu le veuille!... — murmura Raoul.

— Du reste, — poursuivit Nicolas Benoit, — nous saurons bien vite à quoi nous en tenir; car, je vous le répète, à deux heures le major sera chez moi...

Après ces quelques mots échangés, Jacques fut installé de nouveau dans la chambre de son maître, et les deux hommes se dirigèrent pédestrement vers la rue Grenetat.

Ils y trouvèrent Émeraude, plus fraîche et plus jolie, si faire se pouvait, que la veille.

Nicolas Benoit prit un prétexte pour laisser sa nièce et le chevalier en tête à tête pendant quelques instants, et Raoul, aussi véritablement amoureux qu'on peut le devenir à son âge et en vingt-quatre heures, murmura aux oreilles de la jeune fille une déclaration passionnée, laquelle fut écoutée avec une émotion qui n'était pas absolument de commande.

Oh! si en ce moment Émeraude avait été libre de son cœur et de sa personne, comme elle aurait obéi joyeusement à cette attraction sympathique qui la poussait vers ce gentilhomme si jeune et si charmant!... Comme elle l'aurait aimé et comme elle le lui aurait dit!...

Mais Émeraude n'était point libre!... La malheureuse fille avait abdiqué le droit de vouloir et le droit d'agir.

Elle était l'un des anneaux d'une chaîne, l'un des rouages d'une machine, et elle savait bien que si elle essayait seulement une résistance impossible, elle serait aussitôt brisée.

Le sentiment de cette dépendance, si complète et si dure, se présenta à elle pour la première fois dans toute son amertume, et lui serra douloureusement le cœur.

Une ou deux larmes, perles liquides, se suspendirent à ses cils de velours et roulèrent sur ses joues satinées.

Raoul expliqua ces larmes par la fiévreuse émotion que son tendre aveu causait à la jeune fille.

Il ne douta plus qu'il ne fût aimé, et son bonheur en redoubla.

Nicolas Benoit rentra sur ces entrefaites.

Un seul coup d'œil lui suffit pour comprendre ce qui s'était passé pendant son absence.

Il vint à Raoul et il lui dit avec une expression de tendresse infinie et d'onction toute paternelle :

— Faites-vous d'abord une position, mon enfant, et ensuite..... Dame!..... ensuite, peut-être bien que vos désirs seront aussi les miens...

Raoul eut envie de se jeter au cou de ce digne et excellent homme et de le presser dans ses bras, et sans doute allait-il le faire.

Mais l'entrée du major Tancrède d'Estagnac coupa court à cette démonstration chaleureuse.

— Eh bien?... — demanda vivement Nicolas Benoit au nouveau venu.

— Eh bien!..... — répondit ce dernier, — je ne m'étais point trompé...

— En quoi?

— En cela que le baron de Cardaillac a fini avant-hier de dévorer sa tante!...

— Il est ruiné?...

— De pied en cap.

— Et il croit toujours à sa martingale infaillible?

— Parbleu!... plus que jamais!...

— Alors, il consentirait à se défaire de sa compagnie?...

— Au moment où je lui en ai parlé, l'affaire était aux trois quarts et demi conclue avec un autre...

— Ah! mon Dieu!... — s'écria Raoul.

— Rassurez-vous, — répondit le major, — j'ai surenchéri de quelques louis et, comme je suis un camarade du baron, nous l'emportons sur notre concurrent!...

Raoul fit un bond de joie.

— Ainsi, — demanda Nicolas Benoit, — c'est conclu?...

— J'ai donné parole pour notre jeune ami...

— A quel prix?

— Cinquante mille livres; notre concurrent en offrait quarante-huit.

— Quand pourrons-nous terminer?... — dit le chevalier.

— Quand vous voudrez. J'ai là le brevet et un sous-seing que vous n'aurez qu'à signer.

— Je cours chercher l'argent! — s'écria le jeune homme.

— Un instant, — fit Nicolas Benoit.

Puis il ajouta en s'adressant au major:

— N'êtes-vous pas d'avis qu'il serait bon, avant de laisser notre cher Raoul donner son argent, de faire approuver et signer au régent l'acte de cession de cette compagnie?...

— Oui, sans doute, — répondit Tancrède.

— Encore des retards!... — murmura Raoul.

— Aucun, si du moins le régent est à Paris... Savez-vous s'il y est, mon cher major?...

— Oui. Il ne quitte point le Palais-Royal.

— Alors, — poursuivit Benoit, — ce soir, tout sera fini. Je crois vous avoir dit que le vicomte Roland de Sylveira était fort bien en cour... Je vais l'aller trouver et lui remettre ces paperasses. Il ira voir monseigneur à l'instant même, et vous pourrez payer ce soir sans nul inconvénient, ce qui vous sera fort agréable, j'imagine, car vous devez dormir assez mal auprès de votre valise bourrée d'or...

— Que ne vous devrai-je point?... — fit Raoul.

— Vous me devrez les dix mille livres que je vais ajouter à vos quarante mille, — répondit Nicolas Benoit en riant, — et je vous assure que vous ne trouverez point en moi un créancier bien difficile... Je cours chez le vicomte. Vous m'attendez ici, n'est-ce pas?...

— Puisque vous me le permettez, — balbutia le jeune homme, que l'idée d'un nouveau tête-à-tête avec Émeraude mettait hors de lui-même.

Cet espoir fut déçu.

Nicolas Benoit sortit en effet, mais le major Tancrède tint compagnie aux deux jeunes gens.

Le pauvre oiseau était trop complétement englué pour qu'il lui fût possible désormais de tenter seulement la fuite. Les moyens de séduction employés jusque-là devenaient donc inutiles, et, d'autre part, il était sage d'empêcher Émeraude de tout compromettre par quelqu'une de ces inconséquences qui sont si naturelles aux filles d'Ève.

Raoul aurait préféré un *duo*, et de beaucoup.

Mais il fut bien forcé de faire de nécessité vertu, et de se contenter d'un *trio*.

L'absence de Nicolas Benoit fut longue.

Il ne revint guère que vers les six heures du soir, et il revint en voiture.

— Le régent a signé! — tel fut son premier mot.

Puis il montra à Raoul un parchemin scellé du grand sceau aux armes de France, et sur lequel se trouvait apposée la signature de Monseigneur Philippe d'Orléans.

— La compagnie vous appartient, mon cher enfant, — dit-il ensuite. — Seulement, il s'agit de la payer, et de la payer ce soir même.

— Je suis prêt, — répondit Raoul.

— J'ai à la porte une voiture, — continua Benoit, — allons chez vous, nous y prendrons votre argent, nous reviendrons dîner ici, et ensuite le major et moi nous porterons les cinquante mille livres à ce pauvre fou qu'on nomme le baron de Cardaillac, et qui n'en fera qu'une bouchée.

Raoul ne pouvait que souscrire à cet arrangement.

Il monta en voiture avec ses deux protecteurs, et tous trois arrivèrent à l'hôtellerie de la *Toison d'or*.

Sur l'ordre de son maître Jacques ouvrit la porte, et sa figure peignit une joie vive quand il apprit que sa consigne allait cesser, et qu'il serait déchargé désormais de toute responsabilité.

Raoul déboucla les premières courroies de la valise, afin d'en retirer les bijoux qui lui venaient du marquis Reginald.

Mais il se ravisa aussitôt.

— Rendez-moi un service de plus... — dit-il à Nicolas Benoit.

— Lequel?

— Chargez-vous de garder chez vous ces quelques bijoux, jusqu'à ce que je vous les redemande.

— Bien volontiers, — fit M. Benoit; — ils seront parfaitement en sûreté dans ma caisse...

— Beaucoup plus que dans mes mains, — répondit le jeune homme avec un sourire.

Ce qui fut dit fut fait.

La valise fut portée dans la voiture, et les trois hommes reprirent le chemin de la rue Grénetat.

## XX. — LES LARGESSES DE M. BENOIT.

En arrivant au magasin du *Bélier d'argent*, Raoul, Nicolas Benoît et Tancrède d'Estagnac trouvèrent le vicomte de Sylveïra qui venait d'arriver, et qui les attendait en compagnie d'Émeraude.

M. de la Tremblaye remercia avec effusion cet aimable gentilhomme de l'embarras qu'il avait bien voulu se donner pour assurer la réussite de l'importante affaire dont nous avons mis tous les détails sous les yeux de nos lecteurs.

Le vicomte répondit courtoisement qu'il s'estimait heureux d'avoir pu trouver l'occasion de se rendre utile à Raoul.

Ensuite on se mit à table.

Le repas ne fut point animé comme celui de la veille.

Un inexplicable embarras semblait régner entre les convives et glacer leur gaieté.

Raoul, tout en se répétant qu'il était au comble de ses vœux, et que le bonheur qui lui arrivait était inespéré, ne se sentait cependant pas joyeux.

Une insurmontable tristesse dominait ses pensées et assombrissait son esprit.

Émeraude semblait très-souffrante.

A peine répondait-elle par monosyllabes aux paroles qu'on lui adressait.

Le reste du temps, elle se renfermait dans un morne silence.

Elle ne mangeait pas et ne buvait guère.

Parfois elle regardait Raoul à la dérobée, et alors ses grands yeux se voilaient de larmes qu'elle essuyait furtivement.

Pauvre Émeraude!...

Créature perdue s'il en fut! enfant de la bohème de Paris!... complice de voleurs?... fille plus que galante!... il restait cependant dans son cœur un petit coin qui n'était pas tout à fait corrompu.

Et, dans ce petit coin, avaient germé deux fleurs célestes : beaucoup de pitié et un peu d'amour!...

M. Benoit était en proie à une évidente préoccupation.

L'attitude de la jeune fille paraissait le contrarier vivement.

Il lui lançait des coups d'œil menaçants, qu'elle ne voyait pas ou qui lui faisaient hausser les épaules quand, par hasard, elle les remarquait.

Tancrède d'Estagnac, silencieux contre sa coutume, s'absorbait tout entier dans la dégustation d'un perdreau truffé et d'une bouteille de vin de Chambertin, pour lesquels il semblait professer un culte véritable.

Seul, entre tous les convives, le vicomte de Sylveïra avait conservé sa gaieté brillante et son esprit communicatif.

Il s'efforçait, mais vainement, de faire partager à ses compagnons son entrain et sa bonne humeur.

De guerre lasse, il y renonça, et il se tut comme les autres.

Enfin le dîner s'acheva.

M. Benoit consulta sa montre.

— Neuf heures, — dit-il en regardant le major Tancrède.

— Le baron de Cardaillac nous attend chez lui, — répondit M. d'Estagnac.

— Ne le faisons point attendre.

— Vous avez conservé la voiture, n'est-ce pas?

— Sans doute; elle est à la porte.

— C'est au mieux. Avant une heure nous serons de retour.

Nicolas Benoit ouvrit la valise.

Il en retira les bijoux de Raoul, qui se trouvaient renfermés dans un petit sac de peau d'Espagne, et il les mit dans une espèce de coffre-fort placé à l'un des angles de la pièce.

Ensuite il tira de sa poche un portefeuille qui semblait gonflé de billets de caisse, et il le montra à Raoul en lui disant :

— Là dedans sont les dix mille francs qui complètent la somme que vous devez à M. de Cardaillac. Nous allons vous rapporter son reçu.

Puis, sans attendre les remercîments de Raoul, M. Benoît prit la valise par l'une de ses poignées, et, accompagné du major d'Estagnac, il la porta jusqu'à la voiture, dans laquelle montèrent les deux hommes et qui s'éloigna rapidement.

Aussitôt que le bruit des roues eut cessé de se faire entendre sur le pavé boueux de la rue Grenetat, la jeune fille se mit à pleurer amèrement.

— Mon Dieu! — s'écria Raoul, — qu'avez-vous?

Émeraude ne répondit pas.

— Qu'avez-vous? qu'avez-vous donc? — répéta le jeune homme d'une voix passionnée et suppliante

— Je n'ai rien... — murmura la jeune fille... — Je souffre... j'étouffe... je vous en conjure, monsieur, ne vous occupez pas de moi.

Raoul allait insister, mais le vicomte s'empara de lui et détourna forcément son attention jusqu'au moment où revinrent M. Benoît et le major Tancrède.

Émeraude avait essuyé ses larmes, et elle semblait calme, sinon tout à fait consolée.

— Mon cher enfant, — dit Nicolas Benoît à Raoul en lui présentant un papier que le chevalier ne déplia même point, — voilà le reçu du baron de Cardaillac. Tout est terminé; la compagnie de Royal-Champagne est à vous!... Nous allons déboucher un flacon de vin d'Épernay et le vider joyeusement à la santé de vos épaulettes!

La mousse écumante ruissela dans les verres, et le nouvel officier fit raison au toste que venait de porter son hôte.

— Recevez mes compliments bien sincères, mon cher chevalier, — dit le vicomte en pressant la main de Raoul.

— Recevez aussi les miens, mon cher camarade, — fit le major Tancrède à son tour; — le régiment de Royal-Champagne compte, à cette heure, un charmant officier de plus!

— Merci, messieurs!... merci, mes amis! mes bons amis!... — répondit Raoul en rendant, à droite et à gauche, les poignées de main qu'il venait de recevoir. — Jamais, non, jamais, je n'oublierai tout ce que vous avez voulu faire, tout ce que vous avez fait pour moi!...

— Quand rejoindrez-vous le régiment? — demanda Tancrède.

— Aussitôt que ce sera possible.

— Vous savez que je me charge de votre équipement, — fit Nicolas Benoît.

Le major poursuivit :

— Je ferai avec vous le voyage de Valenciennes. Je veux avoir le plaisir de vous présenter moi-même à nos collègues du corps d'officiers.

Raoul remercia de nouveau, et il accepta cette offre si gracieuse.

§

L'heure de se séparer arriva.

Raoul allait prendre congé de ses hôtes.

En ce moment, Émeraude s'approcha de Nicolas Benoît; elle le prit par le bras et l'entraîna dans un coin de la chambre.

Là, elle lui parla tout bas pendant un instant.

Nicolas Benoît fronça le sourcil.

Émeraude poursuivit.

La figure de l'oncle prétendu se rembrunissait de plus en plus.

Enfin il répondit à Émeraude.

Sans doute cette réponse ne fut point conforme aux désirs, ou plutôt aux volontés de la jeune fille, car ses charmants sourcils se contractèrent à leur tour; un éclair étincela dans ses yeux, et elle frappa du pied avec impatience et même avec colère.

Puis le colloque continua et dura une minute encore.

Enfin Benoît parut céder, quoique à contre-cœur. Il haussa les épaules et ne dit plus rien.

La jeune fille revint s'asseoir à la place qu'elle avait occupée jusqu'à ce moment.

Nicolas Benoît parla au vicomte et au major de deux ou trois choses tout à fait indifférentes, et qui n'avaient d'autre but que de servir de transition.

Ensuite il prit Raoul par le bras, ainsi que lui-même avait été pris par Émeraude, et il l'emmena un peu à l'écart.

— En vérité, mon cher enfant, — lui dit-il à demi-voix, — je suis un vieil étourdi!...

— Pourquoi donc? — demanda le jeune homme.

— Les choses les plus simples me sortent de l'esprit!... Je crois que je perds la tête...

En face de ce préambule, les yeux de Raoul exprimèrent l'étonnement le plus complet.

M. Benoit continua :

— Vous m'avez donné votre argent, ce soir...

— Oui.

— Tout votre argent?

— Sans doute.

— De telle sorte qu'il ne vous en reste plus?

— Tiens! — fit Raoul, — c'est ma foi vrai!

— Ainsi, vous êtes complétement à sec?...

— Je possède un louis et quelque monnaie... — répondit le jeune homme en se fouillant.

— Ce n'est pas assez, même pour attendre. Considérez-moi, je vous prie, comme votre banquier et puisez librement dans ma caisse. Les dix mille francs que j'ai payés pour vous ce soir l'ont un peu dégarnie; mais, après-demain, la brèche sera réparée... Prenez toujours ces vingt-cinq louis, dans trois jours je vous porterai quelques milliers d'écus...

Raoul repoussa doucement la main de Benoît, qui se tendait vers lui pleine d'or.

— Non, — dit-il, — je n'accepte pas.

— Pourquoi donc?... — demanda le marchand.

— Parce que c'est trop!... beaucoup trop!... Un père ne ferait pas pour son fils tout ce que vous faites pour moi!...

— Quelle plaisanterie!... allons, ouvrez les doigts et prenez cette bagatelle...

— Non, — répéta Raoul.

— Je le veux!...

— Je ne puis...

— Je vous en prie...

— N'insistez pas.

— Méchant enfant!... — s'écria Benoît d'un ton pénétré, — vous allez me faire de la peine!... à moi et à une autre personne...

Et, du coin de l'œil, le faux marchand désignait Emeraude, qui, de l'endroit où elle était placée, n'avait pas perdu un seul des détails de cette petite scène.

— Et maintenant, — poursuivit Benoît, — je vous défie de dire encore : *Non!*...

En effet, Raoul était vaincu.

Il tendit la main en répondant :

— Puisque vous le voulez... puisqu'il le faut... j'accepte...

— A la bonne heure!... — s'écria Benoît, — je vous retrouve, mon enfant, et voilà comme je vous aime!

§

Les adieux furent échangés.

Raoul regagna son hôtel, emportant l'argent que Benoît venait de lui donner, plus le parchemin par lequel Philippe d'Orléans, régent de France, le mettait à la tête d'une compagnie au régiment de Royal-Champagne, plus un reçu de cinquante mille livres, signé du baron Hector de Cardaillac.

Toute cette fortune représentait un capital de vingt-six louis en or, et de deux écus de trois livres.

## XXI. — VOLÉ!!!

Cette nuit-là, Raoul dormit d'un tranquille sommeil qu'aucun songe ne vint visiter.

La certitude d'avoir fait de sa petite fortune un bon et utile emploi avait déchargé son esprit d'un fardeau pesant.

Désormais, il se trouvait possesseur d'une position dans le monde, d'une position sérieuse et honorable.

L'avenir lui appartenait.

Il était sûr de vivre!...

Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure; il donna un louis à Jacques en lui permettant de disposer de son temps comme il l'entendrait, pour toute la journée.

On devine que le jeune garçon se sentit bien heureux de cette permission, lui qui, depuis trois jours qu'il était arrivé à Paris, n'avait encore vu de la grande ville que la cour étroite, les cuisines et les chambres garnies de l'hôtellerie de la *Toison d'or*.

Il serra joyeusement son louis dans sa poche et se mit en route à l'instant même.

Raoul ne tarda guère à en faire autant de son côté.

Sa première pensée, son premier mouvement, furent de se rendre au magasin de la rue Grénetat.

Emeraude, la veille au soir, lui avait semblé triste et souffrante, et il lui paraissait naturel et convenable d'aller s'informer de ses nouvelles.

Cette raison de *convenance* n'était, à vrai dire, qu'un prétexte que donnait Raoul aux secrets désirs de son cœur; car, nous le répétons, le jeune homme aimait Emeraude, ou plutôt, il prenait pour de l'amour la vive admiration qu'il avait ressentie à son aspect.

Le trajet de la rue de Paradis-Poissonnière à la rue Grénetat ne fut pas bien long.

Une fois arrivé, M. de la Tremblaye chercha des yeux l'enseigne du *Bélier d'argent*, et n'eut point de peine à la découvrir.

Aussi s'avança-t-il d'un pas leste et assuré jusqu'à la porte du magasin.

Là, une surprise assez désagréable l'attendait.

Cette porte était fermée.

Raoul frappa.

Personne ne vint ouvrir.

— Tout le monde est sorti! — se dit-il; — ce n'est cependant aujourd'hui ni dimanche, ni jour de fête... Enfin, je reviendrai un peu plus tard.

Et le jeune homme alla promener, à travers la rue Saint-Denis, son désappointement et son ennui.

Pendant cette promenade, il vit passer auprès de lui de jolis visages de grisettes; à plus d'une reprise il fut frappé de l'agréable tournure des petites marchandes du quartier.

Mais l'image d'Emeraude tenait trop de place dans son cœur pour qu'il fût longtemps accessible à des distractions de ce genre.

Bourgeoises et grisettes n'obtinrent de lui qu'un coup d'œil distrait, et il ne se retourna même point pour les suivre du regard.

Au bout d'une heure ainsi employée, il revint à la rue Grénetat.

La porte du *Bélier d'argent* était fermée plus que jamais.

Le jeune homme frappa de nouveau.

Comme la première fois, aucun bruit intérieur ne répondit à son appel. Seulement un mercier, debout sur le seuil de sa boutique, de l'autre côté de la rue, se mit à rire assez bruyamment.

Raoul se retourna, et ne supposant point qu'il pût être la cause de l'hilarité de ce quidam, il s'avança vers lui pour le questionner.

En voyant s'approcher ce grand et beau jeune homme, le mercier reprit immédiatement son sérieux.

— Pardon, monsieur, — lui dit Raoul, — mais seriez-vous assez obligeant pour répondre à une question que je souhaite vous adresser?...

— Monsieur, — répliqua le marchand, — j'y répondrai de tout mon cœur...

— Est-ce donc l'habitude de ce magasin de fermer ainsi, sans motif, au beau milieu de la journée?

— Quel magasin?

— Celui-là...

Et Raoul désignait le *Bélier d'argent*.

— Ah! ah!... — fit le mercier.

— Eh bien?

— Il m'est impossible de vous renseigner à ce propos...

— Pourquoi donc?

— Parce que vous m'interrogez au sujet d'une chose que j'ignore moi-même...

— Il n'y a pas longtemps, peut-être, que vous habitez ce quartier et que vous demeurez dans cette rue

— Il y aura trente ans bientôt...

— Mais alors, comment se fait-il?...

— Que je ne sache point ce que vous me demandez, n'est-ce pas?

— Justement.

— C'est bien simple... ce n'est pas moi qui suis nouveau dans le quartier... c'est ce magasin...

— Le *Bélier d'argent?*...

— Lui-même.

— Plaisantez-vous, monsieur?

— Pas le moins du monde.

— Quoi!... le *Bélier d'argent* ne compte pas trois cents ans d'existence?

Le marchand se mit à rire.

— Quoi!... — poursuivit Raoul partagé entre l'épouvante et l'incrédulité, — vous ne connaissez point Nicolas Benoit?...

— Il y a trois jours que j'ai vu son nom pour la première fois.

— Où?

— Sur cette enseigne.

— A qui donc, avant lui, appartenait le *Bélier d'argent?*...

— A personne.

— Que dites-vous là?...

— Je dis que ce magasin n'appartenait à personne, puisque ce magasin n'existait pas...

Il sembla à Raoul qu'une maison s'écroulait sur sa tête, et il en demeura pendant un instant comme étourdi.

— Monsieur, — s'écria-t-il ensuite, — au nom du ciel, expliquez-vous mieux!... Je tremble de vous comprendre, car, si vos paroles ont bien en réalité le sens qu'elles semblent avoir, alors j'ai donné tête baissée dans les filets d'un misérable .. alors je suis perdu!...

— Monsieur, — répondit le marchand touché de la décomposition soudaine des traits de Raoul et de l'altération de sa voix, — je vais vous dire tout ce que je sais...

— Je vous le demande avec instance!...

— Malheureusement c'est bien peu de chose!... Il y a trois jours des ouvriers sont venus et ont posé au-dessus de cette porte l'enseigne qui y est et sur laquelle ils ont tracé l'image et les noms que vous voyez... Le même soir est arrivée une voiture remplie de ballots qu'on a déchargés et qui doivent être encore dans le magasin, car je n'ai rien vu emporter de bien volumineux; pendant trois jours il s'est fait un certain mouvement d'allées et de venues, et des voitures et des chaises à porteurs s'arrêtaient assez fréquemment devant le magasin. Ce matin, personne n'a paru; je ne puis vous en dire davantage, car voilà tout ce que je sais...

— Merci, monsieur, — murmura Raoul, qui ne doutait presque plus de son malheur.

— Vous ne feriez pas mal de vous renseigner auprès du propriétaire de la maison, — poursuivit le marchand; — peut-être en tireriez-vous quelques éclaircissements utiles.

— Vous avez raison, monsieur.

— Voici son nom et son adresse : *Pierre Chauvet, rue du Renard-Saint-Sauveur*, nº 21.

— Je vous remercie mille fois, — dit Raoul de nouveau, — et je vais profiter de votre bon conseil.

Et le jeune homme se rendit en toute hâte à l'adresse indiquée.

Pierre Chauvet, auquel il s'adressa, lui répondit que, quatre jours auparavant, un petit vieillard d'assez bonne mine, disant s'appeler *Nicolas Benoit*, était venu louer le magasin du rez-de-chaussée de la maison de la rue Grenetat et avait, comme c'est l'usage, payé six mois de loyer d'avance. Il n'en savait pas plus long.

Les tristes suppositions du jeune homme devenaient désormais des certitudes.

L'évidence se montrait, lumineuse et irrécusable.

Le pauvre Raoul était tombé dans l'infernal traquenard que des filous adroits avaient tendu aux premiers pas de son inexpérience.

Mais, si habiles que fussent les fripons qui l'avaient dupé, peut-être y avait-il un moyen de retrouver leurs traces et de leur faire rendre gorge.

Raoul se cramponna à ce dernier espoir et courut chez le lieutenant de police.

Il s'écoula vingt-quatre heures avant qu'il lui fût possible d'obtenir une audience.

Enfin il fut introduit en présence du haut personnage chargé de faire respecter dans la grande ville la probité et les bonnes mœurs.

Raoul se nomma et raconta sa mésaventure dans tous ses détails.

Ce récit fit, à mainte reprise, sourire le lieutenant de police.

— Monsieur le chevalier, — dit-il ensuite à notre héros, — vous avez eu affaire à des coquins du premier mérite!... C'est une satisfaction!... Si vos intérêts pécuniaires sont compromis, au moins votre amour-propre n'a point trop à souffrir. Il n'y a nulle honte à être pris pour dupe, quand les dupeurs sont de cette force.

Cette consolation ne parut point à Raoul excessivement consolante.

Il interrogea le lieutenant de police sur la possibilité plus ou moins grande de rentrer dans son argent.

Le magistrat sourit de nouveau, et hocha la tête d'un air de doute qui fit frémir le jeune homme.

— Vous comprenez bien, monsieur le chevalier, — reprit-il, — que des gens qui inventent et qui jouent une comédie semblable à celle dans laquelle ils vous ont, à votre insu, donné un rôle, ne seront guère embarrassés pour en imaginer une nouvelle qui dépistera mes limiers... Cependant, la police est habile!... Comptez sur nous, nous ferons pour le mieux!...

Ensuite il fit accompagner Raoul par un de ses huissiers qui le mit en rapport avec l'agent chargé des plus difficiles opérations de ce genre, et que sa merveilleuse perspicacité avait depuis longtemps fait surnommer l'*Œil-de-Lynx* par ses collègues et par les voleurs.

Raoul dut recommencer son récit

L'agent hocha la tête après l'avoir écouté, ainsi que l'avait fait le lieutenant de police un instant auparavant.

— Diable! diable, — dit-il entre ses dents.

Puis il se fit donner le signalement très-exact et très-détaillé de Nicolas Benoît, du vicomte Roland de Sylveira, du major Tancrède d'Estagnac, et enfin, de la charmante Emeraude.

Il prit des notes sur tout cela, et il promit à Raoul qu'il allait lancer à l'instant même sa brigade dans toutes les directions.

— Mais, — ajouta-t-il, — j'ai bien peur que nous n'arrivions point à un résultat satisfaisant... A l'heure qu'il est, les signalements que vous venez de nous donner ne signifient plus rien, sans doute. Tous ces gens-là, soyez-en sûr, ont si bien changé de physique et d'allures, que vous passeriez à côté d'eux sans les reconnaître. Ajoutez à cela qu'ils ont certainement dix domiciles et vingt-cinq ou trente noms de rechange, et vous conviendrez avec moi que l'entreprise que nous tentons n'est pas des plus faciles!... Enfin, — dit-il en achevant, comme avait dit son maître, — comptez sur nous, nous ferons pour le mieux!...

Quand Raoul sortit de l'hôtel du lieutenant de police, il ne comptait plus sur personne.

## XXII. — LA FAIM.

M. de la Tremblaye ne fut malheureusement point déçu dans ses prévisions funestes.

Au bout de huit jours, il retourna à l'hôtel du lieutenant de police, il vit l'*Œil-de-Lynx*, et il apprit de lui qu'on n'avait pas découvert la moindre trace de ses quarante mille livres et de ses bijoux, ni de ceux qui les lui avaient dérobés.

— C'est une perte, — ajouta l'agent, — dont je vous conseille fort de prendre votre parti, car, en supposant que maintenant nous puissions arriver à mettre la main sur les voleurs, il est clair comme le jour que le *magot* aurait disparu, vous comprenez cela aussi bien que moi...

— Oh! — se dit Raoul en lui-même, — ce que je comprends le mieux, c'est qu'à coup sûr je suis abandonné de Dieu!...

Et, la mort dans l'âme, il regagna son hôtellerie.

La position du jeune homme était déplorable en effet.

Il se trouvait isolé au milieu de Paris, n'y connaissant personne, bientôt sans ressources.

Qu'allait-il devenir et comment faire pour vivre, quand les quelques louis qui lui restaient seraient épuisés?...

Raoul se posa sous toutes les formes ces questions désespérantes, et il ne put pas y répondre.

§

Deux mois s'écoulèrent.

Le chevalier avait vendu son cheval et aussi le petit bidet de Jacques, et la minime somme résultant de cette double vente avait servi à défrayer les dépenses du maître et du valet, car Raoul, malgré sa misère qui s'aggravait chaque jour, ne songeait point à se séparer de son compagnon tant qu'il pourrait lui donner un morceau de pain.

Un jour arriva où la dernière pièce d'or fut changée.

Trois jours après, la dernière pièce de vingt-quatre sous disparut.

Puis le maître et le valet eurent faim pour la première fois.

Vers le soir, Raoul était très-pâle.

Jacques déroba un pain dans la cuisine et le lui apporta.

— Merci, mon enfant, — lui dit le chevalier; — je ne toucherai pas à ceci.

— Pourquoi?...

— Parce qu'il est inutile de prolonger de quelques heures une vie qui me pèse, et dont je vais me débarrasser.

— Vous voulez mourir!... — s'écria Jacques avec épouvante.

— Je le veux, parce qu'il le faut!...

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... monsieur le chevalier... Mais ayez donc du courage!...

— J'en ai eu, je n'en ai plus!...

— Attendez!... espérez...

Raoul haussa les épaules.

— Attendre quoi? espérer quoi? — dit-il. — En supposant que je consentisse à vivre aujourd'hui, ne vois-tu pas que le jour où tu ne trouverais rien à voler, il faudrait mourir de faim?... Non! non!... il vaut mieux en finir tout de suite!

Jacques fondit en larmes.

— Ainsi, vous m'abandonnez!... — murmura-t-il au milieu de ses sanglots convulsifs.

— Je le regrette, mon pauvre enfant, — répondit Raoul; — mais, franchement, c'est ce qui peut t'arriver de plus heureux... Aussitôt débarrassé de moi, tu trouveras sans peine une place, sinon bien bonne, du moins grâce à laquelle tu seras sûr de manger chaque jour...

Les sanglots du jeune valet redoublèrent.

Son affection pour son maître tenait du fanatisme.

Raoul se leva.

Il prit son chapeau, il le mit sur sa tête; puis il s'approcha de Jacques et lui tendit la main.

— Allons, — lui dit-il en même temps, — allons, adieu, mon pauvre enfant!...

Jacques saisit la main de son maître, s'y attacha et la couvrit de baisers.

Raoul essaya de la dégager.

Jacques résista.

— Adieu, — répéta le chevalier.

— Vous partez? — s'écria l'enfant, oubliant, dans sa douleur, que les convenances lui défendaient d'interroger son maître.

— Oui, je pars...

— Où allez-vous?

— Je l'ignore...

— Je vais vous suivre...

— Non.

— Je le veux...

— Je te le défends!

— Monsieur le chevalier, je vous en prie, je vous en supplie, je vous le demande à genoux!... laissez-moi vous accompagner...

— Non! non! non!... dix fois non...

— Mais, pourquoi?

— Parce que je ne le veux pas!... Cette raison est suffisante, j'imagine!...

— Alors, je vous suivrai sans permission...

— Quoi! malgré mes ordres?...

— Malgré le diable lui-même!...

— Ne suis-je plus ton maître?...

— Non, quand vous sortez pour vous tuer, et que vous m'ordonnez de rester ici!...

— Jacques!... — s'écria Raoul avec l'accent de la colère.

— Oh! — poursuivit l'enfant, — emportez-vous si vous voulez!... frappez-moi si ça vous convient, cela m'est, pardieu, bien égal!... Mais, à moins que vous ne m'assommiez sur place, je veux vous suivre, et je vous suivrai...

— Ah! tu veux?

— Oui, je veux.

— Eh bien! je t'en défie!...

Et Raoul, saisissant l'enfant par les deux épaules, mais sans lui faire le moindre mal, le fit pirouetter pendant un instant et ensuite le jeta sur le lit.

Puis, tandis que Jacques, tout étourdi du brusque mouvement de rotation qui venait de lui être donné, s'efforçait de se relever, Raoul s'élança, sortit de la chambre, referma la porte, fit tourner deux fois la clef dans la serrure, descendit rapidement l'escalier et se trouva dans la rue.

Il était en ce moment huit heures et demie du soir.

§

A l'époque où se passent les faits que nous racontons, Paris n'était pas comme aujourd'hui une cité magique et lumineuse, qui, lorsque vient la nuit, couronne son front d'une aigrette enflammée et semble plus éblouissante encore aux feux du gaz qu'aux rayons du soleil.

Non. Quand arrivait le soir, Paris s'endormait, les pieds dans la boue de ses rues mal pavées et plongées dans une obscurité presque compacte.

D'abord, on ne connaissait pas d'autre système d'éclairage qu'un

très-petit nombre de réverbères, et ensuite, ces réverbères ne s'allumaient que quand il n'y avait point de lune.

Oh! c'était un bienheureux temps que celui-là, pour les voleurs et pour les amoureux.

Aussi, les uns et les autres, — nous prenons sur nous de l'affirmer, — s'en donnaient-ils à cœur joie.

Ainsi que Raoul l'avait dit à Jacques, il ne savait pas bien où il allait; il ne le savait même pas du tout.

Il voulait en finir avec la vie...

Mais il ignorait encore quel moyen il choisirait pour accomplir son projet de suicide.

Le jeune homme gagna machinalement les boulevards.

Nous disons *machinalement*, car il marchait à peu près comme un automate dont on aurait réglé les mouvements, et, certes, ce n'était point sa pensée ni sa volonté qui guidaient ses pas incertains.

La soirée était fort belle, le ciel pur, l'air doux et tiède.

Sur les boulevards il y avait foule, une foule animée et joyeuse.

Les charlatans attiraient les badauds et les bourgeois naïfs par les sons de leur musique discordante et par les appels ampoulés de leur éloquence criarde.

Les escamoteurs faisaient faire cercle autour de leur petite table, illuminée par quatre chandelles.

On riait, on buvait, on s'embrassait, on dansait, on chantait dans les guinguettes.

Des chaises à porteurs et des équipages passaient sur la chaussée.

C'était un brouhaha assourdissant, mais rempli d'entrain et de gaieté.

Ce spectacle fit mal à Raoul.

Dans la disposition physique et morale où il se trouvait, une pareille vue, on le comprend, ne pouvait qu'envenimer ses blessures saignantes et douloureuses.

Il lui sembla que tous ces gens qui le coudoyaient étaient riches et étaient joyeux, et qu'ils insultaient par leur attitude et par leur bonheur à sa misère et à sa tristesse.

Un instant il eut la pensée de coudoyer le premier venu, de le provoquer, de dégainer sur-le-champ, et de recevoir dans un duel la mort après laquelle il courait.

Mais une pensée l'arrêta.

Il pouvait s'attaquer à un adversaire plus habile que lui qui le blesserait sans le tuer, et alors ce seraient de nouvelles souffrances à ajouter à celles qu'il endurait déjà.

Raoul renonça donc à ce premier projet.

Il quitta les boulevards et s'engagea dans la rue Montmartre, qu'il suivit dans toute sa longueur jusqu'à la pointe Saint-Eustache.

Il gagna le pont Neuf et il s'arrêta, accoudé sur le parapet et regardant la rivière qui reflétait, comme un miroir d'acier bruni, le ciel étincelant d'étoiles.

De fortes pluies étaient tombées quelques jours auparavant.

Les eaux, gonflées outre mesure, coulaient, rapides et profondes, et se brisaient contre les piles du pont avec un sourd mugissement.

— Ah! — murmura Raoul. — le hasard m'a conduit ici, ou plutôt c'est ma destinée!... Là est le sommeil!... là est l'oubli!... là est le repos!... Oh! Réginald!... oh! mon noble père, dans un instant je vais te rejoindre! dans un instant je vais te dire tout ce que j'ai souffert ici-bas depuis le jour où tu m'y as laissé sans toi!...

Après avoir adressé cette courte invocation à la mémoire de son père adoptif, Raoul regarda autour de lui pour voir si rien ne l'empêcherait de conduire à bien sa résolution fatale.

Quelques gardes françaises en goguette venaient à lui en festonnant sur le pavé, qui leur semblait gras, et chantaient des refrains un peu plus que gaillards.

Raoul attendit.

Des grisettes passèrent ensuite au bras de leurs amoureux.

Et c'étaient des rires sans fin, entrecoupés de baisers sonores.

Raoul détourna la tête et il attendit de nouveau.

Enfin il se trouva seul.

Alors il posa son chapeau à terre à côté d'une borne, et, sans même se donner la peine d'ôter son habit et de se débarrasser de son épée, il monta sur le parapet et il s'élança dans la Seine, dont les flots, fouettés par sa chute, se refermèrent silencieusement sur son corps.

— C'est fini!... — pensa Raoul au moment où il se sentit enveloppé dans les plis mouvants de son linceul glacé, c'est fini! je vais mourir!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Telle avait été la force d'impulsion de la chute du jeune homme, que son corps fendit l'eau jusqu'à sa plus extrême profondeur, et qu'il heurta du [illegible] sol sablonneux qui formait le lit du fleuve.

Tous ceux de nos lecteurs à qui l'art de plonger est familier comprendront sans peine que le corps, ayant ainsi touché le fond, remonta à la surface presque aussi vite qu'il était descendu, et que Raoul, en quelques secondes, se retrouva sur l'eau.

Le chevalier, nous l'avons dit dans les chapitres où il est question de son enfance, était un nageur de première force.

Machinalement, son corps s'allongea, ses mains [illegible] lancées en avant, se touchèrent, tandis que ses jambes s'étendaient parallèlement l'une à l'autre.

Puis ses bras s'arrondirent, ses coudes vinrent s'appuyer au corps, ses jambes s'écartèrent avec un vigoureux coup de jarret, et enfin les bras et les jambes, paraissant céder à l'impulsion d'un ressort d'acier, s'allongèrent de nouveau pour recommencer aussitôt le mouvement qu'ils venaient de faire.

Ce qui veut dire que Raoul, sans le vouloir et sans le savoir, se mit à nager vigoureusement, tant était grande chez lui la force de l'habitude.

Cela dura deux ou trois minutes.

Au bout de ce temps, Raoul s'aperçut de ce qui se passait, et il comprit qu'il allait se sauver malgré lui, car il s'approchait de la rive avec une vitesse extrême.

Ceci ne faisait point l'affaire du jeune homme.

Il s'était jeté dans la Seine non pas pour prendre un bain mais pour se noyer, et il voulait se noyer consciencieusement.

En conséquence, il croisa ses bras, il raidit ses jambes et il se laissa couler de nouveau.

Tant que Raoul conserva sa présence d'esprit, tout alla pour le mieux.

Seulement, quand il commença à perdre la tête et juste au moment où l'asphyxie était en bon train, l'instinct de la conservation reprit encore le dessus, et le chevalier se remit à nager, ainsi qu'il l'avait fait auparavant, mais d'une façon plus incertaine et plus irrégulière, car ses forces s'étaient épuisées dans cette lutte qu'il venait de soutenir contre lui-même, lutte qui du reste ne se renouvela pas, car Raoul comprenait désormais que la mort par immersion était une horrible mort, et il se disait qu'il valait cent fois mieux en finir avec la vie en se donnant un coup de couteau dans le cœur ou en se logeant dans la tête une balle de pistolet.

Une fois résolu à remettre son suicide à un autre moment et à l'effectuer d'une façon différente, Raoul se souleva sur sa couche humide et jeta autour de lui un regard effaré.

Il se trouvait alors au milieu de la Seine, assez large en cet endroit, comme on sait.

La lueur vacillante des étoiles se reflétait dans l'eau noire, et la distance se doublait par l'obscurité.

— Arriverai-je?... — se demanda Raoul, dont la respiration devenait haletante.

Et il nagea vers la rive droite.

Un engourdissement progressif s'emparait de lui.

Des douleurs aiguës et intermittentes traversaient ses articulations et le menaçaient d'une crampe.

Ajoutons à tout cela que Raoul était entièrement habillé et que ses vêtements imbibés d'eau s'alourdissaient d'instant en instant davantage.

Cependant il nageait toujours, mais toujours plus lentement.

Ses yeux se troublaient.

Des paillettes de feu passaient devant ses regards.

Il lui semblait qu'il n'avançait pas et que la rive reculait devant lui.

Raoul se sentit perdu, et alors, par un étrange phénomène de la nature humaine, il se reprit d'amour pour cette existence qu'il lui fallait quitter.

En ce moment, une étoile lui parut se détacher du ciel, tomber dans la rivière et flotter sur les eaux en s'avançant vers lui.

Cette étoile, faiblement lumineuse, lui montrait la terre à une distance de quinze ou vingt brasses.

— Arriverai-je?... — se demanda le jeune homme pour la seconde fois.

Et il fit un nouvel effort.

Mais ses jambes roidies n'obéirent plus à sa volonté.

Ses mains battirent l'eau au lieu de la fendre.

Il ne put que se soulever une dernière fois.

— A moi!... — cria-t-il d'une voix rauque et agonisante, — à moi!... au secours!...

Et il retomba.

Le flot s'ouvrit pour le recevoir, son corps disparut dans le sillon qu'il avait creusé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Presque au même instant, Raoul éprouva une douleur aiguë.

On eût dit qu'une pointe de fer labourait son épaule gauche.

Cette sensation courte et terrible fut la dernière qu'il ressentit.

Ses lèvres, involontairement ouvertes, aspirèrent une gorgée d'eau qui gonfla sa poitrine.

Il crut mourir et il s'évanouit.

## XXIII. — UNE NUIT DE LA SEINE.

Sur la [illegible] qui longe la Seine, à quelques centaines de pas du pont Neuf, et dans cet espace qui s'étend entre la rivière et le quai, il y avait à cette époque deux ou trois misérables baraques, grossièrement construites avec des planches à moitié pourries, provenant de démolitions de bateaux.

Ces masures étaient habitées par des gens de mine sinistre et de vie étrange, à moitié pêcheurs, à moitié bohémiens, voleurs par goût, assassins par occasion.

Le jour, ils jetaient leurs filets dans la Seine et ils entreprenaient le sauvetage des noyés.

La nuit, ils rôdaient sur les bords du fleuve, y cherchant on ne sait quoi, on bien, dans leurs barques légères, ils s'approchaient des grands bateaux marchands, et, à la faveur des ténèbres, ils y commettaient toutes sortes de déprédations.

Parmi ces bandits amphibies, il y en avait deux de particulièrement redoutables.

C'étaient un homme et une femme.

Le mari se nommait Léonard.

La femme s'appelait Gertrude.

Ils vivaient seuls, dans une des huttes crevassées dont nous parlions tout à l'heure, et ils exerçaient de jour et de nuit les plus ténébreuses industries.

Ce soir-là, à l'instant précis où Raoul se précipitait du haut du pont Neuf, les deux bohêmes s'apprêtaient à partir pour une de leurs excursions accoutumées. Déjà ils avaient détaché la chaîne de leur bateau et préparé, outre les rames, une pique à crochet et deux ou trois sacs d'assez grande dimension.

Le bruit de la chute d'un corps arriva jusqu'à eux.

— Entends-tu? — dit Gertrude.

— Oui, — répondit Léonard, — c'est quelqu'un qui vient de faire un plongeon...

— Allons-nous voir?...

— Ce n'est pas la peine... le courant de la dernière arche arrive juste là en face... le corps viendra par ici, nous n'avons qu'à l'attendre...

— Entre toujours dans la barque...

— Ça peut se faire... va chercher un falot...

Gertrude retourna à la cahute.

Elle y prit une torche résineuse qu'elle alluma et qu'elle plaça à l'arrière de la petite embarcation.

Ce falot était l'étoile lumineuse que Raoul avait cru voir se détacher du ciel.

Gertrude prit les rames, dont elle ajusta les anneaux de fer dans les *tolets*.

Léonard se plaça debout sur la pointe du bateau, tenant à la main sa pique à crochet.

Puis ils restèrent immobiles tous les deux, silencieux et attentifs.

Soudain ils entendirent le bruit entrecoupé de la respiration haletante de Raoul et le clapotement de l'eau agitée par ses mains.

— Pousse!... — dit Léonard à sa femme.

Gertrude appuya sur les rames.

Le bateau s'éloigna de la rive.

En ce moment, M. de la Tremblaye, épuisé, poussa son cri d'appel et disparut.

— Pousse! — dit Léonard pour la seconde fois, — à gauche!... et ferme!...

Le bateau glissa rapidement.

Léonard enfonça sa pique dans l'endroit où le flot venait d'engloutir le jeune homme.

Du premier coup il rencontra le corps et le harponna, si nous pouvons ainsi parler.

Le crochet traversa les vêtements, en déchirant légèrement l'épaule. De là, cette douleur que Raoul avait ressentie avant de s'évanouir.

Une demi-minute après, il était étendu aux pieds des deux bohêmes.

Gertrude changea la direction du bateau et lui fit regagner le rivage.

Léonard prit M. de la Tremblaye dans ses bras et le porta dans la masure.

Gertrude les suivit en tenant le falot; puis, une fois dans l'intérieur, elle ferma soigneusement la porte.

Cet intérieur semblait lugubre. Il respirait la misère honteuse et abjecte, la débauche, le vice et le crime.

Nous savons déjà que la cahute était construite en planches à moitié pourries et grossièrement assemblées.

Des toiles d'araignée épaisses et poudreuses en tapissaient le plafond et les parois.

Sur une corde tendue en travers étaient étalés des vêtements en haillons et des loques infâmes.

Une futaille, posée debout, se trouvait au milieu de la pièce unique, et servait de table.

Cette futaille supportait un broc vide, une fiole d'eau-de-vie à moitié pleine, et deux gobelets d'étain tout bosselés.

Le lit consistait en une paillasse en putréfaction, recouverte de chiffons immondes. Il n'y avait ni draps ni couvertures.

Des débris d'aliments jonchaient le sol; dans un coin étaient entassés des os et des carcasses d'animaux, des têtes et des arêtes de poisson.

A côté du lit se voyait un vieux mousquet, et sur une douve de tonneau placée en manière de rayon se trouvaient une corne de bœuf remplie de poudre, quelques balles, deux ou trois couteaux de dimensions différentes.

Rien ne saurait donner une idée exacte de l'odeur âcre et fétide et de l'insupportable puanteur qui régnait dans ce taudis abject.

C'était à asphyxier en cinq minutes l'homme le plus vigoureux et le mieux constitué.

C'était à soulever d'horreur et de dégoût le cœur le plus robuste et le mieux endurci.

Gertrude, avons-nous dit, referma la porte.

Léonard se débarrassa du corps de Raoul en le jetant brutalement sur le grabat.

### XXIV. — LES BANDITS.

Gertrude tenait toujours son falot.

Elle l'approcha de M. de la Tremblaye, dont elle éclaira le visage.

Léonard se pencha pour regarder de plus près celui qu'il venait de sauver.

Le groupe formé par ces trois personnages était en ce moment bizarre et presque effrayant.

Raoul, étendu sur ce lit immonde dont nous avons parlé, ressemblait à un cadavre bien plus qu'à un être vivant encore, tant sa pâleur était livide et bleuâtre.

Ses longs cheveux, ruisselants d'eau, cachaient une partie de son front et se collaient le long de ses joues.

Gertrude semblait la fidèle personnification de ces bohémiennes des Highlands, dont le pinceau de l'immortel Walter Scott nous a tracé de si merveilleux portraits.

Elle portait une jupe de laine brune tout effrangée par en bas et souillée de taches de boue et de vin.

Une sorte de mante, d'une couleur et d'une étoffe indéfinissables, entourait son buste grêle et déjeté.

Elle était coiffée d'un large mouchoir écarlate, noué en forme de turban, et duquel s'échappaient quelques longues mèches de cheveux gris qui jouaient comme des serpents autour d'un visage anguleux et brisé, aux traits durs et irréguliers, à l'expression farouche, et dont les petits yeux gris et ronds ressemblaient à ceux d'un oiseau de proie.

Cette horrible vieille, le corps à demi courbé, tenait son falot d'une main noueuse et crochue.

Léonard, haut de près de six pieds et d'une force athlétique, était tout à la fois grotesque et terrible dans sa laideur de bandit.

Ses bras un peu courts, et que laissaient à nu jusqu'à l'épaule les manches retroussées de la chemise, étaient massifs comme les cuisses d'un homme bien proportionné.

Un réseau de muscles énormes et de veines grosses comme le doigt se voyait sous sa peau brune et velue.

Ses genoux paraissaient noueux, à cause de leur largeur exagérée. Une culotte de drap bleu, raccommodée en cent endroits, couvrait ses jambes massives et outrageusement cagneuses, terminées par des pieds de la plus invraisemblable largeur.

Une très-petite tête, d'une physionomie féroce et coiffée d'un tricorne exigu, surmontait les épaules de ce géant difforme.

§

Léonard, nous le répétons, se pencha pour regarder Raoul.

— Tiens! — dit-il, — il est jeune, mon noyé!

— Et joliment beau garçon!... — murmura Gertrude.

— Ah! tu trouves?...

— Ma foi, oui!...

— Dis donc, femme, est-ce que tu te sentirais un caprice à son intention? — demanda Léonard avec un ricanement cynique.

— Dame! on ne sait pas!...

— Alors, dépêche-toi de le passer, ton caprice, il n'est que temps!...

— Pourquoi ça?

— C'est mon idée...

— Est-ce qu'il n'en reviendra pas, ton noyé?

— Ça dépend...

— De quoi?

— De nous.

— Comment?

— Au fond il n'a pas grand mal, ce jeune homme, et, si nous voulons, dans cinq minutes il gigottera comme toi et moi... Si nous ne voulons pas, au contraire, il n'y a qu'à le laisser aller, il trépassera sans rouvrir l'œil.

— Voudrons-nous?...

— Certainement, si c'est notre intérêt.

— Ça l'est-il?

— Il faut voir.

— Voyons tout de suite.

Léonard se mit à rire.

— Ah! vieille drôlesse!... — s'écria-t-il, — comme t'es pressée!... comme tu prends feu!... Tu t'imagines donc que ce mignon gentilhomme, car c'en est un pour sûr, peut entendre ce que tu dis, et qu'il va t'offrir son cœur par reconnaissance...

— Tout ça c'est des bêtises!... — répondit Gertrude. — Dis-moi



J'ai donné parole pour notre jeune ami. (Page 82.)

ton idée, vieux farouche, et ensuite, si ça peut nous rapporter n'importe quoi de nous débarrasser de ce noyé-là, je serai la première à l'empoigner par les pattes pour le reficher à l'eau!...

— A la bonne heure!... c'est ça parler, ma mignonne!... Eh bien! mon idée, la voilà... Ce beau cadet ne s'est point jeté dans la rivière pour y trépasser volontairement, j'imagine, puisqu'il se débattait tout à l'heure comme un diable dans un bénitier, et qu'il criait : *A l'aide!...* de toute la force de ses poumons... Peut-être bien que quelque mari contrarié lui aura fait faire un plongeon afin de n'en plus entendre parler!... Nous allons le fouiller; si, comme je n'en doute guère, il a de l'argent dans ses poches, nous le lui prendrons, et, comme *Un bon : tiens vaut mieux que deux : tu l'auras*, nous le laisserons paisiblement tourner de l'œil, ce qui nous évitera des réclamations de sa part... Si, au contraire, les poches sont vides, nous l'aiderons à revenir, et nous aurons au moins la chance qu'il nous récompensera plus tard de notre bonne action.

On voit à quel raisonnement bizarre la vie de Raoul tenait en ce moment comme à un fil.

Il était dans la destinée de notre héros de se trouver sans cesse en dehors des conditions habituelles de l'existence humaine.

L'argent, presque toujours, aide à sortir des plus mauvais pas.

La misère du jeune homme, au contraire, allait devenir la seule chance de salut qui lui restât.

Gertrude approuva de la façon la plus complète la manière ingénieuse dont son mari envisageait la chose.

Léonard, satisfait de cette approbation, dont il se serait cependant passé sans le moindre scrupule, commença, séance tenante, à fouiller les poches de Raoul.

Nous savons déjà que ces poches étaient parfaitement vides.

— Tonnerre!... — s'écria le bandit quand il eut achevé sa perquisition... — nous sommes volés!...

— Quoi? — demanda Gertrude, — pas seulement un écu?...

— Pas seulement un sou!... Avant de se jeter à l'eau, le gredin avait tout dépensé, exprès pour nous faire tort!... Brigand!...

— A moins, — dit Gertrude, — qu'il n'ait été dévalisé tout à l'heure sur le pont Neuf...

— C'est encore possible!... Dame!... à tout hasard, je m'en vas le ressusciter, il nous dira ce qui en est lui-même tout à l'heure...

Et Léonard, tout en parlant, souleva par les deux jambes le corps de Raoul, afin d'en changer la position.

Dans ce mouvement, la main gauche du jeune homme, cachée jusque-là par la basque de son habit, se montra à découvert.

— Regarde!... — fit vivement Gertrude.

— Quoi? — demanda Léonard.

— Un diamant!...

— Où?

— Là.

Et Gertrude désignait la main de Raoul.

— Tiens!... — s'écria Léonard, — c'est vrai! et moi qui ne l'avais pas vu!...

Au doigt annulaire de sa main gauche, Raoul portait en effet un petit diamant qui pouvait valoir trois ou quatre louis, et dont il n'avait pas même songé à se défaire, d'abord parce qu'une si minime ressource ne pouvait le mener bien loin, ensuite et surtout parce que c'était le dernier objet qui lui vint de Reginald, et qu'à ce titre il le considérait comme une véritable relique.

Cet humble bijou suffit cependant pour enflammer la cupidité de Léonard.

Il prit la main de Raoul, et il s'efforça de faire glisser l'anneau pour s'en emparer.

Mais les doigts étaient tellement gonflés et roidis, qu'il ne put venir à bout de son entreprise.

L'anneau entrait dans la chair, et voilà tout.

— De par le diable! — murmura le bandit en laissant retomber la main, — il n'y a pas moyen!...

— Imbécile!... — s'écria Gertrude, — je sais bien ce que je ferais à ta place...

— Que ferais-tu?...



Mon Dieu, monsieur le chevalier, mais ayez donc du courage. (Page 85.)

— Je couperais le doigt!...

— Tu as, ma foi, raison, ma vieille... Passe-moi un couteau...

Gertrude prit, sur la douve qui servait de rayon, un des couteaux qui s'y trouvaient, et elle le tendit à son mari.

Léonard s'assura que le tranchant en était bien affilé, et il se mit en devoir d'entailler le doigt de Raoul.

Mais l'acier, en mordant les chairs, produisit un effet sur lequel le bandit n'avait pas compté.

La douleur aiguë amena une réaction soudaine et complète.

L'évanouissement de Raoul cessa aussitôt, et le jeune homme encore livide se dressa sur ses jambes en poussant un grand cri et en secouant sa main à demi mutilée.

Gertrude recula de quelques pas avec épouvante.

Léonard leva son couteau, et, instinctivement, se mit en défense.

Raoul regarda autour de lui.

Il vit l'étrange demeure dans laquelle il se trouvait.

Il vit les sinistres visages de ceux qui lui en faisaient les honneurs.

Il vit sa main saignante, ses vêtements mouillés, il se souvint de ce qui s'était passé depuis une heure, et il comprit tout.

— Qui êtes-vous? — demanda-t-il à Léonard et à Gertrude.

— Nous sommes des pêcheurs, et nous vous avons retiré de l'eau... — répondit le bandit.

— Que voulez-vous de moi?

— Nous voulons cette bague...

— Et c'est pour l'avoir que vous me coupiez le doigt?...

— Oui.

— Cruauté infâme!... — s'écria Raoul.

— Nous vous croyions mort!...

— C'est un mensonge!...

— Comme il vous plaira!...

— Et, maintenant que vous me voyez vivant, exigez-vous encore cet anneau?

— Plus que jamais!...

— Misérables!...

— Calmez-vous, mon gentilhomme, et donnez-nous ce petit joujou...

— Je vous le refuse!...

— Nous l'aurons tout de même...

— Comment?...

— En le prenant.

— Malgré moi?...

— Parbleu!

— Bandits!...

— Pas de gros mots et exécutez-vous de bonne grâce... sinon gare vous!...

— Vous me menacez, je crois!...

— Mais oui.

— Vous ne songez donc pas qu'une fois hors d'ici, je puis vous dénoncer à la justice, et que je le ferai certainement!

— Vous le pourriez sans doute, si vous sortiez d'ici...

— Eh bien?...

— Eh bien! vous n'en sortirez pas!

— Et qui m'en empêchera?...

— Moi!

— Et que ferez-vous pour cela?...

— Oh! mon Dieu. je vous tuerai, tout honnement!... C'est un fameux moyen que celui-là, allez, quoique bien simple, et qui ne manque jamais son effet!...

Tout en parlant ainsi avec le ricanement infernal dont il avait l'habitude, Léonard fit un pas à l'encontre de Raoul.

Ce dernier glissa sa main droite sous la basque de son habit et tira son épée que, par un effet du hasard ou par une faveur spéciale de la Providence, il n'avait pas quittée, on s'en souvient, en se précipitant dans la Seine.

Le bandit ne remarqua point le mouvement du jeune homme et se jeta sur lui.

Il se heurta contre la tige d'acier, longue et acérée, de l'arme de Raoul.

Le choc avait été violent.

L'épée traversa la poitrine et ressortit entre les deux épaules.

Le couteau s'échappa des mains de Léonard, qui fit deux ou trois tours sur lui-même, battit l'air de ses bras, et s'affaissa enfin au milieu d'une mare rouge et écumeuse, formée par le sang qui jaillissait de sa large blessure.

Un cri rauque et inarticulé s'échappa de ses lèvres.

Une dernière convulsion agita ses membres gigantesques et les tordit comme le feu tord un sarment qu'on jette sur des braises ardentes. Puis ses yeux tournèrent dans leurs orbites.

Une contraction suprême bouleversa les traits de son visage, sa blessure se referma d'elle-même et le sang cessa de couler.

Tout était fini.

Léonard était mort.

## XXV. — L'ÉTOILE DE RAOUL.

Gertrude, paralysée en quelque sorte par la stupeur et l'épouvante, avait assisté, muette et immobile, à toute la scène que nous venons de décrire.

Elle était pareille à une pétrification hideuse.

Elle semblait ne rien voir et ne rien entendre.

Mais, quand Léonard fut tombé pour ne plus se relever, quand elle l'eut vu se débattre dans les secousses de l'agonie, quand elle comprit qu'il était bien mort, alors elle s'abandonna tout entière à une aveugle fureur et à une ardente soif de vengeance.

Elle poussa des hurlements rauques, elle sembla prête à se précipiter sur Raoul.

Ce dernier, qui ne se souciait point de soutenir une lutte corps à corps contre cette mégère enragée, décrivit un moulinet rapide avec son épée qu'il avait retirée du corps de Léonard.

Gertrude sentit bien qu'elle se briserait contre cette muraille d'acier mouvant qui la tenait à distance.

Elle ne s'avança point, mais elle ramassa tous les objets qui se trouvèrent à portée de sa main, et elle les lança au visage de Raoul, qu'elle atteignit deux ou trois fois et auquel le broc de terre, en se brisant sur son front, fit même une blessure légère.

Un si mince résultat ne pouvait, certes, contenter Gertrude.

L'impuissance de ses efforts redoubla sa furie.

Une écume semblable à celle des épileptiques vint mouiller les coins de sa bouche.

Ses yeux s'injectèrent de sang, et, selon toute apparence, elle allait tomber foudroyée par l'excès même de la rage qui l'obsédait, quand, soudain, elle avisa le mousquet placé dans un coin, presque à portée de sa main.

Un cri de joie sauvage, guttural, pareil au mugissement d'une hyène, s'échappa du gosier contracté de la bohémienne.

Prompte dans ses mouvements comme une tigresse qui bondit sur sa proie, elle saisit l'arme, elle ajusta Raoul, et elle pressa la détente.

Un éclair raya les ténèbres naissantes, car, en s'emparant du mousquet, Gertrude avait laissé tomber son falot, dont la flamme agonisait à terre.

Une détonation retentit, et une balle, sifflant à quelques lignes du front de Raoul, alla traverser les planches qui formaient les murs de la hutte.

La main tremblante de Gertrude avait trahi son désir de vengeance.

M. de la Tremblaye ne lui laissa pas le temps de se reconnaître et de revenir à la charge.

Il lui arracha le mousquet, le saisit par le canon, et, le faisant tournoyer avec une violence extrême, il le lança dans la direction de la vieille femme.

La torche venait de s'éteindre.

L'obscurité était compacte.

Un bruit mat, suivi d'un cri étouffé et du retentissement de la chute d'un corps, apprit à Raoul que le coup avait porté.

Alors, sans s'inquiéter de savoir si Gertrude était vivante encore ou si elle était déjà morte, le jeune homme chercha à tâtons l'issue de la masure; il finit par la trouver, et il quitta en chancelant cette demeure maudite qu'emplissaient les tièdes émanations du sang humain fraîchement répandu.

§

Quand Raoul se retrouva sur le quai, pouvant contempler le ciel pur et brillant d'étoiles, pouvant respirer à pleins poumons la brise fraîche de la nuit, il éprouva un mouvement de joie vive, il ressentit une reconnaissance infinie envers ce Dieu auquel il lui fallait bien croire, puisqu'il l'avait si miraculeusement sauvé d'un péril si terrible.

Il sentit alors tout le prix de cette vie qu'il venait de disputer aux flots noirs de la Seine et aux coups de deux assassins; il se dit qu'il y avait autant de courage à lutter contre la mauvaise fortune qu'à aller chercher la mort, et il renonça, pour n'y plus revenir, à ses funestes idées de suicide.

Et cependant, depuis deux heures que Raoul avait quitté l'hôtellerie de la *Toison d'or*, sa situation n'avait fait qu'empirer.

Ses vêtements, imprégnés d'eau, étaient à peu près perdus, et se collaient sur son corps frissonnant qu'ils glaçaient par leur contact.

Son épaule et le doigt de sa main gauche, entamés, l'un par le crochet, l'autre par le couteau de Léonard, le faisaient cruellement souffrir.

Tous ses membres étaient brisés de lassitude, et, s'il ne se hâtait de regagner son gîte, la force lui manquerait pour y arriver.

En outre du mauvais état de son costume, Raoul avait la tête nue; il n'était guère possible de traverser la moitié de Paris dans cet état, sans attirer sur lui l'attention de tous les gens qu'il rencontrerait sur son passage.

Cependant il ne pouvait prendre une chaise à porteurs, car nous savons de reste qu'il n'avait pas d'argent pour la payer.

M. de la Tremblaye gagna l'un de ces escaliers qui du bord de l'eau conduisent au quai, et il retourna sur le pont Neuf.

Là, il eut le bonheur de retrouver son chapeau qu'il avait placé contre une borne et qui, grâce à l'obscurité, n'avait point été remarqué.

Cet incident, si insignifiant qu'il fût en lui-même, sembla d'heureux présage à Raoul, et le disposa à mieux augurer de l'avenir.

— Qui sait? — se dit-il en lui-même, — la chance va peut-être tourner! Peut-être mon étoile, si longtemps voilée dans le ciel devenu sombre, va-t-elle se remontrer enfin!...

Et il reprit, d'un pas plus ferme qu'il n'aurait osé l'espérer, le chemin de la rue de Paradis-Poissonnière.

Quand il arriva dans cette rue, une fièvre ardente faisait battre ses artères, sa tête était en feu, ses jambes épuisées ne pouvaient plus supporter le poids de son corps.

En face de la porte de l'hôtellerie, quelqu'un semblait attendre.

Raoul ne reconnut point d'abord ce quelqu'un qui allait et venait en long et en large dans les ténèbres, comme une ombre mouvante.

Mais, à mesure qu'il approchait, l'ombre se dirigeait de son côté, et, quand il ne fut plus qu'à quelques pas, cette ombre poussa un cri de joie, se jeta à son cou, l'embrassa et le serra frénétiquement dans ses bras en murmurant :

— C'est vous, monsieur le chevalier!... enfin, c'est vous!... Ah! mon Dieu, que je suis donc content!... ah! mon Dieu, que je suis donc heureux!

On devine sans peine que l'ombre en question n'était autre que le fidèle Jacques, à qui la tendresse qu'il éprouvait pour son maître faisait oublier ainsi les plus strictes convenances de respect et d'étiquette.

— Merci, mon enfant, merci! — répondit Raoul, touché des témoignages d'affection que lui prodiguait son valet; — aide-moi bien vite à monter, car je n'en puis plus et il me semble que je vais mourir...

Jacques devint pâle en entendant ces paroles.

En même temps il s'aperçut que les vêtements du chevalier étaient ruisselants d'eau.

— Au nom du ciel!... — s'écria-t-il, — que vous est-il donc arrivé?...

— Je te dirai cela plus tard... mais montons... montons sans perdre une minute, sinon je vais me trouver mal...

Jacques, sans ajouter un mot, tendit son épaule à son maître qui, s'appuyant sur lui, gagna l'escalier et atteignit sa chambre.

Raoul se laissa tomber sur le bord du lit.

Jacques alluma une petite lampe et vit que la main du chevalier était ensanglantée et que son front l'était aussi.

Il n'osa le questionner, mais il s'empressa de laver ces deux blessures avec de l'eau fraîche.

L'une et l'autre lui parurent légères. Celle du front n'était qu'une écorchure produite par l'un des éclats du broc de terre brisé sur le visage de Raoul.

Le doigt était entaillé plus profondément, mais il ne pouvait y avoir aucun danger.

Cette certitude rassura Jacques.

Il déshabilla son maître et il le coucha avec autant de soin qu'en prendrait une mère pour son enfant malade.

Ensuite, il lui présenta une petite boîte, fermée par un ruban vert que scellait un triple cachet de cire rouge.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul.

— Je ne sais; un commissionnaire a apporté cette boîte une demi-heure après le départ de monsieur le chevalier...

— De quelle part?

— Il ne l'a pas dit.

Raoul prit la boîte.

Elle était assez lourde, et sa suscription portait :

*Pour M. le chevalier Raoul de la Tremblaye, à l'hôtel de la Toison d'or.*

*Très-pressé.*

— Brise ce ruban et romps ces cachets, — dit le jeune homme.

Jacques obéit et présenta de nouveau la boîte à son maître.

Ce dernier l'ouvrit.

Elle renfermait deux choses :
Un rouleau assez long et un carré de papier plié en quatre.
Raoul défit l'un et déploya l'autre.
Dans le rouleau, il y avait vingt-cinq louis.
Sur le carré de papier étaient tracés ces mots :

« DE LA PART D'ÉMERAUDE. »

— Allons, — murmura Raoul, — je ne m'étais pas trompé!... la chance tourne!... l'étoile brille!...

Puis, la boite et l'or s'échappèrent de ses mains, et il retomba en arrière.

La fièvre redoublait d'intensité, et le délire commençait.

## XXVI. — LE LOGIS D'ÉZÉCHIEL.

La maladie qui venait de se déclarer fut terrible.

Pendant quinze jours, Raoul, ballotté jour et nuit entre la vie et la mort, ne reprit pas un seul instant le libre exercice de sa raison.

Tous les événements sinistres accomplis depuis la mort imprévue et foudroyante du marquis Réginald revenaient successivement dans les songes du son délire.

Tantôt, Raoul voyait passer de nouveau sous ses yeux la funèbre scène du repas des funérailles.

Tantôt, il se retrouvait auprès d'Émeraude et de Nicolas Benoit.

Tantôt, enfin, il recommençait le drame inachevé de son suicide, et il se débattait contre Léonard et contre Gertrude dans la masure du bord de l'eau.

De semblables émotions ne faisaient qu'aggraver son mal, et, sans sa jeunesse et la force de sa constitution, Raoul aurait certainement succombé.

Mais, nous le répétons, au bout de quinze jours, la convalescence commença et fit de rapides progrès, à la grande joie du pauvre Jacques dont le zèle et le dévouement ne s'étaient pas démentis.

A Paris, et dans une hôtellerie, quinze jours de maladie coûtent cher, quand il faut payer au double de leur valeur les visites du médecin, les remèdes qu'il prescrit et les soins intéressés des indifférents.

Lorsque M. de la Tremblaye se retrouva sur pied, il ne restait plus que deux ou trois des vingt-cinq louis envoyés par Émeraude à titre de tardive et bien incomplète restitution.

Ces faibles ressources s'épuisèrent vite, et Raoul, après avoir cru un instant au retour de son étoile, se reprit à désespérer de l'avenir.

Heureusement, et fort à propos pour le ramener à des idées plus consolantes, un nouveau message lui fut apporté par le commissionnaire mystérieux qui s'était déjà chargé de remettre les vingt-cinq louis.

Ce message consistait, comme le premier, en une petite boîte renfermant un bijou que Raoul reconnut à l'instant même pour lui avoir été donné par Réginald.

C'était une montre d'un travail précieux, et dont le cadran était entouré de diamants d'un assez grand prix.

Cette montre valait cent louis, tout au moins.

Un billet accompagnait l'envoi, et sur ce billet se lisaient comme la première fois ces mots :

« DE LA PART D'ÉMERAUDE. »

— Pauvre fille!... — s'écria Raoul dans un élan de reconnaissance, — c'était une belle et noble nature que les hasards de la vie ont perdue et dépravée! Pauvre fille!... Dieu ne l'avait point créée pour en faire l'associée et la complice de voleurs! Si jeune!.. si belle!... tant de cœur!... et tombée si bas!... Oh! que ne vient-elle à moi!... à moi qui pourrais encore l'aimer et qui la relèverais par mon amour!...

Raoul disait cela, et il le pensait; et sans doute il aurait entrepris de le faire si Émeraude fût venue.

Mais Émeraude ne vint pas, — heureusement pour Raoul.

§

Cependant M. de la Tremblaye ne pouvait conserver le bijou qui venait de lui être si miraculeusement restitué.

Il lui fallait, sinon le vendre, au moins l'engager entre les mains d'un tiers qui lui prêterait quelque argent sur ce gage.

A cette époque, les *monts-de-piété* n'existaient pas encore, et Raoul, qui ne connaissait personne à Paris, chargea Jacques de s'informer adroitement de la demeure d'un juif prêteur sur gages, usurier et brocanteur.

Le jeune homme s'acquitta sans retard de la commission de son maître, et il revint au bout de deux heures avec de très-amples renseignements.

Il avait l'adresse d'un maltôtier israélite, le digne Ezéchiel Nathan, qui demeurait rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal, et faisait un petit trafic d'escompte et d'usure dont les bénéfices se joignaient à ceux de sept ou huit autres industries de genres différents.

Ezéchiel vendait des chevaux, des bijoux, des étoffes.

Il brocantait des meubles, des curiosités, des tableaux.

On trouvait chez lui de vieux vins, de belles armes, des livres rares et précieux.

Il prenait, moyennant un honnête intérêt de soixante pour cent, la signature des fils de famille, mineurs et dépensiers.

Il obligeait de son argent les bourgeois un peu gênés et les petits marchands momentanément embarrassés pour leurs échéances.

Il prêtait aux inconnus sur des objets de toute nature et de toute valeur, et il acceptait en consignation, comme madame la *Ressource* de la comédie du *Joueur* :

> De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
> Des diamants noircis et qu'on ne saurait mettre...,

etc..., etc..., et trois pages d'*et cætera!*...

— C'est bien, — dit Raoul, — j'irai ce soir chez ce juif...

Le pauvre garçon, provincial jusqu'au bout des ongles, avait encore cette honnête pudeur de ne pas vouloir entrer en plein jour dans le logis d'un usurier.

Quand arriva la nuit, il prit la montre et il se mit en route.

Il ne tarda guère à arriver rue Saint-Honoré, et il chercha la maison qui lui avait été indiquée par Jacques.

Cette maison, fort exiguë dans ses proportions, car elle n'avait que deux étages de hauteur et une seule fenêtre à chaque étage, se trouvait située à côté d'une vaste demeure, somptueusement éclairée, et dont la porte cochère, ouverte à deux battants, conduisait à une large cour pleine de laquais et de chaises à porteurs.

Raoul, en passant, jeta un regard envieux à ce magnifique hôtel qui, supposa-t-il, appartenait à quelque grand seigneur trois ou quatre fois millionnaire.

Et il se dit avec amertume :

— Moi aussi j'aurais dû être riche... moi aussi j'aurais dû avoir un château, des domaines, et, si j'avais voulu, un hôtel à Paris!... Mais la fatalité en a décidé autrement!...

Puis le jeune homme franchit les trois marches qui conduisaient à l'unique entrée de la maison d'Ezéchiel, et il frappa à la porte.

Le lourd marteau en heurtant la plaque de bronze éveilla un écho intérieur, et il sembla à Raoul qu'il entendait retentir un hurlement lointain.

Quelques instants se passèrent.

Raoul frappa pour la seconde fois.

Alors des pas résonnèrent dans un corridor qui aboutissait à la porte de la rue, un petit guichet s'ouvrit, et une voix fraîche et jeune demanda :

— Qui êtes-vous?

— Je suis un gentilhomme fort désireux d'entrer...

— Que demandez-vous?

— Je demande Ezéchiel Nathan. C'est bien ici qu'il demeure, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, ouvrez-moi.

Mais la porte ne tourna point sur ses gonds, et l'interrogatoire continua.

— Que voulez-vous à Ezéchiel Nathan? — reprit la voix jeune et fraîche.

— Je veux lui parler.

— Pour affaires?...

— Oui.

— Vous attend-il?

— Non.

— Vous connaît-il?

— Pas davantage.

— Etes-vous déjà venu ici?

— Jamais.

— Qui vous envoie?

— Personne.

— D'où savez-vous l'adresse d'Ezéchiel?

— Mon laquais s'est informé, et on la lui a donnée.

— Pourquoi venez-vous si tard?

— Parce que je n'ai pas pu ou pas voulu venir plus tôt! — répondit Raoul, dont ces questions étranges mettaient la patience à bout.

— Etes-vous seul? — demanda la voix.

— Vous voyez bien que oui!...

Il sembla au jeune homme qu'en ce moment on regardait au travers du guichet, sans doute afin de vérifier l'assertion qu'il venait d'émettre, puis il entendit tirer successivement une demi-douzaine de verrous; une grosse clef tourna dans une massive serrure, la porte s'ouvrit et Raoul put entrer.

Celle qui venait de l'introduire après une si longue série de bizarres interrogations était une jeune fille de dix-huit à vingt ans.

Elle tenait une petite lampe à la main, et, grâce à cette lampe, Raoul put admirer sa taille cambrée et souple, et ses traits merveilleusement beaux et réguliers.

Elle était grande et mince, brune de peau et de cheveux, comme une vraia enfant des déserts.

Son visage un peu allongé et ses grands yeux noirs, fendus en amande et d'un éclat incomparable, offraient le type oriental dans sa beauté la plus traditionnelle et la plus pure.

Telles devaient être les vierges hébraïques, quand le peuple de Dieu abandonnait en une seule nuit les palais des Pharaons oppresseurs et la terre maudite de l'Egypte.

Elle s'aperçut de la vive admiration que Raoul éprouvait en la regardant; un sourire presque dédaigneux effleura ses lèvres, aussi rouges que du corail humide; de sa main, petite et nerveuse, elle repoussa les verrous qu'elle avait tirés, et elle dit:

— Venez avec moi, monsieur, je vais vous conduire à mon père!...

Raoul suivit cette enchanteresse, qui parcourut en marchant devant lui un corridor assez long aboutissant à une petite cour.

A mesure que les deux jeunes gens avançaient, les hurlements que M. de la Tremblaye avait entendus devenaient plus distincts et plus terribles.

Enfin Raoul aperçut un énorme chien des Abruzzes, l'œil sanglant, la gueule écumante et le poil hérissé, enchaîné dans un des angles de la cour.

Sans doute, chaque nuit, on mettait en liberté cette sentinelle farouche et vigilante qui gardait la maison d'Ezéchiel mieux que ne l'aurait pu faire une escouade de soldats du guet.

## XXVII. — ÉZÉCHIEL.

La juive et Raoul traversèrent la petite cour et gravirent les premières marches d'un escalier en bois vermoulu qui tremblait et craquait sous les pas.

Une porte s'ouvrit à l'étage supérieur et une voix cria, avec un accent italien très-prononcé :

— Déborah!...

— Mon père?... répondit la jeune fille en s'arrêtant.

— Qui frappait?

— Un gentilhomme qui demande à vous parler pour affaires.

— Ou est-il, ce gentilhomme?

— Là, avec moi.

— C'est bien! laisse-le venir seul et va-t'en, dans la salle basse, rejoindre la fille du diable...

— J'y vais, dit simplement Déborah.

Elle se retourna vers Raoul et ajouta:

— Vous entendez, monsieur, mon père vous attend, montez...

Et la juive, se rejetant rapidement en arrière, disparut aux yeux de Raoul.

Le jeune homme resta pendant quelques secondes immobile, et cherchant le sens des paroles qu'il venait d'entendre.

« La fille du diable!... »

Cette qualification étrange pouvait-elle s'appliquer à une créature humaine?

Quelle femme consentirait à porter cette appellation diabolique?

Une sorte de terreur superstitieuse s'empara de l'esprit du jeune homme, affaibli par la longue maladie qu'il venait de subir.

Il se demanda si cette maison étrange dans laquelle il venait de pénétrer ne renfermait pas quelques mystères infernaux...

Il se demanda si cette fille du diable que Déborah allait rejoindre, n'était pas une créature satanique?...

Mais cette hallucination ne fut point de longue durée.

Raoul sourit presque aussitôt de sa folle frayeur; il continua son ascension, et il atteignit le second étage.

La porte en était ouverte, et à côté de cette porte se tenait debout une petite créature bizarre et ridicule, qui ressemblait assez bien à l'un de ces gnomes gardiens de trésors, dont les légendes du moyen âge peuplaient les royaumes souterrains.

Ezéchiel Nathan, — car c'était lui-même, — n'avait pas plus de quatre pieds de haut.

Il était bossu comme *il signor Pulcinella,* c'est-à-dire par devant et par derrière.

Son visage, anguleux et jaune comme l'écorce d'un citron, offrait une expression joviale qu'on ne s'attendait point à trouver sur une figure d'usurier, et qu'augmentaient encore deux petits yeux clignotants et réjouis, et le sourire permanent d'une bouche large et garnie de dents longues et pointues.

Le crâne complétement chauve d'Ézéchiel contrastait avec sa barbe rousse et touffue, mêlée de mèches blanches et tombant jusque sur sa poitrine.

Le juif s'enveloppait avec une certaine coquetterie dans les pans d'une vieille robe de chambre de lampas oriental très-fané.

Ce petit personnage grotesque pouvait avoir soixante-cinq ou soixante-six ans environ.

Raoul le regarda avec stupeur, et fut saisi, à son aspect, d'une violente envie de rire qu'il ne réprima qu'à grand'peine.

— Quoi! — se dit-il intérieurement, — c'est là le père de cette Déborah charmante, de cette belle créature que je voyais il n'y a qu'un instant!... Si cela est, la nature, il faut en convenir, se montre parfois bien bizarre dans ses fantaisies!...

Et le jeune homme ne put s'empêcher de former des conjectures assez injurieuses à l'endroit des vertus de madame Nathan et de sa fidélité conjugale.

Raoul avait peut-être tort.

On peut greffer les plus belles roses sur la tige déjetée d'un églantier sauvage.

— Entrez, mon gentilhomme, entrez, — dit le juif à M. de la Tremblaye, — c'est moi qui suis Nathan... c'est à moi que vous avez affaire...

Raoul suivit le juif à travers deux ou trois chambres encombrées de ces objets incohérents qui, de temps immémorial, peuplent les logis d'usuriers, et qui, sans aucun doute, les peupleront toujours.

La maison d'Ezéchiel, fort étroite, nous le savons, était excessivement profonde, ce qui nous explique cette enfilade de pièces.

Enfin les deux hommes arrivèrent dans un petit cabinet où le juif recevait habituellement ses clients.

Au milieu de ce cabinet était placée une massive table d'ébène sur laquelle se voyaient des balances à peser l'or.

Au fond de la pièce se trouvait un coffre de fer.

Le petit juif, toujours souriant, et sautillant sur la pointe de ses pieds noueux pour augmenter de quelques lignes sa taille exiguë, avança un siége à Raoul, et s'assit lui-même dans un vieux fauteuil de point de Hongrie, derrière la table d'ébène.

— Me voici à vos ordres, mon gentilhomme...— dit-il alors,—qu'y a-t-il pour votre service?

— Je voudrais de l'argent, — répondit Raoul.

— Oh! je le pense bien... On ne vient guère chez le vieux Nathan que pour lui en demander... Seulement l'argent est bien rare, et j'espère que vous n'en voulez pas beaucoup...

— Cinquante ou soixante louis, si cela est possible.

— Vous avez un gage à m'offrir, je suppose, car vous comprenez, mon gentilhomme, que, n'ayant point l'honneur de vous connaître, il me serait tout à fait impossible de me contenter de votre signature ..

— Oui, — répliqua Raoul, — j'ai un gage...

— Lequel?

— Celui-ci.

Et le jeune homme tira de sa poche la montre enrichie de diamants, qu'il présenta à Ezéchiel.

Ce dernier tendit pour la recevoir sa main que nous appellerions plus volontiers une griffe crochue.

Il examina de près le bijou, et ses regards étincelèrent de ce feu sombre de la cupidité que Metzu, Mieris, et plus récemment Couture, ont mis dans les yeux de leurs avares.

— Montre de famille, n'est-ce pas? — demanda-t-il ensuite après avoir examiné les armoiries des la Tremblaya qui étaient émaillées sur la boîte de la montre.

— Oui, — répondit Raoul.

— Vous devez y tenir?...

— J'y tiens.

— Alors vous ne vendez pas, voua engagez?

— Justement.

— Et combien demandez-vous?

— Cinquante ou soixante louis, je vous le répète...

On eût dit que le sourire d'Ezéchiel était à ressorts, tant il disparut soudainement.

— Diable!... diable!... — murmura-t-il.

Et il recommença à soupeser la montre et à compter les diamants.

— Je prêterai cinquante louis,— dit-il au bout d'un instant,— pas plus, et c'est beaucoup.

— Soit, — répondit Raoul.

— Maintenant, voici mes conditions : il est inutile de les discuter, c'est à prendre ou à laisser...

— Voyons.

— Je vais vous remettre cinquante louis et garder la montre.

— C'est convenu.

— Je vous prêterai cette somme pour un mois.

— Aussi peu!

— Mettons six semaines, mais pas un jour avec...

— Eh bien?

— Eh bien, si dans six semaines vous ne m'avez pas rapporté soixante louis, la montre m'appartiendra.

— Quoi! s'écria Raoul, dix louis d'intérêt pour cinquante, et en six semaines!...

— Mon Dieu, oui!...

— Mais c'est une horreur!...

— Bah! — répliqua Ezéchiel, dont le sourire était revenu, — si à l'échéance vous ne pouvez pas payer, il vous est fort indifférent que la somme soit un peu plus ou moins forte!... Si au contraire vous avez de l'argent, qu'importent quelques louis de plus ou de moins?

Ce raisonnement captieux parut assez logique à Raoul, qui n'était point un calculateur bien exercé.

Ezéchiel, voyant que cependant il hésitait encore, se hâta d'ajouter:

— D'ailleurs, j'ai dans l'idée que ces cinquante louis vous porteront bonheur; je me figure que vous allez gagner cette nuit des tonnes d'or, et que dès demain vous viendrez me redemander votre montre.

— Gagner des tonnes d'or!... — répéta Raoul, pour qui ces derniers mots n'offraient aucun sens distinct; — comment pourrai-je les gagner, je vous prie?...

— Mais .. en jouant, ce me semble...

— En jouant!... où donc?...

— Ah çà! — fit le juif fort étonné, — ce n'est donc pas pour aller au jeu que vous me demandez de l'argent?...

— Non, en vérité!...

— Alors, monsieur, excusez mon erreur. L'hôtel qui touche à ma pauvre demeure est une maison de jeu fort brillante où tous les jeunes seigneurs de Paris se réunissent chaque nuit. En vous voyant vous adresser à moi, à cette heure, j'avais naturellement supposé que vous vouliez tenter la fortune!... Je m'étais trompé... encore une fois, pardon...

Mais Raoul n'écoutait pas les excuses du juif.

Ce mot de *jeu* venait de faire vibrer en lui une corde inconnue jusque-là.

Une idée fixe, une idée ardente, venait de s'emparer de son esprit: jouer! gagner! devenir riche!...

— O mon étoile, — murmura-t-il, — mon étoile, c'est toi qu m'as conduit ici!...

Et il ajouta tout haut :

— Mes cinquante louis!... donnez!... donnez!...

— Les voici, — répondit Ezéchiel en étalant devant Raoul deux petites piles d'or de vingt-cinq louis chacune.

— Merci, — dit le jeune homme avec une si grande assurance qu'elle ressemblait à une certitude; — demain je vous rapporterai votre argent et je reprendrai ma montre.

Et, reconduit par Ezéchiel qui l'accompagnait en souriant et en sautillant, il quitta le logis de l'usurier.

§

Où allait Raoul?

Nos lecteurs le devinent.

Il courait à cette maison de jeu qui l'attirait invinciblement désormais, comme l'aimant attire l'acier.

Cette maison, nous ne la décrirons pas.

Nous y avons déjà conduit nos lecteurs.

Nous savons qu'on y jouait un jeu effréné, et que l'or, jusqu'au matin, ruisselait sur les tapis verts.

Un axiome, fort contestable selon nous, affirme que l'aveugle Fortune qui préside aux jeux de hasard ne manque jamais d'accorder ses faveurs à l'amant novice qui les lui demande pour la première fois.

Toujours est il que, cette nuit-là, l'axiome, vrai ou faux, que nous venons de citer, reçut une confirmation éclatante.

En moins de quatre heures, sans une seule intermittence et avec une chance prodigieuse, Raoul gagna deux cent mille livres.

Au milieu de cette incroyable fortune, le jeune homme conserva un sang-froid qui n'était pas moins étrange que son gain lui-même.

Il bourra ses poches d'or et de billets de caisse.

Il alla à une fenêtre qu'il ouvrit, il regarda le ciel dans lequel étincelaient encore quelques étoiles que les premières clartés de l'aube allaient bientôt faire pâlir.

— O mon étoile, — murmura-t-il alors, — tu es là!... je te reconnais!...

Puis il jeta sur ceux qui l'entouraient un regard orgueilleux et dominateur, et de ses lèvres tombèrent ces mots :

— Maintenant, je suis riche!... à moi la vie'... à moi l'avenir!...

## TROISIÈME PARTIE.

### LA FILLE DU DIABLE.

#### I. — DEUX JEUNES FILLES.

Voici ce qui se passait dans une pièce du rez-de-chaussée de la demeure de l'usurier Nathan, au moment où notre ancienne connaissance Raoul de la Tremblaye venait de quitter cette demeure et se rendait, pour tenter la fortune, dans la maison de jeu contiguë au logis du juif.

Une description de quelques lignes devient ici nécessaire.

Cette description servira en quelque sorte de cadre à la scène dans les détails de laquelle nous allons entrer un peu plus loin.

Dans un des chapitres qui précèdent, nous avons conduit nos lecteurs dans la partie de la maison de Nathan où le digne juif se livrait aux opérations lucratives de son commerce fort peu chanceux.

Là, comme dans la plupart des logis d'usuriers, nous avons trouvé une nudité absolue, ou bien un accouplement bizarre d'objets hétérogènes et fort étonnés de se rencontrer à côté les uns des autres, assemblage multiple et difforme, qui ne peut guère s'expliquer que par ces habitudes hébraïques, tenant tout à la fois des mœurs du receleur et de celles du prêteur sur gages.

Rien de plus frappant que le contraste que formaient les pièces du rez-de-chaussée avec celles du premier étage.

C'est qu'au rez-de-chaussée se trouvait l'appartement de Déborah, la fille de Nathan et la seule créature humaine qu'il aimât autant et même plus que l'or.

Il y avait quelque chose comme quarante ou cinquante ans que le juif se livrait corps et âme à ces ténébreux trafics dont, par tous les pays et dans tous les temps, ceux de sa race ont conservé le monopole. Ceci veut dire que Nathan était prodigieusement riche.

Or, ces sommes fabuleuses, qui chaque jour se fécondaient entre ses mains, devenaient pour lui la source d'une double volupté.

La première était cette jouissance bizarre, particulière à tous les avares, qui consiste à entasser, à agglomérer, à thésauriser en un mot.

La seconde, et celle peut-être qu'il sentait le plus vivement, consistait à environner sa fille unique Déborah de toutes les merveilles de ce luxe et de cette opulence qu'il se refusait à lui-même.

Et, de fait, il avait rassemblé autour d'elle des magnificences plus que royales, qui, certes, auraient suffi pour contenter la vanité de la maîtresse d'un roi.

La salle basse, résidence habituelle de Déborah, pièce assez vaste et dont les deux fenêtres prenaient jour sur la cour intérieure, était entièrement tendue d'une étoffe orientale, sorte de cachemire d'une finesse extrême.

La nuance générale de cette étoffe était gris-perle, mais ce fond disparaissait presque sous de merveilleuses arabesques, figurant des fleurs et des oiseaux, brodés en soie et en or avec une perfection inouïe et une inimitable richesse de couleurs.

Des divans circulaires, en soie pourpre à bandes d'argent, entouraient la salle basse dont, avec un tapis turc, ils formaient tout le mobilier.

Contre les murailles étaient suspendus, dans des cadres de filigrane d'argent, quatre tableaux, quatre chefs-d'œuvre.

Ces tableaux, véritables diamants qui à eux seuls valaient une fortune, étaient dus aux pinceaux de Raphaël, de Léonard de Vinci, du Pérugin et d'Annibal Carrache.

Ils représentaient des sujets bibliques, empruntés aux annales du peuple de Dieu.

Une pièce d'étoffe, pareille à celle des divans et drapée avec une ampleur pleine de richesse, cachait une porte de communication, qui de la salle basse conduisait à la chambre à coucher de Déborah.

Nous ne décrirons point cette chambre.

Contentons-nous de dire qu'elle aurait pu lutter de magnificence avec le boudoir d'une courtisane dix fois millionnaire, tout en conservant un cachet de virginale chasteté.

Au moment où Raoul de la Tremblaye allait quitter la maison de Nathan, deux jeunes filles se trouvaient dans la salle basse.

L'une de ces jeunes filles était Déborah.

L'autre portait le nom étrange, et que nous avons entendu prononcer déjà une fois, de *la fille du diable*.

Nous avons dit plus haut que Déborah avait dix-huit ou vingt ans.

Nous savons que sa taille était fine, souple et cambrée, et ses traits merveilleusement beaux et réguliers.

Nous savons qu'elle était grande et mince, brune de peau et de cheveux, comme une vraie enfant des déserts.

Nous savons que son visage un peu allongé et ses grands yeux noirs, fendus en amande et d'un éclat incomparable, offraient le type oriental dans sa beauté la plus traditionnelle et la plus pure.

Nous savons, enfin, que telles devaient être les vierges hébraïques, quand le peuple de Dieu abandonnait, en une seule nuit, les palais des Pharaons oppresseurs et la terre maudite de l'Egypte.

Ses grands cheveux noirs se tordaient sur sa tête en une couronne épaisse et lourde.

Elle était vêtue d'une étoffe de laine de couleur foncée et d'une simplicité presque monastique.

Il y avait d'ailleurs, entre sa beauté et celle de la fille du diable, sa compagne, plus d'un point de ressemblance, dans ce sens que toutes les deux avaient de grands yeux noirs, une peau légèrement brunie, et de longs cheveux sombres.

Seulement, la fille du diable n'offrait aucun vestige du type arabe qui se retrouvait si splendidement chez Déborah.

En outre, la fille du diable était moins grande, plus mignonne, dans ses formes gracieusement arrondies, et (qu'on nous passe cette expression) plus *câline* dans sa physionomie et dans ses allures.

Déborah ressemblait à une gazelle presque sauvage encore.

Sa compagne pouvait se comparer à une jeune chatte amoureuse et caressante.

Elle portait un costume de tous points semblable à celui des petites ouvrières parisiennes, qu'à cette époque on com[illegible]ait à appeler des *grisettes*.

Des rubans un peu fanés relevaient sur les côtes sa jupe de toile peinte.

Son petit pied, chaussé de bas blancs à coins rouges, frétillait dans des souliers à talons.

Sa mante grise, à capuchon, retombait négligemment sur ses épaules.

Les deux jeunes filles formaient un groupe charmant et bien digne d'attirer l'attention et de fixer les pinceaux d'un peintre de genre.

Déborah était à demi étendue sur le large divan circulaire.

Sa tête renversée en arrière s'appuyait nonchalamment à une pile d'oreillers.

La fille du diable était debout en face d'elle.

La juive abandonnait sa belle main, longue et effilée, à la petite main jolie et potelée de sa compagne.

— Eh bien! ma chère?... — murmura Déborah.

Les lèvres roses de la grisette s'entr'ouvrirent pour répondre.

Mais un léger bruit la fit tressaillir et se taire.

Les deux jeunes filles écoutèrent.

La grisette laissa tomber la main de Déborah.

La porte extérieure de la maison venait de se refermer, et on entendait Nathan pousser les lourds verrous et faire tourner la clef dans les massives serrures.

— Ah! — fit la juive, — c'est sans doute ce jeune homme que j'ai introduit tout à l'heure auprès de mon père, et qui vient de sortir.

— Comment était-il, ce jeune homme? — demanda curieusement la fille du diable.

— En vérité, je ne le sais pas trop...

— Comment cela?... Ne l'avez-vous donc pas vu?

— Si, mais je ne l'ai pas regardé...

— Pourquoi?...

— Parce qu'il me regardait trop, lui...

— Ah! il vous regardait, ma chère...

— Sans cesse, et ses yeux brillaient comme les diamants de ces colliers et de ces bracelets qui sont entassés dans ma cassette de bois de cèdre, et que je vous montrais il n'y a qu'un instant...

— Je comprends, — reprit la grisette en riant, — je comprends qu'il ne vous a point trop été possible de lever les yeux sous la mousqueterie des œillades de ce cavalier; mais vous savez que nous autres filles d'Ève, nous voyons sans regarder...

— C'est un peu vrai...

— C'est vrai beaucoup. Or, vous avez assez vu, ma chère, pour vous souvenir et pour me répondre... si toutefois vous le voulez...

— Je ne demande pas mieux... Questionnez, belle curieuse...

— Voyons, était-il grand?

— Je crois que oui.

— Donc il l'était. Bien pris dans sa taille?...

— Sans doute.

— Blond ou brun?

— Les cheveux d'un châtain brillant et soyeux...

— Les yeux bleus ou noirs?...

— Oh! quant à cela, il m'est impossible de vous répondre; je n'ai vu que les étincelles que lançaient ses prunelles...

— Passons. Quelle toilette avait ce gentilhomme?...

— Gentilhomme, dites-vous?... Croyez-vous qu'il le soit?...

— C'est vous que j'interrogerai à ce sujet... Il me semble que sa tournure a dû vous donner la clef de cette énigme...

— Oh! sa tournure était des plus nobles, et ses façons de parler sentaient le grand seigneur...

— Donc il l'est; vous voyez bien que vous en savez plus long que vous ne le croyez vous-même...

Déborah inclina la tête en signe d'adhésion.

Puis elle reprit :

— Quant à sa toilette, elle était simple et m'a semblé de bon goût... mais je ne puis vous la détailler...

— Que pensez-vous qu'il vienne faire chez votre père?...

— Ah! mon Dieu, ce qu'y viennent faire les trois quarts des jeunes seigneurs... lui emprunter de l'argent...

— Donc il est riche.

— Qui? ce jeune homme?

— Certainement.

— Sur quoi fondez-vous cette supposition?...

— Vous ne connaissez donc pas un proverbe très-vieux et très-sage?...

— Lequel?

— Celui-ci : *On ne prête qu'aux riches*... D'ailleurs, je ne crois pas que votre excellent père soit homme à donner son argent sans de bonnes et solides garanties...

Déborah fit un léger mouvement d'épaules qui signifiait :

— Dieu le sait?

Puis elle ajouta à voix haute :

— Mais il n'est pas certain que mon père ait prêté de l'argent à ce jeune homme. Sur dix emprunteurs qui se présentent, il en éconduit au moins cinq ou six...

— Eh bien! questionnez-le à ce sujet, il vous répondra.

— Oh! je ne tiens guère à le savoir, et j'ignore pourquoi, depuis cinq minutes, nous ne nous occupons que de cet inconnu...

— C'est, ma foi, vrai! — répondit la fille du diable en souriant; — que nous importe ce gentilhomme que, moi, je n'ai jamais vu, et que vous ne reverrez peut-être jamais?... Réparons le temps perdu, et parlons d'autre chose...

Déborah souleva sa main et la tendit de nouveau à sa compagne, en lui disant :

— Vous étiez en train, tout à l'heure, d'examiner les lignes de ma main pour en tirer mon horoscope...

— Voulez-vous que je continue?

— Je vous en prie.

— Eh bien! soit.

Et la fille du diable reprit entre les siennes la main d'une incomparable élégance que lui présentait Déborah, et examina, avec une attention presque solennelle, les lignes imperceptibles qui se croisaient sur la paume unie et nacrée de cette main.

## II. — LA PROPHÉTIE.

Pendant une demi-minute à peu près, la jeune fille sembla s'absorber dans sa contemplation profonde.

Une sorte d'incertitude se lisait sur son front blanc et uni.

Tantôt un pli d'une expression sombre et soucieuse se creusait entre ses sourcils fins et bien arqués.

Tantôt, au contraire, ses lèvres souriaient.

On eût dit que des sentiments contradictoires se combattaient dans son esprit.

Tout ceci, nous le répétons, ne dura guère qu'une demi-minute.

Déborah, cependant, trouva sans doute que ce silence était trop long, car elle dit :

— Eh bien! ma chère, voyons, j'attends...

La fille du diable leva ses beaux yeux sur sa compagne et lui répondit d'une voix sérieuse :

— J'aimerais mieux ne pas parler...

— Pourquoi donc?

— Parce que je lis dans votre main des choses étranges, incohérentes, qui se contredisent, qui m'étonnent, et dont il m'est impossible de me rendre compte à moi-même...

— N'importe!... dites toujours...

— Je vous en prie, n'insistez pas!...

— Vous ne devinez donc point, ma chère, que vos refus ne font qu'aiguillonner ma curiosité...

— Je cède alors, mais à une condition...

— Laquelle?

— Celle-ci : vous ne croirez pas un seul mot de toutes les sottises que je vais vous dire...

— Des sottises!... — répéta la juive avec étonnement; — êtes-vous donc incrédule à ce point, et n'ajoutez-vous aucune foi à la science de votre mère?...

— Non, — répliqua la jolie chiromancienne, — non, je ne suis point incrédule, et j'accorde une créance entière à ce que vous appelez la science de ma mère ..

— Eh bien?...

— Eh bien! ce n'est pas de la science que je doute...

— De quoi donc?...

— De moi-même.

— A quel propos?...

— A ce propos que je suis ignorante et inexpérimentée, novice élève, épelant à grand'peine quelques syllabes de cet alphabet mystérieux dans lequel ma mère lit aussi couramment que dans un livre ouvert; enfin, je crains de me tromper et de vous tromper en même temps...

— Est-ce tout?

— Oui.

— Eh bien! quand nous nous tromperions un peu l'une et l'autre au sujet de notre avenir, où serait le mal?...

— Il ne serait pas grand sans doute, si mes prédictions ne risquaient de produire sur vous une impression fatale...

— Ah çà, vous voyez donc dans mon horoscope des choses bien terribles?...

La fille du diable hésita.

Déborah recommença sa question.

La jeune fille se décida soudain et répondit :

— Oui, je vois des choses bien terribles, et qui seraient horribles ment sinistres, si elles n'étaient pas si folles.

La juive frappa vivement ses deux mains l'une dans l'autre, et ses yeux étincelèrent de cet éclat presque phosphorescent dont les premières étincelles durent briller dans les yeux de notre mère Ève quand le serpent tentateur lui proposa de mordre au fruit de l'arbre de science.

— Ah! — s'écria-t-elle, — parlez, ma chère, parlez vite!... Vous voyez que je me meurs d'impatience! Je vous en supplie... ne me faites pas plus longtemps languir. Avez-vous encore besoin de ma main?

— Non, j'en ai suffisamment étudié les lignes et j'y ai vu tout ce que je voulais... ou plutôt tout ce que je pouvais y lire...

— Alors, qu'attendez-vous pour me satisfaire?

— J'attends que vous me posiez des questions, auxquelles je répondrai de mon mieux...

— Je commence... Et d'abord je vous interrogerai au sujet de ce qui nous intéresse le plus, nous autres jeunes filles...

— L'amour, n'est-ce pas?

— Oui.

— Que voulez-vous savoir?

— Je veux savoir si j'aimerai...

— Oui, vous aimerez.

— Beaucoup?

— De toute votre âme.

— Et... serai-je aimée?

— Sans doute.

— Autant que j'aimerai moi-même?...

— Je le crois.

Déborah ne put s'empêcher de sourire.

— Jusqu'à présent, ma chère, dit-elle, vos prédictions n'ont rien de bien sinistre...

— Eh bien! — répondit vivement la grisette, — restons-en là, et ne me questionnez pas davantage...

— Par exemple, — répliqua la juive, — ce serait m'arrêter en trop beau chemin!... Non, non, je continue...

La fille du diable baissa la tête d'un air résigné.

Déborah reprit :

— Epouserai-je celui que j'aimerai et qui m'aimera?...

La jeune prophétesse hésita de nouveau pendant une seconde, puis elle prit son parti et répondit nettement :

— Non.

La juive tressaillit.

— Vous croyez? — demanda-t-elle ensuite.

— J'en suis sûre.

— Sûre?

— Oui; à moins cependant, bien entendu, que mes observations ne me trompent, et que mes calculs ne soient erronés. Je vous ai prévenue tout à l'heure que j'épelais à peine la langue énigmatique du livre de l'avenir...

— Continuez, — fit Déborah.

— Que voulez-vous que je vous dise encore?

— Qu'arrivera-t-il de cet amour dont vous me parlez?

— Les lignes de votre main ne me répondent à cet égard que d'une façon vague et inquiétante.

— Comment?...

— Je vois que vous donnerez votre cœur à un homme étrange, à un être mystérieux et indéfinissable. Je vois une rivalité terrible, une honteuse perfidie, une inévitable trahison, et enfin...

La devineresse s'arrêta.

— Enfin?.. répéta la juive.

— Le plus sinistre et le plus tragique de tous les dénoûments!... — répondit ou plutôt balbutia la jeune fille.

— Quel est ce dénoûment?

— Une mort violente et prématurée...

— Une mort violente! une mort prématurée!... — s'écria Déborah avec un commencement d'effroi... — s'agirait-il donc d'un assassinat?...

— Oui.

— Et c'est moi qui dois en être la victime?

— Oui.

— Et quel sera le meurtrier?

— Une obscurité impénétrable cache pour moi la main criminelle. Je vois l'assassinat, mais je ne vois pas l'assassin...

Depuis un instant, Déborah était devenue très-pâle.

En ce moment, sa tête charmante, qui s'était détachée des coussins du divan, se renversa complétement en arrière et roula parmi les masses épaisses et soyeuses de ses magnifiques cheveux dénoués, qui l'inondèrent de leurs nattes d'un noir bleuâtre.

La juive commençait à perdre connaissance.

— Mon Dieu! Déborah, qu'avez-vous?... — s'écria la fille du diable épouvantée.

Déborah ne put répondre que par un mouvement si faible qu'il était presque indistinct.

Elle s'évanouissait complétement.

### III. — DEUX CENT MILLE LIVRES ET UN DOUBLE LOUIS.

La jeune fille se jeta à genoux à côté de la juive.

Elle lui souleva la tête, elle l'entoura de ses bras, elle l'appuya sur sa poitrine, et elle détacha avec promptitude les agrafes qui serraient le corsage de la robe de Déborah.

Soulagée presque aussitôt par ces soins empressés, la juive ouvrit les yeux et les fixa sur sa compagne avec une expression affectueuse.

En même temps ses lèvres murmurèrent :

— Ce n'est rien... ce n'est rien.

Quelques secondes se passèrent encore, puis la force revint tout à fait à Déborah, les vives couleurs de la santé reparurent sur ses joues, et elle put quitter le divan et se tenir droite.

— Mais enfin, qu'aviez-vous donc? — lui demanda sa compagne avec un tendre intérêt.

— Je ne sais, — répondit la juive; — mais ces sombres images, ces lugubres prophéties m'ont causé une impression funeste... Il m'a semblé que mon cœur se glaçait... il m'a semblé que la main meurtrière dont vous me parliez tout à l'heure s'appesantissait déjà sur moi... j'ai tremblé, j'ai eu peur... C'était sans doute une folie absurde et ridicule; mais, je vous en prie, ma chère, ne vous moquez pas trop de moi...

— Oh! — s'écria la fille du diable, — vous me désolez! vous me désolez, Déborah!...

— Moi!... et pourquoi donc?

— Je vois que je vous ai fait du mal... je me sens coupable et je ne me le pardonnerai jamais...

— Enfant!... Si vous avez parlé, n'est-ce pas malgré vous?

— C'est vrai.

— N'avez-vous pas cédé à mes sollicitations pressantes?... Et d'ailleurs pouviez-vous supposer que je serais absurde jusqu'à m'émouvoir de ce que vous-même appelez des *folies*?

— Vous avez raison; mais, malgré tout cela, j'aurais dû me taire... j'aurais dû ne point vous céder. J'espère, au moins, chère Déborah, que cette triste impression est passée, bien passée, et que vous ne croyez plus un seul mot de mes sottes prophéties...

— Oh! soyez tranquille à cet égard, — répondit la juive en souriant, — j'aime mieux douter de votre science que de douter de l'amour et de l'avenir... Et puis, à dix-neuf ans à peine, savoir qu'on mourra assassinée, ce serait vraiment trop désolant, ma chère...

— Et vous me pardonnez?...

— Moi?... Que puis-je avoir à vous pardonner?...

— L'instant de chagrin et de souffrance que je vous ai causé...

— Folle que vous êtes!... Non-seulement je ne vous en veux pas, mais encore je ne m'en souviens plus...

— Bien vrai?...

— Aussi vrai que je vous ouvre mes bras.

Et Déborah étendit en effet vers sa compagne ses beaux bras blancs et gracieux.

La jeune fille s'y précipita.

Toutes deux se confondirent en une étreinte chaleureuse et caressante.

Jamais l'imagination d'un poëte amoureux de la forme n'a pu rêver un groupe plus séduisant que celui qu'offraient en ce moment Déborah et la fille du diable.

La juive était à moitié dévêtue.

Le corsage entr'ouvert de sa robe laissait entrevoir les formes et divins contours de sa gorge de vierge.

Les lourdes tresses de sa chevelure royale tombaient comme un manteau de velours noir sur ses épaules découvertes.

La fille du diable, un peu moins grande que son amie, se haussait sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre au front de Déborah, sur lequel elle appuyait ses lèvres rouges et épanouies comme une fleur de corail.

Ce baiser, caresse chaste et charmante d'une jeune fille à sa compagne, était donné avec un abandon si rempli d'une grâce ardente et sensuelle qu'il ressemblait à une caresse voluptueuse.

A cette étreinte succéda une causerie joyeuse, entrecoupée de frais éclats de rire.

A coup sûr, aucun vestige de ce qui venait de se passer n'était resté dans l'esprit de Déborah.

Quant à la grisette, elle aussi ne semblait pas se souvenir.

Quittons, pour un instant, les deux jeunes filles; nous les retrouverons bientôt.

§

Nos lecteurs se souviennent peut-être que nous les avons introduits, à la suite de Raoul de la Tremblaye, dans la maison de jeu de la rue Saint-Honoré.

Ils n'ont pas oublié sans doute que, cette nuit-là, la fortune lui gardait ces faveurs qu'elle prodigue parfois à ceux qui viennent au jeu vierges encore des mortelles étreintes du jeu.

Ils savent qu'en quelques heures, sans une seule intermittence et avec une chance si prodigieuse et si persistante qu'elle tenait presque du prodige, Raoul gagna deux cent mille livres.

Au milieu de cette incroyable fortune, au milieu des éblouissement de cette opulence qui succédait sans transition à la froide misère, M. de la Tremblaye conserva un sang-froid qui n'était pas moins étrange que son gain lui-même et qui révélait, à coup sûr, une âme bien fortement trempée.

A grand'peine il entassa dans ses poches tout l'or et les billets de caisse représentant les sommes qu'il avait gagnées.

Il alla à une fenêtre qu'il ouvrit.

Il regarda le ciel, dans lequel étincelaient encore quelques blanches



Elle saisit l'arme, elle ajusta Raoul, et pressa la détente. (Page 90.)

constellations que les premières clartés de l'aurore naissante allaient bientôt faire pâlir.

— O mon étoile!... mon étoile!... — murmura-t-il alors avec un réel et profond enthousiasme, et en se désignant à lui-même un coin du ciel d'où jaillissait un rayon plus vif, — tu es là, je te reconnais!...

Ensuite il promena un regard orgueilleux et dominateur sur ceux qui l'entouraient, pâles fantômes dévorés de la fièvre du jeu, et qui tous répondaient par une envieuse adulation à sa pitié moqueuse.

Puis de ses lèvres tombèrent ces mots:

— Maintenant, je suis riche!... à moi la vie... à moi l'avenir!...

Et Raoul, après avoir descendu fièrement le large escalier de la maison de jeu, s'installa dans une chaise à porteurs et se fit conduire à l'hôtel de la *Toison d'or*, où il se promettait bien de mettre les pieds en ce moment pour la dernière fois.

Jacques veillait dans la chambre de Raoul.

Le brave garçon, prodigieusement inquiet de l'absence prolongée de son maître, absence dont il lui était complètement impossible de deviner le motif, ne s'était pas couché et l'attendait.

— Mon Dieu, monsieur le chevalier, — lui dit-il, — si vous saviez combien j'avais peur qu'il ne vous fût arrivé quelque chose...

— Tu ne te trompais pas, mon enfant, — répondit Raoul, — il m'est, en effet, arrivé quelque chose.

— Rien de malheureux, j'espère?...

— Tu vas en juger...

Et Raoul, plongeant à la fois ses deux mains dans les poches de ses vêtements, les retira pleines de pièces d'or qu'il fit ruisseler sur le tapis fané de la table de sa chambre.

Jacques regardait cette avalanche métallique, et n'en pouvait croire ses yeux. Raoul, jouissant de la surprise de son valet, plongeait de nouveau ses mains dans ses poches, comme dans un océan sans fond, et les retirait toujours pleines.

— Mon Dieu! — s'écria Jacques à la fin, — mon Dieu, que d'or!... que d'or!...

— C'est mieux que de l'or, mon enfant, — répondit gravement Raoul, — c'est la première pierre d'un édifice qui sera grandiose!... c'est la puissance!... c'est la vengeance!... J'ai été chassé... j'ai été insulté par des hommes qui me volaient ma fortune et mon nom!... A ces hommes je ferai crier *grâce* et demander *merci!*... Toi aussi, mon pauvre enfant, tu as été chassé de la maison où ton père était mort!... Si tu le veux, une fois ma vengeance accomplie, ce sera le tour de la tienne!...

— Monsieur le chevalier, — répondit Jacques humblement, — je ne souhaite me venger de personne...

— As-tu donc le cœur assez lâche pour oublier le mal qu'on t'a fait?...

— Oh! ce n'est pas cela, monsieur le chevalier...

— Qu'est-ce donc?

— Ceux qui croyaient me faire du mal n'ont agi, en réalité, que pour mon bien...

— De quelle façon?

— Si je n'avais pas été sans asile et sans pain, monsieur le chevalier ne m'aurait point trouvé sur le bord de la route...

— Sans doute.

— Monsieur le chevalier ne se serait point senti pris de pitié pour moi...

— C'est juste.

— Monsieur le chevalier ne m'aurait point emmené à Paris avec lui et attaché à sa personne...

— C'est logique.

— Donc, c'est mon malheur qui a fait mon bonheur, car tant que monsieur le chevalier me permettra de le servir et de l'accompagner, il n'y aura pas de position en ce monde qui me semble pouvoir se comparer à la mienne..

Raoul se sentit ému de cet attachement si vrai, si profondément senti et si naïvement exprimé.

Malgré les préjugés aristocratiques qu'il devait, sinon à sa naissance, du moins à son éducation, il tendit sa main au fidèle Jacques,



Me voici à vos ordres, mon gentilhomme, qu'y a-t-il pour votre service? (Page 92.)

et ce dernier, malgré l'excès de sa joie, hésita cependant avant d'oser la serrer dans les siennes.

— Oh! mon pauvre enfant, — lui dit-il ensuite, — tu es bon, toi! meilleur que moi!...

Puis, après un silence, il ajouta :

— Je sais bien que ce n'est pas avec de l'or qu'on peut payer un dévouement comme le tien... mais enfin, puisque me voici devenu riche, il faut bien que tu le deviennes aussi... Tout ce qui se trouve sur cette table est à toi aussi bien qu'à moi... Prends ce que tu voudras...

Jacques s'approcha de la table.

Il regarda longuement le monceau de pièces d'or et de billets de caisse entassés sous ses yeux.

Puis il avança la main, prit un double louis, non sans une certaine hésitation, et le coula dans la poche de côté de sa veste, en se demandant à lui-même :

— Que vais-je faire de tant d'argent?...

## IV. — L'INCONNUE.

— Brave enfant!... — pensa Raoul en face du trait si caractéristique de notre ami Jacques, — âme d'or!... nature angélique!... L'habit de velours du gentilhomme cache parfois un moins noble cœur que la casaque galonnée du laquais!... Je ne pense qu'à la vengeance, lui ne songe qu'à m'aimer, à me suivre et à me servir!...

Puis, comme le visage pâli et les yeux rougis et gonflés du jeune garçon dénotaient une fatigue extrême, Raoul lui enjoignit d'aller se mettre au lit et d'y dormir la grasse matinée.

Jacques obéit avec une promptitude qui prouvait que l'ordre qu'il venait de recevoir lui était particulièrement agréable. M. de la Tremblaye, de son côté, se coucha aussitôt qu'il se trouva seul et ne tarda point à s'endormir.

Des songes, tour à tour terribles et riants, mais tous du meilleur augure, vinrent visiter son sommeil.

Il rêva qu'il chassait devant lui, à grands coups de plat d'épée, le vicomte Clodulphe-Eléonore de Jacquemet, tremblant et eperdu.

Il rêva qu'il faisait pendre par le cou, haut et court, aux trois plus grosses branches d'un vieux chêne, ce ridicule et déloyal gentilhomme, en compagnie de ses dignes amis et parents le chevalier Anthenor de Vertapuy et le baron Stanislas-Landolphe-Adhémar de Mornesouche.

Ces trois vilains personnages faisaient, en se débattant, toutes sortes de grimaces bouffonnes et de contorsions comiques qui réjouissaient Raoul au-delà de toute expression.

Puis la vision changeait, et, de hideusement grotesque qu'elle était d'abord, devenait tout à coup gracieuse et séduisante.

Raoul revoyait Déborah, la belle juive, dont l'aspect, la veille au soir, l'avait frappé beaucoup plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même.

Il la voyait, non plus vêtue d'une robe sombre et le visage empreint d'une dignité sévère, mais éblouissante de parure, souriante, presque provoquante, mettant un genou en terre devant lui et lui présentant, avec un sourire plein d'amour, les clefs du manoir féodal de la Tremblaye sur un plat d'or timbré à ses armes.

Peu à peu ces rêves s'effacèrent.

La fièvre allumée par une nuit passée au jeu s'éteignit dans les veines du jeune homme.

La fatigue usait de ses droits incontestables; le sommeil de Raoul devint lourd et profond, et se prolongea jusque bien avant dans le jour.

Il était trois heures de l'après-midi quand M. de la Tremblaye, après avoir achevé sa toilette, quitta l'hôtel de la *Toison d'or*.

Raoul songeait à chercher un logis digne de lui et de sa position nouvelle; mais, d'abord et avant tout, il voulait retirer d'entre les mains de l'usurier Nathan la montre armoriée et entourée de diamants, précieuse relique qui, nous le savons, lui venait du marquis Reginald.

Il se dirigea donc du côté de la rue Saint-Honoré.

Il marchait de son pied léger, car il éprouvait le besoin de respirer à pleins poumons un air vif et pur, et, dans ce but, il n'avait voulu se servir ni d'un carrosse ni d'une chaise à porteurs.

D'ailleurs, ces véhicules de louage semblaient au jeune homme ignoblement mesquins et vulgaires.

Il se proposait de se donner très-incessamment un charmant vis-à-vis dont le *tremble d'or en champ de gueules* illustrerait les panneaux aristocratiques.

Dans son imagination, il attelait déjà à ce vis-à-vis deux magnifiques chevaux de couleur isabelle, aux longues crinières et aux queues en panache élégamment ornées de rubans pourpre et argent.

Il allait ainsi, souriant à ses rêves, la tête haute et la mine fière.

C'était le même homme que la veille, et cependant certes, pour tout le monde, il eût été méconnaissable.

Tout était changé en lui.

Ce n'étaient ni la même démarche, ni les mêmes allures.

L'expression du visage était changée comme le reste.

Pourquoi cela? — demandera-t-on.

Mon Dieu, la raison en est bien simple.

La veille, Raoul subissait les rudes lois de la misère.

Il lui fallait appliquer sur son visage le masque de cette humilité dont les pauvres n'ont pas le droit de dénouer les cordons.

Aujourd'hui il se sentait riche.

Il allait, du moins c'était sa conviction absolue, le devenir bientôt davantage.

Et il se répétait, jusqu'à satiété, cette parole échappée de ses lèvres au moment où il venait de reconnaître son étoile brillant au ciel parmi des constellations nébuleuses :

— A moi la vie!... à moi l'avenir!...

On comprend que, dans une semblable situation d'esprit, Raoul s'inquiétait fort peu de coudoyer les passants.

Plusieurs songeaient à s'en formaliser et à rudoyer le jeune impertinent qui ne regardait point devant lui.

Mais la mine fière de M. de la Tremblaye et l'épée qu'il portait en *verrouil* avec une grâce incontestable, imposaient silence à ces naissantes colères, et les bourgeois, un instant irrités, mais aussitôt redevenus pacifiques, passaient en saluant ou s'éloignaient en grommelant.

Quant à Raoul, distrait comme un poëte ou comme un amoureux, il ne les avait ni vus ni entendus.

Heureux Raoul!

Cependant, si lentement et si distraitement qu'on marche, on finit par arriver, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Raoul approchait du but de sa course.

Il atteignait l'angle de la rue Richelieu, et il allait tourner pour entrer dans la rue Saint-Honoré, quand il heurta quelqu'un qui marchait rapidement dans le sens opposé.

Le premier mouvement de Raoul fut de s'écrier :

— Maladroit!

Mais le *quelqu'un* qu'il venait de heurter ainsi, et qui était une jeune fille, poussa un si joli petit cri, que Raoul abaissa vivement les yeux vers le point d'où ce cri était parti, et tout aussitôt il mit son chapeau à la main, puis, au lieu de l'exclamation qu'il allait formuler, il murmura de la voix la plus humble :

— Oh! pardon, mademoiselle!... pardon... mille fois pardon!

A quoi fallait-il attribuer ce changement si brusque et si peu attendu dans les façons de notre héros?

On le devine.

Les regards éblouis de Raoul venaient de s'arrêter sur le plus charmant visage qu'il fût possible d'imaginer, et quoique ce visage fût celui d'une simple grisette (à en juger, du moins, par le costume de la jeune fille), M. de la Tremblaye subissait cet empire que la beauté exerce sans conteste depuis que le monde existe.

La grisette, de son côté, leva sur Raoul ses grands yeux noirs qui se voilèrent aussitôt après sous le réseau de ses cils de velours, et ses lèvres vermeilles répondirent en souriant :

— Mon Dieu, monsieur, il n'y a pas de mal...

— C'est que, voyez-vous, — balbutia le jeune homme, — je m'en veux plus que je ne saurais vous le dire, mademoiselle, d'avoir été assez étourdi, assez inconsidéré, assez maladroit pour vous heurter...

La jeune fille sourit de plus belle, ce qui fit étinceler les perles orientales qui lui servaient de dents.

Puis elle répondit :

— Je vous répète, monsieur, qu'il n'y a pas de mal...

Ensuite elle fit une légère révérence.

Elle rajusta d'une main adroite le capuchon de son mantelet et les plis un peu dérangés de sa jupe de toile peinte.

Pour la troisième fois, elle sourit et elle continua son chemin.

Raoul, toujours tête nue, s'écarta respectueusement pour la laisser passer.

Puis, quand elle eut passé, il se retourna pour la voir encore.

La jeune fille s'éloignait, trottant menu comme une jolie souris blanche et choisissant les pavés du bout de son petit pied.

Quand elle eut parcouru un espace d'une centaine de pas, sa marche devint moins rapide.

Elle fit comme Raoul : elle tourna à demi la tête et elle regarda en arrière.

Elle aperçut M. de la Tremblaye, toujours à la même place et toujours le chapeau à la main.

— Mon Dieu!... — pensa-t-elle, — qu'il est charmant et comme il me regarde!... S'il allait me suivre pourtant!

Mais sans doute l'idée qu'elle venait de formuler ainsi n'avait rien pour elle de bien effrayant, car elle n'en marcha pas plus vite.

— Qu'elle est jolie! — se disait Raoul en même temps. — Si je la suivais!...

Pendant une seconde il fut indécis.

Mais son rêve de la nuit précédente lui traversa soudain l'esprit.

Il revit Déborah, sa tête pâle et fière et ses grands yeux arabes.

— A quoi bon suivre cette grisette? — se demanda-t-il; — ne vais-je pas revoir dans un instant une créature plus belle encore?...

Cependant son hésitation continuait.

S'il avait remarqué que la jeune fille tournait la tête pour le regarder, sans aucun doute il l'aurait suivie.

Mais ce mouvement lui échappa, et des groupes de badauds s'interposant entre lui et l'inconnue, il la perdit de vue tout à coup.

Il n'en fallait pas plus pour effacer l'impression fugitive qui venait de se produire.

Raoul remit son chapeau sur sa tête et tourna d'un pas leste l'angle de la rue Saint-Honoré.

L'inconnue, tout en s'éloignant, se répétait encore :

— S'il me suivait!... s'il me suivait!...

Mais Raoul ne la suivait pas.

Cette grisette était la fille du diable.

### V. — RAOUL ET NATHAN.

Raoul atteignit en quelques minutes la maison d'Ezéchiel Nathan.

Comme la veille, il franchit les trois marches qui conduisaient à l'unique entrée de cette maison.

Comme la veille, il souleva le marteau et le laissa retomber lourdement.

Mais il lui sembla que ce marteau, en heurtant la plaque de bronze, en tirait un son plus joyeux, et que l'écho qui s'éveillait à l'intérieur lui souhaitait la bienvenue, ainsi qu'une voix amicale.

Une ou deux minutes s'écoulèrent.

Le gros chien des Abruzzes, enchaîné dans la cour, hurlait d'une façon rageuse.

Raoul pensait à Déborah.

— Elle va venir, — se disait-il.

Mais un pas qui n'était pas le sien résonna dans le corridor.

Le petit guichet s'ouvrit.

Un visage jaune et parcheminé apparut.

Une voix, qui n'avait rien ni de frais ni de jeune, demanda :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous?

Raoul tressaillit.

Nathan remplaçait Déborah.

Cependant le jeune homme répondit :

— Je suis le gentilhomme que vous avez reçu hier au soir, et c'est vous-même que je demande...

— Ah! ah! — fit Ezéchiel. — En effet, maintenant je vous reconnais à merveille... Excusez-moi, mon gentilhomme, mais je vois tant de monde chaque jour, que je confonds parfois les visages... Avec cela que je me fais vieux et que ma mémoire n'est plus si bonne qu'autrefois...

— C'est bien... c'est bien, — répondit Raoul... — Ouvrez-moi la porte, c'est tout ce que je souhaite...

— A l'instant!... à l'instant même... — répliqua le juif, qui faisait jouer les verrous et crier les serrures.

La porte s'ouvrit.

M. de la Tremblaye entra.

— Montons, s'il vous plaît, — fit le juif, — nous causerons d'affaires en haut.

Raoul suivit Nathan.

Tout en marchant, il regardait partout s'il n'apercevait aucune trace de Déborah.

Mais la jeune fille était invisible et rien ne révélait sa présence.

Raoul et l'usurier arrivèrent dans la pièce que nous connaissons déjà.

Le juif s'installa dans le vieux fauteuil de point de Hongrie.

Il étendit devant lui, sur son comptoir, ses mains rapaces et crochues, aux doigts jaunes et aux ongles noirs, et il dit :

— Si vous venez pour un nouvel emprunt, mon gentilhomme, vous savez que je ne puis rien faire sans un gage... Voyons ce gage...

— Je n'emprunte point, — répondit Raoul.

— Alors, que souhaitez-vous?

— Vous rendre ce que je vous dois.

— Mes soixante louis?

— Oui.

— Mais vous m'avez demandé six semaines...

— J'aime mieux vous rembourser tout de suite.

— Vous savez qu'il a été bien convenu que l'intérêt stipulé serait le même, que le délai fût de deux jours ou qu'il fût de six semaines?

— Je le sais et ne songe point à discuter. Je vous dois soixante louis, les voici...

Et Raoul posa devant le juif une petite pile de pièces d'or.

— Le compte y est, — fit Nathan après avoir soupesé chacun des louis dans sa griffe de vautour. — C'est de bon or, et point rogné!... Peste, mon gentilhomme, vous êtes exact!...

— Cela vous étonne?...

— Nullement. D'abord, moi, je ne m'étonne de rien. Je dis seulement qu'il y a plaisir à faire des affaires avec vous... Aussi, croyez bien que ma caisse est et sera toujours à votre disposition... Vous n'aurez qu'à parler...

Raoul fit de la tête un signe qui pouvait, au besoin, passer pour un remercîment.

— Vous avez quelque chose à me remettre... — fit-il ensuite.

— C'est juste, votre montre... Moi qui l'oubliais!... C'est très-drôle... mais soyez tranquille, elle est là...

Nathan quitta son fauteuil et se dirigea vers un coffre-fort qu'il ouvrit.

La montre de Raoul s'y trouvait en effet, au milieu d'un monceau de bijoux de toutes les espèces, dont chacun portait une petite étiquette sur laquelle se lisaient la date et les conditions de l'engagement et la désignation du propriétaire.

C'était, comme on le voit, l'idée mère du *mont-de-piété*, cette philanthropique institution qui prête de l'argent aux ouvriers, aux étudiants et aux filles entretenues, à un taux que certains usuriers de profession refuseraient d'avouer.

Mais nos mœurs et nos lois sont ainsi faites.

Nathan prit la montre, et il enleva l'étiquette; puis il présenta le bijou à Raoul, en lui disant :

— C'est bien celle-là, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit le jeune homme.

— Elle est fort magnifique, et, si vous m'aviez proposé de l'acheter, comme les diamants sont d'une belle eau, je crois que j'aurais fait la folie de la payer cent louis... Oui, ma foi, cent louis, je ne m'en dédis pas.

— J'espère n'avoir jamais besoin de la vendre, — répondit le jeune homme, qui espérait, en prolongeant l'entretien, voir apparaître Déborah.

— Tant mieux pour vous... oh! tant mieux...— murmura Nathan d'un ton pénétré.

— Merci, — dit Raoul.

— Mon gentilhomme, me permettez-vous de vous adresser une question?

— Très-volontiers.

— Peut-être la trouverez-vous indiscrète?

— Aucunement.

— Eh bien, cette question, la voici : Est-ce que vous avez hérité depuis hier?

— Pourquoi diable me demandez-vous cela?

— Parce qu'hier vous en étiez aux expédients, et qu'aujourd'hui vous me paraissez fort bien en fonds.

— Non, — répondit Raoul avec un sourire, — je n'ai pas hérité, j'ai gagné.

— Ah! ah! vous avez donc suivi mon conseil indirect?

— Lequel?

— Celui d'aller au jeu.

— Oui, et je m'en suis bien trouvé.

— La fortune vous a souri?

— Toute la nuit.

— Alors vous avez gagné beaucoup?

— Oh! beaucoup.

— Combien?

— Deux cent mille livres.

— Deux cent mille livres! — répéta le juif, qui tressaillit sur son fauteuil de point de Hongrie.

— Tout autant.

— C'est superbe, savez-vous!...

— Oui, certes.

— Et vous trouvez probablement, mon gentilhomme, qu'en demandant dix louis en échange de l'idée que je vous donnais d'aller vous attabler au tapis vert de la maison voisine, je ne vous ai pas fait payer mon idée trop cher?...

— Je suis prêt à le déclarer...

— Eh bien! laissez-moi vous donner un second conseil, tout aussi bon que le premier, et que je ne vous ferai pas payer du tout...

— Quel est-il?

— C'est, maintenant que vous voilà riche, de ne plus remettre les pieds dans une maison de jeu...

— Pourquoi donc?

— Ah! pourquoi?

— Oui.

— Simplement parce que, si vous avez mis quatre heures à gagner cet argent, vous en mettrez deux à le reperdre.

— Ce n'est pas sûr...

— C'est au moins plus que probable. J'ai vu bien des gens dans une position tout à fait semblable à la vôtre, sauf l'énormité de la somme gagnée; le succès les enivrait, ils retournaient au jeu afin de doubler leur fortune, et le lendemain matin ils accouraient chez moi, sans un sou, mettre en gage quelques brimborions échappés au naufrage, afin d'aller tenter de nouveau la chance, qui, moqueuse comme une jeune coquette, se riait d'eux et de leurs efforts...

— Je vous remercie de votre conseil; mais les gens dont vous parlez étaient des fous qui perdaient la tête, s'obstinaient contre la *déveine* et manquaient du sang-froid et de la fermeté nécessaire au grand joueur...

— Et ce sang-froid et cette fermeté, vous les avez, vous, mon gentilhomme?

— Je le crois.

— Ainsi, vous retournerez au jeu?

— Je ne sais... cela est possible...

— Alors, avant huit jours, cette montre que je viens de vous rendre aura repris sa place, là, dans mon coffre-fort...

— Nous verrons...

— N'oubliez pas, mon gentilhomme, que, s'il vous convient de vendre au lieu d'engager, je vous ai offert et je vous offre encore cent louis...

Raoul haussa les épaules.

Nathan le conduisit jusqu'à la rue.

Déborah n'avait pas paru.

### VI. — NATHAN ET DÉBORAH.

— Mon Dieu! — se dit M. de la Tremblaye quand il eut quitté la maison de Nathan et qu'il se trouva sur le pavé de la rue Saint-Honoré, — mon Dieu! que ce vieil arabe est désobligeant avec ses conseils et ses prédictions!... Qu'il se mêle donc de son métier en faisant suer l'argent et en prêtant sur gages à deux ou trois cents pour cent d'intérêt, et qu'il ne se permette point de donner des leçons de sagesse à ceux qu'il exploite impudemment!... Le fou!... il ne comprend pas l'influence d'une étoile!... il ne comprend pas que je viens d'entrer dans une veine de prospérité et de bonheur, et qu'à partir de la nuit passée, tout doit me réussir et me réussira!... Certes! si sa fille n'était pas si belle, je ne rentrerais de ma vie dans son antre de maltôtier!... Mais cette Déborah divine, cette brune fille aux yeux de gazelle et aux cils de velours, m'a bouleversé le cœur! Je veux la revoir et je la reverrai!...

On a la preuve, d'après ce qui précède, que Raoul, tout en accusant les autres de folie, n'était pas trop sensé lui-même.

On voit, en outre, qu'il était, sinon amoureux de Déborah, du moins bien près de le devenir.

Nathan, après avoir refermé la porte du dehors sur M. de la Tremblaye, se mettait en devoir de remonter au premier étage afin d'y continuer des calculs interrompus par l'arrivée du visiteur.

Déjà il avait franchi quelques marches de l'escalier, quand il s'entendit appeler par une voix dont les intonations, tout à la fois douces et vibrantes, lui firent battre le cœur.

Cette voix était celle de Déborah.

Le juif redescendit en toute hâte et entra dans l'appartement du rez-de-chaussée, où se trouvait sa fille.

Déborah, qui semblait languissante et fatiguée, était étendue sur le large divan.

Par un étrange caprice de jeune fille, elle avait revêtu ce jour-là, au lieu de la robe sombre qu'elle portait la veille, un costume oriental d'une richesse éblouissante.

Un collier de perles jouait autour de son cou doré.

Des sequins étincelaient parmi les nattes bleuâtres de sa chevelure.

Ses bras, rejetés en arrière, formaient comme un oreiller pour sa tête alanguie qui s'appuyait sur ses deux mains entrelacées.

Un léger cercle de bistre entourait ses paupières et semblait attester une nuit d'insomnie.

Aucun de ces symptômes de souffrance n'échappa au regard tendre et paternel de Nathan.

— Mon enfant, mon enfant, — murmura-t-il avec anxiété,— est-ce que tu es malade? est-ce que tu souffres?...

— Un peu de migraine, mon bon père, peut être des vapeurs; mais ce n'est rien, rien absolument... — répondit Déborah.

— Bien sûr?

— Oui, bon père; demain matin il n'y paraîtra plus...

— Que Dieu t'entende! — fit le juif à peu près rassuré; — mais, dis-moi, tu m'as appelé tout à l'heure?

— Oui, bon père...

— Que me voulais-tu?

— Vous voir et causer avec vous, voilà tout...

— Tu n'as rien de particulier à me demander?

— Rien absolument.

— Eh bien! causons; mais d'abord explique-moi la raison de cette toilette brillante et inaccoutumée.

— La raison!... Je ne pourrais vous en donner aucune... C'est un

caprice, une fantaisie. En rangeant dans les armoires de ma chambre, ce costume est tombé sous mes yeux; l'idée m'est venue de le revêtir, et comme, presque aussitôt après, je me suis sentie un peu souffrante, le courage m'a manqué pour me déshabiller et reprendre mes vêtements de tous les jours...

Nathan n'insista point.

L'explication que sa fille venait de lui donner lui semblait parfaitement suffisante.

Il y eut entre les deux interlocuteurs un instant de silence.

Sans doute Déborah cherchait un moyen adroit d'amener la conversation sur un sujet qu'elle souhaitait d'aborder.

Enfin elle reprit la parole.

— Mon père, — dit-elle, — vous n'étiez pas seul tout à l'heure?

— Non, — répliqua Nathan, — je reconduisais quelqu'un.

— Qui donc?

— Ce jeune homme que tu as introduit toi-même auprès de moi hier au soir.

Les joues de Déborah se colorèrent d'une légère rougeur que Nathan ne remarqua pas.

— Ah! — murmura-t-elle, — ce jeune homme est revenu...

— Sans doute, puisqu'il sort d'ici.

— Que voulait-il?... Conclure quelque nouvel emprunt, sans doute?...

— Tu te trompes.

— Comment?

— Il me rapportait la somme que je lui avais prêtée hier.

— Déjà!...

— Oh! c'est un gentilhomme fort pressé d'acquitter.

— Gentilhomme, dites-vous?

— Oui.

— Croyez-vous donc qu'il le soit?

— Je ne puis en douter.

— Vous savez son nom?

— Je n'en sais pas la première syllabe.

— Eh bien?

— Eh bien! mon enfant, le bijou qu'il m'avait laissé en gage, bijou de famille, note bien ceci, était une montre armoriée, de magnifiques armoiries, ma foi!... *un tremble d'or en champ de gueules*, timbrées d'une couronne de marquis.

— Mais, mon père, — dit alors Déborah avec une indifférence affectée, — il serait très-facile, en feuilletant un armorial, de savoir à quelle famille appartiennent les armes que vous venez de blasonner.

— Sans doute, ce serait facile; mais à quoi bon? Dans quel but faire cette recherche?

— Vous avez raison, dans quel but? Il y a apparence que vous ne reverrez jamais ce gentilhomme.

— Oh! quant à cela, tu te trompes, — répliqua Nathan en souriant.

— Il reviendra?

— Oui, et bientôt.

— Pour vous emprunter de l'argent?

— Tout juste.

— Mais, cependant, puisqu'il vous a payé ce matin.

— Tu supposes qu'il ne doit plus avoir besoin de moi?

— Dame!... il me semble...

— Sais-tu quel argent il m'a apporté tout à l'heure?

— Comment le saurais-je?

— Eh bien! c'était l'argent du jeu. Il a joué, il a gagné beaucoup... une somme énorme... deux cent mille livres!... Mais cette somme, il l'a achetée à un prix terrible, il est devenu joueur et il le sera toute sa vie... je l'ai lu dans ses yeux... La fièvre des cartes et du tapis vert court maintenant dans ses veines avec son sang; il jouera de nouveau; il perdra ce qu'il a gagné, et pour obtenir de moi cinquante louis, il reviendra m'apporter en gage, soit cette montre au *tremble d'or*, soit quelque autre bijou...

Déborah n'écoutait plus son père.

— Joueur!... — se disait-elle à elle-même. — C'est dommage!...

Le juif poursuivit :

— Un joueur, vois-tu, ma pauvre enfant, c'est un homme réunissant en lui seul, et par le fait de cette passion diabolique, tous les vices qui, d'habitude, ne marchent point en troupe si compacte!... Un joueur!... ah! mieux vaudrait, selon moi, un voleur ou un libertin! Pour le joueur, rien n'est sacré!... il vendrait sa femme ou sa mère afin d'acquérir l'argent nécessaire à son jeu!... Eût-il à sa disposition des trésors pareils à ceux que j'ai accumulés dans cette maison, et qui t'appartiendront un jour, il les dissiperait en quelques nuits, peut-être en quelques heures!... Et quand il ne lui resterait plus rien, il volerait pour jouer encore!...

Nathan se tut et se prit à tousser à plusieurs reprises.

Cette longue tirade, débitée avec chaleur, l'avait surexcité outre mesure.

Son asthme catarrhal lui faisait sentir en ce moment qu'il devait s'interdire avec le plus grand soin la déclamation et l'animation.

Déborah quitta son divan et courut préparer pour son père un grand verre d'eau sucrée, dans lequel elle versa quelques gouttes d'un puissant cordial.

Nathan avala cette potion d'un seul trait et ne tarda guère à se sentir soulagé.

— Chère fille, — murmura-t-il, — chère enfant, ton vieux père te remercie...

— Pourquoi vous échauffer ainsi?... — lui répondit Déborah de sa voix la plus douce.

Et tout bas elle ajouta, pour la seconde fois, en se parlant à elle-même :

— Joueur!... C'est dommage!...

Il y eut encore quelques paroles insignifiantes échangées entre le père et la fille.

Puis Nathan entendit frapper à la porte de la rue, et il quitta Déborah afin d'aller reconnaître et introduire le nouveau venu.

Aussitôt que la juive se trouva seule, elle reprit sur le divan sa pose nonchalante et abandonnée.

Bientôt ses yeux se fermèrent et elle parut s'endormir; mais elle ne dormait pas, elle pensait. A quoi? Eh! mon Dieu, à ce jeune inconnu qui la préoccupait si étrangement et dont l'image, depuis la veille, la poursuivait sans cesse.

— Mon père maudit les joueurs, — se disait-elle, — et croit qu'ils sont inguérissables!... Mais il n'est pas, dit-on, de si terrible mal que l'amour ne puisse guérir!...

Puis, après avoir brodé longtemps sur ce thème, elle ajoutait :

— Où trouver un armorial, pour savoir son nom de famille?...

## VII. — L'EMPLOI D'UNE SOIRÉE.

Le jour tombait au moment où Raoul achevait de formuler dans son esprit les dernières phrases du monologue que nous avons reproduit dans le précédent chapitre.

Une vapeur épaisse, montant de la terre et descendant du ciel, commençait à envelopper Paris.

Les passants, à mesure qu'ils s'éloignaient, semblaient se perdre dans une brume de plus en plus opaque.

Quelques faibles lueurs s'allumaient derrière les petits carreaux étroits et sombres des boutiques de la rue Saint-Honoré; triste éclairage et maussade avant-coureur du gaz et du cristal que nous voyons aujourd'hui scintiller aux mêmes lieux.

Raoul regarda à droite et à gauche.

— Où vais-je aller? — se demanda-t-il.

Une voix répondit soudain.

Cette voix était en lui.

C'était celle de son estomac qui lui criait qu'il avait faim et que l'heure de se mettre à table était depuis longtemps venue.

M. de la Tremblaye, nous le savons, avait quitté son lit fort tard et était sorti de l'hôtel sans avoir déjeuné.

La voix de l'appétit est de celles auxquelles on ne refuse jamais d'obéir, quand toutefois l'état de la bourse permet une passive obéissance aux ordres que donne cette voix.

Or, nous savons que la bourse de Raoul était bien garnie.

Le jeune homme se dirigea vers un cabaret en grand renom, dont nous avons déjà parlé avec des éloges mérités.

C'était le cabaret du *Chariot d'or*.

On y faisait grande chère, on y buvait d'excellents vins, des meilleures années et des crus les plus célèbres.

Bref, les jeunes gentilshommes et les riches bourgeois le fréquentaient assidûment. Ce cabaret ne ressemblait en rien aux comfortables restaurants qui s'appellent aujourd'hui : *les Frères Provençaux, la Maison d'or* et *le Café anglais*.

Pour lui trouver une analogie, il faudrait la chercher dans ces immenses *gargotes* qui fleurissent aux alentours de la barrière Mont-Parnasse et de la barrière du Maine.

Il est bien entendu que nous ne parlons que de l'apparence extérieure de l'établissement, et non point de la qualité des mets qu'on y prépare.

Avant d'arriver aux vastes salles où se faisaient servir les habitués du *Chariot d'or*, il fallait passer par les cuisines.

Là se réalisaient les merveilles homériques des noces de Gamaches et des festins de Gargantua.

Une douzaine de broches, longues comme les vergues d'un vaisseau à trois mâts, tournaient incessamment devant des brasiers pareils à ceux dont parle l'*Iliade*, et qui suffisaient à faire cuire un bœuf entier pour le repas des héros.

Agneaux, gigots, cochons de lait, dindons, etc., rôtissaient de compagnie et jaunissaient que c'était miracle, arrosés toutes les trois secondes des flots d'une graisse succulente par un bataillon de marmitons attentifs.

Un peu plus loin, faisans, perdreaux, pluviers, cailles, toutes sortes de gibiers enfin, jusqu'à des brochettes de becfigues et d'ortolans, exhalaient de suaves odeurs en se dorant devant un feu plus doux.

Les parfums mélangés des truffes et des épices caressaient voluptueusement les nerfs olfactifs des gourmets.

Du côté opposé, six cuisiniers, revêtus du bonnet blanc de rigueur

et au tablier sacramentel, et recommandables par leur trogne rubiconde et bourgeonnée, surveillaient le contenu d'une incommensurable quantité de casseroles où mijotaient des ragoûts exquis.

Certes, tout cela péchait par l'élégance, sans doute; mais qu'on n'en disconvienne point, cela avait son bon côté.

N'était-ce pas une chose charmante, pour le gastronome en appétit, que de se complaire en passant dans les harmonieux détails de ces apprêts si rassurants et de commander son dîner *de visu?*

Raoul entra.

Il se fit servir un repas dont Brillat-Savarin n'aurait point désavoué le menu.

Une bouteille de vieux vin d'Espagne, une autre de vin de Pomard et une troisième de Sillery pétillant arrosèrent les mets savoureux.

La bonne chère, et de fréquentes libations, ne tardèrent point à mettre le jeune homme dans cet état de béatitude morale qui est plus près de l'extase que de l'ivresse.

Il se sentit l'estomac satisfait, le cœur content, l'esprit libre, et il enveloppa le genre humain tout entier dans une si grande et si complète bienveillance que nous offririons de parier qu'il eût volontiers tendu la main et offert un verre de vin de Champagne à M. Benoît lui-même, si M. Benoît fût, en ce moment, venu s'asseoir à côté de lui.

Mais M. Benoît ne vint pas, et Raoul, après avoir soldé en or l'addition de son dîner, quitta le cabaret, en se proposant bien d'y revenir chaque jour.

Une fois dehors, le jeune homme se posa de nouveau la question qu'il s'était déjà adressée à lui-même deux heures auparavant :

— Où vais-je aller? — se demanda-t-il de nouveau.

Cette question demeura sans réponse.

Il était beaucoup trop tard pour songer à chercher des logements ce jour-là.

Raoul se décida donc à marcher tout droit devant lui, en s'en remettant au hasard de l'emploi de sa soirée.

Le hasard est un malin drôle!...

Il conduisit notre héros précisément en face de la haute et large porte de la maison de jeu.

La cour était somptueusement illuminée comme la veille et encombrée de laquais secouant des torches et de gentilshommes descendant de leurs chaises à porteurs.

Involontairement, Raoul s'arrêta.

Il essaya de continuer son chemin; mais un visible aimant semblait le retenir et l'empêcher de s'éloigner.

— Au fait, — se demanda-t-il, — si j'entrais?...

Et il se répondit :

— Pourquoi non?

Puis il ajouta :

— Qu'ai-je à craindre?... Ne puis-je, sans même toucher une carte, passer une soirée charmante à voir l'or ruisseler et bondir sur les tapis verts, sous le feu de cent bougies?... Quelle musique plus charmante que celle des piles de louis qui s'écroulent et font jaillir en roulant des myriades de fauves étincelles?... Et d'ailleurs, si je veux jouer un instant, pour faire comme tout le monde, qui m'en empêche et qu'est-ce que je risque?... C'est tout au plus si j'ai vingt-cinq ou trente louis dans mes poches... Quand je perdrais cette bagatelle, où serait le mal?... Puis, enfin, qui me dit que je perdrai?... Cinquante louis, la nuit passée, m'ont rapporté deux cent mille livres... N'en déplaise au vieux Nathan, j'en puis gagner autant cette nuit...

Quand on discute de cette façon avec soi-même, il est certain d'avance qu'on succombera à la tentation.

Raoul succomba en effet.

Il franchit le seuil de la porte cochère, et, au bout d'un instant, il faisait son entrée dans les brillants salons du premier étage.

Quoique l'heure ne fût guère avancée, la foule des joueurs était déjà compacte.

L'arrivée de M. de la Tremblaye fit sensation.

Il n'était bruit que de sa chance miraculeuse et de ses gains énormes de la veille.

Sa présence surexcita donc au plus haut point la curiosité générale.

— Allait-il jouer? allait-il gagner encore? allait-il tout reperdre, au contraire?

Voilà ce que chacun se demandait.

Le caractère de l'homme est, presque toujours, si étrangement pétri de puérile vanité que Raoul, au moment où il s'aperçut de l'attention dont il était l'objet, s'en trouva flatté intérieurement et regretta de n'avoir point apporté avec lui une vingtaine de mille livres pour soutenir au besoin sa réputation naissante de grand joueur.

Un moment il se sentit disposé à retourner à son hôtellerie afin de se lester d'or.

Mais il y avait loin de la rue Saint-Honoré à la rue de Paradis-Poissonnière.

Raoul se décida donc à rester et à essayer avant tout la chance.

Dans les salons où nous avons introduit nos lecteurs, on jouait le pharaon, le biribi, la bassette, le lansquenet, etc.

M. de la Tremblaye se dirigea vers une table de lansquenet, la même à laquelle il devait, quelques années plus tard, être insulté d'une façon si cruelle par le vicomte d'Aulagny.

On lui fit immédiatement place.

C'était la première fois que Raoul assistait à une partie de lansquenet.

Il regarda pendant deux ou trois minutes tomber les cartes une à une, afin de bien se rendre compte de la marche de ce jeu si simple.

Puis, la main étant arrivée à lui, il prit les cartes et jeta vingt-cinq louis sur la table.

— *Banquo!* — dit vivement son voisin de droite, qui, tout bas, ajouta : — C'est de l'argent gagné d'avance; on n'a pas, deux fois de suite, une chance pareille à celle de ce jeune homme dans la nuit d'hier...

Raoul tourna lentement les cartes.

Ce fut une *dame* d'abord, puis un *as*.

Treize ou quatorze cartes se succédèrent ensuite, sans sortir des *deux*, des *trois*, des *cinq* et des *sept*.

La galerie suivit ces cartes avec un intérêt très-vif et qui croissait de seconde en seconde.

### VIII. — LA CHAISE A PORTEURS.

Après cette succession de basses cartes, Raoul tourna un *valet*.

Puis un second...

Un troisième...

Et enfin *le valet de carreau* qui tomba sur ses trois collègues.

— Lansquenet! — crièrent dix voix à la fois.

Raoul ne savait pas qu'il avait gagné.

Il fallut le lui apprendre.

Le voisin de droite semblait très-contrarié et surtout très-étonné d'avoir perdu ses vingt-cinq louis.

Mais il se consola en se disant :

— Bah! si ce gentilhomme continue la main, je tiendrai les cinquante louis, et cette fois il faudra bien que je gagne!

Raoul continua en effet.

— Banquo! — fit le voisin.

En deux cartes, M. de la Tremblaye avait gagné de nouveau.

Les lèvres du voisin ébauchèrent une moue caractéristique et prononcée.

— Diable!... diable!... — se dit-il, — est-ce que ce serait une veine?...

Et, devenu soudain prudent, il s'abstint, jusqu'à nouvel ordre, de risquer le moindre enjeu contre la banque de Raoul.

« *La prudence est la mère de la sûreté,* » dit un proverbe.

Ce proverbe est sage et renferme un conseil utile.

Le voisin se trouva bien d'avoir suivi ce conseil.

La chance de M. de la Tremblaye n'était pas moins prodigieuse cette nuit-là que la nuit précédente.

Sept fois de suite le hasard se déclara pour Raoul.

L'intérêt qu'inspirait cette partie était devenu si grand, que tous les hôtes de la maison de jeu avaient déserté le pharaon, la bassette, etc., et se pressaient à la table de lansquenet où trônait notre héros.

En ce moment, il y avait sur le tapis vert, tant en or qu'en bons de la caisse des fermiers généraux, la somme gigantesque de cent cinquante-trois mille six cents livres, éblouissant résultat d'une première mise de vingt-cinq louis.

— Qui veut tenir? — dit Raoul. — Qu'on fasse ce qu'on voudra, je tiens tout.

Un petit frémissement circula dans la galerie.

L'audace inouïe de ce jeune homme qui, d'un air insoucieux, aventurait ainsi toute une fortune sur un seul coup de cartes, causait à tous ces joueurs une fiévreuse admiration mêlée d'un peu d'épouvante.

Raoul seul était calme et il n'avait, nous l'affirmons, aucun mérite à garder ainsi son sang-froid.

Sa confiance en son étoile était si complète, si aveugle, qu'il n'admettait point qu'il lui fût possible de perdre un seul coup, de quelque façon qu'il jouât.

Cette confiance superstitieuse, ses adversaires avaient fini peu à peu par la partager, si bien qu'au moment où M. de la Tremblaye prononça les paroles que nous venons de reproduire un peu plus haut : « Qu'on fasse ce qu'on voudra, je tiens tout!... » personne n'y répondit un mot, et pas un seul louis ne fut mis en avant pour commencer l'enjeu des adversaires du jeune homme.

Raoul s'étonna de cette terreur qu'il inspirait.

— J'attends, messieurs, — dit-il, — j'attends...

Même silence.

— Quoi!...— s'écria Raoul alors,— pas seulement quelques mille livres!...

Et il regarda à droite et à gauche.

Il ne vit que des mines effarées et piteuses, car il était entouré de perdants, et chacun avait laissé des plumes de son aile dans l'énorme tas d'or qui s'amoncelait devant le jeune homme.

— Ma foi, messieurs, — reprit ce dernier, — je suis bien forcé de

quitter la place!... J'espère au moins qu'on ne m'accusera point de faire *Charlemagne*, car ce n'est pas volontairement que je m'en vais...

Et, tout en parlant ainsi, il se leva et remplit ses poches des résultats de son jeu.

O hasard!...

Celui qui reprit la main que Raoul abandonnait perdit en trois cartes!...

La fortune semblait vouloir prouver que c'était à notre héros seul qu'elle accordait ses faveurs!...

Chacun regretta amèrement de n'avoir point tenu l'enjeu de Raoul au dernier coup, mais il était trop tard!...

Le jeune homme se mit alors à se promener dans les salons vastes et splendides, ne s'installant à aucune partie, mais jouant un coup de temps à autre, tantôt au biribi, tantôt à la bassette, et toujours avec le même bonheur inoui et insolent.

Vers minuit, son bénéfice dépassait celui de la veille, c'est-à-dire qu'il avait gagné un peu plus de deux cent mille livres.

L'un des banquiers de la maison de jeu s'approcha de lui, et lui proposa gracieusement d'échanger la plus grande partie de son or contre des *bons au porteur* et des billets de caisse, monnaie commode et portative.

Raoul accepta avec enthousiasme.

Il plaça dans la poche de son habit le rouleau de billets qu'on venait de lui remettre, et il ne garda en or que cent cinquante louis environ.

Cet échange opéré, Raoul descendit dans la cour.

Il fit signe à deux porteurs de chaise de le venir prendre sur la dernière marche de l'escalier, et il leur dit, en leur jetant une pièce d'or, et en leur donnant l'adresse de son hôtellerie :

— Voici un louis pour vous, faquins, mais je prétends que vous marchiez comme le vent...

— Nous ferons de notre mieux pour satisfaire votre seigneurie, — répondit un des porteurs en se courbant pour ramasser la pièce d'or qui avait roulé entre les pavés.

Quand il se releva, le jeune homme s'était assis dans la chaise.

Aussitôt la portière refermée, les deux hommes échangèrent un rapide coup d'œil.

Puis ces mots se croisèrent, prononcés à voix basse.

— Dis donc, Jean...

— Eh bien, quoi?

— J'ai une idée.

— Moi aussi.

— Dis la tienne.

— Je crois que nous avons la même...

— Possible!

— Eh bien?

— Eh bien, ça peut se faire...

— C'est ton avis?

— Oui.

— Alors, c'est comme si c'était fait.

Raoul, étonné de l'immobilité de la chaise, cria depuis l'intérieur :

— Eh bien, marauds, qu'y a-t-il, et pourquoi ne marchons-nous pas?

— Pardon, votre seigneurie, — répondit le porteur qui avait déjà parlé, — mon compagnon et moi, nous ajustions nos bretelles, mais voilà qui est fait, et nous sommes en route...

En effet, la chaise s'ébranla.

Raoul s'accota dans le coin de droite, et, doucement bercé par le mouvement rapide et régulier de son véhicule, il ne tarda guère à s'assoupir à demi.

Un quart d'heure à peu près se passa ainsi.

Tout à coup la chaise s'arrêta brusquement.

Raoul s'éveilla en sursaut.

Il se crut arrivé, et il mit la tête à la portière.

Il ne reconnut point la maison en face de laquelle il se trouvait.

La rue, complètement déserte, était étroite, sale, et c'est à peine si un réverbère honteux et terne combattait de sa clarté fumeuse l'opaque épaisseur des ténèbres.

Les deux porteurs semblaient tenir conseil à dix pas de la chaise, dont ils avaient enlevé les bâtons, sur lesquels ils s'appuyaient.

— Ah çà, faquins!... — leur cria Raoul, — où sommes-nous et qu'y a-t-il?...

Les porteurs se rapprochèrent.

Raoul répéta sa question.

— Il faut descendre, mon gentilhomme, — dit l'un d'eux d'une voix dure et avec un accent brutal.

— Descendre?... Nous sommes arrivés?

— Oui.

— Où donc est l'hôtel de *la Toison d'or*?

— Qu'il soit ici ou ailleurs, peu importe.

— Comment?

— Oui, nous n'allons pas plus loin.

— Êtes-vous fous?..

— Assez de paroles!... Descendez, et plus vite que ça, sinon nous allons vous mettre dehors...

Et l'homme qui parlait ainsi ouvrit brusquement la portière.

Raoul comprit qu'un grand danger le menaçait.

La présence d'esprit ne l'abandonna pas.

Il s'élança sur le pavé, le plus loin possible des deux hommes.

Pressentant qu'il allait être attaqué, il fit un bond en arrière et s'adossa à la muraille, afin de ne pas pouvoir être surpris de deux côtés à la fois. Il appuya la main droite sur la garde de son épée, pour être prêt à se défendre, et il demanda :

— Voyons, drôles, que voulez-vous?

— Nous voulons votre argent, mon gentilhomme.

— Je n'en ai pas.

Les deux hommes répondirent par un ricanement farouche.

Puis l'un d'eux ajouta :

— Vous sortez d'une maison de jeu .. vous nous jetez un louis pour une course d'une demi-heure, et vous prétendez ensuite que vous n'avez pas d'argent!... Allons donc, mon gentilhomme, allons donc!... c'est mal inventé, savez-vous!...

## IX. — RUE DES PROUVAIRES.

— Eh bien, — dit alors M. de la Tremblaye, qui sentit qu'il fallait payer d'audace et jouer hardiment le tout pour le tout, — puisque vous voulez mon argent, canailles que vous êtes, et que je refuse de vous le donner, venez le prendre...

— C'est ce que nous allons faire...

— J'attends!...

Et Raoul, qui venait de tirer son épée, prit une attitude tout à la fois offensive et défensive.

Les voleurs sont habituellement fort lâches.

Il est rare qu'ils bravent un péril quand il s'offre à eux face à face, il est rare qu'une résistance ouverte et à main armée ne les déconcerte pas d'une façon absolue et complète.

Raoul avait compté là-dessus.

Il ne se trompait guère.

Les bandits, quoiqu'ils fussent deux contre un seul homme, et que les lourds bâtons de leurs chaises pussent devenir entre leurs mains une arme bien autrement dangereuse qu'une frêle épée de parade, reculèrent au lieu d'avancer.

Raoul profita de ce moment de répit pour faire trois ou quatre pas à droite et modifier ainsi sa position avec avantage.

Il se plaça dans l'enfoncement formé par une porte.

Les degrés de cette porte lui servirent en quelque sorte de piédestal et lui permirent de dominer ses adversaires.

Ces derniers avaient de nouveau tenu conseil.

L'un des deux marcha en avant et dit d'un ton radouci et qui dénotait des intentions conciliantes :

— Voyons, mon gentilhomme, ne nous fâchons pas, si c'est possible, et causons!...

Raoul fit un mouvement qui signifiait :

— J'écoute.

Le bandit continua.

— Nous voulons votre argent, nous avons été trop loin pour reculer; nous sommes les plus forts, par conséquent il faudra bien en passer par où nous voulons; eh bien, soyez gentil, exécutez-vous de bonne grâce, et, parole d'honneur! il ne vous sera point fait de mal...

Raoul hésita.

— Peut-être, — se dit-il à lui-même, — pourrais-je, en jetant une poignée d'or à ces brigands, sauver ma vie menacée et la somme énorme dont je suis porteur...

Mais il ajouta presque aussitôt qu'il était au moins douteux qu'ils se contentassent des quelques louis qu'il pouvait leur sacrifier.

D'ailleurs, M. de la Tremblaye n'était point de ces âmes faibles qui cèdent à l'impression da la crainte.

— J'ai refusé tout à l'heure, et je refuse encore, — répondit-il carrément.

— Vous avez tort, mon gentilhomme...

Raoul haussa les épaules et garda le silence.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, — fit-il.

— Une fois, deux fois, trois fois?

— Oui, oui! cent fois oui!...

— Eh bien, à votre aise!...

Et les porteurs de chaise se ruèrent tous deux à la fois sur Raoul, le bâton levé.

Le jeune homme voulut parer le choc avec son épée.

Mais les bâtons avaient une longueur triple de celle de cette lame fragile.

Les adversaires de Raoul pouvaient l'attaquer à distance, et il lui était impossible, à lui, de les atteindre.

Cependant, pendant une demi-minute environ, il vint à bout d'éviter tous les chocs.

Au bout de ce temps, l'épée de Raoul rencontrant à faux l'extrémité de l'un des bâtons, se brisa comme si elle eût été da verre.

Ainsi désarmé, le jeune homme était perdu.

Un coup terrible l'atteignit sur la tête.

Il poussa un cri, agita les bras et tomba à la renverse sans connaissance.

Sans doute la porte à laquelle il s'était adossé pour combattre était mal close, car sous le poids du jeune homme cette porte céda et s'ouvrit.

Le corps de Raoul se trouva donc étendu, moitié dans l'allée de la maison, moitié sur le pavé fangeux de la rue.

— Nous le tenons!... — murmurèrent les deux voleurs avec un accent de triomphe.

Et ils se précipitèrent vers leur victime inanimée avec la voracité féroce et sinistre des vautours s'acharnant sur un cadavre.

En un tour de main, ils avaient visité les poches du jeune homme et s'étaient emparés de l'or qu'il avait sur lui et de la montre armoriée.

— Est-ce que c'est tout? — demanda l'un d'eux.

— Tout ce que je trouve.

— C'est bien peu!

— Oui, de par le diable!

— Tu as mal cherché.

— Cherche mieux, si tu peux!

— C'est ce que je vais faire.

Et, de nouveau, les poches de Raoul furent fouillées et explorées dans tous les coins et recoins.

A dix reprises différentes, les mains avides des voleurs rencontrèrent la liasse de billets de caisse.

Mais ils ne soupçonnaient point la valeur de ce paquet de chiffons soyeux, et ils n'y accordèrent pas la moindre attention.

— Allons, — s'écria celui des bandits qui s'appelait Jean, — il paraît que décidément c'est tout.

— Ça me fait aussi cet effet-là.

— Il faut bien s'en contenter.

— Oui, faute de mieux.

— Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, n'est-ce pas?

— Non.

— Alors, filons.

— C'est ça, et vivement...

Les voleurs firent un mouvement pour s'éloigner.

Jean arrêta son compagnon.

— Minute!... — lui dit-il.

— Quoi?

Jean désigna le corps de Raoul.

Puis il ajouta:

— Et ce cadet-là?

— Eh bien?

— Qu'en faisons-nous?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus, et c'est pour cela que je te le demande.

— Crois-tu qu'il soit mort?

— Je le parierais; mais on se trompe si facilement...

— Oh! oui!...

— Le mieux serait de rendre la chose tout à fait certaine...

— Comment?

— Dame!... c'est clair et facile à comprendre.

Et le bandit acheva sa pensée par un geste atroce.

Ce geste était celui de briser la tête de Raoul d'un nouveau coup de bâton et de l'achever ainsi, s'il vivait encore.

— A quoi bon? — demanda son compagnon, qui, sans doute, avait le cœur moins dur et l'âme moins cruelle.

— S'il en revient, et s'il nous rencontre...

— Où?

— On ne sait pas.

— D'abord, il ne nous reconnaîtrait point...

— Ne t'y fie guère!...

— C'est à peine s'il nous a vus, et il ne nous a pas regardés. D'ailleurs, nous n'avons qu'à ne plus retourner rue Saint-Honoré; et enfin, quand même il parlerait, il n'a ni témoins ni preuves pour nous accuser...

— Tout ça, c'est fort bien, mais je ne m'y fierais pas!...

— Tu as tort.

— Enfin, ton avis n'est pas de l'achever?

— Ma foi, non.

— Poule mouillée, va!... Mais, soit! c'est ta fantaisie, je veux bien te la passer!...

En ce moment on entendit retentir, tout à fait à l'extrémité de la rue (qui, soit dit en passant, était la rue des Prouvaires), le bruit des pas mesurés d'une troupe d'hommes.

— Écoute, dit Jean.

— J'entends, pardieu!...

— La ronde du guet?

— Oui.

— Alors, trottons!

— Je le crois bien, il n'est que temps!...

Et les bandits, restituant aussitôt à leur destination primitive les deux bâtons dont ils venaient de faire un emploi si terrible et si criminel, reprirent leur chaise à porteurs, et, après avoir repoussé complètement dans l'allée le corps de Raoul et refermé la porte sur lui, s'éloignèrent en toute hâte dans la direction opposée à celle par laquelle le guet s'approchait.

A cette époque, les rondes des soldats du guet avaient une louable habitude dont nos patrouilles nocturnes conservent la tradition avec un si grand soin.

Alors, comme aujourd'hui, les escouades de la police se faisaient précéder par un bruit tel qu'on l'entendait d'un bout à l'autre d'une rue, et les malfaiteurs, mis en garde par ce tapage qui causait leur sécurité, quittaient tranquillement leur besogne et attendaient, pour se remettre à l'ouvrage, que le silence et la solitude se fussent rétablis.

Les soldats du guet passèrent, le fusil sur l'épaule, insouciants et joyeux.

Celui-ci fredonnait le refrain d'un noël à la mode.

Celui-là racontait à un camarade l'histoire de ses amours avec quelque jolie ravaudeuse, ou quelque mignonne grisette, ou quelque belle dame de la halle, non moins fournie en écus qu'en appas.

Un troisième, enfin, parlait avec enthousiasme des charmes du vin vieux d'un nouveau cabaret.

Bref, en passant, la ronde nocturne réveillait les bons bourgeois dont elle était censée protéger le sommeil.

Aucun des soldats ne soupçonna seulement qu'un crime venait de se commettre, et que, derrière cette porte à demi fermée, il y avait peut-être un cadavre!...

### X. — LA MÈRE MOLOCH.

La maison devant laquelle avait eu lieu le combat dont nous avons raconté dans le précédent chapitre les péripéties et le dénoûment, était sale, noire, éraillée, bâtie moitié en bois, moitié en moellons et en plâtras disloqués, et n'avait que trois étages de hauteur.

Or, tandis que Raoul luttait contre deux assassins, voici ce qui se passait à l'étage le plus élevé de cette maison, dans un logis, ou plutôt dans un bouge délabré qui avait quelque chose de sinistre.

Figurez-vous une pièce de moyenne grandeur, dont les murailles nues disparaissaient presque entièrement sous une couche de moisissure verdâtre. Des solives mal équarries et des planches disjointes tenaient lieu de plafond.

Un grossier carrelage recouvrait le sol.

Un grand rideau, déchiré par places et retenu par des anneaux de fer qui glissaient sur une longue tringle, coupait cette pièce dans toute sa longueur et formait ainsi deux chambres d'inégale grandeur, car l'une était des deux tiers plus large que l'autre.

Dans le compartiment le plus étroit se trouvaient deux lits, ou plutôt deux grabats recouverts de draps d'une blancheur douteuse et de couvertures ressemblant aux tartans déchiquetés des mendiantes irlandaises.

L'étoffe du rideau qui cachait ces grabats avait été belle autrefois, mais c'est à peine si maintenant, au milieu des taches et des trous, on distinguait d'une façon vague les couleurs jadis éclatantes de son lampas oriental.

Devant la cheminée, un fourneau de terre servait à préparer les aliments.

Un grand bahut de chêne, une table carrée et quatre chaises composaient tout le mobilier. Sur la table, il y avait une petite lampe de cuivre, une carafe de cristal de Bohême remplie d'une eau transparente, un énorme chat noir qui ronflait, couché en rond, et un vieux corbeau, à demi déplumé, endormi sur une patte et la tête sous son aile.

De chaque côté de cette table, deux femmes étaient assises en face l'une de l'autre. L'une était vieille et l'autre jeune.

La vieille pouvait avoir soixante ans.

Elle était très-grande et très-maigre. Peut-être avait-elle été belle autrefois, quand une chair jeune et brune recouvrait les traits de ce visage aujourd'hui tanné et parcheminé.

Ses grands yeux noirs, enfoncés dans de profondes orbites, lançaient par moments les éclairs d'un feu sombre.

Son nez, fortement aquilin, imprimait à son profil une vague ressemblance avec celui d'un oiseau de proie.

Ses joues creuses et sa bouche rentrée en dedans donnaient à la partie inférieure de sa figure une expression sinistre.

Le costume que portait cette femme ajoutait encore à l'étrangeté presque effrayante de son apparence.

Sur sa tête, un mouchoir de soie jadis écarlate se nouait en forme de turban. De longues mèches de cheveux gris s'échappaient à travers les déchirures nombreuses de cette coiffure singulière.

Une large robe d'étoffe noire, à manches flottantes, serrée à la taille par une corde, enveloppait ce long corps osseux.

Sur cette robe, des figures bizarres et sans doute cabalistiques étaient brodées en rouge.

La vieille femme que nous venons de décrire et qui jouissait d'une immense réputation dans le quartier comme magicienne, tireuse de cartes, chiromancienne, astrologue, diseuse de bonne aventure et vendeuse de remèdes secrets et infaillibles, se nommait la *mère Moloch*.

Quant à la jeune fille qui se trouvait en face d'elle, nos lecteurs la connaissent déjà.



Déborah souleva sa main et la tendit de nouveau à sa compagne. (Page 94.)

Nous la leur avons presentée à deux reprises differentes :

D'abord dans la maison de Nathan, auprès de la belle juive Déborah; puis à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, heurtant M. de la Tremblaye dans sa course, ou plutôt heurtee par lui.

C'était, en un mot, *la fille du diable*, ainsi appelée, sans doute, parce qu'elle était, ou tout au moins parce qu'elle passait pour être la fille de la *mere Moloch*.

Or, il n'est personne qui ne sache à merveille que ce nom de Moloch appartient à un vieux demon qui est sans conteste un des plus hauts et des plus puissants seigneurs du royaume des enfers.

— Ma mère, entendez-vous? — fit tout à coup la jeune fille en prêtant l'oreille.

— Quoi? — demanda la vieille femme.

— On dirait qu'on se querelle dans la rue.

— Eh bien! que nous importe?

La fille du diable quitta sa place.

Elle se dirigea vers la petite fenêtre qui, pendant le jour, donnait un peu d'air et de lumière au taudis qu'elle habitait, et elle ouvrit cette fenêtre.

C'était l'instant précis où les porteurs attaquaient M. de la Tremblaye avec leurs bâtons.

Le bruit de l'acier sur le bois retentissait net et distinct.

— Je ne me trompais pas, ma mere, — murmura la jeune fille; — écoutez, écoutez...

— Eh bien! on se bat en duel, voilà tout.

— On ne se bat en duel ni à cette heure de la nuit, ni dans une rue de notre quartier.

— Qu'est-ce donc alors, selon toi?

— Ce n'est pas un duel, ma mère, c'est un assassinat!

La mère Moloch se prit à rire ironiquement et elle répliqua :

— Allons, ma pauvre Hebe, tu es folle, tout à fait folle!

La jeune fille n'entendit pas cette réponse.

Elle écoutait, haletante, ce qui se passait dans la rue.

L'épée de Raoul, brisée en plusieurs tronçons, tomba sur le pavé.

Ce bruit monta jusqu'à la fille du diable et la fit tressaillir.

Immédiatement après, un coup violent retentit avec un bruit mat et sourd.

Puis un grand cri... Puis la chute d'un corps... Puis plus rien...

La jeune fille poussa un gémissement étouffé.

Elle quitta la fenêtre, elle cacha son visage dans ses deux mains elle balbutia :

— C'est fini... c'est fini! ils l'ont tué!...

— Qui? — demanda la vieille femme.

— Je ne sais; mais je suis sûre qu'un crime vient d'être commis...

— Cela ne nous regarde pas! il n'y a rien à voler chez nous, par conséquent nous n'avons rien à craindre... Il est tard et voici que notre lampe va s'éteindre... Allons, couchons-nous et dormons!...

— Dormir!... — s'écria la jeune fille, — le pourrez-vous, ma mère?...

— Oui, certes!...

— Moi, je suis tremblante... Ce qui se passait tout à l'heure m'a glacé le sang dans les veines.

La mère Moloch se mit à rire de nouveau et reprit :

— Je le répete, ma pauvre Hebé, tu deviens folle... folle à lier!

Hebé, puisque tel était le petit nom de la fille du diable, Hébé, — disons-nous, — ne répondit rien.

Une ou deux minutes s'écoulèrent.

Puis on entendit dans le lointain s'approcher la ronde du guet.

La jeune fille quitta la chaise sur laquelle elle s'était rassise et courut de nouveau à la fenêtre.

— Ils vont trouver le corps... — pensa-t-elle.

Et à mesure que les soldats approchaient, son cœur cessait de battre. Nous savons déjà que la ronde passa sans s'arrêter.

Aussitôt que le silence fut redevenu complet dans la rue, Hébé saisit la petite lampe de cuivre dont la mèche épuisée jetait des clartés mourantes. Elle se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu? — lui demanda la vieille femme.

— Je descends ..



**Oh! pardon, mademoiselle! pardon, mille fois pardon! (Page 98.)**

— Pourquoi faire?

— Il faut absolument que je sache ce qui s'est passé... il faut absolument que je voie s'il y a du sang sur le pavé, devant notre maison.

Et la jeune fille s'engagea dans l'escalier.

— Attends-moi, du moins!... attends-moi donc!...— lui cria d'une voix rageuse la mère Moloch, qui, peut-être, ne se souciait point de rester seule dans les ténèbres.

La jeune fille s'arrêta aussitôt.

Sa mère la rejoignit et descendit à la suite, en grommelant et en répétant : — Oui, elle est folle!... folle!... folle!... folle!...

Les trois étages furent bientôt franchis.

Les deux femmes atteignirent le bas de l'escalier.

L'allée était profonde, étroite, puante.

La fille du diable fit avec sa main une sorte de réflecteur qu'elle plaça derrière la lampe, afin de projeter la lumière en avant.

Le couloir se trouva ainsi faiblement éclairé dans toute sa longueur. Soudain la jeune fille poussa un cri et recula d'un pas.

Elle venait de distinguer un corps humain étendu sur le sol.

— Quoi?... qu'y a-t-il? — demanda la mère Moloch en remontant trois marches de l'escalier aussi vite que le lui permirent ses vieilles jambes.

— Il y a, ma mère, que je ne m'étais pas trompée, qu'un crime a été commis, qu'on vient d'assassiner un homme, et que le cadavre est là..

— Tu en es sûre? — fit la vieille femme, — dont les yeux fatigués ne pouvaient percer l'épaisseur des ténèbres aussi bien que ceux d'Hébé.

— J'en suis sûre... je le vois... Venez!...

### XI. — SUR LA PREMIÈRE MARCHE DE L'ESCALIER.

La fille du diable, toujours suivie par la mère Moloch à une distance de deux ou trois pas, s'avança jusqu'auprès du corps étendu, dont l'immobilité absolue ressemblait à la mort.

Elle projeta la lueur de sa lampe sur le pâle visage du jeune homme et elle poussa un faible cri en le reconnaissant.

On se souvient que bien peu d'heures auparavant la jeune fille avait rencontré Raoul, et que cette rencontre avait produit sur elle une assez vive impression pour lui faire désirer d'être suivie par ce gentilhomme.

L'exclamation d'Hébé n'échappa point à la mère Moloch.

— Est-ce que tu connaîtrais ce damoiseau, par hasard? — demanda-t-elle vivement.

— Non... non, ma mère, — se hâta de répondre la jeune fille.

— Bien vrai?

— Je vous l'affirme.

— Alors, pourquoi sembles-tu si surprise et si troublée?

— Je ne suis point surprise, ma mère... Quant à mon émotion, je ne puis la dominer, je l'avoue... Songez donc que nous sommes en présence d'un cadavre... qui, il y a quelques minutes, était rempli de vie et d'avenir...

— Bah! — répondit la vieille femme, — je ne vois pas de trace de sang, et rien ne prouve que ce jeune homme ait cessé de vivre.

— Le croyez-vous? — s'écria Hébé.

— Je ne dis pas que je le crois; mais je dis que tout est possible.

— Pourquoi ne pas vous en assurer?

— Je veux bien le faire, mais d'abord...

— Eh bien?

— D'abord, va fermer la porte de la rue et pousse les verrous intérieurs. Les assassins de ce gentilhomme n'auraient qu'à revenir, et s'ils nous trouvaient là, ils nous feraient sans doute un mauvais parti!...

La fille du diable fit tout aussitôt ce que sa mère lui demandait.

Puis elle revint auprès de la vieille femme.

Cette dernière, complètement rassurée à l'endroit des appréhensions que nous venons de lui entendre manifester, avait, non sans peine, ployé le genou à côté du corps de Raoul.

L'une de ses mains s'appuyait sur le cœur et l'autre sur la veine du poignet droit du jeune homme.

Au bout d'une ou deux secondes sa taille roidie se redressa.

Hébé étudiait anxieusement l'expression du visage de sa mère.

Mais ce visage ne disait absolument rien.

Il fallut que la jeune fille interrogeât. Elle le fit d'une voix faible.

— Eh bien? — demanda-t-elle.

— Eh bien! — répondit la mère Moloch, — le pouls bat, calme et plein, exactement comme si ce gentilhomme dormait.

— Alors, il n'y a pas de danger?

— Aucun.

— Que Dieu soit béni!

— *Amen!* — fit la vieille femme en ricanant.

— Savez-vous où est la blessure?

— S'il y en avait une, le sang coulerait, et je n'en vois pas trace.

— Cependant ce jeune homme ne s'est pas évanoui sans motif...

— C'est probable; mais, je te le répète, je ne vois rien.

— Il me semble qu'une gouttelette pourpre tache le haut du front.

— Au fait, tu as raison, répondit la mère Moloch en passant ses longs doigts décharnés à travers les mèches épaisses des cheveux bruns de Raoul.

— Eh bien? — demanda la fille du diable pour la seconde fois.

— La blessure est à la tête, — répliqua la vieille femme.

— Dangereuse?

— Je ne crois pas : une simple contusion...

— Une contusion?

— Oui. Ce n'est point un coup d'épée que ce gentilhomme a reçu, c'est un coup de bâton... et même il a fallu que son crâne fût bien solide, car ce coup de bâton me fait l'effet d'avoir été rudement appliqué. La seule chose à craindre, dans ce moment, c'est une congestion cérébrale.

— Et n'y a-t-il pas un moyen d'éviter ce danger?

— Si, vraiment.

— Lequel?...

— Une bonne petite saignée dégagerait immédiatement le cerveau.

— Et le blessé reprendrait connaissance?

— Sans aucun doute.

— Je vous ai entendue dire cent fois, ma mère, qu'aucun des meilleurs médecins de Paris n'était capable de pratiquer une saignée avec plus d'habileté que vous...

— Je l'ai dit, et cela est vrai.

— Alors, vous pouvez guérir ce jeune homme?...

— Oui, je le pourrais, mais...

La mère Moloch s'arrêta.

— Mais, quoi? — demanda vivement Hébé.

— Dans quel intérêt le ferais-je?...

— L'humanité...

La mère Moloch haussa les épaules.

Hébé comprit qu'elle faisait fausse route en s'adressant au cœur de la prétendue sorcière. Aussi elle se hâta d'ajouter :

— D'ailleurs, ma mère, ce gentilhomme semble riche, et il n'est point douteux qu'il vous récompensera largement des soins que vous aurez pris de lui...

Cet argument produisit un effet immédiat.

Les dispositions de la mère Moloch se modifièrent en un clin d'œil.

Elle aida de son mieux Hébé à porter, ou plutôt à traîner le corps de Raoul jusqu'au bas de l'escalier et à l'adosser à la première marche.

Puis elle enjoignit à la jeune fille de courir jusqu'à la mansarde, d'en rapporter une lancette rouillée qui s'y trouvait enfouie sous un tas de chiffons.

Elle demanda en outre quelques bandes de vieux linge et un vase quelconque qui pût servir à recevoir le sang.

La fille du diable ne se fit pas répéter deux fois cet ordre, et elle revint avec une promptitude surprenante.

La mère Moloch fit ses préparatifs avec toute l'habileté d'un praticien émérite. Seulement, sa main, que l'âge rendait tremblante, et le triste état de sa lancette la mirent dans la nécessité de piquer la veine à trois reprises différentes avant que le sang parût.

Mais, au troisième coup, il jaillit avec une si grande abondance, que les mains et une partie de la figure d'Hébé s'en trouvèrent couvertes. Elle se sentit devenir pâle et frissonnante sous cette rosée tiède et pourpre, et elle fut au moment de s'évanouir à son tour.

Mais elle se soutint en saisissant la corde qui servait de rampe à l'escalier boueux; elle essuya ses mains et son visage ensanglantés, et son émotion se calma.

A mesure que le sang jaillissait de la veine ouverte de Raoul, l'effet prédit par la mère Moloch se réalisait en effet.

M. de la Tremblaye ne tarda guère à pousser un profond soupir.

L'évanouissement se dissipait.

Le jeune homme souleva ses paupières alanguies, mais le regard qu'il promena autour de lui fut vague et incertain.

Ses yeux ne voyaient point, ou tout au moins la perturbation momentanée apportée dans ses facultés morales par le terrible choc qui venait de lui ébranler le cerveau, ne lui permettait de se rendre compte ni de ce qu'il voyait, ni de l'endroit dans lequel il se trouvait, ni des circonstances qui l'y avaient amené.

La mère Moloch avait saigné Raoul au bras gauche.

Il souleva sa main droite et il l'appuya sur le haut de sa tête à deux ou trois reprises. Là était le siége d'une douleur dont il cherchait évidemment à se rendre compte, mais sans y parvenir.

La vie du corps était revenue. La vie de l'âme tardait encore.

La fille du diable suivait du regard, avec une anxiété pleine de trouble et de passion, chacun des mouvements de Raoul.

## XII. — RÉVEIL.

Cependant le sang coulait toujours.

L'écuelle de faïence apportée par Hébé était pleine jusqu'au bord.

Raoul, déjà très-pâle, pâlissait de plus en plus, et les symptômes d'une prochaine défaillance commençaient à se manifester chez lui.

— Allons, — dit la mère Moloch, — je crois qu'en voilà assez...

Et elle appuya son pouce sur l'ouverture de la veine, tandis que la fille du diable dénouait les bandes qui serraient le bras.

Le sang s'arrêta aussitôt.

D'après les indications de sa mère, la jeune fille plaça et assujettit des compresses solides. Puis, quand ce fut terminé, elle dit :

— Maintenant, qu'allons-nous faire?...

— Puisque nous avons commencé la cure, — répliqua la mère Moloch, — il faut l'achever... Ce jeune homme ne peut ni retourner chez lui dans ce moment, ni rester là, au bas de cet escalier : il faut qu'il monte avec nous et couche dans notre mansarde.

C'était là ce que la jeune fille désirait le plus au monde.

Mais elle n'aurait osé en faire la proposition à la mère Moloch.

Aussi, en entendant les paroles de cette dernière, son cœur tressaillit de joie.

— Seulement, — poursuivit la vieille femme, — comme il nous est impossible de porter ce jeune homme à nous deux, il faudra qu'il tâche de marcher, et tu le soutiendras...

— Oui, ma mère, — fit la jeune fille.

Et se retournant vers Raoul, elle lui dit de la voix la plus douce :

— Monsieur...

Cette voix frappa l'oreille de Raoul, mais il l'entendit comme on entend dans un rêve.

Cependant ses lèvres balbutièrent machinalement :

— Mademoiselle?...

— Voulez-vous essayer de vous lever? — poursuivit Hébé.

Raoul fit un effort pour se remettre sur ses jambes, mais il ne put en venir à bout, et il retomba sur la marche de l'escalier qui lui servait de siége.

La fille du diable lui prit la main afin de l'aider.

Le jeune homme, soutenu par ce point d'appui, essaya un nouvel effort et parvint à se tenir debout.

Mais tout semblait tourner et bondir autour de lui, des bruissements étranges emplissaient ses oreilles, sa faiblesse en outre était grande, et il serait tombé de nouveau si Hébé ne lui eût jeté ses deux bras autour du corps afin de le soutenir.

— Venez, maintenant, — murmura-t-elle.

Et tout en continuant à l'enlacer, ainsi qu'elle venait de le faire, elle franchit deux ou trois marches de l'escalier et les lui fit franchir avec elle.

Depuis l'allée où s'était passé tout ce qui précède, jusqu'au troisième étage qu'il s'agissait d'atteindre, l'ascension fut longue et pénible. A chacun des repos de l'escalier, il fallait s'arrêter, car Raoul et Hébé n'étaient guère moins épuisés l'un que l'autre.

La mère Moloch, sa lampe à la main, marchait en avant et poussait des grognements sourds.

Enfin nos trois personnages arrivèrent à la mansarde.

Il était temps. Les forces manquaient à la jeune fille.

Quelques marches de plus, et il aurait fallu laisser son œuvre incomplète.

Elle guida, ou plutôt elle porta Raoul jusqu'à son lit, à elle, sur lequel elle l'étendit.

Puis elle se laissa tomber, haletante, sur une chaise auprès de ce lit, et sembla près de défaillir.

La mère Moloch continuait à grommeler d'une façon monotone et inintelligible.

On ne pouvait saisir au passage aucune des syllabes que mâchait sa bouche démantelée, mais voici quel était le sens de son monologue hargneux.

— Que de soucis!... que de tracas!... que de choses désobligeantes!... Passer ainsi la nuit!... à mon âge!... cela n'a pas de bon sens!... Et pour qui?... pour un inconnu! Encore, s'il paye, cet inconnu, et s'il paye bien, il n'y aura que demi mal... mais paiera-t-il? Il a bonne mine, je ne dis pas non, et ses vêtements sont ceux d'un gentilhomme... mais tout ce qui reluit n'est pas or, et je ne me fie point à la mine...

§

Depuis longtemps déjà la petite lampe de cuivre menaçait de s'éteindre faute d'huile.

Depuis longtemps la flamme vacillait au bout de la mèche qui se carbonisait peu à peu.

Soudain l'huile manqua tout à fait.

La lueur agonisante tremblota une dernière fois et mourut.

La mère Moloch profita de cette obscurité pour se couler dans son lit, tout en grommelant de plus belle; mais le sommeil ne tarda guère à la visiter, et ses murmures moroses se métamorphosèrent en ronflements sonores.

A peine Raoul avait-il touché le matelas du lit, qu'il s'était endormi profondément.

La fille du diable veilla quelque temps encore sur cette chaise où la clouait la lassitude.

Mais, malgré l'étrange agitation de son âme et de ses sens, la nature réclama ses droits, et le sommeil vint lui fermer les yeux.

§

Quand les clartés de l'aube matinale pénétrèrent dans la mansarde à travers les petits carreaux fermés de l'unique fenêtre, Raoul fut le premier qui s'éveilla.

Beaucoup de faiblesse et un grand mal de tête, voilà tout ce qui résultait pour lui des événements dont la conséquence aurait pu être si terrible.

Ses idées avaient repris toute leur netteté.

Pourtant, dans le cours des premières minutes qui suivirent son réveil, il ne se souvint de rien.

Il se souleva sur son coude, et il regarda, ne reconnaissant pas sa chambre habituelle, et ne comprenant point où il se trouvait.

Il vit la jeune fille endormie près de son lit, et il se rappela aussitôt que ce n'était pas la première fois qu'il remarquait ce charmant visage.

Sa mémoire interrogée lui remit sous les yeux la rencontre de la veille à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré.

Ce premier jalon guida ses autres souvenirs, qui le conduisirent successivement chez le juif Nathan, à la maison de jeu, et enfin dans cette terrible chaise à porteurs qui devait lui être fatale.

Raoul se rappela à merveille toutes les circonstances de son combat contre les deux assassins, jusqu'au moment où il lui sembla qu'un voile s'interposait entre la réalité et ses souvenirs.

Mais il était facile au jeune homme de suppléer à cette lacune.

— J'ai été frappé, — se dit-il, — je me suis évanoui. Pendant mon évanouissement on m'a volé, sans doute; puis j'ai été recueilli et soigné par cette jeune fille... Tout cela est clair comme le jour... Allons, il n'y a pas grand mal, et si je n'avais eu deux cent mille livres dans ma poche, j'en prendrais mon parti en brave!... Mais perdre deux cent mille livres d'un seul coup!... diable! diable!... c'est un peu dur!...

Tout en se parlant ainsi, le jeune homme s'assit sur le bord du lit et se fouilla machinalement.

Sa montre se trouvait, nous le savons, dans le gousset de l'un des voleurs.

Les pièces d'or avaient suivi le même chemin.

— C'est naturel, — murmura Raoul philosophiquement, — je m'y attendais!... Mais il faut convenir que voilà deux gredins qui ont fait un bien beau coup!...

Cependant la main du jeune homme continuait ses explorations.

Dans la poche de l'habit, elle sentit un paquet de dimension moyenne et qui résistait sous les doigts.

Raoul retira précipitamment ce paquet pour l'examiner.

En reconnaissant le rouleau de billets de caisse, le jeune homme ne put retenir un grand cri de surprise et de joie.

La mère Moloch s'éveilla.

La fille du diable tressaillit et ouvrit les yeux.

## XIII. — LE MÉTIER DE LA MÈRE MOLOCH.

La vieille femme, nous le savons, s'était couchée tout habillée.

Hébé ne s'était pas couchée du tout.

Au cri poussé par M. de la Tremblaye, les deux femmes furent donc sur pied à l'instant même.

Elles virent Raoul assis sur le bord de son lit, et défaisant d'une main fiévreuse le paquet de billets de caisse.

— Que d'argent! — pensa Hébé.

— Oh! oh! — se dit la mère Moloch, — j'ai bien fait de le secourir, il est riche!...

Raoul, ivre de joie d'avoir retrouvé miraculeusement un trésor qu'il croyait si bien perdu, s'aperçut seulement alors qu'il n'était pas seul dans la mansarde avec la jeune fille.

Il ne put retenir un geste d'étonnement à l'aspect de la mère Moloch, plus étrange encore dans ce moment que la veille au soir, car, pendant la nuit, le mouchoir rouge qui lui servait de turban, s'était détaché de ses grands cheveux gris, qui, mêlés de mèches complètement blanches, tombaient en désordre sur ses épaules, et donnaient à son visage bronzé un cachet étrange et sinistre.

Le geste de Raoul n'échappa point à la mère Moloch.

— Ah! — murmura-t-elle avec amertume, — je sais ce qui se passe en vous, mon gentilhomme... vous me trouvez vieille et laide, n'est-ce pas? si vieille et si laide que je vous fais presque peur! Et pourtant j'ai été belle autrefois... autant et plus peut-être que cette jeune fille que vous voyez là, et qui est ma fille!... Dans ce temps-là, vous ne vous seriez point détourné de moi avec effroi et dégoût... Et cependant, quelque vieille et laide que je sois aujourd'hui, il est très-certain que sans moi, à l'heure qu'il est, vous n'existeriez plus...

— Mais, madame, — s'écria vivement Raoul, — vous me prêtez des sentiments qui sont bien loin d'être les miens... La surprise qui tout à l'heure se manifestait sur mon visage doit vous sembler naturelle... Songez que je m'éveillais dans un lieu inconnu et que je retrouvais une somme considérable que je devais croire perdue; songez qu'en ce moment même rien ne m'empêcherait de croire que je suis mal éveillé et que je continue un rêve singulier... Daignez donc m'excuser, et, surtout, ne doutez point de la profonde reconnaissance que m'inspirent l'hospitalité et les soins que vous m'avez accordés, à moi, un inconnu pour vous...

La vieille femme allait répliquer.

La fille du diable se hâta de l'interrompre.

— Monsieur, — dit-elle à Raoul en baissant les yeux, — ma mère s'était trompée, elle le comprend bien... Elle regrette, j'en suis certaine, l'amertume et la vivacité de ses paroles... Quant aux soins dont vous parlez, nous avons été heureuses de pouvoir vous les offrir, et nous remercions le ciel qui a permis qu'ils ne fussent point infructueux...

Ces quelques mots, prononcés d'une voix douce et presque tendre, causèrent à Raoul une impression à peu près pareille à celle que ressent un voyageur épuisé de fatigue et de chaleur, et dont une brise fraîche et parfumée vient caresser le front.

Il remercia la jeune fille avec une vivacité affectueuse, puis il demanda quelques explications au sujet de tout ce qui s'était passé depuis le moment où il avait perdu connaissance.

Ces explications lui furent données en peu de paroles par Hébé, et, si mauvais croyant que fût Raoul, il se vit néanmoins forcé de reconnaître que la main de Dieu l'avait visiblement protégé.

Tout autre à sa place, en effet, aurait succombé dix fois.

Tandis que la jeune fille parlait, la mère Moloch s'occupait à mettre une apparence d'ordre dans le taudis que nous avons suffisamment fait connaître à nos lecteurs.

Et tout en rangeant ou, disons mieux, en faisant semblant de ranger, elle ne perdait pas de vue la poche droite de l'habit de Raoul.

C'est que le jeune homme venait de replacer précisément dans cette poche la liasse de billets de caisse qui exerçaient sur la mère Moloch une véritable fascination.

Cependant, après avoir épuisé le cercle des questions relatives à lui-même, Raoul se préoccupa des objets qui l'entouraient et dont, certes, quelques-uns ne pouvaient manquer de le surprendre.

Le chat noir, surtout, et le corbeau déplumé qui, tous deux et côte à côte sur la table de chêne, semblaient vivre en parfaite harmonie, l'intriguaient au plus haut point.

Il interrogea la fille du diable.

Ce fut la mère Moloch qui répondit.

— Ah! mon gentilhomme, — dit-elle en se campant devant Raoul, la tête haute, le poing sur la hanche, et en rejetant en arrière les longues mèches de ses cheveux, — ce sont deux des outils de mon métier...

— Votre métier? — répéta le jeune homme.

— Oui.

— Quel est-il donc?

— Un bon métier, allez, celui qui devrait être le premier et le meilleur de tous, et me faire riche comme une reine... un métier à gagner chaque jour des tonnes d'or et de diamants, si le monde était juste, et qui cependant nous laisse, ma fille et moi, mourir de faim ou à peu près.

La mère Moloch s'interrompit pour respirer.

Raoul ne comprenait pas le moins du monde où elle en voulait venir.

La vieille femme poursuivit :

— Vous ne devinez pas?...

— Non, je l'avoue...

— Eh bien! je lis dans le passé, je connais le présent, je prévois l'avenir.

— Ah! ah! — fit Raoul.

— Comprenez-vous maintenant?

— Je comprends que vous êtes une illuminée, une prophétesse, une sorcière.

— Oui, je suis tout cela; je commande à des esprits dont la voix me parle un langage mystérieux et que moi seule je puis entendre... Le livre du destin n'a point de secret pour moi, et j'en tourne les pages déjà pleines aussi facilement que celles qui, vierges encore, ne se rempliront que plus tard.

La vieille femme prononça cette dernière tirade d'une façon mystique et avec un sourire enthousiaste.

Elle semblait de bonne foi.

Raoul eut grand'peine à contenir le sourire railleur qui commençait à se dessiner sur ses lèvres.

Il y parvint cependant et il demanda :

— Les esprits qui sont à vos ordres vous obéissent-ils sans cesse?

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends vous demander si, à quelque heure du jour et de la nuit que vous les interrogiez, ils vous répondent?

— Sans doute.

— Pourrais-je en faire l'expérience?

— Oui, certes.

— Quand cela?

— Quand vous le voudrez, mon gentilhomme...

— Aujourd'hui?

— Soit.

— Tout de suite?

— Cela se peut.

— Eh bien! ne remettons pas davantage. Appelez vos démons familiers... parlez-leur... qu'ils vous répondent .. remettez mon passé sous mes yeux, initiez-moi aux mystères de mon avenir...

Raoul, venait de parler avec un sérieux parfait, mais il n'avait pu enlever à son accent un imperceptible cachet de raillerie.

La mère Moloch comprit parfaitement cette nuance.

— Vous êtes incrédule, mon gentilhomme! — répliqua-t-elle aigrement; — mais peu importe!... Par la façon dont mes démons familiers, comme vous dites, me mettront au fait de votre passé, vous pourrez juger s'ils me trompent en me parlant de votre avenir.

— Commençons, — dit Raoul.

La mère Moloch fit un signe.

Aussitôt Hébé se revêtit de sa mante grise.

Elle en rabattit le capuchon sur son visage et, quoique avec un regret manifeste, elle se dirigea vers la porte.

— Comment, mademoiselle! — s'écria Raoul, — vous partez? Pourquoi donc?

La mère Moloch intervint.

— Il est impossible, — dit-elle, — que ma fille reste auprès de nous et assiste à l'évocation qui va avoir lieu. Deux personnes seulement peuvent être présentes, vous et moi, celui qui veut interroger et celle qui doit répondre.

— Et, si nous étions trois? — demanda Raoul.

— L'esprit dont j'entends la voix ne me parlerait point, — répliqua la mère Moloch.

— Vous voyez bien que je suis de trop, — fit Hébé; — je m'en vais, mais je reviendrai.

Et elle disparut, légère, par la porte entr'ouverte, en se retournant à demi et en jetant sur Raoul un dernier regard.

— Maintenant, — dit M. de la Tremblaye à la vieille femme, — maintenant que nous voici seuls, vous pouvez commencer, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, ne perdons pas de temps.

— Nous n'en perdons pas.

— Les préparatifs sont-ils longs?

— Quelques minutes, tout au plus.

— Mettez-vous à l'œuvre.

— M'y voici.

La mère Moloch ouvrit le bahut de chêne dont nous avons parlé dans un des chapitres précédents.

Elle y prit une petite fiole qui contenait quelques gouttes d'huile, reste de la provision de la veille.

Elle humecta de ces quelques gouttes la mèche de la lampe de cuivre, qu'elle alluma et qu'elle replaça sur la table.

Puis, elle étendit devant l'étroite fenêtre un lambeau d'étoffe épaisse, de façon à intercepter complétement la clarté du jour.

## XIV. — L'ÉVOCATION.

Grâce aux premiers préparatifs dont nous venons de donner le détail, la mère Moloch créa dans la mansarde une nuit factice, à peine combattue par une clarté pâle et tremblante.

— Oh! oh!... — fit Raoul en souriant, — il paraît que vos esprits aiment l'obscurité...

— Ce ne sont pas pour rien des esprits de ténèbres... — répondit la vieille femme d'un ton si grave et si solennel que le jeune homme se demanda malgré lui :

— Serait-elle donc véritablement convaincue?...

La mère Moloch mit une chaise à côté de la table.

— Asseyez-vous là... — dit-elle à Raoul en désignant cette chaise.

M. de la Tremblaye obéit.

La vieille femme se tint debout à côté de lui.

— Donnez-moi votre main... — fit-elle.

Raoul lui tendit sa main droite.

Elle la prit.

Elle l'examina pendant un instant en silence, à la lueur de la petite lampe, puis elle la laissa retomber.

— Il faut que je vous interroge... — murmura-t elle ensuite.

— Faites.

— Mes questions vous sembleront vagues et insignifiantes... répondez-y cependant...

— J'y répondrai...

— C'est bien. Quel est l'animal que vous aimez le mieux?...

— Le cheval.

— Quelle est la fleur que vous préférez?

— La rose.

— Quel est le parfum qui vous plaît davantage?...

— Celui de la fleur que je viens de nommer.

— Quelle est votre passion dominante?...

— Je l'ignore moi-même.

— Quel est votre désir le plus ardent?

— La vengeance.

La mère Moloch se tut et garda le silence pendant un instant.

Raoul rompit le silence et demanda :

— Est-ce tout?

— Oui, — répliqua la vieille femme, — c'est tout, quant à présent du moins.

Après avoir prononcé ces mots, la mère Moloch ouvrit pour la seconde fois l'armoire où elle avait pris la fiole d'huile quelques instants auparavant.

Elle en tira un jeu de cartes qu'elle apporta sur la table.

Ces cartes, dont l'état de vétusté semblait tel, qu'on pouvait les croire contemporaines de celles inventées par Jacquemin Gringonneur, l'imagier, pour distraire dans sa démence le pauvre roi Charles VI, étaient de grande dimension, usées à tous les angles par le frottement, et enduites d'une couche grasse si épaisse, qu'il était, sinon impossible, du moins très-difficile de distinguer les figures imprimées et peintes sur leur carton gluant.

La mère Moloch battit ces cartes.

Puis, elle tendit le jeu à Raoul en lui disant :

— Coupez...

Le jeune homme avança la main droite.

— Non!... non!... — s'écria précipitamment la mère Moloch, — la main gauche... la main gauche...

Le bras gauche de Raoul était encore engourdi par la saignée récente.

Cependant il essaya de couper, et y parvint, non sans peine.

La mère Moloch étala alors les cartes sur la table, dans un ordre particulier.

Avec un morceau de craie blanche, elle traça un grand cercle dans lequel ces cartes se trouvaient enfermées.

Elle prit dans une écuelle de terre cuite une poignée de grains de millet, et elle éparpilla ces grains, au hasard, sur toutes les figures du jeu.

Raoul la regarda faire avec une curiosité et un intérêt qu'il ne parvenait point à se dissimuler à lui-même.

La vieille femme paraissait entièrement absorbée par les soins étranges auxquels elle se livrait.

Par moments, les rayonnements d'un fanatisme intérieur venaient briller dans ses yeux sombres et profonds.

Le chat noir, debout sur la table, faisait le gros dos en *ronronnant*, et tournait vers sa maîtresse ses prunelles rondes et jaunes, qui étincelaient dans la pénombre.

Le corbeau pelé battait de l'aile et épluchait son maigre corps avec son bec dur et pointu.

La mère Moloch passa sa main à deux ou trois reprises sur le dos du chat.

Mais elle eut soin de le caresser à rebrousse-poil.

Quelques étincelles électriques jaillirent de son épaisse fourrure.

Elle prit ensuite le corbeau et le posa au milieu des cartes.

L'animal se mit aussitôt à sautiller sur une patte, becquetant à droite et à gauche des grains de millet.

La mère Moloch suivait avec une extrême attention chacun de ses mouvements et observait ses évolutions capricieuses et les figures sur lesquelles il s'arrêtait un peu plus longtemps que sur d'autres.

Cela dura sept ou huit minutes.

Au bout de ce temps l'horrible oiseau sembla repu et fatigué.

Il s'arrêta.

Il cacha sa tête sous son aile et parut s'endormir.

La vieille femme ne le dérangea point.

Pour la troisième fois elle ouvrit l'armoire et elle en tira un flacon de cristal, long de deux pouces à peu près, et qui était à moitié rempli d'une liqueur jaune et transparente ressemblant à des topazes en fusion.

Elle versa dans une cuiller de fer une seule goutte de cette liqueur.

Elle s'assit en face de M. de la Tremblaye et elle lui dit :

— Quand j'aurai bu, l'extase viendra, et, avec elle, l'esprit prophétique. Aussitôt qu'à des signes non équivoques vous serez sûr qu'il s'est emparé de moi, interrogez, je répondrai. Si quelques-unes de mes réponses vous semblent obscures, c'est à vous de les interpréter de votre mieux. Je ne pourrai que vous répéter les paroles que l'esprit murmurera à mon oreille. Lorsque l'extase aura cessé, ne

me questionnez pas au sujet de ce que je vous aurai dit. Je ne me souviendrai de rien.

Ensuite la mère Moloch approcha de ses lèvres la cuiller de fer et but la goutte de liqueur.

Une demi-minute ne s'était point écoulée qu'une véritable transfiguration sembla s'opérer chez la vieille femme. Les rides de son visage s'effacèrent. On eût dit qu'un sang jeune et chaud revenait gonfler ses veines et donnait à sa peau un éclat et une transparence juvéniles. Ses lèvres se colorèrent. Un feu surnaturel mit des rayons presque éblouissants dans ses yeux. Pendant quelques secondes, ce ne fut plus la sorcière hideuse et repoussante que nous connaissons, ce fut une femme jeune encore et d'une beauté sauvage, mais puissante. Les narines gonflées frémissaient. Les cheveux, rejetés en arrière, semblaient dans l'ombre noirs comme la nuit.

Cette magique métamorphose ne fut d'ailleurs pas de longue durée.

A ces symptômes de régénération succédèrent sans transition des signes de fatigue et d'épuisement. Les rides du front et des joues reparurent plus profondes que jamais. La bouche se creusa. Le cercle de bistre tracé autour des orbites charbonnées sembla s'élargir et s'assombrir. Bientôt la mère Moloch s'affaissa sur elle-même. De grosses gouttes de sueur perlèrent à ses tempes. Les veines de son cou se gonflèrent, les muscles de ses mains se roidirent. Ses yeux s'ouvrirent demesurément et devinrent fixes et sans regard, comme ceux d'un mort. Puis, des tressaillements convulsifs parcoururent tout son corps.

La vieille femme se trouvait en proie à une obsession évidente et douloureuse.

Enfin ses lèvres s'entr'ouvrirent et elle murmura d'une voix rauque et étranglée :

— Il vient... il vient... je le sens... je le vois... il approche... il est venu... il est là...

— Qui? — demanda Raoul d'une voix presque aussi tremblante que celle de la mère Moloch.

— L'esprit... — murmura la sorcière.

— Alors, je puis vous interroger?

— Oui.

— Et vous me direz la vérité?

— Vous en jugerez.

— Comment le pourrai-je? je ne connais pas l'avenir...

— Mais vous connaissez le passé, et quand je vous aurai montré le vôtre face à face, vous croirez sans peine que je puis de même vous dévoiler l'avenir.

La mère Moloch parlait ainsi, d'une façon lente et solennelle.

Les accents de sa voix n'avaient rien d'humain.

C'était un timbre bizarre, métallique en quelque sorte et que nous ne pouvons expliquer par aucune analogie.

A voir cette vieille femme roide, immobile, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, on eût dit un cadavre.

A l'entendre prononcer des paroles étranges avec une voix plus étrange encore, on eût dit un démon.

Un frisson passa sur les cheveux de M. de la Tremblaye.

Pour la première fois de sa vie le jeune homme avait peur.

## XV. — L'AVENIR.

— Interrogez... interrogez... — balbutia la mère Moloch; — je vous l'ai dit... l'esprit est là et il ne faut pas qu'il me tourmente en vain...

Ces quelques mots rappelèrent Raoul au sentiment de sa situation.

Son scepticisme, un instant chassé par l'effroi, reparut plus vivace.

Il crut à quelque charlatanisme, à quelque jonglerie, et il se promit de rire à part lui des révélations et des oracles de la sorcière.

— Voyons, — demanda-t-il d'abord, — qui suis-je? le savez-vous?...

— Je sais, — répondit-elle sans hésitation, — je sais que vous êtes venu au monde sous une étoile néfaste et perfide... Votre position est indéfinissable, vous n'êtes ni roturier ni gentilhomme... Parti du très-bas, vous avez été au moment d'atteindre très haut; mais, je le répète, votre étoile est funeste, et le hasard semble n'avoir fait beaucoup pour vous pendant un moment qu'afin que votre chute soit plus lourde et plus cruelle...

La mère Moloch se tut durant quelques minutes.

Raoul ne respirait pas.

Il écoutait, haletant et stupéfait, cette rapide et merveilleuse analyse qui, en quelques mots, résumait sa vie entière.

La vieille femme poursuivit :

— Vous portez un nom qui n'est pas le vôtre et que cependant nul n'a le droit de vous contester... vous prenez un titre qui ne vous appartient point et que, cependant, on ne peut vous ravir... Une fortune immense devait vous appartenir... l'influence de votre étoile vous l'a enlevée... Aujourd'hui vous êtes riche, mais c'est grâce au hasard, et ce qu'il vous a donné aujourd'hui, le hasard peut vous le reprendre demain...

La mère Moloch s'arrêta de nouveau.

Raoul ne doutait plus.

Il croyait, il croyait fermement à la seconde vue mystérieuse et surnaturelle dont la vieille femme semblait douée.

Aussi, laissant de côté le passé, il se hâta de l'interroger sur l'avenir.

— Cette influence fatale dont vous me parliez tout à l'heure cessera-t-elle un jour de me persécuter? — demanda-t-il.

— Non; jusqu'à votre dernière heure, les rayons de la mauvaise étoile brilleront sur votre vie.

— Ainsi, je ne serai jamais heureux?

— Jamais, du moins dans le sens absolu qu'on doit attacher à ce mot. . Parfois vous croirez au bonheur, parfois tout semblera vous sourire... Prenez garde!... votre destinée, vos passions et vos vices changeront en calamités et en douleurs ces prospérités apparentes, et ressusciteront pour vous le symbole antique du serpent sous les fleurs.

— N'existe-t-il donc aucun moyen d'éviter tous ces malheurs prédits par vous?

— Il en existe un...

— Lequel?

— Je dois me taire!...

— Pourquoi?

— Parce que la voix d'un ange de lumière, et non celle d'un ange des ténèbres, pourrait seule vous indiquer le sentier à suivre.

— Parlez...

— Je ne puis!...

— Je le veux...

— Eh bien, retenez ces trois mots : *Charité*, *prière* et *pardon*.

En parlant ainsi, la mère Moloch semblait souffrir une véritable torture.

Sans doute le mauvais esprit dont elle était l'esclave la flagellait pour la punir de conseiller ainsi la vertu.

— Le *pardon!*... — répéta Raoul d'une voix sombre; — oh! s'il faut pardonner pour être heureux, je dois dire : Adieu le bonheur!

Les éclairs d'une joie infernale illuminèrent le front et dilatèrent les narines de la vieille femme.

Ses souffrances parurent cesser aussitôt.

— C'est bien!... — murmura-t-elle, — c'est bien...

Raoul continua.

— Vous savez que je rêve la vengeance! — dit-il.

— Je le sais.

— Cette vengeance s'accomplira-t-elle?

— Oui.

— Telle que je la rêve?

— Oui.

— Splendide, éclatante, implacable?...

— Oui, oui, oui! — répéta trois fois la sorcière.

— Ainsi, ceux qui m'ont fait pleurer et souffrir souffriront et pleureront plus que moi?...

— Ils pleureront des larmes de sang! ils maudiront le jour qui les a vus naître.

— Quoi! — s'écria Raoul avec enthousiasme, — quoi! j'aurai ma vengeance telle que je la veux, telle que je la rêve, telle qu'il me la faut, et vous prétendez que je ne serai point heureux!... Allons donc, femme, vous êtes folle!...

La mère Moloch ne répondit point.

Seulement un sourire d'une effrayante expression vint plisser ses lèvres sans couleur.

— Il n'y a en ce monde que trois bonheurs réels et sérieux, — poursuivit le jeune homme : — La fortune, la vengeance et l'amour. Je possède l'un, vous m'avez promis l'autre, aurai-je le troisième?

— L'amour?

— Oui.

— Vous me demandez sans doute si vous serez aimé?

— C'est là ce que je veux savoir en effet.

— Eh bien, vous le serez.

— Beaucoup?

— Oui, beaucoup; vous le serez trop...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que la plus grande partie des malheurs qui vous atteindront, des fautes et même des crimes que vous commettrez, auront pour origine l'amour que vous aurez inspiré ou ressenti.

— Des crimes!... — répéta Raoul...— Prétendez-vous donc que je commettrai des crimes?

— Je prétends cela.

— Sérieusement?

— Regardez-moi, — murmura la mère Moloch, — et recommencez votre dernière question, si vous l'osez...

Involontairement, Raoul fixa ses regards sur la vieille femme.

Sa physionomie lugubre et terrible excluait tellement toute idée de plaisanterie que M. de la Tremblaye ressentit un certain malaise.

Mais il s'efforça de le dominer, et il reprit :

— Des fautes, soit!... mais quant aux crimes, permettez-moi de vous affirmer, madame, que votre génie familier se trompe ou vous trompe.

La mère Moloch hocha la tête d'une façon caractéristique.

— Comme vous voudrez, — fit-elle ensuite; — vous avez questionné, j'ai répondu; libre à vous de ne pas me croire.

Raoul reprit ses interrogations :

— Y a-t-il quelqu'un ou quelque chose dont je doive me défier d'une façon plus particulière? — demanda-t-il.

— Oui.

— Quoi?

— Une femme.

— Quelle est cette femme?

— Je ne puis vous la désigner autrement qu'en vous disant qu'elle est jeune et belle.

— Est-ce que je la connais?

— Oui.

— L'ai-je vue souvent?

— Deux fois.

— Y a-t-il longtemps de cela? — fit le jeune homme, qui pensait à Emeraude.

— Je ne puis répondre, — dit la mère Moloch... — soyez sur vos gardes! voilà tout ce qu'il m'est possible de vous conseiller.

— Mais...

— N'insistez pas; et si vous avez quelque autre chose à me demander, ne perdez point de temps, car l'esprit se fatigue d'obéir et je sens qu'il commence à se retirer de moi...

Raoul reprit :

— Vivrai-je longtemps?

— Plus longtemps peut-être que vous ne le voudriez vous-même...

— Oh! voilà une bonne réponse!... — murmura Raoul en souriant; — la durée de ma vie sera telle que j'aurai le temps de m'en fatiguer!... Bravo!... j'en accepte l'augure...

Les lèvres de la mère Moloch eurent de nouveau leur sombre et triste sourire.

— Allons... allons... — dit la vieille femme d'une voix saccadée et presque indistincte, — une question encore, mais plus qu'une, car, avant que vous ayez eu le temps de compter jusqu'à cent, l'esprit sera parti tout à fait....

Raoul hésita.

Qu'allait-il demander?...

Vingt interrogations différentes se croisaient à la fois sur ses lèvres.

Cependant il fallait se hâter.

— D'aujourd'hui en dix ans, — dit-il, — que ferai je?...

— Il est trop tard... — répondit la mère Moloch, — je ne puis vous le dire, mais je puis vous le montrer...

— Comment?...

— Regardez sur la table...

— C'est fait.

— Qu'y voyez-vous?

— Un chat noir... un corbeau... des cartes étalées...

— Et encore?...

— Une carafe en cristal de Bohême.

— Remplie d'une eau transparente, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! prenez cette carafe.

— Je la tiens.

— Elevez-la à la hauteur de votre visage, de façon à l'interposer entre la lumière de la lampe et vos yeux...

— C'est fait.

— Maintenant; que vos regards se fixent sur cette carafe et ne s'en détachent plus, jusqu'à ce que vous ayez appris ce que vous désirez savoir...

— Est-ce une mystification? — pensa Raoul, — et cette prétendue sorcière raille-t-elle ainsi ma crédulité?

Et il fut au moment de déposer la carafe sur la table.

Mais, la curiosité l'emportant, il obéit aux injonctions de la mère Moloch, et il attacha son regard avide sur les parois transparentes...

Il ne vit d'abord que les jeux de la lumière qui donnaient à l'eau les tons nacrés de l'arc-en ciel et faisaient scintiller, comme autant de diamants, les facettes du cristal.

Puis, au bout d'un instant, soit illusion, soit réalité, il lui semblait que l'eau perdait sa transparence et prenait une blancheur laiteuse.

A coup sûr Raoul ne se trompait point, car une demi-minute après ce moment, la carafe parut remplie d'une épaisse vapeur.

En face de cet incontestable phénomène, les superstitions, les terreurs, les tremblements du jeune homme revenaient en foule.

Il avait peur, mais il regardait toujours.

Bientôt la vapeur se condensa autour des parois de cristal, laissant au milieu un espace vide.

Raoul approcha son œil, et il vit.

Il vit comme lorsqu'on regarde la scène d'un théâtre à travers le canon d'une lorgnette.

Le spectacle qui s'offrit à sa vue était triste et semblait n'avoir aucun rapport direct avec sa position présente ou à venir.

C'était l'intérieur d'un souterrain servant de prison.

Les murs étaient nus et formés de blocs énormes arrachés des entrailles de la terre, sans doute par la main des Titans.

L'humidité souterraine avait mis sur ces murailles massives ses glacis verdâtres et ses moisissures.

Un rayon de lumière pâle et froide pénétrait dans ce cachot à travers une meurtrière étroite pratiquée à quinze pieds du sol.

Çà et là des chaînes rouillées, scellées à la muraille, pendaient côte à côte avec des instruments de torture, débris des mœurs barbares et sanguinaires du moyen âge.

Sur le sol inégal et fangeux rampaient ces populations de froids reptiles et d'insectes hideux, qui vivent et se multiplient sans air et sans soleil, au fond des prisons souterraines et des citernes abandonnées.

Raoul embrassa d'un coup d'œil ces sinistres détails.

Mais il lui sembla qu'aucune créature humaine ne subissait les douleurs de cette abjecte et épouvantable prison.

Raoul se trompait.

Peu à peu son regard s'accoutuma à percer les profondeurs de ces ténèbres opaques.

Alors il distingua un objet lamentable qui lui avait échappé d'abord.

C'était une femme.

Une femme d'une jeunesse incontestable et d'une beauté tellement éclatante, qu'elle résistait aux stigmates flétrissants de la maladie et de la douleur.

Cette malheureuse créature était assise dans un angle de la prison, sur un amas de paille à demi pourrie et le dos appuyé à la muraille.

Sa tête renversée en arrière, ses bras pendants inertes le long de son corps, exprimaient le désespoir le plus complet, le découragement le plus profond.

Les traits amaigris de son délicieux visage étaient revêtus d'une pâleur si grande, qu'on eût dit que le sang ne circulait point sous sa peau.

Ses grands yeux étaient fixes et atones, et s'ils ne pleuraient pas, c'est que, sans doute, ils avaient tari la source des larmes.

Ses longs et magnifiques cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules dans un désordre qui montrait leur richesse.

Cette malheureuse femme était vêtue, ou plutôt enveloppée d'une robe d'étoffe noire en lambeaux.

— Mon Dieu!... — se demanda Raoul, en voyant cette immobilité et cette pâleur; — mon Dieu!... est-elle morte?...

La réponse ne se fit point attendre.

Un bruit, insaisissable pour les oreilles de Raoul, se fit entendre sans doute dans le souterrain.

La prisonnière tourna lentement la tête.

Ses regards prirent une indéfinissable expression et se dirigèrent vers une poterne, située au-dessus d'un escalier de cinq à six marches.

Raoul, lui aussi, regarda de ce côté.

La poterne s'ouvrit.

Un homme entra dans le cachot et descendit les marches une à une.

Cet homme était vêtu de noir.

Il portait d'une main une cruche de terre remplie d'eau, et de l'autre un pain de moyenne grandeur.

La figure de cet homme restait plongée dans l'obscurité, et malgré toute son attention, Raoul n'en pouvait distinguer les traits.

Ce visiteur fit quelques pas pour se rapprocher de la prisonnière.

Avant d'arriver à elle, il devait, à un moment donné, traverser le faible rayon lumineux dont la meurtrière faisait l'aumône au cachot.

Raoul attendait ce moment avec une anxiété étrange et fébrile.

Le temps lui semblait long, car le visiteur allait lentement.

Enfin, il atteignit la zone éclairée, et sa figure sembla se détacher sur les ténèbres.

M. de la Tremblaye poussa un cri sourd et laissa s'échapper de ses mains la carafe magique, qui se brisa en mille éclats sur le sol.

Dans l'homme vêtu de noir, il venait de se reconnaître!...

## XVI. — RAOUL ET HÉBÉ.

Le cri de Raoul, le bruit que fit la carafe en se brisant arrachèrent la mère Moloch au sommeil léthargique qui, depuis un instant, semblait s'être emparé d'elle.

Sa tête, qui se penchait sur sa poitrine, se releva soudain.

Ses yeux se rouvrirent.

Elle regarda M. de la Tremblaye d'un air inquiet et effaré, comme si elle ne le reconnaissait pas, et elle demanda :

— Qui êtes-vous!... que faites-vous là, et que me voulez-vous?

Raoul répondit.

Mais la vieille femme sembla ne point le comprendre, et répéta ses questions à deux ou trois reprises.

Evidemment elle était encore sous le coup d'une hallucination qui troublait ses idées et bouleversait son cerveau.

Raoul attendit que le moral de la mère Moloch fût remis des perturbations causées par une trop violente secousse.

Peu à peu la devineresse se calma; elle passa la main sur son front, et elle murmura :

— Ah! oui... je crois me souvenir... vous étiez là pour m'interroger... J'ai appelé celui qui sait tout... l'extase est venue... l'esprit m'a répondu, et j'ai parlé, n'est-ce pas?

— Oui, — fit Raoul, — vous avez parlé...

— Alors, vous savez ce que vous vouliez savoir?

— Pas encore... pas complétement...

— C'est un malheur, mais je ne puis vous en dire davantage.

— Ne pouvez-vous m'expliquer, du moins?...

La mère Moloch interrompit vivement le jeune homme.

— Rien!... — s'écria-t-elle, — je ne sais rien, je ne me souviens de rien... n'insistez donc pas et ne m'en demandez pas plus long. La fatigue m'accable, je souffre... je défaille... Vous êtes gentilhomme, sans doute, prouvez que vous êtes généreux, et laissez-moi...

— Soit!.. — pensa Raoul; — pour aujourd'hui, c'est bien, mais je reviendrai, et alors il faudra qu'elle s'explique... il faudra que je sache jusqu'au bout cette sombre histoire dans laquelle je semble avoir un rôle terrible!... Il faudra que j'apprenne si je dois être un jour un geôlier et peut-être un bourreau.

Le jeune homme se dit en outre qu'il devait une large rémunération à la mère Moloch; non-seulement pour la récompenser de ses prédictions, mais encore pour payer les soins qu'elle avait pris de lui pendant la nuit précédente.

Et, avec cette largeur fastueuse particulière à presque tous les joueurs qui viennent de beaucoup gagner, il tira de sa poche trois billets au porteur, d'une valeur de mille livres chacun, et il les plaça sur la table devant la vieille femme.

La mère Moloch regarda d'un air hagard les précieux chiffons qui portaient l'estampille et la signature bien connues de MM. les fermiers généraux. Évidemment, elle ne pouvait en croire ses yeux.

Elle allongea ses griffes crochues vers les billets dont elle s'empara et qu'elle froissa entre ses doigts avec une avidité et avec une joie convulsives.

Puis, elle se mit à pousser des exclamations incohérentes, à faire des gestes désordonnés, et enfin, elle saisit la main de Raoul et elle la couvrit de baisers.

Malgré lui le jeune homme frémit sous l'impression du baiser de ces lèvres froides.

Tant de délire pour un peu d'argent lui semblait hideux, et ce spectacle lui faisait mal.

Il prit son chapeau qui se trouvait au chevet du lit sur lequel il avait reposé; il rattacha son épée dont Hébé avait débouclé le ceinturon; il ouvrit la porte, il sortit et il descendit les premières marches de l'escalier.

Comme il atteignait le premier étage, il entendit un peu au-dessous de lui le bruit léger de deux petits pieds, et le *frou frou* presque imperceptible d'une robe agitée.

C'était la fille du diable qui remontait lestement.

Les deux jeunes gens se trouvèrent en face l'un de l'autre et s'arrêtèrent tous deux en même temps.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune fille se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Elle murmura de sa voix douce :

— Comment, monsieur, vous partez... déjà?...

Raoul était préoccupé, inquiet; les idées les plus sombres; les pressentiments les plus sinistres assiégeaient son esprit.

Il croyait encore entendre résonner à son oreille les prédictions sinistres de la mère Moloch.

Il croyait toujours se voir, spectacle étrange et fantastique! descendant dans un cachot lugubre, pour y porter le pain et l'eau à une femme pâle et mourante.

C'est assez dire à quelle prodigieuse distance il se trouvait de toute idée de galanterie, même banale.

Il ne s'apercevait seulement plus qu'Hébé fût charmante, il ne se rappelait même pas combien, la veille de ce jour, il s'était senti, pendant un instant, disposé à la suivre, tant il la trouvait séduisante et désirable.

Aussi répondit-il sèchement, et en saluant avec une froideur cérémonieuse :

— Oui, mademoiselle, je pars... j'ai laissé en haut votre mère, très-épuisée, très-souffrante, et je crois que vous ferez bien de la rejoindre au plus tôt, car il me semble qu'elle a grand besoin de vous.

A cette réponse glaciale, la fille du diable pâlit, et son cœur se serra.

Cependant elle lutta contre elle-même, et elle demanda d'une voix presque tremblante :

— Et vous, monsieur, comment allez-vous aujourd'hui?

— Bien, très-bien, — répliqua Raoul, — grâce à vos bons soins, mademoiselle, grâce à ceux de votre mère. Aussi, je vous en remercie mille fois et vous supplie de ne point douter de ma reconnaissance...

— Sa reconnaissance! — s'écria Hébé en elle-même... — Eh! qui la lui demande, mon Dieu?

Puis, comme Raoul faisait un mouvement pour passer à côté d'elle et pour continuer à descendre, elle balbutia :

— Reviendrez-vous?

— Cela n'est pas douteux, mademoiselle.

— Pour consulter encore ma mère?

— Afin qu'elle achève des révélations commencées...

— Et sera ce bientôt?

L'esprit de Raoul était tellement préoccupé qu'il ne remarqua point tout ce qu'il y avait d'étrange et de provoquant dans cette insistance de la jeune fille.

Il répondit donc simplement :

— Oui, bientôt, dans deux jours, demain peut-être...

Et, saluant de nouveau la fille du diable, il passa à côté d'elle, il franchit le reste des marches, il traversa l'allée de la maison, il se trouva dans la rue, et il continua à marcher droit devant lui sans savoir où il allait et pensant à toute autre chose qu'à la direction que prenaient ses pas.

Cette complète et profonde distraction dura longtemps.

Raoul n'en sortit qu'en se trouvant sur les boulevards et en se voyant tout à coup au milieu d'une foule de promeneurs, de badauds, de marchands en plein vent, de coquelles, de grisettes, de saltimbanques, etc.

Depuis plus d'une demi-heure, absorbé par sa rêverie, il avait complétement perdu la conscience de ses actes.

Lorsque notre héros revint à lui-même, son premier mouvement fut de pousser une exclamation de dépit et de se frapper brusquement le front.

Il venait de se rappeler qu'il ne savait ni le numéro de la maison de la mère Moloch, ni même le nom de la rue où était située cette maison.

Pendant ce temps, la fille du diable, un peu consolée par les dernières paroles de Raoul, se répétait à elle-même :

— Il reviendra bientôt... dans peu de jours!... demain peut-être!...

### XVII. — TRANSITION.

Raoul, rentré chez lui, c'est-à-dire à l'hôtellerie de la *Toison d'or*, sentit avec chagrin et avec effroi qu'il était beaucoup plus souffrant qu'il ne le croyait.

La saignée abondante pratiquée par la mère Moloch avait, dans le premier moment, dégagé la tête; mais le soulagement n'avait été que momentané, et le jeune homme éprouvait des douleurs aiguës dans la partie supérieure du crâne.

Joignez à cela une courbature si violente, qu'il semblait à Raoul que tous les os de ses membres étaient brisés et toutes ses articulations ankylosées.

Il se mit au lit.

La fièvre se déclara.

Elle fut violente et dura trois jours.

Au bout de ce temps, le médecin que le fidèle Jacques était allé querir déclara que le danger était passé et que la convalescence commençait.

Ce médecin ne se trompait point.

Une semaine suffit pour que M. de la Tremblaye fût sur pied.

Il ne lui restait d'autres traces de sa courte maladie qu'une singulière absence de mémoire, relativement à ce qui s'était passé chez la sorcière.

Seulement, cette absence de mémoire se montrait presque absolue.

Un voile épais avait étendu ses draperies opaques entre la mansarde de la mère Moloch et les souvenirs du jeune homme.

Si parfois encore il cherchait à évoquer quelque réminiscence de la vision offerte à ses regards par les flancs de la carafe magique, il n'en venait point à bout, et les derniers vestiges s'effaçaient dans une brume confuse et impénétrable, comme le matin s'efface un rêve.

§

Raoul, nous le savons, était devenu possesseur d'une somme de quatre cent mille livres.

Cette somme constituait une véritable fortune, très-considérable à cette époque, — énorme, surtout, si l'on considère qu'elle était tombée du ciel à un jeune homme qui, la veille, ne possédait pas un sou.

M. de la Tremblaye, nous nous en souvenons, s'était promis de quitter le plus tôt possible le bouge qui lui servait de logis depuis son arrivée à Paris.

Aussitôt qu'il lui fut possible de sortir, il songea à la réalisation de ce désir.

Il se mit donc en quête.

Après quelques recherches, il découvrit dans le quartier aristocratique par excellence, rue du Pas-de-la-Mule, au Marais, une maison qui faisait merveilleusement son affaire.

Cette maison, point trop grande et point trop petite, était située entre cour et jardin.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.



Elle venait de distinguer un corps humain étendu sur le sol. (Page 105.)

Au rez-de-chaussée se trouvaient les appartements de réception.

Les chambres à coucher, le cabinet de travail et la bibliothèque occupaient le premier étage.

Les cuisines étaient souterraines.

Raoul passa un bail de neuf ans avec le propriétaire de cette maison.

Puis il s'occupa de meubler son nouveau domicile.

Nous n'entreprendrons point de décrire ici cet ameublement, qui fut somptueux.

Contentons-nous de dire que partout étincelaient les bahuts de Boule, les guéridons de laque du Coromandel, les chinoiseries précieuses, et ces exquises marqueteries de bois de rose et de bois des îles qu'aimaient tant nos bons aïeux, et surtout nos belles aïeules.

En fort peu de jours, il dépensa soixante mille livres environ.

Du reste, avouons-le, c'était de l'argent bien placé.

Ces premiers aménagements terminés, M. de la Tremblaye fit l'acquisition d'un carrosse et d'une paire de chevaux de couleur isabelle, les plus jolis du monde.

Il eut un gros cocher, amplement galonné.

Ce cocher, un cuisinier, deux valets de pied, et Jacques, qui remplissait les fonctions de valet de chambre, composèrent toute la maison de Raoul.

Ce dernier songea ensuite à une affaire importante, et qu'il se promit bien de ne pas négliger plus longtemps.

Nous voulons parler de la recherche et du choix d'une maîtresse.

§

Nos lecteurs sont en droit de se récrier et de nous accuser, nous et notre personnage principal, d'une impardonnable inconséquence.

Nous avons, en effet, montré Raoul altéré de vengeance, la désirant par-dessus tout, l'appelant de tous ses vœux, comme l'aveugle appelle la lumière, comme le mourant appelle la vie.

Et maintenant nous le voyons s'occupant de toute autre chose que de cette vengeance tant rêvée...

Est-ce logique?

Oui.

Comment cela?

Mon Dieu, c'est bien simple.

Raoul dédaignait une vengeance vulgaire, hâtive, décolorée.

Il voulait quelque chose de plus complet, de plus ingénieux.

Il voulait frapper ses ennemis à l'endroit le plus sensible de leur cœur et de leur corps, et retourner longtemps le couteau dans la plaie.

Mais de quelle façon et par quels moyens arriver à ce but grandiose?...

Voilà ce que Raoul ne savait pas encore.

Voilà pourquoi il temporisait.

M. de la Tremblaye cherchait son plan, comme un artiste cherche son idéal, comme un poëte cherche son drame.

Devait-il le trouver bientôt?

C'est ce que nous apprendra l'avenir.

§

Raoul, avons-nous dit plus haut, avait résolu de prendre une maîtresse.

Non point qu'il obéît à de bien fougueuses passions. Loin de là.

Le libertinage ne comptait pas le moins du monde parmi les vices dominants du jeune homme.

Mais, à cette époque, un gentilhomme sans maîtresse était un corps sans âme, un être incomplet, une anomalie, une impossibilité.

Il fallait subir la loi commune, et cette loi-là, Raoul se l'avouait à lui-même, n'avait rien de bien pénible.

Donc Raoul avait résolu de se donner une maîtresse.

Ceci n'était point une petite affaire.

Cette maîtresse, en effet, où la trouver?...

M. de la Tremblaye ne pouvait se contenter de la première venue.

Il lui fallait une femme dont il pût se faire honneur;



La vieille femme paraissait entièrement absorbée. (Page 103.)

Une femme jeune et charmante qu'il entourerait d'élégance et de splendeur, qui ferait partie de son luxe, qu'il pourrait montrer avec orgueil à ses amis et à ses ennemis, comme on étale un diamant de vingt mille écus au petit doigt de sa main gauche ou à la garde de son épée.

Il lui fallait une femme assez belle pour être remarquée partout, assez bien élevée pour n'être déplacée nulle part;

Une femme, en un mot, telle que l'eût été Emeraude, à part, bien entendu, sa complicité avec les bandits de la rue du Gindre.

Mais, encore une fois, où chercher, où trouver cette femme?

Une fille d'Opéra?

Raoul n'y voulait pas penser.

Ces tendresses vénales, ces caresses sans cesse à la disposition du plus offrant et dernier enchérisseur, ces lèvres toujours prêtes aux baisers, révoltaient ce qu'il y avait encore en lui d'instincts nobles et de sentiments délicats.

Une grisette?

Il fallait descendre trop bas pour élever ensuite jusqu'à lui quelque minois chiffonné qui regretterait les Porcherons, et brûlerait clandestinement d'une flamme illicite pour quelque beau garde-française.

Une grande dame?

Ceci rentrait pour Raoul dans la spécialité des choses impossibles.

Nous savons déjà qu'il ne connaissait personne qui pût, quant à présent, lui donner ses entrées dans le monde aristocratique et réellement blasonné.

Grande était la perplexité du jeune homme, quand une idée soudaine traversa son esprit.

Cette idée était lumineuse, ou, tout au moins, lui semblait telle.

Il venait de se ressouvenir de la juive Déborah et du commencement d'amour qu'il avait ressenti après l'avoir rencontrée une seule fois.

Raoul ignorait l'immense fortune d'Ezéchiel Nathan, qu'il ne considérait que comme un prêteur sur gages de l'ordre le plus infime.

Il ne doutait pas que la belle juive ne cédât avec un empressement rempli d'ivresse aux séductions qu'il se proposait d'exercer sur elle.

Seulement, pour la séduire, il fallait la voir.

Pour la voir, il fallait s'introduire de nouveau chez le juif.

Pour pénétrer dans la maison de Nathan, il fallait un prétexte; Raoul ne l'avait pas encore.

Sans doute, rien n'était plus facile que de se présenter comme emprunteur, ainsi qu'il avait déjà fait, et de déposer quelque bijou entre les mains de l'usurier...

Mais Raoul savait à merveille que l'apparence de la misère ne séduit guère les jeunes filles, et il lui répugnait que Déborah le crût pauvre et réduit aux expédients.

Comment donc faire?...

Le hasard vint à l'aide de notre héros et lui fournit ce prétexte que son imagination ne parvenait pas à se créer.

### XVIII. — RAOUL ET NATHAN.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'accident arrivé à Raoul, sans que celui-ci fût retourné à la maison de jeu de la rue Saint-Honoré.

Un beau soir, il éprouva l'impérieux besoin de revoir ruisseler l'or sur ces tapis verts qui, deux fois, lui avaient tant porté bonheur.

En conséquence, après son dîner, il prit le chemin du tripot.

Il allait franchir le seuil de la porte cochère qui donnait accès dans la vaste cour, quand il se sentit retenir par la basque de son habit.

En même temps, une voix qui ne lui était point absolument inconnue lui dit avec un accent nazillard et une prononciation allemande :

— Pardon, mon gentilhomme... pardon de la liberté grande!...

Raoul se retourna.

Il vit à côté de lui, la grotesque et chétive figure du juif Ezéchiel, dont la bouche large et démantelée lui souriait.

En toute autre occurrence, Raoul aurait su le plus mauvais gré à

Nathan de l'aborder dans un lieu public, décelant ainsi des relations qui devaient rester secrètes.

Mais le petit usurier était le père de la divine Déborah.

Il parlait le premier à Raoul, donc il avait affaire à lui.

Selon toute apparence, le prétexte vainement cherché par le jeune homme allait se présenter enfin.

Cependant le juif, à qui M. de la Tremblaye ne répondait pas d'abord, saluait jusqu'à terre et répétait sa phrase :

— Pardon, mon gentilhomme... pardon de la liberté grande!...

Toutes les réflexions que nous venons de rapporter un peu plus haut, Raoul les avait faites en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les écrire.

Aussi, au lieu de témoigner au juif le mécontentement que lui inspirait sa familiarité intempestive, il répliqua de l'air le plus cordial et du ton le plus bienveillant :

— Bonsoir, mon cher monsieur Nathan, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous plairait-il de m'accorder un entretien de quelques minutes?

— Rien n'est plus facile.

— Pouvez-vous m'écouter sur-le-champ?

— Très-bien.

— Alors, au lieu d'entrer dans cette cour, qui est pleine de monde, promenons-nous pendant un instant dans la rue, le long des maisons.

— Comme vous voudrez.

Raoul et le juif s'éloignèrent de quelques pas.

Puis M. de la Tremblaye demanda :

— Voyons, mon cher monsieur Nathan, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit de quelque chose qui vous regarde, mon gentilhomme...

Raoul regarda le juif avec étonnement.

— Qui me regarde, moi? — répéta-t-il.

— Mon Dieu, oui.

— Qu'est-ce donc?

— Je vais vous le dire, et vous le sauriez depuis longtemps s'il m'avait été possible de vous rencontrer... Mais, comme j'ignorais votre nom et votre adresse, il était indispensable que le hasard nous remît en face l'un de l'autre...

— C'est vrai.

— Cinq ou six fois je vous ai guetté à la porte de la maison de jeu, toujours inutilement...

— Il y a trois semaines que je n'y ai mis les pieds.

— Excellente raison pour ne point vous y voir!... J'en arrive à ce qui vous intéresse...

La curiosité de Raoul était violemment surexcitée.

Le juif continua :

— Mon gentilhomme, vous avez été volé, — dit-il carrément.

Raoul tressaillit.

— Quoi, vous savez?... — s'écria-t-il.

— Je ne sais rien, — reprit Nathan, — rien absolument, mais je fais des suppositions, et je les crois justes... Vous avez été volé, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit Raoul, — volé et assassiné aux trois quarts par-dessus le marché.

— Que vous a-t-on pris?

— Tout l'or que je portais dans mes poches.

— Et quoi encore?

— La montre armoriée que j'avais retirée de vos mains quelques heures auparavant.

— C'est là que je voulais en venir, — fit Nathan.

— Je ne vous comprends guère.

— Je vais m'expliquer : cette montre est un bijou de famille?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Vous y tenez beaucoup?

— Énormément.

— Alors, vous seriez bien aise de la retrouver?

— Pour la ravoir, je donnerais volontiers plus du double de sa valeur.

— Eh bien, mon gentilhomme, je connais quelqu'un qui la mettra à votre disposition.

— Allons donc! c'est impossible! — s'écria Raoul.

— La preuve que ce n'est point impossible, — répliqua Nathan, — c'est que cela est.

— Quelqu'un, dites-vous, la mettra à ma disposition?

— Je le répète.

— Et qui donc?

— Moi.

— Vous! mon cher monsieur Nathan! — répéta Raoul stupéfait.

— Oui, mon gentilhomme, moi-même, pour avoir l'honneur de vous servir...

— Mais, comment se fait-il?..

Raoul s'interrompit. Nathan acheva la phrase commencée.

— Que votre montre se trouve entre mes mains, n'est-ce pas? — dit-il.

— Justement.

— Oh! c'est toute une histoire.

— Pouvez-vous me la conter?

— Oui, certes! elle est bien simple.

— Alors, j'écoute.

— Figurez-vous... — commença le juif.

Mais il fut interrompu par l'arrivée d'un nouveau personnage.

C'était un petit nègre africain, assez misérablement accoutré, qui servait à Nathan de valet, ou plutôt de commissionnaire.

Il s'approcha de son maître et lui dit tout bas quelques mots.

Puis il s'éloigna, après avoir entendu la réponse du juif.

## XIX. — LA MONTRE.

— Mon gentilhomme, — reprit Nathan en se tournant vers M. de la Tremblaye aussitôt que le négrillon se fut éloigné, — je ne puis, ce soir, ni vous remettre votre montre, ni vous raconter par suite de quels incidents je me trouve en être détenteur.

— Et pourquoi ne le pouvez-vous pas? — demanda Raoul.

— On vient de me prévenir que j'étais attendu par quelqu'un que j'ai le plus grand intérêt à voir sur-le-champ, et il faut que je vous quitte.

— Puisqu'il le faut, allez...

— Quand aurai-je l'honneur de vous voir?

— Vous convient-il que je passe demain chez vous?

— Parfaitement.

— A quelle heure vous trouverai-je?

— A l'heure qui vous paraîtra le plus commode. Je me ferai un devoir de vous attendre toute la journée...

— A demain, alors, mon cher monsieur Nathan, et bonsoir...

— J'ai l'honneur, mon gentilhomme, de prendre congé de vous.

Le juif salua jusqu'à terre et s'éloigna, aussi vite que le lui permirent ses petites jambes, dans une direction opposée à celle de sa maison.

Pendant un instant, Raoul le suivit des yeux.

Ses lèvres souriaient, et il murmurait tout bas :

— Cet avorton malingre, ce pygmée ridicule, père de cette belle Déborah!... de cette créature splendide, la plus éblouissante, la plus irrésistible des filles d'Ève!... O nature, nature, que tu es capricieuse et folle!

Après avoir envoyé aux échos de la rue cette boutade humoristique, Raoul reprit le chemin de la maison de jeu.

Personne ne se trouvant cette fois sur le seuil pour l'arrêter, il entra.

Pendant une heure ou deux, il se promena dans les salons, jetant à droite et à gauche quelques pièces d'or sur le tapis vert, moins pour gagner que pour se distraire, et, néanmoins, poursuivi par cette chance prodigieuse avec laquelle il semblait avoir passé un contrat synallagmatique.

Il se retira vers minuit, emportant une douzaine de mille livres, filon doré de son heureuse veine.

Nous n'avons pas besoin de dire que, pour retourner chez lui, il ne prit point de chaise à porteurs.

§

Le lendemain, Raoul s'achemina de bonne heure vers le logis de Nathan.

Il était poussé par un double mobile.

D'abord le désir très-vif et presque amoureux de revoir Déborah.

Ensuite une curiosité non moins vive d'entendre l'histoire promise la veille au soir par Nathan au sujet de la montre armoriée.

Cette fois encore ce fut le juif lui-même qui vint ouvrir à M. de la Tremblaye la porte extérieure.

Un peu désappointé, Raoul suivit son hôte au premier étage.

La montre se trouvait sur la table de chêne qui servait à Nathan de comptoir et de bureau.

— Vous voyez... — fit le juif en indiquant le bijou à Raoul.

— Ma foi, oui, — répondit ce dernier en le prenant et en l'examinant sur toutes ses faces, c'est cela!... c'est bien cela!... Pauvre montre, je te retrouve!... que ne puis-je retrouver de même celui à qui tu appartenais jadis!...

Et Raoul, pensant à Reginald, sentit ses yeux se mouiller et appuya pieusement contre ses lèvres le blason de la montre.

Nathan, pendant quelques secondes, respecta cette émotion; puis il reprit :

— Vous ne croyiez guère retrouver jamais ce bijou, n'est-il pas vrai, mon gentilhomme?

— Je le croyais si peu, que j'aurais parié qu'il était déjà fondu au creuset des voleurs...

— C'était assez probable, en effet, mais vous avez de la chance...

— Oui, — répliqua Raoul en souriant, — j'en ai et beaucoup...

Après un instant de silence, il ajouta :

— J'ai même eu celle de ne pas suivre vos excellents conseils, mon cher monsieur Nathan.

— Ce qui veut dire?... — demanda le juif.

— Ce qui veut dire que vous m'aviez affirmé que j'étais perdu si je retournais au jeu...

— Et vous y êtes retourné ?...

— Pardieu !...

— Et vous avez gagné de nouveau ?

— Mon Dieu, oui.

— Beaucoup ?

— Immensément.

— Enfin, quelle somme ?

— Un peu plus que la première fois.

— Deux cent mille livres au moins, alors ?

— Tout autant.

— Ce qui, si je sais compter, vous en fait plus de quatre cents.

— Oh ! vous savez compter à merveille.

— Joli denier, mon gentilhomme ! — s'écria Nathan en s'inclinant, — joli denier, sur ma parole, et qui pourra vous mener loin, si vous le ménagez avec soin.

— Ainsi ferai je, — répondit Raoul d'un air un peu railleur. — Mais ce n'est point de cela qu'il est question ; revenons à nos moutons, c'est-à-dire à cette montre... Comment se fait-il qu'étant sortie de ma poche avec effraction, elle soit là, sur votre comptoir ?

— Je vous ai déjà dit hier au soir que c'était bien simple. Figurez-vous que je possède un confrère dont je ne vous donnerai, et pour cause, ni le nom ni l'adresse... Ce confrère fait en petit ce que je fais, moi, en grand, c'est-à-dire qu'il achète toutes sortes de marchandises d'occasion, et qu'il prête sur nantissement. Seulement, moi, je ne suis en rapport d'affaires qu'avec des gens du monde, des gentilshommes momentanément gênés, tandis que sa clientèle à lui est infime et se recrute dans le plus bas peuple. On m'apporte souvent en gage des parures de deux mille louis... — Des haillons sordides, des nippes abjectes, voilà les dépôts sur lesquels il prête. Aussi mon petit négoce marche mieux que le sien... — Le Dieu d'Israël, d'Abraham et de Jacob en soit béni !... Les méchantes langues prétendent, puissent-elles mentir ! que le pauvre diable sert assez volontiers de receleur aux filles de bas étage qui débarrassent de leurs mouchoirs et de leurs besicles les provinciaux et les étrangers. On le dit, mais je ne veux pas le croire... Toujours est-il que mon confrère arriva l'autre jour ici de bon matin. Il n'avait point sa mine habituelle. J'en fis la remarque tout en l'interrogeant sur la cause de sa visite matinale.

— Nathan, — me dit-il, — voulez-vous faire une affaire avec moi ?

— Volontiers, — répondis-je, — pourvu qu'elle soit bonne.

— Elle est excellente.

— Alors elle me va. De quoi s'agit-il ?

— De ceci.

Et, tout en parlant, il tira de sa poche un petit paquet entouré de gros papier gris.

Dans ce papier qu'il défit, il y avait une boite.

Dans cette boite qu'il ouvrit, il y avait votre montre.

Il me la présenta.

Je la reconnus du premier coup d'œil ; je m'étonnai fort de la voir m'arriver par un semblable intermédiaire, et je demandai :

— D'où ça vient-il ?

— Oh ! — répliqua vivement mon confrère, — vous pouvez être tranquille, ce n'est point un objet volé...

— Vous en êtes sûr ?

— Comme de moi-même.

— Alors, encore une fois, d'où ça vient-il ?

— Vous tenez à le savoir ?

— Beaucoup.

— Eh bien, cette montre a été trouvée...

— Par qui ?

— Par un brave homme que je connais depuis longtemps.

— Que fait-il, ce brave homme ?

— Il est porteur de chaise...

Ici Raoul interrompit le récit de Nathan en s'écriant :

— Porteur de chaise !... ah !... ah !... je commence à comprendre.

Nathan poursuivit :

— Ce brave homme, continua mon confrère, trouve de temps en temps dans sa chaise des objets de quelque valeur oubliés par ses clients... il me les apporte, et je les lui achète...

— Eh bien, — demandai-je, — pourquoi n'en faites-vous pas autant aujourd'hui ?

— Parce que le drôle prétend que la montre que voici vaut vingt-cinq louis comme un liard...

— Il a raison ; elle en vaut cinquante et plus...

— Eh ! je le sais bien qu'il a raison .. je ne le sais que trop ! Bref, il ne veut pas rabattre un sou de ses prétentions, et comme je n'ai pas les vingt-cinq louis, je viens vous les emprunter ; vous garderez la montre, vous la vendrez, et vous partagerez le bénéfice avec moi. Il n'y aurait même que vingt louis à me compter, car j'en ai remis cinq à titre d'arrhes du marché à ce brave garçon...

Je me taisais.

— Voyons, cela vous convient-il ? — demanda mon confrère. — Il n'y a qu'un mot qui serve, répondez. *Oui*... ou *non*...

Je ne répondis ni *oui* ni *non*.

Je recommençai mes questions.

— Ce *brave garçon* dont vous répondez, — dis-je, — où est-il ?

— Dans la rue, devant votre porte.

— Que fait-il là ?

— Il attend son argent...

— Ah ! il attend !...

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien ! allez le retrouver et lui dire qu'il est inutile qu'il attende plus longtemps.

— Pourquoi donc ?

— Par cette raison bien simple, que la montre restera ici, et l'argent aussi...

Mon confrère me regarda d'un air ébahi.

— Eh bien ! — lui dis-je, — ne m'avez-vous pas entendu ?...

— Entendu, oui, — me répondit-il ; — compris, c'est différent...

— Qu'y a-t-il d'obscur dans ma réponse ?

— Tout : vous voulez garder la montre, et ne pas donner l'argent ?

— Précisément.

— Ce n'est pas logique...

— En quoi, s'il vous plaît ?

— Cette montre ne vous appartient pas...

— C'est vrai, mais elle ne vous appartient pas davantage, à vous, non plus qu'à celui qui vous l'a remise...

— Oh ! quant à cela, je vous arrête...

— Vous m'arrêtez ?

— Oui ; sans blesser les lois de la plus scrupuleuse probité, un objet trouvé appartient à celui qui le trouve...

— D'accord, quoique ce soit discutable ; mais votre protégé n'a point trouvé cette montre...

— Vous croyez ?...

— J'en suis sûr !

— Comment donc l'a-t-il en sa possession ?...

— Il l'a volée.

— Pourquoi supposer cela ?...

— Je ne suppose pas, j'affirme.

— Au hasard ?...

— Non. Je connais le légitime propriétaire...

Mon confrère se gratta l'oreille.

— Diable !... diable !... — dit-il ensuite, — c'est embarrassant, très-embarrassant, sur ma parole !...

— Je ne trouve pas...

— Parce que vous n'êtes point à ma place... Songez donc que mon gaillard m'attend dans la rue !...

— Eh bien !

— Eh bien ! il est fort comme un Hercule, ce brigand-là !... et brutal !... brutal comme un porteur de chaise... c'est tout dire...

— Qu'importe !...

— Il importe beaucoup !... il va me demander ses vingt louis.

— Vous ne les lui donnerez pas. C'est facile...

— Facile à dire...

— Autant qu'à faire...

— Comment me débarrasser de lui ?

— Tranchons le mot ; vous avez peur...

— Dame ! un peu...

— Eh bien, je prends tout sur mon compte...

— A la bonne heure ! que faut-il faire ?...

— Allez rejoindre votre *brave garçon*, comme vous l'appeliez tout à l'heure, ou votre *brigand*, comme vous le nommez maintenant, et dites-lui que la personne à laquelle vous vous êtes adressé pour avoir de l'argent ne veut payer qu'entre ses mains, après informations prises sur l'endroit où il a trouvé le bijou...

— Il refusera de me suivre...

— C'est probable...

— Il fera du bruit...

— Je n'en crois pas un mot... Pourtant, si cela arrivait, vous n'auriez qu'à dire : *Mon bon ami, voici le guet, allons nous expliquer devant lui*... Votre homme n'aurait pas assez de ses deux jambes pour s'enfuir.

— Allons, j'y vais...

— Faites vite.

Mon confrère me quitta et prit le chemin de la rue.

Au bout de quelques minutes il revint.

— Eh bien ! — lui demandai-je, — qu'a dit l'homme ?...

— Il a crié d'abord et tempêté, prétendant qu'il avait affaire à moi, et non pas à vous... puis il s'est calmé tout d'un coup, il m'a demandé votre nom et il s'est éloigné en murmurant : *Je suis volé, c'est bien. n'en parlons plus, mais on me revaudra cela !*...

— C'est de moi qu'il parlait ainsi, j'imagine...

— De vous et de moi, de tous les deux. Est-ce que cela ne vous inquiète pas ?...

— Ma foi, non.

— Alors, qu'il n'en soit plus question.

— Que comptez-vous faire de la montre ?...

— Je vous l'ai déjà dit, je la garde...

Mon confrère fit la moue.

Je poursuivis :

— Je la garde pour la restituer à son propriétaire. Ce sera une bonne action...

— Bonne action tant que vous voudrez, mais je suis le dindon de la farce et vous me faites un tort énorme!...

— Lequel?

— Songez donc que j'ai avancé une somme considérable, cinq louis!... Est-ce que votre intention est de me les faire perdre?

— Pas le moins du monde.

— Ainsi, vous allez me les rendre?

— Oui.

La figure de mon confrère s'était éclaircie un instant, elle se rembrunit presque aussitôt.

— Qu'y a-t-il encore?... — demandai-je.

— Il y a que si vous me rendez cinq louis tout secs, ce sera bien maigre!... j'aurai risqué mon pauvre argent, et il ne m'aura pas rapporté un sou!... Est-ce que vous trouvez cela juste?...

— Non. Quand on a semé il faut récolter.

— Alors, vous ajouterez quelque chose à la somme?

— Oui.

— Combien?

— Trois louis... êtes-vous content?

— J'espérais mieux en commençant cette affaire; mais, enfin, puisqu'il faut en passer par où vous voulez, j'accepte...

Je comptai huit louis à mon confrère et il s'en alla moitié désappointé et moitié satisfait... Voilà tout, mon gentilhomme.

Vous savez maintenant comment il se fait que ce précieux bijou vous soit aujourd'hui rendu. Reprenez-le et tâchez, à l'avenir, de le mieux conserver.

Raoul remercia le juif avec une véritable effusion de s'être ainsi occupé de lui.

Puis il ajouta :

— Mais, mon cher monsieur Nathan, je me trouve être de nouveau votre débiteur, et je désire vivement m'acquitter.

— C'est facile.

— Combien vous dois-je?

— Vous le savez.

— Non, en vérité.

— Eh bien, j'ai payé pour vous huit louis, rendez-les-moi et nous serons quittes...

— Quittes! non pas!... et les intérêts dont vous ne parlez point...

— Ils seront ce que vous voudrez...

— Fixez-en le chiffre.

— Impossible! cette affaire sort de la spécialité de celles que je fais ordinairement. Quand vous m'emprunterez de l'argent, si jamais vous m'en empruntez, je vous rançonnerai, soit! mais aujourd'hui, par exception, je ne demande rien.

Raoul n'insista point. Il tira de sa poche un rouleau. Ce rouleau contenait cinquante louis. Il le mit dans la main de Nathan.

Ce dernier ouvrit sa caisse et y jeta l'or qu'il venait de recevoir en disant à Raoul :

— Vous êtes généreux, mon gentilhomme!... généreux comme un joueur qui vient de gagner en deux nuits quatre cent mille livres; mais prenez garde, la chance peut tourner et ce n'est pas le moyen d'aller longtemps que d'aller si vite!

Raoul ne répondit que par un sourire.

Il y eut entre les deux interlocuteurs un moment de silence.

M. de la Tremblaye promenait ses regards à droite et à gauche sur les murailles de l'appartement, encombrées d'objets de toute sorte, nous le savons déjà.

Soudain, il poussa un cri de surprise et d'admiration.

Il venait d'apercevoir, appuyé au mur du fond de la chambre, un tableau merveilleux, un de ces divins chefs-d'œuvre où la toile et la couleur ne sont plus des matières mortes et inertes, mais deviennent, transformées par l'attouchement du génie, un sang qui circule, un cœur qui bat, une chair qui palpite.

Ce tableau était une copie faite par Léonard de Vinci de la Vénus du Titien.

Entre les draperies d'un vert sombre du damas florentin bordé de franges d'or et les draps d'une blancheur éclatante qui recouvrent à demi des coussins de brocart pourpre, la jeune déesse était couchée.

Elle avait pour tout vêtement sa pudeur, costume léger!... Et pourtant, dans sa pose nonchalante et voluptueuse, elle était belle à ce point que sa nudité semblait presque chaste.

Son épaisse chevelure ondée, de ce blond ardent et presque roux si cher aux coloristes de l'école italienne, encadrait son front charmant dans des bandeaux crespelés, aux reflets d'or...

Des mèches éparses venaient caresser amoureusement les contours fermes et purs de sa gorge aux pointes arrondies.

Une étincelle voilée brillait dans ses grands yeux, d'une incomparable douceur.

Sa bouche, d'un rose vif, ressemblait à l'arc du petit dieu Cupidon, et, comme lui, lançait dans les cœurs des traits irrésistibles.

Bref, tout cela était vivant, taillé en pleine chair, complet, irréprochable.

Léonard avait si magistralement reproduit l'œuvre du grand maître, que la copie valait l'original. C'était éblouissant!...

## XX. — L'ARMORIAL.

Nathan suivait de l'œil le regard de M. de la Tremblaye, et le vit se fixer avec extase sur le tableau que nous avons décrit à la fin du chapitre précédent.

— Mon gentilhomme, — demanda-t-il, — est-ce que vous aimez la peinture?...

— Oui, — répondit Raoul, — beaucoup.

— Ah! tant mieux.

— Pourquoi tant mieux?

— Parce que vous m'achèterez des tableaux.

— Vous en vendez donc?

— Je vends de tout. Il me semble que vous admirez cette Vénus?

— Oui, c'est une belle chose!

— Je le crois bien!... Titien copié par le Vinci... Voulez-vous vous en arranger?...

— Volontiers, si toutefois vos prétentions sont raisonnables...

— Elles le seront, mon gentilhomme, gardez-vous d'en douter...

— Voyons, dites un prix...

— Eh bien! que penseriez-vous de...?

Et Nathan formula un chiffre.

Ce chiffre excédait, sans aucun doute, la valeur réelle du tableau en question, et cependant Raoul ne le trouva point exagéré, tant il avait été séduit par la magnifique peinture qu'il avait sous les yeux.

Le marché fut conclu presque sans discussion.

— Mon gentilhomme, — dit alors Nathan, — puisque vous êtes amateur, je vais vous faire voir autre chose...

— Des tableaux encore?

— Sans doute...

— Que vous désirez me vendre?...

Nathan sourit.

— Non, — dit-il au bout d'un instant, — je ne désire point les vendre, et vous ne pourriez pas les acheter...

— Pourquoi donc?

— Votre fortune n'y suffirait point, mon gentilhomme...

— Plaisantez-vous? — s'écria Raoul.

— Non, en vérité!...

— Mais, selon vous, ces tableaux valent donc des sommes immenses?

— Je ne les donnerais pas pour un million...

Raoul ne put retenir un geste d'étonnement.

Le juif poursuivit :

— D'ailleurs, je n'ai pas le droit de les vendre...

— Ils ne sont donc point à vous? — fit M. de la Tremblaye.

— Non.

— A qui appartiennent-ils?

— A ma fille.

— Ah! — fit Raoul.

Et il y eut un moment de silence.

Nathan reprit :

— Mais si je ne puis vous les vendre, rien ne m'empêche de vous les montrer, et c'est ce que je vais faire...

— Où sont ces tableaux? — demanda Raoul.

— Au rez-de-chaussée, dans le salon de Déborah...

Raoul sentit son cœur battre.

Son désir le plus vif allait être exaucé!...

Il allait enfin revoir la belle juive!...

— Venez, — continua Nathan.

Et il quitta le premier la pièce dans laquelle avait eu lieu l'entretien que nous venons de rapporter.

Raoul le suivit.

Les deux hommes arrivèrent à la porte de l'appartement de la jeune fille.

— Attendez une seconde, mon gentilhomme, — fit Nathan, — ma fille est avec une de ses amies et je vais la prier de se retirer dans sa chambre à coucher, afin de nous laisser maîtres du salon.

Et il entra, laissant dans le couloir M. de la Tremblaye, dont l'espoir se trouvait ainsi une fois de plus déçu.

Au bout d'une minute, Nathan revint.

Il introduisit Raoul dans le salon oriental que nous avons décrit au commencement de ce volume.

Il le mit en présence des quatre tableaux de grands maîtres, ces diamants sans tache dont nous avons déjà parlé, et il lui dit :

— Voilà mes trésors!... Regardez, mon gentilhomme!... regardez et jugez vous-même si je m'exagère leur valeur!...

Raoul regarda, en effet, et son admiration se formula en des termes plus pompeux, peut-être, que sincères.

Ce n'est pas que le jeune homme fût insensible au mérite hors ligne des œuvres magnifiques offertes à ses regards.

Non. Loin de là.

Mais sa distraction et sa préoccupation étouffaient momentanément en lui le sentiment artistique.

Il était ébloui de ce luxe asiatique étalé devant lui et auquel il s'attendait si peu.

Et puis, dans cette pièce où flottaient de vagues parfums, il lui semblait que Déborah avait laissé quelque chose d'elle-même, quelques parcelles de son âme et de sa beauté.

Il croyait la sentir auprès de lui...

Respirer son haleine suave...

Entendre les frôlements de sa robe.

Ses yeux ne pouvaient se détacher de la portière de lampas qui masquait évidemment une issue intérieure et derrière laquelle, peut-être, se cachait la divine juive.

Par moments, il lui semblait voir tressaillir cette draperie, et son cœur tressaillait en même temps.

Nathan, lui, complétement absorbé dans la contemplation de ses chefs-d'œuvre, ne s'apercevait point de la distraction de son hôte.

Raoul fit quelques pas pour se rapprocher du juif qui se trouvait à côté de la portière de lampas.

Au milieu du salon se trouvait un guéridon de bois sculpté, d'un précieux travail.

Sur ce guéridon était un gros livre entr'ouvert.

Raoul, en passant, laissa tomber ses yeux sur ce livre.

Un mouvement de surprise lui échappa.

Il fit un pas en arrière, s'arrêta et regarda mieux.

— Ah! par exemple!... — murmura-t-il assez haut pour être entendu de Nathan, — ah! par exemple, voila qui est étrange!

— Quoi donc?... — demanda le juif en s'arrachant à sa contemplation.

— Pourriez-vous m'expliquer, — dit Raoul, — comment il se fait que ce livre soit ouvert précisément à cette page?

— Quel livre?

— Celui-ci.

Nathan s'approcha et prit le volume.

— Un armorial!... — s'écria-t-il.

— Comme vous voyez...

— Ma foi, mon gentilhomme, ce livre ne m'appartient pas, et j'ignorais sa présence ici...

— Vraiment?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Quant à la page à laquelle il est ouvert, je vois qu'elle contient la généalogie des marquis de la Tremblaye, vieille maison de Picardie, mais je ne connais personne de ce nom... Et vous?...

Raoul ne répondit pas.

Sa surprise et son émotion croissaient de seconde en seconde.

Nathan continua à regarder la page imprimée en gros caractères et ornée de figures gravées sur bois.

— Ah! ah! — fit-il, — voici l'écusson de cette famille : *un tremble d'or au champ de gueules* avec la devise *Tremblaye ne tremble...*

Nathan s'interrompit et ouvrit de grands yeux en s'écriant :

— Mais cette devise... cet écusson... je les connais! L'un et l'autre sont émaillés sur la boîte de votre montre... Oh! maintenant, je comprends votre surprise à la vue de ce livre ouvert à cette page... Vous êtes un la Tremblaye, n'est-il pas vrai, mon gentilhomme?

— Oui, — répondit Raoul, — je suis un la Tremblaye, le dernier de ma race...

Le juif s'inclina pour saluer.

Mais à peine le jeune homme avait-il prononcé les dernières paroles que nous venons d'écrire, qu'un bruit subit se fit dans la pièce voisine.

La draperie, agitée, s'entr'ouvrit violemment.

Deux pâles visages de femme se montrèrent à la fois.

Puis, la tapisserie retomba.

On entendit un cri sourd, auquel succéda le bruit mat d'un corps humain tombant sur un tapis.

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!... — murmura Nathan avec épouvante, — qu'y a-t-il?... que se passe-t-il donc?...

Et il souleva vivement la portière qui séparait le salon de la chambre à coucher.

Raoul s'avança derrière lui.

Un spectacle inattendu frappa ses regards, en même temps que ceux du juif.

Une jeune fille, d'une effrayante pâleur, gisait inanimée sur le sol.

Déborah s'agenouillait auprès d'elle.

Dans la jeune fille évanouie, Raoul reconnut la fille du diable.

### XXI. — LA RUE RIBAUDE.

Nous devons recommencer ici ce que nous avons déjà fait une fois dans le cours de cette épopée romanesque.

Nous devons nous arrêter pendant un instant, et de même que nous avons interrompu notre récit pour initier nos lecteurs à tous les détails de l'existence aventureuse de Raoul de la Tremblaye, de même nous devons remonter en arrière, au sujet de la jeune Hébé, et la faire connaître en ces pages, aussi bien que nous avons fait connaître Raoul.

Ce nouvel épisode sera court, et d'ailleurs nous ne le croyons point entièrement dépourvu de cet intérêt dramatique qu'on recherche et qu'on aime exclusivement aujourd'hui.

Nous commençons.

§

Dix-huit ans, environ, avant le jour où Raoul de la Tremblaye voyait, chez le juif Ezéchiel Nathan, la belle Déborah agenouillée auprès de la fille du diable évanouie, voici ce qui se passait sous le ciel brûlant du Languedoc et dans la cité antique de Toulouse.

Il était tout près de minuit.

L'atmosphère lumineuse du mois de juillet, plus transparente que ne le sont certaines matinées brumeuses des climats du Nord, laissait distinguer les objets à une assez grande distance.

Une affluence considérable de promeneurs remplissait les rues principales.

Les alentours de la place du Capitole étaient encombrés d'étudiants, d'officiers et de bourgeois, y savourant la fraîcheur de la brise nocturne.

Les jolies grisettes toulousaines, presque aussi célèbres que celles de Bordeaux pour leur piquante désinvolture, passaient fringantes, légères, provoquantes, effleurant à peine les pavés pointus du bout de leurs petits pieds bien chaussés.

Laissons de côté, s'il vous plaît, cette foule bigarrée et ces quartiers bruyants.

Dirigeons-nous vers une petite rue obscure, malpropre, et surtout mal famée, à la suite d'un nouveau personnage avec lequel nous allons faire connaissance.

Ce personnage était un jeune homme.

On pouvait le conjecturer, du moins, à voir sa taille haute et droite et sa démarche ferme et rapide.

Quant à son visage, sans doute il avait un intérêt quelconque à la dérober à tous les yeux, car il le cachait, non-seulement sous les larges rebords d'un chapeau de feutre noir, mais encore sous les plis relevés d'un manteau de couleur sombre.

Un manteau!...

Au mois de juillet!...

A Toulouse!...

Que de points d'exclamation il faudrait entasser à la suite les uns des autres pour exprimer convenablement tout ce qu'il y avait, dans un fait semblable, d'insolite, d'anormal et même d'incroyable!...

A coup sûr, quelque drame étrange, quelque ténébreux mystère devait se cacher sous les plis de ce manteau!...

Le jeune homme en question pénétra, nous le répétons, dans la ruelle mal famée dont nous parlions il n'y a qu'un instant et qui avait conservé, depuis le moyen âge, le vieux nom significatif de rue *Ribaude*.

Une fois arrivé là, il se mit à marcher plus lentement, levant le nez en l'air et semblant examiner avec un soin extrême les numéros des maisons.

Toutes ces demeures étaient closes, du rez-de-chaussée au grenier.

Seulement, à travers les entre-bâillements de leurs volets fermés, s'échappaient des jets lumineux.

On entendait aussi des bruits vagues et confus, tumultueux et indistincts.

Ces bruits se formaient d'une multitude de sons incohérents dont il semblait d'abord impossible de se rendre compte. Puis, peu à peu, l'oreille distinguait dans cette mélopée confuse la sonorité métallique des écus agités, des verres heurtés, des chansons interrompues, des baisers pris et rendus.

Somme toute, tranchons le mot, chaque logis de la rue *Ribaude* était un tripot ou un mauvais lieu.

Une seule maison, haute d'un seul étage, morne, sombre, silencieuse, semblait dormir d'un profond sommeil au milieu de ses sœurs trop bien éveillées.

Le jeune homme s'arrêta devant cette maison.

Il en étudia pendant un instant la façade muette et chassieuse.

Puis il murmura :

— Numéro 13, c'est bien ici...

Il s'approcha et poussa la porte.

Elle ne céda point.

Il chercha un marteau ou le cordon d'une sonnette.

Il n'y avait ni l'un ni l'autre.

Le jeune homme hésita d'abord.

Mais il prit bientôt son parti et se mit à frapper discrètement et à petits coups.

Personne ne répondit, personne ne parut.

— Oh! oh!... — fit le jeune homme entre ses dents, — m'aurait-on trompé, par hasard! et la maison serait-elle déserte?...

Et il recommença à frapper, mais, cette fois, beaucoup plus fort et à coups inégaux et précipités.

Ce vacarme produisit son effet.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage.

Une tête de vieille femme se montra, et une voix rauque cria ces mots :

— Passez votre chemin, mauvais drôle!...

Le jeune homme recula de quelques pas, afin de se trouver en vue de celle qui lui parlait ainsi, et il répondit, tout en saluant d'un geste qui sentait son gentilhomme d'une lieue :

— Je vous demande, madame, mille pardons de vous contredire, mais je ne suis pas un *mauvais drôle* et je ne passerai point mon chemin...

— En vérité! et pourquoi ça?...

— Parce que c'est précisément ici que je viens...

— Alors, vous vous trompez de porte...

— Je ne crois pas.

— Vous cherchez des coureurs de brelans et des filles de joie?... Voyez plus loin... à droite ou à gauche.

— Je ne cherche ni les uns ni les autres...

— Alors, que voulez-vous?...

— Le numéro 13 de la rue Ribaude...

— Ah!... ah!...

— Est-ce ici, oui ou *non* ?

— C'est ici.

— A la bonne heure...

— Oui, mais à ce numéro 13 il n'y a qu'une pauvre vieille femme qui, passé minuit, n'ouvre jamais sa porte... Ainsi donc, je vous le répète, passez votre chemin...

Et l'interlocutrice du jeune homme fit mine de refermer sa fenêtre.

L'inconnu l'arrêta en tirant de dessous son manteau une longue bourse de soie rouge remplie d'or, qu'il agita de façon à en faire résonner le contenu.

Ce bruit produisit un effet magique.

La fenêtre, à demi fermée déjà, resta entr'ouverte.

Le jeune homme reprit vivement, quoique d'une voix étouffée à dessein :

— Si vous êtes madame Clodion, comme je n'en doute pas, c'est précisément à vous que j'ai affaire, et je vous destine tout l'or que cette bourse contient...

— A la bonne heure, — murmura la vieille femme, — c'est parler, cela!...

Et elle ajouta tout haut :

— Mon gentilhomme, attendez... je suis à vous... je descends!...

— C'est heureux!... sur ma parole!... — s'écria le jeune homme, dont le dialogue qui précède semblait avoir mis la patience à une rude épreuve.

Hâtons-nous de dire qu'il n'attendit pas longtemps.

Le son de l'or avait sans doute rendu à la vieille femme toute l'activité de la jeunesse.

Au bout de quelques secondes, elle ouvrait la porte qui donnait sur la rue, et elle disait à l'inconnu :

— Entrez, mon gentilhomme, me voici à vos ordres...

Suivons dans l'intérieur de cette maison le personnage que nous venons d'y introduire.

Aussitôt que sa vieille hôtesse eut refermé sur lui la porte de l'allée, il se trouva plongé dans les ténèbres les plus compactes.

— Ah çà, — demanda-t-il, — sommes-nous donc ici chez le diable?...

— Dame!... à peu près... — répondit la maîtresse de la maison en ricanant.

Puis elle reprit :

— Marchez tout droit devant vous pendant vingt-cinq pas, tournez ensuite à droite, et vous verrez de la lumière...

## XXII. — MADAME CLODION.

L'inconnu suivit sans hésiter les indications de la vieille femme.

Il fit vingt-cinq pas.

Il tourna à droite.

Il aperçut une faible lueur qui s'échappait de l'entre-bâillement d'une porte.

Il poussa cette porte et se trouva dans une chambre étroite et basse, assez confortablement meublée, et éclairée par une petite lampe posée sur un guéridon.

La vieille femme entra dans cette pièce presque en même temps que son hôte.

Elle était très-petite, très-maigre, très-courbée.

Son visage jauni, teinté de vermillon sur les pommettes et sillonné d'une quantité incommensurable de petites rides, avait les tons d'une pomme de reinette sur laquelle les premiers froids ont passé en y laissant leur empreinte.

Il ne restait plus à la bouche une seule dent.

Le nez, fortement crochu, touchait presque au menton, dont la forme caractéristique peut se peindre d'un trait par ces mots vulgaires : *menton de galoche*.

Les yeux, qui semblaient percés à coups de vrille, clignotaient, vifs encore, entre des paupières écarlates.

Somme toute, l'apparence de cette vieille était tout à la fois grotesque et sinistre.

Elle ressemblait à ces portières horribles que le spirituel crayon de Daumier s'est complu si souvent à reproduire.

Mais elle ressemblait aussi à ces sorcières effrayantes à qui le vieux Will Shakspeare fait crier dans les bruyères écossaises :

— Macbeth, Macbeth!... tu seras roi!...

Elle entra, nous l'avons dit, et referma la porte avec soin.

L'inconnu, se trouvant seul avec elle, ôta son chapeau, qu'il jeta sur un siége, et laissa retomber le pan de son manteau.

Son visage, parfaitement dissimulé jusque-là, apparut alors à découvert.

Ainsi que l'annonçaient sa tournure et sa démarche, il était jeune; à peine avait-il trente ans.

Ses traits, réguliers et accentués, avaient une expression de singulière énergie.

Il était pâle, non de cette pâleur maladive qui atteste la souffrance, non de cette pâleur mate et chaude qui est l'indice d'un tempérament ardent et nerveux, mais de cette pâleur momentanée et accidentelle, indice certain d'une puissante émotion.

La vieille entama l'entretien.

— Mon gentilhomme, — dit-elle, — vous avez affaire à moi, me voici; vous voulez me parler, j'écoute; vous m'avez promis de l'or, j'attends...

— J'ai besoin de vous, c'est vrai, — répliqua l'inconnu; — ce que j'ai promis, je le tiendrai... et plus encore...

— Fort bien; de quoi s'agit-il?

— J'attends de vous un service.

— Important?

— Oui.

— Tant mieux, vous le payerez plus cher...

— Mais d'abord une question...

— Faites.

— Êtes-vous discrète?

— Plus que la tombe. La tombe, quelquefois, laisse échapper ses secrets, je ne trahis jamais les miens... On me tuerait dix fois sans m'arracher un mot de ce que je ne veux pas ou de ce que je ne dois pas dire...

— Le secret dont vous allez apprendre une partie est un secret de vie et de mort.

La vieille fit un geste rapide en désignant sa tête.

— Il sera là en bonne compagnie, — dit-elle; — j'en sais bien d'autres qui le valent...

— Vous êtes une habile accoucheuse, n'est-ce pas?

— On le dit...

— Vous êtes sûre de vous-même?

— Autant qu'on puisse l'être... Bien des femmes ont passé par les mains de la mère Clodion... aucune ne s'est plainte de ses façons d'agir... Ah çà, mais c'est donc d'un accouchement qu'il est question?

— Oui.

— J'en fais mon affaire; m'amènerez-vous la personne?

— Non.

— Alors c'est moi qui irai la trouver?

— Il le faut.

— Quand?

— A l'instant même.

— Où?

— Cela, je ne puis vous le dire.

— Comment? — s'écria la vieille femme, — il faut pourtant que je le sache, ce me semble...

— Ne m'interrogez point et écoutez-moi.

— Je suis tout oreilles.

— Voici les conditions du marché que je vous propose...

— Voyons...

L'inconnu tira de dessous son manteau un demi-masque de velours noir, semblable à tous les masques du monde, à cette différence près qu'il n'y avait pas de trous percés à la place des yeux.

— D'abord, vous mettrez ceci, — continua l'inconnu.

— Dans quel but?

— Oh! mon Dieu, tout simplement dans le but de vous empêcher de voir...

— Je comprends. Et après?

— Après, vous me laisserez vous conduire par la main...

— Dans quel endroit?...

— Dans un endroit qui n'est pas fort loin d'ici, et où nous trouverons une voiture attelée de deux excellents chevaux...

— Et cette voiture?...

— Nous mènera en moins d'une heure au lieu où on nous attend...

— La personne dont l'état réclame mes soins est-elle jeune?

— Vingt ans à peine...

— D'une santé chancelante ou robuste?...

— Pleine de séve et de vigueur.

— Êtes-vous certain que l'heure de la délivrance approche?

— Oui, les premières douleurs se sont fait sentir.

— Combien y a-t-il de temps de cela?

— Trois heures environ.

— Alors il n'y aurait pas une minute à perdre...

— Je le crois; hâtons-nous donc de conclure notre marché et de partir.

— Un mot encore...

— Lequel?

Les traits de la vieille femme prirent une expression sinistre.

Elle s'approcha de l'inconnu, et lui dit d'une voix basse et sourde, comme si elle eût craint que ses paroles ne trouvassent de l'écho :

— L'enfant vivra-t-il?

— Comment!... — répondit l'inconnu, — que voulez-vous dire?

La vieille sourit.

— Vous ne me comprenez pas?... — fit-elle.

— Expliquez-vous...

— Je vous demande si l'enfant vivra, parce que, dans le cas où sa naissance vous embarrasserait, il me serait possible de vous en délivrer...

L'inconnu ne put retenir un geste d'horreur.

— Sur votre vie, — s'écria-t-il, — vous me répondrez de celle de cet enfant...

— Soit, — répliqua la vieille, — j'aime tout autant cela, et j'en répondrai volontiers, sauf bien entendu les accidents qui peuvent survenir, auxquels je ne pourrais remédier et dont je prétends n'être nullement responsable...

— Pourvu que vous ne négligiez aucune des ressources de votre art pour sauver la mère et l'enfant, je n'en exigerai pas davantage...

— Soyez tranquille, vous serez content...

— Maintenant, terminons .. Que demandez-vous? ..

— Je vous crois généreux, mon gentilhomme... fixez vous-même le prix du service que je vais vous rendre...

L'inconnu fit apparaître de nouveau la bourse de soie rouge à laquelle nous avons déjà vu jouer un rôle.

Il la tendit à la vieille femme.

— Tenez, — lui dit-il en même temps, — il y a là-dedans cinquante louis. ..

Madame Clodion fit une révérence qui témoignait de sa profonde gratitude. L'inconnu poursuivit :

— Je doublerai cette somme, aussitôt après l'accouchement, si j'acquiers la conviction que vous n'avez, en effet, rien négligé pour me satisfaire.

— Oh! — s'écria la vieille au comble de la joie, — vous serez content, mon gentilhomme!... vous serez content, je vous le jure!...

### XXIII. — LE CARROSSE.

— Maintenant, — reprit l'inconnu, — partons...

— A l'instant, — répondit la vieille.

— N'oubliez rien de ce qui peut vous être nécessaire...

— Je prends mes instruments et je suis à vous.

Madame Clodion ouvrit une armoire.

Elle en tira une trousse très-complète de ces outils de chirurgie, ou plutôt de torture, que notre époque a perfectionnés et qui ressemblaient alors à l'arsenal du bourreau.

Elle les enveloppa dans un morceau de serge verte qu'elle assujettit solidement avec des bandelettes.

— Me voici prête, — dit-elle ensuite.

— Mettez le masque, — fit l'inconnu.

— Pas encore; il faut que je voie clair pour fermer la porte de ma maison.

— C'est juste.

— Aussitôt que nous serons dans la rue, je ferai ce qu'il vous plaira... quoique ma discrétion bien connue rende vraiment cette précaution inutile.

L'inconnu ne répondit pas.

— Allons, — reprit madame Clodion, — venez.

Et elle quitta avec le jeune homme la chambre, puis la maison.

Aussitôt que tous les deux eurent franchi le seuil et que la vieille femme eut fait tourner la clef dans la serrure massive, l'inconnu lui tendit le masque.

Elle le prit sans hésiter et l'attacha sur son visage.

L'inconnu s'assura que les cordons en étaient solidement noués par derrière. Ensuite il s'empara de la main de sa compagne et il l'entraîna rapidement vers l'une des extrémités de la rue Ribaude.

Il était en ce moment à peu près une heure du matin.

Après avoir marché pendant vingt minutes et traversé tout un dédale de petites ruelles complètement désertes, l'inconnu s'arrêta et dit à madame Clodion essoufflée :

— La première partie de votre tâche est accomplie... nous allons monter en voiture...

En effet, un carrosse stationnait à l'angle de l'une des ruelles dont nous venons de parler.

Ce carrosse était attelé de deux chevaux noirs.

Un cocher sans livrée se tenait sur le siége, muet et attentif.

L'inconnu ouvrit la portière.

Il prit à bras-le-corps madame Clodion et la porta dans l'intérieur de la voiture.

— Au galop!... — cria-t-il ensuite au cocher, — au galop!... au galop!... crève tes chevaux s'il le faut, et sois arrivé dans une heure...

— Oui, monsieur le comte, — murmura le cocher.

L'inconnu franchit le marchepied et s'assit à côté de la vieille femme. Le cocher toucha du bout de son fouet les chevaux jeunes et ardents, qui partirent ventre à terre, secouant rudement le carrosse sur les pavés anguleux et inégaux.

Au bout de peu d'instants, la voiture roula plus mollement sur un terrain plat et uni.

On était sorti de la ville et l'on courait à fond de train sur l'une des grandes routes qui se dirigent, depuis Toulouse, vers l'intérieur de la France.

Pendant trois quarts d'heure, l'allure des chevaux ne se ralentit pas un instant.

Des tourbillons de poussière jaillissaient sous les roues et enveloppaient le carrosse dans des nuages de poussière opaque.

Aucune parole ne s'échangeait entre l'inconnu et madame Clodion.

Le jeune homme s'absorbait sans doute dans une préoccupation profonde et comptait les minutes, qui lui paraissaient longues comme des siècles.

Quant à la vieille femme, il est hors de doute qu'elle supputait dans son esprit les bénéfices qui ne pouvaient manquer de résulter pour elle de l'expédition de cette nuit.

Soudain une brusque secousse vint arracher l'inconnu à sa rêverie et madame Clodion à ses calculs.

Puis les cahots recommencèrent.

Le carrosse venait de tourner à gauche.

Il avait quitté la grande route pour se jeter dans un chemin de traverse fort mal entretenu.

Les roues tombaient d'ornière en ornière.

L'essieu craquait et gémissait.

Tout l'équipage, enfin, menaçait de se disloquer, au grand effroi de madame Clodion.

Mais, sans doute, le cocher comprenait aussi bien que son maître combien il était urgent d'arriver sans retard, car il ne modérait point la marche impétueuse de son attelage écumant.

Enfin le carrosse s'arrêta.

Il y avait juste une heure, minute pour minute, qu'on était sorti de Toulouse.

— Sommes-nous arrivés? — demanda madame Clodion qui commençait à se mourir d'épouvante

— A peu près; du moins nous allons quitter la voiture.

— Ah! c'est heureux!...

— Il y a encore un peu de chemin à parcourir à pied, mais c'est l'affaire de cinq minutes... Je vous recommande de garder, à partir de ce moment, le plus profond silence...

— Je n'ai guère envie de causer! — répliqua la vieille femme.

— C'est bien.

L'inconnu descendit le premier et posa madame Clodion sur le sol, comme il l'avait posée dans la voiture.

Ensuite, il prit sur les coussins de devant une épée dont il boucla le ceinturon autour de sa taille et une paire de petits pistolets qu'il assujettit dans ce ceinturon.

Ceci fait, il passa sous le sien le bras de la vieille femme et il se remit à marcher avec elle dans la direction d'une haute et vaste masse blanche qui, fortement éclairée par la lune, se dessinait sur la sombre verdure des grands arbres qui l'entouraient.

Cette masse blanche était la façade du château de Roqueverde.

C'était là qu'étaient attendus l'inconnu et madame Clodion.

### XXIV. — LE CHATEAU.

La vieille et son guide aperçurent, éclairée par la lune et se détachant sur les masses d'une sombre verdure, la haute façade du château de Roqueverde.

Ils firent quelques pas de plus et se trouvèrent longer une muraille de clôture que couronnaient des cimes de grands arbres.

Ce mur entourait le parc.

L'inconnu et madame Clodion continuèrent pendant deux ou trois minutes encore leur marche silencieuse.

Puis ils atteignirent une petite porte étroite et basse, dont le seuil disparaissait entièrement sous des mousses épaisses et des végétations parasites.

L'inconnu s'arrêta. Il tira de sa poche une clef d'acier poli qu'il introduisit dans la serrure de la petite porte.

Cette dernière tourna tout aussitôt et sans le moindre bruit sur ses gonds.

— Passez, — dit l'inconnu en poussant madame Clodion devant lui.

Il entra à son tour et referma soigneusement la porte.

Tous deux se trouvaient alors dans l'intérieur d'un parc dont les magnificences auraient pu, sans désavantage, lutter avec les royales splendeurs des jardins de Versailles.



**Oui, mademoiselle, je pars! (Page 118.)**

Les clartés bleuâtres de la lune éclairaient d'une façon vague et chatoyante des perspectives infinies, baignées d'une vapeur transparente.

Çà et là de blanches statues apparaissaient sur leurs socles de marbre comme des fantômes immobiles.

Quelques rayons, tombés du croissant de la chasseresse Phœbé, mettaient des étincelles sur la gerbe ondoyante d'un jet d'eau, et l'on eût dit une pluie mouvante de petites étoiles capricieuses.

Au moment où la porte venait de se refermer derrière les nocturnes visiteurs, on entendit retentir un aboiement lointain et furieux.

Cet aboiement s'interrompit pendant une seconde, puis il retentit de nouveau, plus furieux, plus rapproché.

Madame Clodion se prit à trembler de tous ses membres et recommanda à Dieu, auquel elle ne croyait guère, sa vilaine âme, à laquelle elle ne croyait pas.

Le jeune homme ne manifestait aucune frayeur; seulement il n'avançait plus, et il frappait du pied avec impatience.

Les aboiements se rapprochaient toujours.

— Nous sommes perdus!... — murmurait madame Clodion, dont les dents claquaient d'épouvante.

Enfin apparut celui qui causait toute cette terreur.

C'était un énorme chien des Pyrénées.

Il accourait en bondissant, les yeux sanglants, le poil hérissé.

Madame Clodion tomba à genoux.

Mais à peine le farouche animal eut-il reconnu le jeune homme, que son allure changea aussitôt.

De terrible et menaçante qu'elle était d'abord, elle devint sans transition humble et soumise.

Il cessa d'aboyer, il se coucha à plat ventre et s'avança jusqu'auprès de l'inconnu en rampant, en remuant son énorme queue et en poussant de petits grognements de tendresse.

— C'est bien, — murmura le jeune homme, — c'est bien, ma bonne bête, mais il n'était point nécessaire de faire autant de bruit tout à l'heure.

Le chien leva sa grosse tête et lécha les mains de celui qui venait de lui parler ainsi.

Madame Clodion se sentait complétement rassurée.

Le jeune homme continua :

— Maintenant, *Fidèle*, allez coucher!...

Et il fit un geste que le chien comprit sans doute, car il se releva aussitôt et s'éloigna du même côté par lequel il était venu.

— Nous en voilà débarrassés, dit alors le jeune homme à madame Clodion; mais il est possible que les aboiements de cette maudite bête aient donné l'éveil, et je crois prudent d'attendre quelques minutes avant de nous approcher du château.

La vieille femme fit de la tête un signe affirmatif.

L'émotion qu'elle venait d'éprouver un instant auparavant lui avait momentanément enlevé l'usage de la parole.

Son compagnon la fit entrer dans un taillis où il la suivit, et tous deux, l'oreille au guet, silencieux et immobiles, attendirent pendant cinq minutes.

Aucun bruit ne se fit entendre.

Tout resta calme, dans le parc et aux alentours du château.

— Allons, — dit alors l'inconnu, — allons vite!... et, maintenant plus que jamais, silence..., silence...

Nos personnages se remirent en marche.

Ils allaient doucement, retenant leur haleine, évitant de froisser les feuilles sèches, côtoyant le mur d'enceinte afin de rester dans l'ombre et de ne pas être trahis par les clartés révélatrices de la lune.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la façade du château.

Cette construction grandiose et quasi princière étalait aux regards tous les trésors de son architecture.

Un large perron, à marches de pierres polies et à balustres de fer capricieusement ciselés, conduisait par une double rampe aux trois portes cintrées du vestibule.

De gigantesques caryatides supportaient sur leurs robustes épaules le balcon du premier étage.

Autour de chacune des fenêtres s'enroulaient des ornements sculp-



Dans la jeune fille évanouie, Raoul reconnut la fille du diable. (Page 117.)

lés dans la pierre avec une délicatesse infinie et digne du ciseau de Jean Goujon.

Des sirènes accouplées arc-boutaient leurs corps fantastiques pour former le cintre des mansardes qui faisaient saillie sur un toit de briques à girouettes armoriées.

Madame Clodion n'eut que le temps de jeter à toutes ces merveilles un coup d'œil rapide.

Son guide l'entraînait déjà.

Le jeune homme et la vieille femme tournèrent autour du château et arrivèrent à une issue si bien cachée dans la muraille qu'il fallait la connaître pour se douter qu'elle existât.

Les panneaux grisâtres et vermiculés de la porte imitaient la pierre de taille et se confondaient avec elle.

A l'aide d'une seconde clef, le jeune homme ouvrit cette porte; mais, quand madame Clodion et lui eurent pénétré dans l'intérieur, il ne la referma qu'à demi, sans doute afin de ménager les moyens d'une retraite facile et prompte.

Derrière cette porte, il y avait un couloir obscur.

Au bout de ce couloir se trouvait un escalier étroit et rapide.

En haut de cet escalier, le jeune homme appuya le doigt sur un ressort.

Un panneau de boiserie glissa sur lui-même comme par enchantement, découvrant un espace assez large pour qu'une personne de grosseur moyenne y pût passer en se présentant de profil.

La vieille et son compagnon se trouvaient alors dans un large corridor, ou plutôt dans une galerie faiblement éclairée par deux lampes posées sur des supports, à chacune des extrémités de cette galerie.

A droite et à gauche s'ouvraient de hautes et larges portes.

Il y en avait douze de chaque côté, en tout vingt-quatre.

Entre chacune de ces portes de grands portraits de famille, tous blasonnés et magnifiquement encadrés, remplissaient les panneaux.

On distinguait vaguement, dans la pénombre, les sauvages figures des chevaliers bardés de fer, les visages solennels des procureurs généraux et des présidents à mortier, et les corsages aristocratiquement empesés des aïeules belles et laides du marquis de Roqueverde alors vivant.

L'inconnu se tourna vers sa compagne.

Il ne lui adressa pas un seul mot, mais il appuya un doigt sur ses lèvres, et sa physionomie, tandis qu'il faisait ce geste, avait une éloquence bien supérieure à toutes les recommandations du monde.

En même temps, il retira l'un de ses pistolets du ceinturon de son épée, il l'arma en étouffant le bruit de la détente, et il marcha sur la pointe du pied, tenant à la main ce pistolet prêt à faire feu.

L'épouvante, un instant dissipée de madame Clodion, était revenue de plus belle et atteignit son paroxysme.

Elle perdait à demi la tête, et cependant, par instinct, elle se conformait aux précautions qu'elle voyait prendre à son guide.

Ce dernier s'avança jusqu'à l'extrémité de la galerie, du côté gauche.

Il ouvrit l'un des battants d'une grande porte sculptée et dorée.

Il prit madame Clodion par le bras, il la fit entrer avec lui, il referma la porte et poussa un verrou intérieur.

— Nous touchons au but, — lui dit-il alors à voix basse; — jusqu'à présent tout va bien... Attendez-moi là, je reviens à l'instant.

## XXV. — LA CHAMBRE DE LA MARQUISE.

Tout en prononçant les paroles qui terminent le précédent chapitre, l'inconnu disparut dans une seconde pièce qui faisait suite à celle dans laquelle se trouvait madame Clodion.

La vieille femme, fort contrariée de rester seule, dut cependant faire de nécessité vertu, et attendre patiemment que son étrange guide jugeât à propos de venir la prendre.

Quelques rayons lumineux, arrivant de la chambre voisine par une porte entre-bâillée, permettaient de distinguer les objets.

Madame Clodion se laissa tomber sur l'un des fauteuils du petit salon d'attente qui lui servait d'asile, ou, si on l'aime mieux, de prison.

Puis elle se livra à une série de réflexions peu agréables sur la situation dans laquelle elle se trouvait par sa faute.

Elle évoqua tous les dangers, réels ou prétendus, de cette situation. Elle les agrandit encore dans son esprit troublé, et elle regretta amèrement d'avoir cédé à la soif du gain et de s'être jetée, la tête la première, au beau milieu d'une intrigue terrible dont elle ne sortirait peut-être pas saine et sauve.

Sans aucun doute, en ce moment, madame Clodion aurait donné, et de grand cœur, pour se retrouver dans son logis de la rue Ribaude, non-seulement l'or qu'elle avait reçu et celui qu'il lui restait à recevoir, mais encore quelques vieux louis, tirés du trésor amassé par elle et soigneusement enfoui dans une cachette introuvable.

Mais, encore une fois, il n'y avait plus à reculer, et il fallait accepter toutes les conséquences de l'imprudence commise.

Madame Clodion fut arrachée par un bruit soudain à ces réflexions sinistres.

Elle tressaillit de tous ses membres, puis elle prêta l'oreille afin de chercher à se rendre compte de la cause et de la nature de ce bruit.

C'étaient des gémissements sourds; c'étaient des cris étouffés.

Celui ou celle qui poussait ces cris et ces gémissements obéissait, à coup sûr, à une torture plus puissante que sa volonté.

Sans doute, la douleur physique brisait le corps avec une telle énergie qu'aucune force humaine ne pouvait condamner cette douleur à rester muette.

En ce moment, l'inconnu rentra dans la première pièce.

Si la demi-obscurité n'eût point empêché de distinguer son visage, madame Clodion eût été épouvantée de sa pâleur.

De grosses gouttes de sueur ruisselaient une à une sur son front livide et contracté.

Il s'arrêta en face de madame Clodion.

— Vous entendez? — fit-il d'une voix tellement émue, qu'elle en était presque indistincte.

— Oui, — répondit la vieille femme.

— Et vous êtes prête?...

— Oui.

— Alors, venez...

Et il fit quelques pas en avant.

Mais, au moment d'atteindre le seuil de la seconde porte, il s'arrêta et se retourna.

— Ecoutez... — balbutia-t-il.

— Eh bien?

— Je vous ai dit, avant de quitter Toulouse, qu'il fallait me répondre de la vie de la mère et aussi de celle de l'enfant... Vous vous en souvenez, n'est-ce pas?...

— Je me souviens que je vous ai promis de mettre en œuvre toutes les ressources de la science... Ce qui se peut faire humainement je le ferai; mais je ne réponds de rien au-delà.

En entendant ces paroles, l'inconnu pâlit encore sous sa pâleur.

Il saisit le poignet de madame Clodion, et, le serrant comme dans un étau avec une force convulsive, il reprit :

— Eh bien, répondez-moi de la mère, au moins... jurez que vous sauverez la mère...

— Oui... oui... — s'écria madame Clodion, qui croyait sentir son poignet se briser sous la pression terrible de la main du jeune homme, — je la sauverai... je le jure...

— C'est bien, — dit l'inconnu en lâchant la vieille femme. — N'oubliez pas que cette vie, il me la faut, et que la vôtre m'en répond... Aussi vrai que je vous tiens en mon pouvoir, aussi vrai que je me nomme le comte Henri de Maugiron, si vous laissez mourir celle que vous allez soigner... vous mourrez!...

Madame Clodion frémit.

Elle venait, pour la première fois, d'entendre prononcer le nom de son guide, et ce nom était célèbre dans toute la province pour les actes de violence terribles et impunis auxquels s'était bien souvent livré celui qui le portait.

D'ailleurs, il y a des accents qui ne trompent point.

A la manière dont le comte de Maugiron venait de parler, la vieille femme était certaine que, le cas échéant, il exécuterait sa menace.

La situation se compliquait, comme on voit.

De quelque côté que madame Clodion se tournât, il y avait pour elle un danger.

Elle aurait donné, non plus quelques louis, mais tout ce qu'elle possédait, pour se trouver bien loin de ce château maudit.

Ses dents s'entre-choquaient et ses instruments de chirurgie se heurtaient avec un bruissement métallique.

Il y eut deux ou trois secondes de silence.

— Venez, — dit ensuite le comte, — venez, et que votre main ne tremble point, car la mienne irait droit au but, et au bout de la mienne il y a mon épée.

Puis après avoir murmuré la dernière menace contenue dans ces paroles sinistres, il reprit, mais plus doucement, le bras de madame Clodion et l'introduisit dans la seconde pièce.

Rien ne se pouvait voir de plus jeune, de plus frais, de plus coquet, et en même temps de plus somptueusement riche que cette chambre à coucher, toute tendue de soie blanche, sur laquelle serpentaient des touffes de roses et de chèvrefeuille brodées à l'aiguille.

Le lit était à baldaquin, drapé de soie pareille à celle de la tenture.

Les colonnes dorées de ce lit formaient un délicieux mélange de grappes de fleurs et de petits Amours ailés.

Une pendule et des candélabres en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, devançaient en quelque sorte la mode et faisaient pressentir les élégantes et gracieuses fantaisies que devaient un peu plus tard inventer les artistes de cette époque pour les maîtresses de Louis XV.

Une lampe d'albâtre, suspendue au plafond par une chaîne d'argent, éclairait toutes ces merveilles de sa lueur douce et voilée.

Et cependant, par l'un de ces contrastes étranges dans lesquels semble se complaire le hasard ironique, cette chambre charmante était une chambre de tortures et presque d'agonie!...

Ce lit coquet, cette couche parfumée et voluptueuse, qui semblait appeler les amours et sourire aux plaisirs, était un lit de souffrance, une couche de douleur.

Une jeune femme, dans tout le désordre d'une nudité presque complète, tordait sur les draps de toile de Hollande son beau corps aussi blanc qu'eux.

Ses grands cheveux, d'un noir d'ébène, ruisselaient autour d'elle et tranchaient violemment sur la blancheur éclatante de sa poitrine et de ses épaules.

De brusques tressaillements agitaient par instants les membres délicats de cette femme.

Alors elle rassemblait de ses deux mains les draps de son lit, elle les approchait de sa bouche, et, afin d'étouffer ses cris, elle les mordait avec une violence convulsive.

C'était vainement, — et, malgré tout, les gémissements étouffés que nous avons entendus déjà se faisaient jour de nouveau.

Madame Clodion s'approcha vivement du lit.

Elle appuya sa main sur les flancs gonflés de la jeune femme, et, après une ou deux secondes d'examen, elle lui dit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre douce et caressante :

— Allons, madame, du courage. Vous n'avez plus qu'un instant à souffrir, et tout à l'heure tout ira bien...

### XXVI. — MAUGIRON.

Un instant de calme succéda à la crise terrible qui venait de torturer la jeune femme.

M. de Maugiron profita de ces quelques secondes de répit.

Il prit madame Clodion par le bras et l'entraîna jusqu'auprès de l'embrasure de l'une des fenêtres.

— Eh bien? — lui demanda-t-il tout bas.

— Quoi? — fit la vieille femme.

— Maintenant que vous avez vu, que pensez-vous?

— J'espère...

— Beaucoup?... — murmura le comte vivement et avec bonheur.

— Oui, beaucoup...

— Pour la mère et pour l'enfant?

— Pour l'un et pour l'autre; la mère est jeune et forte, je jurerais que tout ira bien.

Ces paroles causèrent une joie si vive à celui à qui elles étaient adressées, qu'il oublia l'abjection de la vieille femme jusqu'au point de lui prendre la main et de la lui serrer.

— Oh! — murmura-t-il, — faites ce que vous venez de me promettre... sauvez-les tous les deux, et ma reconnaissance envers vous n'aura pas de bornes, vous en aurez la preuve...

Le sourire de la cupidité entr'ouvrit les lèvres flétries de madame Clodion.

Elle hocha la tête à deux ou trois reprises et elle se préparait à répondre.

Mais un nouveau gémissement de la jeune femme vint interrompre l'entretien de nos deux personnages.

Madame Clodion fit un mouvement pour retourner auprès du lit.

Le comte l'arrêta.

— Un mot encore... — murmura-t-il à son oreille.

— Lequel?

— Vous voyez cette porte...

Et il indiquait une large porte à panneaux dorés pratiquée dans le côté gauche de la chambre et fermée seulement par un petit verrou incapable d'opposer une résistance sérieuse à un effort vigoureux.

— Je la vois... — répondit madame Clodion.

— Eh bien, c'est là qu'est le danger...

— Comment?

— Derrière cette porte, il y a un homme endormi...

La vieille femme fit un brusque haut-le-corps.

— Un homme! — répéta-t-elle avec effroi.

— Le mari.

— Ah!

— Un cri imprudent, le plus léger bruit, peuvent lui donner

l'alarme... Alors il s'éveillera... il voudra entrer... il entrera... et cette chambre deviendra le théâtre d'une scène terrible et sanglante, car l'un de nous deux, lui ou moi, n'en sortira pas vivant...

Et comme s'il eût voulu, par un fait matériel, donner une force nouvelle aux paroles qu'il venait de prononcer, le comte de Maugiron tira du fourreau son épée qu'il posa sur un fauteuil, à côté de ses pistolets tout armés.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — balbutia madame Clodion dont l'épouvante grandissait, — mon Dieu!... comment donc faire?...

— Redoublez de précautions... — répondit le comte; — agissez aussi promptement que faire se pourra, et surtout, aussitôt que tout sera terminé, étouffez les cris de l'enfant.

— Je réponds de moi, — dit madame Clodion. — Mais cette dame?...

— Soyez tranquille, cette dame connait le danger, elle sera courageuse, et, dût-elle en mourir, elle ne criera pas...

La jeune femme, en effet, se tordait sur le lit comme un serpent, mais elle ne poussait pas un cri.

Elle parvenait même, en s'imposant une violence héroïque, à dominer ses gémissements.

— Ah! — murmura madame Clodion, — le moment est arrivé!...

§

Laissons madame Clodion en train d'accomplir la terrible besogne que lui imposait son état, et expliquons en peu de mots la situation de deux des nouveaux personnages que nous venons de mettre en scène.

Cette histoire est très-simple, par conséquent elle sera très-courte.

Henri de Maugiron, cavalier accompli de sa personne, fort grand seigneur et possesseur d'une fortune considérable, jouissait, dans la province entière, de la renommée la plus détestable qu'il fût possible d'imaginer.

Il suffisait de prononcer son nom pour soulever aussitôt un véritable ouragan de clameurs accusatrices.

C'était, disait-on de toutes parts, un cœur gangrené et une âme perdue, en qui les plus damnables des sept péchés capitaux s'étaient donné rendez-vous.

Il était joueur comme les cartes.

Colère jusqu'à la fureur.

Buveur plus que les templiers, de bachique mémoire.

Libertin... oh! libertin comme un coq ou comme un satyre.

Pour un mot, pour un geste, pour un regard, souvent pour moins encore, il mettait l'épée à la main et tuait son homme, six fois sur sept, en moins de quatre minutes.

Il adorait le scandale et semblait vouloir se faire un trophée de ses vices, un diadème de ses mauvaises actions.

Il séduisait les filles pour en faire les instruments de ses plaisirs.

Il embauchait les garçons pour les rendre compagnons de ses débauches et complices de ses orgies.

Bref, nous le répétons, il était entouré de l'animadversion publique et redouté à l'égal du feu.

Voilà ce qu'était le comte Henri de Maugiron, ou, plutôt, voilà ce qu'il avait été, car, un beau jour, tout cela changea.

Le comte abandonna tout d'un coup ses désordres, ses maîtresses, ses amis, ses flatteurs; il cessa d'étonner Toulouse par ses profusions insensées, par ses excentricités scandaleuses.

Sa vie devint si régulière que le plus farouche censeur n'eût rien trouvé à y reprendre.

D'où provenait cette conversion subite et si peu prévue?

Personne ne le devina.

On cria au miracle.

C'en était un en effet.

Les curieux ne surent à quoi l'attribuer.

Nous, mieux informé, disons que l'amour, ce roi tout-puissant qui règne sur les maîtres du monde, venait pour la première fois de s'emparer du cœur de Henri, qu'il avait par sa seule présence régénéré et purifié.

Le comte de Maugiron aimait.

Il aimait d'une tendresse chaste et profonde une jeune fille digne d'inspirer un pareil amour.

Henriette de Lansac, tel était le nom de cette jeune fille, appartenait à une famille tout aussi noble et tout aussi riche que celle de M. de Maugiron.

Henriette partagea de toute son âme la tendresse qu'elle inspirait.

L'avenir de ces deux jeunes gens semblait tracé d'avance, et, certes, il était bien facile.

Ne devaient-ils pas trouver dans une union convenable de tout point un bonheur à peu près certain?

Mais quels sont les parents qui n'ont pas, plus ou moins, la prétention de disposer de la vie de leurs enfants, et de leur arranger un avenir à leur guise!

Les parents d'Henriette ressemblaient à tous les autres.

Le comte de Maugiron fit officiellement la demande de la main de la jeune fille.

Sa déplorable réputation l'avait devancé!

On ne se dit pas que les folies de sa jeunesse étaient un gage de sécurité pour son âge mûr.

On oublia que les ex-mauvais sujets font presque toujours les meilleurs maris.

Enfin on ne tint aucun compte de l'amour d'Henriette, amour qui, cependant, parla par des larmes éloquentes et par un muet désespoir.

M. de Maugiron fut évincé.

Il le fut de façon à ne conserver aucun espoir, et comme on redoutait les emportements de son caractère fougueux, surexcité encore par sa passion contrariée, on résolut d'élever entre Henriette et lui une infranchissable barrière...

On maria la jeune fille.

On la jeta dans les bras du marquis de Roqueverde, un gentilhomme noble comme le roi et loyal comme son épée, mais dont les soixante ans sonnés et les moustaches grises contrastaient étrangement avec les dix-huit ans et les cheveux noirs d'Henriette.

La malheureuse enfant savait qu'aucune résistance n'était possible en face de l'inflexible volonté de son père.

Elle se résigna.

Elle fit mieux.

Elle s'efforça de cacher ses larmes et elle se jura à elle-même d'être une épouse sans reproches.

M. de Maugiron, désespéré, voulut essayer, sinon d'oublier, du moins de se distraire.

Il se rejeta à corps perdu dans les plus profonds bourbiers de la plus fangeuse débauche.

Il renoua tous les liens qu'il avait rompus quelque temps auparavant.

Il fit de son hôtel et de son château un tripot et un mauvais lieu.

Jour et nuit les chants de l'orgie et les cris de l'ivresse retentirent là où Henri avait rêvé de savourer les délices d'un amour pur et partagé.

M. et madame de Lansac s'applaudirent de toute leur âme de n'avoir point abandonné leur fille à ce misérable perdu de débauches, et ils dormirent dans la paix de leur conscience.

Pauvres gens!...

Ils ne soupçonnaient point que c'étaient eux seuls qui venaient de rendre au vice cette proie que lui avait arrachée l'amour!...

Hélas! le monde est plein de ces aveugles qui font le mal sans le savoir et qui s'applaudissent de ce qu'ils ont fait!

### XXVII. — AMOUR BRISÉ. — AMOUR RENOUÉ.

M. et madame de Lansac ne perdaient pas une seule occasion de prononcer devant leur fille, devenue la marquise Henriette de Roqueverde, le nom exécré de Henri de Maugiron, et ils ne manquaient jamais aussi d'accoler à ce nom les épithètes les plus méprisantes, et de l'entourer d'anecdotes scandaleuses au sujet de la vie dissolue et désordonnée que menait Henri.

Henriette prêtait l'oreille à ces récits, et ne répondait jamais.

Seulement une pâleur plus grande que de coutume envahissait son front tandis qu'elle écoutait, et le lendemain matin ses paupières rougies et ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre témoignaient qu'elle avait pleuré pendant la nuit.

La malheureuse enfant s'efforçait d'oublier, et n'y pouvait point parvenir. Plus on voulait jeter en son cœur un levain de haine et de mépris, plus elle comprenait que son cœur restait plein d'amour.

Le marquis de Roqueverde n'était point jaloux.

A vrai dire, il ignorait la mutuelle tendresse de M. de Maugiron et d'Henriette. Il avait d'ailleurs une confiance absolue dans les principes et dans les vertus de sa jeune femme. Mais il aurait suffi que l'étincelle du moindre soupçon vînt à tomber dans son âme, pour y allumer un incendie dont les ravages seraient terribles. M. de Roqueverde appartenait d'ailleurs à cette race d'hommes taillés dans le granit et coulés en bronze, qui ne transigent avec aucune faiblesse, et ne pardonnent point à une trahison dont ils ont la preuve.

Deux ans s'écoulèrent ainsi.

Henriette dépérissait de jour en jour et s'éteignait en quelque sorte. Littéralement on la voyait mourir, quoique sa beauté n'eût jamais paru plus éclatante. Ses grands yeux brillaient d'un éclat étrange et presque insoutenable, ses joues pâlies offraient je ne sais quoi d'immatériel et de céleste.

Les plus savants docteurs des plus savantes Facultés du Midi ne pouvaient deviner quel mal inconnu minait ainsi sourdement chez Henriette les sources de la vie.

Ce mal, c'était la fièvre mortelle d'un amour inassouvi.

Sans une circonstance que nous allons raconter, l'agonie de madame de Roqueverde ne se serait guère prolongée, et la pauvre jeune femme aurait reçu du ciel la palme de la douleur et du sacrifice.

Mais le hasard, ou plutôt quelque démon malfaisant, en avait ordonné tout autrement.

Un beau jour, arriva à Toulouse une bande de comédiens ambulants, incarnation grotesque du *Roman comique* de Scarron.

Ces baladins installèrent une baraque immense, moitié planches et moitié toile.

Une moitié de cette construction improvisée formait la scène et les coulisses du théâtre.

L'autre moitié était réservée aux spectateurs.

Il y avait des espèces de loges à peu près fermées pour la partie aristocratique du public, et des banquettes nullement rembourrées pour le populaire.

Les représentations de ces histrions nomades commencèrent, et furent accueillies tout d'abord par un éclatant succès.

Sans doute les farces étaient réjouissantes et les comédiens passables, car le petit peuple, puis la bourgeoisie, puis enfin la haute société, envahirent le modeste théâtre.

Bientôt il devint de mode de se montrer pendant une heure dans la baraque de planches et de toile, comme aujourd'hui l'on se fait voir à l'Opéra ou au Théâtre-Italien.

Le marquis de Roqueverde, espérant combattre par des distractions de toutes sortes l'anéantissement progressif de sa femme qu'il adorait, voulut absolument la conduire à ce qu'il appelait la *parade*.

Henriette résista d'abord.

Un tel amusement lui répugnait par sa trivialité.

Cependant, de guerre lasse, elle céda; elle s'habilla avec une simplicité quasi monastique, et elle suivit son mari.

Au moment où le marquis et sa femme venaient de descendre de voiture devant la porte du théâtre, un grand carrosse, tout doré et attelé de quatre chevaux, arrivait avec une vitesse extrême et un fracas assourdissant, et s'arrêtait précisément en face de M. de Roqueverde et de sa femme.

Dans ce carrosse il y avait trois personnes.

Deux femmes et un jeune homme.

Les femmes, fort belles assurément, affichaient dans le laisser-aller de leur pose, dans la hardiesse provoquante de leurs regards et l'impudeur de leur folle toilette, affichaient, disons-nous, leur profession de prêtresses de Vénus.

Leur compagnon portait ses vêtements de gentilhomme avec un débraillé cynique.

Une ivresse, qui n'était point celle de l'amour, mettait dans ses yeux des flammes incertaines et colorait ses joues d'un incarnat foncé.

Ce libertin, ivre de vin et de débauche, qui descendit en chancelant de son carrosse entre deux courtisanes et qui trébucha sur le seuil du théâtre, était Henri de Maugiron.

Henriette était encore là, appuyée au bras de son mari que la curiosité avait retenu.

Dans le premier moment, elle ne comprit pas de quelle nature était la scène à laquelle elle assistait.

Mais, au bout d'une seconde, la lumière se fit dans son esprit. Elle reconnut Henri. Elle devina la profession des deux compagnes de cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait tant encore.

Tout le sang de son corps reflua vers son cœur.

Elle sentit que la terre vacillait autour d'elle, et elle serait tombée à la renverse si elle ne s'était appuyée à l'un des poteaux de bois de la porte.

— Oh! je vous remercie, mon Dieu! — murmura-t-elle, — je vous remercie de me l'avoir montré ainsi, car maintenant je ne puis plus l'aimer!...

Henri, malgré son ivresse presque complète, reconnut la marquise.

Il recula comme foudroyé, et volontiers il eût donné dix années de sa vie pour pouvoir disparaître englouti dans les profondeurs de la terre.

Henriette avait rapidement repris ses forces.

— Entrons, — dit-elle à son mari qui ne s'était aperçu de rien, — entrons vite.

Et elle l'entraîna dans le fond du théâtre.

Quand M. de Maugiron revint au sentiment de sa situation, la marquise n'était plus là.

Henri fut pris contre lui-même d'un violent accès de rage, mêlé de profond désespoir.

Il venait de comprendre que tout ce qu'il avait fait pour s'étourdir et pour oublier n'avait servi de rien.

Vainement s'était-il roulé dans les plus fangeux bourbiers.

Il avait ruiné son corps et sali son âme, sans atteindre au but qu'il se proposait.

Il chassa avec colère et avec dégoût les filles qu'il avait amenées, et à son tour il entra au théâtre.

Nous affirmons qu'il ne restait plus trace en ce moment de l'ivresse qui dominait M. de Maugiron si peu de minutes auparavant.

Une pâleur livide et presque cadavéreuse avait remplacé sur son visage les teintes ardentes allumées par la vin.

Ce n'était plus l'horreur et le dégoût que devait inspirer le malheureux jeune homme, c'était une profonde pitié!

Il n'eut pas besoin de chercher des yeux Henriette.

Son regard, comme s'il eût été invinciblement attiré par une puissance magnétique, alla droit à la loge où se trouvait madame de Roqueverde.

Par un effet pareil, par un magnétisme semblable, les yeux de la marquise étaient tournés du côté de Henri.

Au moment où ces deux rayons se croisèrent, les deux anciens amants tressaillirent. On eût dit qu'une étincelle échappée de la roue électrique venait de les frapper en même temps.

Henriette voulut détourner la tête.

Elle n'y parvint qu'après avoir constaté la pâleur et l'émotion de Henri et aussi que maintenant il était seul.

Par une sublime intuition que Dieu n'accorde qu'aux âmes d'élite et aux cœurs féminins les mieux doués, Henriette comprit tout ce que son amant avait souffert et souffrait encore; elle devina que le visage rieur et aviné du débauché n'était que la masque d'une douleur infinie.

Elle se sentit aimée d'un amour égal au sien et elle en éprouva une joie immense, sorte d'amere volupté qu'elle se reprocha du fond de l'âme, mais en vain.

Ainsi, nous le répétons, par un caprice étrange du hasard ou d'un démon railleur, cela même qui devait désunir plus que jamais les deux cœurs, les enlaçait au contraire dans des liens indestructibles.

Longtemps avant la fin du spectacle, Henriette demanda au marquis de la reconduire à son hôtel.

M. de Maugiron les suivit de loin, à pied, jusqu'à la porte qui se referma sur eux.

Un nouveau changement venait de se faire dans la vie de ces deux jeunes gens, que Dieu avait créés l'un pour l'autre et que les hommes avaient séparés.

A partir de ce moment, Henriette, terrassée par l'amour, ne devait plus lutter contre elle-même; elle allait désormais sans résistance abandonner son âme au torrent qui l'entraînait.

Quant à Henri, il rompait sans retour avec les tristes joies et les honteux plaisirs de la débauche.

Il allait opérer en lui-même une nouvelle régénération morale et redevenir pur par l'amour et pour l'amour.

Hélas! la catastrophe approchait!...

Deux mois environ après les faits que nous venons de raconter, le marquis de Roqueverde partit inopinément pour l'Espagne, où l'appelaient des affaires importantes.

Il s'agissait d'une succession considérable à recueillir.

Un parent éloigné du marquis, fixé à Madrid depuis vingt-cinq ans, venait de mourir, laissant sa fortune entière au mari d'Henriette.

Cette fortune, disons-le en passant, équivalait à plus d'un million.

Cela valait la peine de se déranger.

Donc, nous le répétons, le marquis quitta la France, laissant sa femme installée en son château de Roqueverde.

Son absence ne devait d'abord durer que quelques semaines; des circonstances imprévues firent qu'elle se prolongea bien davantage.

Introduisons nos lecteurs dans le château et auprès de la jeune femme, huit jours après le départ du marquis.

Il était un peu plus de onze heures du soir.

A une journée brûlante avait succédé une nuit lourde et orageuse.

Pas un souffle d'air ne faisait frissonner les branches endormies des grands arbres.

Des nuées épaisses, immobiles et enivrées, couvraient entièrement le ciel et mettaient un épais voile entre la terre et la pâle lueur des étoiles. Par instants, des éclairs éblouissants et silencieux déchiraient ce manteau de ténèbres.

Alors, et pendant l'espace d'une demi-seconde, le firmament ressemblait à une coupole embrasée et éblouissante.

Puis l'éclair s'éteignait, et l'obscurité, victorieuse, n'en paraissait que plus compacte.

Sous la pression de cette atmosphère étouffante, les fleurs et les feuillages laissaient s'échapper des parfums enivrants qui flottaient dans l'air saturé d'électricité.

C'était une nuit tout à la fois de terreur et d'amour.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une lampe de nuit placée sur un guéridon dans un des angles de la chambre d'Henriette, répandait une lueur faible et incertaine.

La jeune femme ne pouvait dormir.

Enveloppée dans un long peignoir blanc et accoudée à balustrade de pierre du balcon, derrière les jalousies abaissées, elle se sentait en proie à un trouble étrange, à une langueur inconnue.

A son insu, peut-être, son âme s'abandonnait mollement à des pensées d'amour.

— Mon Dieu! — se disait-elle, — qu'ils ont été cruels, ceux qui m'ont fait une existence de tristesse, de chagrins, d'ennuis, au lieu de la vie heureuse et charmante à laquelle j'ai dû croire un instant! Qu'ils ont été cruels!

« Combien je maudis ce nom que je porte! Combien je maudis ce titre, et ce rang et cette richesse qu'on m'envie!

« Que ne suis-je l'une des humbles filles d'un pauvre paysan, d'un laboureur obscur!

« Pour celles-là, du moins, le bonheur est possible!

« Si elles aiment, elles peuvent donner leur vie à celui à qui déjà elles ont donné leur âme...

« On ne les jette pas dans les bras d'un vieillard, on n'ordonne pas à leur cœur de se taire et de ne plus battre, elles n'entendent point insulter lâchement chaque jour l'homme dont elles ont fait leur dieu.

« Elles sont heureuses!... oh! bien heureuses!...

« Henri, je ne t'appartiendrai jamais, mais mon âme est à toi...

« A toi sont toutes mes pensées!

« Où es-tu?

« Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que tu sois là, près de moi... près de moi sans cesse? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je sois ta femme... ta femme dévouée et fidèle?

« Comme je t'aurais aimé! comme je t'aimerais! comme je t'aime!... »

Ainsi pensait Henriette, et elle s'enfonçait peu à peu dans une rêverie de plus en plus triste et tendre à la fois.

Son cœur battait irrégulièrement et avec force.

Son sein ému soulevait violemment l'étoffe blanche de son peignoir.

Des bruissements confus emplissaient ses oreilles...

Son émotion grandissait de minute en minute et il lui semblait qu'un événement longtemps prévu et longtemps désiré allait se réaliser enfin.

Soudain elle entendit ou plutôt elle crut entendre un léger bruit derrière elle.

Elle se retourna vivement.

M. de Maugiron était à ses pieds, et l'une des portières, encore agitée, montrait assez que c'était par là qu'il venait de s'introduire dans la chambre.

Le premier mouvement de la jeune femme fut de se rejeter en arrière avec une exclamation d'étonnement et presque de terreur.

Un geste de Henri, geste douloureux et passionné, la retint à sa place.

— Oh! — murmura-t-elle... — vous... ici!...

— Oui... moi... — balbutia M. de Maugiron...

— Comment avez-vous osé?...

— Que n'oserais-je pas pour me rapprocher de vous!

— Vous ne songez donc point que vous pouvez me perdre?

— Je ne songe à rien, si ce n'est que je vous aime... que je suis ivre... que je suis fou... et que je meurs de ne pas vous voir...

— Imprudent!

— Dites amoureux!

— Mais enfin, que me voulez-vous?...

— Vous entendre... vous regarder... respirer l'air que vous respirez vous-même... voilà tout.

— Eh bien! vous m'avez entendue... vous m'avez regardée... et maintenant...

Henriette hésita.

— Maintenant? — répéta M. de Maugiron.

— Vous allez partir, n'est-ce pas?... — reprit la marquise avec un accent de prière.

— Partir!... — s'écria Henri.

— Oui.

— Déjà?

— Il le faut...

— J'arrive à peine.

— Mon ami, je le veux... ou plutôt, je vous en prie, partez!...

— Mais pourquoi?

— Puis-je rester ainsi seule avec vous, au milieu de la nuit?

Et tout en prononçant ces paroles, madame de Roqueverde s'enveloppa plus étroitement dans son peignoir et dans sa pudeur.

M. de Maugiron, qui depuis le commencement de cet entretien, était resté à genoux devant Henriette, se leva tout à coup.

— Puisque vous me chassez, — dit-il d'une voix tremblante et dans laquelle on devinait des larmes, — puisque vous me chassez... j'obéis... je pars...

Et il se dirigea lentement vers la porte.

Ce fut au tour de la marquise de le retenir.

— Henri... — dit-elle faiblement.

M. de Maugiron s'arrêta.

— Eh bien! — fit-il.

— Nous quittons-nous donc ainsi!... — demanda la jeune femme d'une voix suppliante; — nous quittons-nous, vous le cœur irrité, moi le cœur brisé tout à la fois par mes douleurs et par les vôtres?

Et elle tendit à M. de Maugiron une main que ce dernier ne prit pas.

— Quoi! — s'écria Henriette avec désespoir, — quoi! vous êtes irrité contre moi jusqu'à repousser ma main!

— Autrefois, — murmura le jeune homme, — autrefois, vous m'aimiez... vous me le disiez du moins...

Henriette ne répondit pas.

Mais l'expression de ses yeux levés vers le ciel rendit un éclatant témoignage à cet amour dont M. de Maugiron évoquait le souvenir.

— Tout à l'heure, — continua Henri, — tout à l'heure vous me demandiez ce que je voulais, et je répondais : *Je veux vous entendre et vous voir*, voilà tout. Eh bien, Henriette, ne me croyez pas, tout à l'heure je mentais.

— Vous mentiez? — répéta la jeune femme avec stupeur.

— Oui.

— Que vouliez-vous donc?

— Je voulais vous interroger en vous suppliant à deux genoux de me répondre... Je voulais savoir si je dois vivre ou mourir... je voulais apprendre, enfin, si le passé n'est plus qu'un songe... si l'avenir existe pour nous; enfin, si vous m'aimez encore...

Henriette tressaillit.

Sa souffrance était évidente.

— Vous aimer!... — s'écria-t-elle, — vous savez que je ne le peux pas... que je ne le dois pas... Vous savez bien, enfin, que j'appartiens à un autre...

— Henriette... Henriette... — reprit le jeune homme en frissonnant, ce n'est pas là ce que je veux entendre de vous et ce qu'il faut que je sache! Pourquoi me parlez-vous de devoir?... pourquoi me parlez vous d'un autre?... Je vous demande si vous m'aimez encore. Répondez... répondez *oui* ou *non*...

Henriette hésita.

Un combat terrible se livrait dans son âme entre le devoir et l'amour...

Elle aurait voulu répondre :

— Non... non... je ne vous aime plus...

Elle ne pouvait pas, et elle se taisait.

M. de Maugiron crut que cette hésitation et ce silence étaient des preuves manifestes que le passé, ainsi qu'il venait de le dire, ne pouvait plus être qu'un songe.

Un désespoir amer et qui n'était pas joué se peignit sur ses traits.

— Adieu, alors, — murmura-t-il, — adieu... Ne craignez rien de moi, Henriette... Cette fois, je m'éloigne, et vous ne me reverrez jamais...

Et tout en prononçant les paroles que nous venons de rapporter, Henri, pour la seconde fois, se dirigea vers la porte.

Au moment de l'atteindre, il se retourna.

— Henriette... — murmura-t-il d'une voix brisée, — quand je ne serai plus, n'oubliez pas tout à fait mon nom, et priez quelquefois pour celui qui vous a tant aimée. .

— Mon Dieu!... — s'écria la jeune femme, épouvantée du ton de Henri, — mon Dieu!... quel projet est le vôtre?...

— Vous le saurez bientôt... — balbutia M. de Maugiron.

— Vous songez à mourir, n'est-ce pas?

— Eh bien!... c'est vrai... — répondit Henri après un instant d'hésitation; — je ne puis plus vivre, puisque vous ne m'aimez plus...

Vaincue par l'accent désespéré avec lequel furent prononcés ces derniers mots, madame de Roqueverde cessa de résister à la passion qui l'entraînait.

Elle comprit qu'il fallait, d'abord et avant tout, sauver Henri de la résolution fatale qui le poussait au suicide; qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, l'arrêter sur le bord de l'abîme.

L'amour, chez les femmes, aime à revêtir les apparences du dévouement.

Elles se perdent volontiers pour sauver les autres...

O filles d'Ève, n'y a-t-il point parfois un peu d'égoïsme jusque dans vos sacrifices?

Henriette courut à M. de Maugiron.

Elle l'enveloppa d'un regard où se confondaient l'amour et l'effroi, puis elle murmura, en baissant ses grands yeux pleins d'une flamme humide, et en devenant pourpre d'émotion et de pudique honte :

— Henri... Henri... ne partez pas... vivez... vivez, car je vous aime!...

M. de Maugiron poussa un cri et devint pâle comme un homme foudroyé par le bonheur.

Mais la réaction ne se fit guère attendre, et bientôt Henri refermait ses bras frémissants sur la marquise éperdue et palpitante.

§

Là doit s'arrêter notre rôle d'historien.

Toujours est-il qu'à partir de cette nuit, d'enivrantes réalités succédèrent, pour les deux amants, aux platoniques rêveries d'un amour malheureux.

Ces réalités eurent une suite naturelle et prévue.

Deux mois ne s'étaient point écoulés que la marquise de Roqueverde avait une certitude qui lui causa une joie profonde, mêlée d'un immense effroi.

Elle allait être mère!... elle allait donner à celui qu'elle aimait un gage de sa féconde tendresse!

Mais comment cacher au marquis de Roqueverde un événement si intéressant pour lui, et auquel, cependant, il avait si peu de part?..

Et dans le cas où on ne parviendrait point à le tromper, quelles ne seraient point les suites terribles de sa profonde et légitime colère?

Telles étaient les questions que se posait souvent Henriette dans ses moments de découragement et de tristesse.

Et à ces questions, il n'y avait pas de réponse possible.

Nous avons dit plus haut que des circonstances imprévues devaient prolonger outre mesure l'absence du marquis.

Les affaires de la succession s'embrouillèrent.

Un parent éloigné du défunt se prétendit lésé et entama un procès.

M. de Roqueverde, piqué au vif par cette attaque inattendue, et irrité de ces prétentions qu'il taxait de mauvaise foi, voulut suivre ce procès lui-même.

Or, en Espagne comme en France, à cette époque comme aujourd'hui, la justice n'a jamais été et ne sera jamais expéditive.

Le marquis écrivit à Henriette pour la prévenir d'un retard dont, nous le savons déjà, elle se consolait facilement.

Bref, les procédures et les plaidoiries se prolongèrent si bien, que madame de Roqueverde put croire un instant qu'elle aurait le temps d'accoucher avant le retour de son mari.

Cet espoir devait être déçu.

Deux ou trois jours au plus avaient à s'écouler encore jusqu'à la délivrance de la marquise, quand on apporta à cette dernière une lettre qui la fit pâlir et frissonner.

Cette lettre précédait le marquis de vingt-quatre heures et elle annonçait son arrivée pour le lendemain.

Ce fut un coup de foudre.

Heureusement, M. de Maugiron se trouvait au château et put se concerter avec Henriette.

Il proposa d'abord à la jeune femme de quitter le pays à l'instant même, de fuir ensemble et d'aller cacher dans quelque retraite obscure, à l'un des bouts du monde, leur amour et leur bonheur.

Madame de Roqueverde refusa.

Elle ne put se décider à braver un scandale pareil à celui qui résulterait de sa fuite, et à attacher à son nom la flétrissure d'un déshonneur public et éclatant.

Henri insista vainement.

La marquise se montra inébranlable.

Elle prit d'ailleurs le seul parti raisonnable dont l'exécution fût possible, facile même, et présentât des chances de succès.

Ce fut de feindre une assez grave maladie, de se mettre au lit sur-le-champ et de n'en plus sortir qu'après son accouchement.

Henri devait se charger et se chargea en effet d'amener mystérieusement une sage-femme au château quand l'heure fatale serait venue. La lendemain, arriva M. de Roqueverde.

En trouvant la marquise malade et alitée, il fut douloureusement surpris, mais aucun soupçon n'entra dans son âme.

Une nature franche et loyale comme l'était la sienne ne doute des autres qu'à la dernière extrémité et en face de quelque preuve éclatante et irrécusable.

Trois jours après le retour de son mari, Henriette comprit, à je ne sais quels mouvements étranges qui se firent au dedans d'elle-même et aux violentes douleurs qui vinrent bouleverser ses entrailles, que le moment décisif approchait.

Par l'intermédiaire d'une femme de chambre qu'elle avait dû mettre dans le secret de sa faute et qui lui était toute dévouée, elle fit prévenir à Toulouse M. de Maugiron.

Nous savons déjà comment ce dernier se mit en mesure de se procurer une accoucheuse, et de quelle façon il parvint à conduire madame Clodion au château de Roqueverde.

Nous avons en outre mis nos lecteurs au courant des distributions intérieures de l'appartement d'Henriette, et nous leur avons dit qu'une porte de communication réunissait cet appartement à celui du marquis.

Rejoignons maintenant M. de Maugiron et madame Clodion auprès du lit de torture où madame de Roqueverde subissait les crises d'indicibles angoisses qu'elle était forcée de rendre silencieuses.

La malheureuse jeune femme se tordait comme un serpent sous les étreintes d'une douleur surhumaine.

Elle mordait à belles dents les draps de sa couche dont elle déchirait la toile fine comme une charpie à demi brûlée.

De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front livide, et des larmes tombaient de ses yeux à demi fermés et qui s'entouraient d'une bleuâtre auréole.

On entendait craquer les jointures des membres de la jeune femme, et le bois du lit crier et gémir.

M. de Maugiron cachait sa tête dans ses deux mains pour ne pas voir cette scène d'épouvantable torture.

Tout à coup madame Clodion fit un geste de triomphe.

Un vagissement, étouffé aussitôt, retentit dans le silence; l'accoucheuse, tenant dans ses bras un enfant, s'avança vers M. de Maugiron :

— Tout est fini... — lui dit-elle tout bas, — c'est une fille...

— Vivante?...

— Et bien portante, comme vous voyez...

— Et la mère?...

— La mère va bien.

— En répondez-vous, maintenant?...

— Oui, j'en réponds, à moins cependant...

— A moins que?...

— A moins que quelque événement imprévu n'amène un danger que je ne prévois pas. Le plus grand calme est nécessaire pour la malade, une révolution la tuerait...

Les paroles qui précèdent avaient été échangées d'une voix sourde et étouffée entre Henri et madame Clodion.

La marquise fit signe qu'elle voulait voir son enfant.

L'accoucheuse le lui porta.

Henriette serra la petite fille contre sa poitrine et la couvrit de baisers et de larmes.

Et tandis qu'elle l'embrassait ainsi, ses lèvres pâles murmuraient :

— Pauvre enfant que mon sein ne nourrira pas... Pauvre petit enfant d'une faute, toi que la tendresse d'une mère ne pourra protéger que de loin... que Dieu veille sur toi pendant les années de ta jeunesse, pendant ta vie entière!... Qu'il ne te punisse pas, ce Dieu de justice, du crime que j'ai commis en te donnant le jour... Qu'il t'accorde l'innocence et de chastes amours... Qu'il ne te refuse point, enfin, un bonheur que ta mère n'aura jamais connu!...

Et la malheureuse Henriette levait vers le ciel qu'elle implorait son beau regard noyé de larmes.

Cependant madame Clodion enveloppa de langes le petit enfant nouveau-né.

Elle donna à Henriette tous les soins que réclamait son état, elle prescrivit les précautions à prendre pour le lendemain et les jours suivants; puis, désireuse au-delà de toute expression de quitter ce château dans lequel elle ne se sentait point en sûreté, elle se tourna vers M. de Maugiron et lui dit :

— Il ne me reste rien à faire ici, monsieur le comte, et cette chère petite fille a besoin d'une nourrice...

— Je vous comprends, — répondit Henri, — nous partons...

§

L'enfant dont nous venons de raconter la naissance devait s'appeler un jour *la Fille du Diable*.

## XXVIII. — L'AMANT ET LE MARI.

Après les quelques paroles échangées entre Henri et madame Clodion, le jeune homme s'approcha du lit de la marquise.

Il s'agenouilla à son chevet, et au milieu de ses serments d'éternelle tendresse, il lui jura de consacrer sa vie entière à l'enfant qui venait de recevoir le jour, il la supplia de se bien soigner pour l'amour de lui, et il lui promit de revenir la nuit suivante.

Ensuite il fit signe à madame Clodion, et tous deux, lui la main sur la garde de son épée, elle tenant entre ses bras la petite fille qu'elle emportait, sortirent de la chambre de la jeune femme et gagnèrent l'issue par laquelle ils s'étaient introduits dans le château.

Un instant après avoir franchi le seuil de la porte dérobée, et au moment où il allait s'engager avec la sage-femme dans les allées du parc, M. de Maugiron se retourna pour jeter un dernier regard sur la façade du château et revoir la fenêtre faiblement éclairée de sa maîtresse.

Chose étrange!...

Il lui sembla que soudain cette lumière diminuait d'éclat, comme si un corps opaque se fût interposé, dans l'intérieur de la chambre d'Henriette, entre la lampe et la fenêtre.

Mais comment cela se pouvait-il faire, et qui donc, à cette heure, entrait dans cette chambre?

M. de Maugiron crut s'être trompé.

Il regarda mieux, espérant se convaincre qu'il n'y avait rien de réel dans le fait que ses yeux constataient.

Vain espoir...

Henri ne se trompait pas.

La lueur avait réellement pâli et voici qu'un cri étouffé, cri d'angoisse et presque d'agonie, traversa l'espace et vint, comme un coup de poignard, frapper le jeune homme droit au cœur.

Il avait reconnu la voix d'Henriette...

A coup sûr, quelque malheur étrange, imprévu, terrible, était en train de se consommer derrière les murailles muettes du château.

Madame Clodion, elle aussi, avait entendu, et tremblait de tout son corps.

— Allez, — lui dit Henri d'une voix brève et rapide, et qu'une toute-puissante émotion rendait à peine distincte, — sortez du parc, rejoignez le carrosse, regagnez Toulouse... Ne perdez pas un instant, courez... sauvez l'enfant... Je retourne au château... Je vous reverrai demain. Allez... allez donc vite!...

L'accoucheuse ne se fit pas répéter deux fois cet ordre.

Elle s'enfuit en longeant les murailles, afin de s'orienter plus facilement, et de ne point courir le risque de s'égarer dans ce parc immense. Elle retrouva la petite porte.

Elle suivit le chemin qu'elle avait parcouru avec M. de Maugiron quelques heures auparavant.

Elle aperçut le carrosse, qu'elle rejoignit, et dans lequel elle s'élança, en criant au cocher :

— A Toulouse... et bride abattue. Votre maître vous ordonne de crever les chevaux pour arriver plus tôt... Il y va de vie et de mort.

Le cocher, convaincu que madame Clodion lui transmettait en effet les ordres de son maître, fouetta vigoureusement son attelage, qui

partit au plus rapide galop, secouant le carrosse à le briser sur les pierres anguleuses du chemin.

En moins d'une heure, grâce à cette allure impétueuse, madame Clodion descendait de voiture non loin de son logis.

Ajoutons que l'honnête accoucheuse ne se crut décidément en sûreté et à l'abri de tout péril que quand elle eut refermé sur elle, et assujetti à l'aide d'un triple verrou, la porte de sa petite maison.

L'enfant qu'elle avait emportée poussait des vagissements lamentables.

§

Rejoignons M. de Maugiron.

Au moment où madame Clodion disparaissait à l'angle de la première allée, il avait pris son élan vers le château.

Haletant, respirant à peine, il avait en quelques secondes franchi les marches de l'escalier qui conduisait au premier étage.

Il avait traversé la galerie des portraits de famille, puis l'antichambre d'Henriette, et là il s'était arrêté, collant son oreille avide contre la dernière porte qui le séparait de la chambre à coucher de la jeune femme.

Mais il n'entendait rien...

Rien qu'un bruit sourd, rapide, irrégulier, qui semblait résonner au-dedans de lui-même, et qui l'assourdissait en martelant ses tempes.

Ce bruit, c'était celui de son cœur qui frappait à coups redoublés les parois de sa poitrine.

Au bout de quelques secondes ce bourdonnement confus s'apaisa.

Il devint possible à Henri de percevoir les bruits extérieurs, et alors, tandis que ses cheveux se hérissaient sur son front pâle, alors il entendit.

Et voici quelle phrase terrible vint frapper son oreille à travers la porte fermée :

— Son nom... le nom de votre amant... dites-le-moi... il le faut... je le veux... dites-le-moi... ou je vous tue...

La voix qui parlait ainsi, voix stridente et gutturale, était celle du marquis de Roqueverde.

Aucune réponse ne fut faite à cette demande impérieuse.

— Parlerez-vous!... — reprit le marquis d'une voix plus haute encore et plus menaçante, — parlerez-vous, malheureuse femme!...

Henriette se taisait.

Ce silence était effrayant.

On entendit M. de Roqueverde frapper du pied avec fureur.

Henriette poussa un gémissement douloureux.

Puis le silence recommença.

Peut-être le marquis venait-il d'accomplir son horrible menace et de tuer la pauvre femme qui s'obstinait à ne point parler.

M. de Maugiron n'y tint plus.

Chancelant, livide, les yeux pleins de flammes et l'épée à la main, il parut sur le seuil de la porte.

Quel spectacle s'offrit à lui !

Henriette, à demi nue et mourante, s'était traînée jusqu'au milieu de la chambre aux genoux de son mari qui lui meurtrissait le poignet droit entre ses deux mains.

Elle semblait près de perdre connaissance, son regard s'éteignait, et sa tête, renversée en arrière, roulait d'une épaule à l'autre.

En apercevant Henri, ses yeux se rouvrirent.

Elle poussa un cri déchirant.

Elle fit un effort pour se relever et courir à lui.

Mais ses efforts la trahirent et elle retomba.

Tout cela s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Nous savons déjà que le marquis de Roqueverde était un vieillard, et nous avons rendu hommage à la noblesse et à la loyauté habituelles de son caractère.

Ajoutons que sa haute taille et son front pâle entouré de beaux cheveux blancs donnaient à son aspect quelque chose de patriarcal.

En ce moment, il n'était plus lui-même.

La fureur décomposait ses traits et le rendait méconnaissable.

— Ah ! — murmura-t-il en lâchant le poignet d'Henriette, — je demandais son nom et le voilà lui-même... c'est Dieu qui me l'envoie !...

Il marcha jusqu'à Henri, qu'il regarda en face et qu'il reconnut aussitôt.

— Vous !... — cria-t-il ensuite avec un rire pareil à celui que doivent avoir les damnés dans l'enfer ; — vous, le comte de Maugiron! l'homme perdu de débauches!... l'homme de tous les vices, de toutes les fanges, de toutes les hontes!... l'amant des plus boueuses créatures de la rue Ribaude!... J'aurais dû m'en douter!... Quel autre homme que celui-là était digne de l'amour de la marquise de Roqueverde!...

L'injure, ne s'adressant qu'à lui, aurait glissé peut-être sur M. de Maugiron.

Mais, en même temps qu'elle le frappait au visage, elle atteignait Henriette au cœur.

Il s'écria à son tour, indigné et menaçant :

— Taisez-vous, monsieur!... taisez-vous!...

L'audace de Henri sembla stupéfier M. de Roqueverde dans le premier moment.

Mais il se remit presque aussitôt, et il reprit :

— Vous osez... misérable!... vous osez me parler ainsi!... vous osez m'imposer silence!...

— J'ose vous dire, — interrompit M. de Maugiron, — j'ose vous dire que, s'il y a ici un misérable, c'est vous!... vous, le bourreau de cette femme, vous, l'infâme vieillard qui, après lui avoir fait subir votre horrible amour, l'assassinez sans pitié!...

Une écume blanchâtre vint aux lèvres du marquis.

Il fit un pas de plus en avant...

Il leva la main droite et il la laissa retomber sur la joue d'Henri.

Ce dernier brandit son épée pour frapper le vieillard.

Mais il l'abaissa aussitôt en balbutiant d'une voix étranglée :

— Une arme!... prenez une arme et défendez-vous !... je ne suis pas un assassin comme vous, moi... un assassin et le bourreau d'une femme !...

M. de Roqueverde était entré dans la chambre d'Henriette avec une épée.

Cette épée gisait sur le seuil, à quelques pas en arrière.

Il la ramassa, et il se précipita sur Henri avec une rage furieuse et avec toute l'impétuosité d'un jeune homme.

M. de Maugiron se mit en garde.

Le combat commença.

Henriette avait complètement perdu connaissance.

## XXIX. — LE JUGEMENT DE DIEU.

A quoi bon décrire un duel de plus?

Les pages batailleuses des précédentes parties de ce livre ne fourmillent-elles pas de grands coups d'épée, de feintes, de parades, d'estocades de cent espèces, qui, toutes, se ressemblent plus ou moins?...

Nous préférons nous abstenir de nouvelles redites.

Le combat dont nous ne racontons point les péripéties, et qui, du reste, ne dura que quelques minutes, fut en réalité l'expression de ce que, au moyen âge, on appelait le *jugement de Dieu*.

Certes, au point de vue de la justice et de la moralité, le bon droit était du côté du marquis de Roqueverde.

Si atténuantes que fussent certaines circonstances qui militaient en faveur des deux amants, il n'en est pas moins certain que M. de Maugiron était un *larron d'honneur* et Henriette une femme adultère.

Dieu défend les criminelles amours, et le serment d'inviolable fidélité fait par-devant le ministre du Très-Haut doit être et rester sacré.

Un crime avait été commis.

La punition fut terrible.... mais il faut s'incliner sous l'arrêt de la volonté suprême...

Le murmure, en cette circonstance, serait, lui aussi, une faute.

L'épée du marquis atteignit en pleine poitrine M. de Maugiron.

Telle avait été la violence du choc que la pointe de l'arme ressortit entre les deux épaules.

Henri lâcha son épée.

Un flot de sang monta de sa poitrine à ses lèvres, arrêtant ainsi les paroles qu'il aurait voulu prononcer.

Il y eut alors pour lui, en moins d'une seconde, un siècle de torture.

Il se sentait frappé de mort...

Il comprenait qu'avant qu'une minute se fût écoulée, il aurait cessé de vivre... et il pensait à Henriette... à Henriette et à son enfant!... sa maîtresse et sa fille... abandonnées!... abandonnées toutes deux!...

Qu'allaient-elles devenir quand il ne serait plus là pour défendre l'une et pour protéger l'autre?...

Oh! sans doute, Dieu est sévère, mais il est bon, mais il est juste.

A chaque créature humaine il mesure sa part de souffrance, et à ceux qui ont beaucoup souffert il pardonne beaucoup.

Eh bien! nous n'en doutons point, Dieu tint compte à M. de Maugiron de cette suprême et indicible angoisse, de cette épouvantable torture, et quand l'âme du jeune homme put s'échapper enfin de son enveloppe terrestre, elle parut devant un juge indulgent et prêt au pardon.

Henri tourna deux fois sur lui-même.

L'éclair de ses yeux s'éteignit.

Le sang jaillit de ses lèvres entr'ouvertes.

Il tomba de toute sa hauteur, comme un chêne dont on a sapé le tronc par la base.

On entendit un faible et dernier soupir.

Puis, tout fut fini.

M. de Maugiron était mort!...

§

Le marquis de Roqueverde, après avoir achevé, ainsi que nous venons de le dire, la première partie de sa terrible tâche, regarda



Il marche sur la pointe du pied tenant à la main un pistolet prêt à faire feu. (Page 121.)

avec stupeur et presque avec effroi ce jeune et beau cadavre étendu à ses pieds.

Alors il eut peur de son œuvre...

Alors il regretta de s'être trop bien vengé.

— A elle... — murmura-t-il faiblement, — à elle, du moins, je pardonnerai...

Et il se pencha pour prendre dans ses bras le corps d'Henriette et pour le replacer sur le lit.

Il y parvint, mais non sans peine, car à mesure que se dissipait sa colère, un complet épuisement succédait à la force factice qui l'avait soutenu jusque-là.

— Quelle pâleur!... — pensa-t-il; — oh! la malheureuse femme, comme elle a dû souffrir!...

Il ramena avec précaution les draps du lit sur la poitrine nue d'Henriette.

Cette poitrine était glacée.

Il appuya sa main sur le cœur de sa femme, et il lui sembla d'abord qu'il ne trouvait point la place où ce cœur devait battre.

Il chercha de nouveau...

Il cherchait et toujours en vain...

— O mon Dieu!... — s'écria-t-il avec désespoir, — mon Dieu!... mais son cœur ne bat plus!...

Et sa main cherchait encore, espérant surprendre à la longue un mouvement léger.

Hélas! M. de Roqueverde ne se trompait pas.

Henriette avait cessé de souffrir.

Son cœur ne battait plus.

Son âme s'était envolée la première, et celle de son amant n'avait fait que la rejoindre!... . . . . . . . . . . . . . . . . .

§

Voici comment s'explique la présence du marquis dans la chambre de sa femme presque au moment où Henriette et madame Clodion venaient d'en sortir.

Pendant toute la première partie des événements qui remplissent les précédents chapitres, M. de Roqueverde avait dormi sans défiance.

Soudain il s'éveilla, et il lui sembla, dans le premier instant de son réveil, qu'un bruit léger se faisait dans la chambre voisine.

C'étaient Henri et l'accoucheuse qui partaient.

Le marquis sauta en bas de son lit et alla écouter à la porte.

Il n'entendit plus rien.

« Je me serai trompé, » pensa-t-il.

Mais une agitation bizarre et sans cause apparente venait de s'emparer de lui.

Il sentait qu'il ne pourrait plus dormir cette nuit-là, et, au lieu de se recoucher, il prit à la hâte quelques vêtements et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le parc.

Au bout d'un instant, vision bizarre! il vit distinctement deux personnes, un homme et une femme, qui s'éloignaient du château et se dirigeaient rapidement vers les allées ombreuses.

Il sembla au marquis qu'il recevait un coup dans le cœur.

Il ne pouvait révoquer en doute le témoignage de ses sens.

Donc, un instant auparavant, il ne s'était point trompé; ce bruit entendu à son réveil avait une cause, quelqu'un venait de sortir de la chambre d'Henriette...

Quelqu'un!... mais qui?

Cette question, M. de Roqueverde ne se la posa point deux fois de suite.

Avec une incompréhensible et effrayante lucidité, il entrevit la vérité tout entière, il devina, il comprit ce qui venait de se passer...

Alors, saisissant son épée, et poussé par une rage infernale, il se précipita dans la chambre de sa femme.

Cette dernière, le voyant entrer, livide, terrible et l'épée à la main, poussa ce cri d'angoisse, d'épouvante et d'agonie qui devait arriver jusqu'au cœur de son amant.

Puis, se jetant aux pieds du marquis, elle s'y traîna, suppliante, en murmurant : — Grâce!... grâce!...

Nos lecteurs savent le reste.



M. de Maugiron était à ses pieds. (Page 125.)

§

Le lendemain matin, les domestiques du château, en pénétrant dans la chambre de leur maîtresse, y trouvèrent deux cadavres : celui d'Henriette couché dans son lit et semblant endormie; celui de M. de Maugiron, étendu tout sanglant sur le sol.

Quant au marquis de Roqueverde, il avait disparu.

Un voile impénétrable pour tous (excepté pour nous qui venons de le soulever) enveloppa les événements de cette nuit sinistre.

Comme les plus grands noms de la province se seraient trouvés mis en cause dans un procès criminel, la justice n'informa point.

Un an après cette époque, un vieillard chancelant, et qui semblait avoir déjà un pied dans la tombe, prononçait ses vœux dans un couvent d'Italie de l'ordre des Dominicains.

Ce vieillard était le marquis de Roqueverde.

## XXX. — LES PROJETS DE MADAME CLODION.

Le matin du jour qui suivit les événements sinistres accomplis au château de Roqueverde, madame Clodion, l'honorable habitante de la rue Ribaude, se mit en devoir de chercher une nourrice pour la frêle petite créature confiée à ses soins par M. de Maugiron.

Cette recherche, faite habilement, amena un prompt résultat.

Une heure après les premières démarches de madame Clodion, la petite fille prenait avidement le sein d'une fort belle jeune femme qui promettait d'avoir pour elle les mêmes soins et la même tendresse que pour ses propres enfants.

Ceci fait, madame Clodion rentra dans son logis, et elle attendit fort impatiemment M. de Maugiron.

Nous disons *fort impatiemment*, car l'accoucheuse se souvenait à merveille d'une chose que nos lecteurs, eux, ont peut-être oubliée, c'est-à-dire qu'un supplément de récompense assez important lui avait été promis par le comte, si elle menait à bonne fin l'accouchement de la nuit précédente.

Or, M. de Maugiron n'arrivait pas.

A mesure que s'écoulaient les heures, l'impatience de madame Clodion faisait place à un vif sentiment d'inquiétude.

Elle se rappelait ce cri terrible qu'elle avait entendu retentir soudainement dans le silence de la nuit, et qui avait décidé M. de Maugiron à la quitter en toute hâte pour retourner au château.

Elle tremblait qu'un malheur ne fût arrivé.

Non point que madame Clodion eût bon cœur.

Ah! grand Dieu!... qui pourrait supposer une pareille chose?...

Le cœur de l'accoucheuse était depuis bien longtemps ossifié, si toutefois (ce qui nous paraît infiniment douteux) il avait existé jamais.

Mais un malheur arrivé à M. de Maugiron se soldait en déficit dans le bilan des intérêts pécuniaires de l'accoucheuse.

Il en résultait d'abord la perte nette et immédiate de la récompense promise.

Ensuite, il pouvait se faire que l'enfant restât à sa charge, et cette charge serait lourde, s'il fallait payer la nourrice et les frais de toute espèce qui se succéderaient à mesure que la petite fille grandirait.

A cette seule pensée, une sueur froide venait mouiller la maigre échine de la vieille femme.

Cependant elle attendait toujours, et elle espérait encore.

Pendant deux jours elle attendit et elle espéra.

Le troisième jour, la rumeur publique apporta jusqu'à elle le récit tronqué et incohérent de l'épouvantable drame du château de Roqueverde. Madame Clodion comprit tout.

Elle se persuada qu'elle était complétement ruinée, et elle se désola en conscience.

Une pensée soudaine vint cependant calmer un peu cette grande douleur.

— Ce qui est arrivé cinq minutes après mon départ aurait pu arriver cinq minutes avant... — se dit l'accoucheuse, — et qui sait si, ce cas échéant, je serais encore dans ce monde à l'heure qu'il est!... Or me voici vivante et bien portante; ce n'est donc qu'un peu d'argent de perdu. Il ne faut pas se désespérer outre mesure...

Puis, la sage-femme, après s'être ainsi raisonnée, prit sa cape et sortit de sa maison.

Où allait-elle?

Chez la nourrice.

Dans quel but ?

Dans le but de lui déclarer qu'à partir de la fin du présent mois, elle prétendait ne plus se mêler en quoi que ce fût de ce qui regardait l'enfant, laissant la nourrice parfaitement libre de le porter, si elle le jugeait convenable, à l'hospice des enfants trouvés.

Mais ses intentions ne tardèrent point à se modifier du tout au tout.

Voici pourquoi :

— Ah! madame, — lui dit la jeune femme en patois méridional, après les premiers compliments,—que voilà donc une petite *garcette* qui sera une belle fille un jour!...

— Vous croyez? —demanda l'accoucheuse.

— Si je le crois?.., mais regardez donc comme c'est fait, ces petits membres mignons!... Ah! grand bon Dieu, oui, la *petiote* en fera tourner des têtes, quand elle aura tant seulement quinze ans!...

Madame Clodion se prit à réfléchir.

Elle se souvint de l'incomparable beauté de cette malheureuse jeune femme dont elle avait aidé la délivrance.

Elle se souvint que le comte de Maugiron passait dans tout le pays pour le cavalier le plus charmant qu'il fût possible de rencontrer.

Elle se dit que la petite fille tiendrait, sans nul doute, de ceux à qui elle devait le jour, la beauté, son seul héritage...

Et quand madame Clodion eut envisagé tout cela, il lui parut prouvé que cette enfant abandonnée pouvait non-seulement n'être point pour elle une cause de ruine, mais encore aider puissamment à une fortune inespérée.

Seulement, il fallait attendre.

Mais madame Clodion se croyait jeune encore, et quinze ans ne lui semblaient point, ma foi, un avenir trop éloigné.

Donc, les réflexions que nous venons de rapporter changèrent absolument le cours des idées de madame Clodion et modifièrent du tout au tout ses déterminations.

Au lieu d'engager la nourrice à se défaire le plus tôt possible de son nourrisson, elle lui recommanda de l'entourer des soins les plus continuels et les plus minutieux.

Et quand la jeune femme demanda :

— Comment que vous voulez que nous l'appellions, cette chère petite?

Madame Clodion, qui se piquait de mythologie, répondit :

— Il faut l'appeler Hébé... — Hébé versait dans l'Olympe le nectar aux immortels...

## XXXI. — DISPARUE!...

Ils étaient, mon Dieu, bien simples, les nouveaux projets de madame Clodion, et décelaient au plus haut point, chez cette excellente femme, l'esprit du commerce et de la spéculation.

Expliquons-nous.

Pendant le cours de sa longue vie, madame Clodion avait fait à peu près tous les métiers.

Celui d'accoucheuse était venu le dernier et avait été le plus lucratif.

Voici pourquoi :

D'une part, la discrétion de madame Clodion était inviolable et bien connue.

De l'autre, sa conscience se montrait accommodante, et nos lecteurs ont pu se convaincre par eux-mêmes que la sage-femme avait peu de scrupules.

Arrêter brusquement et par les moyens les plus criminels une grossesse accusatrice...

Aider à cacher les suites d'une faute, ou même en faire disparaître le résultat...

Tout cela ne semblait à madame Clodion que péchés véniels!...

Aussi sa clientèle était-elle nombreuse, et, pécuniairement parlant, la meilleure de toutes.

La raison en est bien simple :

Aucune marchandise en ce monde ne se vend aussi cher qu'une conscience, si tarée qu'elle soit;

Rien ne s'achète plus cher qu'une complicité.

D'ailleurs, le vice qui se cache a pour habitude d'être généreux, et le crime ne marchande pas quand il veut rester secret et par conséquent impuni.

Madame Clodion savait cela à merveille et elle en faisait son profit.

De là provenaient les économies assez rondelettes que nous avons mentionnées plus haut.

Ces économies, madame Clodion rêvait de les arrondir encore.

Elle savait à merveille qu'il y avait à Toulouse une demi-douzaine de vieux libertins millionnaires.

On devine maintenant, sans que nous ayons besoin d'entrer dans de plus amples détails, quelle était la spéculation sur laquelle se basaient les beaux projets d'avenir de madame Clodion.

Si l'âme de la pauvre Henriette pouvait voir, depuis l'autre monde, quelle destinée on réservait à son enfant, certes, l'unique faute de sa vie était suffisamment expiée!...

§

Quatre ans se passèrent.

La petite Hébé grandissait à vue d'œil.

Sa beauté et sa grâce enfantines se développaient de jour en jour et promettaient de devenir vraiment miraculeuses dans quelques années.

Madame Clodion, que ses occupations peu sédentaires forçaient à être souvent hors de chez elle, laissait la petite fille dans la maison de sa nourrice, où le grand air et la liberté la développaient rapidement.

Deux ou trois fois par semaine, l'accoucheuse allait voir Hébé.

Elle s'extasiait de tout son cœur devant les perfections naissantes de l'enfant, elle se pâmait d'enthousiasme en face de ces longs cheveux noirs, épais et veloutés; en face de cette bouche mignonne, de cette peau satinée, de ces grands yeux dont le regard deviendrait bientôt irrésistible.

Et elle se frottait les mains, et elle commandait en imagination un coffre-fort, destiné à renfermer sa fortune imaginaire.

*Il ne faut jamais*, dit un vieux proverbe, *compter sans l'hôte.*

Le hasard, le destin, la fatalité, la Providence (qu'on choisisse entre ces divers noms d'une même chose), se charge bien souvent de démolir les plans les mieux conçus.

Madame Clodion avait compté sans l'hôte.

Cet hôte fut la mort.

Elle arriva, inattendue et foudroyante.

Un beau matin, la porte du logis de l'accoucheuse ne s'ouvrit point...

Ni le lendemain...

Ni le surlendemain.

C'était étrange et l'on s'en étonna.

D'officieux voisins forcèrent la porte et entrèrent dans la maison.

Une odeur infecte les contraignit de battre momentanément en retraite.

Madame Clodion avait rendu sa vilaine âme au diable.

Les vers se disputaient déjà son cadavre.

Personne ne songea seulement à regretter la vieille femme.

Personne, excepté la nourrice, qui songea tout aussitôt que la pension de la petite Hébé ne serait plus payée.

Mais cette nourrice était une brave femme.

Elle s'était prise d'ailleurs d'affection pour l'enfant et elle se décida à la garder chez elle et à la traiter absolument comme ses autres filles.

Malheureusement pour Hébé, les effets de cette bonne résolution devaient être annulés par les circonstances.

La maison de la nourrice était située tout à fait à l'extrémité des faubourgs de Toulouse, c'est-à-dire presque dans la campagne.

Un jour, Hébé, âgée en ce moment d'un peu plus de quatre ans, et ses deux petites sœurs de lait, sortirent comme de coutume après déjeuner pour aller se promener dans les faubourgs ou dans les champs.

Le soir venu, les filles de la nourrice rentrèrent seules.

Hébé n'était plus avec elles.

La nourrice, désolée, interrogea ses filles.

Les petites répondirent en pleurant qu'elles avaient toutes trois suivi dans les faubourgs et jusque dans la ville des hommes vêtus de rouge et d'or, qui faisaient beaucoup de bruit en frappant sur des tambours et en soufflant dans des trompettes.

Ces hommes s'étaient arrêtés sur une grande place et étaient entrés dans une espèce de maison de toile et de bois, d'où ils n'avaient point tardé à ressortir plus nombreux, accompagnés de femmes vêtues comme des princesses, et recommençant leur musique.

Une foule considérable ne tarda point à s'amasser sur la place et autour de la baraque.

Les petites filles se trouvèrent prises dans les groupes, ce dont elles ne s'affligèrent que médiocrement, car elles pouvaient satisfaire leur curiosité.

Combien de temps restèrent-elles là, la bouche béante et les oreilles avidement ouvertes?

Elles ne le savaient pas trop elles-mêmes.

Toutes trois se tenaient par la main.

Seulement, il arriva un moment où un reflux du populaire les disjoignit avec violence.

Les deux sœurs se retrouvèrent, mais Hébé n'était plus là.

Sans doute elle les cherchait.

Elles attendirent.

Hébé ne vint pas.

Les petites filles se dirent, que, peut-être, leur compagne, ne les trouvant point, avait regagné le logis sans elles.

Elles attendirent encore un peu, puis, à leur tour, elles se remirent en marche.

Elles espéraient trouver, en arrivant, Hébé sur le seuil de la maison.

Et cependant leurs pauvres cœurs étaient bien gros.

Nous savons que l'enfant n'avait pas reparu.

La nuit se passa sans rien amener.

Le lendemain, on fit des recherches de tous côtés.

Elles furent vaines.

On se perdit en suppositions et en conjectures.

La seule vraisemblable fut qu'Hébé avait été volée par quelqu'un des bohêmes faisant partie de la troupe ambulante des charlatans et des saltimbanques qui paradaient la veille sur la place du Capitole.

Mais cette troupe avait quitté Toulouse le soir même, et l'on ne pouvait savoir de quel côté elle avait dirigé ses pas aventureux.

D'ailleurs, l'argent manquait à la pauvre nourrice pour faire continuer les démarches dans un cercle plus large.

Elle se résigna, non sans peine, et elle garda dans le fond de son cœur un faible et lointain espoir de revoir quelque jour sa petite fille adoptive.

Cet espoir était sans fondement.

La suite ne le prouva que trop.

Hébé ne reparut jamais.

— Elle est morte!... — se dit la nourrice, au bout d'un certain temps; — elle est morte, la pauvre enfant!...

Et elle fit brûler des cierges et dire des messes pour le repos de l'âme de celle qu'elle avait nourrie de son lait.

Elle se trompait, hélas!

L'enfant était vivante, malheureusement pour elle-même, malheureusement pour d'autres encore!...

## XXXII. — LES BOHÊMES.

Voici ce qui s'était passé.

Au moment où les trois petites filles avaient été séparées les unes des autres par un mouvement brusque de la foule qui les entourait, un homme long, pâle et maigre, à la mine de furet, aux yeux louches, aux cheveux roux, vêtu d'un costume entièrement gris, d'une douteuse fraîcheur, et coiffé d'un vieux feutre à larges bords, s'était approché d'Hébé qui cherchait des yeux ses compagnes.

— Bonjour, ma petite...—lui avait-il dit d'une voix mielleuse et en fixant sur ses lèvres minces un sourire qu'il s'efforçait de rendre caressant.

Hébé, habituée à une politesse enfantine par sa mère nourrice, avait répondu avec une belle révérence :

— Bonjour, monsieur...

— Est-ce que vous êtes toute seule ici, mon enfant?... — demanda l'inconnu.

— Nenni, monsieur.

— Votre maman vous accompagne, sans doute?...

Hébé secoua la tête d'une façon négative.

— Qui donc, alors?... — reprit l'homme maigre.

— Mes petites sœurs.

— Ah!... et où sont-elles?

— Là, tout près.

— Pourquoi les avez-vous quittées?...

— Ce n'est pas exprès, mais je vais les rejoindre...

— Je vous conduirai... justement je crois les voir...

— De quel côté?

— De celui-là.

Et l'homme maigre montra la gauche.

Hébé secoua de nouveau la tête d'une façon mutine, et sa petite main indiqua le côté droit.

— C'est par là qu'elles sont... — dit-elle.

— Eh bien! nous irons par là... Est-ce que vous êtes de Toulouse, ma petite?...

— Oui, monsieur... c'est-à-dire je suis d'un faubourg.

— Et vous êtes venue à la ville pour entendre la belle musique et voir les beaux tours de ces messieurs habillés de rouge, et de ces grandes dames vêtues comme des reines?

— Oui, monsieur.

— Cela vous amuse-t-il?

— Oh! beaucoup.

— Mais, petite comme vous êtes, il me semble que vous ne devez pas trop bien voir?

— C'est vrai.

— Seriez-vous bien aise de voir mieux?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, venez...

— Où?

— Plus près des baraques... je vous soutiendrai dans mes bras, et vous verrez tout à votre aise...

Hébé fit un mouvement de joie.

Mais elle s'arrêta aussitôt.

— Et mes petites sœurs... — dit-elle.

— Sitôt que je vous aurai placée, j'irai les chercher, et je les amènerai à côté de vous.

— Bien sûr?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, allons...

L'inconnu souleva Hébé, et, chargé de ce léger fardeau, il fendit la foule, et ne tarda point à arriver au premier rang, tout auprès de la balustrade.

Cette balustrade empêchait le public d'envahir une plate-forme sur laquelle une demi-douzaine de saltimbanques, hommes et femmes, paradaient et gesticulaient au bruit d'un orchestre discordant.

Hébé, pétrifiée d'admiration, n'avait pas assez de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour entendre.

Elle s'étonnait de ce mouvement, de ce bruit, de ces costumes qui lui semblaient splendides, de cette musique qui lui semblait harmonieuse.

Au bout d'un instant, son guide lui dit :

— Cela vous paraît beau, n'est-ce pas?

— Oh!... — s'écria l'enfant, pour toute réponse.

— Eh bien, si vous voyiez...

— Quoi donc?

— Le spectacle auquel on assiste dans l'intérieur de cette baraque; cela vous semblerait, ma foi, tout autre chose...

— Oh!... — répéta la petite fille.

— Voulez-vous en juger?

— Oui, — fit Hébé.

— Rien n'est plus facile.

— Comment?

— Entrons.

— Nous laissera-t-on passer?

— Sans doute, en payant.

— Mais je n'ai pas d'argent...

— J'en ai, moi, et je veux vous donner ce plaisir.

Hébé frappa dans ses mains avec une ivresse véritable.

Mais, presque en même temps, sa figure s'assombrit.

— Et mes sœurs... — murmura-t-elle, — mes sœurs qui ne savent pas où je suis!...

— Sitôt que vous serez entrée, j'irai les chercher et je les ferai entrer à leur tour...

— Alors, dépêchons-nous.

L'inconnu souleva de nouveau Hébé et franchit la balustrade avec elle.

Ceci fait, il écarta une sorte de portière en grosse toile et se trouva sous une espèce de tente grossière.

Sous cette tente, et assise sur une escabelle de bois blanc, se prélassait une énorme femme, au buste déformé et au visage enluminé vigoureusement.

Une petite table, placée pour ainsi dire entre ses jambes, supportait des bouteilles, des verres et un sucrier.

La grosse femme semblait ivre à moitié, et, de plus, absorbée dans une méditation bachique.

L'arrivée de l'homme maigre lui fit lever la tête.

— Tiens, c'est toi, l'Échiné!... — fit-elle.

L'inconnu mit un doigt sur ses lèvres et désigna la petite fille qui l'accompagnait.

La grosse femme fit un geste de surprise.

Elle regarda Hébé et elle s'écria :

— Nom d'un chien!... la belle enfant!...

— Qu'en dites-vous, chère madame Rogomme?...

— Un trésor!... Bonjour, ma fille; comment t'appelles-tu?...

— Hébé, madame.

— Tu dis?...

L'enfant répéta.

— Hébé! — fit à son tour la grosse femme, — pardieu!... c'est un joli nom qui lui va comme un gant!...

Puis elle ajouta en s'adressant à l'Échiné :

— Où donc que vous avez déniché ce bel oiseau?...

— Sur la place, à deux pas d'ici.

— C'est bien travaillé, cela!...

— Je m'en pique.

— Seule?...

— Il y a les petites sœurs...

L'Échiné cligna de l'œil.

Puis il continua en appuyant sur chaque mot, en le soulignant en quelque sorte :

— Les petites sœurs... que je vais chercher... vous entendez bien, chère madame Rogomme... que je vais chercher... pour leur faire voir le spectacle, comme à ce chérubin que voilà... Placez-la bien, cette belle enfant, et ayez-en soin comme de la prunelle de vos yeux, jusqu'à ce que je revienne avec les autres.

— Soyez tranquille, — répondit la grosse femme.

L'homme vêtu de gris cligna de nouveau de l'œil, souleva la portière de toile et sortit.

Madame Rogomme resta seule avec Hébé.

La petite fille ne se sentait rassurée que médiocrement.

Une émotion de vague frayeur, frayeur instinctive et sans cause apparente, s'emparait peu à peu de son âme.

Elle tremblait sans savoir pourquoi.

Madame Rogomme se leva.

— Eh bien, cher amour, — dit-elle à Hébé, — nous allons l'aller voir, ce spectacle. Mais d'abord, comme nous avons chaud, nous allons boire un petit verre de vin bien sucré pour nous rafraîchir.

— Je n'ai pas soif, madame... — balbutia Hébé.

— Bah! ça ne fait rien, on boit tout de même... le vin sucré n'en semble même que meilleur...

Et la grosse femme, empilant quatre ou cinq morceaux de sucre dans un verre qu'elle remplit de vin à moitié, versa sur ce mélange quelques gouttes du contenu d'un petit flacon qu'elle tira de sa poche.

Ensuite, elle fit fondre le sucre avec une cuiller d'étain et elle présenta le verre à Hébé en lui disant :

— Allons, ma belle petite, avalez-moi ça lestement, puis nous irons voir le spectacle, ce beau spectacle, et attendre les petites sœurs...

Hébé prit la verre.

Elle n'osa pas refuser de le porter à ses lèvres, et, malgré son dégoût, elle en avala une gorgée.

Mais à peine avait-elle bu, que le verre s'échappa de ses mains et qu'elle s'affaissa dans les bras de madame Rogomme qui, s'attendant à ce résultat, était là, prête à la soutenir.

Elle dormait.

## XXXIII. — VOLÉE!...

Quand Hébé se réveilla du sommeil lourd et profond provoqué par un puissant narcotique, des ténèbres opaques régnaient autour d'elle.

Dans le premier moment, elle ne se rendit, on le comprend, nullement compte de sa situation.

Il lui sembla d'abord qu'elle était le jouet d'un songe bizarre.

Elle étendit ses mains pour tâcher de reconnaitre en quel lieu elle se trouvait.

Elle s'aperçut alors qu'elle était étendue sur un tas de paille et de foin.

Elle se leva et voulut marcher.

Une muraille de toile s'étendait devant elle à sa droite.

Elle se tourna vers la gauche.

Sa main rencontra une muraille semblable.

Elle alla en avant.

L'espace était libre pendant une dizaine de pas.

A mesure qu'elle avançait, Hébé sentait un air plus frais la frapper au visage.

Enfin, elle atteignit l'extrémité de sa prison de toile et elle reconnut qu'elle était dans un chariot couvert, dételé sur une grande route, au milieu de la campagne.

Hébé avança timidement la tête et regarda au dehors.

Un spectacle digne de tenter les crayons de l'immortel Callot s'offrit à ses yeux.

C'était une halte de bohémiens, dans tout son pittoresque désordre.

La nuit était noire.

La troupe de charlatans et de saltimbanques que nous avons vue à Toulouse campait autour d'un grand feu allumé dans un fossé.

Ces bandits, en quittant la ville, avaient dépouillé leurs costumes d'apparat et leurs oripeaux brillants.

Ils étalaient maintenant leurs haillons avec un désordre cynique et une repoussante malpropreté!

L'homme maigre ressemblait à une belette efflanquée.

Madame Rogomme avait l'air de la plus hideuse de toutes les sorcières.

Le souper de la bande se préparait dans un énorme chaudron, suspendu au-dessus de la flamme.

Toute cette population bohème, déguenillée, affamée, hideuse, semblait joyeuse et insouciante.

Quelques bouteilles au ventre rebondi passaient de main en main, et chacun leur donnait au passage une accolade plus ou moins longue.

Les charbons ardents du brasier projetaient une lueur vive et rouge sur ces visages avinés, sur ces faces patibulaires, et produisaient des effets de lumière à la Rembrandt.

On entendait des éclats de rire, des cris joyeux, des fragments de chansons graveleuses.

Bref, c'était étrange, comique et horrible tout à la fois.

On comprend qu'une enfant de l'âge d'Hébé ne put embrasser d'un seul coup d'œil les détails du tableau que nous venons d'esquisser.

Elle n'en vit que le côté effrayant.

Elle sentait qu'elle était seule, abandonnée, perdue.

Elle songea à fuir...

Mais comment?...

Mais où aller?

Avec cet instinct inné qui se développe souvent chez de très-jeunes enfants dont l'intelligence est précoce, Hébé calcula que Toulouse devait se trouver dans la direction opposée à celle que suivait le chariot qui l'emmenait.

Elle se laissa donc couler en bas de ce chariot, bien décidée à suivre la grande route jusqu'à ce qu'elle eût rejoint le logis de sa mère nourrice.

Malheureusement, au moment où le pied de la petite fille allait toucher terre, sa robe s'embarrassa dans une roue et lui fit perdre l'équilibre.

Elle roula dans la poussière.

Le bruit de sa chute, si léger qu'il fut, attira l'attention des saltimbanques.

La mère Rogomme aperçut la petite fille et poussa d'une voix de basse-taille un juron formidable.

L'homme maigre, dont une souquenille bleue en lambeaux avait remplacé les vêtements gris, se leva, courut à Hébé, la releva brutalement, et, la poussant par une épaule, la conduisit jusqu'auprès du reste de la bande qui siégeait autour du feu.

— Eh bien!... eh bien!... petite, — fit la grosse femme en ricanant, — où donc nous allons comme ça?...

Hébé, dont le cœur battait à rompre sa poitrine, garda le silence.

— J'aime pas qu'on se taise quand je veux qu'on parle... — reprit la mère Rogomme avec un commencement de colère; — ainsi, réponds, petite, ou je tape...

Hébé ne put que fondre en larmes.

La grosse femme ramassa à côté d'elle un fragment de branche cassée et elle en donna quelques coups sur les bras et sur les épaules de l'enfant, en répétant :

— Parleras-tu?...

— Oui... oui... oui... — balbutia Hébé au milieu de ses sanglots.

— Alors, dépêche-toi!... il n'est que temps!...

— Oui... oui... — répéta l'enfant.

— Que faisais-tu?

— Je me sauvais...

— Où allais-tu?

— A Toulouse...

— Pourquoi faire?

— Pour y retrouver maman... et mes petites sœurs...

La mère Rogomme se mit à rire.

— Il faudra t'en passer désormais, ma biche, — reprit-elle, — il faudra t'en passer de ta maman et de tes petites sœurs... tu ne nous quitteras plus...

Hébé fit un geste d'effroi.

— Est-ce que ça te déplairait, par hasard? — demanda la mère Rogomme.

— Oh! — murmura l'enfant, — que voulez-vous donc faire de moi?...

— Tu le verras.

— Ja vous en supplie, madame, laissez-moi partir.

La grosse femme se mit à siffler d'un air ironique.

— Assez causé, cher amour, — dit-elle ensuite; — voyons, as-tu faim et veux-tu souper avec nous?

Hébé fit un geste négatif.

— As-tu sommeil?

Hébé secoua la tête.

— Ah! tu ne veux ni manger ni dormir... à ton aise... assieds-toi dans ce fossé, petite, et tète ton pouce... et surtout souviens-toi bien que si tu recommençais ton escapade de tout à l'heure, si, en deux mots, tu cherchais à te sauver de nouveau, nous avons les jambes plus longues que les tiennes, tu serais rattrapée bien vite, et je me chargerais, moi qui te parle, de te casser les reins avec le premier manche à balai venu...

Puis, la mère Rogomme tourna le dos à Hébé et sembla ne plus s'occuper d'elle.

La petite fille, tremblante de frayeur, se laissa tomber par terre, où elle s'accroupit, cachant sa tête dans ses mains et étouffant de son mieux le bruit de ses sanglots.

Au bout de ce temps, brisée de fatigue, l'enfant s'endormit malgré son chagrin.

Le matin venu, quand elle ouvrit les yeux, elle était étendue de nouveau sur les bottes de paille du chariot qui marchait lentement, traîné par deux chevaux étiques.

Nous saurons bientôt quelle existence était destinée à la trista Hébé et comment elle allait être appelée à jouer un rôle dans le plus étrange et le plus sinistre de tous les drames.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

## QUATRIÈME PARTIE.

### LES PREMIÈRES NOCES.

#### I. — ANCIENNES CONNAISSANCES

Où se passaient les faits que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs?

Peu importe.

Qu'il nous suffise de savoir que c'était dans une province du midi de la France, et deux ans environ après les événements qui terminent la précédente partie de ce livre.

Il pouvait être neuf heures et demie ou dix heures du soir.

Ce même chariot que nous connaissons déjà, et qui contenait la troupe des saltimbanques ambulants, côtoyait lentement une route montueuse et mal entretenue.

Le bidet poussif attelé à ce chariot n'avait que la peau et les os et semblait prêt, à chaque pas, à rendre le dernier soupir.

Vainement le conducteur accablait de coups de fouet la misérable baridelle.

Vainement il s'épuisait en jurons sonores et d'une énergie ultra-brutale.

Le chariot n'en allait pas plus vite, et, certes, il n'avançait point d'un quart de lieue à l'heure.

Enfin, la machine cahotée attteignit le sommet d une petite éminence.

De là, la vue plongeait à quelque distance, et l'on découvrait les lumières d'un village.

Le cheval comprit sans doute que son gîte et son souper l'attendaient en ce village.

Toujours est-il qu'il prit de lui-même une allure qui ressemblait à une sorte de trot, et dont on aurait cru incapables ses membres roidis et ankylosés.

Au bout d'un quart d'heure, la carriole s'arrêtait devant une auberge de mauvaise apparence. Trois personnages en descendirent.

C'était d'abord cet homme maigre que nous avons entendu appeler *l'Echiné.*

C'était ensuite cette énorme femme qui répondait au nom de *madame Rogomme.*

Et enfin une petit fille fluette et pâle qui n'était autre *qu'Hébé.*

Un grand changement avait eu lieu dans l'apparence des individus qui nous occupent.

L'excessive maigreur de l'Echiné avait pris des proportions telles, que son grand corps dégingandé semblait être devenu tout à fait diaphane.

Au contraire, les tonnes de graisse de madame Rogomme s'étaient métamorphosées en véritables cascades de chair humaine.

Le vermillon des joues avait pris la nuance du violet foncé, et la figure bouffie de la femme phénoménale suait le vice et le crime, plus encore que deux ans auparavant.

Quant à la pauvre Hébé, son charmant visage, pâli par les privations de toutes sortes et les mauvais traitements, exprimait la souffrance et le désespoir.

— Hé! l'hôte!... — cria l'Échiné d'une voix de gorge enrouée et déchirante pour l'oreille.

L'hôte accourut.

— A souper!... — dit le saltimbanque. — Nous mourons de faim...

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous serve?

— Qu'est-ce que vous avez?

— Du lard et des œufs.

— Voilà tout?

— Oui.

— Eh bien, nous ne vous demanderons pas autre chose... avec du vin et de l'eau-de-vie, bien entendu...

— Alors, c'est une omelette au lard qu'il vous faut?

— Une omelette de quarante-huit œufs.

L'hôte jeta un regard sur les trois voyageurs.

Leur équipage et leur apparence lui inspirèrent sans doute quelques appréhensions à l'endroit de leur solvabilité, car il dit :

— J'ai l'habitude de faire payer les consommations d'avance.

— Ah! vous avez cette habitude-là?...

— Mon Dieu, oui.

— Eh bien, si vous traitez de la sorte les gens qui arrivent chez vous en voiture, c'est joli!...

— C'est comme ça... que ceux qui ne sont pas contents s'en aillent ailleurs.

— Vous le mériteriez; mais, ma foi, puisque je suis ici, j'y reste, et je ne veux pas avoir de discussion avec vous...

— Alors vous payez?

— Voici un écu de six livres pour répondre de la dépense.

L'hôte prit la pièce d'argent.

Il la tourna et la retourna dans tous les sens, afin de s'assurer qu'elle avait bien le poids. Puis, tranquillisé par cet examen, il dit

— Voilà qui va bien. Je vais casser les œufs et mettre la poêle sur le feu...

Ensuite, se tournant vers l'intérieur de la maison, il ajouta :

— Hé! Margoton, venez chercher le cheval de ce gentilhomme, et conduisez-le à l'écurie...

— Et qu'on en ait le plus grand soin... — reprit l'Échiné, d'un ton sérieux; — c'est une bête de prix...

Cinq minutes après, l'Echiné, madame Rogomme et Hébé étaient attablés dans la salle intérieure du cabaret.

Un feu clair et pétillant brûlait dans la haute et large cheminée.

On entendait crépiter le lard et les œufs dans une poêle immense qui devait provenir de la succession de Gargantua, de rabelaisienne mémoire.

Sur une nappe d'une blancheur plus que douteuse, se voyaient trois assiettes ébréchées, trois gobelets mal rincés, trois fourchettes de fer, un pot de grès rempli du vin capiteux de la Gascogne, une petite cruche d'eau-de-vie et un grand pain noir.

— Voilà votre omelette, — dit l'hôte en transvasant dans un plat de terre le contenu de la poêle et en le posant sur la table.

Les convives se mirent aussitôt à dévorer, et, pendant quelques minutes, on n'entendit que le bruit des fourchettes et des mâchoires.

En moins de cinq minutes, l'omelette avait complétement disparu et le pot de grès était vide.

L'Echiné et madame Rogomme s'apprêtaient à entamer la cruche d'eau-de-vie, quand un nouveau personnage entra dans la salle.

C'était un homme de très-mauvaise mine et d'une laideur repoussante.

De profondes cicatrices sillonnaient tout son visage, comme si, jadis, il était tombé dans une fournaise.

L'un de ses yeux avait complétement disparu.

L'autre, d'un gris pâle, et singulièrement hagard, avait une expression basse et sinistre.

Les vêtements de cet homme étaient à peu près en lambeaux et ne semblaient tenir les uns avec les autres qu'à l'aide de ficelles.

A l'aspect de cet inconnu, Hébé ne put retenir un mouvement de frayeur, ce qui lui valut un coup de pied de l'Echiné, et un autre de madame Rogomme.

Le nouveau venu promena son œil unique tout autour de la salle, et, apercevant l'Echiné, vint immédiatement s'asseoir à côté de lui.

Le saltimbanque l'accueillit avec une grimace qui ressemblait à un sourire, et avec une cordiale poignée de main.

Madame Rogomme en fit autant.

— Un verre d'eau-de-vie, hein, vieux? — fit l'Échiné.

— Est-ce que ça se refuse? — demanda le borgne.

Et, tout en parlant, il vida le gobelet rempli jusqu'aux bords que le saltimbanque lui présentait.

Puis il ajouta :

— Je vous ai guettés une heure sur la route, je croyais que vous n'arriveriez pas ce soir...

— C'est la faute du cheval, — fit madame Rogomme.

— Du reste, il n'y a pas de mal, puisque vous voilà...

— Manquer de parole à un ami! — s'écria l'Echiné. — jamais!...

Puis, se penchant vers le borgne et lui parlant à voix basse et dans le tuyau de l'oreille, il lui demanda :

— Ça va-t-il toujours?

— Parbleu! — répondit le borgne du même ton.

Le saltimbanque se frotta les mains d'un air joyeux.

Puis il ajouta :

— Et quand ça se joue-t-il?

— Demain soir.

— Sans remise?

— Oui, — voici le plan de la chose...

Il allait continuer. Mais il regarda Hébé et il s'arrêta.

— Eh bien? — demanda l'Echiné.

#### II. — UN CRIME.

Le borgne désigna Hébé d'un geste significatif, et il reprit :

— Et l'enfant?

— Oh! — répondit le saltimbanque, — il n'y a pas de danger, — on peut parler en toute sûreté devant elle... elle tombe de sommeil, et d'ailleurs elle ne comprend pas...

Puis il ajouta en s'adressant à madame Rogomme :

— Du reste, mène-la coucher...

La femme phénomène demanda une chambre au cabaretier et sortit avec la petite fille.

Au bout de cinq minutes, elle revint.

— L'enfant dort, — dit-elle, — causons...

Le lendemain matin, l'Echiné fit des préparatifs insolites.

D'abord il vendit, pour une somme de cinquante-cinq livres, six sols, huit deniers, la maigre haridelle dont nous avons parlé, — plus le harnais et la carriole.

Il acheta, moyennant deux cents livres payées comptant, deux chevaux de très-petite taille, mais jeunes, vigoureux, et propres à faire rapidement de longues traites.

Un sac de toile contenait tout ce que l'Echiné et madame Rogomme avaient conservé de leur bagage.

Il y avait en outre une guitare, dont, à force de coups, on avait habitué Hebé à jouer quelques airs.

Vers six heures du soir, les deux chevaux furent bridés.

Madame Rogomme enfourcha l'un d'eux.

Devant elle, elle jeta le sac de toile rempli de linge et de vêtements.

Derrière elle, elle mit l'enfant en croupe.

La petite portait sa guitare en bandoulière.

L'Echiné monta sur l'autre bidet, et nos trois personnages sortirent du village où ils avaient passé la nuit et une partie de la journée.

Ils marchèrent pendant deux heures à peu près.

Aussitôt qu'une obscurité complète eut remplacé le crépuscule, l'Echiné tourna bride.

Il fit signe à la mère Rogomme d'exécuter ce mouvement.

Tous deux revinrent sur leurs pas et reparcoururent le chemin qu'ils avaient déjà parcouru.

Seulement, au lieu de suivre la grande route, ainsi qu'ils l'avaient fait jusque-là, ils marchèrent à travers champs, côtoyant les haies et assourdissant dans les terres labourées le bruit des pas de leurs chevaux.

Bientôt ils virent briller dans les ténèbres les lumières du village qu'ils avaient quitté deux heures auparavant,

L'Echiné tourna brusquement à gauche et mit son cheval au galop.

Madame Rogomme en fit autant.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, ils atteignirent un bois taillis dans lequel ils s'enfoncèrent.

Toutes ces marches et toutes ces contremarches dans le silence et les ténèbres avaient quelque chose de bizarre et de fantastique.

Hébé, bercée en quelque sorte par le mouvement égal et doux du bidet sur lequel elle était assise, s'était à peu près endormie.

Tout à coup les chevaux s'arrêtèrent.

Les saltimbanques se trouvaient au milieu du fourré, à une portée de fusil à peu près de la lisière du taillis.

L'Echiné mit pied à terre.

La mère Rogomme en fit autant.

Ensuite elle descendit Hebé.

La petite fille, réveillée brusquement de son doux sommeil, se frotta les yeux, afin de bien s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

Un bruit soudain la fit tressaillir.

L'Echiné venait d'arracher une feuille de l'arbre sous lequel il était arrêté.

Il avait plié cette feuille d'une façon particulière.

Puis, la posant sur sa bouche, il avait, à trois reprises différentes, imité le chant lugubre de la chouette.

Il y eut un instant de silence.

Mais bientôt un chant pareil, et modulé trois fois de la même manière, répondit à cette espèce de signal.

Ce bruit semblait venir d'une faible distance.

Au bout de quelques secondes, on entendit dans le taillis un frôlement de feuilles sèches.

A ce frôlement succéda le bruit de branches qu'on écartait avec précaution.

Quelqu'un s'approchait.

— Qui va là?... — demanda l'Échiné en étouffant le son de ses paroles.

— Ami, — répondit-on.

— Est-ce vous?

— Oui.

Il sembla vaguement à Hébé qu'elle reconnaissait le son de cette voix.

Une forme se dessina dans l'ombre.

C'était le borgne de la soirée précédente.

— Compère, — dit-il, — tout va bien...

— La nuit est noire .. le diable est pour nous... la pie est au nid... marchons!...

— Marchons! — répéta l'Echiné.

Puis il ajouta, en s'adressant à la femme phénomène :

— Garde les chevaux.

Et, prenant Hébé par le bras :

— Viens, petite, et plus vite que ça, ou je tape.

Hébé tremblait.

L'Echiné reprit :

— As-tu ta guitare?

— La voici, — répondit la pauvre enfant.

L'Echiné l'entraîna.

Le saltimbanque, son compagnon et la petite fille sortirent du bois.

Ils marchèrent pendant quelques instants dans des prés humides de la rosée du soir.

Aussitôt qu'ils s'étaient trouvés en rase campagne, l'obscurité était devenue moins profonde.

Au bout de dix minutes à peu près, le borgne dit :

— Halte!...

On s'arrêta.

En avant s'étendait, à droite et à gauche, une clôture de palissades de cinq pieds de hauteur.

Par un interstice de cette palissade, au milieu d'un groupe d'arbres, on voyait briller une faible lumière.

L'Echiné se pencha vers Hébé.

— Tu vas rester là, — ajouta le saltimbanque.

— Toute seule? — demanda l'enfant tremblante.

— Oui.

— J'aurai peur...

— Tu vas rester là, — répéta l'Échiné avec un accent sinistre, — ou sinon, je te tuerai...

— Je resterai... je resterai... — balbutia la petite fille.

— Et fais bien attention à une chose : Si quelqu'un s'approche, si tu entends le moindre bruit, tu te mettras à chanter, en t'accompagnant sur ta guitare, la chanson que tu sais :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville.

— Je chanterai.

— Tu m'as bien compris?...

— Oui.

— Et surtout, souviens-toi, petite, que si tu ne faisais pas exactement ce que je te recommande, je te tuerais sans miséricorde!

En prononçant ces menaçantes paroles, l'Echiné serra fortement le poignet d'Hébé.

L'enfant restait immobile.

Elle ne répondit rien.

La frayeur la glaçait.

— Dépêchons!... — dit le borgne, — il n'est que temps...

— Me voilà.

Les deux hommes s'approchèrent de la palissade.

Quelques planches, qui sans doute avaient été sciées à l'avance, se détachèrent immédiatement et laissèrent à leur place une ouverture assez large.

L'Echiné et son compagnon disparurent dans les ténèbres, sous le massif d'arbres.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Bientôt deux bruits, d'une nature tout à fait différente, arrivèrent jusqu'à l'oreille d'Hébé.

L'un de ces bruits était à peine distinct.

On eût dit le sourd grincement d'une lime sur du fer.

Il partait de l'endroit vers lequel le saltimbanque et le borgne s'étaient dirigés.

L'autre bruit venait de la grande route.

C'était le trottement lourd et saccadé d'un cheval regagnant son gîte.

Le cavalier fredonnait un air monotone.

Hébé se souvint des ordres de l'Échiné et de la terrible menace qui pesait sur elle si elle ne les exécutait pas ponctuellement.

Elle laissa donc errer ses doigts tremblants sur les cordes discordantes de la guitare, et, d'une voix brisée par la frayeur, elle se mit à chanter la vieille chanson populaire :

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!...
J'aime mieux ma mie!...

Touchante et naïve mélodie!... — étrange accompagnement d'un épouvantable drame!...

### III. — L'ASSASSINAT.

Dès les premières notes, le grincement de la lime sur le fer cessa tout à coup de se faire entendre.

Peu à peu le trot du cheval retentit plus faible et moins distinct.

Bientôt il finit par se perdre tout à fait dans l'éloignement.

Le cavalier était passé!...

Hébé crut alors qu'elle pouvait interrompre sa chanson.

Le bruit sourd de la lime recommença.

Ce fut court.

Au bout de deux minutes environ, tout rentra dans le silence le plus profond.

Le ciel était sombre.

De grands nuages noirs, déchiquetés çà et là par un faible rayon de la lune, couraient dans l'espace comme une rangée de lourds chevaux de bataille.

Hébé était en proie à une sorte de vertige étrange et douloureux.

Ses oreilles tintaient, sa poitrine se soulevait, haletante et brisée.

Pour essayer de se rassurer et de lutter contre ce vertige qui la dominait de plus en plus, elle fixait obstinément ses regards sur la petite lumière qui brillait toujours à la même place entre les arbres.

Soudain cette lumière s'éteignit.

En même temps Hébé entendit un cri.

Un seul!

Mais, solennel! déchirant! terrible! désespéré!...

Puis, plus rien!

Une sueur froide baigna aussitôt la racine des cheveux de l'enfant.

Elle laissa tomber sa guitare.

L'instrument se brisa en exhalant un son rauque comme le râle d'un mourant.

Hébé aurait voulu fuir.

Mais ses jambes se dérobaient sous le poids de son corps anéanti.

Il lui semblait que la terre tournait autour d'elle, et, sans avoir jamais eu l'idée bien distincte de la mort, elle crut qu'elle allait mourir.

Le bruit d'une course rapide la tira de cet anéantissement!

L'Echiné et l'inconnu franchissaient la palissade comme deux bêtes fauves.

Le saltimbanque saisit Hébé par la main et l'entraîna en lui disant d'une voix étranglée :

— Vite!... vite!...

L'enfant ne pouvait le suivre.

Ses genoux ployaient en s'entre-choquant.

Elle tomba.

L'Echiné étouffa un blasphème ou une menace.

Il prit Hébé dans ses bras et il continua de fuir dans la direction du petit bois.

— En selle!... — cria-t-il d'une voix brève et sourde à la mère Rogomme, au moment où ils la rejoignirent.

On jeta Hébé en travers comme un paquet sur le cou de l'un des chevaux.

L'enfant entendit un bruit métallique, pareil à celui qu'aurait produit le froissement d'un sac plein d'or.

Les chevaux partirent avec une vitesse fantastique.

Tant d'émotions violentes, en si peu de temps, étaient au-dessus des forces de l'enfant.

Elle perdit connaissance, et, cette fois, son évanouissement fut complet.

Quand elle revint à elle, nos trois personnages se trouvaient dans un bois de haute futaie, qui ne ressemblait point au taillis de la veille.

Il faisait grand jour.

Les chevaux, exténués de fatigue, s'étaient couchés dans les grandes fougères déjà flétries par les froides brises de l'automne.

La mère Rogomme avait allumé un feu de branches sèches et brûlait des vêtements qui parurent à Hébé tachés de sang.

L'Echiné, assis à l'écart sous un vieux chêne, comptait des pièces d'or.

Du reste, la transformation des deux saltimbanques était complète.

Si complète que, dans les premiers moments, Hébé eut quelque peine à les reconnaître.

Ils avaient remplacé leurs vêtements ordinaires par des costumes de paysan et de paysanne du Languedoc.

On avait habillé Hébé elle-même en petite fille de la campagne.

Quand vint le soir, les saltimbanques abandonnèrent les chevaux qui se trouvaient hors d'état de continuer leur route.

Ils prirent à pied le chemin du plus prochain village.

Là ils cherchèrent un gîte dans un cabaret obscur.

Le lendemain matin, l'Echiné sortit pour se procurer d'autres chevaux.

La mère Rogomme et Hébé restèrent pour l'attendre dans une salle basse dont les fenêtres donnaient, les unes sur la cour, les autres sur un jardin.

A l'extrémité du jardin on voyait la campagne.

Hébé avait été en quelque sorte abrutie par les événements de l'avant-veille.

Elle ne parlait pas...

Nous dirions presque qu'elle n'avait pas la force de penser.

L'absence de l'Echiné se prolongeait plus que de raison.

Hébé voyait la mère Rogomme s'impatienter et même donner quelques signes d'inquiétude.

Toutes deux s'appuyaient contre la fenêtre à petits carreaux.

Tout à coup la femme phénomène poussa une exclamation de terreur. Cette exclamation fut répétée par Hébé.

L'Echiné entrait dans la cour.

Il marchait entre deux soldats de la maréchaussée.

Ses mains étaient attachées derrière son dos par de petites chaînes de fer.

Ses yeux étaient hagards et rien ne se pouvait comparer à l'horreur qu'inspirait son visage, couvert d'une pâleur cadavérique.

Ce spectacle, du reste, ne fut pas long.

La mère Rogomme, sans perdre une seconde, ouvrit une des fenêtres de derrière et, malgré son énorme corpulence, sauta dans le jardin.

Il n'y avait guère que deux pieds de cette fenêtre au sol.

Hébé, à qui la femme phénomène avait fait un signe impérieux, s'élança derrière elle.

Quelques minutes après, protégées par les haies dont le pays était couvert, elles avaient gagné la campagne.

Le soir, elles se cachèrent de nouveau dans les bois.

Alors commença pour la mère Rogomme et pour Hébé la plus étrange et la plus épouvantable existence.

Pendant deux mois, elles vécurent sans asile.

Elles couchaient à la belle étoile dans les lieux les plus solitaires.

Elles mangeaient des fruits sauvages, et, parfois, un peu de pain noir acheté à des bergers.

Cette année-là, l'hiver était rigoureux, même dans le midi de la France.

La mère Rogomme sentit la nécessité absolue de se rapprocher des lieux habités et de se cacher dans une ville.

Elle gagna donc Montpellier, en compagnie d'Hébé.

D'abord, elles marchèrent la nuit, afin d'éviter d'attirer l'attention par l'excessif délabrement de leurs costumes.

Enfin, peu à peu, achetant ici un chapeau de paille, là un jupon, plus loin un fichu, elles parvinrent à se recomposer des vêtements presque décents et elles osèrent voyager à la clarté du grand jour.

Il était sept heures du matin quand elles arrivèrent aux portes de Montpellier.

Une foule immense encombrait les rues et les places publiques.

Cette foule paraissait émue par l'attente de quelque grand événement.

Cette foule, ardente comme toutes celles du Midi, entraîna avec elle la mère Rogomme et Hébé, qui, sans savoir où elles allaient, se trouvèrent tout à coup sur une grande place.

Là, sur le ciel éclatant de lumière, se dessinaient les sinistres et noirs profils de deux potences parallèles.

Evidemment une exécution était imminente.

La mère Rogomme voulait s'éloigner avec Hébé.

Mais les masses toujours grossissantes des spectateurs qui les pressaient de toutes parts les contraignirent à demeurer là où elles se trouvaient.

Tout à coup une formidable clameur s'éleva au milieu de cette foule qui les retenait prisonnières.

Des hurlements, des imprécations se croisaient et se succédaient sans relâche.

En même temps, les flots agités de la multitude s'ouvrirent violemment.

Une charrette, escortée de cavaliers de la maréchaussée, amenait à l'échafaud deux condamnés à mort.

La populace jetait à ces condamnés, — spectacle horrible!... — de la boue, des pierres et des insultes.

Hébé essaya d'abord de détourner les yeux.

Elle ne put en venir à bout.

Une invincible curiosité la contraignit à regarder les deux condamnés.

Elle les reconnut!...

### IV. — VAGABONDAGE.

L'un de ces misérables dont la vie ne devait plus se composer, désormais, que de quelques minutes, était cet horrible borgne aux vêtements sordides, qu'Hébé avait déjà aperçu deux fois.

L'autre...

L'autre était le compagnon de la mère Rogomme, l'Echiné, le saltimbanque.

Tous deux descendirent de la fatale charrette, au pied des potences jumelles.

Tous deux, livides et tremblants, se soutenaient à peine.

L'exécuteur des hautes-œuvres et son aide s'emparèrent des condamnés.

Hébé baissa la tête et ferma les yeux.

Une nouvelle clameur de la foule la força de les rouvrir.

La justice des hommes était satisfaite.

Les pendus se balançaient au bout de leurs cordes.

L'agonie avait décomposé leurs figures grimaçantes, et une suprême convulsion faisait tressaillir leurs muscles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette scène épouvantable produisit une impression terrible sur la jeune imagination de l'enfant.

Pendant bien longtemps, elle se réveilla plusieurs fois chaque nuit, baignée d'une sueur froide, poussant des cris déchirants, et croyant toujours voir, dans un insoutenable cauchemar, ces deux visages livides, aux lèvres tordues et aux prunelles agrandies, qui lui semblaient, quoique éteintes, la regarder fixement.

La mère Rogomme, alors, la battait pour la faire taire, en l'accablant de grossières injures.

Hébé dévorait ses sanglots et s'efforçait de pleurer en silence.



Madame Clodion répondit: — Il faut l'appeler Hébé. (Page 130.)

Les pièces d'or, produit du crime que l'Echiné avait expié sur la potence, étaient restées en la possession de la mère Rogomme.

Ces pièces d'or furent bientôt au moment d'être épuisées.

La mère Rogomme ne les ménageait guère.

Cette digne matrone buvait de l'eau-de-vie et des liqueurs fortes, non-seulement tout le long du jour, mais encore pendant une bonne partie de la nuit.

Toutes deux quittèrent Montpellier et se dirigèrent vers les frontières de l'Italie.

La mère Rogomme avait acheté à Hébé un costume de saltimbanque, tout constellé de paillettes de cuivre.

Elle lui avait donné en même temps une nouvelle guitare et un tambour de basque.

L'enfant était donc redevenue une petite chanteuse et danseuse ambulante.

La femme phénomène et sa proie traversèrent lentement le midi de la France, vivant assez bien, grâce à l'argent qu'Hébé gagnait avec sa danse et avec ses chansons.

§

Nous passerons sans nous arrêter sur un intervalle de six ou sept ans.

Pendant ces quelques années, il n'arriva rien à nos deux personnages, — rien, du moins, qui vaille la peine d'être raconté.

Elles parcoururent le Piémont, le royaume de Naples, la Toscane, les Etats lombards, le Tyrol, l'Illyrie, menant partout une existence nomade et misérable, bien qu'elles fussent à peu près à l'abri du besoin.

Cependant Hébé grandissait.

D'enfant, elle devenait jeune fille.

Elle voyait, avec un étonnement mêlé d'une sorte de plaisir, les regards des hommes se fixer sur elle.

Et, dans ces regards, elle apercevait une expression qu'elle ne connaissait pas encore.

Maintenant, ce que nous allons dire paraîtra étrange, incroyable, et cependant ce sera de la plus exacte vérité.

Hébé, la chanteuse des rues, élevée par la misérable créature que nous connaissons et qui l'accompagnait partout, — Hébé, ignorante des principes et même des instincts de la morale, — accoutumée dès sa plus tendre enfance à entendre prononcer sans cesse des paroles obscènes et à chanter elle-même de grossières chansons, — Hébé, disons-nous, avait conservé une complète pureté de cœur et d'imagination.

Les images érotiques mises constamment devant ses yeux n'avaient pour elle ni attrait ni signification.

Une pudeur innée entourait son âme de ses voiles épais et la garantissait des souillures.

Mais, comme le bonheur de ses jeunes années, ce voile devait bientôt être déchiré violemment.

§

L'existence vagabonde de la mère Rogomme et d'Hébé les avait conduites, toujours marchant au hasard et droit devant elles, jusqu'en Pologne.

A cette époque, Hébé avait à peu près dix-sept ou dix-huit ans.

Depuis quatre jours, la jeune fille et sa compagne traversaient d'immenses forêts, dans lesquelles elles n'avaient rencontré aucun être vivant.

Leur position était terrible et, à peu de chose près, désespérée.

Elles souffraient de la faim, car leurs provisions étaient épuisées.

Elles souffraient du froid, car on était au cœur de l'hiver.

Il ne leur restait plus à choisir qu'entre deux genres de mort, également horribles.

Vers la fin du cinquième jour, au moment où, brisées de fatigue et de désespoir, elles allaient se laisser tomber pour ne plus se relever, les derniers rayons du soleil couchant leur montrèrent, à l'extrémité d'une longue éclaircie dans les bois, une masse imposante de bâtiments.



Vainement le conducteur accablait de coups de fouet la misérable baridelle. (Page 133.)

Cette vue leur rendit un peu de force, et bientôt elles arrivèrent devant un pont-levis baissé qui donnait entrée dans des cours situées au centre de plusieurs corps de logis.

Evidemment les deux femmes avaient sous les yeux une de ces grandes demeures féodales où l'on ne refuse jamais l'hospitalité au voyageur qui la réclame.

Un homme, un fouet à la main, était debout à côté du pont.

Hébé s'approcha de lui, et, prononçant tant bien que mal quelques mots empruntés à la langue du pays, elle lui demanda, en désignant le château, si on consentirait à les y recevoir pour une seule nuit.

Disons en passant que l'habitude d'une vie errante avait donné à Hébé une facilité merveilleuse pour apprendre et retenir les langues des différentes contrées qu'elle traversait.

La mère Rogomme elle-même parvenait, au bout de très-peu de temps, à se faire comprendre d'une manière presque suffisante.

L'homme auquel Hébé s'était adressée examina curieusement les deux femmes de la tête aux pieds.

Puis, désignant le pont-levis du geste, il fit un signe qui voulait dire :

— Passez...

Les deux femmes traversèrent le pont en effet.

Quand elles l'eurent franchi dans toute sa longueur, elles entrèrent dans une cour immense, où elles furent accueillies d'abord par les clameurs et les huées d'une foule de valets portant une livrée de forme bizarre et surchargée de galons et de brandebourgs.

Il paraît que, quand ces gens eurent mieux regardé les deux femmes, la figure d'Hébé les impressionna favorablement.

Les clameurs et les huées cessèrent aussitôt.

L'un des valets marcha devant la mère Rogomme et sa compagne et les introduisit dans les cuisines du château.

Arrivées là, on les fit asseoir en face d'un grand feu.

Devant ce feu tournaient plusieurs broches.

Ces broches étaient chargées de viandes.

Et, non-seulement de viandes, mais de volailles et de gibier de toute espèce.

On eût dit les préparatifs gigantesques de véritables noces de Gamache.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Puis, le même valet qui avait introduit la vieille femme et la jeune fille leur apporta à boire et à manger.

Bientôt la faim d'Hébé fut apaisée.

Bientôt la douce chaleur du foyer eut rendu un peu de souplesse à son corps et d'élasticité à ses membres engourdis par le froid et affaiblis par la fatigue et le besoin.

Elle se leva; elle prit sa guitare.

Puis elle se mit à en tirer quelques accords, tout en chantant de sa voix douce et pure une chanson française.

Cette chanson produisit sur ses auditeurs un effet merveilleux, bien qu'ils n'en comprissent pas un seul mot.

Quand elle eut fini de chanter, elle saisit son tambour de basque, qui était pendu à sa ceinture, et elle exécuta une de ses plus jolies danses.

Alors l'enthousiasme de la valetaille ne connut plus de bornes.

Les laquais émerveillés ne savaient par quelles démonstrations manifester l'admiration profonde que leur inspiraient les talents d'Hébé.

Sans doute, quelques sons affaiblis de la guitare ou du tambour de basque parvinrent jusqu'aux oreilles du maître du château.

Ou bien un valet officieux lui rendit un compte favorable de la danse et du chant de la jeune fille.

### V. — LE MAÎTRE.

Quelle que soit celle des deux suppositions qui précèdent qu'il plaise à nos lecteurs d'admettre comme véritable, toujours est-il que, dans le courant de la soirée, un domestique, espèce de majordome

qui semblait avoir sur les autres une supériorité quelconque, vint chercher Hébé pour la conduire dans le salon où était *le maître*.

*Le maître*, — car tel fut le titre qu'il lui donna, — voulait voir et entendre la jeune fille.

Hébé se disposa immédiatement à suivre ce valet.

La mère Rogomme se préparait à l'accompagner.

Mais on lui intima l'ordre de rester dans l'endroit où elle se trouvait.

Hébé sortit seule.

Son guide lui fit traverser plusieurs vastes pièces.

Ces pièces, véritables galeries, n'avaient d'autres ornements que des faisceaux d'armes et des trophées de chasse.

Puis tous deux entrèrent dans une sorte de salon carré, entièrement tapissé de fourrures.

Le plafond et le plancher eux-mêmes disparaissaient sous des peaux de renards gris et bleus, dont le mélange produisait un effet assez pittoresque.

Un feu formidable pétillait dans une haute et vaste cheminée en pierre brute.

Sur cette cheminée était posée une coupe d'argent.

Plusieurs souches de gros arbres, entassées les unes sur les autres, alimentaient le brasier.

On eût dit une masse de rochers enflammés.

Au coin de cette cheminée, *le maître* était assis, ou plutôt couché, dans un immense fauteuil.

Il dépassait, sans aucun doute, sa soixantième année, et il parut à Hébé plutôt petit que grand.

Il était d'ailleurs parfaitement conservé, et il semblait, en dépit de l'âge, n'avoir rien perdu de sa vigueur.

Son costume consistait en un justaucorps de drap gris-de-fer, et en des culottes de même couleur, le tout galonné en argent.

Aucune parole ne pourrait rendre d'une façon exacte l'impression qu'Hébé ressentit en regardant pour la première fois la figure de ce vieillard.

La couleur de la peau de son visage était d'un rouge-brique.

Cette couleur était rendue plus foncée par la blancheur éclatante des moustaches et des cheveux, coupés ras.

Le nez, long et crochu, avait, à peu de chose près, la forme du bec d'un oiseau de proie.

Deux très-petits yeux, d'un bleu verdâtre et excessivement pâle, hardis, perçants et fureteurs, complétaient cet ensemble, qui n'avait rien d'attrayant, on en conviendra.

Le maître fumait une courte pipe noire.

Son coude s'appuyait sur une petite table en chêne sculpté, placée à côté de lui.

Sur cette table se trouvait un grand vase de cristal, taillé richement et rempli de vin épicé.

Il y avait en outre une paire de pistolets damasquinés et montés en argent.

Au moment où Hébé entra, le vieillard fixa sur elle un regard froid et clair comme celui d'un chat.

L'enfant, hésitante et troublée, s'arrêtait sur le seuil.

Il lui fit signe d'approcher.

— Jeune fille, — lui demanda-t-il en polonais, — quel est votre pays?

Hébé ne comprit pas d'abord.

Le maître répéta sa question.

— Je suis née en France... — répondit la jeune fille.

Le maître poursuivit alors en mauvais français :

— Comment vous appelez-vous?

— Hébé.

— Quel est votre âge?

— Seize ans, je crois.

— Vous croyez, dites-vous?

— Oui.

— Vous n'êtes donc pas sûre?

— Non.

— Comment cela peut-il se faire?

— Je n'ai jamais connu mes parents, je n'ai jamais su d'une façon exacte quel était mon âge?...

— Ainsi, cette femme qui vous accompagne n'est point votre mère?...

— Non, certes!

— Alors, pourquoi vivez-vous ensemble?

— Parce que c'est elle qui m'a élevée, et parce que c'est moi qui la fais vivre...

— De quelle façon?

— En chantant et en dansant... je chante, je danse, et l'on nous accorde du pain et l'hospitalité...

Il y eut un instant de silence.

Puis, le maître reprit :

— Chantez et dansez devant moi, je le veux...

Hébé obéit à l'instant même.

Elle commença par chanter avec accompagnement de guitare.

Elle saisit ensuite son tambourin et elle exécuta avec une verve singulière une danse très-animée qu'elle avait apprise sur les frontières de la Biscaye.

Tandis qu'elle dansait et qu'elle chantait, les yeux du vieillard ne la quittaient pas un instant.

Même quand elle ne le regardait pas, il lui semblait voir rayonner sa prunelle pâle.

Quand elle eut fini, elle s'inclina devant le maître.

— Bien, — dit laconiquement ce dernier ; — je suis content.

Ensuite il frappa sur la table avec la poignée d'un de ses pistolets.

Le majordome parut.

— Qu'ordonne monseigneur? — demanda-t-il.

— Emmenez cette jeune fille, — répliqua le maître, — ayez-en le plus grand soin, donnez-lui un lit, ainsi qu'à la femme qui l'accompagne ; mais que ni l'une ni l'autre ne quitte le château... Allez...

Le majordome salua respectueusement.

Il prit Hébé par la main, sortit avec elle et la reconduisit dans les cuisines.

La mère Rogomme l'attendait avec tous les signes d'une véritable impatience et se mit à la questionner avec une incroyable curiosité.

### VI. — LA BOURSE.

Lorsque Hébé eut raconté tout à la mère Rogomme, depuis la manière étrange dont *le maître* la regardait, jusqu'à l'ordre qu'il avait donné de ne pas laisser partir les deux femmes sans sa permission, l'enfant vit les prunelles fauves de la mégère briller d'une joie bizarre et infernale, dont elle ne comprit la cause que plus tard.

— Ah! tu es bien heureuse, petite! — s'écria la mère Rogomme.

— Heureuse? — répéta la jeune fille.

— Oui.

— Pourquoi?

La vieille femme haussa les épaules d'un air dédaigneux et méprisant.

— Pourquoi? — répéta Hébé.

La mère Rogomme lui tourna le dos, et un sourire sinistre effleura ses lèvres épaisses.

Le majordome revint, et conduisit les deux femmes dans une chambre au fond de laquelle se trouvait un lit assez large pour contenir sans difficulté sept ou huit personnes.

On leur laissa de la lumière.

On leur apporta en outre quelques provisions et plusieurs flacons de vin et de liqueurs, que la mère Rogomme avait demandés, sans doute afin de faire l'essai de la naissante faveur d'Hébé.

Elles ne tardèrent point à se coucher l'une et l'autre, et, comme la jeune fille était accablée de fatigue, elle s'endormit presque aussitôt profondément.

§

Le lendemain, dans la journée, le majordome vint de nouveau chercher Hébé, et cette fois il ordonna à la mère Rogomme de la suivre.

Toutes deux traversèrent les mêmes longues galeries qu'Hébé avait traversées la veille ; elles arrivèrent dans le même salon et trouvèrent le vieillard à la même place et dans la même attitude que le soir précédent.

Au moment où elles entraient, il se leva.

La mère Rogomme se confondit en de grotesques révérences.

Il lui fit signe de le suivre dans la profonde embrasure d'une fenêtre.

Tous deux se mirent à causer à voix basse.

Leur conversation fut longue.

C'était un dialogue d'autant plus étrange et embarrassé que les deux interlocuteurs s'exprimaient difficilement dans la même langue.

Souvent ils regardaient Hébé.

Parfois même ils la désignaient du geste.

L'enfant comprit, à ces signes, que c'était d'elle qu'on s'occupait.

Elle était restée debout auprès de la cheminée.

La mère Rogomme l'appela.

Hébé s'approcha d'elle et du vieillard.

La mégère détacha prestement les épingles à la tête de cuivre doré qui maintenaient la coiffure de l'enfant, elle secoua ses longs cheveux pour les dérouler, et, les soulevant, elle sembla en faire admirer au vieillard la splendide richesse et le soyeux éclat.

Ce n'est pas tout.

Elle porta la main sur les agrafes du justaucorps montant d'Hébé, comme si elle allait découvrir les épaules de la jeune fille.

Heureusement elle s'arrêta.

La pauvre Hébé souffrait plus que nous ne pourrions le dire de cette exhibition étrange, dont elle ne comprenait pas le but, mais qui la faisait instinctivement rougir.

On la renvoya d'un geste, comme on l'avait appelée.

La conversation mystérieuse recommença.

Quand cette conversation fut terminée, le maître ouvrit une petite armoire pratiquée dans la muraille.

Il prit, dans l'intérieur, deux ou trois piles de pièces d'or.

Il mit ces pièces d'or dans une bourse de peau.

Et, enfin, il jeta cette bourse à la mère Rogomme.

Celle-ci attrapa la bourse au vol.

Elle la fit disparaître dans les profondeurs de l'une de ses poches.

Elle fit une profonde révérence, s'approcha d'Hébé, et l'embrassa sur le front avec une hypocrite tendresse, qui causa à l'enfant une inexprimable impression de terreur.

— Nous partons? — demanda Hébé.

— Oui... — répondit la mère Rogomme, — c'est-à-dire... moi, je pars. .

— Et moi avec vous?

— Non, ma fille...

— Comment, non?... — s'écria Hébé.

— Toi, tu vas rester... — poursuivit la mégère, — oh! pour peu de temps... Je reviendrai te prendre dans quelques jours... Jusque-là, sois sage, c'est-à-dire ne refuse rien de ce que ce digne gentilhomme te demandera... Il te veut du bien, ma fille, cet excellent seigneur... oh! beaucoup, beaucoup de bien...

— Mais, — murmura Hébé avec épouvante, — je serai donc seule, abandonnée?...

— Non pas, puisque ce gentilhomme s'intéresse à toi...

— Non... non... — interrompit Hébé en donnant à sa voix toute l'énergie possible, — je ne veux pas rester!...

— Ah! — répliqua la mère Rogomme avec un sang-froid désespérant, — il le faut absolument, sans cela on nous pendrait toutes les deux, comme ton père l'Echiné!...

Et l'abominable mégère, profitant de la complète stupeur où ce terrible souvenir plongeait Hébé, ouvrit rapidement la porte, la referma sur elle et disparut.

Pendant quelques minutes, la jeune fille resta comme anéantie, cherchant vainement à comprendre ce qui se passait.

Peu à peu, je ne sais quel vague instinct vint l'éclairer et lui inspirer la pensée que sa situation était périlleuse.

Elle allait donc se précipiter vers la porte pour essayer de rejoindre l'horrible femme dont la présence lui semblait, malgré tout, une sorte de protection.

Mais le maître semblait avoir prévu ce mouvement.

Il mit sa main sur le bras de la jeune fille, l'arrêta court et paralysa tous les efforts qu'elle fit pour se dégager de son étreinte.

— Je veux m'en aller... je veux m'en aller!... — cria Hébé en frappant du pied avec une fureur presque enfantine.

— Et moi, dit le vieillard en lui serrant les poignets avec une force à les briser, et moi je veux que vous restiez...

— Vous n'êtes pas mon maître!... je ne vous obéirai pas...

— Ah! je ne suis pas votre maître!...

— Non...

— Vous croyez?

— Certes!...

— Eh bien, vous vous trompez, enfant...

— Mon maître!... vous!... et de quel droit?

— Du meilleur de tous.

— Lequel?

— Eh! pardieu, vous êtes à moi parce que je vous ai achetée...

— Achetée!... — répéta Hébé avec une stupeur mêlée de dégoût et d'effroi.

— Vous le savez aussi bien que moi, puisque vous m'avez vu payer, là, tout à l'heure, en or...

Hébé comprit alors quel marché infâme la mère Rogomme venait de consommer.

Il lui fut impossible de contenir plus longtemps l'explosion de sa douleur. Elle éclata en sanglots. Elle fondit en larmes amères.

Et cependant, qu'elle était loin, mon Dieu, de prévoir alors tous les malheurs qui devaient l'accabler encore.

## VII. — LE VIN DORÉ.

— Je n'aime pas les pleurs, — dit sèchement le vieux gentilhomme; allez, je vous reverrai plus tard, quand vous serez devenue sage...

En même temps, il frappa sur la table de chêne, avec la crosse de l'un de ses pistolets. Le majordome entra aussitôt.

— Emmenez cette enfant, — dit le vieillard.

Le valet de confiance sortit avec Hébé.

Il la conduisit à une vaste chambre. Cette chambre était tendue de damas d'un rouge sombre et en quelque sorte sanglant. Il y avait, pour tout ameublement, un lit, une table, un fauteuil et un miroir. Un grand feu brûlait dans la cheminée.

Le majordome se retira.

Mais, quand il sortit, il sembla à la jeune fille qu'elle entendait un bruit semblable à celui que produit un verrou qu'on repousse.

Elle alla à la porte.

Cette porte se trouvait effectivement fermée en dehors.

Plus de doute!

Hébé était prisonnière! Il n'y avait pas moyen de se faire la moindre illusion à cet égard.

Elle tomba anéantie sur un fauteuil.

Ses sanglots redoublèrent avec une violence inouïe.

Elle eut un véritable accès de désespoir.

Quand ce paroxysme fut un peu passé, elle s'efforça de calmer sa tête et d'imposer silence à ses sanglots convulsifs.

Elle y parvint à moitié et elle se mit à réfléchir sur sa position.

Elle se dit que sa captivité ne serait que passagère, car, enfin, il était impossible qu'une femme qui devait l'aimer, puisqu'elle avait pris soin de son enfance, l'eût à tout jamais vendue pour quelques misérables pièces d'or.

Elle se persuada que la mère Rogomme reviendrait bientôt la chercher.

Elle réfléchit enfin que, dans tous les cas, le mieux était de paraître docile et résignée, sauf à saisir la première occasion qui se présenterait pour s'échapper.

Or, cette occasion, selon elle, ne pouvait manquer de se présenter tôt ou tard.

Elle se trouvait dans ces dispositions tranquilles, quand il se fit un léger bruit à la porte. Cette porte s'ouvrit.

Un laquais, accompagné du majordome, lui apporta son dîner.

Elle s'assit auprès de la table et elle goûta de quelques plats.

Tous étaient si fortement épicés que leur âpre saveur lui brûlait le gosier.

Elle remplit à moitié son verre d'un vin couleur de topaze contenu dans un flacon de cristal.

Elle but, afin de cbercher à calmer sa soif dévorante.

A peine avait-elle avalé la première gorgée qu'elle éprouva une sensation étrange...

Puis une sorte d'engourdissement lourd et invincible, plus puissant que le plus impérieux sommeil, envahit successivement ses membres et son esprit.

Elle finit par se coucher et s'endormir, ou plutôt par s'évanouir tout à fait.

Peut-être, — et, pour notre part, nous le croyons, — peut-être le vin qui lui avait été apporté contenait-il un narcotique quelconque.

§

Au milieu de la nuit elle fut arrachée à ce repos factice par une sensation étrange.

Elle ouvrit les yeux...

La lampe s'était éteinte...

Il lui sembla entendre quelqu'un près d'elle...

Elle voulut se précipiter hors de son lit...

Deux bras vigoureux la saisirent en la contenant...

Elle tenta de se débattre...

Une vigueur supérieure à la sienne paralysa ses efforts...

Elle essaya un inutile appel...

Mais la voix s'étouffa dans sa gorge contractée...

Et, d'ailleurs, qui aurait entendu ses cris?

Qui aurait pris la défense d'une pauvre fille abandonnée, dans ce château où il n'y avait que de vils esclaves et un implacable despote!...

Pour la sauver, il fallait un miracle!...

Un miracle!...

Comment l'espérer? — d'où l'attendre?

Le miracle se fit.

On dit que, dans toutes les agonies violentes, il y a un moment terrible... solennel...

Un moment où la vie jette une passagère mais énergique lueur, comme la mèche expirante d'une lampe qui va bientôt s'éteindre.

Ainsi, le malheureux qui se noie roidit ses bras crispés, pour s'accrocher aux saules du rivage.

Ainsi, la victime qui se débat sous le couteau de l'assassin arrête, une seconde encore, avec une force surnaturelle, le fer homicide qui va la frapper mortellement.

Pour s'arracher à cette étreinte qui, de plus en plus violente, meurtrissait ses chairs et paralysait ses membres, — pour s'élancer de sa couche, elle fit un dernier effort...

Effort suprême, dans lequel la vie, prête à l'abandonner, se concentrait tout entière!

Sa main défaillante, levée vers le ciel, — peut-être pour en implorer la protection, — rencontra dans les ténèbres les plis lourds des longs rideaux de damas, et s'y cramponna machinalement.

Grâce à ce point d'appui, elle parvint à donner à son corps, exténué par la lutte, une vigoureuse impulsion.

Elle se sentit rouler dans le vide.

Elle entendit un craquement.

Puis un bruit subit, comme celui qu'occasionne la chute d'un objet pesant. Puis un blasphème affreux... Un gémissement sourd... Un râle étouffé... Puis plus rien!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

§

En tombant sur le tapis de peaux de renards qui recouvrait le plancher de la chambre, Hébé ne s'était fait aucun mal...

Seulement, les émotions terribles qu'elle venait de subir, la résistance désespérée qu'elle avait faite, la terreur qui la glaçait encore, lui avaient ôté toute lucidité d'esprit.

Peu à peu, elle revint à elle, c'est-à-dire au sentiment exact de sa situation.

Alors, seulement, elle put commencer à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Elle était couchée par terre.

Un silence profond, une obscurité complète, régnaient autour d'elle.

Seulement, dans le foyer éteint, quelques charbons brûlaient encore et semblaient autant de prunelles ardentes qui la regardaient fixement.

Elle se dirigea à tâtons vers la cheminée.

Là, accroupie et courbée sur la cendre, elle chercha à ranimer avec son souffle la flamme des charbons expirants.

Longtemps toutes ses tentatives furent vaines.

Enfin elle parvint à faire jaillir quelques étincelles.

Elle alla à l'endroit où elle avait laissé sa petite lampe avant de se coucher. Elle la trouva.

Elle approcha de ces mourantes lueurs la mèche imbibée d'huile.

Quelques secondes après cet instant elle avait de la lumière.

Tremblante, mais résolue, elle s'approcha de l'alcôve.

Un spectacle terrible, inattendu, saisissant d'horreur, s'offrit à sa vue.

Dans l'effort désespéré et convulsif auquel elle avait dû sa délivrance, elle était parvenue à desceller l'anneau de fer qui retenait au plafond le ciel du lit en bois sculpté.

Cette lourde charpente et les rideaux épais couvraient presque entièrement l'immense couche.

La tête du vieillard, car c'était lui, s'affaissait, immobile et inclinée sur l'oreiller. Ses cheveux blancs étaient ensanglantés.

Le sang, filtrant entre les lèvres béantes d'une large et profonde blessure, coulait sur ses joues et baignait son épaisse et longue moustache.

Cette rosée pourpre augmentait, avec un clapotement sourd et monotone, une petite mare déjà formée.

Hébé recula vivement, glacée d'épouvante, et reprise d'un nouveau désespoir.

## VIII. — LA FUITE.

Le vieillard était-il mort?

Hébé l'ignorait.

Mais, qu'il fût mort ou seulement évanoui, la position de la jeune fille n'en était pas moins affreuse!

Dans le premier cas, elle passerait infailliblement pour l'avoir assassiné.

Et alors Hébé finirait comme le malheureux saltimbanque, ainsi que la mère Rogomme le lui avait prédit, afin de vaincre la répugnance qu'elle éprouvait à se séparer d'elle.

Dans le second cas, que n'avait-elle pas à craindre de la rage furieuse et du désir de vengeance plus que probable du vieillard?

Il ne lui restait donc qu'un seul parti à prendre...

La fuite.

Mais comment fuir?

D'abord, lui serait-il possible de se retrouver sans guide dans le dédale de corridors, de passages et d'appartements qu'il lui avait fallu traverser pour arriver à cette chambre fatale?

Ensuite, elle n'avait pas oublié que l'entrée du château était défendue par un pont mobile, qu'on relevait chaque soir, à la tombée de la nuit.

Attendre le jour?

Mais les domestiques ne la considéraient-ils pas comme prisonnière?...

Certes, ils ne la laisseraient pas sortir sans un ordre de leur maître.

Et alors que deviendrait-elle, quand ils apprendraient les sinistres événements qui venaient de se passer?

Hébé voyait le péril partout.

Elle n'apercevait le salut nulle part.

En présence de tous ces abîmes, elle sentait sa tête s'égarer.

Le peu d'énergie qu'elle avait retrouvée fléchissait sous le poids de ces accablantes et confuses pensées.

Pendant un moment, elle crut qu'elle allait devenir folle.

Elle en était réduite à regarder la perte de sa raison comme le seul bonheur qui pût lui arriver désormais.

Elle s'approcha machinalement de la fenêtre. Elle l'ouvrit, pour essayer de rafraîchir son front brûlant à l'air glacé de la nuit.

Il n'y avait pas de lune, mais le ciel était pur et brillant comme il l'est souvent dans le Nord, pendant l'hiver.

Bientôt ses yeux fatigués s'accoutumèrent à la demi-obscurité qui régnait au dehors.

Elle crut remarquer qu'il n'y avait guère qu'une vingtaine de pieds d'élévation entre la fenêtre sur laquelle elle était appuyée et le fossé qui se trouvait au bas.

En même temps elle se rappela qu'il n'y avait pas d'eau dans ce fossé. Le talus opposé, elle avait la certitude de l'avoir remarqué, était recouvert de gazon.

L'idée lui vint aussitôt que, par là, peut-être, il ne serait pas impossible de fuir de cette maison à jamais maudite.

Elle résolut de tenter ce moyen extrême, puisque c'était là son unique chance de salut.

Elle n'avait pas de cordes dont elle pût se servir pour fabriquer des échelles.

Comment faire, alors?

Elle promena tout autour de la chambre un regard quêteur et désespéré.

Une seule idée lui fut suggérée.

C'était qu'elle pourrait peut-être remplacer par les rideaux de damas entassés sur le lit la corde qui lui manquait.

Mais ces rideaux étaient ensanglantés.

Mais, pour les prendre et les déchirer, il fallait sans doute tremper ses mains dans ce sang.

Il fallait soulever ce hideux cadavre, dont la seule vue la glaçait d'une insurmontable terreur.

Pendant longtemps ce sentiment d'invincible répulsion l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Parfois même, elle songeait à y renoncer et à s'abandonner au hasard qui venait de la sauver une première fois.

L'heure avançait.

Déjà il lui semblait voir une ligne plus lumineuse que le reste du ciel blanchir, s'étendre, et monter graduellement à l'horizon lointain.

Parfois, aussi, elle croyait entendre quelques bruits vagues dans l'intérieur du château.

Hébé se disait que, parmi les nombreux serviteurs du vieillard, quelques-uns devaient, sans doute, se lever de bonne heure.

Alors elle retombait dans ses perplexités.

Elle revenait à ses projets, qu'elle abandonnait encore le moment d'après.

Enfin, entre ces deux épouvantes, celle de se trouver au jour dans cette chambre terrible, et celle de s'approcher de cette couche ensanglantée où gisait un cadavre, elle se décida résolûment à choisir la dernière.

Elle s'approcha du lit.

Elle saisit d'une main tremblante le corps inerte du vieillard.

Elle le dégagea des épais rideaux qui l'enveloppaient de leurs plis.

L'épreuve la plus terrible était subie.

Hébé ne s'arrêta pas là.

A l'aide de ses ongles et de ses dents elle déchira ces rideaux en quatre parties. Elle noua ces parties les unes avec les autres aussi solidement que le lui permirent ses forces épuisées.

Elle se trouva posséder ainsi une espèce de corde, de vingt-cinq à trente pieds de longueur.

Cette corde lui parut plus que suffisante pour arriver jusqu'au fond du fossé.

Cela fait elle s'habilla à la hâte.

Elle traîna dans l'embrasure de la fenêtre la table dont elle s'était servie pour barricader la porte.

Elle attacha sa corde après les pieds de cette table.

Ces différentes opérations lui prirent beaucoup de temps.

D'abord parce qu'elles étaient difficiles, ensuite parce que l'anxiété qu'elle éprouvait la rendait maladroite.

Enfin ces préparatifs furent terminés.

Elle assujettit son tambour de basque et sa guitare sur ses épaules.

Elle recommanda son âme à Dieu.

Elle enjamba la balustrade de la fenêtre.

Elle saisit la corde à deux mains et elle se laissa glisser dans l'espace.

Elle atteignit le sol, plus morte que vive, mais sans accident et sans blessure.

En s'aidant de ses mains et de ses genoux, elle gravit aussi vite que possible le talus escarpé du fossé.

Quelques secondes lui suffirent pour se trouver en rase campagne.

Alors elle se mit à courir de toutes ses forces.

Où allait-elle?

Elle l'ignorait.

Mais elle était certaine qu'elle s'éloignait de ce château maudit.

La pauvre enfant bénissait Dieu et n'en demandait pas davantage.

## IX. — LA SORCIÈRE ET LA PENDUE.

A l'aube naissante, Hébé tomba, épuisée de fatigue, au pied d'un sapin.

Elle laissa errer ses regards autour d'elle, et crut reconnaître une des routes, dans le bois, qu'elle avait parcourues avec la mère Rogomme quelques jours auparavant.

Mais alors elles avaient quelques provisions, ancore un peu d'ar-

gent, et enfin elles étaient deux, tandis qu'elle se retrouvait seule, sans la plus humble pièce de monnaie, et à peine garantie du froid par des vêtements souillés et déchirés dans les efforts qu'elle avait faits pour gravir les talus des fossés du château.

Elle avait en outre oublié son chapeau dans la chambre maudite, et elle se trouvait la tête nue. Sa position était horrible.

Elle la vit sans la moindre illusion.

Elle se mit à pleurer et pleura longtemps.

Ces larmes abondantes la soulagèrent un peu; elle se sentit plus forte; il lui sembla qu'elle pouvait continuer sa route, et elle se remit à marcher.

Elle marcha ainsi jusqu'au soir.

Quand la nuit vint, les forces lui manquèrent complétement; elle crut qu'elle allait mourir, elle s'affaissa sur le sol et perdit connaissance.

Elle resta dans cet état pendant plusieurs heures.

Au bout de ce temps, elle fut tirée de son évanouissement par le contact de mains rudes et brutales qui la secouaient avec violence.

Elle ouvrit les yeux et se vit entourée par une douzaine d'hommes, dont quelques-uns avaient un costume à peu près militaire, et dont les autres portaient la livrée du *maître*.

Tous poussaient des cris furieux et de rauques exclamations.

Hébé était prisonnière.

Sans se préoccuper de son état d'excessive faiblesse, qui rendait de sa part toute tentative d'évasion impossible, on lui lia les pieds et les mains et on la jeta sur une charrette qui stationnait à quelque distance et dont le cheval, fouetté à outrance, partit aussitôt à une rapide allure.

Étendue sur un peu de paille, Hébé, quoique effroyablement cahotée par la lourde charrette, perdit la conscience de son malheur et tomba dans un profond engourdissement.

Cet engourdissement ne cessa qu'à la porte de la prison de la ville la plus prochaine.

Il était nuit, on délia les pieds et les mains de la jeune fille, on la conduisit dans un cachot obscur et infect, dont on referma la porte sur elle.

Le lendemain matin, un geôlier lui apporta un pain noir et une cruche d'eau et sortit sans prononcer une parole.

Dans la journée, ce geôlier revint.

— Suivez-moi, — dit-il.

— Où me conduisez-vous? — demanda Hébé.

— Dans la prison commune; — je n'ai pas l'ordre de vous laisser au secret.

Hébé suivit son gardien.

Il lui fit traverser un certain nombre de couloirs sombres et malpropres.

Puis il ouvrit, — à l'aide de l'une des clefs qu'il portait en trousseau à sa ceinture, — il ouvrit, disons-nous, une porte basse, pourvue d'une serrure gigantesque, et presque entièrement doublée en fer.

Aussitôt que cette porte eut tourné sur ses gonds criards, on entendit un murmure confus.

C'était un mélange de rires, d'imprécations, de malédictions, de sanglots.

Ces bruits sinistres épouvantèrent Hébé, qui se demanda dans quel enfer on allait l'introduire.

— Passez, — dit le geôlier.

Elle entra.

La porte se referma derrière elle.

La pièce dans laquelle se trouva la malheureuse jeune fille était une salle basse, voûtée, assez vaste.

Tout à l'entour régnait une banquette en bois de chêne, noirci par l'usage. Excepté cette banquette, il n'y avait dans la salle basse aucun meuble.

Huit ou dix femmes se trouvaient là, les unes assises, les autres debout, quelques-unes immobiles, quelques autres marchant à grands pas.

Presque toutes ces femmes offraient les types hideux du vice et du crime, dans leur plus repoussante laideur.

Au moment où Hébé entra, il se fit un grand silence.

Les prisonnières parurent l'examiner avec une curiosité malveillante.

Sa jeunesse et sa beauté les disposaient à la haïr.

— Qu'est-ce qu'elle a donc fait, celle-là?... — se demandaient-elles, — est-ce une voleuse?

— Je sais qui c'est, — répondit une prisonnière arrivée le matin même; — c'est une drôlesse qui a coupé le cou à un vieux seigneur dont elle était amoureuse... Le geôlier, qui est de mes amis, me l'a dit...

— On la pendra!... on la pendra!... — crièrent deux ou trois mégères, — au gibet, la belle fille!...

Et toutes, ou du moins presque toutes, répétèrent avec une horrible unanimité :

— Au gibet!... au gibet!...

— Ah! — dit une créature contrefaite qui avait assassiné une vieille femme pour lui voler quelques misérables pièces d'argent, et dont la physionomie ignoble et farouche décelait les instincts infâmes et sanguinaires, — elle nous aurait regardées du haut de sa grandeur, cependant, pas plus tard qu'hier... Parce que c'est jeune et que ça plait aux hommes, ça se croit tout permis...

— Elle nous aurait méprisées! — fit une autre.

— Craché dessus! — ajouta une troisième.

— Et ça n'empêche pas, — reprit la bossue, — qu'aujourd'hui la voilà avec nous!...

— Et qu'on la jugera!

— Et qu'on la condamnera!

— Et qu'on la pendra!

Puis les prisonnières reprirent, avec un ensemble formidable et un crescendo furibond :

— Au gibet!... au gibet, la belle fille!...

Et, en même temps, elles firent mine de se précipiter sur Hébé.

La malheureuse enfant, épouvantée de cette agression inattendue, crut qu'elle allait devenir folle de terreur.

Tremblante, éperdue, elle voulut se réfugier dans un des angles de la salle basse, — partie obscure où la lumière ne pénétrait qu'à peine.

Mais, à peine avait-elle fait quelques pas dans cette demi-obscurité, qu'elle poussa un cri perçant.

Elle venait de sentir une main décharnée saisir son poignet et le serrer avec force.

Les jambes d'Hébé ployèrent sous elle, — la tête lui tourna et il lui sembla qu'elle allait s'évanouir.

Cependant il n'en fut rien.

Une femme qui, jusque-là, était restée assise sur la banquette dans la partie la plus obscure de la salle basse, — celle à qui appartenait la main décharnée, — se leva lentement et, marchant vers le centre de la pièce, elle attira Hébé sous un des rayons lumineux qui tombaient d'une étroite fenêtre garnie de barreaux de fer, et, là, elle attacha sur elle un regard fixe et perçant.

Cet examen dura plusieurs secondes.

Hébé, à son tour, leva les yeux sur celle qui la contemplait ainsi.

C'était une femme de très-haute taille et d'une maigreur peu ordinaire.

Peut-être, jadis, avait-elle été belle, — alors qu'une chair jeune et dorée recouvrait la charpente osseuse de son corps et les traits de son visage qui, maintenant, semblaient recouverts d'un parchemin tanné et racorni.

Cette femme avait de grands yeux noirs, enfoncés dans des orbites profondes et charbonnées.

Par moments les éclairs d'un feu étrange jaillissaient de ses sombres prunelles.

Le nez, un peu long et fortement aquilin, donnait à son profil une vague ressemblance avec celui d'un oiseau de proie.

La partie inférieure de sa figure recevait une expression sinistre de ses joues creuses et de sa bouche rentrée en dedans.

Le costume que portait cette femme ajoutait encore à l'étrangeté presque effrayante de son apparence.

Un mouchoir rouge, en lambeaux, se nouait sur sa tête, en affectant une forme de turban.

A travers les déchirures nombreuses de cette singulière coiffure, s'échappaient, comme des serpents argentés, de longues mèches de cheveux gris.

Une robe de serge noire, très-large et à manches flottantes, enveloppait ce grand corps osseux.

Une corde, terminée par plusieurs nœuds, serrait cette robe à la taille. Telle était la femme et tel était le costume.

Ils se complétaient, en quelque sorte, l'un par l'autre.

Nous le répétons, elle regardait Hébé avec une surprenante fixité.

De son côté, la jeune femme levait sur elle un œil timide et presque suppliant.

Les prisonnières avaient fait silence et formaient le cercle.

Mais ce silence leur pesait.

— Voyez donc!... — s'écria l'une d'elles, — voyez donc la sorcière et la pendue qui s'examinent, pour se reconnaître au sabbat!...

Un éclat de rire formidable accueillit cette horrible plaisanterie.

Encouragée par cette approbation bruyante et non équivoque, la prisonnière reprit :

— Il faut que la mère Moloch dise la bonne aventure à la pendue!

— Oui!... oui!... — répondirent plusieurs voix, — la bonne aventure!...

Hébé tremblait de tous ses membres.

La bossue, car c'était elle qui venait de parler deux fois, poursuivit :

— Mère Moloch, dis-lui dans combien de jours elle dansera, entre ciel et terre, en tirant la langue, au bout d'une corde de chanvre...

— Dis-lui cela, mère Moloch, — s'écria une autre, — et, pour ta peine, elle te donnera un morceau de sa corde... ce qui te portera bonheur...

— En attendant qu'on t'en donne une tout entière et toute neuve, exprès pour toi...

— Une corde à la mère Moloch!... — répliqua la bossue, — y pensez-vous?

— Pourquoi donc pas?

— Une corde!... vous voulez dire un fagot!... on ne pend pas les sorcières... on les brûle!...

— C'est vrai!... c'est vrai!...

Puis les prisonnières reprirent en chœur :

— Aux fagots, la mère Moloch!... au gibet, la belle fille!...

Et à ces cris succédèrent ceux-ci :

— La bonne aventure à la pendue!...

Cet infernal charivari fut interrompu soudainement.

La femme grande et maigre qu'on appelait la mère Moloch, et à laquelle on décernait le titre de sorcière, fit deux pas en avant, fronça le sourcil, regarda d'un air menaçant les prisonnières qui l'entouraient et étendit la main.

La sorcellerie inspirait, à cette époque, une terreur instinctive si puissante, que toutes les femmes, redoutant quelque maléfice, reculèrent et se turent.

La mère Moloch allait parler.

Mais elle n'en eut pas le temps.

Trois ou quatre geôliers entrèrent dans la salle basse.

L'heure était venue de reconduire les prisonnières dans les cachots où elles passaient la nuit, deux ou trois ensemble et quelquefois plus.

Jusqu'à ce jour, la mère Moloch avait été seule.

Hébé, comme la dernière venue, fut désignée pour partager son cabanon.

L'idée de se trouver seule, dans une obscurité profonde, avec cette effrayante créature, sembla à Hébé cent fois pire que la mort.

Elle demanda à être remise dans son premier cachot.

Elle pria, elle pleura, elle supplia.

Ce fut en vain.

On ne lui répondit que par un rire ironique et brutal et on l'enferma avec la sorcière.

### X. — L'ÉVASION.

Une obscurité profonde régnait dans le cachot où la vieille femme et la jeune fille furent enfermées.

Hébé, aussi tremblante que si on l'eût jetée dans la cage de quelque bête farouche, se réfugia dans l'un des angles et s'y blottit.

Une heure se passa.

On n'entendait d'autres bruits que ceux produits par les battements du cœur d'Hébé et par la respiration saccadée et en quelque sorte intermittente de la mère Moloch.

Tout d'un coup, Hébé tressaillit.

Une lueur pâle, mais dont l'éclat augmentait de seconde en seconde, venait de jaillir de l'angle opposé à celui dans lequel elle avait cherché un abri.

Bientôt le cachot tout entier se trouva vivement éclairé.

Hébé était muette de stupeur et d'épouvante.

A quoi, en effet, attribuer ce qu'elle voyait, si ce n'est au magique pouvoir de la sorcière et à ses évocations infernales?

Il eût été cependant possible d'expliquer autrement le phénomène apparent qui se manifestait.

La mère Moloch venait tout simplement de communiquer à la mèche d'une très-petite lampe de cuivre, l'étincelle qu'elle avait fait jaillir de matières inconnues.

Puis, cette lampe allumée, elle l'avait placée sur une pierre humide qui faisait saillie dans la muraille du cachot.

La vieille femme regarda Hébé.

Elle vit que la pâleur et le trouble empreints sur les traits de sa compagne exprimaient un profond effroi.

Sans doute une sorte de pitié s'empara de son cœur, car elle dit :

— Est-ce que vous avez peur de moi, jeune fille?...

— Oh! oui... — balbutia Hébé, — bien peur...

— Et pourquoi?...

— Je ne sais... mais ces femmes disaient... tout à l'heure...

Hébé s'interrompit.

La mère Moloch acheva :

— Ces femmes m'appelaient *sorcière*, est-ce là ce qui vous effraye?

— Je l'avoue...

— Eh bien! ne craignez plus... — que je sois ou non sorcière, je ne veux vous faire aucun mal et je puis vous faire peut-être beaucoup de bien.

Hébé regarda la mère Moloch avec étonnement.

— Quel bien me feriez-vous? — demanda-t-elle. — Dans la position où je me trouve, je n'ai de secours à attendre ni à espérer de personne...

— Qui sait?

Hébé ne répondit pas.

La mère Moloch reprit :

— Voulez-vous avoir confiance?...

— En vous, madame?

— Oui, en moi.

— Comment aurais-je confiance en une inconnue... que je rencontre en un lieu comme celui-ci...

— Vous voulez dire en prison?

— Oui, — répondit Hébé.

— Mais, n'y êtes-vous pas vous-même?

— C'est vrai.

— Dans tous les cas, que risquez-vous?

— C'est encore vrai...

— D'ailleurs, il m'est facile de vous prouver que j'ai des droits à votre confiance...

— Et comment?

— Donnez-moi votre main.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Vous montrer, en vous parlant du passé, que ni le présent ni l'avenir n'ont de secrets pour moi...

La jeune fille hésita.

Cependant, après un instant de réflexion, elle tendit sa main.

La vieille femme s'empara de cette main blanche et amaigrie.

Elle en étudia longuement et minutieusement les lignes.

— Vous avez beaucoup souffert déjà, — dit-elle, — je le vois.

— Oh! beaucoup, — murmura Hébé.

— L'étoile sous laquelle vous êtes venue en ce monde est néfaste. Il y a eu du sang répandu à l'heure de votre naissance...

Hébé fit un geste d'effroi.

— Ne le saviez-vous pas? — demanda la vieille femme.

— Non.

— Je vois dans votre vie beaucoup de sang versé.

La pâleur d'Hébé augmenta.

La mère Moloch poursuivit :

— Dans les jours de votre première enfance vous avez été l'involontaire et innocente complice d'un meurtre. Évoquez vos plus lointains souvenirs... est-ce vrai?

— C'est vrai, — balbutia Hébé.

— Depuis lors, par une nuit sinistre, votre main vient de répandre des flots de sang, mais c'était justice et non crime... est-ce encore vrai? Vous avez tué, et pourtant vous n'êtes pas coupable.

— Vous le voyez? — s'écria Hébé.

— Cela est pour moi aussi lumineux que les rayons du soleil.

— Mais, alors, je serai renvoyée absoute, n'est-ce pas?... n'est-ce pas?...

— Non.

— Je serai condamnée?

— Vous l'êtes déjà.

— Condamnée! — répéta Hébé.

— Oui, condamnée à mourir.

— Oh! mon Dieu!

Hébé se tordit les mains avec désespoir et éclata en sanglots convulsifs. Puis elle reprit :

— Mais, alors, je suis perdue?

— Non.

— Et qui me sauvera?

— Moi.

Après ce que venait de lui dire la vieille femme, Hébé n'avait plus le droit de douter de la véracité de ses paroles.

Elle se rassura donc un peu, mais elle n'en demeura pas moins absorbée dans la terreur que lui causaient les effrayantes paroles qu'elle venait d'entendre.

La mère Moloch sembla comprendre et respecter le trouble de la jeune fille.

— Dormez, — dit-elle seulement, — dormez et tâchez de reprendre des forces, car, bientôt, vous en aurez besoin...

Puis elle éteignit la petite lampe, et, pendant tout le reste de la nuit, l'obscurité et le silence régnèrent dans le cachot.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, la mère Moloch et Hébé furent conduites dans la salle commune.

Comme la veille, l'une et l'autre se virent en butte aux railleries atroces et aux plaisanteries infâmes de leurs compagnes d'infortune.

Seulement, quelques secondes avant le moment où les geôliers venaient reprendre les prisonnières pour les ramener dans leurs cachots, la mère Moloch dit à Hébé :

— Tout à l'heure, quand vous m'entendrez prononcer ces mots : — *La nuit qui va commencer sera longue*... appuyez votre mouchoir contre votre visage, et, au risque de suffoquer, ne respirez pas...

— Pourquoi?

— Vous le verrez.

— Il ne s'agit point de commettre un crime, n'est-ce pas?

— Non.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

— Alors, je ferai ce que vous voulez.

— Bien.

Les geôliers entrèrent.

Ils firent passer les prisonnières devant eux et se dirigèrent avec elles vers les cachots.

La mère Moloch, arrivée à l'extrémité de la galerie souterraine, et au moment où le geôlier introduisait la clef dans la serrure du cabanon, articula distinctement :

— *La nuit qui va commencer sera longue...*

En même temps elle approcha du visage du geôlier une petite boîte entr'ouverte d'où s'échappait un parfum subtil.

Hébé, qui tenait son mouchoir à la main, l'appuyait fortement contre ses narines et contre sa bouche; et s'efforçait de ne point respirer.

Le geôlier poussa un profond soupir.

Il étendit les bras, chancela comme un homme ivre, et tomba tout de son long contre la muraille.

La mère Moloch se pencha sur lui.

Elle détacha le trousseau de clefs qu'il portait à la ceinture.

Puis, se relevant et saisissant Hébé par le poignet, elle lui dit tout bas, mais très-vite :

— Venez!... venez!... suivez-moi...

Hébé obéit machinalement.

Au bout de quelques pas, la vieille femme ajouta :

— Vous pouvez maintenant ôter votre mouchoir et respirer... il n'y a plus de danger.

— Ah! — murmura Hébé, aussitôt qu'elle eut repris haleine, — ah! vous m'avez trompée!...

— En quoi?

— Vous m'aviez juré qu'il n'y aurait pas de crime!

— Eh bien?...

— Eh bien! cet homme est mort!...

— Non pas.

Hébé se retourna et regarda le corps étendu sur le sol.

— Cependant... — commença-t-elle.

La vieille femme l'interrompit en disant :

— Il n'est pas mort... pas même malade; il est étourdi, voilà tout... silence et venez... venez vite...

## XI. — LA FUITE.

Ensemble elles parcoururent des couloirs dans lesquels Hébé se serait perdue cent fois, mais dont la vieille femme semblait connaître admirablement les détours.

Evidemment elle était une habituée de la prison.

Hébé ne put s'empêcher d'en faire la remarque dans son for intérieur.

Durant ce trajet, elles ne rencontrèrent personne.

Elles arrivèrent ainsi en face d'une petite porte doublée de fer comme toutes celles de ce triste séjour.

La mère Moloch essaya plusieurs des clefs du trousseau.

Enfin elle rencontra la bonne.

La porte s'ouvrit.

L'air de la nuit, un air vif et pur, frappa Hébé au visage, et lui produisit une sensation délicieuse.

— Sommes-nous libres? — demanda-t-elle.

— Pas encore, — répondit la vieille femme, — mais bientôt...

L'endroit dans lequel elles se trouvaient en ce moment était une petite cour entourée d'une muraille très-élevée.

Dans cette muraille se voyait une poterne dont on ne se servait presque jamais, et qui donnait sur la rue.

La mère Moloch trouva cette poterne.

Il lui fut beaucoup plus difficile de l'ouvrir qu'elle ne le supposait peut-être. L'intérieur de la serrure était rouillé. La clef grinçait, mais sans faire jouer le pêne dans la gâche.

Les quelques minutes qui s'écoulèrent en essais et en efforts infructueux furent horribles pour Hébé et lui semblèrent avoir la longueur d'un siècle. Elle se voyait de nouveau prisonnière, — reconduite dans son cachot, et bientôt menée au supplice.

Ce qu'elle souffrit, nous ne saurions le dire.

Enfin, un dernier effort, — dont on n'aurait point cru capables les membres débiles de la vieille femme, — triompha des obstacles.

La serrure céda.

La porte tourna, en criant, mais enfin elle tourna.

De l'autre côté, c'était la rue, c'est-à-dire la liberté.

La mère Moloch reprit le poignet d'Hébé et lui dit en l'entraînant :

— Je vous ai prévenue que vous auriez besoin de toutes vos forces... armez-vous donc de courage, car ici nous ne sommes point en sûreté et il nous faudra faire beaucoup de chemin cette nuit...

— N'ayez pas peur, — répliqua Hébé, — j'aurai du courage et de la force, je vous le promets.

La mère Moloch se mit donc à marcher silencieusement, évitant les rues fréquentées et s'engageant dans un labyrinthe de petites ruelles mal famées qui formaient autour du sombre édifice de la prison un inextricable lacis.

Peu à peu, les maisons devinrent plus rares.

Elles finirent par disparaître tout à fait.

On était en rase campagne.

La mère Moloch ne ralentit point sa marche ou plutôt sa course.

Seulement, elle ne suivit point la grande route.

Elle se jeta avec sa compagne dans des chemins de traverse, étroits et sinueux, et qui eussent semblé difficiles, même en plein jour.

Elle ne manifestait aucune hésitation. Elle allait droit devant elle, d'un pas toujours également ferme et assuré.

Il n'en était point de même pour Hébé.

La malheureuse enfant trébuchait presque à chaque instant.

Cent fois elle serait tombée, si le bras de la mère Moloch ne l'avait soutenue avec une incompréhensible vigueur.

Enfin, après deux heures de marche, Hébé sentit que les forces lui manquaient complétement.

Ses jambes engourdies et douloureuses refusaient, non-seulement d'avancer encore, mais même de la porter davantage.

Elle tomba sur ses genoux en murmurant :

— Je ne peux plus... je ne peux plus...

La mère Moloch s'arrêta.

— Ainsi, — demanda la vieille femme, — vous êtes épuisée?

— A ce point que je me sens mourir...

— Vous vous croyez incapable d'un dernier effort?

— Hélas! oui... mais je vous en supplie, madame, ne vous inquiétez point de ce que je deviendrai... fuyez seule... abandonnez-moi... je n'en serai pas moins reconnaissante jusqu'au dernier moment de ma vie de ce que vous avez fait pour moi...

— Vous abandonner!... non pas...

— Il le faut.

— J'achèverai mon œuvre!...

— Je vous le répète, je suis incapable de marcher plus longtemps...

— Vous vous figurez cela, mais peut-être est-il possible de vous prouver le contraire...

Hébé ne répondit que par un gémissement.

Elle perdait à demi connaissance.

La mère Moloch la porta ou plutôt la traîna jusqu'à un talus gazonné, sur lequel elle l'assit.

— Oh! si je pouvais boire! — murmura Hébé.

— Je connais un ruisseau sur notre chemin, à une demi-lieue d'ici.

— Une demi-lieue!... je mourrai sans l'avoir atteint!

— Peut-être... Ecoutez, je vais faire pour vous ce que je ferais à peine pour ma fille.

Hébé se souleva.

La mère Moloch tira de sa poche un petit flacon d'un métal brillant, sur lequel la douteuse clarté de la lune, perdue entre des nuages blafards, mit une pâle étincelle.

Elle déboucha ce flacon.

— Ecoutez, — répéta-t-elle, — chaque goutte de ceci que je vais vous donner représente plusieurs semaines de ma vie... des mois peut-être... peut-être une année...

— Qu'est-ce donc?

— C'est tout à la fois la vie et la mort...

La mère Moloch approcha le flacon des lèvres d'Hébé, et elle poursuivit :

— Vous allez boire quelques gouttes, vous m'entendez bien... deux ou trois, tout au plus... Deux ou trois gouttes, c'est la force, c'est la vie... Une gorgée, ce serait la mort... la mort soudaine, foudroyante... Ainsi, jeune fille, prenez garde!...

Et, tout en parlant ainsi, elle appuya l'orifice du flacon sur les lèvres pâlies d'Hébé.

Cette dernière fit avec crainte et tremblement ce que lui disait la vieille femme.

A peine avait-elle bu une ou deux gouttes de la liqueur étrange qu'on lui présentait, qu'il se passa en elle quelque chose d'inouï.

Il lui sembla qu'un sang plus jeune et plus chaud circulait dans ses veines délicieusement gonflées. Un bien-être infini envahit tout son être. La fatigue et les souffrances s'évanouirent comme par enchantement. Elle se sentit mieux reposée et plus vigoureuse qu'elle ne se souvenait ne l'avoir été jamais.

Elle se leva, en s'écriant :

— Vous aviez raison, madame, marchons... marchons tant qu'il le faudra... Me voici, grâce à ce merveilleux breuvage, plus forte et plus vaillante qu'au départ.

— Je vous le disais bien, — murmura la mère Moloch en reprenant le précieux flacon, — je vous le disais bien, c'est la vie!...

Et toutes deux recommencèrent leur course rapide.

Bientôt elles arrivèrent auprès du ruisseau dont la mère Moloch avait parlé.

— Si vous avez soif encore, — dit la vieille femme, — buvez...

Mais Hébé n'avait plus soif.

Elle continuait à jouir de cet ineffable bien-être qui suppléait à tout et la plongeait dans une volupté douce et continue.

Au moment où la mère Moloch s'arrêta, les étoiles pâlissaient au firmament. Du côté de l'orient, une bande d'une lumière pâle commençait à se détacher sur les teintes sombres du ciel. Le jour approchait.

Les deux femmes avaient marché toute la nuit.

Elles se trouvaient en ce moment sur le sommet d'une montagne rocheuse, peu élevée et presque entièrement couverte de bois.



Les yeux du vieillard ne la quittaient pas un instant. (Page 138.)

Le plateau qui dominait cette montagne offrait, à son centre, un amoncellement de roches énormes, revêtues de lierres, de mousses, et de toutes sortes de plantes parasites.

La mère Moloch s'approcha de l'un de ces rochers.

Elle écarta des touffes de fleurs grimpantes.

Elle fit reculer quelques pierres et elle mit à découvert une ouverture étroite et basse, mais par laquelle, cependant, une personne de taille moyenne pouvait facilement passer.

Elle pénetra la première dans cette ouverture.

— Venez, — dit-elle ensuite à Hébé.

La jeune fille, toujours surexcitée par la boisson magique, n'hésita pas à la suivre.

### XII. — LA GROTTE.

On ne voyait pas clair dans cette demeure souterraine, mais Hébé sentit que ses pieds foulaient un tapis de mousse mollement étendue sur le sol.

Au bout d'une seconde, la mère Moloch alluma un flambeau, par le même procédé qu'elle avait mis en œuvre dans la prison.

Hébé put alors jeter un coup d'œil autour d'elle.

Elle se trouvait dans une grotte haute et large, aux parois brillantes de stalactites.

Rien n'y décelait la moindre trace d'humidité.

Au fond se voyait un lit formé de mousse et de feuilles sèches.

Ce lit et quelques siéges rustiques composaient tout l'ameublement de la grotte.

— Vous êtes chez moi, — dit la mère Moloch à Hébé, — et je vous réponds que personne ne viendra vous y chercher.

— Chez vous? — répéta Hébé.

— Oui.

— Quoi, vous vivez ici?...

— Souvent.

— Oui, — poursuivit la vieille, — souvent... presque toujours!... C'est ici que je traine une misérable existence, quand je ne vagabonde pas à travers les campagnes, ou quand je ne suis pas en prison...

— En prison!...— répéta Hébé; — pourquoi en prison?

— Parce que je n'ai d'autre moyen pour gagner ma vie que de me servir de ces deux sciences terribles qu'on appelle la divination et la magie... — Ainsi que je l'ai fait pour vous, je dévoile le passé, je prédis l'avenir... — Mais mes lèvres ne savent point prononcer le mensonge... — Quand on m'interroge, je réponds la vérité... — Or, cette vérité trompe souvent bien des espérances, froisse bien des vanités, blesse bien des intérêts...—On s'irrite et on me jette en prison...

— Mais, alors, pourquoi continuer ce triste métier?

— Encore une fois, comment voulez-vous que je vive?... Cependant, j'ai pris un parti...

— Lequel?

— Un parti auquel vous n'êtes point étrangère...

— Moi?...

— Vous-même, et vous allez le voir... — Ce parti, c'est de quitter ce pays sur-le-champ, et de vous emmener avec moi.

— Vous voulez vous charger de moi? — demanda Hébé avec étonnement.

— Oui, si vous ne vous refusez point à m'accompagner... et, à vrai dire, dans la position où vous vous trouvez, je ne vois pas trop comment vous feriez pour refuser.

— Mais où comptez-vous aller?

— Dans un pays et dans une ville ou nous vivrons facilement.

— Et c'est?...

— La France, Paris.

— Paris! — répéta Hébé

Puis elle demanda :

— Et, à Paris, que ferons-nous?

— Ce que je faisais ici... nous dirons la bonne aventure... Vous passerez pour ma fille. Je vous apprendrai à lire, comme en un livre



Celle à qui appartenait la main décharnée se leva lentement et attira Hébé. (Page 141.)

ouvert, dans les lignes de la main; vous êtes jeune et belle, vous gagnerez de l'or... beaucoup d'or... et nous serons heureuses!...

En prononçant ces dernières paroles, la mère Moloch s'anima et le feu sombre de la convoitise étincela dans ses prunelles.

— Mais, — reprit Hébé, essayant une dernière objection, — vous me l'avez dit vous-même, ici vous mourez presque de faim, malgré toute votre science...

— Ici, c'est vrai, mais à Paris il n'en sera pas de même. Paris est une ville où le merveilleux plaît par-dessus tout, et où les secrets que révèle mon art sont appréciés et magnifiquement payés...

Hébé ne se sentait point parfaitement convaincue.

Mais elle n'avait pas d'autre ressource que celle d'accepter la proposition de la vieille femme.

Elle l'accepta donc.

— Je vous accompagnerai, — dit-elle.

— Bien, — répliqua la mère Moloch, — j'y comptais...

— Quand partirons-nous?

— Dans huit jours.

— Pas avant?

— C'est impossible.

— Pourquoi si tard?

— Parce que la prudence l'exige. Songez donc qu'à l'heure qu'il est on s'est aperçu de notre évasion... La mienne est de peu d'importance, mais la vôtre!... La famille de celui que vous avez tué réclamera votre mort, qu'elle croit être une juste vengeance, et cette famille est puissante... Tous les limiers de la police sont sur pied... On va battre les campagnes, et, si nous nous aventurions maintenant de compagnie sur les routes, nous sommes facilement reconnaissables et nous serions reprises presque aussitôt.

La jeune fille comprit la justesse de ce raisonnement et n'insista pas.

— Comment vous appelez-vous? — lui demanda la vieille femme.

— Hébé.

— Eh bien, Hébé, reposez-vous, tandis que je vais aller à une ferme voisine, dont les habitants me connaissent et ne me trahiront point, chercher quelques provisions qui nous sont indispensables... Mon absence, du reste, ne sera pas longue...

Le jour commençait à paraître.

Une faible lueur, pénétrant par l'ouverture de la grotte, faisait pâlir la clarté vacillante du flambeau que la mère Moloch avait allumé.

La vieille femme éteignit cette torche, faite d'une sorte de bois résineux, et sortit.

Hébé alla se jeter sur le lit de mousses et de feuilles sèches qui se trouvait au fond de la grotte.

Au bout de quelques secondes, elle sentit une sorte d'engourdissement la gagner. Un sommeil profond et réparateur s'emparait d'elle.

Elle dormit pendant plusieurs heures.

Quand elle rouvrit les yeux, un rayon de soleil pénétrait dans la grotte en traînée lumineuse. Il était à peu près midi.

La mère Moloch, accroupie dans un coin, semblait épier le réveil de la jeune fille.

— Avez-vous faim? — lui demanda-t-elle.

— Je crois que oui, — répondit Hébé.

— Eh bien, mangez... voici du pain et quelques fruits... c'est tout ce qu'il m'a été possible d'avoir.

Nous passerons rapidement sur les huit jours pendant lesquels la mère Moloch et Hébé habitèrent la grotte.

Ces huit jours n'offrirent pas le moindre incident digne d'être mentionné dans ce récit.

Hébé s'habituait à appeler la vieille femme : *ma mère*.

La mère Moloch, ainsi qu'elle l'avait annoncé, lui apprenait à lire l'avenir dans les lignes de la main.

Nous savons déjà qu'Hébé avait le goût le plus vif pour les sciences occultes.

Les leçons qu'elle recevait lui offraient un intérêt prodigieux.

Somme toute, cette semaine passa vite.

Une après-midi, la mère Moloch annonça qu'elle avait fixé le départ à ce même jour, à la tombée de la nuit.

En même temps elle dénoua un paquet qu'elle avait apporté.

Elle en tira d'abord un costume moresque, enrichi de sequins en cuivre doré, puis un petit poignard et un tambour de basque.

Elle fit revêtir le costume moresque à Hébé.

Elle lui lava ensuite le visage avec une eau dans laquelle certaines plantes cueillies sur la montagne infusaient depuis deux jours.

Cette eau donna au visage d'Hébé, au lieu de sa pâleur habituelle, une teinte brune et chaude, semblable à celle des Bohémiennes nées sous le soleil brûlant des Espagnes.

— Vous voici méconnaissable, — lui dit-elle ensuite; — ceux-là mêmes qui vous ont arrêtée ne vous reconnaîtraient pas.

La mère Moloch fit aussi subir quelques modifications à son propre costume.

Elle souleva une grosse pierre qui se trouvait à côté du lit.

Sous cette pierre elle prit une bourse contenant quelques pièces de monnaie, et qu'elle mit dans sa poche.

Elle noua dans un linge ce qui restait du pain et des fruits qui avaient formé, pendant une semaine, toute leur nourriture, et elle attacha ce paquet à l'extrémité d'un bâton noueux.

Ces préparatifs achevés, la mère Moloch attendit que l'obscurité eût envahi le ciel, puis elle dit à Hébé : — Partons !

Et toutes deux sortirent de la grotte qui leur avait servi d'asile.

La jeune fille avait son petit poignard au côté et tenait le tambour de basque à la main.

Après un voyage lent et fatigant, les deux femmes atteignirent les frontières de France, sans avoir eu à affronter des dangers réels.

On les laissa passer et on leur indiqua la direction dans laquelle elles devaient marcher pour se rapprocher de Paris.

Depuis longtemps les misérables pièces d'argent qui formaient toute la ressource des voyageuses étaient épuisées.

Hébé, ayant repris par occasion son ancien métier, chantait sur les places des villages, en s'accompagnant du tambour de basque.

Les quelques sous qu'elle recevait permettaient à elle et à sa compagne de ne pas mourir de faim.

## XIII. — L'HOTELLERIE DU PORC ARMÉ.

Un soir, à cinquante-cinq ou soixante lieues de Paris, Hébé et la mère Moloch arrivèrent dans un village et s'arrêtèrent en face d'une hôtellerie d'assez misérable apparence.

Au-dessus de la porte de cette hôtellerie se balançait une lourde plaque de fer battu, suspendue par deux crampons à une sorte de potence.

Sur cette enseigne se voyait, peint à l'huile par quelque artiste nomade, un animal quasi fantastique, moitié sanglier et moitié cochon, revêtu d'une brillante armure, debout sur ses pattes de derrière, et brandissant un glaive flamboyant.

Au-dessous se lisait cette légende, tracée en gros caractères :

AU PORC ARMÉ,

BON LOGIS.

Hébé fit résonner son tambour de basque et commença l'une de ses chansons.

Une demi-douzaine de femmes et d'enfants, et deux ou trois paysans, sortirent des maisons les plus voisines et vinrent former le cercle autour de la chanteuse.

Quand elle eut achevé, aucun des auditeurs ne fouilla à sa poche pour en retirer la moindre pièce de cuivre.

Hébé ne recueillit pas un sou.

La mère Moloch proposa alors aux paysans de leur dire la bonne aventure, moyennant la plus modique rétribution.

Mais ils s'éloignèrent aussitôt, en donnant tous les signes d'un effroi non équivoque.

— Nous souperons mal ce soir !... — murmura Hébé avec un sourire un peu triste. — Combien vous reste-t-il, ma mère?

— Pas tout à fait trente sous, — répondit la mère Moloch.

— Pour cette somme, on nous donnera bien du pain et du fromage, et deux bottes de paille sur lesquelles nous dormirons...

Les deux femmes entrèrent.

Le maître de l'hôtellerie était un homme gros et court, de l'aspect le plus sinistre.

Une double cicatrice lui sillonnait la figure et en augmentait la repoussante étrangeté. La première de ces cicatrices était une longue balafre, partageant en deux parties la joue gauche. La seconde allait d'une oreille à l'autre au-dessous du nez. La lèvre supérieure manquait entièrement et laissait voir des dents écartées et pointues comme celles d'un loup, enchâssées dans des gencives noirâtres.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda brutalement cet homme.

— Peut-on coucher et souper chez vous? — fit la mère Moloch.

— Oui, en payant.

— Combien nous prendrez-vous?

— Cela dépend du souper et du coucher.

— Voilà tout ce que nous possédons, — dit la vieille femme en tendant à l'hôtelier les pièces de cuivre qui ballottaient au fond de sa poche.

Ce dernier les compta d'un air dédaigneux, fit une grimace significative, et glissa ces quelques sous dans la poche de sa veste.

— On vous nourrira et on vous hébergera en conséquence, — dit-il ensuite.

Il s'arma d'un long couteau. Il coupa un gros morceau de pain dur, un fragment étroit de lard rance, et, mettant le tout sur une petite table, avec une cruche d'eau et un gobelet, il ajouta :

— Voici votre souper... Quant à votre chambre, la voilà...

Et, tout en parlant, il ouvrit la porte d'un cabinet noir et malpropre, dans lequel se voyait un amoncellement de bottes de paille.

Deux poules s'en échappèrent effrayées.

Une fenêtre, dont tous les carreaux étaient cassés, ouvrait sur la basse-cour.

Hébé et la mère Moloch mangèrent tristement la misérable nourriture qui leur était offerte.

Une fois que leur appétit fut apaisé, et cela arriva bien vite, elles sortirent de l'hôtellerie.

La soirée était magnifique.

Toutes deux s'assirent sur un banc de pierre placé à côté de la porte.

Elles étaient là, depuis cinq minutes, n'échangeant aucune parole, quand un bruit de grelots se fit entendre à quelque distance.

Bientôt apparut un groupe, composé de deux personnes et d'un cheval.

Le cheval était de petite taille, très-maigre et bizarrement caparaçonné.

Il portait autour du cou un collier orné des sonnettes retentissantes dont nous venons de parler.

Sur le large bât de ce cheval était assise une femme dont on ne pouvait voir la figure, car elle disparaissait tout entière sous les longs plis d'un voile épais.

Derrière cette femme se trouvait une valise de cuir, solidement bouclée avec des courroies et des cadenas.

Il eût été difficile d'imaginer quelque chose de plus étrange que la figure et la tournure de l'homme qui conduisait le cheval par la bride.

Cette créature bizarre ressemblait assez bien à l'un de ces gnomes gardiens de trésors dont les légendes du moyen âge peuplaient les royaumes souterrains.

Cet homme singulier n'avait pas plus de quatre pieds de haut.

Il était bossu par devant et par derrière.

Son visage anguleux, jaune comme l'écorce d'un citron, offrait une expression tantôt joviale, tantôt effrayée.

Ses petits yeux gris, clignotants, semblaient à la fois réjouis et craintifs.

Sa bouche large et bien meublée exprimait, comme les yeux, tantôt la satisfaction, tantôt l'inquiétude.

Le crâne absolument chauve du petit homme contrastait avec sa barbe rousse et touffue, mêlée de mèches blanches et tombant jusque sur sa poitrine.

Il portait un vêtement de voyage fort simple et qui ne pouvait, en aucune façon, attirer l'attention sur lui.

Ce personnage grotesque pouvait avoir de soixante-six à soixante-dix ans.

Arrivé en face de l'hôtellerie, il ralentit le pas du cheval qu'il conduisait et, enfin, il l'arrêta tout à fait.

— Hé ! l'hôte... — cria-t-il, — l'hôte...

Sa voix était aigre et elle avait un accent italien très-prononcé.

Le maître de l'hôtellerie parut sur le seuil.

Son visage difforme n'était pas moins renfrogné qu'au moment où il parlait à la mère Moloch et à Hébé.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda-t-il.

— Peut-on loger chez vous?

— Vous voyez bien que c'est une auberge.

— Et souper?

— Pourvu qu'on ne soit pas trop difficile.

— Et mettre mon cheval à l'écurie?

L'hôte haussa les épaules et ne se donna pas la peine de répondre.

Le petit homme reprit :

— Il me faut deux chambres... une pour ma fille... l'autre pour moi... Il m'est indifférent que la mienne soit un vrai trou... pourvu que ma fille se trouve bien...

— Vous aurez deux chambres, et elles seront belles l'une et l'autre.

— Et pour souper?

— Il y a un morceau de viande cuit au four.

— Est-ce que vous ne pourriez pas faire cuire un poulet pour ma fille?

— On le tuera.

— Et tout cela ne coûtera pas trop cher?

— Je vous ferai payer ce que cela vaudra...

— C'est bien ce que je voulais dire, vous nous traiterez en conscience... en honnête homme...

— Je suis un honnête homme, monsieur le voyageur, entendez-vous!...

— Eh! monsieur l'hôte, je n'en ai jamais douté... — Où est l'écurie?

— Dans la cour à gauche.

— Je vais y mener mon cheval, quand ma fille sera descendue. Voulez-vous, pendant ce temps-là, la conduire à la chambre qu'elle doit occuper...

— On mènera votre cheval.

— Non... non... — dit le petit homme vivement, — je veux l'installer moi-même devant son râtelier... — c'est une bonne bête, et j'y tiens beaucoup.

— Il ne vaut cependant pas dix écus... — murmura l'hôte assez haut pour être entendu.

Le petit homme ne répondit pas.

Il s'approcha de sa fille, et lui dit :

— Deborah! mon enfant, appuie-toi sur mon épaule pour sauter à terre...

Deborah, — puisque tel était le nom de cette femme, — fit semblant de s'appuyer plutôt qu'elle ne s'appuya, et, s'élançant légèrement, toucha le sol du bout de ses petits pieds.

En ce moment, les plis de son voile s'écartèrent.

Hébé entrevit un visage d'une merveilleuse beauté.

XIV. — LE GARÇON D'ÉCURIE.

Cependant, tandis que la jeune fille conduite par l'hôtelier entrait dans la maison, le petit homme à figure et à tournure bizarres se dirigeait du côté des écuries, tirant toujours son cheval par la bride.

La basse-cour n'était pas mieux tenue que le reste de l'auberge.

Des amas de fumier et d'immondices de toutes sortes l'encombraient et ne laissaient pour ainsi dire aucun passage libre.

Avant d'arriver à l'écurie, ou plutôt à l'étable, il fallait entrer jusqu'au-dessus des chevilles dans une fange noirâtre et mal odorante.

Le petit vieillard, en accomplissant ce trajet périlleux, jura, pesta, et appela vingt fois à son aide le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Enfin il parvint à l'étable.

Une vache et un âne, jusqu'aux jarrets dans une boue presque liquide, méditaient côte à côte, et d'un air profondément triste, en face d'un râtelier vide.

Non loin d'eux un grand gaillard ronflait, étendu sur un tas de litière.

Réveillé par le bruit que faisaient le cheval et le voyageur, il se leva et fit quelques pas en avant.

C'était un jeune homme dont la mine ne semblait pas plus avenante que celle de l'hôte. La petite vérole l'avait complétement défiguré, et son visage offrait des cicatrices rougeâtres, presque aussi hideuses que les balafres de son maître.

— Attendez, — dit-il, — je vas vous donner un coup de main...

— Non... non... ce n'est pas la peine... — s'écria vivement le petit vieillard, — je ferai bien tout seul... trouvez-moi seulement du foin et de l'avoine...

Mais le garçon d'écurie ne sembla tenir aucun compte de cette recommandation. Il porta la main sur le harnachement du cheval, et se mit en devoir d'en déboucler les sangles.

Le petit vieillard donna des signes manifestes d'inquiétude.

Il tourna vivement autour de son cheval et dit :

— Eh bien! débridez-le, puisque vous y tenez... il sera temps de le desseller plus tard...

— Ah! — répliqua le garçon, — je vais d'abord ôter ce portemanteau...

Le vieillard pâlit.

— N'y touchez pas! — balbutia-t-il.

— Pourquoi donc?

— Oh! pour rien... je voulais dire : rien ne presse...

Mais déjà le garçon d'écurie avait dénoué les lanières qui attachaient la valise à la selle.

L'agitation du vieillard était à son comble.

Il s'efforça de tirer la valise à lui.

Le garçon, plus vigoureux, l'avait tirée de son côté et la soulevait.

— Ah! bah! — fit-il d'un air d'étonnement, — comme c'est lourd! cela pèse au moins cinquante livres!...

— Oh!... vous voulez plaisanter, mon ami... cinquante livres!... y pensez-vous!...

— Si c'est de l'argent qui est là-dedans, la somme doit être un peu ronde!...

— De l'argent!... Dieu d'Abraham!... d'Isaac et de Jacob!... de l'argent!...

Et le vieillard s'efforça de rire.

Mais son rire était contraint, et en quelque sorte convulsif.

Il poursuivit :

— De l'argent!... ah! je le voudrais de tout mon cœur!... je serais plus riche que je ne le suis!..., hélas!...

— Mais, qu'est-ce donc?

— Du plomb, mon bon ami... de pauvres petits lingots de plomb, et, aussi, quelques morceaux d'étain... tout cela ne vaut pas quatre écus!...

— Vraiment?... — fit le garçon d'un air ironique.

— Aussi vrai que je m'appelle Ezéchiel Nathan!

— Ah! vous êtes juif?...

— J'adore le Dieu de mes pères, et, quoiqu'il abandonne son serviteur dans la misère, j'observe de mon mieux ses commandements... — Mon bon ami, voulez-vous me rendre cette valise, je vous en prie...

— Tendez les bras, — fit le garçon.

Le juif obéit.

La sacoche de cuir lui fut jetée à toute volée et il faillit ployer sous le poids. Dans le choc, un bruit métallique et argentin s'en échappa.

De pâle qu'il était, le juif devint livide.

Mais le garçon d'écurie sembla n'avoir fait aucune attention à la dernière particularité que nous venons de rapporter.

— Qu'est-ce qu'il faut donner à votre bidet? — demanda-t-il.

— Du foin et de l'avoine, mon bon ami... en assez grande quantité pour réparer les forces de l'animal... mais ménagez ma pauvre bourse...

— Soyez tranquille, cela ne vous coûtera pas cher.

— Et, — reprit le juif, — si vous avez bien soin de ma bête, il y aura quelque chose pour vous demain matin...

— Ah! vous couchez ici?

— Sans doute.

— Eh bien, dormez tranquille... le bidet ne manquera de rien.

Après cette conversation, Ezéchiel Nathan, portant dans ses bras sa valise, quitta l'étable, traversa de nouveau la basse-cour et entra dans l'hôtellerie.

Hébé et la mère Moloch se trouvaient toujours sur le banc auprès de la porte.

XV. — MAITRE ET VALET.

Montons, s'il vous plaît, au premier étage et rejoignons-y le juif et sa fille.

Ezéchiel Nathan et Deborah, — nos lecteurs l'ont déjà compris sans aucun doute, — sont nos deux anciennes connaissances de la rue Saint-Honoré.

Nous n'entrerons donc dans aucun détail relativement à la jeune fille.

La pièce dans laquelle elle se trouvait, et qui communiquait avec une seconde chambre, était grande et dans un état de délabrement prodigieux.

Le plancher, gercé dans maint endroit, tremblait sous les pas de celui qui le foulait.

Le lit, recouvert d'une maigre paillasse, d'un matelas problématique et de draps d'une blancheur suspecte, était à baldaquin et à colonnes torses.

L'une de ces colonnes manquait.

Quelques loques déchirées, ayant été jadis des rideaux de toile peinte, pendaient accrochées au baldaquin.

Une antique commode, ventrue et boiteuse, et deux fauteuils menaçant ruine, complétaient le mobilier de cette chambre.

Ajoutons cependant, pour mémoire, une cage à poulets vide, deux sacs de noix, et, sur la cheminée, une bouteille servant de flambeau, dans le goulot de laquelle était fichée une chandelle.

Deborah, assise auprès de la fenêtre dans le plus solide des deux fauteuils, attendait son père.

Elle fixait sur les solives noires et enfumées du plafond son regard distrait et un peu rêveur.

Dès son arrivée dans la chambre en question, elle s'était débarrassée de son voile, et, au milieu de l'ignoble et sordide misère que nous venons de décrire, elle ressemblait à une jeune reine.

Pour emprunter à l'art une comparaison qui nous semble juste, on eût dit une tête splendide, peinte par Raphaël, dans un cadre de bois vermoulu et couvert de toiles d'araignées.

La porte s'ouvrit.

Ezéchiel Nathan, continuant à serrer contre son cœur sa précieuse valise, parut sur le seuil, conduit par le maître de l'hôtellerie.

Ce dernier n'avait pas encore vu Deborah à visage découvert.

En face de cette rayonnante beauté, il resta comme ébloui.

Puis ses prunelles s'allumèrent, un éclair d'effroyable concupiscence jaillit de ses regards, un rictus effrayant agita la place où aurait dû se trouver sa lèvre supérieure.

Pendant quelques secondes, le visage du gros homme ressembla à celui d'un monstrueux satyre.

Ni Nathan ni Deborah ne remarquèrent cette expression.

— Quand voulez-vous souper? — demanda l'hôte avec son ton bourru.

— Quand le souper sera-t-il prêt? — fit Nathan.

— Dans une heure; il faut le temps d'attraper le poulet, de le tuer et de le faire cuire...

— Eh bien, soit, dans une heure...

— Mangerez-vous ici, ou en bas?...

— Ici!... ici!... — dit vivement Nathan, — je ne veux pas que ma fille descende dans la salle commune...

— C'est bien... on viendra dresser la table tout à l'heure...

Et l'hôte, après avoir jeté un dernier regard sur Déborah, sortit de la chambre et referma la porte derrière lui.

Nathan se dirigea vers le lit.

Il prit la valise et la déposa avec précaution sur les matelas.

Nathan s'approcha ensuite de sa fille, et, après avoir mis un baiser sur son beau front, il lui dit:

— Quelle frayeur il m'a faite tout à l'heure!...

— Qui donc, mon père? — demanda Déborah.

— Ce garçon d'écurie qui m'a aidé à ôter le harnachement de *Roboam*...

— Et, comment cela?

— Figure-toi qu'il a voulu détacher lui-même la valise...

— Eh bien?

— Eh bien, il a fait la remarque qu'elle était horriblement lourde et qu'elle devait contenir une grosse somme!...

— Il avait raison, ce me semble...

— C'est justement parce qu'il avait raison que je tremblais!... songe donc!... vingt mille écus, en or et en argent, sans compter les bijoux! quelle imprudence de voyager avec de semblables valeurs!

— Et, qu'avez-vous répondu?...

— Que cela pesait beaucoup et ne valait guère, attendu qu'il ne s'agissait que de petits lingots de plomb et d'étain...

— Et vous a-il cru?

— Parfaitement.

— Alors, vous n'avez rien à craindre?

— Non, sans doute; mais ne voilà-t-il pas qu'il s'est avisé de me jeter la valise sur les bras! les écus, en s'entre-choquant, ont fait un bruit auquel il était impossible de se tromper, pour peu qu'on eût l'oreille fine.

— Ceci est fâcheux, — dit la juive de l'air du monde le plus indifférent.

— Heureusement, — poursuivit Nathan. — heureusement qu'il n'a pas entendu... mais je te jure, par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que je m'estimerai fort heureux quand tout cet argent sera en sûreté dans le coffre-fort de notre logis...

— Combien nous faut-il encore de jours pour arriver à Paris, mon père?

— Cinq, mon enfant.

— Il me tarde autant qu'à vous d'arriver, car ce voyage à cheval est bien fatigant...

— C'est toi qui as voulu m'accompagner...

— C'est vrai... outre la crainte de rester toute seule à Paris, il m'aurait semblé que sans moi il vous arriverait quelque malheur.

— Chère fille!...

Et Nathan embrassa de nouveau Déborah avec la plus paternelle tendresse.

En ce moment, une sorte de maritorne au tablier gras vint dresser la table et mettre le couvert.

La chandelle qui se trouvait sur la cheminée prit place au milieu de la table et fut allumée, car la nuit était venue.

Quand la servante eut achevé tant bien que mal sa besogne, Nathan s'approcha de la porte, afin de se rendre compte des moyens de fermeture intérieure.

Ces moyens étaient assez peu satisfaisants.

La serrure, toute détraquée, laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la solidité.

Mais il y avait un petit verrou.

Après cet examen, Nathan procéda à l'inspection de la seconde pièce.

Elle était dans le même état de délabrement que la première, seulement on n'y voyait aucune porte de communication avec le dehors.

— Tu prendras cette chambre, — dit-il à sa fille.

— Oui, mon père, — répondit-elle.

— Au moins, ainsi, il serait impossible d'arriver à toi sans passer d'abord devant moi, et, en cas de péril, j'ai là deux compagnons qui ne badinent point...

Et Nathan tira de ses poches des pistolets de petite dimension.

On servit le souper.

Il consistait en œufs frais, en un morceau de viande cuite au four, et en un poulet rôti, avec du pain et avec du vin.

Les œufs avaient six semaines de date.

Le morceau de viande était avancé.

Le poulet était un vieux coq.

Le pain était dur et le vin aigri.

Nathan et Déborah purent à peine manger.

— Ah! les brigands!... — murmurait le juif, — quel souper! S'ils nourrissent Roboam de la même façon, la malheureuse bête ne pourra pas le porter demain! Ce qui ne les empêchera pas, les Amalécites qu'ils sont, de nous faire payer tout cela bien cher!... Qu'ils soient maudits, jusqu'à la quatorzième génération!...

Déborah s'efforça de calmer son père, en lui affirmant qu'elle n'avait pas le moindre appétit et que son unique désir était de prendre un peu de repos.

En conséquence, la jeune fille se retira dans la chambre qui lui était destinée, et Nathan fit ses préparatifs pour la nuit.

Ils étaient des plus simples.

Le juif ôta le traversin de son lit et le remplaça par sa valise de cuir, autour de laquelle il roula les draps.

De cette façon, et tandis qu'il dormirait, sa tête reposerait sur son trésor.

Il traîna jusqu'auprès du lit la table sur laquelle le souper avait été servi.

Il visita avec le plus grand soin les pierres et les amorces de ses pistolets, et il les plaça sur la table, à portée de sa main.

Ceci fait, il se coucha.

Il éteignit la lumière.

Mais, au lieu de songer à s'endormir, il se mit à chercher à quelle bonne et belle opération d'usure il pourrait employer les fonds qui venaient de lui rentrer.

Le sommeil, avec son cortége de riantes illusions, était déjà descendu sur les paupières de Déborah.

A mesure que le crépuscule faisait place à la nuit, la fraîcheur du soir augmentait

Bientôt cette fraîcheur devint telle, qu'Hébé et la mère Moloch durent quitter le banc de pierre sur lequel elles avaient été assises jusque-là, et rentrer dans l'hôtellerie du *Porc armé*.

Le malheureux coq destiné à être servi sous le pseudonyme menteur de poulet, au souper du juif et de sa fille, rôtissait ses membres étiques devant un feu maigre et mal entretenu.

L'hôtelier ne se trouvait pas dans la cuisine.

L'ignoble maritorne dont nous avons dit deux mots, agitait avec une cuiller de bois le contenu d'un chaudron posé sur les cendres chaudes.

Elle ne fit pas attention aux deux femmes.

Hébé ouvrit la porte du cabinet rempli de paille dans lequel elles devaient coucher.

Elles entrèrent dans ce cabinet, refermèrent la porte sur elles, et, toutes frissonnantes, car les vitres cassées laissaient pénétrer l'air de la nuit, elles s'étendirent sur les bottes de paille où elles ne tardèrent pas à s'endormir.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, puis l'impression du froid devint telle, que la souffrance réveilla Hébé.

La nuit devait être avancée.

La lune, aux deux tiers de sa croissance, jetait ses rayons blancs par la fenêtre brisée.

A cette lueur, s'en mêlait une autre plus vive.

C'étaient des clartés intermittentes qui venaient de la cuisine, à travers les fentes de la porte.

On entendait aussi le bruit monotone de voix étouffées à dessein.

Hébé se leva pour rendre un peu de souplesse à ses membres engourdis et endoloris.

Machinalement elle appliqua l'un de ses yeux à une fente des planches disjointes.

Elle vit qu'un grand feu de sarments pétillait dans la cheminée, avec une flamme chaude et joyeuse.

Deux hommes, assis auprès de ce feu, se versaient, à tour de rôle, le vin violet contenu dans un grand broc, et causaient, penchés l'un vers l'autre.

Ces deux hommes étaient le maître de l'hôtellerie et son garçon d'écurie.

Ils parlaient bas.

Mais l'on sait combien est profond le silence des nuits, et comment la voix humaine se distingue au milieu du calme de la nature endormie.

Hébé écouta.

Voici ce qu'elle entendit :

— Je te soutiens, — murmurait le maître, — que ce vieux petit juif bossu est pauvre comme Job, et que tout ce qu'il pourra faire sera de me payer demain son écot... — Est-ce que, s'il avait de l'argent, il voyagerait avec sa fille en pareil équipage?... — son bidet ne vaut pas trois pistoles!... celui qui l'achèterait à ce prix serait volé!...

— Vous n'avez donc pas vu la valise?... — demanda le valet.

— Une petite valise en cuir noir, tout usée?...

— Oui.

— Si, pardieu! je l'ai vue...

— Mais, l'avez-vous eue entre les mains?

— Non.

— Eh bien! elle est assez lourde pour fatiguer la main qui la porte!...

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans?...

— Voilà ce que j'ai demandé au juif bossu.

— Et que t'a-t-il répondu?

— Que c'était du plomb et de l'étain.

— Je parierais qu'il disait vrai.
— Et moi, je mettrais ma tête à couper qu'il mentait.
— Mais, pourquoi, enfin? — pourquoi?
— Pour deux raisons.
— Lesquelles?
— D'abord, parce qu'il avait une horrible peur de me voir mettre la main sur cette valise... si je l'ai touchée, c'est malgré lui...
— Et ensuite?
— Ah! ensuite, parce qu'en la lui rendant, j'ai entendu distinctement le bruit que produisent des louis et des écus qui se choquent...

## XVI. — UNE CAUSERIE AU COIN DU FEU.

Un instant de silence suivit les dernières paroles du valet.
Puis le maître demanda :
— Ah çà, es-tu bien sûr d'avoir entendu des écus se choquer?...
— Si j'en suis sûr?... ah! mais, oui, que j'en suis sûr!... et il n'y avait pas rien que des écus, j'en réponds, il y avait aussi des louis...
— Mais, alors, cela doit faire beaucoup d'argent...
— Ah! ma foi, je le crois bien, plus d'argent qu'on ne vendrait le *Porc armé* et deux ou trois hôtelleries comme celle-ci encore avec,..
— Mais, alors, si j'avais à moi une somme pareille, je serais riche... — murmura le maître.
— Vous voulez dire : nous serions riches...— répliqua le valet.
— Comment, *nous?*
— Dame! c'est clair.
— Que veux-tu dire?
— Je veux dire, si pareille aubaine vous tombait du ciel, vous auriez trop bon cœur pour ne pas partager avec moi...
— Peut-être; mais comme pareille aubaine ne m'arrivera point..
— Qui sait? — interrompit le valet.
— Et d'où diable veux-tu que ça me vienne?
— Vous pouvez hériter.
— De qui?
— De vos parents.
— Je n'en ai pas.
— Vous croyez?
— J'en suis sûr.
— Eh bien, j'imagine que vous vous trompez.
— Prétends-tu connaître ma famille mieux que moi?
— Oui.
— Voilà qui est fort!
— C'est comme ça.
— Et ces parents, quels sont-ils? Tu serais, ma foi, bien embarrassé de le dire.
— Point du tout.
— Dites-le donc!
— Vous avez d'abord un petit vieux juif bossu, dont je ne sais pas le nom, mais qui est votre parent le plus proche... Il loge chez vous cette nuit...
— Lui!... mon parent!...
— Sans doute.
— Tu rêves!...
— Il est votre parent, puisque vous en hériterez; et cela ne tardera guère, car il est, à cette heure, bien malade...
— Malade?...
— Oh! très-dangereusement.
— Et de quoi?...
Le valet regarda tout autour de lui.
Puis, il se pencha vers son maître, et il dit d'une voix basse et sinistre :
— De quoi? du coup de couteau que nous allons lui donner tout à l'heure au travers du corps.
L'hôte tressaillit.
— Malheureux! — balbutia-t-il, — songes-tu bien à ce que tu me proposes?
— Si j'y songe?... oui, pardieu!... et vous aussi, vous y songez, mon maître; vous êtes las de votre misère... c'est le seul moyen de vous enrichir... l'affaire est superbe et elle n'offre pas le moindre danger... le petit juif est vieux et faible... il ne se défendra guère...
— Mais, sa fille?...
— Ah bah! vous la saignerez aussi, pendant que nous serons en train...
— Quoi!... faudra-t-il donc la tuer comme son père?
— Dame! il me paraît difficile de faire autrement.
— Elle est si belle!... — murmura l'hôte.
— Ah! elle est belle?
— Je n'ai jamais rien vu de si beau!...
— Comme ça, elle vous a tapé dans l'œil?
— Je donnerais la moitié de ce qu'il y a dans la valise du père pour que la fille soit à moi...
— C'est un marché qui ne peut pas se faire... la demoiselle pousserait des cris et nous mettrait une mauvaise affaire sur les bras... c'est moi qui me chargerai d'elle...
Il y eut un nouveau silence, qui dura quelques secondes.
Ce fut le maître qui le rompit.
— Je pense à une chose... — fit-il.
— A quoi?
— Une fois l'argent entre nos mains, que ferons-nous?
— C'est cela qui vous embarrasse?
— Mais, il me semble...
— Il vous semble mal... rien n'est plus simple...
— Enfin... ces cadavres, comment les faire disparaître?... cette fortune, comment l'expliquer?...
— Écoutez, je fais une supposition : nous voici riches, la valise est à nous, nous l'ouvrons, nous partageons; rien ne nous retient dans ce pays-ci, n'est-ce pas?
— Rien.
— Vous êtes ruiné?
— Complétement.
— L'hôtellerie du *Porc armé* tombe en ruines...
— C'est facile à voir.
— Vous n'avez ni l'envie de la réparer, ni l'argent nécessaire pour cela?...
— Comme tu dis, ni argent, ni envie...
— Eh bien! aussitôt après le coup fait, nous mettons le feu aux quatre coins de la baraque; — l'incendie se charge d'expliquer la disparition des voyageurs, et nous, pendant ce temps-là, nous voguons vers d'autres climats...
— Je crois que ton idée est bonne...
— Pardieu! si elle est bonne!... — elle est plus que bonne, elle est excellente!... — nous irons à Paris... — J'ai beaucoup entendu parler de Paris, et je brûle de le connaître... — Voyons, est-ce décidé?
— Oui.
— A la bonne heure!... Dans quelles chambres avez-vous mis le bossu et sa fille?
— Aux numéros 1 et 2.
— La porte ferme-t-elle en dedans?
— Mal; cependant, il y a un verrou.
— Ça sera facile à démolir d'un coup d'épaule. Le vieux sera surpris dans son premier sommeil, vous courrez à son lit, moi je m'occuperai de sa fille... Où sont les couteaux?
— Là.
Le valet ouvrit un tiroir.
Il y prit deux longs couteaux, de ceux qui servent à découper des viandes crues, et il se mit à les examiner d'un air connaisseur en essayant successivement sur son doigt la pointe et la lame.
Cet examen terminé, il hocha la tête d'un air peu satisfait.
— Épointés!... ébréchés!... émoussés!... — murmura-t-il, — le moyen de faire de la bonne besogne avec de si mauvais outils!...
Il rouvrit le tiroir et il prit une pierre longue de couleur ardoisée.
Il humecta cette pierre avec quelques gouttes de vin, et il se mit en devoir de repasser les couteaux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Aussitôt qu'Hébé avait entendu et compris les premiers mots de cette conversation effroyable, elle s'était penchée vers la mère Moloch, et, tout en lui appuyant une de ses mains sur la bouche pour la contraindre à garder le silence, elle l'avait éveillée doucement.
Puis, la prenant par le bras et la conduisant auprès de la porte, elle lui dit tout bas :
— Écoutez!...
La mère Moloch prêta l'oreille.
Toutes deux assistèrent ainsi au monstrueux conciliabule.
— Que faut-il faire? — murmura Hébé d'une voix à peine distincte, quand les projets des deux brigands se furent suffisamment dévoilés?
— Nous enfuir... — répondit la vieille femme.
— Et ces malheureux, les laisserons-nous égorger?...
— Comment l'empêcher?
— En les prévenant.
— C'est risquer notre vie?
— Qu'importe?...
— Et d'ailleurs, les prévenir, de quelle façon? — Sais-tu seulement où ils logent?
— Oui, je le sais. Avant de rentrer ici, j'ai vu de la lumière aux fenêtres de leurs chambres...
— Mais, est-il possible d'arriver à eux sans passer par la pièce où sont ces deux hommes?...
— Je vais du moins l'essayer.
Et Hébé, joignant l'action aux paroles, amoncela quelques bottes de paille devant la fenêtre aux carreaux brisés, elle monta sur cette paille, elle fit jouer doucement le châssis dans ses rainures, et, sans avoir occasionné le moindre bruit, elle s'élança dans la basse-cour.
La lune, nous l'avons dit, répandait dans le ciel et sur la terre les nappes de ses blanches clartés.
Hébé entrevit une échelle à moitié brisée qui gisait dans la fange à côté d'un hangar.

Elle la prit, et, s'orientant de son mieux, elle la dressa contre la maison de manière à parvenir à la hauteur de l'une des fenêtres du premier étage.

Deux des échelons se brisèrent sous le poids cependant bien léger de son corps.

Ceci ne la découragea pas.

Elle se suspendit aux montants de l'échelle, et elle arriva jusqu'à la fenêtre.

Alors, elle se mit à frapper légèrement avec ses doigts contre l'une des vitres.

Ce bruit, qu'elle rendait à dessein peu distinct, ne sembla d'abord attirer l'attention de personne.

Pourtant Hébé ne s'était pas trompée.

La fenêtre à laquelle elle frappait était bien celle de la chambre du juif Ezéchiel Nathan.

### XVII. — HÉBÉ A L'ŒUVRE.

Enfin il se fit un léger mouvement dans la chambre.

Une forme indécise s'approcha de la fenêtre, et une voix que la frayeur rendait chevrotante, demanda :

— Que voulez-vous?

— Ouvrez, — répondit vivement Hébé, — et ne faites pas de bruit.

La fenêtre fut entre-bâillée.

Puis le juif, toujours tremblant, balbutia :

— Qui êtes-vous?...

— Une femme... — répliqua Hébé, — une femme qui vient vous sauver...

— Me sauver!...

— Oui, vous et votre fille...

— Mais quel danger nous menace?...

— Un danger de mort!.... — l'argent que vous portez avec vous a tenté la cupidité de deux hommes infâmes!... — dans quelques minutes ils doivent vous assassiner!...

En entendant ces paroles terribles, Ezéchiel ouvrit complètement la fenêtre.

— Entrez... — dit-il à Hébé, en lui tendant la main pour l'aider à escalader le rebord de la croisée, — entrez et expliquez-vous...

La jeune fille s'élança dans la chambre.

En quelques mots elle mit le juif au courant de ce qu'elle avait entendu.

Ezéchiel Nathan frissonnait de tous ses membres.

— Mais alors, — murmurait-il, — nous sommes perdus...

— Non, car vous êtes avertis...

— Que faire?

— N'avez-vous donc pas des armes?

— Oui, des pistolets, que voici.

— Vous vous en servirez.

— Je crois qu'il vaudrait mieux fuir...

— C'est impossible...

— Pourquoi?

— L'échelle qui m'a servi pour arriver à vous se briserait sous le poids de votre corps... — D'ailleurs ces hommes vont monter, et votre fille n'est pas prête pour la fuite...

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce que vous dites est vrai!... — il faut que j'éveille Déborah... — nous verrons ensuite...

Nathan courut à la chambre de sa fille et il en poussa la porte.

La belle juive avait été réveillée par le bruit de la fenêtre qui s'ouvrait; elle avait entendu des voix et, se doutant bien qu'il se passait quelque chose d'étrange, elle s'était habillée dans l'obscurité.

— Seigneur!... Seigneur!... — balbutia Nathan, — qu'allons-nous devenir?... que puis-je faire, moi chétif et faible, seul contre ces hommes!...

— Nous sommes deux, — répliqua Hébé, — vous êtes armé et j'ai un poignard...

— Quoi!... vous frapperez?...

— Comme un homme!...

Mais Hébé ajouta, en s'adressant à Déborah :

— Ne tremblez pas, mademoiselle, votre père et moi nous saurons vous défendre...

Déborah saisit une des mains d'Hébé et la serra entre les siennes, en murmurant :

— Oh! merci!... merci!...

Quelques secondes s'étaient écoulées.

Hébé prêta l'oreille.

— Silence!... — fit-elle ensuite en étouffant sa voix, — silence!... les voici...

On entendait en effet craquer l'escalier chancelant, sous des pas qu'on s'efforçait vainement de rendre légers.

Les dents du juif s'entre-choquaient.

— Vos pistolets sont-ils armés? — demanda Hébé.

— Oui.

— Venez...

Elle prit Nathan par la main et le plaça tout près de la porte, du côté du lit.

Ensuite elle approcha ses lèvres de son oreille, et elle ajouta :

— Leur intention est de jeter la porte en dedans d'un seul coup d'épaule si elle résiste, et de se précipiter, l'un vers le lit où ils croient vous trouver endormi, l'autre dans la chambre de votre fille. Attendez qu'ils soient entrés, ne vous hâtez pas trop, et tirez à bout portant...

Nathan ne pouvait parler, mais il fit un geste d'adhésion complète à ce qu'Hébé venait de dire.

Dans l'escalier, le bruit avait cessé.

Un silence profond régnait.

Ce silence dura à peu près une minute, et sembla long comme une année entière aux trois principaux acteurs de cette scène.

Soudain on entendit un grattement léger contre le bois de la porte.

Évidemment quelqu'un cherchait le loquet de la serrure.

On trouva ce loquet, et la porte fut doucement ébranlée.

Mais, comme elle était fermée en dedans à la clef et au verrou, elle ne s'ouvrit point.

Hébé toucha le bras de Nathan pour lui faire comprendre que le moment décisif approchait.

Il y eut un nouveau silence qui sembla plus long encore que le premier.

Puis un choc violent retentit.

Les panneaux disjoints craquèrent, la serrure et le verrou furent arrachés. La porte, à demi brisée, céda.

Deux hommes, dont l'un tenait de la main gauche une lanterne sourde, bondirent en avant comme deux jaguars.

A la clarté tremblotante de leur lanterne, ils aperçurent Nathan debout et un pistolet dans chaque main.

Le maître de l'hôtellerie poussa un cri sauvage et voulut reculer.

Mais il n'était plus temps.

Nathan fit feu de son premier coup.

La balle frappa le gros homme à la tête.

Le crâne vola en éclats, et le misérable tomba foudroyé.

En face de cette catastrophe inattendue, le valet tourna sur ses talons et regagna l'escalier.

Mais Nathan, qui devenait brave maintenant qu'il n'y avait plus de péril, s'élança à sa poursuite.

Le valet d'écurie avait déjà franchi une dizaine de marches.

La terreur lui donnait des ailes.

Nathan fit feu de son second coup et l'abattit.

— Sauvés! — s'écria-t-il avec un enthousiasme grotesque; — sauvés!... sauvés!... que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, en soit béni!... mes deux balles ont touché le but!...

— Oui, sauvés!... — ajouta Déborah en se jetant dans les bras d'Hébé et en la serrant contre son cœur; — oui, sauvés, mais grâce à vous!... — Mademoiselle, voulez-vous être ma sœur?...

— Votre sœur! — répondit Hébé, — oh! oui... et je vous aimerai de toute mon âme!...

Puis elle se dégagea de l'étreinte de Déborah et elle dit :

— Maintenant, ne perdons pas de temps... tout ce bruit a pu donner l'alarme dans les maisons du village... quoique nous n'ayons fait que nous défendre, nous pourrions être accusés de meurtre... et Dieu sait que l'on ne se justifie pas facilement des accusations injustes!... profitons de la nuit... prenons ma mère qui est en bas et partons...

— Oui... oui... — dit Nathan, — partons.

Le juif chargea la valise sur son épaule.

Hébé et Déborah passèrent les premières, franchirent, dans l'escalier, le cadavre sanglant du valet et gagnèrent la cuisine, suivies par Nathan.

Le feu brûlait toujours.

La petite lampe de cuivre, placée sur une table, ne s'était point éteinte.

Hébé appela la mère Moloch qui, tremblante encore, sortit de sa retraite.

Nathan courut à l'écurie.

Il harnacha Roboam à la hâte, tant bien que mal, il attacha la précieuse valise à sa place accoutumée, et nos quatre personnages se mirent en marche et s'éloignèrent le plus rapidement possible du village, et surtout de l'hôtellerie du *Porc armé*.

Ils ne couraient d'ailleurs aucun risque d'être poursuivis.

Les paysans ont le sommeil dur.

Aucun d'entre eux n'avait été réveillé par les deux coups de pistolet.

Quant à la maritorne au tablier gras, qui logeait dans l'hôtellerie, elle avait bien entendu.

Mais la frayeur la clouait dans sa chambre, où elle s'était barricadée avec tout ce qu'elle avait trouvé de meubles sous sa main.

C'est seulement plusieurs heures après, au grand jour, qu'elle se décida à ouvrir sa porte.

On sait quel spectacle frappa sa vue.

Elle fit retentir l'air de ses cris, elle appela au secours, elle rassembla tout le village.

Les deux cadavres étaient déjà roides et complétement refroidis.

On envoya querir le lieutenant criminel de la ville la plus proche.

Il arriva vers midi.

On constata sans peine que le maître et le valet n'avaient reçu la mort qu'après avoir brisé la porte des voyageurs.

Les longs couteaux dont ils avaient eu soin de se munir ne pouvaient laisser aucun doute sur leurs intentions.

D'ailleurs, maître et valet passaient à bon droit pour des gredins, dont le pays se voyait débarrassé avec bonheur.

La justice décida qu'il n'y avait pas lieu de passer outre.

En conséquence, on ne se mit point à la poursuite des fugitifs.

§

— Où allez-vous? — avait demandé Déborah à Hébé, quand la marche de la petite caravane se fut un peu ralentie.

— A Paris, — répondit la jeune femme.

— Nous aussi.

— Eh bien, si vous y consentez, nous ferons route ensemble...

— Si nous y consentons!... oubliez-vous donc que je vous ai priée d'être ma sœur?

— Non, certes, je ne l'oublie pas..

Les deux jeunes filles s'embrassèrent de nouveau.

— Comment vous appelez-vous, ma sœur? — demanda la juive.

— Hébé.

— Quel nom charmant!...

— Et vous, ma sœur?...

— Déborah.

XVIII. — COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE.

Ainsi que Nathan l'avait annoncé à Déborah, le voyage jusqu'à Paris ne dura que cinq jours.

Pendant ce temps, Hébé et la juive se lièrent de la plus étroite amitié. Interrogée par Déborah sur sa vie passée et sur sa situation actuelle, Hébé lui fit un récit qui embrassait tout son passé.

Ce récit intéressa Déborah au plus haut point et donna une nouvelle force à son attachement naissant.

Elle eût voulu ne plus quitter Hébé et l'installer auprès d'elle dans la maison de son père.

Elle en parla à Nathan.

Mais ce dernier, malgré son aveugle affection pour sa fille, fit la sourde oreille.

Sa ténébreuse existence d'usurier prêteur sur gages ne lui permettait point de laisser une étrangère s'introduire ainsi dans son intérieur.

Déborah se consola un peu en songeant qu'Hébé viendrait la voir souvent, presque tous les jours. Comme bien on pense, Hébé promit.

Nathan, — quoiqu'il fût juif, par conséquent avare, — se montra reconnaissant du service immense que la jeune fille lui avait rendu.

Au moment de se séparer des deux femmes, en entrant dans Paris, il glissa dans la main de la mère Moloch une bourse qui contenait vingt pièces d'or.

Hébé n'en sut rien; son orgueil se serait cabré devant cette espèce de payement offert pour une action généreuse.

Les deux femmes cherchèrent un asile:

La mère Moloch trouva, rue des Prouvaires, un petit logement qui, si misérable qu'il fût, lui convint parfaitement.

Grâce à la libéralité de Nathan, elle put mettre dans ce logement quelques meubles indispensables, qu'elle acheta d'occasion chez des fripiers du plus bas étage.

Un an s'écoula. Au bout de cette année, la situation de nos personnages était toujours la même.

La mère Moloch qui, nous le savons, avait rêvé de faire fortune à Paris au moyen des sciences occultes et en disant la bonne aventure, avait vu, peu à peu, se dissiper cette illusion.

Vainement sa réputation de sorcière et de devineresse s'était répandue et accréditée dans le quartier...

Ses clientes étaient rares, et la plupart, presque aussi pauvres que la nécromancienne, payaient bien mal les oracles qu'elles sollicitaient.

De temps en temps, lorsqu'elle passait dans la rue, la mère Moloch s'entendait traiter de sorcière et menacer de la chemise goudronnée et du fagot.

Hébé passait pour sa fille.

Les mauvais plaisants ajoutaient en riant qu'une si jolie fille, née d'une sorcière plus que mûre, ne pouvait avoir que le diable pour père.

Ceci s'était répandu peu à peu et Hébé avait reçu le surnom de *la fille du diable.*

§

Nos lecteurs se souviennent-ils de la situation dans laquelle nous avons laissé le héros de ce livre, Raoul de La Tremblaye?

Pour leur épargner la fatigue de remonter à la précédente partie de ce livre, nous allons, en quelques lignes, remettre cette situation sous leurs yeux.

Raoul, après avoir gagné des sommes immenses dans la maison de jeu de la rue Saint-Honoré, avait été dépouillé de sa montre et d'une partie de son or par les porteurs de sa chaise, qui l'avaient, en outre, laissé pour mort sur le pavé de la rue des Prouvaires.

Raoul, blessé et évanoui, avait été recueilli chez la mère Moloch par la fille du diable.

Revenu à lui-même, la vieille femme lui avait fait les prédictions les plus étranges, et, par son pouvoir magique, lui avait montré dans une carafe d'eau, un des plus lugubres tableaux de son avenir.

Préoccupé de ces prédictions et de cette vision, Raoul avait quitté le logis de la rue des Prouvaires sans penser à s'enquérir du nom de la rue, et sans recueillir quelques indices qui pussent, plus tard, lui faire reconnaître ce logis.

Pendant un instant, il avait été frappé de la beauté radieuse de la fille du diable.

Mais cette fugitive impression s'était effacée bien vite.

Raoul avait monté sa maison.

Cela fait, il s'était dit qu'il lui fallait une maîtresse, et que cette maîtresse devait être choisie de manière à lui faire honneur.

Le souvenir de Déborah, — cette splendide et raphaélique créature, — traversa son esprit.

Il ignorait l'immense fortune de Nathan, et il songea, tout d'abord, à séduire la jeune juive.

Seulement, il ne trouvait aucun prétexte pour retourner chez Nathan.

Ce prétexte, le juif lui-même le lui donna.

Un soir, il aborda Raoul et lui demanda si sa montre ne lui avait pas été volée.

— Oui, — répondit le jeune homme.

— Elle est chez moi et je puis vous la rendre; venez demain et je vous expliquerai tout...

Le lendemain, en effet, Raoul rentra en possession du précieux bijou qui lui venait de son père d'adoption, Réginald de La Tremblaye, et auquel, pour cette raison, il tenait plus qu'à aucune chose en ce monde.

Pendant cette visite Nathan introduisit M. de La Tremblaye dans ce salon oriental que nous avons déjà décrit.

Il le mit en présence de quatre tableaux de grands maîtres, ces tableaux merveilleux, ces diamants sans tache dont nous avons parlé et qui faisaient partie de l'appartement particulier de Déborah.

— Voilà mes trésors!...— dit-il;— regardez, mon gentilhomme!... regardez, et jugez!...

Raoul regarda en effet.

Son admiration se formula en des termes plus pompeux peut-être que sincères.

Ce n'est pas que le jeune homme fût insensible au mérite hors ligne des œuvres magnifiques offertes à ses regards.

Non. Loin de là.

Mais sa distraction et sa préoccupation étouffaient momentanément en lui le sentiment artistique.

Il était ébloui de ce luxe asiatique étalé devant lui.

Et puis, dans cette pièce où flottaient de vagues parfums, il lui semblait que Déborah avait laissé quelque chose d'elle-même, quelques parcelles de son âme et de sa beauté.

Ses yeux ne pouvaient se détacher des portières de lampas qui masquaient évidemment une issue intérieure, derrière laquelle, peut-être, se cachait la divine juive.

Par moments, il lui semblait voir tressaillir cette draperie...

Et son cœur tressaillait en même temps.

Au milieu du salon se voyait un guéridon de bois sculpté, d'un précieux travail.

Sur ce guéridon était un gros livre entr'ouvert.

Raoul, en passant, laissa tomber ses yeux sur ce gros livre.

— Ah! par exemple!... — murmura-t-il assez haut pour être entendu de Nathan, — ah! par exemple, voilà qui est étrange!

Le juif s'arracha à sa contemplation.

— Quoi donc?... — demanda-t-il.

— Pourriez-vous m'expliquer comment il se fait que ce livre soit ouvert précisément à cette page?

Nathan s'approcha du guéridon.

Il prit le volume et le regarda.

— Un armorial!... — s'écria-t-il. — Ma foi, mon gentilhomme, ce livre ne m'appartient pas, et j'ignorais sa présence ici... — Quant à la page à laquelle il est ouvert, je vois qu'elle contient la généalogie des marquis de La Tremblaye, vieille maison de Picardie, mais je ne connais personne de ce nom... Et vous? ..

Raoul ne répondit pas.

Sa surprise et son émotion croissaient de seconde en seconde.

Nathan continua à regarder la page imprimée en gros caractères et ornée de figures gravées sur bois.

— Ah! ah! — fit-il,— voici l'écusson de cette famille : *un tremble d'or, au champ de gueules,* avec la devise TREMBLAYE NE TREMBLE. Mais cette devise... cet écusson... je les connais! L'un et l'autre sont



Arrivé à la porte de l'hôtellerie, Ezéchiel arrêta les pas du chaval qu'il conduisait. (Page 146.)

émaillés sur la boite de votre montre... Oh! maintenant, je comprends votre surprise à la vue de ce livre ouvert à cette page... Vous êtes un La Tremblaye, n'est-il pas vrai, mon gentilhomme?

— Oui, — répondit Raoul, — je suis un La Tremblaye, le dernier de ma race...

A peine le jeune homme avait-il prononcé les dernières paroles que nous venons d'écrire, qu'un bruit subit se fit dans la pièce voisine.

La draperie, agitée, s'entr'ouvrit violemment.

Deux pâles visages de femmes se montrèrent à la fois.

Puis, la tapisserie retomba.

On entendit un cri sourd, auquel succéda le bruit mat d'un corps humain tombant sur un tapis.

— Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob!... — murmura Nathan avec épouvante, — qu'y a-t-il?... que se passe-t-il donc?...

Et il souleva vivement la portière qui séparait le salon de la chambre à coucher.

Raoul s'avança derrière lui.

Un spectacle inattendu frappa ses regards, en même temps que ceux du juif.

Une jeune fille, d'une effrayante pâleur, gisait inanimée sur le sol.

Déborah s'agenouillait auprès d'elle.

Dans la jeune fille évanouie, Raoul reconnut la fille du diable.

Avons-nous besoin d'expliquer ce qui se passait?

Les faits, ce nous semble, parlent d'eux-mêmes.

Hébé, avec son instinct de femme, avec l'expérience de sa vie aventureuse, avait bien compris que Déborah aimait ce mystérieux jeune homme, qui, par deux fois, était venu chez Nathan, et dont les armoiries portaient de *gueules au tremble d'or*.

C'était elle qui, sur la demande de la juive, s'était procuré un *armorial* et l'avait apporté au logis de la rue Saint-Honoré.

Mais Hébé, elle aussi, aimait.

Elle aimait ce bel inconnu, heurté par elle à l'angle de la rue Richelieu, arraché par elle à la mort dans l'humble maison de la rue des Prouvaires.

O douleur!...

Dans ce chevalier de La Tremblaye, à qui Déborah avait donné son cœur, elle retrouvait l'homme à qui, de son côté, elle avait donné le sien!

Déborah était sa rivale!...

Sa rivale!...

Et, plus riche et plus belle, Déborah devait l'emporter dans la lutte qui s'engagerait entre elles!...

Voilà pourquoi Hébé venait de s'évanouir.

Cet évanouissement était en quelque sorte la première scène du drame terrible prêt à se jouer entre ces deux femmes.

§

La présence, dans le salon de Déborah, de l'armorial ouvert à la page qui contenait la généalogie de la famille dont il portait le nom, avait été toute une révélation pour Raoul.

Il comprenait qu'il était aimé de la belle juive.

Cette conviction, on le devine, n'avait fait que l'affermir de plus en plus dans ses projets de séduction.

Seulement, quand il voulut arriver à la réalisation de ces projets, il se heurta, dès le premier pas, contre des obstacles insurmontables.

Déborah était mieux gardée que les odalisques dans le harem du Grand Seigneur, mieux gardée que les classiques pommes d'or du jardin des Hespérides.

Au logis de la rue Saint-Honoré, il n'y avait pas de *Cerberus* qu'on pût endormir en lui jetant un gâteau de miel.

Quoique Ezéchiel Nathan fût une grotesque créature, et, qui plus est, un impitoyable usurier, il avait un cœur de père.

Sa tendresse pour Déborah était un culte.

Mais cette tendresse ne le rendait point aveugle.

La naissante passion de sa fille pour le beau gentilhomme ne lui avait point échappé.

Or, comme il n'admettait pas qu'un mariage fût possible entre un



Le valet se pencha vers son maître et lui dit d'une voix basse et sinistre... (Page 149.)

La Tremblaye et l'héritière d'une race maudite, il s'était dit que Raoul chercherait à séduire Déborah.

Disons-le à sa louange, Nathan aurait donné son sang, — sa vie, — jusqu'à son or, — plutôt que l'honneur de sa fille.

Il établit autour de sa maison une surveillance occulte, mais incorruptible, qui devait déjouer et qui déjoua en effet toutes les tentatives de Raoul.

Ce dernier eut beau prodiguer l'or et soudoyer, avec une libéralité princière, les agents les plus discrets et les plus rusés, aucun de ses émissaires ne put seulement franchir le seuil de la maison de Nathan.

A plus forte raison, aucun ne parvint à échanger un seul mot avec Déborah ou à lui remettre un billet.

Tout ce que Raoul acquit, ce fut la certitude qu'il ne réussirait pas.

Il apprit en outre que Nathan, malgré son existence misérable et sa pauvreté apparente, était un des plus riches capitalistca de Paris, et que sa fortune pouvait, sans exagération, s'évaluer à plusieurs millions.

## XIX. — PARTI PRIS.

Jetez dans le plns étroit filet d'eau des rochers qui brisent son cours...

Le ruisseau deviendra torrent.

Sa marche, paisible et régulière jusque-là, se fera impétueuse et désordonnée.

Il en est ainsi de l'amour.

Tentez de l'arrêter par des obstacles, et vous verrez ce qui adviendra.

Le caprice se métamorphosera en passion.

Raoul, en réalité, n'éprouvait pour Déborah qu'un goût très-vif.

Si la jeune fille était devenue sa maîtresse, qui sait quelle eût été la durée de cette fantaisie?...

Mais, à partir du jour où Raoul acquit la certitude que la juive ne lui appartiendrait jamais, son caprice prit toutes les allures d'un très-violent amour.

Raoul essaya bien de lutter un peu contre cet amour.

Mais il se trouva vaincu presque sans avoir combattu.

La rayonnante image de Déborah s'était emparée de son cœur et de sa pensée.

Nous disons : *son cœur...* — peut-être ferions-nous mieux de dire : *sa tête...* car la passion qu'il éprouvait, à coup sûr, résidait plutôt dans le cerveau que dans le cœur.

Toujours est-il qu'il pensait constamment à la jeune fille.

Tant que durait le jour, il croyait la voir dans chaque forme de femme entrevue au passage.

La nuit, il la revoyait dans les songes trop courts de son sommeil interrompu.

Comme on le dit vulgairement : *Il en perdait le boire et le manger.*

Il pâlissait. Il maigrissait.

Enfin, il changeait à vue d'œil.

Souvent il passait une partie de la journée, debout et immobile, en face du logis de la rue Saint-Honoré.

Il savait bien que Déborah ne se montrerait point.

Mais il se sentait plus près d'elle, et c'était un petit adoucissement à ses maux.

Un pareil état de choses ne pouvait pas durer.

Il fallait en sortir à tout prix.

Quand l'état d'un malade est désespéré, les médecins emploient ce qu'on appelle les *remèdes héroïques.*

Raoul se décida à faire comme eux.

Or, aux maladies dont l'amour est la cause, il n'est qu'un seul remède, — la possession.

Pour arriver à posséder Déborah, il fallait l'épouser.

Raoul songea au mariage.

Lorsque, pour la première fois, l'idée de donner son nom à la juive se présenta à son esprit, son orgueil se cabra d'abord.

Déposer sur le front plébéien d'une juive, fille d'un usurier, la couronne patricienne de cette vieille race des La Tremblaye, lui sembla une monstruosité, presque un sacrilège.

Mais une double réflexion vint calmer cette fièvre aristocratique.

D'abord Raoul se souvint, — et Dieu sait s'il était disposé à l'oublier souvent! — que ce nom de La Tremblaye, dont il était si fier, ne lui appartenait pas.

Il ne le portait qu'en vertu d'une usurpation, légitimée peut-être par les circonstances antérieures, mais nullement légale et ne pouvant soutenir un examen sérieux.

Son véritable nom, — son nom de *Rigaud*, — n'avait réellement point trop à rougir d'une alliance avec celui de *Nathan*.

Déborah, à la vérité, était juive.

Mais les principes de Raoul ne pouvaient être un obstacle de quelque importance, car il professait l'indifférence la plus absolue en matière religieuse.

Ensuite, il y avait cette auréole de millions, qui donnait au beau front de Déborah un bien séduisant éclat.

Grâce à la dot immense que Nathan ne manquerait point de constituer à sa fille, Raoul se trouverait riche, véritablement riche, et il pourrait mener cette existence de luxe et d'ostentation qu'il aimait plus que tout au monde.

Bref, un matin, Ézéchiel Nathan reçut un billet dont le large cachet de cire rouge portait le *Tremble d'or*.

Ce billet lui fut apporté par un grand valet de pied à la livrée de La Tremblaye.

Voici ce qu'il contenait :

« Je viens solliciter de vous une entrevue.

« J'ai à vous entretenir de choses extrêmement sérieuses.

« Il s'agit d'une espérance dans laquelle j'ai mis tout le bonheur de ma vie.

« Comme, avant de vous avoir vu, je ne saurai pas si je dois vivre ou si je dois mourir, je vous prie instamment de m'accorder, le plus tôt qu'il sera possible, l'entrevue que je vous demande.

« J'attends votre réponse, monsieur, avec impatience, et je vous prie de ne point douter de l'estime absolue et de l'attachement sérieux de celui qui se dit votre serviteur empressé,

« RAOUL DE LA TREMBLAYE. »

Déborah était auprès de son père quand ce billet fut remis au juif.

Il répondit verbalement qu'il serait aux ordres de M. de La Tremblaye pendant tout le reste de la journée.

— Que peut me vouloir ce jeune homme? — demanda-t-il à sa fille quand le valet de pied fut parti.

— Comment le saurais-je? — balbutia Déborah, en proie à un trouble extraordinaire.

— Le style de son billet est bizarre... Je ne crois pas qu'il m'écrive en ces termes pour me demander de l'argent... Enfin, nous verrons.

Nathan, en manifestant son étonnement de cette façon, était de bonne foi.

Jamais l'idée ne lui serait venue qu'un gentilhomme de vieille race pouvait penser à une alliance avec sa caste méprisée

Déborah, elle, mieux éclairée par son amour, comprenait vaguement que, dans cette entrevue sollicitée par Raoul, il allait être question d'elle.

Aussi, ce fut le cœur palpitant et agité d'un trouble tout à la fois pénible et délicieux, qu'elle quitta son père, et qu'elle se retira dans son appartement.

Elle y trouva Hébé qui venait d'arriver et qui l'attendait.

La fille du Diable remarqua à l'instant même l'excessive agitation de Déborah.

Rien ne lui échappa, ni les yeux humides et brillants de la jeune fille, ni la pâleur de ses joues qui, par instants, laissait place à une rougeur ardente.

— Mon Dieu, chère Déborah, — lui demanda-t-elle vivement, — qu'avez-vous?

— Moi?... — fit la juive en s'efforçant de dominer son émotion, — je n'ai rien... Que voulez-vous que j'aie?

— Tout à l'heure vous étiez pâle... et maintenant vous voici pourpre... Souffrez-vous?...

— Je vous jure que je ne souffre pas.

— Enfin, vous avez quelque chose... je le vois... j'en suis sûre... Pourquoi me le cacher?... ne suis-je donc plus votre amie... votre sœur?...

— Oh! si... si... toujours mon amie.. ma bonne sœur!... — s'écria Déborah en embrassant Hébé avec effusion... — je vous dois la vie... comment n'aurais-je pas confiance en vous?... Je vais vous dire ce que j'éprouve, quoique, à vrai dire, je ne le comprenne pas très-bien moi-même...

Le cœur trop plein de Déborah avait besoin de s'épancher dans un autre cœur.

— Oui... oui... chère sœur... — dit vivement Hébé, — parlez, je vous écoute...

Les deux jeunes filles s'assirent l'une à côté de l'autre sur le divan.

Hébé passa son bras autour du cou de Déborah.

Cette dernière baissait les yeux.

Sa compagne attachait sur elle un regard perçant, rempli d'une curiosité avide.

Mais un observateur attentif aurait vu bien vite que dans ce regard il n'y avait plus d'affection, plus rien qu'une jalousie dévorante et presque sauvage, d'autant plus dangereuse qu'elle était plus hypocrite et se cachait mieux.

— Ce que j'éprouve... — reprit lentement Déborah qui semblait chercher des mots pour faire bien comprendre ce qui se passait en elle-même, — c'est un trouble indéfinissable... quelque chose que je n'avais jamais ressenti jusqu'à présent... Mon cœur bat si fort que cette sensation est douloureuse, et, cependant, j'aime cette douleur. Je suis inquiète, préoccupée, et pourtant je me sens joyeuse... car il me semble qu'il va m'arriver quelque chose d'heureux...

Déborah s'interrompit.

— Mais, — demanda Hébé, — tout ce que vous venez de me dire, ma sœur... tout ce que vous ressentez... a une cause, n'est-ce pas?...

— Sans doute, — balbutia la juive.

— Et cette cause... — reprit Hébé, haletante et retenant son souffle pour mieux entendre la réponse de Déborah, — cette cause... quelle est-elle?...

Un nuage pourpre envahit la naissance du sein et des épaules de la belle juive, et monta jusqu'à son front pur et chaste.

Après quelques secondes de silence, elle murmura :

— Il va venir ..

— Il, — répéta Hébé, — qui donc?...

— Lui... le beau gentilhomme... M. de La Tremblaye...

Hébé devint livide.

Il y eut dans son bras, passé autour du cou de Déborah, un mouvement convulsif.

On eût dit qu'elle voulait étouffer sa rivale, — et, peut-être, en eut-elle pendant un instant la pensée.

Mais quelques secondes lui suffirent pour reprendre tout son empire sur elle-même.

## XX. — LES LIGNES DE LA MAIN.

— Ah! — dit enfin Hébé d'une voix calme et qui ne trahissait aucune émotion, — ah! M. de La Tremblaye va venir...

— Oui.

— Pour vous, Déborah?

— Pour mon père.

— Comment le savez-vous?

— Il a écrit.

— Et vous avez lu son billet?

Déborah fit de la tête un signe affirmatif.

— Sans doute, — fit Hébé, — il vient puiser dans le coffre-fort de votre père...

— Oh! non, ce n'est pas cela, — répliqua vivement la juive; — maintenant M. de La Tremblaye est riche et n'a besoin de personne... d'ailleurs, les expressions de sa lettre indiquaient clairement qu'il ne pouvait être question d'argent dans l'entrevue qu'il demandait.

— Vous souvenez-vous de ces expressions, Déborah?... — demanda Hébé.

— Oui, certes!

— Voulez-vous me les répéter?...

— Écoutez...

Déborah n'avait entendu lire qu'une seule fois le billet de Raoul...

Et cependant, étrange phénomène de la mémoire aidée par l'amour, elle n'en avait pas oublié une seule phrase

Depuis le premier mot jusqu'au dernier, elle le répéta textuellement.

Hébé, en l'écoutant, frémissait.

Déborah, ayant achevé, se mit à commenter chaque phrase.

— Entendez-vous bien, chère sœur? — dit-elle, — il y a ceci : *Il s'agit d'une espérance dans laquelle j'ai mis tout le bonheur de ma vie!...* puis, immédiatement après : — *Avant de vous avoir vu, je ne saurai pas si je dois vivre, ou si je dois mourir...* Je vous le demande, quelle peut être une espérance dans laquelle on met tout le bonheur de sa vie?... — quelle peut être une incertitude qui vous laisse douter si vous devez vivre ou mourir?... N'est-il pas clair, n'est-il pas évident, n'est-il pas lumineux qu'il s'agit ici d'amour et que c'est de moi que M. de La Tremblaye va vouloir parler à mon père?...

— Ainsi donc, — demanda Hébé qui des ongles de sa main crispée déchirait la peau veloutée de sa ferme poitrine, — ainsi donc, vous supposez que M. de La Tremblaye songe à vous prendre pour femme?...

— Il ne peut m'obtenir autrement, et, s'il m'aime, il le fera...

— Et vous pensez qu'il vous aime?...

— Mon cœur me le dit... et je crois qu'il ne se trompe guère...

Hébé fut au moment d'éclater.

Elle entr'ouvrit les lèvres pour laisser déborder sa colère, ou plutôt sa rage jalouse.

Elle allait accabler Déborah sous le poids de son plus méprisant dédain.

Elle allait lui jeter au visage le nom de *juive*, qui, même à cette époque, passait pour une insulte.

Elle allait lui crier que les gentilshommes français ne mêlaient point leur sang au sang impur des filles de Juda, et que, s'ils les prenaient parfois pour maîtresses, ils ne les acceptaient jamais pour épouses...

Mais, avec une toute-puissante énergie de volonté, elle se contint. Une voix intérieure lui disait que mieux valait rester l'amie de Déborah, et que ceux-là qu'on trahit le mieux sont ceux qui se défient le moins.

Elle reprit donc, après un silence :

— Et vous seriez bien fière et bien heureuse, n'est-ce pas, de porter un nom aussi beau que le nom de La Tremblaye?...

— Fière et heureuse!... — répliqua la juive, — oh! oui... Mais ce n'est point de m'appeler d'un beau nom et de devenir une grande dame... c'est d'être aimée et choisie par LUI que je serais heureuse et que je serais fière!... Que m'importent ses aïeux et son blason?... Dans LUI, je ne vois que lui-même!...

— Déborah, vous l'aimez donc?

La juive prit la main d'Hébé.

Elle appuya cette main sur son cœur.

— Si je l'aime!... — répondit-elle ensuite, — si je l'aime?... sentez-vous comme mon cœur bat quand je prononce ce nom si doux : *Raoul!*...

Hébé dégagea doucement sa main.

Elle souleva son bras passé autour du cou de la juive.

Elle quitta le divan, et, se retirant dans l'embrasure de l'une des fenêtres, elle cacha son visage dans ses deux mains et pleura, ou du moins fit semblant de pleurer avec amertume.

Pendant quelques secondes, Déborah resta absorbée en elle-même et complétement étrangère à ce qui se passait auprès d'elle.

Mais enfin le murmure des sanglots d'Hébé la tira de son amoureuse extase.

Elle tressaillit, et, quittant le divan avec une inquiétude et une stupéfaction extrême, elle courut à Hébé.

— Chère sœur, — lui dit-elle en l'enlaçant de ses bras, — oh! mon Dieu, vous pleurez!... Mais pourquoi?... qu'avez-vous?... Je vous en conjure, dites-moi si vous avez quelque chagrin que j'ignore... J'ai eu confiance en vous tout à l'heure, à votre tour ayez confiance en moi... dites-moi... dites-moi bien vite ce secret qui vous oppresse et qui vous fait pleurer...

Hébé secoua la tête.

— Ne m'interrogez pas, — dit-elle.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas... parce que je ne peux pas répondre...

— Ah! — s'écria Déborah avec un peu d'amertume, — puisque vous vous défiez ainsi de moi, je n'insiste pas.

— Me défier de vous!... Croyez-vous donc que si la cause de mes larmes ne concernait que moi, je vous en ferais un mystère?

— Est-ce donc à mon sujet que vous pleurez? — demanda vivement Déborah?

Hébé fit un signe affirmatif.

— Mais alors, c'est qu'un malheur me menace?

— Oui, — balbutia Hébé.

— Un malheur grave?

— Terrible!

— Inévitable?

— Vous pourriez l'éviter sans doute, mais...

Hébé s'interrompit.

— Mais?... — demanda la juive.

— Mais vous ne voudriez point, — acheva Hébé.

— Mon amie, ma sœur, — dit alors Déborah, — au nom de l'affection que je vous inspire et que je ressens pour vous!... au nom de cette vie que vous m'avez conservée, parlez-moi franchement, ne me laissez pas dans cette incertitude horrible!... Savoir qu'un grand danger me menace et ignorer quel est ce danger, c'est trop et trop peu!... Il fallait ne me rien dire, ou, maintenant, il faut ne me rien cacher...

— Vous le voulez?

— Oui, je le veux, ou plutôt je vous en supplie...

— Eh bien! je cède...

— Parlez vite!

— Vous souvenez-vous, — demanda Hébé, — de ce qui s'est passé entre nous dans cette même pièce?

— Quand?

— Il y a quelques jours.

— A quel sujet?

— Au sujet de l'insistance que vous mettiez à me faire examiner les lignes de votre main, pour vous révéler ce qu'elles m'apprenaient sur votre avenir...

— Oh! je m'en souviens à merveille.

— Votre insistance, chère sœur, triompha de mes répugnances, je pris votre main et je vous dis :

« — Que voulez-vous savoir?

« — Je veux savoir si j'aimerai?... m'avez-vous répondu.

« — Oui, vous aimerez, ai-je dit alors.

« — Et, serai-je aimée?

« — Je le crois. »

— Vous voyez que les moindres détails de cette scène sont restés présents à mon esprit. Vous voyez que je n'ai pas oublié un seul mot de vos demandes et de mes réponses...

— C'est vrai, — murmura Déborah devenue pensive.

Hébé reprit :

— Je voulus en rester là, je vous suppliai de ne me pas questionner davantage; mais vous vouliez en savoir plus long... mes instances furent vaines et vous me demandâtes :

« — Epouserai-je celui que j'aimerai et qui m'aimera?... »

Je dus vous répondre ce que je lisais dans votre main, je dis :

« — Non. »

Vous avez tressailli :

Puis, ensuite, vous m'avez demandé si j'étais sûre de ce que je vous annonçais.

« — Oui, — répondis-je, — sûre, à moins cependant que mes observations ne me trompent et que mes calculs ne soient erronés... »

Aujourd'hui, le doute ne m'est plus permis, car le lendemain de ce jour, ma mère, sur ma demande, a consulté les astres, et les astres ont été d'accord avec les lignes de votre main...

— Mais alors, — interrompit vivement Déborah, — il faudrait donc ajouter foi à toutes les prédictions que vous m'avez faites jusqu'à ce jour?...

— Sans doute, il le faudrait...

— Vous m'avez dit que l'homme auquel je donnerais mon cœur était un être bizarre, mystérieux, indéfinissable...

— Je le dis encore...

— Vous voyiez dans l'avenir une rivalité terrible...

— Oui.

— Une honteuse perfidie.

— Oui.

— Une inévitable trahison.

— Oui.

— Et, enfin, le plus terrible des dénoûments, une mort violente et prématurée, un assassinat...

— C'est vrai, — dit Hébé d'une voix sombre; — je voyais tout cela, parce que tout cela est vrai, et j'ai pleuré sur vous, parce qu'en apprenant tout à l'heure que vous aimiez ce gentilhomme inconnu, ce Raoul de La Tremblaye, je me suis souvenue de l'inexorable arrêt du destin et je me suis dit que ce fatal amour allait attirer sur votre tête les malheurs qui vous menacent...

— Ainsi, chère Hébé, — demanda Déborah en embrassant tendrement sa compagne, — telle est l'unique cause des larmes amères que vous répandiez tout à l'heure?...

— L'unique cause... — balbutia Hébé.

— Eh bien, bonne petite sœur, rassurez-vous, car en vérité je crois que tous ces périls n'existent que dans votre imagination... non pas, cependant, que je mette en doute l'infaillibilité de votre science, mais il me semble qu'aucun malheur ne peut atteindre un cœur bien épris, et que l'amour est une sauvegarde!... D'ailleurs, j'aime M. de La Tremblaye plus que ma vie, et, pour éviter mille morts, je ne renoncerais pas à l'aimer...

— Peut-être avez-vous raison, chère sœur... peut-être est-ce moi qui me trompe... Dieu veuille que ma science soit menteuse et ne rende que de faux oracles!... Combien j'en ferais bon marché quand il s'agit de votre bonheur...

Mais, tout bas, Hébé ajouta :

— Maintenant je le sais, je le sens, je le vois, l'oracle avait dit vrai!...

« La rivale terrible et perfide, c'est moi!...

« La main qui frappera dans l'ombre, c'est la mienne!

« Pourquoi lutter?

« Nos destinées sont écrites là-haut! il faut se soumettre aux ordres du destin... »

On comprend qu'à partir de ce moment la conversation ne pouvait plus continuer longtemps entre les deux jeunes filles.

La fille du diable prétexta des occupations urgentes et importantes. Elle prit congé de Déborah en lui promettant de revenir le lendemain.

## XXI. — REPOUSSÉ AVEC PERTE.

Raoul de La Tremblaye, aussitôt que la réponse de Nathan lui eut été transmise, se disposa à se rendre au logis de la rue Saint-Honoré.

Il fit en conséquence une toilette somptueuse, bien propre à rehausser les avantages naturels dont il était, nous le savons, amplement doué.

Il revêtit son habit de velours bleu de ciel, le mieux constellé de broderies d'or merveilleuses.

Les dentelles de point de Venise ruisselèrent à son jabot et à ses manchettes. Des bas de soie à jour, d'une finesse exquise, dessinèrent le contour de sa jambe, tout à la fois svelte et nerveuse.

La poignée de son épée étincela de rubis et de diamants.

Il mit au doigt annulaire de la main gauche un solitaire qui valait dix mille écus.

Il fit atteler ses chevaux isabelle à son carrosse de gala.

Trois grands laquais, galonnés sur toutes les tailles, prirent place derrière le somptueux équipage.

Puis, maître, laquais, chevaux, carrosse, se dirigèrent vers la maison de Nathan.

Le petit nègre, dont nous avons parlé jadis comme composant toute la partie masculine du domestique de l'usurier, vint ouvrir la porte à Raoul et l'introduisit dans cet étrange capharnaüm qu'il avait déjà visité plus d'une fois.

Nathan, prévoyant que l'entrevue qui se préparait aurait une certaine solennité, avait fait quelques frais de toilette.

Ainsi, un habit de velours noir, tout râpé, à boutons d'acier taillés à facettes, avait remplacé la houppelande flottante dans laquelle il s'enveloppait habituellement. Cet habit, trop large pour le nain qui le portait, grimaçait et plissait sur ses doubles bosses.

Ajoutons à cela que Nathan s'efforçait de donner une expression digne et grave à sa figure ordinairement empreinte d'une ironie sarcastique ou d'une jovialité grotesque.

Il s'inclina profondément devant Raoul.

— Mon gentilhomme, — lui dit-il, — à quel motif dois-je attribuer la faveur que vous m'avez faite en sollicitant de moi une entrevue que vous pouviez facilement obtenir sans la demander?

— Maître Nathan, — répliqua Raoul, — nous avons à causer longuement ensemble... Permettez-moi d'abord de m'asseoir, et, ensuite, nous entamerons l'entretien...

Le juif s'empressa d'avancer à son hôte un grand et vieux fauteuil blasonné, dernier reste, peut-être, de la splendeur de quelque famille déchue.

— En vérité, mon gentilhomme, — fit-il, — vous ne sauriez m'être plus agréable qu'en agissant comme chez vous...

Raoul s'assit.

— Je vous écoute, — poursuivit Nathan, — je vous écoute avec toute l'attention et tout le respect convenables...

— Ainsi que je vous l'écrivais, — commença Raoul, — l'entretien que nous allons avoir est des plus sérieux... de lui va dépendre le bonheur ou le malheur de ma vie entière... Toutes mes espérances sont entre vos mains... c'est à vous de les réaliser ou de les rejeter sans pitié.

Raoul s'interrompit pendant un instant.

Il prit *un temps*, — ainsi qu'on le dit dans l'argot de la mise en scène théâtrale.

— Jusqu'à présent, mon gentilhomme, — dit Nathan, — il m'est impossible de comprendre où vous voulez en venir.

— Patience!... je vous en prie, patience... laissez-moi vous exposer les choses à ma guise...

— Mais, comment donc, mon gentilhomme!... mon devoir est de vous écouter, et je vous écouterai, certes, aussi longtemps qu'il vous conviendra de parler.

— Posons d'abord quelques préliminaires tout à fait indispensables...

Nathan fit un geste qui signifiait :

— Posons tout ce que vous voudrez...

Raoul poursuivit : — Vous savez qui je suis?

— Je sais, — répliqua Nathan, — que vous vous appelez le chevalier Raoul de La Tremblaye...

— Le dernier de ma race, je vous l'ai déjà dit, — reprit Raoul, — et c'est une race illustre et vaillante!...

— Je le sais aussi, — appuya Nathan.

— Je suis jeune, — continua Raoul, — et l'on veut bien, généralement, m'attribuer la tournure d'un galant homme...

— Trop modeste! — s'écria Nathan; — vous êtes, sans contredit, l'un des plus charmants cavaliers que je connaisse.

— Je ne veux point me flatter, — dit le jeune homme, — mais mes ennemis eux-mêmes conviennent que j'ai quelque esprit...

— Beaucoup, et du meilleur.

— Quant à la bravoure, à la générosité, à la noblesse des sentiments, je n'en parle point!... Si ces qualités me manquaient, je ne serais point gentilhomme!...

— Allons, — pensa Nathan, — par bonheur, il ne compte pas la modestie au nombre de ses vertus!...

— Quant à la fortune, — continua Raoul, — la mienne, à l'heure qu'il est, est fort peu de chose, quatre cent mille francs tout au plus... Mais j'ai des espérances qui ne tarderont guère à se réaliser... Mon oncle, le marquis de La Tremblaye, dont je suis l'unique héritier, est bien vieux... voilà en peu de mots un assez fidèle exposé de ma situation...

— Elle est magnifique! — s'écria Nathan. — Jeune, fort grand seigneur, bien fait, spirituel, riche dès à présent, plus riche dans l'avenir, qui ne vous envierait?

— Pensez-vous réellement ce que vous dites? — demanda Raoul.

— Certes!

— Ainsi, vous êtes d'avis que le jour où je demanderai une jeune fille en mariage, elle ne me sera point refusée?

— Il faudrait pour cela que la famille fût bien difficile!...

— Alors, si je vous adressais une pareille demande?

— A moi?

— A vous.

— Mon gentilhomme, je ne puis répondre; cette supposition est tellement invraisemblable!...

— Moins peut-être que vous ne le pensez...

— Comment?

— Il ne s'agit point enfin d'une supposition, il s'agit de la réalité.

— Mon gentilhomme, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je suis éperdument épris de votre fille Déborah et que j'ai l'honneur de vous demander sa main.

On eût dit que cette demande, aussi nettement formulée, pouvait seule ouvrir les yeux de Nathan et lui faire comprendre de quoi il s'agissait.

Il fit un bond sur son siége comme un pantin dont on vient de toucher le ressort, et il s'écria :

— Vous aimez Déborah!... Dieu d'Abraham et d'Isaac!... vous voulez épouser Déborah! Dieu d'Isaac et de Jacob!... ai-je bien entendu?... mes vieilles oreilles ne me trompent-elles point?

— Non, vous avez bien entendu, et ce que j'ai dit, je le répète.

— Une proposition si inattendue!... une semblable demande!... un tel honneur!...

— Il n'y a rien là qui doive vous étonner!... La beauté de Déborah la fait reine, son radieux visage vaut plus que tous les vieux blasons!...

— Je ne sais, mon gentilhomme, en quels termes vous témoigner mon étonnement... mon émotion... ma reconnaissance d'une démarche semblable...

— Démarche bien naturelle et que mon cœur me dictait...

— Certes, si l'on m'avait dit que le soleil, comme au temps de Josué, s'arrêterait au milieu de sa course, on m'aurait moins étonné qu'en m'annonçant une demande aussi extraordinairement surprenante que la vôtre!...

— Enfin, cette demande, vous l'agréez?

— Hélas! non, mon gentilhomme, je ne l'agrée point, je la repousse, au contraire...

Ce fut au tour de Raoul de faire un bond sur son fauteuil armorié.

— Vous la repoussez! — s'écria-t-il.

— Hélas! oui.

— Parlez-vous sérieusement?

— Je ne me permettrais certes point de plaisanter avec vous...

— Ainsi, vous me refusez la main de votre fille?

Le juif s'inclina affirmativement.

— Mais enfin, — demanda Raoul, — pourquoi? pourquoi donc?

— Parce qu'il n'y a qu'une seule chose en ce bas monde à laquelle je tienne...

— Et c'est?...

— C'est au bonheur de ma fille!...

— Eh bien?...

— Eh bien, mon gentilhomme, il faut que je vous parle franchement : non-seulement son bonheur me paraîtrait fort compromis avec vous, mais même il me semblerait impossible! complétement impossible!...

— Est-ce une insulte, maître Nathan?

— En aucune façon.

— Expliquez-vous...

— Bien volontiers... Vous aimez ma fille, dites-vous?

— Oui, certes!... et de toute mon âme!

— Toujours est-il que vous croyez, en demandant sa main, en lui donnant le nom de La Tremblaye, en un mot, en l'élevant jusqu'à vous, vous croyez, dis-je, lui faire le plus insigne honneur.

— Je vous ai dit, il n'y a qu'un instant, — interrompit Raoul, — que sa beauté la faisait reine...

— Laissez-moi poursuivre, et vous verrez que ce n'est pas seulement sa beauté qui lui met une couronne au front. Que le mariage que vous rêvez s'accomplisse, et vous verrez toute votre caste orgueilleuse se soulever contre vous avec la plus dédaigneuse indignation et jeter à votre visage, et surtout à celui de votre femme, le mot de *mésalliance!*...

— A ceux qui prononceraient ce mot, — s'écria Raoul avec chaleur, — je saurais imposer silence!...

— Vous ne le pourriez pas...

— Comment?...

— Vous ne le pourriez pas, d'autant plus qu'ils auraient raison... Il y aurait mésalliance, en effet, mon gentilhomme; seulement ce ne serait pas de votre côté!...

— Je ne vous comprends plus... — murmura le jeune homme interdit.

— Vous portez un vieux nom, — poursuivit le juif, — vous êtes le dernier rejeton d'une race vaillante et forte, qui pourrait en dé-

ter?... mais dans les veines de Déborah coule du sang de race royale...

— De race royale! — interrompit Raoul avec stupeur.

— Le sang de la race de David... — poursuivit le juif. — Qu'est votre noblesse à côté de la sienne?...

Raoul, interdit, ne répondit pas.

Nathan poursuivit :

— Mais ce n'est pas tout : la fortune de Déborah est immense, eh bien, quelle que soit cette fortune, si elle se trouvait entre vos mains, vous la fondriez au creuset dévorant de la plus infernale de toutes les passions...

— Laquelle?...

— Le jeu... vous êtes joueur, mon gentilhomme, et jamais un joueur, fût-il un fils de roi et apportât-il à Déborah le trône de Jérusalem, ne sera son époux...

— Mais, si je prenais l'engagement de ne plus toucher à une carte pendant le reste de ma vie?...

— Je n'aurais point confiance...

— Si je me liais par les serments les plus sacrés?...

— Ce sont des serments qu'on ne tient jamais... — je n'y croirais pas...

— Ainsi, — murmura Raoul, — vous êtes sans pitié!...

— Non pas, mon gentilhomme... je vous plains beaucoup, au contraire, si réellement vous aimez Déborah... Votre recherche nous honore plus que je saurais le dire... mais le bonheur de ma fille avant tout...

— Alors, — s'écria Raoul avec un accent désespéré, — alors il ne me reste plus qu'à mourir.

— Mon gentilhomme, vous n'en mourrez point!... Je suis bien vieux, et pourtant jamais, je l'avoue, je n'ai vu les flèches du petit dieu Amour faire des blessures mortelles!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Raoul quitta le logis de Nathan.

Ce dernier voulut absolument le reconduire avec la plus obséquieuse servilité, jusqu'au seuil de la porte extérieure.

Mais peut-être, aussi, était-il bien aise de voir cette porte se refermer sur le jeune homme, et d'être certain qu'il était sorti sans avoir pu échanger avec Déborah un mot ou un regard.

Puis il regagna son capharnaüm poudreux, en se disant :

— Il n'existe point sur la terre, l'homme qui sera digne de posséder ma Déborah!...

Puis il ouvrit son grand-livre et se mit à faire des chiffres avec acharnement.

Il comptait à combien de millions se montait la dot de sa fille.

§

Cependant Raoul était remonté dans son carrosse et il avait donné l'ordre de toucher à son hôtel.

Un chagrin très-vif et un dépit extrême se partageaient son cœur.

Le chagrin venait de ce qu'il était réellement, nous le savons, très-éperdument épris de Déborah.

Le dépit prenait sa source dans ce sacrifice immense que Raoul avait cru faire à son amour en se décidant à une *mésalliance*, sacrifice dont les résultats avaient été si peu favorables à la réussite de ses projets.

Les quelques millions de la dot, sur lesquels il avait jeté son dévolu comme sur une curée facile, mirage éblouissant, trop vite disparu, ne contribuaient pas peu, disons-le, à le plonger dans des pensées mélancoliques.

Ajoutons que, sans savoir pourquoi et par une sorte d'instinct, Raoul, malgré cet échec décisif, ne regardait point la partie comme perdue sans remède, et ne désespérait pas absolument de la victoire.

D'où cette victoire pourrait-elle venir?

Qui la lui procurerait?

Quels alliés viendraient à son aide?

Il l'ignorait complétement; il espérait contre toute espérance, voilà tout, et c'était beaucoup.

## XXII. — DÉSESPOIR.

Cependant Hébé, ainsi qu'elle l'avait promis à Déborah, revint le lendemain.

Elle s'attendait à trouver le mariage de Raoul de La Tremblaye avec la juive décidé.

Elle avait armé son cœur d'une triple cuirasse, elle avait revêtu son visage d'un masque impassible, afin de ne laisser voir ni tressaillement ni pâleur quand les premières paroles de Déborah, confirmant ses pressentiments, viendraient la foudroyer.

Qu'on juge de son étonnement lorsque, en entrant dans le salon du rez-de-chaussée, elle trouva Déborah en vêtements de deuil, les cheveux épars, étendue sur le divan, le visage enfoncé dans les coussins, les baignant de ses pleurs silencieux.

A l'arrivée d'Hébé, la jeune fille releva la tête.

Son beau visage faisait mal à voir.

Elle était d'une pâleur livide.

Un large cercle bleuâtre et violet se dessinait autour de ses grands yeux noirs.

Ses larmes coulaient, sur ses joues marbrées comme deux intarissables ruisseaux de grosses perles.

Ses lèvres pâlies ébauchèrent un triste sourire.

Elle tendit à Hébé sa petite main brûlante.

En face de cette douleur poignante, qui se manifestait par de si désolants symptômes, la fille du diable oublia, pour quelques secondes, et son amour pour Raoul et sa haine jalouse à l'endroit de la fille de Nathan.

Elle ne se souvint que de son ancienne affection pour Déborah.

Elle se sentit émue.

Enfin, ce fut du fond du cœur et avec un sincère intérêt qu'elle s'écria :

— Oh! ma sœur!... ma sœur!... au nom du ciel... que vous est-il arrivé?... pourquoi pleurez-vous ainsi?... Répondez-moi... répondez-moi bien vite, car je me meurs d'inquiétude et d'angoisse...

— Ma sœur... — murmura Déborah, — je suis bien malheureuse et je voudrais mourir!...

— Mourir!...

— Et je bénirais le Dieu de mes pères s'il me rappelait à lui!... — poursuivit la juive.

— Mais, enfin, qu'avez-vous pour vous désespérer ainsi?... quel malheur vous a frappée?...

— Le plus grand de tous...

— Parlez!...

— M. de La Tremblaye est venu...

— Et, — s'écria Hébé avec avidité, — il ne vous aime point peut-être... peut-être n'a-t-il point demandé votre main?...

Déborah fit un geste douloureux.

Puis elle murmura :

— Il m'aime, au contraire, il m'aime éperdument et il a demandé ma main...

— Mais alors, — balbutia Hébé, — mais alors je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas mon désespoir?

— C'est vrai.

— C'est que vous ne savez pas tout!... mon père a repoussé la demande de M. de La Tremblaye.

— Repoussé!...

— Oui, et sans lui laisser aucun espoir!

Hébé se sentit renaître.

Cependant elle demanda :

— Et quels sont les motifs de ce refus?

— Des motifs insensés... Mon père prétend que je serais malheureuse avec Raoul!... Comme si on était jamais malheureuse avec un mari qu'on aime et qui vous aime!... Il prétend que moi, juive et fille d'un juif, je serais traitée avec dédain dans le monde des grands seigneurs auquel appartient M. de La Tremblaye!... Que m'importe, pourvu qu'il m'aime!... Il parle de la race de David, et de bien d'autres choses dont je ne me souviens pas et qui me tuent!... Il dit que Raoul est joueur et qu'il dévorerait toute ma fortune!... Eh bien! ne vaudrait-il pas mieux partager la misère avec lui que la fortune avec un autre?... Oh! les pères!... les pères!... dans leur prétendue sagesse, ils veulent décider du bonheur de leurs enfants, et ils les condamnent à un éternel désespoir... ils les condamnent à mourir, car je sens que je mourrai bientôt...

Déborah, après avoir ainsi parlé avec une animation extraordinaire, se tut, et ses sanglots redoublèrent.

Hébé, voyant la ruine de toutes les espérances de sa rivale, cessa soudainement d'en être jalouse et la plaignit sincèrement.

Elle prit ses deux mains entre les siennes, elle les appuya contre son cœur, elle mêla ses larmes à celles de Déborah.

Peu à peu la jeune fille se calma. Son excessive agitation fit place à une prostration presque complète.

Ses sanglots s'éteignirent.

Ses larmes se tarirent.

Elle resta plongée dans un chagrin morne et profond qui se concentrait en lui-même, et, par cela seul, avait quelque chose de bien autrement effrayant qu'une douleur bruyante et communicative.

Hébé n'essaya point d'ailleurs de consoler Déborah.

Elle savait qu'il est des blessures qui ne se cicatrisent que lentement, et auxquelles il faut éviter de toucher, si l'on ne veut pas qu'elles se rouvrent plus douloureuses et plus saignantes que jamais.

§

Avez-vous vu quelquefois, parmi les reines d'une serre, une fleur, la plus rare entre les plus brillantes et les plus parfumées?

Elle est éclatante et vivace.

Elle élève au-dessus des autres son calice orgueilleux.

Elle aspire l'air et la lumière par tous les pores.

Soudain la fleur languit et souffre.

Sa tige se ploie, ses pétales pâlissent, son parfum disparaît et sa corolle se flétrit.

Vainement le soleil l'inonde de ses chaudes effluves.

Vainement on l'entoure de soins.

La pauvre fleur est condamnée, elle s'étiole de plus en plus et elle meurt. On cherche alors la cause du mal.

Un ver lui rongeait la racine!...

Il en fut pour Déborah comme pour la fleur dont nous venons de parler.

A partir du jour où Nathan avait rejeté la demande de M. de La Tremblaye, Déborah s'étiola d'une façon visible.

La sombre mélancolie qui s'était emparée d'elle ne la quittait plus. Son beau teint de vierge arabe, son teint d'une pâleur si chaude, prit des tons livides et plombés.

Une auréole bleuâtre se dessina autour de ses paupières.

Ses lèvres perdirent leur joyeuse couleur qui rappelait la fleur entr'ouverte du grenadier.

Les rondeurs délicieuses de sa poitrine s'effacèrent en une maigreur uniforme.

Déborah était belle encore, mais de cette beauté sinistre des jeunes filles qui vont s'éteindre.

## XXIII. — LE PÈRE ET LA FILLE.

En face des symptômes effrayants que nous venons de décrire, Nathan finit par s'alarmer.

Déborah ne se plaignait jamais, mais il était bien facile de voir qu'elle souffrait et qu'elle se sentait lentement mourir.

Le juif, désespéré, appela chez lui les plus fameux médecins parmi ceux de sa religion.

Tous, ils reconnurent la présence d'une consomption effrayante et mortelle. Seulement la cause du mal leur échappait.

Rien, dans l'admirable constitution de la jeune fille, n'expliquait l'origine et les progrès de cette consomption étrange.

Ils l'interrogèrent. Déborah se renferma dans un silence absolu.

— Votre enfant nous cache quelque chose, — dirent-ils à Nathan. — Les sources de la vie sont attaquées, mais pourquoi? nous l'ignorons, et, dans cette ignorance, notre savoir est impuissant... Nous ne pouvons la guérir...

— Ainsi, — demanda le juif avec une suprême angoisse, — vous ne voyez pas de remède?...

— Aucun.

— Vous ne concevez nul espoir?...

— Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, peut seul la sauver... en faisant un miracle pour elle...

— Mais, si son mal avait pour cause un chagrin profond qu'elle refuse de révéler et qui la tue... et, si ce chagrin venait à cesser, — qu'arriverait-il?

— Peut-être, alors, les forces de la jeunesse triompheraient-elles des ravages déjà causés; mais il est déjà bien tard...

— Reviendrez-vous?

— A quoi bon?...

Le juif resta seul avec son désespoir.

— Oh! Seigneur! Seigneur!... — s'écria-t-il alors en levant les mains vers le ciel, — devait-il donc être écrit là-haut que je serais l'assassin de ma fille!... C'est son bonheur que je voulais, et voilà comment je suis récompensé de mon amour pour elle!... J'ai fait tout ce que je devais... plus que je ne devais!... Je cède... Que l'avenir de cette malheureuse enfant soit perdu, mais qu'elle vive, qu'elle vive!... Et il alla trouver Déborah.

Celle-ci l'accueillit avec ce même sourire déchirant qui, depuis quelques semaines, navrait le cœur du pauvre père.

— Ma fille, — lui dit-il, — comment te trouves-tu aujourd'hui?

— Bien, mon père, il me semble que je souffre moins...

L'accent de ces paroles en démentait le sens.

— Écoute, — reprit Nathan, — j'ai un aveu à te faire et un pardon à te demander...

Déborah attacha sur son père le regard de ses yeux étonnés.

— Un aveu!... un pardon!... — répéta-t-elle.

— Oui... je t'ai bien fait du mal, mais je m'en repens... et il est encore temps de le réparer...

— Pourquoi parler ainsi, mon père? vous savez bien que vous ne m'avez jamais fait de mal...

— Laisse-moi continuer, mon enfant... je veux te parler du chevalier Raoul de La Tremblaye.

Une ardente rougeur remplaça la pâleur livide des joues de la jeune fille.

Elle pencha sa tête sur sa poitrine amaigrie et ne répondit pas.

Nathan poursuivit :

— Sais-tu pourquoi, — dit-il, — quand ce gentilhomme a demandé ta main, j'ai refusé de consentir à cette union?

— Vous me l'avez dit, mon père... — balbutia Déborah.

— Je t'ai dit qu'il ne te rendrait point heureuse... je t'ai dit qu'il joueur et dissiperait ta fortune...

— Oui, mon père, vous m'avez dit cela... et je n'ai rien répondu, car c'était peut-être la vérité.

— Eh bien, non, ce n'était point la vérité... je me trompais... ou plutôt je mentais... J'avais, pour refuser, un tout autre motif...

Les yeux de Déborah s'agrandirent. Elle ne put que murmurer :

— Un autre motif! lequel?...

— Figure-toi... j'ose à peine l'avouer... que dans ma jalousie paternelle je craignais, si-tu devenais une grande dame, que l'orgueil ne te fît oublier et dédaigner ton vieux père... Et je t'aime tant, vois-tu, que la pensée de n'être plus aimé exclusivement par toi me faisait mourir...

— Ne plus vous aimer!... vous dédaigner, mon père!... ah! vous me jugez bien mal!...

— Je l'ai compris, mon enfant... je le comprends... je t'en demande pardon... pardon à deux genoux...

Et le vieillard, en effet, s'inclina devant la jeune fille.

— Que faites-vous!... — s'écria cette dernière en s'efforçant de le relever; — que faites-vous!... un père à genoux devant sa fille!...

— C'est ma place... et j'y resterai jusqu'à ce que je t'aie entendue me dire que tu me pardonnes.

— Je ne puis vous pardonner, puisque je n'ai jamais eu de ressentiment contre vous.

— Mais tu souffrais!...

— C'est vrai.

— Et, maintenant que j'ai compris mon erreur... maintenant qu'il n'y a plus d'obstacles à l'accomplissement de tes désirs... tu ne souffriras plus, n'est-ce pas?

— Plus d'obstacles! — répéta Déborah haletante; — plus d'obstacles, dites-vous?...

— Oui, mon enfant... si tu penses toujours à M. de La Tremblaye... eh bien, je consens à ce que tu deviennes sa femme...

Ces paroles brûlèrent le gosier de Nathan comme un fer chaud.

Il ne les avait pas plutôt prononcées que Déborah poussa un grand cri, et, se soulevant du divan sur lequel elle était étendue, elle tomba sans connaissance entre les bras de son père.

Nathan crut que l'excès de la surprise et de la joie venait de la tuer.

S'il avait eu un couteau sous la main, certes, dans ce premier moment, il se le serait enfoncé dans le cœur.

Il heurta son front contre les murailles en répétant avec des sanglots convulsifs :

— Assassin de ma fille!... assassin, assassin!...

Puis il vint tomber à genoux auprès de ce corps inanimé, et il appuya son front brûlant sur cette poitrine qui lui semblait froide, tout en murmurant d'une voix entrecoupée :

— Morte!... morte!... et c'est moi... moi, son père... qui l'ai tuée!...

Mais, soudain, il sentit les deux bras de Déborah se nouer doucement autour de son cou.

Un baiser s'appuya sur sa joue baignée de larmes, et une voix douce et faible lui dit tout bas :

— Je suis heureuse... bien heureuse..., et, maintenant, je ne veux plus mourir!...

Quelques minutes après ce moment, le juif écrivait à Raoul de La Tremblaye :

« *Venez, lui disait-il; si vous aimez toujours Déborah, Déborah est à vous.* »

## XXIV. — DIX LOUIS POUR DU POISON.

Le lendemain, la fille du diable, qui ne manquait guère chaque jour de venir pendant quelques heures tenir compagnie à la triste et mourante Déborah, arriva à l'heure accoutumée.

Au moment où elle souleva la portière qui donnait accès dans le petit salon, voici quel fut le tableau qui s'offrit à elle.

Déborah, parée de son plus ravissant costume oriental, Déborah, belle de sa pâleur qui déjà n'était plus livide, — belle de ses longs et magnifiques cheveux noirs, tressés et formant sur sa tête un diadème splendide, belle du feu voilé de ses grands yeux, abandonnait sa main aux deux mains caressantes de Raoul, assis à ses pieds sur un carreau de damas des Indes.

Depuis la veille, la jeune fille s'était en quelque sorte transfigurée.

On voyait que le sang recommençait à courir, généreux et pur, dans ses veines. On voyait que la vie revenait en elle. La jeunesse et l'amour avaient fait ce miracle, vainement demandé par les médecins juifs au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Nathan, debout à quelques pas du groupe que nous venons de décrire, contemplait cette scène avec un regard et un sourire d'une indéfinissable expression.

— Ma fille est sauvée!... — se disait-il, — sauvée!... mais à quel prix!...

Hébé recula, comme si elle venait de marcher sur un serpent, comme si elle sentait déjà dans sa chair la morsure du venimeux reptile.

Elle voulut laisser retomber la portière et s'enfuir, pour aller exhaler ailleurs sa rage jalouse, avec des cris et des sanglots. Mais il était trop tard.

Deborah avait vu son amie.

Déjà elle s'était levée, et, tenant toujours Raoul par la main, elle courait à Hébé, bien faible encore, et elle lui disait, en lui tendant son autre main : — Le voilà, celui dont je vous parlais si souvent, ma sœur... le voilà, celui que j'aime... le voilà, mon fiancé...

Déjà Hébé s'était composé un visage calme.

Elle s'inclina, et elle répondit :

— Je connaissais déjà M. de La Tremblaye.

— Vous le connaissiez!... — s'écria Déborah en attachant sur Raoul et sur Hébé un regard soupçonneux.

— Mademoiselle m'a sauvé la vie... — dit Raoul.

— Mais où? mais comment? — demanda vivement la juive.

Raoul raconta la nocturne et sanglante aventure de la rue des Prouvaires.

— Mais alors, — murmura Déborah, luttant contre un soupçon indéterminé, — il est bizarre qu'Hébé ne vous ait pas reconnu... ou du moins ne m'ait pas dit qu'elle vous reconnaissait, le jour où, après avoir entendu prononcer votre nom et avoir soulevé la tenture pour vous regarder, elle s'est évanouie.

— Ma sœur, — répliqua Hébé, — il n'est pas étonnant qu'au jour dont vous parlez je n'aie pas reconnu M. de La Tremblaye. Au moment précis où je soulevais la tenture, cette douleur aiguë qui m'a fait me trouver mal s'est emparée de moi et ne m'a permis de rien voir.

— Quant à moi, — dit Raoul, — je serais allé déjà remercier mademoiselle et sa mère des soins si affectueux qui m'ont été prodigués dans leur logis, mais, préoccupé en m'éloignant, j'ignorais jusqu'au nom de la rue, que je n'avais pas pensé à demander.

Cette double explication, qui n'était vraie cependant qu'en ce qui concernait personnellement Raoul, satisfit Deborah.

Les vagues soupçons qui, pendant quelques secondes, s'étaient élevés dans son esprit à l'endroit d'Hébé lui parurent absurdes.

Elle fut la première à se jeter au cou de la jeune fille et à l'embrasser avec cette effusion de tendresse que donne le bonheur, en la remerciant de ce qu'elle avait fait pour Raoul.

— Et, — demanda Hébé au bout d'un instant et d'une voix parfaitement calme, — à quand le mariage?

— A bientôt, j'espère! — s'écria Raoul.

Deborah répondit en rougissant :

— Oh! le jour n'en est pas encore fixé...

— Aussitôt que la santé de ma fille sera complétement rétablie, — dit Nathan, — nous unirons le jeune et beau couple.

— Et, — fit Déborah à l'oreille d'Hébé, — vous me direz, n'est-ce pas, chère sœur, ce que vous désirez que je vous offre pour présent de noces.

— Un présent de noces!... — se dit Hébé à elle-même, — c'est moi qui vous en promets un... et le mien vaudra le vôtre!...

§

Une heure après la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, la fille du diable montait rapidement le noir et étroit escalier de la maison de la rue des Prouvaires.

Impétueuse comme un ouragan, elle pénétra dans la misérable mansarde qu'elle habitait avec la mère Moloch.

Hébé était pâle, haletante; ses traits tirés, ses mains agitées d'un tremblement nerveux décelaient une agitation terrible. La vieille femme allait l'interroger. Mais Hébé ne lui en laissa pas le temps.

— Écoutez, — dit-elle, — vous avez fait beaucoup pour moi... il faut que vous fassiez plus encore...

— Quoi donc?

— Peut-être ce que je vais vous demander va-t-il vous effrayer... il faut que vous me l'accordiez cependant, sinon je vous quitte à l'instant pour ne plus revenir... vous vivrez seule, vous mourrez seule...

— Parle, ma fille, que veux-tu de moi?... j'ai tant vu de choses en ce monde, qu'en vérité je ne sais pas ce qui pourrait m'épouvanter!... Ce que tu souhaites est donc bien terrible?

— Oui.

— Encore une fois, parle.

— Vous qui savez tout, — dit Hébé, — vous devez savoir le secret de ces poisons terribles qui tuent sans laisser de traces.

La mère Moloch eut aux lèvres un sourire d'une expression infernale...

— En effet, — répliqua-t-elle, — je sais ce secret.

— Il me faut un de ces poisons...

— Tu as donc un ennemi, ma fille?

— J'ai une rivale.

— Ainsi, tu aimes?

— Oui, j'aime et je hais...

— Pauvre folle!...

— Ce n'est ni une approbation ni un blâme que je vous demande... c'est du poison que je veux!...

— Te faut-il un poison qui tue lentement, ou bien un poison qui foudroie?

— Je veux que la mort arrive lentement, mais sans douleur, comme un sommeil...

— C'est bien, je te donnerai ce poison.

— Quand?

— Lorsqu'il sera prêt.

— Dans combien de temps?

— Dans trois jours.

— Que c'est long!...

— Je ne puis aller plus vite, et encore, pour préparer ce poison terrible, il me faut de l'argent...

— Beaucoup?

— Dix louis.

— Dix louis!... — s'écria Hébé.

— Tout autant. Les drogues que j'y dois employer se vendent leur pesant d'or, et l'une d'elles est si rare que j'aurai grand'peine à me la procurer...

— Dix louis, — répéta Hébé pour la seconde fois, — mais je ne les ai pas. — Il me les faut, cependant... Sans ces dix louis, je ne puis rien.

Hébé frappa un meuble de son poing fermé.

— Être pauvre, — dit-elle, — ô malheur!...

Mais soudain, un sourire, plus étrange peut-être que celui de la mère Moloch, vint écarter les coins délicats de sa bouche.

Elle reprit son mantelet à capuchon et le jeta sur ses épaules.

— Dans une heure, — dit-elle, — je serai revenue et vous aurez cet argent. Les dix louis qu'il vous faut, je vais les emprunter...

— A qui? — demanda la mère Moloch.

— A mon amie Deborah, — répondit Hébé, — à la fille du juif Nathan.

Et elle sortit de la chambre.

### XXV. — BAISER DE JUDAS.

Une semaine s'était écoulée depuis le jour où nous venons de voir la fille du diable quitter le logis de la mère Moloch pour venir emprunter dix louis à la juive Deborah.

Étrange et monstrueuse infamie!

C'était avec l'or de la victime qu'Hébé allait acheter le poison!..

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il était dix heures du soir.

Pénétrons dans la maison d'Ezéchiel Nathan et dans la chambre à coucher de Deborah.

Une lampe d'argent, remplie d'une huile parfumée et placée sur une petite table d'ébène au milieu de la pièce, répandait autour d'elle une lueur pâle, insuffisante pour laisser distinguer parfaitement tout d'abord les objets placés hors de la zone lumineuse.

Mais, peu à peu, le regard s'habituait à cette clarté indécise, et les formes, confuses d'abord, devenaient distinctes.

Sous les lourds rideaux de lampas oriental d'un grand lit à colonnes torses, — reposant sur des oreillers d'une blancheur éclatante au milieu des masses de ses longs cheveux noirs, — se voyait une figure d'une angélique beauté, mais d'une mortelle pâleur.

Cette tête pâle et amaigrie était celle de Deborah.

La juive avait les yeux fermés. Un large cercle d'azur se dessinait au-dessous de la frange brune de ses grands cils veloutés.

Un de ses bras, placé hors du lit, étendu sur la couverture et découvert jusqu'un peu plus haut que le coude, conservait, malgré son amaigrissement, une forme digne de la statuaire antique.

Le sommeil de Deborah semblait paisible.

Sa respiration calme et lente soulevait son sein à intervalles réguliers. Parfois une sorte de pli douloureux se dessinait à l'angle de ses lèvres décolorées; sans doute quelque rêve pénible la visitait dans son sommeil.

Trois personnes se trouvaient en ce moment dans la chambre à coucher de la jeune fille.

Ezéchiel Nathan, appuyé contre l'une des colonnes torses qui supportaient le baldaquin, tantôt attachait sur le visage de Déborah le regard fixe et ardent de ses yeux remplis d'angoisses, tantôt les levait vers le ciel avec une expression désespérée et suppliante.

Ce n'était plus alors le grotesque petit vieillard dont nous avons plus d'une fois tracé la silhouette bouffonne. Ce n'était plus l'usurier juif, au profil et aux instincts d'oiseau de proie.

La douleur l'avait en quelque sorte transfiguré.

C'était un père, priant et pleurant auprès du lit d'agonie de sa fille bien-aimée. Nathan était beau de désespoir.

Près du chevet de la couche mortuaire, Raoul de La Tremblaye, le fiancé de Deborah, affaissé dans un fauteuil à dossier élevé, cachait sa tête dans ses deux mains. A travers ses doigts crispés, on voyait, de temps à autre, rouler lentement une grosse larme.

Enfin, plus loin, et debout auprès de l'embrasure de l'une des fenêtres, la fille du diable tenait d'une main une coupe d'argent, et de l'autre une petite cuiller du même métal avec laquelle elle remuait doucement le liquide contenu dans la coupe.

Hébé, disons-le, était aussi pâle que la mourante.



Pourriez-vous m'expliquer comment il se fait que ce livre soit ouvert précisément à cette page. (Page 161.)

Cette scène muette se prolongea pendant quelques minutes encore.

Puis Déborah fit un léger mouvement. Ses yeux s'entr'ouvrirent. Sa tête se souleva. Un son vague sortit de ses lèvres.

Les mains de Raoul se disjoignirent aussitôt, et laissèrent voir son visage baigné de larmes. Nathan quitta la place qu'il occupait, et s'élança auprès du chevet de sa fille.

Hébé seule conserva la même attitude, tournant à peine la tête du côté du lit.

— Mon père... — articula Déborah d'une voix faible.

— Me voici, mon enfant chérie... — répondit le juif, — je suis là.

— Et... Raoul?... — demanda la jeune fille.

— Ici, tout près, — dit Nathan pour la seconde fois, car l'émotion empêchait M. de La Tremblaye de répondre lui-même.

— Vous êtes là tous deux... — poursuivit la jeune fille, — tous deux près de moi... tant mieux...

Puis sa tête, un instant inclinée, retomba sur l'oreiller.

Ce fut au tour de Nathan à interroger.

— Comment te trouves-tu, mon enfant chérie? — demanda-t-il.

— Mieux, mon père...

— Bien vrai?

— Oui, bien vrai.

— Tu ne souffres pas?

— Non... Tout en moi est si calme qu'il me semble que je n'ai pas de corps. Je me croirais guérie, sans cette faiblesse toujours croissante qui paralyse mes mouvements et m'empêche presque de parler.

Un gémissement douloureux s'échappa des lèvres contractées de Nathan. Raoul laissa retomber sa tête dans ses mains.

C'était ce dernier symptôme dont venait de parler la jeune fille qui les épouvantait plus que tout le reste.

Ils auraient mieux aimé la voir souffrir et se plaindre, et lutter contre le mal avec toutes les forces de sa jeunesse et de sa vigoureuse organisation, que de l'entendre parler de cette faiblesse sans cesse croissante.

Le silence recommença. Pendant deux ou trois minutes on put croire que Déborah venait de se rendormir. Mais soudain elle dit, si bas qu'il fallait l'oreille d'un père ou d'un amant pour l'entendre :

— J'ai soif...

Raoul, aussitôt, quitta le fauteuil sur lequel il était assis et s'empressa d'aller chercher la potion. Mais déjà Hébé avait prévu ce mouvement, et elle s'approchait du lit tenant à la main la coupe d'argent.

Sans articuler un seul mot, elle passa son bras droit autour des épaules de la malade, et, la soulevant doucement, elle approcha la coupe de ses lèvres. Déborah but à longs traits.

— Merci, chère Hébé, — dit-elle ensuite d'une voix plus forte, — ce breuvage est bon... Il me semble, chaque fois que je viens de boire, que la force revient en moi.

Hébé ne répondit point. Seulement elle prit celle des mains de la jeune fille qui se trouvait à découvert sur le lit, et, l'appuyant contre ses lèvres, elle la baisa à plusieurs reprises...

Judas! Judas! où étais-tu?

Depuis huit jours, nous le savons, Hébé, qui voulait à tout prix briser l'amour de Raoul et de Déborah et qui ne pouvait y parvenir que par un crime, tuait lentement la pauvre juive avec ce poison sans remède fourni par la mère Moloch. Et, chose plus odieuse encore que le meurtre, en la tuant, elle l'embrassait!...

On frappa doucement à la porte.

— C'est sans doute Mosès, — murmura Nathan.

Il alla ouvrir, en assourdissant sur l'épais tapis le bruit de ses pas.

L'homme qu'il introduisit dans la chambre, et qu'il venait de nommer *Mosès*, était un vieillard de grande taille. Il s'appuyait, en marchant, sur une longue et forte canne d'ébène à poignée d'ivoire.

Ce Mosès était un médecin juif, le plus célèbre parmi tous ceux de sa religion; sa renommée était telle que bien souvent de fervents catholiques le faisaient appeler auprès de leur lit de souffrance. Mosès ne refusait point de les visiter; mais il réservait pour ses coreligionnaires les plus précieux trésors de sa science.



Chèra sœur, — dit Deborah en enlaçant Hébé de ses bras, — oh! mon Dieu, vous pleurez. (Page 155.)

XXVI. — LE DOCTEUR MOSÈS.

Le vieux médecin s'avança silencieusement jusqu'auprès du lit.

Raoul quitta le fauteuil sur lequel il s'était, jusqu'à ce moment, abîmé dans sa douleur.

C'était la seconde fois, depuis le matin, que Mosès visitait Déborah.

La juive avait les yeux fermés.

— Elle dort, — murmura Nathan.

La jeune fille souleva ses longues paupières et balbutia :

— Non, mon pere, je ne dors pas...

— Ma fille, — dit alors Mosès, — voulez-vous me donner votre main?...

Déborah fit un effort pour soulever son bras, — mais telle était sa faiblesse toujours croissante, qu'elle ne put élever sa main jusqu'au niveau de la main ridée et tremblante du vieux docteur.

Celui-ci ne fit aucun geste, rien ne temoigna ce qui se passait en lui à l'aspect de cet effrayant symptôme, — seulement, son front se plissa et un nuage sombre passa sur son visage.

Il prit cette main inerte qui était retombée sur la couverture et il interrogea longuement les lentes pulsations de l'artère. Ensuite, il appuya le doigt annulaire de sa main droite sur le côté gauche de la poitrine de Déborah. Puis, cet examen terminé, il s'assit sans prononcer une parole dans le fauteuil qu'avait quitté Raoul.

Hébé s'était rapprochée du lit.

Nathan, M. de La Tremblaye et la fille du diable se pressaient autour du vieillard et semblaient attendre avec une anxiété dévorante le premier mot qui s'échapperait de ses lèvres. Mais Mosès gardait le silence. Sa tête inclinée se penchait sur sa poitrine.

En présence de ce mutisme et de cette attitude, Nathan se décida à interroger.

— Eh bien? — demanda-t-il, — eh bien, Mosès?

Il ne put formuler une question plus complète.

Le vieux médecin releva la tête et fixa sur Ezéchiel ce regard investigateur qui savait lire dans les profondeurs du corps humain les secrets de la vie et de la mort.

— L'état de la pauvre enfant est le même, — dit-il ensuite. — Elle ne souffre pas... Il n'y a rien à faire... rien, que de continuer les breuvages que j'ai ordonnés...

Puis, d'un ton beaucoup plus bas, il poursuivit :

— La science humaine ne peut rien pour votre fille, Nathan... il faut prier le Dieu de nos pères... le Dieu qui n'accepta point le sacrifice d'Abraham... il faut prier, et tout attendre de vos prières et de la jeunesse de votre Deborah...

— Quoi!... — murmura Nathan, — n'est-il donc plus d'espoir?

— Je ne dis pas cela... je crois au contraire que, jusqu'au dernier moment, l'espoir existera...

— Mais, alors, pourquoi ne rien essayer?...

— Essayer quoi?... Je vous le répète, la science est en défaut devant ce mal étrange et qui n'est point une maladie... Aucun des organes de Déborah n'est attaqué... le sang circule, le sommeil est calme, la douleur est absente. Seulement, une faiblesse bizarre, inexplicable, incompréhensible, tue cette malheureuse enfant... mais, d'une minute à l'autra, la nature peut reprendre ses droits... l'étincelle de la vie peut se ranimer.

— Mosès! — s'écria Nathan, — Mosès, y comptez-vous?... Mosès, ne me trompez-vous pas?...

Le visage du vieux médecin exprima un moment d'hésitation.

Cependant, après quelques secondes, il répondit :

— Non, mon vieil ami, je ne vous trompe pas, et cet espoir que je vous donne, je vous affirme qu'il est en moi...

Ensuite Mosès se leva, et se disposa à quitter la chambre.

Trop abattu, trop désespéré pour le reconduire, Nathan ne put que lui serrer la main et lui demander :

— Quand reviendrez-vous?

— Demain matin, — répondit le docteur.

Et il sortit.

Dans ce salon que nous avons décrit jadis et qui précédait la cham-

bre à coucher, il trouva Raoul de La Tremblaye qui venait de l'y précéder, sans que Nathan eût remarqué sa disparition.

— Monsieur, — dit le jeune homme au vieillard, après s'être assuré que la porte de la chambre à coucher était bien fermée, — monsieur, veuillez, je vous en supplie, m'accorder la faveur d'un entretien de quelques instants...

Moses inclina la tête en signe d'adhésion.

— Mon gentilhomme, — demanda-t-il ensuite, — que me voulez-vous?... Parlez...

— Sans doute, — fit Raoul, — vous savez qui je suis, monsieur...

— Je le sais.

— Vous n'ignorez pas non plus que Déborah est ma fiancée?...

— Je le sais aussi, mon gentilhomme.

— Eh bien! monsieur, je viens vous supplier... vous supplier à genoux s'il le faut, de me dire toute la vérité sur l'état de cette jeune fille que j'aime cent fois plus que ma vie...

— La vérité? — répéta Moses.

— Oui, monsieur, la vérité.

— Mais n'avez-vous donc pas entendu, tout à l'heure, la réponse que j'ai faite aux questions d'Ezéchiel Nathan?

— J'ai entendu.

— Eh bien?

— Mais, — poursuivit Raoul, — avant de répondre, vous avez hésité...

— C'est une erreur, mon gentilhomme...

— Non, monsieur, c'est une certitude... Encore une fois, je vous le répète, vous avez hésité, et vous avez mieux aimé parler contre votre conscience que d'ôter le dernier espoir à ce pauvre père écrasé de douleur...

Raoul s'interrompit. Mosès ne répondit pas.

M. de La Tremblaye poursuivit :

— Mais, moi, je suis jeune, je suis fort, j'ai du courage; aucune douleur ne m'épouvante; on peut broyer mon cœur sans m'arracher un cri... dites-moi donc la vérité... la vérité tout entière...

— Que voulez-vous savoir?

— Ce que vous pensez réellement de la situation de Déborah?

Mosès hocha douloureusement la tête.

— Elle est perdue! — s'écria Raoul.

— Oui.

— Sans espoir?

— Sans espoir.

— Rien ne peut la sauver?

— Il faudrait un miracle, qui ne se fera pas.

— Et combien de semaines lui reste-t-il à vivre?

— Ne parlons pas de semaines... — murmura Mosès.

— Combien de jours, alors?

— Ce ne sont pas des jours non plus...

Raoul fit un geste de désespoir.

— Des heures? — balbutia-t-il.

— À peine.

— Des heures!... Combien d'heures?

— Une, au moins, deux au plus.

Raoul courba la tête sous cet arrêt terrible et sans appel.

— Ah! — continua Mosès d'une voix sourde et avec une réelle émotion, — si jeune, si belle, si riche, si forte, et si aimée!... et mourir!... c'est horrible!... je le sais bien!...

— Mais comment, — demanda Raoul, — comment, vous, l'un des rois de la science, comment n'avez-vous pas pu la sauver?...

— Eh! peut-on combattre un mal incompréhensible... un mal mystérieux, qui n'existe pas, et qui tue?... Depuis soixante ans, que n'ai-je pas vu? Eh bien!... c'est la première fois que ma science est en défaut... non pour guérir, mais pour comprendre...

— Ainsi, Déborah succombe, sans que vous sachiez de quoi elle meurt?...

— Je l'avoue... Une chose, une seule, pourrait m'expliquer ce que je ne devine pas...

— Une chose?

— Oui.

— Laquelle?

— À quoi bon vous le dire?

— Pourquoi me le taire?

— Eh bien! soit. Mais d'abord, quelles sont les personnes qui, depuis une semaine, se sont approchées de Déborah?

— Son père, moi et Hébé...

— Qu'est-ce que cette jeune fille que vous nommez Hébé?

— La seule amie de Déborah, qu'elle aime autant que Nathan et moi nous pouvons l'aimer, et à qui, il y a un an ou deux, elle a sauvé la vie au péril de la sienne...

— Et Déborah n'a pas d'ennemis?

— Elle!... la pauvre enfant!... qui donc ne l'aimerait?

— Vous avez pris soin de répondre vous-même et d'avance à ce que je vais vous dire... La seule chose, je vous le répète, qui pourrait m'expliquer le mal étrange et mystérieux qui tue votre fiancée, ce serait l'emploi d'un poison subtil, composé de certaines plantes de l'Asie et de l'Arabie... poison terrible dont je crois être le seul, à Paris et sans doute en France, qui connaisse la composition...

— Ainsi, — demanda Raoul, — ce poison dont vous parlez...

— Il attaque la vie dans sa source même, sans blesser aucun des organes. La personne empoisonnée meurt sans souffrir, comme s'éteint une lampe dont l'huile est épuisée jusqu'à la dernière goutte...

— Et ce poison laisse-t-il des traces?...

— Aucune.

— Peut-on le combattre?

— Non. Le remède n'existe pas.

Raoul sembla réfléchir.

— C'est impossible, — murmura-t-il ensuite, — impossible, impossible!... un crime pareil... un crime sans but... Et, d'ailleurs, qui donc?... Impossible! impossible!...

— Je le crois comme vous, — répondit Mosès. — Ce serait folie que d'admettre la possibilité d'un crime. Et, maintenant, mon gentilhomme, retournez auprès de votre triste fiancée, car, je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est à peine s'il vous reste le temps de la revoir encore vivante...

Raoul rentra dans la chambre mortuaire en murmurant tout bas ces paroles sinistres : — Une heure, au moins... deux, au plus.

## XXVII. — LE PRÉSENT DE NOCE.

Au moment où Raoul franchit le seuil de la chambre sombre, Nathan et Hébé se tenaient debout, l'un au pied, l'autre au chevet de la couche mortuaire.

Le vieillard, au faible bruit de la porte qui s'ouvrait, tourna lentement la tête.

Il vit M. de La Tremblaye. Un brusque tressaillement secoua son corps et parut galvaniser sa douleur.

Il se dirigea vers Raoul, et, l'entraînant vers l'une des extrémités de la chambre, il lui dit d'une voix basse et sourde, entrecoupée par l'émotion, tout en attachant sur lui ses regards étincelants du feu sombre de l'inquiétude :

— Vous venez de parler à Mosès?

— Oui, — répondit M. de La Tremblaye.

— Vous l'avez interrogé?

— Oui.

— Qu'a-t-il répondu?

— Ce qu'il vous avait dit à vous-même il n'y a qu'un instant...

— Et pas autre chose?

— Pas autre chose.

— Bien vrai?

— Je vous le jure.

— Ainsi, nous pouvons encore espérer?...

— Nous le pouvons et nous le devons.

Nathan joignit ses deux mains osseuses et décharnées, et il les éleva vers le ciel.

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit béni! — balbutia-t-il, — qu'il me prenne toutes mes richesses... toutes jusqu'au dernier sou!... qu'il me fasse plus pauvre que le mendiant de la rue... plus misérable et plus méprisé que Job sur son fumier... mais qu'il me laisse ma fille bien-aimée... l'enfant de mon cœur et de mes entrailles... mon diamant sans tache... ma perle choisie... Déborah!...

Après avoir prononcé avec exaltation cette invocation quasi-biblique, Nathan prit la main de Raoul et la serra avec force.

Ensuite, il retourna auprès du lit de la jeune fille.

Mosès ne s'était point trompé.

Déborah atteignait la dernière période de l'existence, — l'heure suprême approchait.

Déjà les battements de son cœur devenaient inégaux, un engourdissement progressif s'emparait de ses membres.

La vie était attaquée dans sa source, l'huile allait manquer à la lampe.

Quelques instants encore, sans doute, et la jeune fille, dont les yeux étaient fermés comme pour un paisible sommeil, allait s'endormir pour ne plus se réveiller.

Il n'en fut point ainsi.

Déborah ouvrit les yeux, et elle fit un effort pour se soulever.

Hébé et Nathan vinrent à son aide, ils placèrent des oreillers derrière ses épaules, de manière à l'asseoir en quelque sorte dans son lit.

— Mon enfant bien-aimée, — lui dit alors le vieillard, — souhaites-tu quelque chose?

Déborah répondit d'une voix plus ferme et mieux timbrée qu'on n'aurait pu l'attendre de son extrême faiblesse :

— Oui, mon père, je souhaite voir cette chambre mieux éclairée... — rien n'est triste comme la lueur pâle de cette petite lampe...

Hébé s'empressa d'allumer toutes les bougies des candélabres d'argent placés sur la cheminée.

Au bout de quelques minutes, une clarté rayonnante éclairait la chambre.

— Ah! — murmura la mourante, — cela fait du bien de voir ces

lumières... Voyez, mon père, voyez, Raoul, comme tout prend un air de fête et de gaîté... Tout à l'heure, c'était lugubre.

Des larmes vinrent aux yeux de M. de La Tremblaye.

Il lui semblait que Déborah venait de faire allumer toutes ces bougies autour de son cercueil.

— Comment te trouves-tu, ma fille? — demanda Nathan.

— Mieux, mon père, beaucoup mieux... je sens que la force me revient... Seulement, j'ai soif ..

Hébé apporta la coupe d'argent et Déborah but avidement.

Ensuite, elle reprit :

— Je sens que ma convalescence sera courte... je ne suis pas bien malade... quelques jours encore, et je pourrai quitter ce lit, quitter cette chambre, revoir le ciel... respirer l'air pur... Quelques jours encore, mon Raoul, et nous serons mariés... et je serai votre Deborah, monseigneur... Raoul... Raoul... êtes-vous heureux à cette pensée, autant que je le suis moi-même?

Raoul eut besoin de faire un appel à toute sa force pour comprimer les sanglots qui l'étranglaient, en présence de cette jeune fille qui, les deux pieds déjà dans la tombe, parlait avec confiance d'amour et de bonheur.

Cependant il parvint à balbutier :

— Heureux... oh! oui... bien heureux...

— Raoul, mon beau seigneur, — reprit la juive dont les yeux brillaient d'une joie douce, — une fois mariés, nous quitterons Paris pendant quelque temps, si vous le voulez bien...

— Je veux tout ce que vous voulez, Déborah...

— Nous irons à la campagne, quelque part où nous trouverons de grands arbres, des fleurs et des oiseaux... Nous nous promènerons dans les bois, ma main dans votre main... mon cœur battant tout près du vôtre... n'est-ce pas, mon Raoul, que ce sera du bonheur?...

Le jeune homme ne put que répondre par un signe de tête expressif: s'il avait essayé de prononcer une parole, ses sanglots auraient débordé.

La juive continua :

— Le jour de notre mariage, vous pourrez être fier de votre Déborah, mon Raoul... Je serai belle... bien belle... Rien ne sera plus simple et plus charmant que ma toilette de mariée... J'aurai une robe blanche, brodée de perles; j'aurai des perles autour de mon cou, et encore des perles dans mes cheveux... Aimez-vous les perles, Raoul?

M. de La Tremblaye fit signe que oui.

—Tant mieux!—s'écria Déborah,—moi, je les adore... Je préfère de beaucoup les perles aux diamants. Et vous?

— Moi aussi, — balbutia Raoul.

— Voulez-vous voir les miennes?

— De grand cœur...

Déborah se tourna du côté d'Hébé.

— Mon amie, — lui dit-elle, — apporte sur le lit, je t'en prie, le coffret de mes bijoux...

La fille du Diable obéit aussitôt à cette prière, et elle plaça sur le lit, à côté de la juive, un lourd coffret d'ébène, incrusté d'argent, de corail, de nacre et d'or.

Elle en souleva le couvercle et Déborah, plongeant ses deux mains dans l'intérieur du coffret, les retira pleines de bijoux qu'elle éparpilla sur le lit. C'étaient des bracelets, des colliers, des agrafes, des boucles d'oreilles, des aigrettes, des diadèmes.

Les diamants, les rubis, les émeraudes, toutes les pierres précieuses scintillaient dans un pêle-mêle étincelant, et, sous la clarté des bougies, jetaient des feux de mille couleurs.

Au milieu de ce fouillis lumineux se voyaient des torsades de perles d'une forme admirable et du plus magnifique orient.

Chacune de ces perles avait une valeur considérable.

Quelques-unes représentaient des sommes énormes.

Nous croyons ne point exagérer en disant que le coffret de Déborah renfermait pour plus d'un million de pierreries.

— Voyez, — dit la juive, en passant ses doigts amaigris sur chacune des perles d'un collier, comme sur les grains d'un rosaire,—avec cette parure je serai belle, n'est-ce pas? Hébé tressera mes cheveux en deux longues nattes qu'elle renouera ensuite sur ma tête en façon de diadème, après les avoir enlacés de perles, et ces perles laiteuses feront bien dans mes tresses noires... Oh! Raoul... mon Raoul... pourvu que vous me trouviez belle!...

Le jeune homme ne put que prendre la main de la mourante, la porter à ses lèvres, la couvrir de baisers ardents, et, malgré lui, l'arroser de ses larmes muettes.

Déborah le regarda avec surprise.

— Mon ami,—lui demanda-t-elle,—pourquoi donc pleurer ainsi? qu'avez-vous? êtes-vous triste? souffrez-vous?

— Ma bien-aimée, — balbutia Raoul, — ne savez-vous donc pas que le bonheur fait couler autant de larmes que le chagrin et la souffrance? Seulement ces larmes-là sont bien douces...

Déborah, complétement rassurée par cette réponse, sourit et s'adressa à Hébé.

— Chère Hébé, — lui dit-elle, — bonne petite sœur... viens ici...

La fille du Diable s'approcha du lit.

— Ecoute, — poursuivit Déborah, — il faut que tu me rendes un service...

— De toute mon âme...

— C'est d'ailleurs facile...

— Voyons...

— Il s'agit de me donner ton avis...

— A quel propos?

— A propos d'une parure que je veux porter un jour, après mon mariage... quand Raoul souhaitera que je paraisse éblouissante...

— Eh bien?

— Eh bien, parmi tous ces bijoux, choisis les bracelets, le collier et le diadème qui te sembleront les plus beaux.

La fille du Diable se mit à fouiller dans ces masses de joyaux et de pierres précieuses entassés sur le lit, et remplissant encore les deux tiers du coffret.

Son examen fut long, minutieux, attentif. Enfin son choix s'arrêta sur un bandeau, sur un collier et sur deux bracelets.

Ces quatre objets, d'une forme artistique ravissante, étaient enrichis de diamants de la plus grande beauté.

Ils pouvaient valoir quatre-vingt mille livres, tout au moins.

Hébé les présenta à Déborah.

— Ainsi,—demanda cette dernière,—cette parure est celle qui te plaît, entre toutes?

— Oui, — répondit la jeune fille.

— Tu me l'as choisie comme pour toi?

— Comme pour moi, — dit encore Hébé.

— Eh bien, — répliqua la juive, — garde-la donc, je te la donne. C'est mon présent de noces...

## XXVIII. — MORTE.

Les dernières paroles de Déborah, cette preuve d'une affection qui durait autant que la vie de la malheureuse jeune fille, produisirent une impression terrible sur Hébé.

Pendant quelques secondes la lumière se fit dans les ténèbres de cette âme aveuglée par la jalousie. L'assassin comprit toute l'infamie, toute la lâcheté de son crime, et il eut horreur de lui-même.

La fille du Diable devint pâle, et, au lieu de prendre les bijoux que lui présentait Déborah, elle recula de deux ou trois pas.

— C'est mon présent de noces,—répéta la juive avec un sourire angélique,— ouvre tes mains, chère Hébé...

— Non... non...— balbutia la jeune fille avec une sorte d'égarement, — je ne veux pas... je ne veux pas...

— Tu refuses? — demanda Déborah surprise.

— Oui... oui... — répondit Hébé, je refuse...

— Mais pourquoi?

Hébé comprit que son trouble et son émotion allaient la trahir.

Elle s'efforça donc de prendre sur elle-même, et elle répondit :

— Tout cela est trop beau... trop riche...

— Qu'importe?

— Une pauvre fille comme moi ne peut se parer de semblables joyaux...

— Eh bien, chère Hébé, prends toujours... Si tu ne veux pas porter ces diamants, tu les vendras... et ce sera le commencement de ta dot, pour le jour où tu rencontreras quelqu'un à qui donner ton cœur... un beau jeune homme qui t'aimera bien .. et que toi aussi tu aimeras, autant que moi j'aime Raoul...

De pâle qu'elle était, Hébé devint pourpre.

Un feu sinistre brilla dans sa prunelle, comme un de ces éclairs, qui, dans une chaude nuit d'été, sillonnent silencieusement le bleu sombre du ciel.

— Tu acceptes, — n'est-ce pas? — demanda la juive avec une voix presque suppliante.

— Eh bien, oui, — répondit Hébé, en qui venait de se faire une brusque révolution, — eh bien! oui, puisque tu le veux, j'accepte...

— A la bonne heure, chère Hébé... Tu m'as fait de la peine tout à l'heure; mais maintenant tu me rends heureuse... bien heureuse...

La fille du Diable s'était approchée du lit. Elle prit des mains de Déborah les joyaux étincelants que cette dernière lui tendait, et, se penchant sur elle, elle lui donna un nouveau baiser de Judas.

— Figure-toi, — dit Déborah, en passant son bras autour du cou d'Hébé, de façon que la tête de la jeune fille restât au niveau de la sienne, afin de pouvoir lui parler tout bas à l'oreille, — figure-toi que ce matin, en me réveillant, j'avais peur...

— Peur? — répéta Hébé.

— Oui.

— Et de quoi?

— D'un rêve qui m'est venu cette nuit... et dont tu étais un peu cause...

— Moi? — s'écria Hébé en tressaillant.

— Chère petite sœur, ce que je te dis n'est pas un reproche, va!...

— Mais, enfin, ce rêve... ce rêve...

— Oh! une folie... tu te souviens de cette sinistre prédiction que tu m'avais faite, après avoir étudié l'avenir dans les lignes de ma main?... Depuis lors, nous en avons reparlé plus d'une fois.

Hébé ne répondit pas, mais un mouvement de sa tête indiqua qu'elle se souvenait.

— Eh bien, chère sœur, — reprit Déborah, — cette nuit, j'ai rêvé que ta prédiction se réalisait...

— Comment? — demanda Hébé d'une voix basse et que son trouble rendait indistincte.

— Je n'épousais pas celui que j'aime...

— Et quel obstacle se dressait entre vous?

— La mort.

— La mort!... — répéta Hébé.

— Je mourais, — poursuivit Déborah, — oh! quel horrible rêve!... je mourais... ainsi que tu me l'avais annoncé dans ta prédiction... je mourais assassinée.

— Assassinée!... — balbutia Hébé, — et par qui? sais-tu par qui?

— Non... je ne voyais pas la main qui me versait du poison... je me savais empoisonnée... je me sentais mourir... mais je n'accusais personne... Quel rêve étrange et terrible, n'est-ce pas?... En me réveillant, baignée d'une sueur froide, je me suis sentie sous le coup d'une douloureuse impression... ma tête est faible... bien faible, et je confondais le rêve et la réalité... Heureusement cette impression n'a pas duré longtemps... Je me suis vue entourée de Raoul, de mon père et de toi, enfin de tous les êtres qui m'aiment... Comment craindre un crime ou même un malheur, quand on est si bien gardée?...

L'étreinte des bras de Déborah se relâcha peu à peu quand elle eut prononcé ces paroles.

Hébé put relever la tête. Mais certes, en ce moment, à la lueur des bougies des candélabres, son visage était d'une pâleur plus livide que celui de la mourante.

Machinalement, et pour se donner une contenance, la jeune fille réunit tous les bijoux épars sur le lit, elle les entassa dans le coffret, et reporta ce coffret lui-même à la place où elle l'avait pris pour se conformer aux désirs de Déborah.

— Voici que le sommeil s'empare de moi... — dit tout à coup la mourante. — Mon père, Raoul, asseyez-vous, je vous prie, chacun d'un côté de mon lit, je voudrais, en m'endormant, sentir mes deux mains dans les vôtres...

Le père et le fiancé s'empressèrent de se rendre au désir de leur bien-aimée.

Nathan passa dans la ruelle.

Raoul s'agenouilla du côté opposé.

Le jeune homme serra entre les siennes la main gauche de Déborah, tandis que le vieillard prenait la main droite.

Hébé, assise auprès de l'une des fenêtres, cachait son visage entre les plis des rideaux de lampas.

Bientôt Déborah s'assoupit.

On n'entendit plus, au milieu du profond silence de la nuit, que le bruit léger de sa respiration faible et irrégulière.

Une heure, à peu près, se passa ainsi.

Nathan, rassuré par ce calme sommeil, sentait des pensées d'espérance germer peu à peu dans son âme et y grandir.

M. de La Tremblaye, lui, ne pouvait oublier l'arrêt fatal et sans appel prononcé par Moïse. Aussi de grosses larmes, débordant de dessous ses paupières abaissées, tombaient une à une sur le lit.

Soudain, le père et le fiancé poussèrent un cri rauque aussitôt interrompu, et se regardèrent avec épouvante.

Ils venaient de s'apercevoir, en même temps, que ces petites mains qu'ils tenaient entre les leurs devenaient froides et se roidissaient.

Raoul, le premier, comprit la terrible vérité tout entière.

— Elle est morte!... — s'écria-t-il; — oh! mon Dieu!... mon Dieu!... elle est morte!

— Non, — répondit Nathan avec une voix étrange et profonde comme celle des somnambules qui parlent pendant l'accès du sommeil magnétique, — non... elle n'est pas morte... c'est impossible... le Dieu de mes pères ne l'aurait pas permis. Déborah n'est pas morte... non... non... non... je vous dis que ce n'est pas vrai... je vous dis qu'elle n'est pas morte!...

Et, se précipitant avec une sorte de fureur sur le lit, ce malheureux père saisit entre ses bras le corps inanimé de son enfant, en murmurant :

— Déborah... ma fille chérie... ma Déborah... mon petit enfant... réponds-moi... parle à ton père... ouvre tes grands yeux... tes beaux yeux... parle-moi... au nom du ciel... dis-moi que tu vis... dis-le-moi vite... bien vite... ou bien c'est moi qui vais mourir...

Hélas! hélas!... le cadavre ne pouvait répondre!...

Nathan poursuivit :

— Tu dors... je le vois bien... mais ce sommeil est trop profond... il m'inquiète... il m'effraye... il me tue... Déborah, éveille-toi... Déborah, ouvre tes yeux...

Et, comme le visage déjà glacé par la mort restait immobile ainsi qu'un masque de cire, Nathan appuya sur les paupières ses doigts tremblants, et les souleva.

La paupière resta soulevée, et l'on vit ces yeux muets, ces yeux sans regard, ces yeux dans lesquels n'étincelait plus le divin rayon de l'âme et de la vie.

Nathan comprit alors à son tour.

Sa douleur, surexcitée jusqu'au délire, devint une véritable folie.

Il poussa un cri terrible, et, se roulant comme un insensé sur le tapis de la chambre mortuaire, il mit ses vêtements en pièces et il couvrit sa tête de cendres.

Raoul, agenouillé auprès du lit, sanglotait.

Hébé se tordait les mains avec l'expression du plus effrayant désespoir, et qui sait si ce désespoir, mêlé de remords et d'horreur, en ce moment n'était pas sincère?

Cette scène lugubre finit soudainement et eut un dénoûment étrange.

Nathan, les vêtements en lambeaux, défiguré par la cendre qui, sur son visage, se mêlait avec les larmes, cessa ses cris et ses gémissements.

Il s'approcha du lit, et il dit à Raoul agenouillé :

— Monsieur de La Tremblaye, levez-vous...

Le jeune homme obéit.

Nathan poursuivit, d'une voix presque calme, mais dont les angoisses du désespoir avaient entièrement changé le timbre :

— Plût à Dieu que vous n'eussiez jamais mis les pieds dans cette demeure... — Ma Déborah, ma fille bien-aimée serait maintenant vivante et forte sans ce fatal amour que vous lui avez inspiré... Je ne vous maudis pas, monsieur de La Tremblaye, car je crois que vous souffrez comme moi, et que, comme le mien, votre cœur est brisé Je ne vous maudis pas, mais je vous dis : Vous avez, sans le vouloir, amené la mort dans cette demeure... Vivante, vous m'avez pris ma fille... morte, elle n'est plus rien pour vous... elle n'appartient plus qu'à moi... Quittez donc cette maison, monsieur de La Tremblaye... quittez-la vite, car si vous y restiez plus longtemps j'oublierais que vous aimiez ma fille, pour me souvenir seulement que vous l'avez tuée... et je vous tuerais!...

Raoul s'inclina silencieusement devant cette douleur terrible, menaçante, et sublime même dans son injustice.

Il appuya une dernière fois ses lèvres sur la main glacée du cadavre de Déborah. Puis, sans répondre un seul mot et sans tourner la tête en arrière, il sortit de la chambre et de la maison.

## XXIX. — L'ANGE GARDIEN.

Pour mettre nos lecteurs au fait des événements qui suivirent d'une façon presque immédiate la catastrophe qui termine le précédent chapitre, il faut quelques lignes ou plusieurs volumes.

Quelques lignes, si nous nous contentons de tracer un sommaire rapide et sans détails;

Plusieurs volumes, si nous jugeons utile et possible d'entrer dans une minutieuse analyse des passions et des sentiments de nos personnages.

Or, l'espace nous manque pour ce dernier travail, dont la nécessité et l'intérêt d'ailleurs ne nous paraissent point démontrés, nous l'avouons. Contentons-nous donc de quelques lignes, ou pour mieux dire, de quelques pages.

§

L'amour de Raoul de La Tremblaye pour Déborah avait été réel et sérieux.

En assistant à la mort de la malheureuse jeune fille, Raoul crut sentir que quelque chose se brisait en lui, et il se persuada consciencieusement que sa vie était perdue désormais.

Il était plus de minuit au moment où il sortit de cette maison dans laquelle il laissait son cœur enchaîné à un cadavre. Pendant tout le reste de la nuit, il erra dans les rues de Paris, comme un fou ou comme un homme ivre, ne sachant pas où il allait, marchant sans but et ne conservant qu'à peine la conscience du malheur qui venait de le frapper.

Un miracle permit qu'il ne fût point arrêté, dévalisé, et peut-être assassiné par quelques-uns des rôdeurs de nuit qui, à cette époque, fourmillaient dans la grande ville. Si cela fût arrivé, certes Raoul ne se serait pas défendu.

Enfin, au moment où l'aube naissante blanchissait le faîte des maisons, M. de La Tremblaye se trouva dans le quartier du Marais, où sa course vagabonde l'avait amené sans qu'il le sût.

Un vague instinct le conduisit à la porte de son petit hôtel, situé, comme on doit s'en souvenir, dans la rue du Pas-de-la-Mule.

Raoul frappa.

Le gros suisse à rouge trogne, faisant fonctions de concierge, ouvrit, non sans avoir pesté contre le visiteur matinal qui venait si intempestivement troubler son doux repos.

En reconnaissant le chevalier, l'Helvétien, honteux et confus, bondit en arrière malgré sa rotondité imposante, en se disant qu'il avait fait attendre son maître et qu'il allait pleuvoir des coups de canne. Mais Raoul, qui ne s'était pas même aperçu de ce retard, passa muet et chancelant.

Le Suisse remarqua le visage gonflé de M. de La Tremblaye, ses yeux rougis, sa démarche hésitante, et, respectueux dans ses suppositions selon les louables coutumes de la valetaille de tous les étages, il se dit :

— Monsieur le chevalier sort de quelque orgie, il a gaiement *fêté*

*Bacchus!*... il est ivre à ne pouvoir se soutenir... — allons nous coucher...

Que voulez-vous... ce Suisse avait besoin de sommeil.

Sur le perron de l'hôtel, Raoul trouva son valet de chambre qui l'attendait.

Ce valet de chambre, — on ne l'a pas oublié non plus, — était Jacques, le domestique fidèle et dévoué par excellence, l'ami, le compagnon de son maître.

Jacques ne se trompa point, comme le Suisse, aux douloureux symptômes qu'offrait le visage défait de Raoul.

Il ne prit point les sillons creusés par la douleur sur cette pâle figure pour les vestiges mal effacés de l'ivresse et de la débauche.

— Seigneur, mon Dieu! monsieur le chevalier, mon pauvre maître, — s'écri a-t-il avec émotion, — qu'avez-vous?

Raoul ne parut pas entendre.

Jacques répéta sa question.

— Elle est morte!—répondit Raoul d'une voix sourde,—morte!... et je vais mourir...

— Mourir! — balbutia Jacques avec désespoir, — mourir!... ah! bien, alors, par exemple, vous m'emmènerez avec vous!...

Jacques avait ouvert la porte du vestibule.

Raoul fit quelques pas en avant.

Puis il chancela, trébucha, et, poussant un léger gémissement, il serait tombé tout de son long sur les dalles si Jacques ne s'était précipité pour le soutenir et ne l'avait reçu dans ses bras, complètement évanoui.

§

Cette défaillance de Raoul était le prélude d'une longue et dangereuse maladie.

Pendant bien des jours et pendant bien des nuits, M. de La Tremblaye ne reprit pas connaissance et fut entre la vie et la mort.

Enfin, un matin, le fidèle Jacques tomba dans les excès de la joie la plus folle, en entendant le médecin lui déclarer que désormais son maître était hors de tout danger et que la convalescence allait commencer. En effet, vers le milieu de ce même jour, Raoul promena autour de sa chambre un regard étonné dans lequel il n'y avait plus trace d'égarement.

Il appela Jacques.

Jacques était là, tout près, n'attendant que cet appel. Il accourut.

— Mon ami,—lui demanda Raoul en tirant hors du lit une de ses mains dont la maigreur parut l'épouvanter,—j'ai été malade, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le chevalier, bien malade.

— Pendant bien longtemps?

— Trop longtemps, hélas! mon bon maître...

— Combien de jours?

— Trois semaines.

— Trois semaines!...—répéta Raoul, auquel revenait la mémoire de la fatale nuit qui avait déterminé sa maladie,— déjà trois semaines qu'elle est morte!...

Et des larmes amères ruisselèrent avec abondance sur son visage décharné.

C'était la première fois, depuis l'agonie de Déborah, que Raoul pleurait.

Ces larmes le soulagèrent un peu.

Au bout de quelques instants, il reprit :

— Tu m'as bien soigné, mon pauvre ami...

— J'ai fait de mon mieux, monsieur le chevalier.

— Et, — demanda Raoul, — tu m'as soigné... seul?

Jacques parut hésiter avant de répondre.

— Je ne comprends pas bien la question de monsieur le chevalier... — dit-il enfin.

— Etais-tu seul, — répéta Raoul, — seul pour me prodiguer ces soins qui m'ont sauvé?

— Mais, sans doute... — balbutia le valet de chambre avec embarras... — Oserais-je demander à monsieur le chevalier pourquoi il m'adresse cette question?

— Ah! c'est que,—répliqua Raoul, en ayant l'air de fouiller dans sa mémoire,—plus d'une fois, au milieu des visions incohérentes de mon délire... il m'avait semblé entrevoir, dans cette chambre, auprès de mon lit, une forme vague... une femme... un fantôme. Cette forme, cependant, me semblait plus distincte que les autres apparitions enfantées par les ardeurs de la fièvre... Était-ce un rêve aussi, cela, Jacques?

Une hésitation nouvelle se manifesta sur l'honnête figure du valet de chambre. Cependant il ne savait pas mentir, et il répondit :

— Non, monsieur le chevalier, ce n'était pas un rêve... et, si j'ai eu tort, je supplie monsieur le chevalier de vouloir bien me pardonner.

— Te pardonner?... Explique-toi... Que te reproches-tu donc et pourquoi te pardonnerais-je?...

— Je vais tout dire à monsieur le chevalier...

— J'attends...

Ici Jacques commença un récit fort long, et surtout fort embrouillé que nous allons simplifier de notre mieux pour ne point abuser de la patience de nos lecteurs.

Jacques apprit à son maître que, le lendemain du jour où la maladie s'était déclarée, une jeune fille d'une grande beauté, mais qui semblait profondément triste, avait forcé la consigne et avait trouvé moyen de parvenir jusqu'à la chambre de Raoul.

Interrogée par Jacques, elle l'avait supplié de lui laisser partager les soins qu'il donnait à son maître; et sur la réponse du valet, qu'il ne pouvait admettre une inconnue dans l'intérieur de l'hôtel et près d'une couche de souffrance, elle s'était écriée :

— Une inconnue! mais je ne suis pas une inconnue pour M. de La Tremblaye... personne en ce monde ne lui est dévoué plus que moi, autant que moi peut-être... Et plût au ciel qu'il pût me reconnaître et vous parler... il vous dirait de me laisser auprès de lui; il vous dirait que mes soins lui sembleront doux...

Ému par ce langage, ému par la beauté de la jeune fille, et surtout par les pleurs qui coulaient sur ses joues, Jacques céda.

A partir de ce moment, l'inconnue ne quitta, en quelque sorte ni jour ni nuit, le chevet du lit de Raoul. Dans ce corps frêle et charmant, Dieu semblait avoir caché une force qui tenait du prodige. Rien ne fatiguait la jeune fille. Durant les trois semaines qui venaient de s'écouler elle n'avait pas pris deux heures de repos, et, pas une fois, Jacques ne l'avait trouvée endormie.

— Enfin, monsieur le chevalier,— dit le valet de chambre en terminant, et comme péroraison de son récit,—ce n'est pas une femme, c'est un ange!... Pas plus tard qu'hier au soir, le médecin me disait que c'était à elle, autant qu'au bon Dieu et à la médecine, que vous deviez la vie.

Après avoir écouté Jacques, Raoul resta rêveur.

— Quelle peut être cette femme? — se demanda-t-il; — quelle peut être cette mystérieuse inconnue qui se dévoue pour me sauver?

Il chercha longtemps; puis ses lèvres murmurèrent tout bas un nom qu'elles n'avaient pas prononcé depuis longtemps :

— Émeraude!

En ce moment, la porte s'ouvrit.

Un pas léger effleura le tapis.

— La voici! — s'écria Jacques.

Raoul essaya de se soulever dans son lit pour voir plus vite.

L'inconnue était la fille du Diable.

— Sauvé! — s'écria Hébé, — enfin sauvé! oh! Dieu soit béni!

— Vous! — balbutia Raoul avec stupeur.

— Eh! — répondit la jeune fille, — qui serait-ce, si ce n'était moi!...

Puis elle ajouta avec l'accent de l'exaltation :

— Ne vous ai-je pas conservé la vie une première fois, rue des Prouvaires? ne devais-je pas vous la rendre une seconde, ici? Ne me trouverez-vous pas toujours, monsieur de La Tremblaye, entre la mort et vous?

## XXX. — LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

C'était bien Hébé, en effet, Hébé qui, après avoir consommé son crime infâme, après avoir achevé son œuvre infernale, avait béni la maladie de Raoul qui lui offrait le seul moyen sûr de se rapprocher du jeune homme.

— Mais, — demanda Raoul, —quel hasard étrange a pu vous apprendre que la mort m'appelait à elle?...

— Le hasard ne m'a rien appris...

— Comment?

— Ce n'est pas le hasard qui m'a conduite ici...

— Qu'est-ce donc?

— Ma volonté... Je voulais pleurer avec vous... pleurer votre fiancée, Raoul... ma protectrice... ma seule amie...

En prononçant ces mots, Hébé cacha son visage entre ses deux mains, et ses larmes coulèrent longuement.

Puis elle reprit :

— Je suis venue, j'ai su que vous étiez mourant; je me suis dit : *C'est Dieu qui m'envoie*... Voilà tout ce qui s'est passé... vous voyez bien que le hasard n'y est pour rien... M'en voulez-vous d'être venue?...

— Pouvez-vous me le demander! — s'écria M. de La Tremblaye en s'efforçant d'étendre sa main débile vers la main de la jeune fille. — Je vous remercie et je vous bénis...

— Me permettrez-vous de revenir? — dit Hébé d'une voix tremblante.

— Je vous en supplierai...

— Quelquefois?

— Non pas quelquefois... souvent...

— Bien vrai?

— Chaque jour.

— O Raoul! que vous êtes bon!...

— Ce n'est pas moi qui suis bon, Hébé, c'est vous qui êtes un ange...

— Nous parlerons d'*elle*... sans cesse... — reprit la jeune fille, — nous tâcherons de nous figurer qu'*elle* est encore auprès de nous...

— Hélas! — balbutia Raoul, — nous ne la verrons plus...

Et il s'abîma dans une douleur qu'Hébé sembla partager.

§

Ainsi que Raoul le lui avait demandé, la fille du Diable revint le lendemain...

Puis le surlendemain.

Puis chaque jour.

Raoul était complétement guéri, et cependant la jeune fille ne cessait pas de venir, et, tant que la journée durait, elle ne quittait point l'hôtel de M. de La Tremblaye, continuant avec une charité d'ange son doux rôle de consolatrice.

— Avez-vous souvenance, cher lecteur, d'un conte charmant du bonhomme Jean de La Fontaine?

— Un conte de La Fontaine?

— Oui.

— Charmant?

— Oui.

— Mais ils le sont tous.

— Un surtout...

— Lequel?

— Devinez.

— *La Matrone d'Ephèse*, peut-être?

— Justement.

— Eh bien?

— Eh bien! vous qui avez tant d'esprit, devinez encore...

— Quoi donc?

— Devinez à quel propos je vous parle de ce conte...

— Je l'ignore.

— Eh! si vous le saviez, je ne vous dirais pas de deviner!

— Ne serait-ce point, par hasard, que vous trouvez quelque rapport entre la situation de la veuve éplorée, s'enterrant toute vive avec feu son époux, et celle de Raoul de La Tremblaye prêt à mourir de désespoir et d'amour?

— Oui, le conte de La Fontaine se trouvait mis en scène dans la réalité, avec cette seule différence qu'au lieu de la matrone d'Ephèse, il y avait Raoul de La Tremblaye.

Du reste, tous les détails furent les mêmes.

Ce fut de Déborah que Raoul et Hébé parlèrent d'abord. Ils en parlèrent longuement, exclusivement, et chacune de leurs paroles était baignée de larmes. Puis, peu à peu, sans doute à l'insu de Raoul, la conversation dévia de cette route unique qu'elle avait suivie jusque-là.

Après avoir tant parlé de la morte, les jeunes gens en arrivèrent à parler un peu d'eux-mêmes.

Puis, par une sorte de convention tacite, ils en arrivèrent à ne plus prononcer le nom de Déborah.

Alors il n'y avait plus de larmes dans leurs yeux, et sur leurs lèvres il y avait des sourires.

Enfin, deux mois environ après le jour de la guérison de Raoul, ce dernier, seul un instant et fouillant dans son cœur pour y chercher un lambeau de son désespoir, y trouva, au lieu du souvenir de la juive, un violent amour pour la fille du diable.

Nous l'avons dit, Raoul avait été de bonne foi dans sa passion pour Déborah comme dans ses regrets.

Ce ne fut donc point sans étonnement et sans épouvante qu'il fit la découverte que nous venons de signaler.

Il lui sembla d'abord qu'il était infidèle à la pauvre enfant, morte si jeune et si belle, et couchée à cette heure dans son linceul glacé.

Mais la réflexion, ou plutôt les triomphants sophismes de l'amour, le rassurèrent bientôt.

Il se dit qu'il avait fait tout ce qu'il devait et même plus qu'il ne devait... Qu'après tout, ce n'était pas sa faute s'il n'était point mort pour aller rejoindre Déborah, et que, puisqu'Hébé lui avait conservé la vie, il appartenait bien légitimement à Hébé.

Il se dit bien d'autres choses encore, qu'il serait trop long de rapporter ici. Et la conclusion de tous ces beaux raisonnements fut qu'il importait de s'assurer sans retard si la fille du diable partageait l'amour qu'elle avait inspiré.

Hébé, interrogée à cet égard par M. de La Tremblaye, lui avoua tout naïvement et sans fausse pudeur, que depuis bien longtemps déjà; depuis l'heure de leur rencontre à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Saint-Honoré, elle lui avait donné son cœur et son âme tout entiers.

— Sois à moi! — murmura Raoul, transporté d'une douce ivresse.

Mais ce n'était point ainsi qu'Hébé l'entendait.

Sans doute elle aimait Raoul, sans doute elle sentait son cœur battre et son corps tressaillir à la pensée de lui appartenir; mais elle ne voulait point de Raoul pour amant, elle le voulait pour mari...

Ce qu'il lui fallait, c'était une position honorable, honorée, solide, inattaquable.

Hébé croyait Raoul grand seigneur, elle rêvait d'être grande dame.

— Le nom de La Tremblaye m'appartiendra!... — disait-elle; — il doit m'appartenir! je l'ai payé assez cher!...

En conséquence, elle résista à Raoul; or, la résistance, en amour, c'est de l'huile jetée sur le feu!...

Ceci est un adage vieux comme le monde et qui sera toujours nouveau, car le cœur humain et les passions ne changeront jamais.

Cependant le désappointement de M. de La Tremblaye, quand il entrevit les intentions matrimoniales d'Hébé, fut profond.

Ce n'est qu'à son corps défendant, nous le savons, qu'il s'était résolu à demander Déborah en mariage. Et, pourtant, Déborah joignait à sa splendide beauté les attraits d'une fortune presque royale.

Mais épouser une aventurière, une diseuse de bonne aventure, la fille adoptive de la mère Moloch, infâme sorcière que les fagots réclameraient au premier jour, c'était tout autre chose, et Raoul, qui parfois prenait au sérieux son origine patricienne, ne s'y pouvait point décider.

— Attendons... — se disait-il, — attendons... Hébé m'aime, Hébé cédera...

Mais Hébé avait au fond de l'âme autant d'ambition que d'amour...

Et Hébé ne cédait pas.

Et, de son côté, elle se disait :

— Attendons... il y viendra... Il faudra bien qu'il y vienne...

L'amour que Raoul éprouvait pour la fille du diable ne ressemblait point à celui qu'il avait ressenti pour la juive Déborah.

Si nous avons su faire comprendre de quelle nature était la beauté d'Hébé, nos lecteurs devinent que cette beauté provoquante et voluptueuse avait dû allumer dans les veines de Raoul une passion toute sensuelle, pleine d'impétueux désirs et de flammes inextinguibles.

Avec une infernale rouerie, déguisée sous un grand air de naïveté et d'innocence, Hébé attisa ces ardeurs. Peu à peu, elle fit du cœur de Raoul un brasier dévorant d'où s'échappaient des jets de feu qui couraient dans ses veines au lieu de sang.

Bientôt cet amour devint un supplice.

Raoul comprit qu'il lui fallait posséder Hébé ou mourir.

Mais cette possession, ceci lui était prouvé maintenant, il ne la pouvait acquérir qu'en sacrifiant sa liberté. La clef d'or du mariage lui pouvait seule ouvrir la chambre à coucher d'Hébé.

Raoul, épuisé, céda.

La fille du Diable, triomphante, devint madame de La Tremblaye.

### XXXI. — UN RÉVEIL DE LUNE DE MIEL.

Les premiers mois qui suivirent l'étrange union de M. de La Tremblaye et de la fille du Diable furent remplis par un enivrement des sens, que Raoul, toujours passionnément amoureux, prit pour du bonheur.

Or, le bonheur, de quelque nature qu'il puisse être, ne se raconte pas.

Nous n'avons donc rien à dire de cette période, éclairée par les lueurs voluptueuses de la lune de miel, rien, si ce n'est qu'Hébé inculqua à Raoul un goût qui était devenu dominant chez elle : celui des sciences occultes. Seulement, il y avait une certaine conviction dans l'esprit d'Hébé, tandis que l'incrédulité de Raoul égalait sa curiosité. Il voulait apprendre, et, quand il avait appris, il raillait la science qu'il venait d'acquérir.

Raoul ne soupçonnait guère alors l'influence que des études ainsi faites devaient avoir sur tout le reste de sa vie.

Hébé, après l'existence misérable qu'elle avait menée auprès de la mère Moloch, trouvait avec bonheur, ou plutôt avec ivresse, ce luxe qu'elle avait rêvé toute sa vie.

Son amour pour son mari ne semblait d'ailleurs point se démentir, et elle lui témoignait cet amour avec tout l'emportement de sa nature ardente et sensuelle.

Quant à la mère Moloch, Raoul, ne voulant pas exposer la mère adoptive de sa femme à être un beau matin traînée sur une claie comme une sorcière, au milieu des huées de la populace, lui avait fait une petite pension, à la condition qu'elle s'établirait dans un village à quelque distance de Paris et qu'elle y vivrait tranquillement.

La mère Moloch avait accepté avec joie et reconnaissance, et l'on n'entendait plus parler d'elle.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous retrouvons nos personnages.

§

Chaque soir, au moment de se mettre au lit, les jeunes époux faisaient une légère collation.

Jacques ne manquait jamais de placer sur une petite table, dans la chambre à coucher, un large plateau d'argent, sur lequel se trouvaient quelques pâtisseries, des confitures sèches, deux carafons et deux coupes en verre de Venise, admirables de forme, de ciselure et de dorure. L'un de ces carafons contenait de l'eau claire. L'autre était rempli d'un vieux vin de Xerès, étincelant sous les lumières comme des topazes en fusion.

Après la collation, Hébé buvait un grand verre d'eau.

Raoul vidait une coupe pleine du breuvage doré et généreux.

Ceci était une habitude de tous les jours.

Les deux époux se couchaient ensuite, pour ne plus se réveiller qu'au matin.

Or, une nuit, il arriva quelque chose de bizarre.

Le sommeil de Raoul était plus profond qu'à l'ordinaire, et cependant, vers deux heures du matin, il fut tiré à demi de son engourdissement par une vive sensation de froid.

Nous disons *à demi*, car M. de La Tremblaye, en ce moment, n'était que très-imparfaitement réveillé.

Il lui sembla vaguement que le drap et les couvertures avaient glissé en bas du lit et ne l'abritaient plus. Il étendit la main pour s'en assurer.

Cette main, en s'étendant, ne rencontra pas le corps d'Hébé, et la place qu'occupait ordinairement la jeune femme lui parut glacée.

Raoul, surpris, allait s'assurer qu'il ne se trompait pas; mais il n'en eut point le temps.

Son engourdissement quasi léthargique, un instant interrompu, reprit le dessus; le sommeil fut victorieux. Raoul se rendormit.

Au matin, en ouvrant les yeux, M. de La Tremblaye ne se souvint qu'à peine de la vague impression de la nuit.

Hébé, encore endormie, était auprès de lui, et, dans son sommeil, elle souriait.

Raoul, en se levant, se sentit la tête lourde comme après une orgie, et cependant il n'avait point, la veille, dépassé les limites de sa frugalité habituelle.

Il ne parla pas à Hébé de l'incident que nous avons rapporté, avant le soir, il l'avait oublié complétement.

Durant les nuits suivantes, Raoul ne se réveilla point; mais chaque matin, il éprouva cette étrange et inexplicable lourdeur de tête dont il ne pouvait deviner la cause.

Au bout d'une semaine, M. de La Tremblaye, toujours vers les deux heures du matin, se réveilla en éprouvant cette même sensation de froid qu'il avait déjà ressentie.

Comme la première fois, il étendit la main. Comme la première fois, il lui sembla que la place d'Hébé était vide, et qu'il était seul dans son lit. Enfin, comme la première fois, un sommeil trop lourd et trop invincible pour être naturel le rejeta brusquement sur l'oreiller qu'il voulait quitter.

Au matin, les souvenirs de la nuit se retrouvèrent assez distincts pour que Raoul fût parfaitement certain qu'il n'avait pas rêvé.

— Ne m'as-tu point laissé seul un instant cette nuit? — demanda-t-il à madame de La Tremblaye.

Hébé lui répondit en riant qu'elle ne savait ce qu'il voulait dire.

Raoul n'insista pas; mais une sorte de soupçon vague et de défiance instinctive prit naissance dans son esprit.

Chacun sait qu'un peu de volonté énergique peut presque toujours triompher du sommeil le plus obstiné. Il n'est pas un chasseur et pas un voyageur qui n'en aient fait cent fois l'expérience.

— Je veux me réveiller à quatre heures du matin... se dit-on en se couchant.

Et l'on s'endort. Mais l'âme veille, servante docile; à l'heure dite, elle crie au corps d'ouvrir les yeux, et le corps obéit.

Raoul se donna l'ordre à lui-même de s'éveiller au milieu de la nuit.

Il s'éveilla. Mais un voile épais et lourd pesait sur son intelligence. Il ne pouvait ni réfléchir, ni coordonner ses idées.

Cependant il lui fut possible de s'assurer qu'il était seul dans la couche nuptiale. Il appela Hébé.

Sa voix retentit dans le silence de l'appartement désert; Hébé ne répondit pas.

Raoul voulut se lever pour aller à la recherche de sa femme; mais si sa volonté était forte, cet engourdissement dont nous avons déjà parlé était plus fort qu'elle.

Le sommeil, au bout de quelques secondes, reprit tout son empire sur lui et garrotta de nouveau ses membres impuissants.

Il n'en fallait pas tant pour métamorphoser la vague défiance de Raoul en un soupçon parfaitement arrêté.

Sans doute il repoussait encore avec horreur la pensée que sa femme pouvait le tromper; mais à coup sûr cependant il y avait là un mystère qu'à tout prix il fallait éclaircir.

Pendant la journée du lendemain, Raoul s'abandonna à une préoccupation profonde. Cette préoccupation, Hébé s'efforça vainement de la combattre par ses caresses. Ses baisers ne purent chasser le nuage sombre qui obscurcissait le front de Raoul.

Une chose surtout lui semblait inexplicable : c'était cette impuissance à rester éveillé, impuissance qu'il était bien certain de n'avoir jamais éprouvée jadis.

Enfin, après bien des heures de réflexion, une idée se présenta à l'esprit de M. de La Tremblaye, idée étrange et terrible qui le fit trembler et pâlir.

— Un narcotique, mêlé au vin de Xérès que je bois chaque soir, expliquerait tout! — se dit-il. — Mais ce narcotique, une seule personne aurait intérêt à me le faire prendre... Hébé... Et si elle le faisait, dans quel but?

Ainsi formulés, les raisonnements de Raoul le conduisaient droit à un abîme au fond duquel il ne pouvait regarder sans frémir, et pourtant la supposition qui venait de se présenter à lui était la seule vraisemblable et acceptable.

Raoul aimait Hébé. Il l'aimait avec la même ardeur qu'au jour de leur mariage.

Qu'on juge de ce qu'il dut souffrir!

§

Le soir arriva, et avec le soir l'heure du coucher, cette heure si douce pour M. de La Tremblaye quelques jours auparavant.

Il fit honneur à la collation; comme de coutume, il porta à ses lèvres la coupe de verre de Venise qu'Hébé avait voulu remplir elle-même de vin de Xérès. Seulement, profitant d'un moment où la jeune femme s'était éloignée de lui, il jeta sous la table le contenu de son verre.

Hébé ne s'en aperçut pas.

Les deux époux se mirent au lit.

Raoul frémit de s'endormir presque aussitôt.

Combien elles lui semblèrent longues les heures qui suivirent ce moment. Vingt fois il se dit que le jour allait bientôt paraître, que la nuit entière était écoulée et qu'Hébé ne quitterait pas ses côtés.

Il se disait cela, il le croyait, et il n'y avait pas une heure que cette fiévreuse insomnie était commencée!...

Le cœur de Raoul battait si fort qu'il lui semblait parfois qu'Hébé devait en entendre les irrégulières pulsations...

La jeune femme, de son côté, semblait dormir.

Soudain le sang de Raoul s'arrêta dans ses veines.

Hébé venait de faire un mouvement. Elle se souleva sur son coude, et elle resta immobile dans cette pose pendant une seconde ou deux. Puis elle se pencha vers son mari, comme si elle eût voulu étudier son sommeil.

Raoul ne respirait pas.

Hébé souleva la couverture et se glissa hors du lit, lentement, doucement, avec des précautions infinies.

La chambre était obscure.

Raoul, les yeux ouverts, regardait, mais ne voyait rien.

Le bruit des pieds nus d'Hébé s'étouffait sur l'épais tapis.

## XXXII. — LE MARI ET LA FEMME, LE MAITRE ET LE VALET.

Trois ou quatre secondes se passèrent.

M. de La Tremblaye ne savait pas si sa femme était encore dans la chambre ou si elle venait d'en sortir.

Enfin, il entendit le bruit léger, presque imperceptible, que fait une porte en tournant sur ses gonds soigneusement huilés.

Cette porte était celle d'un cabinet de toilette, qui, par un escalier dérobé, communiquait avec le jardin de l'hôtel.

Un autre cabinet, parallèle à celui-là, mais sans issue, se trouvait au fond de la chambre. Ce deuxième cabinet prenait également jour sur le jardin par une fenêtre.

La porte se referma, et le bruit d'un petit verrou intérieur poussé par Hébé arriva jusqu'à M. de La Tremblaye.

A son tour il se précipita hors du lit et courut à la porte, contre le frêle panneau de laquelle il colla son oreille.

Une fente imperceptible, mais qui suffisait cependant à laisser filtrer une faible lueur, lui permit de se convaincre qu'Hébé venait d'allumer de la lumière.

Sans doute la jeune femme s'habillait.

Au bout de quelques minutes, la lumière s'éteignit.

M. de La Tremblaye entendit ouvrir et refermer une seconde porte, celle de l'escalier dérobé.

Hébé sortait.

Où allait-elle?

La suivre, cette nuit-là, était impossible.

Raoul le comprit et ne l'essaya même pas.

Seulement il entra dans le second cabinet, et, de même qu'il avait collé son oreille au panneau de la porte, il appuya son front brûlant contre la vitre, s'efforçant de percer les ténèbres épaisses qui enveloppaient le jardin, car nulle étoile ne brillait au ciel.

Il sembla bien à Raoul qu'il entrevoyait une forme plus blanche se détacher sur l'obscurité; mais cette forme s'évanouit aussitôt, dans la direction d'une porte qui depuis le jardin conduisait à une petite rue située derrière l'hôtel.

L'absence d'Hébé dura trois heures.

Trois heures!... trois siècles d'agonie pour Raoul!

Enfin ce même bruit léger dans le cabinet, qui avait annoncé le départ de la jeune femme, annonça son retour.

Raoul se rejeta sur le lit, en ayant soin de reprendre la position qu'il occupait au moment où Hébé l'avait laissé seul.

Quelques instants se passèrent.

Puis madame de La Tremblaye, adroite et souple comme une couleuvre, souleva la couverture et se glissa dans le lit sans que Raoul l'eût entendue rentrer dans la chambre.

Avons-nous besoin d'ajouter que le reste de la nuit se passa comme le commencement, sans que le chevalier eût seulement la pensée de chercher à s'endormir?

Quand Hébé se réveilla il était grand jour.

Raoul, à côté d'elle, fermait les yeux [illegible] sommeil.



Nathan comprit alors à son tour; sa douleur, surexcitée jusqu'au délire, devint une véritable folie. (Page 164.)

Hébé se pencha sur lui et mit un double baiser sur son front et sur ses lèvres. Raoul ouvrit les yeux et parut s'éveiller en sursaut.

— Quoi! déjà le jour, — murmura-t-il en se soulevant.

Hébé le regarda et poussa un faible cri.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda Raoul.

— Comme tu es pâle! — dit Hébé.

— Moi?...

— Toi, mon pauvre ami, est-ce que tu souffres?

— Pas le moins du monde.

— Aurais-tu mal dormi cette nuit?

— Mal dormi! — répéta le jeune homme en riant, — mon sommeil n'a pas été interrompu une seconde...

— Mais, alors, pourquoi cette pâleur?

— Je ne sais... trop d'amour peut-être...

— Peut-être, en effet... — repondit Hébé avec un sourire de ménade enivrée. — Il faudra m'aimer moins, sais-tu bien, mon Raoul!... On dit que l'amour tue...

— Eh! qu'importe! il est doux de mourir pour avoir trop aimé...

— Mais moi, je ne veux pas que tu meures!... je veux que tu vives, mon Raoul, bien longtemps, pour m'aimer toujours.

Nous ne saurions donner une idée de l'adorable accent avec lequel Hébé prononçait ces charmantes choses, non plus que de l'expression d'ardente tendresse qui rayonnait sur son front pur, qui débordait de ses beaux yeux!...

Raoul l'écoutait et la regardait, et il ne pouvait concilier et ces paroles et ces regards avec ce qui s'était passé quelques heures auparavant. Il lui semblait sentir sa raison s'égarer dans l'inextricable labyrinthe de ses pensées contradictoires.

— Il faut en finir, — se dit-il, — et en finir vite, car si cela devait continuer ainsi, je deviendrais fou!...

§

Dans l'après-midi, Hébé sortit, et Raoul demeura seul à l'hôtel.

Il sonna. Jacques se présenta aussitôt.

— Mon ami, — lui dit M. de La Tremblaye, — va dire au concierge de l'hôtel que je n'y suis pour personne... — Envoie tous les domestiques en course sous des prétextes que tu trouveras, et reviens ici. J'ai à te parler, et il faut que qui que ce soit ne puisse nous interrompre ni nous écouter.

Jacques obéit passivement.

Au bout d'un demi-quart d'heure, il était de retour auprès de son maître.

— Jacques, — lui dit ce dernier, — je crois que tu m'aimes...

— Plus que toute chose au monde, monsieur le chevalier, — répondit le valet d'une voix émue.

— Et tu m'es dévoué?

— A la vie, à la mort... S'il faut me faire tuer pour vous le prouver, vous n'avez qu'un mot à dire...

— Il est une autre manière de me témoigner ton dévouement...

— Laquelle, monsieur le chevalier?... laquelle?...

— Une obéissance aveugle... une discrétion à toute épreuve...

— Ah! — murmura Jacques, — c'est trop peu de chose, cela!... On obéit à quiconque a le droit de vous commander... on est discret quand il le faut... mais on ne se fait tuer joyeusement que pour les gens qu'on aime...

Raoul ne put s'empêcher de sourire.

— Mon pauvre enfant, console-toi, — dit-il, — il est bien possible qu'un de ces jours je mette ta vie en péril.

— Ah! tant mieux!... — s'écria Jacques.

— Mais, pour le moment, écoute-moi...

— J'écoute, monsieur le chevalier, et de toutes mes forces...

— Jacques, je vais te confier un secret...

— Un secret!...

— Oui, et d'une telle nature, d'une telle importance, que si je soupçonnais quelqu'un de l'avoir surpris ou deviné... je le tuerais...

— Je pourrais peut-être vous en épargner la peine, monsieur le chevalier, — interrompit Jacques; — je ne suis pas bien fort, mais je suis



Il appela Hébé, sa voix retentit dans le silence de l'appartement désert. (Page 167.)

adroit... et je crois qu'au besoin je jouerais joliment de l'épée ou du pistolet.

— Jacques, — poursuivit Raoul d'une voix lente et triste, — Jacques, je suis bien malheureux...

Le jeune valet de chambre tressaillit et devint pâle.

— Malheureux! — répéta-t-il avec une stupeur désolée.

Raoul fit signe que oui.

— Vous! monsieur le chevalier! vous!...

— Moi-même...

— Et pourquoi?...

— J'aime ma femme... et je crois que ma femme me trompe...

Raoul prononça ces paroles avec accablement.

Jacques secoua la tête d'un air incrédule.

— Oh! quant à cela, — répondit-il — monsieur le chevalier, c'est impossible!...

— Impossible?

— Complétement.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que vous êtes le plus beau, le plus noble, le meilleur de tous les hommes, qu'il est impossible de ne pas vous aimer, et quand on vous aime, impossible de vous tromper.

Un sourire mélancolique vint aux lèvres de Raoul.

— Mon pauvre Jacques, — répondit-il, — tout le monde, malheureusement, ne pense pas comme toi...

— Dans tous les cas, je réponds que madame de La Tremblaye est de mon avis...

— Dieu le veuille... mais j'ai tout lieu d'en douter... et c'est pour éclaircir ce doute qui me tue que j'ai besoin de toi...

— Que faut-il faire, monsieur le chevalier?

— Il faut d'abord que tu saches ce qui se passe, et je vais te le dire...

Et Raoul raconta à son valet de chambre tous les faits qui remplissent le chapitre précédent et le commencement de celui-ci.

Jacques l'écoutait avec une épouvante muette mais manifeste, et qui se peignait clairement sur son visage.

— Tu comprends, — dit Raoul en terminant, — qu'il m'est absolument impossible de suivre moi-même madame de La Tremblaye d'assez près pour découvrir l'endroit où elle va... je risquerais de lui donner l'éveil et de ne rien apprendre... et tu comprends aussi que je veux tout savoir, car, si elle me trompe, il me faut une vengeance éclatante...

— C'est clair, cela! — appuya Jacques.

— Chaque nuit, — poursuivit Raoul, — madame de La Tremblaye quitte l'hôtel par l'escalier dérobé et sort du jardin par la petite porte... Il faut que, pendant une nuit, pendant dix si cela est nécessaire, tu sois embusqué dans la ruelle auprès de cette porte... il faut que tu suives ma femme et que tu me rendes un compte exact de tout ce que tu verras...

— Regardez cela comme fait, monsieur le chevalier...

— Tu commenceras ce soir.

— Avant minuit je serai à mon poste.

— Songe qu'il importe, par-dessus tout, que rien ne puisse trahir ta présence.

— Monsieur le chevalier peut être tranquille... je serai complétement invisible, et cependant je ne quitterai pas madame de la Tremblaye plus que son ombre...

— Fasse le ciel, — murmura Raoul, — que nous la trouvions innocente...

A ceci, Jacques ne répondit rien.

Son naïf bon sens lui criait éloquemment qu'une femme n'endort guère son mari avec des narcotiques pour aller pratiquer des actes de vertu nocturnes et mystérieux.

— A cette nuit, — dit le chevalier.

— Comptez sur moi, — répliqua Jacques.

## XXXIII. — LES CROIX ROUGES.

Peu après cette conversation entre le maître et le valet, Hébé rentra.

Elle fut joyeuse, tendre, charmante.

Jamais elle n'avait mieux enlacé Raoul dans les longs plis de soie et d'or de cette ceinture qu'elle dérobait à Vénus, la mythologique et voluptueuse reine de Cythère.

— Elle est innocente, — pensait Raoul, — ou, comme la sirène antique, elle me séduit pour mieux me perdre...

Le soir venu, M. de La Tremblaye, ainsi que la veille, feignit de boire; mais, ainsi que la veille, il jeta sous la table le contenu de son verre.

Les choses se passèrent de la même façon que pendant les nuits précédentes.

La jeune femme, un peu après minuit, quitta la couche nuptiale et sortit de la chambre, en fermant au verrou derrière elle la porte du cabinet de toilette.

Raoul bondit à son poste d'observation.

Il vit l'ombre blanche passer sur les massifs sombres du jardin.

— Si Jacques est à son poste, — se dit-il, — demain matin je saurai tout.

Trois heures s'écoulèrent, puis Hébé vint reprendre sa place et s'endormit d'un calme et profond sommeil auprès de son mari, qui se sentait devenir fou d'angoisse et de rage. Enfin le jour parut.

Raoul, laissant Hébé, se leva et s'habilla rapidement.

La première personne qui se présenta à lui, dans l'antichambre, fut Jacques.

— Eh bien? — lui demanda-t-il vivement.

— Eh bien, monsieur le chevalier, — répondit le valet, — j'ai fait de mon mieux...

— Tu étais là?

— Oui.

— Tu as suivi?

— Oui.

— Et tu sais?

— Je sais où va madame de La Tremblaye chaque nuit...

— Ah! — s'écrie Raoul, — enfin!..

— Mais, — poursuivit Jacques, — si je sais où elle va, je ne sais pas encore ce qu'elle y va faire... quoique, — ajouta-t-il d'une voix plus basse, — je craigne bien de le deviner...

— Voyons, explique-toi.

— Si monsieur le chevalier voulait prendre la peine de sortir avec moi pendant un instant, — répliqua Jacques, — mes explications seraient plus claires et singulièrement simplifiées.

— Mon chapeau et mon épée, — dit Raoul, — et sortons...

Jacques courut chercher les deux objets que demandait son maître, et ils se dirigèrent ensemble vers le jardin, Jacques suivant le chevalier à une distance respectueuse.

Arrivés à la petite porte, le valet hâta le pas, tira de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure et ouvrit.

Une fois dans la ruelle, il dit :

— Monsieur le chevalier veut-il prendre la peine de regarder au-dessus de sa tête...

Raoul leva les yeux.

Un tilleul, planté dans le jardin non loin de la petite porte, étendait par-dessus le mur quelques-unes de ses branches, et son feuillage ombrageait la ruelle.

A l'une de ces branches pendait une corde dont l'extrémité arrivait à cinq pieds du sol.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul

— Cela, monsieur le chevalier, c'est mon observatoire.

— Que veux-tu dire?

— Hier, après avoir eu l'honneur de recevoir les ordres de monsieur le chevalier, je suis venu reconnaître les lieux...

La ruelle s'étend à droite et à gauche; des deux côtés sont des murs unis, sans un seul enfoncement pour se cacher...

J'ignorais de quel côté madame de La Tremblaye dirigerait ses pas en sortant du jardin, et je me dis que, de quelque façon que je me déguisasse, il serait possible qu'elle vînt à passer auprès de moi, et que, dans tous les cas, elle pourrait s'apercevoir de la présence de quelqu'un dans la ruelle, en prendre défiance et rentrer aussitôt à l'hôtel...

Ceci était assez embarrassant, et je ne savais trop comment me tirer de cette situation fâcheuse, lorsqu'une idée me vint.

Je me dis que rien ne me serait plus facile que de m'installer sur le chaperon du mur, précisément au-dessus de la porte, et lorsque madame de La Tremblaye serait sortie et aurait fait une centaine de pas, de me mettre à sa poursuite sans danger d'être découvert. J'imaginai, de plus, d'attacher là cette corde, afin de m'en servir pour me laisser glisser et atteindre le sol sans avoir fait le moindre bruit...

— L'idée était bonne en effet...— dit Raoul

— Aussi, elle a réussi on ne peut mieux. J'ai vu madame de La Tremblaye arriver dans le jardin; elle a ouvert la porte; elle a suivi la ruelle du côté gauche, et quand j'ai cru qu'elle avait sur moi une avance suffisante, je suis descendu et je l'ai suivie à mon tour, en rasant la muraille afin de pouvoir m'effacer plus facilement, si madame venait à se retourner...

Tout en parlant ainsi, Jacques entraînait son maître dans la direction que madame de La Tremblaye avait suivie pendant la nuit précédente.

Arrivé à l'extrémité de la ruelle, le valet prit à droite et poursuivit son récit un instant interrompu.

— Quand j'atteignis cet angle, — dit-il, — madame de La Tremblaye avait disparu...

— Disparu!... — s'écria Raoul.

— Attendez, monsieur le chevalier, attendez... Je ne voyais plus madame, par la raison bien simple qu'elle était montée dans une chaise à porteurs qui s'éloignait rapidement...

Je suivis la chaise...

Jacques cessa momentanément de parler, mais il marchait toujours.

Le chemin que parcouraient le maître et le valet était une ruelle plus étroite que la première et coupée, à droite et à gauche, de distance en distance, par d'autres ruelles qui rendaient la circulation facile autour des jardins d'un certain nombre d'hôtels et de petites maisons. Jacques allait lentement et paraissait étudier les murailles avec une attention singulière.

— Que cherches-tu donc? — lui demanda Raoul.

Jacques fit quelques pas encore, puis il répondit en montrant une petite croix rouge grossièrement tracée sur le mur blanc, dans un endroit où une nouvelle issue coupait la ruelle à angle droit :

— Voilà ce que je cherchais...

— Que signifie cette croix?

— C'est un signe de reconnaissance que j'ai fait avec de la craie cette nuit, pour bien reconnaître le chemin par où j'aurais passé... Quand j'étais enfant et que j'allais dénicher des oiseaux dans les fourrés, je ne manquais jamais d'entailler avec mon couteau l'écorce de certains arbres, et je n'avais, en revenant, qu'à suivre ces marques... Les autres enfants qui n'imitaient point mon exemple s'égaraient souvent, moi jamais...

En effet, sans les croix rouges tracées de distance en distance, il aurait été impossible à Jacques de se retrouver au milieu d'un véritable labyrinthe d'étroites ruelles et de grands murs.

Les deux hommes marchèrent pendant vingt minutes environ.

Au bout de ce temps, Jacques s'arrêta.

Le maître et le valet étaient arrivés en face d'une porte à un seul battant, pratiquée dans une muraille très élevée.

Au milieu de cette porte se voyait une croix rouge plus grande que toutes les autres.

— C'est là, — dit Jacques, — c'est là que la chaise à porteurs est entrée... j'ai marqué le panneau, je me suis caché dans l'angle là-bas, et j'ai attendu...

Au bout de deux heures et demie à peu près, la chaise à porteurs est ressortie.

Elle a parcouru de nouveau le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Tout près de l'hôtel de M. le chevalier, madame est descendue de la chaise, elle est rentrée, et, un peu après, j'en ai fait autant... Voilà tout ce que je sais, quant à présent...

Connaître l'endroit où allait Hébé, c'était assurément quelque chose, mais ce n'était point assez.

Raoul et Jacques côtoyèrent la muraille dans laquelle était située la petite porte, et, après avoir fait le tour d'un jardin qui devait être immense, ils se trouvèrent dans la rue de la Cerisaie.

Là, entre deux piliers d'un aspect assez noble, se voyait une large grille de fer, formant l'entrée d'honneur de l'habitation.

Mais, jusqu'à une hauteur de plus de dix pieds, des planches très-épaisses avaient été ajustées contre les barreaux de la grille, sans doute afin d'empêcher la vue de plonger sur la maison.

Une chaînette de fer servait à mettre en branle une cloche de dimension imposante, afin de prévenir les habitants du logis de l'arrivée de quelque visiteur.

La maison ou l'hôtel dont il s'agit, et dont on ne voyait pas même les toits, était d'ailleurs complètement isolée et il n'y avait pas moyen de se renseigner auprès des voisins.

— Jacques, — dit Raoul, — je suis content de toi... ce que tu as fait cette nuit est bien fait .. mais il faut continuer...

Le valet fit un signe affirmatif.

— Tu comprends tout ce qui nous reste à savoir? — poursuivit M. de La Tremblaye

— D'abord, — répondit Jacques, — le nom de la personne à qui appartiennent ce jardin et l'hôtel, qui sans aucun doute se trouve au milieu...

— Peut-être, — dit Raoul, — ce nom m'apprendra-t-il bien des choses...

— Monsieur le chevalier, je le saurai...

— Quand?

— Le plus tôt possible... avant ce soir si je puis...

— Bien.

— Monsieur le chevalier a-t-il besoin de moi maintenant?

— Pourquoi cette question?

— Parce que dans le cas contraire, je resterais par ici, puisque j'y suis...

— Reste, — dit Raoul.

Et il rentra seul à son hôtel.

XXXIV. — DEUX PICARDS.

Pendant dix minutes ou un quart d'heure, Jacques se promena de long en large devant la grille.

Le brave garçon cherchait un prétexte quelconque, bon, passable ou mauvais, à l'aide duquel il lui fût possible de pénétrer dans cet intérieur si bien clos.

Or, son imagination lui faisait défaut de la manière la plus complète, il ne trouvait rien.

Lassé de cette infructueuse préoccupation, Jacques fit un geste qui signifiait clairement :

— Ah! bah! remettons les choses au hasard!

Et, saisissant l'extrémité de la chainette dont nous avons parlé, il la secoua vigoureusement.

Le son de la cloche retentit, clair et perçant, dans le silence de la rue.

Au bout d'un instant, une porte étroite pratiquée auprès de la grande tourna en criant sur ses gonds rouillés, et Jacques se trouva face à face avec une façon de concierge, petit homme de quarante-huit à cinquante ans, à la figure ronde et rouge, portant une sorte de livrée un peu râpée.

Jacques franchit le seuil.

A deux cents pas environ de la grille, et à peu près au milieu du jardin, se trouvait l'hôtel, ou plutôt le pavillon.

Une avenue de charmilles conduisait au perron

Le jardin était fort vaste, nous le savons, mais il semblait complètement abandonné.

Les charmilles et les ifs, jadis méthodiquement tondus par un ciseau expert qui leur donnait des formes variées, poussaient maintenant, à droite et à gauche, des jets luxuriants et incorrects.

Le panais sauvage, l'ortie, la ciguë, croissaient au milieu des gazons.

Une croûte épaisse et verdâtre recouvrait les pièces d'eau à moitié taries, et qui servaient d'asile à des myriades de grenouilles.

Aucune des statues, debout sur leurs piédestaux de granit, n'était restée intacte.

A celle-ci il manquait le nez, à celle-là un bras, à quelques autres la tête.

Les mauvaises herbes avaient envahi les allées, et les plantes parasites croissaient jusque entre les marches disjointes du perron.

Le pavillon semblait n'avoir rien à envier au jardin, en fait de délabrement.

Les girouettes, à demi renversées, menaçaient ruine.

Les gouttières crevées laissaient l'eau torrentielle des grandes pluies couler le long de la façade qu'elles marbraient de teintes verdâtres.

Volets et persiennes pendaient disloqués à des gonds descellés et chancelants.

Un coup d'œil suffit à Jacques pour se rendre compte de tous ces détails.

— Singulier nid d'amour!... — pensa-t-il en regardant le pavillon.

Cependant le concierge fixait sur lui ses petits yeux ronds avec une expression de curiosité et d'étonnement.

— Pardon, monsieur, — lui dit Jacques en le saluant avec la plus exquise politesse, — je vous dérange peut-être...

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda le concierge au lieu de répondre.

Ceci fut dit d'un ton légèrement brutal.

— Je suis chargé, par mon maître, d'une commission pour le vôtre... — répliqua Jacques à tout hasard.

— Pour mon maître? — répéta le petit homme.

— Oui.

— Je n'en ai pas.

— Ah! bah!

— Il y a erreur, comme vous voyez... tournez les talons, et bonsoir.

— Mais...

— Bonsoir... bonsoir...

Et le petit homme, bien déterminé sans doute à n'en pas écouter davantage, poussa Jacques du côté de la porte.

Ce n'était point l'affaire du jeune valet de chambre.

Cependant, bon gré, mal gré, il allait être exclu, lorsque, tout à coup, comme un homme qui se noie, il se raccrocha à une branche.

— C'est drôle, — s'écria-t-il en se retournant, — c'est drôle, tout de même, monsieur, comme vous avez l'accent picard!...

— Ça n'est pas drôle, puisque je le suis...

— Vous êtes Picard!... vous!...

— Et franc Picard.

— Comme moi!... quelle chance!... Une poignée de main, pays!...

Le petit homme ne put refuser la poignée de main de Jacques.

Ce dernier reprit :

— Et sans vous commander, pays, quel est votre *endroit*?

— Ypreville, près du Quesnoy...

— Comme ça se rencontre!... moi qui suis de Saville, à cinq lieues de là!... — Dites donc, pays, je sais, au coin de la rue du Pas-de-la-Mule, un cabaret où le vin est gentil... Si nous allions boire une bouteille...

Le petit homme parut hésiter. Mais Jacques s'écria :

— Ah! bah! entre pays qui se retrouvent à Paris, est-ce qu'on refuse jamais de trinquer?

— Allons-y donc!... — dit le concierge, dont le visage avait dépouillé sa brusquerie d'emprunt pour reprendre l'expression bonasse et joviale qui lui était habituelle.

Tous deux sortirent, et le petit homme referma soigneusement la porte derrière lui.

— Je le tiens! — pensait Jacques avec un indicible triomphe.

Il ignorait l'adage latin *In vino veritas*.

Mais, en bon français, il formulait à peu près l'équivalent de ce dicton, en se disant :

— Quand il sera gris, il parlera!

Peu d'instants après, ils étaient attablés dans le modeste cabaret dont Jacques avait parlé.

Le jeune homme fit venir une première bouteille de vin d'Argenteuil.

A celle-ci en succéda bientôt une seconde.

La santé de la Picardie et des Picards fut portée à vingt reprises et avec enthousiasme.

Quand le troisième flacon eut été apporté et décoiffé, le compatriote de Jacques appuya ses coudes sur la table et dit avec un gros rire :

— Ah çà! pays, qu'est-ce que vous me contiez donc tout à l'heure?

— Au fait, — demanda Jacques, — qu'est-ce que je vous contais donc?

— Vous ne vous en souvenez pas?

— Ma foi non!

— Tête de linotte, va!... Eh bien, vous prétendiez que vous étiez chargé d'une commission de votre maître pour le mien...

— Oui, je le disais...

— Et pourquoi le disiez-vous?

— Parce que c'est vrai...

— Farceur!

— Comment! farceur?

— Eh! oui... quel est son nom, à votre maître?

Quoique pris à l'improviste, Jacques eut la présence d'esprit de répondre :

— Le marquis de Chaumont...

— Possible; mais, une chose sûre, c'est qu'il ne vous a pas chargé de ce que vous dites...

— Il m'en a chargé... sans m'en charger... ça dépend de la manière de s'entendre...

— Alors expliquez-vous et entendons-nous.

Jacques venait de forger une histoire qui répondait tant bien que mal aux premières exigences de la situation.

Il se hâta de la débiter.

— Le marquis, mon maître, — dit-il, — est jeune encore...

— Ah! tant mieux pour lui.

— Il aime les femmes...

— C'est dans la nature.

— Et il est galant...

— Ça fait son éloge.

— Il désire acheter, dans ce quartier, une petite maison... vous comprenez, pays? une *petite maison*... quelque chose de bien mystérieux, de bien isolé, pour y dénouer ses galantes aventures...

— Pardieu! si je comprends... — interrompit le concierge, — c'est un gaillard, que votre maître!...

— Ajoutez à cela qu'il est immensément riche, — poursuivit Jacques, — et vous comprendrez qu'il désire se passer la fantaisie d'une petite maison..

— A sa place, je m'en passerais deux! C'est que je suis un gaillard aussi, moi, ah! mais!...

Jacques reprit :

— Hier, pas plus tard que cela, le hasard nous a conduits, mon maître et moi, dans la rue de la Cerisaie... M. le marquis s'est arrêté devant le grand mur et devant la grille de votre maison... il a vu qu'il ne voyait rien...

« — Jacques, m'a-t-il dit alors, voilà qui ferait bien mon affaire... va-t'en trouver demain, de ma part, le propriétaire de l'habitation qui doit être là derrière... tu lui demanderas s'il veut me la vendre, et tu lui diras que je la lui paierai volontiers le double de sa valeur. »

Voilà ce qui fait, pays, que je suis venu aujourd'hui, et que je vous ai dit que j'avais une commission de mon maître pour le vôtre... vous voyez que je disais la vérité...

— C'est exact, mon garçon, c'est exact! je le confesse et je le comprends... il ne s'agissait que de s'expliquer.

— Maintenant, — poursuivit Jacques, — je pense que vous ne refuserez pas de me répondre, ainsi que vous l'avez fait tout à l'heure...

— Je ne puis cependant que vous répéter ce que je vous ai dit...

— Vous n'avez pas de maître?

— Non.
— C'est impossible !...
— C'est comme ça.
— Pourtant, la maison...
— Est inhabitée.
— Complétement?
— Oui, complétement.
— Depuis quand?
— Depuis vingt-cinq ou trente ans, ma foi...
— Et vous y vivez seul?
— Je n'y vis même pas. — J'occupe un petit pavillon qui se trouve dans un des angles du jardin.
— Mais la maison appartient à quelqu'un?
— Oui, mais ce n'est pas à mon maître...
— A qui donc?
— A ma maîtresse.
— Qui s'appelle?
— La baronne de Caylus.
— Jeune?
— A peu près quatre-vingt-dix ans.
— Où demeure-t-elle, cette baronne?
— Pas loin d'ici, place Royale.
— Vendrait-elle la maison que vous gardez?
— Non.
— Vous en êtes sûr?
— Parfaitement.
— Mais en lui offrant un bon prix.
— Ça n'y ferait rien.
— Pourquoi?
— Elle a plus de trois cent mille livres de rente, et, à son âge, elle ne s'inquiète guère d'augmenter sa fortune...
— C'est juste.
— Juste et naturel, pays.
— A-t-elle des enfants, votre baronne?
— Une fille.
— Et des petits-enfants?
— Un seul... — Mais assez de questions... j'ai le gosier sec... buvons...

De nouvelles bouteilles furent demandées; on porta de nouvelles santés, toujours à la Picardie et aux Picards.

Bref, au bout de fort peu de temps, le petit homme à trogne rouge était gris à ne pas pouvoir se tenir d'aplomb sur son escabeau.

Il appelait Jacques son *neveu*, et il lui prodiguait les noms les plus tendres.

Mais, au milieu de ces divagations sans nombre, il fut impossible au jeune homme d'en tirer une seule parole qui eût l'ombre du bon sens, ni un renseignement de quelque utilité et de quelque importance.

Voyant cela, Jacques laissa l'ivrogne cuver son vin; il paya la dépense, et il se dirigea vers l'hôtel de La Tremblaye, afin de rendre compte à son maître du peu qu'il venait d'apprendre.

## XXXV. — ESCALADE.

— Il y a là quelque chose d'étrange, de mystérieux, d'inexplicable! — dit Raoul après avoir entendu son valet. — Es-tu parfaitement certain, Jacques, de ne t'être point trompé cette nuit en traçant cette croix rouge sur une porte?... Il est presque impossible que le but des nocturnes sorties de ma femme soit cette maison délabrée et inhabitée.

— Monsieur le chevalier, — répondit le valet, — je ne puis vous affirmer qu'une seule chose, mais de celle-là je suis certain, c'est de ne m'être point trompé cette nuit. La porte sur laquelle j'ai fait une croix rouge est bien celle qui s'est ouverte pour laisser pénétrer la chaise à porteurs dans laquelle se trouvait madame de La Tremblaye.

Raoul réfléchit pendant quelques instants, puis il dit :

— Jacques...
— Monsieur le chevalier?
— Il n'est qu'un moyen pour moi de sortir d'une aussi poignante incertitude.
— Quel est ce moyen, monsieur le chevalier?
— C'est de pénétrer dans cette maison maudite.
— Quand?
— Cette nuit.
— C'est difficile...
— Il le faut!
— Cependant ce n'est pas impossible...
— Comment faire!
— Escalader la muraille est, je crois, ce qu'il y a de plus simple...
— Cette muraille est d'une hauteur effrayante!
— Qu'importe la hauteur, si nous avons une échelle... et nous en aurons une... une bonne échelle de corde, attachée au sommet du mur par un crampon de fer... Je n'y avais pas pensé tout d'abord, mais la chose est infiniment plus faisable que je ne le croyais, et l'échelle simplifie beaucoup la difficulté.
— Mais il faudrait que cette échelle fût préparée d'avance.
— Je m'en charge. Aussitôt que l'obscurité me permettra d'agir, je me mettrai à la besogne. Il serait utile cependant que monsieur le chevalier voulût bien me donner congé jusque-là... j'ai à m'occuper de l'échelle et à faire forger les crampons.
— Je te laisse absolument libre. Quand rentreras-tu à l'hôtel?
— Je ne le sais pas...
— Il faudra cependant que nous nous retrouvions.
— Si je n'ai pas revu monsieur le chevalier auparavant, je l'attendrai dans le jardin, derrière le massif de lilas, aussitôt après le départ de madame...
— C'est convenu.
— Monsieur le chevalier n'oubliera pas, j'espère, qu'il sera prudent et même peut-être tout à fait indispensable d'être bien armé.
— Oh! sois tranquille!... je n'irai pas compromettre ma vengeance!... j'y tiens plus qu'à ma vie!... Je serai armé!... bien armé!...

Les heures de cette journée s'écoulèrent, lentes et interminables comme des siècles.

De temps à autre Raoul sentait sa tête s'égarer et se demandait s'il n'était pas le jouet de quelque abominable rêve...

Mais, hélas! le triste sentiment de la réalité reprenait bien vite le dessus et ne pouvait lui laisser aucun doute à cet égard.

La nuit arriva.

Jacques n'avait point reparu à l'hôtel.

Les choses suivirent, dans la chambre conjugale, leur cours habituel.

Seulement, aussitôt qu'Hébé eut disparu dans le cabinet de toilette en refermant la porte sur elle, Raoul s'habilla à la hâte, ceignit une épée plus forte que celle qu'il portait ordinairement et mit dans ses poches deux pistolets chargés.

Ces précautions prises, il gagna le jardin en passant par l'intérieur de l'hôtel et il ne tarda point à se trouver en présence de Jacques, qui l'attendait au lieu convenu, derrière le massif de lilas, et qui, à tout hasard, s'était muni d'une lanterne sourde.

Raoul était dans un état de surexcitation extraordinaire; un frisson nerveux agitait ses membres, et sa pâleur aurait paru effrayante si l'obscurité de la nuit n'avait point caché son visage.

— As-tu réussi? — demanda-t-il à Jacques.
— Oui, monsieur le chevalier, — répondit ce dernier, — tout est prêt.
— Ainsi, l'échelle de corde
— Elle est en place et elle nous attend.
— Allons.

Jacques ouvrit la petite porte et s'engagea dans la ruelle avec son maître.

Tous deux marchèrent si rapidement qu'en moins de dix minutes ils arrivèrent auprès du grand mur qui ceignait la propriété de la baronne de Caylus.

Ils dépassèrent la porte par laquelle on venait d'introduire la chaise à porteurs.

Cinquante pas plus loin, Jacques s'arrêta et dit :

— Monsieur le chevalier, c'est là.

Raoul ne répondit rien.

On entendait ses dents claquer violemment les unes contre les autres.

Et cependant nous savons que Raoul de La Tremblaye n'avait pas peur.

Jacques prit les derniers échelons de l'échelle de corde qui pendait à la muraille, et, la tendant de son mieux, il dit à demi-voix :

— Montez, monsieur le chevalier, et, quand vous serez en haut, asseyez-vous sur le couronnement de la muraille et attendez-moi.

Raoul fit machinalement ce que lui disait son valet.

Jacques le rejoignit, attira l'échelle à lui, l'accrocha de nouveau, mais cette fois du côté du jardin, et descendit le premier.

Raoul le suivit, et tous deux se dirigèrent, à travers les plates-bandes incultes, vers le pavillon.

On n'entendait pas le moindre bruit; on aurait pu croire que la maison était réellement déserte, car aucune lueur ne se montrait derrière les vitres des fenêtres.

Cependant, à coup sûr, Jacques ne s'était point trompé, car le maître et le valet faillirent se heurter contre la chaise à porteurs qui se trouvait devant la porte de derrière du pavillon.

— Vous voyez, monsieur le chevalier, — dit Jacques.

Et, en même temps, ce dernier aperçut une faible lumière qui s'échappait, non pas du rez-de-chaussée, mais du soupirail d'une pièce demi-souterraine.

Il se pencha et, par ce soupirail, il vit deux hommes, — les porteurs de chaise sans doute, — attablés devant un broc de vin et commençant une partie avec des cartes sales.

La porte dont nous avons parlé restait entr'ouverte.

Raoul la poussa et se trouva dans l'intérieur de la maison.

L'obscurité était profonde et le silence complet.

Jacques découvrit à demi l'âme de sa lanterne sourde et fit jaillir un rayon lumineux suffisant pour éclairer à peu près la pièce.

C'était une sorte de vestibule très-exigu et donnant accès sur un escalier conduisant au premier étage.

Les deux hommes montèrent lentement et en ayant soin d'étouffer le bruit de leurs pas sur les marches sonores.

En haut de l'escalier se trouvait une porte.

Cette porte était fermée, mais la clef était à la serrure, en dehors.

Raoul appuya son oreille contre le panneau, écouta et n'entendit rien.

Vraisemblablement, derrière la porte, il n'y avait personne.

Raoul ouvrit.

La pièce dans laquelle il pénétra avec Jacques était une vaste bibliothèque dont les quatre murailles disparaissaient, depuis le parquet jusqu'aux corniches, sous des livres poudreux.

Beaucoup de ces volumes gisaient à terre.

D'autres étaient entassés pêle-mêle sur une immense table de chêne placée au milieu de la bibliothèque.

En face de la porte par laquelle nos personnages étaient entrés, s'en trouvait une autre. Au-dessus de cette porte, l'architecte avait fait pratiquer une de ces ouvertures rondes et vitrées que nos ancêtres appelaient œils-de-bœuf.

Une lumière vive et intermittente s'échappait par cet œil-de-bœuf.

### XXXVI. — LE CABINET MAGIQUE.

Le regard de Raoul se fixa avidement sur l'ouverture dont nous venons de parler.

— Ils sont là ! — murmura-t-il, — ils sont là !...

Un bruit de voix, semblable à un chuchotement léger, se faisait entendre distinctement.

Raoul s'approcha et prêta l'oreille.

Dans ce moment, il reconnut, à n'en pouvoir douter, la voix si douce d'Hébé.

Peut-être, dans le premier mouvement de sa juste fureur, allait-il ouvrir brusquement ou briser cette porte.

Mais Jacques devina ce qui se passait dans l'esprit de son maître, et, lui touchant doucement le bras, fit un geste qui signifiait :

— Attendez !...

En même temps il prit une des échelles doubles qui se trouvaient dans la bibliothèque et servaient à aller chercher les livres placés sur les rayons les plus élevés, et il plaça cette échelle de façon à ce qu'il fût aisé d'arriver au niveau de l'œil-de-bœuf.

Raoul s'élança...

Il regarda...

Et il vit...

Il vit un spectacle étrange, indéfinissable, fantastique en quelque sorte.

La pièce sur laquelle il attachait ses regards ardents était de moyenne grandeur, sans fenêtres, et tendue d'une vieille tapisserie flamande qui représentait avec une effrayante naïveté les principales scènes de la *danse macabre*.

Une table carrée, en bois d'ébène, supportait une foule d'objets incohérents et dont rien n'expliquait la réunion.

C'était tout l'attirail de l'orgie, mêlé à celui des sciences occultes et cabalistiques.

Ici, des coupes, des flacons de vin, des liqueurs, une guitare, un tambour de basque.

Là, des hiboux empaillés, une tête de mort, des instruments bizarres, des parchemins constellés de signes inconnus, des livres de magie.

Les huit bougies de deux candélabres éclairaient ce pêle-mêle inouï.

Auprès de la table, il y avait un réchaud de bronze rempli de charbons enflammés.

En face de la porte, assises sur des chaises d'ébène à dossier de velours rouge, se trouvaient deux personnes.

C'était Hébé, d'abord, puis un homme que Raoul se souvint aussitôt d'avoir vu plus d'une fois.

Cet homme, qu'on nommait le marquis d'Avizac, passait pour être fort riche et pour consacrer sa vie entière à la recherche d'un certain nombre de secrets de la science hermétique.

Il était jeune encore et très-beau, quoique d'une grande pâleur, que rendait remarquable son costume entièrement noir.

Assis à côté d'Hébé, ainsi que nous le disions il n'y a qu'un instant, le marquis d'Avizac, un de ses bras à demi passé autour de la taille de la jeune femme, se penchait avec elle sur un immense in-folio à fermoirs d'argent, dont ils semblaient étudier les pages.

De temps à autre, le marquis prenait dans un vase d'argent quelques grains d'une substance brune qu'il jetait sur le brasier.

Aussitôt une flamme bleuâtre s'élevait presque jusqu'au plafond en décrivant les brusques zigzags d'un éclair.

Aucune fumée ne suivait cette flamme.

C'est d'elle que provenaient ces lueurs intermittentes qui avaient tout d'abord frappé la vue de Raoul.

Parfois Hébé interrompait sa lecture pour interroger.

Le marquis lui répondait gravement, après avoir consulté quelques-uns des volumes ou des parchemins épars autour de lui.

Cela dura près d'une heure.

Au bout de ce temps, la leçon fut finie sans doute, car le marquis ferma son grand livre, prit un flacon de vin de Syracuse, remplit deux coupes, en présenta une à Hébé, et vida l'autre d'un seul trait.

Un grand changement se fit alors dans le visage de cet homme.

L'expression habituellement grave et austère de ses traits se modifia.

Ses yeux, tristes d'ordinaire et méditatifs, brillèrent d'un feu vif dans leurs orbites profondes.

Sa bouche sérieuse devint sensuelle.

Le langage du plaisir sans frein remplaça sur ses lèvres celui de la science.

Il fit un signe à Hébé qui lui apporta la guitare, et prit elle-même le tambour de basque.

Le marquis, excellent musicien, passa son doigt sur les cordes, et préluda par un accord bizarre qui retentit jusqu'au fond du cœur de Raoul, témoin invisible de toute cette scène.

Puis à cet accord succéda une mélodie tantôt joyeuse, folle, emportée, tantôt lente et voluptueuse.

Hébé, son tambour de basque à la main, écoutait, la tête penchée et le sein palpitant ; son petit pied suivait la mesure, ses yeux noirs lançaient des éclairs de plaisir.

Soudain, comme emportée malgré elle par la musique excitante qu'elle entendait, elle se cambra vivement en arrière, elle frappa son tambour de basque en l'élevant au-dessus de sa tête, et elle commença une de ces danses dont elle avait pris l'habitude pendant les pérégrinations aventureuses de sa jeunesse bohémienne.

Jamais les bayadères orientales, — jamais les gitanes espagnoles, exécutant leurs danses nationales, n'exprimèrent avec un plus délirant emportement la soif effrénée des désirs amoureux, l'ardeur de toutes les voluptés.

Tantôt les regards humides d'Hébé coulaient demi-voilés, entre la double rangée de ses longs cils ; — tantôt le reflet d'une flamme dévorante allumait ses prunelles sombres.

Les bras, voluptueusement arrondis, semblaient presser contre sa gorge émue la chimère de ses désirs fous.

Sa bouche entr'ouverte appelait les baisers et dévoilait, dans un sourire de bacchante, l'émail éblouissant de ses dents.

Cette danse se prolongea pendant quelques minutes ; puis madame de La Tremblaye, haletante, *furens amoris*, laissa tomber ou plutôt jeta loin d'elle son tambour de basque, et, s'asseyant sur l'un des genoux du marquis d'Avizac, elle passa ses deux bras autour de son cou et colla ses lèvres sur sa bouche avec une incroyable impétuosité de passion.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Raoul n'en savait que trop désormais.

Du pommeau de son épée il brisa la vitre de l'œil-de-bœuf, et, après avoir crié d'une voix de tonnerre :

— Infâmes !...

Il s'élança du haut de l'échelle, au risque de se briser dans sa chute, et il jeta en dedans, d'un coup d'épaule, la porte du cabinet.

### XXXVII. — DUEL SANS TÉMOINS.

Alors, l'épée à la main, pâle de fureur, pareil à l'ange de la vengeance, il se tint debout sur le seuil de cette porte brisée.

Déjà Hébé n'était plus sur les genoux de son amant.

Dès le premier cri de Raoul, elle s'était enfuie, avec une épouvante facile à comprendre, dans l'angle le plus reculé du cabinet.

Le marquis d'Avizac ne comprit pas tout d'abord la cause de cette brusque et terrible apparition.

Il crut que de hardis voleurs venaient de s'introduire dans l'hôtel avec escalade et effraction, et, saisissant un pistolet sur la table, il fit feu dans la direction de Raoul.

La balle passa à quelques lignes au-dessus de la tête de ce dernier et alla briser, dans la bibliothèque, un immense et magnifique système planétaire.

M. de La Tremblaye, nous le savons, avait des pistolets dans ses poches.

Il l'oublia, ou ne voulut pas en faire usage, et marchant sur le marquis, l'épée haute, il lui cria :

— Ah çà ! vous êtes donc un assassin !

— Et vous, un voleur ! — répondit M. d'Avizac en reculant jusqu'à une chaise sur laquelle était placée son épée, qu'il tira hors du fourreau et avec laquelle il se mit en garde.

— Un voleur ! — répéta Raoul, — misérable !...

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Je suis, — et vous le savez bien, — je suis le mari de cette femme !...

Raoul désignait Hébé.

Le marquis d'Avizac connaissait de vue M. de La Tremblaye, mais l'incroyable décomposition de ses traits dans ce moment l'avait empêché de le reconnaître.

— Monsieur, — dit-il avec une politesse froide, — j'ai tiré sur vous tout à l'heure, vous prenant pour un bandit contre lequel je devais me défendre... Je vous en fais mes excuses... Quant à la présence de madame de La Tremblaye dans ce logis, je n'entreprendrai point de vous l'expliquer en la justifiant. Après ce que vous avez vu ce serait difficile... Je ne puis que vous affirmer que je suis entièrement à vos ordres pour toutes les réparations que vous jugerez convenable de me demander. Nous nous reverrons quand vous voudrez et où vous voudrez.

— Où je voudrai et quand je voudrai! — répéta Raoul.

— Sans doute, monsieur, et je ne puis faire mieux.

— Eh bien! ici, et à l'instant même!

— Soit, monsieur; mais cette pièce est assez peu commode pour une rencontre de ce genre. Si vous le trouvez bon, nous passerons dans la bibliothèque.

— Soit, — dit Raoul à son tour.

Hébé, à demi renversée dans l'angle du cabinet, semblait évanouie.

Le marquis d'Avizac passa le premier.

Raoul prit position devant la porte brisée, en disant au marquis :

— Si vous aimez votre misérable complice, tuez-moi, monsieur, car, si ce n'est pas vous qui sortez vivant du combat qui commence, elle aura à régler avec moi un terrible compte!

Le marquis ne répondit rien. Seulement un sourire d'une expression bizarre passa sur ses lèvres pâles.

— En garde, monsieur! — cria Raoul.

— Mais, — dit le marquis tout en croisant le fer, — si je vous tue, monsieur, on dira que je vous ai assassiné...

— Non, — répliqua M. de La Tremblaye en montrant Jacques qui, très-ému, s'épouvantait à l'idée du péril qu'allait courir son maître; — cet honnête garçon, mon valet, témoignera au besoin qu'il n'en est rien et que, si je succombe, j'ai succombé dans un combat loyal.

M. d'Avizac s'inclina en signe d'adhésion.

Ce gentilhomme, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici et dont, pour de bonnes raisons, nous ne parlerons plus, était le petit-fils de la baronne de Caylus à laquelle appartenait l'hôtel abandonné.

A l'insu même du concierge picard, il avait fait de cette maison déserte un lieu d'études nocturnes et de rendez-vous galants.

Là, il s'occupait de ses travaux occultes et cabalistiques; là, aussi, il conduisait ses maîtresses.

Hébé s'était éprise pour sa science autant que pour lui d'un amour aussi violent que passager, et leurs rendez-vous nocturnes étaient consacrés au travail au moins autant qu'à l'amour, car nous connaissons la passion de la jeune femme pour tout ce qui touchait à la divination et à la magie.

Le combat s'engagea de part et d'autre avec une froide impétuosité, qui ne permettait pas de prévoir d'autre dénoûment que la mort de l'un des acteurs de cette scène tragique, peut-être de tous les deux.

Raoul et M. d'Avizac s'attaquaient sans prononcer une parole, mais avec un acharnement haineux du plus sinistre augure.

Ce combat avait lieu dans une demi-obscurité. — L'immense bibliothèque n'était éclairée que par la lanterne sourde de Jacques et par l'un des candélabres placés sur la table dans le cabinet magique; l'autre candélabre avait été renversé par un mouvement brusque de M. d'Avizac, au moment où il saisissait le pistolet.

Tout d'un coup, le marquis s'écria :

— Touché!...

Il venait de sentir la pointe de son arme s'enfoncer dans la chair de M. de La Tremblaye.

— Une piqûre d'épingle!... — répondit ce dernier, — moins que rien!...

Et le combat continua.

Ce que Raoul appelait *une piqûre d'épingle* n'était autre chose qu'un bel et bon coup d'épée dans l'épaule droite.

Heureusement, aucun muscle et aucun nerf n'avaient été atteints, mais le sang coulait avec abondance.

Raoul n'éprouvait pas la moindre douleur, seulement il commençait à sentir un léger affaiblissement dans le bras.

Bientôt il s'aperçut que son poignet s'engourdissait peu à peu et que son épée n'était plus aussi assurée dans sa main.

— Il faut en finir, — pensa-t-il, — et se hâter; sinon, je suis perdu...

Laissant aussitôt de côté toutes les règles de l'escrime et aussi celles de la prudence, il roidit son bras et son arme, et se précipita sur son adversaire avec une impétuosité furibonde, au risque de se faire percer d'outre en outre.

Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que c'était là ce qui devait arriver, et pourtant la chance unique l'emporta contre toutes les autres.

La pointe de l'épée de Raoul rencontra la gorge du marquis et s'y enfonça jusqu'à la garde, en reparaissant derrière le cou.

M. d'Avizac ne poussa ni un cri ni un soupir.

Il fut littéralement foudroyé, et il serait tombé roide et tout d'une pièce sur le parquet, si l'épée de Raoul ne l'avait soutenu debout.

M. de La Tremblaye retira son arme sanglante.

L'amant d'Hébé s'écroula alors comme un arbre scié par la base, et sa tête, heurtant les planches de chêne, rebondit avec un bruit sourd qui faisait mal à entendre.

Raoul remit son épée dans le fourreau, sans même l'avoir essuyée, et s'écria :

— Maintenant, à cette femme!

Puis, malgré la faiblesse croissante qui augmentait d'instant en instant à mesure que son sang coulait, il s'élança dans le cabinet, dont il explora tous les angles d'un seul regard.

Le cabinet était vide!

Hébé avait disparu!

Raoul ne pouvait en croire ses yeux, et Jacques partageait son étonnement.

L'un et l'autre avaient la certitude que la jeune femme n'avait point passé dans la bibliothèque pour s'enfuir.

Mais par où était-elle donc sortie, puisqu'il n'y avait pas de fenêtre au cabinet, et pas d'autre porte que celle de la bibliothèque?

Jacques prit une des bougies du candélabre et se mit à examiner de très-près, et avec un grand soin, cette tapisserie qui représentait la danse macabre, et dont les panneaux s'encadraient dans des moulures de chêne noir sculpté.

En un certain endroit, un courant d'air vif, qui semblait venir de la tapisserie, fit vaciller violemment la flamme de sa bougie.

Jacques examina de plus près, et s'assura facilement de l'existence d'une porte secrète masquée par la moulure de chêne.

Cette porte avait été mal refermée; elle s'ouvrit sans peine lorsque Jacques la tira à lui, et elle laissa voir un étroit escalier pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.

— Monsieur le chevalier, — s'écria Jacques, — c'est par là que madame a fui...

— Eh bien, — dit Raoul d'une voix entrecoupée, — prenons le même chemin, suivons-la, et...

Il ne put en dire davantage.

Ses forces, complétement épuisées par la perte de son sang, l'abandonnèrent tout à fait.

Il tomba sans connaissance dans les bras de Jacques.

§

La situation du jeune valet de chambre était des plus embarrassantes.

Que faire de son maître évanoui, dans cette maison et près du cadavre de celui qui, sans doute, en avait été le maître?

Attendre?

Mais chaque instant perdu amenait à sa suite un danger, car, si l'un des porteurs de chaise montait pour avertir que l'heure du départ approchait, si le maître et le valet étaient surpris, qu'arriverait-il, et comment expliquer ce qui s'était passé?

Emporter M. de La Tremblaye sur ses épaules?

Jacques y pensa; mais le pauvre garçon n'était pas de force, et n'aurait pas fait dix pas chargé de ce fardeau écrasant.

Tandis que cent projets contradictoires se heurtaient et se ballottaient dans l'esprit du valet, il prit machinalement le seul bon parti.

Il fendit l'habit et la veste de Raoul pour voir la blessure.

Il lava cette blessure avec un peu de vin, fit des bandes en déchirant son mouchoir de poche et serra fortement l'épaule afin d'arrêter le sang.

Ce premier résultat obtenu, un second, plus important encore, ne se fit guère attendre.

M. de La Tremblaye ouvrit les yeux, revint à lui-même, parvint à se mettre debout, et, quoique se soutenant à peine, il put, avec l'aide de Jacques sur le bras duquel il s'appuyait, descendre le grand escalier et traverser le jardin.

Il ne fallait point songer à escalader le mur au moyen de l'échelle de corde.

Par bonheur, la petite porte s'ouvrait facilement de l'intérieur.

Raoul et Jacques se trouvèrent dans la ruelle.

Ils avaient mis dix minutes à peine pour venir, il leur fallut plus d'une heure pour parcourir le même chemin, tant M. de La Tremblaye se traînait difficilement.

Enfin ils atteignirent l'hôtel.

En en franchissant le seuil, Raoul sentit se ranimer toute sa colère, un instant calmée par la faiblesse et la souffrance, et, en même temps que la colère, la force lui revint, une force fébrile et passagère, mais terrible.

Il lâcha brusquement le bras de Jacques stupéfait, et il s'élança dans son appartement.

Toutes les portes étaient ouvertes.

Raoul arriva jusqu'à la chambre conjugale.

Cette chambre était déserte.

Seulement, à coup sûr, Hébé y avait reparu depuis le départ de son mari, car le petit meuble dans lequel elle renfermait ses bijoux avait été brisé avec l'une des barres de fer de la cheminée.

Sans aucun doute, la jeune femme, ne trouvant point la clef de ce

meuble assez vite au gré de son impatience, avait employé un moyen violent pour s'emparer de ce qui constituait désormais sa seule fortune.

Ensuite, elle avait disparu.

§

La blessure de M. de La Tremblaye était peu de chose.

En huit jours, il fut sur pied.

Tout ce qu'il était possible d'entreprendre pour retrouver la trace de sa femme, il le fit, mais sans succès.

Aucun indice ne vint le mettre sur la voie.

Vraisemblablement Hébé avait quitté Paris.

Bien des années devaient s'écouler, bien des événements devaient se succéder avant que le hasard ou la fatalité remissent les deux époux en face l'un de l'autre.

§

Les porteurs de chaise, étonnés de ne point s'entendre appeler à l'heure accoutumée, prirent le parti de monter au premier étage de l'hôtel de Caylus.

Nous savons quel spectacle s'offrit à leurs yeux.

Epouvantés de ce qu'ils voyaient, et tremblant d'être compromis, ils coururent chez le lieutenant de police auquel ils firent leur déclaration.

Mais, comme ils ignoraient quelle était la jeune femme que chaque nuit ils conduisaient à l'hôtel; comme ils ne savaient point d'où venait cette femme, et que cela seulement aurait pu mettre sur les traces de la vérité, toutes les recherches de la police furent infructueuses.

On enterra le marquis d'Avizac, et le voile qui entourait cette étrange aventure ne fut jamais soulevé.

Nous reverrons bientôt Hébé.

---

## CINQUIÈME PARTIE.

## LA REINE ÉMERAUDE.

### I. — UN INTENDANT DE GRANDE MAISON.

Un an s'est écoulé depuis les événements qui terminent le dernier chapitre de la précédente partie.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner dans la rue des Bourdonnais, en face d'une maison de bonne apparence bourgeoise, et l'une des plus importantes, sans contredit, de ce quartier commerçant.

Au-dessus de la porte cochère se balançait un écriteau sur lequel se lisait :

A LOUER MEUBLÉ,

BEL APPARTEMENT SUR LE DEVANT.

Un carrosse de louage s'arrêta devant la maison, et un grand et gros homme descendit de ce carrosse.

Ce personnage, qui semblait âgé de cinquante-cinq ou soixante ans, avait fort bonne mine.

Son chapeau tricorne à larges bords; ses vêtements très-amples et d'une nuance tabac d'Espagne; sa longue canne de jonc à pomme d'argent; sa petite perruque à trois marteaux, soigneusement poudrée; enfin, sa large figure bien rasée et rubiconde, sur laquelle se voyait une expression de bonhomie et d'importance, lui donnaient l'air de quelque intendant de grande maison.

Le portier, qui, en entendant le bruit du carrosse, avait quitté sa loge, se trouvait déjà sur le seuil de la porte.

Le nouveau venu s'adressa à lui.

— Mon cher, — lui dit-il avec une familiarité protectrice, — n'y a-t-il pas un appartement à louer dans cette maison?

— Oui, monsieur, à votre service.

— Meublé?

— Oui, monsieur, et bien meublé, j'ose le dire.

— A qui appartient la maison?

— A mon maître.

— Qui est votre maître?

— M. Durand, marchand en gros de draps, velours et soieries.

— Où demeure-t-il?

— Ici même, au premier étage; les magasins sont au rez-de-chaussée.

— C'est à lui, sans doute, qu'il faut s'adresser pour l'appartement?

— Oui, monsieur.

— Conduisez-moi.

— A l'instant.

Le portier passa devant le nouveau venu, et lui faisant gravir un fort bel escalier de pierre, à rampe de fer, il s'arrêta en face de la large porte du premier étage et il agita timidement le pied de biche de la sonnette.

Une jolie soubrette, au nez retroussé, aux yeux vifs et émerillonnés, vint ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, père Cabassol? — demanda-t-elle au portier.

— Mam'selle Nanette, — répondit ce dernier, — c'est monsieur qui est venu en carrosse, pour le logement, qui demande à parler à M. Durand.

Le mot carrosse, placé à dessein par le portier, avait bien disposé la soubrette.

Un rapide coup d'œil lui prouva que le visiteur, quoique mûr, était un homme de bonne mine; elle vit de plus qu'il portait un assez beau solitaire au doigt annulaire de sa main gauche.

En conséquence, elle lui dit en souriant :

— Si monsieur veut prendre la peine de me suivre...

— Pardieu, ma jolie fille, — répliqua le nouveau venu, — vous suivre est un plaisir et non pas une peine... et si j'avais seulement vingt-cinq ans de moins, je voudrais suivre au bout du monde, et même un peu plus loin, des yeux comme les vôtres.

Et comme ceci se disait dans l'antichambre et que la porte qui donnait sur le carré s'était refermée, le galant visiteur prit fort gaillardement le menton de la soubrette, laquelle ne parut point se formaliser outre mesure de cette privauté.

L'inconnu fouilla dans le large gousset de sa veste couleur tabac d'Espagne.

Il en tira un écu de six livres, et, le présentant à la chambrière, il lui dit, avec ce ton moitié paillard moitié paternel des vieux libertins :

— Prends ceci, mon enfant... c'est pour acheter des rubans...

La jolie fille rougit de plaisir, fit une petite révérence, et glissa l'écu dans la poche de son tablier.

Puis elle ouvrit la porte du cabinet de son maître, et, s'effaçant pour laisser passer le visiteur, elle cria :

— Monsieur Durand, voici quelqu'un qui arrive en équipage et qui veut vous parler pour l'appartement.

Les mots : *en équipage*, firent sur M. Durand le même effet que le mot carrosse avait produit sur mam'selle Nanette.

Il quitta vivement son bureau et les chiffres qu'il était en train d'aligner, et il salua obséquieusement le personnage que la soubrette venait d'introduire.

— Monsieur... monsieur... — fit-il, — je suis heureux... très-heureux... enchanté...

— D'avoir un appartement à louer? — dit le gros homme en riant.

— Sans doute... puisque cela me procure le plaisir... l'honneur...

Le nouveau venu interrompit M. Durand, qui ne semblait point doué d'une grande facilité d'élocution.

— Le plaisir et l'honneur sont assurément pour moi, dit-il; je souhaite seulement que l'appartement puisse me convenir, car la maison me semble des plus honnêtes et des mieux tenues...

— L'appartement conviendra, — reprit M. Durand, avec l'orgueilleux sourire du propriétaire content de lui-même et de son immeuble; — il est magnifique... on ne saurait rien trouver de mieux dans aucun quartier...

— Combien de pièces?

— Quatorze, monsieur... douze lits de maîtres et de domestiques...

— Quel étage?

— Second.

Le visiteur fit une moue significative.

— Un second beau comme un premier, — se hâta d'ajouter M. Durand; — je crois même que je le préférerais... à cause de la vue...

— Il y a des écuries et des remises, sans doute? — reprit le visiteur.

— Oui, monsieur, vastes et commodes.

— Pour combien de chevaux et de carrosses?

— Il y a de la place pour six chevaux et pour trois carrosses... mais si cela ne suffit pas, je donnerai mon écurie et ma remise, qui ne me servent à rien...

— Et l'appartement est-il bien meublé, au moins?...

— Comme chez monseigneur le régent, monsieur... absolument comme chez monseigneur le régent... J'ai l'insigne honneur de fournir les brocarts et les velours au tapissier du Palais-Royal, et je connais les appartements.

— Il faudra voir, monsieur, il faudra voir...

— Quand il vous plaira.

— Alors, tout de suite, si vous le voulez bien.

— Je suis à vos ordres, monsieur... Mais me serait-il possible d'avoir l'avantage... le plaisir... le bonheur de savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

Le nouveau venu se rengorgea et fit scintiller le solitaire qui brillait à sa main gauche, en chiffonnant la dentelle de Malines de son jabot.




Jacques déchira la veste et l'habit de Raoul pour voir sa blessure. (Page 174.)

— Très-bien, monsieur Durand, — dit-il, — oh! très-bien!... Je me nomme Pascal-Eudoxe-Agamemnon Rivat, et j'ai l'honneur d'être l'intendant de très-haute et très-puissante dame la comtesse douairière Arthémise de Sainte-Anille.

Le propriétaire, marchand de draps, velours et soieries, salua jusqu'à terre et s'écria :

— Ainsi donc, je serais assez favorisé... j'aurais le privilége insigne de loger chez moi madame la comtesse douairière de Sainte-Anille...

— Baronne du Haut-Pas, — poursuivit l'intendant, — dame châtelaine de la Tour-Barrée en Poitou, de la Folle-Ortie en Anjou, de Plouesgatilnelgaz en Bretagne, de Jarnombille, Sac-à-l'Asne, Malotrufutaine et autres lieux dont l'énumération serait trop longue...

A chacun des titres énumérés par Pascal-Eudoxe-Agamemnon Rivat avec une majestueuse complaisance, M. Durand saluait de plus belle.

Le digne bourgeois aurait voulu pouvoir donner à sa colonne vertébrale la souplesse de l'osier le plus flexible.

— Allons voir les lieux, — dit maître Rivat après avoir achevé sa nomenclature.

Durand précéda le visiteur, non sans s'être excusé vingt fois de la liberté grande.

Il lui semblait que l'intendant avait dû s'anoblir quelque peu au contact de tant de noblesse.

L'habit couleur tabac d'Espagne lui inspirait une vénération singulière et un respect particulier.

On visita l'appartement du second étage.

Il était vaste, fort bien distribué, et réellement meublé avec luxe.

Il y avait des tapis partout; le lustre du salon provenait du Palais-Royal, Durand l'ayant acquis du tapissier son compère.

Somme toute, une aussi grande dame que la comtesse douairière de Sainte-Anille pouvait descendre dans ce logis et s'y trouver, sinon tout à fait bien, au moins d'une façon supportable.

II. — LE LOGIS DU SECOND.

Lorsque l'intendant de la très-haute et très-noble dame dont nous avons longuement, d'autre part, énuméré les titres et qualités, eut tout vu, tout examiné, en daignant manifester une quasi-approbation, Durand se hasarda à demander :

— Eh bien, monsieur... puis-je croire... espérer... me flatter?... Enfin vous comprenez...

— Si vous pouvez espérer, monsieur Durand, que j'arrête ce logis pour ma maîtresse?...

— Précisément.

— Mais, sans doute, vous le pouvez...

— Ainsi, j'aurai l'honneur?...

— De loger la comtesse douairière de Sainte-Anille, comptez-y.

— Et cette illustre dame se trouvera bien chez moi?...

— Pas aussi bien que chez elle, à coup sûr... mais, enfin, passablement.

— Vous me remplissez de joie...

— Soyez joyeux, monsieur Durand, je n'y vois point d'obstacle.

— Mon bonheur fera bien des envieux dans le quartier?...

— Ah! pour cela, oui, tenez-le pour certain.

— On va dire que j'ai brigué l'honneur qui m'advient!...

— On le dira, mais que vous importe!...

— Il m'importe si peu, que j'en éprouve une jubilation infinie.

— Ah! à propos, j'oubliais.

— Quoi donc?

— Une chose essentielle...

— Essentielle?

— Pour vous, du moins, car, pour nous, elle est sans importance.

— Et c'est?...

— C'est le prix de ce logement.

— Le prix?...

— Eh bien, oui, le prix. Vous le connaissez, j'imagine?



M. Durand salua obséquieusement le personnage que la soubrette venait d'introduire. (Page 175.)

— Oh! sans doute... sans doute...

— Eh bien?

— Eh bien, c'est... ce serait... ce sera...

— Voyons ..

— Trois cents livres par mois, dit enfin Durand, qui jusque-là avait loué l'appartement cinquante écus.

— Trois cents livres? — répéta Rivat.

— Tout au plus juste.

— Ce n'est pas cher.

— Trop bon marché!... oh! trop bon marché... mais pour loger une si noble dame... je... je... fais un sacrifice...

— Affaire conclue; descendons chez vous... vous allez me préparer un petit reçu.

— Un reçu?

— Oui.

— Et... de quoi?

— De trois mois que je vais vous payer d'avance.

— Rien ne presse.

— Si fait! si fait!...

— Vous me payerez à la fin de chaque mois ..

— Ce n'est point ainsi que j'entends traiter les affaires, monsieur Durand.

— Mais si je refuse de prendre votre argent?

— Alors, moi, je refuserai de prendre votre logement.

— Venez donc, — dit Durand; — puisqu'il le faut, j'en passerai par là, et je vais vous faire votre reçu...

L'intendant frappa en riant sur l'épaule du bourgeois.

— Diable d'homme!... — dit-il, — va!... on a bien de la peine à lui faire accepter son dû!... — Parole d'honneur, il faut venir dans le quartier des Bourdonnais pour trouver des propriétaires qui ne veulent pas entendre parler du payement de leurs loyers!...

Durand trouva cette plaisanterie prodigieusement spirituelle, et il en rit à gorge déployée pendant tout le temps qu'il mit à descendre du second au premier étage.

Ici, nous nous apercevons d'une lacune importante dans notre récit. Heureusement, il n'est pas trop tard pour remplir cette lacune.

En présentant à nos lecteurs M. Durand, nous avons négligé de leur donner en même temps la silhouette de cet honnête bourgeois, propriétaire et marchand en gros de draps, velours et étoffes de soie.

C'est un tort. Mais ce que nous n'avons pas fait jusqu'à présent, nous allons le faire.

M. Durand avait cinquante ans.

C'était ce qu'on peut appeler un Apollon bourgeois sur le déclin, fort passablement conservé.

M. Durand, grâce à sa figure bêtement régulière, grâce aux proportions académiques de son torse, à ses yeux à fleur de tête, à ses dents blanches, à ses mollets bien sortis, avait passé, dans son temps, pour le plus bel homme qu'il fût possible d'imaginer.

M. Durand avait eu, dans sa jeunesse, des succès véritablement étonnants.

On parla longtemps de lui et de ses galantes prouesses sous les piliers des halles, au quartier Sainte-Opportune, à la place du Chevalier-du-Guet.

Son aventure avec la belle fourreuse de la rue du Plat-d'Étain était loin d'être tout à fait oubliée.

Les mauvaises langues affirmaient même que, depuis son mariage avec madame Durand, M. Durand, malgré la naissance de trois beaux enfants qui faisaient honneur à la fécondité du lit conjugal, donnait dans le contrat d'assez fréquents, d'assez notables coups de canif. Quelques-uns clignaient de l'œil d'une façon malicieuse et ricanaient tout bas quand il était question devant eux de Manette, la jolie camériste que nous avons vue empocher si lestement l'écu de six livres d'Agamemnon Rivat.

Toujours est-il que si l'on critiquait les mœurs de M. Durand, sa probité commerciale était au-dessus de toute attaque.

Énormément riche et augmentant quotidiennement sa fortune par d'immenses affaires, le marchand de draps, velours et soieries, jouissait, sur la place de Paris, du crédit le plus illimité.

Vaniteux au-delà de toute expression, Durand sentait depuis quelque temps les sourdes atteintes d'une passion nuisible : l'ambition.

Les écus amoncelés ne satisfaisaient plus son orgueil.

Il avait désormais une autre marotte que celle de la fortune.

Il rêvait des honneurs inouis.

Il se voyait marguillier, quartenier, échevin... car ses ambitieuses prétentions allaient, ma foi! jusqu'à l'échevinage.

Or, par qui tous ces honneurs lui pouvaient-ils arriver, si tant est qu'ils lui arrivassent jamais? Par les nobles.

Aussi Durand se prosternait-il devant la noblesse, comme les Indous devant l'idole vénérée du dieu Brahma!

Le marchand et l'intendant rentrèrent dans le cabinet du premier étage dont nous avons déjà parlé.

— Monsieur Rivat, — dit alors Durand, — j'ose espérer que vous ne refuserez point de me faire l'honneur de goûter mon vin...

— Non, pardieu! — répondit Agamemnon; — vous me plaisez, monsieur Durand! vous êtes un honnête homme, et j'aurai toujours un vif plaisir à trinquer avec un honnête homme...

Et l'intendant ajouta, comme en aparté, avec un gros soupir :

— Hélas! par le temps qui court, ils sont si rares!...

Durand, bouffi de joie et d'orgueil, appela Manette.

La jolie servante parut aussitôt.

— Une bouteille de vin d'Alicante, — lui dit son maître, — du plus vieux; des biscuits et deux verres.

Manette revint au bout d'un instant avec les objets demandés.

Une vénérable couche de poussière et de toiles d'araignées recouvrait la glorieuse bouteille.

Durand la décoiffa avec tous les égards dus à son grand âge, et il remplit le verre d'Agamemnon Rivat et le sien, en ayant bien soin de ne point agiter le précieux liquide.

Agamemnon souleva son verre.

— A votre santé, monsieur Durand, — dit-il en trinquant avec le marchand, qui s'écria :

— A la vôtre, monsieur, à la vôtre!...

### III. — MADAME ET MADEMOISELLE DE SAINTE-ANILLE.

Cependant les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre, et se mirent à boire à petits coups, en connaisseurs.

Or, que faire en buvant, à moins que l'on ne cause?

Ils causèrent donc.

La conversation s'engagea ainsi :

— Comment le trouvez-vous? — demanda Durand.

— Parfait.

— Sans compliment?

— Parole d'honneur.

— Il me vient directement d'Alicante, et il a vingt-cinq ans de bouteille.

— Je le crois volontiers; nous en avons d'une qualité toute semblable dans les caves de notre château de Sainte-Anille.

— Quel honneur pour moi!... mon vin est un vin de comtesse!...

— Monsieur Durand, il serait digne sans contredit de la bouche de monseigneur le régent...

— Monsieur Rivat, vous me comblez d'aise... Me permettrez-vous, quand vous aurez pris possession des lieux, de vous en offrir vingt-cinq bouteilles?...

— Mais, comment donc!... j'accepterai cette galanterie avec le plus grand plaisir...

— A propos, puis-je vous adresser une question?

— Dix, si vous voulez, mon cher Durand.

— Madame la comtesse de Sainte-Anille n'habite pas Paris habituellement?

— Non; depuis son veuvage, ma noble maîtresse s'est entièrement fixée dans ses terres... Nous habitons tantôt notre castel de Sainte-Anille, tantôt notre baronnie du Haut-Pas, quelquefois notre château de la Tour-Barrée en Poitou, ou celui de la Folle-Ortie en Anjou, ou encore celui de Plouesgalihelgaz en Bretagne, pour ne point parler de nos autres résidences d'une importance moindre.

— Mais tout cela suppose une immense fortune?...

— Immense? le mot n'est pas assez fort, dites *gigantesque, inouïe, phénoménale!*...

— A combien s'élèvent, à peu près, les revenus de la noble dame?...

— Elle l'ignore, et moi, son intendant, moi-même je ne le sais pas!.. jugez!...

— En vérité! — s'écria Durand en ouvrant de grands yeux tout éblouis.

— Eh! mon Dieu, oui, c'est comme cela.

Le marchand regrettait amèrement de ne pas avoir loué son second étage cinq cents livres par mois.

Agamemnon reprit :

— Une circonstance doublement solennelle nous amène à Paris, où, désormais, nous aurons notre hôtel comme par le passé!...

— Une circonstance solennelle... — répéta Durand.

— Un double mariage.

— Madame la comtesse de Sainte-Anille se remarie?

Agamemnon se mit à rire.

— Pas tout à fait, — répondit-il; — seulement elle marie ses enfants...

— Combien en a-t-elle?

— Deux : un fils et une fille.

— Qui l'accompagnent?

— Sa fille seulement, mademoiselle Arthémise. Quant à notre jeune maître, le comte Scipion, il est en Espagne pour le moment.

— En Espagne?

— Oui. Il doit en ramener avec lui la famille de son futur beau-frère, car mademoiselle Arthémise épouse un Espagnol, le marquis Alonzo-Ricardo-Stephano y Lopez y Tragadallar y Pecopito Las Bambocchinas, grand d'Espagne de première classe... La fiancée de notre jeune comte est princesse russe...

Les éblouissements de maître Durand continuaient.

— Et à quand ces deux noces? — demanda-t-il.

— Mais dans le courant du mois prochain.

— La fille de madame la comtesse est-elle jolie?

— Beaucoup plus belle que les Amours et que Vénus leur mère...

Durand passa sa langue sur ses lèvres.

— Ah! diable! — fit-il.

— Vrai morceau de roi! — poursuivit l'intendant.

— Et M. le comte?

— Un dieu Mars!

— Quelle famille!

— Madame la comtesse douairière a été magnifique! On la citait, il y a une trentaine d'années, comme l'une des plus belles femmes de la cour du grand roi. Ah! si elle avait voulu, elle aurait fait oublier à Sa Majesté les Fontanges et les Montespan... Louis XIV ne demandait pas mieux que de lui donner son cœur.

— Et madame la comtesse a refusé? — s'écria Durand.

— Ma foi, oui, et tout net encore!... C'était une tigresse de vertu! — Il faut dire qu'elle adorait feu M. le comte, son époux.

— Heureux époux!

— Ah! je mettrais ma main au feu que celui-là n'a jamais été ce que vous savez bien, monsieur Durand.

— Il y a des gens comme cela qui ont de la chance! — fit observer Durand.

— Oh! fort peu, fort peu... — repartit philosophiquement Agamemnon.

Le marchand poursuivit :

— Madame la comtesse, quoique retirée du monde, doit avoir des parents et des connaissances à la cour de monseigneur le régent?...

— Si elle en a! .. Mais elle est apparentée à tout ce qu'il y a de mieux dans la première noblesse de l'Etat... Vous ne vous faites pas l'idée de son influence!... Ah! si vous aviez quelque chose à obtenir... quelque faveur... quelque dignité... et qu'elle consentît à vous donner un coup d'épaule, vous pourriez, mon cher Durand, vous regarder comme certain de votre affaire!...

Agamemnon venait de toucher l'endroit sensible.

La figure de Durand s'épanouit.

Pendant la durée de quelques secondes, il vit l'échevinage à portée de sa main.

— On a toujours quelque chose à demander, — fit-il ensuite; — mais croyez-vous que madame la comtesse daignerait m'appuyer?...

— Et pourquoi non... Elle aime les bons visages et les manières franches... Vous lui plairez d'abord... et si, comme je n'en doute point, elle s'intéresse à vous et que vous réclamiez ses services, elle est femme à prendre votre affaire en main et à la conduire aussi activement que s'il s'agissait de ses propres intérêts...

— C'est ma bonne étoile qui m'envoie cette comtesse!... — pensa Durand.

Puis tout haut :

— Et quand serai-je assez heureux pour posséder dans ma maison une si haute et si puissante dame? — demanda-t-il.

— Mais, pas plus tard que demain.

— Demain?

— Oui, dans l'après-dînée; je vous engage donc à tout faire mettre en ordre dès aujourd'hui.

— Oh! tout sera prêt. — Madame la comtesse amène-t-elle sa maison et ses équipages?

— Non, elle arrive en poste sans aucun train, avec mademoiselle Arthémise; — une femme de chambre et un petit laquais l'accompagnent. Madame compte renouveler ici tous ses équipages et faire emplette de carrosses et de chevaux. Quant au cuisinier, aux laquais et aux filles de chambre, je serais bien aise, mon cher Durand, que vous vous occupiez sans retard de nous en procurer. Madame la comtesse saura qu'elle les tient de votre main; elle ne négligera point de vous remercier du service que vous lui aurez rendu, et ce sera un bon précédent...

— Comment donc! — s'écria Durand, — mais je vais m'en occuper à l'instant même. Il y aura des livrées à faire?

— Sans doute.

— Si j'osais me recommander à vous pour les draps et galons. Je

venda en gros, et vous ne trouverez nulle part d'aussi belles qualités... Quant aux prix, je n'en parle pas.

— Et vous faites bien... Nous ne nous occupons jamais des prix, pourvu que ce qu'on nous vende soit beau.

— Ainsi, vous parlerez à madame la comtesse?

— Soyez tranquille, j'en fais mon affaire...

— Je ne sais comment vous remercier...

— Cela n'en vaut vraiment point la peine...

— Ne m'avez-vous pas dit qu'à l'avenir madame la comtesse aurait son hôtel à Paris?

— Sans doute. Je suis chargé d'en louer ou d'en acheter un qui me paraisse convenable; on veut bien s'en rapporter complétement à moi...

— Il y aura des ameublements à faire?

— Et des plus somptueux; nous ne voulons, partout, que soie, velours et brocarts...

— Je vends des soies et des velours, et des damas de Lyon, monsieur Rivat, et des brocarts de Gênes et des Indes... j'ai tout ce qu'il y a au monde de plus magnifique... je fournis le tapissier du Palais-Royal... je me recommande à vous... ah! je me recommande bien à vous...

— C'est dit, mon cher Durand.

— Ah! monsieur Rivat... monsieur Rivat... vous n'aurez point affaire à un ingrat... je saurai reconnaître un pareil service, et ma bourse...

L'intendant prit une physionomie sévère et interrompit la phrase du marchand.

— Pas un mot de plus, monsieur Durand!—s'écria-t-il.—Comptez que nous ne nous fournirons nulle part ailleurs que chez vous... mais pas un mot de plus!... Ma noble maîtresse, appréciant mes faibles services bien au-delà de leur valeur réelle, me donne des appointements qui sont une fortune... je considérerais comme une injure une proposition du genre de celle que vous alliez formuler!...

— Un intendant honnête homme! — murmura Durand abasourdi, — un intendant consciencieux!... un intendant qui refuse un pot-de-vin!... c'est le monde renversé!...

Et, ne sachant que dire pour réparer sa maladresse involontaire, il se tut.

— Ah çà! — reprit l'honnête Agamemnon Rivat au bout d'un instant de silence, — j'ai beaucoup à courir aujourd'hui... terminons, s'il vous plaît, notre petite affaire...

— Quelle affaire? — demanda Durand.

— Mais, celle des trois mois de loyer...

Le marchand voulut insister pour ne rien recevoir d'avance.

L'intendant n'entendait point de cette oreille-là.

Il prit dans sa poche une poignée de pièces d'or.

Il aligna devant Durand neuf cents livres, prix convenu, et le propriétaire fut obligé, bon gré, mal gré, de les recevoir et de lui en donner un reçu.

Ceci terminé, l'intendant se leva pour partir.

— Monsieur, — demanda Durand d'une voix humble, — madame la comtesse n'arrivant que demain, vous n'avez peut-être aucun engagement pour ce soir...

— Aucun; mais pourquoi cette question?

— C'est que je voudrais vous demander... vous prier...

Durand s'interrompit.

— Me prier? — répéta Agamemnon.

— De nous faire l'honneur de venir partager notre modeste souper... J'ai quelques vieux vins qui ne sont peut-être pas tout à fait indignes de vous être soumis...

— Mais j'accepte, mon cher Durand, — répliqua l'intendant, — j'accepte votre cordiale invitation avec le plus grand plaisir... seulement, n'allez pas faire de folies pour moi!...

— La fortune du pot, monsieur Rivat, la fortune du pot, et pas autre chose ..

— C'est convenu; votre heure?

— La vôtre.

— Eh bien! huit heures, n'est-ce pas?

— Très-bien... mais n'allez pas oublier...

— Soyez tranquille. A ce soir, monsieur Durand.

— A ce soir, monsieur Rivat.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et l'intendant regagna son carrosse de louage.

### IV. — L'ARRIVÉE

Après le départ de l'intendant de la haute et puissante comtesse douairière de Sainte-Anille, le propriétaire de la maison de la rue des Bourdonnais faillit perdre la tête.

Jamais un nombre indéterminé de bouteilles de vin de Xérès ou de vin de Champagne n'avaient grisé un homme aussi vite et aussi complétement que le faisaient pour lui les fumées de l'ambition surexcitée.

Il allait loger chez lui une des plus nobles dames de France, — une femme qui avait refusé d'être la favorite de Louis XIV, — une comtesse dont la fille épousait un grand d'Espagne, et le fils une princesse russe!

Il plairait à cette grande dame, — il ne pouvait manquer de lui plaire. — N'avait-il pas, à très-peu de chose près, toutes les manières d'un homme de cour?

Elle le prendrait sous son haut patronage, elle le pousserait aux dignités, aux honneurs!...

Elle le pousserait si fort et si longtemps, qu'il était vraiment impossible de prévoir où cela s'arrêterait!...

Qui sait, mon Dieu, si, après avoir passé par l'échevinage, il n'arriverait pas tout droit à de belles et bonnes lettres de noblesse, bien en règle?

Alors, il achèterait une jolie propriété, dans laquelle se trouverait un fossé ou un ruisseau quelconque, et il quitterait son abominable nom de Durand pour se faire appeler *M. de la Mare*, ou *M. de la Rive*, ou *M. de l'Etang*.

Quel beau rêve!...

Sans compter qu'il était assuré d'une notable fourniture de drap et galons pour livrées; de soie, velours et lampas pour ameublements!

Et comme il allait les arrondir avec amour, ces mémoires destinés à une comtesse qui ne connaissait pas elle même le chiffre de ses revenus, et qui ne s'occupait jamais du prix que coûtaient les choses, pourvu qu'on lui vendît tout ce qu'il y avait de plus beau!...

Bref, dans son délire, Durand embrassa sa femme, embrassa sa servante Manette, et donna les ordres les plus extravagants pour le souper *à la fortune du pot*.

A l'heure dite, Agamemnon Rivat, vêtu plus que jamais de son habit couleur tabac d'Espagne, arrivait chez M. Durand, lequel, après l'avoir très-cérémonieusement présenté à madame Durand, l'introduisait dans la salle à manger.

La table était servie avec ce luxe un peu lourd, particulier aux bourgeois très-riches qui apprécient volontiers la valeur des choses plutôt que leur élégance, et estiment la vaisselle d'argent d'autant plus que plus elle pèse.

Le linge était de fine toile damassée de Saxe.

Les cristaux, de véritables verreries de Bohême.

La porcelaine provenait de la royale manufacture de Sèvres.

Quant à l'argenterie, elle valait de fort grosses sommes, à en juger par la massive lourdeur de ses formes.

Que dire de la chère?

Elle était infiniment délicate, et si abondante qu'elle eût pu rassasier sans peine dix appétits comparables à celui de Gargantua, de rabelaisienne mémoire.

Un délicieux parfum de gibier et de truffes chatouilla agréablement les nerfs olfactifs de l'intendant de madame de Sainte-Anille, au moment où il entra dans la salle à manger.

— Ah! monsieur Durand!... monsieur Durand!... — s'écria-t-il, — je vous l'avais bien dit, moi, que vous feriez des folies!...

— Mais, comment donc! — répliqua Durand avec le plus magnifique aplomb de mensonge qu'il fût possible d'imaginer, — c'est là notre modeste ordinaire.

— Votre ordinaire?

— Mon Dieu, oui.

— Peste, mon gaillard, comme vous vous nourrissez!... Ah! c'est là votre ordinaire. Eh bien! foi de Rivat, si je n'étais au service de très-haute et très-puissante dame la comtesse douairière de Sainte-Anille, je voudrais me mettre en pension chez vous.

Le souper commença.

Disons brièvement qu'il se prolongea jusqu'à près de minuit, qu'on fit honneur à tous les plats, qu'on expérimenta tous les vins, et que les faits et gestes, titres et qualités de l'illustre locataire de l'appartement du second étage suffirent amplement à défrayer la conversation.

Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, une antique chaise de poste, amplement armoriée, chargée de malles et crottée comme si elle venait de parcourir l'Europe entière, fit dans la rue des Bourdonnais une bruyante entrée, avec force grelots de chevaux et claquements de fouets des postillons.

Mais, au lieu de passer devant la maison de M. Durand pour continuer son chemin, elle entra sous la porte cochère et s'arrêta tout juste en face de la porte du vestibule.

Le marchand de draps, velours et soieries, n'attendait que ce moment.

Ajoutons qu'il attendait depuis longtemps, car, dès avant midi, il se promenait de long en large dans sa cour, de l'air d'une âme en peine et vêtu de son plus bel habit de cérémonie.

Il se précipita vers le carrosse et s'empressa d'en ouvrir la portière, devançant en cela le laquais, qui cependant n'avait point perdu un seul instant pour s'élancer du siége.

Trois personnes occupaient l'intérieur de la voiture.

C'étaient, dans le fond, la comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille Arthémise

Sur le devant, M. Rivat, tenant modestement son chapeau sur ses genoux.

Le digne intendant était allé attendre ses maîtresses au dernier relais, afin de les conduire tout droit au logement qu'il avait retenu pour elles.

Il ne voulut point priver M. Durand du plaisir d'offrir la main à ces dames pour descendre de carrosse.

Il s'effaça donc, et le propriétaire de la maison put faire acte de galanterie en présentant successivement à la mère et à la fille son poignet à demi recouvert par les flots de dentelles de sa manchette.

— Madame la comtesse, — dit alors Rivat, — c'est M. Durand, cet honnête homme dont j'ai eu l'honneur de vous longuement entretenir chemin faisant...

— Ah! c'est là M. Durand, — dit la comtesse avec une gracieuse inclination de tête ; — bonjour, mon cher monsieur Durand, bonjour...

En même temps, mademoiselle Arthémise de Sainte-Anille soulevait son voile pour adresser à M. Durand le plus aimable sourire.

Le brave homme demeura comme ébloui en face du radieux visage de la jeune fille.

Jamais, au grand jamais, il n'avait rien vu d'aussi beau et d'aussi séduisant que ce visage mignon et rosé, au milieu duquel étincelaient deux grands yeux noirs.

Quant à la comtesse douairière, elle lui avait semblé majestueuse au plus haut point, et parmi les rides de son visage il avait cru retrouver sans peine des vestiges de cette beauté triomphante par laquelle le grand roi Louis XIV s'était laissé jadis, disait-on, tourner la tête.

### V. — LES AMBITIONS D'UN BOURGEOIS.

La comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille, guidées par Agamemnon Rivat, gagnèrent leur appartement.

Durand resta auprès du carrosse avec le laquais, la femme de chambre et le postillon.

Il appela une demi-douzaine de ses commis, occupés à ployer et auner des draps et des velours dans les magasins du rez-de-chaussée, et il leur donna l'ordre d'aider le laquais à décharger la voiture et à transporter chez la comtesse les lourdes malles qui la surchargeaient.

Durand aurait bien voulu monter lui-même. Mais il n'osa. La crainte de se rendre importun l'arrêta, à son grand regret.

Deux heures après, Agamemnon Rivat descendit chez le propriétaire.

Ce dernier, en le voyant entrer, quitta précipitamment son bureau, pour courir à lui et lui serrer la main avec force.

— Eh bien, mon digne ami, mon excellent ami, — lui demanda-t-il, — comment se trouvent ces illustres dames?

— Mais à merveille...

— L'appartement leur convient?

— Le mieux du monde; madame la comtesse m'a chargé de vous en faire ses compliments...

— Est-ce possible?

— Elle a de plus ajouté, sur votre compte, les choses du monde les plus flatteuses...

— En vérité, je n'en reviens pas! tant de bontés... une si grande dame!...

— Rien n'est plus simple... vous avez dû vous apercevoir que je n'avais point manqué de l'entretenir à votre sujet dans le carrosse.

— Si je m'en suis aperçu? mais je le crois bien!... et je vous en remercie du fond de l'âme, mon précieux, mon inestimable ami... oh! oui, je vous en remercie!...

— J'ajouterai qu'il y a en vous quelque chose, un je ne sais quoi, qui a singulièrement plu à madame la comtesse...

— Elle a daigné me regarder!...

— Et avec la plus grande attention. — *La physionomie de cet honnête homme me revient tout à fait*, m'a-t-elle dit, *il faudra faire quelque chose pour lui.*

Durand changea subitement de figure.

— De l'air!... de l'air!... — cria-t-il d'une voix étranglée, en se laissant tomber, ou plutôt en s'affaissant sur son siége.

Rivat s'aperçut qu'il devenait cramoisi. La joie et la vanité le suffoquaient, un coup de sang était imminent.

Rivat se hâta de dénouer la cravate blanche du marchand, et, ceci fait, il courut à la fenêtre qu'il ouvrit.

Puis, aussitôt après, il saisit sur le bureau une carafe remplie d'eau qui s'y trouvait, et il jeta quelques gouttes de cette eau sur la figure pourpre de Durand.

Ce dernier revint aussitôt à lui-même.

— Ce n'est rien, — balbutia-t-il, — rien du tout... une syncope de satisfaction et pas autre chose... c'est passé...

En effet, il se releva et reprit son visage accoutumé.

— Madame la comtesse m'a chargé pour vous d'une commission, dit Rivat.

Durand eut la physionomie d'un chien de chasse en arrêt devant un faisan.

L'intendant poursuivit :

— Il s'agit d'un léger service qu'elle veut réclamer de votre obligeance...

— Un service?...

— Je pense que vous le lui rendrez volontiers...

— Grand Dieu!... mais non pas un, mais cent, mais mille!... tout au monde...

— Modérez cet enthousiasme, mon cher Durand, — dit Rivat en riant, — le service est léger et il n'y en a qu'un...

— Enfin, lequel? voyons... voyons...

— Madame la comtesse vous prie de lui prêter votre cuisinière, jusqu'à ce que vous lui ayez trouvé un cuisinier convenable...

Durand fit un porte-voix avec ses deux mains, et se mit à crier ou plutôt à hurler :

— Catherine!... Catherine!...

A ce formidable appel, une bonne grosse fille, au visage enluminé par le feu des fourneaux, accourut tout effarée.

— Catherine, — lui dit Durand, — vous allez avoir l'honneur, l'insigne honneur, de travailler pour la bouche de madame la comtesse de Sainte-Anille... Cette noble dame a daigné vous demander... Montez à l'instant chez elle prendre ses ordres...

— Mais le souper de monsieur et de madame... — hasarda Catherine....

Durand frappa du pied.

— Sotte péronnelle!... — s'écria-t-il avec colère, — qu'importe notre souper, je vous prie!... Nous ne souperons pas, voilà tout!... Le beau malheur!... Faites ce que je vous dis, et vite...

La cuisinière tourna sur ses talons et monta au second étage, non sans un notable étonnement.

C'était la première fois, depuis qu'elle était au service de M. Durand, qu'elle voyait son maître parler avec autant d'indifférence de ne pas souper.

— Avez-vous pensé à nos laquais? — demanda Rivat, après la sortie de Catherine.

— Je m'en suis occupé ce matin même...

— Et avez-vous notre affaire?

— Je le crois... j'ai trouvé quatre gaillards qui sortent des premières maisons... Ils ont bonne mine et l'on me répond de leurs mœurs... Ils viendront ce soir se présenter à vous de ma part...

— Sur votre recommandation, ils sont admis d'avance...

— Je me suis aussi précautionné d'un tailleur pour les livrées ; aussitôt que madame la comtesse aura pris une décision, il quittera tout pour se mettre à l'œuvre...

— Voilà qui va bien... dès demain il pourra commencer...

— Quelles sont les couleurs de madame la comtesse?

— Nous avons des armes parlantes : *trois ânes d'or, au chef de gueules*, vous comprenez, les *ânes*, Sainte-Anille.

— Parfaitement, parfaitement : ou je n'entends rien au blason, ou les livrées doivent être rouges, avec galons d'or...

— Vous parlez comme un héraut d'armes, mon cher Durand.

— Que voulez-vous, l'habitude... J'ai justement un drap écarlate qui est plus beau que tout ce qu'on peut imaginer de plus magnifique.

— Nous nous en arrangerons.

— Et des galons, — poursuivit Durand, — des galons or fin, d'un pouce et demi de largeur... En fondant le galon, quand il sera vieux, on retrouvera le prix d'achat.

— Je vous retiens la pièce entière.

— Elle est à vous dès ce moment.

— Et, par-dessus tout, je vous recommande de nous trouver un bon cuisinier et deux ou trois filles de chambre alertes et fort expertes.

— Je vais me mettre en route à cette intention...

Et, en effet, Durand sortit afin de tenir sa promesse.

Les quatre grands laquais se présentèrent et furent admis sans conteste.

Catherine prouva qu'elle avait tous les mérites d'un cordon bleu de premier ordre.

La comtesse de Sainte-Anille et sa fille soupèrent admirablement.

Quant à M. et madame Durand, ils mangèrent à leur souper les restes de la veille.

—

Le lendemain, dans la matinée, Agamemnon Rivat descendit au premier étage.

Durand employa dix minutes à s'informer de la manière dont ces dames avaient passé la nuit.

L'intendant lui donna sur ce sujet important les renseignements les plus favorables.

Puis il dit :

— Mon cher Durand, je vais vous prouver que, quand je m'intéresse à quelqu'un, les effets de mon bon vouloir ne se font guère attendre...

— Excellent ami, je vous crois capable de tous les procédés les plus exquis.

— Et vous avez raison.

— Qu'avez-vous fait pour moi?

— J'ai tellement vanté à madame la comtesse douairière et à mademoiselle Arthémise la beauté des étoffes que vous avez en magasin, que ces dames se sont décidées à faire chez vous leurs immenses emplettes, et qu'elles vous font demander des échantillons de toutes sortes : robes de villes et de bal, manteaux de cour, étoffes pour meubles, etc., etc.

— Agamemnon, — dit Durand d'un ton pénétré, et avec le plus profond enthousiasme,—c'est entre nous à la vie et à la mort!... Je regrette que vous n'ayez pas un ennemi...

— Par exemple! et pourquoi donc?

— Parce que j'irais de ma propre main lui briser trois fausses côtes!...

L'intendant ne put retenir un énorme éclat de rire, devant cette preuve touchante d'un dévouement si vrai.

— Ne brisons rien pour le moment, — dit-il, — et apprêtez vos échantillons...

— N'aurai-je point l'honneur de les monter moi-même?...

— Ces dames sont en toilette du matin, et ne peuvent vous recevoir maintenant. Vous les verrez quand elles auront fait leur choix, ce qui ne tardera guère...

— Faut-il me munir de couturières pour tailler et coudre les robes?

— Non, nous avons les nôtres.

— A merveille. Je descends de ce pas lever les échantillons; m'accompagnez-vous aux magasins?

— Bien volontiers.

Une heure après, Rivat remontait au second étage, chargé d'une incommensurable quantité d'échantillons de toutes les étoffes imaginables.

C'étaient des tissus splendides, tramés d'or, d'argent et de soie, des satins brochés, des lampas de Smyrne et des Indes.

Rien que pour en énumérer la moitié, il faudrait un demi-volume.

Quel que soit donc l'intérêt qu'une semblable énumération puisse offrir à quelques-unes de nos belles lectrices, nous préférons nous abstenir.

De plus, et sur la demande de l'intendant, Durand s'était engagé à s'entendre avec plusieurs marchands de sa connaissance pour fournir les toiles, objets de lingerie, dentelles, etc., enfin tous les accessoires de deux trousseaux véritablement princiers.

— Allons, — pensait-il, — j'aurai bien du malheur si tout ceci ne met point dans mon coffre-fort un petit bénéfice d'une quarantaine de mille livres!

Et il se frotta les mains.

## VI. — L'AUDIENCE.

Grâce à son ami et compère le tapissier du Palais-Royal, Durand eut l'heureuse fortune de pouvoir, ce jour même, procurer à madame la comtesse douairière de Sainte-Anille un excellent cuisinier, qui cessait de faire partie de la maison du régent, pour cause d'infidélité grave.

Mais quand on ne connaît pas soi-même sa fortune, qu'importe d'être un peu volé?

Quant aux filles de chambre, Durand les trouva nous ne savons où, mais le fait est qu'il les fournit.

Le digne marchand rentra en possession de son cordon bleu, et il attendit.

L'intendant et son habit couleur tabac d'Espagne apparurent, l'un portant l'autre, le lendemain vers les trois heures.

— Mon cher Durand, — dit-il tout d'abord,— madame la comtesse est enchantée de vous...

— J'ai fait de mon mieux pour prouver mon zèle... — répondit le propriétaire avec modestie.

— Et vous avez parfaitement réussi.

— C'est une douce récompense que de vous entendre parler ainsi!...

— Vous la méritez.

— Et mes échantillons?

— Ces dames ont fait leur choix, elles vous attendent pour vous complimenter sur les richesses de vos magasins...

— Ces dames m'attendent! — s'écria Durand.

— Mais sans doute, et nous allons, si vous le voulez bien, monter sans retard.

Durand prit un air consterné.

— Qu'avez-vous donc?... — demanda Rivat.

— J'ai que je suis désolé... désespéré, de n'avoir pas été prévenu une demi-heure plus tôt...

— Et pourquoi?

— Pourquoi? pourquoi?... Eh! pour faire un peu de toilette!... Mais maintenant il est trop tard, et, pour rien au monde, je ne voudrais risquer de faire attendre de si hautes et si puissantes personnes...

— Vous êtes parfaitement comme vous voilà.

— Est-ce là votre avis?

— Mon avis sincère.

— Vous me rassurez un peu...

— Montons donc, mon cher Durand.

Le marchand, introduit et annoncé par Agamemnon Rivat, fit son entrée dans le salon, où la comtesse de Sainte-Anille se trouvait avec mademoiselle Arthémise, la fiancée du grand d'Espagne.

La comtesse douairière était une femme de haute taille et qui, réellement, avait dû être très-belle.

Nous ne la décrirons pas longuement, car nos lecteurs la connaissent déjà.

Bornons-nous à dire que cette puissante dame était vêtue avec une élégance infiniment prétentieuse, qu'elle avait le visage fardé, ou plutôt plâtré de rouge et de blanc, et que sa coiffure crêpée et poudrée était émaillée d'une quantité de nœuds de rubans de couleur tendre qui produisaient le plus étrange effet auprès de son visage dont l'expression naturelle devait être grave et sévère.

Quant à mademoiselle Arthémise, que nous connaissons encore mieux, nous n'en dirons absolument rien, si ce n'est qu'elle était de la plus éclatante beauté, et qu'elle agitait sans cesse son éventail de l'air du monde le plus langoureux.

L'accueil des deux grandes dames fut tout ce qu'il fallait pour remplir Durand d'une joie vive et d'une reconnaissance sans bornes. La comtesse douairière lui fit de la main un petit signe familièrement protecteur. Mademoiselle Arthémise lui sourit, comme le jour de son arrivée.

Durand s'embarqua dans une série de compliments tout au beau milieu desquels il s'embrouilla d'une façon complète.

Il allait rester court si madame de Sainte-Anille ne fût venue à son aide en l'interrompant.

— Mon cher Durand, — lui dit-elle, — je suis bien aise de vous voir... nous avons à causer...

Durand, craignant de s'embrouiller une seconde fois, se contenta de saluer jusqu'à terre.

Madame de Sainte-Anille poursuivit :

— D'abord, asseyez-vous.

— Devant madame la comtesse et devant mademoiselle!... — s'écria Durand.

— Asseyez-vous, — répéta la douairière.

— Je craindrais de manquer au respect que je dois...

— Je le veux!...

En même temps, Rivat poussait un fauteuil à portée de Durand, et, appuyant les deux mains sur les épaules de ce dernier, le contraignait de s'asseoir.

Le marchand dut se résigner. Mais il se dédommagea autant que possible, en se tenant pour ainsi dire en équilibre sur l'extrême bord de son siége.

— Mon cher Durand, — dit alors la comtesse en regardant Durand bien en face, — pourquoi n'êtes-vous pas échevin?

A cette question, faite à brûle-pourpoint, Durand tressaillit et fut au moment de tomber de son fauteuil.

— Eh bien! voyons, — répéta madame de Sainte-Anille, — pourquoi n'êtes-vous pas échevin?

Durand ne put que balbutier :

— Ah! madame la comtesse... mon peu de mérite...

— Ta... ta... ta... — interrompit la grande dame, — trêve de modestie...

— Mais... madame...

— Et surtout de fausse modestie. Vous avez du mérite, monsieur Durand, beaucoup de mérite!...

— Je vous assure... j'ose vous affirmer...

— Je vous connais mieux que vous ne le pensez, mon cher Durand.

— Il se pourrait?

— Oui, il se peut; depuis que je suis logée chez vous j'ai fait prendre certaines informations qui m'ont édifiée très-avantageusement sur votre compte...

— Ah! madame...

— Vous êtes à la tête d'un commerce immense...

— Eh!... eh!...

— Vous occupez un nombre infini d'ouvriers et de commis dans vos fabriques et vos ateliers...

— Quant à cela... c'est exact...

— Vous avez une fortune... importante...

— Euh! euh!

— Cela va bien à un million, n'est-ce pas?

— Peut-être un peu plus, madame la comtesse.

— Eh bien! le chiffre, voyons?

— Mettons un million et demi, madame la comtesse...

— Vous êtes marguillier aux Saints-Innocents.

— Comment, madame la comtesse sait...

— Je vous ai dit que je savais tout... votre position est des plus importantes et des mieux assises, et je trouve qu'on ne vous ferait qu'un avantage mérité en vous faisant arriver aux honneurs...

C'était aussi là l'avis de Durand; seulement il n'osait pas l'exprimer tout haut. La douairière poursuivit :

— Que diriez-vous de l'échevinage?

— L'échevinage... ah! madame! — s'écria Durand dont le plus beau rêve était en train de se réaliser.

Et il ne put ajouter un mot de plus.

— Oui, — reprit la comtesse, — cela ferait du bien à votre famille, n'est-ce pas?

— Ah! certes, je le crois!... mais...

— Mais, quoi?

— Je crains l'envie...

— Que vous importe?

— La jalousie...

— Vous êtes au-dessus.

— On dira de moi...

— Rien; le succès justifie tout, vous savez cela, mon cher Durand, et vous pouvez prétendre à tous les succès.

La vanité suffoquait le bon bourgeois.

Cette haute idée qu'une si grande dame avait de lui surexcitait outre mesure la bonne opinion personnelle qu'il nourrissait à l'endroit de sa personne et de son mérite. Il s'assit plus carrément dans son fauteuil, et machinalement caressa les dentelles de son jabot.

Madame de Sainte-Anille continua :

— Je ne m'intéresse qu'aux gens qui le méritent, et ceux-là sont rares; mais quand une fois je me suis attachée à la fortune de quelqu'un, je ne laisse jamais mon œuvre incomplète... Je peux tellement vous agrandir, je veux vous pousser si haut, mon cher Durand, que vous serez bien au-dessus des vaines attaques et des bourgeoises médisances!... et je ne me bornerai point à songer à vous, je m'occuperai de toute votre famille.

Durand n'était pas bien certain de ne point rêver.

— Tenez, — poursuivit la comtesse, — je pense à votre beau-père; vit-il encore?

— Oui, madame la comtesse... Toujours frais et vert, et gaillard comme à cinquante ans...

— Qu'était-il avant de se retirer des affaires?

— Docteur en chirurgie, madame la comtesse...

— Habile dans son art?

— Ah! je le crois bien!... Il lui a passé par les mains plus de dix mille personnes... il a inventé un onguent pour mettre sur les plaies contuses, et un élixir dont l'effet est souverain dans les courbatures.

— A merveille!... profession honorable, s'il en fut!... Nous ferons quelque chose pour votre beau-père... Nous lui donnerons le cordon de Saint-Michel.

— Le cordon de Saint-Michel!... — s'écria Durand.

— Mon Dieu oui, cela pose un homme dans le monde...

— Mais, madame la comtesse, il en mourra de joie, le digne vieillard!...

— Eh bien! vous hériterez plus tôt... Quant à l'échevinage pour vous, je regarde la chose comme faite; mais, silence!... le secret est l'âme des affaires... celles que l'on ébruite mal à propos réussissent rarement... Donc, pas un mot à qui que ce soit, mon cher Durand..

— Ah! madame la comtesse, j'aimerais mieux me faire couper la langue que de prononcer une parole indiscrète ..

— Alors, tout ira bien, comptez-y. Je tiens à vous obliger, vous et les vôtres, et j'y réussirai... foi de comtesse de Sainte-Anille!

## VII. — L'ÉCHEVINAGE ET LE CORDON NOIR.

Après la conversation que nous venons de rapporter dans le précédent chapitre, on s'occupa de l'achat des étoffes, qui était le véritable but pour lequel on avait demandé Durand, et on procéda à un nouvel examen des échantillons. Mais alors mademoiselle Arthémise, qui jusqu'alors s'était reléguée volontairement à l'arrière-plan, prit le premier rôle.

La comtesse douairière s'effaça à son tour, et la fiancée du grand d'Espagne discuta et choisit avec une supériorité qui prouvait une connaissance très-approfondie de la matière.

Nous disons : *choisit*, et nous nous servons là d'un mot qui n'est point exact dans la situation, car, en réalité, il fut décidé qu'on prendrait de toutes les étoffes.

Quand cette importante opération fut conclue, madame de Sainte-Anille dit au marchand :

— Mon cher Durand, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps... vos moments sont précieux... n'en abusons pas... faites-nous livrer aujourd'hui, s'il vous plaît, toutes ces bagatelles, et, quant au payement, entendez-vous avec mon intendant que voici... c'est son affaire.

— Madame la comtesse! — s'écria Durand, — c'est m'humilier que parler payement pour une bagatelle, comme vous dites...

— Aussi, je n'en parle pas, c'est Rivat que cela regarde... Je vais songer à votre beau-père et à vous, mon cher Durand... Ayez donc l'esprit en repos, le cordon noir et l'échevinage vous sont acquis. Rivat, accompagnez ce cher Durand...

Au moment de sortir, l'intendant se retourna.

— Madame la comtesse, — dit-il, — j'ai trouvé un hôtel...

— A vendre ou à louer?

— A vendre.

— Vous paraît-il convenable?

— Tout à fait convenable.

— Quel quartier?

— Quartier du Marais.

— Le prix?

— Minime, eu égard à l'importance de la propriété : quatre cent mille livres. On est pressé d'en finir; seulement, on veut de l'argent comptant...

— Eh bien! donnez-en; c'est facile, ce me semble?

— Ainsi, madame la comtesse m'autorise à terminer?

— Oui, faites rédiger le contrat de vente; qu'on me l'apporte à signer et payez...

— Madame la comtesse ne veut pas visiter l'hôtel avant qu'il lui appartienne?

— Non; je m'en rapporte entièrement à vous.

— Il y a des réparations à faire.

— Nombreuses?

— Mais, oui...

— Raison de plus pour terminer au plus vite. Finissons-en aujourd'hui et ayez des ouvriers demain...

— J'obéirai strictement aux ordres de madame la comtesse...

Et Rivat sortit en compagnie de M. Durand.

— Ah! — s'écria le marchand dans l'antichambre, — quelle belle chose que ces fortunes de la haute noblesse! payer ainsi du jour au lendemain quatre cent mille livres, comme s'il s'agissait d'un petit écu, c'est superbe!

— Oui, — répliqua négligemment l'intendant, — nous avons, en effet, un coffre-fort assez bien garni; quatre cent mille livres, c'est pour rien!... A propos, je pense que vous avez été content de madame la comtesse?

— Content!... dites enchanté! enthousiasmé!...

— Que vous ai-je dit? Si elle s'intéresse à vous, vos affaires deviendront les siennes...

— C'était vrai, mon digne ami. Mais quels remercîments ne vous dois-je pas!...

— A moi?...

— Eh! sans doute. Quel coup d'épaule vous m'avez donné!...

— En aucune façon.

— Allons, nierez-vous que ces renseignements, arrivés sur mon compte à votre noble maîtresse, émanassent de vous?...

— Mais...

— Agamemnon, ne niez pas, je vous en supplie!...

— Eh bien! puisque vous devinez tout... j'avoue...

— A la bonne heure!... Aussi, voyez-vous, admirable ami, pour vous je donnerais... ma femme!...

Rivat fit une légère grimace. Le sacrifice de madame Durand ne lui semblait pas une preuve incontestable de dévouement.

Les deux hommes se séparèrent.

L'intendant alla s'occuper de cet hôtel qu'il achetait pour la comtesse de Sainte-Anille.

Durand, rentré dans ses magasins, employa tout son monde à couper et auner les étoffes.

Avant le soir, d'énormes ballots de marchandises encombraient l'antichambre du premier étage.

On annonça Rivat dans le cabinet de Durand.

— Eh bien! — demanda ce dernier, — votre acquisition?

— Terminée. L'hôtel est à nous. Le contrat a été rédigé et signé séance tenante. Je viens de payer le prix ès mains du vendeur...

— Mes compliments!...

— Je les accepte; l'affaire a été, j'ose le dire, habilement et rondement menée... Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit...

— De quoi donc?...

— Nous sommes livrés de vos marchandises...

— Oui, depuis une heure...

— Votre facture est-elle faite?

— Ah! pour cela, non.

— Tant pis.

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Ce que cela nous fait, morbleu!... cela nous fait que nous voulons vous payer, et que, votre facture n'étant pas prête, nous ne le pouvons pas...

Durand laissa tomber ses deux bras le long de son corps.

— Payer!... — s'écria-t-il, — encore payer! toujours payer! mais quelles gens êtes-vous donc? Vous n'avez que le mot payement à la bouche.

— Nous sommes des gens exacts, réguliers, et qui n'aiment point les dettes, — répondit gravement Rivat.

— Eh! il n'est point question de dettes!... mais on n'a jamais vu payer une facture de cette importance cinquante minutes après livraison.

— Cela ne s'est jamais vu, dites-vous?

— Non.

— Eh bien! cela se verra, voilà tout.

— Bah! vous ignorez le chiffre, et vous ne payerez que quand cela me conviendra.

— J'ai des ordres formels, et, sous peine de déplaire à madame la comtesse, il faut que je vous paie.

— Ecoutez, mon excellent ami...

— J'écoute.

— Vous savez qu'outre les étoffes pour livrées, robes de bal, de ville et de cour, étoffes pour ameublement, etc., j'ai pris l'engagement de fournir à vos nobles maîtresses lingeries et dentelles.

— Oui, eh bien?

— Eh bien! ne nous embrouillons point dans nos comptes... quand j'aurai achevé toutes ces fournitures, je vous présenterai une facture générale, et je ne refuserai pas d'en toucher le montant...

— Durand... Durand... vous abusez de la sympathie que vous m'inspirez!... vous allez me mettre en mauvaise situation vis-à-vis de la comtesse!...

— Elle ignorera si je suis soldé.

— Si elle m'interroge?...

— Eh! mon Dieu! vous répondrez, ce qui est vrai, que vous n'avez pas encore pu me faire donner ma facture...

— Vous le voulez absolument?

— Je vous en prie!

— Allons, soit!... je cède, mais je suis trop faible...

Durand se confondit en remercîments, et l'intendant regagna le second étage.

Cependant Durand, après son entretien avec madame de Sainte-Anille, n'avait pu prendre assez sur lui pour imposer silence à sa joie et à son orgueil. Pris par son faible, chatouillé aux endroits les plus sensibles de sa vanité, enivré déjà du retentissement futur de sa gloire prochaine, il s'était hâté de répandre le plus possible la nouvelle des honneurs qui allaient fondre sur lui. Avant que vingt-quatre heures se fussent écoulées, cela était le bruit, la nouvelle, la rumeur du quartier. On venait complimenter Durand; quelques-uns, pour prendre date, commencèrent à lui demander sa protection.

— Soyons bon prince!... — se disait-il en faisant la roue.

Et il accueillit avec une condescendance pleine de dignité les flatteurs et les quémandeurs.

Cependant la famille entière était dans un ravissement facile à comprendre. Le beau-père, ce docteur en chirurgie, inventeur d'un onguent et d'un élixir, et entre les mains duquel plus de dix mille personnes avaient passé, selon l'expression de Durand, voyait déjà sur sa poitrine le cordon noir de l'ordre de Saint-Michel, et, dans sa morgue, il disait :

— Eh parbleu! je l'ai bien mérité!...

— Mon cher Durand, — disait Agamemnon Rivat, — prenez, s'il vous plait, une feuille de parchemin, ou tout au moins de votre plus grand papier ministre...

— Pourquoi faire?

— Pour écrire.

— Quoi donc?

— Vos nom, prénoms, âge, qualités, titres, etc., le tout de votre plus belle écriture...

— Mais dans quel but?

— Comment! vous ne devinez pas?

— Ma foi non!

— Il s'agit de l'échevinage...

— Ah! bah!...

— Eh! sans doute; et la note en question va être jointe, comme document à consulter, à la demande que rédige en ce moment madame la comtesse, et que je dois porter ce soir à monseigneur le cardinal Dubois.

Il n'en fallait pas si long pour faire hâter M. Durand.

Il prit une feuille de parchemin, saisit une plume, et écrivit les indications de rigueur avec une perfection de calligraphie à désespérer M. Joseph Prudhomme, élève de Brard et de Saint-Omer, si M. Joseph Prudhomme avait existé dans ce temps-là.

### VIII. — LE SECRET DU CARDINAL.

Le lendemain, Agamemnon Rivat renouvela sa démarche auprès de Durand.

Mais, cette fois, c'était relativement au cordon noir du chirurgien.

— Ah! — dit-il, quand Durand eut achevé d'écrire les notes nécessaires, — si j'étais sûr de votre discrétion, mon bon ami...

— Eh bien? — demanda vivement le bourgeois.

— Je pourrais...

— Vous pourriez?

— Vous montrer...

— Quoi donc?

— Mais non. Il faut mieux me taire... je n'ai déjà que trop parlé...

— Mon ami... mon excellent et précieux ami! — s'écria Durand dont la curiosité était excitée outre mesure, je suis certain que vous me cachez quelque bonne nouvelle...

— Ma foi, compère, vous devinez juste...

— Oh! qu'est-ce que c'est?

— Vous ne le saurez pas aujourd'hui...

— Je vous en prie...

— Non pas.

— Je vous en conjure!

— Nenni.

— Je vous en supplie!...

— Inutile d'insister.

— Mais pourquoi? enfin pourquoi?

— Parce que je suis un bavard... que vous ne pourriez point tenir votre langue... et qu'il vaut mieux ne rien vous dire.

— Agamemnon, je vous jure de ne point souffler mot...

— Oui... oui... vous jurez, mais ces serments-là, on ne les tient jamais...

— Eh bien! je vous donne ma parole d'honneur!

— Votre parole d'honneur!

— Oui.

— Allons, il n'y a pas moyen de douter de vous plus longtemps... vous allez tout apprendre...

Durand piaffait d'impatience...

— Vous savez, — commença l'intendant, — que je suis allé moi-même, hier, porter au cardinal Dubois la missive de ma noble maîtresse.

— Oui... oui...

— Le cardinal a fait une réponse.

— Si tôt!

— Est-ce qu'on fait jamais attendre une heure haute et puissante dame, comtesse de Sainte-Anille, baronne du Haut-Pas, etc.? — demanda Rivat majestueusement.

— C'est juste! c'est juste! — murmura Durand; — pardon... mille fois pardon... je ne sais vraiment pas où j'avais la tête.

— Cette réponse, — reprit Agamemnon, — je l'ai transmise à ma maîtresse, qui l'a lue...

— Et ensuite?

— Ensuite, elle a daigné m'en donner connaissance et m'autoriser à la conserver...

— Si bien que cette réponse du cardinal vous l'avez?...

— Je l'ai.

— Sur vous?

— Sur moi.

— Et c'est elle que vous allez me montrer?

— Eh! il le faut bien, terrible curieux que vous êtes!...

Et l'intendant, tirant de sa poche un pli scellé d'un large cachet de cire rouge, brisé en deux, mais portant encore l'empreinte du sceau du ministre, timbré du chapeau de cardinal, tendit ce pli à Durand.

Ce dernier l'entr'ouvrit avec le plus profond respect, et lut tout haut, d'une voix émue et entrecoupée :

« Ma chère comtesse,

« Je reçois à l'instant votre supplique relative à un honnête homme à qui vous portez intérêt et pour qui vous demandez l'échevinage.

« Je vais soumettre à Son Altesse le regent, mon maître, votre demande et les pièces à l'appui; mais ce n'est là qu'une affaire de forme, et comptez que la chose est faite.

« Heureux de vous prouver en cela, ma chère comtesse, que vous n'avez pas d'ami plus empressé que celui qui se dit avec passion,

« Votre respectueux serviteur,

« Dubois,

« cardinal-ministre. »

— Mais alors... mais alors... — balbutia Durand, en proie à un véritable délire; — mais alors c'est une chose sûre...

— En doutiez-vous, mon Dieu? — demanda Rivat d'un air offensé.

— Oh! non... oh! non... — se hâta de répliquer le marchand.

Puis il ajouta :

— Monseigneur le cardinal est absolument à la dévotion de madame la comtesse!

— Oh! absolument; il n'a rien au monde à lui refuser, quoiqu'il ne l'aime guère...

— Ah! il ne l'aime guère?

— Dites qu'il la déteste.

— Bah! et pourquoi?

— Ceci est presque un secret d'État; c'est vous dire que je ne puis le confier à personne.

— Oh! à moi... à moi...

— Pas plus à vous qu'à un autre.

— Versez-le dans mon sein, ce secret, Agamemnon... mon sein, c'est la tombe.

Bref, Rivat se défendit.

Durand insista. Il insista si fort et si longtemps que l'intendant finit par céder, ainsi que, du reste, il faisait toujours.

— Figurez-vous donc, — dit-il, — que le hasard a mis entre les mains de madame la comtesse une arme terrible avec laquelle elle pourrait perdre le ministre et ruiner de fond en comble sa haute fortune.

— Ah! voilà qui est incroyable!

— Ne croyez-vous point, par hasard?

— Si fait, si fait, je crois, et de toute mon âme; mais ça n'empêche pas que c'est incroyable.

— Je vais m'expliquer, et vous comprendrez...

Durand redoubla d'attention.

Agamemnon continua :

— La première condition pour être cardinal, n'est-ce pas? c'est d'être prêtre...

— Cela ne fait pas un doute.

— La première condition, pour être prêtre, n'est-ce pas, c'est d'être célibataire?

— Tout le monde sait cela.

— Oui; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le cardinal Dubois ne peut être réellement ni cardinal ni prêtre.

— Oh! oh! et pourquoi?

— Parce qu'il est marié.

— Marié!...

— Tout ce qu'il y a de plus marié, et sa femme existe.

— Agamemnon, en êtes-vous bien sûr?

— L'acte de mariage de Son Éminence est entre les mains de ma noble maîtresse : telle est l'arme dont je vous parlais.

— Et le cardinal le sait-il?

— Il le sait. Voilà pourquoi il est tout à la fois l'esclave et l'ennemi de madame la comtesse de Sainte-Anille.

— Mais c'est un secret d'État, cela! — murmura Durand.

— Parbleu! je vous l'avais bien dit, mon cher... et ce secret, gardez-le, je vous le conseille... car un mot dit imprudemment peut vous ouvrir les portes de la Bastille, dont vous ne sortiriez plus.

Durand devint très-pâle, et ses dents claquèrent.

— Qu'avez-vous? — demanda Rivat.

— J'ai peur.

— De quoi?

— De la Bastille...

— Il ne tient qu'à vous de l'éviter, ce mé semble; soyez muet, et le danger n'existera pas.

— Hélas! — balbutia Durand, — on peut parler en dormant... et ma femme est si bavarde...

La conversation s'arrêta là.

Le lendemain, Rivat avait un nouveau billet à montrer.

Celui-ci, toujours à l'adresse de madame la comtesse de Sainte-Anille, émanait du ministre de la maison du régent, chargé du département de Paris. Il demandait des renseignements exacts et étendus sur les découvertes savantes et les cures merveilleuses du vieux chirurgien. On avait besoin de ces documents pour dresser les lettres patentes du don de la croix de Saint-Michel.

On ne perd pas un instant. Toute la famille, sur laquelle devait rejaillir un si grand honneur, se met à l'œuvre avec empressement. La nomenclature est dressée. Les découvertes admirables sont analysées, ainsi que leurs résultats incomparables. Les attestations des malades traités par le docteur, ou de leurs héritiers, sont quêtées, achetées, obtenues, classées.

Un énorme dossier est remis entre les mains de madame la comtesse de Sainte-Anille.

Maintenant tout est en règle. Désormais les choses marcheront un train de poste.

## IX. — LES DIAMANTS.

Il est une chose, cependant, hâtons-nous de le dire, qui marchait encore plus vite que l'échevinage de Durand et le cordon noir du beau-père...

C'étaient les innombrables fournitures faites par le bon bourgeois à madame la comtesse de Sainte-Anille et à sa fille. Ces fournitures se montaient déjà à une somme ronde de soixante mille francs, tout au moins. Et chaque jour Durand, poussé par cet insatiable appétit du gain que rien ne peut rassasier chez les braves marchands parisiens, faisait aux deux nobles dames, ou leur faisait faire par son excellent ami Agamemnon Rivat, des offres toujours acceptées.

De temps à autre, l'intendant parlait, à la vérité, d'arrêter le compte et de le solder.

Mais Durand ne manquait jamais de répondre :

— Est-ce que vous croyez, par hasard, que j'ai besoin d'argent?... Vous me payerez dans quelque temps... après le double mariage de votre maître, le comte Scipion, et de votre jeune et belle maîtresse, mademoiselle Arthémise... une véritable perle de beauté, sur ma parole!...

Et Rivat, craignant de blesser la susceptibilité ombrageuse de son ami Durand, n'insistait point outre mesure.

Enfin, on reçut officiellement la nouvelle que le comte Scipion serait sous huit jours à Paris, en compagnie de toute la famille du grand d'Espagne de première classe, père de sa belle et très-illustre fiancée. Ceci répandit l'allégresse la plus vive dans toute la maison, aussi bien au premier qu'au second étage.

— Ah! pardieu, mon compère, — dit ce jour-là Agamemnon Rivat à Durand, vous devriez bien me donner à déjeuner demain matin... un petit déjeuner sans façon, en tête à tête. Nous fêterions, le verre en main, l'heureux événement qui va nous combler de joie...

Durand trouva l'idée délicieuse, et promit à Rivat de lui faire déguster certains vins dignes de la cave du Palais-Royal et même des celliers du château de Sainte-Anille.

Le lendemain était un dimanche. Il fut convenu que le déjeuner aurait lieu à l'issue de la grand'messe, à laquelle Durand, en sa qualité de marguillier, ne pouvait sous aucun prétexte se dispenser d'assister.

Ajoutons que, pendant la messe, Durand, si recueilli et si édifiant d'ordinaire, eut plus d'une distraction coupable. Il ne pouvait s'empêcher de regarder du coin de l'œil le banc d'honneur réservé aux échevins. Et il s'avouait tout franchement qu'il y ferait assez bonne figure. Que voulez-vous? On a beau être marguillier, fût-ce de la paroisse des Saints-Innocents, on n'en est pas moins homme! Il faut toujours payer son petit tribut aux humaines faiblesses!

A l'heure dite, Rivat arrivait.

Les deux amis se mirent à table.

Le déjeuner était bon; il fut long, joyeux, et surtout arrosé par d'amples et fréquentes libations.

Durand n'avait point fait d'avance un trop grand éloge des produits de sa cave; Rivat se plut à le proclamer.

Le futur échevin devint guilleret, puis égrillard; il chanta la gaudriole et raconta quelques anecdotes plus que badines dont il était le fortuné héros. Le dessert fut servi.

Les deux compères appuyèrent leurs coudes sur la table, et la conversation continua, *entre la poire et le fromage*, comme on disait alors, comme on dit peut-être encore aujourd'hui.

Durand narra son aventure avec la belle fourreuse de la rue du Plat-d'Étain, à laquelle il avait fait don, ma foi, — ni plus ni moins que s'il avait été le maréchal duc de Richelieu, connu pour sa magnificence avec les femmes, — à laquelle il avait fait don, disons-nous, d'une superbe bague, enrichie de brillants, du prix de onze cents livres.

Dix minutes furent consacrées par Durand à la description de cette bague merveilleuse. Il ne fit point grâce à Rivat d'une seule des petites pierres qui entouraient le gros diamant.

— Je vois, mon cher, — dit l'intendant, — que vous appréciez les pierreries et que vous les aimez.

— A la folie!

— Êtes-vous connaisseur, au moins?

— Eh!... eh...

— Mais, là, ce qu'on appelle connaisseur?...

— Franchement, je m'en pique...

— Dans ce cas, l'on pourrait vous faire voir quelque chose qui mériterait de fixer votre attention...

— Ah! voyons ça!...

Rivat ne se fit pas prier. Il tira de la poche de côté de son habit couleur tabac d'Espagne un paquet de forme oblongue, entouré de plusieurs doubles de papier gris. Il défit cette quadruple enveloppe et Durand vit apparaître un écrin de chagrin vert d'eau.

Rivat appuya sur un ressort. L'écrin s'ouvrit.

Durand poussa un cri de surprise et d'admiration.

Quoique la clarté du jour soit, sans contredit, moins favorable que celle des bougies et des lustres pour mettre en valeur l'éclat des pierreries, il était impossible de n'être point ébloui.

L'écrin renfermait une rivière, une aigrette, des boucles d'oreilles, plusieurs épingles, des broches, des bagues, le tout en diamants d'une eau admirable et de la grosseur la plus surprenante. Il y avait, en outre, un papillon en émeraudes, rubis, topazes et saphirs.

Rivat accorda quelques minutes à la première admiration de Durand. Puis il lui dit : — Que vous en semble?

— Admirable!... magnifique!... princier!... royal!... — s'écria le marchand enthousiasmé.

— Qu'est-ce que vous estimez tout cela?

— Mais... cinq cent mille livres au moins.

— Oui, au moins... appuya l'intendant.

— Je soupçonne fort ces bijoux d'être le cadeau de noces de madame la comtesse douairière à M. le comte, son fils, ou à mademoiselle sa fille...

— Oui, cela était destiné à mon jeune maître, le comte Scipion...

— Comment, cela *était*?... Ce n'est donc plus?...

— Oui et non... cela dépend...

— De quoi?

— Oh! mon Dieu, d'un rien, d'une bagatelle, mais très-contrariante...

— Un rien... une bagatelle... quel est donc ce mystère?

— Je ne sais si je dois...

— Oui, vous devez, mon bon ami, mon excellent ami.

— Au fait, je n'ai pas de secret pour vous...

— Non, vous n'en avez pas, et bien vous faites...

— Il faut vous dire d'abord que le jeune comte Scipion est un gentilhomme admirable.

— Comme toute sa race, mordieu! — s'écria Durand.

Rivat salua. Puis, il reprit :

— Oh! mais, vous ne pouvez pas vous faire une idée de sa grandeur d'âme, de son admirable désintéressement... Figurez-vous que ce gentilhomme dont la fiancée possède, du chef de sa mère, un million et demi de revenu, sans compter la fortune de son père et les espérances, a refusé d'entrer en possession des biens du feu de M. le comte de Sainte-Anille.

— Ah bah!

— Oui, il dit qu'il ne veut point que madame la comtesse douairière se dépouille pour lui, et il s'est contenté de cent mille écus de rente de l'héritage de son oncle, le grand prieur de Léaumont...

— Morbleu! — s'écria Durand en frappant sur la table, — voilà un digne garçon.

— Madame la comtesse, — poursuivit l'intendant, — touchée du trait, comme de raison, aurait voulu reconnaître par quelque beau présent une telle générosité...

— C'est justice, ma foi!

— En conséquence, elle m'a dit de chercher...

— Et vous avez cherché?

— Naturellement. Hier au soir, on m'a mis en rapport avec le juif auquel appartiennent ces diamants... Savez-vous combien il me les fait?

— Cinq cent mille livres?

— Non, quatre cents.

— Mais ils valent plus...

— Eh! je le sais bien. Seulement il paraît que ses affaires sont embrouillées, qu'il quitte la France, et il a mis pour condition à la vente que la somme entière lui serait versée dans les vingt-quatre heures...

— Cela vous est bien égal, — dit Durand.

— C'est ce qui vous trompe.

— Comment?

— En rentrant, j'ai vérifié l'état de ma caisse; l'achat de l'hôtel nous a mis à sec, je n'ai trouvé que trois cent cinquante mille livres.

— Joli acompte!...

— Je l'ai offert au juif, en lui proposant d'acquitter le reste sous huit jours.

— Il a accepté, bien entendu?...

— Non, je vous répète qu'il part; il lui faut tout ou rien.

— Ah! ah!...

— Moi, j'ai fait un coup de ma tête.

— Lequel?

— Ce matin, j'ai pris les diamants, et je les ai portés à madame la comtesse, en la mettant au fait de la situation.

« — Alors, — m'a-t-elle dit, — vous ne pouvez pas payer?...

« — Non, madame, puisqu'il nous manque cinquante mille livres, que nous sommes au vingt-cinq, et que nous ne recevons de fonds que le trente courant.

« — Eh bien, rendez ces diamants à celui à qui ils appartiennent...

« — Mais, madame la comtesse...

« — Il n'y a pas de *mais*; — vous ne pouvez payer... rendez.

« — Mais il y a un moyen?

« — Un moyen?

« — Oui, madame la comtesse...

« — Et quel est-il?»

Ici l'intendant jugea à propos de s'interrompre.

— Ma foi, — s'écria Durand, — je ferai comme madame la comtesse de Sainte-Anille et je vous dirai : — Ce moyen, quel est-il?

## X. — SERVICE D'AMI.

— Décidément, — dit Agamemnon Rivat, — au lieu de répondre, j'aurais mieux fait de ne point m'embarquer dans cette histoire, je vois que je ne m'en tirerai pas sans risquer de mécontenter gravement ma noble maîtresse.

— Et pourquoi? — s'écria Durand.

— Ah! pourquoi! voilà justement ce que je devrais vous taire; mais enfin, puisque j'ai commencé, j'achèverai... votre discrétion m'est connue...

Durand prit la main de l'intendant et la serra avec toute l'effusion dont est susceptible un bourgeois qui vient de largement déjeuner.

Rivat reprit :

« — Ce moyen, madame la comtesse, — ai-je dit, — c'est d'aller puiser dans la caisse de notre digne propriétaire... Que sont pour lui cinquante mille livres?... Je suis certain que son coffre-fort en contient dix fois autant...

« — Un emprunt!... — s'est écriée ma noble maîtresse, — vous êtes fou, Rivat!

« — En aucune façon, madame...

« — Puiser dans une autre caisse que la mienne!... Jamais!

« — Cependant, madame...

« — Pas un mot de plus, et reportez ces diamants.

« Il n'y avait plus à répliquer; aussi, je ne répliquai pas. Tout en descendant chez vous pour déjeuner, je me disais : Ma foi, j'ai bien envie de désobéir une fois dans ma vie aux ordres de madame, et de m'adresser, de mon chef, à cet excellent Durand... Il se jetterait dans le feu pour nous... ce serait le désobliger que de n'avoir point recours à lui... ce serait lui enlever le seul moyen qu'il ait d'exprimer sa gratitude des honneurs que madame la comtesse vient d'obtenir pour lui et pour sa famille...

— Comment? comment? — s'écria Durand en interrompant Rivat, — l'échevinage et le cordon noir?

L'intendant appuya un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux.

— Chut! — fit-il, — on me congédierait si on savait que j'ai parlé. Le mot m'est échappé malgré moi, mais vous ne voudriez pas me nuire!...

— Je suis échevin!... — balbutia Durand.

— Oui, mon très-cher.

— Mon beau-père est nommé chevalier de Saint-Michel...

— Tout ce qu'il y a au monde de plus chevalier... les lettres patentes et les brevets ont été expédiés, et sont, depuis hier au soir, entre les mains de madame la comtesse... On veut vous en faire la surprise; c'est le cadeau de noces qu'on vous réserve, à vous... Mais un instant! songez, quand madame vous apprendra tout ceci, à bien jouer l'étonnement, surtout; sans cela le coup de théâtre serait manqué, et ma position, à moi, deviendrait fâcheuse. La peste soit de ma tête!... étourneau que je suis d'avoir dit ce mot imprudent!...

Durand ne respirait plus. L'exubérance de son allégresse l'étouffait. Il se confondait en exclamations entrecoupées, en paroles, ou plutôt en cris de reconnaissance.

Rivat lui frappa sur l'épaule et lui dit, en remplissant un grand verre d'eau :

— Allons, allons, mon cher, calmez-vous et buvez ceci... votre joie même nous trahirait...

Durand obéit et se calma en effet quelque peu.

Au bout de trois ou quatre minutes, il reprit l'écrin.

— Mon excellent ami, — dit-il ensuite, — je vous sais un gré infini d'avoir pensé à moi. Ces diamants valent au moins cinq cent mille livres, on peut les avoir pour quatre cents, on serait bien sot de ne pas les prendre. Je voudrais qu'à ce prix on me les laissât.

— A vous?

— Ma foi oui.

— Et qu'en feriez-vous?

— Tenez, quand on tâte des honneurs, il faut tâter aussi du luxe...

— Fort bien raisonné!

— La vue de ces joujoux brillants m'affriande! Dire que des cailloux comme ça valent des fermes entières et en plein rapport! Veut-on me les céder? Je les prends.

— Bon Dieu! pourquoi pas? — dit Rivat.

— Vrai?

— Oui, vous pourrez les avoir, mais un peu plus tard...

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que notre présent serait manqué...

— C'est, ma foi, juste!...

— Mais, soyez tranquille, j'en parlerai à M. le comte... quand sa jeune femme s'en sera parée deux ou trois fois et qu'on l'aura vue à la cour avec ces pierreries, je me fais fort de vous les obtenir au prix coûtant... et, si vous les voulez revendre au détail, vous gagnerez dessus cent cinquante mille livres, tout au moins.

— Agamemnon, vous me comblez!...

— Vous êtes un homme que j'aime! Si je sais pourquoi, je veux être pendu! Mais c'est plus fort que moi, ma parole d'honneur!... On arrangera les choses.

— Ce sera une excellente, une magnifique affaire que je vous devrai! — s'écria Durand transporté.

— Eh bien, tant mieux pour vous, car vous êtes un honnête homme...

Durand se leva.

— A propos, — demanda-t-il, — il vous faut combien?...

— Mais, cinquante mille livres... mettons soixante, afin de ne point rester au dépourvu d'ici à la fin du mois, parce que nous nous démunissons de tous nos fonds.

— Je cours vous les chercher.

Et Durand s'en alla à sa caisse.

Son absence ne fut pas longue. Il revint au bout d'un instant, apportant soixante mille livres tant en or qu'en bons billets au porteur

— Voici votre affaire, — fit-il.

Rivat empocha sans compter, et, tout en remerciant, donna une poignée de main à Durand. Puis il ajouta :

— Pourvu, maintenant, que, lorsque madame la comtesse douairière apprendra notre coup de tête, elle ne m'en sache pas trop mauvais gré.

— Ah! bah! — répliqua Durand, — les diamants plaideront pour vous.

— Franchement, j'y compte...

— J'espère bien que, payant comptant, vous allez demander à votre juif la remise des cinq pour cent... Dame! c'est une somme...

— Oh! mes maîtres sont trop grands seigneurs pour songer à ces rognures...

— Mais vous, mon cher Rivat... c'est un bénéfice légitime.

L'intendant prit un air superbe.

— Moi, j'imite mes maîtres, — fit-il.

— Prodigieux!... — murmura Durand.

— Vous êtes surpris? — demanda Rivat.

— Non.

— Si fait, vous l'êtes... Eh! mon cher, la générosité des hauts personnages explique le désintéressement de ceux qui les servent!... les âmes se frottent! ces nobles nous rendent nobles!... ils ont le cœur sur la main, et cela se gagne...

Durand fit un geste d'admiration.

— J'ai besoin de cinq ou six choses... — dit Rivat au bout d'un instant.

— Demandez, parlez, ordonnez...

— Il me faut du papier, du parchemin, de l'encre et des plumes, une bougie allumée, de la cire à cacheter et des ciseaux...

— Eh! bon Dieu! que voulez-vous faire de tout cela?

— Vous le verrez, mon très-cher; donnez des ordres; je vous en prie...

Durand sonna Manette. La jolie fille apporta tous les objets dont l'intendant prétendait avoir besoin.

Il prit une plume, la trempa dans l'encre et griffonna un reçu de soixante mille livres.

Durand eut beau s'en défendre, il lui fallut accepter le reçu.

Rivat referma l'écrin et le présenta à Durand.

— Que prétendez-vous faire? — demanda ce dernier.

— Prenez.

— Quoi?

— Cet écrin.

— Dans quel but?

— Comment, dans quel but?...

— Oui.

— Mais dans le but de le retenir chez vous et de l'enfermer dans votre caisse.

— Plaisantez-vous?

— En aucune façon. Prenez.

— Mais non.

— Mais si.

— N'insistez pas.

— J'insiste, au contraire. Cet écrin restera entre vos mains jusqu'au jour du remboursement des soixante mille livres...

— Non! soixante mille fois non!...

— Je le veux.

— Je refuse.

— Vous êtes bien entêté, mon cher ami!

— Et vous donc... mon excellent ami!

— Encore une fois, prenez.

— Jamais!

— Alors nous allons vous rendre votre argent et nous laisserons les bijoux au juif.

Et Rivat fit le geste de fouiller dans sa poche.

— Nous nous brouillerons! — s'écria Durand.

— Mais vous ne comprenez donc pas, — reprit l'intendant, — qu'en faisant ce que je vous demande, vous rendez service à mes maîtres et à moi personnellement...

— En quoi?

— Chez nous, l'écrin peut être volé, il est cent fois plus en sûreté dans votre coffre-fort; d'ailleurs je n'en veux parler à madame la comtesse douairière que la veille du mariage, et, ce jour-là, je vous le demanderai.

— S'il en est ainsi, j'accepte...

— A la bonne heure!... Seulement, pour mettre votre responsabilité à couvert, je m'en vais sceller cet écrin du sceau de nos armes...

— Faites tout ce que vous voudrez, puisqu'il n'y a décidément pas moyen de vous en empêcher...

Durand appuya de nouveau ses coudes sur la table et ne dit plus mot.

Rivat prit la feuille de parchemin. Il en coupa deux longues lanières avec les ciseaux. Il ajusta ces bandes autour de l'écrin, de telle façon qu'elles se croisaient l'une sur l'autre.

Les deux extrémités se réunissaient en dessous.

Il alluma la cire à cacheter et fit tomber quelques gouttes brûlantes sur ces extrémités, qui devinrent aussi adhérentes au chagrin du fond de la boite.

Sur ce cachet, il appuya le chaton d'une bague qu'il avait dans sa poche et qui portait l'empreinte des *trois ducs d'or au chef de gueules*. Cela fait, il était impossible d'ouvrir l'écrin sans briser les bandes ou sans endommager les armoiries.

— Ceci est en règle, — dit-il, — monsieur l'échevin; nous ne vous réclamerons pas autre chose que ce que nous vous donnons.

En s'entendant nommer *échevin*, Durand eut toutes les peines du monde à ne pas se précipiter au cou de Rivat pour lui décerner une accolade impétueuse.

Cependant il se contint.

Rivat lui en sut bon gré.

Puis le bon bourgeois alla serrer l'écrin dans son coffre-fort, tandis que l'intendant remontait au second étage, chez ses nobles maîtresses, en se frottant les mains.

### XI. — L'EXEMPT DE LA PRÉVÔTÉ.

Onze heures du soir venaient de sonner à l'horloge de l'église Sainte-Opportune.

Nous savons que c'était un dimanche: rien au monde n'était plus paisible et plus silencieux que la rue des Bourdonnais. Tout à coup, le roulement d'un lourd carrosse, conduit avec une vitesse extraordinaire, gronda sur les pavés comme le tonnerre.

Nombre des habitants de la rue, éveillés dans leur premier sommeil, envoyèrent de bon cœur à tous les diables celui de leurs voisins qui rentrait si tard et à si grand bruit.

Cependant, le carrosse s'arrêta devant la maison Durand.

Un seul coup fut modestement frappé à la porte.

Il fallut au portier le temps de se lever: enfin, il ouvrit.

Trois minutes après, la portière montait tout effarée chez le propriétaire et sonnait à tour de bras.

Durand, qui s'apprêtait à se mettre au lit, la reçut dans un costume auquel la majesté manquait absolument.

Le futur échevin n'avait pour tout vêtement que sa chemise et un caleçon de flanelle blanche, qui montait du genou à la ceinture.

Un ruban, appelé *fontange*, et orné d'un nœud des plus beaux, fixait sur sa tête son bonnet de coton, dont la pointe menaçait le ciel. Il était chaussé de chaudes pantoufles fourrées.

La portière lui expliqua qu'un monsieur vêtu de bleu, tout chargé de galons, tenant à la main une canne d'ébène à poignée d'ivoire, venait de descendre de carrosse et demandait à parler au propriétaire.

Sur l'observation qu'on lui avait faite que M. Durand était sûrement couché et endormi, il avait répondu :

— Eh bien! qu'il s'éveille et qu'il se lève.

Quelque peu de relations que Durand eût jamais eues avec la cour et la haute police, il savait cependant à merveille que la description faite par la portière ne pouvait s'appliquer qu'à un exempt.

Il n'ignorait point non plus le cérémonial en usage quand on avait le dangereux honneur de recevoir un de ces importants personnages. Il se hâta de passer une culotte et d'endosser une houppelande, et, sans même prendre le temps de se débarrasser de son bonnet de coton et de sa *fontange*, il courut un flambeau à la main, au-devant de l'exempt, jusque sur l'escalier.

Il salua d'abord jusqu'à terre. Il marcha devant lui à reculons pour l'éclairer. Il le conduisit dans la pièce la plus reculée de son appartement.

Et là, après avoir recommencé ses salutations profondes, les yeux baissés, les bras pendants, le cœur fortement troublé, il attendit la nouvelle, vraisemblablement fâcheuse, qu'une visite de ce genre semblait prophétiser.

L'exempt avait l'air d'un galant homme. Il ne fit point attendre l'infortuné propriétaire; du ton le plus poli du monde, il demanda :

— Est-ce à monsieur Durand que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, monsieur.

— Marchand de draps, velours et soieries?

— Oui, monsieur.

— Propriétaire d'une maison sise rue des Bourdonnais, et y demeurant?

— Oui, monsieur.

— Prenez-vous l'engagement, monsieur Durand, de répondre la vérité, quelque question que je puisse vous adresser?

— Oui, monsieur.

— Fort bien. Faites-moi donc le plaisir de me dire si vous n'avez point, au nombre de vos locataires, une dame de haute naissance, madame la comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille?...

Ce nom prononcé frappa Durand comme un coup de foudre.

Quoiqu'il ne pût deviner ce qui se préparait, il tressaillit; il eut peur pour sa locataire.

Durand répondit donc, ou plutôt balbutia d'une voix tremblante :

— Oui, monsieur.

— A merveille! Préparez-vous, monsieur Durand, à m'indiquer le corps de logis où demeurent ces dames...

— C'est au second étage, monsieur.

— Dans quel escalier?

— Dans celui-ci même, monsieur...

— Veuillez me conduire, monsieur...

— Oui, monsieur...

Durand, plus mort que vif, passa le premier.

En montant l'escalier, il trébuchait à chaque marche.

Parvenu en face de la première porte de l'appartement de la comtesse, il salua et se disposa à redescendre.

Mais l'exempt lui dit :

— Moi, Leroux, exempt de la prévôté de l'hôtel, vous requiers, vous, monsieur Durand, à me suivre, et servir de témoin pour ce qui va advenir.

Ceci, comme tout le reste, n'admettait pas de réplique.

Durand fit contre mauvaise fortune bon cœur.

L'exempt sonna. Un valet de pied vint ouvrir.

— Madame la comtesse se met au lit et ne reçoit point, dit ce valet.

L'exempt sourit.

— Prévenez madame la comtesse, — dit-il, — qu'un exempt de la prévôté, chargé d'une mission auprès d'elle par monseigneur le cardinal, sollicite l'honneur d'être reçu, quoiqu'il soit heure indue.

Le valet comprit et laissa le passage libre.

Il introduisit les visiteurs au salon, puis il dit :

— Je vais faire prévenir madame la comtesse par une fille de chambre.

— Faites prévenir aussi mademoiselle de Sainte-Anille, — ajouta l'exempt.

— Oui, monsieur.

— Nous attendrons ces dames ici.

Le valet sortit.

L'exempt et M. Durand restèrent seuls.

### XII. — LE DÉPART.

Pendant dix minutes environ que dura l'attente, il n'y eut pas une seule parole échangée entre eux.

L'exempt, installé dans un grand fauteuil, sa longue canne entre ses deux jambes croisées, semblait impassible.

Durand, et ceci prouvait en faveur de son bon cœur, Durand, disons-nous, tremblait de tous ses membres, comme si un grand malheur avait été prêt à fondre sur lui.

Enfin la porte s'ouvrit.

Madame la comtesse douairière de Sainte-Anille et mademoiselle Arthémise, sa fille, parurent sur le seuil du salon, où les attendaient l'exempt Lehoux et le tremblant Durand.

Ce dernier, qui s'était laissé tomber sur un siége parce que ses jambes flageolantes refusaient de le porter, se leva en sursaut, comme s'il eût été touché par l'étincelle électrique échappée d'une pile de Volta. Il vit son image réfléchie dans une glace, et, pour la première fois, il aperçut au-dessus de son visage pâle le bonnet de coton et la *fontange* que, dans son trouble, il avait conservés.

Le digne homme arracha précipitamment l'un et l'autre et les cacha dans la poche de sa houppelande. Ensuite il s'efforça de rassembler ses esprits, et il attacha ses regards effarés sur les traits de celle qu'il appelait son *auguste* protectrice.

La figure ridée de la vieille comtesse semblait exempte de toute émotion. Ses traits n'exprimaient qu'un vif étonnement, mêlé d'une curiosité digne et froide.

Mademoiselle Arthémise semblait plus troublée et plus alarmée que sa mère.

Après avoir fait quelques pas en avant, madame de Sainte-Anille s'arrêta. Elle ne prononça pas un seul mot, mais ses yeux, fixés sur les nocturnes visiteurs, disaient clairement :

— Que voulez-vous de moi?

L'exempt ne la fit point attendre.

Il s'inclina profondément devant elle et dit :

— Est-ce bien à madame la comtesse de Sainte-Anille et à mademoiselle Arthémise de Sainte-Anille, sa fille, que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, — répondit la douairière.

Et elle ajouta fièrement :

— Quand on porte un nom comme le mien, on ne le renie jamais, même en face du péril... surtout en face du péril...

L'exempt s'inclina de nouveau.

Puis il reprit :

— Madame la comtesse, le devoir qui m'amène ici est assurément pénible...

— Faites votre devoir, monsieur, quel qu'il soit.

— Je dois, madame la comtesse, vous donner lecture d'une lettre de cachet dont je suis porteur, et qui vous concerne, ainsi que mademoiselle votre fille...

— Je vous écoute... nous vous écoutons, monsieur...

L'exempt déploya un parchemin et lut à haute et intelligible voix.

La lettre de cachet, après le protocole d'usage, apprit à la comtesse que monseigneur le régent, à raison d'un certain mécontentement dont les causes n'étaient point relatées, ordonnait à son exempt Lehoux de se transporter, sans nul retard, à Paris, rue des Bourdonnais, maison de M. Durand, marchand de draps, velours et soieries, et d'y appréhender au corps hautes et puissantes dames, la comtesse douairière de Sainte-Anille et sa fille, et sans les quitter ni leur laisser le loisir de faire une malle, mais seulement un petit porte-manteau, les conduire en chaise de poste, par la route de Lyon, et sans s'arrêter, jusqu'au château d'Hyères, où elles seraient retenues prisonnières, le tout avec les plus grands égards.

A mesure que la lecture avançait, Durand pâlissait de plus en plus. Quant à la comtesse, son visage restait impassible.

— Monsieur, — demanda-t-elle à l'exempt lorsqu'il eut achevé, — puis-je appeler une de mes femmes?

— Sans difficulté, madame.

La comtesse sonna. Une camériste parut.

— Javotte, — lui dit la douairière, — prenez ma valise, mettez-y le linge le plus nécessaire à mademoiselle de Sainte-Anille et à moi... On nous fera parvenir le reste en temps et lieu, si besoin en est, ce dont je doute...

Et la comtesse ajouta, comme se parlant à elle-même :

— Je vois d'où vient le coup... le cardinal triomphe aujourd'hui... mais j'ai des amis puissants... il n'en arrivera point facilement à ses fins!...

Puis, se tournant vers Durand, à qui elle daigna tendre la main :

— Mon cher Durand, — dit-elle, — je suis fâchée de ce qui se passe et de l'ennui que cela vous donne...

Durand se précipita vers la comtesse, devant laquelle il se mit presque à genoux, sans frayeur de se compromettre; et, saisissant sa main qu'il couvrit de baisers respectueux :

— Ah! madame! madame!... — s'écria-t-il, — pourquoi songer à moi dans un moment comme celui-ci?

— Je sais que vous m'êtes dévoué, mon cher Durand, et je vous en remercie.

— Dévoué, madame la comtesse!... ah! plût à Dieu que je puisse, au prix de n'importe quel sacrifice, vous sortir de l'embarras où je vous vois...

— Je vous en sais gré, mon cher Durand.

— Ah! madame, vous avez déjà trop fait pour moi!...

— Je vous dois de l'argent, mon cher Durand...

— N'en parlons point, madame, je vous en supplie...

— Au contraire, j'en veux parler...

— A quoi bon, mon Dieu?... à quoi bon?...

— Le comte Scipion, mon fils, va arriver sous peu de jours... il vous paiera.

— Eh! madame... rien ne presse... Tout est bien... disposez de moi... je suis tout en quiétude, car je suis nanti... Les étoffes, à la vérité, ne sont pas soldées... Monsieur votre fils contestera-t-il?...

— Lui, contester avec vous!... c'est peu le connaître!... D'ailleurs, qu'on appelle Rivat...

La camériste, qui venait d'achever la valise, courut chercher l'intendant.

Il arriva encore mal éveillé, et ne se doutant point de ce qui se passait.

Dépeindre sa stupeur et son chagrin, nous ne saurions le faire dignement.

La comtesse interrompit ses exclamations désespérées.

— Mon cher Rivat, — lui dit-elle, — je vous charge d'attester à mon fils, M. le comte Scipion, que les réclamations de l'honnête Durand sont bien fondées...

— Ah! madame, — s'écria Rivat, — M. le comte paiera les yeux fermés...

— Madame, — dit alors l'exempt, — permettez-moi d'avoir l'honneur de vous faire observer que l'heure se passe et que mes ordres sont précis.

— Nous sommes prêtes, monsieur.

Cependant, ici la fermeté de la noble dame parut se démentir quelque peu. Elle donna des signes d'émotion et fut au moment de tomber de faiblesse.

Chacun s'empressa de la soutenir, et bientôt elle reprit sa présence d'esprit tout entière.

Mademoiselle Arthémise éclatait en sanglots et pressait sa mère dans ses bras, comme si on allait les séparer.

— Monsieur, — demanda Rivat à l'exempt, — je suis l'intendant de madame la comtesse... dépend-il de vous de m'accorder la faveur de l'accompagner pendant le reste de la nuit?... C'est une question d'humanité.

Lehoux répliqua que, quoique exempt, il se piquait d'être humain autant qu'homme du monde, et qu'il ne voyait nulle raison valable de refuser la permission demandée.

Ceci parut soulager beaucoup la comtesse.

— Quand il vous plaira, monsieur, — dit-elle, — nous vous suivrons...

L'exempt lui offrit son bras, que la noble dame n'osa refuser, car elle comprenait à merveille que cette politesse déguisait une mesure de surveillance.

Mademoiselle Arthémise suivait sa mère en s'essuyant les yeux.

Puis venait Javotte, portant la valise.

Durand et Rivat fermaient la marche.

L'intendant, se penchant vers l'oreille du marchand, lui dit tout bas :

— Le secret d'État dont je vous ai parlé l'autre jour nous joue un mauvais tour : c'était une arme à deux tranchants!... C'est nous qu'elle blesse aujourd'hui... Mais nous avons le bras long, et nous prendrons notre revanche.

Durand ne put répondre que par une demi-douzaine d'énormes soupirs.

Rivat reprit :

— Demain matin, au point du jour, je reprendrai la route de Paris... Je serai ici vers les deux heures, et nous y verrons clair... Attendez-moi pour dîner...

Cependant, on était arrivé à la porte de la rue.

Le carrosse attendait attelé de quatre chevaux.

L'exempt y fit monter les deux dames, puis il se plaça avec Rivat sur la banquette de devant.

La comtesse fit de la main un dernier signe d'adieu à Durand désolé.

Le postillon se mit en selle.

M. Lehoux lui cria :

— Route de Lyon !...

Et l'attelage partit au galop.

### XIII. — UN DÉNOUMENT.

Tant que le bruit des roues sur le pavé sonore se fit entendre dans la rue, Durand resta devant la porte.

Lorsque ce bruit se fut complétement perdu dans l'éloignement, le pauvre marchand, aux trois quarts abruti par les événements exorbitants qui venaient de se succéder, prit le parti de rentrer dans la maison et de remonter chez lui.

Sa femme l'attendait, en proie aux plus dévorantes fièvres de la curiosité et de l'inquiétude.

Personne, cette nuit-là, ne ferma l'œil dans la maison Durand.

Les conjectures des deux époux se formulèrent de cent façons différentes à propos de cette foudroyante disgrâce.

Qu'allait-il en résulter ?

L'emprisonnement des deux grandes dames serait-il long?

Dans la partie entamée entre le cardinal et la comtesse douairière, Dubois serait-il vainqueur ou vaincu?

Enfin, la catastrophe en question changerait-elle les dispositions faites en faveur de l'échevin et du chevalier de Saint-Michel?

Tout ceci était bien grave et il y avait de quoi donner un souci cuisant à de plus fortes têtes que celles de M. et madame Durand.

La comtesse n'avait rien dit, en partant, au sujet de l'échevinage.

Il est vrai que la présence de l'exempt Lehoux était un obstacle à toute confidence.

Enfin, dans la journée du lendemain l'intendant reviendrait, et il fournirait sans aucun doute toutes les lumières désirables, relativement à cet événement déplorable et à ses conséquences.

Mais, en attendant que l'on sût pertinemment à quoi s'en tenir, on déblatéra contre le despotisme avec une ardeur très-philosophique et très-libérale. Ce fut un duo de malédictions contre le pouvoir qui se laissait ensorceler par les ennemis de la vertu!

— Sais-tu, Durand, — dit tout à coup l'honorable moitié du propriétaire,— sais-tu que nous sommes créanciers de cette chère comtesse pour une bien grosse somme?

— Assez ronde, en effet, — répliqua Durand.

— Ouvre donc un peu tes livres et vois à combien cela peut se monter...

— Je n'ai pas besoin d'ouvrir mes livres pour cela... je sais le chiffre, de reste.

— Et quel est-il?

— Il dépasse cent cinquante mille livres...

— Tant que cela !...

— Mon Dieu, oui.

— Et tu ne te sens pas quelque peu inquiet?...

— Inquiet? pourquoi?

— Dame!...

— En admettant que les choses tournent au plus mal, que risquons-nous? nous sommes nantis.

— Ah! oui, l'écrin....

— Oh! sans cela, je tremblerais fort, je l'avoue...

— Mais... es-tu bien sûr?...

— Sûr de quoi?

— De la valeur de ces pierreries?...

— Parbleu!... me prends-tu pour un enfant?...

— Non, mais...

— Il n'y a pas de *mais*... les diamants valent cinq cent mille livres... c'est, je crois, une suffisante garantie pour cent cinquante mille qui sont dues...

— Certes!...

— Il ne faut donc point, comme tu vois, nous mettre martel en tête...

— Cependant, si la comtesse reste en prison et si M. le comte, son fils, refuse de nous solder...

— C'est peu probable...

— Soit. J'admets cependant ce cas, que ferais-tu?

— Nous nous payerions par nos propres mains.

— De quelle façon?

— En faisant estimer et vendre l'écrin; nous garderions notre somme, avec les intérêts, bien entendu, et nous remettrions le *boni* de la vente à qui de droit...

— Tu as raison... Il est bien heureux que cet écrin soit dans notre caisse!

— Et je te garantis que nous ne le rendrons qu'à bonne enseigne; mais je te réponds que, sitôt M. le comte Scipion arrivé ici avec la famille du noble fiancé de sa sœur, Rivat viendra nous payer et nous redemander les diamants...

— Cela vaudrait encore mieux.

— Oh! sans contredit.

Cette conversation, telle que nous venons de la rapporter, se renouvela dix fois, sans aucune variante, entre Durand et sa femme, pendant toute la matinée jusqu'à l'heure présumable de l'arrivée de Rivat.

Cette heure s'écoula, et Rivat ne parut point. Une heure succéda à celle-là, puis une autre, puis encore une autre, et de l'intendant nulle nouvelle.

La nuit suivante n'apporta aucun changement à la situation.

M. et madame Durand, au comble de l'inquiétude, recommençaient leurs conjectures.

— Quelle chose bizarre! — disait l'un.

— Quelle chose étrange! — appuyait l'autre.

— Que se passe-t-il?

— Qu'est-il arrivé?

— C'est inouï!...

— Inexplicable!...

— Incompréhensible!...

— Pour ma part, je n'en reviens pas...

— Moi, pour la mienne, je m'y perds...

— Est-ce un accident?

— Un contre-temps?

— Qui peut savoir?

— La voiture qui ramenait Rivat s'est peut-être brisée en route...

— Peut-être madame la comtesse a-t-elle voulu conserver son intendant avec elle jusqu'à Lyon...

— Peut-être même l'exempt aura-t-il gardé ce pauvre Rivat prisonnier...

— C'est impossible...

— Et pourquoi?

— Il n'y avait pas d'ordres relatifs à Rivat dans la lettre de cachet...

— En es-tu sûr?

— Puisque je l'ai entendu lire jusqu'à la fin...

— Bah! un exempt, ça prend sur soi, surtout quand il s'agit de montrer du zèle...

Puis le mari et la femme recommençaient à s'écrier :

— Quelle chose bizarre!...

— Quelle chose étrange!... etc., etc.

Cependant, au second étage, les domestiques ne se sentaient guère moins inquiets que les maîtres au premier.

Ils descendaient continuellement chez Durand.

C'était Durand qui les avait placés chez la comtesse de Sainte-Anille, c'était à Durand qu'ils s'adressaient.

— Soyez calmes,— leur dit le marchand,— vous ne perdrez rien, on a de quoi remplir vos gages...

Ces quelques mots rassurèrent la valetaille.

Mais madame Durand trouva cette parole fort imprudente et elle en réprimanda son mari.

Cette seconde journée se passa tout entière sans rien amener de nouveau. Enfin, sur le tard, on entendit frapper si vigoureusement à la porte de la maison, que Durand en tressaillit dans son cabinet.

— Si c'était Rivat! — s'écria-t-il.

Il eut un moment d'espoir et de joie bien vive, car, un instant après ce coup de marteau, il entendit sonner à la porte de son appartement.

— Plus de doute! — pensa-t-il, — c'est Rivat.

Et il se mit en mesure de se jeter dans ses bras au moment où il paraîtrait.

Ce n'était pas Rivat, cependant. C'était le portier, porteur d'une lettre qui venait de lui être remise par un *gagne-denier* (c'est ainsi qu'on appelait les commissionnaires à cette époque).

Cette lettre était sous une large enveloppe carrée, scellée de trois cachets armoriés.

Durand reconnut aussitôt les *trois ânes d'or au chef de gueules* de la comtesse de Sainte-Anille.

— Des nouvelles de la comtesse!... — s'écria-t-il; — je le savais bien... une si grande dame!...

Et il rompit les trois cachets.

Mais à peine avait-il jeté un premier regard sur l'épître, que sa face rubiconde se décolora. Ses yeux devinrent troubles, ses jambes et ses mains tremblèrent, et il fut obligé de s'asseoir pour continuer.

Voici ce qu'il lut :

« Mon cher Durand,

« Si vous eussiez éparpillé directement dans les bureaux du ministère de la maison du régent les cent cinquante et quelques mille li-

vres desquelles vous avez eu la galanterie de me créditer, ils auraient amplement suffi à faire obtenir à votre beau-père et à vous le cordon de Saint-Michel et l'échevinage.

« Vous avez préféré un meilleur placement, et vous avez bien fait.

« En échange de vos fonds, je vous dois un bon conseil et je vais vous le donner.

« Défiez-vous désormais des hautes et puissantes dames qui se viendront loger en fine mercantilerie, et surtout ne cherchez ni moi, ni ma fille, ni mon intendant. — Votre temps est précieux, et vous le prodigueriez en courses et démarches inutiles.

« Je laisse à votre courtoisie bien connue le soin de m'acquitter envers mes gens. C'est vous qui me les avez procurés; il est hors de doute que vous devez, en galant homme, les indemniser de leurs gages non perçus.

« Je vous autorise solennellement à vous défaire de l'écrin qui se trouve en nantissement dans votre caisse et à affecter au payement de cette valetaille les sommes que vous en retirerez.

« Ces magnifiques diamants ont été généralement estimés, dans le commerce, six cent cinquante livres; mais les commerçants sont des juifs, comme vous savez. Je ne doute point, cependant, qu'en vous y prenant bien, vous veniez à bout d'en retirer vingt-cinq louis.

« Adieu, mon cher Durand; croyez que je suis tout à vous, et considérez comme votre très-humble servante,

« La comtesse de Sainte-Anille. »

Quand Durand eut achevé sa lecture, il lâcha la lettre, qui tomba à droite.

Lui-même s'affaissa dans son fauteuil et tomba à gauche sur le parquet. Il venait d'avoir un coup de sang.

Heureusement il fut possible de le saigner à temps, et il ne tarda pas à revenir à lui-même, ou, du moins, à sortir de son assoupissement apoplectique.

Pendant une semaine entière, il vécut automatiquement en quelque sorte, c'est-à-dire mangeant, buvant, dormant, mais ne pensant pas.

Au bout de ce temps, la clarté se fit de nouveau dans son intelligence jusque-là paralysée.

Le premier moment où il se trouva face à face avec ses souvenirs fut terrible.

Durand succombait sous le poids de la honte et du ridicule.

En vérité, nous l'affirmons, ce qui le désespérait le plus ce n'était point de s'être laissé voler cent cinquante mille livres, — somme énorme!... — c'était d'avoir donné, tête baissée, dans les panneaux tendus par quelques intrigants; c'était d'avoir bâti tout un édifice d'illusions sur des promesses mensongères, d'avoir cru à des honneurs futurs, d'en avoir parlé, d'être ainsi devenu la fable et la risée de tous ses compères du quartier des Bourdonnais, dont il lui semblait entendre les gorges chaudes à propos du cordon de Saint-Michel et de l'échevinage!...

Et certes pourtant, si quelque chose peut excuser à ses propres yeux un homme pris au piége, c'est la prodigieuse habileté avec laquelle le piége avait été tendu.

Durand n'était-il point excusable?

Quel bourgeois se fût senti capable de lutter contre un trio de la force de mesdames de Sainte-Anille et d'Agamemnon Rivat, la perle sans contredit des intendants et des filous?

Ceci ne suffit point à consoler Durand.

Malgré la charitable recommandation formulée dans la lettre de la prétendue comtesse douairière, il ne se tint point absolument pour battu; il déposa sa plainte et mit en mouvement, pour son compte, et à beaux écus comptants, tous les limiers de la police.

Ceci lui coûta six à sept mille livres, qui allèrent rejoindre les cent cinquante mille si fortement aventurées.

Toutes les recherches de la police restèrent infructueuses, et on ne put découvrir aucune trace de la comtesse douairière, de mademoiselle Arthémise, de Rivat l'intendant, non plus que de M. Lehoux, exempt de la prévôté de l'hôtel.

Durand, honteux et confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus!

Le postillon qui conduisait le carrosse dans lequel l'exempt Lehoux emmenait ses prisonnières au château d'Hyères, par Lyon et la route du Rhône, reçut l'ordre de changer de direction quand il fut près d'atteindre la barrière de Charenton.

L'exempt fit arrêter la voiture devant une maisonnette de fort humble apparence, située à peu de distance de Paris.

Là, tous nos personnages descendirent et entrèrent dans la maison.

Une sacoche de cuir, portée par Rivat, contenait, en bon or, cent quarante mille livres environ.

C'était le produit de la vente des étoffes, joint aux soixante mille livres destinées à payer le solde de la parure de diamants.

L'argent fut étalé sur une table.

Mademoiselle Arthémise, comme ayant eu l'idée et dressé le plan de la gigantesque fourberie dont nous avons vu l'exécution, s'attribua, sans conteste, la plus belle part.

Sur les cent quarante mille livres, elle en préleva quatre-vingt mille.

La douairière, Rivat et Lehoux se partagèrent les soixante autres.

Ceci fait, la jolie fiancée du grand d'Espagne remercia gracieusement ses associés.

Elle embrassa, mais sans effusion, la comtesse douairière, sa noble mère. Elle remonta en carrosse; mais, cette fois, absolument seule, et elle cria au postillon :

— Route d'Italie, et doubles guides!

Les chevaux brûlèrent le pavé.

§

L'histoire ne nous a pas transmis les véritables noms de MM. Rival et Lehoux.

Quant à la comtesse douairière, nous l'avons connue jadis sous le nom de la mère Moloch.

Mademoiselle Arthémise de Sainte-Anille n'était autre qu'Hébé, — ou la fille du diable, — ou madame de La Tremblaye.

Pour commencer une nouvelle existence, il lui fallait de l'argent... beaucoup d'argent...

Maintenant elle en avait.

Nous la reverrons bientôt.

## XIV. — VIEUX HABITS, DOUBLURE NEUVE.

Raoul de La Tremblaye n'avait point une de ces natures qui se laissent indéfiniment abattre par un chagrin quel qu'il soit.

Nous savons qu'il avait triomphé sans trop de peine, avec l'aide d'Hébé, du désespoir par lequel il s'était vu écrasé lors de la mort de Déborah.

Or, la douleur que lui causaient l'infidélité et l'abandon de sa femme, quoique vive et cuisante, n'atteignait point l'intensité de ce premier chagrin dont nous venons de parler.

L'amour-propre souffrait cruellement, mais la déchirure du cœur n'était pas profonde. En conséquence de ce qui précède, la guérison morale de Raoul ne tarda pas plus longtemps que sa guérison physique. Son cœur et son épaule se cicatrisèrent en même temps.

De cette double blessure, il résulta seulement une faiblesse très-passagère dans le bras droit, et, dans l'âme, une forte dose de désillusion et d'amertume.

Au bout de quelques jours, la faiblesse du bras avait complétement disparu.

Mais l'amertume de l'âme subsista.

Cette disposition avait tout naturellement ramené l'esprit du jeune homme vers des idées qui, jusqu'à la naissance de son amour pour Déborah, avaient été le principal but de sa vie.

Nous voulons parler de cette éclatante vengeance qu'il se promettait d'exercer à l'endroit des trois héritiers collatéraux de Réginald de La Tremblaye, par lesquels, — nos lecteurs ne peuvent l'avoir oublié, — il s'était vu dédaigneusement chassé du château de La Tremblaye, le jour même du repas des funérailles.

Nul moment ne pouvait paraître mieux choisi pour entreprendre et mener à bien cette vengeance si longtemps différée.

La réalisation d'un semblable projet allait mettre un élément d'intérêt dans la vie du jeune homme,— vie que les derniers événements faisaient bien triste et bien isolée.

En outre, il avait à sa disposition le choix de tous les moyens d'action, puisque l'or, ce suprême mobile, ne lui faisait point défaut.

Aussitôt que la pensée que nous signalons se fut présentée à son esprit avec une force nouvelle, Raoul se sentit revivre et comprit que l'amour de la vengeance, aussi bien que celui du jeu, ne s'éteint jamais dans les cœurs dont il s'est une fois emparé. Il ne s'agissait plus que d'arrêter un plan dont l'exécution fût possible.

Raoul se mit à y penser sans relâche.

Nous ne tarderons point à connaître le résultat de ses méditations à ce sujet.

§

Raoul de La Tremblaye, encore couché, agita une petite clochette d'argent qui se trouvait à portée de sa main sur la table de nuit.

Il était en ce moment dix heures ou dix heures et demie du matin.

Un valet parut.

— Jacques est-il à l'hôtel? — demanda Raoul.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Envoyez-le ici sur-le-champ.

Le valet s'inclina et sortit.

An bout de quelques minutes, Jacques entra dans la chambre de son maître.

— Jacques, — lui dit Raoul, — y a-t-il dans ce quartier quelque grand marchand fripier?

— Oui, monsieur le chevalier, il y en a un à l'enseigne du *Vert-Galant*, tout près d'ici, sous les piliers de la place Royale...

— Te connaît-il?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Et comment cela?

Jacques eut l'air un tant soit peu interdit ; il baissa la tête, rougit légèrement et ne répondit pas tout d'abord.

Raoul recommença sa question.

— Ce marchand ayant une très-jolie nièce, — dit enfin le jeune valet, non sans un modeste embarras, — je suis entré une demi-douzaine de fois dans sa boutique...

— Et, — demanda Raoul en souriant, — sait-il que tu es à mon service ?

— Je le crois, monsieur le chevalier.

— Alors, ce n'est pas chez lui qu'il faudra te rendre aujourd'hui... on trouverait la démarche singulière...

— Il y en a un autre, monsieur le chevalier, à l'entrée de la rue Saint-Antoine... J'ai remarqué sa boutique en passant.

— C'est notre affaire. Tu vas quitter ta livrée.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu mettras des vêtements bourgeois. Tu dois en avoir ?...

Jacques fit un signe affirmatif.

Raoul poursuivit :

— Tu empaquetteras un de mes costumes complets, habit, veste et culotte.

— Lequel, monsieur le chevalier ?

— Peu importe, le premier venu.

— Ce sera fait.

— Ce marchand prendra la mesure exacte de ce costume et t'en fournira un de la même grandeur.

— De quelle sorte ?

— Tout ce qu'il y aura au monde de plus simple, quelque chose comme la défroque d'un pauvre diable de basochien... Plus l'habit sera râpé mieux cela vaudra...

— Les habits râpés ne sont point chose rare, — répliqua le valet.

— Tu paieras au marchand, séance tenante, la moitié du prix convenu, et tu lui diras de faire mettre une doublure neuve à chacun de ces vêtements, sans perdre une minute.

— Ce sera peut-être un peu long.

— Il faut que tout cela soit prêt avant la nuit.

— Parfaitement, monsieur le chevalier.

— Tu iras chercher le costume à l'heure indiquée par le marchand, et tu l'apporteras ici, sans dire un seul mot à propos de tout ceci à tes camarades.

— Monsieur le chevalier sait bien que je me ferais écarteler plutôt que de prononcer une parole indiscrète.

— Je le crois et j'y compte. Voici de l'argent.

Raoul prit dix louis et les tendit à Jacques en lui disant :

— Est-ce assez ?

— C'est trop.

— Tant mieux, le reste est pour toi.

Jacques remercia et sortit.

A sept heures du soir, on gratta à la porte de Raoul.

— Entrez, — dit ce dernier.

Jacques ouvrit et se glissa dans la chambre.

Il portait à la main un gros paquet, enveloppé dans un carré d'étoffe brune.

— Ah ! c'est toi, — fit Raoul.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Tu arrives de la rue Saint-Antoine ?

— A l'instant.

— As-tu ce qu'il me faut ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Voyons.

Jacques dénoua les quatre coins de l'enveloppe et il étala sur un fauteuil un habillement complet, dont l'aspect seul fit sourire Raoul.

C'était une culotte de drap noir, encore solide, mais élimée et luisante à l'endroit des genoux.

La veste était d'un velours jadis noir, mais maintenant blanchi à chaque pli, aux boutonnières, aux coutures, et miroité de façon notable.

L'habit marron, aux poches béantes, offrait les mêmes symptômes de décrépitude.

Il y avait en outre une paire de bas de coton, couleur poivre et sel, c'est-à-dire mélangée de gris et de blanc, — un petit chapeau lampion, veuf d'une bonne partie de son duvet, et de bons gros souliers carrés, tout neufs, à fortes semelles et à boucles de cuivre.

Ainsi que l'avait demandé Raoul, les doublures de ces misérables ajustements étaient d'une irréprochable fraîcheur.

On pouvait endosser toutes les pièces de ce costume sans contrevenir aux rigoureuses lois de la propreté.

— A merveille ! — s'écria Raoul, — tout cela est choisi de main de maître.

— Monsieur le chevalier est content de moi ? — demanda Jacques l'œil étincelant de joie.

— Oui, mon garçon.

— Eh bien ! j'aime mieux cela que cent louis !

Raoul se mit à rire.

— Combien t'a coûté cette défroque ? — fit-il.

— Trois louis.

— Doublures comprises ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Alors il t'en reste sept ?

— Les voici, — fit Jacques en tirant de sa poche sept pièces d'or qu'il posa sur la cheminée.

— Que fais-tu donc ?

— Dame !... je rends à monsieur le chevalier ce qui lui appartient.

— Tu ne te souviens donc pas que je t'ai dit que l'excédant du prix, s'il y en avait, serait pour toi ?

— Oui, mais monsieur le chevalier croyait sans doute que le costume coûterait huit ou neuf louis.

— Où diable l'honnêteté va-t-elle se nicher ! — s'écria Raoul en riant ; — garde, mon garçon, garde tout.

Jacques, abasourdi d'une si invraisemblable largesse, ne se décida point sans peine à reprendre possession des pièces d'or.

— Maintenant, — dit M. de La Tremblaye, — habille-moi.

Jacques obéit silencieusement.

Le costume élégant de Raoul fit place aux humbles vêtements sortis de la boutique du fripier.

Quand la toilette fut achevée, Raoul posa sur sa tête le petit chapeau lampion, en ayant soin de l'incliner vers l'oreille droite un peu plus que de raison.

Ensuite il se regarda dans la glace.

Sauf la trop grande distinction de son visage, il avait l'air d'un de ces charmants mauvais sujets de la petite bourgeoisie, qui s'efforçaient d'imiter, quoique sans le sou, les vices luxueux de la noblesse, mettaient à mal les jolies ravaudeuses, et faisaient mine de rosser le guet en sortant du cabaret.

Raoul approcha de la flamme d'une bougie un bouchon de vin de Champagne. Ensuite, avec l'extrémité de son doigt, il étendit au-dessous de ses paupières une légère couche de noir, laquelle imprima aussitôt à son visage je ne sais quel cachet de précoce flétrissure.

A deux reprises, il passa la main dans ses cheveux, afin de remédier à la trop grande correction de sa coiffure.

Il enfonça son chapeau encore plus du côté droit, et, se regardant de nouveau dans la glace, il sembla, cette fois, tout à fait content de son apparence.

Ces préliminaires achevés, Raoul se tourna du côté de Jacques, qui, non sans surprise, le regardait faire.

— Tu vas, — lui dit-il, — me donner la clef de la petite porte du jardin et t'assurer qu'aucun des valets ne se trouvera sur mon passage ; je ne veux pas qu'on me rencontre...

— Monsieur le chevalier sort ? — demanda Jacques.

— Oui.

— Sans souper ?

— Je souperai dehors.

— Accompagnerai-je monsieur le chevalier ?

— Non.

— Si monsieur le chevalier daignait me permettre...

— Quoi ?

— De lui dire...

— Parle.

— Eh bien, j'ai peur...

— Tu as peur ?...

— Oui, je sais très-bien que monsieur le chevalier s'est déguisé pour aller courir les aventures...

— Et quand cela serait ?

— Paris est si dangereux la nuit... qui sait s'il n'arrivera pas quelque chose à monsieur le chevalier...

— Sois sans inquiétude, mon garçon...

— Dame ! c'est plus fort que moi... je tremble...

— Et c'est pour cela que tu voudrais me suivre ?...

— Oui, monsieur le chevalier... au moins, en cas d'accident... de mauvaise rencontre... de querelle, je serais là...

— C'est impossible, mon pauvre Jacques ; mais je serai prudent et, d'ailleurs, bien armé... Tiens, tu vois, je prends deux petits pistolets et ce stylet... ce sont de vaillants compagnons...

— Au moins monsieur le chevalier me permettra de l'attendre ?...

— Oh ! quant à cela, bien volontiers ; mais je ne rentrerai peut-être qu'au milieu de la nuit...

— Raison de plus.

— Alors, fais un bon feu dans cette chambre et dors dans un fauteuil.

— Jusqu'à ce que monsieur le chevalier soit rentré, je sens bien que je ne pourrai pas fermer l'œil...

Puis, sans ajouter un mot à cette réplique naïve et sincère, Jacques sortit pour aller chercher la clef de la petite porte du jardin.

Pendant son absence, Raoul ouvrit un meuble en bois de rose qui lui servait de coffre-fort. Il prit une poignée d'or qu'il coula dans la poche avachie de sa veste de velours. Ensuite, recevant des mains de Jacques la clef que ce dernier lui apportait, avec l'assurance qu'aucun des domestiques de la maison ne se trouverait sur son passage, il fit au jeune valet de chambre un signe affectueux, et il gagna le jardin, puis la ruelle.

### XV. — UN CABARET DU QUARTIER DES HALLES.

Raoul se rendit d'abord, afin d'y souper, à une taverne dont nous avons parlé déjà bien souvent, le cabaret du *Chariot d'or*.

Après un repas long et confortable, dont il solda l'addition avec deux pièces d'or, — au grand étonnement de l'hôte, qui ne s'expliquait guère comment un jeune homme si piteusement accoutré pouvait se permettre une pareille dépense, — Raoul se dirigea vers le quartier des Halles.

Si nos lecteurs ont bonne mémoire, ils doivent se souvenir que nous leur avons parlé, jadis, d'un cabaret situé non loin de la pointe Saint-Eustache, cabaret fort mal en renom et dont presque tous les hôtes étaient plus ou moins bien connus des agents de M. le lieutenant de police.

L'enseigne trompeuse de ce cabaret,—disions-nous,—sentait d'une lieue sa mythologie galante.

Cette enseigne portait, en grosses lettres multicolores, les mots suivants :

A L'UNION DE MARS ET DE VÉNUS.

Une porte étroite et basse donnait accès dans l'intérieur de l'établissement.

C'est là que, quelques années plus tard, Raoul devait venir demander à une sorte d'espion subalterne, Mathias Auber, surnommé le Lynx, des renseignements sur Antonia Verdi, la belle magicienne venue d'Italie et si avant dans la faveur de Philippe d'Orléans, régent de France, à qui elle faisait voir le diable, sous sa forme réelle et palpable.

Là, — disions-nous encore, — tout semblait hideux et sinistre, les choses aussi bien que les gens. Là, on ne voyait que des visages de mauvais augure, des physionomies farouches ou empreintes d'une brutale gaieté.

Les rauques accents d'un langage inconnu y frappaient l'oreille presque constamment, avec les refrains de chansons souvent obscènes, à tel point qu'on aurait eu honte en les écoutant d'en comprendre le sens.

Ce n'était, à proprement parler, ni un cabaret, ni une taverne, c'était un repaire. On n'y buvait guère autre chose que de l'alcool, en fumant, à l'imitation des Hollandais, des pipes en terre blanche, à longs tuyaux.

Certes, pour se décider à franchir le seuil de cet abominable bouge, il fallait que Raoul fût poussé par quelque motif bien puissant.

Ce motif existait, nous n'en pouvons douter, car, après s'être assuré, en regardant l'enseigne à la lueur pâle d'un réverbère placé à quelque distance et balancé par le vent, après s'être assuré, — disions-nous,—qu'il ne se trompait point, il entra sans hésiter.

Les vêtements de Raoul étaient, nous le savons, plus que simples. Il avait eu soin d'ailleurs d'ajouter au débraillé de son costume en faisant passer quelques plis de sa chemise entre sa veste et la ceinture de sa culotte et en fripant son jabot outre mesure. Son entrée n'attira donc nullement sur lui l'attention des habitués.

La taverne se composait d'une seule et vaste salle dont le plafond noirci était soutenu de distance en distance par des poteaux de bois brut. Les tables et les bancs, en chêne à peine équarri, se trouvaient scellés dans le sol que recouvraient de larges dalles, toutes disjointes et de la plus révoltante malpropreté.

Raoul alla s'asseoir dans un coin, de façon à s'isoler autant que possible et à voir cependant tout ce qui se passait autour de lui.

L'hôte, petit boiteux, haut de quatre pieds à peine, mais large et trapu comme l'Hercule Farnèse, s'approcha du nouveau venu et lui dit d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Une pipe, du tabac, une mesure d'eau-de-vie, — répondit laconiquement Raoul.

Le boiteux s'éloigna et revint au bout d'un moment avec les objets demandés qu'il posa devant Raoul.

Ce dernier avançait la main pour les prendre.

Mais l'hôte l'arrêta par un geste brusque.

Et, comme le regard surpris de Raoul semblait demander l'explication de ce geste, le boiteux grommela, de sa voix rauque et brutale :

— Ici, pas de crédit, on paye d'avance.

Raoul tira de sa poche une pièce d'or.

— Paye-toi,—dit-il en la jetant sur la table.

Le boiteux ramassa la pièce, l'examina longuement, essaya de la plier entre ses doigts, la mit dans sa bouche afin de l'éprouver avec ses dents, la laissa tomber sur les dalles pour en écouter le son, etc., etc.

Raoul assista sans sourciller à ce long et minutieux examen.

Enfin le boiteux parut convaincu que la pièce d'or valait bien réellement vingt-quatre livres.

Sa considération pour M. de La Tremblaye prit aussitôt des proportions invraisemblables. Il souleva, chose inouïe!... son bonnet de coton graisseux, et il dit, d'un ton qui pouvait passer pour ne point être absolument impoli :

— Je vais vous rapporter votre monnaie, et, si vous voulez autre chose, vous n'avez qu'à parler : — j'ai du véritable genièvre de Hollande, j'ai du vieux kirsch-wasser de la forêt Noire et du rack première qualité... Du moment ou vous pouvez payer, vous pouvez consommer...

— Je n'ai besoin que de ce que j'ai demandé, — répliqua Raoul en bourrant sa pipe.

— A votre aise; ici on ne fait pas de crédit, mais on ne force personne à dépenser plus que sa volonté...

Et l'hôte s'en alla, en boitant, chercher la monnaie, qu'il ne tarda point à apporter.

Il pouvait y avoir, en ce moment, une quarantaine de personnes dans la taverne.

Trois lampes de cuivre, placées à une assez grande distance les unes des autres, ne répandaient qu'une clarté douteuse et incertaine, obscurcie encore par les flots de vapeur blanchâtre qui s'échappaient des lèvres et des pipes des fumeurs.

A travers cette obscurité et ce nuage, M. de La Tremblaye eut peine d'abord à distinguer les visages de ses compagnons.

Mais, peu à peu, son regard se familiarisa avec ces demi-ténèbres et parvint à percer cette brume opaque.

Il vit alors une collection de figures, d'attitudes et de costumes dignes de trouver place dans les immortels dessins créés par le génie de Callot, et reproduits par son âpre et vigoureux burin.

C'étaient des visages osseux, livides, grimaçants; des nez d'oiseaux de proie, des lèvres de vampires, de jeunes fronts plus sillonnés de rides que le crâne d'un vieillard.

C'étaient de grands corps dégingandés, dont la maigreur famélique se dissimulait mal dans des vêtements trois fois trop larges.

Toutes les expressions se retrouvaient dans ces yeux caves, profondément enchâssés dans des arcades sourcilières sombres et charbonnées, ou à fleur de tête, ainsi que les yeux de la chouette et du hibou.

Les uns disaient la hardiesse querelleuse et fanfaronne, d'autres la lâcheté couarde et honteuse. Certaines physionomies pillardes s'accordaient bien avec des visages qui ressemblaient à des museaux de renards. Quelques bouches, meublées de dents pointues et écartées, avaient un air de famille avec le museau carnassier du loup.

La plupart de ces honorables compagnons affectaient des allures soldatesques et portaient de longues rapières.

Cette quarantaine d'individus semblait offrir le type de chacun des vices les plus honteux qui déshonorent la pauvre race humaine.

Les uns, complétement ivres, tombaient à demi des bancs de bois sur lesquels ils étaient assis. D'autres caressaient bruyamment, et avec un laisser-aller ultra cynique, de misérables créatures descendues au dernier degré du plus fangeux avilissement. D'autres, enfin, jouaient ensemble, soit aux cartes, soit aux dés, avec des cartes si grasses qu'on n'en distinguait plus les figures, ou avec des dés vraisemblablement pipés.

Il y avait des moments de silence presque absolu, coupé soudain par de bruyantes et rauques clameurs.

Raoul sentait son cœur se soulever de dégoût, et il se demandait s'il aurait la force et le courage de rester longtemps dans cet infâme pandemonium.

Peut-être allait-il prendre le parti d'une retraite immédiate, quand survint une circonstance qui le détermina à rester à sa place encore un instant.

Quelle était cette circonstance?

C'est ce que nous allons apprendre à nos lecteurs dans le courant du prochain chapitre.

### XVI. — L'HABIT ÉCARLATE.

Au moment où M. de La Tremblaye, altéré d'air pur, allait se lever et quitter le cabaret, la porte qui donnait sur la rue s'ouvrit et un nouveau personnage parut sur le seuil.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand et fort, aux traits réguliers, et dont la figure aurait paru belle si elle n'avait porté la trace la moins contestable de tous les excès.

Les grands yeux noirs du nouveau venu, ombragés par d'épais sourcils de la même couleur, avaient dû être brillants jadis, mais la débauche et l'ivrognerie, en les ternissant, ne leur avaient laissé que des étincelles de leur ancien éclat.

Le nez, fortement aquilin, offrait une teinte écarlate tirant sur le violet à l'extrémité.

Des taches rouges marbraient les joues.

La lèvre inférieure pendait, déformant ainsi une bouche d'un dessin correct.

Au-dessus de la lèvre supérieure, des moustaches du plus beau noir s'arrondissaient en crocs, et leurs pointes, soigneusement cirées, menaçaient l'angle externe des yeux.

Une étrange expression de jovialité cynique s'épanouissait sur ce visage ravagé par les mauvaises passions, et les lèvres, se soulevant



L'écrin s'ouvrit, Durand poussa un cri de surprise et d'admiration. (Page 184.)

en un sourire presque continuel, laissaient voir des dents noires et gâtées.

Cet individu portait des bas de soie noire, déchirés sur le mollet gauche, — une culotte de drap, jadis blanc, — une veste de satin bleu éraillé et décoloré, — et un habit écarlate, à larges boutons d'acier taillés à facettes.

Le chapeau lampion, de forme militaire, avait sur tous ses bords une étroite ganse d'argent terni.

Une longue brette, à poignée de cuivre, soulevait la basque de l'habit de notre personnage. Sa main droite semblait en caresser complaisamment la poignée luisante.

Ce nouveau venu fit, dans le cabaret, une entrée toute théâtrale.

Après trois longues enjambées, coupées par trois saluts profonds et comiques, il porta militairement la main à son chapeau, et s'écria d'une voix joyeuse et enrouée :

— La société est au grand complet... nombreuse et choisie, foi de La Rose, ex-sergent aux gardes françaises!... et tous beaux lurons! tous fiers gaillards, taillés pour le boudoir et pour la bataille!... par ma guitare et par mon épée, le cabaret de Mars et Vénus ne dément pas son enseigne!... Vive l'amour et vive la guerre!...

Et l'homme à l'habit écarlate se mit à chanter, aussi faux que possible, ce vieux couplet :

Faisons l'amour!... faisons la guerre!...
Ces deux métiers sont pleins d'attraits!...
La guerre au monde est un peu chère!
L'amour en rembourse les frais!...
Que l'ennemi, que la bergère
Soient tour à tour serrés de près!...
Eh! mes amis, peut-on mieux faire
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après?...

Quelques bravos, légèrement ironiques peut-être, se firent entendre quand le chanteur eut achevé.

Un joueur de mauvaise humeur, qui venait d'être distrait, par le couplet cité plus haut, dans une intéressante combinaison, s'écria :

— Assez comme ça, troubadour de carrefour!... t'es trop enroué pour rossignoler!...

L'homme à l'habit écarlate fronça le sourcil. Il jeta un regard furieux sur celui qui venait de l'interpeller ainsi. Il caressa plus que jamais le pommeau de sa brette et fit mine de la tirer du fourreau, mais ce geste n'eut pas de suite.

Le chanteur reprit presque aussitôt sa physionomie goguenarde et se contenta de répondre :

— Par ma guitare et par mon épée, Lagingeole, je te châtierais, foi de La Rose, si tu en valais la peine!... Mais à quoi bon? Tu t'abrutis sur du carton pour tâcher de filouter trois deniers et tu es indigne de savourer les trésors de l'harmonie et de la poésie; les prodiguer devant toi, c'est jeter des perles au compagnon de saint Antoine... Je te plains et je te pardonne... File la carte, pauvre diable, et ne te pique jamais d'être, ainsi que La Rose, un parfait guerrier ni un parfait amant!...

Puis La Rose, — car tel était son nom ou son sobriquet, — traversa la salle de la taverne dans toute sa longueur, vint s'asseoir à une table voisine de celle de Raoul, détacha sa longue brette qui l'embarrassait considérablement dans cette position nouvelle, et frappa sur la table avec la poignée. L'hôte arriva tout en boitant.

Sa physionomie était, — en admettant toutefois la possibilité d'une chose pareille, — encore plus maussade et plus renfrognée que de coutume.

L'homme à habit écarlate ne le remarqua pas ou ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

— Qu'est-ce que vous me voulez? — demanda l'hôte.

— Eh! pardieu! mon petit père Chenillard, — s'écria La Rose, — je veux savoir comment nous gouvernons cette chère santé?...

— Mal, — répondit laconiquement le boiteux.

— Bah! serions-nous malade?... Cela m'étonnerait, foi de La Rose, car nous avons une mine superbe!...




L'argent fut étalé sur une table. (Page 189.)

— C'est tout ce que vous avez à me dire?

— Non pas! fichtre! non pas!... Papa Chenillard, il fait soif... comprenez-vous?

— Non.

— Tête dure!... faut-il m'expliquer?

— Oui.

— Eh bien, donc, en bon français, j'ai soif, abreuvez-moi, en d'autres termes, donnez-moi à boire...

— Quoi?

— Tout ce que vous voudrez, mon petit père, pourvu que ce soit bon et qu'il y en ait beaucoup... eau-de-vie, rack ou autre chose, tout me va...

Le boiteux ne bougea pas. Seulement il tendit la main.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda La Rose.

— De l'argent.

— Vous dites?

— De l'argent.

La Rose se fouilla.

— Absent par congé,— dit-il ensuite en frappant sur les goussets de sa veste;— mais, bah! nous sommes de vieilles connaissances, et, par ma guitare et par mon épée, vous mettrez ça sur mon compte, je vous le payerai avec autre chose...

Le boiteux secoua la tête.

— Pas de crédit, — fit-il ensuite; — payez et vous boirez...

— Mais je n'ai pas, ce soir, un sou vaillant...

— Tant pis.

— Rien qu'une mesure!...

— Nenni!...

— Petit père Chenillard, mon digne hôte, soyez gentil!...

— Bonsoir.

Le boiteux tourna sur le talon de sa plus longue jambe et s'éloigna sans miséricorde.

— Ah! pardieu! — s'écria La Rose, — voilà un plaisant drôle!... Si je lui cassais quelque chose!... Mais, bah! son sang, pour me désaltérer, ne vaudrait pas un verre de piquette!... — Par ma guitare et par mon épée, j'abandonne cette taverne inhospitalière; je voue aux divinités les plus néfastes l'hôte exécrable qui refuse une simple mesure d'eau-de-vie au gosier desséché d'un Orphée sans le sou, d'un guerrier et d'un galant dans le malheur, et, foi de La Rose, je ne franchirai plus ce seuil!... Le vilain boiteux, l'affreux Chenillard, s'arrangera comme il pourra!

Et l'homme à l'habit écarlate allait en effet s'éloigner, quand il entendit une voix lui dire :

— Eh! monsieur La Rose, un mot, s'il vous plaît...

Il se retourna vivement du côté de celui qui venait de lui parler. C'était Raoul.

La Rose salua et dit :

— Monsieur, je n'ai pas, je crois, l'honneur...

— De me connaître? — demanda Raoul.

— Non, monsieur.

— Rien ne m'étonne moins; je ne vous connais pas non plus.

— Vous venez cependant de prononcer mon nom...

— Vous veniez de le prononcer vous-même une minute avant.

— C'est juste. — Enfin, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur La Rose, vous avez une jolie voix.

— Vous trouvez, monsieur?...

— Charmante!...

— Oh! passable, tout au plus... un peu enrouée, ce soir, je crois...

— C'est possible; mais, moi, je m'y connais et je l'apprécie...

— Trop bon, en vérité.

— Il serait grandement dommage de ne point arroser le gosier d'où s'échappe une voix pareille...

— C'est mon avis; mais, hélas! monsieur, vous avez entendu le dialogue du père Chenillard et de votre serviteur...

— J'ai entendu.

— Mon gosier n'a rien à me reprocher, j'ai fait pour lui ce que j'ai pu...

— Sans doute; mais ce n'est pas une raison suffisante pour mourir

de soif, parce que le vilain boiteux, comme vous appelez votre hôte, est un drôle sans cœur et sans entrailles...

— Ceci est facile à dire; mais comment faire?

— Rien de plus simple.

— Dame! je ne vois pas trop...

— Il faut tout bonnement vous asseoir en face de moi et me faire le plaisir d'accepter quelques rafraichissements que je vais demander

— Quoi, monsieur, vous voulez?...

— Oui, monsieur, si vous me jugez digne de l'honneur de votre compagnie...

— Ah! monsieur,—s'écria La Rose enthousiasmé, — vous êtes un phénomène de civilité!.. oui, monsieur, un phénomène; je ne m'en dedis pas!.. Votre procédé me touche et m'attendrit!... par ma guitare et par mon épée! je veux devenir votre ami!... foi de La Rose, je cultiverai votre connaissance!... Oui, monsieur, oui, mon ami, je la cultiverai beaucoup!...

Et l'homme à l'habit écarlate s'assit en face de Raoul.

## XVII. — PROPOSITION.

Le boiteux, qui avait observé du coin de l'œil ce qui venait de se passer, n'eut pas plutôt vu La Rose s'installer à la table de M. de La Tremblaye, qu'il accourut sans qu'on l'eût appelé et qu'il demanda ce qu'il fallait servir à ces gentilshommes.

— De tout, — répondit Raoul en jetant sur la table un écu de six livres, que Chenillard empocha incontinent.

Puis il apporta, sans nul retard, deux petits brocs remplis de liqueurs inouies, mélange frelaté d'alcool et de substances inconnues

— Ah! mon compère! mon véritable ami!... — s'écria La Rose, ému plus que nous ne saurions le dire par cette munificence, — de par Cupidon, vous êtes un mortel doué du savoir-vivre le plus exquis!.. Ah! vertugadin! vous devez être un parfait amant... Je vois d'ici les cœurs de toutes les belles s'envoler sur vos traces et vous suivre à la piste!... Avec quel savoir-faire vous devez les empaumer!

Et La Rose remplit son verre deux fois de suite, puis il dit :

— Cette eau-de-vie est bonne, mais ce rack est meilleur... et quant à ce genièvre, par ma guitare et par mon épée! je vous le donne pour un breuvage digne des dieux, foi de La Rose, et je m'y connais!...

— Comment se fait-il, — demanda Raoul, — qu'un homme aussi distingué que vous semblez l'être à tous les égards, se trouve réduit à la position.. difficile... de n'avoir pas dans sa poche un petit écu pour se désaltérer?

— Ah! voilà! — j'ai eu des malheurs...

— En vérité?

— Hélas!

— Et lesquels?

— Ah çà! mais c'est mon histoire que vous me demandez là?

— Pas précisément.

— Qu'est-ce donc?

— Un récit rapide de votre situation actuelle, et des causes qui vous y ont amené.

— Je vais vous expliquer ça en quatre paroles. Vous me régalez, donc vous vous intéressez à moi; or, qui s'intéresse à moi a droit à mes confidences...

— Parfaitement raisonné!

— Donc je m'appelle La Rose, ex-sergent aux gardes françaises... joli grade, n'est-ce pas?

— Superbe!... Comment l'avez-vous perdu?

— C'est l'amour...

— L'amour?

— En personne, — le petit dieu fripon... le malin Cupidon, fils de Vénus.. Ah! le coquin, le charmant coquin! c'est lui, ma foi, qui m'a joué ce tour...

Et l'ex-sergent se mit à fredonner :

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit,
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère!
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre!...
Il fait vingt serments aujourd'hui,
Et demain il les désavoue.
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Puis, après avoir donné ce nouvel échantillon de ses réminiscences poétiques et de sa passion musicale, La Rose poursuivit :

— Bref, j'entrai, jeune encore, dans les gardes françaises; mon physique distingué, mes manières d'homme de cour, ma tenue toujours flambante, et mille autres qualités dont je supprime l'énumération, me firent rapidement monter en grade; je passai sergent et je me trouvai, comme vous voyez, dans une assez jolie passe...

— En effet.

— A partir de ce moment, mon existence fut celle des véritables guerriers français, galants et troubadours; je mêlai les myrtes aux lauriers!... la déesse Vénus est la sœur du dieu Mars! Par ma guitare et par mon épée! on parla de moi aux Porcherons et chez Ramponneau, et les cœurs se suspendirent aux crocs de ma moustache, comme si Cupidon lui-même en avait *astiqué* les pointes!

Raoul ne put s'empêcher de sourire de ce grotesque enthousiasme.

La Rose poursuivit :

— Mes victimes furent innombrables!... Je cherchais partout des cruelles, et je n'en pouvais rencontrer! C'était, vous en conviendrez sans peine, un guignon guignonnant! Mes camarades, à l'unanimité, sauf le brigadier qui était marié et jaloux, me décernèrent le surnom de la *Clef des cœurs*... Tout allait pour le mieux; les duels et les amours ne me laissaient rien à désirer; la musique et la poésie, de leur côté, me favorisaient, quand, un beau matin, mon colonel me fit appeler chez lui, et il m'annonça... quoi? Devinez...

— Que vous étiez cassé, peut-être, — fit Raoul.

— Tout juste.

— Mais pourquoi?

— Je me fis la même question et j'y répondis en me souvenant que la *protégée* de notre major avait passé pour s'intéresser à moi plus que de raison .. Cette bonne fortune-là me coûtait un peu cher; mais que voulez-vous?... vive l'amour quand même!...

— Et, depuis lors, comment vivez-vous?

— Ceci est un mystère, même pour moi; ne cherchons point à le pénétrer...

— Fort bien, — dit Raoul; — à cette heure je vous connais comme si nous avions trinqué ensemble tous les jours depuis dix ans...

— Ah bah!

— C'est comme ça. Maintenant, causons...

— Tant que vous voudrez, pourvu que nous buvions en causant...

— Aimeriez-vous voir changer votre position?

— Comment l'entendez-vous?

— J'entends qu'au lieu d'avoir le gousset vide, vous y sentiriez ballotter bon nombre d'écus de six livres, et même de louis de vingt-quatre... Cela vous irait-il?

— Si ça m'irait? mais, je le crois, fichtre!... que ça m'irait!...

— Eh bien, la chose est possible!

— Comment?

— On a besoin de vous...

— De moi?

— Ou, du moins, d'un gaillard de votre espèce.

— Qui donc en a besoin?

— Peu importe, vous le saurez quand il en sera temps, si nous nous entendons.

— Mais que veut-on faire de moi?

— Quelque chose comme un chef de partisans...

— Ah! il s'agit de guerroyer?

— Oui.

— Contre qui?

— On vous le dira plus tard.

— Soit. Mais payera-t-on bien?

— Royalement.

— Et qui payera?

— Moi.

— Vous! — s'écria La Rose en jetant un regard sur le costume râpé de Raoul; — vous! répéta-t-il avec une défiance croissante.

— Moi-même. Cela vous étonne?

— Dame!... un peu.

Raoul sourit.

— Je puis vous rassurer, — dit-il.

— Et comment?

— Voyez...

Raoul tira de sa poche une poignée d'or et la fit étinceler sous les yeux éblouis de La Rose.

— Voilà des arguments sans réplique! — s'écria alors ce dernier, — je suis convaincu.

— Avez-vous des amis? — demanda M. de La Tremblaye.

— Pardieu!...

— Dans la même position que vous?

— Un peu plus bas percés, si la chose est possible.

— Gens sur qui l'on puisse compter pour une expédition hasardeuse?

— Je répondrais d'eux comme de moi.

— Savez-vous où les prendre?

— A peu près... quoique leur domicile soit vague... Mais, enfin, dans les halles et sous les ponts, nous les trouverons...

— A merveille.

— Combien vous en faut-il?

— Six. Vous serez le septième et le chef.

— On vous les aura.

— Quand?

— D'ici à deux jours.

— C'est tout ce qu'il faut; et maintenant que je vois, à en pas

douter, que nous tomberons d'accord, je vais entrer avec vous dans le vif de la question et vous expliquer de quoi il s'agit.

— Par ma guitare et par mon épée! — s'écria La Rose, en appuyant son menton sur la paume de sa main droite, — je suis tout oreille...

Ce qui fut convenu ce soir-là entre M. de La Tremblaye et l'ex-sergent aux gardes françaises, il est inutile de le rapporter ici. Nos lecteurs ne tarderont point à connaître le résultat de cette délibération. Qu'il leur suffise de savoir qu'avant de quitter le cabaret Raoul mit un bon nombre de pièces d'or dans la main frémissante de La Rose.

Ce dernier, ivre de joie et d'alcool, mais toujours troubadour et galant, regagna son domicile inconnu en chantant à tue-tête :

Loin de la route ordinaire
Et du pays des romans,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants,
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Du charme de l'inconstance
Et de l'infidélité.

Quant à Raoul, il pouvait être deux heures du matin quand il rentra dans son hôtel par la porte du jardin.

Jacques l'attendait au coin du feu.

### XVIII. — EN VOYAGE.

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis cette soirée où nous avons vu Raoul de La Tremblaye s'aboucher avec l'ex-sergent La Rose dans l'immonde cabaret de la Pointe-Saint-Eustache, à l'enseigne de *l'Union de Mars et de Vénus*.

Quittons Paris, si vous le voulez bien, et transportons-nous en Picardie, à une petite distance au-delà d'Abbeville.

C'était par une belle après-dînée d'automne. Il pouvait être six heures du soir. Le soleil couchant disparaissait derrière des collines peu élevées, empourprant l'horizon du dernier éclat de ses feux, et mettant une frange d'or aux nuages roses qui moutonnaient dans le ciel pur.

La route royale allongeait son ruban poudreux entre des champs bien cultivés, bordés de pommiers trapus chargés de fruits rouges, qui promettaient une abondante récolte et un cidre délicieux.

Une petite troupe d'hommes à cheval suivait cette route, à une allure extrêmement modérée. Ces cavaliers étaient au nombre de neuf.

Le hasard les avait disposés de telle sorte qu'ils formaient ce qu'on aurait nommé en langage militaire une avant-garde, un corps d'armée et une arrière-garde.

L'avant-garde ne se composait que d'un seul homme, marchant à dix ou douze pas de ses compagnons.

Six cavaliers formaient le gros de la troupe.

Deux autres venaient, en arrière, à une distance de quinze ou vingt pas.

Tous ces hommes, — excepté les deux derniers, — étaient revêtus d'un costume pareil qui n'était ni une livrée ni un uniforme, mais quelque chose de mixte entre l'habit du soldat et celui du valet.

Tous avaient de longues moustaches, d'énormes rapières, des pistolets à l'arçon de leur selle et un petit porte-manteau attaché sur la croupe de leur monture.

Les chevaux étaient des bêtes vigoureuses, capables de supporter les fatigues des marches forcées.

Le cavalier de l'avant-garde fredonnait, tout en s'abandonnant au pas de sa monture :

Fuyez, amants trop fidèles
Qui, sur le ton langoureux,
Venez radoter aux belles,
Plus indolents qu'amoureux
Venez troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre qui badine
Inspirer de nouveaux sons!...

— Par ma guitare et par mon épée! — s'écria le chanteur en s'interrompant et en se parlant à lui-même, — j'ose prétendre que, pour des vers d'abbé, ce sont de jolis vers! Un mousquetaire ne ferait pas mieux!...

A ces traits caractéristiques, on a reconnu l'honorable ex-sergent aux gardes françaises, La Rose, — surnommé *la Clef des cœurs*.

Les six cavaliers qui le suivaient immédiatement étaient les recrues fournies par lui à Raoul de La Tremblaye pour servir ses projets que nous pouvons deviner, mais que nous ne connaissons point encore de façon certaine.

Le chevalier et son fidèle Jacques marchaient, comme nous savons, un peu en arrière.

Raoul avait adopté, pour ce voyage, un costume presque militaire.

Jacques portait une livrée, mais qui n'était point aux couleurs de La Tremblaye.

On approchait du terme de la route. Le prochain village était le dernier qu'on eût à traverser avant d'apercevoir, sur la gauche, au milieu des futaies centenaires, les girouettes armoriées de ce château où Raoul avait si longtemps vécu, comme enfant d'adoption du marquis Réginald.

Aussi depuis le matin, Raoul, assailli par ses souvenirs, était profondément préoccupé et n'avait point échangé une seule parole avec Jacques.

Le jeune valet respectait le silence de son maître.

On marcha ainsi pendant encore à peu près une heure.

Puis, du haut d'une petite éminence, on aperçut, à la lueur douteuse du crépuscule qui descendait du ciel, étinceler les feux d'un village, distant d'environ une demi-lieue. A cet aspect, La Rose tourna bride, et, mettant l'éperon dans les flancs de son cheval, il lui fit faire un temps de galop jusqu'auprès de Raoul. Puis, saluant militairement, il demanda :

— Est-ce ici que nous arrêtons, monsieur?

— Oui, — répondit Raoul.

— Alors, je me détache en éclaireur, si vous le trouvez bon, pour faire préparer le gîte et commander le souper?...

— Allez.

— Pas d'autres ordres?

— Non.

La Rose salua de nouveau, et partit à une allure rapide qui prouvait que l'ex-sergent avait hâte d'arriver au gîte.

Au bout de vingt minutes, la petite troupe atteignait le village, et on ne tardait point à voir La Rose debout devant la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence.

L'hôte et les garçons se précipitèrent.

Les chevaux furent conduits à l'écurie, et les cavaliers, après avoir débouclé le porte-manteau attenant à leur selle, entrèrent dans la cuisine.

Un grand feu flamboyait dans une haute cheminée.

Deux servantes plumaient, en toute hâte, canards, poulets et dindons, et un petit garçon ajustait devant le foyer les supports d'une longue broche qu'un gros caniche blanc et noir s'apprêtait à tourner.

Ce grand feu, — ce mouvement, — cette activité, avaient un air de fête et donnaient appétit.

La Rose s'approcha respectueusement de Raoul, qu'il ne connaissait, — disons-le tout de suite, — que sous le nom de *monsieur*, et lui demanda :

— Monsieur nous fera-t-il l'honneur de souper ce soir avec nous?

— Non, — répondit Raoul, — je suis souffrant et fatigué... on me servira dans ma chambre...

L'hôte entendit ces paroles et se hâta de conduire M. de La Tremblaye à la chambre qui lui avait été préparée d'après les ordres de La Rose, et qui était la plus belle de l'hôtellerie.

On lui apporta à souper. Mais il n'avait pas faim et il toucha à peine aux mets divers posés devant lui.

— Jacques, — dit-il, après avoir terminé en quelques minutes ce frugal repas.

— Monsieur le chevalier? — interrogea le valet de chambre.

— Tu vas descendre aux écuries et tu feras seller devant toi mon cheval.

— Vous sortez, monsieur le chevalier! — s'écria Jacques.

— Pour une heure à peine.

— Mais la nuit est tout à fait tombée... vous vous égarerez...

Un triste sourire vint aux lèvres de Raoul.

— Je connais le pays, — dit-il; — allons, obéis, et va vite...

Jacques s'inclina et se mit en devoir de sortir.

Au moment où il allait atteindre la porte, Raoul le rappela.

Jacques revint.

— N'oublie pas, — lui dit le chevalier, — de visiter les fontes de ma selle, — assure-toi que les pistolets sont bien chargés et bien amorcés.

Jacques répondit affirmativement et s'éloigna, mais, cette fois, sans être rappelé.

### XIX. — FEU ET SANG.

Au bout de quelques minutes, Jacques rentra dans la chambre de son maître.

— Le cheval est prêt, — dit-il, — et, ainsi que monsieur le chevalier m'en avait donné l'ordre, j'ai visité soigneusement les amorces des pistolets.

— Bien, — répondit Raoul qui boucla son épée, prit son chapeau et sortit de la chambre et de la maison.

Et, suivant un couloir qui passait à côté de la salle commune, Raoul entendit un grand bruit de voix et de chocs de verres.

C'étaient les buveurs qui fêtaient joyeusement le bon cidre de Picardie.

Raoul passa.

Dans la cour, un garçon d'auberge tenait son cheval en main.

M. de La Tremblaye se mit lestement en selle, et, après avoir franchi la porte charretière, il rendit la main et fit sentir les éperons à sa monture qu'il embarqua au galop sur la grande route.

L'obscurité aurait été profonde sans les milliers d'étoiles qui scintillaient au firmament, car il s'en fallait encore d'une demi-heure, à peu près, que la lune ne surgît à l'horizon.

Bientôt Raoul, absorbé dans des réflexions de plus en plus sombres, cessa de s'occuper de son cheval et lui laissa flotter la bride sur le cou.

Le noble animal, quoique de race vaillante et rempli d'ardeur, était fatigué par les longues étapes qui venaient de se succéder pendant plusieurs jours. Il ne tarda guère à profiter de la distraction de son cavalier pour passer du galop au grand trot,—puis au petit trot, — puis au pas.

Le tout, par gradations habilement ménagées et qui devaient faire un honneur infini à son intelligence chevaline.

Raoul le laissa marcher à sa guise, — sans se douter seulement de ces changements d'allure.

Hâtons-nous d'ajouter que l'honnête quadrupède ne profita point de l'inattention absolue du maître pour s'arrêter et pour essayer de tondre du bout des dents l'herbe touffue et appétissante qui garnissait les bords de la route. En cheval consciencieux, quoique fatigué, il marcha lentement, mais il marcha toujours.

Cependant, tout à coup, Raoul revint à lui-même. Il releva la tête et promena ses regards autour de lui, comme pour se rendre compte de l'endroit dans lequel il se trouvait. A trente ou quarante pas, sur la gauche de la grand'route, on distinguait vaguement une silhouette noire, assez semblable dans l'obscurité à un gibet.

Raoul tressaillit. Ses souvenirs, en ce moment, le servaient mieux que sa vue.

Cet objet que tout étranger, à sa place, aurait pu prendre pour un instrument de supplice, n'était autre chose, il le savait bien, qu'un poteau indicateur placé à l'entrée d'une route.

Or, sur la traverse de ce poteau étaient écrits ces mots, qu'on aurait pu lire au grand jour, — ou plutôt deviner, car les outrages de la pluie, de la neige et du soleil, les avaient depuis longtemps rendus à peu près indéchiffrables :

CHEMIN DU CHATEAU DE LA TREMBLAYE.

Raoul s'engagea dans ce chemin et éperonna de nouveau son cheval qui reprit docilement le galop.

Dix minutes s'écoulèrent.

La route était montueuse, elle courait au travers des bois ; — des étincelles jaillissaient par instants des quatre fers du cheval, lorsqu'ils frappaient sur quelques cailloux ; — un silence absolu régnait dans la campagne.

Enfin, le cavalier et sa monture atteignirent le plateau de la petite éminence qu'ils venaient de gravir.

Raoul appuya si pesamment et si brusquement sur les rênes, que son cheval, sous cette pression douloureuse et inattendue, se cabra en hennissant.

Du haut de ce plateau, Raoul avait en face de lui le parc de La Tremblaye et le vieux manoir qui profilait sur le ciel sombre les lignes noires et sévères de ses tourelles féodales, au-dessus des arbres séculaires.

A cette même place, Raoul,—chassé du château de La Tremblaye après la mort de son bienfaiteur;—à cette même place, disons-nous, Raoul s'était arrêté jadis pour jeter un dernier regard aux lieux où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse.

Mais, — ce soir-là, — le soleil venait de se coucher derrière des nuages qu'il avait teints d'une pourpre sanglante. Sous ce ciel rouge et lumineux, les tourelles du château,—ce soir-là, — se dessinaient en noir.

Un sourire plein d'amertume était venu aux lèvres du jeune homme.

— C'est bien cela ! — avait-il murmuré en étendant sa main vers le ciel et vers le château, — le deuil, le sang et le feu !... voilà ce que je rêve, — voilà ce que je veux, — voilà ce que j'apporterai ici !... Ah ! lâches et misérables héritiers de mon noble père d'adoption, je vous ai dit que vous me reverriez un jour !... Priez Dieu pour que ce jour n'arrive pas bientôt !.» Ce n'était point assez pour vous de me reprendre lâchement ce qui m'appartenait par la volonté de celui qui n'est plus, — il vous fallait encore me chasser, — et m'insulter en me chassant !... Nous avons un compte terrible à régler ensemble !... Le jour où nous nous reverrons, vous maudirez cet héritage, et vous me crierez *grâce !*... Mais vous avez été sans pitié... je serai sans pitié !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voilà ce que Raoul avait dit jadis.

Et maintenant, — venu pour la vengeance, — il se souvenait de ces paroles, et son sourire, ce soir-là, n'était pas moins amer qu'au soir des funérailles...

Soudain, et par un effet tout naturel qui cependant fit tressaillir le jeune homme, — une clarté pâle, puis bientôt plus vive, apparut derrière les toits du château, et la lune, surgissant lentement, ainsi qu'un bouclier de fer rouge, éleva comme une menace de meurtre et d'incendie son disque enflammé et sanglant.

Nous le répétons, Raoul tressaillit.

— Encore du sang !... encore du feu !... — murmura-t-il. — tout conspire avec ma vengeance que les astres eux-mêmes semblent prophétiser !... Leurs oracles ne mentiront pas !...

Pendant quelques minutes encore, le jeune homme s'absorba dans sa contemplation et dans sa rêverie.

Puis, secouant les pensées qui l'oppressaient, il rendit de nouveau la main à son cheval et continua sa route dans la direction du village de La Tremblaye.

## XX. — LE PASSÉ.

Où donc allait ainsi Raoul ?

Assurément ce ne pouvait être au château. — Qu'aurait-il pu entreprendre, — seul et sans aide, — contre des gens gardés sans doute par une armée de laquais ?

Rien de bon.

Or, Raoul tenait trop à sa vengeance pour la compromettre par une imprudence.

Encore une fois, où donc allait-il ?

Raoul venait de se souvenir, — un peu tard, nous sommes forcé d'en convenir, — qu'à quelques centaines de pas de la porte d'honneur du château, sur le bord d'un petit étang marécageux, il y avait une chaumière d'assez misérable apparence, construite avec des branchages, de la boue et des roseaux, élevée d'un rez-de-chaussée, et percée de trois ou quatre ouvertures irrégulières, sortes de lucarnes à petits carreaux de verre à peine transparents, enchâssés dans de minces feuilles de plomb.

Or, dans cette chaumière, derrière laquelle s'étendait un petit jardin, bordé par une haie d'épines et de rosiers sauvages, il y avait, ou du moins il devait y avoir deux vieillards, — Roger Rigaud et sa femme, — le père et la mère de Raoul.

Voilà ce dont le jeune homme venait de se souvenir, — un peu tard, nous le répétons.

Ce qu'il allait chercher, c'était la chaumière en question ; non point, ainsi qu'on pourrait le croire, pour en franchir le seuil avec un joyeux battement de cœur, pour se jeter dans les bras de ces deux vieillards, la poitrine émue, les yeux pleins de larmes, en leur criant :

— C'est votre fils, — votre fils qui vous aime toujours et qui vient vous embrasser !...

Non, ce n'était pas pour cela.

Raoul, nous le savons à merveille, n'avait jamais aimé ses parents, et depuis longtemps il considérait tous liens entre eux et lui comme rompus ; — il voulait seulement savoir s'ils étaient vivants encore, et, dans ce dernier cas, leur donner quelques poignées d'or, sans même se faire reconnaître d'eux.

Le jeune homme arriva à un point qui se trouvait situé à mi-chemin de la porte d'honneur du parc et de la maisonnette des Rigaud.

D'un côté, — à droite, — se voyait la grille seigneuriale, flanquée de ses deux pavillons dont les faîtes ardoisés étincelaient sous les rayons de la lune.

De l'autre côté, les eaux calmes et noires du petit étang reflétaient, comme un miroir d'acier bruni, le disque lumineux de l'astre des nuits.

Il était à peine huit heures du soir.

Raoul s'étonna de ne voir briller aucune lueur à la place où devait se trouver la maisonnette.

Il avança rapidement, et, avec une stupeur douloureuse, — ce qui prouve que dans les cœurs les plus endurcis l'amour sacré de la famille n'est jamais absolument mort, — il s'aperçut que la chaumière avait disparu.

Il n'en restait même aucune trace, — non plus que du petit enclos et de la haie d'épines et de rosiers.

A la place où s'étendait, autrefois, l'humble jardin, on voyait maintenant un terrain vague, rempli de hautes herbes.

Quel motif avait pu déterminer ses parents à se défaire de leur unique patrimoine ? — Telle fut la question que s'adressa Raoul et à laquelle il lui fut complètement impossible de trouver une solution satisfaisante.

Dans l'impossibilité d'obtenir ce soir-là des éclaircissements sans risque d'attirer sur lui une attention fâcheuse, Raoul allait s'éloigner.

Mais tout à coup il entendit retentir à une distance peu considérable des aboiements de chiens qui se rapprochaient de plus en plus, et un piétinement sourd, pareil à celui que produirait un nombreux troupeau.

En effet, c'était un troupeau de moutons qui venait du côté de Raoul.

Le jeune homme rangea son cheval pour laisser passer les moutons, que deux superbes chiens de berger maintenaient en bon ordre.

Seulement, quand le pâtre se trouva en face de lui, il lui toucha l'épaule du bout de son fouet, en lui disant :

— Hé! mon ami, écoutez un peu ici...

Le petit berger, jeune garçon de dix à douze ans, s'arrêta aussitôt et demanda :

— C'est-il à moi que vous parlez, monsieur?

— Oui, mon ami, c'est à vous.

— C'est-il pour me demander votre chemin?

— Non.

— Alors, pourquoi donc que c'est?

— Je veux causer avec vous pendant un instant.

— Je le voudrais bien tout de même, mais ça ne se peut...

— Ça ne se peut?

— Ma foi, non.

— Et pourquoi?

— Faut que je rentre mes bêtes... j' serais grondé et peut-être même battu si les moutons rentraient sans moi...

Raoul fouilla dans sa poche.

Il en retira deux ou trois pièces blanches qu'il tendit au petit pâtre, en lui disant :

— Tenez, mon ami, si vous êtes grondé et battu, au moins ce ne sera pas pour rien...

Le jeune berger regarda les pièces. C'étaient des écus de trois livres.

Il ôta précipitamment, ou plutôt il arracha son bonnet de coton barré, et, à partir de ce moment, il fut de la façon la plus complète et la plus absolue à la disposition de Raoul.

Quant aux moutons, c'était l'affaire des chiens de les ramener à la bergerie, et d'ailleurs, si quelqu'un d'entre eux s'égarait, on le retrouverait le lendemain matin, d'autant plus sûrement qu'il n'y avait dans les environs ni loups, ni maraudeurs.

— Mon ami, — demanda Raoul, — vous êtes de ce village?

— Oui, monsieur.

— Alors, vous devez vous souvenir d'avoir vu une maisonnette autrefois dans cet endroit?

— Où donc, monsieur?

— Là.

Et Raoul désignait l'emplacement où s'élevait jadis la chaumière de ses parents.

— Ah! oui... oui, — répondit le pâtre, — la maison du braconnier, n'est-ce pas?

— Précisément. — Eh bien, qu'est-elle devenue, cette maison?

— On l'a démolie.

— Je le vois bien; mais depuis quand?

— Dame! depuis trois ou quatre ans, je ne pourrais pas vous dire au juste.

— Et qui l'a fait démolir?

— Le seigneur du château, donc.

— Mais elle n'était pas à lui...

— Dame! il parait que le braconnier faisait de mauvais coups dans les bois... il tuait le gibier du seigneur... on l'a condamné à payer, on lui a pris sa maison et on l'a abattue...

— Ah! — s'écria Raoul en serrant les poings.

Puis il reprit, au bout d'un instant et d'un ton parfaitement calme :

— Mais je croyais que l'ancien seigneur, le marquis Réginald de La Tremblaye, avait accordé à Roger Rigaud, ou au braconnier, comme vous dites, la permission de chasser sur ses terres et dans ses forêts?

— Ça se peut bien, — répondit l'enfant, — je ne sais pas ce que l'ancien seigneur avait fait; mais je sais bien que le nouveau a fait condamner le braconnier...

— Et, — demanda Raoul, — Roger Rigaud et sa femme, où sont-ils maintenant?

L'enfant hésita, comme si cette question l'eût embarrassé.

Raoul s'aperçut de cette hésitation.

— Je vous demande où ils sont, — répéta-t-il, — ne le savez-vous pas?...

— Si... si... je le sais...

— Eh bien, dites-le-moi.

— Ils sont...

— Où?...

— Au cimetière.

— Morts! — s'écria Raoul, — morts!...

— Mon Dieu, oui.

— Tous les deux?...

— Tous les deux.

— Depuis longtemps?

— Dame! cinq ou six mois environ après qu'on eut abattu la maisonnette...

— Mais, jusqu'au jour de leur mort, où s'étaient-ils retirés? — comment vivaient-ils?

— Ils couchaient de çà, de là, tantôt à droite, tantôt à gauche, chez les uns et chez les autres, dans les fermes et dans les granges... ils demandaient la charité et mangeaient le pain qu'on leur donnait...

— L'aumône!... — murmura Raoul, — la misère... l'aumône et la mort...

Puis il ajouta, plus bas encore, en étendant sa main vers le château :

— Et celui qui les a assassinés!... lâchement assassinés!... il est là!... — Patience!... patience!...

Raoul aurait pu se dire que, tandis que ses parents mouraient de misère et de faim, il avait, lui, beaucoup d'or, et qu'il n'aurait fait que remplir son devoir de fils en s'informant de leur situation et en leur venant en aide.

Oui, certes, il aurait pu se dire tout cela,— mais il se gardait bien de le faire. Le jeune aventurier avait une de ces natures qui, lorsque le mal arrive par leur faute, s'en prennent à tout et à tous, excepté à elles-mêmes.

Cependant il ne lui restait plus rien à apprendre du petit pâtre. En conséquence il laissa l'enfant libre de rejoindre son troupeau, et lui-même reprit le chemin qui devait le ramener à l'hôtellerie où l'attendait son monde...

Comme son cheval fatigué sentait à merveille qu'il retournait du côté de l'écurie, et comme d'ailleurs Raoul l'excitait sans cesse de la voix et de l'éperon, il mit à faire ce trajet beaucoup moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour venir.

Dix heures du soir sonnaient au clocher du village au moment où Raoul mettait pied à terre dans la cour de l'auberge.

### XXI. — RENSEIGNEMENTS.

Aussitôt remonté dans sa chambre, Raoul demanda à Jacques si le maître de l'hôtellerie était encore debout.

Sur la réponse affirmative du jeune valet, il donna l'ordre de prier ce personnage important de passer chez lui.

L'hôte ne se fit point attendre, et, le bonnet de coton à la main, il accourut.

Disons en passant que La Rose et ses hommes avaient la consigne de répandre le bruit, dans toutes les auberges où ils s'arrêtaient, qu'ils servaient d'escorte à un grand seigneur voyageant incognito pour remplir une mission non moins importante que mystérieuse, dont il avait été chargé par monseigneur Philippe d'Orléans, régent de France.

Ajoutons qu'avec la meilleure volonté du monde, aucun de ces hommes n'aurait pu commettre d'indiscrétion, car pas un seul d'entre eux,—à l'exception de Jacques,—ne connaissait le nom de celui à qui ils obéissaient.

Mais les mots : — ***grand seigneur,*** — ***mission secrète,*** — ***chargé d'affaires du régent,*** — produisaient partout le meilleur effet.

Raoul, de plus, avait pour habitude de payer royalement et de semer l'or sur son passage.

Donc,—nous le répétons,—l'hôte se présenta, le bonnet à la main.

— Monsieur m'a fait l'honneur de me mander auprès de lui?... — demanda-t-il.

Volontiers il eût dit *monseigneur*, — mais il n'osa.

— Oui, — répondit Raoul.

— Je suis aux ordres de monsieur.

— D'abord, asseyez-vous, je vous prie...

— Un pareil honneur!...

— Il le faut, — nous causerons longuement peut-être, — j'ai des renseignements à vous demander.

— Ah!... — fit l'hôte, avec l'instinctive défiance du villageois de Picardie, — des renseignements?...

— Service de l'État... — fit Raoul d'un ton solennel.

L'hôte s'inclina.

— Mon gentilhomme, — dit-il ensuite, — je suis à votre discrétion absolue... — pour le bien de l'État, voyez-vous, je trahirais le secret de la confession...

— Vous n'aurez pas besoin de pousser si loin votre zèle...

— Oh! c'est une manière de parler.

— Voyons! d'abord : habitez-vous ce pays depuis longtemps?

— J'y suis né,—je n'en suis jamais sorti, — et j'ai cinquante-cinq ans à l'heure qu'il est...

— Alors, vous connaissez, de nom et de réputation, toutes les familles notables des alentours?

— A dix lieues à la ronde, — oui, mon gentilhomme.

— N'y a-t-il pas, à quelque distance de ce village, un château qui s'appelle le château de La Tremblaye?...

— A une lieue et demie, ou environ.

— C'est une famille hautement considérée dans le pays, n'est-ce pas, que cette famille de La Tremblaye?...

— Vous voulez dire, mon gentilhomme, que *c'était* une grande et noble famille...

— Comment, *c'était?*

— Elle est, hélas! éteinte aujourd'hui!

— Complétement?

— Complétement! race disparue!...

— Ainsi, le dernier des La Tremblaye est mort sans postérité?

— Le marquis Réginald, — un vrai gentilhomme, un vrai grand seigneur, celui-là! — avait eu plusieurs enfants, morts successivement. — Il avait pris avec lui un beau et bon jeune homme, — le fils d'un paysan de ses domaines; — il lui avait fait donner une éducation digne d'un prince; — il l'aimait comme son propre enfant, et

il se proposait de lui laisser, en l'adoptant régulièrement, son nom, son titre et toute sa fortune...

— Et, — demanda Raoul, qui faisait sur lui-même les plus violents efforts pour dominer une émotion facile à comprendre, — et n'a-t-il pas fait ce que vous dites?...

— Hélas! non...

— Et pourquoi?

— Il n'en a pas eu le temps; — la mort l'a surpris trop tôt; — une attaque d'apoplexie l'a foudroyé à l'improviste, et l'acte d'adoption n'était pas signé...

— Ce qui fait que, sans doute, le jeune homme dont vous parlez n'a pu rester en possession des biens que lui destinait le marquis de La Tremblaye?

— Comme vous dites, monsieur, — le pauvre jeune homme, le jour même des funérailles de son père d'affection, a été chassé du château...

— Chassé!...

— Oui, monsieur, — chassé honteusement!

— Et par qui?

— Par trois mauvais drôles, — trois héritiers collatéraux, que le marquis Reginald, tant qu'il avait vécu, s'était bien promis de déshériter après sa mort...

— Et le jeune homme, qu'est-il devenu?

— On n'en sait rien.

— Il a quitté le pays?

— Dès le soir dont je vous parle.

— Et il n'est jamais revenu?

— Jamais, — ce qui a étonné bien des gens.

— Pourquoi donc?

— Parce que, du caractère dont on connaissait ce jeune homme, tout le monde croyait qu'un jour ou l'autre il reparaîtrait pour se venger...

— Ah! on croyait cela?

— Oui, monsieur, — on le croyait et on l'espérait... — Chacun s'intéressait à lui, et tout le monde détestait les trois collatéraux...

— Eh bien, mais qui sait? — Ce jeune homme peut revenir encore.

L'hôte secoua la tête.

— Je ne crois pas, — dit-il. — La vengeance est un plat qu'on ne doit pas laisser refroidir si longtemps... quand on l'aime...

— Bah! cela dépend des goûts... — Je crois, moi qui vous parle, que la vengeance se mange très-bien froide...

— Ah! vous pouvez avoir raison, mon gentilhomme, et je ne me permettrai pas de vous contredire...

— Autre chose : — A qui, maintenant, appartient le château de La Tremblaye?

— Aux trois héritiers, parbleu! aux trois collatéraux...

— Comment les appelez-vous?

— Oh! des noms de l'autre monde... — C'est tout ce qu'il y a de plus petite noblesse...

— Cependant ils tenaient aux La Tremblaye?

— Oui, mais par des mésalliances...

— Enfin, ces noms?

— Le chevalier de Jacquemet, — le vicomte de Vertapuy et le baron de Mornesouche...

— Mais comment se peut-il faire qu'ils ne se soient pas entendus pour que le château et les terres restassent la propriété de l'un d'eux? — Ils sont donc pauvres?

— Ils sont énormément riches, au contraire, — en dehors même de l'héritage du marquis Reginald.

— Eh bien?

— Eh bien! que voulez-vous, mon gentilhomme! — ils ne peuvent pas s'accorder, et depuis que la succession est ouverte à leur profit, ils mangent en procès plus que les revenus des domaines de La Tremblaye...

— Alors ils sont complétement brouillés?

— Non pas, — ils plaident les uns contre les autres, mais cela ne les empêche pas de vivre en bonne intelligence...

— C'est bizarre!...

— C'est comme cela, mon gentilhomme. Tenez, dans ce moment, ces messieurs sont tous les trois au château, en compagnie de leurs procureurs; — ils chassent ensemble toute la matinée; — à midi, ils s'envoient des assignations d'une aile à l'autre, — et, le soir ils se grisent de compagnie...

— Et ils ne sont point aimés de leurs vassaux?

— Ils en sont abhorrés! — Ce sont les maîtres les plus durs, les plus impitoyables; — c'est à qui se plaindra d'eux parmi leurs tenanciers, et je ne serais point étonné d'apprendre qu'un de ces jours, quelque balle, partie du taillis, est arrivée à leur adresse...

— Comment, c'est à ce point-là?...

— Mon Dieu, oui.

— Et ces trois personnages sont-ils entourés de leur famille?

— Ils n'en ont pas.

— Quoi, garçons tous trois?

— Oui, monsieur; — seulement le chevalier de Jacquemet va, dit-on, se marier sous peu.

— Vraiment! — et qui épouse-t-il? — quelque jeune, riche et belle héritière, sans doute?

— Riche, — oui, — la plus riche héritière peut-être de toute la Picardie; mais pour jeune et belle, nenni!... — sa fiancée est une vieille fille, — si vieille et si laide, que, malgré ses trois ou quatre millions de dot, elle n'a jamais pu trouver d'épouseur... — elle a près de quarante ans, à l'heure qu'il est, — elle est d'une santé chancelante, et le bruit public affirme que si M. de Jacquemet l'épouse, c'est dans l'espoir d'en hériter bientôt.

La conversation en resta là. Raoul savait ce qu'il voulait savoir.

Il congédia l'hôte, — il se mit au lit, — et il ne dormit pas.

## XXII. — LES VALETS.

Le lendemain matin, — au grand étonnement de l'ex-sergent La Rose et de ses hommes, — Raoul ne donna point, comme de coutume, l'ordre de se remettre en marche.

Toute la journée se passa dans la plus complète inaction.

Seulement, vers midi, Raoul fit monter dans sa chambre l'ancien garde française, et lui dit :

— Nous agissons ce soir, — ce soir vous toucherez la récompense promise; — pas un mot de ceci à vos gens, de peur d'indiscrétion; — si je m'ouvre à vous, c'est qu'il est indispensable que vous surveilliez votre monde pour éviter les abus de cidre et d'eau-de-vie... — J'ai besoin que, ce soir, toutes les têtes soient calmes et tous les esprits lucides... Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

— Par ma guitare et par mon épée! — s'écria La Rose, — vous serez content de moi... — je réponds de tous mes hommes... — Si l'un d'eux s'enivre aujourd'hui, je veux perdre mon nom de La Rose et mon surnom de *la Clef des cœurs*....

— C'est bien.

— Puis-je vous adresser une question, monsieur?

— Faites.

— Pour quelle heure l'expédition?

— Nous partirons d'ici à dix heures du soir.

— Il suffit, — nous serons prêts...

Le reste de la journée, — nous le répétons, — s'écoula sans amener le moindre incident.

A l'heure dite, tous les hommes étaient en selle, et la petite troupe, précédée par Raoul, qui cette fois avait pris la tête de la colonne, se dirigeait silencieusement vers le château de La Tremblaye.

Il était onze heures du soir quand les cavaliers atteignirent les premières maisons du hameau disséminées autour du manoir.

On sait que les paysans ont cela de commun avec les poules et autres volatiles, que les uns gagnent leurs lits, et les autres leurs perchoirs presque en même temps, c'est-à-dire à la tombée de la nuit. Les rues du hameau étaient donc absolument désertes, et la cavalcade les traversa sans que personne s'aperçût de son passage.

Au lieu de s'arrêter à la porte d'honneur, Raoul continua à longer les murailles du parc. Il arriva ainsi à une porte qui s'ouvrait en dehors au moyen d'un secret que le jeune homme connaissait à merveille. Le secret n'avait point été changé.

La porte, au premier effort, tourna sur ses gonds.

Tous les cavaliers mirent pied à terre, et, conduisant leurs montures par la bride, pénétrèrent dans le parc.

Les chevaux furent attachés par la bride à des troncs d'arbres.

Ensuite les nocturnes aventuriers se divisèrent en deux troupes, l'une conduite par Raoul, — l'autre dirigée par La Rose que Raoul avait mis au fait de tous les détails de son plan.

Les deux troupes se dirigèrent vers le château.

La vaste façade n'offrait, dans les ténèbres, que deux ou trois points lumineux. Ces lueurs jaillissaient des fenêtres de la salle à manger, qui se trouvait au premier étage, et de celles des offices et des cuisines, situées à un rez-de-chaussée à demi souterrain.

Raoul s'approcha de l'une de ces ouvertures.

Il vit, réunie, buvant et jouant, toute la valetaille du château.

Parmi ces domestiques se trouvaient, — en petit nombre, — quelques anciens serviteurs du marquis Reginald.

Ce ne fut point sans émotion que le jeune homme reconnut ces visages qui lui rappelaient les meilleures et les plus belles années de sa vie.

Tandis que Raoul regardait, il vit un valet en grande livrée, entrer dans la salle basse, portant sur un plateau un immense bol d'argent complétement vide.

Bol et plateau furent placés sur un dressoir.

— Eh bien! — dit à l'arrivant un autre valet, d'un ton assez haut pour être entendu de Raoul, — qu'est-ce qu'ils font, là-haut?...

— Ils se grisent, pardieu!... voilà ce qu'ils font... — c'est assez leur habitude...

— Alors, ils n'ont pas besoin de toi?

— Ma foi, non; — je viens de leur confectionner un second bol de vin chaud, pareil à celui-ci qu'ils ont déjà vidé... Avant de mettre à sec cet océan de vin de Gascogne épicé, ils en ont pour une bonne heure... — D'ailleurs, s'ils veulent autre chose, ils sonneront.

— En ce cas rien ne nous empêche de nous attabler à notre tour, et de nous griser comme nos maîtres?...

— Rien absolument.

— Eh bien! assieds-toi et buvons...

— Va, comme il est dit! — répliqua le laquais.

Et il s'attabla et remplit son verre.

Raoul n'avait pas perdu une seule des paroles qui venaient d'être échangées entre les valets.

Le jeune homme compta ces derniers; ils étaient dix. Il y avait, en outre, quatre ou cinq femmes, — filles de chambre ou jardinières. Vraisemblablement la domesticité du château était là, au grand complet.

— Tout me favorise!... — pensa Raoul, — et le hasard est pour moi!...

Puis, faisant un signe à ses hommes, il quitta son poste d'observation, et tournant autour du château il gagna une porte de service, qui, par un couloir assez long, communiquait avec les cuisines et les autres dépendances du rez-de-chaussée à demi souterrain.

L'office dans laquelle les domestiques se trouvaient réunis avait deux issues.

A l'une des portes, — en dehors, — Raoul plaça l'un de ses hommes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser sortir personne.

Lui-même, avec quatre autres des aventuriers, entra par la seconde porte.

Tous les cinq avaient le pistolet au poing. Ajoutons que les mines des compagnons du jeune homme étaient formidables.

A la vue de cette subite invasion, une profonde stupeur s'empara des valets qui se crurent perdus. Les femmes commencèrent à pousser des cris déchirants.

— Silence! — dit Raoul d'une voix tonnante, — il ne vous sera pas fait de mal...

Puis, s'adressant à l'un des anciens serviteurs du marquis Réginald :

— Aubry, ne me reconnaissez-vous pas? — dit-il.

Le vieux domestique considéra pendant un instant le jeune homme qui lui parlait; — ensuite, joignant les mains et les étendant vers lui, il s'écria :

— Dieu de Dieu!... est-il vraiment possible que je ne me trompe pas?... Monsieur Raoul, est-ce bien vous?...

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, — répondit le jeune homme; — et puisque vous savez qui je suis, et ce que je suis, dites à vos camarades qu'ils se rassurent et qu'ils n'ont rien à craindre de moi...

— Mais, au nom du ciel, — poursuivit le vieux serviteur, — au nom du ciel, monsieur Raoul, que venez-vous chercher ici?...

— Justice et vengeance, — répliqua le fils du braconnier Roger Rigaud, — justice des infâmes qui ont fait mourir de faim mon père et ma mère!... vengeance des lâches qui m'ont chassé de mon héritage!...

Peut-être Aubry, tout tremblant, allait-il répliquer.

Raoul ne lui en laissa pas le temps.

— Que personne ne sorte d'ici, — dit-il en s'adressant à deux de ses hommes; — sur votre tête, vous me répondez de tous ces braves gens; — ayez pour eux les plus grands égards, — mais si quelqu'un tentait de s'échapper malgré vous, feu sur lui, et criez : « A l'aide! »

Au moment où Raoul achevait de donner cette consigne, une énorme sonnette retentit avec violence dans l'intérieur même de l'office.

Raoul connaissait cette sonnette. Elle communiquait avec la salle à manger du premier étage et servait à appeler les domestiques.

Il y eut un intervalle de silence. Puis la clochette retentit de nouveau, et, cette fois, d'une façon pour ainsi dire convulsive.

— Ah! — s'écria Raoul avec un rire d'une effrayante expression, — les maîtres du logis s'impatientent; — il ne faut pas les faire attendre plus longtemps, — j'y vais!...

Et il sortit.

### XXIII. — LES MAÎTRES.

Le succès de l'expédition n'était désormais pas douteux; il devenait même à peu près superflu d'user plus longtemps des précautions dont on s'était environné jusque-là.

Si les buveurs qui s'enivraient en haut entendaient retentir dans les escaliers des pas rapides et nombreux, ils devaient supposer tout simplement que leurs laquais s'empressaient pour répondre à leur appel.

Quelques secondes suffirent à Raoul et à sa petite troupe pour gagner l'étage supérieur.

La Rose était resté au rez-de-chaussée.

Autour de la salle à manger régnait un large couloir, destiné à faciliter le service. A chacune des quatre portes qui donnaient accès dans ce couloir, Raoul plaça un homme.

Tandis qu'il s'occupait de ce soin, il entendait des voix avinées crier à tue-tête :

— Ces drôles arriveront-ils, à la fin!...

— Je crois, Dieu me damne! qu'ils se moquent de nous!...

— Ce vin épicé est détestable!...

— Il y manque de la cannelle!...

— Et du citron!...

— Et du sucre!...

— Le cuisinier est un cuistre!

— Le maître d'hôtel est un polisson!...

— Ce sont tous des coquins!...

— De plats gueux!...

— Il faut chasser ces faquins-là!...

— C'est ça, chassons-les!...

— Mais viendront-ils!...

— Je ne sais qui me retiendra de passer mon épée au travers du corps du premier qui paraîtra...

En ce moment la porte s'ouvrit.

Le premier qui parut, ce fut Raoul.

Il entra seul et referma la porte derrière lui. — Il avait son chapeau sur la tête, — son épée nue sous le bras gauche, — et ses pistolets à la ceinture. — Il fit quatre ou cinq pas vers la table, croisa ses bras sur sa poitrine, et dit :

— Vous avez appelé, messieurs, je crois?... — Me voici... — que voulez-vous?

Une surprise profonde, mais qui cependant n'était pas encore de l'épouvante, se peignit sur le visage des convives.

Ces convives étaient au nombre de six :

Le chevalier Clodulphe-Eléonore de Jacquemet;

Le vicomte Anténor de Vertapuy;

Le baron Stanislas-Landolphe-Adhémar de Mornesouche;

Et, enfin, les trois hommes de loi, assistant de leurs conseils loyaux et désintéressés les trois héritiers.

Tous les six en étaient arrivés à la première période de l'ivresse.

Mais cette ivresse produisait sur eux des effets différents.

Le visage du chevalier de Jacquemet était d'un beau rouge-pourpre.

Celui du vicomte de Vertapuy prenait un ton jaune, marbré de petites taches violettes.

Le baron de Mornesouche ne semblait ni plus ni moins coloré qu'à l'ordinaire; mais il ne pouvait ouvrir ses yeux papillotants, et sa langue déjà pâteuse lui refusait absolument le service.

Quant aux trois hommes vêtus de noir, suppôts de la hideuse chicane, leurs nez rougis et bulbeux tranchaient au milieu de leurs figures blafardes, encadrées dans des cheveux gras et plats et dans de longues oreilles rouges.

Tous les six, — nous le répétons, — regardèrent avec une surprise profonde et naturelle le nouveau venu.

Les gens de loi ne le connaissaient point. Quant aux héritiers, ils n'avaient pas encore pu le reconnaître.

Raoul fit un pas de plus en avant.

Il fixa de nouveau son regard menaçant sur les laides figures du chevalier, du vicomte et du baron, et il répéta :

— Me voici... — que voulez-vous?

Le chevalier de Jacquemet était, sans contredit, la plus forte tête du triumvirat.

Nous l'avons déjà vu à l'œuvre.

Ce fut lui qui, le premier, se rendit maître de sa surprise, et regardant Raoul d'un air méprisant il dit :

— Qui êtes-vous, et comment vous trouvez-vous ici?

La vérité est que M. de Jacquemet ne reconnaissait point Raoul, qu'il n'avait aperçu qu'une seule fois et qui d'ailleurs était bien changé depuis l'époque de leur unique entrevue.

Au lieu de répondre à la question du chevalier, Raoul décroisa ses bras, souleva son chapeau et dit :

— Messieurs, regardez-moi bien...

— Après? — fit l'héritier de Réginald.

— Vous souvenez-vous de moi, maintenant?

— Je ne vous ai jamais vu.

— Vous m'avez vu, monsieur, — vous m'avez vu, bien en face!... — et ce jour-là je vous ai crié que je ne vous disais pas adieu, car nous nous reverrions... — Je tiens ma parole : — me voici...

Les derniers mots de Raoul éveillèrent à l'instant même un souvenir dans l'esprit de M. de Jacquemet. Ce souvenir, — pareil à un éclair dans une nuit sombre, — lui montra dans le passé, — à l'heure du souper des funérailles, — le fils d'adoption du marquis Réginald, pâle et jurant de se venger.

A coup sûr il y avait péril. Mais sans doute, ce péril pouvait être conjuré. Raoul semblait seul.

M. de Jacquemet résolut de faire bonne contenance.

### XXIV. — M. DE JACQUEMET.

M. le chevalier de Jacquemet, disons-nous, résolut de faire bonne contenance en face d'un péril dont l'imminence et la gravité ne lui paraissaient point démontrées de façon certaine.

En effet, nous le répétons, Raoul semblait seul, — et M. de Jacquemet avait, ou du moins croyait avoir à sa disposition ses cinq convives et ses douze laquais.

Il le prit donc sur un ton très-haut :

— Ah! ah! — fit-il en toisant dédaigneusement Raoul, — je crois vous reconnaître en effet...

Et comme le jeune homme continuait à garder un silence menaçant, il poursuivit :

— N'êtes-vous pas ce fils d'un paysan... ce vagabond, que mon digne parent, feu le marquis Réginald, avait recueilli par charité?...

Raoul, en entendant ces mots, devint d'une pâleur livide. Une ride profonde creusa son front. Il mordit si violemment sa lèvre inférieure qu'une goutte de sang en jaillit, et sa main se crispa sur la garde de son épée. Mais il domina presque aussitôt les symptômes du terrible ouragan qui se formait dans son sein; et c'est d'une voix presque calme qu'il répondit :

— Oui, monsieur, je suis bien celui que vous dites...

— Il a peur! — pensa M. de Jacquemet en voyant ce calme; — sans doute il croyait me trouver seul et m'épouvanter par sa présence... il se voit maintenant pris au piége, comme un vrai sot!...

Et, fort encouragé par cette conviction, il poursuivit :

— Je ne sais quel était votre motif en vous présentant dans ce château, ainsi que vous venez de le faire, d'une façon fort inconvenante et sans y avoir été autorisé par les propriétaires légitimes...— mais si énorme que soit cette action, je ne veux point vous en faire un crime, car en vérité vous ne pouvez pas être au courant des façons d'agir des hommes bien nés...—J'imagine que vous venez solliciter notre protection, ou implorer de nous un secours... — Assurément vous ne méritez ni l'un ni l'autre, et vous ne semblez pas digne du moindre intérêt, mais; néanmoins, en mémoire de notre digne parent, feu le marquis Réginald, nous ne vous ferons pas jeter à la porte par nos laquais, et même nous ne vous refuserons point quelques écus...—Descendez donc à la cuisine, dont vous devez connaître le chemin... dites à mon valet de chambre de me venir parler sur-le-champ, et je lui donnerai l'ordre de vous remettre une petite somme...

Les regards de Raoul, fixés d'abord sur M. de Jacquemet, s'étaient abaissés peu à peu pendant cette longue tirade, et maintenant se fixaient sur le plancher.

Après les derniers mots du provincial, le silence s'établit.

Ce silence gênait M. de Jacquemet, qui, voyant que son interlocuteur ne bougeait pas, s'écria :

— Eh bien, qu'attendez-vous là?...

Raoul releva la tête.

L'expression de ses yeux fit, en ce moment, tressaillir M. de Jacquemet, qui, malgré ses convives et ses laquais, commença à ressentir les très-vives atteintes d'une horrible frayeur.

— Ce que j'attends? — répéta Raoul d'une voix lente et grave,— je délibère et je me consulte...

— Et à quel sujet? — murmura M. de Jacquemet tout tremblant.

— Je me demande si je dois faire à un misérable tel que vous l'honneur de croiser mon épée avec la sienne... ou si je vais, tout simplement, vous enfoncer ce couteau dans le ventre, ou vous brûler la cervelle d'un coup de pistolet...

La rouge figure de M. de Jacquemet était devenue verdâtre. La frayeur faisait place à l'angoisse la plus indicible.

Il se leva en renversant sa chaise,—tandis que les autres convives restaient immobiles, cloués à leur place par la stupeur.

— Monsieur... monsieur!... — cria-t-il, — j'espère que vous ne m'assassinerez pas...

Raoul remit son chapeau sur sa tête, et, prenant son épée dans sa main droite, il marcha sur M. de Jacquemet en disant :

— On n'assassine point les loups ni les serpents... on les tue, et tout est dit...

— Celui qui tue un homme sans défense est un lâche!... — hurla le malheureux provincial.

— Un lâche! — répéta Raoul.

— Oui, un lâche!...

— Et c'est vous, misérable!... c'est vous qui parlez de lâcheté!... — Mais, enfin, soit, — je veux bien vous laisser cette chance de salut... — Je descends jusqu'à vous... — je vais vous tuer... mais en duel... — Allons, monsieur, défendez-vous!...

— Je ne le peux pas...— balbutia M. de Jacquemet.

— Et pourquoi?

— Vous voyez bien que je n'ai pas d'arme...

— En voilà, — fit Raoul, qui désigna du bout de son épée une panoplie formée contre l'un des panneaux de la boiserie.

Le gentilhomme provincial, dont la tête depuis un instant semblait complètement perdue, s'élança vers la panoplie et saisit une épée. Mais, au lieu de revenir sur Raoul, il s'empara du cordon de sonnette appendu auprès du trophée, et il l'agita avec toute la force du désespoir.

Un sourire de haine immense et de profond mépris vint aux lèvres de Raoul.

— Oh! le lâche! — murmura-t-il.

Cependant M. de Jacquemet sonnait toujours.

Par la meilleure de toutes les raisons, personne ne répondait à son appel.

Peu à peu il perdit l'espoir d'être secouru par ses laquais, espoir qui l'avait soutenu pendant quelques secondes. Il fit alors un mouvement comme pour revenir à Raoul; mais, passant à côté de l'une des portes donnant dans le couloir, il l'ouvrit rapidement et voulut s'élancer dehors, pensant s'échapper dans les ténèbres. Il se heurta contre un homme, armé jusqu'aux dents, qui, d'une main, lui présentait la pointe d'une épée, et, de l'autre, le canon d'un pistolet.

Le chevalier poussa un cri de fureur et de désespoir, puis, tournant sur lui-même, il rentra dans la salle à manger, en chancelant comme un homme ivre. Il était anéanti.

Une triple et terrible sensation le tira de cette lâche atonie. Raoul venait de le souffleter, de lui cracher au visage, et, le faisant pirouetter devant lui, il lui chargeait les épaules de grands coups de plat d'épée.

Ce multiple et honteux outrage eut pour effet immédiat de donner un éclair de courage au misérable qui venait de le recevoir.

M. de Jacquemet ploya les genoux et se rassembla, comme un jaguar qui va bondir.

Un rauque hurlement s'échappa de sa gorge, — ses yeux s'injectèrent de sang, — des flocons d'écume apparurent aux coins de sa bouche; — enfin il s'élança sur Raoul.

Ce dernier le reçut au bout de son épée.

Quelques lignes de fer pénétrèrent dans la poitrine de M. de Jacquemet qui se rejeta en arrière.

Trois fois de suite il revint à la charge avec une aveugle et incroyable furie. Trois fois de suite il rencontra, comme un mur de fer, la pointe de cette épée impassible, et il recula tout sanglant.

Trois ruisseaux de sang coulaient de ses trois blessures, dont aucune n'était dangereuse, mais dont l'une le rendait hideux, car la peau du front était fendue dans toute sa hauteur, et le malheureux chevalier n'avait plus figure humaine.

Alors, ce courage factice dont nous avons parlé lui fit défaut tout à coup et complétement. Le misérable, au lieu d'attaquer de nouveau Raoul, jeta son épée et s'enfuit.

Sa fuite ne pouvait l'entraîner bien loin, car il savait les portes gardées,—il tournait donc autour de la table, poursuivi par son adversaire, qui lui criait, mais vainement, les mots les plus outrageants, afin de le décider à remettre l'épée à la main.

Voyant que ces insultes ne produisaient d'autre résultat que d'activer la course de son adversaire, Raoul le saisit par le collet de son habit,— l'arrêta,— le souffleta de nouveau à cinq ou six reprises, et enfin le précipita de toute sa hauteur, le visage sur la table.

Le front du chevalier était déchiré. — La douleur fut atroce.

Cette douleur produisit sur M. de Jacquemet l'effet que produit une mèche ardente appliquée au flanc d'un vieux cheval fourbu et poussif : — elle lui rendit quelques secondes d'énergie factice. Il se releva, et, saisissant un couteau sur la table, il se jeta sur Raoul, l'étreignant de son bras gauche et s'efforçant de le frapper de la main droite. Il y parvint; — mais la pointe du couteau glissa sur la boucle de la ceinture de Raoul.

Ce dernier, un instant surpris par cette agression imprévue, se remit bien vite. Il comprima le bras droit de M. de Jacquemet, il lui enleva son couteau, puis, serrant contre sa poitrine le gentilhomme provincial avec une force surhumaine, il lui enfonça entre les deux épaules l'arme improvisée.

Raoul sentit un tressaillement convulsif passer dans les membres de son ennemi vaincu...

Alors il dénoua son étreinte, et le hideux cadavre tomba lourdement sur le parquet qu'il ensanglanta.

## XXV. — VENGEANCE ACCOMPLIE.

M. de Jacquemet était mort.

La lame du couteau avait pénétré, jusqu'au manche, entre les épaules. La chute lui fit traverser le corps, et la pointe rouge et fumante sortit du milieu de la poitrine.

Nous le répétons, ce cadavre était horrible, avec son front déchiré, son visage défiguré et sanglant, ses yeux largement ouverts, mais déjà sans regard.

Raoul, — les lèvres écartées par un sourire d'une expression terrible et farouche, — les narines palpitantes et gonflées par une volupté atroce,—Raoul, disons-nous, repoussa du pied ce corps mutilé, en s'écriant :

— Allons, — je ne me trompais pas!... — la vengeance est une douce chose!...

Les deux cohéritiers et les trois hommes de loi avaient assisté à toute la scène qui précède, immobiles, paralysés, en quelque sorte, pétrifiés par l'épouvante.

Aussi longtemps que dura l'effrayante lutte de Raoul et de M. de Jacquemet, nul d'entre eux, nous l'affirmons, n'aurait été capable de faire un mouvement ou de prononcer une parole... Mais, quand la sanglante tragédie fut arrivée à son dénoûment, les cinq convives éperdus retrouvèrent en même temps les uns et les autres, et comme par enchantement, la faculté de se mouvoir,—de parler,—de pleu-




Le boiteux ne bougea pas, seulement il tendit la main. (Page 193.)

rer, — de gémir et de supplier. Tous se jetèrent à genoux autour de Raoul, — s'efforçant de saisir ses mains ou ses vêtements.

Et l'on entendit s'élever un chœur lamentable, pareil à ceux des drames antiques de Sophocle et d'Euripide.

— Grâce!... — disait le vicomte de Vertapuy.

— Pitié!.... — criait le baron de Mornesouche.

— Miséricorde!... — glapissaient les trois hommes noirs.

— Montrez-vous grand!...

— Généreux!...

— Magnanime!...

— Soyez clément!...

— Soyez compatissant!...

— Nous sommes des gredins!...

— Des coquins!...

— D'affreux drôles!...

— Nous méritons la corde!...

— La roue!...

— Et pis encore!...

— Mais nous sommes marris!...

— Repentants!...

— Et confus!...

Puis, le chœur gémissant reprenait :

— Grâce!...

— Pitié!...

— Miséricorde!... etc..., etc...

Raoul regarda pendant un instant, avec autant de haine que de mépris, les cinq ignobles personnages qui se tordaient à ses genoux, et dont trois lui donnaient gratuitement le spectacle de leur dégoûtante terreur, car ne l'ayant jamais offensé ils n'avaient rien à craindre de lui.

Puis, après avoir réfléchi pendant un instant, il fit signe à l'un des hommes qui se trouvaient en faction dans le couloir, et qui n'avait pu résister à la tentation d'entr'ouvrir un peu les portes afin d'assister à la lutte.

L'homme s'approcha.

— Faites monter ici La Rose, sa bande, et tous les valets du château... — dit Raoul.

Au bout de trois minutes cet ordre était exécuté, et la salle à manger se trouvait remplie de monde.

A la vue du cadavre de M. de Jacquemet, l'ex-sergent aux gardes françaises frisa délicatement, d'un air complétement approbateur, sa longue moustache et murmura entre ses dents :

— Par ma guitare et par mon epée! voilà de l'ouvrage bien fait! le pourceau me paraît découpé dans un joli style!...

Quant aux valets, ils étaient tremblants et croyaient qu'on les menait à la mort. Volontiers, comme les cohéritiers et les hommes de loi, ils se fussent jetés à genoux. Mais ils n'osaient.

Seulement, dans leur frayeur, on entendait leurs dents claquer violemment.

— Jetez-moi par la fenêtre cette abominable carcasse! — dit Raoul en désignant le cadavre de M. de Jacquemet.

Avant qu'il eût achevé de donner cet ordre, une croisée était ouverte, et l'on entendait le bruit sourd du corps tombant sur les marches du perron.

— Bien, — fit le jeune homme.

Puis il reprit, en s'adressant à La Rose :

— Avancez ici.

— Présent! — répondit l'ex-sergent avec le salut militaire.

— En quoi sont faits les fourreaux des épées de vos hommes?

— En cuir, et en fameux cuir, — foi de La Rose, j'ose l'affirmer!... — c'est souple et solide, moelleux et fort.

— A merveille... — que quatre hommes débouclent leurs ceinturons et mettent l'épée à la main...

— C'est fait.

— Que quatre de ces valets prennent chacun un des fourreaux...

Quatre domestiques, espérant sauver leur vie par une prompte et aveugle soumission, avancèrent aussitôt.

La Rose ne comprenait point encore l'idée de son chef temporaire.

— Est-ce que, par hasard, — se disait-il, — monsieur voudrait faire jouter ces quatre fourreaux, tenus par ces quatre escogriffes, contre quatre bonnes épées, aux mains de quatre soldats... — Par ma guitare et par mon épée! l'action serait réjouissante!...

Mais le sergent n'eut point à rester longtemps dans l'incertitude

Raoul désigna le vicomte et le baron, toujours prosternés, et il reprit : — Empoignez-moi ces deux faquins!

Ce fut fait aussitôt que dit.

En même temps la pointe d'une demi-douzaine de brettes s'approchait de la gorge et de la poitrine de ces misérables.

La Rose fit avec son épée le geste de *larder*, et se tournant vers Raoul, il demanda :

— Faut-il?

— Non.

— Alors, monsieur, commandez.

— Qu'on ôte à ces drôles habit, veste et culotte, et vite!... — continua Raoul.

Une seconde suffit pour déshabiller le vicomte et le baron qui, repris par une recrudescence d'épouvante, ne pouvaient plus crier ni prier.

— Et maintenant? — fit La Rose.

— Maintenant, que deux hommes les mettent à genoux et les contiennent dans cette position, et que les quatre laquais les fouettent avec les fourreaux d'épée, jusqu'à ce que j'ordonne d'interrompre...

— Ah! parfait!... parfait!... — s'écria gaiement l'ex-sergent, qui comprenait enfin; — foi de La Rose, je n'aurais pas trouvé mieux! — par ma guitare et par mon épée! l'idée est véritablement ingénieuse et poétique...

— Je vais compter jusqu'à *trois*, — poursuivit Raoul; — quand je prononcerai le mot : *trois*, que les laquais frappent ensemble, et continuent bien en mesure... sinon je me verrais forcé de leur faire donner une leçon sur les épaules...

Excepté les deux patients, — les trois hommes de loi et les quatre valets fustigateurs, tout le monde se mit à rire.

— Un! — fit Raoul.

Les laquais affermirent dans leur main droite les fourreaux de cuir.

— Deux! — articula le jeune homme.

Les laquais levèrent la main.

— Trois!...

Les quatre fourreaux retombèrent à la fois sur les chairs endolories du vicomte et du baron.

Ces deux personnages poussèrent un épouvantable hurlement et firent un effort surhumain pour se remettre sur leurs jambes. Mais des mains de fer les clouaient à genoux, et le deuxième coup fut frappé avec un ensemble parfait et une admirable régularité.

Nous ne nous appesantirons pas plus longtemps sur les détails de ce hideux supplice qu'on appelle la flagellation. Disons seulement qu'au sixième coup le sang jaillissait des chairs entamées, et qu'au douzième les gémissements et les cris cessaient de se faire entendre, par la raison bien simple que les victimes étaient sans connaissance.

— Assez! — commanda Raoul.

L'ex-sergent, qu'un tel spectacle amusait beaucoup, trouva que l'ordre d'interrompre le jeu était donné un peu vite.

Aussi, hasarda-t-il cette idée :

— Par ma guitare et par mon épée! monsieur, il me semble qu'il serait piquant, pendant que nous sommes en train, de fouetter aussi les gens de loi...

— Inutile, — répliqua Raoul, tandis que les malheureux poussaient les hauts cris, — pour eux, j'ai autre chose...

Et, s'adressant à un laquais, il lui ordonna d'apporter sur la table trois flacons d'eau-de-vie.

Ce fut l'affaire d'une seconde, car il y avait dans les armoires de la salle à manger toute une provision de liqueurs.

— Maintenant, — reprit Raoul, — donnez-nous les trois plus grands verres qui soient dans le château...

Le laquais obéit. Raoul fit remplir ces verres gigantesques dont chacun contenait une bouteille entière. Puis il dit aux gens de loi :

— Vous allez, mes chers amis, boire à la santé de la justice...

— De tout notre cœur... — balbutièrent les hommes noirs.

Raoul reprit :

— Seulement, mes bons amis, prenez note de ceci : — il faut avaler d'un seul trait le contenu de votre verre... — si vous vous y reprenez à deux fois, ou si vous laissez une seule goutte au fond, voici de braves gens à qui je donne l'ordre de vous brûler incontinent la cervelle...

Les hommes de loi pâlirent.

— Allons, — fit Raoul, — le temps presse, — dépêchons-nous...

Cinq ou six canons de pistolets étaient déjà braqués sur les crânes des procureurs.

Ils prirent leur parti en braves. Ils saisirent les coupes homériques, et, sans s'arrêter, — sans reprendre haleine, — ils les vidèrent jusqu'à la dernière goutte, — après avoir crié, sur l'ordre de Raoul :

— A la santé de la justice!...

L'effet produit fut terrible et subit.

Les visages pâles devinrent pourpres. — Les verres s'échappèrent des mains défaillantes qui ne pouvaient plus les tenir, — et les trois hommes, foudroyés par l'alcool, roulèrent à la fois sur le sol.

S'ils n'étaient pas tout à fait morts, ils n'en valaient pas beaucoup mieux!

— Quand les gens de loi boivent à la santé de la justice, — dit Raoul en manière de réflexion philosophique, — voilà ce qui devrait toujours arriver...

Puis, se tournant vers ses hommes, qui, depuis le commencement de ces scènes épisodiques, s'amusaient énormément, il leur dit :

— Mes amis, — si je vous ai attachés à ma fortune, — si je vous ai conduits jusqu'ici, c'est que j'avais besoin de vous pour mener à bien ma vengeance... Cette vengeance est accomplie, — et, certes, je ne pouvais la rêver ni plus belle, ni plus large!... Je vous la dois en partie, et veux vous la payer royalement!...

Raoul s'interrompit pour jeter sur la table une pesante bourse pleine d'or.

Puis il reprit :

— Vous trouverez là-dedans la somme que j'ai promise pour vous à La Rose, — et même une centaine de louis en plus... — Mais ce n'est pas tout... — un tel salaire serait mesquin, et, je vous le répète, je veux que le vôtre soit royal... — Le château dans lequel nous nous trouvons est mon bien! — il est à moi par la volonté suprême de son noble et dernier possesseur... Eh bien! ce qu'il m'avait donné, je vous le donne à mon tour... Ce qui est ici vous appartient désormais, — je vous en fais largesse... — prenez, — pillez, — tout est à vous...

Un immense cri de joie s'échappa de la poitrine des aventuriers.

— Pillage! — répétèrent-ils, — pillage!...

Et les plus pressés firent main basse sur l'argenterie qui garnissait la table.

— Par ma guitare et mon épée! — murmura La Rose en glissant dans ses larges poches quelques cuillers et quelques fourchettes, — ce gentilhomme a des idées vraiment sublimes! — c'est plaisir de travailler sous ses ordres!...

Puis, tout en fredonnant les premiers vers d'un couplet sentimental, il saisit un flambeau et se disposa à parcourir le château, depuis les caves jusqu'au grenier, pour y faire un ample butin

Ses hommes imitèrent son exemple; bientôt le vieux manoir tout entier fut rempli des cris sauvages et désordonnés de ces bandits.

§

Cependant Raoul avait déjà quitté le château.

Il se dirigea rapidement vers cette partie du parc où les chevaux étaient attachés. Il s'élança sur sa monture, — traversa au grand galop les rues du village toujours endormi, et ne ralentit son allure que quand il fut parvenu au sommet de cette éminence dont nous avons déjà parlé plus d'une fois, et qui dominait le manoir et le parc. Là il s'arrêta et se retourna.

La nuit était profonde et de grands nuages noirs se traînaient lentement sur la surface sombre du ciel.

Derrière les vitres de la façade du château on voyait passer et repasser des lumières, pareilles à ces feux-follets qui se jouent sur les marécages. Soudain, l'une des clartés devint fixe, — puis elle s'agrandit peu à peu, — et Raoul vit monter vers le ciel une colonne de fumée rougeâtre. Bientôt cette fumée s'élargit, — devint plus épaisse et plus sombre? — une gerbe d'étincelles jaillit, comme le bouquet d'un feu d'artifice; — une flamme bleuâtre ondula comme un gigantesque serpent, et, s'élançant des fenêtres brisées, elle lécha, de ses mille langues fourchues, les corniches de pierre et les ardoises de la toiture.

— Le feu est au château, — murmura Raoul, — je m'y attendais, et cela devait être... — Noble manoir!... quelle triste fin!... mais c'est justice!...

Et, toujours immobile, il continua à regarder.

L'incendie, que personne ne songeait à combattre, grandissait d'une seconde à l'autre. Bientôt le ciel tout entier fut pourpre.

— Ce que j'avais promis, je l'ai tenu!... — s'écria le jeune homme, — j'ai apporté ici le deuil, le sang et le feu!...

Puis détournant, mais comme à regret, la tête de son cheval, il le lança au grand galop sur le versant de la colline, dans la direction du village qu'il avait quitté quelques heures auparavant.

Quand il atteignit l'auberge, il trouva Jacques dans la cour, tenant en main, ainsi qu'il lui en avait donné l'ordre, deux chevaux sellés et bridés.

Raoul, laissant à sa monture le soin de regagner toute seule l'écurie, s'élança sur l'un de ces chevaux, et, suivi de Jacques, prit rapidement la route de Paris.

Pendant plus d'une heure et demie le maître et le valet coururent à franc étrier, sans qu'une seule parole fût échangée entre eux.

Au bout de ce temps, pour la première fois, Raoul regarda en arrière.

Entre le château de La Tremblaye et l'endroit où il se trouvait, il y avait plus de cinq lieues. Et cependant, à l'horizon, le ciel était

aussi lumineux que si le soleil eût été prêt à paraître derrière les collines.

— Ah! monsieur le chevalier, — s'écria Jacques, — quel incendie terrible il doit y avoir là-bas!...

Raoul ne répondit point et remit son cheval au galop. Mais, tout en galopant, il se demandait :

— Ne me suis-je pas trop vengé?

§

Si nos lecteurs sont curieux de connaître quel fut le sort du vicomte de Vertapuy, du baron de Mornesouche et des trois hommes de loi, — personnages dignes de tant d'intérêt, — nous leur répondrons ceci :

Les deux cohéritiers du chevalier de Jacquemet étaient restés dans la salle à manger, entièrement privés de connaissance, par suite de la fustigation énergique qu'ils avaient subie.

L'ivresse terrible de l'eau-de-vie avait mis les trois procureurs absolument dans le même cas. A partir du moment où commença le pillage du château, personne ne s'occupa plus d'eux.

Les valets s'étaient enfuis, — les bandits forçaient les meubles et enfonçaient les portes des armoires.

La torche de l'un d'eux mit le feu à une draperie, et l'incendie se développa rapidement. Quand les flammes et la fumée envahirent la salle à manger, la chaleur dévorante arracha à leur évanouissement le vicomte de Vertapuy et l'un des procureurs.

Ces deux malheureux essayèrent, en se traînant sur le plancher, de gagner un escalier. Mais la flamme victorieuse leur barra le passage.

Un seul chemin restait libre encore, — la fenêtre.

Ils s'élancèrent.

L'un s'ouvrit le crâne en tombant.

L'autre se brisa les reins.

Tous deux moururent sur le coup.

Quant aux deux autres gens de loi et au baron de Mornesouche, ils furent asphyxiés par la fumée sans avoir repris connaissance.

Tous les cinq étaient d'affreux gredins. Nous en devons penser autant du chevalier de Jacquemet.. Et cependant il nous paraît chrétien et charitable de dire, à propos de ces six drôles :

— Dieu ait leur âme!...

Aussitôt que le pillage avait commencé, les valets, nous le répétons, s'étaient enfuis. Ils se dispersèrent dans le village, — donnant l'alarme aux paysans et répandant la nouvelle qu'une troupe de brigands et d'assassins avaient envahi le château, — tué les maîtres, — et qu'ils allaient, sans aucun doute, mettre le hameau tout entier à feu et à sang.

Cette terrible nouvelle se propagea avec la rapidité de la foudre. En moins d'un quart d'heure, les paysans furent sur pied, — armés, les uns de fourches et de fléaux, — les autres de vieilles épées rouillées et de carabines en mauvais état, mais susceptibles, pourtant, d'abattre fort bien leur homme.

Cette armée improvisée alla prendre position dans le parc, et chacun s'embusqua derrière des troncs d'arbres ou dans des massifs.

Les bons Picards détestaient cordialement le trio des nouveaux possesseurs des domaines de La Tremblaye, et ne songeaient pas le moins du monde à empêcher le pillage du château; mais ils craignaient l'envahissement de leurs propres demeures, et ils se promettaient d'exterminer bel et bien les bandits qui devaient, au dire de la valetaille, porter la dévastation dans le village, après avoir saccagé le manoir. Aussi, lorsque La Rose et ses hommes chargés du butin, et chassés par les progrès de l'incendie, se disposaient à aller reprendre leurs chevaux, ils furent, à leur grand étonnement, assaillis par une grêle de balles qui partaient on ne savait d'où.

Deux hommes tombèrent.

Les autres, furieux, s'élancèrent, l'épée au poing, fouillèrent les massifs et répondirent aux coups de carabine par des coups de pistolet.

Alors le combat s'engagea.

Il fut terrible, mais il ne fut pas long. Les aventuriers étaient mieux armés, mais les paysans étaient vingt contre un.

La petite troupe, entourée, attaquée de tous les côtés à la fois, fit une héroïque résistance. Accablés par le nombre, ces héros du crime durent succomber, — non pas cependant sans avoir couché sur le terrain une vingtaine de leurs adversaires.

Sinistrement éclairée par les lueurs flamboyantes de l'incendie, la grande avenue était jonchée de cadavres et ruisselait de sang.

Deux des bandits seulement parvinrent à s'échapper, à regagner l'endroit où se trouvaient les chevaux, et à sortir du parc et du village.

L'un de ces hommes était La Rose. L'ex-sergent avait perdu dans la bagarre un de ses deux yeux, crevé d'un coup de fourche, et son oreille droite, abattue d'un coup de faux.

Ce qui ne l'empêchait point, — un mois environ après les événements que nous venons de raconter, — de parader, avec un bandeau sur l'œil et un emplâtre sur l'oreille, à la taverne de l'*Union de Mars et de Vénus*, en jurant plus que jamais par sa guitare et par son épée, et en fredonnant, aussi faux que possible :

Beaux yeux d'Amaryllis, pleins de traits et de flammes,
Qui blessez tant de cœurs et qui brûlez tant d'âmes,
Je pensais qu'endormis vous me seriez plus doux;
Mais je sens de nouveau vos blessures secrètes.
Ah! vous m'avez surpris, perfide que vous êtes :
Vous cachez-vous ainsi, pour mieux faire vos coups?

§

Quant à Raoul de La Tremblaye, il avait atteint Paris sans encombre, et avec une rapidité singulière, car, ayant vendu ses chevaux à Abbeville, il courait la poste avec Jacques et voyageait pour ainsi dire jour et nuit.

Chose bizarre et qu'il ne s'expliquait pas! — il n'éprouvait point, et bien loin de là, cette joie surhumaine qu'il avait cru devoir résulter pour lui de sa vengeance accomplie.

Son caractère devenait sombre. — Les nuits, il avait des rêves sinistres, — peuplés de cadavres et de fantômes, et éclairés par les lueurs rouges d'un incendie. Alors, il s'éveillait en sursaut, baigné d'une sueur froide, et, malgré lui, il se demandait encore :

— Ne me suis-je pas trop vengé?

## XXVI. — FAUTE D'UNE BALLE.

Raoul de La Tremblaye avait passé bien des jours, bien des mois, bien des années à se dire qu'il ne désirait rien en ce monde aussi passionnément que la vengeance. Il l'avait dit, et il le croyait.

Maintenant que ce but de sa vie venait d'être atteint, était-il heureux? Non pas.

Jamais il ne s'était senti aussi profondément triste et sombre, — jamais il n'avait regardé le présent et l'avenir d'un œil aussi découragé.

Plaisirs, — honneurs, — fortune, — amours, — tout cela lui apparaissait comme à travers un crêpe.

Désormais l'esprit de Raoul ne donnait plus audience qu'à des pensées lugubres. Le triste jeune homme ne connaissait plus que de nom le sommeil et l'appétit. — Aussi le voyait-on pâlir et maigrir de la façon la plus lamentable, et le fidèle Jacques se désespérait.

Raoul, en cet état de choses, fut repris par ces velléités de suicide auxquelles nous l'avons vu, jadis, céder sans trop de résistance, et il les caressa complaisamment et de la meilleure foi du monde.

Cependant, avant d'envoyer son âme, — à laquelle il ne croyait guère, — au diable, — auquel il ne croyait pas du tout, — il résolut de tenter un dernier effort.

En d'autres termes, il décida qu'il essayerait de se raccrocher à la vie par une passion quelconque.

Or, de quelles passions pouvait-il se servir pour cette suprême expérience?

L'amour? — Mais Raoul se persuadait que son cœur était plus mort et plus glacé que celui d'un vieillard.

Le vin? — La seule pensée d'une ivresse habituelle inspirait au jeune homme une de ces répugnances dont on ne triomphe pas.

Le jeu?... — Ah! le jeu?... — C'était vrai.

Donc, restait le jeu.

Raoul se dit que les cartes lui avaient donné sa fortune, et que, — peut-être, — elles ne lui refuseraient pas maintenant quelques-unes de ces émotions puissantes dont il avait besoin pour vivre.

Ce n'était plus le gain qu'il voulait demander aux tapis verts, — c'était un intérêt dans sa vie. Il retourna donc à cette maison de la rue Saint-Honoré, dans les salons de laquelle nous l'avons accompagné si souvent déjà.

Ici, rien ne serait plus facile à un romancier moins consciencieux que nous ne le sommes, que de s'étendre tout à son aise et de raconter, durant bien des pages, d'émouvantes alternatives de perte et de gain...

Mais, mon Dieu! que cela serait donc ennuyeux, et avec quelle religieuse complaisance nous allons nous abstenir!...

Une demi-douzaine de lignes nous suffiront, et grandement.

La chance avait tourné pour Raoul. A sa veine fabuleuse d'autrefois avait succédé une *déveine* invraisemblable. Il perdit, avec une persistance non moins incroyable que celle avec laquelle il avait gagné jadis. Il perdit, sans trêve et sans relâche, — pendant un jour, — pendant deux, — pendant dix!

Raoul se sentait au comble de la joie.

L'édifice de sa fortune se démolissait comme à miracle, mais qu'importe?

Le jeune homme atteignait son but.

Ses sombres tristesses, ses noires préoccupations avaient disparu complètement. Il se retrouvait insouciant comme jadis, — plus que jadis, peut-être, — c'était tout ce qu'il avait souhaité.

Bientôt Raoul vit les derniers louis de son argent comptant se

fondre au feu du lansquenet, comme un monceau de neige aux premiers rayons d'un chaud soleil de printemps.

Alors il vendit le somptueux mobilier de l'hôtel qu'il occupait rue du Pas-de-la-Mule.

Puis ses tableaux...

Puis ses chevaux...

Puis ses bijoux...

Puis sa garderobe tout entière, — ou à peu près.

A l'exception de Jacques, les valets avaient été congédiés.

Raoul loua, dans la rue Richelieu, à un troisième étage, un très-petit appartement meublé, et s'y installa.

L'argent produit par les ventes successives dont nous avons parlé, s'en alla rapidement.

Un beau jour, il ne resta plus au jeune homme que trente louis, — la montre armoriée qui lui venait du marquis Reginald, et qui a joué un si grand rôle dans cette histoire,—et une paire de pistolets, conservés dans le but de se faire, un beau matin ou un beau soir, sauter la cervelle.

Raoul mit vingt louis dans sa poche et s'en alla au jeu avec le projet, — si la veine ne lui était point redevenue favorable, — de donner à Jacques les dix louis restants, avant de se loger une balle dans la tête.

La veine n'avait point tourné. Les vingt louis disparurent en cinq minutes.

Raoul prit très-philosophiquement son parti de cette situation, prévue par lui depuis longtemps. Il quitta la maison de jeu, et, tout en sifflotant du bout des dents un air à la mode, il revint chez lui pour se tuer. Il monta donc ses trois étages, et, comme il avait donné à Jacques la permission de sortir, il ouvrit la porte lui-même avec une clef qu'il avait dans sa poche. Il alluma une bougie. Il enveloppa les dix louis dans une feuille de papier blanc, sur laquelle il écrivit :

« *Ceci est un souvenir pour mon fidèle Jacques.* »

Puis, cela fait, il prit les petits pistolets et il en examina le bassinet, afin de s'assurer que la poudre de l'amorce était sèche.

Raoul eut en ce moment une violente et désagréable déception. Le bassinet était vide... Il enfonça la baguette dans chacun des canons. Ces canons n'étaient point chargés.

Raoul frappa du pied avec colère et fouilla dans un meuble pour y trouver de la poudre et des balles que deux jours auparavant il y avait placées lui-même. Vaine recherche. La poudre et les balles avaient disparu.

— Ah! de par tous les diables!... — s'écria Raoul avec une véritable fureur, — voici qui devient trop fort!...

Et il continua ses investigations dans l'appartement. Elles ne produisirent pas le moindre résultat. Aucun tiroir ne renfermait le moindre grain de poudre ou de plomb.

Les pistolets étaient, ce soir-là, les armes le plus parfaitement inoffensives du monde entier.

Nous ne devons point laisser partager à nos lecteurs l'étonnement naturel de Raoul.

Rien de plus simple et de plus facile que de leur expliquer ce fait qui sembla inouï à M. de La Tremblaye. Guidé par l'instinct de son attachement, Jacques redoutait de voir son maître prendre à l'improviste un parti terrible.

La persistance de Raoul à garder ses pistolets, tandis qu'il se défaisait de tant d'autres objets, en apparence plus utiles, avait redoublé les craintes du jeune valet de chambre. Au risque donc d'encourir la colère et de supporter les reproches de son maître, il avait déchargé les pistolets, et caché la poudre et les balles dans la paillasse de son propre lit.

Or, il était beaucoup trop tard pour que Raoul pût songer à acheter, cette nuit-là, d'autres munitions. Force lui était donc de renoncer, — momentanément du moins, — à son projet meurtrier.

Il lui restait, à la vérité, la ressource de se jeter par la fenêtre, ou de se passer son épée au travers du corps. Mais le suicide a ses manies, ni plus ni moins que toutes les autres passions. Tel Anglais se coupe la gorge avec son rasoir par un jour de brouillard, qui ne se pendrait pour rien au monde. Tel autre, au contraire, s'accroche fort comfortablement à un clou, planté *ad hoc*, qui ne voudrait point se risquer à la glaciale morsure de l'acier.

Le négociant qui se tue pour cause de faillite — (existe-t-il encore aujourd'hui?) — procède avec le pistolet, — l'arsenic lui ferait horreur.

Proposez à la grisette amoureuse de se *détruire* autrement que par le charbon allumé dans un réchaud, — l'infusion de gros sous vert-de-grisés dans du vinaigre, — ou par le plongeon dans la Seine ou dans le canal Saint-Martin, et vous verrez de quel air elle vous recevra. Quelques unes, il est vrai, essayent de se plonger dans le cœur de très-petits ciseaux à découper la broderie; mais, comme elles n'y parviennent point généralement, nous ne mentionnons cette exception que pour mémoire.

Bref, Raoul voulait mourir en se brûlant la cervelle, et pas autrement.

Quand son premier désappointement fut un peu passé,—quand son premier courroux se fut exhalé, il se dit :

— Vivons jusqu'à demain matin, puisqu'il le faut absolument!... somme toute, cette nuit sera bientôt passée!...

Mais, immédiatement après, et par manière de réflexion, il ajouta :

— Bientôt passée!... pas déjà tant... car que faire, la nuit, à moins que l'on ne dorme?... Et, certes, je ne songe guère à dormir.

A force de chercher l'emploi des quelques heures qui lui restaient à vivre, Raoul finit par le trouver.

— Allons au bal de l'Opéra,—se dit-il;—là, du moins, j'attendrai le jour en nombreuse et bruyante compagnie...

Cette résolution une fois prise, Raoul défit le petit paquet préparé pour Jacques. Il mit les dix louis dans sa poche et il quitta l'appartement et la maison, non sans regretter le profond repos que quelques grains de soufre et de salpêtre noircis et un petit morceau de plomb n'auraient point manqué de lui procurer.

Singulières dispositions pour aller au bal!...

Nous pensons qu'aucun de nos lecteurs ne fera difficulté d'en convenir.

### XXVII. — LE BAL MASQUÉ.

Dès le mois de novembre de l'année 1716, M. le duc d'Orléans, régent de France, avait accordé au duc d'Antin la permission de donner, chaque hiver, des bals masqués dans la salle de l'Opéra.

Le nombre de ces bals fut, dans l'origine, réglé à trois par semaine.

Cette fondation d'un amusement nouveau eut dès l'abord un immense succès.

Ce qui contribua, sans aucun doute, à cette vogue, c'est qu'un certain père Sébastien, religieux carme (1), qui, tout moine qu'il était, ne voulait point rester étranger aux plaisirs mondains, avait trouvé le moyen d'élever facilement, et en moins d'une heure, le plancher du parterre au niveau de la scène. La scène, ainsi réunie à la salle, forma un local immense, éclairé par une multitude de lustres, et dans lequel la foule des gens masqués et déguisés donna ses costumes bizarres et bigarrés, et ses multiples intrigues, en spectacle aux gens plus calmes qui remplissaient les loges.

Cette comédie, — au dire des contemporains, — en valait au moins une autre.

Le plus grand nombre des dames, sous le prétexte assez vraisemblable de la chaleur excessive, finissaient, au bout d'un peu de temps, par se découvrir le visage, et laissaient voir ainsi, dans des scènes fort animées, des expressions que le masque immobile aurait malheureusement cachées.

C'était, en vérité, peu de chose que les cinq livres qu'il fallait donner à la porte pour jouir d'un semblable coup d'œil.

Certes, personne n'eût regretté de payer même un louis par tête, les jours où le régent, paraissant à l'Opéra, venait s'offrir aux bons Parisiens comme supplément de spectacle. Assez souvent on pouvait voir Son Altesse Royale parcourir cette arène de folie en tenant par la main une de ses maîtresses, chancelante, comme lui, sous le poids d'une demi-ivresse, et entouré de ses *roués*, ivres tout à fait.

Un certain soir, — après le souper du Palais-Royal, — l'ivresse du régent était telle, que l'un de ses favoris, M. de Canillac, craignit que si Son Altesse descendait, en cet état, dans la salle de l'Opéra, le spectacle ne devînt trop burlesque pour les loges. En conséquence, il supplia Son Altesse de vouloir bien se coucher, affirmant de la façon la plus positive et la plus convaincante, que la poussière, — la chaleur,— l'éclat des lustres, — la musique et le bruit de la foule, ne pourraient manquer de lui donner une abominable migraine.

Le duc eut l'air d'acquiescer à la prière de Canillac; — il se mit au lit en sa présence, et, pour se débarrasser plus promptement de sa surveillance importune, il se mit à ronfler, comme un homme profondément endormi.

M. de Canillac, — enchanté du résultat qu'il venait d'obtenir, — sortit sur la pointe du pied, en se frottant les mains. A peine venait-il de refermer la porte derrière lui, que le régent cessa de ronfler, —ouvrit les yeux,—et joyeux comme un écolier en maraude, s'élança hors du lit et sonna ses valets de chambre. Il se fit habiller, — descendit dans la salle du bal, et la traversa à plusieurs reprises en chancelant et *titubant* d'une façon qui ne tarda pas à attirer sur lui l'attention générale.

Le lendemain, le duc d'Orléans, sachant que M. de Canillac était informé de son escapade, dit, en le voyant entrer :

— Voilà mon mentor qui va bien me gronder de ce que je fis hier, malgré lui!...

— Ne le craignez pas, monseigneur, — répondit le gentilhomme, — car jamais vous ne serez mon Télémaque...

§

Dans la disposition d'esprit où se trouvait Raoul, nous savons qu'il ne venait point au bal de l'Opéra pour y chercher un plaisir, mais tout simplement pour tuer le temps pendant quelques heures.

(1) Historique.

Le jeune homme voulait bien sentir autour de lui du bruit, du mouvement et de la joie, — mais il ne consentait point à être distrait forcément, et malgré lui, des pensées fort peu couleur de rose dans lesquelles il s'absorbait. En conséquence, et afin d'éviter l'obsession des importuns et l'odieux bavardage des indifférents, Raoul loua au vestiaire un domino noir et un masque.

Grâce à cette double précaution, il était complétement impossible qu'il fût reconnu par qui que ce fût. Puis il monta le grand escalier et se jeta résolûment au plus fort de la cohue, — coudoyant à droite et à gauche, sans se préoccuper des murmures menaçants qui s'élevaient sur son passage, dans les groupes qu'il disjoignait.

On comprend facilement qu'un duel, — et même une douzaine de duels, doivent sembler chose de médiocre importance à l'homme qui compte, le lendemain matin, se brûler gaillardement la cervelle.

Ce n'est pas cependant que Raoul cherchât une querelle, — oh! mon Dieu, non. Le coup de pistolet qu'il se destinait lui souriait autant, pour le moins, qu'un coup d'épée donné par une main étrangère. Mais il trouvait une sorte de petite distraction à faire naître autour de lui ces courroux, — et il continuait à fendre la presse, — ni plus ni moins qu'un mari jaloux qui court après sa femme égarée dans la foule.

Du reste, — chose bizarre, — presque phénoménale, et que nous n'entreprendrons pas d'expliquer, — Raoul, sur son chemin, récolta beaucoup d'injures, mais ne rencontra aucune querelle.

Fatigué bientôt de ce travail herculéen qui consistait à séparer violemment les massifs compactes de cette agglomération humaine, Raoul se rendit au foyer.

Là, il se promena longtemps, — aussi lugubre au milieu des folles intrigues d'amour qui se nouaient et s'enchevêtraient autour de lui, que le trappiste, debout au bord de la tombe qu'il creuse pour lui-même et à qui une voix incessante répète :

— Frère, il faut mourir!

Cependant, peu à peu, il sortit à demi de cette morose préoccupation. Voici comment et voici pourquoi :

La plupart des dominos féminins qui se promenaient dans le foyer étaient noirs.

Raoul, dans sa promenade solitaire, ne put s'empêcher de remarquer une jeune femme qui, à dix reprises différentes, se croisa avec lui. Cette jeune femme semblait absolument seule. Elle portait un demi-masque de velours noir à barbe de satin. Son domino était rose.

Cette couleur vive et gaie tranchait sur les costumes sombres et attirait invinciblement le regard.

## XXVIII. — LE DOMINO ROSE.

La jeune femme en domino rose, — avons-nous dit plus haut, — semblait absolument seule.

Les lecteurs sont en droit de nous demander comment nous savons qu'elle était jeune, puisqu'elle portait un masque de velours.

Eh! mon Dieu, n'y a-t-il pas dans la jeunesse quelque chose, — un *je ne sais quoi*, — qui la trahit involontairement, si bien qu'elle se cache? — Le visage du domino rose était caché, — c'est vrai; — mais sa taille, svelte et souple, offrait des contours harmonieux et irréprochables. Ce qu'on apercevait du cou, sous la barbe du masque, était d'une blancheur éblouissante et velouté comme un pastel de Lancret ou de Boucher. Rien ne se pouvait comparer à la petitesse aristocratique des mains, longues et fines, et à la cambrure espagnole du pied le plus ravissant du monde. A travers les ouvertures du carton recouvert de velours noir, les yeux, d'un bleu sombre et profond, lançaient des regards, tantôt vifs comme des flèches acérées, — tant voilés d'un nuage de mélancolique rêverie. Enfin, — dernier indice d'une jeunesse en toute sa fleur, — une boucle de cheveux, d'un châtain pâle et d'une merveilleuse épaisseur, venait, comme un serpent cendré, lécher le haut de l'épaule droite.

Somme toute, il aurait été impossible d'imaginer quelque chose de plus complétement séduisant que cet ensemble enchanteur.

Que devait-ce donc être quand le masque tombait?

Telle fut la réflexion que fit Raoul involontairement, après avoir croisé une demi-douzaine de fois la jeune femme.

Ceci le tira, pour un instant, de sa torpeur ennuyée; mais, presque aussitôt, il se dit que c'était folie, dans sa position d'homme qui n'a plus que deux heures à vivre, de se préoccuper ainsi, ne fût ce que pour un instant, de la séduction plus ou moins grande de l'une des déesses du bal de l'Opéra.

En même temps, et afin de s'assurer d'une façon positive du nombre de minutes qui le séparaient encore du seuil de l'éternité, Raoul tira sa montre et regarda l'heure. Il était cinq heures du matin.

A sept heures, vraisemblablement, il trouverait ouverte quelque boutique d'armurier et pourrait acheter deux charges de poudre et deux balles.

Il ne s'était donc pas trompé en pensant que la marge de son existence n'avait plus que la largeur d'une couple d'heures environ.

Raoul hocha la tête d'un air satisfait et remit sa montre dans son gousset.

Il n'avait point encore achevé ce mouvement, quand un petit cri retentit à côté de lui... Un bras tremblant s'appuya sur le sien, en s'y soutenant avec force, et une voix singulièrement douce mais agitée par l'émotion balbutia à son oreille :

— Vous êtes le chevalier Raoul de La Tremblaye... n'est-ce pas?...

A cette question inattendue, Raoul tressaillit et regarda avec stupeur celui ou celle qui le reconnaissait ainsi, malgré son masque, et qui venait de lui adresser cette question.

C'était la jeune femme au domino rose.

Muet de surprise, Raoul cherchait une réponse.

La voix reprit, mais avec un accent suppliant et passionné :

— Oh! de grâce, monsieur, daignez me dire si vous êtes celui que je viens de nommer?

— Je suis en effet le chevalier de La Tremblaye... — répondit Raoul.

— Que Dieu soit béni! — s'écria la jeune femme, — que Dieu soit béni de permettre que je vous retrouve!... je ne l'espérais plus...

— Quoi, madame, vous me cherchez?

— Oui, certes, et depuis bien longtemps!

— A quoi dois-je attribuer un si grand bonheur? — car, enfin, il me semble...

Raoul s'interrompit :

— Que vous ne me connaissez point? — acheva la jeune femme.

— Je ne le crois pas, du moins... — est ce que je me trompe?

— Peut-être... dans tous les cas, vous le voyez, moi je vous connais...

— Ceci n'est pas douteux; mais comment se fait-il que, sous ce déguisement, vous m'ayez reconnu?

— Vous le saurez plus tard...

— Pourquoi pas tout de suite?...

— Parce que, répondre à votre question, c'est vous révéler tout mon secret...

— Et vous voulez le garder pour vous?

— Je veux, du moins, choisir un autre endroit que celui-ci pour vous l'apprendre...

— Vous piquez étrangement ma curiosité, madame...

— Il ne tient qu'à vous de la satisfaire...

— Quand?

— Tout à l'heure.

— Et comment cela?

— Êtes-vous libre?

— Oui.

— Alors quittons ce bal.

— Pour aller où?

— Chez moi.

— Soit, — dit Raoul; — je vous accompagnerai, madame; mais je dois, d'avance, vous annoncer une chose.

— Laquelle?

— C'est qu'il m'est impossible de vous consacrer plus de deux heures...

— Impossible?

— Complétement.

— Peut-être avez-vous un rendez-vous? — dit le domino rose en tressaillant.

— Précisément.

— Avec une femme, sans doute?

Raoul ne répondit que par un signe de tête affirmatif, accompagné d'un sourire indéfinissable. Celle avec qui il avait rendez-vous était bien une femme, en effet...

— Et, — demanda le domino rose, — rien ne pourrait vous faire renoncer à ce rendez-vous?

— Rien.

— En êtes-vous bien sûr?

— Oh! mon Dieu, oui.

— Celle qui vous attend est donc bien belle et bien aimée?

Raoul ne répondit pas.

Mais il eut aux lèvres ce même sourire dont nous avons parlé tout à l'heure.

La jeune femme reprit, avec une intonation âpre et jalouse qu'elle ne pouvait parvenir à dissimuler entièrement :

— Est-elle ici?

— Celle que je rejoindrai dans deux heures? — demanda Raoul.

— Oui.

— Si belle que vous soyez, madame, — répondit le chevalier, — vous cesseriez d'être la reine de ce bal, si celle qui m'attend était ici... — elle n'aurait qu'à paraître pour dominer... elle n'aurait qu'à toucher du bout du doigt l'épaule des mieux épris et des plus amoureux, et ceux là, sans même regarder en arrière, quitteraient leurs maîtresses pour la suivre...

— Je ne vous comprends pas, — murmura le domino rose.

Raoul poursuivit avec une sorte d'exaltation :

— Celle qui m'attend est la reine du monde... — Messaline insatiable, qu'on la craigne ou qu'on l'appelle, quand elle vous veut, elle vous prend... personne ne lui résiste, et personne ne lui est infidèle, car ses amants ne sortent plus de ses bras, une fois qu'elle les a refermés sur eux...

— Et cette femme... cette femme... — demanda le domino rose, — qui donc est-elle?

— C'est la mort, — répondit Raoul.

La main du domino rose se crispa sur le bras de M. de La Tremblaye...

— Ah! — s'écria-t elle, — je devine... vous vous battez en duel dans deux heures!...

— Non, madame.

— Mais alors?...

— Je ne me bats point, — poursuivit Raoul; — mais, dans deux heures, je me tue...

— Vous vous tuez?...

— Parfaitement.

Sans le masque de velours noir, on eût vu le visage du domino rose devenir pâle comme une cire vierge.

— Vous vous tuez!... — répéta t-elle pour la seconde fois, — mais d'une voix si faible qu'elle était à peine distincte.

Raoul s'inclina affirmativement.

— Mais pourquoi?... pourquoi?... — balbutia la jeune femme.

— Ah! ceci est mon secret; moi aussi j'ai mes mystères...

— Ce secret, ne me le direz-vous point?

— M'avez-vous dit le vôtre?

— Mais, moi, j'ai promis de vous l'apprendre...

— Eh bien, quand vous aurez parlé, peut-être parlerai-je à mon tour...

— Me le jurez-vous?...

— Impossible!... madame!... impossible!... je ne jure absolument rien... j'ignore entièrement ce que je ferai, puisque, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, cela dépend un peu de vous.

En achevant cette phrase, Raoul tira sa montre pour la seconde fois.

— Comme le temps passe! — dit-il ensuite, — nous n'avons plus que trois quarts d'heure...

— Venez donc, alors!... venez vite!..

Et, se cramponnant avec force au bras de M. de La Tremblaye, le domino rose l'entraina rapidement à travers les couloirs encombrés de monde.

Quelques secondes leur suffirent pour atteindre l'escalier.

— Quelle peut être cette aventurière? — se demanda Raoul, — et comment me connait-elle?

Sous le vestibule, parmi la foule des laquais et des valets de pied attendant leurs maîtres, se remarquait un heiduque gigantesque, splendidement vêtu d'écarlate et galonné sur toutes les tailles.

A la vue du domino rose, le colosse se leva vivement son bonnet fourré et galonné à la main.

— Ma voiture, — lui dit la jeune femme.

L'heiduque s'élança.

L'étonnement de Raoul redoublait.

### XXIX. — LA MONTRE.

Au bout de quelques secondes l'heiduque reparut.

— La voiture de madame, — dit il.

Le domino rose reprit le bras de Raoul et sortit avec lui.

Devant le péristyle du théâtre attendait un magnifique carrosse, étincelant de dorures, mais sans armoiries. Un valet de pied, galonné comme l'heiduque, tenait la portière ouverte. Un énorme cocher, magistralement assis sur un large siége à housse écarlate, avait peine à contenir la fougue de deux chevaux noirs de la plus grande taille.

La jeune femme monta.

Raoul s'élança à côté d'elle.

Le valet de pied referma la portière avec un claquement strident, et les chevaux partirent à un trot prodigieux.

A peine le carrosse venait-il de s'ébranler, que le domino rose s'empara de l'une des mains de Raoul et la serra entre les siennes.

M. de La Tremblaye sentit une larme brûlante couler sur cette main.

— Vous pleurez! — s'écria-t-il.

— Oui, — murmura la jeune femme.

— Et pourquoi?

— Parce que mon cœur se brise!... parce que, d'ici à quelques instants, ma vie va se décider... parce que, tout à l'heure, quand vous allez me voir à visage découvert, vous me repousserez sans doute avec horreur...

— Vous repousser? — interrompit Raoul, — et pourquoi? n'êtes-vous donc pas belle?

— Je suis belle... du moins on le dit...

— Eh bien?...

Au lieu de répondre, la jeune femme poursuivit :

— Mon cœur se brise, enfin, parce que, jadis, je vous ai fait bien du mal... j'ai du moins contribué à vous en faire... et depuis ce temps-là, je vous aime... je vous cherche... et, au moment où j'aurais pu, peut-être, réparer le passé, voici que je vous retrouve... mais c'est pour vous reperdre encore, puisque vous voulez mourir...

Et les larmes de la jeune femme tombaient, plus pressées et plus brûlantes, sur la main de Raoul. Elle souleva cette main et elle l'approcha de ses lèvres qui s'y appuyèrent passionnément.

— Mais qui donc êtes-vous?... qui donc êtes-vous? — s'écria M. de La Tremblaye.

— Qui je suis... hélas! vous ne le saurez que trop tôt...

Raoul allait insister pour le savoir à l'instant même. Mais le carrosse cessa de rouler.

Pendant l'entretien qui précède, le rapide attelage avait dévoré la distance qui séparait le Palais-Royal de ces terrains vagues sur lesquels s'élèvent aujourd'hui les rues de Clichy, de Londres, de Berlin, d'Amsterdam, etc..

Une faible partie de ces terrains était occupée par de grands jardins et de *petites maisons* à l'usage des roués du régent et des traitants millionnaires.

Le carrosse venait de franchir une large porte cochère, et, tournant autour d'une pelouse arrondie, il s'était arrêté devant le perron d'un petit hôtel merveilleusement élégant.

La portière s'ouvrit.

Raoul et sa compagne descendirent.

A la suite du domino rose, M. de La Tremblaye franchit cinq ou six pièces meublées avec un luxe princier.

Tous deux pénétrèrent dans un petit salon, ou plutôt dans un boudoir tendu de satin bleu brodé de fleurs d'argent.

Les siéges, — les écrans, — les paravents étaient en laque de Coromandel.

Dans la cheminée flambait un feu vif et clair. Les bougies d'un lustre et de deux candélabres répandaient une clarté diurnale.

Devant le foyer, une table de laque supportait ces viandes froides, ces confitures et ces pâtisseries que l'on appelait un *en cas*. Les vins de France et d'Espagne étincelaient dans des carafons de verre de Venise, constellés d'étoiles d'or.

Enfin, de chaque côté de la cheminée, deux larges et profondes chauffeuses semblaient preparées pour le repos, la causerie et les amoureuses langueurs.

D'un seul coup d'œil Raoul remarqua tous les détails dans lesquels nous venons d'entrer, et bien d'autres que nous oublions.

Il en conclut qu'il se trouvait chez une grande dame millionnaire, ou chez l'une des reines de la galanterie vénale

Mais Raoul connaissait fort peu les *impures* à la mode, et pas du tout les véritables grandes dames.

Aussi, comme il n'entrevoyait aucune issue à ses perplexités, il ne put que répéter :

— Mais, enfin, qui donc êtes-vous?

L'inconnue porta la main à son masque.

Mais, au moment de l'arracher, elle se jeta aux genoux de Raoul.

— Que faites-vous? — balbutia ce dernier en s'efforçant de la relever; — madame, au nom du ciel...

— Jurez-moi... — interrompit la jeune femme, — jurez-moi que, lorsque vous aurez vu mon visage, vous ne me témoignerez ni mépris ni colère... jurez-moi que vous écouterez jusqu'au bout ce que je veux vous dire...

— Pouvez-vous en douter?

— Jurez!

— Eh bien, je jure.

La jeune femme se releva.

— Regarde-moi donc, — dit-elle, — regarde... et souviens-toi que tu viens de jurer...

Le masque tomba.

Raoul vit apparaître, entre les boucles épaisses d'une admirable chevelure, un frais et doux visage un peu pâle.

Un regard lui suffit pour reconnaître ce visage.

— Émeraude!... — s'écria-t il, — Émeraude!...

— Oui, — balbutia la jeune femme en baissant la tête, — oui, Émeraude... c'est-à-dire la misérable fille qui vous a dépouillé... volé... et qui vous aime...

— Émeraude!... — répéta Raoul pour la troisième fois.

Puis il murmura, mais assez haut pour être entendu de la jeune femme :

— Celle à qui si souvent j'ai rêvé!... l'ange bienfaisant qui me vennit en aide avec une pitié si douce... — Émeraude!... la fée aux blonds cheveux que mes lèvres appelaient, parce que mon cœur voulait l'aimer...

— Raoul!... Raoul!... — cria la jeune femme avec l'expression d'une joie surhumaine, — est-ce que c'est vrai... est-ce que c'est bien vrai, ce que tu dis là?...

— Pourquoi mentirais-je, Émeraude?...

— Mais non!... c'est impossible!... impossible!...

— Pourquoi?

— Vous aviez donc tout oublié?

— Je me souvenais, au contraire...

— Mais ces hommes... ces misérables qui vous ont dépouillé... vous saviez cependant que j'étais leur complice?...

— Leur complice? non.. je n'en crois rien. Sans doute, ils avaient fait de vous un instrument docile, en se servant de moyens que

j'ignore... mais si vous étiez leur esclave, vous n'étiez pas leur complice... et la preuve, c'est que ces hommes m'ont volé et que, vous, tout ce que vous aviez pu sauver dans les debris de mon naufrage, votre part do butin, vous me l'avez rendue...

Émeraude pleurait silencieusement. Mais c'étaient des larmes de joie, qui, maintenant, coulaient sur ses joues veloutées.

Raoul poursuivit, en tirant sa montre de sa poche et en la présentant à Émeraude :

— Oh! je me souviens, comme si cela s'était passé aujourd'hui, du jour où, pour la seconde fois, on me remit à l'hôtel de la *Toison d'or* un petit paquet qui portait mon adresse... j'ouvris ce paquet; il renfermait cette montre, cette montre, pour moi un trésor, une relique!... et, à côté de la montre, ces quatre mots :

DE LA PART D'ÉMERAUDE.

J'appuyai contre mes lèvres la montre et le billet, et je m'écriai :

— Pauvre fille!... c'était une noble et belle nature que les hasards de la vie ont égarée!... pauvre fille!... Dieu ne l'avait point créée pour en faire l'associée et la complice de voleurs! si jeune!... si belle!... tant de cœur! et retenue si bas par des chaînes mystérieuses!... Oh! que ne vient-elle à moi!... à moi qui pourrais encore l'aimer et qui la relèverais par mon amour!...

Pour la seconde fois Emeraude s'était agenouillée devant le jeune homme.

— Vous avez dit cela, Raoul? — lui demanda-t-elle en élevant sur lui son beau regard, baigné des lueurs d'une ineffable béatitude, — vous avez dit cela?

— Je l'ai dit... et je le pensais... et je le pense encore... et je m'en souviens, je vous le répète, comme si cela s'était passé aujourd'hui...

— Ah! — s'écria Emeraude en se relevant, en enlaçant Raoul dans une étreinte passionnée, et en appuyant contre son cœur la montre armoriée qu'il tenait encore à la main, — cette montre m'a porté bonheur!... c'est mon talisman... oui, c'est mon talisman...

— Comment cela? — demanda Raoul intrigué de ces exclamations bizarres...

— Eh!... — poursuivit la jeune femme en couvrant la montre de baisers fous, — ne devinez-vous donc pas que c'est grâce à ce bijou, si bien connu de moi, que je vous ai deviné, cette nuit, au bal de l'Opéra?...

— Oh! — dit Raoul, aux yeux de qui la lumière se faisait soudain, — je comprends maintenant...

Soudain, l'étincelle de la joie s'éteignit dans les prunelles bleues d'Emeraude. Le sourire disparut de ses lèvres et son visage tout entier prit une expression de morne stupeur.

Cette expression n'échappa point à Raoul.

— Qu'avez-vous donc? — demanda-t-il.

Emeraude ne répondit pas. Mais ses yeux ne pouvaient se détacher du cadran de la montre. Les aiguilles couraient rapidement et marquaient six heures et demie.

Une heure et demie auparavant, Raoul avait dit au domino rose qu'il se tuerait dans deux heures.

## XXX. — ÉMERAUDE.

— Emeraude, — répéta Raoul en prenant la main de la jeune femme, — qu'avez-vous?

Emeraude, au contact de cette main, fit un mouvement brusque, comme si elle s'éveillait d'un rêve. Une légère teinte rose envahit ses joues et jusqu'à son front.

La flamme d'une résolution immuable étincela dans ses yeux; elle murmura, non point en réponse à la question de Raoul, mais se parlant à elle-même :

— Eh bien, s'il veut encore mourir, nous mourrons ensemble...

Raoul comprit, et, nous devons l'avouer, il éprouva une rapide mais profonde émotion.

— Pauvre enfant... pauvre enfant... — dit-il, — c'est donc bien vrai, vous m'aimez?

— Si je l'aime! — s'écria Émeraude, — il demande si je l'aime, mon Dieu!

— Mais depuis quand?

— Depuis toujours!... Je vous aime, Raoul, depuis le premier instant où nous nous sommes rencontrés... où on vous a présenté à moi... mais je ne me suis aperçue véritablement de cet amour que plus tard... Alors il était trop tard! Vous aviez quitté l'hôtellerie de la *Toison d'or*, et toutes mes démarches pour retrouver vos traces ont été inutiles... Depuis ce moment, Raoul, j'ai vécu en pensant à vous, et il n'y a pas eu une heure dans ma vie, pas une minute, pas une seconde, où votre image n'ait été dans mon cœur et votre nom sur mes lèvres.

— Et depuis lors, — demanda M. de La Tremblaye d'un air de doute, — depuis lors, vous avez été fidèle à mon souvenir... fidèle à votre amour?

Emeraude étendit la main.

— Fidèle d'âme et de corps! — dit-elle avec solennité, — Raoul, je vous le jure.

Un sourire légèrement incrédule vint aux lèvres du jeune homme. Emeraude aperçut ce sourire et en devina le sens.

— Ah! — s'écria-t-elle, — vous doutez!...

— Chère enfant, — murmura M. de La Tremblaye, — me croyez-vous donc la prétention extravagante de vous demander compte du passé?

— C'est vrai, — murmura tristement Emeraude, — quel compte pourriez vous me demander? que suis-je pour vous? que vous importe ce que j'ai été et ce que j'ai fait? Vous me connaissez assez pour savoir que je n'ai droit qu'à votre mépris...

Raoul voulut répliquer.

Mais la jeune femme ne lui en laissa pas le temps. Elle poursuivit :

— Et pourtant, plutôt que d'être infidèle à votre souvenir et à mon amour, je serais morte cent fois!... Je ne vous demande pas de le croire, mais c'est la vérité.

Raoul ne répondit point. Il promena un regard, distrait en apparence, sur tous les objets qui l'entouraient.

— Chez qui sommes-nous? — demanda-t-il au bout d'un instant.

— Chez moi, — balbutia Emeraude.

— Ah! — fit Raoul.

— Cela vous étonne?

— Non, certes! — pour vous rien n'est trop beau!... rien n'est trop riche ni trop luxueux... Seulement...

— Eh bien?

— Eh bien, je dois vous faire compliment de votre fortune rapide; car vous êtes riche, n'est-ce pas?

— Oui, — répondit Emeraude, — très-riche...

— La fortune ne fait pas le bonheur, — dit philosophiquement Raoul, — mais elle y contribue... Vous avez hérité, ma chère?

— Moi, et de qui?...

— De quelque parent, j'imagine...

— Je n'ai pas de famille.

— Ah! fort bien, — répliqua Raoul, — je n'insiste pas plus longtemps...

Depuis quelques instants, le ton du jeune homme était bien changé. Son accent avait perdu la tendresse compatissante qui rendait Emeraude si heureuse au commencement de l'entretien, pour devenir sec et railleur.

La cause de ce changement est simple. Raoul ne croyait point un seul mot de tout ce que lui disait Emeraude, et il savait mauvais gré à cette dernière de chercher à le prendre pour dupe. Il aurait mille fois mieux aimé l'entendre lui avouer tout franchement qu'elle était la favorite du régent ou la maîtresse de quelque fermier général.

Comment, en effet, expliquer d'une autre façon les somptuosités vraiment royales au milieu desquelles vivait l'ex-associée de M. Benoit et des autres chevaliers d'industrie de la rue du Geindre.

Emeraude lut, comme en un livre ouvert, tout ce qui se passait dans le cœur de Raoul.

— Mon ami, — lui dit-elle d'une voix lente et grave, — je vais vous confier le secret de ma fortune... C'est mettre ma vie entre vos mains... mais j'en suis heureuse... si vous ne m'aimez pas, je veux mourir...

En ce moment la pendule placée sur la cheminée du petit salon sonna sept heures.

Un jour blafard pénétrait dans l'appartement à travers les rideaux entre-bâillés.

Raoul regarda la pendule et passa la main sur son front.

Sept heures!... L'heure fixée pour son suicide.

## XXXI. — L'OR.

Emeraude avait suivi la direction de son regard. Elle devint livide.

Le regard de Raoul quitta le cadran de la pendule pour revenir au visage de la jeune femme. Ce visage était décomposé par l'émotion et l'épouvante.

— Veux-tu toujours mourir? — dit-elle d'une voix brisée et méconnaissable.

— Oui, toujours.

— Rien ne te rattache à la vie?

— Rien.

Le froncement convulsif des sourcils d'Émeraude révéla qu'une douleur aiguë la mordait au cœur. Mais sa physionomie redevint calme aussitôt.

— Eh bien! — dit-elle, — mourons ensemble...

— Quoi! — s'écria Raoul, — vous voulez...

— Partager ton linceul au défaut de ta vie... oui, je le veux, et je te supplie de le vouloir aussi.

— Soit, — dit Raoul.

Emeraude s'approcha d'un petit meuble de laque. Elle toucha un ressort : le meuble s'ouvrit.

Sur une tablette illustrée de pagodes et de mandarins, elle prit

un flacon de cristal, rempli d'une liqueur limpide et transparente comme de l'eau de roche.

Puis elle revint auprès de la cheminée en tenant ce flacon à la main.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul.

— Un poison qui foudroie et ne fait pas souffrir...

— Y en a-t-il assez pour deux?

— Il y en aurait assez pour cent; une aiguille, trempée dans ce poison, tue aussi vite et aussi sûrement qu'une balle au cœur.

Elle posa le flacon sur la cheminée, prépara deux verres sur la petite table, les remplit à demi d'un vin brillant de Lacryma-Christi récolté sur le Vésuve, et dit, en reprenant le flacon et en s'apprêtant à le déboucher :

— Nous allons partager...

Mais le jeune homme l'arrêta. Depuis un instant déjà Raoul ne voulait plus mourir. Il venait de comprendre, dans toute son étendue, l'amour réel, immense, exclusif d'Émeraude.

Le lourd fardeau de son ennui et de ses tristesses avait disparu comme par enchantement. Il ne se souvenait que d'une chose : c'est qu'Émeraude était jeune et belle, qu'elle l'aimait, et que, lui, il avait vingt-cinq ans à peine.

Aussi, quand Émeraude étonnée se retourna, Raoul l'enveloppa de ses deux bras, et approchant ses lèvres ardentes de sa petite oreille, qu'on eût dit sculptée par Phidias dans un marbre blanc de Carrare, il murmura :

— Au lieu de mourir tous deux, ne vaut-il pas mieux vivre ensemble?...

§

Au moment où nous rejoignons nos deux personnages, que nous avons jugé convenable d'abandonner pour quelques heures aux douceurs du tête-à-tête, ils étaient assis en face l'un de l'autre, à chaque angle de la cheminée.

Raoul parlait. Il racontait son histoire à Émeraude.

Mais, cette fois, il ne bâtissait point un roman, comme à l'époque où la jeune femme et lui s'étaient rencontrés jadis sous les dangereux auspices du bonhomme Benoit. Il disait véritablement sa vie tout entière et telle qu'elle avait été. Il ne déguisait rien des phases brillantes et néfastes de cette existence d'aventurier, de bohême, de gentilhomme.

La chaumière des Rigaud, — le château de La Tremblaye, — Réginald, — le repas des funérailles, — les héritiers, — la maison de jeu, — Déborah, — Hébé, — le mariage, — l'adultère, — la vengeance, toute cette étrange épopée dont nous venons de tracer le sommaire en quelques mots, passa sous les regards d'Émeraude.

Elle écoutait, haletante, oppressée, émue, tantôt riant, tantôt pleurant.

Elle s'irritait des amours de Raoul...

Elle partageait ses haines, ses espoirs; — avec lui, elle caressait les rêves de la vengeance.

Avec lui, elle regrettait de s'être trop vengée.

Quand Raoul eut achevé, Émeraude avait la fièvre. Un rose vif colorait ses joues, son regard étincelait d'un éclat pareil à celui du diamant. Elle était d'une incomparable beauté.

Raoul s'agenouilla devant elle et murmura :

— J'ai bien fait de ne pas mourir!...

Après les dernières paroles de M. de La Tremblaye, il y eut un moment de silence.

Puis Raoul, enlaçant de ses bras la taille souple et frémissante de sa jeune et belle maîtresse, lui dit :

— Tu sais ma vie... c'est à toi de parler maintenant; tu as promis de me révéler le secret de ta fortune... j'attends...

— Oh! ce sera bien court, — répondit Émeraude; — mais, d'abord, écoute-moi...

Raoul fit un geste qui témoignait de son attention.

La jeune femme reprit :

— Après une existence telle que la tienne, tu dois être au-dessus des préjugés, n'est-ce pas?

— Certes! — dit Raoul.

— Tu dois prendre les hommes pour ce qu'ils sont...

— Et Dieu m'est témoin, — s'écria Raoul, — que je les estime à leur juste valeur!

— Eh bien, si l'on t'offrait une domination absolue, un pouvoir sans bornes, infini, en un mot la toute-puissance, à la condition d'engager contre ces hommes que tu méprises une guerre occulte, mais terrible, dans laquelle tu seras vainqueur.

— Eh bien?

— Accepterais-tu?

— Sans hésiter.

— Bien vrai?

— Je te le jure!...

— Alors, Raoul, ce pouvoir, cette domination, cette toute-puissance, je te les offre!...

— Toi! Émeraude!...

— Oui, moi... la pauvre Émeraude...

— Tu parais sérieuse et convaincue, mon enfant, et pourtant, malgré moi, je me demande si tu railles ou si tu es folle?...

Un sourire triomphant fit étinceler les dents de la jeune fille sous ses lèvres de corail.

— L'or est-il le maître du monde? — demanda-t-elle d'une voix calme. — Admets-tu cela, Raoul?

— Je l'admets.

— La royauté de l'opulence a-t-elle le pas sur toutes les autres? — Admets-tu cela aussi?

— Oui, si cette opulence est immense, infinie, sans bornes, comme ce pouvoir dont tu parlais tout à l'heure.

— L'homme qui pourrait puiser sans cesse dans des trésors aussi inépuisables que les grains de sable du bord de la mer, serait-il, s'il le voulait, un dominateur absolu?

— Oui... mais cet homme n'existe pas...

Émeraude quitta son siége. Elle saisit la main de Raoul et lui dit :

— Viens avec moi...

Raoul se laissa entraîner.

Émeraude s'approcha de la muraille. Elle appuya son doigt sur l'une des fleurs d'argent brodées dans la tenture. Une petite porte, admirablement dissimulée dans les plis nombreux de l'étoffe, tourna sans bruit sur ses gonds invisibles.

La jeune femme introduisit Raoul dans un cabinet de moyenne grandeur.

Ce cabinet n'avait pas de meubles. Les murailles disparaissaient sous un amoncellement de sacs qui s'élevaient jusqu'au plafond.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Raoul.

Émeraude, au lieu de répondre, essaya de détacher la corde mince qui nouait la gueule d'un des sacs; mais ses doigts mignons n'y parvinrent point.

Elle fit un petit geste d'impatience. Puis se tournant vers son amant, elle lui dit :

— Donne-moi ton épée...

Raoul obéit.

Émeraude prit l'arme par la poignée et d'un coup de pointe entailla l'un des sacs.

Aussitôt, par la blessure béante, des milliers de pièces d'or ruisselèrent sur le plancher.

Émeraude éventra de même un second sac. Puis un troisième.

Des cascades métalliques inondèrent la chambre avec un joyeux bruissement.

L'étrange inondation montait. Raoul et sa compagne avaient de l'or jusqu'aux chevilles.

M. de La Tremblaye, stupéfait, n'en pouvait croire ses yeux et se demandait s'il était réellement éveillé.

— Eh bien, incrédule, qu'en dis-tu? — demanda Émeraude en souriant.

Et comme Raoul ne répondait pas, la jeune femme poursuivit :

— Ces tas d'or qui t'étonnent et t'éblouissent ne sont pas la cent millième partie des richesses que je puis mettre à ta disposition...

— Mais qu'es-tu donc?... — balbutia Raoul. — Es-tu une fée... un génie?...

— Je suis la reine, — répondit Émeraude.

— La reine? — répéta le jeune homme.

— La reine des faux monnayeurs du *Château maudit!*

Raoul regarda Émeraude. Puis, se baissant vivement, il ramassa une poignée d'or et se mit à étudier chaque pièce, comme un usurier prêteur sur gages regarde un diamant qu'on lui apporte en dépôt. Mais l'examen le plus attentif vint démentir à ses yeux le sens des paroles d'Émeraude.

— Tu te moques de moi, — dit-il en laissant retomber les louis qu'il tenait dans sa main, — cet or est bon.

— Tu vois, du moins, — répliqua Émeraude, — qu'il peut tromper les plus habiles...

— Quoi, tu persistes?...

— A soutenir la vérité... oui, sans doute.

— Mais ce que tu me dis là est incroyable!...

— Incroyable, soit!... mais réel... dans un instant tu seras convaincu...

Émeraude ramena Raoul dans le petit salon aux tentures bleues. Elle referma la porte mystérieuse, et les jeunes gens reprirent leurs places aux deux angles de la cheminée.

Émeraude commença alors un récit, trop long pour que nous le reproduisions ici, mais dont nous allons donner la substance.

Un jour, quelque temps après l'épisode du *Bélier d'argent*, et alors que la jeune femme était encore affiliée à la bande des chevaliers d'industrie de la rue du Geindre, un inconnu s'était présenté chez elle.

— Madame, — lui avait-il dit d'emblée et sans le moindre préambule, — je viens à vous comme ambassadeur...

— Et de quelle puissance? — avait demandé Émeraude en riant.

— D'une puissance qui vous offre une couronne...

— Une couronne, dites-vous?...

— Mon Dieu, oui.

— Et laquelle?



La protégée de notre major avait passé pour s'intéresser à moi. (Page 194.)

— Celle de la richesse et du luxe, puisque vous avez déjà celle de la grâce et de la beauté... en d'autres termes, pour vous proposer une fortune immense... Acceptez-vous?

— Cela dépend.

— De quoi?

— Des conditions.

— Oh! elles sont simples...

— Enfin, voyons...

— Il ne s'agit que d'avoir l'hôtel le plus élégant, les équipages les plus splendides, de donner des fêtes, enfin de mettre en circulation beaucoup d'or...

— Jusqu'à présent cela me paraît facile... Mais ensuite?

— Ensuite il n'y a rien...

— Quoi, c'est là tout?

— Tout absolument.

— Impossible!...

— Je vous l'affirme!...

— Allons, monsieur, il doit y avoir quelque petit mot que vous n'avez pas encore prononcé...

— Au fait, c'est juste; mais ce mot, madame, est pour vous de nulle importance...

— Voyons-le toujours...

— Mon Dieu, le voici : l'or que vous dépenserez sera faux.

Emeraude tressaillit.

— De la fausse monnaie!... — s'écria-t-elle.

— Tout bonnement, — dit l'inconnu de l'air le plus naturel.

— Mais, monsieur, savez-vous bien que les faux monnayeurs sont roués tout vifs en place de Grève.

— Je ne l'ai jamais ignoré, madame...

— Jolie perspective, alors!...

— Elle n'existe pas pour vous.

— Comment?

— Le danger est nul.

— Prouvez-moi cela.

— C'est ce que je vais essayer de faire...

L'inconnu entra alors avec Emeraude dans des détails infiniment compliqués, tendant à lui démontrer, d'abord, qu'elle n'avait point affaire à de vulgaires faux monnayeurs pratiquant sur une échelle misérable leurs imitations maladroites et se faisant arrêter par la police à l'émission de la dixième pièce.

Il s'agissait d'une immense opération, admirablement organisée. Les ateliers de fabrication se trouvaient dans un vieux château situé à quelques lieues de Saint-Germain; l'exactitude de la reproduction était telle, que, grâce à un alliage de métaux encore inconnu du vulgaire et des savants, les pièces d'or pouvaient tromper les regards les plus exercés et les plus scrutateurs.

Emeraude fit observer à l'inconnu que, les choses se trouvant dans une situation semblable, elle ne comprenait pas à quoi elle pourrait être utile à l'association des faux monnayeurs.

L'interlocuteur de la jeune femme s'attendait à cette objection.

— Je vais avoir l'honneur, — dit-il, — de vous répondre, madame... et, je l'espère, de vous convaincre.

## XXXII. — UNE ROYAUTÉ.

En effet, l'inconnu expliqua fort clairement et fort catégoriquement à Emeraude que les membres de l'association honorable dont il était le mandataire et l'ambassadeur, éprouvaient littéralement l'embarras des richesses, — maladie rare et fort enviée.

Ces honnêtes gens ne savaient comment lancer dans la circulation les sommes immenses qui s'entassaient chaque jour dans les souterrains du vieux château dont nous avons parlé. Il leur était tout à fait indispensable de se créer de hautes relations dans un monde où ils recruteraient sans peine des complices que le soupçon ne pourrait point atteindre. On devine qu'ils jetaient d'avance leur dévolu sur certains dissipateurs appartenant à d'illustres familles.

Or, une femme seule, et une femme réunissant les triples condi-

tions de la jeunesse, de l'esprit et de la beauté, pouvait établir les premiers fondements de ces relations.

Le hasard leur fit rencontrer Émeraude, et il leur sembla qu'ils ne pourraient pas trouver mieux.

Émeraude en effet, riche, célèbre par sa beauté et par son luxe, ouvrant ses salons, donnant des fêtes brillantes, attirerait chez elle, indubitablement, l'élite de la mauvaise compagnie de haut lieu. Elle passerait pour la plus à la mode des courtisanes, et son hôtel serait un terrain neutre où les chevaliers de la fausse monnaie pourraient coudoyer les fils de grands seigneurs et tendre leurs filets en eau trouble.

Quant à Émeraude, il était parfaitement entendu qu'on détournerait un des bras du nouveau Pactole pour le faire affluer chez elle.

La proposition, formulée ainsi, était parfaitement acceptable et fut acceptée.

Émeraude, connue à partir de ce moment sous le pseudonyme de *madame de San-Lucar*, étonna Paris par la magnificence de ses équipages qui dépassèrent de bien loin ceux des plus célèbres entre les impures de l'Opéra. Bientôt il ne fut question que de l'éblouissante étrangère, de son hôtel, de ses soirées. Il devint de bon goût d'être de ses amis, et parmi les plus grands seigneurs du royaume, plusieurs sollicitèrent la faveur de ses invitations.

Jamais femme ne fut plus entourée ni plus courtisée qu'Émeraude, et cependant, chose bizarre, on ne lui connut pas d'amant.

Émeraude ne tarda guère à prendre sur ses complices un empire absolu.

Leur chef étant venu à mourir, la jeune femme avait été proclamée la reine de l'étrange association.

C'est cette royauté dont elle voulait maintenant se démettre en faveur de Raoul.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

§

Telle fut, nous le répétons, la substance du récit d'Émeraude, récit qu'elle termina en disant :

— Ce pouvoir suprême, entre mes mains, n'était qu'un éventail... entre les tiennes, ce sera un sceptre... Raoul, acceptes-tu?...

Toutes les réflexions du jeune homme avaient été faites tandis qu'Émeraude parlait. Aussi, répondit-il sans hésiter :

— J'accepte.

— Vive le roi! — cria Émeraude.

Et jetant ses deux jolis bras autour de la tête de son amant, elle l'embrassa avec passion.

— Maintenant, — demanda-t-elle ensuite, — il faut que mon roi me dise quand il lui conviendra de se faire connaître par ses sujets?

— Mes sujets! — fit Raoul en riant; — quels sont-ils?

— Les membres de la colonne souterraine et mystérieuse...

— C'est juste, les hôtes du *Château maudit*, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Eh bien, ma chère Émeraude, nous irons quand tu voudras.

— Moi, je n'ai pas de volonté... décide...

— Aujourd'hui te convient-il?

— Ce qui te convient me convient...

— Tu pourrais avoir d'autres projets...

— Le projet de t'aimer toujours, mon Raoul; mais je n'en ai pas d'autres.

— Combien nous faut-il de temps pour aller d'ici au château?

— A peine quatre heures... j'ai trois relais sur la route.

— Peut-on coucher, là-bas?

— Aussi bien qu'ici.., tout est prévu... nous trouverons au château un souper prêt et une chambre chaude... ·

— Eh bien, partons dans deux heures.

— Pourquoi pas plus tôt?

— Je sors.

— Où vas-tu? — demanda Émeraude avec une nuance d'émotion jalouse.

— Chez moi.

— Qu'as-tu donc à faire?

— J'ai à prévenir que je ne reviendrai pas cette nuit...

— Prévenir!.. — s'écria la jeune femme, — et qui donc?

Raoul ne put s'empêcher de sourire.

— Mon pauvre valet, — répondit-il, — mon fidèle Jacques... — le seul être qui m'ait aimé en ce monde, avant que je fusse aimé par toi...

— Eh bien, va, — dit Émeraude, — va, et reviens vite...

Et, tout en parlant, elle frappa sur un timbre.

Un valet de pied accourut.

Émeraude donna l'ordre de faire avancer une des voitures qui attendaient, jour et nuit, tout attelées.

C'est dans cet équipage splendide que Raoul arriva, rue Richelieu, à la porte de la maison où se trouvait son modeste logement garni.

Il ne voulait pas emmener Jacques avec lui; il se contenta donc de lui donner de l'argent, en l'avertissant qu'il ne rentrerait point la nuit suivante et que, peut-être, son absence se prolongerait pendant deux ou trois jours.

Puis il remonta en carrosse et il regagna l'hôtel d'Émeraude, que, désormais, il considérait un peu comme le sien.

§

Une autre voiture stationnait devant le perron, et, depuis près d'une heure, un courrier à cheval avait pris les devants pour faire disposer les relais.

Émeraude attendait Raoul.

La jeune femme était enveloppée dans une pelisse de velours violet, garnie d'une précieuse fourrure. Un petit chapeau de feutre gris, d'une forme masculine et cavalière, semblait près de tomber de sa tête charmante, tant il était placé de côté.

Cette toilette rendait Émeraude plus ravissante encore que de coutume.

Raoul le lui dit.

Émeraude le remercia dans un baiser.

Le carrosse qui allait emmener les deux jeunes gens était parfaitement commode, mais très-simple.

Les panneaux, d'une nuance brune uniforme, n'offraient nul vestige de dorures, non plus que de chiffres et d'armoiries.

Le cocher et le valet de pied portaient une livrée grise, sans galons.

Les chevaux, d'une rare magnificence, étaient bais, et leurs harnais entièrement noirs.

Somme toute, cet équipage devait passer partout sans attirer l'attention, excepté peut-être celle d'un connaisseur, à cause de la beauté des chevaux.

Raoul et Émeraude prirent place l'un à côté de l'autre, et la voiture s'ébranla.

L'allure de l'attelage était si rapide que bientôt les Champs-Élysées et Neuilly furent dépassés.

Le carrosse, courant au milieu des campagnes mornes et couvertes de neige, dépassa Nanterre, Rueil, encore tout rempli des souvenirs du grand cardinal.

On traversa Bougival.

Raoul, en passant devant le *Petit-Chastel*, après avoir dépassé la machine de Marly, ce monument aujourd'hui disparu du règne du grand roi, Raoul, disons-nous, ne se douta guère que cette humble demeure devait jouer, un peu plus tard, un tel rôle dans sa destinée!

La voiture atteignit et traversa Saint-Germain, et continua à rouler, laissant Versailles sur sa gauche.

Le château de La Baume, autrement dit le *Château maudit*, était distant de Saint-Germain d'environ six lieues.

Pour y arriver, il fallait quitter la grande route et s'engager dans des chemins de traverse assez mal entretenus et à peu près impraticables dans cette saison.

Les chevaux, malgré les ornières et les difficultés de toutes sortes, ne modéraient point leur allure. Vingt fois Raoul crut que le carrosse allait se briser. Mais il était sans doute à l'épreuve des mauvais chemins, il résista.

Soudain les cahots cessèrent; le roulis et le tangage de la voiture diminuèrent.

Raoul mit la tête à la portière et vit une avenue assez large, bordée de grands arbres.

A une faible distance, au bout de cette avenue, se trouvaient des ruines imposantes. Une haute tour carrée et une autre ronde, massive et trapue, se dressaient à chaque angle de ces ruines, ainsi que de colossales sentinelles. Comme débris du temps passé, cela était beau et grandiose; mais aucun vestige d'habitation moderne ne se laissait entrevoir parmi les pierres croulantes et les murailles démantelées.

— Que dis-tu du château? — demanda Émeraude en souriant.

— Je dis que tu t'es moquée de moi... il est impossible de coucher ici... à moins d'être chouette ou chat-huant...

— Tu crois?...

— Oui, certes! à juger par l'apparence...

— L'apparence est souvent trompeuse... Enfin, patience, nous arrivons, et tu vas voir...

En ce moment la voiture s'arrêtait sous une porte gothique à moitié détruite et qui, jadis, servait d'entrée à la cour d'honneur.

Raoul et Émeraude descendirent.

Le jeune homme regarda autour de lui. Il ne vit que des donjons éventrés, des escaliers dont les hardies spirales s'élançaient vers le vide, des écussons brisés et des entassements de décombres.

## XXXIII. — LA TOUR CARRÉE.

Quelques pas d'hommes, empreints sur la neige de ce vaste désert qui avait été la cour d'honneur du château, étaient les seuls indices de la présence d'êtres vivants.

Le désappointement de Raoul était manifeste.

Le jeune homme avait froid et il avait faim.

Or, c'est chose triste, lorsqu'on a compté sur un bon feu, un bon repas, un bon lit, de trouver une ruine déserte et solitaire, ouverte à tous les vents du ciel.

La physionomie de M. de La Tremblaye exprimait clairement ce qui se passait en lui.

Emeraude se mit à rire d'un petit rire si franc et si joyeux, que Raoul reprit immédiatement bon espoir. Evidemment la jeune femme ne pouvait pas avoir le cruel courage de railler sa détresse, si cette détresse était sérieuse.

Emeraude posa la main sur le bras de Raoul.

— Assez d'épouvante, — lui dit-elle; — cher incrédule, viens avec moi...

Et, légère comme une gazelle, elle se dirigea vers l'un des angles de la cour, endroit où la chute d'une haute muraille avait amoncelé les décombres jusqu'à la hauteur du premier étage.

Raoul, à son grand étonnement, s'aperçut alors qu'une sorte de tranchée étroite et profonde, invisible depuis le porche, était pratiquée entre les décombres.

Cette tranchée conduisait à une poterne percée dans l'épaisseur de la haute tour carrée que nous avons comparée à une sentinelle géante.

La porte en bois de chêne, constellée de têtes de clous énormes, n'était évidemment pas contemporaine des ruines.

Emeraude s'arrêta et frappa trois fois dans ses mains d'une façon particulière.

La porte s'ouvrit.

— Monseigneur, — dit la jeune femme en riant, — ou plutôt mon cher sire, puisque je vous ai fait roi de mon cœur et de mes sujets, entrez, vous voici chez vous...

Raoul passa.

Rien ne se pouvait imaginer de plus affreux que la pièce dans laquelle il pénétra.

Cette pièce, formant le rez-de-chaussée de la tour dont elle occupait toute la largeur, était voûtée, humide et sombre.

Elle ne recevait de jour que par quatre meurtrières étroites, à peine suffisantes pour permettre de distinguer les teintes verdâtres et les guirlandes de toiles d'araignées suspendues au plafond de pierre.

Mais c'est à peine si Raoul eut le temps de ressentir l'impression que devait faire naître cet horrible lieu. La voûte parut s'entr'ouvrir tout à coup, et une vive lumière jaillit de cette ouverture. En même temps une petite échelle de fer, à rampe de soie, descendit de l'étage supérieur et vint appuyer son extrémité sur les dalles, aux pieds de Raoul.

— Monte, — lui dit Émeraude.

Raoul obéit.

Il se trouva alors dans un ravissant petit salon, que nous décrirons suffisamment en disant qu'il renfermait toutes les merveilles du luxe le plus raffiné. Un escalier de fer, appuyé contre une des murailles, et d'une si ravissante légèreté qu'on eût dit une dentelle noire, conduisait depuis le salon à l'étage supérieur.

— Là-haut est la chambre à coucher, — dit Émeraude, répondant ainsi à un regard interrogateur de Raoul.

Puis elle ajouta :

— Nous la visiterons plus tard... plus tard, aussi, nous descendrons aux ateliers... maintenant tu dois avoir faim, soupons. .

— Soupons, — répondit Raoul.

Mais comme, en regardant autour de lui, il ne voyait aucun préparatif, il craignit que le repas ne se fit longtemps attendre.

Sans doute, cette fois encore Emeraude lut dans sa pensée, car elle sourit.

Puis, prenant sur une étagère de bois de rose un très-petit sifflet d'or, elle l'approcha de ses lèvres. A trois reprises elle en tira un son prolongé, tout à la fois doux et aigu.

Au même instant la trappe par laquelle était descendue l'échelle s'ouvrit sans cause apparente.

Une table toute servie fit son entrée par l'ouverture, et la trappe se referma.

Raoul, parfaitement décidé à ne plus s'étonner de rien, sembla trouver que ce mode de service était la chose du monde la plus simple.

Il s'assit en face d'Emeraude, et tous deux firent honneur aux mets et aux vins dont la table était chargée.

L'appétit une fois satisfait, le tour de la causerie arriva.

— Emeraude, — demanda Raoul, — comment m'as-tu dit que s'appelait l'endroit où nous sommes?

— Jadis, le château de La Baume.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, il s'appelle le *Château maudit.*

— C'est bien là le nom qui m'avait frappé...

— Il est, en effet, bizarre...

— D'où vient-il?

— C'est toute une légende...

— Une légende?... — répéta Raoul.

— Oui.

— Merveilleuse?

— Oui.

— Et la sais-tu?

— Sans doute.

— Eh bien, chère enfant, j'adore les légendes, et surtout les légendes merveilleuses... raconte-la-moi...

— Comme tu voudras... mais si tu voulais...

— Eh bien, si je voulais?...

— Tu me permettrais de remettre à ce soir le récit que tu demandes...

— Pourquoi?

— Oh! mon Dieu, dans mon intérêt de narratrice, tout simplement: il est des choses qu'il faut écouter quand la nuit est noire et quand le vent souffle au dehors... Tel récit, insignifiant ou absurde au grand soleil, fait trembler et pâlir à l'heure des fantômes, lorsque le chat huant gémit lugubrement dans les ruines ou sur le sommet blanchi d'un vieil arbre foudroyé...

— Je crois que tu as raison, Émeraude...

— Ainsi, tu attendras?

— Oui.

— Merci, mon Raoul.

— Mais jusque-là, que ferons-nous?

— Etrange roi! — s'écria Emeraude — n'es-tu donc pas curieux de venir visiter ton royaume souterrain?

— Ah! — répondit Raoul avec une galanterie plus affectée peut-être que réelle, — quand je suis auprès de toi, je ne pense qu'à toi..

La jeune femme attacha sur son amant un regard illuminé d'amour...

— O mon roi, — dit-elle, — je t'aime...

Puis, après un baiser, elle reprit son sifflet d'or, dont elle ne tira qu'un son.

La trappe s'ouvrit.

L'échelle de fer à rampe de soie apparut. Seulement, cette fois elle montait au lieu de descendre.

Raoul et Emeraude en franchirent les échelons légers et se retrouvèrent dans la sombre salle du rez-de-chaussée.

Emeraude fit deux pas en avant, à partir du bas de l'échelle, puis deux pas à droite, et frappa du pied sur une large dalle.

La dalle voisine sembla s'abîmer aussitôt, et découvrit la naissance d'un escalier tournant de granit.

— Viens, — dit Emeraude en s'élançant dans cet escalier.

Raoul la suivit.

A mesure que le jeune homme descendait, il éprouvait une sensation étrange. Des bouffées d'un air brûlant et saturé de vapeurs métalliques venaient, par instants, le frapper au visage.

Il entendait des bruits bizarres. C'étaient les bourdonnements de voix confuses, le bruissement de chaudières gigantesques, placées sur des brasiers ardents; c'étaient les sifflements aigus du métal en fusion, qui se fige dans l'eau glacée; les retentissements des lourds marteaux; les coups stridents et monotones de balaciers frappant sans relâche.

Tous ces bruits, nous le répétons, formaient un ensemble indéfinissable pour celui qui les entendait pour la première fois.

Cependant les marches succédaient aux marches. Il semblait à Raoul qu'il s'enfonçait dans d'incommensurables profondeurs.

Peu à peu, des lueurs rouges, semblables à des éclairs dans une nuit sombre, traversèrent les ténèbres.

Ces éclairs devinrent si vifs, qu'à chacun de leurs rayonnements Raoul était obligé de fermer les yeux.

Soudain l'escalier tourna.

M. de La Tremblaye franchit trois marches encore, puis s'arrêta, pétrifié d'étonnement et d'admiration, en présence du spectacle inouï qui s'offrait à lui.

## XXXIV. — LES SOUTERRAINS.

Qu'on se figure d'immenses souterrains voûtés, dont les arceaux étaient soutenus de distance en distance par de lourds piliers de style roman.

De profondes ténèbres envahissaient les parties reculées de ces souterrains. Le centre, au contraire, était vivement éclairé par de grandes lueurs rougeâtres, au milieu desquelles semblait s'agiter une bande de démons.

Ici, de noires silhouettes, éclairées parfois par une flamme intermittente, activaient à l'aide de soufflets gigantesques le brasier d'un feu de forge. Là, d'autres figures, d'apparence non moins fantastique, remuaient le métal en fusion dans les creusets fumants.

Ceux-ci faisaient passer les lingots au laminoir. Ceux-là présentaient aux balanciers des *flans* tout préparés. C'était une activité étrange et, en quelque sorte, surnaturelle. Tous ces hommes semblaient apporter leur part de travail à une œuvre infernale.

En même temps que M. de La Tremblaye, Emeraude s'était arrêtée sur la dernière marche de l'escalier.

— Qu'en dis-tu? — demanda-t-elle à Raoul, en lui montrant le

spectacle bizarre que nous venons de décrire, et qui, certes, eût tenté Salvator et Rembrandt.

— C'est terrible et beau! — répondit Raoul.

— Que penses-tu de tes sujets, vus d'ici?

— Je pense qu'ils ressemblent à des diables.

— Un peu.

— Oh! beaucoup.

— Ils ne sont pas si noirs qu'ils en ont l'air, je t'assure... ce sont les plus braves gens du monde.

— Ce ne serait point l'avis du lieutenant criminel, — dit Raoul en riant.

— Nous ne lui demanderons pas son opinion, — répondit Emeraude du même ton.

Puis elle se remit à marcher.

A mesure que la jeune femme et son amant avançaient, ils quittaient les ténèbres pour entrer dans une zone de plus en plus lumineuse.

Bientôt un des travailleurs les aperçut. Cet homme reconnut Emeraude et frappa dans ses mains. A ce signal, soufflets de forge, creusets, laminoirs et balanciers furent désertés.

Les faux monnayeurs accoururent au-devant d'Emeraude, qui fut traitée, par eux, véritablement comme une reine.

— Mes amis, — dit-elle, après avoir témoigné sa reconnaissance de la petite ovation dont elle venait d'être l'objet, — mes amis, nous sommes en France, où les femmes ne portent point la couronne... Ma main d'ailleurs est trop faible pour vous diriger plus longtemps... il vous faut un chef et un maître... ce chef et ce maître, je l'ai trouvé... j'abdique, je remets mon pouvoir entre ses mains... Saluez mon successeur... obéissez-lui comme à moi-même... le voici, c'est le chevalier Raoul de La Tremblaye...

— Vive monsieur de La Tremblaye! — crièrent toutes les voix; — vive le nouveau chef des chevaliers de la fausse monnaie!...

Raoul, en quelques mots, remercia ces *braves gens* de l'honneur qu'ils voulaient bien lui faire, et promit de s'en montrer digne en ne négligeant rien de ce qui pourrait rendre l'association florissante.

Puis Emeraude fit un signe à un jeune garçon qui se trouvait là, et qui, détachant de la muraille une torche, se mit en devoir d'accompagner Raoul et la jeune femme dans l'excursion qu'ils continuaient à travers les souterrains.

Emeraude ouvrit successivement plusieurs portes de fer pratiquées dans les murailles épaisses.

La première conduisait dans les anciens cachots du château, encombrés encore d'instruments de supplice, de chaînes et de carcans rongés par la rouille.

Une autre donnait accès dans une sorte de magasin, où des tonneaux debout et défoncés étaient remplis de pièces d'or.

Une dernière porte, enfin, attira plus spécialement l'attention de Raoul. Quand elle fut ouverte, il vit, à une distance de vingt pas à peu près, une haute et lourde grille de fer, dont les barreaux massifs montaient depuis les dalles jusqu'à la voûte.

Entre ces barreaux passaient les gueules evasées de deux petits canons de bronze, montés sur des affûts légers.

— Qu'est-ce donc que cette artillerie? — demanda Raoul, — et à quoi peut-elle servir dans cette situation souterraine?

— A rien sans doute, — répondit Emeraude; — mais tous les cas ont dû être prévus, même les plus invraisemblables...

— Enfin, ces cas invraisemblables, quels sont-ils?

— Admettons que, par impossible, l'éveil soit donné au lieutenant de police... Admettons que les plus adroits limiers de ce digne magistrat découvrent la piste des chevaliers de la fausse monnaie... Admettons qu'une escouade d'estafiers et d'exempts arrive au château de La Baume... Admettons que cette escouade découvre le secret des souterrains et y fasse invasion à l'improviste...Tu vois que, franchement, il faut une bonne volonté robuste pour admettre tout cela... Eh bien, ce cas inadmissible échéant, il nous serait encore cependant facile de nous en tirer...

— Et comment? — demanda Raoul.

— Derrière cette grille s'ouvre une issue mystérieuse, longue de près d'une lieue, et qui, après de nombreux détours, communique avec une excavation rocailleuse, encombrée de broussailles et de lichens, et située au milieu des bois.. Une décharge de ces petits canons balayerait une bonne partie des suppôts de la police, et, avant que le reste eût entrepris seulement de forcer la grille, nous aurions gagné la campagne et nous serions en sûreté...

— Admirable!

— Tu vois que les mauvaises chances sont à peu près nulles...

— Je le vois, et j'admire cette habileté surprenante...

— Maintenant, si tu veux, nous remonterons chez nous...

— Je ne demande pas mieux, car, franchement, l'air de ces souterrains m'oppresse...

Les deux jeunes gens regagnèrent le premier étage de la tour carrée, par l'escalier de granit et grâce à l'échelle de fer.

Là, ils s'installèrent au coin d'un bon feu, et Emeraude entra avec Raoul dans une foule de détails qu'il serait trop long de rapporter ici. Elle lui apprit, entre autres choses, qu'une cuisine avait été pratiquée dans la partie des anciennes caves du château qui s'étendait sous la tour carrée, et qu'une maisonnette, ayant toute l'apparence d'une pauvre chaumière, et située à un demi-quart de lieue, servait à loger les voitures, les chevaux, et ceux des domestiques auxquels la prudence permettait de se confier.

§

La pendule d'écaille rouge, incrustée de nacre et de cuivre, indiquait onze heures et demie.

Le temps, assez beau pendant toute la journée, était tout d'un coup devenu mauvais. Un vent impétueux sifflait à travers les ruines, chassant des tourbillons de neige contre les fenêtres à petits carreaux. Par instants, et durant quelques secondes, la grande voix de la tempête cessait de se faire entendre. Puis, soudain, elle reprenait avec une intensité nouvelle; le vent faisait rage en imitant les sinistres grondements de la foudre, et semblait, dans ses efforts convulsifs, ébranler sur sa base le donjon séculaire.

— Quel temps! — murmura Emeraude en se pelotonnant frileusement dans sa chauffeuse.

— Un temps diabolique! — appuya Raoul; — on dirait que l'enfer se déchaîne et veut ne pas laisser, cette nuit, pierre sur pierre du vieux manoir!

— L'enfer, — répondit Emeraude en riant, — l'enfer aurait tort de malmener ainsi sa propriété.

— Que veux-tu dire?...

— Je veux dire que le *Château maudit* appartient incontestablement au diable... demande plutôt au premier paysan que tu rencontreras, d'ici à quatre ou cinq lieues à la ronde, et même au premier bourgeois venu de la bonne ville de Saint-Germain... Ces braves gens ne te parleront du *Château maudit* qu'avec un grand signe de croix.

— Tu sais, chère Émeraude, — fit Raoul, — que tu m'as promis quelque chose...

— Quoi donc?

— Une légende, celle de ce château.

— Et je suis prête à tenir ma promesse, d'autant plus que l'heure est favorable, et que cette nocturne tempête semble improvisée tout exprès pour ajouter à l'effet de mon récit...

— La légende en question expliquerait-elle le surnom donné au château!...

— A peu près.

— Est-elle longue?

— Oh! non, — répondit Émeraude en souriant; — sois tranquille, elle est fort courte...

— Tant pis! je t'ai prévenue que j'adorais le merveilleux... ou plutôt, le fantastique...

— Alors, tu seras servi à souhait; rien au monde n'est plus invraisemblable que ce que je vais te raconter...

— Cent fois tant mieux! rien n'est aussi ennuyeux que la vraisemblance...

— Es-tu prêt?

— J'écoute.

— Et, moi, je commence...

Et, s'accoudant au bras rembourré de sa chauffeuse, Emeraude commença en effet.

## XXXV. — LA LÉGENDE.

— Il y a longtemps de cela, — dit-elle. — Ne me demande pas, mon Raoul, de fixer une date, car, cette date, je l'ignore, et ceux qui m'ont raconté la légende l'ignoraient comme moi sans doute... du moins, s'ils la savaient, ils ne me l'ont pas dite.

« Le comte de La Baume, beau vieillard et digne gentilhomme, habitait ce château avec son fils aîné, le vicomte Albéric.

« Le comte de La Baume n'avait que deux enfants.

« Philippe, son second fils, auquel il avait acheté une compagnie dans Royal-Bourgogne, était un fort mauvais sujet, donnant seulement de ses nouvelles pour demander de l'argent, que, dans sa bonté inépuisable, le vieux comte ne manquait jamais de lui envoyer.

« On ne pouvait rien imaginer de plus triste que l'intérieur du château.

« Le vieillard ne se consolait pas de la mort de sa femme. Madame de La Baume avait quitté ce monde depuis bientôt dix ans, et le comte, comme au premier jour, portait le deuil dans son cœur et sur ses vêtements.

« Le vicomte Albéric avait près de trente ans.

« C'était un beau cavalier, d'un caractère mélancolique, taciturne, presque sauvage.

« Il détestait et fuyait le monde. Jamais les conseils, et presque les ordres de son père, n'avaient pu le déterminer à se présenter à la cour.

« Le vicomte Albéric consacrait à l'étude la moitié de sa vie. L'autre moitié, il la passait dans les bois, le fusil sur l'épaule.

« Cet étrange jeune homme n'avait d'ardeur que pour deux choses en ce monde : la science et la chasse. Quant à ce sentiment qui s'appelle *l'amour*, il n'en connaissait l'existence que par ses livres.

« Le comte et le vicomte se voyaient aux heures des repas, échangeaient à peine quelques paroles, et se séparaient.

« Tout ceci constituait une existence horriblement monotone. Depuis longtemps, les gentilshommes des environs avaient cessé de faire au château des visites qui ne leur étaient jamais rendues.

« D'ailleurs, une pesante atmosphère d'ennui enveloppait le vieux manoir. Rien qu'à voir le sommet de ses tours crénelées, les moindres hobereaux bâillaient.

« Un jour, la lourde monotonie de cette existence fut soudainement rompue.

« Une lettre arriva pour le comte.

« La main du vieillard eut un tremblement fébrile en en rompant le cachet.

« Cette lettre était signée : HENRY DE LA BAUME.

« Cet Henry était le frère cadet du comte, qui comptait au moins vingt ans de plus que lui. Ce dernier rejeton de la grande souche des La Baume avait obstinément refusé, jadis, d'entrer dans les ordres ou de prêter les vœux des chevaliers de Malte.

« Le motif de ce refus, qui avait indisposé contre lui toute sa famille à l'exception seulement de son frère aîné, était un violent amour éprouvé par Henry pour une jeune fille de noblesse qu'on voulait à toute force faire religieuse.

« La jeune fille n'avait pas de dot. Henry de La Baume ne possédait que sa mince légitime. Malgré cela, ils se marièrent et s'en allèrent vivre obscurément en quelque village inconnu.

« A son grand regret, depuis vingt ans le comte de La Baume n'avait point entendu parler de son jeune frère, qu'il avait toujours aimé tendrement.

« Il venait de reconnaître l'écriture de ce frère sur l'adresse de la lettre. D'ailleurs, les armes des La Baume en timbraient le cachet. Voilà pourquoi, en brisant ce cachet, la main du vieillard avait tremblé.

« La lettre contenait ces lignes :

« Mon frère,

« Je connais ton cœur, et je ne doute point de ton affection pour « moi.

« Je sais que tu serais venu à mon aide avec bonheur, au milieu « des douleurs et des misères de ma vie, si un déplorable sentiment « d'orgueil ne m'avait toujours empêché de m'adresser à toi.

« Aujourd'hui, je viens à toi... — bien tard, hélas!... — Je vais « mourir...

« J'ai une fille... Ma Blanche bien-aimée a seize ans... C'est un « ange de beauté, un ange de pureté, un ange de douceur. La pauvre « enfant n'a jamais connu sa mère, morte en lui donnant le jour. « Elle va donc se trouver doublement orpheline.

« Mon frère, je te lègue ma fille...

« A peine me reste-t-il quelques jours à vivre. Mets-toi donc en « route aussitôt que cette lettre te sera parvenue, car je suis épou- « vanté par cette pensée que ma fille chérie pourrait se trouver « seule avec mon cadavre, ne fût-ce que pendant une heure... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Henry de La Baume donnait ensuite à son frère le nom du village dans lequel il vivait avec sa fille et qui était distant de Paris d'une vingtaine de lieues.

« Aussitôt que le comte eut achevé sa lecture, non sans que plus d'une larme se fût échappée de ses paupières, il demanda M. le vicomte.

« On lui répondit que M. le vicomte était à la chasse.

« — Alors, — dit le comte, — qu'on mette à l'instant même des chevaux à ma voiture de voyage... je pars dans une heure...

« Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

« Au moment où le vieux gentilhomme franchissait le marchepied de son carrosse, l'intendant lui demanda :

« — Monsieur le comte n'a-t-il aucun ordre à laisser pour M. le vicomte?

« — Vous lui direz, — répliqua le vieillard, — que je reviendrai dans peu de jours, et que je ramènerai avec moi sa cousine germaine, mademoiselle Blanche de La Baume.

« Puis le carrosse s'ébranla.

§

« Lorsque les dernières paroles de son père furent rapportées au vicomte Albéric, elles lui causèrent la sensation la plus désagréable qu'il soit possible d'imaginer.

« Une femme!... Quoi, une femme allait venir s'installer au château!...

« Rien au monde de plus effrayant en effet! La nouvelle venue allait le débusquer, forcément, de ses habitudes de sauvagerie et de laisser-aller. Il se verrait contraint de se montrer poli, empressé, galant peut-être... Il lui faudrait, avant chaque repas, surveiller les moindres détails de son costume dont les ardeurs de l'étude, et surtout celles de la chasse, compromettaient souvent la correction...

« Le vicomte Albéric se dit tout cela, et bien d'autres choses encore.

« Puis, comme le mal était inévitable et sans remède, il se résigna et il attendit l'ennemi de pied ferme.

« L'ennemi, c'était sa cousine!

« Vers le soir du sixième jour, Albéric, qui travaillait dans la bibliothèque, entendit le bruit d'un carrosse roulant sur les pavés de la cour.

« — Ah! — murmura-t-il avec un secret espoir, — si mon père pouvait être seul!...

« Et il descendit rapidement.

« Espoir déçu! M. de La Baume n'était pas seul. Il donnait la main à une jeune fille entièrement vêtue de noir.

« — Ma chère Blanche, — lui dit-il, en désignant Albéric qui s'arrêtait tout interdit à l'entrée du vestibule, — voici mon fils aîné, votre cousin... Allons, mes enfants, embrassez-vous...

« Blanche fit aussitôt quelques pas en avant, avec une candeur pleine de grâce.

« Le jeune homme comprit combien il serait ridicule en reculant, ou seulement en hésitant. Il s'approcha donc et, selon l'ordre de son père, il embrassa sa cousine, mais sans l'avoir regardée.

## XXXVI. — AMOUR.

« Blanche de La Baume, — continua Emeraude, — était, non-seulement belle, mais charmante... L'éclatante blancheur de son teint la rendait digne de son nom. Une légère teinte rosée venait à peine, sur les joues, nuancer cette blancheur.

« Les cheveux et les yeux de la jeune fille étaient noirs.

« Ses vêtements de deuil faisaient ressortir les proportions charmantes et l'exquise élégance de sa taille, un peu au-dessus de la moyenne.

« A tant d'attraits se joignaient une grâce sans pareille et la plus adorable simplicité.

« Henry de La Baume, en mourant, n'avait point exagéré les qualités précieuses de sa fille unique.

« Blanche était bonne autant que belle, et rien, pas même en rêve, n'avait troublé la virginale pureté de son cœur et de son âme.

« L'inévitable résultat de la présence de la jeune fille au château ne se fit point attendre. Ce résultat fut un violent amour dans le cœur jusqu'alors insensible du *farouche* Albéric. Cet amour, inconnu d'abord de celui même qui le ressentait, grandit par gradations insensibles.

« D'abord Albéric fut tout étonné de voir qu'au lieu de l'écrasant ennui qu'il avait redouté, il trouvait un plaisir infini dans la société de sa cousine.

« Bientôt il ne put plus se passer de cette société. L'étude fut négligée d'abord, puis abandonnée tout à fait. La chasse eut son tour. Les in-folio lourds et les fusils luisants n'offraient plus au vicomte le moindre intérêt.

« Il ne vivait, désormais, que pour écouter avec ravissement la voix si douce de sa cousine. Il montait à cheval avec Blanche, il l'accompagnait dans ses promenades à travers le parc. Enfin il la quittait le moins possible, et les heures pendant lesquelles il était obligé de se séparer d'elle lui semblaient d'une longueur désespérante.

« Cependant, je le répète, Albéric prenait pour une vive et profonde affection fraternelle le sentiment qu'il éprouvait pour sa cousine.

« Le vieux comte de La Baume connaissait mieux le monde, et surtout le cœur humain. Il ne se trompa point sur la nature de ce sentiment.

« Un jour, huit ou dix mois après la mort du père de Blanche, il fit prier Albéric de passer dans sa chambre.

« Le vicomte obéit aussitôt.

« — Mon fils, — lui dit le vieillard, — ne vous doutez-vous point du sujet dont je veux m'entretenir avec vous?

« — En aucune façon, mon père...

« — Bien vrai?...

« — Je vous le jure...

« — Dans ce cas, je vais m'expliquer mieux... Voici que vous allez avoir trente ans... vous êtes, en qualité de fils aîné, l'héritier de mes titres et de ma fortune... je veux vous marier...

« Albéric pâlit involontairement. Pour la première fois une idée terrifiante se glissa, comme un éclair, dans les ténèbres de son esprit : *Un mariage le séparerait de Blanche!...*

« Cette pensée fut toute une révélation.

« — Je veux vous marier, — répéta le comte.

« — Mon père, — balbutia Albéric, — rien ne presse...

« — Cela est fort pressant, au contraire, et je ne consentirai point à remettre...

« — Mais, pourquoi?... Il me semble, mon père, qu'à trente ans je suis jeune encore...

« — Vous êtes jeune, d'accord...

« — Eh bien?...

« — Mais, moi, je suis vieux!...

« — Vous êtes plein de force et de santé, mon père...

« — Sans doute; mais, d'un jour à l'autre, force et santé peuvent me manquer... or, avant de mourir, je veux avoir un petit-fils...

« — Mais... — hasarda timidement Albéric..

« — Je veux! — répéta plus impérieusement le vieillard.

« Albéric baissa la tête et ne répondit pas.

« M. de La Baume reprit :

« — J'ai fait choix, pour vous, d'une femme...

« Même silence de la part du vicomte.

« — N'êtes-vous point curieux de savoir son nom? — demanda le vieillard.

« — Eh! que m'importe? — murmura Albéric avec amertume; cette femme, je ne la connais pas!

« — C'est ce qui vous trompe, monsieur mon fils.

« — Je la connais!... — s'écria le jeune homme.

« — Oui, certes!... et beaucoup...

« Les yeux du vicomte étincelèrent.

« — Mais, mon père, — balbutia-t-il, — songez-vous bien à ce que vous dites?... Je connais, dites-vous, celle que vous me destinez... et vous savez aussi bien que moi, cependant, que je ne connais qu'une femme...

« — Qui prétend le contraire?...

« — Ainsi, Blanche?... ma cousine Blanche?...

« — Refuseriez-vous de l'épouser, par hasard? — demanda le vieillard avec un sourire malicieux.

« — Refuser?... refuser?... quand, au contraire, je craignais...

« — Quoi donc?

« — D'autres projets de votre part et une opposition vive à mon mariage avec ma cousine...

« — Et pourquoi m'y serais-je opposé?

« — Blanche est pauvre...

« — Qu'importe? sa noblesse est sans tache, puisque mon pauvre frère avait épousé une fille bien née... Vous êtes d'ailleurs, mon fils, assez riche pour deux, et cette nièce me convient.

« — Je ne sais de quelle façon vous remercier dignement, mon père?...

« — Vous aimez donc votre cousine?

« — Eperdument... et sans le savoir... c'est la crainte de me voir séparé d'elle par un autre mariage, qui, tout à l'heure, vient de m'ouvrir les yeux...

« — Et pensez-vous que Blanche vous aime?

« — D'une chaste et tendre affection de sœur, j'en suis sûr... et bientôt, j'espère, d'un amour de fiancée...

« — C'est au mieux... Je vais m'entretenir avec Blanche à ce sujet. Nous fixerons ensuite l'époque de votre union...

« — Cette époque sera-t-elle bien éloignée?

« — Non. Je pense qu'aussitôt que Blanche ne portera plus le deuil de mon pauvre frère, votre mariage sera célébré...

« — Quatre mois encore! — s'écria Albéric, — c'est bien long!

« Le vieux comte ne répondit que par un sourire.

§

« A partir de ce jour, Albéric et Blanche furent fiancés.

« Ainsi que l'avait dit le vicomte à son père, un amour naïf et charmant ne tarda guère à remplacer la tendresse de sœur dans l'âme aimante de la jeune fille. Jusqu'alors elle avait vu Albéric comme un cousin. Maintenant elle le vit comme un époux.

« Quoique l'attente semblât longue, aux amoureux surtout, les semaines et les jours passèrent rapidement, dans les délices d'une douce et confiante intimité. L'époque fixée par le comte approchait. Trois mois s'étaient écoulés. Il n'en restait plus qu'un avant le jour du mariage.

« Rien au monde ne semblait pouvoir troubler le bonheur si prochain... Le ciel était pur et sans nuages. L'orage se formait, cependant, et la foudre allait bientôt gronder.

« La fin du mois de décembre était proche.

« C'était le soir. Au dehors bruissait une tempête semblable à celle qui se déchaîne autour de nous, cette nuit.

« Le vieillard et les deux jeunes gens étaient assis devant un grand feu qui brûlait dans l'immense cheminée du salon. Albéric et Blanche faisaient de délicieux projets et bâtissaient les assises des plus beaux châteaux en Espagne. M. de La Baume les écoutait en souriant.

« Le timbre sonore d'une haute pendule venait de frapper onze heures. Soudain on entendit sonner fortement à la porte extérieure du château. Le comte tressaillit.

« — A cette heure, et par un temps pareil, qui peut venir? — murmura-t-il.

« La réponse à cette question ne se fit pas attendre longtemps.

« Au bout de quelques minutes, un bruit de pas rapides et de bottes éperonnées retentit dans l'antichambre.

« La porte s'ouvrit.

« Un nouveau venu entra, ou plutôt se précipita dans le salon, en s'écriant :

« — Quoiqu'on ne m'attende point ici, je pense que cependan j'y serai le bienvenu.

« — Un fils est toujours le bienvenu sous le toit de son père... même quand il le mérite peu... — répondit le comte avec une lenteur solennelle.

« Et il tendit à l'arrivant une main que ce dernier porta assez cavalièrement à ses lèvres.

« — Bonjour, mon père, — dit-il ensuite...

« Puis il s'inclina devant Blanche.

« — Mademoiselle de La Baume, votre cousine, — fit le vieillard.

« L'arrivant s'inclina pour la seconde fois, et son regard exprimait une admiration manifeste.

« Ce nouveau venu, si peu attendu, était, on l'a déjà compris, Philippe de La Baume, le cadet de famille.

« Philippe portait l'uniforme de son régiment.

« Toutes celles des parties de son costume qui n'avaient point été mises à l'abri de la tempête par son vaste manteau, étaient littéralement ruisselantes d'eau, car il était venu à cheval. La boue marbrait ses bottes à éperons d'argent.

## XXXVII. — PHILIPPE.

« Philippe avait vingt-cinq ans. C'était un grand et beau jeune homme, beaucoup plus beau que son frère aîné.

« Ses cheveux noirs, bouclés naturellement, encadraient un visage allongé, un peu pâli par les veilles et par les plaisirs.

« Les grands yeux de Philippe offraient une bizarre expression d'audacieuse effronterie et de hardi désir.

« Ses moustaches brunes et soyeuses se retroussaient cavalièrement en crocs au-dessus de sa lèvre supérieure.

« Bref, il y avait, dans le visage et dans la personne du jeune officier, ce je ne sais quoi qui décèle le mauvais sujet, et qui plaît tant à certaines femmes... je devrais dire, peut-être, à presque toutes les femmes...

« Philippe venait d'obtenir un congé de semestre. Or, se trouvant la bourse vide, il se proposait de passer au château paternel la plus grande partie de ce congé. La perspective de cet isolement, disons-le, l'épouvantait fort. L'absolue nécessité seule avait pu le contraindre à accepter, pour un temps plus ou moins long, un genre de vie aussi monotone, aussi différent de celui dont il avait l'habitude. Aussitôt que ses yeux eurent rencontré Blanche, aussitôt qu'il eut appris que la jeune fille était sa cousine et la commensale du château, cette épouvante dont je viens de parler disparut comme par enchantement.

« Philippe était un séducteur de profession. Les faciles et nombreux succès qu'il avait obtenus dans chacune de ses garnisons ne lui permettaient de croire à aucune résistance inébranlable. Il se dit, tout d'abord, que ce serait pour lui un délicieux passe-temps de triompher de l'innocence et de la vertu de sa cousine.

« A coup sûr, c'était chose rare que de rencontrer sur son chemin un pareil miracle de beauté. Une semblable conquête offrait un dédommagement plus que suffisant pour quelques mois passés dans un vieux et triste château. Philippe était en train de se faire à lui-même tous ces beaux raisonnements, lorsqu'il apprit que son frère et sa cousine s'aimaient et que leur mariage devait être célébré à l'expiration du deuil.

« Cette nouvelle, loin de détourner le jeune officier de ses premiers projets, fut, au contraire, un excitant pour lui.

« — L'aventure, — se dit-il, — en sera plus piquante!...

« Ce Philippe était un garçon sans cœur et sans entrailles, un mécréant, un véritable démon sous une forme charmante. Il n'aimait point sa cousine, et pensait bien ne l'aimer jamais; seulement il la désirait, et, pour satisfaire ce désir, il était parfaitement décidé à ne reculer devant rien au monde.

« Quelques semaines se passèrent.

« Philippe, en véritable r ue qu'il était, ne manquait jamais, toutes les fois qu'une occasion favorable se présentait, de jouer la passion vis-à-vis de sa cousine, et pour être franche, je dois avouer qu'il la jouait avec un véritable talent.

« Mais, cette fois, il avait affaire à une naïveté réelle, à une véritable candeur. Philippe avait beau se surpasser dans son rôle, Blanche ne le comprenait pas. Ses tirades ardentes, ses exclamations passionnées ne présentaient aucun sens à l'esprit de la jeune fille.

« Elle ne pouvait voir en Philippe autre chose que le frère d'Albéric, d'Albéric, son fiancé, presque son mari. Aussi prenait-elle ses paroles d'amour pour des promesses de fraternelle et bonne amitié, exprimées en un langage bizarre. Et, de son côté, elle promettait à Philippe une affection de sœur.

« Cette résistance si peu attendue étonna et irrita le jeune homme au plus haut point. Cette défaite sans espoir fit fermenter tous les impurs limons dont se composait son âme. Il se dit qu'il faudrait bien que Blanche lui appartînt, et que, si ce n'était de gré, ce serait de force. En même temps il commença à ressentir pour sa cousine, non plus un désir passager, mais les premières atteintes

d'une passion violente, effrénée, aveugle, une de ces passions comme en éprouvent les libertins qui s'étaient promis de n'aimer jamais.

« Blanche, sauvegardée par l'égide de son innocence immaculée et de son chaste amour pour Albéric, ne s'aperçut pas plus de la passion de Philippe qu'elle ne s'était aperçue de son caprice.

« Cependant le jeune officier, pareil au tigre ou au jaguar, n'attendait qu'un moment propice pour se précipiter sur celle dont il voulait faire sa victime.

« Un jour, l'occasion longtemps attendue se présenta. Albéric et son père avaient quitté tous deux le château de La Baume, en voiture et pour plusieurs heures.

« Philippe, que tout le monde croyait à la chasse pour la journée entière, avait assisté à leur départ, caché dans un bouquet d'arbres situé à une faible distance.

« Blanche était seule.

« Philippe revint sur ses pas aussitôt que le carrosse eut disparu dans l'éloignement. A peine rentré au château, il entendit les sons de la harpe de sa cousine, qui remplissaient les airs d'une musique délicieuse. Le jeune homme se hâta d'échanger ses vêtements de chasse contre le plus élégant de ses costumes de ville. Puis, d'un pas qui voulait être assuré, mais que l'émotion rendait incertain et irrégulier, il s'engagea dans le corridor sur lequel ouvrait la chambre de Blanche. A mesure qu'il approchait, les sons de la harpe arrivaient à lui, plus purs, plus harmonieux. C'était une musique faite par un ange, et digne des anges.

« Enfin, il atteignit la porte.

« Pendant une seconde il hésita. Mais son mauvais génie avait pris sur lui un trop grand empire pour que cette hésitation fût longue. Il frappa doucement à la porte.

« La musique s'interrompit aussitôt.

« — Qui est là? — demanda une voix plus suave que les accords de l'instrument dont les cordes vibraient encore.

« — Moi, ma cousine, — répondit Philippe.

« — Entrez, mon cousin, — dit la jeune fille, non sans un certain étonnement, car c'était la première fois que l'un des deux frères venait frapper à la porte de sa chambre.

« Cependant il lui sembla qu'en interdire l'entrée à Philippe serait un acte de pruderie ridicule et sans motif. Aussi, comme nous venons de l'entendre, elle lui répondit aussitôt : — Entrez.

« Philippe pénétra dans la chambre virginale, dont il referma la porte derrière lui.

« Son visage avait une expression étrange. Il était plus pâle encore que de coutume et marbré de larges taches rouges. Ses yeux brillaient. Un léger tremblement nerveux agitait ses lèvres. Enfin, quoiqu'il s'efforçât de paraître calme, son émotion était manifeste.

« Un seul regard, jeté sur la figure de son cousin, épouvanta Blanche.

« D'où venait cet instinctif effroi?

« Elle n'en savait rien... Mais le fait est qu'elle l'éprouvait.

« Blanche quitta précipitamment le siége qu'elle occupait.

« Elle appela sur ses lèvres un sourire contraint, et elle dit avec vivacité : — A quoi dois-je votre visite gracieuse et inattendue, mon cousin?...

« Malgré elle, Blanche appuya sur le mot : *inattendue*.

« — Je voudrais causer avec vous, ma belle cousine... — répondit Philippe, — si toutefois vous daignez m'accorder la faveur de l'entretien que je réclame...

« — Causer avec moi, mon cousin?... — répéta Blanche.

« — Je le désire plus que tout au monde...

« — Eh bien, c'est facile, ce me semble...

« — Quoi! vous consentez?...

« — Et de grand cœur...

« Philippe fit un pas pour tomber à genoux devant Blanche. Mais cette dernière ne lui en laissa pas le temps.

« — Le temps est fort beau, quoiqu'un peu froid, — ajouta-t-elle aussitôt; — descendons au jardin, nous y serons tout à notre aise pour causer.

« — Pourquoi ne pas rester ici, ma cousine? — demanda Philippe.

« — Quand vous avez frappé à la porte, mon cousin, j'allais sortir.

« — Quoi! — s'écria Philippe, — vous alliez interrompre cet air merveilleux que vos doigts charmants apprenaient aux cordes de votre harpe!...

« Surprise en flagrant délit d'innocent mensonge, Blanche rougit légèrement.

« Philippe poursuivit :

« — Enfin, ma cousine, — dit-il, — accordez-moi une grâce...

« — Une grâce?

« — Oui.

« — Laquelle?

« — Celle d'écouter ici, dans cette chambre, ce que j'ai à vous dire...

« — Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs, mon cousin?... pourquoi dans cette chambre plutôt qu'au jardin?...

« — Parce que c'est mon désir... mon vœu... parce qu'il le faut!...

« — Il le faut!... — répéta Blanche avec étonnement.

« — Oui, ma cousine, *il le faut!*

« Et Philippe appuya sur ces trois mots.

« Mais Blanche, malgré sa douceur, avait dans les veines le sang impétueux des filles de noble race. Elle releva fièrement la tête.

« — Et si pourtant ce n'est pas ma volonté? — dit-elle.

« Pour la seconde fois, Philippe hésita. Mais, pour la seconde fois aussi, le diable triompha dans son esprit.

« — Il faudra que ce soit, ma cousine, — répondit-il, — quand bien même ce ne serait pas votre volonté, car c'est la mienne...

« Et, se retournant, il poussa les verrous intérieurs de la porte.

## XXXVIII. — PÉRIL.

« Blanche vit ce geste. Elle comprit qu'un péril la menaçait.

« Et quel péril?... Le plus terrible de tous!... Le péril inconnu!...

« La jeune fille devint très-pâle. Elle se sentit près de chanceler, et elle murmura d'une voix qu'elle cherchait à rendre ferme, mais qui en réalité était à peine distincte :

« — Puisque vous me contraignez, par la force, à rester ici... puisque vous m'obligez, par la violence, à vous écouter dans cette chambre... je cède... me voici prête... parlez, que voulez-vous?

« Philippe, que sa méchante action enivrait comme un vin frelaté, répondit audacieusement :

« — Voici longtemps déjà, ma cousine, que vous refusez de m'écouter, ou, si vous m'écoutez, que vous ne voulez pas me comprendre... il faut que vous m'accordiez aujourd'hui toute votre attention, il le faut, car ce que j'ai à vous dire est chose sérieuse, et c'est afin que rien ne vienne nous interrompre et nous distraire, que j'ai insisté pour obtenir de vous une audience dans votre chambre, et que j'ai pris la liberté de pousser le verrou... C'est un crime, sans doute; eh! mon Dieu, je ne le nie pas!... désobéir à ces yeux si doux, à cette bouche si charmante, c'est un crime de lèse-beauté!... pis que cela, c'est une tyrannie!... J'espère cependant vous prouver bientôt que mon crime est moins grand qu'il ne le paraît, et que je ne puis être le tyran de celle dont je suis l'esclave...

« Blanche ne comprit point, tout d'abord, le sens alambiqué de ce galant phébus.

« Philippe s'en aperçut, et résolut d'être plus clair. Il reprit donc :

« — Depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois, ma cousine, vous avez produit sur moi une impression profonde, brûlante, ineffaçable; le trait décoché par vos prunelles victorieuses est resté dans mon cœur... en un mot, je vous aime...

« — Vous m'aimez comme un frère, — interrompit vivement Blanche; — et quoique en ce moment j'aie à me plaindre de vous, mon cousin, je partage cette affection, et je vous remercie de l'éprouver.

« — Je ne vous aime pas comme un frère, — répondit Philippe en secouant la tête.

« — Comment m'aimez-vous donc, mon Dieu?... — balbutia la jeune fille.

« — Je vous aime comme un amant.

« En même temps, pour accompagner ces paroles d'une pantomime appropriée à la circonstance, et qui n'avait jamais manqué de lui réussir, Philippe mit un genou en terre devant Blanche.

« De pâle qu'elle était, la jeune fille, à l'instant même, devint pourpre.

« — Monsieur mon cousin, — dit-elle avec hauteur, — ne savez-vous donc point que je suis la fiancée de votre frère aîné?

« — Je le sais, au contraire, à merveille.

« — Vous le savez?

« — Oui, ma cousine.

« — Et, le sachant, vous osez me parler ainsi que vous venez de le faire?

« — Raison de plus.

« — Est-ce une insulte nouvelle?

« — Ce n'est pas une insulte, ma cousine, c'est une vérité. Albéric est indigne de vous; c'est un lourd gentilhomme, sans brillant, sans esprit, sans vivacité; il ne peut vous apprendre ce que c'est que l'amour, tandis que, moi, je suis passé maître en cette douce science. Que peut vous offrir Albéric de plus que moi? Un titre et une fortune, que je n'ai pas, c'est vrai... Eh bien, si vous tenez à ce titre et à cet argent, prenez-les, j'y consens de grand cœur... Qu'Albéric soit votre mari, pourvu que, moi, je sois votre amant... Voyons, belle cousine, y consentez-vous?

« Blanche, indignée et épouvantée, poussa un cri et s'élança du côté de la porte. Philippe la retint sans peine.

« — Où donc allez-vous, chère Blanche? — lui demanda-t-il.

« — Vous le voyez, je fuis vos outrages!

« — Mes outrages!... oh! ma cousine, quelle expression!... traiter ainsi l'aveu sincère de l'amour le plus pur!... mais vous n'y songez pas!... c'est le bonheur que je vous offre, et je veux, s'il le faut, vous le faire accepter malgré vous...

« Tout en parlant ainsi, Philippe enlaça Blanche dans ses bras.

« — Au secours! — cria la jeune fille.

« Philippe se prit à ricaner.

« — Au secours!... — répéta Blanche.

« — Ma cousine, personne ne viendra... mon père et mon frère sont absents, et mes mesures sont bien prises... cessez donc une vaine résistance... cessez des appels inutiles... Allons, ma charmante cousine... un baiser ne ternira pas les roses de vos lèvres... vous savez que je vous aime... faut-il vous le dire encore... faut-il vous le répéter à genoux?...

« Et Philippe, resserrant son étreinte, s'efforça d'approcher son visage du visage de Blanche.

« Cette dernière, par un mouvement brusque et d'une incompréhensible énergie, échappa aux bras vigoureux qui l'enlaçaient, et bondit en arrière.

« Philippe fit un pas vers elle.

« — N'approchez pas! — s'écria Blanche, les yeux étincelants, — n'approchez pas!...

« — Pourquoi donc? — demanda Philippe; — croyez-vous, belle cousine, que, quand je veux cueillir une rose, j'aie peur de me piquer les doigts aux épines de la fleur?...

« Et il fit un nouveau pas en avant.

« Blanche se retourna.

« Au chevet de son lit, comme une relique sacrée, on voyait, suspendue à la muraille, l'épée de son père. Elle saisit cette arme. Elle rejeta loin d'elle l'inutile fourreau, et, brandissant la lame étincelante, elle dit à Philippe, d'un ton où le mépris se montrait provoquant : — Approchez, maintenant!...

« Philippe hésita. Il calcula les chances de la lutte et les trouva trop inégales. Blanche était une faible jeune fille, c'est vrai; mais elle était armée, et, la braver en ce moment, irritée et menaçante, c'était courir à la mort. Philippe prit son parti.

« — Belle cousine, — dit-il en souriant, d'un sourire un peu contraint il est vrai, — ce n'est pas à la rose que j'aurais dû vous comparer tout à l'heure... c'est à l'abeille... comme elle vous avez pour défendre votre miel, un aiguillon terrible... Je m'avoue vaincu, et je me retire. Nous venons de commencer ensemble une partie dont vous avez la première manche... A bientôt, ma belle cousine...

« Et, saluant avec une humilité ironique, Philippe ouvrit la porte et se retira.

« Blanche le laissa sortir. Puis, refermant la porte derrière lui, et repoussant les verrous, elle laissa tomber son épée, et tomba elle-même sur un siége, toute frissonnante encore du danger qu'elle avait couru.

« Quelques heures se passèrent ainsi.

« Blanche était brisée de corps et d'esprit. Elle n'avait plus ni force physique, ni force morale.

« Elle ne remuait point... Elle ne pensait pas.

« Lorsque le bruit des roues du carrosse sur les pavés de la cour lui annonça le retour de son oncle et de son fiancé, elle tressaillit, et elle se leva brusquement.

« Une pensée terrible venait, en effet, de se présenter à elle. Quel parti prendre au sujet de ce qui avait eu lieu entre elle et Philippe? Devait-elle parler, et demander justice d'un outrage aussi inouï qu'immérité? Devait-elle, au contraire, ensevelir ce funeste secret dans les ténèbres les plus profondes?

« Si elle parlait, de combien de malheurs n'allait-elle point être cause? Elle apportait, dans le sein de sa famille, le trouble, — la discorde, — la haine... Un père maudissait son fils... Un frère provoquait son frère... Qui sait si le sang ne coulerait pas dans une lutte fratricide?...

« Une telle perspective épouvanta Blanche. Elle résolut de garder le silence et de ne point divulguer un seul des tristes événements de la journée. Elle se tint parole.

« Vainement le vieux comte et Albéric, lorsqu'elle alla les rejoindre au salon, la questionnèrent au sujet de sa pâleur.

« Elle répondit qu'elle était un peu souffrante, et que, le lendemain, elle aurait repris son visage ordinaire.

« Ceci arriva en effet, et personne ne put concevoir le moindre soupçon.

« Trois jours se passèrent.

« Le soir du troisième jour, Blanche, en se mettant au lit, trouva sur son chevet une lettre qu'elle ouvrit en tremblant.

« Cette lettre était de Philippe. Le jeune homme suppliait sa cousine de lui pardonner sa conduite odieuse. Il la remerciait à deux genoux du silence qu'elle avait gardé. Il ajoutait que sa vie entière serait consacrée à lui faire oublier un moment de folie, une action infâme, que le plus violent amour ne saurait justifier.

« Cette lettre soulagea d'un grand poids le cœur et l'esprit de Blanche.

« Elle avait la crainte instinctive de se voir en butte de nouveau à quelque infernale tentative de Philippe.

« Elle redoutait aussi un éclat entre les deux frères, une scène violente et peut-être sanglante. La lettre de Philippe dissipait toutes ses appréhensions, anéantissait toutes ces terreurs.

« — Allons, — murmura Blanche, — il est meilleur que je ne le croyais...

« Et elle s'endormit en remerciant Dieu.

« L'époque du mariage approchait.

« Blanche faisait une retraite pieuse de huit jours, et ne quittait son appartement que pour se rendre à la chapelle du château.

« Les journées et les heures semblaient interminables à l'amoureux Albéric qui ne savait comment tuer le temps.

« Un soir, il annonça qu'il passerait à la chasse toute la journée du lendemain.

« Philippe, en même temps, témoigna l'intention d'aller à Saint-Germain faire quelques emplettes, et donna l'ordre qu'on lui tînt un cheval sellé, dès le matin.

« Le vieux comte lui demanda s'il ne se ferait point accompagner par un valet.

« Philippe répondit négativement.

« Le lendemain en effet, dès le point du jour, Albéric, le fusil sur l'épaule et suivi de ses chiens, quitta le château et se dirigea vers la forêt.

« Un instant après, Philippe se mit en selle et lança son cheval au galop sur le chemin de la ville.

« Les deux frères marchaient dans deux directions opposées, et par conséquent se tournaient le dos.

« Plusieurs heures s'écoulèrent.

« Le ciel, assez pur pendant la matinée, était devenu d'un gris sombre. De grandes nuées rampaient lourdement sur la cime des arbres dépouillés de feuilles. Le vent sifflait à travers les branches avec un bruit sinistre.

« La neige ne tombait pas encore; mais elle était imminente.

« Albéric suivait lentement une large tranchée pratiquée au milieu d'une futaie d'ormes et de chênes centenaires.

« La voix de ses chiens qui, dans le lointain, chassaient un lièvre ou un renard, arrivait jusqu'à lui par intervalles. Mais il n'écoutait pas ce murmure, si harmonieux cependant pour les oreilles d'un chasseur.

« Albéric pensait à sa Blanche bien-aimée, au jour du mariage, au bonheur si proche et si certain. Et il s'étonnait, au milieu de ces pensées joyeuses, de se sentir sur le cœur un poids de tristesse vague et sans cause.

« Tout à coup une forme humaine se détacha du tronc d'un chêne et s'avança vers lui.

« Albéric leva les yeux et regarda celui qui venait ainsi à sa rencontre en ce lieu solitaire.

« A son grand étonnement, il reconnut Philippe.

« — Comment, mon frère, — s'écria-t-il, — te voilà!...

« Et il tendit au jeune officier une main que celui-ci ne prit pas.

« Albéric n'attacha aucune importance, dans le premier moment, à ce refus de prendre sa main.

« — Je te croyais à Saint-Germain... — poursuivit-il.

« — Tu te trompais, comme tu vois.

« — Mais par quel hasard ici?...

« — Ce n'est pas un hasard.

« — Ah!...

« — J'attendais quelqu'un...

« — Et qui donc?

« — Toi.

« — Ah! — répéta Albéric. — Tu as donc quelque chose à me dire?...

« — Oui.

« — Et quelque chose de mystérieux?

« — Oui.

« Albéric sourit.

« Il supposait que Philippe, dissipateur et prodigue comme il l'était, avait contracté à son régiment quelque dette dont il n'osait point parler à son père, et qu'il venait s'adresser à lui, pour le prier de lui ouvrir sa bourse à l'occasion de la solennité de son mariage. Et il se disait à lui-même que, dans un moment où il serait parfaitement heureux, il voulait que tout le monde le fût autour de lui, et qu'il viendrait de tout son cœur à l'aide de son frère.

« C'est dans cette disposition qu'il ajouta :

« — Eh bien, voyons, parle, mon frère, j'attends cette communication pressante et mystérieuse...

« — Ecoute-moi donc, — dit Philippe, — et prends garde à ce que tu vas me répondre...

« Le ton dont ces paroles furent prononcées étonna Albéric. Il regarda Philippe, afin de lire sur son visage s'il parlait sérieusement.

« Le visage du jeune homme était sombre. Ses sourcils contractés donnaient à sa physionomie une expression farouche.

« Albéric se sentit troublé.

« Un secret instinct lui criait qu'il allait se passer quelque chose d'étrange et de terrible entre son frère et lui...

« Philippe reprit :

« — Tu ne seras point le mari de Blanche.

« — Je ne serai point le mari de Blanche!... — répéta Albéric stupéfait et ne pouvant croire à ce qu'il entendait.

« — Non, — dit Philippe.

« — Et qui l'empêchera?...

« — Moi.

« — Et pourquoi l'empêcheras-tu?

« — Parce que je ne veux pas que ce mariage s'accomplisse.



Mon ami, demanda Raoul, vous êtes de ce vilage? (Page 197.)

« — Tu ne veux pas!... — s'écria Albéric.

« — Je ne veux pas, — répéta Philippe.

« — Et de quel droit, malheureux?...

« — J'aime ma cousine...

« — Et moi, donc, crois-tu que je ne l'aime pas... et depuis plus longtemps!

« — Peut-être, mais elle ne t'aime pas...

« — Qu'oses-tu dire?

« — La vérité. Blanche ne t'aime pas, et elle en aime un autre...

« — Mensonge!..

« — Elle en aime un autre, — poursuivit Philippe, — et cet autre, c'est moi...

« Albéric était livide. Ses yeux s'injectèrent de sang.

« — Elle te l'a dit? — demanda-t-il d'une voix rauque et étranglée.

« — Elle a fait mieux...

« — Comment?

« — Elle me l'a prouvé..

« Albéric s'élança sur son frère, et, le saisissant par les deux poignets, il lui cria:

« — Ainsi, tu prétends...

« La force lui manqua pour achever sa phrase.

« — Je prétends que Blanche est ma maîtresse... — dit Philippe avec le plus grand sang-froid.

« — Misérable! — hurla Albéric, — sais-tu bien que je vais te tuer?...

« — Essaye.

« — Ah! tu me défies!...

« — Oui.

« Philippe n'avait point achevé cette phrase, que son frère aîné, aveuglé par la fureur, saisissait son fusil et en dirigeait vers lui le canon.

XXXIX. — CAÏN.

« Philippe, doué d'une force prodigieuse, lui arracha l'arme des mains, la tordit sur ses genoux et, la jetant loin de lui, dit en tirant son épée du fourreau:

« — Je ne suis ni un sanglier ni un loup, pour qu'on me tue à coups de fusil... Allons, monsieur mon frère, défends-toi, à moins cependant que tu ne renonces à épouser ma maîtresse...

« Albéric n'avait pas d'épée, mais il portait un couteau de chasse, à la lame épaisse et bien affilée. Il le saisit et de nouveau s'élança sur Philippe, qui dut rompre pour éviter d'être percé de part en part.

« Alors commença entre les deux frères un combat terrible et sacrilége, sans autre témoin qu'un corbeau immobile au sommet d'un vieux chêne, et qui, spectateur impassible de cette scène effrayante, mêlait de temps en temps son croassement lugubre au bruit sinistre du fer heurtant contre le fer.

« Au bout de quelques minutes, le couteau de chasse d'Albéric rencontra obliquement la lame de l'épée de Philippe. L'épée se brisa sous ce choc, comme si elle eût été de verre, et il ne resta dans la main du jeune officier qu'un tronçon impuissant, tandis que son frère conservait intacte son arme formidable.

« — Menteur infâme, tu vas mourir!... — murmura Albéric en bondissant sur Philippe désarmé.

« Mais Philippe avait prévu ce mouvement. Il recula d'un pas, et saisissant à sa ceinture un de ses pistolets tout armés, il brûla à bout portant la cervelle à son frère.

« Albéric tomba la face contre terre.

« Il était mort sans m'me avoir poussé un soupir.

« Philippe monta sur un chêne très-élevé et regarda du côté de l'horizon. — Aucun être animé ne se montrait dans le bois, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

« Philippe redescendit.

« Il fit rentrer dans le fourreau la lame brisée et le tronçon de son épée. Ensuite il prit le cadavre dans ses bras, et, chargé de ce fardeau terrible, il s'engagea dans un étroit sentier.

« Le corbeau quitta la branche du chêne sur lequel il était perché,

et suivit le meurtrier en décrivant de larges spirales dans les airs.

« Philippe arriva auprès d'une cabane déserte, bâtie jadis par des bohémiens pour y passer l'hiver. La porte en était murée. Il ôta, les unes après les autres, les pierres qui fermaient l'entrée.

« Il plaça le cadavre dans l'intérieur. Il le recouvrit de mousse et sortit.

« Puis il reconstruisit le mur qu'il avait démoli pour entrer

« Le corbeau s'était posé sur le toit de la cabane et faisait retentir sa voix rauque et lugubre.

« Philippe ramassa des cailloux pour les lui jeter.

« Le corbeau secoua ses ailes et ne bougea pas.

« Philippe grimpa sur le toit.

« Le corbeau s'envola, et s'arrêta sur un arbre à quelques pas de là.

« Philippe redescendit.

« L'oiseau funèbre revint prendre sa place au faîte de la masure, avec cette étrange persistance des oiseaux carnassiers qui sentent un cadavre.

« Alors Philippe eut peur.

« Ce corbeau devint, pour lui, la forme vivante des remords.

« — Il va me trahir! — pensa-t-il.

« Il prit à sa ceinture celui de ses pistolets qui restait chargé. Il mit le corbeau en joue et fit feu. Philippe était un tireur de première force. L'oiseau tomba. Philippe se sentit soulagé.

« Pendant un instant il avait craint que toute arme terrestre ne fût impuissante contre le corbeau vengeur.

« Il dérangea de nouveau l'une des pierres accumulées contre la porte.

« Il jeta le corbeau dans l'intérieur de la masure, puis, après avoir replacé la pierre, il alla reprendre son cheval, attaché dans un fourré à quelques centaines de pas de l'endroit où avait eu lieu le combat fratricide.

« Ceci fait, Philippe gagna rapidement Saint-Germain par des chemins de traverse, et fit les emplettes dont il avait parlé la veille.

« A peine venait-il de se mettre en route pour revenir au château, que le hasard sembla se déclarer pour lui. La neige se mit à tomber légèrement d'abord, puis à gros flocons, cachant ainsi, sous une épaisse couche d'une blancheur immaculée, les traces du duel, ou plutôt de l'assassinat, la terre fraîchement foulée et le sang répandu. »

## XL.

« Lorsque Philippe, revenant de Saint-Germain, arriva au château, Albéric n'avait pas encore reparu. Mais personne ne songeait à s'inquiéter de ce retard. Le vicomte, alors qu'il était chasseur déterminé, restait souvent dans la forêt pendant un laps de temps bien plus long que celui qui venait de s'écouler.

« Cependant la pluie tombait toujours.

« Le crépuscule arriva, puis l'obscurité complète et profonde.

« Albéric ne rentrait pas. On commença à s'étonner.

« Deux heures se passèrent encore. L'étonnement devenait de l'inquiétude.

« Enfin des aboiements sonores retentirent non loin du château.

« — Dieu soit béni! — s'écria le vieux comte de La Baume, — Dieu soit béni!... mon fils arrive!...

« Mais, au bout d'un instant, un valet entra dans le salon, la consternation peinte sur le visage. Il venait annoncer que les chiens de M. le vicomte arrivaient au chenil, mais que leur maître ne les accompagnait pas!...

« Oh! alors, la terreur fut au comble!... Il devenait impossible de douter qu'un malheur ne fût arrivé!...

« Philippe prouva clairement, par l'explosion de sa douleur, combien il aimait son frère aîné!...

« Sous la conduite du jeune homme les valets du château, munis de torches et de lanternes, parcoururent la forêt, pendant toute la nuit, en appelant l'absent à grands cris.

« Nulle voix ne répondit à leur appel.

« Le lendemain les recherches continuèrent. Elles n'amenèrent aucun résultat. Il fut impossible de rien découvrir, et l'on se perdit en conjectures au sujet de l'*accident* auquel Albéric devait avoir succombé, car la pensée d'un *crime* ne se présentait à personne.

§

« Blanche pleura longtemps la mort de celui qu'elle aimait.

« Puis, comme le cœur humain se console de tout, elle finit par se consoler.

« Cependant la position de Philippe était bien changée.

« De pauvre cadet de famille, ayant mangé d'avance sa maigre légitime, la mort de son frère l'avait rendu fils aîné, héritier d'un titre de comte et d'une immense fortune.

« Philippe laissa s'écouler quelques mois.

« Puis, quand la douleur de Blanche se fut complétement calmée, il dit à son père qu'il aimait sa cousine et qu'il ne désirait rien tant au monde que de devenir son mari.

« Le vieillard éprouva une joie vive à voir se réaliser son dernier vœu.

« Il demanda à Blanche si elle consentait à donner sa main à Philippe, comme elle avait consenti à la donner à Albéric.

« Il se livra dans le cœur de la jeune fille un long et cruel combat. Il lui semblait qu'en acceptant l'amour de Philippe, elle allait parjurer et trahir les serments faits à Albéric. Mais l'insistance finit par l'emporter sur ses irrésolutions. Elle céda et devint la fiancée du second fils, après avoir été celle du premier.

« Le jour du mariage arriva.

« La bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux dans la chapelle du château.

« Philippe et Blanche, au moment où ils prononcèrent le *oui* solennel, étaient aussi pâles l'un que l'autre.

« Cependant il n'y avait pas de tristesse dans leurs regards, et un sourire se jouait autour de leurs lèvres décolorées.

« Les invités étaient peu nombreux. La mort récente d'Albéric interdisait toute réunion bruyante et trop joyeuse.

« Immédiatement après le repas qui suivit la cérémonie, les convives demandèrent leurs carrosses et s'éloignèrent.

« Quand arriva la nuit, le comte de La Baume et les nouveaux époux étaient seuls au château.

« La soirée leur sembla longue et triste à tous les trois.

« Vers onze heures, Blanche se remit aux mains de ses femmes de chambre pour sa toilette de nuit.

« — Dans une demi-heure, chère Blanche, — lui dit tout bas Philippe, — je frapperai à votre porte... M'ouvrirez-vous, ma bien-aimée?...

« Blanche rougit légèrement.

« — Je n'ai plus le droit de ne pas vous ouvrir... — répondit-elle en souriant.

« — Quoi! le droit seulement? — murmura Philippe.

« — Et le désir... — ajouta Blanche d'une voix plus basse encore.

« Et elle s'enfuit...

« Cinq minutes ne s'étaient point écoulées, que déjà la jeune épouse vierge encore avait achevé sa toilette de nuit, — qu'elle renvoyait ses femmes, et qu'elle attendait, le cœur palpitant, le sein ému...

« Quelques minutes encore se passèrent, qui lui parurent longues comme des heures.

« On frappa doucement à la porte.

« — Qui est là? — demanda Blanche d'une voix tremblante.

« — L'époux qui vient, plein d'espoir et d'amour... — répondit celui qui frappait.

« Par un sentiment d'exquise pudeur, Blanche éteignit les bougies des candélabres. La chambre ne se trouva plus éclairée que par une veilleuse, cachée dans une lampe d'albâtre suspendue au plafond. La clarté de cette veilleuse rendait les ténèbres visibles, mais ne les dissipait pas.

« Blanche, alors, fit glisser doucement les verrous. La porte s'ouvrit

« Un homme l'étreignit aussitôt, la serrant d'une main contre son cœur, et, de l'autre, repoussant les verrous qu'elle venait de tirer.

« — Comme vous avez froid!... — murmura Blanche en frissonnant...

« — Tu me réchaufferas dans tes bras, — répondit une voix passionnée; — je t'aime... je t'aime... et depuis bien longtemps... — je t'aime... et tu es enfin à moi... viens... viens...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Soudain, Blanche, échevelée, demi-nue, se dressa sur sa couche avec un cri d'épouvante.

« On frappait à la porte de la chambre.

« — Qui est là? qui frappe ainsi? — cria Blanche.

« — L'époux qui vient, plein d'espoir et d'amour...— répondit-on depuis le dehors.

« — Entends-tu?... entends-tu?... — murmura Blanche, à demi folle de terreur, en saisissant la main de celui qui partageait sa couche. Cette main lui parut glacée.

« La jeune femme s'élança hors du lit et courut à la porte.

« — Parlez! — dit-elle, — parlez encore... et répétez-moi qui vous êtes...

« — Je suis ton amant... ton époux... je suis Philippe... — chère Blanche, ne reconnais-tu pas ma voix?...

« Blanche passa sa main crispée dans ses cheveux épars, avec ce geste particulier aux gens dont la raison s'égare. Puis elle arracha les verrous, plutôt qu'elle ne les tira...

« Elle saisit Philippe par la main... car c'était bien Philippe qui venait d'entrer... et, l'entraînant jusqu'auprès du lit, elle balbutia, en lui montrant une forme humaine qui se dessinait vaguement dans les demi-ténèbres.

« — Qui donc est là?... qui donc est là?...

« A ce moment précis, une flamme ardente et lumineuse comme un éclair jaillit de la veilleuse suspendue au plafond.

« Une clarté fulgurante et fugitive illumina la chambre jusque dans ses recoins les plus perdus

« Blanche et Philippe fixèrent sur le lit leurs regards effarés.

« Tous deux, alors, virent et reconnurent un cadavre, celui d'Albéric, le front troué par une horrible blessure d'où s'échappaient encore quelques gouttes de sang.

« Sur l'oreiller, un oiseau noir battait des ailes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Le lendemain de cette étrange nuit de noces, on trouva deux corps étendus sur le parquet de la chambre à coucher.

« Philippe était mort.

« Blanche n'était qu'évanouie.

« Le cadavre avait disparu.

« Lorsque Blanche revint à elle-même, elle espéra d'abord qu'elle venait d'être le jouet de quelque épouvantable rêve.

« Vain espoir, hélas! La mort foudroyante de Philippe ne confirmait que trop l'horrible vérité.

« Tout bonheur en ce monde était à jamais fini pour la malheureuse jeune femme. Le souvenir de la scène hideuse que je viens de te raconter la poursuivait partout, sans trêve et sans relâche...

« Et ce n'était pas une vision... Sans cesse elle sentait sur ses lèvres l'empreinte glacée des lèvres du spectre...

« Comment douter, d'ailleurs, de la réalité terrible de ce qui s'était passé?... Les monstrueux embrassements d'un mort avaient porté leurs fruits. Blanche allait être mère!...

« Neuf mois après la nuit horrible, Blanche mit au monde un enfant.

« Elle se prit à chérir ce fils mystérieux comme la seule créature qu'elle pût, désormais, aimer sur la terre...

« Les années se passèrent. Le vieux comte de La Baume était mort depuis longtemps, laissant toute sa fortune à son petit-fils.

« Albéric, Blanche l'avait ainsi nommé, Albéric grandissait.

« Il était beau, mais d'une pâleur étrange. Si grande était cette pâleur, qu'on eût dit que le sang ne circulait point sous le tissu transparent et satiné de sa peau.

« Albéric n'avait ni la gaîté, ni la vivacité turbulente des enfants de son âge Il recherchait l'isolement et le silence. Souvent il descendait dans les caveaux consacrés qui gardaient, depuis des siècles, les tombes des seigneurs de La Baume et de ceux de leur race...

« Là, il lisait et relisait sans cesse les inscriptions tracées sur chaque pierre tumulaire, semblant chercher un nom qu'il ne trouvait pas...

« Puis, il entrait dans la chapelle. Il s'agenouillait devant l'autel. Il cachait sa tête dans ses mains. Et là, prosterné, il pleurait longtemps et avec une sombre amertume.

« — Pourquoi pleurer ainsi, mon enfant? — lui demandait parfois sa mère.

« Il répondait :

« — Je ne sais pas...

« Blanche, ne voulant se séparer de son fils que le moins possible, le faisait coucher dans une chambre attenante à la sienne.

« Une nuit, dix ans, jour pour jour, après la naissance de l'enfant, Blanche se réveilla en sursant.

« Minuit sonnait.

« Blanche prêta l'oreille. Il lui semblait entendre deux voix dans la chambre où couchait son fils.

« L'une de ces voix était celle de l'enfant. L'autre était trop basse pour qu'il fût possible à Blanche de la reconnaître.

« — Albéric, — demanda-t-elle, — tu n'es pas seul?

« — Non, ma mère, — répondit l'enfant.

« — Et qui te parle?

« — C'est mon père.

« Blanche sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux.

« Elle s'évanouit.

« Le lendemain elle interrogea Albéric. Il ne se souvenait de rien.

## XLI. — LA FÊTE DES MORTS.

« Cette même année, vers la fin de l'automne et le jour de la fête des Morts, par un temps froid, gris et sombre, Albéric s'approcha de sa mère et lui prit la main.

« — Que veux-tu, mon pauvre enfant? — lui demanda la jeune femme.

« — Voulez-vous venir avec moi, ma mère?

« — Où?

« — Dans les bois.

« — Et que veux tu faire dans les bois?...

« L'enfant ne répondit point à cette question. Seulement, il reprit, et d'un ton presque suppliant :

« — Ma mère, venez avec moi, je vous en prie...

« Blanche ne savait rien refuser à Albéric. Elle s'enveloppa dans une pelisse et elle dit :

« — Allons.

« Un pâle sourire vint aux lèvres de l'enfant.

« Tous deux s'enfoncèrent silencieusement dans la forêt dépouillée de feuilles.

« Albéric s'engagea dans un dédale de sentiers, sans manifester jamais la moindre hésitation à l'endroit du chemin qu'il venait de prendre.

« Blanche finit par s'étonner de cette assurance.

« — Où donc me conduis-tu? — demanda-t-elle.

« L'enfant s'arrêta. Il regarda sa mère avec une expression étrange. Puis il dit :

« — Mon père est revenu me voir cette nuit...

« — Ah! — murmura Blanche.

« L'enfant poursuivit :

« — Il vous demande, ma mère...

« — Alors c'est près de lui que tu me conduis?...

« L'enfant fit un signe affirmatif.

« Blanche joignit ses deux mains et les éleva vers le ciel.

« — Soyez béni, mon Dieu! — murmura-t-elle, — soyez béni, si c'est la fin de ma longue douleur!...

« Et elle continua à suivre son fils qui marchait de plus en plus rapidement.

« Enfin l'enfant s'arrêta.

« La mère et le fils avaient en face d'eux une chaumière abandonnée, dans un état de délabrement étrange, et dont un amas de pierres entassées masquait l'ouverture étroite.

« — C'est ici, ma mère, — dit l'enfant.

« Et il commença à enlever, une à une, les pierres qui condamnaient la porte.

« Quand cette porte fut libre, il se tourna vers Blanche et il lui dit :

« — Venez, ma mère.

« Blanche passa.

« Le corps d'Albéric était étendu dans cette masure, comme au jour où Philippe lui avait brisé le crâne d'un coup de pistolet.

« On eût dit qu'il était mort depuis une heure à peine.

« Près de son visage, un corbeau, posé sur une pierre, semblait dormir la tête sous son aile.

« L'enfant rassembla les pierres qu'il avait enlevées et mura la porte en dedans.

« — Me voici, mon fiancé... me voici, mon époux... — dit Blanche en appuyant sa tête pâle sur la poitrine du cadavre.

« Les deux bras du mort se soulevèrent lentement et se nouèrent autour de la taille de Blanche.

« L'enfant s'étendit aux pieds de son père...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La nuit suivante, un ouragan terrible et tel que de mémoire d'homme on n'en avait pas vu de semblable, se déchaîna sur la contrée.

« Une rafale, ou plutôt une trombe, enleva le toit de la masure et en dispersa les murailles.

« On trouva les trois cadavres, et on les ensevelit en terre sainte...

« C'est depuis ce jour, ou plutôt depuis cette nuit-là, que le château de La Baume eut des hôtes funèbres...

« Les deux frères, l'épée à la main, s'y vinrent disputer la possession de cette Blanche qu'ils avaient aimée tous les deux... La scène terrible du duel et de l'assassinat fut jouée chaque nuit par des spectres, tandis qu'un oiseau noir décrivait autour d'eux de grands cercles dans l'air, en poussant des croassements rauques.

« Et voilà pourquoi le vieux manoir, qui n'appartenait plus à personne qu'à des collatéraux éloignés, est devenu tout à coup désert... Voilà pourquoi on l'a laissé se dégrader peu à peu et tomber en ruine, faute d'entretien et de réparations... Voilà pourquoi, enfin, il s'appelle aujourd'hui le *Château maudit!...* »

§

Émeraude se tut.

Elle avait achevé le récit de la légende promise par elle à Raoul.

— Et, — demanda M. de la Tremblaye quand elle eut prononcé le dernier mot de son récit, — ces croyances superstitieuses n'ont-elles maintenant rien perdu de leur force...

— Non-seulement elles n'ont rien perdu, — répondit Emeraude, — mais encore elles ont grandi?...

— Ah bah! — fit Raoul.

— Il est vrai, — poursuivit la jeune femme, — que l'association des chevaliers de la fausse monnaie n'a rien négligé pour donner à ces utiles rumeurs un crédit nouveau et une force grandissante...

— Et comment cela?

— Oh! c'est bien simple... des bruits étranges, des gémissements, le sinistre fracas de chaînes agitées, se sont échappés des entrailles de la terre; des lueurs bizarres et inexplicables ont brillé parmi les ruines; des apparitions fantastiques se sont montrées sur les plates-formes des tours... il n'en fallait pas davantage.

— Je comprends, — répondit Raoul.

§

A partir du jour où M. de La Tremblaye fut reconnu pour le chef de la ténébreuse association dont nous avons parlé, son existence changea complètement.

Les richesses immenses mises à sa disposition firent de lui un des personnages les plus importants de son époque.

Il étonna Paris par son luxe, il se lia avec une foule de gentilshommes fort bien en cour, et l'un d'eux, le marquis de Thianges, que nous avons vu figurer au commencement de cette histoire, le présenta à Philippe d'Orléans, régent de France.

Le régent savait le nom de toutes familles appartenant à cette haute aristocratie qu'on appelait la grande noblesse de province, et qui se trouvait en opposition presque perpétuelle avec la noblesse de cour. Les La Tremblaye lui étaient parfaitement connus. Il n'ignorait point que leur blason et leur fière devise figuraient aux plus belles pages de l'armorial de Picardie.

Mais il ne savait pas, il ne pouvait pas savoir que cette famille s'était éteinte en la personne du marquis Réginald. Il accueillit donc Raoul comme un véritable La Tremblaye, c'est-à-dire avec une bienveillance particulière.

Raoul, en garçon d'esprit qu'il était, songea à métamorphoser cette bienveillance en une protection sérieuse, en un reel patronage.

Si, quelque jour, un hasard malencontreux venait à dévoiler les mysteres de son existence occulte et de son apparente opulence, il voulait pouvoir faire tête à l'orage en s'appuyant sur le régent.

Raoul n'avait rien de caché pour M. de Thianges, dont les balanciers du château de La Baume venaient de reconstituer, plus brillante que jamais, la fortune devorée.

Il le consulta au sujet de la réalisation possible de ses désirs et de ses espérances.

M. de Thianges savait, comme tout le monde, combien Philippe d'Orléans était curieux de ce qui se rapportait aux mysteres ténébreux de la démonologie et des sciences occultes. Il en dit quelques mots à Raoul.

Ces quelques mots ouvrirent au jeune homme tout un horizon.

La fille du Diable, devenue sa femme, l'avait, nous le savons, mis au fait de beaucoup de pratiques touchant la magie, la chiromancie, la cartomancie, etc...

Il résolut de se servir de ces connaissances, en appelant à son aide un peu d'audace et beaucoup de charlatanisme.

Le marquis de Thianges approuva ce plan et contribua à en rendre l'exécution possible et facile. Ce fut lui qui se chargea d'apprendre au régent, sous la forme d'une confidence dont il le suppliait de ne point abuser, que M. de La Tremblaye, avec ses apparences d'homme du monde et de millionnaire désœuvré, était tout bonnement un des plus savants illuminés et magiciens du monde entier.

Cette nouvelle surprit et enchanta le régent. Il donna l'ordre à M. de Thianges de lui amener Raoul, avec lequel il eut un long entretien. Philippe d'Orléans resta émerveillé de la profonde science du jeune homme, qui, à dater de ce jour, prit sur lui une influence extraordinaire.

C'est alors que Raoul, flattant les manies du maître provisoire de la France, imagina de créer une sorte de société secrète dont les liens étroits d'une franc-maçonnerie magique unissaient entre eux les membres, d'ailleurs peu nombreux.

Le régent fut le chef de cette société.

Les membres de l'association prirent ce nom significatif et bizarre : *les Fils de l'Enfer*. Le sceau de l'association représentait le démon vainqueur, figuré sous les traits d'un ange de ténèbres renversant le crucifix et foulant sous ses pieds de bouc l'agneau pascal expirant.

Nous avons vu Raoul faire usage de ce sceau blasphémateur lorsqu'il se croyait au moment de mourir dans la maison du *Petit-Chastel*.

Sur ces entrefaites, Raoul, auquel tout semblait reussir, éprouva une profonde douleur : Emeraude mourut. Frappée subitement par un mal étrange et dont les médecins, appelés en toute hâte, ne purent deviner la nature ni indiquer les remedes, la pauvre jeune femme succomba en quelques heures.

Nous le répétons, la douleur de Raoul fut profonde, et pendant plus d'un an il resta fidèle à la mémoire de cette amie si charmante et si dévouée.

Au bout de ce temps, M. de La Tremblaye, demeuré seul chef de l'association des chevaliers de la fausse monnaie, revenait en toute hâte, une nuit, du château de La Baume.

Il voulait, sans perdre un instant, arriver au Palais-Royal, où le régent l'avait fait demander.

Nous avons vu, par cette nuit d'orage, le postillon de Saint-Germain refuser de marcher.

Nous avons vu le carrosse de Raoul brisé en face du Petit-Chastel.

Nous avons vu le jeune homme mourant, recueilli dans cette demeure par Jeanne de Chambard, la touchante reine de Saba.

Nous savons enfin quelles furent pour la jeune fille les conséquences de cette hospitalité, grâce à la sacrilège complaisance du marquis de Thianges pour Raoul, son complice.

Il nous reste, maintenant, à retrouver Raoul et Jeanne, abandonnés par nous depuis si longtemps.

C'est ce que nous allons faire dans la prochaine et dernière partie des *Mystères du Palais-Royal*.

---

## SIXIÈME PARTIE.

## LES NUITS DU RÉGENT.

### I. — LE BON ANGE.

C'est un terrible effort de mémoire que celui qu'il nous faut en ce moment solliciter de nos lecteurs.

Nous n'osons les prier de vouloir bien relire la première partie de l'immense roman dont nous commençons aujourd'hui la dernière série, et, pour venir en aide à leurs souvenirs confus, si toutefois ils ont conservé de la *Reina Balkis* le moindre souvenir, nous devons mettre sous leurs yeux une rapide analyse des derniers événements auxquels se rattachent par des nœuds indissolubles les faits que nous allons raconter et qui contiennent le dénoûment de notre œuvre.

Jeanne de Chambard, la touchante reine de Saba, devenue, ou plutôt se croyant devenue madame de La Tremblaye, dupe qu'elle était de l'infâme comédie d'un mariage fictif, profanation digne de roués sans âme tels que le chevalier Raoul et le marquis de Thianges, jouissait en paix des joies d'un amour dont elle ne pouvait soupçonner l'illégitimité.

Mais voici que, tout à coup, dans le ciel si pur de son bonheur jusqu'alors sans nuages, retentit un coup de tonnerre.

Un papier, tombé de la poche de son mari et recueilli par elle, lui apprit que Raoul faisait prendre des renseignements, par un espion à ses gages, sur une certaine Antonia Verdi, intrigante douée d'une rare beauté, récemment arrivée à Paris et demeurant rue de la Jussienne, hôtel de Lyon.

Une jalousie furieuse s'empara de Jeanne à l'instant même et la rendit folle.

Après une scène violente avec son mari, elle sortit de chez elle en l'absence de ce dernier, et elle se fit conduire, dans une chaise à porteurs, à l'hôtel de la rue de la Jussienne.

Elle voulait voir Antonia Verdi et lui arracher la vérité.

Elle ne put arriver jusqu'à la prétendue Italienne, et elle regagnait sa demeure, désespérée, découragée, mais calmée, quand elle tomba tout à coup dans un trébuchet tendu par un certain vicomte d'Aubigny.

Ce vicomte d'Aubigny, il est utile qu'on ne l'oublie pas, était un des familiers du régent et l'introducteur d'Antonia Verdi au Palais-Royal.

Jeanne allait devenir la proie de son ravisseur audacieux, quand un secours inespéré lui tomba du ciel sous la forme de don Raymond de Vasconcellos, commandeur de Malte et notre ancienne connaissance.

Un duel eut lieu entre les deux hommes, et don Raymond de Vasconcellos, représentant par hasard le bon droit si rarement protégé par la justice divine, tua raide le vicomte d'Aubigny, réintégra Jeanne évanouie dans la chaise à porteurs et la ramena à l'hôtellerie du *Roi Salomon*.

M. de La Tremblaye cependant avait rassuré sa femme en lui racontant que cette Antonia Verdi, qui lui causait tant d'ombrage, devait être affiliée à la police du Régent.

— Comme cette police, — avait-il ajouté, — est à ma recherche à la suite de la prétendue conspiration dont je t'ai déjà parlé, j'ai un puissant intérêt à me renseigner au sujet d'Antonia de la façon la plus complete...

Tout cela n'était rien moins que clair, mais Jeanne ne demandait qu'à se laisser convaincre, et nous avons vu la lune de miel briller de nouveau dans le ciel des jeunes époux.

De tous les points de l'horizon accouraient des nuages épais qui devaient le voiler bientôt.

Raoul, tout à son amour dont la petite crise que nous venons de rappeler avait encore redoublé l'ardeur, oubliait le marquis de Thianges, le Régent, les faux monnayeurs du château des Spectres, Antonia Verdi et ses puissantes évocations; il oubliait tout enfin, pour s'isoler avec sa Jeanne bien-aimée, qui, pour lui, remplaçait le reste du monde.

Combien de temps auraient duré cette voluptueuse torpeur, cette amoureuse claustration, si nul incident n'était venu les interrompre d'une façon brusque et imprévue?...

Voilà ce que nous ne savons pas et ce qu'il nous est impossible de deviner.

Nous croyons avoir dit à plusieurs reprises que M. de La Tremblaye avait dans Paris différents logements d'une importance plus ou moins grande, loués, par mesure de précaution, les uns sous son nom, les autres sous des noms de fantaisie.

De tous ces logis, le plus inconnu peut-être était celui qu'il habitait avec Jeanne et qui communiquait par de mystérieux passages avec l'hôtellerie du *Roi Salomon*.

Deux personnes seulement connaissaient ce logis : c'étaient le marquis de Thianges et don Raymond de Vasconcellos.

Une après-midi, Raoul et Jeanne se trouvaient assis à côté l'un de l'autre sur les divans du salon oriental, ou plutôt la jeune femme était à demi couchée dans les bras de son mari, la tête renversée sur sa poitrine.

Les deux époux ne se parlaient qu'avec leurs regards, tout à la fois ardents et humides, et les heures passaient rapides comme l'éclair.

On gratta doucement à la porte.

La jeune femme s'échappa des bras de son mari et répara vivement le désordre de sa toilette et de sa chevelure.

— Qui est là? — demanda Raoul.

— Moi, monsieur le chevalier, — répondit une voix bien connue.

— Ah! c'est toi, Jacques?

— Oui, monsieur le chevalier...

— Qu'est-ce que tu veux?

— J'apporte une lettre extrêmement pressée pour M. le chevalier...

— Eh bien, entre.

Jacques entra en effet, et présenta à Raoul, sur un plat d'argent, une enveloppe carrée, scellée d'un large cachet de cire rouge.

— D'où vient cela? — dit M. de La Tremblaye avant d'avoir regardé les armes empreintes sur le cachet, — qui l'a apporté?

— Un valet de pied de M. le marquis de Thianges.

— Attend-il une réponse, ce valet?

— Oui, monsieur le chevalier.

Raoul déchira l'enveloppe et lut les lignes suivantes :

« Depuis deux jours, mon cher chevalier, j'ai passé trois fois chez vous; mais, ou vous n'y êtes jamais, ou vous n'y voulez pas être, ce qui revient exactement au même pour vos visiteurs.

« Il faut cependant que je vous parle, et que je vous parle aujourd'hui même. Dans votre intérêt comme dans le mien, cela est indispensable, complétement *indispensable*. Prenez, je vous en prie, bonne note de ce mot que je souligne à dessein.

« Serez-vous chez vous à trois heures de relevée?

« Aimez-vous mieux vous trouver chez moi à six heures?

« Répondez à ceci, et, selon votre réponse, je viendrai chez vous, ou je vous attendrai chez moi.

« Mettez-moi, je vous prie, aux pieds charmants de madame de La Tremblaye, que je supplie de vouloir bien me compter parmi ses plus passionnés serviteurs, et croyez que je suis, comme toujours, votre ami dévoué,

« *Marquis de T.* »

Raoul prit une plume et répondit :

« Chez moi, cher marquis, si vous le voulez bien, et à l'heure qui vous conviendra le mieux, car de toute la journée je ne sortirai pas.

« Votre ami et votre obligé,

« *Raoul de L. T.* »

Jacques sortit en emportant la feuille de papier sur laquelle Raoul venait de tracer ces deux lignes.

Curieusement et gracieusement appuyée au bras de son mari, Jeanne avait lu en même temps que lui la lettre de M. de Thianges.

— Que peut-il te vouloir? — lui demanda-t-elle aussitôt que Jacques fut sorti de la chambre.

— Je l'ignore complétement.

— Et tu ne devines pas?

— En aucune façon.

— *Ton intérêt autant que le sien* exigent une entrevue immédiate, — te dit-il. — Vous avez donc des intérêts communs, le marquis de Thianges et toi?

— Pas que je sache.

— Cependant la lettre est là, et les expressions sont claires...

— Le marquis veut parler sans doute de cette conspiration qui me force à me cacher, et à propos de laquelle il est compromis comme moi...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... pourvu qu'il ne vienne pas t'apporter de mauvaises nouvelles...

— Allons, bon!... voilà que tu t'inquiètes, à présent?...

— N'y a-t-il donc pas de quoi?

— Non, certes!...

— Que veux-tu? tout mystère m'effraye... tout ce que je ne comprends pas m'épouvante... Il me semble toujours que tu vas courir un danger... Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, mon ami; ce n'est pas ma faute si je t'aime...

— Mais, pauvre chère enfant, ce danger que tu redoutes n'existe pas...

— Cependant, mon ami, cette conspiration...

— Je te répète que c'est une absurde et ridicule accusation qui tombera d'elle-même.

— Absurde et ridicule, je le crois, j'en suis sûre, puisque tu me l'affirmes! et pourtant, tu sais ce que dit la *sagesse des nations?...*

— Que dit-elle? — demanda Raoul en riant.

— Elle dit qu'*il n'y a pas de fumée sans feu!...*

— D'où tu conclus, sans doute, que, puisqu'on parle de conspiration, c'est qu'on a un peu conspiré?...

— C'est la *sagesse des nations* qui conclut cela...

— Eh bien, la *sagesse* dit des folies!... De Thianges et moi nous nous sommes compromis par des paroles légères et dont on a dénaturé le sens; mais voilà tout, absolument tout.

— C'est bien assez! c'est beaucoup trop!... Des paroles!... Mais on prétend qu'il suffit à un juge de deux paroles d'un homme pour faire pendre cet homme.

Raoul se mit à rire.

— Pourquoi ris-tu? — demanda Jeanne.

— Parce que je n'ai rien à craindre. On ne pend que les manants, on décapite les gentilshommes... D'ailleurs, je t'en supplie, chasse toutes les inquiétudes qui troublent cette chère et jolie tête; nous avons, de Thianges et moi, de très-puissants amis auprès de la personne de monseigneur le régent... Ces amis ne nous oublient pas... En ce moment, ils parlent pour nous, ils sollicitent chaudement, et c'est sans doute du résultat de leurs démarches que le marquis veut me parler, ou peut-être encore a-t-il besoin de me consulter sur l'opportunité de quelque démarche nouvelle... Et, d'ailleurs, aimé de toi, est-ce que je peux courir un danger?... est-ce que ton amour n'est pas une égide qui doit me préserver de tous les périls?

— Le crois-tu vraiment? — demanda Jeanne radieuse.

— Oui, certes, je le crois; et jamais conviction ne fut plus arrêtée et plus inébranlable que celle-là!...

— Eh bien, moi aussi, mon Raoul, moi aussi je le crois... Il me semble que, même quand je suis absente, mon amour est auprès de toi pour te protéger et te défendre... et, à certaines heures, j'entends une voix mystérieuse me dire tout bas que je suis ton bon ange...

Tandis que Jeanne prononçait ces paroles dans lesquelles se lisait clairement toute l'exaltation de son âme, un nuage sombre passa sur le front de Raoul, dont les sourcils se contractèrent.

Jeanne ne vit ni cette contraction, ni ce nuage, et d'ailleurs elle ne les aurait pas compris.

Raoul, terrassé par les divines émanations de cet immense amour, se disait, pour la première fois peut-être, qu'il avait commis une action infâme en enchaînant à son existence criminelle et sans cesse menacée l'existence de cette adorable créature...

Il se disait que cette voix mystérieuse dont parlait Jeanne la trompait à coup sûr, car Dieu ne peut pas permettre à un bon ange de veiller sur un mauvais génie!...

Mais ces graves impressions ne furent que fugitives.

Le sourire revint sur les lèvres de Raoul; son regard brilla de nouveau, son front se rasséréna, et, rendant à Jeanne étreinte pour étreinte, il murmura :

— Tu es ma vie!... tu es ma force!... tu es mon bonheur!... Je t'aime!...

§

Trois heures sonnèrent.

En ce moment Jacques vint annoncer à son maître que le carrosse du marquis de Thianges entrait dans la cour.

— Je vais au-devant de lui, — dit Raoul.

— Resterai-je avec toi pour le recevoir, mon ami? — demanda Jeanne à son mari.

— Non, mon enfant, — répondit-il.

— Et pourquoi?

— Tu sais bien, ma chère bien-aimée, que je n'ai pas de secrets pour toi et que tout ce qui sera dit entre Thianges et moi, je te le répéterai. Mais je crains que ta présence ne paraisse indiscrète au marquis et même embarrassante, si quelques-unes des choses qu'il veut me communiquer lui sont entièrement personnelles.

— Soit, mon ami, je me retire, — répondit la jeune femme. — Oh! mon seigneur et maître, que votre volonté soit faite!...

Et elle disparut.

En ce moment le marquis arrivait en haut de l'escalier, où Raoul alla le recevoir pour l'introduire aussitôt dans le salon oriental.

## II. — LE MARQUIS ET LE CHEVALIER.

— Ah çà! mon cher marquis, — dit Raoul, aussitôt qu'il se fut isolé avec son hôte, en s'assurant que toutes les portes étaient bien fermées, — savez-vous que les quelques lignes mystérieuses de votre billet m'ont donné presque de l'inquiétude?...

— Pardieu! mon ami, — répliqua M. de Thianges, — vous aviez bien raison d'être inquiet, et je viens ici pour vous rassurer...

— Comment?... il y a donc de mauvaises nouvelles.

— Oui.

— Nos affaires vont mal?

— Très-mal; et vous le sauriez, si, au lieu de vous absorber corps et âme dans les délices de votre lune de miel, vous daigniez vous occuper un peu du monde extérieur...

— Enfin, il n'est pas trop tard, j'imagine, pour me mettre au courant?...

— Non, sans doute.

— Et on peut encore remédier au mal?

— Je l'espère.

— Enfin, qu'y a-t-il?

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit, la veille ou l'avant-veille du jour de votre mariage?

— A quel propos?

— A propos des trames habilement ourdies dans lesquelles on enveloppait le Régent...

— Oui, vous m'avez parlé d'Antonia Verdi.

— Précisément; et c'est d'elle encore que je veux vous reparler aujourd'hui.

— Ah! ah!...

— Vous avez négligé, sans doute, de vous renseigner au sujet de cette intrigante!...

— Non; mais je n'ai rien appris qui puisse nous être d'une sérieuse utilité, en nous fournissant une arme contre cette femme.

— Tant pis! car l'influence de l'Italienne sur Philippe d'Orléans augmente d'une manière véritablement effrayante. Elle est admise presque chaque jour au Palais-Royal, et, trois fois en moins d'une semaine, elle a eu l'insigne honneur d'un tête-à-tête avec le Régent...

— Les maîtresses en titre doivent être dans la consternation?...

— Parabère et Sabran se désolent, et les autres prétendent que l'Italienne a fait prendre des philtres à Son Altesse... qui vient de lui donner un très-joli hôtel dans la rue de la Cerisaie...

— En effet, comme vous le dites, c'est grave... Si cette fille s'empare du Régent, non-seulement par la crédulité, mais encore par les sens, son influence peut devenir sans bornes...

— Et, vous le comprenez aussi bien que moi, l'influence sans bornes d'Antonia Verdi, c'est notre perte...

— Nous lutterons...

— Ce n'est pas tout... Vous aviez blessé le vicomte d'Aubigny, qui par bonheur ne vous connaissait pas...

— Oui.

— Eh bien, il a été tué en duel, il y a quelques jours, dans une seconde rencontre...

— Je le savais.

— Est-ce avec vous qu'il se battait?

— Non.

— Eh bien, le Régent, qui après le premier duel avait pris fait et cause pour son officier et trouvé fort mauvais que qui que ce fût ait eu l'impudente audace de s'attaquer à quelqu'un de sa maison, est persuadé que la main qui a frappé mortellement était la même qui avait frappé déjà, et il a ordonné les recherches les plus actives. Tous les limiers de la police sont sur pied... Je crois que le vicomte d'Aubigny était, en secret, l'amant de l'Italienne, et cette dernière attise de tout son pouvoir le feu de la vengeance dans l'âme de Philippe d'Orléans.

— Eh bien, qu'ils cherchent... Je suis certain d'avance qu'ils ne découvriront point l'adversaire de d'Aubigny pour le second duel.

— Peut-être... Mais vous avez mis l'épée à la main une première fois, et cela peut suffire pour vous perdre...

— Il me semble, mon cher marquis, que vous voyez les choses bien en noir...

— Je les vois comme elles sont... Mais attendez, je n'ai pas tout dit...

— Il y a donc encore autre chose?

— Oui... Il paraît que dans ces derniers temps nous avons été un peu vite dans notre émission de fausse monnaie; les bourgeois se lamentent, les marchands de la bonne ville de Paris crient comme des aigles. Le Régent est assailli de plaintes et de supplications incessantes... Un jour ou l'autre il sera débordé, et j'ai grand'peur qu'alors la police ne finisse par jeter sur nos affaires et sur nos opérations un regard indiscret... Eh bien, croyez-vous toujours que je voie les choses trop en noir?

— Je conviens que la situation se complique... Mais vous me montrez le mal et vous ne m'indiquez pas le remède.

— Il n'y en a qu'un, selon moi.

— Lequel?

— Faire diversion.

— Oui; mais le moyen?

— J'ai compté sur vous.

— Sur moi!... Eh! mon Dieu, que puis-je?

— Vous pouvez beaucoup. Je sors du Palais-Royal, j'ai vu le Régent, et, sur ma demande, nous sommes compris, vous et moi, parmi les convives masculins du petit souper de cette nuit...

— A ce souper, que dois-je faire?

— Vous êtes un homme d'esprit, mon cher Raoul, un homme d'imagination, un homme fertile en expédients et en ressources. J'ai la conviction que vous parviendrez cette nuit à vous emparer de nouveau de l'imagination de Son Altesse royale et à reconquérir votre influence, très-notablement compromise en ce moment. Quel moyen mettrez-vous en œuvre pour arriver à ce résultat? Je ne le sais pas, et, selon toute apparence, vous ne le savez pas plus que moi. Mais, d'ici à ce soir, vous aurez trouvé, cela n'est pas douteux...

— Vous me faites beaucoup trop d'honneur, mon cher marquis, — répondit Raoul en riant. — Vous paraissez sûr de moi, et je vous assure que je ne suis rien moins que tranquille...

— Allons donc! modestie qui vous rapetisse à vos propres yeux et vous grandit aux miens. D'ici deux heures vous aurez combiné tout votre plan, et vous me mettrez au fait quand je reviendrai vous prendre, afin qu'il me soit possible de vous donner au besoin la réplique... De quoi s'agit-il, après tout? De combattre Antonia Verdi avec ses propres armes. L'Italienne subjugue le Régent par l'extraordinaire... elle montre le diable... C'est charmant!... Dépassez les prestiges d'Antonia Verdi... faites voir à Philippe quelque chose de plus étrange que le diable, et vous gagnerez la partie... Ça n'est pas plus difficile que ça...— insista le marquis.

— Eh! pardieu!... — s'écria Raoul, — vous en parlez fort à votre aise!... Le Régent commence à se blaser, et je ne vois pas trop comment je pourrais dépasser les prestiges d'Antonia... à moins de faire apparaître le cardinal Dubois... qui est un diable de première classe et supérieur en dignité, je le parierais, à celui de l'Italienne...

— Vous plaisantez, c'est bon signe!... Je suis plein d'espoir et de confiance, — reprit le marquis.

— Plaise au ciel que cette confiance ne soit pas déçue!...

— Allons donc!... Nous arriverons au Palais Royal à minuit... Je viendrai vous prendre à onze heures, afin que nous ayons le temps de causer ensemble et de nous entendre.

— Très-bien... Maintenant que faites-vous?

— Je m'en vais. J'ai quelques affaires à terminer...

— Un service, je vous prie.

— Lequel?

— Je vais faire appeler madame de La Tremblaye.

— Je m'estimerai fort heureux de déposer mes hommages à ses pieds, — interrompit le marquis.

— Faites-moi le plaisir d'avoir à votre tour de l'imagination et d'inventer un prétexte adroit pour motiver à ses yeux une absence de toute une nuit.

— Un prétexte!... En êtes-vous donc là, mon pauvre chevalier!.. Quoi!... pour passer la nuit hors de chez vous, il vous faut des prétextes!...

— Que voulez-vous?... Jeanne est si jolie...

— C'est une excuse. Mais vous vous êtes mis sur un bien mauvais pied! .. Enfin, ça ne me regarde pas, et je vais faire ce que vous me demandez.

Jeanne, prévenue que le marquis de Thianges désirait lui présenter ses respects, ne se fit pas attendre.

Le marquis, avec la galanterie enjouée d'un grand seigneur et d'un courtisan, lui demanda pardon de lui enlever son mari pendant une nuit entière, mais il donnait, dans son hôtel, un souper d'hommes, auquel il tenait infiniment à voir assister Raoul..

— Cependant, — ajouta-t-il, — si l'absence de ce mari bien-aimé devait mettre un nuage sur ce front si pur, une larme dans ces yeux si doux, je renoncerais, mais non sans un très-vif chagrin, à voir le chevalier accepter mon invitation.

— Ah! monsieur le marquis, — répondit la jeune femme, — ce serait un amour bien exigeant et bien tyrannique que celui qui sacrifierait à sa fantaisie, non-seulement son mari, mais les meilleurs amis de son mari!... J'accepte, au nom de Raoul, votre invitation...

M. de Thianges remercia Jeanne avec effusion, ajouta quelques paroles gracieuses et se retira.

— A quelle heure ce souper, mon ami?—demanda Jeanne, quand elle se trouva seule avec Raoul.

— A minuit, mon enfant.

— Et il se prolongera?...

— Jusqu'au jour, selon toute apparence.

— Et ce que M. de Thianges a dit est bien vrai, n'est-ce pas?...

— Quoi donc?

— C'est un souper d'hommes?...

— Sans doute.

— Et, à ce souper, il n'y aura pas de femmes?...

— Jalouse enfant! — dit Raoul avec un sourire un peu contraint, — calme bien vite cette chère petite tête, car je t'affirme qu'à ce souper il n'y aura pas de femmes..

Jeanne, rassurée par cette affirmation, tendit son front à Raoul et retourna dans sa chambre où son mari ne la suivit pas.

Pendant près de deux heures, M. de La Tremblaye s'absorba dans une rêverie profonde, tout à fait semblable à la préoccupation du romancier qui cherche une idée de roman, du dramaturge qui bâtit un plan de drame.

Au bout de ce temps, Raoul releva la tête. Un éclair jaillit de son œil triomphant et il s'écria :

La reine de Saba! .. C'est cela!... oui, c'est bien cela!... J'ai trouvé! ..

§

A onze heures précises, Raoul montait dans le carrosse de M. de Thianges.

— Eh bien! — lui demanda ce dernier, — où en sommes-nous?...

— Je crois, — répondit Raoul, — je crois que vous avez bien fait de compter sur moi...

— Vous avez trouvé?

— Oui.

— J'en étais sûr!... Et peut-on savoir?...

— Parfaitement... d'autant plus que j'aurai besoin de vous...

Et Raoul raconta au marquis, dans tous ses détails, le plan qu'il avait conçu, plan auquel M. de Thianges donna la plus complete approbation.

A minuit moins quelques minutes, le carrosse entrait dans les cours du Palais-Royal.

### III. — PHILIPPE D'ORLÉANS. — LA PARABÈRE.

Le service des petits soupers du Palais-Royal était fait, non point par la livrée ordinaire de la maison du Régent, mais par un nombre restreint de valets choisis et sur la discretion desquels on croyait pouvoir compter d'une façon absolue.

Parfois même, lorsqu'il entrait dans les intentions de Son Altesse royale de faire du souper une de ces orgies étranges que Pétrone devait avoir devinées quand il décrivait le festin de Trimalcion, les valets se voyaient remplacés par de jeunes et belles filles dont les costumes étaient tout à fait de circonstance.

Mais, que nos chastes lecteurs se rassurent, rien ne devait moins ressembler à une orgie que le repas auquel nous allons les faire assister.

Au moment où un valet de pied introduisit le marquis de Thianges et le chevalier de La Tremblaye dans un salon ovale de moyenne grandeur, ou plutôt dans un boudoir qui faisait partie des petits appartements, les convives du souper et le Régent lui-même s'y trouvaient déjà reunis.

Ces convives etaient, en hommes :

Philippe d'Orleans, régent de France, — le duc de Richelieu, — le marquis de Nocé, — le marquis de la Fare, — le comte de Fargi.

En femmes : Madame de Parabère, — madame de Sabran, — madame d'Averne, — madame de Gacé, — la duchesse de Gèvres, — la Souris, — Emilie.

En ajoutant aux illustres personnages des deux sexes que nous venons de citer, MM. de Thianges et de La Tremblaye, on arrivait à un total de quatorze convives.

Philippe d'Orleans, le dos appuyé à une haute cheminée de marbre blanc, écartait les basques de son habit de velours grenat splendidement brodé d'or, et présentait à la flamme ses mollets, dont il tirait assez volontiers vanité, car il avait la jambe tres-belle.

Les deux nouveaux venus allèrent le saluer, et il les accueillit avec une bonne grâce parfaite.

Le Regent etait un homme de taille moyenne, bien fait, élégant dans sa demarche, noble dans son attitude.

Les yeux de ce prince avaient été beaux; mais l'un d'eux était à peu près perdu, et comme il voyait peu de celui-là, l'autre éprouvait une fatigue habituelle qui en diminuait l'expression.

Le Regent avait les cheveux noirs, le teint coloré, la bouche vermeille et bien garnie. L'ensemble de sa physionomie était spirituel, plein de finesse et très-gracieux.

Enfin, les traits du duc annonçaient un caractère affable, ouvert, franc, un peu faible, et ils n'étaient point trompeurs.

Philippe d'Orleans se montrait aimable, bon, d'une humeur à peu pres toujours égale. Sa gaieté était presque inaltérable, et l'on excitait difficilement sa colere et même son impatience.

Exempt de hauteur et de morgue, il aimait à trouver autour de lui une franchise qui, malheureusement, n'était jamais qu'apparente. Il aimait à entendre ceux qui se trouvaient en rapport avec lui s'exprimer librement et presque familièrement; il saisissait l'occasion de dire des choses flatteuses à ceux qui l'approchaient. Admirateur des grandes actions, de la gloire, du métier des armes, il s'enthousiasmait pour les héros et les grands capitaines.

Il adorait la mémoire d'Henri IV, et, de toutes les flatteries, celle qui le chatouillait le plus délicieusement était une comparaison adroite de son visage et de son caractère avec le caractere et le visage du Béarnais.

Certes, Philippe d'Orléans était né pour être un de ces princes dont les générations à venir chériront le souvenir. L'infâme Dubois le détourna de cette large et belle voie que Dieu avait tracée devant lui, pour le jeter à corps perdu dans les fanges d'une débauche effrénée. Dubois, précepteur du prince et chargé de diriger le premier essor de ce tempérament de feu, sentit qu'à, pour éterniser son pouvoir sur l'esprit et sur les sens de son élève, il fallait développer en lui les instincts du libertinage et de l'inconstance.

On sait de quelle façon triomphante le futur cardinal s'acquitta de cette tâche.

Le duc d'Orleans, s'empressant de mettre à profit les leçons d'un tel maitre, dépassa bientôt les voluptueuses légeretés de tous les jeunes seigneurs de son époque.

Pour lui, l'inconstance n'eut jamais assez d'ailes, l'amour assez de prêtresses. Ses liaisons ne furent que des fantaisies.

Ce que le duc d'Orléans appelait *une affaire de cœur*, bien que cet organe du sentiment n'y jouât en réalité qu'un rôle infiniment accessoire, devait se conclure et se dénouer dans l'espace d'un souper, et encore consacrait-il au moins la moitié du temps que durait ce repas aux joyeux propos, aux saillies des hommes d'esprit qu'il admettait à sa table.

Le duc de Richelieu est beaucoup trop connu pour qu'il puisse être utile et intéressant de tracer de lui un portrait physique et moral. D'ailleurs Richelieu, pas plus que Nocé, Fargi et Lafare, ne sont destinés à jouer un rôle actif dans notre récit.

Arrivons, sans plus de retard, aux convives d'un autre sexe.

Là, les redites sont légitimes, car alors même que l'on a déjà vu cent fois une séduisante figure de femme, on la revoit une centième avec un plaisir qui ne diminue pas.

A tout seigneur, tout honneur!... Commençons par madame de Parabère, qui pendant bien des années exerça sur Philippe d'Orléans un pouvoir très-partagé et cependant très-despotique.

La Parabère était une femme de taille moyenne, plutôt petite que grande, brune et pâle, avec le teint légèrement bistre des créoles et des Andalouses.

Ses magnifiques cheveux, d'un noir bleuâtre et luisant, étaient d'une incroyable épaisseur et d'une longueur invraisemblable.

Dans tous ses mouvements, même les plus brusques, la Parabère révélait une grâce lascive.

Ses yeux, d'un bleu si sombre qu'ils semblaient presque noirs, avaient un éclat étrange, et jouissaient de ce pouvoir de fascination qu'on prête aux yeux de certains serpents. Plus encore que les rayons de soleil dérobés par Prométhée, leur feu pouvait donner la vie.

Le regard qui s'échappait de ces yeux adorables, tantôt remplis d'une langueur molle, et tantôt d'une ardeur singulière, ruisselait entre les doubles palissades de longs cils recourbés.

Son nez était celui d'une statue grecque échappée au ciseau de Phidias ou de Praxitèle.

Pour décrire ses lèvres et ses dents, il fallait recourir à la banale comparaison du corail et des perles.

La Parabère avait la taille mince et souple comme celle d'un enfant, les épaules et les hanches très-développées, la jambe de Diane chasseresse, la gorge de la Vénus de Milo.

A cause du ton bistre de son teint, le Régent l'appelait son *petit corbeau*.

La Parabère manquait d'esprit, mais Son Altesse royale s'en accommodait fort bien.

— J'aime peu, — disait-il, — ces grandes langues de femmes qui parlent comme on écrit... Parabère me plait dans son silence, parce qu'elle n'a rien à dire et qu'elle ne cherche point à dire des riens. D'ailleurs sa bouche n'a pas besoin de parler pour être séduisante.

La Parabère fut extrêmement utile au cardinal Dubois pour débarrasser le Régent d'une vieille maitresse à laquelle il tenait par les liens assez relâchés d'une vague habitude, et qui était devenue paon et pie-grièche.

Elle lisait des romans jour et nuit, et voulait les mettre en action, dans le genre de ceux de madame d'Urfé. Elle prenait fort au sérieux les bergers de l'*Astrée*. Elle se couchait pendant des journées entières sur un sofa peint en gazon, dans une chambre dont les tapisseries figuraient des arbres, des paysages, des bergeries. Quand arrivait le Régent, elle se levait, coiffée d'un chapeau de paille avec des fleurs et des rubans roses, et tenant à la main houlette et panne-tière.

En cet équipage elle lui récitait doucement et langoureusement des vers empruntés aux églogues de Fontenelle, elle parlait de *tendres flammes* et de *sensibles cœurs*, et renouvelait toute la fade quinauderie des opéras en vogue.

Son Altesse royale se dégoûta bien vite de ce régime de paroles galantes et de madrigaux rimés. Il n'entrait guère dans ses habitudes de se mettre aux pieds d'une femme et de roucouler l'amour en tourtereau.

Cependant il ne se décidait point à rompre absolument, et, comme Dubois était un ennemi déclaré de mademoiselle de Sery, c'est alors que ce *complaisant* du prince imagina de mettre en avant madame de Parabère.

Le début de cette nouvelle liaison fut original.

Dubois fit inviter à un souper du Palais-Royal Parabère et sa femme, et plaça cette dernière à côté du duc d'Orléans.

La jeune femme était coquette, et même un peu coquine. Elle trouvait bien autrement honorable d'être la maîtresse d'une Altesse royale que la femme d'un simple gentilhomme, et, pendant tout le repas, elle enivra le Régent par ses regards les plus capiteux, sans préjudice, bien entendu, du vin de Champagne qu'elle lui versait incessamment d'une main blanche et prometteuse.

Bientôt les fumées de la table montèrent à la tête de tous les convives, hommes et femmes.

Le Régent, madame de Parabère et Dubois étaient les seuls qui eussent conservé, du moins en partie, leur raison.

Quant au mari, insouciant pour tout ce qui ne touchait point à l'ivrognerie et à la gourmandise, il était parfaitement ivre.

Philippe d'Orléans jugea que le moment était favorable.

Il fit signe à Dubois de s'approcher de lui, et lui dit tout bas, en lui indiquant l'ivrogne :

— Fais porter Parabère dans un lit.

— Lequel, monseigneur?

— Pardieu! dans celui que tu voudras...

— Mais, monseigneur, ce pauvre homme porte bien son vin et me paraît de force à boire encore cinq ou six bouteilles sans rouler sous la table...

— Sa santé m'est précieuse et je ne la veux point compromettre. Emmène-le, et qu'on le couche...

— Mais s'il refuse de se mettre au lit?

— Ceci te regarde... Allons! faquin! j'ai parlé, qu'on se hâte!...

Dubois réfléchit pendant un instant, et, comme il était homme d'imagination, il eut bien vite trouvé ce qu'il cherchait.

Il alla s'asseoir à côté de Parabère et lui dit d'un ton dolent et d'une voix émue :

— Ah! mon Dieu! mon pauvre ami, comme vous voilà pâle et défait!... Seriez-vous malade?

— Moi! — balbutia Parabère tout effaré, — mais... non... je ne crois pas...

— Alors, — poursuivit Dubois, — c'est donc moi qui ai la berlue, car je vous trouve une mine effrayante... Ah! Parabère, mon ami, quel mauvais visage vous avez!...

— Oui... oui... — dirent en chœur tous les convives devinant vaguement ce qui se passait. — Parabère a mauvais visage... Parabère se trouve mal...

— Hélas! hélas! hélas!... — interrompit madame de Parabère avec une douleur comique, — mon pauvre mari n'est pas bien!...

Parabère se trémoussait sur sa chaise et commençait à ressentir les atteintes d'une véritable épouvante.

Dubois lui prit le bras et lui tâta le pouls.

— Ciel! — s'écria-t-il ensuite, — je trouve au moins deux cents pulsations à la minute...

— Ah! — balbutia Parabère, — je suis bien mal...

— Vite! vite!... — dit alors le Régent, — qu'on le transporte dans une chambre à coucher et qu'on ait pour lui les mêmes soins que pour moi-même.

— Hâtez-vous! hâtez-vous!... — ajouta Dubois en s'adressant aux valets, — le voilà qui s'évanouit!...

Parabère ne s'évanouissait pas le moins du monde, ce qui ne l'empêcha point de se laisser prendre par quatre valets, qui, le soulevant, deux par les épaules et deux par les jambes, l'emportèrent, suivis par Dubois qui faisait l'empressé, et par madame de Parabère qui jouait merveilleusement l'inquiétude.

Ce gros ivrogne ouvrait des yeux clairs comme des yeux de basilic, se laissait faire et ne disait mot.

Dubois le fit déshabiller et mettre au lit, puis, se tournant vers la Parabère, il lui dit :

— Si ce cher ami pouvait dormir, dans deux heures il serait hors d'affaire...

Ces paroles n'étaient pas plutôt prononcées, que le mari crédule fermait les yeux et commençait à ronfler de la meilleure foi du monde.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, il trouva sa femme à ses côtés, dormant ou faisant semblant de dormir.

Il la réveilla pour lui faire partager toute l'admiration que lui inspirait l'admirable hospitalité du Palais-Royal.

Cette hospitalité avait rapporté à madame de Parabère un énorme diamant qui valait un peu plus de trois mille louis. Voyez comme le bien vient en dormant!...

Ce diamant était un présent destiné à la duchesse d'Orléans, qui ne pardonna guère au *petit corbeau* de l'avoir détourné de sa destination légitime.

Cependant, ce n'était pas assez d'avoir le diamant, il fallait encore pouvoir le porter et s'en faire honneur, et, par conséquent, inventer à sa possession une origine *honnête* qui la justifiât aux yeux du mari.

La Parabère ne perdit pas une minute.

Ce même jour, et profitant d'un reste d'ivresse de son cher époux, elle le cajola, le caressa, et lui expliqua qu'un brocanteur juif, se trouvant gêné, lui faisait offre d'un diamant merveilleux pour une somme moyennement faible, et que c'était là une occasion unique qu'il ne fallait point laisser perdre.

Parabère, généreux comme un ivrogne qui finit de cuver son vin, mit sa bourse à sec pour contenter sa femme.

Cette dernière n'eut pas plutôt la somme, qu'elle étala son diamant au cercle du Palais-Royal.

Madame la duchesse d'Orléans eut un serrement de cœur en reconnaissant cette bague au doigt de la Parabère.

— Voilà une admirable pierre, — lui dit-elle, croyant l'embarrasser fort, — d'où la tenez-vous?

— C'est mon mari qui me l'a donnée, madame, — répondit la Parabère d'une voix sèche et avec une révérence cérémonieusement ironique.

— Il vous fait des présents vraiment princiers! — poursuivit la duchesse.

En ce moment, le mari intervint.

— J'ai l'honneur, madame, — dit-il, — d'affirmer à Votre Altesse que cela nous a coûté fort peu de chose...

Un indéfinissable sourire, dans lequel le mépris se mêlait à une colère contenue, vint aux lèvres de la duchesse.

— Oh! — répliqua-t-elle, — je m'en doute bien...

Parabère continua naïvement :

— Deux ou trois cents louis, tout au plus...

— Deux ou trois cents louis!... — répéta la duchesse.

— Oui, madame.

— Mais il en vaut au moins trois mille!...

Parabère salua, puis, se tournant vers sa femme, il lui dit :

— Ah! par ma foi, madame, vous aviez grandement raison de me soutenir que nous avions fait un bon marché!...

La Parabère soutint le choc sans broncher et ne rougit pas.

Les rieurs eurent beau jeu, et les moins perspicaces devinèrent bien vite de quel prix madame de Parabère avait payé sa bague.

Cependant, pour si épais que soit le bandeau qui couvre les yeux d'un mari, quand ce n'est point une honteuse cupidité ou une complaisance infâme qui retient ce bandeau, il finit toujours, un peu plus tôt ou un peu plus tard, par se détacher.

M. de Parabère apprit, le dernier, ce que tout le monde savait avant lui; mais enfin il apprit.

Il se fâcha et voulut faire du bruit. On le pria de se taire. Il n'obéit pas. On le menaça d'une lettre de cachet.

Les cachots de la Bastille n'auraient apporté aucune consolation à ses douleurs conjugales; il se résigna et se tut.

Madame de Parabère, séparée de son mari, devint la reine des soupers du Palais-Royal.

Toutes les causes amènent des effets, c'est la loi de la nature. Or, le Régent apprit un beau jour que madame de Parabère allait se trouver dans une situation critique dont sa séparation conjugale proclamerait trop haut l'inopportunité.

Conseil fut aussitôt tenu entre Philippe d'Orléans et Dubois. Dans ce conseil, il fut décidé que la scène du Palais-Royal se renouvellerait, mais dans d'autres conditions et surtout dans un but différent.

Un ami dévoué quelconque se chargerait d'avoir à souper M. de Parabère et de le griser abominablement.

Les mœurs et les goûts du gentilhomme rendaient cette entreprise bien facile. Une fois gris, on coucherait Parabère. Une fois couché, il s'endormirait. Le lendemain matin, en se réveillant *devant témoins*, il trouverait sa femme dans ses bras.

Il crierait, il tempêterait, mais qu'importe!...

L'axiome bien connu du droit romain : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*, serait plus puissant que sa colère.

La mort inattendue de M. de Parabère, survenue très-peu de jours après le conseil tenu entre Dubois et le Régent, dispensa d'ailleurs de recourir à ce *prétexte* de paternité.

### IV. — SABRAN. — D'AVERNE. — GACÉ. — LA DUCHESSE DE GÈVRES. — LES FILLES D'OPÉRA.

Nous avons tout dit, ou à peu près tout, sur madame de Parabère, et puisque nous nous sommes constitué, de notre autorité privée, l'historiographe et le peintre ordinaire des beautés célèbres réunies au Palais Royal pour le petit souper du Régent, reprenons notre crayon pour les portraits, et notre plume pour les anecdotes.

Madame de Sabran fut pendant quelque temps la rivale de la Parabère dans les bonnes grâces du Régent. Cette rivalité était d'ailleurs acceptée le mieux du monde par les deux femmes, qui se partageaient à l'amiable le duc d'Orléans, et souvent se réunissaient à lui dans de communes orgies.

Madame de Sabran disait être originaire de Provence; mais les chroniqueurs contemporains affirment qu'en réalité elle venait en ligne directe de chez la Fillon, où son mari l'avait prise pour l'épouser.

M. de Sabran était un homme à mener par le nez et par les oreilles, qu'il avait d'une longueur arcadique; du reste fort bon gentilhomme.

Grande et brune, avec des yeux verts et de grands cheveux annelés qui semblaient toujours prêts à dérouler leurs ondes sur des épaules sans voiles, avec un sourire de ménade, madame de Sabran était une sorte de *bonne fille*, sans autre mérite que son étourdissante beauté, sans autre talent que celui de séduire à la première vue, sinon les cœurs, du moins les sens.

Son air effronté, et même un peu plus, ses regards hardis et libertins, montèrent singulièrement à la tête de Son Altesse royale.

Elle parlait beaucoup, très-vite, et *semait* ses paroles avec un joli petit accent gascon qui rappelait tout à fait l'accent des grisettes de Bordeaux.

Le choix des expressions rendait la ressemblance plus complète et plus frappante encore. On était tout étonné d'entendre de si gros mots sortir d'une si petite bouche. Madame de Sabran jurait comme



Il se heurta contre un homme armé jusqu'aux dents. (Page 220.)

un beau diable!... et ceci même ne serait rien. Certains jolis jurons ne messeyent pas trop à une belle créature vive comme la poudre et le vif-argent, mais elle avait le langage des prêtresses de la Vénus populaire, et certaines expressions ultra-techniques, qu'elle employait avec un aplomb de garde-française, faisaient pâmer d'aise le Régent qui ne pouvait contenir les joyeux transports de son hilarité.

Souvent Son Altesse royale prenait plaisir à lui répondre sur le même ton, et les dialogues de l'amant et de la maîtresse feraient rougir le papier.

Dubois, qui n'était pas prude, rougit un jour devant le Régent, qui s'écria aussitôt :

— Allons, Dubois, mon cher ami, te voilà devenu presque un honnête homme, puisque Diogène a dit que la rougeur était la couleur de la vertu!... témoin ton chapeau de cardinal!...

Le caractère de madame de Sabran offrait plus d'un point d'analogie avec celui des pensionnaires de la Fillon, dont le bruit public l'accusait d'avoir jadis fait partie.

Avide, intéressée, et même, disait-on, fort avare, elle ne négligeait rien pour obtenir du prince des présents d'argent et de bijoux, et aussi des charges, des honneurs, des pensions pour monsieur son mari, qui les méritait bien!...

§

Madame d'Averne avait été la maîtresse du Régent, elle ne l'était plus que de temps à autre, par occasion, mais elle venait toujours aux soupers du Palais-Royal.

C'était une maîtresse femme que cette madame d'Averne!... Prude et dévote, autant que perverse et dévergondée, elle avait dit au duc d'Orléans, en le recevant dans sa chambre à coucher pour la première fois :

— Monseigneur, laissez-moi d'abord faire ma prière du soir...

Madame d'Averne avait ce que l'on appelle généralement un *port de reine*. Elle était plus imposante que belle, bien faite plutôt que gracieuse; son visage était irrégulier, ses joues pâles, ses yeux fauves et d'une couleur indécise, et à cela près d'une poitrine fort belle et qu'elle mettait particulièrement en évidence, aucun de ses charmes n'aurait fait revenir un mort.

Habile accapareuse et quémandeuse intrépide, elle appauvrit le trésor public de plus de trois millions.

Son mari s'estimait, à bon droit, sinon fort honoré, du moins fort enrichi par le déshonneur de sa femme.

Elle détestait toutes les maîtresses du Régent, passées, présentes et à venir. C'était sans cesse, entre elle, madame de Parabère et madame de Sabran, un échange de mots cruels et de reparties empoisonnées comme les flèches des Indiens.

Désespérée de voir le Régent, après une brouille assez longue avec madame de Sabran, se montrer à l'Opéra, dans une loge, en compagnie de l'ex-maîtresse que l'on pouvait croire redevenue maîtresse en titre, elle dit à haute voix :

— Si j'avais eu le malheur de perdre les bonnes grâces de Son Altesse royale, je ne paraîtrais plus dans le monde.

Madame de Sabran, à qui ces paroles furent rapportées, s'écria :

— Ah! elle pourrait reparaître partout, bien sûre de n'être remarquée nulle part!...

Ce que madame d'Averne craignait de perdre, plus que tout au monde, c'étaient les trois mille livres par mois que le Régent lui accordait pour sa table, sans compter les menus profits.

Égoïste au-delà de toute expression, ce défaut dominant éclatait souvent avec une incomparable naïveté dans ses moindres paroles.

Un jour devant elle, Chirac, l'homme aux lugubres prophéties, disait au duc d'Orléans :

— Monseigneur, vous mourrez d'apoplexie.

— Eh! mon Dieu, — répliqua le prince, — je ne connais pas de mort plus douce, et je te défierais volontiers de m'en trouver une...

— Oui, — mais vous mourrez probablement dans les bras d'une femme.

— Eh bien, tant mieux! — Du moins on pourra dire de moi : *Il est mort comme il a vécu.*

— Ah! Philippe! Philippe!... — s'écria madame d'Averne, — ne me faites pas de ces frayeurs!... Si vous alliez mourir dans mes bras, mon Dieu!... que ne dirait-on pas sur mon compte? J'en ferais une maladie d'au moins trois semaines!...

Le duc d'Orléans rit beaucoup!

§

Elle était blonde comme Vénus et comme les blés, la jolie comtesse de Gacé, elle avait un teint de lis et de roses, des yeux d'un bleu de bluet, un corps de jeune nymphe.

On la citait comme l'une des plus charmantes et des plus gracieuses femmes de la cour.

§

De la duchesse douairière de Gèvres, maîtresse émérite de Fargi, nous n'avons pas grand'chose à dire.

Cette bacchante surannée (la duchesse avait tout près de quarante ans) suppléait, disait-on, à l'absence de quelques-uns des charmes que les années avaient emportés au passage, par une expérience amoureuse digne des plus célèbres courtisanes de l'antiquité et des temps modernes.

§

Nous en avons fini avec les grandes dames réunies ce soir-là dans le petit salon du Palais-Royal, et il ne nous reste plus à parler que de deux filles de l'Opéra, la Souris et Émilie, venues là pour souper en noble compagnie.

Sans doute nos lecteurs s'étonneront de cette étrange réunion de drôlesses blasonnées et portant des noms sonores, avec de simples impures sorties de la lie du peuple, et dont la beauté et l'impudeur formaient les titres et les armoiries.

Rien ne semblait plus simple à Philippe d'Orléans que cet amalgame bizarre.

— Toutes les femmes, — pensait-il, — sont égales devant l'orgie!...

Et, d'ailleurs, n'était-il pas philosophe?

Fidèle aux principes d'éclectisme qui lui avaient été enseignés par son digne précepteur, le Régent faisait grand cas des danseuses de l'Opéra, qui le lui rendaient bien.

Rarement, cependant, il allait dans les coulisses, parce que toutes ces filles se laissaient aller avec lui à des familiarités qui n'étaient tolérables que dans le tête-à-tête, et que quelques-unes s'oubliaient jusqu'à l'appeler *Philippe*.

Un courtisan, qui voulait leur donner des conseils de savoir-vivre et de cérémonial, reçut de l'une d'elles cette réponse :

— Eh! le moyen d'appeler *monseigneur* ou *Votre Altesse* un homme que l'on a vu à ses pieds?...

La Souris ne portait ce nom ou plutôt ce sobriquet qu'à cause de sa gentillesse et de sa légèreté. Elle avait, du reste, horreur des rats et des souris, au point de faire une fausse couche parce qu'au moment où elle rentrait dans les coulisses une de ses homonymes était venue se jeter dans ses jambes.

Il était impossible d'imaginer quelque chose de plus joli, de plus mignon, de plus gracieux, mais aussi de plus capricieux, de plus étourdi, de plus extravagant, que cette folle et séduisante créature.

Elle ressemblait à un lutin, à un sylphe, à un farfadet, à la reine des fées et des génies.

On s'étonnait de ne pas voir pousser à ses épaules blanches de petites ailes de papillon.

La Souris avait dix-sept ans au plus, le sourire candide et le regard ingénu d'une jeune vierge et la rouerie pratique d'une vieille courtisane.

En ce temps-là, les danseuses ne portaient point de maillot, et le parterre de l'Opéra adorait la Souris, à cause de la manière tout à fait insouciante et libérale dont elle faisait ballonner sa courte jupe dans ses pirouettes.

Elle avait de la grâce jusqu'au bout des doigts, et jamais personne n'avait pu songer à rivaliser l'incroyable perfection avec laquelle elle dansait le menuet.

Le Régent éprouva pour elle un violent caprice... il avait été séduit par ses petites mains et ses petits pieds.

Il enleva la danseuse à deux ou trois enrichis de la banque de Law, lui prodigua l'or et acheta pour elle la maison que Thévenard, de l'Opéra, avait fait bâtir à Auteuil et dont on citait la magnificence.

Lorsque la Souris cessa d'être la maîtresse de Philippe, elle resta l'une des fidèles habituées des soupers du Palais-Royal.

A l'époque même de sa plus grande faveur, la Souris avait eu dans les coulisses de son propre théâtre, une rivale.

Cette rivale était Émilie, *la statue grecque* de l'Opéra, ainsi que la nommait Richelieu, qui n'avait jamais pu venir à bout de faire jaillir la moindre flamme de ce bloc splendide de marbre de Paros.

Le Régent se trouva bien, à ce qu'il paraît, de cette froideur marmoréenne qui n'avait d'égale que la docilité d'Émilie.

Il aimait cette fille superbe, qui parlait peu, écoutait tout ce qu'on voulait, tendait toujours la main, et n'avait jamais une volonté à elle.

Émilie était grande, et toutes les descriptions du monde seraient impuissantes pour faire comprendre sa prodigieuse et irréprochable beauté.

Que l'on se figure, si l'on peut, la réalisation vivante de cette statue de Vénus pour laquelle le sculpteur grec avait emprunté une perfection à chacune des plus admirables filles de Sparte et d'Athènes.

Dans tout le corps d'Émilie, il eût été impossible de trouver un défaut, ou seulement une imperfection.

Cette singulière créature ne se doutait pas ce que c'était que l'amour, et ne soupçonnait même pas l'existence de la jalousie.

Pendant les quelques semaines que dura son règne dans la chambre à coucher du Régent, ce dernier lui aurait fait des infidélités avec l'univers tout entier sans qu'elle songeât à s'en émouvoir.

— A votre aise, monseigneur, — lui aurait-elle dit, — ne vous gênez pas, j'attendrai.

Elle avait allumé un grand nombre de passions, dont quelques-unes furent illustres, et ne les avait jamais partagées.

Hâtons-nous d'ajouter que jamais, non plus, elle ne leur avait rien refusé.

Le duc de Richelieu l'avait aimée, le duc de Melun l'avait aimée, Fimarcon l'aimait avec fureur.

On peut dire, sans crainte de se tromper, que si, une fois dans sa vie, son cœur de marbre battit légèrement sous sa gorge de marbre, ce fut pour le dernier gentilhomme que nous venons de citer. A la vérité, il la battait, ce qui explique bien des choses!...

Émilie ne demandait jamais rien, mais elle recevait tout. Elle était, malgré son habituelle nonchalance, prodigue, gaspilleuse, et parfois généreuse... C'était elle qui donnait à Fimarcon de quoi soutenir le train de prince qu'il menait, alors même qu'il était page.

Émilie avait du bon sens et un esprit très-adroit et très-juste, avec plus de lecture et d'instruction qu'on n'en a d'habitude à l'Opéra... Elle citait volontiers, et toujours à propos, les histoires de Rome et de France.

En dehors de la fantaisie sensuelle que lui inspirait Émilie, le Régent professait une véritable estime pour cette danseuse originale, qui lui donnait des conseils comme un général d'armée.

La bonne fille citait Alcibiade et Henri IV, le roi David et Caton d'Utique, Sésostris et Léonidas, avec toute la gravité d'un conseiller aulique.

Un matin, le cardinal Dubois fit demander un instant d'entretien au Régent, qui le lui accorda séance tenante, quoique Émilie fût dans sa chambre et encore couchée, ou plutôt étendue sur son lit, dans un costume qu'elle affectionnait, parce que, comme celui des nymphes et des déesses de l'antiquité, il mettait dans toute sa valeur sa beauté mythologique.

Mais Dubois n'était pas homme à s'effaroucher pour si peu de chose, au contraire. En reconnaissant Émilie, et surtout en voyant pour la première fois ce marbre animé, Dubois fut ébloui, au point de cacher son visage avec ses deux mains pour éviter des distractions, et peut-être des tentations.

— Eh! regarde tant que tu voudras, Dubois, — lui dit le Régent; — mais, puisque tu es venu pour me parler d'affaires, parlons d'affaires...

Pendant ce temps, Émilie ne bougeait pas et souriait à peine.

— Pardon, monseigneur... — balbutia Dubois, — mais je suis de trop ici dans ce moment, et je me retire...

— Allons donc! — répliqua Philippe d'Orléans, — tu meurs d'envie de rester... d'ailleurs, au besoin, Émilie te retiendrait par ton petit collet...

— Eh! — dit alors la danseuse avec ce magnifique sang-froid qui ne lui faisait jamais défaut, — je ne suis pas madame Putiphar, pour arracher le manteau d'un nouveau Joseph.

— Mais, monseigneur, — continua Dubois, — j'étais venu pour une affaire importante...

— Qui t'empêche de me la communiquer?...

— Mais, je ne puis, en présence. .

— En présence d'Émilie?... Pourquoi donc? Émilie est discrète... elle a de l'esprit, elle a du jugement, elle nous donnera peut-être un bon conseil...

— Philippe, — dit-elle, — me croit donc autant de discrétion qu'en montra le jeune Papirius au sénat de Rome?

— Malepeste! — s'écria le Régent en riant, — aurais-tu jamais cru, Dubois, qu'une érudition de bénédictin se cacherait dans un corps comme celui-là?...

— Non, monseigneur; et, surtout, ce n'est pas de l'érudition que j'aurais jamais songé à lui demander...

— Enfin, voyons, qu'est-ce qui t'amène?...

— Monseigneur, je venais...

— Tu venais?...

— Vous proposer...

— Dubois, mon ami, — s'écria le Régent, — si tu n'étais pas ce que tu es, je te ferais périr sous le bâton! .. — Parleras-tu?...

— Eh bien! je venais vous proposer une nouvelle maîtresse...

— Ah! ah!... ceci doit, en effet, se prendre en considération... Vaut-elle Émilie, cette maîtresse?...

— Je n'en sais rien, monseigneur.
— Comment! tu ne la connais pas?...
— Non, monseigneur.
— Tu es fou, Dubois!...
— Non, monseigneur, car la personne dont il s'agit m'a été recommandée par madame de Tencin, qui s'y connaît.
— Ah! diable!... Et que t'en a-t-elle dit, madame de Tencin?
— Elle m'a dit que c'était un bel esprit.
— Tant pis!...
— Pourquoi, monseigneur?...
— Parce que les beaux esprits ne logent guère, d'habitude, dans de beaux corps...
— Il paraît que Votre Altesse royale changera d'avis quand elle aura vu madame du Deffant.
— Ah! la protégée de madame de Tencin s'appelle madame du Deffant?
— Oui, monseigneur.
— Que pense Emilie de tout ceci?
— Je pense, monseigneur, — répondit la philosophique danseuse, — qu'il ne vous en coûtera pas beaucoup d'y aller voir...

Il nous semble que ces derniers mots peignent merveilleusement l'incomparable insouciance de la splendide courtisane.

### V. — LE SOUPER.

Et maintenant que nous connaissons à merveille les convives du souper du Palais-Royal, transportons-nous, avec Philippe d'Orléans et ses invités, dans une salle à manger que le pinceau lascif de Coypel avait illustrée de toutes sortes d'Érigones, de bacchantes et de ménades.

Nos lecteurs comprennent à merveille que nous ne pouvons avoir ni le désir ni la volonté de sténographier pour eux les dialogues brillants, les lestes attaques, les ripostes étourdissantes d'un souper dont presque tous les convives possédaient au plus haut degré cet esprit facile, miroitant, incisif et licencieux du dix-huitième siècle.

Cette conversation pleine d'allusions et de réticences ne deviendrait intelligible que si nous voulions en expliquer chaque phrase et nous en faire en quelque sorte le commentateur.

Or, ce serait là un travail très-long et très-inutile, qui, d'ailleurs, ne se relierait qu'à grand'peine à l'ensemble de notre œuvre.

Nous allons donc nous borner à reproduire ici la partie de la conversation qui se rapporte au plan conçu par Raoul de La Tremblaye, communiqué au marquis de Thianges, approuvé par ce dernier, et que nos lecteurs ne tarderont pas à connaître par ses résultats.

Il était deux heures du matin.

Le souper devenait d'une gaieté folle, grâce à l'esprit des convives, et grâce au vin de Champagne rosé que le duc d'Orléans faisait verser sans relâche dans tous les verres, surtout dans ceux des belles pécheresses assises à ses côtés.

Toutes les deux ou trois minutes, Son Altesse royale portait des santés auxquelles il fallait bien faire raison, et l'usage, ayant force de loi aux soupers du Palais-Royal, exigeait que le verre plein qu'on approchait de ses lèvres ne fût replacé sur la table que complétement et consciencieusement vide.

L'ivresse féminine avait pour Philippe d'Orléans les attraits les plus puissants...

Ses filles, élevées à son école et selon ses principes, auraient facilement tenu tête à un garde-française ou à un cent-suisse.

— Buvez, mesdames, — disait le duc, — buvez!... buvez sans cesse!... C'est pour vous que Noé inventa la vigne; c'est pour vous que Bacchus enseigna l'art de cuver le vin; c'est pour vous que fleurissent, sur les coteaux d'Aï et de Sillery, les grappes de ce raisin doré d'où couleront à flots ces vins mousseux, coquets et charmants, dont vous avez le montant et l'esprit... Buvez encore!... buvez toujours... Si vous saviez comme chaque libation nouvelle ajoute une grâce à vos charmes, une étincelle au diamant de votre beauté!... Votre teint se colore d'un incarnat plus vif que celui des roses naissantes!... Vos yeux s'alanguissent et la volupté rayonne dans chacun de vos regards!... Le vin, c'est la beauté!... le vin, c'est la grâce!... le vin, c'est l'amour!... Buvez!...

— Bravo! — murmura le duc de Richelieu, tout bas, avec une nuance d'imperceptible ironie.

Puis, tout haut, il ajouta, sur un air de noël fort à la mode à cette époque :

— La nuit, quand les femmes sont grises, tous les maris sont...
— Quoi? — demanda Philippe d'Orléans en riant.
— Tous les maris sont... gris!... — acheva Richelieu.
— Comme les chats, alors!... — dit le Régent. — Ces pauvres maris!...
— Monseigneur, — reprit Richelieu, — la comparaison est juste.
— Tu serais bien en peine de le prouver...
— En aucune façon.
— Prouve-le donc!
— Les maris peuvent et doivent se comparer aux chats, puisque les femmes et les chattes sont les animaux les plus gracieux, les plus trompeurs et les moins susceptibles d'attachement de la création tout entière...

Un éclat de rire universel accueillit cette définition peu galante de la femme et de la chatte.

— Il a, ma foi, raison! — s'écria le régent, — et me voici près de convenir que *quand les femmes sont grises, tous maris les sont... gris...*

— Et le diable en rit!... — ajouta Richelieu.

Le marquis de Thianges guettait depuis longtemps une occasion de faire dévier l'entretien de la voie dans laquelle il avait marché jusque-là.

Cette occasion se présentait enfin, il la saisit avec empressement.

— A propos du diable, — dit-il, — Votre Altesse royale me permettra-t-elle de lui adresser une question?...

— Questionnez, marquis, questionnez, je vous en donne le droit, en me réservant, bien entendu, celui de ne pas répondre si votre question me semble indiscrète.

— J'espère qu'elle ne le sera pas, monseigneur.
— Parlez donc, je vous écoute... ajouta le Régent.
— J'avais entendu dire que parmi les convives du souper de cette nuit devait se trouver cette jeune et belle adepte par qui le diable eut l'insigne honneur d'être présenté à Votre Altesse royale il y a quelque temps...
— Ah! ah! — fit le duc, — Antonia Verdi?
— C'est cela même, monseigneur... lui répondit le marquis.

En entendant prononcer le nom de cette nouvelle rivale, à laquelle, à tort ou à raison, on accordait une certaine influence sur l'esprit du Régent, et dont on craignait de voir la position se dessiner de plus en plus, madame de Parabère ne put empêcher une moue significative de se dessiner sur ses lèvres charmantes.

Quant à madame de Sabran, elle lança un foudroyant regard au maladroit questionneur qui venait si intempestivement rappeler au Régent le nom et la personne d'Antonia Verdi.

Le marquis de Thianges ne sembla s'apercevoir en aucune façon des sourdes tempêtes qu'il faisait gronder contre lui, et il reprit :

— Pourquoi donc, monseigneur, cette séduisante magicienne n'est-elle pas en ce moment parmi nous?
— Je l'ignore, mon cher marquis, — répondit Philippe.
— Votre Altesse l'ignore? — répéta M. de Thianges avec un étonnement réel.
— Complétement.
— Mais, d'habitude, Votre Altesse sait tout ce qu'elle veut savoir. Comment donc se fait-il?...
— Que je ne sache rien dans cette circonstance? Je vais vous le dire. Dans la journée, Antonia Verdi m'a fait prier de vouloir bien lui communiquer la liste des convives masculins du souper de ce soir.
— Et qu'a fait Votre Altesse?
— J'ai envoyé à Antonia la liste qu'elle demandait.
— Et alors?...
— Une heure après, Antonia me faisait répondre que ses esprits familiers venaient de lui révéler que la rencontre de l'un de mes convives lui serait fatale et qu'elle me suppliait de la dispenser de paraître au Palais-Royal cette nuit...

Un murmure de surprise et de curiosité courut autour de la table.

— Et, — demanda M. de Thianges au bout d'un instant, — Antonia Verdi a-t-elle révélé à Votre Altesse le nom de ce néfaste convive dont ses esprits familiers lui défendent l'approche?...
— Elle ne l'a pas fait, et elle prétend ne pas en savoir à ce sujet plus que moi-même... Elle est avertie du péril, mais elle ignore de qui ce péril doit venir...
— Voilà qui est bizarre, — murmura le marquis de Thianges, comme se parlant à lui-même.
— Mais, j'y songe... — dit tout à coup le Régent, — ce mystère n'en est pas un...
— Votre Altesse devine?...
— Le mieux du monde; et vous allez voir que je n'ai pas besoin de faire de grands efforts d'imagination pour cela... Nous sommes ici sept hommes...
— Eh bien, monseigneur?
— Eh bien, six d'entre nous se sont trouvés déjà, et presque tous, à plus d'une reprise, en présence d'Antonia Verdi... Un seul fait donc exception... du moins je le crois...

Puis, se tournant vers Raoul, le Régent ajouta :

— Connaissez-vous Antonia Verdi, mon cher chevalier?
— Non, monseigneur.
— Vous ne l'avez jamais vue?
— Jamais.
— Plus de doute, c'est vous que les esprits désignent comme devant lui porter malheur?...
— Je suis désespéré d'être ainsi, et à mon insu, l'instrument d'une fatale influence, puisque Votre Altesse royale daigne porter quelque intérêt à la personne dont il est question... Mais, et Votre Altesse royale me rendra cette justice, je n'en doute pas, je suis absolument

tranger, au moins par ma volonté, à cet étrange arrêt du destin, et je viens d'entendre prononcer le nom d'Antonia Verdi pour la première fois...

— Je vous crois, je vous crois, chevalier... Bien souvent des volontés plus puissantes que la nôtre disposent absolument de nous et suppriment notre libre arbitre... D'ailleurs les événements à venir peuvent fort bien ne point avoir la gravité qu'Antonia paraît disposée à leur prêter... peut-être ses esprits familiers lui ordonnent-ils d'éviter votre présence, tout simplement parce que vous êtes un adepte comme elle, un rival, parce que vous marchez comme elle d'un pas ferme dans les sentiers de la plus difficile et de la plus sublime de toutes les sciences...

— Je ne puis accepter cette épithète de rival sans savoir quels ont été, en présence de Votre Altesse royale, les preuves et les résultats de la science de cette jeune et belle adepte... puisqu'il paraît qu'elle est jeune et belle...

— Ces preuves et ces résultats, chevalier, ont été complets, surprenants, inouïs, — répondit le Régent, — et de nature à ne nous laisser aucun doute sur le pouvoir d'évocation d'Antonia Verdi et sur l'irrésistible empire auquel les esprits infernaux obéissent sans même tenter une résistance inutile.

Raoul s'inclina respectueusement.

— On n'interroge pas une Altesse royale, — dit-il ensuite,— sans cela...

Il s'interrompit.

— Sans cela, vous me demanderiez des détails, n'est-ce pas? — acheva Philippe.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, je vais vous en donner, et je crois que, lorsque vous m'aurez entendu, vous reconnaîtrez sans peine qu'Antonia Verdi est pour vous, non pas seulement un rival, mais un maître...

— Je le reconnais déjà, puisque tel est l'avis de Votre Altesse royale qui ne peut se tromper... — dit Raoul.

— Non! non!... pour tout ce qui touche à la science, un prince du sang, fût-il, comme moi, régent de France, fût-il le roi lui-même, n'est pas plus infaillible qu'un de ses sujets. Ecoutez-moi donc, et vous trancherez vous-même la question.

Raoul s'inclina de nouveau.

### VI. — LA VOISIN.

Philippe d'Orléans racontait bien, il le savait, et il aimait à raconter.

Il entama donc sans plus de retard un récit que nous ne reproduirons pas après lui, car ce récit, nos lecteurs le connaissent déjà. Ils l'ont entendu faire par le marquis de Thianges à Raoul, dans l'un des chapitres de la première partie de notre roman.

Nous les renvoyons donc au chapitre intitulé : *Le Diable*, qui, s'ils veulent bien prendre la peine de le relire, mettra sous leurs yeux les moindres circonstances de l'infernale évocation accomplie par Antonia Verdi, au Palais-Royal, avec l'assistance d'un crapaud magique, préalablement muni de tous les sacrements de l'Eglise.

Le Régent, quand il eut achevé, se tourna vers Raoul et lui demanda :

— Eh bien, chevalier, que pensez-vous de ceci ?...

— Votre Altesse royale me permet-elle d'exprimer ma pensée nettement, franchement, sans ambages et sans réticences?

— Non-seulement je vous le permets, mais encore je vous l'ordonne.

— J'obéirai donc, monseigneur, et je répondrai qu'Antonia Verdi, agissant évidemment selon la pratique usitée par les Cophtes, et qui se trouve relatée d'une façon claire et précise dans le livre amorrhéen, a fait la chose du monde la moins surprenante en évoquant sans trop de difficulté un démon de quatrième ou cinquième classe.

— Ah! cela vous paraît simple, chevalier?...

— Oui, monseigneur.

— Et vous en feriez autant?

— Quand Votre Altesse royale daignera m'en donner l'ordre, j'en ferai beaucoup plus.

— En vérité!...

— Oui, monseigneur.

— Et ce plus, pourquoi donc ne l'avez-vous pas fait encore?...

— Parce que Votre Altesse royale ne m'a pas, jusqu'à présent, fait l'honneur de me le demander...

— Mais vous me savez fort curieux de ces sortes de choses, et vous auriez pu, ce me semble, mettre à ma disposition les trésors de cette science sans rivale dont vous vous prétendez le dépositaire.

— Que Votre Altesse royale daigne me pardonner, mais les évocations dont je parle portent en elles quelque chose de si effrayant, de si terrible, de si dangereux même, que jamais je n'aurais pris sur moi d'en parler à Votre Altesse sans un ordre précis de sa part.

Si incrédules que fussent la plupart des hommes qui se trouvaient là, il fut facile de distinguer sur leur visage un petit frémissement d'inquiétude.

Quant aux femmes, avons-nous besoin de le dire, elles pâlirent toutes sous leur rouge.

— Ah çà! mais, — demanda le Régent, — quelles sont donc ces évocations terribles et ces apparitions plus effrayantes, plus dangereuses que celles du démon lui-même?

— Monseigneur, — répondit Raoul, — je puis arracher les morts aux tombes illustres ou inconnues qui, depuis des siècles, gardent leurs ossements blanchis!... Je puis évoquer les empereurs romains, les courtisanes de la Grèce, les capitaines d'Athènes et de Lacédémone!... A ma voix, Sésostris, le grand Salomon, Judas Iscariote ou Jules César obéiront!... A ma voix, les rois de France soulèveront les dalles consacrées de Saint-Denis, et quel que soit le personnage que vous m'aurez désigné, fût-il mort depuis cinquante ans seulement, fût-il mort depuis six mille ans, celui-là, courtisane ou sage de la Grèce, empereur romain ou roi de France, celui-là revêtira pour une heure sa chair et son visage d'autrefois, et viendra, si vous le voulez, s'asseoir à votre table.

Pendant quelques secondes le Régent resta pensif et comme absorbé dans une profonde rêverie.

— C'est étrange et terrible en effet, — murmura-t-il.

Puis, après un nouveau silence, il ajouta :

— Et tout ce que vous venez de dire, chevalier, vous pouvez le faire?

— Oui, monseigneur, car tout ce que je viens de dire, je l'ai déjà fait.

— Pour qui?

— Pour moi seul, monseigneur.

— Dans quel but?

— J'avais à interroger une tombe fermée depuis longtemps déjà... j'avais à demander à un mort une révélation...

— Et la tombe a répondu?

— Oui, monseigneur.

— Et le mort est venu?...

— Oui, monseigneur.

— Et la révélation s'est faite?

— Oui, monseigneur.

— Et par quels moyens avez-vous obtenu tout cela?

— Ceci, monseigneur, est un secret que je ne puis pas révéler, même à vous... je n'en ai pas le droit...

— Du moins pouvez-vous m'apprendre quels sont ces périls dont vous me parliez tout à l'heure et qui menacent les témoins de vos évocations ?

— Parfaitement, monseigneur... Ces témoins, quels qu'ils soient, si, pendant toute la durée de l'évocation et de l'apparition, ils tentent de sortir du cercle magique dans lequel je les aurai d'abord enfermés, mourront de mort subite à l'instant même et tomberont comme foudroyés...

— Le danger étant prévu devient nul...

— Pas toujours, monseigneur.

— Comment l'entendez-vous?

— La terreur s'empare quelquefois des âmes les mieux trempées, jusqu'au point de leur faire tout oublier... L'épouvante domine la raison, on ne se souvient plus... on veut fuir, et, je le répète, hors du cercle magique, c'est la mort...

— Existe-t-il donc des exemples de ces morts foudroyantes dans de semblables circonstances?

— Il en existe, monseigneur.

— Vous en connaissez?

— Oui, monseigneur.

— Pouvez-vous nous raconter un fait de ce genre?... J'en entendrais le récit avec intérêt...

— Rien n'est plus facile... Mais je dois prévenir Votre Altesse royale que je me verrai dans la nécessité de citer de très-grands noms, et de les citer d'une manière compromettante pour l'honneur des familles...

— Qu'importe?... je vous donne carte blanche...

— Je commence donc, monseigneur... C'était sous le règne du glorieux monarque qui, de son vivant, s'appelait Louis XIV, et que la postérité appelle déjà Louis le Grand... La Voisin n'avait pas encore été jugée et mise à mort, et elle jouissait de tout le sinistre éclat de sa double renommée de magicienne et d'empoisonneuse.

« Je ne sais si ses poisons étaient au niveau de la réputation qu'on leur faisait, mais il m'est impossible de douter que par un acte en bonne et due forme, passé entre elle et messire Satan en personne (acte dont j'ai eu l'original entre les mains), elle avait abandonné la toute la propriété de son âme immortelle à l'esprit des ténèbres en échange d'un pouvoir cabalistique de première classe, pouvoir qui devait durer autant que sa vie.

« Or, monseigneur, l'abbé d'Auvergne, cardinal à vingt-sept ans, grand aumônier de France presque aussitôt après, était à peine revêtu de cette charge éminente que le plus étrange dessein traversa son esprit et s'y arrêta.

« Un beau matin la Voisin fut prévenue, par un nègre qui faisait partie de son domestique, qu'un homme du peuple insistait pour lui p. ·ier sur-le-champ, et cela, d'un ton et avec un air d'autorité qui aisaient croire à quelque déguisement.

« La Voisin donna l'ordre d'introduire le visiteur, et elle se trouva en présence d'un jeune homme de belle taille et de tournure élégante malgré le costume qu'il portait et qui était celui des Savoyards exerçant à Paris la profession de *gagne-denier*.

« Ce jeune homme avait enduit son visage et ses mains d'une couche de bistre qui devait le rendre méconnaissable...

« La Voisin, que sa grande habitude ne pouvait tromper, comprit à l'instant même qu'elle avait devant elle non point un homme du peuple, mais un gentilhomme déguisé...

« Elle feignit cependant d'être dupe de l'apparence, et elle dit à son visiteur :

« — Que voulez-vous de moi, brave homme?

« — On affirme,—répondit l'inconnu en essayant d'imiter l'accent de la Savoie, ce à quoi il réussissait fort mal,— on affirme que vous jouissez d'un pouvoir surnaturel...

« — Que vous importe?

« — Il m'importe beaucoup...

« — Prétendez-vous mettre à contribution ce pouvoir dont vous parlez?...

« — Telle est en effet mon intention.

« — Eh bien, ce pouvoir existe; mais ce n'est pas pour vous qu'il se manifestera...

« — Pourquoi?

« — Parce que vous semblez pauvre, et que je ne vends qu'aux riches ma science et mes secrets...

« — Il est vrai que je suis pauvre... mais cependant je peux vous payer, — répondit l'inconnu en tirant de sa poche une bourse qui paraissait bien lourde et en la montrant à la Voisin.

« — C'est bien, — fit cette dernière, — si vous avez de l'or à me donner, je ne vous demanderai pas d'où vient cet or... Maintenant, parlez, que voulez-vous?

« — Je veux d'abord une preuve que votre science est réelle.

« — Et cette preuve?

« — Dites-moi qui je suis, et je la trouverai suffisante...

« — Votre main...

« — La voici...

« La magicienne prit la main que lui tendait l'inconnu et elle en examina longuement les moindres lignes. Pendant cet examen, elle évoquait mentalement l'un des démons familiers mis à ses ordres par Belzébut.

« Le démon vint. Elle l'interrogea. Il répondit.

« La Voisin laissa retomber la main qu'elle tenait dans les siennes.

« — Eh bien? — demanda le visiteur.

« — Eh bien, — répondit la Voisin, — monseigneur Emmanuel-Théodose de la Tour, prince de Bouillon, cardinal d'Auvergne, grand aumônier de France... commandez à votre servante, et votre servante obéira!...

### VII. — LE GRAND AUMÔNIER DE FRANCE.

« Le grand aumônier tressaillit, il recula d'un pas et pâlit légèrement. Les choses surnaturelles étonnent et émeuvent toujours, même quand on est venu les chercher.

« — Monseigneur, — lui demanda la Voisin avec un peu d'ironie, — est-ce que je vous épouvante?...

« — Non,— répondit-il,— et je vois que vous êtes bien celle qu'il me faut pour la grande entreprise que je veux tenter.

« — Dans ce cas, et puisque maintenant vous avez confiance, expliquez-moi ce qui vous amène...

« — Ne pouvez vous le deviner?

« — Je le pourrais sans doute, mais il me faudrait appeler et questionner mes esprits familiers, et ce serait long... Si vous n'avez pas de temps à perdre, monseigneur, dites-moi vous-même ce que vous voulez que je sache...

« — Vous n'ignorez pas, sans doute, que je suis le neveu de M. de Turenne?

« — Comment l'ignorerais-je? La France tout entière le sait.

« — Comme toute la France aussi, vous savez que ce héros est mort sur le champ de bataille, d'une façon soudaine et à jamais regrettable.

« — Au grand chagrin du roi et à la grande joie des ennemis.

« — En supposant que le maréchal, mon oncle, eût été le seul dépositaire d'un secret d'une immense importance, cette mort imprévue l'aurait empêché de confier ce secret à personne, puisque à partir du moment où il a été frappé jusqu'à celui où son dernier souffle s'est exhalé, il lui a été impossible de prononcer une seule parole...

« La Voisin inclina la tête d'une façon affirmative.

« — Eh bien,—poursuivit le neveu de Turenne,—ce secret existe, j'en ai, sinon la certitude, du moins la conviction...

« — Et ce secret?...

« — Le voici : le maréchal de Turenne n'a laissé à ses héritiers qu'une fortune qui n'était en rapport ni avec son grand nom, ni avec ses hautes dignités... Or, pour moi, il n'est pas douteux que, cette fortune ostensible ne constituait que la moindre partie de son avoir et qu'il devait posséder des sommes énormes et des amas de pierreries provenant de ses campagnes et des innombrables présents qu'on n'aura pas manqué de lui faire mystérieusement tenir...

« — Cependant, ce désintéressement si noble dont M. de Turenne a donné tant de preuves... — hasarda la Voisin.

« — Je n'y crois pas. Il n'y a pas d'homme véritablement désintéressé sous le soleil... et d'ailleurs, si le désintéressement existait, il serait une duperie...

« — Et vous ne voulez pas être dupe, monseigneur?...

« — Non, certes!

« — Enfin, monseigneur, en admettant l'existence de ces sommes énormes et de ces amas de pierreries, où voulez-vous en venir?...

« — Ne me comprenez-vous point?

« — Pas encore...

« La Voisin mentait. Depuis longtemps déjà elle avait deviné la honteuse cupidité de l'indigne neveu du héros!... Depuis longtemps elle avait compris que le grand aumônier acceptait comme toute naturelle une idée qui n'allait à rien moins qu'à déshonorer la mémoire si pure et si glorieuse du maréchal. Mais, ainsi qu'elle le lui avait dit un instant auparavant, elle voulait entendre le prince de Bouillon s'expliquer lui-même.

« Ce dernier reprit :

« — Oui, certes! — dit-il,— le trésor existe, et il doit être si bien caché, que nul, parmi les amis et les serviteurs de Turenne, n'en a jamais soupçonné l'existence... Moi seul, plus habile et mieux inspiré qu'eux tous, j'ai deviné la vérité, et je me suis dit : « Puisque mon « oncle a quitté le monde sans révéler son secret, c'est à lui-même, « c'est au vainqueur du grand Condé que je demanderai où dorment « ses richesses! »

« — Ah! ah!... — fit la Voisin, — vous voulez cela, monseigneur?

« — Oui.

« — Parler aux morts, c'est facile; mais les morts dorment d'un lourd sommeil, et ils ne peuvent ni vous entendre, ni vous répondre...

« — Sans doute; aussi vous voyez que je suis venu vous trouver...

« — Moi?... Eh! que puis-je faire?

« — On m'a dit que vous aviez le pouvoir d'interrompre le sommeil des morts, de les arracher à leur linceul, de les forcer à entendre votre voix et de les contraindre à vous répondre... En me disant cela, m'a-t-on menti?

« — On vous a dit vrai, monseigneur.

« — Eh bien, évoquez Turenne, et forcez son ombre à vous écouter et à me parler...

« — Je ne ferai pas cela.

« — Vous ne le ferez pas?

« — Non, monseigneur.

« — Pourquoi?

« — Parce que le grand Turenne n'est pas un mort comme un autre!... parce qu'il a conquis le droit de dormir en repos dans son suaire ensanglanté!... parce que la gloire veille sur sa tombe et m'en défend l'approche!... parce que, enfin, et pour tout vous dire, en l'évoquant, j'aurais peur!...

« — Peur!... vous!... vous, la Voisin!... — s'écria le grand aumônier...

« — Moi-même, monseigneur.

« — Femme, vous mentez!...

« — Libre à vous d'en être convaincu, monseigneur...

« — Oui, vous mentez!... ou bien votre science prétendue n'est qu'imposture!... votre art magique n'est que jonglerie!... Votre métier est de faire des dupes, et aujourd'hui que vous êtes en face d'un homme que vous n'oseriez pas tromper et qui verrait clair dans vos diaboliques mystifications, vous reculez honteusement et vous cherchez à colorer votre impuissance par d'absurdes défaites!...

« — Soit, monseigneur... croyez cela si bon vous semble. Certes, je ne me permettrai pas de vous contredire... — répliqua la Voisin du ton le plus calme et avec les intonations les plus respectueuses.

« Le prince de Bouillon fit quelques pas pour se retirer. Mais son idée fixe le dominait et le sollicitait avec une incroyable persistance. Il songea qu'il était le neveu d'un grand capitaine, et qu'un grand capitaine ne doit jamais regarder une bataille comme absolument perdue, tant qu'il existe quelque ressource. Au lieu de quitter la pièce dans laquelle il se trouvait, il revint donc sur ses pas.

« — Voyons, — dit-il, — femme, écoutez-moi...

« — Je vous écouterai, monseigneur, tant qu'il vous conviendra de m'adresser la parole...

« — Le motif que vous m'avez donné tout à l'heure pour vous refuser à l'évocation que j'attendais de vous, est-il bien le véritable?

« — Oui, monseigneur, et si je connaissais quelque serment qui pût vous convaincre, je ferais ce serment sans hésiter...

« — Vous aimez l'or, n'est-ce pas?

« — Oui, monseigneur... c'est même la seule chose que j'aime en ce monde...

« — Eh bien, s'il faut beaucoup d'or pour vous décider à ce que je vous demande, vous en aurez beaucoup...

« — Il en faudrait trop, monseigneur... vous reculeriez vous-même devant le chiffre que je poserais...

« — Qui sait?

« — Aucun sacrifice ne vous semblerait donc onéreux pour vous satisfaire?...

« — Aucun.

« — Et si je cédais à vos désirs, si j'évoquais cet illustre mort, si je le faisais apparaître sous vos yeux, et si cependant les résultats de cette évocation étaient nuls?...

« — Que voulez-vous dire?

« — Je veux dire que les prétendus trésors amassés par votre oncle peuvent n'exister que dans votre imagination, monseigneur...

« — Oh! je ne crains pas cela!...

« — Mais, enfin, je suppose que cela arrive... Avec l'espoir des immenses richesses que vous convoitez, vos belles promesses s'évanouiraient sans doute...

« — Gardez-vous de le croire!... Dans tous les cas, quoi qu'il pût arriver, ma reconnaissance vous serait acquise et vous seriez largement et royalement récompensée.

« — Précisez vos offres, monseigneur... nous verrons ensuite si nous pouvons nous entendre...

« — N'aimez-vous pas mieux vous en rapporter à ma générosité?

« — En aucune façon, monseigneur, puisque d'avance je vous ai prévenu que vraisemblablement vous reculerez devant mes exigences. D'ailleurs, je vous le répète, si énorme que puisse être la récompense, je préfère, et de beaucoup, m'abstenir...

« — Écoutez : je vous offre trente mille livres si vous évoquez devant moi M. de Turenne, quand bien même son fantôme, interrogé soit par vous ou par moi, refuserait de répondre, ou nous apprendrait que le trésor n'existe pas...

« — Allez toujours, monseigneur.

« — Si, au contraire, le fantôme indique la cachette où gisent l'or, les bijoux, la vaisselle plate et les pierreries entassées par le maréchal, vous aurez cent mille livres... Acceptez-vous?

« — Non, monseigneur.

« — Pourquoi?

« — Parce que le chiffre de vos offres est insuffisant.

« — Alors, fixez vous-même le vôtre?

« — Je veux cinquante mille livres dans le premier cas... j'en veux deux cent mille dans le second.

« — Mais...

« — Oh! ne discutez pas, monseigneur... Acceptez ou refusez, et si mon profond désir peut influencer votre détermination, je souhaite de toute mon âme que vous refusiez...

« — J'accepte...

« — Nous nous comprenons bien, n'est-ce pas? Cinquante mille, ou deux cent mille livres?

« — Oui.

« — Je ne vous demande aucun engagement écrit, monseigneur, votre parole me suffit, et vous pouvez compter sur moi!...

## VIII. — LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS.

« — Et maintenant que nous voici d'accord, — dit le cardinal, — je tiens beaucoup, et vous devez le comprendre, à ce que l'évocation ait lieu le plus tôt possible.

« — Je ne perdrai ni une heure, ni une minute, monseigneur, et je dois cependant vous prévenir qu'il me faut quinze jours...

« — Pourquoi quinze jours?

« — Ce temps est indispensable pour préparer la conjuration puissante qui réveillera la cendre des morts.

« — Soit, puisqu'il le faut.

« — J'ajouterai que le mystère le plus absolu devra entourer l'évocation.

« — Ce mystère est indispensable, et plus encore pour moi que pour vous...

« — Oui, certes! mais je ne sais si nous nous comprenons bien, monseigneur... et j'en doute...

« — Que voulez-vous dire?...

« — Je veux dire que vous et moi, et deux personnes à ma discrétion, Lesage et d'Avaux, prêtres révoqués, assisteront seuls à tout ce qui se passera dans le cours de la nuit que nous choisirons.

« — Vous aviez raison, — dit le cardinal, — nous ne sommes pas d'accord...

« Et tout en parlant ainsi, Son Éminence, aussi peureuse qu'elle était avide, se prenait à pâlir et à trembler à la pensée de son isolement.

« — Que prétendez-vous donc, monseigneur? — demanda la Voisin.

« — Je prétends me faire accompagner par un brave gentilhomme, depuis longtemps l'un des serviteurs les plus dévoués de ma maison.

« — Quel est ce gentilhomme?

« — Un capitaine au régiment de Champagne... le propre neveu de M. de Gassion, maréchal de France.

« — Et vous répondez de sa discrétion?

« — Comme de la mienne.

« — Alors, monseigneur, qu'il en soit fait selon vos désirs, quoique la présence d'un étranger puisse nous être fatale à tous...

« — A quelle heure l'évocation aura-t-elle lieu?

« — A minuit.

« — Ici?

« — Oh! non, monseigneur, pas ici.

« — Où donc?

« — Dans l'abbaye de Saint-Denis et sous les voûtes de l'église.

« Le grand aumônier de France tressaillit, et sa pâleur augmenta d'une façon visible.

« — Dans l'abbaye de Saint-Denis! — répéta-t-il d'une voix singulièrement émue.

« — Oui, monseigneur.

« — C'est impossible!...

« — Il le faut, cependant.

« — Ne pourriez-vous choisir un autre lieu?

« — Non, monseigneur.

« — Mais les portes de l'abbaye et celles de l'église sont fermées la nuit, vous devez le savoir...

« — Je le sais, monseigneur.

« — Le sacristain doit faire bonne garde...

« — Je n'en doute pas, monseigneur.

« — Eh bien?...

« — Eh bien, tout cela importe peu.

« — Vous vous chargez d'ouvrir les portes?

« — Ce n'est pas moi qui les ouvrirai.

« — Qui donc?

« — Vous, monseigneur.

« — Moi! — s'écria le cardinal, — et comment?

« — Vous avez une clef qui ouvre toutes les portes.

« — Et quelle est cette clef?

« — La clef d'or.

« — Vous voulez dire sans doute qu'il faudra gagner le sacristain?

« — Oui, monseigneur, et ce sera facile moyennant deux cents pistoles données comptant, et la promesse d'une place de trois ou quatre cents livres par an à la grande aumônerie.

« — En effet, ce serait facile... Mais que deviendrait le mystère impénétrable dont vous voulez nous entourer, et quel prétexte donner à cet homme?

« — Vous embarrassez-vous donc réellement de si peu de chose, monseigneur?

« — Mais il me semble...

« — Non-seulement le prétexte sera plausible, mais il sera le plus édifiant du monde. Quoi de plus simple et de plus touchant que cette action du grand aumônier de France *qui a fait vœu de passer une nuit en prières sur le tombeau de monsieur de Turenne, son oncle?*

« — Vous avez réponse à tout!...

« — La réponse vous satisfait-elle, monseigneur?

« — Complètement.

« — Dans ce cas, nous voici d'accord sur tous les points.

« — Oui, et il ne nous reste plus qu'à fixer le jour. Ne pouvez-vous le faire à l'instant?

« — Je le puis, monseigneur.

« — Faites-le donc...

« La Voisin prit un calendrier et le consulta.

« — C'est aujourd'hui le 28 octobre, — dit-elle ensuite, — l'évocation aura lieu le 13 novembre, à minuit.

« — D'ici là, est-il nécessaire que nous nous revoyions?

« — Non, monseigneur, du moins je ne le crois pas. Si cependant j'avais quelque chose d'important à faire savoir ou à demander à Votre Éminence, j'aurais l'honneur de lui envoyer un émissaire discret et sûr.

« — Le vendredi 13 novembre, où devrons-nous nous retrouver? — demanda le cardinal.

« — Ici, monseigneur, si vous le voulez bien.

« — A quelle heure?

« — A huit heures du soir.

« — Serai-je déguisé?

« — Vous pouvez ne point être revêtu de l'habit ecclésiastique, mais il est essentiel que le sacristain de Saint-Denis puisse reconnaître Son Éminence, au nom de qui des promesses lui auront été faites, sans cela nous pourrions échouer au port et trouver portes closes....

« Le grand aumônier de France et la Voisin se séparèrent.

« La magicienne se mit en devoir de tout préparer, tandis que le cardinal avait d'avance des éblouissements à la seule pensée des immenses richesses dont il allait se trouver bientôt l'heureux possesseur.

« Les quinze jours s'écoulèrent et le vendredi 13 novembre arriva. La Voisin était en mesure, et le sacristain, gagné par des pistoles sonnantes et de belles espérances, se tenait prêt à ouvrir les portes de l'abbaye à la première réquisition.

« A l'heure convenue, le cardinal et le capitaine de Champagne arrivèrent chez la Voisin. Lesage et d'Avaux, les deux prêtres interdits dont j'ai prononcé le nom, étaient déjà là...

« A neuf heures on se mit en route, dans deux voitures extrêmement simples, afin de ne point attirer l'attention.

« Le cardinal et le gentilhomme occupaient la première de ces voitures. La Voisin, les deux prêtres et le nègre porteur de l'attirail magique, se trouvaient dans la seconde.

« A dix heures et demie on atteignait les premières maisons de Saint-Denis. Là, tout le monde descendait de voiture, et on se dirigeait un à un, et à pied, du côté de l'abbaye, afin d'éviter le bruit compromettant des carrosses sur le pavé des rues.

« A onze heures, les complices de tout rang se rejoignaient auprès des portes de l'antique abbaye.

« Le sacristain était à son poste; il ouvrit une poterne qui communiquait avec le parvis. Il introduisit dans l'église la troupe sacrilége. Il montra au cardinal qu'il avait laissé ouverte la porte qui communiquait aux caveaux mortuaires, puis il se retira afin de laisser le digne et saint prélat accomplir *son vœu* en liberté.

« Tout était silencieux et morne sous ces sombres voûtes pleines de tristesse et pleines de ténèbres.

« La lanterne sourde que tenait Lesage enveloppait à peine les mystérieux personnages dans un cercle étroit de lumière douteuse. Par instants, un rayon égaré mettait une confuse étincelle sur un angle d'autel ou sur quelque moulure dorée, perdue dans le lointain, et faisait ainsi ressortir la sinistre immensité du vaisseau de l'église qu'on allait profaner.

« Des frissons rapides et continus passaient dans les membres du cardinal, et l'on entendait ses dents se heurter. Cependant, la cupidité était plus forte que la terreur, il aurait voulu fuir, il restait.

« — Vous tremblez, monseigneur, — lui dit la Voisin.

« — C'est de froid, — répondit-il. Puis, au bout d'un instant, il demanda : — Quand commencera-t-on?

« — Patience, — répliqua la Voisin, — patience, monseigneur, l'heure n'est pas encore venue...

« Pendant tout le temps du voyage de Paris à Saint-Denis, le ciel était sombre et couvert, aucune étoile ne se montrait parmi les vapeurs épaisses qui rendaient plus opaques les ténèbres de la nuit et que nul souffle d'air ne venait écarter. Tout à coup un bruit lugubre et pareil à celui d'un long gémissement courut sous les voûtes sonores de l'antique église, se multipliant et se divisant à l'infini, en heurtant les piliers et en se perdant dans les chapelles. Presque aussitôt ce bruit augmenta et changea de nature; les gémissements continuaient toutefois, mais l'on eût dit que d'immenses oiseaux de nuit battaient de leurs grandes ailes tous les vitraux de l'église.

« Le cardinal ne parvint qu'à grand'peine à retenir un cri d'épouvante.

« — Ce n'est rien, monseigneur, — lui dit la Voisin tout bas, — c'est un ouragan qui commence au dehors...

« En même temps, et comme pour confirmer ces paroles, une clarté fulgurante, accompagnée d'un formidable coup de tonnerre, envahit la nef et l'illumina.

« Puis tout rentra dans l'obscurité, et l'on n'entendit plus que les gémissements du vent et les coups d'aile de la tempête.

« — La foudre au mois de novembre!... — se dit le cardinal, — c'est étrange!...

## IX. — L'ÉVOCATION.

« — Venez, monseigneur, — dit la Voisin, en se dirigeant vers la porte entr'ouverte qui conduisait aux caveaux mortuaires.

« Le grand aumônier ne bougea pas.

« Une indicible terreur clouait ses pieds au sol, et ses jambes paralysées refusaient presque de le soutenir.

« La Voisin s'aperçut de cet état de prostration absolue.

« — Monseigneur, — dit-elle au prélat, — si vous voulez retourner en arrière, il en est temps encore...

« — Il ne sera pas dit, — balbutia le cardinal, — il ne sera pas dit que je serai venu jusqu'ici pour reculer!... Allons!...

« Il fit un suprême effort, et, s'appuyant sur le bras du capitaine au régiment de Champagne, il suivit la Voisin d'un pas chancelant.

« La magicienne s'enfonça résolûment dans les profondeurs de l'escalier tournant qui descend vers les entrailles de la terre, et bientôt tous les personnages qui devaient assister à la scène terrible de l'évocation se trouvèrent réunis sous les voûtes surbaissées du caveau qui renfermait le tombeau de Turenne.

« Au fond du caveau, en face du monument funéraire, se trouvait un autel de pierre.

« A certaines époques de l'année, des messes étaient dites sur cet autel pour le repos de l'âme de M. de Turenne.

« Quelques chaises en bois attendaient les fidèles qui voulaient assister à ces messes.

« La Voisin fit signe au nègre qui alla chercher une de ces chaises et l'apporta au grand aumônier.

« Son Éminence se laissa tomber sur ce siége grossier, et il était temps, car son lâche cœur cessait de battre et une défaillance devenait imminente.

« Alors commencèrent les apprêts de l'évocation.

« Le bagage magique dont le nègre était chargé consistait en deux tréteaux, quelques planchettes minces, s'ajustant les unes dans les autres au moyen de rainures, un grand drap noir, semé de larmes d'argent et de figures cabalistiques, plusieurs cierges de bougie noire, deux surplis, deux chasubles et deux étoles, noires en dehors, avec des larmes d'argent, et doublées de rouge, un rituel à tranche rouge, relié avec la peau d'un pendu, un calice, un christ d'argent sur une croix d'chêne, une petite boîte renfermant des hosties non consacrées, et enfin une clochette d'argent et une baguette noire.

« Lesage et d'Avaux placèrent les tréteaux, et sur ces tréteaux ils installèrent les planchettes dont je viens de parler, et qu'ils recouvrirent du drap noir, improvisant ainsi une manière d'autel.

« Ils allumèrent cinq cierges de bougie noire.

« Ils disposèrent sur l'autel le christ et le calice renversés, ils placèrent le rituel à gauche au lieu de le placer à droite.

« Ensuite ils se revêtirent des vêtements sacerdotaux, mais en ayant soin de mettre les étoles et les chasubles à l'envers, de façon à ce qu'on n'en vit que la doublure.

« Lesage allait dire la messe *à rebours*, en remplaçant partout le nom de Dieu par celui de Satan, et d'Avaux allait servir cette messe sacrilége.

« Quand tout fut disposé, la Voisin prit la baguette noire, et d'Avaux, s'agenouillant à côté de Lesage qui restait debout le visage tourné vers l'autel, saisit la clochette d'argent.

« Le nègre s'était retiré derrière le grand aumônier et son compagnon.

« La Voisin s'approcha du prélat.

« — Monseigneur, — lui dit-elle; — le moment est venu...

« — Je suis prêt, — murmura le cardinal d'une voix éteinte.

« — Monseigneur, — reprit-elle, — regardez ce que je vais faire et écoutez ce que je vais dire...

« — Je regarde et j'écoute...

« La Voisin traça sur les dalles du caveau, avec sa baguette noire, un cercle dans lequel elle emprisonna les trois hommes.

« Puis elle continua :

« — A partir du moment où vous allez entendre la clochette retentir pour la première fois, jusqu'à celui où je vous dirai que le danger est passé, celui de vous qui mettrait le pied hors de ce cercle magique serait frappé de mort soudaine, et nulle puissance humaine ne pourrait le sauver... Vous souviendrez-vous de cela, monseigneur?...

« — Je m'en souviendrai...

« — Et si l'épouvante était plus forte que votre volonté et que votre mémoire?...

« — Femme, — répliqua le grand aumônier en s'efforçant de donner une apparence de courage et de fermeté à ses traits décomposés, — est-ce que vous croyez que j'ai peur?...

« — Non, monseigneur, mais la chair est faible...

« — Je serai fort!...

« — Je le souhaite pour vous et pour nous tous, monseigneur...

« — A quel moment l'apparition aura-t-elle lieu?...

« — Au moment où, pour la troisième fois, le prêtre officiant aura répété : *Le mort vient*...

« — Devrai-je interroger l'ombre de mon parent?...

« — Gardez-vous-en bien!... Votre parent lit ce qui se passe dans le plus profond de votre âme, et c'est sans être questionné par vous qu'il vous dira ce que vous voulez savoir.

« Ces explications données, ces recommandations faites, la Voisin entra elle-même dans le cercle magique, et, sur son signal, d'Avaux toujours agenouillé, agita la clochette, tandis que Lesage commençait la messe par le *dernier évangile*.

« On n'entendait dans le caveau mortuaire que le bruit sourd des respirations entrecoupées et haletantes, le bruissement affaibli de la tempête qui grondait autour de l'abbaye, et le murmure monotone des *demandes* et des *répons* échangés à demi-voix par le prêtre et par son servant.

« Mais voici qu'arriva le moment solennel de la consécration.

« Lesage, tenant entre ses deux mains une hostie, prononça les paroles puissantes qui, selon les croyances du culte catholique, font d'un peu de pain le corps même du Dieu vivant.

« C'est au nom de Satan que s'accomplit l'épouvantable mystère, et la flamme vacillante des bougies de cire noire s'inclina comme sous le souffle d'une bouche invisible...

« En ce moment une voix d'airain, une voix lointaine et cependant distincte, descendit jusqu'au caveau.

« C'était le beffroi de l'abbaye qui sonnait le premier coup de minuit.

« — *Le mort vient!...* — dit Lesage d'une voix sourde et traînante...

« — *Le mort vient!...* — murmura d'Avaux après lui.

« Le beffroi sonnait encore.

« — *Le mort vient!...* — répéta Lesage pour la troisième fois.

« A peine avait-il prononcé cette phrase lugubre, à peine le dernier des douze coups de minuit venait-il de sonner, que les airs furent

déchirés par un tel coup de foudre que la vieille église et le monastère en tremblèrent sur leurs fondements ébranlés.

« La voûte du souterrain se souleva comme un rideau qu'on écarte, les dalles s'écartèrent, et le regard pénétra jusqu'aux profondeurs où M. de Turenne dormait dans son cercueil.

« Aux lueurs pâles d'une étrange clarté, on vit s'entr'ouvrir le cercueil, et le héros, enveloppé dans son suaire, se leva tout debout...

« Le cardinal n'était plus assis.

« Vaincu par les angoisses de la peur, il venait de se jeter à genoux et il priait de son mieux...

« Derrière lui retentit un cri aigu, suivi d'un bruit sourd...

« Il entendit à peine, ne leva point la tête et ne se détourna pas.

« Cependant, l'ombre du héros avait écarté les plis du suaire qui voilait son visage, et il montait à travers l'espace jusqu'au lieu où le criminel descendant de sa race l'attendait tremblant et anéanti en présence de ce roi des épouvantements!...

« Arrivé au niveau du sol disparu, le terrible fantôme s'arrêta, et lançant sur le cardinal prosterné et à demi mort un regard de colère et de mépris, il s'écria d'une voix qui n'avait rien d'humain et qui semblait venir de l'autre bout du monde :

« — Ainsi donc, c'est toi!... c'est bien toi!... misérable héritier d'une race que tant de héros ont anoblie, et qui désormais va déchoir et s'avilir!... C'est toi, prêtre sacrilége et parent dénaturé, qui viens pour un peu d'or souiller de ta profanation le temple de ton Dieu et réveiller la cendre endormie de celui qui fut Turenne!... Eh bien, oui, j'ai laissé un trésor... un trésor mille fois plus précieux que toutes les richesses de la terre!... J'ai laissé mon honneur sans tache!... J'ai laissé ma gloire sans souillure!... Je te déshérite de ce trésor et je veux qu'avant un siècle, ma race, déshonorée par toi, soit éteinte!... »

« Le fantôme du héros parla ainsi. Ensuite il ramena sur son pâle visage les plis du linceul qu'il avait écartés, puis il redescendit comme il était monté...

« La voûte se referma, les dalles se rapprochèrent, Turenne avait disparu!...

« Un nouveau coup de tonnerre ébranla pour la seconde fois l'abbaye, ensuite tout rentra dans le silence, et la tempête se calma comme par enchantement.

« — Monseigneur, — dit la Voisin au cardinal, — le danger est passé maintenant, relevez-vous!

« Mais le cardinal ne se releva pas. Il était évanoui.

« A quelques pas en arrière, un corps inanimé gisait sur les dalles.

« Ce corps était celui du capitaine au régiment de Champagne.

« Brave comme un lion en face des balles de l'ennemi, le pauvre capitaine avait perdu la tête en présence des affreux mystères dont on le rendait témoin.

« Affolé par une de ces terreurs qu'on ne domine point, il avait voulu fuir, il avait oublié les avertissements de la Voisin, il était sorti du cercle magique.

« La mort l'attendait au dehors...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Quant au grand aumônier de France, il revint peu à peu à lui-même, il regagna Paris, il fut malade pendant plus d'un mois et, une fois convalescent, il paya à la Voisin les cinquante mille livres convenues, en lui faisant jurer le secret. »

—Votre Altesse royale peut voir,— ajouta Raoul de La Tremblaye en s'adressant au Régent,—que le secret juré n'a pas été bien gardé.

— Et je vois aussi, chevalier, — répondit Philippe, — que vous aviez raison quand vous affirmiez tout à l'heure qu'il est parfois dangereux d'évoquer les ombres des morts. Mais je crois qu'en voilà assez sur ce sujet, et peut-être même un peu de trop...

— Votre Altesse royale me permet-elle de lui demander pourquoi?

— Sans doute... regardez toutes ces dames.

Le regard de Raoul fit rapidement le tour de la table.

— Eh bien, — reprit le duc d'Orléans, — comment les trouvez-vous?...

— Mais, adorables comme toujours, et plutôt des divinités que de simples mortelles...

— Eh! pardieu! je le sais aussi bien que vous!... Mais ces divinités sont livides d'effroi, et l'on dirait que chacune d'elles s'attend à voir quelque spectre historique crever les parquets et les tapis de cette salle pour venir s'asseoir à ses côtés!...

## X. — LES TROIS CHAMBRES DU CHATEAU DE LA TREMBLAYE.

Cinq ou six jolis cris de frayeur répondirent aux paroles que Philippe d'Orléans venait de prononcer.

— Vous voyez à quel point j'avais raison, — dit le duc, — donc, restons-en là!... Un autre jour, quand nous serons entre hommes, bientôt, demain peut-être, nous reprendrons en sous-œuvre ce curieux chapitre des évocations... Ce soir, parlons d'autre chose et revenons à des sujets plus joyeux...

— Je suis aux ordres de Votre Altesse royale, maintenant et toujours, — répondit Raoul en s'inclinant.

— Mais non! mais non!... — s'écria en ce moment madame de Parabère, qui venait d'échanger quelques mots avec les autres convives féminins du Régent, — nous trouvons que le chevalier de La Tremblaye raconte à merveille!... Nous ne sommes point fâchées de frémir et de mourir un peu de frayeur... Bref, si toutefois bien entendu cela convient à Votre Altesse royale, nous demandons à cor et à cri une nouvelle histoire effrayante... Les revenants, cela change un peu!...

— Vous entendez, chevalier? — dit le duc en souriant.

— Parfaitement, monseigneur.

— Quand ces dames ont parlé, ce sont elles qui commandent ici et non plus moi... Êtes-vous disposé à leur obéir?

— Comme à vous-même, monseigneur.

— Et vous allez les régaler d'une bonne histoire bien effrayante?

— Je vais du moins avoir l'honneur de raconter l'une des plus étranges et des plus incroyables aventures qui se puissent entendre.

— S'agit-il dans cette aventure de faits contemporains?

— Il s'agit, monseigneur, de faits qui se sont passés pendant mon enfance et ma première jeunesse...

— Ah! c'est vous-même que nous allons voir en scène, chevalier?

— Moi-même, monseigneur.

— Eh bien, l'intérêt de votre récit en sera doublé, et notre attention également... N'est-ce pas, mesdames?

— Oui! oui! oui!... — fut-il répliqué d'une commune voix.

Raoul répondit par un salut circulaire et par un sourire reconnaissant à chacune des jolies convives qui l'encourageaient ainsi.

Puis il commença.

Mais avant de l'écouter, comme chacun de nos lecteurs, de ceux du moins qui se rappellent le braconnier Roger Rigaud, la naissance de Raoul, et sa première entrée au château de La Tremblaye,—comme chacun de nos lecteurs, disons-nous, va surprendre notre héros, dès les premiers mots, en flagrant délit de mensonge, et comme la préoccupation de ce mensonge dont il chercherait le but, pourrait le distraire, nous allons donner une brève explication, ou plutôt un avertissement.

En racontant à Philippe d'Orléans l'histoire de l'évocation de Turenne à Saint-Denis, Raoul avait un but.

C'est ce même but (et nous le connaîtrons bientôt) que Raoul poursuivait en narrant la seconde histoire que nous allons entendre, et surtout en se faisant jouer un rôle important dans ce récit bizarre.

Du reste, Raoul ne pouvait point s'attribuer tout le mérite de l'invention (en admettant que ce mérite existât) et ne devait revendiquer que la très-modeste position d'*arrangeur*, car il ne faisait que disposer et modifier à sa guise une anecdote assez connue en Normandie, et avec le récit amplifié et défiguré de laquelle la brave Suzanne Rigaud, sa mère, avait bercé son enfance.

Et maintenant que nous avons expliqué ce qui peut-être ne valait pas la peine d'une explication, rendons au chevalier de La Tremblaye la parole que nous lui avons enlevée pendant trop longtemps.

— Monseigneur,—dit Raoul en se retournant à demi vers Philippe d'Orléans, car c'était toujours au Régent que l'on s'adressait quand on racontait à la table du Régent, — Votre Altesse royale connaît sans doute quelques-uns de ces vieux châteaux, sombres demeures féodales, qui sont les nids d'aigle de votre bonne et fidèle noblesse de province...

Philippe d'Orléans se contenta d'incliner la tête d'une façon qui voulait dire très-clairement : — Oui... oui... j'en connais... Continuez.

Raoul reprit :

— Le château de La Tremblaye, — dit-il, — est une de ces demeures...

Le duc d'Orléans fit un mouvement presque imperceptible, mais qui n'échappa point à Raoul.

— Que Votre Altesse royale daigne se rassurer,—fit-il vivement, — je n'abuserai en aucune façon de mon privilége de narrateur, je ne décrirai point le manoir seigneurial : je ne parlerai ni de ses tourelles, ni de ses créneaux, ni de ses mâchecoulis, ni des hautes futaies qui l'entourent... En un mot, je ne dirai de ses dispositions intérieures que ce qu'il est indispensable d'en dire pour l'intelligence de mon récit...

« Dans toute la longueur du premier étage régnait une large galerie, prenant jour sur une cour intérieure par quinze ou seize fenêtres. Huit ou dix portes, pratiquées dans cette même galerie, donnaient accès dans autant de chambres destinées à recevoir les hôtes qu'appelait au château l'hospitalité bienveillante et cordiale de mon noble père Réginald de La Tremblaye... »

Ici, Raoul s'interrompit pendant quelques instants, et porta sa main à ses yeux comme pour essuyer une larme absente qu'il donnait à la mémoire de son *noble père*.

Puis il continua :

— A l'une des extrémités de cette galerie, du côté du nord, se trouvait l'appartement que j'occupais.

« Cet appartement était composé de trois pièces en enfilade; chacune de ces pièces était tendue, depuis le plancher jusqu'au plafond,



— Jetez-moi par la fenêtre cette abominable carcasse. (Page 201.)

de hantes tapisseries à personnages. Dans chacune de ces pièces il y avait un lit de bois de chêne à colonnes torses, selon la mode du temps passé.

« Mes plus anciens souvenirs me reportent vers l'âge de dix on douze ans. J'habitais alors la première de ces trois chambres, celle qui s'ouvrait directement sur la galerie; les deux autres etaient fermées.

« La tapisserie, aussi presente à mon esprit que si je venais de la regarder il y a deux heures, offrait la reproduction naïve de la légende bien connue de saint Hubert, ce patron de tous les veneurs passés, présents et à venir.

« Au milieu d'une immense forêt verdoyante, percée de profondes avenues dans lesquelles la lumière et l'ombre se jouaient parmi des gibiers de toutes sortes, depuis le sanglier jusqu'au lapin, depuis le faisan jusqu'au merle, saint Hubert chassait un cerf. Dogues et molosses hurlants venaient de forcer l'animal, que saint Hubert se disposait à percer d'une flèche victorieuse.

« Mais voici que soudain, et c'était là le moment choisi par le dessinateur des maquettes de la tapisserie, une croix lumineuse apparaissait entre les ramures du cerf près de mourir. Les chiens, domptés par le miracle qui s'accomplissait, devenaient doux comme des agneaux et léchaient l'animal qu'une seconde plus tard ils auraient dévoré. Quant à saint Hubert, il tombait à genoux et il adorait Dieu.

« J'accompagnais quelquefois mon père lorsqu'il s'en allait en chasse dans les forêts de La Tremblaye, et ces jours-là étaient pour moi des jours de fête, car je n'aimais rien au monde autant que la chasse, et je me promettais très-sincèrement d'y passer ma vie, quand j'aurais atteint l'âge de disposer de moi-même.

« Mais, bien souvent aussi, mon père ne m'emmenait pas, et alors je me consolais de mon mieux en passant de longues heures debout devant la tapisserie de ma chambre à coucher, en étudiant les moindres détails et me persuadant qu'un jour ou l'autre je prendrais part à la chasse miraculeuse de saint Hubert.

« Il avait une excellente figure, ce bon saint Hubert, un visage plein et coloré, bienveillant malgré sa rudesse, et accentué par une immense barbe rousse. Son costume était celui que les histoires anciennes attribuent aux Parthes, aux Scythes, et aux autres peuples presque barbares. Sur sa tunique courte et flottante pendait, soutenue par une chaînette de métal, une grande trompe de forme bizarre, qui ne ressemblait en aucune façon à toutes celles de mon père, ou des gentilshommes de sa connaissance.

« Il me semblait que de cette trompe devaient s'échapper des sons éclatants, propres à remplir les chasseurs et les chiens d'une noble ardeur, et à frapper le gibier d'une soudaine épouvante. Quant aux chiens, d'une race inconnue, qui composaient la meute de saint Hubert, quelques-uns d'entre eux m'étaient particulièrement sympathiques, d'autres n'avaient point le don de m'agréer, mais je leur avais donné des noms à tous.

« Sans doute, monseigneur, vous trouvez que j'en dis long à propos des préoccupations et des rêveries d'un enfant. Patience, monseigneur, dans un instant vous allez voir naître cet intérêt qui s'attache toujours à l'étrange et à l'inconnu, car, dans un instant, nous allons entrer en plein fantastique...

## XI. — LA PREMIÈRE TAPISSERIE.

« Mon père, appelé à Abbeville par quelques affaires, avait quitté dès le matin le château de La Tremblaye, et n'y devait revenir qu'au bout de quatre ou cinq jours.

« C'était au mois de septembre.

« Rendu à peu près libre par cette absence momentanée, j'avais passé la journée entière à courir dans les bois, sous la garde de deux valets, et quand je rentrai, le soir, j'étais si parfaitement brisé de fatigue, que je me mis au lit après avoir soupé rapidement, et que je m'endormis à l'instant même d'un sommeil si lourd que rien semblait ne devoir et ne pouvoir l'interrompre.

« Combien de temps dura ce sommeil?

« Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que j'en fus tiré

brusquement par un bruit bizarre, et que je me soulevai sur mon coude, prêtant l'oreille et me frottant les yeux.

« A travers les vitrages des deux hautes et larges croisées, la pleine lune jetait dans la chambre des nappes de lumière si blanche et si vive que, dans le premier moment, je crus qu'il était bien tard, ou plutôt bien matin, et que l'aube paraissait.

« Mais, en même temps, le même bruit qui m'avait réveillé se fit entendre de nouveau. C'était le son du cor.

« Seulement, jamais, au grand jamais, les accents d'une trompe de chasse n'avaient eu cette puissance incompréhensible, cette expression inouïe, cette sonorité surhumaine. Les notes étranges d'une fanfare gothique, assez vigoureuse pour me briser le tympan, semblaient venir à moi à travers la muraille qui me faisait face.

« Mes yeux se tournèrent machinalement de ce côté, et mes regards rencontrèrent la tapisserie.

« Certes, en ce moment, le plus incompréhensible de tous les spectacles s'offrit à moi, et ce spectacle, je le contemplai avec une indicible stupeur; mais, chose inexplicable et que pourtant j'affirme, à cette stupeur ne se mêlait pas la moindre épouvante.

« La tapisserie n'était plus une tapisserie.

« Elle avait pris l'aspect et la profondeur d'un de ces merveilleux décors que nous admirons à l'Opéra, ou plutôt elle était devenue une forêt elle-même.

« Dans cette forêt tout était agitation, bruit et mouvement. Les chiens quêtaient dans les taillis, en donnant de temps en temps un coup de gueule bref et sonore. Les sangliers, les chevreuils, les loups, les renards, les lièvres et les lapins, traversaient les avenues et gagnaient les fourrés. Les faisans voltigeaient de branche en branche, les corbeaux croassaient, les pics criaient, les merles babillaient.

« Le cerf miraculeux avait disparu, et saint Hubert, dépouillé des rayons de son auréole et devenu par cela même un simple chasseur, saint Hubert n'était plus à genoux.

« Debout, et appuyant contre ses lèvres l'embouchure de cette trompe bizarre qu'il portait d'habitude en sautoir, il en tirait des notes stridentes qui m'avaient semblé venir à travers la muraille. Je voyais parfaitement s'enfler et se désenfler les joues hâlées du sonneur de trompe, à mesure que son souffle puissant s'exhalait de sa robuste poitrine.

« La brise des bois agitait sa longue barbe, et ses yeux étincelaient sous ses épais sourcils noirs. Il me sembla que, sans cette barbe, le visage de l'étrange chasseur aurait ressemblé d'une façon frappante à celui de mon père Reginald.

« Tout cela me sembla si prodigieux, que je ne pus m'empêcher de murmurer :

« — Est-ce que je rêve?...

« Je n'avais pas fini de prononcer ces mots, que déjà le singulier personnage laissait retomber sa trompe et me répondait :

« — Tu es parfaitement éveillé, — tu ne rêves pas le moins du monde!...

« Le dialogue qui s'entamait ainsi ne m'étonna pas outre mesure, et je demandai hardiment :

« — Ah çà! qui êtes-vous, s'il vous plaît?...

« — Je suis Roland de La Tremblaye, un de tes ancêtres, et j'ai vécu du temps de Charles V.

« — Et que faisiez-vous quand vous viviez?...

« — Je chassais.

« — Et depuis que vous êtes mort?

« — Grâce à la piété filiale de mes enfants qui ont voulu honorer ma mémoire en me faisant revivre sous les traits du grand saint Hubert, je suis devenu une figure de laine et de canevas; mais, une fois par an, au jour anniversaire de ma mort, j'ai le droit, par la grâce du Dieu puissant et miséricordieux, de sortir de ma tapisserie et de me mettre en chasse, depuis le dernier coup de minuit jusqu'au premier chant du coq...

« — Et vous usez de ce droit?...

« — Comme tu vois.

« — Et, tous les ans, vous sonnez de la trompe, ainsi que vous venez de le faire?...

« — Exactement de la même façon.

« — Et comment se fait-il que, jusqu'à présent, ni moi, ni personne n'ait été réveillé par les sons formidables de votre trompe?

« — Parce que ces sons, si formidables qu'ils te paraissent, ne frappent que les oreilles auxquelles je veux qu'ils s'adressent...

« — De telle sorte que, si vous l'aviez voulu, une autre personne, placée dans cette même chambre, n'aurait rien entendu?

« — Rien.

« — Et pourquoi avez-vous tenu à ce que j'entendisse, moi?

« — Parce que, si tu le désires, je vais t'emmener avec moi.

« — A la chasse?

« — Oui.

« — Cette nuit?

« — A l'instant.

« — Va comme il est dit! — m'écriai-je en sautant à bas de mon lit et en commençant à m'habiller.

« Mais une réflexion m'arrêta au moment où je venais de passer ma culotte. Je me tournai vers mon ancêtre, et je lui dis :

« — Ah çà! il ne m'arrivera rien de fâcheux, au moins?...

« — Je te le promets.

« — Et vous me ramènerez ici?

« — Au premier chant du coq.

« — Vous m'en donnez votre parole de gentilhomme?

« — Foi de Roland de La Tremblaye!

« — Voilà qui est bien, je vous suis.

« J'achevai très-rapidement de m'habiller, et je me disposai à prendre mon fusil posé dans un coin.

« — Non, non... — me dit mon ancêtre, — laisse cela, et prends ceci...

« Et il me tendit une arbalète pareille à celle qu'il portait sur son épaule, et qui devait décocher fort loin des flèches d'une prodigieuse longueur.

« — Je ne sais pas m'en servir, — lui dis-je.

« — Prends toujours, et quel que soit le gibier que tu vises, tu ne manqueras pas ton coup...

« Je pris l'arbalète.

« — Viens, maintenant, — me dit Roland, — le dernier coup de minuit est sonné depuis longtemps, et le temps perdu ne se retrouve pas...

« Après avoir prononcé ces paroles, il approcha de ses lèvres l'embouchure de sa trompe, et il fit résonner une fanfare diabolique. Aussitôt, tous les chiens qui, je l'ai déjà dit, quêtaient de çà et de là, bondirent avec furie sur la trace d'une bête fauve invisible, en donnant de la voix tous ensemble avec un accord parfait.

« Mon ancêtre les suivit.

« La lisière de la forêt était de plain-pied avec le plancher de ma chambre.

« Je m'élançai derrière Roland de La Tremblaye.

« La chasse était commencée, et ce fut, je vous le jure, monseigneur, une étrange chasse. Je vous ai dit que j'avais passé toute la journée de la veille dans les bois, et que deux ou trois heures auparavant je m'étais couché brisé de fatigue.

« Cette fatigue avait disparu comme par enchantement, et jamais je ne m'étais senti le corps si reposé et les membres si dispos. On eût dit que j'avais, ainsi que jadis le dieu Mercure, des ailes aux talons, car je ne courais pas, je volais, n'étant jamais distancé par la meute d'une longueur de plus de dix ou douze pas, et Dieu sait, cependant, que la meute allait un train d'enfer!

« Les grands arbres, qui bordaient les longues avenues, semblaient fuir sur notre passage comme si nous avions été emportés par le souffle impétueux d'un vent d'orage.

« Parfois, les chiens se lançaient au plus fort des plus inextricables fourrés.

« Je n'hésitais pas, je bondissais derrière eux, et les taillis épais s'entr'ouvraient d'eux-mêmes devant moi pour me livrer passage.

« Mon ancêtre m'encourageait du geste, mais il ne parlait pas, ses lèvres ne quittaient point sa trompe qui sonnait sans relâche la même fanfare enragée!...

« La meute chassait un sanglier.

« En moins d'une demi-heure ce sanglier fut forcé, et les chiens en firent curée en quelques secondes au bruit d'un foudroyant hallali!...

« Puis, immédiatement après, couverts d'écume et de sang, ils s'élancèrent sur une deuxième piste, et bientôt la trompe de Roland de La Tremblaye sonna le débucher d'un cerf.

« Que vous dirai-je? j'assistai successivement à la prise de dix animaux différents, et comme la chasse avait marché presque toujours en ligne droite, il me semblait que nous devions être à une prodigieuse distance du château de La Tremblaye. Mais j'avais confiance en la parole de mon ancêtre, qui m'avait promis de me ramener, et je ne m'inquiétais de rien. Peu à peu, cette course insensée se ralentit, puis s'arrêta. Les chiens se turent, les notes de la fanfare s'éteignirent.

« Roland se tourna vers moi.

« — Enfant, — me dit-il, — sur ta vie, pas un mot à qui que ce soit au monde de ce qui s'est passé cette nuit, du moins tant que la tapisserie de saint Hubert se trouvera dans ta chambre à coucher...

« J'allais lui demander le motif de cette étrange défense, mais il ne m'en laissa pas le temps.

« — Mets une flèche sur ton arbalète, — ajouta-t-il, — et apprête-toi à tirer.

« Je ne voyais aucun gibier, cependant j'obéis machinalement.

« Un bruissement d'ailes se fit entendre dans un buisson, et un magnifique faisan doré prit son vol à vingt pas de moi.

« Je tirai. Le faisan tomba. Je poussai un cri de joie et je m'apprêtai à courir ramasser ma proie...

« Sans doute, en ce moment, nous étions près de quelqu'une de ces fermes qui se trouvent sur la lisière du bois.

« J'entendis un coq chanter.

« Soudain, la chasse, la forêt, le vieux chasseur, tout disparut.

« Je me retrouvai couché dans mon lit, et les pâles lueurs du ma-

tir me montrèrent en face de moi, sur la tapisserie aux grands horizons verts, saint Hubert agenouillé devant le crucifix du cerf miraculeux. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un long et sonore éclat de rire de Philippe d'Orléans accueillit les dernières paroles de Raoul.

— Vous aviez rêvé tout cela, mon cher chevalier... — dit-il au bout de quelques secondes, quand il eut recouvré son sérieux.

— Comme Votre Altesse royale, je l'ai cru d'abord, — répliqua Raoul.

— Avez-vous donc cessé de le croire?

— Oui, monseigneur.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai eu immédiatement la preuve que tout ce que j'avais vu était bien réel...

— Et cette preuve?

— La voici, monseigneur : entre mon lit et la tapisserie, sur le parquet, se trouvait un objet dont je ne distinguais pas bien la nature dans le premier moment et avec les clartés douteuses du matin... je me levai et m'approchai de cet objet...

— Et c'était?... — demanda le régent.

— C'était un faisan doré, percé d'une flèche, monseigneur.

— Ah! ah!... — s'écria Philippe.

— Ce faisan était encore chaud, — poursuivit Raoul.

— En effet, ceci est étrange!...

— Comme tout ce qui est surnaturel, monseigneur, mais nous ne sommes pas au bout.

— Tant mieux, car vous m'intéressez singulièrement avec vos histoires de l'autre monde... A propos, et ce faisan qu'en fîtes-vous?

— Je le cachai sous ma veste, après avoir arraché et brisé la flèche qui le traversait... je pris mon fusil, je m'en allai dans le parc avant que les domestiques qui avaient mission de me surveiller fussent levés, et je revins triomphant, deux ou trois heures après, en disant que je venais de tuer d'un coup de fusil ce superbe oiseau... On le pluma, on le fit rôtir et je le mangeai à mon dîner...

— Était-il bon?

— Excellent.

— Et l'année suivante, au jour anniversaire de la mort de votre ancêtre, qu'arriva-t-il?

— Une scène exactement semblable à celle que je viens d'avoir l'honneur de raconter à Votre Altesse.

— Une nuit de chasse?

— Oui, monseigneur.

— Et encore un faisan tué au moment où le coq allait chanter?

— Non, monseigneur, une gélinotte. J'ajouterai, pour éviter des redites, que cette chasse fantastique eut lieu régulièrement d'année en année pendant quatre ans...

— Et ensuite?

— Un domestique maladroit approcha sottement un flambeau de la tapisserie, qui prit feu... Ce fut précisément le personnage de saint Hubert qui brûla. On détendit le reste de la tenture, on la remplaça par des boiseries, et, tandis qu'on travaillait à la restauration de cette pièce, je pris possession de la deuxième chambre.

## XII. — LA DEUXIÈME TAPISSERIE.

— J'avais alors seize ans accomplis depuis quelques jours, — poursuivit Raoul; — mes sens s'éveillaient, et, quoique je payasse un tribut de justes regrets à mon bon vieux saint Hubert et aux nocturnes et fantastiques parties de chasse qu'il m'avait fait partager, la vue de la seconde tapisserie me consola bien vite de la perte de la première.

« En effet, les quatre panneaux de la tenture de ma nouvelle chambre représentaient des scènes infiniment galantes, empruntées les unes à la mythologie, les autres à deux poëtes célèbres, l'Arioste et le Tasse.

« C'était d'abord le *Jugement de Pâris*. Les trois déesses, Junon, Vénus et Minerve, faisaient les choses en conscience, et la légèreté de leur costume permettait au berger troyen de décerner le prix de la beauté avec toute connaissance de cause.

« C'était ensuite la *Séduction de Renaud et de ses compagnons par Armide et par les nymphes dans les jardins de l'enchanteresse*. Jamais Boucher, le peintre coquet dont Votre Altesse royale sait apprécier les tableaux peu gazés, n'étala plus de chairs roses et blanches et de plus gracieuses attitudes.

« Le troisième panneau figurait les amours de *Médor* et *Angélique*, l'infidèle maîtresse de l'*Orlando furioso*. Les deux amants, dans une grotte sombre tapissée de mousse et enguirlandée de lierre, mettaient à profit la solitude et le mystère. La chaste Angélique pressait dans ses bras le berger Médor.

« Enfin, le quatrième panneau, celui qui se trouvait en face de mon lit, et qui, par conséquent, devait attirer le plus souvent mes regards, n'offrait qu'une seule figure, mais merveilleusement belle et charmante, *Vénus au bain*, ou plutôt *Vénus sortant du bain*.

« La déesse de Cythère, de Paphos et d'Amathonte, quittait la coquille immense qui venait de lui servir de baignoire et serrait autour de ses hanches la flottante draperie dont les plis nombreux cachaient la partie inférieure de son corps, ne laissant voir que l'un de ses petits pieds rosés.

« Son immense chevelure, aussi blonde que les blés ou que les rayons du soleil, ruisselait comme des flots d'or sur la neige frissonnante de ses épaules et sur le marbre empourpré de sa gorge divine. Dans les ondes de cette chevelure qui séduisit les hommes et les dieux, Vénus avait semé des roses. Sa lèvre souriait. Ses grands yeux bleus avaient une étincelle provoquante et voilée qui semblait me suivre partout, et qui, pourquoi n'en conviendrais-je pas? me remuait étrangement le cœur...

« Vous riez, mesdames, et vous me trouvez parfaitement ridicule! Eh bien, riez encore et riez plus fort, car au bout de trois jours j'étais en train de devenir fort passionnément amoureux de la Vénus de la tapisserie...

« Nous étions en plein hiver, et l'hiver était rigoureux; une couche de neige d'une invraisemblable hauteur couvrait la terre et m'interdisait la promenade et la chasse... Je passais mes journées entières renfermé dans ma chambre et les regards attachés sur ces yeux bleus fascinateurs, sur ces cheveux blonds dénoués, sur ces bras blancs, sur cette gorge nue... Je ne mangeois plus, je ne dormais plus, je perdais la tête...

« Depuis trois semaines, à peu près, j'étais dans cet état, quand arriva le premier vendredi du mois.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le vendredi, *Veneris dies*, est le jour de Vénus.

« Mon père se couchait de bonne heure. Aussitôt qu'il se fut retiré, je remontai dans ma chambre et je m'assis au coin de la gigantesque cheminée dans laquelle brûlait un grand feu. J'appuyai mon coude sur le bras de mon fauteuil, ma joue sur ma main, et je me mis à penser à ma belle déesse.

« Je vous ai dit que je ne dormais plus guère, et voici pourtant que je sentis, au bout de quelques minutes, un invincible sommeil s'emparer de moi... Je me déshabillai machinalement; je me couchai; j'éteignis ma lumière, et ma tête avait à peine touché l'oreiller, que mes paupières fatiguées s'abaissèrent sur mes yeux...

« Je dormais.

« Quand je me réveillai, la chambre était faiblement éclairée par les lueurs douteuses rayonnant de quelques charbons en train de se consumer dans l'âtre.

« Les rideaux de lourd damas qui tombaient le long des colonnes torses de mon lit gothique ne me laissaient voir que ce morceau de la tapisserie sur lequel s'épanouissait Vénus sortant de sa conque.

« C'est là que mon regard se dirigea, comme l'acier vole à l'aimant. Mais à peine avais-je regardé, que je me soulevai en poussant un cri de surprise... La tapisserie était toujours là, mais la déesse avait disparu!...

« Avec une promptitude furieuse j'écartai le rideau qui se déchira sous ma main, et je vis... Je vis ma divine bien-aimée, éclatante et radieuse, debout au chevet de mon lit, retenant d'une main sa tunique blanche autour de ses hanches, écartant de l'autre ses grands cheveux blonds.

« La stupeur et l'extase me rendirent muet et immobile.

« Vénus sourit.

« — Enfant! — me dit-elle d'une voix harmonieuse comme l'harmonie elle-même, — enfant!... ainsi, tu m'aimes?

« — Si je vous aime! — balbutiai-je, — ah! cent fois, mille fois plus que ma vie!... Et vous le savez bien, puisque vous êtes déesse, et que les dieux savent tout...

« — C'est vrai, — dit-elle, — je le sais.

« Je repris avec feu :

« — Et, parfois, les déesses ont aimé les mortels... Déesse, voulez-vous m'aimer?

« — Peut-être, — répondit-elle.

« Puis, plus bas, elle murmura :

« — Comme il ressemble à celui que j'ai tant aimé!... comme il lui ressemble!...

« — Ai-je les traits de Mars ou le visage d'Adonis?... m'écriai-je dans un transport de fol orgueil.

« Vénus eut un nouveau sourire.

« — Ni à l'un, ni à l'autre, — dit-elle.

« — Mais à qui donc? — demandai-je.

— A ton aïeul... au vaillant et loyal chevalier, Albéric de La Tremblaye...

« — Comment, déesse, vous avez aimé mon aïeul?

« — Plus que ma vie!...

« — Malgré Vulcain?...

« — Vulcain n'eut rien à voir là-dedans... J'aimai ton aïeul... il m'aima, je fus sa maîtresse. Je mourus à vingt ans, ne lui laissant de moi qu'un portrait. J'étais belle; il voulut éterniser le souvenir de nos ardentes et courtes amours; il me fit renaître en Vénus...

« — Et mon aïeul vivait?

« — Il y a deux cent vingt ans...

« — Mais alors, vous avez?...

« Vénus m'interrompit en souriant pour la troisième fois et dit :

« — Je n'ai pas d'âge, enfant... ou j'ai toujours vingt ans, car je suis immortelle...

« En même temps je sentis courir sur mon visage les ondes caressantes et parfumées des grands cheveux blonds de la maîtresse de mon aïeul... Une haleine suave effleura ma joue... Ses bras m'enlacèrent...

« Quand je me réveillai, pour la seconde fois, il faisait grand jour...

« La Vénus blonde et blanche avait repris sur la tapisserie sa place séculaire. »

— Ah! pour cette fois, mon cher chevalier, — s'écria le Régent avec un joyeux éclat de rire, — vous conviendrez sans peine, j'imagine, que votre merveilleuse aventure se réduit aux proportions d'un simple rêve anacréontique...

— Que Votre Altesse daigne me pardonner, — répliqua Raoul, — mais je ne puis convenir de cela...

— En vérité?

— Non, monseigneur.

— Cependant la déesse n'avait laissé, sans doute, ni faisan, ni gelinotte derrière elle, pour vous convaincre que le rêve était une réalité?...

— Elle s'était manifestée d'une autre façon, monseigneur.

— Et de quelle façon, s'il vous plaît?

— Elle avait laissé sur mon lit deux ou trois des roses effeuillées de sa chevelure... et nous étions au mois de janvier...

— Vous avez réponse à tout, chevalier!...

— Je raconte, monseigneur, et je dis les choses comme elles sont.

— Il n'y a plus moyen de douter, et je me déclare convaincu!... Et maintenant, voyons, dites-moi, qu'arriva-t-il? la séduisante apparition revint-elle vous trouver le premier vendredi du mois suivant?

— Mieux que cela, monseigneur.

— Ah! ah!...

— Il paraît que Vénus aimait encore plus l'amour que saint Hubert n'aimait la chasse...

— Et je trouve que Vénus avait pardieu raison!... — s'écria le duc d'Orléans.

— Bref, la maîtresse de mon aïeul revint le lendemain...

— Diable! chevalier, — dit Philippe, — il paraît que vous vous étiez montré bon compagnon!...

— J'avais fait de mon mieux, monseigneur, — répondit Raoul avec une modestie pleine de fatuité.

— Allons! allons! trêve d'humilité! et revenons à votre Vénus... Donc, elle reparut le lendemain?...

— Oui, monseigneur... puis le surlendemain... puis tous les soirs.

— Ah! la gaillarde!...

— Enfin, au bout de trois mois...

— Elle ne revint plus? — interrompit le duc d'Orléans.

— Pardonnez-moi, monseigneur, elle serait revenue sans doute, mais c'est moi qui partis...

— Vous en aviez assez?

— J'en avais trop, monseigneur; mais pas dans le sens que Votre Altesse royale daigne donner à ce mot...

— Comment l'entendez-vous?

— Je veux dire que j'étais pâli, maigri, défait, exténué, presque phthisique; si bien que mon père, prodigieusement inquiet, jugea convenable de m'envoyer passer quelques mois sur les bords de la Méditerranée...

— Ce qui vous réussit?...

— Parfaitement, monseigneur... Il suffisait, pour me guérir, de m'éloigner de mon adorable et dangereux vampire...

— Mais, une fois rétabli, vous revîntes au château de La Tremblaye, j'imagine?...

— Oui, monseigneur.

— Qu'arriva-t-il alors?

— Rien, monseigneur.

— Plus d'apparition?

— Aucune, et pour la meilleure de toutes les raisons...

— Laquelle?

— Mon père, par un motif que j'ai toujours ignoré, avait fait enlever et porter dans le garde-meuble les tapisseries mythologiques... je trouvai la seconde chambre boisée comme la première...

— Mais n'y avait-il pas une troisième chambre?

— Oui, monseigneur.

— Tapissée?

— Oui, monseigneur, et ce fut dans celle-là que je m'installai, le soir même de mon retour au château de La Tremblaye...

### XIII. — LA TROISIÈME TAPISSERIE.

— La tapisserie de cette troisième pièce, — continua Raoul, — était une des choses les plus étranges et les plus curieuses qu'il fût possible d'imaginer.

« Elle datait d'une époque extrêmement reculée et dont il me serait impossible d'indiquer la date d'une manière précise, et elle représentait *la reine de Saba offrant des présents au roi Salomon.*

« Le dessinateur naïf, sur les maquettes duquel cette tapisserie avait été exécutée, s'était ingénié à donner à la plupart de ses personnages des figures rébarbatives et des mines farouches.

« Salomon, le grand Salomon!... malgré son costume oriental, ressemblait plus à un capitaine de routiers qu'à ce roi des Juifs dont la sagesse et la beauté sont devenues proverbiales.

« Les seigneurs de sa cour avaient l'air d'autant de miquelets et de soudards. Les dames de Jérusalem affectaient l'allure de ribaudes un peu plus qu'éveillées.

« La reine de Saba, seule, au milieu de ce bizarre entourage, offrait des traits d'une pureté merveilleuse, remplis d'un charme et d'une douceur inexprimables.

« Ses grands yeux, d'un bleu sombre, fendus en amande à la manière orientale, étaient frangés de longs cils d'ébène.

« Comme Vénus, elle avait des cheveux blonds, merveilleusement abondants et naturellement bouclés.

« Bref, et pour en donner une idée complète et rapide, je dirai qu'en empruntant le plus choisi de ses charmes à chacune des beautés exquises qui font l'ornement et la joie des soupers de Votre Altesse, et, en réunissant tous ces charmes pour en faire une seule femme, on n'obtiendrait point un résultat plus complet et plus harmonieux, un ensemble plus séduisant que ne l'était l'image de cette jeune reine de Saba...

— Oh! oh! — s'écria le Régent en interrompant gaiement Raoul, — après la bonne fortune mythologique, voici venir la bonne fortune biblique!... Après avoir été le rival de votre aïeul, vous allez devenir celui du roi Salomon!... Prenez garde, chevalier, nous allons vous surnommer l'*Amoureux des tapisseries.*

— Je suis obligé de désabuser Votre Altesse, — répondit la Tremblaye, — car en vérité, cette fois, il ne s'agit pas d'une bonne fortune.

— Alors, je retire mes paroles de tout à l'heure, et je vous engage à poursuivre.

Raoul s'inclina et reprit :

— Il y avait dans ma famille, à propos de la tapisserie que je viens d'avoir l'honneur de décrire à Votre Altesse royale, une tradition assez bizarre, dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'alors, et qui me fut racontée par un vieux serviteur du château au moment où je pris possession de la troisième chambre.

« Cette tradition affirmait qu'un de mes ancêtres avait rapporté de la seconde croisade un portrait de la reine de Saba, portrait authentique, irrécusable, et qui se conservait de père en fils comme un trésor d'une inestimable valeur, depuis le temps du roi Salomon, dans une famille juive habitant les environs de Jérusalem.

« La tradition ne disait point si mon ancêtre avait acheté ce portrait, ou s'il s'en était emparé de vive force. Au reste, ce détail importait peu.

« A peine revenu en France et dans ses terres, avec sa précieuse conquête, mon ancêtre, en véritable La Tremblaye qu'il était, s'empressa de commander une tapisserie à personnages dont la reine de Saba devait être la figure principale.

« Cette tapisserie fut faite et posée.

« Depuis cette époque, le portrait original disparut, mais la tapisserie resta...

— Ainsi, — demanda le Régent, — les traits reproduits par la tenture de votre château de La Tremblaye sont véritablement et certainement ceux de cette reine qui fut la plus aimée de Salomon, le plus amoureux de tous les rois.

— La tradition l'affirmait, et bientôt, je crois, Votre Altesse ne pourra plus en douter...

— Continuez, chevalier, — dit le duc d'Orléans, — je vous écoute... Nous vous écoutons tous avec un intérêt qui ne se ralentit point...

— Les nuits de chasse et d'amour des deux premières chambres, — poursuivit Raoul, — m'avaient donné la conviction que des visions, sinon de la même nature, du moins du même genre, se manifesteraient à moi dans la troisième pièce... Aussi je n'éprouvai pas le moindre sentiment de surprise quand une nuit, après m'être endormi d'un calme et profond sommeil, je fus réveillé par une lueur étrange qui remplissait la chambre et devenait de seconde en seconde plus éclatante, et par les sons d'une musique douce et voilée d'abord, mais bientôt retentissante et solennelle. Tous les personnages de la tapisserie venaient de s'animer. La reine de Saba s'inclinait devant Salomon, aux pieds duquel des esclaves éthiopiens amoncelaient des présents, tandis que tout un peuple portant sur ses épaules les statues de ses idoles informes et lippues, divinités grimaçantes et terribles, se pressait derrière la jeune souveraine.

« Mon réveil interrompit cette scène.

« La reine de Saba cessa de s'occuper de Salomon, et, s'avançant vers moi, elle me dit :

« — As-tu peur?

« Familiarisé depuis longtemps avec de semblables scènes, je répondis fièrement :

« — La devise de ma famille est celle-ci : *Tremblaye ne tremble!* Un La Tremblaye n'a jamais peur!

« Cette réponse parut satisfaire complétement la reine, car elle répliqua tout aussitôt :

« — Oui, ta race est une race forte et vaillante, et c'est pour cela que je viens à toi...

« — Qui donc êtes-vous? lui demandai-je.

« Qui elle était? je le savais à merveille, mais j'étais bien aise de la lui entendre dire à elle-même.

« — Je suis, — reprit-elle, — je suis Balkis, fille de Hadhab et reine des Hamiarites; je suis cette Balkis qui, venant de la ville de Mareb, capitale du royaume de Saba, offris mes présents et mon cœur au fils de David, à Soliman-ben-Daoud, que vous appelez Salomon...

« — Ainsi, madame la reine, vous avez aimé ce Soliman-ben-Daoud, fils de David et de Bethsabée?...

« — Plus que ma vie!...

« — Et, lui, vous a-t-il rendu amour pour amour?...

« — Il n'a jamais aimé que moi.

« — En êtes-vous bien sûre, madame la reine?...

« — Aussi certaine que je suis sûre de me nommer Balkis.

« — Quoi! malgré ses six ou sept cents femmes légitimes et ses trois ou quatre mille concubines?...

« — Malgré tout cela... Et cependant quand je vins le trouver à travers le désert, pour lui faire don de mon amour et de ma virginité, il avait contre moi de terribles préventions...

« — Oserais-je vous demander lesquelles?

« — Comme il était impossible de contester la beauté de mon visage et de mon corps, on avait dit à Soliman-ben-Daoud que mes pieds étaient des pieds de chèvre et que je les cachais sans cesse sous ma robe...

« — Et Soliman-ben-Daoud avait cru cela?...

« — On croit toujours le mal, surtout lorsque le mal est absurde et invraisemblable...

« — Et comment fîtes-vous pour vous justifier, madame la reine?...

« — Mes détracteurs eux-mêmes m'en fournirent le moyen... Ils avaient persuadé au fils de David de faire bâtir, pour m'y recevoir, un palais dont les dalles étaient revêtues de cristal. — *Quand Balkis entrera dans ce palais*, — lui avaient-ils dit, — *elle croira qu'il y a de l'eau sur le marbre; elle retroussera sa robe, et elle découvrira ses pieds de chèvre qui prouvent que c'est un démon femelle...* — Le palais fut bâti. J'arrivai. Je crus, en effet, voir de l'eau. Je retroussai ma robe, ainsi que l'avaient prévu mes ennemis, et, dans ce mouvement, je montrai mes pieds calomniés, mes petits pieds blancs et roses, dont chaque doigt portait des bagues enrichies de diamants, de saphirs et d'escarboucles.

« — Que dit alors Soliman-ben-Daoud?...

« — Il fit punir de mort ceux qui lui avaient menti, et, à partir de ce moment, il me donna son âme et m'apprit les secrets qui le rendaient si puissant...

« — Soliman-ben-Daoud avait donc des secrets?...

« La reine de Saba me regarda pendant une ou deux secondes d'un air de commisération dédaigneuse. Un sourire de pitié gonfla ses narines roses et souleva sa lèvre écarlate. Puis elle me dit :

« — Ne sais-tu donc pas que Soliman-ben-Daoud fut le plus grand magicien du monde?... Ne sais-tu pas qu'il commandait aux éléments et qu'à sa voix les morts sortaient de leurs tombeaux?...

« Je l'ignorais complétement, mais honteux de mon ignorance qui paraissait scandaliser si fort Balkis, je répondis avec humilité :

« — Pardonnez-moi, madame la reine, je l'avais oublié... — Mais, — ajoutai-je au bout d'un instant, — est-ce donc pour me le rappeler, et seulement pour cela, que vous avez daigné m'apparaître?...

« — Non.

« — Vous avez un autre motif?

« — J'en ai un.

« — Puis-je le connaître?

« — Je veux te payer, à toi, descendant de Hugues de La Tremblaye le Croisé, la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers ta race...

« — Mon ancêtre Hugues de La Tremblaye vous a donc rendu un service?...

« — Le plus grand de tous. C'est à lui, c'est à la tapisserie qui reproduit ma forme terrestre et mon visage d'autrefois, que je dois de revivre en ce monde, à certains jours et à certaines heures...

« — Et c'est moi que vous avez choisi pour acquitter cette dette?

« — Oui.

« — Grand merci, madame la reine! J'accepte d'avance, et les yeux fermés, tout ce que vous ferez pour moi... — m'écriai-je.

« — Je ferai beaucoup, — reprit Balkis, — car je te révélerai quelques-uns des secrets magiques de Soliman-ben-Daoud... »

### XIV. — PREMIER SUCCÈS.

— Et, — demanda vivement le duc d'Orléans en interrompant le récit de Raoul, — ce que la reine de Saba vous promettait de faire, elle l'a fait?...

— Oui, monseigneur.

— Quoi!... elle vous a donné la science et le pouvoir de Salomon?...

— Pas absolument, monseigneur, car alors je serais le plus puissant des hommes, plus puissant cent fois que tous les rois et tous les empereurs de ce monde! Elle m'apprit seulement, ainsi qu'elle venait de s'y engager, quelques-uns des secrets de son amant royal, et le peu que je sais de cabale et de magie, c'est d'elle que je le tiens...

— Ainsi, le pouvoir des évocations... ce pouvoir dont vous parliez tout à l'heure?...

— C'est la reine de Saba qui me l'a donné.

— Étrange!... étrange et prodigieux!... — murmura le duc d'Orléans en s'absorbant dans une profonde rêverie, qui fut d'ailleurs de courte durée.

Bientôt il releva la tête et demanda :

— Et depuis lors, chevalier, avez-vous revu Balkis?...

— Souvent, monseigneur.

— Jusqu'à quand?

— Jusqu'à maintenant... Il est rare que je laisse s'écouler plus d'un mois ou deux sans l'appeler, et elle vient à moi... je l'interroge et elle me répond... je la consulte et elle me guide...

— Comment! — s'écria le régent au comble de la surprise, — vous l'évoquez encore?...

— Oui, certes!... monseigneur; seulement, il ne s'agit pas d'une évocation... ce n'est point une ombre que je tire du néant par la force de mes conjurations... c'est la tapisserie qui devient femme... comme dans la troisième chambre du château de La Tremblaye.

— La tapisserie mystérieuse existe donc toujours?

— Toujours, monseigneur.

— Au fond de la Picardie, sans doute?

— Non, monseigneur.

— Où donc?

— Ici même, à Paris. Je considère *la reine de Saba* comme mon génie familier, et je ne me sépare point de son image...

— Mais alors, je pourrais la voir?...

— A coup sûr... pour peu que Votre Altesse le désire...

Après ces derniers mots, échangés entre le Régent et Raoul, celui-ci lança au marquis de Thianges un regard dans lequel se lisait tout l'orgueil d'un triomphe assuré.

Philippe d'Orléans reprit :

— Mais alors, je pourrais assister au prodige... je pourrais être témoin de cette transformation inouïe?...

— Votre Altesse royale n'aura qu'à le vouloir, et elle le pourra... — répondit La Tremblaye en s'inclinant profondément.

— Vous aviez raison, chevalier, — poursuivit Philippe, — vous aviez raison de ne point accepter au hasard le titre humiliant de rival d'Antonia Verdi!... Qu'est-ce que la science de cette obscure adepte à côté de votre science!... Qu'est-ce que son pouvoir à côté de votre pouvoir?...

Cette fois encore le regard de Raoul se croisa d'une façon expressive avec celui de M. de Thianges.

Et, certes, Raoul avait le droit de s'enorgueillir et d'être fier de lui-même, car il venait de mener à bien, avec une incroyable habileté, la première partie d'un plan admirablement conçu.

§

Cependant le souper touchait à sa fin, et bien loin de tourner à l'orgie selon les us et coutumes presque invariables du Palais-Royal, il devenait morne et silencieux.

Les récits fantastiques de M. de La Tremblaye avaient fait flotter dans l'atmosphère je ne sais quoi de sinistre et d'effrayant.

Il semblait aux convives que des fantômes allaient surgir de tous côtés, et chacun d'eux se demandait si son voisin était bien vivant.

Le duc d'Orléans comprit à merveille qu'il ne serait point possible de lutter contre cette préoccupation générale.

Il se leva donc de table, en disant à la statue grecque de l'Opéra :

— Es-tu bien sûre, Émilie, de n'être point morte et enterrée sous quelque laurier-rose du Péloponèse depuis tantôt deux mille ans?... Es-tu bien sûre de n'être point l'ombre d'Aspasie ou de Phryné?...

— Il me semble, — répliqua la belle fille, — il me semble, monseigneur, que vous avez eu plus d'une fois toutes les preuves du monde que je n'étais point une ombre...

— C'est ma foi vrai, ma charmante Laïs... Va donc m'attendre dans ma chambre... j'ai à te parler...

— De l'histoire grecque, monseigneur?

— Précisément.

Émilie disparut, foudroyée inutilement par les regards envenimés que lui lançaient au passage mesdames de Parabère et de Sabran.

Ayant ainsi pris ses précautions contre une solitude nocturne qui n'était ni dans ses habitudes ni dans ses goûts, le Régent congédia le reste de ses convives, après avoir dit à Raoul :

— Chevalier de La Tremblaye, je vous attends demain à deux heures... je vous recevrai, toute affaire cessante, car nous avons à causer de choses importantes...

— Demain à deux heures, — répondit Raoul, — j'aurai l'honneur d'être aux ordres de Votre Altesse royale.

Et il rejoignit, avec M. de Thianges, le carrosse de ce dernier, qui les attendait.

— Eh bien, marquis, êtes-vous content? — demanda le chevalier, aussitôt que lui et son compagnon furent installés sur les coussins moelleux de la voiture qui les entraînait rapidement.

— Vous me demandez si je suis content?...

— Oui.

— Eh bien, mon ami, je suis ravi! je suis enthousiasmé! je suis en extase!...

— Vrai?...

— Je vous en donne ma parole d'honneur!...

— Comme ça, vous trouvez que j'ai bien joué mon petit *rôlet?*...

— A ce point que, moi qui connaissais votre jeu et qui voyais vos cartes, je vous écoutais avec stupeur, et je me demandais par moments si vous étiez de bonne foi, tant il y avait de vérité, de naturel, de conviction dans votre récit...

— Ma foi, marquis, vous me rendez joyeux!...

— Et vous avez bien raison de l'être, car vous venez de remporter une victoire éclatante et qui, je le crois, sera décisive...

— Alors, selon vous, nous tenons Philippe?

— Pieds et poings liés, et si vous continuez comme vous avez commencé cette nuit, bientôt vous gouvernerez en maître absolu celui qui gouverne la France!...

— J'en accepte l'augure...

— Souvenez-vous, chevalier, — ajouta M. de Thianges en riant, — que, dès aujourd'hui, je sollicite votre bienveillance et votre protection pour le jour où vous serez tout-puissant.

— Elles vous sont acquises d'avance! — répondit Raoul du même ton.

Puis il ajouta, mais beaucoup plus sérieusement :

— Le coup porté à l'Italienne a été rude, n'est-ce pas?...

— Si rude, que je doute qu'elle s'en relève... A l'heure qu'il est, je ne donnerais pas cinq cents pistoles du crédit d'Antonia Verdi!...

— Que Dieu, ou plutôt que le diable qui nous protége, vous entende.

— Voici que nous allons arriver à votre porte, — dit M. de Thianges, — avons-nous à convenir de quelque chose?

— Oui, certes!

— Eh bien, me voilà à votre disposition...

— Vous ai-je dit que la fameuse tapisserie dont ma bonne étoile m'a rendu possesseur, se trouve dans une sorte de gentilhommière délabrée, qui s'appelle le *Petit Chastel*, et qui est située entre Saint-Germain et Rueil, sur les bords de la Seine?...

— Vous me l'avez dit.

— Il faut que cette tapisserie soit à Paris le plus vite possible.

— Rien n'empêche qu'elle y soit aujourd'hui même.

— Avez-vous un valet sur lequel vous puissiez absolument compter?...

— Oui.

— De mon côté, j'ai mon fidèle Jacques, qui se ferait hacher pour moi en menus morceaux... Ces deux hommes suffiront.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Je veux que dès ce matin, quand le jour paraîtra, nous nous mettions en route, vous, moi, votre valet et Jacques, dans une voiture que ce dernier conduira lui-même. En une heure et demie nous serons au Petit Chastel; les deux valets décloueront et rouleront la tapisserie, et nous la rapporterons à Paris sans que le bruit de notre expédition puisse se répandre et par conséquent arriver au Palais-Royal...

— Eh bien, si vous voulez, je viendrai vous prendre à huit heures du matin, avec une voiture de chasse extrêmement légère, attelée de deux chevaux plus rapides que le vent...

— C'est convenu... Au revoir, marquis...

— Au revoir, chevalier, et à bientôt...

§

A midi précis, MM. de Thianges et de La Tremblaye revenaient du Petit-Chastel, rapportant avec eux la tapisserie soigneusement roulée et enveloppée dans une grosse toile.

Chemin faisant, le marquis avait dit à Raoul :

— Tout va bien, mon cher chevalier... je trouve même que tout va trop bien!...

— Que voulez-vous dire, marquis?...

— Je veux dire que je crains de voir un obstacle, le plus sérieux de tous, surgir au dernier moment, et entraver la réalisation de nos beaux projets si bien combinés...

— Un obstacle!... et lequel, mon Dieu?...

— Ou je me trompe fort, ou vous n'avez pas encore mis votre charmante Jeanne, votre vivante et gracieuse *reine de Saba*, au fait du rôle que vous lui destinez dans la petite pièce fantastique que nous préparons pour la plus grande joie de ce bon Philippe d'Orléans, régent de France...

— C'est vrai. Jeanne ne se doute encore de rien... mais qu'importe?...

— Comment! qu'importe?... et si elle allait refuser de nous seconder?

— C'est impossible!...

— Tout est possible, au contraire... Les femmes sont étranges et capricieuses, et, pour être dans le vrai, le vieux proverbe devrait dire : *Ce que femme ne veut point, Dieu ne le veut pas!*...

— En thèse générale, vous avez raison, j'en conviens... mais, dans la circonstance présente, vous avez tort... Jeanne ne vit que par moi, et n'a d'autre volonté que la mienne... ce que je lui dirai de faire, elle le fera... Si je lui disais d'aller à la mort pour moi, elle irait en souriant!... Soyez donc sans inquiétude, mon cher marquis, je réponds de Jeanne!...

— Quoi, cette enfant est telle que vous dites?

— Je vous l'affirme!

— Mais, dans ce cas, ce n'est pas une femme, c'est un ange!...

— Pardieu! qui en doute?

— Eh bien, alors, chevalier, nous méritons les galères tous les deux, savez-vous bien?

— Bah! et pourquoi donc?

— Vous, pour avoir trompé cet ange comme vous l'avez fait, et moi pour vous avoir aidé...

Raoul se mit à rire.

— Parlez-vous sérieusement? — demanda-t-il ensuite.

— Très-sérieusement.

— Eh bien, mon cher marquis, je suis tout consolé d'avance d'aller ramer sur les galères du roi en votre compagnie... Du reste, je vous garantis que je rends Jeanne parfaitement heureuse...

— Je vous crois, mais cela durera-t-il?...

— Le plus que je pourrai... D'ailleurs est-ce ma faute, à moi, si j'étais déjà marié quand j'ai rencontré Jeanne?... Je l'aime de toute mon âme, et si le diable me faisait cette grâce insigne de me débarrasser de ma première femme, ce que je lui demande chaque jour dans ma prière du matin et du soir, un bon mariage, bien en règle, remplacerait sans plus tarder l'union de comédie pour laquelle vous m'avez prêté votre chapelle et votre concours...

XV. — PHILIPPE ET RAOUL. — MATHIAS AUBER.

Ce même jour, à deux heures précises, Raoul était introduit dans le cabinet du Régent.

Philippe d'Orléans fit deux ou trois pas au-devant du jeune homme... Ces deux ou trois pas étaient l'irrécusable symptôme du commencement d'une faveur inouïe, sans précédents, sans limites.

Le cœur de Raoul bondit de joie dans sa poitrine; mais son visage resta impassible, et l'expression profondément respectueuse de sa physionomie ne laissa rien lire de ce qui se passait dans son âme.

— Chevalier, — dit le Régent, — savez-vous bien que je n'ai pas dormi cette nuit... ou plutôt ce matin, après votre départ?...

— J'ose espérer, — répondit Raoul, — qu'il faut féliciter la belle Émilie à l'endroit de cette insomnie de Votre Altesse royale, et qu'on ne doit point s'inquiéter d'un état de malaise passager?...

— Je me porte à merveille, — répliqua Philippe en souriant — et j'ai oublié de causer avec Émilie, ainsi que j'en avais d'abord l'intention...

— Cependant, cette insomnie de Votre Altesse?...

— Vous seul en êtes cause, mon cher chevalier...

— Moi! — s'écria Raoul en feignant un effroi qu'il n'éprouvait en aucune façon.

— Oh! ne vous alarmez point... oui, vous en êtes la cause, mais la cause innocente. Je n'ai pas dormi, parce que j'étais singulièrement préoccupé de vos trois récits, et surtout du dernier... et c'est à son sujet que j'ai désiré vous revoir aujourd'hui... Depuis cette nuit j'ai une idée fixe, mon cher chevalier...

— Si j'osais me permettre d'interroger Votre Altesse...

— Vous me demanderiez quelle est cette idée? — interrompit le Régent. — Eh bien, je vais vous la dire : — je veux voir la *reine de Saba*...

— J'ai déjà entendu Votre Altesse royale exprimer ce désir, et j'ai eu l'honneur de lui répondre que rien n'était plus facile que de la satisfaire...

— Oui, mais quand?

— J'ai remarqué que la nuit du samedi était celle que la reine Balkis choisissait de préférence pour se manifester à moi... C'est aujourd'hui mercredi; ainsi donc, dans trois jours, Votre Altesse pourrait être témoin du prodige qui pique sa curiosité.

— Va pour samedi... mais d'ici là n'est-il pas possible, au moins, de me montrer la tapisserie miraculeuse?

— J'ai prévu le désir de Votre Altesse...

— Et qu'avez-vous fait?

— J'ai fait apporter cette tapisserie.

— Ici?

— Elle est dans l'antichambre qui précède le salon d'attente. Je l'ai laissée sous la garde d'un de mes valets...

— Chevalier! — s'écria Philippe avec expansion, — vous êtes un serviteur fidèle et zélé... Vous êtes mieux que cela... vous êtes un précieux ami !...

Raoul, enivré de joie et d'espoir par de telles paroles, ploya les genoux devant le Régent qui le releva avec bonté, puis ensuite s'approcha d'un timbre sur lequel il frappa vivement et à deux reprises.

Un valet de chambre accourut.

— Dans l'antichambre qui précède le salon d'attente, — lui dit le Régent, — vous trouverez un homme à la livrée de M. de La Tremblaye; apportez ici, à l'instant même, avec cet homme, l'objet dont il est le gardien.

Au bout de deux minutes, la tapisserie, toujours renfermée dans son enveloppe de grosse toile, faisait son entrée dans le cabinet de Son Altesse royale, qui la fit dérouler sans perdre une seconde et qui ordonna aux valets de se retirer.

— Ainsi donc!— s'écria Philippe, quand il eut contemplé longuement et avec une sorte d'extase les traits de la *reine de Saba*, — ainsi donc, voilà cette héroïne biblique!... voilà cette Balkis, reine des Hamarites!... voilà cette jeune et rayonnante maîtresse de Salomon, fils de David, le plus grand roi du monde! Qu'elle est belle!... qu'elle est belle!...

— La reine Balkis,— demanda Raoul en souriant, — a donc l'insigne honneur de plaire à Votre Altesse?...

— Ah! je comprends bien,— murmura le Régent,— je comprends bien que, pour elle, Salomon ait abandonné ses sept cents femmes légitimes et ses trois mille concubines.

Puis, après une longue et muette contemplation, il reprit :

— Et je la reverrai vivante, et telle qu'elle était aux jours de sa jeunesse et de son amour?

— Oui, monseigneur, vous la reverrez.

— Pourrai-je lui parler?

— Oui, monseigneur.

— Me répondra-t-elle?

— Je ne puis l'affirmer à Votre Altesse.

— Mais elle vous répondra du moins, à vous, devant moi?...

— Ceci n'est pas douteux.

— Quel lieu choisirez-vous pour l'apparition?

— Le lieu qu'il plaira à Votre Altesse de me désigner.

— Le Palais Royal vous convient-il?

— Parfaitement.

— Eh bien, je vais donner l'ordre qu'on mette à votre disposition un appartement, où vous et les gens qu'il vous conviendra d'y conduire aurez seuls le droit d'entrée... Vous y ferez tendre la tapisserie, sous vos yeux, et, jusqu'à la nuit de samedi, vous y serez maître absolu... Avez-vous à faire quelques objections à cet arrangement?

— Aucune, monseigneur.

— Vous désignerez vous-même les personnes qui pourront se joindre à moi pour la nuit de samedi.

— Si Votre Altesse royale daigne me le permettre, j'exprimerai le désir que ces personnes soient peu nombreuses...

— C'est vous qui commanderez, et non pas moi... Si vous le voulez, je serai seul...

— Cette solitude n'est point nécessaire. Votre Altesse royale pourrait avoir avec elle le marquis de Thianges et une ou deux dames...

— Lesquelles?

— Madame de Parabère et la belle Émilie...

— C'est convenu; et, maintenant, je vous le dis de nouveau, vous allez être le maître absolu dans l'appartement qui vous sera donné...

Et le Régent, après avoir jeté un nouveau et long regard sur le visage si doux de Balkis, répéta d'une voix émue :

— Oh! qu'elle est belle!... qu'elle est belle!...

§

Nos lecteurs se souviennent-ils d'un honteux cabaret, d'une taverne infâme située à la Pointe-Saint-Eustache, dans le quartier des Halles, et placé sous la trompeuse invocation de *Mars et Vénus?*...

Deux fois, déjà, nous les avons conduits dans ce bouge immonde, à la suite de notre héros, le chevalier Raoul de La Tremblaye.

La première fois, Raoul allait y chercher une poignée de bandits qui voulussent l'aider dans la réalisation de ses projets de vengeance contre les trois collatéraux qui l'avaient dépouillé de l'héritage de Reginald, son père adoptif.

On n'a pas oublié, sans doute, quelle terrible vengeance il avait tirée du vicomte de Jacquemet, du chevalier de Vertapuy et du baron de Monnesouche...

La seconde fois, Raoul venait au cabaret de *Mars et Vénus* pour y trouver un espion habile, Mathias Auber, surnommé *le Lynx*, qui pût le renseigner au sujet d'Antonia Verdi.

On se souvient qu'à la suite d'un entretien que nous avons rapporté, Mathias Auber, grâce à d'anciennes relations de brigandage avec Jean Carré, le laquais d'Antonia, avait pu présenter à Raoul un rapport détaillé et renfermant quelques faits intéressants, quoiqu'il n'atteignît point le but désiré, car il laissait subsister autour de la prétendue Italienne les voiles épais d'une impénétrable obscurité.

Nous voici dans la fâcheuse mais impérieuse nécessité de conduire nos lecteurs pour la troisième fois dans cette même taverne du quartier des Halles.

C'est encore Mathias Auber qui nous attire dans cet endroit mal hanté et d'où toutes nos sympathies nous éloigneraient.

La scène que nous allons raconter se passait le soir du jour où Raoul avait fait apporter au Palais-Royal la tapisserie de la reine de Saba.

Mathias Auber, espion par goût, voleur par tempérament, et *bravo* quand l'occasion se présentait de vendre à bon prix un coup de couteau ou un coup d'épée, occupait son angle habituel dans l'une des deux pièces qui formaient le rez-de-chaussée du cabaret.

Selon son invariable habitude, il fumait une courte pipe en terre amplement culottée.

Il buvait lentement et à petites gorgées le contenu d'une mesure d'étain, remplie d'eau-de-vie pimentée.

Mathias Auber était encore plus maigre et plus pâle que de coutume. Seulement, son costume misérable avait été remplacé par une défroque en assez bon état, achetée chez le fripier. Sans doute, après avoir acquis ce nouvel ajustement, Mathias Auber avait dévoré, en débauches de toutes sortes, le reste des trente louis qu'il avait reçus peu de jours auparavant de la munificence de M. de La Tremblaye. Et, sans doute aussi, c'est à ces débauches qu'il fallait attribuer la morbide pâleur de son visage de bandit.

La pipe de Mathias Auber s'éteignit, faute de tabac.

Il approcha de ses lèvres la mesure d'étain. Quelques gouttes tout au plus de l'affreux breuvage restaient au fond. Il n'en fit qu'une demi-gorgée, et, après avoir reposé sur la table crasseuse le récipient vide, il fouilla dans toutes ses poches avec une sorte d'acharnement.

Inutile recherche!... Les poches étaient vides, ou du moins elles ne contenaient qu'un mouchoir en mauvais état, des cartes biseautées et des pipes.

Mathias Auber exprima toute sa contrariété en frappant sur la table un énorme coup de poing, qui fit tressauter à la ronde les brocs et les gobelets.

Mais ce coup de poing, tout vigoureux qu'il fut, ne remédiait à rien.

— Allons,— murmura l'honorable personnage en se parlant à lui-même, — j'irai ce soir me promener sur le pont Neuf, entre onze heures et minuit, et j'aurai bien mauvaise chance si je ne trouve pas, dans la poche de quelque bourgeois attardé, précisément la bourse que j'ai perdue ce matin...

Une fois cette louable résolution prise et formulée d'une façon aussi délicate, le calme parut rentrer dans l'esprit de Mathias Auber et une sorte de sourire se dessina sous les épaisses moustaches noires qui recouvraient ses lèvres flétries.

En ce moment, un nouveau personnage entra dans le cabaret.

## XVI. — UN FUTUR PREMIER MINISTRE.

Ce nouveau venu était un homme de trente à trente-deux ans, de haute taille, d'apparence vigoureuse et de mine insolente.

Il portait d'un air triomphant une livrée neuve fort éclatante et fort chamarrée : veste verte, galonnée d'argent, culotte rouge, habit écarlate, galonné d'argent sur toutes les coutures. Un petit chapeau lampion, galonné à outrance, se posait d'une façon très-crâne sur ses cheveux poudrés et roulés en boudins.

Son mollet nerveux ressortait à merveille sous un bas blanc bien tiré. Ses larges pieds s'étalaient à l'aise dans des souliers carrés pourvus d'énormes boucles d'argent.

La figure large et colorée de ce quidam ne manquait pas d'une sorte de régularité, mais elle offrait une expression tout à la fois arrogante et basse, qui déplaisait au premier abord. C'était bien un visage de laquais!

Son entrée dans un cabaret dont nous connaissons la population habituelle, devait faire et fit en effet sensation, et même un peu plus qu'il ne l'aurait désiré.

— Que vient faire ici ce perroquet? — demanda la voix d'un plaisant qui faisait spirituellement allusion au costume vert et rouge du nouveau venu.

— Dis plutôt cette écrevisse!... — répondit une autre voix.

— Le drôle a sur son habit coquelicot, — s'écria un troisième, — plus d'argent, en galons, qu'il n'en faudrait pour nous abreuver pendant trois jours!...

— A la porte le perroquet!...

— A la porte l'écrevisse!...

— Oui... oui... qu'il s'en aille!...

— Mais qu'il laisse ici son habit rouge, dont nous nous chargeons de boire les galons!...

Ces dernières paroles étaient à peine prononcées, qu'une demi-

douzaine de figures patibulaires entouraient le malheureux valet, qui, perdant tout son aplomb et ne songeant pas le moins du monde à employer sa force physique pour se débarrasser des importuns, répétait piteusement :

— Mes amis... mes bons amis... laissez-moi donc vous expliquer que je suis des vôtres... et quo vous retrouvez en moi un vieux compagnon d'aventures...

— Nous n'avons pas d'amis parmi les laquais!... — répondirent des voix rauques et menaçantes.

— Nous n'avons pas do compagnons sous la livrée!...

— Nous buvons les galons, mais nous n'en portons pas!...

— Mais, encore une fois, laissez-moi vous dire...

— Rien!...

— Allons, drôle, ôte ton habit, et vite! et file!...

Le laquais ainsi malmené allait se voir contraint d'obéir, quand tout à coup il poussa une exclamation de joie.

Tout en promenant autour de lui ses yeux effarés, il venait d'apercevoir une figure de connaissance, précisément celle qu'il était venu chercher au cabaret de *Mars et Vénus*.

— Eh! Mathias Auber!... — cria-t-il, — viens à mon aide et tire-moi de là!...

Mathias Auber, absorbé sans doute dans une série de réflexions philosophiques d'une haute portée, n'avait prêté jusqu'alors aucune attention à la scène qui se passait auprès de lui. En s'entendant nommer, il releva la tête et il regarda celui qui l'interpellait.

— Ah! ah! —fit-il ensuite du ton le plus calme,— c'est toi, Jean Carré...

— Eh! tu le vois bien que c'est moi! — réplique le laquais d'Antonia Verdi; — encore une fois, tire-moi de là!...

— Allons, vous autres, — dit Mathias Auber en s'adressant aux figures patibulaires qui faisaient le cercle autour du valet; — bas les pattes et taisez vos becs!... Ce gentilhomme est de mes amis!...

Le cercle se rompit aussitôt, non sans murmures, et une voix hargneuse demanda :

— Puisqu'il est des amis du Lynx, cet oiseau-là, pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt?

— Avec ça que vous m'en avez laissé le temps, mes jolis enfants! — répliqua Jean Carré dont toute l'assurance était revenue. — Une autre fois, je vous le dirai; mais en attendant, souvenez-vous du proverbe : Jeux de mains, jeux de vilains!...

Ceci dit, le valet profita de la liberté qui lui était enfin rendue, pour aller s'asseoir en face de Mathias Auber, avec lequel il échangea une poignée de main, et qui lui demanda :

— Par quel hasard ici, Jean Carré?...

— Ce n'est pas le hasard qui m'amène.

— Qu'est-ce donc?

— Je viens chercher quelqu'un.

— Au cabaret de *Mars et Vénus?*

— Oui.

— Et peut-on te demander quel est ce quelqu'un?

— Parfaitement.

— Alors, je te le demande.

— Et je réponds, Mathias Auber, que ce quelqu'un, c'est toi.

— Ah! ah!

— Ça t'étonne?

— Non.

— Viens-tu de ton chef?...

— Oni.

— Et pour ton compte?

— Non...

— Tu es toujours au service d'Antonia Verdi?

— Oui.

— Alors, c'est que ta maîtresse a besoin de moi.

— Elle a besoin, du moins, d'un homme qui comme toi ait les yeux du lynx et la finesse du renard...

— Et tu as pensé à moi?

— Comme tu dis.

— Merci!... Enfin, il s'agit d'une affaire?

— Et d'une affaire comme tu les aimes...

— Point de risques, alors, et des bénéfices?

— Juste!...

— Il y a de l'argent à gagner?

— Il y en a.

— L'affaire m'ira, je le vois d'avance.

— Eh bien, causons...

— Oui; mais d'abord...

— Quoi?

— Demande du tabac et de l'eau-de-vie... si toutefois tu as dans tes poches de l'argent pour payer cette eau-de-vie et ce tabac?

Jean Carré frappa sur son gousset.

— De l'argent! —dit-il, — il y en a là-dedans! et de l'or aussi, mon vieux!...

— Oh! oh! il paraît que la maison d'Antonia Verdi est bonne.

— Ah! je le crois bien, qu'elle est bonne!... c'est une maison où on voit le diable, mais où on ne le tire jamais par la queue!

Et Jean Carré, dans un transport d'enthousiasme bien senti pour l'esprit dont il venait de faire preuve, se mit à rire bruyamment et à gorge déployée.

Mathias Auber fit lâchement chorus avec lui. Que voulez-vous?... Dans quelque poche qu'il soit placé, l'or a toujours des courtisans!...

Le laquais d'Antonia fit venir en abondance du tabac et de l'eau-de-vie, puis il reprit :

— Tu sais ce qui se passe?

— Où? — demanda Mathias Auber.

— Chez nous et au Palais-Royal.

— Je n'en sais pas un mot, au contraire.

— Alors, mon vieux, je t'apprendrai que nous sommes en grandissime faveur... et que je ne sais vraiment pas où cette faveur s'arrêtera...

— Tant mieux pour vous!...

— Connais-tu la dernière galanterie du Régent à notre endroit?

— Non.

— Il vient de nous donner une ravissante maison, rue de la Cerisaie, et il fait les frais de notre table et de notre équipage... Nous avons des chevaux, des carrosses et des laquais, et je suis élevé à la dignité d'homme de confiance...

— Confiance bien placée!... —s'écria Mathias Auber.

— Dont j'abuse, comme tu peux croire, — ajouta Jean Carré.

— Oh! je n'en doute pas!...

— Ai-je eu assez de chance, hein, quand j'ai fait ce coup de tête que tout le monde traitait de folie?

— Quel coup de tête?

— Tu sais, à Marseille, en quittant tout pour suivre Antonia Verdi, qui n'avait ni sou ni maille... C'était à qui me rirait au nez... Eh bien, moi, j'avais confiance!... et tu vois où nous en sommes aujourd'hui!...

— Et je t'en félicite de bon cœur.

— Eh bien, mon vieux, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Tel que tu me vois, je ne serais pas extrêmement étonné de me trouver, un jour ou l'autre, premier ministre du royaume de France...

— Tu dis?... — s'écria Mathias Auber, ne pouvant se persuader qu'il avait bien entendu.

Jean Carré répéta sa phrase.

— Ah çà, mais, deviens-tu fou?... — lui demanda son compagnon, — ou bien te moques-tu de moi?...

— Ni l'un ni l'autre, et tu vas voir que j'ai tout mon bon sens... Il paraît certain que le règne de la Parabère, de la Sabran, de la Phalaris et de toutes les autres, est passé...

— Ah! ah... Et qui les remplace?

— Antonia Verdi.

— Mais, dans ce cas, elle serait donc maîtresse en titre?

— Maîtresse en titre, maîtresse reconnue, oui, mon vieux!... Or, suis bien mon raisonnement... Philippe d'Orléans s'étant toujours, et devant toujours se laisser gouverner par les femmes, Antonia Verdi, favorite déclarée du Régent, comme le fut par exemple la Montespan sous le dernier règne, aura le plus grand intérêt du monde à avoir au ministère un homme tout à sa dévotion... je suis cet homme... pourquoi donc ne remplacerais-je pas, et avec avantage, ce gredin de Dubois, que certes je vaux bien sous tous les rapports?

Mathias Auber s'inclina ironiquement devant Jean Carré, en lui disant :

— Monseigneur le premier ministre, je vous salue bien humblement et je vous recommande de ne pas m'oublier dans la prochaine répartition de vos faveurs... je me contenterai de la moindre chose, monseigneur... je suis si peu ambitieux que j'accepterais même une place de contrôleur général, ou de fermier des gabelles...

Jean Carré s'associa de bonne grâce à cette plaisanterie, et répondit d'un ton sérieux et protecteur :

— C'est bien, brave homme, c'est bien!... je vous promets de penser à vous.

— A propos, — demanda Mathias Auber en changeant de ton, — quand tu seras ministre, seras-tu en même temps cardinal?

— Et pourquoi donc pas?... je puis être cardinal comme Dubois, et même mieux que lui.

— Pourquoi *mieux?*

— Parce que, pour entrer dans les ordres, je possède sur le fils du pharmacien de Brives-la-Gaillarde un immense avantage...

— Lequel?...

— Son Éminence éminentissime est mariée, et moi je ne le suis pas.

— C'est, ma foi, vrai.

## XVII. — MATHIAS AUBER ET JEAN CARRÉ.

— Tout ceci est très-bien, — fit Mathias Auber, — et nous avons beaucoup d'esprit, mais le temps passe et les paroles se perdent!...



Emeraude prit l'arme par la poignée et d'un coup de pointe entailla l'un des sacs. (Page 208.)

Tu m'as dit, Jean Carré, que nous avions à causer d'une affaire sérieuse. Me voici tout prêt... causons...

— Causons, — répéta le laquais. — Et d'abord, pour entrer en matière, il est utile que je remette sous tes yeux certains faits récents qui nous concernent l'un et l'autre...

— Mon oreille est ouverte, et je t'accorde mon attention.

— Il y a de cela quinze jours ou trois semaines, un peu plus ou un peu moins, qu'un beau matin, en sortant de l'hôtel de Lyon, dans la rue de la Jussienne que nous habitions encore, ma maîtresse et moi, je te vis installé en face de la porte cochère, semblant attendre quelqu'un, ou guetter quelque chose...

— Tu me reconnus, et tu vins à moi.

— Précisément... je me félicitai de rencontrer un vieil ami et je te demandai ce que tu faisais là. A cette demande, tu répondis par une question : *Habiterais-tu, par hasard, l'hôtel de Lyon?* me dis-tu, et, sur ma réponse affirmative, tu continuas à peu près en ces termes : *Connaîtrais-tu certaine dame, se disant Italienne et qu'on nomme Antonia Verdi?...*

— Ce à quoi tu répliquas que tu connaissais ladite dame, étant attaché à son service en qualité de valet de chambre, de valet de pied, etc., etc... Tu vois que ma mémoire est fidèle...

— Je n'en ai jamais douté!...

— Je te fis alors questions sur questions...

— Auxquelles je ne voulais pas répondre, rends-moi la justice d'en convenir...

— C'est vrai... ta résistance fut héroïque, jusqu'au moment où je te glissai dans la main un double louis...

— Dame! que veux-tu?... nous n'étions pas encore en faveur dans ce moment-là, nous ne roulions pas sur l'or... D'ailleurs, je suis extrêmement faible quand il s'agit de rendre service à mes amis...

— Tu prononces mal, — interrompit le Lynx en riant, — tu dis *rendre* service, et c'est *vendre* que tu veux dire...

— Eh! mon Dieu! — répliqua Jean Carré, — n'équivoquons pas sur les mots!... Bref, je te renseignai de mon mieux...

— Ce dont je te sais un gré infini...

— Mais, afin d'en revenir à ce qui nous occupe, il n'était pas besoin d'être un grand sorcier pour comprendre à merveille que ce n'était point un motif de curiosité personnelle qui te poussait à t'enquérir ainsi de tout ce qui concernait Antonia Verdi... tu travaillais pour le compte de quelqu'un...

— Parbleu!...

— Un gentilhomme quelconque t'a payé fort cher les renseignements que je t'ai donnés, moi, à fort bon marché...

— C'est, ma foi, très-possible!...

— Dis-moi le nom de ce gentilhomme.

— Ah! pour cela, non!...

— Tu refuses?...

— Très-bien.

— Mais pourquoi?

— Parce que ce gentilhomme, ainsi que tu l'as deviné avec ton esprit vif et ta perspicacité rarement en défaut, m'a acheté tout à la fois mes renseignements et ma discrétion... Je suis un honnête homme, je n'ai qu'une parole, et je ne puis pas te donner ce que j'ai vendus à un autre...

Jean Carré haussa les épaules.

— Tiens, — dit-il, — voici trois louis... dis-moi ce nom...

— Allons donc! — s'écria Mathias Auber, — est-ce que tu te figures que je transigerai avec ma conscience, pour trois misérables louis...

— A quel prix estimes-tu cette *transaction*, pour parler comme toi?...

— A dix louis.

— C'est trop cher!

— Alors, n'en parlons plus.

— Ecoute... tu perds une bonne aubaine, car ce nom que tu refuses de nous livrer, nous le savons...

— Ah! vous le savez?...

— Oui.

— Alors, ne me le demandez pas.

— Et la preuve que nous le savons, c'est que je vais te le dire...

— J'attends...

— Ce gentilhomme s'appelle le chevalier Raoul de La Tremblaye.

Tout en lançant cette dernière phrase, Jean Carré observait avec une extrême attention le visage de Mathias Auber. Mais, quoique ce dernier fût prodigieusement étonné, sa physionomie resta impassible... pas un muscle ne bougea dans sa figure.

— Tu vois, — dit Jean Carré désappointé.

— Je vois, — répondit Mathias, — que, puisque vous êtes si certains de votre affaire, vous n'avez pas besoin de moi...

— Est-ce que nous nous trompons?

— Vous devez le savoir mieux que moi...

— Eh bien, transigeons. Dis-moi si nous ne nous trompons pas, et je te donnerai cinq louis...

— Dix ou rien.

— Tête de mulet!...

— Je suis comme ça; c'est à prendre ou à laisser.

— Tiens, voilà les dix louis. Le nom?...

— Ma foi, — répondit Mathias Auber, après avoir empoché les dix pièces d'or, — vous ne vous trompiez point... c'est bien pour le compte du chevalier Raoul de La Tremblaye que j'espionnais Antonia Verdi.

— Mes compliments!... — s'écria Jean Carré en riant, — tu es d'une jolie force, toi!... Voilà dix louis que tu nous voles comme dans un bois!...

— Pas du tout!... j'ai joué franc jeu!... Je ne vous ai pas forcés à acheter ma marchandise... qui était la vôtre... Mais, comment diable avez-vous appris que le chevalier de La Tremblaye m'avait mis à vos trousses?

— Nous ne l'avons pas appris, nous l'avons deviné.

— Comme cela?... d'instinct?... sans indice?...

— Ah! si... madame avait un indice...

— Lequel?

— Quatre ou cinq jours après notre rencontre dans la rue de la Jussienne, j'entendis sonner à la porte de l'appartement que nous occupions... j'ouvris, et vis une jeune dame, blonde et pâle, qui semblait très-émue et très-agitée, et, malgré cela, belle comme les anges... elle demanda à voir ma maîtresse. Je lui répondis que la signora Antonia Verdi ne recevrait personne ce soir-là : *Allez lui dire, je vous prie,* — dit la jeune dame, — *que c'est madame de La Tremblaye qui demande à lui parler...* Je répliquai que je n'irais rien dire du tout, attendu que madame venait de s'enfermer, et que, quand madame était enfermée, la maison brûlerait sans qu'il fût possible de parvenir jusqu'à elle... ce qui, du reste, était l'exacte vérité.

— Et que fit la jeune dame? — demanda Mathias.

— Elle s'en alla d'un air très-triste... Elle avait déjà descendu quelques marches, quand je la rappelai pour lui dire : *Faut-il répéter votre nom à madame, et annoncer que vous reviendrez?*

— Et alors?...

— Et alors, après avoir hésité un instant, elle me répondit : *C'est inutile, je ne reviendrai pas...*

— Tiens! tiens! tiens!... — fit Mathias Auber, — tout cela est assez bizarre!...

— Attends donc: tu n'es pas au bout. Le lendemain, en servant le déjeuner, je parlai à ma maîtresse de la visite de la veille... En m'entendant prononcer le nom de madame de La Tremblaye, Antonia Verdi poussa un cri, et sa figure se décomposa. *Mais, malheureux,* — me dit-elle avec colère, et comme si je n'avais pas obéi scrupuleusement aux ordres qu'elle m'avait donnés elle-même, — *il fallait me prévenir!... il fallait, au besoin, briser les portes pour arriver jusqu'à moi... Il fallait, enfin, ne pas laisser partir cette dame de La Tremblaye!... Mais, au moins, reviendra-t-elle?* Je fus bien forcé de répondre que cela était extrêmement douteux... Madame me malmena très-fort!... m'appela *lourd butor et machine inintelligente*, me fit une foule de questions au sujet de l'âge et de la figure de la visiteuse, eut une véritable crise en apprenant qu'elle était très-jeune et merveilleusement belle, et ne sortit pas de la journée, espérant toujours que madame de La Tremblaye reviendrait.

## XVIII. — JEANNE ET RAOUL.

— Quel diable de mystère y a-t-il au fond de tout cela!... — murmura Mathias Auber.

Jean Carré poursuivit :

— Depuis ce jour, Antonia Verdi n'a pas cessé d'être soucieuse, préoccupée, inquiète, quoique sa faveur au Palais-Royal grandisse d'une façon invraisemblable et inespérée, et que le Régent l'accable de marques de sa bienveillance, et je dirai même de son amour... Notre installation dans le petit hôtel de la rue de la Cerisaie ne l'a pas rendue plus gaie... Hier elle était invitée à souper au Palais-Royal, elle fit demander au Régent une liste des convives, et, voyant sur cette liste le nom du chevalier de La Tremblaye, elle imagina je ne sais quel prétexte pour ne point assister au souper... Enfin, ce matin, elle m'a donné l'ordre de chercher et de trouver un homme très-habile, très-expert en ces sortes de choses, très-actif, très-discret, qui, dans le délai le plus bref, la renseignerait d'une façon extrêmement complète sur tout ce qui concerne notre épouvantail actuel, le chevalier Raoul de La Tremblaye et sa femme...

— Et c'est alors que tu t'es souvenu de ce pauvre Mathias Auber?....

— Naturellement; tu comprends bien qu'on a des amis ou qu'on n'en a pas!...

— Et puis, tu ne connaissais peut-être personne autre à qui t'adresser?...

— Ah! par exemple!... Je n'avais au contraire que l'embarras du choix... tu dis cela pour te dispenser de la reconnaissance que tu me jurais tout à l'heure... mais je te sais d'humeur plaisante et je prends la chose au comique... Maintenant, parlons sérieusement... feras-tu notre affaire?...

— Cela dépend des conditions...

— J'ai dit qu'elles seraient satisfaisantes...

— Tu me l'as dit, mais tu n'as rien précisé... Formule un chiffre.

— Eh bien, parlons de vingt-cinq louis...

— N'en parlons pas, au contraire! le chevalier de La Tremblaye m'en a donné trente pour lui faire un rapport sur Antonia Verdi.

— Alors, nous ferons aussi bien les choses que le chevalier... tu auras les trente louis que tu demandes....

— Ce n'est pas trente louis qu'il me faut, c'est soixante.

— Allons donc!... Pourquoi, le service étant le même, le salaire serait-il double?

— Par cette raison bien simple qu'en agissant pour le chevalier, je travaillais pour le compte d'un pauvre petit gentillâtre, obscur et médiocrement riche. Aujourd'hui, en espionnant pour Antonia Verdi, je me mets à la solde d'une des maîtresses de Philippe d'Orléans, régent de France, c'est-à-dire d'une femme à qui l'or ne coûte d'autre peine que celle de le demander... Évidemment je monte en grade, et les honoraires de mon emploi doivent grandir en conséquence.

— Le drôle est logique!... — murmura Jean Carré en riant.

— Soit! — ajouta-t-il, — un futur premier ministre, traitant au nom d'une future régente de la main gauche, ne peut pas marchander comme un simple mortel... tu auras tes soixante louis...

— A la bonne heure!...

— Veux-tu des arrhes?...

— J'en accepterais assez volontiers.

— Voilà quinze louis... nous remettrons le reste contre livraison de notre rapport. Seras-tu bientôt en mesure?...

— J'ai déjà un bon nombre de renseignements, je vais m'occuper de les compléter et j'espère, samedi prochain, pouvoir satisfaire Antonia Verdi...

— Voilà qui va bien, — je crois que nous serons contents de ton zèle...

— Où te reverrai-je?

— Tu comprends que je ne me commettrai pas une seconde fois dans un établissement mal famé, tel que celui-ci, et où, sans toi, on aurait bien pu me faire un mauvais parti tout à l'heure... ce serait compromettre ma livrée... Tu viendras rue de la Cerisaie, à notre hôtel, et tu demanderas Jean Carré.

— Verrai-je ta maîtresse?

— C'est probable, madame voudra te questionner elle-même.

— C'est bien, je soignerai ma tenue... le beau sexe me fut toujours cher!...

— Scélérat de Mathias Auber!... — s'écria Jean Carré en se levant.

Les deux hommes échangèrent une nouvelle poignée de main, et le laquais d'Antonia Verdi quitta le cabaret de *Mars et Vénus*.

§

Laissons Mathias Auber gagner loyalement son argent en s'efforçant de percer à jour les mystères de la vie privée du chevalier de La Tremblaye.

Laissons Jean Carré se bouffir d'orgueil dans sa haute position d'homme de confiance d'Antonia Verdi et rêver qu'il sera bientôt le bras droit de la favorite en titre.

Laissons Philippe d'Orléans attendre avec impatience cette fameuse nuit du samedi, qui doit lui montrer la jeune Balkis, l'éblouissante reine de Saba, la maîtresse du grand Salomon.

Laissons là, pour un instant, tous ces personnages que nous retrouverons bientôt, et rejoignons Raoul et Jeanne dans leur logis mystérieux.

Le moment était venu, pour Raoul, d'expliquer à Jeanne ce qu'il attendait d'elle et de lui détailler le rôle qu'il lui réservait dans la scène étrange qui devait se jouer le samedi suivant au Palais-Royal, pour la plus grande mystification de Son Altesse Philippe d'Orléans, premier prince du sang, régent de France.

Or, ainsi que l'avait très-bien prévu le marquis de Thianges, cette explication ne laissait pas que d'embarrasser très-fort M. de La

Tremblaye. Il savait bien que Jeanne finirait par obéir; mais il savait aussi que la nature si candide et si franche de la jeune femme commencerait sans doute par se révolter, et n'accepterait qu'à grand'peine la complicité qu'on lui imposerait dans une fourberie sacrilége.

Raoul aimait Jeanne, nous ne l'ignorons pas; il n'en était pas encore arrivé à ne voir en elle qu'un instrument passif... il ne voulait ni l'affliger, ni la froisser, et l'idée de perdre son amour et son estime l'épouvantait. Aussi, pour toutes ces raisons, avait-il reculé autant que possible l'entretien auquel nous allons faire assister nos lecteurs...

Mais on était au vendredi soir. Il devenait impossible de retarder plus longtemps, et, en face de cette impossibilité, Raoul prit son parti.

Habile comédien s'il en fut, il commença par donner à son visage une expression triste et soucieuse qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention de Jeanne.

La jeune femme, en effet, s'inquiéta tout aussitôt de cette physionomie mélancolique et sombre, et elle questionna Raoul. Ce dernier ne répondit d'abord que d'une façon vague et évasive.

L'inquiétude de Jeanne redoubla.

Raoul, par ses adroites réticences, n'eut pas de peine à changer cette inquiétude en véritable épouvante. Jeanne se persuada qu'un malheur était imminent, et elle voulut savoir d'où viendrait ce malheur.

Le moment était opportun. Raoul le saisit.

— Jeanne, — dit-il, en prenant la jeune femme dans ses bras et en l'appuyant contre son cœur avec un mouvement passionné, — Jeanne, tu m'aimes, n'est-ce pas?...

La jeune femme attacha sur le visage de son mari le regard de ses grands yeux étonnés, et elle murmura :

— Si je t'aime?... Pourquoi me demandes-tu cela?... si je t'aime? Demande-moi plutôt si mon cœur bat, car si j'avais cessé de t'aimer, c'est qu'il aurait cessé de battre!...

— Et si, au nom de cet amour, je sollicitais une grande preuve de dévouement, me l'accorderais-tu?...

— Une preuve de dévouement, dis-tu?

— Oui.

— Tout ce que tu pourrais attendre de moi, Raoul, je le ferais, je le ferais sans hésiter, et avec bonheur, tout, excepté une seule chose...

— Laquelle?

— Me séparer de toi...

— Il est question de nous séparer, en effet, ma pauvre enfant... Mais, grâce au ciel, ce que j'attends de toi peut nous éviter cette séparation... toi seule as le pouvoir d'empêcher les portes de la Bastille de se fermer sur moi... peut-être pour toujours.

— La Bastille!... — répéta Jeanne avec un cri d'angoisse, — la Bastille!... et je puis l'empêcher!...

— Oui...

— Et tu hésites!... ah! Raoul, comme il faut que je t'aime pour te pardonner!...

— Quand j'aurai parlé, ma bien-aimée Jeanne, tu comprendras mon hésitation... tu comprendras que parfois je me dise : « Mieux vaudrait peut-être subir une éternelle prison que de voir ma femme chérie, ma Jeanne adorée, accepter un rôle indigne d'elle... »

— Un rôle indigne de moi?... Mais je sais trop, mon Raoul, que tu ne peux rien me demander de déshonorant... d'ailleurs, mon honneur est le tien... n'es-tu pas le maître d'en disposer?... Une éternelle prison, Raoul, une séparation éternelle, pour moi ce serait la mort!... et je suis si jeune encore... et près de toi, la vie est si belle! Oh! Raoul! ne me condamne pas à mourir!...

— Écoute-moi donc, puisque tu le veux, et si étranges que te paraissent les choses que je vais te dire, ne doute pas de moi.

— Je douterais plutôt de Dieu...

— Je t'ai parlé à maintes reprises d'une prétendue conspiration, inventée par je ne sais quels suppôts de police, désireux de faire parade d'un zèle menteur, et j'ai ajouté que quelques paroles imprudentes m'avaient compromis dans cette conspiration apocryphe...

— Oui, et c'est toujours avec une profonde terreur que je t'entendais parler légèrement du péril qui planait sur toi... un secret instinct m'avertissait que ce péril était plus grave que tu ne le croyais toi-même...

— Ton instinct ne te trompait pas... le péril était grave... il l'est surtout devenu...

— Pourquoi?

— Chose étrange!... pour des circonstances auxquelles tu n'es pas étrangère...

— Moi! — balbutia Jeanne en se tordant les mains avec désespoir, — moi, je serais une des causes du danger qui te menace!... Oh! ne dis pas cela, Raoul, ou je sens bien que je deviendrai folle...

— Calme-toi, chère enfant; je te répète que ce péril peut se conjurer...

— Mais tu me dis aussi que je l'ai fait grandir!... je t'en prie, je t'en supplie, je te le demande à genoux, explique-toi, et que je sache au moins de quoi je suis coupable...

— Tu n'es pas coupable, ma bien-aimée, et c'est le hasard, ou plutôt c'est le mauvais sort qui fait tout... Tu te souviens de ce jour, le seul qui n'ait pas été complétement heureux depuis l'époque de notre union?...

— Le jour d'Antonio Verdi? — murmura Jeanne en baissant les yeux.

— Oui... tu te souviens de l'insolente et brutale agression de ce gentilhomme, aux violences duquel tu fus arrachée par le commandeur de Malte, don Raymond de Vasconcellos?...

— Je me souviens... — dit Jeanne d'une voix à peine distincte.

— T'ai-je jamais dit quelle fut l'issue du combat entre le commandeur et ce gentilhomme?...

— Jamais.

— Don Raymond tua le vicomte d'Aubigny.

— Une mort sanglante!... — s'écria Jeanne; — et pour moi!... Ah! quelle terrible expiation de ma jalousie insensée!...

— Or, — continua Raoul, — le vicomte d'Aubigny était un des favoris du Régent... Et tout le monde, le Régent lui-même, croit que c'est moi qui me suis battu avec le vicomte et que c'est moi qui l'ai tué.

— Mais puisque ce n'est pas vrai! — dit Jeanne avec impétuosité, — puisque tes mains sont pures de son sang!... pourquoi ne pas te justifier?... pourquoi ne pas nommer le véritable meurtrier?

— Tu oublies, Jeanne, que c'est en prenant ta défense que ce *meurtrier*, comme tu l'appelles, a tué M. d'Aubigny dans le plus loyal de tous les combats!... Tu oublies que nous lui devons une reconnaissance sans bornes et sans fin, et que le trahir serait une lâcheté infâme!...

— Tu as raison, Raoul, et, comme je ne voyais que toi, comme je ne pensais qu'à toi, j'oubliais tout!...

— Donc, — poursuivit le chevalier, — on m'accuse, et, tu le comprends maintenant, je ne puis me justifier... Philippe d'Orléans veut venger la mort de son favori, et déjà une lettre de cachet m'aurait envoyé pourrir à la Bastille, dans un des sombres cachots qui ne rendent jamais leur proie, si M. de Thianges, cet ami dévoué, n'avait exploité en ma faveur l'une des plus étranges faiblesses du Régent.

— Que veux-tu dire?...

— Philippe d'Orléans, ce prince débauché et superstitieux, consacre à l'étude et à la pratique des sciences cabalistiques tout le temps dont ses honteuses amours et les soins du gouvernement lui permettent de disposer... et encore, le plus souvent, est-ce sur l'infâme Dubois qu'il laisse reposer les destinées de la France. Philippe d'Orléans est sans pitié pour un gentilhomme outragé qui, l'épée à la main, venge son honneur!... mais il pardonnerait tout, même un crime, au prétendu magicien, au rose-croix, à l'adepte, en un mot à l'intrigant habile qui saurait flatter ses manies et donner des encouragements à ses absurdes et chimériques croyances...

Jeanne écoutait avec stupeur, ne comprenant pas, ne pouvant pas comprendre où Raoul en voulait venir.

— Mais, mon ami, — demanda-t-elle enfin, — que puis-je à cela, moi?... Qu'y pouvons-nous tous deux?...

— Rien en apparence, tout en réalité.

— Comment?...

— Je t'ai prévenue, chère enfant, que j'avais à t'apprendre des choses étranges... et c'est ici qu'en effet ces choses étranges vont commencer... Le marquis de Thianges, te disais-je tout à l'heure, a eu l'idée d'exploiter, pour me sauver, la plus bizarre des faiblesses de Philippe d'Orléans.

— Qu'a-t-il donc fait, et quelle était son idée?...

— Il m'a montré au Régent sous le seul jour qui pouvait me le rendre favorable... Il lui a dit que j'étais un adepte de premier ordre, un habile initié à la science terrible des enchantements... enfin, il est parvenu à arrêter pour un instant la foudre qui menaçait de me frapper...

— Le marquis de Thianges a fait de son mieux et je lui en suis reconnaissante de toute mon âme... Mais quand le Régent saura qu'il a été trompé, comment désarmer sa colère, que cette ruse accroîtra sans doute?...

— Quand le Régent apprendra qu'il a été trompé, dis-tu... Oui, sans doute, mais il faut qu'il ne l'apprenne pas...

— Est-ce donc possible?

— Oui.

— De quelle façon? Sans doute Philippe d'Orléans ne se contentera point des assertions de M. de Thianges, il demandera des preuves de ta science cabalistique...

— Il les a demandées déjà.

— Eh bien?...

— Eh bien, il existe un moyen de les lui donner...

Jeanne devint pâle.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — s'écria-t-elle avec effroi, — est-ce que M. de Thianges aurait dit la vérité?...

— Pauvre chère folle!... peux-tu le penser?... — répondit Raoul avec un sourire qui rassura Jeanne.

Puis il ajouta :

— Mais crois-tu qu'il ne soit point permis et légitime de tromper un prince crédule, pour sauver sa liberté, et sa vie peut-être, injustement menacées?...

— Oui, certes! cela est permis!... oui, certes! cela est légitime! mais comment faire?...

— Le marquis de Thianges a particulièrement insisté sur une puissance d'évocation merveilleuse qui me permettait de faire surgir les morts de leurs tombeaux et de donner l'apparence de la vie, le mouvement et la parole aux figures inanimées d'un tableau ou d'une tapisserie...

— Eh bien, les morts, à ta voix, ne s'éveilleront pas!... les figures inanimées resteront immobiles et muettes!...

— Oui, sans doute, en réalité; mais on peut suppléer à cette réalité par une fantasmagorie hardie et habile...

— Le crois-tu?...

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûr...

— Que Dieu t'entende et qu'il nous sauve!... — murmura Jeanne.

— Voilà, — dit Raoul en souriant de nouveau, — voilà une pieuse et rassurante invocation dans la bouche de la femme et de la complice d'un magicien, d'un mécréant...

— La complice, dis-tu?

— Oui.

— Eh bien, j'accepte la complicité... seulement je ne sais pas encore en quoi elle peut consister.

— En parlant au Régent comme il l'a fait, de Thianges avait tout prévu... il ne me lançait point en aveugle vers un précipice qui ne pouvait que m'engloutir... Bref, cette fantasmagorie que Philippe prendra pour une réalité, il en avait trouvé la base... et cette base repose sur toi...

— Sur moi!... — répéta Jeanne.

— Oui.

— Mais comment?...

— Cherche et devine.

— J'ai beau chercher, ma tête s'y perd! — répondit Jeanne au bout de deux ou trois minutes de réflexion.

— Ne te souviens-tu donc plus d'une ressemblance accidentelle, mais inouïe, phénoménale... d'une ressemblance qui, jadis, m'a fait croire à une vision?...

Jeanne secoua la tête.

— Cherche encore, — poursuivit Raoul, — cherche encore, ma jeune et bien-aimée reine...

Et il appuya à dessein sur le mot *reine*, qu'il souligna en quelque sorte.

— Ah! — s'écria Jeanne en portant la main à son front, par le geste machinal de toute personne qui se souvient. — Je sais!... je sais!... — la reine de Saba, n'est-ce pas?... la tapisserie du Petit-Chastel?...

— C'est cela même, chère enfant.

— Mais de quelle façon cette ressemblance peut-elle servir tes projets?...

— De la façon du monde la plus simple... De Thianges est allé au Petit-Chastel, il a enlevé la tapisserie, il l'a mise sous les yeux du Régent, en lui persuadant, par le récit de je ne sais quelle légende fantastique, que la figure de la tapisserie était le portrait parfaitement ressemblant de la véritable reine de Saba.

— Et le Régent a cru cela?

— Philippe d'Orléans croit tout ce qui est incroyable, et il garde son incrédulité pour les choses possibles et vraisemblables... Le marquis de Thianges ne s'en tint pas là, il affirma de la façon la plus solennelle qu'à ma voix la reine de Saba quittait la tapisserie séculaire et redevenait une femme... A ceci le Régent répondit que, si je le rendais témoin d'un pareil prodige, non-seulement sa colère contre moi serait oubliée, mais encore qu'il m'accablerait de ses plus précieuses faveurs...

— Et c'est sur moi que le marquis de Thianges a compté pour cette transformation, n'est-ce pas?...

— Oui; mais je te le répète, tout cela s'est fait sans mon aveu, et je préfère braver les périls qui me menacent, à cette idée humiliante de te voir accepter un rôle indigne de toi... indigne aussi du nom que je t'ai donné...

— Et, cependant, — répliqua Jeanne avec énergie, — je le remplirai, ce rôle... il le faut... je le veux...

— Mais songe donc...

Jeanne interrompit son mari en lui mettant doucement une de ses belles mains sur la bouche.

— Je ne songe à rien, — dit-elle, — à rien, si ce n'est à cette joie immense, à ce bonheur infini, de pouvoir me dire que je t'ai sauvé!

— Ainsi, tu l'exiges?...

— Je n'exige rien, mon ami... mais je te supplie, au nom de notre amour que tu invoquais tout à l'heure, je te supplie d'accepter mon humble et facile dévouement!... Est-ce qu'il n'est pas convenu entre nous que je suis ton bon ange?... Je veux l'être au moins une fois...

— Mais n'auras-tu pas peur?... — insista Raoul.

— Peur! moi?... quand c'est pour toi que j'agirai?... oh! non, Raoul, je n'aurai pas peur!...

— Songe que, pour mieux abuser Philippe d'Orléans, l'appareil de l'évocation et tout l'ensemble de la fantasmagorie seront rendus, à dessein, aussi effrayants que possible...

— Que m'importe!... Encore une fois, Raoul, je te le demande à genoux, ne cherche plus à me détourner d'une irrévocable résolution... Tu consens, n'est-ce pas?...

— Il le faut bien, puisque tu la veux.

— Merci, mon bien-aimé Raoul... merci cent fois!... et encore mille fois merci!... Quel sera le jour du début dans le monde fantastique de la pauvre reine de Saba?...

— Ce jour est bien proche.

— Aujourd'hui, peut-être?

— Non. Demain.

— Où?

— Au Palais-Royal.

— A quelle heure?

— A minuit.

— Devant une assemblée nombreuse?

— Le Régent et deux ou trois personnes tout au plus.

— Qu'aurai-je à faire?

— Presque rien... d'ailleurs demain, dans la journée, nous te ferons faire, de Thianges et moi, une répétition au Palais-Royal...

— Mais si l'on voit ma figure, il me semble que tout l'effet de la scène du soir sera manqué...

— Le cas est prévu, et c'est sous un déguisement que nous t'introduirons dans le Palais-Royal...

— Aurai-je à parler?...

— Quelques mots à dire... quelques réponses à faire, peut-être... et encore n'est-ce pas certain...

— Au Régent?

— Non, à moi, qui t'interrogerai devant le Régent.

— M'adressera-t-il la parole, lui?

— Je ne le crois pas; et d'ailleurs tu ne devras pas lui répondre. Enfin, chère Jeanne, sois sans inquiétude, ton rôle te sera tracé d'un bout à l'autre... la leçon te sera faite, et il est impossible, complètement impossible, que quoi que ce soit puisse te causer un embarras sérieux...

— Oh! je suis tranquille, mon Raoul... et puis, tandis que tu feras semblant d'invoquer les démons, je me recommanderai au bon Dieu... Et comme il verra que nos cœurs sont purs, et que c'est dans un noble but que nous jouons une comédie en apparence coupable, il nous pardonnera, il nous protégera, il nous soutiendra! Ne le crois-tu pas, mon Raoul?

— Si... si... je le crois, — répondit le jeune homme, en serrant de nouveau Jeanne dans ses bras, — mais je crois surtout que tu es un ange!...

## XIX. — L'HOMME AUX MOUSTACHES.

Le lendemain, dans l'après-midi, M. de Thianges, parfaitement au fait de ce qu'il aurait à dire à Jeanne pour conserver dans toute cette affaire l'apparence d'initiative qui lui avait été prêtée par Raoul, vint prendre ce dernier et la jeune femme pour les conduire au Palais-Royal.

Il apportait un déguisement pour Jeanne, déguisement bizarre au plus haut degré, mais le seul qui fût éminemment propre à soustraire les traits de la blonde reine de Saba à toute investigation indiscrète.

C'était un costume complet de négrillon, veste écarlate, bordée d'or, pantalon de satin blanc flottant, et s'attachant avec des anneaux d'or au-dessus des chevilles.

Une sorte de fez algérien, une perruque, et un masque de cire, d'une incroyable perfection, complétèrent ce déguisement, qui métamorphosa Jeanne en un délicieux échantillon de la race guinéenne.

Malgré la gravité de la situation, la jeune femme ne put s'empêcher de rire beaucoup en se regardant, ainsi accoutrée, dans une glace qui, au lieu de lui envoyer les traits frais et blancs de son doux visage de jeune reine, réfléchissait le nez épaté, les lèvres lippues, et le teint plus que bistré de sa figure négrillonne.

La voiture de M. de Thianges, conduite par ce valet en qui il avait toute confiance et qu'il avait emmené dans l'expédition du Petit-Chastel, était dans la cour dont on avait refermé les portes.

Jacques, le fidèle Jacques, devait monter seul derrière le carrosse sur le strapontin habituellement occupé par deux ou trois grands laquais.

Raoul jeta un manteau sur les épaules de Jeanne, afin de cacher son costume aux couleurs éclatantes, et nos trois personnages quittèrent l'appartement du premier étage et prirent place dans le carrosse qui les attendait.

Jeanne et le marquis, de Thianges s'installèrent dans le fond, et Raoul s'assit en face d'eux.

Les portes de la cour furent alors ouvertes, et le valet qui servait de cocher rendit la main à ses chevaux.

Au moment où le carrosse venait de tourner à droite dans la rue, un homme, qui semblait aposté pour faire le guet, car depuis de longues heures il allait et venait devant l'hôtel comme une sentinelle devant sa guérite, s'élança hardiment sur le marchepied et plongea sa tête avec une rare impudence dans l'intérieur du carrosse.

Cet homme était très-grand, très-maigre, très-pâle; il avait de longues moustaches noires, et portait sur l'œil droit un large bandeau qui cachait une bonne partie de son visage. Il sentait le vin et le tabac.

Jeanne, à la vue de cette figure extraordinaire dont l'apparition était si peu attendue, ne put retenir une exclamation de surprise et de frayeur.

M. de Thianges mit la main sur la garde de son épée.

Raoul prit l'homme au collet pour le repousser.

Mais il n'en eut pas le temps.

Sans doute l'inconnu aux moustaches noires avait vu tout ce qu'il lui importait de voir, car il fit un brusque mouvement de retraite et se prépara à sauter sur le pavé, au risque de se rompre les os, car les chevaux allaient comme le vent.

— Ah! c'est encore toi, gredin!! — cria Jacques, — c'est encore toi! Et, s'adressant au cocher, il ajouta :

— Breton, coupe-lui la figure à coups de fouet!...

Breton ne se fit pas répéter deux fois cette injonction, il décocha à l'intrus, en plein visage, un coup si rude et si bien appliqué que la lanière traça sur la joue un sillon bleuâtre et que quelques gouttes de sang jaillirent.

Presque aveuglé et tout étourdi, l'homme aux moustaches lâcha le rebord de la portière, puis, de la hauteur du marchepied, roula comme une masse sur le pavé. Les roues du carrosse passèrent à quelques lignes à peine de ses jambes, sans le toucher.

Breton et Jacques crurent d'abord qu'il s'était tué raide, mais sans doute il était de la nature des chats qui tombent d'un toit sans se faire le moindre mal.

Son immobilité dura tout au plus une ou deux secondes, il se releva clopin-clopant et il s'éloigna en grinçant des dents, après avoir montré le poing au carrosse qui s'éloignait.

— Qu'est-ce donc que cet homme, et que voulait-il? — demanda le marquis de Thianges à Raoul.

— J'imagine que c'est un fou... — répondit ce dernier, — l'étrangeté de sa conduite semblerait le prouver...

— Il était affreux!... — murmura Jeanne, — mais j'ai peur que vous ne l'ayez repoussé un peu brutalement et qu'il ne se soit fait mal en tombant...

M. de Thianges mit la tête à la portière et regarda en arrière.

— Soyez sans crainte, madame, — dit-il, — le voilà qui s'en va comme si de rien n'était... Ah! le drôle se retourne et me montre le poing... J'ai fort envie de descendre, de courir après lui et de le châtier!...

— N'en faites rien, monsieur le marquis, je vous en prie, — répliqua Jeanne: — l'action de cet homme était inconvenante, c'est vrai; mais, enfin, il ne nous a ni insultés ni menacés, et d'ailleurs il est assez puni...

M. de Thianges s'inclina en signe d'adhésion et parla d'autre chose. Quant à Raoul, il restait muet, absorbé, et une ride profonde se creusait entre ses sourcils. Il avait reconnu Mathias Auber, Mathias *le Lynx*, Mathias l'espion, et il se demandait si l'étrange démarche de cet homme n'était pas un présage funeste, l'annonce et l'avant-coureur de quelque imminente catastrophe.

Le carrosse arriva au Palais-Royal.

Nos trois personnages descendirent, et le marquis s'engagea avec le faux négrillon dans l'escalier qui conduisait à l'appartement mis par Son Altesse royale à la disposition de Raoul.

Ce dernier restait en arrière pour échanger quelques paroles avec Jacques.

— Pourquoi, — lui demanda-t-il, — as-tu crié à cet homme, au moment où il était debout sur le marchepied : — *Ah! c'est encore toi, gredin!...*

— Je lui ai crié cela, monsieur le chevalier, parce qu'en effet c'est un gredin... — répondit Jacques.

— Comment le sais-tu? Tu le connais donc?

— Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois...

— Eh bien, alors?...

— Mais ça m'a suffi pour le juger... Monsieur le chevalier a-t-il remarqué que ce misérable avait un bandeau noir sur son vilain visage?....

— Oui.

— Eh bien, sous ce bandeau, il porte de mes marques, et, s'il plaît à Dieu, il les portera longtemps.

— Vous vous êtes donc battus?...

— C'est-à-dire, je l'ai battu.

— Que t'avait-il fait?

— Il m'avait insulté.

— Comment?...

— En venant me faire des questions sur monsieur le chevalier, et en m'offrant de l'argent si je voulais y répondre...

— Et tu n'as pas répondu?...

— J'ai répondu en lui appliquant sur la joue les cinq ongles de ma griffe droite... et c'était ce que sa proposition méritait.

— C'est bien, Jacques, et je n'attendais pas moins de toi...

— Monsieur le chevalier est trop bon, car, si j'avais répondu, j'aurais été plus canaille que ce gredin-là!...

— Et, dis-moi, Jacques, que voulait-il savoir?...

— Beaucoup de choses, et de choses plus impertinentes les unes que les autres...

— Ne pourrais-tu préciser?...

— Ce qui semblait le préoccuper tout particulièrement, c'étaient les deux mariages de monsieur le chevalier... Il ne cessait de me parler de la première et de la seconde madame de La Tremblaye... Il tenait surtout à savoir quand et comment la première était morte, et quand et où monsieur le chevalier avait épousé la seconde...

— Écoute-moi, Jacques, — fit Raoul.

— Je suis tout oreilles, monsieur le chevalier.

— Tu m'as dit souvent que si je te donnais un ordre, quel qu'il fût, et quand bien même il entraînerait pour toi péril de mort, tu n'hésiterais pas à l'exécuter...

— J'ai dit cela, monsieur le chevalier... et je le répète...

— Et tu es toujours dans les mêmes dispositions?

— Toujours, et pour toujours...

— Eh bien, retiens l'ordre que je vais te donner...

— Ah! — s'écria Jacques, — la mémoire est bonne!...

— Mais d'abord, dis-moi, si tu rencontres jamais l'homme de ce matin et de tout à l'heure, le reconnaîtras-tu?...

— Fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans, et fût-il déguisé jusqu'aux dents, je le reconnaîtrais...

— Tu en es sûr?...

— J'en suis sûr.

— Eh bien, souviens-toi que cet homme est un venimeux reptile; souviens-toi que, le jour où tu le rencontreras, je te donne l'ordre de le tuer comme on tue un chien enragé ou un dangereux serpent...

Jacques frappa son front.

— Monsieur le chevalier, — dit-il, — c'est gravé là!...

— Tu m'obéiras?...

— Oui, pardieu!... et si j'avais su ça tantôt quand ce bandit a voulu m'acheter, j'aurais obéi d'avance à monsieur le chevalier... mais je ne savais pas... Enfin, maintenant que j'ai la permission d'agir, je demande au bon Dieu de m'envoyer le plus vite possible une bonne occasion... Je brûlerai la cervelle au quidam d'un coup de pistolet, ou je l'embrocherai d'un bon coup d'épée, et il n'aura pas seulement le temps de réciter l'oraison dominicale...

— Surtout, ne va pas te battre avec lui! tue-le sans dire gare!...

— Monsieur le chevalier m'a parlé d'un chien enragé et d'un serpent venimeux... c'est compris...

— Bien! — Maintenant, mon bon Jacques, je n'ai plus besoin de toi avant l'heure indiquée... Va où tu voudras..

Jacques s'éloigna.

Raoul monta, pensif, l'escalier que le marquis de Thianges et le négrillon avaient franchi un instant auparavant.

— Mathias Auber m'espionne, — se disait-il à lui-même, — c'est incontestable... Mais qui paye cet espionnage?... Dans quel but... dans quel intérêt l'a-t-on commandé?... Mathias Auber est bien habile et bien dangereux!... Que sait-il? Qu'a-t-il découvert? Qu'a-t-il appris?... Pourquoi ces questions étranges sur mes deux mariages?... sur mes deux femmes?... Qui donc fouille ainsi dans ma vie?... Il me semble que l'orage s'apprête, il me semble que la foudre va gronder contre moi... Eh bien, viennent le tonnerre et la tempête!... je lutterai!!...

## XX. — LE SALON DE LA NUIT. — ANTONIA VERDI.

Tout en formulant dans son esprit ce monologue désordonné, Raoul avait achevé de gravir l'escalier, il avait suivi une galerie assez longue, et il frappait d'une façon particulière à une porte qui s'était déjà refermée sur le marquis de Thianges et sur Jeanne.

Cette porte s'ouvrit, et Raoul pénétra dans l'appartement et bientôt dans la pièce même où devaient avoir lieu les scènes mystérieuses de la nuit suivante.

Cette pièce était vaste et sa décoration offrait un style grandiose et sévère qui ne rappelait en aucune façon les luxueuses et éblouissantes frivolités des autres parties du Palais-Royal.

Le plafond, en forme de coupole et peint à fresque, représentait *le Triomphe de la Nuit*.

Quatre tableaux, dus au pinceau de l'immortel Le Sueur, et malheureusement détruits pendant les plus mauvais jours de la révolution, étaient l'admirable mise en scène de quatre épisodes de l'histoire de Proserpine aux enfers.

Les embrasures profondes des quatre fenêtres étaient masquées par de splendides rideaux de tapisserie des Gobelins, qui, tombant devant ces fenêtres en plis lourds et droits, pouvaient, même en

plein jour, créer dans ce salon (qu'on nommait au Palais-Royal *le Salon de la Nuit*) une obscurité complète.

Par les soins de Raoul et du marquis de Thianges, la tapisserie de la reine de Saba avait été, non pas tendue, mais suspendue de manière à couper un des angles de la pièce et à le métamorphoser en une sorte de cabinet triangulaire, renfermant une porte de sortie.

Le bas de la tapisserie s'appuyait sur une sorte d'estrade haute d'environ trois pieds.

Une balustrade mobile divisait le salon en deux parties, la première destinée à Philippe d'Orléans et aux autres spectateurs, la seconde aux acteurs de la comédie magique.

Du reste, ces acteurs ne devaient être qu'au nombre de deux, Raoul et la reine de Saba.

La Balkis de la tapisserie portait un magnifique costume d'une richesse écrasante, moitié drap d'or et moitié brocart, tout constellé de pierreries, et rappelant d'une façon frappante ces miraculeux ajustements que Paul Véronèse aimait à draper sur les blanches épaules des femmes de ses tableaux. Un turban oriental de satin blanc lamé d'or, sur lequel une agrafe de diamants attachait une aigrette blanche, complétait ce costume.

Un costume identiquement pareil avait été exécuté, en trois jours, par les ordres de Raoul.

Jeanne, à qui son mari servit de femme de chambre dans le cabinet triangulaire, échangea son déguisement de négrillon contre cette parure biblique, et quand ce nouveau travestissement fut complet, quand la reine de Saba vivante se plaça à côté de sa muette reproduction, Raoul et le marquis de Thianges ne purent retenir un cri d'admiration et d'étonnement, non-seulement à cause de la surhumaine beauté de la jeune femme, mais encore parce qu'il était impossible, à l'œil le plus attentif, de distinguer la copie de l'original.

Alors commença la répétition.

Nous nous abstiendrons d'y faire assister nos lecteurs, par cette raison bien simple et dont tous ceux qui se sont occupés d'art dramatique apprécieront la justesse, par cette raison, disons-nous, que, pour quiconque a été témoin de la répétition générale d'une pièce, la première représentation de cette pièce perd la plus grande partie de son intérêt.

Nous allons donc abandonner à eux-mêmes le marquis de Thianges, Raoul et Jeanne, et nous ne les retrouverons plus qu'à minuit, l'heure sombre et solennelle des évocations et des fantômes.

Transportons-nous, si vous le voulez bien, ce même jour et vers dix heures du soir, dans ce petit hôtel de la rue de la Cerisaie, donné par Philippe d'Orléans à la belle magicienne Antonia Verdi.

Pénétrons dans un délicieux boudoir, tendu de satin de Chine *illustré* de fleurs invraisemblables et de fabuleux oiseaux et nous nous trouverons en face d'Antonia Verdi elle-même, assise, ou plutôt couchée sur un *sofa* recouvert en étoffe pareille à celle de la tenture.

Antonia Verdi était une excessivement jolie femme, mais pour celui qui, sur sa réputation d'habile magicienne, se serait attendu à voir une beauté sévère et même un peu sinistre, la déception aurait été complète.

Antonia Verdi était plutôt petite que grande, admirablement bien faite, mignonne dans ses formes gracieusement arrondies. — Il y avait en elle quelque chose de la câlinerie coquette et provoquante d'une jeune chatte.

Son visage était un peu plein., ses yeux très-grands, très-noirs, très-expressifs et fendus en amandes... son nez merveilleusement joli et correct... ses lèvres rouges, ses dents éclatantes... son teint brun comme celui des belles filles de Florence ou de Naples.

Elle avait de magnifiques cheveux d'un noir velouté... Elle les portait sans poudre et divisés en deux nattes longues et épaisses qui, lorsqu'elle ne les roulait pas autour de sa tête pour s'en faire un diadème splendide, tombaient jusqu'à ses talons.

Au moment où nous venons d'entrer dans le boudoir d'Antonia Verdi, la physionomie de cette séduisante femme exprimait la plus vive impatience.

Elle tenait une de ses nattes, et avec le bout de cette natte, elle fouettait vivement et machinalement le haut de son épaule ronde et rose, que son peignoir, un peu défait, laissait à découvert.

Dix heures sonnaient à la pendule de porcelaine de Saxe, placée sur la cheminée du boudoir.

Antonia se souleva et frappa sur un timbre.

Jean Carré, notre ancienne connaissance, accourut.

— Eh bien! — lui demanda la jeune femme, — rien encore?

— Non, madame.

— Mais c'est incroyable! — s'écria Antonia.

— Inimaginable!... — appuya le valet.

— Cependant, c'est bien aujourd'hui qu'il devait venir, n'est-ce pas?

— Oui, madame, c'est bien aujourd'hui, aujourd'hui samedi; il m'avait promis de la façon la plus positive de ne pas manquer...

— Et vous prétendez que l'on peut compter ordinairement sur la parole de cet homme?...

— Ah! madame, je le crois bien! Mathias Auber est exact autant qu'il est habile... Ce n'est pas d'hier que je le connais... D'ailleurs, son intérêt même lui fait une loi de l'exactitude, puisqu'il doit toucher ici de grosses sommes...

— Mais alors comment expliquer ce retard?

— Je ne l'explique pas, madame, et je m'en étonne... Il faut qu'il soit arrivé quelque chose à Mathias Auber.

— Mais que peut-il lui être arrivé?... — s'écria Antonia Verdi.

— Qui le sait?... le métier d'espion est parfois dangereux... Si madame le désire, je puis aller m'informer dans l'endroit où Mathias Auber passe ordinairement ses soirées...

— Oui, allez, — reprit Antonia.

Jean Carré fit la grimace.

Il n'avait formulé l'offre qui précède que parce qu'il pensait qu'Antonia la refuserait, et l'on sait qu'il ne devait avoir aucune sympathie pour le cabaret de *Mars et Vénus*.

Cependant il se préparait à obéir.

Au moment où il allait sortir du boudoir, un coup de cloche brusque et strident retentit à la porte de l'hôtel.

— C'est peut-être lui... — dit Antonia en tressaillant.

— Certainement, ce doit être lui! — répéta le valet.

— Allez vous en assurer, et, si c'est en effet l'homme que j'attends, amenez-le ici sans perdre une minute.

Jean Carré descendit rapidement et il trouva Mathias Auber, car c'était bien lui, parlementant avec le suisse, qui, sur le vu de sa mauvaise mine, ne voulait point le laisser entrer.

Hâtons-nous d'ajouter que ce *fonctionnaire* était excusable, car Mathias Auber, toujours fort laid comme on sait, offrait ce soir-là un aspect véritablement hideux. Le bandeau noir dont nous avons déjà parlé lui couvrait plus que jamais une partie du visage, et, en outre, la trace du coup de fouet de Breton formait sur la moitié visible de sa figure un large sillon d'un violet sombre.

— Ah! mon Dieu! mon pauvre Mathias, — s'écria Jean Carré en reculant presque de surprise, — comme te voilà fait!...

— Je ne suis pas beau, n'est-ce pas?... — répliqua le Lynx avec un sourire amer.

— Franchement! quoiqu'on affirme que le petit Cupidon porte un bandeau, le tien ne te donne aucune ressemblance avec le fils de madame Vénus... Quel diable t'a donc arrangé de cette façon-là?...

— Qui?... eh! pardieu!... le valet du chevalier Raoul de La Tremblaye!...

— Et sous quel prétexte?

— Sous prétexte que je lui offrais de l'argent pour répondre à quelques questions...

— Voilà un drôle bien mal élevé, et qui me paraît avoir la main terriblement leste!...

— C'est un compte à régler entre nous deux... Je me vengerai du valet, et j'espère bien que ta maîtresse me vengera du maître!...

## XXI. — LE RAPPORT.

— Tu apportes donc des renseignements? — demanda Jean Carré.

— Ah! je crois bien que j'en apporte!...

— Et de bons?...

— D'assez curieux, je te jure!... La plus mortelle ennemie du chevalier de La Tremblaye ne pourrait souhaiter quelque chose de mieux et de plus complet...

— Pourquoi viens-tu si tard?... Madame t'attend depuis le milieu de la journée, et elle est à moitié folle d'impatience!...

— Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai bien cru que je ne viendrais pas du tout... On m'a jeté depuis le marchepied d'un carrosse sur le pavé! Je devais me tuer cent fois pour une!... Je me suis relevé et j'ai cru que ce ne serait absolument rien; mais, au bout d'une heure, j'étais roide et je ne pouvais plus remuer ni pieds ni pattes... Il m'a fallu me faire frictionner pendant plus de deux heures. Ah! ta maîtresse ne pourra se plaindre de moi... j'ai crânement gagné mon argent!...

Le colloque qui précède avait lieu dans le vestibule du rez-de-chaussée, au pied de l'escalier qui conduisait au premier étage.

Le bruit d'un timbre, sur lequel on frappait violemment et à plusieurs reprises, parvint aux deux interlocuteurs.

— Allons, bon! — murmura Jean Carré, — voilà madame qui est en train de se mettre en colère!... Si ça ne fait pas pitié!... Ma parole d'honneur!... ces maîtres se figurent que nous sommes créés et mis au monde pour les servir!... Parce qu'ils nous payent!... Voyez un peu la belle raison!...

Le timbre résonna de nouveau.

— Montons..., — dit le valet.

Un instant après il ouvrait la porte du boudoir, et il s'effaçait pour laisser passer l'espion, en disant:

— Voici la personne que madame attend...

L'impatience nerveuse d'Antonia Verdi tomba comme par enchantement.

Elle oublia ses longues heures de fiévreuse attente, et, sans même interroger Mathias Auber sur les causes de son retard, ainsi que venait de le faire Jean Carré, elle lui dit :

— Ainsi, c'est vous qui devez me renseigner sur le compte du chevalier de La Tremblaye?...

— C'est moi-même, madame, — répondit le Lynx, ébloui par la beauté de la jeune femme.

— Que savez-vous?

— Beaucoup de choses...

— Parlez vite!...

Mathias Auber tira de sa poche un rouleau de papier.

— Qu'est-ce que cela? — demanda Antonia.

— Cela, madame, c'est le résultat de mes soins et de mes labeurs...

Puis se servant d'une phrase qui sans doute était stéréotypée dans son esprit et sur ses lèvres, car nous l'avons entendu employer déjà cette phrase dans une circonstance identiquement semblable il ajouta :

— Je suis un homme de conscience, madame, et j'ai voulu agir grandement. J'ai donc fait mettre au net et rédiger mes notes par un de mes amis, écrivain public du plus rare mérite, et qui pourrait bien, un jour ou l'autre, entrer à l'Académie... Ça m'a coûté deux louis, ni plus ni moins, mais c'est un bien joli travail... Du reste, madame va en juger par elle-même...

Il déploya son rouleau et il demanda :

— Madame veut-elle que je lise?

— Oui, — répondit Antonia.

Mathias Auber commença ainsi :

« *Rapport présenté à la signora Antonia Verdi, au sujet de M. le chevalier Raoul de La Tremblaye, par son très-humble serviteur, Mathias Auber, surnommé* le Lynx.

« Le chevalier Raoul de La Tremblaye appartient, du moins c'est une croyance généralement accréditée, à une très-antique et très-noble famille de la province de Picardie. Nous devons du reste, jusqu'à nouvel ordre, nous en rapporter au bruit public, car le temps manquait pour aller aux informations dans le pays même, qui est le berceau de la famille. D'ailleurs cette recherche, qui n'était point ordonnée à Mathias Auber, n'aurait sans doute produit que des résultats complètement insignifiants.

« Le chevalier de La Tremblaye, venu à Paris en compagnie d'un seul valet nommé Jacques, son compatriote, valet qui pousse le dévouement à son maître jusqu'au plus absurde fanatisme, a vécu, pendant de longues années, d'une vie de hasards et d'aventures, jouant gros jeu, gagnant parfois des sommes immenses, parfois se trouvant sans un sou et réduit aux expédients.

« On suppose, mais sans cependant pouvoir l'affirmer d'une façon absolue, que, dans ces moments de dure nécessité, le chevalier dut avoir souvent recours, pour se procurer de l'argent, à des moyens au moins douteux, car il eut pour maîtresse une très-belle fille qui s'appelait *Émeraude*, et qui faisait partie d'une association de bandits parfaitement organisée.

« Il paraît inutile d'insister sur ces faits qui remontent à une époque déjà reculée.

« Divers hasards, également trop longs à expliquer, du moins par écrit, mais sur lesquels Mathias Auber est à même de donner de vive voix des détails, si la signora Antonia Verdi le désire, mirent le chevalier de La Tremblaye en rapport d'affaires avec un vieux juif, énormément riche et immensément rapace, qui prêtait sur gages et faisait une foule d'autres métiers fort lucratifs.

« *Ézéchiel Nathan*, tel était le nom du juif en question, avait une fille belle comme les anges.

« Le chevalier de La Tremblaye et *Déborah*, la fille du juif, se virent et s'aimèrent. Le chevalier, soit que son amour lui fît oublier sa noblesse, soit que les fabuleuses richesses du vieux juif lui parussent une compensation plus que suffisante à une mésalliance, demanda la main de la belle Déborah, et l'obtint. Mais voici qu'au moment où l'union des deux amoureux allait être célébrée, la fille du juif tomba malade, d'une maladie très-extraordinaire, et mourut.

« Déborah avait une amie intime.

« Cette amie, fille d'une vieille sorcière, tireuse de cartes et diseuse de bonne aventure, connue dans Paris sous l'appellation de *la mère Moloch*, portait deux noms aussi étranges l'un que l'autre. On la nommait tantôt *Hébé*, tantôt *la Fille du Diable*... »

Au moment où Mathias Auber en arrivait à cet endroit de son rapport, Antonia Verdi changea de position sur son sofa, l'expression de sa physionomie s'assombrit, une ride légère se creusa entre ses sourcils. Mais elle n'interrompit pas le lecteur, et son attention parut redoubler.

Mathias Auber continua :

« Cette fille du diable, — dit-il, — était une femme très-jolie et une très-rusée commère.

« Après avoir promené, à ce qu'il paraît, dans tous les pays du monde sa jeunesse extrêmement accidentée, elle trouva fort à propos de consoler le chevalier Raoul de la perte de sa fiancée, et elle y parvint sans trop de peine. Au bout de deux ou trois mois, un peu plus ou un peu moins, elle était devenue légitimement madame de La Tremblaye.

« Il n'a pas été possible de savoir d'une façon précise ce qui se passa dans ce ménage, mais on est en droit de conjecturer que la paix n'y régna pas longtemps, puisque madame de La Tremblaye disparut un beau matin, et que, depuis lors, ni son mari, ni personne, n'a pu venir à bout de savoir ce qu'elle était devenue...

« Il convient de placer après cette disparition un assez long intervalle pendant lequel il ne se passa rien qui paraisse digne d'attirer l'attention, si ce n'est cependant un voyage du chevalier, voyage entrepris dans un but mystérieux, à la tête d'une douzaine de bandits recrutés dans les plus mauvais endroits de Paris.

« Le hasard ayant permis que tous ces bandits, sans exception, eussent été roués vifs, ou pendus depuis lors pour diverses causes, il n'a point été possible de réunir les renseignements désirables.

« Quelque temps après ce voyage, le chevalier de La Tremblaye retrouva cette Émeraude qu'il avait perdue de vue pendant quelques années, et qui, toujours aussi jolie que par le passé, s'était fait une grande et bizarre position.

« Émeraude était devenue reine... »

Pour la première fois, en ce moment, Antonia Verdi interrompit la lecture de Mathias Auber.

— Reine! — s'écria-t-elle avec surprise, — que voulez-vous dire?...

— Si madame veut bien me permettre de continuer, — dit l'espion, — la suite de mon rapport lui donnera de la façon la plus complétement satisfaisante l'explication qu'elle désire...

— Allez donc! — répondit la jeune femme.

Et Mathias Auber reprit :

« Oui, Émeraude était reine, reine absolue, non plus, comme jadis, d'une petite troupe de filous, mais bien d'une association organisée sur une immense échelle, pour la fabrication et l'émission de la fausse monnaie...

« Un vieux château, situé à quelques lieues au-delà de Saint-Germain et nommé *le Château des Fantômes*, ou *le Château Maudit*, ou *le Château des Spectres*, servait de quartier général à l'association, et ses prodigieux souterrains renfermaient et renferment encore le plus complet matériel de fourneaux, de creusets, de balanciers, etc., que le monarque d'un grand royaume ait jamais pu rassembler dans son hôtel des monnaies... »

— Et vous dites, — demanda Antonia Verdi en interrompant de nouveau Mathias Auber, — et vous dites que ce matériel existe encore?...

— Oui, madame.

— Mais, alors, la fabrication de la fausse monnaie continue?

— Certes!...

— Comment savez-vous tout cela?

Mathias Auber s'inclina.

— J'ai eu l'honneur, — répondit-il ensuite, — j'ai eu l'honneur de faire partie, pendant quelque temps, de la bande honorable des faux monnayeurs du château des Fantômes.

Cette raison était péremptoire.

Antonia Verdi s'en contenta, et ne put même s'empêcher de sourire légèrement.

Mathias Auber reprit sa lecture.

« — La reine Émeraude, — continua-t-il, — était, à ce qu'il paraît, très-passionnément éprise du chevalier de La Tremblaye. Elle le lui prouva en lui révélant les secrets de la mystérieuse association et en le mettant à la tête des hommes hardis et prêts à tout qui la composaient. A partir de cet instant, l'existence du chevalier changea, il disposait de richesses incalculables qui firent de lui un personnage d'une grande importance. Il étonna et il éblouit Paris par son luxe, il se fit l'ami et le compagnon d'une foule de seigneurs fort bien en cour, parmi lesquels il convient de citer en première ligne le marquis de Thianges, devenu l'inséparable du chevalier de La Tremblaye.

« C'est par le marquis de Thianges qu'il fut présenté à Son Altesse royale le Régent, qui l'accueillit fort bien.

« M. de La Tremblaye sut métamorphoser la bienveillance du Régent en un patronage très-sérieux, en une protection très-réelle. Il flatta les goûts de Philippe d'Orléans pour les sciences occultes, il se fit passer pour un adepte, pour un initié; enfin, il établit sa faveur sur des bases solides. On prétend même, mais il est impossible d'appuyer ces méchants bruits sur aucune preuve, on prétend même que le Régent n'ignore point quelle est l'origine des pièces d'or fausses qui inondent Paris et la France, et que, soit qu'il retire des avantages de cette fausse monnaie, soit pour tout autre motif qu'on ignore, il ferme les yeux.

« Émeraude mourut.

« M. de La Tremblaye se consola de cette nouvelle perte par de nombreux succès auprès des belles dames de la cour et des belles filles de l'Opéra.

« Un jour, ou plutôt une nuit, le chevalier et son valet Jacques revenaient en poste du château des Fantômes; un accident arriva à l'attelage, non loin de la machine de Marly; le carrosse fut brisé, et M. de La Tremblaye, évanoui et à moitié mort, reçut l'hospitalité dans une sorte de gentilhommière appelée le Petit-Chastel, et habitée par une dame de Chambard et par sa fille Jeanne. Cette Jeanne était extrêmement jolie. Le chevalier, aussitôt qu'il fut revenu à lui-même et à peu près guéri, s'en éprit éperdument.

« Tandis qu'il était dans cette maison, la mère de la jeune fille fut assassinée; on n'a jamais su par qui ni comment.

« On allait arrêter le chevalier, comme étant vraisemblablement l'auteur de ce meurtre, mais il se tira d'affaire en montrant une sorte de sauf-conduit, émanant de Philippe d'Orléans, signé de son seing et scellé de son sceau, et défendant à qui que ce fût, et pour quelque motif que ce pût être, d'inquiéter le chevalier de La Tremblaye.

« Tous ces détails, ainsi que la plus grande partie de ceux qui suivent, sont dus à une brave paysanne du nom de Claudine, habitant avec son mari une maisonnette située non loin du Petit-Chastel.

« La mère une fois morte et enterrée, le chevalier continue à idolâtrer la fille, qu'il appelait sa reine bien-aimée, non point en souvenir de la pauvre reine Emeraude, mais à cause de sa ressemblance accidentelle et prodigieuse avec la principale figure d'une tapisserie âgée de trois ou quatre cents ans, qui représentait la reine de Saba et qui se trouvait dans une salle basse du Petit-Chastel.

« La signora Antonia Verdi est priée de ne point perdre de vue cette tapisserie, de laquelle il sera fortement question tout à l'heure.

« Le chevalier de La Tremblaye fit de ses deniers l'acquisition du Petit-Chastel, lequel allait être vendu pour payer les créanciers de la défunte madame de Chambard, et, immédiatement après, il amena la jeune fille à Paris, et l'y installa dans le plus mystérieux de ses logis. Il en a plusieurs, dont le détail sera donné à la signora Antonia Verdi par une note spéciale.

« Trois ou quatre jours après l'arrivée de ces deux amoureux, le chevalier de La Tremblaye épousait Jeanne de Chambard. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En ce moment Antonia Verdi fit un brusque haut-de-corps.

— Comment, — s'écria-t-elle, — il l'épousa. Ah çà! mais avait-il la preuve que sa première femme était morte?... Ou bien est-ce donc que, dans ce royaume de France, la polygamie n'est plus un cas pendable, comme du temps de Molière?

— Sans me départir du profond respect que je dois à la signora, — dit Mathias Auber, — j'aurai l'honneur de lui faire observer, comme tout à l'heure, que le rapport répond d'une façon complète et satisfaisante à la question qu'elle veut bien m'adresser...

Antonia Verdi se mordit les lèvres et fit un signe de tête qui voulait clairement dire : « Continuez!... »

Mathias Auber profita de la permission, et reprit sa lecture en ces termes :

« Et quand nous affirmons que le chevalier de La Tremblaye épousait Jeanne de Chambard, nous ne sommes pas tout à fait dans la vérité. Il convient de dire qu'il faisait semblant de l'épouser, car le mariage avait lieu dans la chapelle de l'hôtel du marquis de Thianges, et c'est le marquis lui-même, admirablement grimé et portant le costume sacerdotal, qui donna aux deux époux une bénédiction de comédie dont la jeune femme fut complètement dupe... si bien qu'aujourd'hui elle se croit la femme légitime de celui dont elle n'est en réalité que la concubine... »

Un sourire de triomphe vint aux lèvres d'Antonia Verdi, tandis que Mathias Auber continuait :

« Peu de temps après ce simulacre de mariage, le chevalier de La Tremblaye, se trouvant dans une maison de jeu de la rue Saint-Honoré, se prit de querelle avec un gentilhomme fort bien en cour, le vicomte d'Aubigny; un duel s'ensuivit, et, dans ce duel, le vicomte fut dangereusement blessé.

« Quinze jours ou trois semaines après ce duel, madame de La Tremblaye, ou, pour lui donner son seul et véritable nom, Jeanne de Chambard, sachant que le chevalier avait fait prendre des renseignements sur le compte de la signora Antonia Verdi par un homme habile... »

— Ah! — s'écria Antonia, — le chevalier s'inquiétait de moi?...

— Oui, madame.

— Il m'a fait espionner?...

— Oui, madame.

— Par un homme habile?...

— Extrêmement habile.

— Et quel était cet homme?...

Mathias Auber, après s'être incliné respectueusement, répondit avec une parfaite assurance :

— C'était moi.

— Très-bien! — dit Antonia en se mordant de nouveau les lèvres, — et qu'avez-vous appris sur mon compte au chevalier de La Tremblaye?

— Oh! fort peu de chose...

Et Mathias Auber analysa en quelques mots le rapport présenté par lui à Raoul.

Ensuite il reprit sa lecture interrompue :

« Jeanne de Chambard, sachant que le chevalier avait fait prendre des renseignements sur la signora Antonia Verdi par un homme habile, fut saisie d'un accès de jalousie, sortit furtivement de chez elle et vint au logis de la signora...

« Ici l'on passe sans s'arrêter sur des circonstances connues de la signora.

« C'est pendant que Jeanne de Chambard revenait de l'hôtel de Lyon, qu'elle fut insultée par le vicomte d'Aubigny qui paya de sa vie cette tentative d'enlèvement... »

— Est-ce par le chevalier que le vicomte fut tué? — demanda Antonia à Mathias Auber.

— Non, madame.

— Par qui donc?

— Malgré toutes mes recherches, il me fut impossible de le découvrir, — répondit Mathias Auber.

Puis il continua :

« Sur ces entrefaites, le marquis de Thianges prévint M. de La Tremblaye que la faveur de la signora Verdi allait croissant au Palais-Royal, tandis que la bienveillance du Régent à son endroit se refroidissait rapidement. Il ajouta qu'il fallait reconquérir par quelque coup hardi le crédit chancelant.

« La signora Antonia Verdi étonnait et captivait le Régent par ses diableries. Il fallait opposer à son diable diable et demi et imaginer quelque chose de plus surprenant que ce qu'elle imaginait elle-même.

« Le marquis et le chevalier trouvèrent sans doute ce qu'ils cherchaient. Tous deux soupaient au Palais-Royal, il y a cinq jours, et, à ce souper, M. de La Tremblaye parlait d'une tapisserie merveilleuse qu'il possédait, tapisserie représentant *la Reine de Saba offrant des présents au roi Salomon*, et dont, à son ordre, les personnages deviendraient vivants.

« Il y a trois jours, le marquis et le chevalier, accompagnés de deux valets, allaient au Petit-Chastel, en rapportaient la tapisserie en question et l'envoyaient au Régent.

« Aujourd'hui, M. de Thianges, M. de La Tremblaye et Jeanne de Chambard, cette dernière déguisée en négrillon, arrivaient au Palais-Royal, où ils sont encore.

« Enfin, c'est ce soir, à minuit, que le chevalier doit évoquer la *reine de Saba* devant Son Altesse royale, Philippe d'Orléans, et lui montrer une figure animée et vivante à la place d'une figure de canevas et de laine... »

Le rapport finissait là.

Mathias Auber roula tranquillement son manuscrit et le présenta à la jeune femme en lui disant :

— J'ose espérer que la signora est contente du zèle et des lumières de son très-obéissant serviteur...

— Oui... oui...,—répondit vivement Antonia en quittant le sofa sur lequel elle était restée étendue jusqu'à ce moment,—je suis contente... très-contente...

Et, tout en parlant ainsi, elle frappa sur le timbre que nous connaissons.

Jean Carré se présenta d'autant plus vite que, pendant tout le temps qu'avait duré la lecture du rapport, il était resté derrière la porte, l'oreille collée contre le panneau, écoutant avec une attention religieuse et soutenue.

— Emmenez cet homme, — lui dit Antonia en désignant Mathias Auber,— donnez-lui l'argent convenu et dix louis de plus... et, avant toutes choses, dites au cocher d'atteler mon carrosse... il faut que je sorte à l'instant même...

— Il est près de minuit, madame, — fit observer Jean Carré, — et je crois bien que le cocher doit être couché et endormi...

— Eh bien, qu'il se réveille... qu'il se lève... et surtout qu'il se hâte!... Allez!...

Tandis qu'on exécutait les ordres qu'Antonia venait de donner d'une façon si impérative et si précise, la jeune femme, quittant le peignoir blanc qu'elle portait, revêtait rapidement, et sans réclamer l'assistance d'une camériste, un somptueux costume de cour.

Cette toilette achevée, elle attacha sur son visage un demi-masque de velours, et debout, frappant du pied avec une fiévreuse impatience et murmurant des paroles entrecoupées et inarticulées, elle attendit qu'on lui vint annoncer que son carrosse était prêt.

Minuit sonnait au moment où elle franchissait le marchepied.

— Où va madame? — demanda Jean Carré qui s'apprêtait à enivre sa maîtresse en qualité de valet de pied.

— Au Palais-Royal, — répondit Antonia Verdi; — dites à Picard de brûler le pavé.

Le carrosse s'ébranla, et les deux chevaux l'emportèrent au trot le plus impétueux. Au bout d'une heure et quelques minutes, ce même carrosse rentrait dans la cour de l'hôtel d'Antonia. La jeune femme en descendait et regagnait sa chambre à coucher.

Elle était pâle, et ses traits contractés annonçaient clairement qu'elle venait d'avoir à subir quelque terrible contrariété, quelque déception inattendue.

C'est qu'en effet Antonia n'avait pu même parvenir à franchir le seuil des petits appartements du Palais-Royal. Elle s'était vainement nommée, vainement elle s'était fait reconnaître de l'un des valets de chambre de service cette nuit-là. Toutes ses tentatives avaient échoué en face d'une consigne donnée par le Régent lui-même, et défendant d'admettre qui que ce fût et sous quelque prétexte qu'on se présentât.

— Triomphe cette nuit, chevalier de La Tremblaye, — balbutia



Alberic montait à cheval avec Blanche; il l'accompagnait dans ses promenades. (Page 213)

Antonia Verdi avec rage, tandis qu'elle brisait les lacets de son corsage de brocart, — triomphe!... demain, j'aurai ma revanche!...

## XXII. — LA REINE DE SABA.

Voyons maintenant ce qui se passait au Palais-Royal au moment où une inflexible consigne empêchait Antonia Verdi de pénétrer jusqu'au Régent.

Tout était prêt pour la scène d'évocation ou plutôt pour le tour de passe-passe fantasmagorique dont Philippe d'Orléans devait être dupe.

Minuit allait sonner, et le Régent, prévenu par le chevalier et accompagné du marquis de Thianges, de madame de Parabère et de la belle Emilie, vint prendre place sur l'un des fauteuils placés en-deçà de la barrière mobile dont nous avons déjà parlé.

Une lueur faible, douteuse, étrange, et à laquelle on ne pouvait attribuer une origine vraisemblable, car aucun flambeau n'était allumé, rendait les ténèbres visibles dans le *Salon de la Nuit*.

C'est à peine si cette lueur fantastique permettait de distinguer les contours des principaux personnages de la tapisserie magique.

L'aspect de cette vaste pièce était lugubre comme un intérieur d'église mal éclairé, et les deux femmes qui se trouvaient avec le Régent se prirent à frissonner et n'apprécièrent que d'une façon extrêmement médiocre la faveur toute spéciale dont elles étaient l'objet. Elles ne dirent rien cependant, et elles s'assirent toutes tremblantes, et mal rassurées par le voisinage de Philippe et du marquis de Thianges.

Raoul tenait de la main droite la baguette noire traditionnelle, sans l'assistance de laquelle aucune sorcellerie un peu bien sérieuse ne saurait avoir lieu.

— Monseigneur, — dit-il au Régent en s'approchant de lui, — oserais-je adresser une prière à Votre Altesse Royale?...

— Oui, pardieu! mon cher chevalier... — répondit Philippe d'Orléans. — De quoi s'agit-il?...

— De ceci : Je supplie Votre Altesse de vouloir bien ne point oublier le dénoûment sinistre de l'une des anecdotes que j'eus l'honneur de raconter devant elle l'autre nuit.

— L'évocation de Turenne à Saint-Denis, n'est-ce pas?...

— Oui, monseigneur.

— Et la catastrophe arrivée au capitaine du régiment de Champagne?...

— C'est présisément cela, monseigneur.

— Ce qui veut dire que vous allez nous enfermer dans un cercle cabalistique?...

— Il le faut, monseigneur.

— Et que, sous peine de mort, nous n'en devons point sortir?...

Raoul s'inclina d'une façon affirmative.

Le Régent reprit :

— Tracez votre cercle, mon cher shevalier, et comptez sur notre entière docilité et sur notre parfaite fermeté d'âme... Nous n'aurons d'ailleurs pas grand mérite à rester maître de nous, car l'apparition d'une jolie femme, fût-elle morte depuis six mille ans, ne saurait être bien effrayante... d'ailleurs cette jolie femme était reine, et je suis premier prince du sang, donc nous devons nous entendre... — ajouta Philippe en souriant.

Raoul, avec l'extrémité de sa baguette, traça un large cercle sur le tapis autour du Régent et des trois personnes qui l'accompagnaient.

Tout en faisant cette opération, il murmurait quelques mots sans suite, empruntés à la langue hébraïque.

Ensuite il gagna l'autre côté de la balustrade, et, après s'être absorbé pendant une à deux minutes dans un recueillement très-profond en apparence, il prononça à haute voix, et à deux reprises différentes, une formule d'évocation en langage chaldéen.

En ce moment, une musique douce et voilée, mystérieuse et lointaine, pareille aux soupirs de la brise dans les cordes d'une harpe, se fit entendre et sembla se rapprocher peu à peu.

Le *Salon de la Nuit* resta sombre comme il l'avait été jusqu'alors

mais un rayon lumineux d'un prodigieux éclat sembla jaillir du visage et des vêtements de la reine de Saba, laissant dans l'ombre toutes les autres parties de la tapisserie.

Seulement la figure ainsi rayonnante restait une figure immobile, une figure de canevas et de laine...

Raoul, pour la troisième fois, prononça la formule consacrée.

Un bruit semblable à celui d'un coup de tam-tam lui répondit.

Toute clarté s'éteignit, et, pendant une seconde, d'épaisses ténèbres enveloppèrent les acteurs et les spectateurs de la scène que nous racontons.

Alors s'éleva la voix de Raoul, criant avec l'intonation d'un commandement suprême :

— Balkis! Balkis! Balkis!... viens!... je te l'ordonne au nom de Soliman-ben-Daoud, fils de David!...

Il paraît que Balkis, fidèle à ses amours par-delà le tombeau, n'avait rien à refuser à la voix qui parlait au nom de Soliman-ben-Daoud.

Un point lumineux troua les ténèbres et s'agrandit insensiblement. Ce point lumineux prit la forme d'une femme, et bientôt la jeune reine de Saba elle-même, rayonnante comme l'était un instant auparavant la figure de la tapisserie, qui maintenant se perdait dans l'ombre, apparut debout, vivante et avec un sourire aux lèvres, à quelques pas de la balustrade qui coupait en deux parties le *Salon de la Nuit*.

Balkis croisait ses deux petites mains sur sa poitrine chastement voilée, l'escarboucle qui retenait l'aigrette de son turban étincelait, les innombrables pierres précieuses qui diapraient son costume lançaient des feux de toutes couleurs, ses cheveux blonds ruisselaient sur ses épaules, ainsi qu'un torrent d'or en fusion.

Aucun doute n'était possible, à coup sûr il n'y avait là ni surprise, ni illusion!

C'était bien réellement Balkis, reine des Hamiarites, et bien réellement aussi Raoul de La Tremblaye était l'héritier des magiques secrets du roi Salomon!

La musique mystérieuse continuait à se faire entendre, plus douce, plus voilée, plus indécise que jamais. Elle avait paru se rapprocher d'abord, maintenant elle semblait s'effacer dans le lointain.

La reine de Saba demeurait immobile, et souriait toujours, son regard s'attachait sur celui du Régent.

Raoul s'attendait à ce que Philippe d'Orléans se servirait de lui, comme d'un interprète, pour parler à Balkis.

Mais Philippe, entièrement absorbé par la contemplation de cette enchanteresse, restait muet et comme anéanti par l'admiration.

Cependant ses lèvres remuaient et, tout bas à son insu, murmuraient :

— Ah! qu'elle est belle!... qu'elle est belle!...

La vision dura quatre ou cinq minutes.

Au bout de ce temps, la musique lointaine cessa de se faire entendre, la figure de Balkis pâlit, le feu de ses diamants mourut, ses vêtements se dérobèrent, une obscurité profonde envahit pour la deuxième fois le *Salon de la Nuit*.

Cette obscurité ne dura d'ailleurs qu'une seconde, et fut remplacée par ces clartés indécises qui semblaient n'avoir point de raison d'être.

Balkis avait disparu, ou, du moins, la reine de Saba n'était plus une figure vivante et venait de reprendre sa place parmi les groupes de la tapisserie.

— Tout est fini, — dit alors Raoul au Régent, — et Votre Altesse Royale peut, si bon lui semble, franchir les limites du cercle magique tracé autour d'elle.

### XXXII. — EXPLICATIONS ET PRESSENTIMENTS.

Il est vraiment par trop facile, et certains romans contemporains l'ont prouvé d'une façon surabondante, il est par trop facile, disons-nous, d'introduire dans un livre l'élément fantastique ; puis, après avoir raconté, durant cinquante pages ou durant deux ou trois volumes, toutes sortes de faits miraculeux et de prodiges inouïs, de dire aux lecteurs stupéfaits :

— Tout ce qui vient de vous étonner était la chose du monde la plus naturelle, et si je ne vous explique point ce que vous ne pouvez comprendre, c'est que je ne veux pas m'en donner la peine...

Je sais bien que, pour ma part, je n'ai jamais pardonné à Walter Scott, et cependant ce n'était pas un petit conteur, celui-là, de m'avoir impitoyablement mystifié dans son beau roman de *Wood-stock*, en me faisant assister, dans le vieux château confié à la garde du loyal sir Henry Lee, à des scènes de fantasmagorie organisées par les *cavaliers* pour épouvanter les *têtes rondes* du protecteur, scènes dont à l'heure qu'il est j'attends encore l'explication.

Je ne veux pas, moi chétif, amasser sur mon humble tête de si longues rancunes littéraires, et je vais en très-peu de mots raconter les faciles moyens employés par Raoul de La Tremblaye pour produire une complète illusion.

Moyens et mise en scène sont d'ailleurs, comme presque toutes les choses admirablement réussies, d'une simplicité primitive.

Nous avons parlé des profondes embrasures devant lesquelles tombaient de très-épais rideaux de tapisserie des Gobelins.

Jacques, caché dans une de ces embrasures, était muni d'une lampe assez semblable à une lanterne magique et armée d'un puissant réflecteur pareil à ceux dont on se sert, la nuit, dans les galeries de tableaux.

Cette lampe, ou plutôt cette lanterne sourde, pouvait, selon la volonté de celui qui s'en servait, projeter tous ses rayons sur un seul point qu'elle inondait d'une lumière éclatante, ou, immédiatement après, faire disparaître jusqu'aux moindres lueurs.

Ses clartés pouvaient se produire par gradations à peu près insensibles.

Ce que nous venons de dire doit être pour nos lecteurs la clef de l'énigme. Nous allons cependant compléter notre explication.

Jacques, dans le premier moment, avait dirigé le foyer lumineux sur l'image de la reine de Saba reproduite par la tapisserie, de façon à ce que cette image attirât et concentrât toute l'attention du Régent.

Un coup de tam-tam et un mouvement du réflecteur avaient créé de profondes ténèbres.

Jeanne, revêtue du costume oriental de la reine de Saba, était venue prendre place au bord de l'estrade, pendant ces quelques secondes d'obscurité complète.

Puis le réflecteur avait envoyé sur la jeune femme ses lueurs renaissantes, et ces lueurs n'arrivant pas sur la tapisserie, n'avaient point permis au Régent de s'apercevoir qu'il y avait en ce moment, en face de lui, deux reines de Saba.

Quant à la musique mystérieuse...

Mais est-il donc bien nécessaire d'expliquer cette musique?...

— Oui... — nous répond la voix d'un de ces ergoteurs intrépides qu'il est si difficile de satisfaire complétement.

Eh bien soyons consciencieux, et, puisqu'il le faut, mettons tous les points sur tous les *i*.

Nous avons dit que Raoul et le marquis de Thianges avaient placé la tapisserie de biais, de manière à laisser derrière elle une sorte de cabinet triangulaire dans lequel se trouvait une petite porte de sortie.

Un ami de Raoul, mis dans la confidence de ce qui allait se passer, et armé d'un instrument de musique qu'on ne connaît plus aujourd'hui, et qui alors s'appelait une viole d'amour, se tenait dans la pièce voisine.

Selon les exigences de la situation, il se rapprochait ou s'éloignait du *Salon de la Nuit*, en tirant de son instrument des sons faibles et mélancoliques.

Aussitôt que la dernière partie des scènes d'évocation fut terminée, Jeanne se retira dans une des pièces de l'appartement, quitta son costume biblique, revêtit son déguisement de négrillon, et, sous la conduite de Jacques, regagna le carrosse conduit par Breton, lequel attendait dans une des cours du palais, et ramena chez elle la jeune femme, brisée de fatigue et d'émotion contenue, tandis que le marquis et le chevalier restaient pour souper avec le Régent.

§

Raoul de La Tremblaye, après avoir prononcé les paroles qui terminent le précédent chapitre, s'approcha de Philippe d'Orléans et se tint auprès de lui dans une attitude respectueuse, semblant attendre des ordres, tandis qu'en réalité c'étaient des félicitations qu'il espérait.

— Chevalier, — lui dit Philippe, — vous êtes de ceux qui, dépositaires d'une science qui les rend puissants, ne font parade ni de cette science ni de cette puissance, et ceux-là sont rares! vous êtes de ceux qui, lorsqu'ils ont promis une chose, tiennent plus qu'ils n'avaient promis, et ceux-là aussi sont rares!... Votre mérite est grand, votre récompense sera grande! et, cette récompense, c'est vous-même qui me direz ce que vous voulez qu'elle soit...

La joie et l'orgueil du triomphe faisaient bondir dans sa poitrine le cœur de Raoul.

— Monseigneur, — balbutia-t-il, — je ne veux d'autre récompense que le bonheur d'avoir prouvé à Votre Altesse Royale que je n'étais pas tout à fait indigne de ce beau titre d'*adepte* et d'*initié* que je réclamais... j'oserai seulement supplier à genoux Votre Altesse Royale de vouloir bien ne point prêter une oreille facile aux accusations calomnieuses que mes ennemis, jaloux de me voir traité par Votre Altesse avec une trop grande bienveillance, ne manqueront point, sans doute, d'articuler contre moi...

— Soyez tranquille, mon cher chevalier, je n'abandonne point ceux auxquels j'ai donné mon affection et ma confiance... D'ailleurs, ce que j'ai vu ce soir est un magique bouclier contre lequel viendraient s'émousser les attaques de la calomnie.

Au moment où commençait l'entretien que nous venons de sténographier, le Régent avait donné l'ordre qu'on apportât des lumières dans le *Salon de la Nuit*, qui se trouvait en ce moment brillamment éclairé.

Philippe d'Orléans monta sur l'estrade et s'approcha de la tapisserie.

— Qu'elle est belle!... — murmura-t-il une dernière fois en regardant la reine de Saba.

Puis il ajouta, mais plus haut :

— Quand on pense que cette figure inanimée, cette figure dont le dessin et la couleur sont dus à des laines savamment nuancées et disposées habilement, dont, avec un peu de patience, on compterait tous les points; quand on pense, dis-je, que tout à l'heure cette figure avait pris le relief!... la vie!... le mouvement!... le souffle!... le regard!... N'y a-t-il pas là de quoi effrayer la pensée?... de quoi confondre la raison humaine?...

— Oui, certes, monseigneur, — répliqua Raoul, — et, toutes les fois qu'il y a prodige, la raison humaine n'a plus qu'à s'incliner, sans chercher à comprendre ce qui est incompréhensible pour elle...

— Ce prodige, — demanda Philippe, — me le ferez-vous revoir encore, chevalier?

— Aussi souvent que Votre Altesse royale me fera l'honneur de me le demander, — répondit le jeune homme.

Mais, tout en faisant cette réponse, le chevalier de La Tremblaye ne pouvait s'empêcher de souhaiter tout bas que Philippe le lui demandât rarement.

— Allons, mesdames, — dit alors le duc d'Orléans en s'adressant à mesdames de Parabère et à Emilie, qui se tenaient à quelque distance et causaient avec le marquis de Thianges, — assez de fantastique pour cette nuit, n'est-ce pas?... Le souper nous attend, allons souper...

Puis, se tournant vers la tapisserie, il ajouta :

— Adieu, Balkis! adieu, belle reine!... Ah! Salomon fut bien heureux!...

§

Le souper était commencé depuis quelques minutes, et ne comptait que cinq convives, les trois hommes et les deux femmes qui venaient d'être, l'un, acteur, les autres, spectateurs des scènes qui précèdent.

Le Régent avait madame de Parabère à sa droite, Emilie à sa gauche, Raoul et le marquis en face de lui.

Un valet de chambre s'approcha de Son Altesse royale et lui présenta un papier sur un plateau d'argent.

Le Régent regarda le nom écrit à la main sur ce papier.

— Que veut dire cela? — demanda-t-il après avoir lu.

Le valet de chambre lui donna quelques explications à voix basse.

— Ah! pardieu! — s'écria Philippe, quand il eut écouté et quand le valet eut quitté la pièce, — voilà qui est au moins bizarre...

Et comme, en disant ces paroles, il se tournait du côté de Raoul, ce dernier ne se permit point de lui adresser une question, mais il se posa en point d'interrogation.

— Chevalier, — reprit Philippe, — devinez un peu quel est le nom qui est écrit là-dessus?...

Et il désignait la feuille de papier qu'il roulait entre ses doigts.

— Comment devinerai-je, monseigneur? — répondit Raoul en riant, — et à moins que le grand roi Soliman-ben-Daoud, apprenant que ce soir vous receviez la visite de sa bien-aimée Balkis, n'ait voulu de son côté se faire inscrire au Palais-Royal, je ne vois pas trop...

— Vous avez raison, vous ne devineriez jamais... — interrompit Philippe. — Ce nom, c'est celui d'Antonia Verdi...

— Antonia Verdi... — répéta Raoul en tressaillant, comme s'il eût appris quelque chose de funeste.

— Cette jeune magicienne, de qui je ne veux point dire de mal, — continua le Régent, — car, bien qu'elle vous soit inférieure, et de beaucoup, elle a cependant son petit mérite, s'est présentée à minuit passé au Palais-Royal... il lui a été répondu qu'une consigne générale et sans exception interdisait, même aux intimes, l'entrée des petits appartements. Elle s'est alors réclamée d'un de mes valets de chambre, qui la connaît, et à qui elle a offert de donner cinq cents louis, s'il consentait à l'introduire dans le *Salon de la Nuit*, où je me trouvais... ce valet a refusé. Alors, Antonia Verdi a pris le parti de s'en aller, en disant que je me consolerais difficilement, demain, de n'avoir pas su quelques heures plus tôt ce qu'elle avait à m'apprendre. Ceci n'a point paru sérieux au valet de chambre, qui l'a laissée partir... Que dites-vous de cet incident, chevalier?

— Je dis, monseigneur, — répliqua Raoul, devenu très-pâle, — je dis qu'à moins que mes prévisions ne me trompent, ce qui m'étonnerait fort, il faut placer Antonia Verdi en première ligne parmi ces ennemis dont j'avais l'honneur de parler à Votre Altesse royale il n'y a qu'un instant...

— Et pourquoi donc vous haïrait-elle? — demanda Philippe.

— Pourquoi? — s'écria Raoul, — parce qu'elle est, ou du moins parce qu'elle se croit ma rivale, et parce que son crédit naissant s'alarme de la faveur manifeste que Votre Altesse veut bien m'accorder... Excepté dans ce qui touche aux choses d'amour, la jalousie conduit à la haine, et Antonia Verdi est jalouse...

— Il est possible que vous ne vous trompiez point, chevalier, — répondit le Régent; — mais je vous répète d'être sans crainte, car je ferais taire les voix, quelles qu'elles soient, qui s'élèveraient contre vous!...

— Puisse Votre Altesse Royale penser toujours ainsi! — balbutia Raoul.

— En doutez-vous donc?... Songez que ce serait suspecter ma parole et ma loyauté!...

— Que Dieu me garde de douter de la parole de mon prince... de suspecter la loyauté du premier gentilhomme du royaume... Mais...

Raoul s'interrompit.

— Eh bien, chevalier, — dit le Régent avec un peu de hauteur, — achevez!...

— Hélas! monseigneur, — murmura M. de La Tremblaye, — je sens que des inimitiés si puissantes et si habiles vont surgir contre moi de toutes parts, que je ne puis m'empêcher de trembler... Le mensonge sait prendre, parfois, le langage, l'accent, l'apparence de la vérité; l'insidieuse calomnie se glisse partout comme un serpent... elle ne se décourage jamais, et elle reprend le lendemain sa tâche interrompue la veille... J'ai peur qu'un jour, monseigneur, malgré vous-même, le mensonge et la calomnie cent fois répétés ne finissent par me noircir à vos yeux... et si, ce jour-là, il me faut perdre la bienveillance de Votre Altesse, je n'aurai plus qu'à mourir...

— Chevalier, — répliqua Philippe en souriant, — il me semble que vous possédez un excellent moyen pour vous tirer d'inquiétude.

— Lequel, monseigneur?

— Ne devinez-vous point?

— Non, monseigneur, je l'avoue.

— Interrogez Balkis... elle ne vous trompera pas, elle, vous en êtes sûr... et vous verrez qu'elle vous répondra que, quoi qu'on puisse me dire, et quand bien même le mensonge ressemblerait à la vérité, je ne douterai jamais de vous...

— La parole de Votre Altesse royale est plus sacrée pour moi que la parole de Balkis elle-même, — répondit Raoul en s'inclinant, — je suis convaincu, et mon inquiétude disparaît...

— Alors, voici que tout va bien! — maintenant faisons en sorte que notre souper soit joyeux, et, pour commencer, buvons à toutes les jolies femmes des temps passés et du temps présent, en commençant par Balkis, reine de Saba, pour arriver à Parabère et à Emilie!...

Philippe, prêchant d'exemple, mit bientôt à l'unisson de sa gaieté, ou plutôt de sa folie, le marquis de Thianges et les deux femmes.

Mais quoi que pût faire Raoul pour secouer la sombre préoccupation qui le dominait, il n'eut pendant tout le reste du souper qu'une gaieté fausse et qu'un sourire contraint.

Il avait peur d'Antonia Verdi!...

Rentré chez lui vers les cinq heures du matin, Raoul trouv Jeanne, qui, au lieu d'être couchée et endormie comme il le pensait, l'attendait avec impatience, et qui l'accabla de questions sur la manière dont elle avait joué son petit rôle... sur l'impression qui avait résulté pour le Régent de toute cette fantasmagorie... et, enfin, sur les heureux résultats qu'il était en droit d'espérer.

Raoul, mis au supplice par ces naïves interrogations, sut cependant prendre assez sur lui pour répondre et mentir pendant près d'une heure, avec l'apparence d'une satisfaction complete.

Jeanne, trompée par la fausse quiétude de son mari, se mit au lit, joyeuse et rassurée, et à peine sa jolie tête blonde avait-elle touché l'oreiller, qu'elle s'endormait d'un sommeil calme et profond... sommeil d'enfant qui sait que son bon ange veille sur lui.

Raoul prit place à côté d'elle... mais dévoré d'inquiétude, tourmenté par les plus sinistres et les plus noirs pressentiments, il appela le sommeil pendant bien des heures avant que le sommeil consentît à venir à lui. Malgré lui-même, l'esprit frappé du chevalier revenait sans cesse à deux des incidents qui avaient marqué dans la journée et la nuit qui venaient de s'écouler.

D'abord l'action étrange de Mathias Auber, poussant l'impudence jusqu'à s'élancer sur le marchepied du carrosse pour jeter dans l'intérieur le regard hardi de son œil de lynx.

Ensuite la démarche d'Antonia Verdi, venant à minuit au Palais-Royal, offrant une somme énorme au valet qui consentirait à l'introduire à l'instant même auprès du Régent, et ne se retirant qu'après avoir dit que *Philippe d'Orléans se consolerait à grand'peine, le lendemain, de n'avoir pas su, quelques heures plus tôt, ce qu'elle avait à lui apprendre...*

Il semblait à Raoul que l'espionnage de Mathias Auber et la nocturne visite d'Antonia devaient se rattacher l'un à l'autre par des liens étroits, qu'il devinait, mais qu'il ne comprenait pas... — Surtout, l'incompréhensible phrase de la jeune femme revenait sans cesse lui marteler le cerveau, et quoique son nom ne fût point prononcé dans cette phrase, elle lui sembla grosse de terribles menaces dirigées contre lui. Pourquoi cela?

Il n'en savait rien, mais ses pressentiments le lui disaient, et nous savons déjà que Raoul croyait aux pressentiments.

Enfin il était déjà grand jour quand il parvint à fermer ses paupières fatiguées, et peut-être aurait-il dormi jusqu'au soir, si son sommeil n'avait été interrompu par un incident que nous allons raconter.

Le chevalier de La Tremblaye était seul dans le lit conjugal que Jeanne avait quitté sans bruit.

On gratta doucement à la porte. Raoul n'entendit pas.

La porte tourna doucement sur ses gonds et Jacques entra dans la chambre.

— Monsieur le chevalier, — dit-il d'une voix très basse et très-lente, fin d'éviter à son maître un trop brusque réveil.

Le sommeil de Raoul était si lourd et si profond que ces quelques mots, prononcés de cette façon, ne purent l'interrompre.

Jacques, alors, s'approcha du lit et toucha légèrement l'épaule du chevalier du bout de son doigt.

Raoul tressaillit, ouvrit les yeux, se souleva sur son coude et regarda autour de lui avec étonnement et presque avec terreur.

Il ne vit que l'honnête figure de Jacques debout devant lui et semblant extrêmement malheureux de ce qu'il venait de faire.

— Eh bien! quoi? — lui demanda-t-il brusquement, — que veux-tu, et pourquoi m'éveiller ainsi?...

— Monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — il le fallait...

— Et pourquoi le fallait-il?...

— Parce qu'il y a là quelqu'un qui demande à vous parler...

— Tu aurais dû répondre que je dormais!

— C'est ce que j'ai fait.

— Eh bien?

— Eh bien, ce quelqu'un, qui est un personnage de bonne mine, que je ne connais pas, a insisté, en m'ordonnant de vous éveiller sur-le-champ.

— Un ordre!... chez moi!... à mon valet de chambre!... et pour une chose me concernant!... il fallait me mettre cet insolent drôle à la porte!...

— C'est ce que j'aurais fait de tout mon cœur, mais...

— Mais quoi?...

— Au moment où j'allais me passer cette fantaisie, bien sûr que monsieur le chevalier ne m'en saurait pas mauvais gré, ce personnage, lisant sans doute dans mes yeux que j'étais plein de vilaines intentions à son endroit, m'a déclaré qu'il venait du Palais-Royal, et que, s'il insistait de cette façon pour parler à monsieur le chevalier, c'est qu'il était porteur d'un message de Son Altesse royale, message ne pouvant souffrir le moindre retard... Alors, j'ai cru devoir obéir...

— Tu as bien fait, — répondit Raoul en sautant en bas de son lit; — où est l'envoyé de Son Altesse?

— Dans la pièce qui précède celle-ci.

— Et tu dis que c'est un homme de bonne mine?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Vêtu de quelle façon?

— Tout en noir...

— Porte-t-il l'épée?

— Oui, monsieur le chevalier.

Tout en questionnant ainsi, Raoul s'habillait rapidement.

Quand sa toilette fut entièrement terminée, il donna l'ordre à Jacques d'introduire dans la chambre à coucher le visiteur inconnu.

Jacques ouvrit la porte et dit :

— Entrez, monsieur... monsieur le chevalier vous attend...

L'homme qui se présenta, et dont en effet l'apparence était assez engageante, ressemblait à un officier en costume de ville.

Son regard ne manquait point de franchise, et un continuel sourire se jouait sur ses lèvres, découvrant ainsi des dents très-blanches.

Il s'inclina devant Raoul et il parut attendre les questions de celui chez qui il se présentait ainsi à l'improviste.

— Vous venez de la part de Son Altesse royale, monsieur, — demanda Raoul, après avoir rendu le salut à son visiteur.

— Oui, monsieur le chevalier, j'ai cet honneur, — répondit le nouveau venu.

— Vous êtes chargé de quelque chose pour moi?

— Oui, monsieur le chevalier...

— Un message verbal, ou une lettre?

— Une lettre, monsieur le chevalier...

— Vous plaît-il de me la remettre?

Le visiteur fouilla dans la poche de côté de son habit, et il en tira deux objets : d'abord un parchemin plié en quatre, auquel appendait le scean de l'Etat; ensuite une enveloppe assez large, scellée d'un large cachet de cire rouge.

Raoul jeta un regard plein de défiance et d'inquiétude sur le parchemin, qui lui paraissait avoir de tout point l'aspect sinistre d'une lettre de cachet.

L'inconnu remit ce parchemin dans sa poche, et, tendant à Raoul l'enveloppe scellée de cire rouge, il lui dit :

— Voici la lettre, monsieur le chevalier.

Raoul saisit et déchira cette enveloppe avec un fiévreux empressement.

Sur le papier qu'elle renfermait étaient tracées les lignes suivantes :

« *Ordre est donné au chevalier Raoul de La Tremblaye de se rendre à l'instant même auprès de monseigneur Philippe d'Orléans, régent de France, à quelque heure du jour ou de la nuit que le présent écrit lui parvienne* »

— Savez-vous ce que renferme ce billet?... — demanda Raoul après avoir lu.

— Oui, — répondit le messager, — je le sais...

— Ainsi, Son Altesse m'attend?

— Oui, monsieur le chevalier.

— Sans doute il s'agit de quelque communication de haute importance?...

— Cela est, en effet, fort probable.

— Ignorez-vous ce que peut être cette communication?

— Complétement.

— Enfin, quoi qu'il en soit, l'essentiel est de ne point faire attendre Son Altesse; prenez les devants, monsieur, je vous prie, et prévenez monseigneur que je vais avoir l'honneur de me rendre à ses ordres à l'instant même...

L'inconnu secoua la tête.

— Ce que monsieur le chevalier me demande là, — dit-il ensuite, — est impossible...

— Vous ne pouvez me précéder?

— Non.

— Pourquoi?...

— Parce que j'ai l'ordre de vous tenir bonne et fidèle compagnie, à partir du moment où j'aurai remis entre vos mains le billet que voilà, jusqu'à celui où vous vous trouverez en présence du Régent.

— Ah! — dit Raoul, — vous avez cet ordre?...

— Oui, monsieur le chevalier...

— Alors, je vais donner l'ordre qu'on attelle mon carrosse sans perdre une minute...

Et Raoul avançait le bras vers le cordon d'une sonnette.

L'inconnu arrêta ce mouvement.

— C'est inutile, monsieur le chevalier, — fit-il ensuite.

— Cependant, j'imagine que nous n'irons point à pied!

— Non, certes!... mais un des carrosses du Palais-Royal nous attend à la porte...

— Ah! — fit Raoul pour la seconde fois.

Il prit son chapeau, boucla son épée, mit ses gants, et dit :

— Je suis prêt...

— Alors, monsieur le chevalier, nous partirons quand vous le trouverez bon...

— Passez, monsieur, je vous suis...

— Non, monsieur le chevalier, je n'en ferai rien... Passez le premier, je vous le demande en grâce...

Raoul haussa les épaules, et passa.

Dans la cour il vit deux ou trois hommes, vêtus de noir comme son visiteur inconnu, mais porteurs de très-mauvaises figures, qui se promenaient les mains dans les poches en regardant les croisées.

Deux grands diables de valets de pied, ressemblant à s'y méprendre à des alguazils déguisés en laquais, se tenaient debout à la portière du carrosse. L'un d'eux ouvrit cette portière.

— Montez, monsieur le chevalier, — dit l'inconnu.

Raoul obéit. Son compagnon s'installa, non point à côté de lui, mais en face, après avoir donné l'ordre de toucher en Palais-Royal.

Les deux grands valets de pied s'élancèrent à leur poste, et le carrosse s'ébranla.

### XXIV. — UN ÉTRANGE INTERROGATOIRE.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous adresser une question? — demanda Raoul à son compagnon, au moment où le cocher mettait ses chevaux au grand trot, — et me promettez-vous de me répondre la vérité?..

— Je suis à vos ordres, monsieur le chevalier... questionnez-moi tout autant que vous le jugerez convenable, je prends l'engagement de vous répondre avec la sincérité la plus parfaite...

— Eh bien, vous êtes un exempt, n'est-ce pas, et je suis votre prisonnier?...

L'inconnu hocha la tête.

— L'interrogation est complexe, — dit-il ensuite, — et la réponse embarrassante, du moins en ce qui concerne la seconde de vos deux demandes. Je vais, cependant, faire en sorte de vous satisfaire de mon mieux...

« D'abord, il est très-vrai que je suis un exempt, ce que votre perspicacité vous a fait merveilleusement deviner... Ensuite, vous n'êtes pas précisément mon prisonnier, et vous n'êtes pas non plus précisément libre...

« Je ne vous ai point arrêté... je ne suis point votre gardien, je suis votre *compagnon*, mais un compagnon gênant et dont il vous serait difficile de vous débarrasser quant à présent...

« J'espère, d'ailleurs, qu'immédiatement après votre entrevue avec monseigneur le Régent vous serez libre et délivré de ma compagnie...

— Mais, — demanda Raoul, — si, tout à l'heure, j'avais refusé de vous suivre?...

— Ceci n'était point à craindre avec un gentilhomme ayant autant de savoir-vivre que monsieur le chevalier...

— Sans doute; mais enfin, admettons cette résistance improbable...

— Admettons-la, puisque vous le voulez absolument..

— Eh bien?...

— Eh bien, monsieur le chevalier, le cas était prévu...

— Qua serait-il advenu de ma résistance?...

— Des extrémités fâcheuses, et qu'on n'aurait su déplorer d'une façon trop vive... je me serais vu dans la déplorable nécessité d'appeler à moi main-forte, de procéder à l'arrestation de monsieur le chevalier, et, pour cela, de faire usage d'une lettre de cachet que j'ai dans me poche... J'ajouterai que je suis bien heureux que les choses aient tourné tout différemment...

— Monsieur, — dit Raoul à cet exempt si rempli de politesse et de bienveillance,—savez-vous que, cette nuit, j'ai soupé au Palais-Royal avec le Régent?...

— Oui, monsieur la chevalier, je le sais.

— Savez-vous que Son Altesse royala me traitait avec une bienveillance hors ligne, et plutôt en ami qu'en serviteur?

— Je sais aussi cela, monsieur le chevalier.

— Comment donc ai-je pu, en si peu d'heures, démériter au point d'attirer sur ma tête une disgrâce aussi foudroyante, et de voir l'ami de la nuit dernière devenir le prisonnier d'aujourd'hui?...

— Je ne puis répondre à cette question, monsieur le chevalier.

— Et pourquoi?

— Parce que j'ignore complétement ce que vous me faites l'honneur de me demander...

— Bien vrai?...

— Je vous en donne ma parole!...

Raoul n'insista pas, et, comme la série des interrogations qu'il pouvait adresser à l'exempt était épuisée, il garda le silence et s'enfonça dans des réflexions très-noires, très-pen rassurentes, que nos lecteurs devinent à merveille, et dans le détail desqualles il nous semble, par cette raison, tout à fait superflu d'entrer.

Le carrosse s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, monsieur le chevalier, — dit l'exempt,— vous plait-il de descendre?...

Raoul descendit, et, tout en gravissant la large escalier du Palais-Royal, toujours suivi par son inévitable compagnon, il se disait :

— Ainsi donc, voilà réalisés mes sinistres pressentiments!... D'où peut venir le coup qui me frappe, et qui donc a tourné la foudre contre moi?... Ce doit être cette Italienne... cette Antonia Verdi, ma rivale, mon ennemie mystérieuse!... Mais jusqu'où va le mal? Qu'a-t-elle appris? Qu'a-t-elle révélé?... Si le Régent n'a que des soupçons, je puis m'en tirer encore à force d'audace!... Mais, s'il sait tout, je suis perdu!... les portes de la Bastille se fermeront sur moi et ne se rouvriront plus!...

Raoul en était là de son monologue quand il arriva, en compagnie de l'exempt, dans l'antichambre qui précédait le cabinet de travail de Philippe d'Orléans.

L'exempt adressa quelques mots, tout bas, à l'huissier de service qui pénétra dans le cabinet et en ressortit presque aussitôt en disant :

— Son Altesse royale attend M. de La Tremblaye.

Le moment décisif était arrivé.

Raoul imposa silence aux battements de son cœur, il franchit la seuil redoutable, la porte se referma derrière lui, et il se trouva face à face avec le Régent.

Ce dernier était debout, le dos tourné à la cheminée, sur laquelle il appuyait son coude. Noos savons que cette attitude lui était familière.

A la droite du duc d'Orléans était un paravent chinois déployé.

Le frou-frou d'une robe de soie, qui se fit entendre derrière les feuilles laquées rehaussées d'or de ce paravent, apprit à Raoul que Philippe n'était pas seul.

Une femme allait assister à l'entrevue du prince et de Raoul.

Mais quelle pouvait être cette femme?...

Etait-elle une alliée?

Etait-elle une ennemie?

Raoul n'eut pas le temps de se poser ces questions, ou du moins de chercher à les résoudre, car à peine avait-il fait deux ou trois pas dans le cabinet, que le Régent lui dit d'una voix dans laquella le jeune homme crut découvrir une poignante ironie :

— Ah! ah! chevalier de La Tremblaye, mon féal serviteur, vous voilà donc...

— Monseigneur, — répondit Raoul avec fermeté, — me voici, comme toujours, aux ordres de Votre Altesse Royale... de quelque façon que ces ordres me soient transmis...

— Devinez-vous quels sont les motifs qui m'ont fait vous mander auprès de moi?...

— Je devine du moins que les tristes prévisions, émises par moi cette nuit en présence de Votre Altesse Royale, se sont réalisées plus vite encore que je n'avais lieu de le craindre.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que mes ennemis ont parlé, et que Votre Altesse Royale ne s'est pas souvenue de ses promesses...

— Je n'oublie jamais, monsieur!... — réplique Philippe avec hauteur.

— Cependant, — dit hardiment Raoul, — Votre Altesse Royale avait daigné me promettre de ne point prêter l'oreille à des calomnies audacieuses, et de ne point confondre le mensonge avec la vérité, si plausible que fût ce mensonge...

— Et comment donc savez-vous, monsieur, que des accusations se sont élevées contre vous?...

— Comment ne le saurais-je pas, monseigneur?—puisque je suis prisonnier, c'est que je suis accusé...

— Eh bien, monsieur, la meilleure preuve que je me souviens de ce que j'ai promis, c'est que j'ai voulu vous entendre avant de vous condamner... c'est que j'ai voulu vous laisser le pouvoir de me convaincre qu'on a menti, et que vous avez été bien réellement calomnié...

Raoul ne répondit pas, et il attendit.

Son attitude morale, en ce moment, pouvait se comparer à l'attitude physique d'un adroit duellista sur le terrain. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'issue du combat pouvait dépendre de la façon dont le premier coup serait porté et paré. Il se tenait sur ses gardes, prêt à parer ce premier coup, si toutefois la parade était possible.

— Monsieur de La Tremblaye,—lui dit le Régent après avoir semblé, pendant quelques secondes, chercher, sinon ce qu'il avait à dire, du moins les expressions dont il voulait faire usage, — que penseriez-vous d'un gentilhomme, admis dans l'intimité de son prince et possédant toute sa confiance, qui se servirait de cette confiance et de cette intimité pour tromper le prince de la façon la plus indigne, pour l'abuser par de honteuses jongleries, et lui faire jouer un rôle de dupe?

Raoul sentit un frémissement passer dans tout son corps, depuis la plante de ses pieds jusqu'à la racine de ses cheveux. Cependant il fit un appel à sa résolution pour supporter sans défaillir ce choc si rude; aucune émotion ne se laissa lire sur son visage, et il répondit :

— Le gentilhomma qui se serait conduit ainsi que vient de le dire Votre Altesse Royale, aurait commis un crime indigne de pardon, et quel que fût le châtiment que le prince trompé par lui jugeât convenable da lui infliger, nul ne pourrait prétendre que ce châtiment fût trop rigoureux...

Le Régent regarda Raoul avec un étonnement qu'il ne parvint point à cacher.

Raoul soutint ce regard sans baisser les yeux.

Il y eut un moment de silence.

— Ainsi, monsieur de La Tremblaye,—dit Philippe au bout de ce temps,— ainsi, tel est votre avis?...

— Oui, monseigneur.

— Le gentilhomme dont nous parlons, s'il existe, vous paraît avoir commis un crime indigne de pardon?...

— Oui, monseigneur.

— Et vous prétendez qu'aucun châtiment, quel qu'il soit, ne serait trop rigoureux pour lui?...

— Je prétends cela, monseigneur.

— N'êtes-vous pas sévère, monsieur de La Tremblaye?

— Non, monseigneur, je ne suis que juste.

— De telle sorte que, si je faisais paraître devant vous le gentilhomme accusé et convaincu de m'avoir misérablement trompé, vous répéteriez en sa présence ce que vous venez de me dire...

— Je n'hésiterais pas, monseigneur...

— En êtes-vous bien sûr?...

— Autant que je le suis de m'appeler Raoul de La Tremblaye et d'être un fidèle serviteur de Votre Altesse Royale...

— Et si, par exemple, sa condamnation à une prison perpétuelle dépendait de vous, vous le feriez condamner?

— Oui, monseigneur.

— Sans pitié?...

— Il n'en mériterait pas.

— Sans remords?...

— Pourquoi des remords, monseigneur, quand on prononce un juste arrêt?...

Il y eut un nouveau silence... plus long que le premier.

Philippe d'Orléans ne regardait plus Raoul; ses yeux baissés semblaient étudier una des fleurs du splendide tapis de la Savonnerie qui couvrait le parquet.

## XXV. — UNE SCÈNE A TROIS PERSONNAGES.

Ce silence, nous devons le dire, semblait plus embarrassant à Raoul que les interrogations mêmes du Régent.

Tout à coup ce dernier releva la tête et dit brusquement :

— Si je vous demandais de faire apparaître devant moi, ce soir, la reine de Saba, que me répondriez-vous?

Raoul tressaillit d'une façon visible et murmura d'une voix dont il ne pouvait cacher complétement l'émotion :

— Je répondrais, monseigneur, qu'il en sera fait selon vos ordres.

— Et les résultats de cette évocation seraient les mêmes que ceux auxquels vous nous avez fait assister la nuit dernière?...

— Pourquoi non, monseigneur?

— Même si vous étiez gardé à vue, d'ici là, de façon à ce qu'aucune communication avec le dehors ne vous fût possible?...

— Mes communications avec le dehors na peuvent aveir nulle influence sur des résultats prévue et certains, monseigneur...

— Affirmeriez-vous sur l'honneur ce que veus dites là?

— Je l'affirme sur ma foi de gentilhomme!!...

— Chevalier de La Tremblaye?...

— Monseigneur...

— Ou vous êtes un honnête homma effroyablement calomnié, ou vous êtes le plus audacieux coquin qui se puisse trouver sous le ciel!

— Je suis un honnête homme calomnié, que Votre Altesse Royale daigne n'en point douter...

Pour la troisième fois, la Régent se tut.

Ses yeux s'abaissèrent de nouveau vers le tapis, et sa physionomie exprima le doute at l'irrésolution.

Raoul, en ce moment, éprouvait un indicible sentiment d'anxiété, et nous dirons presque d'angoisse. Son cœur ne battait plus; son pouls s'était arrêté; une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux. Il venait de jouer le tout pour le tout. Le gain de cette partie décisive allait-il lui rester? triompherait-il à force d'audace?...

Sortirait-il du Palais-Royal, libre, triomphant, mieux affermi que jamais dans sa puissance et dans son crédit, ou bien les donjons de la Bastille allaient-ils refermer sur lui leurs portes, qui devaient, comme celles de l'enfer du Dante, porter en lettres de feu ces mots sinistres :

« Vous qui entrez, laissez ici toute espérance! »

Evidemment le Régent était combattu, le Régent doutait.

Lequel allait l'emporter, dans le plateau de la balance, de Raoul ou de son accusateur inconnu?...

Toutes ces idées se succédèrent dans l'esprit da M. de La Tremblaye en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à les analyser.

Quand le duc d'Orléans releva la tête, il avait aux lèvres un mauvais sourire, et le regard qu'il attacha sur Raoul était, si nous pouvons nous servir d'une comparaison aussi insolite, était acéré et pénétrant comme la lame d'un stylet.

— Chevalier, — dit-il d'une voix lente, et qui soulignait en quelque sorte chacune de ses paroles, — comment se fait-il que vous n'ayez pas encore sollicité de nous une faveur que nous vous aurions accordée sans conteste?...

— Oserais-je demander à Votre Altesse Royale quelle est la faveur dont elle parle?...

— Celle de présenter au Palais-Royal votre femme.

Raoul chancela sous le choc.

Cependant, il répondit :

— Hélas! Votre Altesse Royale ignore sans doute que j'ai eu le chagrin de perdre madame de La Tremblaye, il y a déjà plusieurs années.

— Ainsi, votre femma est morte?...

— Oui, monseigneur.

— Ce fut pour vous, j'imagine, une perte bien douloureuse?

— Oui, monseigneur, bien douloureuse.

— Car vous aviez été parfaitement heureux en ménage, selon toute apparence!...

— Parfaitement heureux, oui, monseigneur.

— Que voulez-vous, chevalier! la mort tranche les nœuds les plus doux!... Heureusement, vous avez su trouver une compensation... La seconde madame de La Tremblaye a, dit-on, tout ce qu'il faut pour vous consoler complétement de la perte de la première...

Raoul devint livide.

— Monseigneur, — s'écria-t-il, — monseigneur, qu'a-t-on dit à Votre Altesse Royale?...

— Mais, rien que de très-naturel et de très-légitime, ce me semble... On m'a dit que vous vous étiez remarié en secondes noces... m'aurait-on menti, par hasard?...

— Oui, monseigneur, — balbutia Raoul, — on a trompé Votre Altesse...

— Le croyez-vous réellement?...

— Qui donc le saurait, si ce n'est moi, monseigneur?...

— C'est qu'en effet, dans ce cas, on m'aurait abusé avec une rare impudence!... on est entré dans une foule de détails, détails précis et qui paraissent positifs; on m'a dit que la nouvelle madame de La Tremblaye s'appelait, avant son mariage, mademoiselle de Chambard... Êtes-vous bien certain, chevalier, que ce ne soit point la vérité?...

Raoul courba la tête et ne répondit pas.

Evidemment, le Régent était bien et complétement instruit, et toute dénégation ne pourrait servir, désormais, qu'à rendre la position plus mauvaise.

Philippe continua :

— On m'a dit encore, chevalier, et cela ne m'étonne point de la part d'un homme épris comme vous l'êtes de l'extraordinaire et du merveilleux, on m'a dit que mademoiselle de Chambard vous avait séduit d'autant plus, que son visage et toute sa personne offraient une miraculeuse ressemblance avec certaine figure de certaine tapisserie qui, s'il faut vous en croire, vous rappelait d'étranges souvenirs de jeunesse...

La régent se tut et parut attendre une réponse de M. de La Tremblaye.

Mais Raoul resta muet et brisé.

— On m'a dit enfin, — poursuivit le duc d'Orléans, — qu'obéissant aux instincts de votre nature indépendante qui redouta de s'enchaîner par des liens trop indissolubles, vous aviez mieux aimé tromper mademoiselle de Chambard que de l'épouser, et qu'une parodie sacrilége avait remplacé un mariage sérieux et réel... Est-ce encore vrai, cela, chevalier?... — insista le Régent.

— Non, monseigneur, — répondit Raoul avec impétuosité, — non, cela n'est pas vrai!... Jeanne de Chambard est bien ma femme devant Dieu et devant les hommes!!...

— Ainsi, cette cérémonie dans la chapelle de l'hôtel de Tinanges?

— Était la célébration d'un mariage véritable, monseigneur.

— Ainsi, le prêtre qui vous a donné la bénédiction nuptiale?...

— Était un ministre de Dieu, monseigneur, et ce qu'il faisait, il avait le droit de le faire...

Philippe d'Orléans regarda fixement Raoul, pendant quelques secondes, avec un indéfinissable sourire.

Puis il s'écria :

— Eh bien, dans ce cas, chevalier de La Tremblaye, tant pis pour vous!... c'est vous qui l'aurez voulu!...

— Je ne comprends pas ce que Votre Altesse me fait l'honneur de me dire... — murmura le jeune homme dont l'angoisse dépassait les bornes du possible.

— Je veux dire, répliqua la duc avec une expression effrayante, je veux dire que Philippe d'Orléans aurait pu, peut-être, pardonner un crime commis envers lui seul, mais que le Régent de France est le grand justicier du royaume, et qu'au-dessus de lui il y a la loi qu'il doit faire respecter!... Chevalier de La Tremblaye, tout gentilhomme que vous êtes, vous ne serez pas décapité, vous serez pendu!!...

— Pendu!... — répéta Raoul avec stupeur.

— Oui, pardieu!... vous croyez-vous trop grand seigneur pour la corde, par hasard?... Le comte de Horn a bien été roué!... et le comte de Horn était mon parent...

— Mais qu'ai-je donc fait?... qu'ai-je donc fait? — balbutia Raoul affaré et sentant que sa tête s'égarait.

— Ce que vous avez fait?... vous avez épousé deux femmes!... vous êtes bigame, chevalier, mon Dieu, voilà tout!

— Mais, monseigneur, la première de ces femmes est morte!...

— En avez-vous la preuve?...

— Non, monseigneur... mais cette preuve existe... elle doit exister... et quand bien même il faudrait fouiller le monde entier pour la trouver, on la trouvera.

— Vous en êtes sûr?...

— Oui, monseigneur... sûr comme je le suis d'être vivant...

— Eh bien, moi, j'en doute.

— Votre Altesse en doute?... et pourquoi?

— Parce que j'ai la preuve que la première dame de La Tremblaye était vivante encora quand vous avez épousé la seconde.

— Mais c'est impossible, monseigneur... c'est impossible!...

— Elle était si bien vivante alors, — poursuivit le régent, — qu'elle est vivante encore aujourd'hui... et je n'ai pas besoin de fouiller le monde pour en trouver la preuve! Regardez!...

Philippe, d'un mouvement rapide, reploya les unes sur les autres les feuilles de l'écran de laque derrière lequel Raoul avait cru entendre à plus d'une reprise le bruissement léger d'une robe de soie.

Une femme masquée était assise calme et impassible.

— Antonia Verdi, — lui dit le Régent, — affirmez à M. le chevalier de La Tremblaye que sa première femme n'est point morte, et peut-être vous croira-t-il!

Antonia Verdi se leva, arracha son masque, et Raoul, foudroyé, reconnut le visage pâle et les grands yeux noirs de la fille du diable!...

## XXVI. — LA BIENVEILLANCE D'UN EXEMPT.

Philippe d'Orléans professait une sympathie toute particulière pour les représentations dramatiques. Il aimait les grands effets de scène et adorait les coups de théâtre.

Le mélodrame, tel que le comprennent aujourd'hui les maîtres du genre, aurait eu droit à ses plus chaleureux encouragements.

Aussi ce fut avec la satisfaction vive et légitime d'un amateur éclairé, qu'il savoura la situation dont il venait d'être tout à la fois le créateur et le metteur en scène.

Son regard allait d'Antonia Verdi démasquée à Raoul anéanti, et il avait aux lèvres le sourire heureux d'un dramaturge qui voit se dessiner le succès de son œuvre.

— Eh bien, monsieur, — demanda-t-il au bout de quelques secondes au chevalier de La Tremblaye, — que pensez-vous de cela?... Suis-je bien renseigné? Qu'avez-vous à répondre?...

— Monseigneur!... — s'écria Raoul, — je n'ai rien à répondre, et je sens bien que je suis condamné... Mais prenez garde... prenez garde à cette femme, monseigneur!... cette femme est un mauvais génie

*Antonia Verdi*, ou *la fille du Diable*, ou plutôt *Hébé*, puisqu'il convient de lui restituer son véritable nom, s'avança vers Raoul, le regard menaçant et la lèvre soulevée par une contraction farouche.

— Osez-vous bien parler ainsi!...—dit-elle d'un ton plein de hauteur et de haine, — osez-vous bien élever la voix!... osez-vous bien traiter une femme de mauvais génie, vous le fourbe et le déloyal!... vous l'assassin du marquis d'Avizac!... vous l'assassin du vicomte d'Aubigny!... vous qui m'auriez assassinée si la fuite ne m'avait soustraite à votre fureur!...

— Monseigneur,—balbutia le chevalier en étendant vers le Régent ses deux mains suppliantes, — qu'il plaise à Votre Altesse de m'infliger à l'instant même le châtiment que j'ai mérité!... que la Bastille s'ouvre pour moi, je vous le demande à genoux... mais que je ne sois point réduit à subir devant vous les insultes de cette misérable créature!... Demandez-moi mon épée, monseigneur, ou donnez-moi l'ordre de la briser, car, je le sens... je le sens bien... je vais tuer cette femme!...

— Ce serait trop tard, monsieur,—répondit Philippe avec ironie, — madame n'en aurait pas moins été vivante, et bien vivante, lors de la célébration de votre second mariage... et vous n'en seriez pas moins pendu!...

Raoul, complétement écrasé, perdit la conscience du lieu où il se trouvait et de la multiple accusation qui pesait sur lui.

Il oublia la présence du Régent... il oublia la présence d'Hébé... ou plutôt le chaos se fit dans ses pensées, et les ténèbres envahirent son intelligence.

Ses jambes, ne pouvant plus supporter le poids de son corps, se dérobèrent sous lui, il chancela, et il tomba presque sans connaissance dans un fauteuil qui, par hasard, se trouvait derrière lui.

Cet anéantissement absolu fut d'ailleurs de courte durée.

Quand Raoul reprit le complet usage de ses sens, le duc d'Orléans et Antonia Verdi, que nous continuerons décidément à appeler ainsi pour la plus grande clarté de notre récit, ne se trouvaient plus dans le cabinet.

En revanche, M. de La Tremblaye vit, à trois pas de lui, la physionomie bienveillante et l'éternel sourire de l'exempt vêtu de noir qui l'avait amené au Palais-Royal.

— Eh bien, monsieur,—lui demanda ce dernier,—comment vous sentez-vous maintenant?...

Raoul, au lieu de répondre, fit un violent effort pour rassembler ses souvenirs confus qui ne tardèrent point à revenir en foule.

— Il paraît, monsieur le chevalier, — reprit l'exempt, — il paraît que l'affaire a été chaude...

— Oui, — répondit Raoul, — et, sans doute, vous le savez mieux que personne...

— Eh! mon Dieu!... comment le saurais-je?...

— Les grandes punitions sont pour les grands coupables!...—répliqua le chevalier avec amertume, — et vous devez avoir reçu des ordres qui me concernent...

— Oui, certainement, monsieur le chevalier, j'en ai reçu...

— Eh bien, alors, exécutez-les!... C'est probablement la Bastille qui m'est destinée... en attendant mieux... — Je suis prêt à vous suivre!...

— Pardon, monsieur le chevalier, mais il y a entre nous, en ce moment, un malentendu...

— Un malentendu?

— Oui.

— Lequel?...

— Il ne m'est nullement enjoint de vous mener à la Bastille... quant à présent, du moins.

— Ah! — fit Raoul...

— Cela vous étonne?...

— Beaucoup. Et, dites-moi, je vous prie, que devez-vous donc faire de moi?...

— Rien de fâcheux...

— Mais encore?

— Je dois vous conduire dans un salon d'attente, qui se trouve à côté de ce cabinet, vous y demander votre épée et vous y garder à vue...

— Jusqu'à quand?

— Jusqu'à ce qu'il plaise à Son Altesse royale de vous faire appeler de nouveau...

— Le Régent veut donc me revoir une seconde fois?

— Cela est vraisemblable, monsieur le chevalier... Vous plaît-il que nous passions dans le salon d'attente qui nous est désigné?

— Me voici, monsieur...

La pièce dans laquelle l'exempt introduisit Raoul était vaste, meublée somptueusement, et ornée de tableaux de Lebrun, de Vanloo, de Simon Vouët et de Natoire.

Sur un guéridon, dans l'un des angles de cette pièce, se trouvait une collation composée de viandes froides, de pâtisseries sucrées et de deux flacons de vin d'Espagne.

L'exempt avança un fauteuil à Raoul et le pria de s'asseoir.

— Monsieur le chevalier, — lui dit-il ensuite, — vous savez que j'ai l'ordre de vous demander votre épée?...

— La voici, — répondit Raoul, en la tirant du fourreau et en la présentant à l'exempt.

— En vérité, monsieur le chevalier, — reprit ce dernier, — tout ce qui se passe aujourd'hui m'étonne et me confond, beaucoup plus que je ne saurais le dire...

— Pourquoi donc? — demanda machinalement Raoul, dont la pensée était ailleurs.

— Depuis que j'ai l'honneur d'être exempt, j'ai opéré de bien nombreuses arrestations, et j'ai conduit à la Bastille, au château de Vincennes, et même à Pignerol, de très-hauts personnages... mais jamais, au grand jamais, je n'ai rien vu de semblable à ce que je vois en ce moment...

— Je ne vous comprends pas, — dit M. de La Tremblaye. — Vous êtes porteur d'une lettre de cachet contre moi... vous m'arrêtez... vous m'amenez au Palais-Royal... vous me demandez mon épée... quoi de plus simple?...

— Dans le fond, oui; mais dans la forme, c'est bien différent.

— En quoi?

— Je vous en fais juge. D'abord, ainsi que j'ai eu le plaisir de vous l'expliquer déjà, je ne vous ai point arrêté; j'ai reçu la mission de vous accompagner sans vous perdre de vue, ce qui n'est point du tout la même chose... Ensuite, et toujours selon la teneur expresse de mes ordres, je vous conduis dans le cabinet de Son Altesse Royale...

« Là, que se passe-t-il? Je n'en sais rien et je n'aurai pas l'indiscrétion de vous le demander, mais il paraît que monseigneur le Régent vous traite de façon assez rude et vous fait grand'peur, puisque je vous retrouve anéanti et sans connaissance...

« De cela, que devait-on logiquement conclure, je vous prie, sinon que j'allais être forcé de vous écrouer au plus vite dans quelque prison d'État?

« Eh bien!... pas du tout...

« Son Altesse Royale tient à vous revoir, et me donne l'ordre, de sa propre bouche, de vous garder à vue, mais de vous témoigner les plus grands égards... vous entendez, monsieur le chevalier, les plus grands égards!...

« Son Altesse Royale ne s'arrête pas là!... l'intérêt qu'elle vous porte va jusqu'à lui rappeler que vous n'avez peut-être pas déjeuné ce matin, et je suis chargé par elle de vous faire les honneurs de la collation que voilà, et qui a été apprêtée tout exprès pour vous!... »

En parlant ainsi, l'exempt désignait le guéridon chargé de mets, et il terminait en ajoutant :

— Que dites-vous de cela, monsieur le chevalier? Que dites-vous de cela?... Je ne sais pas si vous êtes un grand criminel, mais je sais bien que quelque chose me dit que vous serez libre avant ce soir...

Raoul secoua tristement la tête.

— Est-ce que vous doutez de la réalisation de mes pressentiments favorables? — demanda l'exempt.

— Beaucoup, je l'avoue...

— Eh bien, vous avez tort; mais, peut-être, cette noire mélancolie qui vous accable tient-elle à la privation trop longtemps prolongée de toute nourriture... mangez une aile de ce faisan, et buvez deux verres de ce vin d'Espagne... vous verrez qu'aussitôt après vous vous trouverez être un homme tout différent!... Mon conseil est bon, monsieur le chevalier, suivez-le...

Si bon que fût le conseil, Raoul était dans une situation d'esprit qui ne le disposait point à en faire son profit.

Cependant, et de guerre lasse, il dut céder aux bienveillantes insistances de l'exempt qui semblait prendre à lui un intérêt tout particulier. Il mangea donc, il but, et nous devons à la vérité de déclarer qu'il s'en trouva bien. Le découragement profond, je dirai plus, le désespoir, qui s'était emparé de lui, se calmèrent un peu, grâce à l'influence fortifiante et vivifiante du vieux vin d'Espagne.

Ainsi que l'exempt le lui avait annoncé, il se trouva un homme tout autre que ce qu'il était l'instant d'auparavant.

Il envisagea sa situation sous toutes les faces, et, si désespérée qu'elle lui parût, il lui sembla, néanmoins, que de sa nouvelle entrevue avec le Régent pouvait sortir quelque résultat inattendu et inespéré.

## XXVII. — LE BOUT DE L'OREILLE.

Deux heures se passèrent ainsi, deux heures qui semblèrent bien longues à Raoul, quoique l'exempt fît de louables efforts pour le distraire et l'égayer par une conversation soutenue dont il faisait à peu près seul tous les frais, car cette conversation ne fut à vrai dire qu'un immense monologue coupé çà et là par quelques rares monosyllabes de Raoul.

Au bout de ce temps, l'huissier qui avait introduit une première fois notre héros dans le cabinet du Régent, vint le prévenir que Son Altesse Royale le faisait demander.

Raoul trouva Philippe d'Orléans debout et dans son éternelle attitude, c'est-à-dire, le coude appuyé au marbre blanc de la cheminée.

Les feuilles repliées du paravent de laque ne pouvaient plus servir d'asile à personne, et il était évident que les deux hommes se trou-

vaient seuls dans le cabinet. Philippe attacha sur M. de La Tremblaye son regard empreint, lorsqu'il le voulait, d'une majesté toute royale.

Puis, après quelques minutes de silence, il lui dit :

— Vous devez être étrangement surpris, monsieur, de vous voir en ma présence, au lieu de vous trouver derrière les murailles de la Bastille...

Le Régent fit une pause, et cette pause semblait demander une réponse.

Raoul répondit donc :

—Je n'ai pas le droit de m'étonner, monseigneur, et Votre Altesse Royale est bien la maîtresse de retarder ou d'avancer l'heure du châtiment que je mérite, et auquel je n'espère en aucune façon me soustraire...

Philippe d'Orléans reprit :

— Vous ne vous défendez pas, monsieur, et vous avez raison... C'est le meilleur moyen d'obtenir peut-être une indulgence dont vous ne seriez point digne autrement...

A ceci, Raoul n'avait rien à répondre.

Il se contenta de s'incliner profondément, tout en commentant, à part lui, ce mot : *indulgence*, que le Régent venait de prononcer, et tout en se demandant si les pronostics énumérés avec tant de complaisance par l'exempt allaient être suivis d'un heureux dénoûment auquel il n'osait croire...

— Monsieur de La Tremblaye, — poursuivit Philippe après un silence, — vous vous êtes fait, il y a deux heures, plus coupable que vous ne l'étiez en réalité... Votre seule faute est d'avoir abusé de notre confiance... Quant au crime de bigamie, vous ne l'avez point commis...

— Quoi, monseigneur,— s'écria Raoul avec un oubli complet de l'étiquette, — vous savez...

— Je sais la vérité... — interrompit le Régent.

— Mais comment?

— Le marquis de Thianges, interrogé par moi, m'a tout révélé. Il a prêté son concours à un mariage de comédie. Jeanne de Chambard n'a jamais été votre femme...

— Monseigneur... — balbutia Raoul.

— Silence, monsieur! — dit le Régent, — laissez-moi parler et écoutez-moi!... Du moment où vous n'étiez plus coupable qu'envers moi seul, du moment où je n'avais plus à me faire le vengeur de la loi audacieusement violée, je redevenais l'unique arbitre de vos destinées. Je pouvais punir seul, pardonner seul... J'ai pesé vos actions dans une juste balance, j'ai examiné vos fautes, et non-seulement vos fautes, mais encore les motifs qui vous les avaient fait commettre, et j'ai trouvé, à presque toutes, des circonstances qui les atténuent...

Le Régent fit une pause.

Raoul écoutait, il entendait, mais il ne comprenait pas, et il lui semblait qu'il était en ce moment le jouet d'un songe bizarre et invraisemblable.

N'était-ce pas, en effet, la chose la plus étrange, la plus inimaginable, la plus impossible en quelque sorte, que de voir Philippe d'Orléans se constituer, sans raison apparente, le défenseur officieux de celui par qui il venait d'être très-grièvement offensé?...

S'il est une injure que les princes, aussi bien que les autres hommes, ne pardonnent guère, c'est celle qui peut les couvrir de ridicule, en montrant qu'ils ont été facilement et grossièrement dupés. L'offense de Raoul était de ce genre, et, malgré cela, Philippe se battait les flancs pour amoindrir la faute, pour l'innocenter en quelque sorte, et pour se créer à lui-même des motifs d'indulgence.

Que voulait dire cela, et sous toutes ces périphrases y avait-il donc un piége?

Voilà ce que se demandait Raoul, et la réponse, ainsi qu'on le verra, ne devait pas se faire attendre longtemps.

— Oui, — continua le régent, — vous ne vous êtes pas fait une idée bien nette de la gravité de votre action... Vous n'avez point réfléchi qu'en complotant de m'abuser par une fantasmagorie habile, et en mettant ce complot à exécution, vous attentiez dans ma personne à la dignité royale dont je suis le représentant. Vous avez voulu vous défaire d'une rivale dans ma faveur... Vous avez voulu contrarier cette femme qu'hier encore j'appelais Antonia Verdi, et que maintenant je nomme madame de La Tremblaye... Vous vous êtes servi pour cette lutte des armes étranges que le hasard avait mises entre vos mains, et vous avez cru en avoir le droit... Tout cela est-il la vérité, monsieur de La Tremblaye?...

— Tout cela est la vérité, monseigneur, — répondit Raoul.

— Vous voyez jusqu'où va ma bienveillance à votre endroit, — reprit Philippe, — et vous vous en étonnez sans doute. Eh bien! cette bienveillance ira plus loin encore, si vous le voulez... Le marquis de Thianges, qui ne fut cependant que votre complice, est depuis une heure à la Bastille où je le laisserai longuement réfléchir... Vous, au contraire, vous pouvez être libre à l'instant...

Le Régent s'interrompit.

— Libre à l'instant! — répéta Raoul avec vivacité.

— Oui.

— Votre Altesse royale me permet-elle de lui demander ce qu'il faut faire pour cela?

— Accepter certaines conditions que je vais vous proposer.

— *Le bout de l'oreille* va se montrer!... — pensa Raoul.

Puis tout haut :

— Quoi!... Votre Altesse royale daignera me proposer des conditions! — s'écria-t-il, — quand elle a le droit de me donner des ordres!...

— Je ne veux rien vous imposer et je prétends vous laisser le choix entre la Bastille et l'acceptation de ces conditions...

— Ce choix est fait d'avance, monseigneur...

— Qui sait?... — dit le Régent.

— Que Votre Altesse royale veuille bien s'expliquer, et elle appréciera mon obéissance...

— Écoutez-moi donc, et pesez mes paroles.

— Votre Altesse royale a-t-elle besoin de me le recommander?...

— Je vais vous faire rendre votre épée, je vais déchirer la lettre de cachet qui vous concerne, vous allez monter dans un de mes carrosses et retourner seul à votre logis. Là, vous inventerez une fable pour justifier, vis-à-vis de Jeanne de Chambard, la façon un peu bizarre dont vous êtes sorti ce matin. Vous direz à cette jeune femme que je voulais vous voir, que vous êtes plus avant que jamais dans mes bonnes grâces, et qu'en témoignage d'une faveur toute particulière, je vous accorde à l'un et à l'autre un appartement au Palais-Royal...

— Ah! — se dit Raoul avec effroi,— *le bout de l'oreille... le bout de l'oreille...*

Le Régent continua : — Dès aujourd'hui, dès ce soir, dès tout à l'heure, vous viendrez avec Jeanne de Chambard prendre possession de cet appartement, vous souperez tous deux avec moi cette nuit, et demain, au point du jour, je vous aurai métamorphosé en diplomate et vous partirez pour l'Angleterre avec une mission de confiance...

— Seul, monseigneur? — demanda Raoul.

— Naturellement.

— Mais, monseigneur, — dit notre héros avec une feinte naïveté, et comme s'il n'eût point deviné le but du Régent, — si je pars demain matin au point du jour, que deviendra ma femme?...

Philippe d'Orléans eut aux lèvres cet indéfinissable sourire dont nous avons déjà parlé.

— Chevalier de La Tremblaye, — répondit-il, — votre femme se nomme Antonia Verdi, et, si vous tenez à l'emmener avec vous, je vous déclare que je n'y mettrai nul obstacle...

Raoul baissa la tête, et parut s'absorber dans de sombres et profondes réflexions.

Le Régent l'abandonna à ses pensées pendant cinq minutes.

— Eh bien, chevalier, — lui dit-il au bout de ce temps, — eh! bien, êtes-vous décidé?

— Oui, monseigneur... — fit Raoul en relevant la tête.

— Vous avez convenablement pesé cette inévitable alternative, la Bastille ou l'Angleterre?...

— Oui, monseigneur.

— Et que choisissez-vous?

— L'Angleterre, monseigneur...

Philippe eut un mouvement de joie aussitôt réprimé.

— Vous avez raison, — dit-il ensuite; — mais ce choix ne vous laisse-t-il ni regret ni arrière-pensée?...

— Aucune arrière-pensée du moins, monseigneur.

— Êtes-vous ambitieux, chevalier?

— Autant qu'homme du monde, monseigneur...

— Eh bien, j'aurai soin de votre fortune, et si, comme je n'en doute pas, vous faites preuve d'habileté dans vos nouvelles fonctions diplomatiques, vous pourrez aller haut et loin...

— J'en accepte l'augure avec respect et reconnaissance, monseigneur...

— Vous allez être libre, chevalier; je n'attends plus de vous qu'une chose...

— Laquelle, monseigneur?...

— Vous allez me donner votre parole de gentilhomme que votre acceptation de tout à l'heure ne déguise aucun projet de fuite, et qu'avant la nuit vous serez revenu au Palais-Royal avec Jeanne de Chambard...

— Je jure à Votre Altesse royale, — répondit Raoul, — je jure *sur ma foi de gentilhomme* (et il appuya sur ces derniers mots), je jure de ne point même essayer une fuite impossible, et qui est bien loin de ma pensée... je jure d'être revenu avant la nuit au Palais-Royal et d'y ramener Jeanne de Chambard avec moi!...

— C'est bien, — fit le régent en frappant deux coups sur un timbre.

L'huissier de service se présenta, ainsi que l'exempt vêtu de noir.

— Monsieur de La Tremblaye est libre... — dit Philippe d'Orléans à ce dernier, — rendez-lui son épée!...

XXVIII. — COUP DE FOUDRE.

Où nous avons réussi très-mal à donner une idée du caractère de



— Misérable, sais-tu bien que je vais te tuer? (Page 217.)

notre aventurier, Raoul de La Tremblaye, dans les pages de l'immense histoire qui s'achèvera bientôt, ou nous avons, au contraire, montré clairement que parmi les défauts, les passions mauvaises et les vices du fils de Roger Rigaud le braconnier, il n'y avait ni lâcheté ni bassesse.

Il nous semble que l'ombre d'un doute, à cet égard, est impossible. Pas un de nos lecteurs n'a pu croire notre héros capable de livrer aux désirs impudiques d'un prince débauché sa Jeanne si pure et tant aimée, sa douce et belle reine de Saba... D'ailleurs, n'avons-nous pas entendu Raoul lui-même dire au marquis de Thianges, la veille ou l'avant-veille de ce jour :

— Est-ce ma faute, à moi, si j'étais déjà marié quand j'ai rencontré Jeanne?... Je l'aime de toute mon âme, et si le diable me faisait cette grâce insigne de me débarrasser de ma première femme, ce que je lui demande chaque jour dans ma prière du matin et du soir, un bon mariage, bien en règle, remplacerait sans retard l'union de comédie pour laquelle vous avez prêté votre chapelle et votre concours...

Et ceci, nous l'affirmons, était l'expression la plus complète et la plus vraie de la pensée de Raoul.

Non, Raoul n'avait point songé, ne fût-ce que pendant la centième partie d'une seconde, à ratifier un marché infâme en livrant celle qu'il adorait, maîtresse ou femme, et en recevant, en échange, la liberté. Seulement, tout en écoutant les cyniques propositions du Régent, il s'était dit qu'il fallait à tout prix échapper aux verrous de cette Bastille avide qui rendait si rarement sa proie. Il fallait tromper Philippe, il fallait se cacher pendant quelques jours, avec Jeanne, dans un asile sûr, et les ruines du château de la Baume lui offraient cet asile, puis, ensuite, quitter la France pour toujours, et chercher dans l'amour, sur un sol hospitalier, la paix et le bonheur.

Or, tout cela pouvait se réaliser, et même facilement, si Raoul avait devant lui deux heures de liberté.

Eh bien, ces deux heures, hasard inouï !... incompréhensible faveur du destin !... Philippe d'Orléans les lui donnait ! — A la vérité, en les lui donnant, il exigeait de lui un engagement solennel qu'il ne chercherait point à fuir et qu'avant la nuit il reviendrait au Palais-Royal, en y ramenant Jeanne avec lui.

Il lui faisait jurer cela sur sa *foi de gentilhomme !...*

Et Raoul jurait hardiment.

Mais nous savons déjà que, pour les meilleures raisons du monde, un semblable serment n'engageait point Raoul.

Et d'ailleurs, eût-il été véritablement noble et véritablement chevalier de La Tremblaye, nous croyons qu'il se fût parjuré sans remords...

§

Après avoir reçu son épée des mains de l'exempt, et remercié Philippe comme il le devait, Raoul dut attendre plus d'un quart d'heure avant qu'on vînt lui dire que le carrosse qui l'allait conduire à son logis était préparé.

Or Raoul, sachant à merveille qu'il y avait jour et nuit au Palais-Royal, des carrosses attelés et prêts à partir, s'étonnait de ce retard.

La cause véritable lui en fut promptement révélée. La mine un peu plus que suspecte des deux valets de pied qui devaient l'accompagner, lui fit comprendre que le Régent, tout en paraissant se fier entièrement à sa parole, attachait à lui des espions chargés de surveiller ses mouvements et, au besoin, de les réprimer...

En arrivant en face de la porte cochère de la maison qu'il habitait, il remarqua une certaine quantité de promeneurs dont les visages, non moins suspects, révélaient clairement à quelle honorable classe de la société ils appartenaient.

Ceci n'inquiéta nullement le jeune homme qui possédait une collection de moyens infaillibles d'échapper à tous les espions de la terre.

Il entra donc d'un pas résolu dans la cour et monta gaillardement le grand escalier conduisant au premier étage.

Le bruit d'un pas chancelant répondit à son coup de cloche.

La porte s'ouvrit, et Jacques, le visage décomposé, rougi et bouffi

par les larmes abondantes qu'il versait encore, parut sur le seuil.

A la vue de Raoul, il poussa un cri de stupeur et de joie, et, oubliant complétement la distance qui séparait le valet du maître, il se jeta dans les bras de M. de La Tremblaye, le serrant contre son cœur avec des mouvements passionnés, et s'écriant d'une voix entrecoupée et à peine distincte :

— Ah ! monsieur le chevalier... c'est vous... c'est donc bien vous !... Mon maître, mon bon maître... je croyais tant ne plus vous revoir !

Profondément touché, malgré son scepticisme habituel, de cette tendresse si sincère et si expansive, Raoul pressa cordialement la main de son fidèle valet de chambre, puis il lui dit :

— Merci, mon bon Jacques ! tu m'aimes, et je te le rends bien !... Maintenant, mon ami, ne perdons pas une minute... ne perdons pas une seconde... nous ne pouvons échapper que par la promptitude à l'immense péril qui nous menace.. Ferme et verrouille cette porte pendant que je cours chercher madame...

Et déjà Raoul avait fait deux pas vers l'intérieur de l'appartement.

Jacques l'arrêta, et des larmes abondantes recommencèrent à couler sur son visage.

— Que signifie cela ? — demanda Raoul, agité déjà par un sinistre pressentiment. — Pourquoi m'arrêtes-tu ?... Pourquoi ces larmes ?... Que se passe-t-il ici ?... Vais-je apprendre un malheur ?

— Monsieur le chevalier... — balbutia Jacques, — monsieur le chevalier... madame...

— Eh bien ?...

— Ne la cherchez pas...

— Ne pas la chercher !... et pourquoi ?...

— Elle n'est plus ici...

— Oh ! mon Dieu !... — s'écria Raoul. — Mais où donc est-elle ? où donc est-elle ?...

— Elle est partie... et jamais... jamais... c'est elle qui l'a dit... jamais elle ne reviendra...

— Jacques ! Jacques !... — cria Raoul dont un tremblement convulsif agitait tous les membres, — songes-tu bien à ce que tu dis ?

— Oh ! mon maître... mon pauvre maître... hélas ! je dis la vérité... Madame est partie... bien partie...

— Mais c'est impossible !... oui, c'est impossible !... N'est-ce pas que c'est impossible ? Mais réponds-moi, Jacques !... réponds-moi donc !...

Tandis que Raoul parlait ainsi, il y avait de l'égarement dans son regard. Il tenait une des mains de son valet et il la secouait avec violence.

Jacques ne répondit que par un gémissement.

Raoul lâcha Jacques et se laissa tomber sur un siége. Il resta assis pendant quelques secondes, prit sa tête dans ses deux mains et la serra convulsivement. Il lui semblait que son cerveau allait éclater.

— Voyons, — dit-il tout à coup en faisant sur lui-même un de ces efforts terribles et suprêmes qui peuvent tuer un homme comme un coup de couteau, en déterminant une foudroyante congestion cérébrale. — Voyons... du calme... du sang-froid... tout n'est pas perdu peut-être... mais il faut que je sache... il faut que je puisse agir... Tu vois que j'ai dominé ma douleur, domine ton émotion, et de même que je vais t'interroger d'une façon précise et claire, réponds-moi d'une façon rapide et nette...

— Je tâcherai... — balbutie Jacques.

— Madame de La Tremblaye est partie ?

— Oui, monsieur le chevalier...

— Quand cela ?

— Il y a une heure.

— Enlevée par violence, peut-être ?...

— Ah ! monsieur le chevalier, est-ce que dans ce cas je serais vivant ?... Non, madame n'a point été enlevée... madame est partie librement...

— Pour ne plus revenir ?...

— Pour ne plus revenir...

— Mais entre ma sortie de la maison et le départ de madame, il s'était passé quelque chose, n'est-ce pas ? il était survenu un incident quelconque ?... Madame avait vu quelqu'un ?...

— Oui, monsieur le chevalier, quelqu'un était venu.

— Qui ?... parle vite !...

— Une dame...

— Quelle était cette dame ?...

— Je l'ignore ; elle était entièrement vêtue de noir et masquée...

— Qui lui a ouvert ?

— Moi.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Qu'elle venait du Palais-Royal, que vous étiez à la Bastille, et que, pour vous sauver, il fallait qu'elle parlât à l'instant même à madame de La Tremblaye...

— Et alors ?...

— J'ai prévenu madame... Madame est venue en grande hâte auprès de cette étrangère, elle l'a fait entrer dans le salon oriental et elle a refermé la porte sur elle...

— Combien de temps a duré cette entrevue ?...

— Un quart d'heure à peu près, je crois... Au bout de quelques minutes, j'ai entendu comme des sanglots... Puis la voix de madame a crié : *Mais, c'est impossible !!...* et la voix de l'étrangère, une voix qu'il me semblait avoir entendue jadis, a répondu : *Voilà les preuves !!...* Alors les sanglots ont recommencé... ensuite il s'est fait un grand silence, la porte s'est ouverte, l'inconnue, toujours masquée, a passé devant moi en disant à madame : *Au revoir, Jeanne de Chambard !!...* — elle a traversé l'antichambre, et elle est partie...

— Ah ! fille du démon !... — murmura Raoul, qui comprenait bien quelle était cette mystérieuse étrangère, — infâme Hebé!... Antonia maudite !!... auras-tu dans les veines assez de sang pour me payer tout ce que tu m'as fait souffrir !!... — Continue, — dit-il ensuite à Jacques d'une voix brisée, — continue !...

Jacques reprit :

— La porte du salon était restée ouverte, j'entendais madame pousser des plaintes et des gémissements à fendre le cœur ; j'eus peur que madame ne se trouvât mal, et comme Honorine était sortie pour toute la journée, je crus que je pouvais prendre la liberté d'entrer... Ah ! monsieur le chevalier, quel spectacle !!... Pauvre madame !... pauvre chère madame !... elle n'était ni assise, ni couchée... Elle était accroupie sur le tapis, au bord du divan ; sa tête s'enfonçait dans les coussins où son visage disparaissait tout entier ; elle se plaignait comme un petit enfant qui souffre, et, de seconde en seconde, elle éclatait en sanglots étouffés qui tordaient son pauvre corps...

Jacques s'interrompit.

Ses larmes recommencèrent à couler, non plus une à une, mais par torrents ; l'émotion contractait sa gorge et rendait ses paroles indistinctes.

Raoul, debout, immobile en face de lui, les traits crispés, les yeux hagards, ressemblait à une statue du Désespoir et de la Stupeur.

Après quelques secondes, Jacques reprit :

— Je m'approchai de madame et je lui parlai... je ne sais pas ce que je lui dis, car ça me faisait perdre la tête de la voir en un pareil état...

« En entendant ma voix, madame tressaillit et se leva toute droite. On ne peut pas dire qu'elle fût pâle... ce n'était point de la pâleur, cela !... le marbre blanc et la cire vierge auraient paru colorés à côté de son visage... Ses lèvres elles-mêmes étaient blanches ; seulement, dans cette figure où rien ne vivait plus, il y avait autour des paupières un grand cercle bleu... Son regard fixe s'attachait sur moi, mais je crois bien qu'elle ne me voyait pas... je crois bien qu'elle ne voyait rien...

« Je lui demandai respectueusement si elle était malade, et si je pouvais faire quelque chose pour la soulager. Je n'obtins aucune réponse.

« Je crus bien faire, alors, en disant :

« — Monsieur le chevalier sortira très-certainement de la Bastille, et peut-être plus tôt qu'on ne pense... Il est impossible que monsieur le chevalier soit bien coupable... D'ailleurs, le Régent est bon ; il pardonnera, et monsieur le chevalier reviendra...

« Je n'avais pas achevé, que madame poussa un cri, passa ses deux mains sur son front, et se mit à dire, comme quelqu'un qui parle en dormant :

« — Il reviendra... c'est vrai... il reviendra... il reviendra... c'est pour cela qu'il faut que je parte...

« Je pensai que le chagrin de ce qui était arrivé à monsieur le chevalier rendait madame véritablement folle... et j'eus presque peur... j'aurais mieux aimé entendre madame sangloter et pousser des cris de douleur...

« Madame entra dans sa chambre à coucher où je n'osai pas la suivre ; elle était devenue tout d'un coup très-calme, et elle marchait d'un pas lent, mais qui semblait ferme... Au bout d'un instant, madame reparut dans le salon où j'attendais toujours ; elle avait jeté sur ses épaules une grande pelisse, et le capuchon rabattu cachait une partie de son visage. Elle s'arrêta devant moi, et elle me dit :

« — Jacques, mon ami, vous êtes un bon et fidèle serviteur, et je crois que vous m'aimiez...

« — Ah ! madame, — m'écriai-je, — vous et monsieur le chevalier, vous êtes les deux seules personnes que j'aime en ce monde...

« — Gardez ceci pour l'amour de moi, mon ami, — continua-t-elle en me mettant dans la main une petite bague...

« Puis elle ajouta :

« — Ce n'est pas pour sa valeur que je vous donne ce pauvre bijou... c'est comme souvenir... Il est bien à moi... il vient de ma mère... Sans cela, je n'en pourrais pas disposer...

« J'étais si profondément touché, que c'est à peine si je trouvai des paroles pour remercier... Ensuite, comme madame se dirigeait du côté de la porte, je lui demandai :

« — Est-ce que madame va sortir ?...

« — Oui, mon ami, — répondit-elle, — je sors...

« — Madame m'ordonne-t-elle de la suivre ?...

« — Non-seulement je ne vous l'ordonne pas, mais encore je vous le défends...

« — Au moins, madame rentrera bientôt...

« — Je ne rentrerai jamais...

« — Jamais!! — répétai-je, — ne pouvant pas en croire mes oreilles.

« — Jamais! — répéta madame à son tour, — jamais! dit-elle une troisième fois.

« Alors, une idée terrible me vint.

« — Mon Dieu! mon Dieu!... — balbutiai-je, — c'est que je ne sais pas tout!... c'est que monsieur le chevalier est mort, et que madame veut mourir...

« Le capuchon abaissé sur le visage de madame ne me laissait à découvert que sa bouche et son menton. Je vis sourire ses lèvres pâles... mais de quel sourire!... Ah! dussé-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais!...

« Puis, elle répondit :

« — Rassurez-vous, mon ami, votre maître n'est pas mort... S'il était mort, je pourrais vivre... »

« Ces paroles, monsieur le chevalier, ces paroles que j'ai bien entendues, ces paroles qu'il me semble entendre encore, bouleversèrent mon intelligence, anéantirent ma raison, clouèrent mes pieds sur le tapis...

« Quand je revins à moi, quand je me rappelai ce qui venait de se passer, j'étais seul dans l'appartement; madame était partie, partie pour ne plus revenir; car elle l'a dit, et, à la manière dont elle le disait, j'ai bien vu que c'était la vérité... Elle ne reviendra pas, monsieur le chevalier... elle ne reviendra jamais!... »

Jacques se tut.

Raoul garda le silence pendant quelques minutes après l'achèvement de ce lamentable récit.

— Ecoute-moi..., — dit-il ensuite à son valet, — écoute, mon bon, mon fidèle Jacques, toi qui, désormais, ne seras plus mon serviteur mais mon ami... Tout à l'heure, tandis que tu me parlais, j'ai songé à mourir... Mais mourir maintenant serait lâche!... Il faut vivre, Jacques, il faut vivre pour un double but!... D'abord pour retrouver ma bien-aimée Jeanne. ensuite pour me venger de la misérable créature qui vient de faire tant de mal...

— Ah! monsieur le chevalier, — s'écrie Jacques, — d'abord et avant tout retrouvons madame... ensuite, si Dieu le permet, il sera temps de nous venger...

— Nous la retrouverons, je te le jure!... une voix qui ne m'a jamais trompé, me le dit!...

— Que Dieu vous entende!

— Hâtons-nous donc et sortons d'ici... je semble être libre, mais je ne le suis pas... la maison est entourée d'espions et gardée à vue...

— Comment donc faire?...

— Il est probable, il est même certain, que ces espions ignorent le passage secret qui conduit à la rue du Cherche-Midi, en traversant la chambre des Mages et le passage secret... c'est par là que nous sortirons; d'ailleurs, à tout hasard, nous serons déguisés et bien armés... Malheur à ceux qui voudraient s'emparer de moi!... sur mon honneur, je te jure qu'ils ne me prendraient pas vivant!...

— Et moi aussi, monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — moi aussi, je me ferai tuer avant que vous soyez prisonnier!...

— Va, mon ami, va faire jouer les ressorts du passage secret, tandis que j'entrerai pour la dernière fois dans cette chambre à coucher, dans ce divin sanctuaire d'amour et de bonheur qui ne me reverra plus...

Jacques obéit.

Raoul, resté seul, franchit le seuil de cette chambre où il avait été si heureux!...

Chose étrange!... les âmes les plus perverses, les cœurs les plus froidement sceptiques, se fondent au feu de la douleur comme une cire dans un brasier!... Raoul qui croyait à peine en Dieu, Raoul qui n'avait pas prié depuis le jour où, chassé du château de La Tremblaye par les héritiers du sang de son père adoptif, il s'était incliné sur la tombe à peine fermée du marquis Reginald, Raoul pria Dieu et lui demanda de lui rendre sa bien-aimée... Ensuite, agenouillé devant la couche solitaire, il couvrit de ses baisers et de ses larmes l'oreiller sur lequel, pendant tant de nuits, s'était reposée la tête charmante de Jeanne, et qui conservait encore les doux parfums de ses cheveux blonds.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand Raoul se releva, il entendait plus distinctement encore cette voix de ses pressentiments, qui parlait à son âme et qui disait:

— Tu la retrouveras!...

Un peu ranimé par cette vague espérance, M. de La Tremblaye fouilla dans quelques meubles, brûla des papiers sur lesquels il ne voulait pas que la police du régent pût mettre la main, remplit d'or un petit sac de loutre marine pouvant contenir une vingtaine de mille livres, et, rejoignant Jacques qui l'attendait à l'entrée du passage secret, il gagna avec lui la chambre des Mages, dont les armoires, nous le savons, renfermaient une multitude inouïe de costumes de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs.

Là, bien certain d'être à l'abri de toute surprise, car il avait refermé les panneaux qui masquaient l'issue mystérieuse, et pour quiconque ne connaissait pas les ressorts secrets, il aurait fallu démolir la maison avant de découvrir le passage; là, — disons-nous, — il procéda, ainsi que son fidèle serviteur, à l'opération longue et minutieuse d'un déguisement complet, qui devait non-seulement modifier la tournure et l'aspect général du corps, mais, de plus, métamorphoser le visage au point de le rendre méconnaissable.

## XXIX. — DEUX SOUDARDS.

Les nécessités de sa vie aventureuse avaient rendu Raoul passé maître dans le grand art des travestissements et des transformations. Aucun acteur n'aurait su mieux que lui se grimer et, comme on dit en termes de coulisses, se *faire une tête*.

Au moment où nous le suivons dans la chambre des Mages, Raoul avait décidé de donner, à lui et à Jacques, l'apparence et la physionomie de ces vieux soudards à la demi-solde, qui, n'appartenant plus à aucun corps, font de leur costume un compromis entre l'habit militaire et le vêtement bourgeois, et conservent l'air martial et l'allure soldatesque.

Ces déguisements, outre qu'ils devaient rendre nos deux personnages méconnaissables, offraient l'inappréciable avantage de leur permettre de porter des armes sans attirer sur eux l'attention.

En quelques minutes, et à l'aide d'un liquide contenu dans l'une des innombrables fioles étiquetées et rangées en bon ordre dans une armoire, Raoul donna à son visage et à celui de son valet cette teinte bistre qui se trouve sur le visage de ces vieux soldats dont le soleil, les vents et la pluie ont tanné la peau pendant quarante ans. De longues moustaches grisonnantes arrondirent leurs crocs aux coins de la bouche. Les sourcils s'épaissirent comme par enchantement, et quelques rides se creusèrent dans le parchemin des joues. Des perruques, rudes et grises, complétèrent ces têtes *accentuées* et devenues dignes du crayon de Charlet, si Charlet avait vécu du temps de la régence.

Les figures une fois terminées, le reste n'était plus qu'un accessoire. Des habits d'uniforme bleus à revers blancs d'une coupe antique, des culottes grises, de longues guêtres noires, montant jusqu'au-dessus du genou, des chapeaux lampions fripés, à galons ternis, posés *à la crâne* sur l'oreille droite, achevèrent la métamorphose.

— Monsieur le chevalier, — s'écria Jacques en regardant son maître, — si je vous avais rencontré dans la rue, accoutré de cette façon, je ne vous aurais pas reconnu, quand bien même j'aurais pu sauver votre vie et la mienne en vous reconnaissant.

— C'est ce qu'il faut, — répondit Raoul. — Maintenant, écoute-moi, et souviens-toi de ce que je vais te dire...

— Monsieur le chevalier peut être tranquille, je me souviendrai... — répondit Jacques :

— Eh bien, jusqu'à nouvel ordre, fais-moi le plaisir de perdre l'habitude de me dire à tout propos : *monsieur le chevalier*....

— Comment donc devrai je appeler monsieur le chevalier?

— Appelle-moi *camarade*.

— Camarade?...

— Oui. C'est court et simple, comme tu vois...

— Certainement, monsieur le chevalier...

— Encore?

— Certainement, camarade... Ah! monsieur le chevalier, ça n'a l'air de rien, et cependant j'aurai bien de la peine à m'y faire...

— Tu comprends que c'est indispensable... Dans ce moment, je ne suis plus gentilhomme... nous sommes deux soudards... deux égaux... Or, si tu me donnes un titre malgré mon déguisement, autant vaudrait crier sur les toits que je ne suis pas ce que je parais être.

— Je comprends cela, camarade, et je ferai en sorte de ne point trahir votre incognito...

— C'est bien : mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?...

— Il faut non-seulement me parler familièrement, mais, de plus, me tutoyer...

— Tutoyer monsieur le chevalier... c'est-à-dire vous tutoyer, camarade!... — s'écria Jacques, — je ne pourrai jamais...

— Je te dis que c'est nécessaire...

— Mais, camarade...

— Je le veux!...

— Soit, camarade... je vous... je te tutoierai... Mais, mon Dieu! mon Dieu!... que ça sera difficile!...

— C'est une habitude à prendre. Commence tout de suite, en me disant de te boucler le ceinturon de ton épée...

— Camarade, — balbutia Jacques, — oserais-je te prier de vouloir bien me boucler le ceinturon de mon épée...

— Ce n'est pas cela, mon ami!... ce n'est pas cela le moins du monde!...

— Comment faut-il dire?...

— Il faut dire : Camarade, boucle-moi mon ceinturon.

— Mais c'est grossier!...

— Tant mieux...

— Hélas! mon Dieu! comment faire?... Enfin, je vais tâcher...

— Allons, du courage!...

— Camarade, boucle-moi mon ceinturon...

— C'est cela...

Et Raoul, se conformant à l'injonction si péniblement obtenue de son valet, attacha autour des reins de Jacques le ceinturon d'une longue épée dont la forme était complétement passée de mode, mais qui pouvait devenir, dans une main vigoureuse, une arme formidable.

— A ton tour, — dit-il ensuite, — rends-moi le service que je viens de te rendre...

Jacques aimait beaucoup mieux obéir que commander.

Il agrafa avec empressement le ceinturon du chevalier, ceinturon auquel était appendue une épée non moins longue et non moins redoutable,

— Camarade, — dit-il ensuite, — je veux te demander une faveur...

— Demande, mon ami, demande...

— Eh bien, camarade, permets-moi de ne pas te tutoyer quand nous serons seuls...

— Y tiens-tu beaucoup?

— Oh! plus qu'à toute chose au monde... en fait de choses de ce genre...

— Eh bien, j'y consens, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que, quand nous serons dans la rue, dans un endroit public, partout enfin où il sera possible de nous entendre, tu mettras dans ta familiarité beaucoup plus de fermeté et de résolution que tu ne le fais dans ce moment...

— Camarade, je te le promets... — dit Jacques d'un ton résolu. Puis il ajouta : — Monsieur le chevalier, est-ce bien ainsi?...

— C'est du moins beaucoup mieux. Maintenant, finissons-en vite, j'ai hâte de me voir hors de cette maison...

— Il me semble que nous sommes prêts...

— Pas encore complétement.

— Que vous manque-t-il donc? — insista Jacques.

— Tu vas voir. Ouvre la dernière armoire, là-bas, à main droite.

— Celle-ci?

— Oui. Que vois-tu là?

— Des armes de toutes sortes, pistolets, fusils, carabines...

— Prends deux paires de pistolets de la plus petite dimension, et mets-les sur cette table...

— C'est fait.

— Maintenant, sur le rayon d'en haut, qu'y a-t-il?

— Des boîtes de plomb rondes et dont le couvercle se visse, et des sébiles de bois.

— Dans les boîtes il y a de la poudre, dans les sébiles il y a des balles, apporte une sébile et une boîte.

— Voilà.

— A côté de ces provisions de chasse ou de guerre, n'y a-t-il pas des poires à poudre?...

— En voici deux, en corne, montées en argent.

— Remplis-les de poudre, mets-en une dans ta poche, et laisse-moi l'autre; prends aussi une douzaine de balles... pendant ce temps, je vais charger tes pistolets et les miens.

Au bout de deux ou trois minutes, Raoul et Jacques avaient chacun deux pistolets ajustés dans le ceinturon de leurs épées et cachés sous les revers de leurs habits. Avant même de mettre l'épée à la main, ils pouvaient disposer ainsi de la vie de quatre personnes.

Raoul glissa dans sa poche de derrière le sac de peau rempli d'or, puis il dit : — Nous voici complétement prêts... partons...

— Où allons-nous?...

— Je ne sais pas encore, l'essentiel est de sortir d'ici : une fois réellement et complétement libres, nous aviserons...

— Camarade, une question...

— Eh bien?...

— Si l'on cherche à nous arrêter, que faudra-t-il faire?...

— Faire feu de nos quatre coups, à bout portant, et par conséquent brûler la cervelle à quatre hommes.

— Et ensuite?...

— Tirer nos épées, nous frayer un passage, si nous pouvons, et nous enfuir...

— Et si nous ne pouvons pas?

— Nous faire tuer en nous défendant. Entre la Bastille et la mort, le choix, pour moi du moins, n'est pas douteux, j'aime mieux la mort.

— C'est compris, on agira en conséquence.

— Viens.

— Me voici, camarade, me voici...

Raoul sortit de la chambre des Mages, traversa une pièce servant d'antichambre, et ouvrit avec précaution la porte, qui, de cette antichambre, donnait sur l'escalier.

L'escalier était désert. Les deux hommes descendirent.

A l'entrée de la cour, ils rencontrèrent le propriétaire de l'*Hôtellerie du roi Salomon*, Samuel Vertamy, dit *le Père aux écus*.

Ce vieux petit juif, maigre et chauve, qui n'avait vu entrer dans son hôtellerie, de toute la journée, personne qui ressemblât, peu ou beaucoup, aux deux soudards qu'il avait sous les yeux, regarda Raoul et Jacques avec un prodigieux étonnement, et il se disposait à les interpeller d'une façon très-verte. Mais il n'en eut pas le temps. Raoul s'arrêta devant lui, et, sans prononcer un seul mot, fit une espèce de signe maçonnique. Le vieillard n'eut pas plutôt vu ce signe qu'il se déchaperonna en toute hâte de la cape de velours qui couvrait son crâne dénudé, et, se courbant aussi bas qu'il lui fut possible de le faire, il laissa passer les deux hommes.

De l'entrée de la cour à la porte de la rue, il y avait cinquante ou soixante pas environ.

Raoul franchit cet espace, en donnant à sa démarche cette allure déhanchée qui, pour nous servir d'une expression contemporaine, rendant parfaitement notre pensée, caractérise le troupier *pur sang*.

Jacques le suivit, en l'imitant de son mieux.

Raoul atteignit le seuil de la porte cochère.

Là, il s'arrêta, et, tout en tordant entre deux des doigts de sa main droite les pointes de sa moustache avec un geste inimitable, il jeta à droite et à gauche un regard rapide, sans que sa physionomie perdît son expression de profonde indifférence.

Ce regard rassura complétement le chevalier.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait rien, rien que des bourgeois affairés, rien que de paisibles flâneurs, les uns se rendant là où les appelaient leurs affaires, les autres se promenant, comme on se promène à Paris, sans but et pour tuer le temps.

Evidemment, la rue était libre.

Evidemment, les espions ne soupçonnaient pas l'existence du passage secret, reliant l'une à l'autre les deux maisons.

Raoul fit un signe à Jacques, et, lui prenant le bras, il se mit à marcher avec lui, d'un pas rapide et régulier, dans la direction de la rue Saint-Guillaume.

Et, tout en marchant, quoiqu'il eût l'âme pleine d'angoisses et le cœur déchiré, Raoul, pour se conformer à l'esprit de son rôle, fredonnait du bout des dents ce couplet bien connu d'un *noël* épigrammatique dirigé contre le premier ministre du Régent, noël qui courait les halles, les rues, les boudoirs et les ruelles, et faisait partout fureur

Plein d'audace et de zèle,
Prélat contre les lois,
En vrai Polichinelle,
Parut l'abbé Dubois!
Le bœuf s'épouvanta,
L'âne effrayé recule.
Dès qu'on eut dit son nom,
Don, don,
Un chacun s'écria,
La, la,
C'est *Dubois!* qu'on le brûle!

Bientôt les deux hommes atteignirent les quais.

Raoul les suivit, en remontant le cours du fleuve qu'il traversa sur le pont Neuf, sans ralentir son pas militairement régulier.

Jacques jugea qu'il pouvait user des droits que lui donnait la familiarité dont son maître lui avait fait une loi.

— Camarade, — demanda-t-il, — où allons-nous?

— Rue du Croissant, — répondit Raoul, — je crois que là, pour aujourd'hui du moins, il n'y a pas de danger... J'ai besoin de réfléchir une heure, à tête reposée, avant de prendre un parti...

### XXX. — RUE DU CROISSANT.

Nous savons déjà que Raoul, sous des noms d'emprunt, avait des logements mystérieux dans presque tous les quartiers de Paris.

Nous avons même pénétré dans son logis de la rue du Croissant, lorsque, par une nuit de vendredi, il y fit porter le corps de don Raymond de Vasconcellos évanoui.

La plupart de ces appartements étaient situés, à dessein, dans des maisons qui n'avaient point de portier, et ils ne pouvaient s'ouvrir depuis l'extérieur qu'en appuyant sur un ressort caché que Raoul seul connaissait.

Il avait donc toutes les meilleures raisons du monde de parier à coup sûr que les limiers les plus habiles de la police du Régent fouilleraient bien longtemps Paris avant de découvrir ce logis, où Raoul ne venait pas deux fois par an. Par ces raisons, Raoul devait s'y croire parfaitement en sûreté, au moins pendant quelques heures.

A peine arrivé, il se laissa tomber sur un siége, il cacha sa tête dans ses deux mains et il se mit à réfléchir...

En quel lieu le désespoir avait-il pu entraîner Jeanne?... Où la chercher?... Quels moyens mettre en œuvre pour avoir au moins une chance de la retrouver?...

Voilà les questions que se posait Raoul. Voilà les problèmes dont il cherchait ardemment la solution.

Et plus sa pensée s'enfonçait dans ces abîmes de doute et d'incer-

titude, plus il s'apercevait, avec une douleur écrasante, avec une épouvante sans bornes, qu'il s'égarait parmi les méandres d'un inextricable labyrinthe, et que, faute d'un fil conducteur, il allait s'y perdre à tout jamais.

En effet, Jeanne ne connaissait personne chez qui elle eût pu songer à se réfugier, Jeanne n'avait pas une amie à qui demander asile... Où donc était-elle?...

Certains couvents, à la vérité, offraient à tous les malheurs et à tous les désespoirs leur hospitalité discrète.

Mais s'il y avait au monde, en ce moment, pour Raoul, une chose impossible, c'était d'aller frapper à la porte des couvents.

Forcé de se cacher lui-même, toute démarche de ce genre le mettrait fatalement en évidence, et quand bien même il voudrait courir le risque d'une arrestation presque certaine, de quel droit tenter cette démarche?... à quel titre réclamer Jeanne de Chambard, indignement abusée par lui, et vis-à-vis de laquelle il n'avait pas même le pouvoir de réparer sa conduite infâme?

Et puis, d'instant en instant, une phrase prononcée par la jeune femme, et répétée par Jacques, venait résonner à son oreille et dans son cœur, et lui meurtrissait le cerveau comme un glas sinistre.

— Est-ce que je ne sais pas tout? est-ce que mon maître est mort? — s'était écrié Jacques.

Et Jeanne avait répondu :

— S'il était mort, je pourrais vivre...

Ainsi donc, Jeanne pensait à mourir. Ainsi donc, à cette même heure où Raoul cherchait les moyens de la retrouver, Jeanne était morte peut-être!...

Vainement le chevalier s'efforçait de chasser cette horrible pensée, elle revenait sans cesse avec une étrange persistance, et elle achevait de mettre dans son esprit le désordre et la confusion.

— Si cette inaction se prolonge une heure encore, — se dit Raoul, — je deviendrai fou!...

Et pour échapper à ce nouveau malheur qui lui semblait imminent, il résolut de se mettre sur-le-champ à l'œuvre...

Seulement, comme nul indice, même le plus minime, ne venait le guider, il lui fallait marcher en aveugle et tout attendre du hasard. Aucune situation humaine, en en conviendra, ne pouvait être plus désespérante et plus desespérée que celle-là!...

— Viens, mon ami, — s'écria-t-il en se levant tout à coup et en s'adressant à Jacques, — viens... nous allons sortir... nous allons la chercher...

— Où donc, monsieur le chevalier? — demanda le valet effrayé de l'exaltation fiévreuse qui se lisait sur le visage de son maître.

— Partout! — répondit Raoul.

Il fallait se contenter de cette réponse un peu plus que vague. Jacques suivit son maître.

§

Nous n'entrerons point avec nos lecteurs dans le détail des innombrables démarches, sans résultat possible, que le maître et le valet tentèrent pendant cette soirée et pendant les deux jours qui suivirent.

Ils parcoururent la grande ville dans tous les sens, et, vingt fois par heure, Raoul s'adressait aux marchands, debout sur le seuil de leurs boutiques, aux gagne-deniers, stationnant au coin des rues, aux mendiants qui tendaient la main, aux bateleurs qui rassemblaient autour d'eux une foule oisive.

A tous, Raoul donnait le signalement de Jeanne et demandait si l'on n'avait pas vu passer une femme qui ressemblait à ce signalement. Aucun des personnages ainsi interpellés ne riait au nez du chevalier, parce que ses longues moustaches, sa longue rapière et sa mine de soudard inspiraient une craintive déférence. Mais, quand il avait passé, bourgeois, bateleurs, commissionnaires et mendiants le suivaient du regard en haussant les épaules et en se disant :

— Il est fou!...

Le second jour, Raoul, à qui ses angoisses avaient enlevé même le sentiment du péril, poussa son insouciante témérité jusqu'à retourner à l'hôtel du Roi Salomon.

Il se fit reconnaître de Samuel, et il l'interrogea comme il interrogeait tout le monde.

Samuel n'en savait pas plus que les autres. Jeanne n'avait point paru, et la police, ayant découvert le passage secret qui conduisait à la chambre des Mages, avait, la veille, fait une perquisition dans l'hôtellerie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la police n'avait rien trouvé. Nous savons qu'il y avait pour cela de bien excellentes raisons.

Le soir de ce second jour, Raoul en rentrant dans son logis de la rue du Croissant, brisé par la fatigue et par l'insuccès, dit à Jacques :

— Nous ne pouvons continuer à vivre ainsi, mieux vaudrait cent fois mourir tout de suite que de souffrir ce que je souffre depuis deux jours... Je crois avoir trouvé le moyen d'en finir d'une manière ou de l'autre...

— Et ce moyen, monsieur le chevalier?...

— Tu le sauras; mais, en ce moment, nous avons autre chose à faire que d'entrer dans des détails inutiles...

Raoul ouvrit la bourse de peau, et il compta cinquante louis.

— Prends cet or, — dit-il à Jacques.

Jacques prit les cinquante louis et demanda :

— Qu'en faut-il faire?...

— Connais-tu, dans les environs, un loueur de chevaux?...

— Oui, monsieur le chevalier.

— Où?

— Rue Grange-Batelière.

— Va chez ce loueur, donne-lui la somme qu'il te demandera à titre de garantie, fais seller ses deux meilleurs chevaux, et amène-les dans la rue...

— J'y vais.

— Combien te faut-il de temps pour aller et pour revenir?...

— En supposant qu'il me faille parlementer avec le loueur, et que les valets d'écurie fassent très-lentement leur besogne, il me faut une heure au plus...

— C'est bien; il est huit heures et quart, à neuf heures et quart je descendrai...

— Monsieur le chevalier me trouvera promenant les chevaux de long en large devant la porte...

Jacques sortit.

Raoul, resté seul, ouvrit une garde-robe et modifia son déguisement d'une façon complète. Il conserva à la vérité ses moustaches, mais en faisant disparaître de son visage la teinte bistrée et les rides. Il remplaça les longues guêtres noires par des bottes molles à éperons. Il quitta l'uniforme de coupe antique pour un vêtement de chasse en velours noir. Enfin, une épée élégante et semblable à celle dont il se servait habituellement, prit la place de la rapière soldatesque.

Il aurait été extrêmement facile de reconnaître M. de La Tremblaye sous ce travestissement un peu trop simplifié, mais comme il faisait nuit, et comme il allait sortir de Paris, ce danger se réduisait en somme à fort peu de chose.

Il est bien entendu, d'ailleurs, que Raoul n'eut pas même la pensée de se dessaisir de ses pistolets.

Ces préparatifs achevés, le jeune homme regarda sa montre. Elle marquait neuf heures.

Il attendit quelques minutes encore, puis il descendit.

Au milieu de la rue, à vingt pas de la porte de la maison, il aperçut un groupe mobile formé d'un homme et de deux chevaux.

Il s'avança du côté de ce groupe, il dit tout bas à Jacques, au moment où il allait le rejoindre :

— C'est moi.

Puis, saisissant la bride de l'un des chevaux, il se mit rapidement en selle, tandis que son valet en faisait autant de son côté.

En voyant la nouvelle et brusque métamorphose de son maître, Jacques avait eu toutes les peines du monde à réprimer un mouvement de surprise.

— Ces chevaux sont-ils bons? — lui demanda Raoul.

— Dame!... ce sont les meilleurs de l'écurie. Pour décider le loueur à me les donner, il a fallu lui déposer les cinquante louis, et encore se faisait-il tirer l'oreille... Je n'affirme pas que les pauvres bêtes soient des animaux de très-pure race, mais ils semblent vigoureux, et je crois qu'ils feraient sans peine une douzaine de lieues d'ici à demain matin.

— C'est plus qu'il ne faut, — dit Raoul en rendant la main à sa monture qui partit à un trot très-rassurant.

### XXXI. — EFFRACTION ET ESCALADE.

Le projet de Raoul était simple. Peut-être n'offrait-il pas de grandes chances de succès, mais enfin c'était une branche à laquelle le jeune homme se raccrochait au milieu du naufrage de ses espérances.

Il voulait se rendre au vieux manoir de la Baume, que nos lecteurs connaissent sous le nom de *Château des Fantômes* et de *Château Maudit*.

Là, il convoquerait le ban et l'arrière-ban de ses complices les faux monnayeurs, et, leur parlant avec cette autorité suprême à lui transmise par la pauvre reine Emeraude, il les lancerait dans Paris, avec la mission de prodiguer l'or, et avec la promesse d'une énorme récompense à qui trouverait les traces de Jeanne disparue.

Presque tous les faux monnayeurs étaient des bandits émérites, qu'anciens hauts faits avaient mis en bonnes relations avec les agents subalternes de la police, agents recrutés à cette époque parmi les malfaiteurs intelligents qui, en faisant *leur soumission*, achetaient l'impunité de leurs crimes passés au prix des services qu'ils pouvaient rendre.

Grâce au concours de tous ces hommes, concours qui serait actif puisqu'il serait chèrement payé, il n'était véritablement point impossible de parvenir à mettre la main sur l'extrémité de ce fil d'Ariane vainement cherché jusque-là.

Jacques, mis au fait de ce projet par son maître, trouva que l'idée était bonne.

Cependant les deux cavaliers étaient sortis de Paris au grand trot de leurs montures.

Ils avaient dépassé Nanterre, ils avaient traversé Rueil endormi, ils avaient laissé derrière eux ce château presque royal, sur lequel planait encore l'ombre terrible et toute-puissante du grand cardinal.

Ils passaient devant cette forêt qui devait faire place un jour au parc de la Malmaison. La Malmaison! demeure de cette bonne et charmante impératrice qui n'a laissé que de doux et touchants souvenirs!...

Ils atteignaient Bougival, qui ne mirait point alors dans les eaux calmes de la Seine tant de gracieuses et coquettes villas.

Jusqu'au moment où furent dépassées les dernières maisons de ce village, Raoul avait maintenu son cheval à une allure égale et rapide.

Mais alors il appuya sur la bride, et l'animal docile ralentit aussitôt son pas.

Jacques, qui tenait sa monture à une distance respectueuse, supposant que son maître voulait lui parler, fit entendre un *Hop!* sonore et se trouva, en une ou deux secondes, à côté de lui.

— Mon ami, — lui dit Raoul en s'arrêtant tout à fait, — ne connaîtrais-tu pas un chemin qui puisse nous conduire à Saint-Germain sans continuer à suivre cette route?...

— Non, monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — je n'en connais pas...

— Tant pis! — murmura Raoul.

— Monsieur le chevalier me permet-il de lui demander pour quel motif il désire changer de direction?...

— Ne comprends-tu donc pas, — dit le jeune homme d'une voix basse et lente, — ne comprends-tu donc pas qu'en passant devant le Petit-Chastel, devant la maison de Jeanne, mon cœur va se briser?..

— Du courage, mon pauvre maître!... du courage!... — balbutia Jacques, — rien n'est perdu, rien n'est désespéré, vous reverrez madame...

— Le crois-tu donc véritablement?

— Oui, monsieur le chevalier, oui, je le crois, oui, j'en suis sûr!... — répliqua Jacques, faisant ainsi parade d'une confiance qu'au fond il était loin d'éprouver.

— Que Dieu t'entende! — dit Raoul. — Passons devant cette maison, puisqu'il le faut, mais passons vite, car, en vérité, je me sens faible comme un enfant...

Et, approchant ses deux éperons des flancs de son cheval, il l'embarqua au plus impétueux galop.

De Bougival à cet endroit, qui s'appelle aujourd'hui le *Bas-Prunet*, et où se trouvait alors le Petit-Chastel, la distance est courte. La monture de Raoul dévorait l'espace, comme le coursier fantastique de la ballade de Bürger. Au bout de quelques minutes, la maison des Chambard apparaissait comme une masse plus sombre, au milieu des profondes ténèbres d'une nuit sans lune.

Pour la seconde fois, Raoul ensanglanta avec les molettes de ses éperons les flancs de son cheval, et voulut passer en détournant la tête.

Mais une invincible attraction, plus forte que sa volonté, attachait ses yeux sur la façade de cette demeure dont il avait payé jadis l'hospitalité par une lâche trahison...

Soudain il poussa un cri sourd, et, comme les chefs arabes dans leurs étranges *fantasias*, il arrêta net l'élan furieux de son cheval qui bondit de côté, manqua des quatre jambes et tomba.

Raoul se dégagea rapidement des étriers, laissa sa monture à l'abandon, et s'élança vers la porte du Petit-Chastel.

Jacques, qui moins bien monté arrivait seulement, et qui se demandait si un accès de véritable folie venait de s'emparer de son maître, leva à son tour les yeux sur la maison et, à son tour, poussa un cri...

C'est qu'une faible lumière brillait à l'une des croisées du premier étage, derrière les petits carreaux sertis de plomb de cette pièce qui avait été la chambre virginale de Jeanne de Chambard!... Or, qui donc, excepté Jeanne elle-même, pouvait se trouver dans cette maison et dans cette chambre, en ce moment et à cette heure?...

Raoul, nous l'avons dit, s'était élancé vers la porte; mais, quand il eut atteint cette porte, il s'arrêta, semblant hésiter sur ce qu'il avait à faire...

Jacques, qui venait d'attacher à une branche d'arbre les brides des deux chevaux, rejoignit son maître et lui demanda tout bas :

— Monsieur le chevalier, faut-il frapper?...

— Gardons-nous-en bien, — répondit Raoul du même ton. — Si Jeanne est là, si elle ne veut pas me voir, et si elle se doute que j'arrive, elle s'enfuira et je la perdrai de nouveau...

— Comment donc faire?...

— Entrer sans qu'on nous ait ouvert...

— C'est presque impossible...

— Rien n'est impossible quand on sait vouloir!...

— Mais, monsieur le chevalier, cette porte est en bois de chêne, elle est massive et garnie de clous énormes, elle défierait un assaut.

— Essayons de démonter la serrure...

— Les vis sont en dedans et n'offrent, de ce côté, aucune prise...

Raoul, forcé de convenir que Jacques avait raison, réfléchit pendant une minute.

— Eh bien, — dit-il ensuite, — si nous ne pouvons entrer par devant, nous arriverons par derrière...

Et, suivi de Jacques, il fit rapidement le tour de l'enclos assez vaste qui s'étendait au loin de l'autre côté de la maison.

Cet enclos était défendu par une muraille élevée, qu'il ne fallait point songer à escalader sans cordes et sans échelle, mais dans cette muraille se trouvait pratiquée une petite porte donnant accès dans la campagne, et c'était sur cette porte que comptait Raoul. Elle était fermée en dedans, mais son bois mince et déjà vermoulu n'offrait qu'une médiocre résistance, et, d'ailleurs, le bruit des tentatives qu'on ferait contre elle ne pouvait arriver jusqu'à la maison.

Raoul, qui d'une seule main l'ébranlait sans peine, dit à Jacques de lui procurer deux morceaux de bois.

Jacques se mit immédiatement à l'œuvre, et, en quatre coups de sa gigantesque rapière, il coupa deux jeunes arbres dans la haie voisine.

L'extrémité des deux petits arbres fut introduite entre le seuil de pierre et les planches inférieures. Raoul et Jacques pesèrent avec ensemble, le bois craqua, la serrure cria, les gonds ébranlés gémirent, la porte oscilla pendant une seconde, puis tomba sur la terre humide.

Le maître et le valet étaient dans l'enclos, mais ils n'étaient pas encore dans la maison.

Une difficulté plus grande que celle dont ils venaient de triompher se présentait.

Heureusement Jacques se souvint qu'en rôdant dans l'enclos, à l'époque où le chevalier, blessé et presque mourant, se trouvait au Petit-Chastel, il avait vu de longues échelles sous un hangar.

Il s'orienta, chercha le hangar, le trouva sans peine, et revint, apportant une échelle qui atteignait et même dépassait les fenêtres du premier étage.

— Je vais monter, — dit alors Raoul, — je briserai un carreau, j'ouvrirai la fenêtre, et, quelle que soit l'épouvante que j'inspire à Jeanne, si c'est bien Jeanne en effet qui se trouve dans cette maison, elle n'aura pas le temps de fuir, puisque je me trouverai au même étage que sa chambre...

— Mais, monsieur le chevalier, — hasarda Jacques, — madame croira certainement que ce sont des bandits qui viennent l'assaillir.

— Tant mieux!...

— Ah! — fit Jacques très-étonné.

— Eh! sans doute, — reprit Raoul. — Si profonds que soient l'effroi et la haine que j'inspire à Jeanne, elle aimera toujours mieux voir apparaître mon visage que celui d'un voleur ou d'un assassin...

— Je ne pensais pas à cela, — répondit Jacques, — et monsieur le chevalier a raison... Je vais tenir l'échelle...

Raoul se débarrassa de ses moustaches postiches qu'il avait conservées et qui, sans le métamorphoser entièrement, changeaient cependant beaucoup sa figure.

Ceci fait, il gravit rapidement l'échelle.

Il enveloppa son poignet dans son mouchoir de poche pour enfoncer un carreau sans se couper aux débris du verre. Par un bonheur inouï, le carreau mal scellé dans son alvéole de verre céda sans se briser et par conséquent sans faire de bruit.

Raoul le prit et le jeta dans le jardin.

Passant ensuite son bras dans l'ouverture qu'il venait de pratiquer, il ouvrit la croisée et, enjambant lestement l'appui, il se trouva dans l'intérieur de la maison, dans une pièce qu'il savait encombrée d'objets de rebut et de meubles sans destination.

Les ténèbres du dehors étaient épaisses, nous l'avons dit, mais le regard s'y accoutumait peu à peu.

Quant aux ténèbres de l'intérieur, nous ne saurions les comparer qu'à celles d'un four ou d'une caverne. Raoul n'avait donc, pour se guider, que ses souvenirs, très-imparfaits d'ailleurs, de la distribution des pièces du premier étage.

Il n'ignorait pas que la pièce dans laquelle il se trouvait avait une porte sur un couloir qui coupait la maison en deux parties égales. Une des portes de ce couloir ouvrait la chambre de feu madame de Chambard, chambre par laquelle il fallait passer pour arriver à celle de Jeanne.

Il savait cela, répétons-nous; mais il ne se rendait compte que d'une façon extrêmement vague de la situation de ces diverses ouvertures.

Et cependant, quoi qu'il en eût dit à Jacques, il tenait beaucoup à ne produire aucun bruit qui pût épouvanter la jeune femme et lui faire croire à quelque effrayante agression nocturne. Il se dirigea donc à tâtons, les mains étendues, et suivant de son mieux la muraille. Il ne tarda guère à arriver à la porte qui donnait sur le couloir et qui n'était fermée qu'au pêne.

Une fois dans le couloir, suivant toujours le mur qui lui servait de guide et d'appui, et étouffant le bruit de ses pas, il atteignit l'entrée de la chambre de Madeleine de Chambard.

La porte n'était pas fermée. Il pénétra dans cette pièce.

En face de lui, devait se trouver la chambre de Jeanne.

Raoul s'arrêta pendant un instant.

Au milieu de l'obscurité compacte qui l'enveloppait, une faible raie lumineuse, dessinant la ligne inférieure de la porte qui se trouvait vis-à-vis de lui, indiquait que derrière cette porte devait se trouver l'objet de ses recherches.

Tout à coup Raoul tressaillit, se retourna brusquement, et promena autour de lui un regard effaré qui cherchait à percer les ténèbres insondables. Il lui semblait qu'il n'était plus seul, il lui semblait que quelqu'un se trouvait près de lui. Un bruit bizarre, régulier, monotone, semblable au martellement cadencé du balancier d'une horloge de village, frappait son oreille et semblait grandir de seconde en seconde.

Raoul fit deux pas en avant. Le bruit le suivit.

Raoul recula. Le bruit parut reculer en même temps que lui.

Certes, Raoul était brave! eh bien, en ce moment un petit frisson courut dans ses cheveux et quelques gouttes de sueur froide perlèrent à ses tempes. Il s'attendait presque à voir surgir en face de lui l'un de ces spectres dont il avait si souvent en lui-même raillé les fantasmagoriques évocations. Il s'attendait à ce que la forme pâle et sanglante de Madeleine de Chambard allait se dresser entre lui et la porte de Jeanne...

Mais il ne vit rien, rien que les ténèbres, et il se prit à sourire, d'un sourire involontaire et dédaigneux, en découvrant quel était ce bruit qui l'avait épouvanté.

C'était celui des battements sourds et impétueux de son cœur !

— Allons! — se dit Raoul, — du courage!...

Et il ouvrit la dernière porte. Mais à peine en avait-il franchi le seuil qu'il s'arrêta en joignant les mains et en poussant un cri d'angoisse.

Raoul ne s'était point trompé, il retrouvait Jeanne. — Jeanne était là à quelques pas de lui...

Mais était-elle vivante?...

XXXII. — VIVANTE OU MORTE.

Dans la chambre faiblement éclairée par la lueur d'une petite lampe de cuivre, placée sur un antique bahut, sur le lit de chêne noir aux lourds rideaux de lampas sombre, la jeune femme, étendue, paraissait endormie ou morte.

Avant de se coucher sur ce lit, elle avait revêtu l'une de ses parures de vierge, une robe blanche sans ornements. Son visage était pâle, à ce point de pouvoir lutter avec la blancheur mate de la robe. Les longs cils de ses paupières abaissées faisaient ombre sur ses joues, qu'encadraient les masses dorées de ses longs cheveux. Ses deux petites mains, qu'on eût dit taillées dans l'albâtre le plus pur, tant elles étaient incolores, se croisaient chastement sur sa poitrine.

Ainsi posée, dans cette attitude sculpturale, avec sa robe qui s'étendait en longs plis depuis son cou jusqu'à ses pieds, avec ses mains jointes, avec cette blancheur marmoréenne de sa chair et de ses vêtements, Jeanne de Chambard ressemblait à s'y méprendre à l'une de ces statues que nos ancêtres couchaient sur les tombes des jeunes reines mortes à vingt ans, dont ils voulaient éterniser les traits.

Raoul sentit un voile de pleurs s'abaisser entre ses regards et cette couche funèbre. Des sanglots montèrent de son cœur à ses lèvres, il tomba à genoux, et, se traînant jusqu'au chevet du lit, il saisit une des mains de Jeanne. Cette main était tiède, mais on sentait qu'elle allait se refroidir...

Jeanne était vivante encore, cependant on comprenait qu'elle allait mourir...

— Oh! ma bien-aimée... ma bien-aimée... — murmura Raoul, — si tu t'en vas de ce monde, je vais te suivre...

Jeanne fit un mouvement et ouvrit les yeux. Dans le regard qu'elle attacha sur Raoul il n'y avait pas de colère.

— Mon ami, — dit-elle, d'une voix si faible qu'il fallait le profond silence de la nuit pour la rendre distincte, — je suis heureuse que vous soyez venu... au moins je puis vous dire que je vous pardonne du fond de mon cœur, et que je ne me souviens plus du mal que vous m'avez fait... et puis, grâce à vous, n'est-ce pas? mon pauvre corps reposera en terre sainte!

— Mais tu ne mourras pas! — s'écria Raoul, — je ne veux pas que tu meures!...

Un sourire doux et triste vint aux lèvres de Jeanne.

— Je ne veux pas vivre... — dit-elle.

— Pourquoi ne veux-tu pas vivre?... Tu ne m'aimes donc plus?

— C'est parce que je vous aime encore, mon ami, qu'il faut que je meure...

— Quoi!... tu m'aimes, et tu veux mourir!...

— Je n'ai pas le droit de vous aimer, Raoul, je ne suis pas votre femme, je suis une malheureuse fille déshonorée... à qui vous ne pouvez pas rendre l'honneur... Ma place n'est plus en ce monde... elle est auprès de Dieu, qui me pardonnera peut-être le crime involontaire de ma vie, et le crime volontaire de ma mort...

— Jeanne, au nom de ce Dieu en qui tu espères et en qui je crois, ne parle pas ainsi!... Tu sais bien que je suis le seul coupable!... Oui, je suis un misérable!... oui, j'ai commis une action infâme; mais si je t'ai trompée, c'est que je t'aimais... c'est que mon respect pour toi était sans bornes, comme mon amour... c'est que je savais bien que tu mourrais plutôt que de devenir ma maîtresse...

— Et vous ne vous trompiez pas, Raoul, puisque, vous le voyez, j'ai été votre maîtresse, et à cause de cela je veux mourir...

— Mais puisque tu dis que tu me pardonnes!...

— Oh! oui, je vous pardonne, et de toute mon âme! Dieu le sait, Dieu le voit...

— Quand on pardonne, on a pitié... on ne punit pas!... et tu veux me briser le cœur!...

— Je veux vous rendre à cette autre femme, à qui vous appartenez légitimement...

— Oh! ne me parle pas de cette femme! ne me parle pas de cette infâme créature qui ne vit que pour mon malheur et pour ma perte!...

— Vous êtes son mari, Raoul... entre elle et vous je suis un obstacle... rien ne doit séparer ceux que Dieu lui-même a unis... l'obstacle doit disparaître, et, je vous le répète, je n'ai pas le droit de vivre...

— Ainsi, c'est volontairement que tu meurs?...

— C'est volontairement, oui, Raoul.

— Mais ne sais-tu donc pas que Dieu n'a permis à aucune de ses créatures de disposer de sa vie?... ne sais-tu donc pas que le suicide est un crime?...

— Je le sais, mais, je vous l'ai déjà dit, j'espère que Dieu me pardonnera ma mort...

— Et te pardonnera-t-il aussi la mienne?... — s'écria Raoul en saisissant un des pistolets qu'il portait au ceinturon de son épée.

Jeanne se souleva sur son coude, et balbutia avec une expression de profond effroi :

— Raoul... Raoul... au nom du ciel, que voulez-vous dire?...

— Je veux dire que si tu meurs, je mourrai le premier!... je veux dire que je jure, par mon amour et par mon désespoir, de me briser le crâne, là, sous tes yeux, si tu ne me jures pas de vivre?...

Et, joignant le geste aux paroles, Raoul arma son pistolet, mit le doigt sur la détente, et appuya contre son front l'extrémité du canon.

— Eh bien, oui!... — s'écria la jeune femme, enfin vaincue par son épouvante et par cette suprême preuve d'amour... — eh bien, oui... je vivrai... mais, au nom du ciel! ne te tue pas!...

Raoul laissa tomber son arme, puis, saisissant Jeanne dans ses bras, il l'appuya contre sa poitrine avec ardeur.

— Et, maintenant, — demanda-t-il, — dis-moi vite... dis-moi bien vite ce qui te tue! Est-ce le poison?...

— Non... — répondit Jeanne en baissant ses grands yeux.

— Mais qu'est-ce donc?...

La jeune femme hésita pendant une seconde, — ensuite elle répondit, ou plutôt elle balbutia :

— C'est la faim...

— La faim!... — répéta Raoul atterré.

— Oui... depuis trois jours... depuis le moment où j'ai quitté ta demeure... je n'ai pas mangé...

— Oh! malheureuse... malheureuse enfant!... — dit Raoul en se meurtrissant le front et en replaçant Jeanne sur le lit.

Puis il saisit la petite lampe, s'élança hors de la chambre, traversa le couloir, et, ouvrant une fenêtre qui donnait sur le jardin, il cria à Jacques, déjà étonné et presque effrayé de la longue absence de son maître :

— Monte à cheval, cours à la plus prochaine maison, frappe jusqu'à ce qu'on s'éveille, propose de l'or, tout l'or que tu as dans tes poches, pour un morceau de pain et pour une bouteille de vin; et si l'on ne veut pas t'ouvrir, et si l'on ne veut pas te vendre, enfonce la porte et prends de force ce qu'on t'aura refusé... il y va de la vie et de la mort... Va donc, et, s'il le faut, tue ton cheval!...

— J'y vais, monsieur le chevalier, j'y vais! — répondit Jacques, qui déjà courait de toute la vitesse de ses jambes vers le fond du jardin.

Une minute après, Raoul entendait l'impétueux galop d'un cheval s'éloigner dans la direction de Bougival.

M. de La Tremblaye revint alors auprès de Jeanne.

Épuisée par les émotions qui venaient de succéder à trois journées de jeûne meurtrier, la pauvre enfant semblait évanouie, et c'est à peine si une respiration faible et irrégulière soulevait à de longs intervalles sa poitrine amaigrie. Ses paupières s'étaient refermées sur ses grands yeux, et, si la pâleur du marbre pouvait augmenter, nous dirions qu'elle était encore plus pâle qu'au moment où Raoul était entré dans sa chambre pour la première fois.

Il s'agenouilla de nouveau devant le lit, et il approcha sa bouche de l'une des mains de la jeune femme. Jeanne sentit une larme brûlante tomber sur cette main, qu'elle eut la force de soulever et d'appuyer contre les lèvres de Raoul.

Quelques minutes se passèrent ainsi.

Le cœur trop plein de M. de La Tremblaye ne lui permettait pas de prononcer une seule parole, et d'ailleurs, dans l'état d'épuisement où se trouvait Jeanne, mieux valait ne point la forcer à lui répondre.

Le bruit du galop, qui s'était perdu dans l'éloignement, se fit entendre de nouveau et se rapprocha. Jacques revenait. Raoul prit la lampe et descendit pour ouvrir la porte qui donnait sur la rue.

## XXXIII. — LA FUITE.

Au moment où cette porte tournait en grinçant sur ses gonds rouillés, Jacques descendait de cheval et attachait sa monture à un anneau de fer scellé dans la muraille.

— Alerte! monsieur le chevalier, — cria-t-il, — alerte!... — c'est le bon Dieu qui a voulu que vous eussiez besoin de m'envoyer là-bas...

— Qu'y a-t-il donc?... — demanda Raoul stupéfait.

— Pas un mot... pas une question... Montez... prenez madame... portez-la... sautons à cheval et fuyons...

L'accent impératif du valet parlant à son maître indiquait, mieux que toutes les explications du monde, l'imminence du péril.

Raoul n'interrogea pas, mais il obéit.

En trois élans il était au premier étage et dans la chambre de la jeune femme; il prit Jeanne entre ses bras, et, chargé de ce léger fardeau, il descendit plus rapidement encore qu'il n'était monté. Jacques l'attendait, tenant les deux chevaux par la bride.

— Monsieur le chevalier, — lui dit-il, — fermez la porte, mais n'éteignez pas la lumière... En voyant ces clartés intérieures, ils croiront qu'il y a du monde dans la maison, ils perdront du temps à forcer la porte, et cela nous donnera de l'avance...

Raoul fit ce que Jacques lui disait de faire.

Le valet reprit :

— Mettez-vous en selle, monsieur le chevalier, et je vous donnerai madame...

Et, en effet il souleva Jeanne et la coucha en quelque sorte sur le bras gauche de Raoul, qui prit les rênes de la main droite. La tête de la jeune femme reposait doucement sur la poitrine de M. de la Tremblaye.

— Maintenant, — poursuivit Jacques qui venait de sauter à cheval, — à fond de train, monsieur le chevalier!... à fond de train!... Mais, d'abord, penchez-vous et écoutez...

Raoul prêta l'oreille.

On distinguait, venant du côté de Bougival, une rumeur sourde et grandissante, composée de plusieurs bruits différents. C'était le roulement d'un carrosse, — le galop de plusieurs chevaux, — un cliquetis d'armes.

— Vous entendez? — demanda Jacques.

— Oui.

— Je vous expliquerai tout... partons...

Raoul et Jacques éperonnèrent leurs montures et s'éloignèrent rapidement, en ayant soin de suivre les côtés gazonnés du chemin, afin d'éviter la sonorité et les étincelles produites par les sabots ferrés, frappant la route dure et caillouteuse.

Au bout d'une demi-heure de course non interrompue, ils se trouvaient tout près de la montagne que couronne Saint-Germain. A leur droite, ils avaient toujours la Seine, et, à leur gauche, la lisière de grands bois, aujourd'hui disparus, qui allaient rejoindre la forêt de Marly-le-Roi.

Raoul ralentit aussitôt l'allure de son cheval.

— As-tu le pain et le vin?... — demanda-t-il à Jacques.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Alors, entrons dans le bois... Si l'on nous poursuit, nous devons avoir déjà une énorme avance, et quelques minutes d'arrêt ne sont rien...

Les deux hommes poussèrent leurs chevaux dans le fourré, et Jacques tendit à Raoul un petit pain et un flacon de vin.

Raoul approcha le flacon des lèvres de la jeune femme et lui fit boire une gorgée de son contenu.

— Ah! c'est la vie..., — balbutia Jeanne, — c'est la vie...

Raoul brisa le pain en plusieurs morceaux, et donna à la pauvre affamée le plus petit de ces morceaux.

— Mange lentement, chère bien-aimée, — lui dit-il en même temps; — après un jeûne de trois jours, rien au monde ne serait plus dangereux que de se hâter trop...

— Encore... encore un peu... — répondit Jeanne à qui ce commencement de nourriture faisait sentir plus violemment sa faim.

Raoul lui donna un second morceau de pain, et lui fit boire une nouvelle gorgée de vin.

— Encore... encore un peu...— murmura Jeanne pour la deuxième fois.

— Dans une heure, ma chérie..., — répondit tout bas Raoul en effleurant de ses lèvres la petite oreille de la jeune femme, — en ce moment, c'est assez.

Les deux cavaliers regagnèrent la route et reprirent leur marche rapide. Mais bientôt ils atteignirent la terrible montée de Saint-Germain qu'il n'était possible de gravir ni au galop, ni au trot, et Raoul profita de ce ralentissement forcé dans l'allure de leurs chevaux pour interroger Jacques.

— Monsieur le chevalier,— répondit ce dernier,— voici ce qui s'est passé, et jamais personne ne m'ôtera de l'esprit que c'est un miracle, un vrai miracle qu'a fait le bon Dieu pour nous sauver tous... Vous souvenez-vous d'avoir remarqué, presque en face de la machine de Marly, une petite maison sur le bord de la route toute seule sous de grands arbres?...

— Oui, dit Raoul.

— Au-dessus de la porte de cette maison, — continua Jacques, — il y a un paquet de branches de houx, ce qui veut dire que c'est un cabaret. Je descendis de cheval et je frappai, bien convaincu qu'on serait longtemps sans me répondre... Eh bien, pas du tout, au premier coup, on m'ouvrit. Il y avait de la lumière dans l'intérieur, et deux personnes, un gros homme qui tenait encore le loquet de la porte, et un petit garçon de douze à quinze ans, endormi sur une chaise au coin de la cheminée.

« Je tenais mon cheval de la main gauche, de la droite je tendis un écu au gros homme en lui disant :

« — Donnez-moi du pain, mon brave, et du vin dans une bouteille.

« — Tout de suite, — répondit-il. — Mais est-ce que vous n'entrez pas?...

« — Non... non... je n'ai pas le temps... repris-je.

« — Vous êtes de la bande des gens de justice, pour sûr... — fit-il en allant prendre un pain dans la huche et une bouteille dans le buffet.

« Ces mots : *gens de justice*, me firent dresser l'oreille. A tout hasard, je répondis :

« — Oui... parbleu! j'en suis...

« Il revenait avec le pain et la bouteille, et, en me les donnant, il me demanda :

« — L'affaire tient toujours pour cette nuit?...

« — Toujours...

« J'aurais voulu en savoir plus long, mais, dans le trouble de mon esprit, je ne trouvais pas de manière adroite de l'interroger.

« Heureusement il ajouta :

« — Tenez, voilà mon fieu Nicolas, qui dort là sur cette chaise et qui doit conduire toute votre bande au Petit-Chastel, à la maison des dames de Chambard... on lui donnera un écu pour ça...

« J'en savais assez. D'un bond je me remis en selle.

« — Et votre monnaie? — me dit le gros homme.

« — J'en fais cadeau au fieu Nicolas.

« — Eh bien, vous êtes un bon compagnon, vous, je boirai un coup à votre santé...

« — Merci.

« J'allais partir.

« Le gros homme se pencha en dehors de la maison.

« — Tenez, tenez, dit-il, voilà vos gens qui arrivent... le carrosse, les exempts... les cavaliers de la maréchaussée... les entendez-vous?...

« — Très-bien...

« — Vous ne les attendez pas?...

« — Non, je ne suis pas à mon poste ici, et j'y cours... Ne dites pas que vous m'avez vu, vous me feriez casser...

« — Dormez tranquille... ni vu ni connu...

« J'avais acheté la discrétion de ce brave cabaretier avec la monnaie d'un écu de trois livres!... Je lançai mon cheval ventre à terre.

« Monsieur le chevalier sait le reste... »

Raoul lâcha la bride qu'il tenait, nous le savons, de la main droite. Il saisit la main de Jacques et il la serra, malgré la respectueuse résistance de ce dernier.

— Mon ami, — lui dit-il, — tu nous as sauvés!...

— Ah! monsieur le chevalier, — murmura Jacques, — ne me dites pas cela, sinon vous allez me faire pleurer comme un veau!...

— Brave cœur,— continua Raoul,— si jamais j'atteins le bonheur, je t'en ferai largement ta part!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant le récit qui précède, les cavaliers étaient arrivés au sommet de la montée de Saint-Germain, et ils se trouvaient auprès de ce château célèbre dont Louis XIV avait offert l'hospitalité à Jacques II.

Là, toute trace de danger disparaissait pour les fugitifs, car Raoul et Jacques pouvaient quitter enfin la grande route, et ils connaissaient dans la forêt des chemins qui, depuis Saint-Germain, conduisaient au château de la Baume.

Or, en admettant même que les gens de police eussent suivi leurs traces jusque-là, il était aussi impossible de continuer de nuit la poursuite dans l'inextricable réseau des chemins se coupant et se croisant, que de décrocher une étoile du ciel.

Raoul pensa donc qu'il pouvait sans imprudence laisser souffler les chevaux fatigués par une course déjà longue, et donner à Jeanne un peu de nourriture.

Ensuite il se remit en marche, mais à une allure plus modérée.

Il pouvait être quatre heures du matin, et déjà une lueur indécise commençait à rendre transparents du côté de l'orient les voiles sombres de la nuit, quand nos cavaliers sortirent de la forêt.

En face d'eux, à quelques milliers de pas, on distinguait confusément une grande masse noire de forme étrange et presque fantastique. Cette masse noire était le but auquel tendaient les fugitifs, c'était le château de la Baume.

XXXIV. — LA TOUR CARRÉE.

Quelques minutes suffirent à nos trois personnages pour atteindre la cour d'honneur du château, cette cour sinistre dont les ténèbres cachaient en ce moment les ruines désolées. Là, il fallut mettre pied à terre.

— Chère enfant bien-aimée, — dit Raoul à Jeanne, tandis que Jacques conduisait les chevaux dans l'une des écuries qui se trouvaient à quelque distance, — te sens-tu la force de marcher, ou bien veux-tu que je te porte encore?

— Il me semble, mon ami, — répondit Jeanne, — il me semble qu'en m'appuyant sur toi, j'aurai la force... Nous n'allons pas loin, je pense?...

— Non, tout près...

— Eh bien, marchons...

Jeanne passa ses deux bras autour de l'un des bras de Raoul, et, soutenue par lui, elle le suivit d'un pas lent et mal assuré.

Nos lecteurs se souviennent-ils de la première entrée du chevalier de La Tremblaye dans le *château des Fantômes*, sous la conduite de la reine Emeraude?... Nous aimons à le croire, car nous comptons sur l'exactitude de leurs souvenirs pour nous épargner les redites d'une seconde description.

Depuis l'époque, éloignée déjà, de cette visite aux murs croulants de la Baume, rien n'était changé dans le vieux manoir. Quelques pans de muraille, encore debout alors, étaient tombés, le lierre avait épaissi son manteau verdoyant et destructeur, voilà tout.

Raoul dirigea Jeanne vers l'un des angles de la cour. En cet endroit, les décombres étaient amoncelés jusqu'à la hauteur des ouvertures béantes du premier étage. Parmi les décombres on avait pratiqué une sorte de tranchée étroite, profonde, tortueuse. Cette tranchée aboutissait à une poterne percée dans la muraille épaisse de cette haute tour carrée que nous connaissons, sentinelle géante, seule debout et presque intacte au milieu des debris qui jonchaient le sol autour d'elle. La porte était en bois de chêne, bardée de fer, et comme celle du Petit-Chastel, elle pouvait défier un assaut.

Nous savons que Raoul, qui ne venait que rarement au château de la Baume, y était cependant sans cesse attendu, en sa qualité de chef suprême des faux-monnayeurs.

Arrivé devant cette porte, il frappa dans ses mains par trois fois, en espaçant chacun de ses coups. La porte s'ouvrit d'elle-même.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lecteurs que rien n'était plus hideux et plus lugubre que la pièce humide et voûtée qui formait le rez-de-chaussée de la vieille tour?

Une lampe de fer, accrochée à la muraille, éclairait vaguement les enfoncements noirs et les pierres de taille verdâtres et moussues.

Jeanne ferma les yeux avec effroi, et Raoul la sentit tressaillir à son bras. Alors se passa ce qui s'était passé jadis avec Emeraude.

La voûte s'entr'ouvrit, et de cette ouverture jaillit une lumière vive. En même temps, une petite échelle de fer à rampe de soie descendit de l'étage supérieur et vint appuyer son extrémité sur les dalles, aux pieds de Jeanne.

Si élégante que fût cette échelle, Jeanne était évidemment trop faible pour la gravir.

Raoul la reprit dans ses bras, et la transporta dans un ravissant petit salon que nous avons cru décrire autrefois d'une façon suffisante en disant qu'il renfermait les mille et une merveilles du luxe le plus raffiné.

Un escalier de fer, appuyé contre une des murailles tendue de soie des Indes, escalier d'une si merveilleuse légèreté qu'on aurait pu le comparer à une dentelle noire, conduisait à la chambre à coucher située au second étage de la tour.

Dans la profonde cheminée brûlait un feu solide et permanent, qu'on entretenait chaque nuit avec des bûches qui étaient de véritables troncs d'arbres.

Raoul étendit dans un moelleux fauteuil, tout auprès de la cheminée, Jeanne, que l'air vif et le froid de la nuit avaient glacée sous ses légers vêtements.

— Ah! — murmura-t-elle en présentant ses mains à la flamme, — ah! que ce feu fait de bien!...

Et la jeune femme s'abandonna, avec une joie enfantine, aux douces voluptés de la chaleur.

A la voir ainsi, souriante malgré sa pâleur, on eût dit qu'en effet tout souvenir de ce qui s'était passé depuis la nuit de l'évocation venait de s'effacer de son esprit sans y laisser de traces, comme s'évapore une vapeur nocturne aux premières clartés du matin.

— Mon amie, — lui demanda Raoul, — souffres-tu?

— Non... seulement j'ai faim... j'ai bien faim... Ne pourrais-je donc manger un peu?...

De même qu'un grand feu brûlait sans cesse dans la cheminée du salon et dans celle de la chambre à coucher, un repas était toujours prêt, en prévision de la venue possible du maître.

Raoul, comme avait fait Emeraude autrefois, prit un sifflet d'or sur un meuble coquet. Il approcha ce sifflet de ses lèvres et il en tira à trois reprises un son doux et prolongé.

Alors, et par l'effet d'un ingénieux mécanisme, la trappe par laquelle était descendue l'échelle de fer et de soie s'ouvrit toute seule.

Par cette ouverture une table toute servie fit son entrée, et la trappe se referma. La tour carrée du château des Fantômes était machinée comme le théâtre du Cirque. La table qui venait d'apparaître de cette façon était chargée d'une foule de mets délicats et de vins exquis. Raoul brisa quelques morceaux d'un pain de fleur de farine, dans une écuelle de vermeil. Sur ce pain il versa huit ou dix cuillerées d'un consommé fumant, et il fit prendre à Jeanne ce potage réparateur. Un petit verre de vin d'Espagne compléta le souper.

Dans l'état de faiblesse où se trouvait la jeune femme, le vin d'Espagne agit à l'instant même sur son cerveau, ses yeux se fermèrent, sa tête se pencha sur sa poitrine, elle s'endormit d'un calme si profond sommeil. Raoul la prit dans ses bras, comme une mère prend son enfant endormi, et il l'emporta à l'étage supérieur où il la coucha sans que son sommeil fût troublé.

Ceci fait, comme il était lui-même épuisé de fatigue et mourant de faim, car depuis trois jours il avait à peine mangé et bien peu dormi, il redescendit au salon, soupa copieusement, s'enveloppa de fourrures et s'étendit sur un sofa qui devait lui servir de lit.

Il faisait grand jour quand il se réveilla.

Il rajusta rapidement sa toilette en désordre et il monta dans la chambre à coucher.

Jeanne dormait encore. Un sommeil doux et vivifiant avait presque entièrement effacé les traces des désastres causés par la douleur et par la faim. La jeune femme n'était plus pâle, une teinte rosée s'étendait sur ses joues, et ses lèvres avaient repris leur incarnat si vif et si frais.

Raoul s'assit auprès de son lit, et il attendit qu'elle ouvrît les yeux.

Cette attente dura plus d'une heure. Au bout de ce temps Jeanne s'éveilla, et voyant Raoul auprès d'elle, son premier mouvement fut de lui jeter ses deux bras autour du cou...

Mais elle se souvint, — elle s'arrêta, — et elle lui tendit sa main, que Raoul serra passionnément contre ses lèvres.

Jeanne était à peu près complètement remise, et Raoul, comprenant bien qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il faudrait revenir une dernière fois sur des faits douloureux et parler de tout ce qui venait de se passer, se dit qu'il valait mieux en finir à l'instant même.

Il interrogea Jeanne qui lui raconta tout.

Elle lui dit son épouvante en apprenant par Jacques que le personnage vêtu de noir, qui l'était venu chercher de la part du Régent, pourrait bien être un exempt. Elle lui dit la visite d'Antonia Verdi, tombant chez elle comme la foudre et lui révélant qu'elle, Jeanne de Chambard, ne pouvait être que la maîtresse de Raoul, puisque Raoul était déjà marié...

Elle lui dit son désespoir sans bornes en recevant la preuve de cette terrible vérité... Elle lui dit comment elle avait résolu de mourir, comment cette pensée lui était venue d'aller mourir dans l'endroit où elle était née, et de quelle façon elle était partie à pied, sans argent, n'emportant avec elle que la clef de la maison dont elle voulait se faire une tombe. Elle lui raconta qu'arrivée pendant la nuit au Petit-Chastel, elle avait refermé la porte sur elle, avec la ferme croyance que cette porte ne se rouvrirait pas, elle vivante!...

Elle s'était demandé alors quel genre de mort elle choisirait, et comme il lui semblait qu'elle offenserait moins Dieu en ne portant pas sur elle-même une main criminelle, et en restant pour ainsi dire étrangère à l'œuvre de destruction qui s'accomplirait, elle avait décidé de se laisser mourir de faim...

Dans une pensée de touchante superstition, elle s'était revêtue de l'une de ses robes blanches de jeune fille, et tant que ses forces ne lui avaient pas manqué, elle avait foulé les allées de ce jardin témoin des jeux de son enfance.

La nuit, les ténèbres lui faisant peur, elle avait allumé dans sa chambre et près de son lit une petite lampe.

Le troisième jour, au matin, elle s'était sentie faible au point de ne plus pouvoir descendre l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée. Cette troisième journée lui avait paru bien triste et bien longue, d'autant plus triste et d'autant plus longue qu'elle commençait à souffrir de véritables tortures.

Les angoisses succédaient aux angoisses, une sueur froide baignait tout son corps, des bruits étranges bourdonnaient à ses oreilles, des langues de feu, semblables à des épées flamboyantes, passaient devant ses yeux.

Au milieu de ces indicibles souffrances, il y avait des moments de calme.

L'agonie commencée s'interrompait soudainement pour recommencer bientôt après. Enfin la nuit arriva.

— Je ne verrai pas le jour de demain se lever... — s'était dit Jeanne.

Elle se traîna jusqu'à son lit, sur lequel elle s'étendit en arrangeant les plis de sa robe d'une main défaillante, mais chaste jusqu'au dernier moment.

La petite lampe allumée jetait autour d'elle ses douteuses lueurs comme ces lampes sépulcrales qu'on allume dans les tombeaux.

Jeanne ferma les yeux et elle attendit la mort.

Ce ne fut pas la mort qui vint, ce fut Raoul, ce fut la vie!...

Le soir de ce même jour, Raoul prévint Jeanne qu'il allait faire une absence. Il ajouta que cette absence pouvait ne durer que vingt-quatre heures, mais qu'il était possible aussi qu'elle se prolongeât pendant deux ou trois jours.

Ainsi que la chambre des Mages et que le logis de la rue du Croissant, la tour carrée renfermait un choix nombreux de travestissements.

M. de La Tremblaye se fit une tête militaire et revêtit un uniforme d'officier de cavalerie. Puis il se mit à la tête d'une petite troupe de huit hommes, choisis parmi les plus intelligents et les plus dévoués des faux-monnayeurs, tous bien montés, parfaitement équipés, et, deux heures environ après la tombée de la nuit, il prit avec eux, à travers les bois, les chemins dérobés qui conduisaient à Saint-Germain. Raoul et sa fidèle bande allaient à Paris.

Il était à peu près une heure après minuit quand ils arrivèrent en face du Petit-Chastel.

Raoul s'arrêta un moment devant la maison.

La porte massive avait été brisée et jetée en dedans, et nul n'avait pris souci de la remettre à sa place. L'intérieur de cette pauvre demeure restait ainsi abandonné et livré au pillage des passants et des vagabonds.

— C'est bien! — murmura M. de La Tremblaye en se remettant en marche, — tout est bien!... Si lourd que soit le compte, il sera facile à régler!...

La petite troupe entra sans la moindre difficulté dans Paris, grâce à l'uniforme et aux épaulettes de Raoul qui en imposèrent aux soldats du poste.

A la hauteur de l'endroit où se trouve aujourd'hui le théâtre des Variétés, Raoul descendit de cheval. Il dit à ses hommes de se disperser et d'aller chercher un asile dans différentes hôtelleries qu'il leur désigna.

Il leur recommanda la plus extrême prudence, et leur enjoignit de se trouver tous, à une heure convenue, dans un lieu où il irait les rejoindre et où il les mettrait au fait de ce qu'il attendait d'eux.

Ensuite, il gagna la rue du Croissant.

Tout était en bon ordre dans le logis mystérieux que la police du Régent n'avait certainement pas découvert.

Abandonnons à eux-mêmes, quant à présent, le chevalier et ses compagnons. Nous ne tarderons guère à savoir ce qu'ils étaient venus faire dans la grande ville.

## XXXV. — L'HOMME AUX GALONS.

Minuit venait de sonner à tous les clochers de Paris.

Antonia Verdi avait soupé la veille au Palais-Royal, et se disposait à réparer par une nuit de calme sommeil les fatigues de cette nuit blanche. Après s'être fait déshabiller par ses femmes, elle les avait renvoyées, et seule, en robe de chambre, dans le boudoir que nous connaissons, étendue sur un sofa devant un grand feu, elle repassait dans son esprit avant de se mettre au lit les nombreux et bizarres événements qui s'étaient succédé pendant les derniers jours.

Instruite depuis la veille de la disparition de Raoul et de Jeanne, elle supposait, comme le Régent, qu'ils avaient dû s'échapper ensemble, et elle maudissait la maladresse de la police qui ne s'était point opposée à cette double fuite, et elle raillait intérieurement la chevaleresque confiance de Philippe d'Orléans en la *parole de gentilhomme* du chevalier de La Tremblaye.

La nullité du résultat de la descente faite au Petit-Chastel ajoutait à l'irritation de l'ex-fille du diable.

C'est qu'Antonia Verdi, il faut bien le dire, éprouvait pour Raoul une haine aussi profonde qu'avait été sans bornes, jadis, l'amour que le beau chevalier lui inspirait.

Pourquoi cette haine?... Qu'avait-elle donc à reprocher à celui dont elle n'était devenue la femme que grâce au crime infâme de l'assassinat de Déborah?...

Antonia abhorrait Raoul parce que Raoul avait tué M. d'Avizac, qu'elle aimait, ou qu'elle croyait aimer... Elle l'abhorrait parce qu'il avait blessé le vicomte d'Aubigny, son amant et son protecteur au Palais-Royal, et parce que Jeanne avait été la cause de la mort du vicomte... Elle l'abhorrait enfin parce qu'il était devenu son rival dans la faveur du Régent et parce qu'il avait voulu renverser le piédestal sur lequel elle se posait.

Pour une âme aussi corrompue, aussi profondément vicieuse et méchante que celle d'Antonia Verdi, n'y avait-il pas dans tout cela cent motifs de haine implacable?.. Donc, Antonia Verdi pensait, et des plis profonds se creusaient entre ses sourcils noirs, et des éclairs jaillissaient de ses grands yeux noirs, comme de la prunelle fauve d'une jeune tigresse.

Soudain, un coup de cloche retentit à la porte extérieure de la cour.

— Qui donc peut venir à cette heure? — se demanda la jeune femme en se soulevant.

Mais, presque aussitôt, elle reprit son attitude et sa nonchalance en se disant: — Que m'importe?...

Voyons ce qui se passait en dehors de l'hôtel, tandis qu'Antonia Verdi rêvait ainsi dans son boudoir.

Un grand carrosse entièrement noir, et lugubre dans son apparence comme ces voitures de deuil qui suivent les corbillards aux enterrements, avait parcouru lentement la rue de la Cerisaie et s'était arrêté à quarante ou cinquante pas de la maison donnée par le Régent à Antonia.

Ce carrosse était attelé de deux chevaux qui semblaient des animaux d'une grande valeur et d'une ardeur infatigable. Un postillon les conduisait. Quatre cavaliers accompagnaient ce sombre équipage, dans lequel se trouvaient trois hommes.

Quand la voiture s'arrêta, les trois hommes descendirent.

A la clarté faible des lanternes, il eût été possible de distinguer leur costume.

L'un d'eux portait un ample habit bleu chargé de galons, et un chapeau également galonné. Il tenait à la main une haute canne de jonc à pomme d'or.

Les deux autres étaient en uniforme de soldats aux gardes, — ils avaient le fusil sur l'épaule. Ces trois hommes se dirigèrent vers la porte de l'hôtel, et le personnage galonné agita la chaîne de fer de la cloche. C'est ce coup de cloche qu'Antonia Verdi avait entendu.

Sachant que sa maîtresse ne sortirait pas, et d'ailleurs ayant reçu l'ordre de ne laisser arriver personne jusqu'à elle, le portier, ou, comme on disait alors, le *suisse*, avait jugé convenable de se mettre au lit de bonne heure. Jean Carré et les autres domestiques en avaient fait autant.

Ce fut donc avec une mauvaise humeur manifeste, et après quelques minutes employées à revêtir un caleçon et à chausser des pantoufles, que ce suisse, brusquement arraché aux douceurs de son premier sommeil, montra son visage rogue au guichet grillé pratiqué dans la petite porte qui se trouvait à côté de la grande, et demanda d'une voix maussade:

— Que voulez-vous?...

— Nous voulons parler à votre maîtresse la signora Antonia Verdi, — répondit l'homme aux galons.

La rue était obscure, et le portier ne pouvait distinguer ni les galons, ni les uniformes.

— Repassez demain, — dit-il brutalement.

Et il se disposait à rentrer dans le pavillon où se trouvait sa loge.

— Nous ne repasserons pas demain, et nous entrerons sur-le-champ...

— Alors, — répliqua le portier avec un ricanement, — ouvrez la porte vous-même...

## XXXVI. — L'ARRESTATION.

Le personnage qui prenait seul la parole frappa dans ses mains.

Deux des cavaliers qui stationnaient auprès du carrosse se détachèrent et arrivèrent aussitôt au galop de leurs chevaux.

— Main-forte, — leur dit l'homme aux galons, — on résiste...

— Ah çà! mais...— balbutia le portier tout effaré, — qui êtes-vous donc?...

— Ordre du Régent! — lui fut-il répondu. — Voulez-vous ouvrir, oui, ou non?...

— J'ouvre... j'ouvre à l'instant, mon digne seigneur... Si je n'ouvrais pas, c'est que j'ignorais...

— C'est bien.

Le suisse ouvrit en effet, d'une main tremblante, car la plus complète et la plus profonde épouvante venait de s'emparer de lui. Les trois hommes entrèrent, et les deux cavaliers, sentinelles immobiles, demeurèrent dans la rue.

— A quel étage se trouve la chambre à coucher de la signora? — demanda l'homme aux galons.

— Au premier étage.

— Vous avez de la lumière dans votre loge?

— Oui, mon officier.

— Allez la chercher et apportez-la.

Le suisse obéit aussitôt et revint avec une lampe.

La clarté de cette lampe, se projetant sur le visage de l'exempt, — car nos lecteurs, depuis longtemps déjà, ont reconnu un exempt, — permit de voir que ce personnage était un homme basané comme un mulâtre et parvenu à un âge assez avancé, à en juger du moins par ses rides profondes et par ses moustaches complétement blanches. Il avait un accent guttural et bizarre qui frappait très-désagréablement l'oreille.

— Passez le premier, et conduisez-nous, — dit-il.

— A la chambre de la signora?...

— Oui.

— Mon officier, voulez-vous que j'appelle une des femmes de madame?...

— Non.

— Mais si madame est couchée?...

— Elle se lèvera...

— Ne peut-on la prévenir?...

— C'est impossible.

— Madame ne croira jamais qu'il n'y a pas de ma faute, et quand ces messieurs seront partis, madame me donnera congé...

— Soyez sans inquiétude!

— Mais...

— En voilà assez!... marchez!...

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton tellement impératif, que le pauvre diable de portier ne put même plus essayer de formuler une dernière objection. Il traversa donc la cour, — toujours en caleçon, en pantoufles et en bonnet de nuit, suivi de l'exempt et de ses deux hommes. Il ouvrit la porte du vestibule avec une des clefs du trousseau dont il s'était déjà servi pour ouvrir la porte de la rue, et il s'engagea d'un pas tremblant et irrésolu dans le bel escalier de marbre blanc, recouvert d'un splendide tapis pourpre à grandes fleurs, qui conduisait au premier étage.

En haut de l'escalier, le guide effaré des gens de police ouvrit une porte blanc et or donnant accès dans une antichambre de style rocaille.

Deux grands salons qui venaient ensuite furent traversés, et le suisse s'arrêta.

— Eh bien? — lui demanda l'exempt, — pourquoi donc n'avancez-vous pas?...

— Parce que, — répondit-il, — voilà la porte du boudoir de madame, et voici celle de sa chambre à coucher, et je ne sais pas si madame est dans sa chambre à coucher ou dans son boudoir...

— Nous verrons bien, — fit l'exempt.

Et, du geste, donnant l'ordre à l'un des soldats aux gardes de s'avancer vers l'une des portes, il se dirigea vers l'autre...

En ce moment, Antonia Verdi, très-surprise et très-alarmée d'entendre du bruit aussi près d'elle, venait de quitter son sofa, et comme elle ne manquait ni de courage ni même de témérité, elle avait voulu voir d'où venait ce bruit. Elle ouvrit rapidement la porte et se trouva face à face avec l'exempt.

Dans le premier moment de stupeur, elle fit deux pas en arrière en poussant un cri.

L'exempt fit, de son côté, deux pas en avant et se trouva dans le boudoir.

Il salua légèrement la jeune femme et lui dit, de cette voix gutturale et bizarre que nous avons signalée :

— Est-ce à la dame de La Tremblaye, se faisant appeler la signora Antonia Verdi, que j'ai l'honneur de parler?...

— Oui, monsieur, — répondit la jeune femme avec fermeté, — je suis madame de La Tremblaye, ou, si vous voulez, je suis Antonia Verdi...

L'exempt salua de nouveau.

— Madame de La Tremblaye, — fit-il ensuite, — je vous arrête.

— Vous m'arrêtez!... — répéta Antonia en devenant pâle.

— J'ai cet honneur.

— Mais c'est impossible!

L'exempt salua pour la troisième fois et ne répondit pas.

— Prenez garde, monsieur!... — s'écria la jeune femme, les regards étincelants de colère.

— A quoi, madame, je vous prie?...

— A ce que vous allez faire! — Savez-vous bien que je suis la favorite de Philippe d'Orléans, régent de France?...

— Ou, du moins, l'une de ses favorites d'hier. Oui, madame, je le sais...

— Savez-vous bien que l'hôtel dans lequel vous êtes, vient de m'être donné par lui?...

— Parfaitement.

— Savez-vous bien, enfin, que Philippe d'Orléans, régent de France, ne pardonnera point d'avoir touché à un cheveu de ma tête, ou attenté à ma liberté, ne fût-ce que pour une heure?...

— Madame, — répliqua l'exempt, — je sais tout cela; — mais je sais aussi que Son Altesse royale monseigneur Philippe d'Orléans, regent de France, pardonnerait bien moins d'avoir transgressé ses ordres formels...

— Prétendez-vous donc que vous exécutez en ce moment les ordres du Régent?...

— Je prétends cela, oui, madame.

— Alors, vous avez une lettre de cachet?...

— Oui, madame.

— J'ai le droit de la voir...

— La voici...

L'exempt tira de la poche de son habit bleu galonné un parchemin revêtu du sceau de l'État.

Il déploya ce parchemin et le présenta tout ouvert à Antonia.

Cette dernière parcourut des yeux, avec un sentiment de stupéfaction et d'épouvante facile à comprendre, les lignes suivantes :

« *Nous, Philippe d'Orléans, premier prince du sang, et, par la grâce de Dieu, régent de France.*

« *Mandons et ordonnons au sieur Pierre-Charles Vaudois, exempt de la prévôté de l'hôtel, de se transporter dans le délai le plus bref, rue de la Cerisaie, à Paris, dans la maison habitée par la dame* DE LA TREMBLAYE, *se faisant appeler* ANTONIA VERDI, *et, là, d'appréhender au corps ladite dame, et sans lui laisser le temps ni le pouvoir de communiquer avec personne pour quelque motif que ce puisse être, la conduire dans le lieu indiqué de vive voix audit exempt de la prévôté.* »

Suivaient la date, la signature du Régent et les sceaux de rigueur.

La lettre de cachet s'échappa des mains d'Antonia Verdi.

— Disgraciée!... — murmura-t-elle, — arrêtée!... Mais qu'ai-je fait?...

L'exempt ramassa son parchemin, le remit dans sa poche, et répondit :

— Je ne le sais pas, madame.

— Où me conduisez-vous?...

— J'ai l'ordre de ne pas vous le dire.

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... — s'écria la jeune femme en se tordant les mains; — mais je suis donc perdue!... perdue!...

L'exempt haussa imperceptiblement les épaules, en homme fort blasé sur ces sortes de scènes. Et comme Antonia Verdi, qui ne conservait plus trace de résolution et de fermeté, continuait à gémir et à se désespérer, il dit d'un ton sec :

— Hâtons-nous, madame; l'ordre est formel, et je ne dois pas perdre une minute pour l'exécuter...

— Cependant, monsieur..., — balbutia la malheureuse femme, — vous ne pouvez m'emmener ainsi.

— Pourquoi donc cela, madame?

— Voyez, je suis à peine vêtue...

— Passez une robe si vous le voulez, mais faites vite...

— Devant vous!... devant ces hommes!...

L'exempt haussa de nouveau les épaules, mais très-manifestement cette fois.

— Eh! madame! s'écria-t-il ensuite, à quoi bon ces comédies de pudeur?... Vous êtes une habituée des soupers du Palais-Royal!... il me semble que cela dit tout!...

Antonia ne répondit point.

Elle s'enveloppa à la hâte et de son mieux dans une robe noire et jeta sur ses épaules une mante de soie.

— Puis-je emporter quelques vêtements? — demanda-t-elle.

— C'est inutile.

— Un peu d'argent?...

— Vous n'en aurez pas besoin.

— Mais ma maison... mes gens... que va devenir tout cela?...

— On y pourvoira.

Antonia sanglotait.

— Vous êtes prête, madame?... — fit l'exempt,

— Oui, monsieur.

— Partons, alors...

Et, prenant le bras de la jeune femme, plutôt pour l'entraîner que pour la soutenir, il lui fit traverser rapidement les deux salons, l'antichambre, descendre l'escalier et franchir la cour.

La porte de la rue était restée ouverte.

L'exempt frappa dans ses mains.

Le carrosse noir, escorté de ses quatre cavaliers, s'approcha aussitôt. L'exempt ouvrit la portière et dit :

— Montez, madame.

Antonia obéit. L'exempt monta à son tour et prit place à côté d'elle. La portière fut fermée, et fermée à clef, ainsi que l'indiqua clairement le bruit sec et strident d'une serrure. Les deux soldats aux gardes grimpèrent sur le siége, le postillon mit ses chevaux au galop, et le lugubre équipage, escorté par ses quatre cavaliers, partit en menant grand tapage sur le pavé des rues de la ville endormie.

Les ouvertures des portières se trouvant garnies de volets mobiles, l'obscurité était absolue dans l'intérieur du carrosse et il n'existait aucun moyen pour la prisonnière de communiquer avec le dehors.

On atteignit une des portes de Paris, Antonia Verdi ne savait laquelle.

L'exempt abaissa l'un des volets, et cria aux soldats du poste :

— Service du Régent. Prisonnier d'État!...

Les soldats présentèrent les armes et le carrosse passa.

Une fois hors de Paris, et le bruit des roues s'étouffant sur la route non pavée, il devint possible à l'exempt d'entendre les sanglots déchirants de sa prisonnière.

Il n'en paraissait nullement touché, ou du moins il ne songeait point à lui offrir quelques-unes de ces banales consolations que les hommes, quels que soient leur âge et leur position dans le monde, ne refusent guère à une femme jeune, belle et désespérée, même si cette femme est coupable et si son malheur est mérité.

Du reste, il nous semble qu'on a dû le remarquer, l'exempt, depuis son entrée dans l'hôtel de la rue de la Cerisaie, agissait plutôt en ennemi qui trouve à satisfaire sa haine, qu'en agent qui met à exécution les ordres dont il est porteur.

Pendant environ deux heures, le carrosse roula avec une vitesse égale. Au bout de ce temps, il s'arrêta.

— Sommes-nous arrivés? — balbutia Antonia Verdi d'une voix éteinte.

— Non, madame, — fut la seule réponse qu'elle obtint.

En effet, la voiture venait d'atteindre le bas d'une rampe très-ardue.

Elle avait fait halte. Aussitôt deux chevaux tout harnachés, avec leur postillon en selle, étaient sortis d'un massif d'arbres.

C'était un relais préparé d'avance. On attela les chevaux frais et le carrosse repartit.

XXXVII. — DE CE QUI SE DIT, DANS LE CARROSSE, ENTRE L'EXEMPT ET LA PRISONNIÈRE.

Jusqu'à ce moment aucune parole n'avait été échangée entre l'exempt et la prisonnière, à l'exception de la courte demande et de la brève réponse rapportées par nous un peu plus haut.

Mais voici que tout à coup, tandis que les chevaux gravissaient au pas cette montée rapide dont nous venons de parler, l'exempt poussa un de ces éclats de rire effrayants que nous ne saurions comparer à autre chose qu'au rire satanique de Méphistophélès au moment où il vient de perdre l'âme de Marguerite.

En présence de cet accès d'hilarité étrange et sinistre, Antonia Verdi comprit que parmi toutes les terreurs qui l'assaillaient, il y avait encore de la place pour une terreur nouvelle.

Cette instinctive épouvante fut d'ailleurs justifiée presque aussitôt. Une voix, qui n'avait plus rien de l'accent guttural de l'exempt, une voix qui fit bondir la prisonnière sur les coussins, s'écria dans l'intérieur du carrosse :

— Allons, je crois que c'est bien joué et que si Antonia Verdi a gagné la première partie, une assez belle revanche ne s'est pas fait attendre !... Qu'en pense la fille du Diable?...

— Qui êtes-vous?... mais qui êtes-vous donc?... — balbutia la jeune femme, en se demandant si elle était folle, ou si le délire de la fièvre ne troublait pas momentanément son cerveau.

— Comment! qui je suis? — répondit la voix; — ah! voilà, par exemple, une question qui n'est point aimable! Serait-il en vérité possible que la toute gracieuse et toute charmante Hébé refusât de reconnaître ici son époux bien-aimé, qu'elle reconnaissait cependant si bien l'autre jour dans le cabinet du Régent?...

— Raoul!... — cria la prisonnière avec un indicible effroi. — C'est Raoul!... Ah! je suis perdue!...

— Cela me fait tout à fait cet effet-là!... je dois vous l'avouer, ma chère... — répondit Raoul.

— Je ne m'abaisserai pas à vous implorer... — reprit Antonia.

— Et vous aurez raison, — interrompit Raoul.

— Mais, — poursuivit la jeune femme, — je puis vous demander ce que vous avez résolu de faire de moi...

— Tenez-vous beaucoup à le savoir?...

— Refusez-vous de me l'apprendre?...

— Oh! mon Dieu non! Je vais faire de vous ce que vous auriez voulu faire de moi...

— Alors, je vais mourir... — murmura Antonia involontairement.

— Je prends acte de l'aveu, — dit Raoul en riant.

— Eh bien, tuez-moi tout de suite!...

— Oh non!... — fit Raoul avec amertume, — oh non! pas tout de suite!...

— Je suis en votre pouvoir et vous voulez ma mort... pourquoi donc attendre?...

— Pourquoi? vous me demandez pourquoi, ma chère?... Je vais vous répondre. J'ai besoin d'être veuf, c'est vrai, mais rien ne presse, et, d'ici au jour où les yeux pleins de larmes et le cœur tout gonflé, j'attacherai à mon bras gauche un long crêpe, d'ici à ce jour, je vous payerai tout ce long arriéré de souffrances et d'angoisses que je vous dois... Cette dette me pèse... elle m'écrase, je veux m'en débarrasser enfin!... Bref, je ne deviendrai veuf que lorsque la quittance me paraîtra suffisamment bonne et valable!...

— Ce qui veut dire que vous allez me torturer?...

— Allons donc!... est-ce que vous me prenez pour un bourreau?... Il faut que vous ayez vécu en bien mauvaise compagnie, ma chère, depuis notre séparation, pour avoir pris des idées pareilles!... Vous torturer!... ah! fi!... Je vais vous laisser souffrir, voilà tout... et cela est bien différent!... Que voulez-vous? je ne suis pas comme vous et comme le Régent, moi; je n'ai pas une Bastille à ma disposition, mais j'y supplécrai de mon mieux, comme vous verrez... Il n'est pas donné à tout le monde de faire les choses grandement... on fait ce qu'on peut!... et vous savez le vieux proverbe : *Qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit!...*

Raoul se tut.

Antonia se roidissait de son mieux contre l'effroi sans bornes que lui inspiraient ces railleries froides de Raoul, sous lesquelles se dissimulaient si peu les projets d'une vengeance implacable. Elle ne mentait point en disant qu'elle aurait voulu mourir à l'instant, car elle comprenait bien que rien ne désarmerait Raoul, et qu'il lui réservait un avenir pire que la mort.

Il y eut un long silence. Puis M. de La Tremblaye reprit, mais d'un ton bien différent de celui qu'il avait eu jusque-là, d'un ton grave, triste, presque solennel :

— Vous vous êtes crue bien forte, madame, et, comme cela arrive souvent aux gens qui se croient forts et qui ne le sont pas, vous avez été bien imprudente!...

« Est-ce que je vous cherchais, moi?... Est-ce que je me souvenais seulement de votre existence?... Est-ce que je n'avais pas oublié mon amour foulé aux pieds par vous... mon bonheur flétri par vous... mon avenir perdu par vous?...

« J'avais au cœur un autre amour... J'avais conquis un autre bonheur... Je m'étais fait un autre avenir... Je jouissais de tout cela sans penser à vous, à vous l'épouse adultère et fugitive, à vous, l'aventurière éhontée!...

« Je vous le répète, vous teniez si peu de place dans ma vie que je ne daignais même plus conserver à votre égard de la haine ou du mépris, et que si par hasard je vous avais rencontrée, j'aurais tâché de ne pas vous reconnaître!...

« Cela était ainsi, madame, et voilà que tout d'un coup vous venez vous jeter dans mon chemin... voilà que tout d'un coup vous voulez me faire obstacle... voilà que vous vous posez en rivale, en ennemie... voilà que vous vous attaquez à moi!...

« C'était beaucoup déjà, n'est-ce pas?... et vous devez le comprendre... ce n'était rien encore, pourtant!...

« Voilà que, non contente de vous attaquer à moi, vous vous attaquez à un ange de candeur et d'amour... à la plus adorable incarnation de la chasteté, de la bonté, du dévouement, de toutes les nobles vertus féminines!... Voilà que vous allez trouver cet ange, vous, la créature cent fois infâme et cent fois perfide! et vous lui révélez que cet homme qu'elle aime de toute l'ardeur d'un premier, d'un unique amour, cet homme, à l'honneur et aux serments duquel elle croit comme elle croit en Dieu, vous lui révélez que cet homme est un menteur et un misérable, qu'il l'a trompée lâchement et qu'elle n'a pas le droit de porter un nom qui appartenait déjà à une autre!...

« Vous avez fait cela, madame!... Eh bien! par vous cet ange a pleuré!... par vous cet ange a souffert!... par vous cet ange a voulu mourir!... Il faudra me payer ces larmes! il faudra me payer ces douleurs! il faudra me payer cette lente agonie, interrompue à sa dernière heure par un miracle de Dieu!

« Et je vous jure que je ne sais pas comment vous acquitterez cet effroyable compte, car tout le sang de vos veines, versé jour par jour et goutte à goutte, n'équivaudrait pas pour moi à une seule des larmes de Jeanne de Chambard!...

« Vous voyez que j'avais raison de vous le dire tout à l'heure : *Vous avez été bien imprudente!*

« Et maintenant, croyez-le, madame, l'indignation m'oppresse, mais la colère ne m'aveugle point... Si vous avez quelque parole à me dire pour votre justification, si vous avez à m'apprendre quelque chose que j'ignore et qui puisse atténuer vos crimes, je vous écoute... »

Antonia ne répondit point.

Raoul, étonné de ce silence, étonné surtout de ne plus entendre ni plaintes, ni gémissements, chercha dans les ténèbres une des mains de sa prisonnière. Cette main était inerte et glacée.

— Si elle est morte, — pensa Raoul, — tant mieux pour elle... la justice de Dieu aura été plus indulgente que la mienne!...

Mais Antonia Verdi n'était par morte, elle n'était qu'évanouie.

A partir de ce moment, le silence le plus complet régna dans l'intérieur du carrosse, jusqu'à l'heure où le postillon arrêta ses chevaux. — On était arrivé en face du château de la Banme.

La portière fut ouverte, il faisait encore nuit, l'évanouissement de la prisonnière n'avait pas cessé. Les deux prétendus soldats aux gardes descendirent du siége, ils tirèrent de la voiture le corps inanimé d'Antonia Verdi, ils firent avec leurs fusils une sorte de brancard sur lequel ils placèrent ce corps, et ils se dirigèrent, suivis par Raoul, vers l'entrée du manoir en ruine.

Le mouvement, et aussi l'air vif et froid de la nuit, triomphèrent de l'évanouissement d'Antonia. Elle se tordit sur le brancard, et elle recommença à pousser des cris et des lamentations inarticulés.

— Pourquoi pleurer ainsi, madame? — lui dit ironiquement Raoul, — pourquoi pleurer et vous désoler au moment où je vais vous faire les honneurs d'une demeure digne de vous?... Est-ce de cette façon qu'une châtelaine entre dans ses domaines? et quels hommes étaient donc MM. d'Avesac, d'Aubigny, et tous ceux que je ne connais pas, pour vous ôter à ce point cette retenue et cette dignité charmantes que vous possédiez jadis à un degré si éminent?...

Tandis que le chevalier achevait cette phrase, les porteurs du brancard entraient dans les ruines.

Une orfraie, perchée sur les débris d'une muraille croulante, s'envola en poussant un hurlement lugubre.

— Heureux présage, madame! — s'écria Raoul, — heureux présage, vous en conviendrez!... voici un oiseau de bon augure qui vous souhaite la bienvenue!...

Les porteurs arrivèrent au milieu de la cour d'honneur.

— Monsieur le chevalier, — demanda l'un d'eux, — où allons-nous?

— Dans la tour carrée, mon ami, — répondit Raoul.

Les porteurs se remirent en marche.

Trois coups furent frappés dans la main, la poterne s'ouvrit, les trois hommes et Antonia Verdi pénétrèrent dans la salle voûtée que la lampe de fer, suspendue à l'un des murs, éclairait comme de coutume.

## XXXVIII. — LE CACHOT.

Raoul fixa pendant un instant ses yeux sur le pavé de la salle voûtée, puis il frappa du pied une large dalle qu'un signe mystérieux gravé dans la pierre rendait facilement reconnaissable. Aussitôt la dalle voisine sembla s'abîmer et découvrit la naissance d'un escalier tournant de granit.

Raoul fit un signe. L'un des deux hommes saisit Antonia, qui n'avait plus même la force de se débattre, et s'enfonça avec elle dans les profondeurs de l'escalier. Raoul le suivit.

Nos lecteurs ont-ils oublié les sensations étranges éprouvées par notre héros lorsque, pour la première fois, et guidé par la reine Emeraude, il s'était enfoncé dans les sombres et magnifiques souterrains du château des Fantômes, dignes, sans contredit, d'être racontés par la plume lugubre et sincère d'Anne Radcliffe, l'historien célèbre du *Château d'Udolphe?*

A mesure que le jeune homme descendait, des bouffées d'un air chaud et saturé de vapeurs âcres et métalliques venaient par instants le frapper au visage.

Il entendait des bruits bizarres.

C'étaient les bourdonnements de voix confuses, le bruissement de chaudières gigantesques, placées sur des brasiers ardents. C'étaient les sifflements aigus du métal en fusion qui se fige dans l'eau glacée... les retentissements de lourds marteaux... les coups stridents et monotones de balanciers frappant sans relâche...

Tous ces bruits, nous le répetons, formaient un ensemble indéfinissable quand on les entendait pour la première fois.

Cependant les marches succédaient aux marches. Il semblait à Raoul qu'il s'enfonçait dans d'incommensurables profondeurs.

Peu à peu, des lueurs rouges, semblables à des éclairs dans une nuit sombre, traversèrent les ténèbres. Ces éclairs devinrent si vifs, qu'à chacun de leurs rayonnements Raoul était obligé de fermer les yeux.

Soudain, l'escalier tourna.

M. de La Tremblaye franchit trois marches encore, puis il s'arrêta, pétrifié d'étonnement et d'admiration en présence du spectacle inouï qui s'offrait à lui.

Qu'on se figure, en effet, d'immenses salles voûtées, dont les arceaux étaient soutenus de distance en distance par de lourds piliers de style roman. De profondes ténèbres envahissaient les parties reculées de ces souterrains. Le centre, au contraire, était vivement éclairé par de grandes lueurs rougeâtres au milieu desquelles semblait s'agiter une bande de démons.

Ici, de noires silhouettes, éclairées à revers par une flamme intermittente, activaient à l'aide de soufflets gigantesques le brasier d'un feu de forge.

Là, d'autres figures, d'apparence non moins fantastique, remuaient le métal en fusion dans les creusets fumants.

Ceux-ci faisaient passer les lingots au laminoir. Ceux-là présentaient aux balanciers des flans tout préparés. Partout régnait une activité étrange et en quelque sorte surnaturelle.

Ces hommes étaient les faux monnayeurs à l'œuvre, semblant apporter leur part de travail à une œuvre infernale, et complétant ainsi un spectacle bizarre et terrible qui certes eût tenté Salvator et Rembrandt!

Voilà ce qu'avait vu Raoul.

Mais rien de tout cela ne frappait les yeux au moment où nous suivons le jeune homme dans les souterrains, avec la malheureuse Antonia Verdi.

Les travaux des faux monnayeurs étaient interrompus, et la plus sinistre obscurité régnait sous les interminables voûtes et sous les arceaux romans.

Partout le calme de la mort au lieu du mouvement et de l'agitation de la vie... Partout le silence au lieu du bruit. A peine si l'on entendait, de minute en minute, le clapotement faible et lointain d'une goutte d'eau qui tombait des voûtes humides.

Raoul, à la faible lueur d'une lampe que portait le second des faux soldats, ouvrit une porte de fer pratiquée dans la muraille. Cette porte était celle d'un couloir qui conduisait aux anciennes prisons du château. Raoul suivit ce couloir pendant une vingtaine de pas, il ouvrit une deuxième porte, et il dit :

— C'est là.

L'homme qui portait Antonia Verdi descendit quelques degrés, et entra dans un cachot qui pouvait avoir douze à quinze pieds de profondeur sur huit ou dix de largeur.

Contre les murs appendaient encore des instruments de supplice, des chaînes et des carcans rongés par la rouille. Dans un coin se trouvait un amas de paille à demi pourrie.

Ce cachot ne recevait d'air que par une étroite ouverture, en forme de meurtrière, pratiquée dans la voûte et prenant son jour sur quelque cour écartée.

La prisonnière, qui se trouvait dans un état de prostration absolue, fut étendue sur la paille amoncelée, et l'homme sortit du cachot.

Raoul, les bras croisés et la lèvre souriante, resta seul sur les plus élevés des degrés.

— Eh bien, Hebé, — dit-il alors, — eh bien, que pensez-vous de ma revanche?

Ces quelques mots rappelèrent Antonia Verdi à elle-même.

D'un seul regard elle envisagea toute l'horreur de sa position, elle comprit qu'elle ne pouvait trouver une ancre de salut que dans quelque chose de très-pathétique. Elle se jeta à genoux, et étendant vers Raoul ses deux mains suppliantes, elle s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Raoul, ayez pitié de moi... ne me condamnez pas à ce supplice auquel la mort serait mille fois préférable... à ce supplice hideux de me sentir enfermée vivante et sans espoir dans une tombe éternelle!... Oui... oh! oui, je suis coupable... oui, je suis une misérable créature... j'ai commis contre vous des crimes qu'aucun homme ne pardonnerait... mais soyez plus qu'un homme, Raoul, et pardonnez-moi... Oui... vous aviez raison de me le dire... j'ai foulé aux pieds votre cœur, j'ai trahi votre amour... mais enfin vous m'avez aimée... vous aurez pitié de cette femme dont vos lèvres ont pressé les lèvres... vous aurez pitié de ce corps auquel vous avez fait si souvent une ceinture de caresses... Raoul, souviens-toi de nos heures d'amour... souviens-toi des baisers de ton Hebé!... Moi aussi, je t'ai aimé... oh! certes, je t'ai bien aimé!... mais, que veux-tu! j'étais faible, j'étais folle... j'avais mal vécu... j'avais reçu de mauvais enseignements... on avait vicié mon cœur et faussé mon âme... Ce n'est pas ma faute, cela, Raoul... une pauvre enfant abandonnée sait-elle ce qu'elle fait?... peut-elle prévoir ce qu'elle deviendra?... Est ce que ce ne sont pas des excuses, ce que je te dis là, Raoul?... Écoute-moi... je comprends bien que tu aimes une autre femme... je comprends bien qu'il faut que je sois morte pour que cette femme puisse t'appartenir légitimement; mais, si tu le veux, je peux vivre et passer pour morte... je suis prête à signer de mon sang que je renonce à tous mes droits sur toi et que je te laisse libre de te remarier... et si cela n'est pas suffisant, il y a autre chose... tu es riche, tu as à toi des hommes dévoués, qui t'obéissent comme à Dieu... Fais-moi conduire par l'un de ces hommes de l'autre côté des mers, à l'autre bout du monde... et là, soit qu'il reste comme gardien, soit qu'il m'abandonne, tu seras certain que je ne reviendrai jamais, que jamais je ne troublerai ton amour et ton bonheur!... Je suis si peu de chose, Raoul... qu'est-ce que cela te fait que je sois vivante et libre? Essaye de me pardonner... essaye... et peut-être trouveras-tu que le pardon est une plus douce chose que la vengeance... Pourquoi ne me réponds-tu point?... pourquoi tes yeux restent-ils si secs et si durs en me regardant?... Tu n'es pas sans pitié, cependant, j'en suis bien sûre... tu ne me refuseras pas cette grâce que je te demande au nom de celle que tu aimes!... tu ne vas pas me laisser souffrir et mourir ici...

Suffoquée par les larmes, étouffée par les sanglots, Antonia se tut. Ainsi qu'elle venait de le constater elle-même, Raoul l'avait écoutée, silencieux, impassible, les yeux secs et le regard dur.

— Avez-vous dit tout ce que vous aviez à dire? — demanda-t-il au bout d'un instant.

La prisonnière fit signe que oui.

— Tant que vous avez voulu parler, — reprit-il, — je ne vous ai point interrompue... s'il vous avait plu de continuer, je vous aurais entendue de même... vous avez fini, voici ma réponse : Si vous croyez en Dieu, priez-le de vous pardonner et d'avoir pitié de vous, car, moi, je n'aurai pas pitié, et je ne pardonnerai point.

Antonia Verdi poussa un cri déchirant et tomba à la renverse, les bras roidis et le corps secoué par les convulsions du désespoir.

Raoul continua :

— Je vous ai dit, cette nuit, qu'à cause de vous Jeanne de Chambard, ma douce bien-aimée, avait voulu mourir...

« Pendant trois jours et pendant trois nuits, ni une goutte d'eau ni un morceau de pain n'ont touché ses lèvres... Quand trois jours et trois nuits se seront écoulés, on vous apportera de l'eau et du pain... D'ici là, vous souffrirez comme a souffert Jeanne de Chambard...

Raoul se tut.

La porte du cachot se referma, et Antonia Verdi, plongée dans une obscurité profonde, entendit les verrous grincer et la clef massive tourner avec un bruit sinistre dans la serrure formidable.

Pendant quelques secondes encore, le bruit des pas qui s'éloignaient arriva jusqu'à elle.

Puis ce bruit s'affaiblit... Puis une seconde porte se referma... Puis plus rien...

## XXXIX. — PRÉPARATIFS.

On comprend que Raoul avait des projets d'avenir. Ces projets, nous les connaissons, nous, le confident le plus intime des moin-

dres pensées de notre héros, et nous allons les révéler à nos lecteurs.

Profondément lassé de cette vie de hasards et d'aventures qu'il menait depuis tant d'années, Raoul désormais ne voyait le bonheur que dans une existence douce et calme, sans périls et sans ambition, dans quelque retraite charmante, dans quelque coin ignoré de tous, auprès de Jeanne devenue réellement sa femme.

Pour que la réalisation de ce rêve devînt possible, il fallait non seulement quitter la France, il fallait encore qu'Hebé eût cessé de vivre.

Raoul résolut donc de partir et d'aller se fixer en Angleterre, sous un autre nom que celui qu'il avait porté si longtemps.

Quant à Hebé, nous saurons bientôt de quelle façon il voulait agir pour qu'elle ne fût plus un obstacle.

Huit ou dix jours après les événements que nous avons racontés dans les précédents chapitres, Raoul annonça à Jeanne qu'il allait de nouveau s'éloigner d'elle pour une ou deux semaines, mais que cette séparation serait la dernière.

Jacques resta chargé de servir la jeune femme, et de la défendre au besoin contre tout danger. Il devait, à la moindre alarme, la conduire dans les souterrains et s'échapper avec elle par cette issue mystérieuse dont nous avons déjà parlé dans les précédents parties de ce livre.

Jacques avait également reçu la mission de porter chaque jour du pain et de l'eau dans le cachot d'Antonia Verdi.

Ces ordres donnés, ces précautions prises, Raoul partit un soir à cheval, parfaitement déguisé et accompagné de deux hommes sûrs, comme lui chargés d'or.

Ils prirent tous les trois la route de Normandie.

Raoul allait se mettre en quête d'un petit port de mer où il pût fréter secrètement une goëlette ou un côtre, afin de se ménager en moyen sûr et facile de gagner les côtes d'Angleterre avec Jeanne et avec ceux de ses serviteurs qu'il jugerait convenable d'emmener.

Raoul ne pouvait songer à s'embarquer au Havre, où la police devait exercer une surveillance active et où, sans doute, des ordres le concernant avaient été transmis.

Il avait le choix entre les nombreux ports de quatrième ou de cinquième ordre, dont les jetées brisent les flots de la Manche sur tout le littoral de la Normandie. Il se décida pour Fécamp.

Le cinquième jour après son départ du château de la Baume, il arrivait dans cette dernière ville. Là, il se donna comme un riche marchand de Rouen, désirant acquérir un navire pour se mettre en communications commerciales avec Bordeaux et avec l'Angleterre. Il acheta à un armateur un fort joli côtre presque neuf; il le paya comptant, et il engagea sur-le-champ un équipage de cinq hommes de l'habileté et de l'honnêteté desquels le syndic des gens de mer lui rendit le meilleur témoignage.

Ceci fait, et le petit navire se trouvant en état d'appareiller, non pas même de jour au lendemain, mais d'une heure à l'autre, Raoul se remit en route pour aller rejoindre Jeanne. — Au moment où il mit pied à terre en vue du château des Fantômes, son absence avait duré précisément onze jours.

— Tout va-t-il bien ici? — demanda Raoul à Jacques qui vint le recevoir.

— Oui, monsieur le chevalier, tout va bien.

— Madame de La Tremblaye?...

— Se porte à merveille et attend monsieur le chevalier avec impatience...

— La prisonnière?...

— Je ne l'ai laissée manquer ni d'eau ni de pain; elle semble calme et ne m'a pas adressé la parole une seule fois depuis le départ de monsieur le chevalier.

— Elle a raison d'être calme, car bientôt elle aura cessé de souffrir.

— Monsieur le chevalier compte la délivrer? — demanda Jacques avec étonnement.

— Oui, — répondit Raoul avec un étrange sourire, — oui, je compte la délivrer...

Puis il ajouta :

— Préviens nos hommes que j'ai à leur parler et que, dans deux heures, il faut qu'ils soient réunis tous, sans exception, dans le grand souterrain....

— Oui, monsieur le chevalier.

Raoul entra dans la tour carrée et monta auprès de Jeanne, tandis que le valet allait s'acquitter de sa commission.

§

Deux heures après ce moment, les faux-monnayeurs se trouvaient au grand complet dans l'endroit désigné par leur chef suprême. Ce dernier ne se fit pas attendre.

— Mes amis, — leur dit-il, — notre association, si florissante jusqu'à présent, touche à son terme... Les puissantes protections qui nous étayaient et qui nous permettaient d'exister et de braver tous les suppôts du lieutenant de police, se sont écroulées...

« Je sais d'une façon malheureusement trop certaine que, d'ici à très-peu de jours, on viendra nous traquer en ce château comme on traque une bande de renards dans un terrier, et qu'il ne nous restera que deux alternatives, celle de nous rendre et de périr ignominieusement sur la roue, en place de Grève, sous les regards d'une multitude féroce et ivre de joie, ou celle de résister jusqu'au dernier souffle du dernier de nous, et de nous enterrer sous les débris croulants de ces voûtes que nous ferons sauter...

« Évitons ces extrémités funestes, puisque nous le pouvons encore.

« Derrière ces grilles, dont voici la clef, il y a, vous le savez, des tonnes d'or... Que chacun de vous prenne de cet or autant qu'il le voudra, qu'il en prenne assez pour se faire riche, et, ensuite, séparez-vous et allez où vous conduiront le hasard ou votre fantaisie...

« Dans trois jours j'aurai quitté la France pour n'y plus revenir...

« Si quelques-uns d'entre vous veulent s'attacher à ma fortune et me suivre, je ne les abandonnerai pas, et, partout où j'irai, je les emmènerai avec moi...

« Décidez donc ce que vous voulez faire, mais décidez-le sur-le-champ...

« J'ai dit. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Après l'inévitable moment de tumulte qui devait suivre une communication du genre de celle qui venait d'être faite par Raoul, les faux-monnayeurs prirent rapidement leur parti.

Deux d'entre eux seulement témoignèrent la volonté de suivre M. de La Tremblaye. Les autres préférèrent se disperser.

Raoul leur livra la clef de la salle aux tonnes d'or, et tandis qu'ils se ruaient sur ces richesses de mauvais aloi, mais qui n'en étaient pas moins des richesses très-réelles, la jeune homme quitta les souterrains.

En haut de l'escalier il trouva Jacques, qui avait assisté, immobile et muet, à la scène précédente.

— Je ne te demande pas même si tu pars avec nous, mon ami, — lui dit-il, — je suis trop sûr de toi pour en pouvoir douter...

— Et Dieu sait que monsieur le chevalier a raison! — s'écria le valet; — mais puisque nous quittons la France dans trois jours, je supplie monsieur le chevalier de m'accorder une faveur...

— Laquelle?...

— Celle de me dispenser de mon service et de me permettre de m'absenter pendant vingt-quatre heures...

— Où veux-tu donc aller?...

— A Paris.

— Y tiens-tu beaucoup?...

— Oh! monsieur le chevalier, beaucoup...

— Affaire de cœur, n'est-ce pas? — fit Raoul en souriant.

Jacques ne répondit point, et Raoul en conclut qu'il avait touché juste.

— Si j'hésite à t'accorder la permission que tu me demandes, — reprit-il, — c'est que je crains qu'à Paris tu ne sois reconnu et que cela ne te fasse courir quelque danger...

— Oh! monsieur le chevalier peut être tranquille, je serai déguisé jusqu'aux dents et armé de même...

— Eh bien, va donc... Quand partiras-tu ...

— A l'instant.

— Et tu reviendras ...

— Demain soir.

— Pas plus tard, n'est-ce pas?...

— Monsieur le chevalier connaît mon exactitude...

— Et non-seulement ton exactitude, mais encore ton dévouement, ce qui vaut mieux...

— Dois-je porter tout de suite à la prisonnière son pain et son eau pour demain, ou monsieur le chevalier s'en chargera-t-il?

— Je m'en chargerai.

Jacques remercia son maître, et, après la temps strictement nécessaire pour se faire une figure basanée et ornée de rides profondes, et pour revêtir ce travestissement de vieux soudard que nous connaissons déjà, il monta à cheval et partit.

L'immense rapière dont nous avons honorablement parlé battait les flancs de sa monture.

§

Le lendemain, dans la journée, tous les faux-monnayeurs avaient quitté le château de la Baume, à l'exception des deux hommes qui devaient accompagner nos héros en Angleterre. Les souterrains étaient mornes et déserts.

Raoul, déjà en costume de voyage, c'est-à-dire complètement habillé de velours noir, glissa dans la poche de son habit un très-petit flacon recouvert de papier noir, mit sous son bras gauche un énorme pain, prit de la main droite l'anse d'une cruche remplie d'eau et de dimensions peu ordinaires, puis, muni d'un lourd trousseau de clefs, il descendit dans les souterrains.

Il allait, ainsi qu'il s'en était chargé la veille, porter de l'eau et du pain dans le cachot d'Antonia Verdi.

Seulement, ce pain et cette eau qu'il portait devaient suffire à la prisonnière au moins pour huit jours.

## XL. — RAOUL ET HÉBÉ.

Raoul ouvrit la dernière porte, et, pendant une seconde, il s'arrêta sur le plus élevé des degrés de pierre qui descendaient dans le cachot.

Antonia Verdi tourna lentement la tête et regarda Raoul.

— C'est vous, Raoul, — dit-elle alors d'une voix méconnaissable et presque indistincte, — c'est vous... — Puisque vous êtes venu, au lieu d'envoyer votre valet, c'est qu'un nouveau coup va me frapper... mais, quel qu'il soit, je l'attends sans crainte, car j'ai tant souffert que je ne peux pas souffrir davantage sans mourir... et la mort, c'est la délivrance.

— Vous avez raison, Hébé, — répondit Raoul avec calme, — je vous apporte en effet la délivrance.. La porte de ce cachot va se fermer pour ne plus se rouvrir... Vous voyez en ce moment un visage humain pour la dernière fois...

Tandis que Raoul prononçait ces mots, Antonia Verdi sentait se réveiller en elle cet ardent amour de la vie qui ne s'éteint jamais, même dans le cœur des plus misérables et des plus souffrantes créatures.

— Ainsi, — balbutia-t-elle en désignant le pain et l'eau, et en tremblant de tous ses membres, — ainsi... ces provisions?...

— Ménagez-les bien, Hébé, — elles ne seront pas renouvelées...

— Mais alors, ensuite... quand il n'y aura plus rien... ce sera donc la faim... la faim avec toutes ses angoisses et toutes ses tortures? Oh! Raoul... Raoul... serez-vous à ce point sans pitié jusqu'au bout?...

— Non, car vous éviterez, si vous le voulez, ces souffrances qui vous épouvantent...

— Si je le veux?... ah! si je le veux!... mais comment?...

Raoul tendit à Hébé le petit flacon enveloppé de papier noir.

— Ceci, — dit-il, — est la mort, la mort instantanée, foudroyante; vous voyez qu'il ne tient qu'à vous de ne pas souffrir...

Hébé saisit le flacon d'une main avide, mais presque aussitôt elle le laissa retomber sur la terre humide en s'écriant :

— La mort!... partout la mort!... Mais je veux vivre, moi!... je veux vivre...

Raoul fit quelques pas vers la porte de sortie.

— Ainsi... — demanda Hébé haletante, — ainsi, tu ne veux pas que je vive?...

— Je ne le veux pas, — répondit Raoul.

Et il gravit la première des marches de l'escalier.

— Eh bien, — continua Hébé, — puisqu'il faut mourir, je mourrai!... mais, avant que tu sois sorti, j'aurai ravivé dans ton cœur une plaie cicatrisée, et je l'aurai rendue saignante!... Tu dis que je t'ai fait bien du mal!... Ah! tu ne sais pas tout ce que j'ai fait contre toi!... Souviens-toi de Déborah!... souviens-toi de ta belle juive adorée!... souviens-toi de cette perle d'Israël qui t'apportait en dot sa beauté miraculeuse, et ses millions, et son amour!...

Raoul s'arrêta et se retourna. Il était pâle.

Hébé, les yeux injectés de sang dans son masque livide, ressemblait à quelque génie malfaisant, à quelque démon blasphémant Dieu.

Un rire convulsif agitait ses lèvres. Elle reprit :

— Sais-tu ce que j'ai fait?... J'ai tué Déborah!... Déborah est morte du poison que je lui versais en l'embrassant!... J'ai tué Déborah!... entends-tu bien, Raoul, j'ai tué Déborah!...

Raoul bondit jusqu'à Hébé en tirant son épée.

Mais il s'arrêta au moment d'enfoncer son arme dans le sein de cette effrayante créature, qui, d'une voix éteinte, murmurait encore :

— J'ai tué Déborah!... j'ai tué Déborah!...

— Non... non..., — dit-il, — ce sang est trop impur pour le répandre moi-même!...

Il renversa sur le sol la cruche qui contenait la provision d'eau. Il brisa d'un coup de talon le flacon rempli de poison. Puis il sortit en s'écriant :

— Meurs quand tu pourras, misérable femme!... meurs comme un chien!... et sois maudite!!...

Les lourdes portes se refermèrent.

## XLI. — TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

Ce même soir, à la tombée de la nuit, Jacques était de retour au château de la Baume.

— Hier, — dit-il à Raoul, — hier, quand monsieur le chevalier m'a fait l'honneur de me demander ce qui m'appelait à Paris, je n'ai pu lui répondre. Aujourd'hui l'empêchement qui hier clouait ma langue, n'existe plus...

— Alors, je puis savoir...?

— Certainement, si toutefois monsieur le chevalier me la demande encore...

— Je la demande.

— Eh bien, voici ma réponse...

Jacques présenta respectueusement à son maître une petite boîte soigneusement fermée.

Raoul prit la boîte et l'ouvrit. Elle contenait deux longues mèches de crins noirs et durs.

— Que diable est-ce que cela?... — s'écria Raoul.

— Cela, monsieur le chevalier, — répliqua Jacques modestement, — ce sont les moustaches de Mathias Aubert, surnommé *le Lynx*...

— Comment!... il te les a laissé couper?...

— D'autant plus volontiers, monsieur le chevalier, que j'avais eu la précaution, pour le bien disposer, de lui passer préalablement ma bonne rapière tout au travers le corps... Seulement, j'ai eu le tort grave de désobéir à monsieur le chevalier, et je m'en accuse...

— Tu m'as désobéi, mon pauvre ami!... et en quoi donc?...

— Monsieur le chevalier m'avait ordonné, si je rencontrais Mathias Aubert, de le tuer par derrière, comme un chien enragé ou comme un serpent...

— Eh bien?...

— Eh bien, je n'en ai pas eu le courage... je lui ai dit de mettre l'épée à la main... et je l'ai tué par devant... J'espère que monsieur le chevalier me pardonnera...

Raoul jeta ses bras autour du cou de Jacques et l'embrassa à trois reprises.

§

Le lendemain, à dix heures du soir, le moment fixé pour le départ arriva.

Raoul avait décidé qu'il était prudent, pour ne point attirer l'attention, de voyager d'abord à cheval et d'aller rejoindre à huit ou dix lieues de Saint-Germain un carrosse attelé en poste qui emmènerait à Fécamp tous les fugitifs.

En conséquence, Jeanne habillée en cavalier, Raoul, Jacques, et l'un des deux hommes qui partaient aussi pour l'Angleterre, se mirent en selle en face du portail ruiné du château des Fantômes.

Le second des deux hommes était en avant avec le carrosse.

Quand la petite cavalcade eut fait trois cents pas, Raoul s'aperçut que Jacques ne le suivait pas..

Un commencement d'inquiétude allait le faire retourner en arrière, lorsque Jacques arriva au grand galop.

Raoul se remit en marche.

Au moment d'atteindre la lisière de la forêt, au moment de perdre de vue pour toujours l'emplacement où la tour carrée dominait les débris du manoir féodal, Raoul arrêta son cheval et celui de Jeanne.

— Chère enfant, — dit-il à sa compagne, — toi qu'en ce moment je n'ose appeler que ma sœur... dans quelques jours, tout un passé maudit sera effacé et réparé... dans quelques jours tu seras, devant Dieu et devant les hommes, mon épouse chaste et bien-aimée...

— Mais cette femme... — demanda Jeanne, — cette autre femme?...

Raoul étendit sa main droite vers le château des Fantômes.

— Elle est là-bas, — fit-il, — et n'en sortira plus vivante...

— Oh! mon Dieu... que dis-tu?... que veux-tu dire?... J'ai peur de te comprendre... je tremble... — murmura Jeanne.

En quelques mots Raoul lui expliqua tout.

— Mon ami, — s'écria la pauvre enfant, — je ne veux pas que cette femme meure ainsi!... C'est affreux!... affreux!... non, je ne le veux pas!... je ne le veux pas!...

— Mais que faire?...

— Qu'elle soit libre!...

— Y songes-tu?... C'est une bête fauve qu'Antonia Verdi... elle nous poursuivrait partout des morsures empoisonnées de sa haine!...

— Que nous importe!... nous serons assez loin pour la braver...

— Mais, elle vivante, tu ne peux pas être ma femme!...

— Eh bien, si je ne suis pas ta femme, je serai ta sœur... je serai ta maîtresse si tu le veux... mais il faut qu'Antonia vive!... il le faut!... Tout, tout au monde, plutôt qu'une telle mort!... Ah! si cette femme mourait de cette façon, à cause de moi, je croirais voir partout son image défigurée!... je sens bien que je deviendrais folle d'épouvante!... Va, Raoul, va vite, si tu m'aimes... et délivre-la, je le veux!...

Quand la douce voix de Jeanne commandait, Raoul ne savait qu'obéir.

Malgré la très-profonde amertume qui débordait en lui à la seule pensée de laisser sa vengeance incomplète et de rendre à la lumière un monstre tel qu'Antonia Verdi, la plus perfide et la plus dangereuse de toutes les ennemies, il allait se soumettre aux ordres de cette jeune reine de Saba, qui était bien véritablement la souveraine de son cœur et de sa volonté.

Déjà il éperonnait son cheval afin de dévorer l'espace qui le séparait du château et de revenir plus vite auprès de Jeanne.

— Monsieur le chevalier, — lui cria Jacques d'une voix brisée par une toute-puissante émotion, — où allez-vous?...

— Tu le vois, — répondit Raoul, — je vais là-bas...

— Attendez!... au nom du ciel!... attendez!...

— Pourquoi attendre?.. y a-t-il un danger derrière nous?...

— Attendez! — répéta Jacques pour la troisième fois en saisis-

sant la bride du cheval de son maître afin de l'empêcher de faire un seul pas en avant.

— Mais enfin, — dit la chevalier, — qu'y a-t-il ?... De par tous les diables, explique-toi...

Jacques ne répondit que ce seul mot :

— Regardez !...

En ce moment une colonne de flammes, métamorphosant pour une seconde les ruines du château de la Baume en un cratère pareil à celui du Vésuve, sembla jaillir des profondeurs de la terre jusqu'aux profondeurs du firmament.

Une détonation retentit, semblable à celle de trois cents pièces d'artillerie tirant en même temps. Puis le silence absolu, l'obscurité profonde, succédèrent sans transition aux clartés éblouissantes et au fracas assourdissant.

— Que veut dire cela ? — demanda Raoul éperdu.

— Monsieur le chevalier, — répondit Jacques, — je n'ai pas voulu vous laisser un remords qui serait peut-être venu... j'avais fait une traînée et j'ai mis le feu aux poudres...

Raoul revint à la jeune femme qui, muette d'épouvante, cachait son visage entre ses deux petites mains...

— Jeanne de La Tremblaye, — lui dit-il, — prie pour Antonia Verdi dont l'âme est en ce moment devant Dieu, son juge suprême!...

§

Notre tâche arriva à son terme.

Que dire encore ?... Quand le péril est passé, l'intérêt n'existe plus. — Cependant, allons jusqu'au bout...

De Saint-Germain à Fécamp, le voyage de nos fugitifs se fit sans encombre...

De Fécamp à Douvres, la traversée fut heureuse.

Raoul, une fois en Angleterre, quitta le nom de *La Tremblaye* qui n'aurait point manqué d'attirer l'attention sur lui, et reprit celui de *Rigaud*, qu'il aurait mieux fait sans doute de porter toujours.

Ce fut sous ce nom qu'il épousa Jeanne de Chambard devant un ministre du culte catholique.

Il acheta dans le Northumberland une charmante propriété et il y mena la vie si facile et si douce de gentilhomme fermier.

Jacques cessa d'être son valet de chambre pour devenir son intendant et son ami... intendant fidèle! ami dévoué!... choses rares !...

Raoul aima Jeanne toute sa vie, Jeanne ne cessa point de aimer.

Ils eurent de nombreux et beaux enfants qui ne surent jamais le premier mot des aventures de leur père.

Raoul et Jeanne moururent en même temps l'un que l'autre, dans une vieillesse très-avancée, entourés du respect et de l'affection de tous ceux qui les approchaient.

La famille Rigaud ne s'est point éteinte.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le très-honorable Williams-Raoul Rigaud, esq., est un des membres les plus influents de la Chambre des communes.

§

Voulez-vous savoir ce que devint notre excellent et malheureux ami, don Raymond de Vasconcellos ?...

Il fit vœu de prendre l'habit et de suivre la règle austère de l'ordre des saints religieux du Mont-Carmel, si Dieu le délivrait des nocturnes obsessions de chaque vendredi...

Dieu accueillit la prière de don Raymond qui mourut en odeur de sainteté.

§

Et, maintenant, chers lecteurs, maintenant que vous savez tout, j'entends quelques-uns de vous me reprocher d'avoir fait un dénoûment immoral en accordant à mon aventurier un bonheur que sans doute il ne méritait pas...

A ce reproche qu'ai-je à répondre ?...

Rien, si ce n'est que le Dieu d'indulgence et de bonté pardonne au repentir, et que, du moins j'aime à le croire, Raoul se repentait de toutes les erreurs de sa jeunesse...

Et, d'ailleurs, s'il ne priait pas assez, n'avait-il pas à ses côtés un bon ange, une chaste enfant qui priait pour lui ?...

FIN.






Paris. — Typographie Walder, rue Bonaparte, 44.



